

SANCTI ROMANI
MELODI CANTICA
CANTICA DUBIA

EDITED BY
[P]AUL MAAS AND C. A. TRYPANIS

DE GRUYTER

NIKOLAOS G. LASKARIS

MONUMENTS FUNÉRAIRES PALÉOCHRÉTIENS (ET BYZANTINS) DE GRÈCE



LES ÉDITIONS HISTORIQUES STÉFANOS D. BASILOPOULOS

Nikolaos G. Laskaris: Monuments funéraires paléochrétiens (et byzantins) de Grèce
Les Éditions Historiques STÉFANOS D. BASILOPOULOS
Athènes, 2000
ISBN 960-7731-28-X

PREMIÈRE ÉDITION: Décembre 2000

Oitylou 4-8, 115 23 Athènes
Tél.-Fax: 01/6926118
E-mail: nglg@x-treme.gr

Les Éditions Historiques STÉFANOS D. BASILOPOULOS
6, rue Hippokratous, 106 79 Athènes
Tél.-Fax: 01/3638343

ISBN 960-7731-28-X

Imprimé en Grèce

NIKOLAOS G. LASKARIS

MONUMENTS FUNÉRAIRES PALÉOCHRÉTIENS (ET BYZANTINS) DE GRÈCE





LES ÉDITIONS HISTORIQUES STÉFANOS D. BASILOPOULOS
Athènes 2000

* Le présent travail constitue la version corrigée d'une thèse de doctorat «nouveau régime» soutenue à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne le 12 octobre 1991. Jusqu'au premier semestre de l'année 1998, l'auteur s'est efforcé d'enrichir cette somme de nouvelles données, issues notamment de rapports de fouilles récents. L'auteur a été boursier du Gouvernement grec à Paris durant les années 1983-1986. Il a fréquenté les bibliothèques du Collège de France et de l'École Française d'Athènes où il a toujours trouvé un accueil favorable. Un résumé de la thèse concernant principalement les données de la première partie enrichi d'autres questionnements méthodologiques a été publié dans Βυζαντιακὰ 16 (1996), 295-350, «Παλαιοχριστιανικὰ καὶ Βυζαντινὰ ταφικὰ μνημεῖα τῆς Ἑλλάδος. Διαπιστώσεις καὶ προβλήματα».

ABRÉVIATIONS

A.A.	Archäologischer Anzeiger
A.A.A.	Ἀρχαιολογικὰ Ἀνάλεκτα ἐξ Ἀθηνῶν
AASS.	Acta Sanctorum
A.B.	Analecta Bollandiana
A.B.M.E.	Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος
A.Δ.	Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον
A.E.	Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς
A.E.M.	Ἀρχεῖον Εὐβοϊκῶν Μελετῶν
A.E.M.Θ.	Τὸ ἀρχαιολογικὸ ἔργο στὴ Μακεδονία καὶ Θράκη
A.J.	Archaeologia Jugoslavica
A.J.A.	American Journal of Archaeology
A.M.	Athenische Mitteilungen
A.N.R.W.	Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt
A.R.	Archaeological Reports
A.S.C.S.	American School of Classical Studies
B.A.C.	Bolletino di Archeologia Cristiana
B.A.S.O.R.	Bulletin of the American School of Oriental Research
B.C.H.	Bulletin de Correspondance Hellénique
B.E.F.A.R.	Bibliothèque de l'École Française d'Athènes et de Rome
B.H.G.	Bibliotheca Hagiographica Graeca
B.H.L.	Bibliotheca Hagiographica Latina
B.S.A.	Annual of the British School at Athens
B.Z.	Byzantinische Zeitschrift
C.A.	Cahiers Archéologiques
C.I.A.C.	Congrès International d'Archéologie Chrétienne
C.I.E.B.	Congrès International d'Études Byzantines
C.I.G.	Corpus Inscriptionum Graecarum
C.J.	Codex Justinien
C.N.A.C.	Congresso Nazionale di Archeologia Cristiana
C.R.A.I.	Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
C.S.E.L.	Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum
C.Th.	Codex Théodosien
D.A.C.L.	Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie
D.A.I.	Deutsche Archäologische Institut
Δ.E.N.A.	Διεθνὴς Ἐφημερὶς τῆς Νομισματικῆς Ἀρχαιολογίας = Journal International d'Archéologie Numismatique
Δ.I.E.E.	Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας
D.O.P.	Dumbarton Oaks Papers
Δ.X.A.E.	Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας
E.E.B.Σ.	Ἐπετηρὶς τῆς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν
E.E.Θ.Σ.A.Π.Θ.	Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Θεολογικῆς Σχολῆς τοῦ Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης

E.E.Θ.Σ.Π.Α.	Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Θεολογικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν
E.E.Π.Σ.Α.Π.Θ.	Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς τοῦ Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης
E.F.A.	École Française d'Athènes
E.F.R.	École Française de Rome
E.M.M.E.	Εὑρετήριον τῶν Μεσαιωνικῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος
H.E.	Histoire Ecclésiastique
H.M.E.	Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος
H.Th.R.	Harvard Theological Review
Θ.H.E.	Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαίδεια
I.C.U.R.	Inscriptiones Cristianae Urbis Romae
I.G.	Inscriptiones Graecae
I.L.C.V.	Inscriptiones Latinae Cristianae Veteres
I.M.X.A.	Ἰνστιτοῦτο Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου
J.H.S.	The Journal of Hellenic Studies
J.R.A.	Journal of Roman Archaeology
J.R.S.	The Journal of Roman Studies
Jb.A.C.	Jahrbuch für Antike und Christentum
Jb.d.a.I.	Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts
Jb.ö.B.	Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik
Jh.ö.a.I.	Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes
K.B.E.	Κέντρο Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν
M.A.H.	Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École Française de Rome
M.A.M.A.	Monumenta Asiae Minoris Antiquae
M.d.a.I.	Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts
M.E.F.R.A.	Mélanges de l'École Française de Rome (Antiquité)
N.B.A.C.	Nuovo Bolletino di Archeologia Cristiana
Π.Α.Α.	Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν
Π.Α.Ε.	Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας
P.B.S.R.	Papers of the British School at Rome
P.G.	Patrologia Graeca
P.L.	Patrologia Latina
Π.Χ.Α.Ε.	Πρακτικὰ τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας
R.A.	Revue Archéologique
R.A.C.	Rivista di Archeologia Cristiana
R.E.	Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft
R.E.B.	Revue des Études Byzantines
R.E.G.	Revue des Études Grecques
R.M.	Römische Mitteilungen
R.Q.	Römische Quartalschrift
R.S.	Roma Sotterranea
Z.R.V.I.	Zbornik Radova Vizantoloskog Instituta, Beograd
Rl.A.C.	Reallexikon für Antike und Christentum
Rl.b.K.	Reallexikon zur byzantinischen Kunst
Corinth	Results of excavations conducted by the american school of classical studies at Athens
Corso	Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina. Università degli studi, Bologna Istituto di antichità ravennati e bizantine, Ravenna
Demetrias	Beiträge zur Ur-und Frühgeschichtlichen Archäologie des Mittelmeer-Kulturraumes für das Institut für Ur- und Frühgeschichte der Universität Heidelberg. Die deutschen archäologischen Forschungen in Thessalien, Bonn
Ἔργον	Ἔργον τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας
Symp. X.A.E.	Συμπόσιο τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας

TABLE DE MATIÈRE

Ε.Ε.Θ.Σ.Π.Α.	Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Θεολογικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν
Ε.Ε.Π.Σ.Α.Π.Θ.	Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς τοῦ Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης
E.F.A.	École Française d'Athènes
E.F.R.	École Française de Rome
E.M.M.E.	Εὑρετήριον τῶν Μεσαιωνικῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος
H.E.	Histoire Ecclésiastique
H.M.E.	Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος
H.Th.R.	Harvard Theological Review
Θ.Η.Ε.	Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαίδεια
I.C.U.R.	Inscriptiones Cristianae Urbis Romae
I.G.	Inscriptiones Graecae
I.L.C.V.	Inscriptiones Latinae Cristianae Veteres
I.M.X.A.	Ἰνστιτοῦτο Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου
J.H.S.	The Journal of Hellenic Studies
J.R.A.	Journal of Roman Archaeology
J.R.S.	The Journal of Roman Studies
Jb.A.C.	Jahrbuch für Antike und Christentum
Jb.d.a.I.	Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts
Jb.ö.B.	Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik
Jh.ö.a.I.	Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes
K.B.E.	Κέντρο Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν
M.A.H.	Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École Française de Rome
M.A.M.A.	Monumenta Asiae Minoris Antiquae
M.d.a.I.	Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts
M.E.F.R.A.	Mélanges de l'École Française de Rome (Antiquité)
N.B.A.C.	Nuovo Bolletino di Archeologia Cristiana
Π.Α.Α.	Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν
Π.Α.Ε.	Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας
P.B.S.R.	Papers of the British School at Rome
P.G.	Patrologia Graeca
P.L.	Patrologia Latina
Π.Χ.Α.Ε.	Πρακτικὰ τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας
R.A.	Revue Archéologique
R.A.C.	Rivista di Archeologia Cristiana
R.E.	Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft
R.E.B.	Revue des Études Byzantines
R.E.G.	Revue des Études Grecques
R.M.	Römische Mitteilungen
R.Q.	Römische Quartalschrift
R.S.	Roma Sotterranea
Z.R.V.I.	Zbornik Radova Vizantoloskog Instituta, Beograd
Rl.A.C.	Reallexikon für Antike und Christentum
Rl.b.K.	Reallexikon zur byzantinischen Kunst
Corinth	Results of excavations conducted by the american school of classical studies at Athens
Corso	Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina. Università degli studi, Bologna Istituto di antichità ravennati e bizantine, Ravenna
Demetrias	Beiträge zur Ur-und Frühgeschichtlichen Archäologie des Mittelmeer-Kulturraumes für das Institut für Ur- und Frühgeschichte der Universität Heidelberg. Die deutschen archäologischen Forschungen in Thessalien, Bonn
Ἔργον	Ἔργον τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας
Symp. X.A.E.	Συμπόσιο τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας

TABLE DE MATIÈRE

QUATRIÈME PARTIE: LA PEINTURE

PLANCHES

0. INTRODUCTION GÉNÉRALE

NOTRE INTENTION, dans ce travail, est de présenter les monuments funéraires paléochrétiens et byzantins de Grèce. D'emblée, une constatation s'impose. Certains genres, bien particuliers, de monuments — tels les martyria et les catacombes — et de décoration — les peintures funéraires — font totalement défaut à l'époque byzantine. Ceux-ci s'avèrent exclusivement spécifiques à la première période de diffusion du christianisme. Ils appartiennent au courant initial des constructions chrétiennes.

La première partie de cette étude, intitulée "Topographie funéraire", concerne pourtant les deux étapes précitées. Elle ambitionne de fournir un inventaire exhaustif des monuments, en les classant en deux catégories, distinguant ceux qui ont un rapport privilégié avec l'église et ceux qui ont un rapport avec le plan urbain. Grâce à cette méthode de classement, il est possible de discerner les étapes successives du mode d'inhumation. En outre, on retrouvera nombre de sujets relatifs aux rites, aux coutumes d'inhumation et à la typologie des sépultures aussi bien dans la présentation analytique des tombes que dans le troisième chapitre.

Nous avons choisi d'omettre l'étude des monuments funéraires mobiles, comme les tables d' *agapes*, les plaques à inscriptions et les sarcophages. Pour deux raisons. D'abord, parce que ces vestiges ne sont pas liés à un critère topographique au sens strict. Ensuite, parce que ces matières ont déjà été souvent traitées par des confrères. Toutefois, afin de compléter ou de commenter la typologie des tombes de cette époque, et dans un but de comparaisons, il nous arrive dans certains cas d'analyser quelques sarcophages paléochrétiens.

La deuxième partie concerne les martyria paléochrétiens, bâtiments qui ont une liaison avec le lieu de supplice d'un martyr ou/et l'endroit de son inhumation. Nous intégrons à l'analyse quelques cas ambigus de monuments qui, par leur forme ou l'interprétation qui leur a été donnée, correspondraient à des martyria. Nous reprenons certains dossiers *ab ovo*, exposant successivement arguments favorables et défavorables. À cette occasion, nous avons pu réflechir amplement sur les types architecturaux des martyria et sur les interprétations qu'ils ont suscitées.

Au cours de la troisième partie, nous considérons un petit nombre de monuments qui, en raison d'une quelconque particularité, n'ont pu trouver place au sein de la deuxième partie du travail. Ainsi en va-t-il pour la catacombe de Mélos ou le cimetière rupestre de Méthonè qui attestent des types cimétériaux répandus en Méditerranée à l'époque paléochrétienne. La présumée "catacombe" de Thèbes comporte de nombreux problèmes d'identification, au contraire du cimetière de Samos, à l' aménagement clair.

Enfin, dans la quatrième partie, nous traitons des peintures retrouvées dans les tombes paléochrétiennes, surtout à Thessalonique, et dans quelques sépultures d'époque byzantine. Cette étude ouvre quantité de champs de recherches. Elle atteste, par exemple, l'existence d'une "koiné" dans le domaine de l'art ou permet de réfléchir, à partir de l'interprétation complexe de plusieurs représentations, sur des phénomènes comme l'adoption d'éléments païens par l'art chrétien.

Comme cadre géographique, nous avons retenu les frontières précises d'un pays contemporain, la Grèce, qui faisait alors partie de l'Empire romain puis byzantin. Toutefois, les monuments considérés se rencontrent dans l'ensemble de culture gréco-romaine.

PREMIÈRE PARTIE

TOPOGRAPHIE FUNÉRAIRE

1.0. INTRODUCTION

DANS cette partie intitulée "Topographie funéraire" nous avons essayé de donner un inventaire exhaustif et une classification détaillée de la thématique, cherchant à considérer tous les aspects du sujet, dans la mesure où les informations données nous le permettent. Dans cette présentation topographique, les basiliques, les lieux d'habitation et les cimetières sont des notions subalternes: nous présupposons une relation très étroite entre elles et l'une présuppose les autres.

Le titre de ce travail concernait d'abord l'époque paléochrétienne, notion qui définissait un espace limité du point de vue chronologique. Au fur et à mesure de l'étude, nous avons cependant constaté que nous ne pouvions pas tracer une distinction nette entre l'époque paléochrétienne et l'époque byzantine pour deux raisons. D'abord, parce que dans leur majorité les données des fouilles ne nous offrent pas une datation précise des tombes et ensuite, parce que les rapports des fouilleurs et les autres données historiques ne s'étendent pas considérablement sur ce sujet. De plus nous avons considéré que si nous étendions ce sujet au deuxième millénaire, nous pourrions suivre la continuité des coutumes et distinguer les éventuels changements survenus. La coupure entre la fin du VIe et le début du VIIe s. est bien définie dans les domaines historique et archéologique. C'est pourquoi certains sites étudiés présentent une fourchette de plusieurs siècles, ce qui nous empêche de donner une datation précise. Nous avons essayé de limiter cette procédure aux cas où l'on disposait de données assez sûres. Si pour quelques monuments il suffit d'un petit nombre de données pour arriver à des résultats positifs (v. le mobilier), pour d'autres la documentation est si pauvre qu'on ne peut esquisser un plan satisfaisant. Les lacunes pourraient être complétées un jour par de nouvelles publications, mais pour les monuments fouillés il y a quelques dizaines d'années, les informations sont définitivement perdus. On ne trouve aucun travail d'ensemble sur une ville ou un nome.

La majorité des éléments funéraires sont décrits dans l'étude d'une basilique ou à l'occasion de fouilles de sauvetage. Quelquefois les tombes sont mentionnées seulement sur le plan. La publication de monographies, surtout celles concernant les grandes villes, est confiée aux confrères des services archéologiques régionaux qui ont un accès facile à la documentation, prennent part aux fouilles et connaissent la topographie et la problématique du lieu. Presque la totalité des fouilles exécutées dans les villes modernes sont des fouilles de sauvetage dues au développement urbain des grandes villes au cours des dernières décennies (v. Athènes, Patras, la construction de la cité universitaire de Thessalonique sur l'emplacement du cimetière E. de la ville). On a beaucoup à attendre des publications futures.

Nous avons dépouillé quelques revues grecques et les revues des écoles étrangères travaillant en Grèce qui, en moyenne, comptent une centaine d'années. Il s'agit des Π.Α.Ε. qui comprennent les fouilles universitaires et d'autres subventionnées par la Société Archéologique, de A.E. de la même Société qui publie des études et surtout de l'Α.Δ. édité par le ministère de la culture qui livre les résultats des fouilles des services archéologiques régionaux. Cette revue supprimée pendant presque trente années, est réapparue en 1960 et nous fournit la majorité de notre documentation, traitée de manière succincte il est vrai. Les rapports ne citent que des informations très sommaires, la publication complète étant souhaitée mais souvent sans lendemain. Depuis quelques années, grâce au développement des congrès régionaux, on a vu cependant paraître plusieurs études de qualité qui

comblent une partie des lacunes. D'autres publications ont trouvé un accueil favorable au sein de revues qui n'étaient pas spécifiquement consacrées à l'archéologie.

Les difficultés de ce travail se trouvent dans la nature du sujet. On devrait feuilleter dans toutes ces revues, page à page et ligne par ligne pour repérer une simple mention de tombe et connaître les grandes villes rue par rue pour ne pas confondre les données concernant un monument. Souvent dans un paragraphe sont mêlés des monuments d'époques très éloignées comme les cimetières des grandes villes qui continuent leur activité depuis l'époque géométrique jusqu'au Moyen Âge. Le manque d'un système classificatoire rend le travail du chercheur difficile et très pénible[1].

La fouilles d'une basilique ou d'un site durant une longue période entraîne la découverte de nouvelles données qui modifient perpétuellement l'image de l'ensemble. Un besoin primordial pour le chercheur est la connaissance de la topographie monumentale du pays. Dans ce but nous avons entrepris des voyages là où nous souhaitions étoffer nos connaissances précédentes ou pour découvrir d'autres sites inconnus pour nous. Une telle opération n'était pas facile, si l'on songe à la grande diversité du relief du pays, la difficulté d'accès aux îles et l'insuffisance des moyens de transport. Le retard de l'apparition dans la parution des Π.Α.Ε. — 4-5 années — atténué en partie par les résumés des rapports publiés dans "Ἔργον", mais surtout celui de l'Α.Δ. — 6 années — donne la mesure des difficultés[2].

Ce travail offre un aperçu général sur tous les monuments, insuffisant peut-être mais à la mesure de la documentation accessible. Il offre au chercheur une vue d'ensemble sur l'espace topographique et chronologique et sur un grand nombre de sujets concernant les monuments funéraires. Nous avons préféré présenter tous les rapports concernant la topographie funéraire avec les détails donnés par les fouilleurs pour les raisons évoquées ci-dessous. On peut estimer sans peine l'étendue des renseignements fournis; le chercheur étranger aura toute la matière à sa disposition et pourra l'exploiter sans toujours avoir besoin de recourir à la première publication; et enfin cette documentation pourra être enrichie par des éléments et des sites nouveaux.

*

Cette partie est divisée en trois chapitres. Le classement des données par ordre topographique a été jugée préférable du point de vue méthodologique pour deux raisons: pour ne pas rendre très fatigant une longue énumération de citations de matière différente et pour distinguer deux sujets qui concernent d'une part la liaison inhumation-église et d'autre part la relation inhumation-ville. Dans les deux cas on a affaire à la pénétration des tombes dans les basiliques et dans les villes, événement qui bouleverse les coutumes païennes interdisant les inhumations dans les temples et les villes.

En ce qui concerne les églises, on peut distinguer les inhumations pratiquées dans les basiliques cimétériales *extra muros* et celles des basiliques urbaines où les inhumations étaient réservées à un petit nombre de personnes au mérite particulier — martyrs, prêtres ou notables. Dans leur majorité, les basiliques paléochrétiennes après leur destruction par les invasions barbares durant les siècles obscurs (et quelquefois pendant l'époque paléochrétienne à cause des séismes) deviennent des lieux d'enterrement. Pendant l'époque mésobyzantine on observe une stabilisation des inhumations dans les églises qui deviennent fréquentes sans la restriction de l'époque paléochrétienne.

Les rapports inhumations-villes deviennent clairs dans l'aménagement de l'espace urbain comme

1. Il faut mentionner les A.R. inclus dans J.H.S. du côté anglophone, qui présentent, de manière sommaire, l'ensemble des fouilles réalisées en Grèce et la Chronique de fouilles du B.C.H., du côté francophone. Dans cette dernière, on trouve également un dépouillement de la presse quotidienne et périodique — comme dans les A.R. — et un index thématique qui facilite considérablement la tâche du chercheur. Nous avons opté pour une présentation géographique des sites, en commençant par l'Attique et le Péloponnèse, en considérant ensuite le nord de la Grèce et enfin les îles de l'Égée. Sauf indication contraire, la datation mentionnée est celle proposée par les fouilleurs. De même, nous avons reproduit les inscriptions en minuscules telles qu'elles se trouvaient transcrites dans les rapports de fouille. On mentionne la présence des caractères C et ω sans détails concernant leur forme.

2. Les conditions ne facilitent pas l'enquête du chercheur. v. la revue «Ἀρχαιολογία» n° 26 (mars, 1988), p. 112-113. Le lecteur trouvera passim d'autres citations sur ce genre des problèmes.

à Corinthe, Athènes, Thessalonique où le rétrécissement de l'espace des zones urbaines, la construction des remparts qui délimitent cet espace (Athènes, Corinthe), les catastrophes provoquées par les séismes et les invasions barbares (Corinthe), comme le changement de l'attitude des autorités publiques et religieuses — on parlerait plutôt d'une tolérance — à l'égard des enterrements *intra urbem* et *intra ecclesiam* a modifié la situation qui régnait pendant la première époque chrétienne, bien que ce changement ait commencé dès l'époque paléochrétienne (v. Corinthe). La topographie funéraire des autres sites complète ce chapitre.

Un dernier chapitre est consacré aux commentaires sur les données des deux premiers. C'est surtout la typologie des tombes qui intéresse particulièrement, mais aussi le mobilier et, entre autres, quelques indices anthropologiques puisés dans un très petit nombre d'articles.

1.1. ÉGLISES

1.1.1. LES INHUMATIONS DANS LES ÉGLISES

1.1.1.1. Aperçu historique

Pendant l'Antiquité classique, les morts étaient inhumés dans les cimetières situés toujours *extra muros*. Dans des cas exceptionnels, pour les héros, de luxueuses tombes étaient construites, les mausolées, ou ils étaient enterrés dans les temples qui étaient à la fois lieux d'enterrement et lieux de culte[3].

La conscience chrétienne a distingué le lieu du culte de celui de l'enterrement. Au début, les héros du dogme chrétien, les martyrs, étaient enterrés dans les cimetières communs[4] parmi les autres fidèles. Après le triomphe du christianisme, les chrétiens construisirent des bâtiments funéraires dans les cimetières ou sur le lieu du martyre, les martyria, indépendants ou liés plus tard au centre du culte eucharistique, l'église.

Dès les premiers temps de l'Église, les chrétiens ont souhaité être enterrés de préférence près des tombes des martyrs[5] et plus tard dans l'église. En effet, on croyait que par ce moyen les corps des défunts recevaient d'une part une partie du culte des rites et des prières destinés aux reliques des

3. Fr. Pfister, Der Reliquienkult im Altertum (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, 5), Giessen, vol. I (1909), II (1912), 306 s., 318 s., 456 s.; N. Kontoleon, Τὸ Ἐρέχθειον ὡς οἰκοδόμημα χθονίας λατρείας, Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ. ἀρθμ. 29 (Ἀθῆναι, 1949), p. 7 s.; A. Grabar, Martyrium, recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique (Paris, 1946), I, 31 s.; cf. E. Dyggve - Fr. Poulsen - K. Romaios, Das Heroon von Kalydon (Kobenhavn, 1934) et les tombes des prophètes d'Israel enterrés *intra urbem*.

4. Le cimetière d'Antioche et la tombe de Drossis (P.G. 50, 683, 685, J. Chrysostome) et le cimetière de Kapljuč à Salone où ont été enterrés les cinq martyrs (E. Dyggve - J. Brondsted, Recherches à Salone (Copenhague, 1928), I, 179-180).

5. Grégoire de Nysse qui possédait une partie des reliques des quarante martyrs de Sébaste, a déposé les corps de ses parents et de sa sœur Macrina auprès des restes de ces guerriers, afin qu'ils ressuscitent en même temps que leurs protecteurs «...καὶ τῶν ἐμῶν πατέρων τὰ σώματα τοῖς τῶν στρατιωτῶν παρεθέμην λειψάνοις, ἵνα ἐν τῷ καιρῷ τῆς ἀναστάσεως μετὰ τῶν εὐπαρρησιαστῶν βοηθῶν ἐγερθῶσιν» (Εἰς τοὺς τεσσαράκοντα μάρτυρας, P.G. 46, 784.) (E. Lucius, Die Anfänge des Heilingenkults, Tübingen 1904 (trad. franç., Les origines du culte des saints dans l'église chrétienne (Paris, 1908), 413-415). Saint Grégoire de Nazianze fit enterrer ses parents Césaire et Nonna auprès des martyrs (epitaphia 76 (P.G. 38, 50) et epit. 125, ibid., col. 77), «Γρηγόριον μήτρως, ἱερεὺς μέγας, ἐνθάδ' ἔθηκεν, Γρηγόριος, καθαροῖς μάρτυσι παρθέμενος». Dans une pièce relative à Livia, femme d'Amphiloque, il semble même indiquer que l'église était divisée en deux parties, l'une la plus honorable réservée aux martyrs, l'autre aux fidèles. (D.A.C.L III, 2, 1643, cimetière, (1914), H. Leclercq). Théodoret de Cyr rapporte que Jacques se fit enterrer auprès des reliques des «victorieux martyrs» afin d'habiter avec le peuple des saints et de ressusciter avec eux et d'avoir droit avec eux à la divine contemplation (Histoire des moines de Syrie, histoire Philothée), XXI, 30, éd. Sources chrétiennes 257, 117) (Y. Duval, L'inhumation privilégiée, pour quoi?, Colloque: L'inhumation privilégiée (Créteil, 1984), 251-253 (252, n. 12). Saint Ambroise annonce à son peuple qu'il s'était destiné à lui-même le caveau qu'il cède aux reliques des martyrs Gervais et Protais (Ep. 22, 13; P.L. 16, 1066) et fait enterrer son frère Satyre près du martyr Victor (De excessu Satyri, P.L. 16, 1352). Saint Ambroise: epist. 22 = P.L. 16, 1023 «Hunc ego locum (altari) praedestinaveram mihi dignum est enim, ut ibi requiescat sacerdos, ubi offerre consuevit».

martyrs et d'autre part bénéficiaient de la proximité des saintes reliques. De cette sorte, grâce à l'inhumation dans les endroits sacrés et sanctifiés, les défunts jouissaient de la puissance divine capable de les aider efficacement dans leur lutte contre la mort et l'incorruptibilité dans la vie céleste[6].

Le nombre considérable de ceux qui ont obtenu à Rome leur sépulture auprès des martyrs est prouvé par les tombeaux dans ce voisinage et par les inscriptions de ceux qui demandaient un lieu de repos auprès des saints (E. Lucius, 414). Paulin de Nole avait fait enterrer son propre fils auprès des martyrs de Complatum en Castille (Carmen 31, 608 = Corp. script. ecclesiast. latin. (C.S.E.L) (Vienna, 1866), 30, 328, Hartel, p. 329) et prévoit pour lui et les siens des inhumations dans la basilique qui abrite le tombeau de saint Felix à Nole (Ep. 32, 12 = C.S.E.L 29, Hartel p. 287 et Carmen 27, 360 s. = C.S.E.L loc. cit., p. 278) (Y. Duval, Loca sanctorum Africae, le culte des martyrs en Afrique du IVe au VIe s. (B.E F.A.R. 58), 1982, II, 517). Paulin dit qu'à Nole il y avait des cellules spécialement construites dans ce but contre la basilique (Carmen 19, 478; E. Lucius, 414).

À Salone, Asklépia a enterré les reliques d'Anastase et près d'elles a construit sa propre *memoria* (B. Kötting, Der frühchristliche Reliquienkult und die Bestattung im Kirchengebäude = Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein - Westfalen, Geisteswissenschaften 123 (Köln - Opladen, 1965), 14). D. Rendić - Miočević, Anastasio «aquileiese», martire a Salona, e il cimitero che da lui prende nome (Aquileia, la Dalmazia e l'Illirico), Antichità altoadriatiche 26 (Udine, 1985), II, 315-329. Les moines ont mis dans la tombe d'Eusebia des restes des quarante martyrs qu'elle possédait. Ils ont construit une *memoria* qui abritait sa tombe (Sozomène, Hist. Eccl. 9, 2 = P.G. 67, 1957).

Selon saint Augustin, le choix de la sépulture n'a en soi pas grande importance, seules comptent les prières recommandant à Dieu l'âme du défunt. Mais il admet que la sépulture est un acte religieux, et le choix du voisinage des tombeaux des saints est une manifestation de tendresse des vivants pour leurs proches (De cura promortuis gerenda III, IV, 6, VI, 8). La présence d'un saint près d'une tombe n'est bénéfique au défunt que dans la mesure où les visiteurs adressent au saint des prières auxquelles ils associent le nom du défunt. Par cette proximité les martyrs deviennent gardiens du tombeau, garants de sa pérennité matérielle, contre les violateurs et surtout les démons (Y. Duval, L'inhumation, 252; cf. H. Delehaye, Les origines du culte des martyrs, Bruxelles, 1933² (Subsidia Hagiographica, 20), 119-121). En général (A. Grabar, Martyrium I, 53) et comparer les cimetières de Salone, Marusinac avec le martyrium d'Anastase et de Kapljuč avec la basilique des cinq martyrs.

Selon Grégoire le Grand, l'inhumation d'un pécheur dans l'église ne sert à rien, parce que les mains de Dieu éloignent toujours les restes des pécheurs des maisons divines (Dialogi 4,50-54 = P.L. 77, 412-416). Maxime de Turin. «Il a été prévu par les anciens que nos corps soient associés aux os des saints afin que le tourment ne nous atteigne pas. Puisque le Christ illumine les saints, l'obscurité des ténèbres s'éloigne de nous» (Sermon 12).

«Οὐδὲ γὰρ τὰ σώματα μόνον, ἀλλὰ καὶ αὐταὶ αἱ θῆκαι των ἁγίων πνευματικῆς εἰσι πεπληρωμεναι χάριτος» (J. Chrysostome, Ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον ἱερομάρτυρα Ἰγνάτιον, P.G. 50, 595, 11). «δύνανται γὰρ καὶ θῆκαι μαρτύρων πολλὴν ἔχειν δύναμιν, ὥσπερ οὖν καὶ τὰ ὀστᾶ τῶν μαρτύρων πολλὴν ἔχει τὴν ἰσχύν» (Idem. Εἰς τὰς ἁγίας μάρτυρας Βερνίκην καὶ Προσδόκην, P.G. 50, 640). «...ὅτι καὶ ψυχῆς μὴ παρούσης, ἔγκειταί τις δύναμις τῷ τῶν ἁγίων σώματι...» (Cyrille de Jérusalem, Κατήχησις XVIII, P.G. 33, 1037A). À voir d'autres exemples (H. Delehaye, Les origines, 116-117).

Les justes sont assurés de la résurrection de leurs corps même quand ils sont épars, sans sépulture (saint Augustin, De cura, 5). La résurrection au jugement dernier ne doit rien à la conservation matérielle du corps (Ibid., 10). Les fidèles ne perdent rien à être privés de la sépulture comme les infidèles ne gagnent rien à la recevoir (Ibid., 11). Selon saint Jean Chrysostome (Εἰς Αἰγυπτίους μάρτυρας, P.G. 50, 695) la dépouille «οὐκ ἀπέβαλεν, ἣν εἶχε, μετα τὸ διατμηθῆναι καὶ κατακοπῆναι πολλάκις, ἀλλὰ καὶ ἀπεσπάσατο πλείονα καὶ μείζω τὴν ῥοπήν».

La loi interdisait la translation des reliques du lieu primitif de l'inhumation à un autre endroit, leur division et les transactions pour elles (C. Th. 9,17,7, de 26-2-386), à comp. Cod. 1,3,26 de Léon Ier de 459.

À partir du Ve s. on cherche *in loco sancto* et non comme au IVe *ad sanctum*, notion qui marque une évolution de la topographie funéraire (Yv. Duval, Auprès des saints corps et âme, l'inhumation «ad sanctos» dans la chrétienté d'Orient et d'Occident du IIIe au VIIe s. (Paris, 1988), 211).

Les conséquences de l'édict de Léon III (730) contre les icônes: «καὶ πάντων τῶν ἁγίων καὶ τα λείψανα αὐτῶν ὁ παμμίαρος... ἐβδελύττετο...» (Théophane I, 406, 22-25, de Boor). Patriarche Germain «τὰ γὰρ τῶν μακαρίων καὶ ἀοιδίμων μαρτύρων λείψανα, ὑπὸ τῶν τῆς ἐκκλησίας διδασκάλων συγκομισθέντα, καὶ ἐν τιμίοις κιβωτίοις σωρηδὸν ἐντεθέντα ἀπογυμνώσαντες πυρὶ κατανάλωσαν» (P.G. 98, 80). Au synode d'Iereia (754) «Κωνσταντῖνος [V] ὅθεν ἐποιήσατο σύνοδον, ἐν ᾗ Χριστοῦ καὶ ἁπάντων τῶν ἁγίων τὰς σεβασμίας εἰκόνας ἀπεκάλεσεν εἴδωλα καὶ τὰ θεοτίμητα πυρὶ παρέδωκε λείψανα» (Mansi XII, 577).

Sur le sujet des reliques v. N. Herman-Mascardi, Les reliques des saints, Formation coutumière d'un droit. Société d'histoire du droit, collection d'histoire institutionnelle et sociale, 6, Paris, 1975.

6. L'église était un «lieu saint» et non un «lieu sacré», cette dignité n'avait pas pour effet d'interdire l'inhumation

C'est ainsi qu'ont été créés de véritables cimetières auprès des tombes des martyrs ou des martyria[7]. En dernier lieu, à partir du milieu du IVe s., on a commencé ■ construire des basiliques près des martyria[8] qui constituaient des constructions annexes aux côtés des églises. À part les corps des martyrs qui étaient déposés dans les annexes ou dans la basilique même, celles-ci ont également reçu des fragments de saintes reliques comme *enkainion*[9] qui sanctifiaient toute l'église. Du fait que les chrétiens désiraient se faire enterrer près des reliques, on constate un glissement constant de la pratique de l'enterrement *ad sanctos* vers celle de l'enterrement dans les églises[10]. Mais cette

---

à titre de souillure et de sacrilège, ce qui eût été le cas dans un temple païen. L'inhumation des fidèles ajoutait quelque chose en ce que le lieu où ils étaient *perpetuae sepulturae traditi* devenait *religiosus ipso jure*, mais il ne devenait pas *sacer*. À partir de la paix de l'Église beaucoup de notions de l'ancien droit funéraire et des institutions anciennes tombent en désuétude; l'église devient un *locus religiosus* avec un sens très différent du sens particulier et exclusif de ce mot dans l'ancien droit. La formule *locus sacer* fut exclue de la terminologie épigraphique chrétienne comme trop expressive du rituel païen, à la place on employa *locus sanctus* dont le sens était très différent (Digeste l. I, tit. VIII, leg. 9, n. 3) (D.A.C.L. III, 2, 1644, cimetière, (1914), H. Leclercq).

La législation appelle la tombe «*sepulchrum = est ubi corpus ossave hominis condita sunt*» (Dig. 11, 7, 2, 5). «*Monumentum est quod memoriae servandae gratia existat*» (Dig. 11, 7, 2, 6). Oulpien désigne la tombe «*sepulchrum*» comme «*locus religiosus*». Le cénotaphe est un «*locus purus*». Dans Dig. 11, 7, 42 et 11, 7, 6, 1 = Basilika, 59, 1, 6, 1 on mentionne «Τὸν καθαρὸν τάφον καὶ τὸ κενοτάφιον ἔξεστι πιπράσκειν καὶ δωρεῖσθαι· τάφος γὰρ κυρίως οὐκ ἔστιν». (Cf. Partie C, n. 65). La distinction «*sepulchrum-monumentum*» n'est pas claire dans la législation et les inscriptions. Avec l'apparition du christianisme le phénomène du «Totenkult» de l'Antiquité obtient la forme spirituelle du «Seelenkult» (N. Emmanouïlidis, Τὸ δίκαιο τῆς ταφῆς στὸ Βυζάντιο (Ἀθήνα, 1989), 306-307).

7. L'exemple instructif de la création *ex nihilo* d'un cimetière autour des tombes de Sept Dormants à Éphèse, bien qu'ici il s'agisse d'une autre sorte de martyrs qui n'ont pas souffert le sacrifice sanglant et qui ne sont pas confesseurs «πᾶς δὲ ὁ μαρτυρῶν τῇ ἀληθείᾳ, εἴτε λόγοις εἴτε ἔργοις, εἴτε ὅπως ποτὲ ταύτῃ παριστάμενος, μάρτυς εὐλόγως ἂν χρηματίζοι» (Origène, Σχόλια εἰς Ἅγιον Ἰωάννην II, 34; P.G. 14, 176) (Fr. Miltner, Forschungen in Ephesos IV, 2 (Wien, 1937), 20 s., 88 s. et A. Grabar, Martyrium I, 442 s.).

8. Athènes-Ilissos (?), Corinthe-Kraneion, Saint-Jean d'Éphèse. La basilique cimétériale de Manastirine à Salone possède à ses côtés un grand nombre de chambres funéraires (A. Grabar, Martyrium, I, 594, fig. 32-34; E. Dyggve, History of salonitan christianity (Oslo, 1951), fig. IV, 14). Dans quelques cas l'antériorité ou la postériorité est douteuse. À Ilissos la basilique doit être postérieure, à Kraneion contemporaine et à Saint-Jean d'Éphèse la basilique remplace l'édicule primitif.

9. La déposition des reliques sous l'autel des églises est devenue obligatoire par le 7e canon du VIIe concile œcuménique de Nicée (787) «ὅσοι οὖν σεπτοὶ ναοὶ καθιερώθησαν ἐκτὸς ἁγίων λειψάνων μαρτύρων, ὁρίζομεν ἐν αὐτοῖς κατάθεσιν γίνεσθαι λειψάνων μετὰ τῆς συνήθους εὐχῆς, ὁ δὲ ἄνευ λειψάνων καθιερῶν ναόν, καθαιρείσθω, ὡς παραβεβηκὼς τὰς ἐκκλησιαστικὰς παραδόσεις» (G. Rallis - M. Potlis, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων τῶν τε ἁγίων καὶ πανευφήμων ἀποστόλων καὶ τῶν ἱερῶν οἰκουμενικῶν καὶ τοπικῶν συνόδων καὶ τῶν κατὰ μέρος ἁγίων πατέρων, ἐκδοθὲν... μετὰ τῶν ἀρχαίων ἐξηγητῶν... (Athènes, 1852-1859), II, 580; VI, 262). «θυσιαστήρια... ἐν οἷς οὐδὲ ἓν σῶμα ἢ λείψανον μαρτύρων... καταστρέφωνται» (op. cit., vol. III, 508). Le canon 17 du VIe concile de Carthage (an 401) exige qu'à l'avenir toutes les églises possèdent des reliques «*Et omnino nulla memoria martyrum probabiliter acceptetur nisi aut ibi corpus aut aliquae certae reliquiae sint*» (Labbe, Concilia (Paris, 1672), t. II, col. 128. cf. Ch. - Jos. Hefele - H. Leclercq, Histoire des conciles (Paris, 1908), t. II, 1, 129; D.A.C.L. I, 1, 497, ad sanctos, (1907), H. Leclercq). Sur le sujet: F. Interlandi, La consacrazione delle chiese suo concetto, suo ceremonie, Caltagirone, 1913; J. Cage, Membra Christi et la déposition des reliques sous l'autel, R.A. 29 (1929), 137-153; Un nombre des basiliques paléochrétiennes de Grèce possèdent des fosses de reliques.

10. Sur les inhumations *ad sanctos*: Th. Wieland, Altar und Altargrab, 164 s.; D.A.C.L. I, 1, 479, ad sanctos, (1907), H. Leclercq; III, 2, 1641 s., cimetière: H. Delehaye, Les origines, 131 s.; E. Lucius, Les origines, 413 s.; I. Bamea, Τὸ Παλαιοχριστιανικὸ θυσιαστήριο, Athènes, 1940, 62 s. A. Grabar, Martyrium I, 487 et passim. Sur les problèmes juridiques: Max Kaser, Zum römischen Grabrecht, Zeitschr. der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanische Abteilung, 95 (1978), 15-92; N. Emmanouïlidis, Τὸ δίκαιο τῆς ταφῆς στὸ Βυζάντιο, Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte, Athener Reihe, Ἀθήνα (1989). Sur les inhumations pendant l'époque byzantine en général v.: J. Kyriakakis, Byzantine burial customs care of the deceased from death to the prothesis, The Greek orthodox theological review 19 (1974), 37-72 avec bibliographie, et vol. 29, n° 2, Summer 1984: C. Snively, Cemetery churches of the early byzantine period in eastern Illyricum: Location and martyrs, 117-124; D. Abrahamse, Rituals of death in the middle byzantine period, 125-134; N. Ševčenko, The tomb of Isaak Komnenos at Pherrai, 135-140; N Teteriatnikov, Burial places in Cappadocian churches, 144-174; Sl. Curcić, Medieval royal tombs in the Balkans: An

pratique se heurtait aux coutumes religieuses, ce qui a provoqué l'interdiction des inhumations dans les lieux sanctifiés par les autorités[11]. Le privilège de l'enterrement *ad sanctos* dans la crypte, sous l'autel ou dans d'autres places de l'église appartenait seulement au clergé[12]. Les laïcs pouvaient être

---

aspect of the East or West question, 175-194; Fr. Marangos, Shared christian praxis: Approaching the orthodox funeral service, 195-206.

11. Eusèbe dans, Εἰς τὸν βίον Κωνσταντίνου τοῦ βασιλέως (P.G. XX, 1017, chap. M) dit: «Τὰ μαρτύρια καὶ τὰ κοιμητήρια ταῖς ἐκκλησίαις ἐξίστασθαι προστάττομεν (...) καὶ μὴν καὶ τοὺς τόπους αὐτοὺς οἳ τοῖς σώμασι τῶν μαρτύρων τετίμηνται, καὶ τῆς ἀναχωρήσεως τῆς ἐνδόξου ὑπομνήματα καθεστᾶσι, τίς ἂν ἀμφιβάλοι μὴ οὐχὶ ταῖς ἐκκλησίαις προσήκειν, ἢ οὐχὶ καὶ προστάξειεν ἄν»; en 381 une loi de Gratien, Valentinien et Théodose Ier a défendu l'ensevelissement dans les églises des apôtres et des martyrs «*atque apostolorum vel martyrum sedem humandis corporibus aestimet esse concessam*» (Cod. Th. 9, 17, 6 = C. J. 1, 2, 2). Ce n'était que la remise en vigueur des anciennes lois tombées en désuétude, d'abord au profit de quelques citoyens illustres de la Rome ancienne (Dion Cassius, Hist. Rom. I. XLIX, VII) et plus tard en faveur des saints. Mais le Decretum Grationi (II, 13, 2, can. 15;19 (corp. iur. can. I, 726f. Friedberg) en défendant les inhumations dans les églises, il les permet dans l'atrium (B. Kötting, 36, n. 139). Le deuxième concile de Braga canon 18, an 563 répète l'interdiction «*placuit ut corpora defunctorum nullo modo in basilica sanctorum sepeliantur*» (Labbe, Concilia, t. IX, col. 450; Hardouin, Conc. coll. t. III, col. 352; C. - J. Hefele - H. Leclercq, Histoire des conciles, t. III, 1 (1909), 180) et prescrit l'établissement d'un cimetière autour de la basilique, afin d'éviter les empiètements que n'arrêtait même pas la sainteté de l'autel. Le canon 14 du concile d'Auxerre (an 578) définit que: «*Non licet in baptisterio corpora sepelire*» (Labbe, Conc. t. V, col. 959; C. - J. Hefele - H. Leclercq, Histoire des conciles, t. III, 1 (1909), 219).

Les prohibitions n'ont obtenu qu'un médiocre résultat, cependant l'interdiction portée par la loi de 381 a amené une diminution assez considérable du nombre des sépultures *ad sanctos*. Il semble que les concessions aient été l'objet d'un contrôle de la part de l'autorité ecclésiastique. Quant aux églises nouvelles, le fondateur étant libre d'y introduire les ensevelissements. Saint-Vital ne pouvait recevoir que les corps des évêques (inscription gravée sur la porte) (D.A.C.L. I, 1, 497-498, ad sanctos; cf. E. Lucius, Les origines, 414; Demetr. Petrakakos, Die Toten im Recht nach der Lehre und den Normen des orthodoxen morgenländischen Kirchenrechts und der Gesetzgebung Griechenlands. Leipzig, 1905 (réédit. Aalen: Scientia, 1971), 117-118; Ph. Koukoules, Βυζαντινῶν νεκρικὰ ἔθιμα, E.E.B.Σ. 16 (1940), 3-80 (41); K. Kallinikos, Ὁ χριστιανικὸς ναὸς καὶ τὰ τελούμενα ἐν αὐτῷ (Ἀθήνα, 1963²), 67-68; G. Dagron, Le christianisme dans la ville byzantine, D.O.P. 31 (1977), 13, n. 50-51).

12. Dans la basilique d'Anastase à Marusinac il y avait près de la *confessio* une tombe d'évêque (E. Dyggve - R. Egger, Der altchristlichen Friedhof Marusinac. Forschungen in Salona, III (Wien, 1939), 89, 95), comme aussi dans ■ basilique de Manastirine (Fr. Bulić - R. Egger, Der altchristliche Friedhof Manastirine. Forschungen in Salona II (Wien, 1926), 42), dans la basilique de Benian d'Algérie (A. Grabar, Martyrium, I, 447). Pendant la deuxième moitié du IVe s. particulièrement en Afrique du Nord a été répendue l'habitude d'enterrer les évêques et les prêtres sous l'autel (Ksar-el-Kelb, Henchir, El-Atench, Thugga), en Palestine dans la basilique de Multiplication des pains et à Korykos d'Asie Mineure. On remarque des sarcophages sous la crypte au-dessous de l'autel, comme à Lyon le corps d'Irénée et des quarante-huit martyrs. D'autres exemples dans: St. Gsell, Monuments antiques de l'Algérie, II (Paris, 1901), 143-144; A. Grabar, Martyrium, I, cryptes, p. 436 s.; I. Barnea, Τὸ θυσιαστήριο, 63). Sous l'autel de l'église ont été enterrés les évêques «διὰ τὴν τῆς θείας ἱερωσύνης χάριν» et les patriarches de Constantinople sous l'autel des Saints-Apôtres (Ph. Koukoules, 40). A. Grabar attribue à l'enterrement sous l'autel une influence juive (Martyrium I, 437, 440). Selon D. Pallas (A.E. 1950-51, 177, n. 6) l'influence païenne était plus forte et directe. Le patriarche Mélèce est enterré sous le tombeau même de saint Babylas dans le martyrium de Kaoussié près d'Antioche (J. Lassus, Antioch excavations II, (Princeton, 1938), 5-44; G. Downey, J.H.S. 79 (1959), 45-46). À Constantinople saint Jean Chrysostome avait été placé en 438 dans l'Apostoleion, à gauche de l'autel, tandis que Méthode avait été inhumé dans une chapelle particulière (R. Janin, Les églises et les monastères (Paris, 1969), 45-55). Dans l'abside S. du martyrium de Saint-Euphémie de Constantinople se trouve l'arcosolium d'un évêque et à l'E. de l'entrée principale l'inscription de l'évêque de Chalcédoine Stéphanos (A.A. 58 (1943), 260, fig. 2, A. M. Schneider).

À partir du Ve s. commence l'habitude d'enterrer certains évêques et eux seulement dans des églises bâties par eux, ou sous leur épiscopat, à proximité de l'autel, sous une dalle de porphyre: Néon, Exuperantius, Jean Ier, Maximien, Agnellus en auraient été les bénéficiaires (J. Kollwitz-H. Herdejürgen, Die ravennatischen Sarcophage. Die antike Sarkophage, 8, 2 (Berlin, 1979), 88-102). À Vienne de la Gaule l'évêque Mamert est enterré dans l'église Saint-Pierre où il avait fait transférer des reliques des apôtres. Les évêques de Vienne y seront enterrés à la suite jusqu'à la fin du IXe s. (Topographie chrétienne des cités de la Gaule, III (Paris, 1986), F. Descombes (P.-A. Février - N. Gauthier), p. 27-28; J.-P. Sodini - K. Kolokotsas, La basilique double, Aliki II, E.F.A. Études thasiennes X, Athènes-Paris, 1984, 220-221, n. 39-40). En Espagne dans l'abside de l'église de Segobriga à Cabeza del Griego, qui constitue presque un cercle encadrant

enterrés seulement dans les *εὐκτήριοι οἶκοι*, dans des lieux qui n'étaient pas sanctifiés par les reliques et qui appartenaient aux monastères ou à de riches propriétaires[13].

Il semble cependant que cette interdiction n'était pas toujours respectée, ce qui a provoqué la promulgation périodique de nouvelles lois reproduisant les mêmes dispositions[14]. La construction

---

la table d'autel, se trouvaient les tombes des évêques du diocèse, Sofronius et Nigrinus, la première datée de 550 (P. de Palol, Arqueologia cristiana de la España romana, siglos IV-VI (Madrid-Valadolid, 1957), 93-97; A. Schlunk - Th. Hauschild, Hispania Antiqua (Mainz, 1978), 42-43, fig. 21, cf. une tombe près de l'autel dans la basilique d'Aljezares, ibid., 167, fig. 96); v. d'autres exemples (J. - P. Sodini op. cit., 222, n. 47).

En Afrique du Nord, où existent des contre-absides et où l'autel peut se trouver près du centre de la nef centrale, l'association entre l'autel et l'abside est le plus souvent rompue et la présence de tombes à l'extrémité d'une basilique, dans une abside, n'a plus la même signification (J. - P. Sodini, op. cit., 221, où on peut trouver un grand nombre d'exemples de tous les coins de l'Empire). En Occident les inhumations des évêques dans l'église est un fait déjà accepté dès les premiers temps de l'Église, chose qui a attiré également les inhumations *ad sanctos*, tandis qu'en Orient les exemples sont limités. En Occident dès l'époque carolingienne, le souci de reposer près des corps saints cesse d'être primordial (J. - Ch. Picard, Présentation du thème du colloque, L'inhumation privilégiée du IVe au VIIIe s. en Occident (Créteil, 1984), 9). Pour les monastères d'Orient, on enterrait les moines et les fondateurs laïcs sous des arcosolia, dans le narthex ou exonarthex des chapelles ou des «καθολικά» (A. Orlandos, Μοναστηριακὴ ἀρχιτεκτονικὴ (Athènes, 1958²), 147; G. Babic, Les chapelles annexes des églises byzantines. Fonction liturgique et programmes iconographiques (Paris, 1969), 43, 57, 172). Dans les monastères arméniens il y avait un local spécial, le Zawatouan destiné aux enterrements des moines et des fondateurs (G. Dimitrokallis, Οἱ δίκογχοι χριστιανικοὶ ναοί (Ἀθῆναι, 1976), 458).

13. Pour la construction d'un «εὐκτήριος οἶκος» on devait avoir la permission de l'évêque (IVe concile œcuménique de Chalcédoine, canon 4 (G. Rallis - M. Potlis, II (1852), 225-226). On y pouvait célébrer l'office et le baptême (Ibid., IV (1854), 458-459). On y pouvait également faire des enterrements (Ibid., VI (1859), 455) «οὐκ ἔξεστι θάπτειν ἔνθα δῆλόν ἐστιν ὅτι μάρτυρος σῶμα ἀπόκειται» (Basilika, 5, 1). Théodore Balsamon (XIIe s.) dit: «Διαφορὰ μεγάλη ἐστὶν Ἐκκλησιῶν καθιερωθεισῶν διὰ ἐγκαινίων, ἀνοιξίων καὶ ἐνθρονισμοῦ, χρίσματός τε ἁγίου μύρου, καὶ ἀποθέσεως λειψάνων ἁγίων μαρτυρικῶν, καὶ τῶν μὴ οὕτως ἁγιασθεισῶν, καὶ εὐκτηρίου τόπον ἐπεχουσῶν· διό, ἐν ἐκείναις μέν, ἐν αἷς δηλονότι μαρτυρικὰ λείψανα τεθησαύρισται... ἀνθρώπινον λείψανον οἱονδηποτοῦν οὐ ταφήσεται κατὰ τὸ β' κεφάλαιον τοῦ α' τίτλου τοῦ ε' βιβλίου τῶν Βασιλικῶν, τὸ λέγον· Μηδεὶς ἐν ἐκκλησίᾳ θαπτέτω νεκρόν. Καὶ κατὰ τὸν ἔξωθεν αὐτοῦ κείμενον παλαιόν, τὸν λέγοντα, Οὐκ ἔξεστι θάπτειν τινὰ ἐν ἐκκλησίᾳ, ἐὰν δηλονότι μάρτυρος ἐκεῖσε σῶμα ἀπόκειται. Εἰς δὲ τοὺς μὴ οὕτω καθιερωθέντας ἁγίους οἴκους εὐκτηρίους κατονομαζομένους, ἀκινδύνως ἐνταφιασθήσονται λείψανα» (G. Rallis - M. Potlis, IV, 479). Théod. Balsamon dit aussi: «Μαρτύρια δὲ παρὰ αἱρετικῶν λέγονται τὰ κοιμητήρια· ἐν γὰρ τῷ καιρῷ τοῦ διωγμοῦ τινες αἱρετικοὶ χριστιανοὺς ἑαυτοὺς ὀνομάζοντες, μέχρι θανάτου ἐτιμωρήθησαν· διὸ καὶ μάρτυρας τούτους ἐκάλουν οἱ ὁμοδοξοῦντες αὐτοῖς» (G. Rallis - M. Potlis, III, 180).

14. «Μηδεὶς ἐν ἐκκλησίᾳ θαπτέτω νεκρόν»: réponse canonique de Théodore Balsamon, 41, G. Rallis - M. Potlis, Σύνταγμα IV, 479 = Basilika 5, 1, 2 (on ajoute [ἁγίᾳ] (distinction entre les églises à reliques et les églises sans reliques), répété quelques siècles plus tard dans le Νομοκάνων de Manouel Malaxos (chap. 212, an 1563): Jean de Kitros: «Ἐν εὐκτηρίοις δὲ οἴκοις καθιέρωσιν μὴ δεξαμένοις ἔξεστι θάπτειν» (K. Diovouniotou, Νομοκάνων Μαλαξοῦ (Ἀθῆναι, 1930), 79). Pour d'autres interdictions plus récentes v. K. Kallinikos, Ὁ χριστιανικὸς ναός, 68. Mais les interdictions n'étaient pas bien observées: Marcos d'Alexandrie, questions canoniques: question μα': «ἀπὸ ἀρχαίας ἐγχωρίου συνηθείας θάπτονται λείψανα ὀρθοδόξων εἰς τὰς κατὰ χώραν ἐκκλησίας ἡμῶν» (G. Rallis - M. Potlis, IV, 479). Jean de Chalcédoine: «Εἰκός ἐστι θάπτειν ἐντὸς τῆς ἐκκλησίας;». Réponse: «Οὐκ εἰκός· δεῖ γὰρ κατὰ ἀκρίβειαν διαστέλλειν τὰ πολυάνδρια, εἰ μή πως ἐν τῷ προνάῳ συγχωρηθήσεται». En ce qui concerne l'inhumation dans les églises latines et réciproquement: Jean de Kitros: «Ἄμεμπτος λοιπὸν ἡ ταφὴ τῶν ἐν τοῖς λατινικοῖς ναοῖς ἐνσοριαζομένων χριστιανῶν;». Réponse: «Καὶ οὐ λυσιτελεῖ τούτοις ἡ ἐκεῖσε ταφή· μένει γὰρ αὐτῶν ἡ δυσσέβεια, καὶ αὐτῶν ἐστι τὸ αἰώνιον πῦρ τῆς κολάσεως» (G. Rallis - M. Potlis, V, 404). Ioasaf réponse canonique 38 (XVe s.): «Εἰ δεῖ θάπτειν ἐν ἐκκλησίᾳ λείψανον· καὶ τοῦτο οἱ ἱεροὶ κανόνες κωλύουσι· πλὴν γίνεται· γίνεται δὲ εἰς τὰ πλάγια τοῦ ναοῦ καὶ οὐκ εἰς τὸ μέσον, οὐδὲ πλησίον τοῦ ἁγίου βήματος» (Gennadios Arambatzoglou, Φωτίειος βιβλιοθήκη (Constantinople, 1935), II, 245). En 1365 le duc de Crète interdit l'inhumation dans les églises urbaines sous la peine de vingt-cinq monnaies (Ph. Koukoules, Συμβολὴ εἰς τὴν Κρητικὴν λαογραφίαν ἐπὶ ἐνετοκρατίας, Ἐπ. Ἑτ. Κρητ. Σπουδῶν 3 (1940), 31. Une inscription «Ἀνάθεμα ὅπιος ἔχη ζητήση νὰ θαφθῶ σαὐτὴ ἐκκλησία» (Ph. Koukoules, Μιὰ ἐπιγραφὴ τῆς Παλαιοπαναγιᾶς, Μαλεβός Γ (Mars 1923), n° 23, 65) (dernière référence due à M. Leontsini).

Souvent les martyrs eux-mêmes (dans les récits hagiographiques) rejettent les corps intrus que les évêques veulent déposer dans leurs sanctuaires: sainte Thècle s'insurge contre la puanteur (δυσωδία) des cadavres enterrés dans son sanctuaire. Pourtant la sainte accepte d'y accueillir les tombes de ceux qui, comme les martyrs, vivent en Dieu et ne meurent pas (miracle 30) (Basile, évêque de Seleucie d'Isaurie: Θαύματα τῆς ἁγίας πρωτομάρτυρος Θέκλης, 2, 15 =

des annexes funéraires près des basiliques ou la fondation dans les monastères de chapelles ou de chapelles privées des riches laïcs ont résolu le problème et inauguré une pratique qui a subsisté jusqu'à la fin de l'Empire byzantin. Nous pouvons suivre ce processus particulièrement pour les tombes des empereurs[15].

L'enterrement *ad sanctos* a été combattu par les milieux monastiques qui considéraient que cette pratique était contraire à l'humilité chrétienne[16]. Quant aux différentes parties de l'église, nous constatons que le narthex perd progressivement la fonction qu'il avait durant l'époque paléochrétienne — lieu

---

P.G. 85, 592) et l'exemple du martyr Faustinus refusant des inhumations de laïcs dans leur eglise, en dépit chaque fois de l'autorisation de l'évêque (G. Dagron, Vie et miracles de Sainte Thècle, Bruxelles, 1978, Subs. Hagiogr. 62 (texte grec, traduction et commentaires), 71, n. 1; Idem., D.O.P. 31 (1977), 18-19, n. 84-85; B. Kötting, op. cit., 30, n. 110).

Sur le sujet des inhumations: J. Ntedika, L'évocation de l'au-delà dans la prière pour les morts, Louvain, 1971. V. Saxer, Morts, martyrs, reliques en Afrique chrétienne aux premiers siècles. Les témoignages de Tertullien, Cyprien et Augustin, Paris, 1980.

15. Pour les empereurs byzantins le plus ancien lieu d'enterrement était l'église des Saints-Apôtres (Πασχάλιον χρονικόν, 533, 5 s.; K. Porphyrogénète, Ἔκθεσις τῆς βασιλείου τάξεως, 276, 10 s., 642, 12 s.). Les tombes de l'église sont disposées soit dans des hérôa — celui de Constantin avait dix-sept sarcophages jusqu'à l'époque de Romain II, le deuxième de Justinien, vingt-quatre — soit dans des portiques, trois au S. et deux au N. (Ibid., 642, 5; 644, 2 s.; 646, 2 s.). Les enterrements ont eu lieu «Καὶ γὰρ ἐν μὲν τῷ Κωνσταντίνου ἐν τῷ τῶν Ἁγίων Ἀποστόλων μεγίστῳ σηκῷ οἱ μὲν ἀρχιερεῖς ἔνδον τοῦ θυσιαστηρίου ἐξ ἀρχῆς κατετίθεντο, ὡς καὶ τὰ λείψανα τῶν ἁγίων, διὰ τὴν τῆς θείας ἱερωσύνης χάριν, οἱ δὲ βασιλεῖς περὶ τὸν ναὸν καὶ κύκλωθεν τοῦ ναοῦ, ὡς δείκνυνται ἐκ τῶν τάφων, λαϊκοὶ τελοῦντες καὶ αὐτοί, εἰ καὶ τὸ χρίσμα τῆς βασιλείας ἔλαβον» et «Διὸ καὶ ὧδε χρεὼν τοὺς μὲν ἀρχιερεῖς ἐγγύτερον τιθέναι τοῦ θυσιαστηρίου· τοὺς ἱερεῖς δὲ μετ' αὐτοὺς καὶ λοιποὺς πάντας κληρικούς· περὶ δὲ τὰς πύλας τοῦ ναοῦ τοὺς λαϊκούς. Καὶ ἐν τοῖς μοναστηρίοις δὲ τὰ ἀποτεταγμένα κοιμητήρια ἴδια μὲν ἔχουσι τοὺς τάφους τῶν ἱερωμένων μοναχῶν καὶ ὑποκάτω θυσιαστηρίου· ἴδια δὲ τῶν ἰδιωτῶν (...). Νῦν δὲ πάντα τῇ ἀμελείᾳ παρεωράθη τὰ εὔταξα καὶ τὰ τῆς τάξεως καταλέλυται· καὶ πάντα γίγνεται φύρδην» (Symeon de Thessalonique, Περὶ τοῦ τέλους ἡμῶν καὶ τῆς ἱερᾶς τάξεως τῆς κηδείας, ΤΞΔ', P.G. 155, 677) (XVe s.). Le patriarche Makédonios a relégué la dépouille impériale de Constantin, posée en plein centre de l'église, dans le mausolée, quand en 356-357 des reliques des apôtres y ont été introduites (R. Krautheimer, Early christian and byzantine architecture, Harmondsworth, 1968 (1986⁴), 47), Manuel Comnène «τέθαπται οὖν παρὰ πλάγιον πλευρὰν τῷ τὸν νεὼν εἰσιόντι τῆς τοῦ Παντοκράτορος μονῆς, οὐκ ἐν αὐτῷ τῷ τεμένει, ἀλλ' ἐν τῷ περὶ τοῦτον ἡρώῳ», comme aussi sa famille (Nik. Choniates, Διήγ. χρον., 289, 5; cf. 151, 7; G. Phrantzes, Χρονογραφία, 203, 20). Dans l'église N. du monastère de Lips furent enterrés les membres de la famille des Paléologues, selon le typicon du monastère, douze tombes maçonnées et deux ossuaires. Le narthex comprenait cinq sarcophages en forme arrondie à l'intérieur sur le côté O. ou avec une cavité pour la position de la tête (2,50 m - 2,80 m x 0,90 m - 1,40 m x 1,40 m - 2 m). Quatre tombes postérieures étaient déposées dans l'exonarthex (Th. Macridy, The monastery of Lips (Fenari Isa Camii) at Istanbul, D.O.P. 18 (1964), 251-277, fig. 71-73). La femme de Constantin Porphyrogénète, Hélène était enterrée dans le monastère du Myrelaion, Basile II dans l'église de Saint-Jean le Théologien à Hebdomon, etc. (v. la longue série dans Ph. Koukoules, Τὰ κατὰ τὴν ταφὴν τῶν βυζαντινῶν βασιλέων, Ε.Ε.Β.Σ. 15 (1939), 65-66). Sur les listes concernant les empereurs inhumés dans l'église des Saints-Apôtres (Gl. Downey, The tombs of the byzantine emperors, J.H.S. 79 (1959), 27-51); cf. (R. Guilland, Οἱ βυζαντινοὶ αὐτοκράτορες καὶ τὸ θέλγητρον τοῦ μοναστηρίου, Ε.Ε.Β.Σ. 21 (1951), 215-234; et Ph. Grierson, The tombs and obits of the byzantine emperors, 337-1042, D.O.P. 16 (1962), 1-63).

À noter encore les tombes princières du XIVe s. de l'église de Saint-Nicolas de Courtea de Arges (Nic. Constantinescou, Courtea de Arges, 1200-1400 (Bucarest, 1984) et tant d'autres exemples dans les Balkans: (Vlad. Popović, Le tombeau et l'église cathédrale de Methode à Mačvanska Mitrovica, Starinar 24-25 (1973-74), 265-270; Br. Vulović, Le mausolée de Ravanica, Starinar 20 (1969), 405-413; et Slob. Curcić, Medieval royal tombs in the Balkans: An aspect of the «East or West» question, The Greek orthodox theological review 29 (1984), 175-194). Cette série des tombes princières privilégiées commence très tôt après Constantin avec Rufin et son apostoleion des Rufinianae (395) (G. Dagron, D.O.P. 31 (1977), 18, n. 82). À comp. les exemples cités *infra* dans le chapitre des églises médiévales comme de Hay. Grigorios Théologos à Thèbes du IXe s., Panayia Chalkéon à Thessalonique du XIe s., de Hay. Achilleios à Prespa du XIIIe s., etc.

16. L'attitude s'exprime clairement par la négation d'Ephrem le Syrien d'être enterré sous l'autel, compte tenu de la médiocrité de la nature humaine: «Εἴ τις τολμήσει, θεῖναί με ὑπὸ θυσιαστήριον μὴ ἴδοι τὸ ἐπουράνιον θυσιαστήριον, οὐ γὰρ καθήκει σκώληκι σαπρίαν ἀποβάλλοντι κατατεθῆναι εἰς ναὸν καὶ ἁγίασμα Κυρίου» (S. Ephraemi Syri Opera Omnia (Romae, 1748), 2, 223). D. Pallas insiste sur le rôle du monachisme dans la contre-évolution de la pratique d'enterrement *ad sanctos* (A.E. 1950-51, 177-178).

en contact immédiat d'accueil et d'attente des catéchumènes, et s'identifie avec les nefs latérales, avec la nef centrale. Cette évolution commence après le règne de Justinien[17]. C'est ainsi que les nefs latérales ont repris le rôle des édifices annexes funéraires[18]. L'accroissement de la puissance féodale a contribué à l'augmentation du nombre d'églises privées et des inhumations à leur intérieur.

La translation des reliques des martyrs dans la ville et leur enterrement dans les églises urbaines[19] à partir de la deuxième moitié du IVe s. a stimulé les fidèles ■ se faire inhumé près des martyrs et a provoqué le développement des tombes et des cimetières dans la ville. Certaines églises ont été fondées tout près ou encore au-dessus des martyria précédents *extra muros* ou même dans la ville, d'autres dans le but de recevoir des reliques et d'autres enfin changeaient de vocable, lorsqu'elles recevaient des reliques[20]. Dans ce cas il n'y a plus de différence entre l'église et le martyrion, le lieu célébrant à la fois le culte eucharistique et la mémoire du martyr.

En ce qui concerne la fréquence des tombes *ad sanctos* dans les provinces de l'Empire, on remarque que les basiliques de la *pars occidentalis* et particulièrement celles d'Afrique du Nord sont très riches en sépultures[21]. Au contraire les inhumations dans les églises de Grèce et plus globalement de l'Illyricum oriental sont moins fréquentes.

1.1.1.2. Les basiliques de la Grèce

Les basiliques paléochrétiennes situées en Grèce ont eu une vie assez courte. Elles ont été détruites par les tremblements de terre, les incendies ou les invasions[22]. Après leur destruction et pendant l'époque mésobyzantine, de petites chapelles ont été fondées toujours dans la nef centrale et à côté de l'abside

17. A. Grabar, Martyrium I, 494, 550. Sur le rôle du narthex pendant l'office: P. Lemerle, Philippes et la Macédoine orientale à l'époque grecque et byzantine. Recherches d'histoire et d'archéologie, I (B.E.F.A.R. 158, Paris, 1945), 330 s. Sur le sujet: Fl. Bache, La fonction funéraire du narthex dans les églises byzantines du XIIe au XIVe s., Histoire de l'art 7 (1989), 25-33.

■. La disposition et le rôle des nefs latérales: Les Monuments iconoclastes de Thessalonique (D. Évanguélidis, A.E. 1937, I, 344, pl. 1), (n° 237), l'église de Hay. Grigorios Théologos à Thèbes (n° 218), l'église de Hosios Nikon à Sparte (Π.Α.Ε. 1939, 115, G. Sotiriou) (n° 208), Saint-Jean de Corinthe (A.J.A. 40 (1936), 473 s., fig. 9, Ch. Morgan) (n° 196). Les tombes des moines dans le catholicon du monastère de Latomou montrent mieux que d'autres la disposition des inhumations dans les monastères (A. Xyngopoulos, A.A. 12 (1929), 151) (n° 45).

19. Les reliques de saint Thomas sont transférées à Édesse, la tête de saint Jean le Baptiste à Damas (J. Barnea, op. cit., 69). Le corps de Babylas évêque et martyr a été transféré du cimetière d'Antioche à Daphné en face de l'oracle d'Apollon sous Caesar Gallus (351-354). En 362 Julien le transfère au premier lieu de l'inhumation. En 381 l'évêque Mélétios a construit une basilique *extra muros* ou on a déposé ses reliques (G. Downey, A history of Antioch in Syria, (Princeton, 1961), 364, 387-388). Selon Eusèbe, Constantin a transporté les reliques des saints André, Luc et Timothée dans l'église des Saints-Apôtres de Constantinople. Selon C. Mango, les reliques des saints Timothée et André furent transportées aux Saints-Apôtres en 356 et 357. C. Mango soutient que l'église fut construite par Constance et qu'Eusèbe voulait flatter Constantin (Constantine's mausoleum and the translation of relics, B.Z. 83 (1990), 51-61).

20. Qu'il s'agisse d'une église fondée pour recevoir des reliques, comme celle du Prodrome «ἐν τῷ Ἑβδόμῳ» (Sozomène, 7, 21) et peut-être de Sainte-Anne «ἐν τῷ Δευτέρῳ» ou d'églises qui changent de nom à l'occasion de l'arrivée de reliques, comme Saint-Paul (Ibid., 7, 10) (G. Dagron, op. cit., 24, n. 111).

21. On trouve un excellent inventaire de la répartition des tombes dans les églises de toutes les régions de l'Empire dans: (J. - P. Sodini, Aliki, II, 219-227). En ce qui concerne la Grèce nous pensons qu'on doit envisager le problème de la datation et des inhumations dans les églises désaffectées, tandis que l'importance donnée à la place des tombes dans les églises de cette catégorie nous paraît sans une grande importance. Selon N. Duval (Rev. d'étud. august. 32 (1986), 157-158) «on ne peut pas mettre sur le même plan le cas des églises urbaines et extra-urbaines et la situation en Orient, où les sépultures sont rares dans les églises et celle en Afrique ou en Espagne où l'inhumation est pratiquement de règle, que les basiliques soient urbaines ou cimétériales». Pourtant l'ensevelissement dans les basiliques urbaines, qui apparaît en Afrique dès le Ve s. (à Sétif), reste peu répandu jusqu'au VIIe s. (Yv. Duval, ad sanctos, p. VIII).

22. Les basiliques de Corinthe furent détruites par les tremblements de terre de 522 et 551, de Sikyon par l'incendie, d'Olympos Lavreotikos par l'incendie ou les invasions, celles de Mesanagros de Rhodes furent endommagées vers le milieu du VIe s., de Brauron probablement au VIIe s., de Mytikas au VIIIe ou au IXe s., du théâtre de Dionysos d'Athènes dans le premier millénaire. Les invasions des Slaves sont la cause principale des destructions pour les villes côtières (v. Néa Anchialos).

du sanctuaire[23]. Les basiliques ont gardé leur qualification de lieux saints après leur destruction grâce à la présence des reliques. Cette faculté a conduit les fidèles à rechercher du "*Campo Santo*" dans les églises en ruines, stimulés par l'espoir d'être enterrés dans un lieu déjà sanctifié[24]. Suivant cette logique, nombre de basiliques désaffectées ont été transformées en cimetière. Certaines tombes se trouvent dans les chapelles postérieures et par conséquent leur sont contemporaines. Ces tombes doivent appartenir au clergé ou à des laïcs qui avaient été autorisés à être enterrés dans les églises.

L'absence de trouvailles déterminantes, de stèles funéraires ou de sarcophages décorés et la pauvreté de la maçonnerie rendent la datation des tombes assez difficile. Souvent seul le niveau de la couche par rapport au pavement de la basilique constitue un critère d'antériorité, de contemporanéité ou de postériorité de la tombe[25]. Dans la plupart des cas, les rapports de fouilles ne nous fournissent que très peu d'informations dans les quelques lignes qu'ils consacrent à la découverte des cimetières et des tombes[26]. La majorité des tombes sont très pauvres. Un très petit nombre pourrait être qualifié de privilégié au vu de leur construction, leur mobilier ou la place qu'elles occupent dans l'église. Pour la construction des tombes on utilise souvent des *spolia* anciens ou issus de la basilique. Quelques tombes appartiennent à la basilique précédente. La construction des tombes postérieures a comme conséquence la destruction du pavement et de la mosaïque des basiliques.

De façon générale, on trouve très peu de tombes dans les églises paléochrétiennes de Grèce. Il est significatif de constater que ce sont les basiliques cimétériales *extra muros* qui ont reçu ces inhumations (N. Anchialos-D, Thessalonique-cimetière E., Corinthe-Kodratos-Kranéion, Philippes). Il semble que dans notre région, l'interdiction ait été la plupart du temps respectée.

Quelle est la signification et la proportion des inhumations effectuées dans les nefs et le narthex et de celles réalisées aux flancs de l'église et en contact avec l'abside? On peut chercher une signification, lorsqu'il s'agit d'inhumations contemporaines. Donc les enterrements doivent être examinés par périodes, chose qui permet de distinguer la continuité et les changements de la coutume. L'étude des inhumations et de leur emplacement, dans le cas des basiliques fouillées ou datées de manière insuffisante comme pour celles qui ont reçu les enterrements postérieurs revêt peu d'importance car nous ignorons la datation précise de ces tombes soit par manque de données, soit par l'insuffisance des rapports, si celles-ci sont contemporaines ou postérieures à la basilique. Là où se trouve un grand nombre de tombes, nous avons affaire à un cimetière qui est postérieur à l'abandon de la basilique et par conséquent la place des tombes n'a aucune importance.

L'étude des inhumations contemporaines dans les basiliques paléochrétiennes étant souvent problématique, nous avons jugé que nous ne pouvions pas franchir cette période sans mentionner les époques postérieures. Par ce moyen nous suivons le processus du changement ou de la stabilisation de la pratique des enterrements dans cette région et nous posons les problèmes et les ambiguïtés qui se posent à propos de l'attribution ou de la datation des tombes. C'est ainsi que nous avons divisé en quatre catégories les inhumations effectuées dans les églises. La première concerne les basiliques cimétériales, la deuxième l'époque paléochrétienne, la troisième se réfère aux enterrements dans les basiliques désaffectées et la quatrième étudie les époques mésobyzantine et byzantine tardive pendant

23. Parmi d'autres: Brauron, Aigosthènes, Mytikas, Théâtre de Dionysos et Asklépieion à Athènes, Markopoulo d'Attique, Paros où trois chapelles se sont succédées par la suite, Podochorion Pangaion, Tsoucalario de Thasos, Épidaure, Chania-Élyros, Argos-Alika, Lesbos-Argala.

24. Cela présuppose la continuité de l'activité humaine et de l'utilisation du centre urbain aux époques ultérieures après l'abandon des basiliques, p. ex. à Stamata, Brauron, Sikyon, Chersonèse A. Mariolata. Par contre on n'observe pas ce phénomène à N. Anchialos où on a trouvé peu de tombes postérieures par rapport au grand nombre des basiliques et à Nikopolis chose qui montre l'abandon précoce des villes après l'effet des invasions barbares.

25. Les basiliques de Kodratos à Corinthe et de Cnossos sont construites sur des cimetières romains, celle d'Olympos Lavreotikos sur un emplacement mycénien. Mais le problème devient plus délicat, quand on examine les couches des constructions et cherche à élucider les rapports des époques et la continuité des habitations et des coutumes.

26. À mentionner par contre les études remarquables de J. - P. Sodini et de J. - L. Buchet dans: (Aliki II, 211-236) et celles de G. Rizza - V. Santa Maria Scrinari dans: (Il santuario sull'acropoli di Gortina (Monografie della scuola archeologica di Atene, II), vol. I (1968), 68-99) et de F. Mallegni, Analisi dei resti scheletrici umani, Gortina I (1988), 339-401 (Monografie III) et Annuario 41-42 (1979-80), 126-141.

lesquelles la coutume des enterrements dans les églises est devenue une habitude constante.

Ici se pose le problème de l'attribution d'un grand nombre de tombes à la deuxième ou à la troisième catégorie. Dans quelle mesure l'idée générale que les basiliques paléochrétiennes de Grèce ont été détruites par ces tremblements de terre, les incendies ou les invasions permet-elle de penser qu'après le début du VIIe s. il n'y avait plus que des ruines? Il convient évidemment de ne pas généraliser. On peut supposer de petites ou de grandes réparations, la restriction de l'espace intérieur et l'abandon d'annexes (v. Léchaion). Quelques-unes de ces basiliques ont pu subsister jusqu'à leur destruction totale provoquée par les intempéries et les vicissitudes politiques et sociales. Les petites chapelles situées devant l'abside du sanctuaire succèdent à la dernière phase de la basilique en ruines. Donc nous nous demandons si un nombre de tombes que nous classons dans la troisième catégorie — basiliques désaffectées — n'appartient pas davantage à la quatrième — églises médiévales. Par conséquent, un nombre de nos attributions sont hypothétiques et peut-être abusives, mais cette incoherence provient du manque d'éléments. Une classification différente aboutirait également à des attributions abusives et c'est pourquoi nous pensons avoir choisi le moindre mal.

1.1.2. BASILIQUES CIMÉTÉRIALES *EXTRA MUROS*

1. Athènes, [redacted] basilique d'Ilissos (fig. partie B, 7)

Elle se trouve en dehors des remparts E. de la ville entre l'Olympicion et la colline du Stade[27]. Elle est dotée d'un transept et possède trois nefs. La crypte, dite martyrion de Léonide, que nous présentons dans la partie B, est accolée dans sa partie N. Sa particularité la plus importante est la présence des quatre gros piliers devant le sanctuaire qui définissent une couverture en forme de coupole ou de toit pyramidal. A l'extérieur du côté N., à l'O. de la crypte, on trouve quelques bâtiments annexes. Un mur en forme de gamma renversé entoure une grande tombe à deux corps. Plus à l'O. une annexe carrée bâtie en matière modeste qui n'a rien livré et près d'elle au coin du narthex et de la nef N. une autre annexe bâtie soigneusement et présentant un revêtement rouge sur ses parois intérieures. On y a trouvé quatre tombes groupées deux par deux à l'orientation opposée, laissant un espace vide à leur gauche. G. Sotiriou la considère comme une annexe réservée à une famille. Deux autres tombes en berceau se trouvent accolées au côté N. du narthex, à l'extérieur. Elles sont bâties de briques, mortier de chaux et sable et leurs parois portent un revêtement rouge. La seule tombe trouvée dans l'église – située dans la partie du narthex précédant la nef N. — fut réalisée à partir de remplois, notamment d'une plaque votive portant l'inscription "IOYAIANO..". On y descendait par un escalier à trois marches (fig. A, 1).

Selon le fouilleur, ces tombes furent construites à différentes époques, comme en témoignent leur mode de construction et leur forme. Les quatre tombes de l'annexe carrée et la grande tombe sont les plus anciennes. Pour les deux tombes en berceau et celle située à l'intérieur du narthex, il estime qu'elles sont postérieures et qu'elles datent de la période byzantine, à l'instar de celles mis à jour dans l'église médiévale d'Aréopage. Au N. de l'annexe outre les quatre tombes, on trouve un bassin relié par un premier tuyau avec un petit bâtiment carré identifié à un réservoir d'eau et par un second tuyau à l'annexe des tombes. Ce système de bassins et de tuyaux [redacted] fait croire à G. Sotiriou que l'annexe comportant les tombes pouvait être le baptistère de l'église. Dans ce cas, elle a pu être bâtie simultanément à l'église ou ajoutée plus tard. Le fouilleur ajoute que par son mode de construction le bassin doit être un bâtiment de l'époque romaine, tandis que le réservoir d'eau et les tuyaux témoignent de la présence d'un système de sources pour arroser les jardins s'étendant à proximité du fleuve d'Ilissos. Il trouve en définitive que l'interprétation comme baptistère est hardie en raison du manque

27. G. Sotiriou, Παλαιά χριστιανική βασιλική Ἰλισσοῦ, A.E. 1919, 1-31. M. Chatzidakis (Π.A.E. 1948, 69-80, Ἀνασκαφὴ ἐν Ἀθήναις κατὰ τὴν βασιλικὴν τοῦ Ἰλισσοῦ) a fouillé une annexe (2,09 m x 1,55 m) en contact avec la nef N. Ses murs, épais de 0,25 m, portaient un revêtement de plaques en marbre. Il semble que la pièce était divisée en deux parties. L'auteur identifie ce local à une chambre funéraire de peu postérieure à la basilique comme en témoignent le niveau des pavements et la structure des murs (p. 70-71, fig. 3-4, fig. 9 plan, plan inséré).

de données et de la forme des chambres inusitée dans ce genre de bâtiments.

Toutes les tombes, violées, n'ont rien livré. La basilique est presque rasée jusqu'au niveau des soubassements et on n'attend rien de fouilles futures. La datation des tombes est mal assurée: G. Sotiriou ne donne aucun argument sur la contemporanéité avec celles d'Aréopage. Il ne traite pas davantage de celles situées dans l'annexe carrée. La basilique date, selon lui, de la première moitié du Ve s., la crypte de la première moitié du IVe s. et les lampes qu'on y a trouvé proviennent de l'atelier de XIONHC du IVe-Ve s. Il semble que les tombes ont été ajoutées postérieurement mais les problèmes restent entiers sur la datation de la crypte, sa liaison avec la basilique et le rôle des annexes. On suppose que si l[redacted] crypte avait eu une importance quelconque, elle aurait attiré des inhumations dans son entourage.

La fonction cimétériale de la basilique ne peut s'expliquer que par l'étude de l'environnage monumental, du rôle des remparts et des autres basiliques *intra muros*. Plus près sur les rochers du lit d'Ilissos un temple ancien a été transformé en église "Παναγία στὴν Πέτρα" entourée d'un grand nombre de tombes[28]. La basilique de l'Olympieion était aussi remplie de tombes postérieures. On doit aussi tenir compte qu'en ce temps-là Athènes n'était qu'une petite ville, Corinthe étant la capitale de l'Achaïe. Nous ne connaissons presque rien de la basilique sur les rochers, mais il semble que par sa place, son type architectural et peut-être par ses annexes notre basilique avait une importance considérable dans la vie religieuse de la ville.

C'est une autre basilique, celle de l'évêque Κλημάτιος — dont l[redacted] plaque tombale se trouve au musée byzantin d'Athènes " † O EN OCIOIC EΠICKOΠHCAC KΛHMATIOC (Klématios l'évêque parmi les saints) (fig. A, 2) — située sur la pente S. de la colline de Lykabette (rue Tsakalof 26 - Schisto -Dexameni) et installée dans un cimetière romain et paléochrétien qui semble être la basilique cimétériale par excellence de la ville[29].

28. A. Skias (Π.A.E. 1897, 78, plan A) attribue un caractère païen à ces tombes mais n'a manifestement pas prêté attention à leur orientation. D. Philios (Δ.E.N.A. 7 (1904), 44, n. 1) qui a vu les tombes, les considère comme chrétiennes. Cet avis fut repris par I. Travlos (A.E. 1953-54, 314). Les trente-cinq sépultures furent établies à l'E. de l'église située à l'emplacement du temple appelé «Μητρῷον ἐν Ἄγραις». Elles furent détruites par l'érection des bâtiments chrétiens ou l'aménagement de la rue actuelle. Un mur (?) les divisait en deux groupes. Ces tombes étaient construites de petites pierres bien taillées, pavées de briques et portaient un enduit. Leur couverture était généralement en berceau, certaines présentant toutefois des plaques. Leurs murs s'incurvaient légèrement vers l'intérieur. Quelques-unes possédaient des marches pour la descente. Leur dimension moyenne était de 2 m x 1 m x 1,20-1,73 [redacted]. Toutes étaient contemporaines et comportaient des murs communs. La plus grande a livré vingt-sept vases non vernissés, une cloche, une autre sépulture, onze vases identiques, une lampe, un vase en verre et un anneau; à savoir aucun mobilier spécifiquement chrétien. Dans les autres tombes on a trouvé des vases, notamment un en verre et un fragment de vase en metal. Les ossements étaient soit décomposés, soit en désordre. Une tombe était orientée N.-S. Une inscription funéraire mentionnait «MNHMOPIN KAΛΛΙΟΙ ΠΗ ΤΕΙΜΟΘΕΑC». En face de Hayia Photini, sur la rive droite de l'Ilissos et sur le temple romain fut édifiée une église qui reçut neuf tombes — toutes avec des ossements. Celle du σηκός abritait [redacted] outre deux boucles d'oreilles en argent et deux petites croix en os (Π.A.E. 1893, 32, plan A, A. Skias).

29. Panar. Konstantinidis, Σαρκοφάγος Κλημάτιου ἐπισκόπου Ἀθηνῶν, Παρνασσός 5 (1881), 822-825. Le squelette fut trouvé intact mais seul le crâne en bon etat de conservation. Il ne s'agit pas d'un sarcophage mais bien d'une tombe (1,20 m x 0,85 m x 0,95 m) maçonnée de briques (0,40 m x 0,30 m x 0,04 m) sur trois de ses côtes. La couverture était assurée par des plaques en marbre liées, aux murs et entre elles, par de petits morceaux de fer. Le défunt avait sa tête au S. Ses pieds étaient tournés vers le Lycabette où se situait le sanctuaire. Il était couvert d'une couche de boue. Une couche de mortier se trouvait entre les plaques de couverture et la plaque portant l'inscription. Selon le fouilleur, la plaque mesurait 2,30 m x 1,06 m x 0,07 m. La comparaison des mesures de la tombe et de la plaque de couverture ne peut cependant manquer de surprendre et inspirer la suspicion. Selon G. Sotiriou (E.M.M.E. 1 (1927), 56) les marbres architecturaux conservés datent l'église du debut ou du milieu du Ve s. La forme du monogramme de la plaque (Ibid., fig. 43) suggère toutefois une chronologie plus précoce. T. D. Neroutsos, Χριστιανικαὶ Ἀθῆναι, Δ.I.E.E. 3 (1889), 1-107 (71) identifie cette eglise à une chapelle (εὐκτήριον) située hors des portes Ἠριες vers le Lycabette et dédiée à Hay. Sion. mention dans J. Strzygowski, R. Q. 1890, 1 s.

2. Corinthe, basilique de Kraneion (fig. B, 12)

Elle est située entre l'enceinte ancienne et celle de l'époque romaine tardive[30]. Elle contient dans son côté S. le triconque présenté dans la deuxième partie de ce travail et interprété comme un martyrium. La particularité de cette basilique qui lui donne un caractère d'église cimétériale est la présence d' annexes funéraires disposées le long des côtés N. et S. et les épaules de l'abside. Le subtil arrangement de ces pièces suggère l'existence d'un plan préalable prévoyant la construction d'annexes. L'examen du plan montre par ailleurs que certaines pièces n'ont pas été réalisées et que dans d'autres l'espace a été laissé vide d'inhumations. Par rapport à la basilique de Kodratos, celle de Kraneion présente une disposition régulière. La présence du triconque a pu entraîner l'accumulation de chambres funéraires.

Du côté N. on trouve à partir de l'E. un ensemble de trois chambres funéraires ayant une longueur extérieure de ±17,70 m. Le côté S. est limité par un mur ajouté à celui de la nef N. Dans cet ensemble, la pièce E. de ±4 m de long communiquait avec la nef N. par une ouverture de ±3,20 m de large liée probablement par un arc sur des piliers mesurant 0,35 m de large (fig. A, 3). Dans cette annexe on a trouvé quatre tombes maçonnées. L'une (t. III) en contact avec le mur E. est orientée N.-S. et les trois autres (ts IV-VI) sont orientées E.-O. Celles-ci sont disposées perpendiculairement par rapport à la précédente et séparées d'elle par un petit mur en moellons et une série de briques. Les parois des autres tombes sont en briques. Ces tombes portaient un revêtement en marbre et leur pavement était en briques présentant des incisions faites avec les doigts et cinq trous (ts III-VI). La t. VI porte sur le mur un chapiteau dorien en poros. Elles étaient totalement ou partiellement (t. III) dépourvues de couverture. Dans les tombes V-VI on a trouvé un grand nombre d'ossements.

La pièce médiane de +2,60 m de long est séparée de la précédente par un mur ayant ±0,75 m d'épaisseur. Dans cette pièce se trouvent deux tombes maçonnées (ts I, II) contiguës l'une à l'autre et orientées E.-O. Il semble que la tombe I ait été construite au moment de l'érection de cette pièce, parce que la paroi O. de la tombe correspond à la paroi E. du mur O. de la pièce. La tombe II est sans nul doute postérieure à la tombe I. Il semble que cette pièce communiquait également avec la nef N. par une entrée qui se prolongeait entre les deux tombes.

La pièce O. de ±8,45 m de long contient dans sa partie O. trois tombes (VII-IX) parallèles, en contact entre elles et orientées E.-O. Deux sont grandes et la troisième était destinée à un enfant. La tombe VII est impressionnante par ses dimensions (2,37 m x 1,45 m x 1,70 m). Il est possible que cette pièce ait eu une entrée vers la nef N. Selon le fouilleur, la pièce E. devait être couverte d'une coupole et les deux autres par une toiture à deux pentes dirigée suivant l'axe de la basilique jusqu'à la hauteur des fenêtres de la nef N.

À l'angle formé par l'abside et la partie N. du transept se trouve une autre annexe indépendante et rectangulaire (pièce A, selon J. Shelley) orientée dans l'axe N.-S. et communiquant avec le transept. Elle contient trois tombes et possède sur le mur S. de petites cavités pour les lampes. Dans la tombe n° 3 on a découvert deux squelettes, des fragments de céramique et des lampes, une bague en bronze et une boucle en fer datant de la fin du Ve s. au plus tard. La pièce aurait été couverte par une voûte. Une quatrième tombe se trouve en contact avec le mur S., à l'extérieur de cette annexe[31].

L'annexe B se situe de l'autre côté de l'abside et contient deux tombes. Une entrée la relie avec la pièce C carrée, plus ample, qui contient deux tombes en berceau. Les deux pièces communiquent avec le côté S.-E. du transept.

La pièce D au S. de la basilique et à l'O. du triconque est presque carrée et contient deux tombes. Son entrée est au S. Un autre ensemble de trois pièces se trouve à quelques mètres de la pièce D. La pièce E contient trois tombes et communique avec la nef S. et la pièce F qui contient deux tombes. La

30. R. Carpenter, Researches in the topography of ancient Corinth, I, A.J.A. 33 (1929), 345-360, particul. sur le triconque, la chambre B et les trois états de la basilique; J. M. Shelley, Hesperia 12 (1943), 166-189 (176 s.), fig. 9-11, pl. XII, chambres funéraires A-D; D. Pallas, R.A.C. 35 (1959), 204-205, chambres E, F, G; Idem, Π.Α.Ε. 1970, 98 s.; Idem, 1972, partic. 212-218, chambres I, K, A.

31. La pièce A semble appartenir à une phase antérieure, à la disposition différente, comme le montre l'aménagement des murs et des tombes (dont une était de fait antérieure aux autres); v. J. Shelley, 176 s.; D. Pallas, 1972, 212.

pièce G, qui communique avec la nef S., et une autre annexe à l'extrémité S. du narthex contient dans sa partie E. quatre tombes parallèlement disposées, le côté O. de la pièce se trouve par contre vierge de tombes.

Selon J. Shelley, les pièces A, B, C et D ont été ajoutées après la construction de la basilique I – il place une deuxième phase de construction vers le Xe s. Il considère aussi que les annexes NE. ont été également ajoutées après la construction de l'église qui date des deux premières décennies du VIe s. Selon D. Pallas, la pièce C est plus ancienne que les pièces A et B par le fait que le mur de la pièce B est posé sur celui de la pièce C et que les pièces A et B sont contemporaines de l'abside de la basilique. Les tombes des pièces E, F et G sont profondes et en berceau; sur la couverture est étendue une masse de terre compacte limitée par de petites plaques[32].

3. Corinthe, basilique du martyr Kodratos dans le cimetière N.[33] (fig. B, 28)

Elle a été érigée sur l'emplacement du cimetière antique de la ville qui a continué à être en fonction pendant les époques romaine et paléochrétienne. On y trouve des tombes antérieures et des installations comme deux bassins de part et d'autre de la basilique dont on ignore s'ils étaient utilisés pour le fonctionnement de la basilique ou s'ils appartenaient à une disposition antérieure. Nous commentons dans la partie B les problèmes concernant l'identification de l'annexe S. de la basilique (baptistère ou martyrium) et de celle en forme de Π. L'édifice, situé à l'extérieur des remparts de l'époque classique et de ceux de l'Antiquité Tardive qui, à cet endroit, coïncident, constitue la basilique funéraire par excellence de la ville.

On a trouvé un grand nombre de tombes à l'intérieur de la basilique et à l'extérieur, près de ses murs. Quelques-unes ont été creusées à une petite profondeur, d'autres plus bas. À l'épaule N. de l'abside et à l'E. de la porte de la nef N. se trouvent deux tombes en berceau, l'une est posée sur le mur détruit de l'abside, et apparait donc postérieure à la destruction de la basilique aux temps byzantins. On y a trouvé des tessons et deux petites fioles. D'autres tombes (16) se trouvent le long de la nef médiane, du stylobate du templon, jusqu'au mur O. du naos à une profondeur de 0,50 m au-dessous du niveau de la basilique; leurs dimensions équivalent environ à 1,90 m x 0,75 m. Elles sont construites en briques et possèdent un revêtement constitué de plaques en marbre blanc ou coloré ayant 3 à 4 cm d'épaisseur. Dans les tombes A2 et A3 les squelettes étaient intacts, tandis que celui de la tombe A1 se révélait décomposé. Dans la tombe Δ, il semble qu'on ait procédé à une translation d'ossements venant d'une autre sépulture car ceux-ci sont disposés très irrégulièrement (fig. A, 4). La tombe ΣΤ était celle d'un enfant; on y a retrouvé un crâne de très petite taille et des ossements désagrégés (fig. A, 5). On y distingue le trou pour les libations. Au-dessous de la tombe H se trouvent des tombes romaines à tuiles.

La tombe E, qui se trouve presque au milieu de la nef médiane, s'avère particulièrement intéressante. On y a découvert deux plaques (0,62 m x 0,38 m) sur lesquelles se lit l'inscription gravée

32. J. Shelley note (p. 183, n. 19) que les tombes qui semblent être contemporaines ou légèrement antérieures à l'église sont construites de briques, stuquées à l'intérieur et couvertes de plaques en marbre (ch. A et B). L'autre type de sépultures apparait bâti de briques sans stuc et couvert d'une voûte dotée d'une ouverture à l'E., fermée d'une plaque (ch. C et D). Les tombes des époques postérieures furent construites à l'aide de décombres diverses. Leur couverture était assurée par une voûte en berceau ou par des plaques. Un type très commun, sans nul doute postérieur à la destruction de la basilique II, est constitué par les sépultures à tuiles (*καλυβίτες*). Cette zone de la ville, bien qu'elle soit *intra muros*, servit de cimetière, y compris aux temps pré-chrétiens. On comparera la nécropole septentrionale de Sétif, sise à l'intérieur et à l'extérieur de l'enceinte et au-delà des remparts les tombes du IIIe-IVe s. (P. - A. Février, Fouilles de Sétif, Paris, 1965, 151). R. Carpenter, op. cit., p. 345, rappelle qu'à Rhodes il existait des cimetières à l'intérieur de l'enceinte, montrant que ligne de défense et limites urbaines ne sont pas forcément synonymes. À comparer avec les données du chap. I.2 relatives à Mégare, Argos et Sparte (a-t-on affaire à une coutume dorienne?).

33. Π.Α.Ε. 1961, 131-135, fig. 1-4, pl. 79-91, E. Stikas; Ibid., 1962, 51-56, fig. 1-2, pl. 47-52, Idem. Le nom de l'évêque Eustathios n'est pas mentionné ailleurs dans les sources. Le Quien, Oriens Christianus, II, 155-167; Θ.Η.Ε vol. 7 (1965), 847, Korinthos, D. Pallas. Selon D. Feissel (Inventaires en vue d'un recueil des inscriptions historiques de Byzance, III, Inscriptions de Péloponnèse, Travaux et Mémoires 9 (1985), 295) les lettres Σ et Ω sont rares au Bas-Empire. Selon G. Daux (B.C.H. 86 (1962), 700-702) la basilique date du IVe-Ve s.

"ΕΥϹΤΑΘΙΟϹ ΕΠΙϹΚΟΠΟϹ" et sur la deuxième ligne, en caractères plus petits et dans une écriture différente "ΑΝΕΠΑΥΣΑΤΟ ΙΙΙ ΠΡΟ Ε' ΚΑΛ. ΙΟΥΛΙ.Ν" (Eustathios, évêque, est décédé le 5e jour avant les calendes de juillet [27 juin]). Un trou de 5 cm de diam. entre les plaques, à une distance de 0,52 m du côté O. de celles-ci était continué par un tuyau en plomb qui pénétrait à l'intérieur de la tombe. Sous ces plaques était posé à une profondeur de 0,90 m un bloc de pierre et de mortier. Ces plaques appartenaient au plafond d'un bâtiment romain détruit (fig. A, 6-7).

À la profondeur de 0,90 m se trouve la tombe principale, couverte de quatre plaques en marbre du même genre que les précédentes. Le tuyau en plomb pénétrait jusqu'à cette profondeur et arrivait par un petit trou dans la tombe. Il servait probablement aux libations. La tombe (2,03 m x 0,73 m int.) est bâtie, comme les autres, en briques et porte un revêtement de plaques en marbre soutenues de lames bien conservées. Les marbres sont colorés (de Karystos). Le pavement est aussi d'une couche de marbre et sur le côté O. une plaque en marbre de 32 cm de large présente une petite inclinaison destinée, à l'instar d'un oreiller, à soutenir la tête du défunt. Le squelette décomposé a livré des fils en or provenant du vêtement luxueux de l'évêque.

Le nombre des tombes, dont quelques-unes datent de l'époque romaine, et la présence de monnaies témoignent qu'à cet emplacement existait un cimetière ancien, lequel fut utilisé pendant les temps paléochrétiens et médiévaux. Dans les nefs S. et centrale se trouvent d'autres tombes à ciste de grandes briques portant un revêtement en marbre coloré. Des inscriptions nous apprennent que la tombe IB de la nef centrale était celle du "ΛΑΜS (λαμπρότατος) ΓΡΑΤΟϹ" (clarissimus Gratos) et qu'une autre, sise dans la même nef, celle de "ΠΑΥΛΙΝΑ" (fig. A, 8). Sur cette dernière pierre tombale, on distingue deux cavités, aux dimensions différentes, destinées, selon le fouilleur, à recevoir les offrandes pour la défunte. Dans une tombe, située près du diaconicon, un fragment de marbre porte l'inscription "[Ἅγι]Ε ΚΟΔΡΑΤΕ ΜΝΗϹΘ[ητι] ΤΩ ΔΟΥΛΟΥ ϹΟ[υ].." (Saint Kodratos, souviens-toi de ton serviteur..), ce qui laisse penser que cette basilique était dédiée à la mémoire de saint Kodratos martyrisé sous Valérien (258) avec cinq autres compagnons et célébré le 10 mai. Une autre plaque tombale portait le nom de "ΒΑΛΕΡΙΑΝΟϹ ΠΡΕϹΒ..." (Valérien prêtre). Signalons enfin qu'une tombe a livré deux monnaies de Théodose Ier, trois de Nicéphore Botaneiate (1078-1081) et six de Manuel Ier Comnène (XIIe s.).

Le bassin du côté N. (Λ2) comportait deux pièces (4,60 m x 4,20 m). L'eau de ce bassin provenait probablement du bassin (Δ1) situé au S. de la chapelle en Π. Un tuyau, retrouvé intact sous le pavement de la basilique, traversait obliquement la nef centrale et reliait entre eux les deux bassins. À l'O. du narthex s'élevait une tour carré qu'on a identifié à un mausolée romain. De son plafond proviennent les plaques qui servirent à couvrir la tombe d'Eustathios.

4. Néa Anchialos (Thèbes Phthiotides), basilique D *extra muros* (fig. A, 9)

La basilique se caractérise par un aménagement particulier d'annexes accolées aux côtés N. et S. et reliées aux nefs[34]. Une autre annexe greffée sur l'épaule N. de l'abside ainsi que plusieurs tombes au N. de l'édifice donnent à ce dernier l'aspect d'une basilique funéraire réservée aux personnages éminents de la communauté chrétienne de la ville. Un *tribèlon*, qui a conservé les bases de ses deux piliers, donne accès de la nef S. à l'annexe S. La mosaïque de la nef se prolonge sans interruption dans l'annexe, ce qui montre que les deux constructions sont contemporaines. La pièce est carrée et mesure 5 m x 4,55 m. Elle contient deux tombes en berceau (fig. A, 10) pareilles à celle dans l'annexe de l'abside (fig. A, 11). Ses parois présentent de petites conques destinées aux lampes. Les tombes mis à jour avaient été pillées auparavant. Dans l'une d'elles, on a toutefois retrouvé, mêlés aux ornements et à des masses de terre tombées des parois, des fibules en bronze et des fragments de bague. Le fouilleur suppose que ces tombes, richement ornées appartenaient à des personnages étroitement liés avec l'Église locale.

La comparaison entre les objets trouvés dans l'une des tombes et le mobilier contenu dans une

34 Π.Α.Ε. 1935, 58-64, fig. 10-12, G. Sotiriou; Ibid., 1936, 59-60, 66, fig. 4, pl. A, Idem; Ibid., 1972, 28-31, fig. 5, pl. 13, a, P. Lazaridis. Nous préférons le terme Néa Anchialos de la ville moderne à la place de Thèbes Phthiotides chrétiennes pour éviter la confusion avec les Thèbes de Béotie et les Thèbes Phthiotides païennes.

tombe postérieure du baptistère de la basilique A[35], comprenant les vêtements d'un barbare inhumé à cet endroit après la destruction de la basilique et d'autres fibules d'origine balkanique, attribuées aux Slaves et aux Avars, tend à prouver que ces tombes furent réutilisées par les barbares au lendemain des invasions[36].

La pièce funéraire au N. de l'abside (2 m x 3 m) était pavée de plaques en marbre et comprenait aussi sur ses parois de pareilles plaques (fig. A, 11). Elle communiquait avec la nef N. par une entrée, mais l'entrée dans la tombe se trouvait à l'E. L'ouverture était barrée par une plaque en marbre au-dessus de laquelle se trouvait une autre grande plaque (1,20 m x 0,63 m) avec l'inscription mentionnant un prêtre "ΚΥΜΗΤΗΡΙΟΝ ΔΙΑΦΕΡΟΝΤΑ| ΗϹΥΧΙΩ ΤΩ ΤΑΠΙΝΩ ΠΡΕϹ|ΒΥΤΕΡΩ ΕΝΘΑ ΚΑΤΑΚΙΤΑΙ ΚΑΛΗ| Η ΚΟϹΜΙΟΤΑΤΗ...ΕΝΘΕΝ ΕϹΤΙΝ Η ΕΙ|ϹΟΔΟϹ ΤΟΥ ΜΗΜΗΟΥ|" ([Tombe appartenant] à Hésychios l'humble prêtre où est enterrée Kalé la décente). Entre l'inscription funéraire et le couvercle de la tombe se trouvait une couche de terre de 0,50 ■ de profondeur, empêchant de distinguer aisement l'ouverture de la tombe.

La pièce funéraire occupe presque tout l'espace de l'annexe. On y descend par quatre marches en briques. La tombe était construite en briques et était recouverte d'un enduit en mortier hydraulique (*courasani*). Elle contenait quatre squelettes, disposés parallèlement, tête vers l'O. Quelques traces de tissu de lin blanc en poussière repérées autour de chaque squellette, et des traces de bois permettent de se faire une idée du mode d'inhumation; les défunts étaient enveloppés dans un linceul et ensevelis soit sur une planche, soit dans un cercueil. Au N. de l'extrémité E. de la nef N. se trouve une tombe du même genre inclue probablement dans une autre annexe non fouillée. L'annexe située à l'épaule S. de l'abside ne contenait pas de tombes. Le fouilleur pense que la tombe au N. de l'abside constituait l'ossuaire de l'église. Une autre inscription découverte aux environs de la basilique "(menorah) ΜΝΗΜΑ ϹΑΟΥ|Λ Κ ΤΗϹ ΑΥΤΟΥ (ΓΑΜΕ) ΤΗϹ ΑΝΝΑϹ" (Tombe de Saül et de son épouse Anna) atteste la présence de Juifs dans la ville. Le fait qu'on n'ait trouvé que quatre tombes seulement s'explique, selon le fouilleur, par la construction de la basilique aux derniers temps de la prospérité de la ville, peu avant son déclin et sa destruction. Par le style des mosaïques et des composantes architecturales de l'édifice, la comparaison avec les autres basiliques de la ville et le *terminus ante quem* constitué par la destruction du bâtiment vers la fin du VIIe s. incite G. Sotiriou à dater cette basilique du début ou du milieu du VIIe s. L'annexe rattachée à la nef N. par un *tribèlon*, symétrique à celle du S. et ornée également de mosaïques était vide de tombes[37].

Le plan de la basilique présente quelques particularités peu courantes dans les basiliques du Ve et VIe s. Ce sont les annexes des nefs, celles de l'abside et celles disposées symétriquement de part et d'autre du narthex, décorées de mosaïques, qui évoquent des pièces destinées à recevoir l'escalier qui conduisait au premier étage de l'église[38]. Ces quatre annexes bien disposées semblent répondre à un plan et à un agencement préconçus[39] ayant pour objet de répartir les inhumations des membres du

35. A. E. 1929, 9, fig. 7, G. Sotiriou. On mentionne une tombe en berceau dans la prothèse d'une basilique. La plaque portait un anneau de fer. On y descend par un escalier de cinq marches. Le pavement était constitué de grandes plaques présentant des cavités de 0,05 m de diamètre (N. Yannopoulos, Ἀνεύρεσις τάφου θολωτοῦ ἐν τοῖς ερειπίοις του βορείου μεσαιωνικοῦ Ἁλμυροῦ (Νέῳ Ἀγχιάλῳ), Δ.Χ.Α.Ε. 8 (1908), 58-61).

36. Il y a une longue bibliographie sur ce sujet: G. R. Davidson, Avar invasion of Corinth, Hesperia 6 (1937), 227-240; D. Pallas, Αἱ «βαρβαρικαὶ» πόρπαι τῆς Κορίνθου, IXe C.I.E.B. (1953), I, 340-396, pl. 64-80, Ἑλληνικά, Παρ/μα, 9; R. Scranton, Corinth XVI, 27, n. 1 bibliographie; D. Pallas, Ἀρχαιολογικὰ τεκμήρια τῆς καθόδου τῶν βαρβάρων εἰς τὴν Ἑλλάδα, Ἑλληνικά 14 (1955), 87-105; Idem, Données nouvelles sur quelques boucles et fibules considérées comme avares et slaves et sur Corinthe entre le VIe et le IXe s., Byzantinobulgarica 7 (1981), 295-318; P. Lemerle, Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius (I, texte 1979, II, commentaire 1981, Paris), 65-66, 232-233 et bibliographie.

37. Une datation dans le VIIe s. exigerait un plan différent avec sanctuaire à trois absides.

38. Pan. Asimakopoulou - Atzaka, Μαγνησία.. (div. aut.) (Athènes, 1982), ■ 143, estime que la datation de Sotiriou doit être revisée et elle propose comme datation le milieu du VIe s. La datation de M. Spiro (deuxième moitié du Ve s.) qui se base sur la mosaïque semble très précoce (Critical corpus of the mosaic pavements on the Greek Mainland. Fourth-Sixth centuries with architectural surveys (N. York - London, 1978), 354, n. 581-582), surtout si on la compare avec le style de la sculpture du monument.

39. À comp. une pareille disposition à Télendos, basilique de Koimisis Théotokou du cimetière actuel et

clergé de la ville. Le fait que deux d'entre elles, voire une troisième, n'aient pas été utilisées peut s' expliquer, comme le pense G. Sotiriou, par la décadence et la destruction de la ville[40]. Sur le mur O. du narthex etait disposé un bassin

5. Démétrias, basilique B *extra muros*[41]

Elle est située au S. des remparts et de la colline du prophète Élie. Elle a trois nefs, un narthex et une exèdre faisant saillie dans le mur S. Dans la nef S. on a trouvé quelques tombes à tuiles. Devant l'autel du sanctuaire une mosaïque comportant une inscription votive mentionne six personnes. Devant le templon se trouve posée l'inscription funéraire d'Eustathia qui présente la poème de vingt lignes. D'autres stèles tombales trouvées à proximité de l'église mentionnent les noms de Ἀνθιμος et de Παῦλος καὶ Ριψήμης. Le plan de la basilique, l'agencement architectural et les monnaies en bronze de la deuxième moitié du IVe s. trouvées à l'emplacement de l'édifice, datent l'église de la fin du IVe s. Le pavement de l'exèdre était détruit. Le matériel de construction de la basilique provient d'un bâtiment

probablement ancien. Le fouilleur l'identifie à un transept, mais les branches sont très éloignées de l'abside, à peu près au milieu du bâtiment (A.E. 1980, Παρ|μα, 11, fig. 15, I. Volanakis). La basilique de Hypati possède deux annexes disposées au milieu des côtés N. et S. Son sanctuaire tripartite remonte probablement aux temps après Justinien (A.E. 1929, 187, fig. 19, G.Sotiriou). Sur la basilique de Hay. Hérodion v. N. Yannopoulos, A.I.E.E. 7 (1918), 441 s. D. Pallas a présenté une étude complète sur l'église (Ἡ ἐκκλησία τοῦ Ἀγ. Ἡρωδίωνος στὴν Ὑπάτη, Mélanges Ger. Konidaris, (Athènes, 1981), tiré à part p. 5-30 et Συναγωγὴ μελετῶν βυζαντινῆς ἀρχαιολογίας, II, 641-666). Une basilique à Teurnia (Jh.ö.a.I. 13 (1910), 163, fig. 80, Beiblat, R. Egger) avec des chapelles accolées à l'E.

40. La basilique de Saint-Jean à Éphèse possède une disposition identique et très significative. Au milieu du côté E. de la branche N. de l'église est située une pièce sépulcrale qui communique avec le sanctuaire par une petite porte et à laquelle conduit un escalier à cinq marches. La pièce (5 m x 3 m) est divisée en deux parties par des piliers. Dans la première s'ouvre à droite une fenêtre et sous le pavement sont posés deux sarcophages en poros remplis d'ossements. Une tombe maçonnée est creusée dans le pavement du deuxième compartiment (A.A. 7 (1921-22), 137, fig. 7, plan, 43-44, pl. II, G. Sotiriou). À droite du sanctuaire de l'église de Saint-Barnabé une chapelle possède une conque. Au-dessous d'elle est creusée une tombe (1,47 m x 0,68 m) couverte d'une plaque qui est dotée d'un trou au milieu. Près du mur droit une autre tombe est interpretée comme *mensa martyrum*. Le saint fut enterré au début dans une grotte et après on a transféré ses reliques dans l'église (G. Sotiriou, Ὁ ναὸς καὶ ὁ τάφος τοῦ ἀποστόλου Βαρνάβα παρὰ τὴν Σαλαμίνα τῆς Κύπρου, Κυπριακαὶ σπουδαὶ 1 (1937), 175-187).

La basilique de Ivanyani de la première moitié du VIe s. présente un plan semblable à l'église de Néa Anchialos. Les branches du milieu possèdent des cryptes (R. F. Hoddinott, Bulgaria in antiquity (London, 1975), 278, fig. 75). Mais on trouve plus souvent des annexes funéraires accolées sur le côté O. des basiliques. Dans l'église du cimetière O. de Stobi le narthex possède deux compartiments latéraux et du côté S. une chapelle funéraire dont la partie souterraine, destinée aux ensevelissements est à voûte d'arête. L'accès dans cet espace du côté O. se fait par un escalier extérieur. Les trois tombes sont situées sous les arcosolia. Dans la voûte de celle du S. se trouve un tuyau en maçonnerie qui semble être destiné aux libations (Iv. Nikolajević, Nécropoles et tombes chrétiennes en Illyricum oriental, Xe C.I.A.C., Thessalonique, 1980, Rapports, 349-367 [365]). Le mausolée de Niš est accolé du côté O. à une basilique cimétériale. Il est composé d'un espace central voûté et de quatre arcosolia disposés par paires du côté N. et du côté S. (Ibid., 360). Dans une église à Doljani di Montenégro un sarcophage est disposé dans l'annexe N. du narthex (Idem, La décoration architecturale des églises découvertes à Doljani - Montenégro, VIe C.I.A.C. (Ravenna, 1962), 458, fig. 1). À v. encore la *memoria* adossée à la nef N. de la basilique cimétériale de Kapljuč à Salone et une autre plus grande à l'O. (J. Brøndsted, Recherches I, 53, pl. 1). À comp. les tombes dans l'église de Sainte-Catherine près de Pola et la crypte sous la chapelle droite (Jh.ö.a.I. 14 (1911), 193, Beiblat, fig. 114, A. Gnirs). Des soixante et une tombes de la basilique d'Arapaj les deux (tombes 14 et 56) dans les annexes funéraires se trouvent en rapport avec la structure de l'église datée du début du VIe s. Elles sont en berceau avec fenêtre. On y enterrait les dignitaires et les titulaires de l'église. Les autres cinquante-neuf tombes à l'intérieur et à l'extérieur de l'église sont postérieures et leur construction est considérée comme *terminus post quem* pour la destruction de la basilique (1081). Les tombes sont à ciste, à tuiles et à fosse; (le fouilleur utilise le terme sarcophage pour les tombes à ciste). Dix tombes contiennent un mobilier de bijoux et de boucles de ceinture (S. Hidri, Tombes de la basilique d'Arapaj, Iliria 17, 2 (1987), 187-205).

41. A.Δ. 18 (1963), B1, 140, D. Théocharis. Strabon parle du rétrécissement de la ville (9, 5, 15); Ibid., 28 (1973), B2, 342-345, fig. 3, pl. 308, 309, a, V. Milojčić; P. Marzolff, Das frühchristliche Demetrias, Xe C.I.A.C. (1980), B, 293-309, (304). Sur l'inscription d'Eustathia manquent les symboles chrétiens et la formulation est peut-être païenne. Les caractères la datent de la fin du IVe ou du Ve s. (Demetrias, I, 199-203, Chr. Habicht).

ancien trouvé sur son emplacement. La présence de l'exèdre sépulcrale qui entraîna des inhumations dans la nef S. est exceptionnelle. Les auteurs supposent qu'il s'agit d'une basilique cimétériale, parce qu'elle se trouve très loin du centre de la ville, et pensent qu'elle peut être associée au quartier formé autour du port S. de la ville, à vocation commerciale.

6. Dion, basilique cimétériale, *extra muros*[42]

À l'E. de la porte E. de la nef N. se situe l'entrée d'une tombe en berceau qui s'étend sous la nef N. Elle se compose de deux parties: un vestibule en forme de puits presque carré ayant 1 m de côte couvert d'une plaque en marbre et la chambre principale qui est séparée du vestibule par une ouverture étroite. L'entrée de la chambre est fermée par une porte en marbre dotée d'un anneau en fer qui permet de la soulever vers le haut. Le pavement de la tombe proprement dite est situé à 0,80 m plus bas que celui du vestibule. Les murs de la chambre (1,82 m x 2,65 m x 1,60 m) sont en moellons combinés à des arases de briques ou de briques dispersées. La voûte est en briques, le pavement en terre battue. Elle contenait les squelettes de sept adultes et de cinq ou six enfants, tous la tête orientée vers l'O. Ce contexte archéologique a été perturbé dans le côté S. de la tombe. Seul un squelette situé au centre de cette dernière était intact. Aucun mobilier n'a été mis au jour. La tombe a sans doute précédé l'édification de la basilique car le mur E. de cette dernière a détruit l'arc en briques de l'entrée de la tombe. Celle-ci, qui a servi pour plusieurs enterrements successifs, était probablement chrétienne. Sous le pavement de la table d'autel se trouve une tombe comprenant une grande chambre et un puits de descente fermé par une plaque. Elle contenait beaucoup de squelettes d'adultes et d'enfants, en désordre et sans mobilier. Il semble que cette tombe est aussi antérieure à l'église.

Dans le côté S. du portique de l'atrium ont été découvertes deux tombes à ciste, en matériaux de remploi et une en berceau. L'intérieur est décoré d'une frise qui court sur les quatre côtés. Sur celles-ci figurent des oiseaux paradisiaques et des bouquets de plantes entourent de grandes croix rouges. Dans le remblai fut exhumé une plaque portant une inscription mentionnant le prêtre Ἀνδρέας qui recouvrait une tombe contenant plusieurs squelettes. On a trouvé des morceaux de vêtements et les souliers des morts, des perles d'ambre, de cristal et de verre, des boules d'ivoire et un bracelet en bronze, une paire de boucles d'oreille en or et une en argent et les ornements personnels des morts. La tombe médiane de l'atrium se trouve à un niveau inférieur et sa plaque de couverture était couverte de restes d'un pavement en briques. D'après les indices numismatiques présents dans la tombe (une monnaie d'origine vandale), celle-ci peut être datée de la fin du Ve ou du début du VIe s. La plupart des tombes à l'O. et au S. de la basilique du IVe-Ve s. sont à tuiles posées parallèlement et en séries selon l'axe E.-O. D'autres, plus grandes, à ciste furent construites en marbres de remploi, pierres et briques. Quelques-unes avaient une ouverture maçonnée avec une plaque de couverture à l'E. Les grandes tombes contenaient plusieurs squelettes. Sur le pavement était posé le défunt dernièrement inhumé alors que les dépouilles des précédents se trouvaient repousses sur les côtés. Au S. du narthex une table (d'offrandes?) soutenue par des colonnettes et réalisée avec du matériel de remploi. Sur le pavement devant la table une plaque tombale *in situ* avec l'inscription sur deux lignes "✝ΜΗΜΟΡΙΟΝ ✝ΜΑΙΝΑϹ". Au-dessous d'elle une couche de briques de 0,10 m. Aucune trace d'enterrement sous la plaque. Probablement faut-il la considérer comme une addition postérieure. L'auteur suppose que ces objets ont une liaison étroite entre eux et aident à l'interprétation de l'endroit (1984).

Sous le pavement du pastophorium N. une large tombe avec plusieurs squelettes. Des tombes paléochrétiennes ont été trouvées auparavant dans cette région (1981). Mentionnons ainsi une grande crypte avec beaucoup de squelettes intacts dans (?) une basilique sise immédiatement après la tranchée. du côté SE. des remparts. (1928).

42. Π.Α.Ε. 1928, 92, G. Sotiriadis; Ibid., 1981, 63, D. Pantermalis; Ibid., 1984, 74, Idem; Arist. Mentzos, Ἡ κοιμητηριακὴ βασιλικὴ τοῦ Διου, Οἱ ἀρχαιολόγοι μιλοῦν γιὰ τὴν Πιερία (1984), 31-34 (33-34). Ἔργον 1984, 37, D. Pantermalis; Ibid., 1985, 27, Idem; Ἀρχαιολογία 33 (Déc. 1989), 48-52, Idem; Archéologia 279 (Mai 1992), 23, D. Pantermalis. A. Mentzos, Ἡ κοιμητηριακὴ ἡ ἔξω τῶν τειχῶν βασιλικὴ τοῦ Διου, Α.Ε.Μ.Θ. 4 (1990), 231-236, Ἐγνατία 2 (1990), 375-376, D. Pantermalis. Malgré l'étendue et l'importance des fouilles on ne possède pas une édition détaillée des monuments, chose qui provoque des confusions parmi les chercheurs.

7. Thessalonique, basilique du cimetière E.[43] (fig. B. 20)

Elle se trouve près du martyrium de la rue 3 Septemvriou. Seul le côté E. du sanctuaire a été fouillé car l'autre partie se trouve sous l'emplacement des bâtiments de la Foire Internationale. À l'O. du chevet à la place qui correspond à l'entrée du sanctuaire est située une tombe en berceau (2,55 m x 0,90 m x 1,40 m) avec trois marches sur le côté E. Son intérieur est recouvert d'un enduit blanc, son pavement est en terre battue. Elle contenait des ossements et une monnaie en bronze du IVe-Ve s. en mauvais état de conservation.

La particularité de cette basilique dans sa partie fouillée est la présence d'un couloir hémicirculaire de 2,75 m de large entre les murs extérieur et intérieur de l'abside. Sur le pavement, en *opus sectile*, on distingue, à intervalles réguliers, les traces de cinq soubassements de coupe rectangulaire. Aux extrémités du couloir, on trouve de part et d'autre deux escaliers à cinq marches — chaque marche mesure 0,16 m de haut — recouverts à l'origine de plaques de marbre (fig. A. 12). Ces deux escaliers aboutissaient aux deux extrémités de l'abside intérieure. Les escaliers et le couloir sont contemporains des murs extérieurs de l'église. Initialement le couloir était souterrain; son pavement se situe en effet au même niveau que celui des tombes accolées aux murs extérieurs de l'église. Le décalage avec le sanctuaire est de 0,74 m. Au centre et à une distance de 3,25 m du centre de la corde de l'abside est situé l'*enkainion*[44].

Devant le côté O. de l'*enkainion*, en contact avec lui on a découvert un trésor de monnaies en bronze du IVe-Ve s.[45]. Le fouilleur veut donner un rôle particulier, un caractère cultuel à la présence de ce trésor en le rapprochant d'un autre cas[46].

La largeur du couloir (2,75 m), inhabituelle, pose quelques problèmes d'interprétation[47]. Le couloir permettait aux prêtres de circuler à l'abri du regard des fidèles. On ne trouve nulle part ailleurs la largeur qu'on voit ici. Pour donner une interprétation précise, on doit d'abord tenir compte des soubassements. Le mosaïste a pris en considération ces soubassements lorsqu'il a posé les plaques de marbre. Ils se trouvent à une distance de 1,35 m de l'abside intérieure. Ils définissent un couloir de 1,10 m de large qui conduit d'un escalier à l'autre. Les deux escaliers de descente se rencontrent pour la première fois ici. La présence du couloir (*κύκλιον*) est liée à la hauteur du synthronon et à la place de la chaire épiscopale. Selon le fouilleur, la fonction de ce couloir ne peut correspondre qu'à celle d'une crypte. Le couloir extérieur était affecté au passage, à la circulation, tandis que le couloir intérieur, plus large, pouvait accueillir un certain nombre de personnes. Les soubassements, s'ils ne jouaient pas un rôle de support de l'édifice, étaient susceptibles de recevoir des objets particuliers — tables d'*agapes* — en relation avec le culte martyrial. Pour étayer son argumentation, elle soutient que la présence de ce prétendu couloir-crypte doit avoir un rapport avec le culte des martyrs dans un

43. Desp. Makropoulou, Ὁ παλαιοχριστιανικὸς ναὸς ἔξω ἀπὸ τὰ ἀνατολικὰ τείχη τῆς Θεσσαλονίκης, Μακεδονικά 23 (1983), 25-46. On a déjà trouvé deux basiliques paléochrétiennes dans le cimetière O. (v. communication de D. Makropoulou, VIe symp. intern. sur la Macédoine ancienne, Thessalonique (1996), à paraître).

44. Le petit larnax (14,5 x 11,5 x 19 cm) contenait un reliquaire en argent (8,2 x 4,8 x 4,2 cm). Des traces de scorie ont été trouvées dans un de ses coins (à comp. la fiole de l'enkainion de Saint-Démétrius). L'auteur met en rapport les éléments de sa forme avec le témoignage du trésor voisin en proposant l'époque de Théodose Ier comme *terminus post quem* (Eut. Kourkoutidou - Nikolaïdou, Τὸ ἐγκαίνιο τῆς βασιλικῆς στὸ ἀνατολικὸ νεκροταφεῖο τῆς Θεσσαλονίκης, A.E. 1981, Chron., 70-81).

45. Le trésor contient cinquante-cinq monnaies auxquelles il faut ajouter encore 22 = 77. Les vingt-deux furent identifiées. Vingt sont subdivisions en bronze des IVe-Ve s. La plus ancienne est de Constance II (347-348). Une partie du trésor correspondant au 19,4 % est frappée au cours de l'année 383. Le plus grand pourcentage est daté de la période 408-450 sous Théodose II (Desp. Evyénidou, Τὰ νομίσματα τοῦ ἱεροῦ τῆς βασιλικῆς τῆς ὁδοῦ Γ' Σεπτεμβρίου, A.E. 1981, Chron., 82-85).

46. Un trésor fut trouvé dans l'octogone de Philippes, près d'une colonnette, dans un local communiquant avec la prothèse de l'église (St. Pélékanidis, Π.A.E. 1960, 88). D'autres trésors non provenant d'églises: Anna Avraméa, Νομισματικοὶ «θησαυροὶ» καὶ μεμονωμένα νομίσματα ἀπὸ τὴν Πελοπόννησο (ΣΤ-Ζ αἰ.), Σύμμεικτα 5 (1983), 49-90.

47. Nikopolis A, 0,60 m de large (A.E. 1916, 34, A. Philadelpheus); N. Anchialos C de l'évêque Pétros, 0,85 m (Π.A.E. 1970, 43, P. Lazaridis); Sainte-Irène de Constantinople, 1 m; Nikopolis B, 1,20 m (Π.A.E. 1929, 85, G. Sotiriou - A. Orlandos); Saint-Jean d'Éphèse, 1,50 m (A.Δ. 7 (1921-22), 56, fig. 26, 31, G. Sotiriou).

endroit du cimetière. À proximité se trouve un grand nombre de sépultures qui, selon l'auteur, seraient postérieures à l'église — particulièrement la tombe devant le sanctuaire — et témoigneraient dès lors d'inhumations *ad sanctos*. Elle ajoute que, si la couverture était en berceau, elle n'avait pas besoin de soubassements; il en était de même si celle-ci était horizontale car la distance à couvrir n'était pas importante.

On ignore si l'abside comportait des contreforts. De même, on s'interroge sur la forme du synthronon[48]. S'il s'agit effectivement d'une crypte, on s'attend à un aménagement plus conséquent et spécifique[49]. La crypte de Stobi[50], qui est assez analogue à notre exemple, possède des piliers et des colonnes qui soutiennent l'élévation et définissent dans l'espace intérieur un couloir plus ample et bien aménagé pour recevoir des reliques. De plus, à Thessalonique, on constate que les traces de colonnes s'avèrent harmonieusement combinées avec les plaques de marbre, ce qui indique qu'un tel aménagement avait été conçu dès la construction de la basilique: les hypothèses du fouilleur ont pourtant besoin d'arguments plus convaincants. L'utilisation des colonnettes pour des repas funèbres est attestée dans les catacombes[51], de même que l'existence de larges couloirs en berceau[52] mais on ne peut interpréter systématiquement ces éléments architecturaux à la lueur d'hypothèses cultuelles insuffisamment fondées.

Tout autour de la basilique et du martyrium s'est développé un cimetière chrétien sur un espace vierge d'enterrements antérieurs[53]. On a fouillé au total soixante-dix tombes en berceau. Onze se trouvent dans le martyrium, une dans la basilique et les cinquante-huit aux alentours, dans un rayon de 42 m. Bâties en pierres, briques et mortier elles sont généralement groupées par trois, quatre ou plus. Rares sont les sépultures isolées. Cinq tombes ont conservé des traces de leur voûte, celle de la basilique et les n[os] 39, 40, 42 et 45. Seize tombes possèdent une pierre faisant saillie dans le mur E. ou S. destinée à la descente; quinze comprennent un escalier de trois marches à l'E. Quelques-unes conservent un oreiller au côté O. et neuf ont gardé une décoration pariétale qui se limite aux zones de couleur bordant les représentations. Le sujet de ces dernières est encore visible dans cinq de ces tombes. Toutes les tombes ont été pillées. On a trouvé seulement un squelette dans la tombe du sanctuaire, deux dans la tombe n° 53 et des traces d'un tissu en or dans la tombe n° 44. Le pavement primitif de la tombe n° 37 a été enlevé, afin qu'on forme une grille de mortier hydraulique (*courasani*) posé à distances régulières pour l'infiltration des liquides.

Les morts devaient être posés sur des litières en bois sur la grille. L'enduit des tombes variait de couleur. Cet élément aide à leur datation. Le fouilleur affirme aussi que quelques tombes semblent avoir connu plusieurs phases successives car on décèle des traces de réparation. D'autres avaient le pavement couvert de plaques en marbre qui ont été pillées, tandis que d'autres ont conservé leur pavement en briques ou en terre battue. Elles sont orientées vers l'E. et leurs dimensions varient (1,75 m-2,70 m x 0,55 m- 0,75 m, 0,90 m x 1,80 m). Les tombes ont été utilisées pour des inhumations successives durant toute la période d'utilisation du cimetière jusqu'en 618, date du ravage de cette région par les Avaroslaves. À l'extrémité N. du cimetière est située une construction rectangulaire (12 m x 6 m) bâtie en moellons, briques et mortier, dont le sol est couvert de mortier hydraulique. Le bassin semble avoir connu deux phases de construction.

48. Quand le synthronon avait un grand nombre de marches, on construisait souvent au-dessous des marches supérieures le «κύκλιον», celui-ci permettant au clergé de circuler sans être vu du public. On procédait de même dans le cas où le podium du synthronon était surélevé (A. Orlandos, Η ξυλόστεγος παλαιοχριστιανική βασιλική τῆς μεσογειακῆς λεκάνης (Athènes, 1954), 493, 495, 497, fig. 453, 455). Le κύκλιον «À partir d'un simple procédé de construction, il en est arrivé à être pratiquement un couloir et à avoir une utilité dans l'ordre liturgique» (D. Pallas, L'édifice cultuel chrétien et la liturgie dans l'Illyricum oriental, Xe C.I.A.C. I (Thessalonique, 1980), 541-542).

49. A. Grabar, Martyrium, I, 464-474, 461, exemples d'aménagement de cryptes.

50. V. Partie B, texte, description et n. 39.

51. V. Partie C, n. 86 et M. Fendri, Basiliques chrétiennes de Skhira (Paris, 1961), 37-38; P. Lemerle, Philippes, 379, sur les tables de prothèse.

52. À comp. les grands couloirs en berceau de la crypte de Saint-Démetrius.

53. Euterpi Marki - Anguélkou, Τὸ σταυρικὸ μαρτύριο καὶ οἱ χριστιανικοὶ τάφοι τῆς ὁδοῦ Γ' Σεπτεμβρίου στὴ Θεσσαλονίκη, A.E. 1981, chron., 53-69 (64-68).

8. Philippes, basilique cimétériale *extra muros*[54] (fig. A, 13) Des tombes en berceau et à

Elle est située dans le cimetière E. de la ville, dans le village de Krinidès. ciste ont été fouillées dans les nefs, le narthex et les annexes.

À l'extrémité E. de la nef N., 0,50 m sous le pavement de l'église (fig. A, En berceau. Tombe A. 14). Elle est rectangulaire (2,20 m x 1,65 m) et couverte d'une voûte hémicylindrique en briques et mortier hydraulique. Un passage de 0,75 m, à deux marches, conduit à l'ouverture qui est bordée d'une petite fenêtre en marbre trouvée fermée par une plaque perpendiculairement posée et portant au milieu un anneau en fer. L'ouverture (0,53 m x 0,73 m) se trouve à une hauteur de 0,80 m du pavement de la tombe. On descend dans la tombe à l'aide d'une pierre en saillie, en forme de marche, placée à la hauteur de 0,40 m. La sépulture contenait un squelette décomposé et de petites lames en or issues des vêtements du défunt. Une plaque horizontale, surmontée d'une couche de terre de 0,30 m recouvrait la tombe. Sur le pavement de l'église et au-dessus de la plaque du passage les fragments de l'inscription tombale mentionnant, "ΚΟΙΜΗΤΗΡΙΟΝ ΠΑΥ[λου]| ΠΡΕCΒS(υτέρου) ΚΑΙ ΙΑΤΡΟΥ| ΦΙΛΙΠΠΗCΙѠΝ..|.." (Tombe de Paulos prêtre et médecin des Philippiens).

Tombe B. Dans la nef S., symétriquement disposée à la tombe précédente (2,65 m x 1,90 m x 1,84 m) (fig. A, 15). Le passage est dénué de marches. Sur le pavement de la basilique l'inscription mentionnant les prêtres "ΚΟΙΜΗΤΗΡΙΟΝ ΤѠΝ ΕΥΛΑΒΕCΤΑΤѠΝ| ΠΡΕCΒΒS (υτέρων) ΦΑΥCΤΙΝΟΥ ΚΑΙ ΔѠΝΑΤΟΥ| ΤΗC ΚΑΘΟΛΙΚΗC ΚΑΙ ΑΠΟCΤΟΛΙΚΗC| ΑΓΙΑC ΕΚΚΛΗCΙΑC ΦΙΛΙΠΠΗCΙѠΝ" (Tombe des très pieux prêtres Phaustinos et Donatos de la sainte Église catholique et apostolique des Philippiens). Sous cette plaque, à une profondeur de 0,40 m, d'autres plaques en marbre, posées sur toute la longueur de la voûte, barraient le passage. Dans la bande de terre située entre ces deux couches de plaques, le fouilleur a trouvé des monnaies de Constance II (337-361). Les parois et la voûte étaient ornées de croix peintes. Au fond de la tombe se trouvaient deux squelettes. La tombe doit être postérieure à la basilique, parce qu'on a enlevé les plaques en schiste du pavement pour sa construction.

Tombe Γ. Elle est à une distance de 7 m de la corde de l'abside et dans l'axe de la nef centrale (2,50 m x 1,46 m x 1,75 m) (fig. A, 16-17). L'accès était dépourvu de marches; sa couverture et celle de la voûte s'avèrent pareilles aux précédentes tombes. L'entrée était fermée par une plaque de remploi. La particularité de cette tombe est l'aménagement du petit côté O. où se forment deux conques. Le sol, composé de grandes briques se trouve à une profondeur de 0,30 m avec au milieu une ouverture de 0,37 m x 0,05 m. Il porte aussi à des distances régulières des cavités rondes percées de quatre trous disposés en forme de croix. L'auteur soutient que l'ouverture longitudinale et les trous servaient à l'écoulement des eaux de la tombe et non à celui des liquides provenant de la décomposition des cadavres. La présence d'ossements et de dix-huit crânes rassemblés dans les deux conques ont amené l'auteur à penser à un ossuaire des membres du clergé et non à un lieu d'enterrements successifs.

Tombe Δ. Elle est située devant le côté S. du *tribèlon*. Pour mener à bien sa construction on a enlevé une partie de la mosaïque du narthex. Par sa forme elle ressemble aux tombes A et B avec un passage de 0,70 m de large sans marches (2,39 m x 1,10 m x 1,27 m). À l'angle du côté O. se trouvent deux piliers (0,11 m x 0,27 m) — placés évidemment à des fins décoratives — qui réduisent la largeur de la pièce. Les plaques sont inclinées vers l'E. pour former un coussin. Le sol, constitué de briques, présente une ouverture longitudinale et de part et d'autre de celle-ci et à une distance de 1,26 m de la paroi O. deux cavités percées de six trous. Les parois longues sont couvertes de plaques en incrustation (0,65 m- 0,70 m x 0,22 m- 0,25 m). Le squelette, ayant été malmené par les rongeurs, ses ossements étaient en désordre. L'inscription tombale est très intéressante " † ΕΝΘΑΔΕ ΚΙΤΑΙ ΑΝΔΡΕΑC| ΟΥ ΤΟ ΕΠΙΚΛΗΝ ΚΟΜΙΤΑ(C) Ο| ΠΙCΤΟC ΤΡΙΒΟΥΝΟC ΝΟ| ΤΑΡΙѠΝ.." (Ci-gît Andréas surnommé Komitas fidèle tribun des notaires).

Tombe E. Elle est au milieu de l'annexe SO., 0,57 m sous son pavement en briques. Le passage

54. St. Pélékanidis, Ἡ ἐκτὸς τῶν τειχῶν παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τῶν Φιλίππων, A.E. 1955, 114-179 (150-172).

a trois marches (2,38 m x 1,86 m x 1,89 m). Son sol est en briques (0,30 m x 0,30 m x 0,04 m). On distingue des traces de peintures à la base et dans les coins des longs côtés. Le squelette a été trouvé bouleversé. Dans les coins de la sépulture, on a mis au jour des lames en bronze et des morceaux en forme d'aiguilles, en or, émanant des vêtements du défunt. Cette tombe avec l'annexe peuvent être interprétées comme une tombe à étage.

Tombe Z. Dans l'entrée S. du narthex. Elle ne possède pas de passage (2,20 m x 2,14 m x 1,93 m), son entrée (0,79 m x 0,75 m). Au milieu de la pièce un sarcophage (2,07 m x 0,97 m) sans couverture qui porte sur le côté droit la mention de l'âge du défunt AN[NOS] LIX. Le squelette était en partie bouleversé. L'auteur suppose que le sarcophage était en remploi.

La tombe H est un sarcophage monolithe (2,05 m x 0,75 m x 0,23 m) situé dans le côté N. du narthex, entre les marches des pièces du diaconicon et de l'escalier (fig. A, 18). Pour poser le larnax on a enlevé une partie de la mosaïque. Dans le petit côté O., creusée dans le marbre, s'ouvre une cavité prévue pour la tête du défunt et, près des pieds, des trous pour l'évacuation des liquides. Le squelette a été trouvé intact. Le larnax était couvert d'une plaque en marbre avec un anneau au côté NE. La plaque était recouverte par une couche de terre de 0,30 m d'épaisseur sur laquelle était posée la plaque portant l'inscription funéraire " † ΚΥΜΗΤΗΡΙΟΝ ΠΑΥΛΟΥ| ΠΡΕCΒΟΙΤΕΡΟΥ ΤΗC ΦΙ| ΛΙΠΠΙCΙѠΝ ΑΓΙΑC ΤΟΥ | ΘΕΟΥ ΕΚΛΗCΙΑC.... † " (Tombe de Paulos prêtre de la sainte église de Dieu des Philippiens). Une monnaie de Théodose Ier constitue la seule trouvaille réalisée dans la couche de terre.

La tombe K présente aussi deux plaques qui couvrent un simple sarcophage à une distance de 0,50 m l'une de l'autre. Dans la couche de terre située entre elles, des monnaies d'Arcadius. Le squelette était intact. La plaque tombale de la tombe Θ à fosse mentionnait "MAVRIC|.. VIR CLARIS...X COM..". Celle de la tombe I comportait une inscription grecque impossible à déchiffrer. La tombe Λ était bordée de deux plaques, disposées parallèlement à ses longs côtés, et d'une plaque, disposée parallèlement à ses petits côtés (fig. A, 19). La couverture était de plaques en schiste; le squelette a été trouvé intact. Les autres tombes sont pareilles. Leurs parois et leur couverture sont des plaques en marbre monolithes provenant du cimetière romain. Chacune contenait un cadavre. La tombe Π, sous les murs de la chapelle postérieure fut bâtie en pierres de remploi issues de la basilique. Elle était pleine de terre et contenait un squelette intact et une monnaie de Léon le sage (886-912).

D'autres plaques tombales trouvées dans la basilique mentionnaient "ΚΥΜΗΤΗΡ...| ΤѠΝ ΘΕΟΦΥΛΑ(κτων)| ΠΡΕCΒΒSS(υτέρων)| ΓΟΥΡΑCΙΟΥ ΚΑΙ| ΚѠΝCΤΑΝΤΙΟΥ..." (Tombe des prêtres très dévôts Gourasios et Constantios). Une autre, utilisée comme marche de l'escalier d'entrée du diaconicon portait les mots "KOIMTS", une abréviation du nom et l'indice "ΠΡΕC (βυτέρου)" et une troisième réutilisée dans la chapelle postérieure mentionnait un "MAVRICIVS".

La basilique a connu trois périodes. La deuxième période, au cours de laquelle s'opèrent des changements notables comme l'ajout d'un transept ou le maçonnage des colonnades, coïncide sans doute au règne de Justinien car des monnaies ont été trouvées dans ces murs. La troisième et dernière période est celle de la construction de la chapelle qui contient la tombe Π. Celle-ci est sans doute postérieure aux attaques bulgares survenues entre 812 et 837. Selon le fouilleur, les monnaies constituent les éléments principaux pour la datation des tombes et de la basilique. Celles-ci furent frappées de Constance II (337-361) à Théodose II (408-450). Les témoignages épigraphiques, la forme des lettres et le libellé contribuent aussi à les dater de la fin du IVe- début du Ve s.

Les inscriptions latines[55] plaident en faveur d'une datation précoce car jusqu'à l'époque de Constantin presque toutes les inscriptions étaient en latin, alors que sous ses successeurs la plupart sont en grec.

La basilique de Philippes est la plus représentative du point de vue de sa fonction funéraire. On y rencontre des tombes de toutes les formes, des sépultures de membres du clergé dans la basilique et ses annexes et encore la présence de tombes de laïcs importants dans le narthex, ce qui montre probablement une influence occidentale compte tenu de la place du latin dans les inscriptions

55. Ph. Petsas, Inscriptions latines de Philippes à Thessalonique, A.E. 1950-1951, 52 s., 61; P. Lemerle, Inscriptions latines et grecques de Philippes, B.C.H. 59 (1935), 127 s.

conservées. Un certain nombre de ces tombes furent sans doute creusées lors d'une deuxième phase de construction de l'église, parce qu'il semble que les annexes n'étaient pas initialement destinées aux inhumations.

9. Philippes, basilique du terrain Pavlidi[56]

Elle est située à 400 m au S. de la basilique précédente. La trouvaille la plus impressionnante est un ensemble funéraire souterrain (fig. A, 20). On y pénètre par une ouverture carrée de 0,40 m de côté dans un couloir-vestibule (7,70 m x 2,50 m x 2,70 m) en berceau (fig. A, 21), qui conduit à deux pièces (4,50 m x 3 m x 2,90 m chacune) également en berceau. Leurs parois sont revêtues de plaques en marbre de 1 m de haut. Dans le vestibule, seul le côté O. porte des plaques. La voûte est en briques et mortier de chaux. Elle porte un enduit gris-blanc. Chaque pièce est divisée en deux parties par une plaque en marbre ajourée en grille (2,70 m x 1 m x 0,30 m). Deux sarcophages en plomb mesurant respectivement 1,80 m et 1,40 m de long étaient posés dans la pièce S. et un sarcophage de 1,40 m de long dans celle du N. Des restes de bois et des clous attestent l'utilisation de cercueils. La communication des pièces avec le vestibule s'effectuait par deux portes coulissantes en marbre (1,75 m x 0,75 m x 0,10 m). Deux inscriptions, l'une gravée dans la plaque du vestibule, l'autre, à connotation funéraire, dans la pièce S. se réfèrent au fondateur du monument "Φλάβιος Γοργόνιος" fils de "Κρατερός" et de sa femme "Γλυκερίς" fille du "λ(α)μ(πρότατος) Ἀνδρονείκου" originaires du Pont[57]. Une troisième inscription, dans le vestibule, s'avère peu lisible. Deux amphores de l'époque romaine tardive se trouvent dans le vestibule et une troisième dans la pièce S. Le sol est constitué de plaques en marbre de remploi. Les voûtes forment à l'extérieur un niveau plat d'1,20 m d'épaisseur qui constitue le pavement du bâtiment supérieur. Toutes les inhumations (huit dans la pièce S., sept dans la pièce N., et quatre dans le vestibule) ont été pillées. Orientation des défunts vers l'E. Au coin SO. de la pièce N., sur une brique posée sur un crâne, on a trouvé deux boucles d'oreilles en or du début du Ve s., un objet sphérique en verre, des fragments de fibules dorés, une monnaie, des restes de fils d'or, et une monnaie en bronze en mauvais état.

Dans la nef médiane on a relevé un pavement en mosaïque ayant une largeur de 3,50 m qui présente des motifs géométriques de la fin du IVe-début du Ve s. Au coin NO., l'encadrement de la mosaïque et une partie de son motif principal sont interrompus par l'inscription funéraire d'"Ἀνδρέας" (fig. A, 22). Elle est rédigée en langue archaïque et contient des expressions poétiques homériques sans aucune référence aux formules funéraires chrétiennes. La tombe d'"Ἀνδρέας", peut-être un prêtre ou un évêque[58] (?), était à ciste de quatre plaques en guise de sarcophage, sans mobilier et conservait un squelette intact. Autour de la tombe, des monnaies de la fin du IVe -début du Ve s. furent découvertes.

Dans les coupes de la basilique on a trouvé vingt tombes à tuiles, neuf en berceau, une à ciste et une d'enfant. Autour du crâne présent dans la tombe à tuiles n° 9 se trouvaient six monnaies en bronze du IVe s., dans la tombe n° 1, une de Constantius Gallus Caesar. Dans la coupe II, la tombe à ciste avait comme couvercle une plaque en marbre et deux couvercles de sarcophages portant une inscription de malédiction. Dans la coupe III, la tombe en berceau ΣΤ fut établie dans le couloir d'un portique. Les tombes en berceau Ζ et Η avaient le mur médian commun. Elles étaient bâties en moellons et mortier de chaux, la voûte en briques, les côtés extérieurs en mortier hydraulique, le pavement à 0,30 m du sol. La descente s'effectuait par des fenêtres (0,70 m x 0,85 m) de côté, fermées par des plaques de marbre et disposées à une hauteur d'1,10 m du pavement des tombes. La tombe Η contenait deux crânes, orientés vers l'O., la tombe Ζ des morceaux de bois émanant probablement d'une litière et des traces de fil d'or. Le côté E. des tombes constitue la partie O. du couloir en berceau qui conduit dans

56. A.Δ. 30 (1975), B2, 306, dess. 1, pl. 208, c, Char. Pennas; Ibid., 31 (1976), B2, 334-336, dess. 1, 2, pl. 265-266, Idem; Ibid., 32 (1977), B2, 288-292, Idem.

57. Char. Pennas, Early christian burials at Philippi, Mélanges C. Mango, Byzantinische Forschungen 21 (1995), 215-227, plans 1-9, planches I-XII.

58. On mentionne un évêque Andréas qui a assisté au concile de Trullo (692) (P. Lemerle, Philippes, 271) qui est sans doute fort distant de le nôtre sur le plan chronologique. L. Heuzey a lu l'inscription d'un Andréas «ἀναγνώστης» au faubourg occidental de la ville (Ibid., 91). Sur l'inscription (Suppl. Epigr. Gr. 36 (1986), 185).

l'ensemble funéraire (2,50 m de long). Sur la tombe en berceau Θ, deux tombes à tuiles. Les monnaies trouvées dans ces coupes dataient du IVe et du Ve s.

10. Philippes, basilique du terrain Charalambidi[59]

À 20 m au SO. de la basilique *extra muros* a été découvert le côté E. d'une église paléochrétienne de plan cruciforme qui avait un pavement en mosaïque sous laquelle se trouvaient deux tombes paléochrétiennes en berceau. L'une était intacte et contenait les ossements — décomposés par l'humidité — du prêtre "Δανιήλ" et de sa femme "Αοπιλία" dont les noms figurent sur l'inscription en mosaïque.

Nos informations sur ces deux dernières églises sont très pauvres, mais on remarquera que Philippes se rapproche du modèle occidental par le grand nombre de prêtres inhumés dans les églises et par la qualité des monuments funéraires, d'une datation assez ancienne.

11. Cnossos, basilique du Sanatorium[60]

Elle a été construite sur un cimetière romain et chrétien. L'église couvrait deux aires distinctes d'inhumations, l'une où les tombes étaient orientées NE.-SO. et l'autre dans laquelle les tombes n'étaient pas orientées de manière stricte mais dont la plupart étaient N.-S. Il est probable que le premier groupe était chrétien[61].

Le cimetière contenait un enclos funéraire, quelques mausolées et quatre groupes de tombes divisés en deux espaces. Toutes les tombes dont on a trouvé la trace sont d'époque romaine. L'espace A occupe tout le côté S. de l'église. Parmi ces tombes figure celle appelée "Bishop's Tomb" (t. n° 8) qui occupait la dernière place dans le deuxième rang, dans le coin NO. de la nef centrale (fig. A, 23). Elle avait 2,49 m x 0,90 m x 0,37 m au-dessus du pavement de l'église. Ses côtés se composaient de six plaques rectangulaires en marbre et les deux tiers de la longueur de la plaque de couverture étaient décorés d'un dessin symétrique en *opus alexandrinum*. Le côté de la tête était décoré d'un cercle en marbre blanc-jaunâtre de 0,70 m de diam. Immédiatement au-dessous de cette plaque se trouve inséré un fragment de vase minoen. Sous la plaque en *opus alexandrinum* se trouve une autre couche de couverture de trois blocs. D'autres tombes du cimetière A attestent le même type de couverture. À l'extrémité de la sépulture, jusqu'à une hauteur de 38 cm, on a couvert la paroi d'un mélange *d'opus signinum* et de fragments de tuiles. Dans la première des pierres du bloc, on a percé un trou en forme d'entonnoir mesurant 8 cm de diamètre en surface sur lequel a été placé le vase minoen. La tombe était maçonnée de pierres calcaires comme les tombes n[os] 10 et 21. Elle contenait un squelette tête à l'O. Les ossements ont été dérangés probablement par des souris dont on a trouvé un squelette.

À l'exception d'une mâchoire, le crâne a disparu. Les bras étaient disposés croisés sur l'estomac. Une disposition analogue des ossements a été remarquée dans la tombe n° 21 sous le coin SE. de l'église. Un petit flacon au coin SO. et une fiole sur le côté gauche du corps, vers les pieds, furent les seuls objets trouvés dans la tombe. La fiole dont on a trouvé d'autres exemples dans les tombes de l'église pourrait être datée de la fin du IIIe ou du début du IVe s. Un flocon de pierre calcaire était posé sous les épaules du défunt. Il a dû tomber lors du percement du trou de la pierre, avant la déposition du défunt dans la tombe.

La tombe pose quelques problèmes. Selon le fouilleur, le défunt qui y fut inhumé en dernier lieu était considéré par les chrétiens comme un personnage important. La décoration du couvercle et l'aménagement pour les libations confortent cette interprétation. D'autre part, le mode de construction n'était pas différent des autres tombes. Le fait que le flocon était au-dessous du squelette suggère que

59. A.Δ. 35 (1980), B2, 443, pl. 261, Char. Bakirtzis. Sur le plan, G. Gounaris, L'archéologie chrétienne en Grèce de 1974 à 1985, XIe C.I.A.C. (Lyon..., 1986), III, 2701.

60. W. H. C. Frend, The byzantine basilica church at Knossos, B.S.A. 57 (1962), 186-217, Dav. E. Johnston, The byzantine Pottery, 217-229, W. H. C. Frend, Appendix, 229-238, pl. 46-53; brève présentation dans W. H. C. Frend, The byzantine church at Knossos, XIIe C.I.E.B. (Ochrid, 1961), III, 103-105 et A.Δ. 16 (1960), B, 226-227, S. Hood. Dans B.C.H. 80 (1956), 346-347, E.F.A., on l'identifie à un martyrium.

61. Eusèbe, Histoire Ecclésiastique IV, 23.

la tombe fut dès le début un objet de vénération. Le fouilleur soutient la contemporanéité de la tombe avec les autres tombes de l'espace A et propose comme datation le IIIe s., situant l[illegible] déposition du dernier défunt au début du IVe [illegible]. comme paraissent en témoigner les verres. La disparition du crâne ne s'explique pas nécessairement par une décapitation. Elle a très bien pu être enlevée, une fois la chair du cadavre décomposée[62]. Une telle hypothèse se trouve renforcée par le fait que la tombe apparait perturbée. En fin de compte l'auteur suppose que la tombe devait être celle d'un évèque ou d'un martyr, comme Pégasios à Chersonèse B[63].

Dans la nef S. la tombe n° 21 contenait les restes de quatre squelettes. Deux crânes étaient repoussés dans le coin SO. Les deux autres corps appartenaient à deux femmes âgées de 20-30 ans et étaient placés l'un sur l'autre. Les bras du squelette supérieur étaient croisés sur l'estomac et une fiole était placée près de l'estomac de chacun. Une perle, un pendentif et un fragment de miroir étaient situés près de la main gauche du squelette supérieur et au coin SO. se trouvait un objet décoré d'une rosette. Les trouvailles de cette tombe, selon le fouilleur, s'accordent avec une datation vers la fin du IIIe s.

La petite rivière qui coulait dans la direction E.-O. délimitait l'espace du cimetière de la ville. L'auteur date l'occupation de l'espace A de la période 200-350, l'enclos funéraire du début du IVe s. et l'édification des mausolées de la phase finale de l'utilisation du site comme cimetière. Les éléments de la mosaïque, céramique et sculpture suggèrent pour la basilique une datation vers la première moitié du VIe s. ou un peu plus tôt et sa décadence vers la fin du VIIIe s. sans doute en liaison avec les invasions arabes.

12. Cnossos, basilique de la faculté de Médecine[64] (fig. A, 24)

La deuxième basilique cimétériale de Cnossos située sur l'emplacement d'un cimetière romain et chrétien s'avère surtout intéressante par le plan de son sanctuaire. Les murs de la basilique ont complètement disparus. À l'extrémité O., sous l'*impluvium* d'un petit *atrium*, une citerne était composée de trois locaux dotés d'une voûte en berceau construite en briques. À l'endroit où la colonnade rencontre l'abside N. a été découverte une monnaie datée des environs de 400 qui peut être considérée comme un *terminus a quo* pour la basilique.

Pour le cimetière chrétien on a choisi une aire peu utilisée auparavant pour les enterrements. Elle était isolée par un mur d'enclos qui avait une longueur de 64 m du N. au S. Le mur O. fut érigé au travers des fondations massives d'un bâtiment précédent près duquel se trouvaient, dans un enclos, les plus grandes tombes chrétiennes. La plupart des inhumations chrétiennes consistaient en de simples tombes (2 m x 0.80 m). Toutes sans exception ont été pillées. Onze d'entre elles, orientées selon l'axe E.-O. se trouvaient en dehors de l'enclos mais tout près de son mur O. Toutes étaient maçonnées et couvertes de plaques en calcaire. La tombe n° 309 située entre deux plinthes du portique S. contenait les restes de quatre inhumations probablement successives, sans mobilier et son sol, constitué de plaques, était percé de cavités pour le drainage de la tombe.

La plus grande tombe, n° 244 était divisée en quatre compartiments construits en larges blocs de marbre provenant probablement d'un mausolée romain. Elle a livré deux monnaies d'un type qu'il est possible de dater entre 388 et 425. Un autre compartiment montre des indices d'une réutilisation dans la deuxième moitié du Ve s. La découverte d'un *follis* d'Héraclius et une inhumation dans le côté S. du narthex, où sous les restes éparpillés du squelette se trouvait une boucle en bronze d'un type tardif

62. L'auteur cite le sophiste Eunapius (346-414) (Vie des philosophes, 472 éd. W. C. Wright, 424) qui en se référant aux moines égyptiens déclare que les chrétiens utilisaient «des crânes conservés et des ossements moisis» comme reliques et le possesseur de la tombe pourrait en fournir. Un tel état pourrait s'expliquer par le bouleversement de la tombe suite à la destruction de la partie inférieure de l'*opus alexandrinum* du couvercle.

63. L'auteur interprète erronement la description d'A. Orlandos. Pégasios — celui qui a offert pour la décoration de la tombe — ne pourrait être jamais un martyr, mais probablement un évêque ou prêtre ou laïc. W. H. C. Frend se réfère évidemment au défunt de la tombe.

64. A. H. S. Megaw, A cemetery church with a trefoil sanctuary in Crete, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 321-329; J.H.S. 1979, A.R 1978, 57-58, fig. 1, 2, 45-50, H. W. Catling; Helen Waterhouse, The british school at Athens, The first hundred years (1986), 99.

portant dans un monogramme cruciforme la première partie de l'invocation "Θεοτόκε βοήθει" prouvent que le cimetière et l'église n'ont pas été abandonnés avant le VIIe s. La tombe voisine n° 245 était entourée par un bâtiment indépendant qui probablement comportait un mur visant à clôturer le monument funéraire.

Le cimetière contenait plus de trois cents tombes. Beaucoup parmi elles, des tombes à chambre, dataient de la période minoenne et furent réutilisées pendant les époques géométrique et orientalisante. D'autres, à fosse, dataient spécialement de l'époque hellénistique

Nous nous occupons de la forme en trefle du sanctuaire dans la deuxième partie. L'auteur établit un rapprochement avec l'église de Chersonèse en Russie datant du Ve s. en raison de la juxtaposition des deux formes du sanctuaire-triconque et de la basilique et du caractère funéraire des deux monuments. En ce qui concerne la datation, il compare notre basilique avec celle de saint Felix à Nole construite par Paulin, parce que dans les deux églises les absides latérales ne communiquent pas avec les bas-côtés[65]. L'église de Nole fut achevée quelques années après 400. Par conséquent la basilique de Cnossos doit davantage être placée au début, que dans le courant du Ve s. D'après lui, la forme en trèfle reflète un symbolisme funéraire et ne se justifie pas par des raisons fonctionnelles.

Les ressemblances architecturales — ici avec l'église de Nole — ne sont pas décisives pour la datation. Elles doivent être prises en considération avec d'autres éléments, notamment ceux livrés par les trouvailles. Ce plan se rencontre en effet pendant toute la période paléochrétienne et même auparavant. On dirait qu'il répond plutôt à une forme architecturale convenable pour un sanctuaire qu'à un symbolisme strictement lié à l'évocation de la tombe et de la resurrection du Christ, comme le prétend le fouilleur.

I.1.2.1. COMMENTAIRES

Implantation

Les basiliques présentées ont des caractéristiques très variées. Elles manquent d'homogénéité tant dans la disposition des tombes que dans l'aménagement de l'église. Quelques-unes sont construites sur des cimetières préexistants[66] (Corinthe-Kodratos, Kraneion en partie, Cnossos) ou sur des installations antérieures (Ilissos). Il semble que seule la basilique du cimetière E. de Thessalonique occupe un espace vierge, même si cette hypothèse peut être avancée pour d'autres ensembles (N. Anchialos, Philippes). Il faut en outre rappeler qu'on n'a pas encore trouvé les basiliques cimétériales et les cimetières chrétiens de villes aussi importantes que Nikopolis et Amphipolis, de même que les basiliques des cimetières O. de Thessalonique et de Philippes (si on admet l'idée que chaque ville placée sur une grande route possédait un cimetière et au moins une basilique à chacune de ses extrémités et aux abords des grandes routes: v. Egnatia). Dans deux cas les basiliques sont disposées dans la même direction (Philippes, 3 — dans le village de Krinidès —, Cnossos, 2). Bien que toutes ces basiliques soient construites sur les cimetières, on peut se demander si nous pouvons les qualifier de

65. Sur ces basiliques v. Partie B, à propos d'Akrini (fig. B, 15). Sur Nola v. R.A.C. [illegible] (1939), 59 s., fig. 5, G. Chierici; R. Krautheimer, Architecture, 146, fig. 60 et R. C. Goldschmitt, Paulinus' churches at Nola (Amsterdam, 1940), 45.

66. Dans la basilique cimétériale du cimetière O. de Stobi les quinze tombes au moins sur les quarante-sept sont antérieures à la construction de la basilique. Parmi les tombes implantées après son édification peu occupent la nef centrale, la majorité sont disposées entre le narthex et les annexes funéraires dont neuf cryptes de familles éminantes. Une grande crypte au S. du narthex, 4.50 m de côté du carré est interprétée comme martyrium ou le mausolée d'une personnalité mis en place lors de la phase II de l'édifice, au début du VIe s. La mosaïque date la basilique du deuxième quart du Ve s. (Bl. Aleksova, The early christian basilicas at Stobi, 33 Corso, Ravenna, (1986), 63 s. (67); Idem, The early christian basilicas of Stobi, a study of form, function and location (Ph. D. Austin Texas, 1979), 182-216). A Sirmium, basilique funéraire de Saint-Irénée, des tombes antérieures occupent l'église (N. Duval, Bull. Soc. Nat. Ant. (1977), 139-141). À Skhira l'endroit abandonné par ses premiers occupants servit ensuite de cimetière chrétien pendant un certain temps avant que ne fut entreprise la construction de la basilique (M. Fendri, Skhira, 17; v. aussi A. Grabar, Martyrium, I, 437).

cimétériales, avec le sens qui est donné à ce terme dans les basiliques de l'Occident, compte tenu du petit nombre d'inhumations. Ces basiliques nous informent par ailleurs sur le mode des inhumations en usage dans notre région, telle qu'il se pratiquait dans les basiliques *extra muros* par rapport aux basiliques urbaines ou aux églises provinciales rurales.

Une distinction peut être établie à propos de la disposition des <u>annexes</u> destinées à recevoir les inhumations. Soit l'église était pourvue d'annexes prévues dès l'origine pour les ensevelissements des membres du clergé (N. Anchialos); soit ces annexes étaient au début destinées aux besoins liturgiques et furent par la suite seulement affectées à un rôle funéraires (Philippes, Ilissos où l'on utilise des installations probablement antérieures ou on ajoute d'autres pièces funéraires). Les annexes de Kraneion sont sans doute de peu postérieures à l'érection de la basilique, lorsque de nouveaux besoins se présentaient. L'annexe funéraire de Philippes-Pavlidi présente une disposition particulière. Le vestibule et les deux grandes pièces funéraires témoignent d'un type inusité de monument funéraire annexé à la basilique et en même temps ils prouvent que cet ensemble était réservé à une personnalité de la ville et à sa famille comme le montrent l'inscription et le grand nombre d'enterrements.

En ce qui concerne le <u>lieu des inhumations</u> et les préférences en ce domaine, on peut faire les réflexions suivantes. Seule la basilique de Kodratos contient des tombes réparties dans l'ensemble de l'église. À Philippes par contre, on remarque une tendance à éviter la nef centrale et à disposer les tombes dans les annexes, les nefs latérales et le narthex. À noter aussi une tombe dans le narthex d'Ilissos et une autre à Cnossos dans celui de la basilique de la faculté de médecine. La tombe de la basilique de Thessalonique, par sa place devant le sanctuaire, a sans doute une importance considérable, si elle est la seule inhumation de l'église. Mais comme nous ne connaissons pas la disposition d'une grande partie de la basilique, non fouillée, on doit être prudent quant à son interprétation. La tombe située sous la table d'autel de Dion est unique en son genre et on se demande si nous avons affaire à un martyrium. Les trois tombes de Philippes-*extra muros* tout près du sanctuaire appartenaient à des prêtres. Mais il semble que la place ne joue pas un grand rôle pour les membres du clergé. C'est le type de tombe, un larnax particulier qui donne une importance à l'inhumation d'un prêtre dans le narthex. Pour les laïcs sont plutôt reservés le narthex et les annexes comme le montrent les exemples de deux dignitaires. De ce point de vue, l'église de Philippes présente une disposition bien instructive. Dans la partie E. semble se trouver la tombe du prêtre *Δανιήλ* et de sa femme dans Philippes-Charalambidi. Les annexes de la basilique de N. Anchialos sont destinées aux membres du clergé et à leur famille. À Corinthe-Kodratos, il semble que la nef centrale contient les tombes d'un évêque, au centre, et d'un dignitaire et d'une femme, tandis que la place de la tombe d'un prêtre reste inconnue. Mais la nef centrale garde toujours une importance singulière comme en temoignent la tombe d'Andréas à Philippes-Pavlidi et la "Bishop's Tomb" à Cnossos-sanatorium, toutes les deux sises au coin NO.

Forme des églises

Nous remarquons une variété considérable dans la typologie architecturale des basiliques. Une basilique typiquement cimétériale (N. Anchialos), une deuxième présentant une disposition des tombes très significative (Philippes-*extra muros*), une troisième avec des annexes tout autour de la basilique (Corinthe-Kraneion), une quatrième avec des inhumations en masse dans la nef centrale (Corinthe-Kodratos), une cinquième avec très peu de tombes chrétiennes et une tombe très singulière (Cnossos-sanatorium — à ajouter celle de Dion), une sixième avec quelques tombes à l'extérieur et une dans le narthex (Ilissos), une septième avec des annexes souterraines qui rappellent le martyrium d'Akakios à Thasos (Philippes-Pavlidi), une huitième avec un sanctuaire en triconque (Cnossos-faculté de médecine),

67. Une contre abside pour les martyrs à Upenna (P. - A. Février, Le culte des martyrs en Afrique et ses plus anciens monuments, 17 Corso (1970), 214). Sur le sujet des contres absides: N. Duval, Les basiliques africaines à deux absides, Recherches archéologiques sur la liturgie chrétienne en Afrique du Nord, (1971), B.E.F.A.R. 218, bis. L'exèdre de Korasion est considérée par J. Keil - A. Wilhelm (Denkmäler aus dem rauhen Kilikien (M.A.M.A. III) (Manchester, 1931), 106, fig. 141) comme la tombe d'un saint ou d'un martyr. Dans la basilique II de Kourion à Chypre une exèdre semi-circulaire sur le côté N. du naos renferme une tombe (Rep. Depart. Antiqu. Cyprus, 1971, 161, V. Karageorghis).

une neuvième cruciforme (Philippes-Charalambidi) et une dixième avec une exèdre funéraire [67] (Démétrias).

On constate également une différence dans l'aménagement funéraire et la <u>fonction</u> spécifique <u>des basiliques d'une même ville</u>. C'est ainsi qu'à Corinthe les deux basiliques se distinguent du point de vue de l'architecture, de la disposition des tombes à l'intérieur (Kodratos) ou de leurs annexes (Kraneion). À Philippes, par rapport aux inscriptions et aux tombes en berceau (*extra muros*), on trouve l'ensemble souterrain et la mosaïque avec l'inscription d'*Ἀνδρέας* (Pavlidi) et de *Δανιήλ* (Charalambidi). Les basiliques de Cnossos se ressemblent par la disposition des tombes et par leur construction sur des cimetières antérieurs, mais elles diffèrent sensiblement en ce qui concerne le plan.

Le fait que certaines basiliques sont construites sur des <u>cimetières preexistants</u> tantôt dissuade l'implantation de nouvelles tombes à leur intérieur, pour des raisons d'espace et d'incommodité (Cnossos) tantôt au contraire attire les inhumations (Kodratos).

Nous ne possédons pas assez d'éléments pour soutenir que des tombes de <u>simples fidèles</u>[68] furent massivement admises au sein de la basilique. On peut cependant noter que quelques tombes, à Kodratos — entre autres celle de *Παυλίνα* et d'un enfant — et à Philippes-Pavlidi et à Cnossos-faculté de médecine - une tombe du narthex (?) et celle d'*Εὐσταθία* à Démétrias, à un endroit très privilégié relèvent sans doute de ce type de sépultures.

Bien que quelques basiliques possèdent des tombes ou constructions qui peuvent être qualifiées de martyria ou de <u>tombes privilégiées</u> par excellence (Sanatorium-Bishop's tomb, Pavlidi-tombe d'*Ἀνδρέας*, Kraneion-triconque, Ilissos-crypte), on ne peut prétendre avec sûreté qu'une basilique a été construite comme *basilica ad corpus*[69] c'est-à-dire bâtie sur ou près d'un corps de martyr. Aux exemples ci-dessus, ajoutons ceux de Kodratos, de Thessalonique-cimetière E., de Dion sous l'autel (?), pour lesquels nous manquons toutefois de preuves décisives. Les données historiques et littéraires que nous possédons sur la vie de saint Achille pourraient contribuer à identifier la basilique de Larissa – décrite dans la catégorie des églises urbaines — comme celle construite sur l'emplacement de la tombe du saint.

Le sens que nous donnons à la notion de <u>basilique cimètériale</u> est le suivant: celle-ci est généralement située sur l'emplacement d'un cimetière préexistant ou situé *extra muros*, ce qui lui confère un rôle de basilique cimètériale sans signifier pour cela qu'elles constituent des églises autour

68. «L'inhumation dans ces grands édifices semble être restée un privilège jusqu'au milieu du Ve s. Mais dès cette date et jusqu'à l'invasion arabe, le sol des églises suburbaines consacrées par des corps ou de reliques a été envahi par les inhumations de simples fidèles» (l'église d'Alexandre à l'O., la basilique de Sainte-Salsa a l'E., l'église dite de Pierre-et- Paul près du rempart à Tipasa; l'église de Saints-Sylvain-et-Fortunat à Sbeitla). (Yv. Duval, Loca, II (1982), 512-513).

69. L'usage qui consiste à construire l'église autour de tombeaux preexistants «remonterait vraisemblablement aux pratiques religieuses juives de l'époque qui précéda immédiatement les débuts de la tradition chrétienne». Un exemple assez convaicant de transmission directe des Juifs aux chretiens serait offert par l'église de Ras Siagu en Palestine (A. Grabar, Martyrium I, 437). Les tombes des martyrs (sainte Agnès, saints Pierre et Marcellin, saint Laurent) étaient situées dans une catacombe voisine ou clôturées dans des martyria souterrains et remplacées plus tard par des églises qui les ont incorporées, ce qui a attiré les inhumations *ad sanctos*. Sur le sujet: (Fr. W. Deichmann, Märtyrerbasilika, Martyrion, Memoria und Altargrab, R.M. 77 (1970), 144 s.). Dans des cas pareils les tombes chrétiennes ou païennes du cimetière préexistant ont été rasées et la tombe ou *memoria*, placée à côté de la nef ou des collatéraux de l'église, est devenue le point focal de la basilique cimétériale (R. Krautheimer, Mensa-Coemeterium-Martyrium, C.A. 11 (1960), 15-40 [29]). De nombreuses basiliques cimétériales découvertes en Afrique renferment non un mausolée, mais une tombe ou un sarcophage enterrés ou déposés dans l'abside ou le chœur, et qui semblent avoir determiné le plan et les aménagements de l'édifice (Sainte-Salsa, Bemian) (Yv. Duval, Loca, II, 463).

70. La nécropole de Serdica occupe autour de l'église de Sainte-Sophie et dans l'église même un emplacement étendu ayant à peu près 500 m de côté. À partir de l'année 1888 furent mises à jour environ cent soixante tombes presque toutes détruites ou recouvertes de nouveau. Les données d'ordre historique, architectural et numismatique ont permis de rapporter cette nécropole à l'époque comprise entre le IVe et le VIe s. Les caveaux voûtés sont carrés ou oblongs (2,10 m - 2,30 m x 1,90 m - 2,70 m x 1,48 m - 2,05 m). D'ordinaire la porte est une petite ouverture carrée pratiquée dans la partie supérieure de l'un des petits côtés; des niches ayant un but pratique sont ménagées parfois dans l'épaisseur des

desquelles a été fondé un large cimetière[70]. Seule la basilique de Thessalonique est entourée de dizaines de tombes chrétiennes et d'un martyrium. Les deux basiliques de Cnossos ont reçu un petit nombre d'inhumations chrétiennes, quelques-unes antérieures (Sanatorium) et onze à l'O. de l'enclos (faculté de Médecine). Les mêmes constatations valent pour celle de Kodratos, mais à Corinthe il y a quelques particularités qu'on commentera par la suite. Ce phénomène peut être expliqué ou par la courte durée du fonctionnement de la basilique et l'abandon du site ou par l'introduction progressive des inhumations dans les villes — un exemple très instructif est fourni par Corinthe. À Philippes, on trouve souvent des tombes dans un grand espace *extra muros*, mais il nous manque un plan explicatif de cette partie de la ville. Thessalonique, malgré les attaques des barbares, a connu un développement continuel pendant le Bas-Empire et au Moyen Âge en tant que deuxième ville de l'Empire. Pour expliquer le petit nombre des inhumations dans les églises de Grèce, on doit considérer les interdictions juridiques répétées à plusieurs reprises et la faible démographie de la province.

Toutes les basiliques complètement fouillées sont à trois nefs, avec ou sans transept, et ne ressemblent guère à celles, purement funéraires, qu'on trouve à Rome, qui possèdent une disposition architecturale combinant l'édifice funéraire et le type basilical[71]. Seuls le plan de N. Anchialos, l'exèdre sépulcrale de Démétrias et le sanctuaire-triconque de Cnossos-faculté de médecine ont une particularité distincte propre aux édifices funéraires. La présence de bassins sur les flancs de quelques églises, de forme très variée (Ilissos, Kodratos, N. Anchialos, Thessalonique, Cnossos- sanatorium —près d'une rivière –, faculté de médecine, Philippes atrium non fouillé) pouvaient satisfaire les besoins pratiques du fonctionnement de l'église[72].

murs. Les tombes de toiture plate ne se distinguent que par leurs moindres dimensions et leur couverture consistant en quelques dalles de pierre. Il n'y a aucun système d'orientation, la position de la porte ne paraît pas avoir eu de l'importance. Treize tombes étaient ornées de peintures dont une à toiture plate et huit voûtées (Krsto Miateff, La peinture décorative de la nécropole de Serdica, Sofia, 1925, rés. fr. 122-131). Les ensevelissements dans les églises ou dans les tombes dont [redacted] forme architectonique était monumentale, parce qu'elles abritaient plusieurs sépultures, selon les résultats des fouilles en Serbie, paraissent être un phénomène commun aux Ve-VIe s. Cette constatation se rapporte surtout à un nombre de monuments chrétiens édifiés en dehors des murailles des villes fortifiées (Iv. Nikolajević, Les ensevelissements dans les églises paléochrétiennes sur le territoire de la Serbie. Arheoloski Vestnik 29 (1978), 678-693.

71. Toutes sont des basiliques avec nef, bas-côtés et narthex. Les nefs latérales enveloppent l'abside et forment un ambulatoire connu des mausolées païens, mais jamais dans une large échelle et jamais fondu avec un plan basilical. Ces grandes salles de Rome constantinienne projetées pour des inhumations en masse, semblent avoir fondu dans un dessin homogène éléments de deux domaines très différents: l'ambulatoire des bâtiments funéraires et le plan basilical de l'architecture publique (R. Krautheimer, Architecture, 54). À voir les plans des six basiliques romaines à déambulatoire annulaire dans (J. Guyon, Le cimetière aux deux lauriers: recherches sur les catacombes romaines. E.F.R., Vaticano: Pontifico istituto di archeologia cristiana, 1987, B.E.F.A.R. 264 (Roma sotterranea cristiana, 7), 252 s.) et (J. G. Deckers et allii, Die Katakombe «Santi Marcellino e Pietro», Roma Sotterranea cristiana VI (1987), Textband, 132 s.; W. N. Schumacher, Die konstantinischen Exedra-Basiliken, Ibid., 136-186 (Santi Marcellinus et Pietrus, Sant' Agnese, San Lorenzo fuori le mura, basilica Apostolorum (San Sebastiano) Via Appia, basilica anonima, Via Prenestina, Via Labicana); v. aussi: R. Krautheimer, Mensa, 28 s.; G. Bovini, Coemeteria-basilicae d'età costantiniana a Roma, 15 Corso (1968), 91-107; Idem, Edifici di culto d'età costantiniana a Roma (Bologna, 1968), 133-269; J. Guyon, Recherches sur les bâtiments constantiniens du site inter duas lauros, via Labicana, Xe C.I.A.C. (1980), II, 183 s.). Les basiliques et chapelles construites dans les cimetières ne diffèrent pas, au point de vue architectural, des édifices religieux consacrés à la célébration des offices ordinaires (St. Gsell, Monuments II (Paris, 1901), 120). Quelle que soit l'intention des constructeurs et même si l'édification du monument est liée à la présence des tombes, le plan du bâtiment et les aménagements intérieurs de la salle répondaient dès l'origine et avant tout, aux besoins des synaxes eucharistiques normales célébrées en présence d'une nombreuse assemblée (M. Fendri, Skhira, 18).

72. Il est constaté que le mort [redacted] soif. Le rituel concernant les besoins *post mortem* du défunt est diffusé dans tous les peuples, des *choes* et *spondes* des païens au *refrigerium* des chrétiens et les soins des morts des temps modernes. Il y a aussi une liaison très étroite entre l'emplacement du cimetière et son voisinage avec la mer, un lac ou une rivière. Sur le sujet v. N. G. Politis, Τὸ ἔθιμον τῆς θραύσεως ἀγγείων κατὰ τὴν κηδείαν, Παρνασσὸς 12 (1894), 81-87 et Λαογραφικὰ Σύμμεικτα, II (Ἀθῆναι, 1975²), 321-340 (332-336); P. Sartori, Das Wasser im Totengebräuchen, Zeitschrift des vereins für Volkskunde, Band 18 (1908), 353 s. Pan. Lekatsas, Ἡ ψυχή. Ἡ ἰδέα τῆς ψυχῆς καὶ τῆς ἀθανασίας της καὶ τὰ ἔθιμα τοῦ θανάτου (Ἀθῆνα, 1957), partic. 400-404; G. Dimitrokallis, Οἱ δίκογχοι, 327-352 et Idem, Πρακτικὰ Γ' Συμποσίου λαογραφίας τοῦ βορειοελλαδικοῦ χώρου (1979), 199-231. Et en dernier lieu, A. Sadurska, La soif des morts et un motif

Forme des tombes

Les tombes en berceau, quelque soit leur forme, isolées ou situées dans les annexes (Thessalonique, Philippes-*extra muros*, Dion), les sépultures dotées d'inscriptions en mosaïque (Philippes-Pavlidi et Charalambidi) et les sarcophages (Philippes-*extra muros*) témoignent d'un rang social assez élevé. Chaque lieu a ses caractéristiques À Corinthe, elles présentent une qualité étonnante. À Kraneion, on trouve surtout des tombes en berceau bien soignées. À Kodratos, celles-ci sont construites en briques et bordées de plaques de marbre coloré. Deux tombes, sans avoir une apparence luxueuse, présentent cependant une importance considérable en raison de leur construction en massif, des deux couches de couverture et de l[redacted] disposition pour les libations (Kodratos-Eustathios, Sanatorium-Bishop's tomb). Les tombes à tuiles ou d'autres à ciste sont souvent postérieures (Kodratos, Pavlidi?), quelques-unes sont antérieures de l'époque romaine (Kodratos, Sanatorium). Les tombes romaines sont à tuiles généralement pauvres (Kodratos) ou formées par des mausolées (Cnossos-Sanatorium).

Datation

On date le plus souvent en se référant aux couches stratigraphiques. Les tombes romaines se trouvent dans des couche inférieures (Kodratos, Cnossos), les sépultures médiévales, dans des couches supérieures. Quand il s'agit de tombes contemporaines de l'église, la datation ne peut pas être précise. Cela dépend de la qualité de la fouille et du matériel retrouvé. Le contexte historique nous livre de larges et grossières fourchettes chronologiques – deux siècles et demi – peu precises pour la datation des tombes. La forme architecturale des tombes et le matériel mis à jour sont plus à même de nous fournir des critères de datation. C'est en effet surtout la qualité des tombes, étudiées ci-dessus qui nous incite à les dater d'une période où les villes étaient florissantes. Il semble que les monuments de Philippes par leur typologie, leur qualité et pour d'autres raisons citées plus haut doivent être situés au plus tôt à une date assez précoce dans le IVe s. Dans quelle mesure les séismes de 521 et 551 ont-ils influencé les enterrements dans les basiliques de Corinthe? Si on accepte que celle de Kraneion date du début du VIe s., on doit toutes les dater de ce siècle. À Thessalonique, la datation des tombes se base sur la couleur de l'enduit, élément assez vague. À Cnossos-faculté de médecine, la présence d'une monnaie et la forme du sanctuaire invitent à proposer une datation au début du Ve s., tandis que dans celle du Sanatorium, la fiole datée du début du IVe s. indiquerait une datation considérablement ancienne. À Ilissos, la forme des tombes, l'absence d'autres sépultures, la réutilisation des installations romaines et la présence de lampes issues de l'atelier XIONHC plaident également pour une datation précoce. Par contre, les tombes vides de N. Anchialos révèlent à une époque tardive. Tous ces éléments nous montrent à quel point la datation des tombes est relative.

I.1.3. BASILIQUES URBAINES

13. Athènes, basilique du forum romain[73]. Une tombe souterraine en berceau a été localisée dans le narthex. Un relief en marbre a été réutilisé pour servir de marche permettant de descendre dans la fosse.

14. Parthénon[74]. Des tombes ont été trouvées dans le côté S., de même qu'une monnaie de la

méconnu dans le décor funéraire romain (Mélanges P. Lévêque (Besançon, 1990), vol. IV, 341-345). Cf. Sur les *choes* Sophocles, Électre, 84.

73. A.Δ. 19 (1964), B1, 96, P. Lazaridis. Devant l'entrée de la chapelle de Hay. Dynamis, rue Mitropoleos, on a fouillé un local rectangulaire avec couverture en berceau et doté de deux marches de descente à l'E. (1,50 [redacted] x 1 m). Le maçonnage était de briques et mortier et le pavement de grandes briques (A.Δ. 17 (1961-62), B1, 51, P. Lazaridis)

74. L. Ross, Archäologische Aufsätze, Erste Sammlung (Leipzig, 1855), 106, mentionne une tombe du IVe s. contenant des ossements et deux monnaies en or de Constance et Tibère (II,?) et quatre en bronze de Justin et Justinien, Δελτίον Ἀρχαιολογικόν 5 (1889), 34; Cf. J. Strzygowski, Die Akropolis in altbyzantinischen Zeit, A.M. 14 (1889), 271-296. Sur les tombes: P. Kavvadias - G. Kawerau, Die Ausgrabung der Akropolis (Ἀθῆναι, 1906), 15, n. 1 et dans le péristyle N. (B. Hill, A.J.A. 16 (1912), 547, fig. 14); Fr. Deichmann, Die Basilika im Parthenon, A.M. 63-64 (1938-

deuxième moitié du VIe s. Trois tombes se trouvaient dans le narthex, l'une orientée N.-S. Dans le côté N. du temple, près du mur du *sékos* a été mise à jour une autre sépulture, probablement chrétienne. Elle était en berceau avec un petit escalier de descente. La voûte était détruite, les parois recouvertes d'un enduit. Elle avait été pillée auparavant.

b) Église de Hay. Eirini (Rue Aiolou). Dans l'église une tombe probablement paléochrétienne. Il est vraisemblable que l'église actuelle a été édifiée sur une basilique paléochrétienne.

15. Hay. Thomas, (rue Kladou) derrière la stoa d'Attale[75]. Deux tombes maçonnées avec enduit, couverture de plaques en marbre de remploi. La plus grande (2,20 m x 0,90 m) possède trois marches sur son côté E. On a retrouvé une troisième tombe, ayant la même orientation, en berceau (1,80 m x 0,95 m) et voûte de briques. Toutes trois sont situées sous un pavement de mosaïque romaine tardive ou paléochrétienne. Deux tombes maçonnées se trouvent dans la nef centrale (2, m x 1 m) couvertes de plaques pareilles à celles du pavement. Ces deux sépultures étaient remplies d'ossements et semblent ainsi avoir été utilisées comme ossuaires de la troisième phase de l'église du IXe-Xe s. Trois autres sépultures contiguës et modestes se situent dans la nef centrale. La tombe du milieu était couverte de tuiles. Celles-ci datent de la quatrième phase de l'église, au XVIIe s. L'une a livré deux vases en verre.

16. Attique, Paiania[76]. Une tombe en berceau de briques près du mur N. de l'enclos de la basilique.

17. Kouvaras, Kalyvia[77]. Église de Taxiarchès. Une tombe en berceau sans mobilier à l'extrémité N. de l'abside. Orient. O.-E.

18. Porto Raphti, Drivlia. (Terrain Bartzi)[78]. Au S. du mur S. ont été découvertes: une tombe rectangulaire bien maçonnée enduite de mortier de chaux et une tombe à fosse taillée dans le poros. On y a trouvé cinq vases, une bague en plomb et des monnaies d'époque paléochrétienne. Au N. de l'abside, deux tombes parallèles, maçonnées, orientées E.-O. L'une, en berceau, comprenait les restes de quatre squelettes et d'un cinquième plus récent complet. L'autre contenait des tessons de vases communs.

19. Brauron[79] (fig. A, 25). À l'angle NO. du templon, ont été repérées plusieurs tombes postérieures ayant réutilisé des matériaux de la basilique, surtout des plaques du chancel, pour les côtés et la couverture. Dans le baptistère, trois autres tombes postérieures dont l'une avait une imposte en guise de couvercle. Sur le côté extérieur de l'abside du diaconicon, une tombe en berceau (2,29 m x 0,77 m) construite en grandes briques. Au milieu de la chapelle plus tardive, au centre de la nef et dans le côté N. du narthex, beaucoup de sépultures postérieures. Parmi celles du narthex, l'une est en berceau (2,40 m x 1,20 m), en grandes briques (0,31 m x 0,31 m x 0,03 m) identique à celle située près de l'abside du diaconicon; une autre, très proche, (1,85 m x 0,45 m) apparaît couverte par des plaques de poros issues du stylobate et s'avère dès lors postérieure au VIIe s. À l'extrémité O. des deux tombes se trouvent deux stèles en marbre, l'une hémicylindrique et l'autre cylindrique. La première porte une

39), 127-139 (137). Inscriptions tombales byzantines: A.E. 1837-39, 159 n° 122, p. 229 n° 271, K. Pittakis. A.Δ. 46 (1991), B1, 25, P. Kalligas.

Plan, dans Man. Korrès, Συμβολὴ στὴ μελέτη τοῦ χριστιανικοῦ Παρθενῶνος, 5e Symp. X.A.E. (1985), 36-37, p. 38. Soixante-quatre inscriptions de Parthénon se réfèrent à la date des morts d'évêques, prêtres et d'autres personnages du clergé inhumés autour de l'église (A. Orlandos - L. Vranoussis, Τὰ χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος ἤτοι ἐπιγραφαὶ χαραχθεῖσαι ἐπὶ τῶν κιόνων τοῦ Παρθενῶνος κατὰ τοὺς παλαιοχριστιανικοὺς καὶ βυζαντινοὺς χρόνους, Ἀκαδημία Ἀθηνῶν (1973), 22-25. b) Journal Καθημερινή, 20-2-1996, 7.

75. A.Δ. 29 (1973-74), B1, 189-190, dessin 2, Man. Chatzidakis.

76. Euth. Mastrokostas, Μεσαιωνικὰ μνημεῖα Ἀττικῆς, Φωκίδος καὶ Μαγνησίας, A.E. 1956, chronika, 27-36 (30).

77. A. Orlandos, Συμπληρωματικὰ περὶ τῆς βασιλικῆς τῶν Καλυβίων Κουβαρᾶ, E.E.B.Σ. 9 (1932), 440-445 (443, fig. 5).

78. A.Δ. 34 (1979), B1, 122, K. Skarmoutsou. A.Δ. 46 (1991), B1, 85, Hél. Guini-Tsophopoulou.

79. Π.A.E. 1951, 56, 63, 73, fig. 3, 5, 20; 1952, 79-80, 84, 88-89, fig. 1, 7, 14, 20; 1954, 124, fig. 1, 2, E. Stikas. La place des lettres Ω et A de part et d'autre de la croix monogrammatique de l'inscription de Synodios marque une influence juive (Π.A.E. 1952, 81-82, fig. 10-11).

inscription funéraire citant une femme " ☧ † ΕΝΘΑΔΕ ΚΑΤΑ|ΚΙΤΕ ΕΙ ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΔΟΥ|ΛΗ ΛΕΠΤΙΚΑ ΓΑΜΕ|ΤΙ.. ΑΓΑΘΩ| ΦΕΡΩΝΤΟϹ..." (Leptika épouse d'Agathophéron) (fig. A, 26). Dans l'esonarthex une autre inscription rapporte "+ΚΥΜΗΤΗ|ΡΙΟΝ ϹΥΝΟΔΙ|ΟΥ +ΥΠΟΔΙΑΚΟΝΟΥ+ ☧" (Tombe de Synodios sous-diacre). Dans le côté S. de l'exonarthex, deux tombes maçonnées de pierres de poros bien travaillées. L'une est en berceau (fig. A, 27). On y a trouvé quatre cruches et une coupe paléochrétiennes sans vernis. Une annexe indépendante à porche, située au S., contenait une tombe d'enfant (0,57 m x 0,20 m) en grandes briques, entourée d'un petit mur (1,10 m x 1,20 m), une autre tombe (1,85 m x 0,73 m) en contact avec elle et d'autres tombes à tuiles, en berceau, des ossements dispersés et des jarres. Elle semble avoir eu un caractère funéraire. Sa couverture était maçonnée en voûte de briques. Quelques tombes sont probablement contemporaines de la basilique, d'autres qu'on voit dans les photos de la publication semblent postérieures. Actuellement, hormis une construction près du côté N. du narthex, on ne distingue plus aucune trace de tombes sur l'emplacement de l'église.

20. Olympos Lavreotikos[80]. Pendant la première campagne de fouilles (1929), on a découvert le long du côté E. de l'église dix tombes. D'autres sépultures ont été mises à jour dans la nef N. Si une d'entre elles, de petites dimensions et peu profonde, disposait d'un couvercle à deux pentes, les autres étaient maçonnées, à ciste, formant une sorte de sarcophage. Une des tombes comporte sur son côté E deux marches, d'autres en présentent trois, très étroites, et presque verticales. La plupart ne dépassait pas 1,50 m de profondeur; seules les trois sépultures situées à l'extérieur de la nef N. mesuraient 2 m de profondeur. Contrairement aux autres, elles ne se trouvaient pas en contact avec le côté E. de l'église mais en étaient séparées par un mur érigé à environ 3 m à l'E. de ce dernier. Dans la petite tombe à tuiles on n'a pas trouvé d'ossements. La sépulture de la nef N. contenait deux squelettes et les cinq autres, trois squelettes disposés parallèlement. La tombe la plus au N. comportait vingt squelettes, rangées parallèlement en séries de trois. Les deux sépultures voisines de celle-ci contenaient plus de dix squelettes. Toutes les tombes avaient une couverture fabriquée en plaques oblongues de poros, provenant du pavement de l'église. Une couche épaisse de mortier sur la surface des deux tombes à l'extrémité N. formait un hémicylindre, tandis que la surface des autres constituait une pyramide.

Durant la seconde campagne de fouilles (1951), on a fouillé cinq tombes dispersées sur toute la surface de l'église. Elles étaient couvertes du pavement de la basilique et présentaient un mode de construction analogue aux précédentes, à l'exception d'une tombe sise dans l'exonarthex, qui s'apparentait à un sarcophage ovale en marbre, aux coins intérieurs et extérieurs ronds. Sa couverture posée au milieu de l'exonarthex portait l'inscription "ΕΤΕΛΗΩΘΗ Η ΜΑ| ΚΑΡΙΑ ΗΡΙΝΗ ΦΙΛΟΦΙ|ΛΟϹ ΚΑΙ ΦΙΛΑΝΔΡΟϹ ΜΗΝ ΜΑΙΩ|.ΚΑ| ϹΤΙΒ" = 612 ou ,ΣΤΙΒ = 504. (Eirini la bienheureuse décédée le 21 du moi de mai). Selon l'auteur, la basilique a été construite vers le milieu du Ve s. Une conduite d'eau voisine a provoqué des dommages à l'église qui fut réduite à une nef. Elle a été détruite par un incendie avant le XIIe s.

Actuellement, on distingue une grande tombe (plus de 2 m x 1 m) a l'extérieur de la nef S. maçonnée de plaques et recouverte d'un enduit. Ses côtés supérieurs se rétrécissent. Elle présente une couverture compacte en moellons, avec entrée à l'E. (0,80 m x 0,40 m environ). Deux autres tombes sont situées dans la nef S., sur son côté E., maçonnées sous le niveau du pavement de la basilique (0,10 m environ). Celle de gauche est en moellons et en plaques de schiste. Les côtés supérieurs se rétrécissent (plus de 2 m x 0,50-0,60 m). Couverture de grandes plaques. Deux autres tombes dans la nef centrale côté O. dont celle de gauche est maçonnée en briques. Une autre (2,50 m x 1,30 m x 0,40 m), est creusée devant la porte du narthex et comporte une entrée (1 m x 1 m).

21. Égine, Vardia[81]. Les fouilles, très partielles, n'ont concerné que la partie E. des nefs centrale et S. Plusieurs tombes ont néanmoins été mises à jour: a) Une tombe souterraine en berceau, en

80. A.E. 1929, 184-185, fig. 16, G. Sotiriou utilisant le rapport de N. Kotzias de 1929. Dix tombes longues sont disposées à l'E. de l'abside et une dans la nef N. (Π.A.E. 1952, 121 s., fig. 2, dess. 2 plan sans les indices de la place des tombes, N. Kotzias). Sur l'inscription cf. R.E.G. 1956, Bull. Epigr., 125, n° 100, L. Robert, et sa date Cl. Foss, Zeitsch f. Papyr. 31 (1978), 243-245, vers 500? Sur le mot «φιλόφιλος» R.A. 1933, II, 141, L. Robert

81. A.Δ. 22 (1967), B1, 161-162, fig. 2-4, P. Lazaridis; A.E. 1929, 194, 221, fig. 49, G. Sotiriou. Des tombes dans des cimetières, autour des églises et un ossuaire. Elles ont livré des lampes et de petites cruches des Ve-VIe s. (G. Welter, Αἴγινα, 3000 π.X.-395 μ.X. (Ἀθῆναι, 1962), 112) (Idem, Ägina, Berlin, 1938).

contact avec le côté N. de l'abside (2,13 m x 1 m x 1,33 m). La descente s'effectuait par une ouverture en forme de puits et se trouvait facilitée par trois marches creusées dans le rocher. Sur son côté E., une ouverture rectangulaire (1,17 m x 0,55 m) présentait une entaille aux quatre angles permettant l'ajustement d'une plaque de fermeture. Le pavement est couvert de plaques calcaires grises. Au-dessus de la tombe, on a construit ultérieurement une chambre. b) Une tombe souterraine en berceau à l'extérieur du coin NE., creusée dans le rocher (2,22 m x 1,28 m x 1,73 m). Elle comportait deux marches sur son côté E. La voûte était effondrée. c) Une tombe à fosse de coupe carrée (2,13 m x 0,75 m) dont la partie supérieure se trouve 0,25 m au-dessous du pavement de la nef S. Elle est couverte de trois plaques poreuses et porte sur ses parois un enduit rouge.

22. Corinthe, colline du temple d'Apollon[82]. L'église est située au NE. du temple mais son narthex, la partie O. de la nef et des bas-côtés recouvrent partiellement la surface de ce dernier (fig. A, 28). À l'E. et à l'O. du mur O. du narthex, on a construit deux ossuaires en berceau (fig. A, 29). La poterie trouvée au niveau de leur pavement fixe leur période initiale d'utilisation au VIe s. Le narthex était pavé en *opus sectile* de marbre. Une partie de celui-ci a été retrouvée *in situ*, posée sur les plaques recouvrant l'une des quatre tombes localisées dans le narthex. Selon le fouilleur, le matériel sculptural ressemble à celui de la basilique A de N. Anchialos datée du VIe s. Les fouilles à l'O. du narthex ont mis à jour quelque soixante tombes datées du VIe au XIIIe s. Beaucoup de ces tombes avaient été utilisées comme ossuaires. On peut estimer à huit cents, le nombre de personnes qui y furent inhumées. On y trouve notamment des sépultures familiales, réunissant des squelettes d'adultes et d'enfants présentant de structures dentales analogues. Quelques tombes des XIIe-XIIIe s. sont orientées N.-S. et, selon le fouilleur, constitueraient des sépultures de non chrétiens ou, du moins de non baptisés. Cette hypothèse ne nous convainc pas. La majorité des tombes étaient dépourvues d'offrandes, mais quelques-unes ont livré des ornements en bronze, argent et or parmi lesquels une boucle d'oreille en argent, en forme de croix, portant le nom "Ἄννα".

Le long du côté S. de l'église, ressemblant par sa proportion, à une nef ajoutée, contemporaine de la basilique, un espace a été utilisé comme chapelle funéraire. Un ossuaire, réutilisé à la période byzantine, est adjacent au mur S. de la chapelle funéraire. La voûte en petites pierres était détruite. L'ouverture de l'ossuaire a été préservée presque au niveau original du pavement. La porte d'entrée vers l'intérieur de l'ossuaire a été conservée avec son linteau en place. À l'intérieur de la chambre funéraire, sur la couche des ossements, un vase byzantin était posé près de la tête du premier défunt. Dans la nef S., d'autres tombes peu profondes avec de rares offrandes. Quelques tombes peuvent être datées du VIIe s. Toutes les tombes du narthex et tous les ossuaires ont été réutilisés au cours de la période byzantine. Les objets trouvés dans les niveaux inférieurs des deux ossuaires suggèrent qu'ils furent utilisés pour la première fois durant le VIIe s. Plusieurs boucles de type "avar" découvertes dans ces mêmes niveaux supérieurs des ossuaires démontrent probablement que les inhumations primitives furent perturbées. Une de ces boucles porte l'abréviation chrétienne K-B-H (Κύριε βοήθει). À signaler aussi une croix byzantine en argent. Les ossuaires sont contemporains de l'église qui date de la fin du VIe ou du début du VIIe s. Elle a été sévèrement détériorée probablement avant la fin du VIIe s. Au XIIe s., une église byzantine a pris sa place.

23. Léchaion[83]. En contact avec l'épaule S. de l'abside du sanctuaire, on a exhumé un groupe de trois tombes maçonnées. Deux étaient couvertes de plaques poreuses de remploi ou de plaques provenant du chancel de la basilique. Au-dessus du couvercle était disposé un pavement de briques et sur la première tombe se trouvait ajoutée une couche "*κιβούρι*" maçonnée et saillante, adaptée à la longueur de la sépulture (x 0,95 m x 0,16 m). Les parois des deux autres tombes sont décorées de rinceaux de vignes, de cratères, de croix et des lettres A et Ω. Sur celles de la troisième figurent seulement des

82. A.R. 1972-73, 10-11; 1974-75, 8, fig. 10 plan; 1975-76, 8 H. W. Catling; H. S. Robinson, Excavations at Corinth: Temple Hill, 1968-1972, Hesperia 45 (1976), 220-222, pl. 48; Α.Δ. 29 (1973-74), B2, 255; Ibid., 30 (1975), B1, 61, Idem. Nous conservons la datation de 1976. Dans (1972-73) on soutient que la basilique était en ruines vers la fin du VIe ou du début du VIIe s. en mettant en liaison la datation de l'église avec celle de N. Anchialos.

83. Π.Α.Ε. 1956, 173-174, pl. 72, b, c, 73, a; 1957, 100, n. 2; 1959, 133-135; 1960, 150, fig. 123; 1965, 149, pl. 196, a-c; 1970, 112, D. Pallas.

croix. La première tombe contenait des ossements dispersés et cinq vases: une hydrie, deux cruches et deux lécythes. Sur le col de la plus grande des cruches se trouve incisée l'inscription " ⳩ ΘΩΜΑ ΠΡ (εσβυτέρου)". La troisième tombe a livré quelques ossements, trois lécythes et des fragments sculptés du monument. Les tombes sont presque contemporaines de la basilique et il semble que seules la première et la troisième ont été utilisées - – la deuxième étant vide. Les inhumations ont dû avoir lieu avant la destruction de la basilique.

Dans la conque de l'abside du sanctuaire, on a trouvé trois tombes des XIe-XIIe s., dans un enclos de moellons. La sépulture la mieux construite présentait un appareil de grandes briques et de moellons. En ce qui concerne les deux autres tombes, l'une était en briques et l'autre en moellons. Dans une pièce édifiée ultérieurement près de l'abside, on a localisé une tombe d'enfant, à tuiles. Elle est sans nul doute plus ancienne que la pièce: de fait, pour sa construction, on a détruit le pavement de la basilique, tandis que pour la construction de la pièce on n'a pas touché au pavement de la conque. Dans la maison XI entre le côté N. de l'*acoubiton* en forme de *sigma* et le mur, une tombe modeste construite en moellons (1,20 m x 0,40 m), orientée O.-E., incluant une sépulture plus petite à tuiles contenant de la terre friable — probablement des ossements de bébé. Selon le fouilleur, si la tombe en elle-même paraît antérieure à la maison, le type de ses tuiles semble contemporain de cette dernière. À l'extérieur des annexes S., une tombe maçonnée ayant été perturbée: près du crâne du squelette, on a trouvé une cruche. Une autre tombe dans une annexe de la cour était en briques et son pavement vers l'O. légèrement surélevé en forme de coussin. Les parois étaient ornées de croix peintes entre les lettres A et Ω, suspendues à des branches. Sur le côté E. du couvercle en plaques, une plaque horizontale posée sur un mortier de 0,08 m d'épaisseur, servant de stèle funéraire. À l'E. de cette tombe, on a repéré la partie inférieure d'une construction en forme de Π, composé de deux murs parallèles mesurant 0,75 m et d'un mur horizontal de 0,53 m. Entre les deux murs, le pavement est un peu surélevé et fait office de marche. Cette construction contemporaine de la tombe semble avoir une liaison avec le culte funéraire. L'entrée dans la tombe se faisait via une porte percée au S. de la construction en Π. Devant la porte du supposé mausolée (v. partie B) est située une petite pièce funéraire (±2,95 m x 2 m) dont l'entrée se trouve au N. et contient une tombe maçonnée. Elle était en partie ouverte et contenait une cruche. Sur son couvercle de plaques de grès était posée autrefois une autre plaque en marbre faisant office de stèle. La face de celle-ci, ornée d'un chrisme, était tournée vers l'intérieur de la tombe. On peut distinguer d'autres tombes le long du mur, vers l'E. Dans le coin du portique devant le narthex, une tombe à fosse. Dans la nef centrale du *photistèrion* du baptistère, une tombe de bébé.

24. Kenchrées[84]. Plus de soixante-dix tombes ont été trouvées sur l'emplacement de la basilique inondée: vingt-cinq dans la nef, quatre dans le narthex, six dans l'exonarthex, et les autres dans l'espace environnant. Quelques-unes appartiennent sans doute à la période du fonctionnement de la basilique, d'autres sont clairement plus tardives à l'instar d'une sépulture creusée dans le banc — qui relève de la dernière phase de construction de l'église — et d'autres qui étaient découvertes au-dessus du niveau du pavement de l'église. Du remblai autour du bassin au NO. de l'exonarthex proviennent beaucoup de monnaies dont quelques-unes datent du début du Ve s. Il est manifeste que le complexe était en fonctionnement au VIe s. Sur les pavements, on a trouvé un dépôt de terre incluant une multitude de tuiles et présentant des signes d'incendie très nets. Dans ces débris se trouvaient de nombreuses tombes. On y a trouvé une boucle en bronze du type "avar". Il y avait aussi beaucoup de tombes au-dessus et au-dessous du niveau du pavement devant l'abside, dans l'enclos supérieur. On a repéré des indices de la présence de deux pavements superposés au-dessus du primitif. Il est possible qu'on ait installé une église sur l'espace devant l'abside et sur l'emplacement de quelques pièces attenantes au baptistère.

84. G. Lambakis, Christianikai Kenchreai, Miscellanea di Archaeologia, Storia e Filologia dedicate a prof. Antonio Salinas (Palermo, 1907), 71-80. Les dernières recherches: R. Scranton - Edv. Ramage, Investigations at Corinthian Kenchreai, Hesperia 36 (1967), 124-186 (158); R. Scranton - J. W. Shaw - L. Ibrahim, Kenchreai. Eastern port of Corinth, I (Leiden, 1978), 67; A. Orlandos a soutenu que les ruines n'appartiennent pas à une basilique paléochrétienne mais à un bâtiment romain complexe (Ἡ βασιλικὴ τῶν Κεγχρεῶν, Π.Α.Α. 10 (1935), 55-57). D. Pallas soutient à son tour que la neuvième-dixième phase de l'Iseion possède un caractère chrétien (Ἡ βασιλικὴ τῶν Κεγχρεῶν, Ε.Ε.Β.Σ. 47 (1987-89), 295-309).

25. Némée[85]. Une basilique fut érigée près du temple de Zeus, sur l'emplacement des "*οἶκοι*". Des dizaines de tombes ont été repérées autour de celle-ci. D'après leur témoignage, le site connut deux périodes majeures d'activité: le VIe s. et les XIIe-XIIIe s. À la suite de la destruction d'un établissement assez étendu, à la fin du VIe s., plus aucune preuve solide d'activité humaine ne subsiste à Némée avant le XIIe s. Il est presque certain que le cimetière doit être daté du Ve ou VIe s. (fig. A, 30). Des blocs du temple antique ont été réutilisés pour la construction de quelques tombes. Trois tombes contemporaines, dont une appartenait à un enfant, situées à proximité les unes des autres, avaient sans doute un caractère familial. Leur mobilier est particulièrement pauvre. L'une d'entre elles contenait une paire de chaussures et cinquante-deux clous de fer à ses pieds. La moitié O. de la section L comprenait trente-cinq tombes à fosse rectangulaires. La plupart étaient couvertes de tuiles; quelques-unes étaient construites et couvertes de plaques de remploi. Plusieurs tombes doivent être contemporaines de la construction de la basilique. Les sépultures utilisant des plaques calcaires s'avèrent antérieures à celles qui emploient des tuiles. Au total, celles-ci ont livré trois paires de boucles d'oreille, une boucle en bronze et une boucle de ceinture en bronze. Parmi les autres tombes paléochrétiennes l'une, orientée N.-S., contenait un grand vase et, sur la couche de la couverture, des lampes du VIe s. Un autre groupe de vingt et une tombes du Ve ou, plus probablement, du VIe s., a fourni quelques bijoux en bronze, deux boucles de ceinture, une perle cruciforme et plusieurs pendentifs cruciformes attestant des types et des matériaux divers. Toutes situées à l'extérieur de l'église, ces sépultures à tuile couvrent un espace plus large que la zone occupée par les tombes médiévales. Souvent, une petite tuile était disposée sous la tête du défunt, en guise de coussin.

Un autre groupe, formé de vingt tombes à tuiles contenant des restes de squelettes, a été repéré. Une tombe, à la construction humble, contenait un squelette inhumé avec tous ses atours. Derrière le crâne se trouvaient deux boucles d'oreille en bronze et sur la poitrine deux épingles en bronze. Deux bagues de bronze plaquées d'argent, portant chacune un monogramme, ceignaient un doigt de la main gauche, posée en travers de la poitrine. Cette main serrait une plaque de calcaire dont la surface gardait la trace d'un dessin légèrement incisé. La main droite, reposant sur la cuisse droite, portait deux bagues en bronze et tenait une monnaie en bronze à la légende indéchiffrable. La tombe contenait aussi deux spatules en bronze, l'une sur la plaque tenue par la main gauche, l'autre sur la poitrine. La richesse de cette inhumation contraste sans conteste avec la pauvreté des sépultures voisines.

Le narthex, la nef et les pièces S. étaient remplis de tombes et de fosses datées des XIIe ou XIIIe s. Une tombe sise dans la nef centrale, aménagée avec soin, contenait une monnaie de Manuel Ier. Vingt-cinq tombes, bâties de minces plaques calcaires et couvertes d'autres plaques plus épaisses, furent localisées à l'E. du côté S. de la basilique. Huit d'entre elles contenaient les os de deux ou de plusieurs personnes enterrées avec des bijoux, des boucles de ceinture et une monnaie de la période post-byzantine.

26. Argos, Aspis[86]. Basilique édifiée sur l'emplacement du sanctuaire d'Apollon. Une tombe byzantine construite au milieu du baptistère de la basilique paléochrétienne prouve que ce dernier n'était plus en fonction à l'époque de la seconde église. Dans l'angle NE. de l'ancienne terrasse d'Athéna, on ■ mis à jour un groupe de tombes byzantines alignées selon un plan déterminé. Huit monnaies de Justinien et quinze frappées sous Justin II et Sophie furent découvertes dans une tombe isolée, au NE. de l'angle NE. de la citerne. L'inhumation dut se faire dans la précipitation, à la suite d'une catastrophe publique. Le défunt fut en effet enterré avec le vêtement et la bourse qu'il portait à l'heure de son décès. La sépulture T, appartenant à la première église, était cachée sous le dallage du narthex de la seconde église du Xe ■. Faite de deux blocs de poros, elle possédait un grand seuil en

85. Hesperia 46 (1977), 3, fig. 3, pl. 1, e, 2, a; 47 (1978), 69; 48 (1979), 85, pl. 28, d, e; 49 (1980), 192, fig. 6, pl. 42, c, 43, a; 50 (1981), 48, pl. 12, b, e, 57, fig. 5, pl. 18, c. Stephen G. Miller: 52 (1983), 83, n. 66, p. 87, 93, pl. 26, e, f; 53 (1984), 176, fig. 1, Stella G. Miller; 57 (1988), 2-3, fig. 1, 3, 4. Stephen G. Miller - Stella G. Miller and others, Nemea, a guide to the site and museum (Berkley, Los Angeles, Oxford, 1990), 93), plus de cent tombes ont été exhumées depuis 1920, au coin NO. du temple, le long de la rivière entre le temple et les bains et au SE. de la basilique.

86. W. Vollgraff, Le sanctuaire d'Apollon pythéen à Argos, Études péloponnésiennes, I, E.F.A. (1956), 85-105, (88, 95, 96, 98, pl. III, IV, XI).

calcaire. La tombe f relève de l'église paléochrétienne. La basilique du Xe s. n'eut pas de cimetière. Selon le fouilleur, la sépulture située au N. de l'église pourrait correspondre à la tombe isolée de l'évêque Pierre (Xe s.).

27. Argos, rue Danaou (parodos), terrain Lymberi[87]. Cet espace fut utilisé comme cimetière à l'époque paléochrétienne. Trois tombes maçonnées et cinq à tuiles ont été dégagées. Une des tombes maçonnées était couverte d'éléments architecturaux de remploi. Ces tombes ont connu plusieurs inhumations successives. Les défunts étaient disposés tête à l'O. Trois tombes à tuiles voisines et une quatrième, située un peu plus loin, contenaient des squelettes de bébés. Des indices chronologiques permettent de dater du Ve ou du VIe s. certaines sépultures. Les tombes à tuiles semblent postérieures (byzantines). À proximité de celles-ci, on a trouvé une fosse remplie de lampes de type nord-africain, complètes ou brisées, datant des IVe, Ve et surtout du VIe s. Des croix décoraient nombre d'entre elles. La principale trouvaille faite sur le site fut le dégagement d'une partie d'une grande abside à peu près demi-circulaire. La largeur du mur formé de pierres, briques et mortier atteignait 1,10 m de large; son pavement était sans doute couvert de plaques. Des tombes furent creusées à l'intérieur et à l'extérieur de l'abside. Selon le fouilleur, le bâtiment s'apparente à une basilique probablement contemporaine ou de peu postérieure aux tombes maçonnées (VIe s.?). Dans une autre partie du terrain, on a mis à jour des restes de murs, du VIe s. dans leur zone inférieure et d'époque byzantine dans leur zone supérieure.

28. Arcadie, Tégée, basilique de l'évêque Thyrsos[88]. Une tombe rectangulaire, orientée N.-S., fut repérée à l'angle NO. de la pièce S. du narthex. Elle contenait un vase rond en verre au col long et étroit. À cet emplacement se trouvait un cimetière byzantin qui, d'après une inscription, était en usage au IXe s.

29. Lycosoura, Hay. Athanasios[89]. Église située à proximité du temple antique. Deux tombes se trouvent à l'intérieur de l'église. La première, dans le côté N., pavée de briques ayant 0,29 m de long, contenait deux défunts orientés vers l'E. Les longs côtés étaient constitués de briques ou de plaques. La deuxième, dans le côté S., est bâtie de plaques calcaires et de briques insérées entre celles-ci. Elle aussi renfermait deux défunts. Une troisième tombe, sise devant le seuil de l'église, a livré trois crânes. Dans le côté N., établie dans une conque, une sépulture, dont les flancs étaient formés de plaques carrées et la couverture en marbre, comprenait deux squelettes. Les inhumations situées vers l'O. prirent place dans le portique ancien après la destruction de ce dernier. Orientées vers l'E., elles étaient dépourvues de mobilier. Le mode de construction des tombes plaide en faveur des Ve-VIe s. La basilique est contemporaine des tombes.

30. Koniditsa[90]. Église à nef unique (14,50 m x 5,10 m ext.), divisée en deux parties inégales. On n'a pas trouvé son pavement. Une marche marquait le passage de l'église principale au sanctuaire. À l'intérieur et à l'extérieur, on a trouvé huit tombes à ciste dont six en bon état. Leurs côtés étaient maçonnés, leur couverture assurée par des plaques calcaires, en schiste ou en moellons. Deux tombes avaient une orientation S.-N., une autre E.-O., une autre encore O.-E. Dans les autres cas, on ne peut se prononcer. Dans plus d'une tombe, on a trouvé des ossements appartenant à deux squelettes. Se fondant sur le type architectural de l'église et le mode de construction des tombes contemporaines, le fouilleur conclut que le bâtiment peut être daté de l'époque paléochrétienne.

b) Sparte. Rue Kléomvrotou. Dans un bâtiment qui peut probablement être identifié à une église, une sépulture a détruit la mosaïque originelle. La surface de la couverture était composée par une mosaïque (2,74 m x 0,98 m) figurant une croix non-isocèle et une inscription faisant référence à un évêque Stéphanos: "✝ΚΥΜΗΤΗΡΙΟΝ ΤΟΥ| ΤΗΝ ΟCΙΑΝ ΜΝΗ| ΕΠΙCΚS CΤΕΦΑΝΟΥ...✝" (mois, indiction). Sous la mosaïque se trouvait une plaque en marbre (2,20 m x 0,87 m). Orientée NO.-SE., la tombe (2,20 m x 0,58 m x 1,18 m) à ciste, faite de moellons, de mortier et de briques

87. Α.Δ. 29 (1973-74), B2, 219-220, Char. Kritzas.

88. A.B.M.E. 12 (1973), 15, p. 14, fig. 8 plan. A. Orlandos. A.J.A. 5 (1889), 492, V. Bérard.

89. Π.A.E. 1896, 100, 119-120, pl. 1 ins. Vasil. Léonardos; A.E. 1953-54, II, 313, I. Travlos.

90. Α.Δ. 28 (1973), B1, 238-240, dess. 2, pl. 194, c, d, Rod. Etzéoglou. b) Α.Δ. 46 (1991), B1, 121, Aim. Bakourou; cf. Α.Δ. 44-46 (1989-91), A', Μελέτες, 335-360, Idem.

portait un enduit sur ses parois intérieures. Le pavement, constitué de grandes plaques en terre, présentait des raillures doubles en X. La tombe a été trouvée vide. Elle date du règne de Justinien.

31. Magne, Tigani[91]. Plus de soixante-dix tombes ont été découvertes à l'emplacement de la basilique et de ses annexes (fig. A. 31). Elles sont toutes à ciste avec des coins arrondis (± 1,50-2,30 m x ± 0,60-0,90 m x ± 0,45-0,70 m). Leurs côtés sont faits de petites pierres, de briques et de mortier hydraulique. Le fond est constitué soit par le rocher, soit par de petites plaques en schiste couvertes d'une couche de mortier (chaux) épaisse de ± 0,10 m et de briques. Hormis quelques-unes orientées N.-S. en raison du manque d'espace ou de la présence du rocher, la plupart des sépultures sont orientées E.-O. Une majorité de tombes comportait les ossements de plus d'un défunt. Seul le niveau inférieur de la tombe 25 a révélé un squelette unique décomposé, le crâne brisé. La présence de boucles d'oreille en or a permis de déterminer le sexe féminin du défunt. Une fois la morte enterrée, on couvrit son corps d'une plaque en schiste et on réutilisa la tombe pour une inhumation ultérieure. La forme en croissant de la tombe 36, orientée O.-SE., fut imposée par le rocher contigu. La tombe 45 présente sur son côté O. une croix inscrite gravée (0,20 m x 0,16 m). Elle recelait des ossements bien conservés. Les sépultures 52-53, intactes jusqu'à leur milieu, contenaient les ossements pourris de plusieurs défunts. Leur fond s'était transformé en boue. L'aménagement des tombes dans la nef S. est plus irrégulière que dans la nef centrale. Tous les os avaient été réduits en poussière. On a cependant pu déterminer que les crânes étaient placés du côté O. (au N. dans les tombes qui avaient une orientation N.-S.). La tombe 12 avait 6 à 7 crânes dans son côté O. La tombe 29a, à l'angle NO. de la nef centrale, présente deux niveaux. L'inhumation supérieure est faite en pierres de poros. Sur son côté O. une conque carrée (0,31 m x 0,37 m x 0,35 m) contenait le crâne et de petits os, recouverts de morceaux de charbon. La tombe 6 de l'annexe N. se situe au-dessous de la tombe 4, orientée NE.-SO. Sa couverture était assurée par des plaques en schiste. Outre les ossements, on a exhumé un vase en verre et de nombreuses parures féminines. Cette sépulture, ainsi que la tombe 2, qui contenait trois flacons en verre, s'avèrent sans nul doute antérieures à la basilique et à son annexe. À 0,10 m du fond de la tombe 54, dans le narthex (2,20 m x 0,87 m x 0,80 m), on a dégagé des plaques en schiste le long du côté S. et, sous elles, des ossements réduits à l'état de poussière, deux paires de boucles d'oreille en argent et quatre anneaux en bronze. Au-dessus des plaques se trouvaient des os décomposés et sept crânes. Sur le pavement mésobyzantin et le long du côté N. une tombe portait un arcosolium (2,14 m x 0,56 m x 0,42 m), son plafond étant constitué de plaques de schiste. Celle-ci a livré trois crânes, deux trouvés sur son côté E. et le dernier sur son côté O., ainsi que des ossements disposés pêle-mêle mais en bon état de conservation par rapport à ceux des inhumations antérieures. Les murs exhumés démontrent que les tombes étaient entourées d'un enclos. Les tombes de l'annexe N. (13) sont antérieures à la construction de l'annexe et contemporaines de celles de la basilique. Dans la plupart de celles-ci, de petits vases en verre disposés aux côtés du crâne ont été retrouvés. Dans d'autres, on a mis à jour de petits fragments de tuf d'origine volcanique (?) et nombre de fragments de charbon dispersés sur les ossements. Au milieu de la tombe 20, on a remarqué des ossements carbonisés (encens?).

Dans la majorité des tombes, on a découvert des fragments de vases aux couleurs variées, des paires de boucles d'oreille en bronze et en argent, deux clefs en bronze (tombes 9 et 53), deux dés à coudre (tombes 29 et 11), des bagues en bronze (69), en argent (7), en fer (18), des boucles en bronze (22), des croix (7), l'une avec amulette, deux croix en stéatite, des boutons en os et en or discoïdes (11) ou cylindrique, un petit broc en verre, d'innombrables perles de colliers, au moins huit flacons de parfum, cinq coupes et des morceaux d'autres ustensiles, deux anneaux brisés et sept autres complets, en bronze et en fer (2), trois vases en terre cuite, des fibules, des bracelets, des pierres semi-précieuses et six monnaies vénitiennes du XIVe s. Toutes les tombes datent de la même époque, comme le prouvent la similitude des ornements qu'elles renferment. Les petits vases en verre présentaient un col étroit, une panse sphérique de couleur verte, bleue claire ou brune. Treize d'entre eux étaient complets.

91. N. Drandakis, Π.Α.Ε. 1977, 203; Idem - N. Guiolès, 1980, 248-250; Idem, et Chara Konstantinidi, 1979, 215; 1981, 241-253; N. Drandakis - N. Guiolès, 1983, 264-270; Idem, 1984, 248-255; N. Guiolès, Γυάλινα άγγεία άπό τό Τηγάνι τῆς Μάνης. 3e Symp. X.A.E. (1983), 17-18; Exposition à l'occasion du centenaire de X.A.E., 1984-85, musée byzantin d'Athènes.

Le cimetière fut certainement antérieur à la basilique du VIIe s. Le bâtiment à l'intérieur duquel se trouvaient les tombes (une basilique?) fut détruit vers le milieu du VIe s. probablement sous l'effet des séismes de 550-551. Des vases semblables ont été trouvés à Corinthe (Asklèpieion, Lerna, Gymnase) dans des contextes des IVe-VIe s. Le fouilleur suppose qu'ils proviennent d'une garnison de la forteresse originaire de Corinthe. Le mobilier date du Ve s. et de la première moitié du VIe s. Il présente des analogies avec le mobilier funéraire de la fin du VIe et du début du VIIe s. de Sicile et de Corfou (Aphiona).

32. Méthonè (Hay. Sophia)[92]. À 1 km du cimetière rocheux de Hay. Onouphrios. Au pied du mont Hay. Nikolaos, fut localisé un groupe de tombes appartenant au cimetière pré-chrétien et paléochrétien de l'ancienne ville. Dans la chapelle, furent exhumées deux tombes contenant des ossements et portant une rainure prévue pour l'encastrement des plaques de couverture, comme celles observées dans le cimetière de Hay. Onouphrios. Deux autres sépultures ont été retrouvées ouvertes et probablement pillées.

33. Patras, rue Kanakari 124-126[93]. Une tombe maçonnée fut découverte entre deux murs de la nef N. Couverte de trois plaques en marbre, elle comporte des flancs eux aussi constitués de plaques en marbre blanc (2,37 m x 0,67 m x 0,64 m). Sur le côté étroit O., un coussin maçonné et des ossements perturbés. Pas de mobilier. Au-dessus de la tombe, le pavement était couvert d'un mortier hydraulique épais de 0,55 m sur lequel subsistent des traces de dessin et quelques fragments d'incrustation. Au centre, un espace carré à l'intérieur duquel une croix est formée, de manière vraisemblablement non intentionnelle, à l'aide de petites plaques de marbre oblongues. Du centre rayonnaient vers les extrémités des plaques semblables. Cette disposition a été identifiée au soubassement d'une mosaïque. Les murs isolant cet espace portaient un revêtement en marbre.

34. Érétrie, lieu-dit Ambélonas, Hay. Paraskévi[94]. Ruines d'une basilique paléochrétienne et tombes contemporaines.

35. Hypati, Loutra, Varka[95]. Tombes à fosse maçonnées, à tuiles, chambres funéraires avec arcosolia, occupent l'emplacement des trois nefs et les abords extérieurs de la nef S.

36. Vonitsa, Drymos, Paliokklisi[96]. Dans la partie E. de la nef S., une tombe (1,76 m x 0,61-0,65 m x 0,68 m) en briques (0,63 m de côté), à la couverture formée de plaques calcaires. Elle contenait un défunt. Trois autres sépultures ont été repérées à l'extérieur de l'abside dont une en briques et en pierres de remploi. Celle-ci recelait deux crânes et une boucle des VIe-VIIIe s. ornée d'une représentation de lion, provenant probablement d'une inhumation postérieure. Au N. de l'abside, une autre tombe (2 m x 0,67 m x 0,77 m) en briques, à la couverture de plaques calcaires, contenait un défunt. Une troisième tombe (2 m x 0,47 m x 0,83 m), en briques, portait un enduit sur ses parois. À proximité de cette dernière fut découverte une plaque attestant une inscription funéraire du Ve s.: "+ Ἐνθάδε κεῖτε | ἡ δούλη τοῦ ΚΥ| Θεοπρέπια | ἀειπάρθενος καὶ | διακ(όνισσα) τοῦ ΧΡΥ ἀσ| κητικόν, θεόζη | λον, πάνσεμνόν | τε ἐν Κυρίῳ Θεῷ| διανύσασα βίον" (ΚΥ et ΧΡΥ avec tiret superposé). Autour des tombes, trente fragments de stèles funéraires ont été mis à jour. Signalons encore sur la route Amphilochia-Vonitsa, près d'un bâtiment chrétien, une tombe en berceau (3,35 m x 2,10 m ext.).

37. Île de Kastos[97]. Au centre de l'hypogée de l'église moderne de Hay. Ioannis se trouve la

92. Π.Α.Ε. 1969, 85, pl. 103, b. D. Pallas.

93. Α.Δ. 33 (1978), B1, 95, pl. 32, d, I. Papapostolou. Ibid., 26 (1971), B1, 174, dess. 19, Iphig. Découlacou: Kanakari 128, mention d'un bâtiment à trois nefs avec des mosaïques sans références de tombes: Ibid., 29 (1973-74), B2, 397, Pinel. Agallopoulou: Kanakari 139, même bâtiment sans références de tombes.

94. Ἀνθρωπολογικὰ καὶ Ἀρχαιολογικὰ Χρονικά 1 (1986), 159-160, M. Oiconomacou.

95. Α.Δ. 25 (1970), B1, 266; 23 (1968), B1, 252; 26 (1971), B1, 286, pl. 253, a, P Lazaridis. — Hypati, (Gymnase). Une tombe byzantine, Ibid., 16 (1960), B, 165, Idem. (en relation avec une église?).

96. Α.Α.Α. 4 (1971), 186-193, Euth. Mastrokostas. Sur l'inscription: Bull. Épigr. 1972, 197, n° 240. J. Barnea, L'épigraphie chrétienne de l'Illyricum oriental, Xe C.I.A.C., Thessalonique 1980, I, 447-495 (474); il corrige en Θεοπρέπεια et ἀειπαρθένος. «Ci gît la servante du Seigneur Théoprépia, toujours vierge et diaconesse du Christ, qui a accompli sa vie dans l'ascèse, dans le zèle pour Dieu et en toute dignité dans le Seigneur Dieu» (selon une première lecture par D. Feissel). Sur la région: Ath. Paliouras, Βυζαντινή Αἰτωλοακαρνανία (Ἀθήνα, 1985), (sur les basiliques paléochrétiennes p. 47-59).

97. Α.Δ. 34 (1979), 269, Él. Andréou, p. 274, (en détail), pl. 114, d. Evy. Chalkia - Dim. Konstantios; Dim.

tombe A, en berceau (hauteur actuelle: 2,50 m x 2,40 m x 1,40 m). On y descend par un "*dromos*" en berceau (2,50 m x 0,60 m) auquel conduit un escalier situé dans le côté S. de l'église. La sépulture est construite en moellons. Sa voûte est en briques. Elle fut utilisée comme ossuaire. La tombe B, orientée E.-O., se trouve à 10 m au S. de l'église (8,90 m x 2,50 m x 1,60 m). Au centre de celle-ci, une colonne transperce la voûte de briques. On y descend aujourd'hui par un trou dans la toiture. L'entrée primitive, à l'O., avait l'aspect d'une baie arquée en briques, large de 0,75 m, barrée par une plaque de marbre. L'entrée et les éventuelles marches étaient recouvertes d'amas de terre. La colonne pose un problème d'interprétation. La présence de ces deux pièces funéraires manifeste probablement que l'église actuelle est construite à l'emplacement d'un sanctuaire antérieur. La maçonnerie des tombes est typiquement paléochrétienne. Le bâtiment précédent était sans doute romain ou paléochrétien.

38. Dodone, basilique triconque[98]. Une tombe fut repérée dans la nef S., deux autres dans les absides S. et N. (1930). Sur le plan, on observe également deux tombes dans les *pastophoria* du transept de l'église antérieure à celle du triconque.

39. Néa Anchialos, basilique A de Saint-Démétrius[99]. Un cimetière de vingt-deux tombes a été dégagé à l'extérieur du côté E. du portique situé à l'E. de l'abside de la basilique. Il comportait des tombes à deux niveaux, des sépultures familiales et d'autres tombes isolées couvertes de plaques. Les sépultures familiales, datées de la première phase de fonctionnement du cimetière, avant la destruction de la ville, furent construites dans le pavement (fig. A, 32). Les tombes isolées, établies au plus tard au VIIIe s. au-dessus du remblai, haut de 2 m, étaient parfois couvertes d'éléments architecturaux de remploi. La découverte d'une stèle portant une cuvette ronde témoigne de la célébration de repas funèbres. On a également mis à jour quelques lampes paléochrétiennes et une inscription funéraire, sans doute du VIe s.: "Μνημόριον Γερμανοῦ διδασκάλου καὶ Ἀλεξανδρίας". Signalons enfin deux autres tombes: dans la cuve du baptistère, une tombe contenant le squelette d'un homme assez robuste (un barbare, selon le fouilleur) et à l'O. de l'atrium la sépulture d'un enfant.

40. Démétrias, basilique A[100]. Des tombes ont été découvertes à l'extérieur de la nef S.

41. Larissa, basilique du Kastro[101]. À l'extrémité E. de la nef N., une tombe en berceau avec des représentations de la croix a été mise à jour (cf. fig. D. 40). Dans la nef centrale, près du mur S., une autre tombe de facture plus médiocre. D'autres tombes à fosse ont été repérées dans la basilique, à proximité de ces deux sépultures. Toutes furent creusées sous le pavement de l'église. Le fouilleur déduit de ce constat que l'église fut édifiée après l'aménagement des tombes. La tombe de la nef centrale, sur son côté O., présente une petite conque. Elle n'a pas livré de mobilier. Selon le fouilleur, la basilique fut érigée au VIe ou au VIIe s. sur la tombe de saint Achille. Les autres tombes pourraient

---

Konstantios, Ἠπειρωτικὰ Χρονικά, 1984, 117-145 (123-126), dess. 3, pl. 26, a, b, 27, a; Idem, 1er Symp. X.A.E. (1981), 40-41; S. Benton, The Ionian islands, B.S.A. 32 (1931-32), 234, n. 5.

98. Π.Α.Ε. 1930, 57, 60; 1957, 77, fig. 1, D. Évanguélidis; Ἔργον 1957, 43, fig. 44.

99. Π.Α.Ε. 1928, 53; A.E. 1929, 9, fig. 7; Π.Α.Ε. 1955, 135-137, fig. 3; 1956, 111, G. Sotiriou; 1972, 35-37, fig. 7, pl. ins. A, pl. 17, P. Lazaridis. Le dernier fouilleur ne nous a pas permis de voir l'emplacement du cimetière pendant notre visite de 1984. Basilique B. À l'extérieur de la tour N. une tombe de bébé (un vase —*stamnos*— contenant les ossements d'un bébé) (Π.Α.Ε. 1928, 53, G. Sotiriou).

100. A.E. 1929, 181, G. Sotiriou. La tombe de la nef S. est-elle celle de Damokratia? (B.C.H. 95 (1971), 941). Démétrias-Pagasai: Au rivage N. l'église de Hay. Varvara. Des tombes byzantines contenant des ossements sont creusées sous l'église et aux environs, quelques-unes sur la surface et plus bas d'autres des époques préhistorique et historique (Π.Α.Ε. 1912, 173, Ap. Arvanitopoulos). Cf. note 468c.

101. Laz. Dériziotis, Παλαιοχριστιανικὰ μνημεῖα τῆς Λάρισας, 1er congrès sur Larissa (Larissa, 1985), 199-210. À ajouter encore une inscription «ΚΑΙ ΤΟΥΤΟ ΤΟ ΕΡΓΟΝ ΑΧΙΛΛΕΙΟΥ ΑΡΧΙΕΠΙΣΚΟΠΟΥ» (et cette œuvre — est — de l'archevêque Achilleios) et des briques avec l'inscription «ΑΧΙΛΛΕΙΟΥ». Un cimetière paléochrétien est installé à l'E. du Kastro (Idem, A.Δ. 33 (1978), B1, 173). Au N. du Kastro les ruines d'une basilique paléochrétienne et des tombes (Ibid., 38 (1983), B1, 214, Souz. Choulia). En 1988 deux fouilles ont livré des vestiges architecturaux des IVe-VIe s. appartenant sans doute à une basilique et un groupe de cinq tombes paléochrétiennes, trois maçonnées et deux à tuiles (24 Ὧρες, 22-10-88, Ἀπογευματινή, 26-11-88; B.C.H 113 (1989), 638, G. Touchais). Une autre basilique est située au centre de la ville (rues Kyprou-Vasil. Konstantinou). Elle a livré des restes de mosaïque et de dallage ainsi que deux tombes et des fragments d'architecture paléochrétienne (presse du 22-4-82) (B.C.H. 107 (1983), 785, G. Touchais).

par conséquent être considérées comme des inhumations *ad sanctos*. Les rapports de la basilique avec les remparts demeurent obscurs.

42. Zarkos[102]. Un sarcophage en terre (1,92 m x 0,68 m) a été exhumé au milieu de la nef centrale.

43. Trikala[103]. Trois tombes ont été localisées près de la basilique *extra muros* sise entre l'acropole et la colline du prophète Élie, au NE. de la mosaïque du narthex. Outre des squelettes, l'une d'elles a livré une fibule, disposée à la hauteur des reins. Si elles sont postérieures à la basilique, elles doivent cependant dater aussi de l'époque paléochrétienne. Selon le fouilleur, la basilique était cimétériale.

44. Élasson, Varosi[104]. Des tombes à tuiles ont été localisées le long du mur E. du narthex, sous le soubassement de la mosaïque. Près du mur S., on trouve aussi deux tombes en berceau ayant un côté commun. Les parois, en moellons, portent un enduit et les voûtes sont en briques. Un escalier et un puits de descente, fermés par de grandes pierres, donnaient accès aux tombes sises près du mur E. L'une d'entre elles (1,90 m x 0,85 m) avait un sol formé par une couche de briques pillées recouverte d'un fin enduit. La seconde tombe (2,10 m x 1 m) était pavée de briques.

45. Thessalonique, monastère de Latomou (Hosios David)[105]. Six tombes en berceau ont été établies dans l'espace central de l'église (fig. A, 33). On a repéré sur une petite pierre le monogramme d'ΕΥΔΩΡΟΣ. Les tombes sont construites en briques. Sur leur coté E., la voûte présente une ouverture carrée, barrée par une plaque de marbre comportant deux anneaux pour la levée. Un escalier était aussi aménagé sur le côté E. de chaque tombe. Dans le diaconicon, on a également dégagé une tombe rectangulaire couverte de plaques de marbre. Quelques traces de décoration picturale subsistent. On distingue notamment le nom "ΠΑΥΛΟΥ". Dans la tombe Δ, on a trouvé les restes d'une ceinture en fer portée par les moines. Les tombes, de périodes diverses, sont postérieures à l'église. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible d'avancer une datation plus précise.

46. Ibid. Trigonion[106]. Près du mur intérieur des remparts, on a exhumé un groupe de douze tombes en berceau, en rapport avec une chapelle aménagée dans une tour carrée. L'abside et le mur N. de la chapelle conservent les restes de deux couches superposées de peinture dont la première remonte à l'époque paléochrétienne.

47. Ibid. Basilique de Toumba[107]. De nombreuses tombes ont été retrouvées dans l'espace à l'E. de l'église, entouré d'une construction rectangulaire, qui communique avec la nef N. (fig. A, 34). D'autres tombes se situent dans les annexes au NO. et SO. de l'édifice. La basilique est antérieure à la fin du VIe s.

48. Ibid. Panorama[108]. Une basilique à deux nefs se trouve à proximité de la ville. Deux tombes en berceau sont adossées à l'extrémité occidentale du mur O. du narthex (mal défini sur le plan). Au cours de l'érection de l'église, on a détruit un bâtiment funéraire antérieur dont subsistent quelques vestiges à droite de l'abside de la nef N.

49. Ibid. Pylaia (rue Prophiti Élia, 36)[109]. Dans le péribole extérieur de ce que le fouilleur tient pour une basilique paléochrétienne du Ve s., une tombe en berceau, couverte à l'origine de peintures sur l'ensemble de ses parois, a été mise à jour.

50. Veroia, terrain Porphyri[110]. Seule la partie N. du terrain a été fouillée. Un grand nombre de

---

102. A.Δ. 28 (1973), B2, 378, N. Nikonanos.

103. Π.Α.Ε. 1958, 71, D. Théocharis.

104. A.Δ. 27 (1972), B2, 421, N. Nikonanos.

105. A. Xyngopoulos, Τὸ καθολικὸν τῆς μονῆς τοῦ Λατόμου ἐν Θεσσαλονίκῃ καὶ τὸ ἐν αὐτῷ ψηφιδωτόν, A.Δ. 12 (1929), 142-180 (151), fig. 1-3, 9.

106. A.Δ. 28 (1973), B2, 478, dess. 1, pl. 439, a, b, 440, a, Euth. Tsigaridas.

107. A.E. 1929, 177-178, fig. 9, G. Sotiriou.

108. A.Δ. 28 (1973), B2, 498-500, fig. 12, Euth. Tsigaridas.

109. A.Δ. 38 (1983), B2, 288-289, p. 295, dess. 9 plan et coupes, pl. 119, b, pl. 119, c peinture, S. Kissas.

110. A.Δ. 29 (1973-74), B3, 757-758, dess. 14, pl. 550, a, P. Lazaridis. Laz. Dériziotis décrit un bâtiment paléochrétien avec des mosaïques probablement une basilique à Veroia (rue Karatassou, en face du VIe École communale terrain Porphyri) «Παλαιοχριστιανικὸν κτίσμα ἐν τῇ πόλει τῆς Βεροίας», A.A.A. 7 (1974), 174-183. Th. Pazaras (Δύο τοιχογραφημένοι παλαιοχριστιανικοὶ τάφοι ἀπὸ τὴ Βέροια, Μακεδονικὰ 24 (1984), 234-244) identifie le bâtiment à une basilique cimétériale. C'est enfin dans (St. Drougou - I. Touratsoglou, Οἱ ἑλληνιστικοὶ λαξευτοὶ τάφοι τῆς Βεροίας.

tombes ont été localisées au S. de celle-ci. La basilique devait être construite sur un bâtiment chrétien antérieur comme en témoigne la présence d'une mosaïque. Sous la nef N., deux pièces en berceau occupent toute la longueur de la nef. La première (3,60 m x 2,25 m x 2,10 m) a un axe perpendiculaire à celui de la basilique. La seconde (5,05 m x 2,90 m x 2,05 m) s'avère parallèle à ce dernier. Les deux pièces communiquent entre elles par une baie (0,75 m x 1,05 m). La voûte du vestibule, édifiée sur les murs latéraux, n'est pas contemporaine de ceux-ci. Des briques ont servi à la construction des murs (0,36 m x 0,27 m x 0,03 m) et, dans certains cas, de la voûte (0,44 m x 0,32 m x 0,03 m). De petites conques ont été aménagées dans les murs du vestibule, trois sur le côté N. (l. 0,60 m x h. 1 m x pr. 0,50 m.), trois à l'O. — dont deux dans la partie inférieure —, deux au S. et une à l'E., détruite. Cette dernière donnait accès a■ vestibule. Le pavement de ce dernier est totalement détruit. La naissance de la voûte de la seconde pièce, en briques (semblables à celles de l'autre pièce) couvertes d'un enduit en mortier, commence dès le pavement, constitué pour sa part de plaques. Le fouilleur a conclu que les pièces avaient une vocation funéraire et ne furent pas ignorées par les constructeurs de la basilique postérieure. Son orientation au N. avait sans doute pour objectif d'éviter la destruction de ces deux pièces. D'après le fouilleur, cet endroit correspondait peut-être au lieu d'inhumation des chrétiens éminents de la ville.

51. Ibid. Église de Panagouda (Hypapanti)[111]. Une tombe maçonnée à ciste, renfermant de nombreux ossements, fut dégagée sous le pavement du centre du narthex. Celle-ci date probablement de l'époque paléochrétienne.

52. Kozani, Polymylos[112]. Trois mosaïques ornaient le pavement du côté E. de l'église. Sous celle du centre, une tombe maçonnée (1,91 m x 0,62 m x 0,77 m), à ciste, couverte de trois plaques. La sépulture contenait un squelette posé sur un pavement fait de sable et de cailloux. La tête du défunt était placée à l'O. Au-dessus des plaques, une mosaïque portait l'inscription votive: "ὑπὲρ εὐχῆς| Ἀριστωνος Νικό| λα κὲ τοῦ οἴκου". Il s'agit probablement d'une basilique paleochrétienne. Huit tombes furent localisées aux alentours du bâtiment.

53. Kozani, Hay. Paraskévi[113]. À l'extérieur de la basilique se trouvent deux tombes à ciste, rectangulaires, orientées O.-E. Elles ont été au préalable pillées. La tombe 1, à 3 m au SE. du sanctuaire, portait un revêtement intérieur de plaques en marbre. Elle contenait plusieurs inhumations et quelques tessons non peints. La tombe 2, à 8 et 10 m des angles SO. et SE. de la nef S. était bâtie de briques et portait un revêtement intérieur de plaques en marbre. Elle contenait un squelette et, dans une couche supérieure, quelques tessons non peints, un poids de tisserand et un peson de fuseau. Le pavement des tombes est en mortier rouge. Bien qu'on ne puisse leur attribuer une datation précise, il apparaît que ces tombes sont paléochrétiennes.

54. Argos Orestikon[114]. (Ancienne ville de Dioklétianoupolis). Il convient de distinguer trois basiliques.

a) Basilique A *intra muros*. L'emplacement de celle-ci servit de cimetière à une époque ultérieure. Plus de cinquante inhumations, simples fosses creusées dans la terre ou le pavement de la basilique, ont été fouillées. Elles étaient particulièrement nombreuses dans le côté O. de la nef centrale. Elles n'ont pas livré de mobilier.

b) Basilique B *extra muros*. L'emplacement fut utilisé comme cimetière après l'abandon de l'église. On y a dégagé neuf inhumations, simples fosses de pierres et de briques, dont quatre étaient celles d'enfants. La plupart des sépultures ont livré de simples boucles d'oreille en bronze, qui datent du XIIe ■. au plus tard.

c) Basilique C *extra muros*. Sept tombes y ont été localisées. Il s'agit de tombes en berceau avec

---

Athènes, 1980, 14) où on apprend qu'il y avait des tombes dans cette basilique, mais sans autres informations. Il s'agit évidemment du même bâtiment.

111. A.Δ. 34 (1979), B2, 313, dess. 1, Th. Pazaras.

112. A.Δ. 32 (1977), B2, 228, P. Pantos.

113. A.Δ. 41 (1986), B, 164, A. Lazaridou.

114. A.Δ. 32 (1977), B2, 216, M. Siganidou, 234, E. Kourkoutidou - Chr. Tsioumi - Th. Pazaras. Ath. Papazotos, Ἀνασκαφὴ Διοκλητιανουπόλεως. Οἱ πρῶτες ἐκτιμήσεις (A.Δ. 43 (1988), A, 195-218). V. aussi partie B.

vestibule orientées N.-S., de tombes en berceau orientées O.-E. avec marches de descente sur le côté O. et pierre verticale en guise de fermeture, de tombes en berceau orientées E.-O. avec entrée à l'E. et pierre verticale comme fermeture et enfin de tombes à ciste couvertes de plaques horizontales et orientées selon le schéma chrétien. Le fouilleur pense que les tombes avec orientation N.-S., à l'instar d'autres sépultures creusées dans le rocher au SO. de l'enceinte, ne sont pas chrétiennes.

55. Nome de Kilkis, Kilkis, quartier Kolchis[115]. (Colline Zoodochos Pigi). Ce lieu correspond à un poste romain, nommé G(C)allicum, établi sur la route reliant Thessalonique ■ Hérakleia Lyncestes et ■ Stoves. Une basilique y fut édifiée à l'époque paléochrétienne. À l'O. et au N. de celle-ci se trouve un cimetière romain et paléochrétien. On y repère à la fois de simples tombes à ciste creusées dans la terre ou le rocher et des tombes en berceau. À la naissance de la voûte, on distingue une rainure (*patoura*). La voûte est faite d'un assortiment de briques et de plaques en schiste. Des croix de couleur rouge ont été peintes sur les côtés d'une sépulture chrétienne. La branche verticale de celles-ci présente une base conique. Les lettres apocalyptiques (A et Ω) figurent sous leurs branches horizontales (fig. D, 43). Elles paraissent dater des IVe-Ve s. Les tombes en berceau, orientées E.-O., attestent deux types.

Type a) La tombe A comporte un petit couloir et un lit funéraire constitué de quatre grosses plaques en céramique percées de trous et supporté par quatre ou six pieds. Elle date du IVe s. et a un caractère chrétien.

Type b) Les tombes B et C ont, sur leur côté E., une entrée de marches en pierres calcaires. Elles ont livré cinq monnaies en bronze de Justinien et un vase sans décoration. Les trouvailles des tombes décorées de fresques et divers autres objets datent du VIe au XIVe s.

Sur la surface d'une tombe, on a remarqué l'existence d'un édicule avec pavement qui, selon le fouilleur, est lié au culte des morts. Une autre tombe, la seule intacte, a livré un candélabre en verre daté du IVe s., suspendu autrefois au-dessus de la tête du défunt par un clou. Une autre sépulture a livré cinq monnaies de Justinien. La tombe portant la peinture avait aussi une croix peinte dans une couronne schématisée sur son côté O. Le fouilleur estime que la représentation témoigne d'un art provincial et grossier et date cette fois du VIe s. Le cimetière aurait été utilisé jusqu'au VIIe s.

Il existe également une église à une nef du Ve s., transformée en basilique à trois nefs au VIe s. À l'angle NO. de l'église principale, on a dégagé une tombe en berceau (3,40 m x 1,70 m). Elle possède un petit couloir et son entrée se trouve sur son côté E. La voûte est constituée de briques et de plaques locales. Une seconde tombe en berceau (orientée N.-S.) a été localisée sur le côté N. du narthex. Les voûtes des deux tombes étaient effondrées. Au cours d'une troisième phase d'occupation du site, une chapelle fut construite sur l'emplacement de la basilique. La tombe (θ) dans le stylobate S. a livré un couteau et une petite croix en stéatite des Xe-XIe s. Les tombes (η, ι) sont adossées au mur extérieur O. de la chapelle paléochrétienne. La tombe (κ) fut creusée à la fois dans le mur et le rocher. Trois briques posées verticalement et une plaque en marbre formaient un appui pour la tête du défunt.

56. Thasos, Ville. Basilique de l'Agora[116]. Une tombe fut creusée dans la nef centrale, près du stylobate N., sous le pavement primitif de la basilique. Recouverte de cinq plaques de marbre, elle contenait un squelette d'homme. Placée à l'O., la tête du défunt était tournée vers la gauche, tandis que le reste du corps se présentait de face, la main droite posée sur l'abdomen, la main gauche repliée sous la joue.

57. Ibid. Basilique cruciforme de la Place[117]. Deux tombes maçonnées ont été découvertes de part et d'autre de la grande abside du sanctuaire (fig. A, 35). La première, au N., fut aménagée directement sur le pavement en mosaïque d'une maison romaine située sous la basilique. Elle renfermait deux squelettes d'hommes, âgés de 40 à 50 ans, dont la tête regardait vers le SO. Couverte d'une

---

115. 3e Symp. X.A.E. (1983), 37, Sot. Kissas; A.Δ. 38 (1983), B, 295, Idem: A.Δ. 39 (1984), B, 243, S. Kissas - Chr. Tsioumi - E. Kourkoutidou, G. Gounaris, L'archéologie chrétienne en Grece de 1974 à 1985 (XIe C.I.A.C. (1986), III, 2690, fig. 2). A.Δ. 42 (1987), B2, 412, S. Kissas. Idem. Ἡ ἀνασκαφὴ στην Κολχίδα Κιλκίς, A.E.M.Θ. 2 (1988), 207-217). 24 Ὥρες, 30-10-88 (B.C.H. 113 (1989), 652, G. Touchais) divers ateliers et le mur d'enceinte

116. B.C.H. 75 (1951), 156, 163, Ch. Delvoye.

117. A.E. 1929, 210, fig. 40, G. Sotiriou, B.C.H. 73 (1949), 547-556, A. Orlandos - Ch. Delvoye, A.B.M.E. 7 (1951), 9, 43-45, fig. 3, 36-38, A. Orlandos.

plaque brisée, la sépulture avait ses murs constitués de grandes plaques en poros (près du crâne), de petites plaques de marbre (au niveau des pieds) et de briques entre les deux matériaux. À l'angle SE., on a trouvé un vase (*lagynos*). Des ossements dispersés furent repérés au SE. de la prothèse, à 0,40 m de profondeur.

La deuxième tombe, au S. de l'abside, était orientée NO. et n'a livré que des débris d'os. Ses parois N. et S. étaient constituées de cinq couches de briques (0,43 m x 0,30 m x 0,07 m) posées sur des morceaux de vases. À leur surface supérieure, les briques portaient des lignes diagonales pareilles à celles des briques de l'hypocauste. Le pavement était formé de petites pierres. Le côté O. de la fosse était fermé par deux plaques calcaires posées horizontalement. Un maçonnage bordé de cinq plaques fut aménagé au-dessus de la tombe, à l'E. Une des plaques, posée horizontalement, servait de couverture à la tombe. Les quatres autres, placées verticalement, encadraient la première. Cette structure indique-t-elle une tombe superposée à la première ou correspond-t-elle à une stèle funéraire? L'auteur, tirant argument de l'absence d'ossements, est favorable à la deuxième hypothèse.

Une troisième tombe a été dégagée dans la basilique, à l'E. de la nef N., dans la branche E. de la croix, face à une conque postérieure de la prothèse (fig. A, 36). Construite avec des blocs rectangulaires irréguliers, elle portait à l'extérieur un enduit blanc. Ses parois étaient revêtues de plaques de marbre thasien ayant 0,02 m d'épaisseur. Le pavement, situé à une profondeur de 0,74 m, était constitué de deux plaques en marbre qui pénétraient dans les parois. La première, longue de 2,75 m, est percée de six paires de trous circulaires. La deuxième, légèrement plus haute (0,02 m), mesurait 0,59 m de long et comportait une paire de trous. À 0,10 m sous le niveau du sol, on observe une couche de briques marquées d'incisions diagonales. Les murs étaient formés par trois couches de briques (0,33 m x 0,29 m). L'auteur suppose que cette tombe, située dans un lieu privilégié, appartenait à un martyr, voire à un saint.

58. Ibid. Evraiocastro[118]. Huit tombes ont été découvertes à l'extérieur de la basilique, entre son mur N. et le mur de la terrasse. Elles sont soit creusées dans le sol de l'église, soit dans la partie supérieure du remblai antique. Elles semblent contemporaines de la période de fonctionnement initiale de l'église, si l'on en juge la céramique conservée. Pour trois d'entre elles, les constructeurs ont réutilisés des dalles antiques. Celles-ci sont partiellement entourées par un muret (fig. A, 37). À l'extrémité S. du narthex, deux tombes juxtaposées et aménagées avec soin, ont livré, outre des ossements épars, un tesson vernissé du XIIe s. Sans doute peut-on dater de la même époque la tombe qui a réutilisé la cuve du baptistère. Dans la cage d'escalier des tribunes, on a retrouvé un grand nombre d'ossements humains entassés sans ordre.

L'emplacement du portique hellénistique et l'espace compris entre celui-ci et l'église étaient occupés par trente-deux tombes, contemporaines de l'église. Les plus anciennes sépultures ont été creusées au contact du rocher (fig. A, 38). À l'intérieur du portique, des tombes plus récentes ont été superposées aux précédentes. En règle générale, les tombes de la couche inférieure étaient plus soignées que les autres; elles seules ont fait usage de marbres antiques; quelques-unes étaient maçonnées. Le fond de plusieurs d'entre elles était entièrement formé de tuiles corinthiennes (fig. A, 39) ou de dalles en terre cuite portant un décor fait de diagonales. Trois tombes de la couche inférieure ont livré un vase: deux œnochoés complètes, datables du Ve s. et la panse d'une œnochoé dont on peut affirmer qu'elle avait déjà perdu son col quand elle fut déposée dans la tombe. Les tombes étaient couvertes de dalles de gneiss et de quelques plaques de marbre antiques, dont trois reliefs funéraires romains. Les sépultures de la couche supérieure, sises à l'intérieur du portique, étaient entièrement bâties en plaques de gneiss.

59. Ibid. Aliki[119]. Si deux tombes seulement ont été aménagées dans le naos, plusieurs autres ont été repérées à l'O. de la basilique. Aucune sépulture n'est antérieure à la construction de la basilique N. et du mur de clôture (vers 500). Les tombes 1, 4 et 5 sont antérieures à l'atrium et sont d'ailleurs

118. B.C.H. 89 (1965), 153, fig. 16-20, Fern. Ducat; p. 919, 922-923, fig. 4-8, Cl. Rolley.

119. J. - P. Sodini - K. Kolokotsas, Aliki II, Les tombes, J. - L. Buchet - J. - P. Sodini, 211-236 (219-220), pl. 7, c. 80-88, description détaillée des treize tombes; Jean Servais, Les deux sanctuaires, Aliki, I, Études thasiennes, IX (1980), 11.

partiellement recouvertes par les murs de celui-ci (fin VIe-début VIIe s.). L'une d'entre elles au moins (tombe 4) ne semble pas de beaucoup antérieure (monnaie de Justin II). Les tombes 2, 3, 7-10 apparaissent postérieures à la construction de l'atrium. Certaines tombes, notamment la tombe 5 en raison de sa taille et de la hauteur du sommet de la cuve (±0,43 m), ont pu être réouvertes et connaître plusieurs utilisations successives. Aucune tombe ne doit être postérieure à la mise en place du dispositif N.-O. de l'atrium. Les tombes 11 et 12 sont postérieures à la basilique dont elles respectent les structures. On ne peut se prononcer sur la chronologie de la tombe 13. Cette tombe relève d'un cimetière établi au N. et en contrebas du sanctuaire. Les tombes ont paru cependant contemporaines du fonctionnement de l'église.

Les tombes ont deux tailles. Les premières (8 sur 13) étaient initialement prévues pour des enfants. Les secondes s'apparentent à des tombes d'adultes ou des sépultures collectives. Les tombes reposent sur un rocher retaillé et égalisé; leurs flancs et la couverture étaient composés de dalles, une ou deux par long côté, une pour les petits côtés. Les remplois sont fréquents. On trouve notamment des tables, rectangulaire ou sigmoïde. Dans la tombe 2, un sarcophage de petit format a été réutilisé et agrandi (fig. A, 40). L'orientation est normale, tête vers l'O. Les tombes 10-11 présentent une légère déviation afin de respecter les structures ou pour s'adapter au soubassement rocheux. Les tombes 2, 3, 9 ont une orientation N.-S. Cette dernière s'explique par le manque de place dans le cas de la tombe 9. Elle reste inexpliquée pour les tombes 2 et 3. La tombe 1 est celle d'un enfant de 5 à 6 ans. La tombe 2 comporte vers le S. une cuve agrandie, intacte, un crâne et les débris d'os d'un enfant de 2 ans ainsi que les fragments d'un anneau de bronze. La tombe 3 contenait les squelettes de deux enfants, l'un de 7-8 ans, avec, entre ses jambes, la dépouille d'un petit de 4 ans. On a aussi repéré les os épars d'un enfant de 5 ans. Autour du cou du plus grand, on a identifié les restes d'un (?) collier. La tombe 4 renfermait les restes d'au moins dix-neuf enfants, deux de moins d'un an, douze âgés entre un et trois ans, quatre de plus de 7 ans. Six crânes étaient placés à l'O. de la sépulture. Une petite bague en bronze, quelques perles de verre et une croix en os, deux *minimi* illisibles complétaient les trouvailles. La tombe 5 (2 m x 0,70-0,80 m) comprenait quatre squelettes d'hommes, le premier âgé entre 20 et 30 ans, le deuxième ayant entre 30 et 40 ans, le troisième entre 40 et 50 et le dernier à l'âge indéterminable. Sur ces squelettes, mêlés à de la terre de remplissage, on a dénombré les restes très mal conservés de trente-sept enfants. On ■ néanmoins pu déterminer que neuf d'entre eux étaient des bébés morts-nés, huit avaient environ 1 an, trois entre 1 et 3 ans, cinq entre 3 et 5 ans, un entre 1 et 5 ans. La sépulture a aussi livré deux bracelets en bronze, l'un fragmentaire, l'autre complet, ainsi que des perles de verre. La tombe 6 est celle d'un enfant de 5 ans environ. La terre de remplissage recelait aussi les restes dispersés de deux enfants de 2 ans. Sur son côté droit, un cruchon court et trapu. La tombe 7 a révélé les ossements pêle-mêle de six enfants. L'un avait 1 an, deux entre 1 et 3 ans, deux entre 3 et 5 ans. Plusieurs crânes ont été également localisés à l'O. de la tombe. Dans la tombe 8 se trouvaient au moins quatre squelettes dont trois en place. Deux d'entre eux étaient ceux d'enfants âgés de 1 à 3 ans, le troisième celui d'un enfant de 3 à 5 ans, le dernier avait un âge indéterminé. Dans la tombe 9, quatre squelettes d'enfants, trois de 1 à 3 ans, le dernier de 3 à 5 ans. Deux anneaux simples, l'un en bronze et l'autre en or, accompagnaient les débris humains. Les fragments d'une table en *sigma*, qui servait de couvercle à la sépulture, ont été dégagés à l'angle NO. de celle-ci. La tombe 10 renfermait les restes de quarante-trois individus dont seize adultes, deux d'âge indéterminé, une femme de 30 à 40 ans, treize hommes dont onze (3 de 20 à 30 ans, 2 de 30 à 40 ans, 4 de 40 à 50 ans, 1 de 50 à 60 ans, 1 de 60 à 70 ans). Vingt-sept enfants, deux en place, de 3 à 5 ans. Les ossements des vingt-cinq autres étaient dispersés. Six avaient entre 1 et 3 ans, six entre 3 et 5, six entre 5 et 10, cinq entre 10 et 15. La tombe 11 avait une table d'autel rectangulaire en guise de couvercle. Au centre de la sépulture furent exhumés six crânes d'enfants, dont deux avaient entre 5 et 10 ans. Sous ceux-ci fut retrouvé, à l'exception des jambes, le squelette d'un adolescent de 15-20 ans. Le tamisage de la terre a livré une bague de bronze en trois fragments et un anneau de verre. Dans la couche de terre située au-dessus du couvercle, douze monnaies ont été découvertes dont la plus récente date du règne de Marcien (450-457). La tombe 12, pillée, a livré les restes incomplets d'au moins trois adultes masculins (dont un homme de 20 ans) et d'un enfant de 1 à 3 ans. Une bague a également été mise à jour. La tombe 13 (1 m x 0,30 m) contenait les squelettes d'au moins dix enfants. Cinq étaient des enfants morts-nés, trois avaient environ 1 an, un avait entre 1 et 3 ans. Trois tombes d'enfants inhumés dans des jarres, dépourvues de tout

mobilier, doivent être mises en relation avec les basiliques situées plus au S.
60. Nome de Kavala, Kipia[120]. (À 18 km de Kavala, au lieu-dit Kaïnartza). Sous le pavement du narthex, neuf tombes à ciste constituées de plaques en marbre ont été dégagées. Devant l'entrée du naos, deux sépultures étaient pourvues de plaques tombales portant une inscription: A. "+ Κοιμιτίριον τοῦ| θεοφιλ(εστάτου) Βασιλίου πρ(εσ)б(υτέρου)"; B. "+ Κοιμητήριον| τοῦ θε<ι>οφ(ι)λ(εστάτου) Στε| φάνου πρ(ε)σб(υτέρου)...". Une troisième stèle, face à l'entrée O. de la nef centrale, indiquait: "+ Κοιμητήριον τοῦ| θεοφιλ(εστάτου) Πέτρου πρ(εσ)б(υτέρου)..." Une tombe à ciste était située à l'angle SO. de la nef centrale (1,92 m x 0,62 m). On y a retrouvé trois croix en fer, deux près de la tête du défunt et la troisième dans le mortier du mur O. Trois tombes sises dans la partie détruite du narthex contenaient des squelettes: tombe b (1,75 m x 0,55 m), trois squelettes; tombe c (1,85 m x 0,46-0,51 m), deux squelettes; tombe d (1,80 m x 0,62 m), un squelette. Les tombes sont construites de plaques en schiste. L'église a été détruite par un séisme au début du VIIe s. Une chapelle fut construite ultérieurement sur ses ruines.

61. Nome de Rhodope, Maronée, Synaxi[121]. Une tombe paléochrétienne en berceau a été localisée dans le pavement de l'abside S. du transept (fig. A, 41). Elle possède un *dromos* (1,90 m x 0,90 m), deux marches (0,30-0,40 m de large) et une entrée arquée (0,64 m x 0,52 m) sur son côté E. formée par quatre marbres. La chambre funéraire (2,25 m x 1,30 m) est constituée de couches alternées de pierres et de briques. La naissance de la voûte, en brique, est conservée. Le sol de la tombe, en mortier aujourd'hui détruit, se situe à 1 m sous le pavement du *dromos*. On y a découvert l'inscription funéraire paléochrétienne suivante: "ΠΑΥΛΟ(υ) ΚΥΜΗ(τήριον)". Le plan de la basilique, ses mosaïques et une monnaie de Justinien invitent à dater l'édifice de la première moitié du VIe s.

Un monastère mésobyzantin a été établi sur la basilique paléochrétienne. On a exhumé une tombe à ciste maçonnée (celle d'un higoumène, selon le fouilleur) occupant le côté S. du narthex de l'église. Celle-ci était adossée au mur N. du narthex de l'église paléochrétienne (2,70 m x 1 m). Couverte de plaques de pierres —*spolia* — elle contenait deux squelettes d'époque différente. Un petit mur, large de 0,40 m, entourait la tombe sur trois de ses côtés.

62. Polyanthos[122]. Dans l'angle NO. de la nef centrale, une tombe de forme trapézoïdale a été repérée (2 m x 0,55-0,70 m x 0,70 m). Elle contenait deux squelettes. Trois de ses côtés étaient bâtis en moellons, le quatrième, près de l'endroit où était posé la tête, comportait une plaque. Une couche de briques, épaisse de 0,02-0,03 m, était posée sur les moellons. La couverture était assurée par des pierres de schiste; le pavement était en briques. Les longs côtés et le côté étroit O. portaient un enduit de chaux jaune sur lequel furent peintes en rouge des croix pattées dont émanent des rayons en forme de croissant et des bourgeons sinueux (fig. D, 52). Une autre croix fut peinte sur la plaque du côté étroit O. Deux autres tombes sont situées sous la nef N., à 0,60 m de profondeur. La première, celle d'un enfant, a livré deux bracelets à chaque poignet et deux anneaux. Un cimetière pré-chrétien s'étend à l'O. de l'église. À l'exception de celle qui présente des croix peintes, on peut croire que les tombes implantées sous les fondations de l'église relevaient sans doute de celui-ci.

63. Samothrace[123]. Une église, bordée au S. par une chapelle, est adjacente à un cimetière chrétien, qui constitue une extension de la nécropole païenne. À partir d'une série de monnaies en bronze et de sceaux impériaux découverts dans les fondations du mur O. de l'église, on a conclu que le cimetière fut instauré durant le règne d'Héraclius. La tombe la plus ancienne, à l'angle NE. de l'église, près de l'abside N., bâtie en pierres et couverte de marbre, serait, selon le fouilleur, celle d'un martyr ou, en tout cas, d'un individu vénéré comme martyr. La tombe contenait les squelettes de quatre adultes.

120. Α.Δ. 38 (1983), B2, 322, Ch. Koukouli - M. Nikolaïdou-Patéra. Ch. Bakirtzis, Α.Ε.Μ.Θ. 2 (1988), 433-442. Idem, Α.Δ. 42 (1987), B2, 465-467. B.C.H. 112 (1988), 660, G. Touchais; Journaux Ἔθνος et Θεσσαλονίκη, 24-9-1987.

121. Ἔργον 1987, 25, Ch. Bakirtzis; Idem. Ἀνασκαφὴ στὴ Σύναξη Μαρωνείας, Α.Ε.Μ.Θ. 1 (1987), 453-458, dess. 1, 3; Π.Α.Ε. 1987, 190, Idem. Couvent mésobyzantin (Π.Α.Ε. 1987, 196-197, fig. 140, b, Idem). Sur le site: Char Bakirtzis, Σύναξη Μαρωνείας, Πεπραγμένα ἀνασκαφῆς 1985-1990 (Ἀθήνα, 1991), (la tombe paléochrétienne p. 73-74).

122. Α.Δ. 29 (1973-74), B3, 830, fig. 618, c, d (peinture), Eut. Kourkoutidou-Nikolaïdou.

123. Α.Δ. 16 (1960), B, 232, Phyllis Wil. Lehmann; A.J.A. 43 (1939), 141, fig. 1 plan, fig. 8, 9, Karl Lehmann - Hartleben.

Trois autres sépultures plus récentes ont été repérées du côté intérieur du mur O. de l'église. Elles sont à deux niveaux, le premier étant plutôt constitué par une stèle [v. Thasos-cruciforme, Tsoucalario]. Elles sont en forme ovale de petites pierres marquées au centre du terrain par une croix, faites d'une série de briques et pavées avec des briques semblables. On considère que les deux plus belles stèles et la grande tombe près de l'abside ont une importance historique.

64. Lesbos, Laphion, basilique de Saint-Alexandre[124]. Une tombe, située à peu près au milieu de la nef centrale, est constituée de quatre plaques (s'agit-il d'un leurre pour égarer les pilleurs?). Les ossements d'un homme ont été retrouvés à 1,50 m de profondeur, derrière et à gauche de l'abside. Ses mains étaient liées par des menottes. Un larnax monolithique sans couverture, à l'intérieur arrondi aux côtés étroits, porte sur l'un des longs côtés une inscription dans une *tabula ansata* faisant référence à un saint mais ne mentionnant pas son nom.

65. Ibid. Antissa, Gavatha, Hay. Archanguéloi[125]. Au sein d'une petite basilique, dans la partie inférieure du mur O. du narthex, deux tombes taillées dans le rocher (fig. A, 42).

66. Ibid. Kratigos[126]. Une tombe est située dans la nef centrale et une autre dans la nef [illegible]. Leur emplacement suggère leur appartenance à la basilique paléochrétienne à laquelle succédèrent deux chapelles.

67. Ibid. Mégalonisos[127]. Une tombe faite de plaques en marbre occupe la partie E. de la nef S.

b) Ipsilometopon. Une tombe a été localisée à l'extrémité E. de la nef N. et deux autres au SO. à l'extérieur de la nef S.

c) Éressos, Hay. Andréas. Des tombes à ciste ont été trouvées dans le côté E. de la nef S. Elles étaient soit privées de mobilier, soit pillées. Une autre sépulture a été découverte dans le côté S. de l'abside.

d) Aphentelli. Une tombe (1,72 m x 0,28-0,45 m x 0,45 m) fut établie au SO. de la nef centrale, sous le pavement d'une mosaïque détruite. Bâtie de moellons et de pierres de remploi, elle contenait trois squelettes, dont un, celui du dessus, bien conservé.

68. Samos, Ville ancienne, Pythagoreion, terrain Ollandézou[128]. Des tombes paléochrétiennes furent alignées au NE. de l'abside. L'une d'entre elles, proche de la basilique, constitue la première tombe en berceau attestée à Samos. Les murs sont faits de moellons et mortier — une zone de briques étant intercalée – et de plaques d'incrustation. La voûte en briques était détruite. La hauteur des murs s'élevait à 0,90 m, celle de la voûte, du moins sur sa partie conservée, à 0,30 m. Les parois étaient enduites d'une couche de mortier hydraulique (*courasani*) et portaient des empreintes de plaques d'incrustation et des clous en fer pour la consolidation. Un enduit blanc couvrait le côté O. et les pilastres de l'entrée de la tombe. Le sol de la tombe était formé par le rocher (*kimilia*). À 17 m au NE. de cette tombe fut dégagée une sépulture à ciste en moellons (2,20 m x 0,68 m x 0,60 m), au pavement constitué de pierres et fragments de briques. Au S. de celle-ci, une tombe d'enfant à ciste (1,10 m x 0,40 m x 0,50 m), creusée dans la terre, portait sur ses parois un mortier hydraulique. La seule tombe retrouvée non pillée se trouvait au NE. de cette sépulture à 0,90 m de profondeur. Bâtie de moellons et de fragments de tuiles, le pavement en pierres et en tuiles, elle contenait les os décomposés d'un individu d'âge avancé.

b) Terrains Tzereta-Alexandrou (au N. du terrain Ollandézou. Les ruines sont à associer avec la basilique Ollandézou). On a fouillé la rue qui conduisait à la basilique. Un tuyau de conduite maçonné et quatre tombes paléochrétiennes détruites ont été retrouvées. On a conservé leur contour et des fragments de leurs plaques de couverture.

124. Α.Δ. 27 (1972), B2, 616, Théol. Alimprantis; 28 (1973), B2, 556, pl. 525, [illegible] 526, b. Idem; Sér. Charitonidis. Παλαιοχριστιανικὴ τοπογραφία τῆς Λέσβου, Α.Δ. 23 (1968), A, Μελέται, 10-69 (53-56), dess. 27-28.

125. Α.Δ. 20 (1965), B3, 494, pl. 629, b; 23 (1968), A, Μελέται, 42, pl. 20, a, Sér. Charitonidis.

126. Π.Α.Ε. 1954, 324, p. 321, fig. 5 plan, A. Vavritsas.

127. Α.Δ. 23 (1968), A, Μελέται, 39, Sér. Charitonidis. b) A. Orlandos, Αἱ παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Λέσβου, Α.Δ. 12 (1929), 1-72 (5), fig. 1, les tombes apparaissent seulement sur le plan. c) Ibid., 31, p. 30, fig. 30 plan. Idem; Α.Δ. 18 (1963), B2, 269, p. 270, dess. 2, Sér. Charitonidis. d) Ibid., 37 (1982), B2, 365, G. Mastoropoulos. A ajouter des tombes et un larnax autour de la basilique d'Anémotias (Ibid., 23 (1968), A, Μελέται, 44).

128. Α.Δ. 28 (1973), B2, 532-533, dess. 7, pl. 498, d. K. Tsakos. b) Ibid., 43 (1988), B2, 484, M. Viglaki.

69. Ibid. Terrain Karmiri[129]. Un bâtiment situé à l'E. de la basilique de Panayitsa, contenait une tombe à ciste. Au S. de la basilique, un autre édifice funéraire, construit à l'aide de petites pierres – *spolia*– de fragments de briques et de mortier, contenait trois tombes. Ses murs portaient un revêtement de marbre. Les tombes, à demi détruites, ont livré quantité de lampes et de petites trouvailles. Deux autres bâtiments funéraires (3,15 m x 2,80 m et 2,90 m x 2,45 m), faits de moellons et de mortier, ont été localisés à l'O. de la basilique. Ils comportaient deux lits adossés sur leurs longs côtés et un couloir dans lequel furent découverts des fragments de lampes et des monnaies romaines. Une petite conque était aménagée dans leur mur N. Au NO. de la basilique, on a repéré les traces de tombes appartenant au cimetière de Panayitsa. Celles-ci ont livré des lampes en grand nombre. D'autres tombes à tuiles étaient détruites. Les tombes ont tenu compte de l'axe de la route, tandis que le bâtiment paléochrétien est bâti sur son mur E.

70. Ibid. Chapelle de Misocampos[130]. Deux tombes, faites de plaques calcaires, ont été établies dans le dallage de la chapelle, de part et d'autre de son axe médian. Celle du S. appartenait à un adulte; l'autre, dans laquelle furent découverts les restes de jouets, à un enfant. Au S., une troisième sépulture plus ancienne, à 0,20 m de profondeur, était construite avec soin à l'aide de briques et de mortier. Couverte de deux plaques calcaires, elle contenait deux squelettes. Deux locaux, situés au N. de la chapelle et en contact avec celle-ci, ont été repérés. Une tombe avait été aménagée sous le pavement du local de l'O. (1,35 m x 0,50 m x 0,25 m). Elle comportait deux squelettes, aux ossements épars, un crâne posé à l'E., l'autre à l'O. Cette pièce avait probablement une vocation funéraire et servait d'ossuaire ou de dépôt au local de l'E., identifié à une sacristie. Une dernière sépulture a été dégagée dans le local (c) sis à l'O. de la chapelle. Cet ensemble funéraire se trouve à l'extérieur de la muraille archaïque de la ville.

71. Ibid. Basilique des thermes romains[131]. Un bâtiment funéraire de la fin du VIe s.-début du VIIe s. a été mis à jour au S. du "*Xénodocheion*" dans l'espace rectangulaire situé au NO. des thermes (fig. A, 43). Un couloir central pavé de briques donne accès à six pièces funéraires. Quatre d'entre elles, orientées E.-O., forment deux paires parallèles. Les deux autres pièces à l'O. sont orientées N.-S. Remplies des débris de la toiture, elles contenaient des ossements dispersés et entassés jusqu'à une hauteur de 0,30 m au-dessus du pavement. Le mobilier était posé directement sur le pavement formé de grandes plaques calcaires reposant sur un lit de briques. La tombe n° 1 a livré un petit vase, retrouvé à 0,10 m au-dessus du pavement près de trois crânes posés l'un à côté de l'autre à l'extrémité O. de la pièce. L'orientation des sépultures prouve que ces inhumations de crânes bordés de tuiles étaient chrétiennes. Dans les pièces orientées N.-S., les têtes étaient placées au S. La quasi-totalité des vingt-huit sépultures — parmi elles une tombe d'enfant — a livré de nombreuses fibules en bronze ou dorées. La fouille a également exhumé quantité de lampes et de monnaies datant des première, deuxième, sixième et septième décennies du VIIe s. (tombe 1: monnaies de Phocas [602-610] et de Constant II [652]; tombes 3 et 5: monnaies d'Héraclius [611-614]). Deux petites chapelles occupent les abords de la nef S. de la basilique. Sous le pavement de celle du S., on a localisé deux tombes à ciste orientées E.-O. Quelques monnaies du VIe et de la première moitié du VIIe s. ont aussi été trouvées dans ces locaux. Le tétraconque des thermes romains a été transformé en baptistère. Un squelette bien conservé, tête vers l'O., fut découvert dans une tranchée pratiquée près de la cuve baptismale. Ces locaux semblent avoir fonctionné au cours de la fin du VIe et du début du VIIe s.

72. Naxos, Drosiani[132]. Église à coupole, à nef unique, triconque. La chapelle E. a été utilisée comme ossuaire. Les ossements couvraient tout le pavement jusqu'à une hauteur de 0,40 m. Il semble qu'on jetait ceux-ci depuis une fenêtre ou un trou pratiqué dans l'abside. L'auteur suppose que l'église, construite au VIe s., avait une fonction primitive de mausolée. Quelques ossements retrouvés au coin

129. Α.Δ. 35 (1980), B2, 460-463, dess. 2, pl. 271, c, K. Tsakos.

130. A.M. 54 (1929), 70, fig. 2. Beilage XXXI, W. Wrede. E. Buschor - W. Wrede, Gnomon 1929, 270-272.

131. A.A. 1972, 290, fig. 7; 1975, 37, 39, fig. 26, p. 42-44, fig. 29-31; Samos XVI (1984), 264, W. Martini. Selon Corn. Steckner (Klostergut und Villa rustica, Ergebnisse der Thermengrabung Samos-Stadt, XIe C.I.A.C. (1986), III, 2727-2738 (2729-2732), fig. 2-4) il s'agit probablement d'une tour dont le sous-sol a été utilisé comme chambre funéraire. Il reconstitue les chambres avec arcosolia.

132. N. Drandakis, Οἱ παλαιοχριστιανικές τοιχογραφίες στή Δροσιανή Νάξου (Ἀθήνα, 1988), 20, 23, 30).

de la conque S. témoignent d'une inhumation perturbée par le percement postérieur d'une porte à cet endroit. Les peintures présentes sur la fenêtre de l'abside sont paléochrétiennes.

73. Léros, Parthéni[133]. Basilique avec annexes. À l'E., au N. et au S. de celle-ci, neuf tombes simples à fosse ont été exhumées. Leurs flancs étaient consolidés par de petites plaques posées verticalement ou par des tuiles, leur couverture assurée par des plaques en marbre ou de la terre. Elles contenaient en général un squelette, exceptionnellement deux et, dans deux cas, on a observé les traces de translations. Le sol des tombes est formé par la terre. Les morts sont allongés sur le dos, orientés E.-O., la tête posée à l'O., les mains croisées sur la poitrine ou le ventre. Le crâne du défunt de la tombe 6 se trouve de côté. La tombe 7 a livré une œnochoé pareille à celles du Ve-VIe s. trouvées dans le Magne, à Tigani; la tombe 6 contenait une tuile. Une des tombes, probablement postérieure, est située dans le Béma à un niveau supérieur à celui de la mosaïque.

74. Kalymnos, Vathy, basilique de Palaiopanayia[134]. Deux tombes paléochrétiennes maçonnées, en berceau et *sub divo*, ont été trouvées à 50 m environ au N. de la basilique.

75. Kos, Képhalos[135]. Une pièce, localisée au S. du sanctuaire, contenait une grande tombe à ciste bâtie en briques. La sépulture semble être contemporaine de la fondation de l'église comme en témoigne la superposition d'un renforcement de la maçonnerie opéré à une époque ultérieure. La tombe n'a livré aucun objet susceptible d'éclairer l'identité du défunt; seulement quelques plaques en plomb dénuées de décoration et de rares ossements décomposés. Selon l'auteur, nous serions en présence d'un sanctuaire édifié pour recevoir la dépouille d'un martyr ou d'un saint vénéré.

76. Symè, Emporio (Dodéka Spilaia)[136]. Un ensemble funéraire probablement paléochrétien fut installé à 50 m au S. de la basilique. Il se compose de deux séries de cinq locaux rectangulaires arqués (arcosolia?) disposés de part et d'autre d'un couloir (12,30 m x 1,60 m x 1,90 m) bâti en voûte d'arêtes. Le plus grand local mesure 2,30 m x 1,75 m, le plus petit 1,80 m x 1,15 m. Une pièce carrée de 3,35 m de côté fut dégagée au SE. de l'ensemble (un cubiculum servant de chapelle funéraire, selon le fouilleur).

77. Rhodes, terrain Chatziandréou, rue Cheimaras[137]. Trois tombes ont été établies dans la nef centrale, sous le pavement primitif de la basilique. Leurs côtés étaient formés de deux ou de cinq séries de pierres poreuses, leur couverture assurée par des plaques poreuses ou en terre. Les tombes, disposées selon un plan régulier, avaient été auparavant pillées. L'installation de la tombe 3, dans laquelle furent retrouvés des fragments de la mosaïque, des bris de verre et six monnaies en bronze, nécessita la destruction d'une partie d'un mur. La tombe 1 a livré un sceau portant l'inscription monogrammatique "ΘΕΟΔ(ωρος)". Hormis le cas de la tombe 2, de grandes dimensions (2,50 m x 0,43-0,51 m x 0,45-0,51 m), les autres sépultures présentaient un format assez réduit.

78. Ibid. (Rue Cheimaras, terrain Yeronikola)[138]. Un bâtiment paléochrétien cruciforme contenait des ossements épars mais pas de squelette entier, ni de sépulture bien définie. On y a recueilli des tessons byzantins, une boucle d'oreille et des morceaux d'ustensiles en verre.

79. Île. Lardos. Hay. Vasileios[139]. Deux sarcophages avec couvercle ont été trouvés à l'emplacement d'une basilique paléochrétienne.

133. Α.Δ. 35 (1980), B2, 566, Élias Kollias. M. Michaïlidou, Παλαιοχριστιανική βασιλική στό Παρθένι τῆς Λέρου, Mélanges D. Oikonomopoulos (1993), 9-64 (30-31). Cf. I. Volanakis, Συμβολή στην ἔρευνα τῶν παλαιοχριστιανικῶν μνημείων τῆς Δωδεκανήσου, Δωδεκανησιακά Χρονικά 12 (1987), 39-41.

134. A.E. 1980, chronika 9, I. Volanakis; Idem. Συμβολή, 42-43.

135. H. Balducci, Basiliche protocristiane e bizantine a Coo (Egeo), (Pavia, 1936), 12, fig. 8.

136. I. Volanakis, Συμβολή, 60. L'auteur trouve des analogies avec un monument (Χαρμύλειο) sous une église de Néo Pyli de Kos. La pièce (5,60 m x 2,55 m) orientée N.-S., couverture en voûte est construite de pierres bien taillées. Sur les côtés E. et O. sont aménagées deux séries de rangées de six tombes en forme de four (2,45 m x 0,70 m x 0,91 m) datant de l'époque hellénistique.

137. Α.Δ. 24 (1969), B2, 467, p. 465, dess. 8, pl. 470, Grig. Konstantinopoulos.

138. Π.Α.Ε. 1960, 281, pl. 228, I. Kontis - Grig. Konstantinopoulos.

139. I. Volanakis, Συμβολή, 95. b) Α.Δ. 42 (1987), B2, 684, V. Karambatsos - Hél. Papavasileiou. c) I. Volanakis, Rhodos-Mesanagros: Kultzentrum und Pilgerort in frühchristlicher Zeit, XIIe C.I.A.C. (Bonn, 1991), Jb.A.C., 20. 2 (1995), 1262-1272 (1266), p. 1270, pl. 4.

b) Krémasti (collines de Daphné). À 0,45 m sous le pavement de la nef S. d'une basilique paléochrétienne, trois inhumations ont été repérées. La première formée par deux fragments d'amphore, de taille inégale, enchevêtrés l'un dans l'autre (1,06 m x 0,35 m), contenait le squelette d'un enfant. Les deux autres tombes étaient à tuiles. L'une (1,06 m x 0,45 m), bâtie sur ses longs côtés de grandes tuiles et sur ses côtés étroits de tuiles plus petites, contenait probablement les ossements d'un adolescent. L'autre (1,05 m x 0,42 m), détruite, n'a livré que de rares ossements. Aucune des sépultures, orientées E.-O., ne contenait de mobilier. Un ossuaire maçonné et couvert de grandes plaques (2 m x 0,50 m) a été localisé dans la nef N. Il contenait six inhumations perturbées, à l'orientation variable. Un autre ossuaire (2,10 m x 0,70 m), à deux niveaux et orienté E.-O., fut retrouvé dans la nef S. et a livré onze crânes.

c) Mesanagros. Érindos. Hay. Ménas, basilique B. Une tombe en berceau (2,50 m x 1,45 m x 2 m) fut découverte au centre de la nef S. À moitié souterraine, elle appartenait très vraisemblablement à un personnage éminent.

80. Karpathos, Aphoti[140]. Deux tombes à fosse ont été fouillées dans la nef S. L'une (± 1,92 m x 0,74 m x 0,92 m) contenait sept squelettes et deux petits vases sur son côté O. (fig. A, 44). La porte du mur E. de la nef fut condamnée lors de la construction de la tombe 3. La tombe 2 fut établie près du mur N. du local VII, à droite du narthex. Elle renfermait quatre squelettes. Toutes les sépultures étaient orientées E.-O. Leurs parois atteignaient + 0,20 m d'épaisseur. Si le sol des tombes 1 et 3, dans la nef, était recouvert de plaques calcaires ou de briques, celui de la tombe 2 était vierge de tout matériau. La recherche stratigraphique a révélé que la basilique avait été abandonnée et s'était ensuite effondrée.

81. Ibid. Arcassa, basilique du prêtre Eucharistos[141]. Une tombe occupe le côté O. de la nef N., sept furent établies dans le narthex et trois dans une annexe ajoutée à droite de l'abside. Une dernière sépulture a été découverte dans le pavement du sanctuaire (fig. A, 45). La base d'une colonne servait de couverture à la tombe de la nef N. Les tombes sont fort rudimentaires, creusées dans le rocher et couvertes de plaques irrégulières.

82. Crète. Nome de Réthymnon, Panormos[142]. Le *pastophorium* N. est divisé d'E. en O. en deux parties inégales par un piédestal bas le long du prolongement du mur extérieur de la nef N. La partie S. a son pavement en plaques au même niveau que celui de la nef N. La partie N. est à un niveau plus bas et ne communique pas avec la précédente. Dans le dallage de ce local, une tombe portant une plaque avec inscription a été découverte. Cette dernière mentionne: "✝ENΘAΔE KITAI| ΘEOΔΩPOC ΨAΛ| THC ΠEPIMENΩN| TAC AΨEYΔEIC| TOY X(ριστο)Y EΠAITEAI|AC..". (Ci-gît Théodoros chantre attendant les infaillibles promesses du Christ). L'auteur date cette inscription de la fin du Ve-début du VIe s. Construite avec soin à l'aide de deux séries de grandes plaques en schiste, la sépulture était couverte d'une épaisse couche de pierres et de chaux. La fosse, profonde, contenait des squelettes complets mais pas de mobilier. Au N., la pièce possédait une fenêtre sous laquelle s'ouvrait vers l'extérieur une petite porte arquée. Sous celle-ci fut découverte une autre tombe ou plutôt un ossuaire recouvert de plaques en schiste.

Une partie d'un groupe de tombes postérieures a été fouillée dans le côté S. de l'atrium. Certaines étaient simples, d'autres doubles et comportaient un mur formé de deux séries de plaques en schiste disposées de manière oblique. Les défunts reposaient sous les plaques dans une profonde fosse. Les tombes ont livré seulement un fragment de lampe, un *lacrimarium* et un vase.

83. Nome d'Hérakleion, Chersonèse, basilique A[143]. Le pavement du côté N. du narthex comprend deux espaces rectangulaires. Celui du N. présente une plaque rectangulaire de marbre blanc

140. Π.A.E. 1974, 205-206, pl. Γ plan et 146, b, 147, a-b, Él. Kollias.

141. Giulio Jacopi, Clara Rhodos, vol. VI-VII, esplorazione archeologica di Camiro, II (1932), 562, fig. 11, p. 564. A.E. 1929, 195-196, fig. 29, G. Sotiriou. Des tombes et un ossuaire implantés dans la partie O. de l'édifice. Al. Della Seta, Bollettino d'arte, Agosto 1924, 81 s.; G. Jacobi, Edifici bizantini di Scarpanto, Rodi, 1925.

142. Π.A.E. 1948, 116, 121; IXe C.I.E.B. (1953), I, 425-429, pl. 93, a, b plan, 101, b inscription, N. Platon. Sur l'inscription: A. Bandy, Early christian inscriptions of Crete, Hesperia 32 (1963), 227-247 (239-240).

143. Π.A.E. 1955, 330, fig. 3-4, p. 334-5, p. 328, fig. 1 plan, pl. 127, a, b, A. Orlandos.

(0,90 m x 2,25 m), bordé de cercles en mosaïque. La plaque, percée en son milieu d'un trou circulaire de 0,03 m de diamètre, est encadrée par de petites plaques de couleur bleu foncé. Cette décoration soignée suggère, d'après le fouilleur, le lieu d'inhumation d'un membre éminent du clergé local. La tombe n'a pas été ouverte afin de préserver la mosaïque (fig. A, 46). Dans le pavement formé de briques carrées situé devant la porte centrale de la nef médiane deux sépultures en pierres ayant la forme de cercueils et couvertes de plaques ont été mises à jour. Celles-ci contenaient des squelettes. Des tombes similaires ont été localisées dans le côté N. du narthex (1) (fig. A, 47), dans les fondations de l'ambon (1) et à l'abord de celui-ci (1). Ces cinq dernières tombes s'avèrent postérieures à la destruction de l'église.

84. Basilique B de Kastriou[144]. Le *pastophorium* S. de l'abside a été utilisé comme lieu d'inhumation des membres éminents du clergé, voire de martyrs (fig. A, 48). Dans le coin SO., une tombe souterraine à ciste creusée dans le rocher était couverte de grandes plaques en poros portant une décoration à incrustation faite de marbres bleu et blanc. Son extrémité O. était ornée d'un carré composé de marbres colorés incluant une couronne de feuilles de nacre, cette dernière entourant un cercle occupé par une croix de nacre dont la branche verticale formait le chrisme (fig. A, 49). Une inscription "⳩ ΠHΓACIOC YΠEP YΓIAC EAYTOY" (ex-voto de Pégasios) se lit dans une *tabula ansata* située près du carré. Orientée O.-E., la sépulture n'a livré aucun mobilier. Le défunt y reposait les mains croisées sur le corps. L'auteur identifie celui-ci à un martyr.

Dans le coin SE du *pastophorium*, à l'E. de la tombe précédente, une deuxième sépulture carrée, une fosse creusée dans le rocher, fut fouillée. Elle contenait les os de deux défunts et un lécythe sans décoration. La couverture en marbre est, elle aussi, ornée d'un carré composé de petits morceaux de marbre vert et rouge au milieu duquel figure un chrisme en nacre (fig. A, 49). Une troisième tombe a été repérée au NO. de la pièce. En contact avec le mur de l'abside, celle-ci contenait de nombreux crânes et ossements divers ainsi que deux vases identiques à celui de la tombe précédente.

Des *graffiti* représentant des poissons, une palme et une croix s'observent sur le mur de la première tombe, à 1,80 m de hauteur. Le pavement du *pastophorium* est orné d'une mosaïque aux motifs géométriques. Cette décoration se prolonge dans le petit local accolé à l'abside qui, de plus, comporte une incrustation sur ses parois. Ces deux locaux communiquaient avec l'espace situé à l'E. de l'abside par une porte dont on n'a retrouvé que le seuil, encore *in situ*. Tous ces détails démontrent, selon l'auteur, l'importance acquise par le *pastophorium* comme lieu d'inhumation de personnages éminents.

85. Malia[145]. Un caveau (5,50 m x 6,60 m) orienté E.-O. est situé sous le sanctuaire d'une basilique, dans l'axe de cette dernière. Construit dans un appareil assez régulier lié par du mortier, ayant une épaisseur moyenne de 1,30 m, il avait une profondeur qu'on ne peut déterminer. Aucune trace d'un quelconque accès ou d'un départ de voûte n'a été repérée. Une communication avait été maintenue à l'angle SE. avec la profondeur du caveau. C'est une sorte de coffret en plaque de marbre délimitant un "trou d'homme" rectangulaire ou un *bothros* (0,68 m x 0,28 m) qui pénétrait sur une trentaine de cm de large dans la couverture dallée. Un sarcophage attique à guirlandes y a été trouvé profondément enfoui. Il contenait deux squelettes allongés l'un près de l'autre, tous deux sur leur flanc gauche, afin d'économiser la place. Tout porte à croire que la sépulture fit l'objet d'un remploi vers la fin du IIIe s. et reçut alors une seconde inhumation, celle d'une femme avec des bijoux. Le fouilleur se demande si le caveau constitue la partie basse d'un monument funéraire à étage. Il faut enfin noter que des tombes

144. Π.A.E. 1959, 225-229, fig. 11-15, pl. 127, a, b, 177-178, vases, A. Orlandos. Rl.b.K. 29/30, IV (1990), 888, I. Volanakis.

145. H. van Effenderre, Le sarcophage attique à guirlandes de Mallia, B.C.H. 100 (1976), 525-553. Sur les monuments à étage à comp.: caveau d'Hiérapetra (T. A. B. Spratt, Travels and researches in Crete (London, 1865), I, fig. p. 282; caveau de Chalandri ou (römische Grabkammer) de Képhisia (H. Möbius, A.M. 52 (1927), 190-191, fig. 8-11 et les croquis p. 173). Sur les tombes romaines, H. et M. Effenderre, Mallia, Site et nécropoles, II (Ét. Crét. XIII (1963), p. 6, 29 s. et 129); description générale: B.C.H. 82 (1958), 829, fig. 12-13, G. Daux; G. Daux dans B.C.H. 85 (1961), 953, en parlant de la basilique de Marmaria dit: «le sarcophage remonte à l'époque antonine et a dû être remployé pour servir de tombeau aux deux personnes dont on a retrouvé les restes, ceci sans doute au IVe s. Il serait tentant de conclure à l'existance d'un martyrium. Ce lieu de culte pourrait être celui qui est cité dans l'Évangéliaire de l'Église de Mallia avec pour seule précision que le nom des patrons est perdu».

romaines tardives ont été retrouvées dans toute la région côtière.

86. Sphakia, Phoinikas-Loutro[146]. Des tombes ont été trouvées à l'extérieur de l'abside.

b) **Syïa**. Des tombes furent établies dans l'enclos de la basilique A. Des tombes en berceau *sub divo* doivent être mises en rapport avec la basilique C.

c) **Piskopianos**. Des tombes établies près de la basilique ont livré des monnaies en or datées du VIe s.

d) **Levinas**. Trois ou quatre tombes maçonnées ont été repérées au NE. de l'abside, à l'extérieur d'une basilique des Ve-VIe s.

e) **Hay. Déka**. Six tombes se trouvent dans la crypte de l'église actuelle et sont probablement en relation avec le martyre des dix saints.

f) **Lissos**. Des tombes à fosse sont implantées à l'E. de la basilique A.

g) **Cnossos**, Makrys Toichos, Hay. Sophia, basilique. Des tombes, probablement paléochrétiennes, occupent le côté SO. de l'église.

h) **Olonte**. Des tombes se trouvent dispersées le long de la nef N., d'autres furent établies dans le sanctuaire.

1.1.3.1. COMMENTAIRES

La présente catégorie recense les basiliques urbaines de quelques grandes villes ayant reçu des inhumations. Elle répertorie aussi les basiliques de petites villes, de bourgs et de villages où le contexte urbain n'existe plus ou est mal établi. La datation des tombes manque parfois de précision mais on s'accorde généralement à placer celle-ci dans la large fourchette chronologique qui va de l'époque paléochrétienne au VIIe s. Les tombes à l'E. de l'abside de Stamata (93), la sépulture monumentale et probablement d'autres tombes de Mytika (120) et au moins une tombe en berceau de Hay. Dimitrios à Thessalonique (232), étudiées dans les catégories suivantes, peuvent également être attribuées à cette époque.

1.1.3.1.1. Cimetières dans et autour des églises

Beaucoup de basiliques ont suscité l'établissement de nombreuses inhumations à leurs abords. On peut donc parler de cimetières, de taille variable mais souvent bien ordonnés. À Némée (25), nous avons affaire à deux cimetières qui se distinguent par leur situation, leur mode de construction et les couches stratigraphiques qu'ils occupent. Le premier, situé à l'extérieur de l'église, date des Ve-VIe s. Le second occupe la surface de l'église ruinée des XIIe-XIIIe s. À Corinthe, sur la colline du temple d'Apollon (22) dominant l'Agora, nous avons une bonne illustration de l'établissement d'inhumations au cœur de la ville. Les sépultures sont dispersées dans la partie O. de l'église, le narthex, à l'extérieur de celui-ci et dans l'annexe S. La présence d'ossuaires et la réutilisation de tombes à une période ultérieure, le site étant désormais occupé par une chapelle (XIIe-XIIIe s.), constituent une autre particularité de cette église.

146. IXe C.I.E.B. (1953), I, 423. N. Platon; G. Gerola, Monumenti veneti nell' isola di Creta, II, Venezia 1908, 59, fig. 28. b) Χανιά 1982, 38, M. Andrianakis; Ibid., 77, Stavr. Markoulaki; Κρητική Έστία 6 (1954), τεῦχος 46, p. 6. c) Dans I. F. Sanders, Roman Crete, 101, la monnaie en or est d'Héraclius - Héraclius-Konstantinos de 613-641. Sur la tombe: N. Platon IXe C.I.E.B. (1953), I, 419-420. d) A.E. 1929, 193, fig. 25 plan, G. Sotiriou; G. Gerola, Gli antiche chiese di Lebena a Creta, Venezia 1915, Atti del Reale Istituto veneto di scienze, tombe LXXIV, p. 1153 s. Des tombes pauvres sur l'emplacement du *pastophorium* N. qui devaient être associées avec la chapelle postérieure (I. F. Sanders, Roman Crete, 114). Des tombes autour de l'abside qui ressemblent à celles *à caisson* de Gortys (A. di Vita, 38 Corso (1991), 183) e) I. F. Sanders, Roman Crete, (1982), 113. f) Χανιά, 1982, 34, M. Andrianakis. g) I. Volanakis, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ μνημεῖα τῆς Κρήτης, Κρητικὰ Χρονικὰ 27 (1987), 254). h) Π.A.E. 1960, 308-309, fig. 2 plan, A. Orlandos; p. 315, fig. 11, dess. de H. van Effenderre. Les tombes dans le plan. Ἔργον 1960, 215, fig. 245. H. v. Effenderre, La basilique paléochrétienne de Poros, L'architecture française, Mars 1941, 31-34 réédité dans: Cretica Selecta, Amsterdam, 1990, 757-765.

À Argos-Aspis (26), un cimetière se trouve au NE. de l'église. Bien organisé, il est composé de tombes maçonnées. Quant à l'église, bien qu'elle se situe hors de l'enceinte urbaine, sur une colline, elle n'a accueilli qu'un très petit nombre de tombes. Si l'abside de la rue de Danaos (27) correspond à celle d'une basilique, on peut supposer qu'en toute logique les tombes situées hors de l'abside sont paléochrétiennes et celles incluses à l'intérieur de l'édifice sont postérieures et furent implantées après l'abandon du sanctuaire. Aucune preuve décisive n'étaye cependant cette hypothèse. Le seul indice réside dans le constat que quelques tombes datent du Ve-VIe s. et que les sépultures à tuiles doivent être postérieures. À Lycosoura (29), quelques tombes se trouvent dans l'église mais le cimetière s'étend amplement aux alentours de cette dernière. Le fouilleur, se fondant sur leur mode de construction, date les tombes du Ve-VIe s. et estime que la basilique est contemporaine. Cette affirmation nous semble suspecte dans la mesure où aucun repère chronologique sûr n'existe et que les parallèles se rencontrent plutôt à des époques postérieures. Un cas identique, récusant notre hypothèse, est fourni à Koniditsa (30) où la partie O. d'une église à nef unique a reçu des inhumations. Selon le fouilleur, celles-ci datent de l'époque paléochrétienne et sont contemporaines de l'église. Si nous acceptons les assertions des fouilleurs, il faut admettre que des églises ou des chapelles perdues dans des provinces reculées, ont pu recevoir des inhumations dans leur espace intérieur. Cette hypothèse montrerait donc que la loi prohibant les inhumations dans les églises n'était pas respectée, pas même dans ces petites localités. Pour la basilique de Hypati (35) nous possédons des informations bien trop insuffisantes. Les tombes qui sont dispersées dans toute la surface de l'église témoignent d'une grande variété de formes. À N. Anchialos A (39), le cimetière établi au NE. de l'église connut deux phases successives, correspondant à l'essor de la ville et à son abandon. Cette dernière époque de fonctionnement est caractérisé par la présence de tombes de possibles envahisseurs (?) dans le baptistère et dans l'annexe S. de la basilique cimétériale D (4). Avec celui de Corinthe, ce cimetière offre un cas concret de pénétration des inhumations en contexte urbain. À Thasos-Evraiocastro (58), un vaste cimetière fut repéré au NE. de la basilique. Ce sont ici la céramique et les matériaux de remploi qui permettent de distinguer et de dater les tombes. À Athènes-Hay. Thomas (15) les tombes concernent un espace chronologique très vaste. À Aliki (59), les inhumations dispersées dans l'ensemble cultuel sont en rapport avec la construction des différentes parties successives de l'église. Il semble qu'un vaste cimetière entourait les basiliques d'Aliki. La chapelle de Misocampos (70), qui a reçu des inhumations dans son espace intérieur et dans des annexes voisines, présente un caractère similaire. À Kilkis-Kolchis (55), un cimetière romain et paléochrétien entoure la basilique. Tous ces exemples — Némée, Corinthe, Argos-Aspis, Lycosoura — attestent la formation de cimetières autour de basiliques fondées sur ou aux abords de sanctuaires antiques.

1.1.3.1.2. Cimetières paléochrétiens et cimetières ultérieurs

Un autre groupe de cimetières atteste un fonctionnement au cours de deux époques distinctes. Deux phases, l'une paléochrétienne et l'autre postérieure, survenue après l'effondrement ou le rétrécissement de la basilique. Il est parfois difficile de discerner les phases. À Brauron (19), les tombes en berceau trouvées dans le narthex, à l'extérieur du diaconicon et dans d'autres locaux de la basilique, doivent être datées de la période précédant la destruction totale, soit d'un temps d'abandon provisoire au cours duquel une partie de l'église fut réutilisée. Le témoignage des inscriptions et l'utilisation de matériaux de l'église en apportent la preuve. D'autres tombes à fosse situées dans l'église sont peut-être postérieures. Ces constatations ont évidemment un caractère hypothétique car il est possible que toutes les tombes aient entre elles une relation chronologique étroite. À Olympos Lavreotikos (20), vu le manque d'informations — notamment stratigraphiques — il est difficile de distinguer les périodes de fonctionnement du cimetière. L'utilisation de matériaux provenant de l'église primitive manifeste cependant une phase postérieure à la destruction de celle-ci. L'inscription "Ἡρίνης", la presence de deux vastes ossuaires, comprenant respectivement dix et vingt squelettes, et les types très variables, voire insolites, de tombes suggèrent le caractère précoce du cimetière qui présente par ailleurs beaucoup de points communs avec celui de Brauron. À Kenchrées (24), des dizaines de sépultures couvrent l'ensemble de la surface de l'église. Les attribuer à une période postérieure à la destruction de l'église serait évidemment une solution facile résolvant le problème de datation. La différence de niveau des

tombes établies sur les pavements de l'exonarthex et la boucle de type "avar" témoignent cependant que la basilique connut des vicissitudes et qu'il est fort possible que les sépultures appartiennent à deux phases successives. Les deux premiers des exemples susmentionnés concernent des églises provinciales, situées à une distance certaine d'Athènes, à proximité ou au sein de petits villages dont les basiliques pouvaient constituer le seul cimetière de la région. Inversement, à Kenchrées, le port E. de Corinthe, les soixante-dix tombes témoignent d'une communauté populeuse et d'inhumations effectuées sur une longue durée. Il semble que le fonctionnement de ces basiliques se soit prolongé, totalement ou du moins en partie, au-delà du choc des invasions. Par contre, les dizaines de tombes à Argos Orestikon A (54) semblent bien être postérieures à l'effondrement de la basilique.

1.1.3.1.3. Tombes établies à l'intérieur des églises

Un nombre restreint de tombes (1 à 5) établies dans une église ne peut être assimilé à un véritable cimetière. Suivant l'opinion commune, nous considérons que ces inhumations sont paléochrétiennes et qu'elles étaient réservées à des personnalités du clergé. Leur rareté est en quelque sorte signe de privilège et d'importance du défunt. Dans quelques cas, nous manquons cependant d'indices déterminants. Quelques sépultures se trouvent dans le narthex: Athènes-forum (13), Parthénon (14), Élasson en berceau (44), Tégée (28), Chersonèse A (83) — les autres sont postérieures , Panorama (48) (deux tombes), Veroia (51), Kipia (60) (six tombes et deux plaques tombales portant des noms). À Synaxi (61), on a identifié une tombe postérieure à l'époque de fonctionnement du complexe comme monastère et une autre paléochrétienne, en berceau, sise dans la branche S. du transept. À Antissa (65), deux tombes et à Karpathos-Arcassa (81), sept dans le narthex et en tout dix dans l'ensemble de l'église, ce qui témoigne donc plutôt d'un cimetière restreint.

Nous avons aussi relevé plusieurs cas de sépultures situées à l'extrémité E. de l'église. On songe aux tombes privilégiées de Larissa (41). On trouve des tombes à l'extrémité E. de la nef N. à Kalyvia (17), Samothrace (63), Ipsilometopon (67b), Panormos (82), Thasos-cruciforme (57). Dans ce dernier exemple, la tombe s'avère bordée de part et d'autre de l'abside de deux autres sépultures. Des tombes sises le long de la nef N. et dans le sanctuaire se rencontrent à Olonte (86h), au sujet desquelles nous n'avons aucune information. La tombe de la nef N. de Patras (33), par sa disposition et la mosaïque de sa couverture, devait avoir une importance particulière. Des exemples de tombes dans la nef S. ont été fournis à Vonitsa (36) et à Mégalonisos (67a). Une situation dans les absides S. et N. se rencontre à Dodone (38) et dans la nef S. à Kratigos (66) — une tombe dans la nef S. et centrale –, à Éressos (67c), à Aphoti (80), dans la nef S. et dans une annexe. Quelques exemples d'emplacement dans la nef centrale sont livrés: à Laphion (64), Rhodes-Chatziandréou (77) et dans l'église de Hay. Déka (86e).

1.1.3.1.4. Tombes privilégiées

La place, la forme et le mode de construction d'une tombe au sein de l'espace intérieur de l'église sont les critères qui fondent la singularité d'une sépulture privilégiée. Peuvent ainsi être considérées comme privilégiées les tombes de l'extrémité E. de l'église de Larissa (41), qui ont peut-être un lien avec saint Achille, celles de la nef N. de Thasos-cruciforme (57) et de Samothrace (63) et la sépulture du chantre du transept de Panormos (82), les tombes en berceau avec peintures de Kolchis (55), celles du narthex de Tégée (28) et d'Élasson (44), celles de la nef S. de Mesanagros-Érindos (79c) et de la nef N. de Patras (33), à la belle mosaïque. Un autre exemple de mosaïque soignée, comportant l'inscription votive d'Aristonos, s'observe à Kozani-Polymylos (52). On pense aussi au sarcophage de Laphion (64), à la tombe de Synaxi (61) et peut-être à celle du forum d'Athènes (13). À Malia (85), il semble que nous soyons en présence d'un cas de réoccupation d'une tombe païenne antérieure, destinée probablement à l'inhumatiion d'un ecclésiastique éminent.

Les exemples les plus caractéristiques sont fournis par la tombe du narthex à mosaïque de Chersonèse A (83) et par la sépulture établie au S. du sanctuaire de Kos-Képhalos (75), à un emplacement significatif. Le *pastophorium* S. de Chersonèse B (84) constitue une véritable pièce sépulcrale qui, par sa situation, le nombre de tombes (3), la qualité de la décoration et le témoignage de l'inscription de Pégasios, pourrait s'apparenter à un martyrium bordé de deux inhumations *ad sanctum*. Il se peut aussi que les trois sépultures soient celles de personnages de même rang

ecclésiastique. Une hypothèse similaire peut être énoncée pour les tombes de Larissa (41). La tombe en berceau qui portait des peintures à Pylaia (49) semble également appartenir à un personnage important. L'édicule érigé au-dessus d'une tombe à Kolchis (55) semble traduire l'importance de la personne enterrée.

1.1.3.1.5. Tombes hors des églises, en contact avec celles-ci

De cette catégorie relève le cimetière de Toumba (47) où les tombes sont situées dans les annexes de la basilique, à l'O., au N. et à l'E., dans un espace rectangulaire bordant le sanctuaire. L'absence de tombes à l'intérieur de l'église indique probablement que celles-ci ne sont pas postérieures à l'époque paléochrétienne. Un autre exemple de tombes dans un lieu clos est fourni à Karpathos-Arcassa (81): trois sépultures furent établies dans l'annexe SE. de l'abside, sept autres dans le narthex, une dans la nef N. Le fait que cette dernière ait utilisé une colonne comme couverture suggère une datation tardive. Ces deux exemples démontrent le souci d'être en contact avec la basilique, tout en évitant plus ou moins son espace intérieur. D'autres exemples existent à Samos-Ollandézou (68) au NE. de l'église, à Porto Raphti (18) au S., à Sphakia et à Levinas (86a-d). À Vonitsa (36), les trois tombes à l'extérieur de l'abside ont un rapport avec celle située à l'E. de la nef S. Les deux tombes en berceau de l'épaule N. de l'église à Égine-Vardia (21) méritent toute l'attention. Une autre tombe plus modeste, à fosse, se trouve dans la nef S. – la partie O. de l'église n'a pas été fouillée. Il faut aussi mentionner les trois sépultures ornées de croix peintes sises dans l'épaule S. de l'abside de Léchaion (23) dont une contenait une cruche portant une inscription. Ces exemples attestent que des tombes à l'aspect soigné disposées à cet emplacement comme à Léchaion et à Vardia peuvent appartenir à des membres du clergé et, à l'instar de celles établies à l'intérieur de la basilique, être considérées comme privilégiées. Quant à la place précise des tombes, celle-ci varie: le narthex, l'extrémité E. des nefs (surtout de la N.), les flancs de l'église (Vardia, Léchaion), les annexes et les abords de la basilique. On peut constater cependant une tendance au déplacement des tombes du narthex vers le sanctuaire et des annexes vers l'abside.

1.1.3.1.6. Annexes

En plus des tombes sises dans les annexes déjà citées, il faut mentionner les sépultures découvertes autour de l'église à Toumba (47), au S. à Aphoti (80), dans le narthex et au S. de l'abside à Arcassa (81), à Aliki (59), à Samos-Pythagoreio (69) et dans des annexes à l'E., au S. et à l'O. de la basilique de Panayitsa. L'annexe isolée des thermes romains (71), présentant des tombes rangées dans six compartiments est unique en son genre pour l'époque envisagée. Avec ses vingt-huit inhumations des VIe et VIIe s., elle forme un véritable cimetière. On notera aussi les quelques exemples d'inhumations pratiquées dans les baptistères, une fois l'église détruite ou désaffectée: Brauron (19), Argos-Aspis (26), Evraiocastro (58), Samos-thermes (71). À Brauron, l'annexe au S. avec porche, remplie de tombes, semble avoir un caractère proprement funéraire. La basilique de Veroia (50), en plus de quelques tombes dispersées, comportait deux pièces perpendiculairement disposées, à la fonction peut-être funéraire (nous manquons cependant d'une preuve décisive). Retenons aussi les sépultures bien rangées dans l'espace central du catholicon du monastère de Latomou (45), cimetière des moines. Les deux grandes tombes — cimetière (?) — de Kastos (37) posent des problèmes d'interprétation, surtout en ce qui concerne leur rapport avec l'église. Leur mode de construction, manifestement ancien, est le seul indice en notre possession.

Dans le Magne, à Tigani (31), il semble qu'un important cimetière existait avant la basilique mésobyzantine et se trouvait inclu dans un bâtiment antérieur (basilique?). Il serait en effet étonnant qu'un si grand nombre de tombes ait été installé si tôt à l'intérieur d'une église (Ve-VIe s.). Le fait que la basilique a été construite sur un cimetière si bien organisé est aussi assez rare (v. Corinthe, Cnossos, églises cimétériales). Il reste à élucider la raison qui amena les constructeurs de la basilique à choisir ce promontoire escarpé, surtout accessible depuis la mer. On peut adhérer à l'hypothèse du fouilleur qui identifie le lieu au camp d'une garnison militaire. La richesse du mobilier et la typologie variée des tombes ne manquent pas non plus de surprendre.

1.1.3.1.7. Typologie des tombes

Cette catégorie recense des tombes moins soignées que celles présentées dans la catégorie précédente (basiliques cimétériales). Le type **en berceau** est attesté à Athènes-forum (13) par une tombe unique, par trois sépultures à Hay. Thomas (15), à Kalyvia, par une seule tombe (17), à Égine-Vardia (21) par deux tombes situées dans l'épaule de l'abside, à Brauron (19) par la sépulture du diaconicon mais aussi par d'autres, à Larissa (41) par les deux sépultures à peintures, à Élasson (44), à Latomou (45) par cinq des six tombes, par les deux sépultures de Panorama (48), à Samos-Ollandézou (68), par la tombe à *dromos* et escalier de Maronée-Synaxi (61), à Kolchis (55) et à Mesanagros-Érindos (79c). Étant donné que ce type est presque inexistant à la période qui suit et reapparaît seulement à l'époque mésobyzantine dans certains monuments édifiés avec soin, sa présence est un indice fiable de datation. Les locaux de Symé-Emporio ont évidemment une chronologie pré-chrétienne (76).

Il convient de mentionner aussi quelques tombes maçonnées, particulièrement intéressantes par leur mode de construction — briques, moellons ou plaques — et par leur décoration. Il s'agit de celles de Patras (33), Kozani-Polymylos (52), Panormos et Chersonèse A et B (82-84). Signalons également les sépultures d'Olympos Lavreotikos (20), en forme de sarcophage, hémicylindriques et pyramidales (?). Celles de Hypati (35) offrent différents types avec chambres funéraires à arcosolia (?). Mentionnons encore les tombes (?) en berceau de Kastos (37), les chambres funéraires de Veroia (50), d'autres, creusées dans le rocher comme à Tigani dans le Magne (31) ou à Laphion (64), celles maçonnées et bien ordonnées à Argos-Aspis (26), et enfin le sarcophage de Tégée (28) orné de croix incisées sur ses parois intérieures.

Le type de sépulture le plus représentatif de l'époque paléochrétienne est cependant celui **à ciste maçonné** présentant plusieurs arases de briques soigneusement disposées. Le site de Léchaion en fournit de bons exemples (23). On trouve aussi fréquemment des tombes soignées en plaques de poros, briques et revêtement de marbre, comme à Thasos-cruciforme (57), dans l'épaule N. de l'abside. Les tombes rencontrées à Argos-Danaou (27), Koniditsa (30), Evraiocastro (58), Aliki (59), ont un aspect beaucoup plus modeste: elles sont en moellons et arases de briques ou à briques intercalées, à couverture de plaques et comportent, dans certains cas, des plaques en guise de parois.

La présence de différents types de tombes sur un seul et même site traduit souvent leur datation différente. À Némée (25), par exemple, les tombes en pierres sont antérieures à celles à tuiles. À Brauron (19), les tombes à tuiles et les ossements dispersés témoignent de la continuité des inhumations sur l'emplacement de la basilique. À Evraiocastro (58), on distingue deux couches de sépultures: comme c'est souvent le cas, celles de la couche inférieure sont plus soignées. Ce constat laisse supposer que celles de la couche supérieure furent établies durant les temps obscurs ou après l'abandon de la basilique. Les rares exemples d'ossuaires manifestent aussi la continuité des inhumations. À Olympos Lavreotikos (20), deux tombes contiennent plus de dix squelettes et une troisième vingt défunts. À Corinthe-temple d'Apollon (22), plusieurs ossuaires, dont deux dans le narthex, furent réutilisés au cours de l'époque byzantine.

1.1.3.1.8. La datation

La datation est souvent déduite du témoignage des monnaies et de la céramique. À Porto Raphti (18), des monnaies paléochrétiennes, à Corinthe-temple d'Apollon (22), de la poterie du VIe s. retrouvée dans les ossuaires du narthex et dans d'autres établis entre le VIe et le XIIIe s. Les objets des niveaux inférieurs des ossuaires datent du VIIe s., tandis que les niveaux supérieurs ont livré des boucles "avares". La datation de la deuxième église est suggérée par la peinture mise à jour dans le niveau supérieur d'un ossuaire datant du XIIe s. À Némée (25), les deux couches sont respectivement datées par des lampes du VIe et des monnaies du XIIe s. À Argos-Aspis (26), ce sont des monnaies de Justinien et de Justin II qui fournissent un repère chronologique, à Argos-Danaou (27), des lampes des IVe-Ve s. et VIe s. retrouvées aux abords des tombes, à Kolchis (55) des monnaies de Justinien. Dans le Magne (31), des vases des IVe-VIe s. et des monnaies du XIVe s., à Vonitsa (36) une fibule des VIe-VIIIe s. et une inscription funéraire du Ve. À Samos-thermes (71), des monnaies et des lampes du VIIe s., à Rhodes-Chatziandréou (77), des monnaies et un sceau. À Larissa (41), le fouilleur estime que la basilique date du VIe-VIIe s. et que les tombes, en raison des peintures qu'elles renferment, lui sont antérieures.

Dans nombre de cas, les inscriptions funéraires, par le type de leurs lettres ou la formulation, voire par leur simple présence, amènent à considérer les sépultures comme paléochrétiennes — les inscriptions funéraires étant très rares après cette époque (cf. bibliothèque d'Hadrien du VIIIe-IXe s. [87]). C'est ainsi qu'à Brauron (19) nous avons les inscriptions de ΛΕΠΤΙΚΑ et de CYNOΔΙΟΥ, à Olympos Lavreotikos (20) celle de Ἡρίνης, à Sparte (30b) de l'évêque CΤΕΦΑΝΟΥ, à Kavala-Kipia (60) les noms de Βασιλίου et Στεφάνου, à N. Anchialos A (39) celle de Γερμανοῦ et Ἀλεξανδρίας, à Kozani (52) celle d'Ἀρίστωνος et à Maronée (61) celle de ΠΑΥΛΟΥ et la monnaie de Justinien. Il faut ajouter le cas de ΠΗΓΑCΙΟC à Chersonèse B (84) où se conjuguent un exemple d'emplacement privilégié, le type de la tombe, la mosaïque et une inscription. À Panormos aussi (82), nous avons un emplacement privilégié et l'inscription du chantre. La place de la tombe par rapport aux autres est souvent importante comme dans le cas des tombes en berceau situées dans l'épaule de l'abside à Égine (21), celles, bien maçonnées, de Léchaion (23) et celles de Thasos-cruciforme (57), Samothrace (63) et Chersonèse A (83).

Dans d'autres cas, on identifie les tombes d'époque tardive en raison de l'utilisation de *spolia* issus de la basilique, comme à Brauron (19), ou dans le remblai à Kenchrées (24), combinée à la trouvaille de monnaies et de boucles "avares". À Aliki (59), une monnaie de Justin II ou parce que les tombes respectent les structures de la basilique. À Argos Orestikon (54) et à Misocampos (70) c'est la destruction du dallage qui fournit un indice. La présence d'une tombe unique ou d'un petit nombre de sépultures établies à des endroits bien précis dans l'église, comme à Lesbos (67), incite à conférer une datation précoce à ces aménagements.

1.1.4. ÉGLISES DÉSAFFECTÉES ET CHAPELLES POSTÉRIEURES

87. Athènes. Le tétraconque de la bibliothèque d'Hadrien[147]. Des tombes dans le narthex (fig. A, 50). Une stèle funéraire insérée dans les murs du narthex mentionne trois noms de femmes (856, 867, 921 ap. J.-C.). Les tombes ont détruit la mosaïque originelle.

88. Théâtre de Dionysos[148]. Une tombe en berceau située vers la *parodos* E. contenant des éléments architecturaux anciens. La découverte de trois tombes byzantines atteste que la basilique du Ve s. était toujours conservée au XIe s. À une petite distance du site se trouve la chapelle post-byzantine de Hay. Yeorgios Alexandrinos qui renferme deux sépultures. L'une (2,25 m x 1,70 m) se trouve à 1,86 m sous le niveau actuel. On y a retrouvé les ossements de dix défunts, vingt-cinq vases en céramique et en verre et neuf monnaies ottomanes du XVIe s. À l'emplacement de l'odéon de Périclès, furent mises à jour de nombreuses tombes à tuiles, des sépultures d'enfants, plusieurs inscriptions, des cruches et des jarres contenant les ossements de nouveau-nés et des lampes de XIONHC, des ossuaires, des vases en verre et des stèles funéraires. Il apparaît que toute la région de l'odéon et du théâtre était devenue un lieu d'inhumations. Les tombes de la basilique s'avèrent semblables à celles de l'odéon.

89. Asklépieion[149]. Neuf tombes ont été exhumées dans le narthex. Deux d'entre elles présentaient une orientation N.-S. (fig. A, 51). Dans la nef centrale, deux sépultures. L'une (c) (2,30 m x 0,80 m x 0,90 m) était bâtie en moellons, mortier et grandes plaques de marbre provenant du stylobate du portique. Son entrée était située à l'E. entre deux petits piliers. De l'autre tombe (d), seuls ont été conservés les deux flancs distants de 0.93 m. Un ossuaire fut découvert à l'extérieur du narthex, au S. Les tombes étaient maçonnées, dotées de marches et contenaient un ou plusieurs squelettes. L'une d'entre elles, celle d'un enfant, avait ses parois constituées de plaques colorées. Une croix gravée

147. Π.A.E. 1885, 16, 20, St. Koumanoudis. A.E. 1929, 173, fig. 6, 7, G. Sotiriou; Π.A.E. 1950, 60, 49, n. 1, 59, fig. 14 plan, I. Travlos; v. aussi Partie B, n. 233.

148. Π.A.E. 1862, 145, 293, Ath. Rousopoulos, théâtre; 1877, 18, St. Koumanoudis; Ἀθήναιον 6 (1878), 384, P. Kastriotis; Π.A.E. 1914, 105, P. Kastriotis; 1919, 29; 1925, 22; 1927, 24; 1931, 29, odéon. A. Orlandos; 1951, 45, fig. 1, 6, 7, pl. I, I. Travlos; A.E. 1953-54, II, 309, I. Travlos.

149. Π.A.E. 1876, 21, plan inséré, 31, odéon d'Hérode; 1877, 8, 23, Ἀθήναιον 5 (1877), 196; 8 (1879), 87, St. Koumanoudis; A.E. 1915, 67, 53, fig. 1 dess., A. Xyngopoulos; Ibid., 1939-41, 58-59, p. 39, dess. 1, p. 67, fig. 20, I. Travlos.

ornait la surface intérieure de quelques plaques de couverture. Encastrées dans les murs, plusieurs stèles funéraires avec des inscriptions. Une tombe a livré une petite croix en plomb et une autre un vase. Étant donné qu'elles se situent à un niveau plus élevé que celui des églises qui ont succédé à la basilique, on peut croire que les tombes sont postérieures à cette dernière. Les inscriptions funéraires proviennent de tombes localisées dans le cimetière O. et dans l'espace le séparant de l'odéon d'Hérode Atticus.

90. Olympieion[150]. Des tombes ont été repérées dans l'église et le narthex. Elles sont postérieures à l'église et datent probablement de l'époque byzantine. Les vases trouvés à l'emplacement de la basilique datent en effet celle-ci du milieu du Ve s. D'autres vases, des monnaies du XIIIe-XIVe s., des puits, des jarres et les ruines de maisons suggèrent que la basilique fut détruite avant le XIVe s. Remarquons dans le plan une tombe à quatre marches devant le sanctuaire.

91. Plaine d'Athènes

a) Trachonès[151]. Dix tombes, fabriquées de grandes tuiles (*strotires*), furent creusées dans le narthex d'une basilique, sur deux niveaux. Une autre tombe maçonnée, située près du mur S., à 0,10 m sous le premier pavement est couverte de deux tuiles. Sur la base de ces indices, le fouilleur conclut que l'église eut un usage cimétérial durant les époques paléochrétienne et protobyzantine.

b) Halimous. Église byzantine à une nef du Ve-VIe s., bâtie sur les vestiges du Thesmophorion et ensuite transformée en basilique. La situation des tombeaux dans le sanctuaire permet de distinguer diverses périodes dans les inhumations.

c) Glyphada. Des ossements, provenant de sépultures chrétiennes détruites, ont été dégagés au S. de la basilique. Leur mauvais état de conservation exclut de se prononcer catégoriquement sur leur datation.

92. Attique, Mesogeia, Markopoulo, Dagla[152]. Les vestiges de quatre bâtiments successifs ont été fouillés. La construction primitive doit sans doute être identifiée à un bain romain. Une basilique paléochrétienne fut ensuite établie sur son emplacement. Après la destruction de celle-ci, deux chapelles successives furent édifiées sur ses ruines. Le côté N. du bâtiment n'a pas été fouillé. On a trouvé au total vingt-sept tombes, pour la plupart pauvres, sans mobilier et contenant plusieurs corps. La typologie des sépultures et le niveau auquel elles furent découvertes indiquent le monument et la période dont elles faisaient partie. Un vase en forme d'entonnoir désigne sans doute la plus ancienne tombe. Celle-ci, située dans la branche carrée S., contenait le squelette d'un bébé. Un ossuaire, devant le *dibèlon* de la chapelle de la troisième période, renfermait les squelettes d'au moins vingt-sept personnes.

93. Stamata, Mygdaléza[153]. La fouille a mis à jour un grand nombre de tombes dans la nef centrale et les bas-côtés et quelques sépultures dans le narthex et les deux pièces situées à l'O. du baptistère. Celles-ci étaient soit à tuiles, soit s'apparentaient à de simples fosses pratiquées dans le remblai, avec des éléments architecturaux de la basilique pour couverture. Deux tombes, dans la partie E. de la nef centrale, le long des stylobates, étaient à ciste. La plupart des inhumations étaient sans ordre et contenaient plus d'un squelette. Le mobilier se composait de vases sans vernis, d'hydries, d'œnochoés, de tessons de vases (XIe-XIIIe s.), de bracelets et d'anneaux en bronze. Deux monnaies du XIe s., une de Manuel Ier Comnène (XIIe s.) et deux vénitiennes ont également été exhumées.

Deux tombes doubles ont été fouillées à l'E. du *chrismarion* du baptistère et de l'abside du sanctuaire. L'une à ciste, orientée O.-E., était maçonnée (1,80 m x 1,50 m x 1 m.). Son pavement était en terre et sa couverture constituée de plaques calcaires de remploi. Un enduit couvrait les parois. Le nombre des ossements retrouvés indique que ces tombes furent utilisées pour plusieurs inhumations. La première contenait quatre vases intacts, la seconde une œnochoé du VIe s. L'autre tombe double

150. Π.A.E. 1949, 42, fig. 11 plan, I. Travlos. Les tombes byzantines maçonnées, couvertes de plaques à inscriptions de remploi devant le péribole N. de l'Olympieion et une autre tombe maçonnée à l'extérieur du *propylon* doivent appartenir à l'emplacement voisin de la basilique (A.E. 1887, 49 et 63, St. Koumanoudis).

151. A.Δ. 19 (1964), B1, 96, P. Lazaridis. b) B.C.H. 53 (1929), 496 (W. Wrede). c) A.Δ. 41 (1986), B, 27, Hél. Guini-Tsophopoulou.

152. A.Δ. 16 (1960), B. 70, dess. 1, 2, pl. 55, c, P. Lazaridis.

153. A.E. 1980, 93; Xe C.I.A.C. (1980) II (résumés 16-17); A.Δ. 34 (1979), B1, 122, Hél. Guini-Tsophopoulou. A.Δ. 45 (1990), B1, 90-92, dess. 1-5, pl. 40, c -41, Idem. Exposition au musée byzantin d'Athènes.

(2,20 m x 1,50 m x 1 m), orientée O.-E., présentait deux *thikes* séparées par un mur médian de 0,50 m d'épaisseur. Quatre plaques de terre (0,72 m x 0,72 m x 0,08 m), deux plaques pareilles et deux pierres formaient sa couverture. Les murs étaient fabriqués de moellons, de mortier et de briques oblongues (0,37 m x 0,20 m x 0,35 m). Si la tombe I renfermait les restes de plusieurs jeunes individus et d'enfants, la tombe II ne livra qu'un squelette démembré. Sur les parois de la tombe I, deux croix aux branches non isocèles ont été peintes. Sur le côté S., dans la zone supérieure, de part et d'autre de la branche horizontale de la croix, on distingue les mots «ΦΩC ZΩHC» et, à droite, les traces de trois arbustes. Sur le côté N., de part et d'autre de la branche horizontale de la croix, se lisent les inscriptions: «+O Θ(εό)C O Π|ATH|CAC TON| A|ΔHN EΛ|EHCON», «+K(ύρι)E I(ησο)Y X(ριστ)E AΦECIN A[M]APTIΩN... [ENΘA]| ΔE KIMENOIC [AM]HN». Un arbuste aux branches ondoyantes, un oiseau et un poisson sont représentés de part et d'autre de la croix. La décoration, de couleur brun-rouge, est soit incisée soit peinte. La tombe recelait aussi une paire de boucles d'oreille en or, une épingle en or à tête sphérique, un cure-oreille en argent, une petite spatule en bronze et un lécythe. Sur les parois de la tombe II, furent peintes une croix aux branches non isocèles et au S. l'inscription «EΛEHMΩN K(ύρι)E». Les tombes datent du VIe s.

94. Éleusis[154]. Deux tombes se situent dans la partie N. de l'exonarthex tripartite de la basilique. Cette dernière date probablement du Ve s. La maçonnerie, très pauvre, fut réalisée à une époque ultérieure. L'annexe à l'O. du narthex porte aussi des signes de réparation. La disposition des tombes suggère l'appartenance de celles-ci à cette seconde phase de travaux.

95. Aigosthènes[155]. Une tombe rectangulaire dont le couvercle culmine à 1,20 m du sol est couverte de plaques. Située dans la partie N. du vestibule du baptistère, elle contenait un squelette sans mobilier. Des tombes postérieures, certaines creusées dans l'église principale, ont détruit la mosaïque du narthex. Il semble qu'un monastère ait occupé l'emplacement durant les XIe et XIIe s.

96. Égine, Synagogue[156]. (VIIe s. ap. J.-C.). La fouille a mis à jour des matériaux réutilisés, une mosaïque et une inscription mentionnant un certain Théodoros. Un cimetière chrétien s'étendait jusqu'à l'emplacement de la mosaïque. On remarque que ses contemporains prirent soin de ne pas endommager cette dernière.

97. Corinthe, Hay. Paraskévi[157]. (350 m à l'O. de l'odéon). La fouille a révélé de nombreuses inhumations datant des XIIe et XIIIe s. Un ossuaire fut localisé devant le seuil de la façade N. Les plaques de couverture et d'autres retrouvées à proximité furent réutilisées pour former le seuil du sanctuaire. L'ossuaire contenait de la poterie de la première moitié du XIIIe s. Il semble que le mur inférieur de l'église, sans doute construit vers la fin du IVe ou au début du Ve s., faisait partie d'une église paléochrétienne restée en usage jusqu'au XIIIe s. Des inhumations plus récentes ont été repérées dans la zone de l'abside de la nouvelle église.

98. Kraneion[158]. Près de soixante tombes peu profondes, à tuiles ou en berceau, furent implantées sous le pavement du diaconicon et du triconque. Toutes ont été retrouvées perturbées. Le site a livré des monnaies, découvertes à divers niveaux, de l'époque hellénistique (7), romaine (11), vandale (8), byzantine (8 antérieures à l'an mille; 33 postérieures), franque (12) et vénitienne (9). Les nefs latérales furent utilisées comme cimetière à partir de l'époque franque. Les tombes carrées et en briques creusées dans les nefs détruisirent le pavement de la basilique primitive et réutilisèrent certains matériaux antérieurs. Deux tombes sont situées dans le baptistère, qui servit d'église après la destruction de la basilique. Au coin NE. du portique, devant le narthex, une tombe à fosse, au couvercle constitué de pierres et de tuiles, contenait un squelette démembré et une monnaie vandale. Une autre fosse creusée dans le narthex ne fut pas utilisée. Sous le pavement de la nef centrale du baptistère, une tombe à tuiles comportait les ossements décomposés d'un nouveau-né. Au centre du local Δ, une tombe maçonnée à

154. A.E. 1929, 184, fig. 15 plan, G. Sotiriou.

155. Π.A.E. 1954, 136, 138, A. Orlandos.

156. A.A. 1932, 165, G. Karo; B.C.H. 57 (1933), 256, Y. Bequignon.

157. A.Δ. 22 (1967), B1, 218-219, H. S. Robinson.

158. A.J.A. 33 (1929), 357, R. Carpenter; Π.A.E. 1970, 112-113, pl. 156, a-b; 1972, 219, 226, 234-235, plan inséré Δ, pl. 208, a, 214, a, b, 215, a; 1976, 184-185, fig. 1, pl. 124, c; 1977, 168-170, pl. 106, b-c, D. Pallas.

ciste présente un pavement formé de deux séries de briques. Intacte, elle était couverte de fragments de colonnes en marbre et de plaques poreuses. Les restes de la première inhumation étaient superposés au défunt postérieur, sur le côté E. Près de la tête de ce défunt, furent découverts un bracelet en bronze et trois en verre. La pauvreté de cette tombe par rapport à celles sises dans les annexes funéraires témoigne de son caractère postérieur. Sous le pavement de la nef N. et dans le remblai, une autre tombe à tuiles, orientée E.-O., fut mise à jour. Sa situation, sous la couche du pavement et le remblai intact, laissent penser qu'elle s'avère antérieure à la basilique. Son orientation manifeste toutefois sa nature chrétienne. De multiples tombes à tuiles occupent le sol de cette nef. L'une d'entre elles a livré une boucle d'oreille en bronze datée au plus tôt de l'époque des Comnènes ainsi qu'une bague. Une autre tombe carrée, bâtie à partir de matériaux de remploi, est datée de l'époque franque. L'établissement de ces tombes a entraîné la destruction du pavement en marbre de la nef. Une tombe semblable à celle qui vient d'être évoquée, située dans la nef centrale devant la chapelle de la dernière période, a livré une bague en bronze. Deux autres tombes de la nef centrale, orientées N.-O., aux parois soigneusement constituées de pierres poreuses, forment un groupe distinct. Une tombe à ciste (2,12 m x 0,56 m x 0,45 m), aux parois formées par un maçonnage de moellons, fragments de tuiles, briques et plaques, est située dans le baptistère. Elle avait un pavement en plaques de schiste et une couverture formée de trois plaques. Elle contenait un squelette sans mobilier. Identique à celle du local Λ, et sans doute contemporaine, elle doit dater de l'époque suivant la destruction de la basilique. Une autre tombe contemporaine était implantée dans le portique N. de l'atrium et deux tombes à tuiles destinées à des enfants près des locaux K et Λ. Dans le narthex de l'église de la période franque, on a mis à jour deux tombes formées d'un maçonnage de matériaux pauvres et couvertes de plaques en poros. Une tombe identique, située hors du narthex et orientée S.-N. (2,10 m x 0,50 m) contenait un squelette et les restes d'inhumations antérieures. D'autres tombes à fosse ont été localisées dans la nef médiane qui, à une époque postérieure, semble avoir été utilisée comme enclos funéraire. Une tombe se trouve en contact avec le baptistère et une autre est située dans le portique S. de l'atrium. Les côtés longs étaient bâtis de tuiles (*strotires*) sur une assise de pierres, la couverture était en tuiles (*kalyptires*). L'un des longs côtés de la première tombe était barré par un fragment de chancel, ce qui manifeste bien que toutes deux sont postérieures à la destruction de la basilique. La nef centrale a elle aussi livré une tombe identique, faite de fragments de tuiles, et une autre tombe à fosse. Les deux dernières tombes sont postérieures à l'époque franque et datent de l'époque à laquelle la nef centrale et celle du nord étaient utilisées comme cimetière.

99. Skoutela[159]. Deux tombes occupent la nef centrale à l'O. du templon. Les parois maçonnées comprennent des matériaux de la basilique primitive; la couverture est faite d'éléments architecturaux en marbre. Dans la première sépulture qui a été trouvée sans squelette, une pierre levée servait de stèle. La deuxième sépulture, portant une plaque adossée au côté étroit O. en guise de coussin, fut utilisée à plusieurs reprises. Une troisième tombe dans la nef centrale présente un pavement composé de fragments de plaques issues du pavement de la basilique. À l'intérieur, sous son couvercle de plaques poreuses, elle porte des briques inclinées.

100. Acrocorinthe[160]. De nombreuses tombes ont été implantées dans l'église, sous le pavement, ou à proximité immédiate de celle-ci. Tantôt simples sépultures, tantôt ossuaires, la plupart datent du XIIIe s. ou même d'une époque ultérieure. Le cimetière continua de fonctionner après la destruction de la basilique. Notons qu'une tombe a livré un squelette dont les jambes étaient croisées sous les genoux. Une autre sépulture, sans mobilier, était située sous le mur de l'abside, perpendiculairement à ce dernier. Une tombe byzantine, formée de blocs de pierres, était couverte de plaques calcaires et d'une couche de tuiles. Elle contenait deux squelettes, tête à l'O., les mains croisées. Les ossements du plus petit des deux semblent avoir été dérangés. Deux bagues en bronze se trouvaient aux côtés des squelettes. Un défunt présentait une posture singulière: les pieds tournés vers la gauche, la tête contre une plaque et les mains sur la gorge. Fut-il enterré vivant? Ou cette disposition est-elle le résultat du viol de la tombe? Des matériaux antérieurs ont été réutilisés dans une tombe byzantine à ciste, située

159. Π.Α.Ε. 1954, 215; 1955, 198, D. Pallas.

160. Corinth III, 1 (1930), 10, 25, 26, 29, fig. 9, 27-30, 36, C. Blegen.

dans le côté S. de la nef. L'église, dont l'origine est datée du IVe-Ve s., a connu quatre phases successives jusqu'au XIIe s. De nombreux autres squelettes ont été exhumés près de la mosquée. Un vaste cimetière, dont les tombes diffèrent des sépultures chrétiennes (époque turque?), fut implanté à l'emplacement de la source de Peirènè.

101. Sikyon[161]. Différents types de sépultures ont été repérées à l'extérieur des absides du sanctuaire et du diaconicon, à l'E. des nefs N. et S., dans le narthex et dans les annexes II et IV. Quelques-unes présentent la forme du corps humain. L'une d'elles, sise à l'E. de la nef S., orientée vers l'E., a une forme trapézoïdale (2,80 m x 1,10 m-0,70 m). Sa surface supérieure comporte un mortier hydraulique avec une excroissance (0,30 m x 0,10 m) greffée sur le côté large du trapèze. À la base de celle-ci, une cavité était destinée à recevoir le cou, tandis que deux bandes obliques étaient prévues pour les clavicules (fig. A, 52).

D'autres tombes (α, β) ont une forme rectangulaire (1,95 m x 0,55 m x 0,67 m-0,70 m). Leurs parois sont en briques (0,26 m x 0,35 m) ou en moellons combinés à des briques; leur couverture est constituée de plaques de remploi en poros. Elles contenaient deux squelettes, la tête au S. Une autre tombe (ε) a une couverture à deux pentes faite de larges plaques de poros reposant sur des parois maçonnées. Une autre encore (γ), dénuée de toute trace d'inhumation, comportait à 0,47 m de profondeur, une couche de fragments de briques concaves longue de 0,80 m posée sur une couche de galets épaisse de 0,80 m. Devant le templon, quatre autres sépultures en moellons. Dans la tombe θ, la tête reposait sur une brique. Une autre tombe contenait deux squelettes dont un avait les mains croisées sur la poitrine, les ossements du second étant groupés pêle-mêle près du crâne de celui-ci. Les tombes ont aussi livré des fragments de vases byzantins. Dans deux des tombes, une bague en bronze a été découverte. On a également trouvé deux croix en bronze, des anneaux et des monnaies dont une de J. Tsimiskès (Xe s.). À l'O., les tombes, à ciste, étaient formées de matériaux en remploi. Elles ont livré des tessons de vases byzantins, des monnaies des Xe-XIIIe s. et trois cruches non vernies.

Un cimetière chrétien a été localisé à proximité de l'église paléochrétienne, au lieu-dit Panayitsa. Il contenait vingt-quatre tombes à tuiles, dont les longs côtés étaient formés de grandes briques rectangulaires. Quelques-unes présentent des incisions (des cercles concentriques); à fosse et une à ciste rectangulaire familiale constituée de trois murs en forme de Π. Un muret de tuiles divise de long au milieu l'espace. La disposition des tombes n'est pas régulière, l'orientation suit l'axe E.-O. Dans deux des tombes, un vase se trouvait aux côtés du crâne. On a aussi exhumé des tessons de vases de différentes époques, des morceaux de vases funéraires en verre et des monnaies frappées sous Théodose[?], Justinien et Justin II.

102. Argos, Alika[162]. Une tombe maçonnée couverte de plaques et une autre à tuiles, contemporaines de la basilique, ont été fouillées au NE. de celle-ci. Les tombes retrouvées dans l'église postérieure et hors de celle-ci, dans le remblai mésobyzantin, étaient soit à tuiles et maçonnées, soit à fosse. Les tombes maçonnées étaient en moellons ou, à l'instar du mode de construction attesté dans l'église de la deuxième période, en moellons et en morceaux de briques intercalés. Elles étaient couvertes de plaques (fragments de chancel, etc.) et servirent à plusieurs inhumations. Une sépulture présente un aspect insolite: à tuiles de la tête jusqu'à la poitrine et à fosse pour le reste du corps. Les tombes à fosse étaient toutes destinées à des enfants. Dans l'une d'elles, on a découvert le squelette d'un nouveau-né recouvert d'un plat. On remarque aussi un cas de translation d'ossements: entassés dans une petite fosse, le crâne posé à leur sommet, bordés de fragments de tuiles plantés verticalement et recouverts par un tuile placée horizontalement. La fouille a livré une inscription paléochrétienne, des tessons de vases byzantins, une petite croix byzantine en bronze avec deux branches horizontales, une fibule en fer et quelques boucles d'oreille en bronze. Il semble que la nef S. de l'église postérieure, fondée en avant du sanctuaire, fut utilisée comme chapelle funéraire. Une tombe munie de marches de descente

161. Π.Α.Ε. 1954, 226-229, fig. 9-11; Α.Β.Μ.Ε. 11 (1969), 156-158, 163, fig. 1 plan, fig. 6, 7, A. Orlandos - Α.Δ. 42 (1987), Β1, 194, K. Skarmoutsou.

162. Α.Δ. 16 (1960), Β, 100, pl. 77, b-c, D. Pallas. Un bâtiment absidal probablement paléochrétien qui a subi des transformations ultérieurement. Encore plus tardives sont les tombes de simples fosses, sans mobilier. Parodos D. Gounari, terrain Koutroumpi, Α.Δ. 28 (1973), Β1, 105, Cath. Deïlaki.

et d'une couverture en plaques était située sous le pavement de cette chapelle, sur son côté E. Celle-ci est datée du XIIe s. par une monnaie de Manuel Ier Comnène trouvée sous une pierre dans les amas de terre, entre l'abside de la basilique et celle de la chapelle.

103. Paliopyrga[163]. Une tombe maçonnée en berceau dotée de deux marches de descente se trouve sous les deux pavements successifs d'une salle oblongue (2 m x 0,93 m x 1,03 m). La voûte est détruite. L'entrée était fermée par un fragment de chancel et le sol pavé de briques carrées. La tombe, sans mobilier, contenait deux inhumations détruites par le feu. Deux autres inhumations détruites ont été localisées à l'O. de la salle absidiale.

104. Képhalari[164]. (Terrain G. Pantazi), basilique à cinq nefs. On a repéré, dispersées dans l'espace, des tombes construites en matériaux de remploi issus de la basilique. Près d'un sarcophage ancien, des plaques levées, en contact avec le mur de l'abside, formaient un petit ossuaire carré. Une des plaques conservait un fragment d'une épigramme probablement funéraire, à la langue archaïsante. Il porte le nom du saint célébré: «Παῦλε μάκαρ, Ἅγιε Ἀπόστολε...».

105. Épidaure[165]. Le creusement de tombes a détruit la mosaïque sise devant la chapelle postérieure. D'autres tombes disposées dans le remblai ont utilisé la mosaïque comme pavement, ce qui montre à l'évidence que la chapelle a connu deux phases d'aménagement distinctes.

106. Spetses[166]. (Basilique de l'Évanguélistria). À droite de l'abside, l'une des tombes à l'aspect très simple, remplies d'ossements et de fragments de briques posés sur le visage des défunts, comportait l'inscription suivante: «(entre les branches de la croix) IC XC NI KA Σταμ (άτιος) νικόλας σταμ (Σταματίου?) Μετάφας Ἀμ<ή>ν». Le nom de cette famille se rencontre encore de nos jours. Le fouilleur suppose que le site servit de cimetière durant la révolution grecque.

107. Arcadie

a) Mantinée, Chotousa[167]. Une basilique paléochrétienne fut bâtie sur l'emplacement d'un sanctuaire antique. À proximité, au N. et à l'E., des tombes chrétiennes à ciste ou à tuiles datées des premiers temps byzantins ont livré un mobilier pauvre.

b) Tégée (basilique du temple d'Aléa Athéna). L'espace situé au NE. de la basilique est occupé par des inhumations postérieures, soit à tuiles, soit creusées dans la terre. La découverte d'un clou en fer invite à supposer l'existence de cercueils. Une paire de boucles d'oreille, quelques bagues en bronze et une tôle en bronze ont également été mis à jour. Ce mobilier n'apporte pas d'indice significatif pour dater les inhumations.

108. Laconie, Molaoi[168]. Des tombes postérieures furent creusées dans la basilique et à l'extérieur de la nef N.

109. Magne

a) Kyparissos[169]. Une tombe rectangulaire à enduit, couverte de plaques, a été localisée dans le côté SE. de la nef N. de la basilique. Au sein de celle-ci, on a retrouvé dans son côté E. des ossements entassés, un crâne dans le coin NO., les ossements d'un troisième mort au milieu et une perle percée enfouie dans la terre. Dans la même nef, une autre tombe — longs côtés en moellons, côtés étroits en plaques de schiste — située à 0,05 m sous le pavement, s'avère évidemment postérieure au dallage. Une tombe en moellons couverte de plaques et contenant des ossements éparpillés fut établie dans le pavement du narthex de la chapelle postérieure. Une autre (2,24 m x 0,90 m x 0,75 m) couverte de sept plaques en schiste contenait dix crânes. Elle fut vraisemblablement construite après la destruction de la basilique et avant la construction de la chapelle. Deux tombes occupent l'espace de la nef médiane,

163. A.Δ. 24 (1969), B1, 164-165; 25 (1970), B1, 208-209, pl. 196, d, Hél. Kounoupiotou.

164. A.Δ. 29 (1973-74), B2, 245-246. Char. Kritzas.

165. A.E. 1918, 190, fig. 18, P. Kavvadias qui la considère comme un bâtiment romain à mosaïque.

166. Π.A.E. 1937, 97-102, G. Sotiriou.

167. A.Δ. 37 (1982), B1, 115, Th. Spyropoulos. B.C.H. 107 (1983), 767, G. Touchais; Voula Konti, Συμβολή στὴν ἱστορικὴ Γεωγραφία τῆς Ἀρκαδίας (395-1209), Σύμμεικτα 6 (1985), 91-124 (120). b) B.C.H. 45 (1921), 338, Ch. Dugas; E. Østby - J.- M. Luce - G. C. Nordquist - C. Tarditi - M. E. Voyatzis, The sanctuary of Athena Alea at Tegea: first preliminary report (1990-92), Opuscula Atheniensia 20 (1994), 108.

168. A.E. 1974, 248, Rodon. Etzéoglou.

169. Π.A.E. 1958, 209; 1960, 233, 237, 244, p. 234 fig. 1, N. Drandakis. b) Ibid., 1958, 200, Idem.

sous le mur S. de la chapelle. L'une conservait dans sa partie O. les ossements de quatorze morts, l'autre formée de plaques a livré une lampe.

b) Alika. Une tombe maçonnée a été découverte au coin NE. de la nef N. Elle contenait un squelette portant un bracelet.

110. Messénie, Philiatra[170]. Le site a été successivement occupé par deux basiliques et une chapelle postérieure. Une inhumation pauvre fut pratiquée à l'angle SO. de la chapelle. Des monnaies vénitiennes du XIVe s. ont été découvertes à l'emplacement des églises.

b) Néa Koroni-Logga. À l'emplacement du temple d'Apollon se sont succédées une basilique paléochrétienne et la chapelle dédiée à saint André. Des tombes chrétiennes furent établies à l'intérieur de l'église et tout autour d'elle; chacune contenait un vase, quelques objets byzantins et des inscriptions dont l'une montre les lettres C et ω.

111. Olympie[171]. L'Altis et ses environs sont parsemés de tombes rectangulaires. Les tombes en pierre sont les plus riches. Elles se situent à l'intérieur et autour de la basilique. Les tombes à tuiles sont plus petites et réservées aux enfants. Sur les parois d'une tombe, on a retrouvé des croix peintes; dans une autre, un vase comprenant une inscription. Une jarre haute de 0,55 m contenait les ossements d'un enfant. Une tombe en plaques calcaires contenait pour sa part neuf squelettes. Dans plusieurs cas, une plaque calcaire ou une couche de tuiles, érigées à 0,40-0,50 m au-dessus de la couverture de la tombe, faisaient office de stèle funéraire. Les murs de maisons plus tardives recouvrent souvent des tombes. On a ainsi déjà observé à certains endroits la superposition de trois couches successives — plaques calcaires, briques et mur d'habitation. Quelques tombes ont livré de petits vases, des boucles d'oreille en bronze ou en argent, des épingles à cheveux, quelquefois en argent, des bracelets avec ou sans décoration, des perles de collier blanches ou bleues, une petite croix, des boucles, un petit couteau, une cloche, des monnaies romaines (de la période impériale) et byzantines. De deux tombes de femmes, on a retiré une petite croix avec chaînon, deux boucles d'oreille, un bracelet à tête de serpent, des épingles aux têtes polygonales. Une autre tombe recelait un bracelet, trois épingles à cheveux, partiellement en argent, et une quatrième en argent, dotée d'un crochet. Les objets trouvés hors des tombes et dans les couches supérieures (1890) peuvent être datés de l'époque chrétienne. De nombreuses tombes occupent l'intérieur et l'extérieur de l'enclos de l'église et son voisinage. La plupart présentent une construction et un mobilier pauvres. Sept tombes comportant un maçonnage de plaques calcaires occupent l'annexe S. de l'église. Une contenait trois squelettes et une autre sept. Elles ont livré une grande et une petite épingle, plusieurs fragments en bronze et des tessons. Tous les corps avaient leur tête placée à l'O. Peu de tombes ont véritablement été implantées dans l'église. On a repéré une sépulture à tuiles dans la nef S., deux tombes formées de plaques dans la nef N. et d'autres dans le narthex et la cour. La fouille des deux bas-côtés (1892) a permis de déceler des restes de charbon et de cendres.

Au NE. de l'église byzantine, une tombe orientée E.-O. porte sur son côté O. une croix peinte et l'inscription «[...ἐ]στίν, ἄνθρωπος δὲ ζήσετ[αι]» (est, homme vit) (1896). L'eglise byzantine est située dans l'ancien *megaron* des prêtres, au S. de la palestre. Les tombes constituées de plaques de remploi en poros se trouvent près des habitations et particulièrement dans et autour de la basilique. Une deuxième plaque, sise 0,50 m à 1 m au-dessus de la couverture, indiquait l'existence de la tombe. La présence de chrétiens est attestée par deux monnaies datées entre 565 et 576, par le pauvre mobilier portant des symboles chrétiens des tombes et par la reconstruction de l'église à la suite des deux tremblements de terre (1966).

170. Π.A.E. 1960, 190, D. Pallas. b) A.Δ. 2 (1916), 75, 113, Fr. Versakis.

171. A. Bötticher, Olympia. Das Fest und seine Stätte. Nach den Berichten der Alten und den Ergebnissen der deutschen Ausgrabungen (Berlin, 1883), 36-37; Olympia Ergebnisse. Textband IV, Die Bronzen (1890), 208. A Furtwängler: Ibid., Textband II, Die Baudenkmäler, Fr Adler - Rich. Borrmann - Wil. Dörpfeld - Fr. Graeber - P Graef. (1892), 98; Olympisse Ergebnisse, Die Inschriften von Olympia (1896), 742 n° 812, Wil. Dittenberger - Karl Purgold: Fr. Adler, Olympia. Topographie und Geschichte (1966), 92, 97. –Trois inscriptions tombales dont une chrétienne provenant d'une tombe située près de l'église de l'Antiquité Tardive (H. Taeuber, Elische Inschriften in Olympia, Ier congrès intern. sur l'Achaïe et Élide (Athènes, 1989), 113).

112. Patras

a) Hermou 80-82[172]. Sur les vestiges romains, on a construit aux temps byzantins une église dont l'abside couvrait une partie du mausolée romain. L'espace de l'église, après sa destruction, fut ensuite exploité comme cimetière. De nombreuses inhumations à tuiles, à l'apparence et au mobilier pauvre (seulement un vase exhumé) ont été installées à l'emplacement du sanctuaire et au S. de celui-ci.

b) Kanakari 46-52. Une mosaïque paléochrétienne et des éléments architecturaux désignent probablement l'emplacement d'une basilique. Dans les débris du bâtiment furent exhumées deux tombes postérieures, l'une à tuiles et l'autre à ciste, toutes deux orientées O.-E. Dépourvues de mobilier, elles contenaient chacune un squelette.

113. Région de Patras

a) Bozaïtika, Skioessa, Ktiria[173]. Les ruines d'une église du Ve s. à nef unique furent intégrées dans l'espace central d'un octogone à abside, en usage jusqu'au XIVe s. Un cimetière de tombes à tuiles, sans mobilier, y fut installé plus tard.

b) Kato Achaïa, Dymi. Dans le cimetière de Panayia, les dix-sept tombes chrétiennes que les fouilleurs ont recensées sont probablement en rapport avec une église ancienne précédant l'actuel bâtiment.

114. Eubée, Amarynthos[174]. La fouille a permis de dégager les fondations de l'abside d'une basilique et plusieurs tombes. a) Une sépulture rectangulaire formée par un maçonnage de couches de tuiles et de mortier et couverte de grandes plaques. Celle-ci a livré des ossements, trois crânes et quelques tessons. b) Des tombes à tuiles couvertes de grandes tuiles (0,76 m x 0,42 m). On y a découvert des tessons romains tardifs, des fragments de verre, des ossements et des cendres. c) D'autres sépultures à tuiles longues destinées à des adultes et couvertes de tuiles étroites. Une d'entre elles renfermait un squelette intact. d) Des tombes d'enfants avec un sol en poros et une série de tuiles pour couverture.

115. Vide[175].

116. Phocide, Mariolata[176]. L'espace de la basilique fut utilisé comme cimetière à partir de la construction de la chapelle postérieure (VIIe-IXe s.). Ce cimetière fut longtemps en usage. Il fonctionne encore après la construction de la chapelle post-byzantine (fig. A, 53). Les plus anciennes des vingt-sept tombes découvertes à des niveaux différents sont celles qui furent creusées dans le pavement de la basilique, détruisant du même coup les mosaïques. Dix tombes occupent la partie O. de l'église, trois le narthex et une l'entrée du narthex vers la nef centrale. Elles sont peu profondes et ressemblent aux précédentes. Leurs côtés sont bâtis en moellons et en briques, leur couverture est constituée de moellons. Elles sont orientées vers l'E., avec une légère déviation vers le NE. Chaque tombe contenait un défunt. Elles ont livré deux petits vases sans anses.

117. Doride, Kallion[177]. Une partie de l'espace situé au NE. de la basilique fut exploitée comme cimetière après l'abandon de l'église. On y a mis à jour treize tombes (1,20 m-1,95 m x 0,30 m-0,50 m x 0,30 m) faites en moellons et en briques et couvertes de grandes plaques. La tête des défunts était à l'O. Aucun mobilier n'y a été retrouvé. Les tombes n°s 3, 7 et 9 contenaient chacune deux défunts, trois autres tombes, une seule personne et une sépulture, trois squelettes. Une tombe était définie par deux tuiles. Trois des tombes étaient réservées à des enfants. La tombe n° 9 était bâtie d'assises de briques et de mortier de chaux (2,28 m x 0,78 m x 0,94 m) (fig. A, 54). Elle a livré deux squelettes démembrés. Une monnaie en bronze se trouvait dans la terre surmontant la tombe.

a1) Ibid., lieu-dit Panigyrostasi. Église de Hay. Nikolaos construite sur l'emplacement d'une

172. A.Δ. 31 (1976), B1, 102, Iph. Découlacou. b) Ibid., 43 (1988), B1, 189, Aph. Moutzali.

173. A.Δ. 37 (1982), B1, 163, Cath. Pantelidou. b) Ibid., 45 (1990), B1, 150, Aph. Moutzali.

174. A.Δ. 36 (1981), B1, 84, K. Skarmoutsou.

175. Vide.

176. A.Δ. 19 (1964), B2, 237-8, dess. 1, pl. 283, c, P. Lazaridis. Ibid., 27 (1972), B2, 392, Idem. Rade de Larymna. Îlot de Hay. Nikolaos. Une chapelle installée probablement à la place d'une basilique paléochrétienne contenait une tombe d'un adulte. La céramique dans le remblai et le mode de construction incitent à dater l'édifice de la période protobyzantine (A.Δ. 37 (1982), B1, 170, Vas. Aravantinos).

177. A.E 1982, chron. 10, fig. 4, pl. Z, a-d, Phot. Zapheiropoulou. A.Δ. 27 (1972), B2, 379, V. Pétrakos. a1) Ibid., 383, Idem. b) A.Δ. 43 (1988), B1, 96-97, Evy. Chalkia.

ancienne basilique. Une inhumation sans mobilier se trouve au pied du mur externe N. et deux autres dans l'exonarthex.

b) Néa Koukoura. Ruines d'une basilique comprenant un synthronon. Deux inhumations pauvres furent retrouvées dans le remblai de l'abside et datées de la période suivant la destruction de la basilique.

118. Étolie-Akarnanie

a) Mesolongui, Phoinikia[178]. Dans nombre de cas, les baies de la basilique furent choisies comme lieux de sépultures. Certaines des tombes s'adossent aussi aux murs du bâtiment. Ce constat prouve que la basilique était abandonnée, mais non effondrée, lorsqu'elle fut réutilisée comme lieu d'inhumation. La plupart des tombes furent creusées dans la nef centrale, les annexes des deux côtés du narthex, à l'extérieur de l'église, au S. et près de l'abside (fig. A, 55). Ce sont des tombes à ciste dont les murs et la couverture sont constituées de plaques calcaires. Si quelques-unes ont une forme trapézoïdale, la majorité sont rectangulaires. Les défunts avaient en général les mains croisées sur la poitrine et la tête tournée vers l'E. Hormis une monnaie du XIe s. exhumée dans le remblai, aucun mobilier n'a été découvert.

b) Naupacte.

Rue Kapordeli 4. Basilique paléochrétienne. Un squelette orienté S.-N. fut découvert posé sur le pavement d'une nef [?].

3e rue de traverse de Karakoulaki. Partie de la basilique. Une tombe à ciste maçonnée avec une couverture constituée de plaques de remploi occupe l'espace situé à l'E. du grand support de l'abside.

119. Étolie, Kato Vasiliki[179]. Les tombes éparpillées sur l'emplacement de la basilique sont soit à ciste soit à fosse. Quelques-unes étaient formées de matériaux de remploi; d'autres étaient spécifiquement destinées à des enfants. Seules ces dernières contenaient du mobilier - colliers, fibules, boucles, épingles. Onze monnaies en bronze, datées de 1030-1035, gisaient dans une tombe située entre le bassin et le mur S. de la basilique. Celles-ci se trouvaient soudées dans un sachet, près d'une pointe de lance en fer. Les tombes datent probablement du IXe-Xe s.

120. Mytikas[180]. Quelques tombes à ciste contenant des clous furent mises à jour dans le remblai de la partie O. des nefs et du narthex à 0,40 m-1,10 m de profondeur (fig. A, 56). L'église, en ruines avant le XIe s., fut utilisée comme cimetière durant l'époque mésobyzantine, la partie E. de la nef S. servant de chapelle. À l'O. de la chapelle, une tombe à ciste occupe le pavement primitif. Au N. de l'église, trois pièces occupent l'espace. Au coin SO. de la pièce occidentale, une tombe en berceau (2,70 m x 1,40 m) — dont l'entrée à l'E. mesure 0,55 m et comporte une marche de descente – est constituée de plaques calcaires et d'une voûte en briques. Elle renfermait des ossements épars. Trois tombes à ciste se trouvent dans le côté E. de la pièce. L'une (t. B) incluait un sarcophage en marbre de remploi (2,05 m). Sa couverture à deux pentes était ornée d'une croix en relief de chaque côté. La couverture étant brisée, des fragments de chancels ornés de croix furent insérés pour combler les trous. Cette tombe ne contenait que peu d'ossements dispersés. Les deux autres tombes (Γ-Δ) sont faites de plaques calcaires levées. La couverture était assurée par une double série de plaques. La tombe Δ contenait deux squelettes, la tombe Γ un seul. Une rue pavée et trois pièces occupent l'espace au N. des annexes N. de la basilique. Deux tombes d'enfants bordées de plaques furent établies dans la pièce orientale et une à ciste, faite de plaques calcaires, à l'O. du narthex, au niveau de son pavement. Une tombe à tuiles, deux sur les longs côtés et une sur les côtés étroits, fut implantée à l'E. de l'abside. Une tombe à ciste (2,12 m x 0,65 m x 0,88 m) retrouvée dans la nef S. était couverte d'un assortiment

178. A.Δ. 29 (1973-74), B2, 527-530, dess. 4, pl. 344-349, Phot. Zapheiropoulou. b) Ibid., 29 (1973-74), B2, 543, N. Zias. A.Δ. 44 (1989), B1, 145, G. Alexopoulou.

179. Ἔργον, 1986, 86; 1988, 50, Athan. Paliouras. Sur le site: Mélanges S. Dakaris (Ioannina, 1994), 555-563, Idem.

180. Π.Α.Ε. 1972, 109-113, pl. 88, b, *pastophorion*, 90, b inscription; 1979, 125; 1980, 35, pl. 44-45, 1981, 79, 80, fig. 1 plan; 1982, 92, pl. 67, a, 69, a; 1983, 84-86, fig. 1-4; 1984, 129-130, pl. 107, a, 108, b, Panay. Vokotopoulos. Dans (1972) on parle d'un type de *pastophorion* rencontré à Nikopolis. Dans (1982) l'auteur conclut en s'appuyant sur l'argumentation de l'inscription que la construction est un monument funéraire. D. Pallas (Les monuments paléochrétiens de Grèce découverts de 1959 à 1973, Vaticano 1977, 30-31, fig. 13) le considère comme un *pastophorion* du type helladique, D. Pallas, Monuments et textes, E.E.B.Σ. 44 (1979-1980), 83.

de plaques calcaires et de fragments de briques. Les murs de briques convergent vers le haut. Une sépulture, à tuiles, occupe l'espace à l'E. de la nef N. et une autre, à ciste contenant deux squelettes fut creusée au NO. du narthex. Elle a livré une monnaie en bronze usée, probablement de la fin du IVe s. La découverte d'autres monnaies invite à dater la basilique du Ve s.

La base d'une construction rectangulaire (3,40 m x 1,65 m) surmontée de fragments de chancel est conservée dans la nef N. (fig. A, 57). L'intérieur du sanctuaire était pavé de plaques. Une plaque tombale brisée porte les traces d'une inscription en langue homérique et deux croix. Il s'agit d'un monument funéraire formé de quatre plaques de chancel ornées de croix pattées.

121. Îlot de Képhalos, basilique A[181]. Une tombe sise dans l'atrium, près de la porte S. du narthex, contenait des ossements en désordre. Sa forme est assez proche de celle du trapèze. Une tombe d'enfant, couverte de plaques, fut retrouvée au SO. de la nef S., à l'extérieur de la chapelle postérieure. Celle-ci n'a livré que des ossements épars.

122. Képhalos, basilique B[182]. Neuf tombes, pauvres et perturbées, ont été localisées dans les annexes à l'O. de l'église. Elles semblent plus tardives que les constructions postérieures à l'église du VIIe s. La petite tombe n° IX, située dans la cour, est faite de tuiles. Un petit lécythe fut retrouvé entre la tombe et le mur de l'église, sans doute déplacé en cet endroit suite à la perturbation de la sépulture.

123. Nikopolis[183]. Une tombe a été repérée dans l'église des Saints-Apôtres et des squelettes dans celle de l'Analipsis. Dans l'abside de la basilique D *extra muros* une plaque tombale portait l'inscription «]AKYΛI[A EN E]IPHNH [EKOIM]HΘH ETΩN| IA | EBIΩΣE ETH» (Akylia est decédée en paix, a vécu 14 ans). Selon le fouilleur, celle-ci date du IIIe ou du IVe s.

b) Stéphani. Église de Hay. Varvara installée à l'emplacement d'une basilique paléochrétienne à laquelle succéda une église à nef unique. Sept inhumations y furent établies après la destruction de l'église byzantine. Cinq dans le remblai à l'O. de la nef centrale, une à l'intérieur de l'abside de la basilique paléochrétienne et la dernière entre les bases des colonnes de l'église byzantine. Elles n'ont pas livré de mobilier.

124. Néa Anchialos, basilique de Martyrios[184]. Quatre tombes, l'une à tuiles, de petite dimension, et les trois autres réservées à des jarres contenant les ossements de nouveau-nés furent installées dans les annexes de la basilique *extra muros*. Les pièces IV-VIII constituent un bâtiment rectangulaire sur lequel fut édifiée la basilique. Elles ont livré des monnaies et des tessons du IVe s. Les pièces I-III correspondaient aux annexes de la basilique. Celle-ci fut probablement détruite à la fin de la deuxième décennie du VIIe s.

125. Ibid., basilique de la rue 30 Iouliou[185]. (Terrain Xanthouli). La basilique du Ve s., après sa destruction, fut utilisée comme cimetière à partir du VIIe s. La fouille limitée a permis de mettre à jour neuf tombes à ciste maçonnées et une à tuiles.

126. Ibid., basilique C de l'évêque Pétros[186]. Au N. de la nef N., la mosaïque fut partiellement détruite pour laisser place à la tombe à tuiles d'un bébé. Une autre tombe formée de quatre plaques calcaires, située dans une pièce à l'O. du portique S., à 1,06 m sous la mosaïque, contenait elle aussi les ossements d'un nouveau-né (fig. A, 58).

Les fouilles menées au S. de la basilique, au-delà des annexes et à l'extérieur des remparts ont permis de dégager, à 0,94 m de profondeur, une inhumation dans une amphore, la bouche à l'O. Elle contenait les ossements épars d'un bébé. Plus au S., on a mis à jour, à 1,15 m de profondeur, une tombe à tuiles appartenant à un enfant, plus âgé comme l'atteste sa dentition. Les tuiles mesurent 0,70 m de long. Des fragments de tuiles étaient disposés le long des côtés étroits.

---

181. Π.A.E. 1966, 102; 1967, 30, pl. 19, a, Char. Barla.

182. Π.A.E. 1970, 93, p. 91 fig. 1, pl. 131, b, 134, b, 135-137, 141, b, lécythe, Char. Barla -Palla.

183. A.E. 1914, 258, Alex. Philadelpheus; Π.A.E. 1956, 153, fig. 2, A. Orlandos. Sur les monuments funéraires romains: A.A.A. 6 (1973), 224-226, I. Vokotopoulou; A.Δ. 30 (1975), B2, 219, Él. Andréou et P. Chrysostomou, Ἀνασκαφαὶ στὸ ΝΔ. νεκροταφεῖο τῆς Νικόπολης, Ἠπειρωτικὰ Χρονικὰ 26 (1984), 9-37 et Popi Papanguéli, Ὁμάδα σαρκοφάγων στὴ Νικόπολη, Ibid., 43-69. b) A.Δ. 47 (1992), B1, 328, V. Papadopoulou.

184. Π.A.E. 1979, 67, P. Lazaridis.

185. A.Δ. 36 (1981), B2, 264, dess. 1; 2e Symp. X.A.E. (1982), 78-79, Asp. Ntina.

186. Π.A.E. 1971, 30, pl. 37, a; 1982, 102, pl. 71, a; 1988, 86, P. Lazaridis.

127. Volos, Kastro[187]. Deux cent cinquante monnaies en bronze frappées sous Alexis Comnène (XIe s.) furent retrouvées à l'emplacement de l'église. Deux tombes contenaient chacune un crâne. D'autres sépultures, faites de grandes plaques et de tuiles, restent à fouiller. Le lieu fut utilisé comme cimetière après la destruction de l'église.

Une tombe en berceau (2,75 m x 1,20 m x 2 m) a été localisée sur la colline Palaia, à 100 m environ au S. de la nouvelle église de Hay. Théodoroi. Elle mesure 3,07 m, escalier compris. La voûte et le pavement sont en briques (0,27 m x 0,28 m) liées par de la chaux. La voûte est à 0,70 m du sol actuel. Celle-ci ne couvrait qu'une surface de 2,10 m, deux plaques amovibles complétant la couverture de la sépulture. On descendait par un escalier à quatre marches (0,38 m + 0,30 m + 0,31 m + 0,35 m). Les parois portaient un enduit de chaux mal conservé. La tombe n'a livré que des ossements épars appartenant à plusieurs morts. L'auteur suppose qu'elle appartenait à un évêque de Démétrias en raison du voisinage d'Épiskopi, lieu de séjour des évêques. Une tombe rectangulaire, présentant quatre plaques adossées aux murs, une en guise de pavement et deux, liées par de la chaux, comme couverture fut établie devant la porte de la tombe précédente, à 0,75 de profondeur. Intacte, elle a livré des ossements et une bague en bronze. L'église de Hay. Paraskévi est construite sur les fondations d'une église ancienne. À l'E. du sanctuaire, près de la conque, la fouille a exhumé des fragments de sculpture paléochrétienne et deux tombes maçonnées de plaques. Celles-ci contenaient deux croix, des monnaies usées et des lames en bronze.

La fouille de la place face à l'église de Hay. Théodoroi a mis au jour des murs, une section de l'ancienne enceinte de la ville, les ruines d'une basilique paléochrétienne, une tombe à tuiles et une autre à ciste (1,82 m x 0,52 m) qui contenait trois squelettes, dont l'identité chrétienne est suggérée par la position.

128. Pélion

a) Théotokos[188]. Chapelle moderne et vestiges d'une basilique paléochrétienne contenant trois tombes datées du Ve s. au plus tôt.

b) Laï. Une tombe située à l'extrémité E. de la nef S.

c) Platanidia. Une chapelle tétraconque mésobyzantine succéda à la basilique B. Sur l'emplacement de la basilique et à l'O. de la chapelle, treize tombes à tuiles et à ciste furent découvertes.

129. Karditsa, Philia[189]. La fouille a mis à jour vingt-huit tombes pauvres et sans mobilier. La majorité d'entre elles se trouvaient à 0,40-0,50 m de profondeur. Les corps, posés sur le dos, avaient souvent une orientation vers le NE. et le SE. Une tombe particulière à tuiles comporte une tuile comme pavement, deux adossées aux longs côtés, une aux côtés étroits et d'autres comme couverture. Chaque mort était entouré par une série de moellons et de petites pierres étaient posées le long du corps. Souvent un tesson ou une ou plusieurs pierres, de taille variable, occupaient la place de la poitrine. Dans certains cas, le tesson ou la pierre était posé sous la mâchoire inférieure. Les bras sont le long du corps. L'avant bras gauche se trouve perpendiculaire à la colonne vertébrale ou plus souvent est posé sur la partie inférieure du corps, la paume sur l'abdomen tantôt plus haut tantôt plus bas. L'avant bras droit est replié sur la poitrine tantôt sur le sein droit tantôt sur le gauche. Dans un cas les deux avant bras sont légèrement tournés sur la poitrine. Chaque tombe contenait un crâne. Les inhumations sont très analogues les unes aux autres. Elles ont livré trois bagues en bronze. Un *terminus post quem* pour l'ensemble des enterrements est fourni par le fait que deux morts étaient inhumés à 0,45 m et 0,42 m de profondeur sous les murs. La profondeur des tombes prouve que l'utilisation de la basilique comme cimetière commença bien après sa destruction.

130. Dion[190]. La basilique A se trouve 5 m sous le tertre. Deux tombes bien conservées sont situées à 3 m sous le tertre.

---

187. Δελτίον Ἀρχαιολογικὸν 5 (1889), 211, El. Koussis; Π.A.E. 1910, 168-171, Ap. Arvanitopoulos. A.Δ. 45 (1990), B1, 234-235, A. Ntina.

188. A. J. B. Wace - J. P. Droop, Excavations at Theotokou, Thessaly, B.S.A. 13 (1906-1907), 309-327 (321). b) J.H.S. 26 (1906), 152, A. J. B. Wace. c) A.Δ. 40 (1985), B. 222, A. Ntina.

189. A.Δ. 19 (1964), B2, 249-253, dess. 1-3, pl. 293-298, Ang. Liangouras.

190. Π.A.E. 1928, 88, G. Sotiriadis. b) Καθημερινή, 11-2-1995, 15; 22-2-1996, 11. A.E.M.Θ. 7 (1993), 224-229, E. Marki.

b) Kitros, Louloudies. Des tombes des IIIe-VIe s. furent exhumées dans le cimetière N. La couverture est constituée de tuiles marquées d'empreintes digitales ou de plinthes rectangulaires portant des empreintes de croix inclues dans des cercles. Quelques inhumations ont livré des bagues, des bracelets, des fibules, des boutons en bronze ou en fer, d'autres des perles de collier ou des monnaies, d'autres encore des vases ou des fioles à parfum posées près du crâne ou aux pieds. On a trouvé aussi des poids utilisés pour le tissage. Les mains étaient posées le long du corps ou, dans certains cas, la main droite était posée sur le ventre. Quelques inhumations ont été trouvées couvertes de chaux. Une sépulture en berceau d'un *ἀναγνώστης Εὐφρόσυνος* porte une décoration picturale avec deux inscriptions tombales, l'une en grec et l'autre en latin, tombées sur le sol. Cette tombe se trouvait à l'emplacement d'un bâtiment profane. L'inhumation eut lieu après la destruction de celui-ci par un incendie. Deux autres tombes à ciste avec mortier, dotées d'une marche sur le côté étroit, furent creusées à proximité de la tombe précédente. L'une porte en son milieu deux pierres rectangulaires disposées parallèlement. Ces sépultures servirent à plusieurs inhumations. Une tombe en berceau comprenant trois marches de descente fut trouvée dans la nef N. de la basilique. Dans la partie supérieure de la voûte, les briques sont posées en diagonale et liées à l'aide d'un mortier hydraulique. Deux autres tombes en berceau occupent l'extrémité E. de la nef S. et deux dernières l'annexe située au S. du narthex. L'une porte une décoration peinte montrant des motifs végétaux et des oiseaux et, sur le mur O., une croix rouge avec pommes, gouttes et les lettres A et ω. Deux autres tombes en berceau dotées d'un couloir et d'une porte d'entrée furent repérées à l'O. de l'église. L'une porte, sur sa paroi O., une croix rouge flanquée de perdrix et une inscription qui s'identifie à un psaume. La tombe contenait plusieurs squelettes et trois petites boîtes en bronze destinées à la toilette féminine. Toutes ces tombes sont postérieures au séisme qui survint entre le milieu et la fin du VIe s.

131. Vergina[191]. Au NE. du village, des tombes à tuiles de nouveau-nés furent creusées au contact des murs de la nef S., à l'intérieur et à l'extérieur, et des murs O. du baptistère. Elles sont postérieures à l'abandon de ces bâtiments. La basilique du Ve s. connut une seconde phase d'aménagement au VIe s.

b) Veroia. Trois églises se sont succédées sur le même emplacement: une basilique paléochrétienne, une basilique à la datation indéterminée et l'église de Hay. Anna, édifiée au XVe s. Le pavement originel en marbre fut détruit par l'établissement d'une inhumation postérieure. Celle-ci a livré les clous d'un cercueil autour du squelette, un bouton rond en bronze à la hauteur des épaules et une monnaie à la hauteur des pieds.

b1) Ibid. Un cimetière fut installé, au plus tôt au début du VIIe s., sur les ruines des annexes d'une basilique, correspondant probablement à un palais épiscopal. Dans cette zone funéraire, on a retrouvé des tombes à ciste, sans mobilier, construites avec des *spolia*, des fragments sculptés et comprenant des inscriptions.

c) Édessa, Hay. Triada. Au S. du catholicon, deux tombes en berceau ont été mises à jour. Leur voûte est en briques et leurs parois portent un enduit. Des plaques de schiste furent utilisées comme couverture du côté E. Dans leur travail, les bâtisseurs de la sépulture ont également exploité les fragments d'un chancel paléochrétien.

c1) Ibid., Ano Poli. Une tombe à ciste, aux parois enduites, fut trouvée à l'intérieur de l'acropole, à l'O. de l'église des saints-Pierre-et-Paul, à 1,65 m de profondeur. Elle doit sans doute être mise en rapport avec une phase antérieure de l'église, dont elle ▪ détruit à l'E. les fondations.

132. Chalcidique, Toronè[192]. Dans la ville ancienne, la fouille a dégagé (1975) les vestiges d'une deuxième basilique paléochrétienne et des tombes contemporaines. Des sépultures probablement paléochrétiennes, qui avaient été auparavant violées, furent découvertes (1976) à une petite distance au SE. de la basilique. D'autres sépultures postérieures ont détruit la mosaïque de la nef centrale. Des

191. 5e Symp. X.A.E. (1985), 44-45, K. Loverdou - Tsigarida. b) A.Δ. 43 (1988), B2, 414-415, G. Papazolou. b1) A.E.M.Θ. 7 (1993), 97-105, fig. 56, A. Petkos. c) A.Δ. 45 (1990), B2, 370, An. Chrysostomou. c1) A.Δ. 46 (1991), B2, 300, An. Chrysostomou.

192. A.Δ. 30 (1975), B2, 275-276, N. Nikonanos; Ibid., 31 (1976), B2, 284, Euth. Tsigaridas; Ibid., 33 (1978), B2, 253; 1er Symp. X.A.E. (1981), 63-64, N. Nikonanos. N. Nikonanos, Ἡ παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τοῦ Ἁγ. Ἀθανασίου στὴν Τορώνη Χαλκιδικῆς, Ἁρμός: Mélanges N. Moutsopoulos, II (Thessalonique, 1991), 1267-1279. (Pas de mention de tombes). Rapports sans cohérence.

tombes postérieures ont détruit le pavement de la nef centrale et une autre à ciste a été repérée (1978) au SO. de la nef S. de la basilique paléochrétienne A de Hay. Athanasios, située *extra muros*. Les basiliques B et C et le cimetière se trouvent dans les limites de la ville ancienne (1981).

133. Nikitè[193]. Cinq tombes à tuiles réservées à des enfants et deux en berceau (3,20 m x 1 m) utilisées comme ossuaires furent découvertes à l'extérieur de la basilique à trois nefs située au lieu-dit Hay. Yeoryios. Elles n'ont pas livré de mobilier. La basilique de l'évêque Sofronios se trouve à une distance de 60 m. Une inhumation pauvre a été localisée devant l'entrée du chancel du sanctuaire.

134. Iérissos (Akanthos)[194]. Des tombes médiévales furent exhumées près de l'abside d'une basilique paléochrétienne.

135. Amphipolis, portique de la Rotonde[195]. Trois tombes à ciste, faites d'un maçonnage de briques et de plaques d'incrustation — qui proviennent des murs de la Rotonde – ont détruit le pavement primitif du portique. La Rotonde était partiellement détruite au temps de l'installation des tombes durant le VIIe s.

136. Philippes, Octogone[196]. De multiples tombes de bébés, à ciste, simples et pauvres, parsèment l'espace situé au NE. et à l'E. de l'abside demi-circulaire (fig. A, 59). Deux grandes tombes, formées de matériaux de remploi et de stèles romaines conservaient un squelette intact, orienté S.-O. Deux tombes à ciste bâties sans soin et dénuées de tout mobilier furent localisées à l'O. du narthex, à 1,35 m sous le niveau supérieur. L'une contenait deux morts. Une tombe d'enfant à tuiles conservant son squelette fut trouvée à l'O. de l'autel. Cinq autres sépultures similaires, bâties en briques, furent intercalées entre les deux piliers N. du sanctuaire. Dans le narthex, trois tombes, orientées E.-O. et constituées d'un maçonnage de briques, de moellons et de pièces de remploi issues de l'octogone (chancel), furent découvertes à 0,40 m sous le pavement. L'une d'elles a livré un bracelet en verre et une bague en bronze. Une tombe faite de matériaux de remploi fut exhumée sous le *catéchumeneion*, à 0,63 m de profondeur. La tête était à l'O. Elle comprenait une boucle de ceinture (barbare) en bronze et une lame de couteau.

137. Philippes, basilique B[197]. Des centaines de tombes occupent l'emplacement de l'église. Elles s'entassent sur deux, trois, voire quatre couches. Les plus profondes, dans les nefs, se trouvent à 1 m sous le niveau byzantin. Devant le narthex, la première couche de tombes se trouve à 0,75 m du sol actuel, la deuxième à un peu plus d'un mètre, la troisième à 1,50 m. Tous les squelettes avaient les pieds tournés vers l'E. Le plus souvent ils reposent sur la terre, protégés par des briques ou des débris de marbre posés de champ, sur lesquels d'autres briques font office de couvercle. Les matériaux proviennent de la basilique ou des nécropoles romaines. Les tombes ont livré des bracelets de verre coloré, des débris de collier, des pendeloques en fer et quelques tessons de poterie byzantine (Philippes, 426). Les tombes s'avèrent antérieures à l'écroulement total des parties hautes de la basilique. Elles sont même peut-être contemporaines de deux remaniements, dont le plus notable fut l'édification d'une église plus petite (1933).

138. Philippes, basilique du musée[198]. Plusieurs groupes de tombes furent établies sur l'emplacement ruiné de la basilique. Ainsi, dans le narthex, on a recensé plus de vingt et une tombes

193. A.Δ. 27 (1972), B2, 571, Euth. Tsigaridas; 2e Symp. X.A.E. (1982), 76, N. Nikonanos. N. Nikonanos, Ἀνασκαφὴ παλαιοχριστιανικῆς βασιλικῆς στὴ Νικήτη Χαλκιδικῆς, A.E.M.Θ. 3 (1989), 381-385 (383). Informations recueillies sur place et données par Ioakeim Papanguélos.

194. A.E.M.Θ. 10 (1996), 297, fig. 2, Hél. Trakosopoulou-Salakidou.

195. Ἔργον 1995, 51, fig. 33, Ch. Bakirtzis.

196. Π.A.E. 1966, 49, 55, 57, fig. 1, pl. 33, b; 1972, 76, pl. 51, b, 52, a; 1978, 70, pl. 61, b, St. Pélékanidis; 1981, ▪, G. Gounaris - A. Mentzos - Arg. et Char. Bakirtzis - El. Pélékanidou; 1982, 36-37, pl. 17, c, collaborateurs de St. Pélékanidis; G. Gounaris a publié la fibule «barbare» datée de la fin du VIe ou du début du VIIe s. Il s'attache à démontrer que les fibules de ce type sont en fait byzantines. Il trouve que le mort devait appartenir à un rang social élevé parce qu'il était enterré dans l'église (Βυζαντινά 4 (1984), 47-59).

197. P. Lemerle, Philippes, 426. B.C.H. 57 (1933), 283, Idem.

198. A.Δ. 35 (1980), B2, 456; 36 (1981), B2, 363-365, pl. 250, a-b; 38 (1983), B2, 340-342; 2e Symp. X.A.E. (1982), 48-49, Ἐπιτύμβιο σῆμα στὸ νεκροταφεῖο τῶν Φιλίππων, E. Kourkoutidou-Nikolaïdou. Idem., Ἡ ἀνασκαφὴ στὴ βασιλικὴ τοῦ μουσείου Φιλίππων, A.E.M.Θ. 2 (1988), 409-419. Ibid., 10 (1996), 741, Idem.

et quatre inhumations réduites à l'état d'amas de terre et de pierres. Aucune tombe ne fut trouvée dans les nefs. Une sépulture d'enfant fut par contre identifiée à l'extérieur de l'abside. Les tombes, rectangulaires, sont faites d'un maçonnage de pierres posées verticalement ou de fragments architecturaux. La tombe 2 avait pour couverture un fragment d'ambon. Les défunts reposaient directement sur le sol. Quelques sépultures comportaient, du côté de la tête, une petite couche de mortier. Leur couverture était assurée par des plaques, la tête placée à l'O. et les squelettes en désordre. Dans l'une d'elles, la main droite du défunt était posée sur la poitrine. Deux tombes contenaient les squelettes de bébés, deux autres ceux d'enfants. Deux tombes attestent une translation d'ossements ou des inhumations successives. Juste devant la tombe 13, les fragments d'un vase non peint ont été découverts. Le squelette de la tombe 10 reposait sur une couche de cendres. Le fouilleur suppose qu'il s'agit des restes calcinés d'un lit. Une tombe d'enfant située au S. de l'abside, en moellons et en briques, renfermait les ossements épars et les dents d'un enfant et d'un adulte. Orientée dans l'axe O.-E., celle-ci a livré une petite bague en bronze, des perles de verre et les tessons d'un vase destiné aux libations. La représentation d'une figure d'enfant était incisée sur la parois du mur derrière la tombe. Selon le fouilleur, celle-ci a un rapport avec la fillette gisant dans la tombe. Une sépulture de nouveau-né, sans mobilier, avait pour couverture une pierre taillée portant deux croix ciselées. Quelques semences aromatiques carbonisées, trouvées à l'intérieur des tombes 7 et 9 et à l'extérieur d'autres sépultures, incitent le fouilleur à penser qu'elles purent être utilisées comme encens. Un médaillon en forme de croix double portant la figure d'un saint en position d'orant incisée avec le nom «ΑΚΙΝΔΥΝΟΣ» fut exhumé d'une tombe pauvre (fig. A. 162). Le fouilleur date cette pièce des VIIIe-Xe s. Le martyrium du saint était à Constantinople. La tombe 4, située au coin NO. du narthex à 1,63 m du pavement de la nef centrale, constitue la sépulture la plus importante (2,10 m x 0,78 m). Elle est bâtie d'un maçonnage de pierres et de fragments de stèles latines. Sa couverture était assurée par une stèle romaine sculptée, sur laquelle une colonne s'était effondrée. Elle contenait un squelette d'adulte intact, un autre crâne et quelques rares ossements appartenant à une inhumation antérieure. La tête était posée à l'O., les mains croisées sur la poitrine, la gauche sur la droite. La main droite portait trois bracelets en verre et une bague ornait chaque main. La tombe 12 à ciste était formée de débris architecturaux réutilisés. Des cendres éparpillées l'entouraient de toutes parts. La tombe contenait aussi une couche de pollens de fougères calcinés. Le squelette, mesurant 1,61 m, était intact. Le bras gauche était replié sous (?) la poitrine et le droit allongé le long du corps. Deux crânes reposaient près des pieds du mort. Un petit amas de briques pilées formaient un coussin pour la tête. La tombe 15 était à moitié détruite, la tombe 16 superposée à la tombe 17. Des semences végétales furent trouvées sous les plaques de couverture des deux tombes. La tombe 16 contenait deux crânes et des ossements épars. La tombe 17 était faite de matériaux de remploi. Les sépultures 18 a et b s'apparentent à deux inhumations d'enfants, indépendantes l'une de l'autre, avec des pollens à côté de la tête, des fragments de chancel sur le sol et des ossements dispersés. La tombe 19 (2 m x 0,75 m) se trouve contre le mur O. du narthex. Elle contenait des semences et un squelette décomposé. La tombe 20 est contre le mur O. du narthex. Bâtie à partir d'éléments architecturaux et de stèles latines, elle apparaît plus soignée que les autres. En plus du squelette, elle renfermait un petit crâne et des semences répandues à proximité de la tête du défunt. Un couloir étroit situé entre les tombes 19 et 20 contenait des ossements épars, une monnaie à la légende indéchiffrable et une boucle d'oreille. La tombe 21 contenait des pollens, un squelette d'adulte ainsi qu'un crâne et des ossements appartenant à une précédente inhumation. Les tombes 22-26, 28-29 et 35, trouvées dans le narthex à 0,20-0,40 m sous le pavement, étaient celles d'enfants. La tombe 27, en briques, a livré des fragments de chancel et la tombe 28, des ossements décomposés. Le bras gauche était posé sur la poitrine, le droit le long du corps. Une construction funéraire, ayant la forme d'une boîte «*thike*» au crépi compact et entourée de pierres dressées verticalement, appartenait sans doute au groupe (fig. A. 60). Elle se trouvait à une extrémité du cimetière. Une croix du centre de laquelle partaient des rayons figurés par des briques ornait sa surface supérieure. Deux grandes tombes séparées par une petite sépulture (13, 6, 14) furent retrouvées à 0,75 m sous cette construction. Il s'agit probablement d'un monument familial. Au S. de celui-ci, deux inhumations couvertes d'un amas de pierres furent dégagées.

Les inhumations sont disposées sur des niveaux successifs du pavement jusqu'à la surface du remblai, à 3 m de hauteur. On garde la trace d'inhumations successives, du transfert d'ossements et du

recouvrement des morts à l'aide de feuilles de fougères. La fouille a livré des monnaies *skyphates* de l'époque comnène, des tessons de vases grossiers, une monnaie du Puy (1080-1180) et une peinture imitant une incrustation en panneaux rectangulaires avec des feuilles de lierre aux angles et d'autres motifs ornementaux (1988).

139. Philippes[199]. En 1988, l'exploration d'une aire de 500 m2 permit de dégager la partie N.-O. d'une église paléochrétienne consacrée à l'apôtre Paul — ornée d'une mosaïque datée entre 315 et 350 — et un cimetière chrétien dont le mobilier (céramique, monnaies) s'échelonne entre le VIIe et le IXe s.

140. Thasos, Hérakleion (*intra muros*)[200]. Cinq tombes furent trouvées près de 2 m au-dessus des fondations de la Lesché. Si celles-ci sont contemporaines de l'église, il faut en conclure que le remblaiement consécutif aux phénomènes d'érosion avait dès cette époque entraîné la constitution d'un important volume de terre dans cette partie du sanctuaire. Le niveau des tombes était sensiblement supérieur à celui de l'église. Les sépultures, fort modestes, comprenaient quatre dalles, une sous le mort, deux sur les côtés et une comme couvercle. Hormis les squelettes, la tête vers l'E., aucun objet ne fut découvert.

141. Thasos, Agora[201]. A. Laumonier avait déjà signalé les squelettes et les tombes du cimetière médiéval sis dans la partie inférieure de l'Agora, aux environs de la vieille église. La plupart des corps furent enterrés à même le sol. Les quelques tombes sont constituées de plaques de schiste grossièrement taillées, disposées de manière à former une sorte de sarcophage vaguement trapézoïdal. Selon Ch. Delvoye, la céramique vernissée (*sgraffito*) — surtout des fonds de bols à vernis brillant, jaune ou vert, décorés de motifs incisés tels des spirales, des rosaces ou des oiseaux — permet de dater approximativement le cimetière des XIe-XIIIe s.

142. Tsoucalario[202] (fig. A. 61). Basilique paléochrétienne et chapelle byzantine. Deux tombes sont implantées dans la conque de la basilique et une troisième à l'extérieur de celle-ci. Elles s'avèrent toutes postérieures à la destruction de la basilique causée probablement à la fin de l'époque paléochrétienne par un séisme. La cour du bâtiment, après sa destruction, servit de cimetière pendant l'époque byzantine. Dans celle-ci, une tombe (2,10 m x 0,70 m), constituée de deux séries de pierres hautes de 0,60 m, contient un squelette orienté vers l'E. mais pas de mobilier. Des sépultures isolées datées de la même époque occupent d'autres locaux de l'édifice religieux. À cette époque, la chapelle paléochrétienne fut remaniée et transformée en église funéraire. Les tombes à fosse, en pierres ou en matériaux de remploi, contenaient des inhumations de périodes diverses, doubles, successives ou attestant une translation. Dans ce dernier cas, les restes du défunt précédent étaient réunis aux pieds de son successeur. Une deuxième série de sépultures superposée à la première s'apparente à une suite de fausses tombes destinées à protéger celles de la couche inférieure. Leurs dimensions sont analogues et leur emplacement coïncide à la position des tombes anciennes. Une couche de terre épaisse de 0,30 à 0,40 m sépare les deux groupes. Elles ont livré des vases en terre blanche du Xe-XIe s., quelques bracelets et des ornements métalliques. Des ossements et des vases communs ont été retrouvés un peu partout hors des tombes. La seconde série des tombes aurait eu pour but, selon le fouilleur, de protéger un culte ancestral. Il semble cependant que ces plaques définissaient les dimensions de la tombe et faisaient dès lors office de stèles funéraires. On ne sait si cette deuxième série de sépultures fut peu à peu établie après la construction de chaque tombe ou superposée à la première, une fois l'espace funéraire rempli.

---

199. B.C.H. 113 (1989), 655, G. Touchais (Presse du 19-10-88).

200. Marcel Launey, Le sanctuaire et le culte d'Héraklès à Thasos, Etudes Thasiennes I (1944), 231, p. 12 plan; Dans le terrain Soultou à l'E. d'Hérakleion (coin des rues Héraklés-Ecole française) sondage 5 on a révélé trois tombes à ciste, orientées E.-O., paléochrétiennes en relation avec l'église qui occupait alors une partie du site de l'Hérakleion. Les corps étaient étendus sur le sol. Elles n'ont pas livré de mobilier (B.C.H. 97 (1973), 576, Bern. Holtzmann).

201. B.C.H. 73 (1949), 538, Fr. Chamoux. Ibid., 47 (1923), 317, A. Laumonier. Il s'agit évidemment de la basilique d'Akakios. Ch. Delvoye s'est occupé de deux basiliques: celle de la Place (1949) et celle d'Akakios de l'Agora (1951).

202. Α.Δ. 29 (1973-74), B2, 831, pl. 619, a. E. Kourkoutidou; 33 (1978), B2, 324, dess. 1; 34 (1979), B2, 345, dess. 4, pl. 155, b-c; 35 (1980), B2, 444-447, Char. Bakirtzis. On cite un séisme à Tsoucalario en 615-619 (Ch. Bakirtzis, Τὸ τέλος τῆς ἀρχαιότητας στὴν ἀνατολικὴ Μακεδονία, 10e Symp. X.A.E. (1990), 50). Idem, Τί συνέβη στὴ Θάσο στὶς ἀρχὲς τοῦ 7ου αἰ. μ.X., Φίλια ἔπη (Mélanges) G. Mylonas, vol. III (Ἀθῆνα, 1989), 339-341.

143. Nome de Kavala, Pangaion, Podochorion[203]. La mosaïque de la nef centrale de la basilique fut détruite pour accueillir une sépulture à fosse, couverte par trois plaques en schiste. Dix-sept boules en bronze étaient posées sur la poitrine du défunt. L'espace situé devant la chapelle postérieure fut utilisé comme cimetière durant la troisième phase d'aménagement du site.

144. Maronée, Paliochora, Hay. Charalambos[204]. Le site possède un bâtiment paléochrétien, probablement une basilique. La fouille de quatre coupes a permis de dégager un grand nombre de tombes. Celles de la coupe A, orientées E.-O., avaient pour couverture une plaque. Dans l'une d'entre elles, un squelette mesurant 1,50 m avait les mains croisées sur la poitrine. La coupe B recelait quatorze tombes, orientées E.-O., enfouies à 0,60 m de profondeur. Elles avaient servi à plusieurs inhumations successives. De multiples ossements jonchaient l'environnement des tombes. Quatre tombes à tuiles contenaient probablement les restes d'enfants. Une tombe comportait une pierre plate en guise de coussin. Une autre, à ciste (2 m x 0,73 m x 1,30 m), était couverte de pierres plates. Un fragment de chancel orné d'une croix en relief et d'autres matériaux de remploi servirent à la construction d'une autre sépulture. D'autres tombes furent également localisées dans la coupe D. Il paraît manifeste que l'endroit, après la troisième phase d'aménagement en église au Xe-XIe s., fut utilisé comme cimetière. Vingt tombes, la majorité réservée à des enfants et des bébés, couvraient l'emplacement de l'ancien atrium. La plupart se trouvent dans le remblai de l'atrium, d'autres perturbent la couche de destruction et se situent sur le pavement même de l'atrium, d'autres encore furent creusées dans le pavement. Les sépultures, à ciste, sont faites de moellons et de matériaux de remploi provenant de la basilique et du stylobate de l'atrium. Leur couverture est généralement assurée par des plaques mais certaines ne possèdent aucune couverture. Deux sépultures à tuiles sont destinées à des enfants. D'autres tombes sont à fosse. Dans quelques cas, on constate un phénomène de translation. La tombe d'une fillette a livré deux boucles d'oreille en bronze. La tombe la plus importante, pillée au préalable, fut trouvée au S. du seuil de la basilique et débordait partiellement dans le pavement de l'atrium (2,10 m x 1 m x 0,60 m). À ciste, elle était bâtie en matériaux de remploi; son pavement était formé de briques carrées. Elle contenait deux défunts.

145. Chios, Emporio[205]. À proximité de la chapelle sise sur la colline de l'acropole, édifiée après l'abandon de la forteresse, une sépulture a livré une céramique en glaçure du XIe s. La grande tombe près de Vroulidhia peut être datée du Ve s. Dans les environs d'Emporio, une tombe fut repérée dans l'église byzantine contemporaine de la basilique et de la forteresse de l'acropole. À l'époque tardo-byzantine, une chapelle fut élevée au SE. de la basilique antérieure. Les tombes, en contact avec la chapelle et les murs de maisons, contenaient des monnaies du XVe-XVIe s. Quelques tombes furent implantées à l'intérieur de l'abside, d'autres à l'extérieur. La sépulture la plus profonde (2a) renfermait une paire de boucles d'oreille. Trois tombes couvertes de plaques se trouvaient dans la chapelle. La tombe I, à 0,70 m de profondeur, contenait un squelette bien conservé d'une taille d'1,50 m, étendu sur son dos, la tête à l'O. et les mains posées sur les épaules. Un pendentif cruciforme et une plaque en bronze, placée sur la poitrine, ont été dégagés. Dans le coin O. se trouvaient les restes épars d'un défunt plus ancien. La tombe II, près du mur S., à l'extérieur, contenait deux squelettes, l'un étendu le long du côté S., les bras sur la poitrine, le crâne brisé, l'autre le long du côté N. À l'intérieur de la chapelle, la tombe III était occupée par le squelette bien conservé d'un enfant grand de 0,70 m et, à l'O., par les ossements de deux autres défunts antérieurs. Elle [redacted] livré des fragments de verre et de poterie en glaçure datée de la première moitié du XIe s. ainsi qu'une cruche décorée en noir et vert sur fond blanc. Le fouilleur suppose que cette dernière fut sans doute introduite lors du pillage de la tombe.

146. Samos, Kédros[206]. Dans le narthex, une tombe comportait trois squelettes; une autre, dans la

---

203. A.Δ. 33 (1978), B2, 321-322, Char. Bakirtzis.

204 E. Kourkoutidou - Nikolaïdou, Παλαιοχριστιανικὸ κτίσμα στὴ Μαρώνεια, Θρακικὴ Ἐπετηρίδα 7 (1987-1990), 103-110, fig. 12, 19, 20, pour la mosaïque, P. Asimakopoulou - Atzaka, 111-121. S. Doukata, A.E.M.Θ. 5 (1991), 502. A.Δ. 46 (1991), B2, 358, S. Doukata.

205. Excavations in Chios 3, Byzantine Emporio, Mich. Ballance - John Boardman - Spencer Corbet - Singl. Hood, 1989, B.S.A., Suppl. 20, p. VIII, 2, 8-10, 32-33, 80, pl. 11, c, d, 19, d, e, f.

206. Em. Bamboudakis, Τὸ ἐν Κέδρῳ Σάμου βαπτιστήριον, E.E.B.Σ. [redacted] (1932), 439, fig. 2, 432, 438, fig. 7.

nef S., près de la porte et sous le mur, contenait deux défunts dont un enfant. Deux petites églises occupèrent successivement l'emplacement de la basilique. Il est probable que les deux défunts furent enterrés dans le premier édifice. Lorsque la seconde église fut bâtie, son mur S. rencontra la tombe préexistante. D'autres sépultures — dont deux formaient un angle aigu — se trouvaient sans ordre au sein de la nef centrale. Une autre tombe — les côtés étroits et la couverture composés de plaques en schiste, les longs côtés en briques — se trouvait intercalée entre les murs de ce qu'on tient pour un portique. Les autres tombes, à tuiles, avaient leurs côtés arqués.

147. Samos, Kastro Tigani[207]. Cinq tombes occupent la nef centrale d'une basilique érigée au Ve s., cinq autres la nef S. et quinze la nef N. Elles sont bâties négligemment à l'aide de *spolia*, de tuiles, de pierres et ont une couverture constituée de dalles, le plus souvent, de remploi. Leur établissement [redacted] provoqué la destruction du dallage originel. Leur fond est soit formé de dalles, soit à même le rocher. La tête des défunts est placée à l'O. Une tombe de la nef N. a livré, aux côtés d'un squelette, un vase, une bague en bronze (près de la main droite) et une fibule de la fin du IXe-début du Xe s. (près de l'épaule). Sur une couche de terre recouvrant son pavement, une tombe de la nef S. contenait deux squelettes superposés. Des ustensiles en fer, mal conservés, accompagnaient la couche inférieure des ossements. Sur le couvercle de briques le deuxième squelette était posé sur une épaisse couche de terre noire. La tombe était fermée par des plaques calcaires. La partie O. détruite a livré une monnaie en argent frappée sous Basile Ier (867-886). Dans la chapelle voisine, plusieurs tombes installées dans le narthex et la nef, ont amené la destruction de la mosaïque. Le fouilleur date leur implantation de la restauration de la chapelle.

148. Paros, Katapoliani[208]. Des tombes d'une période postérieure ont été découvertes dans l'axe médian et sous la coupole de l'église de l'époque justinienne. D'autres tombes postérieures, dépourvues de mobilier, furent creusées dans le bras N. de la croix et à l'O., près des colonnades. Une tombe monumentale, d'âge récent, occupe le milieu du côté N.

149. Paros, basilique des trois églises[209]. L'emplacement de la basilique effondrée reçut des inhumations dans les couches supérieures du remblai. Des tombes rectangulaires furent ainsi dégagées près de l'entrée du bâtiment absidial E. et dans la chapelle de Hay. Vasileios. Quelques-unes appartenaient à des enfants. Une autre tombe d'enfant fut localisée à l'angle SE. de la chapelle de Hay. Éleuthérios et deux autres dans la chapelle voisine. Orientées E.-O., elles contenaient le squelette et quelquefois un fragment de tesson portant l'inscription: IC XC NIKA, les mots disposés de part et d'autre de la croix. Un des squelettes avait, posée sur la poitrine, la main droite tenant un fragment avec l'inscription ci-dessus. Cinq autres tombes furent trouvées dans la nef et quelques-unes dans la chapelle n° 3. Les trois chapelles datent de la période post-byzantine.

150. Naxos[210]. À l'époque paléochrétienne, le temple d'Apollon fut aménagé en église. Une tombe chrétienne fut découverte à l'intérieur de la *cella*. Une seconde tombe fut repérée dans le pavement de l'église, entre l'entrée et la porte intérieure du narthex.

b) Sagri, Gyroulas ou Marmara. Temple archaïque auquel succéda une basilique paléochrétienne et une chapelle dédiée à saint Jean. De nombreuses sépultures médiévales furent établies dans les nefs N. et S. Selon les traditions locales, celles-ci ne datent cependant que de la fin du XIXe s.

c) Mélos. Non loin des catacombes et d'un baptistère paléochrétien, des statues enfouies furent retrouvées autour d'une tombe sans nul doute chrétienne.

151. Délos[211]. Au niveau d'une ruine dite chrétienne ou byzantine, dans la rue qui bordait la salle hypostyle, dix dalles de gneiss dressées verticalement formaient une sorte de sarcophage où furent

---

207. A. M. Schneider, Samos in frühchristlicher und byzantinischer Zeit, A.M. 54 (1929), 97-141 (112); W. Wrede, Vorgeschichtliches in der Stadt Samos. Fundtatsachen, A.M. 60-61 (1935-36), 112-124 (117-118); R. Tölle - Kastenbein, Das Kastro Tigani, Samos XIV (Bonn, 1974), 103; R. Tölle, Die antike Stadt Samos (Mainz am Rhein, 1969), 104.

208. Π.A.E. 1963, 142, 145, fig. 3; 1966, 198, pl. 184, a, A. Orlandos.

209. Π.A.E. 1960, 256, fig. 1 plan: A.Δ. 18 (1963), B2, 298-299, dess. 1 plan, A. Orlandos.

210. A.A. 1972, 354, G. Gruben. b) Π.A.E. 1954, 337, N. Kontoléon. c) A.Δ. 46 (1991), B2, 385, E. Yerousi.

211. Exploration archéologique de Délos, fascicule XXX, Les monuments funéraires de Rhénée, Mar. - Ther. Couilloud, 1974, 2-3, cf. E.A.D., II (1909), La salle hypostyle, 57, G. Leroux; B.C.H. 8 (1884), 170, S. Reinach.

découverts des débris d'ossements et deux petits vases vierges de décor. Dans les environs du portique de Philippe, quelques tombes dont une d'enfant, couverte par une plaque garnie de croix et d'ornements. Au N. de ce portique, sur l'Agora de Théophrastos, diverses bases de statues équestres étaient remplies de terre mêlée à des ossements humains, des fragments de vases et des anses d'amphore. Il est supposé qu'elles faisaient partie du cimetière contigu à l'église byzantine sur le portique de Philippe. Une tombe paléochrétienne fut dégagée dans le quartier du théâtre. L'interdit de mourir sur l'île, décrété par la purification de 426 av. J.-C., semble donc avoir été respecté jusqu'au début de l'époque chrétienne.

152. Astypalée, Livadi, Hay. Vasileios[212]. Après son abandon, l'emplacement de la basilique fut utilisé comme cimetière. La tombe A, retrouvée à 0,36 m de profondeur, au SE. de la chapelle (1,27 m x 0,36 m - 0,48 m x 0,36 m), était constituée par un maçonnage de plaques de remploi; sa couverture était assurée par des plaques en marbre, elles aussi de remploi. Orientée E.-O., elle renfermait des ossements épars, le crâne d'un enfant sur le côté O., des fragments d'un plat (*pinakion*) sans décoration dans le coin NE. et un flacon en verre au milieu de la tombe. Le fouilleur affirme que la forme et la position de la tombe permettent de la dater des VIIe-IXe s. La tombe B, à 14,40 m au SE. de la chapelle, fut trouvée détruite. De forme rectangulaire, ses murs étaient constitués de fragments de jarre et une pierre couvrait son sol. Outre des ossements, elle a livré les fragments d'un vase décoré de lignes horizontales, le col et l'anse d'une amphore et la base d'un petit vase. Selon le fouilleur, elle date de la fin du VIe ou du début du VIIe s.

153. Kalymnos[213]. Une chapelle détruite, bâtie sur les ruines du sanctuaire d'une basilique paléochrétienne, servit de cimetière. Celle-ci se trouve à quelques dizaines de mètres de l'église du Christ de Jérusalem. La fouille a dégagé deux tombes contenant des ossements et bon nombre de sépultures tardives autour de la basilique.

a1) Ibid., Myrtiès, lieu-dit Mélitzaka. Un cimetière fut établi autour d'une chapelle fondée sur les ruines d'une petite basilique.

b) Ibid., Vathy (Empolas, basilique de Hay. Michaïl). Trois inhumations, ayant détruit le dallage de l'église, furent découvertes dans le côté SO. de la nef S. Des pierres posées à gauche et à droite définissaient les tombes. Leur pavement était en terre. Comme couverture, les constructeurs recoururent à des plaques du pavement et à deux chapiteaux du VIe s. Hormis des squelettes en bon état, les tombes ont livré quelques tessons et un fragment d'aiguière datant probablement du VIe s.

154. Nisyros, Mandraki[214]. Une tombe, orientée O.-E., occupe le côté S. de l'abside de la basilique. Sa partie O. est détruite. Le côté S. était en moellons alors que le mur de l'abside constituait sa limite N. Son pavement en briques, épais de 0,02 m, se trouvait à 0,40 m du niveau du sanctuaire. La tombe (2,20 m x 0,45 m x 0,56 m), sans mobilier, était couverte de plaques en schiste local; seule la partie inférieure du squelette était conservée.

b) Kos, Kardamaina. Basilique de Dorothéos, d'Eutychios et du prêtre Photeinos. Trois sépultures d'enfants situées au NE. de la basilique et une quatrième d'adultes dans l'église, à l'O. du templon.

155. Rhodes, ville médiévale[215]. Première rue parallèle à la rue des Ippoton. Une chapelle, présentant au moins trois phases successives d'aménagement, fut bâtie sur une basilique paléochrétienne. Les tombes qui furent établies dans le baptistère, la chapelle et à l'extérieur du rempart datent des VIIe-XIIe s.

b) Demirli, Arch. Michaïl. La fouille a mis à jour une basilique paléochrétienne, une abside d'époque mésobyzantine et des tombes à ciste, maçonnées, ayant servi à plusieurs inhumations. Une

212. I. Volanakis, Δωδεκανησιακά Χρονικά 13 (1989), 130-134.

213. M. Segre, Relazione preliminare sulla prima campagna di scavo nell'isola di Calino (Agosto -Novembre 1937), Memorie III (1938), 31-55 (36). a1) Ibid., p. 35. b) A.Δ. 47 (1992), B2, 683, Ang. Katsioti.

214. A.Δ. 34 (1979), B2, 477; Νισυριακά 9 (1984), 9, I. Volanakis. b) 13e Symp. X.A.E. (1993), 38-39, E. Brouskari. A.Δ. 47 (1992), B2, 682, Idem, où on affirme que les tombes sont contemporaines de la basilique.

215. Théod. Archontopoulos, Τὸ τέλος τῆς παλαιοχριστιανικῆς περιόδου καὶ ἡ ἀρχὴ τοῦ μεσαίωνα στὴν πόλη τῆς Ρόδου. Ἀνασκαφὴ στὴν ὁδὸ Ἀγησάνδρου (10e Symp. X.A.E. (1990), 16-17). b) Hél. Papavasileiou, Ἀνασκαφὴ στὸ Δεμιρλί, 1985-87 (Ibid., 64-65). Hél. Papavasileiou - Th. Archontopoulos, Nouveaux éléments historiques et archéologiques de Rhodes à travers des fouilles dans la ville médiévale, 38 Corso (1991), 307-350 (336). A.Δ. 42 (1987), B2, 666-669, Hél. Papavasileiou. A.Δ. 45 (1990), B2, 510, Idem.

troisième église fut construite au XIVe s. sur les deux églises antérieures. Quarante-deux tombes rectangulaires à ciste, maçonnées en pierres de poros, étaient disséminées à l'extérieur de la chapelle et dans l'église byzantine du XIVe s. À une exception près (NO.-SE.), leur orientation suivait l'axe E.-O. D'autres sépultures furent découvertes dans le remblai. Une tombe appartenait à un enfant, une autre formait un ossuaire et dans neuf tombes on a constaté des inhumations successives. Quatre tombes présentent un intérêt particulier en ce qui concerne leur forme architecturale. Profondes de 2 m environ, les parois couvertes d'un enduit, elles présentaient sur leurs côtés N. et S. six ou huit paires de trous prévues pour accueillir un appareillage de bois, sans doute une grille. Elles contenaient des ossements éparpillés. Il s'agit évidemment de tombes familiales. En règle générale, le défunt était étendu la tête à l'O. et les pieds à l'E., les mains posées sur la poitrine ou l'abdomen. Peu de tombes conservaient un squelette intact. Dans la plupart des cas, le crâne ou les tibias manquaient. Ces sépultures ont livré des morceaux de verre, des clous de cercueils ou de litières, des fibules, des broches, des boutons de vêtements, des tessons, des fragments de lampes, des restes de charbon, des chaînes en bronze et des crochets pour la suspension des chandeliers. Un grand nombre de monnaies, dont une majorité de denares en bronze des Chevaliers (1309-1522), furent exhumées mais celles-ci étaient souvent oxydées. La tombe 25 contenait un vase à parfum en verre intact près des os de la jambe et la tombe 32 une croix dorée comportant à l'extrémité de ses branches les abréviations IC XP NI KA sur une face et Φ(ῶς) Χ(ριστοῦ) Φ(αίνει) Π(ᾶσι) sur l'autre.

À l'E. de la tombe 28, deux squelettes, mesurant respectivement 1,60 m et 1,45 m, furent retrouvés côte à côte. À l'un manquent la tête et les os des pieds, tandis que l'autre a son crâne incliné sur le côté et les mains croisées sur l'estomac. À l'O., un autre défunt mesurant 1,63 m avait la tête posée sur une pierre. Les sépultures, orientées O.-E, datent de l'époque des Chevaliers (1309-1552).

156. Mesanagros[216]. Église de la Dormition de la Théotokos. Dans la basilique A, deux tombes occupent la partie E. de la nef S. Elles renfermaient les ossements de nombreux défunts. À proximité des deux tombes, une croix du VIe s. fut mise à jour. La basilique, fondée au Ve s., fut détruite au milieu du VIe s., probablement par le séisme de 553-554. La basilique B a été élevée au VIe s. sur l'emplacement de la nef centrale et sur une partie du côté S. La fouille a dégagé des dizaines de tombes d'époques différentes, au type très divers: couvertes de tuiles, à ciste, aux murs en moellons, à la couverture faite de plaques ou simples enterrements à fosse. La tombe n° 4 a livré deux amulettes en bronze percée de trous; la tombe n° 6 contenait un squelette, beaucoup de bijoux, une monnaie turque de 1523 et une amulette de bronze; la tombe n° 10 une bague en bronze; la tombe n° 11, à fosse, une bague en bronze de 1840; la tombe n° 2 une bague et la n° 39 une bague en bronze argentée. Les inhumations, orientés vers l'E., datent de l'époque byzantine aux temps modernes. Elles ont endommagé la mosaïque de la basilique A (fig. A. 62). D'autres tombes ont livré des bagues, des bracelets, des amulettes et des fragments de tessons portant l'inscription: IC XC NIKA, les mots disposés de part et d'autre de la croix. **a1) Lieu-dit Paliokklisia**. Un cimetière de tombes à ciste maçonnées, couverte de plaques rectangulaires, fut implanté à 36 m à l'E. d'une basilique.

b) Ialyssos (Trianda), à l'E.-NE. de l'église paléochrétienne située sur le terrain Ioannidi. La fouille a permis de dégager dix-neuf tombes à tuiles, distantes de 0,50 m à 1 m les unes des autres. Leur orientation suit l'axe E.-O. Quatre comportaient des squelettes d'enfants. Onze consistaient en des inhumations d'enfants dans des amphores (*enchytrismoi*), la tête à l'O. Les amphores, tournées vers l'E., avaient leur ouverture fermée par une pierre ou un tesson de tuile. Une des tombes à tuiles recelait un pendentif en bronze; quatre des amphores d'autre mobilier en bronze. Il s'agit d'une partie d'un cimetière établi le long du littoral. La forme des deux types d'amphores date le cimetère des alentours de 625. Une tombe faite de grandes pierres taillées de façon isodomique est située au N. de la basilique Ioannidi. Elle contenait neuf squelettes, huit provenant de translations, le dernier posé régulièrement à 0,60 m de profondeur. Elle a livré un anneau-boucle d'oreille en fer. Au S., deux

216. A.Δ. 34 (1979), B2, 475-477, I. Volanakis; Ibid., 35 (1980), B2, 571-574, Idem; A.A.A. 13 (1980), 218, 224, fig. 7, 10, 12, I. Volanakis, reproduit le texte de (1980) paru antérieurement. J.-P. Sodini trouve que la croix date du IXe-XIe s. ainsi que le tesson inscrit (Aliki, II, p. 323, n. 82). a1) A.Δ. 36 (1981), B2, 415-419, I. Volanakis. b) Ibid., 43 (1988), B2, 625, T. Marketou, Ibid., 661, A. Katsioti. A.Δ. 46 (1991), B2, 506, A. Katsioti.

autres squelettes posés sans soin et sans aucun mobilier ont été découverts. Enfin, une tombe à tuiles, située sous l'église, n'a pas fourni de mobilier.

157. Lindos, Hay. Stéphanos[217]. Des tombes occupent l'espace de l'église qui, de la basilique paléochrétienne à la chapelle byzantine, a connu trois phases d'aménagement. Leur profondeur oscille entre 1,40 m et 1,50 m. Elles sont faites de plaques verticales liées par du mortier. Les ossements étaient décomposés. À l'extérieur de la basilique et à 0,45 m du rocher, la tombe A, à tuiles, avait un caractère paléochrétien (1,73 m x 0,46 m - 0,56 m). La tête du défunt était posée à l'O. La tombe B, à l'intérieur de la basilique, était bâtie en pierres de remploi, tout comme la tombe C. Cette dernière contenait deux petits flacons, l'un de 0,24 m en verre bleu et l'autre transparent, mesurant 0,12 m ainsi qu'une jarre de 0,31 m de haut, à la surface verte et noire. D'après le dessin, les vases paraissent avoir une esthétique musulmane. En conséquence, la tombe devrait dater des XIIIe-XIVe s. Plus au N., une autre tombe renfermait un dépôt d'ossements humains et, joint à ceux-ci, un petit morceau d'un excellent bijou (bouton). La tombe D, appartenant à la troisième phase, bâtie en pierres calcaires sur trois côtés et en tuiles [redacted] l'O., coupe le mur d'abside de la deuxième phase. Cette sépulture contenait trois squelettes en mauvais état — quelques ossements éparpillés, les fragments de trois ou quatre crânes, des bras et des mâchoires mêlés à d'autres os — dont deux de jeunes personnes, deux flacons en verre ayant respectivement 0,20 m et 0,22 m de long et un talisman. Les flacons, à la décoration bleue, datent probablement du XIIe s., si l'on en juge par leur type oriental.

b) Lardos. Panayia Katholiki du XIIIe-XIVe s. édifiée sur une basilique paléochrétienne (A). Une tombe d'enfant à ciste et maçonnée (1,30 m x 0,35 m [côté E.], 0,50 m [côté O.]) occupait l'angle SE. de l'abside de la basilique A. Orientée O.-E., elle était couverte de plaques rectangulaires. La fouille n'a pas livré de mobilier mais seulement les restes d'un squelette d'enfant, la tête placée à l'O.

c) Monolithos, Phournoi. Une tombe occupait le côté N. d'une chapelle cruciforme. Elle contenait quatre morts sans mobilier. La couverture était assurée par une plaque de chancel.

d) Salakos. Des tombes [redacted] ciste maçonnées, couvertes de plaques, ont été découvertes tout autour de la basilique. Celles-ci datent probablement de l'époque paléochrétienne.

e) Soroni. Des tombes sans mobilier ont été localisées à l'emplacement de la basilique et à l'extérieur de celle-ci.

158. Crète, Nome de Chania, Apokoronas, Aptéra[218]. Des sépultures chrétiennes ont été identifiées au S. du couvent de Saint-Jean et sous le pavement d'une église chrétienne datée du VIIe-VIIIe s. Le fond d'une tombe et, en partie, ses parois latérales sont constituées de plaques sculptées ornées de motifs cruciformes provenant d'une basilique paléochrétienne. Elle contenait quatre squelettes et cinq petits lécythes.

b) Almyrida, Phoinikia. Plusieurs tombes disséminées à l'intérieur et autour de la basilique.

159. Sélinon, Élyros[219]. La fouille a livré trois tombes appartenant sans doute à la chapelle postérieure qui fut édifiée sur la basilique paléochrétienne.

b) Kydonia, Ayia, Épiskopi, Église de la Panayia. Basilique paléochrétienne à transept. Une tombe à fosse, trouvée à l'extérieur de l'abside du diaconicon de l'église, a livré une stèle tombale de remploi mentionnant le nom «Σαββατίωνος πρεσβυτέρου».

159A. Nome de Réthymnon, Éleftherna[219A]. Vestiges d'une basilique sur l'acropole. Un groupe de quatre tombes se trouve à l'extérieur de la nef N. et une cinquième sépulture à l'extérieur de la nef S. Elles ont livré des vases. La mosaïque de la nef S. a été détruite pour accueillir deux tombes; celle de la nef N. aussi pour laisser place à une sépulture comportant deux corps. Une pièce annexe au SE.

---

217. Lindos IV, 2 results of the Carlsberg foundation excavations in Rhodes 1902-1914 (Copenhagen, 1992), 234-235, fig. 90-94, L. Wriedt Sørensen - P. Penter. b) A.Δ. 36 (1981), B2, 415, dess. 2, I. Volanakis. c) A.Δ. 44 (1989), B2, 521, I. Volanakis. d) A.Δ. 44 (1989), B2, 521, I. Volanakis. e) Ibid., 47 (1992), B2, 679, Idem.

218. Κρητικὰ Χρονικὰ 12 (1958), 469, St. Alexiou; B.C.H. 83 (1959), 750. b) I. Volanakis, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ μνημεῖα τῆς Κρήτης, Κρητικὰ Χρονικὰ 27 (1987), 235-261 (239). Sur la basilique, D. Pallas, Monuments, 245-247, fig. 172; I. Sanders, Roman Crete, 123-124.

219. A.Δ. 18 (1963), B2, 315, St. Alexiou. b) A.Δ. 32 (1977), B2, 341, Théol. Alimprantis.

219A. A.R. 1987-88, 66, H. W. Catling; Revue «Ἕνα», 24-9-97. Κρητικὴ Ἑστία 2 (1988), 301-302, P. Thémélis. Ibid., 4 (1991-93), 252-257, fig. 5-6, Idem. Ibid., 5 (1994-96), 272-277, fig. 7, pl. 15, b, Idem.

contenait deux tombes à ciste présentant des traces de multiples ensevelissements. Le mobilier (amphorisque, petite œnochoé, *unguentarium* sphérique en verre, fibule en bronze, vase sans anse) daterait du VIIe s. Des tombes ont également été creusées dans l'atrium. Une salle oblongue occupe l'espace en contact avec le côté S. du narthex. Des inhumations s'y déroulèrent lors d'une phase ultérieure. La fouille a livré cinq tombes à ciste du VIe-VIIe s. dépourvues de mobilier. L'inscription funéraire sur une tombe mentionne: «✝ ΕΝΘΑΔΕ ΚΑΤΑΚΙΤΕ| ΝΙΚΑCIOC O ΘΕΟΤΙΜΗΤ(ΟΣ)| ΠΡΕCΒΣ...». Une tombe en berceau, pillée et réutilisée pour l'inhumation d'une femme fut creusée sous le dallage de l'atrium S. Beaucoup de tombes à ciste et à tuiles des VIe-VIIe s. furent implantées dans le remblai de l'atrium. Au total, quarante tombes. Quelques-unes contenaient des vases et trois d'entre elles une boucle de ceinture datant du VIIe s.

160. Gortys, Acropole[220]. Sur l'emplacement d'un temple antique, une chapelle a succédé à une église paléochrétienne. Cette dernière, sur la base de ses éléments architecturaux, peut être datée du Ve-VIe s., tandis que le petit sanctuaire qui la remplaça fut sans doute érigé au Xe s. Si les tombes qui sont disposées à l'intérieur et à l'extérieur de l'église et, en quantité plus importante encore, entre l'église et la forteresse ont une orientation similaire — les corps qu'ils renferment ayant également une disposition semblable — celles-ci diffèrent quant à leur mode de construction et leur niveau d'implantation. Celles qui furent creusées à un niveau inférieur sont soignées et présentent des dimensions plus grandes. Dans les tombes n° 6 à 14 et 27, la tête repose sur une pierre. La fosse est entourée de pierres mesurant 0,30 m et couverte de plaques. Les tombes creusées dans le remblai à un niveau plus élevé sont plus grossières et pauvres. Les pierres sont irrégulières et un coussin manque dans les tombes n° 1-3, 18, 20-25. La tombe n° 17 a livré une monnaie du XIIe s. dans le remblai de terre de la couverture. Les tombes n° 4, 5 et 29 contenaient les ossements, attestant par là des translations. Selon le fouilleur, les défunts de la tombe n° 4 devaient jouir de leur vivant d'une considération spéciale et d'une position privilégiée. Les briques byzantines soigneusement rangées en demi-cercle autour de la tête du défunt de la tombe n° 27 indiquent que celle-ci est postérieure au VIe s. Elle est située dans la fosse des constructions absidiales. le défunt avait les bras croisés sur la poitrine. Dans les tombes n° 1-2, la tête est à l'O. et les mains sont croisées. Dans la tombe n° 2, près de la tête du défunt, fut retrouvé le squelette d'un petit chien. Les deux tombes étaient bordées de petites pierres irrégulières. La tombe n° 18 présentait quatre pierres sur ses longs côtés, la tête était posée sur une pierre, les bras repliés sur la ceinture et près du cou fut retrouvée une petite croix en stéatite aux branches égales. Le corps et le crâne du défunt — une femme — ont des dimensions très réduites. La tombe n° 22, renfermant une paire de boucles d'oreille, était celle d'un nouveau-né. La tombe n° 20 contenait deux squelettes, celui d'un homme d'une soixantaine d'années et celui d'un enfant âgé d'environ [redacted] ans, près de la tête duquel fut trouvée une boucle d'oreille. Une phase cimétériale est attestée aux alentours du XIIe s. et une autre, plus ancienne, paraît liée aux fondations de la deuxième église, au caractère monastique.

1.1.4.a. QUELQUES CAS AMBIGUS

161. Bassin d'Athènes, Ménidi (Acharnai), rue Liosion[221]. Vingt sépultures furent établies dans la cour et derrière la conque de l'église de Hay. Ioannis. Quatre étaient à tuiles et quatre autres à tuiles avec une couverture de plaques rectangulaires en terre cuite. Une tombe était bâtie de moellons et une autre de plaques calcaires et de tuiles. Trois autres étaient sans couverture. La tête du défunt était [redacted] l'O., les mains croisées sur la poitrine. Une tombe d'enfant a livré une œnochoé non peinte. Quatre tombes contenaient plus d'un squelette, soit deux, soit trois. Dans la tombe 11, les os du squelette d'un bébé furent entassés près du pied gauche d'un autre défunt dont le crâne était bordé d'un vase non peint. Les tombes, à 1,25 m sous la surface actuelle, sont en contact les unes aux autres et certaines sont superposées.

---

220. G. Rizza - V. Santa Maria Scrinari, Il santuario sull'Acropoli di Gortina, Monografie della scuola archeologica di Atene e delle missioni italiane in Oriente, II, vol. I, Roma, 1968, 82-89, fig. 138-157, p. 90-1, pl. C. Annuario, 17-18, N.S. (1955-56), 214-215, Doro Levi.

221. A.Δ. 37 (1982), B1, 67, Dim. Kazianis.

162. Salamine. Pérani[222]. À l'E. d'une basilique, une tombe en berceau (2,60-2,62 m x 1,30-1,42 m x 1,50-1,62 m) sans *dromos*. La voûte très épaisse (0,32 m) a une inclinaison d'O. vers l'E. L'accès de la sépulture était fermé par une plaque verticale ou un petit mur. La construction était en moellons de petites pierres. Elle présentait des restes d'enduit. À l'extérieur, jusqu'à la naissance de la voûte, les murs ont un aspect très inégal. La tombe a été trouvée vide. Plus simple que celle de Pyryiakoni, (cat. 296), elle doit par conséquent lui être postérieure.

b) Salamine. L'église triconque de Hay. Grigorios se situe à l'E. de la ville. Une tombe maçonnée d'enfant fut retrouvée à l'intérieur du sanctuaire, au contact du mur S. du *pronaos*. La couverture était constituée de plaques anciennes. Une amphore fut découverte à 0,60 m du *pronaos*. À l'O., à un niveau plus élevé, une autre tombe d'enfant, très sommaire, fut localisée.

163. Argos

a) Chapelle de la Panayitsa[223]. La fouille du sondage 67 a dégagé les cercueils en bois d'un cimetière byzantin et des tombes romaines à tuiles pratiquées dans les ruines d'une construction hellénistique.

b) Place de la chapelle de Hay. Paraskévi. Le sondage 68 a mis à jour une tombe byzantine et, à une plus grande profondeur, quelques pierres d'une maison, un petit *pithos* funéraire et une tombe protogéométrique. Rue Gounari. Un cimetière entoura longtemps l'église de Hay. Paraskévi et même celle de Hay. Ioannis, construite après 1830, du temps où l'église se trouvait en bordure de l'agglomération argienne entre Larissa et Aspis.

c) Rue Danaou, 35. Deux tombes byzantines furent exhumées près de l'église de Hay. Konstantinos, sur le terrain Récoumis. L'une contenait un squelette, l'autre quatre. Elles sont faites de briques et de pierres maçonnées, parmi lesquelles une base de colonne ionique et une base de colonnette byzantine. Elles n'ont livré aucune offrande. Deux murs étroits, probablement d'époque byzantine, furent dégagés à côté des sépultures.

d) Argolide, Trézène. Terrains Yanneta-Athanasiou. Ruines d'une abside paléochrétienne avec, au S., une tombe maçonnée.

e)Tirynthe. Acropole haute; dans la partie S., ruines d'une église (byzantine?) et présence d'un vaste cimetière autour de celle-ci.

164. Laconie, Amyklai[224]. De nombreuses tombes byzantines faites de plaques étaient disposées contre le mur SO. de l'église construite sur un sanctuaire ancien.

165. Élide, Hay. Élias, Vigla, Hay. Athanasios[225]. La fouille a permis d'identifier une tombe aux tuiles romaines tardives (0,50 m x 0,22-0,25 m x 0,03 m) contenant le squelette décomposé d'un enfant. Selon le fouilleur, il s'agit probablement d'un vestige du cimetière qui entourait l'ancienne église de Hay. Athanasios.

166. Achaïe, Aigeira[226]. Au S. de l'acropole, à l'extérieur de la ville, près des maisons du lieu «Palaiologina», se trouve un espace plein de tombes violées. Une église et une cuve baptismale furent découvertes dans leurs environs.

167. Lousoi[227]. Une église byzantine fut installée sur l'emplacement du temple d'Artémis. Des tombes byzantines ont été localisées près de la branche S. du temple, dans la couche supérieure, et tout autour de l'église. Les squelettes appartenaient à cent quarante-huit individus, dont quarante-deux

222. A.E. 1956, 34, Euth. Mastrokostas; Π.A.E. 1987, 20-21, D. Pallas. b) Ibid., 34, Idem.

223. B.C.H. 83 (1959), 755, G Daux. b) Ibid., 757, G. Daux; Ibid., 81 (1957), 661, G. Roux. c) Ibid., 83 (1959), 615, G. Daux (E. Protonotariou). d) A.Δ. 34 (1979), B1, 119, Hél. Guini - Tsophopoulou. e) A.E. 1884, 97, K. Mylonas.

224. E. Fiechter, Amyklae, der Thron des Apollon, Jb.d.a.I. 33 (1918), 107-245 (114, 121, 133).

225. A.Δ. 23 (1968), B1, 177, Amer. School.

226. Jh.ö.a.I., 19-20 (1919), Beiblatt, 38, O. Walter.

227. W. Reichel - A. Wilhelm, Das Heiligthum der Artemis zu Lusoi, Jh.ö.a.I. 5 (1901), 1-89 (26), fig. 16 plan. p. 33; Ibid., 53 (1981-1982), Grabung, p. 24, Franz Glaser. Sur le site: 2e congr. local sur l'Achaïe (1983), Πελοποννησιακά (Παρίμα 11), (1986), 27-31, Ver. Mitsopoulou-Leon. Idem, Ἡ καθημερινὴ ζωὴ σὲ μιὰ πόλη τῆς Β. Ἀρκαδίας — ὡς παράδειγμα οἱ Λουσοί, 4e congr. intern. sur le Péloponnèse (1990), 49-57, V. Mitsopoulou - Leon - Fr. Glaser, Jh.ö.a.I. 58 (1988), 14-18. Kl. Hannemann, Die Squelettfunde aus Bereich des Tempels der Artemis Hemera, Πελοποννησιακὰ 21 (1995), 394-448.

enfants (28,4 %), quarante hommes, cinquante-quatre femmes et deux adultes au sexe indéterminé. La moyenne d'âge des défunts était de 28,1 ans, pour les hommes adultes de 40,7 ans et de 42,4 ans pour les femmes adultes.

168. Corinthie, Pellini, Senterina[228] (Xylocastro-Trikala), village de Zougra, lieu-dit Provouno. Senterina correspond à Hay. Eirini. Temple d'Athéna (?). Une église et un cimetière (vestiges de l'abside du sanctuaire et tombes chrétiennes entre les pierres de l'ancienne fondation) y furent installés à l'ère chrétienne. Une tombe a livré une pièce de *«bastagion»* (chaîne) d'une lampe.

169. Eubée, Panteichi[229]. (Kalochori - Grèce continentale). Des tombes à tuiles furent trouvées à proximité d'une chapelle.

b) Chalkis (lieu Trypa, route vers Ambélia, terrain Kallimani). La fouille a mis au jour les fondations d'une église, des statues anciennes et quelques tombes.

170. Béotie, Tilphousion, Hay. Ioannis Prodromos[230]. Basilique paléochrétienne. Une grande tombe maçonnée à ciste, aménagée probablement à l'époque byzantine, occupait le coin SE. de la chapelle postérieure. En désordre, elle n'a fourni aucun mobilier. Une des plaques de la couverture s'apparente à un matériau de remploi.

b) Chéronée. La chapelle de Hay. Paraskévi a succédé à une église byzantine, elle-même bâtie sur un sanctuaire antique. Après la destruction de l'église, l'espace fut utilisé comme cimetière.

c) Thespies. La chapelle à nef unique de Hay. Athanasios fut installée sur les vestiges d'une petite basilique à trois nefs. La fouille a permis de repérer de nombreuses tombes maçonnées, à fosse ou bâties en pierres de poros et en fragments de marbre, couvertes de plaques calcaires. Elles sont établies à des niveaux superposés. Celles-ci renferment un, deux ou plusieurs défunts, d'autres ne contiennent que des crânes — une sépulture en a livré neuf — et d'autres encore des os sans crânes.

171. Delphes[231]. En contrebas de l'entrée du sanctuaire antique, près des vestiges de l'église de Hay. Asomatoi (restes d'une mosaïque), furent exhumées plusieurs sépultures faisant partie d'un cimetière byzantin dont on connaissait déjà la présence au N. de la route. Ces tombes, très pauvres, ne contenaient aucun mobilier.

172. Itaque, Aétos, Alalkomenai[232]. Quatre tombes paléochrétiennes, dont trois à ciste, couvertes de plaques au format irrégulier occupaient l'espace à l'E. de la chapelle de Hay. Yeoryios. Toutes trois, sans mobilier, contenaient un squelette d'homme, âgé de 55-60 ans (1) et de 35-40 ans (2). La quatrième, creusée dans la terre et couverte de plaques calcaires, comportait le squelette d'une femme de 25 ans environ, des boucles d'oreille circulaires, une bague en bronze avec des motifs chrétiens et trois colliers en verre aux couleurs variées. Des tombes similaires ont été repérées au SO. de l'église mais n'ont pas fait l'objet d'un examen poussé. Au N. se situait le sanctuaire d'Apollon.

b) Plateau de Marathia. Près de la chapelle de Hay. Emilianos, se trouveraient les tombeaux mentionnés par Étienne de Byzance.

172A. Nome de Ioannina, Hay. Yeoryios Dolianon[232A]. Un vaste cimetière de tombes à tuiles fut installé à proximité d'une basilique.

173. Kastoria, Nestorion[233]. Une plaque tombale portant l'inscription «✝ Μημόριον | τοῦ περιβλέ|πτου Ρωμύλου| τριβούνου ✝» (monument du respectable Romylos, tribun) fut découverte sous le pavement du diaconicon de l'église de Hay. Athanasios.

b) Roulia (Aliakmon). Des ruines byzantines ainsi qu'une tombe chrétienne, souterraine et

228. Π.A.E. 1931, 74-75, A. Orlandos.

229. A.Δ. 38 (1983), B1, 153, A. Sampson. b) Ἀθηνᾶ 4 (1892), 629, G. Papavasileiou.

230. A.A.A. 6 (1973), 384, Th. Spyropoulos. b) Π.A.E. 1904, 49, G. Sotiriadis. c) A.Δ. 28 (1973), B1, 286-287, pl. 239, b, 240, a, P. Lazaridis.

231. B.C.H. 80 (1957), 707, Fr. Salviat.

232. Ἔργον 1990, 123-124, Sar. Syméonoglou. Π.A.E. 1990, 272, Idem. D'autres tombes au S. de l'église (B.S.A. 33 (1932-33), 27, W. A. Heurtley - H. L. Lorimer). b) B.C.H. 55 (1931), 480 (N. Kyparissis).

232A. 18e Symp. X.A.E. 1998, 30, A. Karabendi.

233. A.Δ. 20 (1965), B3, 439, pl. 508, c, Ph. Petsas. Sur l'inscription: D. Feissel, Inscriptions de Thessalie, Travaux et Mémoires 10 (1987), 362. b) St. Pélékanidis, Μελέτες παλαιοχριστιανικῆς καὶ βυζαντινῆς ἀρχαιολογίας καὶ τέχνης, Thessalonique, 1977, 415.

maçonnée, se trouvent près de l'église de la Panayia.
174. Lesbos, Méthymna[234]. Basilique de Hay. Phokas. Deux corps, têtes posées à l'O., furent inhumés au S. du sanctuaire, en contact avec le mur de ce dernier. Une tombe à tuiles, orientée O.-E., fut établie entre la porte du narthex et la nef centrale. Une sépulture d'enfant, orientée O.-E., fut dégagée au coin SE. du narthex.

b) Panayouda. Vingt-neuf tombes de la période post-byzantine, bâties en pierres et en éléments architecturaux paléochrétiens réutilisés, furent implantées çà et là, à une profondeur oscillant entre 1,31 et 1,69 m. Les *spolia* retrouvés suggèrent l'existence d'une basilique disparue.

175. Lisvorion[235]. Basilique A. La fouille a mis à jour une tombe faite en grosses plaques contenant trois squelettes, dont deux d'adultes. La couverture était en forme de larnax, à l'intérieur bombé. La fouille de la Basilique B a livré des sarcophages à la couverture analogue.

b) Mesa. À une époque postérieure, plusieurs sépultures furent creusées à l'intérieur de l'église (Hay. Taxiarchès) qui succéda au sanctuaire antique et dans le remblai. Constituées de tuiles, elles n'ont pas livré de mobilier.

176. Chios, Hay. Anargyroi[236]. Deux tombes, formées d'un maçonnage de plaques de remploi et orientées E.-O., furent établies dans l'abside paléochrétienne. Celles-ci contenaient des ossements. Leur rapport chronologique avec la basilique pose problème.

b) Phana. Quelques tombes byzantines, dispersées près de la basilique, ont été repérées.

c) Métochi. Deux groupes de tombes et, un peu plus loin, un troisième furent implantés à proximité des ruines d'une basilique. La plupart des sépultures doivent être à tuiles. Leur orientation suit l'axe E.-O.

177. Psara, Palaikastro[237]. Quinze tombes en berceau, probablement paléochrétiennes, ont été fouillées près de l'église de Hay. Sophia (1799).

178. Kos[238]. Des tombes médiévales furent établies sans véritable ordre autour de l'église byzantine, bâtie sur le *pronaos* de l'Asklépieion.

179. Télos[239]. Au N. de Mégalo Chorio, au lieu-dit Asomatoi. Huit tombes à ciste se trouvent derrière les ruines de l'abside d'une chapelle (1,50 m x 0,50 m - 1,20 m x 0,35 m). Orientées E.-O., elles sont à ciste faites de moellons irréguliers. La sépulture la plus au S. était même en contact avec les fondations de la chapelle. Une inhumation, protégée par des pierres, était superposée à la deuxième tombe du S. Les tombes étaient intactes, la tête à l'O., les mains croisées sur la poitrine. Un tesson avec l'inscription: IC XC NIKA, les mots disposés de part et d'autre de la croix, était placé près de la tête de chaque défunt.

179A. Crète, nome d'Hérakleion, Viannos[239A]. Une tombe chrétienne rectangulaire, maçonnée de moellons et de mortier, couverte par des plaques en schiste fut découverte à 1 m de profondeur près (voire dans) une église byzantine détruite. Le pavement est formé par trois briques percées de trous prévus pour écouler les liquides versés vers un trou maçonné et cruciforme situé sous la tombe. Au-dessus des plaques de la couverture, la plaque tombale *in situ* portait l'inscription «✝ΕΝΘΑΔΕ ΚΑΤΑΚΙΤΕ |ΑΝΑCΤΑCΙΟC Ο ΤΗΝ ΘΕΟ|ΦΙΛΗ ΜΝΗΜΗΝ ΓΕΝΑΜΕΝΟC Υ|ΠΟΔΙΑΚΟ(ΝΟC)...». Celle-ci est datée du VIe-VIIe s.

---

234. Α.Δ. 27 (1972), B2, 597, pl. 549, b. D. Chatzi. b) Ibid., 47 (1992), B2, 531, Agl. Archontidou.

235. Α.Δ. 23 (1968), A, Μελέται, 30-31, dess. 17, Sér. Charitonidis. b) Α.Δ. 22 (1967), B2, 458, V. Pétrakos.

236. Π.Α.Ε. 1953, 270, fig. 3-4, N. Kontoléon. b) B.S.A. 35 (1934-35), p. 147, n. 1, W. Lamb. c) E. Yalouris, Notes on the topography of Chios, Chios. ▪ conference at the Homereion in Chios, 1984, edited by J. Boardman - C. E. Vaphopoulou - Richardson (Oxford, 1986), 143-168 (152-153), fig. 6.

237. G. Mastoropoulos, Ἀρχαιολογικὲς σημειώσεις ἀπὸ τὰ Ψαρά, Τὰ Ψαρά 40-42 (1983), 14-20 (18), fig. 10 et Idem, Ἐπισκόπηση χριστιανικῶν μνημείων Ψαρῶν, Ibid., 22-24 (1982), 2-38 (37).

238. Kos. Ergebnisse der deutschen Ausgrabungen und Forschungen, Berlin, Band I, Asklepieion, Baubeschreibung und Baugeschichte. Berlin 1932, 6, Paul Schazmann.

239. Α.Δ. 24 (1969), B2, 484-485, Grig. Konstantinopoulos.

239A. Α.Δ. 2 (1916), 10, St. Xanthoudidis.

1.1.4.b. TOMBES PRÉ-CHRÉTIENNES

180. Élide, Élis[240]. Quatre tombes, très mal conservées, ont été fouillées près du mur O. Situées à un niveau inférieur à la mosaïque, celles-ci sont antérieures à la basilique. Au SO., trois autres sépultures suivent l'orientation NE.-SO. du bâtiment. D'autres tombes implantées sous la mosaïque n'ont pas livré de mobilier.

181. Eubée, Psachna[241]. Trois tombes à tuiles se trouvent dans un ensemble paléochrétien avec atrium, narthex et église à nef unique qui aurait été bâti sur une basilique paléochrétienne. Celles-ci sont sans conteste antérieures car les murs du bâtiment reposent sur l'une d'elles. Dans une des sépultures, on a découvert une cruche vernissée de 0,20 m, décorée d'un feuillage vert.

1.1.4.1. COMMENTAIRES

On considère en général que la fin du VIe s. et le début du VIIe s. correspondent à la fin de la construction de basiliques paléochrétiennes en Grèce. Cet arrêt aurait été causé par les invasions barbares et en second lieu par les séismes et d'autres catastrophes. Les basiliques désaffectées, répondant à l'envie des chrétiens d'être enterrés dans un lieu saint, devinrent des zones funéraires prisées mais cette fois la place de la tombe n'a presque aucune importance. On pourrait soutenir que seule la présence des reliques de l'*enkainion* attirait les inhumations vers le sanctuaire, l'église étant désormais désaffectée. On peut supposer encore que toutes les basiliques ne furent pas abandonnées pour les raisons énoncées ci-dessus. Quelques-unes ont sans doute subsisté et d'autres paraissent même avoir été réparées. Dans la plupart des cas, une chapelle a succédé à la basilique. Ce phénomène illustre aussi la régression démographique due aux vicissitudes politiques, économiques et sociales de ces siècles obscurs.

Dans cette catégorie, nous classons les tombes trouvées sur l'emplacement des basiliques paléochrétiennes ruinées et à l'intérieur ou à l'extérieur des chapelles postérieures bâties à leur place. La période concernée par ces inhumations est donc particulièrement longue, de la fin de l'époque paléochrétienne à la fin de l'Empire byzantin.

Dans beaucoup de cas, ces inhumations ont été établies à des niveaux superposés, ce qui prouve la longue durée de fonctionnement du cimetière. Les quelques tombes exhumées dans le narthex de la basilique de la bibliothèque d'Hadrien (87), dont certaines sont celles de femmes, témoignent que l'église était encore en usage au IXe s. À Képhalos B (122), les neuf tombes situées dans les annexes O. semblent, selon le fouilleur, plus tardives que les constructions du VIIe s. Leur présence dans des locaux déterminés suggère l'abandon liturgique de ces parties de l'église, comme à Vergina (131), à l'intérieur et à l'extérieur de la nef S. (à comparer avec le cas de la nef S. de la Palaia Mitropolis à Veroia (243), effondrée et séparée de la nef centrale par un long et haut mur). À Philippes-musée (138) les tombes sont disposées seulement dans le narthex, une sépulture de nouveau-né se trouvant à l'extérieur de l'abside et d'autres, à un niveau inférieur, dans le remblai. Selon le fouilleur, les limites des locaux de l'église étaient à cette époque visibles. À Paros-Katapoliani (148), les tombes établies sous la coupole comme celles implantées dans le bras N. de la croix et la plus récente, présentent une importance particulière, ce qui laisse deviner qu'elles furent installées alors que la basilique fonctionnait toujours et qu'elles constituent des tombes privilégiées de personnes ayant un rapport étroit avec l'église.

Plusieurs indices permettent de déceler la **postériorité** des tombes par rapport à la basilique: leur position sous les murs du bâtiment, la destruction des mosaïques originelles, le remploi de matériel de l'église antérieure — souvent issus du chancel — l'implantation dans le baptistère, la superposition des inhumations, les monnaies, la poterie. À Aigosthènes (95), les indices sont fournis par la mosaïque et le baptistère, à Trachonès (91) par deux niveaux d'inhumations, à Skoutela (99) par les *spolia* de la basilique. À Kraneion (98), le baptistère servit d'église à une époque postérieure. À Phoinikia (118) et à Philia (129), les tombes sont adossées aux murs de l'église et insérées dans les baies. À Kato Vasiliki

---

240. Jh.ö.a.I. 47 (1964-65), Beiblatt, 81-82, Veronika Leon; 51 (1976-77), Grabungen, 36-38, Franz Glaser.

241. Π.Α.Ε. 1958, 57, fig. 1-2, E. Stikas.

(119), onze monnaies du XIe s. furent retrouvées dans une tombe. À Toronè (132), c'est la mosaïque qui constitue l'argument de datation, à Philippes-octogone (136) des fragments du chancel et une table d'offrandes, à Philippes B (137) quatre couches distinctes et des matériaux empruntés à l'église précédente, à Tsoucalario (142) des vases du Xe-XIe s. et des *spolia*. À Thasos-Hérakleion (140), le niveau des tombes était sensiblement supérieur à celui de l'église. À Podochorion (143) c'est la mosaïque qui suggère la postériorité de la sépulture, à la bibliothèque d'Hadrien (87) la mosaïque et les inscriptions tombales du IXe s., à Corinthe-Hay. Paraskévi (97) la poterie du XIIe-XIIIe s., à Olympieion (90) les vases et les monnaies du XIIIe-XIVe s., à Stamata (93) la poterie des XIe-XIIIe s. et des monnaies du XIe s. À Kraneion (98), la postériorité des tombes se manifeste par la pauvreté d'une tombe par rapport aux sépultures précédentes, par les matériaux empruntés à la basilique et par une tombe située sous le pavement et dans le remblai. Énumérons les autres arguments. À Sikyon (101) les *spolia* de la basilique, les tombes dans le remblai, les vases byzantins et les monnaies des Xe-XIIIe s. À Argos-Képhalari (104), les éléments architecturaux, à Mariolata, Néa Anchialos C (116, 126), la mosaïque, à Argos-Alika (102) une monnaie du XIIe s. dans le remblai entre l'abside et la chapelle, à Samos-Kastro (147), la destruction du dallage, une monnaie de Basile Ier et du mobilier du IXe-Xe s. et dans la chapelle voisine une mosaïque. À Asklépieion (89) et à Nisyros (154), la différence de niveau entre le pavement de la basilique et celui de la tombe, à Aptéra (158) les fragments du chancel, à Mesanagros (156) la mosaïque et des monnaies post-byzantines, à Gortys (160) une monnaie du XIIe s. et la forme des briques byzantines.

Dans quelques cas, il ne fait pas de doute que **les inhumations suivirent l'effondrement de la basilique**. Mentionnons à ce propos Stamata, la synagogue d'Égine, Mariolata, Phoinikia et Philia (93, 96, 116, 118, 129). La quantité de tombes dispersées dans l'espace de l'église, leur homogénéité typologique et le manque de mobilier démontrent qu'il s'agit d'un cimetière organisé après la destruction de la basilique. Dans d'autres cas, on discerne les couches de deux ou de trois basiliques successives qui occupent une partie de la basilique paléochrétienne, souvent son côté E. (Léchaion-Kraneion [23, 98]) et auxquels se substitue une chapelle, généralement située à la place du sanctuaire. Les strates respectives des inhumations et leur mobilier éventuel indiquent alors leur chronologie. À Éleusis (94) les deux tombes de l'exonarthex et les traces de réparation attestent une phase intermédiaire dans l'aménagement de l'église. À Léchaion (23) on distingue quelques tombes ou des groupes de tombes isolées et dispersées sur tout l'emplacement de l'église qui témoignent des vicissitudes et des phases des églises successives. À Kraneion (98) on remarque une plus grande diversité dans le type des tombes couvrant la totalité de la surface de l'église. À Épidaure (105) les tombes creusées dans le remblai avaient la mosaïque comme pavement, à Lousoi (167) elles se trouvent sur la couche supérieure.

Si dans le cas des basiliques désaffectées l'attribution des tombes est évidente lorsqu'une **chapelle postérieure** existe, il est difficile de distinguer si les tombes situées à l'extérieur des édifices appartiennent à la basilique ou à la chapelle. À Markopoulo (92) deux chapelles postérieures, dont les niveaux sont bien déterminés, aident à l'interprétation des vingt-sept tombes qu'elles contiennent. À Trachonès (91), il y a également deux couches et deux parties distinctes, narthex et mur S. À Alika (102) les tombes implantées dans l'église postérieure et dans le remblai environnant attestent une grande homogénéité, en raison de leur emploi de *spolia* de la basilique. La tombe dans la nef S. permet, selon le fouilleur, d'attribuer une fonction funéraire à la nef, mais comment se prononcer avec certitude à propos d'une église désaffectée? À Kyparissos (109a) les tombes sont bien distinctes: une tombe dans le narthex, dans le pavement de la chapelle, une autre sous le pavement et une troisième sous son mur S. ce qui montre leur antériorité par rapport à la chapelle. À Mariolata (116) il y a deux chapelles successives; les tombes sont disposées à des niveaux différents, les plus anciennes étant creusées dans le pavement de la basilique. À Tsoucalario (142) la deuxième couche des tombes ne comporte aucun squelette, ce qui ne manque pas de susciter des questions au sujet de leur statut. À Kédros (146) le mur de la deuxième église s'est effondré sur une tombe préexistante. À Emporio (145) les tombes sont en contact avec la chapelle et les murs des maisons et contenaient des monnaies du XVe-XVIe s. À Paros-trois églises (149) les tombes occupent l'emplacement de la basilique et des trois chapelles post-byzantines mais on manque d'indices sur leur stratigraphie. À Sélinon (159) les trois tombes furent implantées, selon le fouilleur, dans la chapelle. À Mesanagros (156) les tombes sont dispersées sur tout l'emplacement des deux basiliques successives, mais, à nouveau, nous manquons

de données relatives à leur stratigraphie. À Gortys (160) les deux couches distinctes indiquent deux époques différentes.

Quand nous avons des tombes dans les **annexes** (v. Mytikas [120] et plus haut Aliki [59]), il n'est pas toujours facile de déterminer si les sépultures sont postérieures à la construction de la basilique ou à sa destruction. Les annexes ont pu en effet être utilisées comme zones funéraires durant la période de fonctionnement de l'église ou, plus tard, après l'abandon de ces parties. À Néa Anchialos-Martyriou *extra muros* (124), les tombes des enfants constituent un cas exceptionnel attestant l'abandon de ces locaux pendant le fonctionnement de l'église (?) Un même constat vaut pour les deux tombes de la basilique C (126). À Élefthema (159A), une seconde phase suggère l'utilisation des annexes S. avec des tombes éponymes. À Louloudies (130b), une deuxième phase, datant de l'époque paléochrétienne est aussi attestée par les tombes des nefs.

Un grand nombre de tombes dispersées sur tout l'emplacement de la basilique correspond généralement au **cimetière de la communauté** voisine, alors qu'un nombre limité de sépultures peut démontrer un rapport spécifique avec la basilique. La présence de sépultures dans les environs de l'église et souvent à l'intérieur des maisons (Olympie, Emporio [111,145]) va évidemment dans le sens de la première attribution. À Olympieion (90) on a construit des maisons dans l'emplacement de la basilique. Les tombes dans le théâtre de Dionysos (88) et à Asklépieion (89) font partie du cimetière couvrant l'ensemble de l'espace situé entre l'odéon de Périclès et celui d'Hérode Atticus. À Corinthe, la basilique de Skoutela (99) comprenant trois tombes se trouve dans la plaine, à une assez longue distance des remparts N. et du cimetière N., tandis que la majorité des inhumations paléochrétiennes et byzantines furent établies dans la ville même. À l'Acrocorinthe (100) le cimetière a continué à être en usage après la destruction de l'église. À Argos-Alika (102) la basilique-cimetière se trouve à une grande distance de la ville et servait probablement à une communauté agricole, comme à Képhalari (104). Au contraire, à Sikyon (101), elle servait à une communauté urbaine. L'attribution de la tombe unique de Magne-Alika (109b) reste problématique. De même, on continue de s'interroger sur la datation des tombes à Toronè et à Nikitè (132, 133). À Aigeira (166) elles sont associées à une église *extra muros*. À Olympie (111) les murs tardifs des maisons furent souvent édifiés au-dessus des tombes; on a signalé l'existence de trois couches superposées. Les tombes débordent l'espace intérieur de l'église et ses alentours pour être aussi implantées dans d'autres bâtiments anciens. À Kallion (117) c'est le côté NE. de l'église qui fut utilisé comme cimetière. À Néa Anchialos-30 Iouliou (125) la basilique fait partie du cimetière voisin de cette partie de la ville. Des exemples très instructifs de cimetières établis dans des basiliques s'observent à Stamata, Mariolata, Phoinikia, Philia, Philippes B (93, 116, 118, 129, 137) et dans le narthex de Philippes-musée (138).

Quelques basiliques sont construites sur des **temples anciens** (Asklépicion, Olympieion, Mantinée, Naxos, Gortys, Lousoi [89, 90, 107, 150, 160, 167]) ou au sein de théâtres (Dionysos [88]) et récupérèrent leurs matériaux.

La plupart des tombes ont une **forme architecturale** simple et pauvre et aucun indice — à l'exception d'un éventuel mobilier — ne vient éclairer leur datation. Elles sont à ciste, à fosse ou à tuiles et concernent une fourchette chronologique assez longue. On garde très peu d'exemples de tombes en berceau, comme à Asklépieion et à Volos (89, 127). Dans chaque cimetière, la diversité des types de sépultures et leur qualité d'exécution est un indicateur de leur pauvreté ou de leur richesse. À Olympie (111) les tombes en pierres sont plus riches que celles à tuiles. À Gortys (160) celles trouvées dans la couche supérieure sont plus modestes. Il est toutefois évident que par rapport aux époques antérieures, ces cimetières ont un caractère beaucoup plus sommaire. La plupart des inhumations sont rudimentaires et traduisent la pauvreté des temps et des communautés.

L'emplacement et la construction des tombes de Katapoliani (148), la tombe monumentale de Mytikas (120), celles de Louloudies (130b) en berceau et ornées de peintures et celles du narthex de la bibliothèque d'Hadrien (87) offrent de rares exemples de **sépultures privilégiées** et datent d'une époque assez précoce — paléochrétienne dans les trois premiers cas. On a également évoqué quelques **ossuaires** qui témoignent d'une utilisation continuelle des cimetières. C'est le cas à Markopoulo (92) qui contenait vingt-sept squelettes, à Hay. Yeoryios Alexandrinos (88) avec dix squelettes, à Kyparissos (109a) avec dix crânes (et une autre sépulture avec quatorze squelettes) et à Corinthe-Hay. Paraskévi, Acrocorinthe et Képhalari (97, 100, 104).

Le type de sépulture ou les matériaux utilisés permettent parfois d'établir la **contemporanéité** de tombes. Toutefois, rien n'empêche que deux ou plusieurs types de tombes aient coexisté. Quelques cas présentent des particularités de datation et de typologie. À Mytikas (120) le grand nombre de tombes suggère que nous avons affaire au cimetière de la communauté voisine. Leur disposition à l'O. du narthex et des annexes ainsi que la tombe monumentale de la nef N. laissent supposer qu'au moins un petit nombre de sépultures et en tout cas cette dernière furent établies lorsque la basilique fonctionnait encore intégralement ou seulement dans sa partie E. La diversité du type de tombes étaye ce constat. Les tombes de Léchaion et de Kraneion (23, 98) présentent également une grande variété de mode de construction et furent retrouvées à différents niveaux. À Léchaion, on a découvert des tombes maçonnées en briques, d'une bonne qualité, qui témoignent de leur époque ancienne — paléochrétienne — et d'autres en moellons du XIe s., à tuiles; à Kraneion on trouve en fait tous les types de tombes. Remarquons que dans les rapports de fouille, la mention de tombes rectangulaires ou (*thikes*) et à fosse, sous-entend des tombes à ciste et souvent des tombes à la datation indéterminée. À Philippes-octogone (136) les quelques tombes trouvées à l'intérieur du bâtiment semblent être postérieures à l'effondrement de l'église, tandis que le groupe des tombes d'enfants à l'E. de l'abside, en raison de l'homogénéité de l'âge des défunts et de leur typologie ainsi que du respect à l'égard de l'emplacement de l'église pourrait dater d'une phase intermédiaire, postérieure à la construction et antérieure à l'effondrement. Enfin à Délos (151) la présence de sépultures manifeste l'abandon de la coutume ancienne interdisant les inhumations sur le territoire de l'île.

Nous citons quelques rapports qui ne fournissent guère d'éléments de datation (161-179A). Les appelations «église byzantine-tombes byzantines» sont un indice de datation particulièrement vague qui ne rend pas de grand service.

Il faut enfin signaler deux cas d'églises construites sur de petits cimetières antérieurs dont l'exploitation fut interrompue.

1.1.5. ÉGLISES MÉDIÉVALES

182. Athènes, Aréopage[242]. Seize tombes ont été découvertes sur ce site: trois à l'extérieur de l'église près du mur N., trois dans le narthex, les autres à l'intérieur de l'église, dans les nefs latérales et la partie O. de la nef centrale (fig. A, 63). Leurs dimensions équivalent en moyenne à 2 m x 1 m x 0,80 m. Les murs sont composés de petites pierres, de briques et de fragments de marbre de remploi. Quatorze tombes sont orientées E.-O. avec entrée à l'E., plusieurs étant alignées le long des murs. Les sépultures n° 5 et 7, orientées N.-S., contemporaines de l'église, ne sont pas coupées par les murs de l'édifice. À une exception près (n° 11), les tombes présentent les mêmes caractéristiques que les sépultures de l'époque post-byzantine trouvées à d'autres endroits de la ville. La tombe n° 13, dans le narthex (3,30 m x 1,70 m), servit d'ossuaire. Trois cavités couvertes d'un enduit furent aménagées dans les longs côtés, en pierres de taille, pour abriter des lampes. La voûte des tombes est en briques. Dans les sépultures n° 10 et 13, celle-ci dépasse le niveau du sol de l'église. Quatre tombes établies dans l'église étaient en berceau. La plupart comportent un escalier de descente formé d'une ou deux marches. Quand il n'est pas laissé vierge, le sol est dallé de briques (n° 3, 5, 8 et 10). Des colonnettes

242. G. Sotiriou, Τὰ ἐρείπια τοῦ παρὰ τὸν Ἄρειον Πάγον βυζαντινοῦ ναοῦ, A.A. 2 (1916), 119-143 (133-135), fig. 2 plan, 9, 10; Al. Frantz - J. Travlos, The church of St. Dionysios the Areopagite and the palace of the Archbishop of Athens in the 16th century, Hesperia 34 (1965), 157-202 (179-183), les tombes du VIe s. p. 166-169. (Correspondance des tombes, G. Sotiriou — A. Frantz - J. Travlos: A = 13, B = 7, Γ = 6, Δ = 5, E = 8, Z = 3, H = 10, Θ = 1).

Vingt-quatre boucles de ceinture datées du VIIe s. ont été recueillies dans l'Agora, les neuf furent exhumées dans les tombes d'Aréopage, du type commun connu comme «Agora», les deux dans les tombes d'Héphaisteion et les autres près ou sur la route des Panathénées, places qui coïncident avec la route de Constant II (K. Setton, Speculum 28 (1950), 523-524). Elle était une route fréquentée continuellement par les troupes stationnant à Athènes vers leur garnison à Acropolis. Les tombes à tuiles d'Aréopage devaient appartenir au cimetière militaire en relation avec la garnison (fig. A, 64-65). (Al. Frantz, From paganism to christianity in Athens, D.O.P. 19 (1965), 198, et dans, The Athenian Agora, vol. XXIV, Late Antiquity: A.D. 267-700, (1988), 118).

de remploi ornent l'entrée de la tombe n° 3. Les autres tombes à ciste sont couvertes d'une plaque. Selon G. Sotiriou, les tombes au sol dallé de briques datent de l'époque franque (XIIIe s.). Selon A. Frantz et J. Travlos, on peut ranger les tombes en trois groupes chronologiques sur la base de leur place et de leur rapport avec les murs de l'église: a) les n° 4, 11 et probablement 13, furent établies avant l'érection de l'église et partiellement détruites lors de sa construction, b) les n° 2, 5, 6, 7 et 9, furent probablement aménagées durant la période de fonctionnement de l'église; c) les n° 1, 3, 8 et 10 sont postérieures à la destruction de l'église. Il paraît probable que les trois tombes sises à l'extérieur de l'église, les n° 14, 15 et 16, sont contemporaines de ce dernier groupe. La tombe n° 11, qui porte une croix gravée sur son mur, semble antérieure aux autres par son mode de construction. Dans les tombes n° 1, 5, 7 et 8, on a trouvé un seul squelette. Les tombes n° 3, 6, 10 et 13 étaient par contre remplies d'ossements, particulièrement des crânes, ainsi que d'abondants fragments de poteries de différentes périodes, de morceaux de vases décorés, de bijoux incisés, de fragments de plats byzantins et francs. Ont été aussi retrouvées trois inscriptions, dont une à caractère funéraire datant de l'époque paléochrétienne (t. n° 13) «(Κοιμη + τήριον)|AN] ΔPEA MIΛ(:)| KAI ΘEOΔΩ[PAC] THC TOYTOY M[H] TPOC» (Tombe d'Andréas et de sa mère Théodora) et les deux autres concernant l'évêque Léon (XIe s.). Quelques-unes de ces sépultures ont-elles accueilli les corps de dignitaires de l'église? L'archevêché d'Athènes était en effet construit au N. et NO. de l'église. Après la destruction de l'église et le déménagement de la Métropole, les tombes furent utilisées pour les inhumations des habitants du voisinage. La voûte de la tombe n° 6 (2 m x 1,45 m x 1,20 m) est en briques, pierres et fragments de marbre de remploi. Selon G. Sotiriou, la basilique date du VIIe ou du début du VIIIe s. et fut rénovée au cours du Xe ou du XIe s. Selon A. Frantz et J. Travlos, la basilique date du milieu du XVIe s. et l'archevêché connut deux phases de construction, du milieu du XVIe et de la fin du XVIIe s.

183. Héphaisteion[243] (fig. A, 66). La majorité des soixante-six tombes sont en berceau, ont une largeur moyenne de près de 1,40 m et comportent sur leur côté E. un escalier de descente d'une, deux ou trois marches (fig. A, 67). Le sol des sépultures est soit demeuré vierge (terre ou rocher), soit se trouve établi sur les blocs en poros des fondations anciennes, soit, dans les meilleurs cas, est formé de briques ou de plaques (fig. A, 68). Dans leur majorité, les tombes étaient taillées dans le poros. Dans quelques-unes d'entre elles, le pavement formait un coussin sur leur côté O. La voûte, couverte parfois d'un stuc peint blanc ou rouge, s'arrêtait peu avant les marches revêtues de plaques mobiles. D'autres tombes étaient couvertes, sur toute leur longueur, de pierres ou de plaques en marbre. On serait en mesure de restaurer la voûte de brique ou de pierre d'environ trente-sept tombes. Quelques sépultures, couvertes de plaques calcaires ou de tuiles, apparaissent avoir été prévues pour de simples inhumations (n° 36, 40, 57, 62). Les tombes n° 14 et 20 contenaient des squelettes appartenant aux membres d'une même famille. La découverte de clous en fer dans les tombes n° 37 et 43 témoigne de l'usage de cercueils. Autre indice intéressant les pratiques funéraires: dans les tombes n° 40 et 54, des fragments de tissu ont été retrouvés autour des os. Dans les sépultures à chambre, le corps du dernier défunt enterré avait apparemment été posé dans un linceul sur les dépouilles des précédents. Il semble cependant que quelques-uns des défunts furent inhumés non pas à l'état de cadavres mais à l'état de squelettes. Les tombes ont livré quelques cruches et coupes, de petits morceaux d'autres pots, des bracelets et des boucles d'oreille en bronze, des boucles en argent, un dé à coudre en bronze et d'autres ustensiles en bronze. On a également exhumé des parures féminines — au moins quatre femmes, parmi lesquelles une religieuse du nom d'Eudokia morte en 1040, furent enterrées dans ces sépultures. On a aussi mis à jour des monnaies des IVe, Xe, XIe et surtout du XIIe s.; des monnaies des XIIIe et XIVe s. furent également trouvées en nombre, ce qui laisse penser que ces siècles correspondent à l'époque la plus florissante des tombes à chambre. Les inhumations se poursuivirent au cours de l'époque post-byzantine. On a même identifié des sépultures de défunts de religion protestante. Il semble enfin que des sarcophages furent posés dans le péristyle N. (les parties basses des colonnes furent alors coupées pour permettre la déposition des sarcophages).

243. William Bell Dinsmoor, Observations on the Hephaisteion, Hesperia, Supplement V, 1941, Mediaeval tombs and alterations, 5-15. The protestant graves, 16-30, fig. p. 5, plan p. 7; A. Orlandos, A.B.M.E. 2 (1936), 214-216, fig. 6, 14. Mention de tombes à Héphaisteion (Π.Α.Ε. 1908, 60, P. Kavvadias).

184. **Hay**. **Apostoloi**[244]. Peu de temps après la construction de l'église, l'extrémité N. du narthex fut élargie pour recevoir l'arcosolium destiné au fondateur Solakis (fig. A, 69). Quinze tombes ont été repérées dans l'église et les baies O. du narthex. Deux ossuaires voûtés furent aménagés juste à l'O. du narthex. À une exception près, les tombes furent établies avant la fin (fin du XVIIe s.) de la première phase de l'église, datant du Xe ou du début du XIe s. La tombe n° 2, en berceau, a livré trois cruches, probablement du XVIe s. Le squelette de la tombe n° 3 tenait dans la main droite un vase en verre et un tesson avec l'inscription: IC XC NIKA, les mots disposés de part et d'autre de la croix. La sépulture n° 4 correspond à un sarcophage. La tombe n° 6 a livré deux crânes, posés dans un coin, deux cruches et des monnaies de 1810. La tombe n° 7 n'était plus qu'un amas de briques et de décombres, la tombe n° 8 contenait un squelette, la n° 9, les os de deux défunts et une monnaie grecque du XIXe s. La tombe n° 11 formait un ossuaire, la n° 12 renfermait un squelette, les n° 14 et 15 s'apparentaient à des ossuaires en berceau, la dernière livrant une monnaie de Nicéphore III (1078-1081).

185. **Agora**[245].

À l'extrémité O. du portique médian de l'église du **prophète Élie** et de **Hay**. **Charalambos**, datée du XVIIIe s., furent localisées vingt-six tombes voûtées associées au sanctuaire. En berceau, pourvues de marches, elles ont révélé, outre les ossements, des fragments de poterie et de petits objets en bronze.

b) Au S. de la porte de **Ἀρχηγέτιδος Ἀθηνᾶς**, à proximité de la limite arrière de l'Agora, fut découvert un sarcophage en marbre (2 m x 0,62 m) portant des croix gravées sur ses côtés N., S. et O. Celui-ci doit être mis en rapport avec l'église post-byzantine de Pazaroporta.

c) Agora, au N. de la **rue Hadrianou** et au S. de la rue Astinguos. Au SE., se trouve, bordant une rue, un petit bâtiment mésobyzantin comprenant deux pièces. Sous le pavement de l'une d'entre elles furent dégagées trois tombes à ciste. Cette découverte suggère qu'il s'agissait d'une petite chapelle dont cette pièce était le narthex. Deux des tombes abritaient de nombreux squelettes et parmi eux les os de plusieurs enfants. Une autre sépulture, à tuiles, contenait un squelette en position normale, tête posée vers l'O. La pièce E. abritait elle aussi une tombe à ciste contenant un grand nombre d'ossements humains et des fragments de poterie de la fin du XIIIe -début du XIVe s. On a également détecté les traces d'une tombe à ciste voûtée entre le narthex et la pièce E. L'extrémité E. de la chapelle était formée par une abside polygonale. La fouille de **l'église de Saint-Nicolas** a éclairé la succession des phases architecturales du bâtiment construit à l'époque mésobyzantine sur les vestiges d'habitations du IXe-Xe s. L'église abritait dans sa partie O. cinq tombes voûtées appartenant à la troisième phase d'aménagement du sanctuaire et trois autres sépultures à ciste postérieures. Une des tombes a livré deux vases fragmentaires de la fin du XIIIe-début du XIVe s.

d) Hay. **Asomatoi** du «Thiseion». Trois tombes furent creusées dans le narthex du XIIe s.

186. **Bibliothèque d'Hadrien. Hay**. **Asomatoi**[246]. Des tombes à ciste, orientées O.-E., occupent le narthex. Trois d'entre elles sont en berceau, ont leur entrée à l'E. et disposent de marches comme à Hay. Apostoloi et à Hay. Thomas. La tombe dans le *propylon* était pour sa part rectangulaire et couverte de plaques. Les murs de toutes les tombes étaient formés de briques, de rares pierres et de mortier. L'examen ostéologique et l'étude du matériel retrouvé a établi que, pendant six siècles, ces tombes servirent exclusivement aux prêtres et aux membres de la famille des Chalkokondili. Th. Pitsios a estimé à cinquante le nombre des défunts — hommes, femmes et enfants — dont les squelettes reposent dans ces sépultures. On distingue deux couches d'inhumations superposées. La couche supérieure, à 0,90- 1,20 m de profondeur, a livré des objets des XVe-XVIIe s.; la couche inférieure, à 1,20-1,45 m, des vestiges des XIIIe-XIVe s. Les sépultures attestent trois modes d'inhumation: a) les ossements du

244. Alison Frantz, The church of the holy Apostles, The Athenian Agora, vol. XX (1971), 13, 27-31, analyse des squelettes par J. Angel, p. 30-31.

245. Hesperia 18 (1949), 214, Homer Thompson. b) A.Δ. 21 (1966), B1, 47, N. Platon. c) A.Δ. 47 (1992), B1, 18, T. Leslie Shear, Jr. - J. Mc Camp, II; B.C.H. 117 (1993), 767, A. Pariente; Hesperia 66 (1997), 535-537, 538-544, fig. 12, pl. 108, b, c, Th. L. Shear, Jr. d) E. Stikas, Ὁ ναός τῶν Ἁγίων Ἀσωμάτων «Θησείου», Δ.Χ.Α.Ε. IV, 1 (1959), 115-126 (117).

246. A.Δ. 36 (1981), B1, 5, G. Knithakis - G. Tiguinaga; Ibid., 37 (1982), B1, 6, Idem et F. Mallouchou - Tufano. Évi Touloupa, Οἱ Ἅγιοι Ἀσώματοι στά σκαλιά, Mélanges M. Chatzidakis, vol. II (1991), 594-599 (en détail). A.Δ. 44 (1989), B1, 11-12, Alk. Chorémi.

défunt précédent sont repoussés dans un coin de la tombe; b) le nouveau défunt est superposé au précédent; c) le nouveau défunt est posé après l'enlèvement des restes du précédent. Dans la tombe 1, située à 0,92 m de profondeur, (mesurant 2,76 m avec l'entrée pourvue de marches x 1 m x 1,47 m), on a découvert le squelette presque intact d'un homme adulte, les mains croisées sur la poitrine. Une perle de chapelet et une lame en fer étaient posées sur le défunt. Ce niveau d'inhumation a livré de nombreux vases post-byzantins, une cruche en glaçure bleuâtre, un petit bol et des tessons des XVIe-XVIIe s. Le second niveau, à 1,30 m de profondeur, recelait dans le coin NO. les ossements d'un autre mort, et, comme mobilier, une cruche en glaçure verte, des tessons en glaçure des XIe-XIIe s. et sept monnaies franques des XIIIe-XIVe s. La tombe 2 (2,60 m x 1 m x 1,40 m) a livré plusieurs cruches, dont deux en glaçure verte, des monnaies turques et européennes en argent datant des XVe-XVIIe s., une boucle d'oreille en forme d'anneau, une monnaie en médaillon, quatre fers à cheval et onze clous en fer. Le nombre d'ossements contenus dans la tombe 3, à ciste (2 m x 0,80 m x 1,15 m), incite à penser qu'elle servit d'ossuaire. On y a également exhumé des tessons des XIIIe-XIVe s., des boucles d'oreille, deux bagues en bronze, deux croix en bronze, deux monnaies en bronze du XIVe s., un bouton en os, quatre fers à cheval et vingt-sept clous en fer. Une bague en bronze portait la lettre X reproduite trois fois (désignant évidemment la famille des Chalkokondili). L'humidité a détruit les ossements et les objets de la tombe 4. Le niveau situé à 1,30 m de profondeur a livré un vase intact des XVe-XVIe s. et un autre en glaçure des XVIe-XVIIe s. Du niveau inférieur à 1,30 m, on a extrait des tessons grossiers des XIIIe-XVe s. et du XIIe s., des ornements funéraires, des boutons, un vase en verre pour le parfum, trois monnaies en bronze et une en argent du XIVe s. Dans le *propylon*, une tombe «*thike*» (1,92 m x 0,75 m) avec arcosolium au-dessus du mur E., était sans doute destinée à une personnalité éminente. La fouille a livré des vases, surtout des cruches datées des XVe-XVIIe s., quelques tessons des XIIe-XIIIe s., des monnaies des XIIIe-XIVe s., surtout d'origine franque et vénitienne, deux monnaies turques des XVe-XVIe et une européenne du XVIIe s. Les fers à cheval proviennent de soulliers et les clous de cercueils. Une longue discussion a porté sur les vases et sur leur rapport avec ceux retrouvés dans l'église voisine de Hay. Thomas.

187. **Métamorphosis**[247]. Une tombe à ciste en briques, orientée N.-S., est située devant la crypte de l'église. Une seconde sépulture, en berceau, orientée E.-O. avec entrée a l'E., était bâtie de briques et de pierres disposées en alternance et possédait trois marches de descente (2,37 m x 1,50 m x 1,10 m) (fig. A, 70). Son flanc O. était taillé dans le rocher. Une croix en relief ornait la plaque de couverture.

188. **Hay**. **Théodoroi, place Klauthmonos**[248]. Treize tombes à tuiles, une sépulture maçonnée et deux autres maçonnées en berceau ont été découvertes aux abords de l'église. Il semble que ces tombes furent aménagées à l'époque de l'église précédente (XIe s.). La pose d'un nouveau dallage en 1910 a permis de mettre au jour d'autres sépultures comprenant des sarcophages en pierre (?).

189. **Hay**. **Théodoroi, rue Nikis 27**[249]. Une église à nef unique fut bâtie sur un sanctuaire à trois nefs. Par son mode de construction, l'utilisation de matériaux anciens et la présence d'une abside, cet édifice initial s'avère sans doute antérieur au Xe s. Deux tombes en berceau, qui s'apparentent à des ossuaires, situées au S. de ces ruines et sur le «*proteichisma*», et d'autres sépultures à tuiles disséminées, à différents niveaux, dans le remblai de la deuxième église suggèrent que ces tombes et l'église ont un rapport avec le cimetière sis au S.-SE. de l'église de Soteira Lykodimou utilisé dès l'époque romaine. La tombe 1 (1,55 m x 1,05 m x 1,55 m), à 1,30 m de profondeur, est bâtie en moellons et en fragments de briques et tuiles. La tombe 2, identique sur le plan de la construction, comporte une marche de descente. Ces sépultures sont en relation avec la deuxième église. Des tombes à tuiles furent dégagées dans le remblai de ce dernier édifice. La première, à 1,50 m de profondeur, faite de deux grandes tuiles (*strotires*) et possédant une grande plaque en marbre en guise de pavement. La seconde au NE. de l'abside, à 1.77 m de profondeur, en grandes tuiles.

b) Soteira Lykodimou. Des inscriptions funéraires — la plus ancienne datant de 1031 — sont encastrées dans les murs de l'église.

247. A.Δ. 21 (1966), B1, 115, pl. 111, a, dess. 3, P. Lazaridis.

248. A.Δ. 22 (1967), B1, 154, dess. 6, 7, P. Lazaridis. E.M.M.E. 1929, 73, A. Xyngopoulos.

249. A.A.A. 3 (1970), 29-34 (32), fig. 5, dess. 1, 2, P. Lazaridis; A.Δ. 25 (1970), B1, 138-142, Idem. b) E.M.M.E. 1929, 80, A. Xyngopoulos.

190. Bassin d'Athènes, monastère de Daphni (XIe s.)[250]. Une petite chapelle en ruines, primitivement voûtée en berceau, se trouve à 100 m au SE. de l'enceinte. Sa crypte renferme six ossuaires alignés le long des murs sous des voûtes qui font songer aux arcosolia des catacombes. Ils sont pavés de briques percées de trous et couverts de quatre grandes dalles reposant sur une barre en pierre disposée transversalement. Sous une voûte en berceau, celle du N.-E., on distingue encore les traces d'une peinture figurant la Vierge entre deux saints. Il est probable que des tombeaux furent aussi aménagés dans les chapelles latérales de l'église et qu'on y avait placé les sarcophages découverts par Buchon, dans lesquels reposèrent plus tard les ducs d'Athènes (un sarcophage à l'extrémité N. du narthex, l'autre dans la chapelle de l'angle NO.).

b) Monastère de Hosios Mélétios (dernier quart du XIe ou début du XIIe s.). Un arcosolium occupe la paroi N. du narthex. Sous lui se trouve un sarcophage et devant lui, une tombe creusée dans le sol. La tombe de Hosios Mélétios fut établie dans l'exonarthex.

191. Hay. Andréas de Patisia[251]. Dans sa partie NO., l'église reçut neuf sépultures (fig. A, 71). Huit étaient en berceau avec une voûte en forme d'un arc surbaissé au côté E. et possédaient un escalier étroit. La plus grande mesurait 2,65 m x 1,45 m x 1,15 m. La voûte s'élevait à 0,60 m-0,80 m au-dessus du pavement de l'église. Selon le fouilleur, les tombes sont postérieures à l'abandon de l'édifice. Chaque tombe contenait, à côté d'ossements épars, quatre à huit vases semblables à des œnochoés qui, d'après leur décoration, semblent dater des XVIIe-XVIIIe s.

b) Kato Patisia, Hay. Dimitrios ton oplon. Les sépultures sont antérieures à la construction de la chapelle.

c) Amarousion, Hay. Anargyroi. Sept tombes à tuiles, six orientées E.-O., la dernière N.-S. Une tombe d'homme et d'enfant a livré, près de la main d'un défunt, une bague avec chaton en forme de huit. Une monnaie du XIe s. fut trouvée près d'une tombe. Les inhumations sont antérieures à l'église.

192. Penteli[252]. Deux tombes souterraines ont été repérées dans la chapelle N., du XIIIe s., dédiée à saint Nicolas. L'une avait une couverture plate, l'autre correspondait probablement à un ossuaire en berceau. Une troisième sépulture, faite de trois plaques posées verticalement, a été découverte.

b) Rue Vouliagménis, Hay. Ioannis. Une tombe à deux tuiles, datant de la deuxième période de l'église (la première étant située au XIIe s.), fut dégagée devant le sanctuaire, à 0,60 m de profondeur.

c) Ambélokipoi, Hay. Pantès Homologitès. Trois arcosolia occupent la paroi N. du narthex et un autre le mur extérieur NE. D'autres sépultures furent établies à l'intérieur de l'église.

d) Monastère de Pétraki. Des sarcophages byzantins des XIIIe-XIVe s. sont conservés dans la cour.

e) Hay. Yeoryios Lykavittos. Les inscriptions funéraires suivantes se lisent: «Κοιμητήρι|ον Ἀναστα|σίου Χαρκέ|ως καὶ Εὐ...ώραντας», «Κοι[μητήριον] δια[φέρον]».

193. Monastère de Kaisariani[253]. Une grande salle souterraine en moellons, servant d'ossuaire, est située au N. de l'église, en contact avec cette dernière. La salle contenait des ossements éparpillés et trois sépultures à tuiles antérieures, disposées parallèlement. Les squelettes, crâne au N., étaient incomplets. Le cimetière se trouve à l'O. du monastère. La chapelle cimétériale dédiée aux Taxiarchès se situe à l'emplacement d'une basilique paléochrétienne.

b) Monastère de Karéas. Le pavement de l'église comprenait une plaque tombale brisée, utilisée

250. G. Millet, Le monastère de Daphni (Monuments de l'art byzantin I), (Paris, 1899), 23-24, 39, fig. 17-20. Sur ce monument: chapelle de Saint-Nicolas près de l'église de Daphni. Crypte contenant six ossuaires et deux tombes vides du IVe ou Ve s. (G. P. Délaportas, Παλαιοχριστιανικὰ καὶ βυζαντινὰ μνημεῖα τῶν Ἀθηνῶν, 1969, 80). b) A. Orlandos, Ἡ μονὴ τοῦ Ὁσίου Μελετίου καὶ τὰ παραλαύρια αὐτῆς, A.B.M.E. 5 (1939-40), 62, 82, p. 59, fig. 12.

251. A.B.M.E. 3 (1937), 200, fig. 8, plan, fig. 9, vases, A. Orlandos. b) A.Δ. 23 (1968), B1, 115, P. Lazaridis. c) A.Δ. 23 (1968), B1, 116-118, P. Lazaridis.

252. Ni. Mouriki, Οἱ βυζαντινὲς τοιχογραφίες τῶν παρεκκλησίων τῆς σπηλιᾶς τῆς Πεντέλης, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 7 (1973-74), 79-115 (81, 84). A.Δ. 28 (1973), B1, 64, P. Lazaridis. b) A.Δ. 25 (1970), B1, 143, P. Lazaridis. c) E.M.M.E. 3 (1933), 128-129, fig. 161-163, A. Orlandos. d) E.M.M.E. 2 (1929), 128, A. Xyngopoulos. e) E.M.M.E. 3 (1933), 131, A. Orlandos.

253. Π.Α.Ε. 1949, 44-50, fig. 2; 1950, 138-144, M. Chatzidakis. A.Δ. 16 (1960), B, 66, P. Lazaridis. b) E.M.M.E. 3 (1933), 157-158, A. Orlandos.

comme couverture de la sépulture de la diaconesse Νεικαγόρα.

194. Attique, Koropi, Métamorphosis[254]. Cinq tombes occupent le pavement de l'église. D'après leur mode de construction et le mobilier retrouvé, elles datent des XIe-XIIe s.

b) À droite de la **rue Kalyvia-Anavyssos**, vers la montagne Olympos Lavreotikos, au N. du chateau Mélissourgos. La fouille a mis au jour les ruines d'une église comprenant un sanctuaire tripartite et des tombes à ciste maçonnées à l'intérieur.

195. Salamine, Moulki[255]. Église du milieu du XIe s. Cinq tombes furent établies dans l'espace central, une dans la nef latérale, deux à l'extérieur, en contact avec le mur O., et une dernière à faible distance au NO. de l'édifice. La tombe n° 1 contenait des ossements et des fragments de vases. La n° 2, en berceau, a livré deux bagues et une monnaie. Les tombes n° 3 à 6 contenaient un squelette, la n° 7 des ossements épars, la construction de la sépulture n° 8, destinée à un enfant, a entraîné la condamnation de la porte latérale. La tombe n° 9, située hors de l'église a livré une croix en bronze en forme d'amulette. La n° 8 en moellons, voûtée, était couverte de plaques en grès. Les n° 3 et 4 étaient en moellons, la n° 5 d'aspect assez modeste.

b) Aiantion. L'emplacement de la chapelle post-byzantine à deux nefs et absides a accueilli, avant et après la construction de l'édifice, plusieurs inhumations. On y a en effet découvert six tombes maçonnées couvertes de grandes pierres en poros.

c) Égine, lieu-dit Polles Élies. La fouille d'une chapelle byzantine a permis de dégager une tombe à fosse (1,85 m x 0,59 m) contenant des ossements.

196. Corinthe, Agora, Hay. Ioannis Théologos[256]. Des monnaies de Manuel Ier suggèrent de dater du milieu du XIIe s. cette église à trois nefs. Une série de pièces rectangulaires ajoutées le long des flancs du bâtiment furent probablement utilisées comme chambres funéraires. À l'E. de l'église, un espace défini par un enclos servit de cimetière. Deux constructions voûtées souterraines, utilisées comme tombes familiales ou ossuaires, se trouvaient au coin NE. de l'église. Les nefs latérales semblent avoir été ajoutées postérieurement. De nombreuses tombes occupaient le narthex et les bas-côtés. Une tombe fut creusée profondément sous la cour dans les fondations du temple H, bâti de petits blocs de poros, de pierres et de ciment. Cette sépulture, voûtée et à l'entrée très large, située à l'écart des autres tombes et au centre du monastère, paraît avoir une signification spéciale. Elle contenait les ossements de plusieurs défunts. On ne peut cependant prouver qu'elle est contemporaine de l'époque de fonctionnement du monastère (R. Scranton).

R. Scranton a expliqué l'absence d'inhumations dans la nef par l'abaissement du sol de celle-ci et par le peu d'attrait exercé à cette époque par les ruines pour les inhumations. Les deux tombes en berceau situées dans l'enclos du NE., disposant d'une entrée et d'un escalier communs, sont considérées comme des tombes familiales ou des ossuaires. Dans la sépulture 19, exhumée en 1935, on a trouvé deux médailles de dévotion provenant de Rome. L'une d'entre elles, qui figure deux saints et un ciborium baroque élevé sur une tombe ou un autel, est sans nul doute postérieure à 1622. Le long de la colonne vertébrale du squelette se trouvaient plusieurs boutons en forme de boule, attestant un type commun des XVe-XVIIe s. Des tombes rectangulaires occupent le narthex. Des squelettes perturbés furent dégagés 1 m sous le seuil du vestibule de l'église. Le complexe semble avoir été en usage au XVIIe s. ou peu après. Selon le fouilleur, le cimetière de l'église franque n'était pas uniquement réservé aux défunts catholiques et les tombes de Saint-Jean, comme en témoigne la sépulture étudiée ci-dessus (dégagée en 1992), étaient peut-être destinées aux membres du monastère.

197. Église sur le Béma[257] (fig. A, 72). Une tombe en berceau, prévue pour une personne et contenant de nombreuses monnaies frappées sous J. Tsimiskès (Xe s.), fut établie devant l'église. Une autre tombe à tuiles, sise près de l'abside centrale, a livré une monnaie de Léon VI (886-912). La

254. A.Δ. 18 (1963), B1, 56, P. Lazaridis. b) A.Δ. 40 (1985), B, 81, Hél. Gini - Tsophopoulou.

255. Π.Α.Ε. 1941, 21-26, D. Pallas. A.E. 1948-49, 126, p. 120, fig. 3; 1950-51, 163 s., D. Pallas. b) A.Δ. 16 (1960), B, 78, dess. 6, P. Lazaridis. c) A.Δ. 26 (1971), B1, 67, P. Lazaridis.

256. Corinth XVI (1957), 61-66, plan VI, R. Scranton. Hesperia 61 (1992), 169-170, 175, Ch. Williams II.

257. Corinth XVI (1957), 42, 71-73, plan VI-VII, R. Scranton. A.J.A. 40 (1936), 473-474, Ch. Morgan. Dans les premières publications des fouilles on se réfère à l'église de Saint-Paul. Mention de tombes dans l'église sur le Béma (A.E. 1937, I, 127, O. Broneer).

majorité des sépultures se trouve dans la nef S. On peut croire que cette dernière fut dès l'origine une chapelle funéraire. Une tombe dans la nef contenait une monnaie de Manuel Ier (XIIe s.), une autre tombe, des monnaies de Jean II disposées dans deux crânes. À l'extrémité S. du narthex, une sépulture renfermait une monnaie de Louis IX de France (XIIIe s.). Ailleurs encore, on a retrouvé une monnaie d'Arcadius posée sur le crâne. Une tombe familiale en berceau, située devant l'entrée du sanctuaire, contenait des monnaies de Jean Ier Tsimiskès, Michel VI et Constantin IX ainsi que des parures en bronze. Une autre tombe a livré une amulette portant la représentation d'un saint. Outre les tombes en berceau, à ciste, maçonnées et couvertes de plaques, on a aussi repéré quelques inhumations simples, sans pierres, disséminées dans la nef S. Une tombe étroite, à la construction modeste, située le long du mur S. de la nef, comprenait les ossements de plusieurs défunts, dont un squelette en position assise orienté vers l'O.

198. Agora, Église de l'époque franque[258]. Cinquante-trois sépultures, disposées à l'E. et au S. de la cour, contenaient des squelettes allongés les bras le long du corps, les paumes des mains tournées vers le sol. Aucun indice ne permet d'identifier des groupes familiaux. La concentration des sépultures est particulièrement dense dans une zone de [redacted] m de large. On y trouve douze enfants et quelques adolescents parmi des adultes. Deux squelettes présentent une orientation N.-S., la tête au N. Quelques tombes ont livré des clous en fer et des restes de cercueil. Dans un groupe de douze sépultures, postérieures aux autres, les défunts ont les bras le long du corps, la paume tournée vers le sol et, quelquefois, les bras placés sous le bassin. Dans d'autres tombes aménagées aux abords de l'église et probablement antérieures, les défunts ont leurs mains croisées sur la poitrine ou, plus rarement, sur l'abdomen. Un arcosolium occupe le mur O. de la nef S. et un autre, à demi détruit, la paroi N. du narthex. La fouille a livré deux monnaies de 1481-1512 et de 1603-1617. L'église date du XIIe s.

À l'O. de l'église, une zone servit de cimetière avant et après l'arrivée des Catalans, en 1312. Des inhumations contemporaines des deux premières phases de l'église prirent place juste à l'O. du narthex. Des sépultures d'enfants furent aussi trouvées à l'O. Deux enfants, dont un contemporain de la deuxième phase (1990-26), furent par ailleurs placés dans l'arcosolium de la nef. Celle-ci correspond à la seconde inhumation mise à jour sous le plâtre tombé de la niche de l'arcosolium. Le sol du narthex, surélevé de 0,60 m, fut utilisé pour des inhumations postérieures à la restauration de l'église en 1312. Un espace de 20 m2 à l'O. du narthex contenait sept tombes. Quatre ont été fouillées. L'une avait la forme d'un profond et étroit puits destiné à un individu creusé le long du mur S.; une autre sépulture a complètement perturbé la première. Un enfant fut inhumé le long du mur O. du narthex. Le cimetière fut abandonné durant le XIVe ou le XVe s. Des inhumations postérieures ont été pratiquées vers le S., au-dessus de la place de l'église. Ce cimetière servit à une communauté après la conquête ottomane. La première phase des inhumations date de la fin du XVe ou du début du XVIe, la seconde du début du XVIIe s. (1992). Une inhumation dans une chambre au N. du narthex contenait un défunt, la tête posée au S. La sépulture 1992-2 a livré, outre le squelette, trois crânes (deux à l'extrémité S., le troisième, celui d'un enfant, disposé sous le poignet gauche du squelette intact [1993]).

La chambre n° 4, à l'O. du narthex, avait une vocation funéraire. Elle contenait huit inhumations (1994). Dix squelettes furent trouvés en 1995. Au total, on a estimé à trente-huit le nombre de personnes inhumées. Il s'agissait d'enfants, de nouveaux-nés, d'adolescents ayant entre 18 et 20 ans. Les squelettes étaient disposés mains sur la poitrine et tête à l'O. Seuls quelques-uns, en raison de l'espace restreint, furent orientés N.-S. Dans d'autres cas, les ossements de défunts postérieurs furent mêlés à ceux des premiers occupants de la sépulture. La tête était souvent protégée par deux pierres placées de part et d'autre ou par des tuiles couvrant celle-ci. Diverses inhumations ont livré des fragments de lampes en verre (1996). L'église fut érigée au cours du XIIe s. au sein d'un complexe monastique. Les Francs transformèrent cet espace en zone funéraire et, en soixante ans environ, plus de cent personnes y furent enterrées. L'exploitation funéraire du lieu débuta dans la seconde moitié du XIIIe s. et se poursuivit jusqu'au premier quart du XIVe s. Une sépulture était définie par un mur de protection. Le deuxième

258. Ch. Williams II - Or. Zervos, Corinth, 1990: Southeast corner of temenos E, Hesperia 60 (1991), 1-40 (28-29, 38-40). Corinth, the frankish church, Temenos E, Hesperia 61 (1992), 135, 137, 161, 175, fig. 2; Ibid., 62 (1993), 12, 14, Ch. Williams II, Ibid., 63 (1994), 3, 26, Idem. Ibid., 64 (1995), 1, 14, Idem. Ibid., 65 (1996), 22-25, Idem. Ibid., 66 (1997), 9, 20-24, 30, Id., p. 30-31, description des squelettes, E. Barnes.

défunt, un enfant, fut enterré dans un cercueil comme l'atteste la présence de neuf clous en fer. On y retrouva plus de quarante squelettes intacts ou partiellement perturbés. Dans plusieurs cas, les os de l'occupant initial de la tombe furent réunis aux pieds ou près de la poitrine du nouveau défunt ou encore repoussés brusquement dans un coin. Une sépulture contenait le squelette d'une femme morte en couches, le fœtus encore dans le bassin. Les dernières inhumations de l'espace 4 comportaient vingt-six enfants et adolescents, disposés surtout près des murs N. et O. Un enfant était bordé de tessons de tuiles de toiture et avait un tesson de tuile sur la poitrine destiné à soutenir la tête. Un squelette présentait des déformations dues à l'arthrite (1997).

Dans le couloir, cinq tombes intactes ont été fouillées. L'une contenait un second crâne et des ossements épars rassemblés près des pieds du défunt postérieur. Quatre des squelettes étaient orientés N.-S., tête au S. Trois d'entre eux avaient leur crâne protégé de pierres disposées de part et d'autre (1996). La fouille de 1997 a mis à jour neuf squelettes. La plupart avait leur crâne encadré de pierres et comportaient une pierre placée sous le menton pour soutenir la tête.

Une fosse creusée au SE. de l'abside contenait les ossements de neuf adultes des deux sexes, d'un enfant et d'un bébé. Les traces de violence observées sur les crânes et les pieds suggèrent une mort provoquée lors d'une bataille ou d'un massacre. Les squelettes présentent les mêmes caractéristiques génétiques que les défunts de la chambre 4.

199. Corinthie, Phlionte[259]. Des sépultures «franques» furent établies autour de l'église de la Panayia Rachiotissa.

b) Argolide, Trézène. Un arcosolium situé dans l'exonarthex de l'évêché de Damala était destiné au fondateur (?).

c) Chonikas. En 1993, des sépultures furent exhumées aux abords du côté E. de l'église du XIIe s.

200. Argos, terrain Liapi[260]. (Près du théâtre). Église à vocation funéraire de plan carré ayant deux conques de longueur inégale. Douze tombes maçonnées à ciste (n° 2, 7-9), à tuiles (n° 1, 3, 4, 6, 10, 11) et d'aspect plus modeste (n° 5, 12) furent localisées à l'intérieur et à l'extérieur de l'église. Les tombes 2, 5, 7 et 12 contenaient les ossements perturbés de plusieurs défunts. Les sépultures 1, 8 et 9 contenaient un squelette, les mains croisées et liées sur la poitrine. Les n° 3, 4, 6, 10 et 11 correspondaient à des inhumations d'enfants. Leur orientation suivait l'axe O.-E. Le squelette de la tombe n° 1 portait une boucle d'oreille en bronze à l'oreille droite et celui de la tombe n° 5 un cure-oreille en os. Les tombes n° 8, 10 et 11 ont livré des vases du XIIIe s. et le dépotoir à l'E. de la tombe n° 5, en dehors de l'église, un vase du Xe s.

201. Nauplie, Hay. Théodoroi[261]. (Sur l'Acronauplie). Deux églises datées entre la seconde moitié du XIe s. et la deuxième décennie du XIIIe s. ont été fouillées. Le fouilleur suppose que l'espace fut réservé aux inhumations après la destruction des églises. Plusieurs tombes construites avec les matériaux des églises ont en effet détruit le pavement de celles-ci.

202. Ano Épidavros, Laliotaïka[262]. La pénurie de matériel, le recours à des remplois, le pavement en marbre et les analogies typologiques avec d'autres sanctuaires incitent à dater cette basilique entre le VIIe et le Xe s. Les tombes, du XIIe s., fournissent un *terminus ante quem* à la construction du bâtiment. La céramique retrouvée, tout comme une monnaie de Jean II Comnène (1118-1143) dans la tombe n° 12, datent aussi du XIIe s. Dix-huit tombes aménagées dans les nefs centrale et S. et à l'extérieur au SE. de l'église ont en partie détruit le pavement en marbre du narthex ainsi que des bouts de murs. Dans le narthex, les tombes n° 1-6, à fosse, sans couverture et orientées O.-E., contenaient un mort chacune, de même que des plats, des marmites et des amphores. Les tombes à fosse n° 11-12, adossées au mur N. de l'église, contenaient un mort; la deuxième a aussi livré une monnaie en bronze. La tombe n° 7 dans la nef centrale était identique. La petite sépulture à fosse n° 10 dans la nef S.

259. S. Alcock, Urban survey and the polis of Phlius, Hesperia 60 (1991), 459, fig. 19. b) A. Orlandos, Ἡ «Ἐπισκοπὴ» τοῦ Δαμαλᾶ, A.B.M.E. 5 (1939-40), 17-33, 33, fig. 2. c) Informations recueillies sur place.
260. Α.Δ. 33 (1978), 105-107, dess. 1, Aph. Moutzali. Église à deux absides. Sur le caractère funéraire de ce type d'église: G. Dimitrokallis, Οἱ δίκογχοι χριστιανικοὶ ναοί, Ἀθήνα, 1976.
261. Α.Δ. 28 (1973), B1, 233, P. Lazaridis.
262. Anast. Oikonomou, Συμβολὴ στὴν τοπογραφία τῆς περιοχῆς Ἄνω Ἐπιδαύρου στους μέσους χρόνους, 2e congr. local sur l'Argolide, Argos, 1986, Πελοποννησιακά, Παρ|μα 14, 303-312. Α.Δ. 37 (1982), B1, 131. Idem

de même que la n° 18 à l'extérieur du mur S. du narthex. Les
renfermait un crâne et un petit vase. de même que la n° 18 à l'extérieur du mur S. du narthex. Les
tombes n° 8, 9, 15, 16 et 17, à ciste, avaient leurs côtés formés de grandes plaques et de petites pierres.
La tombe n° 8 contenait un mort. La n° 9 a livré trois crânes, une petite croix en bronze, un *follis* percé
de 538-539 et une cheville également percée. Les tombes n° 15-17, aux dimensions réduites, contenaient
quelques ossements.

203. Arcadie. Pallantion[263]. Quelques tombes à tuiles d'époque classique furent exhumées près
d'une salle pavée de mosaïques du IIIe-IVe s., à l'emplacement même de l'abside de l'église byzantine
dédiée à saint Christophore. La grande pièce rectangulaire était occupée par une nécropole. Le type
des tombes, en pierres carrées et fragments de colonnes issus de bâtiments antiques, le mobilier trouvé
et les niveaux des inhumations montrent que ce local dut être créé à une époque assez tardive, pas
avant le IXe s. De nombreuses tombes sont situées à un niveau plus élevé que le pavement du narthex
(1990-91). La nécropole implantée au plus tôt au VIe s. à l'emplacement de l'église byzantine de Hay.
Yeoryios s'étendait vers l'O., sur une distance de 100 m. Une source place à l'année 972 une restauration
de l'église Saint-Christophore entreprise par Nikolaos, évêque de Lacédémone.

204. Mystra, Hay. Sophia[264]. Des sépultures, aux types variés, couvertes de plaques en schiste,
les murs en pierres ou en briques, furent établies à l'intérieur des portiques. Deux tombes en berceau,
à la voûte en briques et l'ouverture sur leur côté O., ont été dégagées devant l'entrée du narthex. Une
autre sépulture en berceau se trouve dans le côté NO. de l'annexe du portique. Ces tombes contenaient
un ou plusieurs squelettes. Quelques-unes furent utilisées comme ossuaires. Neuf tombes en berceau,
aménagées avec soin, occupaient le portique N. La voûte d'entrée était en poros. L'une d'entre elles
comportait dix-huit squelettes. Les squelettes des tombes A-D avaient les pieds à l'E. Les sépultures
ont livré deux agrafes, une aiguière, des morceaux de vêtements et des cheveux de femmes. On a aussi
exhumé un reste d'étoffe fine, probablement issu du voile d'une des défuntes. La présence de femmes
est certifiée par la découverte d'une natte et de traces d'une chevelure portant un simple diadème de fil
blanc. Il est probable que les tombes du portique N. soient contemporaines de la construction de
l'église. À l'intérieur de l'église les deux narthex contenaient près des murs deux et deux sépultures,
les murs faits de pierres et briques. Elles ont livré une broche en argent.

205. Vrontocheion, Hay. Théodoroi[265]. Les chapelles entourant l'église ont servi de sépultures à
des moines et des laïques (fig. A, 73). Il s'agit de simples fosses, soit creusées dans le sol vierge, soit
consolidées par une maçonnerie. Certaines correspondent à des ossuaires, d'autres ont deux étages
superposés et offrent l'aspect de tombeaux surmontés d'ossuaires. La sépulture d'un fondateur (?),
ouverte, ne contenait plus que des déblais; celle d'un moine apparenté à la famille impériale (?) n'était
plus qu'un grand ossuaire. Ces tombes ont livré des ferrures de cercueils, des boutons d'ivoire ou de
cuivre, des fils d'or sur peluche et quelques morceaux de tissus. L'annexe du NE. (3,50 m x 7,50 m)
contenait cinq tombes en berceau et la tombe avec la représentation d'un Manuel Paléologue. Les
trois sépultures les plus à l'E. furent utilisées comme ossuaires (2,95 m x 0,62-0,65 m x 1,80 m) et
présentaient au milieu de leur voûte une ouverture rectangulaire (0,62 m x 0,40 m) fermée, au niveau
du pavement de l'église, par des plaques en marbre, tandis qu'une clôture haute de 0,35 m formait un
banc. Les deux tombes les plus à l'O., mesurant 1,90 m de long, étaient faites en moellons et fragments
de briques. Celles-ci ont livré deux monnaies (*tornesia*).

Hodigitria-Aphentiko. La partie S. de l'église, utilisée comme chapelle funéraire, comprenait
des arcosolia et des tombes. Deux sépultures occupaient la chapelle au N. du narthex. Il s'agit de celle
du moine Pachôme, près du mur O., et de celle, adossée au mur N., du Despote Théodore II Paléologue
mort en 1443, après avoir pris l'habit monastique. Des sondages pratiqués à l'E. et au S. de l'église ont
permis de repérer un groupe de tombes maçonnées ou creusées dans la terre. Seule une tombe à l'E.

263. Annuario I-II (1939-40), N.S., 227-230, G. Libertini; Idem, Chiese bizantine nell'area dell'antica Pallanzio, IXe C.I.E.B. (1953), 250-256, pl. 48-51. Sur l'inscription, D. Feissel, Inscriptions de Péloponnèse, Travaux et Mémoires 9 (1985), 300. A. de Franciscis, Gli scavi di Pallantion, Annuario 68-69 (1990-91), 55-94 (51), et p. 272, M. Pagano.

264. Π.Α.Ε. 1955, 256-257, fig. 1; 1956, 213, N. Drandakis. M. Chatzidakis, Mystras, the medieval city and the castle (Ἀθήνα, 1981), 69.

265. G. Millet, B.C.H. 19 (1895), 272 et A. Orlandos, Δανιὴλ ὁ πρῶτος κτίτωρ τῶν Ἁγ. Θεοδώρων τοῦ Μυστρᾶ, Ε.Ε.Β.Σ. 12 (1936), 444-445. M. Chatzidakis, Mystras, 56. 66.

présentait quelque soin et reçut plusieurs inhumations. Les autres tombes, outre des boucles de ceinture
et des ossements épars, ont livré des traces de translations diverses. Les squelettes, et tout
particulièrement leur dentition, étaient fort bien conservés (1988).

206. Vingt chapelles privées funéraires[266]. **N° 1**, deux tombes maçonnées dans la cour contenaient
chacune un défunt. Elles ont livré une monnaie vénitienne. **Hay. Anna** (fresques de la première moitié
du XIVe s.). Six tombes souterraines en berceau, disposées en deux séries et maçonnées en moellons
et quelques briques, voûtées en briques, avec ouverture à l'O. Une tombe (1,90 m x 0,79 m x 1,18 m
— ouverture 0,65 m x 0,55 m) était couverte de plaques. Une tombe *sub divo* contenant un défunt tête
à l'O., fut retrouvée près du templon. Elle a livré de nombreux objets: monnaies vénitiennes, boucles
d'oreilles, boucles simples, clous, tessons de vases et de marmites, boutons, restes de vêtements et de
souliers, fers à cheval, fragment de peigne en os. Une autre sépulture *sub divo* à l'extérieur de la
chapelle renfermait des squelettes, le crâne au N. Deux arcosolia, dont l'un comportait deux inhumations
superposées, avaient été aménagés dans la cour S. Ceux-ci contenaient un squelette, tête au N., portant
à hauteur de la poitrine une monnaie en argent percée d'un trou de suspension. Une autre tombe
maçonnée présentait elle aussi deux couches superposées, ayant respectivement 0,68 m et 0,72 m de
hauteur. D'autres sépultures creusées dans le sol étaient définies par des plaques ou des pierres dressées
verticalement.

Maison Chroni. Deux tombes maçonnées *sub divo* étaient adossées aux murs N. et S. de la
chapelle. Construites en briques, elles étaient couvertes de plaques en schiste. Elles ont livré un encensoir
en bronze et des traces de décoration picturale. À l'extérieur de la chapelle, une autre tombe maçonnée
contenait une stéatite portant sur ses deux faces la représentation de saints.

Hay. Taxiarchès. Deux tombes maçonnées *sub divo* furent établies dans le coin NO. de la chapelle.
Chacune renfermait un défunt, un enfant dans un des cas. Trois tombes occupaient la cour. L'une,
aménagée sous un arcosolium, possédait un squelette, l'autre deux, tête à l'O. Quatre tombes de
pierres et briques, couvertes de plaques (dont une porte un relief romain) furent implantées dans la
cour N. Plusieurs inhumations, têtes à l'O., furent pratiquées dans les tombes 1 et 3. La t. 1 a livré
deux monnaies turques et deux boutons, la t. 3 une monnaie hongroise en argent du XVe s., des fers de
souliers et des tessons. **Une chapelle** du XVe s., près de la Pantanassa, reçut une tombe maçonnée *sub
divo* et une autre creusée dans le sol. L'une comme l'autre comportait un défunt. D'autres sépultures
furent trouvées dans la cour et sept tombes maçonnées avec plusieurs inhumations, les longs côtés
convergent vers le haut, sous le portique; leur couverture était assurée par de grosses plaques. Elles
ont livré quelques boucles d'oreilles, des boucles simples, une bague et une pipe. Trois tombes
occupaient le pavement du narthex d'une **chapelle près de Hay. Nikolaos**. Elles ont livré une bague.
Deux autres tombes *sub divo*, l'une à un niveau plus élevé (2,20 m x 0,50 m x 0,48 m), étaient divisées
horizontalement en deux parties par des plaques et du mortier. La sépulture inférieure contenait plusieurs
inhumations.

Hay. Paraskévi. Sept tombes, de pierres et de briques ou composées de plaques verticales, furent
établies au sein du narthex et du naos. L'une contenait les ossements d'un défunt. À l'extérieur de
l'église, une longue sépulture en berceau de pierres et briques contenait, en plus d'un squelette, un
fragment de plat byzantin, des mouchettes et une petite cruche. Un hypogée aménagé sous le sanctuaire
servit probablement d'ossuaire. Il contenait une colonnette de chandelier, une veilleuse en bronze et
une cuvette. Sous le pavement d'une **chapelle** située non loin de **Hay. Sophia** furent localisées deux
tombes. L'une d'entre elles, maçonnée, en berceau, contenait deux morts, tête au N., près de l'ouverture,
quelques objets en fer, un vase, des monnaies vénitiennes (*tornesella*), une lance en fer et une boucle
de ceinture en bronze.

Château-fort. Une chapelle double comportait deux tombes, l'une à tuiles, l'autre constituée de
plaques en schiste, contenant un défunt, tête à l'O. ***Extra muros*, Hay. Yannakis**. Une tombe *sub divo*,
maçonnée et couverte de plaques, contenant huit crânes, occupait la cour N. Deux ossuaires en berceau,
dotés d'une petite ouverture, étaient disposés à l'O. Outre divers ossements, ils renfermaient des

266. N. Drandakis, Ἀνασκαφὴ παρεκκλησίων τοῦ Μυστρᾶ, Π.Α.Ε. 1952, 497-519; M. Chatzidakis, Mystras, 91, 95, 108. Α.Δ. 43 (1988), B1, 116. Aim. Bakourou. Conclusions: 17e Symp. Χ.Α.Ε. 1997, 11-12, St. Arvanitopoulos.

monnaies vénitiennes, un fragment de lampadaire et une patène à trous. D'autres sépultures furent mises à jour dans la chapelle. Les chapelles mentionnées ci-dessus datent de 1300-1450.

Évanguélistria. La cour fut utilisée comme cimetière jusqu'aux XVIIe-XVIIIe s. Une pièce spacieuse en berceau, à l'E. du narthex, était pleine d'ossements.

Pantanassa. Le mur S. du narthex est occupé par un arcosolium contenant la tombe d'un dignitaire et une inscription s'y rapportant (v. partie D, 4. 15).

Les églises de Mystra ont livré au total cent cinquante-six tombes et ossuaires. Elles attestent divers types de tombes: a) la sépulture souterraine, maçonnée de pierres et briques, de plaques calcaires ou en terre cuite avec couverture de plaques calcaires; b) la tombe en berceau, en pierres et briques, la petite ouverture dans la voûte étant fermée par une plaque de marbre ou de calcaire; c) creusée dans le sol, sans murs maçonnés ou formés de plaques ou de pierres verticales; d) l'arcosolium avec décoration picturale située entre l'arc et le larnax; e) la tombe *sub divo* sise à l'intérieur ou à l'extérieur des églises; f) l'ossuaire, similaire à la tombe en berceau mais aux dimensions plus importantes.

207. Laconie, Yeraki[267]. Ville médiévale. Des tombes ont été établies dans diverses églises. Le côté O. de l'église dédiée à saint Jean Chrysostome contenait ainsi des amas d'ossements humains. Celle, consacrée à saint Nicolas (fin XIIIe s.) possède au S. une deuxième nef sans abside.

b) Apidia. Un sarcophage, ayant probablement été celui du beau-père d'Andronique II Paléologue (1282-1328), est installé dans la nef N. de l'église de la Dormition.

c) Amyklaion. Une église byzantine fut construite sur l'emplacement du temple d'Apollon. Un cimetière prit place à l'époque byzantine entre l'église et un bâtiment demi-circulaire. La fouille a permis de dégager quelques tombes en briques mais surtout des sépultures formées de plaques de marbre, dont la couverture était assurée par de grandes plaques de marbre de remploi.

d) Karyoupolis (région d'Aréopolis). Ville byzantine. Des tombes se trouvent autour des églises.

208. Sparte, Hos. Nikon[268] (sur l'acropole). Quatre tombes sont adossées aux murs à l'extrémité O. des nefs latérales. Une inscription funéraire sur une plaque encastrée dans le pavement de la nef centrale, datée de 1031, mentionne les noms de deux évêques. Une chapelle en croix à l'O. du narthex contenait une construction monolithique octogonale en marbre devant l'abside et au N. de celle-ci une tombe (celle de Hos. Nikon selon le synaxaire?). La basilique date du Xe et les annexes du XIe s. (?).

209. Chapelle byzantine[269] (sur l'acropole). Chapelle de 5,90 m de long, édifiée à proximité d'un mur demi-circulaire. Des tombes probablement chrétiennes, contemporaines de l'église, furent établies dans son sol (2,20 m x 0,70 m). Quelques tombes des premiers temps chrétiens dans la partie E. du mur ont réutilisé du matériel plus ancien. Leur orientation suivait l'axe E.-O.

210. Acropole[270]. Portique romain. À l'époque mésobyzantine (XIe-XIIe s.), une église y fut installée. Une tombe rectangulaire, formée de pierres carrées, de *spolia* anciens et de tuiles (2,24 m x

---

267. Selon les auteurs N. Moutsopoulos - G. Dimitrokallis (Γεράκι, οἱ ἐκκλησίες τοῦ οἰκισμοῦ, Μνημεῖα βυζαντινῶν οἰκισμῶν 1, Κέντρο βυζαντινῶν ἐρευνῶν (Θεσσαλονίκη, 1981), 52-54) cette nef avait un caractère funéraire. Ils citent d'autres opinions sur le caractère funéraire des nefs latérales comme (W. Ramsay - G. Bell, A thousand and one churches, (London, 1909), 390; W. Ramsay: in Zeitschrift für Geschichte der Architektur, Band II (1908), 6, G. de Jerphanion, La chronologie des peintures de Cappadoce, Échos d'Orient 30 (1931), 8; J. Lafontaine - Dosogne, L'église rupestre dite Eski Baca Kilisesi et la place de la Vierge dans les absides cappadociennes, Jb.ö.B. 21 (1972), 163 s.). b) A.B.M.E. 1 (1935), 131 s. fig. 7, A. Orlandos. c) A.E. 1890, 36; 1892, 7-8, Chr. Tsountas. Dans A.M. 52 (1927), 25, E. Buschor - W. v. Massow, on cite une nouvelle église sur une citerne byzantine et plusieurs tombes détruites. d) Λακωνικαί Σπουδαί 9 (1988), 38-39, Rod. Etzéoglou.

268. Π.Α.Ε. 1939, 116, plan inséré, G. Sotiriou. Sur les inscriptions: D. Feissel, Inscriptions de Péloponnèse, 303.

269. Π.Α.Ε. 1964, 106, 109-110, pl. 112, b, fig. 2, Chr. Christou. Bâtiment circulaire, église byzantine triconque et dans la nef N. des tombes (A.J.A. 8 (1893), 410-411, Ch. Waldstein - C. Meader). Le grand autel près d'Eurotas. Occupation médiévale qui contenait des tombes chrétiennes à tuiles. Sanctuaire d'Artémis Orthia. Sur l'emplacement d'une église des inhumations chrétiennes. Deux d'entre elles ont livré des boucles d'oreille en argent et d'autres ornements (B.S.A. 12 (1905-06), 300, G. Dickins, 317, R. Bosanquet).

270. G. B. Waywell - J. J. Wilkes, Excavation at Sparta: The roman stoa, B.S.A. 89 (1994), 388-389, pl. 59, b, 60, b, c, 62, b; Ibid., 92 (1997), 403-404, fig. 5, pl. 62, c, les bagues, Idem, 422-424, les squelettes. B.C.H. 114 (1990), II, 734, A. Pariente.

0,64 m x 0,55 m), contenait le squelette d'un homme de 25 ans, tête à l'O. Dans sa main droite, le défunt tenait un œuf de poulet. Il portait deux bagues en bronze au troisième doigt. L'une portait l'image du Christ incisée ainsi que les lettres O...C (?). L'autre portait l'inscription «K(YPI)E BOHΘE TON OΦPATON». La sépulture renfermait un second squelette d'homme. D'autres ossements avaient été posés sur la tombe, formant de la sorte un deuxième niveau, défini par un mur. Durant la troisième phase d'aménagement de l'église, l'abside servit aux inhumations. Une tombe couverte par une plaque en schiste contenait les restes d'au moins sept personnes. Parmi les six crânes trouvés, trois appartenaient à des hommes adultes, deux à des femmes et un à un jeune homme. On suppose que cette transformation du portique en église fut réalisée du vivant de Hosios Nikon Metanoeite, après 970.

211. Église triconque[271] (ville basse, terrain Théodosopoulos). Église mésobyzantine au sanctuaire triconque. Les absides opposées ont des dimensions plus réduites que celle de l'E. Le narthex est beaucoup plus large que le sanctuaire ou que les annexes occidentales. Plus de quinze tombes souterraines furent établies à l'intérieur de l'église et à ses abords. Elles sont faites d'un maçonnage de moellons et de briques et couvertes de grandes plaques. Une tombe adossée au mur N. de la grande abside et une autre dans le coin NO., toutes deux *sub divo*, s'avèrent plus soignées. La porte menant du narthex au sanctuaire est obstruée. Les bâtisseurs de l'église réemployèrent des matériaux anciens. Les mesures approximatives du sanctuaire sont les suivantes: abside E., 3 m x 3 m; absides latérales, 2 m x 1,30 m; espace à l'O. des absides, 3 m x 2,20 m; narthex, 10 m x 4 m. Les inhumations étaient simples ou multiples. Elles ont livré des vases, des bijoux et des monnaies. Les poteries exhumées datent du VIIe au XIIIe s.

b) Sparte, rue Triakosion (terrain Rigou). Église byzantine. Des tombes à ciste, au mobilier pauvre, ont été découvertes sans ordre aux abords et à l'intérieur de l'église, essentiellement dans le narthex, les annexes O., le côté S. et le portique N.

212. Molaoi, Katavothra[272]. Une chapelle mésobyzantine et un cimetière romain puis byzantin furent installés à l'emplacement d'un sanctuaire romain. Trois tombes furent dégagées. La mieux conservée ressemble aux autres sépultures romaines trouvées à Sparte.

b) Cythère. Les églises Saint-Athanase et Saint-Jean Chrysostome (de 1659) possédaient chacune un arcosolium orné de la représentation des défunts.

213. Magne, Aréopolis[273]. Un cimetière comprenant plus de soixante sépultures occupait les abords de la chapelle Saint-Polycarpe. La majorité des sépultures étaient orientées N.-S., quelques-unes E.-O. Certaines tombes sont rectangulaires, creusées dans la terre et couvertes de longues pierres. D'autres attestent le type *sub divo*. Elles ont la forme d'un petit bâtiment (3,47 m x 1,70 m x 3,25 m x 2,05 m x haut. 1 m environ) et leur entrée (0,66 m x 0,68-0,90 m) s'ouvre au N. ou au S.; leur toiture est en pente. Une conque prévue pour les lampes est aménagée en face de l'entrée. La fouille du remblai a livré des tessons vernissés, dont un portait l'inscription: IC XC NIKA, les mots disposés de part et d'autre de la croix, deux clous et quelques ossements. L'entrée de ce type de tombe était au S. Nous manquons d'autres indices de datation.

213A. Messénie, Nichoria[273A]. Deux sépultures d'enfants dépourvues de couverture furent établies à l'extérieur d'une chapelle byzantine, près de l'abside S. Le défunt de la sépulture la plus au N. était intact, la tête posée à l'O., les avant-bras repliés sur la poitrine. Des perles en faïence provenant d'un collier reposaient près du cou. À 1 m au S. se trouvait le second squelette, détruit et sans mobilier.

---

271. Dans A.Δ. 34 (1979), B1, 159, on parle d'une tombe chrétienne trouvée en face du triconque funéraire du terrain Théodosopoulos. C'est tout. Aph. Moutzali qui a fait la fouille mais qui n'avait pas le droit de la publication nous a donné quelques informations sur le monument. Une lettre adressée à la responsable éphore des antiquités byzantines de Sparte Aimilia Guiaouri-Bakourou est restée sans réponse. La même à une autre occasion nous a confirmé les informations ci-dessus. Nous avons visité le site et nous avons fait un premier dessin. b) A.Δ. 46 (1991), B1, 116, Aim. Bakourou.

272. A.Δ. 20 (1965), B1, 167, Chr. Christou. b) A.Δ. 22 (1966), B1, 22, M. Chatzidakis.

273. Π.Α.Ε. 1979, 221-222, pl. 133, a, N. Drandakis - N. Gioles - Ch. Konstantinidi

273A. Excavations at Nichoria in southwest Greece, vol. III, Dark Age and byzantine occupation (Minneapolis, 1983), 398-404, J. Rosen - N. Wilkie - W. Wade. Hesperia 44 (1975), 99, W. Mc Donald et al. b) A.Δ. 20 (1965), B2, 207, P. Thémélis.

L'âge respectif des enfants a été estimé à 0-3 et 4-6 ans. Ces deux inhumations, à 0,10-0,20 m sous la surface actuelle, étaient partiellement protégées par des tuiles et des pierres récupérées de la chapelle détruite (phase 4). Une autre sépulture (1,12 m x 0,35 m) était formée de plaques aussi bien sur ses côtés que pour la couverture. Sans mobilier, elle contenait le squelette d'une femme de 36 à 55 ans, la tête à l'O.-NO et les avant-bras croisés sur la poitrine. L'examen ostéologique montra que la femme avait connu plusieurs maternités et que ses dents n'étaient pas en bon état à la fin de sa vie. La tombe fut aménagée après la destruction de l'église. Une inhumation, romaine ou postérieure, d'une femme de 21 à 35 ans, la tête à l'O., eut lieu après la destruction de la *tholos* préhistorique. D'autres tombes datent du XIIIe s. Celles-ci sont liées avec les deux sépultures de Karpophora, Rizomylos, au lieu-dit Trypetorachi, au SE. de la crête de Nichoria.

b) Méligala, Sténycláros. Chapelle de Hay. Konstantinos construite sur l'emplacement d'une chapelle byzantine. Elle renfermait une tombe byzantine qui a livré douze monnaies byzantines en bronze.

214. Achaïe, Mentzaina[274]. (= Platanovrysi). Basilique du Xe s. construite au-dessus d'un bâtiment romain (bains?). Trois tombes à fosse, sans couverture, orientées O.-E., furent installées dans le narthex, à 0,40 m de hauteur du pavement et dans le remblai (fig. A, 74). Chacune contenait un défunt ayant les mains croisées sur la poitrine. La tombe n° 1 a livré une monnaie turque et la n° 3 une bague en bronze portant une croix inscrite dans un cercle (posée près du crâne). La fouille a dégagé cinquante tombes. Les morts y reposaient étendus sur le dos. À l'exception de quatre tombes à fosse sans couverture (n° 1, 2, 3, 27), toutes les sépultures sont à ciste. Leurs côtés sont constitués de grandes plaques calcaires, de petites pierres et de fragments de briques, la couverture, conservée dans la majorité des cas, de plaques. Trois tombes sont orientées N.-S. (n° 4, 6, 17), les autres O.-E. La tombe n° 8 ne contenait pas de squelette. Le défunt de la tombe n° 39 avait les os des pieds déformés (fig. A, 75). Les tombes n° 5, 6, 12 et 42 attestaient des translations d'ossements. À l'exception des tombes 45 et 46 où furent retrouvés deux squelettes en bon état de conservation, les sépultures ne comportaient qu'un défunt. Le sol de la tombe n° 44 était formé de briques marquées par une empreinte en X. La n° 9, à 1,24 m sous le pavement de l'église, et les n° 15 (vers les pieds) et 25 ont livré un *us* frappé sous Arcadius (émission entre 383 et 392), la n° 45 une monnaie en bronze et la n° 13, à 1,10 m de hauteur du pavement dans le remblai, posée dans la mâchoire du squelette, une monnaie (*tornesio*) de 1250. D'autres objets ont été exhumés: une bague en argent (n° 23), une boucle en bronze (n° 27 et 28) ou une boucle d'oreille en argent (n° 26). Les tombes n° 7, 8, 9, 22 et 42, datées du début du Ve s., furent installées dans le pavement du bâtiment romain. Les n° 25 et 29 sont au même niveau que les sépultures précédentes. Onze autres tombes, trouvées à 0,30 m sous le pavement de l'église, sont postérieures. Les n° 13, 14, 23, 24 et 26 sont datées de la période franque, la n° 1 de l'époque turque. Toutes sont chrétiennes. La n° 21, adossée au mur S. de l'église, contenait un défunt, orienté O.-E. Son pavement était dallé de briques carrées (0,28 m x 0,03 m). Elle a livré un pendentif en bronze et six clous en fer, provenant probablement d'un cercueil.

215. Patras, Eglykados-Riganokampos, rue Damaskinou[275]. Basilique du IXe-Xe s. Trois fosses, sans couverture ni mobilier, furent creusées dans le remblai de la nef centrale, à 1,25-1,55 m de profondeur sous le niveau de la dernière église (XIIIe s.). Chacune contenait un squelette, orienté N.-S.

b) Patras, à 150 m du monastère de l'hospice. Les vestiges d'une église à nef unique est entourée de sépultures à ciste, à tuiles et à fosse. Un trésor de 1037 monnaies, parmi lesquelles 1028 *parades* en argent de 1703, fut trouvé sous celle-ci.

274. Aph. Moutzali, Νεώτερα στοιχεῖα ἀπ' τὴ βυζαντινὴ βασιλικὴ τῆς Κοιμήσεως τῆς Θεοτόκου στὴ Μέντζαινα Ἀχαΐας, A.A.A. 17 (1984), 21-41; A.Δ. 36 (1981), B1, 181-184, dess. 3; 37 (1982), B1, 159-161; 38 (1983), B1, 161; 39 (1984), B, 111, Idem. À Kyparissia beaucoup de tombes byzantines pauvres à tuiles près de chapelles abandonnées. Près de la chapelle de Hay. Yeoryios de Mousgas des tombes à 0,40 m de profondeur (Π.A.E. 1911, 251, N. Kyparissis). Et à Miraka (Élide), Hay. Pantéléïmon, fondations d'une petite église byzantine et trois tombes (B.C.H. 111 (1987), 535, G. Touchais).

275. A.Δ. 39 (1984), B, 111, A. Moutzali; Idem, Ἡ μεσοβυζαντινὴ βασιλικὴ τῆς Ἁγίας Εἰρήνης στὸ Ριγανόκαμπο Πατρῶν, 8e Symp. X.A.E. (1988), 63-64. b) A.Δ. 37 (1982), B1, 161, Cath. Pantelidou. c) Ibid., 39 (1984), B, 104, M. Pétropoulos. d) Ibid., 20 (1965), B2, 220-222, E. Mastrokostas.

c) Sigounion, Leuki. La fouille a dégagé une partie d'un cimetière chrétien et les ruines d'une chapelle antérieure à la Révolution de 1821.

d) Patras (place Hay. Yeoryiou-Odéon). Ruines de l'église Hay. Yeoryios, des XIe-XIIe s. Deux tombes au N. de l'autel étaient destinées à des ecclésiastiques comme en témoignent les ornements de leurs vêtements et les boutons retrouvés. D'autres tombes étaient dispersées autour de l'église.

216. Chalkis, place Hay. Varvara, terrain IKA[276]. Deux tombes simples à ciste, une inhumation pauvre couverte de tuiles et une autre en partie en berceau et en partie maçonnée taillée dans le sol naturel furent exhumées à l'O. du bâtiment E, identifié à une chapelle, et sous son pavement. L'entrée se trouvait à l'E. et ses parois étaient formées de couches de briques portant un enduit. Un second pavement percé de trous, à 0,40 m du pavement formé de plaques en terre, a livré un grand nombre d'ossements et quelques tessons qui ne permettent pas une datation précise. Sans doute fut-elle utilisée comme ossuaire durant une phase ultérieure. D'après l'ensemble de la construction, la première phase d'aménagement dut intervenir aux temps byzantins. Le bâtiment fut érigé aux XIe-XIIe s.

217. Eubée, Oréoi[277]. Une église à nef unique de la fin de l'époque byzantine ou du début de la période post-byzantine est située au pied S. de la forteresse. Une bague en or a été découverte dans un sarcophage installé près de l'entrée du sanctuaire. Elle porte un monogramme dont la lecture probable est «Jean, évêque d'Oréoi».

b) Hay. Trias de Kriezoti, du XIe s. Un sarcophage se trouve dans le narthex

c) Karystos. Église Hay. Yeoryios, près du village homonyme. Les tombes à ciste et sans mobilier mises à jour dans la cour sont probablement médiévales.

218. Thèbes, Hay. Grigorios Théologos[278]. Une tombe souterraine en berceau (3,20 m x 1,10 m) à deux marches — celle du fondateur? -- située au centre de la chapelle était constituée de briques et de mortier rouge. Un sarcophage couvert de trois plaques fut placé au centre-O. d'une pièce adjacente au S. Le pavement de la pièce est au même niveau que celui de la nef. Une autre pièce rectangulaire, à l'E. de la précédente, contenait quatre sépultures. Trois d'entre elles, souterraines, étaient faites de plaques en marbre et la quatrième *sub divo*, bâtie en pierres poreuses. Cette pièce se trouve à un niveau plus élevé et les tombes, évidemment, sont postérieures. L'église date de 872.

219. Terrain Théodorou[279]. Deux chapelles se sont succédées sur les ruines hellénistiques et romaines. La première est datée du Xe-XIe s., la deuxième du début de la période post-byzantine. Quatre tombes pillées furent trouvées à 5,40-6,10 m de profondeur et une cinquième, en berceau, contemporaine des églises, au SO. de celles-ci. Elle contenait, près de l'ouverture arquée du mur S., les ossements de trois défunts. D'autres ossements furent découverts sans ordre entre le pavement des églises et les constructions antiques.

220. Terrain Yannoutsos[280] (nouveau quartier). Église des XIIe-XIIIe s. À l'intérieur de celle-ci, neuf tombes en berceau (2-2,15 m x 0,90 m) contenant chacune les restes de trois à cinq défunts, quelques tessons, des perles, des lames et des anneaux en bronze. La présence dans les tombes de traces de peinture et d'éléments architecturaux suggère une chronologie postérieure à la destruction de l'église au cours de la période post-byzantine.

221. Béotie, Orchomène[281]. Des tombes à ciste, sans mobilier, bâties à l'aide de matériaux de

276. A.Δ. 29 (1973-74), B2, 506, dess. 1, 2, 4, pl. 321, c, d, M. Yeorgopoulou - Méladini.

277. B.C.H. 80 (1956), 298, Éc. Fr. b) A.B.M.E. 5 (1939-40), 4-5, fig. 3, A. Orlandos. c) A.Δ. 30 (1975), B1, 155, A. Sampson.

278. Π.A.E. 1922-23, 31-34, G. Sotiriou. G. Sotiriou, Ὁ ἐν Θήβαις βυζαντινὸς ναὸς Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, A.E. 1924, 1-26 (8-9), fig. 6, 11, 12.

279. A.Δ. 19 (1964), B2, 210-212, P. Lazaridis. Dans le quartier Astégon ou Néa Sphageia une église (?) et des peintures. Au coin SE. une tombe qui formait une entrée avec une petite voûte contenait des ossements (A.Δ. 21 (1966), B1, 194, Sar. Syméonoglou).

280. A.Δ. 26 (1971), B1, 247, dess. 2, P. Lazaridis.

281. B.C.H. 80 (1956), 295, Éc. Fr.; A.Δ. 27 (1972), B2, 313, Th. Spyropoulos. Ibid., 28 (1973), 259, pl. 211, a. Idem. cf. Ibid., 22 (1967), B1, 258-259, P. Lazaridis; J. Fossey, Topography and population of ancient Boiotia (Chicago, 1988), 356. b) A.B.M.E. 1 (1935), 172, A. Orlandos. c) Π.A.E. 1904, 49, G. Sotiriadis. d) A.Δ. 43 (1988), B1, 102, Ch. Koilakou.

remploi furent installées au-dessus de la couche du palais mycénien, sur l'actuelle route reliant l'église
au site archéologique. Elles appartenaient à des moines de Skripou et à des défunts d'époque romaine.
Dans la zone déblayée entre l'église et la porte du péribole, on a mis à jour, entre 0,30 m et 1,30 m de
profondeur, trois tombes, orientées E.-O., faites en pierres de poros ou à l'aide de matériaux de remploi.
L'une contenait les ossements de trois défunts. Elles datent de l'époque post-byzantine.
b) Cithéron, Panayia Zoodochos. Un arcosolium occupait la chapelle S., un autre le narthex
postérieur du même monument.
c) Chéronée. La chapelle de Hay. Paraskévi fut édifiée sur les ruines du sanctuaire d'une basilique
byzantine à trois nefs et narthex, cette dernière ayant pris la place d'un temple antique. La nef était
pavée de mosaïques aux motifs géométriques, tandis que le sanctuaire portait un *opus sectile*. Le
fouilleur, sans toutefois avancer de preuves concluantes, suppose qu'il s'agit d'une église byzantine
du VIIIe ou du XIe s. Le lieu servit de cimetière après la destruction de l'église.
d) Akraiphnion. Trois inhumations modestes ont été localisées entre le péribole et le mur N. de
l'église byzantine tardive dédiée à saint Georges. La première a livré une monnaie romaine tardive et
une fibule en bronze (?), la deuxième une monnaie romaine tardive, une bague byzantine et une
semelle en fer, la troisième ne comportait pas d'offrandes.
222. Béotie, Monastère de Hosios Loukas[282]. La prétendue tombe de l'empereur Romain II est
installée dans la crypte.
b) Phocide, Amphissa. Église de Sotiras. Trois arcosolia occupaient le narthex.
c) Monastère de Varnakova. Les sarcophages de la famille des Comnène-Doukas ont été trouvés
à droite et à gauche de l'entrée.
223. Étolie-Akarnanie, Gavrolimni, Panaxiotissa[283]. Église byzantine. Des tombes à tuiles,
sans mobilier, comprenant plusieurs inhumations, furent établies près de la porte N.
b) Épiskopi Mastrou (XIIe s.). Une inhumation, sous deux tuiles superposées, fut exhumée au
SE. de l'abside, à 1 m de profondeur.
c) Agrinio, Taxiarchis Ermitsas. À 1 km à gauche de la route menant à Panaitolion. Une sépulture
intacte a été dégagée à l'extérieur de l'église. Trois autres dont une simple, une conservant la partie
inférieure d'un squelette et la troisième, sa partie supérieure. La profondeur moyenne des tombes était
de 0,70 m. Sept autres inhumations, dont trois à tuiles et une à faux ciste, furent également trouvées à
proximité. Le site a livré des monnaies vénitiennes.
224. Vonitsa[284]. Péninsule de la Panayia, ruines du monastère. Une tombe à ciste, couverte de
trois grandes plaques, fut dégagée à l'extérieur de l'édifice, à 1,30 m de l'angle NO., à 0,60 m de
profondeur. Le squelette, le crâne à l'E., fut découvert partiellement détruit dans sa partie supérieure.
225. Arta, Hay. Vasileios[285] (Église cruciforme). Une fosse fut creusée au S. de l'angle SO. du
narthex. Des tombes à ciste ont par ailleurs été exhumées jusqu'à 1,50 m de profondeur ainsi que
plusieurs sépultures dans les branches S., O. et N. de la croix. Les têtes des défunts regardaient vers
l'E. Quelques monnaies permettent de dater le premier enfouissement du XIIIe s.
226. Arta, catholicon du monastère de Sainte-Théodora[286]. La tombe de la reine Théodora fut
installée entre le narthex et la nef S. Il faut noter que la sépulture qu'on observe actuellement n'est pas
celle du XIIIe s.
a1) Hay. Théodora-3e Gymnase. Un mur byzantin courbe et de nombreuses tombes de la même

282. R. W. Schultz - S. H. Barnsley, The monastery of saint Luke of Stiris ■ Phocis (London, 1901), 34. b) A.B.M.E. 1 (1935), 184 s., A. Orlandos. c) A. Orlandos, Ἡ μονὴ Βαρνάκοβας (Ἀθῆναι, 1922), 8-11; A.B.M.E. 2 (1936), 105, fig. 2-6, Idem; Idem, Μοναστηριακὴ ἀρχιτεκτονική, 147; Νέος Ἑλληνομνήμων 6 (1909), 382-392, Sp. Lambros.

283. A.Δ. 38 (1983), B2, 237, D. Konstantios. b) A.Δ. 25 (1970), B2, 299, P. Vokotopoulos. c) A.Δ. 42 (1987), B, 330, fig. 184, b, Frang. Képhallonitou - Konstantiou.

284. A.Δ. 42 (1987), B, 329, fig. 183, c-d, Frang. Képhallonitou - Konstantiou.

285. A.Δ. 27 (1972), B2, 460-463, P. Vokotopoulos.

286. A.B.M.E. 2 (1936), 105-115, A. Orlandos. a1) A.Δ. 42 (1987), B, 315, P. Karantzeni. a2) Congrès internat. sur le despotat d'Épire (Arta, 1990), 387, Varv Papadopoulou. b) Ibid., 386, Idem. c) Ibid., 388, Idem. c1) A.Δ. 47 (1992), B1, 258, Ang. Ntouzougli. d) A. Orlandos, A.B.M.E. 2 (1936), 31-36 (30), fig. 1, 26.

période furent trouvés entre le péribole et un bâtiment ancien.
a2) Côté O. de **l'église de Hay. Théodora**. Quinze inhumations, disposées en couches successives (la couche supérieure n'étant qu'à 0,10 m de profondeur). Seules quatre inhumations furent trouvées intactes. Des premières inhumations, on a conservé les crânes couverts de tuiles. Les défunts, orientés S.-N., avaient leurs mains croisées sur la poitrine. La partie supérieure de quelques squelettes était couverte d'une tuile. Deux inhumations à tuiles, furent dégagées sous le portail byzantin, à 0,10 m de profondeur; les défunts, orientés N.-S., avaient aussi les mains croisées sur la poitrine. Dans une cavité du rocher, on a découvert un amas d'ossements. Le site n'a livré aucun mobilier.
b) Chapelle monochore. La chapelle fut édifiée probablement au XIIIe s. sur l'emplacement d'un cimetière ancien. Des tombes furent installées à l'intérieur comme à l'extérieur de l'église. Certaines tombes byzantines témoignent de la réutilisation de stèles funéraires antiques.
c) Chapelle du bas-côté SO. de l'église de la Parigoritissa. La chapelle du XIIe s. eut une vocation funéraire. Elle contenait des tombes à ciste. À l'E. des absides, une construction circulaire postérieure servit d'ossuaire. Beaucoup de tombes sans mobilier furent établies aux abords de la chapelle.
c1) Rue Orlandou-A. Palaiologinas (face à la Parigoritissa). Dix inhumations, s'apparentant à des fosses orientées E.-O., la tête du défunt à l'O., ont livré de la céramique en glaçure et huit monnaies byzantines tardives en bronze dont les mieux conservées datent du XIIIe s.
d) Catholicon du monastère des Vlachernès. Deux tombes maçonnées furent établies près des murs N. et S. de l'église. Celle du N. (1,95 m x 0,60 m x 0,70 m) portait une plaque tombale avec inscription; celle du S. (2,05 m x 0,81 ■ x 0,90 m) était ornée d'une décoration postérieure. Elles contenaient les dépouilles des fils de la reine Théodora.
227. Philippias, Pantanassa[287] (catholicon du monastère du XIIIe s.). Deux tombes à ciste, bâties
avec des plaques plates, sans mobilier, furent installées à l'E. de la chapelle S. Au NO. du monument
se trouvaient six sépultures identiques. Dix-huit tombes, formées de pierres dressées verticalement,
sans mortier, autour de la fosse et quatre inhumations libres se trouvaient à l'E. de l'abside centrale (à
une distance allant de 1,80 m à 4,50 m), au niveau des fondations. La majorité des tombes se situaient
à l'E. de la chapelle S. et du diaconicon. Six tombes et deux inhumations libres se trouvaient à l'E. de
la chapelle N. et de la prothèse. L'état de conservation des squelettes s'avère mauvais. Trois tombes à
ciste furent installées dans le portique S. L'une d'entre elles contenait un denier tournois de Guillaume
Ier de la Roche, duc d'Athènes en 1280-1287. Les défunts avaient leur tête placée à l'O. et les mains
sur la poitrine. La tombe B contenait deux squelettes superposés. Si les sépultures n'ont livré que des
tessons post-byzantins, d'autres tessons des XIIe et XVe-XVIIIe s., ainsi que des majolika d'Arta des
XVIe-XVIIe s., furent trouvés à leurs abords. Une zone, à 2,90 m au N. de la chapelle N., était occupée
par vingt-cinq tombes à fosse pareilles aux précédentes. La sépulture n° 19, près du mur N. de la
chapelle, était particulièrement soignée, les plaques de couverture reposant sur un mortier sur les
côtés E. et N. Trois inhumations de bébés étaient couvertes de briques. Une inhumation contenait,
près du crâne, deux vases superposés. Le récipient inférieur, une cruche datée du XVIe s., haute de
13,20 cm, avec anse, bandes verticales vertes et trois bandes horizontales bleues, avait un diamètre à
la base de 5,80 cm et à la bouche de 5,50 cm. Le vase supérieur, une coupe en glaçure transparente
datée des XVe-XVIe s., avait 5 cm de haut et un diamètre de 8,8 cm à la base (fig. A, 76). Une autre
tombe a livré une bague en bronze. On a également retrouvé dans le site une monnaie vénitienne du
XIVe s. et deux monnaies turques du XVIe s. Le portique N. paraît s'être écroulé bien après la destruction
du monument. Le sol avait été surélevé à 0,70 m au-dessus du dallage; les inhumations furent pratiquées
avant l'écroulement. L'édifice avait été fondé par le Despote Michel II (1231-1267). Douze inhumations,
dépourvues de mobilier, furent mises à jour dans le portique N. Elles étaient couvertes de briques, de
plaques calcaires ou d'une double série de briques.
Une tombe (2,12 m x 0,62 m), sous le pavement de l'annexe SO. et en contact avec le mur S., était
revêtue de plaques calcaires hautes de 0,50 m. Les dimensions de la sépulture sont moindres dans sa

287. P. Vokotopoulos, Ἀνασκαφὴ Παντανάσσης Φιλιππιάδος 1976, A.A.A. 10 (1977), 149-168 (164); Ἔργον 1987, 69-70, 1988, 62-63, fig. 52; 1989, 60, fig. 59; 1994, 51, fig. 35; 1996, 62; 1997, 62. Π.A.E. 1987, 124, Idem; 1988, 95-97, pl. 67; 1989, 170, fig. 2, pl. 118-120; 1990, 161; 1993, 113, Idem.

partie inférieure (1,85 m x 0,54 m x 0,26 m). Cette partie présente des murs faits de quatre arases de briques ayant 3 à 4 cm d'épaisseur. Le pavement de la tombe constitué par un mortier épais de 5 cm était perforé. Le squelette avait disparu (fig. A, 77). Vingt tombes à ciste, en pierres plates, se trouvaient sans ordre au N. du monument. Des briques servaient pour les inhumations d'enfants. Dans quelques tombes, on constate que les ossements ont été déplacés afin de laisser place à une nouvelle inhumation. Les tombes fouillées ont livré quelques tessons des XVIe-XVIIe s. Dans le portique O., deux sépultures définies par des plaques verticales se dressant à 0,30 m au-dessus du pavement étaient utilisées comme «stèles tombales» d'une inhumation placée 0,50 m plus bas et formée de plaques verticales et de briques. Aux extrémités, la tombe était plus étroite et montrait une forme ovale. Chaque tombe, sans mobilier, contenait un mort, tête à l'O., mains croisées. D'autres inhumations pauvres sans mobilier furent alignées aux abords du côté S. de la chapelle S. La plupart étaient formées de petites pierres ou de tuiles, voire d'une base de colonnette de type roman. Quelques tombes présentent la trace de translations. Deux inhumations superposées furent installées au SO. de l'entrée de la chapelle. À l'O. de l'église, des tombes à fosse ou à ciste, datant de l'époque de fonctionnement de l'église aux XIIIe-XIVe s., ont livré de la céramique du XIIIe s. Des tombes à ciste sans mobilier, dont une est couverte d'un chapiteau ionien réutilisé, furent dégagées à l'E. du catholicon.

228. Glyki[288]. Onze tombes furent installées à l'E. du sanctuaire, d'autres aux abords des murs O. et S. de l'église, à des niveaux différents du remblai mais plus haut que le pavement de la basilique (fig. A, 78). Dans les tombes n° 1, 2, 3 et 8, la tête du défunt était bordée de tuiles, dans les n° 5, 6 et 6a, de deux plaques. La sépulture n° 3 ne contenait plus que la partie supérieure du squelette. Dans la n° 4, les ossements étaient rassemblés. La n° 2 se trouvait à une profondeur de 0,30 m (fig. A, 79), la n° 12 au niveau de la basilique. Ses parois et sa couverture étaient formées de plaques. Une construction rectangulaire basse, *«kivouri»* de briques et de tuiles fut aménagée au-dessus d'elle; un autre crâne se trouvait à proximité de la tête (fig. A, 80). Les crânes de la plupart des défunts étaient souvent endommagés. Les sépultures n° 8 et 9 avaient leurs côtés constitués par des plaques et des tuiles et leur couverture assurée par une plaque proche de la tête. Les squelettes des tombes n° 9 et 10 étaient partiellement conservés tout comme celui reposant dans le côté E. de la sépulture n° 8. Les dégâts s'expliquent probablement par des infiltrations d'eau. Les n° 7, 14 et 15 ont été bâties à l'aide de tuiles provenant de la toiture du monument (fig. A, 81-82). Dans la n° 11, le défunt, tête au N., avait une tuile couvrant sa tête et une autre sa poitrine. Le remblai à l'O. du narthex a livré des fragments de tuiles et trois tombes couvertes de fragments de tuiles. La n° 16, à l'intérieur de l'église, semble être peu antérieure à la construction de l'édifice. Une monnaie vénitienne du XIVe s. fut trouvée près de la tête du défunt de la tombe n° 5 et des os épars ainsi qu'une bague en bronze dans le remblai. Un ornement militaire en bronze, en forme de boucle, ornait la tête du défunt de la sépulture n° 3. Un vase en céramique grossière était placé sous la tête du squelette de la n° 7. La n° 8 a livré un anneau de ceinture en fer, la n° 9 une monnaie turque percée d'un trou de suspension, la n° 10 (celle d'une femme âgée?), comportait près de l'épaule un fragment de tuile et à la hauteur du cou des fragments de collier et une monnaie avec trou de suspension. La présence de tombes et d'ossements dispersés à l'E. du sanctuaire prouve que l'église fut à partir du XIVe s. le centre cultuel d'une agglomération.

b) Île de Ioannina. Monastère d'Éleoussa. Un arcosolium aveugle fut disposé dans le mur SO. Il contenait une tombe avec des ossements en désordre. Le mur NO. présentait un aménagement similaire.

228A. Corfou[288A]. Église des Saints-Jason-et-Sosipater du XIIe s. L'édifice comporte les tombes des saints mais aussi les sépultures de membres de grandes familles de l'île du XVIIe s.

b) Panayia Antivouniotissa. Église du XVe s. Sept tombes à ciste occupent le narthex et quatorze à ciste, faites en briques, le naos. Elles ont livré les restes de cercueils. Des ossements ont aussi été trouvés disséminés dans le remblai. Quelques squelettes étaient couverts de chaux, caractéristique qui suggère probablement une épidémie de peste. Plusieurs défunts furent déposés sur un tapis de laurier

288. Π.Α.Ε. 1970, 86-87, pl. 123-126; 1971, 140-142, pl. 173, b, 174-175, D. Pallas. Sur l'histoire du site: D. Pallas, Εὔροια-Γλυκύ, Hommage à G. Zoras, Παρνασσὸς (1984), 547 s. b) Α.Δ. 45 (1990), B1, 277, Varv. Papadopoulou.

288A. I. Papadimitriou, Ὁ ναὸς τῶν Ἁγ. Ἰάσωνος καὶ Σωσιπάτρου ἐν Κερκύρᾳ, Α.Ε. 1934-35, 37-56 (41-43). b) Α.Δ. 44 (1989), B2, 293-294, pl. 165, b, Varv. Papadopoulou. Ibid., 45 (1990), B1, 278-281, pl. 128, a, Idem.

ou étaient couverts d'une couronne de fleurs. Un défunt avait sur ses pieds sa perruque. Un nombre de défunts n'a pas été décomposé en raison de l'humidité. Le remblai a livré soixante-six monnaies, de la céramique en glaçure, des fragments de vases en verre, des fibules en bronze, des bagues, des peignes, des morceaux de tissus, du cuir de soulier et des cheveux. À Corfou, jusqu'en 1833, la coutume était d'inhumer les morts dans les églises.

229. Thessalie. Nome de Trikala. Pyli. Porta Panayia[289]. Une conque comportant le sarcophage de Jean Ier Comnène-Doukas (fin XIIIe s.) et une représentation du défunt occupait le côté S. de l'exonarthex de l'église.

b) Nome de Karditsa. Narthakion. Chapelle byzantine présentant l'inscription: «Χε βοήθι..». Des sépultures furent établies dans la chapelle et aux abords extérieurs de l'abside.

c) Nome de Larissa. Aétolophos (ville byzantine Vesaina). L'église de la Théotokos est construite sur une église du XIe-XIIe s. La fouille a mis à jour des sépultures à tuiles et quelques tessons.

d) Magnésie. Almyros. Platanos. Ai-Yannakis, chapelle du XVIIIe s. en ruines. Cinq sépultures à fosse, l'une sous l'abside, couvertes de plaques en schiste furent dégagées à 0,60 m de profondeur. Trois d'entre elles contenaient un défunt chacune.

e) Vélestino. Église de Hay. Charalambos. Douze tombes occupaient la cour, dont huit à faible profondeur (0,10-0,40 m). Les autres se trouvent sous les premières, à 0,68-0,80 m de profondeur. Toutes orientées E.-O., elles présentent une fosse plus étroite sur leurs côtés E. et O. Leurs parois sont formées soit par la terre, soit par des plaques calcaires, soit par des matériaux en remploi provenant de tombes antiques. Des plaques en schiste servent de couverture. Les plus grandes sépultures ont des dimensions oscillant entre 1,85-1,90 m x 0,50-0,74 m. On a relevé trois tombes d'enfants (0,33-1,50 m x 0,29-0,52 m). Les défunts étaient posés sur la terre, la tête à l'O. Deux tombes comportaient, repoussés vers l'O. les os d'un défunt précédent. Des fragments de tuiles ou une plaque étaient posés sur la poitrine des deux morts. La couverture de la couche inférieure (0,50 m) contenait des ossements perturbés.

230. Piérie. Kastro Platamona[290]. Un local, au coin NE. de l'église du XIe s., abritait un objet de vénération. On suppose que celui-ci pouvait appartenir à une tombe de la première période. Des inhumations libres sans mobilier, avec des fragments de tuiles posés sur la tête du défunt, furent établies après la destruction de la chapelle. Une inhumation de nouveau-né était couverte de tuiles (0,38 m x 0,27 m). Deux séries de tombes étaient alignées le long du mur E. de l'église. Au total, la fouille a mis au jour soixante-six sépultures. Une couche de tombes à fosse comportait des défunts dont la tête posée à l'O. était bordée et couverte de tuiles. Trente-six sépultures s'apparentent à des inhumations libres, seize sont à fosse avec des tuiles entourant le crâne et treize autres comportaient des cercueils comme le suggèrent la présence de clous et les traces de bois. Entre autres on a également trouvé des inhumations libres de nouveaux-nés et des traces de translations. Les défunts avaient leurs mains croisées sur la poitrine. Les tombes sont disposées sur trois couches. Quatre des tombes possédaient une plaque dressée, derrière la tête, faisant office de stèle. Le seul mobilier découvert se résume à des coupes des XIIIe-XIVe s., aux pieds du défunt, et à deux monnaies percées turques.

231. Pydna[291]. Une église fut édifiée au Xe s. sur une basilique paléochrétienne. Quatre tombes, orientées E.-O., auparavant pillées, avaient pris place sous le pavement de la nef centrale. Le fouilleur identifie celles-ci à des sépultures d'évêques ou de prêtres. La construction de l'une d'entre elles provoqua la destruction partielle du stylobate de la basilique du VIe s. La partie S. du péribole de l'église contenait trois tombes de bébés et deux d'enfants faites de matériaux sculptés récupérés de

289. A. Orlandos, A.B.M.E. I (1935), 33 s. fig. 22. b) B.C.H. 70 (1946), 9-14, fig. 1, Y. Bequignon. c) Α.Δ. 28 (1973), B2, 375-376, N. Nikonanos. d) Α.Δ. 37 (1982), B2, 257-258, A. Ntina. e) Α.Δ. 46 (1991), B1, 211-212, Elis. Nikolaou.

290. K. Loverdou - Tsigarida, Ἔρευνα στὸ κάστρο τοῦ Πλαταμῶνα, Α.Ε.Μ.Θ. 3 (1989), 168, 170. Α.Ε.Μ.Θ. 6 (1992), 252-253, K. Loverdou - Tsigarida. Ibid., 7 (1993), 238-239, Idem.

291. E. Marki, Παρατηρήσεις στὸν οἰκισμὸ τῆς Πύδνας, Recherches franco-helléniques, Πόλις καὶ χώρα στὴν ἀρχαία Μακεδονία καὶ Θράκη, Mélanges D. Lazaridis (1986), 45-50, fig. 8, 14. Α.Δ. 42 (1987), 409, Idem. E. Marki, Ἀνασκαφὲς βυζαντινῆς Πύδνας, Α.Ε.Μ.Θ. 2 (1988), 195-206. Ibid., 10 (1996), 247, Idem. a1) Α.Ε.Μ.Θ. 4 (1990), 250-251, E. Marki. Α.Δ. 47 (1992), B2, 442, Idem. Α.Ε.Μ.Θ. 10 (1996), 251, Idem.

l'église. Trois autres inhumations perturbées, dont une couverte d'une plaque en marbre, étaient orientées E.-O. Une brique brisée était placée sous le menton des défunts; l'un d'entre eux portait une bague en bronze. À l'O. de l'exonarthex, on a dégagé deux tombes d'enfants et trois de nouveaux-nés constituées de pierres et de matériaux de remploi et orientées vers l'E. Le cimetière fut en fonction durant les XIe et XIIe s.

a1) Pydna Makriyalou. Une petite chapelle cimétériale (5,70 m x 2 m) fut érigée à proximité de thermes en ruine. Trois inhumations sans mobilier, deux d'adultes et deux d'enfants, dans des cercueils — comme le montrent les clous découverts — furent installées dans sa partie O. Au SE. de l'abside, trois tombes à tuiles d'enfants ont été localisées et à l'O. de la chapelle des inhumations libres attestant des translations, des bracelets et des bagues en verre et en fer. Les enterrements furent pratiqués tout autour de l'église et se poursuivirent après la destruction de celle-ci comme le suggère une tombe à ciste trapézoïdale contenant deux défunts. Couverte de plaques en marbre, pavée de briques formant un coussin sur le côté O., elle correspondrait, selon le fouilleur, à la sépulture d'un franc en raison de la forme de la tombe, en usage chez les peuples germaniques, et de la découverte d'une monnaie de 1230-1237. Un crâne et deux tombes à tuiles furent dégagés dans les ruines des murs. Les tombes à fosse et à tuiles ont livré des bracelets en verre et des bagues. Une tombe à ciste maçonnée avec coussin était installée dans le côté S. La fouille du remblai a livré des fragments de peinture et des monnaies du XIIIe s.

232. Thessalonique, Hay. Dimitrios[292]. Six tombes maçonnées furent établies, à des périodes différentes, sous le pavement de l'église. Une grande tombe en berceau (2,50 m x 1,70 m x 2 m) fut creusée près de l'entrée de l'église, dans la nef S. extérieure. Selon l'auteur, ses dimensions, sa forme, sa maçonnerie soignée — un plafond de briques (ayant 0,34 m de côté), un pavement de briques carrées et une entrée large de 0,80 m munie de trois marches — invitent à l'attribuer à l'époque paléochrétienne. Une deuxième tombe de briques fut repérée dans la nef centrale (2 m x 0,60 m) et deux autres, orientées N.-S., contenant des os et des vases, à l'intérieur de l'église, à l'extrémité E. de la nef S. intérieure. Celles-ci ne sont pas antérieures au XIIe s. Une des plaques renversées du pavement porte l'inscription «ΤΑΦΟΣ». La sépulture de Spantounis (1481) se situe dans le côté O. de la nef centrale. Si l'on accorde crédit à la Vie de Théodora, une des annexes du côté N. contenait probablement la tombe de l'évêque Antonios (843). Une annexe adjointe au mur N. et couverte en berceau, donnait dans la basilique par une porte. Deux tombes maçonnées en briques, orientées N.-S., furent aménagées de part et d'autre de cette porte. Elles ont livré des fragments de vases des XIIe-XIIIe s.

Une des annexes au N. de l'église (chapelle funéraire) comportait sur ses murs des peintures imitant un décor en incrustation. Son sol contenait huit tombes à ciste, rangées avec ordre deux par deux, l'une près de l'autre, la plupart intactes et couvertes de plaques en schiste. Elles ont livré un grand nombre de vases byzantins de divers types et des plats datés du XIIe au XIVe s. (fig. A, 160).

233. Panayia Chalkéon[293]. La tombe du fondateur fut installée dans le mur N. de la croix (2,34 m x 1,15 m x 1,50 m). Il s'agit d'une construction rectangulaire, faisant saillie à l'extérieur de 0,63 m, comportant une toiture à tuiles en pente. La voûte surmontant la couverture sur la surface du mur est en briques. Des sondages effectués dans la cour devant la porte N. du narthex et à l'angle NO. ont décelé la présence de tombes tardo-byzantines et post-byzantines.

234. Acheiropoiètos[294]. Une tombe parallèle au soubassement du stylobate de la colonnade, et en

292. G. et M. Sotiriou, Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἀγ. Δημητρίου Θεσσαλονίκης (Athènes, 1952), 101-102, 135, 238-241, pl. V, 96-97; Π.Α.Ε. 1959, 41, pl. 38, b, peinture, 39, b. vases, St. Pélékanidis; Ch. Bouras, Τὸ ἐπιτύμβιον τοῦ Λουκᾶ Σπαντούνη στὴ βασιλικὴ τοῦ Ἀγ. Δημητρίου Θεσσαλονίκης, Ε.Ε.Π.Σ.Α.Π Θ, τμ. Αρχ|νων 1, τόμ. 6 (1973), 1-60. Deux tombes postérieures maçonnées étaient implantées près du pilier S. du sanctuaire. Leur fond de mosaïque a été trouvé détruite, les ossements décomposés. Elles ont livré deux vases, un en terre cuite et un en verre. On parle de toile (P. N. Papayeorγiou, Μνημεῖα τῆς ἐν Θεσσαλονίκῃ λατρείας τοῦ μεγαλομάρτυρος Ἀγ. Δημητρίου, B.Z. 17 (1908), 321-381 [373]). Deux tombes en berceau près de l'église (A.Δ. 26 (1971), B2, 444, pl. 441, c, M. Michaïlidis).

293. D. Évanguélidis, Ἡ Παναγία τῶν Χαλκέων (Θεσσαλονίκη, 1954), 14-15, fig. 2, pl. 5, b. A.Δ. 42 (1987), B2, 397, D. Makropoulou.

294. A. Xyngopoulos, Μακεδονικὰ 2 (1941-1952), 475; Ch. Bakirtzis, Ρωμαϊκὸς λουτρὼν καὶ ἡ Ἀχειροποίητος τῆς Θεσσαλονίκης, Mélanges St. Pélékanidis, Μακεδονικά, Παρ|μα 5 (1983), 310-319 (310), 311, fig. 1.

contact avec celle-ci, est couverte de plaques calcaires. L'une de ces plaques provient d'un chancel du IXe-Xe s. et apporte un précieux *terminus post quem* pour la datation de la tombe. Une monnaie de 408-423 trouvée sur cette plaque et dans le remblai perturbé de la tombe n'a pas de valeur dans le cadre de l'établissement de la chronologie. La tombe ne contenait qu'un squelette.

235. Rotonde[295]. Un grand nombre de sépultures, aux formes variées, furent installées dans les bas-côtés et dans la salle de l'ambon: des caveaux voutés de cuves maçonnées recouvertes de dalles, des sépultures grossières formées de tuiles inclinées les unes contre les autres, un grand nombre de personnes ensevelies dans des cercueils ou simplement enveloppées dans des linceuls. Quelques tombes maçonnées étaient recouvertes de dalles ou de fragments de marbre sculptés provenant sans doute de l'église. Des objets souvent intacts ont été retrouvés près des squelettes: une série fort diverse de poteries byzantines — généralement des bols vernissés avec un décor gravé ou peint ressortant sur des fonds jaunes, blancs, verts; quelquefois de délicates fioles en verre, rehaussées de peintures ou de dorures. Les défunts étaient orientés E.-O., la tête à l'O. Selon le fouilleur (1920), ces sépultures semblent postérieures au XIIe s.; la plupart dateraient des XVe et XVIe s. Des inhumations postérieures établies lors d'une phase d'abandon se trouvaient intercalées entre les conques de la chapelle hexagonale, à l'extérieur de la Rotonde. Les réparations de la Rotonde effectuées au IXe s. firent peu de cas du péridrome. Quelques inhumations dans le côté S. provoquèrent la destruction du pavement. D'autres furent installées à un niveau plus élevé (1980). Dans les annexes au S., on a découvert à nouveau la tombe en berceau de Hebrard. Quinze tombes situées à des niveaux variés ont été localisées après le déblaiement. Celles du niveau supérieur, à ciste, sont faites de plaques de chancel posées sur les rainures du dallage ou maçonnées avec des moellons ou des briques. Quelques-unes contenaient plusieurs inhumations successives (les os des défunts précédents ayant été repoussés). Les tombes appartiennent sans doute à l'époque post-byzantine (1973-74).

236. Hay. Sophia[296]. Deux tombes, bâties de plaques en marbre ou de matériaux de remploi, occupent une pièce carrée au S. du sanctuaire. Leur pavement, percé de trous, est séparé du sol naturel par un espace vide. À l'O., la plaque est légèrement surhaussée sous la tête. La tombe A contenait des ossements, la tombe B, mieux conservée, a livré des morceaux de vêtements luxueux confectionnés à l'aide de trois tissus différents (traces de fils d'or). Dans la partie N. du narthex, une tombe du deuxième millénaire couverte d'une plaque du Ve s. contenait plusieurs ossements, un vase et une fiole de l'époque tardo-byzantine. Une des plaques tombales conservées dans le Béma, datant probablement, selon le fouilleur, du XVe s., mentionne le nom de Jean Argyropoulos. Le narthex et la partie S. du *péristoon* servirent à partir de la fin du IXe s. de lieu pour les enterrements de personnalités. Quelques sépultures présentent d'ailleurs une élévation monumentale. Trois tombes situées sous le pavement du narthex, datées du XIe-XIIe s., étaient celles d'évêques ou de prêtres. Enfin, trois tombes byzantines enfouies dans un remblai profond de 3 m vers l'O.-NO. à l'extérieur de l'église contenaient de nombreux vases.

237. Monuments iconoclastes[297] (rues Egnatia-Dikastirion). Des tombes occupent le côté O. de la chapelle S. La sépulture la plus au N., la plus grande, était constituée d'un maçonnage de petites

295. E. Hébrard, L'arc de Galère et l'église Saint-Georges à Salonique, B.C H. 44 (1920), 38-39. ■. Moutsopoulos, Ἡ παλαιοχριστιανική φάση τῆς Ροτόντας τοῦ Ἀγ. Γεωργίου Θεσσαλονίκης, Xe C.I.A.C (1980), II, 355-375 (369, 373), fig. 13. A.Δ. 29 (1973-74), B3, 742-743, pl. 537, d, 538, b-c, P. Lazaridis. Sur l'église v. en dernier lieu: Hjal. Torp: The date of the conversion of the rotunda at Thessaloniki into a church, The norwegian institute ■ Athens, the first five lectures (Athens, 1991), 13-28.

296. A.Δ. 9, Παράρτημα (1924-1925), 61, A. Xyngopoulos, E.E.B.Σ. 3 (1926), 379; Π.A.E. 1936, 112, fig. 1, 8, M. Kalligas; Μακεδονικὰ 2 (1941-52), 607, St. Pélékanidis. A.Δ. 18 (1963), B2, 236, Ph. Petsas. 2e Symp. X.A.E. (1982), 44, S. Kissas; Θεσσαλονίκη, Ἱστορία καὶ Τέχνη, exposition (1986), 73, photos 14-15. Musée de la civilisation byzantine 3 (1996), 29 s., S. Kissas. Les tombes des évêques Basile et Grégoire Palamas étaient situées près du pilier droit E. (I. Phountoulis, Μαρτυρία τοῦ Θεσσαλονίκης Συμεὼν περὶ τῶν ναῶν τῆς Θεσσαλονίκης, E.E.Θ.Σ.Α.Π.Θ. 21 (1976), 176).

297. D. Évanguélidis, Εἰκονομαχικὰ μνημεῖα ἐν Θεσσαλονίκῃ, A.E. 1937, I, 341-351 (343), fig. 4, pl. 1 plan. E. Marki, Ἀνασκαφὴ στοᾶς Χορτιάτη, A.E.M.Θ. 6 (1992), 329. b) B.C H. 117 (1993), 849, A. Pariente (presse). Θεσσαλονίκη, 15-9-92. c) A.E.M.Θ. 7 (1993), 364-365, fig. 9, 11, 14, D. Makropoulou - A. Tzitzibasi.

pierres et d'une voûte en briques. Une tombe rectangulaire était établie sous la première. À proximité, une sépulture endommagée et une autre, près du mur, formée de plaques issues d'un chancel. Cette dernière a livré trois monnaies en bronze et quelques vases. Une tombe maçonnée, présentant une voûte de briques en berceau limitée à l'E. par la descente, fut installée à l'extrémité N. de la nef N. Les nefs latérales sont sans doute postérieures, parce que leur plan et l'emplacement des absides apparaissent irréguliers.

Ménélaou 3-5 (même emplacement). Maison paléochrétienne, murs et église byzantine. Deux tombes en berceau, deux maçonnées et treize à fosse, des XIIe-XIIIe s., furent établies sous le pavement de l'église. On y a retrouvé des coupes.

b) Monastère du Prodromos (rue Egnatia, même emplacement). Treize tombes datées des IXe-Xe s. furent exhumées. Onze étaient à fosse et contenaient les squelettes de moines, deux étaient à ciste, réservées aux higoumènes ou aux donateurs. Dans le remblai, on a mis à jour des fragments de mosaïques.

c) Kassandrou 90. Chapelle mésobyzantine. Une tombe contenant deux squelettes fut construite au cours du XIIIe s. La tête du défunt repose sur une tuile. Elle a livré deux coupes, dont une en glaçure du XIIIe s., six boutons de métal, une bague en bronze, une monnaie et les fragments d'un vase en verre. La fouille a mis à jour vingt-quatre tombes couvertes de plaques calcaires ou en berceau, faites d'un maçonnage alliant moellons, tessons de tuiles et briques intercalées ou moellons et mortier. La plupart d'entre elles portent un enduit ou un mortier hydraulique. Les tombes en berceau mesurent environ 2,10-2,38 m x 1-1,35 m. Sur leur côté E., un escalier de trois marches est aménagé. Les tombes à ciste ont pour dimensions 1,10-1,98 m x 0,45-1 m x 0,80 m. Trois ont une forme trapézoïdale. Les défunts sont posés soit sur le sol ou le rocher, soit sur des briques ou des plaques en schiste, soit, dans un cas seulement, sur la mosaïque d'une maison. Quelques tombes comportent sur leur côté O. un coussin maçonné, une plaque calcaire ou en marbre ou encore une tuile. Les défunts avaient les mains croisées sur l'abdomen. Les premiers occupants étaient repoussés avec leurs vases aux pieds des nouveaux défunts. Une tombe présentait deux couches d'inhumations (3+2), les têtes des défunts protégées par des tuiles. Une tombe contenait quatre morts, une autre dix-huit. La fouille a dégagé au total cinquante inhumations dont trois d'enfants. Une sépulture fut utilisée comme ossuaire. Les tombes ont livré des coupes en glaçure des XIIIe-XVe s., des monnaies de la dynastie des Paléologues, des boutons en bronze, des vases à parfum en verre, de simples anneaux, des clous en fer, des bracelets en bronze, un en verre et quelques coquilles.

238. Hay. Nikolaos Orphanos[298]. Église du XIVe s. Dix-sept tombes étaient disposées autour de l'espace central. Celles du narthex (8) semblent contemporaines de la fondation du monument car leur disposition suit les axes architecturaux du bâtiment. Trois sépultures parallèles dans la nef N. semblent être postérieures. Les autres sont plus tardives. Les tombes sont rectangulaires, en briques et couvertes de plaques provenant du pavement. Les deux sépultures sises à l'extrémité du narthex sont dotées d'une conque rectangulaire dans la partie supérieure d'un des longs côtés. Une tombe contenait les restes de deux femmes (plaque funéraire). Les tombes ont livré des vases.

239. Monastère de Vlatadès[299]. Cimetière situé dans le catholicon et l'enclos monastique. Seize tombes furent établies dans le portique S. et à l'extérieur de celui-ci (fig. A, 83). Toutes présentent le même mode de construction (fig. A, 84). Les murs sont en pierres de schiste et mortier. Au milieu de ceux-ci et dans leur partie supérieure, une grande plaque de schiste est posée. Cette plaque, avec les murs latéraux, forme l'assise sur laquelle reposent les plaques de schiste de la couverture. Le nombre des plaques varie de quatre à six. Les plaques sont aménagées au côté O. le long de la tombe, tandis qu'à l'E. de large. La tombe est séparée du pavement de l'église par un espace de 0,50 m de terre. Le pavement est constitué par le sol naturel. Deux tombes contenaient les ossements de trois individus. Trois inhumations n'avaient pas de tombe définie. Dans sept cas, la tête du défunt reposait à l'O. sur

298. A. Xyngopoulos, Νεώτεραι ἔρευναι εἰς τὸν Ἅγ. Νικόλαον Ὀρφανὸν Θεσσαλονίκης, Μακεδονικὰ 6 (1964-1965), 90-98 (95-96).

299. Desp. Makropoulou, Ἀπὸ τὸ ὑστεροβυζαντινὸ νεκροταφεῖο τῆς μονῆς Βλατάδων, Θεσσαλονίκη 1 (1985), 255-298, dess. 1-10; Idem., Ἀνασκαφὴ τάφων στὴ μονὴ Βλατάδων, 5e Symp. X.A.E. (1985), 46-47; Chr. Mavropoulou - Tsioumi, Vlatadon monastery, I.M.X.A. 1987 (guide).

une tuile. Les sépultures contenaient les restes de squelettes *in situ* (3 tombes), plusieurs inhumations (7 tombes) les restes de défunts précédents rassemblés aux pieds du nouveau. Cinq tombes contenaient un mort (H, IΓ, IΔ, IE, IΣT). La tombe E comportait trois morts. D'autres ossuaires postérieurs furent trouvés détruits. Les tombes ont livré cinquante-sept coupes sans décoration, un encensoir, des fioles en verre (dans cinq tombes: B, Γ, Z, I, IA) et une cruche datées de la deuxième moitié du XIVe s. et du XVe s. (t. A, orientée N.-S., une coupe, un encensoir; tombes E, H, IE, IΣT, une coupe; tombes B et Z, trois coupes; tombe Γ, sept coupes; tombes Δ, Θ et IΔ quatre coupes; tombe ΣT, un coussin et cinq coupes; tombe I, cinq coupes; tombe IA, huit coupes; tombe IB, coussin et huit coupes; tombe IΓ, deux coupes). Le rapport entre le nombre de vases et le nombre d'individus inhumés dans chaque tombe ne peut être établi. Les vases étaient posés à gauche de la tête, le long des bras et près des pieds (fig. A, 84).

240. Taxiarchès[300] (catholicon d'un monastère). La crypte a les mêmes dimensions que l'église. Il s'agit plutôt d'une église. Les conques à l'extrémité E. du portique N. et du portique central, ainsi que la chambre carrée à l'E. du portique S., ont servi d'ossuaires. Des tombes avec arcosolia s'ouvraient le long des portiques, notamment sur le côté N. La plupart des sépultures comportent sur leur côté O. une cavité rectangulaire (0,25 m prof. x 0,55 m larg. x 1,05 m haut.) se prolongeant par un arc.

241. Église de Saint-Pantéléïmon[301]. Une tombe modeste fut découverte.

b) Église de Sotira. Une tombe occupe la conque S. Elle contenait un squelette intact et deux plats byzantins en glaçure. Une tombe à tuiles intacte était aménagée dans la conque N.

c) Église du Prophète Élie. Un cimetière comportant des tombes maçonnées en briques fut installé à l'époque post-byzantine dans le jardin de l'église et au S. de cette dernière. Quelques inhumations libres, simples ou doubles, à l'orientation variée, des ossements humains épars et des stèles funéraires ottomanes furent exhumés. Trois tombes byzantines à ciste maçonnées ont été localisées à l'extérieur de l'abside.

241A. Mont Athos, monastère de Mégisti Lavra[301A]. Catholicon, chapelle des quarante martyrs. Le larnax du fondateur, Hay. Athanasios Athonitis († 961), se trouve au N. du narthex. **Monastère de Chelandari**. Église cimétériale à étage avec crypte. **Monastère de Vatopédi**. Église cimétériale à chœur unique et deux étages, en berceau. La tombe des fondateurs du XIe s. est abritée dans un arcosolium. **Monastère du Pantokrator**. Même disposition avec crypte.

b) Baie de Xénophon. Plusieurs tombes sont datées de la première époque byzantine.

242. Rentina[302]. Site byzantin fortifié. Le cimetière paléochrétien se situe à l'O., très près du pied de la colline. Les défunts ont été enterrés avec de nombreuses offrandes, bijoux, croix et monnaies. On a ainsi exhumé quelques bijoux féminins de qualité, tels des bracelets, des boucles d'oreille en cuivre, en argent et en verre.

Un cimetière, attestant deux, trois et parfois quatre couches d'inhumations, fut dégagé au N. de

300. A. Xyngopoulos, Τέσσαρες μικροὶ ναοὶ τῆς Θεσσαλονίκης ἐκ τῶν χρόνων τῶν Παλαιολόγων, Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, Μακεδονικὴ βιβλιοθήκη 15 (Θεσσαλονίκη, 1952), 13-17; à comp. *infra* à Serres. Sur ce type des monuments v. (1.3.2.2.b).

301. A.Δ. 34 (1979), B2, 284, Eut. Kourkoutidou - Nikolaïdou - Chr. Tsioumi. b) A.Δ. 37 (1982), B2, 287, Chr. Tsioumi - E. Nikolaïdou - E. Marki. Cf. E. Kourkoutidou - Nikolaïdou, Νέα στοιχεία γιά τό βυζαντινό ναό τοῦ Σωτῆρα, 5e Symp. X.A.E. (1985), 39-40; Idem, Τό ἐγκαίνιο τοῦ ναοῦ τοῦ Σωτῆρος στή Θεσσαλονίκη, Θεσσαλονίκη 1 (1985), 205-217 (reliquaire de saint Hypatios et du protomartyr Stéphanos; l'église est dédiée à la Vierge). c) A.Δ. 44 (1989), B2, 338, K. Éleuthériadou. Ibid., 47 (1992), B2, 421-423, Idem.

301A. S. Kada, Τὸ Ἅγιον Ὄρος (1980), 36. A.Δ. 29 (1973-74), B3, 772, N. Nikonanos. Ibid., 31(1976), B2, 279-280, Euth. Tsigaridas. Ibid., 32 (1977), B2, 236, N. Nikonanos. Th. Pazaras, Ὁ τάφος τῶν κτητόρων στο καθολικο τῆς μονῆς Βατοπεδίου, Βυζαντινά 17 (1994), 407-440. En dernier lieu v., Pasch. Androudis, Les églises cimétériales byzantines et post-byzantines des monastères monastiques du Mont Athos. Contribution à l'étude des églises funéraires de la Sainte Montagne (Ἅγιον Ὄρος, Grèce), thèse, Paris - I, 1999. b) A.Δ. 29 (1973-74), B3, 676, O. Alexandri

302. Ἔργον 1987, 38-44, fig. 36-38; 1988, 90-91, fig. 74-75, N. Moutsopoulos; Idem, Le bourg byzantin de Rentina, contribution à la topographie historique de Mygdonie, Balkan Studies 24, 1 (1983), 1-18 (18); Idem, Ἡ βυζαντινὴ σαρκοφάγος τῆς Ρεντίνης (XIe s.), Βυζαντινά 4 (1984), 139-153, Idem, La vie quotidienne dans une agglomération byzantine fortifiée en vertu des résultats des fouilles, Ibid., 6 (1986), 35 s. (41-42). Π.Α.Ε. 1987, 158, pl. 104-106, 110-111; 1988, 120-124, pl. 83-84; 1990, 202, N. Moutsopoulos.

l'église byzantine, dans l'espace plat compris entre celle-ci et l'enclos intérieur du site. Les tombes, à ciste, sont bâties avec des plaques en schiste. Une multitude de tombes à ciste, orientées O.-E., furent installées entre le bassin et le mur extérieur S., ce qui témoigne de la fonction cimétériale de la nef S. Deux tombes établies sous les murs de l'abside centrale faisaient saillie à l'intérieur de l'église. Celles-ci contenaient deux squelettes, côte à côte, orientés O.-E., en bon état de conservation. Une autre inhumation antérieure à l'église, renfermant un squelette orienté O.-E., se trouvait dans la partie droite de l'abside, au contact du rocher. Les ossements furent posés dans une boîte avec mortier. L'étude des squelettes a montré que le squelette B datait entre 1050 et 1310, et le C entre 870 et 1130. Deux sépultures contenant des squelettes détruits occupaient l'espace extérieur, entre les absides de la prothèse et du sanctuaire. Entre elles deux bancs faits de pierres et de mortier servaient probablement à la déposition des défunts. Plusieurs sépultures ont livré des vases et des monnaies, près du crâne. Plus souvent, des vases et des monnaies étaient placés sur la surface des plaques de la couverture. Suite à des translations, des crânes et quelques ossements protégés par des plaques en schiste, côtoyant des fragments de vases et des parures, furent jetés dans l'angle NE. Cette région contenait pas mal de tombes avec squelettes, tessons de vases byzantins, parures féminines, fragments de bracelets en verre, fragments d'une chaine de lampadaire en bronze, cuillère sacrée et nombre de morceaux de lampions en verre (1987).

Les inhumations intégrées dans l'espace funéraire du rez-de-chaussée de la basilique étaient souvent superposées. Les plus profondes reposaient sur le rocher naturel. Après la catastrophe du premier étage (XIIIe s.), le rez-de-chaussée continua à recevoir des inhumations et des translations provenant des couches supérieures. La tombe Δ, sous un arcosolium, occupait le côté SO. du narthex, en contact avec le mur extérieur S. Le squelette, intact, reposait les bras le long du corps. Un autre crâne fut retrouvé au milieu du côté S. Si ce dernier était bâti en moellons, les autres comportaient des plaques de schiste dressées verticalement. Les tombes ΣΤ-ΙΒ se trouvent au même niveau que le narthex. Trois d'entre elles correspondaient à des sépultures d'enfants, une autre était ouverte et dépourvue de squelette, une cinquième détruite et une sixième, occupant partiellement l'emplacement d'une tombe antérieure, a livré deux monnaies, turque et hongroise, du XVIe s. D'autres tombes ont été repérées, dont une ouverte et sans traces de squelette. À l'instar d'autres tombes, la sépulture E était couverte de deux séries de plaques de schiste. Le squelette qui s'y trouvait, quasi intact, avait la main gauche posée sur la poitrine. Elle a livré une bague, découverte sous le coude gauche, et une monnaie de 1219, gisant près des pieds. Deux sépultures renfermaient un squelette désagrégé et attestaient une seconde inhumation. Dans l'une des deux, les ossements d'un enfant avaient été disposés sous le squelette d'un adulte. Cinq sépultures furent aménagées dans la nef N. Leur couverture était assurée par des plaques de schiste superposées. Un tel procédé fut également utilisé pour les flancs de la tombe 7 où se trouvait encastré un fragment de colonnette. Entre les plaques des deux tombes, des monnaies postérieures à 1204 et 1208, furent exhumées. Ailleurs, dans une autre tombe, ce sont deux monnaies, une turque et une médiévale, ainsi qu'un *follis* de 970-976 (sous la grande plaque) qui furent mis à jour. Le squelette de la tombe 9 était intact mais désagrégé comme ceux des tombes 7, 8a et 8b. La tombe 10, longue de 2,70 m, contenait deux squelettes légèrement décalés l'un par rapport à l'autre. Un troisième défunt avait été déposé plus bas, sur le côté E. La tombe 11, une sépulture d'enfant, contenait peu d'ossements. La citerne était hors d'usage. La basilique fut probablement érigée au cours du Xe s. Les inhumations ne sont en tout cas pas antérieures à ce siècle. Diverses monnaies ont été découvertes dans ces tombes, posées dans la sépulture ou sur les plaques de couverture: émissions de Léon VI (886-912), du Xe s., du début du XIIIe s. et même du XIVe s. Le mobilier se résumait à des vases intacts reposant dans la tombe ou brisés, sur les plaques de couverture, et à quelques parures (1988).

Un troisième petit cimetière constitué de tombes d'enfants fut localisé au SO., sur le rocher, adjacent à la seconde église en forme de croix libre édifiée au XIVe s. (la première église date de l'époque justinienne).

Quelques mètres au N. de la basilique, deux tombes (19-20) se trouvaient en contact avec la paroi intérieure de l'enceinte et une troisième à l'extérieur. À ciste, bâties avec des plaques de schiste, elles étaient identiques à celles du cimetière N., aux abords de la grande basilique de l'acropole. Leurs dimensions réduites et les restes de squelettes désignent sans nul doute des sépultures d'enfants. D'autres

tombes furent installées le long du rempart, à l'intérieur de celui-ci. Au S. de la basilique, une tombe établie sur le rocher, à 1,20 m du rempart, semble être la plus ancienne du groupe (1990).

243. Veroia[303] (Palaia Mitropolis). Cinq inhumations ont pris place à l'extérieur du mur S., à l'emplacement de la nef S. de la basilique byzantine. L'installation de l'une d'entre elles, maçonnée de briques et de moellons et couverte de pierres de poros rectangulaires, a entraîné la destruction du pavement.

b) Vergina. Au N. des propylées du palais. La fouille de la cour de l'église post-byzantine de Hay. Triada a exhumé des squelettes et des tessons de vases post-byzantins. Les tombes n'avaient nulle part touché le pavement en mosaïque de l'ancien palais.

244. Kozani, Aiani[304]. Église de la Panayia du XIIe s. Une tombe arquée fut installée dans le mur N.

b) Grévéna, Spilaio, monastère de la Dormition. Des tombes à tuiles et à ciste, sans mobilier, furent creusées à l'angle NE. du péribole, après la destruction de l'église.

c) Servia. Basilique. Une tombe fut établie dans le narthex, sous la représentation de saint Nicolas.

d) Aliakmon. Monastère de Hosios Nikanor (Zavorda). Du milieu du XVIe s. La tombe du fondateur, Hosios Nikanor, se trouve à l'extérieur, à l'E.

245. Kastoria[305]. **Hay. Zacharias**, près du lac. Une tombe à tuiles sans mobilier fut installée au S. du mur E. de l'église du XIIIe s.

b) Église de Hay. Stéphanos. Inscription et fresque représentant Théodore Limneotis.

c) Nome de Kozani. Village Valanidia. Rive droite de l'Aliakmon. Les tombes situées à proximité de Hay. Nikolaos sont les plus anciennes et ont un caractère chrétien (les autres sont turques).

246. Prespa, Hay. Achilleios[306]. Quatre tombes sont alignées dans le bas-côté S. (fig. A, 85). Les tombes A-C sont constituées de quatres grandes plaques et d'une cinquième pour la couverture. La tombe D, comme la sépulture du diaconicon, est maçonnée de petites pierres. Elles interrompent le dallage de la nef et semblent par conséquent contemporaines de la construction de l'église. Elles ont réutilisé des matériaux anciens: a) 2,17 m x 0,95 m x 0,59 m; b) 2,05 m x 0,81 m x 0,59 m; c) 2,05 m x 0,63 m x 0,50 m. Aucun squelette ne fut trouvé dans la tombe A. La tombe B ne contenait que des débris de squelette. Dans la tombe C, le défunt, les mains sur l'abdomen, avait la tête tournée de côté, reposant sur un coussin maçonné d'une tuile (0,26 m) et de deux briques. À côté des restes d'une cuirasse, on a trouvé un tissu représentant des oiseaux affrontés couvrant l'abdomen du mort. Ce dernier avait une fracture au bras gauche. Au terme d'une longue argumentation, le fouilleur a identifié cette tombe à celle de Samuel, tsar des Bulgares. Un arcosolium surmontait vraisemblablement les tombes C et D. La tombe du diaconicon attribuée à saint Achille (fig. A, 86) était pillée et ne contenait plus que des objets introduits ultérieurement: des vases de facture grossière, des objets en bronze et en fer, trois pierres semi-précieuses, soixante-huit monnaies des XIIe-XIIIe s., des fragments de lampes en verre. La plaque de couverture avait deux cavités et un trou. À l'extérieur, entre l'abside et la prothèse, des tombes furent établies à des niveaux successifs (fig. A, 87). Quelques-unes appartenaient à des enfants. Un tesson orné de représentations en relief et de traces de couleurs était posé sur la poitrine du squelette de la tombe B, orienté vers l'E., les mains repliées sur la poitrine. Les sépultures sont probablement postérieures au Xe et antérieures au XIIIe s. Un cimetière fonctionna jusqu'à la fin

303. Α.Δ. 32 (1977), B2, 234, E. Kourkoutidou - Chr. Tsioumi - Th. Pazaras. b) Α.Δ. 17 (1961-62), B, 228, G. Bakalakis - M. Andronikos.

304. Α.Δ. 16 (1960), B, 226, St. Pélékanidis; Idem, Μελέτες, 415. b) Α.Δ. 19 (1964), B3, 363, Ph. Petsas. c) A. Xyngopoulos, Τὰ μνημεῖα τῶν Σερβίων, Ἐτ. Μακεδ. Σπ., Ι.Μ.Χ.Α. 18 (Ἀθῆναι, 1957), 42, fig. 13. d) Καθημερινή, 7 ἡμέρες, 13-14|4-1996, 12.

305. Α.Α.Α. 3 (1970), 338, Eut. Kourkoutidou - Nikolaïdou. b) Α.Β.Μ.Ε. 4 (1938), 114-115, fig. 80-81, A. Orlandos. c) Π.Α.Ε. 1932, 45, A. Keramopoullos.

306. N. Moutsopoulos, Ἀνασκαφὴ τῆς βασιλικῆς τοῦ Ἁγ. Ἀχιλλείου, Ε.Ε.Π.Σ.Α.Π.Θ. 2 (1965), 93-223 (149 s.); 4 (1966-67), 63-229 (44-69, 75 s.), pl. 4, 5, 25-28, 39, 41-43, 5 (1971-72), 149-461 (195 s.), pl. 24-29, 67-68, 83-88; (réédition Univers. de Thessalonique, Centre d'études byzantines (Thessalonique, 1989), 3 vol., p. 140 s., 158 s., 323-344, 406 s., 625 s.); Idem, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 4 (1964), 163-203; Idem, Βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Μεγάλης Πρέσπας, Mélanges A. Orlandos, II (1964), 138-159; Π.Α.Ε. 1967, 55-69; 1969, 37-41; Ἔργον 1967, 37-43; 1969, 29-38. Idem (Présentations très riches mais confuses et mal structurées).

du Moyen Âge aux alentours de la basilique. Les inhumations au S. de la basilique se poursuivirent jusqu'au XVe s. Les tombes disposées dans le narthex datent pour leur part des XIIe-XIIIe s. Elles ont livré des monnaies, situées près du crâne des défunts. La tombe A du narthex reçut trois inhumations successives. Une longue pierre, faisant office de stèle funéraire, se dressait sur le côté O. de la tombe E du narthex. Les mains du défunt étaient croisées sur la poitrine et des fragments de tuiles bordaient son crâne. Un peu plus haut fut découverte une monnaie de Manuel Ier (XIIe s.). La tombe E appartenait à une femme âgée de 60 ans environ et comportait une plaque tombale mentionnant son nom: «Εὐθυμία» (1160). Le narthex fut utilisé comme lieu d'inhumations à partir du XIe s. Dans sa partie N., les défunts avaient les mains posées sur la poitrine, soit en angle droit, soit posées un peu plus haut, et portaient des boucles d'oreille, des bracelets, des bagues et des monnaies. Dix-huit tombes conservaient des squelettes entiers, neuf tournés vers l'E., trois vers l'O., six vers le S. Vingt-huit comportaient le crâne ou des fragments du squelette, accompagnés de monnaies des VIIe-XIIe s., de boutons ronds et d'un habit en laine. Le crâne était souvent encadré de plaques calcaires et couvert d'une tuile.

247. Phlorina, Méliti[307]. Église du XIIe s. présentant deux phases distinctes d'aménagement. Deux tombes en berceau, probablement paléochrétiennes, selon le fouilleur, préexistaient et furent insérées à l'intérieur de l'église. Faites de moellons liés avec un mortier abondant, elles possèdent un escalier de descente et portent un enduit sur leurs parois intérieures. Les voûtes sont bien conservées. On suppose que ce lieu correspondait à un lieu de pèlerinage.

b) Église de Hay. Yermanos à Prespa (1006). Une sépulture se trouve dans le côté O. de la nef N.

c) Ibid., Pyli (Vineni). Église de Hay. Nikolaos. Des inhumations furent pratiquées dans le narthex et à l'extérieur de l'église, au S. et à l'O. On a repéré des traces de translations à l'intérieur.

d) Skopos (Setina). Lieu-dit Grobiste, cimetière paléochrétien. Lieu-dit Tserkviste, église mésobyzantine à nef unique. Une tombe à ciste, couverte d'une plaque fut fouillée dans la nef et quatre autres aux abords extérieurs de l'abside. L'une d'entre elles a livré douze monnaies vénitiennes du XIIIe s.

248. Nome de Pellis, Kastro Chrysis[308] (site byzantin de Moglena). Une basilique cimétériale en forme de croix libre (9,50 m x 8,40 m) fut érigée *extra castrum* sur la partie S. de la colline (fig. A, 88). Une tombe maçonnée à ciste (t. 25; 2,35 m x 1,50 m) occupait la branche O. de la croix. Le pavement était constitué de plaques et la couverture, comme en témoignent les traces de mortier, d'une plaque rectangulaire. Elle contenait de nombreuses inhumations perturbées. L'une d'elles était régulièrement disposée sur le pavement. Une autre tombe en berceau, située hors de l'église, à l'O., contenait, en plus d'ossements épars, trois squelettes reposant dans des couches distantes les unes des autres de 0,40 m et de 0,15 m. Elle a livré une petite croix en pierre et trois bagues en bronze. Une autre sépulture a livré une boucle argentée. Au total, la fouille a mis à jour cinquante-trois sépultures, dont treize d'enfants. Onze avaient été réutilisées. La trouvaille principale consiste en un reliquaire cruciforme du VIIIe-IXe s. portant la représentation du Christ crucifié et de la Vierge. Celui-ci fut trouvé dans une tombe à l'extérieur de l'église, en contact avec son mur N. On peut dès lors croire qu'elle est postérieure à la construction du bâtiment. Au même endroit, dix-neuf tombes, dont cinq d'enfants, furent dégagées. Une autre basilique *intra castrum* date probablement des XIe-XIIe s. Moglena fut le siège d'un évêché et la capitale d'un Thème. Le premier évêque Ilarion mourut vers 1164. Les écrits rapportent que de sa tombe émanait miraculeusement de la myrrhe.

249. Serrès[309]. **Hay. Nikolaos** sur le kastro. Des traces de tombes du XIVe s. furent décelées dans

307. A.E.M.Θ. 3 (1989), 138, Ioak. Papanguélos; A.Δ. 43 (1988), B2, 417-418, A. Petkos. b) E.E.Π.Σ.A.Π.Θ. 5 (1971-72), 345, fig. 106, N. Moutsopoulos. c) A.E.M.Θ. 4 (1990), 52, N. Moutsopoulos. d) Ibid., 6 (1992), 15, Idem.

308. Desp. Evyénidou, Ἀνασκαφὲς στὴ βυζαντινὴ κεντρικὴ καὶ δυτικὴ Μακεδονία, Σέρβια καὶ Μογλενά, A.E.M.Θ. 1 (1987), 63-68 (66), dess. 3, p. 69, fig. 2; A.Δ. 41 (1986), B, 159-161, Desp. Evyénidou; Ibid., 42 (1987), B2, 436-437, Kl. Théologidou.

309. A. Xyngopoulos, Ἔρευναι εἰς τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῶν Σερρῶν (Θεσσαλονίκη, 1965), (I.M.X.A. 77), 31-32. a1) A.Δ. 44 (1989), B2, 385, St. Dadaki. a2) A.Δ. 47 (1992), B2, 517, dess. 5-6, A. Strati (fausses mesures du trou). b) A.Δ. 41 (1986), B, 186, E. Kourkoutidou - Nikolaïdou. Sur la tombe de Gennadios, Θ.Η.Ε. 4 (1964), 283, K. Bonis. c) A.Δ. 38 (1983), B2, 333, N. Zikos. d) A.Δ. 43 (1988), B2, 440-441, St. Dadaki. A.Δ. 44 (1989), B2, 383-384, St. Dadaki. e) A.E.M.Θ. 7 (1993), 487, A. Strati.

la crypte, dont le plan est identique à celui de l'église.

a1) Serrès. Rue L. Kousi. Une tombe rectangulaire en berceau, orientée N.-S., servit d'ossuaire (3,10 m x 2,55 m x 1,58 m int.). Ses côtés sont formés, dans leur partie inférieure, de moellons, de briques ayant 0,04 m d'épaisseur et d'un mortier lui aussi de 0,04 m d'épaisseur et, dans sa partie supérieure et sa voûte, de briques. L'entrée, au S., formait un arc de briques (0,70 m x 0,30 m x 0,67 m). La tombe était remplie d'ossements. Elle a aussi livré des tessons mésobyzantins, des croix en bronze et des objets en verre, tels un fragment de bracelet, des lampes et des vases. La tombe date de l'époque post-byzantine et a un rapport avec le monastère de la Théotokos Éleoussa.

a2) Palaia Mitropolis (Hay. Théodoroi). Une tombe à ciste, constituée d'un maçonnage de pierres en poros, fut découverte à 0,80 m sous la nef N.; le squelette se trouvait hors de son cadre. Une tombe en berceau (2,21 m x 0,69 m x 0,88-1,08 m) maçonnée de briques et de pierres en poros, possédant une conque sur son côté S., était aménagée dans la nef S., à la même profondeur. Le centre de la plaque de couverture était percé d'un trou (9,5 x 5 cm) pour recevoir des libations. Le sol de la tombe était pourvu d'un plancher de bâtons maçonnés laissant des ouvertures pour l'écoulement des liquides. La tombe a livré des restes d'ossements calcinés et des tessons simples, cannelés mais sans vernis. L'emplacement de la Sainte Table était occupé par une tombe rectangulaire à ciste, divisée en deux parties par une plaque en marbre.

b) Couvent de Timios Prodromos. Deux arcosolia surmontant des tombes occupent l'exonarthex du catholicon. La sépulture du patriarche Gennadios II Scholarios, mort dans le monastère après 1472, se trouve dans le narthex. Ses ossements firent l'objet d'une translation en 1854.

c) Toumba. Une tombe à ciste creusée à 0,60-0,70 m de profondeur occupait la cour de l'église de Hay. Athanasios. Elle a livré trois bracelets en verre et un en fer, une bague en bronze et un vase sans vernis. D'après son mobilier, la tombe date de l'époque tardo-byzantine ou post-byzantine.

d) Sidérokastro (château byzantin tardif). Basilique. L'aménagement des tombes 1-3, à fosse, a provoqué la destruction des murs. Chaque fosse contenait plus d'un crâne, répartis dans des couches successives. La tombe 4 contenait seulement les crânes de deux squelettes, l'un près de l'autre, et les ossements des mains. Des traces de bois repérées le long du squelette dans la tombe 5 témoignent de l'usage de cercueils. La tombe 6 d'enfant était formée de deux pierres dressées verticalement. Six pierres définissent l'espace de la tombe 7. Seuls les pieds du squelette sont conservés. Une tombe à ciste, taillée, couverte de quatre plaques, a été dégagée à 2,10 m du mur O. La fosse (1,65 m x 0,70 m) est bordée de quatre couches superposées de briques sans mortier jointes à des éléments de remploi. Orientées O.-E., les tombes ne contenaient aucun mobilier. Dans la plupart d'entre elles, les squelettes furent retrouvés démembrés. Une bague en bronze fut exhumée de la terre d'une fosse. D'autres sépultures furent taillées dans le rocher, à 0,40 m de profondeur (1,60-2 m x 0,30-0,70 m x 0,30-0,40 m). Au total, la fouille a mis au jour dix-neuf sépultures dénuées de plaques de couverture. Trois squelettes étaient en bon état, les autres désagrégés. Parmi les tombes, trois ont été identifiées comme appartenant à des enfants. Les mains des défunts étaient sur la poitrine et souvent une brique servait de coussin. Quelques tombes ont également livré des clous de cercueil (trente-quatre dans une seule tombe). Trois tombes ont une forme trapézoïdale. Une bague de bronze y fut découverte. Il existe d'autres inhumations libres, dispersées çà et là, contenant dix squelettes. Certains défunts reposaient dans un cercueil, d'autres étaient bordés de pierres. La présence de céramique en glaçure incite à dater le cimetière des XIIIe-XIVe s., après la destruction de la basilique. Les inhumations des couches supérieures sont post-byzantines.

e) Strymon, Delta. Église byzantine de la seconde moitié du XIIe s. Des inhumations, orientées E.-O., contenant des ossements épars occupent l'espace. Seul un squelette était intact. Elles ont livré des tessons, des clous de cercueil et une monnaie de la fin du XIIe-début du XIIIe s.

250. Drama, Taxiarchès[310]. Église de l'époque des Paléologues. Un ossuaire en berceau (4,10 m x 2 m x 1,80 m) était adossé au mur S. de l'église. Il contenait des ossements et particulièrement des crânes. Ses murs étaient constitués de moellons liés au moyen de mortier. Il possédait une voûte hémicylindrique de briques. Son entrée carrée, de 0,72 m de côté, était bordée de pierres.

310. A.Δ. 29 (1973-74), B3, 850, dess. 8, pl. 639, a, Ch. Pennas.

251. Nome de Kavala, Mandra[311] (4 km au N. de Philippes). Cimetière comprenant quarante-cinq tombes à ciste et deux à fosse. Douze d'entre elles appartenaient à des enfants. Orientées vers l'E., ces sépultures, à l'aspect fort modeste, étaient bâties de plaques en schiste posées de manière irrégulière. Les squelettes d'enfants étaient pourris, les autres en bon état de conservation. Les tombes ont livré cinq bracelets et cinq bagues en bronze ressemblant à des bijoux du même type des Xe-XIIe s. trouvés en Yougoslavie et en Bulgarie. Trois tombes furent installées dans la partie O. et devant l'entrée d'une chapelle à nef unique (3,60 m x 5,30 m). Elles ont livré des monnaies de Phokas du Xe s.

252. Paradeisos (Topeiros)[312]. Partie E. d'une église dont l'abside comporte trois conques. Son mode de construction suggère qu'elle est postérieure à l'époque paléochrétienne. Sept tombes étaient disséminées autour de l'église; leurs murs sont en pierres et leur couverture en plaques en schiste.

b) Oisymè. Église à nef unique édifiée au S. d'un temple antique. Cinq tombes à ciste orientées vers l'E. furent établies à l'emplacement du temple. Les mains des défunts étaient croisées sur la poitrine. Elles n'ont pas livré de mobilier.

253. Thasos[313] (à l'intérieur de l'acropole). La chapelle médiévale repose directement sur le sol naturel. Près de l'église, au N., une étroite tombe byzantine contenait le squelette d'un adulte, orienté N.-S. D'autres sépultures donnent à penser qu'un petit cimetière chrétien se forma à cet endroit. Les tombes, de facture grossière, n'ont presque rien livré.

254. Abdère-Polystylon[314]. **Hors de l'enceinte**, près de la porte O., se développa un cimetière mésobyzantin à la place d'un cimetière plus ancien. Une église à vocation funéraire, présentant trois nefs, fut construite au début de l'époque mésobyzantine. La fouille a permis de dégager cent cinquante tombes, faites en plaques de marbre, en pierres taillées ou en matériaux issus de bâtiments anciens (fig. A, 89), rarement en briques ou en tuiles — dix à fosse recouvertes de terre ou de pierres jetées sur et autour du mort. L'orientation était généralement O.-E. mais quelques sépultures attestaient une déviation SO.-NE. Quelques sépultures contenaient plusieurs inhumations (2, 3, jusqu'à 6). Cinq tombes comportaient deux squelettes superposés. Ailleurs, les restes d'un premier défunt furent retrouvés sous ceux du second. Dans des cas semblables, les ossements des premiers occupants étaient repoussés dans un coin de la tombe ou rassemblés sous le crâne (t. 138) ou le crâne reposait sur une pierre. Trente-six tombes étaient celles de bébés ou d'adolescents dont les squelettes étaient décomposés. La majorité des squelettes étaient en mauvais état de conservation. Sur la dépouille d'un adulte (t. 170), deux squelettes d'enfants, posés l'un sur l'autre. Les tombes 174-175 et 229-230 avaient un de leurs côtés en commun. Une plaque de couverture présentait une croix gravée (aux extrémités triangulaires) sur sa surface intérieure (t. 128, 197) ou sur les parois intérieures de la tombe (t. 140, 154). Quatre sépultures ont livré une paire de boucles d'oreille en bronze, un bracelet en verre, deux en bronze et des fragments de boucles en bronze. Cinq tombes ont livré des monnaies en bronze de Probus et Tibère II (?). Les tombes d'enfants contenaient des bijoux modestes. Le défunt de la tombe

311. A.Δ. 32 (1977), B2, 291-292, pl. 171, c, Ch. Pennas.

312. A.Δ. 35 (1980), B2, 444, Ch. Bakirtzis. On annonce la trouvaille de tombes byzantines, Ἀγγελιοφόρος, 31-7-96. b) A.Δ. 43 (1988), B2, 425-426, Ch. Koukouli-Chrysanthaki. A.E.M.Θ. 4 (1990), 491, Ch. Koukouli - Chrysanthaki - Cath. Papanikolaou.

313. B.C.H. 45 (1921), 88-89, Ch. Picard.

314. Π.A.E. 1971, 63, D. Lazaridis; 1976, 131-137, pl. 95-104, Éphorie; 1978, 76-79, dess. 1, pl. 67, b, 68, a; Ibid., 1979, 101-105, dess. 1, pl. 70-71, D. Lazaridis et IΘ' Éphorie; Ibid., 1982, 18-26, pl. 10-14; Ibid., 1983, 13-19, pl. 18-19, Ch. Bakirtzis; Ibid., 1984, 12-15 (14). Ch. Bakirtzis - N. Zikos; A.Δ. 19 (1964), B3, 376, Cath. Romiopoulou; 32 (1977), B2, 257-258, pl. 153-154, Diam. Triantaphyllos; 36 (1981), B2, 349, E. Skarlatidou; cf. Th. Pitsios, Περιπτώσεις πολλαπλῶν ταφῶν τοῦ βυζαντινοῦ νεκροταφείου Ἀβδήρων, Πελοποννησιακά 16 (1985-86), 237-240; M. Sarla - Pentazou, Ἀρχαιολογικές ἔρευνες στά Ἄβδηρα, Θρακικά Χρονικά 36 (1980-81), 58-60. Ch. Bakirtzis, Symposium sur la Thrace (I.M.X.A., vol. 217), 175-185 (179), v. note 322. Idem, Western Thrace in the early christian and byzantine periods: results of archaeological research and the prospects, 1973-1987, Byzantinische Forschungen 14, I (1989), 43-58 (45), II, pl. X-XXXIX. A.Δ. 41 (1986), B, 189, pl. 135, a, Ch. Bakirtzis - N. Zikos. A.E.M.Θ. 5 (1991), 458-459, Nt. Kallintzi. A.Δ. 46 (1991), B2, 354, St. Dadaki. Ibid., 47 (1992), B2, 497, Nt. Kallintzi. Sur le cimetière en général: Colloque: Nécropoles et sociétés antiques, Grèce, Italie, Languedoc. Lille III, 1991 (Naples, 1994), 33-77, Ch. Koukouli. b) A.Δ. 46 (1991), B2, 329, Diam. Triantaphyllos.

175 portait à ses poignets sept bracelets et une monnaie de Claude. Un *follis* de Justinien fut trouvé posé sur le squelette d'enfant de la tombe 176. La tombe 179 contenait une boucle d'oreille en bronze en forme d'anneau, la tombe 180 une cuillère en os, la tombe 219 un bracelet en bronze ceignant le poignet droit du squelette et un *follis* datée entre 970 et 1030/35, dans la paume de la main. Cette couche de tombes s'avère très dense (profondeur 0,60-0,80 m).

Une deuxième couche de tombes, à 0,50-0,80 m de profondeur, contenait trente tombes disposées de manière assez lâche. Il y avait des tombes à ciste couvertes de plaques calcaires, six tombes à fosse, quelques-unes sans couverture, trois d'enfants, quelques inhumations pratiquées dans l'épaisseur des murs ou sous les fondations des bâtiments romains tardifs et paléochrétiens. La t. 195a était formée de tuiles posées verticalement. Une tombe de fillette a livré une boucle d'oreille en bronze en forme d'anneau.

À l'intérieur de l'enceinte, de part et d'autre de la porte O. ou près des murs, vingt-cinq tombes étaient dispersées sans ordre à une profondeur de 0,50-0,60 m. Leur orientation suivait l'axe E.-O. La majorité étaient à ciste et sans mobilier.

Quarante-deux tombes furent installées **autour de la basilique** dont la construction intervint entre la fin de l'époque paléochrétienne et les IXe-Xe s. À l'exception de deux tombes à fosse, les autres sont à ciste, bâties à l'aide de plaques de remploi. Dans huit tombes, les os des précédents défunts furent repoussés dans les coins. Elles ont livré des croix en bronze, des marmites, des perles de médaillon, des bracelets, une boucle d'oreille, une paire de boucles d'oreille en argent, des perles en verre. Parmi les personnes inhumées, on a dénombré huit hommes, dix femmes et dix-huit enfants.

Secteur du musée, au S. de la colline de Hay. Pantéléïmon. Cent soixante et une tombes furent établies, entre 0,20 m et 1,40 m de profondeur, dans les fondations, entre les murs, et sous le pavement détruit. La majorité était orientée O.-E., quelques-unes NO.-SE. et une seule N.-S. La plupart était à ciste, trois à tuiles et matériaux de remploi, deux en fragments de sarcophage. Leur couverture était assurée par des plaques calcaires ou par des matériaux de remploi. Quelques-unes étaient dépourvues de couverture. Une sépulture avait même été aménagée à l'intérieur d'une conduite. On a relevé une croix gravée sur une plaque dans la tombe 25, sur la surface intérieure de la plaque de couverture de la tombe 151, sur la surface intérieure de la plaque côté E. de la tombe 185 (avec les extrémités des branches en forme de triangle). La tête des défunts était posée à l'O., les mains croisées sur la poitrine. Quelques tombes contenaient de un à cinq squelettes, en bon état de conservation. Dans certaines sépultures, les os du premier occupant avaient été poussés sur le côté E. pour laisser la place au second. Une tombe a livré deux boucles d'oreille en bronze, des perles en verre, une fiole en verre, une cuillère en os et une autre, une monnaie romaine tardive en bronze. Quarante-quatre tombes appartenaient à des enfants, deux à des bébés, les autres à des adultes. Les tombes 123, 141 et 154 avaient un squelette d'enfant posé sur celui d'un adulte. Les ossements des autres avaient été poussés sur le côté E. Vingt-quatre tombes accueillirent plus d'une inhumation, jusqu'à six. Dans ce cas, les inhumations sont soit contemporaines soit séparées par un intervalle chronologique important. Certains défunts comportaient des perles autour du crâne. La tombe 137 a livré des boucles d'oreille, des anneaux, des bracelets, des bagues en fer, des perles en bronze. D'autres tombes ont livré des monnaies en bronze d'Abdère de Constance II et des Ve-VIe s. À l'O. du péribole S., une tombe byzantine à ciste maçonnée réutilisa une pierre portant une inscription.

Dans la ville byzantine, se trouvait à proximité de la porte centrale une église à nef unique et coupole des XIIe-XIIIe s. On dégagea autour d'elle un cimetière avec enclos comptant soixante-quatre tombes, la majorité à ciste et à fosse. La découverte de clous atteste l'usage fréquent des cercueils (fig. A, 90). Les tombes de ce cimetière se révèlent plus pauvres que celles du cimetière aux pierres irrégulières. Quelques défunts furent ainsi simplement posés sur le sol et recouverts de terre. Beaucoup d'os déplacés afin de faire de la place à de nouveaux défunts étaient éparpillés dans le site. Le fond d'une tombe a livré une monnaie en bronze de la première moitié du XIIIe s. La découverte, à un niveau inférieur, d'une tombe soignée à ciste, faite de plaques en marbre et la présence de deux sarcophages monolithes de remploi témoignent de la présence d'un cimetière plus ancien aux alentours. Les tombes appartenaient à vingt-huit hommes, onze femmes et vingt-trois enfants. Elles ont été pillées mais ont néanmoins livré une croix en bronze, des boucles d'oreille en fer, des boutons en bronze et des fragments de bracelets en verre.

Le sommet de la colline de **Polystylon** était surmonté par une église épiscopale bâtie à l'époque mésobyzantine. Après sa destruction, le lieu devint une zone funéraire. Trois tombes à ciste, bâties en plaques de remploi, furent établies sous le pavement de la nef N. Un fragment de sarcophage romain, réutilisé à l'époque paléochrétienne, porte l'inscription «ΣΤΥΛΙΑΝΟΣ ΔΟΥΛΟΣ ΧΥ (=Χριστοῦ)» (Stylianos serviteur du Christ), datée du IVe s., selon le fouilleur, et fut réemployé en troisième usage. Les ossements des tombes à fosse pillées étaient dispersés. Certains cercueils de la deuxième période furent réutilisés. Un local rectangulaire, au N. de l'église, à demi souterrain de part et d'autre de l'entrée de la nef N. comprenait deux constructions funéraires. L'une à l'O. s'apparentait à un ancien sarcophage poreux sur la couverture duquel une conque maçonnée (0,85 m x 0,65 m) avait été aménagée sans doute pour accueillir une icône. Le sarcophage avait été primitivement placé dans la nef N., à l'O. du mur N., où s'ouvrait une conque analogue surmontée par un arc. La deuxième construction, à l'E. de l'entrée N. de l'église, était carrée, maçonnée (2,63 m x 0,73 m x 0,80 m) et surmontée d'un arc maçonné. Elle était dépourvue de squelette.

Vingt tombes comprenant vingt et un squelettes et des ossements épars furent installées après l'effondrement des piliers de l'église mésobyzantine. Les tombes à ciste sont faites de petites pierres et de briques. Parmi elles, quatre présentent un soin particulier et deux portaient des plaques de couverture. La tombe 9 a livré deux boucles d'oreilles et une bague, la tombe 17 deux bracelets en bronze et un collier en bronze, la tombe 7 une perle de coquillage. Tout le mobilier retrouvé provient de tombes d'enfants.

b) Molos, lieu-dit Aspri Ammos. Deux églises byzantines se sont succédées, la deuxième à chœur unique. La fouille des abords de l'église a permis de dégager deux tombes postérieures.

255. Nome de Xanthi, Porto Lagos[315]. Église postérieure au Xe s. Au N. et à l'E. de celle-ci furent localisées des tombes à fosse couvertes de plaques en poros et sans mobilier. À l'emplacement du cimetière et à l'extérieur de l'église furent trouvées des monnaies du début du IVe s., de Justin II (565-578) et d'Alexis Ier Comnène (1081-1118), ainsi que d'autres trouvailles. Un bâtiment antérieur, dont la forme, la fonction et la datation demeurent indéterminées, occupait l'emplacement sous l'église. Des tessons romains tardifs, paléochrétiens et byzantins y étaient dispersés. Une tombe de la nef S. s'avère contemporaine de la deuxième phase d'aménagement de l'église. La tombe I, maçonnée, couverte d'une plaque de remploi, se trouvait dans l'annexe N. Le défunt, un homme (?) de 1,65 m, avait les mains croisées sur l'abdomen et la bouche ouverte. De part et d'autre de celui-ci, reposaient deux autres squelettes sous lesquels une couche paléochrétienne a livré des fragments de tuiles, des tessons de vases fermés et des coquillages. Dans la tombe II à fosse, couverte d'un monolithe de marbre, gisaient une femme adulte et un enfant. La défunte, mesurant 1,50 m, présentait la même posture que l'homme de la tombe précédente. Elle était bordée, à sa droite, d'un crâne et d'ossements provenant d'une inhumation antérieure. La tombe III, à fosse, celle d'un enfant de 1,10 m aux ossements dérangés, était couverte de fragments de tuiles. La tombe IV, longue d'1.50 m, avait une couverture composée de trois plaques en poros. La tombe V, située à l'extérieur de l'abside du sanctuaire, était couverte d'un monolithe et contenait, à 0,30 m de profondeur, une inhumation détruite.

256. Nome de Rhodope. Maronée. Hay. Charalambos[316]. Secteur C. À la même profondeur une tombe d'enfant, ellipsoïde, définie par deux plaques de marbre, fut adossée au mur E. Secteur E. Un lamax brisé du XIe-XIIe s. était enfoui à 1,30 m de profondeur. La couverture était assurée par une plaque portant une croix. Une inhumation pauvre occupait le côté NE. de la conque médiane. Le secteur H a livré une inhumation et des ossements humains. Une tombe modeste (1,71 m x 0,475 m x 0,32-0,39 m) fut établie à 1 m sous le pavement de l'église postérieure (l'église initiale date du milieu du IXe s.). Une tuile protégeait la tête à l'O. Près de la tempe gauche, un vase avec anse était posé en oblique. Un chapiteau ionien à imposte fut réutilisé parmi les plaques verticales qui définissaient la tombe. Des tombes pauvres occupaient la partie S. du narthex. Les fouilleurs ont découvert à 1 m au NE. de l'abside centrale, à 0,25 m de profondeur, une bague en verre et une inhumation contenant un

315. A.Δ. 35 (1980), B2, 447, Ch. Bakirtzis; Idem, Activité byzantine. Rapports des missions effectuées en 1980, 47-75, photos 12-18.

316. Π.A.E. 1986, 162, pl. 65-66, Th. Alimprantis; Ibid., 1987, 204, Idem, Ibid., 1988, 158-159, pl. 110, a, Idem; Ibid., 1989, 246, Idem; A.E.M.Θ 1 (1987), 460-464, Idem; Ibid., 5 (1991), 491, Idem; Ibid., 10 (1996), 868, fig. 3, Idem.

crâne, deux os de tibia et un autre de main. Une tombe formée de plaques, sur la surface de laquelle reposaient des ossements, fut également localisée à l'extérieur de la nef N. Le narthex et la nef S. étaient occupés par des inhumations superposées. Les constructeurs de trois tombes recoururent à des matériaux issus de la basilique mésobyzantine du XIIe s., notamment des plaques du chancel. Trois des inhumations appartenaient à des femmes. Elles ont livré des boucles d'oreille près du crâne. Les inhumations successives dans la nef S. ont aussi livré des boucles d'oreille en or. Deux chancels mésobyzantins furent utilisés comme couverture de tombes. À l'E. de l'église moderne, on a mis à jour de simples tombes à ciste avec pierres et couverture de plaques. Un squelette, probablement celui d'une femme, portait à la main droite un bracelet en verre de couleur, d'époque tardo-byzantine.

257. Périthéorion, lac Vistonis[317]. Église du Xe s. Une monnaie de Licinius frappée en 317 fut exhumée des fondations. Une tombe établie dans les fondations de la partie S. du narthex a livré pour sa part une monnaie d'Hérakleia, datée de 324-330.

b) Gratini. À l'E. de Komotini. Une église byzantine à nef unique du XIIIe s. est considérée comme chapelle funéraire mais le fouilleur ne justifie nulle part son assertion.

258. Paterma[318]. Église byzantine à nef unique, fondée durant le XIe s., réparée au tournant des XIIe et XIIIe s., abandonnée entre le XVe et le XVIIe s. À l'intérieur de l'église et dans le narthex, entre le premier et le second pavement, sept tombes maçonnées et couvertes de plaques récupérées du premier pavement. Les mains des défunts étaient croisées sur l'abdomen et, dans deux cas, leur tête était placée entre deux pierres ou deux plinthes. Elles ont livré des boules en bronze, deux bracelets en verre et une monnaie bronze «*skyphate*» de 1208-1218, contemporaine de la seconde phase du bâtiment. Des tombes de bébés furent implantées çà et là à l'extérieur de l'église, près de son angle NE.

259. Papikion. Sostis[319]. Ensemble monastique. Deux tombes à fosse furent taillées dans le rocher au N. et à l'O. du catholicon à trois nefs du XIe s. La partie N. du narthex, le long du mur N., abritait une sépulture à ciste maçonnée avec soin qui correspondrait, selon le fouilleur, à celle du fondateur. Deux tombes à ciste furent creusées dans la partie S. du portique, entre la *trapeza* du réfectoire et le catholicon. L'une a livré une monnaie en argent de l'époque franque.

b) Linos. Catholicon d'un monastère. Dans le narthex, quatre tombes furent taillées à 0,40 m de profondeur dans le rocher et couvertes de plaques en schiste. Un arcosolium situé dans le côté N. de l'exonarthex comportait une tombe maçonnée appartenant probablement au fondateur. Au total, la fouille a dégagé trente tombes, douze au N. du catholicon, les autres au S. Vingt-quatre sont simples, à ciste, couvertes de plaques en schiste ou à fosse, creusées dans le poros mou. Six autres sont plus soignées. Quelques-unes ont servi à plusieurs inhumations. Dans ce cas, les os des premiers défunts étaient repoussés dans les coins. La présence de clous au sein de trois tombes démontre, par leur nombre et leur position, l'existence de cercueils trapézoïdaux. Les sépultures ont livré six bagues dont une en or, une en argent et quatre en bronze. Le diamètre du chaton montre que cinq d'entre elles appartenaient à des femmes. Cinq tombes contenaient des boutons en bronze. Cinq tombes appartenaient à des enfants. La tombe n° 10 (2 m x 0,64 m x 0,60 m) a livré une bague en or portant un sceau sur le chaton avec l'inscription en négatif «Μαρία Βοτανειάτη» et des traces de tissus comportant de l'argent. Il s'agit évidemment de l'impératrice du XIe s. La tombe était vide de squelette. Les tombes n° 22-23, maçonnées, avec arcs aveugles et arcosolia, étaient couvertes de plaques en schiste. De nombreux crânes étaient repoussés dans les coins. La construction soignée de ces sépultures montre que le lieu était réservé aux inhumations privilégiées.

260. Nome d'Évros, Didymotheichon. Praggi[320]. Après la destruction de l'église à nef unique et des chapelles, le site servit de cimetière. À 20 m au SE. du bâtiment, cinq tombes. Les tombes I, II et IV, à fosse, étaient celles d'enfants. Les sépultures I et II ont livré un vase en glaçure postérieur. La t.

317. A.A.A. 5 (1979), 377, Ent. Kourkoutidou - Nikolaïdou. b) A.Δ. 34 (1979), B2, 348, dess. 6, pl. 156, c, Ch. Bakirtzis.

318. A.Δ. 35 (1980), B2, 449-451, dess. 5, Ch. Bakirtzis.

319. A.Δ. 39 (1984), B2, 290, N. Zikos; Ibid., 40 (1985), B, 286, Idem; Idem, Ἀποτελέσματα ανασκαφικών ἐρευνῶν στὸ Παπίκιον ὄρος, Byzant. Forschungen 14, I (1989), 677-693 (682). b) A.Δ. 46 (1991), B2, 356, N. Zikos, Ibid., 47 (1992), B2, 521-523, dess. 8, pl. 147, b-c, Idem. Καθημερινή, 7-5-1995.

320. A.Δ. 33 (1978), B2, 327-329, dess. 2, Ch. Bakirtzis.

II était sur le mur de l'abside de la chapelle SO. et la t. III dans la baie permettant la communication
entre les deux pièces de la chapelle SO. où fut enlevée une plaque du pavement, retrouvée près de
l'inhumation. La t. IV était au NO. de l'église et la t. V à ciste contenant les ossements d'inhumations
successives, près du mur O. Cette dernière est probablement la plus ancienne des sépultures. Elle
diffère des autres car ses parois sont formées de plaques extraites du pavement de la cour. L'église
était construite au-dessus d'un puits.

261. Didymoteichon[321]. Bosquet communal du château, entre les églises Hay. Athanasios et
Christos. Des tombes furent établies dans les ruines d'un bâtiment tardo-byzantin. Dans cinq sépultures,
les défunts étaient orientés vers l'E. Deux tombes étaient à fosse, les autres à inhumations superposées.
La première, à tuiles, d'époque plus récente, contenait, hormis le défunt, les ossements transférés d'un
second défunt. La deuxième, à fosse, et la dernière, plus ancienne, étaient taillées dans le rocher. Elles
datent du XIVe s. ou peu après et ont probablement un rapport avec une fondation ecclésiastique.

b) Didymoteichon, Hay. Aikatérini, pente N. de la colline, église de l'époque des Paléologues.
Le long du côté S. se trouvait probablement une annexe occupée par un grand nombre de tombes
relevant de trois catégories distinctes. La plupart étaient rectangulaires, creusées dans le rocher, orientées
E.-O., tête à l'O. La tombe E contenait deux défunts, quelques boutons en cuivre dans la partie inférieure
du corps et des clous. Le crâne du squelette de la tombe F (2,24 m x 0,53 m x 0,88 m) manquait. Elle
a par contre livré des tessons des XIIe-XIIIe s. La tombe G, séparée en deux parties par une cloison,
conservait deux squelettes intacts. La tombe H, appartenant probablement à un enfant, contenait des
fragments d'ossements. Les tombes I-J, de forme trapézoïdale, sont séparées comme dans la tombe G
et contenaient deux squelettes dérangés, des tessons, des fragments de verre et plusieurs boutons en
métal. La tombe C a livré deux squelettes, des boutons en cuivre, deux boucles d'oreille en or et des
clous. La tombe A était celle d'un enfant. La tombe B a livré des débris du crâne. La couverture des
tombes était assurée par des briques et des plaques. Trois tombes étaient alignées dans le côté N. de
l'église. La tombe 1, la plus grande (3,97 m x 0,60 m x 0,82-0,85 m), contenait trois défunts, celui du
milieu, le plus récent, étant posé sur les deux autres. Le côté O. du défunt sis à l'O. était manquante
comme la partie centrale du mort situé à l'E. La tête du défunt situé au milieu reposait sur un coussin
de briques. La tombe ■ livré beaucoup de clous et de tessons de *sgraffito*. Les corps étaient recouverts
d'une couche de plâtre, ce qui manifeste sans doute le signe d'une maladie contagieuse. La tombe 2
contenait quantité de boutons en cuivre et de clous et, à un niveau inférieur, un crâne. La tombe 3 a
livré un squelette intact et des fragments de verre. Six autres tombes furent dégagées en 1930. La
chapelle servit probablement de demeure funéraire à un petit aristocrate. La position de la tombe C
laisse supposer qu'il s'agissait de la plus importante. Aucune tombe ne fut installée à l'intérieur de
l'église.

c) Hay. Athanasios. Près de l'église un bâtiment qu'on peut probablement identifier à une *trapeza*
ou une chapelle funéraire. Deux cryptes creusées dans le rocher, aux voûtes de briques, sont
contemporaines d'une seconde phase d'aménagement. Onze tombes fouillées à l'intérieur et à l'extérieur
du bâtiment contenaient plusieurs inhumations chacune, quelques-unes perturbées. Elles furent
réutilisées au cours de l'époque post-byzantine. Elles ont livré de la céramique, des clous de cercueils,
des fibres de vêtements et des clous en bronze. Un squelette a été découvert avec une boucle d'oreille
en or, une bague composée d'un alliage d'or et d'autres métaux, et un vase à parfum en verre placé sur
la poitrine, pareil à ceux de l'époque mésobyzantine trouvés à Saint-Démétrius de Thessalonique.

262. Makri[322] (place Épiskopeion). Ruines d'une église byzantine à croix inscrite. Des tombes,
faites de plaques maçonnées, furent repérées à l'intérieur et à l'extérieur de l'église. Église

321. A.Δ. 41 (1986), B, 192, K. Tsouris. b) A.Δ. 41 (1986), B, 195, Ch. Bakirtzis. Ibid., 42 (1987), B2, 471-474, R. Ousterhout (en détail). c) A.E.M.Θ. 5 (1991), 515-525, R. Ousterhout - A. Gouridis.

322. A.Δ. 35 (1980), B2, 452, dess. 6, Ch. Bakirtzis. b) Nancy Ševčenko, The tomb of Isaak Komnenos at Pherrai, Greek orthodox theological review 29, 2 (1984), 135-139 (138); R. Ousterhout, Where was the tomb of Isaak Komnenos?, XIth Annual byzantine studies conference, Abstracts of papers, Toronto, 1985, 34; Ch. Bakirtzis, Ἡ ἀρχαιολογικὴ ἔρευνα τῶν παλαιοχριστιανικῶν καὶ βυζαντινῶν μνημείων στὴ Θράκη: Συμπεράσματα καὶ προοπτικές; Symposium, Institute for Balkan Studies, 1985 (I.M.X.A., vol. 217), 182, et en dernier lieu: Stefan Sinos, Die Klosterkirche der Kosmosoteira in Bera (Vira), Byzantinisches Archiv, Heft 16, 1985.

mésobyzantine: à l'intérieur, quatre tombes à ciste, formées de plaques en schiste maçonnées,
contenaient aux côtés des squelettes des boules et des fragments de vases en verre.

b) Phères. Église de Kosmosoteira. La tombe d'Isaac Comnène devait se trouver dans la partie
gauche du narthex (annexe ou arcosolium?).

263. Lesbos, Mytilène, forteresse[323]. Sept tombes furent exhumées à l'extrémité E. d'une église
probablement mésobyzantine située sous une mosquée. Les ossements d'un précédent défunt étaient
rassemblés dans les coins. Elles ont livré trois boucles de ceinture en bronze. À leur côté, un sarcophage
portant les armes des Gattilusi-Paléologues, qui semble être resté inutilisé. Le fouilleur suppose qu'il
s'agit d'une chapelle funéraire. Au total, la fouille a mis au jour un sarcophage monolithe et quatre
pseudo-sarcophages.

L'étude des quelque soixante inhumations de la période Gattilusi (1355-1462) découvertes en
1986 autour de l'église de l'acropole, et dans la nécropole turque des XVIIIe-XIXe s. a Nikomédia,
près du port N., a fourni des informations sur l'âge, le sexe et les pathologies des habitants de ces deux
communautés: des échantillons d'ossements ont été prélevés pour analyse isotopique et chimique.
Les inhumations de la période Gattilusi avaient adopté la position typique des inhumations franques
[seulement franques?]: les bras croisés sur la poitrine, une pierre soutenant la tête. L'église de l'acropole,
qui plus tard fut convertie en mosquée, correspondait vraisemblablement à la chapelle funéraire de la
famille. Une étude ethnographique sur un vampire trouvé en 1988 semble illustrer un traitement, pour
la première fois attesté dans une nécropole musulmane, réservé à l'encontre d'un homme soupçonné
d'être un vampire: son nez, son sexe et ses chevilles avaient été transpercés de longues pointes. Les
chercheurs ont également relevé que de nombreux individus souffraient de déficiences nutritives au
cours de l'enfance mais aussi d'anémie et de malaria.

264. Naxos, Chalki[324]. Hay. Yeoryios Diasoritis, église mésobyzantine. Des tombes rectangulaires,
murs et couverture formés de plaques de schiste, furent établies aux abords de l'église. Celles-ci ont
livré des ossements entassés, de nombreux squelettes et quelques tessons.

a1) Naxos, Panayia ton Arion (Dormition de la Théotokos). La fouille a localisé quelques tombes
autour de l'église et deux inhumations byzantines au S. de celle-ci.

b) Sériphos (Panayia au château). Devant la porte d'entrée, deux tombes. 1) (1,30 m x 0,78-0,80
m). La couverture était formée de trois plaques de schiste, le pavement, en pierres, se trouvait à 0,93
m de profondeur. Trois des côtés était bâties en pierres et mortier, la quatrième était constitué par le
rocher. La terre dans la tombe était perturbée et contenait de grandes pierres, peu d'ossements et
quatre fragments de vases en terre portant une croix incisée et les lettres IC XC NI KA. Selon les
habitants, on posait de tels fragments dans la bouche du défunt jusqu'il y a peu. 2) (0,88 m x 0,75 m x
0,80 m). La terre, perturbée, contenait des pierres et quelques ossements.

c) Siphnos (château, église Saint-Antoine de rite catholique). Quatre sépultures furent creusées
sous le pavement.

265. Kéos, Hay. Eirini[325]. L'espace au S. et à l'O. de l'église fut occupé par des tombes chrétiennes.
On dispose d'indices d'activité pour les époques du Bas-Empire et médiévale.

266. Rhodes, Hay. Paraskévi[326] (ville médiévale). Une tombe fut installée sous la coupole. Les
côtés étaient faites d'un appareil isodome de plaques en poros. Elle contenait de nombreux squelettes
de périodes diverses. Le dernier défunt était étendu, orienté E.-O.; sur lui étaient déposés d'autres
ossements.

b) Chourmali Medresé. Près de la porte Hay. Yeoryios des remparts. Église des XIIIe-XIVe s.

323. Carol. et Hector Williams, Excavations at Mytilene, Echos du monde classique, 1987, 249-250; B.C.H. 116 (1992), 923, Institut canadien H. Williams, E. Ivison, Funerary monuments of the Gattelusi at Mytilene, B.S.A. 87 (1992), 423-437. A.R. 1996-97, 94, D. Blackman.

324. A.Δ. 35 (1980), B2, 486, M. Acheimastou - Potamianou. a1) A.Δ. 46 (1991), B2, 387, G. Mastoropoulos. b) Ibid., 43 (1988), B2, 520-521, E. Bentemacher - Yerousi. c) Ibid., 25 (1970), B2, 430-431, K. Tsakos.

325. A.A. 23 (1968), B2, 393, pl. 2, J. Kaskey.

326. A.Δ. 35 (1980), B2, 564-565, El. Kollias. b) Ibid., 32 (1977), B2, 379, I. Volanakis. c) Ibid., 42 (1987), B2, 656, Th. Archontopoulos. A.Δ. 46 (1991), B2, 496-497, Idem. Ibid., 47 (1992), B2, 673-674, Idem. d) Ibid., 42 (1987), B2, 656, Idem. 16e Symp. X.A.E. 1996, 58-59, G. Ntellas. e) A.Δ. 42 (1987), B2, 670, Th. Archontopoulos.

Le côté NO. externe était occupé par une tombe à ciste (2,10 m x 0,70 m) sous un arc faisant office d'arcosolium.

c) **Hay. Artémios**. Rue Ergeiou 6. Côté N. du bras N. Trois tombes orientées E.-O. furent installées à l'extérieur de la porte. La tombe A contenait un squelette, des clous, deux monnaies en bronze et des tessons de l'époque des Chevaliers; la B, six monnaies du temps des Chevaliers, trois bagues en bronze, trois boucles en bronze et une en fer. Dans le remblai, à 0,70-0,80 m de profondeur, furent découverts deux squelettes (1-2), les mains croisées sur l'abdomen; des os épars et deux squelettes d'enfants (3-4), à 0,65-0,80 m. Un autre squelette (5), 1 m sous les précédents, mesurait 1,45 m et avait les mains croisées sur l'abdomen tourné vers le N. Une autre sépulture contenait les squelettes 6-7, aux mains croisées, des ossements repoussés dans les coins, des fils de tissu comprenant des traces de bronze et de charbon. Le squelette 8, 1,41 m sous le squelette 7, livra des traces de cendres et de chaux. Les squelettes 9 et 11 appartenaient à des enfants aux ossements dérangés. Des traces de chaux ont été observées sur le squelette 11. Un squelette d'enfant était accompagné d'une boucle en bronze et d'une croix en bronze aux branches élargies. Le squelette 1 avait une broche en bronze à ses pieds. Une lame en fer était posée sur les pieds du squelette 2 et un fragment de vase à parfum en verre, près des mains. Le squelette d'enfant 4 était entouré de deux boucles de souliers en fer, d'une clé en fer près de la tête et d'une tablette en terre sur la poitrine. Sur le squelette furent trouvés six fils de tissu comportant du bronze et de l'argent ainsi qu'un fer à cheval. Le squelette 8 portait autour du cou de larges anneaux en bronze. Sous la mâchoire du squelette d'enfant neuf morceaux de tissu avec un fil en or, de petits anneaux élargis et des clous oxydés, trouvés également sur le squelette 11. Le coin SO. de l'église comprenait un arcosolium avec un sarcophage en poros, une série de sept sépultures parallèles et des ossements dispersés dont un squelette d'enfant. Elles ont livré des clous en fer, des lames, des anneaux, des fragments de chaîne, tous en bronze, un lampadaire en verre, un objet en plomb sur le pubis, un objet en plomb et un fil en bronze près du poignet droit, deux médaillons en bronze et en corail et une croix aux branches égales. Sur le crâne, les restes d'une étoffe aux fils d'or et d'argent couvraient le front.

d) **Hay. Bernardinos** (Hay. Nikolaos), rue Andronikou. Quatre tombes occupaient la nef N. et une la nef S. avec une plaque de couverture. Une sixième présentait des anneaux sur ses plaques de couverture. Trois des tombes avaient été pillées. D'autres tombes étaient implantées çà et là entre les pilastres. Les peintures de l'église datent du XVe s.

e) **Hay. Markos**. Rue Ierokléous. Une tombe musulmane à trois niveaux fut établie à 1,88 m du mur O. Elle contenait des ossements et trente-trois crânes. D'autres tombes furent dégagées à l'intérieur et à l'extérieur de l'église. La tombe 1 contenait une translation d'au moins quatre morts et, à 1,60 m de profondeur, un squelette de l'époque des Chevaliers. La tombe 2, aux parois intérieures consolidées avec un mortier hydraulique, contenait trois inhumations successives, la supérieure à 0,90 m, celle du milieu présentant à hauteur de l'abdomen un vase à parfum en verre de 0,19 m de long; l'inférieure attestant des traces d'un feu. Devant la sortie O. de l'église, une tombe à ciste contenait des ossements de translation.

267. Ville médiévale, Hay. Triada[327]. Cinq mètres au S. de l'église, un mur définissait l'espace d'un cimetière de la fin du XVe s. Celui-ci contenait six tombes creusées dans la terre, sans mobilier, les défunts posés tête à l'O. et mains sur la poitrine. Deux tombes ont livré des clous en fer issus d'un cercueil. Trois autres étaient creusées sous le pavement de l'église. Les deux sépultures dans la partie O. de l'église cruciforme étaient orientées E.-O., la tête du défunt à l'O., une autre, dans le bras N., était orientée N.-S., la tête au N. Les trois tombes contenaient un squelette intact, deux ou trois crânes, des ossements épars, deux monnaies du grand maître Pierre d'Aubusson (1476-1503) et quatre de Philippe de Villiers (1521-1522).

b) **Hay. Konstantinos et Hélèni**. Des inhumations de l'époque des Chevaliers, avec ou sans tombes, orientées O.-E., furent trouvées vers le côté extérieur E., notamment le squelette d'un enfant

327. A.Δ. 34 (1979), B2, 473-475, dess. 1. Él. Kollias. Des tombes byzantines autour des églises à Rhodes (L. Ross, Reisen nach Kos, Halikarnassos, Rhodos und der Insel Cypern (Reisen, vol. 4), (Stuttgart - Tübingen, 1852), 64, 66). b) A.Δ. 46 (1991), B2, 499-500, Hél. Papavasileiou. Ibid., 47 (1992), B2, 677, Idem. c) Ibid., 47 (1992), B2, 673, Th. Archontopoulos.

posé aux pieds de sa mère. Chaque tombe taillée contenait un mort sauf une qui comportait dans un coin de nombreux crânes. Elles ont livré des monnaies en bronze, dont une avait été placée dans la bouche du défunt, des tessons en glaçure avec une décoration peinte ou incisée, des fragments de lampes en verre et de vases, des anneaux, des chaînes, des boutons, des aiguilles, des broches, des boucles, tous ces objets en bronze. Les locaux 3 et 4, renfermant une multitude de squelettes — dont plusieurs d'enfants — disposés sur des couches superposées ont livré une croix-amulette, des perles, un anneau de bague et des fragments de bracelet. Au total, trente-neuf squelettes ont été exhumés. Dans la nef N., deux tombes rectangulaires maçonnées étaient couvertes de plaques. T. A (2,40 m x 1,25 m x 1,50 m). La partie inférieure du squelette de la tombe B (2,15 m x 0,70 m) était conservée *in situ* au milieu d'ossements épars d'autres défunts. Elle contenait un vase à deux anses avec cannelures près des pieds. La couverture était constituée de plaques anciennes réutilisées.

c) **Hay. Aikatérini**. Les ossements de cinq squelettes, à côté d'autres débris de squelettes, furent découverts dans la partie O. de l'église. À l'entrée de la nef S., plusieurs défunts furent inhumés parallèlement, orientés vers l'E., les mains croisées sur la poitrine ou l'abdomen. Des monnaies de l'époque des Chevaliers furent trouvées sur ou autour des squelettes.

268. Remparts, rue Agisandrou, chapelle[328]. Le narthex est occupé par des arcosolia contenant des pseudo-sarcophages couverts de plaques de pierre locale (*lartios*). A l'E. de l'abside, deux arcosolia témoignent d'une phase antérieure. Le bras N. de la croix contenait une tombe de la fin du XIe s. (monnaie de Romain IV). Les arcosolia du narthex contenaient des inhumations successives, dont celles du S. sont datées de la fin du XIIe s. (monnaie de Manuel Ier), et deux vases «*koutrouvia*» décorés d'une croix inscrite et d'une scène de crucifixion. Sous le dallage du narthex des tombes ont livré un *follis* de 1059-1089, surfrappé en 1070-1075, un second de 1092-1118 et un troisième de 1078-1081. Une tombe d'enfants a livré un sceau du XIIe s. L'une des faces figure saint Théodore et l'autre montre l'inscription «[C]KE [Π]OI[C][Λ]EONTA [T]ON] [Π][ΓO][N]IT[HN]». Un cimetière comptant vingt-sept tombes rectangulaires et trois inhumations simples, renfermant du matériel paléochrétien, fut établi au N. et au NE. de l'église. Une couche de cendres et des fragments de tuiles reposaient sur le dallage paléochrétien. Des sarcophages superposés en poros et sans couvercle furent retrouvés détruits. Les tombes étaient séparées par des dalles brisées. Un sceau-pendentif en stéatite noir avec une représentation de la Transfiguration, des croix en bronze d'argent et de stéatite, des boucles d'oreille et des monnaies de Justin (?) et du XIIe s., constituent le mobilier exhumé. Les tombes étaient installées à l'E. et au NE. du baptistère. Dix-neuf monnaies, dont trois d'Arcadius et une d'Honorius, furent découvertes sous la tombe 13. Un dépotoir à l'E. de l'abside, aménagé dans le dallage paléochrétien, a livré des assiettes en glaçure du XIIe s., une amphore, des carcasses d'animaux et de poissons. Les sépultures trouvées près des fondations du rempart byzantin attestent la fin du fonctionnement de l'ensemble. À leurs abords, furent mises à jour des lampes provenant d'Éphèse. La basilique paléochrétienne fut sans doute détruite par le séisme de 515, avant d'être ensuite transformée en chapelle cruciforme. Le narthex est postérieur à la chapelle. La fouille a dégagé au total quarante-cinq tombes, parmi lesquelles de nombreuses sépultures d'enfants, six croix en stéatite, l'une aux pieds, une grande croix de procession en fer sur la poitrine, d'autres en bronze, un fragment de tuile sur l'abdomen, des tessons de vases byzantins.

269. Hay. Spyridon[329]. Des inhumations d'âges divers occupaient la nef centrale. Elles ont livré vingt-deux crânes dont plusieurs issus de translations. Deux à trois tombes étaient à fosse. On jetait les ossements du défunt précédent sur le nouvel occupant ou autour de lui. La tête était à l'O., les mains sur la poitrine. Quelques défunts portaient une croix sur la poitrine et ont livré des bijoux et des monnaies de la période des Chevaliers (1309-1522). Une crypte maçonnée en berceau, dotée de trois marches pour la descente (2,50 m x 2 m x 2,35 m), orientée O.-E., était aménagée au milieu de la nef

328. Hél. Papavasileiou - Th. Archontopoulos, Nouveaux éléments historiques et archéologiques de Rhodes à travers des fouilles dans la ville médiévale, 38 Corso (1991), 307-350. A.Δ. 44 (1989), B2, 513-516, Th. Archontopoulos. Ibid., 45 (1990), B2, 510, Idem; Ibid., 46 (1991), B2, 502, Idem.

329. A.Δ. 39 (1984), B2, 337, pl. 167, a. I. Volanakis; Ibid., 30 (1975), B2, 373, Él. Kollias (la cour); I. Volanakis, Συμβολή στὴν ἔρευνα τῶν παλαιοχριστιανικῶν μνημείων τῆς Δωδεκανήσου, Δωδεκανησιακὰ Χρονικὰ 12 (1987), 69.

N., à 0,50 m sous le pavement. À l'O. une ouverture (1,40 m x 0,70 m) fermée par une plaque. La partie N. de la tombe était sous un arc d'arcosolium. Sur sa paroi E., était peinte une représentation de la crucifixion avec les portraits des fondateurs Ἀνδρέας et de son fils Γεώργιος portant les blasons (cf. Partie D, 4.15, n. 414). Le sol était composé de briques, de fragments de plaques sculptées en marbre et de deux blasons en marbre identiques à ceux présents dans la fresque. La plaque de couverture portait le millésime ΑΦΗ' = 1508. De nombreuses inhumations furent installées à l'O. de l'église. Deux tombes étaient à deux niveaux (±2,10 m x 0,55 m x 0,60-0,70 m). Chaque tombe contenait deux inhumations, la tête à l'O., les mains croisées sur la poitrine ou l'abdomen. Sur les squelettes étaient jetés les ossements épars des inhumations précédentes. Les tombes n'ont pas livré de mobilier.

270. Panayia du château[330] (ville médiévale). Église du XIe s. Neuf tombes furent installées autour de l'*hayiasma* souterrain, sous la prothèse, et deux dans des fosses à l'intérieur de l'église. Dans beaucoup de cas, l'inhumation postérieure avait provoqué la destruction de la précédente. T. 1, la paume gauche du défunt est ramenée sur l'épaule droite, la paume droite se trouve sur le coude gauche, la tête est posée à l'O. Le petit défunt, haut de 0,94 m (largeur des épaules: 0,30 m), avait plusieurs os — ses fémurs — détruits. Des clous, ainsi que des débris de bois, furent retrouvés autour du défunt dont la tête reposait sur le sol. Une monnaie des Chevaliers antérieure à Pierre d'Aubusson et une autre franque étaient posées sur la poitrine. La t. 2, à 0,10-0,14 m sous la précédente, contenait un squelette à demi-détruit, sans crâne, long de 0,40 m. Le squelette conservé au sein de la t. 3 mesurait 0,90 m. Celui de la t. 4, 1,05 m (largeur des épaules: 0,30 m.) Dans la t. 5, ne subsistaient plus qu'un fémur et quelques côtes. La t. 6 attestait deux inhumations sans ordre: on a retrouvé les fémurs des deux défunts, le crâne brisé, les côtes gauches et des restes de l'abdomen et des pieds du second, mesurant 1,50 m (largeur des épaules: 0,30 m.). Dans la t. 7, le défunt, haut de 1,41 m (largeur des épaules: 0,30 m) avaient ses mains croisées sur la poitrine. Il a livré, autour du corps, des clous et des restes de bois, une monnaie en argent d'un grand maître du XIVe s., dans le crâne, une en argent du XIVe s. et une en bronze de Léon Gavalas du XIIIe s. près du squelette. Le squelette de la t. 8, sans crâne ni os des pieds, mesurait 0,96 m x 0,29 m. Le squelette de la t. 9, en bon état, mesurait 1,75 m x 0,37 m et avait ses mains croisées sur la poitrine. Cette série de tombes, orientées E.-O., présentait deux niveaux. La t. 10 contenait les os éparpillés d'un squelette mesurant 1,23 m x 0,33 m; la t. 11 (1,80 m x 0,47 m x 0,47 m) seulement quelques ossements. Toutes ces tombes, datant de l'époque des Chevaliers, furent établies après la destruction de l'*hayiasma*.

Une construction funéraire avec enduit, divisée en parties se trouvait à l'E. du mur S. de l'église, une autre, identique, contenant quarante squelettes, à l'orientation irrégulière, était située au S. D'autres constructions funéraires sont installées dans la façade N. de l'église et le long du mur entre les bases des soutènements. La fouille a également mis à jour des arcosolia.

271. Île, Hay. Isidoros[331]. Église de Hay. Yeoryios. À 1,20 m à l'E. de l'abside, une tombe (1,65 m x 0,52 m x 0,30 m) fut creusée à 0,70 m de profondeur. Orientée O.-E., sa couverture était formée par des tuiles (0,45 m x 0,31 m x 0,02 m). Contenant le squelette intact d'un homme, les mains sur la poitrine, sans mobilier, elle date de l'époque post-byzantine.

b) Archanguélos (Hay. Théodoroi, sur la route Rhodes-Lindos). Trois tombes à fosse creusées dans une roche molle (1,90-2 m x 0,50-0,56 m x 0,50 m) furent trouvées devant la porte O. de l'église. Les défunts, orientés E.-O., étaient allongés la tête à l'O. et les mains croisées sur l'abdomen. Les os des inhumations précédentes avaient été jetés pêle-mêle sur les squelettes. Une des tombes a livré un vase en verre intact.

b1) Nisi Archanguélou. Église de Hay. Nikolaos. Une tombe maçonnée (2,30 m x 0,85 m int.), les extrémités arrondies en forme de baignoire, fut établie dans le pavement du bras O. La couverture était constituée par trois plaques en marbre et un fragment de seuil. Le pavement était formé par le rocher. Elle contenait un squelette intact, orienté vers l'E., les mains croisées sur l'estomac, des restes

330. Él. Kollias, A.Δ. 25 (1970), B2, 518-527. 16e Symp. X.A.E. 1996, 82-83, A. Psaralogaki - M. Zerlentis. Sur les tombes des grands maîtres enterrés dans l'église de Saint-Jean v. J. - B. de Vaivre, Les tombeaux des grands maîtres des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Rhodes, Monuments et Mémoires (Fondation Piot), 76 (1988), 35-88.

331. A.Δ. 37 (1982), B2, 412, I. Volanakis. b) Ibid., 28 (1973), B2, 643, Él. Kollias. b1) A.Δ. 45 (1990), B2, 515, Hél. Papavasileiou. c) Ibid., 42 (1987), B2, 682, Th. Archontopoulos.

de tissu subsistant à hauteur du ventre. Les pieds portaient des souliers en peau noire d'animal. La taille du squelette était de 1,80 m. Quelques os issus d'une inhumation antérieure y étaient dispersés. Une tuile trouvée sur le mur du côté E. était décorée de rosaces incisées en forme de rayons. Un poids du tissage avec l'inscription IC XP NIKA fut trouvé à l'emplacement de l'église.

c) Phanès. Chapelle de Sotira. Une tombe, à 0,48 m de profondeur, couverte de plaques en poros irrégulières, les murs en tuiles et mortier. Deux inhumations, orientées E.-O., reposaient à 0,95 m sous le sol et comportaient deux crânes. La sépulture inférieure portait aux mains des bracelets en verre, une croix en bronze, une bague en bronze et une en verre qui datent des XVIIe-XVIIIe s.

272. Aphantou[332], lieu-dit Hay. Loukas, chapelle. Des tombes à tuiles furent installées çà et là autour de l'église pendant les époques médiévale et moderne.

b) Malona. Hay. Anna. À l'E. de l'église, les fouilleurs ont dégagé deux tombes à tuiles.

273. Lindos[333]. Hay. Yeoryios Chostos. Six tombes d'époque protobyzantine et post-byzantine, en moellons utilisées à plusieurs reprises, furent installées dans la cour, à 0,50-0,60 m de profondeur (1,48-2,25 m x 0,30-0,92 m x 0,40 m). Orientées E.-O. et couvertes de plaques calcaires, elles étaient remplies d'ossements jetés sans ordre sur le dernier défunt, intact, la tête posée à l'O. et les mains croisées sur la poitrine.

b) Ibid. Chapelle Hay. Dimitrios. Le déblaiement de l'église a révélé sept tombes post-byzantines orientées E.-O. et sans mobilier.

c) Kalymnos. Vathy. Panayia Kyra Chausti. Une tombe maçonnée contenant un squelette d'homme avec orientation E.-O., fut trouvée au S. de l'église. Les plaques de couverture couvraient le squelette de la tête à la poitrine. On a trouvé le long de la colonne vertébrale sept boutons en cuivre avec incisions cruciformes.

d) Chalki, Andramasos. Hay. Andréas. Une tombe en forme d'arcosolium, probablement celle du fondateur, occupait le côté S. extérieur.

274. Crète, nome de Chania, Apokoronas, Stylos[334] (Hay. Nikolaos). La fouille a livré sept niveaux de tombes sous l'église située hors du village. Les plus récentes sont chrétiennes, les plus anciennes contenaient du matériel minoen. Les fresques de l'église datent des XIVe-XVe s.

b) Sélinon, Achladiakais. Hay. Zacharias. Une église, construite sur un cimetière, a livré des ossements et des plaques (0,115 m x 0,07 m x 0,01 m) portant les abréviations IS XS NH KA (NH en ligature) disposées de part et d'autre de la croix.

275. Nome de Réthymnon, Amarion, Apodoulou-Rizikas[335]. Hay. Pantéléïmon. Au SO. fut dégagée une tombe maçonnée à ciste (2 m x 0,80 m x 0,70 m). La couverture était composée de plaques calcaires rectangulaires.

276. Évêché de Veran[336]. Deux tombes étroites occupaient le coin SO. et deux autres vides la partie O. de la nef N. Elles rappellent par leur étroitesse les tombes trapézoïdales de la basilique de Vyzarion. L'église est postérieure à 961, date de la reconquête de l'île par les byzantins.

277. Vyzarion[337]. Les ossements trouvés devant la conque du diaconicon prouvent que ce lieu servit à l'inhumation de nouveaux-nés. Deux tombes maçonnées, de 0,40 m de large, au milieu du narthex contenaient chacune les ossements de deux morts sans mobilier. Les crânes étaient posés l'un près de l'autre, les autres ossements dispersés. Il s'agit de translations de restes des membres du clergé local. La basilique date de la fin du VIIIe-début du IXe s.

332. A.Δ. 45 (1990), B2, 516, I. Volanakis. b) A.Δ. 46 (1991), B2, 504, I. Volanakis.

333. A.Δ. 27 (1972), B2, 688, Él. Kollias. b) Ibid., 34 (1979), B2, 466, Él. Kollias. c) A.Δ. 46 (1991), B2, 508, Vas. Karambatsos. d) A.Δ 38 (1983), B2, 404, I. Volanakis.

334. Αὐγή, 2-9-88; B.C.H. 113 (1989), 693, G. Touchais. b) K. Lassithiotakis, Ἐκκλησίες τῆς Δυτικῆς Κρήτης, Κρητικὰ Χρονικὰ 22 (1970), 133-210 (183), dess. 64.

335. I. Sanders, Roman Crete. An archaeological survey and gazetteer of late hellenistic, roman and early byzantine Crete, Warminster, 1982, 91. I. Volanakis, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ μνημεῖα τῆς Κρήτης, Κρητικὰ Χρονικὰ 27 (1987), 246; cf. A.J.A. 5 (1901), 155, H. Boyd.

336. Π.A.E. 1959, 234, pl. 181, b, p. 231 fig. 1 plan, K. Kalokyris.

337. Π.A.E. 1956, 256; 1958, 249, pl. 191, a, K. Kalokyris. Idem, Ἡ βασιλικὴ τῆς βυζαντινῆς Συβρίτου, Κρητικὰ Χρονικὰ 13 (1959), 7-38 (28).

278. Nome d'Hérakleion, Gortys, Hay. Titos[338]. Deux tombes occupaient les coins diagonalement opposés des absides du transept.

b) Phodele. Une tombe en moellons se trouve dans le narthex d'une église byzantine des XIe-XIIe s.

c) Hérakleion. Hay. Pétros des Vénitiens. Une série de tombes rectangulaires furent creusées dans la terre molle devant la façade O. de l'église. Leurs côtés et leur couverture étaient en plaques de poros. Le même usage s'observe au monastère de la Vierge des Croisés. Hormis les os, on y a retrouvé un grand nombre de tessons de céramique vénitienne, des monnaies et un petit nombre de boucles de vêtements en bronze, pour la première fois attestées en Crète vénitienne, des coupes peu profondes, des *pinakia*, de petits *lagynoi* et *stamnoi* attestant les majolica des ateliers d'Ombrie et de Faenza, en glaçure portant des sujets décoratifs géométriques et végétaux polychromes. Un grand nombre de ces vases porte une décoration de *sgraffito*. La céramique date de la seconde moitié du XVe-première moitié du XVIe s. Les monnaies appartiennent à la même époque. La couche au-dessous des tombes contenait de la céramique protomajolica avec des *sgraffito* du XIIIe s.

d) Kartalos. Église de Hay. Ioannis. La fouille a mis au jour des ossements épars, des plaques et une tombe à ciste couverte de plaques calcaires. Elle contenait probablement le squelette d'une jeune femme, la tête à l'O. tournée vers le N., les mains croisées sur la poitrine, sans mobilier. Selon divers indices, la sépulture est post-byzantine.

279. Hay. Triada[339] (près de Phaistos). Péribole funéraire (5,80 m x 3,40 m) appartenant à une vaste nécropole «vénitienne» à l'O. de l'église de Hay. Yeorgios Galata. Quinze tombes y furent retrouvées, presque toutes sans mobilier. Certaines d'entre elles étaient superposées sur quatre niveaux. Plus à l'O., vingt-cinq tombes, simples fosses de petites pierres, contenaient plusieurs squelettes. Elles ont livré quelques anneaux, un avec chaton, une fibule en bronze, un bouton en forme de cloche, des restes de tissu et un vase en glaçure presque complet. Les seules indices chronologiques fiables dont on dispose sont la dédicace de l'église (1302) et l'épitaphe d'une tombe sise au N. de celle-ci (1581 ou 1584).

b) Nome de Lasithi. Tholos. Panayia. Une tombe à 3 m au SE. contenait de la céramique d'époque romaine et byzantine.

1.1.5.1. COMMENTAIRES

Les problèmes d'attribution et de datation des tombes n'existent pas dans cette catégorie de sépultures car, généralement, les églises sont bien datées. Cette époque atteste les progrès connus par la coutume

338. Elles sont visibles sur le plan publié dans, The architectural review 22 (1907), 61, réimprimé dans D.A.C.L. III, 2, col. 3034, fig. 3346, (1914), H. Leclercq; A. Orlandos (Νεώτεραι ἔρευναι ἐν Ἁγίῳ Τίτῳ τῆς Γορτύνης, E.E.B.Σ 3 (1926), 301-328) ne cite rien sur les tombes. On ignore si ces tombes trouvées à l'emplacement de l'odéon à proximité de l'église, étaient en relation avec cette dernière, parce qu'en effet une prospection complète de la région intermédiaire manque. Selon L. Pernier cette liaison n'existe pas (Annuario 8-9 (1925-26), 58-60, fig. 53). Selon A. di Vita la nécropole de l'odéon et celle du secteur L à 100 m de distance de l'église de Saint-Tite faisaient partie d'un même cimetière qui avoisinait la basilique.

Toute la région de Gortys fut détruite par un séisme peu avant 670 (les dernières monnaies sont celles de Constant II [661-668]). Les tombes près et dans la basilique sur l'acropole et la reconstruction de Saint-Tite représentent les ultimes témoignages de l'époque byzantine (Xe-XIe s.) à Gortys (A. di Vita, Due nuove basiliche bizantine à Gortina, Xe C.I.A.C. (1980), 71-79 [73-74]). Sur le séisme, Idem, I terremoti a Gortina in età romana e protobizantina. Una nota (Annuario 41-42, N.S. (1979-80), 435-440). b) K. Lassithiotakis, Ὁ ναὸς τῶν Εἰσοδίων καὶ μιὰ παλαιότερη βασιλική στὸ Φόδελε, Κρητικὰ Χρονικὰ 5 (1951), 77. c) A.Δ. 23 (1968), B2, 428, Em. Borboudakis. d) Ibid., 43 (1988), B2, 531, D. Vallianou.

339. Annuario 64-65, N.S. 48-49 (1986-87), 459-465, A. di Vita; Ibid., 66-67 (1988-89), 436, Idem; B.C.H. 112 (1988), 688, G. Touchais; Ibid. 113 (1989), 690, Idem. A.Δ. 42 (1987), B2, 550-551, V. La Rosa; Ibid., 43 (1988), B2, 543, A. Benvenuti. Κρητικὴ Ἑστία IV, 3 (1989-1990), 285, V. La Rosa. b) I. Volanakis, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ μνημεῖα τῆς Κρήτης, Κρητικὰ Χρονικὰ 27 (1987), 259.

des inhumations à l'intérieur des églises. On relève un grand nombre de tombes, souvent par dizaines. Cela nous amène à constater qu'à cette époque les tombes envahirent non seulement les abords de la ville mais aussi ceux des églises. Dans plusieurs cas, des inhumations témoignent d'aménagements prévus dans la construction de l'église — les tombes des fondateurs ou des membres du clergé. L'usage devint peu à peu la règle. À noter les tombes mésobyzantines implantées dans des églises paléochrétiennes, comme dans la Rotonde de Thessalonique (235) ou de Saint-Démétrius (232), à l'intérieur et dans une annexe.

Nous rangeons dans cette catégorie les églises qui par le nombre des tombes qu'elles renferment constituent de véritables cimetières, mais aussi d'autres qui ont reçu très peu de tombes, d'autres qui ont été fondées par des dignitaires ou ont manifesté un soin spécial pour l'emplacement de la tombe de personnalités et quelques églises de monastères qui possèdent un cimetière dans leur cour. On remarque l'homogénéité de la forme architecturale des tombes dans chaque cimetière; on rencontre quelques formes particulières, la fréquence des tombes en berceau et quelques sépultures monumentales.

Implantation

La basilique de l'Aréopage (182) a ainsi reçu des inhumations à l'intérieur et à l'extérieur servant sans doute à l'église mais aussi au palais épiscopal, vu la qualité d'un grand nombre de tombes — en berceau — et des ossuaires. L'Héphaisteion (183) comprenait des dizaines de tombes creusées dans le rocher à l'intérieur et à l'extérieur. D'autres églises manifestent le même processus: Hay. Apostoloi (184), Hay. Théodoroi-Klauthmonos (188), autour de l'église, Corinthe-Hay. Ioannis (196), Argos-Liapi (200), Sparte-Théodosopoulos (210), Hay. Achilleios (246) qui concerne un long laps de temps. Il y a aussi les cimetières monastiques comme à Daphni, Kaisariani, Philippias-Pantanassa, Hay. Nikolaos Orphanos, Vlatadès, Sostis (190, 193, 227, 238, 239, 259), les cimetières de places fortifiées comme à Rentina, Kastro Chrysis, Polystylon (242, 248, 254). Quelques églises jouent le rôle d'église cimétériale, pratique qui se développa surtout au cours des derniers siècles: celles-ci reçurent des inhumations après la destruction de l'édifice comme, notamment, à Aréopolis, à Abdère et à Hay. Triada en Crète (213, 254, 279).

Emplacement

Les abords de l'église ont constitué un lieu particulièrement prisé pour les inhumations. La pratique des inhumations *ad sanctos* est cependant moins nette à cette époque. Quelques cas de tombes privilégiées montrent que certaines parties de l'église avaient une signification particulière. Ceci est fort clair dans le cas des églises qui ne contenaient qu'un nombre limité de sépultures. C'est ainsi qu'à Hos. Nikon (208) les côtés SO. et NO. des nefs latérales abritaient les tombes de prêtres. Au même endroit, à Hay. Achilleios (246), il y avait au moins trois tombes (dans le côté SO. de la nef S.) Dans la même église la place privilégiée par excellence paraît être le côté S. du diaconicon où fut installée la sépulture du saint. Il y a d'autres endroits privilégiés: une annexe au SE. dans Hay. Sophia à Thessalonique (236) qui contenait des tombes d'évêques, le narthex également à Hay. Sophia, le côté S. du portique et le narthex à Hay. Sophia de Mystra (204), le portique à Vlatadès (239), l'annexe NE. à Hay. Théodoroi à Mystra (205), l'annexe SO. à Philippias (227). La prépondérance de la nef S. apparaît également à Arta, comme l'illustre la tombe de sainte Théodora (226) et à Veroia-Palaia Mitropolis (243). À remarquer aussi l'emplacement au sein d'arcosolia des fondateurs ou des prêtres dans l'église Hay. Apostoloi à Athènes (184) et dans la Panayia Chalkéon à Thessalonique (233) dans la nef N. ou dans le narthex. Cet emplacement devient fort usuel durant l'époque post-byzantine, surtout dans les monastères. À noter enfin les tombes de Glyki (228), à l'extérieur de l'abside, emplacement quelque peu particulier souvent rencontré (Cf. N. Anchialos A, Toumba, Philippes-Octogone [39, 47, 136]). Par contre peu nombreuses sont les tombes qui furent installées dans la nef centrale ou le sanctuaire: mentionnons le diaconicon dans Hay. Achilleios (246), le devant du sanctuaire pour la seule tombe de l'Acheiropoiétos (234) et le centre de la chapelle à Thèbes (218).

Les **annexes** furent particulièrement prisées pour les inhumations comme l'atteste les donations de princes de Mystra à Hay. Théodoroi (205), à Hay. Grigorios à Thèbes (218) ajoutée postérieurement peut-être pour la famille du dignitaire Vasileios Spatharokandidatos, à Thessalonique-Monuments

iconoclastes (237) et Hay. Dimitrios (232), un bâtiment indépendant en contact avec le côté N. de l'église et à Didymoteichon (261b). On assimile à cette notion le portique de Hay. Sophia de Mystra (204). Les nefs latérales peuvent jouer un rôle d'annexes funéraires comme à Hay. Ioannis à Corinthe (196). La nef S. aussi comme dans l'église sur le Bèma (197) dans la même ville, et à Hay. Sophia de Thessalonique (236) et également le narthex et le côté S. du *péristoon*.

Tombes privilégiées

La majorité des mentions citées ci-dessus font référence à la notion de tombe privilégiée. Cette notion ne concerne pas seulement la place mais aussi le possesseur de la tombe. On peut s'attendre à ce qu'à Aréopage (182) les tombes par leur qualité – en berceau – et le voisinage du palais épiscopal aient une relation avec les membres du clergé. La même constatation vaut pour l'église des Hay. Apostoloi (184) où les sépultures concernent une longue série de siècles et où au moins une tombe avait une importance particulière, celle du fondateur Solakis (v. encore n. 15). Même remarque pour la Panayia Chalkéon (233) et la tombe de Spantounis dans la nef centrale de Hay. Dimitrios (232), la plaque tombale d'Argyropoulos et les tombes des annexes et du diaconicon à Hay. Sophia de Thessalonique (236), la tombe de l'Acheiropoiètos (234), de Hay. Grigorios à Thèbes (218), de Hos. Nikon à Sparte (208), celles du diaconicon et de la nef S. à Hay. Achilleios (246), des nefs N. et S. de Serrès (249a2), les tombes des églises de Mystra (206), et les tombes des monastères comme à Sostis (259) et Linos (259b) où on trouve la tombe d'une impératrice. La crypte de Hay. Spyridon à Rhodes (269) avec la fresque figurant les fondateurs mérite une mention spéciale. Dans les exemples mentionnés, les notions de tombes privilégiées et de tombes de privilégiés se rejoignent. À Sparte-Théodosopoulos (211) les deux tombes *sub divo* semblent avoir une importance par rapport aux autres, comme la tombe en berceau au pavement percé de trous dans la chapelle de Chalkis (216) et enfin la tombe n° 21 de Mentzaina (214) d'un type particulier.

L'église des Taxiarchès à Thessalonique (240) montre un exemple très instructif de l'usage de la crypte des églises ou d'un étage inférieur pour les inhumations des membres du clergé ou des personnalités éminentes, que l'on rencontre aussi dans d'autres endroits comme en Attique, en Eubée, à Hosios Loukas, au Mont Athos, à Servia, à Serrès (190b, 217b, 222a, 241A, 244c, 249), à Constantinople et en Bulgarie. À ajouter les tombes princières bâties dans les églises des fondateurs comme à Arta, en Thessalie et à Phères (226a, c-d, 229, 262b). Dans cette dernière catégorie on doit placer les tombes distinctes de moines ou de fondateurs éminents de quelques églises à Apidia, Cythère, Hay. Trias Kriezoti, Cithéron, Amphissa, Porta Panayia, Sotiras, Kastoria, Prespa, Serrès (207b, 212b, 217b, 221b, 222b, 229, 241b, 245b, 247b, 249b). Une dernière mention doit être faite à propos des églises et chapelles privées de Mystra (204-206) où on rencontre des inhumations au mode de construction assez soigné dans des places distinctes et dans la cour.

Les exemples donnés ci-dessus montrent que ce n'est pas à l'intérieur des églises qu'il faut chercher les **tombes de simples fidèles**. La place, la forme des tombes, la petitesse du nombre des tombes et les éléments historiques que nous possédons nous conduisent à admettre que ces tombes appartiennent plutôt aux membres du clergé ou à des dignitaires. Par contre les tombes de simples fidèles sont à localiser dans les cimetières environnant les églises comme on le constate à Athènes-Klauthmonos, Corinthe-église d'époque franque, Mentzaina, Glyki, Rentina, Hay. Achilleios, Kastro Chrysis, Polystylon (188, 198, 214, 228, 246, 242, 248, 254). Dans d'autres cas, on peut supposer que des tombes de simples fidèles débordèrent à l'intérieur d'églises comme à Héphaisteion (183) (songeons aux tombes de protestants) et à Hay. Andréas de Patisia (191a) même s'il s'agit d'exemples assez tardifs, à Hay. Apostoloi, Moulki, Corinthe-Hay. Ioannis et dans l'église sur le Bèma (184, 195, 196, 197). En conclusion, on dira que la datation des tombes n'est pas toujours précise et peut s'étaler sur plusieurs siècles. Nous n'avons pas d'indices sur l'attribution des tombes. Par conséquent l'introduction en masse de tombes de simples fidèles dans les églises doit être sporadique et variable au fur et à mesure du temps, mais sans jamais atteindre une ampleur considérable. On pourrait s'attendre à ce que quelques tombes de cimetières monastiques contiennent aussi des inhumations de simples fidèles. Pour une étude plus complète sur ce sujet on devrait prendre compte les sources historiques et surtout hagiographiques.

On peut soupçonner que quelques tombes ou cimetières organisés sont postérieurs à la destruction de l'église ou suivent une phase d'abandon ou de décadence comme à Nauplie, Laliotaïka, Thèbes-Yannoutsos, Philippias, Glyki (201, 202, 220, 227, 228). Quelques cimetières et églises sont organisés sur des cimetières paléochrétiens comme à Aréopage, Mentzaina, Rentina, Mandra et Abdère (182, 214, 242, 251, 254). On trouve sur le même site des cimetières à des niveaux distincts comme à Abdère (quatre), à Hay. Triada en Crète (279) à quatre niveaux et à Apokorona (274), à sept niveaux.

Le grand nombre **d'ossuaires** explique le caractère des cimetières de la majorité des églises et la translation des ossements. À part ceux du monastère de Daphni (190), on mentionnera la tombe n° 13 d'Aréopage (182), quelques tombes de l'église des Hay. Apostoloi (184), de Hay. Sophia à Mystra (204), une tombe du portique N. avec dix-huit squelettes, et d'autres chapelles à Mystra (206), à Moulki (195) et Vlatadès (239).

Par contre, il faut admettre que certaines **tombes isolées** ne correspondent pas toujours à un cimetière. C'est ainsi qu'à Métamorphosis (187) on trouve deux tombes l'une en berceau, à Rhodes Lardos (272a) une tombe, à Rhodes-Hay. Paraskévi (266), à Vyzarion (277) des os de bébés et deux tombes au milieu du narthex, quatre tombes à Veran (276) côtés SO.-NO. et deux tombes dans les absides latérales de Hay. Titos (278). On peut supposer que quelques-unes de ces tombes, si elles sont contemporaines de l'église, appartiennent à des personnes ayant une liaison spécifique avec elle.

À cette période on trouve beaucoup de **chapelles** surtout dans les petites villes de province, mais aussi dans les villes moyennes comme à Athènes (189) une tombe en berceau, à Argos-Liapi (200) un cimetière, à l'acropole de Sparte (209) trois tombes, à Chalkis-IKA (216) quatre tombes, à Mandra (251) qui est entourée d'un cimetière assez vaste et contient aussi trois tombes dans le narthex, à Polystylon (254) qui constitue un cimetière de soixante-quatre tombes, à Paterma (258) sept de la deuxième phase, Kavala-Paradeisos (252) sept, à Moulki (195) neuf, à Thèbes-Théodorou (219) deux chapelles successives et cinq tombes, dans l'Acronauplie (201) en plus de tombes postérieures ayant détruit le pavement. La contemporanéité des tombes par rapport à l'église n'est pas évidente comme, semble-t-il, à Moulki, à Théodorou et à l'Acronauplie. Dans la majorité des cas les éléments sont insuffisants pour une attribution chronologique précise. On peut supposer que beaucoup de ces chapelles servaient les petites communautés ou les quartiers des villes en remplacement des basiliques de l'époque paléochrétienne. À cette époque souvent la grande basilique est épiscopale ou urbaine et les chapelles, si elles ne s'apparentent pas à des fondations privées, ont parfois une vocation funéraire (v. Mandra, Polystylon; 251, 254). Il faut réserver une mention particulière aux chapelles privées de Mystra (206), au caractère également funéraire, à celles d'Athènes (185d) et à la chapelle près de la Parigoritissa d'Arta (226d).

En ce qui concerne **la forme des tombes** on constate la prépondérance des tombes en berceau, semblant manifester un statut social élevé, surtout dans les grandes villes. C'est ainsi que la majorité des tombes à Aréopage (182) sont de ce type, la totalité à Héphaisteion (183), la majorité aussi à Hay. Apostoloi (184) et l'une d'elles à Métamorphosis (187), d'autres à Mystra (204-206), Chalkis (216), Thèbes-Hay. Grigorios (218), terrain Yannoutsos (220), Thessalonique-Monuments iconoclastes (237) et dans des églises post-byzantines à Athènes (185a, 191a).

Les tombes à arcosolia méritent une mention spéciale. Il s'agit d'un type particulier destiné aux fondateurs ou aux moines, à Hay. Apostoloi (184), Hosios Mélétios (190b), Athènes (192c), Corinthe-franque (198), Mystra (205-206), Chalkéon (233), Rhodope (259b), Rhodes (266c) et dans les cryptes des monastères (Daphni, (190), Taxiarchès (240). Les sarcophages sont presque inexistants (Thèbes-Hay. Grigorios (218) ou faits de plusieurs plaques comme à Hay. Achilleios (246) (où la tombe du diaconicon est plutôt maçonnée). Les tombes soignées et homogènes de Vlatadès (239) doivent également retenir l'attention. Dans la majorité des cimetières, les tombes sont à ciste construites de pierres poreuses et souvent couvertes de plaques en schiste ou de remploi (Abdère, 254). Des constructions funéraires se rencontrent à Hay. Sophia de Thessalonique (236) et à Rhodes (270).

On distingue une différence dans la qualité des tombes d'un cimetière à l'autre. La chapelle à Argos-Liapi (200) présente une analogie caractéristique dans les tombes de type modeste. Dans la Rotonde (235) on trouve des tombes de formes différentes. Les tombes de Glyki (228) et de Hay. Achilleios (246) présentent un dernier type d'inhumation, rudimentaire, propre aux cimetières provinciaux dans lequel la tête est souvent protégée par des plaques ou tuiles.

La datation relative peut être déduite de l'emplacement de la tombe, de son rapport avec le niveau des murs, de la poterie et d'inscriptions, comme celle mentionnant l'évêque Léon à Aréopage (182), distinct du cimetière paléochrétien voisin grâce à la forme des tombes à tuiles et au mobilier (v. les boucles «avares»). Souvent ce sont les monnaies qui datent les tombes comme à Héphaisteion, Laliotaïka, Mystra, Arta et Philippias (183, 202, 206, 225, 227), à Mentzaina et à Paterma (214, 258) ou qui nous informent sur la présence de tombes antérieures (paléochrétiennes) ou postérieures (post-byzantines) en tenant compte du niveau des tombes par rapport à celui du pavement de l'église. On trouve des monnaies à Mandra et à Abdère (251, 254) d'une époque antérieure. La poterie offre aussi des indices de datation assez précis comme à Aréopage, à Argos-Liapi, à Sparte-Théodosopoulos, dans Rotonde et aux Vlatadès (182, 200, 210, 235, 239). À Hay. Achilleios (246) les monnaies découvertes diffèrent selon les zones et les niveaux successifs du cimetière. À Rentina (242) on date par la poterie et les quatre couches d'enterrements, à Philippias (227) et à Hay. Dimitrios (232) par les vases. Il y a aussi d'autres témoignages comme les inscriptions funéraires à Hos. Nikon, Hay. Dimitrios, Hay. Sophia à Thessalonique et à Hay. Spyridon à Rhodes (208, 232, 236, 269), la plaque du chancel utilisée comme couverture dans l'Acheiropoiètos (234), la dédicace de l'église à Thèbes-Hay. Grigorios (218), la différence de niveau des parties de l'église, le reliquaire à Kastro Chrysis (248) et enfin la bague portant l'inscription du nom d'une impératrice (Linos, 259b). La combinaison du type des tombes, du mobilier et du niveau des inhumations permet de proposer une chronologie à Pallantion (203).

1.2. VILLES ET LOCALITÉS

1.2.1. INTRODUCTION

CE CHAPITRE est consacré à un examen de la topographie funéraire du pays à l'exception des églises isolées. On y trouvera un inventaire exhaustif des villes et des localités des diverses provinces de Grèce. Nous aborderons ainsi les procédés d'inhumations, révélateurs de l'organisation des communautés chrétiennes, dans les villes comme en milieu rural.

Dans les grandes villes, on observe que, dans un premier temps, les anciens cimetières païens continuèrent à être utilisés par les chrétiens (Athènes, Corinthe, Patras, Thessalonique, Philippes), les sépultures de ces derniers présentant toutefois un aspect bien plus modeste que les tombes païennes. La première étape dans l'évolution des inhumations chrétiennes fut la fondation de basiliques cimétériales et l'établissement de tombes contemporaines à l'intérieur de celles-ci. Les églises commencèrent alors à attirer les inhumations. Une deuxième étape intervint lors de l'abandon des bâtiments publics ou des centres cultuels païens, réutilisés comme zones funéraires par les chrétiens (Corinthe-Lerna). Une troisième phase est caractérisée par la dispersion des tombes dans des parties de la ville situées hors de l'enceinte rétrécie. On assiste donc à l'introduction du cimetière dans la ville ancienne, certes rétrécie (Athènes-Corinthe). La dernière étape est constituée par l'implantation d'inhumations au sein de nombreuses basiliques abandonnées ou détruites à la fin de l'époque paléochrétienne. Il faut aussi mentionner, même s'il s'agit d'un facteur exceptionnel, la translation de reliques de saints et de martyrs dans les églises urbaines qui eut pour effet d'attirer les sépultures, d'abord celles de membres du clergé, ensuite celles de simples fidèles. Enfin, il convient de ne pas omettre les fondations privées de dignitaires et les cimetières monastiques, qui connurent une évolution propre. En tous les cas, l'époque mésobyzantine vit se répandre la coutume des inhumations dans les villes.

Au sein des villes, les cimetières furent établis de diverses manières: ils se trouvent dans des endroits opposés (E.-O., Thessalonique, Philippes), suivant la structure de la ville ou la nature du sol (Corinthe-Nord), ils se suivent le long des grands axes menant vers les provinces, ils sont installés à proximité des remparts (Athènes). Un nombre réduit de tombes peut constituer un cimetière de village provincial. La plupart de ces ensembles ne sont pas datables en raison de l'absence de mobilier et du mode rudimentaire de construction. La géographie historique pourrait aider à l'interprétation des tombes de ces petites localités.

1.2.2. LES INHUMATIONS DANS LES VILLES

Les lois païennes interdisaient les inhumations à l'intérieur de l'enceinte urbaine tant pour des raisons religieuses que par hygiénisme[340]. Des exceptions étaient seulement faites pour des personnages

340. La loi des Douze Tables (X, 1) dit: «Hominem mortuum in urbe ne sepelito neve urito». (Cicéron, De leg. 2. 23, 58). Dans une ville dorienne Sikyon: Plutarche, Ἄρατος 53, 2 «νόμου δὲ ὄντος ἀρχαίου, θάπτεσθαι τειχῶν ἐντός, ἰσχυρᾶς τε τῷ νόμῳ δεισιδαιμονίας προσούσης». Par contre dans d'autres villes doriennes l'enterrement *intra muros*

l'enceinte urbaine furent inclues à l'intérieur de cette dernière suite à son développement[342].
héroïsés[341] ou dans les cas de translations. Il arriva aussi que des tombes, initialement situées hors de

Sur Athènes (Cicéron, Ep.
était une pratique courante pour les héros (v. note 366 Mégare, n. 400 Sparte, n. 425 Érétrie).
ad fam. 4, 12, 3) et n. 351.
341. À Vlochos en Étolie du N. une tombe à chambre du IIIe-IIe s. av. J.-C. est située à l'intérieur de la ville (E.
Dyggve, Das Laphion, der Tempelbezirk von Kalydon (København, 1948), 305, n. 1; cf. Idem, A second heroon at
Calydon, dans Studies to D. M. Robinson (Saint Louis, 1951), 362, fig. 2), le mausolée de Dioclétien à Salone (Idem,
Forschungen, III, 100) (v. n. 12). D'autres exemples dans, E. Dyggve, The origin of the urban churchyard, Classica et
medievalia (Copenhague, 1952), vol. XIII, fasc. 2, 147-158 et Idem, L'origine del cimitero entro la cinta della città,
VIIIe C.I.F.B. (Palermo, 1951) (Rivista di studi bizantini e neoellenici 8, 2 (1953), 137-141). La tombe de Battos,
fondateur de Cyrène dans l'Agora (Pindare, pythion V, 93) (Fr. Pfister, Reliquienkult II, 445-446, et à l'intérieur et près
des temples p. 450), (v. n. 3). À ajouter la tombe d'Opheltes à Némée près du temple de Zeus (Hesperia 48 (1979), 84),
la tombe de Danaos dans l'Agora d'Argos (Strabon VIII, 9), la tombe de l'octogone de Philippes (Partie B, n. 352) et les
tombes des rois et des prophètes juifs (3 rois 11, 44; 2 chron. 25, 28; 32, 33) et également des empereurs romains. Trajan
est le premier empereur qui fut enterré (ses cendres) dans la ville sur son forum. Constantin est enterré dans la ville
parmi les cénotaphes des apôtres (B. Kötting, Der frühchristliche Reliquienkult) (v. n. 5). On enterrait les empereurs, les
membres du clergé, prophètes et rois des Juifs «*virtutis causa*».
342. E. Dyggve, op. cit. À Athènes et à Corinthe on trouve des tombes des époques géométrique et archaïque dans
l'Agora aménagées avant l'érection de l'enceinte. Dans un grand nombre de villes l'enceinte du Bas Empire atteste la
réduction de la superficie urbaine et les cimetières se trouvent dans les limites de l'enceinte antique (Athènes, Corinthe).
À Sirmium une des conséquences des vicissitudes militaires et sociales de la fin du IVe et du début du Ve s. est la
pénétration des tombes *intra muros* (B. Bavant, La ville dans le Nord de l'Illyricum, Colloque: villes et peuplement à
l'Illyricum protobyzantin (1982), Collection de l'E.F.R. 77 (1984), 245-288 [255]). Tipasa présente une situation différente.
La ville a été étendue dans l'enceinte d'Antonin et a abandonné son enceinte propre. À partir de ce moment les nécropoles
ne tiennent donc plus compte de l'enceinte primitive, mais du rempart militaire (J. Baradez, La basilique de Pierre-et-
Paul à Tipasa de Maurétanie, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), p. 341, pl. CCXXI). Après l'extension de l'enceinte urbaine de
Constantinople (408) on cite des tombes à l'intérieur ou à l'extérieur de la ville (Zach. v. Lingenthal, Imperatoris
Justiniani quae vocantur novellae, 1, 447, 448). La nécropole intérieure a continué à être employée pendant tout le
Moyen-Âge (C. Mango, Le développement urbain de Constantinople (IVe-VIIe s.), Travaux et Mémoires, Collège de
France, Monographie 2 (1985), 47 s., 57). La loi (C.J. 1, 2, 18) dit: «εἰς τὸ τὰς κηδείας ἀδαπάνους ἐν Κωνσταντινουπόλει
γίνεσθαι καὶ μέχρι τῶν νέων τειχῶν καὶ Βλαχέρναις· αἱ γὰρ Συκαὶ μέρος εἰσὶ τῆς πόλεως». La Nov. 59, 5 de 537 qui
reproduit une loi d'Anastase (C.J. 1, 2, 18) parle de «ἔξω τῶν νέων τειχῶν» et «εἴσω τῶν νέων τειχῶν». Théophane cite
«προάστεια» et «ἐνάστεια μνήματα» (I, 653, 5, De Boor). On inhumait dans l'enceinte de Constantin Ier seulement en
cas d'épidémies comme la peste de 746. «Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τοὺς ἔνδον τῶν παλαιῶν τειχῶν κήπους εἰς τὴν τοιαύτην
προχωρῆσαι τῶν ἀνθρωπίνων σωμάτων ταφὴν» (Ibid.).
343. Sur l'amende imposée par Hadrien en cas d'ensevelissement dans la ville v. Ulpien, Dig. 47, 12, 3; (Ferd. de
Visscher, Le droit des tombeaux romains, Milano, 1963, 60). Ce *rescriptum* d'Hadrien interdisait l'enterrement dans les
villes et prévalait des lois locales (*lex municipales*). En cas de non obéïssance on infligeait une amende de quarante
monnaies en or et confiscation du lieu. Et encore «Corpus in civitatem inferri non licet, ne funestentur sacra civitatis»
Le tombeau est le lieu où se trouvent enfouis le corps ou les cendres d'un être humain, le lieu lui appartient (Ulpien, Dig.
11, 7, 4).
Pendant le règne de Dioclétien et Maximien de 290 «Mortuorum reliquias, ne sanctum municipiorum ius polluatur,
intra civitatem condi iam pridem vetitum est» (C.J. 3, 44, 12; P. Krüger, II, 148, Berlin, 1877).
La loi de Gratien, Valentinien et Théodose Ier de 30-7-381 imposait le transfert des urnes cinéraires et des sarcophages
en dehors de l'enceinte urbaine de Constantinople pour éviter la souillure (C.Th. 9, 17, 6) (Th. Mommsen, I, 2, 465)
(1971): «Omnia quae supra terram urnis clausa vel sarcofagis corpora detinentur, extra urbem delata ponantur, ut et
humanitatis instar exhibeant, et relinquant incolarum domicilio sanctitatem...».
La législation justinienne infligeait également une amende de quarante monnaies d'or à celui qui enterrait dans la
ville et confisquait le terrain (Dig. 12, 3, 5, Zach. v. Lingenthal, J. Gr., 4, 147). En Occident «Dès la fin du IIIe s. sans
doute, si l'on se réfère à la législation impériale, l'exclusion des morts de la cité, qui est un des axiomes de la pensée
antique n'est plus ressentie comme une nécessité vitale. L'inhumation des évêques dans leur cathédrale est attestée dans
un nombre croissant de cités à partir du VIIe s.» (J. - Ch. Picard, Le souvenir des évêques (B.E.F.A.R. 268), (Paris,
1988), 723).
À partir du IVe s. on ne doit plus invoquer la législation sans mesurer à chaque instant la distance croissante qui la
sépare de l'usage. Deux éléments se retrouvent à peu près régulièrement pour faire de la ville byzantine une cité qui
absorbe ses morts: une perturbation démographique entraînant une variation ou un abandon des remparts et effaçant

Pendant les premiers siècles chrétiens, les interdictions furent répétées par une série de lois[343] et il est généralement admis que pendant la période paléochrétienne les inhumations étaient pratiquées en dehors de la ville, au moins dans le cas des cités ayant une activité normale et continue, à l'écart des dangers de l'invasion ou de la destruction[344]. Toutefois, dès cette époque, la menace barbare ou les séismes favorisèrent l'introduction d'inhumations au sein des villes, dans des locaux abandonnés (Corinthe, N. Anchialos, Sirmium) et dans les églises pour les raisons évoquées ci-dessus. D'autre part, la translation de reliques de saints et de martyrs dans les sanctuaires *intra urbem* encouragea d'une autre manière les inhumations dans les églises et la création de cimetières à l'intérieur des villes. Ainsi, la coutume ne fit que sanctionner un fait accompli[345]. À partir de cette époque, on trouve des sépultures organisées en cimetière dans les villes, les églises, les monastères et les édifices abandonnés. Ce chapitre permettra de suivre la lente pénétration des tombes dans les villes et les causes qui provoquèrent ce nouvel usage.

280. Athènes (plan inséré I).

On distingue les inhumations pratiquées: a) dans les cimetières antiques, tout autour des remparts de l'époque classique; b) le long des routes menant aux différents dèmes; c) *intra muros*, dans plusieurs parties de la ville; d) dans les églises, à l'intérieur et à l'extérieur de la ville.

A.[346]

a) Kérameikou 93-Plataion. Six des sept tombes maçonnées du VIe s. étaient disposées en deux

plus ou moins leur caractère sacré de limite, et une nouvelle répartition de l'espace urbain en quartiers (G. Dagron, Le
christianisme dans la ville byzantine, D.O.P. 31 (1977), 13, 17).
344. Jean Chrysostome, expositio in psal. V, 5 «Τὰ νεκρὰ σώματα ἔξω τῆς πόλεως καταθάπτομεν» (P.G. 55, 68);
Homil. in Matthaeum. 73, 3 «Ἐννόησον ὅτι οὐδεὶς τάφος ἐν πόλει κατασκευάζεται» (P.G. 58, 676 et également 61,
560; 63, 803, 811). Macaire l'Égyptien, Ὁμιλίαι Ὁμιλία Α' (P.G. 34, 724,D) «Ἐκκομίζουσιν αὐτὸν ἔξω τῆς πόλεως καὶ
κατατίθενται»; Βίος καὶ πολιτεία τοῦ μακαριωτάτου Μαρτίνου ἀρχιεπισκόπου Ῥώμης (A.B. 51 (1933), 261, A.
Peeters); J. Chrysostome, Περὶ πίστεως «Πᾶσα πόλις, πᾶσα κώμη πρὸ τῶν εἰσόδων τάφους ἔχει» (P.G. 48, 1085). Sur
J. Chrysostome: D. Loukatos, Λαογραφικὲς περὶ τελευτῆς ἐνδείξεις παρὰ Ἰωάννη τῷ Χρυσοστόμῳ, Ἐπετηρὶς
Λαογραφικοῦ Ἀρχείου, τόμ. 2 (1940), 82. À voir encore: Makrina, Grégoire de Nysse (P.G. 46, 993); Βίος ὁσ. Κοσμᾶ
καὶ Ἰω. Δαμασκηνοῦ, Ἀνάλεκτα Ἱεροσολ. Σταχυολ., 4 (1891) s., 288, 8-9; Μαρτύριον Ἁγ. Πέτρου ἐπισκόπου Ἀλεξανδρείας
(† 311) (Ibid., 4, 81, Ath. Papadopoulos-Kerameus) (G. Spyridakis, Τὰ κατὰ τὴν τελευτὴν ἔθιμα τῶν βυζαντινῶν ἐκ
τῶν ἁγιολογικῶν πηγῶν, E.E.B.Σ. 20 (1950), 154). Μαρτύριον Δόμνης († 297-298): «ὡς ἂν ἔξω τῆς πόλεως ταφῇ
παραδοθῇ» (B.H.G., vol. I (1957), 822 a (Sub. Hag., n° 8a). L'entrée du mort dans la ville pendant l'Antiquité classique
était considérée comme souillure (Marc le Diacre, Vie de Porphyre, évêque de Gaza, 23 (H. Grégoire - M. A. Kugener,
Paris, 1930), § 23, 25, p. 20-22).
Les lois d'Hadrien et de Dioclétien-Maximien réapparaissent aux Xe-XIe s. dans l'Epitome legum des empereurs
isauriens (40, 39) et de là dans l'Ecloga ad Prochiron mutata (37, 17) (Zach. v. Lingenthal, J. Gr. 4, 147 [Leipzig, 1865]).
«Ἐάν τις ἐν πόλει θάψῃ, δίδωσι τῷ φίσκῳ νομίσματα μ', καὶ ὁ ἀνασχόμενος ἄρχων μ', καὶ ὁ τόπος φισκοῦται
καὶ τὸ λείψανον οὐ μεταφέρεται, κἂν ἡ συνήθεια τῆς πόλεως ἔχει θάπτειν ἐν αὐτῇ. τοὺς γὰρ γενικοὺς νόμους ἰσχύειν
δεῖ πανταχοῦ» (Dig. 47, 12, 3 §5). Et «καὶ ἔσω πόλεως οὐδεὶς δύναται θάψαι νεκρόν» (Epitome legum 40, 43 = Ecloga
ad Prochiron mutata 37, 20). Dans les (Basilika 58, 8b) des empereurs macédoniens on précise «Ἐν δημοσίᾳ ὁδῷ μνῆμα
μὴ γενέσθω».
345. L'éloignement du lieu de l'inhumation provoquait des problèmes économiques au peuple. C'est ainsi que la
novelle 53 de Léon le Sage (fin IXe-début Xe s.) permet l'inhumation et ordonne «Καὶ πᾶς ὃς ἂν βούληται εἴτε τειχῶν
ἔξωθεν εἴτε τῆς πόλεως ἐντὸς τοὺς τελευτῶντας τιμᾶν τῇ ταφῇ, ἄδειαν ἐχέτω περαίνειν τὸ βούλημα» (Novelle 53, 12-
13; Z. v. Lingenthal, J. Gr. 3, 146). L'ancienne loi supprimée «ὑπὸ τῆς συνηθείας καλῶς ὤφθη καταφρονούμενος»
(Novelle 53, 10-11).
Sur le sujet, Ph. Koukoules, 1940, 58-59 (v. n. 11); G. Spyridakis, 1950, 75 s.; B. Kötting, Der frühchristliche
Reliquienkult, 10 s.; G. Dimitrokallis, Οἱ δίκογχοι, 457-458 (v. n. 12). Sur la situation en Occident (particulièrement en
Italie), J. - Ch. Picard, Le souvenir des évêques, 327, 337-347, 390.
346. A.Δ. 34 (1979), B1, 22, Th. Karayorga - Stathakopoulou. b) Ibid., 33 (1978), B1, 19, dess. 4 et p. 21, pl. 12,
d. Idem. c) Ibid. c1) Ibid., 29 (1973-74), B1, 138, O. Alexandri. d) Ibid., 21 (1966), B1, 59-60, dess. 4, 5, Varv. Philippaki.
e) Ibid., 31 (1976), B1, 30-32, dess. 2, O. Alexandri. e1) A.Δ. 21 (1966), B1, 79, A. Andreioménou. f) Ibid., 36 (1981),
B1, 12-13, pl. 13, b, E. - M. Chatzioti. f1) L. Ross, Archäologische Aufsätze, Erste Samlung (Leipzig, 1855), I, 33-37
Cf. Tübinger Kunstbl. (1836), 22, 54, 56. f2) A. Kéramopoullos, Θηβαϊκά, A.Δ. 3 (1917), 104. g) Πολέμων ■ (1956-

groupes de trois, orientés E.-O., les longs côtés en commun, le maçonnage montrait les traces d'un
coffrage enduit de chaux. La septième tombe, isolée et orientée N.-S., était constituée d'arases de
briques. Deux tombes conservées du deuxième groupe ont livré l'une deux squelettes, sept cruches
romaines tardives et des fragments de trois autres récipients et l'autre trois cruches du VIe s.

b) Plataion 4-Agisilaou. Partie du Dimosion Sima. La fouille a mis à jour quatorze tombes
maçonnées des Ve-VIe s., constituées d'arases de briques, de pierres, de mortier hydraulique et enduites
de chaux. Une sépulture était isolée, les autres groupées par deux ou par trois, leurs longs côtés étant
communs. Elles contenaient des lampes, des cruches et des lécythes.

c) Plataion 54-Zographou. Détruits avant la fin du Ier s. av. J.-C., l'emplacement de la maison et
du bassin devint une zone funéraire durant les premiers temps chrétiens comme l'attestent les traces
d'une tombe maçonnée de la fin du IVe-début du Ve s.

c1) Plataion 41. Le lieu était occupé par des tombes romaines tardives. Un péribole antérieur
comprenait deux tombes des Ve-VIe s. faites de pierres, de briques et de mortier (1,96 m x 0,60 m x
0,45 m). L'une a livré un *lacrimarium* en verre des IIIe-IVe s.

d) Még. Alexandrou 75. Groupe de tombes paléochrétiennes. Les tombes VI et VII avaient leurs
longs côtés en commun et montraient encore la naissance de la voûte. Sur le côté E., les murs étaient
plus épais et formaient un pilier de part et d'autre de l'entrée. Il semble que les autres tombes présentaient
la même forme. Elles furent établies à des niveaux différents en raison de l'inclinaison de la surface
du rocher. Orientée E.-O., la tombe I a livré deux vases dont un portait une indiction.

e) Evripidou 90. Un groupe de sépultures, romaines (Bas-Empire) et protobyzantines, fut localisé
à proximité des remparts. La tombe I (2,40 m x 1,20 m x 1,15 m), à la voûte en berceau, contenait sept
crânes, des ossements et quatre cruches du VIe s.; la fouille a également dégagé trois tombes à fosse.

e1) Socratous-Sophokléous. Deux tombes paléochrétiennes en berceau (double), constituées de
moellons et de mortier hydraulique, aux murs recouverts d'un enduit, furent exhumées à l'emplacement
du bastion (*proteichisma*). Deux autres tombes à tuiles furent découvertes à l'O. du *proteichisma*.

f) Panepistimiou 31. Des tombes chrétiennes furent établies çà et là parmi des sépultures
antérieures. La tombe 1, réutilisée, contenait une masse d'ossements et, aux coins SE. et NO., huit
vases et une épingle en os datée de la fin du IVe-début du Ve s. Les os du premier occupant de la tombe
avaient été repoussés, avec des fragments de vases à parfum, dans un petit trou. La tombe 2 contenait
une cruche près de la tête du défunt. D'autres sépultures avaient été établies dans des jarres
«*enchytrismoi*» des Ve-VIe s. Dans les tombes 15 et 22, les squelettes comportaient des monnaies
dans leur bouche. Vingt-cinq inhumations consistaient en des jarres destinées à des bébés et en sépultures
à tuiles prévues pour des enfants.

f1) En 1832, on exhuma des tombes aux abords de la Chambre des Députés (**actuelle Palaia
Vouli**, rue Stadiou), de l'écurie royale (actuel bâtiment du Metochikon Tameion Stratou), à la place
Syntagma, près du palais royal (actuelle Chambre des Députés) dans les rues Stadiou, Agchesmou
(Lykavittou) et Panepistimiou (tombes à tuiles). La majorité d'entre elles étaient orientées O.-E., la

---

57). λ0'. N. Kotzias; A.E. 1971, chron. 31-32, I. Threpsiadis. S'agit-il des mêmes tombes? h) A.Δ. 22 (1967), B1, 149-
152, dess. 2, pl. 113, a-b, 114, a-b. P. Lazaridis. Ibid., 103, O. Alexandri.

i) A.Δ. 16 (1960), B, 65. P. Lazaridis. Sur la dite catacombe se trouvant sous l'église v journal «Tὸ Βῆμα» 6-4-
1980. Il s'agit plutôt d'une série de galeries nettement postérieures et utilisées pour d'autres fonctions. j) A.Δ. 24
(1969), B1, 31, O. Alexandri. k) Ibid., 27 (1972), B1, 47, dess. 17, pl. 46, a-b, Idem. l) Ibid., 29 (1973-74), B1, 128, dess.
22, pl. 101, a-b, Idem. m) Ibid., 27 (1972), B1, 97-99, dess. 9, pl. 65, a, c, 66, a, Idem. (Sur l'atelier de KY.. v. aussi à N.
Anchialos, A.Δ. 24 (1969), B2, 229-235, E. Kourkoutidou). n) A.Δ. 25 (1970), B1, 53, O. Alexandri. o) Ibid., 120-122,
dess. 25, pl. 77-78, Idem.

p) Ibid., 35 (1980), B1, 31-34, pl. 17, c, E. Spathari. q) Ibid., 33 (1978), B1, 17 Th. Karayorga - Stathakopoulou.

r) Ibid., 33 (1978), B1, 18, Th. Karayorga - Stathakopoulou. s) Ibid., 28 (1973), B1, 32-33, pl. 20, b-c, 21, b, 22-25,
O. Alexandri. t) Ibid., 29 (1973-74), B1, 38-39, dess. 5, pl. 47-49, Ang. Liangouras. u) A.Δ. 27 (1972), B1, 62, O.
Alexandri. v) Ibid., 32 (1977), B1, 17, Idem. w) A.Δ. 27 (1972), B1, 93, Idem. x) Ibid., 28 (1973), B1, 30, Idem. y) A.Δ.
45 (1990), B1, 36, L. Parlama.

z) Ibid., 29 (1973-74), B1, 86, O. Alexandri. aa) A.E. 1971, chron. 10-11, fig. 1, I. Threpsiadis. ab) A.Δ. 17 (1961-
62), B1, 26, 1re Éphorie. ac) H. A. Thompson - R. Scranton, Stoas and city walls on the Pnyx, Hesperia 12 (1943), 269-
383 (346, fig. 47, p. 373, 376, 379-381). ad) Π.A.E. 1954, 45, I. Miliadis.

tête du défunt tournée vers l'E. Elles ont livré des lampes décorées de croix. Entre les tombes furent
retrouvés des vases et des amphores, certaines d'entre elles renfermant des ossements d'enfants. **Rue
Stadiou**, des tombes romaines et chrétiennes, à tuiles ou dans des vases, livrèrent des lampes avec
croix. Toute cette région est parsemée de sépultures chrétiennes.

f2) Stadiou 20-22. Les tombes exhumées contenaient plusieurs défunts, les os des squelettes
précédents étant jetés sur le dernier. Outre des vases semblables à ceux de Thèbes-Kastelli, elles ont
livré des monnaies de Constantin Ier et de Constantin II (337-340) et une de M. Aurelius Probus (276-
282), soit dans la bouche, soit près du crâne.

g) Dimokritou 15. Trois tombes chrétiennes, bâties et couvertes de briques, étaient séparées par
un muret. Elles se trouvaient à l'extérieur d'un mur de clôture probablement paléochrétien. Deux
amphores furent trouvées à leurs abords.

h) Nikis (Hypéreidou-Xénophontos). Un bâtiment rectangulaire en berceau *sub divo* comportait
trois conques rectangulaires, arquées dans leur partie supérieure. L'entrée était à l'O. Le local était
construit en moellons et en briques et exclusivement en briques à partir de 2 m du sol jusqu'à la voûte.
Des plaques d'incrustation étaient clouées sur les murs et sur les parois intérieures des conques. Pendant
la deuxième phase de l'époque mésobyzantine, le bâtiment fut agrandi vers l'E., cessant d'être *sub
divo*, et reçut une porte à marches. Des inhumations y furent alors établies. À l'époque post-byzantine,
une troisième phase, souterraine, modifia à nouveau l'aspect du lieu: on ferma l'entrée et on a perça
une ouverture dans la voûte. Les deux dernières phases doivent avoir un rapport avec l'église de
Soteira Lykodimou. Entre les rues Xénophontos et Lamachou, en plus des ruines de l'enceinte urbaine,
la fouille mit à jour un nombre important de tombes paléochrétiennes.

i) Panayia Lykodimou, bâtiment Bodosaki. De modestes tombes mésobyzantines faisant partie,
selon le fouilleur, du cimetière de l'église et se trouvant à l'extérieur du rempart.

j) Vourvachi-Ilissou-Nezer. Une tombe double, bâtie de pierres et de mortier, fut installée dans
un bâtiment romain tardif. La première pièce mesurait 2,10 m x 0,85 m.

k) Vourvachi 21. Trente-trois tombes protobyzantines rectangulaires furent creusées dans le
rocher. Elles étaient à ciste, formées d'un maçonnage de pierres, de briques et de mortier et revêtues
de mortier. D'autres étaient couvertes de tuiles. Quelques-unes étaient doubles et en berceau. La tombe
XII a livré trois cruches, la XXVII une seule, la XXX les fragments d'une lampe. Lors de leur
installation, les tombes ont détruit un mur romain tardif.

l) Vourvachi 26. Groupe de vingt tombes du Bas-Empire et paléochrétiennes. Dix-huit d'entre
elles étaient maçonnées, en moellons et mortier ou en briques, deux étaient à fosse avec couverture de
tuiles. Neuf étaient destinées à une seule inhumation. Toutes étaient creusées à une profondeur oscillant
entre 1 et 2 m. Deux avaient leurs côtés en commun et six autres étaient disposées en deux groupes de
trois. La majorité d'entre elles avaient été pillées. La tombe VII contenait, à côté des os de plusieurs
défunts, les fragments d'un encensoir et d'un vase en verre. La tombe VIII a livré une cruche et un
lécythe, la tombe X trois squelettes, un encensoir en bronze et une cruche, la tombe XIX une cruche et
un fragment de clou, la tombe II trois lampes.

m) Vourvachi 30-Théophilopoulou 10 (fig. A, 91). La fouille a exhumé des tombes simples ou
doubles et d'autres intégrées à des ensembles funéraires: toutes, faites de briques, de fragments de
tuiles et de moellons, étaient creusées dans le rocher à 1,90 m de profondeur et trois, à fosse, se
trouvaient dans le remblai à 0,30-0,45 m. La tombe simple XIV contenait une lampe portant le chrisme
et une cruche probablement du Ve s., haute de 0,15 m. Les quatre tombes doubles avaient l'un des
longs côtés en commun. Quant à la tombe double VII, l'une a livré une cruche brisée du IVe s. et
l'autre une lampe portant sa marque d'atelier — XIONHC en deux lignes — et un fragment d'une
autre issue de l'atelier KYPA[KOC], datant vraisemblablement du IVe s. Dans la tombe double X,
l'une a livré une petite cruche de 0,14 m de haut du IVe s. Parmi les ensembles funéraires, le I (3,80 m
de côté, murs ayant 0,80 m d'épaisseur) était en pierres, briques, fragments de tuiles et mortier. La
tombe XVI avait un revêtement de plaques en marbre. La VIa livra une lampe du Ve s. en morceaux.
L'ensemble II (2,55 m x 2,85 m) partageait un de ses longs côtés avec l'ensemble précédent. La tombe
XVIII a livré deux cruches, respectivement de 0,18 m et 0,11 m de haut, et la tombe XX une cruche et
une bague en bronze.

n) Vourvachi-Kallirroïs-Diamantopoulou. Après la destruction au IVe s. du bâtiment (Gymnase

de Kynosarges?), son côté N. fut utilisé pour des inhumations. Dans le sol d'une des deux tombes maçonnées de briques fut trouvée une monnaie en bronze datée de 321 et dans celui d'une des cinq tombes à fosse et à tuiles, une stèle tombale de style classique.

o) Margariti 5. Le lieu comportait de simples sépultures et des ensembles funéraires. La tombe XV a livré une cruche et quatre lécythes du IVe s., la tombe XX, une cruche identique et l'ensemble I, au-dessus de la tombe I, une lampe du Ve s.

p) Kallirroïs 5-Peraivou-Kokkini. Ce cimetière incluait des sépultures dont la chronologie s'étend de l'époque géométrique au VIe s. ap. J.-C. Soixante-cinq tombes datent de la fin du IIIe au VIIe s. Parmi celles-ci, vingt étaient à tuiles et quarante à ciste, faites d'un maçonnage de pierres et de briques. La majorité était double ou quadruple, quatre à fosse, les longs côtés constitués de deux ou de trois tuiles, les côtés étroits formés par une seule tuile. Quelques-unes contenaient des os et des crânes. La tombe XII avait un pavement composé de deux tuiles. Les tuiles de la tombe XVII formaient un coin aigu et une monnaie usée fut retrouvée sous la mâchoire du squelette. La tombe XVIII, à ciste, a livré trois monnaies usées. La tombe XIX, bâtie de pierres et d'arases de briques, contenait des cruches, trois bagues, deux cuillères argentées, deux clochettes; elle était double — avec la tombe XX qui a livré deux cruches, deux bagues en bronze, deux cuillères argentées et une boucle. La tombe XXIII a livré deux cruches. D'autres sépultures contenaient des cruches, des bagues et des boucles.

q) Kallirroïs 5. Deux tombes en berceau maçonnées datent de la fin du VIe-début du VIIe s. Disposées parallèlement, à 0,20 m l'une de l'autre, elles sont orientées E.-O. À son extrémité O., la voûte comportait une ouverture longue de 0,65 m. La première sépulture, aux inhumations multiples, contenait deux lécythes et deux cruches de la fin du VIe-début du VIIe s.; la seconde trois lécythes et deux cruches de la même époque.

r) Margariti-Paraskévopoulou. Cette partie d'un cimetière, en usage au cours des Ve-VIIe s., comprenait quinze tombes en berceau, bâties d'un maçonnage à coffrages, aux parois intérieures consolidées par du mortier. Quatre étaient isolées, quatre groupées par paires et les sept dernières réparties en deux groupes de trois et de quatre, avec un des longs côtés en commun. Creusées dans le rocher jusqu'à 2 m de profondeur, elles conservent leurs murs jusqu'à la naissance de la voûte. La majorité étaient pillées ou détruites; quatre tombes étant seulement retrouvées intactes. La tombe III a livré une bague en bronze, une monnaie en bronze du Bas-Empire, usée, et des tessons du Ve s.; la tombe IV une petite cruche et un petit lécythe du VIe s.; les tombes V et VI, une cruche sans décoration de 0,13 m de hauteur; la tombe X une petite cruche incisée. Le remblai a également livré quatre cruches.

s) Kokkini 4-6 (fig. A, 92). La fouille a mis au jour quarante-deux tombes protobyzantines (VIe-VIIe s.), simples, doubles et formant un ensemble funéraire, maçonnées de pierres, briques et mortier, creusées dans le rocher, entre 2,65 m et 4 m de profondeur. La tombe XL date du Ve s. av. J.-C. L'ensemble funéraire I contenait sept tombes, l'ensemble II, trois, l'ensemble III, quatre. La tombe IV a livré huit cruches, une œnochoé, deux lécythes et deux fragments d'une fibule en bronze; la tombe V, quatre cruches, quatre œnochoés, un lécythe, une coupe sans anse avec pied et un fragment de boucle en bronze; la tombe VI une monnaie d'Héraclius, six cruches, six lécythes, quatre œnochoés, un *balsamarium*, un *lacrimarium* et un fragment de plaquette sculptée en relief; la tombe VII une cruche à l'embouchure tréflée; la tombe VIII un lécythe et une cruche. Ensemble II: la tombe XI a livré quatre cruches, trois lécythes et des fragments de fer. Ensemble III: la tombe XIV a livré quatre cruches et deux œnochoés; la tombe XVI deux lécythes, deux cruches et une œnochoé; la tombe XVII une œnochoé, une seconde en verre, brisée, et une fibule en bronze en forme de huit. Trois tombes étaient doubles. Les parois intérieures des tombes XVIII et XIX ont conservé leur décoration gravée (la première était ornée d'un cyprès). Vingt-deux tombes étaient simples. La tombe I a livré une œnochoé, trois cruches (0,12-0,14 m), une coupe à une anse et deux monnaies d'Héraclius; la tombe II une cruche et la tombe III une plaquette rectangulaire en marbre, un long outil en marbre et un morceau d'épingle. Le remblai a pour sa part livré des lampes des Ve-VIe s., l'une provenant de l'atelier XIONHC, et une stèle tombale des premiers temps byzantins portant une croix gravée et l'inscription «ΘΗΚΗ ΟΛΥ|ΠΙΟΥ» (Tombe d'Oly(m?)pos).

t) Théophilopoulou 11. La fouille a dégagé quinze tombes, onze à ciste maçonnées et quatre à tuiles. Les premières ont un pavement fait de plaques en terre et un mobilier se composant de lampes,

de cruches, d'un anneau et de deux boucles d'oreille en or. La tombe VI, rectangulaire, était bâtie en pierres taillées, tuiles et mortier. À 0,55 m de profondeur furent découverts de nombreux ossements et seize lampes datant de la fin du IVe-début Ve s.; plus bas, à 0,70 m sous le sol, neuf lampes de la fin du IVe s. furent trouvées; à 0,90 m de profondeur cent trente-six monnaies en bronze, datant de la seconde moitié du IVe au début du Ve s., se trouvaient entre les fémurs d'un squelette. La couche suivante (0,90-1,20 m), faite de terre rouge et de fragments de tuiles, contenait quantité d'ossements et, sur le sol, huit lampes du IVe s. La tombe VIII était à tuiles, la tête du défunt posée à l'O. Les autres tombes étaient détruites ou n'ont pas offert d'indice précis de datation.

u) Théophilopoulou (entre les rues Kokkini et Vouliagménis). On y a repéré les débris d'un mur byzantin (petites pierres, fragments de tuiles et mortier) et à l'O. une tombe à fosse creusée dans le sol vierge (*kimilia*) (1,80 m x 0,45 m x 0,40 m). Cette dernière avait été pillée.

v) Théophilopoulou 7. Parmi les tombes romaines tardives, la sépulture V contenait les ossements d'un défunt et une coupe du Ve s.

w) Vouliagménis-Trivonianou-Eupompou. De la période classique à l'époque paléochrétienne, des tombes furent implantées dans la région de Kynosarges et le long de la route partant de la porte Diomeia vers les dèmes SE. de l'Attique.

x) Théophilopoulou 1-3-5 – Paraskévopoulou 24. Parmi les tombes de l'époque géométrique se trouve un groupe de six tombes du Bas-Empire faites d'un maçonnage de moellons, briques et mortier. Deux d'entre elles ont livré une lampe portant une décoration en arêtes de poissons, une autre une rosace du Ve s.

y) Éréchtheiou 18. Parallèlement aux remparts, huit tombes à tuiles, installées dans quatre couches successives, furent dégagées, cinq d'entre elles sans mobilier, ce qui montre un usage continu du Ier au Ve s.

z) Zacharitsa 38-Mavrovouniotou (Philopappos). La fouille a exhumé trois tombes protobyzantines en berceau creusées dans le sol, faites de pierres, briques et mortier, d'une voûte en briques et mortier et aux parois enduites de mortier. La tombe I (2,60 m x 1,50 m) contenait les ossements d'un défunt; la tombe II (2,60 m x 1,60 m), les squelettes de quatre individus, trois cruches, une œnochoé, un lécythe et la tombe III, une œnochoé détruite.

aa) Sofroniskou-Mouson (fig. A, 93). Une tombe à tuiles (1,80 m x 0,50 m x 0,40 m), orientée E.-O., défunt tête à l'O., contenait un squelette sans mobilier. Une tombe en berceau, aux murs bâtis en pierre et brique, consolidés par du mortier, portait sur ceux-ci un enduit. La voûte de briques recouvrait la tombe sur une longueur de 1,48 m, l'autre partie, longue de 0,67 m, étant fermée par trois plaques de remploi. Deux briques avaient été posées en saillie de part et d'autre de l'entrée afin de faciliter la descente. L'orientation de la sépulture suivait l'axe NE.-SO. (2,15 m x 0,97 m x 1,79). La quantité des ossements et le mode de construction invitent à croire qu'il s'agit d'un ossuaire. La tombe a livré trente-sept vases presque tous complets (12-18 cm), souvent sans pieds, des cruches, des œnochoés, des lécythes, des morceaux de vase en verre, une fibule, des anneaux en bronze, des monnaies en bronze, huit monnaies en or dont sept de la seconde moitié du VIe s. — cinq de Tibère II (578-582) et une de Maurice (582-602). La fouille a également mis au jour les traces d'autres tombes, une mosaïque et les fondations d'un bâtiment antérieur.

ab) Mouson. Parmi diverses tombes à tuiles se trouvait une tombe byzantine en briques, orientée O.-E. (2,40 m x 0,72 m x 0,72 m), apparemment pillée auparavant.

ac) Remparts. L'étude stratigraphique démontre que des tombes postérieures au Ve s. furent installées entre les fortifications, particulièrement au S. du *Propylon* et au S. du *Dipylon*, aux abords des portes. Une tombe à fosse couverte de tuiles, contenait un crâne et les os des pieds mesurant plus d'un mètre. Au N. de Hay. Dimitrios, une jarre vide, haute d'un mètre, contenait probablement les restes d'un nouveau-né. À un niveau plus élevé fut trouvé le squelette d'une femme, la tête posée à l'O., ayant à ses pieds le squelette d'un enfant. La femme était couverte de tuiles, l'enfant d'une amphore brisée. Près du *Dipylon*, un cimetière familial des IVe-Ve s. comptant plus de vingt tombes fut établi sur des couches successives, à proximité d'un autre groupe de tombes modestes. Les sépultures ont pu être datées grâce à la jarre, aux vases et aux monnaies qui s'y trouvaient.

ad) Sanctuaire d'Ilissos (de Pangratès). Deux tombes chrétiennes (?) à tuiles (2 m x 0,50 m) ont été localisées entre les murs. La tête du défunt était posée au N.

B.[347]

a) Quartier Hay. Ioannis (Daphné), rue Pythéou-Kasomouli. La fouille a exhumé quinze tombes datant de l'époque classique aux temps paléochrétiens et parmi celles-ci une tombe paléochrétienne maçonnée.

b) Kasomouli-Vouliagménis. Une tombe à ciste du IVe s. (1,85 m x 0,60 m x 0,95 m) bâtie de cinq plaques en marbre et couverte par deux autres, fut creusée dans le sol naturel, à 1,75 m de profondeur (du sol actuel). La tête était à l'O. Elle a livré une lampe avec rosace, une aiguière sans vernis mais avec cannelures, un petit vase, un clou en fer et la moitié d'un anneau en fer.

c) Karpou-Pythéou. Un bâtiment carré couvert d'une calotte sur pendentifs fut creusé à 4 m de profondeur (2,05 m x 2,05 m x 2,40 m). Dans le mur O. s'ouvrait une petite porte arquée, large de 0,70 m, et barrée, et dans le mur O. une conque aveugle arquée. Les murs sont faits de pierres séparées par des arases de briques. Les pendentifs et la voûte sont en briques (0,40 m x 0,20 m x 0,045 m). Le mode de construction et la forme de la pièce amènent le fouilleur à l'identifier à une tombe des IVe-Ve s.

d) Académie de Platon, terrain Mavriki. Deux tombes byzantines, orientées E.-O., furent exhumées à 3 m environ sous le sol actuel. La première, maçonnée, les côtés constitués de plaques en marbre, contenait le squelette d'un adulte; la seconde, à tuiles, était destinée à un enfant. Elles n'ont pas livré d'offrandes.

Ibid., terrain Veneta. Le terrain était occupé par des tombes classiques, romaines et byzantines.

C.[348]

a) Aréopage. Un cimetière de trente-cinq tombes fut localisé à l'O. et au NO. de l'église mésobyzantine. Celui-ci attestait deux types de sépultures: les unes étaient à tuiles, deux au sol et deux paires de tuiles en guise de couverture (fig. A, 64 - tuiles, 65 - briques); les autres étaient à ciste, s'apparentant à une boîte rectangulaire couverte de plaques en marbre ou de tuiles. Neuf tombes ont livré des offrandes datées des VIe et VIIe ■. Les tombes 9, 13 et 26 contenaient une boucle en bronze, la tombe 15, une cruche et la tombe 23, une cruche à l'embouchure tréflée, une boucle en bronze. D'autres trouvailles furent effectuées dans le remblai (au total 9), notamment une amulette «gnostique».

b) Aréopage, pente NE. Un ossuaire fut construit à l'intérieur d'un bâtiment romain, en réutilisant les matériaux de ce dernier (2,40 m x 1,80 m x 1,10 h. conservée). Outre divers débris, la couche supérieure contenait une monnaie en bronze d'Héraclius. La couche inférieure, 50 cm au-dessous, a livré huit crânes, des ossements épars appartenant à plusieurs défunts, douze cruches (une pour chaque

347. A.Δ. 21 (1966), B1, 65, Varv. Philippaki. Des tombes et des inscriptions funéraires sur la région de Kynosarges. B.S.A. 3 (1896-97), 114, J. Anderson. Également des groupes de tombes chrétiennes ayant les côtés communs (1952, 1956), I. Travlos, Πολεοδομική ἐξέλιξις τῶν Ἀθηνῶν (Ἀθῆναι, 1960), 139. b) A.Δ. 27 (1972), B1, 38, O. Alexandri. c) A.Δ. 20 (1965), B1, 132, pl. 109, a, P. Lazaridis. d) Π.A.E. 1963, 19, Phoivos Stavropoulos; Ibid., 1962, 9, Idem.

348. A. Frantz - J. Travlos, The church of St. Dionysios the Areopagite and the palace of the Archibishop of Athens in the 16th century, Hesperia 34 (1965), 166-169 (v. n. 242). b) Athenian Agora, vol. V, Pottery of the roman period, chronology, H. Robinson. groupe N, p. 121-122, pl. 35. c) Presse de 6 et 7-4-1983, Ἐλεύθερη Ὥρα, 12-4-1983, Ἀκρόπολις, 21-4-83, B.C.H. 108 (1984), 742, G. Touchais. c1) Al. Philadelpheus, Ἀνασκαφὴ παρὰ τὸ Λυσικράτειον μνημεῖον, A.E. 1921, 83-97 (85, 88); Π.A.E. 1921, 26, Idem. Actuellement on y distingue des tombes en berceau. d) A.Δ. 31 (1976), B1, 25, O. Alexandri. e) Π.A.E. 1955, 49, I. Miliadis. f) Ἀνθέμιον 1 (Δεκ. 1995), 10-11, P. Kalligas. g) A.Δ. 24 (1969), B1, 56, O. Alexandri. h) Ibid., 19 (1964), B1, 49, Idem. i) B.C.H. 3 (1879), 221, E. Pottier. i1) Π.A.E. 1864, 4, St. Koumanoudis. j) B.C.H. 55 (1931), 458, Y. Béquignon. j1) A.Δ. 5 (1919), Παρ|μα, 8, P. Kastriotis; Π.A.E. 1919, 29, Idem; A.E. 1919, 97, Fr. Versakis date du Ve et VIe s. j2) Π.A.E. 1931, 28-30, A. Orlandos. k) Π.A.E. 1928, 38, P. Kastriotis; Ibid. 1959, 5, I. Miliadis; A.Δ. 16 (1960), B, 15, G. Dontas. l) Π.A.E. 1910, 117, A. Philadelpheus. A.Δ. 18 (1963), B1, 12, N. Platon. m) A.Δ. 37 (1982) B, 6-9, G. Knithakis - G. Tiguinaga - Ph. Mallouchou - Tufano; 38 (1983), B, 12-14, Idem. n) A.Δ. 17 (1961-62), B, 13-14, I. Threpsiadis - I. Travlos. — Π.A.E. 1886, 16, St. Koumanoudis. o) v. n. 352. p) A.Δ. 2 (1916), Παρ|μα, 61, A. Brückner. A.A. 29 (1914), 94, Idem. Des tombes romaines tardives, Ibid., 1 (1915), Παρ|μα 75, Idem. T. Neroutsos, Δ.I.E.E. 3 (1899), 71. B.C.H. 52 (1928), 468, A. Brückner. q) A.Δ. 23 (1968), B1, 70, dess. 23, O. Alexandri. r) Ibid., 22 (1967), B1, 66, Idem. s) Ibid., 23 (1968), B1, 42, Idem. t) Ibid., 29 (1973-74), B1, 91, Idem. u) Ibid., 32 (1977), B1, 17, Idem. v) Ibid., 24 (1969), B1, 74, dess. 32, Idem.

inhumation?) et d'autres objets. Une troisième couche large de 50 cm, s'étendant jusqu'au rocher, contenait des tuiles brisées et quelques fragments de céramique, probablement du VIe s. L'effondrement de la voûte et la perturbation des ossements ne permettent pas de se prononcer sur l'orientation initiale des corps (il semble que la tête était à l'O.) et sur les éventuelles relations entre la céramique et les objets en verre ou en bronze. Le mobilier retrouvé se composait de cruches à l'embouchure ronde ou tréflée, de fragments d'un vase en verre, de deux boucles d'oreille, d'une paire identique et d'un couvercle de vase. La première moitié du VIIe s. semble constituer le *terminus ante quem* des inhumations de l'ossuaire.

c) Plaka, monument de Lysikratès, rue Tripodon. Plusieurs tombes byzantines et post-byzantines y furent dégagées, notamment trois sépultures en berceau dotées de marches sur leur côté E. L'une contenait un amas d'ossements posé sur les squelettes de deux individus, les pieds à l'E. Une monnaie en bronze datée du XIe s. fut exhumée aux abords de celles-ci. Une autre tombe en berceau a livré, aux côtés de deux squelettes, une bague en bronze et une croix byzantine en bronze percée d'un trou pour la suspension. Deux autres constructions, remplies de crânes et d'ossements d'enfants, peuvent être identifiées à des ossuaires. L'une d'elle réutilisa une stèle funéraire gravée d'époque romaine. Une autre tombe-fosse comportait un squelette, la tête posée à l'O., une monnaie près de la bouche   un *tornesio* en bronze-argent daté de la fin du XIIIe -début XIVe s. Un bâtiment fut édifié au-dessus des tombes.

c1) Ibid. Au même endroit furent découvertes des tombes du Bas-Empire, des sépultures chrétiennes et celles de capucins français, formées de grandes briques en forme de delta, ainsi qu'un ossuaire en pierres et briques.

d) A.Vlachou 8-Mnisikléous. Sept tombes byzantines tardives furent établies dans les ruines d'un bâtiment. Quatre étaient en berceau, bâties en moellons et couches de briques (2,20 m x 1 m x 0,80-1,10 m x 0,54 m x 0,35 m); trois étaient à fosse et couvertes de tuiles. Elles n'ont pas livré de mobilier.

e) Rue Dion. Aréopayitou. Dans une maison, à 3,50 m sous le niveau de la rue, les fouilleurs ont dégagé une tombe bien construite et bien conservée contenant le squelette d'un porc d'un an et mesurant 0,70 m. Elle a livré sept verres à deux anses, une cruche à une anse, une lampe (du Ve s. ap. J.-C., selon le fouilleur) figurant un amour en train de courir et, sous la patte de l'animal, un couteau en fer.

f) Makriyanni. Devant le bâtiment Weiler, travaux du métro. La fouille a permis de dégager un groupe de huit tombes à tuiles, sans mobilier, établies sur les ruines d'une citerne romaine. Deux d'entre elles appartenaient à des enfants, deux autres contenaient les ossements d'adultes et de bébés. Les traces de chaux trouvées à l'intérieur démontrent qu'une opération de désinfection contre la peste fut entreprise. Les tombes en berceau, contenant trois couches d'ossements et de crânes issus d'un autre cimetière, servirent probablement d'ossuaires. Elles ont livré de petites croix en bronze, quelques boucles d'oreille et des bagues. Elles ressemblent à celles découvertes place Lysikratous. D'autres inhumations isolées, creusées dans la terre, n'ont pas livré de mobilier.

g) Makriyanni 19-21. Ruines d'un bâtiment hellénistique et romain tardif dans lesquelles furent découvertes des jarres et des fosses (tombes) byzantines.

h) Karyatidon 11. Jusqu'au VIe s., le lieu eut une fonction cimétériale.

i) Théâtre de Dionysos. Un fragment d'architrave fut récupéré dans la construction d'une sépulture médiévale.

i1) Ibid. Plusieurs tombes étaient dispersées ■ l'emplacement du théâtre de Dionysos.

j) Odéon de Périclès. Dans sa partie N., on a mis à jour des jarres d'époque tardive et des tombes chrétiennes.

j1) Ibid. Des tombes chrétiennes des VIe-VIIe s. furent installées à 1,50-2 m au-dessus des fondations de l'Odéon. Elles ont livré des lampes ornées d'une croix ainsi que des cruches et des jarres renfermant des ossements d'enfants.

j2) Ibid. Le remblai, à 1-1,50 m de profondeur, conservait des *pithoi* maçonnés ou en terre et, sous ceux-ci, des tombes chrétiennes à tuiles contenant des lampes ellipsoïdes sans vernis, caractéristiques de l'époque.

k) Des tombes modestes, sans beaucoup de mobilier, furent établies devant la façade de l'entrée O. de **l'Odéon d'Hérode Atticus.**

l) Forum romain. Dans sa partie S., deux grandes tombes byzantines en berceau dotées d'un escalier de descente et reliées entre elles par une ouverture. Entre le **forum romain** et **la Fetichié Tzami**, les fouilleurs ont dégagé une tombe paléochrétienne à tuiles, sans mobilier et au caractère familial.

m) Dans la **bibliothèque d'Hadrien**, sur une couche directement sous le pavement de la cour romaine, reposait un squelette daté de la seconde moitié du XIIIe s.

n) Deux cents tombes du IIIe et du début du IVe s. ont été dénombrées devant le péribole S. de **l'Olympieion**. Quelques-unes correspondaient à des jarres renfermant les restes d'enfants, les autres, à tuiles ou à fosse, étaient disposées à des niveaux successifs. **Ibid**. Au même endroit, à l'extérieur du péribole, furent repérées des tombes chrétiennes composées d'un maçonnage de pierres et de briques. Deux d'entre elles avaient une couverture. Elles n'ont pas livré d'inscriptions.

o) Palais des géants, v. n. 352.

p) Kérameikos. En partie sur l'emplacement d'une route. De nombreuses tombes familiales, disposées parallèlement datées du IVe s., y furent dégagées. Des sépultures furent trouvées dans deux couches de la fin de l'époque romaine, sous la couche médiévale, au-dessus de la bordure S. du Pompéïon, à l'intérieur de la ville.

q) Lekka 23-25. Quatorze tombes paléochrétiennes, voûtées en berceau et faites d'un maçonnage de pierres, de fragments de briques et de mortier, furent installées sans ordre au N. des ruines d'un bâtiment du Bas-Empire.

r) Voulis (entre les rues Mitropoleos et Ipiti). Dans les ruines des remparts du IVe s. av. J.-C. fut établie, à 3,15 m de profondeur, une pièce souterraine faisant office de sépulture à la période paléochrétienne (2,30 m x 0,55 m x 1,10 m). Voûtée en berceau, les parois faites de briques liées à des moellons par du mortier hydraulique, elle contenait quelques ossements.

s) Apollonos-Hypatias 6. Une tombe byzantine en berceau fut creusée dans le rocher dur «*kimilia*» (2,90 m x 1,25 m x 1,40 m). Les murs étaient formés par un maçonnage à coffrage. Le remblai a livré des tessons datés de l'époque romaine tardive jusqu'au XIe s.

t) Nikodimou 20 (*intra muros*). Une tombe en berceau, faite avec des pierres, des briques et du mortier, présentait une croix gravée sur son côté O.

u) Amalias 40-Pittakou 4. La fouille a dégagé des tombes byzantines à ciste, constituées d'un maçonnage de pierres, briques et mortier. L'une, à 2,50 m de profondeur, avait un escalier de descente formé de deux marches, un pavement de plaques en terre et des murs comprenant du mortier (1 m x 2,10 m x 2,50 m).

v) Pharmaki 4. Six tombes en berceau, composées d'un maçonnage de pierres, de briques et de mortier de chaux, furent établies à l'emplacement d'un bâtiment romain tardif ou paléochrétien. Toutes avaient été pillées. Les tombes I, II et V présentaient un pavement de plaques.

D. À Athènes comme dans d'autres villes (Corinthe), l'espace urbain, après avoir connut son extension maximale sous Hadrien (vers l'E.), se rétrécit au cours de l'époque paléochrétienne. L'invasion des Herules, source de désastres pour la ville, entraina la construction dans le dernier quart du IIIe s. d'une nouvelle enceinte, dénommée «enceinte valérienne». Celle-ci, bâtie à l'aide de matériaux de remploi, englobait l'enclos de l'Acropole et, au N., une petite partie de la ville, le long de la route des Panathénées. Comme Justinien entreprit de réparer les remparts thémistocléens, la ville possédait au VIe s. une enceinte extérieure et une enceinte intérieure. Ces dernières traduisent le recul démographique de l'époque et la diminution de la superficie urbaine.

Dès lors, les cimetières dégagés à l'extérieur de l'enceinte valérienne et sur la ligne des anciens remparts étaient peut-être originellement *extra muros*, bien qu'aucun bâtiment significatif ne fut localisé dans cette petite enceinte — les églises de l'Olympieion, de l'Asklépieion et du théâtre de Dionysos étant situées sur l'enceinte et à l'extérieur. Il semble que, dans les faits, la notion d'enterrement *intra muros* ne respectait plus l'ancien interdit[349]. Le cimetière géométrique de la colline de l'Aréopage[350]

349. Sur le sujet de l'enceinte: Kenneth M. Setton, The archaeology of medieval Athens, dans, Essays in medieval life and thought presented in honor of Austin Patterson Evans (N. York, 1955), 227-258, particulièrement 235-241; Al. Frantz, From paganism to christianity in the temples of Athens, D.O.P. 19 (1965), 187-205; G. Sotiriou, E.M.M.E. I

atteste qu'à cette époque la ville ne possédait pas d'enceinte et que le cimetière paléochrétien de la colline était *extra muros*, expression qui doit être synonyme *d'extra urbem* car manquent ici les notions d'enceinte légale et religieuse telles qu'elles seront définies plus tard avec le *pomerium* latin[351].

Nous croyons que ces notions, dans leur sens strict, ne s'accordent pas avec les importants changements socio-religieux survenus à cette époque qui modèlent des usages nouveaux, ce qui est illustré par la présence de tombes isolées dans la région de l'Agora[352]. Un autre cimetière assez large fut établi entre l'odéon d'Hérode Atticus et celui de Périclès[353]. Les tombes des églises de l'Asklépieion et du théâtre de Dionysos appartiennent à un seul et même cimetière.

Aux premiers temps de l'ère chrétienne, on trouve de nombreuses tombes en berceau, surtout dans les cimetières situés le long des remparts. Les tombes chrétiennes continuent à être organisées comme les tombes des époques précédentes, groupées en séries et ayant certains de leurs côtés en commun[354].

(1927), 28-31; E. P. Blegen, A.J.A. 50 (1946), 373-374. Sur la confusion entre l'enceinte valérienne et le Rizokastro en dernier lieu, E. Makri - K. Tsakos - A. Vavylopoulou - Charitonidou: Τὸ Ριζόκαστρο. Σωζόμενα ὑπολείμματα: Νέες παρατηρήσεις καὶ ἐπαναχρονολόγηση, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 14 (1987-88), 329-363.

350. Ev. Lord Smithson, A geometric cemetery on the Areopagus, Hesperia 43 (1974), 325-390. Cimetière géométrique au S. de Tholos antérieur à 750 av. J.-C. (Agora, VIII (1962), 11-113, Eva Brann) et d'autres géométriques et archaïques de l'Aréopage et de l'Agoraios Kolonos (H. Thompson - R. Wycherley, Agora XIV (1972), 227-228, pl. 2). Un puits sur l'extrémité N. de l'Agoraios Kolonos contenait les ossements d'environ cent soixante-quinze bébés et presque cent chiens, un homme adulte, un enfant de onze ans environ et quelques animaux domestiques (Th. L. Shear, Hesperia 8 (1939), 238-239). Ils sont datés du IIe s. av. J.-C. La cause de l'inhumation était la famine ou la peste (Evel. Harrison, Agora XI (1965), 168-169). D'autres inhumations de 3000 av. J.-C. et mycéniennes jusqu'au VIe s. étaient implantées dans l'Agora (Th. Leslie Shear, Hesperia 5 (1936), 20-31).

351. Dans le Ier s. av. J.-C. Servius Sulpicius a écrit à Cicéron qu'à Athènes les *sepulturae intra urbem* étaient interdites depuis longtemps (Cicéron, Ad familiares 4, 12, 3). Une longue discussion sur les inhumations *intra urbem* à Athènes dans (R. Young, Sepulturae intra urbem, Hesperia 20 (1951), 67-134 (68, 111, 131, 134) et F. E. Winter, Sepulturae intra urbem and the prepersian walls of Athens, Hesperia, Supplement XIX (1982), 199-204). Pour les inhumations *intra muros* v. aussi Platon, Minos 315D. La tombe de Solon «...ἔθαψαν αὐτὸν δημοσίᾳ παρὰ τὰς πύλας πρὸς τῷ τείχει ἐν δεξιᾷ ἐσιόντων, καὶ περιῳκοδόμητο αὐτῷ ὁ τάφος» (Aelian, var. hist. VIII, 16).

Dans (I. Travlos - M. Pétropoulakou - E. Pentazos, Ἀθῆναι, οἰκιστικὰ στοιχεῖα, Ἀρχαῖες ἑλληνικές πόλεις, 17 (1973), 36) on note que pendant la période 253-529, on abandonne les cimetières de la place de Syntagma, des portes d'Acharnès et d'Ηρίες et on continue à inhumer dans ceux de Dipylon, Pnyx, Lykabette, Kynosarges, et Philopappos. On rencontre des inhumations implantées le long des rues vers Académie, Éleusis (Hiéra Hodos), Sounion (Hay. Ioannis Vouliagménis) et Mesogeia (à l'E. du jardin national). On crée un nouveau cimetière dans la région d'Ilissos et vers la fin de la période on utilise les régions *intra muros*, la pente S. de l'Acropole, l'odéon de Périclès, et la région de Palaia Vouli. Les tombes sont à fosse, à tuiles et maçonnées avec mortier et souvent disposées en groupes avec un de leurs côtés en commun. Un nouveau type de tombe fait son apparition, maçonnée avec entrée à l'E., décoration de piliers, et voûte en berceau. Le mobilier est pauvre.

352. À l'O. de la route des Panathénées la base d'une statue était creusée dans le but de recevoir une tombe en berceau. On a trouvé une tombe à tuiles du VIIe s. dans le Palais des géants. Du grand nombre des tombes dans l'Agora on conserve les stèles funéraires datées du milieu du IVe jusqu'au VIIe s. (Agora XXIV (1988), 60, 68, 69, pl. 75, a, Al. Frantz). Sur les inscriptions tombales: Ch. Bayet, De titulis Atticae christianae antiquissimis (Paris, 1878); J. S. Greagham - A. E. Raubitschek, Early christian epitaphs from Athens, Hesperia 16 (1947), 1-54 et Agora XVII (1974), Inscriptions, The funerary monuments, 188-194, D. Bradeen. D'autres stèles tombales trouvées près de la Tour des Vents (Horloge de Kyrristos (Π.Α.Ε. 1838-39, 56-58; 1839-40, 86; 1840-41, 118-120, K. Pittakis). Pendant le XVe s. le bâtiment fonctionnait comme église (A.M. 24 (1899), 77, E. Ziebarth).

353. Pour la région de l'odéon de Périclès et le théâtre de Dionysos, Ἀθήναιον 6 (1878), 384, St. Koumanoudis; A.E. 1862, 145, Ath. Rousopoulos; Ibid, 293, Idem; Π.Α.Ε. 1877, 8, St. Koumanoudis; 1914, 105, P. Kastriotis; 1919, 29, P. Kastriotis; 1927, 23, Idem; 1931, 29, A. Orlandos, et sur la basilique, A.E. 1953-54, B, 301-316, I. Travlos. b) Sur la région entre l'odéon d'Hérode Atticus et l'Asklépieion (Π.Α.Ε. 1876, 31, St. Koumanoudis, Ἀθήναιον 8 (1879), 87, Idem). Sur la pente au-dessus de l'odéon de Périclès se trouvait l'église de Hay. Andréas (A.E. 1939-41, 67-68, I. Travlos).

354. Sur la situation de la ville dans ces siècles: U. Kahrstedt, Die Stadt Athen in der Kaiserzeit, M.d.a.I. 3 (1950), 51-67; Marg. Tompson, The Athenian Agora II: Coins from the roman through the venetian period (1954), P. Charanis, The significance of coins as evidence for the history of Athens and Corinth in the seventh and eighth centuries, Historia,

281. Bassin d'Athènes, rue Acharnon 330[355] (fig. A, 94). Une tombe en berceau, les murs faits de moellons et de briques et ensuite enduits, fut trouvée à 1,55 m de profondeur. La voûte est bâtie en briques (0,32 m x 0,20 m x 0,06 m ou 0,20 m x 0,20 m x 0,04 m) liées par du mortier de chaux et de la pouzzolane. Trois croix pattées peintes ornaient les longs côtés, une quatrième le côté supérieur du mur O. Une ouverture pour la descente, facilitée par la présence d'une brique saillante dans la paroi N., était aménagée sur le côté E. de la voûte. La tombe contenait les ossements de cinq défunts, le dernier reposant sur les os des autres poussés dans la partie O. Elle a livré un lécythe, haut de 0,143 m, portant deux incisions et les fragments d'un second, identique, les morceaux d'un vase et d'un anneau en bronze (probablement des boucles d'oreille). Le mobilier date des VIIIe-IXe s.

b) Galatsi, rue Kumothoïs 22. Une tombe creusée à 0,75 m de profondeur, faite d'un maçonnage d'arases de briques et de mortier. La voûte en berceau comportait une ouverture. Elle contenait huit crânes, les ossements de plusieurs défunts et les fragments d'une cruche du VIe s.

282. Péristéri, rue Dodékanisou 4-Pélopida[356]. Une tombe paléochrétienne sans mobilier fut trouvée à la profondeur de 1,10 m.

b) Bournazi, rue A n° 34, maison D. Kovani. Des plaques anciennes comportant les noms d'Athéniens tués en Sicile furent utilisées pour former les parois d'une tombe paléochrétienne.

283. Argyroupolis, rue Argonaphton 20[357]. Une tombe maçonnée en briques (1,70 m x 0,45 m x 0,60 m) avait une plaque romaine comme couverture. Son mode de construction atteste toutefois qu'elle est paléochrétienne.

b) Ibid. Une colonnette tombale portait l'inscription «Κοιμητήριον Ἀφρ|οδισίου Βαλα|νέος».

c) Halimous. Un grand nombre de monuments chrétiens furent exhumés, dont quelques stèles funéraires portant des inscriptions. L'expertise épigraphique amène à les dater du VIe au XIIe s. Quelques tombes furent établies à 3 m de profondeur, d'autres ont leur niveau supérieur en briques (en berceau?).

d) Le Pirée (Artémidos-Karaïskou). Une série de tombes chrétiennes fut retrouvée dans les environs du théâtre antique.

284. Attique, Anavyssos, terrain de la Banque agricole[358] (fig. A, 95-96). Comme le montrent leur mode de construction, le remploi d'éléments paléochrétiens et byzantins et leurs relations avec d'autres sépultures, les bâtiments A, B et Γ datent de la periode post-byzantine. Quarante des quarante-huit tombes sont à fosse. a) Trente-six sont peu profondes et constituées de matériaux de remploi. La majorité se trouvent presque à la surface, orientées E.-O., tête posée à l'O., et couvertes de deux plaques calcaires. La tombe IX date de l'époque géométrique. Quelques-unes ne contenaient qu'un défunt, d'autres avaient reçu plusieurs inhumations successives. Les os étaient alors repoussés vers les bords de la tombe et aux pieds du défunt. Une brique ou une petite pierre était disposée sous la tête.

Zeitschrift für alte Geschichte 4 (1955), 163-172 (variorum reprints); H. Thompson, Athenian twilight: A.D. 267-600, J.H.S. 49 (1959), 61-72; J. Travlos, Πολεοδομικὴ ἐξέλιξις τῶν Ἀθηνῶν (1960); D. M. Metcalf, The slavonic threat to Greece circa 580: some evidence from Athens, Hesperia 31 (1962), 137-157; Alison Frantz, From paganism to christianity in the temples of Athens, D.O.P. 19 (1965), 185-205; Al. Frantz, Herculius in Athens: Pagan or christian?, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), 527-530; Fergus Millar, P. Herennius Dexippus: The Greek world and the third-century invasions, J.R.S. 59 (1969), 16-29; The Athenian Agora XIV, H. Thompson - R. E. Wycherley: The Agora of Athens: The history shape and uses of an ancient city center (1972), last chapter after 267; K. Setton, Athens in the Middle Ages (London, 1975) (var. repr.); D. J. Geagan, Roman Athens: Some aspects of life and culture, I. 86 B.C. - A.D. 267, A.N.R.W. II, 7, 1 (1979), 371-437; J. Travlos, Athens after the liberation, planning the new city and exploring the old, Hesperia 50 (1981), 391-407 (405), fig. 7; et en dernier lieu, The Athenian Agora XXIV (1988), Al. Frantz, Late Antiquity: A.D. 267-700, et D. Pallas, Ἡ Ἀθήνα στὰ χρόνια τῆς μετάβασης ἀπὸ τὴν ἀρχαία λατρεία στὴ χριστιανική. Τὰ ἀρχαιολογικὰ δεδομένα, Ε.Ε.Θ.Σ.Π.Α 28 (1989), 851-930.

355. A.Δ. 23 (1968), 114-115, dess. 1, P. Lazaridis. b) Ibid., 29 (1973-74), B1, 156, O. Alexandri.

356. A.Δ. 18 (1963), B1, 43, Γ Éphorie. b) A.E. 1955, 180, E. Mastrokostas, Ἡ στήλη τῶν ἐν Σικελίᾳ πεσόντων. À comp. la réutilisation de reliefs funéraires d'époque classique comme couverture de tombes, à Salamis, A.E. 1916, 1, fig. 1-2, pl. 1-2 (v. *infra* n. 370, c) et à Kolonos, Πολέμων 4 (1949), Σύμμεικτα ε', N. Kotzias.

357. A.Δ. 21 (1966), B1, 103, B' Éphorie. b) Ibid., 20 (1965), B1, 122, pl. 94. c, K. Davaras. c) A.E. 1856-61, p. 1691, K. Pittakis. d) Παρνασσὸς 6 (1882), 248-250, Iak. Dragatsis.

358. A.Δ. 25 (1970), B1, 146-153, dess. 4-5, pl. 116-117, P. Lazaridis.

b) Les tombes I, III et VI, rectangulaires, maçonnées de petites pierres, de briques entières ou fragmentées, portaient un revêtement composé de grandes plaques de schiste. La tombe I renfermait les ossements de trois défunts. Dans la tombe VI, longue de 2 m, les mains du défunt avaient été ligotées derrière le dos, à la hauteur des reins. La tombe II, s'apparentant à un larnax partiellement conservé, contenait les os de plusieurs défunts. Parmi les tombes en berceau, la sépulture IV, en moellons, mortier de chaux et grands cailloux, comportait quatre marches de descente. Originellement, elle reçut des inhumations introduites par l'escalier. Ensuite, on délaissa cet accès et on pratiqua une ouverture dans la partie NO. de la voûte, par laquelle on jetait les ossements. L'orifice était fermé par une plaque (60 x 40 cm). La tombe servit d'ossuaire. La tombe X était construite avec les mêmes matériaux. Sa voûte naissait à la hauteur de 0,82 m et se rétrécissait ensuite progressivement pour prendre la forme d'une jarre. Le pavement était constitué de grandes plaques irrégulières en marbre. À 0,39 m à l'E. de l'escalier de la tombe IV fut découverte une plaque tombale se référant à « + + + | ΚΟΙΜΗΤΗΡΙΟΝ CΤΕΦΑ|ΝΟΥ Κ ΠΑΥΛΟΥ ΚΑΙ ΑΚΤΕ|ΩΝΟC Κ ΤΗC ΜΗΤΡΟC ΑΥΤΩΝ| ΟΙ ΕΥΤΕΛΕΙC (?) ΚΛΗ|ΡΗΚΟΙ ++ ......» (Tombe de Stéphanos, Paulos et Aktéon et de leur mère, les indignes clercs). Les tombes X et XI, en berceau, et la sépulture VI formaient un ensemble indépendant des autres. La tombe XI présentait le même mode de construction que la tombe VI. Les inhumations se firent sur une très longue période: de l'époque géométrique à l'époque post-byzantine. Sur ce même terrain, à 250 m au NE., des ruines témoignent de la présence d'une ancienne agglomération agricole ou d'un élevage.

285. Ibid. Au NO. de la route menant à **Kamariza**[359]. Une tombe à ciste, rectangulaire, faite d'arases de briques, de mortier et de matériaux de remploi, fut creusée dans le rocher (2,07 m x 0,76 m x 0,80 m). Son pavement se situe à un mètre sous le sol actuel. Un muret de soutènement (2,50 m x 1 m), haut de 0,45 m, construit en moellons liés par du mortier, s'élevait jusqu'au niveau de la couverture, constituée par trois plaques. L'un des longs côtés comportait une conque rectangulaire. Si la tombe ne renfermait que les os épars d'un défunt, le remblai a livré les fragments de deux lampes chrétiennes du Ve s. et trois autres fragments dont deux portaient l'inscription de l'atelier [XIO]NH[C, XI[ONHC].

b) Ibid. Dasomenos Lofos. La fouille a permis de dégager une tombe creusée (1,20 m x 0,50 m x 0,40 m), couverte d'une plaque (1,35 m x 0,57 m x 0,07 m). Deux squelettes aux os dérangés reposaient sur la couche supérieure, un troisième, sur la couche inférieure, portait au doigt un anneau dont le chaton montrait une croix incisée et une épingle en bronze. Le crâne de ce dernier et quelques ossements étaient recouverts d'une couche de mollusques. Ces trois squelettes étaient de sexe féminin. La tombe a également livré les fragments d'une coupe datée de 450-550 ou postérieure.

c) Palaia Phokaia. Lieu-dit Hay. Yeoryios. Un bâtiment et six sépultures y furent découverts. Les tombes étaient construites en briques, hormis une, bâtie en pierres et mortier blanc. Une sépulture en briques était double. Deux arcs en briques, de 0,62 m de haut, décoraient le point au-dessus des plaques de couverture et à 0,47 m du côté O. de deux tombes, réminiscence des tombes en berceau. Les tombes ont livré une boucle en bronze, une marmite et une cruche en bronze (tombe 1), des vases, des parures et un trésor composé de vingt et une monnaies (*as*) du milieu du IVe et du début du Ve s. Deux autres tombes ont également livré du mobilier, mais sans parure cette fois.

286. Olympos Lavreotikos[360]. Dans la région Phoinikia, au lieu appelé Kalmi, au S. du château Mélissourgos. Une construction maçonnée en berceau, située sous un amas de pierres, servit de tombe comme en témoignent les ossements épars retrouvés à l'intérieur de celle-ci et à ses abords.

b) Kalyvia Kouvara, Volomandra. La fouille a dégagé une tombe à tuiles mesurant 1,70 m de long. Quatorze monnaies romaines en bronze - la plus récente datant du IVe s.– furent trouvées dans la main gauche du défunt. Une fibule en bronze de ceinture, avec des lettres gravées, fut aussi exhumée.

287. Thorikos[361]. Trois inhumations tardives de la nécropole du théâtre, orientées vers l'O., n'ont aucun rapport avec les enclos funéraires classiques avoisinants. La plus ancienne des trois est une

---

359. A.Δ. 29 (1973-74), B1, 162, O. Alexandri. b) Ibid., 18 (1963), B1, 52-54, plan 1, pl. 60. P. Åström, Idem, - N. - G. Gejvall - P. Håkanson, A late roman shaft grave from Anavyssos in Attica, Opuscula Atheniensia [illegible] (1968), 195-201, fig. 1-2. c) A.Δ. 46 (1991), B1, 82-83, Evy. Chalkia.

360. A.Δ. 40 (1985), B, 81, Hel. Guini -Tsophopoulou. b) Ibid., 39 (1984), B.46, dess. 4, O. Kakavoyanni.

361. Thorikos IX (1977-1982), 107-114, J. Bingen; B.C.H. 104 (1980), 585, G. Touchais.

tombe à fosse intacte. Un petit tas de piécettes fut trouvé sous le menton du défunt, à la hauteur des clavicules. Les tombes sont datées du dernier quart du IVe ou du début du Ve s.

288. Marathon, Plasi[362]. Cinq tombes orientées E.-O. y furent installées. La tombe 2, à ciste, avait une couverture en berceau, maçonnée en moellons et mortier blanc. Elle contenait les ossements dérangés de deux défunts, tête à l'O. (2 m x 0,50 m x 0,58 m). Elle a livré les fragments d'un vase sans vernis. Les quatre autres sépultures étaient à tuiles, les longs côtés formés de tuiles (*strotires*), les étroits de fragments de tuiles et la couverture d'une tuile (*kalyptir*). La tombe 4 renfermait un squelette, tête à l'O., les pieds légèrement inclinés, les mains sur l'abdomen. Les autres tombes furent trouvées vides. L'examen stratigraphique incline à penser que toutes les tombes sont contemporaines. À partir de comparaisons avec les sépultures païennes de Thessalonique, le fouilleur date la tombe 2 entre le IIIe et la seconde moitié du IVe s.

b) Marathon, Vranas. Une tombe paléochrétienne fut établie à faible profondeur sur le tumulus. Elle a livré deux vases de forme courante (dont une aiguière) posés de part et d'autre de la tête du défunt et, sur son torse, une monnaie en bronze de Licinius de Cyzique.

c) Marathon, Seferi, terrain Bousoula. Six inhumations protobyzantines furent établies à l'emplacement de deux bâtiments successifs, l'un hellénistique et l'autre du Bas-Empire. Trois petites sépultures à tuiles, celles d'enfants, n'ont livré que quelques débris d'ossements. Parmi les trois autres sépultures, à fosse, l'une, appartenant à un adulte, contenait une épingle près de la tête du défunt (faut-il dès lors identifier ce dernier à une femme?). Les deux autres, destinées à des enfants, étaient faites de matériaux de remploi et couvertes de trois plaques chacune. L'une contenait une aiguière pansue au large col et une boucle de ceinture.

289. Avlona, caserne[363]. Une tombe en berceau (2,28-2,35 m x 1,62 m x 1,65 m int.) avait une porte (80 cm x 61 cm) sur son côté E. précédée d'un escalier de deux marches (ayant 1,05 m de long). Jusqu'à une hauteur de 0,80 m, les murs épais de 0,50 m, étaient bâtis de moellons et de mortier de chaux et d'argile. La voûte était en briques (29 x 29 x 03 cm) et mortier de chaux épais de 2 à 2,5 cm. Sur la paroi E., au-dessus du linteau en poros, fut peinte à l'intérieur d'une surface rectangulaire (35 x 47 cm) une croix aux branches isocèles (36 x 33 cm), dont les branches étaient plus larges à leurs extrémités. La tombe contenait les ossements de quatre défunts posés sur le pavement en terre et quelques tessons sans vernis.

b) Ibid. Lieu Kotroni. La fouille a mis au jour une tombe en berceau probablement paléochrétienne, détruite. Elle était faite de moellons, de mortier et de quelques briques intercalées.

290. Oropos, Skala, rue Athinon 11[364]. Une tombe (2,10 x 1,15 m) de l'époque protobyzantine. Les côtés étaient en briques, pierres et mortier de chaux et portaient des incisions losangées. Des plaques de schiste et une série de briques assuraient la couverture. Outre les ossements d'un défunt, elle contenait les fragments d'un vase incisé. **Ibid**. Des tuiles (*strotires*) furent retrouvées dans une autre tombe chrétienne du Ve s.

b) Rue 25 Martiou. Brique de série (*ἀγελαία κεραμίς*) provenant du temple de Némésis à Ramnous. Dans le cimetière E. d'Oropos, deux autres briques et divers matériaux antiques furent utilisés comme couverture de tombes paléochrétiennes.

c) Néa Palatia. Rue Vas. Konstantinou 14. La fouille ■ mis au jour onze tombes à ciste. Une était à tuiles, les dix autres avaient leurs côtés formés de couches de plaques carrées en terre. Les sépultures étaient orientées E.-O. (une, à ciste, avait cependant une orientation N.-S.), la tête à l'O. La couverture était faite de plaques en schiste ou en poros. À l'exception d'une tombe qui comprenait trois squelettes, toutes les autres n'en abritaient qu'un seul. Des fragments de lampes romaines du Bas-Empire et de vases en verre ont été découverts dans le remblai.

291. Éleusis[365]. À quelques mètres de l'angle SE. du Téléstérion, à l'extérieur du péribole, plusieurs tombes chrétiennes à l'aspect soigné furent construites en briques (au moins douze couches

---

362. A.Δ. 34 (1979), B1, 89, E. Théocharaki. b) Π.A.E. 1970, 14, pl. 18, a-b, 19, Sp. Marinatos; A.A.A. 3 (1970), 354-355, Sp. Marinatos. c) A.Δ. 39 (1984), B, 47, E. Morou-Kapokaki.

363. A.Δ. 28 (1973), B1, 77, P. Lazaridis. b) Ibid., 43 (1988), B1, 91, Evy. Chalkia.

364. A.Δ. 30 (1975), B1, 38, O. Alexandri. — A.Δ. 35 (1980), A, Μελέτες, 222, K. Iliakis. b) Π.A.E. 1990, 39, V. Pétrakos. c) A.Δ. 44 (1989), B1, 81, Art. Onasoglou.

superposées), au plus tard au Ve s. Une des tombes forme un petit baldaquin ayant son entrée, une simple ouverture, dans la partie supérieure de l'un des côtés étroits. Ses parois intérieures étaient recouvertes d'un enduit sur lequel une croix était peinte. Les autres tombes, plus spacieuses, contenaient plusieurs défunts. Elles s'apparentaient à des fosses rectangulaires, dont les longs côtés, bâtis de grandes briques, s'élevaient peu à peu vers le haut de façon à ne laisser qu'une étroite ouverture. La couverture était souvent assurée par des marbres provenant de bâtiments antiques. Les sépultures ont livré des vases. **Ibid**. Au N. des bassins romains furent exhumées deux tombes chrétiennes. L'une présentait une croix peinte sur son côté O. Chacune a livré une douzaine de vases de facture grossière.

b) Ano Éleusis. Rue Z. Kalatha. Une tombe rectangulaire à chambre, maçonnée (2,60 m x 1,80 m ext.; 2,50 m x 1,40 m int.). L'inclinaison des murs suggère que la couverture était en berceau. La partie inférieure était en pierres travaillées, la zone supérieure en briques (60 x 30 x 3 cm). Elle contenait les restes d'une inhumation, trois cruches et une lampe de la seconde moitié du VIe s.

292. Mégare, rue Théokosmou 9[366]. Bâtiment à abside, orienté E.-O. et divisé en trois locaux. Trois fosses étaient creusés sur les murs conservés et à la hauteur d'1 m. Au centre de l'abside, une fenêtre assez basse avait été percée à l'O. Au S. du local Γ, une ouverture de 1,25 m conduit au local Δ (1,95 m x 0,72 m) qui, selon le fouilleur, évoque l'emplacement d'une tombe. La fenêtre aveugle, l'obstruation de l'entrée conduisant au local Γ devant l'abside et les fondations peu profondes (20-35 cm) indiquent que le bâtiment, assez bas, correspond à un bâtiment funéraire du VIe s., même si celui-ci put initialement avoir une fonction différente. La datation repose sur le témoignage des tessons trouvés à proximité des fondations.

b) Ibid., rue Chr. Moraïti 49A. Un bâtiment demi-circulaire en pierres bordé de locaux secondaires et une tombe y furent retrouvés. Une lampe découverte près de ses fondations invite à la dater du VIe s.

c) Ibid., Thiséos 17. À 1,35 m de profondeur sous un bassin antique furent dégagés deux sarcophages orientés E.-O., auparavant pillés. Les défunts devaient avoir un jeune âge. a) 1,70 m x 0,51 m x 0,58 m. Le squelette, mesurant 1,35 m, était désagrégé. Ses mains étaient croisées sur l'abdomen. Sur son torse fut trouvé un fragment de broche en bronze. b) 1,56 m x 0,45 m x 0,53 m. Il était vide.

d) Bain romain dont l'activité se poursuivit durant les premiers temps chrétiens. Réparé au Ve s., il semble avoir été détruit après le règne de Justinien comme l'indique la chronologie des inhumations. Une couche de cendres contenait les ossements d'au moins trois morts: près de la tête de l'un d'entre eux furent trouvés trois clous en bronze et vingt-deux monnaies en bronze dont dix-neuf frappées sous Justinien et ses successeurs.

293. Mégaris, Vilia[367]. Lieu-dit Vrysi Tsias. Trois tombes à fosse, orientées E.-O., y furent repérées. La tombe 1, détruite, ne contenait plus que quelques traces d'ossements et un vase fermé sans col. La tombe 2 (2,15 m x 1,05 m), couverte de plaques calcaires de forme elliptique, avait tout son contour bordée d'une arase de petites pierres. Elle recelait le squelette d'un adulte allongé et celui d'un enfant, âgé de 5 à 8 ans, en position accroupie aux côtés de l'adulte ainsi que deux cruches à la base plate des Ve-VIe s. La tombe 3, couverte de plaques irrégulières, les longs côtés formés de pierres irrégulières posées verticalement (1,50 m x 0,80 m), abritait le squelette d'un enfant de 10 ans et était dépourvue de mobilier. Les tombes avaient un rapport certain avec un établissement agricole paléochrétien situé à 80 m.

294. Éleuthères, chani de Kaza[368]. Un enclos funéraire chrétien contenait des tombes ■ tuiles. À 100 m de là, une sépulture identique fut localisée dans un temple antique. Elle a livré un vase sphérique et une lampe.

---

365. K. Kourouniotis, Παλαιοχριστιανική Ἐλευσίνα, Η.Μ.Ε. 1934, 519-530, fig. 2 tombe, 3 vase. — Π.A.E. 1888, 24, D. Filios. b) A.Δ. 44 (1989), B1, 40, N. Divari -Valakou.

366. A.Δ. 35 (1980), B1, 50, dess. 10, pl. 19, e, Pant. Zoridis. b) Ibid., 35 (1980), B1, 45-46, dess. 8, Idem. c) Ibid., 40 (1985), B, 38-40, Idem. d) Π.A.E. 1936, 48, I. Threpsiadis. Place Hay. Ioannou Choreutara et Peresiadou 17 (*intra muros*). Le phénomène de l'inhumation *intra muros* qui est observé dans toutes les villes grecques est dû aux conditions guerrières. Des tombes de héros se trouvaient *intra muros* (Pausanias I, 43, 3). A.A.A. 3 (1970), 23, O. Alexandri.

367. A.Δ. 42 (1987), B, 49, E. Baziotopoulou - Valavani.

368. Π.A.E. 1939, 44, fig. 1, E. Stikas.

295. Alépochori, rivage, terrain Pagoni[369]. Huit tombes du Bas-Empire et paléochrétiennes, situées à 0,28 m de profondeur et auparavant pillées, furent fouillées. Six d'entre elles étaient en briques. Le pavement était constitué de deux ou trois couches de briques carrées, les parois de mortier. La septième tombe, à ciste, était formée de pierres en coquillage et avait une orientation E.-O. La huitième s'apparentait à un sarcophage d'enfant en poros. Sept des tombes étaient orientées N.-S. Quelques-unes ont livré des vases non vernis.

296. Salamine, Pyryiakoni[370] (au SO. de l'île). Tombe en berceau orientée E.-O. La chambre était en berceau rectangulaire, légèrement irrégulière et dotée d'un petit *dromos* séparé par une petite porte arquée. Le début du *dromos* comporte une marche pour la descente. Les parois avaient une rainure pour faciliter l'ajustement de la couverture horizontale de plaques. Le haut de la voûte était légèrement incliné vers l'E. (±10 cm). Les murs étaient formés de grandes pierres et de mortier, la voûte de petites pierres plates revêtues d'un enduit de mauvaise qualité. Du mortier consolidait l'intérieur de la voûte. La tombe est située près d'un mur préhistorique. Son volume et son accès soigné plaident pour une chronologie paléochrétienne, qui ne doit cependant pas être antérieure au VIe s. La maladresse observée dans la construction de la voûte suggère une certaine précarité économique. On a trouvé des tessons de vases grossiers (intrus?).

b) Hay. Grigorios. La fouille a mis au jour une tombe de pierres et trois autres, en berceau, faites de briques et ornées à l'intérieur de croix peintes et de bandes.

c) Moulin d'Élia, Dasos. L'orientation, le mode de construction, le remploi de stèles funéraires antiques dans la couverture et le mobilier, composé de vases et de lampes portant la croix, témoignent que les tombes retrouvées sont byzantines.

297. Égine, Rues Kolokotroni-Kappou[371]. Une tombe en berceau (3,64 m x 1,50 m). Son côté E. comportait quatre marches en pierres calcaires. Les murs étaient bâtis de pierres rectangulaires en poros recouvertes d'un enduit, la voûte était en briques. Une croix peinte ornait la paroi O. (v. partie D).

b) Rue Kyverneiou. La voûte d'une tombe en berceau (2,02 m x 1,14 m x 1,86 m) arrivait jusqu'au pavement de la rue. Orientée E.-O., la sépulture avait à l'E. une entrée large de 1,86 m [?]. Le seuil s'élevait à 0,30 m du sol détruit. Certaines traces laissent toutefois supposer l'utilisation de briques et de mortier hydraulique. La paroi O. était décorée d'une croix peinte en noir, dont les branches portaient des pommes à leurs extrémités. La tombe contenait un fragment de la base d'un vase peint en rouge et quelques ossements.

c) Leivadia. Une tombe à chambre creusée à l'époque hellénistique fut réutilisée par les chrétiens comme l'attestent deux tombes sises devant l'entrée qui livrèrent, entre autres, des lampes chrétiennes et une monnaie de Tibère II (578-582).

d) Kypséli, Kamares. Cette tombe à chambre construite à la période hellénistique servit d'ossuaire aux premiers temps chrétiens. Outre les ossements de quatre à cinq défunts, elle a livré deux lampes des Ve-VIe ■. et des tessons de vases paléochrétiens.

298. Corinthe. Corinthe constitue l'exemple le plus représentatif de l'introduction des inhumations à l'intérieur des villes. Les invasions barbares de la fin du IVe s. et les séismes de la première moitié du VIe ■. furent fort dommageables pour la ville. Ils en altérèrent la structure urbaine, provoquèrent le rétrécissement de son espace et modifièrent l'affectation de certains bâtiments publics. Si l'enceinte du Bas-Empire (fig. A, 97) témoigne de la restriction considérable de la ville, il faut remarquer que l'Agora reste le centre géographique de cette dernière. C'est à ses abords que se concentrent la plupart des ensembles funéraires.

369. A.Δ. 35 (1980), B1, 55, pl. 20, d, P. Zoridis.

370. Π.Α.Ε. 1987, 17-19, fig. 1-3, D. Pallas. b) A.E. 1948-49, 115, D. Pallas. c) Π.Α.Ε. 1916, 7, 9, P. Phourikis.

371. A.Δ. 29 (1973-74), B1, 194-195, pl. 140, a-b, M. Chatzidakis. b) Ibid., 26 (1971), B1, 67, P. Lazaridis. c) Ibid., 18 (1963), B1, 51-52, Vas. Kallipolitis - Vas. Pétrakos. d) Ibid., 21 (1966), B1, 103, B' Éphorie; Alt-Ägina, I, 2, Die spätrömische Akropolismauer. Architektur und Spolien, W. W. Wurster, Inscriften von: Fl. Felten, Die Christliche Siedlung p. 55 s. Fl. Felten, Mainz | Rhein, 1975. Sur les tombes hellénistiques, G. Welter, Aeginetica, XIII-XXIV, A.A. 1938, 480-540, fig. 31, 39.

A. Les cimetières de l'Agora et de ses environs

a) Agora, extrémité O[372]. (fig. A, 98). Une tombe en berceau avec enclos fut installée dans un bâtiment romain du Bas-Empire. L'entrée dans la chambre principale (2,40 m, orient. E.-O. x 1,25 m), se faisait à l'O. par une ouverture (58 x 61 cm) précédée d'un vestibule (57 x 55 x 55 cm). Le pavement était en briques carrées et les murs portaient un stuc. La sépulture a livré onze squelettes dont un d'enfant. Neuf corps avaient un rapport entre eux. Outre un squelette d'adulte et un d'enfant perturbés, on a identifié les corps de quatre défuntes, âgées respectivement de 29, 29, 29 et 50 ans, mesurant respectivement 1,61 m, 1,58 m, 1,60 m, 1,55 m, trois corps de défunts de sexe masculin, âgés respectivement de 42, 26 et 50 ans et mesurant respectivement 1,64 m, 1,69 m et 1,65 m, celui d'un adolescent de 13 ans, ceux de deux enfants de 11 ans et demi et 6 ans et 4 mois et celui d'un bébé de 2 mois, tous têtes à l'O. Les indices stratigraphiques plaident pour une datation non antérieure au deuxième quart du VIe s. Des monnaies retrouvées aux abords suggèrent une chronologie qui n'est pas antérieure au Ve s. Une cruche de facture grossière date probablement du VIIe ■. À proximité d'une maison édifiée près de la tombe fut découverte la sépulture d'un bébé faite en tuiles et en plaques de marbre. Des monnaies du IXe s. furent découvertes dans la maison même. Deux tombes

372. Ch. Williams II - J. Macintosh - J. Fisher, Excavations at Corinth, Hesperia 43 (1974), 1-76 (7, 9, 11-12), pl. 2. Sur Dionysion et temple H (Corinth I, III, plan A, vol. XVI, 127-128; Hesperia 36 (1967), 417-420; 38 (1969), 79-86). Forum: Hesperia 44 (1975), 15, Ch. Williams II - J. Fisher. b) H. Robinson, Excavations at Corinth 1960, Hesperia 31 (1962), 110-111, fig. 2, pl. 35, c. Une tombe en berceau byzantine bien préservée construite de briques occupait la place devant le portique au S. de l'Agora. Elle contenait plus de dix squelettes et une cruche sans vernis non antérieure au VIIe-IXe s. Une autre tombe a livré trois cruches. Ch. Morgan les date des VIe-VIIe s. (Corinth XI, The byzantine pottery, (1942), 106-107) et R. Scranton des VIIe-IXe s. (Corinth XVI, 30-31). Sur les boucles et les armes attribuées aux Avars (Ch. Morgan, Corinth XI, 107, fig. 146 c). c) A.J.A. 42 (1938), 370, fig. 11, Ch. Morgan II. d) J. K. Anderson, Corinth: Temple E, N.W. preliminary report, 1965, Hesperia 36 (1967), 6-7, fig. 3-5, pl. 1-3. Pour ■ tombe en berceau, ■. Scranton, Corinth XVI, 126-128. Cf. A.Δ. 21 (1966), B1, 136, H. Robinson. Dans Hesperia on apparente souvent l'époque paléochrétienne et la période romaine tardive. d1) Corinth I, 2 (1941), Temple E, S. - E. Freeman, 170, 172, 175, 182. d2) Corinth I, 2 (1941), 55, n. 3, R. Stillwell. e) Th. Leslie Shear, Excavations in the theatre district and tombs of Corinth in 1928, A.J.A. 32 (1928), 487. f) Hesperia 55 (1986), 137; 57 (1988), 127, Ch. Williams II - Orest. Zervos. g) Jene Biers, The great bath on the Lechaion Road, Corinth XVII (1985), 5 et 37 - R. Scranton, Corinth XVI (1957), 8). h) A.E. 1956, chron. 19-20, D. Pallas.

i) Gladys Davidson Weinberg, A wandering soldier's grave in Corinth, Hesperia 43 (1974), 512-521, pl. 110-113, p. 513, n. 3, 4, bibliographie sur les invasions des Slaves: cf. A.Δ 17 (1961-62), B, 107, pl. 117, Olympia, N. Yalouris sur la boucle. Une autre tombe contenant des objets du type «avar» fut trouvée dans la région de la basilique S. (Corinth XVI, 30, R. Scranton). Sur le sujet: A. Avraméa, Χάλκινες πόρπες από την Πελοπόννησο: Χρονολογική επανεξέταση, 10e Symp. X.A.E. (1990), 13 (du milieu du VIIe - milieu du IXe s.).

j) Corinth XVI (1957), période 610-802, p. 29, R. Scranton; Ibid., VIII, part III (1966), 172-199, The inscriptions 1926-1950, John Harvey Kent. Pour les inscriptions grecques trouvées avant 1926, Corinth VIII, I, B. D. Meritt et les textes latins, Ibid., VIII, II. Les inscriptions funéraires du cimetière de la région de Lerna (Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas, éd. H. Lietzmann - N. Bees - G. Sotiriou, I: Die griechisch-christlichen Inschriften des Peloponnes (éd. N. Bees), Lieferung I: Isthmos-Korinthos, 1941). C. Roebuck, The Asklepieion and Lerna Corinth XIV (1951), 165-167; D. Pallas - St. Ntantis, Επιγραφές από την Κόρινθο, A.E. 1977, 61-85 et St. Ntantis, Απεικονίσεις εκφράσεις εις τας ελληνικάς επιτυμβίους παλαιοχριστιανικάς επιγραφάς, Αθήνα, 1983.

k) Corinth XVI (1957), 29-31. Sur le cimetière 3: A.J.A. 39 (1935), 62, O. Broneer. Basilique S. Plusieurs tombes chrétiennes étaient implantées au S. et à l'O. du bâtiment mais non dans son intérieur, ce qui prouve, selon le fouilleur, que le bâtiment a été utilisé comme une chapelle funéraire. Au N. de la basilique de la route de Léchaion des tombes byzantines contenant des inhumations successives (Ibid., 30 (1926), 55, Idem; Corinth I, 1 (1932), 6, H. N. Fowler). Monument de Babbius, une tombe byzantine, magasin VI dans la terrasse centrale, un groupe de tombes byzantines (Ibid., I, 3 (1951), 17, 116, R. Scranton). Stoa S., des tombes byzantines (Ibid., I, 4 (1954), 10, O. Broneer). Dans la cour de la source de Peirènè, une tombe (Ibid., I, 6 (1964), 82, 108, B. H. Hill). Le mobilier constitué d'un petit nombre de boucles, de bagues avec inscriptions sur le chatons, de boucles d'oreille, de bracelets, de perles de colliers, de croix, de lames de couteaux et de monnaies est étudié dans (Corinth XII (1952), Gl. Davidson, The minor objects). L'auteur souligne qu'un squelette était dans une position témoignant que sa mort était survenue dans un moment de fuite. Il s'agit d'une femme qui tenait un enfant. Sous elle se trouvait une couche de cendres. Elle portait ses parures de bagues et boucles d'oreille en bronze et en argent, une perle et une lame de couteau des VIe-VIIe s. (Ibid., 6).

l) Corinth XVI (1957), 127-128, pl. 17,1-2, 172, fig. 12.

dans le voisinage étaient similaires à la précédente à l'exception de la voûte. L'une, à 13,50 m au S. de Dionysion, avait récupéré un chapiteau en guise de couverture. L'autre, à chambre et couverture plate, était située en face du stylobate du portique S. Elle était couverte d'une série de blocs en marbre réutilisés. Un groupe de trois tombes (1969) fut installé dans les fondations du temple G. Deux des sépultures étaient orientées E.-O., la tête des défunts à l'O. Un troisième corps, celui d'un enfant, était situé sur la tête des deux autres. L'homme portait une boucle de ceinture du VIIe s., la femme avait environ 24 ans et l'enfant 6 ans.

Extrémité O. du forum. Une tombe double en berceau à double couverture (chambre N.: 2,62 m x 0,86 m x 1,37 m; chambre S.: 2,66 m ■ 0,83 m x 1,30 m). Le mur intermédiaire avait 0,42 m d'épaisseur. Le sol de la tombe était constitué par la terre (chambre N.), de larges tuiles (57 x 57 cm) ou des fragments de tuiles (chambre S.). La dernière série de tuiles posée à l'O. était surélevée pour former un coussin. Tous les murs portaient un enduit de médiocre qualité. L'accès aux chambres se faisait par une ouverture rectangulaire donnant directement dans la chambre. Nous avons en quelque sorte ici une variation du type avec vestibule. L'entrée des chambres, à l'O., semblait initialement être arquée. Le reste de la voûte était formé de moellons liés par du mortier. Plusieurs indices laissent supposer qu'une autre chambre fut construite au-dessus des deux chambres: cela montrerait que nous avons affaire à un ensemble isolé. La chambre N. contenait deux squelettes et deux cruches, la S. cinq squelettes, un lécythe et un vase à la bouche circulaire.

b) Coin SO. de l'Agora. Une tombe faite de blocs de pierre, sans mortier, au pavement en terre et couverte de grandes plaques calcaires (1,85 m x 0,50 m x 0,50-0,55 m), fut établie contre le mur d'un bassin. Elle était orientée E.-O., la tête des défunts posée à l'O. Les squelettes étaient en bon état de conservation. Celui situé le plus bas avait la main droite posée sur l'estomac. La tête du squelette supérieur se trouvait sur le côté gauche de l'abdomen du premier et un autre corps était alongé dans la partie E. de la sépulture. Les mains étaient repliées sur le torse et les os des pieds étaient soit dérangés soit manquants. Les deux défunts, de sexe masculin, âgés de 25 à 30 et de 30 à 35 ans, présentaient des déformations osseuses, notamment au crâne, résultant sans doute de pathologies héréditaires. Ils étaient peut-être parents. Une autre tombe (2,35 m x 0,50 m x 0,80 m), exhumée en 1959, contenait trois squelettes, têtes à l'O., aux ossements apparemment fragiles. Le pavement était en briques (75 x 40 cm), les murs en pierres et en blocs de poros réutilisés, sans mortier, la couverture était assurée par de grandes plaques, les joints remplis de petites pierres et de mortier peu dense. Le niveau des inhumations date les deux tombes à ciste des Ve-VIe s.

c) Stoa Sud. Cimetière du début de l'époque médiévale. Une tombe du VIe s. d'excellente facture contenait quinze squelettes et quelques ornements en bronze. Une sépulture, à la construction plus développée, à la couverture plate composée de matériaux de remploi issus du portique, s'apparente, selon le fouilleur, au type précédant la tombe byzantine dotée d'une petite porte carrée à l'E.

d) Coin NO. du péribole du Temple E. Une maison de l'époque franque contenait une tombe souterraine en berceau construite au cours du Bas-Empire. Totalement pillée, elle n'était plus remplie que de pierres brisées, de morceaux de tuiles, de fragments de deux cruches et d'une cuvette du XIXe ■. Les débris de céramique trouvés sous le pavement de la tombe amènent à dater cette dernière du VIe s. au plus tôt. Toute cette zone fut utilisée pendant plusieurs siècles comme cimetière. Deux tombes, dégagées sous le pavement de la chambre IV de la maison, comportaient des squelettes aux pieds à l'E. La tombe 2, construite en grandes pierres et pavée de fragments de tuiles, était traversée par les fondations d'un mur de la maison. La tombe 3 était à tuiles. Plus au S., une autre sépulture contenait le squelette d'un adolescent, la tête à l'O., et quelques ornements de vêtements. Sur la couverture de la tombe en berceau (fig. A, 99), on ■ également retrouvé un crâne et quelques ossements. Ces tombes datent du XIe s. sur la base du témoignage des tessons. C'est au cours de l'occupation franque que des maisons furent édifiées sur ce cimetière.

d1) Podium du temple E. De nombreuses tombes byzantines à ciste. Vingt tombes furent creusées dans le rocher, d'autres furent établies dans le sol. Une citerne fut même reconvertie en sépulture.

d2) Façade aux figures colossales. La prospection de l'égout a livré cinq ou six squelettes et une monnaie de Valentinien Ier (364-375).

e) Région du théâtre. Quelques tombes byzantines furent exhumées dans la terre à l'emplacement de la route actuelle et à l'extrémité N. du théâtre. Les squelettes avaient leur tête posée à l'O. Aux

abords des tombes, on a également mis à jour des monnaies et des vases byzantins.

f) À l'E. du théâtre. Le bâtiment 7 comprenait quatorze tombes contenant plus de quatorze inhumations, des fragments de crânes et des ossements dispersés. Une tombe a livré deux monnaies du XIe s. Une sépulture d'enfant, dans une amphore romaine, la tête au N. fut découverte à l'intérieur du bâtiment 3.

g) Voie menant vers Léchaion. Une tombe du XIIIe s. et une sépulture d'enfant furent installées dans le pavement, à l'extrémité S. de la chambre 1. Deux squelettes reposaient dans une pièce du bâtiment D bordant la route menant vers Léchaion, au N. de la basilique et près de l'hémicycle. Aux côtés de chaque défunt furent respectivement exhumées cinquante-six monnaies dont les dernières furent frappées à la fin du règne de Justin II et vingt monnaies enveloppées dans une étoffe (les défunts furent-elles les victimes d'un séisme?).

h) Église de l'Agora, mausolée turc. Le remblai antérieur au VIe s. contenait trois tombes byzantines pauvres et détruites. La tombe S. datée du VIe s. abritait un squelette à 0.20 m du pavement, la tête à l'O., et a livré des fragments d'un lit funéraire en bois de cèdre ou de cyprès. La sépulture devait se trouver à proximité d'une église paléochrétienne bâtie après le séisme de 551.

i) La colonnade du portique S., près du magasin XXXI, abritait une tombe de soldat, rectangulaire, faite de plaques en marbre issues du pavement romain (1,82 m x 0,60-0,69 m x 0,55 m). Dans le sol de celle-ci fut trouvée une monnaie de Manuel Ier (1143-1180), qui n'aide cependant pas à déterminer sa datation. Orientée E.-O, elle se composait de deux plaques sur son côté S., d'une sur son côté N. et de petites plaques sur ses autres flancs ainsi que pour sa couverture. Le défunt, mesurant 1,80 m, avait, à l'O., son crâne brisé. La tombe ■ livré une épée le long du flanc S., une jarre en argile, un objet que le défunt tenait dans sa main droite et une boucle de la fin du VIe ou du début du VIIe s. (fig. A, 100).

Les cimetières de l'Agora selon R. Scranton

j) Au moins sept cimetières ou vastes concentrations d'inhumations ont été identifiés dans la zone centrale de la ville et dans ses environs immédiats. 1) À l'extrémité O. du portique S.; quelques tombes à l'extrémité S. des magasins O. peuvent être associées à ce groupe. 2) À l'intérieur et au NO. de la source de Peirênê. 3) Dans la partie SE. de la basilique S. 4) Autour du Béma. 5) Autour de l'extrémité N. de la terrasse O. 6) Sur et autour du temple E. 7) Dans la région de l'hémicycle, à laquelle on peut joindre les quelques tombes découvertes à l'extrémité E. du marché N. À ces ensembles, il convient d'ajouter les tombes exhumées dans la basilique Julia, une autre en face du bâtiment SE., quelques sépultures à l'O. du temple d'Apollon et quelques autres dispersées çà et là dans cette zone. Selon l'auteur, les trois premiers cimetières ont été fonctionnels durant les VIIe et VIIIe s., tandis que les autres sont postérieurs et furent utilisés à partir du IXe s. et dans les siècles qui suivirent. Les stèles funéraires à inscription trouvées dans la région de l'Agora, de Lerna, de l'Asklépieion, de Kraneion, du temple d'Apollon, du théâtre et de l'odéon démontrent clairement que toute cette zone urbaine centrale reçut des inhumations au cours des siècles obscurs.

k) Parmi ces cimetières, l'auteur date du IXe s. les ensembles 4 et 7. Le cimetière 3 consiste en tombes à tuiles, quelques-unes étant maçonnées de petites pierres et de fragments de tuiles et couvertes de plaques calcaires (2 m x 1,25 m x 1,50 m). En règle générale, elles contenaient plus d'un défunt, les ossements des précédents ayant été repoussés dans un coin après chaque enterrement. Il y avait également deux tombes en berceau plus grandes mais attestant un mode de construction analogue. L'une d'elles a livré des monnaies du début du XIIIe s. Ce cimetière pose un problème de datation. La première publication a opté pour une chronologie paléochrétienne, tirant argument du fait que l'absence d'autres constructions suggérait que le bâtiment à abside avoisinant les tombes, bâti avec les matériaux de la basilique S., devait être paléochrétien et que les tombes lui étaient contemporaines. La découverte ultérieure de tessons du XIe s. dans la partie supérieure des fondations du bâtiment et celle de deux monnaies, du XIIIe s. et du XVIe s., dans la zone inférieure des fondations de l'abside, ont mis en cause l'hypothèse initiale. Selon R. Scranton, il est plus prudent de dater le bâtiment du XVIe s. car aucune preuve décisive ne plaide pour l'époque paléochrétienne. Les types de tombes observés sont présents aux deux époques mais les monnaies du XIIIe s. trouvées dans la tombe en berceau laissent supposer que celle-ci fut sans doute en usage durant toutes ces périodes ou, ce qui est plus raisonnable, qu'elle doit dater du XIIIe s. ou être légèrement antérieure. Pour le cimetière 2, celui de Peirênê, les tombes pourraient être associées à l'église du Xe s. sise dans la cour de la fontaine, mais une sépulture

d'enfant a été dégagée sous les marches d'une maison du Xe s., située à l'E. de la source. Le cimetière ne pouvait dès lors pas être en usage au cours du VIe s. car la fontaine était alors pleinement fonctionnelle. Il est donc possible que le cimetière ait commencé à être installé durant les VIIe et VIIIe s. Le cimetière située dans la partie O. de l'Agora, où l'on trouva de simples inhumations creusées dans la terre et une tombe en berceau, présente les mêmes problèmes de datation. Une tombe contenait des objets de type «avar». À partir de ces données, l'auteur conclut que le cimetière date du VIe s.

I) Typologie des tombes. a) Simples inhumations creusées dans la terre, dépourvues de couverture ou d'une quelconque protection pour le cadavre. b) Tombes à tuiles ou à briques à la couverture à deux pentes. c) Tombes rectangulaires à ciste faites d'un maçonnage et couvertes de plaques calcaires. d) Tombes plus larges destinées à plusieurs inhumations, les côtés maçonnés et couverts de plaques. e) Grandes tombes maçonnées en berceau.

Les grandes tombes à couverture plate ou voûtée diffèrent seulement par le mode de couverture. Elles se composent d'une chambre et d'une entrée (2 m x 1,35 m x 1,85 m). Les murs sont faits de petites pierres, de mortier et d'enduit, le pavement, lorsqu'il n'est pas constitué par le sol vierge, est en briques ou en fragments de plaques de marbre. L'entrée s'apparente à un puits rectangulaire, le plus souvent façonné de plaques de poros, l'espace laissé vide étant normalement carré (80 cm de côté). Le pavement se situe à 0,90 m environ du faîte; la chambre est normalement couverte de plaques. Pour les tombes établies dans les églises, les plaques de la couverture sont généralement au niveau du pavement de l'église. Du côté O. du passage d'entrée se trouvait le mur E. de la tombe. À travers ce mur il y avait une porte d'accès disposée sur le niveau du pavement du passage de l'entrée. Dans le cas mentionné ci-dessus, la porte mesurait 55 x 65 cm. Quatre marches suivaient peut-être directement la porte. Le sommet de la porte était à un mètre au-dessus du pavement de la tombe. La porte pouvait être fermée par une plaque calcaire (fig. A, 99).

On ne peut proposer de façon claire un schéma chronologique relatif à l'évolution de ces types de tombes et inhumations. a) Les tombes à tuiles (fig. A, 101) sont souvent considérées comme des indices d'une construction paléochrétienne. On les rencontre pourtant encore aux abords de l'église du Béma au cours du XIIe s. b) Les tombes à ciste semblent dater, suivant la place où elles furent exhumées, entre la fin du VIe [redacted]. et le VIIIe s., voire du IXe [redacted]. Toutefois, on trouve encore un exemple des XIIIe-XIVe s. dans le marché N. c) Les tombes à couverture plate paraissent antérieures aux tombes en berceau. Nombre de celles-ci remontent à la période s'étendant de la fin du VIe au IXe s., lorsque les constructeurs disposaient à profusion de matériaux de remploi. Cependant on peut supposer que des tombes en berceau furent déjà bâties au VIe s. alors que d'autres, à couverture plate, sises dans les églises du Béma et du monastère Saint-Jean ne sont pas antérieures au XIIe s. Les tombes furent souvent utilisées à plusieurs reprises. Lors de chaque inhumation, on repoussait les ossements des défunts précédents. La majorité des grandes tombes semblent être familiales, utilisées durant quelques générations par une même lignée avant d'être probablement réutilisées ultérieurement par d'autres familles.

B. Cimetières à l'intérieur de l'enceinte du Bas-Empire

a) Lieu-dit Hay. Anna, terrain D. Metaxa[373]. La fouille a mis au jour quinze tombes, la plupart sans mobilier (2,50 m [redacted] 1,50-2,80 m x 2 m). Dix d'entre elles étaient construites de moellons et de fragments de briques intercalés. Elles contenaient des ossements épars. Les autres étaient bâties à l'aide de tuiles romaines. Une autre sépulture (3,30 m x 1,20-1,35 m x 1,52 m) était en berceau et rectangulaire. Son entrée, à l'E., était fermée par une plaque en marbre. On découvrit seulement des ossements brisés sur le pavement de plaques carrées en terre (fig. A, 102). Le fouilleur rapproche cette tombe de celles de l'Agora de Corinthe (Hesperia 44, 1975).

b) Alonia, terrain Bartzi. Dans une superposition de ruines romaines, paléochrétiennes et byzantines furent exhumées deux tombes, l'une à l'aspect pauvre, contenant quelques ossements et l'autre s'apparentant à un larnax en poros abritant un squelette et une croix en bronze.

373. A.Δ. 36 (1981), B1, 89, dess. 2, pl. 33, b, A. Banaka - Dimaki. b) Ibid., 35 (1980), B1, 105, Idem. c) A.Δ. 45 (1990), B1, 153-155, dess. 4, pl. 72. [redacted], 73, K. Skarmoutsou. Ibid., 47 (1992), B1, 167, Idem.

c) Lieu-dit Plèvres (entrée de la ville ancienne, NE., terrain K. Michalopoulou). Trois chambres funéraires comprenant du mobilier romain (notamment du Bas-Empire) furent dégagées. La plus grande partie des lampes date des premiers siècles chrétiens. Des croix et des rosaces du IVe s. proviennent d'ateliers corinthiens et attiques. Un second groupe de tombes fut localisé au même endroit. a) Une chambre funéraire rectangulaire aux parois consolidées avec du mortier. Le long de chacun des longs côtés se trouvait une tombe à fosse et, dans l'espace central, cinq tombes en berceau de pierres en poros et une à tuiles, relevant d'une phase ultérieure. b) Deux tombes pauvres à tuiles. c) Une fosse servant de dépôt. Les ossements de plusieurs défunts et des squelettes [redacted] crâne manquant furent retrouvés sans véritable orientation et disposition régulières.

C. Cimetières situés à l'intérieur de l'enceinte classique

a) 650 m au SO. de l'odéon et 275 m au NE. de Hay. Anargyroi[374]. Des tombes rectangulaires y furent creusées. Elles ne comportent pas de couverture. Elle furent remplies de terre après l'inhumation. À côté d'une cruche du Bas-Empire, une tombe contenait deux squelettes, tête à l'O., de sexe indéterminé: un enfant de moins de 10 ans et un adolescent de 14 à 18 ans. La sépulture du milieu contenait trois squelettes: un enfant de 5 à 6 ans, un homme de 20 ans et un adolescent (?) âgé de 14 à 18 ans. La tombe S. abritait trois squelettes: un enfant de 10-11 ans, de sexe indéterminé, une femme de 30 à 40 ans et une autre femme (?) du même âge. Au-dessus de la tombe du milieu, dans la terre, on a découvert une pierre tombale avec l'inscription « † KYMHTH|PION ANACTA|CIOY M̄ IOYAI|OY ĒI † » et, sur son autre face, une croix avec sous elle la lettre ω.

b) Krancion, terrain Lekkas. Une tombe en berceau double (2.45 m x 2,65 m x 1,34 m), aux parois recouvertes d'enduit et à l'entrée fermée de plaques. Dans l'une et l'autre de ses parties, on a exhumé a) un défunt; b) à 1,84 m de profondeur, deux squelettes aux ossements dérangés. Elles ont aussi livré quatre œnochoés sans décoration.

c) Sanctuaire de Déméter et Koré. À l'emplacement du temple furent installées vingt-quatre tombes à tuiles comprenant une inhumation chacune et deux tombes avec mobilier — la première d'enfant contenant quelques ornements en bronze et une crécelle, la seconde, une tombe d'adulte, recelant un lécythe du VIe s. sans vernis. La tombe 4, sans couverture, a aussi livré une monnaie de la fin du IVe s. et la tombe 5, un flacon en verre du IVe s., posé aux pieds du squelette.

d) Anaploga. Le cimetière comprenait des tombes à la chronologie très diverse: depuis le VIe s. av. J.-C. jusqu'à l'époque romaine tardive. Un enclos, aux fondations visibles, entourait quatre tombes en berceau bâties en briques. Il ne fait pas de doute que celles-ci étaient chrétiennes.

D. Peu de tombes chrétiennes furent retrouvées au sein des cimetières antiques. Dans le **cimetière N. (Cheliotomylos)**[375], l'ensemble souterrain, le *columbarium* E II, fut réutilisé par les chrétiens. Ses murs étaient peints de croix rouges et quantité de lampes chrétiennes y furent découvertes (v. partie D,

374. Hesperia 31 (1962), 116, pl. 44, b, stèle. H. Robinson. b) A.Δ. 25 (1970), B1, 208, pl. 196, Hél. Kounoupiotou. c) Nancy Bookidis - Joan Fisher, The sanctuary of Demeter and Kore on Acrocorinth, Hesperia 41 (1972), 305; 43 (1974), 285. d) A.Δ. 18 (1963), B1, 79, H. Robinson. Sur les tombes pré-chrétiennes: Hesperia 54 (1985), 271-307, El. Pemberton.

375. Th. Leslie Shear, Excavations at Corinth in 1931, A.J.A. 35 (1931), 439-440, fig. 13-14, la tombe de Maria. La chambre funéraire E II a livré des vases, des lampes, des marmites et d'autres ustensiles qui témoignent l'utilisation de la chambre par les chrétiens (croix sur l'enduit); A.Δ. 21 (1966), B1, 122-123, Sér. Charitonidis; D. Pallas, Νεκρικόν ὑπόγειον ἐν Κορίνθῳ, Π.Α.Ε. 1969, 121-134, fig. 137-144. Idem, Investigations sur les monuments chrétiens de Grèce avant Constantin, C.A. 24 (1975), 10, fig. 14. Le lieu-dit Kritika du cimetière N. comportait des tombes des IVe-VIe s. (A.Δ. 22 (1967), B1, 166-169, I. Papachristodoulou). Des tombes protobyzantines à tuiles à Cheliotomylos (VIIe s.?) (Corinth III, 2 (1936), 62, R. Carpenter - A. Bon). Les fouilles du cimetière pré-chrétien (A.Δ. 17 (1961-62), B1, 62-63; 21 (1966), B1, 122, Sér. Charitonidis; 23 (1968), B1, 125-126, E. Protonotariou -Deïlaki; 24 (1969), B1, 102, Idem; A.J.A. 32 (1928), 490-495, Th. L. Shear; 33 (1929), 538-546, Idem; 34 (1930), 403-431, Idem; Art and Archaeology 29 (1930), 195-202, 257-265, Jos. Platner, des tombes géométriques, grecques, romaines. b) R.A.C. 35 (1959), 203-204, D. Pallas; B.C.H. 81 (1957), 532, Éc. Fr. Deux tombes en berceau étaient situées à l'E. des bains d'Aphrodite. La première était familiale romaine. La seconde plus petite contenait des sarcophages disposés sur les trois côtés. Elles ont été utilisées au moins jusqu'au Ve s. (A.Δ. 17 (1961-62), B, 62-63, H. Robinson).

fig. 41). Près d'un mausolée romain un bâtiment abritait plusieurs tombes; l'une d'elles livra une lampe du IVe s. ornée d'une croix en relief. Une ancienne citerne fut reconvertie, probablement au cours du IVe s., en lieu funéraire chrétien. Il en va de même d'un hypogée romain à deux chambres, avec arcosolia décorés de peintures. Treize lampes issues de l'atelier XIONHC, dont dix portaient le monogramme chrétien, y furent dégagées. Une autre tombe en briques, couverte de deux plaques en poros et orientée E.-O., contenait un squelette, la tête à l'O. L'inscription funéraire rehaussée de trois croix mentionnait « + ... MAPIA| CѠΦPѠN ΓYNH EYΠΛOY| HNIOXOY...» (Maria, sage épouse de l'aurige Euplos). Six lampes dont cinq attestant le type XXVIII de Broneer et une provenant de XIONHC furent découvertes sur la couverture. Le fouilleur date la sépulture entre 380 et 395, juste avant le sac d'Alaric en 396.

Cimetières situés à proximité des remparts N.

b) Bains d'Aphrodite. Une salle souterraine carrée (5-5,10 m x 1,80-2,13 m x 2-2,10 m), dotée d'une abside demi-circulaire sur un de ses longs côtés, était accessible par un petit escalier s'ouvrant face à la conque. Une lucarne (*luminarium*) circulaire en briques (diam. 0,78 m-1,30 m) était percée au centre de la voûte. Le sol était couvert d'un dallage de briques. Dans le remblai du couloir d'accès, des lampes et des vases grossiers de la fin du VIe s. ou du début du VIIe s., un chandelier en bronze de la même époque et des fragments de statues antiques furent dégagés. L'auteur identifie le lieu à un hypogée chrétien (cubiculum), en raison de sa situation à proximité du cimetière d'Asklépieion (serait-ce la crypte d'un sanctuaire à mystères?, cf. B.C.H.).

c) Lerna-Asklépieion. Le cimetière présente beaucoup d'intérêt tant par son emplacement que par la forme de ses tombes. Les inhumations se trouvent toutes situées au N. du rempart et s'étendaient jusqu'au pied de la colline de Cheliotomylos et au N. jusqu'au début du plateau dominant la plaine. Les inhumations les plus anciennes semblent dater de la fin du Ve s. et ont manifestement souffert des séismes du VIe s. On suppose que le cimetière était hors d'usage lorsque se déroulèrent en 542 les inhumations massives provoquées par la peste. Les trouvailles effectuées dans les tombes tendent à confirmer une telle chronologie.

Le type de sépultures le plus intéressant est celui des tombes creusées dans le rocher, voûtées et longues de 1,70 à 2 m, auxquelles on accédait par un petit puits, long d'un mètre environ, aboutissant à l'E. de la chambre. Dans de nombreux cas, une ou deux marches étaient pratiquées dans le puits d'accès pour faciliter la descente. Diverses parures, une monnaie ou des vases ont parfois été retrouvés auprès des corps. Des croix sur les stèles tombales et des lampes prouvent que le cimetière était chrétien. Un vase trouvé dans les débris de la tombe 84 porte la croix accompagnée des lettres apocalyptiques (A et Ѡ). L'entrée du puits était couverte d'une plaque calcaire et un espace rectangulaire ayant approximativement les dimensions de la tombe était marqué sur le rocher souvent par une série de pierres. Dans ce périmètre était construit un tumulus fait de terre, de pierres et des matériaux les plus variés comme des lampes ou d'autres ustensiles. Le tumulus était couvert d'un stuc sur lequel une croix pouvait éventuellement être gravée comme sur l'extrémité O. de la tombe 76. Une inscription indiquait quelquefois le propriétaire de la tombe comme dans le cas de la tombe 84 où, sur la paroi verticale du rocher, on trouve mentionné "TACIOY ΠPECBYTEPOY" ou ailleurs, sur une petite plaque en marbre posée sur le stuc. Quand le tumulus était achevé ou plus tard encore des lampes à huile étaient posées sur ou près de la tombe. Quelques tumuli montrent sur leur côté E. des signes de réparation, démontrant du même coup la probable réutilisation de la sépulture (fig. A, 103)[376].

Parmi les tombes publiées en 1967, quatre étaient creusées dans le rocher, la tombe 8 — une amphore — contenait le squelette d'un enfant et la plupart des autres étaient faites de tuiles laconiennes triangulaires, d'autres tuiles ou des fragments de jarres étant utilisées pour les côtés étroits. Quelques stèles tombales, analogues à celles des tombes creusées, furent retrouvées. La tombe 19 était couverte d'un tumulus en terre stuquée d'un mètre de hauteur. Les trois tombes creusées ont livré six lécythes et une jarre datés du VIe s. La quatrième tombe (6, 7) était double et s'apparentait à une demi-amphore

376. Corinth XIV (1951), 163, C. Roebuck; F. J. de Waele, The fountain of Lerna and the early christian cemetery at Corinth, A.J.A. 39 (1935), 356-357; A.Δ. 21 (1966), B1, 141, H. Robinson.

couverte d'une plaque en poros et à une tombe à tuiles posée sur la plaque. Toutes deux étaient couvertes de décombres de béton.

En 1966, trente-trois tombes furent repérées et dix-neuf fouillées: dix-neuf, de forme rectangulaire, étaient creusées, trois autres étaient également creusées et comportaient un puits d'accès, neuf étaient à tuiles et deux correspondaient à des amphores. La tombe 53, creusée (2,23 m x 0,56-0,67 m x 0,71 m), contenait huit squelettes. À l'extrémité O., elle présentait une sorte de saillie (11,3 cm x 32 cm) formant un coussin. Elle a livré deux lécythes et une petite cruche du VIe s., des fragments de boucles d'oreille en bronze, quelques perles de verre et une chaîne de collier. Une croix de Malte était dessinée sur l'enduit de plâtre de la tombe 35. Celle-ci contenait trois squelettes. Les squelettes d'enfants présents dans les amphores furent retrouvés décomposés. La tombe 31 abritait deux lécythes du VIe s.; la 29, une bague en bronze et une inscription funéraire comptant cent et une lettres réparties sur six lignes et indiquant une indiction. La tombe 41 (2,24 m x 0,78-0,81 m x 0,66-0,93 m), orientée N.-S., avait un coussin sur son côté S.; la tombe 42 (2,15 m x 0,88 m x 0,68-0,94 m), orientée E.-O., dotée elle aussi d'un coussin sur son côté O., a livré un outil en bronze et des tessons du VIe s. Toutes deux avaient leurs parois intérieures stuquées.

Publiée en 1969, la tombe 86 présente un puits rectangulaire en briques, stuqué à l'intérieur, et un plafond constitué de trois plaques calcaires complétées aux joints par de plus petites (2,093 m x 0,685 m x 0,869 m). Elle servit d'ossuaire. Les ossements de six personnes — deux femmes, dont une d'une trentaine d'années, deux hommes d'âge moyen, un enfant de 6 ans et un nouveau-né étaient repoussés dans le coin O. Une paire de boucles d'oreille et une fibule en bronze côtoyaient les dernières inhumations, tandis qu'une boucle d'oreille et une monnaie de Constant Ier percée d'un trou afin d'être employée comme ornement bordaient les défunts précédents. D'autres indices laissent penser que cette partie du cimetière n'existait pas avant les séismes de 375, voire même avant l'invasion d'Alaric en 396. La tombe 86 semble être plus ancienne que sa voisine, creusée, parce que la partie arrière de son mur constitue la partie du mur S. de la tombe 81, qui contenait un petit lécythe, une cruche à l'embouchure tréflée et une fibule en bronze différente de celle de la tombe 86. La tombe 80 appartenait à un certain Bénénatos comme l'atteste l'inscription découverte dans les débris du tumulus.

Un autre groupe de tombes pouvait avoir en commun des liens familiaux, ethniques ou corporatifs comme le prouve le procédé de stucage avec le tumulus (tombes 75, 76-79, 84). Quelques tombes furent pillées dès l'Antiquité. On remarque la variété dans la disposition des tombes creusées. La tombe 77 comportait deux marches à l'intérieur du puits de descente (fig. A, 104). La tombe 69, unique en son genre, possédait trois chambres accessibles par une ouverture (fig. A, 105). La chambre C contenait les restes épars de deux défunts. Beaucoup d'ossements occupaient le côté O. de la chambre A, tandis qu'à l'E. furent exhumés quelques fragments de lécythes, de nombreuses jarres à eau et une monnaie des Ve-VIe s. À l'extérieur du bord N. du tumulus de la tombe 73 (2,05 m x 0,88 m x 0,55 m), cinq lampes furent dégagées. Les squelettes appartenaient à une femme de 60 ans environ, à un homme du même âge et à un homme d'environ 55 ans. Un lécythe, deux lampes du Ve s., une bague en bronze et une monnaie étaient posés dans le tumulus au plafond voûté. Les sépultures datent probablement du milieu du Ve s. La tombe 2, à tuiles, contenait le corps d'une femme de 55 ans environ, de type négroïde. Une dernière tombe contenait elle aussi un squelette de femme.

En 1972, neuf autres tombes furent mises à jour. Les quelques vases trouvés dans les tombes suggèrent de dater toutes les inhumations de la fin du Ve s. ou du VIe s. Le nombre de corps conservés dans les tombes varie d'un à huit. La tombe 94, abritant un couple, a livré une paire de bagues, appartenant à l'un et l'autre défunt. Une croix constantinienne haute de 25 cm était peinte en rouge sur le côté S. du puits d'entrée. Les traces d'autres dessins de lettres ont été discernés sur le mur O. Le tumulus est unique par son socle en saillie, presque carré, probablement prévu pour recevoir des offrandes comme des lampes[377].

Ibid. Quatorze tombes furent creusées dans le rocher au pied N. de la colline de l'Asklépieion et

377. J. Wiseman, Excavations at Corinth 1965, The Gymnasium Area, The cemetery of Lerna hollow, Hesperia 36 (1967), 31-35, fig. 16-18, pl. 13-15, 417-420, fig. 7, pl. 84, 88; 38 (1969), 79-86, fig. 7-11, pl. 25-27, Idem, Ibid., 41 (1972), 8-9, Idem. Sur Bénénatos (bien né) à voir également à Héraclée de Lyncestes (D. Feissel, Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du IIIe au VIe s, B.C.H., Supplément VIII (Paris, 1983), 222-223, n° 267).

près de soixante sur la colline de Zeus à l'O. À l'E. et à l'O. de Lerna, les tombes s'apparentaient à des
galeries percées à flanc de colline. Une barrière, tantôt en argile, tantôt formée de petites pierres,
fermait l'entrée. La plupart des tombes de ce type, presque trente, étaient à tuiles — souvent à quatre
ou six tuiles, parfois à deux (83-85 cm x 30-38 cm). Le fouilleur pense que ces tuiles étaient spécialement
fabriquées pour les sépultures. Environ cent vingt-cinq tombes à tuiles furent dénombrées dans le
pavement de Lerna et dans ses colonnades. Trois tombes à tuiles, dans le réservoir III, étaient surmontées
d'un tumulus en plâtre. De pareilles couches de plâtre s'observent sur quelques tombes creusées dans
le flanc N. de la colline de l'Asklépieion. Parmi les tombes à tuiles, on compte quinze inhumations
dans des amphores, mesurant environ 70 cm de haut. On coupait l'amphore en deux parties pour
introduire le corps. D'autres inhumations furent trouvées à même le sol, sans aucune couverture, la
tête du défunt à l'O. et ses mains croisées. Si la plupart des tombes ne renfermaient qu'un squelette,
certaines en abritaient deux, trois, voire quatre, témoignant fréquemment de l'association mère-enfant.
Les offrandes étaient rares et pauvres. Quelques tombes contenaient cinq ou six petites cruches de
terre rouge sans vernis. Peu de bagues, de boucles d'oreille ou de restes de textiles furent retrouvés.
Beaucoup de lampes trouvées dans la terre au-dessus et autour des tombes, attestant les types XXVIII,
XXIX et XXXI de Broneer, datent de la fin du IVe, du Ve et du VIe s.

L'événement le plus important de l'histoire du cimetière fut sans doute l'inhumation massive
dans le réservoir IV. Avant celle-ci, la paroi N. du réservoir s'était effondrée sur une longueur de 14 m.
Plus de cent squelettes adultes ou non furent retrouvés, sur une hauteur de 40 cm, en compagnie
seulement de quelques petites cruches. Quelques-uns, parmi les plus récents, étaient inhumés dans des
jarres. La position des squelettes démontre qu'il ne s'agit pas d'un ossuaire mais d'une tombe commune
utilisée dans le cadre d'une inhumation sortant de l'ordinaire. Deux monnaies d'Anastase (491-518)
et une de Justinien (527-565) furent découvertes parmi les ossements. Il est probable que l'effondrement
d'une partie du réservoir fut provoqué par le séisme de 522 et que l'inhumation collective est liée à la
peste de 542. Quelques tombes à tuiles devant la source et le réservoir V furent couvertes d'amas de
rochers. Les inhumations s'étendent de la fin du IVe s. au milieu du VIe s. En 1935, on dénombrait au
total trois cent quinze inhumations[378].

Depuis 1967, cent et une tombes ont été localisées et cinquante-deux ont livré des restes humains.
Les autres n'ont pas été ouvertes. La tombe 98 correspondait à un cénotaphe. En tout, les sépultures
fouillées comptaient cent soixante-quatre individus, cent dix-sept adultes et quarante-sept mineurs.
La majorité des tombes abritaient plus d'un squelette, les inhumations anciennes étant souvent perturbées
par les plus récentes. Seuls quatre squelettes ont été découverts intacts[379].

Les remparts de l'Antiquité Tardive n'incluaient plus la majeure partie de la ville. Probablement
érigés au début du Ve s. à la suite de l'invasion d'Alaric (396), ils protégeaient le centre administratif
et politique de la cité, offrant du même coup un refuge aux habitants. Les céramiques exhumées
attestent que la région située à l'E. des remparts fut habitée durant la période de construction des
églises de Kodratos et de Kraneion. Quelques cimetières furent installés sur la ligne et à l'extérieur
des remparts du Ve s. a) Celui du sanctuaire de Déméter et Koré. b) Celui voisin de la fontaine de
Hadji Mustafa. c) Anaploga. d) Cheliotomylos. e) Celui de la fontaine de Lerna. f) Celui de la basilique
de Kodratos. g) Celui de la basilique de Kraneion[380].

Comme les tombes de l'Agora sont datées des VIIe et VIIIe s., on peut conclure qu'à l'époque
paléochrétienne les Corinthiens respectèrent plus ou moins la ligne des remparts intérieurs pour les
inhumations. Pour comprendre la structure funéraire de la ville, il faut aussi tenir compte du séisme de
521 qui provoqua une hécatombe et des dégâts aux remparts, de la peste de 542 et du nouveau séisme
de 550-551. À l'instar de l'enceinte de l'Acrocorinthe, les remparts furent réparés par Justinien. Les
Avars et les Slaves attaquèrent peut-être la ville en 580. Celle-ci jouit ensuite d'un siècle et demi de

378. F. - J. de Waele, The sanctuary of Asklepios and Hygieia at Corinth. A.J.A. 37 (1933). 436-437, pl. L, LI; Idem, The fountain of Lerna and the early christian cemetery at Corinth, Ibid., 39 (1935). 352-359, fig. 1-3, pl. XLII; Carl Roebuck, The Asklepieion and Lerna, Corinth XIV (1951), 162-164, pl. 15, 28, 62 (2), 67, fig. 32, plan A, s'appuie sur les témoignages des fouilles précédentes.

379. Al. B. Wesolowsky, The skeletons of Lerna hollow, Hesperia 42 (1973), 340-351.

380. Tim. E. Gregory, The late roman wall at Corinth, Hesperia 48 (1979), 264-280, fig. 1, pl. 76-78.

paix avant de devenir la capitale du Thème d'Hellade[381]. Il semble que le IXe s. ait également été une période de prospérité[382].

Au contraire d'autres grandes villes (v. Athènes-Thessalonique-Patras), la Corinthe moderne ne se développa nullement sur l'emplacement de la cité ancienne. Le village modeste qui prit place à ses abords permit la réalisation sans contrainte de fouilles qui livrèrent une documentation abondante. Comme à Athènes, on trouve des tombes de l'époque géométrique à l'intérieur de l'enceinte de la ville qui sont antérieures à la fortification[383]. Un grand nombre de cimetières furent implantés à l'intérieur et à l'extérieur de la ville. La grande diversité des tombes atteste tous les types de sépultures connus auparavant et révèle certaines nouveautés. La typologie des tombes, courantes à toutes les périodes, rend leur datation difficile. Sur le thème de l'introduction des inhumations dans la ville on constate une évolution lente: des cimetières *extra muros*, on passe aux cimetières établis aux abords des remparts de l'Antiquité Tardive, puis aux cimetières installés près des basiliques sises à l'intérieur de cette enceinte et enfin aux petits groupements de tombes dans l'Agora, très fréquents durant les siècles obscurs et la période mésobyzantine au cours de laquelle les églises accueillirent une multitude de sépultures.

299. **Kenchrées**[384] (fig. A, 106). Un hypogée souterrain (4,50 m x 3,60 m), accessible par un petit passage s'ouvrant sur son côté E. Six loculi verticaux étaient aménagés dans les parois, deux dans chaque paroi. Des sièges, dont on distingue encore quelques traces, étaient disposés de part et d'autre

381. Zosime (Bonn), 192, 7; Claudian. in Rufinum. II, 186-191, sur l'incendie des deux ports de la ville; Procope,
Hist. Secr. 18 (Bonn), p. 112, 1-9; De aedificiis III, 272, 19; J. H. Finley, Corinth in the middle ages, Speculum 7 (1932),
477, D. Pallas, Corinthe et Nikopolis pendant le Bas Moyen Âge, Felix Ravenna 118, 2 (1979), 93-142 (94) «Après 550-
551 la ville fut pratiquement abandonnée et la vie se cantonna autour de l'Agora antique. Indices sont les maisons
construites dans la partie SO. de la basilique de Léchaion après la destruction de la basilique par les tremblements de
terre» (Π.Α.Ε. 1956, 172 s.; 1957, 102 s.; 1958, 129 s.; 1959, 135; 1960, 161 s.; 1965, 137 s., D. Pallas). Selon R.
Scranton, l'Agora avec son voisinage était le foyer de la vie de la ville pendant toutes les périodes (Corinth XVI, 133).
Contra D. Pallas, Ε.Ε.Β.Σ. 28 (1958), 532, compte rendu. E. Ivison examine [redacted] rôle des inhumations dans la ville par
rapport au rétrécissement de la ville en utilisant également les inscriptions funéraires et le sujet des invasions slaves
(Burial and urbanism at late antique and early byzantine Corinth (c. A.D. 400-700), Towns [redacted] transition, Aldershot
1996, 99-125, éd. N. Christie - S. T. Loseby). Sur les martyrs: Max Herzog zu Zachsen, Das christliche Hellas (Leipzig,
1918), 47, 51, 54, 55; H. Delehaye, Les origines du culte des martyrs (Bruxelles, 1933²), 164, 227; Tim. Phouyas,
Ἱστορία τῆς ἀποστολικῆς ἐκκλησίας τῆς Κορίνθου (Ἀθῆναι, 1968), 123-125, 131. Sur les boucles avares: G. Davidson,
The avar invasion of Corinth, Hesperia 6 (1937), 227-240. D. Pallas, Données nouvelles sur quelques boucles et fibules
considérées comme avares et slaves et sur Corinthe entre le VIe et le XIe s., Byzantinobulgarica 6 (1981), 295 s. Sur
l'époque romaine: J. Wiseman, A.N.R.W. II (1979), 7, 1, 439-548, Corinth and Rome I: 228 B.C. - A.D. 267, avec
bibliographie. Sur l'époque classique: R. Carpenter - A. Bon et al., The Defense of Acrocorinth and the lower town,
Corinth III, 2 (1936), 126-127; cf. G. Ostrogorsky, The Cambridge medieval history IV|1 (1966), 489; M. Sakellariou -
N. Pharaklas, Corinth-Cleonaea (Athens, 1971) (Ancient greek cities, 3) et J. Wiseman, The land of the ancient corinthians,
(Göteborg, 1978), Studies in mediterranean archaeology, vol. L (compte rendu bibliogr. dans A.J.A. 84 (1980), 252-
254). F. - J. de Waele, dans, R.E. Suppl. VI (1935), 182-199 (199). Sur l'époque byzantine: A. Bon, Le Péloponnèse
byzantin jusqu'en 1204 (Paris, 1951), 49 s.; Rl.b.K. 29/30, Bd IV (1990), 746-811 (D. Pallas).
382. Corinthe est exceptionnellement riche en monnaies du IXe s. (D. M. Metcalf, Corinth in the ninth century: the
numismatic evidence, Hesperia 42 (1973), 180-251).
383. Odéon: Deux tombes probablement de l'époque géométrique. À cette époque le site serait en dehors des
limites de la ville (Corinth X, 142, O. Broneer); cimetière protogéométrique sur le flanc où était la tribune du forum
romain (Hesperia 43 (1974), 1 s., Ch. Williams II - J. Macintosh - J. Fisher).
384. R.A.C. 35 (1959), 214, D. Pallas. b) Α.Δ. 31 (1976), B1, 65, pl. 57, c. f. K. Krystalli -Votsi. Sur les monuments
funéraires de Kenchrées: Kenchreai, Eastern port of Corinth, Results of investigations by the University of Chicago and
Indiana for the A.S.C.S. I, Topography and architecture by R. Scranton - J. W. Snawand - Leila Ibrahim (Leiden, 1978),
11 s., pl. IX; Hesperia 36 (1967), 124-186; W. W. Cummer, A roman tomb at corinthian Kenchreai, Hesperia 40 (1971),
205-231, G. Lambakis, Christianikai Kenchreai, Comp. rendus congr. inter. d'arch. (Athènes, 1906), 318 = Δ.Χ.Α.Ε. 7
(1907), 46, dit: «autour du port et dans les environs nous avons trouvé sous la terre dix petites catacombes contenant six
à dix tombes et dans une d'elle située dans la direction des bains d'Hélène une plaque avec croix». D.Pallas,
Παλαιοχριστιανική Κόρινθος, Πελοποννησιακή πρωτοχρονιά 1957, 1-3

de l'entrée. Face au passage, une partie d'un massif quadrilatéral (50 x 42 cm) servait, selon l'auteur, de support à une table d'oblation (*mensa oleorum*). De petites niches rectangulaires sont creusées dans la zone supérieure des murs. Les loculi se composent de deux parties, d'une cavité creusée surmontée d'un espace au-dessus d'elle. Après la déposition du défunt, la cavité était couverte horizontalement à l'aide de plaques de terre cuite. Un des loculi conservés montre que l'ouverture supérieure fut fermée pour une utilisation postérieure et pour être transformée en loculus double. Les parois de l'hypogée peintes comportaient une décoration végétale dont certaines traces se distinguent encore actuellement. Dans le voisinage furent trouvées deux tombes du type des *columbaria*. Les rares fragments de vases et de lampes incitent à dater du IIe ou du IIIe s. les trois monuments.

b) Idid., terrain Athanasopoulos (à 150 m du site archéologique). La fouille a mis au jour quatre tombes. a) Une pillée contenant cinq lampes dans son angle NO. b) Une couverte de pierres, conservant deux vases. c) Une abritant trois vases. d) Une pillée, renfermant des vases et lampes des IVe-Ve s.

300. Léchaion[385]. Des tombes, sur deux couches superposées, occupaient un bâtiment paléochrétien.

301. Isthmia[386]. Deux sépultures furent installées près du rempart de l'époque justinienne après son abandon, probablement au cours du troisième quart du Ve s. Un groupe de tombes occupait le côté intérieur de la porte NO. du rempart. L'une des sépultures contenait deux squelettes et les restes d'un enfant. La tombe E. abritait au moins dix squelettes d'adultes et d'enfants ainsi que des bijoux en bronze, une petite tasse et huit monnaies en bronze dont une de Marcien (450-457) et deux autres de type «vandale». Une autre tombe a livré une lampe de la fin du IVe s., une cruche cannelée et une paire de boucles d'oreille en or. Une tombe à deux compartiments recouverte de tuiles contenait dix squelettes au total. D'après son mobilier, elle date du Ve s. Dans la tour 2 fut mise à jour une tombe couverte de deux plaques dont l'un des longs côtés était formé de sept petites pierres. Elle contenait deux squelettes. Deux autres sépultures maçonnées furent trouvées avec des squelettes bien conservés et sans mobilier. L'étude ostéologique des squelettes des tombes situées près de la porte NE. de la forteresse identifie ceux-ci à quatre hommes, cinq femmes et dix enfants. Un égout des bains romains contenait trois squelettes, pour ainsi dire l'un sur l'autre, la tête à l'O.

302. Corinthie[387].

a) Galataki, à 5 km au SO. de Kenchrées. Quatre tombes chrétiennes à ciste furent taillées dans le rocher. L'une s'apparente à une grotte, précédée de marches. Celles-ci n'ont livré que des squelettes sans offrandes.

b) Phénéos. Tombes byzantines détruites.

c) Bozika. Dans la cour de l'école communale furent exhumées une tombe paléochrétienne maçonnée ainsi que des sépultures du XIVe s. Dix monnaies en bronze frappées sous Justin II et Sophie se trouvaient non loin de cet endroit.

d) Dourakos (Golfe corinthien, Grèce continentale). Une tombe à ciste remplie de décombres et couverte de six plaques calcaires. La céramique découverte aux abords de la sépulture invite à dater cette dernière du IVe ou du Ve s.

303. Sikyon (Kiato)[388] (Magoula). Une tombe maçonnée (± 1,85 m x ± 0,65 m x 0,56 m), aux murs épais de 27 cm, était pavée de grandes plaques en terre (58 x 57 cm) et couverte de plaques de remploi. Orientée E.-O., elle a livré les ossements dérangés de deux défunts et, entre eux, une petite cruche. La tombe, probablement chrétienne, daterait des IVe-Ve s. À l'O. de celle-ci, d'autres tombes

385. A.Δ. 27 (1972), B1, 293, Hél. Kounoupiotou - Manolessou. Quinze tombes romaines à tuiles et dans les amphores qui ont livré des clous; Ibid., 25 (1970), B1, 206, pl. 190, b, Ph. Drosoyanni; C. W. J. and Mary Eliot: The Lechaion cemetery near Corinth, Hesperia 37 (1968), 345-367.

386. A.Δ. 23 (1968), B1, 140, P. Clement; Ibid., 24 (1969), B1, 117-118, pl. 96-97, Idem: Ibid., 25 (1970), B1, 166, Idem. A.Δ. 44 (1989), B1, 90-91, T. Gregory. Hesperia 64 (1995), 290, T. Gregory.

387. B.C.H. 82 (1958), 702 (N. Verdélis). b) A.Δ. 17 (1961-62), B, 57, E. Protonotariou -Deïlaki. c) B.C.H. 82 (1958), 702 (D. Pallas). d) J. Wiseman, The road to Oenoe, Hesperia 43 (1974), 535-543 (537), pl. 117.

388. A.Δ. 17 (1961-62), B, 83, dess. 1, pl. 92, a, D. Pallas. b) Π.A.E. 1952, 390-391, 394, A. Orlandos. c) Ἔργον 1984, 62, fig. 95; Π.A.E. 1984, 242, Kal. Krystalli -Votsi.

— notamment une à tuiles détruite — furent établies ça et là dans la région de Magoula. Elles font partie d'un cimetière romain tardif lié au quartier de la rade de l'ancienne ville, à 400 m au NO. de la basilique.

b) Stoa à l'E. du Bouleutérion. Des tombes chrétiennes sans mobilier y furent dégagées. Après le séisme du IIe s., la stoa fut reconvertie d'abord en atelier puis en cimetière. Des inhumations furent pratiquées à même le sol dans le passage voûté N. du théâtre à une époque nettement postérieure.

c) Dans la ville basse, au centre de la pièce A située au S. d'un bâtiment paléochrétien édifié à l'emplacement du temple (archaïque-hellénistique) fut trouvée la couverture d'un petit sarcophage chrétien en marbre (fig. A, 107). Ses côtés pentus étaient ornés de motifs végétaux et de grandes croix.

304. Mélissi[389] (7 km à l'O. de Kiato). Cimetière aux séries bien ordonnées de tombes parallèles, à 0,50 m sous la surface. Les tombes sont à ciste et creusées dans le rocher. Dix tombes furent fouillées. Elles abritaient chacune un défunt, sans offrandes, ce qui rend leur datation problématique. La sépulture à tuiles d'un enfant a livré une boucle d'oreille. L'auteur évoque à ce propos la figure du Christ-enfant portant une boucle dans l'iconographie chrétienne. Une monnaie du VIe s. et d'autres trouvailles ont amené à supposer l'existence à cet endroit d'une exploitation agricole.

b) Némée, Hay. Yeoryios. Rue E. Papakonstantinou 56. Dix tombes à tuiles. L'une d'elles avait une couverture faite de plaques calcaires et renfermait un défunt dont la tête était posée à l'O. Le cimetière servit longtemps, de la fin de l'époque post-byzantine à la fin du siècle passé.

c) Phlionte. À l'époque byzantine, la partie E. du «Palati» servit de nécropole. On y dégagea de simples inhumations, orientées vers l'E. et dépourvues d'offrandes. Tantôt à tuiles, tantôt à ciste, faites d'un maçonnage incluant des materiaux de remploi, elles contenaient rarement plusieurs défunts.

305. Argolide. Méthana[390] (terrain I. Christodoulou). La fouille a dégagé une partie d'un cimetière paléochrétien des Ve-VIe s., à 300 m environ au N. de l'acropole antique. Quatorze tombes constituées d'un maçonnage de moellons, de séries horizontales de briques et de mortier furent fouillées. Leurs parois internes, portant un enduit, s'incurvaient légèrement. Elles étaient bordées d'un cadre maçonné destiné à la pose des plaques de couverture. La plupart des sépultures étaient pavées de plaques carrées en terre (25-30 cm). Elles étaient orientées E.-O. ou N.-S. (2,05-2,15 m x 0,60-0,80 m x 0,80-1 m). Des ossements éparpillés et des fragments de plaques de couverture furent trouvés dans le remblai intérieur. Les tombes ont livré un collier en or de perles bleues, deux fibules en bronze et une lampe (t. 6), une boucle d'oreille en or (t. 2), une coupe (t. 4 et 11), une coupe et un petit vase en bronze contenant une poussière noire (t. 5), une bague en bronze (t. 10), une lampe intacte et les fragments d'une seconde (t. 14) ainsi que des morceaux de vases et d'amphores dans le remblai.

306. Trézène[391] (Damala). (Route Trézène-Épiskopi). Une tombe souterraine (2 m x 1,40 m x 1,10 m), aux murs en moellons et fragments de tuiles, dotée autrefois d'une voûte en berceau. Elle était orientée N.-S. Une pierre grossièrement taillée était posée sur son côté NE. en vue de faciliter la descente. Outre des os épars, le remblai a livré des morceaux de vases du Bas-Empire et de la période byzantine, des plats en glaçure, une petite croix, deux fragments d'une plaque en marbre portant une croix gravée et les fragments d'un cadran solaire en terre cuite. La tombe, à l'origine romaine, fut réutilisée par les chrétiens.

b) Rue Galata-Épidaure. À 20 m d'un bâtiment chrétien, huit tombes à tuiles, contenant des débris de squelettes, sans aucune offrande, furent découvertes à 1,10 m de profondeur.

307. Hermionè[392]. Des tombes médiévales furent établies au milieu de sépultures classiques et romaines. Aux abords d'une basilique, les fouilleurs exhumèrent une stèle funéraire portant le mot «κοιμητήριον».

308. Spetses[393]. À l'E. du quartier Analipsis, entre les maisons Koutroumpi et Kaloyéropoulou. Des tombes pillées, remplies de terre, furent trouvées dans le sol en poros. Deux contenaient des

389. A.Δ. 22 (1967), B1, 219-220, pl. 157, a-b, Ph. Drosoyanni. b) Ibid., 27 (1972), B1, 212, Ch. Kritzas. c) B.C.H 97 (1973), 293, J. - P. Michaud: Hesperia 40 (1971), 424, W. Biers.

390. A.Δ. 34 (1979), B1, 71-72, pl. 21, a-b, E. Konsolaki.

391. A.Δ. 37 (1982), B1, 50, E. Konsolaki. b) Ibid., 39 (1984), B, 57, Idem.

392. Π.A.E. 1909, 180, A. Philadelpheus; Ibid., 1956, 183, E. Stikas.

393. Π.A.E. 1938, 127, fig. 5 tombe, G. Sotiriou. b) A.Δ. 47 (1992), B1, 69, Ch. Koilakou.

ossements dérangés. Toutes présentaient la même orientation. Elles avaient un de leurs côtés plus étroit. Taillées dans le poros (1,80 m x 0,72 m x 0,56-0,60 m), elles forment un bord (20 cm) à 15 cm de la surface du sol pour laisser une largeur de la tombe 50 cm. Leur forme amène à les dater de l'époque romaine ou paléochrétienne.

b) Ibid. Palaio Limani. Une tombe rectangulaire maçonnée de cinq séries de briques et d'un épais mortier. Le sol était pavé de plaques en terre cuite, la couverture était formée par une plaque calcaire. Elle abritait les os d'un défunt. Des vases fermés et vingt-deux monnaies, la plus récente datant de 425-450, furent trouvés sur le terrain.

309. Halieis (Porto Chéli)[394]. Vingt tombes sans beaucoup de mobilier furent repérées à l'E. et au S. de la partie centrale de l'emplacement paléochrétien. Les aires 1 E., au centre (tombes 1-9), et 3 à l'extrémité S. (tombes 10-21), toutes deux *intra muros*, comptaient une vingtaine de sépultures simples et pauvres. Les corps étaient allongés dans une fosse peu profonde, les mains posées dans diverses positions, les têtes inclinées sur l'épaule gauche. Les squelettes étaient recouverts d'une petite couche de terre et de plaques de l'époque classique réutilisées. Quelques tessons se trouvaient dispersés tout autour des squelettes. Si la tête des défunts de l'aire 1 était orientée vers l'O., celle de l'aire 3 était posée au S. La disposition des tombes, en angles droits (aire 1, SE.-NO.; aire 3, NE.-SO.), tient compte de l'orientation des remparts. On garde l'impression que ces sépultures furent installées çà et là autour d'un établissement d'un village non fortifié. La tombe 5, par exemple, se situait sur les fondations des remparts urbains. D'autres sépultures étaient adossées aux remparts, à l'extérieur de ceux-ci. La majorité des tombes furent creusées à l'intérieur de maisons classiques montrant par là que celles-ci, de même que les remparts, se trouvaient alors en ruine. Nous ne disposons d'aucun indice relatif à l'éventuelle existence d'une autre muraille érigée à l'époque byzantine. Les tombes furent apparemment groupées à faible distance du centre principal de la cité, dans une zone de ruines. Sept sépultures contenaient un défunt, quatre deux, deux un enfant dont un dans une amphore, cinq n'ont pas été fouillées et deux ne l'ont été que partiellement. La couverture des tombes était assurée par deux, cinq ou six blocs de pierre. La taille des squelettes était respectivement de 1,40 m et 1,50 m (l'un sur l'autre), 1,60 m, 0,90 m, 1,25 m, 1,25 m, 1,75 m, (0,70-1 m l'un sur l'autre). La position des mains était fort diverse: tantôt leur main gauche était posée sur une cuisse et la droite sur l'abdomen, tantôt la main droite reposait sur le torse et la gauche était étendue le long du corps, tantôt encore, elles étaient croisées sur la poitrine, sur l'abdomen ou se trouvaient sur les hanches. Dans la plupart des cas, les ossements étaient dérangés. Les tombes ont livré un à trois tessons, un petit fragment d'obsidienne, qu'il faut considérer comme un intrus (?), un tesson sous le crâne en guise de coussin, un autre sur le ventre, les restes d'une boucle en bronze entre la cinquième et sixième côte, une boucle d'oreille en bronze sous le côté droit du crâne supérieur. Dans un cas une couche de terre de 5 cm séparait les deux corps. Dans deux cas, les crânes ont été trouvés endommagés. La céramique trouvée aux environs date le site de la seconde moitié du VIe s.

310. Tirynthe[395] (prisons). Une sépulture à tuiles (VI), orientée O.-E., fut trouvée au-dessus d'un cimetière de l'époque géométrique, dans une couche supérieure. Le squelette, les mains croisées, avait une pierre sur la poitrine. La tombe a livré une bague en fer et des fragments d'un autre objet en fer. **Citadelle basse**. Quelques vestiges de tombes byzantines furent découverts dans la couche supérieure du terrain.

b) Acropole basse. Le côté E. (secteur LXIV 38 | 83-94) comportait deux tombes à ciste orientées E.-O. Leurs dimensions et leur pavement évoquent sans conteste les plus anciennes tombes slaves retrouvées dans la partie S. des Balkans. On notera à ce propos que divers indices — des vases, des boucles et deux pointes de flèche — paraissent attester le passage de Slaves sur les acropoles, haute et basse. Les pointes de flèche furent trouvées dans le sol de la cour XXX, sous les tombes en relation avec l'église byzantine de l'acropole. Ce cimetière byzantin tardif offre un *terminus ante quem* pour

394. W. Rudolph, Excavations at Porto Cheli and vicinity, Preliminary report V: The early byzantine remains, Hesperia 48 (1979), 294-324 (294-301).

395. A.Δ. 22 (1967), B1, 181, I. Papachristodoulou; B.C.H. 101 (1977), 549, G. Touchais. b) K. Kilian, Ἀρχαιολογικὲς ἐνδείξεις γιὰ τὴ σλαυικὴ παρουσία στὴν Ἀργολιδοκορινθία (6^{ος}-7^{ος} αἰ. μ.Χ.), Πελοποννησιακὰ 16 (1985-86), 295-304.

les pointes de flèche. L'auteur soutient que la présence des Slaves à la fin du VIe s. fut seulement temporaire.

311. Képhalari[396] (lieu-dit Kokkinia). À 1,25 m de profondeur, trois tombes à tuiles byzantines, auparavant pillées, furent découvertes. Sept autres, six à tuiles et un larnax, elles aussi pillées, furent repérées à 370 m au N. du premier groupe.

b) Prosymna. Deux tombes ont été mises à jour (2,65 m x 0,53-1 m x 1,54 m). Les parois de l'une d'entre elles s'incurvaient vers le haut et comportaient une rainure (*patoura*) de 20 cm de large pour la pose des plaques de couverture. Elle fut trouvée pillée. L'autre conservait les quatre plaques de sa couverture ainsi que deux squelettes étendus sur le dos, la tête à l'O., sans mobilier. Les tombes étaient probablement paléochrétiennes.

312. Argos[397]

a) Korinthou-Zaïmi (terrain Panagopoulou) (Cimetière N.). Dix-neuf tombes paléochrétiennes furent exhumées dont dix-huit maçonnées. Quelques-unes faisaient partie de bâtiments funéraires. On fouilla ainsi un local presque carré, mi-souterrain, voûté en berceau et muni d'un petit escalier de descente. Il abritait trois tombes maçonnées dont le plafond était formé de couches superposées de grandes plaques en terre cuite et de mortier épais ou de plaques de marbre portant une inscription ou encore de plaques en poros. Les murs étaient en briques, le sol pavé de plaques en terre cuite ou, dans un cas, en marbre. Nombre de tombes disposaient d'un coussin incliné, tantôt à l'E., tantôt à l'O. L'orientation des défunts était très variée, y compris au sein d'une même sépulture. Toutes celles-ci furent utilisées plusieurs fois. Quelques-unes n'avaient pas de mobilier, d'autres livrèrent des vases (*lagynos*, petites amphores), des lampes, des petits lécythes en verre, une croix en bronze, une amulette en bronze, un petit disque en plomb, une fibule en argent, des bagues et des boucles d'oreilles en

396. A.Δ. 17 (1961-62), B1, 54, N. Verdélis. b) A.Δ. 40 (1985), B, 91 Art. Onasoglou.

397. A.Δ. 27 (1972), B1, 205-207, dess. 10, pl 150, a-c, Char Kritzas. b) Ibid., 21 (1966), B1, 130, Sér Charitonidis. b1) A.Δ. 37 (1982), B1, 99, E. Morou. c) Ibid., 29 (1973-74), B2, 218, dess. 5, Ch. Kritzas. d) Ibid., 242, dess. 13, Idem. W. Vollgraff, Fouilles d'Argos, B.C.H. 31 (1907), 181. e) A.Δ. 35 (1980), B1, 123, Ntina Kaza - Papayeoryiou. f) Ibid., 119, Cath. Barakari - Gleni. g) Ibid., 36 (1981), B1, 113-114, E. Morou. g1) Ibid., 27 (1972), B1, 196-197, Ch. Kritzas. h) Ibid., 36 (1981), B1, 110, pl. 52, c, E. Morou. i) B.C.H 98 (1974), 779-780, M. Piérart; Ibid., 101 (1977), 669, fig. 2, P. Aupert; Ibid., 108 (1984), 848, Idem. A.Δ. 37 (1982), B1, 107, E. Morou. (Cf. B.C.H. 93 (1969), 978, G. Daux). j) Ibid., 680, D. Feissel. k) Ibid., 92 (1968), 1004, G. Daux. Théâtre: B.C.H. 81 (1957), 640, fig. 5-6, G. Roux.

Rotonde, larmier. Au fond un ossuaire byzantin (B.C.H. 81 (1957), 664, fig. 57, G. Roux). l) A. Oiconomou, Lampes paléochrétiennes d'Argos, Ibid., 112 (1988), 481-502. A.Δ. 38 (1983), B1, 98, Idem. l1) Ibid., 29 (1973-74), B2, 219, Ch. Kritzas. Maison Bakaloyanni. Quatre tombeaux tardifs faits de dalles de poros et de briques cimentées. Autour des squelettes disposés la tête à l'E., des clous de fer = cercueil, de petits vases de terre cuite et de verre et dans la quatrième tombe au S. un strigile en fer (église chrétienne?) (B.C.H. 78 (1954), 164, G. Roux). Une tombe probablement byzantine sans mobilier (A.Δ. 17 (1961-62), B, 57, N. Verdélis). m) B.C.H. 112 (1988), 699, A. Pariente. Huit squelettes orientés SO.-NE. (Ibid., 110 (1986), 767, fig 2, A. Pariente - M. Piérart - J.-P. Thalmann et 111 (1987), 591, A. Pariente). Six tombes ont livré des clous en fer répartis autour des corps = cercueil. Trois tombes antérieures recouvertes par la rue ont livré une monnaie de Constance II dans le remblai de l'une d'elles (Ibid., 114 (1990), 852, Idem). Dans l'emplacement de l'Agora vingt et une tombes dont plusieurs appartenant à des enfants constituaient une nécropole récente sans datation précise (Ibid., 99 (1975), 704, M. Piérart - J.-P. Thalmann). Deux inscriptions funéraires ont été encastrées dans les murs d'une maison (Ibid., 28 (1904), 421, n° 4-5 et 31 (1907), 184, W. Vollgraff).

n) A. Oikonomou - Laniado, Les cimetières paléochrétiens d'Argos, Colloque E.F.A.-Éphorie d'Argolide, 1990 (1998), 405-410. Idem, 10e Symp. X.A.E. (1990), 60-61. Idem, Ἡ κεραμικὴ τῶν παλαιοχριστιανικῶν νεκροταφείων τοῦ Ἄργους, 11e Symp. X.A.E. (1991) 72 (amphores, vases, marmites, lécythes; l'auteur trouve des ressemblances avec d'autres vases de Corinthe, Némée et Kenchrées). o) Étude préliminaire à un plan d'urbanisme. Analyse urbaine-patrimoine néoclassique. Archéologie argienne. Athènes, ministère grec de la culture - E.F.A., Paris, C.N.R.S. 1 (1980), vol. V. G. Reynal, L'archéologie dans la ville, le cas d'Argos, La recherche 180 (1986), 1016-1026. R. A. Tomlinson, Argos and the Argolid, From the end of the Bronze Age to the roman occupation, 1972 (States and cities of ancient Greece). Rue Théâtrou 49 (terrain Pontiki). Pendant l'époque classique l'espace fut utilisé comme cimetière qui était en usage jusqu'au IIIe s. av. J.-C. Il se trouve à une petite distance de l'Agora (A.Δ. 28 (1973), B1, 123. Explications données par Char Kritzas). Sur quelques épitaphes: St. Ntantis, Ἀπελπιστικαὶ ἐκφράσεις εἰς τὰς ἑλληνικὰς ἐπιτυμβίους παλαιοχριστιανικὰς ἐπιγραφάς, Ἀθῆναι 1983. D. Feissel, B.C.H. 101 (1977), 224 s. Anast. Oikonomou († 1998) prépare une thèse sur les monuments paléochrétiens d'Argos. p) A.Δ. 35 (1980), B1, 123, Rosa Proskynitopoulou.

bronze et quelques noyaux d'olives. La fouille a également révélé trois inscriptions funéraires complètes et le fragment d'une quatrième. Tombe 1: «ΚΟΙΜΗΤΗ| ΡΙΟΝ ΕΛΠΙΔ| ΗΦΟ CΕΛΕΝΤΙ| ΑΡΙΟΥ ΕΝΘΑ ΚΑΙ| ΤΕΘΗ Η ΟΙΚΟΔΕC| ΠΟΙΝΑ ΥΤΟΥ ΒΙΟΛΑ ☧ » (tombe d'Elpidiphoros, silentiaire ou a été enterré la maîtresse de maison Viola). Tombe 3: « ✝ΚΟΙΜΗΤΗΡΙΟΝ| ΕΛΠΙΔΙΟΥ ΚΑΙ| ΕΙΕΡΩC (flèche) |ΤΗC ΓΑΜΕΤΗ [C]| ΑΥΤΟΥ» (flèche) (tombe d'Elpidios et Ieros, de son épouse). Tombe 7: « ✝ ΚΟΙΜΗΤΗΡΙΟΝ ΚΥΡΙΑΚΗC| ΘΥΓΑΤΡΟC ΡΟΔΗC|...», avec figuration de poisson (tombe de Kyriaki, fille de Rodi).

b) Ethnikon Gymnastirion (pente S. de la colline de la Larissa) (Cimetière S.). Parmi les quatre-vingts tombes retrouvées, dont certaines remontaient à l'époque géométrique, on note une petite sépulture à fosse (tombe XXX), aux longs côtés incurvés, contenant des vases et une petite croix en fer. Plusieurs plaques non travaillées furent découvertes aux abords de celle-ci.

b1) Rue Phoronéos (terrain Kouya). Au pied de la Larissa, à l'extérieur d'un bâtiment byzantin, une tombe à tuiles, orientée E.-O, sans offrandes.

c) Atréos 12. Un squelette d'enfant, inhumé dans un vase du VIe s., fut trouvé dans une fosse située à l'emplacement de maisons privées attestant deux phases d'aménagement (IVe-Ve et fin Ve-début VIe s.). Détruites probablement par un incendie, elles laissèrent place à des sépultures.

d) Tripoléos 7b (terrain Bonori, Agora). Un cimetière fut installé à l'emplacement de la mosaïque de la fin de l'époque romaine. Trente-huit sépultures (en 1973-74), en plus d'autres, fouillées en 1965, y furent exhumées. Il s'agit de simples fosses dont le creusement provoqua la destruction de la mosaïque. La tête des défunts était à l'O. ou au SO., leurs mains le long du corps. Elles ont livré des clous en fer et des débris de planches (traces de cercueils?) et, dans un cas, une balle de fusil disséminée dans les ossements. Les inhumations ne sont pas contemporaines les unes des autres. On n'a pas relevé de traces de translations. En 1668, ce cimetière à l'E. de l'amphithéâtre, était encore fonctionnel.

e) Parodos Diomidous (terrain Panayotopoulou, 150 m à l'E. de la rue Hérakléous). Cimetière paléochrétien composé de vingt-cinq tombes à tuiles, d'une sépulture à fosse avec pierres et d'une maçonnée en berceau. Cette dernière, à moitié souterraine, dotée de deux marches de descente et à la voûte effondrée avait été auparavant pillée. Les sépultures, la plupart du temps sans mobilier, contenaient des squelettes d'adultes et d'enfants, orientés O.-E. Deux tombes de l'Helladique moyen furent découvertes au N. du terrain.

f) Rue Diomidous (terrain Flessa). Une tombe maçonnée contenait une inhumation collective, sans offrandes. Au S. de celle-ci furent établies deux tombes à tuiles, l'une abritant un défunt ayant les genoux repliés, sans offrandes. Une troisième sépulture, plus au S., ne comportait pas de squelette. Les tessons trouvés dans les tombes sont paléochrétiens et proviennent du cimetière évoqué ci-dessus.

g) Diomidous 6 (Hérakléous-Korinthou). Le terrain comprenait une tombe romaine tardive à tuiles et sept sépultures byzantines. Quatre étaient indépendantes, maçonnées ou, dans deux cas, revêtues de plaques de marbre. Les trois autres, parallèles, étaient maçonnées et avaient un côté en commun. Elles avaient subi un pillage. Ces tombes faisaient partie d'un monument funéraire.

g1) Hérakléous 223. Une tombe construite à l'aide de plaques en terre et de mortier et couverte de plaques analogues disposées sur deux séries, livra deux vases (*lagynoi*) aux panses rondes datant des premiers temps chrétiens.

h) Atréos (prolongement de la rue Danaou). Des inhumations furent pratiquées entre l'époque romaine tardive et la période byzantine. Trois sépultures, destinées à des nouveaux-nés, et une quatrième, utilisée comme ossuaire, étaient adossées à deux murs d'un bâtiment de la fin de l'époque romaine tardive. Une tombe à tuiles fut installée à l'emplacement de la rue et deux autres maçonnées se trouvaient sous un édifice byzantin.

i) Thermes. Le souterrain E. a livré une plaque funéraire portant une inscription; la pièce T2 des Thermes B, un squelette d'enfant, la tête au SO. et la rue N., dans le sol F du VIe s. des Thermes A, une tombe sans mobilier. La Salle II reçut au VIe s. des inhumations. Les salles V-VI comprenaient une tombe postérieure, sans mobilier, la tête du défunt à l'O. Des tessons de céramique slave jonchaient les abords du site. **Théâtre**. Une sépulture sans mobilier abritait deux squelettes dont l'un avait les bras croisés sur la poitrine.

j) Terrain Kraniotis. Une tombe byzantine bordée de grosses pierres était couverte d'un amas de tuiles et de fragments divers. La tête du défunt reposait à l'O. sur une tuile ronde.

k) Agora. Dans le secteur (a), l'édifice prostyle L, a fourni une tombe bordée de pierres et couverte de tuiles qui contenait un squelette orienté O.-E. La sépulture, dénuée d'offrandes, était partiellement installée sur une couche sableuse datée de la fin du Ve ou du VIe s. Une sépulture d'enfant, la tête posée à l'O., était couverte de tuiles rondes, à l'instar de la précédente.

l) Parodos Danaou (terrain Th. Papathanasiou). Trente-cinq sépultures paléochrétiennes furent établies dans une maison de l'époque romaine tardive. La plupart étaient à tuiles, d'autres se résumaient à de simples fosses. Dix tombes d'enfants figuraient parmi celles-ci. Beaucoup étaient sans mobilier, quelques-unes comprenaient un mobilier très réduit. Trois fosses situées à proximité des sépultures ont par contre livré d'abondantes trouvailles. Fosse 1: deux œnochoés, quatre lampes et un trésor de cent cinquante-quatre monnaies en bronze – deux *nummi* de Maurice de 583-584 offrant un précieux *terminus post quem*. Fosse 2 (1,50 m de diam. et 4 m de profondeur): cent seize lampes, presque toutes intactes, de la seconde moitié du VIe s. issues d'ateliers argiens et corinthiens, des marmites, des tessons d'amphores et des fragments de vases en verre. Fosse 3: sept lampes. Selon le fouilleur, l'aspect pauvre des tombes, le grand nombre de sépultures d'enfants et la découverte de traces de chaux à l'intérieur de celles-ci sont autant de signes suggérant une épidémie ou une destruction vers la fin du VIe s.

l1) Rue Danaou (devant le cinéma Danaïs). Une sépulture sans mobilier établie sur le mur d'un bâtiment byzantin.

m) Terrain Karmoyannis. La fouille a mis au jour trente-huit tombes. Les squelettes avaient une orientation SO.-NE. Une sépulture des thermes B, dégagée en 1968, a livré une monnaie de Georges Ier de 1869, gisant dans la couche au bas de laquelle affleuraient les fosses funéraires. Deux des tombes exhumées en 1987 comportaient, autour de la tête et du buste d'un des squelettes, sept clous en fer (cercueil). Sous la tête d'un autre squelette fut découverte une poignée oblongue en fer liée à de la toile (?) destinée à la descente des corps.

n) Danaou (terrain Kouya-Schina, fouillé en 1986). La plupart des vingt-quatre tombes dégagées étaient à tuiles, d'autres à ciste. De petits ensembles funéraires se composaient de deux tombes. Les sépultures ont livré des vases, des lampes, des monnaies en bronze des Ve-VIe s. et une inscription de 438. **Terrain Yerouli** (fouillé en 1988). Onze tombes à ciste, maçonnées et pavées de briques, disposées en rangs serrés. Elles ont été trouvées très endommagées. Leurs parois étaient construites à l'aide de briques et de pierres liaisonnées au mortier. Deux d'entre elles ont livré un cruchon, trois lécythes et quelques lampes en terre cuite. **Parodos Diomidous, terrain Piliguikou** (également fouillé en 1988). La fouille a livré vingt-huit tombes. Quelques-unes étaient à tuiles, d'autres à ciste. Leur sol était revêtu de briques, sauf une, dont le pavement était fait de dalles de marbre percées de trous destinées à absorber les sécrétions du corps du défunt. Toutes les sépultures étaient orientées E.-O., sauf une, qui était orientée N.-S. Les récipients en terre cuite — des vases et des lampes — trouvés à l'intérieur sont identiques à ceux des autres tombes du cimetière N. provenant d'un atelier local. Mentionnons enfin, parmi les trouvailles, deux stèles funéraires inscrites ainsi que des monnaies en bronze des Ve - VIe s. **Terrain Eustathiou,** (au S. du terrain précédent, fouille de 1991-92). Seize tombes en forme de ciste, dont onze en rangs serrés, ont été découvertes. Leur sol était pavé de briques. Les squelettes étaient mal conservés. Le mobilier comprenait des lampes en terre cuite, un lécythe cylindrique, une bague en or et trois boucles d'oreille en bronze. **Cimetière E., vers Néa Kios, terrain Tzotzou, près de la rue Karpétopoulou** (1987). La fouille a mis à jour vingt-cinq tombes à ciste maçonnées aménagées dans deux ensembles funéraires séparés par un couloir. Le premier était constitué de trois chambres rectangulaires contenant chacune entre quatre et six tombes à ciste; les parois de ces tombes étaient faites d'une maçonnerie de pierres, de briques et de moellons; leur couverture et leur pavement étaient en plaques de terre cuite. Le second ensemble renfermait neuf tombes du même type que le premier. Elles disposaient de coussins prévus pour soutenir la tête. Dans une antichambre rectangulaire on a découvert trois sépultures d'enfants dans des amphores. Chaque tombe de cet ensemble abritait plusieurs squelettes orientés différemment et très mal conservés, les os, souvent disloqués, étant extrêmement friables. Notons enfin le caractère modeste du mobilier funéraire de ces tombes: cinq cruches en terre cuite, des lampes, un petit vase en verre, un nombre particulièrement élevé de tessons d'amphores et de monnaies en bronze datant des IVe et Ve s.

Ce cimetière s'avère plus ancien que celui situé au N. de la rue Korinthou. Selon le fouilleur, on

constate une volonté de déplacer les zones funéraires et de se démarquer ainsi des cimetières antiques. De même, vers la fin du IVe et au début du Ve s., le centre urbain est transféré vers la plaine. Aux Ve et VIe s., celui-ci se trouve à l'E. de la rue Danaou. On y a repéré quatre basiliques, dont deux à caractère cimétérial. La construction de bâtiments s'interrompt à Argos vers la fin du VIe s.

o) Au début de la période byzantine, la ville semble occuper plus ou moins le même territoire, avec cependant un développement sensible vers l'E. Les cimetières principaux demeurent aux mêmes emplacements, à l'E. de l'Aspis et au SE. de la Larissa, hors des murailles, mais aussi à la place de l'actuel centre urbain, sous la Larissa, à l'extrémité des rues Zographou et Gounari, à gauche des thermes, à gauche du cimetière actuel de Panayitsa, rue Atréos, vers la droite et rue Zaïmi. L'introduction d'inhumations à l'intérieur de la ville n'est toutefois pas une innovation de l'époque byzantine. On rencontre déjà plusieurs cas aux époques précédentes.

p) Pasas ou Inachos (Hay. Marina, région d'Argos). Cimetière des premiers temps chrétiens ayant détruit les remblais classiques tardifs et hellénistiques. Il contenait six tombes à tuiles orientées O.-E. Les squelettes étaient allongés, les bras repliés sur l'abdomen. Une sépulture a livré une œnochoé intacte.

313. Tégée[398]. Une tombe byzantine (?) fut installée dans la partie N. du sanctuaire.

a1) Des tombes chrétiennes furent découvertes en travers du *koilon* du théâtre, à quelques mètres au N. de l'église de Palaia Episkopi. Plusieurs étaient couvertes de pierres ou de marbres travaillés, parmi lesquels figuraient des stèles funéraires d'époque impériale.

b) Arcadie NO. (frontières des nomes Élide-Achaïe) (temple d'Aphrodite). Au S. du bâtiment, trois tombes ovales aux murs enduits et sans mobilier. Le bâtiment et les sépultures aménagées dans le temple sont probablement d'époque franque, de même que les monnaies trouvées dans les environs (XIVe s.).

314. Gortynie, Magouliana[399] (Portoliana). La fouille a dégagé des tombes dont une contenait une lampe paléochrétienne. Une autre sépulture à tuiles (2,10 m x 0,45 m x 0,40 m), orientée E.-O., est aussi probablement chrétienne.

b) Lykaion (Vallée Kato Kampos). À l'intérieur du portique furent exhumées des monnaies de Justinien et de Justin II ainsi que quelques tombes chrétiennes, sans mobilier, aux murs et à la couverture constitués de plaques grossières. De semblables sépultures furent trouvées au sommet de la colline voisine et dans le *«xenon»* (une seule).

315. Sparte[400] (marché public; fig. A, 108). Un vaste cimetière y était autrefois installé. La plupart

398. B.C.H. 116 (1992), 860, E. Østby, inst. canadien. a1) B.C.H. 50 (1926), 138, R. Vallois. b) Chr. Kardara, Ἀφροδίτη Ἐρυκίνη, ἱερὸν καὶ μαντεῖον εἰς τὴν ΒΔ. Ἀρκαδίαν (Ἀθῆναι, 1988), 276 (Βιβλ. Ἀρχ. Ἑταιρ. ἀριθμ. 106).

399. A.Δ. 20 (1965), B1, 167, Chr. Christou. Gortynie, Hay. Ioannis (Ἡραία, lieu-dit Paliokklisi). Des tombes chrétiennes (A.Δ. 14 (1931-32), 58, Al. Philadelpheus). b) Π.A.E. 1909, 188, 195, K. Kourouniotis.

400. A.Δ. 24 (1969), B1, 135-136, dess. 2, pl. 133, a-b., Ang. Délivorias. b) Ibid., 28 (1973), B1, 168-170, G. Steinhauer. c) R. M. Dawkins, Excavations at Sparta 1909, B.S.A. 15 (1908-09), 3. d) A.Δ. 28 (1973), B1, 172, pl. 152, στ, ζ, θ, G. Steinhauer. e) A.Δ. 27 (1972), B1, 246, n. 21, Idem. e1) A.Δ. 27 (1972), B1, 246-248, Idem. f) B.C.H. 88 (1964), 730, p. 731, fig. 1, G. Daux. g) A.Δ. 19 (1964), B1, 136, Chrys. Christou. h) Ibid., 35 (1980), B1, 140, pl. 51, a. Th. Spyropoulos. i) Ibid., 158, dess. 1, Aim. Bakourou. j) R. M. Dawkins, Artemis Orthia, B.S.A. 16 (1909-10), 50, fig. 16; Idem, The sanctuary of Artemis Orthia at Sparta (London, 1929), 48, fig. 27; B.S.A. 28 (1926-27), 9, A. Woodward. G. B. Waywell - J. J. Wilkes, The ancient theatre of Sparta, 1992-94, B.S.A. 90, 1995, 447 (A. D. Powell). k) Chr. Christou, Σπαρτιατικοὶ ἀρχαϊκοὶ τάφοι καὶ ἐπιτάφιος μετ᾽ ἀναγλύφου ἀμφορεὺς τοῦ λακωνικοῦ ἐργαστηρίου, A.Δ. 19 (1964), A. Μελέται, 123-163 (125, n. 7); Idem, Π.A.E. 1960, 232. l) B.C.H. 82 (1958), 714, G. Daux. m) v. note (k). Pas d'indices sur l'existence d'un cimetière unique. Lycourgue a permis l'inhumation dans la ville «Ἐν τῇ πόλει θάπτειν τοὺς νεκροὺς καὶ πλησίον ἔχειν τὰ μνήματα οὐκ ἐκώλυσε» (Plutarque, Lycourgue, 27). Même coutume à Taras colonie de Sparte (Polybe, Hist. VIII, 30). Timoléon fut enterré dans l'Agora de Syracuse (Plutarque, Timoléon, 39) et Brasidas à celle d'Amphipolis (Thucydide V, 11). Une grande tombe a été trouvée sur le terrain du musée *intra muros*. Les cendres du défunt étaient déposés dans une osthéothèque contenant une couronne d'or. Un bâtiment fut érigé au-dessus de la tombe. Il s'agit évidemment de l'enterrement d'une personnalité inhumée avec les honneurs d'un héros (A.Δ. 31 (1976), B2, 307, Ch. Koukouli - Chrysanthaki). La même coutume a été constaté à Mégare (Pausanias 1, 43, 3). Sur Érétrie v. note 425. Remparts de Sparte de l'époque hellénistique. A. J. B. Wace - G. Dickins, B.S.A. 12 (1905-06), 284 s.; 13 (1906-07), 5 s., A. J. B. Wace; R.E. III, A2, col. 1359 (Sparta), (1929), Bölte.

des tombes ont malheureusement été détruites par l'édification de maisons au XIXe s. Ces sépultures ont livré des dizaines de vases des IVe et Ve s. La tombe A conservait même les joints en fer et les coins du cercueil. Le site a également révélé des plaques romaines et un relief archaïque réutilisé.

b) Kléomvrotou (terrain Roumelioti-Andrakakou, près du site précédent). Un cimetière paléochrétien fut installé dans un bâtiment romain. Les tombes, soit à ciste, soit faites d'un maçonnage de pierres, de briques et de matériaux de remploi ont respecté le bâtiment et furent établies jusque dans les absides de la chambre transversale. Les sépultures étaient disposées par séries mais on ne peut distinguer de véritables groupes, exception faite d'une série de trois tombes dont une appartenant à une femme (elle a livré une perle en argent) et à un enfant.

c) Rempart de l'acropole (de l'époque romaine tardive). Tombes probablement médiévales bâties à l'aide de tuiles romaines. Un relief archaïque réutilisé.

d) Terrain Polychronakou, à 100 m au S. des remparts de l'époque romaine tardive et à l'E. du terrain de football. Une tombe en briques, probablement du VIe s., couverte de plaques du IIe s. réutilisées, fut exhumée à 50 cm de profondeur. Le défunt gisait à 90 cm sous la surface, la tête voyait vers le N. Deux plats se trouvaient près du crâne et une cruche près des pieds.

e) Pont d'Eurotas. Près de la colline, à 100 m à l'E. des remparts de l'époque romaine tardive. Trois tombes à tuiles byzantines.

e1) Quartier O.E.K. (à 100 m à l'E. des remparts de l'époque romaine tardive, au pied de la dernière colline de l'acropole). Trois sépultures à tuiles protobyzantines furent dégagées dans le remblai romain (tardif) du mur de soutènement.

f) Ktiriakia. Un bâtiment presque carré, doté d'un propylée et d'une abside ultérieure, servit de nouveau à l'époque romaine et fut reconverti en tombeau de famille (il contenait quatre sarcophages).

g) Route Sparte-Tripolis. Une tombe byzantine à demi détruite contenait des ossements démembrés, sans offrandes.

h) Léonidaion (fig. A, 109). Un sondage effectué à l'O. du monument a permis de repérer un mur et une tombe mésobyzantine contenant un vase.

i) Xénophontos 45 (près du triconque). Deux tombes chrétiennes, sans mobilier, l'une à tuiles, l'autre à ciste, la tête des défunts posée à l'O.

j) Sanctuaire d'Artémis Orthia. Au S. du théâtre, on découvrit plusieurs tombes chrétiennes comprenant, entre autres, des boucles d'oreille en or byzantines. Les tombes étaient formées de quatre briques oblongues, posées deux par deux. **Théâtre**. Des inhumations byzantines furent retrouvées dans le théâtre, à différents niveaux. L'une était couverte d'une voûte en brique; aucune n'a livré de mobilier avec les squelettes. **Théâtre**. Des débris humains, peut-être des fœtus, de la céramique et un poids byzantin portant une inscription furent ensevelis lors de la phase II de l'occupation médiévale. aux XIe et XIIe s. (fouilles de 1995).

k) Autres endroits: il faut encore signaler deux tombes dans la région du terrain de football, une sépulture chrétienne dans le bloc 112 à l'E. du terrain précédent, terrain Dimaki, et une tombe paléochrétienne sans mobilier à l'emplacement du théâtre.

l) Région du Stade. Une grande tombe du début de l'ère chrétienne fut aménagée à l'intérieur d'une maison romaine.

m) Terrain Kirkiri. Bâtiment du VIe s. Une première chambre comportait quatre tombes à tuiles et une seconde une sépulture. Des monnaies de l'époque des Comnènes furent retrouvées sur le site.

n) Côté S. de la rue Triakosion, terrain Kirkiri, contigu à l'E. au terrain Yiatra-Retsina. Un bâtiment du VIe s. fut localisé sur le terrain Yiatra. La couche d'époque byzantine a livré des tessons de l'époque comnène. De celle-ci ou d'un peu auparavant datent les annexes trouvées sur le terrain Yiatra et les constructions (rue dallée et trois tombes) qui provoquèrent la destruction d'une grande

On note la création, à l'époque hellénistique, d'une nouvelle nécropole *intra muros*, selon la coutume laconienne, sur l'emplacement d'une nécropole géométrique (A.Δ. 27 (1972), B1, 242-246, G. Steinhauer). Sur la ville: P. Cartledge - A. Spawforth, Hellenistic and roman Sparta, A tale of two cities (States and cities of Ancient Greece), (London, 1989), 120-126, p. 213 plan). n) A.Δ. 29 (1973-74), B2, 287-289, dess. 2, G. Steinhauer. o) Ibid., 29 (1973-74), B2, 284, G. Steinhauer. HOROC 4 (1986), 65-69, Hél. Kourinou - Pikoula. p) A.Δ. 34 (1979), B1, 159, Aph. Moutzali. q) A.Δ. 46 (1991), B1, 129, Aim. Bakourou.

partie de la mosaïque.

o) Hérakleidon 64 (O.T. 137; terrain Kokkonou-Polychronakou). Une tombe postérieure, probablement paléochrétienne, fut installée dans la chambre d'une maison romaine. **Hérakleidon** (O.T. 127; terrain Rigou). Deux plaques portant des inscriptions furent employées dans la couverture d'une tombe chrétienne.

p) Terrain Katsos (O.T. 125). Une tombe chrétienne maçonnée, orientée O.-E., contenait un amas d'ossements désagrégés.

q) Magoula. SO. de l'acropole. Terrain Kokkinos. Trente-trois sépultures orientées E.-O. étaient disposées en quatre séries. La série A était composée de tombes à ciste aux murs faits de matériaux de remploi et à la couverture constituée de plaques. Le remblai a livré de la céramique et des monnaies de la fin du IVe s. La série B rassemblait des tombes à fosse sans couverture ayant reçu des inhumations successives. Elle a livré une paire de boucles d'oreille en bronze, des perles en verre et en os et une monnaie en bronze du XIe s. La série C comprenait des sépultures à fosse et à ciste, bâties de moellons et de briques. On y a exhumé une monnaie du XIe s. et des boucles de métal. Une fosse, servant de dépotoir, contenait des vases destinés aux repas funéraires. La série D, constituée de tombes maçonnées, à fosse et à ciste, a livré un bracelet en bronze.

316. Alésia[401] (à 3 km de Sparte, colline Hay. Yeoryios). Le site était occupé par vingt tombes de l'époque romaine tardive bordées de pierres (1,75-1,80 m x 0,55-0,60 m) et par une sépulture d'enfant plus petite qui contenait les fragments d'un collier et une bague en bronze. Les tombes étaient intactes mais sans mobilier. La tête des défunts était à l'O. L'une d'elles a livré une paire de boucles d'oreille en bronze. Dix-neuf étaient à tuiles et une creusée à même le sol. Le mode de construction ressemble à celui des sépultures découvertes en Élide et datées, par leur mobilier, de l'époque romaine tardive.

317. Sélinitsa[402]. Bâtiment funéraire carré *sub divo* avec voûte sur pendentifs. Sur trois de ses côtés, celui-ci comporte des arcosolia incluant des sarcophages maçonnés. Le quatrième fut fermé à la suite de l'inhumation. Sa couverture était formée de plaques rectangulaires s'encastrant dans les murs. Près de l'entrée, on remarque aussi des piliers. Il s'agit probablement d'une tombe familiale. Le mode de construction, en pierres, mortier et fragments de tuiles — les arcs des arcosolia étant en briques — plaide pour une datation à la fin de l'époque romaine ou au début des temps chrétiens.

b) Pétrina. Une tombe byzantine pillée.

318. Messénie, Kalamata[403] (Moni Kalograion). Une tombe double, probablement chrétienne, disposée au-dessus d'une sépulture de l'époque romaine tardive, orientée N.-S.

319. Messène[404]. Agora, bâtiment à quatre portiques. L'établissement ultérieur de deux tombes rectangulaires provoqua la destruction du mur S. du département S. Les tombes, sans offrandes, étaient couvertes de plaques de remploi et ne contenaient que des ossements. La première abritait également quatre crânes, la seconde deux autres, poussés dans un coin.

b) Portique de l'époque romaine tardive. L'espace 1 comportait une tombe à tuiles, orientée E.-O., avec squelette mais sans mobilier.

c) Région au N. de l'Odéon. Trois tombes à tuiles paléochrétiennes, sans mobilier, furent localisées. Les ossements du défunt étaient en mauvais état de conservation. Son crâne était posé à l'O. Deux sépultures similaires furent trouvées dans les environs.

d) Au N. du temple d'Artémis Orthia. Le remblai situé au NE. de l'Asklépieion était perturbé en raison de son utilisation comme zone funéraire au cours de l'époque paléochrétienne.

e) Stadion. Deux tombes chrétiennes des Ve-VIe s. (?). L'une, d'enfant, a livré un vase, l'autre, abritant le corps d'une femme, était à tuiles. Au N. de **l'Asklépieion** et au S. de **l'Agora**, cinquante sépultures ayant reçu des inhumations multiples, à ciste, faites de petites pierres et de briques, et à

401. A.Δ. 23 (1968), B1, 152, pl. 104, a-b, Ang. Délivorias.

402. A.Δ. 23 (1968), B1, 152-153, pl. 105, a-b, Idem. b) Ibid., 16 (1960), B, 103, Chr. Christou.

403. A.Δ. 17 (1961-62), B1, 96, dess. 5, pl. 99, c, G. Papathanasopoulos.

404. Π.A.E. 1963, 127, fig. 2, 4, pl. 104, A. Orlandos. A.Δ. 19 (1964), B1, 160, Idem. b) Π.A.E. 1989, 76, pl. 63, b, P. Thémélis. c) Ibid., 1990, 76, Idem. d) Ibid., 1991, 91, Idem. e) Él. Anagnostakis - Nat. Poulou - Papadimitriou, Ἡ πρωτοβυζαντινὴ Μεσσήνη (5ος-7ος αι.) καὶ προβλήματα τῆς χειροποίητης κεραμικῆς στὴν Πελοπόννησο, Σύμμεικτα 11 (1997), 229-322 (237, 241), fig. 7-8. Une longue discussion sur le vase fait à la main de la tombe 31B.

tuiles, furent repérées. Elles n'ont pas livré un mobilier abondant: des vases, des fibules, des monnaies des IVe et Ve s. et deux boucles d'oreille en argent. Le bras d'une statue en marbre fut utilisé comme couverture d'une tombe. La tombe 31B, posée au-dessus de la tombe 31A, a livré une fibule en bronze trouvée à côté des pieds et, entre les cuisses, un vase fait à la main de type slave.

320. Chandrinos[405] (Hay. Marina, terrain Karachaliou). Un bâtiment funéraire (15 m x 9 m; mur E. absent) était divisé en deux parties inégales. Sous la pièce E., la plus grande des deux, se trouvait un local rectangulaire souterrain (2,80 m x 1,25 m x 0,65 m) auquel on accédait par un petit escalier. Le pavement, formé de plaques et portant des traces de mortier hydraulique, comportait en son milieu un vase intégré à celui-ci. On a identifié cette pièce à un bassin. Des tombes chrétiennes furent dégagées à l'intérieur et à l'extérieur du bâtiment. Quatre étaient à ciste, dont deux fort soignées — bel appareil de pierres, mortier, deux couches de briques et enduit - - destinées à des enfants. Les tombes étaient pavées de plaques en terre portant des empreintes de doigt en X et couvertes de grandes plaques aux dimensions irrégulières. Deux tombes étaient à fosse. Chaque sépulture abritait un défunt, la tête à l'O. Une des tombes à ciste attestait une translation d'ossements de plusieurs défunts. Le mobilier trouvé se résumait à trois cruches paléochrétiennes et à une paire de boucles d'oreille en bronze. Il faut ajouter les quelques tessons de vases paléochrétiens ou postérieurs et les tessons vernissés de la fin de la période byzantine découverts à l'emplacement du bâtiment. D'après le mode de construction de ce dernier et des tombes, on a daté l'ensemble, avec prudence il est vrai, des temps paléochrétiens en admettant qu'il fut en usage aux siècles suivants.

321. Siamon[406] (Mandrès). Un cimetière byzantin comportait des tombes maçonnées (et des tessons hellénistiques).

b) Koryphasion. Quelques sépultures paléochrétiennes dénuées d'offrandes furent installées dans les maisons de l'époque hellénistique.

c) Polichni. Tombes à tuiles.

d) Karpophora. Rizomylos. Lieu-dit Trypetorachi. Deux sépultures chrétiennes, l'une à tuiles, l'autre à fosse, couvertes de plaques de schiste. Celles-ci sont proches de celles exhumées aux abords et à l'intérieur de la chapelle byzantine située sur le site de Nichoria. On a identifié un squelette d'une des tombes au corps d'une femme âgée entre 21 et 35 ans. Il faut remarquer l'analogie existant entre une tuile couvrant la tombe à tuiles et une autre, datée entre 460 et 520 trouvée à Nichoria. La sépulture couverte de plaques daterait du XIIe s., comme semble l'établir sa ressemblance avec les fragments d'une cruche grossière issus de la tombe et de la chapelle.

e) Triphylia, Rachès. Trois tombes sans mobilier et orientées E.-O., probablement chrétiennes. L'une, contenant trois défunts, était bordée d'une série de pierres.

f) Triphylia, Glykorrizion. Une tombe ayant livré une petite amphore paléochrétienne.

g) Route Gargalianoi-Philiatra. Lieu-dit Ayia Ntonia. Le cimetière de tombes à ciste creusées dans le rocher en poros contenait du mobilier paléochrétien.

322. Myrsinochorion, Routsi[407]. La fouille a mis à jour des squelettes de l'époque paléochrétienne. a) un homme âgé de 20 à 25 ans environ, mesurant 1,60-1,65 m. Le crâne était troué et les os des pieds

405. A.Δ. 35 (1980), B1, 160, pl. 59, a, Aim. Bakourou.

406. A.Δ. 26 (1971), B1, 130, Th. Karayorga. b) B.C.H. 83 (1959), 642, G. Daux. c) A.Δ. 27 (1972), B1, 264, Th. Karayorga. d) Ibid., 25 (1970), B1, 181, A. Chorémis. Excavations at Nichoria in southwest Greece, vol. III, Dark Age and byzantine occupation (Minneapolis, 1983), 398-404, J. Rosser - W. Wade, datation et étude squelettique. e) A.Δ. 35 (1980), B1, 172, A. Lazaridis. f) Ibid., 27 (1972), B1, 264, Th. Karayorga. g) Πλάτων 34-35 (1982-83), 120, Sot. Lyritzis.

407. G. Korrès, Ἡ προβληματικὴ διὰ τὴν μεταγενεστέραν χρῆσιν τῶν μυκηναϊκῶν ταφων Μεσσηνιας, IIe Congr. Intern. Étud. Péloponnésiennes (Patras, 1980), Πελοποννησιακά, Παρ|μα 8, 2, 363-445 (423, 524). Cf. Π.A.E. 1988, 40-41, G. Korrès: Sp. Marinatos, Illustrated London news (April 1957), 540; Antiquity 31 (1957), 97; Π.A.E. 1956, 203; A.Δ. 16 (1960), B, 114, Sp. Marinatos. b) Π.A.E. 1980, 148, G. Korrès.

408. Π.A.E. 1958, 185, fig. 144, b, Sp. Marinatos.

409. A.Δ. 17 (1961-62), B, 107, pl. 116-117, N. Yalouris; Ibid., 20 (1965), B2, 209, pl. 231, a-b, Idem. Dans les photos on voit les mains croisées sur la poitrine et l'estomac, Ibid., 21 (1966), B1, 170, Idem. B.C.H. 84 (1960), 720, G. Daux; Ibid., 85 (1961), 722, Idem. b) A.Δ. 44 (1989), B1, 106-107, Chr. Schinas.

manquaient. b) une femme de 30-35 ans environ, mesurant 1,72 m, présentant aussi des anomalies
pathologiques. Entre les tombes à chambre 1 et 2 de Routsi furent dégagées des tombes paléochrétiennes
d'où proviennent quelques vases (Musée de Chora, [3140] petite aiguière, [3141] coupe sphérique à
une anse). Une inhumation fut pratiquée dans le *dromos* de la tombe à chambre. La tête, coupée, était
posée sur les épaules, les mains étaient croisées. Le corps reposait dans une sépulture faite de plaques.
Le pavement de la chambre a livré un tesson byzantin postérieur.

b) Papoulia, Hay. Joannis. La tombe mycénienne comportait deux tombes chrétiennes à ciste
(n° 20 et 22). a) NO.-SE. Trois plaques formaient ses longs côtés et sa couverture, deux — renforcées
par des morceaux plus petits de plaques - ses côtés étroits. Le jeune défunt mesurait 1,90 m. Sa tête
était inclinée vers la gauche, son bras droit replié vers le haut, son bras gauche dirigé vers le torse. b)
O.NO.-E.SE. (1,95 m x 0,50 m). La couverture était assurée par deux plaques percées d'un trou. Elle
contenait deux corps. Le crâne du premier, qui présentait sur le front une apophyse, avait été poussé au
milieu du second squelette. D'autres tombes à ciste trouvées sur la place (1954 et 1955) sont considérées
par Sp. Marinatos comme chrétiennes.

323. Voïdokoilia[408]. Tombe à chambre et traces d'une ville hellénistique. La ville se vida durant
les premiers temps chrétiens. Les défunts étaient enterrés entre les maisons, sans mobilier, les mains
posées sur la poitrine.

324. Élide, Olympie[409] (fig. A, 110). À proximité du nouveau musée furent exhumées des tombes
à chambre. Celles-ci contenaient d'autres sépultures plus anciennes, romaines, à fosse, et
paléochrétiennes (?), à tuiles. Des tombes slaves furent retrouvées dans la cour du musée. Des cinq
tombes localisées (1961-62), trois ont livré un vase contenant les cendres du défunt. Dans d'autres
sépultures, le vase en terre renfermait outre les cendres, de petits couteaux, des bagues et des perles en
verre (VIe s.).

b) Lieu-dit Chounès, à 500 m au NE. du nouveau musée. Huit tombes à fosse et une à tuiles,
orientées E.-O., sans mobilier. Les défunts avaient leur tête à l'O. et les mains croisées sur la poitrine
sauf dans un cas où deux corps étaient posés de côté, la tête au S. et les mains sur les cuisses.

325. Pylos[410] (colline d'Armatova). Un cimetière, installé à l'emplacement de maisons, comptait
une trentaine de tombes, la plupart à tuiles et orientées E.-O. Quelques défunts avaient les mains
croisées sur la poitrine. Elles n'ont pas livré de mobilier. La similitude décorative entre les tuiles de
tombes et d'autres utilisées dans la toiture de maisons laisse penser que certaines sépultures sont
contemporaines des habitations. Par conséquent, certaines tombes ne seraient pas antérieures au IVe
et d'autres dateraient des XIIe et XIIIe s., voire plus tard encore. Les tuiles employées dans les tombes
provenaient des toitures des maisons. Celles présentant une décoration simple doivent être plus
anciennes que celles au schéma plus élaboré. Le fouilleur opère des rapprochements avec des tombes
[illegible] tuiles, datées de la fin de l'époque romaine ou de la période byzantine, en Élide, à Olympie, N.
Anchialos, Glyki, Philia, Dion, et Thessalonique. On a également mis au jour des vases de tombes
romaines.

326. Xeniès, Langadia[411]. Tombes à fosse. L'une était couverte de quatres plaques calcaires aux
dimensions irrégulières. Le squelette, orienté vers l'E., avait les bras le long du corps et comportait de
part et d'autre de la tête deux boucles d'oreille. Cette sépulture était probablement paléochrétienne.
Dans ses environs, une autre, à ciste, présentant la même orientation, avait ses parois formées de
pierres irrégulières. Nous ne disposons d'aucun indice chronologique. Un *pithos* pré-chrétien (?) fut
retrouvé avec l'ouverture à l'E. Le secteur (Z2) comportait des tombes à fosse des XIIIe-XIVe s.
L'une d'entre elles abritait deux squelettes, les os de l'ancien jetés sur ceux du nouveau (mesurant
1,10 m), orienté à l'E., le bras droit le long du corps, le bras gauche sur la poitrine.

b) Hay. Élias, région de Pyrgos. Trois tombes à fosse, probablement chrétiennes. L'une conservait
un squelette intact. Des tessons et un pied de verre post-byzantin furent dégagés à leurs abords.

327. Élis[412]. À 300 m au SE. du théâtre ancien fut découverte une tombe à ciste chrétienne ayant

---

410. John [illegible]. Coleman, Excavations at Pylos in Elis, Hesperia, Supplement XXI (1986), 139, 150, plan 1, 4, pl. 9-18. A.Δ. 24 (1969), B1, 157, 160. J. Coleman.
411. A.Δ. 23 (1968), B1, 191-193, pl. 144, 147, L. Beschi. b) A.Δ. 24 (1969), B1, 149, G. Papathanasopoulos.
412. A.Δ. 22 (1967), B1, 208. pl. 149. a-b, P. Thémélis; Π.Α.Ε. 1961, 180. 182-183, [illegible]. Yalouris; Ibid., 1966, 134,

utilisé des fragments de chancel de l'église de la stoa S. L'emplacement proprement dit du théâtre était
occupé par des tombes romaines et romaines tardives, à ciste et à tuiles. Sur le *koilon*, reposait le
squelette d'un chrétien (?) posé sur le sol et couvert de pierres provenant de la rivière, posées de façon
irrégulière. D'autres squelettes furent trouvés au S. de la *parodos* O. Près de la bouche de l'un d'entre
eux, un fragment de pierre en argile portait l'inscription IC-XC-NIKA.

b) Octogone. Un cimetière fut installé aux abords de l'octogone durant l'époque byzantine. Si
beaucoup de tombes ne livrèrent aucun mobilier, la sépulture d'un homme et d'une femme contenait de
riches parures en or. Au-dessus d'une autre, on dégagea une plaque en marbre avec l'inscription « + O
ΔΟΥΛΟC ΤΟΥ ΧΡΙCΤΟΥ ΔΗΜΗΤΡΙΟC...». Deux autres tombes en berceau étaient faites de briques,
l'une dotée de niches et d'absides.

c) Stoa Sud. Aux côtés de tombes de l'époque romaine tardive, disséminées çà et là, une sépulture
paléochrétienne était couverte de trois plaques. Celle du centre portait en relief le monogramme du
Christ.

328. Patras[413] (plan inséré II).

a) Deux cimetières furent installés le long des voies partant de la ville vers Rio-Corinthe (direction
N.-E.) et Dymi-Olympie (direction S.-O.).

b) Le cimetière N. est le plus ancien et le plus grand. La rue Patréos marque sa limite N., jusqu'à
la rue Satovriandou. L'espace défini par les rues parallèles Karaïskaki et Korinthou comportait une
grande densité d'inhumations. Un autre ensemble de tombes fut localisé plus au N., entre les rues
Karolou, Konstantinoupoleos, Stratokléous et Faviérou. Les tombes datent de la fin du Ve-début IVe
s. av. J.-C. jusqu'au VIIe s. ap. J.-C. Des tombes chrétiennes ont également été trouvées dans les
différents cimetières entourant la ville, dans les ruines de maisons romaines et à l'intérieur d'édifices
funéraires monumentaux.

a) Zakynthou 22[414]. Le côté S. du terrain était occupé par un atelier de l'époque romaine tardive.

Idem; Jh.ö.a.I. 48 (1966-67), 53, fig. 24, Ver. Leon. b) Jh.ö.a.I. 14 (1911), Beiblatt 108, fig. 59, J. Keil - A. v. Premerstein.
c) A.Δ. 18 (1963), B1, 102. pl. 132, c, N. Yalouris; Π.Α.Ε. 1964, 136, Idem; R. Fleischer, Epigraphisches aus Elis,
Jh.ö.a.I. 46 (1961-63), Beiblatt, 77-94 (75-76, fig. 51). Des tombes à tuiles et à ciste romaines tardives furent localisées
sur l'emplacement du théâtre (Π.Α.Ε. 1969, 72, pl. 94, a. b, N. Yalouris; 1981, 185, pl. 150, a, b, Idem). Un squelette
avait les os des mains et des pieds percés par des clous en fer (crucifixion?); et d'autres exemples en Attique (Ibid., 154,
a-b).

413. Ph. Petsas, Ἀδημοσίευτα ἀρχαιολογικὰ εὑρήματα Ἀχαΐας, Πελοποννησιακά, Παρ/μα 8, 2 (1969-1972), 41-
48, IIe Congr. Int. Ét. Péloponesiennes. b) I. Papapostolou, Κτερίσματα ταφῆς σε ρωμαϊκό μαυσωλείο στην Πάτρα,
A.E. 1983, 1 s.

414. A.Δ. 42 (1987), B1, 144, Lampr. Papakosta. b) Ibid., 33 (1978), B1, 97-98, I. Papapostolou. c) Ibid., 30
(1975), B1, 113-114, pl. 62, d, 63, a, Iph. Découlacou. d) A.Δ. 44 (1989), B1, 125, Nik. Kokkotaki. e) Ibid., 34 (1979),
B1, 139, I. Papapostolou. Corinthou, 2e Gymnase des filles. Un sarcophage formait sur le fond le périgramme de la tête
et des épaules humaines. Un petit disque en or fut trouvé sur la poitrine du défunt. Une tombe maçonnée a livré les clous
du cercueil et un pareille disque posé dans la bouche de la mère et de l'enfant (romaines?) (A.Δ. 19 (1964), B2, 184-186,
pl. 212, Euth. Mastrokostas. f) Ibid., 29 (1973-74), B2, 346, I. Papapostolou. g) Ibid., 29 (1973-74), B2, 385, dess. 1, pl
248, a, Iph. Découlacou. h) A.Δ. 34 (1979), B1, 136, I. Papapostolou. i) St. Thomopoulos, Ἱστορία τῆς πόλεως Πατρῶν
ἀπὸ ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ 1821 (Patras, 1950²), par les soins de K. Triantaphyllou, 226-227. j) A.Δ. 28
(1973), B1, 210, pl. 173, d, I. Papapostolou. k) Ibid., 27 (1972), B1, 289, Idem. l) Ibid., 30 (1975), B1, 115, Iph.
Découlacou. m) Ibid., 33 (1978), B1, 92, pl. 29-31, I. Papapostolou. n) A.Δ. 34 (1979), B1, 136, Idem. o) Ibid., 28
(1973), B1, 213, Idem. p) Ibid., 19 (1964), B1, 184, Euth. Mastrokostas.
aa) Ibid., 32 (1977), B1, 89, I. Papapostolou. ab) A.Δ. 45 (1990), B1, 131, A. Sotiriou. ac) A.Δ. 29 (1973-74), B2,
362, Pin. Agallopoulou. ad) Ibid., 34 (1979), B1, 144-147, dess. 11, M. Platonos. ad1) Ibid., 47 (1992), B1, 138, dess. 9,
pl. 41, a, Nik. Kokkotsaki. ae) Ibid., 32 (1977), B1, 93, I. Papapostolou. af) Ibid., 34 (1979), B1, 147, pl. 43, b, M.
Platonos. Ibid., 43 (1988), B1, 159-161, pl. 91, a, M. Stavropoulou - Gatsi. ag) Ibid., 29 (1973-74), B2, 355, I. Papapostolou.
ah) A.Δ. 42 (1987), B1, 150, M. Stavropoulou - Gatsi. ai) Ibid., 31 (1976), B1, 103, pl. 81, a-c, Iph. Découlacou. aj)
Ibid., 36 (1981), B1, 160, I. Papapostolou. ak) Ibid., 36 (1981), B1, 162, dess. 7, Idem. al) Ibid., 28 (1973), B1, 221,
Idem. am) Ibid., 32 (1977), B1, 80, dess. 9-10, pl. 61, a, Idem. an) Ibid., 32 (1977), B1, 82, dess. 11-12, Idem. ao) Ibid.,
29 (1973-74), B2, 355-358, dess. 9, Idem. ap) A.Δ. 29 (1973-74), B2, 358, dess. 10, Idem. aq) Ibid., 38 (1983), B1, 117,
ΣΤ' Éphorie. ar) Ibid., 31 (1976), B1, 89, pl. 74, a, I. Papapostolou. as) Ibid., 35 (1980), B1, 191, dess. 14, Lampr.

Dans sa partie N., deux tombes à tuiles, destinées à des enfants, et cinq constructions funéraires à tuiles paraissent dater du début de la période chrétienne.

b) Zakynthou-Kyprou 60. Deux tombes chrétiennes à tuiles. a) Un squelette, crâne à l'O. et mains sur l'abdomen. b) Deux squelettes -- un adulte et un enfant sur lui — les crânes à l'E. Les inhumations, sans mobilier, sont contemporaines.

c) Hellinos stratiotou 73. Onze tombes à tuiles et deux en berceau étaient installées sur les côtés d'une pièce funéraire (?). Une monnaie en bronze de Justin II et Sophie fut découverte dans l'une d'entre elles. D'autres tombes du IIIe s. étaient dispersées dans l'espace.

d) Karolou 85-Korinthou 133. Une tombe à ciste maçonnée, couverte de plaques en schiste (2 m x 0,60 m) fut trouvée à l'emplacement des citernes byzantines. Elle ne contenait que des ossements dérangés et était dotée, à l'O., d'un coussin formé de deux tuiles. Une seconde sépulture, appartenant à un enfant (squelette perturbé), était pavée d'une tuile (87 x 39 cm).

e) Korinthou 205-211 — Zaïmi. Trois tombes à tuiles creusées ultérieurement dans les fondations et la mosaïque d'un bâtiment paléochrétien.

f) Hay. Nikolaou 63. La plupart des sépultures trouvées dans les bâtiments funéraires romains avaient été réutilisées au cours des Ve et VIe s.

g) Kanakari 121. Péribole funéraire comportant des tombes à ciste des Ier et IIe s. La tombe X maçonnée (2,20 m x 0,90 m x 1 m) est d'origine byzantine. Ses murs sont en pierres, briques et mortier de chaux. Des pierres ou des briques font saillie dans ses longs côtés afin d'offrir des appuis pour la descente. Une croix était peinte sur chacune des longues parois. Une conque rectangulaire destinée aux offrandes ou aux lampes était aménagée au milieu du mur O. Le pavement était formé de briques carrées et de deux plaques en marbre percées de trous. La couverture était assurée par une plaque en marbre provenant d'une basilique surmontée d'une couche de terre et de mortier de chaux sur lequel était gravée une croix. Elle a livré trois squelettes, la tête à l'O. et, dans son angle SO., deux boucles d'oreille en or, des fils d'or issus de vêtements et un fragment de lampe du VIe s.

h) Hermou 85-87. Cette section du cimetière N. comportait des ensembles funéraires. La chambre N., à la voûte en briques, reçut deux tombes à tuiles et une à ciste maçonnée, probablement avant l'effondrement de celle-ci au Ve-VIe s. Une plaque tombale avec inscription latine servait de couverture.

i) 16e bloc de la rue Kanakari. Maison P. Phoka (1832). Une tombe chrétienne contenait une plaque en marbre portant une inscription de malédiction et le nom, illisible, du défunt.

j) Yerokostopoulou 31-Karaïskaki (fig. A, 111). Deux tombes chrétiennes à ciste furent installées successivement à l'O. des chambres funéraires romaines. Le pavement de l'une d'entre elles était couvert de plaques calcaires percées de trous, certains en forme de croix.

k) Karaïskaki 129. Une tombe chrétienne à ciste, bâtie en moellons, fut creusée dans le mur d'un

---

Papakosta. at) Ibid., 30 (1975), B1, 108-111, dess. 6, Iph. Découlacou. au) Ibid., 35 (1980), B1, 191-193, dess. 16, L. Papakosta. av) Ibid., 43 (1988), B1, 151, M. Pétropoulos. aw) A.Δ. 46 (1991), B1, 144, Y. Yeorgopoulou. ax) Ibid., 33 (1978), B1, 80, pl. 24, c. I. Papapostolou. ay) A.Δ. 44 (1989), B1, 120, M. Stavropoulou - Gatsi.

ba) A.Δ. 32 (1977), B1, 90, I. Papapostolou. bb) Ibid., 31 (1976), B1, 105, Iph. Découlacou. bc) Ibid., 31 (1976), B1, 88, I. Papapostolou. bd) Ibid., 31 (1976), B1, 102, Iph. Découlacou. be) A.Δ. 42 (1987), B1, 148, M. Stavropoulou - Gatsi. bf) Ibid., 33 (1978), B1, 98, I. Papapostolou. bg) Ibid., 37 (1982), B1, 159, Aph. Moutzali. Le fouilleur considère que ces bâtiments funéraires sont byzantins (XIe-XVIIe s.) et ressemblent à d'autres trouvés dans la rue Yermanou 80-82, 134 et 136 (Aph. Moutzali, Τοπογραφικὰ τῆς μεσαιωνικῆς Πάτρας, Hommage à N. Drandakis, Thessalonique 1994, 132-157; Idem, Ἡ πόλη τῶν Πατρῶν κατὰ τὴν πρωτοβυζαντινὴ περίοδο, Ier cong. int. sur l'Achaïe et l'Élide (Athènes, 1989), 259-264; Idem, Στοιχεῖα πολεοδομικῆς ἐξέλιξης τῆς βυζαντινῆς Πάτρας (Ἀρχαιολογία 30, Ιαν-Μάρτ. 1989), 82-87). bh) A.Δ. 33 (1978), B1, 79-80, I. Papapostolou. bi) A.Δ. 41 (1986), B, 48-50, dess. 1, Diam. Rigakou. bj) Ibid., 30 (1975), B1, 117, dess. 9, pl. 67, a, Iph. Découlacou. bk) Ibid., 32 (1977), B1, 71, pl. 56, a-b, I. Papapostolou. bl) A.Δ. 44 (1989), B1, 119, M. Stavropoulou - Gatsi. bm) Ibid., 38 (1983), B1, 117, ΣΤ' Éphorie. bn) Ibid., 31 (1976), B1, 109, Iph. Découlacou. bo) A.Δ. 44 (1989), B1, 126-127, Nik. Kokkotaki. bp) A.Δ. [illegible] (1983), B1, 117, ΣΤ' Éphorie. bq) Ibid., 31 (1976), B1, 88, I. Papapostolou. br) Ibid., 29 (1973-74), B2, 360, Idem. bs) Ibid., 27 (1972), B1, 281, pl. 219, a, Idem. bt) A.Δ. 40 (1985), B, 114, M. Pétropoulos. bu) Ibid., 38 (1983), B1, 116, ΣΤ' Éphorie. bv) A.Δ. 45 (1990), B1, 128, M. Kotsaki. bw) Π.Α.Ε. 1957, 112, N. Zapheiropoulos. Deux tombes chrétiennes découvertes fortuitement dans la ville sans lieu précis (B.C.H. 75 (1951), 115, Idem). ca) A.Δ. 44 (1989), B1, 129, M. Stavropoulou - Gatsi. cb) A.Δ. 44 (1989), B1, 128, M. Kotsaki. cc) Ibid., 38 (1983), B1, 123-125, ΣΤ' Éphorie. cd) Ibid., 35 (1980), B1, 193, L. Papakosta.

bâtiment romain (2 m x 0,65 m x 0,62 m). Elle était couverte de trois plaques en marbre et contenait cinq squelettes.

l) Karaïskaki 116. Quatre pièces funéraires furent identifiées. L'une incluait cinq tombes en berceau. La première de ces sépultures a livré un fragment d'amphore, une monnaie de Justin Ier et d'autres des Ve-VIe s., la tombe II une lampe des Ve-VIe s., la tombe III également une lampe des Ve-VIe s., huit monnaies en bronze du IVe et d'autres, usées, des Ve-VIe s.

m) Karaïskaki 136. Ensemble funéraire romain. Deux pièces abritaient chacune plusieurs tombeaux disposés en Π et réutilisés. Les sépultures ont livré des lampes et des monnaies des Ve et VIe s.

n) Patréos 83-85—Karaïskaki. Ensemble funéraire romain du IIe-IIIe s. composé de deux pièces communiquant entre elles par une porte. Avant la destruction de la voûte, deux tombes à tuiles et une troisième maçonnée furent aménagées dans le local.

o) Votsi 58-Kanakari. Voie romaine et bâtiment à quatre chambres. Après sa destruction une tombe chrétienne à ciste maçonnée y fut installée. Sur son enduit, elle portait des croix. Elle contenait les ossements d'une inhumation et ceux d'un défunt antérieur.

p) Hay. Andréas. Au N. de l'église actuelle, une tombe ayant livré une croix paléochrétienne en poros (85 x 38 x 20 cm) et une sépulture construite en briques carrées et ornées de dessins.

aa) Koraï 39-41. Groupe de tombes à ciste en briques des Ve-VIe s., utilisées à plusieurs reprises, situées à proximité d'un atelier. Deux lampes des Ve-VIe s. se trouvaient dans un trou creusé dans le mur d'une tombe.

ab) Olympiou 82. Parmi des tombes de l'époque romaine tardive, trois sépultures chrétiennes, à ciste et maçonnées. Deux d'entre elles contenaient deux squelettes.

ac) Asim. Photila 9-11. La fouille a dégagé deux tombes intactes (double) et d'autres détruites, orientées NO.-SE. et bâties en briques. Une œnochoé de la fin du IVe s. fut exhumée dans le remblai.

ad) Asim. Photila 15-Mesolonguiou. Quelques tombes à tuiles disposées sous les murs médians O. et S. d'un ensemble de constructions et d'une maison datant des temps chrétiens.

ad1) Asim. Photila 16-18. Une tombe à fosse et un groupe de seize tombes à ciste maçonnées, chrétiennes, qui ne comportaient pas de mobilier significatif, furent établies ultérieurement dans un bassin de l'époque romaine tardive. Sept tombes étaient entourées d'un péribole funéraire.

ae) Mesolonguiou 7. Vingt-six tombes maçonnées et à tuiles à demi détruites. Deux tombes ont livré une monnaie en bronze, une troisième un objet fusiforme. Celles-ci, construites aux Ve-VIe s. après la destruction des maisons, faisaient partie du cimetière des rues Panachaïkou-As.Photila-Mesolonguiou-Place Psilalonia.

af) Mesolonguiou 9. Section du cimetière romain et paléochrétien comportant des ensembles funéraires. On y a dégagé vingt-huit tombes à tuiles, certaines isolées, d'autres incluses dans un enclos funéraire (l'attribution chrétienne n'est pas certaine). **Mesolonguiou 11**. Soixante-huit tombes à ciste maçonnées et couvertes de tuiles laconiennes. Toutes étaient orientées E.-O. et aménagées avec régularité. La majorité des tombes à ciste étaient organisées en groupes. Leurs murs, en moellons et en briques, portaient un enduit. Les corps reposaient soit sur la terre, soit sur des tuiles laconiennes, soit sur des plaques plates en terre cuite. À l'exception d'une paire de boucles d'oreille en bronze, de deux broches en argent et d'une parure en argent, le mobilier découvert était modeste.

ag) Panachaïkou 8. À l'O. du terrain, une partie d'une maison romaine était occupée par dix tombes à ciste, maçonnées, paléochrétiennes.

ah) Asim. Photila 21. Partie de cimetière chrétien, dans le prolongement de As. Photila 23-25. Celle-ci contenait vingt-huit tombes, la majorité à ciste, les murs en moellons et briques. Les sépultures étaient groupées en séries parallèles. La plupart des squelettes, la tête à l'O., n'étaient pas accompagnés de mobilier.

ai) Asim. Photila 23-25, au SE. de Psilalonia. Vaste section d'un cimetière chrétien comportant des groupes de tombes disposées en séries consécutives. À l'instar de celles situées au SE. du terrain, les tombes 5-10, particulièrement soignées, portaient un enduit. Les tombes 14-18 et 31-34 ont sans doute été réutilisées. Les autres sépultures étaient plus modestes. Au total, la fouille a mis à jour soixante-quinze tombes, la majorité à ciste, bâties en moellons et briques et couvertes de plaques de

terre ou de pierres calcaires. Les défunts, tête à l'O., étaient posés sur le sol ou sur des tuiles. Quelques tombes conservaient encore sur leurs parois intérieures un enduit de mortier. Parfois, comme dans le cas de la tombe 58, des croix étaient gravées sur ce dernier. La tombe 32 a livré une amphore en verre à fond pointu, la tombe 75 un petit lécythe en verre et le remblai une lampe du VIe s.

aj) Asim. Photila 33-Panachaïkou. Partie de rue et bâtiments. Une tombe à ciste paléochrétienne fut trouvée dans un des bâtiments.

ak) Vlachou 3-Kanari. Le lieu était occupé par les ruines de thermes romains, d'une église byzantine (?) et d'un cimetière.

al) Sisini-Gounari 90-100. Un bassin servit de zone funéraire aux premiers temps chrétiens comme l'attestent les trous pratiqués dans le pavement en plaques.

am) Sisini 28-Psilalonia. Un bâtiment romain abritait deux tombes en berceau aménagées à une époque ultérieure et un puits. Des lampes des Ve-VIe s. ont été retrouvées.

an) Psilalonia 15-16. Deux tombes chrétiennes à tuiles, destinées à des enfants, furent établies à l'intérieur d'une maison romaine.

ao) Place Psilalonia 28 (fig. A. 112). Groupes de tombes maçonnées à ciste, disposées parallèlement. Le corps principal de l'ensemble est longitudinal et entouré de murs. Des murs perpendiculaires, construits à l'aide de moellons et de mortier hydraulique, divisaient l'espace. Une partie de l'ensemble présentait une structure organisée au préalable dans le coin SE., tandis que les autres ne présentaient pas de disposition régulière. Le pavement des tombes, épais de 48 cm, était formé d'une double couche de mortier hydraulique. Les dimensions des tombes atteignaient environ 1,45-2,40 m x 0,50-1,20 m x 0,10-0,37 m. Aucune tombe ne portait de couverture. Quelques-unes gardaient un enduit sur leurs murs et une avait ses parois en marbre. Un local était rempli d'une multitude d'ossements, arrivés là sans doute à la suite d'une entreprise de nettoyage des tombes. La majorité des sépultures contenaient des squelettes — l'une en abritant cinq —, des lampes et des objets en bronze, des bijoux et une paire de boucles d'oreille en or. Le pavement était constitué de mortier hydraulique. Le mode de construction des tombes et leur mobilier ont amené à les dater des Ve-VIe s.

ap) Charalambi 75-77. Des tombes chrétiennes à ciste ou à tuiles ont été établies à l'emplacement de bains romains dotés d'une abside.

aq) Charalambi 20. Tombes paléochrétiennes dispersées à l'emplacement d'une rue.

ar) Charalambi 22-24. Deux tombes à ciste maçonnées de l'époque romaine tardive et paléochrétienne. Elles portaient un enduit de mortier ocre. Le pavement était constitué de plaques-grilles en céramique posées au-dessus de deux sillons dans la terre. Les murs, reposant à 80 cm de profondeur, avaient leur partie supérieure formée de moellons, de briques et d'éléments de remploi. La première tombe contenait onze crânes et des ossements dérangés. La seconde a livré une fibule en bronze.

as) Nikita 9-13—Karatza. Trois tombes byzantines à tuiles installées dans les ruines d'une maison romaine. Les squelettes étaient sans ordre. La tombe 2 a livré un petit vase, le remblai de la fouille cinquante-six monnaies en bronze, des éléments architecturaux réutilisés et des vases en terre.

at) Nikita 26-30—Karatza 8. Deux tombes d'enfants à tuiles postérieures occupaient l'emplacement d'une rue et de maisons. La tombe I a livré des monnaies en bronze des Ve-VIe s. et de Justinien, la tombe II une monnaie en bronze frappée sous Théodose Ier et deux du IVe s.

au) Nikita 50-52—Cheilonos Patréos. À l'E. de la route, ruines d'une maison romaine. La voie et ses abords E. et O. correspondaient à un cimetière en usage au début de la période chrétienne. On y a exhumé quatre tombes à tuiles et trois maçonnées, sans mobilier, les squelettes dérangés. La fouille a également mis à jour vingt-deux monnaies en bronze, des vases en terre et des éléments architecturaux.

av) Karatza 14-V. Rouphou. Deux tombes à tuiles et une à ciste furent établies aux Ve-VIe s. dans les ruines de bâtiments romains.

aw) Lontou 111-113. Une inhumation paléochrétienne dépourvue de mobilier fut aménagée dans une maison romaine (ou de l'époque romaine tardive).

ax) Érenstrole 65. Huit tombes retrouvées à l'intérieur, dans le remblai et aux abords d'un bâtiment romain à abside (bains?). Il s'agit de sépultures à fosse. Les défunts y étaient allongés la tête à l'O., les mains croisées sur la poitrine ou l'abdomen.

ay) Érenstrole 67-69—Boukaouri. L'emplacement d'un bâtiment hellénistique-romain et celui

d'une rue contiguë servirent de cimetière après la destruction de l'édifice. Il contenait sept tombes à tuiles paléochrétiennes et une à ciste romaine.

ba) Maragopoulou-Hay. Paraskévis. Onze tombes chrétiennes à tuiles sans mobilier dispersées çà et là. Une monnaie byzantine fut exhumée à proximité.

bb) Hay. Paraskévis-3ou Oreivatikou. Trois pièces funéraires *sub divo* en enfilade furent réutilisées par les chrétiens. Trois tombes à tuiles furent en effet installées dans le sol de la pièce SO. Les défunts avaient leur tête à l'O.

bc) Yermanou 166. À l'époque paléochrétienne, deux squelettes furent enterrés dans le sol de constructions romaines (ou de l'époque romaine tardive), une fois celles-ci détruites.

bd) Pantokratoros 75. Cinquante-deux tombes à tuiles furent localisées au SO. de la forteresse. Les corps reposaient directement sur le sol, à l'exception d'un cas où le défunt avait été étendu sur des tuiles. Les squelettes, la tête à l'O., avaient leurs mains posées sur la poitrine. Les tombes chrétiennes, aménagées dans les ruines de murs romains, ont livré une amulette, une bague, deux boucles d'oreille, un crochet, des monnaies, tous en bronze, et une lampe du milieu du IIIe s.

be) Eynardou 31. Un bâtiment de l'époque romaine tardive servit de cimetière aux premiers temps chrétiens. On y dégagea dix tombes à tuiles sans mobilier.

bf) Pontou 73. Deux tombes à ciste et treize à tuiles parmi d'autres. Les sépultures à tuiles avaient un caractère chrétien. Dans certaines, les tuiles étaient soutenues par des moellons. Un squelette a été trouvé les os des pieds pliés.

bg) Botsari 56-Yermanou 142. Bâtiment présentant une voûte hémicylindrique, construite de petites pierres, de fragments de briques et de mortier. Les murs étaient en pierres, briques et mortier de chaux et portaient un enduit. Le sol était pavé de briques (18 x 3 cm). L'accès se faisait à l'O. par une entrée arquée. Outre des ossements épars, il renfermait quelques tessons de vases usuels byzantins. Selon le fouilleur, il s'agit probablement d'un bâtiment funéraire similaire aux suivants.

bh) Yermanou 134. Construction souterraine rectangulaire en berceau bâtie à l'aide de plaques poraises et de mortier. La descente s'effectuait, depuis une ouverture, par des marches. Le local, probablement d'origine médiévale, était pavé de plaques.

bi) Yermanou 136. À 2 m de profondeur, une construction rectangulaire en berceau (2,80 m x 2,04 m x 2,10 m), aux murs formés de pierres, de plaques de terre et de mortier. On distingue encore les traces des planches utilisées lors de la construction de la voûte (par coffrages). L'entrée principale, au S., consistait en une baie arquée bâtie en pierres poreuses. L'ouverture dans la paroi E. conduisait probablement à une seconde chambre. Les parois intérieures portaient du mortier. Le pavement était constitué de plaques en terre, tantôt carrées (23 cm de côté), tantôt rectangulaires (23 x 15 cm). La sépulture n'a livré que des ossements dispersés et peu de tessons. Le caractère funéraire de ce bâtiment ne fait aucun doute.

bj) Hay. Dimitriou 81 (fig. A. 113). Bâtiment à deux pièces. La plus grande était rectangulaire (2,63 m x 2,13 m x 2,17 m), orientée E.-O. et voûtée en berceau. Sur son côté O. se trouvait aménagée une baie arquée et derrière elle une porte conduisant à la seconde pièce (0,80 m x 2,20 m x 2,10 m), disposée transversalement par rapport à la première. La porte de communication était barrée de pierres. Une ouverture arquée à l'O. de la petite pièce fut murée ultérieurement. Les murs des pièces étaient constitués de grandes plaques rectangulaires en terre, de pierres et de mortier et portaient un enduit. Le sol était pavé de grandes plaques en terre. Le remblai a livré des tessons byzantins et postérieurs. Le fouilleur suppose qu'il s'agit de tombes chrétiennes.

bk) Yermanou 80-82 (fig. A. 114). Une tombe souterraine fut creusée dans la mosaïque du local 8, à l'O. de l'atrium d'une maison romaine. Une ouverture carrée en forme de puits, aux parois maçonnées et portant un enduit, menait à un petit escalier. Par un étroit couloir, on accédait à l'E. de la pièce rectangulaire en berceau. La voûte extérieure était couverte d'un maçonnage à coffrages. Trois petites niches à abside étaient aménagées à l'intérieur. Aucun squelette n'y fut découvert.

bl) Yermanou 67. Un bâtiment romain, une fois détruit, fut reconverti en cimetière. Six tombes chrétiennes y ont été fouillées.

bm) Boukaouri 26. Trois tombes paléochrétiennes sans offrandes.

bn) Lontou 8-10. Dix-sept tombes à fosse, les côtés bâtis de plaques de marbre ou de briques.

couvertes des mêmes matériaux, furent installées dans le pavement dallé d'un bâtiment romain. La plupart contenait les corps d'enfants, disposés tête à l'O.

bo) Lontou 12. Deux tombes à tuiles sans mobilier, construites à l'aide de matériaux issus d'un chancel antérieur, furent établies sur les murs byzantins.

bp) Lontou 28-Pantokratoros. Vestiges de murs romains et trois tombes paléochrétiennes sans offrandes.

bq) Lontou 41. Murs de l'époque romaine tardive et une tombe chrétienne à tuiles sans mobilier.

br) Place Pantokratoros. Trois tombes furent repérées dans la partie E. de la place: a) sépulture creusée, recourant à du mortier hydraulique «*courasani*» et couverte de plaques en marbre et de briques carrées; b) tombe à ciste; c) sépulture identique à la première mais sans mortier hydraulique cette fois. Les tombes datent de l'époque paléochrétienne. Les défunts, la tête à l'O., avaient leurs mains sur la poitrine.

bs) Place Omonoia. Une tombe chrétienne à ciste, longue de 2 m, faite de moellons et briques, aux parois enduites. Son sol était pavé d'une plaque en marbre, sa couverture était formée de plaques semblables, dont deux de remploi.

bt) Place Omonoia 31. Une tombe à tuiles aménagée à l'emplacement d'une ancienne rue. Cette dernière, à un niveau plus élevé, fut recouverte de cailloux à l'époque byzantine.

bu) Parodos Arachnaiou (Kastro). Une tombe d'enfant sans offrandes.

bv) Aiolou-Yeranion-Parodos Arachnaiou. Une tombe chrétienne établie dans un bâtiment romain en berceau.

bw) Odéon. Deux tombes à tuiles creusées dans le pavement de la scène. L'odéon fut détruit vers la fin du IIIe s.

ca) Nouvelle route nationale Patras-Athènes 102 (Kotroni). La fouille a mis au jour quarante-quatre tombes chrétiennes disposées sur deux couches successives. Celles de la couche inférieure ont livré un mobilier pauvre (monnaies en bronze et bagues).

cb) Australias 21A (Bozaïtika). Quatre tombes à tuiles probablement paléochrétiennes installées à l'emplacement d'un atelier.

cc) Ayia. Stade de Panachaïki. Trois inhumations paléochrétiennes sans mobilier établies à l'endroit d'un atelier de l'époque romaine tardive.

cd) Cimetière S., lieu-dit Begoulaki. Au bord de l'affluent du Glaukos. Une tombe chrétienne (1,55 m x 0,48 m), outre un squelette bien conservé, a livré un vase à anse haut de 13 cm, découvert à la hauteur de l'abdomen, à 74 cm du crâne.

329. Achaïe[415].

a) Démesticha, Tabouria. Onze tombes à ciste définies par des plaques calcaires posées verticalement. Certaines plaques utilisées pour la couverture sont identiques. Hormis dans deux cas, leur côté E. avait une largeur inférieure au côté O. Orientées O.-E., toutes les sépultures s'avèrent contemporaines. Seules quatre d'entre elles conservaient des débris d'os, les autres étant totalement vides. Parmi les tombes, quatre étaient destinées à des adultes (entre 1,70 m et 2 m de longueur) et sept à des enfants (0,90-1,20 m). Dans une tombe d'enfant, le crâne était disposé à l'O.

b) Dervéni. Mamousias. Un *pithos* renfermait des ossements. À l'E. de celui-ci, une autre inhumation n'a pas livré d'offrandes. Seulement un corps d'1,80 m, orienté vers l'E., ayant les mains croisées sur la poitrine.

330. Ibid.[416], **Saravali**, Hay. Nikolaos. Au S. de la cour de l'école communale, treize tombes maçonnées et à ciste de l'époque romaine tardive ou de la période paléochrétienne.

b) Salméniko. Village de Mesochori. Ruines d'une ville médiévale. Deux tombes chrétiennes ont été fouillées clandestinement.

c) Souli. Aux abords de la chapelle de Hay. Yeoryios, un groupe de tombes chrétiennes, la plupart orientées O.-E. et couvertes de plaques en schiste.

415. A.Δ. 27 (1972), B1, 290-291, pl. 227, a, Iph. Découlacou. b) Ibid., 39 (1984), B, 99, L. Papazoglou - Manioudaki.

416. A.Δ. 38 (1983), B1, 125, ΣΤ' Éphorie; Ibid., 40 (1985), B, 148, Aph. Moutzali. b) Ibid., 42 (1987), B1, 189, Idem. c) Ibid. d) Ibid.

d) Pournarokastro. Pentes O. du Panachaïkon. Vers Souli, un groupe de tombes chrétiennes à ciste, orientées O.-E. Un peu plus loin, au lieu dénommé Hay. Varvara, ruines d'un bâtiment, sans doute une église.

331. Ibid.[417].

a) Polis et Chora Dymis. Cimetière de la Panayia de Kato Achaïa: dix-sept tombes chrétiennes.

b) Ayia. Un cimetière chrétien de tombes à tuiles sans offrandes fut établi à l'intérieur d'une maison romaine.

c) Ano Sychaina. Cinq tombes à tuiles et deux à ciste sans mobilier. **Drépano**. Une tombe paléochrétienne à tuiles appartenant à un enfant.

d) Lousika. Lieu appelé Karkana. Deux tombes pauvres, orientées E.-O. et couvertes de tuiles. **Tréchlon**. Lieu-dit Lapata. Deux tombes à ciste, couverte de plaques calcaires et orientées E.-O. Elles abritaient un squelette chacune, sans mobilier, la tête à l'O. et les mains croisées sur l'abdomen.

332. Ibid.[418], **Kaménitsa**, Hay. Yeoryios, à 5 km de Ano Alissos. Un bâtiment funéraire souterrain (3,80 m de côté intérieur), voûté en berceau, construit à l'aide de plinthes de 15 cm d'épaisseur et de gros mortier. L'entrée, à l'O., large d'1,10 m, possédait un seuil en marbre et trois marches de pierre calcaire. Les parois intérieures portaient un enduit, les longs côtés conservant encore des traces de peinture. Sur un fond ocre, on distingue encore des couronnes et des bandes. À l'E., le sol avait reçu une tombe maçonnée (2,10 m x 0,60 m x 0,60 m) orientée N.-S., construite de plinthes et couverte de plaques, au contenu dérangé. Son mur E. comportait une conque et une banquette courant le long des autres parois. À l'O., le local comportait quatre tombes à tuiles orientées O.-E. qui livrèrent des restes de peinture et une monnaie (*tornesio*) du XIVe s. Le mode de construction et les traces de peinture constituent nos seuls indices de datation. Le fouilleur opte pour le IVe s. sur la base de ces éléments et de comparaisons avec deux tombes, de Philippes (basilique *extra muros*) et de Thessalonique (cimetière O.).

333. Pharès[419]. La fouille a mis au jour deux groupes de dix tombes à tuiles, orientées E.-O., les longs côtés formés de «*strotires*» et les étroits de fragments de tuiles. Leur couverture était constituée de «*kalyptires*» Chacune contenait un défunt, les mains croisées sur la poitrine. Trois tombes ont livré une bague, une boucle, une lame, toutes en bronze, et une petite œnochoé.

b) Katarraktis. Une tombe paléochrétienne détruite fut installée à l'intérieur d'un péribole funéraire en moellons et sans mortier. Ses murs et sa couverture étaient en plaques de schiste. Le squelette, posé sur le sol naturel, avait la tête à l'O. et les mains croisées sur la poitrine. De nombreux ossements furent exhumés aux alentours de la tombe. Cette dernière faisait en effet partie d'un cimetière plus vaste.

334. Ano Kallithéa. Hay. Nikolaos[420]. Vingt-trois tombes chrétiennes maçonnées de plaques aux dimensions irrégulières, sans mortier ni mobilier. Quelques-unes comprenaient sur leur côté O. les ossements d'inhumations précédentes. Plusieurs tombes demeurent à fouiller.

b) Ibid. Cinq tombes chrétiennes aux murs en moellons et en plaques de schiste.

335. Aiyio[421] (usine d'armes). Deux tombes paléochrétiennes à tuiles.

b) Ibid. Koulouras 104, région de Roka. Une tombe chrétienne à tuiles chrétienne avec peu d'ossements et sans mobilier.

c) Ibid. Rue Panayotopoulon 56. Une tombe à ciste maçonnée (2,20 m x 0,64 m x 0,80 m) avec enduit hydraulique. Sur les plaques en terre du pavement (57 x 57 x 4 cm), les ossements de quatre défunts. À proximité d'un crâne, deux anneaux-boucles d'oreille en bronze. La couverture était assurée par quatre plaques poreuses et un meneau poreux paléochrétien de remploi.

417. Aph. Moutzali, Παλαιοχριστιανικές θέσεις καί μνημεία τῆς ἐπαρχίας Πατρῶν, 11e Symp. X.A.E. (1991), 70-71. b) A.Δ. 37 (1982), B1, 146, dess. 4, M. Pétropoulos. c) Ibid., 36 (1981), B1, 166, I. Papapostolou. d) A.Δ. 44 (1989), B1, 136-137, M. Pétropoulos.

418. A.Δ. 42 (1987), B1, 192-194, dess. 2, pl. 107, a-b, M. Yeorgopoulou - Verra.

419. A.Δ. 35 (1980), B1, 199, I. Papapostolou. b) Ibid., 39 (1984), B, 103, M. Pétropoulos.

420. A.Δ. 35 (1980), B1, 202, Cath. Pantelidou. b) Ibid., 33 (1978), B1, 98, I. Papapostolou.

421. A.Δ. 36 (1981), B1, 171, I. Papapostolou. b) Ibid., 40 (1985), B, 123, Lampr. Papakosta. c) A.Δ. 45 (1990), B1, 137-138, M. Pétropoulos.

336. Chalkis[422]. La ville moderne de Chalkis ne se développa pas sur l'emplacement de la cité antique. Le centre urbain se déplaça en effet vers le N. à l'époque byzantine. Des tombes chrétiennes furent trouvées dans les deux grands cimetières antiques de Hay. Stéphanos et d'Aréthousa, mais aussi dans des zones plus au N., correspondant ou avoisinant les cimetières à proprement parler byzantins. La majorité des tombes étaient creusées dans le rocher.

a) Hay. Stéphanos (terrain E. Yerontiti). Vingt-cinq tombes, la plupart à tuiles, quelques-unes à ciste, ainsi que des fosses circulaires remplies d'ossements. Dans une tombe de type macédonien sur le lit à l'E. et transversalement par rapport aux piliers de la porte à l'O. furent érigés, probablement à la période chrétienne, des murs en moellons orientés NO.-SE. À la même époque, furent bâtis les murs 1 et 3 qui délimitaient peut-être le cimetière chrétien. La chambre et les cavités étaient remplies d'os et de fragments de vases. Un défunt reposait près du lit N., la tête à l'O., les mains croisées sur la poitrine. Parmi les autres trouvailles, une inscription funéraire (1973): ■ + Κοιμητήρ|ιον τοῦ μακα|ρίου μαύρου| μιζοτέρου| τοῦ κυροῦ Ἀν| πελίου + ■ (tombe du bienheureux Mauros, intendant du seigneur Ampelios). En 1974, quarante-deux tombes, la majorité à tuiles, quelques-unes à ciste et deux dans des jarres, furent localisées.

b) Ibid. Terrain Koutra-Deyanni. Un enclos (9,10 m x 0,60 m x 3,50 m) situé à 1 m de profondeur entourait un cimetière chrétien. Deux sondages ont repéré une tombe à tuiles orientée E.-O. et une autre orientée N.-S. maçonnée.

b1) Lilantion-3ou Syntagmatos, terrain Spanou. À l'emplacement d'un bâtiment des IIIe-IVe s, deux sépultures d'enfants à tuiles datant au plus tard du Ve s. (l'une contenait un vase; cf. photo).

c) Au N. du quartier Vrondou (terrain A. Mammi). Cimetière de l'époque romaine tardive et paléochrétien contenant des tombes à fosse creusées dans le poros et d'autres à tuiles, la majorité orientées E.-O., la tête des défunts posée à l'E. Les tombes VII, XVI et XVII ont livré un vase des Ve-VIe s., la tombe VII deux boucles d'oreille en or, un objet en argent et une fibule en bronze. Cette tombe était soignée, les murs en mortier décorés de petits cercles tracés avec le doigt.

d) Még. Alexandrou. Environ quatre-vingts tombes de l'époque romaine tardive et de la période protobyzantine. La plupart étaient creusées, d'autres à tuiles, orientées E.-O. et disposées à faible distance les unes des autres. La couverture était faite de pierres en poros de remploi. Elles ont livré quelques vases. Une tombe était entourée d'un enclos en forme de Π.

e) Ibid. (près de la chapelle de Hay. Photini). Une amphore du Ve-VIe s. placée dans une fosse (T5), au milieu de tombes de la période protogéométrique, renfermait les ossements d'un enfant.

f) À proximité du même quartier, **rue Monis Erion**. La fouille ■ mis au jour douze tombes creusées dans le poros et une à tuiles. L'orientation variée témoigne d'une époque de transition. Le mobilier exhumé datait entre le IIIe et le VIe s. Les tombes III, VIII, IX, X et XI, creusées dans le poros, s'ouvraient plus largement vers l'intérieur. Les tombes I, IV, V et VII possédaient une bordure

422. A.Δ. 28 (1973), B1, 299-301, dess. 5-6; A.A.A. 7 (1974), 27 s., dess. 1, même rapport, Ang. Chorémis. Sur l'inscription à comp. D. Feissel, Inscriptions de Péloponnèse, Travaux et Mémoires 9 (1985), 366 n° 72, 368 n° 102. À comp. le cimetière romain A.Δ. 34 (1979), B1, 175, Èvi Touloupa. b) Ibid., 35 (1980), B1, 223, Idem. b1) Ibid., 24 (1969), B1, 204, pl. 213, P. Thémélis. c) Ibid., 31 (1976), B1, 145, A. Sampson. (À comp. terrain Chr. Sideri, Papathéodorou, Sbiliri, beaucoup de tombes datées des IIIe-VIe s. Ibid., 26 (1971), B1, 252, Ang. Chorémis). d) A. Sampson, Ἀρχαία Χαλκίδα 1, Τοπογραφία-Ρυμοτομία, Ἀνθρωπολογικά · Ἀρχαιολογικά Χρονικά 1 (1986), 43, 56, 61, 62, 64. e) A.Δ. 36 (1981), B1, 198, P. Kalligas. f) Ibid., 30 (1975), 143-144, pl. 80, e, Ad. Sampson. g) A. Sampson (1986). Le cimetière de Hay. Stéphanos date des époques hellénistique et romaine, ceux de Platanos - Vrondou et Ergatikès Katoikies des époques romaine tardive et paléochrétienne. Un autre cimetière celui de Vromousa - Trypa fut en usage de l'époque mycénienne jusqu'aux temps chrétiens et s'étendait jusqu'à Hay. Éleoussa (bibliographie). g1) A.Δ. 27 (1972), A, Μελέται. 174, pl. 59, ε, στ, A. Andreioménou. h) Π.A.E. 1903, 36-37, G. Papavasileiou et Περὶ τῶν ἐν Εὐβοίᾳ ἀρχαίων τάφων..., 1910, 67-68, Idem. i) Π.A.E. 1901, 43; 1904, 29, Idem. j) A.Δ. 28 (1973), B1, 314, dess. 1, pl. 270, M. Yeorgopoulou - Méladini. j1) Ibid., 27 (1972), A, 176, A. Andreioménou. k) Ibid., 29 (1973-74), B2, 510, dess. 7, M. Yeorgopoulou - Méladini. l) Ibid., 27 (1972), A, 176, A. Andreioménou. m) Ibid., 38 (1982), B1, 79, K. Skarmoutsou. m1) A.Δ. 34 (1979), B1, 174, Èvi Touloupa. n) Ibid., 26 (1971), B1, 278, P. Lazaridis. o) Ibid., 277-278, Idem. p) Ibid., 29 (1973-74), B2, 510, dess. 8, pl. 331, c, M. Yeorgopoulou - Méladini. q) Ibid., 16 (1960), B, 151, Ang. Andreioménou. Ibid., 26 (1971), B1, 254, Ang. Chorémis. r) Π.A.E.1900, 57-66 (63), G. Papavasileiou. r1) Π.A.E. 1911, 238, Idem. s) A.Δ. 30 (1975), B1, 143, Ad. Sampson.

formée de petites pierres ou de briques et une couverture constituée de plaques en poros ou de marbre de remploi. La sépulture IX, plus ancienne, a livré une coupe de la fin du IIIe s., la tombe III, deux vases de la fin du IVe ou du début du Ve s.; la tombe V, quatre vases de la fin du IVe s.; les tombes VII et IX, des vases du Ve s. On estime que les sépultures I et VIII furent aménagées au VIe s. La lampe paléochrétienne de la tombe VIII et la cruche de la tombe I ressemblaient fort à celles découvertes dans le cimetière de Phylla Argyrou. Dans le même bloc de bâtiments, **rue 7ou Syntagmatos**, neuf tombes dont quatre creusées dans le poros, couvertes de pierres en poros de remploi et les autres à tuiles. Sans mobilier, leurs squelettes détruits. Une tombe était entourée d'un petit mur. L'orientation E.-O. et l'absence de mobilier démontrent qu'elles sont postérieures aux tombes du terrain précédent.

g) Plus au S. Ergatikès Katoikies. Un cimetière paléochrétien fut installé à l'emplacement de bâtiments hellénistiques et romains. Il possédait un enclos assez haut. Le mode de construction date le cimetière de l'époque paléochrétienne. On croit qu'il fut en usage au moment de l'abandon de la ville (VIe-VIIe s.) (1985). Des tombes à tuiles furent établies dans les rues ou entre les bâtiments. Il semble que ce cimetière est contemporain de celui de Platanos-Vrondou.

g1) Ergatikès Katoikies. Deux tombes à fosse creusées dans le rocher mou ont livré deux vases à cannelures et sans vernis, sans doute d'origine protobyzantine.

h) Aréthousa (en face de Hay. Stéphanos; terrain N. Drosos). Nombreuses tombes. Certaines ont livré des vases de qualité médiocre. Un sceau en plomb portant une inscription sur les deux côtés « † ΘΕ| ΟΤΟΚ| Ε ΒΟΗ|ΘΗ» (Mere de Dieu, aide) et « † ΓΕ|ΩΡΓΙΩ | ΑΡΧΙΕ|ΠΙCΚΟΡΟ» fut egalement découvert. La plupart étaient faites de tuiles et de pierres de poros réutilisées. Les sépultures les plus éminentes, comme celle de l'archevêque, portaient un enduit de chaux.

i) Hay. Nikolaos (terrain Trakaniari). Deux tombes chrétiennes, couvertes de plaques en marbre de remploi (dont un relief romain) furent installées dans un bâtiment carré (3,08 m x 3 m). L'une abritait six corps, l'autre treize crânes, quatre lampes ornées soit d'une croix (2) soit d'un oiseau (2).

À l'époque byzantine, la ville fut transférée au NO., près du détroit d'Euripos. Les remparts limitaient la ville dans sa partie E. À l'extérieur de l'enceinte, on organisa un cimetière.

j) Él. Vénizélou 53 (terrain Xydi). Cinq tombes s'apparentant à des fosses irrégulières creusées dans le sol avaient leur partie supérieure maçonnée et leur entrée barrée de plaques ou de briques. La tombe I, dont l'entrée se situait à 1,14 m de profondeur et le pavement à 3,68 m, avait sa partie supérieure maçonnée de pierres (17 cm d'épaisseur). Elle a livré de nombreux tessons de vases communs sans décoration et des fragments de plats à *sgraffito* de la fin du XIIe et du XIIIe s. La tombe II, plus petite et en forme d'ellipse, était aménagée dans le poros avec du mortier de chaux à un niveau plus élevé que la tombe I. L'entrée, fermée d'une grande plaque, se situait à 0,87 m sous le sol et le pavement à 2,57 m. Elle a livré quelques tessons d'époque post-byzantine. La tombe III était identique. l'entrée à 1,20 m de profondeur et le pavement circulaire à 2,90 m. Elle contenait de la céramique post-byzantine de facture grossière. La tombe IV se présentait comme une cavité circulaire creusée dans le poros. Son entrée se trouvait à 2 m de profondeur, son pavement à 4,77 m. Elle a livré des tessons de vases communs sans décoration et d'autres récipients ornés de motifs végétaux ou d'animaux (oiseaux et poissons) réalisés à l'aide du doigt. La tombe V, quasi analogue à la précédente et à la même profondeur, était fortement endommagée. Les tombes I, IV et V, sans enduit intérieur, paraissent contemporaines d'après leur mobilier. Une grande sépulture en berceau fut repérée devant la tombe I.

j1) Vourkos (400 m au SO. de la rue Vénizélou, terrain Vasileiou). Un ossuaire en forme de puits. La couverture était assurée par une plaque sur laquelle reposait horizontalement une colonnette ornée d'une croix sculptée. Elle était remplie d'ossements et de crânes. Sur ceux-ci furent trouvés deux vases sans décoration et un couteau en fer brisé.

k) Trapézountiou-Isaiou (terrain ΔΟΜΗ). La tombe I, en berceau (4,10 m x 2,60 m x 2 m), avait sa voûte faite en pierres de poros taillées et sa partie inférieure en pierres et couches horizontales de briques. Ses longs côtés portaient un enduit. Une ouverture se situait à l'E. (48 x 42 x 92 cm). Celle-ci, ou plutôt l'absence d'entrée, suggère que nous avons affaire à un ossuaire. La tombe II, voisine, était similaire (2,05 m x 0,58 m x 1,02 m). Un orifice percé dans le mur N. assurait la communication entre les deux tombes. Son mortier était rougeâtre. Elle a livré des tessons vernissés

ou sans décoration. Si elles attestent une différence d'hypsométrie, les deux tombes sont néanmoins contemporaines.

l) Vénizélou (face au magasin Kapnisi). Une tombe à fosse, revêtue d'un enduit, fut creusée dans le poros à 80 cm de profondeur (2,15 m x 0,88 m x 1,10 m). Orientée E.-O, son côté O. en forme d'abside était rempli de crânes et d'ossements (ossuaire?). La sépulture était couverte de trois plaques calcaires réutilisées et pavée de dix briques carrées (43 x 43 x 05 cm). Elle n'a pas livré de mobilier.

m) Vénizélou (Banque agricole). Ensemble funéraire composé de huit tombes, d'une fosse de dépôt et d'un enclos en moellons. Deux tombes étaient à tuiles, les autres correspondaient à des fosses collectives creusées dans le poros ou maçonnées de petites pierres et de couches de briques. Elles étaient pavées de briques rectangulaires et couvertes de grandes plaques en poros ou en marbre. On y a découvert avec les crânes, des vases, des monnaies du XIe s., des éléments architecturaux et quantité de tessons en glaçure, surtout byzantins. Le remblai a livré de la céramique des XIe-XIIIe s. Le site connut deux phases d'aménagement distinctes, la première à la période byzantine, la seconde à la période post-byzantine.

m1) Vénizélou. Sept tombes, traversées par un mur de *spolia*, furent découvertes entre la banque agricole et le bâtiment de l'O.T.E.

n) Ippovoton (Aréthousis-Samou). Deux tombes en berceau, creusées dans le rocher à 0,75 m de profondeur, ayant un côté en commun. L'une était pavée de trois séries de briques (56 x 38 cm, 45 x 40 cm). Elles avaient leur entrée à l'E. (80 x 50 cm), leur voûte en briques et un de leurs côté formé par le rocher. Treize autres tombes, à tuiles, ont été découvertes à 75 cm de profondeur de la rue.

o) Vénizélou-Papaskiada. Une tombe en berceau creusée dans un poros dur verdâtre à 1 m sous la rue (2,35 m x 0,89 m x 1,17 m), orientée E.-O. Les murs étaient construits de longues pierres et de couches de briques, la voûte était en briques. L'entrée à l'E. comportait une marche. L'ouverture était barrée d'une plaque calcaire. La tombe contenait un grand nombre d'ossements et quelques fragments de plats byzantins. Deux tombes à tuiles orientées E.-O. furent localisées à 1,40 m de la tombe précédente, à 1,60 de profondeur. **Vélisariou-Aréthousis**. Deux tombes maçonnées en berceau, pareilles à la précédente, ont été découvertes à 1 m de profondeur.

p) Papaskiada (terrain Bilali; fig. A, 115). Un groupe de tombes en berceau (voûte en briques) orientées N.-S., ayant une entrée étroite au N. composée de deux marches et de plaques calcaires. Elles étaient pavées de plaques en terre cuite (65 x 49 cm) percées de trous directement posées sur le sol. Elles ont livré des tessons et une croix en bronze. Le mode de construction soigné et la disposition des tombes révèlent l'existence d'un cimetière byzantin *extra muros* à cet endroit.

q) Des tombes byzantines ont également été trouvées plus au S., sur la **colline de Gyphtika** et au lieu dénommé **Alonaki**, à côté de ruines de bâtiments byzantins.

r) Ipsilai Kamarai. Colline de Pépé. De nombreuses tombes chrétiennes sans mobilier furent trouvées à l'emplacement du temple de Dionysos.

r1) Terrain Lembesi. Sept tombes chrétiennes dont deux d'enfants et deux d'hommes établies à l'emplacement de sépultures mycéniennes. Toutes étaient à tuiles. Trois avaient utilisé dans leur construction des plaques en marbre de remploi et du mortier de chaux. Elles n'ont pas livré de mobilier.

s) Platoma, rue Dimitriou, terrain Eustathiou. Quatre tombes à tuiles sans mobilier, probablement byzantines, aménagées entre 1,30 et 1,60 m de profondeur. Le remblai ■ livré des tessons de vases byzantins. D'autres sépultures médiévales avaient déjà été repérées par le passé à l'O. et au S. de la colline Veli Baba. Il est probable que d'autres tombes à tuiles se trouvent aussi sur le terrain voisin, dénommé Eliakeim.

Face à la ville, du côté de la Grèce continentale, sur la pente E. de la **forteresse de Karababa**[423],

---

423. A.Δ. 27 (1972), B2, 370, M. Yeorgopoulou - Méladini. S. Bakhuizen, The two citadels of Chalkis on Euboea, A.A.A. 5 (1972), 134-146 (143), dess. 9 Sur la ville, S. Bakhuizen, Chalcidian studies, 1, Studies in the topography of Chalkis on Euboea (A discussion of the sources), (Studies of the Dutch archaeological and historical society, XI), Leiden, 1985. b) Les prétendues «catacombes» de Chalkis trouvées dans le cimetière actuel de Hay. Ioannis ont fait l'objet d'une longue discussion. Le premier chercheur G. Lambakis accepte pour la première «catacombe» une réutilisation chrétienne et pour celle de Hay. Kyriaki exclut l'usage chrétien. J. Strzygowski s'est occupé des «catacombes» dans, Reste altchristlicher Kunst ■ Griechenland, R.Q. 4 (1890), 2 s. N. Kaloyéropoulos les considère comme bassin ou

des tombes à ciste creusées dans le poros. Deux d'entre elles présentaient une petite conque sur un de leurs petits côtés. Elles ont livré quelques tessons.

b) Une longue discussion suit sur les prétendues catacombes de Chalkis.

337. **Phylla, lieu-dit Argyrou**[424] (à 8 km de Phylla). Cimetière en usage de l'époque hellénistique à la période byzantine. Sept tombes de l'époque romaine tardive et paléochrétienne y furent découvertes. La tombe IV, couverte de plaques, a livré une cruche non vernissée près des pieds du défunt. La tombe V, couverte de pierres, ne contenait aucun corps. Elle a par contre livré une petite amphore du VIe s., contemporaine du vase précédent, et un fragment de lame en plomb. La tombe VI recelait les fragments d'un vase romain. Sur la tombe III, une plaque calcaire avait été posée verticalement, sans doute pour faire office de «stèle». Une lampe paléochrétienne intacte fut également exhumée. La tombe I, la plus intéressante, d'époque romaine, était couverte de quatre plaques et avait une toiture à deux pentes.

338. **Érétrie**[425]. Petit cimetière comptant dix-neuf tombes implanté non loin du théâtre, *intra muros*. Seize sépultures étaient à tuiles et deux à fosse, couvertes de plaques calcaires de remploi (l'une d'entre elles provenait du théâtre). Les têtes des défunts étaient posées à l'O. Les tombes 6, 7 et 13 contenaient deux corps, la tombe 10, deux enfants (?). Les squelettes de la tombe 6, longue de 2,10 m, étaient séparés par une plaque en terre placée transversalement (fig. A, 116). Celui de l'O. fut poussé vers le côté pour laisser la place à un second squelette, comme dans la tombe 7. La sépulture 16 n'abritait que la partie inférieure d'un squelette et la tombe 17, un individu jeune ayant le crâne brisé. Le long des longs côtés des tombes 8 et 17, des pierres soutenaient les tuiles. La tombe 1 était creusée à 80 cm de profondeur, la 2 à 30 cm, la 8 à 1,10 m. Les sépultures 1, 12 et 17 furent établies dans la chaussée antique. Le côté O. des tombes 9 et 16 était soutenu par les bords du puits. Les pieds du défunt de la tombe 10 furent repliés par manque d'espace. Les ossements de deux autres morts avaient

---

tombes mycéniennes (A.E.M. 2 (1936), 26-42). G. Sotiriou croit qu'elles sont des bassins ou greniers (Χριστιανική καί βυζαντινή ἀρχαιολογία (Athènes, 1942), 60). Dans (W. Volbach - J. Lafontaine - Dosogne, Byzanz und der christlichen Osten (= Propyläen Kunstgeschichte, Band 3), (Berlin, 1968), 33) on parle de peintures pariétales avec des sujets du monde végétal et marin. (V. une présentation détaillée du sujet dans: D. Triantaphyllopoulos, Ἡ μεσαιωνική Χαλκίδα καί τά μνημεῖα της (σχεδίασμα ἀρχαιολογικῆς διβλιογραφίας), A.E.M. 16 (1970), 183-204). Ch. Delvoye repète l'attribution comme catacombes (L'art byzantin (Paris 1967), 19). Celle de Hay. Ioannis a la forme d'une construction mycénienne avec *dromos* long et courbe, chambre circulaire, voûte haute en encorbellement ■ de dimensions modestes (±3 m de diam.). Il semble que la présence des chapiteaux et des fragments de colonnes chrétiens a fait croire qu'il s'agissait d'un monument chrétien. Il est indéniable que nous avons affaire à une réutilisation d'une construction mycénienne. Une fouille sur le pavement plein de remblai offrira peut-être d'autres éléments. Selon K. Kourouniotis (Ἑλληνικά 8 (1935), 173-180) il s'agit d'un dépôt (*siros*).

Selon P. Lazaridis «dans cette grotte funéraire qui a été transformée en une chapelle funéraire pendant l'époque post-byzantine on a trouvé une croix en poros portant une inscription datée de 1770» (A.Δ. 19 (1964) B1, 214). Un bassin dans la rue Anapauseos contenant des tessons et des ossements, probablement chrétiens, couverts de tuiles (manque de mobilier), fut utilisé comme catacombe (Π.A.E. 1911, 242, G. Papavasileiou). C. M. Kaufmann, Handbuch der christliche Archäologie (Paderborn, 1922³), 88 suit J. Strzygowski. Sur la ville: Dim. Triantaphyllopoulos, Χριστιανική καί μεσαιωνική Χαλκίδα: Ἀνασκόπηση τῆς νεώτερης ἀρχαιολογικῆς ἔρευνας, Congr. Intern. «Ἡ πόλη τῆς Χαλκίδας» (1987), 163-221.

424. A.Δ. 29 (1973-74), B2, 483, dess. 11; A.A.A. 7 (1974), 338-341, Ad. Sampson.

425. Π.A.E. 1974, 45-46, fig. 1, pl. 25, 27, 28, P. Thémélis; 1975, 44, pl. 20, b, 23, b-c, 25, b-c. Idem: 1976, 83, pl. 50, a, fig. 1, Idem; 1982, 179, Idem. Une construction de pierres en forme d'autel (0,70 m x 1 m) trouvée parmi les tombes et contemporaine de celles-ci. Le fouilleur l'interprète comme une table d'offrandes; 1983, 145, pl. 123, a-c, P. Thémélis; cf. A.E.M. 26 (1984-85), 353-361, Idem. b) Clem. Krause, Eretria Ausgrabungen, 1979-1980, Antike Kunst 24 (1981), 81; Π.A.E. 1952, 156, I. Konstantinou. B.C.H. 77 (1953), 218, H. Gallet de Santerre. Π.A.E. 1908, 227, K. Kourouniotis. Antike Kunst 36 (1993), 124-125, S. Huber; Ibid., 37 (1994), 92, Idem.

Une tombe monumentale pré-chrétienne (100-50 av. J.-C.) contenant deux sarcophages fut trouvée dans l'enceinte d'Érétrie (P. Ducrey, Érétrie, Guide de la maison aux mosaïques, École Suisse d'Archéologie en Grèce (1991), 28-29. Sur la ville: A.Δ. 17 (1961-62), B, 144, dess. 9, Vas. Pétrakos. Ibid., 20 (1965), B2, 270, dess. 7, P. Auberson. A.A.A. 2 (1969), 409, dess. 1; A.E. 1969, 176 s., fig. 4, P. Thémélis. A.E. 1981, 125, fig. 4, P. Kalligas. Antike Kunst 25 (1982), 137 s., Cl. Krause. P. Auberson - K. Schefold, Führer durch Eretria, 1972 (en grec 1973). Les dossiers de l'archéologie 94 (1985), div. aut.

été réunis près de ses pieds, sur le côté E. La tombe 2 a livré une épingle et une boucle d'oreille en bronze près du crâne; la tombe 3 une petite cruche ébréchée de 10 cm de hauteur, à gauche du crâne, et un fragment de lampe en bronze dans le vase; la tombe 4 une épingle en bronze en forme de cuillère, à gauche du crâne; la tombe 5 une petite cruche de 10 cm de haut près de la cuisse gauche; la tombe 6 un vase à une anse, ayant 9,4 cm de haut, à droite du crâne du défunt le plus ancien; la tombe 7 une petite cruche ébréchée et une autre intacte à droite du crâne du défunt précédent; la tombe 8 une petite cruche intacte de 12,5 cm de haut, à droite du crâne; la tombe 9 une boucle arquée, une boucle d'oreille et un anneau en bronze autour du crâne; la tombe 11 une petite œnochoé près du crâne et derrière celui-ci une épingle en bronze (femme?); la tombe 12 une petite œnochoé fragmentée près d'un crâne d'enfant; la tombe 13 une perle en verre et un anneau en bronze et, hors de la tombe une petite œnochoé sans anse.

On remarque l'absence de monnaies postérieures au milieu du IVe s. Le fouilleur soutient l'hypothèse que la ville fut abandonnée après le séisme de 365. La désertion fut également motivée par l'extension du marécage. Au VIe s. une communauté chrétienne s'organisa près du temple d'Apollon Daphnèphoros où fut découverte une basilique paléochrétienne. L'homogénéité des tombes et la bonne qualité des vases suggèrent que le cimetière était contemporain. Ce dernier s'implanta dans le quartier de la ville le plus salubre.

b) La fouille du temple **d'Apollon Daphnèphoros** (à la structure d'époque «tardive») a localisé de nombreuses tombes et des murs romains, byzantins, voire modernes (?). Les sépultures dégagées présentaient deux types: a) à tuiles; b) formées de blocs de remploi issus du sanctuaire et des alentours et de morceaux de tambours des colonnes du temple. À 4-5 m au N. du temple furent exhumées sept tombes, dont une d'enfant aménagée à une profondeur de 2 m, couvertes de grandes tuiles et trois tombes à ciste, pillées. Les côtés étaient bâtis à l'aide de deux à quatre plaques en marbre de remploi.

Cinq tombes furent établies au N. du sanctuaire, le long de l'axe routier N.-S. de la ville. Elles s'apparentaient à de profondes fosses, sises à 80 cm-1 m de profondeur. Quatre étaient à tuiles, une à dalles. Une sixième, à tuiles, et une septième en grande partie détruite lors de la construction du puits S. furent également localisées. Deux des cinq tombes contenaient un seul corps, les trois autres, deux. La sépulture bâtie de dalles renfermait deux enfants en bas-âge. La tombe 1 comportait une petite cruche placée à côté de la tête; le défunt portait une boucle d'oreille en bronze. Deux autres sépultures, implantées dans une même fosse, se distinguaient par leur système de couverture. La première comportait quatre *tegulae* formant une bâtière et recouvertes d'imbrices. Elle abritait deux adultes inhumés simultanément, la tête à l'O. La seconde, identique, contenait trois corps adultes dont deux en réduction [?]. Un mur servait d'enclos à la nécropole qui bordait la route. Ces tombes sont adjacentes (170 m d'écart) à la nécropole décrite plus haut. Les sépultures mises au jour en 1981 appartiennent à une phase postérieure.

339. Vatheia[426]. Enclos funéraire en forme de Π (11,85 m x 1,29 m) construit en pierres et marbre. À 50 cm de profondeur des tombes à tuiles ont livré des fragments de vases colorés et l'inscription tombale «† ΜΝΗΜΟΡΙ| ΟΝ ΚΥΡΙΑ| ΚΟΥ».

b) Amarynthos. Deux inhumations chrétiennes, sans mobilier, dans des tombes à tuiles.

340. Vrysakia[427] (route Psachna-Politika). La fouille a mis au jour huit tombes paléochrétiennes couvertes de plaques ou de tuiles. La plupart des squelettes étaient en bon état. La tombe 3 (2,08 m x 0,70 m), aux parois enduites, abritait deux squelettes. La tombe 4, dans sa plus grande partie voûtée, était construite de plaques et de mortier et revêtue de plaques et de mortier hydraulique sur la voûte et les murs. La tombe 8 avait pour couvercle une plaque en terre de remploi. Le mode de construction, l'orientation O.-E. et le manque de mobilier datent les tombes des premiers temps chrétiens.

341. Politika[428] (Borka, rivage). La fouille a mis au jour un groupe de tombes à tuiles et une maçonnée avec plusieurs squelettes à 80 cm de profondeur, orientées O.-E. La rareté du mobilier et la présence d'un vase du VIe-VIIe s. dans le remblai ont incité à dater les tombes de l'époque paléochrétienne. Ibid. **Palaiokyparissos**. Tombes à tuiles et nombreux tessons médiévaux.

426. Π.Α.Ε. 1903. 37-38, G. Papavasileiou. b) Α.Δ. 38 (1983), B1, 74, Cath. Pantelidou-Alexiadou.
427. Α.Δ. 31 (1976), B1, 155-156, A. Sampson.
428. Α.Δ. 30 (1975), B1, 148, A. Sampson; Ibid., 38 (1983), B1, 153, Idem.

342. Istiaia, Peukion[429]. Dix tombes romaines tardives dont une intacte, orientées E.-O. La tombe 1 était en berceau, faite de pierres, briques et mortier. La tombe 2, à ciste, avait une couverture en berceau [?], de briques et de mortier. Les débris du crâne du défunt se trouvaient à l'O. Les tombes 3-4 étaient à ciste. La tombe 5 à ciste, en briques et mortier, couverte de plaques, conservait deux squelettes intacts, les crânes à l'O. La tombe 6, à ciste, la seule qui n'ait pas été pillée, était formée de briques et de mortier et couverte de plaques. Elle abritait deux squelettes, les crânes à l'O., sans mobilier. La tombe 7 à ciste était couverte de plaques; la tombe 9 de briques; la tombe 10, à ciste, aménagée à 0,70 - 1 m sous le sol actuel, appartenait à un enfant.

343. Oréoi[430] **(Kolona)**. Six tombes à ciste, en pierres de poros et plaques de remploi, dont une pillée, et une sépulture à tuiles, toutes orientées E.-O. L'une d'entre elles a livré une petite œnochoé sans décoration. De cette tombe proviennent des stèles funéraires classiques réutilisées comme couverture. Les tombes datent sans doute de l'époque romaine tardive ou de la période paléochrétienne.

a1) Ibid. Mur issu probablement d'un bâtiment byzantin. Une tombe d'enfant à proximité. Dans le remblai, des tessons byzantins.

b) Straphos, Rodiès. Tombes à tuiles médiévales.

c) Aidipsos, Ayios. Quatre tombes de l'époque romaine tardive contenant trois ou quatre morts. Deux d'entre elles ont livré un vase des VIe-VIIe s. et une bague en bronze. D'autres tombes furent retrouvées dans les environs.

344. Thèbes[431]. On y a découvert des tombes byzantines installées dans les tombes mycéniennes et d'autres, en dehors comme à l'intérieur de l'enceinte.

a) Isminion. Tombe mycénienne transformée en ossuaire byzantin. Elle a livré une lampe et quinze vases byzantins. Cette tombe était surmontée d'une autre sépulture, chrétienne, à tuiles, orientée E.-O., la tête à l'O. La tombe 6 de Kolonaki abritait une tombe byzantine à tuiles comportant une monnaie (*skyphate*) du Xe s. (?). Les tombes médiévales étaient bâties à l'aide de briques et de chaux et couvertes de briques.

b) Ibid. Des tombes furent établies dans le rocher et à l'emplacement du temple d'Apollon. La plupart étaient couvertes de stèles funéraires classiques réutilisées, quelques-unes avaient leurs côtés formés de plaques. Les plus pauvres étaient à tuiles, leur défunt ayant la tête à l'O. Elles ont livré des boucles en fer ou en bronze, une bague et des boucles d'oreille en bronze et une autre en or. Un tesson orné d'une croix gravée fut découvert dans une tombe. Au-dessus des sépultures, les fouilleurs ont mis au jour des fragments de vases (*hydries* ou *lagynoi*), des marmites, des cruches, des œnochoés à l'embouchure tréflée, des lampes, des porte-lampes et des plats (fig. A, 159).

c) Ibid. À 10 m à l'E. du temple, six tombes byzantines à fosse contenant des tessons.

429. Α.Δ. 38 (1983), B1, 152, A. Sampson. Des lieux de refuge de l'époque paléochrétienne de l'Eubée qui contenaient des tombes (Α.Ε.Μ. 26 (1984-85), 363-372, Idem).
430. Α.Δ. 28 (1973), B1, 302-303, Ang. Chorémis. a1) Ibid., 22 (1967), B1, 260, D. Lazaridis. b) Ibid., 38 (1983), B1, 155, Ad. Sampson. c) Ibid., 39 (1984), B, 126, E. Sapouna-Sakellaraki.
431. Α.Δ. 3 (1917), 81, Isminion, 137, 136, 184, Kolonaki, A. Kéramopoullos. b) Ibid., 10 (1926), 125 s., fig. 1-5. Idem. c) Ibid., 22 (1967), B1, 233, V. Philippaki - S. Symeonoglou - N. Pharaklas. d) Ibid., 10 (1926), 125 s., A. Kéramopoullos; I.G. VII, 2543-2545. e) Α.Δ. 22 (1967), B1, 252, N. Pharaklas. f) Ibid., 33 (1978), B1, 117, dess. 1 n° 7. Cath. Dimakopoulou. g) Ibid., 27 (1972), B2, 311-312, pl. 257, a-b, Th. Spyropoulos. h) Ibid., 309; 28 (1973), B1, 254, pl. 208, a, Idem. i) Ibid., 26 (1971), B1, 209-211, Idem. j) Ibid., 23 (1968), B1, 214-216, dess. 8, N. Pharaklas. k) Ibid., 26 (1971), B1, 207, dess. 8, Th. Spyropoulos. l) Ibid., 227, Al. Ioannidou. m) Α.Δ. 27 (1972), B2, 321, Th. Spyropoulos. n) Ibid., 22 (1967), B1, 228-229, V. Philippaki - S. Symeonoglou - N. Pharaklas. o) Α.Δ. 23 (1968), B1, 214, N. Pharaklas. p) Α.Δ. 28 (1973), B1, 249, Th. Spyropoulos. q) Ibid., 34 (1979), B1, 172, pl. 55, a. Hél. Kounoupiotou - Manolessou. r) Α.Δ. 42 (1987), B1, 117, Ch. Koilakou. Ibid., 43 (1988), B1, 97, Idem. s) Ibid., 22 (1967), B1, 239, (v. n. (c). Kolonaki, des tombes byzantines installées dans les tombes mycéniennes. Une d'elles, transformée en catacombe était divisée en deux parties. Π.Α.Ε. 1910, 152 s., A. Kéramopoullos. t) Α.Δ. 26 (1971), B1, 207, dess. 8, Th. Spyropoulos. u) Ibid., 211, Idem. v) Ibid., 25 (1970), B1, 220, Idem. w) Ibid., 20 (1965), B2, 239, Evi Touloupa - S. Syméonoglou. x) Ibid., 21 (1966), B1, 194, Sar. Syméonoglou. y) Ibid., 22 (1967), B1, 233, (v. c). z) Ibid., 42 (1987), B1, 118, Ch. Koilakou. aa) Α.Δ. 23 (1968), B1, 219, N. Pharaklas. ab) Π.Α.Ε. 1911, 141, G. Pappadakis. ac) Α.Δ. 25 (1970), B1, 220, Th. Spyropoulos. ad) Α.Δ. 23 (1968), B1, 220, N. Pharaklas. ae) Α.Δ. 23 (1968), B1, 222, Idem.

d) L'église du cimetière actuel de **Hay. Loukas** conserve un sarcophage du IVe s.

e) Au NO. du même cimetière, au S. de la **colline de Tékés**, des tombes mycéniennes à chambre et une multitude de sépultures byzantines à fosse.

f) Isminion (pente SO., terrain Bakali-Yoti). Deux tombes en berceau. La tombe I, rectangulaire, fut construite à l'aide de plaques de poros, de fragments de briques et de mortier (2,50 m x 0,80 m x 1,10 m). Son sol était vierge de pavement. Elle servit d'ossuaire (on y a exhumé en effet quantité de crânes et d'os). La tombe II (2,18 m x 0,70 m x 1 m), pavée de plaques en terre, était elle aussi remplie d'ossements et de crânes. Sa voûte commençait à la hauteur de 80 cm et couvrait la tombe sur une longueur de 1,65 m, le reste étant couvert par une plaque calcaire. Les deux sépultures étaient orientées NO.-SE.

g) Mégalo Kastelli (pente NO., face à la porte Proitidès). Une tombe mycénienne fut aménagée par les chrétiens, recevant à cette occasion des conques. Des tombes byzantines à fosse furent également installées dans le sol d'une autre sépulture antique.

h) Ibid. Une tombe mycénienne ouverte par les byzantins. Une autre, remplie d'os et de vases, servit d'ossuaire. Quantité de sépultures byzantines à tuiles, sans mobilier, furent découvertes sur le site.

i) Ibid. Gymnase. Quatorze tombes de la fin de la période byzantine (2 m x 0,70 m x 0,50 m) creusées dans le poros à 2,70 m de profondeur. Chacune abritait deux corps, la tête posée à l'O. Dans certaines, on observe que les ossements des inhumations précédentes furent poussés dans un coin. La couverture était en terre ou en plaques plates de poros ou titanite réutilisées. Outre des tessons gravés ou en glaçure et des boucles d'oreille en bronze et en argent, chaque tombe a livré une ou deux monnaies en bronze (*skyphates* ou non), des anneaux en bronze avec chaton décoré, des bagues en bronze avec croix gravée, des clous en bronze et en fer (cercueil?) et un fragment de verre (présentation détaillée des ornements).

j) Ibid. Pente S. (terrain Matta). Trois tombes byzantines à tuiles dont deux d'enfants. Au N. du **Gymnase**, cimetière chrétien à tuiles.

k) Ibid. (pente S. Néa Thiva, terrain Barona). Ruines d'un ossuaire byzantin ayant livré des tessons. Il possédait un remblai de 1,80 m et une conque ronde sur un de ses côtés étroits, face à l'entrée.

l) Ibid. Girokomeio, terrain Konsta. Quatre tombes byzantines à tuiles établies dans le rocher mou entre 0,55 m et 1,10 m de profondeur. L'une contenait deux squelettes intacts, des anneaux, des bracelets et des tessons portant une décoration polychrome.

m) Néa Thiva. Rue 19, terrain Yannaklara. Une tombe byzantine (1,40 m x 0,80 m x 1,35 m) abritait un squelette mal conservé et quelques tessons en glaçure portant une décoration incisée.

n) Mikro Kastelli. Huit tombes byzantines à tuiles établies dans le sol de la chambre ou du *dromos* de tombes mycéniennes ou encore dans le rocher mou. À proximité, des tessons de vases en glaçure.

o) Mikro Kastelli. Gymnase. Bâtiment byzantin en pierres de remploi occupé par un vaste cimetière de tombes à tuiles. Près du **tymvos d'Ampheion**, deux inhumations dans la terre, la tête à l'O. (chrétiennes?).

p) Ampheion. Quelques tombes byzantines à l'aspect modeste. L'une d'entre elles contenait des monnaies *skyphates* en bronze.

q) Kolonaki (Hay. Triada). Cimetière, en usage de la période paléochrétienne à l'époque des Paléologues, comptant sous un remblai vingt-quatre tombes creusées dans le poros. a) Douze étaient souterraines et comportaient une entrée carrée fermée de pierres, précédée de marches. La plupart d'entre elles avaient un plan carré et un plafond en berceau. Leurs côtés formaient une simple exèdre dans laquelle on déposait le corps ou avaient l'aspect d'arcosolia. b) Quatre tombes, à demi souterraines, présentaient un plan rectangulaire irrégulier. Sur la surface du sol, des rainures incisées avaient pour mission de faciliter la pose des plaques de couverture. c) Sept tombes étaient *sub divo*, rectangulaires et peu profondes. Elles ne conservaient plus leur couverture. Le cimetière, assez uniforme, fut exploité sur une longue durée. Le mobilier retrouvé est fort pauvre: des tessons et des fragments de peinture de l'époque des Paléologues. La forme des tombes présente des analogies avec celles de Thisbé, des catacombes de Thèbes et de l'église du terrain Yannoutsos (cat. 220).

r) Région de Hay. Triada (terrain de la deuxième école communale, rue Kassandrou, face à la

source Dirki, en dehors de Kadmeia). Les premières couches contenaient des inhumations simples sans mobilier. Certains squelettes étaient perturbés, d'autres avaient les os des pieds en désordre, signe d'une mort violente. Les inhumations furent établies à l'emplacement d'un atelier antérieur. La céramique découverte datait des XIIe-XIVe s.

s) Ibid. (terrain Chouchoumi). Couloirs souterrains (catacombe?) contenant des tessons de lampes.

t) Ibid. Route Thèbes-Leuktra, colline Kolonaki, terrain Stamatellou. Deux fosses (tombes) d'époque byzantine avec *dromos* et chambre, orientés NE.-SO. et pratiqués probablement à la place de tombes mycéniennes. Une des sépultures était intacte. L'entrée de la seconde était fermée par une plaque. Hormis des ossements, elles n'ont livré qu'un anneau double.

u) Ibid. (terrain Tsigou). Deux tombes à tuiles byzantines sans mobilier.

v) Kolonaki (terrain Phousiani). Quatre tombes byzantines à tuiles sans mobilier et deux autres creusées dans un poros mou et couvertes de plaques tombales de l'époque classique.

w) Quartier Astégon (terrain Dourou). Catacombe chrétienne [?].

x) Ibid. À l'E. de la ville, terrain Karayanni. Au SE. d'un bâtiment (église car traces de peintures?), une tombe creusée dans le sol avec entrée et petite voûte (1,76 x 1,35 m x 0,85 m). Elle contenait un amas d'ossements.

y) Hay. Photini (SO. du quartier de Konakia). Des murs délimitaient probablement une tombe en berceau.

z) Terrain du centre culturel, rue Belou Louka, à l'O. de l'hôpital. À l'E. d'une tranchée, quatre tombes chrétiennes à ciste. À l'O., des tombes à tuiles perturbées, parallèles, orientées E.-O., séparées par des couloirs. Toutes étaient rectangulaires et bâties à l'aide de pierres, d'arases de briques et de mortier. La tombe II était pavée de plinthes carrées ou rectangulaires. La tombe III, avec ses pierres polies et son mortier, était particulièrement soignée. Les tombes III et IV étaient en berceau. De la tombe IV on a conservé une partie de la voûte. La sépulture I possédait sans doute une couverture (cf. inclinaision des murs latéraux). La tombe II était couverte de plaques poreuses (l'une d'entre elles mesurait 90 x 42 x 12-20 cm). Toutes servirent d'ossuaires. Outre des ossements en désordre et quantité de crânes (18 dans la seule tombe IV), elles ont livré un collier de seize petites perles en bronze (I), des boucles d'oreille en bronze, deux croix en bronze, une en fer, une en pierre de stéatite noire et un fragment de boucle (III), une monnaie de la fin de l'époque des Comnènes (IV).

aa) Polygyra. Au NE. de la ville, terrain Manolakakou. Huit tombes creusées dans la roche molle. Orientées E.-O., elles avaient leur entrée sur l'un des côtés étroits.

ab) Hay. Nikolaos. À l'extérieur de la ville. Deux tombes en briques aux côtés de sépultures mycéniennes, romaine (à ciste) et byzantine réutilisée.

ac) Pyri. Terrain Toutouza. Une tombe byzantine a livré sept vases, certains intacts, au long col, à l'anse arquée et au bord ouvert.

ad) Alonia. Hay. Théodoroi. Terrain Kanari, au NE. de la ville. Cinq tombes à tuiles byzantines sans mobilier, orientées E.-O.

ae) Pyri. Terrain Kordopati, au NE. de la ville. Une tombe à tuiles (1,25 m x 0,46 m), orientée E.-O., conservant des petits objets de diverses époques.

B) Intra muros (sur la Kadmeia)[432].

a) Épameinondou. À 7 m de profondeur, treize tombes byzantines à tuiles, sans mobilier, et des murs contemporains.

b) Ibid. Terrain Yiannopoulou-Dimitrakopoulou, vers l'extrémité N. de la rue Épameinondou, à environ 150 m au NO. de l'*anaktoron*, sur une pente de la Kadmeia. Dans les couches paléochrétiennes, une tombe à tuiles.

---

432. A.Δ. 24 (1969), B1, 181, pl. 189, b. Th. Spyropoulos. b) Ibid., 21 (1966), B1, 186, S. Symeonoglou. c) Ibid., 29 (1973-74), B2, 459, P. Lazaridis. d) Ibid., 34 (1979), B1, 166, K. Dimakopoulou. d) Ibid., 31 (1976), B1, 126, Idem. — Ibid., 43 (1988), B1, 98, Char. Koilakou. e) Ibid., 36 (1981), B1, 190, Vas. Aravantinos. f) Ibid., 37 (1982), B1, 77. Char. Koilakou. g) A.Δ. 20 (1965), B2, 237, Évi Touloupa - S. Syméonoglou. h) Ibid., 20 (1965), B2, 237, Idem. i) Ibid., 21 (1966), B1, 191-192, S. Syméonoglou. j) Ibid., 43 (1988), B1, 99, Char. Koilakou. k) Ibid., 102, Idem. P. Armstrong présente un plan de la Kadmeia avec les places des inhumations chrétiennes (B.S.A. 88 (1993), 296-297).

c) Pindarou 29. Pavement en mosaïque des IVe-Ve s. et bâtiment hellénistique. À 1,60 m au-dessus de la mosaïque et à 1,50 m sous le sol actuel, furent localisées, à des niveaux différents, de nombreuses tombes à tuiles (tuiles: 64 x 40 cm).

d) Pindarou 52. Parties de murs byzantins et tombes à tuiles de la même époque.

d1) Pindarou-Dirkis. Ossuaire byzantin carré (1,10 m x 2,10 m x 1,20 m) à la toiture en forme de ruche. Celui-ci possédait une entrée étroite de trois marches fermée par une plaque calcaire. Les murs étaient construits à l'aide de pierres et de tuiles. Il fut retrouvé ouvert et à demi détruit. **Ibid. Pindarou** (entre les rues Dirkis et Oidipodos). À 2 m de profondeur, une sépulture maçonnée, rectangulaire et couverte de grandes plaques calcaires. Une marche était disposée sur son côté E. Le squelette, dont la tête était tournée vers la droite, mesurait 1,60 m. Près de ses pieds se trouvait une monnaie (*follis*) du XIe s. frappée sous Nicéphore III. Dans sa partie O., la tombe II était en berceau. Une marche à l'E. conduisait à un petit local couvert d'une plaque. La voûte était faite d'une alternance de briques (3 cm d'épaisseur) et de mortier de la même épaisseur. La sépulture servit d'ossuaire. Outre quinze crânes, elle a livré quelques tessons sans vernis. La tombe III, également en berceau (?), pavée de plaques carrées en terre, abritait plusieurs inhumations sans mobilier. La fouille a également permis de repérer des tombes maçonnées détruites et quatre sépultures à tuiles sans mobilier.

e) Antigonis 14. Groupe de tombes à tuiles à l'aspect modeste et sans mobilier. Les crânes furent trouvés repoussés sur le côté E. À son propos, le fouilleur avance l'hypothèse d'un massacre ou d'une épidémie de peste. Deux autres sépultures maçonnées collectives, datées grâce à une monnaie, du temps des Croisades et de l'occupation normande, ont détruit la mosaïque du début du VIe s.

f) Oidipodos. Bâtiment mésobyzantin (narthex d'une église?) ayant reçu des tombes à tuiles, sans mobilier, disposées sans ordre. Une tombe d'enfant, au niveau du dallage, a livré un *follis* de Nicéphore Botaneiate (1078-1081).

g) Oidipodos 14. Terrain Kordatzi. Zone funéraire en usage durant les époques romaine et byzantine. De cette dernière datent sept tombes.

h) Rue Ploutarchou (terrain Stamati). Des mosaïques à 4 m de profondeur. Sur les couches supérieures furent aménagés des bâtiments byzantins et des tombes.

i) En face de **l'église Hay. Grigorios** (terrain Gabriatopoulou). Une tombe en pierres poreuses contenait les ossements de plusieurs défunts jetés pêle-mêle. Une autre sépulture, plus petite, fut aussi dégagée. Toutes deux avaient leur toiture en berceau.

j) Drakou-Kadmou. Dans le remblai contigu à des ruines du XIIe s., deux tombes à tuiles.

k) Plataion. Ossuaires en pierres et tombes à tuiles. Dans ces dernières, une bague en bronze probablement byzantine.

345. Lieu Paliambélo[433]. Deux tombes byzantines taillées dans le rocher et pillées. a) La première en berceau (1,65 m x 0,75-0,90 m). Son entrée, large de 75 cm, se trouvait sur son côté O. et comportait cinq marches de descente. Son plafond était en berceau. Les côtés N. et S. abritaient des arcosolia taillés (2 m x 0,85-1 m x 1,05 m), dont le sol a livré des restes d'ossements et des planches. À l'E., face à l'entrée, fut aménagée une tombe taillée (1,30 m x 0,70 m [haut]-0,80 m [bas]) dont le sol conservait des os et des débris de planches (?). b) Une tombe, à la forme et aux dimensions presque similaires à la précédente, fut retrouvée à demi détruite et vide.

346. Akraiphnion[434]. Tombes de la fin de l'époque hellénistique, sépultures chrétiennes et bâtiment byzantin.

b) Kleidi. Trois tombes à tuiles paléochrétiennes creusées dans le rocher et pavées de briques. Aux ossements mal conservés se mêlaient quelques tessons.

c) Kopaïs, Arni. Tombes byzantines à l'extérieur de l'enceinte.

d) Kallithéa. Sépultures mycéniennes réutilisées par les byzantins.

e) Anthédon. Un grand nombre de tombes byzantines dont une couverte d'une plaque en marbre

---

433. A.E. 1973, Chron. 82, I. Threpsiadis.

434. A.Δ. 20 (1965), B2, 242, Évi Touloupa - S. Syméonoglou. b) Ibid., 27 (1972), B2, 324, Al. Ioannidou - Karetsou. c) A.M. 19 (1894), 442, F. Noack. d) A.Δ. 38 (1983), B1, 134, Vas. Aravantinos. e) A.J.A. 6 (1890), 101, J. Rolfe.

avec inscription. À 2,60 m de profondeur une tombe était inclue dans une fosse circulaire. Celle-ci a livré des perles en verre, des morceaux en bronze et des fragments de collier.

347. Platées[435]. Tombes de la période classique et sépultures postérieures, des IVe-Ve s., usant parfois de matériaux de remploi.

348. Thisbè[436] (fig. A, 117). Quarante chambres funéraires taillées dans le rocher vertical, abritant chacune de deux à neuf arcosolia. Quinze autres arcosolia furent directement aménagés dans la paroi. Quelques-uns étaient carrés (2 m de côté), d'autres avaient leur côté percé de la porte plus étroit. Les chambres à cinq arcosolia mesuraient 4 m x 2 m x 2 m. Une autre, à neuf arcosolia, avait 8 m de long. Quant aux arcosolia, leur taille variait entre environ 2 m x 1 m x 0,80 m (arc 1,20 m) et 1,80-2,30 m de long. Le sol des chambres était tantôt plat, tantôt irrégulier. Les bords des arcosolia comportaient souvent des rainures pour faciliter la pose des plaques de la couverture. Les portes mesuraient en moyenne 1,80 m x 0,80 m. Quelques tombes présentaient à la place de l'arc aveugle un quart de sphère. Les entrées se trouvaient au niveau du sol ou à une hauteur oscillant entre 1 et 4 m. Quelques chambres possédaient des cavités coniques ou rectangulaires sur le tympan de l'arc, dans le mur, au-dessus de la tête du défunt, ou encore carrées, à l'intérieur comme à l'extérieur. Quelques chambres avaient une forme irrégulière. D'autres communiquaient les unes aux autres par une baie. Certains arcosolia isolés étaient entourés d'un cadre trapézoïdal.

Le fouilleur soutient que ces tombes sont probablement paléochrétiennes sur la base des arguments suivants. Premièrement, Pausanias (IIe s. ap. J.-C.) ne les mentionne pas. Secundo, ce type de tombes s'avère particulièrement fréquent à cette époque. En troisième lieu, les inscriptions romaines découvertes ne semblent pas provenir de ces tombes. Il faut également tenir compte qu'au cours du IVe s. le christianisme connut un important essor dans la région et qu'on y a repéré vingt-trois églises et chapelles — dont une près d'un groupe de tombes — ainsi que des traces de bâtiments paléochrétiens. Enfin le fouilleur souligne la structure cruciforme de la grande chambre aux neuf arcosolia.

b) Thespies. Une nécropole médiévale aux environs de la ville. **Ibid.** Dix à douze tombes chrétiennes, dont certaines étaient couvertes de tuiles antiques, voire d'un relief archaïque, n'ont livré que des ossements.

349. Davleia[437]. Une tombe chrétienne souterraine en berceau abritait deux autres tombes «*thikes*», les côtés formés de briques, qui livrèrent quatre squelettes et dix lampes ornées de la croix ou d'autres motifs.

350. Antikyra[438] (Vanvakia). À 70 cm de profondeur, trois tombes aux murs et à la couverture faites de plaques. Orientées O.-E., elles renfermaient des défunts ayant leur tête à l'O. et les mains croisées. Le remblai de la tombe 2 a livré des fragments de bague et de fibule en bronze. Celui situé autour des tombes ne conservait que des tessons de la fin de l'époque romaine. On a remarqué la trace de translations d'un ou de deux corps. Les inhumations doivent être chrétiennes et contemporaines de celles de Palatia Antikyra.

351. Phocide, Delphes[439]. Deux tombes furent aménagées à l'intérieur du stade. L'une d'entre

---

435. A.Δ. 27 (1972), B2, 319; A.A.A. 6 (1973), 379, fig. 4, Th. Spyropoulos.

436. Ath. Kominis, Λαξευτοί τάφοι εις το χωρίον Θίσβη της επαρχίας Θηβών, Xe C.I.E.B. (Thessalonique, 1953), I, 212-217. Th. Spyropoulos (A.Δ. 25 (1970), B1, 233) parle de tombes (cavernes), ouvertes, pillées et altérées trouvées dans trois places. Il renvoie à (A. Evans, The palace of Minos, III (London, 1930), 470, n. 7), qui à son tour se réfère à W. A. Heurtley qui les considère comme des tombes mycéniennes à chambre (rock tombs with dromos) (?). A voir aussi: J. Fossey, Topography and population of ancient Boiotia (Chicago, 1988), 180. b) B.C.H. 114 (1990), II, 768, A. Pariente. — Ἀθήναιον 4 (1876), 108, St. Koumanoudis.

437. A.Δ. 6 (1920-21), Παρ|μα, 145, N. Pappadakis.

438. A.Δ. 36 (1981), B1, 235, E. Baziotopoulou.

439. Fouilles de Delphes II. Topographie et architecture, P. Aupert, Le Stade, 1979, 141-142, fig. 271-277. b) B.C.H. 112 (1988), 725, E. Pentazos - V. Déroche - Fr. Queyrel. Les chrétiens ont vidé le temple d'Apollon (Th. Homolle, B.C.H. 20 (1896), 730) sans doute pour y installer des sépultures (J. Laurent, Delphes chrétien, Ibid., 23 (1899), 206-279, inscription funéraire de la diaconesse Athanasia, p. 273). Les tombes ont livré des vases pareilles à ceux de Thessalonique - Cheikh-Soû et d'Olympie (Die Bronzen p. 211), des vases à stries provenant des tombes datées des IVe-VIe s. (P. Perdrizet, M.A.H. 25 (1905), 91). Sur Delphes, la basilique à mosaïque (B.C.H. 82 (1958), 329, G. Daux; 84 (1960), 752-756, Idem; E. Dyggve, Les traditions cultuelles de Delphes et l'église chrétienne (Quelques notes

elles (t. 2), datée entre le IIIe et le XVIIIe s., s'apparente à un sarcophage en terre cuite, en forme de baignoire arrondie aux extrémités et comprenait un défunt tête à l'E. Dans les environs du stade, la nécropole NO. abritait quelques sépultures clairsemées. Les tombes 3 et 6 correspondent à des chambres creusées ou à des grottes naturelles (fig. A. 118). L'une appartenait à un enfant. À divers endroits, le rocher gardait les traces d'outils. On ne peut dire si celles-ci témoignent de la présence d'une carrière ou de l'aménagement d'une tombe. La forme des tombes à chambre et l'inscription découverte dans une tombe à terrasse, analogue à la tombe 9, amènent à dater l'ensemble — à l'exception de la sépulture 3 – de l'époque impériale déjà bien avancée. Outre un squelette endommagé, la tombe 2 a livré des fragments de bois. La tombe 1, celle d'un enfant, contenait pour sa part des débris d'os et des morceaux des tuiles utilisées pour les parois. La nécropole comptait au moins dix tombes.

b) Paradromis Sud. Citerne effondrée reconvertie en sépulture. Un squelette sans mobilier funéraire suggère l'existence d'un cimetière en bordure de la *paradromis*. Une tombe (G 11) était creusée dans la couche d'épandage. Elle était couverte de tuiles entre deux rangées de pierres posées de chant et contenait un matériel très pauvre ainsi que quelques restes de bijoux en bronze.

c) Lieu Xérachlada. À 1 m de profondeur six tombes chrétiennes orientées E.-O., dont cinq à tuiles. Le défunt reposait sur le sol ou, dans deux cas, sur une couche de tuiles. La tombe 6 avait ses côtés étroits obstrués de fragments d'un *pithos*. Les longs côtés s'apparentaient à des murets en moellons sans mortier. La couverture était assurée par des tuiles laconiennes. Les sépultures se situent dans le cimetière O. de la ville, le long de la route vers Amphissa.

d) Arcosolia taillés dans les falaises environnantes, notamment au-dessous du Gymnase. Auparavant pillées, elles ne conservaient plus que quelques objets de valeur négligeable. Il semble bien qu'on ait affaire à des propriétés familiales qui reçurent sans interruption des inhumations depuis le IIIe s. jusqu' aux invasions slaves.

e) Villa SE. Un tombeau à l'aspect sommaire, aménagé entre deux grandes tuiles, destiné à un enfant. Une seconde sépulture d'enfant fut retrouvée endommagée. À un niveau inférieur, une tombe d'adulte, de même facture, à l'intérieur intact. Les dalles de couverture s'apparentaient à des *spolia*. Il s'agit probablement d'une sépulture médiévale.

352. Galaxidi[440]. Au S. et à l'E. de la ville, des tombeaux taillés dans le roc, semblables à ceux de Delphes et datant, comme ces derniers, de l'époque paléochrétienne. L'un des plus caractéristiques, appelé dans le pays «Tombeaux du Locrien» a souvent été attribué à l'époque mycénienne.

b) Kirrha. Quartier d'habitations romaines dans lequel fut dégagé une tombe byzantine. **Rue Krissis**. Tombes à tuiles sans mobilier, probablement paléochrétiennes, la tête du défunt orientée vers l'E., sauf dans un cas (orientation vers l'O.). **Rue Plati**. Maisons romaines. À leur emplacement, cinq tombes à tuiles dont trois, ainsi qu'un larnax en terre paléochrétien, étaient parallèles et orientés E.-O.

c) Amphissa. Hors de l'enceinte, un cimetière des IIe-IIIe s. Au milieu de ce dernier, une tombe à tuiles paléochrétienne.

---

sur Δελφοὶ χριστιανικοί), C.A. 3 (1948), 9-28). J. Laurent n'a pas trouvé de fragments postérieurs au VIIe s. et il en conclut que la ville fut abandonnée au VIe et VIIe s. après l'immigration des Slaves (p. 278). Des tombes creusées à arcosolia de part et d'autre de la route Itéa - Arachova (H. Pomtow, Beiträge zur Topographie von Delphi (Berlin, 1889), 70-71; Émile Bourguet, Les ruines de Delphes (Paris, 1914), 329-334). Ath. Kominis (n. 436 *supra*) (p. 215, n. 2) cite qu'il a vu une figure orante et un paon peints. c) A.Δ. 36 (1981), B1, 232, D. Skorda. Sur les cimetières, P. Amandry, Chronique delphique (1970-1981), B.C.H. 105 (1981), 673-769 (721 s.) et G. Roux, Une table chrétienne de Delphes, B.C.H. 97 (1973), 137-144. d) V. Déroche, Delphes: La christianisation d'un sanctuaire païen, XIe C.I.A.C. (Lyon..., 1986), III, 2713 s. (2726). e) B.C.H. 120 (1996), 848, 850, V. Déroche - Pl. Pétridis - A. Badie. Sur les vases, P. Perdrizet, Les petits objets, Les fouilles de Delphes IV (1908), 186-196. Lampes trouvées dans l'héròon du sarcophage de Méléagre. Elles s'échelonnent du IIe s. jusqu'à l'époque chrétienne (IVe-Ve s.).

440. B.C.H. 64-65 (1940-41), 246-247, I. Threpsiadis. Un vaste cimetière romain de trente tombes fut découvert dans la ville, une nécropole du VIIIe s. av. J.-C. sur la colline et au lieu-dit Péra Panta une tombe creusée (4,15 m x 3,20 m x 2,50 m). Trois sarcophages dans des arcosolia d'époque romaine tardive furent réutilisés pendant l'époque paléochrétienne. Une autre tombe en face du cimetière, paléochrétienne, creusée, presque souterraine était dotée d'une porte circulaire à l'O. (A. Skiadas, Τὸ Γαλαξείδι (Ἀθήνα, 1986), 56). b) B.C.H. 62 (1938), 470, P. Lemerle; A.Δ. 38 (1983), B1, 188, 189, D. Skorda. c) Ibid., 37 (1982), B1, 211, Cath. Kyriazopoulou. c1) A.Δ. 44 (1989), B1, 188, D. Chatzimichali - Skorda.

c1) Amphissa. Rue Diakou-Papachristou. Le remblai d'un bâtiment contenait une tombe à ciste, une à tuiles, deux fosses entourées de petites pierres, couvertes de pierres et de tuiles. Les défunts avaient leur tête à l'E. et les mains croisées sur la poitrine.

353. Phthiotide, Atalanti[441] (Chamaïthanasis). Bâtiment dégagé à 1,50 m sous le sol actuel (6 m x 2,60 m). La couverture avait la forme d'une calotte au centre et était ellipsoïdale sur les côtés. Les côtés N., S. et O. comportaient deux absides, le côté E., trois. L'entrée se trouvait au centre de la paroi O., à l'opposé de l'abside la plus grande. Ces absides, en briques et mortier, n'étaient pas circulaires mais offraient une paroi verticale. Leur base s'élevait à une hauteur de 0,30 m. Leurs parois conservent encore des traces d'épaisses lignes, peintes en bleu et en rouge. Fut également découverte une pierre cylindrique en poros de 0,50 m, à la surface incisée, et une plaque gravée en relief mesurant 30 x 50 cm.

354. Atalanti[442]. Rue communale anonyme, maison Zekente. Bâtiment romain sur les ruines duquel fut exhumée une tombe paléochrétienne à tuiles destinée à un enfant, orientée E.-O. et sans mobilier.

b) Rue 25 Martiou. Deux tombes à ciste de la fin de l'époque romaine. La tombe 1, orientée E.-O. (2,12 m x 0,52 m x 0,86 m; épaisseur des murs, 50-80 cm), était revêtue d'un maçonnage (partiellement réutilisé) de petites et de grandes pierres et de plinthes avec mortier. Sur le sol reposaient trois squelettes, la tête à l'O. Une cruche non peinte, une lampe et dix-sept monnaies en bronze de la seconde moitié du IVe s. furent trouvées sous les crânes. Un des défunts comportait également une fibule en bronze, à la hauteur de l'épaule. Sur le mur N. de la tombe une conque rectangulaire, remplie d'ossements, a livré une bague en fer. La tombe 2 (1,85 m x 0,75 m x 0,25 m) à ciste était faite de pierres plates et de mortier. Aux côtés d'un corps étendu la tête à l'O., on a découvert une cruche non peinte (près du mur S.) et trois anneaux en bronze.

c) Rue Még. Alexandrou. Sept tombes à tuiles dont une a livré, outre les ossements, deux tessons, un petit disque en bronze percé d'un trou et une petite croix en bronze décorée de cercles.

355. Kalapodi[443]. Cimetière byzantin établi à l'emplacement du temple d'Apollon et d'Artémis. Il comptait trente tombes pauvres à fosse ou à ciste, bâties en pierres et couvertes de plaques calcaires ou de briques. Les squelettes étaient orientés vers l'E., le crâne soutenu par des pierres, les mains croisées sur la poitrine. Les sépultures contenaient des crânes et des ossements appartenant à des inhumations antérieures. On a ainsi trouvé dans une tombe, près de l'abdomen du défunt, des pierres et deux crânes. Les tombes ont livré quelques bagues et une boucle d'oreille du VIe s., le remblai de deux sépultures, des tessons en glaçure. Les tombes apparaissent antérieures à l'époque mésobyzantine

b) Lamia (Rue Karayannopoulou). Bâtiment hellénistique. Des murs et trois tombes de l'époque byzantine. Deux tombes avaient leurs longs côtés formés de petites pierres et abritaient un squelette bien conservé. La troisième tombe, en grandes pierres rectangulaires de poros, n'a livré que de la terre brûlée.

356. Halai[444]. À l'E. d'Atalanti. Deux tombes à tuiles situées dans les couches supérieures, dont celle d'un enfant, sans mobilier. D'autres sépultures similaires, fouillées lors de la campagne précédente, restent mal datées. Elles sont vraisemblablement postérieures à l'abandon de la ville. Il faut aussi attirer l'attention sur deux tombes des Ve-VIe s., situées à 30 m d'une église. L'une, voûtée (2,37 m x 2,20 m x 1,37 m) et dotée d'un *dromos* menant à une porte à l'E., abritait au moins seize squelettes. Elle était pavée de plaques en terre cuite. Quinze lampes furent recueillies dans le *dromos* et deux dans la chambre principale. Toutes portaient des symboles chrétiens et dataient des Ve-VIe s. Bien que

---

441. Π.Χ.Α.Ε. pér. III, vol. 3 (1934-36), p. ϛ', G. Kollias. L'auteur pense qu'il s'agit d'une crypte d'une église détruite. Dans A.Δ. 17 (1961-62), B, 164, P. Lazaridis répète l'hypothèse de la crypte souterraine. Il s'agit évidemment d'une construction romaine d'usage inconnu. La ville se trouve au pied de la montagne et l'hypothèse du souterrain doit être exclue.

442. A.Δ. 42 (1987), B1, 226, P. Pantos. b) Ibid., 42 (1987), B1, 224-225, pl. 132, a, Phan. Dakoronia: présentation détaillée des monnaies, p. 225, Vas. Penna. c) A.Δ. 44 (1989), B1, 177, P. Pantos.

443. A.A. 1980, Kalapodi Bericht, 1973-1977, 110-111, fig. 67, R. Felsch. A.A.A. 8 (1975), 17, R. Felsch - H. Kienast. b) A.Δ. 42 (1987), B1, 219, M. Papakonstantinou - Katsouni.

444. J. Coleman, Excavations at Halai 1990-91, Hesperia 61 (1992), 277. A.Δ. 47 (1992), B1, 213-214, Idem B.C.H. 117 (1993), 826, A. Pariente. Ibid., 118 (1994), 733, Idem. b) A.Δ. 47 (1992), B1, 202, Ph. Dakoronia.

cette tombe ait été pillée dès l'Antiquité, elle a néanmoins livré une boucle d'oreille en or.

b) Reguini. Lieu appelé Paliokastra. Deux tombes, l'une de la fin de l'époque romaine, la seconde paléochrétienne, maçonnée, rectangulaire et en berceau. Ses murs étaient formés d'une alternance de moellons, de mortier hydraulique et de couches de briques, sa voûte était en briques et en mortier hydraulique. Elle a livré quantité d'ossements et de rares tessons du Ve s.

357. Stylida[445] (rue Divrioti). Quatorze tombes, la plupart paléochrétiennes, établies à faible profondeur, orientées E.-O., la tête à l'O. La tombe 1, en tuiles incisées, abritait deux squelettes démembrés. La tombe 2 s'apparentait à une amphore coupée en son milieu. La tombe 3, à ciste, bâtie en moellons contenait un corps et sur lui une couche de mortier. Le squelette de la sépulture 4, en moellons, était fort perturbé. La tombe 5 à ciste avait ses murs formés de briques carrées. La tombe 6 à fosse avait ses murs consolidés par du mortier. Les tombes 7-8 à ciste avaient leurs murs composés de moellons, de briques et de mortier. La tombe 8 contenait quatre crânes posés à l'O. Les tombes 1, 5, 7, 8 et 10 abritaient deux corps. La tombe 9, de forme ovale, était en moellons, la tombe 13, en moellons et grandes plaques calcaires, la tombe 14, en moellons et une arase de briques. En règle générale, les sépultures étaient couvertes de plaques calcaires et les squelettes désagrégés. Deux tombes de l'époque protogéométrique furent localisées à proximité.

b) Ibid (terrain Tzovara). Deux tombes maçonnées à demi détruites, probablement byzantines. La première (I) était formée de moellons, d'arases de briques et de mortier, couverte d'une plaque de remploi. Elle ne contenait que des os mêlés à de la terre. La seconde (II), dont les longs côtés étaient constitués de mortier sur des arases de briques et les côtés étroits d'une tuile posée verticalement, était couverte d'une plaque en marbre, pavée de plaques en poros et renfermait plusieurs corps.

358. Lianokladi[446] (gare; fig. A, 119). Vingt-trois tombes à tuiles et neuf à fosse ou à ciste, orientées E.-O. Les squelettes conservés avaient leurs mains croisées sur l'abdomen. Dans la tombe 15, une fibule provenait des vêtements du défunt. La tombe 13, à fosse, couverte de plaques calcaires, comportait une pierre de part et d'autre de la mâchoire du défunt. La tombe 23, à fosse, couverte de quatre plaques, abritait deux squelettes ayant la tête à l'O. Inversement, le squelette de la tombe 22, à tuiles, avait la tête à l'E. et les mains croisées. La tombe 25 à ciste contenait deux corps, les tombes 26 et 28, à fosse, un squelette presque intact. La tombe 27 à ciste, dont les murs étaient bâtis de plaques et de pierres rondes, ne conservait plus que la partie supérieure d'un premier squelette et le crâne d'un second. Le défunt des sépultures 31 et 32, à tuiles, avait la tête à l'O. et les mains croisées. Les tombes appartiennent probablement à l'époque mésobyzantine.

b) Mexiatès. Lieu-dit Machalas Pournara. Une tombe byzantine à fosse creusée, orientée E.-O. Le corps était étendu la tête à l'O. et les mains croisées sur l'abdomen. À la place des doigts, on a exhumé une bague en bronze. Un vase sphérique (amphore), remplie d'ossements, fut également mis au jour.

359. Périvoli[447]. Tombe macédonienne réutilisée par des chrétiens. Outre quelques os et des crânes fortement endommagés par l'humidité, la sépulture a livré des lampes de type nord-africain datées du IIIe au VIe s. (présentation détaillée).

b) Halos (Achaïa Phthiotis; vallée de Spercheios). Tumulus géométrique comprenant une tranchée délimitée par des plaques et couverte de cinq d'entre elles. Celle-ci contenait un corps orienté vers l'E. Le majeur de la main gauche portait six anneaux en bronze. Selon les fouilleurs, la tombe est soit byzantine, soit postérieure. Les restes de trois squelettes furent localisés à ses abords.

c) Evrytanie (Nea Viniani). Lieu-dit Panayia. Une tombe médiévale a livré un bracelet en bronze, une bague et une boucle d'oreille.

445. A.Δ. 36 (1981), B1, 212, dess. 3-4, P. Pantos; cf. Ibid., 34 (1979), 194-196, Ph. Dakoronia: terrains Karpouza, Mastichi, Alexiou: inhumations trouvées dans des bâtiments romains et romains tardifs. b) Ibid., 32 (1977), B1, 106, Ph. Dakoronia.

446. A.Δ. 36 (1981), B1, 227, pl. 141, a, P. Pantos. b) Ibid., 47 (1992), B1, 193, pl. 60, d, M.- Ph. Papakonstantinou.

447. P. Pantos, Ἀρχαιολογικά εὑρήματα ἀπό τή ΝΔ. Αἰνίδα. Περιβόλι Φθιώτιδος, πρώτη παρουσίαση, Congr. Intern. sur la Thessalie ancienne, Mélanges Dim Théocharis (Volos, 1987), 414-421 (418-421), pl. 91; mention dans A.Δ. 42 (1987), B1, 221-223, Idem. b) B.S.A. 18 (1911-12), 9, A. J. B. Wace - M. S. Thompson. c) A.Δ. 42 (1987), B1, 240, P. Pantos.

360. Étolie-Akarnanie. Naupacte[448] (*extra muros*, à 300 m des remparts, terrain Satlani; fig. A, 120). Partie d'un cimetière romain tardif et paléochrétien. Huit des quatorze tombes étaient chrétiennes. La tombe 1 en berceau (2,35 m x 0,60 m x 0,63 m) renfermait un squelette bordé de clous en fer (cercueil?). Les autres tombes étaient à ciste, maçonnées en moellons. Elles présentaient trois arases de briques ou de moellons, ou encore de briques et de mortier. Des plaques calcaires assuraient la couverture. La tête se trouvait à l'O., les mains sur l'abdomen. Le corps reposait soit sur la terre vierge, soit sur des briques (t. 2 et 6) portant des diagonales tracées avec le doigt. Dans la tombe 2, le squelette présentant un large bassin devait appartenir à une femme. Au coin NO., la sépulture abritait les restes d'un enfant et un mur faisant office de stèle. Le squelette de la tombe 4 (2,07 m x 0,27 m, E.-0,43-0,44 m x 0,35 m) avait la tête tournée vers la droite. Il portait aux bras deux paires de bracelets en verre. Une paire de boucles d'oreille fut également retrouvée. La tombe 5 abritait deux squelettes dont un, sur le côté E., était celui d'un enfant; la tombe 6, deux squelettes, une femme et un homme; la tombe 8, des inhumations multiples. Trois tombes à ciste, appartenant à des enfants, n'ont livré que des squelettes désagrégés. Une autre inhumation dans une amphore à fond pointu fut aussi découverte. Trois tombes étaient pré-chrétiennes. La sépulture 9, destinée à un enfant, a livré deux petites boucles d'oreille et une bague en fil de fer. Le cimetière fonctionna de l'époque hellénistique à l'époque paléochrétienne. Les tombes des païens étaient disposées sur la troisième terrasse, celles des chrétiens au S. et plus profondément. La maçonnerie des tombes et le mobilier datent des Ve-VIe s.

b) Rue Intze 4. Des tombes paléochrétiennes détruites à l'emplacement de bains romains.

c) Rue Apokaukou 4. Bâtiment romain tardif ou paléochrétien. Ultérieurement son pavement fut en partie détruit par l'installation de tombes paléochrétiennes. Cinq tombes, toutes à fosse et orientées E.-O., furent fouillées. Peu profondes, elles étaient couvertes de petites pierres, de fragments de briques et de terre. Le squelette était allongé, les mains sur l'abdomen, le crâne à l'O. Dans la tombe 1, on a découvert deux boucles d'oreille, en or et en argent, à la hauteur de l'oreille. L'annulaire de la main droite portait deux bagues, une en or et une en argent, et celui de la main gauche une bague en alliage d'or et d'argent. Seule la partie supérieure de la tombe 2, celle d'un enfant, sans mobilier, était conservée. Le défunt de la tombe 3 portait à l'annulaire gauche une bague en or et à l'annulaire droit une bague en argent. Entre les oreilles et le nez, une boucle d'oreille en or. La tombe 4, à demi détruite, n'a livré qu'un squelette partiellement conservé. Aucun mobilier ne fut découvert dans la tombe 5 (description détaillée des bagues).

d) Rue Tzavella 111. Une conque ayant accueilli des aménagements postérieurs et une tombe maçonnée. **Rues Kapourdeli-Karakoulaki** (terrain Raïkou). Remparts. Des tombes furent creusées à l'emplacement des bains romains, une fois ceux-ci détruits, et dans des conques.

361. Néochorion[449] (à 4 km au SO., sur la rive gauche de l'Achéloos, au lieu appelé Sti Skamia). Dans ce cimetière mesurant 12 x 30 m, les défunts reposaient sur un lit de tuiles légèrement courbes. Ceux-ci étaient recouverts par trois tuiles identiques, deux disposées de manière à former un angle obtus et une troisième posée horizontalement sur les autres. Les sépultures ne comportaient aucun mobilier. Toutefois, à leurs abords, furent découvertes cinq monnaies: quatre, fort usées, de l'époque des Comnènes, et une cinquième, attestant une *skyphate* de type rare, frappée sous Théodore Ange (1224-1230) de Thessalonique (ΘΕΟΔΩΡΟϹ). Celle-ci montre l'empereur et la Vierge de face, portant une croix patriarcale et, sur le revers, saint Démétrius assis avec l'inscription ΔΗΜΗΤΡΙΟϹ.

b) Sitaralona Mesolonguiou. Un défunt, la main droite posée sur la poitrine.

362. Ambélakia[450]. Non loin d'Amphilochia, au lieu-dit Potokos, près de la ville antique d'Argos Amphilochikon. Un bâtiment hellénistique fut utilisé aux premiers temps chrétiens comme zone funéraire (?).

b) Village de Karaïskakis (Mégalo Pigadi). Sépultures autour d'un ensemble paléochrétien. Au

448. Ηπειρωτικά Χρονικά 1984, 133-140, dess. 8, pl. 33-34, Dim. Konstantios; A.Δ. 36 (1981), B2, 293, pl. 193, a-b, Idem. b) Ibid., 40 (1985), B, 140, M. Kotsaki. c) Ibid., 42 (1987), B1, 173, pl. 86, M. Petritaki. d) Ibid., 43 (1988), B1, 174-176, G. Alexopoulou.

449. A.Δ. 22 (1967), B2, 330, pl. 239, P. Vokotopoulos. b) A.Δ. 42 (1987), B1, 181, Laz. Kolonas.

450. A.Δ. 42 (1987), B1, 182, Laz. Kolonas. b) 1er Symp. X.A.E. (1981), 40-41, Idem. A.Δ. 47 (1992), B1, 149, G. Alexopoulou. c) A.A. 1935, 209, E. Dyggve - K. Romaios. A.Δ. 10 (1926), Παρ/μα, 31, p. 25, fig. 1, K. Romaios.

lieu dénommé Tria Ambélia, trois tombes chrétiennes à ciste sans mobilier, les murs constitués de plaques calcaires.

c) Kalydon. Plusieurs tombes byzantines d'adultes et d'enfants furent établies à l'intérieur et à l'extérieur du *téménos* après la destruction de celui-ci. **Sanctuaire d'Artémis Laphria**. Deux tombes chrétiennes dans le sanctuaire.

363. Trichonis, Dogri[451]. Six tombes à ciste orientées E.-O., la tête à l'O., les murs faits de pierres, ont livré, hormis les squelettes, un tesson post-byzantin et un anneau en bronze. Les plaques de couverture de la tombe 2 montrent des traces de feu.

b) Thermon, portique O. de l'Agora. Des tombes chrétiennes furent ultérieurement installées dans le côté N.

c) Kato Makrynou. Lieu-dit Méga Rema, au bord d'un torrent. Cinq tombes chrétiennes à ciste, bâties à l'aide de plaques de grès irrégulières. Aucun mobilier n'a été découvert.

d) Stratos. Lieu-dit Hay. Élias. Une tombe paléochrétienne à ciste orientée E.-O. et couverte de grandes plaques calcaires (1,88 m x 0,42 m x 0,38 m).

364. Arta[452].

a) Rue Vasiléos Pyrrou, terrain Bakayanni-Yoti. À l'emplacement d'un temple archaïque, soixante-sept tombes orientées O.-E., la plupart sans couverture, d'autres couvertes de tuiles. Les défunts avaient leurs mains soit le long du corps, soit ramenées sur l'abdomen. Sur trois d'entre eux, des fils d'or ont été retrouvés. Le remblai a par ailleurs livré des tessons du XVIIIe s. Des monnaies byzantines (*skyphates*) du XIIIe s. exhumées au niveau des tombes offrent un précieux *terminus ante quem*. Sous elles furent découverts des tessons antiques et byzantins non peints ou en glaçure. Mentionnons encore la trouvaille, sous le crâne de la tombe 52, d'une monnaie en bronze (*skyphate*) de 1230-1237. Au même niveau, traces d'un tissu comprenant des fils d'or. Une imitation de monnaie latine postérieure à 1219 fut également mise au jour. Aux abords des tombes 37 et 38, au même niveau que celui des ossements, sept monnaies du XIIIe s. dont cinq de Michel VIII Paléologue (1258-1282). **Ibid.** Vingt-quatre sépultures **Ibid**. Quatres inhumations sans mobilier dans le remblai post-byzantin. chrétiennes sans mobilier.

b) Cimetière O., rue Komménou, terrain Zikou. Cent trente tombes à tuiles et à fosse et une à ciste. Deux fosses de dépôt contenaient une riche céramique, parfois en glaçure, des XIIe-XIVe s. Dans la couche inférieure furent dégagées des tombes collectives, réunissant des enfants et leurs mères. Quelques tombes présentant des traces de chaux et de sable sont peut-être à mettre en rapport avec l'épidémie de choléra de 1347. L'installation des tombes a provoqué la destruction des murs et du pavement de deux maisons. **Ibid.** Dans les couches supérieures, quatre inhumations chrétiennes sans mobilier difficiles à dater précisément. Dans le remblai postérieur, céramique en glaçure.

c) Route nationale, terrain Christoyorgou. Les vestiges antiques furent réoccupés jusqu'aux temps post-byzantins. Des tombes byzantines y furent aménagées, ainsi que deux fours de potiers et deux dépôts. Le terrain se trouve dans le prolongement du cimetière du terrain Zikos. **Rue Arachthou-route nationale** (terrain Christoyorgou). Huit tombes établies dans une couche de débris de l'époque hellénistique. Leur orientation suivait l'axe SO.-NE., sauf dans un cas (O.-E.). Trois tombes appartenaient à des enfants, les autres à des adultes. Pas le moindre mobilier n'a été découvert. Les défunts, étendus sur le sol, avaient leurs mains croisées sur la poitrine et étaient couverts de grandes

451. A.Δ. 35 (1980), B1, 198-199, K. Axiotι. b) Ἔργον 1987, 83; Π.Α.Ε. 1986, 87, I. Papapostolou; 1987, 107, Idem. c) A.Δ. 42 (1987), B1, 179, G. Alexopoulou. d) A.Δ. 44 (1989), B1, 137, A. Sotiriou.

452. A.Δ. 30 (1975), B2, 211, J. Vokotopoulou; cf. Ibid., 24 (1969), B2, 246, Idem; A.A.A. 2 (1969), 39-42, Idem; A.Δ. 31 (1976), B2, 193, Idem; Ibid., 32 (1977), B1, 145, Idem. b) Ibid., 37 (1982), B2, 260, P. Chrysostomou. Βραδυνή, 1-11-82, B.C.H. 107 (1983), 772-774, G. Touchais; cf. A.Δ. 39 (1984), B, 180, I. Andréou. – Ibid., 35 (1980), B1, 313, P. Papanguéli. c) Ibid., 41 (1986), B, 107, P. Karantzeni. Ibid., 38 (1983), B2, 249, pl. 110, Varv. Papadopoulou. d) Ibid., 41 (1986), B, 109, P. Karantzeni. e) Ibid., 35 (1980), B1, 310, I. Andréou. f) Ibid., 42 (1987), B1, 318, M. Pétropoulos. g) Ibid., 32 (1977), B1, 146, I. Vokotopoulou. Sur la ville: Varv. Papadopoulou, Νέα ἀρχαιολογικὰ στοιχεῖα γιά τη βυζαντινή πόλη τῆς Ἄρτας, congrès intern. sur le despotat d'Épire (Arta, 1990), 375-400. Chr. Tzouvara - Souli, Αμβρακία (Athènes, 1992), tombes byzantines p. 70-71. h) A.Δ. 45 (1990), B1, 278, Varv. Papadopoulou. i) Congrès intern. sur le despotat d'Épire (Arta, 1990), 388, Idem. A.Δ. 44 (1989), B2, 262, A. Ntouzougli.

tuiles. Dans les environs des sépultures, des objets ont par contre été exhumés: tessons en glaçure, ustensiles en verre, monnaies en bronze antiques et byzantines. Une inhumation du XIIIe s. a également livré un trésor de cent trente et une monnaies byzantines enveloppées en bobine. Précisons que les terrains Christoyorgou, Zikou et Bantalouka sont contigus.

d) Arachthou-Platonos. Près de murs archaïques, à la hauteur de leurs fondations, des tombes byzantines.

e) Terrain Bantalouka (contigu au terrain Zikou). Dans une maison antique, une tombe maçonnée et une autre à tuiles, orientées E.-O., d'époque byzantine tardive. Une troisième sépulture, à tuiles, dans un mur.

f) Rue Sp. Lambrou 14. Sous les vestiges de quatre murs post-byzantins, deux tombes à fosse datées du règne des despotes d'Épire. Chacune contenait un squelette. Elles n'ont pas livré de mobilier. Des clous en fer retrouvés autour des corps indiquent l'utilisation de cercueils en bois.

g) Rue Palama-Tzavella. À 2,50 m de profondeur, trente inhumations modernes sans mobilier, orientées O.-E., probablement chrétiennes. Beaucoup de défunts furent enfouis dans les débris de murs. **Arachthou 47.** Inhumations de l'époque moderne dans les couches supérieures de maisons classiques aux murs hellénistiques.

h) Rue Bizaniou. Une tombe en forme de fosse, probablement byzantine, contenait deux crânes, quelques ossements couverts de tuiles et deux paires de boucles d'oreille en bronze.

i) Rue Hay. Paraskévis, terrain Savviki. Trois inhumations dans des fosses, à 1,70 de profondeur, orientées E.-O. L'une d'elles a livré des boucles d'oreille en bronze comprenant une petite boule de métal. À proximité, cinq clous en fer suggèrent peut-être l'emploi d'un cercueil.

365. Nome d'Arta. Kato Graikikon[453]. Quelques tombes byzantines couvertes de plaques en schiste. Celles-ci ont livré des bagues en bronze, un collier doré, des bracelets et des boucles d'oreille en bronze.

366. Paramythia, Gardikion[454]. Vingt et une tombes. Treize d'entre elles conservaient un squelette, la tête à l'O. et les mains le long du corps. Leur apparence — de simples fosses — et l'absence de mobilier laissent croire qu'elles ont un caractère chrétien. Les autres sépultures datent des IVe-IIIe s. av. J.-C.

b) Philiatès, Parapotamos. Lieu-dit Tsiphliki. Cimetière sur une *toumba* préhistorique entouré d'un péribole circulaire en galets, comptant quatre-vingts tombes à ciste, sept à fosse et un *enchytrismos*. La densité des tombes, presque toutes orientées E.-O., était plus forte dans la partie NO. du cimetière. Un petit nombre de sépultures conservait du mobilier: des ornements post-byzantins en or, en argent et en bronze ainsi que des monnaies en bronze datées de 989 furent ainsi exhumés. L'espace funéraire fut occupé de l'époque hellénistique aux temps post-byzantins. **Ibid**. Une tombe formée de plaques blanches rectangulaires travaillées, orientée O.-E. et pavée de trois plaques analogues. Des ossements d'enfant furent dégagés dans son côté E. Vu son mode de construction et son orientation, elle paraît dater de l'époque post-byzantine. Un autre cimetière fut localisé sur les collines voisines.

c) Ano Koritiani. Lieu-dit Rachi Ntariza. Vingt tombes à ciste, les longs côtés formés de trois à quatre petites plaques posées verticalement, les petits d'une seule. La couverture était assurée par des plaques identiques. Toutes les sépultures étaient orientées E.-O. Les défunts étendus, les mains croisées sur la poitrine ou l'abdomen, regardaient vers l'E. Malgré le mauvais état de conservation des squelettes, on a réussi à identifier trois enfants et six bébés. Aucun mobilier n'a été découvert.

d) Kartéri. Quarante-trois tombes rectangulaires ou trapézoïdales. Celles des adultes (1,70 m x 0,50-0,60 m) présentaient le mode de construction suivant: quatres plaques calcaires posées verticalement pour les longs côtés, une pour les côtés étroits et trois ou quatre pour la couverture. Dans deux tombes dépourvues de couverture, une tuile avait été placée sur la poitrine du défunt. Plusieurs inhumations d'enfants et de nouveaux-nés furent aussi repérées. Les corps, étendus à une vingtaine de centimètres sous la plaque de couverture, avaient leurs mains croisées sur la poitrine ou l'abdomen. Les mieux conservés présentaient deux pierres de part et d'autre du crâne et une petite

453. B.C.H. 76 (1952), 226, S. Dakaris.

454. A.Δ. 27 (1972), B2, 443-444, I. Vokotopoulou. b) Ibid., 43 (1988), B1, 351, K. Préka -Alexandri. A.Δ. 46 (1991), B1, 273, Idem. c) Ibid., 47 (1992), B1, 348, G. Riginos. d) Ibid., 47 (1992), B1, 356, G. Riginos.

pierre ou un tesson sous le menton. Dans deux tombes, un second squelette couvrait la partie inférieure d'un autre corps. Dans deux autres tombes, les deux corps étaient strictement superposés. Enfin, dans une dernière sépulture, le crâne et les ossements d'un premier squelette avaient été rassemblés aux pieds du second. Les tombes ont livré une broche en bronze (trouvée sur la poitrine), une boucle d'oreille, une monnaie du IIIe s. av. J.-C., une du IIIe s. de notre ère et deux autres dans deux tombes. La tradition fait état de l'existence d'un monastère dans la région.

367. **Nome de Ioannina, Néochoropoulo**[455] (à 24 km au SO. de Ioannina). Au sein d'un vaste cimetière, vingt-quatre tombes de forme trapézoïdale, bâties de plaques calcaires irrégulières et couvertes de plaques analogues, aux dimensions légèrement supérieures. Leur longueur oscillait entre 1 m — pour les enfants — et 2 m. La tête des défunts était disposée à l'O. Tantôt leurs avant-bras repliés sur l'estomac formaient un angle droit, tantôt leurs mains étaient réunies sur l'abdomen. La tombe 15 abritait deux squelettes. Dans certains cas, le nouveau corps avait été posé sur le précédent (t. 11) ou ce dernier avait été poussé sur le côté O. de la sépulture (t. 13). Neuf tombes étaient totalement dépourvues de mobilier. D'autres ont livré six vases incisés — deux trouvés sur les plaques de couverture et quatre aux pieds des défunts ou tout près de ceux-ci (haut. 9-12 cm) — deux bracelets en bronze, un en fer, des anneaux et des boucles d'oreille en bronze (dans cinq tombes) et cinq bagues en bronze. Des boucles d'oreille, des bagues et des bracelets furent exhumés ensemble dans les tombes, tandis que la sépulture 9 recelait un vase et deux boucles d'oreille. À partir de comparaisons menées avec les bracelets trouvés à Graikikon, Dodone, Pédina Zagoriou et avec les vases découverts dans les tombes slaves d'Olympie et en Yougoslavie et Bulgarie, on a daté le mobilier des VIe-VIIIe ou des XIIe-XIVe s.

368. **Dodone**[456] (Bouleutérion). Une tombe (1,95 m x 0,65 m) abritait deux squelettes orientés vers l'E. et une fibule en bronze, les ossements de la partie supérieure du premier étant posés près des pieds du second défunt. Une tombe d'enfant (76 x 34 cm) n'a livré que des débris d'os. Les deux tombes étaient constituées de quatre plaques chacune. Une tombe à ciste (2 m x 0,70 m), faite de plaques calcaires. Une tombe à ciste (1,44 x 0,41-0,54 m), orientée NO.-SE., conservait, outre quelques ossements et un fragment du crâne d'un enfant âgé de 7-10 ans, deux boucles d'oreille et vingt monnaies en bronze des Ve-VIe s. Elle a été trouvée sur la pente S. de l'acropole.

b) Mégalo Gardiki (capitale des Molosses). Une sépulture médiévale à l'aspect modeste.

369. **Zagori, Kato Pédina**[457]. Dix tombes. Seules deux d'entre elles ont été fouillées. Elles ressemblent à celles de Néochoropoulo. L'une contenait deux bracelets en bronze, des anneaux et une bague en bronze. Les bracelets présentent d'indéniables analogies avec ceux datés des IXe-XIIe s. découverts dans d'autres endroits des Balkans.

b) Ibid. Place Ntambouria. Une tombe à ciste (1,70 m x 0,50 m), orientée E.-O. et formée de plaques calcaires posées verticalement. Elle a livré un vase grossier en argile, sans anses. Le squelette, en bon état de conservation, avait le crâne à l'extrémité E. Cette sépulture date des Ve-VIIe s. et relève de la catégorie dite des «tombes slaves».

c) Lieu-dit Lakka tou Spanou. Une tombe couverte de plaques disposées horizontalement et orientée O.-E. Le squelette avait les mains croisées sur l'estomac. **Chapelle Hay. Varvara**. Une tombe identique a livré une bague en bronze.

d) Zagori, Vitsas. Une sépulture chrétienne sans mobilier pavée de plaques calcaires.

370. **Kalpaki**[458]. Douze tombes, la plupart constituées de tuiles mesurant 64 cm. D'autres étaient formées de plaques en schiste. Deux d'entre elles ont été fouillées. Dans celles-ci, orientées vers l'E. et sans mobilier, les défunts avaient leurs mains posées sur l'abdomen.

371. **Pogonion, Paliopyrgos, Méropi**[459] (fig. A, 121). Vingt-trois tombes à ciste datant des XIe-

455. A.Δ. 22 (1967), B2. 343-344, dess. 3. pl. 248, I. Vokotopoulou.

456. Π.Α.Ε. 1972. 94, pl. 69, a. Sot. Dakaris; 1973, 88, 91-92, 98. Idem. b) Ἠπειρωτικὸς Ἀγών, 14-12-93; B.C.H. 118 (1994), 727, A. Pariente.

457. A.Δ 27 (1972). B2, 344, pl. 248. I. Vokotopoulou. b) A Δ. 41 (1986), B, 113, Él. Andréou. c) Ibid.. 27 (1972). B2. 344-345, I. Vokotopoulou. d) Ibid.. 23 (1968). B2. 291. pl. 234, Idem.

458 A.Δ. 23 (1968). B2. 294. I. Vokotopoulou.

459. A.Δ. 35 (1980). B1, 303-306, pl. 149, c, 150, a-c, Él. Andréou. À comp. sur le mobilier (Hesperia 49 (1980), 192, pl. 43. a, Stephen Miller, Nemée). b) A.Δ. 39 (1984), B, 177, pl. 69, b, d, Él. Andréou. c) B.C.H. 80 (1956), 299, Ec.

Xe av. J.-C., Ve-IVe s. av. J.-C. et VIIe-Xe s. ap. J.-C. La tombe 13, sans couverture et orientée N.-S (1,05 m x 0,30 m), contenait un squelette presque décomposé, le crâne sur le côté S. Une paire de boucles d'oreille fut découverte de part et d'autre de celui-ci. Chaque main portait une bague en bronze. Elle a aussi livré quelques tessons de vases. Les trouvailles datent du Xe s. La tombe 15, sans couverture, orientée E.-O. (1,50 m x 0,30 m x 0,35 m) et pavée de plaques en schiste, contenait un défunt, le crâne posé à l'E. Une pierre bordait chaque côté de ce dernier et sous celles-ci furent retrouvés des boucles d'oreille et des anneaux en bronze. Le défunt portait également une bague en bronze au doigt. Elle est datée des premiers temps chrétiens (?).

b) Méropi. Deux tombes byzantines (dénommées «slaves») ont livré des tessons de vases grossiers comportant des dessins tracés au doigt. Une troisième (1,40 m x 0,35 m), orientée E.-O., abritait un squelette, le crâne à l'O., et un vase sans anse. Des perles de collier furent découvertes à la hauteur de la poitrine et une bague ornait le doigt du défunt.

c) À l'O. du village de **Kato Méropi**, furent localisées des maisons byzantines. Au S. de celles-ci, deux tombes à ciste. Les défunts regardaient vers l'E. et avaient leurs mains repliées sur la poitrine.

d) Tymvos Kato Méropi. Quatre tombes à ciste. Un mobilier abondant — anneaux, bagues, bracelets, perles en verre — fut exhumé. Selon le fouilleur, les tombes sont posterieures dites «slaves». datées du Ve s.

372. **Paliopyrgos**[460]. À l'emplacement des tymvoi. Au N. du tymvos E., trois tombes à ciste, bâties de fragments de plaques calcaires et orientées E.-O. Elles datent du Ve ou du VIe s.

b) Ibid. Lieu-dit Plasi. Des tombes sur les tymvoi. Parmi les neuf tombes à ciste constituées de plaques en schiste, huit appartiennent à la catégorie dite des «sépultures slaves» du Ve s. ap. J.-C. La dernière date du XIe s. av. J.-C. Cinq étaient situées au sommet du tymvos, disposées comme des rayons. Leurs dimensions atteignaient 1,32-1,95 m x 0,13-0,50 m x 0,25-0,40 m. Le sol était constitué par le rocher. Les squelettes reposaient étendus, les crânes au S. (4), à l'O. (1), au SE. (1) ou au SO. (1). Dans deux cas, les squelettes étaient en bon état de conservation, les mains sur l'abdomen. Une sépulture abritait les restes d'un enfant, une autre deux corps disposés dans des couches distantes de 47 cm. Une des tombes était orientée N.-S. Le crâne d'un squelette, au coin S., était protégé de part et d'autre par des fragments de plaque. Un mobilier assez abondant a été mis au jour: un anneau ■ gauche du crâne et un ■ sa droite, deux autres près des côtes et un sous le crâne (deux cas); un bracelet tantôt au poignet droit, tantôt au gauche (deux cas); une bague à l'annulaire droit et deux au gauche (deux cas); un anneau sur l'abdomen (deux cas); un vase grossier à anse (deux cas). Tous les objets métalliques étaient en bronze (cf. description détaillée). Une tombe semblable, orientée E.-O., a été localisée dans la région du monastère de Hay. Ioannis à Kato Méropi (1,85 m x 0,35-0,50 m x 0,25 m). Le crâne était posé dans le coin NO. Un vase à anse, de facture grossière, a été retrouvé intact à l'angle SO. de la même sépulture.

373. **Pogonion. Ktismata**[461] (colline Magoula). Quatorze tombes établies à 30 cm de profondeur. La plupart s'apparentaient à de simples fosses, quelques-unes avaient leurs longs côtés renforcés de plaques verticales. La tête des défunts était posée à l'O., les mains étaient repliées sur l'abdomen. La tombe 8 a livré une coupe à anse en glaçure et une bague en bronze; la tombe 6, un bracelet en bronze; la tombe 1, deux bagues; la tombe 12, une bague. Les autres ne conservaient pas de mobilier. Ces sépultures datent de l'époque byzantine tardive ou post-byzantine

374. **Corfou, Aphiona**[462]. Dix-neuf tombes orientées O.-E., la tête du défunt à l'O. (à l'exception de la tombe XIV orientée N.-S.). À ciste, bâties à l'aide de plaques calcaires, elles abritaient un nombre variable de défunts: cinq squelettes (t. XIII), trois squelettes d'enfants (t. I, IV, XI), deux squelettes (t. II), une jeune femme (t. VI), trois squelettes dont celui d'une femme (t. X), deux enfants (t. XI), une femme et un enfant (t. XIV-XV), un homme (t. XVII). Huit tombes étaient totalement dépourvues de mobilier. La t. I a livré, près de la tête du squelette, une cruche; la t. II, les restes d'un

Fr. d) A.Δ. 38 (1983), B2. 230, Él. Andréou. On cite un cimetière byzantin à Photiki (D. Triantaphyllopoulos, Ἡ μεσαιωνικὴ Φωτικὴ καὶ ἡ θέση της στὴν Παλαιὰ Ἤπειρο, Xe C.I.A.C. 1980, II, 582).

460. A.Δ. 41 (1986), B, 102, Él. Andreou. b) Ibid., 42 (1987), B1, 307-308, pl. 166-167, Idem

461. A.Δ. 27 (1972), B2, 449, pl. 381, a, I. Vokotopoulou. À comp. les bagues à Glyki et à Néochoropoulo.

462. A.M. 59 (1934), 147-240, fig. 25-34, H. Bulle.

vase, une boucle d'oreille, des perles en verre, une boucle de ceinture et un couteau en fer; la t. IV, près
du crâne, un vase en verre, deux boucles d'oreille en argent, deux anneaux en fer et en bronze; la t.
VII, également près du crâne, les débris d'un vase en verre, deux boucles d'oreille, six perles de
médaillon, une bague portant le monogramme de Pétros, des anneaux de ceinture en fer et en bronze;
la t. XII, les restes d'un vase en verre et deux fragments d'un couteau; la t. XIII, un vase à anse; la t.
XIV, une boucle d'oreille en argent, des perles en verre, un bracelet, une fibule sur la poitrine, sept
bagues avec le monogramme de Yeoryios; la t. XVI, deux médaillons et trois boucles de ceinture; la t.
XIX, un médaillon, des boucles, des fibules et un chapiteau daté du Ve ou du début du VIe s. Les
monogrammes datent, tout comme le cimetière, du VIIe s. Le fouilleur opère un rapprochement entre
les boucles et les monogrammes découverts et ceux attestés par d'autres trouvailles effectuées dans
les Balkans (fig. A, 161).

375. Ibid. Palaiocastritsa[463]. À 50-80 cm de profondeur, cinq tombes maçonnées, faites de
moellons, mortier et fragments de tuiles, et orientées E.-O. Le pavement de la sépulture était formé
par le sol naturel, sa couverture, par une ou deux plaques. La tombe I (2,10 m x 0,70 m x 0,90 m) a
livré une fibule; la tombe II (2,10 m x 0,85 m x 1,40 m), un anneau en bronze; la tombe III, un anneau
argenté plus petit et une fibule; la tombe IV, un anneau en bronze. Les fibules ressemblent à celles
exhumées à Aphiona (voir à ce propos la discussion détaillée). Elles datent des Xe-XIe s. et sont
contemporaines de l'occupation normande de la Sicile.

b) Palaiopolis, terrain Katechi. Une tombe byzantine.

376. Leucade[464] (Karyotès, Spasmeni Vrysi, à l'extérieur du rempart S. de la ville antique).
Cimetière hellénistique. La destruction des stèles funéraires et la perturbation des tombes antérieures
montrent que le cimetière fut réutilisé à une époque ultérieure. Des tuiles courbes ont été trouvées
dans la tombe VI et au-dessus de la tombe I. L'absence de mobilier incite à attribuer ces sépultures aux
temps chrétiens.

377. Céphalonie, Sami[465]. Quinze tombes romaines tardives ont été installées de part et d'autre
d'un étroit couloir, large de 1 m environ. Des amphores au fond pointu et des tombes à tuiles (le défunt
reposant sur le sol) ont été aménagées dans le pavement de ce couloir. Des deux côtés de ce dernier, on
trouve des tombes maçonnées, disposées par groupes, comprenant sur leur côté étroit une entrée
rectangulaire donnant sur le couloir. Le pavement était constitué de grandes plaques en terre portant
des signes en X et des coussins formés de plaques calcaires ou de briques. Les murs étaient en briques
ou, plus rarement, en moellons et mortier. La couverture était assurée soit par des plaques, soit par un
berceau de briques, de moellons et mortier, disposées en deux ou trois séries ou de manière isolée. Les
dimensions des tombes atteignaient en moyenne 1,80-2 m x 1-1,20 m. Une tombe contenait huit
crânes. Dans la tombe 15, les ossements des inhumations précédentes avaient été repoussés près des
parois. Le mobilier trouvé – tessons, boules rondes en verre, *unguentaria* en verre et en terre, *pinakia*
– et avant tout dans celui-ci les lampes, permettent d'estimer que le cimetière fonctionna du IVe au
VIe s.

b) Ibid. I. Metaxa 13-Anonymos. Une tombe romaine et, près de son entrée, une autre, à tuiles,
des IVe-Ve s.

c) Hayioi Phanentès (rue Loutrou 5 et Anonymos). Ruines de l'époque hellénistique et tombe à
tuiles.

d) Ithaque. Aétos. Séries de tombes byzantines à ciste, à la forme irrégulière, faites de pierres
posées verticalement et datées des XIIe-XVe s.

378. Thessalie, Magnésie, Néa Anchialos[466] (Thèbes Phthiotides chrétiennes).

a) École communale (fig. A, 122-123). Triconque. Une entrée voûtée à l'E., dotée de deux

---

463. A.Δ. 28 (1973), B2, 423-424, pl. 385, b-c, Pinel. Agallopoulou. b) A.Δ. 44 (1989), B2, 298, K. Préka - Alexandri.

464. A.Δ. 26 (1971), B2, 351-354, K. Kostoglou - Despini.

465. A.Δ. 35 (1980), B1, 199, pl. 86, a, I. Mennenga; cf. Ibid., 34 (1979), B1, 267, I. Papapostolou. b) A.Δ. 40 (1985), B, 146, M. Pétropoulos. c) Ibid., 42 (1987), B1, 169, L. Kolonas. d) B.S.A. 33 (1932-33), 22, 28, H. Lorimer.

466. Π.A.E. 1956, 113-118, fig. 3-8, pl. 39-41, G. Sotiriou. Ibid., 1972, 357-360, fig. 1-6, pl. 299, P. Lazaridis. b)

marches, conduit à une pièce sépulcrale abritant trois arcosolia (hauteur des arcs: 1,08 m). La voûte
est en briques (31 x 035 cm), les murs en moellons et arases de briques. Les arcs de cette voûte
s'ouvrent sur toute leur largeur sur deux arcosolia aménagés dans les murs N. et S. Le troisième
arcosolium, dans la paroi O., communiquait avec le vestibule par une porte ayant un arc en briques.
Les arcosolia et leus abords ont livré des squelettes perturbés, deux lampes complètes ainsi que
trois fragments d'autres lampes portant une croix —, un sceau avec la croix, deux vases en verre sans
anses, une boucle d'oreille en bronze, une paire également en bronze et une paire en argent, trois
bracelets dont un en fer, deux bagues en fer, un bouton en bronze et deux fibules. La maçonnerie et les
monnaies trouvées sur le pavement ont amené le fouilleur à identifier cette sépulture à une tombe
romaine tardive réutilisée par les chrétiens. L'espace proche du triconque a, pour sa part, accueilli une
tombe couverte de plaques, une sépulture à ciste, une autre en berceau, une quatrième à destination
familiale et un enclos de tombes à ciste ainsi que beaucoup d'autres à tuiles appartenant à des enfants.
Les quatre inscriptions funéraires exhumées aux abords des tombes datent des Ve-VIe s.

b) Oinopoieion. La fouille a mis au jour, à 3 m de profondeur, une tombe à fosse bâtie à l'aide de
trois plaques et couverte d'une quatrième ainsi que deux tombes à fosse rectangulaire maçonnées de
briques en séries horizontales portant un enduit. L'une était couverte de trois plaques de poros, l'autre
de quatre plaques calcaires. Trois tombes (1,70 m x 0,70 m) à tuiles (80-90 x 40-60 cm). Un sarcophage
avec une *tabula ansata*. Des lampes paléochrétiennes ont été retrouvées dans les environs immédiats.

c) Bâtiments publics, près de la basilique C. Une tombe d'enfant mesurant 68 cm de long,
formée de deux grandes tuiles disposées en *lambda* fut établie à l'emplacement d'un puits. Elle contenait
les os friables d'un bébé, quelques tessons et des fragments de charbon (fouillée en 1965). Près d'elle,
une autre tombe de nouveau-né, la tête à droite (NE.). Elle était constituée de deux tuiles «*kalyptires*»
(81,5 x 16-23 cm). Le squelette, long de 43 cm, reposait sur le dos dans une moitié de tuile. Son crâne
était brisé en quatre ou cinq fragments. Un os de la main se trouvait, de manière insolite, sur la
poitrine.

d) Pyrasos. Un bâtiment profane situé au pied de la colline abritait une inhumation de bébé dans
une amphore. Deux monnaies vandales ont été exhumées à proximité.

e) Quartier de Dodéka. Au NE. de Pyrasos, près du cimetière aux sarcophages romains, groupes
de tombes creusées dans le rocher.

f) Acropole. Parmi quatre tombes à tuiles, l'une a livré un anneau en plomb ressemblant à une
bague ainsi que des tessons de vases et de lampes, certains décorés de croix ou d'oiseaux. Une tuile
portait une croix incisée inscrite dans un carré.

Ibid., 1965, 21-23, pl. 20, b, 21, a-b, 22, a, Idem. c) Ibid., 1965, 17, pl. 11, b, Idem; Π.A.E. 1987, 116, pl. 87, P. Lazaridis.
d) A.Δ. 18 (1963), B1, 145, pl. 180, b, Idem. e) A.E. 1929, 16-17, Π.A.E. 1939, 61-72, G. Sotiriou; A.Δ. 22 (1967), B2,
317, E. Kourkoutidou; Ibid., 24 (1969), B2, 229-235, Idem.; Ibid., 33 (1978), B1, 176, Asp. Ntina. f) Π.A.E. 1908, 174,
Ap. Arvanitopoulos.

N. Yannopoulos (Ἀνεύρεσις τάφου θολωτοῦ ἐν τοῖς ἐρειπίοις τοῦ βορείου μεσαιωνικοῦ Ἀλμυροῦ (N. Ἀγχιάλῳ),
A.X.A.E. 1, 8 (1908), 60) mentionne un cimetière situé sur le sommet d'une colline possédant des tombes en pierres, en
berceau et longitudinales, pillées et datées des premiers temps chrétiens. Quelques-unes contenaient deux ou trois
squelettes.

g) A.Δ. 32 (1977), B1, 143-144, Evl. Iatridou; Ibid., 34 (1979), B1, 231-234, dess. 3, pl. 87; Ibid., 35 (1980), B1,
298-299; Ibid., 36 (1981), B2, 263-268, pl. 159, Asp. Ntina (présentation détaillée des tombes). L'inscription (Ibid., 34
(1979), B1, 231, pl. 87, a) corrigée dans (Ibid., 35 (1980), B1, 347) en Cαλγαμαριου, mais le nom de la mère Coυcαννα
reste incorrigé. Les deux premiers OY et H MH en ligatures, le C de Coυcάνα en angles droits. À comp. D. Feissel,
Inscriptions de Péloponnèse, Travaux et Mémoires 9 (1985), 362 n° 36, 365 n° 57. Dans (Corinth XIV, 167) on cite
σαλμαγάριος. A.Δ. 37 (1982), B1, 246-255, pl. 155, b, 158, a, b, dess. 2, Asp. Ntina; Ibid., 38 (1983), B1, 221, Idem;
Ibid., 39 (1984), B, 171, Idem; Ibid., 40 (1985), B, 218-221, Idem, Ibid., 41 (1986), B, 87-94, Idem; Ibid., 42 (1987), B1,
300-302, Idem; Ibid., 43 (1988), B1, 292, Idem. Asp. Ntina, Ἐπιτύμβιες ἐνεπίγραφες στήλες παλαιοχριστιανικῆς ἐποχῆς
ἀπὸ τὶς Φθιώτιδες Θῆβες (Νέα Ἀγχίαλος), Cong. intern. sur la Thessalie, Mélanges D. Théocharis (Volos, 1987), 1992,
448-456. A.Δ. 45 (1990), B1, 230-231, Asp. Ntina.

Sur les fouilles: P. Lazaridis, Φθιώτιδες Θῆβαι, Ἱστορία, ἀνασκαφές, μνημεῖα, A.E. 1987, 313-335. Sur la ville:
G. Lavvas, Οἱ «χριστιανικές» Θῆβες τῆς Θεσσαλίας ἀστική ὀργάνωση καί πολεοδομικά χαρακτηριστικά, Ἄφιερωμα
Mélanges N. Moutsopoulos, II (Thessalonique, 1991), 993-998.

g) Cimetière N., dont dépendent les ensembles considérés ci-dessus, situé au N. des remparts, entre les rues 30 Iouliou-Protésilaou et Christaki à l'E. et Stavridi au S. On y a dénombré plus de cent tombes, à tuiles, à ciste maçonnées et couvertes de plaques ou taillées dans le rocher. Celles-ci font partie du cimetière en usage aux époques romaine tardive et paléochrétienne. Une sépulture en berceau avait son entrée à l'E. et comportait trois marches (2,40 m x 1,07 m x 1,38 m). La façade de la voûte était en briques (32 x 20 x 3 cm), la maçonnerie en moellons, le pavement en terre. Elle a livré les ossements d'au moins trois défunts. Une plaque calcaire, disposée horizontalement, barrait l'entrée. Sur celle-ci une stèle (86 x 47,5 x 3 cm) portait, entre deux croix gravées (dont une croix pattée), l'inscription: «+ ΜΝΗΜΙΟΝ ΟΝΗCΙΜΟΥ| CΑΛ ΑΜΑΡΙΟΥ| ΕΙC ΤΗΝ ΑΓΟΡΑΝ| ΕΝΘΑ ΚΗΤΕ Η ΜΗΤΗΡ| ΑΥΤΟΥ COYCANA» (tombe d'Onisimos, marchand de salaisons dans l'Agora où gît sa mère Susanna). Deux autres tombes en berceau furent dégagées. La tombe 2 (2,44 m x 1,07 m x 1,40 m), dont les murs, enduits, mesuraient 30 cm d'épaisseur, renfermait des ossements perturbés. Elle comportait trois marches d'entrée aux dimensions inférieures à la largeur de la paroi. La tombe 3, aux murs épais de 50 à 54 cm, faits de moellons et de mortier, conservait, en plus d'ossements dérangés, quatre fragments d'une stèle funéraire indiquant: «+ ΜΝΗΜΙΟΝ| ΔΙΑΦΕΡΟΝΤΑ| ΙCΙΔΩΡΟΥ...» (tombe appartenant à Isidoros). La tombe 4, à ciste, en moellons et mortier, était percée à l'O. d'un orifice et portait au S. une croix gravée. Elle contenait des inhumations sur trois niveaux distincts. Des tombes doubles avaient un de leurs longs côtés en commun. Les tombes 5, 7 et 11-13 étaient à ciste. Leurs murs atteignaient 40 cm d'épaisseur. Leur largeur diminuait dans leur partie supérieure (2,06 m x 1,06-1,14 m x 1,07 m). Les sépultures 11-13, avaient en commun un mur épais de 78 cm. La tombe 11 contenait deux squelettes, la tombe 13, un seul. La tombe 6 à ciste, en moellons et fragments de briques, portant un enduit hydraulique, présentait également des parois à la largeur décroissante. La tombe 14, analogue, était couverte de plaques et comportait un orifice sur son côté O. (fig. A, 124). De même que la tombe 23 (2,10 m x 0,81 m x 0,95 m) qui portait sur son côté O. une croix aux branches élargies peinte sur l'enduit. La tombe 17, longue de 1,75 m, était faite de deux tuiles (80 x 37 cm). Elle abritait un squelette d'1,57 m et deux boucles d'oreille en bronze. À l'instar de la sépulture 14, la tombe 18 avait son pavement en terre. Les tombes 19 et 20, en moellons, étaient séparées par un mur commun, épais de 0,99 m (2,25 m x 0,80-1 m x 1,24 m). Percées d'un orifice, elles avaient des murs à la largeur décroissante et leur pavement en terre. Elles contenaient des ossements. La tombe 21, en moellons et briques, a livré deux squelettes.

En 1981, dix tombes à tuiles furent fouillées. Dans celles-ci, les squelettes avaient la tête à l'O. et les mains le long du corps. La tombe 56, à ciste, était couverte de quatre plaques en tuf volcanique et avait ses murs et son pavement en briques. À côté de deux squelettes, elle contenait des objets des Ve-VIe s. (fig. A, 125). Les sépultures 67 à 73, à fosse, étaient couvertes de plaques. La tombe 66 était bâtie de moellons consolidés par des arases de briques. Ses murs avaient une largeur décroissante. Son pavement était constitué de plaques en schiste. Elle comportait un orifice dans son côté O. Trois squelettes y furent dégagés. La tombe 74, en berceau, construite à l'aide de moellons et de mortier hydraulique, dotée sur son côté E. de deux marches, était établie sur le sol naturel (2,50 m x 1,20 m x 1,44 m). Les tombes 93 et 94 étaient identiques. La tombe 98 possédait une entrée similaire, précédée de trois marches et fermée par une plaque. Un groupe de six tombes, à ciste, (la plus grande: 2,27 m x 1,06 m x 1,16 m) étaient formées de moellons bordés d'une couche de briques, portant un enduit. Trois ou quatre plaques assuraient la couverture. Le pavement était en terre. Leurs murs avaient une largeur décroissante. Les tombes 85 et 86 étaient séparées par un mur commun de 53 cm d'épaisseur. La tombe 96 (2,15 m x 0,97 m x 1,12 m) comportait deux petits orifices dans son mur O. Elle a livré trois squelettes et un petit vase en verre haut de 16 cm. La tombe 107 était pavée de briques. La tombe 112, à ciste, en moellons et mortier hydraulique, au sol vierge, comportait elle aussi un orifice. La sépulture 36 a livré un vase funéraire, la tombe 38, à ciste, un squelette d'1,60 m, la tombe 39, identique (2,15 m x 0,85 m x 0,89 m), quatre ou cinq corps et la tombe 40, également analogue, trois crânes, dont deux repoussés sur les côtés. Les murs de cette dernière inhumation portaient un double enduit. La tombe 42, à ciste (2,26 m x 0,99 m x 1 m), faite de moellons et de six arases de briques, possédait un coussin formé de trois briques. Établie sur le sol vierge, elle abritait les ossements de quatre défunts. La tombe 43, constituée de moellons et de cinq arases de briques dans sa partie supérieure, portait deux couches d'enduit. Trois squelettes ont été découverts dans son sol vierge. La sépulture 44, à

fosse (2,03 m x 0,78 m x 0,65 m), en moellons, couverte de quatre plaques, dotée d'un coussin de pierres, a livré trois squelettes. Les deux premiers corps étaient allongés sur son sol de terre, le dernier reposant sur eux en diagonale. La tombe 45, à ciste, couverte de trois plaques, contenait deux squelettes. Ses murs étaient formés de plaques de tuf volcanique, son pavement, de plaques en terre (32 cm de côté), montrant des signes tracés au doigt. Un sarcophage en marbre avec *tabula ansata* contenait des ossements et dix crânes. Au total, plus de cinquante tombes à tuiles, trente à ciste, quinze à fosse et quatre en berceau ont été découvertes.

En 1982, au sein des rues 30 Iouliou, Hellinikis Aeroporias, Éleutherias, Christaki, Simopoulou, Emmanouïlidou, Patriarchou Vasileiou, Kardamati, Venizélou, Papadopoulou, Dragoumi, Hay. Yeoryiou, Tsitsinia, Stavridi, Papagou, Kyprou, Vasileiadou, Pyrasou, Acropoléos et dans l'école communale, furent fouillées plus de quatre-vingts tombes à tuiles, vingt-sept à ciste, sept à fosse, cinq jarres funéraires et six en berceau. Par ailleurs, quarante et une tombes de différents types ont été exhumées dans le terrain situé entre les rues 30 Iouliou et Christaki. Une tombe en berceau (Kardamati) (t. 134; 2,18 m x 1 m) a livré un bracelet, une bague et les fragments d'une seconde, deux croix, - tous ces objets en bronze —, deux monnaies en bronze de Justinien et deux autres antérieures, des fragments de boucles d'oreille et des perles de colliers. Ces objets ont été découverts sur le pavement en briques, au milieu d'ossements décomposés. Une autre sépulture (t. 135), également en berceau, était intacte. Dotée de trois marches de descente, son ouverture était fermée par une plaque. Elle contenait les ossements décomposés d'au moins deux défunts ainsi qu'une branche de croix en bronze et des fragments de vases en verre. Les tombes (216-217) (Hay. Yeoryiou), en berceau, étaient doubles (fig. A, 126). Sur leur côté E., trois marches facilitaient la descente. Une plaque de marbre interdisait leur accès. La voûte, en briques, épaisse de 38 cm, portait un enduit hydraulique aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Une autre tombe en berceau (Venizélou; 2,50 m x 1,20 m), pourvue de deux marches, portait sur ses parois intérieures un enduit de chaux. Elle renfermait les os décomposés de plusieurs squelettes. Face à l'entrée, une plaque en marbre avec l'inscription funéraire suivante: «+ ΚΥΜΗΤΗ| ΡΙΟΝ ΔΙΑΦΕ| ΡΟΝΤΑ ΟΝΗCΙ| ΜΟΥ ΑΝΑΓΝ| ΩCΤΟΥ ΚΑΙ ΤΗ|C ΤΟΥΤΟΥ ΓΑΜ| ΕΤΗC ΑΜΑΖΟ| ΝΟC ΚΑΙ ΓΕ| ΡΟΝΤΙΟΥ ΧΕ ΒΟ| ΗΘΗ ΑΜΗΝ» (tombe appartenant à Onisimos, lecteur, et à son épouse Amazon et à Yerontios; Christ aide !; amen). D'autres tombes à ciste, faites de moellons revêtus d'un enduit hydraulique et couvertes de trois ou quatre plaques, ont été dégagées (Hay. Yeoryiou). Une des plaques de couverture, était ornée, sur sa surface inférieure, d'une croix. Deux autres sépultures étaient percées sur leur côté O. d'un orifice, deux autres encore étaient dotées d'une marche. Elles ont livré, à côté des ossements décomposés, trois boucles d'oreille en bronze, une pierre provenant d'une bague et des perles de collier. Une tombe en berceau, de pierres et de briques, contenait plusieurs crânes.

En 1983, plus de trente et une tombes à tuiles, sept à ciste et huit à fosse furent fouillées. Une tombe à ciste (Diamantopoulou; 2,15 m x 1 m x 1,10 m) maçonnée, portait un enduit de chaux et une couverture de plaques. Elle comportait un orifice sur son côté O. (35 x 25 x 13 cm). Une autre tombe à ciste (Liakopoulou; 2,26 m x 1,10 m x 1,20 m), abritait les ossements de trois défunts, disposés selon l'usage chrétien.

En 1984, on a dégagé plus de vingt-sept tombes à tuiles, trois à ciste et quinze à fosse. L'une d'entre elles, en berceau (Papagou; 2,12 m x 1 m x 1,67 m), portait un enduit hydraulique, comportait trois marches de descente et était couverte d'une plaque en marbre. La voûte, épaisse de 40 cm, était en briques. Elle n'a livré que des ossements décomposés. Deux tombes à ciste (Papadopoulou), maçonnées, avaient un côté commun de 83 cm d'épaisseur. Une croix, aux branches inégales (84 x 60 cm), était peinte sur son mur E. Une autre tombe, à fosse, était couverte d'une plaque portant l'inscription «+ ΜΗΜΟΡΙΟΝ| ΖΩCΙΜΟΥ| ΚΑΙ ΑΦΡΟΔΙ| CΙΑC». Nombre de sépultures ont livré du mobilier romain.

En 1985, les fouilles ont été menées dans les rues Hay. Yeoryiou, Amyra, Vasileiadou, 30 Iouliou, Th. Anguélidi, Diamantopoulou, Liakopoulou, Protésilaou, Venizélou, Achilléos, Ethnikis, Dragoumi, Papadopoulou, Zlatanou, Patr. Vasileiou. Cent cinquante-quatre tombes à tuiles, huit vases funéraires (cinq vases funéraires chrétiens (?) dans la rue Dragoumi), sept sépultures à ciste, couvertes de plaques (une mesurant 2,82 m x 0,82 m x 1,21 m), cinq à fosse, également couvertes de plaques, ont été découvertes. En outre furent mises au jour dans la rue Liakopoulou (Venizélou-Pyrasou), une tombe

à fosse couverte de plaques, une à tuiles et quatre en berceau: 1) 2,19 m x 1,66 m x 1,50 m; 2) 2,50 m x 1,67 m x 1,40 m; 3) 2,30 m x 1,70 m x 1,40 m; 4) 2,40 m x 1,30 m x 1,50 m. Sur leur côté E., elles étaient pourvues de trois marches. Trois stèles funéraires proviennent de ces tombes: a) + ΜΝΗΜΙΟΝ ΔΙΑΦΕΡΩΝ ΕΥ| CΕΒΙΟΥ ΠΡΑΓΜΑΤΕΥΤΟΥ ΤΕΝΑΙΔΙΟΥ| ΕΝΘΑ ΚΑΤΑΚΙΤΑΙ ΜΑΡΙΑ| Η ΓΑΜΕΤΗ ΑΥΤΟΥ (feuille de lierre); b) croix entre deux oiseaux avec la formule ΜΝΗΜΙΟΝ ΔΙΑΦΕ| ΡΟΝ ΚΥΡΙΑΙΩΝΙ| ΑΝΑΓΝΩCΤΟΥ ΕΛΕΝΗ| ΚΑΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΩ, ainsi que trois croix en relief; c) [ΚΟΙΜ]ΗΤΗ| [ΡΙΟΝ ΔΙΑ] ΦΕΡΩΝ ΤΟΥ | ΑΓΙΟΥ ΟΝΗCΙΜΟΥ + . Dans la Rue 30 Ioulíou (Papagou-Kardamati), deux sarcophages mesurant chacun 1,90 m x 0,60 m, dix-sept tombes à tuiles et un vase funéraire, ont été dégagés.

Rue Zaphiri (Ethnikis-Th. Anguélidi), neuf tombes à tuiles, une à fosse, couverte de plaques et deux en berceau: a) 2,70 m x 1,06 m x 1,50 m; b) 2,70 m x 1,28 m x 1,50 m. Elles étaient dotées de quatre marches sur leur côté E. Elles n'ont livré que des ossements décomposés. Une autre sépulture, à ciste, avec cinq marches sur le côté E., était couverte de plaques et notamment d'une stèle portant la *menorah* au sommet: «ΚΥΜΙΤΗΡΙΟ| Ν ΠΑΡΗΓΟΡΙΩ | [—] ΜΟΥ ΚΑΙ Ε| ΥΤΥΧΙΑ [—| ———]». Signalons enfin une dernière tombe à ciste, couverte de plaques.

En 1986, dans un espace plus vaste, trente-sept tombes à ciste maçonnées, couvertes de plaques, ont été fouillées. L'une avait pour couverture un fragment de colonnette. Deux sépultures présentaient une cavité sur le côté O. Dans l'une d'entre elles, une croix, aux branches inégales, avait été peinte sur l'enduit situé au-dessus de cette cavité. Dans une autre tombe, aux dimensions plus grandes (2,19 m x 0,77 m x 1,11 m) la cavité du côté O. était cruciforme. Cette tombe étaient entourée d'un maçonnage de 3,80 m de côté (dimensions intérieures). Encore dans une autre, la cavité cruciforme sur le côté O. mesurait 40 x 24 x 21 cm. Les tombes étaient pavées de grandes briques ou de plaques à la forme irrégulière. Quelques-unes contenaient des ossements décomposés. L'une des plaques de couverture d'une tombe (60 x 28 x 8 cm) portait encore le mot ΧΑΡΙΝ ainsi qu'une feuille de lierre. À l'O. d'une sépulture abritant deux corps, se trouvait au-dessus de ceux-ci une brique de 63 cm de côté sur laquelle reposait un plat contenant une lampe et une bague en bronze. Une autre sépulture a livré, outre les os décomposés du défunt, quatre vases intacts en verre et une stèle en marbre de la fin de l'époque romaine. Huit tombes en berceau (2,17-2,35 m x 1-2,03 m x 0,73-0,80 m) ont encore été dégagées. Trois d'entre elles avaient trois marches à l'E., l'une avait son entrée à l'O. Dans une de celles-ci, les squelettes étaient totalement désagrégés. On a aussi localisé deux cent six tombes à tuiles, trente-six à fosse, couvertes de plaques, dix vases funéraires et deux stèles de la fin de l'époque romaine.

Rue Papagou (maison D. Kravariti). Le terrain a livré une tombe à fosse, couverte de plaques, une à tuiles et une à ciste maçonnée, couverte de plaques et de trois stèles funéraires appartenant aux tombes: a) 60 x 18 x 04 cm: « + |ΜΗΜΟΡΙ[ΟΝ]| ΟΝΗCΙΜΟ| Υ ΚΑΙ CΕΒΗ| ΡΑC», avec feuille de lierre incisée: b) 48 x 34 x 3,5 cm: « + | [ΜΗ]ΜΟΡΙΟΝ| -ΤΙΟΤ Η|— ΡΙΑΝΟΥ»; c) 1 m x 0,26 m x 0,10 m, avec le chrisme: «ΜΕΜΟΡΙ| ΟΝ ΟΝΙCΙ| ΜΟΥ ΚΑΙ| ΜΑΡΙΑC».

Papagou (terrain K. Karayanni). Le terrain comprenait une tombe en berceau large de 1,04 m et haute de 1,50 m, deux sépultures à ciste, maçonnées et couverte de plaques, une à fosse, couverte de plaques (1,55 m x 0,55 m x 0,80 m) et trois doubles à ciste, maçonnées, également couvertes de plaques, ayant un mur en commun. 1.a) 2,22 m x 0,90 m x 1 m; b) 2,20 m x 0,90 m x 1 m. 2.a) 2,55 m x 0,93 m x 1,08 m; b) 2,60 m x 0,93 m x 1,08 m; mur commun large de 95 cm. 3.a) 2,30 m x 0,82 m x 1,13 m; b) 2,30 m x 0,80 m x 1,13 m, mur commun de 80 cm de large. Sur le côté O. des trois tombes doubles, de petites cavités avaient été pratiquées pour la déposition de lampes. Les tombes, dont les parois intérieures portaient du mortier, abritaient de nombreux squelettes.

Hay. Yeoryiou (Protésilaou-30 Iouliou). Le terrain comptait cinquante-cinq tombes paléochrétiennes. Parmi celles-ci, il faut mentionner une sépulture double en berceau, bien conservée (2,28 m x 1,01 m x 1,60 m et 2,28 m x 1,06 m x 1,60 m). Séparées par un mur commun de 85 cm de large, elles comportaient trois marches de descente à l'E. Leur voûte était en briques. Un poisson fut incisé sur l'enduit du mur intérieur N. et deux autres, sur l'enduit extérieur, au-dessus des briques des arcs. Elle ne contenait que des ossements désagrégés. Vingt-deux tombes à ciste maçonnées, dont cinq avaient une cavité sur leur côté O., ont également été exhumées. L'une d'elles a livré une *eulogie* représentant un saint portant l'Évangile. Vingt et une tombes à tuiles, trois à fosse, couvertes de

plaques et sept en berceau dotées de trois marches à l'E. Dans l'une d'elles (2,50 m x 1,25 m x 1,50 m), une stèle en marbre (1,05 m x 0,36 m x 0,06 m) portant l'inscription: « + Ο ΓΛΥΚΕΡΟC | Ο ΜΝΗΜΗC ΑΞ[ΙΟC]| Ο.... ΑΛΕΞΑΝΔ[ΡΟC]| ΕΝΘΑΔΕ | ΑΝΑΠ| ΜΗ[ΝΙ] ΙΑΝ[ΟΥΑΡΙΩ]».

Hellinikis Aéroporias-Diamantopoulou. Trois tombes à ciste maçonnées (2,20 m x 1 m x 1,40 m), revêtues d'un enduit hydraulique et présentant une petite cavité sur leur côté O. Une stèle funéraire (1,12 m x 0,53 m x 0,035 m) portait à son sommet une croix incisée entourée de deux feuilles de lierre. On y lit l'inscription suivante: « +| + ΜΝΗΜΕΙΟΝ| + ΕΝΘΑ ΚΗ| ΤΕ ΠΕΤΡΟC ΔΗΑΚΟΥΝ| ΔΙΑΦΕΡΟΝΤΑ ΔΕ CΤΕ| ΦΑΝΟΥ ΚΑΙ ΠΕΤΡΟΥ| ΤΟΙC ΕΝΓΟΝΟΙC ΑΥΤΟΥ». Toutes ces tombes sont chrétiennes.

Rue Simopoulou (Éleutherias-Topali), en bordure O. de la colline. Cimetière romain comportant trois tombes de la fin de l'époque romaine composées chacune d'une entrée et d'une chambre centrale abritant trois arcosolia (à comparer avec le triconque évoqué ci-dessus).

En 1987, dix sépultures à tuiles et deux vases funéraires ont été exhumés dans la fouille du terrain E. Panagou, rue Vasileiadou. La disposition des squelettes était typiquement chrétienne. La fouille du terrain Lazoglou-Kosma, rue Yeoryiadou, a permis de découvrir une tombe à ciste maçonnée, couverte de plaques, une à fosse et deux à tuiles. Celle du terrain Rizou, rue Hellinikis Aéroporias, a dégagé une tombe en berceau (2,34 m x 1,07 m x 1,49 m) dotée de trois marches à l'O. Celle-ci conservait une stèle funéraire (23 x 15 x 2,5 cm) mentionnant: « + ΜΝ[ΗΜΙΟΝ]| ΠΑΥ[ΛΟΥ]| ΚΑΙ... ».

Dans la rue Vénizélou (Liakopoulou-Papadopoulou), on a trouvé une tombe à ciste (2,18 m x 0,66 m), à la couverture formée de plaques, portant un enduit hydraulique. Sur son côté E., était disposée une colonnette en marbre de 74 cm de haut, au diamètre légèrement décroissant (20 et 15 cm) avec l'inscription suivante: «ΚΥΜΗΤΗΡΙΟΝ ΔΙ|[ΑΦ]Ε| ΡΟΝ ΛΑΥΙΑ Λ.ΚΕΙ[.] Τ. ΘΕ.ΟΙΚ ΤΩΝ ΠΛΑΚΙΔΙ|ΑC Κ ΤΗC ΑΥΤΟΥ CΥΝΒΑΓΑ| ΘΟΚΛΙΑC +». Trois tombes à fosse, toujours couvertes de plaques, vingt-deux à tuiles et un vase funéraire ont aussi été mis au jour. Dans la rue Eleutherias (Simopoulou-Kyprou), douze tombes à tuiles. Dans les rues Christaki-Kasneti, les fouilleurs ont identifié les ruines d'un bâtiment paléochrétien attestant deux phases d'aménagement. Dans ses ruines furent installées vingt-quatre tombes à tuiles et une à fosse, couvertes de plaques. Chaque sépulture abritait un squelette, sans mobilier, disposé selon l'usage chrétien. La différence de niveau entre les tombes montre que celles-ci datent d'époques diverses.

En 1988, on a fouillé le terrain Dimopoulou, rue Achilléos-Topali: une tombe à ciste (2,05 m x 0,85 m x 0,65 m), maçonnée, et une à fosse y furent découvertes. Toutes deux avaient une couverture formée de plaques. Dans le terrain Rizou, rue Papadopoulou, trois tombes à tuiles contenant des squelettes disposés selon l'usage chrétien.

En 1990, rue Éleutherias, la fouille du terrain Vouza a livré six tombes à tuiles contenant des squelettes inhumés selon l'usage chrétien. Rue Hellinikis Aéroporias: trois tombes à ciste, couvertes de plaques (2,20 m x 0,96 m x 1,20 m; 2,22 m x 0,93 m x 1,06 m; 2,22 m x 0,97 m x 1,25 m). Sur le côté O., l'une d'entre elles possédait une marche large de 13 cm et une autre, une marche de 9 cm. Les parois portaient un enduit; les squelettes étaient en position chrétienne. Elles ont livré deux stèles funéraires avec les inscriptions suivantes: «Α+Ω| ΜΝΗΜΑ| ΑΡΙΣΤΟ| ΦΑΝΟΥC| ΕΠΑΡΧΙΚ| ΕΝΘΑΚΙ| ΤΕ Η ΜΗΤΗΡ| ΑΥΤΟΥ| ΠΑCΙΚΡΑΤΙ| Α+». «+ΥΚΥΤΥΡΙΩ| ΝΑΝΤΩΝ| ΗΩΚ&ΘΑΛ| ΕΛΕΩ».

Ainsi donc, la fouille du cimetière N. de Néa Anchialos avait, en 1990, permis de dégager déjà plus de mille tombes.

379. Mikrothivai[467] (Lachanorema). Cimetière en usage de l'époque hellénistique aux temps paléochrétiens. Les inhumations les plus anciennes furent établies dans des sarcophages, les plus récentes s'apparentent à de simples fosses sans couverture ou à des sépultures à tuiles. Six tombes étaient maçonnées en forme de larnax, neuf étaient à tuiles et plus de treize correspondaient à de

467. Α.Δ. 29 (1973-74), B2, 547-548, Évang. Deïlaki. Sur le site: N. Yannopoulos, Δ.Ι.Ε.Ε. vol. 8, 1922, 39; Θεσσαλικά Χρονικά 4 (1933), 183-184, Idem; Anna Avraméa, Η βυζαντινή Θεσσαλία μέχρι το 1204 (Athènes, 1974), 150 s.; D. Théocharis - G. Chourmouziadis, Ανασκαφή τάφων Φθιωτίδων Θηβών, Α.Α.Α. 3 (1970), 204-207 (205), b) Π.Α.Ε. 1921, 35, Ap. Arvanitopoulos.

simples inhumations dans des fosses. La tombe 3 contenait un esclave ou un condamné portant des chaines aux pieds.

b) Pagasai (Kalyvia, Alykès). Un bâtiment byzantin, ainsi que de grandes tombes chrétiennes portant un enduit mais vides furent aménagés sur la colline d'un tymvos.

380. Démétrias[468]. Par rapport à celle de la ville antique, la superficie de la localité byzantine, entourée de remparts, est bien moindre. Les tombes byzantines découvertes dans les localités de Peukakia et Bourboulithra se trouvaient ainsi hors de la ville à cette époque. La première (2 m x 1,20 m x 1 m), à l'intérieur du rempart hellénistique mais à l'extérieur de l'enceinte byzantine, contenait vingt crânes détachés des squelettes. Sur la place Bourboulithra, six tombes à ciste partiellement détruites, respectivement établies à une profondeur de 2 m, 1,55 m, 1,42 m, 1,35 m, 1,20 m et 0,90 m. Leurs parois intérieures portaient un enduit appliqué en une ou deux couches. Le sol naturel servait de pavement. La tombe 1 comportait sur son côté O. un coussin de 33 cm de long. Aucun squelette n'y fut retrouvé. La tombe 2 abritait, à une profondeur de 40 cm trois squelettes et 20 cm plus bas, d'autres squelettes et quelques perles de colliers. Le sol naturel se situait à 77 cm de profondeur. La tombe 3 contenait deux squelettes; la tombe 4, à 65 cm de profondeur, quatre squelettes posés sur le sol et un bracelet en bronze; la tombe 5, à 90 cm, quatre crânes et des ossements et à 1,10 m le sol naturel; la tombe 6, à 30 cm un crâne et à 46 cm le sol naturel. Tous les ossements étaient décomposés. La forme des tombes et quelques tessons incitent à dater ces inhumations de l'époque mésobyzantine. Au même endroit, on a dégagé une sépulture avec trois squelettes intacts mais sans mobilier. Une autre (2,50 m x 1 m x 1 m) recelait les ossements en désordre de plusieurs défunts. Sa couverture était assurée par une plaque romaine de remploi. À 3 m de distance, une autre tombe maçonnée avait été pillée.

b) Peukakia, sur la route de Volos à Almyros. Tombes paléochrétiennes localisées au centre de la ville antique, au NO. du palais dit «macédonien» et dans les régions de l'ancienne poudrière et du phare.

c) Magoula Peukakia. Mur des remparts N. de la ville. Adossée à sa paroi N., une tombe paléochrétienne, au pavement constitué de plinthes rectangulaires, abritait deux inhumations sans mobilier. Son mur N. portait un enduit blanc. À 1,50 m sous le pavement fut identifié l'angle NO. d'un bâtiment mycénien. Ap. Arvanitopoulos mentionne la présence de tombes des époques préhistorique, antique et paléochrétienne dans la région de la poudrière (présente fouille) et ce jusqu'à la colline de Tarsana (Magoula Peukakia).

d) Beaucoup de tombes furent installées au N. du **théâtre** sis *extra muros*. Le cimetière byzantin se trouve ainsi à l'O., près de la route Volos-Almyros. Des tombes byzantines parsèment les environs immédiats des remparts antiques, surtout à l'E., près de la colline de Tarsanas. L'enceinte hellénistique, trop vaste, fut vite abandonnée. Certaines nécropoles se prolongeaient à l'intérieur de la ville, de nouvelles furent établies dans cet espace. Une cinquantaine de tombes du IVe s. furent aménagées à l'emplacement du palais. Certaines étaient dépourvues de mobilier, d'autres contenaient de la céramique, quelques bijoux et des monnaies de Constantin et Crispus à Valentinien Ier. Parmi elles, des tombes d'enfants.

e) Entre le SE. de la colline du **Prophète Élie** et les Alykès, au S. du rempart antique s'étendait le plus grand cimetière de la ville, toujours en activité au cours des époques paléochrétienne et byzantine.

---

468. E.E.B.Σ 11 (1935), 567-568; 12 (1936), 409, N. Yannopoulos; B.C.H. 53 (1929), 507, Y. Béquignon; Fr. Stählin - Ern. Mayer - Alfr. Heidner, Pagasai und Demetrias (Berlin, 1934), 151-157, 207; A.Δ. 37 (1982), B2, 256-257, pl. 159, c. Asp. Ntina. Des tombes byzantines à Démétrias (A.A. 1930, 123, N. Yannopoulos; A.E. 1932, 26, Idem) b) A.A. 17 (1961-62), B, 173, 178, D. Théocharis; Fr. Stählin -Ern. Meyer - Alfr. Heidner, Pagasai und Demetrias 153. c) A. Batziou - Eustathiou, Congr. intern. sur la Thessalie, Mélanges Dim. Théocharis (Volos, 1987), 279-284 (281-282). Π.A.E. 1912, 173, Ap. Arvanitopoulos parle de tombes situées sous l'église et autour de celle-ci; celles du niveau supérieur étaient byzantines et contenaient des squelettes; celles du niveau inférieur étaient datées des temps historiques et préhistoriques. d) Demetrias I (1976), 29, P. Marzolff; B.C.H. 103 (1979), 581, G. Touchais; P. Marzolff, Das frühchristliche Demetrias, Xe C.I.A.C. (1980), II, 293 s. (306); Demetrias V (1987), 96, 97, 111, 228, 230, P. Marzolff. A.Δ. 17 (1961-62), B, 173, D. Théocharis. e) Π.A.E. 1912, 193, 197-198, Ap. Arvanitopoulos; Μαγνησία, 1982, 120, P. Atzaka. B.C.H. 107, (1983), 783, G. Touchais. f) P. Marzolff, Zur Stadtbaugeschichte von Demetrias, Congr. intern. sur la Thessalie, Mélanges Dim. Théocharis (Volos, 1987), 337-348.

La plupart des tombes paléochrétiennes étaient à ciste et contenaient un mobilier pauvre, principalement des vases en verre.

f) Au début du Ve s., la ville se recentre autour des deux ports, N. et S., qui possèdent chacun au moins une église. Vers 520, les habitants abandonnent la ville pour s'établir à l'emplacement de la ville antique de Iolkos qui, après avoir été fortifiée par Justinien, prend le nom de Démétrias.

381. Iolkos[469] (Volos). Cimetière paléochrétien et byzantin à l'O., dans le quartier appelé Kapakli, et au N., sur la rive droite de Krausidon, dans le quartier de Néa Ionia. Celui se situe sur des cimetières datant des époques mycénienne et classique. Il compte plus de vingt tombes à ciste maçonnées et couvertes de plaques, au pavement formé de plaques carrées en poros. D'autres en berceau, qui contenaient deux ou trois défunts, avaient leur entrée à l'O. pourvue de deux ou cinq marches. Leur accès était barré au moyen d'une plaque carrée portant un anneau en fer. Les murs, portant un enduit hydraulique, étaient peints dans une couleur grenat. Ils présentaient aussi une zone rouge et, sur chaque côté, une croix pattée aux branches inégales peinte en bleu foncé. Une des tombes en berceau a livré un vase plat daté des VIIIe-IXe s. dont le fond était orné d'un paon et, sur le bord, d'une décoration végétale, ainsi que quelques traces de fils d'or issus de vêtements (?). Le cimetière comprenait des couloirs et était structuré par des blocs de murs séparant les tombes familiales. Un bâtiment contenait une mosaïque. Une tombe maçonnée rectangulaire, du IVe-Ve s., a livré une inscription: « + K(Y)MHTHPION| IΩANNOY IATP| OY KOTAHTOY| KAI THC ΓAMET(HC)| AYTOY ΔIMITPIAC» (tombe de Ioannis, médecin de Kotiaeion (en Phrygie) et de son épouse Dimitrias). Une autre tombe a livré aussi une inscription «+ KOIMHTHPION| TETPAΔIAC| ΔIAKONOY»

b) Néa Ionia, Krausidon. Rue Karabatzaki, colline Palaia. Huit tombes datant de l'époque protogéométrique à la période paléochrétienne. Une tombe réutilisée était couverte de deux plaques, l'une portant une croix gravée.

c) Sur la **colline Palaia**, rue Karabatzaki. Tombes des mêmes périodes. Quelques-unes datent de la fin de l'époque romaine et des temps paléochrétiens. Les sépultures à tuiles abritaient un ou deux défunts. D'autres tombes, de grande dimension, rectangulaires, maçonnées de briques, pierres et mortier de chaux, reçurent plusieurs inhumations. Elles ont livré un mobilier modeste: monnaies en bronze, bijoux (parmi ceux-ci une croix) et une stèle funéraire avec inscription. En tout, on dénombre cent vingt tombes, de toutes époques, sur le site.

d) Palaia. En face de Kioupi. Trente et une tombes: vingt-neuf de l'époque protogéométrique et quatre, à tuiles, de la fin de la période romaine ou des temps paléochrétiens. Toutes appartenaient à des enfants. Treize tombes, la majorité à tuiles et situées dans les niveaux supérieurs, n'ont pas livré de mobilier.

e) Palaia. Quantité de tombes à tuiles du début de la période chrétienne, la plupart sans mobilier, trouvées sur le site du palais mycénien.

f) Rue Souliou. Des tombes probablement byzantines découvertes dans la couche de terrain au-dessus des ruines d'un bâtiment romain tardif.

f1) Palaia. Rue Vélisariou (Souliou-Doïranis). Quatre tombes à ciste et une à tuiles. **Ibid**. (Doïranis-Kresnas). Entre 0,95 et 1,60 m de profondeur, cinq tombes à ciste, maçonnées et couvertes de plaques. À 0,90-1,10 m, huit tombes à tuiles. **Rue Papakyriazi** (Doïranis-Hay. Théodoron). Entre 0,65 et 1,40 m de profondeur, deux tombes à tuiles et trois à ciste, couvertes de plaques. **Rue Métropolite Grigoriou** (Sarantaporou-Souliou). Vingt et une tombes à tuiles. Les squelettes étaient disposés selon l'usage chrétien. **Ibid**. (Souliou-Doïranis). À 30 cm de profondeur, quatre tombes à tuiles et une à fosse. À 85 cm, une tombe à ciste, pavée de plaques en terre. À 1 m, une tombe à ciste (1,60 m x 0,60 m) couverte de plaques. **Ibid.** (Hay. Théodoron-Kresnas). Entre 0,20 et 1,40 m de profondeur, entre autres trouvailles, cinq tombes à tuiles.

---

469. N. Yannopoulos, Τὸ φρούριον τοῦ Βόλου, E.E.B.Σ. 8 (1931), 110-113, 129-131; Idem, Παλαιοχριστιανικὴ ἐπιγραφὴ καὶ παλαιοχριστιανικὸ νεκροταφεῖο Βόλου, Ibid., 12 (1936), 401-409; cf. Ibid., 9 (1932), 505-508, Idem; b) A.Δ. 38 (1983), B1, 197, Léon. Chatzianguélakis. c) A.Δ. 36 (1981), B2, 252, A. Intzesiloglou. d) Π.A.E. 1961, 49, D. Théocharis. (Ibid., 1960, 56, Idem). e) Π.A.E. 1956, 127, Idem (B.C.H. 81 (1957), 592, D. Théocharis). f) A.Δ. 18 (1963), B1, 141, Idem. f1) A.Δ. 45 (1990), B1, 233-234, Asp. Ntina. g) B.C.H. 55 (1931), 487, N. Yannopoulos. Sur la ville: div. aut., Μαγνησία.., 150, P. Atzaka. g1) A.Δ. 46 (1991), B1, 240, Asp. Ntina.

de celui-ci, deux tombes contenant des squelettes, sans doute postérieures puisqu'elles ont détruit une partie de cet édifice préexistant. Le remblai a livré une monnaie romaine et une byzantine.
g) **Volos**. Rues Philippou, Ioannou, Gallias et Alexandrou: un tombeau byzantin.
g1) Rue Gallias-Déliyorgi. À 3,70 m de profondeur, deux tombes à ciste, couvertes de plaques.
L'une contenait les ossements de trois défunts, l'autre deux corps en position chrétienne. Les parois
portaient un enduit, le pavement était constitué de plaques en terre. Elles n'ont pas livré de mobilier.
382. Argalasti, Lefokastro[470] (Hay. Sostis). Trois tombes rectangulaires taillées dans le rocher,
en schiste, orientées E.-O., la tête du défunt à l'O. Deux d'entre elles contenaient un squelette, la
troisième deux corps, l'un posé sur l'autre. Elles ont livré une petite croix en bronze.
b) Karla. Une tombe en pierres, orientée vers l'E. Le défunt avait les mains croisées et la tête
légèrement tournée de côté. Elle a livré un fragment de bracelet en argent, trois anneaux en bronze
issus d'un bracelet et d'une bague et quelques fragments de boucle de ceinture semblables à ceux
trouvés dans les tombes slaves en Europe centrale.
383. Vélestino[471]. Tombes chrétiennes à l'emplacement du temple antique.
b) Phères. Hay. Yeoryios. Une tombe orientée E.-O., couverte de plaques de schiste, les côtés bâtis
à l'aide de petites pierres et de plaques posées verticalement. Sans mobilier, elle ne renfermait que quatre
défunts aux ossements perturbés, le crâne posé à l'O. Celle-ci a probablement un caractère chrétien.
D'autres sépultures avaient été autrefois découvertes. **Ibid. Temple Thaulios**. À partir du début du
second millénaire, on commença à utiliser comme cimetière ce temple qui eut été brûlé vers l'an 200.
b1) Phères. Hay. Yeoryios. Cinq tombes à fosse, faites de plaques en schiste posées verticalement
et couvertes de plaques identiques. Orientées E.-O., elles abritaient des défunts, la tête à l'O., les
avant-bras tantôt sur l'abdomen formant un angle obtus (1), tantôt les paumes sur l'abdomen (2),
tantôt encore le long du corps (1, enfant). Elles abritaient respectivement un défunt accompagné des
ossements d'un bébé (1), deux squelettes perturbés (1), un enfant (1), un corps et les ossements d'un
second poussés sur le côté O. (1), un défunt (1). Une œnochoé du Ve s. fut exhumée à l'emplacement
des tombes. Cette trouvaille, le mode de construction et la position des morts plaident pour une
chronologie paléochrétienne.
384. Skyros[472] (place Kyprou). À 1 m de profondeur, huit tombes à ciste maçonnées, couvertes
de grandes plaques en schiste et de mortier. Dans ces sépultures orientées E.-O., le défunt avait la tête
à l'O. et les mains croisées sur la poitrine. Le site comportait également cinq tombes romaines et
chrétiennes faisant partie d'une nécropole plus vaste et deux inhumations de l'époque protogéométrique.
385. Skopélos[473] (Staphylos). Un bâtiment mycénien, transformé par les byzantins, reçut
ultérieurement des tombes. Selon le fouilleur, il est probable que les marins morts en mer aient été
enterrés près de celle-ci.
386. Halonnisos[474] (Hay. Pétros). Deux tombes byzantines en rapport avec un naufrage ou avec
les ruines des monastères et des églises proches.
387. Nome de Larissa, Krannon[475] (Mavropétra). Cimetière byzantin, probablement du VIIIe
s., comptant soixante et onze tombes à ciste, orientées E.-O., pauvres et proches les unes des autres.
La tombe 3 ■ livré trois œnochoés et un petit couteau en fer; la tombe 5, une bague en argent et une en
bronze; la tombe 6, une bague et une paire de boucles d'oreille en bronze; la tombe 43, trois bagues en
bronze; la tombe 44, deux petits couteaux en fer et la tombe 45, deux aiguières.
b) Ayia (terrain Kampisiou). Bâtiment chrétien correspondant probablement à une citerne. Près

470. A.Δ. 35 (1980), B1, 272, A. Intzesiloglou. b) K. Grundmann, Magoula Chatzimissiotiki. Eine steinzeitliche Siedlung im Karlasee A.M. 62 (1937), 56-69 (67-69), fig. 36.

471. J. Koder - Fr. Hild, Hellas und Thessalia [Tabula Imperii Byzantini, Band I] (Wien, 1976), 133; E. Kirsten, Pherai, R.E. Suppl. 7 (1940), 993. b) A.Δ. 40 (1985), B, 193, Arg. Intzesiloglou. Π.A.E. 1925, 42, Ap. Arvanitopoulos. b1) A.Δ. 46 (1991), B1, 210-211, Él. Nikolaou.

472. A.Δ. 27 (1972), B2, 352, Ang. Liangouras. Cf. A.A. 1936, 156, 228, I. Papadimitriou. Markesi: des tombes et des murs probablement d'un bâtiment chrétien furent implantés sur l'emplacement du temple de Poseidon (A.Δ. 27 (1972), B2, 354, dess. 12, Ang. Chorémis).

473. Ad. Sampson, Ἡ νῆσος Σκόπελος (Ἀθῆναι, 1968), 166; cf. N. Platon, Κρητικὰ Χρονικά 3 (1949), 534 s.

474. A.Δ. 26 (1971), B, 296, pl. 259, a, D. Théocharis.

475. A.Δ. 39 (1984), B, 151, Ath. Tziaphalias. b) A.Δ. 31 (1976), B1, 188, L. Dériziotis. b1) Ibid., 43 (1988), B1, 295, S. Choulia.

b1) Ibid. Néromyloi. À 75 cm de profondeur, une tombe byzantine tardive, pillée. Elle était maçonnée (1,46 m x 0,43 m) et couverte d'une plaque en marbre (1,10 m x 0,40 m x 0,12 m).

388. Larissa[476].

a) Rue Mavili. Une tombe mésobyzantine non loin d'une partie de route ou de cour dallée. **Ibid**. Des tombes chrétiennes et la construction de bâtiments modernes ont détruit le pavement de l'orchestre du second théâtre de Larissa (rues Vélisariou et Ergatikis Protomayias).

b) Ioustinianou 55. À 4 m de profondeur, une tombe (2,15 m x 1,10 m) couverte d'une plaque calcaire, aux parois en briques et mortier revêtues d'un enduit hydraulique. Les briques (40 cm de côté) du pavement portaient trois dessins en forme de X. La sépulture abritait un squelette dans un larnax de plomb (1,60 m x 0,40 m x 0,50 m), deux objets en bronze et, sur le côté O., une pierre de remploi. Selon le fouilleur, sa datation reste problématique mais les dessins en X peuvent indiquer une chronologie romaine tardive-paléochrétienne.

c) Katsoni-Nikitara. Entre 2,50 m et 3,70 m de profondeur, cinq tombes à tuiles, quatre à ciste maçonnées, toutes couvertes de plaques. L'une d'entre elles réutilisa des matériaux de remploi. La disposition du squelette atteste un usage chrétien.

d) Apollonos-Manolaki. À 1 m de profondeur, deux tombes à tuiles et trois à ciste, pillées, datant probablement des premiers temps byzantins. Elles ont livré des ossements dispersés et des fragments de peinture.

e) Rues 31 Augoustou-Helladiou. À 1,05 m de profondeur, une tombe à ciste, orientée E.-O. Les murs étaient bâtis à l'aide de plaques en marbre de remploi et de plaques carrées en terre (côté E.). La couverture était formée par trois plaques calcaires, le pavement par quatre plaques en terre (38 x 3 cm), disposées en paires. Elle contenait quelques ossements, le crâne à l'O. À 20 m au ■. de la première, une seconde tombe, à 1,40 m de profondeur. Toutes deux sont probablement paléochrétiennes.

f) Rues Mavili-Nirvana. Entre 1,60 m et 2,40 m sous le trottoir, trois tombes à ciste, l'une faite de plaques de marbre, les autres maçonnées, et cinquante-huit à tuiles, toutes chrétiennes. La tête du défunt était posée à l'O. Dans la plupart des cas, ses mains étaient croisées sur la poitrine. Elles se trouvaient disposées les unes près des autres, à des niveaux successifs. Quelques-unes contenaient deux ou trois squelettes. Onze appartenaient à des femmes ornées de parures en verre et en bronze et douze à des enfants, les autres à des hommes ou à des individus de sexe indéterminé. Les monnaies et la céramique exhumées datent ces sépultures de la période tardo-byzantine, à l'exception de celle comportant les plaques en marbre, très probablement antérieure.

389. Élasson, Miléa[477]. Un sarcophage attique réutilisé. Un autre sarcophage réemployé, de la
première moitié du IIIe s., orienté E.-O., contenait quelques ossements. À 50 cm de profondeur, une
tombe à ciste, orientée E.-O. (1,90 m x 0,50 m x 0,70 m) et couverte de grandes plaques en schiste. Ses
murs constitués de plinthes carrées, de pierres plates et d'un mortier hydraulique, étaient revêtus d'un
enduit. Contre les parois intérieures de la tombe étaient adossées sept stèles de la fin du IIe et du début
du IIIe s. posées verticalement. Elle était pavée de plinthes carrées avec cannelures en sautoir. Près du
défunt, la tête à l'O., cinq monnaies en bronze de la fin du IVe s.
390. Nome de Karditsa. Aïdonochorion. Chotiana, lieu-dit Therma[478]. Trois tombes à ciste,
maçonnées, couvertes de grandes plaques. Les deux premières étaient orientées E.-O., la troisième
N.-S. La première, à côté de fragments du squelette, la tête à l'O., a livré deux boucles d'oreille en
bronze et des perles de collier en ambre. Le mobilier, l'orientation de la tombe et du défunt incitent à
croire que ces sépultures sont paléochrétiennes.
391. Macédoine. Piérie. Litochoro[479] (Topoliani). Une tombe (1,94 m x 0,63 m x 0,89 m), faite

476. Νίκη, 15-7-90; A R. 1990-91, 47, E. B. French. — A.Δ. 40 (1985), B, 198, Ath. Tziaphalias. b) Ibid., 216, S. Choulia. c) Ibid., 217, Asp. Ntina. d) Ibid., 43 (1988), B1, 294, S. Choulia. e) A.Δ. 46 (1991), B1, 221-222, Y. Touphexis. f) A.Δ. 45 (1990), B1, 235, St. Sdrolia.

477. A.Δ. 42 (1987), B1, 278-279, Ath. Tziaphalias.

478. A.Δ. 40 (1985), B, 196, M. Intzesiloglou.

479. A.Δ. 38 (1983), B2, 274, M. Tsimbidou - Avloniti.

de tuiles et de mortier, couverte de plaques en schiste. Elle abritait quatre crânes, des restes de squelettes, une œnochoé avec cannelures à embouchure tréflée et une paire de boucles d'oreille en bronze. La tombe fait partie d'un vaste cimetière fonctionnel à la fin de l'époque romaine et à la période paléochrétienne.

392. Dion[480]. À l'O. de la tour, un sarcophage avec couverture en bâtière dont une des pentes est décorée d'écailles. Près du crâne du défunt, une paire de boucles d'oreille en or, cinq épingles en os et un *as* de Constant Ier (337-350). À sa droite, une tombe maçonnée, pavée de cinq poutres parallèles formant une grille et dotée à l'O. d'un coussin maçonné. La couverture était assurée par quatre plaques, dont une de remploi. Elle a livré une épingle en argent. Au S., une troisième tombe à ciste dont les murs intérieurs étaient revêtus de plaques de marbre. Le squelette avait sa tête à l'O. Des tombes à tuiles, d'autres maçonnées, évidemment romaines, ont été découvertes dans les environs.

393. Karitsa[481], terrain Tsaknaki. Une tombe construite à l'aide de matériaux de remploi. Orientée E.-O., son entrée se trouvait à l'O. Elle contenait deux squelettes, les ossements transférés de dix autres, les crânes posés le long des côtés N. et E. Le pavement de marbre comportait sur son côté O. un coussin de briques. Elle n'a pas livré de mobilier. Elle date probablement de l'époque paléochrétienne.

b) Sévasti. Au SO. du village, vestiges d'un établissement et d'un cimetière, tous deux d'époque byzantine.

394. Kitros[482] (Hay. Dimitrios). Dix tombes dans de simples fosses, installées à 70 cm de profondeur. Deux appartenaient à des femmes, une à un homme et une autre à un enfant. Dans sept sépultures, les squelettes ont été retrouvés intacts. Les inhumations ont livré des bagues, des bracelets, des boucles d'oreille en bronze et des fragments d'armes. Près des tombes, traces de feu et tessons de vases byzantins en glaçure.

b) Kitros Alykès. Deux tombes à tuiles de la première moitié du IVe s. et une à ciste, bâtie en matériaux de remploi, au pavement en marbre. Elle conservait dans son côté E. deux vases en verre, un en terre cuite et un anneau de fer.

395. Makriyalos[483] (ancienne Pydna). Des tombes à ciste et une à tuiles, probablement paléochrétiennes. Cinq tombes fouillées ont livré des bijoux en or, en argent et en os ainsi que des vases.

b) Pydna. Dans la ville antique, une tombe en berceau orientée vers l'E., de la fin du IIIe-début du IVe s., avec fenêtre et conque à l'E.

c) Lieu-dit Aérogéphyra. Plusieurs tombes à fosse mésobyzantines.

396. Méthonè[484]. Tombes hellénistiques, romaines et post-byzantines. Deux d'entre elles étaient bâties de plaques et couvertes de plaques en schiste, deux autres étaient à fosse, comprenant des sarcophages en bois. Une petite fosse portait la trace d'une translation.

397. Kolindros[485] (Boyati, à 3 km du village Leivadi). Une tombe en berceau, aux parois de briques (2,70 m x 2,10 m x 2 m) revêtues d'un enduit, pavée de briques. À l'E., à la hauteur du tympan, une ouverture arquée était fermée par une stèle funéraire réutilisée. Elle abritait un squelette intact et sept autres, dont un à un niveau inférieur, la tête à l'O. Le mobilier exhumé date du milieu du IVe-début du Ve s.: une bague, deux anneaux de boucles d'oreille en bronze, un en argent, cinq fragments de marmites en terre, une œnochoé cylindrique et six lampes.

b) Ibid. Deux tombes taillées dans le rocher et pillées. Une croix incisée sur le roc date celles-ci de l'époque paléochrétienne. Au pied du tertre — où se trouve la tombe en berceau du paragraphe précédent — trois tombes à tuiles sans mobilier, dont deux d'enfants.

---

480. A.Δ. 19 (1964), B3, 347, G. Bakalakis. Ibid., 26 (1971), B2, 401, D. Pantermalis. Dans A.E.M.Θ. 10 (1996), 217, dess. 1, on publie des plans de la diminution de la superficie de la ville.

481. A.Δ. 41 (1986), 146, M. Besios. b) Ibid., 41 (1986), B, 141, K. Soueref.

482. A.Δ. 29 (1973-74), B3, 697, dess. 5, pl. 507, a-d, Cath. Romiopoulou. Le squelette a les mains croisées sur la poitrine. b) A.Δ. 39 (1984), B, 220, I. Vokotopoulou.

483. A.Δ. 30 (1975), B2, 250, pl. 168, d-e, Cath. Romiopoulou. b) Ἑλληνογαλλικὲς ἔρευνες 1, Πόλη καὶ χώρα στὴν ἀρχαία Μακεδονία καὶ Θράκη, Mélanges D. Lazaridis (Kavala, 1986), 45-50 (46), fig. 3, E. Marki. c) A.E.M.Θ. 10 (1996), 234, ■. Besios.

484. A.Δ. 41 (1986), B, 142, M. Besios.

485. A.Δ. 31 (1976), B2, 251, pl. 198, f-g, Cath. Despini. b) Ibid., 41 (1986), B, 142, M. Besios.

398. Émathie, Veroia[486].

Ionos-parodos 16 Oktovriou. La fouille du terrain Sariyannidi a mis au jour cinquante-deux tombes, orientées O.-E. (fig. A, 127). Une était en berceau, un sarcophage doté de frontons et les autres à ciste taillées dans le poros. Elle portaient un enduit de chaux blanchâtre. La tombe 2 était pavée de plaques en marbre, probablement de remploi, et était couverte de plaques de marbre ou de pierres de poros. Une des plaques de couverture portait l'inscription suivante: « ✝ ΜΗΜΟΡΙΟΝ| ΜΑΡΤΥΡΙΟΥ| ΡΑΠΤΟΥ| ΥΠΟΔΙΑΚΟ(ΝΟΥ)» (tombe de Martyrios, tailleur, sous-diacre). Elle a livré un vase à fond pointu, en forme d'obus, portant des incisions sous les anses. La tombe 5 avait sur son mur O. un soleil peint en noir et sur sa paroi S. une croix pattée surmontant un oiseau. La tombe 12 (2 m x 0,97 m x 0,93 m) en berceau, était construite en briques et pierres de poros. Son entrée, à l'O., interrompant la voûte, était fermée d'une plaque en marbre portant deux anneaux en bronze. Une pierre saillante avait été intégrée au mur S. afin de faciliter la descente (sur la peinture, cf. partie D). Le milieu du IVe s. constitue le *terminus post quem* pour la datation de ces sépultures. La tombe 13, à la chronologie analogue, à ciste trapézoïdale, était couverte de trois plaques en marbre. Le cimetière de ce terrain se situe à l'extérieur des remparts, du côté O.

b) Gymnase des filles. Tombes identiques, à ciste, munies d'un coussin. Des sépultures à tuiles ont été localisées au-dessus de celles-ci et dans les espaces intermédiaires. Une tombe taillée a livré un *as* d'Arcadius et un autre d'Aurelius Carus (282-283), dans une tombe à tuiles. La couverture était formée de plaques de remploi, romaines et chrétiennes, portant des inscriptions. Au total, soixante tombes, orientées NO.-SE., ont été fouillées. Quelques-unes avaient reçu des inhumations collectives ou de bébés. La tombe 55, orientée O.-E. en berceau, est paléochrétienne. Son côté conservé présente un registre avec imitation d'incrustation.

c) Cimetière Sud, Kato Élia. Quatorze tombes en deux groupes. Les sépultures 1-2, à ciste, étaient faites de minces plaques de marbre, les autres creusées dans le rocher et revêtues de plaques de poros ou de marbre. La tombe KIB2 contenait un petit pillier avec une inscription funéraire.

d) Ionos 2. Tombes paléochrétiennes taillées, à ciste, sans mobilier, couvertes de trois plaques chacune et orientées N.-NO. (fouille en 1973-74). Une tombe à ciste taillée faite de plaques de marbre. Une autre, détruite, conservait des traces de couleur rouge et verte.

e) Mytileka 8. Deux tombes, orientées E.-O., à 30 cm l'une de l'autre. Les défunts avaient les mains sur leur poitrine. **Hippokratous-Proph. Élie**. Tombes taillées sans mobilier.

f) Terrain Tsirakoglou (carrefour des routes menant vers la station ferroviaire et vers Naoussa). Cent dix tombes des IVe-VIe s. aux formes diverses: verticales, en forme de pyramide, à ciste, quelques-unes à tuiles, parfois couvertes de fragments de marbre de remploi. Elles ont livré une bague en or, d'autres bagues en argent et en bronze, des colliers en pâte de verre, des bracelets en bronze et en fer et un fragment de croix en argent.

---

486. A.Δ. 32 (1977), B2, 233-234, pl. 144, a-b, Eut. Kourkoutidou - Chr. Tsioumi - Th. Pazaras; Ibid., 33 (1978), B2, 273-279, dess. 1-4, pl. 1-2, Th. Pazaras; 5e Symp. X.A.E. 1985, 71-72. Idem; Idem, Δύο τοιχογραφημένοι παλαιοχριστιανικοὶ τάφοι ἀπὸ τὴ Βέροια, Μακεδονικά 24 (1984), 234-245. b) A.Δ. 29 (1973-74), B3, 701, dess. 1-4, Cath. Romiopoulou; Ibid., 717, I. Touratsoglou. c) Ibid., 721-723, dess. 1, 714, dess. 1, Idem; cf. Ibid., 19 (1964), B3, 350-353, Ph. Petsas. d) Ibid., 29 (1973-74), B3, 724, I. Touratsoglou. Ibid., 25 (1970), 379, Cath. Romiopoulou - I. Touratsoglou. e) Ibid., 32 (1977), B2, 217, 224, P. Pantos. Π.Α.Ε. 1953-54, III, 167 s., dess. 1-3, N. Kotzias; B.C.H. 64-65 (1940-41), 250, Idem. f) A.Δ. 30 (1975), B2, 266-268, P. Lazaridis. g) A.Δ. 41 (1986), B, 156-158, dess. 3, pl. 117, I. Kanonidis. h) Ibid., 40 (1985), B, 252, dess. 8-9, D. Evyénidou. i) A.Δ. 24 (1969), B2, 323-324, Ang. Andreiomênou. Une tombe taillée fut consacrée à Hay. Thècla et la chapelle dédiée à Hay. Kyriaki. Dans la «vie de Hay. Hiérousalim» on dit que la sainte était moine et les chrétiens ont enterré le corps de la martyre (276-282). Ils auraient érigé à cet endroit une église en souvenir de celle-ci (A.Δ. 18 (1963), B2, 212-213, Ph. Petsas; G. Chionidis, Ἱστορία τῆς Βεροίας, τῆς πόλεως καὶ τῆς περιοχῆς, vol. I (1960), 212; II (1970), 149). j) A.Δ. 31 (1976), B2, 258, M. Karamanoli - Siganidou. k) V. Kallipolitis (Mélanges A. Keramopoullos, Ἐτ. Μακ. Σπ., σειρὰ φιλολ. θεολ. 9 (Ἀθῆναι, 1953), 303). Sur les tombes: (St. Drougou - I. Touratsoglou, Οἱ ἑλληνιστικοὶ λαξευτοὶ τάφοι τῆς Βεροίας (Athènes, 1980), 14, dess. 1). Sur la topographie de la ville: Cath. Romiopoulou - I. Touratsoglou, Ἐκ τῆς ἀρχαίας Βεροίας, Μακεδονικὰ 14 (1974), 163 s., 165 plan. À ce propos on se rappelera les peintures byzantines dans une tombe taillée à Tripotamos (A.Δ. 20 (1965), B2, 433), et Ph. Drosoyanni (Mélanges A. Orlandos, II (1966), 392-420). Une tombe hellénistique à deux chambres taillées dans le roc a livré des fragments de vases byzantins du XIVe s. et postérieurs (B.C.H. 80 (1956), 313, E.F.A.).

f1) Rue parodos Édessis. Une tombe byzantine à ciste (2 m x 0,86 m x 0,80 m) formée d'une alternance de pierres de poros et de briques.

g) Rue Pinelopis (O.T. 298). Le terrain Orphanidi comportait neuf tombes paléochrétiennes établies à des niveaux différents. La tombe 2, à ciste, orientée N.-S., à l'intérieur revêtu de plaques en marbre, était couverte de pierres poreuses et munie d'un coussin. Elle a livré la pointe d'une lance, une monnaie illisible, deux boutons en cuir décorés de spirales en bronze et des morceaux de revêtement métallique. Sise à peu de distance au NE., la tombe 1 était dépourvue de mobilier. La tombe 3 à ciste était faite de pierres poreuses et pavée de plinthes. Elle abritait deux corps et un vase à parfum en verre du VIe s. La tombe 7, identique, ne conservait aucun mobilier, de même que la tombe 4, orientée E.-O., en pierres de marbre. Les tombes 5, 6 et 9, étaient à tuiles, une autre à ciste, la tombe [illegible] en marbre. Le remblai a livré un grand nombre de vases et de tessons post-byzantins.

h) Tsaldari-Hippokratous. La fouille a dégagé cinq tombes et un mur orientés E.-O. Quatre étaient à ciste, la cinquième en berceau rectangulaire. Toutes étaient construites à l'aide de pierres poreuses, de briques et de mortier et couvertes de plaques de poros au format irrégulier. Les tombes 1 et 5 portaient sur leurs parois un enduit rougeâtre. La fouille a également livré une base de colonne ainsi que les fragments d'un stylobate et d'une colonne en marbre de remploi (?). La tombe 1 conservait des tessons en glaçure avec décoration incisée des XIIIe-XIVe s.

i) Rues Kallithéas-Papagou. Trois tombes trapézoïdales, aux côtés courbes, taillées dans le rocher, dotées de marches et couvertes de plaques de remploi (chancel). Nous ne disposons pas d'indices de datation.

j) Asomatoi. Tombe à fosse taillée des premiers temps chrétiens (1,85 m x 0,75 m x 0,90 m), orientée O.-E. et couverte de trois plaques de poros. Elle ne contenait aucun mobilier.

k) Palaiophoros. Trois tombes couvertes de plaques en marbre ou de stèles romaines réutilisées.

399. Vergina[487]. Le Tymvos 1970 A a reçu sept inhumations dont une byzantine. Concernant celle-ci, on n'a seulement conservé que le crâne et les ossements des pieds. Elle a livré les fragments d'un vase et une bague en fer.

b) Palais de Palatitsia. Un cimetière chrétien comptant treize à quatorze défunts, au mobilier pauvre.

c) Ville paléochrétienne. Des bains, portant une incrustation en marbre et des mosaïques, abritaient deux tombes paléochrétiennes à ciste, auparavant pillées.

400. Kozani[488] (place 25 Martiou). Tombes chrétiennes contenant des squelettes dispersés et quelques objets. Le site a aussi livré des tessons romains et byzantins.

b) Kaisareia (Palaiokastro). Dans les remparts de la ville d'Akrini. Le lieu dénommé des Hay. Taxiarchès, au S. d'Akrini, a révélé, parmi d'autres trouvailles, sept tombes à ciste, faites de plaques. Aucun mobilier n'y fut exhumé. Les défunts étaient orientés vers l'E. Des tessons en glaçure byzantins ont également été découverts sur le site.

c) Karyditsa. Onze tombes à ciste constituées de plaques calcaires. Une tombe à fosse, sans mobilier, avait deux plaques pour couverture. Dans cinq tombes, où les squelettes avaient été conservés, ceux-ci présentaient les mains repliées sur le corps. L'orientation des corps suivait l'axe O.-E. ou SO.-NE. Une sépulture attestait la translation d'un second crâne, disposé dans un coin et ayant une plaque pour coussin. Une autre tombe ne contenait aucun ossement. Une autre appartenait à un enfant. Les tessons retrouvés aux abords datent les tombes de l'époque byzantine.

d) Nome de Grévéna. Kipourgeion. Tombes formées de plaques de schiste. Sur l'un des côtés étroits, elles présentaient une pierre de format irrégulier posée verticalement en guise de stèle. Les squelettes orientés vers l'E. se trouvaient sous un pavement de plaques en schiste. Sans doute faut-il considérer cette disposition comme un leurre visant à cacher le défunt, en donnant l'apparence d'une tombe vide. Il s'agit probablement de tombes chrétiennes.

---

487. A.Δ. 26 (1971), B2, 411, M. Andronikos. b) *Μακεδονικά* 1 (1940), 489, Ch. Makaronas. c) A.E.M.Θ. 3 (1989), 138, Ioak. Papanguélos. Sur la ville: Aik. Loverdou - Tsigarida, Αιγαί: Παλαιοχριστιανικοί χρόνοι, Mélanges offerts à N. G. L. Hammond (Μακεδονικά, Παρ/μα 7), (Thessalonique, 1997), 285-292.

488. A.Δ. 27 (1972), B2, 517, Cath. Romiopoulou. b) Ibid., 43 (1988), B2, 401, G. Karamitrou-Mentesidi. c) Ibid., 402, Idem. d) Ibid., 26 (1971), B2, 410, Cath. Romiopoulou.

401. Nome de Kozani. Tsotylion[489]. Tombes du IVe s. à Sianisti, en rapport avec une agglomération implantée sur deux collines. Dans les environs, des monnaies de Constance II.

b) Servia. Le cimetière de la ville est situé sur la colline à l'E. de l'acropole.

b1) Au-dessus du lac de Polyphytos. Cimetière comptant vingt-six tombes mésobyzantines orientées O.-E., la tête du défunt posée à l'O. Elles étaient faites de plaques travaillées ou d'un assemblage de plaques, de pierres et de tuiles. Certaines contenaient deux squelettes. Dans d'autres, les ossements d'une première inhumation avaient été repoussés dans un coin pour faire place à un nouveau squelette. La plupart n'ont pas livré de mobilier. On a cependant exhumé des bracelets en bronze, des bagues en bronze, en fer et deux en argent, des anneaux de boucles d'oreille en bronze, un bracelet cylindrique en verre et un fragment d'un autre, hors de la tombe. Non loin fut également localisé un groupe de quatre tombes, orientées SE.-NO. Les défunts avaient leur tête au NO. Sur la poitrine de l'un d'entre eux reposaient deux monnaies en bronze usées.

b2) Ibid., lieu-dit Kolitsaki. Une habitation et une nécropole byzantines ont été repérées au N.

c) Akrini (Vermion, lieu appelé Siapan-Oglou). Six tombes à ciste mésobyzantines. Plus de cinquante tombes furent pillées durant l'occupation allemande lors de la seconde guerre mondiale. Les dimensions des sépultures varient selon la taille des morts. Celles-ci sont faites de plaques travaillées, une pour les côtés étroits, deux ou trois pour les longs côtés et plusieurs pour la couverture. Elles contenaient chacune un corps. Dans les tombes qui ont été examinées en détail, les défunts avaient la tête à l'O., les mains sur la poitrine ou sur l'abdomen. Trois tombes, sans mobilier, appartenaient à des enfants. Deux tombes d'adultes ont livré l'une un bracelet en bronze, des anneaux de boucles d'oreille et l'autre une bague en bronze, un anneau en bronze et un objet pointu en bronze.

402. Nome de Kozani. Éordaia. Komanos[490] (A.E.H.). Vingt inhumations furent installées dans le pavement en mosaïque, datant de la première moitié du Ve s. Les n° 6, 9 et 19 appartenaient à des enfants, les n° 1 et 20 étaient situées à l'extérieur du bâtiment, la n° 2, à l'angle des murs N. et E. de l'espace central. La n° 6, appartenant à un enfant, a livré une paire de boucles d'oreille en bronze, un fragment d'anneau en fer et, de part et d'autre du crâne, des traces d'étoffe. Aucun mobilier ne fut découvert dans les autres sépultures.

a1) Éordaia, Pyrgoi, lieu-dit Potami. Les tessons retrouvés laissent croire que les tombes à ciste étaient byzantines.

a2) Apidéa. Inhumations byzantines tardives établies dans un bâtiment antique

b) Nome de Kastoria, Krépéni. Une tombe chrétienne. N. Moutsopoulos la date de la période paléochrétienne.

403. Nome de Florina. Laimos[491]. Une tombe à ciste (2,10 m x 0,66 m x 1,20 m) faite de pierres en forme de plaques. Un enduit rouge couvre les plaques de marbre consolidées par des joints en fer revêtant les murs. Le sol était constitué d'une plaque en marbre percée de trous. Son mobilier était chrétien.

b) Pétrès. À 1,2-2 km au SO. de la colline de la ville hellénistique se trouvait un bâtiment paléochrétien comprenant des tombes maçonnées «*thikes*», des inhumations dans de grandes jarres (*pithoi*) et des sarcophages. Sur le bord d'un sarcophage, on lit l'inscription ΘΕΟΔΟΤΟΣ.

c) Filota (lieu-dit Ambélia). Cimetière daté des IVe-Ve s. comptant cent cinquante tombes environ. Quarante-cinq ont fait l'objet de fouilles. Les sépultures s'apparentent à des fosses. Quelques-unes, appartenant à des femmes, ont livré des parures, des bagues, des boucles d'oreille, des bracelets, la plupart en bronze, d'autres en fer.

---

489. Π.Α.Ε. 1933, 66-67, A. Kéramopoullos. b) A.Δ. 40 (1985), B, 251, D. Evyénidou. b1) Ibid., 42 (1987), B2, 418, G. Karamitrou - Mentesidi. b2) A.E.M.Θ. 4 (1990), 111, Ar. Chondroyanni - Métoki. c) A.Δ. 42 (1987), B2, 418, G. Karamitrou - Mentesidi.

490. A.Δ. 41 (1986), B, 161, A. Lazaridou. a1) A.Δ. 44 (1989), B2, 367, Ar. Chondroyanni - Metoki. a2) Ibid., 47 (1992), B, 446, G. Karamitrou - Mentesidi. b) Ἀθηνᾶ 25 (1913), 441, N. Pappadakis; Ε.Ε.Π.Σ.Α.Π.Θ. 6, 1 (1973-74), 338, N. Moutsopoulos.

491. A.Δ. 27 (1972), B2, 516, Cath. Romiopoulou. b) Ibid., 39 (1984), B, 259, Polyx. Adam - Véléni. A.E.M.Θ. 10 (1996), 4, Idem. c) Νίκη, 31-8-96. Ἐλευθεροτυπία, 8-9-96.

404. Édessa[492]. Ville haute (acropole). **Héroon Polytechneiou**. Onze tombes à fosse taillées dans le rocher, rectangulaires, avec rainure (*patoura*) et couverture formée de plaques en schiste. Une plaque de couverture présentait seize cavités rondes, rangées en quatre séries, et provenait d'une sépulture antérieure dans laquelle le défunt avait la tête à l'E. Elle a livré une bague en bronze et une en argent (1976). Mentionnons aussi neuf tombes à tuiles, orientées E.-O., sans mobilier et six à fosse taillées dans le rocher, couvertes de plaques en schiste. Celles-ci abritaient deux corps (1978). **Ibid.** **Pythagora**. Une tombe à tuiles avec quelques tessons en glaçure, deux autres taillées dans le rocher et une autre rectangulaire, à tuiles (1980). **Proussis 10**. Vingt-cinq tombes rectangulaires taillées, orientées SO.-NO. La plupart contenaient plus d'un corps. Deux, trois et parfois cinq. Le mobilier découvert se résume à une clochette en bronze, un anneau en bronze, un fragment de peigne en os, un bracelet en bronze (1973-74). Douze tombes identiques, taillées, avec rainure et couvertes de plaques en schiste ont été dégagées lors de la fouille de 1978. **Kioutacheias**. Douze tombes, cinq à fosse, trois à tuiles laconiennes, ont été fouillées. Elles abritaient plus d'un défunt, orienté E.-O. Elles ont livré une petite pince à épiler et un bracelet en bronze (1975). Dix tombes taillées et une à tuiles (1976). **Egnatia**. Quatre tombes à tuiles, orientées E.-O., un bracelet en bronze et un fragment de la pointe d'une lance; dix tombes à ciste, taillées et orientées O.-E. (1978).

Grigoriou E'-Egnatia. Quatre tombes à ciste taillées comportant une rainure de 15 cm et une couverture en plaques de schiste. Le côté O. d'une tombe, pavée de mortier hydraulique, avait la forme d'une conque. Une autre sépulture a livré quarante-trois crânes, un crâne d'animal, deux bagues, une boucle, deux anneaux, tous en bronze et cinq perles en verre. Enfin, une dernière tombe contenait six squelettes perturbés, disposés deux par deux, sur trois couches distinctes. Elle ▪ livré deux perles vertes en verre (1977). **Grigoriou E'**. Six tombes taillées, couvertes de plaques en schiste, paléochrétiennes, sans mobilier (1980).

Pythagora 8. Une tombe à tuiles et neuf à fosse taillées, dont deux en forme de trapèze comportant une rainure de 20 à 30 cm et couvertes de plaques de schiste. Une plaque portait l'inscription «Μημόριον Παραμόνας» ainsi qu'un oiseau gravé. La sépulture abritait trois squelettes dont les pieds reposaient sur une plaque de schiste et des fragments de tuiles. Sous celles-ci, une petite fosse rectangulaire avec une inhumation antérieure fut dégagée (1976). Trois tombes taillées et deux à tuiles (1977). **Kapetan Agra 13**. Cinq tombes à ciste taillées et une à tuiles. Chacune d'entre elles contenait plus d'un défunt. L'une a livré trois épingles en os, deux boucles d'oreille en or et une bague en or. Les tombes datent de la fin de l'époque romaine et des temps paléochrétiens (1977).

Archélaou-Voulgaroktonou. Une sépulture en berceau, orientée E.-O. (2,15 m x 1,23-1,33 m x 1,56 m), comprenait une ouverture à l'extrémité de sa voûte et deux marches pour la descente. La plaque de fermeture portait deux anneaux. La tombe était pavée de briques ornées de motifs cruciformes tracés au doigt. Elle contenait de nombreuses inhumations. Elle date de l'époque romaine (?) (1978). **Monastiriou**. Huit tombes à fosse taillées et une à tuiles, toutes sans mobilier (1978). **Kolokotroni 8**. Une tombe taillée, orientée E.-O., de forme trapézoïdale. Elle comportait une rainure de 40 cm et un pavement en mortier de chaux. Le remblai a livré des vases d'époques postérieures (1976). **Chrysostomou Smyrnis-Ikoniou**. Des tombes à fosse paléochrétiennes couvertes de plaques en schiste ont été repérées mais attendent d'être fouillées (1975). **Leof. Smyrnis 48**. Deux tombes à tuiles paléochrétiennes, orientées E.-O. (1980). **Vénizélou-Ptolemaïdos**. Une tombe à tuiles abritant un squelette, la tête à l'O. (1979). **Akrita**. Au S. de l'acropole, une tombe taillée couverte de plaques en schiste (1979).

---

492. A.Δ. 24 (1969), B2, 307, dess. 14, pl. 320, c-f, 321, d. Ph. Petsas. – Μακεδονικά 15 (1975), 206-208, χρονικά ἀρχ/κά 1968-1970, pl. 134, a-c, Ph. Petsas; A.Δ. 29 (1973-74), B3, 710, pl. 509, a-b. Sur la tombe à peinture p. 739, dess. 7, pl. 535, b, P. Lazaridis; Ibid., 30 (1975), B2, 257, Ibid., 31 (1976), B2, 255; Ibid., 32 (1977), B2, 213; Ibid., 33 (1978), B2, 258; Ibid., 34 (1979), B2, 300; Ibid., 35 (1980), B2, 393, M. Siganidou. b) B.C.H. 80 (1956), 316, Éc. Fr. Des tombes de la dernière époque romaine et de la première époque chrétienne, une inscription funéraire paléochrétienne et d'autres objets romains (B.C.H. 76 (1952), 228, Éc. Fr.). c) A.Δ. 37 (1982), B2, 299, An. Chrysostomou. c1) Ibid., 41 (1986), B, 159, I. Kanonidis. d) A.Δ. 45 (1990), B2, 369, An. Chrysostomou. Sur les remparts de la ville, É. Kakavoyannis, Ἐδεσσαϊκά Χρονικά B, 10 (1976), 16-44; An. Chrysostomou, Τὸ τεῖχος τῆς Ἐδέσσας, A.E.M.Θ. 1 (1987), 161-170. Informations supplémentaires données par Ioak. Papanguélos. e) A.Δ. 45 (1990), B2, 366, An. Chrysostomou.

b) Ville. Dans des tombes paléochrétiennes, on a exhumé une plaque funéraire en marbre portant trois croix (des feuilles de lierre décorent les bras de celle du milieu) et l'inscription «Μημόριον Νικάνδρου κὲ τῆς [συνβίου αὐτοῦ] Φιλήτης» (tombe de Nikandros et de son épouse Philiti).

c) Rue Mazaraki. Creusées à 1-1,50 m sous le niveau de la rue, onze tombes comportant une rainure et couvertes de plaques en schiste. Elles étaient orientées E.-O. Les défunts avaient leur tête à l'O., légèrement surélevée, et les mains le long du corps ou sur l'abdomen. Les tombes 6 et 12 abritaient deux corps ainsi que les os transférés d'adultes et de bébés. Elles ont livré des vases, des parures, une fibule, une paire de boucles d'oreille, des perles en verre et des monnaies datant depuis Aurélien jusqu'à Valentinien. On place leur construction aux IIIe-IVe s.

▪**1) Quartier A** (Synoikismos). Terrain Groumba. Cinq tombes ▪ fosse, orientées E.-O., couvertes de plaques en schiste au format irrégulier. Une sépulture à ciste taillée dans le poros, présentant la même disposition, avait sa couverture à un niveau inférieur. Deux autres tombes à tuiles. Nulle n'a livré de mobilier. Trois autres furent découvertes sous l'immeuble voisin.

d) Egnatias. Terrain B Paidikou Stathmou (SO. de l'acropole, *extra muros*). Cinquante et une tombes disposées en rangées ordonnées creusées dans le rocher (*kissiris*) et orientées E.-O. Plusieurs types de sépultures sont attestés. a) La plupart taillées dans le rocher, à ciste (2 m x 1 m x 1,15 m env.), couvertes de deux plaques en schiste (1 m x 1,15 m) dont une portait un ou deux anneaux. Pour la construction, on utilisa des moellons, des fragments de tuiles et des inscriptions paléochrétiennes de remploi. De rares tombes étaient pavées de plaques en schiste percées de trous ronds (30 à 35 par plaque). Une tombe à ciste présentait sur son mur O. une conque surmontée d'une croix les extrémités de ses branches en forme de triangle — gravée. Une autre tombe était entourée d'un enclos de 4 m de côté environ s'appuyant sur d'autres tombes. Un trou se trouvait devant l'entrée de l'enclos et deux autres au-dessus du couloir de la tombe précédente. Leur fonction reste inconnue. D'autres tombes étaient délimitées par des sortes de péribolles ou par des murets. b) Une sépulture à ciste maçonnée. Ses murs étaient faits de moellons et de mortier, sa couverture, de plaques en schiste. c) Tombes en berceau. À l'E. une plaque en schiste portant des anneaux pour son levage. Sur les côtés NE. et SE. des plaques en schiste pour la descente. Deux tombes conservaient des traces de peinture. d) Tombes à ciste dont les côtés, le pavement et la couverture étaient formés de plaques de schiste. On peut les considérer comme postérieures puisqu'elles furent construites sur des tombes de la catégorie a. e) Tombes à tuiles faites de deux paires de tuiles (*strotires*).

Parmi les sépultures, quarante-cinq tombes sont datées de l'époque paléochrétienne et huit, installées à un niveau supérieur, de la période mésobyzantine. Des inscriptions funéraires ont été découvertes: «Κοιμητήριον διαφέρον» et les indices «πρεσβύτερος, διάκονος, οἰκοδόμος» etc., de même que le *dromos* (8 m x 1,10 m) d'une grande tombe en berceau, aux murs épais de 20 cm, rempli de fragments de briques, de mortier et de morceaux de mosaïque. L'entrée, à l'O., était munie de cinq marches taillées. Une construction (2,50 m x 2,40 m x 0,50 m) postérieure aux tombes et orientée N.-S., pavée de mortier hydraulique, servit probablement aux repas funéraires. Les sépultures trouvées intactes avaient reçu des inhumations simples, doubles ou multiples et offraient la trace de translations. Le mobilier retrouvé se compose de parures (une fibule «barbare», une bague en or, des boucles d'oreille en argent, une broche, un cure-oreille, une boucle de ceinture, un collier en verre) et de quelques vases, parmi lesquels une œnochoé en verre du IVe s. Diverses monnaies furent dégagées autour du crâne et dans les mains de défunts. Un trésor monétaire de quarante-deux *minimi* en bronze a même été exhumé sous une plaque en schiste du pavement. Les monnaies et les parures datent les tombes des IVe-VIe s.

e) Au N. de l'église actuelle de Hay. Sképi. Vingt-deux tombes orientées O.-E., établies dans et à l'intérieur du rempart, certaines de manière superposée. Elles ont livré des vases en terre, les os d'un oiseau et une huître. Dans le remblai, deux monnaies turques. Les tombes remontent à l'époque post-byzantine.

405. Ville basse. Longos[493]. Une tombe en berceau (2 m x 1 m) dont l'ouverture, à l'E., était

---

493. A.Δ. 29 (1973-74), B3, 710, P. Lazaridis. a1) Ibid., 16 (1960), B, 226, St. Pélékanidis. Longos. Porte N. des remparts. Une tombe paléochrétienne sans mobilier (Ibid., 38 (1983), B2, 301, An. Chrysostomou). Longos. Près d'un

fermée par une plaque de schiste. Les murs portaient un enduit blanchâtre et une bande rouge bordée de lignes noires. À l'E., près de l'entrée, était peinte, au-dessus de la bande rouge bordée de lignes noires, une croix aux bras inégaux bordée de part et d'autre d'un paysage de collines stylisées et de décoration végétale. Elle a livré quatre ou cinq squelettes d'adultes démembrés.

a1) Bâtiment chrétien. À ses abords, restes architecturaux, tessons de tuiles et tombes en berceau ouvertes.

b) Monastère de Hay. Triada. Dans la cour, une tombe voûtée comprenant deux caveaux juxtaposés (2,20 m x 1 m chacun). Leurs parois étaient faites de pierres et de moellons de tuf, mêlés à des briques et des fragments de marbre. Sur le crépi qui les couvrait, on distingue encore quelques croix rouges, une bande rouge et un liséré noir. Le sol des caveaux se situe à 1,60 m de la clef de voûte et à 2,60 m du niveau actuel.

c) Kouphia Pétra (5e km de la route Édessa-Thessalonique). Cinq tombes à fosse, couvertes de plaques en schiste, orientées E.-O., la tête du défunt à l'O. La tombe 2 était couverte de fragments de chancel. Les tombes 4-5, à la largeur plus importante (1,35 m de plus), abritaient quatre squelettes. La tombe 5 contenait des crânes et des squelettes entremêlés et un squelette d'enfant; la tombe 1, une boucle de ceinture, un petit couteau en fer, découvert sur le côté gauche du défunt, et deux autres fibules, près des épaules; la tombe 2, une boucle de ceinture, un petit couteau en fer, une perle en verre à la hauteur du cou, une perle conique en pierre sur la poitrine et une amulette en forme de cloche, deux lames cordiformes en bronze et un autre objet en bronze; la tombe 3, une boucle de ceinture, une perle amphiconique en terre, une marmite en terre et les fragments d'un autre vase, près des pieds; la tombe 4, un vase en terre entre les deux crânes à l'O. (1969, 1975).

d) Lieu Alani. Une tombe taillée, couverte de plaques de remploi dont deux portaient l'inscription «Μημόριον» (1969).

e) Kleisochori, Phloreï. Une tombe à fosse rectangulaire, couverte de trois plaques, les joints remplis de tuiles. Elle renfermait trois corps, orientés vers l'E., une fibule en bronze et une œnochoé (1976).

e1) Kleisochori, terrain Kartsoli. Tombes romaines et paléochrétiennes, la plupart sans mobilier, contenant plusieurs squelettes perturbés. Elles ont livré une lampe et des boucles d'oreille en argent du VIe s. **Terrain Raïkou** (vers Hay. Loukas). Trente-sept tombes. D'après leur mobilier, celles-ci datent de l'époque paléochrétienne. Une sépulture a livré des parures en argent.

e2) Kleisochori. Cimetière N. de la ville d'Édessa. Au total, cinquante tombes datant de l'époque hellénistique à la période protobyzantine.

406. Pétria[494]. Bâtiment à deux pièces. Celle de l'O. conservait les traces d'une fresque probablement réalisée au XIe s. Devant l'entrée, près du local E., une tombe (1,78 m x 0,80 m) de briques (27 x 31 x 3 cm; 31 x 31 x 5 cm), sans mortier ni mobilier. Une autre inhumation fut établie le long du mur S., à l'extérieur. Près de son squelette, une monnaie paléochrétienne.

b) Ibid. Rountina. Une inhumation pauvre et perturbée, sans mobilier, située à 85 cm sous le pavement, à 48 cm du mur N. et à 45 cm du mur intermédiaire.

c) Skydra (Paliokklisia). Sur le côté SO. d'un tymvos préhistorique, à 70-80 cm de profondeur, des squelettes furent retrouvés dans une tombe collective, accompagnés de tessons de *pinakia* en glaçure.

407. Hay. Athanasios[495]. Une tombe chrétienne conservait une icône en bois portant sur ses deux faces les figures de deux saints sculptés en relief (fig. A, 164).

b) Arnissa, Panayitsa. Vingt tombes faisant partie d'une vaste nécropole paléochrétienne ont été fouillées.

---

bâtiment chrétien (?) des tombes en berceau violées (A.Δ. 16 (1960), B, 226, St. Pélékanidis). b) B.C.H. 47 (1923), 188, A. Plassart. c) A.Δ. 24 (1969), B2, 307; Μακεδονικά 15 (1975), 206-208, Ph. Petsas. d) A.Δ. 24 (1969), B2, 307, Idem. e) A.Δ. 31 (1976), B2, 255, M. Siganidou. e1) A.E.M.Θ. 6 (1992), 188, An. Chrysostomou. e2) A.Δ. 47 (1992), B2, 450, Idem.

494. A.Δ. 40 (1985), B, 250, D. Evyénidou; Ibid., 41 (1986), B, 159, I. Kanonidis. A.Δ. 45 (1990), B2, 371, An. Chrysostomou. b) Ibid., 41 (1986), B, 159, I. Kanonidis. c) Ibid., 30 (1975), B2, 257, M. Karamanoli - Siganidou.

495. A.Δ. 24 (1969), B2, 307, pl. 321, d, Ph. Petsas. b) Ἑλληνικὸς Βορρᾶς, 10-6-80; B.C.H. 105 (1981), 823, G. Touchais.

408. Aridaia, Alora[496]. Le cimetière du village contenait un groupe de tombes paléochrétiennes ordonnées, aux grandes dimensions. Leur sol était formé par une grille.

a1) Xiphiani. Route vers Aridaia. Un groupe de tombes. Parmi celles-ci, une sépulture paléochrétienne en berceau (3,30 m x 2,40 m), la voûte en briques. Le pavement portait des ciselures en sautoir. Six marches permettaient la descente.

b) Sévastiana. Une tombe byzantine à ciste a livré une aiguière sans décoration.

c) Yannitsa. Cimetière des XIIe-XIIIe s.

409. Chalcidique, Néa Syllata, Veryia[497] (fig. A, 128). Un groupe de tombes byzantines à tuiles a livré trois *decanummia* de Justinien. Onze tombes à tuiles romaines tardives et paléochrétiennes, orientées E.-O. Deux tombes ont livré deux paires de boucles d'oreille et quelques perles. Dans une inhumation installée dans un bassin, le défunt avait la tête entourée de pierres rectangulaires. À l'E. du château se trouvait l'un des cimetières de la ville. Celui-ci comptait plus de trente tombes, faites de tuiles ou de briques posées verticalement, ornées d'empreintes en X. La majorité, de la fin de l'époque romaine et des temps paléochrétiens, n'a pas livré de mobilier. Un second cimetière était situé à 300 m au NO. de la *toumba*. Il comportait des sépultures à ciste et à tuiles probablement mésobyzantines. Trois tombes furent établies dans des murs après la destruction de l'édifice auxquels ils appartenaient. L'abandon du site se déroula après le XIVe s. N. **Syllata**. Section E. Tombes à tuiles sans mobilier. **Au pied de la Toumba**, à l'emplacement d'une forteresse. Les bâtiments mésobyzantins ont reçu, après leur destruction, des inhumations. Signalons ainsi une tombe dans le mur central. Vingt-cinq inhumations, libres ou à tuiles. Si nous ne possédons pas d'indices de datation décisifs, on peut fixer avec probabilité leur construction après le XIIe s. Des translations et des inhumations furent pratiquées sur plusieurs couches successives.

b) Olynthe. Dans une citerne byzantine, cinq squelettes et la plupart des vingt monnaies post-classiques trouvées sur le site.

410. Kassandra, Néa Skioni[498]. Une tombe byzantine en berceau (2,35 m x 0,90 m x 1 m). Sa voûte naissait à 60 cm du sol. Jusqu'à la hauteur de 40 cm, les parois étaient faites de moellons et de mortier; plus haut d'arases de briques, de fragments de tuiles et de mortier. Elle était orientée E.-O., avec son entrée, endommagée, à l'O. Une seconde ouverture fut créée ultérieurement, au NE. de la voûte fermée par une plaque de marbre. Outre de nombreux squelettes perturbés et dix crânes réunis sur son côté O., elle a livré une monnaie (*skyphate*), un fragment de couteau en fer, quatre cruches, une tasse et des tessons.

b) Polychrono. Bâtiments de la fin de l'époque romaine. Postérieure s'avère la tombe à fosse en partie installée dans un des murs. La fosse, délimitée par une série de moellons, était couverte de plaques calcaires. Aucun mobilier n'y fut mis au jour. Une tombe en berceau de pierres poreuses et de mortier, à la voûte ogivale (2,03 m x 0,95 m x 1,15 m int.). L'entrée, à l'O., était fermée par une plaque posée de traverse. Elle reposait sur le sol naturel. Sur un de ses murs, revêtus d'un enduit blanc, une croix incisée. Un bâtiment du Ve s. appartient à une deuxième phase d'aménagement et quatre sépultures à fosse, délimitées par une série de moellons, à une troisième. Parmi ces dernières, deux étaient couvertes de quatre tuiles posées horizontalement. Dans les joints, des fragments de tuiles dessinaient une croix

411. Toronè[499]. Cimetière de la fin de l'époque romaine installé sur des bâtiments de la période

---

496. A.Δ. 17 (1961-62), B, 258, St. Pélékanidis. a1) Anast. Chrysostomou, Ἀρχαία Ἀλμωπία ἀπὸ τὰ προϊστορικὰ ἕως τὰ πρωτοβυζαντινὰ χρόνια (Thessalonique, 1994), 70, dess. 3. b) A.Δ. 23 (1968), B2, 327, Ph. Petsas. c) Pan. Chrysostomou (T.V. Grecque 1, (E.T.1), 25-7-90).

497. A.Δ. 31 (1976), B2, 244, pl. 195, c, Cath. Romiopoulou; Ibid., 32 (1977), B2, 204, Idem; 1er congr. hist. archéol. sur la Chalcidique (1984), 145, I. Tavlakis. A.E.M.Θ. 4 (1990), 353-363, Th. Pazaras - Aik. Tsanana; Ibid., 5 (1991), 296, Idem; Ibid., 6 (1992), 518, Idem. b) B.C.H. 55 (1931), 496, Y. Béquignon

498. A.Δ. 35 (1980), B2, 371, M. Besios. b) A.Δ. 45 (1990), B2, 318, M. Pappa. Ibid., 46 (1991), B2, 283-284, pl. 107, a, Idem.

499. Π.A.E. 1981, 39, fig. 3, pl. 53, Al. Kampitoglou; Ibid., 1982, 69-73, fig. 1-2, Idem; 1984, 50-53, pl. 54-61 Idem; Ibid., 1988, 117-118, pl. 82, b, Idem; Ἔργον 1988, 89-90, Idem; A.Δ. 35 (1980), B2, 391, N. Nikonanos; Al Kampitoglou - J. Papadopoulos, Excavations at Torone, 1986. A preliminary report, Mediterranean Archaeology 1 (1988), 180-217 (185, 213); Ibid., 3 (1990), 135, 141, pl. 34, 3-5, Idem; Ibid., 4 (1991), 157, 161, Idem. (Pour le

classique. Tombes carrées abritant plusieurs corps, tombes à fosse bordées de pierres, sépultures à tuiles et jarres funéraires. Presque toutes étaient orientées E.-O. Tranchée 49: la tombe 3 rectangulaire avait son entrée à l'O. dotée de trois marches. Elle contenait au moins sept squelettes posés sur leur côté, des fils en or et des lambeaux de peau. Une croix était gravée sur une des pierres des parois. Tranchée 51: en plus d'un squelette, la tombe 7 a livré des bijoux en bronze, des perles en verre et en os, sept vases, une monnaie en bronze de Constance II et des boucles d'oreille (1984). **Promontoire de Likythos**. Tranchée 72: une tombe rectangulaire, maçonnée de pierres et de mortier de chaux, probablement byzantine (1982). Vingt tombes romaines tardives contenaient des vases, des boucles d'oreille en or, des bagues en bronze, des bracelets, des monnaies, des perles en verre et en ambre des IVe-Ve s. (1982). **Sur la terrasse** près du cimetière datant de l'âge du fer, des tombes de la fin de l'époque romaine et paléochrétiennes furent établies à l'emplacement de maisons classiques. Cinq étaient à ciste – la plus grande contenait quatorze squelettes –, une à tuiles et trois dans des amphores. Elles ont livré des coupes, des cruches, des bijoux en bronze, quelques monnaies et une lampe d'origine nord-africaine (1981). Une tombe en berceau et une seconde à ciste, toutes deux paléochrétiennes, dans la ville antique (1980). Au-dessus des tombes romaines tardives, quelques tombes post-byzantines. Une d'entre elles recelait une monnaie polonaise de 1627. La plupart étaient à fosse et abritaient un squelette. Dans quelques cas, le crâne et la partie supérieure du corps étaient bordés de tuiles, certaines portant des *graffiti* chrétiens.

Likythos. Tranchée 72. Une tombe rectangulaire (3 m x 1,80 m) faite de pierres et de mortier, orientée E.-O. Son entrée, à l'E., comportait deux marches. Les ossements retrouvés étaient en mauvais état de conservation. Elle a livré une croix en fer et un anneau en fer, huit perles en cristal et en verre, une boucle en bronze, un cube en os et un vase fermé. Son mode de construction rappelle celui des grandes tombes romaines tardives de la terrasse IV. Celle-ci atteste cependant une utilisation de mortier plus massive. Le mobilier suggère une chronologie byzantine plutôt que romaine. Tranchées 63-65. Sous un dépôt post-byzantin, une amphore funéraire de la fin de l'époque romaine ou protobyzantine, posée horizontalement, sa bouche vers le NO. Elle contenait un fœtus ou un nouveau-né.

412. Arnaia, Varvara, Bakaliko[500]. Une tombe paléochrétienne, établie sur une pente, partiellement souterraine (3,10 m x 2,05 m x 2 m). Ses parois furent bâties à l'aide de moellons et de mortier de chaux. Elles portent un enduit. Son entrée, à l'O, avait l'aspect d'un vestibule formé par le prolongement des longs côtés. Sa couverture était en briques. Devant l'entrée de la pièce, un puits (90 x 60 x 80 cm). Les défunts étaient posés sur des lits formant un Π. De grandes plaques en schiste consolidaient les murs de ceux-ci, maçonnés jusqu'à une hauteur de 35 cm. Le sol de la tombe comportait une cavité prolongée par un tuyau s'enfonçant dans la terre sous l'entrée. Elle a livré des lampes, des boucles d'oreille en bronze et en argent ainsi que des fragments de vases. Elle date de la première moitié du VIe s. À l'extérieur du vestibule, deux tombes à fosse. Dans les environs, on distingue les traces d'autres sépultures souterraines. **Kapsouli**. Cimetière probablement paléochrétien comportant une tombe en berceau à deux pièces. **Ano Retsani**. Emplacement probablement paléochrétien et byzantin contenant deux tombes en berceau à demi souterraines analogues à la première. **Ntrevenikos**. Une tombe en berceau et les ruines d'une habitation.

413. Stratoniki, Zepkos[501]. Sur une colline, à 150 m d'une basilique paléochrétienne, une tombe en berceau (1,96 m x 1,15 m x 1 m). Sur son côté O. elle portait une ouverture large de 45 cm barrée par une plaque en schiste. Elle était faite de moellons et de mortier, sa voûte et son pavement étant en briques (33 x 27 x 3 cm). Elle contenait sept squelettes. D'autres ruines et quelques tombes à tuiles furent repérées sur la colline. Les traditions orales gardent le souvenir de l'existence à cet endroit d'une église dédiée à saint Georges.

---

cimetière romain tardif de la terrasse IV et la typologie des amphores romaines de Toroné, J. K. Papadopoulos, A.E. 1989, 67-103).

500. 5e Symp. X.A.E. (1985), 89-90, I. Tavlakis. Des tombes à Hay. Mamas, Iérissos, Stageira, Varvara, Gometiana (Léda Toska. Τα βυζαντινά πινάκια τῶν τάφων τοῦ Ἁγ. Μάμα (Ier congr. sur la Chalcidique (1984), 127-143, N. Nikonanos).

501. Α.Δ. 31 (1976), B2, 285, Euth. Tsigaridas.

414. Stratoni[502]. Une tombe en berceau, la voûte en briques et en mortier rougeâtre, presque détruite. Son côté E. comportait une conque rectangulaire (70 x 50 x 45 cm) bordée de plaques en marbre. Elle était pavée de plaques en terre et en marbre posées sur trois séries de briques le long des longs côtés. Une des plaques en terre portait dans sa partie supérieure des rectangles gravés et sur sa surface intérieure une croix et les lettres du mot ΘΕΟΥ, disposées à chaque coin. La tombe, remplie d'ossements, a livré une bague en argent, une perle de médaillon et un bracelet en bronze.

415. Iérissos – Akanthos[503]. Au milieu des sépultures antiques, le cimetière byzantin occupe les terrains 211-213. Trente-huit tombes ont été dégagées dans le terrain 211. Il s'agissait de fosses creusées dans le sol en argile, aux murs et à la couverture constitués de pierres, de fragments de chancel paléochrétien et de sarcophage romain. Elles étaient orientées O.-E. Chaque tombe abritait un corps à l'exception d'une contenant les squelettes de deux enfants. Les mains des défunts étaient croisées sur la poitrine ou, plus rarement, l'une se trouvait sur la poitrine et l'autre sur l'abdomen. La plupart des tombes contenaient les ossements de translation de plusieurs individus (jusqu'à quatre), posés les uns sur les autres, sur la partie inférieure du corps ou près des membres équivalents. Les tombes ont livré des boucles d'oreille en bronze et quelques-unes en argent, des bagues en bronze et des colliers de perles en verre. Le remblai a livré quelques monnaies d'Akanthos, d'autres romaines et une de 920. Aux abords extérieurs des tombes, on a également exhumé des fragments de vases antiques et un tesson paléochrétien. Les parures étaient similaires à celles des VIe-XIIe s. découvertes dans les Balkans. Terrain 160. Parmi d'autres tombes, quelques inhumations post-byzantines conservant deux monnaies. Les squelettes en bon état reposaient dans de simples fosses, à l'orientation différente de celle des Akanthiens. Le cimetière *extra muros* s'étend sur un km et fut utilisé de l'époque archaïque à la période byzantine. On a trouvé une stèle en marbre intacte dans le cimetière byzantin.

416. Thessalonique (plan inséré III).

La ville possède deux cimetières *extra muros*, le premier vers l'E., le second à l'O. Il semble que le cimetière oriental était plus riche en monuments funéraires.

A) Cimetière E.[504]

La construction de la Cité Universitaire au cours des années soixante, à l'emplacement du cimetière

---

502. Α.Δ. 18 (1963), B2, 211, dess. 3-4, pl. 251, e, P. Thémelis.

503. Ioak. Papanguélos. Τὸ μεσαιωνικὸν νεκροταφεῖον τῆς Ἱερισσοῦ, 8e Symp. X.A.E. (1988), 78-79. Sur le cimetière classique (Α.Δ. 31 (1976), 244, dess. 5; 32 (1977), 204, 377, dess. 8; Α.Α.Α. 11 (1978), 5-28, L. Parlama; Hél. Trakosopoulou - Salakidou, Ἀρχαία Ἄκανθος: πόλη καὶ νεκροταφεῖο, Α.Ε.Μ.Θ. 1 (1987), 295-299). Deux cent trente-sept tombes dont 47 2% d'enfants et dont deux cent seize dans des jarres (*enchytrismoi*). Hél. Trakosopoulou - Salakidou, Οἱ ἀνασκαφὲς στὴν ἀρχαία Ἄκανθο, Ier congr. sur la Chalcidique (1984), 84. Α.Δ. 41 (1986), B, 150; Ibid., 42 (1987), B2, 366, Hél. Trakosopoulou.

504. Π.Α.Ε. 1949, 145 s, Char. Makaronas. E. Marki prépare une thèse sur les cimetières de Thessalonique. b) P. Perdrizet, Le cimetière chrétien de Thessalonique, M.A.H. 19 (1899), 541-548, fig. 1-2. c) Idem, Inscriptions de Salonique, Ibid., 25 (1905), 81-95. d) Idem, Inscriptions de Salonique, Ibid., 25 (1905), 92-94, fig. 7-8 vases; Ch. Avezou - Ch. Picard, La nécropole de Thessalonique, archéologie-épigraphie, Ibid., 32 (1912), 337-361 et P. Perdrizet, Ibid., 20 (1900), 223-233. e) A. Xyngopoulos, Α.Δ. 9 (1924-25), Παρ/μα (1922-25), 66-67, fig. 6. Sur le même terrain Chatzikyriakou des tombes paléochrétiennes avec peinture (Α.Δ. 18 (1963), B2, 243, Ph. Drosoyanni). f) Α.Δ. 27 (1972), B2, dess. 12, Euth. Tsigaridas. g) Α.Ε.Μ.Θ. 2 (1988), 275, K. Éleuthériadou - I. Kanonidis - D. Makropoulou - D. Nalpantis; Α.Δ. 43 (1988), B2, 381-383, D. Nalpantis. g1) Α.Ε.Μ.Θ. 2 (1988), 275 (v. g). h) Ibid., 34 (1979), B2, 275, Cath. Romiopoulou. i) B.C.H. 64-65 (1940-41), 250, P. Amandry; Α.Α. 57 (1942), 164, N. Kotzias; Μακεδονικά 2 (1941-1952), 598, Ch. Makaronas. B.C.H. 83 (1959), 709, fig. 27, G. Daux. j) A.M. 16 (1891), 366-367, J. Mordmann. j1) Ἀδέσμευτος τύπος, Ἐλεύθερη Ὥρα, 15-5-98, Ἀπογευματινή, 21-7-98. k) Α.Δ. 16 (1960), B, 223-224, pl. 193-196, St. Pélékanidis. Sur la peinture v. Partie D. I. Touratsoglou - K. Loverdou - Tsigarida, ont publié les monnaies trouvées dans des tombes de la rue Hay. Dimitriou datées du début du IVe s. 317-318 et 327-328 (faculté de l'Agriculture et de la Physique) (Α.Δ. 31 (1976), A, Μελέται, 23-48).

l) Α.Δ. 21 (1966), B2, 334-339, pl. 346-351, Ph. Petsos. Inscription donnée par le fouilleur. A voir le plan aussi dans D. Pallas, Les monuments, 70, fig. 41. m) Α.Δ. 36 (1981), B2, 311, pl. 223, a, Chr. Tsioumi - F. Nikolaïdou. Trois tombes paléochrétiennes en berceau et de parois décorées de fresques à motifs floraux dans la nécropole E. (presse 1-8-86, B.C.H. 111 (1987), 550, G. Touchais). A ajouter un groupe de douze tombes romaines tardives et paléochrétiennes à ciste, à tuiles ou à couverture voûtée dans le terrain de la faculté de Théologie. Quelque cinquante tombes de la même

E., a permis la fouille d'un grand nombre de tombes paléochrétiennes. Le site avait déjà été prospecté à la fin du siècle passé par les archéologues de l'École française d'Athènes.

a) Le cimetière païen s'étendait le long de la route menant en Chalcidique alors que le cimetière chrétien se trouvait dans les collines, en quelque sorte dissimulé derrière ce premier cimetière.

b) P. Perdrizet a publié le plan d'un groupe de tombes disposées avec rigueur en rangs réguliers ainsi que le dessin et la coupe de deux tombes en berceau. Celles-ci sont faites de moellons. Leurs parois intérieures sont généralement revêtues de stuc ou, à certains endroits, de marbre blanc. Leur longueur atteint environ 2 m, tandis que leur largeur et leur hauteur varient. Les tombes les plus riches sont voûtées, dallées de grandes briques et assez hautes (1,50 m environ). Leurs parois comportent deux pierres faisant saillie servant d'échelons. La tombe était fermée de grosses plaques en marbre ou en schiste et recouverte de terre.

c) En règle générale, on peut distinguer deux types de tombes: a) celles situées à faible profondeur (1-1,50 m sous le niveau actuel) et formées de grandes tuiles en terre cuite légèrement concaves, mesurant environ 80 x 36 x 4 cm. Le cadavre en place, les tuiles étaient posées contre les flancs de la fosse, en oblique, de façon à former ainsi une voûte en tiers-points. b) caveaux au plan rectangulaire (1,90-2,50 m x 0,80-1,40 m x 0,90-1,50 m) dont les murs ont une épaisseur oscillant entre 40 et 55 cm. Ils étaient couverts soit d'un plafond formé de dalles épaisses soit voûtées en plein cintre. La voûte et les pieds-droits étaient en moellons. Quelques tombes étaient pavées de moellons ou dallées de plaques de marbre. Toutefois, dans la majorité des cas, le fond de la tombe était constitué par le sol naturel, tantôt terre battue, tantôt roche arasée. Près de l'entrée, insérée dans un des murs latéraux à quelques cm du sol, une pierre faisait saillie afin de faciliter la descente.

d) À Cheikh-Soû, des tombes ont livré de petits vases en terre grise ou rougeâtre ornés de stries horizontales sur la panse et datant du Bas-Empire romain. La forme de certains de ces récipients imite clairement celles de la verrerie (t. 7, 11). Dans la tombe 11, une estampille représentant une palme. On a également trouvé deux fibules en bronze.

e) Spartis-Hay. **Tríados 8**. Sept tombes en berceau disposées en trois groupes ayant en commun certains murs, en briques. La plus grande (t. 6) possédait un escalier à deux marches. La sépulture 5 conservait des traces de peinture. Elles n'ont pas livré de mobilier.

f) Spartis, Ier Gymnase des garçons. Une tombe en berceau, orientée E.-O., bâtie au moyen de moellons, de pouzzolane et de chaux (1,50 m x 1,12-1,16 m x 1,55 m). Son pavement était en briques, ses parois portaient un enduit. Elle abritait plusieurs défunts. Sur trois de ses côtés, une croix non isocèle pattée, bordée de deux bandes parallèles cramoisies.

g) Ibid. **(Vas. Olgas 3)**. Le péribole du Gymnase était occupé par trois tombes en berceau, disposées en groupe (2,40 m x 1,15 m x 1,68 m) et ornées de croix figurées au milieu d'une décoration végétale. Leur orientation suivait l'axe E.-O. L'accès était permis par une ouverture horizontale à l'E. La descente s'effectuait par un escalier de quatre marches, chacune large de 28 cm. Les sépultures ne possédaient ni pavement ni coussin. Aucun squelette et pas le moindre mobilier.

époque fouillées en 1988 derrière l'hôpital Hay. Dimitrios, décrites *supra* (Θεσσαλονίκη, 18-8-88, Ριζοσπάστης, 19-8-88) B.C.H. 113 (1989), 650, G. Touchais. n) A.Δ. 22 (1967), B2, 437-438, pl. 325, a-b, M. Michaïlidis. o) N. Nikonanos, Καμαρωτὸς τάφος μετὰ τοιχογραφιῶν ἐν Θεσσαλονίκῃ, A.A.A. 2 (1969), 178-182, dess. 1, fig. 1. p) Chr. Tsioumi, Mélanges St. Pélékanidis, Μακεδονικά, Παρ|μα 5 (1983), 247-259 (247-249), dess. 1-2, fig. 2; A.Δ. 24 (1969), B2, 361, M. Michaïlidis. q) Ibid., 27 (1972), B2, 551, dess. 3, Euth. Tsigaridas. r) Ibid., 559-563, dess. 5-10, pl. 509-510, Idem. r1) Ἀδέσμευτος τῆς Κυριακῆς, 8-12-96, p. 109, fouilleur El. Pélékanidou. s) A.Δ. 29 (1973-74), B3, 669-670, pl. 482, a, 483, a-c, O. Alexandri; cf. Ibid., 17 (1961-62), B, 257, St. Pélékanidis; B. Lifshitz - J. Schiby, Tombeaux juives dans une nécropole à Thessalonique, Revue biblique 1968, 377-378. t) A.Δ. 31 (1976), B2, 269-270, Eut. Kourkoutidou - Chr. Tsioumi - Th. Pazaras. u) Ibid., 31 (1976), B2, 241-245, dess. 2, pl. 194, a, c, Cath. Romiopoulou. v) Ibid., 32 (1977), B2, 233, (v. t). w) A.Δ. 17 (1961-62), B, 257, pl. 314, a, b, St. Pélékanidis. w1) A.Δ. 45 (1990), B2, 334, K. Éleuthériadou. x) Ibid., 33 (1978), B2, 240, fig. 108, a, b, (v. t). y) K. Éleuthériadou - I. Kanonidis - D. Makropoulou - D. Nalpantis, A.E.M.Θ. 2 (1988), 271-282 (276), fig. 13-15. z) K. Éleuthériadou. A.E.M.Θ. 3 (1989), 271-282. A.Δ. 44 (1989), B2, 336, K. Éleuthériadou. z1) Ibid., 47 (1992), B2, 439, El. Pélékanidou.

aa) Desp. Makropoulou, Μακεδονικά 27 (1989-90), 190-207; A.Δ. 42 (1987), B2, 396-397, Idem. ab) A.Δ. 2 (1916), Παρ|μα, 12, G. Oikonomos. ac) A.E.M.Θ. 5 (1991), 211, S. Andréou - K. Kotsakis.

g1) Le terrain du musée byzantin était occupé par onze tombes à tuiles, à ciste et en berceau, de la fin de l'époque romaine.

h) Emplacement de la **Cité Universitaire** et de la **Foire Internationale**. Tombes de la fin de l'époque romaine et paléochrétiennes. a) Quinze sépultures à ciste, maçonnées de moellons et de mortier de chaux, revêtues d'un enduit. Couverture en berceau. b) Quatre à tuiles. Certaines tombes ne contenaient aucun squelette, d'autres plusieurs.

i) Aux abords extérieurs du **terrain de la Foire Internationale**. Quinze tombes chrétiennes en berceau. Leurs murs portaient un stuc et des peintures. Quelques-unes ont livré des vases au long col et à la panse ronde ainsi que des vases à boire en verre datés du IVe ou du Ve s. **Faculté de médecine**. Deux petites tombes voûtées datant de la fin de l'époque romaine ou du début de la période paléochrétienne. Non loin, une troisième tombe comportait un compartiment central voûté communiquant de part et d'autre avec trois petites pièces par des ouvertures arquées en briques. Elle n'a pas livré d'offrandes.

j) À cent pas de la porte, vers Kalamaria (**boulevard Hamidié** = **Ethnikis Amynis** [1891], rempart E.). Une tombe en berceau, munie de pierres en saillie pour la descente, dont l'entrée était barrée par une plaque portant deux anneaux. Outre les ossements, la tombe abritait une paire de boucles d'oreille, un bracelet en bronze, une lampe, un vase, d'autres vases en verre et deux monnaies en bronze dont une de Constant Ier. La sépulture était ornée de peintures figurant des oiseaux et, au milieu de la voûte, d'une couronne avec inscription se référant à AVPHAIOC et sa femme.

j1) Porte O. de la Foire Internationale (environs de la place Syntrivani; travaux d'aménagement de l'entrée). Cette section du cimetière E. mise à jour comptait plus de trente tombes romaines et byzantines. Plusieurs ne se trouvaient qu'à 30 cm de profondeur. Certains estiment que le nombre des sépultures remblayées s'élève à quatre cents.

k) En 1960, A. Δ. recense les découvertes effectuées lors des années précédentes et, parmi celles-ci, des tombes en groupes situées derrière la **faculté de Mathématique**.

l) A. Δ. en 1966 signale la découverte d'un grand nombre de tombes de tout type, certaines remontant à l'époque hellénistique, dans les terrains de la **faculté de Théologie**, de la **faculté de Droit** et du **bâtiment administratif**. Quelques-unes, en berceau, étaient chrétiennes et portaient des peintures (fig. A, 129-130). En général, ces tombes ont été datées grâce à des monnaies — d'Auguste à Justinien. La sépulture la plus intéressante consiste en un cubiculum dont la porte étroite en marbre présentait l'inscription «ΒΕΝΙΑΜΗΣ Ѡ ΚΑΙ ΔΟΜΕΤΙΟΣ» (Benjamin, surnommé Dométios). Ce cubiculum s'apparente à un espace central carré (irrégulier) couvert d'une calotte. Sous cette dernière, le pavement était fait de dalles en marbre multicolores formant un véritable tapis organisé autour d'un motif central losangé. Les murs du mausolée étaient décorés de fresques dont quelques ornements subsistent (fig. A, 131).

m) Faculté de Théologie. Une tombe entourée d'un enclos. Le cas est unique. Dans douze tombes, dont trois en berceau, des traces de décoration picturale s'observent encore. Les autres étaient à ciste et à tuiles. Près des tombes 6-7, des cendres et des tessons des IVe-Ve s. ont été exhumés.

n) L'A. Δ. de 1967 mentionne à l'E. de la **Piscine universitaire** trois tombes dont une, conservée, était en berceau (2,30 m x 1,25 m x 1,42 m) et portait, sur trois de ses côtés, des peintures figurant une croix entourée d'une décoration végétale. Elle était dotée d'un escalier de trois marches hautes de 25 cm. Plus à l'E., des sépultures furent installées dans les vestiges d'un bâtiment paléochrétien. Au NE. du cimetière de l'Évanguélistria, près du **bassin de l'O.Y.Θ.**, douze tombes en berceau dont dix disposées en groupe.

o) Près de la tour de Trigonion, une tombe en berceau (2,18 m x 1 m x 1,64 m). La voûte, pas strictement demi-circulaire, naissait à 1,05 m de hauteur. Pour sa construction, on a procédé au maçonnage à l'aide de coffrages (des empreintes de bois sont encore visibles). Le squelette était démembré. Le fond de la sépulture était formé par la terre, ses parois portaient un stuc orné de peintures. Elle n'a pas livré de mobilier.

p) À l'emplacement du **foyer des étudiantes**, une tombe double, orientée E.-O. (2,29 m x 1,30 m x 1,94 m). L'entrée (1,28 m x 0,37 m), située à 66 cm du sol, s'effectuait par le côté E. L'extérieur de la voûte était composée d'une alternance de briques (32 x 3-4 cm) et de pierres. Elle était pavée de petits fragments de marbre (4 x 6,6 cm). (Pour la peinture v. Partie D, 4.6).

présente un plan plus évolué que le précédent (I). Il
q) Le cubiculum de la **faculté de Droit** fonctionnait probablement comme mausolée familial (fig. A, 132). Non loin de celui-ci, une tombe en
bereeau abritant deux squelettes mais sans mobilier.

r) Piscine de la Cité Universitaire. Quarante tombes en berceau disposées en sept séries parallèles
formant trois groupes. Le premier se trouvait à l'E. (groupe A, t. 1-27), le deuxième à l'O. (groupe B,
t. 29-36) et le troisième au S. (groupe C, t. 38-40).

Le groupe A se composait de cinq séries de tombes contemporaines, le groupe B de deux séries
de quatre tombes et le C de trois tombes en contact avec les autres groupes. Le groupe B s'avère
indéniablement postérieur au premier puisqu'il est en contact avec son mur O. (Fig. A, 133). Les
groupes A-B sont séparés du C par le rocher (fig. A, 134). Les tombes en berceau étaient souterraines
et de plan rectangulaire (dimensions moyennes: 2,10 m x 1 m), bâties à l'aide de moellons, de mortier
hydraulique ou de chaux, de pouzzolane, de chaux et de paille. Les voûtes s'interrompaient à l'extrémité
E. où se trouvait l'ouverture de la tombe pourvue de trois pierres saillantes ou d'un escalier. Les
voûtes furent construites au moyen de coffrages (empreintes de bois visibles) et ne portaient pas
d'enduit. Seul le pavement des tombes de la première série du groupe B a été conservé. Celui-ci est
pavé de briques marquées de signes chrétiens, essentiellement des croix et des chrismes. Les tombes
paraissent avoir été réutilisées comme le montrent les amas de terre qu'on a trouvé à l'intérieur et la
superposition de deux ou de trois squelettes. Les voûtes primitives de quelques tombes, effondrées,
avaient été remplacées par d'autres, faites de minces briques et d'argile. Au-dessus de ces tombes se
trouvait souvent une construction compacte en forme d'autel, en pierres et en terre, revêtue sur les
côtés latéraux d'une mince couche de mortier hydraulique. Ces constructions s'avèrent nettement
postérieures car certaines de leurs briques présentent l'inscription: «S.M. MALAH |SALONIQUE»
[?]. Les tombes ont livré une monnaie de Justinien (16 *nummia*), les fragments d'un vase en verre et
de rares tessons à cannelures horizontales. Selon le fouilleur, l'absence de mobilier s'explique par la
réutilisation des tombes. Au SE. de celles-ci fut repéré un autre groupe de cinq tombes trois formant
un ensemble et deux isolées (2,10 m x 1,10 m et 1,80 m x 1,15 m), ces dernières abritant des inhumations
juives. Les trois autres tombes étaient paléochrétiennes et possédaient trois à quatre marches sur leur
mur intérieur E.

r1) Cour de la fondation Tellogleion. Deux tombes, l'une d'un homme (2,40 x 1,30 m x 1,90 m)
et l'autre, au N. de la première, appartenant à une femme. La sépulture du défunt masculin était mieux
conservée. Elles étaient couvertes de peintures datant, selon le fouilleur, de l'époque paléochrétienne
(cf. Partie D, n. 411a).

s) Bâtiment administratif (fig. A, 136). Quatre-vingt-deux tombes paléochrétiennes dont
cinquante-huit à fosse, simplement creusées dans la terre (1,60-2 m x 0,60-1 m). Trois d'entre elles
portaient un enduit de chaux. Leur couverture était assurée par des plaques en schiste ou des pierres
tombales de remploi. Quatre contenaient un défunt et des ossements issus d'une translation. Une autre
abritait deux corps disposés sur deux niveaux différents, séparés par une couche de mortier de chaux.
Trente-huit sépultures contenaient un seul défunt. La tombe A10 a livré une monnaie en bronze; la
B21, trois monnaies en bronze frappées sous Constantin Ier; la B6, des fragments de vases non peints;
les B8, B13 et B14, des vases et des objets non chrétiens. Neuf tombes couvertes de tuiles (1,60-2 m
x 0,40-0,60 m) abritaient chacune un corps. La A1 a livré des fragments d'objets en bronze; la A15,
une monnaie en bronze. La couverture de la sépulture B11 était rehaussée d'un candélabre à sept
lampes (*menorah*) gravé. À l'intérieur de cette même tombe fut découvert une paire de boucles d'oreille
en bronze. Six tombes à ciste, aux murs faits de pierres, de briques et de mortier, parfois enduits de
chaux. L'une d'entre elles, cependant, comporte des plaques à incrustation (2-2,20 m x 0,60-1 m).
Elles étaient couvertes de plaques de remploi. Toutes possédaient, sur leur côté O., un coussin constitué
par une plaque de marbre. La tombe Γ17 contenait un vase, deux corps et des ossements issus d'une
translation, séparés par une bande de mortier de chaux. Trois sépultures abritaient un défunt, une
quatrième deux. Sur le mur S. de la tombe Γ16 était gravé un candélabre à sept lampes (*menorah*).
Une tombe à ciste, en berceau (2 m x 1,10 m), avait son entrée à l'O. fermée par une plaque de
remploi. Celle-ci, dotée d'un coussin, renfermait deux morts et les ossements d'inhumations antérieures,
un vase et les fragments d'un second, en verre. Sous la tombe furent localisés les vestiges d'une
sépulture hellénistique. On a également dégagé sept tombes d'enfants dont cinq sises dans des amphores

(fig. A, 135), deux à fosse et un cénotaphe Γ18 (v. fig. D, 48, tombe en berceau avec ossements et
peinture).

t) Vas. Sofias-Tsimiski (terrain Apostolos Pavlos). Une tombe double en berceau contenait au
milieu du côté E. un squelette. Elle était couverte d'une plaque calcaire et a livré des tessons
paléochrétiens.

u) Hôpital Achépa. Un bâtiment non funéraire. Au NO. se trouvaient deux constructions
postérieures qui furent utilisées comme tombes chrétiennes, revêtues d'un enduit et sans mobilier.
L'une était pavée de briques dont certaines portaient des empreintes en relief.

v) Entre les terrains des **facultés de Philosophie et de Droit**, quatre tombes en berceau de la fin
de l'époque romaine ou paléochrétiennes et deux à tuiles, sans mobilier. Une plaque en marbre fermant
l'entrée portait un anneau.

w) Faculté de Droit. Nombreuses tombes en berceau, avec ou sans *«dromos»*, à ciste, isolées ou
en groupes. Quelques-unes portaient des peintures aux motifs décoratifs (deux avec des sujets au
caractère hébraïque).

w1) Météoroskopeion. Une tombe en berceau paléochrétienne. L'entrée, à l'O., était fermée par
une plaque en schiste. La voûte était percée d'un orifice. Sous une couche de terre noire, épaisse de 25
à 30 cm, furent dégagées trois tombes de dimensions variées creusées dans la terre dure et orientées
E.-O.

x) Cour de l'hôpital communal (Hay. Dimitrios). Douze tombes à ciste et d'autres en berceau
ainsi que des tessons romains tardifs et paléochrétiens des IIIe-IVe s. La cour O. en forme de Π
contenait une tombe paléochrétienne, en berceau, maçonnée et rectangulaire (2,20 m x 1,05 m x 1,60
m). Sur son mur S. était peinte une croix bordée de branches feuillues et surmontant des guirlandes.
Au même endroit, une tombe à ciste et une en berceau.

y) Au N. **de l'hôpital de Hay. Dimitrios**, près de la région appelée «Kipoi tou Passa». Soixante-
douze tombes en berceau faisant partie d'un cimetière organisé, orienté E.-O., ayant fonctionné de
manière continue. Celui-ci était structuré autour d'un noyau de quinze tombes en berceau, intactes, à
la construction homogène. À partir de là, le cimetière descendait ensuite vers le torrent de Hay. Pavlos,
au N. et au S. Toutes les tombes étaient pillées et le remblai perturbé. À l'exception de quelques-uns,
conservant des plaques ornées de motifs chrétiens, les pavements étaient détruits.

z) Rue au N. de l'hôpital, parallèlement à son enceinte N. a) Cent cinquante-deux tombes. Les
trente-quatre conservées se situaient le long de la pente N. et au S. de la nouvelle route, à une distance
de 70 m. Les tombes étaient remblayées, presque toutes pillées et, en général, isolées, taillées dans le
rocher ou établies sur celui-ci. Onze étaient en berceau, quinze à ciste maçonnées, une à tuiles et sept
non identifiables. Leur type architectural plaide pour une chronologie tardo-romaine ou paléochrétienne.
b) À l'E. de l'hôpital, le long du **torrent de Hay. Pavlos**. Cent dix-huit tombes rangées par groupes et
orientées E.-O. Elles suivent la direction du lit du cours d'eau. On distingue des noyaux de sépultures,
des tombes isolées et quelques groupes. Autour de ces noyaux se groupèrent peu à peu les sépultures.
Toutes étaient maçonnées en berceau, dotées d'un couloir (l'ouverture rectangulaire se situait à l'E.)
ou transformées, à ciste, probablement en raison de leur usage répété. Leurs dimensions varient (2,20
m x 0,60 m x 0,90 m). Quelques-unes avaient une largeur de 45 cm. Leurs murs intérieurs portaient un
enduit. Sur le mur N. de la tombe 1 étaient peintes deux croix avec gouttes. Les extrémités de leurs
branches étaient colorées en rouge foncé. De la base poussent des branches feuillues. La tombe, sur la
pente de la colline, était isolée. On distingue des incisions de croix sur les murs extérieurs des tombes
et sur le mur d'entrée des chambres. À l'intérieur, ce même mur d'entrée comportait généralement en
guise de marches deux ou trois pierres faisant saillie. Dans de rares cas, le pavement conservait de
briques marquées de signes chrétiens. La couverture était détruite et les tombes remblayées. Seize
tombes non pillées présentaient une chambre funéraire intacte et la construction *sub divo*. C'étaient
des constructions servant d'autel au-dessus de groupes de tombes, correspondant aux dimensions de
la voûte. Leur hauteur varie de 0,50 m à 1,50 m, en raison de la différence de hauteur par rapport à la
pente abrupte. Au-dessus de chaque tombe ou de deux tombes s'élevait une construction en moellons
formant un cadre rectangulaire correspondant aux dimensions de la chambre. Les façades et souvent
les côtés des constructions rectangulaires étaient revêtues d'un enduit hydraulique. Elles servaient
probablement de stèles funéraires. La partie qui faisait saillie avait 30-40 cm de haut à l'E. et 20 cm à

l'O. Dans quelques cas, cette partie *sub divo* fut rénovée. Sur la façade E. de cette partie étaient souvent aménagées de petites conques, cinq au total. La cavité de la tombe 116 avait la forme d'un petit ciborium. Elles servaient probablement au culte funéraire. Deux inscriptions *in situ*, à l'extrémité E. des constructions *sub divo*, faisaient offices de stèles. Le remblai des tombes et celui, perturbé, des chambres ont livré dix inscriptions funéraires, intactes ou partielles, des Ve-VIe s. Les traces de réparation qu'on distingue sur les parties *sub divo* s'expliquent vraisemblablement par la réutilisation ultérieure des sépultures. L'auteur cherche à démontrer les rapports existant entre la création du cimetière et un éventuel culte des martyrs. Une inscription latine, trouvée dans les fondations de l'hôpital «Hay. Dimitrios», plaide en ce sens. Celle-ci fait référence à un certain Ioannis, par ailleurs inconnu des autres sources: «Domesticus positus ad do(minum) Ioan(nem) dat sol(idos) tres et semis pro memorium» (P. Perdrizet, M.A.H. 25 (1905), 88-90). Quelques tombes étaient vides de squelettes. Le mobilier exhumé se compose de céramique, de vases en verre, de quelques modestes parures et d'inscriptions funéraires. Les tombes étaient remblayées et pillées. Par conséquent, les indices fournis par la céramique doivent être considérés avec prudence.

z1) Au N. du **cimetière actuel de l'Évanguélistria**. Lyssiatreio, jardin d'enfants. Groupe de cinq tombes (2,20 m x 1 m). Leurs murs portaient un enduit blanc et, à l'E. et au N., deux plaques saillantes servant de marches de descente. Des traces de peinture subsistent dans une des sépultures.

aa) Côté NO. de la cour de l'hôpital Hay. Dimitrios. Trente et une tombes maçonnées ou creusées dans le rocher. Certaines étaient disposées en groupe (1, 2, 5; 6-9; 15, 16; 17, 22; 19-21; 24-25; 26-27; 28, 30). Plusieurs étaient en berceau (1, 2, 5, 6-9, 15-16, 19-21, 28, 30-31) (1,88-2,32 m x 1-1,50 m x 1,25-1,95 m). Quelques-unes étaient munies d'un coussin hydraulique (5-9, 21) ou couvertes de mosaïque de marbre (1, 2, 30). La descente s'effectuait grâce à des pierres saillantes, insérées dans les murs intérieurs. L'entrée était fermée par une plaque en schiste. Au-dessus du groupe des tombes 19-21 se trouve une construction horizontale en forme d'autel, à la voûte en pierres bâties, la surface avec du mortier hydraulique. On croit qu'elle était destinée au culte funéraire. Quelques sépultures possédaient une petite cavité rectangulaire aménagée dans leur mur O. (16, 19, 20).

Les tombes à ciste (3, 4, 17, 18, 22, 26, 27, probablement aussi 10 et 29) (1,14-2,35 m x 0,36-0,82 m x 0,30-1,10 m), ne possédaient ni coussin ni pierres pour la descente. Elles étaient couvertes de plaques en schiste posées sur les longs côtés. De petites pierres comblaient les interstices laissés entre elles. Les tombes creusées dans le rocher (11-14, 23-25) (1,58-2,23 m x 0,42-0,83 m x 0,30-1,10 m) ne comportaient pas non plus de coussin. La tombe 14 portait sur ses parois intérieures un revêtement maçonné et la 13, couverte de plaques de marbre blanc. Ces sépultures étaient en général couvertes de plaques en schiste. L'ensemble des tombes était orienté E.-O., à l'exception des 28-30, orientées N.-S. Les sépultures 19-21 et 31 s'apparentent avec certitude à des inhumations chrétiennes. Toutes les tombes portaient un enduit blanc à l'exception des 3, 4, 10-13 et 23. Le mur S. de la tombe 14 était revêtu d'un mortier rouge. Les tombes 3-10, 26-27 étaient pavées de briques. Les tombes 1, 2, 9 comportaient du mortier sur le rocher et la 28, du mortier rouge. La 21 était pavée de mosaïques. La tombe 30 était faite de petites plaques de schiste au format irrégulier, posées en alternance avec des plaques de marbre. La tombe 13 portait un revêtement de marbre. La tombe 18 se résumait à une seule plaque en schiste sur laquelle s'appuyaient les murs latéraux. Dans la tombe 19, sur le rocher, était disposée une couche de tessons et sur celle-ci des pierres qui formaient le sol de la sépulture. Dans les autres tombes le fond était formé par le rocher.

Les tombes ont livré: une monnaie en bronze de Constantin frappée entre 320-324 (t. 2); les ossements d'un enfant (t. 3); le squelette d'un enfant et les fragments d'un petit vase en verre (t. 4); une monnaie en bronze de Théodose Ier et une seconde illisible (t. 7); une monnaie en bronze indéchiffrable (t. 8); des monnaies en bronze détruites (t. 9); le squelette d'un enfant (t. 10); un flacon en forme de coupe avec cannelures, hautes de 7 à 8 cm, daté du milieu du IIIe s., issu d'une translation, posé vers le côté E. (t. 11); deux flacons en verre, respectivement retrouvés près du pied droit et de la main gauche du défunt (t. 12); deux monnaies en bronze des trois premières décennies du IVe s. et un vase à anse et cannelures de 18 cm de haut, découvert à droite du crâne (t. 13); une monnaie du IIe-IIIe s. (t. 14); un anneau, une boucle en bronze et une monnaie de Constantin frappée entre 313-328 (t. 15); trois inhumations et une monnaie en bronze de Constance (353-361) (t. 16); une incinération, des noyaux d'olives brûlés, deux *unguentaria* de 13 cm de haut du Ier s., une monnaie (*danake*) en or avec

la figure d'Héraklès, une bande en or et des anneaux en bronze (t. 18); les fragments d'un flacon en verre (t. 20); sur le coussin, une monnaie de 340-350 (t. 21); une monnaie en bronze illisible (t. 22); une monnaie datée de la première moitié du IVe s. (t. 25); des ossements d'enfants (t. 26-27); trois ou quatre inhumations (t. 28); un petit vase de 10,5 cm de haut, daté du milieu du IIIe s., retrouvé sur le côté O. (t. 31). La majorité des tombes avaient été auparavant pillées.

Grâce à la monnaie exhumée dans la tombe 2, le groupe des tombes 1, 2 et 5 peut être daté du début du IVe s., à l'instar des sépultures 24 et 25. De même, la monnaie découverte dans la tombe 21 incite à dater le groupe 19-21 du milieu du IVe s. Les monnaies de la première moitié du IVe s. trouvées dans le remblai offrent un *terminus ante quem* fiable à propos de l'utilisation des tombes. On peut donc admettre que cette partie du cimetière était en activité à cette période. La tombe 20, en berceau (2,28 m x 1,18 m x 1,73 m), au S. de la sépulture 21, faisait partie du même groupe: elle aurait, dès lors, été construite aux environs de 350. Des plaques de schiste fermaient son entrée. La descente s'effectuait grâce à deux pierres disposées à l'angle NO. Son mur O. comportait une conque rectangulaire aveugle. Un enduit blanc revêtait les parois. Cette tombe semblait avoir été pillée auparavant. Elle était pavée de grands morceaux d'incrustation, d'un *opus sectile* et de plaques de marbre polychromes de remploi. L'*opus sectile* de la tombe paraît postérieur au milieu du IIIe s. et date peut-être des environs de l'an 300.

ab) Chortatzidès. Nouveau cimetière grec. Une tombe byzantine détruite contenant un amas d'ossements.

ac) Toumba. Groupe de quatre tombes chrétiennes et vestiges de deux autres sépultures implantées sur le sommet de la colline.

B) Cimetière O.[505]

a) Des tombes en berceau, dégagées dans les rues **Langada et Nigdis 8**, étaient couvertes de peintures. La sépulture de la rue Nigdis a livré une épingle richement décorée.

b) Quartier Ramona. Une tombe à ciste (1,80 m x 0,90 m), couverte de plaques. Trois de ses murs, épais de 30 cm, portaient des peintures.

c) Tombes hellénistiques, romaines et paléochrétiennes dans la région de **Ramona, place Vardari** et **rue Langada**.

d) Apolloniados 18. Neuf tombes paléochrétiennes dont quatre à ciste, maçonnées, et cinq en berceau, toutes faites de moellons et de mortier blanchâtre. Dans les sépultures en berceau, on remarque aussi quelques briques, disposées ça et là. Une tombe en berceau (2,04 m x 0,91 m x 1,40 m), avait sa

505. Archaeology 2 (1949), 1 Spring, 49, fig. 7-8; A.Δ. 16 (1960), B, 223-224, St. Pélékanidis. b) A.Δ. 27 (1972), B2, 565, dess. 11, pl. 507, b, 510, b, Euth. Tsigaridas. c) A.Δ. 19 (1964), B2, 334, Ph. Papadopoulou. d) Ibid., 31 (1976), B2, 268, Eut. Kourkoutidou - Chr. Tsioumi - Th. Pazaras; Th. Pazaras, Δυο παλαιοχριστιανικοί τάφοι από τὸ δυτικό νεκροταφεῖο τῆς Θεσσαλονίκης, Μακεδονικά 21 (1981), 379 s. d1) A.E.M.Θ. 6 (1992), 311-317, dess. 1, pl. 1-25, D. Nalpantis. A.Δ. 47 (1992), B2, 437, Idem. d2) A.Δ. 44 (1989), B2, 346, E. Marki. e) A.Δ. 29 (1973-74), B3, 664, O. Alexandri. f) Ibid., 32 (1977), B2, 233, pl. 143, b, (v. d); Th. Pazaras, (v. d) 373 s., dess. 2, pl. 1-2 (sur la peinture v. Partie D). g) A.Δ. 32 (1977), B2, 197, pl. 126, a, (v. d). h) Τὰ Νέα, 22-12-89; Ἀρχαιολογία 34 (Μάρτιος 1990), 116. i) A.Δ. 42 (1987), B2, 406, D. Nalpantis. j) A.E.M.Θ. 5 (1991), 257-270, D. Makropoulou. A.Δ. 47 (1992), B2, 425, Idem. k) Ibid., 32 (1977), B2, 197, dess. 2-3, pl. 126, b, (v. d); Ibid., 33 (1978), B2, 234-236, Cath. Romiopoulou. k1) A.Δ. 44 (1989), B2, 346, E. Marki. l) A.Δ. 34 (1979), ■2, 275, pl. 115, c, Cath. Romiopoulou. Ibid., 38 (1983), B2, 285, dess. 1-2, E. Marki. m) Ibid., 34 (1979), B2, 293, pl. 126, c, peinture, E. Kourkoutidou - Chr. Tsioumi. n) Ibid., 35 (1980), B2, 365-367, I. Vokotopoulou; Ibid., 23 (1968), B2, 334, dess. 8, Ph. Petsas. n1) A.Δ. 44 (1989), B2, 344-346, E. Marki. o) presse du 21-2, 9-4 et 27-7-87; Θεσσαλονίκη, 24-7-87, B.C.H. 112 (1988), 656, G. Touchais; A.Δ. 42 (1987), B2, 355-356, Pol. Adam - Véléni. B.C.H. 119 (1995), 957, S. Huber - Y. Varalis. o1) Musée de la civilisation byzantine 2 (1995), 32 s., E. Marki. Idem, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 19 (1996-97), 125. p) A.Δ. 41 (1986), B, 134, Idem. q) A.Δ. 39 (1984), B, 234-236, dess. 1, pl. 121, b, D. Nalpantis. q1) Τὰ Νέα, 10-11-94, B.C.H. 119 (1995), 957, S. Huber - Y. Varalis. r) Ibid., 39 (1984), B, 238, dess. 3-4, S. Kissas. s) A.Δ. 42 (1987), ■2, 401-403, D. Nalpantis. t) A.Δ. 31 (1976), B2, 244, Cath. Romiopoulou. u) Ibid., 29 (1973-74), B3, 691, dess. 1, pl. 499, a, Idem; Ibid., 38 (1983), B2, 285, D. Nalpantis. v) Ibid., 22 (1967), B2, 396, dess. 15, Ph. Petsas. v1) Ibid., 38 (1983), B2, 286, dess. 6-7, E. Marki. w) I. Sakellarakis, Ἐκ Θεσσαλονίκης, Mélanges A. Orlandos, II (1966), 375-391, pl. 77-81. x) A.Δ. 47 (1992), B2, 428, D. Makropoulou.

voûte interrompue à l'O. et possédait cinq marches saillantes incorporées à ses murs. Elle était pavée de plaques en marbre non travaillées, dont une de remploi. À l'O., une plaque en saillie faisait office de coussin. (v. Partie D (4.7) (fig. D. 14-16).

d1) Apolloniados 13. Quinze tombes en berceau et deux à ciste creusées dans le rocher, orientées E.-O. Les tombes en berceau (1,86-2,35 m x 1,05-1,53 m x 1,54-1,71 m) étaient faites de moellons, de mortier et de briques, sur la face extérieure de la voûte et la partie supérieure des marches de descente. L'entrée, un puits comportant trois côtés, s'ouvrait à l'E. sur cinq tombes et à l'O. sur six tombes. Dans deux tombes celle-ci était barrée d'une plaque en schiste ou en marbre portant deux anneaux en fer pour son levage. Des pierres saillantes (8 tombes) ou un escalier de quatre marches en briques à l'E. (3 tombes) permettaient la descente. Huit sépultures avaient un coussin fabriqué à l'aide de mortier et deux, un coussin formé de plaques en marbre. Le fond des sépultures était constitué soit de plinthes (2), soit de plaques en marbre (3), soit encore par le rocher (6). Deux tombes conservaient leur décoration picturale, composée de croix, d'oiseaux et de motifs végétaux. On a observé des traces de translations et la réutilisation de tombes pour plusieurs inhumations successives. La fouille a livré, outre des os épars, vingt et une monnaies des IVe-VIe s., trois vases en terre, deux vases à parfum en verre, une boucle en bronze, de nombreux clous (témoignant de la présence de cercueils), quelques fils d'or et de petites mailles des vêtements des défunts. Les indices conjugués des monnaies, des peintures, de l'orientation des tombes et de leur mode de construction amènent à distinguer deux phases d'utilisation du cimetière, la première au cours du IVe (illustrée par six tombes), la seconde aux Ve-VIe s. Durant l'époque post-byzantine, le site fut occupé par un cimetière ottoman.

d2) Appoloniados 41. Dix-sept tombes en berceau, orientées E.-O., taillées dans le rocher et bâties, à l'exception de trois en tuiles, à l'aide de moellons et de mortier. Elles étaient pavées de plaques en terre. Leurs parois portaient un enduit. Au centre d'une tombe (2,10 m x 1,70 m x 1 m), une fosse trapézoïdale (1,45 m x 0,20-0,50 m x 0,40 m), couverte de plaques en schiste, contenait quantité d'ossements pourris. Il s'agit vraisemblablement d'un ossuaire. Les découvertes réalisées — fragments de vases, lampes et monnaies — datent les sépultures du IVe-Ve s.

e) Nigdis 8. Six tombes de la fin de l'époque romaine. La tombe I a livré neuf monnaies en bronze, les débris d'un vase en bronze et une cruche; la tombe II, une fibule en bronze et trois cruches. Les murs de la tombe IV étaient ornés de bandes rouges et vertes.

f) Hay. Nestoros 8 (fig. A. 137). Tombes en berceau. L'une d'entre elles, rectangulaire et orientée N.-S. (2,45 m x 2,20 m x 2,60 m), avait une voûte hémicylindrique dont l'extérieur prenait une forme en chaperon. Les murs étaient bâtis en moellons, la voûte, en briques et mortier de chaux. Un couloir (1,80 m x 1 m x 1,70 m), suivi de deux marches, conduisait à une entrée basse (1,50 m x 0,65 m) bordée de plaques en marbre. Après l'entrée, une marche étroite, à 70 cm du fond, facilitait la descente. Le sol était pavé de plaques en marbre. Sous le pavement de la pièce et perpendiculairement par rapport à son axe étaient aménagées deux «*thikes*» rectangulaires (1,80 m x 0,80 m x 0,80 m) en briques, portant un enduit de chaux et séparées par un mur commun. La première (A), au S., intacte, a livré trois crânes au SE., un autre au NO. et d'autres ossements dispersés ainsi que deux vases en forme de coupe, au bord mince, un *unguentarium* et un fragment de vase en verre avec cannelures. La seconde (B), au N., conservait un vase tubulaire en verre, brisé, un *unguentarium* en terre au bord horizontal et quatre crânes au NE. Les tombes avaient été réutilisées. (Pour la peinture v. partie D, 4.13).

g) Hay. Nestoros 20-Oraiopoulou. Une tombe en berceau faite de briques et de mortier hydraulique.

h) Rue Langada (Place Ivanof). Tombes paléochrétiennes du IVe s. et une statue de *Kriophoros* — ou de Bon Pasteur – décorant l'entrée d'un ensemble funéraire souterrain. Ce dernier se compose d'une vaste chambre en berceau et de six tombes en berceau faites de briques et percées de fenêtres donnant sur la chambre. Il s'agirait d'un type funéraire architectural inconnu à Thessalonique. Trois autres sépultures furent dégagées dans le péribole et d'autres à ses abords.

i) Ibid. (de part et d'autre de **Hay. Nestoros**). Tranchée de conduite. Dix-neuf tombes romaines tardives, dont deux en berceau, deux à tuiles, une à fosse et quatorze à ciste. Une des sépultures en berceau conservait, sur son mur S., une croix peinte.

j) Ibid. (Hay. Nestoros-Hay. Dimitriou). Parc Ivanof. Soixante-seize tombes des IIIe-IVe s.,

dont dix-sept à tuiles, trente-deux à ciste, vingt-trois en berceau, trois d'entre elles se trouvant à l'intérieur d'un bâtiment funéraire. **Langada-Galanaki-Ivanof**. Bâtiment funéraire comprenant neuf chambres, en usage dans la seconde moitié du IVe s. et groupe de tombes en berceau de la fin du IVe s. Non loin, huit sépultures à tuiles et quarante-sept en berceau. Les monnaies trouvées dans ces dernières tombes datent les quelques inhumations de la fin du Ve s. et de la première moitié du VIe s. Un autre ensemble funéraire de douze chambres en berceau fut également fonctionnel à cette même époque. Parmi celles-ci, la chambre Z, conservait des peintures et deux monnaies datées de 490-530. La chambre D, où furent exhumées trois monnaies, semble avoir été en activité au même moment. **Ibid**. À l'angle SO. du terrain, ensemble funéraire comportant douze tombes en berceau rangées en deux séries de six. Grâce aux peintures subsistant sur les murs d'une tombe située dans la partie SE. du cimetière, on a pu distinguer deux phases successives d'utilisation du cimetière, l'une au IVe s., l'autre dans la seconde moitié du Ve et la première moitié du VIe s.

k) Éleuthérias 13 (Ambélokipoi, fig. A, 138). Sept tombes en berceau de la fin de la période romaine. Le plafond était partiellement voûté, une partie étant laissée libre, fermée par une plaque. Une tombe portait une incrustation en marbre, une autre était pavée d'un *opus sectile*. Sur leur côté NO., elles présentaient un coussin surélevé.

k1) Ambélonon 88-Éleuthérias. Deux groupes de six tombes en berceau. Trois d'entre elles ont été expertisées en détail. Orientées E.-O., elles avaient une toiture plate et comportaient, dans leur mur E. des pierres saillantes pour la descente. Le premier groupe occupait une surface rectangulaire de 5,80 m x 3,30 m, les tombes mesurant en ce qui les concerne 2,35 m x 1,25 m x 1,80 m. Les murs N et E. du péribole du second groupe présentaient des arcs aveugles. Les sépultures datent des IVe-Ve s.

l) Kallithéas 11-Phanariou 1 (fig. A. 139). Une tombe en berceau, à la voûte en briques, faite de moellons et mortier, portant un enduit blanchâtre (2,15 m x 1,50 m x 1,70 m). La partie supérieure de l'entrée était fermée par une plaque de marbre. Elle contenait dix squelettes posés parallèlement, sans mobilier. Sa datation reste indéterminée. **Kallithéas 5**. Vingt et une tombes en berceau rangées en groupes de deux ou de trois (2 m x 0,80-1 m x 1,35 m), en pierres et mortier. Des briques furent utilisées dans la construction de la voûte et de l'entrée. Les côtés latéraux et la surface supérieure de la voûte avec mortier présentaient à l'extérieur une surface plate. Six tombes avaient leur voûte intacte. Toutes possédaient une pierre en saillie dans leurs murs E. et S. et des traces de coussin à l'O. fabrique à l'aide d'un mortier jaunâtre. L'entrée était fermée par une plaque en schiste, sauf dans deux cas, où l'accès de la tombe était protégé par une plaque en marbre portant des anneaux en fer. Les tombes, auparavant pillées, ne contenaient plus de squelettes. Elles ont livré un vase en verre intact (t. 10) et deux monnaies de Justinien (t. 20). Selon le fouilleur, le mortier jaunâtre employé pour la fabrication du coussin et les pierres en saillie datent les tombes du Ve s. On peut croire qu'elles furent utilisées au cours des Ve et VIe s.

m) Ambélonon 115. Tombe en berceau dont le côté O. était détruit. Le remblai a livré des tessons et des monnaies d'Honorius (pour la peinture, v. partie D, n. 234).

n) Xirokrini. Tombe en berceau dans laquelle fut exhumée une monnaie de Constance II (341-346). **Ibid. Regoucou-N.Σ.E**. Trois tombes en berceau au pavement situé à 4,50 de profondeur sous la rue. Leur forme est analogue à celle des sépultures de la Cité Universitaire.

n1) Rue Kapetan Agra 8 (Ambélokipoi). Douze tombes en berceau, rangées en trois groupes, orientées E.-O. Trois, isolées, étaient en berceau (t. 1-3), une à ciste et une à tuiles. La tombe isolée n° 1 (2 m x 1,30 m x 1,60 m), avait un coussin à l'O. Ses parois portaient un enduit. Les tombes 2-3 (2,10 m x 1,25 m) et celle à ciste (2 m x 0,80 m x 0,90 m) étaient couvertes de plaques en schiste. Les tombes du premier groupe (t. 4-5; 2 m x 1 m x 1,55 m) avaient un coussin à l'O. et un pavement formé de plaques en terre. Les sépultures 6-9, du second groupe (2 m x 1,50 x 1,60 m), avaient leurs parois revêtues d'un enduit, le pavement en terre et possédaient, sur leurs murs E. et N., des pierres pour la descente. Les tombes 10-15 du troisième groupe formaient un ensemble familial (dimensions extérieures: 5,80 m x 5,30 m). Il s'agit de six tombes en berceau à la toiture plate construites de part et d'autre d'un couloir (5,70 m x 0,85 m) qui s'apparentait sur son côté N. à un arc aveugle. L'entrée se faisait par le S. Les tombes furent reconverties en égout aux temps modernes. La tombe 15 (2,25 m x 1,30 m x 1,75 m) comportait sur son côté O. une fosse (1,25 m x 0,35 m x 0,30 m) remplie d'ossements issus d'une translation. Les sépultures datent du IVe-Ve s.

o) 16e Lycée. Plus de deux cents tombes, pour la plupart à tuiles, datant de la fin du IIIe et du début du IVe s. Elles ont livré des bijoux, de la céramique, de la verrerie, des monnaies, etc. Un autre ensemble funéraire, **Dimosthénous 8** (Ambélokipoi), légèrement plus tardif comprenait quatre tombes en berceau. Trois d'entre elles, parallèles, avaient un petit couloir. Leur entrée était fermée par une plaque en marbre. Leurs murs intérieurs portaient une incrustation en marbre. La quatrième, postérieure, avait été disposée devant les autres, de manière transversale. Cinq autres tombes, en berceau et avec une entrée arquée, furent localisées à l'extérieur du bâtiment funéraire. Elles portaient un enduit blanc. Une tombe à ciste, trois à tuiles et une amphore. Les tombes à tuiles et l'amphore abritaient des restes d'enfants, les autres attestaient des inhumations successives et des translations. Aux côtés des défunts, on a mis au jour des broches, des bagues, des boucles d'oreille, des fibules et des vases en verre ou en terre. Le mobilier et les quelques monnaies en bronze datent les tombes des IVe-VIe s. **Ibid**. Deux tombes à toiture plate et une *cella* servant à la célébration des repas funéraires.

o1) Dimosthénous 7. Ensemble de tombes comprenant notamment une sépulture double en berceau (2,75 m x 1,35 m x 1,75 m). Son entrée, horizontale, était fermée par une plaque. Ses murs E. et S. comportaient deux pierres saillantes. Elle était pavée de plaques en marbre et possédait un coussin maçonné à l'O. L'extérieur de l'ensemble avait l'aspect d'une surface horizontale faite de mortier hydraulique. Des peintures, aux scènes empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament ou figurant des croix et des imitations d'incrustation, subsistaient (cf. Partie D, 4.7.C, 4.11).

p) Dimosthénous 16. Un groupe funéraire attestant deux phases d'aménagement. Au cours de la première, l'entrée se trouvait au milieu du mur O. de l'enceinte. L'espace interne était divisé en deux sections (N. et S.) séparées par un couloir. La section S. ne contenait rien; la N. comprenait une tombe à ciste maçonnée (2,10 m x 1,25 m x 1,10 m) couverte de trois grandes plaques en schiste. Ses parois portaient un enduit blanc, son pavement était en briques. Autrefois pillée, elle conservait néanmoins un squelette, posé dans le coin NE., et près de lui un anneau en argent. Au N. de la tombe et en contact avec celle-ci, une seconde tombe rectangulaire (2,08 m x 1,25 m), en berceau, totalement pillée. Ces deux sépultures étaient couvertes d'une voûte en berceau commune naissant dans les murs E. et O. de l'enceinte. Plus à l'E., une tombe double identique fut dégagée, dans la partie N. de l'enceinte. Lors de la deuxième phase, l'entrée se trouvait à l'O. ainsi que le couloir aux côtés duquel étaient construites trois tombes «*thikes*» carrées. Deux tombes à tuiles, mesurant respectivement 2,02 m et 1,70 m, sises dans la partie S. de l'enceinte, appartiennent sans doute à cette phase. La seconde tombe à tuiles a livré deux boucles d'oreille en argent et une œnochoé aux cannelures horizontales. La première phase date du IVe s., la seconde est de peu postérieure.

q) Xirokrini (Koloniari-Dragoumanou). Trente-quatre tombes — onze en berceau — et deux locaux rectangulaires. La tombe 12 était la plus soignée (1,90 m x 1 m x 1,20 m, vestiges conservés). Ses parois étaient revêtues, jusqu'à 1 m de haut, de plaques en marbre de remploi et, au-dessus, d'un enduit de chaux. Le sol était dallé de plaques. Il n'y avait pas de coussin. Les autres sépultures étaient enduites de mortier et pavées de briques, de mortier ou de terre. La mieux conservée était la tombe 18 en berceau (2,15 m x 1,65 m x 1,60 m) avec entrée à l'E. Trois tombes étaient orientées N.-S., neuf avaient leur entrée à l'E, la tête du défunt étant à l'O., deux, leur entrée à l'O. Une tombe était à tuiles. Un des locaux comportant une conque de 45 cm de côté abritait peu d'ossements. Les tombes ont livré un *decanummion* du VIe s. (t. 10), un autre de Justinien (t. 14), deux monnaies du VIe s. (t. 17, a, b), et deux en bronze des IVe-VIe s. Six tombes ont livré des fils d'or. D'autres encore de petits objets et les fragments d'un vase en verre. Selon le fouilleur, la forme des tombes et les monnaies amènent à dater celles-ci des Ve-VIe s., à l'exception des deux sépultures ayant leur entrée à l'O., et de la tombe 12 qui sont probablement antérieures.

q1) Margaropoulou 20. Deux tombes à ciste paléochrétiennes ouvertes par des fouilleurs clandestins.

r) Chrysolora 7. Sept tombes en berceau et quatre à ciste, disposées autour d'un espace au centre duquel subsistent les vestiges d'une construction carrée. L'entrée, à l'O., présentait des pierres en saillie. Les murs portaient un mortier gris-blanc. Les voûtes étaient détruites. Le pavement était constitué de petites pierres formant un coussin près du mur O. La tombe 4 abritait des ossements rassemblés sous deux pierres. Dans une autre (t. 5), l'inhumation précédente avait été recouverte d'un pavement. Les sépultures ont livré une bague en or d'enfant (t. 2), trois monnaies en bronze (t. 7-8), deux lampes

(t. 2-3) et des fragments de vases (t. 4, 7-9). Le fouilleur fixe la chronologie de ces tombes entre la fin du IVe et début du VIe s. et estime que la construction centrale était liée au culte des morts.

s) Manika 14 (Xirokrini). Section du cimetière romain tardif et paléochrétien comptant vingt tombes (trois conservées intégralement) dont trois à ciste et quatre en berceau. Leurs dimensions varient (1,61-2,37 m x 0,52-1,80 m x 0,30-1,60 m). L'une mesurait 1,30 m x 0,40 m x 0,50 m. Trois des tombes en berceau avaient leur entrée à l'O., la quatrième, à l'E. A l'exception de trois cas, toutes les sépultures possédaient sur leur côté O. un coussin fabriqué à l'aide de plaques en marbre (8), de mortier (6) et de briques (3). Huit tombes étaient pavées de plaques de marbre et trois de briques. Les parois de deux sépultures portaient un revêtement en marbre. Une autre gardait quelques traces, mal conservées, d'une peinture. Six tombes avaient une largeur décroissante d'O. en E. Une autre comportait, à la hauteur de 65 cm, une conque arquée (36 x 30 x 34 cm). Une tombe, haute de 1,55 m, présentait une particularité unique: à 1,05 m de son sol, trois plaques en marbre de 16 cm d'épaisseur posées horizontalement créaient un pavement divisant la tombe en deux étages. À l'O., ce pavement laissait une ouverture de 0,45 m x 1,12 m permettant la descente vers l'étage inférieur. Ce dernier mesurait 1,97 m x 1,12 m x 1,05 m; l'étage supérieur, 2,37 m x 1,24 m x 0,37 m. Une conque rectangulaire (20 x 23 x 25 cm) était aménagée dans le mur O., à 1,02 m au-dessus du coussin. Six tombes étaient incluses dans un péribole. Le mobilier découvert se compose d'une bague en bronze et d'un vase (t. 5), d'une monnaie dans le remblai (t. 6), d'une monnaie en bronze (t. 12), d'une monnaie en bronze, d'une perle de collier en ambre, de deux boutons et d'un fragment de fibule en jais (t. 15), de fragments de vase (t. 17) et encore d'une monnaie en bronze (t. 20).

t) Doxatou [illegible] (Xirokrini). Deux tombes à ciste et une en berceau du IVe s.

u) Ambélonon 38 (quartier Xirokrini). Dix-sept tombes près du Pentaconque (v. partie B). Celles à ciste étaient les plus anciennes et dataient de la fin de l'époque romaine, celles en berceau étant paléochrétiennes. Auparavant pillées, elles n'ont livré qu'un petit nombre d'objets et, parmi ceux-ci, des fragments d'inscriptions paléochrétiennes et des monnaies romaines en bronze. **Ambélonon 23**. Six tombes romaines tardives, trois en berceau (t. 1, 5 et 6), une à ciste (t. 2) et une à tuiles. La tombe 1 (1,98 m x 1,55 m), enduite de mortier, comportait un coussin à l'O. et une pierre saillante sur ses murs O. et S. Les murs de la tombe 2 (1,80 m x 0,65 m x 0,70 m) étaient revêtus de plaques de marbre. Elle possédait un coussin à l'O. Elle a livré une boucle d'oreille en or et une bague en or avec monogramme. Les tombes 5-6 avaient un côté commun (double). L'orientation des sépultures était irrégulière. La tombe 3 (2,72 m x 2,14 m x 1,50 m) frappait par son aspect monumental. À l'intérieur, elle était en berceau mais à l'extérieur elle présentait une couverture en bâtière. Elle était enduite de mortier et possédait une conque carrée sur son mur E.

v) Aristatou (Ambélokipoi, terrain Prodromidou), ensemble funéraire.

v1) Ibid. Rue Michala 41. Huit tombes, en berceau et à ciste, détruites. Toutes possédaient un coussin sur leur côté O. Les murs étaient enduits de mortier. La tombe 8 était munie de marches de descente disposées sur les côtés O. et S. Ses parois conservaient aussi une décoration imitant une incrustation.

w) Élioupolis, quartier Kypséli, rue Akrita 10. Tombe (2,75 m x 1,75 m ext.-2,10 m x 1,10 m x 1,40 m int.) aux parois et à la couverture formées de trois plaques de remploi — dont une posée sur une couche de briques et de mortier — portant des inscriptions romaines. La partie N. comportait un mur de vingt et une arases de briques. On retrouva dans cette sépulture, orientée E.-O., six crânes, trois à l'angle SE., deux à l'angle NE. et un dernier au centre-O. Tous comme les ossements, les crânes étaient décomposés. Du mobilier fut exhumé près de son mur O.: une bague en or du IVe s., une autre figurant une poignée de mains, datée des IIIe-Ve s. et deux bagues en bronze. Plusieurs *as* en bronze furent aussi découverts: un frappé sous Julien II (361-363), douze sous Arcadius (395-408), un sous Eudoxia, épouse d'Arcadius (395-404), quatre sous Honorius (393-423) et trois sous Théodose II (408-450). Signalons enfin une fibule, trois clous, quatre fragments de lames en bronze (cercueils?), un vase à deux anses, une lampe du IVe s. La tombe installée vers la fin du IVe s. reçut des inhumations familiales jusqu'au second quart du Ve s. (monnaie de Valentinien III [425-455]).

x) Aristatou-Panagopoulou-Patroklou. Huit tombes isolées en berceau du IVe s. et deux ensembles funéraires, composés de trois chambres avec péribole, datés de la seconde moitié du IVe s. Toutes étaient orientées E.-O. sauf une tombe qui suivait l'axe N.-S. La voûte était formée de pierres

et d'une série de briques (clef). Des pierres saillantes facilitaient la descente. Un coussin de mortier était disposé sur le côté O. La surface extérieure de la voûte, horizontale, était formée de mortier hydraulique. L'ensemble A englobait trois tombes en berceau (2,15-2,30 m x 1-1,15 m x 1,70 m). Avec leur façade en briques, celles-ci ressemblaient à la sépulture précédemment évoquée. Le remblai a livré un dé à jouer en os. Les tombes de l'ensemble B avaient un aspect similaire. Dans leur remblai furent mis au jour une lampe sans décoration datée des IVe-VIe s., un trésor de dix-huit monnaies en bronze de la seconde moitié du IVe s. et les fragments d'un vase à parfum en verre.

C) Inhumations *intra muros*[506]

a) Agora. Des sépultures chrétiennes occupaient l'emplacement de **l'odéon romain**, particulièrement à l'extrémité SO. des portiques du *koilon*. Le sol des chambres recelait des vases et des inscriptions. Les parois de certains murs portaient des *graffiti* (v. partie D, 4.12).

a1) Agora. Quinze tombes à tuiles datées des VIe-VIIe s. Certaines abritaient trois corps. Une étude anthropologique des squelettes est prévue.

b) Hippodromiou 1-Manousoyannaki. Groupe de tombes byzantines et post-byzantines implanté à l'emplacement de l'hippodrome. Trente-deux étaient à ciste, maçonnées de pierres, briques et mortier. Une seule était à fosse, construite à l'aide de tuiles (1,80-2,30 m x 0,60-1 m). La plupart ne disposaient pas de couverture et étaient remplies de coupes en glaçure. La tombe 4 a livré une coupe, la 9, onze, la 10, cinq, la 11, quatre, la 12, douze, la 18, neuf, la 5, dix-neuf ainsi que trois croix en bronze, une paire de boucles d'oreille, une amulette ronde, un vase en verre haut de 17.5 cm et des clous en fer. La tombe 6 conservait une amulette et, dans le remblai, trois monnaies byzantines; la tombe 7, seize coupes, un *anthemion* en fer et une boîte en bronze; la tombe 13, seize coupes et, dans le remblai, trois monnaies, une byzantine (*skyphate*), une de Trébizonde des XIIIe-XIVe s. et une turque; la tombe 14, dix coupes, une boucle d'oreille en bronze, cinq amulettes en bronze et deux monnaies dont une frappée sous Héraclius; la tombe 15, treize coupes, une cruche glaçurée de 20 cm de haut et quatre amulettes rondes; la tombe 16, sept coupes, dix-huit amulettes rondes, une paire de boucles d'oreille en bronze, un vase en verre en forme d'aryballe, ayant 10 cm de haut, et dans le remblai, six monnaies turques; la tombe 17, neuf coupes, une amulette ronde et deux vases en verre, de 13 et 22 cm de haut; la tombe 22, cinq coupes, une bague en bronze et un vase en verre haut de 24 cm; la tombe 23, une amulette ronde et, dans le remblai, six monnaies: une *skyphate* du Despote Michel, une byzantine, une mésobyzantine, deux turques et une moderne; la tombe 24, dans le remblai, une monnaie byzantine *skyphate* et deux turques; la tombe 25, dix coupes et une amulette ronde et, dans le remblai, quatre monnaies des Paléologues; la tombe 27, une bague et, dans le remblai, une monnaie turque. D'autres vases et des monnaies identiques furent également mises à jour çà et là dans le remblai du terrain. Au total, ce dernier a livré deux cent treize vases entiers et quantité de tessons. Le diamètre des coupes

506. A.Δ. 18 (1963), B2, 199, dess. 2-6, Ph. Papadopoulou; Ch. Bakirtzis, Ἡ ἀγορὰ τῆς Θεσσαλονίκης στὰ παλαιοχριστιανικὰ χρόνια, Xe C.I.A.C. II (1980), 17, n. 5. Les tombes au SO. des portiques du *koilon* du théâtre datent de 586 (siège des Avars) A.E.M.Θ. 5 (1991), 251-252, G. Vélénis et al., les datent après 620. a1) Μεσημβρινή, Ἐλευθεροτυπία, 26-6-92. b) A.Δ. 29 (1973-74), B3, 656-658, dess. 2, pl. 477, d, O. Alexandri; Ang. Vavylopoulou - Charitonidou, Céramique trouvée en offrande dans les tombes byzantines tardives de l'Hippodrome de Thessalonique. (Colloque E.F.A. - Univ. de Strasbourg II, Athènes, 1987, B.C.H. Supplément XVIII, Recherches sur la céramique byzantine, édit., par V. Déroche et J. - M. Spieser, 1989, 209-226). Sur l'atelier (D. Papanikola - Bakirtzi, Ἐργαστήριο ἐφυαλωμένης κεραμεικῆς στὴ Θεσσαλονίκη, Mélanges St. Pélékanidis, Μακεδονικά, Παρ/μα 5 (1983), 377-387). c) A.Δ. 21 (1966), B2, 333-334, pl. 343, ε, Ph. Petsas. Une sélection du mobilier paléochrétien et byzantin non publié (parures, vases, monnaies) des deux cimetières de la ville a été présentée dans une exposition à Thessalonique (Θεσσαλονίκη, ἱστορία καὶ τέχνη, 1986, 48). d) K. Eleuthériadou - I. Kanonidis - D. Makropoulou - D. Nalpantis, A.E.M.Θ. 2 (1988), 271-282 (273). A.Δ. 43 (1988), B2, 378-379, D. Makropoulou. e) A.E.M.Θ. 4 (1990), 262-264, I. Kanonidis. Καθημερινή, 16-12-1993, 15; 6-2-1994. A.Δ. 45 (1990), B2, 335, I. Kanonidis. A.E.M.Θ. 7 (1993), 346, fig. 7-8. Idem. Ibid., 10 (1996), 559-569, Idem. I. Kanonidis, Τὸ βυζαντινὸ νεκροταφεῖο τῆς πλατείας Διοικητηρίου τῆς Θεσσαλονίκης, VIe symp. intern. sur la Macédoine ancienne, 1996 (à paraître).

f) A.Δ. 31 (1976), B2, 241-245, dess. 2, pl. 194, a, c, Cath. Romiopoulou. g) Ibid., 27 (1972), B2, 565-567, dess. 13-14, Euth. Tsigaridas. h) Ibid., 29 (1973-74), B3, 681, dess. 5, pl. 494, c, Cath. Romiopoulou. i) Ibid., 35 (1980), B2, 381, pl. 223, a, E. Marki - I. Vokotopoulou. j) A.E.M.Θ. 7 (1993), 361, D. Makropoulou - A. Tzitzibasi. k) A.Δ. 42 (1987), B2, 398, D. Makropoulou.

variait entre 8,5 et 18 cm. À part trois ou quatre issues d'importation, toutes provenaient d'ateliers locaux. Dix au moins présentaient ainsi la marque gravée de l'oiseau thessalonicien. Les sépultures furent en usage du XIVe au XVIe s.

c) Palais de Galère. Entre les locaux 14 et 14a, dans une ouverture pratiquée dans un mur, on a découvert des ossements de bébés et la base d'une amphore pointue. Une inhumation identique fut localisée à l'E. de la cour. À l'angle O. de celle-ci, une autre inhumation abritant de nombreux ossements en désordre, des vases et une monnaie turque de 1839.

d) Stoa Chortiati (vers la rue Ménélaou). Sur les vestiges d'un bâtiment du Ve s. fut construit ultérieurement un second édifice orienté E.-O. Un groupe de tombes d'hommes y furent installées. Celles établies au niveau inférieur dataient des environs de 500, si l'on en croit une monnaie d'Anastase exhumée à cet endroit. Une autre sépulture a livré une monnaie de Léon VI du IXe s. D'après le témoignage des monnaies et d'une coupe en glaçure des XIIIe-XIVe s., les tombes du niveau supérieur dateraient du XIVe s. Une église mésobyzantine fut construite sur le terrain voisin (v. cat. n° 237).

e) Place Kyprion Agoniston-Dioikitiriou. À 3,07 m de profondeur, treize inhumations libres disposées sur des couches successives, la plupart perturbées. Cinq étaient orientées E.-O., trois N.-S., la tête du défunt étant au S., une autre E.-O., la tête du défunt à l'O., les autres perturbées. Quelques squelettes avaient les mains croisées sur l'épigastre, deux avaient une pierre comme coussin et deux autres avaient la tête couverte d'une tuile reposant sur des pierres placées tout autour de la tête. Ces inhumations ont été datées d'après les monnaies et les tessons de vases byzantins en glaçure. Sous celles-ci, fut repérée une série de neuf tombes à ciste dont quatre conservées. Sept d'entre elles étaient orientées N.-S. Trois d'entre elles étaient situées à proximité d'un mur mésobyzantin. Les monnaies et les tessons de vases en glaçure trouvés à l'intérieur et aux abords incitent à dater ces sépultures du XIIe s. La tombe 1 (1,95 m x 0,75 m, int.) en moellons, briques et mortier, avait une couverture de plaques en marbre et en schiste et un pavement formé de plaques en schiste. Elle possédait un coussin maçonné sur son côté O et, à l'angle NE., une marche formée de quatre briques sans mortier. La hauteur de la tombe, atteignant à l'origine 60 cm, fut plus tard surélevée de 50 cm par l'ajout de fragments de briques et de tuiles sur les quatre côtés. Deux inhumations successives, orientées E.-O., l'une contenant deux corps, furent identifiées. Le défunt le plus récent avait ses mains croisées sur la poitrine. Au-dessus et au-dessous des inhumations, à des niveaux variés, douze crânes et des ossements épars. La tombe 4 (1,60 m x 0,55 m x 0,45 m), couverte de plaques en marbre et en schiste, abritait un défunt — les mains croisées sur la poitrine — et, à ses côtés, les traces de deux translations. La tombe 8 (2.50 m x 0,80 m x 1,10 m), couverte de plaques en marbre, dotée d'un escalier de deux marches à l'E et pavée de briques (35 x 30 cm), contenait diverses inhumations perturbées. La sépulture 9 (1,80 m x 0,65 m x 0, 50 m), couverte de plaques en schiste, les murs faits de moellons et de fragments de briques liés par de la boue, reçut deux inhumations successives dont une comptant deux corps. Son sol était constitué par de la terre rouge. Le cimetière atteste des modes d'inhumation de trois types: a) le nouveau défunt est posé sur les précédents; b) les os des précédents défunts sont repoussés sur les côtés; c) les os des précédents occupants sont rassemblés et posés sur le nouveau défunt. Selon le fouilleur, la présence des tombes suggère l'existence à proximité d'une église ou d'un monastère. Trois inhumations libres ont été fouillées en 1993. En 1996, ce fut le tour d'une chapelle funéraire dans laquelle fut dégagée une sépulture paléochrétienne avec entrée horizontale à l'O. Dans le remblai du cimetière, qui atteignait une hauteur de 3 m, on a dénombré au total quatre-vingt-quinze inhumations à fosse et dix-sept tombes maçonnées ainsi que des constructions funéraires. Le nombre des défunts retrouvé s'élève à deux cent six.

f) Rue Hay. Dimitriou 26. Aux abords extérieurs de murs datés des IVe-Ve s., une tombe d'enfant construite à l'aide de plaques de remploi. Sur la sépulture, une monnaie byzantine du XIe s. **Hay. Dimitriou 28**. Une tombe d'enfant de l'époque byzantine.

g) Mélénikou 9. Une tombe à ciste aménagée à l'emplacement d'un bâtiment antique (1,95 m x 0,57 m x 0,90 m). Remplie d'ossements et de vases en glaçure, elle a également livré des boutons en bronze, deux monnaies de Valentinien (383-392), une de Justinien (564-565) et une de Manuel Ier Comnène (1143-1189). Une autre sépulture (1,80 m x 0,52 m) conservait des ossements, des boutons en bronze et des vases en glaçure.

h) Mavili 15. Deux tombes paléochrétiennes en berceau à l'emplacement de bains byzantins.

i) Kouphitsa 23. Deux murs d'un bâtiment paléochrétien et deux tombes postérieures dont l'installation provoqua la destruction du pavement. La première s'apparentait à une simple fosse. La seconde était en berceau. Une troisième, orientée N.-S., couverte d'une plaque en marbre, avait un revêtement en marbre aux murs et se trouvait rectangulaire et à fosse (1,50 m x 0,50 m), également couverte d'une plaque de marbre.

j) Kassandrou 90. Deux tombes creusées dans le rocher établies à l'emplacement de maisons abandonnées au début du VIIe s. La première était couverte de deux plaques en marbre et la seconde d'une plaque en schiste et de tessons de briques. Cette dernière était délimitée par la paroi du rocher sur trois de ses côtés et par un petit mur sur le quatrième. Sa couverture était en partie formée de plaques en marbre, en partie, du côté de la tête, de deux grandes tuiles. Elle contenait trois inhumations. Le terrain a livré deux pierres tombales à inscription sans références chrétiennes.

k) Ville haute. Rue Korinis. 25 m au NO. des remparts. Vestiges d'une tombe dans une maison antique. Son sol était formé par le rocher. On peut supposer que la tombe était contemporaine de la maison. Elle était ornée de fresques montrant sur un fond blanc des motifs végétaux colorés en rouge, vert et noir, caractéristiques du IVe s. Dans le sol de la sépulture, un fragment de vase en terre cuite haut de 20 cm et des débris de flacons en verre.

À Thessalonique, le problème des inhumations dans la ville (autres que celles mentionnées ci-dessus) est étroitement lié à l'état des remparts pré-romains[507]. Les tombes et les *graffiti* de l'odéon prouvent l'introduction très précoce (?) des inhumations dans la ville. Toutefois, il semble que cet usage devait répondre à des conditions particulières et ne constituait pas la règle. **b)** D'autre part, il faut observer que, malgré l'essor de la ville à l'époque byzantine, on n'a pas trouvé de cimetière organisé *intra muros* mais seulement des groupes de tombes dans l'hippodrome, la place Dioikitiriou et le monastère de Vlatadès et, à une échelle moindre, à l'intérieur d'églises.

417. Liti[508] (près de Rentina). Au début du Xe s., l'évêché de Liti fut transféré dans le site fortifié de Rentina. À Liti, on a dégagé une sépulture paléochrétienne faite de matériaux de remploi — sept reliefs funéraires et deux plaques à inscription datées entre le Ier s. av. J.-C. et le Ier s. ap. J.-C.

---

507. Au n° 3, rue Philikis Etaireias à l'E. de la ville, une tombe se trouve à l'O. d'un mur qu'il faut identifier avec l'enceinte du IIIe s. (A.A. 22 (1967), B2, 396-398, Ph. Petsas). Cinq tombes à tuiles sont implantées de part et d'autre de l'enceinte postérieure. D'autres tombes au N. de la place de Syntrivani sont situées à l'O. de l'enceinte romaine et sont sûrement antérieures à elle. La disparition du rempart hellénistique ne permet pas d'identifier ces tombes, ■ elles étaient en dehors de la ville (A.Δ. 26 (1971), B2, 373-375, A. Vavritsas). À voir les commentaires de J. - M. Spieser, Thessalonique et ses monuments du IVe au VIe s. Contribution à l'étude d'une ville paléochrétienne (B.E.F.A.R. 254), (Paris, 1984), 65, n. 239 et p. 85 et 98 et Idem, Note sur la chronologie des remparts de Thessalonique (antérieure à 254), B.C.H. 98 (1974), 507-519. E. Marki (10e Symp. X.A.E. (1990), 41-42) pense que l'introduction des tombes dans cette ville est due aux effets des invasions barbares. Par contre D. Pallas soutient l'hypothèse des inhumations *ad sanctos*. Nous pensons que ce sujet est plus complexe et qu'il dépasse l'influence des évènements extérieurs. Sur le plan de la ville: H. von Schoenebeck, Die Stadtplanung des römischen Thessalonike, Bericht über den VI internationalen Kongres für Archäologie (Berlin, 1940), 478 s.; M. Vickers, Towards reconstruction of the town planning of roman Thessaloniki, *Ἀρχαία Μακεδονία* A (Θεσσαλονίκη, 1970), 239 s.; Idem, Hellenistic Thessaloniki, J.H.S. 92 (1972), 156; N. Moutsopoulos, Contribution à l'étude du plan de la ville de Thessalonique ■ l'époque romaine, Atti XVI congr. intern. di storia dell'Architettura (Atene, 1969), (Roma, 1977), 187-264. Et récemment: Mass. Vitti, Ἡ πολεοδομικὴ ἐξέλιξη τῆς Θεσσαλονίκης. Ἀπὸ τὴν ἵδρυσή της ἕως τὸν Γαλέριο (Βιβλ/κη Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ., 160), Ἀθήνα, 1996. b) Sur les rapports des cimetières anciens avec les modernes: Efi Kakoulidou, *Τὰ ἑλληνικὰ ὀρθόδοξα νεκροταφεῖα τῆς Θεσσαλονίκης τὸν 19ᵒ αἰ.*, *Μακεδονικὰ* 22 (1982), 391-420 (392); Sur le cimetière juif: M. Molho, Dos necrópolis sobrepuestas en Salónica, De «Sefarad» 22 (1962), 376-383.

508. N. Moutsopoulos, E.E.Π.Σ.A.Π.Θ. sect. d'architect. 11 (1988), 25-125 (40); cf. *Μακεδονικὰ* 2 (1941-1952), chron. archéol., 616, p. 617, fig. 9, plan, coupes, Ch. Makaronas; B.C.H. 68-69 (1944-45), 431, P. Amandry. b) Π.A.E. 1989, 204, fig. 140, a, N. Moutsopoulos. A.E.M.Θ. 10 (1996), 624-626, Idem. c) A.E.M.Θ. 10 (1996), 434, M. Tsimbidou - Avloniti. d) A. Hochstetter, Kastanas, Die Kleinfunde, Ausgrabungen in einem Siedlungshügel der Bronze - und Eisenzeit Makedoniens 1975-1979, Prähistorische Archäologie in Südosteuropa, Band ■ (1987): B. Hänsel, 113-120, pl. 38-41. L'auteur trouve des similitudes du mobilier avec Corinthe (G. Davidson, The minor objects (Princeton, 1952), Corinth XII), Olympie, Néochoropoulo, Karla, Poliochni. Description du squelette par B. Herrmann, p. 121-125. A.Δ. 32 (1977), B2, 200, ■. Hänsel.

b) Rentina. Akropyrgos IΠ. À l'angle SE. du site, une inhumation orientée SE.-NO. établie à 1 m du rocher naturel à l'endroit où fut érigée la tour. Il est impossible que la tombe soit antérieure à cette dernière. Le défunt (?) fut inhumé à cette place vraisemblablement au cours des travaux de construction pour des raisons qui nous échappent. D'autres tombes furent retrouvées détruites à l'intérieur des bâtiments. Quelques autres ont cependant été conservées au rez-de-chaussée. Les sépultures appartenaient à des indigènes et non à des barbares.

c) Hay. Athanasios. Un grand nombre de tombes à fosse, orientées vers l'E., installées sur la surface supérieure d'un tymvos. La majorité dataient de l'époque mésobyzantine et étaient dénuées de mobilier. Quelques-unes ont livré des ornements en bronze, des bagues et des bracelets.

d) Kastanas. Sur une colline funéraire (*toumba*) une tombe du XIIe s. Elle contenait le squelette décomposé d'une femme de 22 à 24 ans, mesurant 1,56 m, orientée E.-O. Sa tête était à l'O., ses mains sur la poitrine. Elle a livré quatre bracelets, quatre bagues et quarante-huit perles en verre d'un collier.

418. Aréthousa[509]. Deux tombes à ciste, couvertes de quatre plaques en schiste, sans mobilier, datant probablement des temps chrétiens.

b) Langadas. À l'intérieur de cinq sarcophages romains en marbre, ornés de bas-reliefs, des monnaies en or byzantines frappées sous Galène et Constantin Paléologue, des aiguilles en or et des bagues en or aux pierres gravées.

419. Hay. Antonios, Ambélia[510]. Tombe rectangulaire collective maçonnée de plaques (2,40 m x 1,50 m), ayant été réutilisée. Elle a livré une lampe datée des Ve-VIe s. et trente *as* en bronze du milieu du Ve s.

b) Trilophos. Tombe paléochrétienne en berceau ornée de peintures.

c) Thermi (Sédès). Le cimetière contenait quelques tombes à fosse, certaines d'enfants, et l'une avec plusieurs squelettes. Elles ont livré des bijoux en bronze et de beaux vases en glaçure datés des XVe-XVIe s. Quelques tombes à fosse datées du début du XXe s. conservaient des vases en verre et une monnaie de 1917.

d) Épanomi (lieu-dit Limori). Les trouvailles — monnaies, perles, bijoux et objets usuels réalisées dans le cimetière paléochrétien du IVe s. devraient être exposées sous peu.

420. Nome de Kilkis. Mandrès[511]. Près du village, une tombe (3,50 m x 3,20 m x 2,40 m), voûtée en briques, bâtie à l'aide de pierres taillées et de mortier de chaux. Sur la partie de l'arc de la voûte tournée vers l'entrée, les restes d'une construction rectangulaire, peut-être destinée aux sacrifices ou aux libations funéraires. La tombe et la construction datent de la fin de l'époque romaine.

b) Péonie, Toumba. Une tombe macédonienne du IVe s. av. J.-C. abritait cinq squelettes intacts inhumés ultérieurement comme le montrent les vases et les monnaies de Théodose Ier et d'Honorius. Après cet ensevelissement, l'entrée fut fermée par deux pierres.

c) Evropos. Cimetière comptant vingt-deux tombes: treize à tuiles, sept inhumations libres et deux tombes maçonnées en berceau aux voûtes détruites. La seconde était double. Elles communiquaient entre elles par une ouverture. Pillées auparavant, les sépultures ont néanmoins fourni quelques monnaies, des croix et des boucles d'oreille datant du règne de Justinien. Une autre tombe en berceau, avec vestibule et entourée d'un péribole en forme de chapelle, constituait un hérôon-martyrion (v. partie B. 8.2).

d) Palatiano. Tombe du IVe s. et inhumations isolées postérieures.

421. Serrès[512] (fig. A, 140). Cimetière paléochrétien à l'emplacement de l'évêché actuel. Il comptait

---

509. A.Δ. 31 (1976), B2, 244, pl. 195, a-d, Cath. Romiopoulou. b) B.C.H. 53 (1929), 510, Y. Bequignon (G. Pélékidis).

510. A.Δ. 31 (1976), B2, 244, Cath. Romiopoulou. b) A.Δ. 44 (1989), B2, 353, D. Nalpantis. c) A.E.M.Θ. 10 (1996), 485, Eud. Skarlatidou - D. Ignatiadou. d) Νίκη, 8-5-95.

511. B.C.H. 83 (1959), 709, G. Daux. b) B.C.H. 78 (1954), 140, P. Courbin; 79 (1955), 276, Ec. Fr (Ph. Petsas). c) A.A. 47 (1992), B2, 389, pl. 114, b, Th. Savvopoulou. Th. Savvopoulou - M. Valla, A.E.M.Θ. 6 (1992), 435-437, dess. 2-3, pl. 1-7. Dans A.A. 46 (1991), B2, 290-292, dess. S. Th. Savvopoulou, on ajoute que les ossements perturbés des cinq morts étaient de crémation. d) A.E.M.Θ. 10 (1996), 190, Él. Anagnostopoulou - Chatzipolychroni.

512. Char. Pennas, Παλαιοχριστιανικοί τάφοι στίς Σέρρες, Σερραϊκά χρονικά 7 (1976), 37-48, dess. 1-4, phot. 1-8; B.Z. 3 (1894), 257 s., plan I. P. Papayeoryiou. b) A.Δ. 35 (1980), B2, 431, Eud. Skarlatidou. Gymnase des filles. Une

deux tombes à fosse creusées dans le rocher mou, abritant chacun un squelette, une tombe à tuiles destinée à un enfant couverte de deux tuiles laconiennes et une dernière tombe détruite. Les défunts avaient leurs têtes à l'O. Trois sépultures étaient en berceau. La tombe 1, orientée N.-S., à la voûte faite de briques et de mortier hydraulique, épaisse de 30 cm environ (2,90 m x 2,12 m x 2,10 m). Deux arcs en briques sur la façade, l'un définissant la voûte et l'autre couronnant l'entrée de la tombe. Une petite porte (60 x 55 cm), percée dans le mur S., à 80 cm du sol en terre de la tombe, précédée, à 10 cm sous le seuil, d'une marche large de 30 cm. Les parois portaient un enduit blanchâtre. La tombe 6 était pareille à la précédente et orientée S.-N. Les deux sépultures avaient un de leurs côtés étroits en commun. La tombe 2, qui était analogue, a été détruite. À l'intérieur elle incluait une «*thike*», orientée E.-O. (1,80 m x 0,60 m). Des monnaies musulmanes provenant du remblai effondré ont été introduites dans les tombes.

b) I. Dragoumi 2 (Porte du forum, *intra muros*; fig. A, 141). Une tombe occupait le vestibule intérieur de la porte O. des remparts romains. Elle était à ciste (1,95 m x 0,55 m), formée de plaques dont une portait une croix double en relief datée des XIIe-XIIIe s. Elle avait été pillée.

422. Amphipolis[513]. Le cimetière à l'E. de la ville comportait trois zones, du N. au S.: pré-impériale, impériale et chrétienne. La nécropole chrétienne était reconnaissable à quelques cippes en marbre commun marqués de croix aux branches égales. Les tombes s'apparentaient à de grandes fosses maçonnées, parallélépipédiques. Au NE. de la ville, trois sépultures à ciste et une hellénistique. La tombe 1, maçonnée (2 m x 0,60 m x 0,85 m), couverte de trois plaques en marbre dont une de remploi, portait sur ses murs un enduit et des croix pattées, gravées et colorées en rouge. À 2 m au S. de la tombe 1, la sépulture 2 (1,30 m x 0,42 m x 0,35 m), celle d'un enfant, était bâtie de briques et couverte de trois plaques. À 10 m au S. de la tombe 1, la tombe 3 (1,90 m x 0,77 m) était en plaques de poros et en briques, couverte de trois plaques en marbre dont une de remploi. Un bâtiment de plan circulaire a livré une plaque en marbre portant, entre les branches de la croix, l'inscription suivante: «MIM| OPIN ΠAP| AMO| ANAC ✝».

Dans la partie O. des remparts de la ville chrétienne, une tombe à ciste fut installée à l'angle intérieur NE. d'une tour carrée. Une pierre de porte réutilisée formait un de ses longs côtés et un fragment de sarcophage constituait le côté O. La tombe (1,53 m x 0,72 m) était vide. Son pavement correspondait à celui de la tour. Elle était contemporaine de la première période de la tour. Le péribole appartenait à la charnière des temps paléochrétiens et mésobyzantins et fut en usage après l'abandon partiel ou total de la basilique A. **Terrain Kochliaridi**. Deux tombes paléochrétiennes contemporaines de la basilique: à ciste, maçonnées, couvertes de tuiles et de morceaux de mosaïque datant d'une phase postérieure.

423. Néos Skopos[514]. À 10 km au SE. de Serrès. Cimetière chrétien établi sur un cimetière romain.

b) Rhodolivos. À faible distance du village, sur une colline, une tombe voûtée ouverte par des fouilleurs clandestins. Elle a livré au moins deux vases et sept monnaies. Sur la colline de Hay. Athanasios ont été localisées plusieurs tombes qui pourraient être médiévales.

---

tombe romaine en berceau faite de briques, avec lit funéraire contenant beaucoup d'ossements (Ibid., 27 (1972), B2, 530, Cath. Romiopoulou).

513. P. Perdrizet, Voyage dans la Macédoine première (suite), B.C.H. 21 (1897), 514-543 (515). Cf. P. Collart - P. Devambez, Voyage dans la région du Strymon, Ibid., 55 (1931), 175; A.Δ. 38 (1983), B2, 332, Ang. Strati; Π.A.E. 1981, 28, fig. 1, b, pl. 48, c, E. Stikas. L'auteur interprète l'inscription comme concernant «Παράμου» et «Ἄναξ». À comp. une autre inscription à Veroia (D. Feissel, Recueil, 31 du IIIe s. et Παράμονος, p. 148). La tour: Π.A.E. 1988, 137, Ch. Bakirtzis. Terrain Kochliaridi (A.Δ. 42 (1987), B2, 464, Ang. Strati). Sur les fouilles d'Amphipolis paléochrétienne à voir: Π.A.E. et Byzantines Studies vols 8, 11, 12 (1981, 1984, 1985), 351-384 et 20 Corso (1973), 297-310, Idem. Sur le cimetière classique situé en dehors des remparts E. (Π.A.E. 1983, 40, D. Lazaridis; St. Samartzidou, A.E.M.Θ. 1 (1987), 327-335). Acropole: des tombes sur l'emplacement d'une *villa* d'époque impériale (Π.A.E. 1975, 72-79, plan E. E. Stikas). D. Lazaridis, Τα τείχη της Αμφιπόλεως, A.A.A. 8 (1975), 56-63.

514. A.E. 1936, Chron. 14, n. 1, G. Bakalakis. b) N. Zikos, Παλαιοχριστιανικὸς τάφος στὸ Ροδολίβος, Μακεδονική ζωή 137, oct. 1977, 42-43 (à corriger dans J. - P. Sodini, Aliki II, 228, n. 160); J. Lefort, Radolibos, Population et paysage. Travaux et Mémoires 9 (1985), 199. c) Τα Νέα, 12-8-93; B.C.H. 118 (1994), 766, A. Pariente.

c) Pentapolis. Près du village ont été découvertes fortuitement six tombes taillées dans le rocher au cours du Bas-Empire et à l'époque paléochrétienne. Elles contenaient quarante squelettes.

424. Nome de Drama. Adriani[515]. Quatre tombes à ciste, probablement byzantines, faites de plaques en schiste. Les squelettes portaient des anneaux et des bracelets en bronze.

b) Pyrgoi. À 1,5 km au SO. du lieu dénommé Hay. Dimitrios, un cimetière datant vraisemblablement de l'époque paléochrétienne.

425. Philippes[516]. Les cimetières étaient situés aux extrémités de la ville, le long de la via Egnatia. Le plus riche d'entre eux se trouve à l'E. dans le village de Krinidès où l'on a découvert trois basiliques et un grand nombre de tombes en berceau.

a) Krinidès. Groupes de tombes paléochrétiennes ornées de peintures murales.

b) Terrain Orphanidi (fig. A, 142). Quatre tombes en berceau, dont trois (b, c, d), orientées vers l'O., constituaient un ensemble: elles possédaient un mur commun devant et derrière elles et se trouvaient séparées entre elles par des murs médians. La tombe a, tournée vers l'E., paraît contemporaine des autres. Toutes étaient en moellons et mortier. La fenêtre de l'entrée se trouvait plus haut que le pavement des tombes. La tombe a, à l'entrée carrée bordée de pierres, portait un enduit sur ses murs intérieurs; sa plaque de fermeture est restée introuvable. Elle contenait peu d'ossements. La tombe b était plus soignée: l'entrée était bordée dans sa partie supérieure de briques formant un arc de faible profondeur destinées à l'ajustement de la plaque de fermeture. Cette dernière portait un anneau de fer. Les parois de la tombe étaient revêtues d'un enduit. Sur le côté SO. était disposée une couche de plaques en terre carrées, ornées de rosaces, et des briques à l'E. et au N. Elle contenait peu de traces d'ossements. Les tombes c et d étaient similaires. **Terrain Dimitriadi**. Tombe, avec entrée à l'E., pareille aux précédentes. **Terrain A. Termentzoglou**. Tombe à ciste faite de plaques en marbre. Son squelette, la tête à l'E., était intact. **Rue entre les terrains 1163-1164**. Tombe à ciste rectangulaire, maçonnée, avec enduit (2,19 m x 0,98 x 1 m). Sur son mur E. était gravée une croix inscrite dans un cercle (fig. A, 143).

c) Terrain Mitsoglou. Tombe paléochrétienne en berceau (2,10 m x 1,70 m x 1,88 m), aux parois enduites. Elle était ornée de croix rouges peintes sur un fond jaunâtre: une croix bordée de deux autres plus petites sur le côté O., deux croix sur les longs côtés et une autre au-dessus de l'ouverture carrée de l'entrée. Les croix étaient entourées de bandes. **Terrain Kakania**. Une tombe d'enfant à ciste construite en briques. Ses parois portaient un enduit. Son sol était pavé de briques. Elle a livré quatre *lacrimaria* en verre, un bracelet en bronze et deux monnaies de Constantin Ier.

d) Terrain Yeoryiadou (près de la basilique *extra muros*). Sépulture paléochrétienne en berceau (2,50 m x 2,20 m x 1,65 m), aux parois enduites. À 50 cm du pavement en mortier hydraulique, le long des murs, étaient disposés deux lits, de 40 cm de large. L'entrée se trouvait à l'E. Sur le mur O. un chrisme peint dans un cercle.

e) Terrain Théodoridi (SO. de la basilique *extra muros*). Dix-huit tombes de la fin de l'époque romaine et paléochrétiennes, dont cinq à ciste. La tombe 1, rectangulaire (2,20 m x 1,20 m x 1,50 m), couverte de trois plaques de marbre, était précédée d'un couloir (1,50 m x 0,70 m) menant à son entrée. Son mur intérieur comportait une marche à 50 cm du sol. Ses murs étaient décorés d'une croix avec ancre, de rosaces, de fruits de rosier et des lettres apocalyptiques (fig. D, 42). Elle abritait quatre squelettes, orientés O.-E., sans mobilier. La tombe 2, en moellons (2,50 m x 1,10 m x 0,70 m), contenait les restes de deux squelettes, également sans mobilier. La tombe 3, celle d'un enfant (1,30 m x 0,76 m x 0,30 m), était faite de plaques de marbre de remploi parmi lesquels une stèle funéraire mentionnant

---

515. A.Δ. 42 (1987), B2, 451, M. Nikolaïdou - Paléra; Ριζοσπάστης, 27-11-86; Ελευθεροτυπία, 29-11-86; B.C.H. 111 (1987), 554, G. Touchais. b) A.Δ. 43 (1988), B2, 432, Ch. Koukouli - Chrysanthaki

516. A.Δ. 16 (1960), B, 230, St. Pélékanidis. b) Ibid., 22 (1967), B2, 417-420, dess. 1-3, pl. 311, b, c, Ch. Koukouli. c) Ibid., 23 (1968), B2, 354, dess. 2, pl. 301, a, b, Idem. d) Ibid., 25 (1970), B2, 398, Idem. e) Ibid., 29 (1973-74), B3, 843-848, Char. Pennas. f) Idem, Παλαιοχριστιανικές ταφές στους Φιλίππους, Ἡ Καβάλα καὶ η περιοχή της, 1er symp. local (Kavala, 1977), (I.M.X.A. 189, 1980), 437-444, dess. 1-3, photos 1-18; cf. A.Δ. 30 (1975), B2, 306, Idem. g) Ibid., 32 (1977), B2, 271, dess. 1, Ch. Bakirtzis. h) Ibid., 34 (1979), B2, 345, Idem. i) St. Pélékanidis, Παλαιοχριστιανικός τάφος ἐν Φιλίπποις (Tortulae, R.Q. 30, Suppl., (1966), 223-228); Μελέτες, 67-74). j) (Απογευματινή, 8-9-82; Τὰ Νέα, 21-9-82), B.C.H. 107 (1983), 803, G. Touchais. k) A.Δ. 37 (1982), B2, 336, dess. 1, Dim. Papanikola. l) Ibid., 336, dess. 2, pl. 224, b, c, 225, a, b, Char. Bakirtzis.

un certain Alexandros et sa femme. Elle a livré une amulette en bronze, trois clous et une monnaie usée. La tombe 10 était détruite; la tombe 11 (2,10 m x 1,10 m), couverte de plaques de remploi.

Tombes en berceau. La tombe 5 s'apparentait à un ensemble de trois tombes (A, B, C), ayant un mur de façade commun et des murs médians communs, faits de moellons et de mortier. De petites fenêtres pour la descente, de 50 cm de côté, avaient été percées à 80 cm du sol et se trouvaient fermées par des plaques calcaires. La façade était formée de trois arcs aveugles, de 40 cm de large, au-dessus de chaque porte. Les tombes, orientées vers l'E., ne portaient pas d'enduit. La sépulture A contenait des ossements décomposés, la B deux squelettes, la C trois squelettes et une boucle en bronze. Les tombes 8-9 (2,90 m x 1,10 m et 2,50 m x 1,10 m) présentaient des fenêtres de 50 cm de large bordées de plaques en marbre. La tombe 6 avait un aspect identique. La tombe 12 (2,30 m x 1,10 m) comportait sur le sol une «*thike*» de pierres sans mortier atteignant 15 cm de profondeur.

Tombes à tuiles. La tombe 4 (1,60 m x 0,50 m) conservait un squelette orienté vers l'E. et des fragments d'épingle en os ainsi que deux *lacrimaria* en verre. Les sépultures 14 et 17, destinées à des enfants, étaient aussi orientées vers l'E.

Les tombes à fosse 7, 13 et 18, creusées dans une terre molle, étaient couvertes de plaques calcaires. La tombe 7 a livré des objets au caractère non-chrétien: une étrille et une lampe du IIe s.

Les tombes 15 et 16, des jarres, contenaient des *lacrimaria*.

Terrain Th. Dimitriadou. Deux tombes en berceau ayant en commun leur façade et un mur médian. Une autre sépulture à ciste. La tombe 2 a livré six *lacrimaria*; la tombe 3, un miroir en bronze.

Terrain Syméonidi. Trois tombes à ciste maçonnées, une à tuiles et une à fosse. On y a découvert cinq monnaies en bronze, trois usées et deux frappées à Philippes à l'époque d'Auguste.

f) Terrain Pavlidi (400 m au S. de la basilique *extra muros*) (fig. A, 144). Quatorze tombes à tuiles, six en berceau, une à ciste. La tombe 1, à tuiles, a livré une monnaie de Constance Gallus César (351-354); la tombe 9, également à tuiles, trois monnaies de Dioclétien, deux de Constance II et une dernière frappée probablement sous Valentinien Ier, toutes retrouvées autour de la tête du défunt. Les cinq tombes en berceau étaient groupées en paires (D-E, B-C), la sépulture A étant isolée. Les tombes D-E communiquaient entre elles par une petite porte (90 x 70 x 82 cm). Les plaques de pavement rectangulaires, posées 30 cm au-dessus du sol, étaient en terre et percées de trous. La tombe A présentait deux couches d'inhumations. La première contenait sept crânes et les restes de squelettes; la seconde, deux squelettes entiers. Elle avait son entrée à l'O., mais les têtes des défunts étaient placées à l'O., comme dans les autres tombes. La tombe B abritait deux squelettes; la tombe C, trois; la tombe D, cinq squelettes et les fragments d'un petit vase – probablement une amphore; la tombe E, trois squelettes, une œnochoé de 13 cm de haut et une petite amphore à bord large de 9 cm de haut. La tombe C portait un banc carré maçonné, au centre duquel se trouvait la base en marbre d'une stèle funéraire. La tombe 6 était maçonnée en berceau et contenait les restes d'ossements ainsi qu'un petit lécythe de 17 cm de haut. Une tombe à ciste (3,10 m x 2,10 m x 1,45 m), aux murs épais de 20 cm, était couverte de trois plaques en marbre dont deux couvercles de sarcophages. Au total, en 1975 on avait fouillé cent trente-six tombes païennes et chrétiennes parmi lesquelles soixante-deux à fosse, trente en berceau, vingt-quatre à ciste, dix-huit à tuiles et deux jarres.

g) Terrain Logotheti (à 16 m à l'E. de la basilique *extra muros*). Cinq tombes paléochrétiennes (7,55 m x 3 m) aux murs épais de 55-57 cm. Leurs dimensions étaient variables: la tombe 1 mesurait 2,20 m x 1,28 m; la tombe 2, 2,25 m x 1,30 m; la tombe 3, 2,22 m x 1,30 m; la tombe 4, 2,20 m x 1,30 m. Leur hauteur était d'1,60 m; celle des entrées était conservée sur 1 m. Elles étaient en moellons, mortier et, dans de rares cas, en briques. Sans traces d'ossements ou d'inhumations, elles ne paraissent pas avoir été utilisées.

h) Terrain Ioannidi. Une tombe en berceau (2,45 m x 1,82 m x 2 m), faite de moellons revêtus d'un enduit hydraulique. L'entrée, à l'O., s'apparentait à une ouverture (40 x 60 cm) bordée de pierres en marbre et surmontée d'un linteau arqué. Celle-ci donnait accès à une fosse (1,10 m x 0,68 m) aux murs maçonnés. Près de la fosse, la plaque de fermeture, brisée, portait gravée une croix aux bras inégaux. Sa surface était caractérisée par une excroissance. Une autre plaque en marbre couvrait la fosse. Elle a livré un vase à demi sphérique, un fragment d'une boucle d'oreille en or, des perles en verre et des fils d'or provenant de vêtements.

i) Fontaine de Krinidès. Tombe en berceau (2,28 m x 1,73 m x 1,95 m) dont la voûte naissait à

la hauteur de 1,19 m. Le tympan des murs étroits avait un rayon de 86.7 cm. Un couloir long de 85 cm conduisait à l'entrée au SE. de la tombe, à une profondeur de 1 m du niveau actuel. Deux pierres en guise de marches donnaient accès à l'intérieur de la tombe, au sol en terre. Aucun mobilier n'accompagnait le squelette décomposé. La sépulture était par contre couverte de peintures. D'autres tombes en berceau, avec ou sans arcosolia, portaient des croix, des oiseaux et des scènes de repas funéraires. Des tombes à ciste ont également été découvertes.

j) Krinidès. Tombe paléochrétienne double et en berceau, dotée d'un vestibule et de deux banquettes funéraires.

k) Ibid. Rue Votsi-Hay. Christophorou (fig. A, 145). Deux tombes en berceau (2,25 m x 1,25 m). [Sur le dessin, on distingue qu'il s'agit de deux tombes (double) à fenêtre, orientées E.-O., l'entrée à l'E.]. Elles étaient construites en moellons et portaient un enduit hydraulique sur leurs parois. Sur le mur N. était peinte une croix aux branches égales. Le sol était pavé de cailloux et les entrées fermées de plaques calcaires. Chaque tombe abritait un squelette décomposé. Les sépultures ont livré des tessons sans vernis et un fragment d'amphore paléochrétienne à cannelures. La tombe N. a également livré une monnaie en bronze de Phocas (602-610).

l) Ibid. Terrain Gaïtelidi (n° 461; fig. A, 146-147). Tombe en berceau comprenant deux chambres et un petit vestibule de 80 cm de large. L'entrée, une fenêtre, était fermée par une plaque de marbre. La chambre A (E. 1,65 m, x O. 1,67 m x N. 2,88 m x S. 2,79 m x haut. 2 m) avait ses parois légèrement courbes. Au milieu du côté E., à 1 m du fond, s'ouvrait une fenêtre carrée de 57 à 62 cm de large fermée par une plaque en marbre (69 x 62 cm). Cette dernière portait, gravée sur l'une de ses faces, une croix inscrite dans un carré. De petits cercles gravés décoraient les extrémités des branches, le centre de la croix et les coins du carré. Près de l'angle SO., un lit funéraire conservait les ossements d'un défunt en désordre. Il était formé d'une plaque de marbre (1,98 m x 0,68 m x 0,15 m), probablement de remploi, portant sur sa surface supérieure quatre incisions parallèles (1,52 m x 0,05-0,06 m) destinées à l'écoulement des liquides viscéraux du cadavre. La plaque se trouvait à 35 cm du fond, sur une couche de terre. Dans le mur N. de cette chambre, une ouverture arquée (1,22 m de côté), conduisait dans la chambre B (E. 1,75 m x O. 1,65 m x N. 2,96 m x S. 2,90 m x haut. 2 m). Au coin NO., un lit funéraire (1,80 m x 0,70 m) portant quatre incisions parallèles. Les murs étaient faits de pierres et les voûtes de briques (31 cm de côté x 3 cm). Le pavement était en terre battue.

B) Cimetière O. (Lydia).[517]

a) Terrain Koutra. Trois tombes à ciste taillées contenant des vases en verre.

b) Terrain Raptou (fig. A, 148-149). Tombe paléochrétienne en berceau. L'entrée, carrée et bordée de piliers en marbre, était fermée par une plaque en marbre portant deux anneaux en fer. Trois marches conduisaient à la chambre sépulcrale. Les parois portaient un enduit. Sur trois des murs étaient peintes des croix, parfois entourée de deux paons. La sépulture, datée de la fin du IVe-début du Ve s., abritait de nombreux ossements.

c) Terrain Moustakli. Cinquante-neuf tombes à fosse de la fin de l'époque romaine creusées dans le rocher dur dont quarante-neuf couvertes de plaques calcaires et treize de tuiles. Elles ont livré une cruche de la fin de la période romaine.

Intra muros

d) Rue commerciale. Une modeste tombe mésobyzantine fut établie dans le pavement de la rue, après que la via Egnatia ait été délaissée. Le crâne du squelette manquait.

e) Selon P. Lemerle, on ne peut établir de rapport direct entre l'ampleur des édifices et la

517. A.Δ 23 (1968), B2, 354, Ch. Koukouli. Sans datation. b) Ibid., 24 (1969), B2, 347, Idem. c) Ibid., 29 (1973-74), B3, 848, Ch. Pennas. d) Π.Α.Ε. 1975, 94, pl. 88, St. Pélékanidis. e) P. Lemerle, Philippes, 106. La découverte d'autres monuments chrétiens considérables confirme cette opinion. f) L. Heuzey - H. Daumet, Mission archéologique de Macédoine (Paris, 1876), 48, 117; P. Collart, B.C.H. 56 (1932), 224 s. (inscriptions païennes); P. Lemerle, Inscriptions latines et grecques de Philippes, Ibid., 59 (1935), 126-164; Idem, Inscriptions latines de Philippes, Ibid., 61 (1937), 410-419; P. Collart, Philippes, ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine (Paris, 1937), 25, 471; J. Coupry - M. Feyel, Inscriptions de Philippes, B.C.H. 60 (1936), 37-58 (47, 53, chrétiennes); H. Ducoux - P. Lemerle, L'acropole et l'enceinte haute de Philippes, Ibid., 62 (1938), 1-19; J. Roger, L'enceinte basse de Philippes, Ibid., 20-41, et Fanoula Papazoglou, Le territoire de la colonie de Philippes, Ibid., 106 (1982), 89-106.

population de la ville. Celui-ci estime que Philippes ne fut jamais à proprement parler une grande
ville.
f) Il semble que le cimetière E. était plus important du point de vue de ses monuments. Il s'étendait
sur une distance d'un kilomètre. La via Egnatia était bordée de tombeaux jusqu'au Khani de Dikili-
tash. Dans le cas du cimetière O., c'est le contraire. La ligne du *pomerium* dessinait un tracé fort
singulier qui se confondait à l'E. avec l'enceinte urbaine et s'en s'éloignait par contre considérablement
à l'O., formant un vaste «porche» dont la superficie est cinq fois supérieure à celle de la ville elle-
même. L'interdiction d'inhumation à l'intérieur du *pomerium*, prescrite par la loi des Douze Tables,
fut constamment renouvelée. Le cimetière O. ne reçut qu'un petit nombre de tombes, y compris à
l'époque paléochrétienne. Il semble que la nécropole O. se développa à l'extérieur du *pomerium*, de
part et d'autre de la route qui depuis Philippes menait à Héraklée de Sintique en passant par Drama.
426. Kavala[518]. Rue Kountouriotou. Un cimetière de tombes à ciste fut installé aux abords extérieurs
du péribole byzantin. L'orientation des sépultures, leur rapport avec le bâtiment antérieur dont elles
ont provoqué la destruction et leur situation, à l'intérieur du rempart correspondant à l'extension
ultérieure de la ville (XVIe s.), datent celles-ci de l'époque byzantine. Il n'est pas certain que la croix-
reliquaire figurant une crucifixion, exhumée lors du nettoyage de la tranchée, provienne originellement
d'une tombe. Un autre cimetière, aménagé à faible profondeur à l'extérieur des remparts romains, fut
localisé à l'E. du sanctuaire de Hay. Nikolaos.
427. Anaktoropolis[519]. À l'O. de la forteresse byzantine, sept tombes à ciste. Une d'entre elles a
livré deux monnaies *skyphates* d'Alexis III (1195-1203).
b) Oisymè. Deux tombes chrétiennes, orientées E.-O., la tête du défunt à l'E. furent découvertes
à l'emplacement d'un temple antique. Au sommet de la colline, une chapelle à nef unique.
c) Pontolivadon (ancienne Pistyros). Vaste cimetière daté du IXe s. implanté au N. du rempart.
428. Thasos. Liménas[520] (terrain Voyatzi, au NE. de la porte du Silène, au pied O. de l'acropole).
Dix tombes à ciste faites de plaques, orientées E.-O., la tête du défunt à l'O., ont été repérées à 2 m de
profondeur. Elles contenaient chacune un corps, sans mobilier.
b) Cimetière paléochrétien à proximité de la **porte du Silène**, *intra* et *extra muros* et *extra muros*
entre les portes d'Héraklès et du Silène. La tour IV du rempart externe contenait quelques inhumations
chrétiennes.

b1) Terrain Velliou-Galliou (au SE. du monument de Thersilochos). Une tombe à ciste, orientée NO.-SE., couverte de plaques en schiste établie à 1,80 m de profondeur. Sa fouille a mis au jour un squelette et un vase portant une décoration intérieure, probablement mésobyzantine. Les dalles de couverture des tombes paléochrétiennes, disséminées le long de l'enceinte, orientées E.-O., sont semblables à celles découvertes à proximité de la porte du Silène.

c) Terrain Yeorgali. Une jarre funéraire contenant les os d'un nouveau-né sous le pavement d'une chambre romaine.

d) Forteresse du port, mur d'enceinte. Plusieurs tombes postérieures à l'époque byzantine

---

518. A.Δ. 41 (1986), B, 176, Ch. Koukouli - Chrysanthaki - K. Tsouris.

519. A.Δ. 23 (1968), B2, 356, pl. 303, b, Ch. Koukouli. Sur le site: Is. Kakouris, Ἀνακτορόπολις, Ἱστορικές πληροφορίες καὶ ἀρχαιολογικὰ δεδομένα, Symposium sur Kavala, 249-262. b) A.E.M.Θ. 1 (1987), 369, fig. 10, E. Yiouri - Ch. Koukouli. c) A.Δ. 28 (1973), B2, 451, Ch. Koukouli - Chrysanthaki.

520. A.Δ. 31 (1976), B2, 290; Ibid., 32 (1977), B2, 241, Ch. Koukouli - Chrysanthaki. b) B.C.H. 103 (1979), 641, Y. Grandjean - Ch. Koukouli - R. Martin; cf. A.E.M.Θ. 10 (1996), 772, Ch. Koukouli - M. Sgourou. b1) A.Δ. 32 (1977), B2, 244, Ch. Koukouli - Chrysanthaki. c) A.Δ. 34 (1979), B2, 329, Idem. La nécropole ancienne s'étendait au S. de la porte d'Héraklès. La nécropole romaine se révèle plus particulièrement dense au bord de la mer (W. Deonna, Notes sur Thasos, R.A. 1909, I, 1-15). Sur le rempart et la nécropole: Chr. Dunant - J. Pouilloux, Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos (Paris, 1958), (Études thasiennes V), II, 100. Sur les remparts méridionaux et les tombes archaïques (Thasiaca, B.C.H. Suppl. V, 75-106, Ch. Koukouli - Chrysanthaki) et en général (L. B. Ghali - Kahil, Nécropoles thasiennes, B.C.H. 78 (1954), 225-251). d) Ibid., 97 (1973), 542, J. - M. Spieser. e) Ibid., 76 (1952), 257, Éc. Fr.; Ibid., 74 (1950), 336, Éc. Fr. f) Ibid., 82 (1958), 814, G. Daux. g) Ibid., 83 (1959), 783, 362 s., n. 2, 365, fig. 1, pl. XXII, Fr. Salviat, 783. h) Ibid., 77 (1953), 278, Chr. Dunant - G. Roux. À ajouter des tombes tardives près du rempart d'Evraiocastro (Ibid., 113 (1989), 745, Y. Grandjean - Fr. Salviat). i) B.C.H. 118 (1994), 453, Z. Bonias - J. - Y. Marc - D. Viviers; Ibid., 119 (1995), 671-672, Y. Grandjean - Fr. Salviat; cf. A.E.M.Θ. 10 (1996), 798, Z. Bonias - J. - Y. Marc.

dont une installée sous le mur. Ces sépultures, particulièrement nombreuses dans le secteur D17, se raréfiaient vers l'O.

e) Agora. Hérôon L. Caesar. À l'angle NE., une tombe byzantine de facture grossière dans laquelle fut exhumée une plaque de fer provenant d'une grande croix. **Agora. Naos.** Tombes byzantines à tuiles au niveau des bases du péribole sur le côté N.

f) Hérakleion (Lesché). Bon nombre de tombes médiévales, d'aspect pauvre et sans mobilier funéraire, furent découvertes dans le remblai formé après la destruction de l'édifice. Une autre sépulture médiévale près du mur S. du péribole.

g) Dans le lit du **ruisseau de Patarya**. Des tombes chrétiennes et, plus loin, à 50 m au N. du mur de clôture du cimetière moderne, des sépultures hellénistiques. Une stèle portant une croix monogrammatique servit de fond à l'une d'entre elles. La tombe était orientée E.-O., les trois corps ayant leur tête à l'O. La dalle de fond semble avoir été perforée au moment de la construction de la sépulture. À quelques mètres au NO., une autre tombe, présentant une structure et une orientation identiques, avait la même particularité. Une plaque portait une inscription classique. Elle avait au centre trois perforations circulaires en entonnoir, de 10 cm en moyenne.

h) Evraiocastro (remparts). Au pied du bastion fut mise au jour une tombe couverte de plaques de gneiss contenant un squelette bien conservé et une monnaie de bronze illisible. À l'angle formé par la jonction du rempart supérieur et du bastion, plusieurs squelettes humains, amoncelés les uns sur les autres, sans traces de tombes, furent exhumés. La poterie retrouvée se compose de fragments de tuiles mêlés.

i) Théâtre. Limite supérieure du *koilon*. Sous une couche témoignant d'une phase d'abandon et sous celle gardant les traces de la destruction du rempart, une tombe longue de 1,70 m, bâtie à l'aide de dalles de gneiss. Celle-ci paraît avoir été pillée dès l'Antiquité. Une autre sépulture (2,10 m x 1,10 m), en blocs de gneiss et de marbre — dont un s'apparentait à un gradin du théâtre portant une inscription des IIe-IIIe s. — abritait trois crânes. La fouille [illegible] également dégagé six autres sépultures couvertes de dalles. Une d'elles 1,70 m de lon[illegible] de dalles de gneiss posées sur champ était recouverte également en gneiss, une autre était faite de matériel du théâtre. Deux tombes contenaient une femme probablement âgée, le bras droit replié sur l'abdomen.

429. Île, Skala Sotiros[521]. Un cimetière en usage à la fin de l'époque romaine et aux temps paléochrétiens comprenant des tombes maçonnées avec enduit et pavement de tuiles. Elles contenaient quantité d'inhumations simples, établies à même le sol et de nombreux défunts. **Ibid. Prophitis Élias.** À une phase romaine tardive-paléochrétienne appartenait une sépulture en pierres au pavement formé de plaques en terre carrées. Elle fut trouvée pillée, sans couverture ni mobilier. Elle abritait les ossements perturbés de plusieurs défunts. L'orientation des tombes, l'absence de mobilier et la décoration en sautoir des plaques réalisée à l'aide des doigts plaident pour une chronologie paléochrétienne.

430. Thrace. Nome de Xanthi. Koutson[522] (fig. A, 150). Dix-sept tombes installées à l'intérieur de bâtiments plus anciens, quelques-unes aménagées dans les murs, orientées E.-O. et faites de pierres de remploi. Une jarre funéraire, trouvée à faible profondeur (24-50 cm), renfermait une paire de boucles d'oreille en forme d'anneaux. Des monnaies de Constantin Ier et de Constance II ainsi qu'une lampe du IVe s. ont été exhumées dans les environs.

b) Glaukè (château byzantin). Des tombes à ciste, couvertes de plaques en schiste, furent établies à l'intérieur du péribole et aux abords extérieurs de son côté E.

c) Myrodato. Lieu-dit Bantakli. Le tymvos conservait la trace d'une incinération des VIe-Ve s. av. J.-C. et de deux inhumations postérieures. 1) La tête du squelette était placée au SO. Ont été retrouvés avec le défunt une fibule de ceinture (au centre de la sépulture) et soixante-deux subdivisions usées de monnaies en bronze des Ve-VIe s. (dans la paume de la main droite). Ces dernières devaient provenir de la bourse que le défunt tenait dans sa main. 2) La seconde sépulture abritait un squelette de 1,62 m, orienté SO.-NE., le bras gauche replié sur l'abdomen, le droit posé sur l'épaule. Des parures

---

521. Ch. Koukouli - Chrysanthaki, A.E.M.Θ. 1 (1987), 389-398, (390-391). A.Δ. 41 (1986), B, 173, Idem.

522. A.Δ. 29 (1973-74), B3, 811-813, dess. 6, pl. 600, Diam. Triantaphyllos. b) Ibid., 37 (1982), B2, 342, 12e Éphorie. c) Ibid., 39 (1984), B, 281, L. Kranioti. Θρακική Επετηρίδα 5 (1984), 137-138, Idem. A.Δ. 47 (1992), B2, 490-491, Nt. Kallintzi. d) Ibid., 31 (1976), B2, 317, P. Pantos. e) Ibid., 47 (1992), B2, 490, Nt. Kallintzi.

féminines y furent exhumées: deux boucles d'oreille composées de trois anneaux en bronze, une bague simple en bronze, deux boucles d'oreille avec trois anneaux et des losanges et un collier de cent vingt et une perles colorées en verre au dessin varié. L'inhumation date du Xe s. **Ibid**. Une tombe à ciste maçonnée (2,12 m x 0,80 m), orientée E.-O., couverte de quatre plaques calcaires, abritait les ossements démembrés d'un homme de 35 ans. Elle était probablement chrétienne. Une autre sépulture, détruite, fut également repérée.

d) Chrysa. Un cimetière byzantin, à la structure lâche, comprenant des tombes à ciste faites de petites plaques irrégulières, fut installé près d'un tymvos. Les sépultures, sans mobilier, étaient orientées E.-O., la tête du défunt à l'O. Six autres tombes détruites ont aussi été localisées. Aux abords, une monnaie *skyphate* en bronze.

e) Tragasia. Une tombe (2,45 m x 1,30 m; dimensions intérieures) située sur la surface d'un tymvos, à 25 m de son centre. Orientée E.-O. et couverte de trois plaques, celle-ci avait probablement un caractère chrétien.

431. Nome de Rhodope, Maronée[523]. Des tombes paléochrétiennes et byzantines ont été exhumées à l'E. de la forteresse byzantine. Six autres sépultures à ciste, sans mobilier, datant de la fin de l'époque romaine avaient leur couverture constituée de matériaux récupérés du théâtre abandonné. Une autre tombe fut dégagée sur le *koilon* du théâtre.

432. Asprovolos[524] (au SE. de Néa Maroneia). Tombe à fosse dans le rocher mou, orientée O.-E., couverte de plaques calcaires (2 m x 0,50 ■ x 0,50 m). Les ossements d'une inhumation antérieure étaient posés au-dessus de ces plaques. Près de l'épaule droite du défunt fut découvert un tesson de tuile orné d'une croix et de l'inscription IC-XC-NIKA. Trois tombes étaient installées à 60 m de distance de la sépulture précédente. L'une a livré deux petits vases en céramique. À 100 m de là, deux autres tombes. Sur la photo publiée, on voit que le défunt a sa main gauche sur l'abdomen et sa main droite, un peu courbée, le long du corps. Le cimetière s'avère probablement postérieur à 1513, année de l'établissement à Néa Maroneia d'une communauté soucieuse de se protéger des raids des pirates.

433. Maximianoupolis[525] (fig. A, 151), à 8 km à l'O. de Komotini (Mosynopolis de l'époque byzantine). Cimetière paléochrétien de vingt et une tombes. Une, isolée, avait un aspect fort soigné, une autre était à tuiles et les dix-neuf dernières, à ciste, faisaient partie de cinq groupes distincts. La tombe isolée (A) était couverte de plaques bien travaillées. Ses longs côtés étaient faits de plaques en marbre analogues, mesurant entre 2,22 et 2,35 m, saillantes dans les murs étroits, soutenues à l'extérieur des murs par des moellons de 60 cm. Le crâne du défunt se trouvait au NO. La sépulture avait été précédemment pillée. Les tombes rangées en groupes avaient leurs côtés étroits en commun. Celles-ci étaient faites de moellons et de terre, couvertes de simples plaques. Elles portaient un enduit de 2 à 5 cm d'épaisseur et étaient pavées de plaques carrées ornées de signes tracés au doigt. Elles n'ont livré que peu d'ossements perturbés, les têtes disposées à l'E. Une tombe du groupe C a livré une boucle d'oreille avec boule et un fragment de bracelet en verre; une autre tombe du même groupe, un tesson grossier avec cannelures et la base d'un plat décorée d'une représentation de lion. La tombe centrale du groupe B conservait des clous en fer, des *as* de Constantin II (335-357) et des tessons avec cannelures. Quatorze tombes ont été fouillées à l'extérieur du rempart S.: sept à tuiles, six jarres de la fin de l'époque romaine, une à fosse destinée à des enfants et sans mobilier. La tombe 5 était romaine tardive ou paléochrétienne. Dans les environs furent exhumés des tessons paléochrétiens cannelés ou mésobyzantins en glaçure. Au même emplacement, dans une couche d'argile, trois tombes: deux à tuiles et une jarre (1,02 m x 0,33 m: diamètre de la panse).

434. Arriana[526]. Un cimetière fut installé à l'emplacement des bains romains, après la destruction de ceux-ci. Dix-sept tombes, bâties et couvertes à l'aide de pierres, occupaient leur pavement. Elles ont livré des bracelets en verre et en bronze, des bagues, des boucles d'oreille en bronze, des perles de

523. Π.Α.Ε. 1971, 110, 116, dess. 18, 20; 1981, 77; 1984, 31, E. Tsimbidis - Pentazos.

524. Α.Δ. 28 (1973), B2, 464-465, pl. 419, a, Diam. Triantaphyllos.

525. Α.Δ. 24 (1969), B2, 362-364, dess. 1, pl. 370-371, E. Tsimbidis - Pentazos; Ibid., 30 (1975), B2, 312, Ch. Pennas; Ibid., 31 (1976), B2, 340, pl. 267, c, Idem.

526. Α.Δ. 28 (1973), B2, 473-476, Diam. Triantaphyllos. b) Ibid., 35 (1980), B2, 431, Eud. Skarlatidou.

médaillon en verre ainsi que des monnaies en bronze de Gordien III (238-244), d'Antonianus de Salonina (265) et de Constance II (337-361), retrouvées près de la tête.

b) Mikri Ada. Deux tombes, aux murs et à la couverture faits de plaques calcaires. Elles ne contenaient ni ossements ni mobilier. Dans leur remblai furent exhumés deux bracelets en bronze datés des Xe-XIIe s. (v. description détaillée).

435. Komotini, Kastro[527]. Le cimetière chrétien conservait la toiture à deux pentes d'un sarcophage byzantin portant une inscription funéraire: «† ΤΥΜΒΟϹ ΛΕѠΝΤΟϹ ΠΡΟΕΔ[ΡΟΥ]|| [ΜΑ] ΡѠΝΕΙ[ΑϹ]».

b) Linos. Au NO. de Komotini. Trois tombes byzantines à ciste établies dans les ruines d'un bâtiment antérieur.

436. Kryonéri[528]. Une tombe servant d'ossuaire, construite en briques (26 x 26 x 2 cm) et mortier. Elle contenait deux «*thikes*» en forme de triangle isocèle (respectivement 80 x 45 x 50 cm et 40 x 30 x 50 cm). Les ossements étaient bien conservés. Trois stèles en marbre assuraient sa couverture. D'après le type de briques et la médiocrité de leur mortier, ces sépultures dateraient de la fin de l'époque romaine. Aux abords de la tombe fut découverte une monnaie (20 *nummia*) de la première moitié du VIe s.

b) Sarakini (près de la frontière gréco-bulgare, au N.-NE. de Komotini). Des tombes dispersées faisant partie du cimetière byzantin de la forteresse, en usage au cours du Xe s.

437. Symvola[529]. Des tombes à ciste, riches en mobilier des Xe-XIe s., furent installées dans le tumulus d'une tombe à chambre du IIIe s. av. J.-C. et à ses abords. Au N. du village, sur une distance de 10 km, on trouve des cimetières de la fin de l'époque romaine et de la période byzantine ainsi que des tombes à ciste bâties de plaques en schiste, orientées E.-O., sur l'ensemble du tymvos. Certaines sépultures contenaient des parures en bronze. L'une a aussi livré une monnaie byzantine en bronze du Xe ou du XIe s. Au NE. et au SE. du tymvos, des tombes orientées E.-O., disposées de manière serrée, faites de plaques en schiste et de pierres calcaires, ont livré des parures en bronze des Xe-XIe s.

438. Nome d'Èvros, Mésembria[530]. Au centre de l'entrée O. des remparts, à la hauteur du seuil, une tombe orientée E.-O., bordée de pierres (2 m x 0,60 m). Elle abritait la partie supérieure du squelette d'une fillette. Cette dernière portait un bracelet en bronze au poignet droit, un *follis* de Constance II dans la paume et une monnaie identique de Constantin Ier sur la poitrine. On a également dégagé une tombe monumentale bâtie de grandes pierres en marbre, partiellement détruite (élévation et couverture). L'inhumation (2 m x 0,60 m) pillée, était faite de moellons et couverte de grandes plaques en schiste sur lesquelles avait été apposée une couche de mortier en argile. Elle semble dater des premiers temps chrétiens. Au centre de l'espace fouillé, deux tombes de plaques en schiste contenant respectivement trois et quatre squelettes. L'une a livré une œnochoé à embouchure tréflée, un vase grossier et une lampe ornée d'un hippocentaure. Ces sépultures et la tombe monumentale ont été trouvées au sein de fondations d'un monument antérieur. Dans le cimetière à l'O. de la ville, les sépultures étaient disposées en séries parallèles, chacune étant distante de l'autre de 4 à 5 m. À l'extrémité d'une rue, à faible profondeur, une tombe d'enfant à ciste faite de plaques posées verticalement, sans mobilier. Le défunt avait les mains sur l'estomac.

439. Alexandroupolis[531]. Dix tombes à tuiles, la plupart orientées O.-E. La tombe IV a livré quinze monnaies de Constance II (346-354), découvertes dans la bouche du défunt, sur sa poitrine et entre ses cuisses. La tombe VII, à tuiles, s'apparentait à une fausse tombe à étage. La tombe IX conservait des monnaies de Constance II et de Julien (361-363). La chronologie des tombes s'échelonne

527. N. Moutsopoulos, Θρακική Επετηρίδα 7 (1987-1990), 171 s. (179). b) A.E.M.Θ. 5 (1991), 478, El Anagnostopoulou - Chatzipolychroni.

528. A.E. 1971, chron. 40, pl. KΓ, E. Tsimbidis - Pentazos. b) N. Eustratiou, A.E.M.Θ. 1 (1987), 479-483, fig. 1. Kremastos Lofos. Une tombe byzantine (Ibid.).

529. El. Anagnostopoulou - Chatzipolychroni, A.E.M.Θ. 1 (1987), 439-443. Idem, Θρακική Επετηρίδα 7 (1987-1990), 1-23 (9), fig. 7 tombe, 8-9 parures.

530. Π.Α.Ε. 1969, 68, pl. 90, a, b; Ibid., 1975, 144, pl. 122, b; 1980, 4, fig. 3, b, 6, a, Andr. Vavritsas.

531. Α.Δ. 36 (1981), B2, 351-353, pl. 242, a, Eud. Skarlatidou; Βραδυνή, 7-1-86, B.C.H. 111 (1987), 556, G. Touchais.

du Ier au IVe s. Aucun indice chrétien n'a été relevé.

440. Makri[532]. La région du rempart recelait de nombreuses tombes. Parmi celles-ci, signalons une sépulture paléochrétienne à ciste en forme de sarcophage anthropomorphe (trapézoïdale?) et trois inhumations chrétiennes dont celle d'un enfant du Xe s. qui conservait un bracelet en verre et une croix posée sur la poitrine. Cette tombe à fosse était construite de matériaux de remploi. Les autres sépultures consistaient en des fosses trapézoïdales pour adultes, couvertes de plaques calcaires et sans mobilier. Le remblai a livré deux ou trois fragments de bracelets en verre. Deux autres tombes à fosse furent dégagées sur la pente S. de la colline. **Ibid**. Toumba. Secteur A. Le site abritait une tombe de fillette, portant au poignet un bracelet en verre et sur la poitrine une croix de métal, une tombe à fosse d'enfant, une autre creusée, de forme trapézoïdale contenant les restes de défunts précédents. Elles étaient orientées E.-O. sauf une qui était N.-S. en raison de la configuration de l'espace. Aux temps byzantins, la région de la Toumba et les environs de la grotte furent occupés par un cimetière. Les monnaies trouvées à proximité datent du XIe s.

441. Traïanoupolis[533], au km 14 de la route Alexandroupolis-Phères. À l'E. des remparts, un cimetière assez vaste dont les sépultures datent du Ve s. La tombe I, à ciste maçonnée, couverte de plaques et pavée de mortier de chaux, ne contenait que des ossements détruits et quelques dents sur son côté O. Les défunts des tombes II, III, IV et VI, à tuiles, avaient leurs têtes à l'O. Dans la tombe VI, près de la tête de la défunte, une colonnette en argent de 12 cm portant des incisions et les restes d'un médaillon. La tombe V, à fosse, couverte de plaques, a livré près de la tête, à l'O., une monnaie en bronze (*as* III) d'Arcadius (395-408). Plus au S., une tombe double en berceau (fig. A, 152). Son sol a livré une lampe datée du Ve s. La tombe la plus grande était voûtée en briques. Ses murs de pierres, revêtus d'un enduit et portant des incisions en X, atteignaient une hauteur de 1 m. La petite tombe, aux murs en pierres, était couverte de plaques (0,80 m x 0,89 m x 1 m). Deux pierres placées sur le côté E. formaient une marche. Les deux parties communiquaient entre elles par une ouverture (98 cm x 60 cm).

442. Plotinopolis[534]. Au S. de la colline de la ville, au pied et au sommet de la colline de Bagala, furent découvertes des tombes taillées dans le rocher. Sept d'entre elles ont été fouillées. Les tombes III-VI, orientées E.-O., constituaient un groupe. Elles avaient la forme d'un corps humain et comportaient, dans certains cas, une rainure (*patoura*) en degrés. Le remblai a livré un *minimus* des Ve-VIe s. Les tombes III, IV et VI contenaient des restes d'ossements; la terre de la tombe IV le fragment d'un petit vase en glaçure verte. La tombe I, orientée N.-S., contenait une étrille; la tombe II, orientée E.-O., plusieurs ossements d'adultes, onze *as* du milieu du IVe s. et les fragments de deux *lacrimaria;* la tombe VII, orientée N.NO.-S.SE. (2,30 m x 0,97-1,02 m x 0,93 m), plusieurs ossements d'adultes en désordre, une monnaie en bronze de Constantin Ier (307-337) et une fibule dorée en bronze.

443. Aliki[535] (ravine Arapis). Tombe byzantine maçonnée, couverte de quatre plaques, enduite de

---

532. Nt. Kallintzi - N. Eustratiou, A.E.M.Θ. 2 (1988), 499-509. (Θεσσαλονίκη, 7-4-86, Πρώτη, 6-5-86), B.C.H. 111 (1987), 556, G.Touchais. A.E.M.Θ. 4 (1990), 617, Nt. Kallintzi, Ibid., 10 (1996), 908-909, fig. 31, Idem.

533. A.Δ. 29 (1973-74), B3, 825-826, dess. 2-3, pl. 612, P. Pantos.

534. Eud. Skarlatidou, Symposium sur la Thrace, 1985 (I.M.X.A. n° 217, 1988), 109-116. A.Δ. 37 (1982), B2, 333, pl. 221, Idem; cf. G. Bakalakis, Ἀρχαιολογικὲς ἔρευνες στὴ Θράκη (1959-1960), (Θεσσαλονίκη, 1961), 21-25; N. Vapheidou, Οἱ λαξευτοὶ τάφοι τοῦ παλαιοῦ Μπαρουτχανὰ καὶ ὁ ἀρχαῖος τάφος τῆς Κανλῆ Παράγκας τοῦ Διδυμοτείχου, Ἀρχεῖο Θρακ. Λαογρ. Γλωσσολ. Θησαυροῦ 17 (1952), 212-215; A.Δ. 29 (1973-74), B3, 823, plan 1, P. Pantos.

535. A.Δ. 33 (1978), B2, 326-327, Ch. Bakirtzis. b) Ibid., 30 (1975), B2, 303, P. Pantos.

En Thrace, dans de petites localités, on a découvert des tombes creusées dans le rocher, de forme trapézoïdale ou rectangulaire, dépourvues de mobilier et, plus globalement, d'indices de datation. Dans A.Δ. 37 (1982), B2, 333, n. 3, on parle ainsi de tombes paléochrétiennes dégagées à Pétrota, dans le Rhodope. Ces tombes furent étudiées par E. Marki (Οἱ Παλαιοχριστιανικοὶ τάφοι τῆς Θράκης, Ier congrès international d'études thraces, «Βυζαντινὴ Θράκη, πρόσωπα καὶ χαρακτῆρας» (Komotini, 1987), resumé, p. 38-41 et Byzantinische Forschungen 14 (1989), p. 345-358). Nous tenons à remercier E. Marki qui a eu l'obligeance de nous transmettre des tirés à part de ses articles. Plusieurs sites sont concernés. a) Glyconéri de Rhodope. Six tombes creusées dans le sol dur, couvertes de plaques en marbre. Orientation O.-E., crâne à l'O. Tombe I: au-dessus de la plaque, une petite cruche portant des cannelures. Une tombe ossuaire (2,66 m x 1,65 m x 0,52 m) bâtie de briques (0,30 m x 0,28 m x 0,03 m) et de mortier. Le fond est en pierres. Elle est bâtie de

mortier de chaux. Sur son côté étroit O. une croix aux branches inégales avait été gravée. Elle conservait l'anse d'un vase cannelé.

b) Phylakton (lieu appelé Koryphoula). Groupe de tombes byzantines s'apparentant à de simples fosses orientées E.-O. (la tête du défunt à l'O.) disposées les unes près des autres. Le site a livré deux vases, une bague en bronze avec incisions, de petites perles et les fragments d'un couteau en fer.

---

sorte que sa largeur diminue progressivement. Elle est divisée en deux parties. Dans la première furent trouvés cinq crânes, dans la seconde, celle de l'E., des ossements. Selon le fouilleur, il s'agit de tombes romaines tardives (A.Δ. 27 (1972), B2, 536, pl. 472c, d, e, 473b, c, d, Diam. Triantaphyllos; sur la planche 472c, on distingue un vase romain tardif et (e) t. I, les mains du défunt sur l'abdomen). b) Thamna (Rhodope). Deux ensembles de tombes avec beaucoup de cavités rondes. Entre les rochers, traces d'enclos funéraires circulaires incluant des tombes à ciste bâtie à l'aide de pierres (Ibid., 33 (1978), B2, 308, pl. 144b, Idem). c) Andronikos (à 2 km au NO. de Maronée). Traces d'un habitat et céramique romaine. Sur une colline proche, tombes à ciste avec plaques. Traces d'un enclos funéraire avec trois tombes à ciste (Ibid., 308-309, Idem). d) Pétrota (Rhodope) (Phournakos). Une première grande conque creusée (2,25 m x 1,50 m x 1,20 m) et une seconde plus petite (0,35 m x 0,40 m x 0,30 m); (Ibid., 308, Idem). e) Pétrota (Klisatzik). Une tombe creusée, entrée à l'E. Elle a l'aspect d'une chambre carrée de 2,50 m de haut, aux côtés légèrement courbes, au plafond en berceau et à l'ouverture arquée au-dessus de la porte. Sur les côtés N. et O. deux grandes conques, à 0,50 m du sol, mesurant respectivement 1,34 m et 1,60 m de haut. Au coin SE. une autre conque plus petite. Après l'entrée, sur le plafond, un arc en relief. Un banc mesurant 0,52 m - 0,67 m de haut occupe le long côté S. Le rocher devant l'entrée forme un plateau et présente des cavités dont la fonction demeure inconnue. À 11 m, les fondations d'un enclos semi-circulaire. f) Ibid. Ntevé-kouvouk (à 2,5 km au SO.). Sur le rocher, une fosse évoquant un corps humain schématisé. Une tombe creusée en forme d'une conque semi-circulaire (5,50 m x 2,40 m) et un banc taillé. À l'intérieur trois conques semi-circulaires de dimensions différentes. g) Askitès (Rhodope). Six tombes creusées dans le rocher ayant une apparence anthropomorphe. Elles sont trapézoïdales, leur largeur diminuant du côté E. Elles comportent une rainure pour la pose des plaques de couverture. 30 m plus loin, onze tombes taillées en forme de *pithos* (des sépultures analogues ont été dégagées en Bulgarie) (Ibid., 307, Idem). h) Mésembria (Mousa Vrysi, à 800 m à l'E. de la ville antique). Deux tombes creusées dans le rocher, orientées E.-O., avec rainure. i) Kirki (Èvros; Xéri Vrysi). Des dessins gravés et de petites et de grandes cavités réalisés sur la surface d'un rocher mol. Sur l'autre surface des croix (Ibid., 30 (1975), B2, 301, pl. 204d, f, Idem). j) Maronée (Yakin Tsifliki). Des cavités dans le rocher. Des tombes à ciste sises à l'intérieur d'un enclos circulaire de 4 m de diamètre (Ibid., 29 (1973-74), B3, 814-815, Idem). k) Pagouria. Quatre tombes à fosse, couvertes de plaques. Tombe I, orientée O.-E., trois clous autour du crâne, un sur les os des bras droit et gauche, sur la cuisse droite et le tibia gauche et quatre aux extrémités des pieds (pratique magique?). Plus loin un vase certainement romain selon le fouilleur (Ibid., 28 (1973), B2, 468-469, pl. 421b, d, Idem; dans la planche 421b on distingue une cavité près de la tête, les mains du défunt le long du corps, la paume sur le pubis). l) Topeiros (Paradeisos). Parmi des ruines pré-chrétiennes et romaines, des groupes de tombes creusées dans le rocher avec rainure et dans un autre terrain une inscription funéraire chrétienne (G. Bakalakis, Θρακικά 8 (1937), 6-22).

Le fouilleur de ces sites ne dit rien de la datation de ces tombes — nous disposons dans peu de cas d'indices: un vase romain tardif, l'orientation O.-E., la tête à l'O. — et néglige le témoignage de la photo (a), de l'orientation de la tête et de la position des mains (k). E. Marki considère l'orientation comme un élément décisif pour attribuer ces sépultures à l'époque paléochrétienne [il faut distinguer la période paléochrétienne et des tombes chrétiennes]. Pour les tombes trapézoïdales creusées dans le rocher ou avec des plaques et une rainure (*patoura*), l'auteur mentionne d'autres exemples à Veroia, Neochoropoulo, Démesticha-Patras, Sandanski (référence erronée), en France et en Espagne (Cartagena (Carthagène) et non Cartagina ne se trouve pas en Afrique du Nord mais en Espagne) et propose d'attribuer ces sépultures aux Goths (!).

Pour les tombes dotées de petites conques du côté de la tête (k), elle recense d'autres exemples à Constantinople, Philippes, Thessalonique, Chalkis, Caričin Grad (référence erronée), en France, en Espagne, en Afrique du Nord et attribue ces tombes aux Wisigoths *foederati* christianisés de Thrace. Pour les tombes creusées à chambre (e) et les cavités funéraires circulaires (b, d, f, j), l'auteur soutient qu'elles datent de l'époque paléochrétienne sur la base de comparaisons avec des exemples de Lemnos (A.Δ. 19 (1964), B2, 395, dess. 1, pl. 462a) et de Lesbos-Kratigos (Ibid., 20 (1965), B2, 492, Sér. Charitonidis) et en raison de la présence de croix gravées sur le rocher «coupé» (i) qui s'apparente, selon elle, à une conque funéraire.

Nous pensons que la méthode d'analyse adoptée par l'auteur est totalement erronée. L'orientation — quand celle-ci est indiquée — ne signifie pas grand' chose. La place de la tête et la position des mains constituent sans doute des arguments plus solides. Avant d'attribuer ces sépultures à l'époque paléochrétienne, il convient au préalable de savoir si la forme de ces tombes existait dès les temps pré-chrétiens. Si la tombe trapézoïdale, surtout dans le cas des sarcophages, se diffusa abondamment dans l'Occident médiéval, cela ne signifie nullement que l'ensemble des tombes de cette forme

444. Lemnos[536] (Livadochorion). Deux grands sarcophages monolithes dont l'un portait une décoration en relief constituée de croix et de rosaces de part et d'autre d'un chrisme inscrit dans des cercles.

b) Héphaistia. Des tombes romaines et byzantines, bâties de pierres calcaires ou de poros, furent établies à l'emplacement d'une nécropole tyrrhénienne.

445. Ibid. Poliochni[537]. Seize tombes situées à 20-30 cm du sol, faites de grosses pierres et de plaques. Les défunts avaient leur crâne posé au NE. La tombe X a livré deux fragments d'un anneau et une bague; la tombe XII, un anneau près de la main. Le squelette de la tombe XVI était partiellement conservé. Du site, on a extrait un fragment de lampe, un petit anneau, une bague en argent, un bracelet en bronze, un anneau en bronze et une spirale en argent. La partie SE. de la colline servit de cimetière au cours des XIIe-XIIIe s.

446. Lesbos, Mytilène, Makriyalos[538] (pente N. de la colline de Vounaraki). Hypogée funéraire. L'entrée, au N., large de 2,20 m, était précédée d'un couloir ou d'un escalier de 7 m de long. Des absides rectangulaires s'ouvraient sur les divers côtés d'une salle carrée (4,15 m de côté). Celles de l'E. et O. atteignaient 1,45 m environ de profondeur, celle du S. entre 1,50 m et 1,70 m et celle du N., où se situait l'entrée, entre 1,65 m et 1,70 m. L'abside E. était bordée d'un banc large de 35 cm. La paroi S. présentait aussi de petites cavités enduites d'une couche de mortier hydraulique. Celles-ci contenaient des fragments de chevilles en fer ayant probablement servi à supporter des plaques en marbre ou d'autres objets utilisés comme revêtement du mur. La voûte des arcs en briques commençait à la hauteur de 1,20 m. Au point où commençait l'arc de l'abside E., le pilier S., dans le rocher, était sculpté en forme de chapiteau. Selon le fouilleur, il s'agirait d'un martyrium.

b) Mytilène. Épano Skala. Kornarou 65. Un bâtiment romain à abside contenait les ossements de deux défunts et des vases post-byzantins intacts. **Lieu-dit Kioski**. Dans une ancienne maison hellénistique, quatre sépultures post-byzantines, trois libres, le défunt replié sur lui-même, et une tombe à ciste, maçonnée, sans mobilier.

c) Skala Éressou. Partie d'un cimetière byzantin, installé à 60 cm de profondeur, comptant des tombes à ciste, maçonnées de plaques calcaires.

447. Chios[539]. La tombe 2, à l'E. **d'Emporio** (2,25 m x 0,85 m), était faite de pierres carrées non travaillées aux dimensions diverses et de mortier. Dans le mur E., à 60 cm du fond, deux plaques faisaient saillie. Elle contenait les os perturbés de trois à quatre squelettes, sans mobilier. Tombe et inhumation semblent contemporaines de l'église et peuvent être datées de l'époque paléochrétienne. **Dotia** (à quelques km au N. d'Emporio; fig. A, 153). Chambre souterraine (± 2 m x 1,50 m) en appareil isodome constitué de blocs de pierres carrées, consolidés aux joints par des petites pierres et

---

trouvées en Thrace appartiennent à des Goths. La cavité creusée dans le rocher, du côté de la tête, se rencontre aussi dans les catacombes (Mélos, Methonè). Celles-ci, nous l'avons vu, n'abritaient pas pour autant des squelettes de Wisigoths. En ce qui concerne les constructions possédant de petites cavités sur la surface, la comparaison avec les cas de Lemnos et de Lesbos nous paraît sans valeur (le fouilleur ne dit rien sur l'attribution et la datation en raison du manque d'éléments) et l'attribution du rocher comportant les croix reste hypothétique. Il est vrai que ces dernières constructions sont inhabituelles mais il importe d'avoir bien plus d'éléments de comparaison pour aboutir à une attribution convaincante. Il eût également fallu examiner davantage la fonction des enclos funéraires (b, c, e, j).

536. A.Δ. 18 (1963), B2, 265, ■ 2, Sér. Charitonidis; A.M. 31 (1906), 251, C. Fredrich. Sans décoration. Dans I.G. XII, ■ (Berlin, 1909), n° 42 on mentionne un sarcophage de remploi portant les abréviations MP| ΘY II AOYAH TOY ΘOY KAAH (OY en ligature). b) Annuario 15-16 (1932-33), ■, 263, Dom. Mustili.

537. L. Bernabò - Brea, Poliochni, città preistorica nell'isola di Lemnos, Monografie II, 1-2 (Roma, 1976), 343-345.

538. A.A. 13 (1930-31), 2-3, D. Évanguélidis. Malgré nos efforts nous n'avons pas pu trouver de traces de ce monument. De la description nous reconnaissons un hypogée du type de la *cella* de la dite «catacombe» de Thèbes (v. Partie C), c'est-à-dire des arcs sans arcosolia. Ces arcs et le pilier lui donnent un aspect archaïsant. Rien ne prouve que le monument est chrétien. b) A.Δ. 46 (1991), B2, 363, Agl. Archontidou. c) A.A. 46 (1991), B2, 369, Idem.

539. Excavations in Chios 1952-55, Byzantine Emporio, B.S.A. Suppl. 20, M. Ballance - J. Boardman - Sp. Corbett - S. Hood, 1989. Chapter 4, Tombs ■ Emporio and Dotia, 143-145, fig. 59, 60, pl. 34, a-b, Singlair Hood. b) E. Yalouris, Notes on the topography of Chios, Chios conference, 1984, 143-168 (152-154), fig. 6. c) A.Δ. 45 (1990), B2, 395, Agl. Archontidou.

du mortier. Le sol, sans doute pavé de plaques calcaires, était situé 10 cm sous les murs. Les trois séries supérieures des pierres des murs étaient incurvées. Trois plaques calcaires, provenant probablement de la toiture d'un bâtiment (église?) des Ve-VIe s., formaient la couverture de la tombe. L'entrée s'effectuait sans doute par un escalier. La tombe, dépourvue de mobilier, daterait de la fin de l'époque romaine ou de la période protobyzantine.

b) Métochi, Déri. Nombreuses tombes à tuiles, orientées E.-O.

c) Chios. Rue M. Livanou. Trois tombes à ciste, les murs en moellons, orientées E.-O. Chacune contenait deux ou trois inhumations. Elles ont livré une grande quantité de clous en fer.

448. Samos[540] (ville antique - Pythagoreion). Une citerne romaine servit de lieu d'inhumations durant le XIIe s. Elle contenait deux squelettes, l'un de 1,60 m, âgé de 70 ans, l'autre, de 1,77-1,78 m, âgé de 22 ans. L'aqueduc d'Eupalinos connut la même reconversion. Les tombes, datées du début du VIIe s., étaient creusées dans les parois, souvent accompagnées de croix peintes et du nom du défunt (p. ex. Lazaros). L'abandon du lieu fut causé par les invasions arabes.

b) Terrain Taliadouron. Dix tombes paléochrétiennes à tuiles, en partie détruites, furent installées à l'emplacement du temple d'Aphrodite.

c) Terrain Andréadaki-Kontaxi. Douze tombes paléochrétiennes, orientées E.-O., à l'aspect modeste, furent aménagées près d'un nymphée. Chacune conservait deux à trois tessons.

d) Héraion. Voie sacrée. Les tombes ont respecté les limites du *téménos*. Seize des vingt inhumations dégagées, à l'aspect modeste, appartenaient à des enfants et doivent dater de l'époque byzantine.

449. Cyclades, Kéos[541] (Karthaia; temple d'Athéna). Des tombes chrétiennes ont été dégagées dans les côtés N. et S. du temple. La plupart étaient couvertes d'une construction hémicylindrique faite de petites pierres dont la surface supérieure était revêtue d'une couche de mortier de chaux. Une tombe (88 x 33 cm) maçonnée et couverte de plaques calcaires a livré quelques traces d'ossements.

450. Délos[542]. **Littoral**. Établissement de la «pointe des pilastres». Une sépulture fut implantée dans le secteur D6. Décelée au-dessus de couches attestant l'effondrement de bâtiments antiques, elle s'avère vraisemblablement moderne. L'inhumation contiendrait le corps d'un noyé, retrouvé sur le rivage. Le squelette assez gracile, auquel manquait le crâne, reposait sur le dos, les bras croisés, orienté E.-O. Aucun mobilier ne l'accompagnait. Le secteur E6 comportait, lui aussi quasiment en surface, une sépulture identique. À un mètre et demi au S. de la précédente, située elle aussi au-dessus de couches de débris antiques, elle conservait un squelette allongé sur le dos, les bras croisés, orienté approximativement E.-O. Là non plus, nul mobilier. La position du corps et la situation de la tombe paraissent désigner une inhumation moderne. **Ferme au jambage de granit**. Dans le local (κ), un squelette désarticulé, inhumé à faible profondeur, dénué de mobilier.

b) Tombes tardives dans la rue bordant à l'O. **la salle hypostyle**; une autre au N. du portique d'Antigone. Non loin, des sépultures mycéniennes conservées (sacrées).

451. Naxos, Aplomata[543]. La destruction de la nécropole cycladique s'explique principalement par la densité de l'habitat. Creusées dans le rocher ou le remblai dur, orientées E.-O. (tête du défunt à

---

540. A.A. 1969, 165, Ulf Jantzen. C'est sur ces deux squelettes qu'a porté l'examen osthéologique, A. Poulianos, Βυζαντινά κρανία τῆς Σάμου, Ἄνθρωπος 1 (1974), 1, 61-68; A.A. 1973, 413, fig. 17. U. Jantzen - R. Felsch - H. Kienast, Aperçu historique: K. Tsakos, Συμβολή στὴν παλαιοχριστιανική καὶ πρώιμη βυζαντινή μνημειογραφία τῆς Σάμου, A.E 1979, chron. 11-25 (24-25). b) A.Δ. 35 (1980), B2, 470, K. Tsakos. Mesaio Karlovasi. Trouvailles et tombes (A.E. 1979, chron. 24, Idem). c) A.Δ. 43 (1988), B2, 481, M. Viglaki. d) A.R. 1996-97, 98, D. Blackman (H. J. Kienast).

541. A.A. 20 (1965), B3, 507, pl. 638, c, ■ Zapheiropoulos.

542. B.C.H. 112 (1988), 786, n. 63, H. Duchêne. A.Δ. 43 (1988), B2, 518, Idem. B.C.H. 113 (1989), 752, Idem. Une découverte semblable en 1909 au N. de la pointe des pilastres. — A.Δ. 43 (1988), B2, 518, M. Brunet. b) W. Deonna, Le mobilier délien, B.C.H. 58 (1934), 1-90 (23-25). Sur le site: G. Roux, Tables et plateaux chrétiens à Délos, B.C.H. 105 (1981), 71-78. Sur la ville: Ph. Bruneau, Contribution à l'histoire urbaine de Délos ■ l'époque hellénistique et à l'époque impériale, B.C.H. 92 (1968), 633-709 (708-709). Une tombe hellénistique, inhumation de fortune, sur la rue de l'Ouest (69 av. J.-C.) B.C.H. 88 (1964), 900-901, fig. 11-12, G. Daux. Deux squelettes d'hommes suppliciés au fond du *bothros* (Ibid., 85 (1961), 915, fig. 4, Idem).

543. Π.Α.Ε. 1970, 148; 1971, 176-178, fig. 2; 1972, 148, fig. 1, pl. 129, b, 130, a, N. Kontoléon. Ibid., 1974, 193, fig. 2, pl. 133, a, b, 134, a, Vas. Lambrinoudakis. b) Ibid., 1974, 189; 1978, 214, pl. 143, b; 1982, 254, Idem.

l'O.), les tombes étaient disposées, à distance régulière, en séries parallèles (au moins de deux) suivant un axe N.-S. Bâties et couvertes au moyen de plaques, elles avaient la forme d'un corps humain. Elles ne contenaient pas de mobilier. La série E. supérieure s'avère postérieure à la maison romaine. Trois squelettes étaient enfouis dans des fosses profondes. Sous et autour de leur tête, des plaques carrées faisaient office de coussin. Dans certaines tombes, la découverte sur le squelette de morceaux de bois et de clous en fer ou en bronze suggère l'utilisation d'un cercueil. Parmi ces sépultures, deux destinées à des enfants.

b) Grotta. Des tombes, aux murs et à la couverture faites de plaques en marbre, disposées sur plusieurs couches souvent superposées. Dans cet endroit humide, les squelettes ont été trouvés en bon état de conservation. Certains morceaux de vêtements subsistaient encore. On a également exhumé des fibules en bronze en forme de 0 et des monnaies vénitiennes de la seconde moitié du XIVe s., placées dans la bouche des morts. Le fouilleur estime que la nécropole d'Aplomata est contemporaine de celle de Grotta.

452. **Mélos**[544] (Sotira, Langada). Une tombe à ciste faite de plaques et une seconde, taillée, couverte d'une plaque. Elles ont livré des ossements et quantité de grands clous. Dans les environs, d'autres sépultures, probablement chrétiennes, ont été retrouvées détruites.

453. **Théra, Gymnase**. **Phèra**[545]. Une tombe (3,90 x 2,19 m) avait son mur S. en forme d'abside. Son entrée était au N. La hauteur des murs conservée atteignait 1,44 m x 0,57 m. Une cavité de 78 cm de largeur et de 17 cm de profondeur était aménagée au milieu du mur E. à 71 cm du sol (dans le remblai à 45 cm). Le pavement était divisé en petits compartiments par des murets en moellons couverts de plaques. Le pavement et le remblai ont livré des os décomposés, des tessons de vases et des fragments de sculpture et de stèles funéraires. Trois monnaies en bronze — dont deux de Caracalla et de Maximien — ont aussi été exhumées dans le remblai. Une des stèles portait l'inscription «ΑΓΓΕΛΟΣ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ». Deux autres conservaient seulement le mot «ΑΓΓΕΛΟΣ». La tombe, sans doute paléochrétienne, doit dater de la fin du IIIe ou du début du IVe s.

b) Sellada. À 1,50 m au-dessus du fond, une pièce conservant des os, les fragments d'un vase et deux lampes byzantines ornées d'une croix.

c) Périssa. La fouille a mis au jour cent cinquante tombes à fosse, six à ciste, maçonnées en moellons et mortier, deux ensembles de chambres funéraires et de nombreuses jarres funéraires. La majorité des sépultures étaient à fosse, orientées O.-E. avec quelques déviations. Le mobilier découvert se composait de vases à parfum en verre, de vases en terre cuite, d'étrilles, de bouts de vêtements, de quelques monnaies et d'ornements en or, de clous en fer ou en bronze et de traces de bois (indiquant l'emploi de cercueils), de lampes micrasiatiques, corinthiennes et attiques. La forme des tombes à fosse et le mobilier ressemblent à ceux du cimetière de Sellada. Les deux ensembles étaient en berceau, orientés S.-N., faits de moellons et de mortier. L'un a livré trois inscriptions portant le mot «ΑΓΓΕΛΟΣ» avec le nom du défunt au génitif. Les tombes furent réutilisées à plusieurs reprises. Leur chronologie s'étend du Ier au VIIe, voire peut-être au VIIIe s.

454. **Amorgos**[546] (Katapola). Une tombe cycladique a livré une croix chrétienne portant l'inscription ΦΩΣ-ΖΩΗ, les mots disposés en croix. **Ibid**. **Katapola, Rachidi**. Une tombe à ciste (1,60 m x 0,90 m x 1 m), bâtie de moellons, portant un enduit et couverte de plaques en marbre. Une des plaques présentait sur ■ surface une croix gravée de 5 cm. La tombe, pillée, ne contenait plus que des tessons de vases postérieurs.

455. **Dodécanèse, Léros, Parthéni**[547]. Une construction servant de poste d'observation, datant probablement du Ve s., contenait çà et là des inhumations orientées E.-O., des os épars et un squelette, établies après l'abandon du lieu au cours de l'époque mésobyzantine.

456. **Télendos**[548] (Pefki ou Tholaria). À 600 m environ au SE. une vaste nécropole paléochrétienne

544. A.Δ. 20 (1965), B3, 510, Ph. Papadopoulou.

545. A.Δ. 18 (1963), B2, 284, dess. 4, pl. 329, c, Chr. Doumas; cf. Partie C, ■. 26 s. b) Thera II, Theraeische Graeber (Berlin, 1903), 296, H. Dragendorff. c) 16e Symp. X.A.E. 1996, 51-52, E. Yerousi. A.R. 1996-97, 99, D. Blackman. Καθημερινή, 25-2-1997.

546. Τὰ Νέα, 5-9-90. A.Δ. 22 (1967), B2, 464, K. Tsakos.

547. A.Δ. 38 (1983), B2, 400, I. Volanakis.

contenait un grand nombre de tombes et des bâtiments funéraires. Sept constructions étaient *sub divo* et deux en ruines. Huit avaient un plan rectangulaire et une couverture en berceau. Une, de plan carré, était couverte d'une coupole hémisphérique sans tympan. Ses parois intérieures conservaient des traces de décoration picturale (croix pattée). Les dessins furent gravés sur l'enduit sec et peints en rouge foncé. Selon l'auteur, cette nécropole est unique en Grèce. **Hay. Konstantinos**. À 3 km au NO., maisons, remparts, bassins, tombes et bâtiments funéraires.

457. **Astypalée**[549] (Arménochori). Tombe à chambre creusée dans le rocher vertical, de forme ellipsoïdale (N.-S.: 2,30 m-E.-O.: 1,50 m). Le plafond voûté atteignait 98 cm de hauteur, l'entrée barrée de moellons mesurant 71 cm — 92 cm. Les restes d'inhumations successives se trouvaient à 63 cm sous le plafond. La couche supérieure, près du défunt, a livré une œnochoé; les couches inférieures, une boucle d'oreille en argent et deux bracelets en verre. Ces éléments datent la tombe du VIe s.

458. **Télos, Lakkia**[550]. Tombe de plan circulaire dont le fond présentait des creusements. Elle fut trouvée pleine de terre remblayée et a livré des tessons d'ustensiles, des fragments de vases en verre hellénistiques et trois lampes romaines tardives. Le fond était situé à 2,80 m de profondeur. Les ossements de plusieurs défunts, de même que des pierres et des tessons, avaient été poussés vers le côté N. Près des os, la sépulture conservait une première lampe portant une croix en relief et des rosaces et une seconde ornée de fleurs, ainsi que les fragments d'une amphore paléochrétienne à fond pointu. Dans les environs, ont été trouvés de pareils creusements ronds dans le poros mol ayant la forme de tombes mycéniennes à chambre.

459. **Rhodes**[551] (partie O. de la nouvelle ville, rue Hay. Lavras). Deux tombes byzantines. À proximité de l'une d'entre elles fut exhumée une icône byzantine portant des traces de peinture. Un lieu de culte se trouvait peut-être dans leurs environs (?).

b) Ibid. Région Ntokouz Sokak-Makrysténo. Terrain Zygouri. Cinq tombes rectangulaires maçonnées de plaques de poros (1,75-2,07 m x 0,38-0,68 ■ x 0,32-0,40 m), orientées O.-E., le crâne à l'O. Elles n'ont pas livré de mobilier. Elles datent de l'époque paléochrétienne.

c) Rue Menekléous. Tombes à ciste avec orientation chrétienne.

d) Nécropole O. Acropole (Mont Smith). Parodos Hésiodou. Onze tombes oblongues en forme de caisse datant de la fin du IVe et du Ve s. Elles portaient des traces de translation et conservaient des lampes paléochrétiennes issues d'ateliers micrasiatiques et samiens.

460. Ialyssos[552] (Vigles). La fouille a mis au jour vingt tombes à tuiles, deux jarres funéraires et des traces d'autres sépultures, toutes sans mobilier. Les squelettes étaient en bon état de conservation. Les tombes portaient des traces de croix gravées. **Ibid**. **Rivage**. Tombes à tuiles de la fin de l'époque romaine et des temps paléochrétiens et vestiges hellénistiques.

b) Glyphada. **Rivage**. Cinq tombes à ciste, orientées E.-O., probablement paléochrétiennes, faites de plaques irrégulières posées perpendiculairement et couvertes de plaques (1,45-1,62 m x 0,23-0,41 m x 0,25-0,28 m). Les squelettes étaient étendus, la tête à l'O. ou à l'E. Une tombe a livré deux anneaux en bronze.

c) Kalavarda. Lieu-dit Hay. Ioannis. On a fouillé trois tombes à tuiles, orientées E.-O., faisant partie d'un ensemble plus vaste. Elles ont livré des ossements et des tessons de vases communs à l'époque paléochrétienne.

548. A.E. 1980, chron. 10, I. Volanakis; 2e Symp. X.A.E. (1982), 10-11. Idem, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ μνημεῖα τῆς νήσου Τελένδου. Idem, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ μνημεῖα τῶν Δωδεκανήσων, Δωδεκανησιακὰ χρονικὰ 13 (1989), 137; cf. L. Ross, Inselreisen, II, 87 mentionne des tombes en voûte (*θολάρια*) possédant des niches et cinq lits et des croix sur les murs. Des tombes semblables à Léros (Ibid., II, 104), Ikaria (Ibid., II, 135, 138), Kythnos (I, 103), Aigiali (I, 152), Amorgos (II, 39). À Léros (II, 102) une tombe à ciste était décorée de croix et à Koufonisi (II, 31) un sarcophage en marbre portait une croix inscrite dans des cercles et aux extrémités des bandes.

549. A.Δ. 26 (1971), B1, 551, Éos Zervoudaki.

550. A.Δ. 34 (1979), B2, 460, Ad. Sampson.

551. A.Δ. 34 (1979), B2, 422, I. Papachristodoulou. b) Ibid., 433, Idem c) A.Δ. 46 (1991), B2, 504, A. Nika d) A.Δ. 46 (1991), B2, 466, E. Karantzali.

552. A.Δ. 34 (1979), B2, 447, I. Papachristodoulou; Ibid., 39 (1984), B, 326, S. Marketou b) Ibid., 42 (1987), B2, 619, V. Patsiada - M. Philimonos. c) Ibid., 686, I. Volanakis. d) Ibid., 43 (1988), B2, 609, E. Kanina.

d) Rhodini Rue Londinou. Construction hellénistique en berceau réutilisée à l'époque byzantine. À ses abords, deux inhumations libres, l'une à tuiles. Les squelettes étaient pourris. Aucun mobilier.

461. Krémasti[553] (Asomatos). Trois tombes à tuiles, pareilles à celles de Ialyssos, sans mobilier.

b) Théologos (Tholos). Une tombe paléochrétienne d'enfant dans un vase installé dans le prolongement détruit d'un mur. Une tuile portant une croix gravée et des ossements dans le remblai confirment la présence de tombes paléochrétiennes dans la région.

c) Trianda. À 50 m de la basilique paléochrétienne de Hay. Paraskévi, une tombe à tuiles orientée N.-S. surmontée d'une autre orientée E.-O. Au total, la fouille a dégagé vingt et une tombes dont quatorze à tuiles et sept jarres funéraires. Leur orientation était tantôt E.-O., la tête à l'O., tantôt N.-S., la tête au N. Aucun mobilier n'y a été exhumé. Celles à tuiles (1,50-1,78 m x 0,30-0,48 m), faites de plaques courbes cannelées, comportaient sur la partie haute de la couverture des tuiles (*strotires*) et aux extrémités des plaques demi-circulaires (68 x 34 cm - 46 x 38 cm). Le défunt reposait à même le sol — sauf dans trois cas sur des plaques courbes — la tête tournée de côté et les mains croisées sur l'abdomen. Une tombe à tuiles établie sur une autre tombe à tuiles comportait à l'extrémité N. un fragment de jarre comme stèle funéraire. Un plat fut exhumé près d'elle. Quelques jarres (60-90 cm de longueur) renfermaient des ossements. La forme de celles-ci date le cimetière des IVe-VIe s.

462. Soroni[554] (Dipotamos). Vingt-sept tombes à tuiles et deux amphores funéraires faisant partie d'un cimetière paléochrétien situé sur le littoral. Les squelettes avaient la tête à l'O. (dans un seul cas à l'E.). Un squelette avait sous la tête de petites pierres en guise de coussin. En général, les mains se trouvaient sur l'abdomen mais il n'était pas rare que l'une d'entre elles, voire les deux, soient posées sur le pubis. Deux grandes tuiles (*strotires*; 90 x 80 cm) furent utilisées pour les longs côtés, des fragments de tuiles pour les côtés étroits et des tuiles (*kalyptires*) pour la couverture. La longueur des tombes atteignait 1,80 m. La hauteur des squelettes d'adultes variait entre 1,37 m et 1,52 m. Huit tombes appartenaient à des enfants mesurant entre 0,45 et 1,30 m. Les amphores renfermaient les restes de deux bébés, orientés E.-O., l'ouverture placée à l'E., la tête à l'O. Leur introduction s'était faite par la panse de l'amphore. Elles n'ont pas livré de mobilier.

463. Monolithos[555]. Deux tombes paléochrétiennes, la première à tuiles (83 x 16-26 cm), détruite, la seconde (2,40 m x 0,48-0,60 m) creusée dans sa partie inférieure, maçonnée dans sa partie supérieure et couverte de plaques irrégulières. Le remblai contenait des ossements et des pierres.

b) Vati (colline Hay. Ioannis). Deux tombes faites de grandes tuiles. Les défunts y reposaient la tête à l'O. et les mains croisées.

464. Charaki[556]. Tombes de l'époque hellénistique tardive aux temps paléochrétiens. Deux à ciste paléochrétiennes, sans mobilier, contenaient des fragments de squelettes. Une jarre intacte fut trouvée debout sous une tombe. La tombe 1, rectangulaire, avec des tuiles aux joints, contenait dix-sept squelettes, la tête à l'O.

b) Archanguélos (tranchée de conduite). Une section de tombes à tuiles. On a fouillé trois d'entre elles, probablement paléochrétiennes.

465. Xira Vrysi[557] (11e km de la route Rhodes-Lindos). Quatre tombes, trois, à l'aspect pauvre, en pierres, la quatrième bâtie à l'aide de grandes tuiles et abritant deux squelettes (leur tête à l'O., les mains croisées).

b) Asgourou (route Rhodes-Lindos). Une tombe chrétienne (?) longue de 1,90 m, creusée dans le sol et couverte de quatre tuiles (*kalyptires*) posées en forme de chaperon. Elle était orientée E.-O. Le défunt avait ses mains sur la poitrine.

c) Kamiros Skala. Quatre plaques funéraires paléochrétiennes avec inscription provenant du cimetière voisin.

553. A.Δ. 34 (1979), B2, 447, I. Papachistodoulou. b) Ibid., 34 (1979), B2, 448, Idem. c) A.Δ. 47 (1992), B2, 679-680, pl. 192, a-b, M. Sigala.

554. A.Δ. 29 (1973-74), B3, 982-983, dess. 2, pl. 740, a, Élias Kollias.

555. A.Δ. 39 (1984), B, 328, V. Patsiada. b) Ibid., 20 (1965), B3, 559, Grig. Konstantinopoulos.

556. A.Δ. 39 (1984), B, 328, V. Patsiada. b) Ibid., 43 (1988), B2, 662, I. Volanakis.

557. A.Δ. 20 (1965), B3, 599, Grig. Konstantinopoulos. b) A.Δ. 29 (1973-74), B3, 982-983, Él. Kollias. c) Ibid., 47 (1992), B2, 681, M. Sigala.

466. Kymisala[558]. Deux tombes d'époque classique. D'autres pillées contenant des ossements perturbés, des tessons romains tardifs et un *follis* de Justinien (frappé au cours de la 25e année de son règne).

b) Mégabli (BIKETEP). Trois tombes pillées réutilisées à plusieurs reprises. Elles ont livré une lampe portant une croix. L'espace contenait aussi ossuaires et tessons hellénistiques. Trois tombes à ciste en poros, sur une colline, aux parois intérieures enduites. Il s'agit du cimetière d'une communauté agricole.

c) Pastida. Quatre tombes paléochrétiennes dont une conservée (1,42 m x 0,40 m), orientée E.-O., la tête à l'E. Une marmite paléochrétienne et une lampe furent trouvées à l'extérieur de la tombe, en contact avec celle-ci. **Ibid**. Trente-quatre tombes à tuiles et onze amphores funéraires. Les tombes organisées en groupes, implantées de manière dense, ne présentaient pas une orientation régulière. Les tuiles convergeaient vers le haut. Plusieurs tombes ont livré un riche mobilier: ornements en fil d'or, boucles d'oreille, bagues, médaillons de l'Antiquité Tardive et de l'époque paléochrétienne.

467. Kastellorizo[559]. Des tombes antiques installées à l'intérieur d'un château furent réutilisées par les byzantins. Elles ont livré, parmi d'autres objets, une croix en plomb.

468. Karpathos, Apéri[560]. Cimetière paléochrétien dans le village. Des monnaies de Justinien y furent découvertes.

b) Kos. Secteur E. de la ville. Terrain Kassani. Maison paléochrétienne. Le remblai d'un hypogée, haut de 0,50 m, contenait le squelette d'un homme ainsi que les ossements épars d'une femme et d'un nouveau-né. Sous le remblai, le pavement de l'hypogée conservait onze vases datés des VIe-VIIe s. **Ibid. Gaion Antimacheias**. Établissement paléochrétien. Une construction rectangulaire funéraire *sub divo* (2,26 m x 1,80 m int.), avait son entrée à l'E. Une tombe (2,18 m x 0,60 m) occupait son côté N. Elle contenait deux squelettes en mauvais état, la tête à l'E. Elle a livré une petite monnaie en bronze, un anneau de bague en bronze et un objet en terre avec croix incisée.

c) Kardamaina (ancienne Alasarna). Un ensemble funéraire (12 m x 5,60 m) composé de trois chambres. Une inhumation, peut-être en rapport avec le séisme de 554, appartenait à la phase 3. Le mobilier — essentiellement des lampes et des tessons d'amphores funéraires — date des IVe-VIIe s. Un grand nombre de lampes date de la première moitié du VIe s. et fut retrouvé dans une inhumation massive liée au séisme. L'ensemble funéraire a été utilisé pendant toute la période paléochrétienne pour des inhumations successives et des translations.

469. Crète, La Canée[561] (rue Tzanakaki; fig. A. 154). Traces d'occupations antérieures et tombe du VIIe s. à ciste, orientée E.-O., bâtie de petites pierres non travaillées et de mortier hydraulique. Pavée de deux grandes plaques de remploi, elle contenait cinq squelettes — trois adultes et deux enfants. Elle a livré un *follis* de Constant II de 657 sur un crâne et une monnaie de Domitien dans le remblai. **Tzanakaki-Valaoritou** (tranchée O.T.E.). La tranchée a mis au jour cinq tombes de types divers où les trouvailles dataient de l'époque classique à l'époque paléochrétienne.

b) Orphanotropheio. Quatre tombes à fosse, trois maçonnées de briques et portant un enduit. Deux d'entre elles abritaient un corps chacune. La quatrième, qui contenait deux défunts, a été construite à l'aide d'un élément architectonique de remploi. Elles n'ont pas livré de mobilier. **Rue Skoula**. Une tombe à chambre creusée dans le rocher était dotée de trois marches et d'une entrée arquée. Seule une partie de la voûte est conservée. La sépulture s'avère chrétienne, comme les précédentes.

c) Rue Hypsilanton. Une tombe paléochrétienne à ciste perturbée et sans mobilier. On a conservé les deux plaques de couverture, le crâne et la partie supérieure du squelette.

558. A.Δ. 24 (1969), B2, 481, Gr. Konstantinopoulos. b) Ibid., 38 (1983), B2, 396, pl. 173, a, KB' Ephorie. c) Ibid., 39 (1984), B, 327-328, S. Marketou. 16e Symp. X.A.E. 1996, 57, A. Nika.

559. A.Δ. 1 (1915), Παρ|μα, 64, N. Kyparissis.

560. Annuario 41-42 (N.S. 25-26) (1963-64), 243, Gianc. Susini. b) A.Δ. 42 (1987), B2, 644, E. Brouskari. Ibid., 45 (1990), B2, 518, Idem. c) 2e symposium, Ἀνασκαφή καί μελέτη, Πανεπιστήμιο Ἀθηνῶν, 1998, S. Kalopisi - Verti - M. Panayotidi.

561. A.Δ. 36 (1981), B2, 397-398, pl. 295, a, M. Tsipopoulou. — B.C.H. 117 (1993), 896, A. Pariente (presse). b) A.Δ. 29 (1973-74), B3, 925-926, pl. 693, b, I. Papapostolou. c) Κρητική Ἑστία 5 (1994-96), 204, P. Drosinou.

470. La Canée. Sternès[562]. Un hypogée souterrain situé à l'E. de l'église actuelle du XIXe s. Sa partie centrale, en forme de T, comporte des arcosolia sur ses côtés S. et N. Le mur S. abrite trois arcosolia et de très petites tombes et sur le côté SE. deux tombes. L'entrée primitive était à l'E. L'espace central communiquait avec deux autres locaux qui contenaient des tombes détruites. L'emplacement fut utilisé comme citerne. **Ibid. Marathi**. Un hypogée souterrain servit d'église. L'entrée, à l'E., était munie de marches taillées. Des pièces taillées étaient disposées des trois côtés. L'hypogée communiquait avec un bâtiment cultuel. Il a livré quelques tessons probablement paléochrétiens.

471. Hay. Rouméli[563]. Ancienne ville Tarra. La nécropole romaine continua d'être en usage à l'époque paléochrétienne. Le cimetière classique comportait des jarres funéraires et une tombe romaine à ciste. Le site, couvert de sable (à 1,50 m de profondeur), était occupé par des tombes romaines et paléochrétiennes, des bâtiments romains tardifs, des stèles funéraires paléochrétiennes. Des tombes à ciste ont livré des monnaies romaines découvertes dans la bouche des morts.

b) Sélinon, Rhodovani. Une tombe à ciste maçonnée construite avec soin en moellons et en plaques calcaires, orientée E.-O. Le squelette était désagrégé. Sa tête reposait sur un coussin à l'O. Elle a livré une cruche cannelée de l'époque paléochrétienne.

c) Apokoronas, Hay. Pantès-Pémonia. Lieu-dit Lakassé, en bordure de la route. Une nécropole romaine et byzantine comptant des sépultures à ciste et à tuiles. Des dalles de couverture en grès furent exhumées çà et là dans les environs.

472. Polyrrhinia[564]. L'emplacement d'un sanctuaire fut transformé en cimetière. Toutes les tombes étaient chrétiennes (inscription de MIXAHA, etc.), sauf deux, qui ont livré des vases et des boucles d'oreille.

b) Kissamos, Kastelli. Trois inhumations paléochrétiennes datées du début du Ve s. ont été installées dans les pièces et la mosaïque romaine. Un puits a livré des monnaies datées du second quart du IVe s. **Ibid**. Neuf inscriptions funéraires, dont deux trouvées dans la ville, en morceaux, sur un groupe de trois tombes (1,86 x 0,50 m x 1,05 m) rectangulaires. Les côtés, le pavement et la couverture étaient construites en plaques de poros portant un épais revêtement de petites pierres et de mortier. Les caractères des lettres et les inscriptions datent les tombes, assurément chrétiennes, des IVe -Ve s. **Ibid**. Une plaque avec inscription funéraire couvrait une tombe. **Ibid**. Terrain Raïsaki. Un cimetière paléochrétien daté du IVe-Ve s. délimité par un mur. Huit tombes à ciste, couvertes de plaques entourées de cailloux, furent fouillées. Deux abritaient des squelettes auxquels manquait le crâne. Aucune offrande n'y fut trouvée. La plupart des sépultures comportaient une inscription. Deux appartenaient à un prêtre et à sa femme.

c) Kydonia, Sembronas. Une tombe paléochrétienne à ciste contenant quelques ossements perturbés et une œnochoé.

473. Nome de Réthymnon, Éleftherna[565]. À l'E. de la colline de Prinès, les murs d'assise d'une terrasse hellénistique, une maison romaine attestant deux phases d'aménagement, aux IIe et IIIe s., et

562. M. Andrianakis, Ὁ νομός Χανίων κατά τήν παλαιοχριστιανική περίοδο, revue Χανιά (1982), 25, fig. p. 27; cf. I. Volanakis, Τά παλαιοχριστιανικά μνημεῖα τῆς Κρήτης, Κρητικά χρονικά 27 (1987), 242-243; A.A. 25 (1970), B2, 474, I Tzédakis (nettoyage). Sternès. Tombe souterraine en forme de catacombe dont on a repéré la chambre à la suite de la perforation de la voûte (Κρητικά χρονικά 13 (1959), 392, N. Platon). S'agit-il du même monument (?). La Canée. À l'endroit où l'inscription «Σώσου τοῦ Νεοκύδους» (Κρητ. χρον. 12 (1958), 482) la prospection de la tombe souterraine a permis de dégager des conques et arcosolia datant, semble-t-il, des temps gréco-romains (Κρητ. χρον. 13 (1959), 392, N. Platon). La Canée. Catacombe Mazali. Neuf conques hellénistiques ou gréco-romaines. Conques et *thikes* avec arcosolia. Réutilisation de tombes minoennes (A.A. 17 (1961-62), B, 292, N. Platon). En général ce qu'on appelle catacombe dans le nome de Chania s'apparente à des sépultures romaines réutilisées opportunément par les chrétiens. Astrikas. Lieu-dit Deliana. Un espace rectangulaire taillé contenait deux tombes creusées en berceau. Elles portaient des croix gravées sur le côté O. du mur (M. Andrianakis, Χανιά, p. 49).

563. A.Δ. 25 (1970), B2, 473, I. Tzédakis; Ibid., 26 (1971), B2, 511, Idem. b) Κρητική Ἑστία IV, 3 (1989-90), 262, [illegible]. Niniou - Kindéli. A.Δ. 43 (1988), B2, 555, Idem. c) Κρητική Ἑστία 4 (1991-93), 213, P. Drosinou.

564. A.E. 1942-44, chron. 30, Vas. Théophaneidis. b) A.Δ. 24 (1969), B2, 432, I.Tzédakis; Ibid., 25 (1970), B2, 471, Idem. A.E. 1942-44, 13, Vas. Théophaneidis. Κρητικά χρονικά 13 (1959), 392, N. Platon. Κρητική Ἑστία 2 (1988), 221, P. Drosinou. A.Δ. 47 (1992), B2, 580, Idem. c) Κρητική Ἑστία 2 (1988), 279-280, P. Drosinou.

565. Revue Ἔνα, 24-9-87; B.C.H. 112 (1988), 690, G. Touchais; B.C.H. 53 (1929), 529 (Payne).

de nombreuses tombes paléochrétiennes. Au sein de l'acropole, une tour (?) romaine semble avoir été transformée à l'époque byzantine. Elle incluait trois tombes sans rapport avec la fonction primitive de l'édifice.

474. Nome d'Hérakleion, Lasaia[566]. Le cimetière de la ville gréco-romaine comportait des tombes en berceau ou à ciste, à demi détruites (IVe s. av.-VIe s. ap. J.-C.) et deux tombes à chambre minoennes.

b) Pompia. Six tombes parallèles (1,95 m x 0,45 m x 0,45 m), couvertes de plaques et bâties de moellons et de chaux. Leur forme, l'absence de mobilier et la position des corps datent celles-ci, selon le fouilleur, de l'époque paléochrétienne.

c) Mesara (entre les villages de Kousé et de Siva). La fouille a mis au jour huit tombes probablement chrétiennes. Les squelettes avaient leur tête à l'O. Deux tombes abritaient plusieurs défunts (2-3), le crâne du précédent étant placé près de la tête ou aux pieds du nouvel occupant. Elles ont livré un morceau de fer, un vase sans anse de la fin de l'époque romaine ou paléochrétienne et une lampe du IIIe s. av. J.-C. Un squelette avait ses mains relevées légèrement devant la poitrine.

475. Kastelli Pédiados[567] (aérodrome). Trois tombes à ciste orientées SE.-NO., aux murs et à la couverture faits de plaques en marbre, établie sur le sol naturel. Les ossements étaient presque totalement décomposés. Nul mobilier ne s'y trouvait. Le remblai a par contre livré des tessons byzantins en glaçure verte.

b) Thrapsano. Des lampes, entre autres trouvailles, issues de tombes byzantines.

476. Chersonèse, Liménas[568]. Une tombe paléochrétienne en berceau portant sur ses murs des fresques à motifs floraux et une inscription. **Terrain Alexaki**. Ville de la fin de la période romaine. Une tombe à ciste, faisant fonction d'ossuaire, a livré des cruches de facture grossière datées du début du VIIe s. Les tombes étaient installées entre les murs.

b) Monofatsion, Tsoutsouros (lieu-dit Adami, ville ancienne d'Inatos). Une tombe paléochrétienne contenait un petit vase et une lampe. **Ibid**. Une plaque avec inscription du Ier s. av. J.-C. servait de couvercle à une tombe chrétienne. À proximité, d'autres sépultures datant probablement de la dernière époque romaine.

477. Viannos, Arvi[569]. Cimetière romain tardif-paléochrétien. Celui-ci comportait vingt tombes en forme de «*thike*», les murs faits de petites plaques irrégulières et de mortier et la partie supérieure en pierres polies (2 m x 0,80 m x 0,80 m). Deux sépultures ont livré onze lécythes d'aspect grossier de la fin de l'époque romaine ou paléochrétienne et une fibule en bronze. Dix-sept autres tombes ont livré quatre lécythes, cinq cures-oreille en bronze et huit bagues dont une en or. La tombe dans laquelle fut découverte cette dernière conservait un corps entouré de plaques de terre.

b) Arvi, Kissopotamos. Deux tombes, probablement byzantines, contenaient des vases sans décoration et une lampe. L'une des sépultures avait reçu plusieurs inhumations successives. Les défunts étaient tournés vers l'O.

478. Képhala, Chondrou[570] (Arkaliès). Quelques tombes paléochrétiennes s'apparentant à des fosses entourées de plaques. L'une d'entre elles avait reçu plusieurs inhumations successives. Elles ont livré quelques petits vases, un vase à parfum avec des croix en relief, une petite boucle de ceinture en bronze et des anneaux de boucles d'oreille appartenant à une fillette.

479. Matala[571]. Dans les falaises escarpées de la côte furent creusées, au cours des époques gréco-romaine et paléochrétienne, quelques tombes. Le fond de certaines d'entre elles se situe

566. A.Δ. 34 (1979), B2, 383, pl. 190, a, b, D. Chatzi - Vallianou. b) Π.A.E. 1971, 286; A.Δ. 27 (1972), B2, 621, St. Alexiou. c) A.Δ. 9 (1924-25), 59-60, Sp. Marinatos.

567. A.Δ. 27 (1972), B2, 624, Ang. Lembesi. b) A.A. 1942, 193, N. Platon.

568. Κρητικά χρονικά 25 (1973), 490, Emm. Borboudakis; A.Δ. 28 (1973), B2, 605, Idem; 3e Symp. X.A.E. (1983), 79, L. Chaniotaki - Starida. — A.Δ. 41 (1986), B, 222, G. Rethemiotakis. b) A.Δ. 17 (1961-62), B, 290, N. Platon - K. Davaras; B.C.H. 81 (1957), 618, (St. Alexiou).

569. A.Δ. 18 (1963), B2, 313, St. Alexiou. b) Κρητικά χρονικά 10 (1956), 421, N. Platon.

570. Κρητικά χρονικά 10 (1956), 417, N. Platon.

571. K. Davaras, Guide to cretan antiquities (N. Jersey, 1976), 194; I. Sanders, Roman Crete. An archaeological survey and gazetteer of late hellenistic, roman and early byzantine Crete (Warminster, 1982), 40, fig. 7. A.Δ. 43 (1988), B2, 538-542, D. Vallianou. A.Δ. 45 (1990), B2, 424, D. Chatzi - Vallianou.

Trois types de sépultures sont attestés: a) Pièces actuellement près de 2 m sous le niveau de la mer. rectangulaires avec arcosolia sur les trois côtés; b) Vestibule avec arcosolia sur les deux côtés précédant une pièce dans laquelle un troisième arcosolium est aménagé dans le mur du fond; c) Grande pièce- vestibule avec des petites chambres latérales et, face à l'entrée, une pièce très grande comportant un arcosolium sur son mur du fond. Le nombre des arcosolia variait. Rectangulaires ou demi-circulaires, tous étaient creusés dans le rocher. De petites niches furent pratiquées dans les murs. La fouille récente d'une tombe (5,30 m x 4,80 m), possédant deux lits sur les côtés N. et O., a dégagé sept fosses remplies de squelettes d'inhumations successives et collectives et des ossements (particulièrement des crânes repoussés dans un coin), à l'orientation variée. On y a dénombré cent cinquante-sept crânes d'hommes, de femmes, d'enfants et de bébés. Elles ont livré quatre-vingt-huit vases complets et des lampes de la fin de l'époque romaine et des temps paléochrétiens. Une sépulture a livré quelques ossements et des tessons byzantins tardifs.

480. **Cnossos**[572] (Fortetsa, près de l'hôpital Vénizéleion). Un ossuaire (2,17 m x 0,92 m, côté S. hauteur 1,12 m) au murs à l'aspect hétéroclite (fig. A, 155). Il était construit de grandes pierres (la plus grande mesurait 65 x 47 cm) et couvert de larges plaques (l'une d'entre elles atteignait 1,40 m x 0,60 m x 0,18 m). Du sol au plafond, la largeur de la sépulture se rétrécissait considérablement. On y a trouve, presque jusqu'à mi-hauteur de la sépulture, quantité d'ossements (au moins trente-cinq, voire peut-être cinquante individus), six petits vases intacts, quelques boucles d'oreille en bronze, des clous et des fragments de boutons en verre, un grand nombre de coquilles d'escargots et des restes de rongeurs. La tombe présentait cinq couches d'ossements. Beaucoup de crânes étaient détachés des squelettes. La découverte de deux fragments d'une jarre archaïque, l'un au fond de la sépulture et l'autre dans sa zone supérieure, atteste que le remplissage de la tombe eut lieu presque simultanément. Les indices anthropologiques montrent que tous les squelettes appartenaient à une même famille: leurs squelettes exhumés furent transférés dans l'ossuaire d'un lieu d'inhumation voisin. La basilique du Sanatorium se trouve à 500 m environ. Neuf vases à l'embouchure tréflée, cinq boucles d'oreille, une épingle, un clou à grosse tête et huit fragments de verre ont été trouvés aux abords extérieurs de la sépulture. La céramique invite à fixer leur chronologie au VIIe s. Compte tenu qu'on doit compter sur la succession des générations, il est préférable de proposer le VIIe et le VIIIe s. Les squelettes étaient ceux de vingt à trente adultes et de quinze à vingt enfants et adolescents (jusqu'à 18 ans). On a calculé que 46% de la population de la tombe était âgée entre 18 et 35 ans au moment de leur mort: neuf hommes, douze femmes et dix au sexe indéterminé. **Près de Fortetsa.** Une tombe rectangulaire conservant neuf sépultures et une petite monnaie byzantine en bronze.

b) Sanatorion. Une tombe souterraine munie d'un puits carré de descente datant probablement des premiers temps chrétiens, à en juger d'après la grille avec des trous cruciformes posée sur les pierres en poros du fond. Une conque était aménagée dans un mur.

c) Spilia. Huit tombes romaines, avec vestibule, chambre, arcosolia, petites conques et fosses dans le sol, en usage au cours de la fin de l'époque romaine et à la période paléochrétienne. La tombe B, réutilisée à l'époque paléochrétienne, a livré vingt et une monnaies du Bas-Empire et de la période paléochrétienne et quatre-vingt-cinq lampes des mêmes époques.

d) À l'E. de l'église de **Hay**. **Kyrillos**, une tombe romaine rectangulaire creusée, couverte d'une plaque, abritait le squelette d'un enfant, les fragments d'un vase en verre et d'une épingle en os. Près de l'école communale de Cnossos, une sépulture paléochrétienne, maçonnée et couverte de plaques, contenait une cruche de fabrication grossière, probablement des Ve-VIe s.

481. **Gortys**[573]. La tranchée ouverte en 1979 à Hay. Titos (Métropolis) a permis de repérer deux

572. H. W. Catling - D. Smyth - J. - H. Musgrave - Cl. Jones, An early christian ostheotheke at Knossos, B.S.A. 71 (1976), 25-47; B.C.H. 83 (1959), 738, G. Daux. b) Κρητικὰ χρονικὰ 5 (1951), 447, N. Platon (S. Hood - P. de Joung). c) A.Δ. 31 (1976), B2, 358, Alex. Karetsou. d) Κρητικὰ χρονικὰ 20 (1966), 325, S. Hood - St. Alexiou.

573. Gortina I (1988), 91-141, fig. 86-158, présentation détaillée. Annuario 57-58, N.S. 41-42 (1979-1980), 448-460, 471-472, fig. 45-47, A. di Vita; Creta Antica, Cento anni di archeologia italiana 1884-1984 (Roma, 1984), 108-109, A. di Vita. Sur les tombes: F. Mallegni, Relazione preliminare su di una serie de scheletri di epoca bizantina a Creta, in, Archivio per l'antropologia e l'etnologia 109 (1979), 649-651; N. Allegro - N. Rendini - F. Mallegni, Gortina (Creta): tombe tardo romane presso Mitropoli e monumento funerario bizantino entro l'abitato, in, Quaderni di scienze

groupes de tombes, distantes de 150 m, relevant de deux phases chronologiques distinctes: a) de la fin de l'époque hellénistique et de la période proto-impériale; b) de la fin de la période romaine et des temps byzantins. La nécropole romaine tardive, dans le secteur A, se composait de tombes à fosse. Celles-ci contenaient quinze adultes et vingt-deux bébés. Il s'agissait de simples fosses fermées de plaques et de tuiles. Les murs de tombes d'adultes (tête disposée à l'O.) étaient bâtis en pierres. Certains tombes comprenaient des défunts appartenant vraisemblablement à une même cellule familiale (t. MK2). Une sépulture contenait les restes de deux enfants, âgés de 5 et 12 ans, posés l'un sur l'autre, et les ossements d'un adulte, rassemblés dans le côté E. ainsi qu'une lampe du IVe s. Dans le secteur C, parmi plusieurs tombes du VIe et du VIIe s., trois étaient "*à caisson*" et une s'apparentait à une fosse profonde couverte de plaques surmontées de nombreuses tuiles liées par du mortier (couche de terre de 55 cm). Les trois sépultures abritaient un bébé âgé de 2 à 3 ans (C34), un homme de 30 ans (C4) et une femme de 25-30 ans. Cette dernière tombe était plus ancienne. Des fragments de céramique plaident pour une datation entre le VIe et le VIIe s. Presque toutes les tombes étaient ouvertes et furent réutilisées à plusieurs reprises. En général, les crânes (treize dans la tombe 17) se trouvaient réunis aux pieds ou près du crâne du dernier défunt, la tête à l'O.

Dans le secteur L, une nécropole protobyzantine était organisée autour de l'abside de thermes romains et fut en usage au moins pendant un siècle, entre la fin du VIe s. et la fin du VIIe s. (Fig. A, 156). Elle comportait plus de cent tombes à ciste appartenant à quatre phases distinctes. On a noté la réutilisation des tombes, le manque de mobilier et la conservation des crânes et des ossements des pieds et des mains issus d'inhumations antérieures. Les autres os avaient été jetés hors des tombes. Les sépultures de la phase I semblent plus soignées. Les murs des fosses étaient revêtus de pierres aux dimensions et à la forme - rectangulaire (14), trapézoïdale (12), ovale (9) irrégulières. Orientées E.-O., la tête à l'O., elles étaient couvertes de plaques ou de tuiles. Les tombes 5 et 11 avaient à l'extrémité E. une petite déviation vers le NE. La tombe 5 (2,30 m x 0,30-0,38 m x 0,37 m), soignée, contenait un adulte d'1,73 m, âgé d'une cinquantaine d'années, la tête à l'O., le bras droit sur le diaphragme, le gauche le long du corps. Elle a livré un objet biconique typique du métier de tisserand. La tombe 7 (2,10 m x 0,27-0,32-0,38 m), abritait un défunt adulte ayant le bras droit à la hauteur du diaphragme et le gauche sur le cou. La tombe 10 conservait un adulte de 40 ans environ, mal conservé, d'1,70 m, la tête à l'O. et les bras sur l'abdomen; la tombe 11, un homme de 48 ans, d'1,80 m, ayant le bras droit sur l'abdomen, le gauche sur la poitrine et, près de la tête, un fragment de crâne et, aux pieds, les restes de défunts précédents (deux hommes adultes, deux femmes, un enfant de 4 ans). La tombe 14, comportait à l'E., sur les plaques de couverture, un amas d'ossements appartenant à un homme de 25 ans et à une femme de 40 ans. La tombe 15 abritait un homme de 1,74 m, ayant la main droite sur l'abdomen, la gauche sur la poitrine et près de la tête du dernier défunt, quatre crânes dont deux de bébés. Neuf individus au total (cinq hommes, une femme, trois bébés). La tombe 16 recelait une femme, la tête tournée vers le N., et à ses pieds, les squelettes d'une femme et d'un homme. La tombe 18, longue de 2,90 m, comprenait un jeune adulte, les bras sur l'abdomen, près de la tête un deuxième crâne et à l'E. sept crânes et les ossements de douze adultes (trois hommes, neuf femmes, un nouveau-né). Elle a livré à l'extrémité O. un *follis* d'Héraclius (611-612). La tombe 19 comportait un homme ayant le bras droit sur l'abdomen et le gauche sur la poitrine. La tombe 43 comportait le squelette d'une jeune femme, la tête à l'O., les mains sur l'abdomen et, à la hauteur des jambes, celui d'une seconde femme plus âgée.

La tombe 27 était «*à caisson*», constitué d'un bassin en forme de sarcophage, orienté NE.-SO.

antropologiche 6 (1981), 73-108. Annuario 68-69, 1990-91, 448, 452, fig. 47-48, A. di Vita. b) A.Δ. 1 (1915), Παρ[ά]ρτημα 85; Annuario 2 (1916), 304, L. Pernier; Ibid., 8-9 (1925-26), 58-59, fig. 52-53, Idem. c) Creta Antica, 69-116 (104), A. di Vita; Idem, Contributi alla conoscenza di Gortina bizantina, Atti V congr. intern. studi cretesi (1981), II, 137-143. d) A.Δ. 39 (1984), B, 296, G. Rethemiotakis. e) Annuario 62, N.S. 46 (1984), 257, fig. 103, A. di Vita. f) Κρητική Εστία IV, 3 (1989-90), 313-314, Kat. Mylopotamitaki. g) A. di Vita, I recenti scavi della S.A.I.A. a Gortina, un contributo alla conoscenza di Creta tardo-antica e protobizantina, 38 Corso (1991), 169-183. Cf. (A. di Vita, IXe C.I.A.C. (1978), II, 198-256 spéc. 248-255; Rent. Pont. Acc. 53-54 (1981-82), 271-282, spéc. 279; Gortina I, 131, n° 26, tombe 27) (Annuario 64-65, N.S. 48-49 (1986-87), 479, A. di Vita). h) Annuario 68-69 (1990-91), 456, fig. 52, A. di Vita. i) A.R. 1996-97, 105, D. Blackman.

Elle était couverte d'un amas de terre et de pierres en forme de coffret. Il s'agit peut-être de la sépulture la plus ancienne. Elle a été trouvée vide. Vingt-six tombes contenaient un enfant. La tombe 23 contenait les os d'un enfant et les fragments d'une lampe. La tombe 28 conservait un enfant de 6 ans, les bras sur l'abdomen. La tombe 33, abritant les restes mal conservés d'un enfant de 43 cm, a livré deux boucles d'oreille en bronze (cas exceptionnel). La tombe 34 comprenait les restes d'un enfant de 6 ans environ et ceux d'un nouveau-né, posés près de la partie inférieure du premier. Dans la sépulture 35, un enfant de 4 ans, les bras croisés sur l'abdomen, était orienté vers le SE. par manque de place. La tombe 40, outre les ossements de deux enfants, a également livré des fragments de mosaïque, un clou en fer, un fragment de lampe et un fragment d'une cuvette, datés des Ve-VIe s. La tombe 44, celle d'un bébé de 10 à 12 mois, était couverte de pierres et de fragments de tuiles pareilles à celles des maisons du VIIe s. situées à proximité du prétoire. La tombe 45 abritait un bébé âgé de 1 an environ, ayant les bras sur la poitrine et les jambes repliées. La 66 contenait à l'E., le crâne d'une fille de 12 ans; la 4, un bébé étendu les bras le long du corps; la 42, un nouveau-né. Les tombes 22, 25, 26, 41bis, 60, 91, 92, 93 et 94 ont également livré un enfant; la tombe 39, un enfant de 4 ans et un autre de 18 mois; les tombes 21 et 24, un bébé de 1 an; la tombe 20, deux bébés âgés respectivement de 1 et 2 ans; la tombe 62, deux bébés; la tombe 102, deux enfants, les restes du premier rassemblés aux pieds du second. En 1990-91, dans l'espace 16, on a fouillé deux tombes, celle d'une femme et celle d'un enfant.

En 618 et en 621, deux tremblements de terre successifs provoquèrent d'importants dégâts à la ville et aux thermes (abside 13). Le séisme de 670 a détruit la ville (nombreuses tombes de bébés adossées à l'abside 13). À une centaine de mètres au NO. se situe la basilique de Hay. Titos dont doit relever ce cimetière.

b) Derrière la scène de l'odéon, dans les portiques et sur la mosaïque, des tombes chrétiennes dispersées sur plusieurs niveaux. Elles étaient bâties en matériaux de remploi, fragments de stèles figurées et pierres avec inscriptions hellénistiques et romaines. Elles étaient toutes à ciste maçonnées et rectangulaires, couvertes de plaques calcaires. Toutes étaient orientées E.-O. Une tombe contenait deux squelettes, la tête à l'O. sur un coussin de briques. Elle a livré un vase grossier de 11 cm de haut près des pieds. Une autre tombe a livré trois vases sur le côté gauche et un près de la tête. Les couches byzantines ont également livré d'autres fragments de vases en verre.

c) L'acropole, entourée d'une enceinte, servit, depuis la destruction de la ville basse en 670 jusqu'au IXe s., de refuge à la population. Entre le Ve et le VIIe s., l'espace urbain était probablement organisé en quartiers autonomes. À partir du IVe s., une longue zone (1000 x 500-600 m) au S. de l'église Hay. Titos, à l'habitat dense, devint un des plus importants quartiers. La ville comptait six églises datées des Ve-VIIe s. et deux superposées, construites entre le règne de Justinien et 670.

d) Terrain N. Skalidaki (au S. de Métropolis). Le terrain comportait des enclos funéraires incluant des tombes paléochrétiennes à ciste et, à un niveau inférieur, des tombes romaines à tuiles.

e) Un sarcophage de l'époque impériale, issu d'un atelier local, portait l'inscription «✝ ΕΥΛΑΜΠΙ| ΟΥ ΚΑΙ CΤΕ| ΦΑΝΙΑC| ΘΕΟΤΟΚΕ| ΒΟΗΘΙ ΑΜΗ (Ν) ✝», le MH en ligature.

f) Métropolis. Lieu appelé Relia, à faible distance de l'église triconque, de la basilique du terrain Katsaneva du VIe-VIIe [illegible] et du baptistère (?) du terrain Skalidaki. Mausolée paléochrétien du IVe-Ve s. Presque carré (5,60 m x 5,64 m x 5,56 m x 5,58 m x 0,63 m), doté aux angles de piliers, il reposait sur une terrasse maçonnée. Son entrée se situait au centre du mur E. Il était pavé de mosaïque. Au centre de celui-ci, une tombe à ciste souterraine avec une construction *sub divo* (le mortier hydraulique de la partie supérieure et les restes d'incrustation sur le périmètre ont été conservés). Un four de céramique médiéval occupait le coin NO. Dans la couche attestant la catastrophe, on a exhumé des éléments architecturaux, de la céramique paléochrétienne, des monnaies en bronze, des plaques en marbre et du mortier avec des bandes en relief. Le maçonnage était fait de pierres bien taillées et de briques horizontales et verticales disposées sans ordre. À l'extérieur et à l'intérieur, les murs étaient couverts de mortier et d'incisions — formant des carrés avec des chrismes — faites avec la truelle. La tombe était orientée O.-E. (2,23 m [illegible] 1,32 m). À l'intérieur elle portait un revêtement de plaques calcaires couvertes de mortier. Elle possédait deux «*thikes*». La supérieure (B) avait 50 cm de haut et ne semblait pas être destinée aux inhumations. L'inférieure (A), haute de 75 cm, comprenait sur son sol des cavités pour l'écoulement des liquides des cadavres. Les restes du squelette ont été trouvés dans la tombe et un fragment du crâne sur le pavement du mausolée, dans la couche de catastrophe.

De même, des fragments de plaques en marbre couvrant la partie *sub divo* de la tombe ont été trouvés à l'extérieur, dans les environs de la tombe. Le pavement en mosaïque portait des losanges inscrits dans des carrés. La couverture du monument devait être en voûte d'arêtes faites de briques, la partie *sub divo* en incrustation.

g) Quartier byzantin entre Pythion et Pretorio. Sépulture d'un bébé (1,06 m), la tête pliée sur le côté droit, les bras sur l'abdomen, les jambes légèrement tournées vers la droite. Cette tombe était environnée d'une tombe «*à caisson*» (2,50 m). Un large fragment de tuyau en plomb, destiné aux libations, a été trouvé près de la tête à l'E. La datation des deux tombes est postérieure à 670. Ces sépultures, comme celles «*à caisson*» de Lebena et de Gortys, pourraient témoigner de l'arrivée en Crète de nord-africains, à la suite de la première invasion arabe de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine en 641.

h) Pretorio. Secteur I, espace 47. Tombes à ciste installées à l'époque protobyzantine (fin VIIe-VIIIe s.) dans des habitations.

i) Au S. de **l'Odéon**, sur le portique, trois inhumations byzantines.

482. Nome de Lasithi. Île de Mochlos[574] Cimetière byzantin occupant l'île à Loutres.

b) Praisos (Tourtouloi). Ferme minoenne. La colline servit de cimetière à l'époque byzantine. Une tombe en forme de «*thike*» (1,30 m x 0,40 m), couverte de quatre plaques, contenait un squelette étendu sur le dos, le crâne à l'E. À peu de distance, une autre, identique, conservait ses plaques de couverture. Un autre endroit a livré des inhumations chrétiennes, ossements avec les crânes perturbés d'un adulte et d'un enfant. Une autre tombe d'adulte était bien conservée.

c) Dréros. Agora. De simples tombes à inhumations ont été localisées sous le col situé entre les deux sommets de Dréros. De toute évidence, les habitants de Dréros, installés sur l'acropole à l'époque byzantine, se servirent du lieu comme cimetière.

1.2.3. CONCLUSIONS

Dans les villes nous distinguons d'abord deux sites où les inhumations furent pratiquées dès l'époque pré-chrétienne — Argos (312), Sparte (315) — et se poursuivirent à la période chrétienne. À Athènes (280) et à Corinthe (298), nous observons un rétrécissement de l'enceinte qui n'empêcha pas l'introduction des tombes dans les villes, près des églises ou à l'intérieur de bâtiments abandonnés. Dion (392) également se rétrécit. L'enceinte mycénienne de Thèbes (344) accueille aussi des inhumations à partir de l'époque mésobyzantine. À Chalkis (336), on constate un léger déplacement de la ville et à Érétrie (338), un cimetière organisé dans la ville. Veroia et Édessa (398, 404) étant construites dans un site protégé par une enceinte naturelle, semblent garder les cimetières à l'écart de leur noyau urbain. À N. Anchialos (378), seules les églises reçoivent un petit nombre de tombes, mais on distingue un grand cimetière romain et paléochrétien vers le N. À Démétrias (380), des cimetières se formèrent aussi dans la ville à la superficie réduite. À Philippes (425), ce fut à l'emplacement des églises *intra muros*. Les cimetières *extra muros*, très vastes, purent cependant encore recevoir un grand nombre d'inhumations. À Thasos (428), le cimetière se développa à l'intérieur des remparts. À Toronè (411), les inhumations envahissent le centre de la ville dès la fin de l'époque romaine. À Maronée (431) et à Gortys (481), nous percevons le démantèlement de la zone urbaine et l'importance accrue de l'acropole. Abdère (254) présente un cimetière *extra muros* assez vaste, établi sur des niveaux superposés (marquent les diverses époques) et un autre dans l'acropole de l'époque byzantine en rapport avec une église. À Thessalonique (416), dont la physionomie urbaine ne change pas, il semble que les tombes de l'odéon furent les premières sépultures à pénétrer massivement dans la ville, suivies bien plus tard (second millénaire) par celles de l'hippodrome. Dans toutes ces villes, les inhumations gagnèrent les noyaux urbains par l'intermédiaire des églises, en fonction ou désaffectées. Par ailleurs, il ne faut pas surestimer l'importance du rapport existant entre les remparts et les inhumations *intra*

574. J. Soles - C. Davaras, Excavations at Mochlos 1989, Hesperia 61 (1992), 442. b) Π.Α.Ε. 1960, 297, 299, N. Platon; A.Δ. 16 (1960), B, 259, Idem. c) B.C.H. 61 (1937), 10, P. Demargne.

le noyau urbain se déforma ou déménagea
urbem: dans beaucoup de cas, l'enceinte urbaine se rétrécit.
et les mentalités évoluèrent sous l'effet des événements historiques.

1.2.4. PALÉOCHRÉTIEN-BYZANTIN

De façon générale, on peut résumer les caractéristiques des inhumations à ces époques comme suit.
À l'époque paléochrétienne, dans les villes qui ne connaissent pas de bouleversements majeurs,
on continue d'inhumer dans les cimetières anciens existants auparavant (Abdère, 254; Athènes, 280;
Patras, 328; N. Anchialos, 378; Veroia, 398; Édessa, 404; Thessalonique, 416; Philippes, 425), dans
les églises cimétériales *extra muros* et, dans quelques cas, aux abords des églises — à l'exception
notable d'inhumations en masse dans ou en hors des églises comme à Corinthe-temple d'Apollon, 22;
Kenchrées, 24; Némée, 25; Magne-Tigani, 31; Evraiocastro, 58. Par contre on observe le déplacement
de cimetières sous l'effet des invasions (Corinthe, 298) ou ailleurs l'absence de cimetière organisé
(Sparte, 315). On note aussi un cimetière indépendant (Sparte, 315-Érétrie, 338). On trouve enfin de
nombreuses inhumations à l'intérieur de bâtiments publics abandonnés: théâtres, odéons (Athènes,
280; Argos, 312; Sparte, 315; Élis, 327; Patras, 328; Thessalonique, 416; Maronée, 431), maisons
(Patras), bains (Arriana, 434).

À partir du VIIe s. – date conventionnelle – les zones funéraires se déplacent et l'utilisation des cimetières antérieurs *extra muros* cesse. Les églises désaffectées deviennent par excellence des lieux d'inhumation. Quelques villes cessent d'exister (N. Anchialos, 378; Nikopolis; Amphipolis, 422, et, un peu plus tard, Philippes, 425). Des églises mésobyzantines reçoivent des inhumations (Athènes, 182-193; Corinthe, 196-198; Mystra, 204-206; Thessalonique, 232-241). Des cimetières s'organisent à l'intérieur des villes, parfois loin des églises (Thessalonique, 416, C). Parfois, des inhumations ont lieu, sans ordre véritable, dans l'ensemble de la ville (Corinthe, 298) ou bien des formes particulières de sépultures sont utilisées (Patras, 328). Certaines villes et des cimetières se déplacent légèrement (Abdère-Polystylon 254; Chalkis, 336). Des acropoles mésobyzantines incluent leur propre cimetière (Rentina, 242; Kastro Chrysis, 248; Polystylon, 254; Anaktoropolis, 427).

En ce qui concerne la typologie des tombes, l'époque paléochrétienne offre un petit nombre de monuments complexes. La tombe en berceau, avec ses quelques variantes, constitue le type le plus luxueux dominant dans les grandes villes, surtout à Thessalonique (7, 45, 46, 49, 416). Celles-ci sont souvent décorées de peintures. La forme la plus évoluée de la tombe à ciste est celle maçonnée avec des briques (Corinthe 3, Athènes 280). On trouve également des sépultures creusées dans le rocher (Veroia, 398) et, dans les églises désaffectées, des tombes rudimentaires faites de pierres disposées verticalement (Mariolata, 116; Philia, 129). Enfin, il faut signaler aussi des tombes d'un type particulier à couverture hémicylindrique (Corinthe-Lerna, 298(d)c) ou plate (Gortys, 481). Rappelons aussi que de nombreuses tombes antérieures furent réutilisées (Égine, 297; Corinthe, 298(d)a).

À l'époque byzantine, la tombe en berceau s'observe très souvent (Athènes-Aréopage et Héphaisteion, 182-183); Mystra (204-206), Chalkis (216) et, plus tard, à l'époque post-byzantine à Athènes (Hay. Charalambos, 185; Hay. Andréas Patisia, 191). Les tombes à ciste sont assez pauvres. On utilise également des tombes antérieures (Thèbes, 344).

La proportion du mobilier par rapport aux tombes est assez réduite. On remarque quelques cas exceptionnels (Magne-Tigani, 31), notamment de découverte de vases (Athènes, 280). À l'époque byzantine, on remarque la persistance de ce rite, surtout à Thessalonique (Vlatadès-Hippodrome, du XIVe s., 239, 416, C) comme celui de placer une monnaie dans la bouche des défunts (Naxos, du XIIIe s., 451). La datation est certaine lorsque nous disposons d'indices indéniables — monnaies, céramique et éléments de vêtements bien datables. Toutefois, dans beaucoup de cas, il faut se contenter d'une chronologie assez large, s'étendant sur plusieurs siècles (Aréopage, 182; Corinthe, 298; Delphes, 351).

1.3. ANALYSE DES DONNÉES

1.3.1. DISPOSITION DE LA TOMBE ET DU DÉFUNT

1.3.1.1. Cimetières

a) Plan

DANS un petit nombre de cas, à l'instar des cimetières organisés de part et d'autre des voies, les tombes présentent une disposition ordonnée[575]. Les sépultures établies à l'intérieur des églises et contemporaines de celles-ci respectent en général un certain ordre (Corinthe-Kraneion, 2, fig. B, 12; Philippes *extra muros*, 8, fig. A, 13; Thessalonique-Latomou, 45, fig. A, 33; Corinthe-Béma, 197, fig. A, 72; Vlatadès, 208, fig. A, 83). Celles installées à leurs abords attestent parfois un plan bien déterminé (Argos-Aspis, 26; Athènes, Panayia sur le rocher, 1, n. 28). Ailleurs, les sépultures ont été rangées en séries parallèles (Dion, 6; Thessalonique, 416(b)j), en ordre régulier (Thessalonique-Hay. Dimitrios, 232), en groupes selon les époques (Némée, 25), sur des couches successives (Sidérokastro, 249d), dans des couches différentes (Vélestino, 229e; Rentina, 242), de manière superposée (Rhodes, 267b) ou sur plusieurs niveaux (Rhodes, 269; Crète, Hay. Triada, 279), datant de l'époque minoenne à l'ère chrétienne (Apokoronas, 274).

Dans les cimetières urbains, on trouve des tombes rangées en séries parallèles (Athènes, 280(c)f; Mélissi, 304; Sparte, 315b; 315q; Patras, 328h; 328af; 328ai; 328ao; Édessa, 404d; Aridaia, 408, Thessalonique, 416(a)r; Mésembria, 438; Naxos, 451) ou disposées en rangs serrés (416(a)h), à la datation différente (416(c)e). Certaines tombes parallèles comportent un couloir entre elles (Thèbes, 344z et Céphalonie, 377; Iolkos, 381). D'autres sont disposées en étoile (Paliopyrgos, 372b, [tombes slaves]), autour d'un tymvos (Symvola, 437). Bon nombre de sépultures faisant partie d'une série ont un ou plusieurs de leurs côtés en commun (Athènes, 280(a)d; Philippes, 425b). D'autres encore ont été implantées autour d'un noyau funéraire (Thessalonique, 416(a)y) ou d'un espace libre (416(b)r), à des niveaux successifs (Athènes, 280(a)y; (c)k; Patras, 328ca; Gortys, 481), différents (Veroia, 398g) ou sur plusieurs couches superposées (Naxos, 451).

On a plusieurs cas de tombes disposées en groupes (Athènes, 280(a)b; (a)r; (a)l; Veroia, 398c;

575. À la nécropole «linéaire» du Haut-Empire, disposée le long des voies, succède une nécropole «ramassée» centrée sur un sanctuaire (J. - Ch. Picard, Le souvenir des évêques (B.E.F.A.R. 268), (1988), 722). Sur les voies romaines bordées de tombes v. (Römische Gräberstrassen. Selbstdarstellung. Status. Standard, Kolloquium in München, 1985. Bayerische Akademie der Wissenschaften, philosophisch historische Klasse. Abhandlungen neue Folge. Heft 96, München, 1987). Les passants, lisant le nom des morts et leurs mérites, leur assuraient la survie du souvenir. Par contre la caractéristique des nécropoles tardives de la Gaule est la disposition des tombes en files régulières, à de très petites distances les unes des autres et à une profondeur uniforme (M. de Boüard, Gallia 22, fasc. 2 (1964), 286-288; F. Benoit, Ibid., 576 s.; M. Labrousse, Ibid., 18, fasc. 2 (1959), 419). Ed. Salin souligne que les cimetières organisés apparaissent autour de 500 (La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire (Paris, 1952), II, 185, 189). Chez les Galloromains sans règles et sans orientation uniforme (W. Wolski, Sur la datation des tombes romaines de Cluj, Apulum 9 (1971), 590). Il est évident que la bonne organisation du cimetière présuppose une période calme et une société bien administrée.

Thessalonique, 416(a)e; (a)n; (a)z; (a)aa; (b)f; Philippes, 425f; Maximianoupolis, 433). Par contre, il est assez rare de trouver des sépultures dans des ensembles funéraires (Athènes, 280(a)m), aménagées dans des chambres à escaliers et couloirs (Argos, 312a; 312g; 312n), romaines et chrétiennes (Patras, 328l; m; af) ou dans plusieurs locaux consécutifs (Patras, 328bb).

On note que dans plusieurs cimetières urbains, surtout en Attique, l'usage antique de disposer les tombes le long des voies menant vers les dèmes se perpétue (Athènes, 280(a)w).

b) Enclos

Les cimetières chrétiens établis à l'intérieur des églises présentent plusieurs variantes: indépendant et ceint d'un enclos (Cnossos, 12), tombes regroupées au sein d'un enclos dans un espace inférieur (Magne, 31), dans un espace rectangulaire près de l'abside (Thessalonique, 47), sépultures des XIe-XIIIe s. dans un enclos (Léchaion, 23), dans la conque de l'abside (Ibid.), dans le péribole extérieur (une tombe à Evraiocastro, 58), à l'E. de l'église, dans un enclos (Corinthe, 196), enclos de tombes à l'intérieur et à l'extérieur (Olympie, 111), enclos autour de l'église (Abdère, 254), espace défini par un mur autour de l'église (Rhodes, 267), enclos à l'O. de l'église (Hay. Triada, 279), clôture d'une tombe d'higoumène (Maronée, 61), tombe d'enfant (Brauron, 19).

Dans les cimetières urbains, l'enclos funéraire peut avoir un aspect changeant: il ceint l'ensemble du cimetière (Chalkis, 336a; 336b), une tombe (336d; 336f), parfois sur une grande hauteur (336g). Il entoure partiellement une sépulture (Achaïe, 333b). Le mur d'enclos borde la route (Érétrie, 338b), quatre tombes en briques et une en berceau (Corinthe, 298(c)d). On trouve dans un bâtiment romain tardif une tombe en berceau avec enclos (298(a)a), des tombes en briques séparées par un muret (Athènes, 280(a)g), un enclos comprenant des tombes à tuiles (Éleuthères, 294), un espace divisé par des murs (Patras, 328ao), un enclos ceignant sept des seize tombes (328ad1), un enclos en forme de Π (Chalkis, 336d; Eubée, 339), une tombe (Édessa, 404d; Thessalonique, 416(a)m), une sépulture double (416(b)p), six tombes (416(b)s), des tombes à ciste (N. Anchialos, 378a), creusées dans le rocher (Édessa, 404d), un mur séparant le cimetière d'un autre espace (Kissamos, 472b) ou encore quatre-vingt-huit tombes entourées d'un péribole circulaire en galets, sur un tymvos (Parapotamos, 366b).

c) Implantation des cimetières

De notre analyse, il ressort que les cimetières se trouvent implantés de manière équilibrée sur l'ensemble du territoire grec. On note cependant l'absence de cimetières pour des grandes villes comme Amphipolis ou Nikopolis. Sans doute est-ce là le résultat de campagnes de fouilles insuffisantes. Que le cimetière soit installé à l'intérieur de l'église ou indépendant de cette dernière, le rapport existant entre le cimetière et l'église est presque identique. Le nombre des tombes dans les cimetières organisés des grandes villes s'élève à des dizaines, chose qui est remarquée souvent dans les églises désaffectées.

Plusieurs cimetières furent établis sur des zones funéraires antérieures païennes: églises (Kraneion, 2; Cnossos, 11; Abdère, 254), cimetières urbains (Athènes, 280; Anavyssos, 284; Marathon, 288; Égine, 297; Corinthe, 298; Argos, 312; Patras, 328; Chalkis, 336; Phylla, 337; Thèbes, 344; Galaxidi, 352; Stylida, 357; Naupacte, 360; Paliopyrgos, 371; Leucade, 376; Mikrothivai, 379; Volos-Iolkos 381 (géométrique); Skyros (géométrique-romain), 384; Veroia, 398; Toronè, 411; Akanthos, 415; Thessalonique, 416; Philippes, 425; Lemnos-Héphaistia, 444b (périodes tyrrhénienne, romaine et byzantine); Naxos, 451a-b (de l'époque cycladique aux temps vénitiens); Rhodes, 464 (hellénistique); H. Rouméli, 471) ou sur des tymvoi anciens (Marathon, 288b-c; Phthiotis Halos, 359b; Parapotamos, 366b; Paliopyrgos, 372; Vergina, 399; Hay. Athanasios, 417c; Kastanas, 417d; Myrodato, 430c; Tragasia, 430e; Symvola, 437).

D'autres cimetières furent aménagés dans les vestiges de bâtiments romains ou antérieurs (Corinthe 298; Argos, 312; Koryphasion, 321b; Olympie, 324; Élis, 327; Patras, 328; Érétrie, 338; Démétrias, 380; Toronè, 411; Arriana 434; Gortys, 481), dans des ruines d'édifices byzantins (Rentina, 417b) ou à l'emplacement de temples antiques (Arcadie, 313b; Kalydon, 362c; Arta, 364a) ou de théâtres (Athènes, 280(c)i-k; Sikyon, 303b; Argos, 312i; Tégée, 313; Sparte, 315j; Élis, 327a; Patras, 328bw; Dodone, 368; Thasos, 428i; Maronée, 431).

Quelques cimetières présentent des caractéristiques singulières: à N. Anchialos, 378g, on trouve

des sépultures doubles dotées de niches, dont la largeur diminue progressivement dans la partie supérieure; à Édessa, 404, ce sont des tombes creusées dans le rocher et comportant des rainures pour la pose des plaques de fermeture; à Corinthe, 298(d)c, il s'agit de tombes à la forme particulière, également creusées dans le rocher, avec une couverture hémicylindrique; à Thisbé, 348a, Delphes, 351 et Matala, 479, des sépultures à arcosolia aménagées dans la paroi verticale; à Thessalonique, cimetière Est, 7, un cimetière constitué exclusivement de tombes en berceau, à Tsoucalario, 142, de fausses sépultures (stèles), à Gortys, 481, des tombes à ciste.

Des cimetières attestent un fonctionnement se prolongeant sur deux époques successives — paléochrétienne et mésobyzantine (Kraneion, 2-95; Corinthe, temple, 22-298; Athènes, 182-280(c)a,b; Argos, 312; Thessalonique, 416) — ou sur une étendue de temps plus longue encore (Mentzaina, 214; Abdère, 254). Trois sites possèdent deux cimetières séparés par un intervalle de quelques siècles (Némée, 25; Abdère, 254; Athènes, Aréopage, 182-280(c)a).

Dans deux cas, la découverte de chaux dans les tombes fut interprétée comme le signe d'une épidemie de peste, survenue à la fin du VIe s. (Argos, 312l) ou au milieu du XIVe s. (Arta, 364b).

1.3.1.2. Annexes funéraires

On doit considérer ces locaux par époques et tenter d'identifier ceux qui eurent dès l'origine une vocation funéraire. Pour l'époque paléochrétienne, il faut mentionner les annexes souterraines adossées au mur O. de l'église (Pavlidi, 9), qui rappellent le martyrium d'Akakios (fig. B, 24-25), ou celles de Veroia (50), les chambres disposées tout autour de l'église à Corinthe-Kraneion (2, fig. B, 12), celles sises aux épaules de l'abside et contre les nefs latérales à N. Anchialos (4, fig. A, 9)[576], une chapelle éloignée à Kodratos (3, fig. B, 28) et des bâtiments érigés à cette fin à Samos-thermes romains (71, fig. A, 43) et à Panayitsa (69). Il convient aussi de mentionner le pastophorium S. de Chersonèse B (84, fig. A, 48) et de réserver une mention particulière à l'exèdre de Démétrias B (5), bien que celle-ci s'apparente davantage à une extension du corps principal de l'église qu'à une annexe proprement dite[577].

À l'époque mésobyzantine, nombreuses sont les annexes qui sont incorporées à l'église. Ainsi, à Mystra-Hay. Sophia (204), le narthex et le portique sont utilisés comme annexes funéraires; à Hay. Théodoroi (205, fig. A, 73), les annexes sont disposées au NE. de l'édifice, à Hay. Sophia de Thessalonique (236), ceux-ci sont le narthex, le péristoon et le diaconicon. À Hay. Ioannis de Corinthe (196), au Béma (197), à Thèbes (218)[578] et à Thessalonique (237)[579], les annexes sont surtout les nefs

576. Dans la basilique de Saint-Anastase les deux chambres à la place du narthex de part et d'autre de l'axe de l'église sont des *memoriae*, la N. avec trois et la S. avec deux sarcophages (E. Dyggve - R. Egger, Forschungen, III, pl. I).

577. La *cella* et l'exèdre chez les païens étaient destinées à célébrer l'anniversaire du défunt aux sacrifices mensuels sur l'autel de ses cendres et aux repas funéraires. Des chapelles et exèdres sépulcrales furent construites tout autour des principales basiliques (saint Paulin de Nole, Opera, ed. Vérone, (1736), 838; D.A.C.L. II, 2, 2886, cella, (1910), H Leclercq). L'abside primitive de la basilique des cinq martyrs à Kapljuč contenait une tombe (J. Brondsted, Recherches I, 60, fig 33, R. Egger, Forschungen II, 13, fig. 11). Une exèdre dans la basilique cimetériale de Korasion en Cilicie considérée comme la tombe d'un saint ou d'un martyr (J. Keil - A. Wilhelm, Denkmäler aus dem rauhen Kilikien (= M.A.M.A. III), (1931), 106, fig. 141). Encore l'exèdre funéraire de la basilica majorum de Carthage (N. Duval, Les églises africaines à deux absides (Paris, 1973), 71, fig. 32).

578. Sur l'usage très répandu de la nef S. utilisée comme lieu d'inhumation de personnalités ou de fondateurs comme à Constantinople les églises de Constantin Lips, des Comnenes et des Paléologues et à Cappadoce v. (W. Ramsay - G. L. Bell, A hundred and one churches (London, 1909), 390; J. Lafontaine - Dosogne, L'église rupestre dite Eski Baca Kilisesi et la place de la Vierge dans les absides cappadociennes, Jb.ö.B. 21 (1972), 165; G. de Jerphanion, Les églises rupestres de Cappadoce I, 1 (Paris, 1925), 58). À Axiopolis basilique à nef unique cimétériale, à son S. une chapelle contenant la dalle funéraire de la fille du comte (I. Barnea, Les monuments paléochrétiens de Roumanie (Pontifico istituto di archeologia cristiana) (Sussidi allo studio delle antichità cristiane, VI), (Vaticano, 1977), 158, fig 53,-).

579. La présence d'une table maçonnée devant l'abside de la nef S. pose quelques problèmes, ce qui signifie que cette nef ne fonctionnait pas exclusivement comme annexe funéraire mais on y célébrait la messe eucharistique. La seconde table était interdite dans les eglises paléochrétiennes. Elle fait son apparition dès le VIIe s. en Occident (I. Barnea, Τὸ θυσιαστήριο, 203-205; v. n. 10).

latérales avec une nette prédilection pour la nef S., préférence qui se manifeste aussi à Hos. Nikon de Sparte (208) et à Hay. Achilleios (246, fig. A, 85). Mentionnons aussi les chapelles funéraires de Didymoteichon (261b) et de Lesbos (263). Dans plusieurs cas, des salles souterraines furent utilisées comme ossuaires (Daphni, 190; Kaisariani, 193). Citons, pour terminer, la chapelle bâtie au N. de Hay. Dimitrios à Thessalonique (232). Il semble qu'à Corinthe-temple la nef S. et le narthex eurent un rôle funéraire dès le début, même si l'église date de la fin de l'époque paléochrétienne (22, fig. A, 28).

La seconde catégorie est constituée par les locaux entourant la basilique qui jouèrent occasionnellement un rôle d'annexe funéraire, sans avoir cette fonction à l'origine. Ces pièces furent converties à cet usage après l'érection de la basilique comme à Philippes (8), existaient sans doute avant la construction du bâtiment (Ilissos, 1, fig. B, 7) ou furent ultérieurement utilisées dans ce but, suite aux vicissitudes ayant altéré la fonction et la physionomie des églises (Brauron, 19; Aliki, 59; Misocampos, 70; Aphoti, 80; Arcassa, 81; Mytikas, 120; Képhalos B, 122).

Ajoutons enfin les tombes découvertes dans des bâtiments antérieurs servant de zones funéraires (Mégare, 292; Chandrinos, 320).

1.3.1.3. Tombes privilégiées

Les tombes considérées comme privilégiées sont d'abord celles établies à une place exceptionnelle à l'intérieur de l'église — dans le narthex (Tégée, 28; Maronée, 61), le côté N. du narthex (Chersonèse A, 83, fig. A, 46), le côté NE. du sanctuaire (Samothrace, 63), le côté S. du sanctuaire (Kos, 75), le centre de la nef centrale (Laphion, 64) — ou aux abords extérieurs de celle-ci, à l'E. de l'abside (Stamata, 93, avec peinture et inscription) ou de part et d'autre de cette dernière (Thasos, 56); avec peintures (Polyanthos, 62; Philippes-musée, 138).

Des sépultures peuvent avoir un caractère privilégié pour d'autres raisons. Les tombes en pierre renferment en général un mobilier plus riche (Olympie, 111; Némée, 25), des peintures ou des inscriptions (Olympie, 111). D'autres présentent des arases de briques (Kallion, 117, fig. A, 54), des monnaies réunies dans un sachet (Vasiliki, 119), des ornements (Patras, 215), un sarcophage en terre cuite (Zarkos, 42). La forme extérieure de certaines sépultures les distingue clairement des autres: il s'agit parfois de l'aspect monumental de la construction (Mytikas, 120, fig. A, 57), de leur emplacement au sein d'édifices hors du commun (Mentzaina, 214, fig. A, 74), de leur apparence singulière (Eleftherna, 159A; Thessalonique-Hay. Dimitrios, 232) ou de leur disposition (Gortys, 278, tombes adossées à l'abside en diagonale).

À cette catégorie appartiennent aussi les tombes mésobyzantines aménagées sous des arcosolia dans les églises (Athènes-Hay. Apostoloi, 186; Ambélokipoi, 192c; Corinthe-franque, 198; Trézène, 199b; Béotie, 221b; Phocide, 222b; Rentina, 242; Rhodope, 259b; Rhodes, 266b, 268, 269, 272), dans des arcosolia faisant saillie à l'extérieur du bâtiment (Panayia Chalkéon, 233), au centre d'un monastère isolé (Corinthe-Agora, 196), au centre d'une église (Thèbes, 218), dans le narthex et le péristoon (Hay. Sophia, 236).

La décoration intérieure et le mobilier contribuent naturellement aussi à discerner les sépultures privilégiées. Songeons aux inhumations de Patras, 328g et de Chalkis, 336c. Dans le même ordre d'idées, mentionnons également les parois en marbre (Patras 328ao; Thessalonique, 416(a)s; 416 (b)q), les mosaïques (Patras, 33), le mobilier (Élis-Octogon, 327b; Thessalonique 416(b)u; Atalanti, 354c), les parures (Édessa, 405e1; Kastanas, 417d), la place isolée et soignée (Argos, 26; Maximianoupolis, 433), les croix gravées sur les murs (Patras, 328ai), la construction soignée (Chalkis, 336c).

1.3.1.4. Tombes éponymes

Bon nombre d'inscriptions ont été retrouvées dans les sépultures situées à l'intérieur des églises. Il s'agit de témoignages uniques sur l'identité des défunts. On a ainsi pu identifier des tombes d'évêques à Athènes (1, n. 29), à Sparte (30b), à Laphion (64, saint), des sépultures de prêtres à N. Anchialos (4), à Léchaion (23, inscription sur un vase), à Kipia (60), à Éleftherna (159A), les tombes d'un sous-diacre et de fidèles à Brauron (19), celles d'une diaconesse à Drymos (36), d'un chantre à Panormos (82), d'un lecteur (anagnostis) à Louloudies (130) ou de moines à Latomou (45). Des groupes de

personnes ont également pu être identifiés: évêque, prêtres, dignitaires et fidèles à Kodratos (3, fig. A, 8), prêtres, dignitaires et fidèles à Philippes *extra muros* (8), évêque (?) et dignitaires à Philippes-Pavlidi (9, fig. A, 22), dignitaires à Kastoria (173), simples fidèles à N. Anchialos (4, 39), Démétrias (5), Dion (6), Olympos (20), Rhodes (77, monogramme d'un sceau), ex-voto à Kozani (52) et à Chersonèse B (84, fig. A, 49), des inscriptions à Nikopolis (123) et à l'Aréopage (182, paléochrétienne) et d'autres de prêtres ou de fidèles à Philippes (10).

Dans des cimetières plus vastes, diverses sépultures ont pu être caractérisées: celles d'un archevêque (Chalkis, 336, h, monogramme d'un sceau), d'un prêtre (Corinthe, 298(d)c; Kissamos, 472b), de prêtres et de diacres (Édessa, 404d), de prêtres et leur mère (Anavyssos, 284), d'un tailleur et sous-diacre (Veroia, 398a), d'un lecteur et d'un marchand de salaisons (N. Anchialos, 378g), d'un silentiaire (Argos, 312a), de l'intendant d'un seigneur (Chalkis, 336a), d'un médecin (Iolkos, 381a), de fidèles (Athènes, 280(a)s; Argyroupolis, 283b); de l'épouse d'un cocher (Corinthe, 298(d)a); d'un fidèle (298 (c)a); d'un prêtre (298(d)b); de fidèles (Argos, 312a; Élis-octogon, 327b; Vatheia, 339; N. Anchialos, 378g; Édessa, 404b; Amphipolis, 422; Samos, 448), d'un dignitaire (proèdre; Komotini, 435), d'un soldat (Corinthe, 298(a)i) et dans un sarcophage romain de remploi (Gortys, 481c).

Signalons que des noms d'origine latine sont attestés à Philippes, basilique *extra muros* (8), Corinthe-Kodratos (3), Lerna (298(d)c), Nikopolis (123) et Kastoria-Nestorion (173).

De l'époque mésobyzantine datent certainement les tombes d'évêques dégagées en Eubée (217) et à Hos. Nikon à Sparte (208). De même, on a exhumé des sépultures d'évêques et de dignitaires à Hay. Sophia de Thessalonique (236), celle du fondateur à Hay. Apostoloi (183), celles de despotes, de dignitaires et de moines à Mystra (204-206), celles de dignitaires à Apidia (207), Varnakova (222c), Arta (226c), Hay. Dimitrios (232), Lesbos (263) et à Rhodes (269). On doit réserver une mention spéciale aux sépultures de souverains et de saints: des tombes d'empereurs ont été établies à Hos. Loukas (222a), à la Porta Panayia (229), à Phères (226b), celle d'une impératrice à Linos (259b), d'une reine et sainte à Arta (226), celles des ducs d'Athènes à Daphni (190), celles de saints à Hos. Mélétios (190b), au mont Athos (241A), à Prespa (246; 247b) et à Corfou (228A), et celle d'un patriarche à Serrès (249a). Des fidèles ont été inhumés au sein de la bibliothèque d'Hadrien (87), une none dans l'Héphaisteion (183).

Les tombes éponymes font en général partie des sépultures pivilégiées.

1.3.1.5. Datation

Dans la plupart des cas, c'est le témoignage de la céramique et des monnaies qui permet de dater la tombe. D'autres indices existent cependant et rendent possible une chronologie relative: le mode de construction (Gortys, 160; Alésia, 316; Sélinitsa, 317; Chalkis, 336g), le type de tombes conjugué aux trouvailles (Thessalonique, 416(b)q), la destruction des murs de la tombe (Aliki, 59; Phoinikia, 118; Philia, 129; Messène, 319; Gortys, 481), l'établissement de la sépulture dans une habitation postérieure (Élide, 325) ou après la destruction de celle-ci (Patras, 328ae), dans les débris de murs romains (Patras, 328bd; Théra, 453b), le type de briques utilisées (Léchaion, 23; Kryonéri, 436), leur similitude avec celles des maisons (Élide, 325), l'orientation variée (Chalkis, 336f), l'orientation et l'absence de mobilier (Politika, 341), l'orientation, le mode de construction et l'absence de mobilier (Vrysakia, 340), la forme, le manque du mobilier et la position des défunts (Pompia, 474b), la forme des tombes et la nature des tessons (Démétrias, 380), l'homogénéité des tombes (Erétrie, 338), la destruction de la mosaïque (Léchaion, 23; Misocampos, 70; Bibliothèque d'Hadrien, 87; Markopoulo, 92; Aigosthènes, 95; Kraneion, 98; Épidaure, 105; Mariolata, 116; N. Anchialos, 126; Toroné, 132; Podochorion, 143; Samos, 147; Mesanagros, 156; Nauplie, 201; Laliotaïka, 202; Veroia, 243; Thèbes, 344 (b)e), l'inhumation sur la voie antique (Philippes, 425h), entre les bâtiments (Abdère, 254), les matériaux antiques de remploi ou le matériel d'une basilique (Brauron, 19; Alika, 102; Képhalari, 104; Épidaure, 105; Acheiropoiètos, 234; Paterna, 258), la réparation de la basilique (Thessalonique, 7; Karpathos, 80; Salamine, 195), l'installation dans le pavement de la basilique (Larissa, 41), les inscriptions funéraires (N. Anchialos, 378a; Théra, 453a; Polyrrhinia, 472a), les différences dans le mode de construction, reflétant des périodes différentes (Némée, 25; Evraiocastro, 58; Kraneion, 98; Abdère, 254), les différences de niveaux et de phases (Athènes, 15; Philippes, 137; Thèbes, 218; Glyki, 228),

les caractéristiques du remblai (N. Anchialos A, 39; Thasos, 140), les données de la stratigraphie (Athènes, 280(a)ac; Corinthe, 298(a)a), la datation de cimetières voisins (Naxos, 451a-b), les problèmes liés au manque de données (Corinthe, 298(a)); Élide, 326; Thisbè, 348; Delphes, 351a).
La ressemblance ou la différence dans la couleur de l'enduit ne peut être considérée comme un indice de chronologie fiable (Thessalonique, 7). On peut en effet supposer que deux ateliers utilisant des couleurs différentes travaillaient simultanément dans le même cimetière. Gardons-nous des critères de datation approximatifs: une chronologie mal établie peut amener à dater erronément un autre édifice et ainsi de suite... Dans certains cas, il est plus sage de renoncer à vouloir obligatoirement associer une datation à une construction

1.3.1.6. Culte funéraire

Nous avons recensé dans notre travail plusieurs constructions qui, selon les fouilleurs, jouèrent une fonction dans le culte funéraire. Mentionnons ainsi les constructions rectangulaires de Kenchrées (299, fig. A, 106) et d'Érétrie (338), la cuvette supportée par une colonnette à N. Anchialos A (39, fig. A, 32) et la construction en forme de Π à Léchaion (23). La table de Dion (6) s'apparente par contre à une table secondaire n'ayant aucun rapport avec le culte funéraire. Il faut aussi citer le *triclinium* qui, à Kolchis, borde trois des côtés de la tombe (55), la table maçonnée devant l'entrée d'une tombe dans le cimetière O. de Thessalonique[580] et deux tombes à toiture plate servant à la célébration des repas funéraires (416(b)o). Dans bon nombre de cas, les murs des tombes comportaient des cavités destinées à recevoir les lampes et les offrandes aux morts (Aréopage, 182; N. Anchialos, 378).

Trous de libations

Durant l'Antiquité, les libations consistaient en des offrandes d'huile et de fruits aux morts. La plaque de couverture de la sépulture était percée de trous par lesquels on versait l'huile et de petites cavités destinées aux offrandes étaient aménagées à l'intérieur de la tombe[581]. Nous conservons des exemples des pratiques païennes dans les cimetières de Thessalonique[582], de Patras[583] et de Stobi[584]. Comme pour d'autres rites, on observe la persistance de ces usages lors des premiers temps chrétiens, aux Ve et VIe s.[585]. La coutume est en outre bien attestée dans les grands centres religieux[586] comme Rome,

580. E. Marki, Ἀνίχνευση παλαιοτέρων ἐπιδράσεων στὴν παλαιοχριστιανικὴ ταφικὴ ἀρχιτεκτονικὴ καὶ τὴ νεκρικὴ λατρεία, Symposium. Η καθημερινή ζωή στο Βυζάντιο (Athènes, 1987), 99-101, fig. 10-11. Exemples de *mensae* maçonnées de la nécropole de Tarragone (X. Barral I Altet, *Mensae* et repas funéraires dans les nécropoles d'époque chrétienne de la péninsule ibérique, vestiges archéologiques, IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), II, 49-69) (v. aussi Partie C, n. 86).

581. J. ■. C. Toynbee, Death and Burial in the roman world (London, 1971), 51 exemples, 50-52, pl. 14; G. Oeconomus, De profusionum receptaculis sepulcralibus (Athènes, 1921), 37 s.

582. Cimetière E., un tuyau traversait les deux ou trois plaques successives de couverture jusqu'au fond de la tombe qui contenait les ossements et les cendres (Π.Α.Ε. 1949, 153, fig. 11-13; 1951, 164-172, fig. 1-2, Ch. Makaronas)

583. Pantokratoros 49 - Hay. Dimitriou. Le tuyau pénétrait dans la jarre funéraire (Α.Δ. 29 (1973-74), B2, 406, pl. 260, d, Pinel. Agallopoulou).

584. A.J.A. 76 (1972), 413-415, J. Wiseman, Dj. Mano - Zissi. Dans le cimetière O. une chapelle est aménagée au S. du narthex d'une basilique. La couverture d'un des trois arcosolia porte un tuyau en maçonnerie qui, semble-t-il, était destiné aux libations (Iv. Nikolajević, Nécropoles, 365; v. ■. 40). Syméon de Thessalonique mentionne qu'on pratiquait des aspersions sur le cadavre avant la mise en terre (P.G. 155, 685-687). La coutume d'alimenter les morts, de consommer une coupe de vin auprès de leur sépulture, en vigueur au temps de saint Augustin qui, tout en la réprouvant, était contraint de la tolérer, fut formellement prohibée en Occident par saint Ambroise (Saint Augustin, Conf. 6, 2, sur les abus, Ibid., Sermon 311, 5-6, P.L. 38, 1415-1416). H. - I. Marrou (Survivances païennes dans les rites funéraires des donatistes, Latomus II, Bruxelles, 1949) (Hommages à J. Bidez - Fr. Cumont, 225-237) (Cristiana tempora 1978) mentionne d'autres exemples de Timgad, Tarragone et Salone et sur les repas funèbres. Sur le sujet: J. - P. Sodini, Témoignages archéologiques sur la persistance à l'époque paléochrétienne et byzantine de rites funéraires païens «La mort au Moyen Âge», colloque de l'Association des historiens médiévistes français, Strasbourg, 1975, Collection «Recherches et documents» XXV, 11-21.

585. H. - I. Marrou, op. cit.; P. - A. Février, Deux inscriptions chrétiennes de Tebessa et Henchir Touta, R.A.C. 42

Salone[587] ou en Palestine. De tels exemples se rencontrent dans deux tombes de la basilique de Kodratos, celle de l'évêque Eustathios (3, fig. A, 7) et celle d'un enfant (fig. A, 5) mais aussi à Cnossos-sanatorium (11, fig. A, 23)[588] et à Chersonèse A (83, fig. A, 46). Les dimensions du «trou d'homme» de Malia ne paraissent pas refléter un tel aménagement et les pratiques dont nous parlons (85). On doit interpréter de la même façon le trou pratiqué dans la plaque de couverture de l'enkainion de Hay. Dimitrios à Thessalonique[589]. Sur une plaque de la tombe du diaconicon de Hay. Achilleios, on a percé ultérieurement un trou et deux cavités (246). Ailleurs, on a retrouvé à la hauteur de la tête un fragment de tuyau en plomb pour les libations (Gortys, 481g) et un autre au centre de la plaque de couverture (Serrès, 249a2).

Les offrandes pouvaient également être déposées dans des cavités creusées dans les dalles tombales. De tels exemples se rencontrent à Kodratos, dans la tombe de Gratos et de Paulina (3, fig. A, 8). À Larissa, une dalle présente une disposition similaire où, au-dessus de cinq petites cavités, ont été gravés les noms de cinq martyrs (fig. B, 11)[590]. Un autre exemple est fourni par la plaque tombale de l'évêque Klématios à Athènes (1, n. 29). Au centre, celle-ci comporte une grande cavité, bordée sur la gauche d'un petit trou (fig. A, 2)[591]. Une autre dalle avec l'inscription «Κοιμητήριον Λεοντίου σιρικαρίου» présente un trou sous l'inscription[592]. Une plaque tombale dotée d'une cavité (3,5 cm de diam.), sans doute inachevée comme le suggère sa surface mal dégrossie, fut également trouvée à Corinthe[593].

1.3.1.7. Monastères

Nous avons quelques cas d'inhumations dans les monastères. À Latomou (45, fig. A, 33), six tombes furent disposées à l'époque paléochrétienne sur toute la largeur de l'espace central et une septième dans le diaconicon. Dans le monastère mésobyzantin des Vlatadès (239, fig. A, 83), à l'O. de la chapelle S., hors de l'église et dans l'enclos du monastère, des sépultures ont aussi été dégagées. Un cas insolite est constitué par les tombes installées à l'emplacement du palais mycénien d'Orchomène. Celles-ci appartiennent aux moines de l'église voisine de Skripou (221). Dans le monastère des Taxiarchès (240), on trouve une crypte remplie d'arcosolia, à Kaisariani (193), un ossuaire postérieur, et à Daphni (190; XIe s.), six ossuaires dans la crypte de la chapelle funéraire[594]. D'intéressantes

(1966), 178-184; Idem, Le culte des morts dans les communautés chrétiennes durant le IIIe s., IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), I, 226.

586. Fr. Wieland, Altar und Altargrab (Leipzig, 1912), 151, fig. 28, 29; E. Lucius, Les origines, 39 s. (v. ■. 5); Fr. Dölger, ΙΧΘΥC, Das Fisch-symbol in frühchristlicher Zeit, vol. II (Münster, 1922), 555 s.; Sozomène, Hist. Eccl. ■, 2 (P.G. 67, 1601) description de la découverte des reliques des quarante martyrs; Paulin de Nole, Carmina XXI, 588 parlant de la tombe de saint Felix; Ph. Koukoules (1940), 66 (v. n. 11).

587. ■. Dyggve - J. Brondsted, Recherches à Salone (Copenhague, 1928), I, 138, fig. 135-136, tombeau G de la basilique de Kapljuč

588. W. H. C. Frend (B.S.A. 57 (1962), 196) a vu de tels dispositifs aux cimetières païens et chrétiens de Tipasa et de Timgad.

589. G. et M. Sotiriou, Ἁγ. Δημήτριος, 61-62, fig. 13 (v. Partie B).

590. Π.Χ.Α.Ε. III, 1 (1932), 7-8, fig. 1, pl. A1, G. Sotiriou.

591. Ibid., 13, fig. 8; E.M.M.E. I (1927), 56, fig. 43, G. Sotiriou. L'auteur dit que le trou a été percé pendant l'époque post-byzantine et la plaque a été utilisée comme évier. Mais il ne mentionne pas ■ rapport de P. Konstantinidis et le fait que la plaque a été trouvée *in situ* (v. n. 29).

592. Π.Χ.Α.Ε. III, 1 (1932), 13, fig. 9; E.M.M.E. I (1927), 10, fig. 2, G. Sotiriou.

593. D. Pallas - St. Ntantis, Ἐπιγραφὲς ἀπὸ τὴν Κόρινθο, A.E. 1977, 67, plaque n° 6. Les auteurs supposent qu'il s'agit peut-être d'une base pour la déposition d'une petite boîte à parfum, réminiscence de l'ancienne coutume de déposer un vase sur la tombe (à comp. les deux trous près du portrait de la dalle funéraire. Fr. Cumont, La stèle du danseur d'Antibes, 33; v. n. 632).

594. Sur la disposition des tombes dans les monastères, A. Orlandos, Μοναστηριακὴ ἀρχιτεκτονική, 146-147, sur Daphni fig. 176-177. À ajouter aux exemples cités: Les cimetières des monastères du Mont Athos se trouvent en dehors de l'enceinte, une chapelle et un ossuaire. À comp. la chapelle-ossuaire de Νέα Μονή de Chios (Α.Δ. 28 (1973), B2, 555, pl. 524, c, N. Zias). Sur la législation des monastères, I. M. Konidaris, Νομικὴ θεώρηση τῶν μοναστηριακῶν τυπικῶν, Ἀθήνα, 1984. Sur les privilèges, les droits et les obligations du fondateur du monastère et du catholicon qui

comparaisons peuvent être menées à ce propos avec Hos. Mélétios (190b), Mystra-Vrontocheion (205; fig. A, 73), Hos. Loukas (222a), Varnakova (222c), Maronée (256) et Papikion (259). On constate, de l'époque paléochrétienne aux temps mésobyzantins et post-byzantins, un glissement progressif des tombes de l'intérieur vers l'extérieur de l'église ainsi que le développement de cimetières indépendants et l'utilisation de plus en plus fréquente des chapelles funéraires et des ossuaires.

1.3.1.8. Autour de la tombe

a) Orientation

Si l'usage dominant est de disposer les sépultures suivant l'axe E.-O., on ne compte pas les multiples exceptions à cette règle — qu'il s'agisse de tombes isolées ou en séries[595]. La variante la plus fréquente est constituée par l'axe N.-S. Nous en avons relevé au moins vingt-quatre cas. Celles-ci se retrouvent dans différents cimetières. Kraneion, 2; Némée, 25; Athènes, 88; Asklépieion, 89 (fig. A, 51); Naupacte, 118b; Aréopage, 182; Métamorphosis, 187; Mentzaina, 214 (fig. A, 74); Patras, 215; Hay. Dimitrios, 232; Thasos, 253; Athènes, 280(a)a, 280(e)p; Oropos, 290e; Corinthe, 298(a)a et 298(d)e; Trézène, 306 (tombe romaine réutilisée); Argos, 312n; Chalkis, 336b, l, p; Aphiona, 374; Aïdonochorion, 390; Thessalonique, 416(a)a; 416(b)q; 416(c)i; Plotinopolis, 442; la majorité des tombes à Alépochori (295) et à Aréopolis (213). Elle peut être opposée S.-N. (Koniditsa, 30; Kraneion, 98; Hay. Dimitrios, 232). On précise une orientation S.-N ou N.-S. à Arta (226a2).

Dans certains cas, cette orientation est dictée par la configuration de l'espace de l'église — Parthénon, 14; Tégée, 28; Aréopage, 182 (fig. A, 63); Amarousion, 191c; Sparte, 211; Hay. Dimitrios, 232 (dans l'annexe); Vlatadès, 239 (fig. A, 83) — ou du site naturel — «Panayia sur le rocher», 1, n. 28; Magne, 31 (fig. A, 31); Kolchis, 55; Aliki, 59 (trois tombes dont une aménagée par manque d'espace); Makri, 440.

La tombe suit cet axe mais les *«thikes»* à l'intérieur sont d'axe E.-O. — Thessalonique, 416(b)f; Serrès, 421 (fig. A, 140). Nous avons aussi des exemples où le bâtiment est orienté E.-O. et la tombe N.-S. (Achaïe, 332). Enfin la disposition de tombes dans les annexes impose parfois une orientation de ce type (Ilissos, 1; Samos, 71). Ailleurs on peut également avoir affaire à la variété la plus totale. À Hay. Achilleios (246), neuf tombes contiennent un défunt ayant la tête posée à l'O., trois à l'E., dans six autres, le défunt a la tête au N.; à Abdère (254), quelques-unes suivent l'axe SO.-NE., d'autres l'axe NO.-SE., une N.-S. Même constat à Méthana (305) ou Argos (312a): tantôt orientation E.-O. tantôt N.-S., tête au N. (Rhodes, 461c). Cette caractéristique est considérée comme indice d'une époque de transition (Chalkis, 336f), que le fouilleur attribue à des inhumations de non-chrétiens (Corinthe-temple, 22).

La tête du défunt se trouve souvent à l'E.: Corinthe-Béma, 197 (position assise); Patras, 328b;

étaient héréditaires et transmissibles (Novelle 57, 2 an 537; 67, 2 an 538; 131, 10 an 545). Le dernier des privilèges était celui de l'inhumation du fondateur dans l'église.

595. Vers le soleil levant symbole du Christ et de la résurrection prochaine «Πρὸς ἀνατολὰς τὴν σορὸν κειμένην σχηματίζομεν, τὴν ἀνάστασιν αὐτῷ διὰ τοῦ σχήματος προσημαίνοντες» (J. Chrysostome, P.G. 60, 725); «Τούτου χάριν πάντες μὲν ὁρῶμεν κατ᾽ ἀνατολὰς ἐπὶ τῶν προσευχῶν· ὀλίγοι δὲ ἴσμεν ὅτι τὴν ἀρχαίαν ἐπιζητοῦμεν πατρίδα, τὸν παράδεισον, ὃν ἐφύτευσεν ὁ θεὸς ἐν Ἐδὲμ κατ᾽ ἀνατολάς» (Basile, Περὶ τοῦ Ἁγ. Πνεύματος, P.G. 32, 189c - 192a). Épiphane de Chypre, Λόγος Β' τῷ ἁγίῳ καὶ μεγάλῳ Σαββάτῳ, P.G. 43, 448-449; Fr. Dölger, Sol salutis (Münster, 1925), 29 s., 136 s., 219 s. En Afrique la tête est autant que possible à l'E. (St. Gsell, Monuments antiques de l'Algérie (Paris, 1901), II, 401). À Serdica on ne remarque aucun système d'orientation des portes, la position ne paraît pas avoir eu de l'importance (Krsto Miatef, La peinture, 122).

À Salone on trouve quelques tombes dont les têtes sont au NO. ou au N. (J. Brøndsted, Recherches I, 149-151). À Sandanski dans la troisième nécropole l'orientation est NO.-SO., la majorité des tombes appartenant à des païens. La tombe n° 25, orientée E.-O., tête à l'O., les mains du squelette sont croisées sur la poitrine (G. Kuzmanov, Arheologija 20 (1978), I, 13-21; Iv. Nikolajević, Nécropoles, 355). Pour les pays slaves on doit considérer la datation et les siècles (Bl. Aleksova, Prosek-Demir Kapija, nécropoles slaves et les nécropoles slaves en Macédoine (Skopje-Beograd, 1966), 97). On doit prendre en compte les inhumations primitives et se demander si les squelettes issus de translations gardent dans les ossuaires une orientation chrétienne.

Chalkis, 336c; Delphes, 351a; Galaxidi, 352b; Amphissa, 352c1; Lianokladi, 358; Zagori, 369 (tombes slaves); Philippes 425b; Oisymé 427h; Maximianoupolis, 433; Soroni, 462; Pastida, 466c; Kos, 468b. Elle peut être orientée vers l'O. (Thorikos, 287), vers l'E. et l'O. (Argos, 312a), vers le S. (Samos-thermes, 71; Sikyon, 101; Kaisariani, 193; Corinthe-franque, 198; Corinthe, 298(d)c; Olympie, 324b; Pogonion, 371; Thessalonique, 416(c)e), vers le SO. (Argos, 312i) ou le N. (Corinthe-franque, 198; Mystra, 206; Glyki, 228, fig. A, 78; Athènes, 280(a)ad; Corinthe, 298(a)f (enfant dans une amphore); Rhodes, 267), vers le NO. (Arriana, 434a; Gortys, 481a, par manque d'espace), vers le SE par manque d'espace (Gortys, 481, bébé), vers le S., le SE. ou le SO. (Paliopyrgos, 372b, tombes slaves). Les pieds sont à l'O. (Mystra, 206).

Dans d'autres cas, on remarque une déviation de l'axe vers le SE.-NO. (Cnossos, 11; Mariolata, 116, fig. A, 53; Rhodes, 155b; Mentzaina, 214, fig. A, 74; Paterma, 258; Argos, 312m (trente-huit tombes); Servia, 401), vers le SE.-NO., NE.-SO. (Halieis, 309; Thèbes, 344t), vers le NO.-SE. (Patras, 328ac; Thèbes, 344f; Dodone 368; Veroia, 398b [soixante tombes]), SO-NE. (Philippes, 8, fig. A, 13; Arta 364c (sept des huit tombes); Édessa, 404 (vingt-cinq tombes); Abdère 254), vers le S.-O. (Philippes, 136), vers le N.-NO. (Veroia, 398d), vers le NE. et le SE. (Philia, 129). Ces déviations peuvent s'expliquer par les légères différences du lieu du lever du soleil selon les saisons de l'année.

Deux tombes sont disposées entre elles en angle aigu (Samos, 146). D'autres ont leur entrée à l'O. mais les défunts y sont orientés vers l'E. (Philippes, 425f), ont la tête tournée vers la droite (Naupacte, 360; Gortys, 481a) ou vers la gauche (Thasos, 56). Les arcosolia des cubicula ou des catacombes ont forcément une orientation différente. Dans un cas, la basilique suit l'axe N.-S. dans le but de ne pas détruire deux pièces funéraires antérieures (Veroia, 50)[596].

b) Stèles tombales

Outre les stèles tombales avec inscription posées verticalement à une des extrémités de la tombe[597] (Brauron, 19, fig. A, 26; Corinthe, 298(c)a), on trouve aussi d'autres plaques à la verticale (Léchaion, 23; Skoutela, 99; Philippias, 227; Platamon, 230; Hay. Achilleios, 246; Phylla, 337; Grévena, 400d), une stèle intacte en marbre (Iérissos, 415), une stèle sur un banc carré (Philippes, 425f) ou une construction basse en briques et tuiles (Glyki, 228), établie sur un mortier (Léchaion, 23), maçonnée et saillante (Ibid.), une couche de tuiles et une seconde plaque (Olympie, 111), avec du mortier (Kéos, 449) ou la partie basse d'une jarre (Rhodes, 461c). Ailleurs, on trouve un autel de pierres et de terre, revêtu sur ses côtés latéraux, d'un mortier hydraulique (Thessalonique, 416(a)r) (à comp. Kraneion, 2) ou des stèles de tombes byzantines (Arta, 226b).

Les stèles funéraires à inscription sont nombreuses: bibliothèque d'Hadrien, 87 (IXe-Xe s.); Athènes, 280(a)s; Argyroupolis, 283b, colonnette; Halimous, 283c; Anavyssos, 284; Corinthe, 298(c)a; 298(d)a; 298(d)e; Hermioné, 307; Argos, 312; Élis, 327; Chalkis, 336a; Vatheia, 339; Anthédon, 346e (comme couverture); N. Anchialos, 378g (sur la plaque de couverture); Ibid. (colonnette); Iolkos, 381, 381c; Thessalonique, 416(a)z; Théra, 453a (avec l'inscription Ἄγγελος). Mention de stèles tombales: Théâtre de Dionysos, 88; Hay. Rouméli, 471; Kissamos, 472b. Une bonne proportion de ces inscriptions sont éponymes.

On trouve une forme particulièrement impressionnante de ce type, une construction qui pourrait concerner l'ensemble du cimetière (Philippes-musée, 138, fig. A, 60) et une autre stèle avec cuvette identifiant un petit cimetière familial (N. Anchialos A, 39). Ailleurs on trouve un mur (Naupacte, 360). Enfin les tombes fausses superposées aux véritables sépultures ont pu jouer aussi un rôle de stèles (Thasos-cruciforme, 57, fig. A, 36; Samothrace, 63; Tsoucalario, 142, fig. A, 61).

c) Cercueil

Peu de tombes ont livré des restes de clous (Mytikas, 120), autour du squelette: clous de cercueil

596. Sur l'orientation des basiliques: A. Orlandos, Ἡ βασιλική, I, 84 (v. n. 48) (saint Basile, P.G. 32, 139; Eusèbe, Hist. Eccl. X, 4, 38. D'une façon générale: L. Voelkl, «Orientierung» im Weltbild der ersten christlichen Jahrhunderte, R.A.C. 25 (1949), 155-170.

597. Stèles ou colonnettes (Ph. Koukoules, 1940, 55).

(Veroia, 131b), clous de cercueils ou de litières (Rhodes, 155b), dans deux tombes, clous en fer suggérant la présence d'un cercueil (Héphaisteion, 183), vingt-sept clous en fer et onze autres (Hay. Asomatoi, 186), onze clous en fer (Corinthe-franque, 198), six clous en fer (Mentzaina, 214), cinq clous en fer (Arta, 364i), des clous de cercueil (Pydna, 231), dans deux tombes autour du squelette des clous en fer (Rhodes, 267a), des clous (Platamon, 230; Strymon, 249e; Linos, 259b), des clous oxydés sur le squelette (Rhodes, 266e), autour de la tête et du buste d'un squelette, sept clous en fer (Argos, 312m), des clous en fer autour du squelette (Naupacte, 360), des clous en fer (Maximianoupolis, 433), beaucoup de clous en fer (Chios, 447c), des clous en bronze ou en fer (Thèbes, 344i), trois clous (Philippes, 425c), de nombreux grands clous (Mélos, 452, Thessalonique, 416(b)d1 [dix-sept tombes]), des clous (Mystra, 206; Aréopolis, 213; Didymotheichon, 261b, 261c; Rhodes, 266b), un clou à grosse tête (Cnossos, 480a), un clou en fer (Tégée, 107b), un clou (Gortys, 481).

Dans quelques tombes, la présence d'un cercueil est plus évidente: clous en fer et restes de cercueil (Corinthe-franque, 198), clous et restes de bois (Philippes, 10), clous en fer et en bronze et restes de bois (Périssa, 453c), clous et restes de bois autour du corps (Rhodes, 270), clous en fer et traces de planches (Argos, 312d), restes de planches (Paliambélo, 345 – deux cas), clous en fer autour de cercueils (Arta, 364f), trois clous et quatre fragments de lames en bronze (Thessalonique, 416(b)w), dans quelques cas, morceaux de bois et clous en fer ou en bronze (Naxos, 451). La présence de cinquante-deux clous retrouvés aux pieds d'un défunt dans une tombe de Némée peut être dû à d'autres raisons que celles d'appartenir à un cercueil (25)[598]. La place des clous permet parfois la reconstitution précise du cercueil (Abdère, 254, fig. A, 90 – huit cas).

Des sarcophages en bois ont été dégagés à Méthonè (396), des morceaux de bois issus d'une litière à Philippes (9), un squelette sur une couche de cendres marquant la trace d'un lit carbonisé à Philippes-musée (138), des cercueils de bois à Argos (163), des traces de bois le long du squelette, suggérant la présence d'un cercueil à Sidérokastro (249d), des fragments de bois à Delphes (351), des restes de cercueil à Corfou (228A), un fragment de lit en bois de cèdre ou de cyprès à Corinthe (298(a) h), des ferrures de cercueil à Mystra (205), des joints en fer provenant des angles du cercueil à Sparte (315). Deux bancs prévus pour recevoir les cercueils des défunts ont été identifiés à Rentina (242).

Dans de rares cas, les fouilleurs ont mis au jour, à côté de traces de bois et de planches, des bouts de tissu blanc faisant partie du linceul (N. Anchialos, 4). Les corps, enveloppés dans un linceul, étaient posés sur les restes des défunts précédents (Héphaisteion, 183). Dans la Rotonde (235), un grand nombre de personnes furent ensevelies dans des cercueils ou enveloppées dans des étoffes. À Argos (312m), on a découvert, sous la tête d'un squelette, une poignée oblongue en fer (tissu pour la descente du corps).

d) Coussin

Comme aux époques antérieures, il était d'usage, pour assurer un bon repos au défunt, de fabriquer un coussin sur lequel était posée sa tête. Deux types de coussin existent: a) en tuiles, briques, plaques ou pierres; b) maçonné.

Les aménagements varient d'un lieu à l'autre: pavement légèrement surélevé (Léchaion, 23), plaque légèrement surélevée (Thessalonique-Hay. Sophia, 236), plaque en saillie (Corinthe, 298(d)c; Thessalonique, 416(b)i – tombe en berceau), surhaussement (416(b)k – sept tombes romaines tardives), coussin en pente à l'E. ou à l'O. (Argos, 312a), coussin maçonné, fait de briques, d'une plaque de marbre ou de tuiles (Thessalonique, 237c), d'une petite tuile (Némée, 25; Thessalonique, 237c; Vlatadès,

598. En Afrique la présence de clous dans les tombes est interprétée comme talisman (St. Gsell, Monuments, II, 401). Sur le sujet du cercueil et du linceul (Ph. Koukoules, 1940, 13-31, 59; G. Spyridakis, Τὰ κατὰ τὴν τελευτὴν ἔθιμα τῶν βυζαντινῶν ἐκ τῶν ἁγιολογικῶν πηγῶν, Ε.Ε.Β.Σ. 20 (1950), 110-112, 114, 152, 159; ■. Politis, Λαογραφικὰ Σύμμεικτα III (Athènes, 1931), 326; D.A.C.L. I, 2, 1791, Amulette, (1907), H. Leclercq; Ibid., V, 2, 2707, funérailles, (1923), Idem; R.E. II, I, 850, Kline (1921), Rodenwaldt). «Καὶ καινοῖς ἱματίοις αὐτοὺς ἀμφιέζομεν, τὸ καινὸν ἔνδυμα τῆς ἀφθαρσίας ἡμῶν προμηνύοντες» (J. Chrysostome, Spuria, P.G. 60, 725). Les morts de Tipasa sont soit enveloppés d'un suaire soit noyés dans une couche de chaux soit enfermés dans un cercueil en bois, quelquefois dans une caisse en plomb (M.A.H. 14 (1894), 397, St. Gsell). À comparer des cercueils en bois dans les tombes hellénistiques de Samos (Α.Δ. 32 (1977), A, Μελέται, 417, K. Tsakos).

239 – sept tombes –; Hay. Achilleios, 246; d'une tuile ronde (Argos, 312j); de deux tuiles (Patras, 328d), d'une dernière série de tuiles surélevée (Corinthe, 298(a)a), d'un tesson (Halieis, 309), d'une brique (Sikyon, 101; Pydna, 231; Sidérokastro, 249d; Didymotheichon, 261b), d'une brique brisée (Philippes-musée, 138), de trois briques (N. Anchialos, 378g), de briques (Pièrie, 393; Gortys, 481b).

Une plaque (Skoutela, 99; Kozani, 400c), une plaque en marbre (Thessalonique, 416(a)s — six tombes), une plaque en marbre inclinée (Corinthe-Kodratos, 3), sous et autour de la tête des plaques carrées (Naxos, 451a), une plaque inclinée vers l'E. (Philippes-*extra muros*, 8), une pierre plate (Maronée, 144), une pierre (Rhodes, 155b; Gortys, 160; Lesbos, 263), des pierres (Kalapodi, 355; ■. Anchialos, 378g), de petites pierres (Thessalonique, 416(b)r – tombes en berceau —, Soroni, 462), des plaques en marbre (huit tombes), de mortier (six tombes), des briques – trois tombes (Thessalonique, 416(b)s), du mortier (416(b)x).

La tête se trouve parfois entre deux pierres ou des plinthes (Paterma, 258), entre une brique ou une petite pierre (Anavyssos, 284), entre des plaques calcaires ou des briques (Céphalonie, 377). Deux tombes avaient comme coussin une pierre et deux autres comportaient un défunt ayant la tête couverte d'une tuile reposant sur deux pierres bordant la tête (Thessalonique, 416(c)e).

Tantôt, il s'agit d'un coussin maçonné (Patras, 33; Dion, 392; Thessalonique, 416(b)o1), d'une couche de mortier (Philippes-musée, 138), d'un mortier jaunâtre (Thessalonique, 416(b)l vingt et une tombes en berceau), d'un coussin hydraulique (six tombes en berceau). On a retrouvé un coussin recouvert de mosaïque en marbre (trois en berceau Thessalonique, 416(a)aa), de mortier (huit tombes) ou de plaques en marbre (deux tombes — Thessalonique, 416(b)d1).

On trouve ailleurs des mentions de coussin (Héphaisteion, 183; Démétrias, 380), de tombes taillées avec coussin (Veroia, 398b), de coussin (Thessalonique, 416(b)u, 416(b)v – huit tombes en berceau –, 416(b)n1; Sélinon, 471b) ou de tête légèrement surélevée (Édessa, 404c).

Il faut noter la singularité d'un sarcophage découvert à Philippes: celui-ci comporte une cavité creusée dans l'épaisseur du marbre ayant une forme de fer à cheval, prévue pour accueillir la tête du défunt (Philippes-*extra muros*, 8, fig. A, 18)[599].

e) Niches

Nous avons vu qu'il n'était pas rare de rencontrer de petites cavités rectangulaires aménagées pour les lampes ou les offrandes (Kamariza, 285a). Leur aspect connaît certaines variantes: une conque (Cnossos, 480b), de petites conques à l'intérieur de tombes romaines réutilisées (Cnossos, 480c; Télendos, n. 548), une conque carrée dans le mur E. d'une sépulture en berceau (Thessalonique, 416(b)u), une conque de 0,45 m de côté (Thessalonique, 416(b)q), une conque arquée (416(b)s), une conque sur la paroi O. (Larissa, 41; Serrès, 249a2; Patras, 328g; N. Anchialos, 378g), une conque sur la paroi O. surmontée d'une croix gravée (Édessa, 404d), sur le long côté (Evraiocastro, 58, fig. A, 37; Aréopage, 182 (3); Hay. Nikolaos Orphanos, 238), une conque contenant deux lampes (Patras, 328aa), une conque en face de l'entrée d'une tombe *sub divo* (Aréopolis, 213), dans un cubiculum (Athènes-Daphné, 280(b)c, avec arc) ou dans des annexes funéraires (Kraneion, 2; N. Anchialos D, 4).

Certaines de ces niches possèdent des dimensions importantes, dans un bâtiment funéraire byzantin (Patras, 328bk, fig. A, 114), comme aussi une conque rectangulaire bordée de plaques en marbre (Stratoni, 414). D'autres sont plus grandes encore: celles du vaste ensemble de Veroia (50) ou des sépultures rupestres de Matala (479). Signalons aussi, dans ce même ordre d'idées, la large niche dans une tombe à abside à Théra (453) et celle faisant partie d'une tombe mycénienne reconvertie (Thèbes, 344, k)[600].

599. À Sandanski, deuxième nécropole, caveau médian, sur le côté O. quatre briques formaient le coussin (T. Gerasimov, Bull. inst. arch. bulg. 29 (1966), 222-225, Iv. Nikolajević, Nécropoles, 354). À Sirmium plusieurs tombes du cimetière O. ont un petit coussin en maçonnerie (Ibid., 356). À Tipasa comme abri de la tête des morts dans les sarcophages se servait une logette semi-circulaire (M.A.H. 14 (1894), 397, fig. 46, St. Gsell). Thessalonique, faculté de Théologie: Une plaque en marbre (1,60 m x 0,60 m) appartenait au pavement d'une tombe. Elle portait une ciselure en forme d'un homme couché et des trous de filtration (Α.Δ. 21 (1966), B2, 338, pl. 347, a, Ph. Petsas). À comparer n. 645 sarcophages. Sur le coussin v. encore Partie C, n. 83.

600. À Serdica des niches ayant un but pratique sont ménagées parfois dans l'épaisseur des murs (Krsto Miateff,

Une mention particulière doit être réservée aux conques souvent pratiquées dans le côté O., dans le prolongement de la tombe, destinées à protéger la tête (Magne, 31, avec des crânes et des ossements; Taxiarchès, 240; Chalkis, 336l; Édessa, 404; à comp. avec n. 535 et n. 645, sarcophages mais aussi avec Mélos et Méthone, Partie C', n. 79).

f) Position des mains du défunt[601]

Dans quantité de sépultures, le défunt a les mains croisées sur la poitrine: Léros, 73; Sikyon, 101; Phoinikia, 118; Philippes-musée, 138; Gortys, 160; Télos, 179; Corinthe-franque, 198; Argos-Liapi, 200; Mentzaina, 214; Arta, 226a2; Philippias, 227; Hay. Achilleios, 246; P. Lagos, 255; Rhodes-Hay. Triada, 267a; Élide-Pylos, 325; Patras, 328bd et 328br; Pharès, 333a; Katarraktis, 333b; Chalkis, 336a; Arta, 364e; Méropi, 371c; Skyros, 384; Kitros, 394 (photos); Soroni, 462. Les mains sont parfois distantes l'une de l'autre (0,30 m à Veroia, 398e), croisées (Platamon, 230), sur l'estomac (Cnossos-Sanatorium, 11; Mentzaina, 214, fig. A. 75; Abdère, 254, fig. A, 89; Zagorion, 369) ou sur l'abdomen (Philippes-Pavlidi, 9; Karpathos, 80; Chersonèse B, 84; Glyki, 228; Thessalonique, 237c; Paterma, 258; Marathon, 288; Argos, 312p; Patras, 328b; Lianokladi, 358; Naupacte, 360; Arta 364; Kalpaki, 370; Ktismata, 373; Iérissos, 415).

Des cas de figure moins fréquents existent aussi: la main droite posée sur la poitrine portant un tesson avec une inscription (Paros, 149), les bras sur la ceinture (Gortys, 160), les mains croisées sur la poitrine ou l'une sur la poitrine et l'autre au milieu du ventre (Iérissos, 415), la main gauche sur la poitrine et la droite en travers de la cuisse (Némée, 25), la main gauche sur la poitrine et la droite le long du corps (Philippes-musée, 138), la main gauche sur la poitrine plus haut ou en angle droit avec celle posée sur le ventre (Hay. Achilleios, 246). Des squelettes ont les mains sur l'estomac ou sur la poitrine (Corinthe, 298(a)b), sur l'estomac et la poitrine (Arriana, 434a), sur la poitrine et l'abdomen (Patras, 328ax; Rhodes-Hay. Spyridon, 269), en angle droit sur l'estomac ou liées sur l'abdomen (Néochoropoulo, 367), sur la poitrine et l'estomac (Olympie, 324; n. 409, fig. A, 110), le long du corps ou sur l'abdomen (Édessa, 404 (1982), le long du corps (Xeniès, 326 (sépultures chrétiennes?).

Dans un seul et même cimetière, on trouve donc les positions les plus diverses: mains sur le ventre, la poitrine, l'abdomen, le cou, le long du corps, posées sur les jambes, la main droite sur l'abdomen, la gauche sur la poitrine, le bras droit sur le diaphragme, le gauche le long du corps (Gortys, 481a). Ailleurs on observe souvent les mains croisées (Chersonèse B, 84; Corinthe, 298(d)c; Tirynthe, 310; Argos, 312i; Antikyra, 350; Karla, 382b; Kastanas, 417d; Délos, 450; Rhodes, 459), sur l'abdomen mais aussi, souvent, l'une ou les deux sur le pubis (Soroni, 462), le long du corps (Corinthe, 298(a)i; Argos, 312d; Arta, 364; Néochoropoulo, 367; N. Anchialos, 378g).

Il y a quelques cas exceptionnels: mains sur le cou et pieds pliés de côté (Acrocorinthe, 100), mains ligotées derrière les reins (Anavyssos, 284), la droite sur l'abdomen, la gauche sous la joue (Thasos, 56), mains entravées de menottes (Laphion, 64), mains tournées vers les épaules (Chios-Emporio, 145) ou dans différentes positions (Philia, 129), de côté, ou la main droite pliée sur le ventre et la gauche le long du corps (Louloudies, 130).

Position des pieds des défunts

En général, le défunt est couché sur le dos, les jambes étendues. Il y a pourtant des exceptions à ce modèle: les pieds sont parfois pliés (Marathon, 288; Argos, 312f; Patras, 328bf; Gortys, 481a (bébé),

---

La peinture, 122, v. n. 70). Une tombe à Čalma avait le côté O. arrondie (Iv. Nikolajević, Grabanlagen und begräbniskulte in Moesien aus frühchristlicher Zeit, Jh.ö.B. 29 (1980), 303-314 (306), fig. 5).

601. Sur la position des mains (Ph. Koukoules, 1940, 10; Idem, Τὰ κατὰ τὴν ταφὴν τῶν βυζαντινῶν βασιλέων, Ε.Ε.Β.Σ. 15 (1939), 55; G. Spyridakis, 1950, 104-105). Selon les sources on ligotait les mains et les pieds du mort (Ph. Koukoules, 1940, 9 s.; G. Spyridakis, 1950, 111). Sur les chaînes en fer des condamnés dans les tombes à l'époque classique (cimetière de Phalère) (A. Kéramopoullos, Ὁ ἀποτυμπανισμός: Συμβολὴ ἀρχαιολογικὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ ποινικοῦ δικαίου καὶ τὴν λαογραφίαν, Ἀθῆναι, 1923 (Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ. 22). Dans le cimetière classique d'Akanthos de Chalcidique huit des morts avaient aux pieds des chaînes, à des lieux différents. L'auteur suppose qu'il s'agit probablement d'otages Grecs alliés des Perses (P. Phaklaris, Οἱ δεσμῶτες τῆς Ἀκάνθου, Α.Α.Α. 19 (1986), 178-184).

en raison du manque de place (Érétrie, 338) ou ligotés par des menottes (esclave ou condamné, Mikrothivai, 379). Les pieds posés d'une manière désordonnée sont souvent le signe d'une mort violente (Thèbes, 344r). Dans d'autres cas, les jambes sont légèrement tournées vers la droite (Gortys, 481g), le défunt est plié (Mytilène, 446b), les pieds sont ramenés sous les genoux (Acrocorinthe, 100), tournés vers la gauche, la tête reposant contre une plaque, les mains sur le col (homme enterré vivant ou sépulture violée?; Acrocorinthe, 100). Sauf dans ce dernier cas, la position divergente des pieds s'explique soit par le manque de place soit par l'influence (?) persistante des modes d'inhumations antiques (Marathon, 288, époque préhistorique). Dans un cas, les pieds de trois morts reposent sur une plaque en schiste (Édessa, 404).

Position de la tête

Le crâne est parfois tourné de côté (Léros, 73; Hay. Achilleios, 246) ou repose contre une plaque (Acrocorinthe, 100). On trouve aussi des cas où les mâchoires sont bordées de part et d'autre par une pierre (Lianokladi, 358), légèrement inclinée (Karla, 382b), tournée vers le N. (Crète-Hérakleion, 278d; Sparte, 315d; Thèbes, 344(b)d1; Naupacte 360; N. Anchialos, 378c (enfant); Gortys, 481a et 481g). Le défunt a, dans de rares cas, la bouche ouverte (P. Lagos, 255). Ailleurs, la tête du squelette supérieur repose sur le côté gauche de l'abdomen du second (Corinthe, 298(a)b) ou les têtes sont tournées vers l'épaule gauche (Halieis, 309) ou vers la gauche (Papoulia, 322b).

g) Pavement des tombes

Dans les tombes à ciste ou en berceau, le corps est posé la plupart du temps sur le sol nu (Léros, 73; Karpathos, 80; Thasos, 141; Aréopage, 182; Vlatadès, 239; Patras, 328ai et 328bc; Thèbes, 344f; Delphes, 351c; Naupacte, 360; Palaiocastritsa, 375, Céphalonie, 377; N. Anchialos, 378g; Démétrias, 380a; Thessalonique, 416(a)c et 416(a)o; Philippes, 425i, l; Thasos, 429, n. 200), sur le rocher (Magne, 31; Samos, 147; Héphaisteion, 183) ou sur le rocher ou le remblai (Naxos, 451a). Dans d'autres cas, le fond de la sépulture est constitué de tuiles (Corinthe, 298(a)a; Patras, 328ai; Delphes, 351e), d'une couche de mortier hydraulique (Thessalonique, 7; Édessa, 404; Philippes, 425d), parfois à deux niveaux (Patras, 328ao), d'une couche de sable et de cailloux (Polymylos, 52), de gros cailloux (Philippes, 425k), de petites pierres (Thessalonique, 416(b)r), d'une couche de cendres (Philippes-musée, 138), sur de la terre ou sur le rocher portant un enduit, avec du mortier, des briques ou des plaques en schiste (Thessalonique, 237c).

L'usage le plus courant est cependant de couvrir le fond de la tombe de plaques cuites aux dimensions variables (Thessalonique, 7; Philippes, 8; Lycosoura, 29; Polyanthos, 62, Samothrace, 63; Karpathos, 80; Kraneion, 98; Mytikas, 120; Samos, 147; Nisyros, 154; Aréopage, 182; Hephaisteion, 183; Hay. Dimitrios, 232; Athènes, 280(a)t; Alépochori, 295 (deux ou trois couches); Corinthe, 298(b)a; Sikyon, 303; Méthana, 305; Argos, 312a; Patras, 328g et 328bj; Thèbes, 344f; Delphes, 351; Halai, 356; N. Anchialos, 378b; 378g, fig. A, 125; Kolindros, 397; Thessalonique, 416(a)f; Philippes, 425c), parfois carrées (Paliopyrga, 103; Maronée, 144; Mentzaina, 214, Chalkis, 336l, m, n). On rencontre aussi des cas où le sol de la tombe est formé d'une couche de débris de briques posée sur une couche de galets (Sikyon, 101) ou de briques recouvertes par une fine couche de mortier (Élasson, 44).

Les briques portent souvent en relief des signes tracés au doigt (Thessalonique, 416(a)u), souvent en X (Mentzaina, 214; Chandrinos, 320; Céphalonie, 377; N. Anchialos, 378g). Dans d'autres cas, ce sont des briques carrées avec trois dessins en X (Larissa, 388b), des briques avec cannelures (en sautoir) (Élasson, 389; Aridaia, 408a1), rainures doubles en X (Sparte, 30b), séries de lignes diagonales (Evraiocastro, 58; Naupacte, 360, fig. A, 120), en croix (Édessa, 404), avec croix et lettres (Stratoni, 414), croix et chrismes (Thessalonique 416(a)r, fig. A, 134), motifs chrétiens (416(a)y; 416(a)z) et d'autres signes tracés au doigt (Maximianoupolis, 433).

Certaines briques portent des trous afin de permettre l'écoulement des liquides: ainsi un trou maçonné en forme de croix sous la tombe (Viannos, 179A), des briques percées de trous dans six ossuaires (Daphni, 190), des briques et des plaques en marbre percées de trous (Patras, 328g). Il faut aussi signaler des briques et des fragments de plaques en marbre sculptées portant deux blasons (Rhodes-Hay. Spyridon, 269), des plaques irrégulières en marbre (Anavyssos, 284), des plaques en marbre

(Karitsa, 393; Kitros, 394b; Thessalonique, 416(b)d, 416(b)f, 416(b)o1), avec des trous (Argos, 312n; Florina, 403a), des fragments de marbre (Thessalonique, 416(a)p) ou des matériaux de remploi (Thessalonique, 7, Philippes, 9; Skoutela, 99; Veroia, 398a; Soroni, 462), une plaque en marbre portant quatre incisions parallèles pour l'écoulement des liquides, à 0,35 m du fond de la tombe (Philippes, 425l), des plaques percées de trous (Héphaisteion, 183, fig. A, 67; Patras, 328ce (bassin); N. Anchialos, 378g (1977); Édessa, 404d, avec trente à trente-cinq trous), du mortier perforé (Philippias, 227), une plaque ancienne de remploi percée de trois trous circulaires en entonnoir (Thasos, 428g), une tombe en mosaïque et une en *opus sectile* (Thessalonique, 416(a)aa, romaine tardive; (416(b)k), mosaïque ornée de losanges inscrits dans des carrés (Gortys, 481f, mausolée), des cavités pour l'écoulement des liquides (Gortys, 481f).

Dans quelques cas, les plaques sont percées de trous et forment un second pavement (Thessalonique-Hay. Sophia, 236); distant du premier de 10 cm (Thasos, 57, plaques portant des incisions en diagonale); de 30 cm (Philippes, 10; Philippes, 425f, fig. A, 144); de 40 cm (Chalkis, 216); ou sans espace vide entre elles (Chalkis, 336p, fig. A, 115). Nous avons aussi rencontré deux séries de plaques percées de trous en forme de croix ayant une ouverture longitudinale entre elles (Philippes-*extra muros*, 8, tombes Γ, Δ, fig. A, 16), des plaques-grilles posées au-dessus de deux sillons (Patras, 328ar), les parois comportant six à huit paires de trous prévus pour soutenir des bois formant une grille (Rhodes, 155b), des poutres maçonnées (Serrès, 249a2), cinq poutres faisant office de grille (Dion, 392), une grille posée sur le fond (Alora, 408a) ou encore des plaques calcaires reposant sur une grille de briques (Samos, 71)[602].

Dans une proportion importante de sépultures, le pavement était constitué de plaques en schiste. Celles-ci pouvaient être couvertes d'une épaisse couche de mortier en chaux et de séries de briques (Magne, 31), de schiste (Kraneion, 98; N. Anchialos, 378g), de schiste percé de trous (Édessa, 404d), de plaques calcaires (Égine, 21; Karpathos, 80; Serrès, 421, fig. A, 141), présentant parfois des trous cruciformes (Patras, 328j, fig. A, 111), de petites pierres (Thasos, 57), de plaques portant des cavités rondes percées de trous en forme de croix (Philippes-*extra muros*, 8, fig. A, 16), de pierres de poros (Héphaisteion, 183; Iolkos, 381a), formant une grille dessinant un motif de croix (Cnossos, 480b)[603]. À Philippes, on a également mis au jour un sarcophage percé de trous à la hauteur des pieds du défunt (Philippes-*extra muros*, 8, fig. A, 18). Ailleurs, les rapports de fouille font état de plaques percées d'orifices destinés à l'évacuation des liquides (Cnossos-médecine, 12) ou dotées de cavités (n. 35; à comp. Partie C', n. 84).

Plusieurs plaques en terre cuite sont ornées de dessins effectués au doigt (Patras, 328p). La couverture d'une sépulture est formée de briques disposées en Λ qui portent des lignes parallèles (N. Syllata, 409, fig. A, 128) aux parois des sépultures des incisions en X (Traïanoupolis, 441) ou ornées de petits cercles (Chalkis, 336c) ou de tessons ornés de motifs végétaux ou d'animaux (336j).

h) *Graffiti*

Parmi les *graffiti*, la croix occupe une place de choix: on la trouve sur les parois intérieures (Thèbes, 344a; Kolindros, 397; Polychrono, 410b), la façade extérieure et les murs d'entrée de la chambre (Thessalonique, 416(a)z), les plaques de couverture (Philippes-musée, 138; Délos, 151; Abdère, 254 – trois cas –; Amorgos, 454), la surface inférieure de cette dernière (N. Anchialos, 378g — 1982), une autre plaque de couverture (Philippes, 425h); croix les extrémités des bras en forme de triangle au-dessus d'une conque (Édessa, 404), sur une plaque de marbre (Trézène, 306). La croix apparaît

602. Une plaque percée de seize trous circulaires en quatre lignes parallèles couvrait une inhumation. Elle provenait sans doute du pavement d'une autre tombe, Édessa, rue Hér. Polytechneiou - Archélaou (A.Δ. 31 (1976), B2, 255, M. Karamanoli - Siganidou).

603. La législation interdisait la représentation de la croix «*signum salvatoris Christi*» sur le sol: (Théodose II en 427) et canon 73 de Penthecte (691-692) «τοὺς ἐν τῷ ἐδάφει τοῦ σταυροῦ τύπους ὑπό τινων κατασκευαζομένους ἐξαφανίζεσθαι... ὡς ἂν μὴ τῇ τῶν βαδιζόντων καταπατήσει τὸ τῆς νίκης ἡμῖν τρόπαιον ἐξυβρίζοιτο» (G. Rallis - M. Potlis II, 474), «μηδεὶς ἐν ἐδάφει, ἢ ἐν μαρμάρῳ, ἐπὶ ἐδάφους κειμένῳ, ἢ ἐν μυλίτῃ λίθῳ σταυρὸν ἐγγλυφέτω» (Ibid., VI, 444). Pour les croix sur le pavement en mosaïque (P. Atzaka, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ ψηφιδωτὰ τοῦ ἀνατολικοῦ Ἰλλυρικοῦ, Xe CIAC (Thessalonique, 1980), I, 205-281 [225]).

sous diverses variantes: inscrite (Magne, 31), pattée et inscrite dans un double cercle (sur le côté E., Philippes, 425b, fig. A, 143), pattée (Aréopage, 182; N. Anchialos, 378g), aux branches inégales (Évros, 443a), croix de Malte (Corinthe, 298(d)c), chrisme en relief (Élis, 327), croix en relief (Métamorphosis, 187, sur la plaque de couverture), croix double en relief des XIIe-XIIIe s. (Serrès, 421b, fig. A, 141). On rencontre également la croix gravée sur le mur O. (Athènes, 280(c)t; N. Anchialos, 378g — trois cas), sur la surface intérieure de la couverture (Asklépieion, 89), sur les flancs d'un sarcophage (Athènes, 185b), sur le mortier (Patras, 328ai), sur un tumulus (Corinthe, 298(d)c), sur une des pierres des parois (Toroné, 411).

La croix est également présente dans les inscriptions funéraires (Brauron, 19; N. Anchialos, 378g) ou sur les cippes de marbre (croix aux bras égaux à Amphipolis, 422). On a aussi trouvé des croix en nacre (Chersonèse B, 84, fig. A, 49), sur les sarcophages (Sikyon, 101, fig. A, 107), sur le parapet des tombes (Mytikas, 120, fig. A, 57), une croix aux extrémités en triangle accompagnée d'une inscription sur le mur (Hay. Achilleios, 246, à comp. fig. A, 86), sur une tuile (Toroné, 411; Rhodes, 461b). Parfois la croix est associée à d'autres motifs tels les poissons ou la palme (Chersonèse B, 84).

D'autres *graffiti* présentent des motifs divers: un oiseau, sur une stèle funéraire (Édessa, 404), un poisson (N. Anchialos, 378g, à comparer avec la catacombe de Mélos), deux poissons, à l'extérieur de la sépulture, au-dessus des briques des arcs (378g), un arbre, probablement un cyprès (Athènes, 280(a)s, v. Partie D, note 219), une figure de fillette (Philippes-musée, 138), une *menorah* à sept lampes, sur la couverture (Thessalonique, 416(a)s). À ces représentations, on ajoutera les découvertes exceptionnelles faites sur les murs de l'odéon de Thessalonique: croix, navires, lettres apocalyptiques, animaux sauvages (416(c)a; à comparer avec la Partie D, § 4. 12, n. 243-244).

i) Matériaux et usages de remploi

Pour construire leurs sépultures et autres édifices funéraires, qu'il s'agisse des murs ou de la couverture, les chrétiens trouvèrent un matériel abondant dans les bâtiments antérieurs. Les exemples de remploi ne manquent pas: Argos, 27; Evraiocastro, 58; Samothrace, 71; Philippes-musée, 138; Tsoucalario, 142; Samos, 147; Pallantion, 203; Sparte, 209, 211; Hay. Achilleios, 246; Paradeisos, 252a; Abdère, 254; Anavyssos, 284; Messène, 319; Platées, 347; Delphes, 351c; Koutson, 430; La Canée, 469b).

Les éléments architecturaux antiques les plus divers furent exploités. fragments de portique (Asklépieion, 89; Corinthe, 298(a)c), stèles funéraires attiques (Salamine, 296c) et classiques (Thèbes, 344b et 344u), reliefs archaïques (Sparte, 315a, c; Thespies, 348b) ou romain (Athènes-forum, 13), reliefs funéraires et plaques avec inscription (Liti, 417a), plaque votive (Ilissos, 1), plaque avec inscription (Hérakleion, 476b), plaques romaines (Démétrias, 380a), plaques de plafond (Kodratos, 3), chapiteau en poros (Kraneion, 2), stèles figurées et autres avec inscription (Gortys, 481), bras d'une statue (Messène, 319e), barrière de clôture (*thorakia*) de théâtre (Dionysos, 88), stèles hermaïques et romaines (Samos, Partie C), plaques romaines et reliefs archaïques (Sparte, 315), stèles funéraires romaines (Philippes, 8; Samos, 69; Philippes-Octogone, 136; Ibid.-Basilique B, 137; Ibid.-musée, 138; Athènes, 280(c)c; Tégée, 313; Veroia, 398b et 398k; Thessalonique, 416(b)w), reliefs funéraires romains (Evraiocastro, 58), plaque avec inscription latine (Patras, 328h), fragment de sarcophage romain (Abdère, 254; Iérissos, 415; Amphipolis, 422; Philippes, 425f), blocs de poros (Sikyon, 101; Olympie, 111; Corinthe, 298(a)b; Chalkis, 336f et 336h) et de marbre (Chalkis, 336f et 336i), plaques tombales (Kolindros, 397; Thessalonique, 416(a)s); Philippes, 425e), corniche ou banc de théâtre (Érétrie, 338; Maronée, 431), couvercle de sarcophage (Philippes, 9), blocs de marbre d'un mausolée romain (Cnossos-médecine, 12) ou d'un temple proche (Némée, 25; Érétrie, 338b), série de briques du temple (Oropos, 290b).

Dans le cas des tombes postérieures à la destruction d'une basilique, on utilisa de préférence les fragments du chancel antérieur davantage pour la couverture que pour les côtés latéraux (Brauron, 19; Léchaion, 23; Kraneion, 98; Alika, 102; Paliopyrga, 103; Mytikas, 120; Édessa, 131c; Philippes-Octogone, 136; Rhodes, 157c; Acheiropoiétos, 234; Rotonde, 235; Monuments iconoclastes, 237; Élis, 327; Veroia, 398i; Édessa, 405c; Iérissos, 415).

D'autres éléments servirent à la construction des tombes: fragment de chancel avec croix en

relief (Maronée, 144), fragments sculptés et plaques à inscriptions (Édessa, 131b1), plaque avec le chrisme (Élis, 327), plaque ornée d'une croix (Patras, 328g), plaques à incrustation (Amphipolis, 135), chapiteau ionien à imposte et plaques de chancel (Kalymnos, 153b; Maronée, 256), plaques sculptées (Aptera, 158), corniche du stylobate (Brauron, 19), corniche d'une porte de la basilique (Stamata, 93; Argos, 104; Nauplie, 201), plaques du pavement de la basilique (Olympos, 20; Skoutela, 99; Hay. Nikolaos Orphanos, 238; Paterma, 258) ou de la cour (Praggi, 260), colonnettes (Karpathos, 81; Kraneion, 98; Argos, 163c; Aréopage, 182), colonnette portant une croix sculptée (Chalkis, 336j1), stèle avec croix (Thasos, 428g), stèles et plaques tombales (Alani, 405d), tables rectangulaires, en *sigma* ou tables d'autel (Aliki, 59), plaques en terre cuite (Vrysakia, 340) et autres fragments (Skoutela, 99; Philippes-musée, 138; Lesbos, 174b).

j) Réutilisation des sépultures antérieures

À plusieurs reprises, les chrétiens réutilisèrent des tombes antérieures pour leurs inhumations: tombe cycladique (Amorgos, 454), mycéniennes (Messénie, 322; Thèbes, 344; Kallithéa, 346d), hellénistiques (Égine, 297c, d; Chalkis, 336a), macédoniennes (Périvoli, 359; Péonie, 420b), sarcophages antiques (Malia, 85; Mytikas, 120; Abdère, 254), romains (Philippes, 8; Langadas, 418b; Délos, 450; Gortys, 481e), triconque de la fin de l'époque romaine (N. Anchialos, 378a), tombes romaines dans les centres urbains (Athènes, 280(a)h, Corinthe, 298(c)d, 298(d)a; Kenchrées, 299; Patras, 328f; Cnossos 480c) ou sépultures romaines tardives creusées dans le rocher (Galaxidi, 352a et n. 440).

La réutilisation successive de tombes chrétiennes est, elle aussi, fréquente (Cnossos 12; Corinthe-temple, 22; Aliki, 59; Alika, 102; Chrysi, 248; Argos, 312; Patras, 328aa; Thessalonique, 416(a)r et 416(b)f; Gortys, 481). À comparer à ce propos avec les tombes familiales et les ossuaires.

Des tombes antérieures furent intégrées dans le plan des basiliques (Dion, 6; Veroia, 50; Argos Orestikon, 54; Malia, 85; Florina, 247). Particulièrement intéressantes sont également les sépultures établies dans des temples antiques abandonnés (Éleuthères, 294; Tégée, 313; Arcadie, 313b; Érétrie, 338b; Thèbes, 344b; Kalapodi, 355; Kalydon, 362c; Arta, 364; Phères, 383; Oisymè, 427b; Samos, 448b; Kéos, 449; Polyrrhinia, 472) ou transformés en églises (Parthénon, 14; Corinthe, 22).

k) Cénotaphes[604]

Plusieurs tombes fouillées ne comportaient pas de squelettes (Mentzaina, 214; Veran, 276; Argos, 312f; Achaïe, 329a, sept des onze tombes; Amphipolis, 422). On les considère comme non utilisées (Philippes, 425g), sauf lorsque un mobilier retrouvé prouve l'existence d'une inhumation (Phylla, 337). Dans d'autres cas, on désigne ces sépultures par le terme de cénotaphes (Skoutela, 99; Corinthe, 298(d)c; Thessalonique, 416(a)s, 416(a)h, 416(b)l - vingt et une tombes en berceau). On peut cependant s'interroger sur le sens et la pertinence de cette appellation dans le cadre d'une culture chrétienne.

Nous connaissons les cénotaphes des douze apôtres érigés par Constantin dans l'église des Saints-Apôtres de Constantinople près desquels il fut enterré. On se rappelle aussi des cénotaphes destinés aux héros de l'Antiquité païenne ou aux personnalités mortes au combat, sur le champ de bataille. Dans le monde chrétien, il semble que seul le corps disparu d'un martyr pouvait recevoir un tel honneur (à comparer avec la tombe actuelle (sarcophage) de saint Démétrius). Ainsi donc, dans notre champ d'étude, le cas de cénotaphe est fort rare. Il est dès lors préférable de considérer les tombes vides soit comme des sépultures non utilisées, soit comme des sépultures pillées.

l) Niveau des inhumations

Il est aléatoire de vouloir établir une typologie du niveau des inhumations, une moyenne des profondeurs auxquelles celles-ci furent installées. Dans leur description, les fouilleurs évoquent certes la profondeur

604. Dig. 11, 7, 42 «si vero nihil eorum inferatur, erit monumentum memoriae causa factum, quod Graeci *κενοτάφιον* appellant». Iv. Dujčev, Kenotaphia. Zur Deutung der protobulgarischen Grabinschriften, Jb.ö.B. 13 (1964), 9-11 et bibliographie. N. Emmanouïlidis (Τὸ δίκαιο τῆς ταφῆς στὸ Βυζάντιο, Ἀθήνα, 1989) utilise le mot «*ἐπιτάφιος*» pour désigner la stèle funéraire. On préférerait l'expression «*ἐπιτάφια στήλη*». Le mot «*ἐπιτάφιος*» a beaucoup de significations.

de la sépulture mais, bien souvent, ils ne distinguent pas le fond de la couverture. Nous donnerons cependant quelques chiffres, dans le but de livrer des repères. À Athènes, la profondeur varie fort: 3,15 m (280(c)r), entre 0,30-0,45 m et 1,90 m (280(a)m), 2 m (280(a)r), entre 2,65 m et 4 m (280(a)s), 1,75 m (280(b)b), 4 m (280(b)c), 3 m (280(b)d); en Attique, 3 m (Halimous, 283c), 1,55 m (rue Acharnon, 281). À Chalkis, une tombe a son entrée à 1,14 m et son pavement à 3,68 m dans le poros (336j); d'autres se situent à 0,87 m (336j), 1,20 m (336j), 2 m (336j), 0,80 m (336l), 0,75 m (336n), 1-1,60 m (336o), 1,30-1,60 m (336s).

À Thèbes le niveau du remblai est impressionnant, atteignant 2,70 m dans le poros (344i), 0,55-1,10 m dans le rocher (344l) et 7 m sur l'acropole (treize tombes byzantines) (344(b)a); 1,50 m (344(b)c), 2 m (344(b)d1), 4 m (mosaïque; 344(b)g), 5,40-6 m (église; 219).

Ailleurs, le niveau varie: 0,50 m (Mélissi, 304; Vatheia, 339), 1,10 m (Argolide, 306b), 0,80 m (Érétrie, 338), 2 m (338b), 0,70-1 m (Istiaia, 342), 0,70 m (Antikyra, 350), 1 m (Delphes, 352c; Skyros, 384), 1,50 m (Atalanti, 353), 2,60 m (Anthédon, 346e), 2,50 m (trente inhumations modernes; Arta, 364g), 0,30 m (Pogonion, 373), 0,50-0,80 m (Palaiokastritsa, 375), 3 m (N. Anchialos, 378b), 0,90-2 m (Démétrias, 380), 0,75 m (Ayia Larissa, 387b), 4 m (Larissa, 388b), 2,50-3,70 m (Larissa, 388c), 1,05-1,40 m (388e), 1,60-2,40 m du trottoir (cinquante-huit tombes; Larissa, 388f), 1-1,50 m (Édessa, 404), la clef de voûte à 1 m du sol actuel (Édessa, 405b), 1-1,50 m (Thessalonique, 416(a)c), le pavement des tombes à 4,50 m du sol de la rue (416(b)n), à 3,07 m (treize inhumations libres, 416(c)e), à 2 m (Thasos, 428a), 1,80 m (428b1), 0,20-0,30 m (Poliochni, 445), 0,95-1,60 m, 0,65-1,40 m, 0,65 m (Iolkos, 381f1), 3,70 m (381g1), 0,60-0,70 m (Éressos, 446c).

Enfin, quelques estimations pour des églises particulières: 0,40-0,50 m (Philia, 129), 0,30 m (Glyki, 228a), 1,50 m (Laphion, 64; Arta, Hay. Vasileios, 225), 2 m (N. Anchialos A, 39), 0,75 m, 1 m et 1,50 m du sol actuel (Philippes B, 137) et 0,40 m du pavement du sanctuaire (Philippes-Octogone, 136; Nisyros, 154a), de 1,24 m sous le pavement de l'église, à 1,40 m dans le remblai (Mentzaina, 214).

m) Étrangers

Plusieurs sépultures attestent la présence d'étrangers[605] non grecs et non chrétiens[606]. Des tombes juives ont ainsi été identifiées à Thessalonique grâce à la représentation picturale du chandelier à sept branches (416(a)r, s) et à des peintures au caractère hébraïque (416(a)w). De même, à Corinthe, c'est la mention sur une plaque des noms de Ἀνδρέας, Ἀλέξανδρος, Ἀνάργυρος, Μαρία et Σάρρα (3) et à N. Anchialos la découverte des noms Σαούλ et Ἀννης (4) et d'une stèle portant une inscription hébraïque (N. Anchialos, 378g)[607] qui ont permis de déterminer la confession juive des occupants de la tombe.

Des tombes de Slaves ont également été découvertes. Celles-ci se distinguent des autres soit par la présence de fibules et de boucles caractéristiques, à Corinthe (temple, 22; Kenchrées, 24; Agora, 298(a)k), à N. Anchialos (basilique D, 4; basilique A, 39) et à Tirynthe (310), soit par leur mode d'enterrement et la pratique de la crémation (Olympie, 324)[608]. Les parures découvertes dans plusieurs

605. Les étrangers avaient été enterrés dans les «*ξενοταφεῖα*». Irène l'Athénienne a construit des «*ξενοτάφια*» à Constantinople «καὶ τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου Λουκᾶ ἔκτισεν Εἰρήνη ἡ Ἀθηναία, ὅπως δωρεὰν θάπτωνται οἱ πένητες» (Pseudokodinos, Patria III, § 85, p. 246, éd. Th. Preger, Lipsiae 1907; Théophane I, p. 164, 17-18 (Bonn) *ξενοταφεῖα* fondés par l'impératrice Poulcheria; Ph. Koukoules, 1940, 42).

Pendant le règne de Constantin V (741-775) on a fondé le cimetière «*Τὰ Πελαγίου*» des condamnés à mort «*βιοθανάτων*». On ne fait pour eux aucun service funèbre (Cassien, P.L. 49, 529); il faut pour les enterrer une permission spéciale (Basilika, 60, 53, 3); ceux qui sont morts de mort violente deviennent sur terre des démons (contra, saint Jean Chrysostome, P.G. 48, 963). On rencontre les «*ξενοταφεῖα*» aussi à Daphné d'Antioche, à Émèse et aux monastères; à comp. «ἀγρὸς Κεραμέως» de Jérusalem (Math. 27, 8).

606. L'église interdisait la cérémonie religieuse pendant l'enterrement aux Juifs, païens, musulmans non chrétiens (Ph. Koukoules, 1940, 51).

607. Le nom Ἀννα (Corinthe-temple, 22) sur une boucle d'oreille en forme de croix (XIIe-XIIIe s.) prouve qu'elle est chrétienne. À Doclea on trouve aussi des tombes de Juifs peintes de symboles de leur religion (Iv. Nikolajević, Nécropoles, 358).

608. À l'interdiction de la crémation ont contribué: le dogme de la résurrection, l'enterrement du Christ, ■ volonté

tombes à Corinthe (298(d)c), Argos-théâtre (312, i), Olympie (324), Néochoropoulo (367), Zagorion
(369a, b), Paliopyrgos Pogoniou (371b, d; 372), Karla (382b), Kastanas (417d), Iérissos (415) sont
aussi considérées par les fouilleurs comme de facture slave ou avare.
Il existe enfin quelques cas insolites: une femme de type négroïde (Corinthe, 298(d)c), un homme
de race noire (Aliki, 59, tombe n° 5), un défunt présentant des traits eurasiens mongoloïdes (59, tombe
n° 10). En ce qui concerne l'époque post-byzantine, il faut signaler les tombes de protestants exhumées
à Héphaisteion (183) et celles de capucins français dégagées à Athènes (280(c)c1).

1.3.1.9. Étude des squelettes

a) Tombes familiales

Seule une étude anthropologique et ostéologique peut nous indiquer si les occupants d'une tombe
présentent une parenté entre eux[609]. On trouve souvent plus d'un squelette dans la tombe: tantôt l'un
est posé sur l'autre, tantôt les ossements du défunt précédent sont repoussés dans les coins. Mais quel
indice nous permet de déterminer vraiment le caractère familial de ces tombes? C'est souvent sans
argumentation solide que les fouilleurs interprètent comme familiales des tombes dégagées dans une
annexe (Ilissos, 1, fig. B, 7) ou des groupes de tombes (Athènes, 280(a)a et 280(c)p; Gortys, 481). On
affirme que la majorité des tombes sont familiales sur plusieurs générations (Corinthe, 298(a)l) ou
que la parenté est évidente en basant son interprétation sur la présence de tombes prétendûment
complémentaires: un enfant de 6 ans, une femme de 24 ans et un homme (Corinthe, 298(a)a), un
enfant et deux adultes (Némée, 25; Sparte, 315b; Évros, 440), un homme de 70 ans et un jeune de 22
ans (Samos, 448), un enfant et deux femmes (Corinthe, 298(c)a), quatre adultes et sept enfants (Achaïe,
329), un bébé de 2-3 ans, un homme de moins de 30 ans et une femme de 25-30 ans (Gortys, 481), un
enfant et une femme (Gortys, 481h), un adulte et un enfant (Misocampos, 70; Athènes, 280(b)d), trois
enfants et un adulte (Kos, 154b), un adulte et un enfant (Dodone, 368), plusieurs tombes avec deux
squelettes (Koniditsa, 30; Magne, 31), deux tombes avec trois et quatre squelettes (Mésembria, 438).
Parfois les arguments sont plus ténus encore: à P. Lagos, 255, on interprète comme un groupe
familial des tombes à la taille décroissante: 1,65 m (t. I), 1,50 m (t. II), 1,10 m (t. III). Ailleurs, il s'agit

---

de la réprobation de la tradition païenne et la formation de la cérémonie chrétienne de l'inhumation. On enterrait également
les cendres des condamnés à mort par le feu (Jean Chrysostome, Ὁμιλία ΛΘ' P.G. 61, 334) «διὰ τί σάρκα ἀνέλαβεν,
εἰ μὴ ἔμελλεν ἀναστήσειν σάρκα;» «εἰ γὰρ οὐκ ἀνίσταται τὸ σῶμα, ἀστεφάνωτος ἡ ψυχή» (Ibid., 336), «ἀλλὰ καὶ τὸ
σῶμα ἀνέπαφον εἶναι μέχρι τῆς ἀναστάσεως». Ioasaf, réponse canonique 42 (XVe s.): «καὶ τὸ μὲν λείψανον ἅπαξ
καέν, ἠφανίσθη κατὰ τὸ πυρόν, ἀναστήσεται δὲ ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῆς ἀναστάσεως, καὶ ἀντικριθήσεται τούτοις...»
(Gennadios Arambatzoglou, Φωτίειος βιβλιοθήκη (Constantinople, 1935), II, 245).

609 Les tombes étaient ou familiales (le possesseur et les membres de sa famille) ou héréditaires (celui et ses
héritiers), (Pandektai 11, 7, 5, Ph. Koukoules, 1940, 52). Le grand nombre des inscriptions tombales avec les malédictions
contre ceux qui enterraient d'autres personnes prouve qu'une grande partie des tombes en question pourraient être
familiales. Sur les amendes des violateurs des tombes *«sepulchri violati»* (C.J. 9, 19, 1-5); de *«sepulchro violato»*
(Basilika 59, 1, 4; Ibid., 60, 24, 15; Pandektai 47, 12, 3; C.Th. 3, 16, 1; 9, 17, 2; Ph. Koukoules, op. cit. 56); (v. aussi
Partie C, n. 41). *«Sepulchra familiaria-hereditaria»* (Gaius, Dig. 11, 7, 5). *«Sepulchra propria»* – tombe individuelle;
«sepulchra communia» tombe commune. «Religiosum locum unusquisque sua voluntate facit, dum mortuum infert in
locum suum. In communem autem locum purum invito socio inferre non licet: in commune vero sepulcrum etiam invitis
ceteris licet inferre» (Inst. Just. 2, 1, 9).

La législation se référait à la translation des reliques: «Humatum corpus nemo ad alterum locum transferat; nemo
martyrem distrahat, nemo mercetur» (C.Th. 9, 17, 7, de 26 févr. 386). «Si necdum perpetuae sepulturae corpus traditum
est, translationem eius facere non prohiberis» (C.J. 3, 44, 10, an 287). «Nemo humanum corpus ad alterum locum sine
Augusti adfatibus transferat» (C.J. 3, 44, 14, an 386).

À partir du IVe s. les cimetières appartiennent à l'Église (Eusèbe, Εἰς τὸν βίον τοῦ μακαρίου Κωνσταντίνου τοῦ
βασιλέως, 2, 40 – P.G. 20, 1017). Sur le sujet: G. Klingenberg, Grabrecht, Grabmulta, Grabschändung, RLA.C. XII
(1983), 590-637 (625). Le droit de la propriété s'étendait sur la surface et le sous-sol du terrain (Ibid., 627). (À comp.
Partie C, n. 66). Le *«rescriptum»* de Valérien interdisait l'entrée et les réunions des chrétiens dans les cimetières (Eusèbe,
Hist. Eccl. 9, 2 à l'an 257). À l'an 261 Gallien «τὰ τῶν καλουμένων κοιμητηρίων ἀπολαμβάνειν ἐπιτρέπων χωρία...
πρῶτον μὲν εἴργειν ἡμᾶς τῆς ἐν τοῖς κοιμητηρίοις συνόδου διὰ προφάσεως πειρᾶται» (Ibid., 7, 13) Cf. Partie C, n. 67.

d'une tombe à trois pièces, pièce A: plusieurs morts, pièce C: deux morts; t. 73, une femme de 60 ans,
un homme de même âge, un homme de 55 ans; t. 94, un couple (Corinthe, 298(d)c).
La disposition des squelettes dans une même tombe doit également susciter l'intérêt. Fréquemment,
la mère et l'enfant sont unis (Corinthe, 298(d)c), la mère et le fœtus dans son ventre (Corinthe-franque,
198), les restes d'un nouveau-né près du pied gauche d'un adulte (Ménidi, 161), une femme avec un
enfant à ses pieds (Athènes, 280(a)ac; Rhodes, 267b), une femme, un enfant et les ossements d'un
défunt antérieur (P. Lagos, 255), les os d'un enfant sous un squelette d'adulte (Rentina, 242), deux
squelettes d'enfants posés sur celui d'un adulte (Abdère, 254), des os de bébés dans deux tombes
d'adultes (280(c)f), un enfant accroupi tourné vers l'adulte (Mégaris, 293), des tombes collectives
réunissant des enfants et leurs mères (Arta, 364b), deux squelettes et un enfant (Isthmia, 301, Lesbos,
175), un homme, une femme et un enfant (Kos, 468b), deux hommes de 40-50 ans (Thasos, 57),
quatre adultes (Samothrace, 63), deux squelettes (Polyanthos, 62), sept et quatre squelettes (Karpathos,
80), un adulte et un enfant (Acrocorinthe, 100; Samos, 146; Amarousion, 191c; Abdère, 254), deux
squelettes (Kraneion, 2; Sikyon, 101; Mytikas, 120), deux femmes de 20-30 ans l'une sur l'autre
(Cnossos, 11), deux et trois squelettes (Olympos, 20), une tombe avec trois crânes (Lycosoura, 29),
(un, deux et plusieurs) (Thespies, 170c), trois des treize tombes avec deux squelettes (Kallion, 117a),
une femme, un homme de 60 ans, un enfant de 8 ans (Gortys, 160), un homme et une femme (Élis,
327).
Trois tombes comportent deux défunts (Érétrie, 338), une sépulture avec deux squelettes superposés
(Philippias, 227), deux femmes (Hay. Nikolaos Orphanos, 238), trois squelettes (Vlatadès, 239; Patras,
328g), quatre morts (Avlona, 289), deux hommes de 25-30 et 30-35 ans, des crânes déformés (Corinthe,
298(a)h), cinq squelettes (Patras, 328ao), un adulte et un enfant (328b), deux squelettes séparés par
une plaque en terre cuite posée transversalement (Érétrie, 338, fig. A, 116), deux morts sur deux
niveaux distincts séparés par une couche de mortier de chaux (Thessalonique, 416(a)s), une femme et
un enfant, un adulte et un enfant, une femme et un homme (Naupacte, 360), trois squelettes dont une
femme et deux enfants, une femme et un enfant, dans deux tombes (Aphiona, 374), deux squelettes
dans trois tombes (Lianokladi, 358), deux défunts dans cinq tombes (Stylida, 357), un à deux squelettes
(Iolkos, 381a), un à cinq morts (N. Anchialos, 378g; Édessa, 404), quatre morts, cinq et un enfant
(Édessa, 404), un à quatre morts de translation (Iérissos, 415), deux à trois défunts (Thessalonique,
416(a)r), deux sur des niveaux séparés par une couche de mortier (416(a)s), deux à quatre squelettes
(Philippes, 425e), deux, trois, cinq (425f), trois adultes et deux enfants (La Canée, 469, fig. A, 154),
un adulte, un enfant et un adulte (Praisos, 482b).
La parenté peut être établie par une analyse de la structure dentaire des défunts (Corinthe-temple,
22). Dans d'autres cas, on a repéré un groupe distinct (N. Anchialos A, 39, fig. A, 32), deux tombes de
membres de la même famille (Héphaisteion, 183), le cimetière de la famille Chalkokondyli établi
dans une église (Hay. Asomatoi, 186), grâce au témoignage des inscriptions (Iolkos, 381, médecin et
sa femme; Anavyssos, 284, prêtres et leur mère) ou en raison de l'inhumation dans un bâtiment funéraire
(Sélinitsa, 317a), familial (Philippes-Pavlidi, 9), cinq squelettes intacts dans une tombe macédonienne
(Péonie, 420b).
Dans une multitude de rapports, on évoque la position des défunts les plus récents par rapport aux
précédents: les crânes et les ossements des inhumations précédentes sont dispersés (Vyzarion, 277),
repoussés (Rotonde, 235), sur un des côtés étroits (Dion, 6), confinés dans les angles SO. (Cnossos-
Sanatorium, 11), NO. (Kyparissos, 109a), SE. (Thessalonique, 416(b)f), réunis aux pieds du défunt
(Tsoucalario, 142; Corinthe-franque, 198; Anavyssos, 284; Érétrie, 338; Gortys, 481a), près de sa tête
(Gortys, 481a), dans les coins (Abdère, 254a; Linos, 259b; Lesbos, 263), aux pieds du nouveau défunt
(Vlatadès, 239), dans une fosse creusée (Athènes, 280(a)f), posés sur les autres poussés à l'O. (Chios,
145; Vélestino, 229e; Athènes-Acharnon, 281a; Achaïe, 334, Néochoropoulo, 367), aux extrémités
(Thèbes, 344i), près du mur (Céphalonie, 377), plusieurs crânes et ossements (Héphaisteion, 183; N.
Anchialos, 378a), cinq crânes aux coins (Thessalonique, 416(b)w), le crâne du précédent près de la
tête ou des pieds du nouveau (Mesara, 474e), déplacement des ossements (Philippias, 227), pour
chaque nouveau défunt on repoussait les ossements du précédent (Corinthe, 298(a)k; 298(a)l).
Dans nombre de cas, les restes du précédent défunt ont été jetés sur le squelette du nouvel occupant
(Kraneion, 98; Rhodes-Hay. Paraskévi, 266a, Élide, 326; Davleia, 349). Parfois, c'est l'inverse: le

nouveau squelette a été déposé sur les défunts précédents (Néochoropoulo, 367; Abdère, 254a).

Parfois, les usages sont mêlés, ainsi dans le cas de cinquante personnes, hommes, femmes, enfants a) tantôt les ossements des défunts antérieurs ont été repoussés aux angles, b) tantôt les squelettes des nouveaux morts ont été déposés sur les anciens, c) tantôt les nouveaux défunts étaient posés après le nettoyage des restes des précédents (Hay. Asomatoi, 186). Toutes sortes de variantes existent: le nouveau mort sur les précédents, les précédents sur les côtés et sur le nouveau (Thessalonique, 416(c)e), trois squelettes l'un sur l'autre (Isthmia, 301), cinq squelettes sur deux couches (3+2; Thessalonique, 237c), et un cas d'une seconde couche de squelettes au-dessus de la couverture de la tombe (Sparte, 210).

Nombre de sépultures conservent des traces de translations d'ossements (Corinthe-Kodratos, 3; Alika, 102; Philippes-musée, 138; Gortys, 160; Mentzaina, 214; Chandrinos, 320; Antikyra, 350; Thessalonique, 416(a)s) ou d'inhumations successives (Ibid., 7; Cnossos, 12; Tsoucalario, 142; Praggi, 260; Athènes, 280(a)q; Anavyssos, 284). Des tombes furent réutilisées (Chrysi, 248), certaines contenaient de un à quatre individus dans la partie de la tombe correspondant aux pieds (Ièrissos, 415), plusieurs défunts (Mesanagros, 156a; Politika, 341; Télos, 458) ou un squelette en position assise (Corinthe-Bêma, 197)[610].

Les défunts apparaissent parfois dans des postures insolites: un premier squelette a ses mains à la hauteur du crâne du second (Rentina, 242), un squelette couvre la partie basse d'un second (Thesprotie, 366d). Très souvent, les ossements ont été découverts en désordre (Kraneion, 2; Philippes, 8; Brauron, 19; Patras, 33; Evraiocastro, 58; Samos, 71; Stamata, 93; Kraneion, 98; Képhalos A, 121; Volos, 127; Patras, 328as et 328au; N. Anchialos, 378a; N. Skioni, 410a; Emporio, 447a). Parfois, les squelettes n'étaient que partiellement conservés, leurs crânes fortement endommagés (Glyki, 228a)[611]. Les ossements étaient pourris (Samos, 68), voire en poussière (Magne, 31), en raison de l'humidité (Philippes, 10) ou en bon état de conservation malgré l'humidité (Naxos, 451b).

Plusieurs tombes ont à l'évidence été violées auparavant (Ilissos, 1; N. Anchialos D, 4; Thessalonique, 7; Philippes, 9; Cnossos, 12; Athènes, 280(a)l et 280(a)r; Corinthe, 298(d)c). Certains squelettes ont par contre été exhumés intacts (Corinthe-Kodratos, 3; Philippes, 8; Panormos, 82; Philippes, 136; Sparte, 211a; Hay. Achilleios, 246; Vrysakia, 340; Kitros, 394; Ialyssos, 460). On a également observé un cas de sept squelettes disposés sur leur côté (Toronè, 411)[612]. Enfin, notons le squelette d'un chien disposé près de la tête d'un défunt (Gortys, 160) et la tombe d'un porc avec mobilier (Athènes, 280(c)e).

---

610. Les membres du clergé étaient enterrés sur la chaise en position assise (P.G. 26, 969; Ph. Koukoules, op. cit. II). Mais saint Athanase d'Alexandrie dit: «Οἱ Αἰγύπτιοι τὰ τῶν τελευτώντων σπουδαίων σώματα, καὶ μάλιστα τῶν ἁγίων μαρτύρων, φιλοῦσι μὲν θάπτειν καὶ περιελίσσειν ὀθονίοις· μὴ κρύπτειν δὲ ὑπὸ γῆν, ἀλλ᾽ ἐπὶ σκιμποδίων τιθέναι, καὶ φυλάττειν ἔνδον παρ᾽ ἑαυτοῖς, νομίζοντες ἐν τούτῳ τιμᾶν τοὺς ἀπελθόντας» (ce qui ne signifie pas exactement la chose mentionnée). Saint Antoine a conjuré les membres de la communauté monastique de l'enterrer de peur que les gens ne le déposent dans les maisons «ἐν τοῖς οἴκοις» (Athanase d'Alexandrie, Βίος Ἁγ. Ἀντωνίου, P.G. 26, 963, 968-974).

Selon D. Pallas, à Salamine on enterrait les prêtres sur une chaise et portant leurs vêtements sacerdotaux (D. Pallas, Ἡ Ἀθήνα στα χρόνια τῆς μετάβασης ἀπὸ τὴν ἀρχαία λατρεία στὴ χριστιανική, Τὰ ἀρχαιολογικὰ δεδομένα, Ε.Ε.Θ.Σ.Π.Α. 28 (1989), tiré à part, 21, n. 70) (témoignage de son milieu familial — son père et grand-père étaient prêtres). L'auteur cite Ph. Koukoules et ajoute que la petite longueur (?) de la tombe de l'évêque Klématios (v. n. 29) fait allusion à une telle position (le fouilleur ne mentionne rien sur cette possibilité). Une exposition consacrée aux coutumes des Grecs d'Asie Mineure organisée à Athènes (Centre d'Études de l'Asie Mineure, 1992) présentait une photo où l'évêque mort était assis sur le trône épiscopal. À Chonikas d'Argolide dans le cimetière autour de l'église médiévale on enterrait les prêtres assis (témoignage des villageois, 1993).

611. La translation des reliques et les ossuaires posent la question de la résurgence des corps. Sur ce sujet: J. Danielou, La résurrection des corps chez Grégoire de Nysse, Vigiliae christianae 7 (1953), 154-170; H.-I. Marrou, Le dogme de la résurrection des corps, Rev. Étud. August. 12 (1966), 111-136. Toutes les parcelles d'un corps se reconnaîtront et se rejoindront au jour du Jugement.

612. À Serdica les dimensions des sépulcres et les menus objets qui y furent trouvés accusent leur destination de caveaux familiaux (K. Miateff, op. cit. 122).

b) Ossuaires

Les dimensions et encore plus le contenu de plusieurs tombes suggèrent que celles-ci furent utilisées comme ossuaires ou que nous avons affaire à des translations de reliques. À Philippes (8, t. I, fig. A, 17), dix-huit crânes et ossements; à Olympos (20), une tombe contenant plus de vingt squelettes répartis sur des couches superposées (trois corps chacune) et deux autres tombes à proximité renfermant plus de dix squelettes; à Rhodes, (79b) six inhumations, une autre avec onze crânes retrouvés sur deux couches; toujours à Rhodes (270), quarante squelettes dans deux constructions funéraires; à Markopoulo (92), vingt-sept squelettes; à Halai (356), seize corps; à Kyparissos (109a), une tombe avec dix crânes et une autre avec quatorze squelettes; à Ialyssos (155b), neuf squelettes, huit issus de translations, le dernier disposé de manière régulière; à Aréopage (182), des sépultures remplies d'os et de crânes; à Corinthe (298(b)c), des squelettes sans crâne; à Sparte (210), trois corps masculins, deux féminins et celui d'un jeune. À Mystra (204), une tombe avec dix-huit squelettes et une *sub divo* comprenant huit crânes (Mystra, 206); à Aréopage (280(c)b) et Galatsi (281b), huit crânes et les fragments d'os de plusieurs morts; une tombe musulmane à trois niveaux contenait trente-trois crânes (Rhodes, 266e); une tombe avec vingt-deux crânes (Rhodes, 269); à Corinthe (298(a)a, fig. A, 98), onze squelettes dont trois hommes adultes, quatre femmes et quatre enfants; quinze squelettes (298(a)c); six individus (298(d)e) dont deux femmes (l'une de 30 ans), deux hommes d'âge moyen, un enfant de 6 ans et un nouveau-né. À Rhodes (Charaki, 464a), dix-sept squelettes. À Thèbes, dix-huit crânes (344z).

D'autres exemples peuvent encore être cités: dix-huit inhumations (Thessalonique, 237e); seize squelettes (Halai, 356); des ossements et dix crânes (N. Anchialos, 378g). À Démétrias (380a), vingt crânes séparés des squelettes. À Aliki (59), la tombe n° 10 comportait les ossements de quarante-trois individus. À Édessa (404), quarante-trois crânes et celui d'un animal; une autre tombe avec six squelettes posés par paires sur trois couches; ailleurs quatorze squelettes (Toronè, 411); dix corps (Dionysos, 88) et des sépultures équivalentes (Thessalonique, 416(b)l, fig. A, 139).

Dans les publications, on rencontre souvent la mention «tombe utilisée comme ossuaire» à propos des sépultures hellénistiques d'Égine (297b), des tombes mycéniennes de Thèbes (344a, f, h, k), à Nikitè (133, en berceau), à Argos (312h).

Un grand nombre de ces tombes-ossuaires se trouvent à l'intérieur d'églises et se caractérisent par leurs grandes dimensions (2 à 4 m): Corinthe (Temple, 22; Hay. Paraskévi, 97; Acrocorinthe, 100) ou ailleurs, à Képhalari (104) ou à Aréopage (182, en raison de ses dimensions). Les ossuaires se rencontrent partout: (Hay. Apostoloi, 184, fig. A, 69; Athènes-Agora, 185c), crypte du monastère de Daphni (190, six ossuaires), pièce souterraine à Kaisariani (193), Hay. Ioannis à Corinthe (196), Vlatadès (239), Mystra (204), tombeau dans la partie inférieure et ossuaire dans la partie supérieure (Mystra, 205), hypogée (Ibid., 206), Drama (250), Naxos (72, chapelle E.).

Un ossuaire se reconnaît également par son mode de construction (Athènes, 280(a)aa), son accès et, plus particulièrement, l'absence d'entrée (Chalkis, 336k), des creusements remplis d'ossements et de crânes (Chalkis, 336l), une toiture en forme de ruche (Thèbes, 344(b)d1), des ossements jetés pêle-mêle (Thèbes, 344(b)i), une citerne byzantine avec cinq squelettes et des monnaies (Chalcidique, 409b). On évoque l'hypothèse de translations de squelettes au sein d'ossuaires (Hephaisteion, 183) et dans quatre tombes la translation d'ossements (Mentzaina, 214). On distingue des ossements d'enfants (Athènes, 280(c)c), une tombe familiale transformée ultérieurement en ossuaire, possédant un orifice pour l'introduction des ossements (Anavyssos, 284), un ossuaire contenant deux «*thikes*» (Kryonéri, 436a), un ossuaire en forme de puits (Chalkis, 336j1) et, au sein de tombes en berceau, une fosse pleine d'ossements (Thessalonique, 416(b)d2; 416(b)n1).

Il semble que malgré un manque évident d'indices on ait attribué une fonction d'ossuaire à des tombes sous prétexte qu'elles abritaient plusieurs squelettes: squelettes perturbés et dix crânes sur le côté O. (N. Skioni, 410a); au moins sept squelettes (Toronè, 411); sept crânes et des restes de squelettes dans une première couche, deux squelettes entiers dans une seconde couche (Philippes, 425f); six à sept crânes sur le côté O. (Magne, 31); huit squelettes ou tombes contenant un à huit squelettes (Corinthe, 298(d)c); au moins dix squelettes d'adultes et d'enfants (Isthmia, 301); sept crânes et des ossements (Athènes, 280(a)e); onze crânes et des ossements dérangés (Patras, 328ar); une sépulture avec six corps, une seconde avec treize crânes (Chalkis, 336i); huit crânes (Céphalonie, 377); sept squelettes (Stratoniki, 413); neuf et sept squelettes (Olympie, 111); seulement des crânes — une avec neuf

crânes — ou squelettes sans crânes (Thespies, 170c); vingt-deux crânes (Taxiarchès, 240).

Dans certains cas, le fouilleur parle d'ossuaire sans jamais justifier son propos: nous songeons aux deux tombes de Hay. Thomas (15), mais le grand nombre d'ossements, appartenant à plus de cent cinquante individus, prouverait l'utilisation comme ossuaire des tombes de l'église des Hay. Apostoloi à Athènes (184).

L'exemple d'ossuaire le plus impressionnant et le mieux décrit est celui de Cnossos (480a, fig. A, 155). Il contient vingt à trente adultes et quinze à vingt enfants âgés de moins de 18 ans. Il a été établi que 46% de la population de la sépulture était morte entre 18 et 35 ans. Parmi les adultes, neuf hommes, douze femmes et dix au sexe indéterminé. La proportion équilibrée d'hommes et de femmes, le grand nombre d'enfants et les caractéristiques ostéologiques des défunts laissent penser que cet ossuaire avait un caractère familial.

L'inhumation de plus de cent personnes — adultes et enfants confondus — pratiquée dans le réservoir IV de Lerna de Corinthe (298(d)c) ne doit pas être assimilée à un ossuaire mais à un enterrement massif provoqué par un événement spécial (la peste de 542?). En 1935, on dénombrait trois cent quinze inhumations au total. Les soixante tombes du temple d'Apollon à Corinthe ont livré plus de huit cents personnes (22).

La différence entre une tombe familiale et un ossuaire est que si ce dernier reçoit des squelettes, on ne peut distinguer la plupart du temps s'il s'agit de squelettes de défunts antérieurs ou de corps fraîchement ensevelis.

c) Études anthropologiques

Peu d'articles sont consacrés à ce type de recherches. À Aliki (59), l'étude, dans le cadre de la première phase d'occupation de la tombe n° 5, des crânes de deux hommes (dont un de 20 ans — taille moyenne de 1,62 m) a mis en lumière des anomalies morphologiques sans doute dues à l'appartenance à une société pratiquant l'endogamie[613]. Les squelettes de deux hommes âgés de 20-30 ans et 30-40 ans et mesurant respectivement 1,67 m et 1,64 m, exhumés dans la tombe n° 10, relevant de la deuxième phase d'occupation, présentaient eux aussi des anomalies ou des traumatismes. Un autre homme, mesurant 1,56 m, présentait des troubles pathologiques. Parmi les seize individus ensevelis dans la tombe n° 10, on a identifié des hommes mesurant respectivement 1,60 m (1), 1,61 m (3), 1,62 m (1), 1,63 m (1), 1,66 m (1), 1,68 m (1) et une femme de 1,50 m. Les caractéristiques globales de la population retrouvée, majoritairement masculine (22 hommes pour une femme), sont les suivantes: leur taille moyenne s'élève à 1,62 m, ils ont une morphologie robuste et trapue et s'apparentent à un groupe mésodolichocrâne, assez homogène (deux exceptions cependant: un homme de race noire et un autre, eurasien de type mongol), doté d'une boîte crânienne spacieuse. Ils étaient endogames et souffraient fréquemment de troubles pathologiques. Si toutes les tranches d'âge sont représentées parmi les deux cent cinquante-cinq squelettes dégagés, une classe pourtant se détache: celle des 40-50 ans. Quant à la femme, celle-ci était âgée de 30 à 40 ans. 92 des 124 squelettes d'enfant ont été expertisés: 63% avaient entre 1 et 5 ans au moment de leur décès, 6% au-delà de 10 ans.

À Hay. Achilleios (246), l'absence des pieds des défunts entrave le calcul de leur taille. L'étude des crânes a permis de déterminer la présence d'hommes âgés de moins de 30 ans, de 48 ans, de 50 ans (2 cas), de 55 ans (2), de 56 ans, de 60 ans, de 64 ans, de 65 ans, de ± 70 ans (3 cas), de 73 ans et de plus de 75 ans. Leur taille oscillait entre 1,55 m et 1,69 m. Quant aux femmes, celles-ci avaient 30, 40, 42, plus de 50 et 58 ans (la mongoloïde 50 ans), plus de 70 ans (2 cas). Les crânes sont de deux types, continental ou dinarique et égéen, ce qui montre que les défunts étaient des autochtones. Quant au squelette de la tombe Γ de la nef S., dite de Samuel, il s'agit d'un européen de type égéen ou égéen-caucasien mesurant 1,55 m. Sur un ensemble de trente-cinq individus (dix-sept hommes, dix femmes,

613. J.-L. Buchet - J.-P. Sodini, Aliki II, 230-236; J.-L. Buchet, Le matériel anthropologique provenant des édifices religieux (Notes et monographies techniques n° 19, Actes des deuxièmes journées anthropologiques de Valbonne 1983, 70 s.) rapports avec des exemples français. J.-L. Buchet, L'étude des vestiges humains en archéologie. Contribution de l'archéologie à la recherche historique. L'archéologie et ses méthodes (dir. A. Pelletier (Roanne | Le Coteau, 1985), 293-304, sur Thasos, p. 302).

huit enfants) aucun ne montre de particularité propre aux crânes de type slave, sept sont continentaux, six égéens et trois présentent une influence mongoloïde. Dans le reste des squelettes, le type continental prédomine[614].

À Abdère (254), si les inhumations multiples ont été considérées comme ayant un caractère familial, l'étude anthropologique a montré qu'on pouvait interpréter différemment ces sépultures. La tombe CIC abritait les ossements épars de quatre hommes âgés de 20 à 40 ans. La tombe CLXXX contenait un homme et une femme l'un sur l'autre ainsi que le squelette d'un fœtus (neuf mois) dans le ventre de la femme, mort durant l'accouchement. La tombe CCII comportait le squelette d'une femme de 30 ans présentant les indices d'une mort violente. Un homme de 25 ans avait son crâne détaché[615].

Une autre étude atteste qu'il y a des différences significatives entre le groupe des squelettes du cimetière mésobyzantin (quarante tombes) et celui du byzantin tardif (cinquante-neuf tombes). La taille moyenne des femmes est de 1,56 m, celle des hommes de 1,65 m. Les femmes de l'époque byzantine tardive présentent le meilleur état de conservation[616]. La proportion est de dix-huit hommes, dix femmes et dix-huit enfants. Un autre groupe comporte vingt-huit hommes, onze femmes et vingt-trois enfants.

Le bassin de Lerna à Corinthe (298(d)c) a livré cent et une tombes dont cinquante-trois ont été ouvertes (parmi elles, une vide). Au total, cent soixante-quatre individus dont cent dix-sept adultes et quarante-sept mineurs. Ils sont mal préservés à cause des troubles provoqués par l'introduction du nouveau défunt. Le choix de la tombe, à tuiles ou creusée, reflète le statut socio-économique du défunt. Les tombes à tuiles (11) contenaient les squelettes de trois hommes dont un de 20-30 ans, de quatre femmes dont deux de 40 ans et de quatre mineurs d'âge ayant 5, 10-12, 15 et 14-16 ans. Les tombes creusées (40) abritaient cent cinquante-trois individus: 72% d'adultes, cinquante et un hommes, trente-neuf femmes, vingt personnes au sexe indéterminé, quarante-trois mineurs (28%) d'âge ayant de 0 à 2 ans (4), 2 à 10 ans (17), de 10 à 19 ans (9), et treize d'âge indéterminé. Vingt-trois des quarante tombes comportaient au moins un enfant, une sépulture renfermait vingt et un squelettes, six tombes, un seul, onze tombes deux squelettes, cinq tombes trois, trois tombes quatre, sept tombes cinq, trois tombes six, trois tombes huit. Parmi vingt-neuf adultes, six n'avaient pas dépassé la tranche d'âge 40-50 ans. Au total quarante-sept enfants. Il n'y a pas d'indices de parenté familiale ou génétique entre les occupants de ces tombes. Deux squelettes tout au plus présentent une anomalie qui pourrait supposer une telle parenté[617].

À Gortys (481), on constate aussi l'existence de tombes familiales en grand nombre et de relations

614. Aris Poulianos, Μακεδονικά κρανία τῆς βυζαντινῆς ἐποχῆς, Ε.Ε.Π.Σ.Α.Π.Θ. 4 (1969), 193-205. Idem, Βυζαντινά κρανία τῆς Πρέσπας, Ibid., 5 (1971-72), 439-450; Ibid., A. Douri, Ὀδοντολογικά γνωρίσματα κρανίων ἀπό τόν Ἅγιο Ἀχίλλειο τῆς Πρέσπας, 455-461.
N. Moutsopoulos (Le tombeau du Tsar Samuel dans la basilique de Saint-Achille à Prespa, Académie bulgare des sciences, Inst. d'études balkaniques, Etudes balkaniques n° 3 (Sofia, 1984), 114-126) et (Ἡ βασιλική τοῦ Ἁγ. Ἀχιλλείου στήν Πρέσπα, Ἀριστ. Πανεπ. K.B.E. (Θεσσαλονίκη, 1989), 999-1011) soutient que le squelette de la tombe Γ de la nef S. appartient à Samuel par le seul fait de la présence d'un tissu représentant probablement deux oiseaux affrontés et des hypothèses sur son âge (70 ans) et que les deux autres tombes contenaient les restes de ses descendants.

615. Th. Pitsios, Ἐπιτόπια ἐξέταση παλαιοανθρωπολογικῶν εὑρημάτων τῶν ἀρχαιολογικῶν ἀνασκαφῶν. Ἡ περίπτωση τῆς βυζαντινῆς ταφῆς CCII τοῦ νεκροταφείου τῶν Ἀβδήρων, A.A.A. 17 (1984), 156-161; Idem, Ἡ ἀνθρωπολογική μελέτη τῶν σκελετικῶν εὑρημάτων ἀρχαιολογικῶν ἀνασκαφῶν, Ἀνθρωπολογικά 6 (1984), 41-51; Idem, Περιπτώσεις πολλαπλῶν ταφῶν τοῦ βυζαντινοῦ νεκροταφείου τῶν Ἀβδήρων, Πελοποννησιακά 16 (1985-86), 237-240.

616. Ang. Anguélarakis, The palaeopathological evidence from Polystylon, Abdera, 1er Symp. intern. d'études thraces «Βυζαντινή Θράκη, πρόσωπα καί χαρακτῆρες», 1987, résumé p. 2 et Byzantinische Forschungen 14, 1 (1989), 7-26, II, pl. I-IX. Idem, Excavations at Polystylon (Abdera) Greece: Aspects of mortuary practices and squeletal biology, A.A. 47-48 (1992-93), A. Μελέτες, 293-308 (sur l'âge du décès des enfants).

617. Al. B. Wesolowsky, The skeletons of Lerna Hollow, Hesperia 42 (1973), 340-351. D'autres exemples. R. P. Charles, Étude anthropologique des nécropoles d'Argos (IIIe-Ve s.), B.C.H. 82 (1958), 291, pl. XXI (crâne et os longs d'un enfant de cinq ou six ans de type balkanique alpino-dinaroïde [t. 96]), et Études Péloponnésiennes, III, 1963, 74; N.-G. Gejvall - F. Henschen, Two late roman skeletons with malformation and close family relationship from ancient Corinth, Opuscula Atheniensia 8 (1968), 179-193.

de parenté — dans une certaine mesure endogamiques — entre les occupants de celles-ci. La mortalité infantile apparaît assez élevée et l'anémie courante. Les analyses ont également permis de déterminer qu'il s'agissait d'individus bien nourris. Les tombes sont normalement prévues pour un corps mais il n'est pas rare que les ossements d'un défunt antérieur aient été groupés près des pieds d'un défunt plus tardif, ou des crânes posés près de son crâne. On a dénombré dix-huit hommes, seize femmes et vingt enfants. La moyenne d'âge est de 28 ans, 41 ans pour les hommes, 34 ans pour les femmes. On trouve deux hommes de 60 ans, quatre de 50 ans, une femme de 50 ans, une de 48 ans, une de 45 et deux de 40. (La population de Gortys semble proche de celle du minoen moyen et minoen récent (III) ainsi que de celle de la Crète moderne aux XVIIIe-XIXe s.)[618].

Dans l'église des Hay. Apostoloi à Athènes (184), le squelette de la tombe n° 6, accompagné par une monnaie de 1810, était celui d'une femme de moins de 50 ans, de taille moyenne, souffrant de dislocations bilatérales. Les ossements exhumés dans les tombes appartiendraient à des adultes (de cent cinquante à deux cent cinquante individus) et à quelques enfants. On trouve des os de pieds appartenant à cent hommes et à soixante femmes et les crânes de soixante-six hommes et à vingt-trois femmes. L'âge moyen des défunts est de 44 ans pour les soixante-six hommes et de 39 ans pour les vingt-quatre femmes — soit un chiffre un peu plus élevé que l'espérance de vie au XIXe s. (40-37) et de loin supérieur à celle du XVIIe s. (34-28) mais par contre inférieur à celle de 1928 (56-54). La taille moyenne est de 1,70 m (143) pour les hommes et de 1,58 m (87) pour les femmes, soit des données identiques à celles constatées pour la Grèce classique et la Grèce moderne[619].

Dans l'ossuaire de Cnossos (480), les indices anthropologiques montrent que l'ensemble des squelettes appartenaient à une même famille dont les membres furent inhumés et ensuite transférés dans l'ossuaire. Ce dernier contenait de vingt à trente adultes (neuf de sexe masculin, douze de sexe féminin et dix de sexe indéterminé) et entre quinze et vingt enfants de moins de 18 ans. L'expertise a permis d'estimer que 40% de la population de l'ossuaire était décédée entre 18 et 35 ans. À Nichoria (213A), l'examen ostéologique a établi qu'une femme, à la dentition particulièrement mauvaise, avait mis au monde plusieurs enfants.

Dans d'autres cas, l'étude du squelette met en lumière des pathologies ou les causes du décès. Il convient d'être toujours attentif à l'état du squelette retrouvé. À Glyki (228), on n'a exhumé que des crânes endommagés (la tête était entourée de tuiles) et la partie supérieure du squelette. Ailleurs, les sépultures montraient des crânes disposés les uns près des autres, conservaient seulement les os des mains ou des pieds, la majorité des squelettes étant démembrés (Sidérokastro, 249d), abritaient des squelettes, tantôt pourris, des enfants, tantôt en bon état, des adultes (Mandra, 251). Un cas spécial est constitué par l'homme accusé de vampirisme (*vrykolakas*) trouvé dans une nécropole musulmane: son nez, son sexe et ses chevilles étaient transpercés de longues pointes (Lesbos, 263).

La présence de chaux sur les squelettes suggère un décès causé par la peste (Corfou, 228A). Celle d'une couche de plâtre laisse penser à une maladie contagieuse (Didymoteichon, 261b). La présence de chaux et un grand nombre d'enfants dans la tombe (dix sur trente-cinq squelettes) sont également des indices complémentaires permettant de supposer une épidémie (Argos, 312l). La chaux, en tant que produit désinfectant contre la peste, se retrouve d'ailleurs assez fréquemment à l'intérieur des tombes: dans huit sépultures à Athènes (280(c)f), dans certaines inhumations à Louloudies (130).

Dans d'autres cas, plusieurs squelettes ne se sont pas décomposés malgré l'humidité (église post-

618. F. Mallegni, Settore L: Analisi dei resti scheletrici umani, Gortina I, 339-401 et G. Fornaciari - Br. Ceccanti - Ers. Menicagli, 403-416. Cf. F. Mallegni, Relazione preliminare su di una serie di scheletri di epoca bizantina a Creta, Archivio per l'antropologia e l'etnologia 109 (1979), 649-651. N. Allegro - P. Rendini - F. Mallegni, Gortina (Creta): tombe tardo romane presso Mitropoli e monumento funerario bizantino entro l'abitato, Quaderni di scienze antropologiche 6 (1981), 73-108. G. Fornaciari - F. Mallegni, Archeologia medievale 8 (1981), 362-367.

619. A. Frantz, The church of the holy apostles, Agora XX (Princeton, 1971), 30-31 (J. Lawrence Angel). Une autre étude du même auteur: Squeletal material from Attica, Hesperia 14 (1945), 279-363. De 1-450 A.D. (trente-cinq des Isthmia, six de l'Agora, trois de Céramique) et deux de la période 450-1300. De Samos, Tigani. A. Poulianos, Βυζαντινά κρανία τῆς Σάμου, Ἄνθρωπος 1 (1974), 1, 61-68. Selon l'auteur, les deux squelettes appartiennent au type égéen de la race méditerranéenne comme les samiens contemporains. La comparaison avec un crâne de l'époque hellénistique montre des similitudes.

byzantine à Corfou, 228Ab). On peut déceler aussi lors de l'examen ostéologique les traces de rhumatisme ou d'arthrite (déformations osseuses) dont souffraient les personnes et, plus facilement encore, les signes d'une mort violente (entailles dans le crâne et les os des pieds) (Corinthe-franque, 198).

D'autres exemples peuvent être mentionnés: de divers squelettes, on a conservé l'un des fémurs et quelques côtes (du flanc gauche), le crâne brisé et des restes ténus de l'abdomen et des pieds (Rhodes, 270), la tête déformée et d'autres ossements marqués par des facteurs héréditaires (Corinthe, 298(a)b), quatre hommes, cinq femmes, dix enfants (Isthmia, 301), des défunts au crâne perforé d'un trou, détaché du corps et posé sur l'épaule, les pieds manquants (Myrsinochorion, 322). Le crâne, souvent, comporte des caractéristiques significatives: le crâne présente une apophyse (Papoulia, 322b), le crâne d'un individu jeune est brisé (Érétrie, 338). Enfin, les ossements permettent de déterminer le sexe du squelette: à Naupacte (360), par exemple, le large bassin du squelette suggère d'identifier la défunte à une femme.

D'autres découvertes demeurent énigmatiques: une tombe avec vingt crânes séparés des squelettes (Démétrias, 380), une sépulture abritant onze femmes, les parures de douze enfants et les restes de défunts masculins ou de sexe inconnu (Larissa, 388f), une tombe contenant seulement le crâne et les ossements des pieds (Vergina, 399), un squelette sans crâne (Philippes, 425(b)d), le crâne et la partie supérieure du squelette (La Canée, 469c), deux squelettes sans leurs crânes (Kissamos, 472b), cent cinquante-sept crânes d'hommes, de femmes, d'enfants et de nouveaux-nés (Matala, 479)

Beaucoup de rapports, sans grand détails et sans qu'il soit toujours évident de savoir ce que recouvre exactement la terminologie employée, évoquent des squelettes démembrés (Sidérokastro, 249d; Sparte, 315g), désagrégés (Sparte, 315p), décomposés (N. Anchialos, 378g; Kastelli, 475), dispersés (Larissa, 388d; Kozani, 400) ou pourris (Thessalonique 416(b)d; Rhodes 460d).

Taille des défunts

Bien qu'il faille être prudent en ce domaine, nous disposons d'indices relatifs à la taille des morts. Mentionnons la taille de cas significatifs: 1,61 m (Philippes-musée, 138), 1.50 m (Maronee, 144, Chios-Emporio, 145), 1,60 m et 1,45 m (cependant la tête et les os des pieds du premier manquent, tandis que dans le second cas, le crâne était tombé sur le côté) et 1,63 m (Rhodes, 155b), 1,65 m et 1,50 m (femme; P. Lagos, 255), 0,94 m, 0,40 m sans le crâne, 1,50 m (largeur des épaules: 0,30 m), 1,75 m (largeur des épaules: 0,37 m), 0,94 m (fémurs détruits, 0,90 m conservé, 1,05 m conservé, 1,23 x 0,33 m, 1,41 m x 0,30 m; Rhodes, 270), 1,45 m, 1,41 m (Rhodes, 266c), 1,80 m (Rhodes, 271b1), plus de 1 m (crâne et pieds; Athènes, 280(a)ac), 1,35 m (Mégare, 292c), 1,55 m, 1,58 m, 1,60 m, 1,61 m (femmes), 1,64 m, 1,65 m, 1,69 m (hommes) (Corinthe, 298(a)a), 1,80 m (soldat; Corinthe, 298(a)i, fig. A, 100), 0,70 m, 0,90 m, 1 m, 1,25 m (2), 1,40 m, 1,50 m, 1,60 m, 1,75 m (Halkis, 309), 1,60-1,65 m — homme — et 1,72 m — femme (Myrsinochorion, 322), 1,90 m (jeune, Papoulia, 322b), 1,10 m (Élide, 326), 1,80 m (Achaïe, 329b), 1,60 m (Thèbes, 344(b)d1), 0,43 m (enfant; N. Anchialos, 378c), 1,57 m, 1,60 m (N. Anchialos, 378g), 1,56 m (femme; Kastanas, 417d), 1,62 m (Myrodato, 430c), 1,60 m (défunt âgé de 70 ans), 1,77 m (défunt âgé de 22 ans; Samos, 448), 1,37-1,52 m (adultes) et 0,45-1,30 m (enfants; Soroni, 462). À Gortys (481), on est en mesure de préciser le sexe, l'âge et la taille de plusieurs défunts: on trouve ainsi, parmi ceux-ci, un homme de 1,74 m, un homme de 40 ans mesurant de 1,70 m, un homme de 48 ans de 1,80 m, un adulte de 50 ans de 1,73 m et un enfant de 0,43 m.

Sur Aliki (59), Hay. Achilleios (246) et d'autres sites, à voir, 1.3.1.9.c

Âge des défunts

L'âge peut, dans certains cas, être estimé: deux hommes de 40-50 ans (Thasos, 57), un adulte de 60 ans et un enfant de 8 ans (Gortys, 160), deux hommes âgés respectivement de 55-60 et 35-40 ans (deux cas), une femme de 25 ans (Ithaque, 172), deux enfants de 0-3 et 4-6 ans, une femme de 36-55 et une autre de 21-35 ans (Nichoria, 213A), trois femmes de 29 ans, une de 50 ans, trois hommes de 26, 42 et 50 ans, un adolescent de 13 ans, des enfants de 6 ans et 4 mois et de 11 ans et demi, un nouveau-né de deux mois, une femme de 24 ans, un enfant de 6 ans (Corinthe, 298(a)a), deux hommes de 25-30 et 30-35 ans (Corinthe, 298(a)b), des jeunes de 10 ans et de 14-18 ans, un homme de 20 ans,

un adolescent de 14-18 ans, un enfant de 5-6 ans, deux femmes de 30-40 ans et un enfant de 10-11 ans (Corinthe, 298(c)a), des femmes de 30 et 60 ans, des hommes de 55 et 60 ans, un enfant de 6 ans, une femme de type négroïde âgée de 55 ans (Corinthe, 298(d)c), un homme de 20-25 ans, une femme de 30-35 ans (Myrsinochorion, 322), un enfant de 7-10 ans (Dodone, 368), une femme de 22-24 ans (Kastanas, 417d), un homme de 25 ans (Sparte, 210), un adulte de 35 ans (Myrodato, 430c), des enfants de 5 et 12 ans, un bébé de 2-3 ans, un homme de 30 ans, une femme de 25-30 ans, des adultes de 40 et 50 ans, des hommes de 25 et 48 ans, une femme de 40 ans, un bébé de 1 an, des enfants de 4 et 6 ans (2 cas), une fillette de 12 ans, un enfant de 4 ans, quatres bébés âgés respectivement de 18 mois, d'un an (2 cas) et de 2 ans (Gortys, 481).

Sur Aliki (59) et d'autres sites à voir 1.3.1.9.c.

On remarque la singularité du cimetière de Hay. Achilleios (246) en ce qui concerne l'âge des défunts: la moyenne d'âge des morts — beaucoup arrivent ou dépassent même les 70 ans — est clairement supérieure à la normale.

Pour un grand nombre de cimetières, le manque d'explications et la description sommaire du contenu des tombes, de l'emplacement de ces dernières, de la position des squelettes — inhumations en masse, familiales ou translations — et l'absence d'étude anthropologique nous empêchent d'établir une synthèse sur le sexe et l'âge des défunts et de déduire des hypothèses à caractère démographique.

1.3.1.10. Tombes d'enfants

Des concentrations de sépultures d'enfants suggèrent que de véritables cimetières étaient destinés aux enfants[620], de façon permanente ou, plus probablement, de manière occasionnelle: N. Anchialos (124), Vergina (131a), Philippes-Octogone (136, fig. A, 59), Rentina (242), Athènes (280(a)f). Dans plusieurs cas, la tombe d'enfant occupait une place considérable dans l'ensemble du cimetière, seule ou au milieu des tombes d'adultes (Brauron, 19; Argos, 27; N. Anchialos A, 39; Samos, 68; Dionysos, 88; Kraneion, 98; Vasiliki, 119; Mytikas, 120; N. Anchialos C, 126, fig. A, 58; Philippes-Octogone, 136; Paros, 149; Délos, 151; Mesanagros, 156a, fig. A, 62; Rhodes-Lardos, 157b; Salamine, 162b; Élide, 165; Moulki, 195a; Épidaure-Laliotaïka, 202; Nichoria, 213A; Platamon, 230; Hay. Achilleios, 246; P. Lagos, 255; Paterna, 258; Vyzarion, 277; Corinthe, 298(a)g; 298(c)c; Ibid., Lerna-Réservoir IV, 298(d)c; Isthmia, 301; Argos, 312e, 312h, 312i et 312k; Chandrinos, 320; Patras, 328an; Delphes, 351a; Démétrias, 380; Veroia, 398; Thessalonique, 416(c)f; Naxos, 451; Rhodes-Théologos, 461b).

La proportion d'enfants au sein des cimetières démontre que la mortalité infantile était considérable[621]. Dans plusieurs sites, les sépultures d'enfants et de jeunes adolescents représentent une proportion importante des tombes: la majorité des vingt tombes de Maronée (144) sont celles d'enfants et de bébés, seize des vingt tombes de Samos (448d), vingt-six de la bonne centaine de

620. La mort des enfants en bas âge et particulièrement des morts nés est considérée partout comme phénomène anormal, parce qu'il interrompt prématurément le cours d'une existence, et comme tel, elle suscite des croyances spéciales et des rites funéraires autres que ceux des adultes (W. Deonna, Cimetière de bébés, Revue de l'Est et du Centre-Est 6 (1955), 231 s.). Aux enfants morts tout à fait en bas âge on n'offre point de libation et à leur égard on ne pratique aucune cérémonie qu'il est naturel d'exécuter pour les autres personnes qui meurent. Le cimetière ne reçoit que des corps de chrétiens baptisés. S'ils ne le sont pas, on les ensevelis dans des emplacements particulièrement reservés pour eux (Fr. Cumont, Lux perpetua (Paris, 1949), 443). Dans le christianisme l'antique superstition concernant les morts en bas âge les *ahores* (*ἄωροι*) privés du bonheur des Champs-Élysées a été limitée aux enfants morts sans baptême (Ibid., 327). Les âmes des non-baptisés s'appellent (*δαιμόνια*) (N. Politis, *Λαογραφικά Σύμμεικτα*, III (Athènes, 1931), 3, n. 3 (cf. *Παραδόσεις*, 1234).

621. La mortalité infantile reste forte pendant toute l'Antiquité. À Akanthos (catal. 415) deux cent trente-sept sépultures ou 47.2% abritaient les restes d'enfants. Dans la totalité des tombes deux cent seize étaient *enchytrismoi* dans des jarres, la plupart d'enfants (v. n. 503). À Athènes (Agora) (n. 350) ossements de cent soixante-quinze bébés et presque cent chiens et un homme. Dans le «Cimetière aux deux lauriers» la moyenne des morts était 21,3% et dans les cimetières chrétiens de Rome conduit à 23,4% et pour la Rome païenne 22,6%. Pour les âges entre 1-20 ans les chiffres donnent 58,4%, 48,9% et 46,3% (J. Guyon, Le cimetière, 350; v. n. 71). À Abdère, cimetière archaïque, deux cent quatre-vingt-une inhumations dont 87,64% appartenaient à de petits enfants, bébés ou nouveaux-nés (Π.Α.Ε. 1987, 185, Ch. Koukouli - Chrysanthaki).

tombes de Corinthe-franque (198), la plupart des quarante-cinq tombes de Rhodes (268), la majorité des dix-sept tombes de Patras (328bh), trois enfants et six bébés parmi les vingt tombes de Thesprotie (366c). À Gortys (481a), quinze adultes et vingt-deux enfants; à Cnossos (480a), vingt à trente adultes et entre quinze et vingt enfants ou adolescents; à Corinthe-Lerna (298(d)c), cent dix-sept adultes et quarante-sept mineurs d'âge; à Argos (200), sept adultes et cinq enfants; à Chrysi (248), cinquante-trois tombes dont treize d'enfants; à Mandra (251), quarante-sept tombes dont douze d'enfants; à Abdère (254a), quarante-quatre d'enfants, deux de bébés et cent soixante et une d'adultes; trente-six des cent cinquante sépultures sont celles de nouveaux-nés et d'adolescents; à Thessalonique (416(a)s), quatre-vingt-deux tombes dont sept d'enfants; à Argos (312l), dix des trente-cinq tombes. À Aliki (59), treize tombes dont huit d'enfants, avec un grand nombre de squelettes dans chaque tombe: la tombe n° 4 abrite dix-neuf enfants, la tombe n° 5, quatre adultes et trente-sept enfants, la tombe n° 10, vingt-sept enfants sur quarante-trois individus; au total cent vingt-quatre squelettes d'enfants ou d'adolescents de moins de 18 ans pour vingt-trois adultes. À Lousoi (167), quarante-deux des cent quarante-huit individus inhumés — soit 28,4 % — sont des enfants.

Ailleurs, le nombre de sépultures d'enfants et la proportion que celles-ci représentent au sein du cimetière sont inférieures. Une tombe sur dix à Kitros (394), trois sur vingt à Komanos (402), une sur six à Serrès (421), quatre sur dix-huit à Philippes (425e), huit sur vingt-sept à Soroni (462), trois sur vingt-sept à Kallion (117), sept sur onze (0,90-1,20 m de long) en Achaïe (329a), trois sur cinq à Paterna (258), une sur huit à Alépochori (295), une sur deux à Képhalos A (121), une sur neuf à Képhalos B (122), deux sur dix-huit à Erétrie (338), deux sur trois à Thèbes (344j), une sur huit à Asklépieion (89), une sur vingt-sept à Markopoulo (92), trois sur huit à Naupacte (360), une sur dix à Mélissi (304a), une sur vingt-sept à Samos (71), trois sur dix-neuf à Aphiona (374), une sur vingt-quatre à Néochoropoulo (367), trois sur douze à Vélestino (229e), trois sur cinq à Praggi (260), trois sur quatre (bébés) et deux d'enfants a Pydna (231), une sur quatre à Lesbos (174), une sur trois à Praisos (482b), trois sur dix-neuf à Sidérokastro (249d), deux sur cinq à Rhodes (266c), trois sur huit à Arta (364c), quatre sur vingt-et-une à Philippes (138), trois d'enfants et une d'adulte à Marathon (288c), une des trois mentionnées à Némée (25).

Dans certains cas le squelette d'enfant est accompagné d'indices suggérant que la tombe est familiale: le couple mère-enfant (Corinthe 298(c)a), l'association parents (deux squelettes)-enfant (Isthmia, 301), l'association de trois adultes et d'un enfant (La Canée, 469) ou celle de femmes et d'un enfant (P. Lagos, 255; Athènes, 280(a)f; Aphiona, 374). Les exemples sont nombreux: un adulte et un enfant (Acrocorinthe, 100; Samos, 146; Patras, 328b; Naupacte, 360 — deux cas), un homme de 60 ans et un enfant de 8 ans (Gortys, 160); un homme et un enfant (Amarousion 191c), des adultes et un enfant (Édessa, 404), un adulte et deux enfants (Abdère, 254), deux adultes et un enfant (Emporio, 145); deux tombes de jeunes et une sépulture avec deux femmes et un enfant (Corinthe 298(c)a). Le petit nombre de tombes et la présence de sépultures d'enfants laisse conjecturer qu'un lien familial unit les différentes inhumations: deux tombes + une à Corinthe (298(a)a), trois tombes (298(c)a), une + une — femme et enfant — à Sparte (315, b) et à Gortys (481), une + une à Misocampos (70), deux + une à Kraneion (2, dans l'annexe).

Des squelettes d'enfants furent également découverts dans les ossuaires, au milieu des squelettes d'adultes. Leur proportion varie: quatre des sept défunts à Corinthe (298(a)a), deux des quatre à Corinthe (298(d)c), des enfants parmi les dix squelettes d'Isthmia (301), exclusivement des enfants à Athènes (280(c)c), 15 à 20 enfants et des adultes à Cnossos (480a).

En raison de leur petitesse, les dépouilles d'enfants étaient susceptibles d'être déposées dans des jarres et, plus souvent, dans des grandes amphores: Aliki (59; trois cas), Krémasti (79b), Dionysos (88), Markopoulo (92, [1]), Olympie (111 [1], 0,55 m de taille), N. Anchialos (124 [3]), Athènes (280(a)f, [25], 280(c)c), Corinthe (298(a)f [3]), (298(d)c), Argos (312c [1]), Chalkis (336e [1]), N. Anchialos (378d [1]), Toroné (411, nouveau né), Thessalonique (416(a)s [5], fig. A, 135), cinq des sept tombes d'enfants (416(a)s), Thasos (428c [1]), Rhodes-Théologos (461b), Soroni (462 [2]). Dans d'autres cas, le fouilleur ne précise pas le contenu de la jarre funéraire.

Les tombes à tuiles sont plus les fréquemment attestées: Argos (27 [3]), Evraiocastro (58 [1], fig. A, 39), Léchaion (23 [1+1]), Kraneion (98), Olympie (111, toutes), Eubée (114), Vergina (131, toutes), Nikitè (133 [5]), Maronée (144 [4]), Ialyssos (156b, quatre des dix-neuf tombes à tuiles sont celles

d'enfants), Argos (200 [5]), Athènes (280(a)f), N. Anchialos (378a); trois sépultures en briques (Philippias, 227) ou plus rarement des tombes à ciste (Mesanagros, 156a, fig. A, 62; Mandra, 251) et d'autres à fosse (Alika, 102, toutes; Thessalonique, 416(a)n[2]).

On trouve dans diverses églises des tombes d'enfants: dans la nef centrale, côté O. (Corinthe-Kodratos, 3, fig. A, 5 avec un trou pour les libations), dans le côté NO. de l'annexe (Brauron, 19), à l'intérieur de l'annexe NE. (Kraneion, 2), à l'O. de l'atrium (N. Anchialos A, 39), sur le côté O. de l'atrium et des annexes (Aliki, 59), dans l'axe central de la nef (Misocampos, 70), au SO. de la nef S. (Képhalos A, 121), dans des pièces et des maisons ultérieures (Léchaion, 23), dispersées (Kraneion, 98; N. Anchialos C, 126), dans les annexes (Mytikas, 120; N. Anchialos, 124), en contact avec les murs de la nef S., à l'extérieur comme à l'intérieur (Vergina, 131a), dans la nef S. (Samos, 146), à l'E. de l'abside (Philippes-Octogone, 136, fig. A, 59, cimetière organisé), à l'O. de l'autel (Ibid.), aux abords S. de l'abside (Philippes-musée, 138, huit tombes), dans la chapelle (Emporio, 145) ou les chapelles postérieures (Paros, 149), dans l'église (Moulki, 195a), des tombes postérieures (Mesanagros, 156a), devant le diaconicon (Vyzarion, 277), à l'angle SE. de l'abside (Rhodes-Lardos, 157b), à l'extérieur, entre l'abside et la prothèse (Hay. Achilleios, 246), aux environs immédiats de l'église (Rentina, 242), adossée au mur d'abside de la chapelle SO. et au NO. de l'église (Praggi, 260), près de l'angle extérieur NE. de l'église (Paterma, 258), dans le baptistère (Léchaion, 23; Kraneion, 98).

Quelques tombes ont livré des parures de vêtements, des boucles d'oreilles (Gortys, 160; Mélissi, 304a; Naupacte, 360; Aphiona, 374; Képhala, 478), deux bracelets et deux anneaux dans chaque main (Polyanthos, 62), un collier et un anneau (Alésia, 316), des boucles d'oreilles (ainsi que des perles en bronze ou argentées), des colliers, des perles cruciformes (Abdère, 254a), sept bracelets (retrouvés aux poignets des défunts) et une monnaie (Ibid.), un bracelet et sur la paume de la main un *follis* (Mésembria, 438), une bague, des perles, un tesson et la figure d'un enfant gravée (Philippes-musée, 138), des ornements en bronze et une crécelle (Corinthe, 298(e)c), une monnaie (Thessalonique, 416(c)f), une monnaie percée (Corinthe, 298(d)c), un vase en glaçure (Praggi, 260), un vase (416(a)a), une œnochoé en morceaux (Érétrie, 338), une cruche et un vase en verre (Aphiona, 374). Seules les tombes d'enfants contenaient du mobilier (Vasiliki, 119): un squelette couvert d'un plat (Alika, 102) ou, sur le squelette, une plaque, des croix et des ornements (Délos, 151).

1.3.1.11. Les signes distinctifs d'une sépulture chrétienne

L'identification d'une tombe chrétienne pose souvent beaucoup de problèmes en raison de la rareté des indices qu'elle livre. Certains de ceux-ci s'avèrent pourtant décisifs: la peinture, le mobilier, la position des mains, le type d'offrandes, les parures ou les monnaies datables avec certitude. Dans d'autres cas, c'est la conjonction de ces critères qui est déterminante. Aux yeux de quelques fouilleurs, l'absence d'éléments – et avant tout de mobilier — constitue un critère suffisant pour établir l'identité chrétienne d'une sépulture.

Passons en revue, les indices qui sont offerts par les sépultures:

a) L'orientation. Celle de la tombe, qui n'est pas vraiment déterminante, et celle du squelette qui doit davantage retenir l'attention mais qui n'est pas pour autant décisive.

b) Les mains. Leur position croisée, sur la poitrine, l'estomac ou l'abdomen, et non le long du corps, constitue un argument important — mais pas totalement suffisant — en faveur du caractère chrétien de la tombe.

c) Les stèles funéraires, à savoir tout type de marque au caractère chrétien — plaque avec inscription, croix ou colonnette.

d) Les peintures. Les représentations figuratives peintes sur les parois de la tombe ou toute ornementation comportant des motifs chrétiens. L'interprétation des sujets est certes parfois complexe. Dans cette catégorie, on range par exemple les *graffiti* chrétiens, les croix ou les symboles au sens évident.

e) Le mobilier, à savoir des trouvailles comme des croix, des monnaies, des vases bien datables (à stries ou en glaçure), quelques éléments de vêtements, des fils d'or ou des bijoux faciles à dater.

f) L'emplacement de la tombe, à l'intérieur, aux abords ou en relation avec une église contemporaine ou antérieure, dans le remblai.

g) L'emplacement de la sépulture dans un lieu d'habitation tenu pour chrétien (témoignage d'autres

éléments) ou jamais habité auparavant et l'installation de la tombe sur ou dans un bâtiment en ruines romain tardif ou paléochrétien.

h) L'utilisation dans la construction des tombes de *spolia* antérieurs ou chrétiens provenant des églises.

i) La forme de la tombe. Toutes les formes de tombes simples à ciste, à fosse, à tuiles et à jarres existaient auparavant (chez les chrétiens, la tombe à jarre est destinée exclusivement aux enfants, la crémation étant interdite). Le type de la tombe en berceau est fort répandu à l'époque paléochrétienne mais on la trouve cependant aussi à l'époque romaine tardive. On trouve aussi les cubicula pendant l'époque romaine et encore des ensembles avec arcosolia. À exclure des formes de tombes ou d'usage qui ne conviennent pas aux coutumes chrétiennes (*columbaria*) et de formes complexes (sauf les catacombes).

j) Les matériaux de construction pour les grandes tombes ou ensembles. L'utilisation de moellons avec des séries de briques ou fragments de briques interposés. Briques pour la voûte. Rarement de grands blocs (Emporio, 447a).

Ces éléments, rencontrés de manière isolée ou en groupe, doivent souvent être accompagnés d'autres indices historiques.

1.3.2. TYPOLOGIE DES TOMBES

1.3.2.1. Introduction

La typologie des tombes s'organise autour de quatre catégories qu'on trouve à presque toutes les périodes de l'Antiquité et du Moyen Âge. De ces types principaux dérivent des variantes ayant trait a leur forme (trapézoïdales) ou à la nature du sol dans lequel elles furent creusées (creusement horizontal ou vertical). En fin de chapitre, nous présenterons les sarcophages, quelques types de tombes plus monumentales et des sépultures qui présentent une particularité formelle ou un problème de datation et d'identification.

En ce qui concerne les quatre catégories principales, il faut évoquer dès le début les difficultés de datation et de classification typologique qui se posent étant donné qu'un grand nombre de rapports de fouille ne détaillent pas la physionomie des tombes dont elles parlent et que nous manquons trop souvent de photos et d'observations pour répondre nous-même à la question. La terminologie relative à la forme des tombes pose elle aussi problème car les descriptions sont loin d'être systématiques et les termes utilisés recouvrent, selon les fouilleurs, des réalités diverses.

Par tombes en berceau *καμαροσκεπεῖς* nous entendons une tombe maçonnée dotée d'une voûte hémicylindrique. Deux catégories de tombes à ciste *κιβωτιόσχημοι* ou rectangulaires *ὀρθογώνιοι* peuvent être distinguées: a) les sépultures maçonnées horizontalement *κτιστοί* en forme de boite rectangulaire *thikes* et b) les sépultures bordées de pierres dressées à la verticale — *ὀρθογώνιοι*. Un sous-groupe subordonné constitue une forme proche de celle du trapèze *τραπεζιοειδεῖς*. Une dernière catégorie de tombes à ciste est formée par les sépultures creusées dans le rocher pour lesquels ni murs maçonnés ni plaques de soutènement ne sont nécessaires. Dans tous les cas, la couverture est assurée par de grandes plaques. Les tombes à fosse — *λακκοειδεῖς* — sont creusées dans un sol souvent tendre, à faible profondeur, ne possèdent pas de murs maçonnés ou de plaques de soutènement et ont, en général, une couverture constituée de plaques. Les tombes à tuiles *καλυβίτες-κεραμοσκεπεῖς-σαμαροειδεῖς* utilisent des tuiles laconiennes *στρωτήρ* pour leur sol et *καλυπτήρ* pour leur couverture et des briques *πλίνθοι* posées en bâtière ou en forme de triangle.

N'ayant pas à notre disposition des rapports complets et systématiques, mais, trop souvent, des descriptions vagues, nous ne sommes pas en mesure d'établir une recension des tombes par catégorie ou par époque.

1.3.2.2. Tombes en berceau

La tombe en berceau constitue la forme la plus somptueuse des tombes simples — nous entendons par là les bâtiments distincts des mausolées ou des ensembles funéraires. À première vue, on constate

qu'elle se rencontre à l'époque paléochrétienne dans les grandes villes où elle constitue la forme la plus répandue — songeons aux centaines de tombes à Thessalonique, à Philippes ou à Athènes. Elle traduit un statut social élevé qui s'observe plus tard encore, aux époques mésobyzantine et tardo-byzantine, à Mystra et, à une échelle moindre, dans d'autres centres (p. ex. Chalkis). C'est la forme typique des sépultures privilégiées du clergé et des dignitaires.

Le caractère non homogène et non systématique des rapports de fouilles ne permet pas toujours d'identifier la forme de la tombe et de repérer ses caractéristiques. De quelle entrée parle-t-on? Celle-ci est-elle horizontale ou verticale? Dans plusieurs cas, les dessins et les photos ne sont d'aucun secours pour dégager les détails significatifs. De même, il faut aussi attirer l'attention sur le fait qu'il n'y a pas de réelle uniformité dans le mode de construction des tombes en berceau et que diverses confusions peuvent subsister (où naît la voûte? comment distinguer celle-ci des murs? quelles différences entre le mortier et l'enduit?).

La première variante de cette catégorie est celle avec fenêtre et sans vestibule: les chambres funéraires sont disposées de part et d'autre d'un couloir. Plusieurs illustrations de ce type s'observent à Philippes (425a, fig. A, 142): quatre tombes (3+1; 425b), la fenêtre bordée de grosses pierres (425c; 425e, et 425h), la fenêtre bordée de pierres en marbre et dotée d'un linteau[622], communiquant avec une fosse (1,10 m x 0,68 m). On rencontre également cette structure en Chalcidique (Stratoni, 414). Nous conservons aussi l'exemple de deux tombes doubles à fenêtre (Philippes, 425k, fig. A, 145) et d'une sépulture pourvue d'une conque sur son mur E. (Pydna, 395b)[623].

La deuxième variante de ce type s'apparente à une tombe dotée d'un vestibule, d'un couloir ou d'un passage et de marches de descente. Les exemples sont multiples: Latomou (45, fig. A, 33), Athènes (185a), Patisia (191a, fig. A, 71), N. Anchialos (378g), Édessa (404), Thessalonique (416(a)r). Avec une marche: Athènes-forum (13), Mytikas (120), Aréopage (182), Chalkis (216), Thessalonique

622. Plaque verticale d'entrée à Salone (E. Dyggve - E. Egger, Forschungen III, 7 (et l'îlot Lopudu). Une deuxième plaque verticale en poros dans un ossuaire de Corinthe (A.J.A. 39 (1935), 55, fig. 2, O. Broneer).

623. Thessalonique tombes païennes (Π.Α.Ε. 1949, 149, fig. 4, Ch. Makaronas). À Sofia Vistricã (Bull. inst. arch. Bulg. 17 (1950), 281, S. Stančev). À Aiani Kozani une tombe en berceau romaine tardive en deux pièces séparées par un chancel (A.A.A. 2 (1969), 183, dess. 1, fig. 1, Ang. Andreiomênou). Une tombe en berceau avec fenêtre faite de briques à Karytsa Piérie du IIe s. (A.Δ. 23 (1968), B2, 339, dess. 10, Ph. Petsas).

Pour les tombes macédoniennes on dispose d'une abondante bibliographie qui s'étend sur plus d'un siècle. Nous citons seulement les articles parus après le livre de Bert. Gossel, Makedonische Kammergräber, Berlin, 1980. (Ph. Dakoronia, Μακεδονικοί τάφοι τῆς κοιλάδας τοῦ Σπερχειοῦ, Ancient Macedonia, IV (1983), 147 s.; Région de Thessalonique: K. Sismanidis, Μακεδονικοί τάφοι στὴν πόλη τῆς Θεσσαλονίκης, «Θεσσαλονίκη» 1 (1985), 35-70; D. Pantermalis, Θεσσαλονίκη 2.300 χρόνια (1985), 40-41; K. Sismanidis - M. Avlonitou - Tsimbidou, Θεσσαλονίκη 2.300 χρόνια, exposition, 34-38; M. Andronikos, Some reflections on macedonian tombs, B.S.A. 82 (1987), 1-16; K. Sismanidis, Ἀνασκαφή ταφικοῦ τύμβου στὴν Ἁγ. Παρασκευή Θεσσαλονίκης. Ἕνας νέος μακεδονικός τάφος, A.E. 1986, 60-98. Et en dernier lieu: Idem, Κλίνες καί κλινοειδείς κατασκευές τῶν μακεδονικῶν τάφων (Ἐκδ. ἀρχ/κοῦ δελτ., 58), Athènes, 1997. Caveau d'Axiopolis à porte du type macédonien sans cadre et une série de briques qui définit la voûte. Deux niches sont aménagées sur le côté N.; des croix et des arbres schématisés sont peints sur les murs (fin VIe-début VIIe s.). À Tomis, basilique de la rue K. Marx, sous le sanctuaire une tombe en berceau avec conques, faite de pierres et mortier et des rangées de briques et mortier blanc avec chaux, de la brique broyée caractéristique de la technique du IVe-VIe s. (A. Radulescu - V. Lungu, Le christianisme en Scythie Mineure à la lumière des dernières découvertes archéologiques (XIe C.I.A.C. (Lyon, 1986), III, 2561-2615 (2573-2578, fig. 5-6, Tomis), 2578-2590, fig. 9-13, Axiopolis). À Callatis, on constate la résurgence des tombeaux du type «hypogée» macédonien dans la nécropole chrétienne du IVe-Ve s. (C. Preda, Callatis, necropola romanobizantina (Bucarest, 1980), 16-17).

Nous n'entrons pas dans la discussion sur l'origine de la tombe en berceau. Cette étude dépasse les observations sur les tombes macédoniennes en entrant dans un champ géographique plus vaste et dans des considérations idéologiques plus compliquées. Rappelons le symbolisme de la voûte. En construisant les voûtes les architectes chrétiens ne faisaient que suivre l'usage ancestral qui voulait qu'une voûte et souvent une coupole couronnât le tombeau en imitation de la voûte du ciel (Vitruve, 1, 2, 5). Beaucoup de civilisations ont considéré la maison, la tombe ou le temple comme la copie de l'Univers (B. Smith, The dome, a study in the history of ideas (Princeton, 1950), 79). Les Romains ont considéré la coupole comme le symbole funéraire de la couverture du ciel (Ibid., 61). Sur l'origine des tombes en berceau, des tombes macédoniennes et leur signification sociale (D. Pallas, Οἱ χριστιανικοί καμαρωτοί τάφοι, A.E. 1937, III, 847-865).

(416(a)p), Serrès (421, fig. A, 140), Traïanoupolis (441, fig. A, 152). Avec deux marches: Philippes (8, fig. A, 14), Brauron (19, fig. A, 26-27), Paliopyrga (103). Avec une ou deux marches: Aréopage (182), Thèbes (218, 219), Drama (250), Avlona (289), Argos (312e), Chalkis (336o, fig. A, 115), Thessalonique (416(a)e). Avec trois marches: N. Anchialos D (4, fig. A, 9, 10, 11), Thessalonique (7, fig. B, 20), Philippes (8), Athènes-Hay. Thomas (15), Égine-Vardia (21). Avec un dromos et des marches: Kolchis (55), Maronée (61), Louloudies (130), Athènes-Métamorphosis (187, fig. A, 70), Hay. Dimitrios (232), Thessalonique (237c), Corinthe (298(a)d, fig. A, 99), N. Anchialos (378g, tombes 216-217, fig. A, 126), Thessalonique (416(a)n), Philippes (425l, fig. A, 148-149; 425(b)b). Avec une à trois marches: Héphaisteion (183, fig. A, 66-68). Avec quatre marches: Volos (127), Anavyssos (284), Égine (297a), Corinthe (298(a)l), Thessalonique (416(b)w1). Avec deux à quatre marches: N. Anchialos (378g). Avec deux à cinq marches: Iolkos (381). Avec cinq marches: Édessa (404d), Evropos (420c). Avec dromos et porte d'entrée: Halai (356), Avec couloir: Kolchis (55), couloir de 8 m définissant un lieu de culte, Édessa (404d)[624].

L'ouverture est parfois surmontée par un double arc de briques (Serrès, 421a, fig. A, 140). Ailleurs, on trouve une ouverture arquée en briques (Serrès, 249a); Salamine, 296; Thessalonique, 416(a)i, 416(b)f, 416(b)p), ou encore une ouverture bordée de piliers (Athènes, 280(a)d; Philippes, 425h, 425(b)b).

L'entrée ou le passage peuvent être dépourvus de marches: Philippes (8, fig. A, 15, t. B, fig. A, 16-17, t. Γ et Δ), Louloudies (130), Corinthe (298(a)a, 298(b)a, fig. A, 102), Varvara (412), Philippes (425h, 425j), Cnossos (480b). Les marches sont parfois couvertes: N. Anchialos D (4, fig. A, 9-10), Corinthe (298(a)d, fig. A, 99), Thessalonique (416(b)f, fig. A, 137), Serrès (421). On observe aussi, à plusieurs reprises, la présence d'un escalier étroit: Philippes (8, fig. A, 14; Philippes, 9), Dionysos (88), Aréopage (182, fig. A, 63), Héphaisteion (183, fig. A, 66-68), Hay. Apostoloi (184, fig. A, 69), Patisia (191a, fig. A, 71), Drama (250).

L'ouverture horizontale du passage est, dans plusieurs cas, barrée de plaques: Latomou (45, fig. A, 33), Volos (127), Thessalonique (237), Athènes (280(a)q, 280(a)aa, fig. A, 93 — trois plaques), Galatsi (281b), Thèbes (344f), N. Anchialos (378g; une plaque), Iolkos (381, dotée d'un anneau de fer), Veroia (398, fig. A, 127, comportant deux anneaux), Édessa (404), Stratoniki (413, plaque en schiste), Thessalonique (416(a)j, 416(a)r — fig. A, 133, deux anneaux —, 416(a)v — un anneau)[625].

Un type intermédiaire de sépulture est celle dans laquelle le puits de descente interrompt la voûte sur un côté et par lequel on descend grâce à des pierres ou briques saillantes intégrées dans la paroi:

624. À Mačvanska Mitrovica et à Sirmium la partie O. était en voûte, celle de l'E. couverte de briques à deux versants pour faciliter les ensevelissements répétés (Iv. Nikolajević, Nécropoles, 357). À Hisar une tombe en berceau (3,15 m x 2,30 m). À Arčar deux tombes doubles. Les deux exemples étaient sans *dromos* ou escalier. À Varna une tombe à chambre et petit vestibule à deux marches (4 m x 2,20 m) (D. Ovčarov, Architecture et décoration des sépultures paléochrétiennes dans les terres bulgares (IVe-VIe s.), Arheologija 19 (1977), IV, 20-29). À Sirmium voûte en berceau très massive de briques, posées radialement et toiture à deux versants (Slav. Ercegović - Pavlović, Les nécropoles romaines et médiévales de Mačvanska Mitrovica, Sirmium XII, pl. XXVIII, 2, XXIX, 2). À Sandanski quatre sépultures en briques à deux marches et vestibule, l'entrée était carrée, la toiture plate, l'élévation en forme pyramidale (Bull. inst. arch. bulg. 24 (1961), 247, fig. 1, V. Velkov) (Iv. Nikolajević, op. cit., 354). (Avec le terme en briques on entend évidemment une tombe en berceau. À Tipasa caveaux à peinture, caveau 3 avec tombes, à Matares caveau en blocage et voûte en berceau (M. Bouchenaki, Fouilles de la nécropole occidentale de Tipasa (1968-1972), (Alger, 1975), 171, fig. 124-128, 261).

Les exemples de la diffusion de la tombe en berceau cités par D. Pallas (A.E. 1937, 853) de l'Afrique ne correspondent pas au type de la tombe en question que nous connaissons de la Grèce. Ceux-ci sont plutôt des cryptes souterraines, de dimensions variées et de disposition intérieure assez complexe. Les exemples cités par le même auteur comme des tombes en berceau à escalier ou *dromos* posés transversalement à l'axe de la tombe ne correspondent pas également au type de la tombe en berceau. En suivant la même logique on aboutira aux tombes mycéniennes (θαλαμοειδεῖς). Le «martyrium» de Saint-Démétrius est un type particulier d'une fosse de reliques et n'a aucune liaison avec les tombes d'Égine.

625. E. Dyggve - E. Egger, Forschungen, III, 9, fig. 14; Fr. Bulić - R. Egger, Forschungen II, 36 s., fig. 33, 34, 37; J. Brøndsted, Recherches I, 135-136; Duj. Rendić - Miočević, Arch. Jugoslavica I (1954), 59, pl. Ic, fig. 2. À Kroupnik (Bull. inst. arch. bulg. 8 (1934), 434 s., fig. 246-249, A. Rachenov) (en bulg.).

Thessalonique (7; seize tombes), Athènes (280(a)aa; deux briques de part et d'autre, fig. A, 93), Attique (281a; une brique dans le mur N., fig. A, 94), Veroia (398a; une pierre, fig. A, 127), Thessalonique (416(a)b, 416(a)z1, 416(b)l, deux pierres; 416(b)x), Traïanoupolis (441), deux pierres; Thessalonique (416(a)r, dans les murs O. et S.; 416(b)v1), 416(b)r, 416(b)u, 416(a)j; dans les murs E. et S. 416(b)o1; trois pierres 416(a)r; deux à trois pierres 416(a)z; 416(b)d, cinq marches saillantes); Philippes (425i, deux pierres). On trouve aussi une pierre saillante dans un modèle de sépulture à marches: Philippes, 8, fig. A, 14). Une étroite ouverture le large de la tombe: Ilissos (1), Krancion (2), Philippes (8, t. Z), Brauron (19, fig. A, 26-27), Stratoniki (413), Thessalonique (416(b)l, fig. A, 139).

Les tombes peuvent avoir une forme plus archaïque et comporter des lits, réminiscence des sépultures macédoniennes (Varvara, 412 en Π; Philippes, 425d, deux lits adossés aux longs côtés; Philippes, 425j (2); Serrès, gymnase, 421, n. 512, romaine), un couloir et un lit à quatre ou six pieds formé de quatre plaques percées de trous (Kolchis, 55) ou une structure plus complexe encore avec un vestibule, deux chambres et des lits portant des incisions (Philippes, 425l, fig. A, 146-147). Tous ces exemples, notamment ceux avec fenêtre, se rencontrent en Macédoine[626].

En ce qui concerne le mode et les matériaux de construction des sépultures, les rapports de fouille donnent les descriptions les plus variées: briques, mortier de chaux, sable et revêtement rouge (Ilissos, 1), briques et mortier hydraulique — (*courasani*) (Thessalonique, 416(b)g), murs en briques et pierres, voûte en briques (Chalkis, 336o), murs en pierres de poros carrées et voûte de briques (Égine, 297a), murs de pierres et mortier, voûte et entrée de briques (Thessalonique, 416(b)l), moellons, mortier et quelques briques (416(b)d), pierres, briques, mortier, enduit (Thessalonique, 7; Athènes, 280(a)z, (a)aa; 280(c)q, (c)t, (c)v), briques et mortier (Thèbes, 218), séries de briques, mortier et chaux (Galatsi, 281b), moellons, mortier de chaux, cailloux (Anavyssos, 284), pierres poreuses et briques (Veroia, 398a), moellons, mortier de chaux, enduit (Thessalonique, 416(a)h), moellons, mortier, entrées bordées de briques (Philippes, 425a), moellons et mortier (425e), murs de pierres et voûte en briques (425l, fig. A, 146-147), moellons uniquement (Maronée, 61; Corinthe, 298(b)a — dessin – et fig. A, 102), briques et pierres (Athènes-Métamorphosis, 187, fig. A, 70; Athènes, 280(a)aa), moellons (Philippes, 425k, fig. A, 145), blocs de pierres et briques (N. Anchialos, 378g [1984]), murs de mortier hydraulique, deux arases de briques et voûte en briques (378g [1982]), briques à la forme particulière, posées en diagonale, et mortier hydraulique (Louloudies, 130).

La constitution des murs varie beaucoup: moellons et mortier de chaux (Philippes, 9), moellons, mortier et, au milieu, zone de briques (Samos, 68), murs de pierres et moellons, briques et fragments de marbres antiques (Édessa, 405b), moellons, mortier et, à une hauteur de 0,40-0,60 m, séries de briques ou fragments de tuiles et mortier (N. Skioni, 410a), moellons et mortier (N. Anchialos, 378g; Stratoniki, 413), moellons, mortier, enduit blanchâtre (Thessalonique, 416(b)l), moellons (Thessalonique, 237; Chalkis, 336l; N. Anchialos, 378g; Varvara, 412; Thessalonique, 416(b)f), voûte et pieds-droits en moellons (416 (a)c), petites pierres, fragments de marbre et de briques ou pierres de taille (Aréopage, 182), moellons, briques et mortier hydraulique (Athènes, 280(c)r), moellons et enduit (Stratoniki, 413), moellons, briques et enduit (Attique, 281a), murs en mortier hydraulique (Iolkos, 381) ou en briques (Davleia, 349; Kolindros, 397), rarement en moellons (Céphalonie, 377), pierres et couches de briques (Chalkis, 336k), moellons, mortier de chaux et argile (Avlona, 289), murs en mortier hydraulique ou en mortier de chaux, pouzzolane ou chaux et paille (Thessalonique, 416(a)r), moellons, pouzzolane et chaux (416(a)f).

La voûte présente elle aussi divers modes de construction: en briques (Philippes, 9; Athènes-Hay. Thomas, 15; Brauron, 19; Latomou, 45; Samos, 68; Mytikas, 120; Volos, 127; Aréopage, 182;

626. Drama, rue Vénizélou, une tombe romaine tardive (3,05 m x 2,92 m x 1,85 m) avec couloir de 1,70 m de large qui conduit à l'entrée de la tombe. À l'E. et O. sont aménagés deux lits faits de pierres et mortier et sur le côté N. une table en pierres (2,92 m x 1,03 m x 0,50 m) (A.Δ. 29 (1973-74), B3, 853, Ch. Pennas). À Rhodiani, Kozani, un lit avec inclinaison est aménagé sut le côté étroit N., un autre sur le côté O. maçonné sur lequel ont été trouvés les ossements de trois morts (A.Δ. 24 (1969), B2, 329, dess. 9, I. Touratsoglou) (v. aussi Télendos, n. 548). Tombes en berceau à deux lits, Fr. Bulić - R. Egger, Forschungen II, 36, fig. 34-36; E. Dyggve - R. Egger, Forschungen III, 122, fig. 138. Sur le sujet: A. Adriani, La nécropole de Moustafa Pascha, Annuaire du musée gréco-romain d'Alexandrie (1933-34|34-35), 101 s. avec bibliographie.

Héphaisteion, 183; Mystra, 204; Chalkis, 216; Hay. Dimitrios, 232, Thessalonique, 237; Athènes, 280(a)z; Attique, 281a — deux séries; Avlona, 289; Chalkis, 336m, o, p; N. Anchialos, 378g; Stratoniki, 413; Stratoni, 414; Thessalonique, 416(b)l; Traïanoupolis, 441), en briques disposées de manière rayonnante et en mortier hydraulique (Phthiotide, 356b), en briques et plaques de schiste (Kolchis, 55), en briques et mortier hydraulique (Philippes, 8; Serrès, 421), en briques et mortier de chaux (Thessalonique, 416(b)f), en briques et mortier (Traïanoupolis, 441), en briques et pierres (Thessalonique, 416(a)p), en moellons et mortier blanc (Marathon, 288) ou en poros (Mystra, 204; Chalkis, 336k). Les rapports attestent également l'existence d'une maçonnerie avec coffrages (Athènes, 280(a)r, 280(c)s; Thessalonique, 416(a)o,r).

À l'intérieur de la sépulture, face à l'entrée, on trouve parfois des piliers (Philippes, 8, t. Δ), des cavités destinées aux offrandes ou aux lampes (Aréopage, 182; Élis, 327; Patras, 328g; Achaïe, 332; Thessalonique, 416(a)aa), une conque (Larissa, 41; Stratoni, 414; Cnossos, 480b). Nous conservons par contre peu d'exemples de «*thikes*», des tombes à ciste inclues dans la tombe (Davleia, 349 (2); Thessalonique, 416(b)f (2), fig. A, 137; Serrès, 421 (1), fig. A, 140; Philippes, 425e; 425h). La naissance de la voûte présente, dans certains cas, une saillie – *patoura* (Kolchis, 55; Salamine, 296). Sur les parois de quelques sépultures subsistent des plaques d'incrustation (Philippes, 8, t. Δ; Samos, 68; Thessalonique, 416(b)k, 416(b)o, 416(b)s) ou, bien plus fréquemment, des peintures (Larissa, 41, fig. D, 40; Thessalonique, 7; Philippes, 8; Avlona, 289; Veroia, 398b, c; Thessalonique, 416(a)e, i; Philippes, 425c, d; Chersonèse, 476a). Dans un cas, l'élévation a une forme pyramidale, similaire à une jarre (Anavyssos, 284, t. X). D'anciennes stèles funéraires ont parfois été intégrées à la voûte (Brauron, 19, fig. A, 26). Le pavement est formé, assez souvent, de plaques percées de trous (Philippes, 8, t. Γ deux couches, t. Δ, fig. A, 16; Héphaisteion, 183, fig. A, 67; Chalkis, 216; Chalkis, 336p, fig. A, 115).

Les tombes en berceau furent par excellence les sépultures converties en ossuaires (Corinthe-temple, 22; Hay. Apostoloi, 184; Athènes, 280(a)aa, fig. A, 93; Drama, 250). Il semble qu'une tombe fut même spécialement édifiée dans ce but précis car elle ne possède seulement qu'une ouverture à l'extrémité E. (Chalkis, 336k). La longueur des ossuaires peut dépasser les 4 m (336k; Drama, 250) ou les approcher (3,64 m x 1,50 m, Égine, 297a; 3,40 m x 1,70 m, Kolchis, 55). D'autres tombes atteignent 3 m (Vonitsa, 36; Volos, 127; Aréopage, 182; Thèbes, 218; Corinthe, 298(b)a; Varvara, 412; Traïanoupolis, 441) ou presque (Athènes, 280(c)s; Mystra, 205), avoisinent les 2,50 m (Hay. Dimitrios, 232; Athènes, 280(a)z1; Thèbes, 344f; Kolindros, 397; Philippes, 425d) ou ont des dimensions de peu inférieures (Naupacte, 360; N. Anchialos, 378g; Édessa, 404a; N. Skioni, 410a; Thessalonique, 416(a)x, p. 416(b)l; Philippes, 425h). Une sépulture, presque carrée, présente une largeur considérable (2,20 m x 1,80-2 m; Thessalonique, 7).

La voûte est en général hémicylindrique à l'intérieur et à l'extérieur. Dans de rares cas, elle a une forme en bâtière (Thessalonique, 416(b)f). Elle est parfois plate (Maronée, 61, fig. A, 41; Thessalonique, 416(a)l (photo), fig. A, 139), recouverte d'une couche de mortier (416(b)k1 (photo), fig. A, 138, 416(b)l), 416(b)n1)[627]. Sur la couverture, on peut trouver un rectangle — *kivouri* — formé de gros mortier hydraulique (Krancion, 2). sur la plaque tombale se trouve une couche de mortier et sur elle la plaque tombale à inscription (N. Anchialos D, 4, fig. A, 11; Philippes, 8, tombes A, B, Γ, (H, K

627. Aux exemples de toiture plate et entrée en forme d'antichambre de Corinthe et d'Héphaisteion a ajouter celui de Salone (J. Brondsted, Recherches I, 49 et 137, pl. VIII, 4) et de Corinthe près du hameau Lekkas au SO. du village Solomos, munie d'une entrée en forme d'antichambre (0,85 m x 0,95 m) communiquant avec la chambre (1,80 m x 0,75 m) par une porte — partie supérieure et montants de la porte de briques — l'ensemble taillé dans le rocher. La chambre haute 1,40 m était couverte de quatre grandes plaques en poros ou de grès. l'antichambre n'avait pas de toit. La tombe contenait trois squelettes, tête vers l'E. en face de l'entrée et a livré du mobilier païen (D. Pallas - S. Charitonidis - J. Venencie, Inscriptions lyciennes trouvées à Solomos près de Corinthe, B.C.H. 83 (1959), 496, pl. XXVII). Sur l'exemple de Corinthe ci-dessus (A.J.A. 42 (1938), 370, fig. 11, Ch. Morgan; R. Scranton, Corinth XVI (1957), 127, pl. 17,) Nous partageons l'opinion de D. Pallas contre celle de Ch. Morgan qui veut voir dans ce type des tombes de Corinthe le prédécesseur des tombes en berceau byzantines. Il s'agit d'une forme occasionnelle de couverture aidée par l'abondance du matériel ancien trouvé sur place. Des constructions en forme d'autel sur la voûte des tombes en berceau romaines, à fosse creusées et à ciste du cimetière O. de Thessalonique (A.E.M.Θ. 5 (1991), 225, P. Adam - Véléni - K. Konstantoulas).

ou une construction assez haute et compacte, ayant la forme d'un
sarcophages) fig. A, 14-15, 16-17)[628] d'une couche de mortier hydraulique
autel, en pierres et terre constitué, sur les côtés latéraux, une petite tombe d'enfant possédant une
(Thessalonique, 416(a)r). Il faut aussi signaler un cas spécial: d'une seconde sépulture, en berceau (Salamine,
couverture plate, en plaques de schiste, était surmontée
195a, t. 8).

Quelques tombes sont doubles, à savoir formées d'une paire de tombes ayant l'un des côtés
commun (*δίδυμοι*): Ilissos (1, fig. B, 7), Kodratos (3, fig. B, 28), N. Anchialos D (4, fig. A, 10),
Louloudies (130), Mystra (205, fig. A, 73), Athènes (280(a)e1, 280(c)l), Corinthe (298(c)b), Chalkis
(336n), N. Anchialos (378g, tombes 216-217, fig. A, 126), Thessalonique (416(a)l, fig. A, 130, 416(a)p,
416(a)r, 416(b)o1), Philippes (425a, fig. A, 142, 425e, triple, 425f, fig. A, 144). Dans quelques cas, les
tombes communiquent entre elles par une petite porte: Athènes (280(c)l), Evropos (420c), Traïanoupolis
(441), Philippes (425f, 425j, 425k, fig. A, 145).

Dans les églises paléochrétiennes, les tombes privilégiées adoptent le plus souvent cette forme,
qu'elles soient situées dans les annexes (Kraneion, 2, fig. B, 12; Kodratos, 3, fig. B, 28; N. Anchialos
D, 4, fig. A, 9; Philippes, 8, fig. A, 13; Mystra, 204) ou à l'intérieur même de l'édifice (Philippes, 9 et
10; Kalyvia, 17; Brauron, 19, fig. A, 26; Égine 21; Larissa, 41; Latomou, 45, fig. A, 33; Thessalonique-
Trigonion, 46; Maronée, 61, fig. A, 41). Un même constat s'impose pour les églises médiévales
(Aréopage, 182, fig. A, 63; Héphaisteion, 183, fig. A, 66; Hay. Apostoloi, 184, fig. A, 69; Agora, 185a
(vingt-six tombes) et 185c; Métamorphosis, 187; Place Klauthmonos, 188; Patisia, 191a, fig. A, 71
(huit tombes); tout particulièrement à Mystra (204, 205, fig. A, 73, 206) mais aussi ailleurs (Thèbes,
218 et 220; Hay. Dimitrios, 232; Thessalonique, 237), bien que ce type soit devenu très commun pour
les inhumations au sein des lieux consacrés aux époques mésobyzantine et tardo-byzantine.

On trouve des concentrations de sépultures fort considérables dans les cimetières E. de
Thessalonique et autour du martyrium (7, -- soixante-dix tombes —, fig. B, 20). Mentionnons également
à Thessalonique d'innombrables tombes dans le cimetière E. (416(a) et des dizaines dans le cimetière
O. (416(b). Signalons aussi les concentrations à Philippes (425 -- douze tombes), à Athènes (280 —
quarante-quatre), à Corinthe (298(a)a, 298(a)l -- quelques-unes), à Chalkis (336), à N. Anchialos
(378g) et à Mystra (204-206; chiffres indéterminables)[629]. Du point de vue de la qualité, de la diversité
formelle et de la richesse de détails, c'est à nouveau Philippes qui offre le plus grand intérêt.

Si on cherchait à établir la chronologie de l'évolution formelle des tombes en berceau, la variante
la plus ancienne serait constituée par la sépulture dotée de lits. Celle-ci présente en effet une forme
archaïsante qui semble héritée des tombes macédoniennes. À l'époque romaine le type à fenêtre disposé
devant un couloir est bien répandu[630]. À l'époque paléochrétienne, le type dominant est celui de la
sépulture avec passage, avec ou sans escalier, dont les exemples les plus représentatifs s'observent à
Philippes (8). Toutefois, à la même époque se diffuse le type le plus simple, comportant une ouverture
étroite de large à l'extrémité E. qui interrompt la voûte. La variante simplifiée à marches se rencontre
cependant aussi dans les églises (Aréopage, 182; Héphaisteion, 183; Mystra, 204-206; Chalkis, 216;
Rotonde, 235) et cimetières médiévaux (Chalkis, 336k, n-p). Celle-ci subsiste même aux temps
modernes (Agora, 185a; Patisia, 191a; Thèbes, 220). En règle générale, les murs sont faits en moellons

---

de la voûte d'une tombe en berceau
628. Pareille disposition, deux couvertures l'une au niveau du commencement
devant un tumulus funéraire thrace (Bull. soc. arch. bulg. 1 (1910), 173 s., fig. 18-19, I. Ivanov).

629. La nécropole de Serdica présente les plus grandes similitudes avec celle de Thessalonique quant à l'organisation
de son espace et au nombre des tombes: *cellae* carrées ou oblongues (2,10 m -2,30 m x 1,90 m - 2,70 m x 1,48 m - 2,05
m) en berceau. D'ordinaire la porte est une petite ouverture carrée pratiquée dans la partie supérieure de l'un des petits
côtés. Pas de décor architectural. Au total cent soixante tombes du IVe-VIe s. (Krsto Miateff, La peinture, 122). À Niš
(Jagodin Mala) caveau (2,63 m x 2,33 m x 1,78 m) (L. Mirković, Starinar, 5-6 (1954-55), 53-72; Iv. Nikolajević,
Grabanlagen, 309, fig. 6).

630. Deux séries parallèles entre couloir à Salone (E. Dyggve- R. Egger, Forschungen III, fig. 7). Fr. Miltner, Das
Cömeterium der sieben Schläfer, Forschungen in Ephesos, IV, 2 (Wien, 1967), 27 s., fig. 20 s. L'accès à la tombe: «*iter*
ad sepulchrum = τὸ μονοπάτιον τοῦ τάφου» (Dig. 8, 1, 14, 1: 8, 5, 1; 8, 6, 4; 11, 7, 12 pr.). Basilika 58, 6, 4 = Dig. 8,
6 4 «τὸ μονοπάτιον τοῦ τάφου». Basilika 58, 6, 1 = Dig. 8, 6, 4 «πρὸς τὸν τάφον». «Καὶ πιπρασκομένων τῶν ἀγρῶν,
ἐν οἷς εἰσι τάφοι, φυλάττεται τῷ πρώτῃ ἡ εἰς αὐτὰ πάροδος ἐπὶ τῷ θάπτειν» (Dig. 47, 12, 5 = Epitome legum 40, 37
Basilika 60, 23, 5).

et en séries ou fragments de briques et la voûte presque toujours en briques, y compris dans les meilleurs exemples médiévaux. On trouve toutefois aussi, dans des cas postérieurs, un maçonnage grossier (Athènes-Hay. Théodoroi, 189).

1.3.2.2.a. Tombes en berceau à deux absides

Un seul exemple de cette variante rare nous est parvenu: on l'observe dans la basilique *extra muros* à Philippes (8, fig. A, 13, 16-17, t. Γ). Dix-huit cranes et des ossements y furent exhumés. Son emplacement, dans l'axe de l'église et devant l'entrée d'une chapelle postérieure, suggère qu'elle n'avait pas à l'origine une vocation d'ossuaire. Les deux conques peuvent signifier l'inhumation de deux individus et sont peut-être à mettre en rapport avec deux prêtres dont l'inscription funéraire n'a pas été découverte *in situ*. L'origine de ce type de tombe remonte à l'époque romaine[631] et a partie liée avec le culte de deux dieux ou de deux héros[632]. Par la suite, dans le prolongement de cet usage, on trouve des églises à deux absides consacrées à deux saints[633].

1.3.2.2.b. Tombes en berceau à étage

Le fouilleur considère la tombe E de la basilique *extra muros* de Philippes (8, fig. A, 13), sise dans une annexe, comme une tombe à étage. Les annexes carrées de N. Anchialos D (4, fig. A, 10) présentent une disposition plus conforme à ce type de tombes, surtout en ce qui concerne les sépultures de part et d'autre de l'abside. Les tombes ou mausolées à étage de l'Antiquité païenne s'apparentaient à des monuments distincts qui cherchaient à frapper le regard du passant[634]. Les martyria indépendants[635] poursuivent ce principe et ce type architectural qu'on trouve développé dans certaines églises funéraires du Moyen Âge[636]. En plus des exemples cités en note, on ajoutera l'église des Taxiarchès à Thessalonique (240) et les catholica du Mont Athos (241A).

---

631. L'hypogée funéraire de Iarhai de Palmyre, daté de 108 ap. J.-C (A. Grabar, Martyrium I, 116-117, pl. XXV).
À Sopianae de l'Hongrie (F. Fülep, Scavi archeologici a Sopianae, 16 Corso (1969), 159-160, fig. 4), *cella funeraria* n°
28, datée du IIe s. ap. J.-C. La tombe biconque de Cyrénaïque (A. Stucchi, Architettura Cirenaica (Roma, 1975), 533-
534, fig. 561). À Forte della Vite di Oea de la Tunisie (P. Romanelli, Topografia e archeologia dell'Africa romana
(Torino, 1970), t. 196).

632. Le culte des Dioscures (F. Cumont, Recherches sur le symbolisme funéraire des romains (suivi de): La stèle
du danseur d'Antibes et son décor végétal. Etude sur le symbolisme funéraire des plantes (Bibliothèque archéologique
et historique, t. 35), (Paris, 1942), 65, 72, 91-93, 101, fig. 11-12, bibliographie; D.A.C.L. IV, 1, 1044, Dioscures, (1920),
H. Leclercq). Cf. R. Turcan, Les cultes orientaux dans le monde romain, Paris, 1989, passim avec bibliographie.

633. G. Dimitrokallis, Οἱ δίκογχοι, 461-473. P. Vokotopoulos, Συμβολὴ εἰς τὴν μελέτην τῶν μονοχώρων ναῶν
μετὰ δύο κογχῶν ἱεροῦ, Mélanges A. Orlandos IV (1967-68), 66-74.

634. Mausolée romain à étage à Balčik près de Dionysopolis 35 km au NO. de Varna (Jh.ö.a.I. 15 (1912), Beiblatt,
102). M. de Vogüé, La Syrie centrale (Paris, 1865-1877), 103, pl. 70-71. H. C. Butler, Architecture and other arts, part
II (N. York - London, 1904), fig. 64-66. Selon R. Egger, Das Mausoleum von Marusinac und seine Herkunft, IVe
C.I.E.B. (Bull. inst. arch. bulg., 9 (1935), 225) ce type de monument provient de la Mésopotamie et est arrivé à Salone
par la Syrie. E. Condurachi, I monumenti cristiani nell' Illirico, Ephemeris Dacoromana 9 (1940), 1-118, (76). J. Kubinska,
Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques de l'Asie Mineure (Warszawa, 1968), ch. XVII «des tombeaux
à étage», p. 117-128.

635. E. Dyggve - R. Egger, Forschungen in Salona III, 9, 10, 80-82, fig. 14, 16-19, 107 mausolée, 108-109 martyrium
d'Anastase. À Aberca de l'Espagne (H. Schlunk, Jb.d.a.I. 69, 1954, Anz. 451 s., fig. 127; P. de Palol, VIIe C.I.A.C.
(Barcelona, 1969), 167-186, fig. 1, pl. XLIV-XLVI). À Pécs (A. Grabar, Martyrium I, 94). Les martyria sur les tissus de
Berlin (Ibid., II, 87 s., 97, pl. XIX, 2). Chapelle à trois niveaux, le troisième est un oratoire, le deuxième est destiné aux
banquets funèbres (Wachatang Djobadze, Archeological investigations in the region west of Antioch on-the-Orontes
(Stuttgart, 1986), 21, fig. 15 et VII). (v. n. 145, Malia).

636. Les exemples à étage et crypte de Ratac du XIe et de Mrkan du XIIe s. (E. Dyggve - R. Egger, Forschungen
in Salona III, 126-127, fig. 144-147). A. Grabar, Les églises sépulcrales bulgares (Bull. inst. arch. bulg. 1 (1924), 103-
135 (en bulg.), (L'Art de la fin de l'Antiquité, t. II, 881-895). Chapelles funéraires: A. Grabar, L'église de Boyana, Sofia,
1924, pl. I, IV. Le mausolée de Romain Lecapène dans le monastère de Myrelaion (D. Talbot Rice, Byzantion 8 (1933),
151 s). L'église de Hosios Loukas offre un exemple (cat. 222). Quelques mois après la mort du saint (953) sa tombe se

Il faut faire ici deux remarques. On peut d'abord se poser la question de savoir s'il existait une liaison intentionnelle entre la salle de culte et la chambre sépulcrale — à Philippes, nous manquons d'indices pour établir la vocation funéraire de l'annexe et son utilisation éventuelle pour d'autres usages alors qu'à N. Anchialos les annexes, à fonction funéraire dès l'origine, et celle au N. de l'abside semblent mieux répondre aux canons d'une tombe à étage. Ensuite, la question de savoir si une salle cultuelle était initialement prévue dans ces tombes à étage reste obscure. Les sépultures que nous avons mentionnées appartiennent à des prêtres et non à des saints ou à des martyrs, ce qui paraît apporter une réponse négative à cette dernière question. On observe dans nos exemples une réminiscence ou un souci d'imitation des tombes à étage ainsi qu'un soin à les relier au corps principal de l'église.

Enfin, il convient de ne pas confondre ce type de sépulture avec les tombes à niveaux superposés (Magne-Tigani, 31; Rhodes-Hay Spyridon, 269; Kenchrées, 299; Thessalonique, 416(b)s), les tombes comportant une sépulture dans leur partie inférieure et un ossuaire dans leur partie supérieure (Mystra, 205) ou encore avec une tombe à tuile, «déguisée» en tombe à étage (Alexandroupolis, 439), dans laquelle un second squelette avait été posé sur la couverture d'une sépulture inférieure.

1.3.2.3. Tombes à ciste

Le type de la tombe à ciste, sous ses diverses formes, apparaît comme le plus répandu. On le retrouve dans la majorité des sites funéraires[637]. Les rapports restent pourtant très approximatifs, voire incomplets, à propos de ces tombes. La présence de photos au sein des descriptions peut considérablement aider à l'identification de ce type de tombes ou confirmer leur absence.

Des tombes à ciste ou à tuiles, faites de petites pierres ou de briques, sont mentionnées en grand nombre à Messène (319e, cinquante tombes) et à Parapotamos (366b, quatre-vingts sépultures à ciste) où des tombes, à la couverture de plaques bordées de cailloux, marquent une époque d'abandon et de pauvreté.

transformé en un monument imposant et quelques années plus tard on achève l'église au-dessus de la crypte (966). Donc on avait la tombe dans la crypte et les reliques dans l'église à gauche de la croix pour les pèlerinage (P. Mylonas, 10e Symp. X.A.E. (1990), 54-56; Idem, Αρχαιολογία 36 (Ιούλ.-Σεπτ. 1990), 6-30 et bibliographie). Sur cette église v. R. W. Schultz - S. H. Barnsley, The monastery of saint Luke of Stiris in Phocis (London, 1901), pl. 3, 5 et E. Stikas, Τὸ οἰκοδομικὸν χρονικὸν τῆς μονῆς Ὁσίου Λουκᾶ Φωκίδος, Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ. 65, Ἀθῆναι, 1970. D'autres exemples: G. Millet, Le monastère de Daphni (Paris, 1899), pl. III. (cat. 190a). G. Bals, Contribution à la question des églises superposées dans le domaine bulgare, IVe C.I.E.B. II (1936) (Bull. inst. arch. bulg. X) 157-167. G. Babić, Les chapelles annexes des églises byzantines. Fonction liturgique et programmes iconographiques (Paris, 1969), 16, 21, 42, 49, fig. 1-2. À Hay. Trias de Kriezoti (cat. 217b) à Psachna d'Eubée une église de 1050-1150 et une chapelle avec crypte et entrée disposée à l'E. de l'abside. Au centre de la chapelle est aménagée une ouverture de 0,60 m de côté par où on aperçoit l'intérieur de la crypte (A.B.M.E. 5 (1939-40), 3 s. p. 14, fig. 14, A. Orlandos). À Hosios Mélétios d'Attique (cat. 190b) une crypte occupe la place sous le côté N. de l'esonarthex où se trouve la tombe du saint (début du XIIe s.) (Ibid., 81 s.). À voir d'autres exemples: (A. Xyngopoulos, Τέσσαρες μικροὶ ναοὶ τῆς Θεσσαλονίκης ἐκ τῶν χρόνων τῶν Παλαιολόγων (Θεσσαλονίκη, 1952), 21-23). Les Basilika (60, 23, 15) parlent des bâtiments superposés des tombes. À Thèbes, l'église de Saint-Grégoire (cat. 218) (A.E. 1924, 3-5, fig. 6). G. Sotiriou suppose la présence d'une telle disposition d'un bâtiment (5,85 m x 5,20 m) devant le narthex. À Vrontochcion (Mystra) (cat. 205) (B.C.H. 19 (1895), 272, G. Millet) tombeaux en bas, ossuaires en haut; v. encore les églises de Servia et Serrés avec une crypte souterraine sépulcrale (cat. 244c, 249a).

637. Dans le cimetière païen de Thessalonique les tombes de ce type sont bâties de briques et portent incrustation de petites plaques en marbre ou elles sont revêtues de mortier blanc. Le pavement est de plaques de marbre, la couverture de plaques semblables ou pierres calcaires ou matériel de remploi (Π.Α.Ε. 1949, 145, Ch. Makaronas). À Tarragone (Ed. Junyent, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 265, fig. 2). À Callatis le 60% des tombes sont à ciste (C. Preda Callatis, nécropole romanobyzantine (Bucarest, 1980), 15) et également à Tomis (V. Barbu, Studi si Cercetari de Istorie Veche (SCIV) 22 (1971), 1, 55-57). Dans les trois cimetières de Sandanski des tombes à ciste rectangulaires avec couverture plate et aux nécropoles de Prilep des tombes en moellons, avec pavement et couverture de plaques de marbre du IVe s. et celles de Grantiste du VIe s. (Μακεδονία, 4.000 χρόνια ἑλληνικῆς ἱστορίας καὶ πολιτισμοῦ (Athènes, 1982), 240-242, A.Tsitouridou). À Serdica les tombes de toiture plate ne se distinguent que par leurs moindres dimensions et leur couverture en quelques dalles de pierres (Crsto Miateff, La peinture, 122).

1.3.2.3.a. Tombes à ciste maçonnées

Parmi les tombes maçonnées, le modèle le plus courant est celui où les côtés sont en briques ou en plaques (Lycosoura, 29). D'autres variantes existent: petites pierres et arase de briques (Samothrace, 63; Sparte, 211a), mortier hydraulique (Magne-Tigani, 31), comportant parfois des briques intercalées (Sikyon, 101), fragments de briques (Palaiocastritsa, 375a), fragments de marbre (Aréopage, 182, fig. A, 63), pierres, arases de briques et mortier (Athènes, 280(a)a, maçonnerie à l'aide de coffrages; (a)b; (a)k; (a)l; (a)m, fig. A, 91; (a)p; (a)s, fig. A, 92; (a)t; 280(c)u; Méthana, 305; Chandrinos, 320; Patras, 328g; Stylida, 357; Gortys, 481b), avec trois arases de briques et du mortier (Naupacte, 360, fig. A, 120), cinq ou six arases de briques (Thasos, 57; Spetses, 308b; N. Anchialos, 378b, g, fig. A, 125), couverture de plaques de marbre (Stylida, 357b; Thessalonique, 416(c)b), la plupart sans couverture (Thessalonique, 416(c)b), pierres, briques et matériaux de remploi (Sparte, 315b), pierres, briques, mortier et plaques d'incrustation (Thessalonique, 416(a)s).

Les constructions les plus représentatives sont celles où les murs sont faits exclusivement d'arases de briques (Kraneion, 2, fig. A, 3; Métamorphosis, 187; Hay. Nikolaos Orphanos, 238; N. Anchialos, 378g), de onze arases de briques et de mortier (Kallion, 117a, fig. A, 54), d'arases de briques et de mortier (Élide-Pylos, 325), d'un revêtement de marbre souvent coloré (Kodratos, 3, fig. A, 4, 7; Thasos, 57, fig. A, 36; Corinthe, 298(a)i, fig. A, 100, sans briques), d'un revêtement de plaques (Sparte, 315a, fig. A, 108), de moellons et de mortier hydraulique (La Canée, 469a, fig. A, 154), de petites plaques, de pierres travaillées dans la partie supérieure et de mortier (Arvi, 477), de plaques irrégulières sans mortier (A. Kallithéa, 334a; Thèbes, 344a) ou avec mortier (Vrysakia, 340), de plaques sur un des côtés étroits (Thasos, 57; Mytikas, 120), avec une conque sur un des longs côtés (Hay. Nikolaos Orphanos, 238; Anavyssos, 284), des arcs en briques (Anavyssos, 285c), des cavités dans le mur O. (N. Anchialos, 378g).

Les rapports de fouilles attestent diverses variantes dans le mode de construction: murs exclusivement faits en moellons (Samos, 68; Rhodes, 77; Chersonèse A, 83; Philippes, 138; Mesanagros, 156a; Laliotaïka, 202; Mystra, 206; Anavyssos, 284), trois côtés faits en moellons et le quatrième constitué par une plaque (Polyanthos, 62), trois murs en moellons et le dernier formé par une tuile (Léchaion, 23), longs côtés en moellons et côtés étroits en plaques de schiste (Magne-Kyparissos, 109a; A. Kallithéa, 334b), *spolia*, tuiles, pierres et couverture faite de dalles de remploi (Samos, 147), moellons et briques (Patras, 328ai), moellons et plaques de marbre, avec enduit (Maximianoupolis, 433). Dans quelques cas, on utilise des plaques de schiste (Panorama, 48; Panormos, 82, deux arases; Rentina, 242; N. Anchialos, 378g), parfois pour la couverture (Hay. Dimitrios, 232; Paradeisos, 252a; Édessa, 404; Aréthousa, 418a), pour le côté E. (Édessa, 404d, avec deux anneaux), pour les murs et la couverture (Makri, 262a; Naxos-Chalki, 264a; Skyros, 384), dans un type de couverture particulier (Vlatadés, 239, fig. A, 84). À Léchaion, on trouve même, au-dessus de la couverture, une couche de briques et de mortier *«kivouri»* (23).

Dans quelques cas, les longs côtés s'incurvent légèrement vers l'intérieur et limitent de la sorte la largeur de la tombe (Ilissos, n. 28; Olympos, 20; Éleusis, 291; Méthana, 305; Argos, 312b; N. Anchialos, 378g). Cette caractéristique s'observe également dans des tombes de grandes dimensions, comme l'ossuaire de Cnossos (480a, fig. A, 155), à Chios-Dotia (447a, fig. A, 153), qui adoptent la forme des tombes en berceau. Le pavement d'autres tombes est percé de trous (Patras, 328g, 328j, fig. A, 111; 328ar). Ailleurs, des plaques sont disposées en saillie pour faciliter la descente (Patras, 328g; Emporio, 447a). Des sépultures possèdent deux plaques de couverture distinctes, séparées par quelques dizaines de centimètres (Kodratos, 3, fig. A, 7 — pour les libations —; Lykabette, n. 29; Olympie, 111 — trois distantes de 0,50 m à 1 m). On trouve aussi un escalier de descente (Ilissos, 1, fig. A, 1 — trois marches — et Hay. Thomas, 15; Asklépieion, 89; Louloudies, 130; Athènes, 280(c)u, (2); Toroné, 411 (3)) ou les murs couverts de plaques d'incrustation liées par des clous (Laimos, 403a).

Une forme insolite de sépulture a été découverte à Corinthe — nous en avons fait mention à propos des tombes en berceau (n. 627): il s'agit d'une tombe à chambre possédant une couverture plate composée de *spolia* (298(a)c; 298(a)l, type (d) de R. Scranton). Une autre variante de la tombe maçonnée est celle qui forme un arcosolium dans les églises mésobyzantines et postérieures (Panayia Chalkéon, 233) ou qui a l'apparence d'un sarcophage maçonné (Hay. Achilleios, 246), parfois à deux

niveaux (Mystra, 206; Rhodes-Hay. Spyridon, 269) ou *sub divo* (Mystra, 206). À Philippias (227), on se trouve à la croisée de deux modes de construction: la partie inférieure de la sépulture, plus étroite est en arases de briques et la partie supérieure, plus large, est en moellons (fig. A, 77)[638]. avec plan en berceau et entrée du côté

Il faut aussi mentionner la tombe voûtée (Vrysakia, 340), Une tombe double en briques à Phokaia (285c) présente la O., fermée (Thessalonique, 416(a)s). couverture plate. Philippes possède un exemple de particularité d'un arc qui surmonte à hauteur la porte de descente via une marche (Philippes, 425e). Dans sépulture doté d'un couloir conduisant à la séries (Athènes, 280(a)k, (a)l, (a)s, fig. A, 91-92; Philippes, les grands cimetières, elles se présentent en briques et mortier contenant deux «*thikes*» de la 425g). Soulignons un dernier exemple d'ossuaire en les autres types — à fosse ou à tuiles - la tête fin de l'époque romaine (Kryonéri, 436a). Comme dans était souvent protégée de tuiles (Thessalonique, 237c).

La construction la plus soignée de ce type, celle comportant des arases de briques, se rencontre au cours de l'époque paléochrétienne, avec des plaques d'incrustation, dans les églises (Corinthe) ou les cimetières organisés (Athènes). Toutefois, le système mixte — moellons, plaques, briques — s'avère plus courant, même aux époques ultérieures. Ainsi, presque tous les types de tombes sont présents à l'époque paléochrétienne.

1.3.2.3.b. Tombes à ciste rectangulaires à plaques verticales

Cette catégorie est formée de tombes délimitées et caractérisées par la disposition verticale d'un petit nombre de plaques dessinant un plan rectangulaire. Cet agencement n'est cependant pas toujours clair. Ces tombes diffèrent dans les détails: elles sont faites de plaques calcaires (N. Anchialos, A, 39 [vingt-deux tombes], fig. A, 32; Evraiocastro, 58 [trente-deux tombes], fig. A, 37, 39; Aliki, 59 [treize tombes]; Aphoti, 80; Phoinikia, 118, fig. A, 55; Démesticha, 329a [onze tombes et d'autres trapézoïdales]; Mytikas, 120, fig. A, 56 [deux couvertures parallèles]), elles s'apparentent à deux séries de tombes superposées à Tsoucalario (tombes vraies et tombes fausses) séparées par une couche intermédiaire de 0,30-0,40 m (142, fig. A, 61) ou à d'autres cas (Philippes, 138; Délos, 151 [dix dalles]; Lindos, 157; Lesbos, 175; Mentzaina, 214 [trente-cinq tombes], fig. A, 74; Abdère, 254a (42+64), fig. A, 89), sur le sol nu (Anavyssos, 284 (40), fig. A, 96), les longs côtés (Mégaris, 293). Il s'agit de séries de tombes des XIIe-XVe s. (Ithaque, 377d), faites de pierres et de plaques (Néochoropoulo, 367 [24]; K. Pédina, 369; Méropi, 371, fig. A, 121; Ktismata, 373; Aphiona, 374; Phères, 383; Koutson, 430a, fig. A, 150; Mésembria, 438) et se rencontrent même dans les chapelles de Mystra (206).

Elles peuvent avoir une forme ovale ou trapézoïdale et une longueur considérable (2,90 m et 2,30 m; Gortys, 481a [56]), comporter des tuiles (Glyki, 228a, fig. A, 79), des plaques en schiste (Thasos, 141), des plaques plus grosses (Abdère, 254a), en schiste, disposées verticalement (Rentina, 242) ou des pierres verticales autour de la tombe (Philippes, 227).

Ailleurs, le nombre de plaques est plus précis: quatre plaques formant un sarcophage — une pour chaque côté (Philippes, 9; Evraiocastro, 58, fig. A, 37; Laphion, 64; Hay. Achilleios, 246; Dodone, 368; Méropi, 371, fig. A, 121), une pour le pavement et deux pour la couverture (Volos, 127; Thasos, 140; Gortys, 160), trois pour la couverture (Thessalonique, 416(b)w), trois ou quatre pour les longs côtés et une pour les côtés étroits (Thesprotie, 366c, d), deux pour les longs côtés et une pour les étroits (Serrès, 421b, fig. A, 141), avec des briques (Athènes, 280(c)a, fig. A, 65).

Pour les sépultures d'enfants, quatre plaques (Brauron, 19; N. Anchialos C, 126, fig. A, 58) ou davantage (Philippes, 136, fig. A, 59; Mesanagros, 156a, fig. A, 62) suffisent. Les plaques de couverture sont rarement bordées de petites pierres (Parthéni, 73; Maximianoupolis, 433, fig. A, 151). Cette forme rudimentaire se rencontre tant à l'époque paléochrétienne qu'à l'époque byzantine et surtout dans les églises désaffectées, dans les localités médiévales d'Épire et à Gortys, ce qui est donc le symptôme et le signe d'un abandon et d'une décadence socio-économique.

---

638. Dans la nécropole païenne de Thessalonique la tombe n° 3 maçonnée en briques a sa partie inférieure plus étroite et porte incrustation en plaques. La partie supérieure est plus simple sans revêtement (Π.Α.Ε. 1951, 164-172, fig. 3, Ch. Makaronas).

1.3.2.3.c. Tombes à ciste trapézoïdales

Cette catégorie ayant pour principal critère la forme des sépultures compte surtout des tombes à ciste[639]. La particularité de ces tombes est d'avoir une largeur décroissante, se rétrécissant au niveau des pieds du défunt (Aliki, 59; Polyanthos, 62; Chersonèse A, 83; Phoinikia, 118, fig. A, 55; Thasos, 141 — bâtie de plaques de schiste; Pydna, 231; Sidérokastro, 249d; Veran, 276; Vyzarion, 277, Spetses, 308; Achaïe, 329; Néochoropoulo, 367; Gortys, 481 [douze tombes]). Cette forme spéciale se rencontre pourtant aussi dans certaines tombes creusées (Veroia, 398a; Édessa, 404; Plotinopolis, 442; Naxos, 451a). La tombe, tout en étant rectangulaire, peut avoir un fond creusé de forme trapézoïdale (Makri, 440).

À plusieurs reprises, les rapports de fouilles ne mentionnent pas explicitement la forme trapézoïdale des sépultures mais les termes de la description laissent supposer une telle apparence: la largeur de la tombe présente des dimensions différentes selon les côtés (Naupacte, 360), les sépultures ont une forme ovale (Samothrace, 63; Philippias, 227; Argos, 313b; Stylida, 357; Gortys, 481 - neuf tombes), arrondie, «en baignoire» (Magne-Tigani, 31; Rhodes, 271ba), ronde (Télos, 458), ellipsoïde (Maronée, 256; Chalkis, 336j; Astypalée, 457). On justifie souvent l'usage de cette forme par son aspect «anthropoïde» ou «ayant la forme du corps humain» (Sikyon, 101; Képhalos, 121; Makri, 440). Cette définition ambiguë entraîne des confusions avec les sarcophages anthropoïdes. Le terme trapézoïdal paraît dès lors nettement préférable.

1.3.2.3.d. Tombes à ciste creusées dans le rocher

Aux endroits où le sol était particulièrement dur, les hommes ont préféré creuser le rocher, souvent en poros, pour aménager les tombes. Celles-ci avaient ainsi leurs parois et leur pavement constitués par le rocher. Dans nombre de cas, les publications de fouilles, en indiquant seulement des «tombes creusées» ne permettent pas de connaître la nature ou les caractéristiques géologiques du sol ou celles-ci sont implantées. Leur couverture était assurée par des plaques reposant sur une rainure (*πατούρα*) (Méthoné, 32), ayant entre 0,15 m et 0,40 m de large (Édessa, 404a). Dans certaines villes, où le sol est dur, la majorité des tombes relèvent de cette catégorie. Mentionnons ainsi Édessa (404) où l'on rencontre cent dix tombes, présentant une couverture de plaques de schiste et souvent un pavement en mortier hydraulique. Mentionnons aussi Veroia (398a) où l'on a repéré cinquante tombes creusées dans le poros (fig. A, 127 et 398b, avec coussin). Un grand nombre de sépultures similaires, également creusées dans le poros, furent dégagées à Thèbes (344u, aa) et à Chalkis (336c, d, f, j, h) ou quelques-unes s'ouvrent vers l'intérieur (f), d'autres sur leur côté étroit, comme à Mélos et à Méthoné (v. Partie C, n. 79) et d'autres encore montrent la forme d'une ellipse ou d'un cercle (j).

Les tombes de Thèbes (344q) présentent la particularité de posséder des marches et de comporter soit des chambres souterraines avec exèdre ou arcosolia, soit des chambres à moitié souterraines, de forme irrégulière. On trouve des exemples analogues à Argos-Aspis (26), parfois alignés avec rigueur (Evraiocastro, 58, fig. A, 37, 38; Antissa, 65, fig. A, 42; Arcassa, 81; Chersonèse B, 84; N. Anchialos, 378c; Argalasti, 382; Kolindros, 397; Philippes, 425(b)c - - cinquante-neuf tombes); Plotinopolis, 442; Naxos, 451a). Des tombes de Veroia (398i) ont un escalier à trois marches, de forme trapézoïdale, et des côtés incurvés.

On peut ranger dans la même catégorie les tombes creusées dans le rocher du temple d'Asklépieion

---

639. La forme trapézoïdale se trouve aussi à des régions très éloignées de l'Empire comme à Cluj de Roumanie et à Rust d'Autriche datée du IVe s. (Wanda Wolski, Sur la datation des tombes romaines de Cluj, Apulum 9 (1971), 585, 588, fig. 2, 590). Dans la nécropole 3 de Sandanski (G. Kuzmanov, Nécropole de la Basse Antiquité à Sandanski, Arheologija 20 (1978), I, 13-21 [13, fig. 1]). En Espagne nécropole di Vega del Mar (Ed. Junyent, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 259, fig. 1). La forme est très ancienne et se trouve aussi aux tombes primitives phéniciennes (M. Ponsich, Nécropoles phéniciennes de la région de Tanger (Tanger, 1967), 17). Ce type aux nécropoles slaves des Xe-XIIIe s. prend la forme ovale plus large du côté de la tête (Blaga Aleksova, Prosek-Demir Kapija, Nécropoles slaves et les nécropoles slaves en Macédoine (Skopje-Beograd, 1966), 97 s.); tombes en forme arrondie du Ve s. de Pietroasele (Gh. Diaconou, Dacia 30 (1986), 178, fig. 1, c). Tombes à quatre plaques une sur chaque côté (D. Končev - K. Madjarov, Deux basiliques découvertes dernièrement à Hissar, Arheologija 7 (1965), I, 16-21). (v. aussi Partie C, n. 82).

(298(d)c) à Corinthe, présentées ci-après (tombes à tumulus hémicylindrique), les tombes creusées dans le roc du temple d'Apollon (22) et celles établies dans le poros de l'Héphaisteion (183). Ailleurs le sol dur est désigné par le terme de *kimilia* (Athènes, 280(a)r; 280(c)s).

Tombes décrites sans précision

Des dizaines de rapports de fouilles omettent tout commentaire sur la forme de la tombe. Le lecteur s'en trouve bien dépourvu. Il s'agit tantôt de grands ensembles relatifs à des basiliques ou à leur remblai (Corinthe-temple, 22 — soixante-dix tombes – ; Kenchrées, 24 (70); Thessalonique-Toumba, 47, fig. A, 34, Arcassa, 81 [11]), tantôt d'églises désaffectées (Bibliothèque d'Hadrien, 87, fig. A, 50; Olympieion, 90; Markopoulo, 92 (27); Acrocorinthe, 100; Képhalari, 104; Épidaure, 105; Mariolata, 116 (27); Képhalos B, 122 (9); Corinthe-Béma, 197; Nauplie, 201; Pallantion, 203; Sparte, 209; Thasos, 253; Halieis, 309 (20); Phylla, 337), tantôt encore d'un ossuaire en moellons de l'époque byzantine (Thèbes, 344k). Dans leur majorité, ces tombes appartiennent aux deux premières catégories des tombes à ciste comme en témoignent leur plan et l'usage de matériaux pauvres ou d'éléments de remploi. Dans quelques rares cas, elles sont à fosse.

1.3.2.4. Tombes à fosse

Les formes sous lesquelles on rencontre les tombes à fosse sont multiples: simples fosses (Stamata, 93; Mesanagros, 156a; Mégare, 292 (3); Kitros, 394 (10); Périssa, 453c [150]), aménagées dans la mosaïque d'un grand ensemble (Argos, 312d [38]), faites de petites pierres (Hay. Triada, 279 [25]), peu profondes et à couverture (Anavyssos, 284 [36]), sans mobilier (Paramythia, 366 [21]), groupées par dizaines (N. Anchialos, 378g), contenant un défunt posé à même le sol (Arta, 226c1; Céphalonie, 377), taillées dans le poros (P. Raphti, 18), des XIIe-XIIIe s. (Némée, 25), couvertes de plaques en schiste (Podochorio, 143; Édessa, 404; Thessalonique, 416(a)r[58]) ou de plaques poreuses (Vardia, 21; P. Lagos, 255; Élis, 327; Érétrie, 338; Lianokladi, 358) ou, sans précision, de plaques (Traïanoupolis, 441), comportant un défunt sur le sol et une couverture de terre (Abdère, 254), bordées de pierres à droite et à gauche servant à délimiter la sépulture (Kalymnos, 153b).

Ailleurs, elles sont creusées dans le sol vierge (*kimilia*) et couvertes de tuiles (Athènes, 280(a)k (33); 280(a)l; Arta, 364a), présentent une pierre de part et d'autre de la mâchoire du défunt (Lianokladi, 358). La mention d'enduit nous fait penser aux tombes à ciste (Vardia, 21) ou à d'autres, aux côtés formés de plaques en marbre ou en terre cuite et à la couverture constituée de plaques analogues (Patras, 328bh) ou de plaques dressées verticalement (Ktismata, 373). Dans d'autres cas, les tombes sont parfois dépourvues de couverture (Laliotaïika, 202; Mentzaina, 214; Arta, 364a; Mikrothivai, 379a).

Certains rapports de fouilles se bornent à mentionner sans plus de détails des tombes à fosse (Larissa, 41; Argos Orestikon, 54; Alika, 102; Mandra, 251; Praggi, 260; Athènes, 280(a)e, 280(a)p; Chandrinos, 320; Patras, 328ax; Thèbes, 344e; Serrès, 421) ou des tombes modestes (Argos, 200).

Quelques cas méritent une mention particulière, parce qu'ils illustrent, mieux que les autres, les particularités de cette forme. Une tombe bordée de grosses pierres et couverte d'amas de tuiles (Argos, 312j). Une sépulture comportant des petites pierres le long du corps et sur la poitrine et, sous la mâchoire inférieure, un tesson, une à deux grandes pierres ou de petites pierres (Philia, 129 [28]). Des fosses entourées de pierres de 0,30 m de haut et couvertes de plaques (Gortys, 160 [t. 27]) ou protégées de pierres (Télos, 179), à l'emplacement défini par six pierres (Sidérokastro, 249d), ou par une arase de pierres, soulignant le contour de la tombe (Mégaris, 293). Vingt tombes sont entourées de pierres à Alésia (316). Selon les cas, la tête des défunts est encadrée de tuiles ou de plaques posées tout autour (Glyki, 228a), couverte de tuiles (Thessalonique, 416(c)j), bordée de pierres ou de tuiles (Corinthe-franque, 198). Dans des tombes probablement à fosse, la partie supérieure du squelette a parfois été trouvée couverte d'une tuile de toiture (Arta, 226a2), le crâne tantôt entre des plaques calcaires, tantôt entre des tuiles (Hay. Achilleios, 246, fig. A, 87).

D'autres variantes existent encore: deux pierres verticales dressées à droite et à gauche du crâne et une troisième ou un fragment de tuile sous le menton, dans une tombe à plaques verticales (Thesprotie, 366d), des fosses couvertes de terre ou des pierres jetées sur ou autour du mort (Abdère, 254), des

fosses bordées de plaques calcaires ou en terre cuite (Arvi, 477a; Képhala, 478), des creusements dans le poros, sur le côté O. en forme d'abside (Chalkis, 336l), des fosses aménagées dans des tombes mycéniennes (Thèbes, 344g). Un grand nombre de ces cas concernent des ensembles dégagés dans des églises désaffectées et traduisent la pauvreté et la décadence de l'époque de leur construction (Laliotaïika, 202). La quasi-totalité des sépultures de certaines localités offrent cet aspect, dicté par la nature du sol (Argos, 312d (38), mosaïque), la présence du remblai de l'église (Philia, 129 [28]) ou du terrain ancien (Argos, 312m [38]).

Enfin, on trouve aussi des inhumations libres dans le sol (Philippias, 227; Thasos, 429), abritant des défunts posés à même la terre (Patras, 328bc; Sikyon, 303b) ou en couches successives (Thessalonique, 416(c)e), des inhumations dispersées (Leros, 455), des inhumations libres ou non (Rhodes, 267b), des squelettes amoncelés sans traces de tombes organisées (Evraiocastro, 428h) ou couverts d'amas de terre (Philippes, 138).

1.3.2.5. Tombes à tuiles

Le type des tombes à tuiles fut fort courant durant toute l'Antiquité et le Moyen Âge[640]. Leur composition s'avère des plus simples. Un petit nombre de tuiles suffit en effet pour construire la tombe: deux pour les longs côtés, une pour les côtés étroits (Mytikas, 120), une comme pavement et d'autres pour la couverture (Philia, 129). Dans d'autres cas, deux à trois tuiles pour les longs côtés, une pour les côtés étroits (Athènes, 280(a)p), deux pour le sol et deux paires pour la couverture (280(c)a, fig. A, 64), deux paires de *strotires* (Édessa, 404d). Parfois deux tuiles suffisent pour former la tombe (Kallion, 117). Ailleurs, les longs côtés peuvent être bâtis de tuiles plates (*strotires*), le petit côté de fragments et la couverture assurée par une tuile courbe (couvre-joint; *kalyptir*): Marathon, (288a); Corinthe (298(d)c, fig. A, 101); Pharès (333a); Thessalonique (416(a)c); Soroni (462). Parfois, on précise le type laconien des tuiles (Édessa, 404; Serrès, 421).

On trouve de grandes concentrations de tombes à tuiles où presque toutes les sépultures relèvent de ce type: Dion (6); Dionysos (88); Trachonès (91a [10]); Samos (146); Mesanagros (156a); Athènes (188 [13]); Amarousion (191c); Argos (200); Athènes (280(a)p [20], datant des IIIe-VIIe s.: 280(a)k; 280(a)t); Thèbes (344a, l, s, u, v, w); Lianokladi (358, fig. A, 119); Kalpaki (370); Édessa (404, parmi des tombes creusées); Stratoniki (413); Thessalonique (416(b)o, deux cents tombes de la fin du IIIe-début du IVe s.); Philippes (425f, 14 et 11+17); Alexandroupolis (439 [10]) et dans nombre de localités rhodiennes (Ialyssos, 460; Krémasti, 461; Soroni, 462 (27); Vati, 463b; Pastida, 266d, 34 et 11 dans des jarres).

On trouve les tombes à tuiles dans des cimetières précis: Athènes (280(c).a, fig. A, 64); Corinthe (298(c)c [24]); Agora de Corinthe, cimetière 3 (298(a)k); et Asklépieion (298(d)c [30]); Képhalari (311a); Argos (312c [25] f. l. la plupart des trente-cinq tombes, 312o); Alésia (316 [19]); Olympie (324, fig. A, 110); Élide-Pylos (325, des IVe-XIIIe s.); Patras (328af [28] ae, ad, au, 328ba, 328bd [52], 328bf [13], 328c [18]); Démesticha (329a); Pharès (333a); A. Kallithéa (334); Chalkis (336a, la plupart des vingt-cinq tombes, c, d, f, g, h); Vatheia (339a); Vrysakia (340); Politika (341); Arta (364b); des centaines à N. Anchialos (378g); Larissa (388f [58]), au sein de basiliques désaffectées (Léchaion, 23; Kraneion, 98; Alika, 102), dans le remblai du temple effondré (Samos, 448b) ou des constructions très rudimentaires (Glyki, 228a, fig. A, 81-82).

Quelquefois, l'ensemble des tombes à tuiles est réservé à des bébés, totalement (Vergina, 131a) ou en partie (Philippes-Octogone, 136; Ialyssos, 156, quatre des dix-neuf tombes). Ailleurs ce type de

640. Dans le cimetière païen de Thessalonique quelquefois on utilisait du mortier aux joints (П.А.Е. 1949, 145 s., fig. 1, Ch. Makaronas). Des tombes à tuiles aux nécropoles de Prilep (Μακεδονία, 4.000 χρόνια, 240-242, A. Tsitouridou). En Pannonie, Mesie et Gaule en coffre de tuiles (W. Wolski, Sur la datation, 593), à Ischia (P. Monti, Il cimitero cristiano d'Ischia, IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), II, 370), à Tarragone (X. Barral i Altet, Mensae, Ibid., 51, fig. 1-2), à Carthagène (P. Sanmartin Moro - P. de Palol, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969), 447-458, pl. CXCIV-CXCIX), à Tebessa, Tipasa, Cherchel (M.A.H. 14 (1894), 397, St. Gsell; M. Bouchenaki, Fouilles de la nécropole occidentale de Tipasa, 168) et au cimetière paléochrétien de Sancta Maria de Olivo à Beaulieu-sur-Mer, des tombes sous *tegulae* collectives de deux, trois ou quatre personnes (R. Cheneveau, Mémoire de l'inst. de préhist. et d'archéol. des Alpes-Maritimes 8 (1963-64), 9).

tombe apparaît bien distinct des autres et indique une différence de chronologie (Némée, 25; Argos, 27; Olympie, 111). Les cas où des briques sont utilisées sont rares (Léchaion, 23; Evraiocastro, 58; Philippes, 136; Philippes B, 137; Philippias, 227; N. Syllata, 409a, fig. A, 128), parfois pour le pavement (Kleidi, 346b). La même rareté s'observe à propos des plaques rectangulaires en terre cuite employées comme couverture (Ménidi, 161). Des tombes à tuiles parmi d'autres types de sépultures (Aphiona, 374).

Dans quelques cas, les tuiles sont soutenues, sur les longs côtés, par des pierres (Kraneion, 98; Patras, 328bf; Érétrie, 338). Il n'est pas rare que les grandes briques employées pour former les murs de la sépulture portent des incisions et des cercles (Sikyon, 101) ou des empreintes en X (N. Syllata, 409, fig. A, 128). Pareillement, on connaît au moins un cas où le crâne et la partie supérieure du corps sont bordés de tuiles portant des *graffiti* chrétiens (Toronè, 411). Les dimensions des tuiles sont parfois mentionnées dans les rapports de fouilles (Eubée, 114; Soroni, 462). On peut également trouver des inhumations à moitié à tuiles, à moitié à fosse (Alika, 102; Glyki, 228a). Une tuile avait parfois pour fonction de protéger la tête du défunt (Platamon, 230; Hay. Achilleios, 246; Maronée, 256).

Il ne semble toutefois pas que des tuiles aient été spécialement fabriquées dans ce but. Une étude minutieuse de la forme et des dimensions permettrait peut-être d'offrir des indices chronologiques inédits. Jusqu'à présent, les chercheurs ne sont pas en mesure de distinguer dans l'usage de ce type de tombes les différences et spécificités propres aux époques paléochrétienne et byzantine.

1.3.2.6. Inhumations établies dans des jarres (*enchytrismoi*)

Dans les rapports de fouilles, on trouve mentionnées assez peu d'inhumations d'enfants dans des jarres (Aliki, 59 [3]; Olympie, 111 [1]; N. Anchialos, 124 [3]; Athènes, 280(a)ac, 280(c)n; Argos, 312c [1] et 312n [3]; Philippes, 425f; Rhodes, 461b [1]), dans des récipients en forme d'entonnoir (Markopoulo, 92 [1]), dans des cruches et jarres (*πίθοι*) (Dionysos, 88). Très souvent, les fouilleurs ne prennent pas la peine de décrire la forme du vase (Athènes, 280(a)f, vingt-cinq tombes de bébés, toutes paléochrétiennes; Thasos, 428c [1]; Soroni, 462 [2]). Ou alors de manière approximative. On trouve des inhumations dans des amphores (Corinthe, 298(a)f, 298(d)c; Halieis, 309; Chalkis, 336d [1]; N. Anchialos, 378d [1]; Thessalonique, 416(a)s, fig. A, 135; 416(a)s (5); 416(b)o), dans une amphore du Ve-VIe s. (Chalkis, 336e), dans une amphore ronde avec des ossements (Phthiotide, 358b), un enfant dans une amphore brisée en deux morceaux (Krèmasti, 79b), une amphore, la bouche à l'O. (N. Anchialos, 126), des inhumations dans des jarres la bouche à l'E., fermée d'une pierre ou par un tesson de tuile (Ialyssos, 156b), une jarre la bouche vers NO. contenant un fœtus (Toronè, 411).

Plusieurs inhumations dans des vases funéraires sont signalées à N. Anchialos (378g), sept jarres parmi vingt et une tombes à Rhodes (461c). Dans d'autres cas on ne parle pas explicitement d'enfants mais il est évident que seuls des bébés ont pu être ensevelis dans des jarres aux dimensions si réduites (Hay. Thomas, 15 – 0,70 de haut –; Athènes, 280(a)ac [1]; Naupacte, 360 (1) au fond pointu, chrétienne (?); Stylida, 357 (1); Koutson, 430a [1]). Ailleurs, les fouilleurs parlent d'*enchytrismoi* comme à Chalkis (336a [2]), Toronè (411 [3]) et Rhodes (460a [2]) et de *πίθος* (Polychrono, 410b [1]).

Les Slaves, païens, continuèrent à pratiquer l'incinération des défunts (Olympie, 324 [3]). Le petit nombre de sépultures dans les jarres s'explique par l'absence de crémation chez les chrétiens. Seuls les bébés et les petits enfants pouvaient être enterrés dans les amphores coupées horizontalement ou verticalement[641].

641. À Thessalonique des inhumations dans des vases jusqu'à 1,10 m de hauteur contenant des cendres et ossements d'enfants (II.A.E 1949, 145 s., Ch. Makaronas). À Pithykousai nécropole grecque, sept cents tombes dans des vases (P. Monti, Il cimitero 370 s.). À Tarragone et Carthagène (X. Barral i Altet, op. cit., 51, fig. 2; Ed. Junyent, IIIe C.I.A.C., 265, fig. 3). À Callatis (C. Preda, Callatis, 174, pl. XLIV, tombe à amphore byzantine). À Tipasa, Sainte-Salsa caractérisée d'origine phénicienne (M.A.H. 14 (1894), 43 et 397, St. Gsell; J. Toutain, Les cités romaines de la Tunisie (Paris, 1895), 235; M. Bouchenaki, Fouilles, 167). M. Fendri, Skhira, pl. XXXII, XXXIII (v. n. 51). À Beaulieu-sur-Mer (R. Cheneveau, Mémoire, 9). À Kapljuč (J. Brøndsted, Recherches, I, 144, fig. 141).

1.3.2.7. Mosaïques au caractère funéraire

On ne trouve pas, à l'intérieur des tombes, de mosaïques funéraires figurant des personnages comme celles découvertes en Afrique du Nord et en Espagne[642]. Dans trois cas (Philippes, 9, fig. A, 22; Ibid., 10; Sparte, 30b; Polymylos, 52), l'inscription funéraire qui couvre la tombe est bordée de la mosaïque du pavement de l'église. Dans quatre autres cas, on observe sur la plaque de couverture des dessins en *opus sectile*, en losange, à Chersonèse A (83, fig. A, 46), des dessins à Cnossos (11, fig. A, 23) et à Patras (33), où subsiste la substruction d'une mosaïque. L'exemple le plus représentatif se rencontre dans la basilique de Chersonèse B (ex voto de Pégasios; 84, fig. A, 49), où l'*opus sectile* en nacre figure des croix inscrites dans des cercles. Les tombes sont à ciste et maçonnées. On ajoutera à cette catégorie la mosaïque de la surface du caveau d'Akakios (Partie B).

1.3.2.8. Sarcophages

L'usage des sarcophages, particulièrement fréquent au cours de l'époque païenne[643], diminua considérablement à la période chrétienne, suite aux difficultés socio-économiques du temps. On trouve cependant des sarcophages de remploi à Malia (85), Élasson (389), à Philippes (8, t. Z'), à Abdère (254 [2]), un remploi de sarcophage antique à Képhalari (104), dans un bâtiment romain (Sparte, 315f) ou de sarcophages des XIe-XIIe s. à Maronée (256), parfois superposés (Rhodes, 268). Dans plusieurs cas, les rapports de fouilles s'avèrent trop laconiques (Lesbos, 175; Athènes, 185b; Thèbes, 218). On rencontre également des pseudo-sarcophages (Lesbos, 263). Un sarcophage fut aménagé dans une tombe en berceau (Philippes, 8). D'autres furent dégagés à l'intérieur d'une chapelle (Oréoi, 217; Eubée, 217b, dans le narthex).

Nous conservons divers types de sarcophages: des monolithes calcaires[644], sans décoration (Aliki, 59, fig. A, 40), avec couvercle (Lardos, 79), en poros (Hay. Apostoloi, 184, fig. A, 69; Alépochori, 295; Corinthe, 298(b)b). Le sarcophage d'un prêtre présente la particularité d'avoir un coussin et d'être percé de trous à la hauteur des pieds (Philippes, 8, fig. A, 18)[645]. Dans d'autres cas, la découverte d'un sarcophage est évoquée sans mention de son matériau (8, t. K; Képhalari, 311a) ou on précise seulement à son propos qu'il est fragmenté (Anavyssos, 284) ou à fronton (Veroia, 398). Les sarcophages à *tabula ansata* sont fréquents dans les cimetières romains (N. Anchialos, 378b, g). Un sarcophage en

642. N. Duval, La mosaïque funéraire dans l'art paléochrétien, Antichità, archeologia, storia dell'arte, 3 (Ravenne, 1976), notamment 81-95 (inhumations dans les églises). Ed. Junyent, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 271, fig. 11-12 (Tarragone). En Syrie (Père Ren. Mouterde, Ibid., 471, fig. 15 et Syria I (1920), 221, pl. XXI; G. Contenau, Ibid., 5 (1924), 123); en Bulgarie (R. Pillinger, Monumenti paleocristiani in Bulgaria, R.A.C. 61 (1985), 295, [Hissar]) et en Afrique (Lätiane Ennabli, Nouvelles mosaïques funéraires chrétiennes à Kelibia, Africa 10 (1988), 135-173).

643. À Thessalonique, A.Δ. 19 (1964), B3, 334, Ph. Papadopoulou; Ibid., 21 (1966), B2, 338, pl. 357, c, Ph Petsas. À N. Anchialos, A.E. 1929, 15-17, fig. 13, G. Sotiriou. À Dion, Ibid., 26 (1971), B2, 401, dess. 1, pl. 397, a, D Pantermalis, avec couverture en écaille qui a livré une monnaie de Constance II.

644. Les sarcophages à cuve monolithique et couvercle plat sont fréquents en Gaule. Ils ont de caractère tardif tendant à se généraliser à peine aux VIe-VIIe s. (H. Rolland, Gallia 17, fasc. 2 (1960), 277-278, 665-667). Sur les sarcophages en Mésie (Iv. Nikolajević, Grabanlagen, 304). Pour les sarcophages byzantins à voir: Théocharis Pazaras, Ἀνάγλυφες σαρκοφάγοι καὶ ἐπιτάφιες πλάκες τῆς Μέσης καὶ Ὕστερης Βυζαντινῆς περιόδου στην Ἑλλάδα, Θεσσαλονίκη 1984, (thèse de doctorat) et Δημοσιεύματα Α.Δ., ἀριθμ. 38, 1988.

645. Les deux sarcophages de Philippes, H et K ont deux plaques de couverture à une différence de 0,30 m et 0,50 de hauteur comme les autres tombes en berceau. Sur la deuxième plaque du sarcophage H est gravée l'inscription du prêtre ΠΑΥΛΟC. Un sarcophage de Constantinople présente une disposition du creusement pour la tête semblable à celle du sarcophage H de Philippes (Th. Macridy, The monastery of Lips at Istanbul, D.O.P 18 (1964), 251-277, fig. 71-73). D'autres exemples à Caričin Grad en forme de baignoire inscrite et conque inscrite vers le côté des pieds (Starinar 9-10 (1958-59), 297-305, fig. 15-16, Dj. Mano Zisi), en France (F. Benoit, Le sarcophage de Lurs en Provence. Situation dans l'art géométrique barbare, C.A. 10 (1959), 27-70) conque inscrite sur toute la hauteur et d'autres exemples de Tebessa, Arles, etc. et à Tipasa (J. Baradez, La basilique de Pierre-et-Paul à Tipasa de Maurétanie et sa *memoria* – le martyrium juxtaposé, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965) I, 341 s., II, pl. CLXXI, 1 - CLXXIII) conque inscrite ou saillante. Sarcophage avec le périgramme de la tête humaine et des épaules à Patras, rue Corinthou (n. 414e) (A.Δ. 19 (1964), B2, 184-186, pl. 212, c, E. Mastrokostas).

marbre réutilisé ■ sa couverture ornée de croix (Mytikas, 120); un autre, éponyme, présente une forme ovale, à l'intérieur comme ■ l'extérieur (Olympos, 20) et un autre les côtés étroits arrondis à l'intérieur (Laphion, 64).

Nous avons également recensé un sarcophage romain de remploi éponyme (Gortys, 481e), d'autres en terre cuite (Zarkos, 42; Kirrha, 352b) ou à l'apparence arrondie (Delphes, 351a)[646]. La couverture est parfois rehaussée d'une décoration: nous songeons ainsi à la petite couverture de marbre en bâtière portant des motifs végétaux et des croix (Sikyon, 303c, fig. A, 107), à d'autres couvertures, intégralement conservées, montrant une croix inscrite dans un cercle et des bandes (Koufonisi, n. 548), des croix et des rosaces disposées de part et d'autre d'un chrisme inscrit dans un cercle (Lemnos, 444a (2); Pétrès, 403b, avec inscription), avec inscription (Komotini, 435). Certains sarcophages sortent cependant du lot: le sarcophage romain avec monnaies du deuxième quart du IVe s. (Dion, 392), les sarcophages princiers ou appartenant à des personnalités éminentes (Varnakova, 222c; Mont Athos, 241A).

D'autres méritent une mention spéciale: celui de Tégée (28), de remploi, orné à l'intérieur de croix et des lettres apocalyptiques ainsi que des abréviations IC XP[647]. Une décoration analogue s'observe dans un sarcophage de Rhodes (2,40 m x 0,55 m) où un bourgeon inscrit dans un cercle est bordé de part et d'autre de croix, ou dans un sarcophage d'Ithaque (2,01 m x 0,77 x 0,78 m) décoré au centre de chrismes (fig. A, 158)[648]. Le sarcophage d'Ialyssos est, pour sa part, intéressant en raison des motifs architecturaux sculptés qui l'ornent: trois colonnettes à cannelures en spirale et des chapiteaux corinthiens disposées de part et d'autre de coquilles (fig. A, 157)[649]. Deux sarcophages portent une inscription dédicatoire à saint Luc (Thèbes, 344d)[650] et à saint Alexandre (Laphion, 64). Mentionnons enfin les sarcophages des fondateurs (Apidia, 207b; Hay. Trias Kriezoti, 217b) et ceux de Spantounis (Hay. Dimitrios, 232) et de Rentina (n. 302).

La trouvaille la plus remarquable reste cependant le sarcophage du type de Sidamara dont les fragments sont conservés au musée byzantin d'Athènes et à Londres. Celui-ci comporte en effet une décoration figurative, reflétant une maîtrise technique de haut niveau: un jeune homme imberbe, à demi nu, vêtu d'un simple himation tient en main un rouleau plutôt que la traditionnelle baguette thaumaturgique[651].

646. Sarcophages arrondis: P. - A. Février, Fouilles de Sétif, Les basiliques chrétiennes du quartier NO. (Paris, 1965), ■ Basilique B, cuve taillée dans un bloc de calcaire, les angles à l'intérieur arrondis; la cuve est plus large au côté de la tête. Sarcophages arrondis à l'extérieur et d'un côté trapézoïdal (M. Fendri, Skhira, 17, pl. IV, 1). À Tarragone, sarcophage arrondi à l'extérieur et ■ l'intérieur (Ed. Junyent, IIIe C.I.A.C. 267, fig. 6). À l'intérieur (R.A.C. 14 (1937), 248, fig. 8, G. Serra Vilaro). À Ostia, Isola Sacra en forme de baignoire arrondie (A.A. 1976, 404, W. v. Sydow) (v. aussi Partie C, n. 81).

Sarcophages trapézoïdaux mérovingiens de la basilique de Saint-Denis (E. Salin, Les tombes galloromaines et mérovingiennes de la basilique de Saint-Denis (fouilles de Janvier-Février 1957), (Paris, 1958), 26). Les sarcophages trapézoïdaux ont succédé directement à ceux à cuve rectangulaire de l'époque romaine à partir d'un jour où l'on a remarqué qu'on peut obtenir deux sarcophages au lieu d'un en taillant un bloc de pierre obliquement. C'est au IVe s. que cette forme a fait son apparition en Gaule (A. Thévenin, Les cimetières mérovingiens de la Haute Saône (Paris, 1968), 115 s.) l'économie du procédé étant la cause de sa diffusion au Ve s. (F. Eygun, Gallia 21, fasc. 2 (1963), 458). En Suisse les sarcophages monolithes présentent une évolution très nette (Ch. Bonnet, L'inhumation privilégiée du IVe au VIIIe s. en Suisse, Colloque: L'inhumation privilégiée (Créteil, 1984), 113).

647. A. Orlandos, A.B.M.E. 12 (1973), 83-87, fig. 42-44. Tégée; Ibid., 88, fig. 45. Itaque; Ibid., 6 (1948), 21-22, fig. 16. Rhodes; 53, fig. 46. Ialyssos.

648. De tels motifs sont fréquents sur les longs côtés des sarcophages et sur les chancels (Π.A.E. 1972, pl. 57, 295, 298; J. Laurent, Delphes chrétien, B.C.H. 23 (1899), fig. 15-19; 30 Corso (1983), 237-249, fig. 28-29, 32, 35, 42, R. Farioli (de Ravenne et de Constantinople); A.Δ. 12 (1929), 22, fig. 24-25 (Ipsilometopon). A. Orlandos; Iv. Nikolajević - Stojković, La décoration architecturale des églises découvertes à Doljani-Monténégro, VIe C.I.A.C. (Ravenna, 1962), 467, fig. 15; R. Tölle - Kastenbein, Das Kastro Tigani, Samos XIV (1974), pl. (Z103); J. Ebersolt, Monuments funéraires de Constantinople, B.C.H. 46 (1922), 385, fig. 23).

649. O. Wulff, Altchristliche und byzantinische Kunst (Berlin, 1914), 108 s., type d'Asie Mineure ou d'Antioche.

650. A.Δ. 10 (1926), 125. A. Kéramopoullos (I.G. VII (1892), 450, n° 2543-2545) du IIIe ou IVe s. On croit qu'il s'agit de la tombe de l'apôtre Luc.

651. D. Pallas, Investigations sur les monuments chrétiens de Grèce avant Constantin, C.A. 24 (1975), 14, fig. 24-

Le sarcophage de Sikyon (101, fig. A, 52) est le seul exemple conservé de sarcophage à décoration anthropomorphe. Ce type de sarcophage provient de Phénicie. Il faut signaler à ce propos que nous connaissons, à Chypre, en Sicile et en Grèce, des exemples — tous pré-chrétiens — d'imitation de sarcophages phéniciens[652].

Sarcophages en plomb

Nous conservons quatre exemples de sarcophages en plomb. Trois proviennent des caveaux funéraires de Philippes (9): deux dans la pièce S. (mesurant respectivement 1,80 et 1,40 m de long) et un dans la pièce N. (1,40 m de long)[653]. Le quatrième fut découvert à Larissa (388b).

1.3.2.9. Tombes à tumulus hémicylindrique

Les tombes de l'Asklépieion de Corinthe ont la particularité d'être constituées par un massif hémicylindrique de mortier et de crépi rouge aménagé au-dessus du plafond de la tombe creusée dans le rocher dur (298(d)c, fig. A, 103-105). Ce procédé de construction particulier de la voûte se rencontre dans d'autres régions. On le rencontre ainsi en Afrique du Nord, à Tipasa, en Espagne, à Ostie et en Roumanie[654]. On trouve également des antécédents à cette technique dans l'élévation de monuments hellénistiques en l'Orient (Lycie).

En général, on parle alors de sarcophages en briques au-dessus desquels se forme une construction hémicylindrique[655]. Nous connaissons des exemples de ce genre en Sardaigne. Il est aussi intéressant d'effectuer des comparaisons avec les couvertures des sarcophages de Ravenne[656].

Dans plusieurs rapports, les fouilleurs évoquent la présence sur la surface extérieure d'une épaisse couche de mortier qui prend une forme soit hémicylindrique (Olympos, 20; Kéos, 449), soit pyramidale (Olympos, 20). Ailleurs, on observe une couche plate identique sur les tombes en berceau des annexes

25, (et bibliographie). On considère que la figure présente le Christ: Π.Χ.Α.Ε. III, 3, p. v; Selon A. Orlandos (A.B.M.E. 6 (1948), 52, n. 1) les fragments sont antérieurs à l'époque chrétienne. Présentation détaillée du sarcophage: Fritz Eichler, Zwei kleinasiatische Säulensarkophage, Jh.d.a.I. 59-60 (1944-45), 130-136.

652. E. Kukahn, Anthropoide Sarkophage in Beyrouth und die Geschichte dieser sidonischen Sarkophagkunst, Berlin, 1955; M. - L. Buhl, L'origine des sarcophages anthropoïdes phéniciens en pierre, 1er C.I. studi Fenici e Punici (Roma, 1979), I, 199-202, pl. XLVIII-XLIX; I Fenici, expos. Venezia, dir. Sabatino Moscati (1988), 292, sarcophages de Carthage, Kerkouane, Malte, Sicile, Cadix; A. Hermary, Statuettes, sarcophages et stèles décorées, Études chypriotes IX, 3, La nécropole d'Amathonte, tombes 113-367 (Nicosie, 1987), 58-63, pl. XLIV-XLVI, sarcophages anthropoïdes; à Paros, fragment (Π.A.E. 1975, 205, pl. 180, c, D. Skilardi). Encore deux exemples (A.A.A. 6 (1973), 260-265, 466-471, D. Skilardi). La manière la plus directe de figurer le sommeil du mort enseveli dans la tombe est de le représenter dormant, allongé sur une couche (Fr. Cumont, Recherches, 388).

653. «Γλωσσόκομον μολύβδινον» dans la région d'Antioche (G. Spyridakis, 1950, 152). Sur γλωσσόκομον, Jean 12, 6. À Salone (Fr. Bulić - R. Egger, Forschungen II, 38, fig. 38). À Tarragone (Ed. Junyent, Necropoli romano-cristiana di Tarragona, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 269, fig. 9), à Tipasa (M.A.H. 14 (1894), 397, St. Gsell) et à Niš (Iv. Nikolajević, Nécropoles, 358; Idem, Grabanlagen, 304).

654. M. Bouchenaki, Fouilles de la nécropole occidentale de Tipasa (1968-1972), (Alger, 1975), fig. 36, 140, 141, 282; J. Toutain, Les cités romaines de la Tunisie (Paris, 1895), 241-242; De Carthage, D.A.C.L. II, 2, 2268, fig. 2135, Carthage, (1910), H. Leclercq; J. Dolores, Les monuments funéraires en forme de demi-cylindre de la province romaine de Tarragonaise, Mélanges de la Casa de Velasquez I (1965), 29-72. X. Barral i Altet, Mensae, 62-65 (Italica, Carthagène). À Tarragone (R.A.C. 14 (1937), 243-280 (262), fig. 24, G. Serra Vilaro). P. Sanmartin Moro - P. de Palol, Necropolis paleocristiana de Cartagena, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969) I, 447-458, II, pl. CXCIV-CXCIX. G. Calza, La necropoli del porto di Roma nell' Isola Sacra (Roma, 1940), 54 fig. 13, p. 78 fig. 29.

655. L. Berciu - W. Wolski, Un nouveau type de tombe mis au jour à Apulum et le problème des sarcophages à voûte de l'Empire romain, Latomus 29, fasc. 4 (1970), 919-965 = Apulum 9 (1971), rés. franç., 430-433. Giovanna Bermond Montanari, Necropoli della Marabina, Scavi del 1968, Felix Ravenna 7-8 (1974), 3 s., 11 s.

656. A. - M. Giuntella - Gius. Borghetti - Dan. Stiaffini, Mensae e riti funerari in Sardegna. La testimonianza di Cornus (Taranto, 1985), fig. 5, 7, 15 (Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche. 1). Giov. Maria Gabrielli, I sarcofagi paleocristiani e altomedievale delle Marche (Ravenna, 1961), fig. 38-39, sarcophage creuse; Encycl. dell' Arte Antica, VII, 39, fig. 59; cf. E. Salin, Les tombes, 26, fig. 3-5, 8 (v. n. 646).

S. de Kraneion (2) et à Thessalonique (416(b)x. Un aspect analogue semble caractériser quelques
sépultures à Gortys (481a, à une masse plus grande *à caisson*)[657] et à Glyki (228a) que D. Pallas
désigne par le terme de *kivouri*. Cette disposition rappelle la couche intermédiaire située entre les
deux plaques de couverture des tombes en berceau de la basilique *extra muros* de Philippes (8).

1.3.2.10. Autres types de tombes

a) Cubicula

Nous ne disposons que d'une simple mention, sans détails, de deux cubicula à Thessalonique (416(a)l,
fig. A, 131; 416(a)q, fig. A, 132). Le premier a une forme inusitée avec une «*thike*» sur le pavement et
n'offre aucun indice de datation. Le second, à proximité d'autres tombes chrétiennes, a un aspect plus
conventionnel. Le triconque de N. Anchialos (378a, fig. A, 122-123), témoigne d'une exécution soignée.
Du même type mais de proportions plus vastes s'avère le bâtiment de Sélinitsa, à l'origine
vraisemblablement romaine[658] (317a). Un exemple analogue mais aux dimensions plus réduites
s'observe à Thèbes: Paliambélo qui possède deux arcosolia et une «*thike*» (345)[659]. Enfin, il convient
de recenser dans ce paragraphe un mausolée de Gortys (481f) comprenant des tombes (*thikes*).

b) Hypogées

Nous ne sommes nullement convaincu ni par la fonction funéraire ni par l'origine chrétienne de
l'hypogée de Daphné (280(b)c). Celui de Kenchrées (299, fig. A, 106), avec ses tombes installées en
profondeur, ressemble à ceux d'Orient[660]. Il est cependant impossible de lui attribuer une chronologie
précise. La description conservée de celui de Mytilène (446a) n'est pas suffisante pour pouvoir
reproduire son plan originel. La crypte de l'église tardo-byzantine des Taxiarchès à Thessalonique
(240), avec ses arcosolia, présente une disposition courante dans les églises médiévales. En ce qui

---

657. Sur le type des tombes de Gortys, A. di Vita note (Κώκαλος 7 (1961), 199-215) (fausses pages) *a cupa* ou
cupula diffusé en Afrique. Tripolitaine, Maroc, péninsule ibérique, Sicile et Italie (I. Bacchielli, Monumenti funerari a
forma di cupula: origine e diffusione in Italia, L'Africa romana, III (Sassari, 1985), (1986), 303-319), (Gortina I, 131).
Une tombe pré-chrétienne à Élis à couverture de plinthes posées en triangle sur un amas de terre hémicylindrique (A.Δ.
24 (1969), B1, 153, pl. 150, a, G. Papathanasopoulos) et une autre byzantine à Thèbes (Ibid., 180-181, pl. 189, b, Th.
Spyropoulos) présentent une forme similaire.

658. À comp. le mausolée de Niš accolé du côté O. à une basilique. L'espace central est voûté et quatre arcosolia
sont disposés par paires sur les côtés N. et S. séparés par des piliers. Une niche demi-circulaire est aménagée en face de
l'entrée. Il est daté de la première moitié du IVe s. (Iv. Nikolajević, Nécropoles, 360-361). Celui de Krupnik d'une
échelle plus large à cinq arcosolia, est daté de la deuxième moitié du IVe s. (Ibid., 360). À comp. aussi d'autres à Niš-
Jagodin Mala et Jelašnica (Idem, Grabanlagen, fig. 6, 8, 9). Sur Jelašnica (G. Stričević, Byzantine archaeology in
Jugoslavia 1955-1958, XIe C.I.E.B. (München, 1960), 586-594, p. 591, fig. 43). D'autres cubicula à Gortys (A.J.A. 6
(1902), 159, fig. 31-32. Ant. Taramelli) et à Constantinople (Rhegium) (N. Firatli, Notes sur quelques hypogées
paléochrétiens de Constantinople, Tortulae, R.Q. Suppl. 30 (Freiburg, 1966), 131-139 (139), abb. 9).

659. Tombes à arcosolia en Irak du Ve-VIe s. et d'autres exemples du Moyen Orient (R. M. Boehmer, Arcosolgräber
im Nord-Irak, A.A. 1976, 416 s.). Cimetière romain tardif contenant des tombes à arcosolia et avec peinture à Sparte
(Π.Α.Ε. 1934, 123 s., Ad. Adamantiou). À Mélos, Phylakopi, un ensemble souterrain avec arcosolia sans arc d'époque
classique (A.Δ. 25 (1970), B2, 435-438, I. Dimakopoulos).

660. Alexandrie: catacombe chrétienne de Karmoûz (D.A.C.L. I, 1, 1139, fig. 287, Alexandrie, (1924), H. Leclercq);
catacombe païenne (Ibid., fig. 289). Th. Schreiber, Die Nekropole von Kôm-Eschschukâfa, Beiblatt I, fig. 13, Expedition
Ernst von Sieglin, Ausgrabungen in Alexandria, I. texte, Leipzig, 1908; Ach. Adriani, La nécropole de Mustafa Pascha
à Alexandrie, Annuaire du musée gréco-romain 1933/4-1934/5, 69, fig. 29, p. 72, fig. 30, pl. XII, XXIII, XXV, XXIX,
XXXIV, XXXV. En Cyrénaïque (A. Rowe, Cyrenaican expedition (Manchester, 1959), fig. X). À Rhodes, tombes à
tiroirs de la nécropole NO. (A.Δ. 30 (1975), B2, 363, Chr. Doumas; B.C.H. 108 (1984), 827, fig. 172, G. Touchais) et
(A.Δ. 29 (1973-74), B3, 978, Chr. Doumas; Ibid., 34 (1979), B2, 438, I. Papachristodoulou). Ce type d'ensembles à
couloir et tombes dans la profondeur des murs est fréquent en Crète d'époque hellénistique et romaine, à La Canée
(ancienne Kydonia) (Ibid., 10 (1926), Παρ]μα 44-48, S. Paraskévaïdis); I. Sanders, Roman Crete, 41, fig. 9 et (A.Δ. 31
(1981), B2, 396-397, dess. 1, pl. 291-292, M. Tsipopoulou), à Chypre et dans d'autres régions du Moyen Orient (en
Palestine A.J.A. 19 (1915), 63, W. Moulton).

concerne les deux hypogées de Kastos (37), le second pose des problèmes d'interprétation car ses dimensions ne paraissent pas convenir à un usage funéraire. De même, les dimensions, la forme et la voûte dotée d'un lucernaire d'un bâtiment de Corinthe (298(d)b, bains d'Aphrodite) semblent ne pas correspondre aux caractéristiques d'un édifice funéraire chrétien. On ajoutera à cette petite liste la crypte d'Ilissos (v. fig. B, 7-10) et celle de Rhodes-Hay. Spyridon (269), située sous une église du XVIe s.

c) Ensembles funéraires

Les caveaux de Philippes (9, fig. A, 20) constituent un ensemble funéraire composé de deux pièces et d'un vestibule, englobant dix-huit tombes appartenant aux membres de la famille d'un dignitaire. On rencontre un autre ensemble à Veroia (50), dans le sous-sol de la basilique, constitué de deux pièces probablement d'origine romaine. À Patras, un autre groupe a été localisé dans des caveaux (328bg; bh; bj, fig. A, 113; bk, fig. A, 114; en moellons, briques et mortier) et par coffrage (328bi; 328bk). Malgré leur forme archaïsante (bk), on leur attribue une origine byzantine (bj)[661]. Des bâtiments funéraires avec couloir, lits et conques se rencontrent aussi à Samos (69). On se rappellera de même le martyrium d'Akakios (v. fig. B, 24-25) et les groupes de chambres avec couloirs abritant des tombes à Argos (312a; 312n).

Il faut encore mentionner ici deux ensembles funéraires avec trois chambres chacun (Thessalonique, 416(b)x; Kos, 560c), un ensemble à Samos-thermes (71), disposé de part et d'autre d'un couloir (fig. A, 43), un ensemble comprenant des arcosolia probablement d'époque romaine à Symé-Emporio (76) et un groupe de sépultures monumentales à Télendos (456). À Thessalonique (416(b)h; 416(b)j), une chambre avec tombes en berceau. À la faculté de médecine (416(a)i) un ensemble de compartiments avec ouvertures arquées, de construction probablement romaine. À Athènes, un bâtiment présentant de grandes conques arquées (280(a)h) et un autre aux grandes dimensions (280(a)m, o, s); à Mégare (292), un édifice à abside composé de trois locaux.

d) Tombes

Quelques tombes ont une physionomie qui échappe à tout classement. L'une, bâtie à l'aide de grands
blocs, a des dimensions considérables, un mode de construction inhabituel et une largeur décroissante
(*ἐκφορικά*) (Emporio-Dotia, 447a, fig. A, 153). Une autre a été édifiée pour une fonction spéciale
(Cnossos, ossuaire, 480, fig. A, 155). Signalons deux autres probablement en matériaux de remploi
(Cnossos, 12; Mésembria, 438) et deux autres maçonnées datant d'une époque très tardive (post-
byzantine). Il s'agit d'exemples d'une part de tombes privilégiées maçonnées et *sub divo* accolées à
l'église de Katapoliani (148) et d'autre part d'un type particulier de sépultures *sub divo* trouvées dans
un cimetière riche en tombes de ce type, qui méritent assurément une étude à part (Aréopolis, 213).

La tombe monumentale faite de plaques en marbre ornées d'une croix découverte dans la nef N.
de Mytikas constitue un exemple unique de sépulture privilégiée à l'exécution soignée (120, fig. A,
56-57). Il semble que plusieurs tombes de Hay. Sophia à Thessalonique aient également présenté à
l'origine une élévation monumentale (236). Signalons aussi une tombe dégagée à Théra, à la forme
particulière - arrondie sur un de ses longs côtés - et subdivisée en compartiments (453a), la sépulture
à chambre ellipsoïdale verticale mise au jour à Astypalée (457), la tombe à l'appareil isodome constitué
de grandes pierres trouvée à Ialyssos (156b), la construction *sub divo* contenant une tombe à Kos
(468b) et une autre à La Canée (469b), à chambre et marches, à l'entrée arquée. Des tombes furent

---

661. Par contre on trouve des ensembles plus complexes d'époque romaine dans le cimetière N. de Corinthe
réutilisés par les chrétiens, au lieu-dit Kritika (A.Δ. 22 (1967), B1, 168, pl. 125, I. Papachristodoulou), à Cheliotomylos
du Ier s. (Ibid., 18 (1963), B1, 77, H. Robinson), de la fin du Ier s. (A.J.A. 35 (1931), 428 s. Th. Lesli Shear) et encore
(A.Δ. 23 (1968), B1, 126, dess. 4, pl. 69, b, Evg. Protonotariou - Deïlaki) et avec sarcophages de remploi (Ibid., 21
(1966), B1, 136, H. Robinson). De grands caveaux romains à Kenchrées.
Les columbaria sont totalement absents de l'usage des chrétiens par leur disposition particulière de la déposition
des cendres; à comp. à Hexamilia (A.J.A. 42 (1938), 370, Ch. Morgan). À Kastrosykia, Prevéza (I. Découlacou, Στήλη,
Mélanges N. Kontoléon (1980), 556-575; A.Δ. 35 (1980), B1, 320-321, P. Chrysostomou).

aussi installées dans des endroits insolites: dans une citerne (Corinthe, 298(a)d1; Delphes, 351b; Olynthe, 409b; Samos, 448a), un poste d'observation (Léros, 73), une tour (Éleftherna, 473), les parois de l'aqueduc d'Eupalinos (Samos, 448a). Les fouilleurs ont également trouvé une tombe en forme de grotte munie de marches (Corinthie, 302) et, à Édessa (404d), des sépultures avec couloir et ciborium.

Notons enfin les tombes à arcosolia disposés à l'intérieur des églises paléochrétiennes (Magne-Tigani, 31; Hypati, 35) et postérieures byzantines (Hay. Apostoloi, 184; Hos. Mélétios, 190b; Ambélokipoi, 192c; Corinthe, 198; Mystra, 206; Cythère, 212b; Mont Cithéron, 221b; Amphissa, 222b; Acheiropoiétos, 234; Rentina, 242; Aiani, 244; Hay. Achilleios, 246; Serrès, 249b; Rhodope, 259b), les tombes construites suivant le type de l'arcosolium (Rhodes, 266b, 266c, 272), en arcosolium aveugle (Ioannina, 228b), les pseudo-sarcophages (Rhodes, 268), les sépultures installées dans les cryptes (Daphni, 190a; Mystra, 206; Taxiarchès, 240) et des cas douteux (La Canée-Sternès, 470).

1.3.2.11. Tombes creusées dans une paroi verticale

Les tombes de ce genre découvertes à Delphes (351a, fig. A, 118), Galaxidi (352a), Thisbè (348a, fig. A, 117) et Matala (479), n'offrent aucun indice de datation. Les trois premières localités se trouvent dans une région qui a livré d'autres exemples de pareils aménagements, à faible distance du littoral[662]. Les vastes pièces, les arcosolia et la bordure carrée des tympans des tombes de Thisbè nous font songer aux petites catacombes de Méthonè (v. Partie C) et indirectement, à partir de ces dernières, à celles de Sicile. Toutes ces tombes, qui se situent dans des localités presque maritimes, peuvent être datées du IIe ou du IIIe s. Une chronologie plus précise peut difficilement être obtenue (on comparera les difficultés de datation avec le cas 351a). Il est plus que probable que les cavernes de Matala, à l'aspect fort archaïsant, sont antérieures aux temps chrétiens[663].

1.3.2.12. Bâtiments antérieurs

Nous avons évoqué le bâtiment mycénien de Chalkis (336, n. 423b) reconverti par les chrétiens. On y ajoutera le cas d'un édifice d'Atalanti (353)[664]. Ni l'un ni l'autre n'avaient de vocation funéraire à l'origine.

1.3.3. LE MOBILIER

1.3.3.1. Introduction

L'étude des cimetières chrétiens démontre que l'usage ancestral de déposer du mobilier dans les tombes connut un net déclin à l'époque chrétienne. Les raisons de ce dépouillement sont doubles, en partie idéologiques, en partie économiques. D'une part, la doctrine chrétienne, et avant tout la foi en la résurrection, rendait peu utile la déposition de mobilier, censé accompagner le défunt dans la mort. D'autre part, la pauvreté semble avoir âprement frappé nombre de communautés chrétiennes dès le début de leur constitution. L'absence de mobilier est une caractéristique qui, dans une large proportion, s'est maintenue tout au long de l'existence de l'Empire d'Orient.

---

662. H. Pomtow, Beiträge zur Topographie von Delphi (Berlin, 1889), 70-71; Emile Bourguet, Les ruines de Delphes (Paris, 1914), 329-334. À Distomon, Steiri, Amphissa, Aliartos et Démétrias: E. Dodwell, Classical and topographical tour through Greece (London, 1819), vol. I, 148, 149, 163, 194, 195, 249, vol. II, 88; W. M. Leake, Travels in nothern Greece (London, 1835), vol. II, 26, 206 et ailleurs (Ath. Kominis, n. 436). (Α.Δ. 25 (1970), B1, 233, Th. Spyropoulos). À comp. la datation des petites catacombes de la Sicile (Partie C, n. 107).

663. On note aussi des tombes à Éleftherna: R. Pashley, Travels in Crete (London, 1837), I, 146; Captain T. A. Spratt, Travels and researches in Crete (London, 1865), II, 86-87. Il s'agit de descriptions de périégètes (v. Partie C, n. 103).

664. Amphissa, bâtiment romain souterrain muni de conques et interprété comme une citerne (Α.Δ. 29 (1973-74), B2, 521, dess. 1-2, pl. 336, Phot. Zapheiropoulou), (exemples d'Ostie); une grotte de la Via Salaria (Jb.d.a.I. 102 (1987), 396, abb. 5-6, H. v. Hesberg); Temple d'Isis à Argos (Α.Δ. 29 (1973-74), B1, 224, Ch. Kritzas).

À côté du mobilier formé par les objets déposés dans la tombe pour l'usage du défunt dans l'au-delà, les vases pour boire et pour manger, les ustensiles utilisés par les parents lors des repas funéraires, l'obole offerte pour passer dans l'autre monde et les nombreuses lampes, nous présenterons l'ensemble des trouvailles faites dans la tombe: les vêtements — parfois luxueux — portés par le défunt, ses parures et ornements métalliques, ses bijoux, ainsi que d'autres objets ayant eu une fonction apotropaïque.

Quelques cimetières, par l'abondance et le genre de mobilier exhumé, attestent la survivance des coutumes et des croyances anciennes, l'influence de l'entourage païen ou les spécificités locales. Pour terminer, une remarque sur les rapports de fouilles. Dans bien des cas, la mention du mobilier découvert ne se trouve pas dans le texte relatif aux tombes mais est rejeté en fin de commentaire. Il arrive même que la mention des trouvailles ait été omise dans la description de la sépulture et que ces dernières nous soient seulement connues par les photos accompagnant le texte (fig. A, 159-164).

1.3.3.2. Le défunt et ses atours

a) Restes de tissus

Dans quelques cas, des fils d'or ont été conservés. Une telle trouvaille atteste sans nul doute l'importance du personnage inhumé: un évêque (Kodratos, 3), les prêtres de Philippes (8), en tous les cas un individu au statut social élevé (Thessalonique-Hay. Sophia, 205; Philippes, tombe Z et celle inclue dans l'ensemble souterrain [9], tombes privilégiées à Patras [328g, t. X], à Mystra [205, sur peluche], à Philippes [425h], à Thessalonique [416(b)d1; (b)q], à Torone [411, avec des morceaux de peau], à Iolkos [381a] et à Arta [364a, sur trois squelettes]). La plupart du temps, les trouvailles sont moins précieuses et spectaculaires: fragments de tissus dans l'Héphaisteion (183), vêtements et cheveux de femmes à Mystra (204, 206), habits en laine et fragments de tissu portant une décoration figurant des oiseaux opposés (Hay. Achilleios, 246, t. Γ), fragments de textiles (Corinthe, 298(d)c), vêtements ecclésiastiques (Patras, 215), fibres de vêtements (Didymoteichon, 261c), morceaux de tissu (Hay. Triada, 279; Naxos, 451b), fils de tissu — notamment un fil d'or sous la mâchoire d'un enfant (Rhodes, 266c), traces d'étoffe et fils d'argent (Linos, 259b), traces d'étoffe des deux côtés du crâne d'un enfant (Komanos, 402).

Il faut bien avoir conscience que la quasi-totalité de ces cas se rapportent à des sépultures de personnages au rang social ou ecclésiastique élevé comme l'atteste d'ailleurs l'emplacement à l'intérieur des églises des tombes dans lesquelles la plupart de ces trouvailles furent faites[665]. Une paire de chaussures aux pieds (Némée, 25) comportant cinquante-deux clous en fer; quatre et quatorze fers à cheval issus de la semelle de souliers (Athènes-Hay. Asomatoi, 186); une peau noire d'animal (Rhodes, 271ba); une semelle en fer (Akraiphnion, 221d; à comp. Partie D, n. 410), une perruque (Corfou, 228A), complètent cet inventaire vestimentaire très réduit.

---

665. Les lois interdisaient la déposition de bijoux et de monnaies (Jean Chrysostome, P.G. 55, 231; Pandektai 11, 7, 14, 5, Basilika 59, 1, 10), parce qu'ils provoquaient le pillage des violateurs contre lesquels les lois infligeaient des peines corporelles et l'Église d'autres. Pour éviter la violation on déchirait les vêtements et les toiles du mort et aspergeait de parfums pour les faire inutilisables (P.G. 59, 465, Jean Chrysostome). Des condamnations contre ceux qui occupaient ou enterraient dans une tombe étrangère (*de sepulchro violato*, C J 9, 19, 1-5). On pourrait vendre ou faire don la tombe, si elle était propre (Pandektai 11, 19, 1; Basilika 59, 1, 4), Ph. Koukoules, 1940, 45-47, 56-57. Grégoire de Nazianze évoque le pillage des tombeaux «τυμβωρυχία» (Epigr. 104-117, 170-254). Sur saint Grégoire: J. Mossay, La mort et l'au-delà dans saint Grégoire de Nazianze, Recueil de travaux d'histoire et de philologie, Université de Louvain, 4, 34 (1966). Dans l'Ecloga des Isauriens une seule loi concerne les sépultures: à celui qui dévalisera les cadavres dans leurs tombes, on coupera les mains (17, 14) «Οἱ τοὺς νεκροὺς ἐν τοῖς τάφοις ἐκδύοντες χειροκοπείσθωσαν». Et «οἱ τὰ λείψανα ἢ τὰ ὀστᾶ μετακινήσαντες, εὐτελεῖς μὲν ὄντες, κακαιοχίστως τιμωροῦνται· ἔντιμοι δὲ δεπορτατεύονται τουτέστιν ἐξορίζονται» (Dig. 47, 12, 11 = Epitome legum 40, 41). À voir aussi: N. Politis, Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων, I, 2 = Νεοελληνικὴ μυθολογία (Athènes, 1874), 269 et J. C. Lawson, Modern greek folklore and ancient greek religion, a study in survivals (Cambridge, 1910, N.York, 1964²), 108-114.

b) Boucles, fibules et objets dits «avars» (fig. A, 160, 161)

Un avertissement préalable s'impose ici. Les termes utilisés pour désigner les objets métalliques provenant des habits ne sont en effet pas toujours clairs et homogènes. Il en résulte de fréquentes confusions. On a découvert en grand nombre des boucles (*πόρπη*) dorées (Philippes, 9; Magne-Tigani, 31; Evropos, 420c; Plotinopolis, 442) ou des boucles en bronze et dorées (Samos-thermes, 71). Plusieurs rapports font état, sans davantage de précisions, de boucles dans les tombes à Vonitsa (36), Olympie (111), Mystra (204), Athènes (280(a)p, t. Z2), Corinthe (298(d)c), Patras (328ar), Aphiona (374 [2]), de deux boucles en bronze dans une tombe (Méthana, 305), d'une boucle dans deux tombes avec ou sans battant (Mentzaina, 214), de boucles en argent (Héphaisteion, 183), argentées (Chrysi, 248), en fer ou en bronze (Thèbes, 344b), en bronze (Rhodes, 266c; Hérakleion, 278c; Hay. Triada, 279; Arvi, 477), en fer (Alika, 102), de boucles: arquée (Érétrie, 338), cruciforme (Gortys, 481) ou en forme de 8 (Athènes, 280(a)s); d'une boucle d'enfant (Vasiliki, 119), d'un ornement militaire en bronze faisant office de boucle (Glyki, 228a).

Dans de trop rares cas, on précise la place de la découverte: sur l'épaule (Atalanti, 354b), devant la poitrine (Aphiona, 374), des fibules servant d'agrafes (*θηλυκωτήρ*) aux vêtements d'enfants à Vasiliki (119), retrouvées près de l'épaule (Samos, 147) ou à la place des deux épaules (K. Pètra, 405c).

On mentionne la découverte de boucles de ceinture à Némée (25), Eleftherna (159A), Marathon (288c; ceinture d'enfant), Corinthe (298(a)a), K. Pètra (405c; 1+1) et Myrodato (430c). De boucles de ceinture en bronze à Némée (25; 1+1), Lesbos (263), Aphiona (374; 1+1+3), d'une petite boucle de ceinture à Képhala (478), de fragments d'une boucle de ceinture en fer à Latomou (45), d'une pareille en bronze, de style «barbare» à Philippes (136, n. 196) et Édessa (404d), d'un anneau en fer issu d'une ceinture à Glyki (228a), d'anneaux en fer et en bronze à Aphiona (374), boucle de ceinture en bronze à Mystra (206), d'anneaux en forme de θ accompagnant des fragments de vêtements à Naxos (451b), boucle de ceinture des troupes à Athènes (280(c)a, n. 242 — neuf boucles), de ceinture en bronze ornée de figures de lions à Vonitsa (36) et Philippes (425e), à hauteur des reins dans le Magne (Tigani, 31 [7]) et à Trikala (43), d'une boucle en bronze avec inscription à Kalyvia (286b, de ceinture).

On rattache certaines de ces parures au type dit «avar» (Kenchrées, 24), en bronze (Némée, 25), de soldat (Corinthe, 298(a)i), avec une abréviation d'invocation envers Dieu (Corinthe-temple, 22), en fer (Kraneion, 2) et, sans les définir, des objets de type «avar» (Corinthe, 298(a)k; n. 372) et des tombes slaves (Tirynthe, 310; Karla, 382b).

c) Boucles d'oreille (Σκουλαρίκι) (fig. A, 161)

Nous recenserons les mentions de boucles d'oreilles telles qu'elles apparaissent dans les rapports de fouilles: des boucles d'oreille à Cnossos (11[1]), Stamata (93), Hay. Achilleios (246), Athènes (280(a)t), Corinthe (298(d)c), Néochoropoulo (367, dans cinq tombes), Kitros (394), une paire de boucles d'oreille à Emporio (145), Corinthe (298(d)c), Naupacte (360), les boucles d'oreille d'un bébé à Gortys (160), d'un enfant à Mélissi (304a), Polystylon (254), Naupacte (360), Dodone (368) et Komanos (402), d'une fillette à Maronée (144), Abdère (254), Képhala (478). Deux paires à N. Syllata (409), 1 + 1 + 2 + 1 à Aphiona (374), une paire + 1 + 1 à Thessalonique (416(c)b), 2 + une paire identique à Athènes (280(c)b), trois paires à Némée (25), cinq boucles à Cnossos (480a), deux anneaux de boucles d'oreille à Kolindros (397).

Parmi les bijoux en bronze, nous trouvons une boucle d'oreille à Kraneion (98), à Thèbes (220), à Érétrie (338) et à Corinthe (298(d)c, des fragments), deux boucles d'oreilles à Sparte (315q), Aiyio (335c), Patras (328bd), Arta (364h; deux paires pour deux crânes), Aïdonochorion (390), Litochoro (391), quelques boucles d'oreille à Cnossos (480a), une paire dans une tombe juive à Thessalonique (416(a)s), des boucles d'oreille en bronze argenté à Olympie (111), en bronze ou en argent à Héphaisteion (183), Abdère (254), Thèbes (344i), Ierissos (415), en argent à Édessa (404d), Kleisochori (405e1), Varvara (412), Thessalonique (416(b)p) et Astypalée (457), une boucle d'oreille à Mentzaina (214), deux paires dans une tombe à Némée (25), en argent, cuivre ou en verre à Rentina (242), en fer à Ialyssos (156b), Abdère (254) et Naupacte (360), en or à Didymoteichon (261b, c), Méthana (305), Sparte (315j), Halai (356), Toronè (411) et Thessalonique (416(b)u), une paire de boucles d'oreille à Patras (328ao), une paire en argent à Messène (319e), des boucles en bronze et une en or à Thèbes

(344b), une paire en or à Isthmia (301), à Patras (328af), en or, en argent et en bronze dans le Magne (31), deux boucles à Patras (328g) et Édessa (404), les fragments d'une boucle en or à Philippes (425h), deux autres en or dans une tombe à Chalkis (336c)[666].

Certains rapports de fouille précisent la forme, l'apparence et les éventuels détails des bijoux: une paire d'anneaux à Koutson (430), ornée de boules, une boucle à Maximianoupolis (433), des anneaux auxquels pendent des boules de métal à Arta (364i), une boucle en argent en forme de croix portant le nom de «Ἄννα» à Corinthe (temple, 22).

La position de ces trouvailles à l'intérieur de la sépulture est quelquefois détaillée: deux boucles derrière le crâne (Némée, 25; Élide, 326), une attachée à l'oreille droite (Argos, 200), autour ou près du crâne (Érétrie, 338), une paire de part et d'autre du crâne (Méropi, 371a), aux abords de la tête (Maronée 256), à hauteur des oreilles, une en or et une en argent (Naupacte, 360c), sous le crâne (Paliopyrgos, 372b), une près de la tombe (Gortys, 160). Un des bijoux comporte des boules sphériques (Makri, 440). De ces données, on peut déduire qu'on portait les boucles d'oreilles non seulement par paires mais aussi isolément. Faut-il croire que seules les femmes portaient des boucles d'oreille et que, par conséquent, les tombes où ces bijoux furent exhumés leurs appartenaient? On ne saurait être catégorique sur ce point.

d) Épingles (Βελόνη et περόνη)

Nous avons en définitive peu de mentions d'épingles à cheveux: épingles à Anavyssos (285b) et Cnossos (480a), une épingle à Chalkis (336c) et à Érétrie (338; 1+1), un fragment d'épingle en os à Philippes (425e), une épingle en bronze en forme de cuillère, retrouvée à gauche du crâne dans une tombe d'Érétrie (338), une épingle en bronze découverte sur la poitrine du défunt à Némée (25[2]), une épingle cruciforme décorée *in niello* à Thessalonique (416(b)a), une en os à Athènes (280(a)f), à Dion (392 [5]), à Édessa (404 [3]) et à Philippes (425e), quelques-unes argentées à Olympie (111), des épingles à tête polygonale (Ibid.), destinées à des enfants à Vasiliki (119), une épingle en or à tête sphérique à Stamata (93), une broche en bronze découverte aux pieds du squelette à Rhodes (266c), des broches à Rhodes (155b) ainsi que des broches et des aiguilles (Rhodes, 267b), des aiguilles en or trouvées dans des sarcophages romains à Langadas (418b), une épingle à cheveux à Marathon (288c), les fragments d'une broche en bronze sur la poitrine d'un défunt (Mégare, 292c), deux broches en argent (Patras, 328af), une en argent (Mystra, 204; Dion, 392).

On mentionne une épingle à tête ovale à Chalkis (336c), une épingle en argent à Argos (312a), une autre en jais à Thessalonique (416(b)s).

e) Colliers (περιδέραιο) (fig. A, 161)

La présence de colliers dans les sépultures est attestée par la découverte de perles en verre (Magne, 109; Philippes, 138; Abdère, 254; Édessa, 404 [5]; Kastanas, 417d [48]; Philippes, 425h), parfois en nombre considérable (Magne, 31). Des colliers d'enfants ont été exhumés dans le Magne (109), à Vasiliki (119), à Alésia (316, fragments), deux à trois colliers à Abdère (254), des colliers à Ierissos (415), une perle de médaillon à Stratoni (414) des médaillons à Aphiona (374), des boules en bronze à Paterma (258), un collier de seize petites perles en bronze à Thèbes (344z), un collier ou un pendeloque en fer à Philippes (137), une perle en argent à Sparte (315b), une perle en pâte de verre à Veroia (398f), des perles en verre et en os à Sparte (315q), des perles en verre, en os et en ambre à Toronè (411), des perles d'ambre à Aïdonochorion (390) et à Thessalonique (416(b)s), une chaîne de collier de perles en verre (Corinthe, 298(d)c), des colliers en verre à Ithaque (172 [3]), un collier de cent vingt et une perles en verre aux couleurs et aux dessins variés à Myrodato (430c), huit perles en cristal et en verre à Toronè (411), une perle en coquillage dans une tombe d'enfant à Polystylon (254), un collier en or constitué de perles bleues à Méthana (305), des perles de verre dans des tombes slaves à Olympie (324), un médaillon en corail à Rhodes (266c), un collier doré à Graikiko (365), une perle cruciforme

666. On attribue des qualités magiques aux métaux et à la forme du cercle (G. Megas, Ζητήματα ἑλληνικῆς λαογραφίας, Ἐπετηρὶς τοῦ λαογραφικοῦ ἀρχείου 3-4 (1941-42), 79, 86, 97; J. G. Frazer, Le cycle du rameau d'or (Paris, 1935), I, 132. (Ph. Drosoyanni, Α.Δ. 22 (1967), Β1, 219, n. 1).

à Némée (25 [1]) et Abdère (254), un médaillon en forme de croix à Philippes (138).

Certains rapports détaillent parfois l'emplacement de la découverte à l'intérieur de la sépulture: une perle près de la main gauche à Cnossos (11), dix-sept boules en bronze sur la poitrine à Podochorion (143), des perles de collier à hauteur de la poitrine à Pogonion (371b), des fragments de collier sur le cou du défunt à Glyki (228a), une perle en verre sur le cou, une autre en pierre, de forme conique, sur la poitrine et une troisième, biconique, en terre à K. Petra (405c), une perle de couleur blanche ou bleue à Olympie (111), deux perles en verre de couleur verte à Édessa (404), une perle de chapelet et une lame en fer à Hay. Asomatoi (186), des perles de faïence à la hauteur du cou à Nichoria (213A), des pierres semi-précieuses dans le Magne, à Tigani (31) et à Hay. Achilleios (246 [3]), quelques pendentifs cruciformes aux types et aux matières différents à Némée (25), un pendentif en bronze à Mentzaina (214).

f) Bracelets (Βραχιόλι)

Les rapports mentionnent des bracelets dans le Magne (31; 109b [1]), à Stamata (93), Mesanagros (156a), Rentina (242), Hay. Achilleios (246), Mandra (251 [5]), Kitros (394), Toronè (411), des bracelets en bronze à l'Héphaisteion (183), à Polystylon (254 [2]), Démétrias (380), Servia (401b), Stratoni (414), Adriani (424), Philippes (425c), Poliochni (445), deux bracelets en bronze dans le remblai à M. Ada (434b), un en bronze dans trois tombes à Édessa (404), des bracelets en bronze et en fer à Veroia (398f), deux bracelets en bronze et un en fer à Néochoropoulo (367), des bracelets en bronze et en verre à Arriana (434a), en verre à Philippes (136 [1]), trois bracelets en verre et deux bagues dans une seule et même tombe à Philippes (musée, 138), des fragments en verre à Paterma (258 [2]) et Maximianoupolis (433), des bracelets en verre à Pydna (231a1), Rhodes (271c) et Astypalée (457 [2]), en verre coloré à Philippes B (137), un bracelet cylindrique en verre à Servia (401b), trois bracelets en verre et un quatrième en fer dans une sépulture de Serrès (249c), un bracelet en argent à Karla (382b), des bracelets avec ou sans décoration à Olympie (111).

L'emplacement de la trouvaille ou le type de défunt sont parfois précisés: un bracelet à chaque poignet à Paliopyrgos (372b), un bracelet en bronze et trois autres en verre aux abords de la tête à Kraneion (98), sept bracelets aux poignets d'un défunt; un en bronze au poignet droit; un en verre et deux en bronze (quatre cas) à Abdère (254), deux paires de bracelets en verre aux poignets d'un défunt dans une tombe de Naupacte (360), un bracelet en bronze au poignet d'un enfant à Evrytanie (359c), deux autres dans une sépulture d'enfant à Aliki (59), deux à chaque poignet dans une tombe d'enfant à Polyanthos (62), un bracelet en verre au poignet d'un enfant (Makri, 440), un en bronze au poignet droit d'une fillette à Mésembria (438), un à tête de serpent à Olympie (111), deux bracelets en bronze des IXe-XIIe s., semblables à ceux découverts ailleurs dans les Balkans (Zagori, 369).

g) Bagues (Δακτυλίδι, δακτύλιος) (fig. A, 161)

Les rapports recensent, de manière laconique, des bagues à Tégée (107b), Hay. Achilleios (246), Kitros (394), deux bagues à Salamine (195a), une à Kolindros (397), deux distinctes à Thessalonique (416(c)b), de rares bagues à Corinthe (298(d)c), un homme et une femme portant chacun une bague (298(d)e). Des bagues en bronze ont été exhumées à Pydna (231), Serrès (249c), Sidérokastro (249d), Rhodes (266c; trois dans une même sépulture), Krannon (387), Toronè (411), Iérissos (415), une bague à Volos (127), Philippias (227), Athènes (280(a)m, s), Corinthe (298(d)c), Méthana (305), Patras (328bd), Pharès (333a), Zagori (369a), Ktismata (373) et Akrini (401c).

Huit bagues, dont une en or, furent découvertes parmi les dix-sept tombes d'Arvi (477), deux en bronze, portant une décoration, dans deux tombes de Sikyon (101), quatre bagues dans la sépulture d'une femme à Kastanas (417d), une petite bague en bronze dans la tombe d'un enfant à Aliki (59), Philippes (138) et Polystylon (254: 1 + 1 + 1, datées de 1840). D'autres trouvailles du même genre sont à signaler: plusieurs bagues, dont une argentée, à Mesanagros (156a), Philia (129 [3]), dans une tombe à Chrysi (248), cinq bagues parmi quarante-cinq tombes à Mandra (251), des bagues dans cinq sépultures à Néochoropoulo (367), soixante-neuf bagues en bronze, sept en argent et dix-huit en fer dans le Magne (31), des bagues en bronze, en fer et en argent à Servia (401b), une en bronze et une en argent à Édessa (404), une en argent à Mentzaina (214), Krannon (387), Stratoni (414), une en fer à

Abdère (254), Tirynthe (310), Vergina (399), des bagues en verre à Maronée (256), Rhodes (271c: des XVIIe-XVIIIe s.), en plomb à Drivlia (18) et N. Anchialos (378f), une bague en os à Édessa (404).

Parmi les découvertes particulièrement précieuses, mentionnons une bague en or portant sur le chaton le nom d'une impératrice à Linos (259b), une bague en or à Édessa (404d) et à Argos (312n), une bague en alliage d'or à Didymoteichon (261c), une bague en or avec monogramme à Thessalonique (416(b)u), des bagues en or ornées de pierres gravées à Langadas (418b), une bague en or portant le monogramme d'un évêque à Oréoi (217a), une bague aux motifs chrétiens à Ithaque (172), une bague en bronze décorée d'incisions à Phylakton (443b), deux bagues en bronze, dont une présentant la lettre X répétée trois fois — correspondant probablement à l'initiale de la famille du défunt — à Hay. Asomatoi (186), une bague en or et d'autres en argent et en bronze à Veroia (398f), une bague en or, une seconde figurant une poignée de mains et deux dernières en bronze à Thessalonique (416(b)w), une bague en or appartenant à un enfant (416(b)r), une avec inscription à Sparte (210b).

Dans quelques cas, seules des parties de bagues ont été retrouvées: des anneaux de bague à Mesanagros (156a), souvent en bronze (Sikyon, 101, Argos, 312a; Alésia, 316 [1]; Néochoropoulo, 367 [5]), le chaton orné d'une croix incisée à Anavyssos (285b) et Thèbes (344i), un chaton en forme de 8 à Amarousion (191c [1]), des fragments d'anneaux en fer à N. Anchialos (4), un anneau en bronze dans le remblai, à côté d'ossements à Glyki (228a), huit anneaux en bronze grands et un petit argenté à Palaiocastritsa (375a).

À de rares occasions, les rapports se font un peu plus précis: ainsi, à Némée (25), nous savons que deux bagues, une en bronze et l'autre en argent, portant un monogramme, furent découvertes aux doigts de la main gauche du défunt et deux autres, en bronze, à ceux de la main droite. Deux bagues en bronze furent exhumées près de deux squelettes à l'Acrocorinthe (100), une bague en bronze près de la main droite du défunt à Samos (147), une bague en bronze avec croix inscrite dans un cercle près de la tête à Mentzaina (214), une sous le coude gauche à Rentina (242), une, en bronze, à chaque main à Méropi (371a) et Philippes (138), six anneaux en bronze au troisième doigt de la main gauche à Halos (359b), une bague à hauteur des doigts à Phthiotide (358b), une en or et une en argent à l'annulaire de la main droite, une en alliage d'or et d'argent à l'annulaire de la main gauche à Naupacte (360), des bagues portant les noms de Yeoryios et de Petros à Aphiona (374).

Pour terminer, il faut aussi évoquer la découverte d'anneaux (*κρίκος*) provenant soit de boucles d'oreilles, soit de bagues en bronze (Stamata, 93; Thèbes, 344i avec chaton décoré; Édessa, 404 [1]).

h) Sceaux

Les fouilles n'ont livré que de rares cas de sceaux. Un sceau éponyme à Rhodes (77; ΘΕΟΔ[ωρος]), celui d'un archevêque à Chalkis (336h, ΓΕΩΡΓΙΩ), un sceau du XIIe s. portant la représentation de saint Théodore et une inscription retrouvé dans une tombe d'enfant à Rhodes (268), un sceau-pendentif en stéatite noire, également à Rhodes (268) et un sceau orné d'une croix à N. Anchialos (378a).

i) Boutons

Des boutons de vêtements ont été mis au jour à Rhodes (155b; 267b) et Mystra (206), des boutons en bronze à Thessalonique (237c [6]), Abdère (254), N. Anchialos (378a), Thessalonique (416(c)g), des boutons en ivoire ou en cuivre à Mystra (205), en verre à Cnossos (480a), un en os à Hay. Asomatoi (186), onze en or et en os, de forme discoïde, et un, cylindrique, dans le Magne (31), un bouton rond en bronze retrouvé à la hauteur des épaules du défunt à Veroia (131b), une série de boutons semblables à des boules, datés des XVe-XVIIe s., à Corinthe (196), des boutons provenant de vêtements ecclésiastiques à Patras (215d), des boutons ronds à Hay. Achilleios (246), en cuivre ou en métal à Didymoteichon (261b), sept boutons en cuivre décorés d'incisions cruciformes à Kalymnos (273c), un en forme de cloche à Hay. Triada (279), deux en cuir décorés de spirales en bronze à Veroia (398g).

j) Mentions de bijoux

On trouve aussi, çà et là dans les rapports, des mentions peu détaillées de la découverte de bijoux: des bijoux ont ainsi été exhumés à Sparte (211a) et Démétrias (380a), des restes de bijoux en bronze à

Corinthe (298(a)c), Delphes (351b), Toroné (411) et Adriani (424a), les parures vestimentaires d'un adolescent à Corinthe (298(a)d), les ornements en bronze d'un enfant (298(c)e), en or et en argent à Makriyalos (395a), des parures en argent à Édessa (404d) et Kleisochori (405e1), des bijoux incisés à Aréopage (182), les bijoux d'une femme à Malia (85), des pièces d'ornements (298(d)e), en bronze, en argent et en or à Corinthe (temple, 22), une pièce isolée issue d'un bijou ou d'une boucle à Némée (25).

1.3.3.3. Objets à la fonction apotropaïque

Quelques objets ont une fonction clairement apotropaïque. Nous songeons avant tout aux croix (fig. A, 162-163). Celles-ci furent retrouvées en nombre: croix dans le Magne (31 [7]), à Olympie (111), Volos (127 [2]), Patras (328p, en poros), Iolkos (381b), croix posée sur la poitrine du défunt à Rhodes (269), croix en bronze à Sikyon (101 [2]), Hay. Apostoloi (186), Laliotaïka (202), Serrès (249a1), Abdère (254), Corinthe (298(b)b), Argos (312a), Chalkis (336p), Argalasti (382) et Thessalonique (416(e)b [3]), croix d'enfant en bronze à Rhodes (266c), en argent à Corinthe (22) et Veroia (398f), en fer à Argos (312b), Toroné (411), Thasos (428e), trois croix en fer, dont deux disposées près de la tête à Kipia (60), une croix en bronze dans les mains du défunt à Rhodes (271e), des croix en plomb à l'Asklépieion (89), à Trézène (306) et Kastellorizo (467), en stéatite dans le Magne (31 [2]) et à Kolchis (55), croix aux branches égales en stéatite à Gortys (160) ou en bronze à Rhodes (266c), croix en bronze, en argent et en stéatite à Rhodes (268), six croix en stéatite, l'une aux pieds, une grande croix de procession en fer sur la poitrine et d'autres en bronze à Rhodes (268), croix en métal reposant sur la poitrine d'une fillette à Makri (440), deux croix en bronze, une en fer et une en stéatite noire à Thèbes (344z), croix en pierre à Chrysi (248), en os à Ilissos (n. 28 [2]) et Aliki (59), petite croix avec chaînon à Olympie (111), croix en bronze décorée de cercles à Atalanti (354c), croix portant l'inscription ΦΩC-ΖΩΗ[667], les mots disposés en croix à Amorgos (454) et à Nikopolis (fig. A, 163), croix dorée

667 À Tomis et à Callatis des croix en marbre avec l'inscription ΦΩC-ΖΩΗ datées des Ve-VIe s. qui évoquent le Christ en s'inspirant de Jean (I. Barnea, L'épigraphie, 472; v. n. 96). Jean 8, 12 «ὁ ἀκολουθῶν ἐμοί... ἕξει τὸ φῶς τῆς ζωῆς», 1, 4 «ἡ ζωὴ ἦν τὸ φῶς τῶν ἀνθρώπων», 14, 6 «ἐγώ εἰμι τὸ φῶς καὶ ἡ ἀλήθεια καὶ ἡ ζωή». D'autres références sur les mots: IC ΦΩC (C)ΩCΩN (K. Loverdou - Tsigarida, Ἐνεπίγραφοι κοπτικοὶ λύχνοι τοῦ μουσείου Μπενάκη, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 6 (1972), 130-145). À Stamata (cat. 93) sur le côté S. supérieure d'une tombe à peinture de part et d'autre de la branche horizontale de la croix les mots «ΦΩC | ΖΩΗC». Une petite croix en alliage d'argent et de cuivre portant sur une face l'inscription: ΦΩC-ΖΩΗ et sur l'autre K(ύρι)E ΒΟΗΘΗ ΤΟΝ ΦΟΡΟΥΝΤΑ et un *follis* probablement d'Héraclius près d'une tombe (D. Pallas, Une petite recherche dans le diaconicon de la basilique B de Philippes, B.Z. 53 (1960), 332). À Nikopolis, basilique B, deux croix en bronze portant des anneaux pour la suspension. L'une porte les mots ΦΩC-ΖΩΗ disposés en forme de croix (fausse place des mots par l'auteur) (Δ.Χ.Α.Ε. II, 4 (1927), 50, fig. 2, Al. Philadelpheus) et Π.Α.Ε. 1926, 129, G. Sotiriou, la même croix en juste place des mots; (Ibid., 125, G. Sotiriou qui note qu'une autre croix se trouve au musée byzantin d'Athènes). Sur la base courbée de l'ambon de marbre à deux escaliers de l'église paléochrétienne des thermes occidentaux de Kos et sur les extrémités d'une croix incisée la même inscription sous la même forme (Boll. d'Arte 35, ser. IV (1950), 226, fig. 44, L. Morricone et 15e Symp. X.A.E. 1995, 42, E. Militsi). À Délos basilique de Saint-Cyrique un fragment de sculpture appartenant à l'ambon portait un exemple identique (A. Orlandos, Délos chrétienne, B.C.H. 60 (1936), 82, fig. 13). Inscription au-dessus de la porte arrière de l'église d'Évanguélistria de Ténos, de part et d'autre de la branche verticale haute de la croix les mots: ...ΦΩC-ΖΩΗC et ensuite ΟΙΚΙΑΙΩΝ ΔΙΑΦΕΡΟΝ ΤΩ ΔΕCΠΩΤΩ ΜΟΥ ΤΩ ΑΓΙΩ ΙCΙΔΩΡΩ (L. Ross, Reisen auf den griechischen Inseln des ägäischen Meeres (Stuttgart-Tübingen, 1840-1852), I, 17, n. 7). (D. Feissel, Inscriptions byzantines de Ténos, B.C.H. 104 (1980), 477-518 (504-505), fig. 10). Un exemple d'Occident d'une inscription tombale ... ΦΩC Z(Ω)HC... (V. Schultze, Die Katakomben. Die altchristlichen Grabstätten. Ihre Geschichte und ihre Monumente (Leipzig, 1882), 243). Sur une autre épitaphe du Ve s. le Christ s'appelle ΖΩΗC ΑΛΗΘΟΥC Φ(ΩC) (C. M. Kaufmann, Handbuch der altchristlichen Epigraphik (Freiburg im Br., 1917), 151). Sur une colonnette du monastère de Varson de la région de Mantinée d'Arcadie l'inscription en forme de croix, horizontalement ΦΩC Η ΖΩΗ et verticalement ΟΡΟΙ ΤΗC ΑΓΙΩΤ(ΑΤΗ)C ΕΚΛ. qui définissait les limites de la propriété ecclésiastique (Δ.Χ.Α.Ε. III (1894-1902), 24, G. Lambakis). Des informations sur les dernières références dans (Léon. Philippidis, Συμβολὴ εἰς τὴν ἐκκλησιαστικὴν ἱστορίαν τῆς νήσου Τήνου, Ἐπετ. Ἑταιρ. Κυκλαδ. Μελετῶν 3 (1963), 28-37). À Sardes sur le pillier S. de l'entrée d'un temple les deux mots disposés de haut en bas avec deux croix au milieu et aux extrémités (A.J.A. 18 (1914), 44, W. Buckler - D. Robinson). Sur une porte d'Aphrodisias de part et d'autre de la croix (R.E.G. 19 (1906), 297, n° 214, Th.

présentant aux extrémités des branches les abréviations IC XP NIKA et ΦΧΦΠ, à Rhodes (155b).

Dans d'autres cas, les croix ont une forme d'amulette[668]. De tels types de croix ont été exhumés à Salamine (195a) et Rhodes (267b). De même, on a découvert des amulettes de bronze à Argos (312a) et Patras (328bd), comportant parfois un trou pour être suspendues (comme à Mesanagros [156a], 2 + 1), des amulettes en forme de cloche à K. Pétra (405c), des amulettes rondes en bronze à Thessalonique (416(e)b; 1 + 1 + 5 + 4 + 18 dans chaque sépulture), une amulette en bronze dans une tombe d'enfant à Philippes (425c), une amulette en stéatite ornée sur ses deux faces du portrait d'un saint a Mystra (206), une amulette «gnostique» à Athènes (280(c)a), une cloche à Ilissos (n. 28) et Olympie (111), une clochette en bronze à Édessa (404), un talisman à Lindos (157).

L'icône en bois, portant sur ses deux faces la représentation en relief d'un saint, découverte près d'Édessa (407; fig. A, 164) et celle conservant des traces de peinture exhumée aux abords d'une sépulture rhodienne (459a)[669], paraissent avoir une fonction apotropaïque similaire. La même réflexion vaut pour une amulette, trouvée à Corinthe (Béma, 197), comportant sur une face le buste d'un saint et sur l'autre l'inscription «Θεὸς βοήθη τῷ δούλῳ Ματθαίῳ». D'autres objets du même genre ont été retrouvés: un pendentif cruciforme posé sur la poitrine du défunt à Emporio (145), des pendentifs cruciformes et divers objets à Némée (25), un pendentif en bronze à Mentzaina (214), une plaque calcaire ornée de dessins retrouvée dans la main gauche d'un défunt à Némée (25), une autre en bronze à Emporio (145), une plaque décorée de croix et de divers ornements à Délos (151).

Le rôle des tessons portant l'inscription IC XC NIKA est à ce propos particulièrement clair. On en a retrouvé, dans la main du défunt à Paros (149) et à Mesanagros (156a), près de la tête à Télos (179), dans la main droite à Hay. Apostoloi (184), sur le visage à Spetses (106). À Elis (327), l'abréviation IC XC NIKA[670] est disposée dans les branches de la croix. D'autres trouvailles du même

Reinach). Lycie, Karabel, église monastique du VIe s., l'abside S. porte une croix avec les mots ΦΩC et ΖΩΗ horizontalement et les lettres apocalyptiques A et Ω (Jean, Apocalypse, I, 8, v. Partie D, n. 271). Et sur les sceaux à pains eucharistiques (G. Galavaris, Bread and the Liturgy. The symbolism of early christian and byzantine bread stamps, Madison, Milwakee (London, 1970), 31). Thessalonique, collection G. Tsolozidis, une coupe; elle est ornée de quatre croix incisées avec le mot ΖΩΗ horizontalement et ΦΩC verticalement. Du genre de l'écriture et de la forme de la croix avec doubles branches elle date des Xe-XIe s. (Journal «ΤΟ ΒΗΜΑ» 22-1-1995, p. Γ25). Croix votive d'origine syrienne du VIe s. avec ΦΩC et ΖΩΗ entrecroisés et ΚΕ ΒΟΗΘΙ ΓΕΝΝΑΔΙΑΝ et ΑΓΙΕ ΓΕΩΡΓΙΕ ΒΟΗΘΙ, etc. (A. Grabar, Martyrium I, 349).

668. Le sens général du mot phylactère-amulette, adopté par l'Antiquité profane est celui d'amulette qu'on portait sur soi pour se préserver de quelque mal (D.A.C.L. XIV, 1, 806-810, phylactère, (1939), H. Leclercq). Les pères de l'Église étaient contre les superstitions. Le concile de Laodicée (343-381) can. 36, interdisait de porter des phylactères. Les sectes hérétiques avaient fait tous ses efforts pour répandre les invocations superstitieuses et de bonne heure, l'Église s'était séparée d'elles. Des superstitions ont régné sur toute l'étendue du monde romain pendant les sept ou huit premiers siècles du christianisme. Les lois avaient un médiocre effet (C. Th. 9, 16, 5, De maleficis). Clous magiques avec inscriptions. Ostraka d'Égypte avec inscriptions (D.A.C.L. I, 2, 1784 s., amulettes, (1907), H. Leclercq).

La nécropole médiévale de Pesača (Danube) a livré des fragments de briques posées de champ au pied du squelette. Toutes portent la croix gravée tournée face à la tête du mort. Deux briques portent une inscription gravée en lettres glagolitiques et cyrilliques (Xe s.) (Starinar 33-34 (1982), 175, fig. 1-3, Dušica Minić). On met dans la bouche du mort un tesson de tuiles avec la croix gravée ou la *pentalfa* (pentagramme magique) (N. Politis, Λαογραφικὰ Σύμμεικτα, III (Athènes, 1931), 336). Sur un autre domaine: C. Bonner, Studies in magical amulets (chiefly graeco-egyptian), (London, 1950), University of Michigan, Studies humanistic series, vol. XLIX (100-500 A.D. et quelques chrétiennes). V. Laurent, Amulettes byzantines et formulaires magiques, B.Z. 36 (1936), 300-315.

669. On pose une icône d'un saint sur le mort pendant la prothèse du mort (Ph. Koukoules, 1940, 10) et des icônes sur la tombe (Ibid., 54).

670. Un des sens des croix gravées sur les murs des tombes est apotropaïque. A voir les exemples (D. Pallas, Ε.Ε.Β.Σ. 30 (1960-61), 413-452 [431 s.]). Une amulette de Constantinople, porte derrière la figure de la Vierge les mots «Χριστὸς Νικᾷ» (R.E.G. 5 (1892), 77, M. Schlumberger). On rencontre ces mots sur les bâtiments p. ex. à Der Siman, Il-Barah et Serdjilla. D'autres expresions équivalentes sur les inscriptions († Νίκας; Τὸ σημεῖον τοῦτο νικᾷ; Χριστοῦ τὸ νῖκος (Ve-VIe s.) (W. K. Prentice, Magical formulae on lintels of the christian period in Syria, A.J.A. 10 (1906), 137-150). Sur le mur d'une pièce funéraire au N. de la prothesis de l'église centrale du monastère de Saint-Euthyme l'inscription IC XC NIKA dans la place convenable entre la croix dans des feuilles (I. Meimaris, The monastery of Saint Euthymios the great at Khan el-Ahmar, in the wilderness of Judaea: rescue excavations and basic protection measures, Μελετήματα,

type sont [redacted] signaler: un poids de tissage avec l'abréviation IC XC NIKA à l'emplacement d'une église rhodienne (271ba), un fragment de pierre près de la bouche, paléochrétien, et des tessons de tuile portant la même inscription (Aréopolis, 213; Sériphos, 264b; Maronée, 432; à comparer avec Achladiakais, 274b, une plaque ornée d'une croix et de la même inscription).

Une tuile portant une croix gravée (Thèbes, 344b; N. Anchialos, 378f; Rhodes, 461b), un tesson conservant une représentation en relief et des traces de couleur (Hay. Achilleios, 246), un objet en terre avec une croix incisée (Kos, 468b), des plaquettes en relief ou rectangulaires en marbre (Athènes, 280(a)s). On ajoutera à cette liste une ampoule (*έγκολπιο*) comportant la figuration d'un saint en position d'orant à Philippes (138, fig. A, 162), un reliquaire rehaussé d'une représentation de la crucifixion à Chrysi (248, VIIIe-IXe s.) et à Kavala (426), une *eulogie* décorée d'un saint portant l'Évangile (N. Anchialos, 378g) et deux médailles romaines de dévotion du XVIIe s. (Corinthe, 196).

1.3.3.4. Objets de la vie quotidienne et autres

Les objets utilitaires les plus divers ont été découverts. On mentionnera pêle-mêle une petite pince à épiler et les fragments d'un peigne en os à Édessa (404a), un miroir à Cnossos (11) et Philippes (425e), un cube en os à Toronė (411), une crécelle d'enfant à Corinthe (298(c)e), un cure-oreille en argent à Stamata (93), en os à Argos (200), en bronze à Arvi (477 [5]), une étrille à Philippes (425e) et Plotinopolis (442), un dé à coudre dans le Magne (31 [2]), un dé du même genre en bronze à l'Héphaisteion (183), un dé à jouer à Thessalonique (416(b)x, dans le remblai), des clés en bronze dans le Magne (31 [2]), une clé en fer près de la tête du défunt à Rhodes (266c), des restes de jouets à Misocampos (70), une poignée oblongue en fer (tissu pour la descente du corps) à Argos (312m), un œuf posé dans la main droite du cadavre à Sparte (210), les os d'un oiseau et une huître à Édessa (404e)[671].

---

10 (1976-1979), 377-433, photos). Dans la tombe de la nef centrale côté O. de Larissa (cat. n° 41) l'inscription IC XC NIKA, les mots disposés de part et d'autre de la croix. Dans l'église de Dezevo une plaque de chancel portant la même inscription avec NIA (Starinar 36 (1985), 124, J. Kalić - M. Popović). Sur l'abside une croix avec la même inscription à Maronée (Th. Alimprantis, Ἀρχαιολογικές ἔρευνες στὸν Ἅγιο Χαράλαμπο Μαρώνειας, Α.Ε.Μ.Θ. 1 (1987), 461-464). Un fragment de plat avec cette inscription dans l'église de Saint-Démétrius d[redacted] Thessalonique (G. et M. Sotiriou, Ἀγ. Δημήτριος, I, 238-241, II, pl. 95, η). Dans le manuscrit de Grégoire de Nazianze de l'époque de Basile Ier (H. Omont, Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscripts grecs de la bibliothèque nationale du VIe au XIe s. (Paris, 1902-1929), pl. XVII-XVIII). Sur le mur avoisinant la tombe du diaconicon de Hay. Achilleios de Prespa (cat. n° 246). «Χριστὸς νικᾷ» et «Κ(ύρι)ε νίκα» (Agora, vol. XVII, (1974), Inscriptions, 194, n° 1095, D. Bradeen et Hesperia 16 (1947), 49-50, n° 33, J. S. Creaghan - A. E. Raubitschek). Sur les bras d'une croix (Crète, A. Bandy, The greek christian inscriptions of Crete (Athènes, 1970), 54, n° 26), Odessos (Besevliev, 137), tantôt des deux côtés d'une croix (Odessos, Idem, 141) (I. Barnea, L'épigraphie, 493). Sur les murs de l'église de Hay Nikolaos Orphanos de Thessalonique des ornements picturaux et l'inscription entre les branches de la croix (A. Xyngopoulos, Νεώτεραι ἔρευναι εἰς τὸν Ἅγ. Νικόλαον Ὀρφανὸν Θεσσαλονίκης, Μακεδονικά 6 (1964-65), 93). Cette inscription devient fréquente pendant l'époque mésobyzantine (K. Weitzmann, The monastery of Saint Catherine at Mount Sinai, The icons, (Princeton, N.J. 1976), 79). Selon A. Frolow (IC-XC NIKA, Byzantinoslavica 17 (1956), 98-113 [106]) le plus ancien exemple sûrement daté des sigles fait partie d'une inscription destinée à commémorer la restauration des remparts de Constantinople [redacted]ntre 740-741. À voir aussi la présence de cette abréviation à Thèbes et à Samos (Partie C, n. 120 et texte). Ces exemples de même que celui de Larissa contribuent à considérer comme beaucoup plus précoce l'apparition de cette abréviation.

À comparer un sens différent de l'inscription sur une brique à N. Anchialos «† Νηκᾶ ἡ τύχη Πρασίνων τῶν Ὀρθοδόξων» (Π.Α.Ε. 1969, 21, fig. 23, a. P. Lazaridis). «Νικᾶ ἡ τύχη» (Corinth VIII, 1, (1931), 120 s., n° 200, 205, 212, 213, [redacted]. Meritt). Des acclamations pour les empereurs et le Christ gravées sur les fûts des colonnes à Gortys (Annuario 1 (1914), 130, fig. 9, A. Maiuri). Sur le sujet, (M. Guarducci, Le acclamazioni a Christo e alla croce e la visione di Costantino, Mélanges Boyancé (1974), 375-386); cf. G. Babić, Les croix [redacted] cryptogrammes, peintes dans les églises serbes des XIIe et XIVe s., Byzance et les Slaves, Mélanges Dujčev (Paris, 1979), 5 [redacted]. Sur le sujet en dernier lieu, Chr. Walter, IC XC NIKA. The apotropaic function of the victorious cross, R.E.B. 55 (1997), 191-220, avec des exemples de tous les genres.

671 Un «*ιγδίον*» (mortier à piler) en granit a été trouvé dans la pièce sépulcrale G dans la basilique de Kraneion en 1957 et d'autres à Léchaion et [redacted] N. Anchialos comme aussi à Marusinac (J. Brøndsted, Recherches, I, 98, fig. 93) qui

D'autres trouvailles — outils, armes, bibelots, ustensiles... — relèvent de la même catégorie: un petit disque en plomb à Argos (312a), des plaques en plomb à Kos (75), un disque percé d'un trou, des clous, des restes de vêtements et de souliers, un peigne en os, des ferrures de souliers, une pipe, un porte-lampe, des mouchettes, un plat, un bassin et une lance en fer à Mystra (206), un objet en verre de forme sphérique à Philippes (9), des lames en plomb à Phylla (337), en bronze à Volos (127), Thèbes (220) et Pharès (333a), un objet en forme de cœur à K. Pétra (405c), une colonnette en argent près de la tête du défunt à Traïanoupolis (441), une spirale en argent à Poliochni (445), une boîte en bronze à Thessalonique (416(c)b) et Evropos (420c), un crochet en bronze à Patras (328bd), une tôle en bronze à Tégée (107b), une épée disposée le long du corps d'un soldat et un objet dans sa main à Corinthe (298(a)i, fig. A, 100), une pointe de lance à Vasiliki (119), Veroia (398g), Édessa (404), deux pointes de flèche à Tirynthe (310), des coquillages à P. Lagos (255), un grand nombre de coquilles d'escargot à Cnossos (480a), un long outil en marbre à Athènes (280(a)s), en bronze à Corinthe (298(d)e), un couteau en fer retrouvé sur les os du cou d'un porc à Athènes (280(c)e), une tablette reposant sur la poitrine du défunt, un fer à cheval, une lame en fer à Rhodes (266c), un objet biconique provenant d'un atelier de tisserand à Gortys (481a), un poids de tisserand et un peson de fuseau à Kozani (53), des poids de tisserand à Louloudies (130, onze dans une seule sépulture), trois boîtes en bronze servant à la toilette féminine (Ibid.), un poids en bronze avec inscription à Sparte (315y), un objet fusiforme à Patras (328ae), un cadran solaire à Trézène (306), des fragments d'armes [redacted] Kitros (394), une balle de fusil datée du siècle passé qui nous informe sur la chronologie de la tombe et la période de fonctionnement du cimetière à Argos (312d), des éléments architecturaux effondrés à Patras (328as), des éléments sculptés à Léchaion (23) et Théra (453a).

1.3.3.5. Culte funéraire

On peut supposer que quelques ustensiles d'usage commun ont pu être utilisés au cours des cérémonies de repas funèbres. Des marmites, des plats et des amphores à Laliotaïika (202), une marmite à K. Pétra (405c), des ustensiles en verre à Rhodes (78), en fer à Samos (147), des marmites à Kolindros (397), des marmites et des ustensiles de cuisine à Argos (312l), des marmites à Thèbes (344b, hors de la tombe) et à Rhodes (466c), une marmite sans anses et à fond plat à Abdère (254).

Des plats (*pinakia*) byzantins et francs à Aréopage (182), des plats à Chalkis (336o) et à Thèbes (344b), des plats en glaçure à Thessalonique (241b [2]), des assiettes en glaçure du XIIe s. à Rhodes (268, retrouvées dans un dépotoir), des fragments à *sgraffito* à Chalkis (336j), de la céramique portant sur la base une représentation de lion à Maximianoupolis (433), des ustensiles à Corinthe (298(d)e, dans le tumulus), en fer à Samos (147), à l'état de tessons à Télos (458), une cuillère sacrée à Rentina (242) ou en os à Abdère (254), plusieurs cuillères à Athènes (280(a)p), une cuvette du XIXe s. à Corinthe (298(a)d), des noyaux d'olives à Argos (312a), un couteau à Kolchis (55), Philippes (136) et Olympie (11 et 324), un couteau en fer à Chalkis (336j1), Aphiona (374), Krannon (387), K. Pétra (405c), N. Skioni (410) et Phylakton (443b), des traces de lave au-dessus de l'amas des ossements dans le Magne (31), des semences aromatiques carbonisées à l'intérieur et à l'extérieur des tombes ainsi que des feuilles de fougère à Philippes (138), des encensoirs aux Vlatadès (239, 1+1), un encensoir en cuivre, une colonnette de chandelier, une veilleuse en bronze et une patène percée de trous à Mystra (206), d'un encensoir en fragments à Athènes (280(a)l), les fragments d'un lampadaire en bronze à Rentina (242), des chaînes en bronze et des crochets destinés à la suspension des chandeliers à Rhodes (155b), une pièce de «*bastagion*» (chaîne de suspension) d'un lampadaire en Corinthie (168).

Il faut encore signaler les cendres retrouvées auprès de tombes à Thessalonique (416(a)m) et une fosse-dépotoir contenant des vases servant aux repas funéraires à Sparte (315q). Des constructions compactes en forme d'autel localisées au-dessus de certaines tombes, comme à Thessalonique (416(a)r, 416(a)z, 416(a)aa, 416(b)r), semblent être en relation avec le culte des morts.

---

semblent avoir une liaison avec le culte funéraire. Un autre identique de Tomis est interprété comme une cuvette pour les bénédictions (I. Barnea, Les monuments, 64, fig. 32; v. n. 578) et (Idem, Christian Art in Romania, 1979, 66, pl. 15). [D.Pallas, Π.Α.Ε. 1977, 171].

1.3.3.6. Les lampes[672] (fig. A, 165)

Les lampes en terre cuite utilisées pour le culte funéraire datent exclusivement de l'époque paléochrétienne. Il n'est cependant pas toujours possible de préciser davantage une telle estimation chronologique. Des lampes ont été découvertes à N. Anchialos A (39), Samos (69; de facture romaine), et Samos-thermes (71), en abondance. D'autres lampes à Athènes (280(a)a et 280(c)e), Argos (312a), Patras (328ao), Varvara (412), un fragment de lampe à Panormos (82), Athènes (280(c)q), Éleuthères (294; une lampe), à Gortynie (314), Chalkis (336f), Thèbes (344a), Thessalonique (416(b)w), Mésembria (438, ornée d'un hippocentaure), Inatos (476b), Méthana (305; 1 + 1 et fragments d'une autre). Des lampes marquées d'une croix à Athènes (280(a)f1, 280(c)j) et Rhodes (466b), d'un chrisme (280(a)m) ou d'une rosace (280(b)b).

Le nombre de lampes déposées dans une seule et même sépulture varie fort: trois lampes à Athènes (280(a)l), quatre à Chalkis (336i), cinq à Kenchrées (299b), six à Kolindros (397). Une tombe à Athènes (280(a)t) comporte dans sa couche supérieure seize lampes de la fin du IVe-début du Ve s., plus bas neuf de la fin du IVe et au fond huit du IVe s. Mentionnons encore des porte-lampes à Thèbes (344b), un candélabre en verre suspendu à Kolchis (55), une chaîne de lampadaire en bronze et des lampions en verre à Rentina (242).

Plusieurs lampes peuvent être datées un peu plus précisément: du IIe s. à Philippes (425e), du milieu du IIIe s. à Patras (328bd), du IVe s. à Gortys (481), une de la fin du IVe s. à Isthmia (301), du Ve s. à Traïanoupolis (441), des Ve-VIe s. à Égine (297c, d), Patras (328l, une dans la tombe 328m, 328am) et Céphalonie (377). Les lampes nord-africaines découvertes à Périvoli (359) datent du IIIe au VIe s. On a encore retrouvé une lampe du VIe s. à Éleusis (291b), les fragments d'une lampe du VIe s. à Patras (328g), trois lampes romaines tardives, l'une ornée d'une croix, les autres de fleurs à Télos (458), deux lampes byzantines à Théra (453b). Recensons enfin une seule lampe en bronze à Kraneion (2), une lampe en verre à Abdère (254), fragments de lampes en verre d'une époque tardive, jetées ultérieurement à Hay. Achilleios (246), trois lampes en verre complètes et d'autres en fragments à Corinthe-franque (198).

Les rapports donnent parfois quelques détails sur l'emplacement de la lampe dans les sépultures. Dix lampes ornées de croix et d'autres motifs ont ainsi été retirées des «*thikes*» d'une tombe abritant quatre squelettes à Davleia (349). Deux lampes intactes et les fragments de trois autres ont été retrouvées dans les arcosolia à N. Anchialos (378a). À Patras (328aa), deux des Ve-VIe s. étaient posées dans une petite cavité pratiquée dans un mur.

Plusieurs lampes furent dégagées aux abords de la tombe: une lampe trouvée près d'une sépulture à Kyparissos (109a), des lampes sur ou près de la tombe à Corinthe (298(d)c), nombre de lampes datant du IVe au VIe s. dans la terre, sur et autour des tombes (298(d)c), dans les environs immédiats de la sépulture à N. Anchialos (378b) ou Koutson (430a), cinq lampes en dehors et deux à l'intérieur du tumulus, du Ve s. à Corinthe (298(d)c).

Il n'est pas rare de dégager des lampes du remblai des sépultures: lampes du VIe s. sur la couche de couverture à Némée (25), une lampe intacte sur la tombe à Phylla (337), une autre au-dessus de la tombe à Athènes (280(a)o), une dans le remblai à Patras (328ai), quinze dans le *dromos* d'un ossuaire contenant seize squelettes à Halai (356).

Il arrive que les fouilleurs aient eu la chance de retrouver des lampes présentant une marque ou, à tout le moins un indice, désignant leur atelier de provenance. Nous songeons à la lampe portant les lettres XIONHC à Dionysos (88), à celle marquée de la même signature, parmi plusieurs lampes des Ve-VIe s. à Athènes (280(a)s, dans le remblai), aux deux lampes du Ve s. et aux fragments de deux autres présentant elles aussi les lettres XIONHC à Anavyssos (285a), à treize lampes marquées du XIONHC découvertes dans une tombe réutilisée et à une autre (parmi six) découverte sur la couverture

672. Les lampes servent à allumer la tombe, à chauffer le mort vivant (K. Freudenthal, Das Feuer im deutschen Glauben u. Brauch (Berlin u. Leipzig, 1931), 9) et à chasser les démons malfaisants et protéger le mort et ses parents. Clément d'Alexandrie, Origène et Grégoire de Nysse ont écrit sur la puissance purgative du feu (G. Spyridakis, 1950, 143). Lampes sur la tombe ou suspendues (Ibid., 161). Lampes dans les tombes (Ph. Koukoules, 1940, 53). Sur l'utilisation des lampes v. Partie C, n. 90.

d'une sépulture proche à Corinthe (298(d)a). On peut encore ranger dans cette catégorie une lampe avec chrisme, une seconde désignée par les lettres XIONHC et le fragment d'une troisième portant les lettres KYPA[KOC], un fragment du Ve s. retrouvés à Athènes (280(a)m), une lampe d'origine nord-africaine ornée d'une croix (Toroné, 411), des lampes provenant d'Éphèse (Rhodes, 268), issues d'un atelier local (Argos, 312n), avec croix, chrismes, rosaces sorties des ateliers corinthiens et attiques (Corinthe, 298(b)c), provenant des ateliers samiens et d'Asie Mineure (Rhodes, 459d), (à comp. Partie C, Samos) et des lampes portant le signe de *planta pedis* à Argala (Partie B) (fig. A, 165).

Des dépôts de lampes ont été dégagés à proximité de certaines sépultures: une fosse remplie de lampes intactes et brisées des IVe-Ve s. et principalement du VIe à Argos (27), trois fosses pleines de lampes, de vases et de monnaies autour des tombes à Argos (312l). À Cnossos (480c), pas moins de quatre-vingt-cinq lampes ont été retrouvées à l'intérieur d'une tombe de la fin de l'époque romaine réutilisée aux temps paléochrétiens. Des tessons de lampes ont aussi été découverts en abondance à Thèbes (344s).

On peut supposer que les lampes déposées à l'intérieur des sépultures avaient pour fonction d'éclairer les défunts lors de leur passage dans l'au-delà, tandis que celles trouvées à l'extérieur servaient plutôt aux cérémonies des repas funèbres. Celles-ci restaient allumées en signe de prière et de recueillement.

1.3.3.7. Monnaies

L'usage de déposer une obole (*δανάκη*) dans la tombe paraît avoir été très fréquent non seulement durant l'époque paléochrétienne mais aussi au cours de la période byzantine[673]. Des monnaies, en très grand nombre, ont ainsi été découvertes à l'intérieur des sépultures. Elles datent de périodes diverses.

Les monnaies de l'époque paléochrétienne sont très nombreuses. Recensons les cas: une monnaie à Drivlia (18), une du IIIe et une seconde du IVe s. à Veroia (398b), des monnaies de la fin du IIIe-début IVe s. à Thessalonique (416(b)o), une de la fin du IVe s. à Corinthe (298(c)c), des monnaies du IVe s. à Démétrias (380a), Thessalonique (416(b)n [1]), Philippes (425c; deux dans une même sépulture), onze *as* à Plotinopolis (442), un *as* à Maximianoupolis (433), deux des IVe-Ve s. à Cnossos (12), un trésor de vingt et un *as* du IVe-Ve s. à Anavyssos (285c), un du Ve-VIe s. et un du milieu du Ve s. à Corinthe (298(d)c), des *as* des Ve-VIe s. à Patras (328m), quatre du VIe s. à Aliki (59), Égine (297c [1]), Corinthe (298(d)c) dans le réservoir IV (3), trois *decanummia* du VIe s. dans onze tombes à N. Syllata (409), un demi *follis* du VIe s. à Rhodes (466a), des monnaies d'Auguste à Justinien à Thessalonique (416(a)l), une du VIe s. (416(a)r), des monnaies du VIIe s. à Samos (71) et Athènes (280(a)s; 1 + 1), une monnaie vandale à Kraneion (98), une monnaie connue sous la dénomination de «*danake*» à Philippes (9) et Salamine (195a), une monnaie à Corinthe (298(d)c), des monnaies romaines en bronze dans dix-sept tombes à Thessalonique (416(b)u), deux monnaies de Justinien dans une des vingt et une tombes du même cimetière (416(b)q), des monnaies de Théodose Ier et d'Honorius dans une tombe macédonienne réutilisée à Péonie (420b), en pièce en or de Galène et de Constantin Paléologue dans un sarcophage romain à Langadas (418b).

Les monnaies médiévales ne manquent pas non plus: une des IXe-Xe s. à Philippes (8), deux monnaies médiévales dont une du Xe s. à Sikyon (101), une *skyphate* à Thèbes (344a), deux monnaies du XIe s. dans une sépulture de Corinthe (298(a)f), des monnaies du XIe s. à Chalkis (336m), deux du XIe s., d'autres du XIIe s. et deux vénitiennes à Stamata (93), des monnaies vénitiennes du XIVe s. dans le Magne (31 [6]) et à Naxos (451b), des monnaies vénitiennes à Hay. Triada (279) et Mystra

673. La coutume de l'obole existait pendant l'époque byzantine et après aux Grecs modernes, p. ex. en Thrace, Macédoine, Ponte, Crète, Asie Mineure, où on l'appelle περατίκιον = πορθμήϊον. Rarement on utilisait des monnaies antérieures, à Corinthe, église sur le Bema (cat. 197), une monnaie d'Arcadius. Il ne paraît pas probable qu'il s'agisse d'une tombe du Ve s. (manque d'indices stratigraphiques). Dans les Balkans et l'Europe (Ferd. Piper, Mythologie der christlichen Kunst von der ältesten Zeit bis ins sechzehnte Jahrhundert (Weimar, 1847), I. 1, 230) (N. Politis, Τὰ κατὰ τὴν τελευτήν, Λαογραφικὰ Σύμμεικτα, III (Athènes, 1931), 330-332). À voir aussi: V. Laurent, Numismatique et folklore dans la tradition byzantine, Cronica Numismatica si Archeologica 119-120 (1940), 7-9, sur l'obole: un certificat d'orthodoxie? Sur l'obole: Aristophane, Grenouilles, 140, 270; Lucien, Περὶ πένθους 10; Κατάπλους 18; Strabon VIII. 373.

(206), une monnaie hongroise du XVe s. à Mystra (206), une du XIIe s. et une post-byzantine à Némée (25), une du XIIe s. et une, occidentale, du XIIIe s. à Corinthe-Béma (197), une occidentale du XIIIe ■. à Philippias (227), une *skyphate* à N. Skioni (410a), une d'origine normande du XIIe s. à Thèbes (344(b)e), soixante-huit monnaies des XIIe-XIIIe s. dans la tombe du diaconicon à Hay. Achilleios (246), une *skyphate* du XIIIe s. à Paterna (258) et Anaktoropolis (427a; deux dans la même tombe), des monnaies du XIIIe s. à Corinthe (298(a)i, cimetière 3), des monnaies vénitiennes des XVe-XVIe s. à Emporio (145), des monnaies vénitiennes du XIIIe s. à Setina (247d), des monnaies, datées du XIVe au XVIe s., des Chevaliers de Saint-Jean à Rhodes (155b), des monnaies franques des XIIIe-XIVe s. à Hay. Asomatoi (186).

Il faut aussi dire un mot des monnaies post-byzantines dégagées dans les sépultures: neuf monnaies du XVIe s. à Dionysos (88), une monnaie turque de 1523 à Mesanagros (156a), deux pièces du XVIe s., une turque et une hongroise, à Rentina (242), une tombe incluant une monnaie du XIe ■., une autre contenant une pièce du XIXe s. et une troisième avec des monnaies de 1810 à Hay. Apostoloi (184), une monnaie de 1869 à Argos (312m).

Dans certains cas, plusieurs trouvailles permettent d'établir l'utilisation continue du cimetière à travers les siècles: nous pensons, par exemple, à Kodratos (3), où furent exhumées, dans une même tombe, deux monnaies du IVe s., trois autres du XIe s. et six du XIIe s., à Olympie (111), où des monnaies impériales se mêlaient à des dénominations byzantines, à l'Héphaisteion (183), où furent découvertes des monnaies des IVe, Xe, XIe et XIIe s. (particulièrement nombreuses) et plus encore des XIIIe-XIVe s., à Mentzaina (214), où des tombes voisines ont livré une monnaie turque, un *as* du Ve s. et une émission du XIIIe s. À Thessalonique (416(c)g), une monnaie du XIIe s. côtoyait deux autres du IVe s. À Hay. Achilleios (246), au S. de l'église, ont été mis au jour des monnaies datant du VIIe au XIIe s.; à Abdère (254), des monnaies du Ier et du VIe s. ainsi qu'un *follis* du Xe-XIe s. Quantité de monnaies usées ont aussi été trouvées à Volos (127).

Parmi les trouvailles, les monnaies en bronze sont particulièrement abondantes: une seule à Thessalonique (7) et Patras (328ae), plusieurs à Patras (328bd) et Iolkos (381c), neuf monnaies dans une tombe de Thessalonique (416(b)e), douze dans une sépulture de Messénie (213Ab), une émision romaine tardive usée à Athènes (280(a)r), huit monnaies — notamment une du Ve s. et deux d'origine vandale — aux côtés de dix squelettes dans une tombe d'Isthmia (301), vingt en bronze, datant du Ve-VIe s., dans une sépulture d'enfant à Dodone (368), trois dans une tombe de Thessalonique (237), six dans une sépulture rhodienne (77), des monnaies des Ve-VIe s. et trois pièces du IVe s., dans deux tombes à Patras (328at), trois sépultures ont livré 1 + 3 + 1 monnaies à Thessalonique (416(a)s), une tombe avec une monnaie du VIe s., d'autres avec des émissions des Ve-VIe s., une tombe avec huit monnaies du IVe s., des dénominations usées des Ve-VIe s., à Patras (328l), vingt et un *as* du IVe s. dans une même sépulture à Thessalonique (416(b)w), trente *as* du milieu du Ve s. à Hay. Antonios (419), une tombe avec cinq monnaies dont deux frappées sous Auguste à Philippes (425e), une du VIe s. ■ Patras (328c).

Mentionnons encore une tombe contenant une monnaie du IVe s. et, non loin, des sépultures avec des monnaies postérieures, entre autres une dénomination polonaise de 1627, à Toronè (411), onze monnaies du XIe s. réunies dans un sachet à Vasiliki (119), une du XIIIe s. à Abdère (254), deux monnaies, parfois des *skyphates*, dans deux tombes de Thèbes (344i), des *skyphates* en bronze également à Thèbes (344p). À Athènes (280(a)aa), des monnaies en bronze furent découvertes à côté de huit pièces d'or dont sept de la seconde moitié du VIe s. Une monnaie d'argent du Xe s. fut exhumée à Samos (147), d'autres en or du VIe s. à Piskopianos (86d).

Assez fréquemment, des monnaies furent localisées à l'extérieur des sépultures, à leurs proches abords: une du XIIe s. dans le remblai de terre de la couverture à Gortys (160), une pièce du XIe s. à Amarousion (191c), deux dénominations vandales à N. Anchialos (378d), une en bronze du Ve s. à Traïanoupolis (441), trois, dont deux du IIIe s., dans le remblai à Théra (453a), une de la fin du Ier s., également dans le remblai, à La Canée (469a), des monnaies de la fin du IVe s. à Thessalonique (416(b)m), dix-huit monnaies de la seconde moitié du VIe s. au même endroit (416(b)x), des monnaies du IVe s. à Koutson (430a), un demi *follis* du VIe s. à Kryonéri (436a).

Des trouvailles de ce genre sont parfois faites sur les tombes: une monnaie du IVe s. dans la couche située entre les deux couvertures à Philippes (8 [2]), une pièce de bronze au-dessus de la

tombe à Kallion (117a) et une autre, du VIIe s., dans la couche supérieure des débris d'un ossuaire à Athènes (280(c)b), dans le remblai à Iérissos (415), des *skyphates* du XIIIe s. au niveau des tombes, sept monnaies du XIIIe s. et des ossements, autour des sépultures (au même niveau) ainsi qu'une dénomination latine du même siècle à Arta (364a), une monnaie du XIe s. sur la tombe à Thessalonique (416(c)f).

Plus intéressant se révèle l'emplacement des monnaies à l'intérieur des sépultures. Comme pour les autres objets, leur place varie selon les cas: six monnaies en bronze du IVe s. autour du crâne à Philippes (9), un *as* en bronze frappé sous Arcadius près de la tête à Traïanoupolis (441), des monnaies autour du crâne et dans les mains du défunt, un trésor de quarante-deux *minimi* sous une plaque du pavement à Édessa (404d), une monnaie vénitienne du XIVe s. près de la tête à Glyki (228a), près du crâne et quelquefois sur la pierre tombale ou entre les couches des plaques et aux pieds une émission de 1219 à Rentina (242), des monnaies des XIIe-XIIIe s. près du crâne dans les tombes du narthex et la tombe E à Hay. Achilleios (246), une monnaie en bronze du XIIIe s. sous le crâne à Arta (364a), des monnaies sur le pavement à N. Anchialos (378a), un *follis* du XIe s. à proximité des pieds à Thèbes (344(b)f), six monnaies de la fin du IIIe-début IVe s. bordant la tête à Philippes (425f), des monnaies des IIIe-IVe s. près de la tête à Arriana (434a), une monnaie à la hauteur des pieds à Veroia (131b).

Des monnaies posées sur les squelettes: une monnaie en bronze à l'intérieur de la main droite à Némée (25), un *follis* de Constantin Ier sur la poitrine d'une fillette et un second, frappé sous Constance II, dans sa paume, à Mésembria (438), une monnaie du début du IVe s. sur la poitrine à Marathon (288b), quatorze monnaies sur la main gauche dans une tombe du IVe s. à Kalyvia (286b), soixante-deux subdivisions du Ve-VIe s, dans la paume de la main droite à Myrodato (430c), un *follis* de 657 sur le crâne à La Canée (469), un *follis* du XIe s. sur la paume à Abdère (254), une du XIIIe s. dans la mâchoire, une dans la bouche, une postérieure à 1250 et près des pieds une émission datant du règne d'Arcadius, à Mentzaina (214), des monnaies des Chevaliers de Saint-Jean sur et autour des squelettes à Rhodes (267c), une du XIVe s. sur le crâne, une émission des Chevaliers et une monnaie franque sur la poitrine à Rhodes (270).

Dans la bouche: des dénominations romaines dans la bouche à Hay. Rouméli (471a), une monnaie en forme de petit disque dans les bouches d'une mère et d'un enfant et sur la poitrine d'un autre squelette à Patras (n. 414, romaines?), à Athènes (280(a)f). Des monnaies dans la bouche ou près du crâne de Probus (276-282), de Constantin Ier et de Constantin II dans deux sépultures d'Athènes (280(a)f2), non loin, une pièce usée sous la mâchoire (280(a)p), un amas de piécettes des IVe-Ve s. sous le menton et à hauteur des clavicules à Thorikos (287), des monnaies de Constance II dans la bouche, sur la poitrine et entre les cuisses à Alexandroupolis (439), un *follis* du début du VIIe s. à l'extrémité O. d'une sépulture à Gortys (481a), des monnaies du XIIe s. dans le crâne à Corinthe-Béma (197), une monnaie vénitienne de la seconde moitié du XIVe s. dans la bouche à Naxos (451b) et à Rhodes (267b).

Nous avons rencontré quelques cas où les monnaies étaient percées d'un trou afin de pouvoir être suspendues au cou: c'est le cas d'une monnaie de Constant Ier à Corinthe (298(d)c), d'un *follis* du VIe s. à Laliotaïka (202), d'une monnaie en argent, retrouvée sur la poitrine du défunt, à Mystra (206), dans une tombe voisine d'une monnaie en bronze du XIIe s., d'une monnaie turque à Glyki (228a) et de deux pièces turques à Platamon (230).

Le seul témoignage des monnaies suffit rarement pour dater de manière fiable les sépultures. À titre d'exemples, mentionnons la tombe d'un soldat à Corinthe (298(a)i), pour laquelle la monnaie du XIIe s. qui y fut retrouvée n'éclaire nullement la chronologie, la diversité déroutante des monnaies découvertes — du VIIe ■., *skyphates* byzantines, de l'époque des Paléologues, pièces turques — dans le remblai de huit tombes à Thessalonique (416(c)b), les monnaies musulmanes exhumées dans la tombe installée dans un remblai effondré à Serrès (421a).

Dans certains cas, le nombre de monnaies à l'intérieur de la tombe s'avère considérable et sort du commun: vingt et une monnaies de la fin de l'époque romaine ou des temps paléochrétiens dans une tombe réutilisée à Cnossos (480c), cent trente-six monnaies de bronze, de la seconde moitié du IVe et du début du Ve s., retrouvées entre les cuisses du défunt à Athènes (280(a)t), huit monnaies frappées sous Justinien et quinze sous Justin II et Sophie à Argos (26), cent cinquante-quatre en bronze émises sous Maurice et ses successeurs, dans un dépotoir d'Argos (312l), cent trente et une pièces byzantines

Xe s. à Mandra (251), cinquante-six monnaies ■ Patras (328as), et, non loin, vingt-deux en bronze
du XIIIe s. en bobine à Arta (364c). Dans ces cas nous avons affaire à des trésors.
Signalons enfin quelques lots pour lesquels les rapports de fouille ne donnent pas de détails sur
l'emplacement monnaies en or du VIe s. à Piskopianos (86d), du XIIIe s. à Arta (225), trois pièces du
(328au).

De cette présentation générale, on retiendra quelques enseignements: la grande majorité des
monnaies retrouvées sont en bronze, une bonne proportion fut découverte à l'extérieur des sépultures
et quelques cas significatifs près du crâne, dans la bouche ou sur la paume — attestent, jusqu'en
plein XIVe s., la persistance du rite antique de l'obole funéraire.

1.3.3.8. Vases (fig. A, 159-160)

a) Vases en terre cuite

On a dégagé bon nombre de petits vases en terre cuite. Ceux-ci servaient au cours de la cérémonie
d'enterrement ou lors du rite de commémoration du défunt qui se déroulait sur la tombe. Conformément
aux anciennes croyances, on laissait ces ustensiles dans la tombe pour la vie du défunt dans l'au-
delà[674].

Dans quelques cas, les rapports décrivent la forme, ou du moins l'apparence, des vases retrouvés.
Celle-ci, on s'en doute, varie beaucoup: sphérique (Éleuthères, 294), demi-sphérique (Philippes, 425h),
œnochoé cylindrique (Kolindros, 397), vase en forme d'obus et à fond pointu portant des incisions sur
les anses (Veroia, 398a), en terre grise ou rougeâtre, la panse striée de lignes horizontales (Thessalonique,
416(a)d), vase à boire des IVe-VIe s., au long col et à la panse arrondie (416(a)i), à deux anses (416(b)w),
coupe au mince bord horizontal (416(b)f), à stries (Delphes, 351), vases slaves (Paliopyrgos, 372b).

On précise parfois le type des vases mis au jour: lécythes (Chersonèse B, 84; Corinthe, 298(c)c,
VIe s.; Arvi, 477 [4]), cruches (*πρόχους*) (Corinthe, 298(a)d, 298(c)a, 298(d)c; Sikyon, 303; Chandrinos,
320; Philippes, 425(b)a; Isthmia, 301, cannelée), coupes (Méthana, 305; Ktismata, 373), cruches et
coupes (Héphaisteion, 183; Toronè, 411), cruches, hydries et lécythes (Léchaion, 23), hydries, *lagynoi*,
œnochoés tréflées (Thèbes, 344b; fig. A, 159), *lagynos* (Argos, 312a), œnochoés (Argos, 312p; Pharès,
333a; Kleisochori, 405e), vases tréflés (Cnossos, 480a), petites amphores (Argos, 312a; Phylla, 337,
du VIe s.), tasse (Isthmia, 301), vase à anse (Aphiona, 374).

Les rapports de fouilles associent quelquefois des datations aux trouvailles: vases de la fin du IVe
et du Ve s. à Chalkis (336f), deux œnochoés du Ve s. à Evraiocastro (58), six lécythes et une jarre du
VIe s. à Corinthe (298(d)c), des lécythes et des cruches du VIe ■. (Corinthe, 298(d)c), céramique du
VIIe s. à Gortys (481), vases des VIe-VIIIe et XIIe-XIVe s. à Néochoropoulo (367), céramique en
glaçure du XIe s. à Emporio (145), Praggi (260), Thessalonique (416(c)g), cruches, œnochoés, hydries
des XIe-XIIIe s. à Stamata (93), céramique du XIIe s. à Laliotaïka (202), vases en glaçure à *sgraffito*
des XIe-XIIIe s. à Thasos (141), bols vernissés au décor gravé du XIIe s. (Rotonde, 235), vases du
XIIIe s. à Argos (200), céramique en glaçure des XIe-XIIIe ■. à Chalkis (336m), vases de types divers
des XIIe-XIVe s. à Hay. Dimitrios (232; fig. A, 160), majolica d'Ombrie et de Faenza en glaçure ornés
de *sgraffito* du XVe s. à Hérakleion (278c), cruches du XVIe ■. à Hay. Apostoloi (184), amphores à
Cnossos (11 [2 + 1]) et Sparte (315h (photo), mésobyzantines).

La position de ces divers vases ■ l'intérieur des tombes varie: un petit flacon à l'angle SO., une
fiole près des pieds et une autre à hauteur de l'estomac à Cnossos (11), une cruche à l'angle SE. à
Thasos (57), deux vases sur le côté O. à Aphoti (80), un vase près de la tête à Corinthe (22), Sikyon
(101), une cruche aux abords de la tête à Léchaion (23) et Érétrie (338b), à gauche de celle-ci à
Olympie (111), de part et d'autre du crâne à Marathon (288b), une coupe du XVe-XVIe s. (fig. A, 76),
près du crâne ■ Philippias (227), un vase sur le crâne à Ménidi (161), sous la tête à Glyki (228a), près
de la tempe gauche, posé en oblique, à Maronée (256), près de la tête et des pieds à Sparte (315d), un
vase fait à la main entre les cuisses à Messène (319c), un vase à hauteur de l'abdomen (Patras, 328cd),

674 «Χοὺς δὲ αὐτὰς ὠνόμαζον ἐκ τοῦ ἐπεγχεῖσθαι τοῖς τάφοις. σώζεται δὲ καὶ νῦν ἴχνος· ἐν γὰρ τοῖς ἱεροῖς ἄρτον καὶ οἶνον προσφέρομεν» J. Lydos, Ἐκ τῶν περὶ μηνῶν (De mensibus), (R. Wünsch, IV, 31) (Bonnae IV, 26). (G. Oeconomus, De profusionum receptaculis (bibl. societ. archaeologicae athenarum, 1921), Usus christianus, 55).

une cruche près des pieds à Phylla (337), une coupe au même endroit à Platamon (230), un vase à deux
anses et cannelures près des pieds à Rhodes (267h), une coupe en glaçure incisée près du long côté
d'une tombe abritant deux squelettes à Thessalonique (237c), trois petits lécythes le long du corps et
un quatrième près de la tête à Gortys (481b), une cruche près de la cuisse gauche et une autre à droite
du crâne (trois cas), une en fragments à gauche et une œnochoé près du crâne (deux cas), une œnochoé
sans anse hors de la tombe à Érétrie (338), deux vases sur les plaques de couverture et quatre, au bord
incisé, sur les pieds ou près de ceux-ci à Néochoropoulo (367), un vase entre les deux crânes à K.
Pétra (405c), une œnochoé dans la couche supérieure près du défunt à Astypalée (457), huit vases aux
coins, une cruche près de la tête à Athènes (280(a)f), une cruche près du squelette (280(a)l). Un
lécythe entre le mur du bâtiment et la tombe (perturbation?) à Képhalos B (122), un vase du VIe-VIIe
s. dans le remblai à Politika (341), quatre cruches (280(a)r) ou des vases postérieurs dans le remblai à
Édessa (404a), des vases d'usage quotidien hors des tombes ■ Tsoucalario (142).

On prend parfois soin de mentionner une décoration quelque peu singulière: une cruche peinte en
noir et en vert sur un fond blanc à Emporio (145), une *lopas* (plat) du VIIIe-IXe s., portant sur son
fond un paon et sur le bord une décoration végétale à Iolkos (381a), une aiguière ornée de feuilles
vertes (de facture chrétienne?) dans une tombe antérieure à l'église à Psachna (181). Des vases présentant
une caractéristique insolite sont souvent mieux décrits que les autres: ainsi ce vase minoen destiné aux
libations retrouvé à Cnossos (11), cette aiguière portant le nom du prêtre ΘωΜΑ à Léchaion (23), ou
des vases «*koutrouvia*» décorés d'une croix-crucifixion (Rhodes, 268), ce vase daté par l'indiction à
Athènes (280(a)d), ou encore cet autre portant la croix et les lettres A et ω à Corinthe (298(d)c).

Un vase du Xe s. a été retiré d'un dépotoir à Laliotaïka (202). À Argos (312l), un nombre
considérable de lampes et de vases fut découvert dans des fosses proches des tombes: marmites, cent
et une lampes, tessons d'amphores, vases en verre et cent cinquante-quatre monnaies émises sous
Maurice et ses successeurs. À Arta (364b), céramique glaçurée des XIIe-XIVe s., à Kallithéa (346d),
dix-neuf vases et huit lampes dans une fosse sise à l'intérieur d'une sépulture mycénienne; à Méthana
(305), un petit vase en bronze couvert de poussière noire; à Thessalonique (416(b)f), un *unguentarium*
en terre cuite, à bord horizontal, dans chaque «*thike*».

D'autres lots quantitativement importants existent mais l'emplacement de leur découverte est
tenu sous silence dans les rapports: on ne sait pas précisément — à l'intérieur ou à l'extérieur des
tombes? — où furent exhumés les dizaines de vases du IVe-Ve s. trouvés à Sparte (315a). Des centaines
de vases contenus dans l'ossuaire de Thèbes (344h). Quatre-vingt-huit vases de la fin de la période
romaine et des temps paléochrétiens ont été mis au jour à Matala (479). Enfin, on réservera une
mention particulière pour une tombe d'Athènes (280(c)e) dans laquelle la présence de vases à côté des
ossements d'un porc ne manque pas d'intriguer.

Il faut dire un mot aussi des cimetières d'Athènes datant de l'époque paléochrétienne et de ceux
de Thessalonique de la période byzantine tardive. Dans le premier cas, on remarque le nombre élevé
de cruches, d'œnochoés et de lécythes de petite taille (0,10-0,18 m) du IVe-VIe s. (280(a)a, d, e, f, k,
l, m, p, q, r, s, t, z; 280(c)p) et l'abondance d'ustensiles dans certaines sépultures: respectivement
trente-sept et douze vases dans deux ossuaires (280(a)aa, 280(c)b) et vingt-sept et onze vases dans
deux tombes -- chrétiennes? (Ilissos, n. 28). D'une époque tardive (XVIIe-XVIIIe s.) datent les
œnochoés - quatre à huit selon les tombes – retrouvées dans chaque sépulture de Patisia (191a) ou
encore les vingt-cinq récipients post-byzantins exhumés à Dionysos (88).

Dans les cimetières de Thessalonique, certaines tombes abritaient de une à huit coupes du XIVe-
XVe s. Au total, cinquante-sept coupes ont été mises au jour, tantôt à gauche de la tête, tantôt le long
des bras, tantôt encore près des pieds (Vlatadès, 239). Deux cent treize vases ont également été
découverts à Thessalonique (416(c)b). Chaque tombe contenait de une à dix-neuf coupes du XIVe-
XVIe s. Ces exemples démontrent la persistance, de l'ère paléochrétienne jusqu'aux siècles récents,
de la coutume de déposer des vases aux côtés du défunt.

b) Vases en verre

Nous avons de simples mentions laconiques de vases en verre à Hay. Thomas (15 [2]), Ilissos (n. 28
[1]), Dionysos (88), Athènes (280(a)aa, 280(c)b [1]), N. Anchialos (378a, deux vases sans anse: 378g,

vase de 0.16 m de haut), Démétrias (380d), Thessalonique (416(b)o, 416(c)b, 2 + 1, 0,13-0,24 m de haut), Philippes (425(b)a) et Gortys (481b).

La forme de ceux-ci est parfois quelque peu détaillée: vase rond au long col étroit (Tégée, 28), fioles de parfum et broc (Magne, 31 [8]), cruchon court et trapu (Aliki, 59), flacon (Astypalée, 152), en forme d'aryballe (0,10 m; Thessalonique, 416(c)b), œnochoé (Athènes, 280(a)s, brisée), lécythes (Argos, 312a), lécythe et amphore au fond pointu (Patras, 328ai), flache (Aphiona, 374), flacons à parfum (Athènes, 280(a)f, en fragments: Képhala, 478 [1]), datant des IVe-Ve s. (Thessalonique, 416(c)g) ou du XVIe s. (Dionysos, 88).

L'emplacement des trouvailles varie selon les cas: près du crâne (Magne, 31), dans la main droite (Hay. Apostoloi, 184), fiole de parfum sur la poitrine (Didymoteichon, 261c), près des mains (Rhodes, 266c), à hauteur de l'abdomen (Rhodes, 266e) ou près de la jambe (Rhodes, 155b), flacon du IVe s. aux pieds (Corinthe, 298(c)e), deux flacons, l'un près du pied droit, l'autre de la main gauche (Thessalonique, 416(a)aa), huit fragments et six à l'extérieur d'un ossuaire (Cnossos, 480a). Des *lacrimaria* à Panormos (82 [1]) et Philippes (425c [4], 425c [6 + 2], probablement païens) et Plotinopolis (442), un *balsamarium* et un *lacrimarium* à Athènes (280(a)s). On notera le grand nombre de vases en verre — parmi ceux-ci treize intacts — retrouvés dans le Magne, à Tigani (31)[675].

c) Tessons

À côté des vases intacts, on a mis au jour une quantité considérable de tessons et de fragments de vases[676]. Ces derniers, malgré les difficultés, sont parfois datables: du IIIe-IVe s. à Thessalonique (416(a)x), de la fin de l'époque romaine à Rhodes (466a), du IVe s. à Athènes (280(a)m, débris d'une cruche), du Ve s. (280(a)r), du Ve-VIe s. à Anavyssos (285b, fragments d'une coupe), du VIe s. à Athènes (280(c)b), Corinthe (298(a)d, 298(d)c) et Varvara (412), des temps paléochrétiens à Égine (297d) et Thessalonique (416(a)t), d'époque byzantine à Sikyon (101), Philippes B (137), Thèbes (344c), du XIe s. à Corinthe (298(a)d), du XIIe s. à Evraiocastro (58), des XIe-XIIIe s. à Stamata (93).

Certains tessons sont décorés et ont fait l'objet d'une description détaillée. Nous pensons aux tessons de vases décorés et aux plats byzantins et francs exhumés à Aréopage (182), aux vases byzantins et postérieurs de Patras (328bj), aux plats byzantins de Chalkis (336o), aux plats communs, dépourvus de décoration, et aux fragments de plats à *sgraffito* de la fin du XIIe-XIIIe s., au tesson post-byzantin et à d'autres portant la représentation d'oiseaux, de poissons et d'ornements végétaux à Chalkis (336j), aux tessons gravés ou en glaçure de la fin de l'époque byzantine exhumés à Thèbes (344i), aux tessons en glaçure d'Édessa (404), aux *pinakia* en glaçure de Skydra (406c), aux tessons antiques et byzantins d'Arta (364a), aux tessons paléochrétiens et tardo-byzantins de Thèbes (344q), aux tessons post-byzantins de Dogri (363), aux tessons incisés d'Oropos (290), aux tessons ornés de cannelures horizontales mis au jour à Thessalonique (416(a)r) et Évros (443a), aux tessons portant des cannelures horizontales et au plat décoré d'un lion à Maximianoupolis (433), aux tessons vernissés ou sans décor de Chalkis (336k), aux tessons colorés de Vatheia (339a), aux tessons ornés d'une croix gravée (Thèbes, 344b) ou de l'abréviation IC XC / NIKA, près de l'épaule droite du défunt (Maronée, 432), aux

675. On faisait grand usage des parfums (Tertullien, Apologeticum XLII; P.L. I, 490). Dès le IVe s. la multitude des fidèles se contentait d'une aspersion de baume et de myrrhe (Prudence (348-410), Cathemerinon, hymn. X, 51; P.L. LIX, 880). C'était souvent un reste de cette mixture qu'on laissait dans une fiole de verre plaquée dans le plâtre qui fermait la tombe ou disposée à l'intérieur de cette tombe pour la parfumer (D.A.C.L. V, 2, 2706, funérailles, (1923), H. Leclercq).

676. Le prêtre versait de l'eau sur la tombe d'un *lagynos* qu'il brisait après l'usage. Selon un rite ancien tous les objets utilisés pendant la purification, les *καθάρματα* ou *καθάρσια*, devaient être détruits pour ne pas être souillés par un autre usage qui aurait anéanti leur action purificatrice. Les anciens considéraient le mort et tous ceux qui avaient un contact corporel et prenaient soin de lui comme un miasme. En brisant les vases on cherchait à intimider les démons et à les écarter (N. Politis, Λαογραφικὰ Σύμμεικτα, II (1921), Τὸ ἔθιμο τῆς θραύσεως ἀγγείων κατὰ τὴν κηδείαν, 321-340 et *Παρνασσὸς* 17 (1894), 81-87). Cf. Α.Δ. 2 (1916), 136-138, G. Sotiriou (Aréopage) et Ibid., 10 (1926), 126-130, A. Kéramopoullos (Thèbes).

tessons slaves retrouvés aux abords des tombes (Argos, 312i).

Divers rapports évoquent encore la découverte de tessons de lécythe, d'une cruche à embouchure tréflée, de jarres d'eau dans un tumulus de la fin du Ve-VIe s. (Corinthe, 298(d)c), d'une amphore à fond pointu (Télos, 458), de fioles (Kodratos, 3), de coupes (Evraiocastro, 58), de vases destinés aux libations (Philippes, 138), d'une cruche (Athènes, 280(a)l) ou d'un lécythe (Attique, 281a).

L'emplacement de ces trouvailles, à l'intérêt évident, diffère: un tesson avec une ou plusieurs pierres — petites ou grandes — sur la poitrine ou, quelquefois, sous la mâchoire inférieure (Philia, 129), près de l'épaule (Glyki, 228), sur la poitrine (Vélestino, 229e), sur l'abdomen (Rhodes, 268; Halieis, 309), sous le menton (Pydna, 231), des fragments de tuiles et de vases fermés sous le squelette (P. Lagos, 255), près des pieds (Édessa, 404), des tessons de vases et d'amphores dans le remblai (Méthana, 305; Thessalonique, 416(b)m), des tessons des XIIe-XVe s. et des majolica des XVIe-XVIIe s. aux abords extérieurs des sépultures (Philippias, 227), dans le remblai, tout autour de tombes romaines tardives (Antikyra, 350), des tessons en glaçure, à proximité de traces de feu, près de tombes (Kitros, 394; Thèbes, 344n, en glaçure), des tessons du IVe-Ve s. et des cendres près des sépultures (Thessalonique, 416(a)m), des fragments de marmites, de cruches, d'œnochoés, de plats et de lampes sur les tombes (Thèbes, 344b).

Quelques exemples de tessons ou fragments en verre sont connus: Emporio (145), Mandra (251), Thessalonique (416(a)r, 416(a)s), Thèbes (344i), avec cannelures et un tubulaire à Thessalonique (416(b)t).

L'étude des vases s'avère indissociable de celle du culte et des coutumes funéraires.

1.3.3.9. Particularités diverses

Il est impossible d'évaluer quantitativement la proportion de sépultures, à l'intérieur d'un cimetière, qui comportaient à l'origine, un mobilier, quelque soit son genre. Pour plus de la moitié des sites, les rapports livrent des mentions, plus ou moins détaillées selon les cas. Dans certains sites, on peut cependant se faire une idée de ces proportions: presque rien ne fut retrouvé dans les soixante-dix tombes, souvent pillées il est vrai, du cimetière E. de Thessalonique (Thessalonique-Est, 7), une minorité réduite de sépultures comportait un mobilier à Corinthe (22) et Abdère (254), une sur cinquante-deux, voire une sur soixante à Veroia (398a et 398b), six sur soixante-et-une à Krannon (387), onze sur quatre-vingt-deux à Thessalonique (416(a)s), une sur sept à Koutson (430a), une sur seize à Poliochni (445), trois sur dix-neuf à Maximianoupolis (433), cinq sur vingt et une à Philippes (425f), cinq sur quarante-sept à Mandra (251), huit sur vingt-cinq dans un groupe à Némée (25). Les proportions sont parfois nettement plus élevées: onze des dix-neuf sépultures d'Aphiona (374) ont livré des vestiges matériels, quinze des vingt-quatre tombes de Néochoropoulo (367), douze des dix-neuf d'Érétrie (338), dix-neuf des trente-deux de Thessalonique (416(c)b) et la quasi-totalité des tombes de Tigani (31). Les deux boucles d'oreilles découvertes dans une tombe de Gortys (481a) constituent un cas exceptionnel.

Quelques cimetières présentent des particularités ou des singularités notables: la présence de tissus, suggérant des défunts éminents, et de monnaies (Philippes, 8, 9), de bijoux isolés (Némée, 25), de bijoux dans toutes les tombes (Magne, 31) ou dans un grand nombre de sépultures, à côté de vases (Olympie, 111), la présence de tissus (Mystra, 204). À Vasiliki (119), les bijoux paraissent être un attribut funéraire exclusivement réservé aux enfants. Ailleurs, on est frappé par le grand nombre de monnaies, de bijoux et de tissus (Héphaisteion, 183), la présence d'ustensiles servant à la liturgie dans l'église et d'autres objets n'ayant aucun lien avec les défunts ou l'église (Mystra, 206), la découverte de semences aromatiques (Philippes, 138), de traces de lave (Magne, 31), d'amulettes et de tessons au caractère apotropaïque (Mesanagros, 156a), de poterie, de bijoux et de plats (Aréopage, 182), d'une grande quantité de monnaies, de bijoux et de croix (Rentina, 242; Hay. Achilleios, 246) ou de coupes dans chaque tombe (Vlatadès, 239; Thessalonique, 416(c)h), la fréquence des vases et des lampes dans les cimetières d'Athènes (280) et particulièrement dans l'ossuaire (280(a)aa), la rareté du mobilier et, plus globalement, la pauvreté des centaines de tombes et d'inhumations à Corinthe (298), la régularité des tombes et la fréquence de leur mobilier à Érétrie (338), les lampes, les vases, les bijoux, les tessons et les marmites de Thèbes (344), les bijoux de Néochoropoulo (367) et d'Aphiona (374)

montrant une relation avec des sites voisins en Épire, la diversité du mobilier (405c, K. Pétra), la présence de *lacrimaria* (Philippes, 425e) ou du mobilier datant d'une époque de transition (Arriana, 434a).

DEUXIÈME PARTIE

LES MARTYRIA

2.1. MARTYRION

AU PRÉALABLE, il convient de se poser la question: qu'est-ce qu'un martyrium? Quelle définition conférer à ce mot et selon quels critères? Il faut tenir compte de la définition que les contemporains donnaient aux martyria. On ne peut évidemment pas définir la signification exacte d'un mot en faisant abstraction de l'époque et du milieu qui le vit naître.

Ce terme est surtout attesté durant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Il désigne à l'origine la construction d'oratoires sur le lieu du supplice ou la sépulture du martyr. Peu à peu toutefois, ce sens évolue avec la généralisation de la dédicace des églises à des saints. Dans son sens juridique et testamentaire, le mot désigne tout d'abord les témoins de la foi en Jésus Christ. On opère alors une distinction nette entre le martyr qui est un témoin sanglant et le confesseur qui est un témoin *sine sanguine*[1]. À l'époque primitive, ce sont la tombe du martyr et le bâtiment qui abrite ses reliques qui reçoivent l'appellation de martyrium[2], ce sont aussi les lieux saints, les lieux de théophanie[3] comme ceux de Palestine, le lieu du martyre d'un saint qui parfois ne correspond pas à sa tombe.

Étant donné l'aménagement de petits locaux autour de la tombe du martyr pour les rassemblements des fidèles, les bâtiments abritant ses reliques reçurent un plan concentrique[4]. Après la reconnaissance officielle de l'Église et la translation des reliques à l'intérieur des églises urbaines, ces dernières devinrent aussi des martyria. La fragmentation des corps saints et la déposition de ces multiples reliques dans les églises, conditionnant leur dédicace, donnent une nouvelle extension au mot[5]. Le nombre de

---

1. Comme saint Felix de Nole. A voir: H. Delehaye, Martyr et confesseur, A.B. 39 (1921), 20-49; saint Gregoire de Tours, De gloria martyrum; in gloriam confessorum, P.L. vol. 71.

2. Le mot a dans les actes du concile de Chalcédoine la notion générale dans le monde grec à partir du IVe s. l'église commémorative (Gedenkkirche) avec l'exception que le mot *μαρτυρία* indique la mort du martyr. Le bâtiment commémoratif s'appelle à l'Occident *memoria*, le mot martyrium n'est pas utilisé dans ce sens dans les sources latines. Dans les versions latines des actes de Chalcédoine martyrion est traduit par martyrium ou *ecclesia* ou *basilica*. Dans ces variantes c'est le sens du martyrion comme Gedenkkirche. La tradition latine exprime avec clarté que le mot martyrion ne signifie pas Märtyrer-Confessio mais Märtyrer-Kirche (Fr. W. Deichmann, Märtyrerbasilika, Martyrion, Memoria und Altargrab, R.M. 77 (1970), 150-151). À voir aussi: Du Cange, Glossarium mediae et infimae latinitatis, IV, 307 (Paris, 1845): Martyria vocabantur Ecclesiae quae in honore aliquorum Martyrum fiebant (Fr. W. Deichmann, op. cit. 149, n. 20). Ce sens qui s'accorde avec l'énumération des martyria par Procope et accepte par A. Grabar ne fait pas mention de la présence des reliques du saint dans l'église ou s'il y a d'autres liens avec lui tombe ou lieu du martyre. Nous considérons ici comme martyria les bâtiments qui répondent à ces derniers critères. Sur le sujet: P. Peeters, Les traductions orientales du mot «martyr», A.B. 39 (1921), 50-64. J. B. W. Perkins, Constantine and the origin of the christian basilica, P.B.S.R. 22 (1954), 69-90 (82).

3. A. Grabar, Martyrium, recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique, Paris, Collège de France, 1946, I texte, II planches, III album (I, 84).

4. À remarquer aussi les chapelles absidiales et l'importance du symbolisme funéraire de la voûte.

5. La loi de Théodose de 386 (IX, 17, 7) rapelle la loi qui interdisait le transport d'un corps inhumé à un autre endroit, la division du corps d'un martyr et sa vente. Théodoret de Cyr parle de la sainteté des corps divisés «καὶ μερισθέντος τοῦ σώματος ἀμέριστος ἡ χάρις μεμένηκε» (Περὶ τῆς τῶν μαρτύρων τιμῆς), P.G. 83, 1012 (v. n. 44, 348).

martyria augmente et la notion d'*εὐκτήριον* s'avère désormais assimilée à celle de martyrium[6].

Par la suite, ce terme s'applique aussi aux églises érigées sur la tombe d'un saint, aux édifices commémorant une vision ou même à ceux consacrés à un saint, sans pour autant posséder ses reliques. C'est l'interprétation que donne A. Grabar à propos du catholicon du monastère de Latomou (Hosios David) de Thessalonique: il l'appelle martyrium du prophète Zacharie en raison de la présence dans l'abside d'une mosaïque représentant la vision du prophète[7]. Même raisonnement pour le catholicon du monastère de Saint-Luc en Phocide, bâti au XIe s., où le rez-de-chaussée sert de crypte funéraire au saint fondateur du couvent et à d'autres personnalités[8], car il s'élève à l'emplacement d'un premier oratoire qui abrita le corps saint. On le constate, la notion de martyrium connaît plusieurs sens successifs qui s'additionnent les uns aux autres. La portée de cette notion dépend donc du contexte chronologique auquel elle appartient et de ses rapports avec l'architecture. À l'époque paléochrétienne, ce terme a déjà un sens large[9].

C'est sur le sens archéologique du mot que nous voulons insister. Dans cette perspective, le mot martyrium est lié à l'édifice qui contient le corps intact du martyr, édifié sur le lieu de sa mort ou sur sa tombe. Par convention, on entend par martyria des édifices au plan concentrique et aux dimensions restreintes, accolés aux flancs d'une église, ou l'église elle-même, souvent de type basilical, voire concentrique, qui possède le corps d'un martyr et auquel elle est dédiée.

Nous considérons comme martyria les bâtiments édifiés sur le lieu du supplice, ceux qui abritent le corps du martyr et encore les bâtiments qui, par leur plan ou leur situation, évoquent la présence d'un martyrium. Cette notion est donc étroitement liée au type architectural du bâtiment et aux étapes de la mort et de l'inhumation du martyr, moments capitaux sur le plan historique. Si nous considérons le terme dans une acception encore plus large, celui-ci s'appliquerait à la majorité des églises — on pense notamment aux ἐγκαίνια, ce qui sort du cadre de notre étude. Toutefois, on constate que le nombre de ces bâtiments situés dans la zone géographique que nous envisageons reste assez limité, vu que certains d'entre eux ont une interprétation douteuse, voire erronée.

6. Exemples et inscriptions de Syrie: J. Lassus, Sanctuaires chrétiens de Syrie. Essai sur la genèse, la forme et l'usage liturgique des édifices du culte chrétien, en Syrie du IIIe s. à la conquête musulmane (Bibliothèque archéologique de l'Institut français de Beyrouth, 42) (1947), 139-141, p. 141, n. 1, μαρτύριον = εὐκτήριον.

7. A. Grabar, Martyrium, I, 164.

8. op. cit., 93.

9. Socrate, H.E., IV, 18; P.G. 67, 504 «...μαρτύριόν ἐστι λαμπρὸν καὶ περιφανές, συνεχεῖς τε ἐν αὐτῷ συνάξεις ἐπιτελοῦνται, διὰ τὴν τοῦ τόπου ἁγιότητα». Procope cite un grand nombre de martyria construits par Justinien, Περὶ κτισμάτων, I, 190-201; A. Grabar, Martyrium, I, 372, 374.

2.2. LE MARTYRIUM DE SAINT-DÉMÉTRIUS À THESSALONIQUE

2.2.1. PRÉSENTATION

LA DESCRIPTION et l'interprétation de l'église Saint-Démétrius pose quantité de questions. L'absence de témoignages fiables sur ce saint a fait douter de son historicité. Outre l'insuffisance des sources sur la destinée historique de Démétrius, leur diversité typologique ajoute à la confusion car sources archéologiques, historiques et hagiographiques non seulement ne se complètent pas, mais se contredisent. C'est donc en tenant compte de ces contradictions qu'il faut tenter de s'orienter. Chaque catégorie de sources traite d'un domaine précis, à l'exclusion des autres (les Miracula n'évoquent ainsi que tardivement le ciborium et ignorent totalement la crypte et l'*enkainion*; les données archéologiques, se limitant aux plaques de pavement sur lesquelles était érigé le ciborium, suggèrent des fonctions particulières pour la crypte et l'*enkainion* liées au culte du saint). À propos du corps du saint, élément essentiel s'il en est, on doit se contenter d'hypothèses. Même la date de construction de la basilique primitive n'est pas assurée: elle est fixée de manière approximative car les sources historiques et les données artistiques ne font pas l'unanimité des savants. En fait, l'étude des données disponibles a été menée séparément. Voilà pourquoi on reste insatisfait des explications relatives à la datation du monument ou à son identification comme martyrium. On tentera donc de ne pas se fier aux interprétations erronées ou ambiguës formulées à propos des indices archéologiques et historiques mais à tenir compte de leur nature spécifique (on pense par exemple aux sources hagiographiques dont la portée il est vrai s'avère assez secondaire pour notre sujet).

Pour aboutir à un résultat satisfaisant, il convient d'examiner un à un les indices en notre possession et de réfuter au préalable les hypothèses fausses. Il n'est pas dans notre intention d'analyser en détail toute l'histoire de saint Démétrius, mais nous devons signaler que la problématique ne concerne pas seulement l'identité du saint et de son église mais également un grand nombre d'autres problèmes. Par exemple, dans le domaine archéologique, la ressemblance entre les briques de construction, selon M. Vickers, de l'église de Saint-Démétrius et celles des remparts de la ville nous amène à les considérer comme contemporaines. Sur le plan historique, l'existence de deux personnages dénommés Léontios dans un bref intervalle de temps (quelques décennies) rend difficile l'attribution à l'un des deux de la fondation de l'église. Enfin, il faut rappeler la réserve dont il faut user à l'égard des récits relevant du genre hagiographique en tant que sources historiques.

Les données examinées l'une après l'autre ne nous sont pas d'un grand secours pour reconstituer l'époque et son entourage culturel et artistique. Nous nous efforcerons de ne pas ajouter à ce dossier de nouvelles pistes hypothétiques mais d'avancer des assertions rationnelles. L'église à transept de Saint-Démétrius s'identifie-t-elle oui ou non à un martyrium? Cela nous oblige à examiner la fonction du transept des basiliques et leur rapport avec le culte martyrial.

Pour arriver à des conclusions satisfaisantes, il faut donc d'abord examiner les données de manière synchronique et diachronique et non, comme fait G. Sotiriou accepter les données hagiographiques

sans se soucier de leur datation ou de l'authenticité de leurs informations. L'étude systématique de P. Lemerle, organisée à partir du contenu et de l'ordre chronologique, apparaît à cet égard comme un véritable modèle. La partialité (parfois nationale) détermine trop souvent les opinions et les hypothèses des savants en fonction de leur intérêt: dès le début, on cherche alors à forcer les sources dans un sens précis, vers une solution présupposée.

Les sources hagiographiques accordent au ciborium un rôle important. Si l'on considère les données archéologiques, on observe seulement que l'aménagement de la crypte s'apparente à celui d'un lieu sacré. Il est insolite de penser que sans l'incendie de 1917 nous ne saurions rien de l'*enkainion*. Ainsi les témoignages et leur importance sont fort relatifs. Combien d'autres indices restent enfouis dans le sol ou ont disparu à jamais? La prise en compte de tous les éléments disponibles constitue la garantie d'une réponse dans la mesure du possible objective et acceptable. Il existe à propos de ce dossier quelques données qui s'offrent de manière irréfutable au regard des chercheurs. On pense tout d'abord à la majesté de cette basilique. Il faut dépasser les témoignages de première main pour envisager d'autres facteurs, plus généraux, susceptibles d'avoir pu influencer les événements historiques et les sensibilités religieuses.

À quel genre de martyrium appartient la basilique Saint-Démétrius? On peut la considérer comme un martyrium authentique, mais l'absence du corps du saint est problématique même si celle-ci n'est pas indispensable au martyrium. On accepte généralement l'opinion d'un martyrium honorifique mais cette hypothèse reste secondaire.

2.2.2. MYTHE ET HISTOIRE

Le cas du martyrium de Saint-Démétrius illustre bien la diversité des facteurs qui peuvent intéresser les sujets historico-religieux. Pour saisir les aspects essentiels du culte du saint, l'étude des Miracula constitue une indispensable démarche préalable. Sans s'engager dans la polémique existant à propos de la datation du récit et de l'historicité de son contenu, on se permettra néanmoins de souligner quelques aspects particuliers de cette source. Une question tout d'abord: les Miracula constituent-ils un texte historique? Quelle est la valeur de leur témoignage? Informations fiables ou pure légende? Quel est le niveau culturel et les motivations des auteurs? Une certitude: les chapitres rapportant l'apparition du saint au moment de l'invasion des Slaves, les rêves de Léontios, l'histoire de la translation des reliques du saint à Sirmium et les informations relatives au ciborium relèvent davantage de la légende. Attribuer une valeur historique aux informations livrées par les Miracula est un choix aventureux. Nous sommes en présence d'un récit hagiographique, il ne faut jamais l'oublier en considérant les enseignements qu'il nous offre.

Cette source montre toutes les caractéristiques de la légende.

a) Le narrateur ne se considère que comme dépositaire du mythe et non comme auteur (même Jean consigne des choses qu'il a appris de la bouche d'autres personnes; quant au récit de Syméon Métaphraste, il est très éloigné des événements qu'il entend raconter).

b) Le personnage du saint apparaît dans notre cas «surhumain», inspiré par Dieu, tout en se comportant tel un être humain (il monte à cheval, s'assied sur le ciborium). L'histoire est constituée d'éléments qui peuvent être soit naturels, soit surnaturels se déroulant dans un décor réaliste ou idéalisé.

c) On assiste au sein du récit lui-même à une fusion totale entre les éléments réels et les éléments non réels, qui apparaissent ainsi sur un strict pied d'égalité[10].

Dans ce récit, le rêve joue un rôle prépondérant. C'est-à-dire un élément très ancien et commun à la mythologie des peuples du monde entier. Le rêve structure véritablement la légende: il explique certains événements et transmet aux lecteurs quantité de messages. Il constitue le seul moyen de passage d'un état réel à un état surnaturel[11]. Il fait office de passerelle entre le monde des hommes et celui de Dieu. À certains endroits, le mythe se transforme en allégorie (cas, par exemple, de la dame

10. La grande encyclopédie, Larousse, 1975, vol. 14, 8328-8334, mot: Mythe et Mythologie, D. Casalis.
11. À comparer l'utilisation du rêve et des illusions dans les oracles anciens.

du ciborium)[12]. Les Miracula répondent à un besoin essentiel de la spiritualité populaire. Le mythe fonctionne en effet comme un impératif correspondant aux archétypes religieux de l'homme et satisfait ses besoins métaphysiques[13]. Le mythe dont nous traitons répond ainsi aux besoins de l'inconscient collectif[14]. On y distingue trois plans superposés: mythique, psychanalytique et historique[15]. Jusqu'à quel point l'historicité du saint était-elle assurée et son souvenir ancré dans la mémoire populaire? À quel moment le clergé intervint-il pour renforcer l'aspect historique du saint en vue d'alimenter la croyance (v. ciborium) et d'enraciner son image dans l'inconscient collectif?

Les Miracula présentent avant tout un caractère religieux. Ils sont écrits non pour fixer l'histoire — les auteurs ne sont pas des historiens et ne prétendent pas poursuivre un tel objectif — mais pour entretenir et propager le culte du saint, immortaliser ses prouesses, conserver la tradition, à une époque où les gens étaient enclins au mysticisme et où les frontières entre réalité et surnaturel étaient perméables. La tradition et les écrits des hommes d'Église sont là pour confirmer le besoin primordial de l'homme, la Foi, et pour renforcer ses sentiments religieux en exaltant les actions miraculeuses du saint[16]. Dans les épisodes relatifs au ciborium, on perçoit les réminiscences des archétypes[17]. Tous les Miracula se réfèrent au martyre du saint, ce qui est indispensable afin d'expliquer son pouvoir *post-mortem*[18].

La diffusion du mythe peut correspondre à un phénomène religieux issu de l'inconscient collectif et individuel avec le concours du clergé, habile à trouver des solutions satisfaisant les besoins métaphysiques des gens. Les parties des Miracula consacrées à l'histoire du saint et à ses apparitions relèvent-elles plutôt de l'histoire des religions ou de la psychologie collective[19]? L'évêque Jean et les autres auteurs ne font que présenter cet inconscient qu'ils amplifient selon leurs conceptions. Les

12. «L'allégorie est le prophétisme de l'instant, le prophétisme est l'allégorie de la durée» (Fr. Shelling, Philosophie et religion (1804); Philosophie de la mythologie [1842]) (v. n. 10, comme également pour les notes suivantes jusqu'au n° 16).

13. «Le mythe est un récit qui fait revivre une réalité originelle et qui répond à un profond besoin religieux, à des aspirations morales, à des contraintes et à des impératifs d'ordre social et même à des exigeances pratiques» (Br Malinowski, Le mythe dans la psychologie primitive [1926]). À comparer la notion du mot mythe chez les Grecs anciens «Ὁ δὲ μῦθος εἶναι βούλεται λόγος ψευδὴς ἐοικὼς ἀληθινῷ» cf. Platon, Republique § 377 s., Cratyle § 408 s. (P. Frutiger, Les mythes de Platon, Paris 1930; Fr. Cumont, Recherches sur le symbolisme funéraire des romains, Paris, 1942, 3 s.).

14. «...qui est commun à toute humanité indépendant de toute culture; c'est de lui que proviennent les archétypes. Dans le mythe les archétypes sont des produits d'une tradition remontant à un âge souvent impossible à évaluer. Ainsi le mythe n'est qu'une manifestation de la toute puissance des archétypes» (C. Jung, Problèmes de l'âme moderne [1931]; en collaboration avec K. Kerenyi, Introduction à l'essence de la mythologie [1949]).

15. Le mythe est comme le rêve, porteur des signes; le sens du signe est dans l'inconscient et son origine est à rechercher dans le passé. Selon S. Freund «Le mythe est du point de vue phylogénétique ce qu'est le rêve dans la vie individuelle» (L'interprétation des rêves). «Quand la légende s'est attachée à un personnage historique il y a un troisième plan celui de la réalité» (Moïse et le monothéisme).

16. «Il n'y a pas de mythe, s'il n'y a pas dévoilement d'un mystère. Les mythes décrivent les diverses et parfois dramatiques irruptions du sacré dans le monde. Tous les mythes ne sont mythes que par autant qu'ils possèdent une fonction religieuse possible» (M. Eliade, Rêves, mythes et mystères [1957]; Aspects du mythe [1963]).

17. «Les figures allégoriques — au sens médiéval de l'expression — apparaissent comme une sorte de bien entre la mythologie païenne dans son aspect psychologique et abstrait et la morale chrétienne» (S. Viarre, La relecture des mythes antiques dans la poesie carolingienne (La mythologie, clef de lecture du monde classique, Hommage à R. Chevalier, I (Tours, 1986), 157-173 [166]). À voir aussi: H. Rahner, Myths grecs et mystères chrétiens, Paris, 1954 (trad.).

18. «Un mythe se réfère toujours à une création. Il nous dit comment quelque chose est venue à l'existence ou comment un modèle de comportement, une institution, une manière de travail ont été établis» (M. Eliade, Myth and reality (London, 1964), 18).

19. «Ce qui distingue l'historien des religions de l'historien (...) est qu'il s'occupe des faits qui, bien qu'ils soient historiques, révèlent un comportement qui va très loin de l'implication historique de l'être humain» (M. Eliade, Images and symbols (London, 1961), 12; «L'historien des religions ne procède pas différemment du psychologue du fond» (Idem, The history of religions (Chicago, 1959), 95; «La valeur de la psychologie du fond consiste en être une source spéciale des «faits» indépendants des sciences humaines» (A. Dry, The psychology of Young (London, 1961), 92).

connaissances empiriques. Ils s'écartent
événements que les auteurs mettent par écrit dépassent leurs connaissances empiriques. Ils s'écartent
dès lors des faits historiques et font intervenir l'élément surnaturel. Ils coopèrent ainsi à diffuser cet
aspect et, de ce fait, influencent et renforcent l'inconscient sur lequel ils se basent: en témoignent les
deuxième et troisième recueils des Miracula qui ultérieurement reproduisent et développent certains
épisodes du récit initial.

Les éléments psychologiques et religieux fournis par les Miracula contredisent les données
historiques et archéologiques. Ce décalage démontre le rôle prépondérant des éléments surnaturels
dans le récit qui diffèrent de la réalité. Prenons par exemple l'existence et la fonction de la crypte.
Grâce à la *Passio* tardive rédigée par Syméon Métaphraste, nous apprenons la présence d'une source
miraculeuse, phénomène assez banal à l'époque mésobyzantine. Il a été soutenu, à juste titre, que le
récit des Miracula se concentre sur la description du ciborium et des événements qui s'y déroulèrent.
Ce ciborium est un élément tardif de la légende, associé à nombre d'épisodes imaginaires, manifestant
la volonté de montrer que son emplacement correspondait au lieu de l'apparition et de la tombe du
saint. Sa construction paraît être la conséquence d'un besoin: il fallait apporter une réponse à ceux qui
cherchaient l'emplacement de la sépulture du saint. La légende tardive rapporte ainsi quantité de
miracles qui renforcent la croyance en son existence. La crypte ne joue qu'un rôle minime. Le troisième
élément archéologique, la fosse cruciforme, a un lien indirect avec la crypte par le système des conduites
qui aboutissaient dans la crypte et renforçaient le rayonnement miraculeuse du saint par le moyen de
l'*haviasma*.

La tradition hagiographique dépasse la réalité mais domine l'inconscient. Les mythes et les miracles
ont en effet la capacité de se développer dans l'inconscient et de devenir des faits vécus dans la
croyance populaire. Pour cette dernière, le mythe est plus crédible qu'un événement historique ou une
explication rationnelle, surtout si nous considérons les temps obscurs durant lesquels se construisit la
légende[20].

Le genre des Passions dans l'hagiographie chrétienne et leurs sujets ne manquent pas d'ambiguïtés.
Emprunts, interpolations, lieux communs, confusions, contaminations, simplifications et recours au
surnaturel se rencontrent sans cesse au sein des textes hagiographiques[21].

---

l'explication historique est celui qui se réfère à la chronique
20. Un exemple de ce recouvrement du mythique sur l'explication historique est celui qui se réfère à la chronique
dite «de Monemvasie» où la tradition hagiographique plus récente caractérisée par l'intervention de saint André a
éliminé la tradition historique plus ancienne. Dans cet épisode tous les éléments de la tradition historique plus légendaire
ont été fondus et comme soudés en un bloc qui a pour unique fondement le miracle de saint André. Cet épisode suit le
processus de la simplification en même temps que de l'amplification qui est typiquement hagiographique. Par ce processus
nous assistons à une altération successive et totale de l'événement historique par la tradition hagiographique qui finalement
la dévore (P. Lemerle, La chronique improprement dite de Monemvasie: le contexte historique et légendaire, R.E.B. 21
(1963), 5-42 [39, 41-42, 49]); Idem, À propos de la chronique de Monemvasie et de quelques textes apparentés, Zbornik
Radova Byz. Inst. VIII, 2 (1964), Mélanges G. Ostrogorsky, 235-240; Sur saint Démétrius à voir en dernier lieu (J.
Koder, Anmerkungen zu den Miracula sancti Demetrii, «Βυζάντιον», Mélanges A. N. Stratos (Athènes, 1986), II, 523-
538).

21. «Pour comprendre un fait ou texte il est nécessaire de déterminer les caractères, les causes, les conséquences
D'abord on constate le fait de son authenticité: ensuite on cherche la cause dans l'hypothèse de l'interpolation et enfin
on trouve la raison, la théorie de l'apocryphicité. Les légendes ont passé par quatre phases, rédaction, interpolation,
développement, abréviations liturgiques. Par ce processus la physionomie originale du texte s'est assez altérée» (A.
Dufourcq, Étude sur les gesta martyrum romains, B.E.F.A.R. 83 (1900), p. II, III). Un autre exemple de la liaison et de
la cohésion des rêves et de l'histoire est celui qui se réfère à quelques «Passions» latines de l'Afrique du Nord où on
examine la question s'il s'agit de documents oniriques véritables ou de compositions littéraires et le rôle de l'inconscient
(C. Martens, Les premiers martyrs et leurs rêves. Cohésion de l'histoire et des rêves dans quelques «Passions» latines de
l'Afrique du Nord, Revue d'histoire ecclésiastique 81, I-II (Janvier-Juin, 1986), 5-46). Sur le rêve dans l'Antiquité
(KTEMA n° 7, I (1982), 5-85; n° 8 (1983), II, 5-52 (Le rêve dans les sociétés antiques). «Il ne faut pas oublier d'ailleurs
que les procès-verbaux, passant par plusieurs mains, venaient tout naturellement à subir quelques retouches, que nous
soupçonnons sans pouvoir en rendre compte par le détail» (H. Delehaye, Les Passions des martyrs et les genres littéraires,
Subsidia Hagiographica n° 13B (Bruxelles, 1920) (1966²), 130). Sur la critique des martyrologes et particulièrement du
Hiéronymien (H. Delehaye, Cinq leçons sur la méthode hagiographique, Sub. Hag. 21 (Bruxelles, 1934), 52 s. À voir
aussi. J. Moorhead, Thoughts on some early medieval miracles, Byzantina Australensia 1 (1978), 1-11.

Le problème principal des Passions réside dans la distance chronologique qui sépare les trois
recueils et les Passions dans lesquelles nous voyons s'insérer des éléments nouveaux (v. la fontaine
miraculeuse) ou apparaître des données nouvelles issues de l'initiative de l'écrivain et des acquis
inconscients du peuple. Ces textes servent de références à la culture religieuse du peuple. Nous n'avons
pas affaire à des personnages cultivés (à l'exception peut-être de l'évêque Jean) mais en général à des
moines et à des membres du clergé qui expriment le point de vue de leur classe avec les croyances et
les préjugés de leur époque. Les événements décrits sont ainsi considérés comme indubitables et leur
seul but est de faire l'éloge du saint. Le fait qu'on ne trouve dans les Miracula que très peu d'éléments
sur la basilique ne signifie pas qu'il n'y avait rien à en dire. L'auteur, tout simplement, n'a pas l'intention
de raconter l'histoire de la basilique. Ce qui, selon lui ou selon le peuple, occupe la place primordiale
dans l'inconscient collectif, c'est le ciborium, mystère qui excite l'imagination et rencontre les
sentiments religieux des gens[22].

En considérant tous les éléments historiques, hagiographiques, artistiques et archéologiques et
surtout une tradition si intense et si longue, on peut se demander si ces divers témoignages ne sont pas
basés sur rien, sur une invention mise au point par le clergé pour soutenir l'existence d'un grand saint
thessalonicien et démontrer sa puissance miraculeuse. Les contradictions observées dans chaque
domaine – exemple archéologique: la datation par la sculpture, le style décoratif des chapiteaux ou le
mode de construction de l'«οἰκίσκος» — sont des problèmes internes et ne cherchent pas à renverser la
foi dans l'existence du saint. Ils ne doivent pas être considérés comme des données décisives car, dans ce
cas, ils suscitent de fausses interprétations. La fondation de l'église n'est sans doute pas due à l'apparition
d'une théophanie ou au rêve d'un fidèle, comme c'est souvent le cas dans les époques postérieures –
le rêve de Léontios concerne l'église de Sirmium – mais repose sur un événement réel

2.2.3. LA CRYPTE (fig. B. 1-3)

La crypte constitue un élément essentiel du monument et se trouve liée, d'une façon ou d'une autre, au
culte du saint. Elle n'est pas une construction propre, indépendante, mais fut aménagée dans les thermes
romains existant à l'emplacement de la basilique. Sa disposition reflète ainsi un processus d'adaptation
à la structure des thermes transformés pour répondre aux besoins cultuels de la nouvelle religion[23].

Les fidèles pénétraient dans la salle principale de la crypte par les arcades monumentales qui
s'ouvrent dans les substructions de l'abside (fig. B. 2-3). On distingue quelques salles voûtées «aux
fonctions religieuses certaines qui devaient servir de lieux de sépulture pour des chrétiens de marque
et notamment pour les archevêques de Salonique. Une autre salle avec abside orientée, fixée au S. de
l'axe de l'église qui ne peut être qu'un oratoire souterrain et une autre plus réduite, munie elle aussi
d'une conque est à coup sûr une chambre funéraire qui n'a gardé aucun vestige du tombeau. On ne
saurait douter que ces deux salles soient postérieures à l'installation de la crypte»[24].
saurait douter que ces deux salles soient postérieures à l'installation de la crypte»

A. Grabar estime que «la position de la chapelle et du tombeau suppose qui se pressent autour de
l'emplacement habituel de la relique prouvent qu'il s'agit de constructions attirées par le voisinage
immédiat d'un *sacrum* de cette espèce». La disposition de la crypte et ses grandes dimensions montrent

---

de saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les
22. P. Lemerle, Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les
Balkans, I. Texte, Paris, 1979; II. Commentaire, Paris, 1981. Idem, La composition et la chronologie des deux premiers
livres des Miracula S. Demetrii, B.Z. 46 (1953), 349-361.

23. A. Grabar, Martyrium, I, 450-456. Sa description est antérieure à la publication du livre de G. et M. Sotiriou,
Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης, Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ. 34 (Athènes, 1952) et basée sur le rapport de
G. Sotiriou dans (Α.Δ. 4 (1918), Συμπλήρωμα, 1-48), d'après les résultats des fouilles qui ont eu lieu après l'incendie de
1917. Sur la tombe du saint (Idem, Ὁ τάφος τοῦ Ἁγίου Δημητρίου ἐν Θεσσαλονίκῃ, Η.Μ.Ε. 1923, 271-289.

24. A. Grabar s'accorde avec G. Sotiriou sur l'usage funéraire de ces salles (p. 451 et Α.Δ. 4 (1918), 40). Dans son
livre sur la basilique G. Sotiriou attribue une fonction funéraire à la salle du portique S. avec la conque rectangulaire
comme une place convenable à recevoir un sarcophage et par la présence des traces de mosaïque et de peinture (p. 55).
Il réfute le caractère funéraire attribué à la salle du N. en raison de la présence des chapelles funéraires en dehors du côté
N. de la basilique (p. 57). Il estimait que la relique du saint était primitivement déposée dans la crypte (p. 58).

que l'ensemble fut utilisé pour diverses fonctions: chapelle, chambres funéraires non identifiées, fontaine sacrée, entrepôt attenant aux cérémonies de l'église.

«Un autre élément lié sûrement au culte occupe le centre même du souterrain et il a pour cadre le noyau de la crypte, à savoir la salle demi-circulaire à l'intérieur de l'abside. D'après le style des absides décoratives des arcs du ciborium de cet aménagement, il remonte à l'époque théodosienne et, par conséquent, est contemporain de la basilique. Un mur droit transversal établi à l'entrée de l'abside la ferme du côté O. en formant une salle demi-circulaire qui n'est accessible que par les cinq passages sous les arcades du mur incurvé de l'abside. Il en résulte que, dès l'origine, la crypte s'étendait au-delà de l'abside et comprenait pour le moins le couloir voûté transversal. Il est permis de supposer que le couloir transversal E. de la crypte se prolongeait par deux autres symétriques qui d'E. à l'O. longeaient les murs latéraux de la salle centrale». On peut supposer que la fontaine aux cinq conques derrière laquelle se trouve la construction de l'*enkainion* constituait la limite O. de la crypte (fig. B, 2). Le plan des thermes romains n'étant pas connu, on ne peut proposer de restitution de la forme primitive de la crypte, ni déterminer les modifications dues à l'initiative des chrétiens et la destination de chaque pièce.

L'appellation de «crypte» pour désigner cet ensemble de galeries et de salles «est commode mais impropre et même trompeur». De fait, ces dernières n'étaient pas souterraines mais se trouvaient de plain-pied avec la rue dallée qui à l'E. longeait l'édifice. À cet endroit, le terrain présente une forte pente, qui descend d'O. en E. Les thermes n'avaient donc à l'O. qu'un seul étage mais en présentaient deux à l'E., un étage supérieur compensant la déclivité du sol. Lorsqu'on édifia la basilique, on rasa l'étage supérieur, à savoir les thermes proprement dits. Mais on conserva à l'E. les substructions qui conféraient aux thermes une indispensable assise horizontale car celle-ci demeurait nécessaire pour l'équilibre de la basilique[25].

La caractéristique essentielle de cette crypte est donc qu'elle n'est pas une construction neuve mais un aménagement chrétien, la réutilisation de structures romaines, qui prit sa forme définitive bien plus tard, suivant les besoins du culte. Cette caractéristique mais aussi ses dimensions et son affectation qui ne fut pas d'accueillir les reliques d'un martyr fait qu'elle diffère assez notablement des autres cryptes des basiliques chrétiennes, construites simultanément à la basilique, pour satisfaire des besoins surtout funéraires.

À Djemila, dans la crypte qui date de peu après 411, les tombeaux des saints se trouvent sous le chœur, dans les absides du couloir souterrain. On avait réservé la contre-abside de la crypte et les niches à l'opposé de l'abside pour la dépouille de l'évêque fondateur et d'éventuelles sépultures *ad sanctos*. Chacune des deux basiliques avait une crypte à laquelle on accédait depuis la nef par un escalier, mais les deux cryptes étaient également reliées directement l'une à l'autre par un couloir qui se prolongeait au-delà de celles-ci, vers le N. comme vers le S. Il y avait donc là une véritable artère de circulation en sous-sol soulageant le réseau des rues[26].

La crypte haute de la basilique épiscopale de Stobi (vers 500) présentait une disposition plus simple. La niche demi-circulaire du chevet était occupée par un édicule de forme analogue qui, séparé du mur de l'abside par un couloir d'un mètre de large montrait, du côté de la nef, une façade décorée de pilastres et de colonnettes. Un plafond recouvrait l'édicule et le couloir qui en faisait le tour. Le niveau du sol dans le couloir-*ambulacrum* et la chambre demi-circulaire intérieure se trouvait à 1,75 m sous celui de la nef (cf. marches à l'entrée du couloir). On y pénétrait soit par les deux petites portes symétriques de la façade, soit par les cinq arcades (3,25 m de large) qui s'ouvraient au milieu du mur incurvé du côté de l'*ambulacrum* comme à Saint-Démétrius. Aucun reste de corps saint n'a été retrouvé, ni dans cet édicule, ni dans l'église. On ne peut toutefois douter que l'édicule de l'abside ait servi à un usage cultuel. Il s'agit sûrement d'une première ébauche de ce type de crypte légèrement surbaissée par rapport à la nef qui allait se multiplier dans les églises d'Occident (comme à Stobi, celles-ci

25. P. Lemerle, Saint-Démétrius de Thessalonique et les problèmes du martyrium et du transept, B.C.H. 77 (1953), 660-694 (661-662). L'article est réimprimé dans, Les plus anciens recueils.. II, Appendice II, Que la basilique de Saint-Démétrius à Thessalonique n'est pas un martyrion, 205-218.

26. P. Monceaux, Découverte d'un groupe d'édifices chrétiens à Djemila, C.R.A.I. 1922, 380-407 et E. Albertini, L'archéologie chrétienne en Algérie, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 411-427 (416); A. Grabar, Martyrium, I, 448.

comprennent une construction centrale abritant la relique et un couloir demi-circulaire ou coudé qui la contourne)[27].

La grande basilique de Tomis (Constanţa) en Roumanie possédait une crypte de 50 m² située au-dessous du sanctuaire. On y accédait par un long escalier creusé dans l'aile occidentale. Cruciforme, elle était divisée en sept compartiments communiquant entre eux; son plafond était constitué de voûtes cruciformes et ses murs couverts de crépi comportaient des peintures dont il ne reste que des traces à peine visibles. Les autres basiliques de Tomis possédaient aussi des cryptes. La plus importante est celle de la basilique du Port[28].

Les cryptes des basiliques de Tropaeum Trajani, ont des dimensions bien plus modestes. Elles semblent plutôt appartenir au type d'*enkainia* agrandis comme la fosse de Saint-Démétrius. Celle de la basilique «*forensis* ou simple» (2,70 m x 2,30 m x 2.50 m) est en berceau. Un corridor en pente (4,20 m x 1,15 m) y menait. Elle renfermait cinq squelettes. Ces cryptes de Roumanie sont les seules dans la zone méditerranénne à avoir leur escalier d'accès du côté S., comme à Saint-Démétrius[29].

La crypte de la basilique-martyrium de Niculiţel en Roumanie présente un intérêt particulier. Elle a une coupole hémisphérique sous le pavement de l'abside; de forme à peu près carrée (3,50 m de côté et 2,25-2,30 m de haut; le diamètre de la coupole mesure 3 m). Une ouverture plus ou moins carrée, ménagée sur le côté O. de la crypte en assurait l'accès. Trois marches menaient dans la crypte dont l'accès était bloqué. La chambre funéraire intérieure était rectangulaire (longs côtés: 2,28-2,38 m). Ses parois hautes de 1,37-1,45 m ont la forme de demi-cercles. Au centre du pavement se trouvait une sorte de coffre trapézoïdal (1,98 m x 1,40 m) servant de cercueil collectif. Il contenait quatre dépouilles, les jambes allongées et la tête placée du côté de l'entrée. Des inscriptions sur les murs donnent les noms grecs des défunts: Zotikos, Attalos, Kamasis, Philippos[30]. La reprise des fouilles (en 1973 et 1975) a permis de mettre à jour sous la chambre du sarcophage des quatre martyrs, deux autres pièces, beaucoup plus basses et séparées l'une de l'autre par deux dalles. L'accès à ces deux pièces était interdit par une autre dalle en pierre calcaire sous laquelle se trouvait une dalle de marbre portant l'inscription «ὧδε καὶ ὧδε ἰχὼρ μαρτύρων» «ici comme là-bas (il y a) du sang de martyrs». La pièce de droite contenait deux récipients en terre cuite. Dans ceux-ci, on a trouvé les ossements de deux hommes, âgés de 45 à 55 ans, réinhumés à cet endroit. Ceux-ci devaient en effet provenir du martyrium antérieur dont les fondations ont été localisées à l'O. de la crypte intégralement conservée sous l'abside de la basilique. Il semblerait plutôt que les six martyrs étaient contemporains et furent martyrisés sous Dioclétien en 303-304. Les dernières trouvailles (monnaies de Théodose et poterie du narthex) suggèrent que le martyrium et la basilique qui le recouvre remontent non à la fin du IVe s. mais à la seconde moitié du Ve s., voire à la fin de ce siècle ou au début du VIe s.[31].

La crypte de la basilique «à crypte» de Caričin Grad datant de la troisième décennie du Ve s. (8,05 m x 5,67 m), appartient à la même catégorie que l'église de Marucinac[32]. Celle de Henchir Guesses, en

27. R. Egger, Die städtische Kirche von Stobi, Jh.ö.a.I. 24 (1927), 42-87; A. Grabar, Martyrium, I, 457. J. Wiseman, Stobi, the episcopal basilica area, Journal of Field Archaeology 5 (1978), 391-429. Les rampes sont évidemment une addition postérieure, parce qu'elles couvrent des traces de peintures (E. Kitzinger, A survey of the early christian town of Stobi, D.O.P. 3 (1946), 83-161 [94]). R. Egger remarque que d'origine *confessio* et chevet étaient presque sur le même niveau (Jh.ö.a.I. 26 (1929), 66). Rappelons l'aménagement du *κύκλιον* à demi souterrain de la basilique du cimetière E. de Thessalonique qui dépasse les dimensions habituelles des autres basiliques.

28. I. Barnea, Les monuments paléochrétiens de Roumanie, Vaticano 1977 (Pontificio istituto di archeologia cristiana (Sussidi allo studio delle antichità cristiane, VI), 125-127; Idem, Christian art in Romania, I, Bucarest, 1979, 128-133.

29. I. Barnea, Les monuments, 164, 168, 172; Idem, Éléments d'art grec des basiliques paléochrétiennes de la Scythie Mineure, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 4 (1964), 333-343 (337), fig. 2, 3, 4; Idem, Monumenti paleocristiani della Scizia Minore, 18 Corso (1971), 23-48 (40-41); D. Ciurea, La basilica cristiana in Romania, IVe C.I.A.C. (Vaticano, 1938), I, 381-389.

30. I. Barnea, Les monuments, 147; Idem, Le martyrium de Niculiţel, Bull. d'arch. Sud-Est européenne 3 (1975), 131-143; V. H. Baumann, Nouveaux témoignages chrétiens sur le limes Nord-scythique: la basilique à martyrium de basse époque romaine découverte à Niculiţel, Dacia 16 (1972), 182-202; C. Preda, Dacia 28 (1984), 11, simple mention.

31. I. Barnea, L'épigraphie chrétienne de l'Illyricum oriental, Xe C.I.A.C (Thessalonique, 1980), Rapports, 447-495 (469-470); Idem, Christian art, I, 9.

32. N. Spremo - Petrović, La basilique à crypte de Caričin Grad, Starinar 3-4, N.S. (1952-53), 169-180 (180, rés.

Algerie, (basilique 1), est rectangulaire (3,30 m x 2,50 m) et se trouve sous l'abside; on y accède par un couloir situé dans la dernière travée de la nef centrale[33].

Si on revient à la crypte de Saint-Démétrius, nous voyons qu'en faisant communiquer la fontaine et le puits au moyen de conduites, on a souhaité imiter d'autres *hayiasmata*. Selon A. Grabar, la destination principale de la crypte n'était pas à l'origine de servir de caveau funéraire au saint mais d'abriter une fontaine dont les facultés miraculeuses étaient évidemment expliquées par sa sainteté et le voisinage immédiat du tombeau, même si la relique elle-même restait hors de la crypte.

Quelle était cette relique? Avant d'aborder ce problème, il convient de décrire la fontaine. Son mur O. est creusé de cinq niches alternativement arrondies et rectangulaires rythmant toute sa longueur. Devant ce mur, élevé sur un socle de marbre rehaussé d'une bordure profilée, court un parapet de marbre orné de grandes croix incluses dans un cadre rectangulaire. Le parapet est parallèle au mur O. de la crypte, sauf au milieu où face à la niche centrale, il fait très nettement saillie: il présente alors une forme incurvée proche du demi-cercle. Au-dessus de cette exèdre centrale et de son prolongement jusqu'au mur O., sept colonnes soutiennent un entablement de marbre qui donne à cette construction légère l'allure d'un ciborium. A. Grabar s'interroge sur la couverture de cet ensemble étant donné le peu d'espace qui sépare la corniche de l'entablement du dallage de l'église haute (fig. B, 3).

Des parapets fixés entre les colonnes du ciborium isolent l'espace qu'il encadre, en le séparant en deux compartiments symétriques compris entre le ciborium et les gros piliers de l'abside, d'une part, et entre le mur O. et les parapets parallèles à ce mur, d'autre part. Ces rectangles longs et étroits (env. 4 m x 1 m) formaient deux bassins ou cuvettes. Les chapiteaux théodosiens, la guirlande élégante d'un bassin assez plat et sec, ainsi que le motif de l'alternance des niches attestent suffisamment l'archaïsme de cette construction (et la fixent chronologiquement, selon A. Grabar, qui accepte la datation de G. Sotiriou, vers 400, à l'époque d'érection de la basilique). L'eau sacrée était captée par des conduites en plomb. La plupart d'entre elles furent retrouvées après l'incendie de 1917. L'eau venait d'un puit qu'on peut encore voir dans la partie NE. de l'église. Elle descendait sous le dallage du chœur et, passant par la niche centrale du mur O. de la crypte, se déversait par deux tuyaux symétriques dans les cuvettes encadrant le ciborium. De là, l'eau pouvait être évacuée sous le dallage de la crypte.

P. Lemerle affirme: «Cet *hayiasma* n'a joué longtemps qu'un rôle insignifiant, le silence des Miracula nous en assure (...) l'édicule central et les deux bras du couloir, à droite et à gauche, ont été transformés en trois bassins qu'un système de tuyaux, utilisant notamment un escalier dérobé mettait en relation avec le sanctuaire. Cette ingénieuse machinerie s'explique par les changements survenus

---

en franç.), fig. 16-21. R. F. Hoddinott, Early byzantine churches in Macedonia and southern Serbia. A study of the origins and the initial development of East christian art (London, 1963), 210, fig. 137-138. Sur la crypte de la basilique n° 6 de Hissar Banta du VIe s. (1,40 m x 1,40 m x 1,70 m) (Idem, Bulgaria in antiquity, an archaeological introduction (London, 1975), 310, fig. 95.

33. P. - A. Février, Travaux et découvertes en Algérie, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969), I, 315; II, pl. CXXVII, fig. 17. D'autres cryptes à Katapoliani de Paros; Éphèse (G. Sotiriou, Ἀνασκαφαὶ τοῦ βυζαντινοῦ ναοῦ Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου ἐν Ἐφέσῳ, A.A. 21 (1921-22), 89-226 [159, fig. 30]); la basilique du temple d'Auguste à Ancyre (A.A. 1939, 203. K. Bittel, crypte de 4,50 m x 4,20 m; À Thessalonique même la crypte de Sérapeion qui comprenait une niche dans laquelle se trouvait une statuette de divinité (B.C.H. 62 (1938), 473, P. Lemerle). Au Michaelion de Huarte à côté de l'ensemble du IVe s. et au N. il y avait un hypogée contenant cinq sarcophages à arcosolium; dans les aménagements successifs deux autres sarcophages ont pris place au milieu de la salle funéraire remaniée. L'hypogée s'étendait au-dessous de la quatrième travée O. et le narthex de l'église postérieure. Quatre entrées donnaient accès dans le vestibule à la salle funéraire. L'hypogée contenait probablement des tombes de prêtres. On a trouvé une inscription de 535 sur un sarcophage (P. Canivet, Le Michaelion de Huarte (Ve s.) et le culte syrien des anges, Byzantion 50 (1980), 85-117). Une large crypte sous l'église de Saints-Quarante en Albanie comporte un grand nombre de tombes. E. Dyggve la date du VIe s. (L. M. Ugolini, Albania antica, I (Roma, 1927), 147 s., fig. 100; Évang. Dimitriou, Ὁ ναὸς καὶ τὰ κατακόμβια τῶν Ἁγ. Σαράντα μαρτύρων, Ἱερὸς Σύνδεσμος 198 (1913), 8-10; E. Dyggve, Die altchristlichen Kultbauten an der Westküste der Balkanhalbinsel, IVe C.I.A.C. (Vaticano, 1938), 391-414 (405, pl. 19); RI.b.K II (1971), 234, Epiros, D. Pallas). Une classification par l'accès de vingt-neuf cryptes dans, J. - P. Sodini, Les cryptes d'autel paléochrétiennes: Essai de classification, Travaux et Mémoires 8 (1981), Hommage à P. Lemerle, 437-458. La crypte des saints Jean et Paul est la seule à Rome qui se trouve *intra muros* (L. Reekmans, Les cryptes des martyrs romains, État de la recherche, IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), I, 275-302 [302]).

dans le culte du martyr à partir du Xe s.»[34]. On objectera cependant que l'*argumentum ex silentio* n'est pas toujours une méthode fiable. Nous avons vu les problèmes posés par l'interprétation des sources hagiographiques.

«L'eau qu'on recueillait dans le sanctuaire du corps saint était souvent réputée pour sa puissance miraculeuse. L'ancienneté de la fontaine nous garantit qu'à aucun moment la relique du martyr ne se trouva dans la crypte. C'était la confession et non pas le martyrium proprement dit»[35].

À Philippes, sur le côté SO. de la basilique A, une citerne romaine composée de deux chambres voûtées en berceau, communiquant entre elles, était utilisée comme crypte. La reconversion de celle-ci doit être à peu près contemporaine de l'édification de la basilique et des escaliers[36]. Dans la même basilique, sur le côté O. de l'atrium, une installation comprenant quatre niches d'où coulait de l'eau, flanque l'abside centrale au niveau du rez-de chaussée. L'adduction d'eau devait être assurée par des conduites ou des réservoirs situés de l'autre côté du portique, vers l'O., près de la citerne. Retenons surtout que ces quatre niches jouaient le rôle de phiale[37].

A. Grabar pense que si l'on tient pour certain l'existence à Thessalonique de l'*hayiasma*, on peut aussi envisager la présence de cette dernière dans d'autres cryptes archaïques de martyria, comme à Djemila et peut-être à Castiglione et à Gonca, où les présumés «baptistères» s'apparentaient en fait plutôt à des installations destinées à capter l'eau sanctifiée par la proximité d'une relique et à la mettre à la disposition des pèlerins[38].

Si l'on accepte que l'usage des *hayiasmata* était déjà en usage à l'époque paléochrétienne, comme le suppose A. Grabar, il est pour le moins bizarre que cette infrastructure soit mentionnée si tardivement pour Saint-Démétrius (Xe s.- v. aussi Saint-Kodratos à Corinthe), bien que l'église possédait dès l'origine une fontaine. On peut donc croire que ce que A. Grabar tient pour des *hayiasmata* était destiné à une autre fonction. L'*argumentum ex silentio* déduit des Miracula n'est donc pas valable.

À Stobi, dans la riche maison voisine de la synagogue, on a découvert un étroit bassin rectangulaire au pied d'un mur droit percé d'une rangée de niches[39]. On relève une analogie avec le motif déjà cité de Philippes A[40] mais aussi avec Éphèse où existe une fontaine protobyzantine formée de trois niches alignées sur un mur s'élevant derrière un bassin rectangulaire étroit; devant celui-ci, se dresse une paroi décorée de reliefs du Ve ou du VIe s., parmi lesquels des croix inscrites dans un cercle, semblables au motif observé dans la crypte de Thessalonique[41]. L'exemple de Stobi daterait du Ve s. (phase 2) et celui de Philippes paraît contemporain de Saint-Démétrius et de sa crypte.

---

34. P. Lemerle, Saint-Démétrius, 673, 662.

35. A. Grabar, Martyrium, I, 454-5. Stavrakios parle de «ὁδὸς τοῦ μύρου» qui commence par «μυροφόρον σορόν» dans le ciborium et se dirigeait «κατ' ἄνθισιν τοῦ ναοῦ» à travers de tuyaux souterrains et se recueillait «τὰς μυροδόχους δεξαμενάς». De là elle coulait vers la crypte de l'eglise où la captaient les fidèles. Dém. Chrysoloras (XVe s.) décrit le mode de la fonction des «μυροδόχων δεξαμενῶν» (P.G. 116, 1423). (N. Théotoka, Περὶ τῶν κιβωρίων τοῦ Ἁγ. Δημητρίου, Μακεδονικά 2 (1941-52), 395-413). On recueillait la myrrhe avec des vases particuliers les *κουτρούβια*. On a trouvé un grand nombre de vases ressemblants à des calices qui selon G. Sotiriou devraient être identifiés à des *κουτρούβια* (Ἁγ. Δημήτριος, 22 et 55). Selon Ch. Bakirtzis, (Κουτρούβια μύρου ἀπὸ τὴν Θεσσαλονίκη, XVIe C.I.E.B., Wien, 1981 = Jb. ö. B. 32, III (1982), 523 s.) les vases trouvés par G. Sotiriou ne sont pas *κουτρούβια* mais des calices. Des ampoules avec inscriptions et les représentations de saint Démétrius et de sainte Théodora ont été trouvées dans l'église de Saint-Achille de Prespa (N. Moutsopoulos, Ε.Ε.Π.Σ.Α.Π.Θ. 5 (1971-72), 186-187, pl. 77-78). À voir également, C. Metzger, Les ampoules à eulogie du musée du Louvre, Paris, 1981, avec les mêmes représentations.

36. P. Lemerle, Philippes et la Macédoine orientale à l'époque grecque et byzantine. Recherches d'histoire et d'archéologie, I Text, II Planches (B.E.F.A.R. 158), (Paris, 1945), 296; B.C.H. 61 (1937), 467, Idem, chronique des fouilles.

37. P. Lemerle, Philippes, 316-317; autres exemples: N. Anchialos B, un grand bassin de 4,10 m de long, vers le côté O.; N. Anchialos A, la phiale est sur le côté E.; à la même place contre le mur du narthex à Nikopolis B. Gül Bahce le même, à Marusinac à l'angle SO. de l'atrium, Saint-Théodore de Gerasa.

38. A. Grabar, Martyrium, I, 448, 455.

39. Starinar 8-9 (1933-34), 169-191 (174-175), Stobi 1932, Dj. Jozo Petrović; A. Grabar, Martyrium, I, 453-454.

40. P. Lemerle, B.C.H. 61 (1937), 467.

41. Jh.ö.a.I. 25 (1929), Beibl. 38-40, fig. 20, Bericht über die Ausgrabungen in Ephesos (6-51), J. Keil; A. Grabar, Martyrium, I, 454.

Dans notre région, on connaît un exemple de ce type d'infrastructure: dans l'ancienne cathédrale de Serrès, qui correspond à la basilique des Saints-Théodores, une tradition byzantine mentionne un *hayiasma*. Il s'agit des ruines d'un caldarium romain dont une partie fut réutilisée à l'époque du fonctionnement de la basilique paléochrétienne[42]. À nouveau donc, même s'il est moins clair, un exemple de reconversion chrétienne d'installations romaines. Dans ces exemples, les fontaines protobyzantines s'inspirent de modèles romains. À Saint-Démétrius comme à Serrès, c'est non seulement la forme des bains mais aussi leur fonction que les constructeurs chrétiens ont transformé.

À Saint-Ménas, en Égypte, on rencontre un autre cas d'utilisation d'eau sacrée. Le sanctuaire entier est entouré de dépendances importantes. Il avait l'aspect d'un établissement thermal. Dans ce monument, les bains sacrés sont adjacents à l'église funéraire du saint. À Saint-Démétrius, l'installation est mieux conservée et se trouve étroitement liée à la basilique-écrin et surtout fixée dans la crypte[43]. Sans doute faut-il opérer une distinction à propos de la fonction des fontaines entre les basiliques ordinaires et celles qui possédaient des reliques de martyrs. La fontaine revêtait un véritable caractère sacré en raison de la proximité d'un *sacrum*.

2.2.4. *L'ENKAINION* (fig. B, 4-5)

L'élément qui a fait le plus couler d'encre se trouve au-dessous de l'autel, situé dans l'axe de la basilique, à l'emplacement prévu pour la liturgie et à l'O. de la niche centrale de la fontaine. C'est un caveau cruciforme (2,67 m x 1,56 m x 0,85 m) en briques (0,30 m x 0,30 m x 0,35 m) et mortier rouge de la même épaisseur. Les trois bras sont courts – ils mesurent 0,72 m de large —, tandis que dans le 4e, au S., est aménagé un escalier de trois marches (0,22 m x 0,27 m de h., 0,25, 0,20 et 0,21 m de large) permettant d'accéder aux reliques ou du moins de s'en approcher. Sous la dernière marche se trouve une cavité carrée, faite de petites plaques en marbre, prévue pour une lampe. Le sol du caveau cruciforme, en pierre, est partiellement recouvert de plaques de marbre. Au centre de la croix, une maçonnerie conique se dresse jusqu'en haut du caveau. Au fond de celle-ci, on trouve un petit coffret (0,22 m x 0,21 m) qui contenait une minuscule fiole intacte (0,05 m x 0,095 m) renfermant un peu de poudre brunâtre (des traces de poussières de sang séché?)[44]. Cette maçonnerie était couverte d'une plaque carrée en marbre (0,85 m x 0,85 m x 0,25 m) plus large qu'elle. Au centre de cette plaque se lit le monogramme du Christ inscrit dans un carré, au milieu duquel un petit trou a été percé (0,045 m de diam.)[45].

42. A. Orlandos, Ἡ μητρόπολις τῶν Σερρῶν, A.B.M.E. 5 (1939-40), 153-166 (160 s.); A.A. 31 (1976), B2, 320, Ch. Bakirtzis; P. N. Papayeoryiou, B.Z. 3 (1894), 269. Dans le chateau de la ville l'église de Saint-Nicolas possède une crypte qui contient des tombes et traces de peinture datées de la première moitié du XIVe s. (A. Xyngopoulos, Ἔρευναι εἰς τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῶν Σερρῶν, Θεσσαλονίκη, 1965 (I.M.X.A. 77), 31-32).

43. A. Grabar, op. cit. I, 454; Fr. W. Deichmann, Zu den Bauten der Menasstadt, A.A. 1937, 75 s., fig. 1-2; J. B. Ward Perkins, The shrine of St. Menas im the Maryut, P.B.S.R. 17 (1949), 26-71; P. Grossmann, Neue Funde aus dem Gebiet von Abu Mina, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 141-151, p. 146, fig. 6, 7. Die Märtyrergruft, et ses rapports dans M.d.a.I., Abteilung Kairo, n° 36 (1980), 203-227, n° 38 (1982), 131-154, et des années précédentes et également Idem, Abu Mina, a guide to the ancient pilgrimage center, Cairo, 1986 et Idem, Abu Mina I, Die Gruftkirche und die Gruft, D.A.I. Kairo, Archäologische veröffentlichungen 44, Mainz am Rhein, 1989. La première basilique date de 412 et le grand ensemble cultuel du temps de Zénon (474-491).

44. «Ὧν καὶ τὰ σώματα μόνον ἴσα δύνανται ταῖς ἁγίαις ψυχαῖς, ἢ ἐπαφώμενα, ἢ τιμώμενα· ὧν καὶ ῥανίδες αἵματος μόνον, καὶ μικρὰ σύμβολα πάθους ἴσα δρῶσι τοῖς σώμασι» (Grégoire de Nazianze, Λόγος IV, P.G. 35, 589). Des traces de scorie ont été trouvées dans le reliquaire de l'*enkainion* de la basilique de la rue 3 Septemvriou de Thessalonique (E. Kourkoutidou -Nikolaïdou, Τὸ ἐγκαίνιο τῆς βασιλικῆς στὸ ἀνατολικὸ νεκροταφεῖο τῆς Θεσσαλονίκης, A.E. 1981, 70-81 [75]). À comparer n. 5 et 348.

45. P. Lemerle, Saint-Démétrius, 663; G. et M. Sotiriou, Ἅγ. Δημήτριος, 61-62. Pour les choes: Fr. Wieland, Altar und Altargrab der christlichen Kirche im 4 Jahrhundert (Leipzig, 1912), 151, fig. 28-29; E. Lucius, Die Anfänge des Heilingenkults, Tübingen, 1904 (trad. franç., Les origines du culte des saints dans l'église chrétienne (Paris, 1908), 39 s.); Fr. - J. Dölger, ΙΧΘΥC. Der heilige Fisch in den antiken Religionen und im Christentum (Münster, 1922), II, 555 s.; Sozomène, H.E., 9, 2 (P.G. 67, 1601) sur les tombes des saints Quarante.

G. Sotiriou appelle cette plaque la *mensa martyrum* de Saint-Démétrius et estime qu'elle provient du premier martyrium du IVe s. Elle n'a pas été trouvée à sa place primitive, qui probablement se situait au-dessus du reliquaire et communiquait avec lui par l'orifice central, mais était séparé de lui par une couche de mortier (0,07 m d'épaisseur) couvrant aussi toute la fosse à reliques (0,30 m d'épaisseur). On rencontre une disposition analogue — une couche de terre entre deux plaques de couverture — dans quelques tombes (v. 1.3.2.3.a). Selon G. Sotiriou, la couche supérieure correspondait au pavement de la basilique du VIIe s. et la place de la plaque du caveau se trouvait à 0,05 m sous le pavement du chevet du Ve s. Cette disposition prouve que dans un second temps, on a renoncé à l'adduction d'huile via l'orifice de la plaque et que le pavement de la basilique a couvert la construction, condamnant en quelque sorte la fosse. On pourrait imaginer que la condamnation de la fosse de l'*enkainion* s'accompagna de l'édification du ciborium, préféré dès cette époque pour l'aménagement de l'espace sacré.

La présence de l'escalier partant de la nef montre que ce petit caveau cruciforme était accessible, mais l'étroitesse des marches et de l'hypogée lui-même, ainsi que la dalle qui recouvrait l'entrée, suggèrent que son accès était réservé seulement à peu de personnes — les prêtres — et non à l'ensemble des fidèles. Ce caveau doit être considéré, selon A. Grabar, comme le martyrium au sens étroit du terme, car la relique majeure manque. Selon lui «le culte précoce d'un corps saint au centre d'une ville s'explique par l'appellation de la basilique comme martyrium honorifique»[46]. Selon G. Sotiriou, cette fosse joue le rôle d'un «tombeau sans sarcophage»[47], c'est-à-dire d'un cénotaphe.

La forme de la fosse et son contenu manifestent que nous n'avons affaire ni à un reliquaire, ni à un tombeau, ni à un martyrium. Il s'agit évidemment d'un type d'*enkainion* particulier qu'on trouve aussi ailleurs. La particularité ici réside dans le fait que la relique ne consiste pas en de nombreux ossements, comme il est d'habitude, mais en une fiole montrant peut-être (?) des traces de sang. Cela prouve l'absence du corps du saint et d'autres reliques mais manifeste également l'importance de cette fiole, qui remplace à elle seule la relique-*enkainion* et le corps saint.

Ce genre de fosse a dû être courante dans les églises du Ve et du VIe s. des Balkans, voire dans celles de Constantinople et de Palestine. Dans tous ces sanctuaires, le petit caveau est cruciforme et comprend un étroit escalier orienté soit au S. soit à l'E. Son emplacement à l'entrée de l'abside est partout identique et ses dimensions sensiblement les mêmes. Il devait normalement renfermer un reliquaire. Plusieurs petites châsses présentant la forme d'un minuscule sarcophage proviennent de martyria cruciformes de ce genre[48]. A. Grabar pense que ces petits hypogées imitent les tombeaux authentiques des martyrs: leur type rappelle les caveaux funéraires chrétiens de la même époque exhumés dans les nécropoles balkaniques[49].

À Philippes, basilique A, la fosse à reliques est rectangulaire (1 m x 0,50 m x 1,20 m). Deux dalles de marbre font office de pavement. Le couvercle était peut-être la dalle de marbre qui servait de base à l'autel. Au N., O. et au S., les parois en briques étaient revêtues de marbre. Cette fosse était accessible par l'E. Un petit escalier de trois marches, larges de 0,96 m, menait à un minuscule vestibule précédant la chambre des reliques[50].

À Thasos, on rencontre ce type de fosse minuscule avec une châsse renfermant des reliques. Dans la basilique cruciforme, sous la base de l'autel se trouvait la fosse d'*enkainion* (1,21 m x 0,45 m x 0,93 m) aux parois épaisses (0,45-0,50 m). Au fond de la fosse, à l'E., on a creusé une petite cavité (0.12 m x 0,14 m x 0,103 m) qui fut recouverte par une plaque irrégulière contenant des morceaux du reliquaire

46. A. Grabar, op. cit., I, 455-456; A. Grabar accepte l'opinion d'E. Lucius et H. Delehaye selon laquelle saint Démétrius est d'origine de Sirmium (l'hypothèse d'un saint Démétrius celui du diacre de Sirmium).

47. P. Lemerle, Saint-Démétrius, 664; G. et M. Sotiriou, Ἅγ. Δημήτριος, 62.

48. Un exemple de Thessalonique: A. Grabar - M. Panayotidi, Un reliquaire paléochrétien récemment découvert près de Thessalonique, C.A. 24 (1975), 33-42) et d'autres cités par A. Grabar.

49. A. Grabar pense aux tombes en berceau telles trouvées à Sofia, à Thessalonique et ailleurs. L'accès de l'escalier de la fosse cruciforme de Saint-Démétrius composé de trois marches est disposé au S. pour des raisons architecturales. Par imitation (?) l'escalier est au S. à Thasos, Tropaeum Trajani (deux exemples) et à Histria (I. Barnea, Éléments, 337 et J. - P. Sodini, Les cryptes, 453).

50. P. Lemerle, Philippes, 369 (début du Ve s.).

désagrégé. Au S. de la fosse, un amas de pierres servait d'escalier de descente vers la cavité. Sur les parois de la fosse étaient creusées d'autres petites cavités prévues pour les lampes[51].

Les fosses de Saint-Démétrius, Philippes, Hissar Bania et d'autres églises citées plut haut représentent un type intermédiaire entre le tombeau du martyr et le simple dépôt de reliques: elles restent plus proche de celui-ci et ne peuvent être interprétées que comme *enkainia*.

G. Sotiriou pense que l'autel devait être proche de la relique, comme l'atteste un grand nombre de monuments, en Palestine particulièrement, et attribue à la construction-caveau le statut de relique. Il prétend que la tombe du saint fut transférée de la nef centrale à l'emplacement du ciborium à la suite de la destruction de l'οἰκίσκος, car sa place primitive — près de l'*enkainion* — empêchait toute extension de la basilique vers l'E. Il soutient qu'en Orient, en de pareils cas, la tombe était déplacée du naos au centre de l'église (Saint-Jean à Éphèse, Saint-Ménas en Égypte, Sainte-Thècle en Isaurie). L'emplacement du martyrium ne convenant pour la fondation d'une église, la tombe fut transportée dans l'église (Saint-Barnabé à Chypre, Saint-Babylas transporté de Daphné à Antioche)[52]. Selon lui, la construction de basiliques sur l'emplacement des martyria au cours du Ve s. présuppose la destruction préalable de ces derniers.

Ce raisonnement, qui cherche à annuler toute liaison entre la tombe et l'autel, entraîne G. Sotiriou à proposer une série d'hypothèses inacceptables à nos yeux à propos de la tombe de saint Démétrius et des généralisations abusives dont il convient de se méfier[53]. Pour nous, c'est plutôt la condamnation de l'*enkainion* à la suite du nouvel aménagement de l'espace sacré et l'impossibilité qui en résultait pour les fidèles de s'en approcher qui ont provoqué la construction du ciborium: les fidèles voulaient absolument fréquenter un lieu accessible lié à la tombe du saint.

À partir du IVe s., il fut admis qu'on pouvait déplacer les reliques des martyrs et même les fractionner. On commença à les considérer comme des *membra Christi*[54]. On cessa en même temps d'identifier l'autel à une simple *mensa*: celui-ci devint désormais le tombeau du Christ. Cette conception s'officialise en Occident dès 401 (14e canon du 3e concile de Carthage) et seulement en 685 en Orient (7e canon du 7e concile œcuménique)[55]. On croyait donc qu'en Orient cette croyance n'était pas répandue avant la date du canon conciliaire. Il n'en est rien. Les monuments attestent le contraire et montrent qu'elle était généralisée dès le Ve s.[56].

51. A. Orlandos, Ἡ σταυρικὴ βασιλικὴ τῆς Θάσου. Τυπολογικὴ ἐξέτασις τῶν σταυρικῶν ναῶν τοῦ 4ου-5ου καὶ 6ου αἰ., A.B.M.E. 7 (1951), 3-61 (27-28), fig. 18-19; P. Lemerle, À propos d'une basilique de Thasos et de Saint-Jean d'Éphèse, note sur le plan cruciforme dans l'architecture paléochrétienne, Byzantion 23 (1953), 532-543.

52. G. Sotiriou, compte rendu de (G. Sotiriou - J. Keil - H. Hörmann - F. Miltner, Die Johannes Kirche, Forschungen ■ Ephesos IV, 3 [Wien, 1951]), E.E.B.Σ. 22 (1952), 290-293 (293); Idem, Κυπριακαὶ Σπουδαὶ 1 (1937), 175-187; Socrate, H.E. (P.G. 67, 425). Il s'agit de la translation des reliques du martyr Babylas de Daphné à Antioche sous Julien; E. Herzfeld - S. Guyer, M.A.M.A. II (1930), 9 s. La basilique de Thècle à Meriamlik est construite sur une église antérieure sur l'emplacement de sa grotte de refuge.

53. Cette généralisation n'est pas acceptée par P. Lemerle qui soutient «qu'il ne faille pas répéter sans nuances ce que disait autrefois Fr. Wieland (Altar und Altargrab, 98-105) qu'il n'existe pas en Orient de liens nécessaires entre la tombe du saint et l'autel eucharistique» (Saint-Démétrius, 671, n. 1), réserve exprimée aussi par A. Grabar. À voir des exemples (A. Grabar, Martyrium, I, 292 et 351). W. de Waele (IIIe C.I.A.C. (Rome, 1934), 371) confirme cette hypothèse pour les églises de la Grèce. La recherche (v. Partie A) certifie cette thèse même pour les membres du clergé.

54. J. Cagé, Membra Christi et la déposition des reliques sous l'autel, R.A. 5e série 29 (1929), 137-153.

55. I. Barnea, Τὸ παλαιοχριστιανικὸ θυσιαστήριο (Athènes, 1940), 77. Balsamon déclare que le dépôt des reliques est indispensable pour une dédicace complète des églises (G. Rallis - M. Potlis, Σύνταγμα II, 580-582, [v. Partie A, n. 9]). Mais Zonaras (p. 581) reprochait aux iconoclastes d'avoir négligé «ἔθη παλαιά» en consacrant des églises sans dépôts de reliques. Au cours de six premiers siècles on ne peut citer aucune inscription qui atteste formellement à Rome l'emploi des reliques des martyrs dans la consécration des autels, mais dans les autres diocèses dès la fin du IVe s. (D.A.C.L. XIV, 2, 2230, Reliques, (1948), H. Leclercq).

56. Selon G. Sotiriou l'*enkainion* de la basilique B de N. Anchialos semble être une addition tardive (A.E. 1929, Partie A, Αἱ χριστιανικαὶ Θῆβαι τῆς Θεσσαλίας, 1-158, Partie B, Αἱ παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Ἑλλάδος, 159-248 (126, fig. 172). À Daphnousia un pavement de mosaïque continu et intact a fait penser qu'il n'y avait jamais eu de dépôt de reliques (A. Orlandos, Une basilique paléochrétienne en Locride, Byzantion 5 (1926-1930), 207-228). Le reliquaire-*enkainion* de la basilique de l'Agora de Thasos ■ disparu (Ch. Delvoye, La basilique paléochrétienne et ses

On pourrait encore envisager le problème du rapport entre le corps saint et l'église en partant non de l'autel mais de la relique. Une différence de taille se fait jour entre l'Occident et l'Orient: dans l'aire latine, non seulement tout autel réclame des reliques, mais tout corps saint est déposé sous l'autel; en Orient, si chaque autel finira par être muni de reliques, un corps saint n'est pas nécessairement lié à un autel. Dans plusieurs martyria de lieux saints, c'est l'emplacement de la relique qui détermine celui de la table d'autel (Multiplication des pains, Sichem, Puits de Jacob...). Un rapprochement topographique s'établit entre relique et autel témoignant d'une pratique qui, en pays latin, était systématique pour les corps saints[57].

A. Grabar appelle martyria les fosses à reliques de Stoudios, Philippes et Tropaeum Trajani. Il donne ainsi une très large extension au mot martyrium (des fosses à reliques jusqu'à l'église de Saint-Luc en Phocide du XIe s.). Il nous paraît important de distinguer le cas de Saint-Démétrius. Si nous acceptons qu'il n'y eut jamais de tombe, cette fosse joua le rôle de corps saint et par conséquent était considérée comme une relique majeure. Ainsi donc, il ne s'agit pas d'un véritable martyrium mais d'un martyrium de convention. Selon P. Lemerle «il faut se garder d'attribuer une signification spéciale au dépôt de reliques (...) on ne lui accordait en tout cas aucune importance exceptionnelle, aucun texte n'en fait mention, elle cessa de bonne heure d'être accessible»[58]. C'est par convention qu'on a érigé plus tard la tombe sur l'emplacement du ciborium et corrélativement la fosse à reliques cessa de jouer un rôle important car sa signification cultuelle fut remplacée par celle du ciborium. D'autre part, il semble que les tuyaux des conduites d'eau qui partaient du puits extérieur pour arriver au ciborium et ensuite ■ la fosse cruciforme, cherchaient à conférer l'apparence d'un lieu sacré aux deux éléments, ciborium et fosse.

2.2.5. L'ΟΙΚΙΣΚΟΣ

Le prétendu «οἰκίσκος» occupait la partie O. de l'espace central des bains romains. Il se compose d'une abside dans laquelle fut trouvée la fosse cruciforme avec la maçonnerie, l'*enkainion*. L'abside (9,60 m de diam.) est construite en moellons (de 0,85 m d'épaisseur) et, dans sa partie supérieure, en briques pareilles à celles utilisées dans la fosse (0,30 m x 0,30 m) (fig. B, 1). Entre les moellons et les briques se trouve une couche de mortier de 0,15 m d'épaisseur. À 1 m de la surface de l'abside, l'épaisseur du mur a 0,11 m, au fond 0,80 m. L'abside est détruite au point où se rencontrent les escaliers qui relient le chevet et la crypte. Elle se situait à une profondeur de 0,18 m par rapport au pavement du chevet, immédiatement sous le pavement du Ve s. À l'intérieur, on a trouvé deux couches de mortier, l'une probablement appartenant à la basilique, l'autre (0,95 m de h.) située à 0,30 m sous la première de l'οἰκίσκος. Plus bas encore, on a découvert des tessons de vases romains. Le pavement de l'abside de l'οἰκίσκος, à partir de la dalle couvrant la maçonnerie de la fosse cruciforme, se trouve 0,60 m au-dessus de celui de l'autre οἰκίσκος[59].

G. Sotiriou reconstitue l'οἰκίσκος comme un édifice rectangulaire pourvu d'une vaste abside demi-circulaire. La fosse cruciforme se trouvait, d'après lui, dans le pavement supérieur et dans l'axe du mur absidal (fig. B, 1). L'emplacement, les dimensions et la technique de construction suggèrent que l'abside date de l'époque romaine. L'utilisation de briques semblables à celles utilisées dans la fosse indiquent une transformation postérieure de l'οἰκίσκος sans doute en martyrium.

annexes, B.C.H. 75 (1951), 154-164). Exemples d'*enkainia*: Nikopolis A, Saint-Jean Stoudios (463) cruciforme. Le reliquaire en marbre de la basilique d'Aphentelli à Lesbos contenait une petite amphore 0,06 m de haut posée sur une couche de poussière jaune (Αἱ παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Λέσβου, Α.Δ. 12 (1929), 1-72 (58), fig. 65, A. Orlandos, et bibliographie). Sur le reliquaire-*enkainion* de la basilique *extra muros* du cimetière E. de Thessalonique (E. Kourkoutidou-Nikolaidou, Τὸ ἐγκαίνιο, ΑΕ. 1981, chr. 70-81 et bibliographie). Un nombre de basiliques paléochrétiennes de la Grèce possèdent des reliquaires-*enkainia*.

57. A. Grabar, op. cit., I, 292, 350, 353. Selon lui la petite et profonde fosse de Philippes et celles de Tropaeum Trajani et de Hissar Bania peuvent être interprétées comme *enkainia* (Ibid., 663, 672).

58. A. Grabar, op. cit. I, 456; P. Lemerle, Saint-Démétrius, 672.

59. Ἀγ. Δημήτριος, 59.

Il ne fait pas de doute que les parties décrites constituent un élément des thermes romains, sur lesquels fut construite la basilique. G. Sotiriou y voit un édifice indépendant mais ne peut l'identifier avec précision car seule l'abside est encore visible et la différence de niveau avec l'autre partie de l'*οἰκίσκος* s'avère assez grande (0,60 m). Si on accepte cette opinion, on ne peut alors envisager un rapport quelconque de cette construction avec le reste des bâtiments thermaux et particulièrement avec la crypte. La présence de la fosse témoigne de l'absence du corps saint et contredit l'existence de ce dernier. S'il s'agissait d'un martyrium, la relique devait occuper l'emplacement de l'abside. Il est peu probable, et en tout cas bizarre, d'apparenter un tel aménagement dans un si petit édifice à un prétendu martyrium-*οἰκίσκος*. Il paraît plus raisonnable de croire que le remaniement du mur de l'abside facilita la construction des soubassements de la basilique et la création de la fosse cruciforme comme *enkainion*.

G. Sotiriou cherche à soutenir ces indices archéologiques insuffisants en faisant appel aux sources hagiographiques et particulièrement au récit de Syméon Métaphraste qui évoque un petit *οἰκίσκος*. Nous avons déjà exposé nos considérations sur la valeur historique des Miracula sur lesquels G. Sotiriou appuie toute sa théorie concernant l'*οἰκίσκος*-martyrium. Un autre récit, celui qui est probablement le plus ancien, relate l'existence d'une petite maison contenant les reliques du saint. Selon P. Lemerle, il s'agit d'une description étrange et manifestement fantaisiste du martyrium. Celle-ci ne correspond d'ailleurs à l'aspect d'aucune autre pièce des thermes. Une Passion plus récente (Vaticanus 821) mentionne un «σεβάσμιος σηκός» contenant le tombeau et le corps du saint et l'associe aux thermes. P. Lemerle estime que ces récits hagiographiques, plus que suspects, tardifs et discordants par rapport aux structures observées, ont moins de valeur que le témoignage ancien et fiable du premier livre de Miracula qui ne mentionnait ni reliques ni tombeau[60].

Outre l'identification de cet édifice à un martyrium[61], fort improbable, on doit supposer que ces textes tardifs ont puisé la mention de l'*οἰκίσκος* dans une autre source, aujourd'hui disparue, ou/et que celle-ci fut reproduite d'un texte à l'autre. La description succincte et rudimentaire de cet *οἰκίσκος* présente dans tous ces textes soutient cette hypothèse. D'autre part, les sources ne mentionnent pas ce qu'il advint du corps saint; son transfert sous le ciborium apparaît comme une solution visant à sauver les apparences, compte tenu que le ciborium n'était qu'un cénotaphe. La translation du corps dans la ville San Lorenzo in Campo, près d'Ancône, au XIIe s. s'avère très tardive et n'explique pas de manière convaincante l'absence du corps saint. La boîte contenant les reliques portait l'inscription «H(IC) R(E)Q(UI)ES(CIT) C(OR)P(US) S(ANCTI) D(E)M(E)T(RI)I»[62].

60. P. Lemerle, Saint-Démétrius, 670, 671. «Μικρὸν οἰκίσκον ὃς τὸ ἱερὸν εἶχε τοῦ μάρτυρος σῶμα», Syméon Métaphraste, «petite maison — οἰκία — entourée d'un monceau d'immondices serrée entre les péribolcs du bain public et du stade»; «σεβάσμιος σηκός», Vaticanus 821.

61. Comme un argument suplémentaire G. Sotiriou cite la présence des tombes de saints en contact avec le mur de l'abside (Sainte-Agnès à Rome, G. Wilpert, N.B.A.C. 1901, 297, reconstitution; Fr. Wieland, Altar, 114, fig. 17, dans la basilique primitive de Parenzo). À voir aussi les chapelles funéraires des basiliques de Syrie (J. Lassus, Sanctuaires, fig. 12, 78, 82, 150). Cette place est très rare en Orient et en plus ici il ne s'agit pas d'une tombe.

Sur le problème de l'*οἰκίσκος* à citer que selon St. Pélékanidis entre l'*οἰκίσκος* et la basilique du Ve s. à cinq nefs existait une autre basilique à trois nefs découverte par lui-même et par A. Xyngopoulos, quand ils surveillaient les travaux de la restauration de l'église (Γραπτὴ παράδοση καὶ εἰκαστικὲς τέχνες γιὰ τὴν προσωπικότητα τοῦ Ἁγ. Δημητρίου, Ἀριστ. Πανεπ. Θεσ/νίκης, Πανηγυρικὸς λόγος, 26-10-1970). À voir les objections de Maria Sotiriou (Ὁ «οἰκίσκος» τῆς παραδόσεως καὶ ὁ τάφος τοῦ Ἁγ. Δημητρίου, Ἑλληνικὰ 24 (1971), 372-374). Selon J.-M. Spieser la question reste ouverte de savoir, si une église a précédé celle qui construite au début du VIe s. (J.-M. Spieser la date entre 510-520) a duré, sans modification fondamentale de structure, jusqu'à l'incendie de 1917 (La ville en Grèce du IIIe au VIIe s, Colloque, Villes et peuplement à l'Illyricum protobyzantin, (1982), Collection de l'E.F.R. 77 (1984), 315-340 [319, n. 20]). Selon Ch. Bakirtzis, Ἡ ἀγορὰ τῆς Θεσσαλονίκης στὰ παλαιοχριστιανικὰ χρόνια, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 5-18 (6), l'église du IVe s. qui a été trouvée au-dessous de la basilique du Ve s. n'était qu'un local des bains romains doté à l'E. d'une conque percée de fenêtres qui fut transformé en église chrétienne sans être accompagnée d'un programme de construction considérable. M. Vickers s'accorde avec P. Lemerle en ce qui concerne la non relation de l'*οἰκίσκος* avec un bâtiment chrétien (Sirmium or Thessaloniki, B.Z. 67 (1974), 347, 349).

62. M. Théochari, Ψηφιδωτὴ εἰκὼν τοῦ Ἁγ. Δημητρίου καὶ ἡ ἀνεύρεσις τῶν λειψάνων τοῦ ἁγίου εἰς Ἰταλίαν (Π.Α.Α. 53 (1978), 508-536). Au début du XIIIe s. l'archevêque latin Warinus a expédié à l'Occident plusieurs

2.2.6. LE CIBORIUM

Une longue tradition affirme que le ciborium était situé au centre-N. de l'église. Celui-ci, hexagonal, fut brûlé à maintes reprises et, en conséquence, connut plusieurs transformations successives[63] (fig. B, 6). Les sources hagiographiques du VIIe s. parlent de *skimbodion*, *krabatos*, *krabbation*, celles du Xe-XIe et XIIIe-XIVe s. de *larnax* et de *soros*. Ces termes ne désignent pas la tombe du saint mais un mobilier sur lequel était posée son icône[64]. Les sources rapportent aussi plusieurs fois la présence de la tombe du saint sous le ciborium, mais aucune de ces mentions ne peut être tenue pour un indice sûr[65]. De ces différents extraits, il ressort deux choses intéressantes. D'abord l'absence de la tombe et du corps du saint. Ensuite l'opinion constante selon laquelle la tombe se trouvait sous le ciborium ou dans le larnax sous le ciborium. Pour les sources hagiographiques, seul le ciborium compte. C'est là et nulle part ailleurs que se concentre tout l'intérêt du peuple et la foi en la présence de la tombe. Le ciborium avec l'objet d'argent ou argenté qui s'y trouvait abrité — une icône (?) — faisait office de substitut, de palliatif à la tombe absente. C'était en tout cas le véritable oratoire où l'on venait prier le saint et sans doute rien de plus à l'origine[66]. Les recherches qui furent entreprises sous le ciborium n'ont d'ailleurs abouti à aucun résultat positif. Pas de tombe. D. Pallas rapproche la présence du ciborium avec la construction architecturale au caractère funéraire du *tegurium* depuis longtemps en vogue pour abriter les sépultures. Deux ou trois générations après son installation, il semble qu'on n'aurait oublié ce qui avait motivé sa construction et qu'on essaya d'expliquer sa présence par les arguments traditionnels, à savoir qu'un *tegurium* suppose un tombeau souterrain[67]. Il est établi que le ciborium n'a pas été élevé pour abriter les reliques du saint, au début inexistantes d'ailleurs, et que la tradition qui rapporte que les reliques étaient sous le ciborium est née bien plus tard et seulement progressivement. Il est attesté que le culte de la Vierge et celui de saint Démétrius coexistèrent dans le ciborium jusqu'au début du VIIe s. époque de la rédaction du premier livre des Miracula. Il semble donc que l'idée de ciborium surmontant la tombe du saint se soit glissée dans le rituel qui voulait que l'icône du patron du sanctuaire fût exposée sous un ciborium. Il y a eu une sorte de contamination des sens: du sens premier «icône du saint patron sous le ciborium» on est passé à celui d'«icône du saint

reliques (O. Tafrali, Thessalonique des origines au XIVe s. (Paris, 1919), 213). Dans AASS VIII, oct., III, p. 78, on mentionne que les reliques du saint se trouvent à Pola (comp. T. L. F. Tafel, De Thessalonica eiusque agro dissertatio geographica (Berlin, 1839), 33 (London, 1972, var. repr.). D'autres villes comme Rovigo et Novara revendiquent la possession des reliques. L'inscription fut lue par Mai (1831), et G. B. de Rossi, B.A.C. III (1880), 112 s. A. Ferrua et Campana la datent des XIIe-XIIIe s. K. Bonis trouve que la transportation des reliques à Thessalonique et de là en Italie est très hasardée (compte rendu du livre de G. Théocharidis, Ἱστορία τῆς Μακεδονίας κατὰ τοὺς μέσους χρόνους (285-1354), Θεσσαλονίκη, 1980), (Θεολογία 52 (1981), 992-996). Ces reliques se trouvent actuellement dans l'église de Thessalonique. À Myra de Lycie il reste le sarcophage qui contenait le corps de saint Nicolas emporté par les marins de Bari.

63. N. Theotoka, op. cit., D. Pallas, Le ciborium hexagonal de Saint-Démétrios de Thessalonique, Zograph 10 (1979), 44-58. Sur le sujet: A. Xyngopoulos, Βυζαντινὸ κιβωτίδιο μετὰ παραστάσεων ἐκ τοῦ βίου τοῦ Ἁγ. Δημητρίου, A.E. 1936, 101-136; A. Grabar, Un nouveau reliquaire de saint Démétrius, D.O.P. 8 (1954), 305-313 (L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge I, 35, 455-460).

64. D. Pallas, Le ciborium, 45.

65. Ch. I «Τὸ λεγόμενον κιβώριον τὸ ἀργυροῦν_ ἔνθα φασίν τινες κεῖσθαι ὑπὸ γῆν τὸ πανάγιον λείψανον». Ch. V, en se référant à la demande de Maurice et à celle de Justinien dont les demandes n'étaient pas satisfaites «ἔν τινι διορύξαντες τόπῳ ἐν ᾧ καὶ τὸ πανάγιον εὑρίσκειν ᾤοντο λείψανον». Ch. VI, l'archevêque Eusèbe impatiant de faire réparer le ciborium «διότι καὶ τὸ ἡγιασμένον μνημεῖον τοῦ μάρτυρος λέγεται περιέχειν». Ch. VII, le saint apparaît à un sacristain «ἐκ τοῦ ἁγίου σκίμποδος» qui était dans le ciborium. Ch. X, on répond à un étranger faisant mention au ciborium «ἐκεῖσε παρὰ τῶν πατέρων ἠκούσαμεν κεῖσθαι θεοπρεπῶς ὑπερένδοξον ἀθλοφόρον Δημήτριον». Ch. XV, on répète la présence du saint au-dessous du ciborium (P. Lemerle, Saint-Démétrius, 665-667).

66. op. cit., 673.

67. D. Pallas, Le ciborium, 45 et 58. Sur le reflet de l'architecture funéraire du ciborium (A. Grabar, Quelques reliquaires de saint Démétrius et le martyrium du saint à Salonique, D.O.P. 5 (1950), 1-28 (22); Idem, Le trône des martyrs, C.A. 6 (1952), 344-345 = L'Art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge I (1968), 26, 341-350; v. aussi, M. Theasdale Smith, The ciborium in christian architecture at Rome, 300-600 A.D. dissert. (N.York, 1968), 11-47, fig. 2-4).

patron sous le ciborium élevé au-dessus de son tombeau»[68]. Cette explication très raisonnable semble résoudre le problème d'une façon satisfaisante et traduit l'influence que pouvait exercer sur les esprits l'existence d'une architecture dotée d'une connotation funéraire et celle de l'icône présente. En outre, ces préjugés et croyances semblent avoir été entretenus par le clergé. L'hypothèse explique aussi l'identification de l'emplacement du ciborium comme lieu de l'enterrement du saint compte tenu qu'un tel «mythe» peut, après quelques décennies ou générations, se transformer en fait jugé historique.

P. Lemerle pense que la construction de cette tombe et de sa relique peuvent avoir été dictées par le manque de reliques majeures à Thessalonique, réalité conçue comme humiliante par cette ville, ancienne et importante, face à tant d'autres cités se glorifiant de reliques fameuses. Cela expliquerait qu'on ait imaginé divers récits sur les circonstances de l'inhumation clandestine des martyrs après leur supplice, tout cela masquant l'absence de reliques et de tombeau[69].

Si pertinente que puisse s'avérer cette hypothèse, le besoin de localiser la tombe débutait d'abord par le «mythe» qui supposait la présence d'un corps saint. La tradition hagiographique, les miracles, la basilique même n'ont pu être élaborés sans la croyance en l'existence, supposée ou véritable, de reliques du saint. Ce sont des raisons plus vastes et plus profondes que la compétition entre villes, faisant intervenir la psychologie religieuse du temps, qui permettent de fonder cette tradition. Il aurait été combien plus facile de «fabriquer» une relique ou d'en trouver une qui convienne parmi les nombreux martyrs thessaloniciens. La mention affirmant que seul le lieu d'inhumation de la relique de sainte Matrone était connu, s'avère significative. On a aménagé l'emplacement du ciborium en cherchant à rappeler la présence effective du corps saint sous le dallage de la basilique et sous le ciborium et en établissant un lien entre le corps du martyr invisible et la myrrhe, ce qui montre un changement dans le culte survenu après 904 (?) année du siège des Sarassins[70].

2.2.7. LE CORPS DU SAINT

Après avoir passé en revue les divers éléments la crypte, l'*enkainion*, l'«οἰκίσκος» et le ciborium nous devons reconnaître qu'il n'existe aucun indice décisif à propos de la tombe du saint et de la présence de son corps. Nous n'avons pas de preuve qu'un édifice cultuel, un martyrium, ait précédé la basilique au même emplacement ou ailleurs et il paraît établi que la ville ne possédait pas de relique du saint. Une mention très significative à cet égard est la réponse donnée par les autorités ecclésiastiques de Thessalonique (en l'occurence l'archevêque Eusèbe) à l'empereur Maurice qui demandait des reliques du saint. Le prélat éluda la requête impériale en prétextant qu' «aux temps du paganisme, les chrétiens de Thessalonique, dans la crainte de voir les vénérables corps des saints

68. D. Pallas, Le ciborium, 48, 58; Ch. Bakirtzis, Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἀγ. Δημητρίου (Θεσσαλονίκη, 1972), 16 (ouvrage de vulgarisation), répète l'opinion de G. Sotiriou sur l'*οἰκίσκος* et le transfert de la tombe au ciborium, en mentionnant qu'il s'agissait probablement d'un cénotaphe. Cf. Ch. Bakirtzis, le culte de saint Démétrius, XIIe C.I.A.C. (Bonn, 1991), 58-68. En dernier lieu traduction en grec moderne: Ἀγ. Δημητρίου θαύματα. Οἱ συλλογὲς ἀρχιεπισκόπου Ἰωάννου καὶ Ἀνωνύμου. Ὁ βίος, τὰ θαύματα καὶ ἡ Θεσσαλονίκη τοῦ Ἀγ. Δημητρίου, trad. A. Sideri, introd., commentaires, Ch. Bakirtzis, Athènes, 1997 [contenant la partie du livre de P. Lemerle sur les Miracula: Les miracles de saint Démétrius et l'histoire balkanique, et l'article de P. Speck, De Miracula Sancti Demetrii, Ποικίλα Βυζαντινά 12, Varia IV, 1993].

69. P. Lemerle, Saint-Démétrius, 669; la référence de l'évêque Jean sur la demande de morceaux de reliques par Maurice, Miracula I, V (Ibid., 665-666).

70. A. Grabar, Quelques reliquaires, 15; Stavrakios (XIIIe s.) et K. Akropolitis (début du XIVe s.) disent que pendant leur époque existait la tradition que sauf la châsse «*ὁρατή*» (visible), existait une autre souterraine qui contenait le corps du saint (N. Théotoka, Περὶ τῶν κιβωρίων, 405). La tombe de saint Jean à Éphèse se trouve au-dessous d'un édicule carré au centre de l'église (A. Grabar, Martyrium, I, 591, fig. 26 et J. Keil - H. Hörmann, Die Johanneskirche in Ephesos, dans Forschungen in Ephesos IV, 3, Wien, 1951). Un autre exemple de la basilique funéraire païenne de Julius Piso à Mactar. Deux tombes sont posées sous deux *teguria* soutenus par quatre colonnes (C.R.A.I. 1945, 185-212 (186, fig. 1); Fouilles de Mactar (Bull. arch. du com. des travaux historiques et scientifiques, Février 1947, p. XX-XXVII), G. Picard). À voir aussi: M. de Vogüé - W. Waddington, La Syrie centrale, II, Architecture civile et religieuse du I au VIIe s. (Paris, 1865), pl. 78, 93, d'une échelle plus grande.

martyrs livrés à la fureur des idolâtres, entourèrent leur inhumation de secret et de mystère, si bien que jusqu'à aujourd'hui on ne connaît de façon certaine l'emplacement de la sépulture d'aucun d'eux sauf de la très sainte vierge Matrone». Justinien fit une demande similaire. Après avoir cherché dans un premier temps à la satisfaire, en creusant dans la basilique à l'endroit où l'on pensait trouver des reliques, la demande resta sans suite car les fouilles furent interrompues sur les injonctions d'une voix impérieuse.

Ces deux cas témoignent donc de l'absence du corps saint. La justification envoyée à Maurice, sincère, apporte sans doute un élément d'explication tout à fait credible. Il est normal que le lieu d'inhumation de nombreux saints soit resté inconnu. On pourrait multiplier les exemples à ce sujet[71]. Ainsi, très vraisemblablement, il ne s'agit pas d'un subterfuge mais d'un témoignage authentique. Toutefois la méconnaissance du lieu de sépulture du saint ne signifie pas nécessairement l'inexistence de cette dernière. Dans le cas contraire, on pourrait contester l'existence de quantité de saints en Orient comme en Occident. Si deux ou trois générations ont suffi pour que le «mythe» de l'enterrement du corps saint sous le ciborium prenne consistance, il est concevable, suivant la même logique, que tombe dans l'oubli après quelques décennies et l'emplacement de la sépulture du saint — dans les thermes ou dans le cimetière — et *a fortiori* le sort de son corps. L'absence du corps fut donc le prétexte pour que se développe la tradition suivant laquelle c'était sur l'emplacement même de son martyre que le saint avait été inhumé. Cette hypothèse ne contredit nullement la réaction d'E. Lucius qui s'étonnait de voir une inhumation établie dans le centre de la cité à une époque où les inhumations étaient strictement interdites dans les villes[72]. Le lieu de sépulture restant indéterminé, il était dès lors normal de considérer comme lieu du supplice ce vaste espace, possédant un grand nombre de salles libres et notamment des salles souterraines susceptibles de recevoir une inhumation clandestine et discrète.

Une autre mention confirme la vraisemblance de la réponse envoyée par l'archevêque Eusèbe à la requête de Maurice. Il s'agit de la réponse du pape Grégoire le Grand à la demande faite par Constantine, femme de Maurice, réclamant ni plus ni moins la *caput sancti Pauli aut aliud quid de corpore ipsius* pour l'église du palais royal de Constantinople. Le pape refusa cette revendication en invoquant le respect dû aux apôtres et aux martyrs et le danger auquel on s'exposait dans le cas contraire. Une demande analogue présentée par Justinien n'eut pas davantage de succès auprès du pape Hormisdas. Pour enrichir une basilique, l'empereur sollicita des reliques des apôtres et de saint Laurent. Pour justifier ce refus, les legats mirent en avant les usages juridiques romains. Justinien dut

71. «En temps de persécution le danger que faisait courir la vénération des reliques à un corps saint et à ceux qui venaient le visiter (..) ont eu pour résultat l'abandon et l'oubli». C'est pourquoi «vers la fin du IVe s. on vit des cultes apparaître et s'implanter, sans pouvoir se réclamer de la consécration d'une tradition vivante remontant au jour de la mort.. Des martyrs nouveaux apparaissent de qui on ne peut dire de quand ils datent, pourquoi un si long silence les a enveloppés, comment on les a découverts et quelles bonnes preuves on a donné de leur réalité» (D.A.C.L. X, 2, 2441, martyr, (1932), H. Leclercq). Sur les inventions des reliques: H. Delehaye, Les origines du culte des martyrs, Bruxelles, 1933² (Subsidia hagiographica 20), 73-91. Le cas de saint Achille de Larissa est un exemple qui offre des indices précis sur le culte et la translation des reliques d'un saint (S. Gouloulis, Ὁ τάφος τοῦ Ἀγ. Ἀχιλλείου καὶ ἡ τιμὴ τῶν λειψάνων του στὴ Λαρισα μέχρι τὸ 985 μ.Χ., Ier symp. sur Larissa (1985), 211-239). Sur la continuité du culte du saint à Prespa (N. Moutsopoulos, Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἀγ. Ἀχιλλείου, Ε.Π.Σ.Α.Π.Θ. 2 (1965), 4 (1969), 5 (1971-1972). Les plus fameuses sont les «inventions» ambrosiennes et surtout celle de saint Étienne. Les exemples sont innombrables dans toute la chrétienté à partir du IVe s. Dans de nombreuses «inventions» de reliques le martyr apparaît à des fidèles, en songe ou dans une vision, pour indiquer l'endroit où gît son corps mal ou non enseveli, et pour demander une inhumation décente (Yv. Duval, Auprès des saints corps et âme, l'inhumation «*ad sanctos*» dans la chrétienté d'Orient et d'Occident du IIIe au VIIe s. (Paris, 1988), 26).

72. E. Lucius, Les origines, 305. Depuis IVe s. Constantinople possédait plusieurs martyria urbains (Eusèbe, Vita Const., XLVII) et contrairement à Rome ce n'est pas l'emplacement topographique des sanctuaires constantinopolitains qui permettra à l'historien de distinguer ses martyria de ses eglises. C'est le souvenir des hérôa honorifiques et triomphaux qui partout en Orient a favorisé l'installation précoce des martyria *intra muros* (A. Grabar, Martyrium, I, 318). Les tombeaux d'Alexandre à Alexandrie, de Séleucus à Séleucie, d'Aratos à Sikyon, de Philopoimen à Mégalopolis étaient tous devenus lieux de culte, au milieu de ces villes et pour certains de ces mausolées-hérôa tout au moins p. ex. pour celui de Séleucus la présence d'un temple au-dessus du tombeau est assurée (op. cit., 229, n. 3).

se contenter de reliques représentatives, tels des *sanctuaria* ou des *brandea*[73].

Par ailleurs, nous connaissons des exemples de tombes de saints qui disparurent ou furent oubliées dès la première époque chrétienne. Celles-ci, invisibles, disparurent entièrement sous le dallage des sanctuaires. Certains récits qui relatent des «inventions» de reliques suite à des travaux survenus dans l'église avouent qu'on avait perdu tout souvenir de l'emplacement d'une tombe sainte, voire même de son existence; le cas des martyrs Gervais et Protais dont les dépouilles furent découvertes à Milan par saint Ambroise est à cet égard très significatif[74]. Un autre témoignage singulier nous vient de Constantinople où, au milieu du VIe s., après de longues recherches, les ouvriers de Justinien découvrirent sous le dallage de l'église des Saints-Apôtres les corps de trois apôtres qui y avaient été deposés au milieu du IVe s. par Constance[75].

À la lueur de ces divers exemples, il paraît légitime de se demander si les fouilles effectuées à l'intérieur et à l'extérieur de l'église Saint-Démétrius ont épuisé toute possibilité de trouver quelque chose. Il n'est donc pas impossible que la terre garde encore un témoignage secret à la base de cette tradition.

2.2.8. LE CABIRE

E. Lucius met en rapport saint Démétrius et son culte avec celui des Cabires. Le culte des Cabires originaire de Samothrace connut une importance et une extension considérables à l'époque alexandrine. Il fait son apparition sur les monnaies à partir de Claude (41-54 ap. J.-C.). Son apogée se situe à l'époque impériale. Les Cabires étaient identifiés aux puissances protectrices des navigateurs. Dieux infernaux — Héphaistos est leur père — dans les temps anciens, ils étaient mis en relation avec Déméter. Hérodote (III, 37) identifie même un des Cabires à Déméter. Le culte des Cabires et de Déméter resteront par la suite étroitement associés (monnaies de Syros et de Sicile). À Anthédon comme à Thèbes, leur sanctuaire avoisinait celui de Déméter. Le Cabire était donc un dieu guerrier par excellence. Des jeux cabiriques eurent lieu après la délivrance de Thessalonique du siège des Goths (269).

E. Lucius recense des similitudes assez significatives entre le Cabire et saint Démétrius:

a) il se situe dans la même région géographique, la Macédoine et plus précisément Thessalonique;

b) dans l'esprit de ses adorateurs, le Cabire surpassait les dieux de l'Olympe; de même le pouvoir de Démétrius relève quasiment de la sphère divine;

c) le Cabire et Démétrius portent un vêtement similaire — chlamyde blanche — et sont invoqués pour un même motif, la protection des navires;

d) la flamme associée au saint l'assimile d'une certaine manière au fils d'Héphaistos;

e) si le Cabire s'apparente véritablement à un dieu infernal, Démétrius lui aussi, en raison de la place de sa prison, de son martyre et de sa sépulture, est aussi une divinité chtonienne.

E. Lucius accorde une attention particulière à l'épisode du scorpion auquel il donne une valeur symbolique: celui-ci, remonté des profondeurs de la terre, cherche à rencontrer le Cabire qui avait tenté sans succès d'interdire à l'intrus (Démétrius) l'accès à son berceau et au lieu où il était adoré[76].

---

73. Saint Grégoire, Registr. IV, 30 (en 594), édit. Ewald - Hartmann, I, 264-265; D.A.C.L., X, 2, 2435, martyr, (1932), H. Leclercq; Hormisdas, Epist. LXXVII; cf. Thiel, Epist. roman. pontif., 873-875 (D.A.C.L. Ibid.).

74. Les exemples de Bonn, Xanthen, Nole (A. Grabar, op. cit., I, 51, 52, 58). Paulin de Nole biographe de saint Ambroise, P.L. 14, col. 31 (A. Grabar, I, 438). Les corps du Pape Stéphane, de Trophime, de Dorymédon, de Probe et de Tarachos ont été cachés dans une pierre (*κοίλη*) creuse pour que les hommes de l'archonte ne les trouvent pas (Kalliopi Bourdara, *Τὸ δίκαιο στά ἁγιολογικά κείμενα* (Ἀθήνα, 1987), 127).

75. Procope, Περί κτισμάτων, I, 4, 188-189 (A. Grabar, op. cit., I, 438).

76. E. Lucius, Les origines, 300; L. Preller - C. Robert, Griech. Mythol. I, 847-864, Berlin, 1860; D.A.C.L. XV, I, 654, Salonique, (1950), H. Leclercq. Sur l'épisode de scorpion: Passio altera, 6; Passio tertia, 10. Sur l'influence des Cabires sur saint Démétrius (B. Hemberg, Die Kabiren (Upsala, 1950), 210) qui a supposé que le nom de Couver, un guerrier païen dans les actes de saint Démétrius (P.G. 116, 1376A, cf. 1364B) est une variation du nom Cabire (R. E. Witt, The Kabeiroi in ancient Macedonia, *Ἀρχαία Μακεδονία*, IIe congr. intern. (Thessalonique, 1973), 67-80). Sur le

Selon lui, Démétrius a réussi à triompher du Cabire, parce qu'il a assimilé les caractères et les facultés de son adversaire et s'est substitué totalement à lui. L'activité guerrière qui est associée au martyr de Thessalonique serait en quelque sorte un héritage légué par son prédécesseur païen et non une activité du saint lui-même. E. Lucius s'étonne qu'il ait fallu tant de temps avant que les vertus miraculeuses du saint ne se manifestent et que la communauté de Thessalonique ne pense à témoigner sa reconnaissance à l'auteur de ces bienfaits en inscrivant son nom dans la liste des martyrs et en construisant sur sa tombe une église digne de son renom.

Les problèmes que soulève la théorie d'E. Lucius se rapportent à l'ethnologie et à l'histoire des religions. Dans ses grandes lignes, elle nous paraît acceptable. On exprimera toutefois quelques réserves. Dans le processus de substitution d'un culte à l'autre, l'assimilation des caractères et des aptitudes apparaît comme une règle générale et fréquente. Athéna, par exemple, possède un grand nombre d'épithètes repris de divinités antérieures qu'elle remplaça sur le lieu de leur culte. Pareil constat s'impose aussi à propos des autres divinités du dodécatheon olympien. De même, avec l'avènement du christianisme, le culte de saints chrétiens remplaça dans de nombreux cas celui de héros ou de dieux païens (v. *infra* nos réflexions au sujet de l'Octogone de Philippes). Quelle fut l'impact de ce remplacement dans les esprits? On peut croire que la transition se fit souvent simplement. Les divinités païennes couvraient l'ensemble des fonctions et des besoins humains. Les saints chrétiens reprirent ces attributs et ce rôle. Il n'y a ainsi pas de métier qui n'ait son saint protecteur, pas de commune qui n'ait son patron. L'assimilation fut donc moins une contrainte qu'un besoin qui se fit presque naturellement. Certes, saint Démétrius, décrit par la tradition comme officier de l'armée romaine, pouvait avoir des aptitudes militaires par le fait de sa profession et non obligatoirement par l'adoption des qualités du Cabire. D'autre part, c'est au Ve s. que les églises commencent à être érigées — le nombre des églises du IVe s. est très restreint — et que le christianisme se répand aux quatre coins de l'Empire; la nouvelle religion ne fut pas accueillie partout avec la même ferveur. En Grèce particulièrement, celle-ci rencontra de vives résistances[76a].

E. Lucius soutient aussi l'hypothèse, reproduite par d'autres savants, que les guérisons et les miracles qui se déroulèrent au lieu supposé du martyre ne se rapportaient pas à l'origine à un tombeau bien précis, mais à l'endroit proprement dit. D'après lui, il aurait existé à l'époque païenne, à cet endroit même ou dans son voisinage immédiat, un sanctuaire d'une divinité thaumaturge. Ce lieu de pèlerinage aurait donc continué à exercer une certaine attraction sur les païens et sur les masses trop superficiellement christianisées, conservant un crédit particulier comme lieu de miracles[77].

De cette hypothèse, nous retenons qu'il existait peut-être à proximité des thermes un sanctuaire consacré à une divinité, éventuellement au Cabire. Une telle opinion trouve appui dans ce que nous avons dit à propos de la succession des cultes et des religions. Il est toutefois aventureux de supposer que cette succession se fit automatiquement, sans l'intervention d'un personnage ou l'influence d'un événement historique. C'est à une telle intervention qu'on doit sans doute attribuer le développement considérable du culte, la renommée des miracles et la construction de la basilique, bref l'émergence d'une tradition profonde, vécue avec intensité. Une simple assimilation n'aurait sans doute pas débouché sur un culte si important. Le processus d'une telle assimilation ou plutôt adoption — si saint Démétrius

---

scorpion, S. Eitrem, Der Skorpion in Mythologie und Religionsgeschichte, Symbolae Osloenses 7 (1928), 53-82. Un autre point de vue, Chr. Walter, The thracian horseman: ancestor of the warrior saints?, Ier congr. d'études thraces. (Komotini, 1987), résumés, 84 et Byzantinische Forschungen 14, 1 (1989), 659-673; et Idem, The intaglio of Solomon in the Benaki Museum and the origins of the iconography of warrior saints, Δ.X.A.E. IV, 15 (1989-1990), 33-42.

76a. C'est en Grèce que le parti païen a eu, sous l'Empire chrétien, son dernier centre de résistance, que le paganisme doctrinal, a survécu le plus longtemps (Julien, école d'Athènes) (J. Zeiller, L'empire romain et l'église (Paris, 1928), 197).

77. Sur les monnaies: I. Touratsoglou, Die Münzstätte von Thessaloniki in der römischen Kaiserzeit 32/31 v. Chr. - 268 n. Chr., D.A.I (Berlin-N.York, 1988) 95 et 96 fig. 5 et bibliographie; Idem, Τοῦ ἁγιωτάτου πατρίου θεοῦ Καβείρου, Θεσσαλονίκη 1 (1985), 71-77 et bibliographie. À voir aussi, Ch. Edson, Cults of Thessalonika, H.Th.R. 41 (1948), 192-194 et G. Théocharidis, Ἱστορία τῆς Μακεδονίας κατά τους μέσους χρόνους (285-1354), (Θεσσαλονίκη, 1980), 80. La majorité des savants soutient l'hypothèse du remplacement du culte de Cabire au voisinage de l'église par celui de saint Démétrius.

. de ses attributs et de son culte a pu être exercé indépendamment de ceux
était vraiment un officier
du Cabire.

2.2.9. SIRMIUM OU THESSALONIQUE?

Un dernier problème relatif au dossier de saint Démétrius est constitué par son lieu d'origine: Sirmium
ou Thessalonique? Corrélativement se posent les questions concernant l'existence d'un ou de deux
saints homonymes et le prétendu transfert de son culte de Sirmium à Thessalonique. C'est un détail du
Breviarium Syriacum, publié en 411 mais composé au temps de l'historien Eusèbe, reproduit dans le
Martyrologe Hiéronymien et dans trois autres manuscrits latins, qui pose le problème. On y trouve
seulement la mention d'un Démétrius «diacre de Sirmium». Cette référence amena les deux premiers
historiens des martyrs à se prononcer contre l'existence du saint thessalonicien[78]. Leur logique est
simple: saint Démétrius n'étant pas inscrit au sein du Breviarium, il n'existe donc pas. Toutefois, on
peut très bien retourner la question: si saint Démétrius a existé, pourquoi ne fut-il pas inscrit dans le
Breviarium? Quand fut réellement rédigé ce recueil? Par qui et selon quelles motivations? Quelle est
l'intervalle chronologique entre sa composition et sa publication? En outre, était-il destiné — était-ce
même simplement possible — à contenir tous les martyrs, y compris ceux persécutés à la fin du règne
de Dioclétien? On le voit: quantité de zones d'ombre subsistent à propos de cette source. En
conséquence, il faut se montrer prudent dans son exploitation. Notons au passage que le diacre de
Sirmium est fêté le 9 avril, alors que le saint thessalonicien est célébré le 8 et 26 octobre[79].

---

78. F. Lucius, Les origines, 227, n. 3; H. Delehaye, Les légendes grecques des saints militaires (Paris, 1909), 103-
109; J. Zeiller, Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain, Studia historica 48 (Paris,
1918) (rééd. 1967), 81-83; Fr. Barišic, Čuda Dimitrija Solunskog kao istoriski izvori (= Τα θαύματα Δημητρίου τοῦ
Θεσσαλονικέως ὡς ἱστορικαὶ πηγαί), Byzant. Institut 2, Beograd, 1953 (I.M.X.A. 35, Thessalonique, 1967, trad. I.
Tarnanidis). R. Egger, Die Christianisierung der pannonischen Provinzen, «Sudost Forschungen» 22 (1963), II. La
plupart d'entre eux ne font que répéter la première opinion d'F. Lucius et H. Delehaye. V. Popović, Sirmium, ville
impériale, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), 665-675 (671-675); M. Vickers, Sirmium or Thessaloniki? A critical examination
of the St. Demetrius legend, B.Z. 67 (1974), 338-350; G. Théocharidis, Σίρμιον ἢ Θεσσαλονίκη, Μακεδονικά 16
(1976), 269-306; Idem, Ἡ ἁγία ἐκκλησία ἡ ἐν τῷ Σταδίῳ (;), Νέα ἀπόψεις ἐπὶ παλαιοῦ προβλήματος, Mélanges Vas.
Laourdas (Thessalonique, 1975), 203-239. Sur le rôle de Sirmium, N. Duval pense avec Ch. Pietri que le rôle de Sirmium
a été surévalué. Il ne semble pas que ce soit une «capitale» (Colloque, Villes et peuplements, 128, Discussion). C.
Mango (Byzantium, the empire of the new Rome (London, 1980), 157, traduction grecque p. 188) soutient aussi
l'hypothèse du diacre de Sirmium et le transfert de son culte à Thessalonique.
79. AASS octobris, XI, 786. Le cas d'un martyr célébré en endroits différents à des dates différentes n'est pas rare
(D.A.C.L. X, 2, 2446, martyr. (1932), H. Leclercq). Et à plusieurs dates: a voir *infra* le cas d'Akakios. Selon M. Vickers,
op. cit., la double date de la fête de saint Démétrius l'une pour un obscur saint Démétrius de Sirmium correspond à la
date primitive de la fête du saint et à la date de la translation de ses reliques à Thessalonique au milieu du Ve s. Selon J.
- M. Spieser, cette hypothèse parait très vraisemblable, même en l'absence de tout argument décisif (Thessalonique et
ses monuments du IVe au VIe s. Contribution à l'étude d'une ville paléochrétienne, B.E.F.A.R. 254 (Paris, 1984), 94)
Avec G. Sotiriou et G. Théocharidis également O. Tafrali (Thessalonique des origines au XIVe s., 65, n. 2) soutiennent
l'existence des deux saints homonymes portant le nom Démétrius. La mort des martyrs Pierre et Marcellin doit être
située lors de la persécution des années 303-305, sans doute en 304. Mais leurs noms n'apparaissent pas dans la *depositio*
martyrum du calendrier de 354, à la différence de celui de Gorgonius. Ils étaient cependant vénérés à l'époque de
Damase (P. - A. Février, À propos de la date des peintures des catacombes romaines, R.A.C. 65 (1989), 105-133 [116]).
Les quatre martyrs de Niculițel figurent dans le martyrologe Hiéronymien à la ville de Noviodunum honorés le 4 juin et
au Breviarium Syriacum on mentionne à Bobidounia seulement Philippos (I. Barnea, L'épigraphie, 469). V. Saxer s'est
attaqué à l'historicité des cinq martyrs de Salone qui ne figurent pas au martyrologe Hiéronymien, sinon par une mention
corrompue de trois soldats et à la localisation de leur culte à Kapljuč. Discutant de la lecture des noms sur le fragment de
Manastirine, il a conclu que, même s'il contient les cinq noms, leur introduction dans le sanctoral de Salone ne peut être
que tardif (Les saints de Salone, Mélanges Franić, 1987, 313-323). Cf. N. Duval, Le culte des martyrs de Salone à la
lumière de recherches récentes à Manastirine, C.R.A.I. 1990, II, 432-453 (445).
Les saints bibliques le plus souvent représentés, Abraham, Isaac, Jonas et surtout Daniel restent même après la
reconquête, des thèmes iconographiques destinés à l'édification des fidèles; ils ne deviennent pas l'objet d'un culte.

L'histoire politique et administrative de l'Empire romain est d'une certaine manière liée au dossier
complexe de Démétrius. Vers 411, la capitale d'Illyricum, Sirmium, fut détruite par les Huns. Elle ne
devait jamais retrouver sa prospérité initiale, alors que Thessalonique, élevée alors au rang de capitale,
connut une prospérité croissante. Certains savants ont émis l'hypothèse que, parallèlement au transfert
administratif, le culte du saint de Sirmium fut importé à Thessalonique. Mais, dans le cas où Sirmium
n'a pas été intégralement détruite, cette hypothèse tient-elle encore la route? Aux yeux des partisans
de Sirmium, l'église de Thessalonique n'était qu'une filiale de leur église — sur quels arguments
pouvaient-ils affirmer cela? — construite comme la leur par Léontios l'éparque. Ce dernier, fuyant les
Huns n'avait fait que transporter le culte de Démétrius de l'ancienne capitale à la nouvelle. Dans les
Miracula, la dépendance est inversée: dans les rêves de l'éparque, il est clairement affirmé que c'est
l'église de Sirmium qui est la filiale de celle de Thessalonique. Selon E. Lucius, le témoignage des
Miracula, qui donne à Sirmium la seconde place dans la hiérarchie des cités, s'apparente à une
manipulation volontaire des autorités ecclésiastiques thessaloniciennes visant à modifier la réalité. Le
récit n'évoque cependant pas l'existence des reliques du saint de Sirmium. Pourquoi donc ne pas les
avoir apportées à Thessalonique et les avoir déposées dans l'*enkainion* où elles auraient assurément
sanctifié la basilique? On ne possède aucune réponse satisfaisante.

Ajoutons que la datation de la basilique a également suscité une série d'hypothèses. Prenons par
exemple les réflexions de M. Vickers sur les briques de l'église qui présentent les mêmes dimensions
que celles utilisées pour les remparts. Mentionnons aussi le mystère qui entoure la personne d'Ormisdas,
éparque du *praetorium*, responsable de la rénovation des remparts car, dans les sources, deux personnes
portent ce nom[80]. Nous n'entrerons pas ici dans ces diverses discussions aux conclusions incertaines.

Il faut aussi préciser que le culte de saint Démétrius connut une diffusion importante et précoce
dans plusieurs grandes villes de l'Empire, telles Constantinople, Ravenne et Nikopolis en Épire[81].

Pour conclure, il faut dire un mot de la datation problématique de la basilique et de son interprétation
comme martyrium en considérant les données livrées par la sculpture et la mosaïque qui décorent ses

---

Aucun d'eux n'est célébré dans les calendriers africains ni au calendrier de Carthage ni au Sinaiticus ni au martyrologe
Hiéronymien. Les trois enfants dans la fournaise ne sont pas mentionnés également dans la rédaction primitive du
martyrologe Hiéronymien (Yv. Duval, Les saints vénérés dans l'église byzantine d'Afrique, 30 Corso (1983), 115-147
[135, 139]).
80. M. Vickers et G. Théocharidis, op. cit.; sur l'opinion d'E. Lucius, p. 307; Ch. Bouras (Νέες παρατηρήσεις στὸ
Ὀκτάγωνο τῆς Θεσσαλονίκης, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 33-42 [39, n. 6 et 40, n. 6]) se méfie de la valeur
des marques des briques comme indices de datation.
81. Sur Constantinople, D. Pallas, Le ciborium, 48; N. Théotoka, Περὶ τῶν κιβωρίων, 410; La plus ancienne
basilique de Classe est consacrée à saint Démétrius (H. Delehaye, L'hagiographie ancienne de Ravenne, A.B. 47 (1929),
5-30, p. 12, chapelle). Il supposait que le culte de saint Démétrius avait été implanté de Sirmium à Ravenne par la cour
impériale (p. 8) et G. Bovini (Recenti scoperte di edifici paleocristiani di culto nel territorio di Classe (Ravenna), VIIe
C.I.A.C. (Trier, 1965), 391-399). Une hypothèse engendre d'autres. Il est plus raisonnable d'accepter que cette diffusion
du culte du saint est due au grand rayonnement qu'avait exercé le culte du saint à Thessalonique, Sirmium cessant de
jouer un rôle important depuis longtemps. Vers la fin du IVe et le début du Ve s. on remarque la désaffectation des grands
bâtiments, la pauvreté des réaménagements, la rétraction des zones habitées et la pénétration des tombes *intra muros* (B.
Bavant, La ville dans le Nord de l'Illyricum, Colloque, Villes et peuplement, 245-288 [255]). A N. Anchialos basilique
A, dans le baptistère au N. du narthex une mosaïque portait l'inscription ΑΓΙΕ ΔΗΜΗΤΡΙΑ (Π.Α.Ε. 1972, 355, pl. 303,
a, P. Lazaridis). Selon G. Sotiriou la basilique date du milieu du Ve s. et selon M. Spiro (Critical corpus of the mosaic
pavements of the greek mainland, fourth/sixth centuries, with architectural surveys, I, II (N. York -London, 1978), 310,
n. 475, [bibliographie]) du dernier quart du Ve s. La basilique A de Nikopolis, celle des deux évêques portant le nom
Doumétios, est dédiée par une inscription à saint Démétrius. Elle date, selon D. Pallas, vers la fin du troisième quart du
VIe s. (Corinthe et Nikopolis pendant le Bas Moyen Âge, Felix Ravenna 118, 2 (1979), 93-142 [128]). Une inscription
dans la basilique de Syïa en Crète datée du milieu du VIe s., sur le tronc de la colonne mentionne: « † ΑΓΙΕ ΔΗΜΗΤΡΙ
ΒΟΗΘΙ ΗΜΙΝ † » (Κρητικὰ Χρονικά 7 (1953), 337-359, A. Orlandos). D'autres églises postérieures marquent la
diffusion du culte du saint. St. Pelékanidis, Λόγος Πανηγυρικός, 309-310; D. Iliadou - Hemmerdinger, L'enkomion de
saint Démétrius par Jean archevêque de Thessalonique, Balkan Studies 1 (1961), 49-56; V. Tapkova - Zaimova, La
tradition écrite des Miracula S. Demetrii, Byzantinobulgarica 3 (1969), 119 s.; A. Papadopoulos, Ὁ Ἅγ. Δημήτριος εἰς
τὴν ἑλληνικὴν καὶ βουλγαρικὴν παράδοσιν, Θεσσαλονίκη, 1971. Récemment H. W. Haussig (Seidenstoffe als Mittel,
die Vorlagen der Pfeilermosaiken mit Darstellungen des Heiligen Demetrios in Hagios Demetrios in Thessalonike zu

murs[82]. Selon St. Pélékanidis, les cinq mosaïques figurant le saint accompagné — par des donateurs,
des enfants, etc. — datent du Ve s. En témoignent les types figuratifs complets qui présupposent un
long culte, une tradition solide, un noyau thématique ancien et une relation étroite avec les éléments
iconographiques et stylistiques. Dans la majorité des représentations, c'est le saint en position d'orant
qui s'impose, une forme archaïsante et un type de portrait déjà évolué. L'iconographie prouve donc ici
que la tradition peut fonctionner librement des sources écrites, sans forcément impliquer une mention
dans les martyrologia. A. Xyngopoulos date quelques-unes de ces mosaïques du VIe s.[83]. Quant à la
sculpture des chapiteaux, R. Kautzsch fixe à 475 son *terminus post quem*[84].

2.2.10. CONCLUSIONS

Dans cette étude, nous avons voulu présenter les données du complexe dossier de saint Démétrius qui
se réfèrent à l'identification ou non de l'église comme martyrium. Inévitablement, il convenait d'aborder
l'épineuse question de l'existence du saint. Nous avons montré toutes les ambiguïtés et les contradictions
qui parsèment ce dossier. Nous avons écarté les sources sujettes à caution (les sources hagiographiques)
en cherchant à élargir la problématique, dans un effort de clarté. À notre sens, la crypte constitue donc
un élément d'origine romaine qui fut remanié à l'époque chrétienne mais ne prit sa forme définitive

bestimmen. Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 197-209 [203, fig. 5]) identifie saint Démétrius et saint Pantéléimon
de part et d'autre de la Vierge dans la très connue icône de Sinaï (G. et M. Sotiriou, Εἰκόνες τῆς μονῆς Σινᾶ, I (1956),
planches, fig. 4-7; II, 1958, texte, 21 (Collection de l'Institut français d'Athènes, n° 100).
82. G. et M. Sotiriou, Ἀγ. Δημήτριος, 191; A. Grabar, Martyrium, II, 87, 100, pl. XLIX, 2, fig. 141-142; R. S.
Cormak, The mosaic decoration of S. Demetrios, Thessaloniki: a reexamination in the light of drawings of W. S. George,
B.S.A 46 (1969), 42 s., pl. 5, 9; P. Papayeoryiou, B.Z. 17 (1908), 346-347, pl. IV
83. St. Pélékanidis, Λόγος..., Μελέτες παλαιοχριστιανικῆς καὶ βυζαντινῆς ἀρχαιολογίας καὶ τέχνης (I.M.X.A
174), (Θεσσαλονίκη, 1977), 303-306; A. Xyngopoulos, Τὰ ψηφιδωτὰ τοῦ ναοῦ τοῦ Ἀγ. Δημητρίου Θεσσαλονίκης,
Θεσσαλονίκη, 1969. Pour deux représentations G. Sotiriou, St. Pélékanidis et A. Xyngopoulos s'accordent; pour les
trois autres: consécration des enfants, saint Démétrius avec les anges et saint Démétrius avec quatre ecclésiastiques, A.
Xyngopoulos les date d'avant le VIIe s. sans datation précise. De sa part St. Pélékanidis date la deuxième scène des
premières décennies et la première du dernier quart du Ve s. (Gli affreschi, 53 s.; v. partie D, n. 50). Fr. Winkelmann - G.
Gomolka - Fuchs (Frühbyzantinische Kultur (Leipzig, 1987), 103, fig. 102) datent la représentation du saint avec l'éparque
Léontios et l'évêque Jean entre 629-649. À voir aussi: P. Lemerle, Note sur les plus anciennes représentations de saint
Démétrius, A.X.A.E. IV, 10 (1980-81), 1-10 et Idem, Les anciens recueils de miracles de saint Démétrius et l'histoire de
la péninsule balkanique, Bulletin de l'Académie royale de Belgique, Classe de lettres 65 (1979), 395-415
84. R. Kautzsch (Kapitellstudien, Beiträge zu einer Geschichte des spätantiken Kapitells im Osten vom 4. bis ins
7. Jahrhundert (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, 9), (Berlin-Leipzig, 1936), 73-74, 129, 159-160) pense qu'à
l'exception de quelques chapiteaux «antiques» aucun autre n'est nécessairement antérieur à 475 ni postérieur à 525,
sinon 510; une datation entre 490-510 lui semble possible (la basilique de Saint-Jean Studios (463 ou 453|4?) est la base
de sa chronologie). M. Vickers (Fifth century brickstamps from Thessaloniki, B.S.A. 68 (1973), 285-294) la date plus
proche du milieu du Ve s. à cause de l'identité entre les estampilles des briques utilisées dans la construction des
remparts et celles de Saint-Démétrius en soutenant que Saint-Démétrius, Acheiropoiétos, la première basilique sous
Sainte-Sophie, les extensions de la Rotonde, le palais byzantin et les remparts sont érigés après le déplacement du
préfect de Sirmium à Thessalonique en 442|3. Il est suivi par W. E. Kleinbauer (Some observations on the dating of S.
Demetrios in Thessaloniki, Byzantion 40 (1970), 36-42) du style des plus anciennes mosaïques de 450-475, et bibliographie
sur la Rotonde; R. Cormac, op. cit., propose la fin du Ve s.; C. Mango 450-460 (Architettura bizantina (Venezia, 1974),
75); J. - M. Spieser entre 510-520 (v. aussi p. 168, n. 21-22) et récemment il a adopté une datation «début du deuxième
quart» (Remarques sur Saint-Démétrius de Thessalonique, Mélanges M. Chatzidakis, II (Athènes, 1992), 561-569) «si
l'on veut bien admettre qu'il a montré quelque chose». D'ailleurs G. Sotiriou propose 413 ou plutôt la deuxième moitié
du Ve s. par le témoignage des matériaux et des monnaies trouvées (p. 246). Enfin R. Krautheimer (Early christian and
byzantine architecture, Harmondsworth, 1968 (4e éd. 1986), 96-97, 328-329, n. 49) la date des dernières années du Ve
s. Sur le plan de l'église en dernier lieu: Beat Breank, Zum Baukonzept von H. Demetrius in Thessaloniki, Boreas 17
(1994), 27-38. On doit évaluer que la construction dure plusieurs dizaines d'années et que la décoration peut être
réalisée ultérieurement. La construction de Parthénon a duré quinze ans, de Sainte-Sophie de Constantinople cinq à six
ans, du temple de Zeus olympien sept siècles, de Peisistrate à Trajan.

qu'après une longue évolution. La fosse cruciforme présentant la maçonnerie à la fiole constitue assurément un type particulier d'*enkainion*. Aucune preuve décisive ne permet d'attester la présence d'une tombe ni dans la crypte ni à l'emplacement de l'abside de l'«οἰκίσκος» ni sous le ciborium. Ce constat n'annule cependant pas une telle possibilité. Une tombe ou plutôt une inhumation, encore à découvrir, se situe peut-être dans les thermes ou sous la basilique, à une place que les anciens ignoraient. Les informations fournies par les textes hagiographiques doivent être considérées avec prudence compte tenu du genre littéraire dont ils relèvent. Il reste par ailleurs possible que le culte du saint ait remplacé celui d'un Cabire, ce qui ne serait que peu surprenant, vu la fréquence de ces cas de substitution.

On aura aussi perçu, dans le récit des Passions, les efforts effectués par les autorités ecclésiastiques pour renforcer la foi en l'existence de la tombe du saint. Il reste le problème de l'absence du nom du saint thessalonicien dans les registres des martyrs. Enfin, nous avons vu que, indépendamment du problème de son historicité, la qualité de l'œuvre architecturale, sculptée et peinte et la diffusion du culte du saint avaient assuré à l'église de Thessalonique et à son saint respect, renom et rayonnement. Nous pensons que le problème de l'historicité du saint ne peut être résolu par l'examen séparé des divers éléments car trop de controverses se font jour. Ce problème doit être appréhendé dans son ensemble. Nous pensons qu'on ne peut nier catégoriquement l'existence du saint. Cette dernière est en effet soutenue par toute une tradition orale et écrite. Les exagérations des Miracula expliquent la grande diffusion de son culte mais témoignent aussi du développement de la tradition qui se reflète dans les récits hagiographiques. Comme le dit St. Pélékanidis, l'histoire est ici devenue mythe et non le mythe histoire. La tradition si grandiose liée à Démétrius n'a pu naître et se développer du néant.

Étant donné qu'aucun élément décisif ne prouve le contraire, il est donc probable qu'à l'emplacement des thermes se déroula un événement historique ayant un rapport avec le supplice et peut-être l'inhumation d'un officier romain (?) durant la persécution de Dioclétien[85]. On peut croire que la basilique a été construite en son honneur et que c'est ce personnage qui suscita une longue tradition polymorphe. Le prétendu transfert à Thessalonique du culte d'un diacre de Sirmium n'offre pas assez de garanties pour constituer une solution crédible.

Pour terminer par la question du martyrium, nous considérons bien la basilique de saint Démétrius comme un <u>martyrium</u> à l'instar d'autres lieux saints construits à l'endroit d'une théophanie. Il ne désigne pas forcément le lieu de la présence corporelle du saint mais doit être davantage interprété comme un <u>martyrium honorifique</u> construit en souvenir d'un saint dont on ignorait l'emplacement de la tombe.

2.2.11. LE TRANSEPT

L'identification de la basilique Saint-Démétrius à un martyrium est aussi confortée par la présence du
transept[86]. L'une des fonctions du transept s'avère en effet liée au culte martyrial. Depuis la fin du
siècle passé, de nombreux savants ont réfléchi sur la signification et l'évolution historique du transept.
Quantité d'hypothèses ont été avancées. Certaines d'entre elles expliquent son apparition par des
facteurs purement architecturaux – l'influence des bâtiments romains — d'autres par des motifs
fonctionnels relatifs aux besoins de la nouvelle religion. La basilique paléochrétienne, cette création
de l'époque de Constantin, qui constitue assurément un type nouveau dans l'histoire de l'architecture
est née pour glorifier une nouvelle religion et répondre aux impératifs de ses cérémonies. Pour envisager
ce problème et éviter les anachronismes, il faut se replacer dans l'esprit du temps qui vit naître la
nouvelle religion et distinguer ses propres expressions religieuses et artistiques. On part du principe
que l'art possède sa propre dynamique évolutive, essayant d'apporter des solutions aux nouvelles
demandes, notamment en adoptant de nouveaux styles. À notre sens, l'apparition du transept ne
s'apparente pas à une imitation de bâtiments antérieurs, mais apparaît comme une innovation visant à
exprimer les sensibilités artistique et religieuse d'un nouveau monde. Certes, la présence du transept
à travers les âges — non pas seulement au moment de sa naissance — ne s'explique par une raison

85. G. Théocharidis (Σίρμιον, 287, 289, 306) le situe à l'an 305 après le quatrième décret de Dioclétien.
86. G. et M. Sotiriou, Ἀγ. Δημήτριος, 147-158; P. Lemerle, Saint-Démétrius, 673-694.

unique mais par plusieurs dans la mesure où il offrait aussi des solutions fonctionelles. Pourquoi faut-il toujours chercher une raison précise à l'apparition d'un phénomène et non considérer celle-ci comme la conjonction de plusieurs facteurs[87] ? Le motif primordial qui à l'origine dicte le changement formel d'un bâtiment peut par la suite satisfaire à d'autres besoins.

On explique généralement les similitudes typologiques par des analogies de fonctions. Chaque religion pourtant engendre des bâtiments révélateurs de conceptions et de besoins spécifiques. Nous pensons par conséquent qu'il faut écarter les hypothèses selon lesquelles l'imitation de modèles architecturaux préexistants fut déterminante. Les raisons de l'apparition du transept sont à chercher seulement dans la conception de la basilique paléochrétienne proprement dite. Son apparition coïncide en effet avec celle de la basilique paléochrétienne. Il naît à l'époque constantinienne à Rome. Toutes les basiliques de la capitale de cette période en sont pourvues. En Terre Sainte, quelques églises comme celle du saint Sépulchre ou la basilique de Tyr présentent des variantes. La naissance du transept peut avoir eu plusieurs raisons, notamment fonctionnelles (liées à la liturgie) mais on notera aussi que sa présence put aussi à son tour susciter des aménagements et peser sur l'évolution de la liturgie.

Il convient aussi de souligner que le transept ne se rencontre que dans un petit nombre de basiliques et non dans tout l'Empire[88]. L'absence d'un élément décisif rend dans tous les cas le problème plus difficile et encourage l'opinion qui veut voir un courant artistique général.

Du point de vue architectural, il paraît légitime de croire que le transept reproduit délibérément la forme de la croix[89] et s'inspire d'influences antérieures et les similitudes et combinaisons avec d'autres types de bâtiments publics[90]. Selon A. Grabar «la basilique à transept de Saint-Pierre du Vatican, qui était une fondation impériale de grande allure, avait plus de chance de s'inspirer d'un type d'édifice

87. Il est possible que les types du transept ont servi aux fonctions liturgiques diverses. On pourrait dire en effet que entre le IVe et le VIe s. les types variés se sont suivis et peut-être successivement influencés de façon qu'un schéma créé à l'origine pour une certaine fonction ou pour un groupe de fonctions spécifiques, à une époque postérieure pourrait servir aux fonctions diverses avec ou sans additions architectoniques. Toutes ces hypothèses ne sont que des conceptions initiales d'un historien de l'architecture et peuvent être confirmées seulement avec la collaboration des historiens de la liturgie (Cf. R. Krautheimer, Il transetto nella basilica paleocristiana. Ve C.I.A.C. (Aix-en-Provence, 1954), 283-290). On trouve une présentation détaillée des hypothèses concernant le transept dans, A. Orlandos, Ἡ ξυλόστεγος παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τῆς μεσογειακῆς λεκάνης, Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ. 35 (Ἀθῆναι, 1954), 162-169, division en catégories, 169-194. À voir aussi, P. Lemerle, Saint-Démétrius, 673-694; G. et M. Sotiriou, Ἅγ. Δημήτριος, 147-158; P. Lemerle, Philippes, 381 s.; A. - M. Schneider, Die Brotvermehrungskirche von El-Tâbga am Genesarethsee und ihre Mosaiken, Collectanea Hierosolymitana t. IV (Paderborn, 1934), 35 s.; R. Krautheimer, S. Pietro in vincoli and the tripartite transept in the early christian basilica, Proceedings of the american philosophical society, vol. 84, n° 3, (Philadelphia, 1941), 411 s. À voir d'autres travaux dans VIIe et IXe C.I.A.C. (Trier, 1965) et (Roma, 1975).

88. Pas de transept en Afrique du Nord (sauf Junca, aberrante), pas non plus en Syrie -Palestine (sauf Génésareth, aberrante). Un groupe important en Italie, un autre dans les Balkans grecs; indications éparses en Égypte et en Asie Mineure; un seul à Bosra et un seul en Afrique du Nord en Apollonie de Pentapolis Cyrénaïque (P. Lemerle, Saint-Démétrius, 687). Une abside au mur, une salle transversale devant elle qui fait saillie sur les murs latéraux et elle pourrait donc être qualifiée de transept et une salle développée selon l'axe de l'édifice. L'église commémorait la multiplication des pains et des poissons à l'endroit même du miracle (A. M. Schneider, Die Brotvermehrungskirche; A. Grabar, I, 128). Le transept de l'Occident est unique et non divisé avec arc triomphal et une toiture particulière. La basilique de Saint-Pierre-ès-Liens rompt l'uniformité des transepts de Rome et de Marusinac. Il est primitif et présente une division tripartite analogue à celle des transepts de l'Orient (R. Krautheimer, S. Pietro, 353). De J. P. Kirsch (Das Querschiff in der stadtrömischen christlichen Basiliken des Altertums, F. J. Dölger, Festschrift (Münster, 1939), 148-156) et d'E. Weigand (B.Z. 39 (1939), 569, compte rendu de J. P. Kirsch) il a été considéré comme une addition postérieure.

89. H. Christ, Zur Erklärung des T-förmigen Grundrisses der konstantinischen Peterskirche in Rom, R.A.C 12 (1935), 293-311; O. Wulff, Byz.-Neugr. Jahrb. 6 (1936), 76 et pour les églises orientales, R. Krautheimer, S. Pietro, 416; A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 165.

90. A. Grabar, I, fig. 98 (Montano, libro secondo, pl. 31) semblable à une basilique à transept; un hérôon en forme de basilique à trois nefs à Mactar, G. Picard, C.R.A.I. 1945, 185. À voir les hypothèses de G. Dehio, F. Kraus, H. Glück et O. Wulff, comme originaire de la maison romaine à péristyle, combinaison *cella trichora* et *aula* des palais romains, transept et abside des palais, thermes, monuments funéraires.

païen bien constitué, que de tenter à nouveau une combinaison improvisée de l'abside funéraire à salle transversale avec des nefs d'un vaste hall deployé en longueur»[91]. A. Grabar souligne à juste titre l'importance d'une fondation impériale de grande ampleur, car cette dernière autorise à chercher un modèle dans d'autres types d'expression architecturale plus évolués. Toutefois, il néglige un aspect essentiel: le bâtiment en question — qu'il s'agisse de Saint-Jean du Latran ou de Saint-Pierre n'a pas d'importance — constituait la référence fondamentale en matière d'architecture de la religion nouvelle. De même que cette dernière, sur le plan spirituel, entendait réformer les croyances et les conceptions du monde précédent, elle ne pouvait, sur le plan architectural, se contenter des types architecturaux antérieurs, mais souhaitait innover et créer des formes et des structures nouvelles, aptes à traduire ses idées et sa liturgique. Par ailleurs, l'identification du plan à la forme de la croix paraît précoce d'un point de vue chronologique. Un tel symbolisme est peu probable à l'époque de Constantin[92]. Il semble assurément plus tardif.

C'est l'origine martyriale du transept qui nous intéresse plus particulièrement ici, parce qu'elle concerne directement l'interprétation de l'église Saint-Démétrius comme martyrium. Cette hypothèse a de nombreux arguments pour elle car le culte des martyrs nécessitait un vaste espace: la tombe était considérée comme le centre de la croix, il devait être possible pour les fidèles de circuler autour. Le transept était en quelque sorte un élargissement de l'espace sacré, souhaitable en priorité dans les églises où une relique s'ajoutait à l'autel. Dans ce cas, il s'imposait de «désencombrer» le milieu du sanctuaire et en agrandissant le chœur sur ses côtés. Cette théorie a été présentée avant tout pour les monuments de l'Empire d'Occident[93]. Une distinction entre les deux parties de l'Empire paraît en effet devoir être faite à cet égard. En Occident, on a observé qu'une liaison existait entre la tombe du martyr et l'autel, la première se trouvant dans la plupart des cas sous le second. En Orient, par contre, la tombe ne présente pas ce lien avec l'autel et se situe à un autre endroit de l'église[94]. On peut rapprocher typologiquement la liaison existant entre l'abside et la salle transversale qui la précède[95], mais cela n'a aucun rapport avec la multitude des rôles, fonctions et causes qui peuvent avoir pesé sur la création du transept. C'est plutôt la fonction qui dicte le type et non le contraire.

91. A. Grabar, Martyrium, I, 305.

92. Saint Ambroise dit en 382: Forma crucis templum est; sacra triumphalis, signat imago locum = l'image sacrée, triomphale, marque le terrain (J. Strzygowski, Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte (Leipzig, 1903), 137) (J. Lassus, Sanctuaires, 115). En 380 Grégoire de Nysse parle d'une église dont «σταυρός ἐστι τοῦ εὐκτηρίου τὸ σχῆμα» (P.G. 46, 1096). L'église de Saints-Apôtres à Constantinople était en croix inscrite qui ne doit pas avoir obligatoirement une liaison avec la croix chrétienne et son symbolisme. «Il n'est pas nécessaire de faire intervenir le symbolisme de la croix, car ce plan n'était pas inconnu de l'Antiquité; cependant des textes souvent cités montrent que ce symbolisme a certainement été conscient à partir de la deuxième moitié du IVe s.» (P. Lemerle, Thasos, Byzantion 23 (1953), 539). «Un groupe seulement de martyria latins aurait de fortes chances de procéder directement des modèles orientaux: ce sont les sanctuaires des martyrs en forme de croix élevés coup sur coup vers 400 (...) à Milan» (A. Grabar, I, 422) (p. ex. Saint-Ambroise). Sur le plan de Saints-Apôtres de Constantinople et leur attribution à l'époque de Constantin ou à celle de Constance v. (R. Krautheimer, Architecture, 47 et 320, n. 4).

93. A. Grabar, I, 299; R. Krautheimer, S. Pietro, 412; A. M. Schneider, Die Brotvermehrungskirche, 35 s.; O. Wulff, Altchristliche, 204.

94. À voir le texte *supra*; A. Grabar, I, 299. Par contre la tombe de saint Jean à Éphèse se trouve sous l'autel. La tombe de saint Ménas est en dehors du saint Bêma dans les deux périodes de l'église, celle de saint Athanase et celle dite d'Arcadius du Ve s. (O. Wulff, op. cit., 27 et 205 et P. Lemerle, Philippes, 371, n. 1). Ce dernier n'est pas d'avis d'établir une opposition entre les transepts d'Occident qui seraient d'origine martyriale et les transepts d'Orient (Saint-Démétrius, 687, 690). «En réalité le jeu des ressemblances et des dissemblances est bien plus complexe et on incline plutôt vers la notion d'un monde paléochrétien unique marqué par quelques régionalismes plus ou moins affirmés» (A. Grabar, Martyrium, I, Avant propos de l'édition de 1972, Var. repr. London, 1972, p. II). «En Occident le culte des reliques a joué un rôle capital dans l'aménagement du transept, tandis que dans la basilique grecque la liturgie a eu plus d'importance que le culte des reliques» (Wl. Sas-Zaloziecky, L'art paléochrétien (Paris, 1963), 33).

95. La théorie d'E. Dyggve qu'A. Grabar accepte comme concernant l'origine funéraire des basiliques-martyria munies d'un transept (I, 299). E. Dyggve, Basilica discoperta, un nouveau type d'édifice cultuel paléochrétien, IVe C.I.A.C. (Vaticano, 1938), I, 415-431; Idem, Probleme des altchristlichen Kultbautes, Zeitschrift für Kirchengeschichte 59 (1940), 103-113. A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 72, fig. 44-45.

Un autre indice va à l'encontre de cette hypothèse généralisée. Un grand nombre de basiliques à transept ne possèdent pas de reliques et ne peuvent dès lors constituer des martyria. Ceci dit, on ne peut exclure qu'une composante architecturale considérée au moment de sa naissance dans une certaine perspective ait eu plus tard et/ou dans un autre lieu une fonction différente. Cette solution aurait l'avantage de résoudre le problème des nombreuses fonctions attribuées au transept. C'est évidemment une autre question de déterminer ses fonctions successives à travers les siècles et les pays. Notons ici qu'on ne connait aucun transept à caractère martyrial. Il est absent des régions où le culte des martyrs fut intense (Afrique du Nord, Syrie, Palestine) et fait son apparition dans une église urbaine, celle du Latran, modèle de Saint-Pierre et Saint-Paul-hors-les-murs (384-399), qui n'a aucun rapport avec une relique[96].

La datation du transept de la basilique du Latran pose problème. Celui-ci est-il contemporain ou postérieur à l'édification de la basilique constantinienne[97]? S'il est contemporain, on peut lui attribuer une fonction primitive non martyriale. Il est possible que ce modèle fut adopté par les constructeurs de Saint-Pierre du Vatican, église martyriale. À première vue, nous aurions donc affaire à une imitation stylistique. Ce style architectural fut inventé par les architectes de Constantin et mis en œuvre dans les églises basilicales. Cette conception du bâtiment offrait un espace vaste et satisfaisait les besoins cultuels. Si le transept est postérieur à la basilique constantinienne et à Saint-Pierre, il semble permis de croire que sa raison initiale était de créer un vaste espace de circulation pour les fidèles autour de la tombe de l'apôtre. Ce procédé commode aurait suscité un remaniement du Latran et fut adopté directement par d'autres basiliques. Cependant, même dans les églises conservant des reliques (y compris à Rome), le transept ne se rencontre pas toujours[98]. Le transept apparaît donc comme une solution architecturale assurément facultative pour les martyria. Les constructeurs étaient libres de l'adopter ou de l'écarter.

J. Lassus considérait que le transept résultait d'une évolution typologique logique: selon lui, la basilique à transept constitue la première tentative de fusion entre les formes architecturales propres au martyrium et celles jugées canoniques pour la liturgie eucharistique[99]. On pourrait éventuellement accepter une telle évolution si celle-ci s'opérait sur un laps de temps assez long et concernait des constructions au caractère secondaire, mais ici nous avons affaire à une œuvre de grande ampleur destinée à de multiples fonctions et à un court intervalle chronologique au cours du règne de Constantin. Un vaste espace précédant l'abside facilitait le service liturgique et «il paraît plus probable que des

96. P. Lemerle, Philippes, 379; Idem, Saint-Démétrius, 692; C. H. Forsyth, The transept of old St. Peters at Rome, dans: Late classical and mediaeval studies ■ honor of A. M. Friend (Princeton, 1955), 59 J. Toynbee - J. Ward Perkins, The shrine of St. Peter and the vatican excavations, London, N. York, Toronto, 1958; Vers la fin du IVe ■. l'architecte Kyriades a construit la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs à cinq nefs et transept qui a remplacé une basilique de dimensions modestes ■ l'honneur de saint Paul construite par Constantin sous le pontificat de Silvestre (314-337) (G. Bovini, Il mosaico dell'arco trionfale di S. Paolo fuori le mura a Roma, 18 Corso (1971), 115).

97. Sur les résultats des excavations dans Saint-Jean de Latran v. J. B. Ward Perkins, Constantine and the origin of the christian basilica, P.B.S.R. 22 (1954), 69 ■. «Ces excavations n'ont pas examiné cette partie du transept qui projette au-delà des murs N. et S. de la nef, et seulement, quand cela sera fait, les résultats peuvent être regardés comme définitifs. Le plan des fondements de Saint-Pierre reflète la logique architecturale d'un transept indépendant.. la charge de la preuve reste maintenant avec ceux qui prétendent que le transept de Latran est un trait original» (p. 85). R. Krautheimer (Architecture, 26) accepte la postériorité du transept de Latran; il est témoigné que la construction de Saint-Pierre ■ commencé l'an 324 ou 333 et certainement achevée avant 397 (atrium) (Idem, op. cit., 319, n. 36); la basilique de Saint-Jean de Latran a commencé en 312-313 et fut achevée avant 320. Elle était le trône du Christ roi et de l'évêque et en même temps le siège de la divine majesté de l'empereur (Idem, The constantinian basilica, D.O.P. 21 (1967), 117-140 [121]).

98. A. Grabar (I, 297) lie l'addition du transept à la basilique de Sainte-Marie Majeure avec l'installation de la relique de la crèche. Le transept réapparaît dans les basiliques urbaines de Rome à Sainte-Praxède et ailleurs, c'est dans les sanctuaires où les papes du VIIIe et du Xe s. déposent les corps saints qu'ils enlèvent aux catacombes. À voir encore Sainte-Agnès, basilique des Apôtres, Saint- Chrysogone (Rome), Saint-Apollinaire in Classe. La propagation du transept à l'époque carolingienne à travers toutes les pays de l'Europe occidentale témoigne des facilités qu'il offrait par la présence de l'autel au croisement des branches et l'aménagement du *confessio*.

99. J. Lassus, Sanctuaires, 111, n. 1; cf. H. Christ, Erklärung, 293.

nécessités liturgiques, sinon identiques, du moins analogues, avaient pu faire adopter la formule de la basilique à transept, parallèlement par les sanctuaires-écrins et par les églises des synaxes eucharistiques normales»[100]. Avant de se prononcer sur le bien-fondé de cette hypothèse, il convient d'examiner rapidement à quel moment la liturgie se développa et quel fut le nombre de prêtres. Ce développement se déroula progressivement, à l'époque des grands Pères des Églises d'Orient et d'Occident. Ces derniers, vers la fin du IVe s., contribuèrent de manière décisive à façonner la liturgie. À nos yeux, si cette hypothèse est valable, elle n'est pas décisive[101].

Envisageons maintenant la proposition de Th. Klauser qui entend lier le transept de la basilique du Latran à l'offrande des sept *altaria* faite par Constantin à la basilique. L'hypothèse élude malheureusement la question de savoir si la basilique fut construite en tenant compte des nombreux dons de l'empereur cités dans le Liber Pontificalis la place de ces objets dans l'église est souvent déterminée. La question est donc de savoir si les plans et esquisses préalables de l'église tenaient compte de ces dons et particulièrement des *altaria*[102]. Il semble qu'un dispositif comme celui du transept devait obéir à des ordres plus généraux et non pas seulement à des considérations secondaires. D'autre part on aurait eu la possibilité d'installer les *altaria* à un autre endroit et pas obligatoirement dans les branches du transept.

La même hypothèse relative aux offrandes des fidèles mais conçue de manière plus générale est soutenue par un grand nombre de savants. Cette hypothèse offre une solution satisfaisante, parce que «les rapports entre culte et arts comprennent certes des faits de l'influence des offices, mais aussi des catégories de contacts qui se situent en dehors de la liturgie à l'occasion de démarches de la piété des individus et des foules»[103]. C'est la proposition de G. Sotiriou pour le transept de Saint-Démétrius. Si nous acceptons sa théorie, nous sommes amenés à identifier le transept à une prothèse, c'est-à-dire à l'endroit où l'on déposait sur des tables spéciales le vin et le pain choisis parmi les dons des fidèles. Avant de les porter à l'autel, on y inscrivait les noms des donateurs et on y récitait certaines prières.

P. Lemerle admet ce rôle du transept à la condition qu'on ne nomme pas *pastophoria* les branches, comme le fait G. Sotiriou[104]. Ce dispositif rencontrait mieux le besoin d'un espace libre autour du sanctuaire. G. Sotiriou explique qu'au VIe s. le transept servait surtout aux diverses cérémonies des offrandes. Celles-ci ayant cessé d'être pratiquées au cours du VIe s., le transept de Saint-Démétrius subit au siècle suivant d'importantes modifications, à mettre en relation avec le développement des chœurs[105]. C'est cette hypothèse qui suscite le moins d'objections. On remarquera toutefois la relative rareté de ce dispositif: celui-ci se rencontre seulement dans un petit nombre de basiliques. Cette précision confirme ce que nous avons dit plus haut. Le transept apparaît comme une composante facultative de la structure architecturale.

L'hypothèse qui rapproche la création du transept de l'aménagement de sièges pour les prêtres[106]

100. A. Grabar, I, 303.

101. Opinion d'O. Wulff (Altchristliche, 204; Byz-Neugr Jahr 6 (1936), 70) condamnée par Th. Klauser et soutenue par P. Lemerle. Selon lui le transept aurait son origine dans le développement pris par la liturgie et l'augmentation du nombre des prêtres. Ce développement, dit Th. Klauser, s'est produit sous l'influence du cérémonial de la cour et n'est pas antérieur à 500. De plus une considération d'ordre aussi général n'expliquerait pas que le transept soit demeuré exceptionnel (P. Lemerle, Philippes 379, n. 4). Sur l'hypothèse liturgie-prêtres, H. Grisar, Storia di Roma e dei Papi nel medioevo, I (Roma, 1908), 348 s.; J. Bühlmann, Die Entstehung der Kreuzkuppelkirche, dans Zeitschr. für Geschichte der Architektur, Beiheft 10 (1914), 90; Wl. Sas - Zaloziecky (L'art paléochrétien, 33) dit que la liturgie a provoqué l'extension et la division tripartite du chœur élargi jusqu'au transept. Contre l'hypothèse culte-prêtre, J. P. Kirsch, Il transetto nella basilica cristiana antica, dans: Scritti in onore di Bartolomeo Nogara (Vaticano, 1937), 210 s.

102. Th. Klauser, Die konstantinischen Altäre der Lateransbasilica, R.Q. 43 (1935), 183 et Das Querschiff der römischen Prachtbasiliken des IV Jahrh. dans: Forschungen und Vorschritte 13 (1937), 57; Sur les dons inscrits dans le Liber Pontificalis, à voir la vie du pape Silvestre (314-335) (D.A.C.L. VIII, 2, 1546-1549, Latran, (1929), H. Leclercq).

103. A. Grabar, I, Avant propos de l'édition de 1972, p. I.

104. G. Sotiriou, Ἡ πρόθεσις καὶ τὸ διακονικὸν ἐν τῇ ἀρχαίᾳ ἐκκλησίᾳ, Θεολογία II, 1 (1941), 76-100; Idem, Χριστιανικὴ καὶ Βυζαντινὴ ἀρχαιολογία (Ἀθῆναι, 1942), 190-193, Idem, et M. Sotiriou, Ἅγ. Δημήτριος, 149 P. Lemerle, Philippes, 375, 384, 386.

105. G. et M. Sotiriou, Ἅγ. Δημήτριος, 149 P. Lemerle, Saint-Démétrius, 692.

106. G. Sotiriou, A.E. 1929, 197; O. Wulff, op. cit.; J. Bühlmann, op. cit

en rapport avec le développement de la liturgie relève de la même catégorie. Dans ce cas, comme dans celui du rôle martyrial, la largeur du chœur est agrandie afin de permettre une circulation plus aisée du clergé et d'assurer de la sorte un meilleur fonctionnement de la liturgie. L'adoption de dispositif élargi aurait donc été laissé au choix des constructeurs et du clergé. A. Grabar va plus loin en affirmant qu' «il s'agissait au fond en pays grecs, d'une adaptation architecturale qui annonce l'iconostase (...). Que ce soit au moyen du transept ou de l'iconostase que les Grecs aient étendu le chœur à travers toute l'église et séparé par une ligne transversale le «saint des saints» des locaux destinés aux fidèles»[107]. Une telle observation sort du contexte chronologique, typologique et liturgique de notre étude.

Les avantages de cet élargissement du chœur paraissent plus clairs dans le cas des églises mentionnées ci-dessous. «Il s'agissait de créer un couloir de circulation autour du local sacré = presbyterium (...). Dans certaines autres basiliques grecques, les bancs du clergé qui prolongent ou remplacent le synthronon de l'abside sont fixés de part et d'autre de l'autel à l'entrée des croisillons du transept (Nikopolis A) et l'on peut s'y rendre compte de l'avantage que l'aménagement du chœur tirait de la présence des salles transversales: dans les basiliques dépourvues de transept des bancs semblables se pressent étroitement contre les colonnes de la nef (Stobi, église épiscopale)». Sur le plan du sanctuaire des basiliques à transept de Nikopolis A et B, on perçoit bien que l'extension du chœur et l'isolement du transept facilitaient la circulation et l'œuvre du clergé[108]. Ces exemples sont très instructifs sur la nécessité de l'extension des branches latérales. On pourrait peut-être objecter que le presbyterium était reservé à la circulation du clergé et non à celle des fidèles, qu'il n'y avait pas un besoin immédiat de l'étendre et que les églises citées, du VIe s., sont assez tardives. De même, si la nécessité d'élargir l'espace pour le clergé et de créer des bancs existait vraiment, elle aurait concerné toutes les églises. D'autre part cela dépend du dispositif du synthronon et des bancs dans chaque église. Toutefois dans les exemples cités nous constatons que l'extension du chœur fut vitale pour ces églises. Elle a dû par conséquent améliorer l'exercice de la liturgie dans quantité d'églises.

Revenons un temps à l'interprétation du transept comme élément martyrial et considérons la théorie d'E. Dyggve relative à la jonction de l'abside avec une longue salle transversale la précédant. E. Dyggve reconstitue la *basilica discoperta* et la replace dans le contexte du passage de l'édifice funéraire à l'édifice basilical. A. Grabar, sans accepter ni exclure la théorie d'E. Dyggve, estime que la raison d'être du transept s'avère peut-être «plus générale que les nécessités du culte des reliques». Il considère «le transept des basiliques-martyria comme une application particulière, mais plutôt fréquente, d'un élément que les basiliques adoptaient dans diverses circonstances, lorsque, pour des raisons liturgiques différentes, on cherchait à agrandir le chœur dans le sens de la largeur»[109].

Nous reproduisons ici la théorie d'E. Dyggve formée à partir d'observations effectuées sur «certains martyria de Salone qui semblent offrir des constructions intermédiaires entre l'abside isolée et la basilique martyrium. Marucinac offre de part et d'autre de l'abside précédée du tombeau du martyr, deux modestes salles symétriques développées dans le sens de la largeur et suivies de simples portiques qui encadrent une cour *sub divo*. Au martyrium de Manastirine, on avait commencé par poser une salle transversale devant l'abside funéraire, pour lui joindre plus tard un local oblong qui donna à l'ensemble du monument l'allure d'une basilique. L'histoire monumentale des martyria de ce genre, qui procèdent d'un type particulier des hérôa, nous le montre ainsi s'amplifiant de plus en plus, par voie d'additions occasionnelles et aboutissant à des édifices complexes qui rappellent les basiliques à transept»[110]. E. Dyggve a donc cru reconnaître les étapes d'une formation progressive des églises avec salle transversale.

107. A. Grabar, I, 302, rejetée par G. et M. Sotiriou, Ἀγ. Δημήτριος, 150.

108. A. Grabar, I, 302; G. Sotiriou, Ἡ πρόθεσις, fig. 3; A. Orlandos, Ἡ ξυλόστεγος βασιλική, 526, fig. 490 (Daphnousia), 491 (Olympie), p. 527, fig. 492 (Aphentelli), p. 528, fig. 493 (Thasos), p. 531, fig. 497 (N. Anchialos B), p. 176, fig. 134 (Nikopolis A), p. 175, fig. 133 (Nikopolis B).

109. A. Grabar, I, 297-304; E. Dyggve - R. Egger, Der altchristlichen Friedhof Marusinac. Forschungen in Salona III (Wien, 1939), 85, 92, fig. 113, 125, p. 102; E. Dyggve, Die altchristlichen Kultbauten an der Westküste der Balkanhalbinsel, IVe C.I.A.C. (Vaticano, 1938), 415-431; P. Lemerle rejette l'hypothèse d'E. Dyggve en acceptant que Latran est antérieur à Saint-Pierre de caractère non martyrial et possédant un transept contemporain (Saint-Démétrius, 677, 692).

Ce schéma évolutif pourrait être accepté pour la typologie architecturale qui ne suit pas toujours l'évolution chronologique générale. Les exemples de Marusinac sont par ailleurs nettement postérieurs à ceux du Latran et de Saint-Pierre. On doit plutôt y voir un processus local propre à l'ensemble des monuments de Salone qui ne fut pas nécessairement repris par les constructeurs de basiliques. Les basiliques constantiniennes apparaissent comme des créations totalement indépendantes des autres monuments, qu'ils soient funéraires ou non, païens ou chrétiens. En Palestine, les basiliques constantiniennes ne possèdent pas de transept, compte tenu qu'elles ont un caractère différent: elles sont bâties sur les lieux saints, dans des contextes naturel et culturel particuliers[111].

2.2.12. L'APPORT DU TRANSEPT

Nous avons constaté qu'il n'existait pas une raison prépondérante justifiant la création du transept. Il a pu servir au culte des martyrs, agrandir l'espace du chœur, obéir à des motifs liturgiques, offrir une installation plus ample, faciliter le dépôt des offrandes des fidèles, présentant simultanément une image plus esthétique, voire imiter par son plan la croix. Sa présence n'était pas obligatoire mais assurément facultative. Dans certaines régions, il est ainsi totalement absent. En outre, il n'est pas lié au culte des martyrs, parce qu'il existe des églises pourvues de reliques mais privées de transept. «La raison qui avait amené les architectes à établir un transept devant l'abside n'était pas plus générale que les nécessités du culte des reliques? Le rôle du transept, appréciable dans les lieux des synaxes eucharistiques habituelles, il le devenait particulièrement dans les sanctuaires à reliques»[112].

110. A. Grabar, I, 297, fig. 32-34.

H. - I. Marrou a présenté au VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), 621-622, sous le titre «Un témoignage littéraire sur la basilica discoperta» un passage d'une lettre de Théodoret de Cyr concernant le séjour que fit à Chalcédoine la délégation de la minorité antiochienne, favorable à Nestorius. L'épisode se place en septembre-octobre 431. Le texte «Ἐν γὰρ τῇ αὐλῇ μεγίστῃ οὔσῃ καὶ τέσσαρας ἐχούσῃ στοὰς πλῆθος ἠθροίσθη καὶ ἡμεῖς ἄνωθεν ἐκ τῶν διστέγων τὰς διαλέξεις ἐποιησάμεθα». H. - I. Marrou voit dans ce dispositif, d'une cour en plein air entourée de portiques, l'orateur se tenant à un niveau supérieur, celui d'une sorte de *basilica discoperta*. Cette notion énonce une basilique cimétériale avec abside, trois portiques et cour comme celle de Marusinac. Mais ici nous avons affaire à une cour à quatre portiques et deux étages, par où – le deuxième étage— l'orateur parlait à la foule. Donc il s'agit d'un marché public à magasins très commun pendant la période gréco-romaine qui n'a aucune liaison avec la cour soutenue par l'auteur, seule la notion du rassemblement en plein air peut avoir un rapport, mais qui pourrait avoir des destinations diverses. Sur la signification du mot *δίστεγος*: A. Orlandos - J. Travlos, Λεξικὸν ἀρχαίων ἀρχιτεκτονικῶν ὅρων, Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ. 94 (Ἀθῆναι, 1986), 81; également, Λεξικὸν Δημητράκου, τ. 3; à comparer l'atrium à étage de la basilique D d'Amphipolis (Π.Α.Ε 1976, 102, E. Stikas) et l'atrium à quatre portiques de la basilique de Saint-Serge de Gaza (A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 102, fig. 57) et d'autres exemples à étage, Bethléem, le sanctuaire de la nativité, Tebessa (p. 105, n. 1), Parenzo (p. 102, fig. 58, 60, 62) à quatre portiques comme la synagogue de Stobi (A survey of the early christian town of Stobi, D.O.P 3 (1946), fig. 187, E. Kitzinger). Exemples de trois et de quatre portiques (A. Orlandos, p. 99 s.).

111. R. Krautheimer, Constantine's church foundations, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), 237-256 (243-244), insiste sur la variété des plans des églises constantiniennes. «La variété paraît aujourd'hui comme le facteur dominant dans le plan des basiliques constantiniennes. Dans un large degré cette variété est manifestement basée sur les coutumes locales. La pratique locale des bâtiments détermine l'habileté et les matériaux de construction. Les similitudes des coutumes liturgiques comme furent développées à partir du IVe s. avec de grandes variétés régionales ont agi sur le plan des églises.. vu.. dans le cadre, bien qu'il ne soit pas nécessairement expliqué comme ça, du contexte du rituel local prédominant.. et.. technique de construction, usage liturgique et catégories fonctionnelles - cathédrale, cimetière, martyrium». Nous acceptons les processus déterminés par les catégories fonctionnelles et les particularités de la technique de construction, mais il est un peu difficile d'imaginer des coutumes liturgiques variées au début du IVe s. pendant le règne de Constantin au moment où le christianisme sortait à la lumière du jour. En plus on observe que la majorité des monuments constantiniens des lieux saints sont construits sur un sol qui avait beaucoup de particularités, collines, grottes et le plan du monument devait refléter l'aménagement intérieur du lieu sacré. Ce n'est pas le même cas à Rome où les églises ont été construites sur un sol vierge ou facile à exproprier et qui ne contenait aucune relique préservée. A ne pas oublier également l'entourage monumental propre des régions du Moyen Orient avec une longue tradition architecturale et culturelle.

112. A. Grabar, I, 300.

«Donc c'est au jeu complexe des influences d'une part, de l'autre aux usages liturgiques qu'il faut demander l'explication». Ainsi en ce qui concerne l'emploi général du transept, nous devons nous accorder avec P. Lemerle pour qui le transept «correspondait plutôt à une commodité qu'à une nécessité», affirmant que «la question du transept fut de celles qui ne contiennent ni réponse simple, ni explication unique. Créé pour répondre à certains besoins il a pu servir à en satisfaire aussi d'autres»[113]. La grande diversité géographique rend difficile l'histoire de son évolution et le rôle respectif joué par d'éventuels centres. Chaque région a créé librement un mode de transept, selon sa propre inspiration, sans jamais se référer à un type architectural imposé[114].

2.2.13. LES FACTEURS ESTHÉTIQUES ET HUMAINS, L'ÉVOLUTION ARTISTIQUE

Nous n'avons pas encore traité du facteur esthétique car nous voulons lui donner une importance significative. Ce critère est en effet souvent négligé par les savants qui considèrent l'architecture comme un art fonctionnel et ne cherchent que des raisons utilitaires pour expliquer l'apparition du transept. Il convient pourtant d'envisager l'architecture comme un art à part entière sécrété par un contexte social et religieux bien précis. Quelle était la conception des contemporains à son égard? Quelles sont les diverses composantes (donateur, Église, architectes, autres...) de la création architecturale? À nos yeux, il est impératif d'examiner d'abord ces facteurs avant d'étudier tous les autres qui sont suceptibles d'intervenir dans la fabrication de l'œuvre. Les raisons utilitaires sont loin de justifier l'érection de tous les bâtiments. La sensibilité humaine et les préférences esthétiques (du donateur ou de l'architecte) ont, hier comme aujourd'hui, leur mot à dire.

J. P. Kirsch a étudié les caractéristiques esthétiques mises en œuvre dans la construction des grandes basiliques romaines à cinq nefs au caractère monumental[115]. Selon lui, le transept confère aux nefs un degré de finition plus harmonieux; l'œil, par le grand arc triomphal de la nef médiane et les arcs plus petits des nefs latérales, trouvait un espace offrant une impression visuelle riche et harmonieuse[116]. De plus, par sa majesté, l'axe formé par l'autel et l'abside satisfaisait esthétiquement le spectateur. L'absence de division du transept dans les basiliques romaines contribue à cette impression d'espace. Ces considérations dites d'une «Konstruktiv ästhetischen Rücksichten» sont basées par J. P. Kirsch sur la contemporanéité du transept et des nefs du Latran. L'auteur admet que cette basilique a servi de modèle aux églises Saint-Pierre et Saint-Paul-hors-les-murs. Il estime enfin que le transept romain n'avait pas de justification fonctionnelle.

Nous avons vu que les raisons mentionnées ci-dessus (prothèse, culte martyrial, bancs du clergé, liturgie) sont des raisons avant tout pratiques. À ces quatre facteurs auxquels il faut ajouter la raison esthétique, on doit chercher la raison primitive. En considérant le moment de la création, nous attribuons un rôle prioritaire aux facteurs esthétiques et envisageons les autres comme subordonnés. Nous croyons que la question relative au lien existant ou non entre le transept et la basilique du Latran est secondaire. Si le transept apparaît effectivement en premier lieu à Saint-Pierre, cette présence octroyerait une importance particulière au rôle du culte martyrial sans pour autant exclure les raisons esthétiques. Si on accepte la primauté de Saint-Pierre, on peut croire aussi que le Latran s'apparente à une imitation architecturale témoignant du succès des innovations de Saint-Pierre. Vu que le Latran n'est pas une église martyriale, l'existence du transept ne se réfère qu'à des raisons essentiellement esthétiques.

---

113. P. Lemerle, Saint-Démétrius, 690, 692, 694.

114. G. et M. Sotiriou, Ἅγ. Δημήτριος, 158. À voir l'influence du transept de Nikopolis dans sa région (D. Pallas, Οἱ χαρακτῆρες καὶ ἡ ἀκτινοβολία τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἀρχιτεκτονικῆς τῆς Νικόπολης, Ier C.I. sur l'histoire et l'archéologie de Nikopolis d'Épire (Nikopolis A) (Prévéza, 1984) (1987), 225-239.

115. J. P. Kirsch, Il transetto, 210 s.

116. Selon A. Orlandos (Ἡ βασιλική, 170) la présence de l'arc triomphal n'est pas due à des raisons exclusivement esthétiques, mais aussi statiques et techniques. Cela n'empêche pas son absence de la grande majorité des basiliques à transept. Il n'y a aucune connexion avec l'arc triomphal romain. Origine fonctionnaliste ou motif décoratif? (S. Lang. A few suggestions towards a new solution of the origin of the early christian basilica, R.A.C. 30 (1954), 189-208 [208]).

Selon P. Lemerle «l'interprétation esthétique invérifiable par nature éveille à son tour la plus grande méfiance: les considérations esthétiques n'interviennent pas à l'origine d'un type»[117]. L'«invérifiable par nature» n'offre pas une explication satisfaisante aux besoins pratiques. Si on prend en compte seulement les considérations pratiques et qu'on néglige les composantes esthétiques, on ne fait qu'un travail partiel. Les besoins esthétiques ont toujours été l'une des trois motivations fondamentales de la construction («raison» chez Vitruve; l'une des quatre conditions chez Br. Zevi)[117a]. Si l'archéologue, par sa formation, est habitué à chercher des raisons pratiques, l'architecte est plus apte à déceler les autres raisons de la création. P. Lemerle déclare qu'il s'agit plutôt d'une «commodité», terme qui présuppose et sous-entend une valeur esthétique.

On se permettra une réflexion sur la dernière partie de la phrase de P. Lemerle: «les considérations esthétiques n'interviennent pas à l'origine d'un type». De quel genre de bâtiment s'agit-il? dans quel endroit a-t-il été construit? quand? qui a financé les travaux? qui a dessiné le plan? Ce questionnement vaut pour la cabane d'un primitif ou pour la maison de campagne d'un bourgeois, et d'autres cas, mais pas pour une église construite dans la capitale, à l'initiative de l'empereur et de l'archevêque, grâce au talent des meilleurs architectes et avec la volonté d'exalter l'avènement d'une nouvelle religion proclamant le début d'une nouvelle ère. Sainte-Sophie correspond à un nouveau type: il n'y a que l'esthétique qui compte. De même, la basilique Saint-Pierre de Bramante et de Michel-Ange constitue une innovation: il n'y a également que l'esthétique qui compte. La basilique constantinienne à transept, ancêtre des deux précédents bâtiments, constitua en son temps un nouveau type architectural. Sa raison d'être fut aussi et encore l'esthétique.

Le transept apparaît comme une réminiscence des larges espaces ouverts de l'époque romaine. La basilique à transept avec l'arc triomphal et le vaste espace libre qui le précède conserve le prestige et la monumentalité romaine par rapport aux autres basiliques sans transept, ou avec un transept mais sans arc triomphal et avec transept divisé et tripartite[118]. C'est un type qui convient plutôt au caractère somptueux des monuments romains et au type des basiliques à cinq nefs de la capitale. La forme de la basilique et les premières peintures nous donnent l'image d'une fusion entre l'art et l'idéal[119].

Dans la problématique de l'interprétation du transept et de l'usage des bâtiments concentriques ou cruciformes dans une perspective martyriale, on ne doit pas seulement tenir compte des usages utilitaires, mais également examiner le processus de l'évolution de l'art. Cette évolution résulte de deux composantes. L'une constitue l'évolution qui provient des besoins de la fonction et du changement du rôle d'un bâtiment; l'autre de l'apparition de nouveaux facteurs de création et de climats culturels

---

117. P. Lemerle, Philippes, 379.

117a. Vitruve, De Architectura, I, 3, 2 «ratio firmitatis, utilitatis, venustatis» (solidité, utilité, beauté). Sur Br. Zevi v. la n. 123.

118. «La nouvelle religiosité en cherchant l'au-delà et l'infini exigeait une atmosphère sombre dans laquelle les formes architecturales ne soient pas tracées avec netteté, mais elles présentent quelque chose de pittoresque, mystérieux et immatériel (...). L'intérieur de la basilique ne cherche plus à donner l'impression de la gravité romaine. Il y a une légèreté et l'impression de rejeter la substance matérielle du bâtiment en exprimant le contenu spirituel de l'époque par les formes indéterminées et immatérielles. Derrière les bâtiments se trouvent toujours les puissances psychiques de chaque époque, ce sont elles qui définissent leurs formes et leurs caractères» (A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 589, 597, 598).

«L'autonomie des formes culturelles était le premier élément de l'héritage spirituel ancien à abandonner. Pour le monde ancien une œuvre d'art avait une signification qui était d'abord esthétique, mais au christianisme sa signification était totalement différente. Le nouveau idéal chrétien de la vie n'a pas modifié les formes extérieures de l'art, mais a changé sa fonction sociale. Les formes de l'art elles-mêmes ne montrent pas de changements radicaux jusqu'au Ve s. L'ancien expressionisme romain se développe en un style de formulation transcendental. L'émancipation de l'art de la réalité est maintenant complète» (A. Hauser, The social history of art (London, 1962), I, 114).

119. «Ce qui distingue les sociétés où l'art est florissant c'est qu'elles sont animées d'un souffle esthétique, parce que la cité entière, s'élevant vers l'idéal, s'observe elle-même et devient le théâtre de sa propre vie (...). La forme artistique, bien qu'utilitaire et technique en même temps, n'est pas le résultat d'une addition aux deux autres, mais jouit d'une autonomie; c'est ainsi qu'elle exploite la forme utilitaire et technique pour exprimer les idées de l'homme. Elle sert alors par la technique ses besoins spirituels, non plus seulement comme objet utile, comme instrument, mais comme leur manifestation sensible, valable en soi comme symbole» (P. Michelis, L'esthétique de l'architecture (Paris, 1974), 34, 44).

et artistiques qui s'expriment dans l'évolution autonome de l'art. Ce dernier n'attend pas de raisons concrètes et logiques pour avancer, il crée lui-même les nouvelles formes. L'art ne peut se contenter des vieilles formes, il a un besoin continu d'innovation pour se développer et réfléchir sur lui-même. Il ne peut être stable ni attendre des raisons extérieures qui le forcent à changer et évoluer.

A. Grabar affirme: «L'habitude qui s'installe toujours plus fermement dans toutes les activités de l'esprit, vers la fin de l'Antiquité est d'«hypostasier» les créations de l'époque antérieure, c'est-à-dire de considérer comme des données immuables et charger d'une valeur intrinsèque les inventions libres d'autrefois. Ainsi en architecture ecclésiastique, les sanctuaires célèbres plus anciens, en assurant un prestige particulier à certains motifs architecturaux les consacraient comme des formules offertes à l'imitation»[120]. On peut chercher ces inventions et ce prestige offerts à l'inspiration des bâtisseurs ultérieurs dans la basilique constantinienne, à transept ou non, dont le type se diffusa dans tout l'Empire et influença considérablement l'architecture ecclésiastique du Moyen Âge.

Ces considérations d'A. Grabar font partie intégrante de tout un système de pensée qui veut voir dans les différentes formes des martyria — et pas seulement dans ceux-ci — l'influence directe de l'art païen et son imitation. Si cette influence est évidente, comme c'est le cas pour toutes les périodes de l'art, on ne peut cependant nier que l'art chrétien dès son début développa une expression artistique autonome, observable dans tous les registres de la création[121]. La basilique reprend les caractères essentiels des bâtiments antérieurs (le plan longitudinal et l'abside) et leur donne leur forme définitive en les assimilant et en offrant également des variantes. Il en va de même dans le domaine de l'architecture funéraire et pour les différents types de martyria[122]. À l'époque qui nous intéresse, seuls les moyens techniques sont les mêmes qu'à l'époque précédente[123]. Toutes les autres circonstances entourant la création changent progressivement à cause de l'émergence de la nouvelle religion et de l'absolutisme impérial. De nouvelles structures sociales sont mises en place mais ce sont surtout les conceptions intellectuelles, déterminant les préférences esthétiques, qui évoluent[124]. La basilique paléochrétienne et, à un autre niveau, postérieur et plus raffiné, la basilique à coupole de Sainte-Sophie symbolisent ces changements culturels[125].

---

120. «Les œuvres chrétiennes ne viennent pas nécessairement prolonger une certaine tradition d'architecture païenne, en la reprenant au point final de l'évolution de celle-ci, mais l'activité des architectes chrétiens s'intègre dans l'œuvre de la Basse Antiquité et reprend pour le compte de la religion nouvelle les formes les plus variées de l'art contemporain. Il lui arrive soit d'accepter parallèlement des formules qui correspondent à des étapes successives d'une évolution de l'art païen, soit d'en répéter la courbe à la faveur des conditions analogues dans lesquelles se développaient les arts païens et chrétiens de la même époque» (A. Grabar, I, 304).

121. «Les époques de l'épanouissement de l'art coïncident presque toujours avec l'épanouissement de la civilisation (...). Le style de l'art est par conséquent le miroir de l'esprit de l'époque et, lorsque ce style est absent il n'y a pas d'esprit commun positif» (P. Michelis, L'esthétique, 44, 45).

122. À voir les objections de J. B. Ward Perkins contre la théorie d'A. Grabar sur l'origine de tous les types de martyria de l'art païen (Memoria, martyr's tomb and martyr's church, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), I, 3-27 [17-18]).

123. «L'architecture est déterminée par un certain nombre de conditions. a) Les conditions sociales, situations économiques, style de vie, rapports des classes, les coutumes. b) Les conditions intellectuelles non seulement ce que sont les individus et la collectivité, mais encore ce qu'ils désirent être, rêves, mythes sociaux, aspirations, croyances religieuses. c) Conditions techniques, progrès des sciences, technique de la construction et l'organisation de la main-d'œuvre du bâtiment et d) conditions esthétiques» (Br. Zevi, Apprendre à voir l'architecture (Paris, 1959), 39).

124. «Quand Brunelleschi a construit San Lorenzo à Florence (1420), il a rompu avec le style gothique habituel et a réalisé la première église Renaissance. Il n'a pas pour autant créé un nouveau milieu social, il a plutôt symbolisé de nouveaux objets culturels. Le milieu social existant demandait aussi que l'église symbolisât certaines valeurs culturelles (objets religieux) auxquelles l'architecte ne pouvait pas toucher. Tout milieu social symbolise indirectement des objets culturels, tandis que la symbolisation culturelle peut aussi s'effectuer directement, si on laisse certaines formes architecturales particulières désigner des objets culturels particuliers. Les deux possibilités peuvent aussi de combiner» (Chr. Norberg - Schulz, Système logique de l'architecture, 1972 (trad. franç.), 164-165).

125. «L'historien de l'art — de quelque époque ou de quelque lieu que ce soit — doit à notre avis, mettre en relief les éléments neufs, originaux, d'un artiste ou d'une période, et expliquer comment et pourquoi ils se sont affirmés. Cela signifie en rechercher d'une part la genèse, du point de vue uniquement des formes, et d'autre part la valeur sémantique. En fait la forme artistique est toujours signe et, d'une certaine façon, symbole d'une situation particulière de la condition

Corrélativement à notre sujet — la question du transept dans la basilique paléochrétienne — il faut étudier toutes les circonstances de la création, de sa date aux raisons de sa construction. Pour paraphraser un autre axiome «ἀρχὴ κτισμάτων, τόπων καὶ στιγμῶν θεώρησις». Il est indéniable que le berceau de la basilique à transept est l'Italie et particulièrement Rome. C'est là qu'elle naît, à proximité des monuments anciens et sous l'impulsion du souverain et du chef de l'Église. Le type architectural se diffuse ensuite à Milan. L'antériorité des basiliques romaines par rapport à celles d'autres régions autorise à utiliser la dénomination de berceau (Latran, 323; Saint-Pierre, milieu du IVe s.: Saint-Paul-hors-les-murs, 386; Saint-Pierre-ès-Liens, 420-450; Sainte-Thècle à Milan, milieu du IVe s.). Parmi ces églises, celles du Latran, de Saint-Pierre et de Sainte-Thècle comportent cinq nefs. Nous retrouvons ce type notamment en Grèce continentale, dans des villes épiscopales comme Corinthe (Kraneion, Léchaion), Athènes (Ilissos), Nikopolis (basiliques épiscopales A et B; la basilique B antérieure avec ses cinq nefs date des environs de 450, les basiliques D et E avec transept saillant, édifiées du milieu du VIe s.), Philippes (basilique A), Thessalonique (Saint-Démétrius), Crète (Panormos). Nous ne nous attardons pas aux détails de la division du transept et de sa forme extérieure, saillante ou non, car ceux-ci nous apparaissent comme secondaires en rapport de notre problématique. Dans tout monument chrétien, inversement aux bâtiments païens ou c'est l'aspect extérieur qui prévaut, c'est l'aspect intérieur qui compte avant tout. Sa division intérieure, imposée par des raisons statiques, et l'aspect extérieur résultent du problème de la couverture, des inspirations des constructeurs et des influences régionales. Ce qui nous intéresse ici, c'est le point de départ du type architectural et non son évolution qui peut facilement être expliquée par les raisons citées plus haut.

En 325, le christianisme se trouve dans une phase d'essor. Les fidèles se multiplient et les adhérents de la religion triomphante manifestent librement leur enthousiasme. À ce cadre général favorable, s'ajoutent des facteurs plus concrets et plus importants comme les initiatives personnelles, celles de l'empereur, de l'évêque et de l'architecte. Pour expliquer l'apparition de la basilique à transept à ce moment, il est indispensable de prendre en compte l'état psychologique et intellectuel de la société. Sans cela, comment comprendre l'épanouissement de l'art? C'est cette atmosphère de triomphe du christianisme qu'incarne l'architecte et le donateur de la basilique. C'est un moment où les consciences individuelles, par le biais de cette œuvre d'art, concordent profondément à la conscience collective de la société[126]. Par «individu», nous entendons à nouveau l'artiste et le donateur qui expriment une volonté collective inexprimée et donnent forme aux inspirations du commun. La société ne change pas du tout au tout mais elle se trouve alors dans un état de ferveur intense, à un moment où s'élaborent de nouvelles valeurs religieuses et éthiques qui cherchent à s'exprimer par de nouvelles valeurs artistiques et esthétiques[127].

Dans l'histoire de l'Antiquité Tardive, mais également à l'époque du Haut Empire, on trouve nombre de mentions relatives au rôle des empereurs en matière de grands travaux architecturaux. Activité touchant tantôt à l'initiative d'une entreprise, tantôt aux moyens de sa réalisation. Suite à une intervention personnelle depuis Rome ou à l'occasion d'un passage dans la ville. L'idée que toute œuvre publique était exécutée suite à une décision impériale, directe ou indirecte, prévaut durant toute cette époque et apparaît clairement dans le récit des historiens[128]. Mieux que toute autre citation, la

---

humaine» (R. Bianchi - Bandinelli, Rome, la fin de l'art antique. L'art de l'empire romain de Septime Sévère à Théodose Ier (L'univers des formes, 7) (Paris, 1970), 3).

126. «L'art a toujours existé et existera toujours, parce que le besoin de l'expression artistique est toujours inné en l'homme.. L'art présuppose une société qui s'est affranchi des besoins immédiats de la vie et qui a le temps de réfléchir, d'apprécier le produit apparemment inutile de l'art et d'en jouir» (P. Michelis, L'esthétique, 42)

127. Les nouvelles valeurs sociales, intellectuelles et esthétiques que représente la nouvelle religion ont adopté le symbolisme romain et ont développé une symbolisation systématique et directe des objets religieux (E. Dyggve, Aula sacra-aula sancta, København, 1959).

128. G. Downey, Imperial building records in Malalas, B.Z. 38 (1938), 15; Idem, Justinian as a builder, Art bulletin 32 (1950), 261-266. G. Egger, Römischer Kaiserkult und konstantinischer Kirchenbau, Jh.ö.a.I. 43 (1956-58), 120-132; Sur l'œuvre de Tibère II (Zonaras vol. III, lib. XIV, cap. XI, ed. Dindorf). Procope dans sa flatterie attribue à Justinien toutes les œuvres et minimise l'activité de ses subordonnés. L'activité d'Hadrien sur l'architecture dépassait celle d'un empereur et prenait les dimensions d'un architecte en chef — à voir son dessin sur le temple de Vénus et

liste interminable des dons offerts par Constantin à la basilique du Latran et ses instructions envoyées à l'évêque Macarius de Jérusalem démontrent le rôle essentiel de l'empereur dans la genèse des projets mais aussi la responsabilité de l'évêque local et son droit de regard sur le dessin et la construction de la basilique du Saint-Sépulcre[129], tout comme leur rôle central dans la vie de la communauté chrétienne[130].

À côté du donateur, bailleur de fonds, et de l'évêque, il y a évidemment l'intervention de l'architecte[131]. À l'époque romaine, ce dernier jouit d'un grand prestige reposant sur une œuvre théorique et technique[132]. Au cours du Bas-Empire la profession continue d'être florissante[133].

Il est donc possible de se faire une idée sur les différents facteurs qui participent à la construction d'une basilique. Empereur, évêque, architecte, chacun dans son domaine, stimulé par des motifs

---

Rome (W. L. Mac Donald, Roman architects, dans: The architect, Chapters in the history of the profession, éd. par Spiro Kostof (N. York, 1977), 50. À voir aussi le programme de la construction des bâtiments publics de Lepcis Magna, financé par l'empereur Sévère lui-même (R. Krautheimer, Constantine's, 254). «La fiction était établie que dans le domaine de l'architecture publique l'empereur était le constructeur **kat'exochen** (à voir la curia de Dioclétien, la basilique de Maxentius).. la construction publique était un instrument effectif de la politique et propagande impériale... Il était suggéré que la basilique chrétienne était inventée par les architectes de Constantin et répandue par ordre impérial... Il était improbable que l'empereur était impliqué ou voulait être impliqué dans le plan, au-delà d'offrir l'espace et fournir les fonds pour la construction» (Ibid., 237, 238, 248). «L'empereur a recommandé une architecture publique de classe supérieure, expressif de sa propre puissance et dignité en absorbant la panoplie du vocabulaire architectural propre dans les palais impériaux et les bâtiments publics» (R. Krautheimer, Architecture, 43). «Un empereur, par définition, possède une compétence universelle» (Ch. Diehl, Manuel d'art byzantin (Paris, 1925-26), I, 155). Sur le rôle des empereurs et des évêques, A. Grabar, Le premier art chrétien (Paris, 1966), 12 s.

129. «Cette basilique doit être la meilleure dans le monde, toute autre doit être surpassée par elle... En ce qui concerne la couverture je voudrais savoir, , selon vous, doit être en charpente ou terminée en une autre manière. Elle doit également être ornée avec or» (Lettre de Constantin de 328 citée par Eusèbe, Vita Constantini, 3, 31-32) (W. L. Mac Donald, op. cit., 52). «Constantin au moins indirectement a exercé son influence sur le dessin de ses églises. Pour Golgotha conseille à l'évêque d'utiliser des colonnes en marbre et pour la basilique de Mambre appelle l'évêque de faire une église «digne de sa générosité et digne de l'église catholique et apostolique». Dans un de ses discours il envisage l'église chrétienne comme un bâtiment précédé par une façade avec douze colonnes en marbre surmontée par un fastigium» (R. Krautheimer, Architecture, 42) À voir Eusèbe, Vita Const., 2, 46, demande de Constantin aux gouverneurs provinciaux. Souvent les donateurs des bâtiments publics, les empereurs, ne bâtissaient pas eux-mêmes — en leur présence — mais par l'intermédiaire d'un autre fonctionnaire (p. ex. Caligoula par Silanus et Théodose par Nimphidianus consularis (Malalas, 243, 14; 360, 7; G. Downey, Imperial, 10).

130. D. Feissel, L'évêque, titres et fonctions d'après les inscriptions grecques jusqu'au VIIIe s., XIe C.I.A.C. (Lyon-Vienne-Grenoble-Genève-Aoste, 1986), I, 801-826; A. Avraméa, Les constructions profanes de l'évêque d'après l'épigraphie et les textes d'Orient (Ibid., 829-835) et Idem., Ὁ ἐπίσκοπος καὶ ἡ πόλη: τὰ κοσμικὰ κτίσματα, Βυζαντινὰ 7 (1987), 79-89. L'église de San Marko à Rome a été construite par l'évêque local, pope Marko pendant les dernières années de la vie de Constantin (R. Krautheimer, Constantine's, 243). Les interminables inscriptions et mosaïques dans les basiliques du bassin méditerranéen mentionnent la grande initiative des évêques. Rappelons deux noms, la basilique A de Nikopolis construite par les deux évêques portant le nom Doumétios et la basilique B de l'évêque Alkison.

131. «L'architecte donne une forme à ce que la société lui fournit en matériel informe de besoins, de sentiments, de pensées et de tendances. Mais pour façonner une unité il doit découvrir «l'esprit de son temps» qui est diffus dans la société... Le génie individuel produit aussi un nouveau milieu ou un nouvel état de milieu» (P. Michelis, L'esthétique, 41, 42).

132. Vitruve cite un grand nombre d'architectes grecs. Apollodoros était l'architecte en chef de Trajan et Severus et Celer les architectes de Domus Aurea de Néron. La désignation architecte embrassait un nombre de spécialités. Dion Cassius parle de la rencontre d'Apollodoros et de Trajan lequel il traite presque plus comme un inférieur qu'à un égal. Il inspecte les dessins d'Hadrien du temple de Venus et Rome. Ce passage montre le rang supérieur de l'architecte en chef. Il est certifié qu'Apollodoros a désigné les bains de Trajan il a donné la version définitive du type du bâtiment qui avait une influence énorme sur le courant futur de l'architecture. Sur Apollodoros, le forum (D. Cassius 69, 4), le pont du Danube (68, 13) (W. - D. Heilmeyer, Apollodorus von Damaskus, der Architekt des Pantheon, Jb.d.a.I. 90 (1975), 316-347); W. L. Donald, Roman Architects, 36, 44, 50. Sur la situation de l'artiste: J. M. C. Toynbee, Some notes on artists in the roman world, Bruxelles, 1951, Collection Latomus VI. Sur le statut des architectes pendant la période précédente de celle de Constantin: P. Gros, Statut social et rôle culturel des architectes (période hellénistique et augustéenne), Architecture et société, De l'archaïsme grec à la fin de la république romaine, Colloque C.N.R.S., E.F.R. 12 (1980), 425-452 et introduction.

différents, avait à cœur de construire un édifice correspondant, pour le premier, à un souci de grandeur, pour le second à un vaste espace adapté aux cérémonies et pour le dernier à des impératifs esthétiques. La conception romaine de l'espace interne des bâtiments amplifiée dans l'église chrétienne, le souci du décor de l'espace par des motifs architecturaux et sculpturaux contribuent à mieux comprendre l'apparition du transept et de l'arc triomphal. Ces caractères conféraient à l'église un aspect majestueux comparable à celui des édifices destinés à glorifier l'empereur[134] — désormais Dieu — et à exalter la nouvelle religion[135]. L'ère de la basilique paléochrétienne ouvre une nouvelle étape de l'histoire de l'architecture tout en renouvelant les sensibilités humaines et artistiques.

Nous avons donc voulu insister sur l'importance du facteur esthétique, et plus généralement sur le rôle prépondérant des facteurs humains, dans la conception et l'exécution de l'œuvre architecturale de cette époque, facteurs nécessaires et primordiaux, dans l'émergence de n'importe quel type de la basilique paléochrétienne.

---

133. Constantin de Carthage demande au *prefect* Felix de former un grand nombre d'architectes et montrer les mesures sur leur éducation. Par une autre loi il exempte tous ceux qui s'occupent de la construction et de la décoration des bâtiments de services publics pour qu'ils aient plus de temps pour améliorer leur capacité et instruire leurs fils (C.Th. 13, 4, 1-2; Krautheimer, Constantine's, 238). Zénobios semble être assisté par un architecte ecclésiastique Eustathios envoyé de Constantinople à Jérusalem pour construire «martyrion» sous les ordres de Constantin (cf. Fr. W. Deichmann, Waren Eustathios und Zenobios die Architekten der Grabeskirche?, B.Z. 82 (1989), 221-224). Anthémios de Tralles jouissait d'une réputation considérable pendant sa vie et après. Il était mathématicien, physicien et architecte pratique. Dans ses «Édifices» Procope parle également d'autres architectes qui semblent appartenir au premier rang comme Evaris, Chryses d'Alexandria (II, 3, 2), Jean de Byzance (II, 8, 25), Isidoros le jeune (Ib.), Apollodoros (IV, 6, 13) et Théodore comme ceux d'autres périodes (Severus-Néron, Apollodoros-Trajan, Rabirius-Domitien). Anthémios, ce qui montre leur talent et il ne se réfère pas à d'autres inférieurs dont le nom est resté inconnu. Le nom de l'architecte Victorinos se trouve sur trois inscriptions de la reconstruction de la basilique de Ballshi du IXe s. en Albanie (D. Feissel, L'architecte Victorinos et les fortifications de Justinien dans les provinces balkaniques, Bull. de société nationale des antiquaires de France, 1988, 136-146). Sur leur œuvre théorique, Faventinus et Paladius au IVe s. ont écrit des manuels. Les écrits du géomètre Pappos (G. Downey, Pappus of Alexandria on architectural studies, Isis 38 (1948), 197-200; Spiro Kostof, The architect in the Middle Ages, East and West [The architect, 63]). Les écrits techniques d'Anthemios (G. L. Huxley, Anthemius of Tralles. A study in later greek geometry, Cambridge Mass., 1959; A. Fabre, Autour des deux architectes du Parthénon et de Sainte-Sophie, Echos d'Orient 22 (1923), 59-65). Paul le Silentiaire appelle Anthémios le jeune «πολυμήχανος» (Ἔκφρασις Ἁγ. Σοφίας V, 552) et Agathias «ὁ ἔκαστα μηχανησάμενος καὶ δημιουργήσας» (V, 9, 295, 16, Bonn). Procope en parlant d'Anthémios l'ancien dit qu'on l'a «choisi comme étant le mécanicien le plus habile du siècle, et sans doute le plus inventif qu'on vit jamais (I, 24). Rufinus d'Antioche qui s'appelait architecton a été envoyé à Gaza en 402 pour construire l'église d'Eudoxia. Héron d'Alexandrie a écrit un traité perdu sur les voûtes; son introduction à la stéréométrie a été conservée. Vitruve (De archit. I, 1, 1) indique que service personnel (*opera*) de l'architecte se consiste en le travail de l'ouvrier et celui d'un technicien. Sur Rufinus: Pierre Diacre, Vita Porphyrii, ch. 78, p. 62, éd. H. Grégoire et M. - A. Kugener, Paris, 1930. En général: G. Downey, Byzantine architects, their training and methods, Byzantion 18 (1948), 99-118 (100-107) et L. Mac Donald, Roman architects, dans Sp. Kostof, 51-53. Sur le sujet: H. A. Meek, The architect and his profession in Byzantium: Royal Institute of British architects-journal 59 (1952), 216-220; Cyril Mango, Isaurian builders, Polychronion, Hommage a Fr. Dölger (Heidelberg, 1966), 358-365; H. Plommer, Vitruvius and later roman building manuels, Cambridge, 1973; C. F. Barnes, Vitruvius, Pappus of Alexandria and the mediaeval architect, Journal of the society of architectural historians 33 (1974), 231, P. Gros, Aurea templa, Recherches sur l'architecture religieuse de Rome à l'époque d'Auguste, E.F.R. (B.E.F.A.R., 1976). Argyris Pétronotis, Ὁ ἀρχιτέκτων στὸ Βυζάντιο, Θεσσαλονίκη, 1984. Il semble cependant que la place de l'architecte n'était pas si élevée pendant l'époque proprement byzantine (A. Petronotis, op. cit., 15; Sp. Kostof, The architect in the Middle Ages, 60). Sur l'œuvre des architectes byzantins: G. Downey, Byzantine architects.

134. Chez Vitruve l'architecture était indissolublement une part de l'immense majesté de la paix romaine (...) pour les Romains l'architecture fonctionnellement et symboliquement était la maîtresse des arts et un architecte était quelqu'un d'important. Cicéron range l'architecture avec médecine et enseignement, Vitruve exalte son rôle de «disciplina» «si grande profession comme elle» (W. L. Mac Donald, Roman architects, 39, 29; Cicéron, De off. 1, 151, Vitruve, De architectura, 1, 1, 11).

135. «L'église conjugue l'échelle humaine des Grecs et la conscience de l'espace interne des Romains (...). La valeur propre originale de l'architecture est celle de l'espace interne (...). Une époque architecturale qui crée des monuments de cette valeur ne peut pas être considérée comme appendice d'une culture précédente» (Br. Zevi, Apprendre à voir l'architecture (Paris, 1952), 46, 52, 123).

2.3. LA CRYPTE DE LA BASILIQUE D'ILISSOS À ATHÈNES

LA DISPOSITION de la crypte souterraine accolée au N. de la basilique d'Ilissos ainsi que son rapport avec le sanctuaire adjacent sont assez représentatifs[136] (fig. B, 7). L'escalier de descente, situé dans la nef N., mesure 0,95 m de large et comporte huit marches, d'inégales dimensions (les premières plus larges, les autres, provenant de stèles funéraires réutilisées, plus étroites)[137]. Une porte d'1,49 m de haut et de 1,02 m de large donne accès à l'intérieur de la crypte (fig. B, 8). Au-dessus de la porte, subsiste un linteau en marbre et un tympan peu profond qui conserve encore – comme les parois de l'escalier – des traces de peinture. Les trois côtés de la salle carrée sont pourvus d'arcosolia. Celui du N., face à l'entrée, plus large (2,13 m) que ceux de l'O. (1,44 m) et de l'E. (1,42 m), devait contenir deux corps (*bisomus*). La hauteur maximum du tympan des arcosolia s'élève à 1,09 m. Les côtés E. et O. mesurent 3,80 m, ceux du N. et S. 3,87 m. L'arcosolium du mur E. présente deux trous rectangulaires (0,52 m de pr., 0,37 et 0,45 m de large et environ 0,80 m de long), utilisés, selon le fouilleur, comme ossuaires car des ossements et des fragments de lampes y furent retrouvés. Les deux autres arcosolia étaient destinés à recevoir des sarcophages comme l'atteste la présence de quelques fragments issus de ceux-ci (fig. B, 9-10). La partie supérieure des murs devait être décorée de peintures. La partie inférieure des arcosolia était couverte jusqu'à une hauteur de 0,93 m de plaques de marbre comme en témoignent l'enduit et les vestiges conservés. Le sol était lui aussi couvert de plaques en marbre. Les dimensions des briques utilisées dans la construction des murs, des arcs des arcosolia et de la voûte sont analogues (0,55 m x 0,54 m x 0,035 m)[138]. La crypte est conservée jusqu'à la hauteur de la naissance de la voûte et des quatre pendentifs. À l'origine, seule la voûte devait dépasser le niveau du sol et émerger[139].

136. G. Sotiriou, *Παλαιὰ χριστιανικὴ βασιλικὴ Ἰλισοῦ*, A.E. 1919, 1-31 (8-14), fig. 7-9.

137. Selon M. Chatzidakis, l'escalier de la crypte est sûrement refait d'une manière assez maladroite à une époque tardive (Remarques sur la basilique d'Ilissos, C.A. 5 (1951), 61-74 [66]). D. Pallas trouve que la crypte doit être une simple chambre funéraire (compte rendu du livre d'I. Travlos, Πολεοδομικὴ ἐξέλιξις τῶν Ἀθηνῶν, 1960) (*Θεολογία* 31 (1960), 344-348).

138. Les briques de la fontaine à l'O. de la crypte, qui selon le fouilleur est un bâtiment romain, ont des dimensions identiques. Les briques byzantines ont des dimensions considérablement restreintes (0,40 m x 0,30 m x 0,04 m ± 0,05 m) (A.E. 1919, 11, n. 3, p. 30, n. 2).

139. La représentation de la voûte: (E. Stikas, L'église byzantine de Christianou en Triphylie (Péloponnèse) et les autres édifices de même type. E.F.A. Travaux et Mémoires VIII (Paris, 1951), fig. 104). A. Orlandos représente la toiture du carré du transept de la basilique comme celle du carré centrale du mausolée de Galla Placidia (Ἡ βασιλική, 183, n. 1 et fig. 151). Une toiture semblable mais plus élevée devait avoir le martyrium de Niculițel comme aussi le cubiculum de Thessalonique (v. partie A, fig. A, 132). J. Carter (The cryptopendentif in byzantine architecture, A.J.A. 17 (1913), 86) fait une distinction des pendentifs en appelant celui de Saint-Serge-et-Bacchus pseudopendentif, de Saint-Vital cryptopendentif et ceux des Bains de Caracalla, du temple de Minerva Medica, du mausolée de G. Placidia et de l'ancien baptistère de Ravenne protopendentif. Sur la couverture des triconques: N. Drandakis, Οἱ *παλαιοχριστιανικὲς τοιχογραφίες* τῆς Νάξου, Δημ/τα Ἀρχ/κοῦ Δελτίου 36 (Athènes, 1988), 19-31.

Par son plan, la crypte appartient à la catégorie des mausolées souterrains et des cubicula des catacombes[140]. La disposition est identique mais les matériaux de construction diffèrent. Dans le cas présent, la crypte est plutôt creusée et bâtie, tandis que dans les catacombes l'élévation est plus simple et le plafond n'est pas bâti, mais légèrement incurvé. Dans notre crypte, on perçoit l'importance particulière de l'arcosolium du mur N. et l'usage comme ossuaire de celui du mur E., ce qui prouve une destination différente pour chacun d'eux. Vu sa situation au centre de l'ensemble, l'arcosolium ou l'abside face à l'entrée était conçu comme le plus important et c'est vers lui que convergeaient le regard et le mouvement de l'homme[141].

La crypte est orientée N.-S. L'entrée S. des martyria est une survivance de l'architecture païenne des mausolées et des hérôa et, du même coup, un indice d'ancienneté[142]. Bien que sa disposition intérieure ressemble plutôt à un cubiculum, son caractère autonome et sa décoration lui donnent davantage l'aspect d'un martyrium isolé. L'addition supposée de la basilique avait pour but de sanctifier une église cimétériale en mettant son autel en relation étroite avec des corps saints. Cette disposition se rencontre dans d'autres basiliques[143]. La présence de la crypte et de la basilique hors de l'enceinte et près du cimetière de l'époque classique, de même que les tombes présentes dans le narthex et la partie extérieure NO. de l'église, laissent penser que la basilique avait un caractère funéraire.

Selon A. Grabar, l'addition de la basilique à un martyrium préexistant correspond à l'adaptation au culte chrétien d'une disposition fréquente des hérôa hellénistiques qui s'élevaient à l'ombre d'un sanctuaire plus important à la seule différence qu'au lieu d'occuper le chevet ou le centre et de former l'élément essentiel de l'ensemble, il n'occupait qu'un emplacement secondaire, présentant une position latérale et des dimensions insignifiantes[144]. Contrairement à l'opinion d'A. Grabar, le lien martyrium-

140. Les mausolées hypogées de Beschindelaja (an 134) et de Mudscheleja dans: H. Holtzinger, Handbuch der Architectur, II. Teil, Die Baustile, Bd. 3, Heft. 1. Altchristliche und byzantinische Baukunst (Leipzig, 1909), fig. 198, 201 et 197, 200, 202. À Sokhani un tombeau souterrain cruciforme avec un grand escalier de descente. Le type carré à trois arcosolia est plus fréquent (J. Lassus, Sanctuaires, 118, fig. 49). À comparer le cubiculum à trois arcosolia de Mélos et un grand nombre de cubicula des catacombes de Rome. À Tipasa une grotte taillée en cubiculum (A. Grabar, I, 47) et le cubiculum souterrain de Saint-Ménas (Fr. W. Deichmann, Zu den Bauten der Menasstadt, A.A. 1937, 75-86) et (C. M. Kaufmann, Die Menasstadt und das Nationalheiligtum der altchristlichen Agypter in der weltalexandrinischen Wüste. Ausgrabungen der frankfurter Expedition am Karm Abu Mina. Leipzig, 1910; Idem, Die heilige Stadt der Wüste. Unsere Entdeckungen, Grabungen und Funde in der altchristlichen Menasstadt, Kempten, 1924).

141. Le martyrium de Bouda et les hérôa (A. Grabar, I, 106). À comp. le triconque de Kraneion, la cella trichora de Pécs (F. Fülep, Scavi archeologici a Sopianae, 16 Corso (1969), 151 s.). Sur Bouda (Nagy Lajos, I ricordi cristiano-romani trovati recentemente in Ungheria, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 246, fig. 1).

142. Les triconques de Saint-Sixte et Saint-Soter à Rome, au-dessus de la catacombe de Saint-Callixte, de Damous-el-Karita de Carthage, un autre devant la porte Salaria (A. Grabar, I, 105, 108).

143. La cella trichora-martyrium de la Via Tiburtina (la Sainte-Symphorose) a reçu une basilique de plan normal à côté d'elle à la fin du IVe s. (A. Grabar, I, 103) qui trouve que le triconque de Bir-Ftouha est presque trait pour trait l'aménagement du martyrium de saint Leonce (*sic*) à Ilissos, par l'attachement à la basilique par un couloir (p. 107). Pour le côté N. il cite les triconques de Sainte-Euphémie de Chalcedoine de la fin du IVe s. (p. 336, 338, Évagre, H.E. II, 3, P.G. 86, 2493), celui de Brad (J. Lassus, Sanctuaires, 169, fig. 77 du IVe s.) et pour les côtés S. les martyria de Kraneion, de Caričin Grad (déjà baptistère), de Tebessa (p. 337) et le mausolée de Vizzos à Rouweiha du VIe s. à tétrapyle intégré à trois arcosolia et coupole en forme de croix inscrite, *sub divo* (G. Tchalenko, Villages antiques de la Syrie du Nord. Le massif du Belus à l'époque romaine. Inst. franç. d'arch. de Beyrouth. Bibl. arch. et histor., 1953, I, 255, II, pl. 86; A. Grabar, Martyrium III (album), pl. IV, 1; A. Orlandos, Ἡ βασιλική, I, 93, fig. 53. J. Lassus, Sanctuaires, 178, fig. 83). Mais au moins Kraneion n'obéit pas à cette ordonnance étant contemporain de la basilique. Dans l'Afrique du Nord souvent une nef et des ailes ont été ajoutées postérieurement aux triconques antérieurs (N. Duval - J. Kintas, Le martyrium de Cincari et les martyria triconques et tétraconques en Afrique. M.E.F.R.A. 88 (1976), II, 853 s. et N. Duval, L'architecture chrétienne de l'Afrique du Nord dans ses rapports avec le Nord de l'Adriatique. Antichità altoadriatiche 5 (Aquileia e l'Africa), (Udine, 1974), 353-368. Exemples d'églises qui ont succédé aux *memoriae* ou martyria en Occident: Saint-Martin de Tours, Saint-Denis, Saint-Marcel de Paris (P. Périn, Des nécropoles romaines tardives aux nécropoles du Haut Moyen Âge. Remarques sur la topographie funéraire en Gaule mérovingienne et à sa périphérie. C.A. 35 (1987), 9 s.).

En Afrique le martyrium était souvent intégré à l'église principale soit sous forme de contre-abside soit sous forme de chapelle annexe sur les flancs de la basilique. Cependant il existe un assez grand nombre de chapelles isolées, dont

basilique semble avoir existé indépendamment des précédents païens. Il ne s'agirait donc pas d'un processus d'imitation. Les raisons et la disposition s'expliquent à notre avis par la nature même de la religion.

G. Sotiriou date la crypte du début du IVe s. en raison de son plan, de son mode de construction (dimensions des briques) et de sa décoration à l'aide de lampes découvertes dans les orifices de l'arcosolium E. et à l'emplacement de la basilique. Celles-ci portent le monogramme en ☧ et d'autres motifs. Cette date est aussi suggérée par le nom de XIONHC gravé sur le côté inférieur des lampes qui révèle le travail d'un atelier de céramistes bien connu actif à Athènes à la fin de l'époque romaine[145]. On pourrait aussi mentionner, dans cette démonstration, les similitudes existantes avec d'autres monuments souterrains, en triconque ou non, dont le plan connut un certain succès au IVe s.[146]. G. Sotiriou pense qu'il y [redacted] au moins un siècle d'intervalle entre le martyrium et la basilique qu'il date du Ve s.[147].

Quel est le personnage (ou les personnages?) auquel aurait pu être dédiée la crypte d'Ilissos? G. Sotiriou, se référant aux paroles prononcées par Michel Choniates, évêque d'Athènes au XIIe s., dans son oraison dédiée «au martyr Léonide et son cortège» admet que le martyr Léonide fut évêque d'Athènes au cours du IIIe s. et subit sous Dèce (250) le martyre à Corinthe avec sept autres femmes. Ils avaient tous été arrêtés à Trézène, ville d'Argolide, et condamnés par le proconsul d'Achaïe. Léonide fut crucifié et les femmes précipitées dans la mer.

Leur mention apparaît dans les martyrologes les plus anciens. Dans le Martyrologe Syriaque publié en 411, ceux-ci sont indiqués à la date de 16 avril: «à Corinthe d'Achaïe, Léonide et huit autres [redacted]artyrs». Le Martyrologe Hiéronymien les place sous la même date recensant *«in Achaia Corintho civitate, Leonidis (...) omnium in mare mersorum»*[148]. Les légendes brèves des synaxaires[149] et des

peut raisonnablement penser qu'elles ont joué ce rôle. Rarement cependant, elles présentent un caractère monumental qui les distingue nettement d'une petite église (deux rotondes de Carthage, Damous-el-Karita et plateau de l'Odéon, à Tipasa une rotonde et le martyrium rectangulaire de Sainte-Salsa avec couloir de circulation, le martyrium rectangulaire de Jucundus (deuxième état) à Sbeitla I, le martyrium carré de Junca I. Il faut ajouter au moins deux triconques à Tebessa Khalia dont l'un est certainement un martyrium [v. n. 298] (N. Duval, L'architecture chrétienne, [366-368]).

144. Les exemples de Kalydon et de Millet (A. Grabar, I, 120, 339).

145. A.E. 1906, 113 s., K. Romaios, des lampes trouvées au mont Parnès et au cimetière du Céramique. (J. Perlzweig, Lamps of the roman period, Agora VII (1961), passim) datées de la deuxième moitié du IVe à la deuxième moitié du Ve s. Odéon de Périclès: Π.A.E. 1931, 29, A. Orlandos; La grotte de Vari (A.J.A. 7 (1903) 345, 348, S. E. Basset); Corinthe: Corinth IV, 2 (1930), pl. XXXIII, 1355, O. Broneer; Délos: B.C.H. 32 (1908), 175, W. Deonna; Délos XXVI (1965), Les lampes, Ph. Bruneau (deuxième moitié du IVe - première moitié du Ve s.; Éphèse: H. B. Walters, Catalogue of the greek and roman lamps in the British museum (London, 1914), n° 1356.

146. Selon A. Grabar (p. 105), les transformations du début du IVe s. dans la Cappella Greca de la catacombe de Priscille et de Saint-Soter avaient pour but de donner un plan cruciforme.

147. Dans A.E. 1919, 17, 23, il la date un peu vaguement du milieu du Ve s., dans A.E. 1929, 209-210, il la précise au début de ce siècle. Dans E.M.M.E. 1 (1927) 51-55, il date le martyrium du milieu du IVe et la basilique du milieu du Ve s. D. Pallas, Ἡ Ἀθήνα στὰ χρόνια τῆς μετάβασης ἀπὸ τὴν ἀρχαία λατρεία στὴ χριστιανική: τὰ ἀρχαιολογικὰ δεδομένα, Ε.Ε.Θ.Σ.Π.Α. 28 (1989), 851-930 (tiré à part, p. 28) la date de la sixième décennie du VIe s. après la destruction de la basilique de Léchaion (550-551) et la translation des reliques des «martyrs». (v. aussi n. 357).

148. Le martyrologe Hiéronymien mentionne aussi les sept femmes: Χαρίεσσα, Γαλήνη, Θεοδώρα, Νίκη, Νουνεχία, Καλλίς, Βασίλισσα (Carissa, Gallinia, Theodora, Nike, Numenia, Callis, Basilissa) (Acta Sanctorum, Novembris, II, 1 (1894), 45 et II, 2 (1931), 193-194) et (AASS, Prop. Nov. (1902), 610 et Aprilis vol. II, 402-403 [16 avril]). Il y a des différences de noms d'une source à l'autre. Un grand nombre de témoignages des martyrologes se réfère à des cas pareils, c'est-à-dire de l'exécution de la peine capitale par noyade [redacted] l'interdiction d'être enterrés en terre chrétienne après tout type de condamnation (Kall. Bourdara, Τὸ δίκαιο στὰ ἁγιολογικὰ κείμενα (Ἀθήνα, 1987), 125 s.). Nous pensons que le nombre des sept personnes 7 ou 7+1 = 8 ou 6+1 = 7 pourrait cacher quelque chose d'invraisemblable compte tenu de la signification du nombre 7 et de son symbolisme comme nombre parfait comme aussi le nombre 10. (D.A.C.L. XII, 2. 1466, Nombres, (1936), F. Cabrol). Le nombre 7 est ἀμήτωρ καὶ ἀειπάρθενος (I. Frangoulis, Ἡ συμβολικὴ τῶν ἀριθμῶν παρὰ τῷ Κλήμεντι τῷ Ἀλεξανδρεῖ, [Στρωματεῖς], Θεολογία 13 (1935), 9-21). À voir aussi Realenzykl. f. protest. Theol. u. Kirche, B. XI, 310, Siebenzahl et Fr. Dölger, Antike Zahlenmystik in einer byzantinischen Klosterregel. Mélanges St. Kyriakidis (Thessalonique, 1953), 183-189. À comparer les 6+1 martyrs de Kodratos, les sept vierges d'Ancyre, compagnes de sainte Théodote, un autre groupe de sept femmes dans le synaxaire au 18 Mars (v.

ménées, en date du 16 ou du 17 avril, évoquent ce Léonide, arrêté le Samedi Saint dans l'église de Trézène et conduit à Corinthe en compagnie des sept femmes. Les récits ajoutent qu'il fut torturé sur l'ordre du gouverneur Venustus et jeté à la mer avec ses compagnes. Les acolouthies de Joseph l'hymnographe[150] ne nous apportent pas de renseignements historiques et le discours de Michel Choniates, reprochant [redacted] ses ouailles de négliger le culte des huit martyrs malgré la proximité de leur tombe, n'ajoute rien de déterminant sur Léonide et ses compagnes[151]. La Passion de saint Kodratos de Corinthe composée par Nicéphore Grégoras (XIVe s.) mentionne Léonide et ses compagnes et relate leur arrestation, leur supplice et leur mort[152]. Un nouveau ménologe manuscrit d'avril ne nous apprend rien de nouveau [redacted] ce n'est qu'il place la date de mort du saint et sa fête au 19 avril (au lieu du 16 ou du 17) et signale sur le rivage où leurs corps s'échouèrent un sanctuaire où les huit saints étaient invoqués comme guérisseurs. C'est seulement à partir de l'épiscopat de Michel Choniates qu'on chercha à identifier saint Léonide à un évêque d'Athènes ou à le dédoubler, comme l'attestent des ménées et certains synaxaires recensant en date du 15 avril la commémoration de Λεωνίδους évêque d'Athènes et en date du 16 ou du 17 le martyr Léonide et ses sept compagnes.

À propos de l'identification du saint, deux opinions ont été émises: la première considère comme véritable l'existence de deux personnages distincts, l'un martyr et l'autre évêque[153], la seconde conjecture la fusion des deux personnages en un seul[154]. Aucune information historique ne nous a cependant été fournie sur l'existence d'un évêque athénien du nom de Léonide. Fr. Halkin rejette ces deux opinions et se range du côté de celle qui admet l'existence d'un martyr de Corinthe nommé Léonide[155].

Il faut rapporter une troisième hypothèse soutenue par une argumentation différente. L'évêque d'Argolide, Chrysostome, nous rapporte plusieurs éléments déterminants.

1° Il affirme d'abord que le synaxaire parle en date du 15 avril du «saint évêque d'Athènes Léonide qui est mort en paix»[156] c'est-à-dire sans subir le martyre et auquel est consacré le distichon de Syméon Métaphraste.

2° Il soutient ensuite que l'Église célèbre le 16 avril la mémoire du martyr Léonide et de ses sept compagnes. Il relate aussi [redacted] une tradition relative au saint existant dans la région de Néa Épidavros, en Argolide. En 1917, on exhuma à l'extérieur du village de Néa Épidavros deux sarcophages, l'un contenant les squelettes de sept personnages (des femmes, selon le médecin) et le second le squelette

Fr. Halkin, *infra*, n. 155), les sept *iusti priores* de la basilique de Sainte-Salsa, les sept ou huit compagnons de la martyre Crispine à Tebessa autour de sa crypte (de clercs?) (P. - A. Fevrier, Travaux [redacted] découvertes en Algérie, VIIIe C.I.A.C (Barcelona, 1969), I, 301); les six tombes de part et d'autre de la tombe de sainte Robba dans l'église de Henian (Yv. Duval, Loca sanctorum Africae, le culte des martyrs en Afrique du IVe au VIe s. (B.E.F.A.R. 58) (Paris, 1982), I, 409). Dans le cimetière Majus (U. M. Fasola, Rend. pont. acc. rom. arch. 28 (1955-56) 78-79) des peintures postérieures représentent les martyrs vénérés de sainte Félicité [redacted] ses sept fils martyrs.

149. H. Delehaye, Synaxarium ecclesiae constantinopolitanae (1902), 605-606 et 609-610.

150. Mgr Sophronios Eustratiadès, Λεωνίδης, ὅσιος ἀρχιεπίσκοπος Ἀθηνῶν καὶ Λεωνίδης μάρτυς ἐν Τροιζῆνι, Θεολογία 13 (1935), 172-179, d'après les manuscrits paris. gr. 1564 (XIe s.) et Athos Lavra 37 (XIIIe s.).

151. Sp. Lambros, Μιχαὴλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα, M. Acominati, Opera, edite par Sp. Lambros, Athènes, 1879 (1968²), Vol. I, Εἰς τὸν ἅγιον ἱερομάρτυρα Λεωνίδην καὶ τὴν συνοδίαν αὐτοῦ, 150-156; cf. B.H.G (1909²), 137, n° 984. L'auteur ne mentionne pas l'emplacement exact «τοὺς ἐνταῦθα κειμένους καλλινίκους μάρτυρας» (1, 7) «ἡμεῖς δὲ μικρὸν πρὸ τῆς πόλεως δεῦρο βαδίζειν ὀκνοῦμεν καὶ τῷ ἱερῷ τούτῳ πολυανδρίῳ προστρέχειν καὶ τὸν ἐντεῦθεν φωτισμὸν ἀρύεσθαι» (4, 22) «ἀλλά τινες οἱ κείμενοι οὗτοι» (7). Il fait aussi une comparaison avec l'ancien roi de Sparte Léonide (7, 14). L'oraison se trouve dans un des neuf *codex*.

152. B.H.G. 358; Acta SS. Martii, II, 1668, p. 699, par. 12-13; P.G. 149, 516-517, par. 11-13.

153. S. Eustratiadès, op. cit., 170-172.

154. Chrysostomos Papadopoulos, archevêque d'Athènes, Ἡ ἐκκλησία τῶν Ἀθηνῶν (Athènes, 1928), 21-22.

155. Fr. Halkin, Saint Léonide et ses sept compagnes martyrs à Corinthe, E.E.B.Σ. 23 (1953), 217-223, réédité dans Idem, Recherches et documents d'hagiographie byzantine (Subsidia Hagiographica, 51) (Bruxelles, 1971), 60-66. Le codex paris. gr. 1564 (XIe s.) et celui d'Athos Lavra 37 (XIIIe s.) se réfèrent à *μάρτυς καὶ ἀθλοφόρος* et non à *ἱερομάρτυς* et *ἐπίσκοπος*. Cf. B.H.G. Bruxelles, 1957³, II, 54-55. Fr. Halkin, Un ménologe de Patmos (ms. 254) et ses légendes inédites A.B. 72 (1954), 15-34 (28).

156. H. Delehaye, Syn. Ec. CP = AASS Propylaeum Novembris (1902), 604, ligne 51 «Λεωνίδου ἐπισκόπου Ἀθηνῶν».

d'un homme supplicié. La tradition, les rêves et les miracles qui eurent lieu dans cette région prouvent, d'après Chrysostome, que le martyr et les sept femmes qui étaient originaires de cette contrée furent été inhumés à Néa Épidavros. Selon l'auteur, nous aurions donc deux personnages portant le nom de Léonide: le martyr originaire de Trézène inhumé à Néa Épidavros et l'évêque d'Athènes. Ces constatations sont prouvées premièrement par la mention du synaxaire qui évoque la mort «en paix» de l'évêque, ensuite par l'absence de la mention de martyr et évêque dans les sources liturgiques, par la distinction opérée entre les dates du 15 et du 16 avril et entre les personnes. En outre, dans la tradition manuscrite, huit codex du synaxaire évoquent l'évêque et seize autres le martyr[157]. Enfin, Joseph l'hymnographe qui y consacra des *stichira* et un canon ne parle que du martyr. Selon l'auteur, c'est l'intervention de Michel Choniates qui provoqua cette confusion et amena G. Sotiriou à proposer une interprétation erronée[158].

Si les sources hagiographiques sont toujours suspectes et peu claires et le témoignage de M. Choniates insuffisant, les sources archéologiques certifient de la présence du saint sans fournir pour autant d'informations complémentaires sur son identité. L'incertitude demeure. C'est ainsi que dans la basilique de Klapsi, en Phocide, une inscription sur la mosaïque précédant l'autel et sur une deuxième mentionnent le nom du saint qu'on trouve aussi écrit sur une *mensa martyrum* conservée au musée byzantin d'Athènes (fig. B, 11)[159]. À propos de la datation, G. Sotiriou ajoute que selon les traditions Eudocie, la femme d'origine athénienne de l'empereur Théodose II, fonda douze églises dans sa ville natale[160].

Le second acte de l'histoire de Léonide se joue dans le domaine architectural. Les quelques ressemblances (transept, couverture du carré central du sanctuaire) constatées entre le plan de l'église et celui de la basilique de Léchaion à Corinthe, dite de Léonide, combinées aux raisons citées plus haut, font penser à une possible translation des reliques du saint et de ses compagnes dans la crypte d'Ilissos[161].

Après le cas de saint Démétrius, on constate à nouveau combien il faut être vigilant à l'égard des sources hagiographiques. L'oraison de M. Choniates, remplie de souvenirs énoncés à la mode de Thucydide et de réminiscences classiques, nous offre un indice sur la présence du saint à Athènes, soit véridique à la suite d'une translation de reliques, soit fausse en raison de l'altération ou de la confusion du nom[162].

Au terme de cette enquête, nous adhérons à l'opinion qui fait de Léonide un martyr originaire de Trézène supplicié à Corinthe. Les arguments plaidant pour une éventuelle translation de reliques à Athènes et plus précisément dans la crypte d'Ilissos, nous paraissent insuffisants et contradictoires.

---

157. Propylaeum ad AASS, Syn. Const., 603-606.

158. Θ.Η.Ε. mot Λεωνίδης, t. 8 (1966), 278. Idem, (Chrysostomos Deliyannopoulos), Οἱ δύο συνώνυμοι ἅγιοι μὲ τὸ ὄνομα Λεωνίδης, Ier congr. d'études sur l'Argolide (Nauplie, 1976), Πελοποννησιακά, Παρ]μα IV, 15-21 (les reliques de Néa Épidavros appartiennent au martyr).

159. Mosaïque avec l'inscription [ΑΓΙ] Υ ΛΕ[...]ΔΟΥ et une autre ΑΓΙΕ ΛΕΩΝΑΗ (*sic*) φύλαξον, basilique de Klapsi (Π.Α.Ε. 1958, 58-63; 1959, 34-36, M. Chatzidakis). La *mensa martyrum* provient du village Sykourion de Thessalie (20 km au NE. de Larissa) et l'inscription mentionne les noms des martyrs «Μαρτύρ[ων] | [Ἰ]ωάννου, Λουκᾶ, Ἀνδρέου, Λεωνίδο[υ] | [ἐτελειώ]θη τ[ὸ] μαρτύριον [τ]ῇ πρὸ ιε' καλ(ανδῶν) Ἰαν[ουαρίων] | [ἐποί]ησεν ἡ δούλη αὐτῶν Σωτ[ηρία]» honorés le 18 décembre (Δ.Χ.Α.Ε. III, 1 (1932), 7-8, bibliographie dans, I. Barnea, L'épigraphie, 467, qu'il trouve qu'il s'agit du saint d'Ilissos; cf. D. Feissel, Inscriptions de Thessalie, Travaux et Mémoires 10 (1987), 366-367). S'agit-il de la même personne? La basilique de Klapsi date, selon le fouilleur, de la fin du Ve ou du début du VIe s. Selon lui, le culte du jeune saint fut oublié après les catastrophes du VIe s. À comparer la mosaïque du martyr Léonide dans la prothèse de l'église de saint Luc de Phocide (XIe s.).

160. Aug. Mommsen, Athenae christianae (Leipzig, 1868), 66 n° 68, Soteira Lykodimou, 127 n° 152, Hay. Yeoryios Karytsis; Ferd. Grigorovius, Ἱστορία τῆς πόλεως τῶν Ἀθηνῶν κατὰ τοὺς μέσους χρόνους ἀπὸ τοῦ Ἰουστινιανοῦ μέχρι τῆς ὑπὸ τῶν Τούρκων κατακτήσεως (Stuttgart, 1889) (trad. Sp. Lambros, Athènes, 1904), I, 129.

161. À voir texte et n. 356-357.

162. Est-ce qu'on doit penser à une confusion des noms, Léonides, Léontios, Léon? Deux évêques d'Athènes qui portaient le nom Léon ont vécu pendant le XIe s. Léon Ier († 1061) était *syngellos* et a participé au concile de Constantinople de 1054. Léon II († 1069) successeur du premier était *syngellos* et *rector*. Deux inscriptions se réfèrent à lui; l'une trouvée dans la basilique d'Aréopage (G. Sotiriou A.Δ. 2 (1916), 139) mentionne une tour bâtie par lui et l'autre sur les colonnes du Parthénon parle de sa mort (Θ.Η.Ε. t. 8 (1966), 276, I.X.K.).

2.4. TRICONQUES

2.4.1. LE MARTYRIUM DE LA BASILIQUE DE KRANEION (CORINTHE)

LE TRICONQUE est *sub divo* et accolé au côté SE. de la basilique funéraire[163] (fig. B, 12). Dans l'abside S., face à l'entrée, se trouve une tombe en berceau réutilisée à plusieurs reprises. Construite en briques, elle porte un enduit. Le pavement de l'abside au-dessus de la tombe est surélevé. Son entrée à l'E. est fermée par une pierre. Des points d'appui pratiqués dans les murs de l'entrée permettent d'y descendre. Le pavement de l'abside E. est plus élevé d'une marche par rapport à celui de la partie centrale de l'édifice. Aux coins de l'abside O., les murs conservent des rainures verticales de 0,95 m environ, ce qui suggère, selon D. Pallas, la présence d'une clôture (fig. B, 13). Un système de conduites hydrauliques acheminait l'eau de pluie provenant du toit de la nef S. et du triconque dans un bassin situé entre l'abside E. et le mur de l'église, à proximité de la porte d'entrée dans la nef S. Une porte, située à hauteur du premier arc de l'arcade de la nef, conduit au triconque. Le sol de ce dernier, au même niveau que celui de la nef S., fut bâti dans la même matière et selon un plan identique, ce qui montre leur contemporanéité. Le mur rectangulaire qui encadre l'abside S. apportait sans doute une réponse au problème de la couverture[164].

Par son plan, le triconque est apparenté aux triconques funéraires d'Orient et d'Occident, païens ou chrétiens, dont nous pouvons suivre la diffusion d'abord dans les catacombes, sous la forme de cubicula à arcosolia, ensuite *sub divo* et indépendants, enfin accolés à l'église. Ils s'intégreront par après au chevet de la basilique pour lui donner une forme particulière. Ils inspireront le transept à absides latérales pour aboutir plus tard au chevet des églises mésobyzantines[165]. En ce qui concerne la

---

163. R. Carpenter, Researches in the topography of ancient Corinth I, A.J.A. 33 (1929), 345-360, fig. 1-3; J. M. Shelley, The christian basilica near the cenchrean gate at Corinth, Hesperia 12 (1943), 166-189 (179); Π.Α.Ε. 1970, 98 s., D. Pallas; pour les chambres funéraires à voir également (R.A.C. 35 (1959), 204-205, D. Pallas) et J. M. Shelley, 176 s.

164. L'abside S. a 3,65 m de long et les deux autres 2,74 m. Ces deux petites absides devaient être hémicylindriques avec une base solide pour soutenir les poussées — une deuxième base apparaît sur les photos. Le problème de la couverture de la grande abside fut envisagé par l'addition du rectangle surélevé qui l'entoure de façon qu'au niveau du plafond le triconque est devenu un simple rectangle et il pouvait être couvert d'un pignon (R. Carpenter). L'abside inscrite dans un rectangle se rencontre surtout en Syrie et dans les pays avoisinants (A. Orlandos, Ἡ ξυλόστεγος, passim), à Lesbos (Ipsilometopon, Aphentelli) (A.Δ. 12 (1929), fig. 1, 46, Idem) en Crète, Chersonèse, triconque de Mesara. Dans les basiliques les compartiments de part et d'autre de l'hémicycle de l'abside ont des dimensions considérables et ils sont utilisés comme *pastophoria*. Ici à Kraneion les dimensions sont insignifiantes et la seule raison d'être pour eux est de soutenir les poussées de la toiture.

165. Cf. n. 141-143. En plus les triconques de Sicile situés dans ou près d'un espace funéraire avec certains traits principaux communs (F. H. Freshfield, Cellae trichorae, London, 1913-1918); la très connue *cella trichora* de Concordia Sagittaria (P. L. Zovatto, Un incunabolo dell'architettura tardoantica, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), I, 753-780, II, pl. 383-384; Idem, Une nouvelle aire sépulcrale paléochrétienne à Julia Concordia Sagittaria, C.A. 6 (1952), 147-155; A. Grabar, Concordia Sagittaria, Ibid., 157-162). À ajouter dans l'histoire du plan trèfle les triconques et tétraconques de Géorgie

qu'on a trouvé dans le triconque, tombe de l'abside S., l'unique sépulture d'époque paléochrétienne celle-ci devait être destinée à recevoir le corps d'un martyr ou d'un évêque important auquel l'église était dédiée et en l'honneur duquel cette chapelle fut érigée[166].

Les fouilleurs, se fondant sur la théorie suivant laquelle les églises d'Orient consacrées à un saint comportaient des reliques sous l'autel ou dans une crypte souterraine, avançant que la tombe du triconque fut ouverte de temps en temps, supposent que la tombe était destinée à la famille des donateurs ou probablement au clergé desservant l'église. Il semble en effet que des inhumations successives eurent lieu. Le fait qu'il était permis d'ajouter d'autres pièces funéraires privées à l'église renforce cette hypothèse[167].

D. Pallas adhère à l'opinion de J. Shelley et estime que les conques E. — au pavement surélevé et O. — probablement dotée d'une clôture — constituaient des *triclinia*, c'est-à-dire des locaux prévus pour les repas funéraires[168]. D'après lui, nous serions donc en présence du mausolée d'une famille importante de la ville mais on ne peut établir si des sarcophages de martyrs étaient disposés dans le triconque. L'auteur, usant ensuite d'un syllogisme, met en relation le triconque de Kraneion, la crypte d'Ilissos et l'annexe carrée N. de Léchaion avec la présence de saintes reliques: il soutient que ces salles s'identifient à des mausolées privés de fidèles souhaitant être enterrés *ad sanctos* et que par conséquent il faut chercher dans leur voisinage des reliques ou une tombe vénérée. Il affirme, dans le cas d'Ilissos, que les reliques du saint se trouvaient dans une pièce au-dessus de la crypte, inapte à accueillir les synaxes des fidèles en raison de l'étroitesse de l'escalier et de l'exiguïté de la salle[169].

Suite à toutes ces hypothèses, on s'interroge sur l'autel et les reliques des saints et sur la nature des relations entre l'endroit occupé par les reliques et le mausolée privé. Dans le cas de la basilique de Kraneion, il apparaît évident qu'on ne peut chercher ailleurs que dans le triconque l'emplacement de reliques — du moins si on conjecture l'existence d'une tombe sainte. Toutes les pièces funéraires attenantes à la basilique renferment un grand nombre de tombes et se révèlent insignifiantes du point

---

et d'Arménie d'une époque assez tardive, à savoir des XIe-XIIIe s. (W. Beridzé, L'architecture de Tao-Klardjétie (Géorgie), Studien zur Spätantiken und Byzantinischen Kunst, Fr. W. Deichmann Gewidmet (Bonn, 1986), I, 87 s.). «Tous les autres monuments chrétiens en Orient où apparaît le plan tréflé sont, ou bien des œuvres tardives, très nombreuses dans les Balkans, ou bien des églises de culte normal (Grèce, Égypte, Palestine)» (A. Grabar, I, 110).

La vie de sainte Marthe mère de saint Syméon le jeune montre la grande diffusion du type de triconque (P. van den Ven, La vie ancienne de saint Syméon Stylite le jeune (521-592), Subsidia Hagiographica, n° 32, II, Bruxelles, 1970 et Idem, Le martyrium en triconque dans la vie de sainte Marthe, Byzantion 31 (1961), 249-255). Elle se réfère à la construction d'un martyrium en triconque au S. de l'église principale du couvent de Saint-Syméon. Les moines voient en songe la sainte qui leur indique le dessin architectural du bâtiment destiné à recevoir ses reliques.

166. La forme du triconque, à abside et sans arcosolia, le fait qu'il est *sub divo* et non souterrain et sa place au S. de la basilique marquent sa postériorité par rapport à la crypte d'Ilissos. La place de la tombe en face de l'entrée est une règle générale. Cette tombe mesure plus de 2,44 m x 1,22 m x 2,44 m. L'entrée s'apparente à une ouverture carrée ayant 0,61 m de côté. Elle est en berceau sauf sa partie E. de l'entrée. Il s'agit d'un type commun à l'époque paléochrétienne. Elle comportait sur les murs et la voûte un enduit, mais ne paraît pas avoir été décorée. Les matériaux et la technique de la tombe sont identiques avec ceux du triconque. Ils semblent être contemporains de sorte que la présence du triconque s'explique par celle de la tombe. Dans ce cas, la basilique serait une église reliquaire d'un saint ou d'un martyr. À l'exception de la partie devant l'entrée de la tombe, le sol de l'abside est constitué d'une couche de béton. Les traces de revêtement en marbre au bord E. du béton indiquent que l'entrée de la tombe n'était pas cachée, mais elle était accessible. Dans la tombe qui était pleine de terre on a trouvé des ossements de plusieurs hommes avec des blocs en poros et des fragments de marbre. Elle était évidemment pillée. Deux autres tombes postérieures trouvées sur le sol devant la grande abside étaient vides et ne contenaient rien d'intéressant (R. Carpenter).

167. Contrairement J. M. Shelley (p. 166) soutient que le bâtiment (la basilique?) a été élevé non seulement pour honorer un saint ou martyr, mais aussi pour fournir une enceinte sacrée pour les riches ou pieux corinthiens, en citant les paroles de saint Augustin sur les avantages d'être inhumés près d'un saint. K. Snively (Cemetery churches of the early byzantine period in eastern Illyricum: Location and martyrs, The Greek orthodox theolog. review 29, II (1984), 128) suit cette opinion, tandis que P. Lemerle, (Philippes, 444) trouve qu'il n'est pas encore certain que le triconque soit un martyrium. J. de Waele (Scoperte recenti di archeologia cristiana nella Grecia, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932) 380) considère le triconque de Kraneion probablement comme *confessio*.

168. Il mentionne un triclinium dans le cimetière N. de Corinthe (A.Δ. 21 (1966), B1, 122, Sér. Charitonidis).

169. Π.Α.Ε. 1970, 98 s. Dans Π.Α.Ε. 1972, il ne revient pas sur le sujet.

de vue architectural: de simples pièces carrées ou rectangulaires. Seul le triconque, avec ses dimensions considérables et sa forme singulière, se distingue des autres pièces et semble avoir pu accueillir, dans la seule tombe qu'il comprenait, les précieuses reliques et la vénération liée à celles-ci.

L'absence, dans les églises d'Orient, de rapport systématique entre l'autel et le corps saint invite à chercher ailleurs que sous l'autel l'emplacement de la tombe et avant tout dans les annexes de la basilique. L'hypothèse de J. Shelley s'effondre d'elle-même. La basilique est cimétériale et on s'attend par conséquent à trouver des pièces funéraires tout autour. En outre, rappelons que c'est toujours l'attraction exercée par un corps saint qui entraîne l'enterrement *ad sanctos*; or ce corps ne peut être enterré que dans le triconque. L'hypothèse avancée par les fouilleurs ne répond pas à la question de savoir où se trouvait la tombe vénérée. J. Shelley n'en dit rien non plus. D. Pallas, attendant la fin des fouilles pour se prononcer avec précision, pensait à la partie N. de l'église. En ce qui concerne la crypte d'Ilissos, l'hypothèse de D. Pallas sur la présence d'un second local au-dessus de la crypte ne tient pas du tout. On voit sur les photos que la crypte était couverte par une voûte dont la naissance est encore visible à l'heure actuelle. Ce constat exclut la présence d'un second étage. Ce schéma — étage superposé conservant les reliques du martyr et salle souterraine à arcosolia pour les inhumations *ad sanctos* — n'est pas conforme à l'usage chrétien où la tombe du martyr est souterraine et la salle cultuelle se trouve à étage[170]. De plus, les arguments sur son exiguïté ne sont pas convaincants car de telles dimensions s'avèrent habituelles dans les *cellae trichorae* (3,87 x 3,80 m).

À propos de la réutilisation de la tombe du triconque — tombe familiale répétons-le — on notera d'abord l'absence d'éléments mentionnés par les auteurs sur le nombre et l'état des ossements et on s'interroge sur le critère qui amena à définir cette tombe comme une sépulture réutilisée. Nous n'avons pas davantage de précisions chronologiques sur sa réutilisation: cette dernière eut-elle lieu à une époque tardive ou non? Il est établi que la basilique servit aux inhumations jusqu'à l'époque franque. Étant donné le manque de reliques saintes, seule l'hypothèse de la réutilisation de la tombe pour les évêques de la ville et le clergé peut être accueillie favorablement[171]. La contemporanéité du triconque et de la basilique plaide en faveur de cette interprétation[172]. Toutefois, nous ne possédons aucune épitaphe d'évêques, celle d'Eustathios se trouvant dans la basilique de Kodratos. D'autre part, nous ne disposons d'aucune mention ou témoignage historique sur d'éventuels donateurs.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est permis de croire que la construction de quelques triconques ou tétraconques accolés aux églises de datation tardive (fin Ve-VIe s.) ne presuppose pas la présence de reliques de martyrs. Leur construction peut s'expliquer par le souhait de créer un bâtiment présentant cette forme — un effet de mode — surtout dans une église cimétériale dans le but de faire allusion à la présence d'un martyr ou de promouvoir une vénération. Selon J. Shelley, la basilique date d'avant la fin du Ve s.; selon D. Pallas, elle fut érigée entre 500 et 520[173].

---

170. Π.Α.Ε. 1970, 102; A. Grabar (I, 79-80) en se référant à la tombe de saint Jacques de Nisibis († 338) dit que «trois particularités distinguent cet édifice des monuments précédents: a) mausolée avec vestibule, b) étage souterrain voûté au milieu duquel était déposé le sarcophage du saint, l'accès ayant eu lieu par deux escaliers, c) salle sépulcrale superposée. Cette ordonnance chambre funéraire et salle cultuelle superposées se retrouve dans de nombreux martyria antiques et particulièrement dans les exemples à plan rectangulaire allongé» (Ibid., 87-97). À Sichem, Antioche et Korykos on abritait les fidèles dans des pièces aménagées à côté et autour de la relique. Si l'hypothèse de la salle N. de Léchaion pourrait être acceptable — bien que totalement invérifiable et hypothétique — celle de la salle superposée d'Ilissos ne s'accorde pas avec l'usage chrétien et enfin celle de Kraneion ne semble pas avoir aucune pratique possible. On peut difficilement croire qu'un mausolée familial ait eu sa place dans une telle basilique. Ni son emplacement, qui est sans doute privilégié, ni sa forme ne plaident en effet dans ce sens. Les familles, même riches pouvaient se contenter de pièces modestes comme celles qui bordent la basilique. De plus on ne rencontre pas en Grèce de tels monuments pour l'usage des simples fidèles comme il arrive quelquefois dans d'autres régions de l'Empire.

171. Dans (Corinthe et Nikopolis pendant le Bas Moyen Âge, Felix Ravenna 118, 2 (1979), 93-142 [103]), D. Pallas interprète les pièces funéraires comme «les mausolées tout autour, qui impliquent le désir d'avoir une sépulture *ad sanctos*, attestent également qu'on a à faire à un important centre de culte des martyrs corinthiens: toutefois on a rien retrouvé qui permettre d'attribuer le culte qu'on y pratiquait à des martyrs précis».

172. J. Shelley (p. 167) considère la pièce B et le bassin E comme contemporains de la basilique et du triconque, tandis que (p.178) les pièces funéraires A, C et D se considèrent comme additions à la première phase de la basilique.

173. Corinthe et Nikopolis, 105.

2.4.2. L'ÉGLISE TRICONQUE DE MÉTROPOLIS MESARA EN CRÈTE

Dans le village de Métropolis, à proximité de l'ancienne ville de Gortys, dans la région de Mesara (département d'Hérakleion) fut trouvé un triconque, interprété par les fouilleurs comme un martyrium[174] (fig. B, 14). Il est formé d'une nef (24 m x 11 m), d'une abside outrepassée inscrite dans un rectangle, avec un contrefort extérieur dans l'axe de l'édifice et de deux pièces absidiales en saillie, de part et d'autre de la nef. Des deux côtés de l'abside inscrite, deux compartiments ont été aménagés en sorte de *pastophoria*. Le mur O. se prolonge vers le S. Il constitue probablement le côté E. d'un atrium. La pièce absidiale N. (flèche 8,50 m x corde 6,85 m) présente une forme régulière; celle du S. (13 m x 9,50 m) une forme ellipsoïdale. Dans la nef, sur un axe reliant les côtés O. des deux absides latérales, transversal à l'orientation principale de l'édifice, se dressent deux colonnes. Les pièces absidiales s'ouvraient probablement sur la nef par un ample arc soutenu par deux pilastres[175]. Le mur de l'abside S., de même que le côté du mur S. de la nef qui se trouve à l'O. de cette abside, est moins épais que ceux de l'autre bâtiment. À en juger par la qualité de la mosaïque adjacente, il est probable que les murs faisaient partie d'un bâtiment antérieur[176]. Selon N. Platon, les pièces absidiales situées des deux côtés de la nef étaient destinées aux repas funéraires.

Les murs de l'abside N. sont construits, dans leur partie inférieure, à l'aide de grosses pierres taillées en poros. Sur celles-ci reposent des pierres non taillées. Il ne reste rien du pavement. Sur le mur de l'abside N., on distingue encore les traces de marbre en incrustation (h. 0,70 m x l. 0,50-0,52 m). L'épaisseur des pilastres de la salle absidiale N. mesure 0,90 m et 1m. Le mur du côté N. est conservé jusqu'à une hauteur d'1,35 m, ceux des côtes E. et O., jusqu'à une hauteur de 0,53 m. Dans le compartiment N., on a trouvé deux fragments de table de prothèse, quelques fragments de colonnes et des monnaies de Maurice et de Constant II (641-668).

On a exhumé la base de l'autel et le soubassement du stylobate de la clôture du chevet qui présente la forme d'un parallélogramme court et large (10,65 m x 4,75 m). Il a la même largeur que la partie centrale de l'édifice. L'abside est en forme de fer de cheval (5,10 m corde x 3,75 m flèche).

Les murs latéraux du chevet (l. 4,75 m x épaisseur 0,75 m) sont conservés jusqu'à une hauteur de 0,52 m au S. et de 0,65 m au N. Le mur cylindrique de l'abside (0,75 m d'épaisseur) est conservé jusqu'à une hauteur de 1,30 m. Le narthex mesure 5,60 m x 11 m. À l'O. de celui-ci, dans un pavement situé à un niveau inférieur et ayant appartenu à un bâtiment romain, on a découvert des monnaies.

En ce qui concerne la couverture de l'église, on peut supposer une toiture en charpente surmontant l'ensemble de la nef ou bien une tour s'élevant au centre de l'édifice, comme dans le cas des transepts de Léchaion et Ilissos, avec une toiture à deux pentes couvrant les absides et le narthex (l'épaisseur des murs et des pilastres ne suffit pas pour soutenir une toiture en pierre dans ce carré de 11 m de côté, comme le montre également l'absence quasi totale de contreforts, à l'exception de celui de l'extrémité E. de l'abside du chevet). Les chapiteaux et les mosaïques datent le bâtiment de la fin du Ve s. Sa destruction peut aussi être datée: un ensemble de matériel trouvé sur le pavement, des vases en bronze semblables à ceux de Saint-Tite et quelques lampes, suggèrent le temps des invasions arabes.

Le plan de la basilique, très particulier, ne ressemble à aucune autre disposition de martyria,

174. A.A. 16 (1960), B1, 256-257, fig. 174, N. Platon; Ibid., 17 (1961|62), B1, 286, N. Platon - K. Davaras; Ibid., 18 (1963), B2, 312, St. Alexiou; Ibid., 24 (1969), B2, 448-450 et Π.A.E. 1968, 139-148, Emm. Borboudakis; D. Pallas, Les monuments paléochrétiens de Grèce découverts de 1959 à 1973, Vaticano, Pontifico istituto di archeologia cristiana, (1977), 251 s.

175. D. Pallas (p. 254, n. 517) commentant les constatations de St. Alexiou qui la considère comme ayant trois nefs et que les stylobates qui divisaient les nefs n'ont pas été trouvées sauf d'une partie du soubassement de l'un d'eux, dit qu'on a affaire à deux arcades à deux baies — un *dibèlon* entre les pilastres (v. la basilica apostolorum de Milan, R. Krautheimer, Architecture, 57, fig. 21). St. Alexiou parle du soubassement des stylobates des nefs et non des salles absidiales. Le carré central mesure 11 m de côté et il est difficile de penser à une église à une nef. L'entrée du narthex vers l'intérieur forme un *tribèlon*. À Milan on voit deux *tribèla* qui lient les branches horizontales de la croix.

176. St. Pélékanidis - P. Atzaka, Σύνταγμα τῶν παλαιοχριστιανικῶν ψηφιδωτῶν δαπέδων I, Νησιωτικὴ Ἑλλάς, (K.B.E., Βυζαντινὰ μνημεῖα, Θεσσαλονίκη, 1974), 108-109, n° 85 du Ve s.

basiliques en triconque ou basiliques à transept. D'où la difficulté de lui attribuer une fonction déterminée et de la classer dans une catégorie précise[177]. Il est difficile de croire que ce plan traduit les intentions des premiers constructeurs. On songe soit à la présence d'un bâtiment ancien dont l'église aurait adopté une partie du plan, soit à un remaniement postérieur comme le suggère la différence d'épaisseur entre les murs. Le pavement à l'O. du narthex et les monnaies romaines attestent en tout cas l'existence d'un bâtiment romain antérieur — mais était-ce un sanctuaire? — à l'emplacement de la basilique. Nous ignorons si l'église chrétienne suivit la disposition des murs du bâtiment romain. La destruction presque totale de son pavement, jusqu'aux soubassements du stylobate à quelques endroits, a permis d'établir l'absence de tombes creusées dans le sol de l'église et de places prévues pour d'éventuels sarcophages. La basilique n'est dès lors en aucune manière un martyrium abritant des corps saints. De plus, nous ne savons rien de l'environnement monumental du bâtiment. De nouvelles fouilles seraient nécessaires à cet égard. Il reste à examiner si l'église est bâtie sur un lieu de supplice — ce qui dès lors supposerait l'existence d'un martyrium —, si elle cherche à imiter un plan courant utilisé pour les bâtiments funéraires ou s'il s'agit d'une église à transept.

La particularité du plan — absides très allongées par rapport aux dimensions de l'axe E.-O. — et la longueur très réduite du bâtiment confèrent à celui-ci une apparence disproportionnée car, au contraire des basiliques ou des martyria, ni le plan longitudinal ni le plan concentrique ne domine vraiment. La faible longueur du narthex, et le fait que l'axe N.-S. soit plus long que l'axe E.-O. (32,50 m x 24 m), contribuent à accentuer l'apparence concentrique du bâtiment. Les grandes dimensions des deux absides latérales indiquent qu'elles ne servaient ni aux repas funéraires ni aux réunions liturgiques[178].

À première vue, le plan rappelle la disposition des salles transversales précédant l'abside au sein des basiliques de Manastirine et Marusinac, dans la mesure où les dimensions de la largeur dépassent celles de la longueur[179]. D'autres bâtiments chrétiens pourvus d'une nef transversale ont existé en Mésopotamie septentrionale. La présence de ce type d'aménagement ne confère pas à l'édifice une fonction précise: de fait, on le rencontre aussi bien dans les provinces orientales de l'Empire comme en Occident, dans des bâtiments à la destination très différente[180]. Nous pensons en tout cas que ces constatations générales ne concernent pas notre sanctuaire dont le plan et l'aménagement furent probablement dictés par le seule contexte local.

La forme de l'abside inscrite se rapproche d'exemples syriens et égyptiens et d'autres variantes présentant des *pastophoria* disproportionnés et concaves[181]. Les grandes dimensions des deux pièces ne laissent aucun doute sur leur fonction. On peut supposer qu'une porte reliait ces deux compartiments à l'espace précédant l'abside ou aux nefs latérales.

Pareil aménagement se rencontre dans la *cella trichora* de la villa romaine del Casale à Piazza Armerina (Sicile) où l'on remarque la présence de deux pilastres devant chaque abside (*tribèlon*), ayant 6 m environ de profondeur et un carré central de 12 m de côté[182]. Nous remarquons le même

177. Pour les églises en forme de croix v. A. Orlandos, Ἡ σταυρικὴ.., A.B.M.E. 7 (1951), 46 s.; pour le transept, Idem, Ἡ δασιλική, 185-194.

178. A. Grabar, I, 338, voit dans les branches horizontales de Kalaat Seman, Sainte-Sophie, Saint-Pierre de Bramante M. Ange, le désir d'être liées aux plans dérivés des martyria (opinion exagéré à notre avis) bien que dans certaines parties éloignées du chœur — même au fond des absides — on ne puisse ni voir les cérémonies ni entendre les prières.

179. A. Grabar (I, 120 s.) l'exemple de l'héròon de Kalydon. À Sainte-Salsa de Tipasa un couloir vaste transversal est aménagé devant l'abside du martyrium comme aussi à Saint-Jean Baptiste de Jérusalem (450-460) (fig. 17, 52). L'ordonnance générale de Kalydon a pour modèle celle d'une maison à atrium, de Marusinac s'inspire de la basilique. Les deux monuments apparentent *a priori* les fonctions du lieu de sépulture et du culte sépulcral (p. 125).

180. Les églises de Tûr Abdîn. La nef transversale est considérée comme la caractéristique la plus saillante de l'architecture chrétienne de cette région (A. Grabar, I, 131, 134). Cf. J. P. Fourdrin, Les églises à nef transversale d'Apamène et du Tûr Abdîn, Syria 62 (1985), 319-335.

181. A. Grabar, I, fig. 45, Mont Nebo, pas d'espace libre; fig. 54, Dendera, gros bloc comme à Sohag couvent blanc, fig. 56; à Mastara les deux compartiments de part et d'autre de l'abside communiquent avec l'espace central. D'autres exemples (A. Orlandos, Ἡ δασιλική, I, 45-46, fig. 22-23) de la Syrie du Nord avec des *pastophoria* concaves, de gros blocs ou des *pastophoria* séparés de petits locaux concaves comme dans notre église. Au martyrium de Kraneion les petits locaux devaient être vides, à comparer le bâtiment de la rue Hay. Dimitriou de Thessalonique étudié *infra*.

182. Gino Vin. Gentili, La villa romana del Casale di Piazza Armerina, In C.N.A.C. (Siracuse, 1950), 171-181.

à la jonction des absides latérales et de la *tribêlon* dans la basilique des Saints-Apôtres à Milan (382) à la jonction des absides latérales et de la nef[183]. Cette église, mesurant environ 80 m x 70 m, a la forme d'une croix. Ce plan, avec ses variantes de la fin du IVe s. et de la première moitié du Ve s., se rencontre en Italie du Nord, dans un grand nombre d'églises: à Santa Croce et au mausolée de Galla Placidia (425) à Ravenne, à San Stefano (vers 450) à Vérone. R. Krautheimer estime que c'est le plan de l'Apostoleion de Constantinople qui influença l'église homonyme de Milan et fut facilement adapté des martyria aux églises.

F. Weigand fait remonter les éléments du triconque à l'époque d'Hadrien. Sa combinaison avec la basilique à chevet au plan treflé se rencontre pour la première fois à Bethléem[184]. Les églises d'Égypte et surtout celles des monastères de Sohag, blanc et rouge, semblent avoir eu une influence déterminante sur le plan du chevet d'autres églises orientales[185]. C'est par exemple le cas de l'église d'Hermopolis Magna qui ressemble assez à notre basilique[186]. La profondeur des absides a contribué à croire que l'on était en présence d'une basilique à transept. En Occident, les églises de San Nazaro à Milan et de Saint-Laurent à Aoste sont apparentées par la longueur des branches de la croix[187]. D'autres exemples de *trichora* s'observent dans la basilique de Probi di Classe et à Catane en Sicile[188]. En Grèce, très peu d'exemples existent: Dodone, Paramythia, Klapsi...[189]. Il faut examiner de plus près le martyrium de Saint-Jean-Baptiste à Jérusalem qui atteste une disposition similaire à celle de Mesara, à quelques

183. R. Krautheimer, Architecture, 57, fig. 21 (v. n. 175).

184. A. Grabar (I, 245, fig. 27) s'accorde avec F. Weigand (B.Z. 24 (1923-24), 390-391, compte rendu de H. Vincent - F. M. Abel, Bethléem. Le sanctuaire de la nativité, Paris, 1914) que le triconque de l'église de la Nativité de Bethléem est primitif et non une transformation de l'époque justinienne comme veulent H. Vincent et F. M. Abel.

185. F. Weigand, Das Theodosioskloster, B.Z. 23 (1914-19), 167-216 (176); P. Vincent, le plan tréflé dans l'architecture byzantine, R.A. 1920, I, 82-113; Ch. Diehl, Manuel d'art byzantin (Paris, 1925-26²), 136; Ugo Monneret de Villard, Les couvents près de Sohag (Milan, 1925), I, 48) considèrent que le plan s'est diffusé à Constantinople sous l'influence de modèles égyptiens.

186. P. Grossmann, Esempi d'architettura paleocristiana in Egitto dal V al VII s. (28 Corso (1981), 153, fig. 2) église à transept, dix colonnes le long de chaque abside latérale; p. 155, fig. 3, Sohag, le couvent blanc, p. 169, fig. 7, couvent rouge, p. 172, fig. ■, Dendera, églises à chevet triconque; R. Krautheimer, Architecture, 87, fig. 32, Hermopolis (430-440) (?). D'autres exemples, P. Grossmann, Mittelalterliche Langhauskuppelkirchen und verwandte Typen in Oberägypten, Abhandlungen des deutschen archäol. Institut Kairo, Koptische Reihe, Band 3, 1982.

187. Ch. Bonnet, L'église Saint-Laurent d'Aoste, IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), II, 108 s., fig. 3 (cruciforme).

188. Bollet. camer. commun., Ravenna n° 11 (1964), 851, fig. 8; G. Agnello La basilichetta trichora del Salvatore a Katania, R.A.C. 23-24 (1947-48), 159, fig. 3 (du VIIIe-IXe s.) (carré de 8 m de côté et trois absides [4,30 m x 3 m])

189. Sur Dodone et Paramythia, selon A. Grabar (I, 299-300) «on ne saurait ranger entièrement ces œuvres parmi les basiliques en transept normales (..) elles auraient pu dériver des martyria triconques». Selon A. Orlandos (Ἡ βασιλική, 174, n. 1) «les conques latérales sont très éloignées l'une de l'autre pour être interprétées qu'elles dérivent de martyria en triconque». P. Lemerle (Philippes, 376) soutient «Je ne pense pas à considérer l'origine du plan, qu'il faille interpréter comme églises à transept, malgré une évidente analogie, celles qui juxtaposent à un naos basilical un sanctuaire triconque comme les basiliques de Dodone et de Paramythia». Selon G. Sotiriou (Ἅγ. Δημήτριος, 150 et Die altchristlichen Basiliken Griechenlands, IVe C.I.A.C. (Vaticano, 1938), 355-380 [367]), les deux églises sont à transept. D. Évanguélidis (Π.Α.Ε. 1930, 55-62) trouve que le transept de Dodone donne l'impression de l'addition. Il date Paramythia de la fin du VIe - début du VIIe s. L'église de Klapsi (Π.Α.Ε. 1958, 59, fig. 1, M. Chatzidakis) date de la première moitié du VIe s. Si le problème de l'origine est discutable, on ne peut pas négliger les influences régionales au cas de ces trois églises; en plus la fonction est certainement celle des basiliques à transept (v. texte et n. 191 les considérations de P. Lemerle et A. Orlandos sur les branches arrondies). Sur ces églises, RbK. II (1971), 237, fig. 11, 13, Epiros, D. Pallas. Encore un exemple (Ch. Bakirtzis, Ἀνασκαφὴ στὴ Σύναξη Μαρώνειας, Α.Ε.Μ.Θ. 1 (1987), 453-458, dess. 1) basilique à trois nefs, avec transept à absides, datée du VIe s.

Autres exemples de ce type dans la région voisine dans (E. Dyggve, Die altchristlichen Kultbauten an der Westküste der Balkanhalbinsel, IVe C.I.A.C. (Vaticano, 1938), 398-414), p. 405, fig. 18, l'église de Bilice près de Sibenik et fig. 19, l'église de Saints-Quarante, fig. 20-21 vues de l'église. À Arapaj près de Dyrrachium une église du même type, datée du début du VIe s., dans la pièce méridionale à droite du narthex une tombe soignée contenant deux squelettes (S. Hidri, La basilique paléochrétienne à Arapaj: Les nouvelles découvertes, Iliria 1986, 1, 329-335, p. 330, fig. 1). À cette occasion on peut citer la basilique de Thavmakos à Phthiotis près de Domokos à trois nefs et deux conques latérales, dont le dessin ressemble à celui de Saint-Tite de Gortys, et qui est qualifiée par son fouilleur de «basilique cruciforme à transept» (Α.Δ. 28 (1973), B1, 323-325, dess. 1, P. Lazaridis; ibid., 36 (1981), B2, 269, Asp. Ntina).

différences près -- abside insérée dans l'espace central et largeur du narthex équivalente à celle du bâtiment[190]. Vu qu'on ne peut établir aucun rapprochement entre les pièces absidiales et des *pastophoria* et que la forme de la croix, bien réelle, est si dénaturée qu'on ne peut penser à un dessin conscient des constructeurs, la fonction de l'édifice reste dès lors problématique.

P. Lemerle doute qu'il faille accorder une importance particulière aux branches arrondies que présentent certaines basiliques à transept. A. Orlandos note que de mêmes formes arrondies s'observent assez souvent aux deux extrémités du narthex[191]. Voici donc un élément de plus à l'encontre de l'opinion qui veut donner une importance aux absides et les lier aux triconques martyriaux. Ajoutons que la conque arrondie est un élément architectural habituel dans les bâtiments romains, publics comme privés[192].

À proximité du village de Métropolis, précisément à Gortys, se trouve la basilique Saint-Tite du VIe s. dont la forme en croix s'explique davantage par la tradition que par des raisons fonctionnelles[193]. L'église est datée grâce aux sculptures et aux monnaies de Justin Ier. A. Orlandos décèle une influence égyptienne dans le plan cruciforme de cette église, à savoir une influence architecturale des églises des couvents de Sohag. Cette opinion convaint plus que celle de J. Strzygowski qui soutient une influence arménienne, terre d'origine, selon lui, de l'église cruciforme.

On connaît des bâtiments profanes au plan identique qui ont peut-être nourri l'inspiration des constructeurs. Nous songeons d'abord aux bains à trois absides, indépendantes et presque fermées. Un exemple a été découvert en Crète à Kato Asités, à une vingtaine de km au N. de Gortys. Ceux-ci, datant du IIe s. ap. J.-C., comportent des absides très longues et éloignées du rectangle central qui fut réutilisé comme église dédiée à sainte Catherine[194].

L'identification de notre monument est déterminée par la présence d'un bâtiment romain antérieur dont nous ignorons cependant la complexité du plan, la place occupée dans la topographie monumentale

190. F. M. Abel, Les églises de Palestine récemment découvertes, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 493-506 (505, fig. 8) attribuée au milieu du Ve s.; A. Grabar, I, 130, datée du 450-460. Un triconque disposé sur le côté S. du narthex (N. Tschanewa - Detschewska, Die frühchristliche Architektur in Bulgarien, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 613 s., p. 616, fig. 3, basilique près de Goljamo Belovo de la région de Pazarjik.

191. Junca, Hermopolis, Dodone, Paramythia toutes tardives du VIe s. sauf Hermopolis attribué à la première moitié du Ve s., mais aucune de ces datations n'est absolument assurée (P. Lemerle, Saint-Démétrius, 690, n. 1) et A. Orlandos (Ἡ βασιλική, 174, n. 1), Nikopolis A (176, fig. 134), Aphentelli (137, fig. 98), Brauron (132, fig. 86), N. Anchialos (101, pl. B). Sur Junka (P. Garrigue, Une basilique byzantine à Junca en Byzacène, M.A.H. 65 (1953), 173-196, pl. p. 181).

192. Sur les triconques romains tardifs (Gaule, Espagne, Afrique du Nord), Irv. Lavin, Art bulletin 14 (1962), 1-27. RLA.C. 2, 944 (1954), fig. 5, cella trichora, Piazza Armerina, IVe s., mausolée à Sardes, IIe s., mausolée de Pécs, IVe s., Parenzo, basilica Eufrasiana, VIe s. et dans P. L. Zovatto, Un incunabolo, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), I, 753, II, pl. 385 et pl. 386 palais de Théodoric à Ravenne, pl. 387, Desenzano triclinio d'une villa romaine. Pour les absides et l'aménagement des thermes v. D. Krencker - E. Krüger - H. Lehman - H. Wachtler, Ausgrabungs-bericht und grundsätzliche Untersuchungen römischer Thermen, Die Trierer Kaiserthermen, Abteilung I, Trierer Grabungen und Forschungen, Band 1, 1, Augsburg 1929; cf. W. Heinz, Römische Thermen, München, 1983; I. Nielsen, Thermae et balnea, Aarhus, 1990, I, II. Dans: P. Vincent, Le plan tréflé, 82-111; et F. Weigand, B.Z. 23 (1914-1920), 167 s. de nombreux exemples d'édifices païens religieux et profanes avec des salles en triconque: thermes, nymphées, palais et monuments funéraires. Sur la typologie des triconques, N. Moutsopoulos, Ἐκκλησίες τῆς Καστοριᾶς, 9ος-11ος αι. (Thessalonique, 1992), 26-86.

193. A. Orlandos (Νεώτεραι ἔρευναι ἐν τῷ Ἁγίῳ Τίτῳ τῆς Γορτύνης, Ε.Ε.Β.Σ. 3 (1926), 301-328) la date du VIe s.; il soutient qu'il y était inhumé le corps du premier des dix suppliciés de la persécution de Dèce (250) évêque de Crète et disciple de saint Paul (suite à une distraction ou à lecture erronée de Fl. Cornelius, Creta Sacra, Venetiis, 1755, I, 64). N. Platon (Αἱ ξυλόστεγοι παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Κρήτης, IXe C.I.E.B. (Thessalonique, 1953) I, 415-432 [430] la considère en forme de croix. Les conques pas très profondes se trouvent à peu près au milieu des murs latéraux (D.A.C.L. III, 2, 3034, fig. 3346, Crète, (1914), H. Leclercq). P. Lemerle, Philippes, 429 et 480, où il propose le VIIe-VIIIe s. J. Christern la date de la fin du Xe s. (Die Datierung von A. Titos in Gortys (Creta), IIIe congr. intern. d'études crétoises, II (Ἀθήνα, 1974), 37-43), tandis que P. Vokotopoulos du VIIe s. (Παρατηρήσεις στὴ λεγόμενη βασιλικὴ τοῦ Ἁγ. Νίκωνος, Ier congr. intern. d'études péloponnésiennes, II (Sparte, 1975), Πελοποννησιακά, Παρ/μα VI, 2, 273-283).

194. I. F. Sanders, Roman Crete, Warminster, 1982, 70, fig. 13. Un autre plan de bains à Milan, Via Brisa, A.A. 74, 1959, Beibl. 133, fig. 15, B. Andreae.

de la région, les dimensions et les rapports à un culte éventuel.

N. Platon mentionne d'autres basiliques dans la région de Gortys. Une première à Mavropapa, datant du Ve s., une autre au N. de Pythion avec deux absides visibles (probablement une prothèse et un diaconicon?), une troisième sur l'acropole de Gortys[195]. L'église actuelle du village voisin dédiée aux Dix martyrs (Déka) est construite sur une basilique byzantine dotée d'une mosaïque désormais invisible. Dans la crypte de l'église byzantine, on discerne six tombes en briques[196]. À qui appartiennent ces six sépultures? Existe-t-il un rapport avec les dix saints martyrs? Si oui, où se trouvent les quatre autres tombes? Procéda-t-on à une translation de reliques, depuis un autre endroit, un cimetière ou un martyrium abandonné, vers cette crypte? L'endroit où fut bâtie l'église correspond-t-il à un lieu de supplice ou d'inhumation? Ces six défunts ont-ils un quelconque lien avec les saints Dix? Ces questions demeurent pour l'instant sans réponses.

La tradition relative aux saints Dix place leur supplice sous Dèce (250) à l'O. du village, dans l'étang actuel (les sources, pour leur part, évoquent plus indistinctement un *alonion*, une aire). Ils furent inhumés sur place et la translation vers le cimetière de la ville se déroula seulement à l'époque de Constantin (327)[197]. Au milieu du Ve s., les saints Dix jouissaient déjà d'une grande réputation dans l'île[198]. Il paraît raisonnable de supposer qu'une église ait pu être dédiée à leur mémoire et possédait peut-être leurs corps. L'église byzantine du village date de 837. Fut-elle construite à l'emplacement d'une basilique paléochrétienne détruite au cours des invasions arabes mais dont la crypte préservée conservait les corps des martyrs? La chose est possible. Les fouilles auront sans nul doute le dernier mot à ce sujet.

Pour conclure, nous dirons que le triconque de Métropolis[199] n'est pas un martyrium et que la solution au problème évoqué ci-dessus se trouve peut-être sous l'église actuelle du village des Saints Dix[200].

2.4.3. L'ÉGLISE D'AKRINI

Le triconque d'Akrini, en Macédoine occidentale, présente une disposition différente de celui de l'église de Mesara et une échelle plus réduite (fig. B, 15). Son aspect intérieur est celui d'un triconque,

---

195. N. Platon, Οἱ ξυλόστεγοι, IXe C.I.E.B. (Thessalonique, 1953), I, 416; D. Pallas, Les monuments, 251; G. Rizza - V. Santa Maria Scrinari, Il santuario sull'acropoli di Gortina, I (Rome, 1968), 68-81, fig. 18 (plan). A. di Vita, Due nuove basiliche bizantine a Gortina, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, Communications, 71-79 «il ben noto martyrion triconco.. in tele area sono scoperte sei basiliche di cui una sovrapposta ad un'altra.. tutte databili fra il V e il VII s.» (71); Annuario 40 (1978), 451, Idem.

196. I. F. Sanders, op. cit., 129, parle de «tile graves» sans référence s'il s'agit de tombes en briques ou tuiles «καλυβίτες» ou à ciste maçonnées en briques, ce qui est important en ce qui concerne l'identification des défunts. Sur la mosaïque: St. Pélékanidis - P. Atzaka, Σύνταγμα I, 112, n° 89

197. Les noms des saints Déka étaient avec quelques variantes: Théodoulos, Satornilos, Eupuros, Gelasios, Eunikianos de Gortys, Zotikos de Cnossos, Pompios de Levine, Agathopous de Panormos, Vasilidis de Kydonia, Evarestos d'Héraklcion. Éléments de la source la plus authentique éditée par Pio Franchi de Cavalieri, I dieci martiri di Creta, Miscellanea Giovanni Mercati, t. V (Studi e Testi, 125) (Vaticano, 1946), 7-40; réédité dans, Idem, Scritti agiografici, II, 1900-1946 (Studi e Testi, 222) (Vaticano, 1962), 367-400. On a identifié le toponyme Alonion à la ville antique d'Avlon. Toute la bibliographie sur le sujet dans: Théocharis Détorakis, Οἱ ἅγιοι τῆς πρώτης βυζαντινῆς περιόδου τῆς Κρήτης καὶ ἡ σχετικὴ πρὸς αὐτοὺς φιλολογία, Thèse de doctorat (Athènes, 1970), 53-94. L'auteur soutient (p. 61) que les sources hagiographiques mentionnent la construction d'une église au lieu du martyre, sans mentionner la source et en se référant à la découverte de notre église à triconque. Le nom Zotikos apparaît également parmi les noms des quatre martyrs de Niculitel (V. H. Baumann, Dacia 16 (1972), 192-202).

198. Lettre des huits évêques de Crète adressée à l'empereur Léon I (458), éditée par Ed. Schwartz, Acta conciliorum oecumenicorum, II, 1936, 5 epist. 48, p. 96-97; Th. Détorakis, op. cit., 53.

199. Le nom fait allusion au siège de l'évêché de Gortys (G. Gerola, I monumenti veneti nell'isola di Creta, (Venezia, 1908), II, 188; Fr. Cornelius, Creta Sacra, 1755, I, 64 et 156-160).

200. L'appelation martyrium a été adopté par I. F. Sanders, op. cit., 122, par N. Allegro - N. Rendini - F. Mallegni, Gortina: tombe tardo romane presso Mitropoli a monumento funerario bizantino entro l'abitato, in Quaderni di scienze antropologiche 6 (1981), 73-108, et A. di Vita (n. 195).

tandis qu'il présente une forme extérieure presque demi-circulaire. Il est précédé par un narthex percé de deux entrées, au S. et au N. La conque E. a la forme d'un fer à cheval s'ouvrant vers *l'enkainion*. Une mosaïque, située au seuil de l'entrée du narthex vers le naos, comporte des motifs animaliers tels que le phœnix, des cerfs ou des paons. Son sujet principal est constitué par douze colombes disposées six par six de part et d'autre d'un arbre. Celles-ci symbolisent les douze apôtres. Se fondant sur l'excellente qualité du travail de la mosaïque, St. Pélékanidis date le bâtiment du Ve s.[201].

Par rapport à celle de Mesara, la disposition de l'édifice est ici plus claire. Il ne s'agit pas d'une basilique à chevet triconque comme la basilique funéraire de Cnossos[202] (fig. A, 24) ni d'une basilique à transept aux branches arrondies comme celles de Dodone, Paramythia et Klapsi, mais d'une église où le triconque s'apparente à la composante essentielle du bâtiment. Ce plan se révèle assez proche de celui de l'église Saint-Jean-Baptiste à Jérusalem, bien que dans cette dernière le rapport largeur-longueur est de 3 à 2 (20 m x 13 m environ).

Une disposition semblable est également attestée par le triconque de Nole, mais dans le sanctuaire de Campanie, le narthex s'avère plus large. Ce plan n'est pas non plus inconnu dans la région balkanique. On le rencontre à Doljani, en Yougoslavie et à Tepljuh, près de Drniš, en Dalmatie, à l'entrée d'une abside à laquelle furent ajoutées postérieurement deux autres absides latérales[203]. Ce plan est aussi

---

201. St. Pélékanidis, A.Δ. 16 (1960), 227-228, fig. 200-201. Ch. Bakirtzis (Φωτόγραφο μνημόσυνο Στ. Πελεκανίδη, Σπουδαστήριο ιστορίας της τέχνης, 13-4-1981, Φιλοσ. Σχολή Αριστ. Πανεπ. Θεσ/νίκης, 23) la considère comme église triconque de martyrion. Anna Tsitouridou (Μακεδονία 4.000 χρόνια ελληνικής ιστορίας και πολιτισμού, Αθήνα, 1982, 239) mentionne une autre église dans la région de Kozani (Hay. Paraskévi) dont la partie E. est transformée en triconque. Elle fait des rapprochements avec l'église de Saint-Démétrius de Thessalonique «un type similaire quoique évolué». On doit faire une distinction de la forme, quand on parle du triconque. S'agit-il d'un **triconque tréflé** ou d'un **triconque parallèle** (prothèse et diaconicon)? Il est indispensable de faire cette distinction pour éviter la confusion des références et de la terminologie. Sur la mosaïque: J.-P. Sodini, B.C.H. 94 (1970), 731, n. 49: Dates proposées par le fouilleur dans (B.C.H. 84 (1960), 767, fig. 9 et 768, fig. 10) deuxième moitié du IVe s. Sur la mosaïque de Hay. Paraskévi (A.Δ. 20 (1965), B3, 475, pl. 589; Ibid., 26 (1971), 446-447, B2, pl. 446, [illegible] c. M. Michaïlidis).

202. H. W. Catling, J.H.S. 99 (1979), A.R. 1978, 56-59, fig. 2, 46, 48 (fig. A, 24). Elle est plus proche de celle d'Akrini dans la mesure où les trois absides ont une apparence arrondie. À comparer l'église SE. de Chersonèse en Crimée (A. Grabar, Martyrium, III, pl. XXVII, 3).

203. Le plan du martyrium de Nole (A. Grabar, III, pl. XXIII, 2); Doljani (Iv. Nikolajević - Stojković, La basilique triconque avec narthex à Montenégro, VIe C.I.A.C. (Ravenna, 1962), 458, fig. 1. Dj. Stričević, Byzantine archaeology in Jugoslavia, XIe C.I.E.B. (München, 1958), 586-594 [587]). Drniš (N. Cambi, Unpublished excavations and finds of early christian period in Jugoslavia, IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), II, 141-156 [147, fig. 5]) les absides latérales sont éloignées et il s'agit plutôt d'un transept, près d'elle une *memoria* triconque dont les absides latérales sont très éloignées et postérieures. Dj. Stričević (I monumenti de l'arte paleobizantina in rapporto con la tradizione antika, Zbornik Radova 7, II (1964), 406-408, Mélanges G. Ostrogorsky) mentionne quatre églises datées de la première moitié du VIe s., Doljani près de Titograd, Klisura près de Niš, Caričin Grad et Kuršumlija qui ont des caractéristiques communes, a) narthex flanqué de deux ailes plus petites, b) des ailes arrondies au N. et au S. de la nef et c) chevet composé d'une abside et d'un espace rectangulaire devant elle. Ces quatre églises étaient cimetériales. Dans deux d'entre elles l'abside S. a été utilisée comme lieu d'inhumation. (À comp. Brestovik). Cf. Idem, Eglises triconques médiévales en Serbie et en Macédoine et la tradition de l'architecture paléobyzantine, XIIe C.I.E.B. (Ochride, 1961), 224-240 et Idem, L'église paléobyzantine près de Kuršumlija, Zbornik Radova 2 (1953), 179-198.

À ajouter, N. Cambi (Triconch churches on the eastern adriatic, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 45-54, fig. 1-9) cite Topolica près de Bar avec transept (fig. 1), Tepljuh près de Drniš (fig. 7), Pridaga près de Zadar (fig. 8), Zalozje (fig. 6), toutes de petites dimensions de 10-15 m de long. Ces églises ont été utilisées pour des cérémonies multiples comme indique la présence des baptistères. Les églises contenaient des tombes et deux d'entre elles étaient associées à deux triconques *memoriae* séparés (Cim et Tepljuh, fig. 3 et 7). E. Dyggve les a considérées comme de plans byzantins du VIe s. (Die altchristlichen Kultbauten an der Westküste der Balkanhalbinsel, IVe C.I.A.C. (Vaticano, 1938), I, 391-414 [405]). N. Cambi pense que la vogue de ce type qui doit provenir de l'E. ou de l'Afrique du Nord s'explique par la multiplicité des services liturgiques que cette forme est susceptible de remplir. Il date ces églises du VIe s. G. Bovini a daté la basilique à triconque de Probus à Classe du VIe s. La même opinion a G. de Angelis d'Ossat (Osservazioni sull'architettura delle basiliche scoperte a Classe, C.I. di studi sulle antichità di Classe (Ravenna, 1968), 459 s.). P. Verzone a daté du même siècle un petit triconque à Castelseprio (Werden des Abenland (Baden-Baden, 1967), fig. 46). N. Cambi conclut que le type de ces églises était très populaire au VIe s. dans la région de l'Adriatique E. et O. À finir

assez courant dans les églises médiévales croates, à Constantinople, au Mont Athos et ailleurs en Grèce[204]. Remarquons enfin que nombre de baptistères adoptèrent un plan identique[205].

Au terme de cette rapide présentation et des rapprochements topographiques, chronologiques et typologiques effectués, nous constatons à quel point sont aléatoires les hypothèses qui veulent considérer chaque triconque comme un martyrium et de quelle manière les différentes formes se copient réciproquement, se combinent et se diffusent diversement dans le temps et l'espace.

2.4.4. LA BASILIQUE DE SAINT-GABRIEL À PSALIDI DANS L'ÎLE DE KOS

Le chevet de cette basilique présente une disposition analogue à celui d'Akrini (fig. B. 16). L'église, à nef unique, comporte plusieurs annexes accolées à son côté S. Le chevet comporte un triconque dont la largeur excède la longueur. Les conques N. et S. sont plus profondes que celle de l'E. Deux grands piliers, à l'O. du triconque, séparent le chevet du corps principal de l'église. L'espace central est constitué par un carré de 6,50 m de côté. Les conques demi-circulaires mesurent 6,10 m de corde et 3,05 m de flèche. Les murs ont 1 m d'épaisseur. La toiture devait se composer d'une charpente; l'abside E., saillante, était sans doute pourvue d'une toiture hémicylindrique. Le fouilleur pense qu'il s'agit d'un triconque abritant le corps d'un martyr auquel fut ajouté, à l'O., une basilique[206].

L'examen des données disponibles ne prouve cependant ni l'existence d'un triconque, ni l'addition d'une basilique. Le fouilleur ne donne d'ailleurs aucun argument susceptible de soutenir cette interprétation. Au contraire, le peu de profondeur de l'abside E. et la large percée opérée du côté O. laissent croire qu'il s'agit d'un édifice conçu et réalisé dès le début comme le montre le plan. On connaît certes des exemples où le triconque primitif fut transformé en basilique à chevet triconque comme Saint-Soter et Saint-Sixte-et-Sainte-Cécile où trois côtés étaient curvilignes et le quatrième ouvert et encadré par deux colonnes (et auquel fut ajoutée une petite basilique au début du IVe s.)[207]. Il semble toutefois plus raisonnable de penser que nous avons affaire ici à l'imitation d'un modèle assez répandu dans la partie orientale de l'Empire, celui d'une basilique à chevet triconque, type dont nous trouvons des exemples célèbres en Égypte — particularité de l'école copte[208] — et à Cnossos, dans la basilique de la Faculté de Médecine. Notons enfin que ce plan existe aussi à une époque antérieure et pouvait avoir une fonction différente[209].

---

avec un exemple de l'Albanie (L. M. Ugolini, Albania antica, III, L'acropoli di Butrinto (Roma, 1942), 176, n° 9) triconque à abside inscrite dans un carré et doté d'un narthex, RLbK. II (1971), 234, fig. 9, D. Pallas. Dans d'autres régions, en Tunisie (P. G. Lapeyre, La basilique chrétienne de Tunisie, IVe C.I.A.C. (Vaticano, 1938), I, 169-244) à plan tréflé, p. 183-194, et en Sicile, G. Agnello, Chiese centriche e chiese tricore nella Sicilia bizantina, XIe C.I.E.B. (München, 1958), 1-14. Sur la diffusion du type du triconque: G. Dimitrokallis, Ὁ τρίκογχος ναὸς τοῦ Ἁγίου Αργυρίου στὴ Μεζάνια τῆς Ἀπουλίας, Α.Χ.Α.Ε. IV, 5 (1966-69), 175-184.

204. E. Dyggve - R. Egger, Der altchristlichen Friedhof Marusinac, Forschungen in Salona, III (Wien, 1939), 123, fig. 140, Pridraga, Nin; E. Dyggve, Salonitan christianity (Oslo, 1951), fig. VI, 15, 34. A. Orlandos, Ὁ Ἅγιος Δημήτριος τῆς Βαράσοβας, Α.Β.Μ.Ε. 1 (1935), 116, Achaïe. Platani, la plus proche, fig. 12, p. 179, fig. 1-2, Prophète Élie de Thessalonique, fig. 10 en Crète, fig. 5, Attique, Béotie, fig. 6-9 ailleurs du deuxième millénaire. A. Pasadaios, Ἡ ἐν Χάλκῃ μονὴ Παναγίας Καμαριωτίσσης, A.E. 1971, 1-53, p. 50, fig. 20 du deuxième millénaire.

205. A.E. 1971, 50, fig. 20, 7, A. Pasadaios, Tigzirt, baptistère avec narthex. Celui de Doclea, Ibid., fig. 20, 8, des Ve-VIe s. (A. Khatchatrian, Les baptistères paléochrétiens, plans, notices et bibliographie (Paris, 1962), 149). Sur Léchaion, Ibid., fig. 20, 5 des Ve-VIe s.

206. I. Volanakis, A.E. 1980, chron. 12-13, fig. 6. L'auteur ne cite rien sur la description de H. Balducci (Basiliche protocristiane e bizantine a Coo (Egeo), (Pavia, 1936), 34-46 [fig. 29]).

207. H. Leclercq, Manuel d'archéologie chrétienne, depuis les origines jusqu'au VIIIe s. (Paris, 1907), I, 330-332, fig. 101-103.

208. A. Grabar, I, 386; A. Orlandos, Ἡ ξυλόστεγος βασιλική, 213, fig. 169, p. 52, fig. 27, Sohag, couvent blanc du milieu du IVe s. La toiture du carré du triconque était une voûte hémisphérique. Un chevet triconque avait, selon les sources écrites, la basilique de la Résurrection de Jérusalem d'où ont emprunté le plan les couvents égyptiens (Ibid., p. 33, fig. 12 et vol. II, 606), Saint-Jean de Jérusalem, Dendera (A. Grabar, I, fig. 52, 54). Sur la basilique de Cnossos v. partie A, 1.1.

209. A. Grabar, I, fig. 50 (Montano) mausolée ancien; Kherbet-Bou-Addoufen, addition postérieure à la basilique

Nous nous permettrons ici quelques remarques sur le christianisme dans les îles de la mer Égée et sur son influence architecturale. Un nombre considérable des monuments étudiés se trouve en effet dans cette région: Rhodes (Arnitha), Kalymnos, Kos, Crète (Mesara-Métropolis, école d'agriculture, Cnossos). Comme nous l'avons montré ailleurs (v. Mélos, tombes de Kenchrées, sarcophages anthropomorphes, Argala), il existe un incontestable rapport entre les formes architecturales du Proche-Orient et celles de la Grèce insulaire et continentale. Les régions du SE. de la Grèce insulaire – Dodécanèse, Cyclades et Crète – furent fort probablement les premières touchées par le christianisme par le biais de Juifs, commerçants ou fuyant les persécutions. Il y eut, semble-t-il, très tôt des communautés chrétiennes à Astypalée, Paros, Ténos, Théra, Karpathos, Kos et ailleurs. L'Église de Gortys est ainsi déjà mentionnée vers l'an 150.

Comme le remarque H. Leclercq, «les communautés chrétiennes ne fournissent aucune trace de leur expansion dans la campagne; elles se maintiennent dans les grandes villes, dont elles ne sortent guère. Au contraire, les îles quoique très attachées, elles aussi, aux cultes anciens avaient été plus entamées. C'est donc probablement dans les îles de la mer Égée que la loi trouvait le plus grand nombre des ses adhérents»[210]. Il est naturel de penser que la diffusion de cette nouvelle religion fut favorisée non seulement par le voisinage des insulaires et par les possibilités aisées de circulation mais aussi par la physionomie de la région cycladique, parsemée d'îles, qui permettait un accès et des contacts faciles.

(Ibid., p. 110) (D.A.C.L. VIII, 1, 755, fig. 6488, Kherbet-Bou-Addoufen, (1928), H. Leclercq); Bin-Bir-Kilissé, église 6 (baptistère?) de 9 m de long, Belovo, de 15 m de long (A. Khatchatrian, 109, 177). Addition postérieure d'une basililique au triconque de Concordia Sagittaria (A. Grabar, Concordia, 159).

210. Sur les îles, L. Ross, Griechische Inselreisen (Stuttgart-Tübingen, 1840-1845), II, 58 s, III, 54, IV, 22, 64, réédition 1985. Sur Gortys, Eusèbe, H.E. IV, 23; P.G. 20, 385; D.A.C.L. I, 1, 329, Achaïe, (1907), H. Leclercq. Le séisme de 554 a provoqué la fin de la ville antique de Kos (L. Morricone, Scavi e ricerche a Coo, 1935-1943, Bolletino d'Arte 35, Serie IV (1950), 54-73 [57, n. 20]).

assez courant dans les églises médiévales croates, à Constantinople, au Mont Athos et ailleurs en Grèce[204]. Remarquons enfin que nombre de baptistères adoptèrent un plan identique[205].

Au terme de cette rapide présentation et des rapprochements topographiques, chronologiques et typologiques effectués, nous constatons à quel point sont aléatoires les hypothèses qui veulent considérer chaque triconque comme un martyrium et de quelle manière les différentes formes se copient réciproquement, se combinent et se diffusent diversement dans le temps et l'espace.

2.4.4. LA BASILIQUE DE SAINT-GABRIEL À PSALIDI DANS L'ÎLE DE KOS

Le chevet de cette basilique présente une disposition analogue à celui d'Akrini (fig. B, 16). L'église, à neuf unique, comporte plusieurs annexes accolées à son côté S. Le chevet comporte un triconque dont la largeur excède la longueur. Les conques N. et S. sont plus profondes que celle de l'E. Deux grands piliers, à l'O. du triconque, séparent le chevet du corps principal de l'église. L'espace central est constitué par un carré de 6,50 m de côté. Les conques demi-circulaires mesurent 6,10 m de corde et 3,05 m de flèche. Les murs ont 1 m d'épaisseur. La toiture devait se composer d'une charpente; l'abside E., saillante, était sans doute pourvue d'une toiture hémicylindrique. Le fouilleur pense qu'il s'agit d'un triconque abritant le corps d'un martyr auquel fut ajouté, à l'O., une basilique[206].

L'examen des données disponibles ne prouve cependant ni l'existence d'un triconque, ni l'addition d'une basilique. Le fouilleur ne donne d'ailleurs aucun argument susceptible de soutenir cette interprétation. Au contraire, le peu de profondeur de l'abside E. et la large percée opérée du côté O. laissent croire qu'il s'agit d'un édifice conçu et réalisé dès le début comme le montre le plan. On connaît certes des exemples où le triconque primitif fut transformé en basilique à chevet triconque comme Saint-Soter et Saint-Sixte-et-Sainte-Cécile où trois côtés étaient curvilignes et le quatrième ouvert et encadré par deux colonnes (et auquel fut ajoutée une petite basilique au début du IVe s.)[207]. Il semble toutefois plus raisonnable de penser que nous avons affaire ici à l'imitation d'un modèle assez répandu dans la partie orientale de l'Empire, celui d'une basilique à chevet triconque, type dont nous trouvons des exemples célèbres en Égypte — particularité de l'école copte[208] — et à Cnossos, dans la basilique de la Faculté de Médecine. Notons enfin que ce plan existe aussi à une époque antérieure et pouvait avoir une fonction différente[209].

---

avec un exemple de l'Albanie (L. M. Ugolini, Albania antica, III, L'acropoli di Butrinto (Roma, 1942), 176, n° 9) triconque à abside inscrite dans un carré et doté d'un narthex, Rl.b.K. II (1971), 234. fig. 9, D. Pallas. Dans d'autres régions, en Tunisie (P. G. Lapeyre. La basilique chrétienne de Tunisie, IVe C.I.A.C. (Vaticano. 1938), I, 169-244) à plan treflé, p. 183-194, et en Sicile, G. Agnello, Chiese centriche e chiese tricore nella Sicilia bizantina, XIe C.I.E.B. (München, 1958), 1-14. Sur la diffusion du type du triconque: G. Dimitrokallis, Ὁ τρίκογχος ναός τοῦ Ἁγίου Λαυρεντίου στη Μεξάνι τῆς Ἀπουλίας, A.X.A.E. IV, 5 (1966-69), 175-184.

204. E. Dyggve - R. Egger, Der altchristlichen Friedhof Marusinac. Forschungen in Salona, III (Wien, 1939), 123. fig. 140, Pridraga, Nin; E. Dyggve, Salonitan christianity (Oslo, 1951), fig. VI, 15, 34. A. Orlandos, Ὁ Ἅγιος Δημήτριος τῆς Βαράσοβας, A.B.M.E. I (1935), 116, Achaïe, Platani, la plus proche, fig. 12, p. 179, fig. 1-2, Prophète Élie de Thessalonique, fig. 10 en Crète, fig. 5, Attique. Béotie, fig. 6-9 ailleurs du deuxième millénaire. A. Pasadaios, Ἡ ἐν Χάλκῃ μονὴ Παναγίας Καμαριωτίσσης, A.E. 1971, 1-53, p. 50, fig. 20 du deuxième millénaire.

205. A.E. 1971, 50, fig. 20, 7, A. Pasadaios, Tigzirt, baptistère avec narthex. Celui de Doclea, Ibid., fig. 20, 8, des Ve-VIe s. (A. Khatchatrian, Les baptistères paléochrétiens, plans, notices et bibliographie (Paris, 1962), 149). Sur Léchaion, Ibid., fig. 20, 5 des Ve-VIe s.

206. I. Volanakis, A.E. 1980, chron. 12-13, fig. 6. L'auteur ne cite rien sur la description de H. Balducci (Basiliche protocristiane e bizantine a Coo (Egeo), (Pavia, 1936), 34-46 [fig. 29]).

207. H. Leclercq, Manuel d'archéologie chrétienne, depuis les origines jusqu'au VIIIe s. (Paris, 1907), I, 330-332, fig. 101-103.

208. A. Grabar, I, 386; A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 213, fig. 169, p. 52, fig. 27, Sohag, couvent blanc du milieu du IVe s. La toiture du carré du triconque était une voûte hémisphérique. Un chevet triconque avait, selon les sources écrites, la basilique de la Résurrection de Jérusalem d'où ont emprunté le plan les couvents égyptiens (Ibid., p. 33, fig. 12 et vol. II, 606), Saint-Jean de Jérusalem, Dendera (A. Grabar, I, fig. 52, 54). Sur la basilique de Cnossos v. partie A, 1.1.

209. A. Grabar, I, fig. 50 (Montano) mausolée ancien; Kherbet-Bou-Addoufen, addition postérieure à la basilique

Nous nous permettrons ici quelques remarques sur le christianisme dans les îles de la mer Égée et sur son influence architecturale. Un nombre considérable des monuments étudiés se trouve en effet dans cette région: Rhodes (Arnitha), Kalymnos, Kos, Crète (Mesara-Métropolis, école d'agriculture, Cnossos). Comme nous l'avons montré ailleurs (v. Mélos, tombes de Kenchrées, sarcophages anthropomorphes, Argala), il existe un incontestable rapport entre les formes architecturales du Proche-Orient et celles de la Grèce insulaire et continentale. Les régions du SE. de la Grèce insulaire — Dodécanèse, Cyclades et Crète — furent fort probablement les premières touchées par le christianisme par le biais de Juifs, commerçants ou fuyant les persécutions. Il y eut, semble-t-il, très tôt des communautés chrétiennes à Astypalée, Paros, Ténos, Théra, Karpathos, Kos et ailleurs. L'Église de Gortys est ainsi déjà mentionnée vers l'an 150.

Comme le remarque H. Leclercq, «les communautés chrétiennes ne fournissent aucune trace de leur expansion dans la campagne; elles se maintiennent dans les grandes villes, dont elles ne sortent guère. Au contraire, les îles quoique très attachées, elles aussi, aux cultes anciens avaient été plus entamées. C'est donc probablement dans les îles de la mer Égée que la foi trouvait le plus grand nombre des ses adhérents»[210]. Il est naturel de penser que la diffusion de cette nouvelle religion fut favorisée non seulement par le voisinage des insulaires et par les possibilités aisées de circulation mais aussi par la physionomie de la région cycladique, parsemée d'îles, qui permettait un accès et des contacts faciles.

(Ibid., p. 110) (D.A.C.L. VIII, 1, 755, fig. 6488. Kherbet-Bou-Addoufen, (1928), H. Leclercq); Bin-Bir-Kilisse, église 6 (baptistère?) de 9 m de long, Belovo, de 15 m de long (A. Khatchatrian, 109, 177). Addition postérieure d'une basilique au triconque de Concordia Sagittaria (A. Grabar, Concordia, 159).

210. Sur les îles, L. Ross, Griechische Inselreisen (Stuttgart-Tübingen, 1840-1845), II, 58 s, III, 54, IV, 22, 64, réédition 1985. Sur Gortys, Eusèbe, H.E. IV, 23; P.G. 20, 385; D.A.C.L. I, 1, 329, Achaïe, (1907), H. Leclercq. Le séisme de 554 a provoqué la fin de la ville antique de Kos (L. Morricone, Scavi e ricerche a Coo, 1935-1943, Bolletino d'Arte 35, Serie IV (1950), 54-73 [57, n. 20]).

2.5. TÉTRACONQUES

2.5.1. MESARA, ÉCOLE D'AGRICULTURE

DANS la propriété de l'École ont été mis au jour un tétraconque, une pièce absidiale et une annexe oblongue en deux parties qui constituent un vaste ensemble. Le tétraconque, composé d'absides demi-circulaires, a l'aspect de quatre feuilles disposées autour d'un espace carré (fig. B, 17). Il est accessible par une ouverture pratiquée dans l'abside N.; un petit vestibule, apparemment postérieur, selon le fouilleur, relie le tétraconque à un long mur percé d'une porte à cet endroit. L'espace central était couvert d'une voûte probablement hémisphérique; les conques, d'une voûte en demi-berceau comme tendent à le prouver les briques retrouvées. Sous la voûte fut découverte une construction bâtie en moellons, présentant une forme carrée à l'extérieur et rectangulaire à l'intérieur, aménagée dans l'axe N.-S. déterminé par l'entrée du tétraconque. Sur les deux longs côtés de la cavité, deux coupures plates lui donnent la forme d'une croix. Selon le fouilleur, il ne s'agit évidemment pas d'une cuve baptismale. Des traces de feu repérées aux coupures et sur le pavement en poros ainsi que l'absence d'un système de conduite prouvent que le tétraconque était probablement un martyrium. Son sol est détruit; dans le sol de l'abside E. – à gauche de la construction décrite — on a dégagé une tombe. L'intérieur de cette abside était décoré de fresques (ornements végétaux). Le fouilleur suppose que le vestibule percé dans la conque N. est postérieur mais il ne détaille pas les arguments qui incitent à le penser.

La pièce absidiale à l'O. du tétraconque est parallèle à l'axe de celui-ci au S. du long mur. Il est accessible par une porte dans ce mur comme le tétraconque. Son pavement est constitué de plaques en tuf. L'annexe oblongue s'étend à l'O. de l'abside de la pièce précédente et perpendiculairement à celle-ci; elle est aussi accessible du côté N.[211].

On ne peut imaginer que le tétraconque ait été une construction autonome. Celui-ci était vraisemblablement lié au corps principal d'un bâtiment inconnu. Le vestibule, qui offrait un accès aisé, joua peut-être un rôle liturgique[212]. Le carré central devait avoir une couverture en voûte, sans tympan, avec des conques hémicylindriques et en charpente, peut-être analogues à l'exemple de Léchaion[213]. En ce qui concerne sa datation, le tétraconque est sans doute antérieur à celui d'Amitha,

211. D. Pallas, Les monuments, 255-256, fig. 177. Texte d'Emm. Borboudakis (fausse note). A.A. 28 (1973), B2, 604-605, dess. 1, Emm. Borboudakis.

212. Dans le tétraconque d'Amitha la conque O. est ouverte comme ici, mais sans vestibule. Dans les cimetières de Rome primitivement le côté des *trichorae* donnait sur un espace où *sub divo* se tenaient les fidèles en prière (A Grabar, I, 105).

213. Tétraconque (± 3,25 m corde, ± 5,05 ■ côtés du carré central) au N. du *photistérion* du baptistère de Léchaion (Π.A.E. 1961, 137, fig. 1-2, D. Pallas) (fig. B, 33). Selon l'auteur la présence de briques dans les débris indique que la couverture devait être en charpente (p. 140), tandis que la trouvaille de quelques voussoirs marque que l'octogone était en voûte de pierres.

bâti au VIe s. (fig. B, 18), parce qu'il ne comporte pas de contreforts extérieurs et parce que les côtés du carré central apparaissent légèrement développés, donnant ■u carré une forme plus ample[214]. De ce point de vue, il ressemble assez au baptistère tétraconque de Stobi[215].

Les fouilles ont révélé ces trois bâtiments. Il ne fait pourtant aucun doute que ceux-ci étaient intégrés à un ensemble plus vaste. En tenant compte de l'orientation des murs, on peut penser qu'existait devant le tétraconque et l'annexe absidiale, la partie O. d'une basilique, probablement le narthex. La situation, au SO. de la basilique, est fréquente pour l'aménagement des annexes. D'autre part, l'examen de l'orientation montre que l'emplacement de la basilique devait nécessairement se trouver au N. des annexes avec lesquelles elle est reliée par des portes. Quant à l'annexe rectangulaire dotée de deux chambres, elle correspond probablement à la partie S. de l'atrium de l'église. Par conséquent, l'entrée du tétraconque et de la pièce absidiale devaient donner dans la nef S. et le narthex. Le complexe basilical de Palaiopanaya à Kalymnos, qui se prête à la comparaison, témoigne d'une autre disposition (fig. B, 19). Dans ce cas, le tétraconque et la pièce absidiale se trouvent sur le côté NE de la basilique.

On ignore la succession chronologique des phases de construction de la basilique et des annexes ainsi que les éventuelles liaisons existant entre elles. La disposition des pièces, comme dans d'autres basiliques du Dodécanèse, à Amitha et Kalymnos, semble obéir à un programme bien déterminé, les annexes étant véritablement soudées au corps de la basilique et non dispersées sans ordre sur ses côtés. On est loin ici de la pratique ancienne, typique du IVe s., où les annexes étaient édifiées à distance de l'église (v. Argala) ou de l'ajout postérieur d'une basilique et de l'incorporation à son côté du martyrium. Au contraire, dans les basiliques de Rhodes et de Kalymnos, l'annexe, un martyrium probablement, est, dès le début, inclus par les constructeurs dans les plans de l'église[216].

Quel rôle attribuer à ces annexes? La salle absidiale fut-elle, en raison de ■ forme (?), utilisée comme diaconicon? Vu que l'interprétation du tétraconque lui-même demeure incertaine, on ne peut rien avancer de manière catégorique. Les données des fouilles ne s'avèrent pas suffisantes pour identifier le bâtiment à un martyrium ou à ■n baptistère. Ces deux types de bâtiments ont en effet des caractéristiques semblables en ce qui concerne leur plan et leur élévation de sorte qu'il est malaisé de les distinguer[217]. C'est en fin de compte l'aménagement du pavement qui permet de définir leur fonction.

214. Le dessin principal: le carré central est couvert d'une voûte hémisphérique et aveugle baissée ou peu élevée. Le dessin change dans les tétraconques funéraires et les baptistères dès le VIe s. Le dessin principal ■ prolonge au-delà de la surface des conques, effet qui avait comme résultat l'augmentation du diamètre de la voûte. Cette évolution provoqua la nécessité des supports extérieurs à la voûte, comme on voit à Léchaion (le carré central est plus grand avec des soutènements extérieurs) et à Amitha et Stobi (A. Orlandos, Βυζαντινός ναός πλησίον τὸ Δράγανο τῆς Ἀχαΐας, A.B.M.E. 11 (1969), 57-86 [76]). On trouve déjà cette augmentation du carré central dans les mausolées de l'époque antérieure (A. Grabar, I, fig. 50).

215. Bl. Aleksova, The early christian basilicas at Stobi, 33 Corso (1986), 41, fig. 5 (au N. - centre de la basilique N.). J. Wiseman - Dj. Mano-Zissi, Journal of field archaeology 1 (1974), 117-148; Ibid., 3 (1976), 269-302; J. Wiseman, Ibid., 5 (1978), 391-429

216. Basilique et baptistère groupés de part et d'autre de l'atrium. Parenzo, Junca (A. Grabar, Basilique et baptistère groupés de part et d'autre de l'atrium, Mélanges Abramić, Split, 1957. L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge (Collège de France, fondation Schlumberger) (1968), I, 497-502: L'addition d'une basilique apporte la preuve qu'il s'agit d'un martyrium, Kherbet-Bou-Addoufen du côté opposé pour les fidèles qui jusque là se tenaient *sub divo* (A. Grabar, I, 109). La basilique de la Via Tiburtina de la fin du IVe s. disposée de manière à ce que son abside touchât la niche centrale de l'édicule triconque (Ibid., 103). À gauche du chevet de la cathédrale d'Apollonie un triconque plus tard devenu baptistère et à Ptolemaïs le *pastophorium* gauche en triconque (P. Romanelli, La basilica cristiana nell'Africa Settentrionale Italiana, IVe C.I.A.C. (Vaticano, 1938), 275, 284, fig. 23; J. B. Ward Perkins, Recent work and problems in Libya, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969), I, 219-236, II, pl. LXXX, LXXXIII, fig. 12). À Grado, basilique de Sainte-Euphémie, dans la *trichora* accolée à la nef N. on vénérait les reliques des corps saints et on célébrait des rites funéraires commémoratives (G. Brusin - P. L. Zovatto, Monumenti paleocristiani di Aquileia e di Grado (Udine, 1957), 495-498, fig. 40, 43, 61). «La connaissance du contexte architectural auquel ils appartiennent les basiliques et les baptistères est souvent fort utile: elle fait mieux comprendre des édifices qui font partie d'un groupe architectural, et les besoins précis qui les ont appelés à la vie» (A. Grabar, Basilique, 497).

217. A. Grabar I, 199, n. 1; Idem, Concordia, 159, «(...) toutes les triconques n'ayant pas été des martyria, mais parfois des mausolées ou des baptistères (on y a bien trouvé les traces d'un bassin — aménagement postérieur?)». A

Les similitudes concernent également la décoration du pavement et surtout des murs: celle-ci se compose souvent de scènes relatives au baptême du néophyte ou au martyre, clé d'une nouvelle vie auprès du Christ[218].

Si la situation, le plan, l'élévation et la décoration ne peuvent nous aider de manière décisive à interpréter l'édifice, l'aménagement intérieur est susceptible de le faire. Dans le cas d'un baptistère, cette situation à l'angle SO. fait immanquablement songer à celle des baptistères de Saint-Paul, de Capama et de Saint-Gabriel à Kos. Il est très rare que le baptistère communique directement avec le naos; entre eux se trouvent souvent des pièces intermédiaires ou des couloirs. Dans d'autres cas, ils sont composés de plus d'une pièce[219]. À Mesara, il n'y a que le tétraconque, la salle absidiale étant indépendante. Toutefois ces règles d'aménagement de l'espace sacré étaient-elles toujours si strictes?

L'aménagement des pièces du baptistère dépend beaucoup du mode du baptême, par immersion ou par affusion. Le type de pratique fournit évidemment un précieux critère de datation. Le baptême par affusion s'établit vers le VIe s.[220] Les baptistères, dans un premier temps isolés de l'église, s'en rapprochèrent progressivement, jusqu'à constituer, dès le VIe s., une simple chapelle située à l'O. de l'édifice, à proximité de la porte d'entrée. Cependant, la place du baptistère par rapport à l'église importe peu pour reconnaître celui-ci[221]. C'est surtout la présence d'une cavité au centre de l'édifice qui le désigne. Sa physionomie s'apparente à une cuve baptismale cruciforme entourée d'un carré[222].

Samos-Pythagoreion, terrain Nagri on mentionne un baptistère ou martyrium (Α.Δ. 28 (1973), Β2, 521-522, K. Tsakos).

218. Sur la décoration des baptistères: L. de Bruyne, La décoration des baptistères paléochrétiens, Miscellanea liturgica *in honorem* L. Cubertini Mohlberg (Roma, 1948), I, 189-220; pour les martyria (A. Grabar, II, 250 s.), rapprochement architecture et décoration; L. de Bruyne, La décoration des baptistères paléochrétiens, Ve C.I.A.C. (Aix-en-Provence, 1954), 341-369. «Un lien intime relie l'art des baptistères à celui des cimetières» (p. 342). «La mort du chrétien est un second baptême» (A. J. Mortimor, L'iconographie des catacombes et la catéchèse antique, R.A.C. 25 (1949), 105-114 [107]). «Ὅσοι ἐβαπτίσθημεν εἰς Χριστὸν Ἰησοῦν, εἰς τὸν θάνατον αὐτοῦ ἐβαπτίσθημεν· συνετάφημεν οὖν αὐτῷ διὰ τοῦ βαπτίσματος εἰς τὸν θάνατον» (Paul, aux Romains, 6, 3-4). Incrustation de marbres polychromes (Mastichari, Kos), paons affrontés buvant dans un vase, des poissons (Colymbia, Rhodes) (A. Orlandos, Les baptistères du Dodécanèse, Ve C.I.A.C. (Aix-en-Provence, 1954), 199-212 [209]); d'autres motifs, le Bon Pasteur, le monogramme (D.A.C.L. II, 1, 397, baptistère, (1910), H. Leclercq). La connexion étroite qui se révèle entre l'iconographie de l'initiation et des catacombes: P. A. Unterwood, The fountain of life in manuscripts of Gospels, D.O.P. 5 (1950), 41 s. Sur l'iconographie des baptistères à voir encore la décoration d'un baptistère particulier: Chr. Courtois, Sur un baptistère découvert dans la région de Kelibia, Karthago [illegible] (1955), 98-123; P.-A. Février - C. Poinssot, Les cierges et l'abeille, Note sur l'iconographie du baptistère découvert dans la région de Kelibia (Tunisie), C.A. 10 (1959), 149-156.

219. A. Orlandos, Les baptistères, 199-200; Un tétraconque au N. du *photistérion* du baptistère de Léchaion est interprété comme *apodytérion* (Π.Α.Ε. 1961, 137 s., fig. 1-2, D. Pallas; A. Orlandos, Α.Β.Μ.Ε. 11 (1969), 57-86, Τυπολογικὴ ἐξέταση τετρακόγχων ναῶν, 74-86 (75-76), fig. 18, d) (fig. B, 33).

220. Saint Cyrille de Jérusalem distingue dans les baptistères deux parties: la première le portique ou parvis, *προαύλιον οἶκον* et la deuxième le centre de l'édifice *ἐσώτερον οἶκον*, où avait lieu le baptême proprement dit. Faute de portique on aménageait un local pour la cérémonie des exorcismes (D.A.C.L. II, 1, 392, baptistère, (1910), H. Leclercq). I. Volanakis, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ βαπτιστήρια τῆς Ἑλλάδος (Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ. 84) (1976), 3. Sur le mode du baptême (D.A.C.L. Ibid.). L'immersion symbolisait l'ensevelissement de la vieille nature et l'émersion la résurrection spirituelle. Plus tard on est passé de l'immersion totale à l'immersion partielle et finalement à l'affusion ce qui explique l'adoption des fonts baptismaux. La tendance générale est l'évolution des choses du baptême-symbole au baptême-sacrement et de l'immersion totale des croyants à l'affusion des nourrissons inconscients (A. Grabar, Le baptistère paléochrétien: les problèmes que pose l'étude des baptistères paléochrétiens (Mulhouse, Centre de culture chrétienne, 1980), 20).

221. D.A.C.L. Ibid. On trouve plus souvent les baptistères au N. du narthex ou de l'atrium comme à N. Anchialos A, Éleusis, Théotokos Pélion, Épidaure, Saint-Démétrius, rarement au S. comme à N. Anchialos B et Paros (G. Sotiriou A.E. 1929, fig. 17, 15, 14, 32, 41, 155). Sur le sujet: M. Leglay, Notes sur quelques baptistères d'Algérie, Ve C.I.A.C. (Aix-en-Provence, 1954), 401, fig. 1, Tigzirt, fin du Ve-début du VIe s. au N.; A. Khatchatrian, Les baptistères, 135, fig. 246.

222. Des cinquante-deux baptistères certains les vingt-deux ont une cuve baptismale en forme de la croix (I. Volanakis, op. cit., 52). De ce qu'on peut comprendre de la description et du dessin on suppose une cavité combinant la forme de la croix et du cylindre (v. le baptistère des thermes occidentaux de Kos (Ibid., fig. VIII, ζ). Cuve entourée par un carré, Épidaure (Ibid., fig. I, γ, στ). Forme cylindrique comme à Kos et à Hermopolis (A. Khatchatrian, Les baptistères, fig. 21), Abou Mina (fig. 60), église de la Vierge, Éphèse (fig. 117). Cuves en croix, Doclea (Ibid., fig. 149), Éleusis (fig.

Dans le cas d'un martyrium, on s'attendrait à trouver une tombe dans la conque située face à l'entrée, comme nous l'avons observé à propos des triconques. Si, de fait, une tombe fut aménagée dans l'abside E., celle-ci s'avère postérieure[223]. L'exemple de Caričin Grad est très instructif à cet égard. Au centre géométrique du tétraconque accolé à la basilique A (cathédrale), on note un creusement cruciforme (1,85 m x 2 m x 0,45 m) qui, selon A. Grabar, n'a pu servir qu'à contenir une relique. L'absence de conduites d'eau exclut l'hypothèse de fonts baptismaux, tandis que la profondeur insignifiante de la cavité, ainsi que sa forme, ne conviennent pas à une tombe (mesures: 17,70 m x 15 m)[224]. On a cependant montré qu'il s'agissait bien d'un baptistère.

L'absence de conduites hydrauliques dans un local n'exclut donc pas l'interprétation de celui-ci comme baptistère. Dans un grand nombre de baptistères, on n'a pas trouvé de systèmes de conduites hydrauliques destinés à l'adduction ou à l'écoulement des eaux. Cette constatation, fréquente dans nombre de baptistères paléochrétiens en Afrique du Nord, s'explique notamment par l'utilisation de cruches. Le baptistère de Mastichari à Kos en fournit un exemple tout à fait probant. Son évocation constitue un argument pour identifier le présent tétraconque à un baptistère et, plus globalement, apporte un témoignage important sur la problématique des édifices de ce genre[225].

Au terme de notre analyse, nous privilégions l'identification du tétraconque à un baptistère. Pour confirmer celle-ci, d'autres éléments seraient nécessaires, afin d'éclairer les relations existant entre les trois bâtiments et la basilique présumée.

2.5.2. LE MARTYRIUM D'ARNITHA (RHODES)

À 2 km du village d'Arnitha, dans la partie SO. de l'île de Rhodes, on a exhumé les ruines d'un ensemble paléochrétien comprenant deux basiliques, un martyrium, un diaconicon et un baptistère[226] (fig. B, 18).

---

182), Sbeitla, église de Vitalis (fig. 231), Majorque, Manacor, Sa Carrotja (fig. 367).

223. À plus forte raison un baptistère devait-il posséder des reliques de martyrs, quand il s'élevait sur le lieu même de leur immolation (Prudence, Peri stephanon, hymn. VIII, P.L. 60, 430). Un concile d'Auxerre (578) s'obstine à interdire l'inhumation dans les baptistères à une époque où pratiquement, l'inhumation dans les églises était largement tolérée (Labbe, Concilia., t. V, col. 959; C.-J. Hefele - H. Leclercq, Histoire des conciles, t. III, 1 (1909), 219; Grégoire de Tours, Hist. Franc. X, 31, P.L. 71, 563; D.A.C.L. II, 1, 400, baptistere, (1925), H. Leclercq). Tombe de bébé dans le baptistère de la basilique de Kraneion (Π.Α.Ε. 1970, 113, D. Pallas) et dans celui de Brauron (Π.Α.Ε. 1952, 74, fig. 1, plan, E. Stikas). Un baptistère de Palestine (Susitha-Hippos de 591) était mis sous le vocable des martyrs Cosme et Damien. En se faisant enterrer dans les baptistères, auprès de la cuve qui assure la résurrection, on s'inspirait probablement de la même idée que ceux qui érigeaient leur tombe auprès d'un corps saint (A. Grabar, Le baptistère, 15). Des reliques dans un baptistère, quand il s'était sanctifié comme église, c'est-à-dire après la destruction de la basilique. L'exemple du baptistère de Henchir Deheb placé sous la protection de reliques (P.-A. Février, Baptistères, martyrs et reliques, Studien zur spätantiken und byzantinischen Kunst, Fr. W. Deichmann Gewidmet (Bonn, 1986), II, 1-9 [3]).

224. A. Grabar, I, 180, fig. 57, III, pl. XIII, 4, 5. Par contre N. Duval a démontré qu'il s'agit d'un baptistère (L'architecture religieuse de Caričin Grad dans le cadre de l'Illyricum oriental au VIe s., Colloque. Villes et peuplement, 399-481 [p. 414-416, fig. 10-11]). R. F. Hoddinott, Churches, 207, fig. 131 et Dj. Mano-Zissi, dans, Rl.b.K. III (1972) 687 s., le considèrent comme baptistère. La sépulture se trouve au milieu du carré et le ciboire qui la couronne, autel fixe au-dessus du corps saint, l'orientation N.-S. dans le triconque d'Agkemmoun-Oubekkar en Kabylie (St. Gsell, Monuments antiques de l'Algérie (Paris, 1901), II, 158-159, fig. 113, ruines pl. LXXXIII) (A. Grabar, I, 109). La piscine du baptistère a été surmontée d'un baldaquin plus petit ou d'un simple ciborium, dans le dôme d'Aquilée (D.A.C.L. I, 2, 2666, fig. 869, Aquilée, (1907), H. Leclercq).

225. L. Duchesne, Origines du culte chrétien (Paris, 1920), 554; source: Tradition apostolique d'Hippolyte «si pecunia sit, aqua in piscinam deferatur aliunde hausta». Exemple, le baptistère de la grande basilique de Skhira ne comporte aucun dispositif pour l'eau (M. Fendri, Basiliques chrétiennes de Skhira (Paris, 1961), 44). À Mastichari de Kos les quatre cruches sont sur place dans la niche SE. du baptistère. Dans le tetraconque il n'y a pas de vestiges de canalisation ou de conduite d'eau (A. Orlandos, Les baptistères, 208, fig. 6). Par contre le problème posé par l'évacuation de l'eau est parfois résolu, comme à Sainte-Monique, par l'installation de la cuve sur un réceptable déjà existant, ainsi à Philippes B où l'on utilise dans ce but un égout désaffecté de la ville romaine (P. Lemerle, Philippes, 439, n. 2) (N. Duval - A. Lézine, Nécropole chrétienne et baptistère souterrain à Carthage, C.A. 10 (1959), 71-147 [145]).

226. I. Volanakis, Παλαιοχριστιανικὸ συγκρότημα εἰς Ἀρνίθαν Ρόδου, Π.Α.Ε. 1979, 268-279, pl. 160-161, fig. 1;

Le martyrium est situé au N. du Bema. Son identification à un martyrium se fonde sur son emplacement, sa forme et sur la composition des complexes cultuels paléochrétiens, qui comprend souvent cet élément. Dans la salle carrée (4 m de côté) s'ouvrent quatre conques demi-circulaires, à l'intérieur comme à l'extérieur. Les mesures de celles-ci sont sensiblement analogues à l'E. (corde 2,42 m; flèche 1,05 m), à l'O. (2,27 m x 1 m), au N. (2,42 m x 1,10 m) et au S. (2,42 m x 1 m). L'entrée de la conque O. a une largeur de 0,86 m. Par cette ouverture, le martyrium communiquait avec la nef N. de la basilique. Les murs du tétraconque ont une épaisseur de 0,70 m. Ce dernier était sans doute couvert d'une toiture en voûte basse, sans tympan. Aux angles SE. et SO., à l'intérieur, on repère des cavités rectangulaires qui servaient sans doute au dépôt d'ustensiles. Aucune trace de tombe n'a été découverte.

Le sol du martyrium conserve une mosaïque aux couleurs variées. L'espace central de cette mosaïque est occupé par des panneaux présentant le motif de deux paons figurés de part et d'autre d'un ornement végétal stylisé. À proximité, une autre représentation montre deux paons opposés, de part et d'autre d'un canthare, en train de s'abreuver. Deux autres panneaux comportent l'un une décoration en écailles, l'autre des ornements géométriques. Les panneaux sont séparés entre eux par des bandes au sein desquelles alternent ornements circulaires et losangés. Le sol des quatre conques est couvert par un motif d'écailles[227].

À Arnitha, nous percevons pleinement, mieux qu'à Kalymnos, Mesara (École d'agriculture) ou même Corinthe (Kraneion), la mise en œuvre d'un programme architectural bien déterminé: la basilique (les deux basiliques en l'occurence) présente des flancs auxquels sont accolées toutes les annexes nécessaires à un centre de culte chrétien. La forme du tétraconque, déjà observée à plusieurs reprises dans la région du Dodécanèse, suggère une date avancée en raison de la consolidation de l'angle de ses murs à l'extérieur et de l'élargissement du carré central. Elle illustre un modèle architectural stabilisé et conventionnel destiné à recevoir non des corps mais des reliques de saints. Sa présence se justifie davantage par la nécessité de posséder un martyrium, et donc probablement des reliques, que d'abriter le corps d'un saint local. Elle s'intègre ainsi à la construction d'un vaste ensemble cultuel qui souhaitait rassembler autour de la basilique tous les édifices jouant à cette époque un quelconque rôle fonctionnel dans la pratique de la religion chrétienne (v. Kraneion).

Le tétraconque d'Arnitha présente le type ordinaire de l'édifice à quatre conques dans lequel la quatrième conque apparaît plus ou moins coupée par une entrée qui, dans les triconques anciens (au côté O.), donnait sur un espace vide où les fidèles se tenaient *sub divo*. Ici l'entrée donne dans la nef N. de la basilique[228]. Certains soutiennent l'antériorité du martyrium par rapport à la basilique, se fondant sur l'exemple d'autres basiliques accolées à des martyria préexistants[229]. L'uniformité du plan

A. Orlandos, Les baptistères, 114-115, fig. 7; Idem, Παλαιοχριστιανικὰ λείψανα τῆς Ρόδου, A.B.M.E. 6 (1948), 3-54 (32-35); P. Testini Archeologia cristiana (Roma, 1958), 738, fig. 415.

227. Sur la mosaïque (St. Pélékanidis - P. Atzaka, *Σύνταγμα* I, 92, n° 61). À comparer les mosaïques du pavement de la basilique de Colymbia de Rhodes de la première moitié du VIe s. (Ibid., 86, n° 56, pl. 53, a, b).

228. La quatrième abside du mausolée de la Porta Salaria à Rome était coupée en deux par l'entrée. On trouve deux variantes: a) le quatrième mur reste plus ou moins ouvert et b) il donne accès à une salle fixée au devant du triconque (A. Grabar, I, 114). Dans la *trichora* de la Via Tiburtina l'abside de la basilique touche la niche centrale du triconque. On a creusé des ouvertures pour avoir une communication directe avec les corps saints.

229. Sur l'addition de la basilique v. n. 143. I. Volanakis répète encore une fois l'hypothèse de l'antériorité du triconque, idée qui reste dans la sphère de la logique, mais stérile et stagnante et qui concerne les martyria primitifs et les basiliques du IVe s. et non celles du VIe où l'on attend voir l'application d'un programme architectural bien défini. L'auteur propose le Ve s. pour le martyrium, la première moitié du VIe pour la basilique A et la deuxième pour le diaconicon, baptistère et la basilique B en suivant un schéma évolutif spatial sans penser au rôle fonctionnel des annexes et à la nécessité de la contemporanéité. Comme critères de datation il considère la forme des chapiteaux pour la basilique A qui ressemblent à ceux de Sainte-Sophie de Constantinople et la deuxième abside de la basilique B qui fait allusion à une datation post-justinienne. Et une dernière répétition concernant la basilique de Hay. Vasileios à Télendos. Au coin SE. se trouvent les fondations d'une annexe dotée d'une abside sur le côté E. et une deuxième plus petite sur le côté S. Selon lui il s'agit probablement d'un martyrium. Du côté N. sont disposés les restes d'une construction probablement en croix qui pourrait être une cuve baptismale (A.Δ. 35 (1980), B2, 575, pl. 360, a-c, I. Volanakis).

et la datation tardive de l'ensemble démontrent pourtant sans nul doute que le martyrium et la basilique sont contemporains et figuraient dans les plans initiaux du complexe. La tendance, perceptible sur le plan, à rassembler les trois annexes fonctionnelles autour du chevet de l'église renforce cette impression[230].

2.5.3. LE TÉTRACONQUE DE PALAIOPANAYA À VATHY (KALYMNOS)

Dans la partie N. de la basilique se trouve un tétraconque que l'on peut, selon le fouilleur, interpréter comme un martyrium. L'abside S. pénètre dans la nef N. et celle de l'E. dans une annexe (diaconicon?). Les absides N. et S. sont bien visibles, celle de l'O. nettement moins et l'on ne peut que conjecturer l'existence de l'abside E. Les côtés extérieurs du carré central mesurent 5,80 m, ses côtés intérieurs 4,50 m, les murs ayant une épaisseur de 0,65 m. À l'extérieur comme à l'intérieur, les conques ont un aspect hémicylindrique (2,80 m de corde et 1,40 m de flèche; épaisseur des murs, 0,70 m). La couverture générale devait être assurée par une voûte en pierres, sans tympan, tandis qu'une voûte hémicylindrique couvrait sans doute les conques comme c'est le cas dans les baptistères de Kos où la voûte est intacte ou partiellement conservée[231] (fig. B. 19).

À nouveau, le fouilleur estime que le tétraconque est probablement antérieur à la basilique. La pénétration des conques E. et S. dans la salle absidiale et la nef N. est pourtant régulière et ne perturbe en rien l'uniformité du plan et le programme architectural. Tout manifeste presque à coup sûr que l'ajout du tétraconque fut conçu dès l'origine. L'ensemble du bâtiment nous paraît dès lors dater d'une seule et même phase de construction. À Arnitha et ailleurs, nous avons rencontré un dispositif identique. Le fait que le carré central présente un aspect élargi, comme à Arnitha, date cet ensemble de la première moitié du VIe s. Le piètre état de conservation du bâtiment ne permet pas de se prononcer sur la communication avec la salle absidiale et la nef N.

L'absence d'un baptistère bien identifié amène naturellement à réfléchir sur l'attribution d'une telle fonction à cet édifice[232]. L'absence de cuve baptismale peut-elle s'expliquer par le recours à une cuve portable? Nous n'avons pas assez d'éléments pour répondre à cette énigme. La complexité habituelle du plan des baptistères et la simplicité de celui du martyrium nous fait incliner pour l'identification du bâtiment à un martyrium. Encore faut-il, pour étayer cette opinion, que la salle absidiale joue le rôle de diaconicon, en accord avec la théorie d'A. Orlandos. En outre, la combinaison tétraconque + salle absidiale dans le rôle de baptistère ne convainc pas[233].

230. «Pendant le Ve s. le diaconicon et la prothesis se trouvent de part et d'autre du narthex, vers la fin du Ve s. se déplacent au centre de la longueur de l'église et au cours du VIe ils se placent à l'extrémité E. des nefs» (A. Orlandos, Ἡ ἀπὸ τοῦ νάρθηκος πρὸς τὸ ἱερὸν μετακίνησις τοῦ διακονικοῦ εἰς τὰς ἑλληνιστικὰς βασιλικάς, Δ.X.A.E. IV, 4 (1964-65), 353-372 [372]).

231. I. Volanakis, A.E. 1980, chron. 7. Sur la voûte du baptistère, Idem, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ βαπτιστήρια, 115-118, pl. 4, 6, Kos, Zipari-Hay. Pavlos et Kapama, mais d'une autre forme (fig. VIII, η, θ). Un tétraconque, de 3,45 m de côté du carré central et des conques 2,85 m de corde et 1,35 m de flèche, se trouve à 2,20 m de distance au NO. de la basilique de Kouselio à Leipsi de Rhodes. À son SO. et en contact avec lui il y a un bassin maçonné (1,60 m x 1,30 m). Il est interprété comme baptistère (A.Δ. 36 (1981), B2, 427, p. 429, dess. 13, I. Volanakis).

232. Côté N.: Ialyssos, Mastichari, Toumba Thessalonique, Philippes B (A. Khatchatrian, 160-162, plan); Philippes B: le baptistère avec la cuve baptismale succède à une salle absidiale.

233. Le tétraconque suit les fonctions du triconque. Il constitue une autre variante du bâtiment concentrique. La quatrième conque la prive de la souplesse que possède le triconque qui peut être combinée avec d'autres bâtiments. Il se trouve comme mausolée romain (A. Grabar, I, 601, fig. 48-49) ou celui de la nécropole E. de Side (A. M. Mansel, Die Grabbauten von Side (Pamphylien), A.A. 74 (1959), 364-402 [365, Abb. 1]) qui possèdent également de petites conques. En Égypte (P. Grossmann, Die zweischaligen spätantiken Vierkonchenbauten in Ägypten und ihre Beziehung zu den gleichartigen Bauten in Europa und Kleinasien, dans: Das römischbyzantinische Ägypten, Intern. Symp. 1978 (Trier, 1983), 169, fig. 3, 11). On le rencontre à une fonction différente, profane dans la villa de Centcelles du IVe s. (Th. Hauschild, Die Grabungen in Centcelles, A.A. 81 (1966), 87, Abb. 1; Idem, Untersuchungen im Monument von Centcelles, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969), I, 333-338, II, pl. CXLVI, fig. 2), près de lui un autre tétraconque carré à crypte

Cet exercice ayant pour but de reconnaître et de distinguer martyria et baptistères ne peut s'appuyer sur beaucoup d'éléments archéologiques. Il se fonde sur la présence, comme à Arnitha, des trois

---

funéraire auquel il était lié. Cette forme est très courante dans les baptistères et les martyria (A. Orlandos, A.B.M.E. 7 (1951), 161-163 et Ibid., 11 (1969), 74 s.), l'exemple de Caricin Grad (A. Grabar, I, fig. 57) et du mausolée-martyrium souterrain accolé à l'épaule S. de l'abside de la basilique de Hay. Paraskevi à Geroskipos (Paphos) à Chypre (G. Sotiriou, Τὰ Βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Κύπρου (Athènes, 1935), 17, fig. 11, A. Orlandos, A.B.M.E. 11 (1969), 75). Elle se rencontre dans les églises médiévales de Grèce (A. Orlandos, op. cit.), les églises d'Arménie, Etchmiatzin, Bagaran, Mastara (A. Grabar, I, fig. 58, 60, 61) et en variantes avec d'autres conques, Sainte-Ripsime à Wagarschapat, Varan près de Van, et Avan (Ibid., fig. 59, 63, 64), en Georgie (W. Beridzé, L'architecture de Tao-Klardjétie), dans les Balkans à Ohrid (Iv. Nikolajevic, La tétraconque d'Ohrid, Bull. Soc. Nat. d. Antiqu. de France 1971, 264-279), édifice profane transformé en église et (G. Babić, North chapel of the quatrefoil church at Ohrid and its mosaic floor, Z.R.V.I. 13 (1971), 263-275 (271)), le tétraconque de Lin en Albanie (A. Ducellier, Dernières découvertes sur les sites albanais du Moyen Âge, Archeologia 78 (1975) 35-45), l'église de Perustica en Bulgarie (A. Grabar, I, fig. 75) et un autre exemple chez nous, l'église tétraconque de la bibliothèque d'Hadrien à Athènes (M. Sisson, The Stoa of Hadrian at Athens, P.B.S.R. 11 (1929), 66-71, G. Sotiriou, A.E. 1929, 173-174, fig. 6; I. Travlos, Ἀνασκαφαὶ ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ Ἀδριανοῦ, Π.Α.Ε. 1950, 41-63; Idem, Πολεοδομικὴ ἐξέλιξις τῶν Ἀθηνῶν, 1960, 139, fig. 90; Idem, RLb.K. I (1966), 364-365, fig 5). J. Travlos (Τὸ τετράκογχο οἰκοδόμημα τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Ἀδριανοῦ, Mélanges G. Mylonas (Athènes, 1986), I, 343-347) le considère comme une œuvre chrétienne du milieu du Ve s., tandis qu'auparavant il l'indentifiait à une œuvre païenne de 408-412. D. Pallas (Τὸ τετράκογχο τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Ἀδριανοῦ, δεύτερες σκέψεις, Ε.Ε.Β.Σ. 47 (1987-89), 419-422) pense qu'il s'agit d'une œuvre de l'impératrice Eudocie de 423.

Nous devons nous tourner vers l'Occident pour examiner la méthode traitant les relations existants entre les églises tétraconques de Germigny-des-Prés près d'Orleans et de San Satiro de Milan et la présence de ce plan en Occident. G. Dimitrokallis (Osservazioni sull'architettura di San Satiro a Milano e sull'origine delle chiese tetraconche altomedievali, Archivio storico Lombardo 12 (1969), 127-140, tav. 10, réimprimé dans: Contribution à l'étude des monuments byzantins et médiévaux d'Italie (Athènes, 1971), 43-72) traite de ce sujet en se référant surtout aux travaux de J. Strzygowski (Der Ursprung der triconchen Kirchenbaues, Zeitschrift für christliche Kunst 12, 1925; Idem, Domes and quatrefoil plans, a recent discovery by the British School in Jerusalem, Journal of British architects 1937, n° 14, 761-762, et dans les autres plus anciens, Kleinasien, 1903 et Die Baukunst der Armenier und Europa (Arbeiten des Kunsthistorischen Instituts der Universität Wien, Band 9, 10, Wien, 1918). Il présente les opinions concernant les relations typologiques de ces deux églises et les influences exercées sur elles par l'architecture d'autres régions de l'Empire romano-byzantin. C'est ainsi que G. T. Rivoira (Le origini dell'architettura Lombarda, I (Roma, 1907), 272) date l'église de Germigny-des-Prés par le plan originaire du début du IXe s. A. Khatchatrian (Notes sur l'architecture de l'église de Germigny-des-Prés, C.A. 7 (1954), 162-169) par quelques indices de remaniements — à comparer Saint-Jean de Latran et d'autres cas — la date de la deuxième moitié du IXe s., c'est-à-dire contemporaine de San Satiro. Sur les influences G. Chierici soutient que San Satiro manifeste une parenté étroite avec des exemples de l'architecture romaine, De Angelis d'Ossat (Le influenze bizantine nell'architettura romanica (Roma, 1942), 49-52) trouve des influences byzantines, la forme trilobée de Mont Athos et la forme carrée du plan, la croix inscrite isocèle. Selon J. Strzygowski, les deux églises présentent de très fortes influences orientales arméniennes et iraniennes. Elles ont été construites d'architectes arméniens ou iraniens qui sont venus en Occident. E. Arslan unit les thèses de J. Strzygowski et de De Angelis d'Ossat en insistant sur l'influence de la *Νέα Ἐκκλησία* de Basile Ier (croix inscrite isocèle). G. Dimitrokallis finit en acceptant la dernière opinion, la prépondérance de l'influence grecque et quelques influences arméniennes ou plutôt orientales.

Sur ces opinions exprimées quelques observations à faire. a) Le plan est l'unique élément sur lequel ces savants ont basé ses constatations. b) Dans quelle mesure pouvons-nous affirmer que le plan de la *Νέα Ἐκκλησία* se diffusa en espace de dix à vingt ans à Milan et en France? b) Le plan de la croix inscrite isocèle présente une échelle plus réduite que le plan des églises d'Arménie et d'Occident. d) La majorité des opinions montre une négligence des autres facteurs qui influencent l'œuvre architecturale et artistique. e) Il est très exagéré de soutenir une arrivée des architectes orientaux en Occident. f) Il est négligé aussi, à l'exception du premier savant, l'influence de l'environnage culturel. L'Italie possède un trésor énorme de monuments païens ou chrétiens, profanes ou religieux de plans apparentés qui pourraient influencer les constructeurs de San Satiro. «Des liens sont clairs avec les bâtiments constantiniens de Rome et Constantinople. Il est clair également la transposition de telles sources dans les techniques de constructions et les concepts stylistiques locales de longue durée. En même temps Milan semble devenir la fontaine pour un type de chœur qui pour les siècles postérieurs était dominant dans la région égéenne» (R. Krautheimer, Architecture, 60). À ajouter une dernière note: la différence de la technique et des matériaux de construction entre l'Occident, la Grèce et l'Arménie. En se référant à la datation A. Grabar (Notes et reflexions sur l'art chrétien de la Basse Antiquité et du Moyen Âge, C.A. 35 (1987), 5-7) dit: «un monument se dresse dans un endroit déterminé, mais il peut s'agir d'une imitation ou d'une copie d'un original créé ailleurs. Nous trouvons donc plus scientifique de renoncer à attribuer une date et une origine précises

annexes, d'un martyrium, d'un baptistère ou d'un diaconicon ou sur leur absence, comme à Kalymnos. Sur quels autres critères préférer une attribution à l'autre? Les besoins fonctionnels? Ceux-ci plaideraient plutôt en faveur du baptistère mais quel est le véritable caractère de la basilique et où se trouve-t-elle? La présence du martyrium est-elle fonctionnelle ou conventionnelle?

---

aux monuments et aux objets, qui ne sont pas munis d'une inscription ou datés».

Sur le même sujet, G. Dimitrocallis (Églises tétraconques à péristoon, École polytechnique d'Athènes, séminaire Ch. Bouras, σπουδαστήριο ἱστορίας τῆς ἀρχιτεκτονικῆς, 12-5-88, résumés, p. 44) commente les travaux de W. E. Kleinbauer (The origin and function of the aisled tetraconch in Syria and northern Mesopotamia, D.O.P. 27 (1973), 91-114) qui soutient que l'église tétraconque d'Antioche fondée par Constantin (327) était le modèle pour les exemples mésopotamiens et en arrivant à l'église de San Lorenzo de Milan (370) dit qu'elle était probablement construite sous le pontificat d'Auxentius I, (350-374) qui pourrait avoir visité les monuments de Mésopotamie et il a adopté le plan de ces églises à celle de Milan (110, p. 106). Par contre G. Dimitrocallis soutient en accentuant le rôle artistique de Milan que c'est peut-être l'Occident qui a donné le modèle à l'Orient. À ajouter sur le sujet, W. E. Kleinbauer, The double-shell tetraconch building at Perge in Pamphylia and the origin of the architectural genus, D.O.P. 41 (1987), 277-293, Studies on art and archaeology in honor of E. Kitzinger on his seventy-fifth birthday. Cf. H. Windfeld - Hausen, Edifices antiques à plan central d'après les architectes de la Renaissance et baptistères paléochrétiens, Ve C.I.A.C. (Aix-en-Provence, 1954), 391-399.

2.6. AUTRES FORMES

2.6.1. LE MARTYRIUM CRUCIFORME DU CIMETIÈRE E. DE THESSALONIQUE

CELUI-CI se trouve dans le cimetière E., sous la rue — surélevée à cet endroit — du 3 Septemvriou, entre les bâtiments de la Foire internationale et ceux du 3e corps d'armée. Il fait partie d'un ensemble comprenant une basilique cimétériale, le martyrium et des dizaines de tombes[234] (fig. B, 20).

L'édifice, de plan cruciforme (10,50 m x 8,70 m), est construit de moellons et de mortier. Il se compose d'une abside à l'E., peu profonde, qui contient la tombe principale et de trois autres branches à l'intérieur desquelles se trouvent dix tombes. La largeur des murs atteint 1,60 m dans l'abside et 1,30 m à l'endroit de la couverture voûtée. Les parois transervales de la croix ont pour leur part 1 m d'épaisseur. Sur place ont été découverts quelques tessons de vases paléochrétiens et des fragments d'incrustation provenant des murs ou de mosaïques (fig. B, 21).

Selon le fouilleur, la tombe située dans l'abside (2,50 m x 0,75 m x 1,10 m) était celle d'un personnage éminent. En témoignent non seulement son emplacement mais aussi sa construction en plusieurs phases successives (elle mentionne de telles phases dans d'autres tombes). Les briques (0,35 m x 0,25 m x 0,03 m) avec lesquelles elle fut bâtie portent des signes de flèches, de pattes d'oiseau, des croix et des θ. Durant sa phase initiale, cette tombe fut à ciste comme le montre l'entaille destinée à la plaque de couverture conservée sous la naissance de la voûte. Dans un second temps, probablement peu après cette première phase, on ajouta la voûte et les plaques à incrustation. Le sol et les murs comportent un mortier hydraulique (*courasani*) servant à soutenir les plaques de marbre liées avec des clous. La transformation de la voûte survint au cours d'une troisième phase. Pour lui donner la forme de la croix, on enleva des briques. Les nouvelles briques, utilisées lors de cet aménagement, ont des dimensions différentes (0,40 m x 0,35 m x 0,04 m). Enfin, durant la quatrième et dernière phase, les constructeurs retransformèrent la couverture en simple voûte. Cette ultime modification est chronologiquement liée, selon le fouilleur, à l'érection de la basilique adjacente. On ne dispose pas d'indices déterminants pour dater ces diverses phases, si ce n'est la similitude existant entre les briques de la voûte et celles d'un arc ruiné appartenant au complexe de Galère (30 x 40 x 035 cm) qui servirent sans doute, toujours d'après le fouilleur, à une réparation postérieure. Au terme de sa recherche, elle suppose que la tombe de l'abside fut peut-être utilisée d'abord comme *enkainion* et soutenait alors l'autel avant d'être transférée dans la basilique — lors de la construction de l'église, les ossements furent probablement transportés et la tombe resta un simple cénotaphe. Une telle affectation paraît cependant peu probable car on sait qu'en Orient l'autel et la tombe du martyr n'ont pas de rapport étroit entre eux et, de plus, le martyrium n'a pas le caractère d'une chapelle liturgique mais celui d'une chapelle mortuaire comme l'atteste la présence des autres tombes dans l'édifice.

234. Euterpi Marki - Anguélkou, Τὸ σταυρικὸ μαρτύριο καὶ οἱ χριστιανικοὶ τάφοι τῆς ὁδοῦ Γ' Σεπτεμβρίου στὴ Θεσσαλονίκη, A.E. 1981, chr. 53-69, pl. ΣΤ-ΙΔ, plan Γ. N. Moutsopoulos (Monasteries outside the walls of Thessaloniki during the period of slav raids, Cyrillomethodianum 11 (1987), 129-194) répète les données ci-dessus et ajoute un plan complet.

S'il est difficile d'accepter l'hypothèse qui fait de cette tombe absidiale un *enkainion*, sous un autel et dans une chapelle mortuaire, la place privilégiée de la tombe, son emplacement à la place de l'abside et l'absence d'autres tombes dans son entourage lui donnent assurément une importance particulière. En outre, il est difficile de concevoir quatre phases successives d'aménagement de la tombe en vue de lui conférer un plan cruciforme.

En ce qui concerne les tombes II et III de la branche N., leur voûte n'est pas conservée. Seule subsiste la place de la pierre de descente, couverte d'un enduit jaune-ocre. Les tombes IV, V et VI de la branche O. sont en berceau; elles conservent le mortier hydraulique qui soutenait les plaques des murs et une bande rouge bordée de lignes noires, faisant partie de la décoration picturale. Les tombes VIII et IX de la branche S., probablement contemporaines, portaient un enduit blanc. La tombe VII de la même branche a une orientation N.-S. Ces tombes étaient peut-être originellement à ciste. Elles furent transformées ultérieurement en berceau comme semblent l'attester une plaque sur la surface de la tombe IX ainsi que la naissance de la voûte des tombes IX et X. La tombe IX a remplacé une autre sépulture dont des traces subsistent encore à l'angle SE.; enduit jaune-ocre. L'espace central contient les tombes X et XI, les plus grandes conservées respectivement sur 3 m x 1 m et 2,60 m x 1,05 m, en berceau et portant une incrustation jusqu'à la hauteur de la naissance de la voûte. Le pavement de la tombe X conserve des traces de plaques en marbre. La tombe XI présente trois marches revêtues de marbre adossées au mur E. Les dimensions des autres tombes ne dépassent pas en moyenne les 2-2,25 m x 0,55-0,90 m.

À l'exception de l'abside E., le plan du bâtiment ressemble à celui du mausolée de Galla Placidia. Les deux bâtiments ont à peu près les mêmes dimensions (mausolée de Ravenne: 10,50 m x 9 m). A l'intérieur, quatre voûtes en berceau formant les branches de la croix; au centre une voûte sphérique sur pendentifs dont le tambour carré fait nettement saillie à l'extérieur; la tour de la couverture de la voûte, à quatre pentes, est pyramidale. Ce mausolée est le premier bâtiment de ce type daté avec certitude (2e quart du Ve s.) présentant une voûte sphérique à pendentifs établie sur un plan carré[235].

On rencontre en Asie Mineure un certain nombre de petites chapelles ou de *memoriae*, aux dimensions modestes, comportant l'abside à l'E. et des branches peu profondes ou très larges. Elles datent de périodes différentes et leurs caractères témoignent d'une rupture indéniable avec le style classique en usage dans les régions voisines pendant le IVe s. La majorité de ces martyria ou mausolées ont un plan cruciforme, de différentes variantes et accolés ou rapprochés d'églises plus importantes. Leurs datations respectives varient sensiblement, mais n'excèdent jamais le VIIIe s. car la mode d'entourer une église principale de chapelles autonomes ne s'est guère maintenue, en pays grecs, pendant les siècles du Moyen Âge[236].

On trouve le même plan cruciforme, aux branches égales, en Occident, à Santa Tosca e Teuteria à Vérone[237] ou en Bulgarie[238]. Notre présent exemple constitue un type intermédiaire entre celui de

235. A. Choisy, L'art de bâtir chez les byzantins (Paris, 1883), pl. XVII, 1. D.A.C.L. IV, 1, 1366, fig. 3837 Dôme (1920), H. Leclercq; E. Stikas, Christianou, 58 (v. n. 139) (voûte identique à celle de la crypte d'Ilissos); A. Grabar, Martyrium III, pl. VIII, 3

236. A. Grabar, Martyrium I, 157. W. M. Ramsay - G. L. Bell, The thousand and one churches, London, 1909. Mahaletch, église de 12 m de long à coupole inscrite dans un carré, martyrium de 7 m de long, carré central et murs épais (fig. 198). Kurshundju, église de 17 m de long avec des annexes (fig. 276), Sivri Hissar, église de 18 m de long, coupole inscrite dans un carré (fig. 300),Viran Sheher 1, église de 15 m de long (fig. 283), Süt Kilissé avec la longueur des branches et leur étroitesse fait songer au martyrium d'Argala. En parlant de la région de Maden Sheher les auteurs disent «absence de toute trace de la tradition architecturale gréco-romaine soit dans les formes soit dans les moulures» (p. 22, 24).

237. A. Orlandos, Ἡ σταυρικὴ βασιλικὴ τῆς Θάσου, A.B.M.E. 7 (1951), 47, fig. 39, sans abside et 39. de l'Asie Mineure sans abside

238. Église de Botevo sur le Danube (14 m x 11 m env.). L'existence dans les débris de fragments d'une amphore du VIe s. et de la poterie slave, ainsi que la construction en briques donnent une datation vers le tournant du Ve et VIe s. (R. F. Hoddinott, Bulgaria, 242, fig. 57). L'église d'Ivanyani (20 m x 14 m env.) avec deux paires de branches — la deuxième de part et d'autre du narthex. Chaque branche orientale possède une crypte. L'aménagement rappelle les tombes de la basilique D cimetériale de N. Anchialos. Elle peut être datée comme Sainte-Sophie de Sofia de la première moitié du VIe s. (Ibid., 278, fig. 75). Église de Tsurkvishte semblable à la précédente, mais les branches orientales sont

Yagdebash et ceux de Galla Placidia ou de Chersonèse, qui succédèrent aux mausolées romains au plan identique[239]. Il s'agit d'un type fort répandu à partir de la fin du IVe s. pour les *memoriae* et les grandes églises cruciformes. Selon A. Orlandos, le terme «cruciforme» doit être réservé aux églises dont les quatre branches influent de manière visible sur le plan (croix libre) ou l'espace (croix inscrite) et non à celles dont la quatrième branche est constituée par l'abside, ces dernières appartenant plutôt aux églises à transept[240]. Cette remarque ne concerne pas les *memoriae* dont l'abside a des dimensions beaucoup trop modestes pour opérer une distinction catégorique entre les différentes branches de la croix.

Les exemples de Chersonèse tirent sans doute leur inspiration de l'Asie Mineure. «Ils ont une forme plus régulière que la plupart des spécimens analogues d'Asie Mineure. Ils se trouvent dans une ville importante, tandis que ceux de Lycaonie et des provinces voisines sont des œuvres plus ou moins rustiques. Les sanctuaires de Chersonèse sont probablement aussi plus archaïques. Les extrémités des quatre branches de la croix se terminent par un mur droit, particularité qu'on enregistre nulle part sur les petits sanctuaires cruciformes d'Asie Mineure. Deux d'entre eux (de Chersonèse) se laissent identifier comme martyria ou mausolée: a) église cimétériale cruciforme et abside funéraire (martyrium fixé dans son «téménos» et entouré des sépultures *ad sanctos*); b) croix libre sans abside moins grand que le précédent, à quelques pas au N. d'une grande basilique. Rempli de tombes, n'a pu servir que de mausolée ou de martyrium. Un autre édicule funéraire a été introduit entre l'oratoire cruciforme et le collatéral voisin de l'église»[241]. Notre exemple de Thessalonique et ceux de la Bulgarie appartiennent au même courant.

Quant à la question de l'antériorité ou de la postériorité de l'un ou l'autre édifice (martyrium-basilique), il est généralement admis que les basiliques ont succédé aux martyria fondés dans les cimetières. Nous avons distingué un autre type de rapports entre les basiliques et les martyria du Dodécanèse. Dans notre exemple, c'est la tombe de l'abside et celle située dans l'entrée de la basilique qui posent question. Existe-t-il un lien entre ces tombes? Peut-on songer à une translation de reliques depuis la tombe du martyrium à la tombe de la basilique? Il est probable que les tombes du martyrium appartenaient à des personnages éminents de la communauté chrétienne ou du clergé local qui souhaitaient être enterrés *ad sanctos*. La même hypothèse semble pouvoir être formulée à l'égard de la tombe de la basilique — si elle n'abrita pas les reliques d'un martyr, elle put recevoir peut-être celles d'un membre illustre du clergé.

En ce qui concerne la datation de l'édifice, le fouilleur mène une étude sur les caractéristiques et les états successifs du martyrium, se fondant sur la forme et la décoration des tombes et cherchant à déterminer un ordre chronologique. La tombe de l'abside doit être contemporaine du martyrium comme le montrent les signes observés sur les briques du pavement et dans d'autres bâtiments paléochrétiens de Thessalonique, postérieurs au milieu du IVe s. Pour les tombes II et III, qui présentent un enduit jaune pâle et des marches en pierre pour la descente, le fouilleur propose le 2e quart du IVe s. en arguant leur analogie avec d'autres tombes du cimetière existant à l'emplacement de la faculté de Théologie. Les tombes VII, VIII et IX datent vraisemblablement du milieu ou du 3e quart du IVe s. en raison de leur étroitesse, caractéristique présentée également par des tombes du cimetière situé à l'emplacement de l'hôpital Hay. Dimitrios, datées du IVe s. grâce à une œnochoé. Pour les tombes IV, V, VI qui portent des traces de peinture et une bande large encadrant celles-ci, elle propose la 2e

moins profondes (30 m x 20 m env.) (Ibid., 279, fig. 76).

239. A. Grabar, I, 161, 166, 167, exemples de mausolées romains. En parlant des martyria en croix libre il dit qu' «en Syrie, Palestine et Asie Mineure particulièrement ils sont pour la plupart de petites dimensions et généralement accolés ou rapprochés d'églises plus importantes, ce qui convient également à des martyria ou à des mausolées» (I, 157).

240. A. Orlandos, Ἡ σταυρική, 46-61; Idem, Ἡ βασιλική, 185-194, sur les sources philologiques, p. 187, n. 7.

241. A. Grabar, I, 158-159, III, pl. XX, 1-2, XXVII, 2. À voir le plan de l'église B de Chersonèse de Crimée avec annexes de part et d'autre de l'abside. Elle est pleine de tombes et mesure 13 m x 12 m env. On y a trouvé un reliquaire (H. Buschhausen, Die spätrömischen Metallscrinia (Wien, 1971), 252, fig. 8). Sur les travaux dans cette ville et la bibliographie: (A. Bortoli - Kazanski et M. Kazanski, Les sites archéologiques datés du IVe au VIIe s. au N. et au NE. de la Mer Noire: état de recherche. Travaux et Mémoires 10 (1987), 437-489 [448-455]).

moitié du IVe s. sur la base de comparaisons avec d'autres tombes étudiées par St. Pélékanidis. Pour les tombes X et XI, munies de marches pour la descente, qui sont apparemment ultérieures, elle propose la fin du IVe ou le début du Ve s. Le fouilleur adopte la même logique de datation concernant les autres tombes — soixante-dix au total — du cimetière (v. Partie A).

Nous nous méfions de cette volonté d'établir un ordre chronologique. La méthode est peu convaincante car elle tente de distinguer des tombes avares d'indices en les comparant avec d'autres sépultures dont la datation est loin d'être assurée. En outre, des énigmes demeurent. Pourquoi les briques du complexe galérien appartiendraient-elles à une réparation postérieure? Parce que ce propos sert l'argumentation du fouilleur? De simples hypothèses, répétées plusieurs fois, se transforment en constats assurés qu'on utilise pour fonder d'autres hypothèses. On conçoit aisément la fragilité de ce système d'argumentation.

Le fouilleur relève des similitudes existant avec le martyrium cruciforme, rempli de tombes, situé au N. de la basilique de Chersonèse et daté de la fin du IVe s. À partir de cet indice et des signes figurés sur les briques de la tombe I, elle propose de dater le martyrium du 4e quart du IVe s., soit du règne de Théodose Ier (379-395).

Fondée sur de tels éléments, on reconnaîtra que la datation des tombes ne peut être que relative. La forme de la tombe dépend de l'emplacement qu'elle occupe et des intentions des constructeurs et non pas d'un processus continu de construction. Deux ou plusieurs formes de tombes peuvent être contemporaines. Le martyrium de Chersonèse est cruciforme et ne possède pourtant pas d'abside à l'E. Nous avons mentionné que les exemples les plus proches de notre martyrium se rencontraient en Asie Mineure et en Bulgarie. Nous ignorons si la présence d'une abside avait une signification quelconque au sein d'un édifice mortuaire ou si elle peut constituer un indice chronologique. À propos d'une éventuelle signification, on évoquera les chapelles funéraires à abside de Marusinac ou celles des hérôa comme de Kalydon et plus tard les chapelles accolées à l'abside des basiliques syriennes[242]. Le cas de martyria ou de chapelles cruciformes sans abside se rencontre rarement, tandis que les grandes basiliques sont répandues partout (Saint-Syméon, Milan, Sichem)[243]. Dans les édifices chrétiens, c'est le désir de représenter la forme de la croix qui prime, tandis que dans les constructions païennes, ce sont des préoccupations techniques et pratiques: nous avons affaire à un plan présentant quatre arcs et un espace central facilitant l'élévation et la pose de sarcophages dans les conques (voir l'exemple, bien que chrétien, du mausolée de Galla Placidia). La forme de l'abside est donc assurément antérieure à l'architecture chrétienne et a pu persister en tant que telle aux époques suivantes; la forme de la croix aux édifices chrétiens apparaît après le milieu du IVe s. Les signes présents sur les briques pourraient nous offrir une datation plus précise, s'ils appartenaient à un atelier spécifique et donc datable, mais il semble qu'ils aient été en vogue durant une longue période. Par ailleurs, que conclure à partir de l'ensemble galérien? Que savons-nous en effet de sa construction et de ses réparations? Ainsi donc, étant donné le manque d'éléments décisifs et la nature inconnue des rapports entre la basilique et le martyrium, nous sommes obligés de renoncer à une datation précise qui, en tous les cas, ne doit pas s'avérer très éloignée de la datation proposée[244].

Le fouilleur affirme ensuite que les dix tombes étaient peut-être celles des évêques de Thessalonique au IVe s. Elle cite les noms de plusieurs évêques de la ville en commençant par Alexandre (305-335).

242. Chapelles funéraires de Marusinac (A. Grabar, I, fig. 13), martyrium - mausolée: tombe dans l'abside, mausolée de Mar Behnam à Chidr Elias (fig. 14); Éphèse, martyrium primitif de Saint- Jean avec abside (fig. 26); Manastirine, martyria à abside (fig. 3, III, pl. XIV, 3); Kalydon (Ibid., III, pl. XX et XXI, 1), E. Dyggve - Fr. Poulsen - K. Romaios, Das Heroon von Kalydon, Kobenhavn, 1934; J. Lassus, Sanctuaires, 173-179, les chapelles des martyrs.

243. Sichem, Saint-Babylas d'Antioche, Saints-Apôtres de Milan, Sainte-Croix de Ravenne, du IVe s., Gerasa, Salone, Kalaat Seman, Thasos du Ve et VIe s. (A. Orlandos, Ἡ βασιλική, fig. 18, 21, 32, 33, 153, 154, 156, 155).

244. Eut. Kourkoutidou - Nikolaïdou, Τὸ ἐγκαίνιο τῆς βασιλικῆς στὸ ἀνατολικὸ νεκροταφεῖο τῆς Θεσσαλονίκης, A.E. 1981, chron., 70-81. Une grande collection de monnaies trouvées dans la basilique datent du règne de Théodose Ier, qui est *terminus post quem* pour l'*enkainion* et le reliquaire et par conséquent pour la fondation de l'église. Ce témoignage prouve que la basilique et le martyrium sont contemporains ou la basilique est peut-être légèrement postérieure au martyrium. Sur les monnaies: Despoina Evyénidou, Τὰ νομίσματα τοῦ ἱεροῦ τῆς βασιλικῆς Γ΄ Σεπτεμβρίου Θεσσαλονίκης, Ibid., 82-85.

Pour justifier cette datation, elle évoque la forme différente des tombes dont nous avons parlé plus haut. Toutefois, l'hypothèse suivant laquelle le martyrium de la fin du IVe s. aurait inclu dans son espace intérieur les tombes préexistantes des évêques semble irrecevable. Nous ignorons tout de la disposition des tombes d'évêques dans les cimetières libres au cours de l'époque primitive du christianisme et peu après son triomphe, mais il paraît raisonnable de croire que les tombes des évêques de la fin du IVe et du Ve s. étaient groupées dans un local distinct, une chapelle mortuaire[245].

Si on jette un coup d'œil sur le plan du martyrium et son environnement, on remarque vite que les tombes ont des dimensions différentes et sont plus étroites que celles du cimetière: elles ne témoignent donc pas d'une disposition symétrique liée à un éventuel projet de construction et paraissent dès lors contemporaines ou postérieures au martyrium; l'orientation N.-S. de la tombe VII de la branche S. apporte à ce propos une preuve solide. Comme toutes les tombes du cimetière sont chrétiennes, il aurait été logique que la fondation d'un martyrium favorise l'implantation de sépultures dans son voisinage, selon le schéma traditionnel des inhumations *ad sanctos*. Pour avancer des explications plus précises, il faudrait au préalable mieux cerner la datation de la basilique et ses rapports, sur le plan chronologique, avec le martyrium.

Cherchant à lier le martyrium à un saint précis, E. Marki a étudié toutes les Passions des martyrs de Thessalonique, les mentions dans les synaxaires de Constantinople (voir H. Delehaye), les Vies de saints thessaloniciens au sein du ménologe de Basile II et à l'ouvrage du Bollandiste H. Delehaye, Les origines du culte des martyrs (1933). Pour un grand nombre de ces martyrs, il existe des mentions de fondation d'églises. Elle retient trois saints — sainte Anysia, sainte Matrone et saint Alexandre — dont l'inhumation est connue par les sources. Après une longue suite d'hypothèses, elle attribue le martyrium à saint Alexandre. Une telle méthodologie recèle d'innombrables pièges. Il faut d'abord observer que les deux saints portant le nom d'Alexandre, l'un situé à Pydna et l'autre à Thessalonique, furent identifiés par Fr. Halkin à un seul et unique saint. Le martyre de celui-ci se serait déroulé à Pydna et son inhumation aurait eu lieu à un endroit qu'on n'a pu localiser. E. Marki avance la possibilité d'une translation de reliques à Thessalonique, etc. Elle avoue, au terme de son étude, qu'en essayant d'élucider le «mythe» du martyrium, elle a bâti une vérité certes conjecturale, mais fondée sur des données concrètes. Compte tenu des difficultés présentées par les sources hagiographiques elles-mêmes concernant l'identification des événements historiques et la confusion régnant entre les saints et les noms, de telles attributions offrent toutefois peu de nouveaux éléments concrets. Que du contraire ! Ils ajoutent même de nouvelles énigmes.

Au sujet de la date de destruction du martyrium, nous disposons de quelques informations historiques. Le fouilleur mentionne qu'une couche de cendres dans le mur S. extérieur de la basilique peut constituer un indice de la destruction de la basilique, et par conséquent du martyrium, suite à un incendie. On peut rapprocher cette donnée des informations livrées par les Miracles de saint Démétrius relatives à Hagan, commandant des Avaroslaves. Après l'échec du siège de la ville, qui date des environs de 618, Hagan, dépité, se retira non sans avoir au préalable incendié les sanctuaires *extra muros* et les faubourgs de la cité. Les séismes, qui frappèrent la région deux ans plus tard, achevèrent sans doute l'œuvre de destruction inaugurée par l'incendie[246].

245. R. Crozet, Chapelles et basiliques funéraires en France, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969), 247, une place privilégiée est reservée aux évêques. J. Lassus, Questions sur l'architecture chrétienne de l'Afrique du Nord, Ibid., 107-125. «En règle générale la tombe de l'évêque ne se confond pas avec celles du commun» (p. 121); mais il est enterré dans des chapelles dans les cimetières (Sainte-Salsa à Tipasa, Djemila, crypte avec sépultures). (P. - A. Février, Travaux et découvertes en Algérie, Ibid., 300) des tombes disposées autour de la crypte de la martyre Crispine à Tebessa (7+1) appartenant peut-être aux clercs.

Cyrille de Jérusalem (P.G. 34, 1116) établit une distinction entre les deux catégories des défunts: la première place est donnée aux martyrs, la deuxième est reservée aux évêques. Cette distinction a tendu à s'effacer et jusqu'à la fin du VIe s. au moins toute la liste épiscopale sauf exceptions fait partie intégrante du martyrologe (D.A.C.L. X, 2, 2447, martyr. (1932), H. Leclercq). L'évêque joue un rôle dominant dans les choses religieuses, mais peu à peu ses compétences sont étendues dans le domaine administratif de l'État, p. ex. la Novelle 8 de l'an 535 et une autre de l'an 539 par lesquelles Justinien établit d'une façon la surveillance des officiers civils par l'évêque et le patriarche.

246. P. Lemerle, Le plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius, I, 189, II, 95 s., 97, 102-103, 110. Sur

2.6.2. LE MARTYRIUM D'ARGALA À LESBOS

Celui-ci se trouve au SO. d'une basilique située à une dizaine de km de la ville de Mytilène, à proximité de l'actuel aéroport[247] (fig. B, 22). Sur les ruines de la basilique fut érigée à l'époque moderne une petite chapelle (fig. B, 23). Le bâtiment est totalement détruit. Seules les fondations permettent d'esquisser son plan initial. Le martyrium est détruit jusque sous le niveau du sol. À l'extérieur, le bâtiment présente une forme rectangulaire avec une abside saillante du côté E. et concave du côté O. (entrée). Aux quatre coins se trouvaient des piliers, carrés sur le côté E. (1,85 m x 1,90 m coin NE. - 1,85 m x 1,85 m coin SE.), rectangulaires à l'O. (2,20 m x 1,90 m coin NO. - 2,15 m x 1,85 m coin SO.), conférant à l'intérieur une forme de croix. L'espace central est rectangulaire (3,30 m x 3,80 m environ). La branche N. est plus profonde que celle du S.

On a découvert deux tombes aux angles NO. et SO. La première (1,95 m x 0,85 m x 0,65 m) a ses flancs N. et O. formés par les murs du bâtiment. Son côté E. est constitué de deux grandes briques et son côté S. par une grande plaque en poros et des briques. Elle contenait les ossements d'au moins sept personnes, disposées l'une sur l'autre (ossuaire). Quelques crânes presque intacts et huit lampes ont été conservés. La deuxième tombe était bâtie de briques posées verticalement à leur tour recouvertes d'autres briques. Elle a livré une lampe. Une troisième tombe, à l'angle extérieur SE., pillée et complètement détruite, présentait un aspect analogue. À l'E. de la basilique, le fouilleur a mis à jour une quatrième tombe, et dans les environs d'autres sépultures violées et pillées.

Du point de vue de sa forme architecturale, le plan du martyrium est commun et rudimentaire. Quatre gros piliers définissent un espace presque carré. Les murs, plus minces que les piliers, donnent à l'ensemble la forme approximative d'une croix. Celle-ci n'a aucune relation avec le symbole chrétien. L'entrée, un peu concave par rapport aux piliers saillants, suggère la présence originelle d'un arc à fronton et tympan (?)[248]. Les gros piliers soutenaient sans doute une toiture de pierre en voûte sphérique compte tenu de la minceur des murs et des petites dimensions du bâtiment (7,25 m. S. x 7,40 m. N. x 7 m. O., mesures sans prendre en compte l'abside)[249]. Une toiture pyramidale ou en charpente paraît peu probable[250]. Il semble que la transition du rectangle à la voûte sphérique se soit opérée par l'intermédiaire des pendentifs et non des trompes d'angle[251]. Ce type simple se rencontre dans les

l'identification du saint (Idem, Sainte Anysia, martyre à Thessalonique? Une question posée, A.B. 100 (1982), 111-124 (119-121). Dans, Ἡ βυζαντινὴ Πύδνα, Πιερία 1984, 58-62. E. Marki soutient qu'une partie des reliques de saint Alexandre fut transférée dans le martyrium de la rue 3 Septemvriou. Sur le sujet, Ph. Dimitrakopoulos, Ἅγ. Ἀλέξανδρος Πύδνης ἢ Θεσσαλονίκης, Ἑλληνικά 29 (1976), 267-277.

247. Dimitr. Evangelidis, Πρωτοβυζαντινὴ βασιλικὴ Μυτιλήνης, A.Δ. 13 (1930-31), 1-40 (25-28) fig. 1, 17. brève description: A.E. 1929, 190. G. Sotiriou. Mention du martyrium dans (A. Grabar, I, 337 n. 1) et (J. de Waele, Scoperte recenti di archeologia cristiana nella Grecia, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 380). Selon P. Lemerle (Philippes, 444), le «mausolée» ou martyrium est peut-être une construction tardive.

248. Comme au martyrium de Saint-Sissinios à Cyzique dans le menologe de Basile II, l'entrée a lieu par un arc (A. Grabar, I, 81, III, pl. XVII) ou celui de l'Elif (Alif) mausolée païen (Ibid., III, pl. IV, 3), ceux du tissu de Berlin en salle rectangulaire allongée (Ibid., pl. XIX, 2) ou ceux du martyrium de Kaoussié (387) (Ibid., I, 77).

249. Les chapelles conservées de Baouît à coupole sur pendentifs (A. Grabar, I, 83, III, pl. LIII, 2), le martyrium de Saint-Sissinios. Dans les ivoires du Ve-VIIe s. la tombe du Christ est un édicule cubique à coupole (Ibid., pl. XVI, 1-3), le reliquaire de Maspero de Baouît à plan carré et à coupole (Ibid., I, p. 82) et la coupole hémisphérique des mausolées de Bagawat (Ibid., I, fig. 1-7). À comparer le mausolée de Vizzos du IVe s.

250. Probablement à Antioche-Kaoussié (Ibid., I, 77, III, pl. XXVI, 2), mosaïque de Saint-Jean Baptiste à Gerasa (Ibid., I, 80, fig. 8); à comparer la toiture du mausolée de G. Placidia et celle du martyrium de Saint-Jacques de Nisibis (338) (Ibid., I, 77, fig. 12). Les gros piliers sont une réminiscence des martyria-ciboires (Saint-Jean d'Éphèse, Korykos) qui étaient dépourvus de murs, tandis que d'autres ont des murs pleins (Saint-Sissinios de Cyzique). À Nisibis le martyrium de Saint-Jacques (338) est de plan carré pourvu d'une abside et murs extérieurs percés de larges ouvertures (Ibid, I, 77, fig. 12). Le même à Antioche-Kaoussié et Saint-Jean d'Éphèse.

251. Les deux églises à Utschajak à pendentifs qui ont à peu près le même plan et les mêmes dimensions avec le martyrium d'Argala (J. Strzygowski, Kleinasien, 33, fig. 25); à comparer les mausolées de Baouît des Ve-VIIe s. (A. Grabar, I, 83, III, pl. LIII, 2). Trompes d'angle et pendentifs à Bagawat (Ibid., I, 82, fig. 1-7) des IVe-Ve s. Trompes d'angle (G. L. Bell, Churches and monasteries of the Tûr Abdin and neighbouring districts, 1913, 27, fig. 33, pl. XXIII,

mausolées anciens d'Asie Mineure[252], d'Orient et de Grèce[253], avec ou sans abside carrée ou rectangulaire, possédant une salle centrale carrée ou d'autres salles ou nefs accolées à ses côtés[254]. On le rencontre également en Occident dans de petites basiliques ou chapelles[255]. Au Moyen Âge, ce type

fig. 1, G. Wiessner, Christliche Kultbauten im Tûr Abdin, I-II, Wiesbaden, 1981-1983). La voûte de l'église S. de Saint-Jacques à Nisibis. Sur l'usage des pendentifs et des trompes d'angle: E. Stikas, L'église byzantine de Christianou, Paris, 1951.

252. Deux exemples très représentatifs de l'Asie Mineure: Le mausolée de Tiberia Claudia Pericleia à Termessos en Pisidie de la première moitié du IIe s. (J. Strzygowski, Kleinasien, 136, fig. 104; R. Heberdey - W. Wilberg, Grabbauten von Termessos in Pisidien, Jh.ö.a.I. 3 (1900), 177-210 [205-207]). Il se compose d'une *cella* à abside précédée d'un vestibule, le *prostoon*. Le monument était entouré d'un péribole, pourvu des niches latérales. Les inscriptions nous apprennent que ces édifices contenaient non seulement le sarcophage du propriétaire de la tombe, mais aussi ceux des membres de sa famille. Le centre de la *cella* était réservé au sarcophage du propriétaire (J. Kubinska, Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques de l'Asie Mineure (Travaux du centre de l'archéologie méditerranéenne de l'Académie polonaise des sciences, 5 (Warszawa, 1968), 26-28). Plus près de nous est le mausolée de Cl. Tatiana à Éphèse (204 ap. J.-C.). De part et d'autre de l'abside se trouvent l'escalier de la descente à la crypte et une petite salle rectangulaire. Dans l'espace central on a trouvé les fragments de trois sarcophages (J. Keil, XIV Bericht über die Ausgrabungen in Ephesos, Jh.ö.a.I. 26 (1930), Beiblatt 5-66 [9-10, fig. 3]). Sur la décoration du sarcophage de la chambre funéraire de Claudia Antonia Tatiana: Ernst Rudolf, Der Sarkophag des Quintus Aemilius Aristides, Öst. Akad. Wissensch. philos.-hist. Klasse, Denkschriften, 230 Band, Wien, 1992. À voir aussi les mausolées de Baouît de plan carré ou s'approchant du carré (A. Grabar, I, 83) ou de Bagawat (Ibid., I, fig. 1-7). Plan carré, murs pleins 5 m de côté du mausolée à Maden Sheher et autres exemples dans la même région (W. M. Ramsay - G. L. Bell, The thousand and one churches, 233, fig. 192, 193). L'origine de ces types se trouve dans les mausolées romains et même plus anciens où le noyau de l'édifice est un rectangle ou carré sans abside et de gros piliers aux angles p. ex. en Cilicie (E. Alföldi - Rosenbaum, The necropolis of Anemurium, 89, 91, fig. 1) et Sarikawak (Archäologisches aus Kilikien, Jh.ö.a.I. 5 (1902), 110, fig. 26, Fr. Schaffer). À comparer (S. Guyer, Les monuments chrétiens d'Asie Mineure, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 433-458). Est-ce qu'on peut chercher une ressemblance avec les salles rectangulaires à abside des palais? p. ex. à Piazza Armerina (St. Karwiese, Münzdatierung «aus dem Beutel», Jh.ö.a.I. 50 (1972-73), 281-295 [283]).

Description des mausolées-*memoriae* de ce type: «Une nef légèrement plus longue que large, prolongée par une abside, le plus souvent demi-circulaire dont les murs sont dans le prolongement de ceux de la nef ou légèrement en retrait» (J. Guyon, Recherches sur les bâtiments constantiniens du site inter duas lauros, Via Labicana à Rome, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), 183 s., 185, fig. 1 et p. 192, fig. 3 plans). À voir aussi, Idem, Portica in circuitu, Les annexes de la basilique constantinienne des saints Marcellin-et-Pierre sur la Via Labicana à Rome, Studien zur spätantiken und byzantinischen Kunst, Fr. W. Deichmann Gewidmet (Bonn, 1986), I, 235 s. (p. 244, fig. 4, Via Appia, basilica apostolorum, type général avec narthex ou non et des piliers qui définissent ou séparent l'abside).

253. Delphes, dans la nécropole E. un monument funéraire à abside et plein de sarcophages, orienté N.-S (10,57 m x 9,43 m). Il ne reste que les fondations en moellons. Le sarcophage de Méléagre était disposé dans l'abside et quatre autres le long de l'édifice deux par deux de chaque côté. À l'extérieur du bâtiment des tombes de pierres et de briques (Mary-Anne Zagdoun, Fouilles de Delphes, IV, Monuments figurés: sculpture, 6, Reliefs (1977), 126, fig. 117-118, fig. 119 planche compl.). L'auteur cite un autre exemple souterrain dans la même nécropole qui contenait cinq sarcophages et un deuxième (G. Roux, La terrasse d'Attale I à Delphes, B.C.H. 76 (1952), 141-196 [159, n. 2]) et les met en rapport avec les chambres macédoniennes de Thessalonique (B.C.H. 82 (1958), 758-759, fig. 6, 7, Éc. Fr.). Ces exemples n'ont aucune relation avec le mausolée de Méléagre et les autres qui nous occupent, parce qu'ils sont souterrains, de petites dimensions et privés de leur structure et élévation. D'autres exemples romains sans abside saillante, mais avec une conque intérieure à Gortys, souterrain bâti et à Lissos *sub divo* (I. F. Sanders, Roman Crete, 41, fig. 8 et 43, fig. 10).

254. Des martyria au centre de la basilique: à Antioche-Kaoussié, où il communiquait avec les ailes de l'église par des arcs supportés des piliers des angles. Un pareil exemple l'édicule-ciboire de Saint-Jean à Éphèse (A. Grabar, I, 77) ou le martyrium de Korykos du Ve-VIe s. et à Sichem où le carré central est autonome (A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 44, fig. 21, Antioche; 48, fig. 24, Saint-Jean d'Éphèse; 41, fig. 18, Sichem). Procope (Περὶ κτισμάτων, I, 194) mentionne le martyrium de Saint-Anthime dont la longueur ne dépassait pas la largeur que de la longueur du chœur. À comparer le marabout musulman, édicule carré à coupole.

255. Îles de Lipari. Contrada Diana, monument funéraire des IVe-Ve s. (L. Bernabò - Brea, Le isole eolie da tardo antico ai normanni, biblioth. de «Felix Ravenna» n° [illegible] (1989), 84, fig. 30-32). Un édifice sépulcral à Bahnasa (Égypte) (H. - G. Severin, Gli scavi eseguiti ad Ahnas, Bahnasa, Bawit e Saqqara: Storia delle interpretazioni e nuovi risultati, 28 Corso (1981), 299-314 [305, fig. 3]). Une petite basilique (9,20 m x 6,15 m) contenait deux tombes antérieures à Agrigento en Sicile (E. de Miro, Agrigento paleocristiana e bizantina, Felix Ravenna 119-120 (1980), 131-171 [148 s.,

persiste dans les chapelles d'Orient[256].

Le plan du martyrium d'Argala ne présente pas de salle cultuelle. On se rappellera à ce propos l'aménagement des martyria anciens où la tombe se trouvait dans une salle souterraine et la salle cultuelle lui était superposée (p. ex. mausolée à étage de Marusinac). Un tel aménagement se rencontre dans les oratoires des monastères d'Égypte, d'Asie Mineure, du nord de la Mésopotamie et de Syrie. Son modèle provient des héröa antiques, mais avec une affectation de l'espace différente[257]. On constate une parenté géographique de notre martyrium avec quelques exemples païens présentant ce plan en Asie Mineure. Il serait toutefois excessif de prétendre que le plan des petites chapelles médiévales a la même origine. Elles adoptèrent simplement la forme rudimentaire et traditionnelle d'un édifice cultuel.

La disposition de l'ensemble (basilique, martyrium, baptistère, salle accolée au flanc S. de l'église) présente le programme complet d'un édifice cultuel chrétien. L'absence de symétrie entre les composantes de l'ensemble est dû, selon le fouilleur, à la différence de datation de chaque bâtiment. Il fixe au début du VIe s. l'édification de la basilique. Nous pensons que le plan de l'ensemble ne présente aucune anomalie si ce n'est l'orientation du martyrium, en légère déclivité vers le S., laissant un espace entre lui et la salle accolée au flanc S. de la basilique, et le massif qui entoure l'abside de la basilique. Nous avons observé dans les ensembles cultuels du Dodécanèse un autre programme dans lequel les annexes sont regroupées sur le côté E. de la basilique et se trouvent en communication directe avec elle. À Argala, nous sommes en présence d'un programme architectural qu'on pourrait qualifier d'archaïque: les annexes s'avèrent plus ou moins indépendantes. Pareille disposition se rencontre dans les églises d'Orient et convient aux ensembles monastiques ou à d'autres complexes dans lesquels les dépendances sont groupées de part et d'autre de l'atrium et près du narthex[258].

Le lien artistique qui unit l'île de Lesbos à l'Asie Mineure et, plus globalement, à l'Orient se manifeste ici non seulement dans le plan du martyrium mais aussi dans la forme architecturale des basiliques de l'île et encore plus dans l'aménagement de l'abside où l'influence micrasiatique est très nette[259]. Une autre caractéristique commune rapproche les deux rivages de l'Égée: ce sont les signes,

fig. 11-17]). Une chapelle funéraire (9,50 m x 4,90 m) située dans le cimetière E. à l'E. de la basilique de Sainte-Salsa à Tipasa. Elle renfermait sans doute un ou plusieurs sarcophages (St. Gsell, Monuments, II, 337, fig. 152; v. p. 224). À comparer la chapelle de Saint-Godehard à Mayence (A. Grabar, I, fig. 123).

256. Süt Kilissé (W. M. Ramsay - G. L. Bell, The thousand and one churches, 373, fig. 297 et p. 368, fig. 290) Yaghdebesh et dans (A. Orlandos, Ἡ σταυρικὴ..., A.B.M.E. 7 (1951), 47, fig. 31,1). Une chapelle cimétériale byzantine du XIe s. à Bogazkoy-Hattusa (P. Neve, Ausgrabungen in B.-H., A.A. 99 (1984), 339, fig. 12). Une chapelle byzantine (7,25 m x 5,40 m) du XIe s. à Abdère - Polystylon (Partie A, cat. n° 254). Quatre piliers sont incorporés aux quatre coins intérieurs, la voûte est à coupole (Π.Α.Ε. 1982, 24, fig. 3-4, Ch. Bakirtzis). Un baptistère (?) de forme identique au N. de l'abside d'une basilique communiquait avec elle par une baie à Odessos (Varna) (E. Condurachi, I Monumenti cristiani nell'Illirico, Ephemeris Dacoromana 9 (1940), 1-118 (104), fig. 69). La petite chapelle de Kastro de Tigani à Samos (Partie A, cat. n° 70) (10 m x 5 m) à narthex remplie de tombes (A. M. Schneider, Samos in frühchristlicher und byzantinischer Zeit, A.M. 54 (1929), 97-141 [112]). La première église cimétériale sur l'emplacement de Sainte-Sophie de Sofia avait la même forme à abside (7 m x 5 m). À comparer les chapelles des monastères du Mont Athos et des Balkans (G. Babić, Les chapelles annexes des églises byzantines, fonction liturgique et programme iconographique, (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques, III), Paris, 1969, fig. 22, 23, 26-28, de Russie p. 57).

257. «Le culte chrétien exigea que les fidèles pussent se placer soit à niveau soit au-dessus du corps saint, au lieu de le contempler au-dessus d'eux comme les païens». Salle cultuelle souterraine du mausolée de Cl. Tatiana ou le hérôon de Kalydon. «Des élévations semblables à celles qu'admettaient les héröa païens ne se feront pas avant l'époque romane, en Occident et jamais en Orient chrétien» (A. Grabar, I, 87). La disposition du martyrium de Saint-Jacques à Nisibis (338) (Ibid., 77, fig. 12), Khan-el-Ahmar, monastère de Saint-Euthyme (G. Babić, Les chapelles, 17, fig. 1-2), Ratac de la Dalmatie, église funéraire à étage (Partie A, 1.3.2.2.b.).

258. Églises des monastères: G. Tchalenko, Églises de villages de la Syrie du Nord, passim et J. Lassus, Sanctuaires, p. 32, fig. 12, Serjilla (IVe-Ve s.), p. 33, fig. 13, Dar Qita (418) baptistère, p. 41, fig. 18, Gerasa, cathédrale, p. 187, fig. 23, Rouweiha, l'église de Vizzos, p. 274, fig. 104, Quasr el Banat, monastère, (410). Au côté de l'atrium à N. Anchialos A (A.E. 1929, 21, fig. 17), Nikopolis B (Ibid., 202, fig. 34), Épidaure (Ibid., 200, fig. 32). Peu à peu les annexes s'approchent du chevet, p. ex. la crypte d'Ilissos, les martyria de Tebessa et Krancion, le baptistère de Caričin Grad.

259. Le type carré du *quadratum populi* à proportion largeur-longueur 1:1.066 qui ressemble au type oriental de la Syrie (A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 205). Le manque des *pastophoria* s'explique, selon A. Orlandos, par l'adoption

présents sur la majorité des lampes trouvées dans les deux tombes, qui représentent la «*planta pedis*» (fig. A, 165). Le même signe a été en effet découvert à Samos, à Corinthe et surtout dans le cimetière des Sept Dormants à Éphèse, à plus d'un millier d'exemplaires... ce qui laisse croire, selon le fouilleur, que c'est là que se situe le lieu d'origine de cet atelier[260].

2.6.3. LE MARTYRIUM D'AKAKIOS À THASOS

Dans une annexe de la basilique de l'Agora, contre les fondations du mur N. du narthex, fut aménagé un hypogée formé de trois caveaux contigus (2 m x 0,89 m chacun) ouvrant à l'O. sur un grand couloir orienté N.-S.[261] (fig. B, 24). Les murs sont profondément ancrés dans le sol, descendant jusqu'au sable, à 0,90 m environ sous le niveau des dalles du pavement. Ils sont constitués de blocs de marbre et de gneiss et sont enduits d'un stuc brunâtre sur lequel se détachent de chaque côté trois croix non isocèles de couleur marron dont les bras se terminent par de petites boules. À l'E., une croix semblable figurait sur chacun des petits côtés. Sous la branche horizontale de celle qui ornait le chevet du caveau médian, on peut lire, peinte en noir entre deux lignes qui convergent légèrement vers le S., l'inscription ΑΚΑΚΙΟΥ ΜΑΡΤΥΡΟΣ (C[?]). Les inscriptions des deux autres caveaux sont nettement moins bien conservées. Dans celui du N., on a déchiffré à la gauche de la croix ...ΑΝΗ... et à droite ΔΙΑΚΟΝΙΣ...[262] Au S., le nom inscrit à la gauche de la croix a disparu totalement et celui situé à droite ne montre plus que des lettres effacées, illisibles (fig. B, 25).

Les trois plaques de marbre de la couverture furent réutilisées dans le stylobate de la clôture du sanctuaire, sans doute au cours de l'époque primitive de la basilique. Une autre plaque provenant du chancel fut placée à l'extrémité O. du caveau central.

Il semble qu'on ait ultérieurement pénétré par effraction dans cet hypogée, auquel ne donne accès ni escalier ni pierre mobile. La dalle qui couvrait le couloir O. à la hauteur du caveau d'Akakios a été brisée et le linteau contigu à cette dernière chambre est fendu. Seul le couloir, qui pour sa part n'est pas décoré de croix, a livré un squelette, presque entier, avec la tête placée vers le N. La présence de ce corps date peut-être, selon le fouilleur, de l'effraction. Dans les chambres, on n'a recueilli que de rares ossements, vertèbres et phalangines. Au fond du caveau central, à 0,80 m environ sous les dalles de couverture, on a découvert, mêlés à la terre humide, des restes abondants de stuc rouge appartenant sans doute à l'ancien sol. On ne remarque rien de semblable dans les chambres latérales.

Une mosaïque assez grossière, comportant une bordure ornée d'un rinceau de feuilles de lierre, recouvrait toute la surface de l'hypogée, y compris la dalle brisée. Elle était constituée principalement de gros cailloux de marbre blanc. Pour figurer les rinceaux et les feuilles, le mosaïste employa surtout

progressive du type des basiliques syriennes: Éressos, vers le milieu du Ve s., sans *pastophoria* (A.Δ. 12 (1929), 30, fig. 30). Argala, deuxième quart du VIe s., un *pastophorium* au N. de l'abside. Aphentelli, première moitié du VIe s., *pastophoria* formés (Ibid., 44, fig. 46), Ipsilometopon, élargis à l'E. (Ibid., 5, fig. 1). Abside inscrite au rectangle: Éressos, non inscrite mais possédant une annexe le long E. derrière l'abside. Argala, inscrite dans un gros massif, Aphentelli, inscrite, Ipsilometopon, le rectangle contient trois murs de contreforts. Narthex absidial, inscrit à Argala et Aphentelli comme à Nikopolis A et à Gülbaktché de Klazomenes (J. Strzygowski, Kleinasien, fig. 35) et à Korykos de Cilicie (E. Herzfeld - S. Guyer, Meriamlik und Korykos, (M.A.M.A. II), (Manchester, 1930), fig. 87-89). Une autre caractéristique très commune en Syrie est le narthex latéral S. (A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 97 s., 146, fig. 55, 56, 113) qu'on trouve à Argala.

260. O. Broneer, Corinth IV, 2, Terracotta lamps, (1930), 242, n° 1067, fig. 172. J. Keil, XII Bericht, (Ephesos), Jh.ö.a.I. 23 (1926), Beiblatt, 294-295. N. Poulou - Papadimitriou, Lampes paléochrétiennes de Samos, B.C.H. 110 (1986), I, 586 s.

261. Ch. Delvoye, La basilique paléochrétienne et ses annexes, B.C.H. 75 (1951), 158-164, fig. 61-67, dont nous suivons la description. Idem, La basilique de l'Agora de Thasos et le martyrium d'Akakios, Nouvelle Clio 2 (1950), 412-413. Chr. Dunant - J. Pouilloux, Recherches sur l'histoire et le culte de Thasos, II, de 196 av. J.-C. jusqu'à la fin de l'Antiquité, Études thasiennes, V (Paris, 1958), 192-194.

262. D. Feissel (Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du IIIe au VIe s., B.C.H. Supplément VIII (Paris, 1983), 214, n° 256) lit: [---]ανη [..]ις † διακονίσ[σης]. Pour les autres inscriptions p. 214-215, n° 257-258 des Ve-VIe s. Cf. Chr. Dunant - J. Pouilloux, Recherches, 193-194, n° 361-363, pl. 51, 1-2.

des pierres bleues (ardoise) mais on trouve aussi, dans ces mêmes rinceaux et les lignes de bordure, des pierres vertes, mauves et roses. À l'E., un panneau rectangulaire portait une inscription dont les lettres se détachaient en minces pierres rouges vernissées sur un fond de petits cailloux blancs meulés: ὑ]ΠΕΡ Ε[ὐχῆς... | ΠΑΥΛΟΥ ΘΕΟΥ (δούλων?). À l'O. du seuil de la porte, qui assurait la communication entre la nef N. et le narthex, on dessina à l'aide de petits cailloux blancs scellés dans un stuc rouge, une grande corbeille se détachant sur un fond de losanges marqués au centre d'un point et surmontée d'une inscription dédicatoire, datable du Ve ou du VIe s. par la forme des lettres (ligatures: ΠΕ et ΗC et le O en losange): ΥΠΕΡ ΕΥΧΗC ΑΚΑΚΙΟΥ.

Deux salles rectangulaires, situées l'une à l'E. et l'autre au N., s'ouvraient de toute leur largeur sur la mosaïque en question. La première était pavée de briques plates (0,37 m x 0,29 m x 0,037 m). En façade, elle n'a livré aucune trace de mur, de seuil ou de colonnade. Selon le fouilleur, il est permis de croire qu'elle était fermée par des rideaux à l'instar des martyria représentés sur un tissu égyptien conservé au musée de Berlin[263].

Sur l'identité du saint, le fouilleur affirme qu'Akakios fut peut-être un martyr local. Aucun texte ne fait pourtant allusion à des chrétiens victimes de persécutions à Thasos. Certes, il est établi que les martyrologes et les synaxaires n'ont pas conservé le souvenir de tous ceux qui sont morts pour leur foi. Cependant, une telle omission surprendrait pour un personnage dont la mémoire aurait été honorée dans l'île même où il aurait été supplicié. De plus, si Akakios avait été mis à mort à Thasos, l'hypogée aurait été sans doute contemporain du premier état de la basilique. Il n'est toutefois pas exclu que l'invention de la sainte dépouille eut seulement lieu après la construction de la première église. D'autre part, si l'on considère la très petite quantité d'ossements découverts, on inclinera plutôt à croire que l'on se trouve en présence de reliques importées. Il ne faut pas non plus perdre de vue que les corps ont pu aussi être enlevés, par exemple lors de l'effraction de l'hypogée. De fait, les personnages en l'honneur de qui furent construits les caveaux latéraux n'étaient sans doute pas des martyrs puisque l'inscription conservée au N. ne leur accorde pas ce titre. Ils auraient demandé à être enterrés là, *ad sanctos*, lors de la déposition des reliques. Comme leurs ossements ont eux aussi presque complètement disparu, il paraît légitime de songer à une violation des sépultures.

En supposant l'origine étrangère des prétendues reliques d'Akakios, l'auteur étudie dans les martyrologes et les synaxaires les différents martyrs qui portèrent ce nom. Il en dénombre six.

1) Akakios, l'un des quarante martyrs de Sébaste, suppliciés à l'époque de Licinius, fêté le 9 mars. Ses reliques avaient été dispersées. Une partie d'entre elles se trouvait à Constantinople[264].

2) Akakios, martyrisé à Prusa en Bithynie avec l'évêque Patrikios et les prêtres, Ménandros et Polyainos, fêté le 28 avril par les occidentaux et le 19 mai par les orientaux[265].

3) Akakios, soldat cappadocien, décapité en 303 à Constantinople. Au moins deux églises de la ville perpétuaient sa mémoire. La première avait été élevée près de l'endroit de son martyre et portait le nom de Saint-Acace-de-Karya. Elle s'effondra au début du Ve s., sans doute en 407. Elle fut reconstruite sous Justin II (565-578) et Tibère (578-582)[266]. L'autre église fut bâtie ἐν τῷ Ἑπτασκάλῳ par Constantin qui, à cette occasion, y fit transporter le corps du martyr[267]. La ville de Squillace en Calabre prétend détenir aussi des reliques de ce saint. Il est fêté le 7 ou le 8 mai[268]. C'est ce même Akakios qui se trouve mentionné dans le Martyrologe Hiéronymien aux dates du 10

263. A. Grabar, III, pl. XIX, 2. À voir aussi la reconstitution proposée par J. Lassus pour le martyrium de Qal'at Kalôta (Sanctuaires, 178, fig. 82).

264. Synaxaire de Constantinople, éd. H. Delehaye (Bruxelles, 1902), 521-522, l. 44; D.A.C.L. X, 2, 2438, martyr, (1932), H. Leclercq. Une partie des ossements des saints Quarante fut brulée, l'autre conservée. Nous suivons les notes de Ch. Delvoye jusqu'à la note 273.

265. Martyrologe romain, éd. H. Delehaye (Bruxelles, 1940), 159, n° 4; Synaxaire de Constantinople, 695; Θρησκευτικὴ καὶ χριστιανικὴ ἐγκυκλοπαιδεία (Athènes, 1936), I, 692, Ε.Γ.Π.

266. Socrate, H.E. VI, 23 = P.G., 67, 732; Théophane, P.G. 108, 220-221; Patria, III, 116.

267. Patria, III, I; Socrate, II, 38 = P.G. 67, 329-332.

268. Synaxaire de Constantinople, éd. H. Delehaye, 661; Martyrologe Hiéronymien, éd. H. Delehaye (Bruxelles, 1931), 238; Martyrologe romain, 178 n° 3 et p. 179; Synaxaire, 663-664.

mai, du 7 et [redacted] juin ainsi que du 3 juillet[269].

4) Akakios, décapité à Milet sous Licinius, fêté le 28 ou le 29 juillet[270].

5) Akakios ὁ πρεσβύτερος décapité à Sébaste sous Dioclétien, fêté le 24 octobre par l'église orientale et mentionné à la date du 27 novembre dans le Martyrologe Romain (p. 548). Le père H. Delehaye (p. 550) ne croyait pas à l'existence de ce martyr et pensait qu'il s'agissait d'une confusion avec saint Akakios ὁ ἐν τῇ κλίμακι, moine du VIe s., fêté le 26, 27 ou 29 novembre[271].

6) Le Synaxaire de Constantinople mentionne à la date du 2 juin (col. 726, n° 3, 1.11) un martyr Akakios, sans préciser cependant ni l'époque ni le lieu de son supplice.

De tous ces martyrs, c'est celui de Constantinople qui, selon Ch. Delvoye, a vraisemblablement le plus de chances d'avoir été honoré à Thasos. En outre, son culte fut de loin le plus populaire. Comme on l'a mentionné, on observe même la présence de certaines de ses reliques à Squillace. Il ne serait point étonnant d'en trouver également à Thasos, où l'on entretenait d'étroites relations avec la capitale de l'Empire. Nous ignorons si Constantin avait fait transporter l'ensemble du corps saint dans l'église de l'Heptascale ou s'il en avait laissé une partie au sanctuaire de Karya. Dans ce dernier cas, une hypothèse survient: les reliques détenues par cette église ont pu être dispersées durant l'intervalle de temps entre l'effondrement de l'édifice et sa reconstruction.

À la fin de son argumentation Ch. Delvoye prend en considération un texte du Synaxaire de Constantinople à la date du 24 octobre (n° 3) évoquant la translation depuis l'Asie Mineure à Thasos des reliques des martyrs Markos, Soterichos et Valentin[272]. Ces trois martyrs ne sont pas autrement connus. Il est assez frappant de retrouver parmi eux une femme comme dans le cas de notre hypogée. On notera encore que la fête d'un Akakios martyrisé à Sébaste sous Dioclétien est mentionnée ce même jour, le 24 octobre (v. n° 5). L'auteur estime qu'un lien unit ces deux témoignages et suppose, en conclusion, que les reliques d'Akakios comme celles des trois autres martyrs furent apportées d'une autre ville.

Une tombe a été découverte dans la nef centrale. Selon le fouilleur, le style de la mosaïque et la forme des lettres de l'inscription, de même que le type des croix gemmées peintes sur les murs des caveaux nous autorisent à placer au Ve s. la construction du martyrium. Comme il est postérieur au premier état de la basilique, cette dernière remonterait donc au IVe s. Les plaques de chancel à claire-voie ne contrediraient pas une telle datation. Il est dès lors tentant d'identifier notre édifice à cette église de Thasos pour la décoration de laquelle, au témoignage de Grégoire de Nazianze, un prêtre thasien fut chargé d'aller acheter à Constantinople des plaques en marbre de Proconèse, mission dont il ne s'acquitta nullement puisqu'il détourna l'argent pour son propre compte...[273]. Même si l'interprétation n'est pas assurée, ce texte nous apprend au moins qu'on construisait, dès le IVe s. à Thasos, des églises importantes.

Nous avons suivi la description du martyrium donnée par Ch. Delvoye et nous adhérons à son raisonnement et à la solution qu'il propose concernant l'identification problématique du martyr. Nous constatons une fois encore les difficultés qui se posent dans l'exploitation des sources hagiographiques. Nous jugeons donc possible la translation, depuis un endroit non localisé vers Thasos, des reliques d'un martyr et, indépendamment de cela, l'existence d'un martyr local dont les martyrologes et les synaxaires ne font pas mention.

De tous les martyria que nous considérons, celui d'Akakios est le seul attesté par une inscription.

269. AASS, mai, II, 291-299; Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique, I (1912), 237-240; Θρησκ/κὴ κ. χριστ/κὴ ἐγκυκλ. I, 692; S. Salaville, Les églises de Saint-Acace à Constantinople, Échos d'Orient 12 (1909), 103-108; H. Delehaye, Saints de Thrace et de Mésie, A.B. 31 (1912), 225, 228-232, 240.

270. Martyrologe romain, 310, n° 6; Synaxaire, 852, l. 32; 853 l. 55; AASS, juillet, VI, 547-548; Dict. d'hist. et de géogr. eccl., I. 240, n° 3.

271. Θρησκ/κὴ κ. χριστ/κὴ ἐγκυκλ., 693, 6; Synaxaire, 257, l. 48; 261, l. 20; 264, l. 56; Dict. d'hist. et de géogr. eccl. I, 248-249, n° 11.

272. Ch. Delvoye se demande [redacted] on peut voir une erreur de copiste dans les noms d'Akakios et de Markos, hypothèse improbable. Si l'on veut rapprocher le nom de Valentini de celui très effacé de la diaconesse du caveau N., on n'arrive pas à des résultats satisfaisants.

273. Poema de se ipso, 875 κ. = P.G. 37, 1089.

En cela, il nous rappelle celui de Niculițel où furent découverts dans le caveau funéraire les inscriptions de quatre martyrs. Sa situation par rapport à l'église — une annexe souterraine au NO. — implique-t-elle une importance secondaire? On s'attendrait en effet à le trouver, dans un édifice imposant, près du chevet. Sa datation, postérieure à celle de la basilique et son emplacement insignifiant suggère à nos yeux: 1°) l'origine étrangère des reliques du martyr, 2°) que la construction des caveaux est due à l'initiative de quelques personnes, peut-être celles qui furent inhumées *ad sanctum* dans les deux caveaux adjacents.

Cet aménagement rappelle en tout cas celui de la basilique de Benian où derrière la crypte de l'église s'alignent sept chambres funéraires[274]. La disposition du martyrium, trois caveaux à couloir, évoque aussi celle de l'ensemble funéraire de la basilique cimétériale du terrain Pavlidi à Philippes et la série de tombes précédée d'un couloir[275]. Cet emplacement s'avère assez rare. À titre de comparaison, nous mentionnerons enfin le mausolée de Niš, un compartiment [redacted] deux pièces, dont les dimensions totales atteignent 8-9 m x 8 m, à l'O. de l'exonarthex de la basilique avec laquelle il communique par un escalier[276].

2.6.4. LE MARTYRIUM DE SAINT-ISIDORE ET SAINTE-MYROPE À CHIOS

Il s'agit d'un hypogée situé au milieu de la nef centrale dans l'axe E.-O. de la basilique dédiée à la mémoire des deux saints, érigée à quelques km au N. de la ville actuelle de Chios (fig. B, 26). On y descend par un escalier de cinq marches. Ses dimensions équivalent à environ 2,50 m x 2 m. Deux sarcophages sont placés au fond du caveau dans l'axe N.-S. Le plafond est en berceau (fig. B, 27).

Sur le pavement de la basilique, deux couches de mosaïques sont bien visibles. G. Sotiriou et A. Orlandos les datent des Ve [redacted] VIIe s., en accord avec les vestiges sculptés (chapiteaux, *transennae* de clôture du chœur) et la tradition qui associe à cette deuxième phase de construction le nom de l'empereur Constantin Pogonatos (668-685). Selon G. Sotiriou, le caveau funéraire n'appartient pas à la période primitive du monument, parce qu'il interrompt la mosaïque du sol. Il est difficile aujourd'hui de distinguer le rapport entre le martyrium et les deux couches de la mosaïque, parce qu'il est séparé du corps principal de l'église actuelle par un bloc de murs et deux escaliers. Précisions que sur toute son histoire, la basilique connut cinq phases de construction[277].

274. La tombe de la martyre occupait la chambre du milieu dans l'axe de la crypte avec laquelle elle communiquait par une fenêtre ouverte à 1,20 m du sol de la crypte *fenestella confessionis*. La crypte était destinée à la visite de la tombe; la basilique avait été érigée immédiatement après la mort de la sainte Robba et en son honneur (434-439), mais elle est construite auprès de sa sépulture, non au-dessus car celle-ci était comme les six autres caveaux située au sommet d'une pente rapide (Yv. Duval, Loca, I, 409, fig. 264; v. n. 148).

275. Terrain Pavlidi (A.Δ. 31 (1976), B2, 336, dess. 2, pl. 265, a-c, Ch. Pennas; Ibid., 32 (1977), B2, 289-291, Idem). Une série de tombes, terrain Théodoridi (Ibid., 29 (1973-74), B3, 844, dess. 5, Idem). À Salone un groupe de tombes opposées avec couloir, E. Dyggve - R. Egger, Forschungen, III, 7, fig. 6, 7, p. 8, fig. 8, 9.

276. Iv. Nikolajević, Nécropoles et tombes chrétiennes [redacted] Illyricum oriental, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), Rapports, 349-367 (360) et N. Petrović, Le problème du projet architectural de la basilique paléochrétienne, Starinar N.S. 17 (1966), 134, pl. II, Niš, basilique à martyrium.

277. Sur la basilique, G. Sotiriou, A.E. 1929, 191-192, fig. 23 et p. 239, où il soutient que les tombes des martyrs appartiennent à une époque postérieure au VIe s.; Idem, A.Δ. 2 (1916), Παρ|μα. 28; F. de Coulanges, Arch. des miss. scient. IV (1856), 493; K. Kourouniotis, A.Δ. 1 (1915), 64 s. Sur le plan d'A. Orlandos (Les monuments byzantins de Chios, II (Athènes, 1930), pl. 1) on ne distingue pas les deux phases des mosaïques dont il parle dans, IIIe C.I.E.B. Athènes, 1932, 253, (Ve et VIIe s. [?]), en ajoutant que l'abside de la basilique, carrée en saillie se rapproche des églises syriennes. Sur les basiliques, D. Pallas (RL.b.K. I (1966), 951-952, fig. 1, [Chios]). Une note dans, Hesperia 6 (1937), 200, n. 1, H. Thompson, sur la mosaïque. Ch. Pennas, (The basilica of St. Isidore: new evidence, dans, Chios, a conference [redacted] the Homereion [redacted] Chios, 1984, éd. J. Boardman - C. E. Vaphopoulou - Richardson (Oxford, 1986), 317-334) n'ajoute rien sur les quelques lignes consacrées auparavant au martyrium. Une tombe de plaques calcaires fut trouvée en dehors de la partie S. de l'abside de l'église de la première période. Elle est antérieure, parce que son angle NO. est incorporé dans le mur de l'abside. Elle contenait quatre *unguentaria* [redacted] terre, des fragments d'un vase sans anses et trois monnaies.

Saint Isidore subit le supplice sous Dèce (250); sainte Myrope se chargea d'enterrer le corps du saint et fut ensuite mise à mort pour ce geste[278]. La basilique se trouve à l'emplacement de l'ancien cimetière de la ville en activité à la période romaine[279]. C'est donc dans ce cimetière, *extra muros*, que furent enterrés les deux saints. Ultérieurement, probablement sous Marcien (450-457), le corps saint fut transféré à Constantinople dans l'église annexe Sainte-Irène, fondée par ses soins. Bien plus tard, une partie des reliques fut transportée à Venise (1125). Des voyageurs mentionnent en 1106-1107 la tombe du saint à Chios, dépourvue cependant de reliques. Un autre témoin a vu ses reliques à Constantinople (1200)[280]. La disposition du martyrium et celle de la basilique impliquent la construction de l'église sur l'emplacement du cimetière, incluant (?) dans un premier temps les tombes saintes et les enfermant au cours d'une seconde phase dans le caveau funéraire. L'orientation N.-S. des tombes dans le caveau indique-t-elle que celles-ci se trouvaient *in situ*? Les données restent fort hypothétiques sur ce point. Il est aussi possible qu'à l'époque de Marcien le caveau ne s'apparentait qu'à un cénotaphe.

Il semble que le culte de saint Isidore se diffusa très tôt hors de Chios comme l'atteste une inscription de Ténos se rapportant à une «chapelle» (οἰκίδιον) dédiée (διαφέρον) à saint Isidore et une autre mention découverte en Afrique du Nord[281].

Selon A. Grabar, l'usage de construire une église autour d'une tombe préexistante remonte aux pratiques religieuses juives (voir l'exemple de Ras-Siaga, en Palestine). Selon lui, le point de départ des cryptes chrétiennes est la volonté d'enterrer les saints dans les églises, d'établir «un martyrium intérieur». On trouve en Gaule beaucoup d'exemples de basiliques élevées *super tumulum* ou sur un hypogée funéraire maçonné et voûté qui n'apparaissait pas davantage au-dessus du niveau de l'église souvent oubliés — Saint-Martial de Limoges (mentionné par saint Grégoire de Tours). Les cas connus pour la *pars orientalis* sont beaucoup moins nombreux. L'Église d'Orient semble avoir de bonne heure écarté cet usage. L'exemple d'Antioche, une église funéraire (κοιμητήριον) dans laquelle des corps se trouvaient sous le dallage, dans une chambre funéraire, celui de Saint-Ménas en Égypte où le corps saint reposait à l'origine dans un cubiculum souterrain bien au-dessous du niveau de la première basilique et sous le centre de la nef et celui des Saints-Apôtres à Constantinople, datent du IVe s. C'est à cette même époque, très ancienne, qu'il convient sans doute d'attribuer l'aménagement de la tombe de saint Isidore. En d'autres termes, si l'Orient a connu dès les premiers temps du christianisme l'usage de la tombe sainte placée sous l'église, il ne l'a point maintenu par la suite[282].

Avec son caveau sépulcral, la basilique de Saint-Isidore et Sainte-Myrope constitue une basilique-martyrium semblable à celles fondées sur les tombes des saints dans les cimetières *extra muros*[283].

---

un *as* III de 408-423, un d'Honorius (393-423) et un *minimus* du milieu du Ve s., chose qui montre que l'adaptation du bâtiment précédent à la basilique de la première phase a eu lieu pendant la deuxième moitié du Ve s. Sur les travaux effectués (Ch. Pennas, A.A. 37 (1982), B2, 362, dess. 1) où l'on mentionne cinq phases de construction.

278. B.H.G. (Bruxelles, 1957³), II, 45, n° 960-961, ebd. suppl. 51, n° 2283; AASS, Passionale dei secoli XII et XV, bibl. Marciana cl. IX Lat. cod. 27, parte I, secolo XIV carta 232. La loi interdisant l'inhumation des condamnés à la peine capitale (Kall. Bourdara, Τὸ δίκαιο, 130-131; v. n. 148).

279. G. Zolotas, Ἱστορία τῆς Χίου, II (Athènes, 1924), 52; III (1926), 222.

280. G. Zolotas, op. cit., III, 214-231. Il s'agit de l'église de Sainte-Irène à Pérama fondé par Marcien, économe de Sainte-Sophie qui a bâti dans son enceinte une chapelle dédiée à saint Isidore dont il fit apporter les reliques au milieu du Ve s. (Vita S. Marciani, 12; P.G. 114, 441, D; AASS, jan. I, 614; Vita S. Isidori, AASS, mai, iii, 443F; Synaxaire de Constantinople, 378, I, 33). (R. Janin, La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin, I. Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique, III, Les églises et les monastères (Paris, 1969²), 106-107).

281. H. Grégoire, Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure (Paris, 1922), 216; I. Barnea, L'épigraphie, 468; (v. n. 31). Il semble que le culte de saint Isidore a été diffusé jusqu'en Afrique du Nord. On mentionne sa présence à Henchir Djalta (Tunisie), dalle de reliquaire (Esidori) et à Guelma (Algérie) avec d'autres martyrs (Hesidori). (Yv. Duval, Loca, I, 30, n° 14 et 176, n° 85, sur le nom, II, 668-669). L'auteur pense qu'il s'agit du saint de Chios qui est fêté le 4 et 5 février (Synaxaire de Constantinople, 683 et 1012, B.H.G., 960-961f et B.H.L., 4478). Il est mentionné dans le martyrologe Hiéronymien le 14 mai (add. p. 225) mais aussi le 7 janvier et le 8 septembre Ses reliques ont été apportées en Afrique pendant l'époque byzantine. Cf. H. Delehaye, Origines, 226-227 et 239; v. n. 71.

282. A. Grabar, I, 437-441. La tombe de sainte Euphémie de Chalcédoine est située à l'extrémité E. de la nef N., semble-t-il, dans un édifice circulaire (Évagre, H.E., II, 3 = P.G. 86, 2493).

283. À comparer la basilique fondée sur la tombe de saint Pierre dans le cimetière du Vatican (A. Grabar, I, 208).

2.6.5. LES ANNEXES DE LA BASILIQUE DE KODRATOS À CORINTHE

La basilique est érigée dans la partie E. du cimetière N. de la ville[284] (fig. B, 28). Comme toute basilique cimétériale, elle est parsemée de tombes. Une pièce annexe (B) (5,20 m x 4 m) a été découverte au SE. de la nef S. Elle communique avec celle-ci par une large baie de 3,90 m. À l'intérieur, cette salle est pourvue de bancs sur tous ses côtés. Au centre de la pièce, on a mis à jour un tuyau en terre cuite. E. Stikas, le premier fouilleur, en tire argument pour supposer qu'il s'agit d'un baptistère. L'hypothèse reste cependant improuvable[285].

À environ 10 m au S. de cette annexe a été repérée une pièce absidiale (Π), de 7,30 m sur 3 m, renfermant sept tombes, disposées de manière régulière, creusées dans le sol et construites à l'aide de briques. D. Pallas identifie ce local à la chapelle funéraire d'un mausolée dont l'enceinte paraît rattachée à l'annexe précédente (B)[286].

Au N. de la basilique, comme au S. de la pièce absidiale (Π), deux bassins ont été localisés (Δ1-Δ2). À l'O. du templon, un conduit traverse la basilique. Au total, quatre points dans le sanctuaire montrent donc les traces d'un système hydraulique qui va d'un côté de l'église à l'autre en passant par l'annexe (B), mais on ne trouve pas de traces de ce système près ou au-dessous de la chapelle mortuaire (Π).

Saint Kodratos fut martyrisé à Corinthe sous Dèce ou Valérien avec cinq autres personnes, Anektos, Pavlos, Dionysios, Kyprianos et Kreskes (Crescens)[287]. D. Pallas pense qu'il faut ajouter à ce groupe une septième martyre, la mère de Kodratos, qui trouva la mort en fuyant une persécution antérieure. Celle-ci étant également considérée comme martyre, il est légitime de penser qu'elle recevait un culte commun avec son fils. Le nombre des martyrs correspond aux sept tombes de la petite chapelle absidiale. Toujours selon D. Pallas, cette hypothèse expliquerait la présence du système hydraulique et des bancs dans la pièce B. Ce système correspondrait en effet aux vestiges d'un *hayiasma* qui devait être en relation avec le bassin (Δ1) situé à un niveau plus élevé. Nous aurions dans ce cas la fontaine sainte (bassin Δ2), la chapelle mortuaire (Π) et la pièce cultuelle (B) où l'on recueillait l'*hayiasma* communiquant par une large baie avec la nef S. et particulièrement avec le diaconicon. Selon D. Pallas, tout cet ensemble architectural constitue le martyrium de Kodratos[288].

Il est exact que certaines sources hagiographiques relatent l'existence d'un *hayiasma* en relation avec le culte de saint Kodratos. La pierre sur laquelle avait coulé le sang des martyrs serait devenue le siège d'une source miraculeuse à laquelle on prêtait des facultés thaumaturges. La dédicace d'un

---

284. Un fragment de linteau trouvé dans une des tombes de la basilique porte l'inscription Ἅγι]ε Κοδρᾶτε μνήσθ[ητι] τῷ δούλῳ σο[υ]. Si ce marbre faisait dès le début partie de l'édifice, la basilique était dédiée à saint Kodratos (D. Pallas, Monuments, 162 et E. Stikas, Π.Α.Ε. 1962, 54, pl. 49, c). Dans Π.Α.Ε. 1970, 100, D. Pallas avait exprimé ses doutes sur l'attribution de ce fragment à cette basilique.

285. E. Stikas, Π.Α.Ε. 1962, 51; D. Pallas, Monuments, 163. «Pour l'identification de la pièce comme baptistère attestent: a) le plan, b) sa place par rapport à la basilique, c) la présence au centre d'un tuyau d'eau. La cuve baptismale devait être au centre» (I. Volanakis, Τὰ βαπτιστήρια, 69-70). On trouve des plans de baptistères en carré dans la région de Corinthe, Skoutela, Kranéion, Sikyon. Est-ce que ce rapprochement topographique veut dire quelque chose? Exemples de baptistères rattachés immédiatement au chœur: Siaggu (Tunisie), El-Flousiyeh-Ostracine (Égypte). On le trouve à l'E. de l'abside à Saint-Jean Baptiste de Gerasa et auprès de plusieurs églises de Chersonèse (Crimée) et de Rome (Saint-Chrysogone). On lui réserve une pièce sur le flanc de l'abside. Il s'agissait visiblement de rapprocher les lieux saints de la cuve baptismale et de l'autel (A. Grabar, I, 445-446).

286. Π.Α.Ε. 1961, 129-136, E. Stikas; Ibid., 1962, 51-56, Idem; Idem, La basilique cimétériale récemment découverte à Corinthe, VIe C.I.A.C. (Ravenna, 1962), 471-479; Opinion exprimée par D. Pallas, Les monuments, 159.

287. AASS, Martii II, 4-5 (10 mars), Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae, éd. H. Delehaye, dans Propylaeum ad AASS Novembris (Paris, 1902), 523 s. D. Pallas (Ἡ Ἀθήνα στα χρόνια τῆς μετάβασης, tiré à part p. 15) soutient que le martyr Codrate est l'apologète auquel il se réfère l'hymne de Joseph l'hymnographe. Il dit aussi que, selon la tradition, le saint avant de connaître le martyre il a été expulsé d'Athènes. Il y a une confusion sur son identification (Θ.Η.Ε. 7 (1965), 704, P. Christou).

288. D. Pallas, Corinthe et Nikopolis, 108; Idem, Les monuments, 163.

canon à saint Kodratos par l'hymnographe Joseph (IXe s.) de même qu'un passage de Nicéphore Grégoras (XIVe s.) offrent une base, selon D. Pallas, pour considérer que le culte se rattachait à la basilique mentionnée, située juste avant la ville et en activité durant l'époque byzantine[289].

La présence d'un *haviasma* et l'existence éventuelle de la relique de la mère du saint rendent cette hypothèse fort attrayante. Néanmoins, on souhaiterait davantage de témoignages et d'arguments. La mention de la construction d'une église en l'honneur des martyrs à l'extérieur de la ville et la découverte d'un linteau corroborent l'identification de cette basilique à celle dédiée à Kodratos[290]. Quant à l'autre citation, sur la pierre transformée en source miraculeuse, elle doit être considérée, s'il s'agit d'une invention de l'auteur, comme une expression fréquente — un *topos*, un lieu commun — dans les sources hagiographiques, parce qu'elle situe le lieu du martyre à l'emplacement du cimetière existant déjà à l'époque romaine. Quant à la mention de *προτειχίσματα*, il convient probablement de l'assimiler à une expression poétique de l'hymnographe.

Mais, avant d'examiner la valeur des informations livrées par les sources hagiographiques, il faut au préalable considérer l'emplacement même de la basilique et des annexes par rapport aux édifices romains précédents[291]. La basilique a-t-elle utilisé certains bâtiments antérieurs en les adaptant à ses besoins? (v. la salle B). Les bassins Δ1 et Δ2 sont-ils antérieurs à la construction de la basilique? La tradition de l'*haviasma* constitue-t-elle un aménagement postérieur d'éléments existant avant l'édification de la basilique qui, d'après les marbres à reliefs, semble dater au plus tôt du début du VIe s.[292]?

On remarquera d'abord que l'aménagement de la pièce B ne correspond pas à celui d'une salle normale de baptistère. Par ailleurs, la chapelle mortuaire (Π) contient sept tombes bien rangées, parce qu'elle n'était pas capable d'en contenir davantage ou parce que ses dimensions avaient été expressément prévues pour ce nombre. La partie de l'abside se trouve à un niveau surélevé et son contenu demeure mal connu. Il est difficile de se prononcer sur l'affectation de ce local avant que n'ait été entreprise la fouille des parties adjacentes situées au SE. de la basilique. D'autres tombes, disposées de manière régulière, ont été repérées au N. de la chapelle. D'après les sources hagiographiques et l'inscription du linteau, le culte du saint aurait été continu depuis l'époque paléochrétienne jusqu'au XIVe s. au moins.

En conclusion, nous pensons que la poursuite des fouilles ou une meilleure exploitation des données jusqu'ici récoltées seraient susceptibles d'éclairer une interprétation encore douteuse. Quantité de questions demeurent encore à l'heure actuelle mais la disposition de la pièce témoigne d'un aménagement funéraire singulier qui plaide plutôt en faveur de l'identification à des inhumations privilégiées. Quant à sa forme, la pièce adopte le type rudimentaire de salle mortuaire à abside, à l'instar, par exemple, des mausolées de Manastirine, du cimetière «aux deux lauriers» de Rome et d'autres bâtiments encore (à titre de comparaison, v. Argala, le mausolée de Cl. Tatiana à Éphèse, de T. Périkleia à Termessos, de la nécropole E. de Delphes).

289. Joseph, canon de la fête du martyr Kodratos, etc., ode IX,1 cf. ode I, 3, VII, 2 et 3 et VIII, 3; Ménée de mars, Athènes, 1970, 41 s. (10 mars); Nicéphore Grégoras, Martyr. S. Codrati 19 = P.G. 149, 513B. Pietro Luigi M. Leone, La «Passio sancti Codrati» di Niceforo Gregora, Ε.Ε.Β.Σ. 47 (1987-89), 275-294.

290. La mention «προτειχίσματα Κόρινθος κέκτηται τῶν ἁγίων τὰ τίμια λείψανα» (10 mars, Joseph l'hymnographe, ode VIII, 4 = Ménée, mars (Venise, 1865), 44 s., cf. R. Scranton, Mediaeval Architecture = Corinth XVI (1957), 3 et 78) renforce l'opinion qu'une basilique près de l'enceinte était dédiée à l'honneur de saint Kodratos et de ses compagnons, ce qui a d'abord fait croire à D. Pallas qu'il s'agissait de la basilique de Kraneion qui se trouve entre l'enceinte antique et celle de l'Antiquité Tardive (Π.Α.Ε. 1970, 100). À comparer les cas de Léchaion et des Saints Déka de Crète (source sur la construction d'une église).

291. On doit observer par le même processus la crypte d'Ilissos en rapport avec les annexes funéraires et le bassin de l'époque romaine. E. Stikas mentionne à l'O. de la basilique un mausolée romain et au N. d'autres annexes (Π.Α.Ε. 1962, 52). Au centre de l'église fut découverte la tombe de l'évêque Eustathios.

292. D. Pallas, Monuments, 161.

2.7. INTERPRÉTATIONS PRÉMATURÉES, AMBIGUËS OU FAUSSES

2.7.1. L'ÉDIFICE DE LA RUE HAY. DIMITRIOU À THESSALONIQUE

Description

DANS la partie S. de la rue Hay. Dimitriou, entre les rues Hay. Sophias et Evripidou, à 200 m de la basilique Saint-Démétrius, on a mis à jour le côté [redacted]. d'un bâtiment. Celui-ci se compose d'une abside inscrite, de part et d'autre de laquelle se trouvent deux pièces carrées, et d'un enclos (zone fouillée: 39 m x 4,80 m). Entre l'abside et les pièces latérales se trouvent deux locaux triangulaires communiquant avec elles. Le bâtiment établi sur le rocher est construit de moellons, couches de briques et mortier. Les murs comportent trois couches distinctes de briques. Aux angles des murs et aux portes, on a utilisé exclusivement des briques. Le joint est plus épais que l'épaisseur des briques.

Selon le fouilleur, un mode de construction analogue, avec trois couches de briques et des moellons sur les fondations de l'abside, s'observe dans le mur N. de la basilique de l'Acheiropoiétos, le mur [redacted] de la branche N. de Saint-Démétrius et les murailles NO. de l'acropole. Les moellons du bâtiment sont couverts [redacted] quelques endroits d'un mortier épais qui porte des marques sur sa surface. De pareilles marques ont été relevées aussi dans le pentaconque d'Ambélokipoi, dans un bâtiment de la rue J. Moréas (n° 15), en 1980, et dans des enceintes de tombes. L'emplacement du bâtiment a été perturbé par des constructions postérieures, notamment post-byzantines (un égout et d'autres murs). Sur le plan, on distingue les éléments mentionnés ci-dessus. Les deux murs de l'enceinte, partant de l'extrémité NO. du bâtiment et constitués de plaques de schiste et de briques, déterminent la limite O. de la fouille. Ils ont 0,75 m de large et 0,70 m de haut (dimensions maximales conservées) et courent vers l'O. sur une longueur de 9 m pour obliquer ensuite vers le S., sur une longueur de 5 m (fig. B. 29)[293].

L'abside (7,70 m de corde) est inscrite dans le mur extérieur du bâtiment. Le mur, sur lequel on distingue des traces d'incrustation, a une largeur d'1,25 m; sa hauteur conservée ne dépasse pas 0,80 m. À l'extrémité SE. de l'abside sont conservées des traces de pavement en *opus sectile*. La pièce carrée O. (4,80 m x 4,75 m) a des murs de 0,75 m de large — le mur N. a une largeur de 0,90 m — subsistant jusqu'à une hauteur de 1,80 m. Dans le mur E., une ouverture large de 0,65 m donne accès à la petite pièce triangulaire. Du sol de celle-ci, on ne conserve qu'une sorte de soubassement fait de petites pierres posées sur le rocher. La pièce carrée E. (4,75 m x 4,25 m) présente dans son mur O., à 1 m. du sol, une conque rectangulaire. Les angles intérieurs des deux pièces sont dentelés. Une baie percée dans le mur S. de chacune des pièces — large d'1,38 m dans la pièce de l'E. — donne sur deux

293. Eut. Marki - Anguèlkou, Ὁ σταυρικὸς ναὸς τῆς ὁδοῦ Ἁγ. Δημητρίου στη Θεσσαλονίκη, Θεσσαλονίκη 1 (1985), 159-177, dess. 1-5, pl. 1-10. Première publication dans (Α.Δ. 25 (1970), B2, 363-364, pl. 309-311, A. Vavritsas). Le fouilleur le considère comme un bâtiment chrétien du Ve ou du VIe s. qui peut être rapproché des édifices à quatre pièces carrées comme celui de Caričin Grad (n. 224), tandis que le deuxième fouilleur ajoute une deuxième série de pièces.

autres espaces carrés dont on a découvert les angles N.[294]. À 2,25 m de l'extrémité SO. (ou NO.?) de cette pièce, sous le trottoir S. de la rue Hay. Dimitriou, fut découverte la partie N. d'un pilastre présentant les mêmes extrémités dentelées. Plusieurs sondages réalisés dans la zone E. de la fouille, occupée par les murs des maisons modernes, démontre[redacted] que le bâtiment avait une enceinte se prolongeant dans cette direction.

La fouille a livré des tessons paléochrétiens, soit peints, soit à incision, une fiole et des tessons en *terra sigillata* portant une décoration en relief, des tessons byzantins (du XIIe s.) et musulmans, une cuvette en céramique presque intacte et un fragment d'une autre en marbre, deux œnochoés, des lampes paléochrétiennes, des fragments de vases en verre, une croix en bronze avec chaîne, une anse d'un canthare noir, un objet en os avec incisions, une parure de bronze en forme d'oiseau, une meule, les morceaux d'un vase au long corps, ceux d'une *transenna* avec inscription, des briques, des traces d'*opus sectile* sur les murs et le pavement, des plaques à incrustation de couleur verte et blanche, les vestiges d'une mosaïque de sol, la cuisse d'une statue et des monnaies en bronze frappées sous Constantin Ier, Constantin II, Constance II, Arcadius, Valentinien, Justinien (dont une frappée à Thessalonique), Phokas et Heraclius - Constant. Une monnaie d'or, émise sous le règne de Léon Ier a été exhumée à l'E., plus près des maisons, parmi d'autres tessons hellénistiques et du mortier bleu, jaune et noir.

Nous avons insisté sur la description du monument et les trouvailles pour montrer au lecteur le peu d'indices d'identification et de datation qu'elles offrent.

La forme architecturale du bâtiment

Après la description des lieux, l'auteur s'efforce de reconstituer la forme architecturale de l'édifice en se fondant sur les maigres indices que nous avons évoqué ci-dessus. D'emblée, elle exclut que ce bâtiment puisse sortir de la sphère publique. Elle signale aussi que deux salles présentant des conques inscrites et la même orientation N.-S. ont été localisées dans les fondations de bâtiments de la rue Socratous (n° 48) et Hay. Sophias (n° 70) et s'apparentent à des *triclinia* d'habitations romaines[295].

Plusieurs exemples d'absides inscrites bordées de salles carrées nous viennent des basiliques de Syrie, la basilique A de Perge et les tétraconques cruciformes inscrits de Caričin Grad et Etchmiadjin. On rencontre aussi cette disposition dans une église byzantine d'Éphèse[296].

L'auteur exclut d'identifier le bâtiment à une habitation privée car il pense que sa couverture était à coupole (celle des maisons est généralement assurée par une charpente). À partir de cet argument, elle songe à un édifice cultuel concentrique et, par l'intermédiaire d'A. Kountouras, restitue le plan de l'édifice sur la base des éléments livrés par la fouille. Dans ce dernier, on note deux choses: a) la présence des deux pièces carrées de part et d'autre de l'abside, impliquant dès lors la présence de locaux analogues aux quatre coins du bâtiment; b) la présence d'un espace carré au centre destiné à soutenir la couverture en coupole. Ainsi donc, selon l'auteur, nous sommes en présence d'un tétraconque, pourvu de deux conques libres [redacted] l'E. et [redacted] l'O. et de deux conques inscrites au N. et au S. Cette hypothèse s'est vérifiée, selon A. Kountouras, lors des travaux d'aménagement des trottoirs de la rue Iasonidou, parallèle à la rue Hay. Dimitriou car on a trouvé l'angle SO. du bâtiment exactement à l'endroit où l'on comptait le trouver. Cet édifice devait par conséquent avoir 31,50 m sur 31,50 m dans l'axe E.-O. et 31,50 m sur 22 m dans l'axe N.-S.

Le fouilleur ne précise pas si le mode de construction du bâtiment ainsi que les marques faites à la truelle se rencontrent dans d'autres édifices non chrétiens de la ville. Par ailleurs, aucune explication

294. Il n'est pas sûr qu'il existe une deuxième pièce carrée au S. des deux autres pareille à la première (v. le plan et les photos).

295. Pour le bâtiment de la rue Socratous (A.Δ. 26 (1971), B2, 390-393, M. Siganidou; nymphée? B.C.H. 100 (1976), 668, fig. 674, P. Aupert). Pour celui de la rue Hay. Sophias (Ibid., 32 (1977), B2, 195-197, pl. 125, c, Cath. Romiopoulou) (référence erronée: vol., année).

296. J. Lassus, Sanctuaires, fig. 3, 35, 39 et passim; A. Orlandos, Ἡ βασιλική, passim; sur Perge (Ibid., fig. 25), R. Krautheimer, Architecture, 84, fig. 30; Etchmiadjin (A. Orlandos, Ἡ σταυρική..., A.B.M.E. 7 (1951), 59, fig. 3). Sur l'église byzantine d'Éphèse avec des chambres aux quatre coins et l'abside à l'O. (R. Heberdey, V Bericht, Jh.ö.a.I. 5 (1902), Beiblatt, 53-66 [59-60, fig. 15]).

n'est donnée sur la différence de mode de construction entre les pièces et le mur d'enceinte. Doit-on supposer que les deux constructions sont contemporaines [redacted] appartiennent au même ensemble ou faut-il conjecturer une différence de fonction et de datation?

À partir du témoignage fourni par les objets retrouvés, on place l'édification du bâtiment entre le début du IVe s. et la seconde moitié du VIe, voire le début du VIIe s. Toutefois, comment se faire une idée de l'état du bâtiment à l'heure de sa destruction? Une grande partie du mobilier n'appartient pas à l'édifice ancien et ne coïncide pas à sa datation, mais, par son emplacement, en suit forcément les vicissitudes à travers les siècles[297]. Plusieurs questions, insolubles, viennent à l'esprit. Jusqu'à quand circulaient les monnaies frappées par un empereur une fois son règne achevé? Pendant combien de décennies étaient utilisés les vases et les objets d'usage fréquent avant d'être remplacés par des ustensiles d'un nouveau style. Le témoignage des trouvailles, sans celui de la stratigraphie, manque de précision et recèle quantité d'approximations.

Le type de mobilier mis à jour ne nous aide pas davantage à identifier l'affectation — publique ou privée, religieuse ou profane — du bâtiment. Il convient de considérer aussi les rapports de l'édifice avec le pâté de maisons actuel. Si on accepte, comme l'auteur, l'hypothèse que les rues modernes suivent le tracé ancien, le bâtiment doit occuper tout le pâté de maisons avec l'extension de l'enceinte qui doit entourer l'édifice de tous les côtés, celui de l'E. plus étroit. L'espace à l'O. est plus vaste — nous ignorons l'emplacement du côté S. — celui-ci étant utilisé comme cour, tandis qu'à l'E. il pouvait présenter une abside saillante, comme le suppose l'auteur.

Si on examine l'édifice dans l'axe N.-S., on a devant soi un bâtiment allongé et rectangulaire avec des pièces accolées à l'abside ou aux absides latérales. On peut alors l'interpréter comme un temple païen, à l'instar de plusieurs exemples d'Afrique du Nord: le Tychaion d'Es-Sanamein, daté du IIIe s., le Tychaion de Mesmiyé (190) ou encore la salle d'audience de Rosafa-Seryiopolis[298]. L'absence d'une ligne bien distincte séparant l'abside du reste, élément qu'on rencontre dans les *triclinia* comme celui de la rue Socratous, et la symétrie des pièces de part et d'autre de l'abside, dissuadent d'assimiler ce bâtiment à une habitation privée et invitent à le considérer comme un édifice public.

Selon le fouilleur, le bâtiment, un tétraconque cruciforme à deux absides inscrites et à deux absides libres, constitue une variante du type des églises inscrites dans un carré ou un rectangle

297. Un exemple parmi d'autres de la découverte dans le remblai de trouvailles d'une époque très éloignée: des monnaies et des tessons musulmans dans la tombe en berceau et d'autres monnaies dans la tombe H de Serrès (Ch. Pennas, Παλαιοχριστιανικοί τάφοι εἰς Σέρρας, Σερραϊκά χρονικά, 1976, 7).

298. Sur les deux Tychaion et la salle de Resafa (J. Lassus, Sanctuaires, 64-66, fig. 33, p. 144-146, fig. 60, 61A), sur Tychaion d'Es Sanamein (A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 69, fig. 42), cf. (H. C. Butler, The Tychaion at Es Sanamein and the plan of the early christian churches in Syria, R.A. 8 (1906), 413). A S. Leucio près de Canosa un bâtiment carré (40 [redacted] de côté env.) à quatre absides saillantes interprété comme église avec des absides intérieures dans ses trois côtés. Le chevet se trouve dans l'abside O. Celle du N. semble enchaîner une annexe ou former une autre entrée. Une entrée s'ouvre dans l'abside E. Les absides intérieures semblent définir un autre carré de 25 m env. de côté. Quatre gros piliers soutiennent la voûte. Le bâtiment date du VIe [redacted]. selon W. Hermann (Archäologische Grabungen, A.A. 81 (1966), 264, fig. 7) et A. Quacquarelli (Note sulle origini cristiane di Canosa di Puglia, S. Leucio e la catacomba inedita di S. Sofia, VIe C.I.A.C. (Ravenna, 1962), 321-346 [330-331]). Un autre exemple à Tebessa Khalia, la salle II, à trois absides qui s'ouvrent sur un espace carré que viennent partager quatre bases et quatre colonnes. Entre ces absides aux angles du monument de petites pièces à absides viennent compléter l'effet étrange du plan. On accédait à cette salle par une large porte axiale. En avant un espace allongé comprenant à droite un escalier montant à un étage disparu, à gauche deux pièces avec des auges. Selon P. - A. Février (Travaux et découvertes en Algérie, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969), 304 s., pl. CXXII, fig. 5, 3) rien n'indique à reconnaître un édifice chrétien.

Le temple de Lebena [redacted] Crète a trois absides et deux pièces rectangulaires et carrées disposées à ses côtés. Au centre quatre conques formaient huit pilastres qui soutenaient la voûte (I. F. Sanders, Roman Crete, 82, fig. 38). Un autre bâtiment profane byzantin à Éphèse avec la même disposition du carré central et deux chambres de part et d'autre de l'abside (Fr. Miltner, XX Bericht, Jh.ö.a.I. 42 (1955), Beiblatt, 23-60 [45, fig. 14]). Dans (Ibid., XXI Bericht, 43 (1956-58), Beiblatt, 5-6, fig. 3, Idem, et 44 (1959), 245, Idem) on le considère comme bains et daté des Ve-VIe s. W. Müller - Wiener (Gnomon 32 (1960), 724) et (RLbK. II (1971), 203-204, fig. 16, M. Restle) l'interprètent comme palais du gouverneur et du stratège du Thème.

comprenant une salle carrée aux coins. La spécificité du cas présent réside dans le fait que deux salles précèdent le carré central. Des parallèles existent: la métropole ancienne d'Etchmiadjin en Arménie, érigée vers 484, le baptistère de Caričin Grad, bâti au début du VIe s., l'église de la Vraie Croix à Mzchet en Géorgie (584-604) et l'église Sainte-Ripsimie à Wagarschapat en Arménie, édifiée entre 630 et 636[299]. Dans toutes ces églises, l'entrée était à l'O. Notre bâtiment présente plus particulièrement des similitudes avec les deux derniers sanctuaires: ainsi l'axe interrompu par les absides E.-O. Les pièces des angles sont couvertes de calottes ou de voûtes d'arêtes, tandis que la croix, formée par les quatre branches, est distincte de la couverture des pièces des angles. La couverture devait avoir plusieurs niveaux superposés.

À propos de la datation, le fouilleur effectue certains rapprochements avec les monuments arméniens de Bagaran et d'Etchmiatzin, datés du VIIe s., avec l'église San Satiro à Milan (876) et avec l'église de Péristéra, près de Thessalonique[300]. Si nous adhérons au plan proposé, les pièces doubles seraient un exemple unique en Grèce. En conclusion, le fouilleur propose de dater l'édifice de la fin du règne de Justinien, en tous les cas, avant la construction de l'église de Mzchet. Plusieurs autres indices suggèrent cette époque: les fragments d'incrustation, les arcs de décharge qui partent des murs saillants dentelés[301] – arcs aussi attestés à Péristéra, édifice paléochrétien transformé au IXe s. – le mode de construction – mortier épais entre les briques – et les nombreuses monnaies de Justinien (qui constituent la majorité des pièces exhumées).

C'est surtout la question de l'élévation du carré central qui rend problématique l'interprétation proposée. Comment quatre colonnes très légères pouvaient-elles soutenir un carré d'au moins 11 m de côté? Seule l'agencement des toitures en plusieurs étages successifs paraît avoir été capable d'annuler, ou du moins de réduire, les poussées du toit, sans doute muni d'une charpente. Le vaste espace central et l'insuffisance des supports destinés à soutenir le toit autorisent à penser que nous sommes plutôt en présence d'un édifice rectangulaire de type basilical, doté de colonnades. Les exemples arméniens et géorgiens, mentionnés ci-dessus, sont en effet de petites dimensions. Dans ceux-ci, il n'y avait nul besoin d'une seconde pièce destinée à réduire l'espace prévu pour la coupole. À Mzchet, bâtiment plus ample (20 m x 25 m), on trouve de petits locaux ronds entre l'abside et la pièce. Ajoutons que l'interprétation du bâtiment de Thessalonique, telle qu'elle est formulée, en ferait un cas tout à fait unique. Ce constat n'est pas fait pour renforcer l'hypothèse.

Destination

Au terme de son analyse, l'auteur aborde la question de la destination du bâtiment. Problématique pleine d'intérêt à nos yeux. Au préalable, elle répartit en trois catégories les martyria de Thessalonique:

a) Les martyria cimétériaux *extra muros*, comme celui du cimetière E., le pentaconque d'Ambélokipoi dans le cimetière O. et ceux que nous connaissons grâce aux sources écrites relatives aux martyrs Jean, Anysia, Irène, Agapé et Chionia, Théodule et Agathopous[302];

b) Les martyria urbains, dans lesquels elle range la basilique Saint-Démétrius et, comme martyria honorifiques, la Rotonde consacrée, selon une hypothèse de M. Sotiriou, aux martyrs, apôtres et anges[303], l'église [?] octogonale Saint-Nestor [?] à proximité de la Porte Dorée (fig. B, 30) (v. *infra*), l'octogone

299. V. Beridzé, Architecture géorgienne paléochrétienne (IVe-VIIe s.), 20 Corso (1973), 85, fig. 4).

300. A. Orlandos, Τὸ καθολικὸν τῆς παρὰ τὴν Θεσσαλονίκην μονῆς Περιστερῶν, A.B.M.E. 7 (1951), 146-167, fig. 10. Chr. Tsioumi - Mavropoulou - A. Kountouras, Ὁ ναὸς τοῦ Ἁγ. Ἀνδρέα στὴν Περιστερὰ (παλαιοχριστιανικὸ κτίσμα μετασκευασμένο στὸν 9ο αἰ.), Κληρονομία 13 (1981), 487-496.

301. Paolo Cuneo, Le chiese paleocristiane armene a pianta centrale, 20 Corso (1973), 246, pl. I, c. T. Breccia Fratadocchi, Basiliche armene a tre navate e cupola (Ibid., 159-178), seulement Bagavan et Mren (p. 160, fig. 2-3).

302. P. Perdrizet, Inscriptions de Salonique, M.A.H. 25 (1905), 88; P. Lemerle, Les plus anciens recueils, I, 126; v. n. 22; E. Marki - Anguélkou, A.E. 1981, chron., 61.

303. [redacted]. Hoddinott, Churches, 108-123; J. - M. Spieser, Thessalonique, 117-123; M. Sotiriou, Προβλήματα τῆς εἰκονογραφίας τοῦ τρούλλου τοῦ ναοῦ Ἁγ. Γεωργίου Θεσσαλονίκης, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 6 (1970-72), 191-204, pl. 65-70. W. E. Kleinbauer, The orants in the mosaic decoration of Rotunda at Thessaloniki: Martyr saints or donors, C.A. 30 (1982), 25-45.

de l'ensemble galérien[304], l'église cruciforme Hosios David, martyrium de saint Zacharie selon A. Grabar[305] et la chapelle, actuellement souterraine, de Sergios Pragamas (Πραγματευτής?)[306];

c) un grand nombre d'églises consacrées à des saints et des saintes, suivant en bien des cas les recensions de R. Janin[307].

Parmi ces monuments, nous laissons de côté la Rotonde, l'octogone galérien et la chapelle de Sergios Pragamas en raison des interprétations incertaines qui prévalent à leur égard. Nous n'abordons pas non plus les édifices dont l'existence ne nous est connue que par une mention dans les sources écrites. Nous pensons que l'identification de l'église de Hosios David comme martyrium dépasse la définition que nous avons donné du terme car ni un lieu de martyre ni une translation de reliques ne lui sont associés. Si chaque église dédicacée constitue un martyrium, il faudrait alors accepter que toutes les églises possédant des reliques – *enkainion* – ou non constituaient des martyria. Ce sens très élargi assimilerait en quelque sorte les notions de martyrium et d'église.

Parmi tous ces édifices, l'auteur considère seulement comme des martyria authentiques [?] ceux qui imitent la forme des martyria cimétériaux, c'est-à-dire les bâtiments concentriques, cruciformes ainsi que les basiliques à transept, reprenant à ce sujet la théorie de J. Lassus selon laquelle ces basiliques combinaient un double rôle, servant simultanément à la liturgie et à la fête commémorative du martyr[308].

Ici se pose la question relative à la distinction entre la forme et la fonction. Est-ce le vaste espace central et la forme de la croix qui définissent un martyrium? Bien que ces éléments jouent un rôle significatif dans le culte des martyrs et dans le symbolisme martyrial, on ne peut étendre cette affectation à toutes les églises présentant ces formes. Nous avons observé que toutes les basiliques à transept n'étaient pas obligatoirement des martyria. Inversement, dans le cas des chapelles syriennes dédiées aux martyrs, point d'espace central ou de plan cruciforme. Et lorsque les églises urbaines deviennent à leur tour des martyria suite à [redacted] translation de reliques et à la célébration de la fête du saint, cette fonction nouvelle n'influe en rien sur leur forme.

L'auteur accepte l'opinion de J. Lassus selon laquelle les édifices concentriques, ayant un caractère commémoratif ou triomphal inspiré en dernier ressort par les types funéraires, sont liés au culte des martyrs[309]. Dès lors, bien qu'elle admet qu'à l'époque de Justinien les édifices concentriques se sont généralisés, elle affirme que la forme et le mode de construction de l'église de la rue Hay. Dimitriou imposent de l'identifier à un monument de culte général, sans doute lié à la commémoration des martyrs ou des apôtres, à une théophanie ou à une vision, c'est-à-dire à un martyrium du type de la Rotonde ou de Hosios David.

À lui seul, le plan concentrique ne suffit pas pour attribuer un rôle martyrial au bâtiment. En outre, nous l'avons dit, les édifices concentriques se sont généralisés à l'époque de Justinien, désormais dégagés de tout lien avec le culte des martyrs (Saints-Serge-et-Bacchus, Sainte-Sophie), et jouent le rôle liturgique des basiliques.

L'auteur cite enfin comme dernière catégorie de martyria ceux qui sont accolés aux églises de culte général, tel le martyrium cruciforme du cimetière E., celui [?] accolé à l'église [?] octogonale

304. I. Knithakis, Τὸ Ὀκτάγωνο τῆς Θεσσαλονίκης, νέα προσπάθεια ἀναπαραστάσεως, A.Δ. 30 (1975). A. Μελέται, 90-119. Ch. Bouras (Νέες παρατηρήσεις 33-42) (v. n. 80) soutient que l'octogone fut utilisé comme mausolée de Théodose Ier. Il est discutable si l'octogone galérien fut utilisé comme église comme on l'a supposé. J. - M. Spieser (Thessalonique, 118, n. 237) soutient que l'octogone n'a jamais servi d'église, par le raisonnement que les arguments présentés sont bien faibles. De sa part N. Duval (L'Illyricum oriental à l'époque paléochrétienne à travers deux thèses françaises, Revue des études augustiniennes 32 (1986), 1-2, 145-175) ne serait pas si négatif.

305. A. Grabar, I, 164.

306. A. Xyngopoulos, A.Δ. 9 (1922-25), Παρ/μα, 64-65, dess. p. 66, fig. 3; A. Papadamos, 2e Symp. X.A.E. (1982), 85-86; D. Feissel, Recueil, 110.

307. R. Janin, Les églises et les monastères des grands centres byzantins (Paris, 1975), 350-412.

308. J. Lassus, Sanctuaires, 139-141, exemples de dédicaces «c'est au Ve et VIe s. que les églises urbaines ont commencé à être dédiées à des saints et de posséder des reliques». Sur la combinaison de la liturgie et de la fête commémorative du martyr dans les basiliques comme Saint- Demetrius et Saint-Ménas (Ibid., 110-111).

309. J. Lassus dit que «ces martyria étaient **primitivement** (nous soulignons) appelés à jouer un rôle liturgique différent de celui qui est confié aux basiliques» (Sanctuaires, 158).

Saint-Nestor [?] de la Porte Dorée (fig. B, 30), l'édifice circulaire découvert près de l'entrée S. de la Rotonde[310], le bâtiment considéré comme le baptistère de l'octogone galérien[311] et la salle absidiale et cruciforme (à l'intérieur) près de l'entrée S. de l'Acheiropoiétos qui, plus tard, servira de baptistère[312]. Suivant sa logique, elle assimile à des martyria l'octogone [?] dit de Saint-Nestor et le bâtiment accolé à son flanc S.

Pour les trois derniers monuments, nous ne disposons pas d'indices déterminants concernant leur utilisation comme martyria, ni même sur leur rôle ou leur rapport avec les édifices adjacents. L'adoption du plan concentrique par des édifices de grandes dimensions destinés au culte général ne signifie pas que l'octogone supposé de la Porte Dorée était un martyrium — sauf si on prend le terme dans son acception la plus large. En outre, les informations relatives au martyre de saint Nestor sont tardives et les interprétations des édifices supposés restent hypothétiques.

Nous avons considéré la description des données livrées par la fouille et la tentative de reconstitution par l'auteur de la forme du bâtiment à partir d'indices insuffisants. Cherchant à tout prix à aboutir à l'interprétation mentionnée ci-dessus, elle a omis bien d'autres éventualités. La méthode adoptée nous semble arbitraire et fragile. Elle recèle beaucoup de pièges et jette la confusion. Avec si peu d'éléments en notre possession, est-il concevable de prétendre parvenir, sans forcer la vérité, à une identification stricte du bâtiment? Nous ne le croyons pas. À notre sens, il est préférable de se limiter à présenter l'éventail des possibilités relatives à l'identification de ce bâtiment, en espérant pour plus tard le témoignage de nouveaux éléments.

Le plan concentrique

Les hypothèses exprimées par l'auteur nous donnent l'occasion d'aborder le thème du plan concentrique. Nous avons exposé plus haut nos considérations sur l'évolution des types architecturaux sans pour autant entrer dans la discussion concernant l'origine des types de martyria. Rappelons à ce propos qu'A. Grabar repérait des antécédents du martyrium dans les mausolées païens alors que J. B. Ward Perkins songeait à l'initiative des empereurs chrétiens, tout en reconnaissant que l'architecture funéraire païenne était l'une des sources du martyrium[313]. Ces deux facteurs se révèlent indéniables. L'influence

310. N. Moutsopoulos, Ἡ παλαιοχριστιανικὴ φάση τῆς Ροτόντας τοῦ Ἁγ. Γεωργίου Θεσσαλονίκης, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 355-375. Il parle d'une chapelle à l'intérieur hexagone et à l'extérieur circulaire. L'abside E. est saillante et la couverture en coupole (369, fig. 13-14).

311. A. Vavritsas, A.Δ. 26 (1971), B2, 367, reproduite par R. F. Hoddinott et M. Vickers. Selon J. - M. Spieser, Thessalonique, 118, n. 237 «il paraît être une sorte de petit vestibule».

312. V. Laurent, Une homélie inédite de l'archevêque de Thessalonique Léon le philosophe sur l'annonciation, Mélanges E. Tisserand, II, Orient chrétien (Vaticano, 1964), 300; C. Mango, Architettura bizantina, Venezia, 1974, 66. Il n'y a pas d'indices sur son utilisation comme martyrium. W. E. Kleinbauer (Remarks on the building history of the Acheiropoietos church at Thessaloniki, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 241 s.) dit qu'il n'est pas certain [illegible] la chapelle est contemporaine de l'église. Au-dessous de ses murs ont été trouvés des restes d'un édifice romain. A. Xyngopoulos (Περὶ τὴν Ἀχειροποίητον Θεσσαλονίκης, Μακεδονικὰ 2 (1941-1952), 472, 479) a fouillé un puits dans le bâtiment près de l'abside et il a supposé que la chapelle fut utilisée comme baptistère. Selon W. E. Kleinbauer, cette identification reste conjecturale et elle doit être tenue en suspens. La forme de la chapelle nous rappelle la forme rudimentaire des *memoriae* de Salone et du cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin de Rome (n. 252). J. - P. Sodini pense que des baptistères existent sur les grands lieux de pèlerinage.

Selon D. Pallas (Ἡ θάλασσα τῶν ἐκκλησιῶν, συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ χριστιανικοῦ βωμοῦ καὶ τὴν μορφολογίαν τῆς λειτουργίας, (Collection Institut français d'Athènes, 68) (Ἀθῆνα 1952), 123) la chapelle doit être un diaconicon. Compte tenu que l'aménagement des salles de l'extrémité E. de la nef N. utilisées sans doute comme diaconicon et prothèse est postérieur cette interprétation a une chance de plus d'être acceptée, si on compte aussi la datation précoce de la basilique (431).

313. A. Grabar (I, 319) définit qu'en Orient ce sont les martyria qui proviennent des mausolées concentriques, tandis qu'en Occident les églises. Il est vrai qu'A. Grabar emprunte ses exemples des dessins des architectes de la Renaissance (cf. Hub. Günther, Das Studium der antiken Architektur in den Zeichnungen der Hochrenaissance, Römische Forschungen der Bibliotheca Hertziana, Band 24, Wasmuth, Tübingen, 1988). À comparer, J. B. Ward - Perkins, Memoria, martyr's tomb and martyr's church, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), I, 3-27; à voir aussi les objections de G.

de l'architecture des mausolées sur l'architecture funéraire chrétienne tout comme le rôle de l'initiative impériale, particulièrement celle de Constantin, pesèrent de façon décisive sur la création et l'aspect des martyria et des églises. L'évolution du type concentrique, tel qu'il se présente dans les églises du VIe s., montre le dépassement de l'influence des martyria et l'évolution autonome des églises. Une étude plus complète sur le sujet exigerait de recourir à toutes nos connaissances relatives au culte des martyrs et à ses rapports avec la liturgie.

Durant l'époque paléochrétienne, le style architectural se modifia progressivement, intégrant et mettant en œuvre de nouvelles conceptions. Le bâtiment concentrique constituait un type commun et son usage lié aux monuments funéraires lui assurait une popularité importante. Cependant, au fur et à mesure, c'est le symbolisme de la coupole qui s'imposa dans l'esprit des architectes. L'art a sa vie propre et s'exprime, dès l'apparition d'un besoin utilitaire ou spirituel, obéissant à des impulsions sociales ou intellectuelles.

L'expression selon laquelle «des bâtiments concentriques ont un caractère funéraire» va à l'encontre du libre développement de l'architecture. Un bâtiment religieux pouvait adopter seulement deux formes: soit il s'élaborait selon l'axe longitudinal, soit selon un plan concentrique. En d'autres termes, l'architecture paléochrétienne ne pouvait que créer des variantes de formes déjà existantes[314]. C'est seulement avec l'édification de Sainte-Sophie à Constantinople que l'on prend conscience d'une évolution majeure vers une nouvelle variante, plus novatrice et plus expressive. En plein VIe s., le plan concentrique n'est plus seulement associé au rôle funéraire et utilise cette fois la coupole pour des raisons théologiques[315].

L'interprétation symbolique des théologiens ne concerne plus les martyria — déjà en désuétude au VIe s. (nous ne parlons pas bien sûr des martyria de Procope) — mais les églises[316]. La pluralité des types de bâtiments concentriques et la diffusion des particularités locales (v. Arménie et Géorgie) démontrent le développement indépendant, au VIe s. au plus tard, de ces types dans tout l'Orient. L'argumentation qui soutient la dépendance absolue de l'architecture par rapport aux impératifs du

Sotiriou sur le «Martyrium» d'A. Grabar (Ε.Ε.Β.Σ. 19 (1949), 325-329, compte rendu) et les exemples cités du nymphée devenu martyrium de Sainte-Euphémie de Constantinople et de l'octogone constantinien d'Antioche auquel A. Grabar voit le successeur d'un hérôon imaginaire.

314. Le triconque existait déjà en beaucoup de tombes souterraines préhistoriques, où il était formé par trois niches. Il n'est pas inconnu de l'Antiquité (G. Leroux, Les origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains, B.E.F.A.R. 108, Paris, 1913; cf. U. Monneret de Villard, Les couvents près de Sohag (Milan, 1925), 48-64; L. Hautecœur, Mystique et architecture, symbolisme du cercle et de la coupole (Paris, 1954), 111, n. 6). Une vue générale, (G. Stanzl, Längsbau und Zentralbau als Grundthemen der frühchristlichen Architektur, Österr. Akademie der Wissensch., Bd 139, 1979).

315. La présence de la coupole attire son origine de plus lointaine antiquité et reflète les croyances ancestrales de l'homme, l'imitation de la nature et le symbolisme cosmologique qui existe dans n'importe quel bâtiment qui est lié avec la vie de l'homme dans ce monde et dans l'au-delà, maison, temple, tombe. Ces bâtiments représentaient quelque chose de plus important d'eux-mêmes, monde, ciel, Paradis. Ils étaient des images, signes ou symboles (M. Wallis, Semantic and symbolic elements in architecture, Semiotica VIII, 3 (1973), 224-225).

316. Elle est exprimée pour la première fois par saint Maxime le confesseur (*Μυσταγωγία*) (VIIe s.) et appliquée à un édifice concret du VIe s. dans une description versifiée (VIIe s.) en langue syriaque de la cathédrale d'Édesse, Sainte-Sophie. Cette église microcosme avait la forme d'un cube surmonté d'une coupole (pareille à celle que donne Cosmas Indicopleustes). À comparer aussi les pavements de quelques églises comme à Madaba qui reflètent le même symbolisme cosmique. C'est à l'époque justinienne que commence à se généraliser [illegible] type de l'église en cuve avec coupole (A. Grabar, Byzance, symbolisme cosmique et monuments religieux, Catalogue du musée Guimet (Paris, juillet 1953), 65-67; Martyrium I, 376; C.A. 35 (1987), 6; Saint Maxime le confesseur, P.G. 91, 664 s.). Le même symbolisme représente le temple de Jérusalem, mais d'un ordre longitudinal (J. Daniélou, La symbolique du temple de Jérusalem chez Philon et Josèphe, dans, Le symbolisme cosmique des monuments religieux, Istit. Ital. per il medio ed estremo oriente, Serie orientale, XVI (Roma, 1957), 83-90; Idem, La symbolique du temple de Jérusalem, dans, Catalogue du musée Guimet, 61-64). À comparer la représentation de Jérusalem dans la mosaïque de l'abside de Sainte-Pudenziane à Rome (fin IVe s.) ou celle de Saint-Apollinaire in Classe (VIe s.). La fin de l'Empire romain voit se répandre les interprétations allégoriques des monuments qui à l'origine ne répondaient à aucun symbolisme (Le symbolisme cosmique des monuments religieux, op. cit., 28-29, R. Bloch).

culte et de la liturgie nie une dimension essentielle de l'art, celle de son développement autonome[317]. Ainsi, la place de la coupole au centre de l'église ne se justifie pas par l'opinion d'A. Grabar qui la met en rapport avec l'autel ou l'ambon.

Lorsqu'on tente d'établir les causes qui influencent l'œuvre architecturale, il est important de connaître et de prendre en compte l'environnement mental, culturel surtout, de l'époque en question[318] mais aussi celui du chercheur qui s'efforce de mener l'enquête[319]. L'usage des coupoles rehaussées de représentations peintes (le ciel, dans le mausolée de Galla Placidia et à Sainte-Constance; le Pantocrator au sein des églises médiévales) ne se limite évidemment pas à une solution technique ou fonctionnelle, mais se trouve chargé d'une valeur symbolique[320]. Dans le monde chrétien comme dans le monde païen, les symbolismes multiples liés à la voûte céleste traduisaient le «*bioma*» (le vécu) ancestral de l'homme, voire le ciel comme espace naturel, mais aussi surnaturel[321].

La diffusion des bâtiments à coupole ne peut s'expliquer que par un large mouvement idéologique fondé sur les croyances populaires en la signification mystique et cosmologique de la coupole, que les chrétiens combinèrent avec le symbolisme funéraire des romains et les croyances cosmologiques des pays orientaux[322]. Dans les églises, le symbolisme et la volonté de dépasser les formes traditionnelles jouent un rôle majeur. Cette dernière intention se manifeste dès le Ve s. dans les basiliques qui se

317. «L'étude des éléments symboliques dans les œuvres architecturales n'a pas l'intention de remplacer l'histoire des formes, des types des bâtiments, des matières et des méthodes.. mais de la compléter avec l'apport d'une autre image de l'architecture. Les formes architecturales ne peuvent pas être interprétées seulement comme résultat des besoins constructifs ou des intentions esthétiques, mais elles doivent être vues dans l'ensemble des structures culturelles dont ces formes émanent» (G. A. Prokopiou, Ὁ κοσμολογικὸς συμβολισμὸς στὴν ἀρχιτεκτονικὴ τοῦ βυζαντινοῦ ναοῦ (Athènes, 1981), 39). Toutes les formes de la vie et de la civilisation n'ont pas une forme et explication logique, mais elles reçoivent aussi d'autres interprétations symboliques ou non logiques.

318. Les caractères particuliers des architectures nationales proviennent non seulement de leur adaptation aux lieux et aux climats, mais de leur connexion avec le climat mental particulier dans lequel elles se sont développées (J. Ruskin, The poetry of architecture, Architectural magazine, 1837).

319. Après la Renaissance on a commencé à examiner l'architecture comme quelque chose qui est déterminé par la fonction, la construction et le dessin. Comme une époque rationnelle on s'intéressera moins au symbolisme dans les édifices religieux qu'on construit. Par contre pendant l'époque romaine et surtout l'époque médiévale où regnait le mysticisme c'était la signification religieuse du bâtiment qui prévalait (R. Krautheimer, Introduction to an iconography of mediaeval architecture, Journal of the Warburg and Courtauld institutes, V (London, 1942) 1; E. Baldwin Smith, The Dome, A study in the history of ideas (Princeton, 1950) 3). À comp. n. 127, 316.

320. B. Smith, op. cit., 3-8; L. Hautecœur, op. cit., 75, 145, 211, 245, 249-252, etc.

321. Le mot *coelum* signifiait aussi le plafond (B. Smith, op. cit., 6; K. Lehman, The Dome of heaven, The Art bulletin, 27 (March, 1945) 1-27, fig. 27). Dans les temples et les palais de Rome la coupole avait la signification de l'*imago coeli*. Dans le palais de Néron (Domus Aurea) existait une coupole roulante qui symbolisait le ciel (Suetonius, Vita Nero, XXXI, 2 Loeb 1965, 136; A. Boëthius - J. B. Ward - Perkins, Etruscan and roman architecture (Harmondsworth, 1970), 250-251). Dion Cassius compare la coupole du Panthéon de Rome avec le ciel (III, 27, 2-3; K. Lehman, op. cit., 27; W. Mc Donald, The Pantheon, London, 1976). Ce sont peut-être les idées néopythagoriciennes qui ont influencé la diffusion du symbolisme. Cicéron déclarait que, d'après Platon le cercle est la figure la plus belle (De natura deorum I, 10, 24). Les chrétiens ne pouvaient pas abandonner aussitôt des habitudes, voire des superstitions séculaires (L. Hautecœur, op. cit., 99). Paulin de Nole parle de la «cella stellato speciosa tholo» (Carmina XXV, 178). Dès le IIIe s. sont connues les représentations de l'église avec le Jérusalem céleste (Let. Kitschelt, Die frühchristliche Basilika als Darstellung des himmlischen Jerusalem (Munich, 1938), 14-53; A. Strange, Das frühchristliche Kirchengebäude als Bild des Himmels, Cologne, 1950; Apocalypse III, 12, XXI, 2; Psaume 86; A. Grabar, Le témoignage d'une hymne syriaque sur l'architecture de la cathédrale d'Édesse au VIe s. ■ sur la symbolique de l'édifice chrétien, C.A. 2 (1947), 41-67; A. Dupont - Sommer, Une hymne syriaque sur la cathédrale d'Édesse, Ibid., 29-39; (L. Hautecœur, op. cit., 220, 228, 229). À voir les églises voûtées en berceau de Tûr Abdîn et les voûtes des catacombes décorées de motifs qui annoncent ceux des coupoles. C'est grâce à l'Orient que la coupole prend son plein développement et à sa suite le plan de l'église centrée sur elle. «Christ a bâti le monde selon ses mesures» (Entretien de Chenouté, publié par P. de Bourguet, Pléiade, Histoire de l'art, II, 1966, L'Europe médiévale, Etienne Coche de la Ferté, p. 29).

322. B. Smith, The Dome, 92, 95. (Dion Cassius, 53, 27) «Ὅτι θολοειδὲς ὂν (le Panthéon) τῷ οὐρανῷ προσέοικεν». (Carlo Cecchelli, La basilica a cupola come tempio celeste (Forschungen zur Kunstgeschichte und christlichen Archäologie, Neue Beiträge zur Kunstgeschichte des I. Jahrhtausends, Spätantike und Byzanz) (Baden-Baden, 1952), 71-76).

dotent d'une petite coupole devant leur chevet, et aboutit à terme à des réalisations comme Léchaion, Ilissos, le monastère rouge de Sohag, Kotza Kalessi en Isaurie, Meriamlik en Séleucie qui annoncent Sainte-Sophie de Constantinople. L'empereur et les autorités ecclésiastiques, dont la puissance reposait sur la notion de mission déléguée par Dieu, s'appliquèrent naturellement, et ce de manière fondamentale, à concevoir et théoriser les idées sur le pouvoir divin[323].

Par tout ce que nous avons présenté ci-dessus et dans le paragraphe 2.2.13, nous avons voulu souligner la multiplicité des facteurs qui entrent en jeu dans la réalisation d'une œuvre architecturale et la diversité des besoins humains, conscients ou non, auxquels ceux-ci répondent — utilitaires, idéologiques, esthétiques, symboliques, sociaux, religieux, souci de dominer ou d'être dominé...

En conclusion à l'examen du bâtiment de la rue Hay. Dimitriou, nous dirons que les éléments en notre possession ne sont pas suffisants pour le considérer comme chrétien, au moins dans sa phase initiale, et même s'il date de l'époque chrétienne, nous ignorons s'il avait ou non un caractère religieux. Si tel était le cas, nous ne pouvons le considérer comme un martyrium, du moins dans le sens restrictif que nous donnons à ce terme. On ne s'étonnera pas de cette suite de doutes. Il nous manque en effet la donnée la plus essentielle, à savoir le type architectural du bâtiment.

2.7.2. L'ENSEMBLE [?] DE LA PORTE DORÉE À THESSALONIQUE[324]

Un ensemble d'édifices partiellement fouillés et malaisement identifiables a été repéré dans le quartier défini par les rues Paparigopoulou, Zéphyron et Mavili, *intra muros*, dans la région O. de la ville[325]. Dans cet ensemble, on aurait découvert la conque de l'octogone [?[du bâtiment principal, des parties des côtés de ce dernier, les traces d'un baptistère [?] et d'un martyrium [?] (fig. B, 30). L'auteur distribue ces attributions aux différents bâtiments compte tenu de leur place par rapport à l'octogone se trouvant au centre de l'ensemble. Elle assimile à un martyrium le bâtiment situé au S. de l'abside de l'octogone et identifie l'édifice au NO. de celui-ci à un baptistère. À l'époque post-byzantine, des bains furent construits sur cet ensemble. L'auteur fonde son interprétation sur des comparaisons avec d'autres bâtiments octogonaux et l'étude des rapports existant entre les locaux adjacents et l'église centrale.

L'édifice central (59 m x 54 m) construit de couches en marbre [!] et de briques, selon le fouilleur, appartient au type des octogones libres. Il est constitué d'un noyau octogonal de 22 m de diamètre et 7 m de large des côtés dans l'épaisseur duquel s'ouvrent des conques demi-circulaires (sur le dessin les conques sont totalement hypothétiques)[326]. Ce noyau est entouré par un stylobate large de 1.20 m qui, avec le mur extérieur (3.20 m de large), formait un double portique doté d'une ouverture de 3.60 m de diam., assurant l'accès vers le «martyrium». On n'a pas trouvé le sol du narthex (40 m x 7 m) mais seulement les bases de quatre colonnes, dont une *in situ*, et cinq chapiteaux corinthiens provenant de la région et actuellement conservés dans la collection de la Rotonde[327]. D'autres membres

323. B. Smith, Architectural symbolism of imperial Rome and the Middle Ages (Princeton, 1956), 3.

324. Eut. Marki-Anguelkou, Ένας άγνωστος οκταγωνικός ναός στη Θεσσαλονίκη, Μακεδονικά 23 (1983), 117-133, dess. 1-9, pl. 1-8.

325. Pendant les différentes périodes on a fouillé parties de ce quartier: rue Zéphyron 9 (A.Δ. 27 (1972), B2, 570-571, dess. 16, Euth.Tsigaridas), rues Piniou-Mavili et Piniou 8 (Ibid., 31 (1976), B2, 268, pl. 210, b-d, E. Kourkoutidou - Chr. Tsioumi - Th. Pazaras), rues Kalvou, Karatza et Piniou (Ibid., 27 (1972), B2, 505, pl. 440, b, A. Vavritsas (thermes?) (Ibid., 29 (1973-74), B3, 681, Cath. Romiopoulou et 737, Mavili 15, P Lazaridis). Ces mentions qui se perpétuent témoignent de l'impossibilité de l'étude des données trop peu précises publiées dans A.Δ. pour un chercheur étranger au terrain.

326. J. Lassus (Sanctuaires, 183) a vu dans la présence des conques des bâtiments concentriques de petites chapelles de martyrs que les fidèles vénéraient l'une après l'autre. E. Marki adhère à cette opinion en soutenant le caractère martyrial de l'édifice.

327. Chr. Tsioumi - Dimitra Bakirtzi, Κιονόκρανα τῆς συλλογῆς τῆς Ροτόντας Θεσσαλονίκης, Μακεδονικά 19 (1979), 16-17; J. - P. Sodini, La sculpture architecturale à l'époque paléochrétienne en Illyricum, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), I, 31.

architecturaux de la région et de l'église voisine des Saints-Apôtres peuvent être mis en rapport avec ces bâtiments. Sous les fondations du supposé martyrium, on a découvert deux tombes en berceau.

Le fouilleur pense que cet octogone atteste un type plus avancé que celui de l'octogone galérien. Le baptistère proche de la Rotonde présentait la même forme, avec des conques rectangulaires et demi-circulaires, mais à une échelle réduite[328]. Le fouilleur suppose la présence d'escaliers à droite et à gauche de l'entrée du narthex, vers la base de la coupole, comme dans la Rotonde et l'octogone galérien. La forme du «martyrium», comme celle de l'octogone, s'avère totalement hypothétique et rare mais elle correspond aux indices existants[329]. Il s'agit d'un octogone comportant des conques libres entre lesquelles s'intercalent des pièces carrées (*οἶκοι*). Ses dimensions sont semblables à celles du «baptistère» (15 m x 15 m) et sa couverture devait être à coupole. Les baptistères de Novare et de Côme, du Ve s., et celui, dans la même région, de Lomello, du VIIe s., présentent un plan identique[330].

Cherchant à associer le bâtiment à un saint, l'auteur déclare que, selon la *Passio altera* de l'Anonyme, la région de la Porte Dorée fut le lieu du martyre de saint Nestor où, après sa victoire contre Lyaios, celui-ci fut amené par Maximien et décapité par le protecteur Minucianus[331]. Le «martyrium» de l'octogone, tout comme l'octogone central, seraient donc liés au martyre de Nestor. Vu le manque d'indices déterminants, cet octogone est, jusqu'à présent, daté de la fin du Ve ou du début du VIe s. d'après la forme de ses chapiteaux. Il est ainsi postérieur à la Rotonde et à l'octogone galérien[332]. Sa construction fut sans doute dictée par le souci, probablement cher à Théodose Ier, d'établir un vaste ensemble de bâtiments aux deux grandes portes de la ville (Rotonde-octogone). Son plan, semblable à celui de l'octogone galerien, et un chapiteau du IVe s. trouvé dans le fondement du mur extérieur suggèrent une datation précoce. Par contre, le portique double du narthex (la Rotonde en possède un), qui apparaît seulement dans des octogones postérieurs comme celui de la Vierge au Garizin, à Philippes, et celui de Saint-Vital, à Ravenne, plaident pour une datation plus tardive[333].

La destruction de l'ensemble des bâtiments dut avoir lieu, toujours selon le fouilleur, à l'occasion du tremblement de terre de 518 qui endommagea d'autres églises de Thessalonique comme l'Acheiropoiétos ou la Rotonde[334]. Durant l'époque byzantine, à une date indéterminée, un monastère fut installé à l'emplacement de l'octogone et des bains furent aménagés sur le «martyrium». En conséquence, le culte de saint Nestor fut transféré ailleurs.

Au terme d'un long exposé dans lequel il présente quantité de données, l'auteur essaie ensuite d'identifier le monastère. À l'époque post-byzantine on entreprit de démolir les bâtiments pour récupérer les matériaux. On construisit une citerne, un puits et des bains. Après 1922, on y installa des baraquements. L'auteur affirme en conclusion que si la reconstitution des trois édifices paraît si précise dans ses détails, c'est qu'elle correspond peut-être au projet délibéré d'un empereur concernant la partie O. de la ville. La forme des bâtiments octogones traduit en outre la volonté d'imiter l'ensemble galérien ou d'autres réalisations architecturales.

En raison de l'indigence des indices et de la diversité des hypothèses qu'évoque leur reconstitution,

328. N. Moutsopoulos, Ἡ *παλαιοχριστιανικὴ φάση* τῆς Ροτόντας τοῦ Ἁγ. Γεωργίου Θεσσαλονίκης, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 355-375 (370). Selon le fouilleur, il semble être un baptistère par sa ressemblance avec d'autres baptistères p. ex. à celui de Milan (380-386) et à la présence de conduites hydrauliques et des tuyaux trouvés en rapport avec un puits sur le côté SO. de l'octogone.

329. Identification par la place. L'auteur cite l'édifice circulaire près de l'entrée S. de la Rotonde (v. n. 310) et le martyrium cruciforme du cimetière E. Les rapports des bâtiments changent et ils prennent des places différentes, mais dans une grande ville avec un grand nombre de monuments on peut attendre une influence réciproque.

330. A. Khatchatrian, Les baptistères, fig. 333-335.

331. P. Lemerle, Les recueils, II, 200. Ch. Bakirtzis (Ἡ ἀγορὰ τῆς Θεσσαλονίκης τὰ παλαιοχριστιανικὰ χρόνια, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 5-18) cite (p. 7) que selon une vieille tradition locale, au SO. de la basilique de Saint-Démétrius existaient des jardins et une église consacrée à saint Nestor dont on a trouvé l'abside et des peintures murales.

332. Selon Ch. Bouras (*Νέες παρατηρήσεις*, 33-42) (v. n. 80) l'octogone est une fondation de Théodose Ier après la transformation de la Rotonde en église.

333. R. Krautheimer, Architecture, 116, 119, fig. 47, Garizin, fig. 50, cathédrale de Saint- Théodore de Gerasa; St. Pelékanidis, Π.Α.Ε. 1979, 97.

334. Ath. Papazotos, Ὁ μεγάλος ναὸς τῆς Θεοτόκου στὴ Θεσσαλονίκη, Μακεδονικά 22 (1982), 112-131.

nous avouons être incapables de commenter le résultat de ces fouilles d'urgence. Il nous paraissait toutefois judicieux de mentionner ce cas car celui-ci, d'une part, concerne un prétendu ensemble ayant peut-être un lien avec notre sujet — l'un des bâtiments est identifié à un martyrium — et d'autre part pour illustrer les difficultés rencontrées par l'archéologue face à l'urbanisation et à l'impossibilité juridique et financière d'obtenir l'expropriation du terrain. À notre avis, on ne peut pas arriver à une reconstitution du bâtiment à partir de ces éléments épars.

Si les rapports archéologiques ont une valeur indubitable lorsqu'ils sont complétés par d'autres arguments, nous entendons par là les sources hagiographiques, ils risquent parfois de perdre leur valeur quand ils sont incertains car de fausses interprétations conditionnent des erreurs dans les études[335]. Il est donc préférable de se montrer particulièrement critique et de ne prendre aucun risque en acceptant des hypothèses fragiles qui peuvent conduire à des successions d'erreurs.

Dans le cas où l'ensemble des hypothèses relatives aux bâtiments supposés se vérifient, on pourrait croire à l'existence d'un programme d'urbanisme déterminé, comme celui que nous avons rencontré dans le Dodécanèse, mais à une échelle bien plus considérable ici, compte tenu de l'ampleur de la ville. La construction de cet ensemble hypothétique fut-elle décidée par une initiative impériale? On ne peut répondre catégoriquement mais on observera à ce propos que deux empereurs seulement, Galère et Théodose Ier, ont entretenu une relation étroite avec la ville macédonienne.

Nous avons montré que l'argument du plan central pour identifier l'octogone supposé à un martyrium n'est pas valable. Par ailleurs, l'attribution de cet ensemble (?) à saint Nestor compagnon de saint Démétrius reste hypothétique.

Pour conclure, répétons une fois encore que cette discussion se fonde sur des éléments bien trop insuffisants pour proposer une hypothèse fiable, même en ce qui concerne l'identification du type des bâtiments.

2.7.3. LE PENTACONQUE DU CIMETIÈRE O. DE THESSALONIQUE

Les données et les publications se révèlent également insuffisantes à propos de ce pentaconque (13,60 m x 11,50 m) situé à l'emplacement du cimetière O., rue Kallithéas n° 38, dans le dème d'Ambélokipoi[336]. Il est construit de couches de moellons et de briques, disposées alternativement. Aux angles des conques, seules des briques ont été utilisées. Le plan imite celui du martyrium pentaconque de Sainte-Euphémie à Constantinople[337]. Les murs intérieurs sont décorés de marbres polychromes. Sa couverture était à coupole. À proximité, on a repéré un groupe de tombes en berceau. Grâce à quelques fragments architecturaux, il est possible de le dater, selon E. Marki, du premier quart du VIe s. Il fut probablement détruit en 618, au cours du siège de la ville par les Avaroslaves[338].

335. «L'hypothèse d'hier devient par la répétition constante le fait accepté d'aujourd'hui» (J. B. Ward - Perkins, Memoria, martyr's tomb and martyr's church, VIIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), I, 8).

336. En résumé de quelques lignes dans 5e Symp. X.A.E. (1985), 52-53, E. Marki - Anguélkou. Dans Α.Δ. 29 (1973-74), B3, 691, Cath. Romiopoulou le considère comme un monument funéraire romain découvert en 1972 dans le terrain Papazoglou du quartier Xirokrini entouré de tombes romaines et paléochrétiennes.

337. R. Naumann - H. Belting, Die Euphemia-Kirche am Hippodrom zu Istanbul und ihre Fresken, Berlin, 1966 (Istanb. Forschungen n° 25). A.A. 58 (1943), 260, fig. 2, A. M. Schneider, hexagone avec des pièces circulaires près des conques (dim. max. 30 m x 30 m).

338. L'auteur repète la même cause de destruction pour le martyrium du cimetière E. (n. 246). La mention de la catastrophe des sanctuaires *extra muros* et des habitations de la banlieue ne signifie pas qu'ils ont été tous rasés par le feu ou les séismes qui ont suivi deux ans après. Enfin on pourrait les réparer. Nous croyons qu'on ne peut pas envisager en somme la destinée des bâtiments et leur situation postérieure. I. Volanakis (Τὰ βαπτιστήρια et ailleurs) suit le même procédé en se référant à la destruction des basiliques et de ses annexes de Dodécanèse, en citant comme cause les séismes. (v. aussi n. 210, Kos). Ce n'est pas le même cas à Corinthe où les conséquences des séismes sont visibles à Léchaion (différentes couches, construction des maisons, plusieurs phases de la basilique) ou à Kraneion et à la citerne de Lema (traces de destruction, multitude des inhumations contemporaines).

2.7.4. UNE SALLE DE L'OCTOGONE DE PHILIPPES

St. Pélékanidis, qui a débuté les fouilles de l'octogone, a remarqué dans sa partie SE. la disposition particulière d'une pièce. Il attribue à celle-ci une fonction spéciale[339]. Cet ensemble, situé entre la conque SE. et le mur E., est constitué par une pièce circulaire de 3,80 m de diamètre communiquant avec l'espace précédant l'abside par un couloir large de 0,90 m et doté d'une porte. Une seconde pièce trapézoïdale (3,80 m x 2,50 m) communique avec la pièce circulaire par une baie large de 1,20 m. Dans l'angle SE. est aménagée une conque (1 m de corde) décorée d'incrustation en marbre blanc. Dans le fond en marbre de la conque, un trou rond a été découvert et sous lui, un système de canalisation. De part et d'autre de l'ouverture de la conque, ont été trouvées *in situ* deux pierres posées verticalement (h. 0,75 m x l. 0,45 m) (fig. B, 31-32).

La pièce circulaire était sans doute surmontée d'une coupole. Des fragments de celle-ci ont en effet été trouvés sur le sol[340]. En dessous, deux autres pavements ont été détectés. Le sol de la pièce trapézoïdale se trouve 0,30 m plus bas que celui de l'autre pièce et conserve un pavement en plaques blanches. Le sol de la salle circulaire est en *opus sectile* constitué de triangles en marbre blanc et de petites plaques en schiste vert, pareilles à celles du premier sol de la partie centrale de l'octogone. Le fouilleur a établi l'existence sous l'octogone de la dernière phase de deux bâtiments chrétiens antérieurs. Il a aussi montré que le groupe des deux salles en question confère au plan de l'octogone une forme irrégulière, ce qui tend à prouver que celui-ci est antérieur à la dernière phase de construction et qu'il fut inclus dans le plan à cause de son utilité[341]. La salle trapézoïdale communique avec le naos par une seconde entrée à l'O.

En ce qui concerne la fonction de cet ensemble et particulièrement celle de la pièce trapézoïdale avec la petite conque, St. Pélékanidis suppose qu'on est en présence d'une chapelle dédiée au culte des martyrs, comme il est attesté ailleurs[342], et que, par conséquent, cette salle constitue un martyrium. Il aboutit à cette interprétation en conjecturant que sur les deux pierres verticales, supports de la petite conque, se trouvait placé un reliquaire et que le système de conduite hydraulique servait à recevoir l'huile qui, versée dans le reliquaire, s'écoulait par un orifice. Il a cru détenir un indice de l'existence de ce reliquaire en trouvant un morceau de pierre brisé qui paraissait faire partie de la couverture d'un reliquaire (0,38 m x 0,26 m x 0,06-0,14 m). Ce morceau fut découvert au SO. de l'angle SE. de l'octogone, non loin des deux pièces, à 0,50 m de hauteur, sur le pavement du portique S. du bâtiment.

Un autre indice plaide, selon St. Pélékanidis, en faveur de sa thèse: il s'agit de la présence d'une clôture de piliers et de fragments d'un chancel devant l'abside SE. qui barrait le côté N. et laissait à demi fermé le côté O. Cela montre, selon lui, que l'entrée O. de la pièce trapézoïdale qui donne dans l'abside SE. du bâtiment était ouverte de manière temporaire, et non continue, afin d'accueillir de temps à autre la dévotion des fidèles centrée sur le reliquaire supposé. L'auteur mentionne un ultime indice: la découverte, devant l'entrée N. de la salle circulaire, de deux morceaux en marbre provenant d'une même plaque (0,67 m x 0,35 m et 0,54 m x 0,32 m) qui présentent une bordure en relief large de 0,13 m et des cavités ayant 0,16 m de diamètre et qui semble avoir appartenu à une table d'offrandes. St. Pélékanidis est cependant incapable de préciser l'usage de celle-ci en raison de la surface irrégulière du fond des cavités.

D. Pallas suppose qu'il s'agit très probablement de sacristies, d'une sorte de *pastophoria* aménagés dans le but d'assurer un accès à l'octogone à partir de l'E. Dans la même perspective, on aurait

339. Π.Α.Ε. 1959, 56; 1960, 84; 1964, 174; 1967, 80, fig. 2, 3; 1976, 121-124, fig. 1, 2, pl. 85, b, St. Pélékanidis, pavements du premier octogone.

340. D. Pallas (Les monuments, 114) se demande ■ cette pièce était à étage et constituait une tour à l'exemple du martyrium de Saint-Michel (ἐν Βυζαντίῳ) (A. Grabar, I, 374) ou celui de Léchaion (Les monuments, 169) ou l'autre de la basilique d'Alika à Argos (Ibid., 177).

341. St. Pélékanidis date la deuxième phase de l'octogone B, du premier quart du VIe s., l'octogone B du milieu du Ve s., l'octogone A de la fin du IVe s. et l'«εὐκτήριος οἶκος» du début du IVe s. (Π.Α.Ε. 1979, 97).

342. E. Lucius, Les origines du culte des saints, 404, 410; H. Delehaye, Les origines du culte des martyrs, 440 s.; J. Lassus, Sanctuaires, 163.

déplacé quelque peu vers l'E. le mur au S. de l'abside[343]. D. Pallas insiste sur la fonction des deux pièces comme «double *pastophorion*»[344] en déclarant que les deux supports soutenaient probablement une table destinée à la vaisselle servant aux ablutions rituelles du clergé, l'égout étant constitué par un *choneutérion*[345].

Les arguments de St. Pélékanidis apparaissent faibles à plus d'un titre. La présence de vestiges d'une table d'offrandes — s'il s'agit bien d'une table — ne prouve rien. Au contraire, elle renforce l'identification des deux pièces comme *pastophoria*. On a trouvé en effet d'autres tables à offrandes dans les annexes situées près du centre N. de l'octogone, à l'emplacement du diaconicon et de la prothèse, sur des soubassements de maçonnerie[346]. La découverte d'une prétendue partie du toit du reliquaire — le fouilleur ne précise pas ■ le fragment comportait un trou permettant de verser l'huile — à une certaine distance de la petite conque et l'absence de toute relique au-dessous de l'autel, l'*enkainion*, dont la fosse fut retrouvée vide, laissent supposer qu'un tel vestige appartiendrait plutôt à la couverture du reliquaire de l'*enkainion* qu'à celui supposé se trouver dans la petite conque. Enfin, la clôture délimitant l'espace précédant l'abside SE. et les deux salles en question ne donne en rien une importance particulière à l'entrée O. de la salle trapézoïdale, mais permet d'assimiler ces deux pièces à des locaux exclusivement réservés au clergé[347].

La fragmentation des reliques fut très fréquente à partir d'une certaine époque[348] de même que l'utilisation d'huile ayant séjourné sur la tombe ou provenant de la lampe sacrée. Cette dernière, souvent préparée comme un véritable produit industriel, était censée assurer le salut des fidèles[349]. Les mentions faisant état d'un aménagement particulier pour le culte des reliques des martyrs ne se rencontrent en Syrie qu'à partir du Ve s.[350]. La présence de niches-reliquaires à Santa Maria Antiqua[351], loin de refléter un usage généralisé, ne saurait en aucun cas justifier l'hypothèse du fouilleur. La preuve la plus décisive est cependant fournie par le système de canalisation: celui-ci n'était utilisé que pour l'eau des ablutions et certainement pas pour l'huile.

Rejetant l'hypothèse d'un martyrium formulée par St. Pélékanidis, nous privilégions dès lors l'identification des deux salles à des sacristies[352].

343. Les monuments, 114, édité en 1977 ■ comprenant les années (1959-1973) avant de voir les considérations de St. Pélékanidis sur la fonction des deux pièces (1976) — compte tenu qu'il y a une différence de quelques années entre l'année de la publication des rapports et celle de l'édition de Π.Α.Ε. D. Pallas (Monuments et textes, Ε.Ε.Β.Σ. 44 (1979-80), 115) le considère comme diaconicon.

344. «Comme ceux de la basilique de Saint-Tite à Gortys, de Hosios-Nikon à Sparte et de l'église d'Aboba-Pliska, de ■ Casa Bianca de Ravenne (deuxième période), de l'Évangéliste d'Alahan en Asie Mineure et par certains côtés à des exemples rencontrés en Égypte ■ en Algérie». Ces églises possèdent, selon D. Pallas, des *pastophoria* redoublés (Monuments et textes, Ε.Ε.Β.Σ. 44 (1979-80), 37-116 [101, n. 3, fig. 14, 43])

345. D. Pallas, Ἡ θάλασσα τῶν ἐκκλησιῶν, 39 et 74. Il se rencontre dans le diaconicon (Ibid., 131). Y ajouter la canalisation en relation avec la table — un autel secondaire — du diaconicon de la basilique de Sikyon (Π.Α.Ε. 1954, 221-224, fig. 4 et 5, A. Orlandos) (D. Pallas, Monuments et textes, 101, n. 3).

346. Π.Α.Ε. 1960, 87-93; 1966, 57, St. Pélékanidis

347. Un pareil aménagement devant les *pastophoria* de la basilique A de Gerasa (D. Pallas, Monuments et textes, fig. 9)

348. Théodoret de Cyr, Περὶ τῆς τῶν μαρτύρων τιμῆς, P.G. 83, 1012 «μερισθέντος τοῦ σώματος ἀμέριστος ἡ χάρις μεμένηκε». Sainte Hélène fit diviser la sainte Croix ■ peu à peu on commença à diviser les reliques des saints (v. aussi n. 5 et 44).

349. E. Lucius, Les origines, 404. À comparer les ampoules de terre de saint Ménas en Égypte fabriquées *ad hoc* (Ibid., 410). A. Grabar, Les ampoules de Terre Sainte (Monza-Bobbia), Paris, 1958.

350. J. Lassus, Sanctuaires, 162 s. sur les chapelles des martyrs. L'auteur identifie l'aménagement visible dans les conques des bâtiments concentriques à de petites chapelles de martyrs qui étaient vénéraient l'une après l'autre par les pèlerins. Cette hypothèse repose sur la découverte d'un reliquaire à l'huile dans l'abside NE. de l'octogone de Saint-Syméon Stylite. Cette découverte permet de croire qu'on a parfois au moins consacré aux martyrs les absidioles (à comparer les ambulatoires des églises médiévales d'Occident). Selon l'auteur, si dans les basiliques à plan rectangulaire on disposait la chapelle souvent S. pour le culte des martyrs (p. 173), dans une église à plan concentrique on disposerait une des conques pour cette fonction (p. 183). «Nous n'avons aucun reste en Syrie d'autel massif, à l'intérieur duquel on eût pu, comme en Occident, placer des reliques, ni non plus sous les autels-tables de traces d'une fosse à reliques» (p.

2.7.5. LÉCHAION

En se référant au triconque de la basilique de Kraneion[353], D. Pallas soutient l'opinion qu'on trouve dans la basilique de Léchaion une disposition analogue, à savoir un mausolée privé bâti près de reliques saintes. D'après lui, celui-ci se trouverait dans une annexe située à l'extrémité NE. de l'église, accolée au côté N. du transept (5,70 m x 5,70 m). L'extrémité N. du transept comportait une porte qui fut obstruée lorsqu'on modifia le plan du sanctuaire en construisant l'annexe. Le seuil en marbre de l'entrée N. de la pièce subsiste *in situ*. Son pavement, au même niveau que celui de la basilique, se trouve à ±1,50 m sous le seuil. La descente s'effectuait par un système de larges marches en bois et le sol était en légère déclivité. À l'intérieur de cette pièce, fut découvert *in situ* la base d'une colonne ionienne de 0,225 m de diam., les soubassements de trois autres bases non conservées et une colonne intacte en marbre gris mesurant 1,78 m de haut et 0,21 m de diamètre. Les bases se trouvent à une distance de 2,25 m les unes des autres et forment un carré. Le fouilleur avance que ces bases et la forme carrée suggèrent l'existence d'un ciborium abritant peut-être un sarcophage. Quinze lampes et une monnaie de Théodose II (?) furent également exhumées. Le sol étant inachevé, il semble douteux que le ciborium ait été lui aussi terminé et ait couvert un sarcophage. Le fouilleur considère pourtant cette pièce comme le mausolée d'un personnage illustre (fig. B, 33).

Devant la porte de l'annexe, fut édifiée une petite chambre funéraire (± 2,95 m x ± 2 m), dont l'entrée se trouve au N. Celle-ci entoure une tombe maçonnée dans le sol. Assurément perturbée (elle n'a d'ailleurs livré qu'une cruche), la sépulture fut néanmoins découverte avec une partie de sa couverture. Sur cette dernière avait été posée auparavant une plaque inversée qui laissa «en négatif» l'empreinte de sa décoration sculptée sur la couche de sable.

---

182). «En pays grecs et palestiniens l'usage était devenu courant au Ve s. de déposer des fragments de reliques de martyrs dans un petit tombeau simulé qu'on installait sous la table d'autel. Il est possible que chez les Grecs et les Syriens cet usage ne se soit généralisé qu'avec un retard plus ou moins sensible» (A. Grabar, I, 351). Doit-on supposer l'absence d'*enkainon* de la Syrie? À voir aussi (P. Gauckler, Basiliques chrétiennes de Tunisie (Paris, 1913) p. 13, Dermech, p. 18, Siagu). On doit considérer également les coutumes particulières de chaque région, la Syrie étant très riche en basiliques et reliques et où le culte des martyrs était bien répandu.

351. «La seule hypothèse satisfaisante qu'on puisse envisager est qu'il s'agit d'un dépôt de reliques – -*pignora, brandea*, mais aucun texte liturgique à notre connaissance ne vient certifier cet usage. Il semble bien qu'il y avait des reliques en divers lieux de l'église; mais on ne peut pas savoir, si ces reliques se trouvaient dans des autels mineurs ou dans des reliquaires mobiles ou scellées dans les parois» (D.A.C.L. XIV, 2, 2334-2336, Reliques, les niches à reliques, (1948), H. Leclercq). À voir des plans dans (W. de Grüneisen, Sainte-Marie Antique (1911), 473, fig. 364). Dans une tombe de la basilique cruciforme de Thasos A. Orlandos a cru voir dans de petites cavités les places pour les reliques. P. Lemerle a objecté, à juste titre nous pensons, qu'elles étaient destinées aux lampes.

352. Le sujet dont nous nous sommes occupés n'a aucun rapport avec la continuité du culte dans l'emplacement de l'octogone que St. Pélékanidis a identifié à un hérôon hellénistique sur lequel fut construit un «εὐκτήριος οἶκος» et à sa suite les phases successives de l'octogone (Kultprobleme in Apostel-Paulus-Oktogon von Philippi in Zusammenhang mit einem älteren Heronkult, IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), II, 393-397; Idem, Ἡ Καβάλα καὶ ἡ περιοχή της, Ier Symp. local, 1977 (I.M.X.A. n° 189) (Θεσσαλονίκη, 1980), 154-155). Il s'agit d'un problème d'influence culturelle et de l'origine du culte des saints et des martyrs — du culte des héros hellénistiques ou de celui des prophètes et patriarches juifs — thème qui dépasse notre sujet et qui mérite une étude particulière et observé sous l'aspect la plus vaste de l'anthropologie culturelle.

Hors de notre sujet se trouve aussi l'interprétation qui cherche à donner une signification particulière à la présence d'un trésor de monnaies en bronze du IVe s. posé autour d'une colonnette au-dessus de la tombe macédonienne (Π.Α.Ε. 1960, 88, St. Pélékanidis; A. Tsitouridou, Μακεδονία..., 1982, 236). Un autre trésor de monnaies du IVe s. trouvé devant l'*enkainon* de la basilique cimétériale *extra muros* de Thessalonique (Desp. Evyénidou, Νομίσματα ἱεροῦ βασιλικῆς Γ' Σεπτεμβρίου Θεσσαλονίκης, Α.Ε. 1981, chron., 82-85) (v. n. 244). On cite aussi un autre exemple trouvé dans un hypogée de la nef S. de la phase paléochrétienne de Sainte-Sophie de Thessalonique.

353. D. Pallas, Ἀνασκαφικὴ ἔρευνα εἰς τὴν βασιλικὴν τοῦ Κρανείου ἐν Κορίνθῳ, Π.Α.Ε. 1970, 100. Cf. Ibid., 1960, 149-150. Dans (Monuments, 169) et en se référant au sujet il dit: «deux pièces carrées aux extrémités du transept ne communiquent pas avec celui-ci. Celle du N. était un mausolée: un baldaquin reposant sur quatre colonnes était érigé là au-dessus d'un cercueil situé au centre, semble-t-il (non déterminé). Celle du S. servait probablement de chambre de repos pour le clergé».

L'autre annexe, au SE., de même dimensions, comporte deux entrées à l'E. et à l'O., à peu près l'une en face de l'autre. Selon le fouilleur, il s'agirait d'une chambre où l'on entrait par une porte et l'on sortait par l'autre. Soit une pièce prévue pour le repos du clergé, où l'évêque pouvait recevoir les hommages (salutations) de quelques personnages éminents de la communauté. Le fouilleur suppose aussi que le propriétaire de ce mausolée avait l'intention de se faire inhumer près des reliques saintes et identifie la pièce carrée au NO. du transept comme l'endroit où devaient se situer les sarcophages des saints[354].

Jusqu'ici, nous avons évoqué les hypothèses de D. Pallas. Les hypothèses de la construction d'une basilique au lieu où les victimes furent précipitées dans la mer et celle de la vénération des corps dans l'église reposent sur un passage du ménologe de Patmos, codex 254, f. 144s., du Xe-XIe s.[355]. La date tardive de ce texte et le genre auquel il appartient ne lèvent pas les doutes. Celui-ci ne fournit aucun renseignement historique certain sur la construction de la basilique ni sur l'emplacement des tombes, même si cet endroit a quelque rapport avec un lieu concernant les saints (celui de la noyade ou de l'échouement de leurs cadavres sur le rivage). Si on suit le ménologe, il faudrait s'attendre à trouver les huit sarcophages exposés dans un lieu bien visible de la basilique. L'église ayant été construite bien après, il semble plus raisonnable de supposer la translation des reliques vers un ossuaire (?).

Le rapprochement entre les deux basiliques de Léchaion et d'Ilissos se justifie par le lien existant entre la crypte d'Ilissos et le personnage de Léonide ainsi que par la similitude de la couverture du chevet des deux églises – - toiture en carré de bois ou coupole de bois comme à Ilissos types de couverture précurseurs de la basilique B de Philippes et en relation avec Saint-Tite à Gortys[356].

Selon D. Pallas, la basilique de Léchaion date de la fin du Ve s. Par conséquent, la datation précoce de la basilique d'Ilissos au IVe ou au début du Ve s. doit être revue et placée à la fin du Ve s.[357]. L'opinion, acceptée jusqu'à présent, veut qu'après le martyre de Léonide et de ses compagnons, une basilique fut érigée à un moment indéterminé en vue d'abriter les reliques et de promouvoir leur culte. Cette basilique ayant été détruite — suite à l'invasion barbare de la fin du IVe s. (?), que D. Pallas date cependant de la fin du Ve s., ou par les séismes de 521 et 552 (?) – les reliques des saints furent transférées dans la crypte d'Ilissos qui date, selon G. Sotiriou — et cela paraît possible - du début du IVe s. avant de fonder au début ou à la fin du Ve s. une basilique pour mieux répondre à la vénération.

Pour retrouver le fil de cette histoire pleine de contradictions et d'invraisemblances, on est contraint d'abandonner la tradition relative à Léonide, pleine d'inventions et d'hypothèses insuffisamment fondées, et d'accepter seulement la parenté architecturale entre les deux basiliques, dont la construction n'est pas obligatoirement contemporaine compte tenu de l'agrandissement de la basilique de Léchaion, et éventuellement la préexistence de la crypte d'Ilissos par rapport à la basilique.

Pour revenir au dit mausolée, rappelons d'abord que le ciborium surmontant des sarcophages se rencontre également dans les baptistères[358]. En l'absence de preuves concrètes, l'identification de la

---

354. Π.Α.Ε. 1956, 164 et 177-178; 1958, 121, 1960, 148; Ἔργον 1958, 107; 1960, 123, D. Pallas

355. Fr. Halkin, Saint Léonide et ses sept compagnes martyrs à Corinthe, Ε.Ε.Β.Σ. 23 (1953), 217-223 «ἀπέθεντο ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ ναὸν ἅγιον δομησάμενοι».

356. Sur la similitude des deux églises (Π.Α.Ε. 1956, 177, D. Pallas). Sur Ilissos, G. Sotiriou, A.E. 1919, 1 s., M Chatzidakis, Π.Α.Ε. 1945-48, 69; Idem, C.A. 5 (1951), 74; A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 183-184, fig. 148, 150; P. Lemerle, Philippes, 480.

357. D. Pallas (Π.Α.Ε. 1956, 177). Pour la basilique d'Ilissos G. Sotiriou (A.E. 1919, 23) et M. Chatzidakis, proposent le Ve s. La mention du IVe s. concerne la crypte certainement et non la basilique (A.E. 1919, 11). Selon D Pallas (Les monuments, 171) la construction de la basilique de Léchaion commença vers 450-460 et termina vers 490-500, tandis que d'autres parties de l'église furent ajoutées postérieurement (v. n. 147). G. Galavaris reproduit les opinions de D. Pallas sur les rapports de Léonide avec les églises de Léchaion et d'Ilissos et également l'identification de l'église triconque de Mesara à un martyrium (Ἱστ. Ἑλλην. Ἔθνους, τ. 7 (1978), 366, 367).

358. Liste de baptistères paléochrétiens à baldaquin central abrité «sous un édifice renfermé et isolé de l'extérieur» dans A. Khatchatrian, Le baptistère de Nisibis, Ve C.I.A.C (Aix-en-Provence, 1954), 412, n. 9, Djemila, Tigzirt, Tipasa Sur Djemila (A. Grabar, L'âge d'or de Justinien, 30, fig. 28). Sur Carthage cf. J. Cintas - N. Duval, L'église du prêtre Felix, Karthago 9 (1958), 257-258 et N. Duval - A. Lézine, Nécropole chrétienne et baptistère souterrain à Carthage (C.A. 10 (1959), 138, fig. 59-60). Ce genre de local baptismal a plusieurs nefs et ciborium surmontant la cuve apparaît

2.7.5. LECHAION

En se référant au triconque de la basilique de Kraneion[350], D. Pallas soutient l'opinion qu'on trouve dans la basilique de Lechaion une disposition analogue, à savoir un mausolée privé bâti près de reliques saintes. D'après lui, celui-ci se trouverait dans une annexe située à l'extrémité NE. de l'église, accolée au côté N. du transept (5,70 m x 5,70 m). L'extrémité N. du transept comportait une porte qui fut obstruée lorsqu'on modifia le plan du sanctuaire en construisant l'annexe. Le seuil en marbre de l'entrée N. de la pièce subsiste *in situ*. Son pavement, au même niveau que celui de la basilique, se trouve à ±1,50 m sous le seuil. La descente s'effectuait par un système de larges marches en bois et le sol était en légère déclivité. À l'intérieur de cette pièce, fut découvert *in situ* la base d'une colonne ionienne de 0,225 m de diam., les soubassements de trois autres bases non conservées et une colonne intacte en marbre gris mesurant 1,78 m de haut et 0,21 m de diamètre. Les bases se trouvent à une distance de 2,25 m les unes des autres et forment un carré. Le fouilleur avance que ces bases et la forme carrée suggèrent l'existence d'un ciborium abritant peut-être un sarcophage. Quinze lampes et une monnaie de Théodose II (?) furent également exhumées. Le sol étant inachevé, il semble douteux que le ciborium ait été lui aussi terminé et ait couvert un sarcophage. Le fouilleur considère pourtant cette pièce comme le mausolée d'un personnage illustre (fig. B, 33).

Devant la porte de l'annexe, fut édifiée une petite chambre funéraire (± 2,95 m x ± 2 m), dont l'entrée se trouve au N. Celle-ci entoure une tombe maçonnée dans le sol. Assurément perturbée (elle n'a d'ailleurs livré qu'une cruche), la sépulture fut néanmoins découverte avec une partie de sa couverture. Sur cette dernière avait été posée auparavant une plaque inversée qui laissa «en négatif» l'empreinte de sa décoration sculptée sur la couche de sable.

350. «En pays grecs et palestiniens l'usage était devenu courant au Ve s. de déposer des fragments de reliques de martyrs dans un petit tombeau simulé qu'on installait sous la table d'autel. Il est possible que chez les Grecs et les Syriens cet usage ne se soit généralisé qu'avec un retard plus ou moins sensible» (A. Grabar, I, 351). Doit-on supposer l'absence d'*enkainion* de la Syrie? À voir aussi (P. Gauckler, Basiliques chrétiennes de Tunisie (Paris, 1913) p. 13, Dermech, p. 18, Siagu). On doit considérer également les coutumes particulières de chaque région, la Syrie étant très riche en basiliques et reliques et où le culte des martyrs était bien répandu.

351. «La seule hypothèse satisfaisante qu'on puisse envisager est qu'il s'agit d'un dépôt de reliques – *pignora, brandea*, mais aucun texte liturgique à notre connaissance ne vient certifier cet usage. Il semble bien qu'il y avait des reliques en divers lieux de l'église; mais on ne peut pas savoir, si ces reliques se trouvaient dans des autels mineurs ou dans des reliquaires mobiles ou scellées dans les parois» (D.A.C.L., XIV, 2, 2334-2336, Reliques, les niches à reliques, (1948), H. Leclercq). À voir des plans dans (W. de Grüneisen, Sainte-Marie Antique (1911), 473, fig. 364). Dans une tombe de la basilique cruciforme de Thasos A. Orlandos a cru voir dans de petites cavités les places pour les reliques. P. Lemerle a objecté, à juste titre nous pensons, qu'elles étaient destinées aux lampes.

352. Le sujet dont nous nous sommes occupés n'a aucun rapport avec la continuité du culte dans l'emplacement de l'octogone que St. Pélékanidis a identifié à un hérôon hellénistique sur lequel fut construit un «εὐκτήριος οἶκος» et à sa suite les phases successives de l'octogone (Kultprobleme in Apostel-Paulus-Oktogon von Philippi in Zusammenhang mit einem älteren Heronkult, IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), II, 393-397; Idem, Ἡ Καβάλα καὶ ἡ περιοχή της, Ier Symp. local, 1977 (I.M.X.A. n° 189) (Θεσσαλονίκη, 1980), 154-155). Il s'agit d'un problème d'influence cultuelle et de l'origine du culte des saints et des martyrs – du culte des héros hellénistiques ou de celui des prophètes et patriarches juifs – thème qui dépasse notre sujet et qui mérite une étude particulière et observé sous l'aspect la plus vaste de l'anthropologie culturelle.

Hors de notre sujet se trouve aussi l'interprétation qui cherche à donner une signification particulière à la présence d'un trésor de monnaies en bronze du IVe s. posé autour d'une colonnette au-dessus de la tombe macédonienne (Π.Α.Ε. 1960, 88, St. Pélékanidis; A. Tsitouridou, *Μακεδονία*..., 1982, 236). Un autre trésor de monnaies du IVe s. trouvé devant l'*enkainion* de la basilique cimétériale *extra muros* de Thessalonique (Desp. Evyénidou, Νομίσματα ἱεροῦ βασιλικῆς Γ' Σεπτεμβρίου Θεσσαλονίκης, A.E. 1981, chron., 82-85) (v. n. 244). On cite aussi un autre exemple trouvé dans un hypogée de la nef S. de la phase paléochrétienne de Sainte-Sophie de Thessalonique.

353. D. Pallas, Ἀνασκαφικὴ ἔρευνα εἰς τὴν βασιλικὴν τοῦ Κρανείου ἐν Κορίνθῳ, Π.Α.Ε. 1970, 100. Cf. Ibid., 1960, 149-150. Dans (Monuments, 169) et en se référant au sujet il dit: «deux pièces carrées aux extrémités du transept ne communiquent pas avec celui-ci. Celle du N. était un mausolée; un baldaquin reposant sur quatre colonnes était érigé là au-dessus d'un cercueil situé au centre, semble-t-il (non déterminé). Celle du S. servait probablement de chambre de repos pour le clergé».

L'autre annexe, au SE., de même dimensions, comporte deux entrées à l'E. et à l'O., à peu près l'une en face de l'autre. Selon le fouilleur, il s'agirait d'une chambre où l'on entrait par une porte et l'on sortait par l'autre. Soit une pièce prévue pour le repos du clergé, où l'évêque pouvait recevoir les hommages (salutations) de quelques personnages éminents de la communauté. Le fouilleur suppose aussi que le propriétaire de ce mausolée avait l'intention de se faire inhumer près des reliques saintes et identifie la pièce carrée au NO. du transept comme l'endroit où devaient se situer les sarcophages des saints[354].

Jusqu'ici, nous avons évoqué les hypothèses de D. Pallas. Les hypothèses de la construction d'une basilique au lieu où les victimes furent précipitées dans la mer et celle de la vénération des corps dans l'église reposent sur un passage du ménologe de Patmos, codex 254, f. 144s., du Xe-XIe s.[355]. La date tardive de ce texte et le genre auquel il appartient ne lèvent pas les doutes. Celui-ci ne fournit aucun renseignement historique certain sur la construction de la basilique ni sur l'emplacement des tombes, même si cet endroit a quelque rapport avec un lieu concernant les saints (celui de la noyade ou de l'échouement de leurs cadavres sur le rivage). Si on suit le ménologe, il faudrait s'attendre à trouver les huit sarcophages exposés dans un lieu bien visible de la basilique. L'église ayant été construite bien après, il semble plus raisonnable de supposer la translation des reliques vers un ossuaire (?).

Le rapprochement entre les deux basiliques de Léchaion et d'Ilissos se justifie par le lien existant entre la crypte d'Ilissos et le personnage de Léonide ainsi que par la similitude de la couverture du chevet des deux églises – toiture en carré de bois ou coupole de bois comme à Ilissos – types de couverture précurseurs de la basilique B de Philippes et en relation avec Saint-Tite à Gortys[356].

Selon D. Pallas, la basilique de Léchaion date de la fin du Ve s. Par conséquent, la datation précoce de la basilique d'Ilissos au IVe ou au début du Ve s. doit être revue et placée à la fin du Ve s.[357]. L'opinion, acceptée jusqu'à présent, veut qu'après le martyre de Léonide et de ses compagnons, une basilique fut érigée à un moment indéterminé en vue d'abriter les reliques et de promouvoir leur culte. Cette basilique ayant été détruite – suite à l'invasion barbare de la fin du IVe s. (?), que D. Pallas date cependant de la fin du Ve s., ou par les séismes de 521 et 552 (?) – les reliques des saints furent transférées dans la crypte d'Ilissos qui date, selon G. Sotiriou – et cela paraît possible – du début du IVe s. avant de fonder au début ou à la fin du Ve s. une basilique pour mieux répondre à la vénération.

Pour retrouver le fil de cette histoire pleine de contradictions et d'invraisemblances, on est contraint d'abandonner la tradition relative à Léonide, pleine d'inventions et d'hypothèses insuffisamment fondées, et d'accepter seulement la parenté architecturale entre les deux basiliques, dont la construction n'est pas obligatoirement contemporaine compte tenu de l'agrandissement de la basilique de Léchaion, et éventuellement la préexistence de la crypte d'Ilissos par rapport à la basilique.

Pour revenir au dit mausolée, rappelons d'abord que le ciborium surmontant des sarcophages se rencontre également dans les baptistères[358]. En l'absence de preuves concrètes, l'identification de la

354. Π.Α.Ε. 1956, 164 et 177-178; 1958, 121; 1960, 148; Ἔργον 1958, 107; 1960, 123, D. Pallas.

355. Fr. Halkin, Saint Léonide et ses sept compagnes martyrs à Corinthe, Ε.Ε.Β.Σ. 23 (1953), 217-223 «κατέθεντο ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ ναὸν ἅγιον δομησάμενοι».

356. Sur la similitude des deux églises (Π.Α.Ε. 1956, 177, D. Pallas). Sur Ilissos, G. Sotiriou, A.E. 1919, 1 s.; M. Chatzidakis, Π.Α.Ε. 1945-48, 69; Idem, C.A. 5 (1951), 74; A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 183-184, fig. 148, 150. P. Lemerle, Philippes, 480.

357. D. Pallas (Π.Α.Ε. 1956, 177). Pour la basilique d'Ilissos G. Sotiriou (A.E. 1919, 23) et M. Chatzidakis proposent le Ve s. La mention du IVe s. concerne la crypte certainement et non la basilique (A.E. 1919, 11). Selon D. Pallas (Les monuments, 171) la construction de la basilique de Léchaion commença vers 450-460 et termina vers 490-500, tandis que d'autres parties de l'église furent ajoutées postérieurement (v. n. 147). G. Galavaris reproduit les opinions de D. Pallas sur les rapports de Léonide avec les églises de Léchaion et d'Ilissos et également l'identification de l'église triconque de Mesara à un martyrium (Ἱστ. Ἑλλην. Ἔθνους, τ. 7 (1978), 366, 367).

358. Liste de baptistères paléochrétiens à baldaquin central abrité «sous un édifice renfermé et isolé de l'extérieur» dans A. Khatchatrian, Le baptistère de Nisibis, Ve C.I.A.C. (Aix-en-Provence, 1954), 412, n. 9, Djemila, Tigzirt, Tipasa. Sur Djemila (A. Grabar, L'âge d'or de Justinien, 30, fig. 28). Sur Carthage cf. J. Cintas - N. Duval, L'église du prêtre Felix, Karthago 9 (1958), 257-258 et N. Duval - A. Lézine, Nécropole chrétienne et baptistère souterrain à Carthage (C.A. 10 (1959), 138, fig. 59-60). Ce genre de local baptismal à plusieurs nefs et ciborium surmontant la cuve apparaît

pièce carrée à l'O. du transept à un local renfermant les reliques des saints reste totalement hypothétique.

Des observations effectuées sur place nous conduisent à formuler les remarques suivantes:

a) Une porte obstruée et contemporaine de ses murs adjacents liait la grande pièce au N. du transept avec celui-ci;

b) À l'intérieur de la pièce, des trous pratiqués à trois niveaux différents sur les murs et sur les trois côtés des murs font penser à un système pour la descente (?);

c) Le seuil de l'entrée N. de cette pièce se trouve un peu plus haut que le sol de la petite pièce sépulcrale et que celui de l'extrémité NE. de cette partie de l'église où se trouve un long mur et une tombe pareille à la précédente[359]. Le niveau du sol tout autour de cette partie NE. de la basilique, non fouillé, est considérablement surélevé par rapport au pavement de la basilique. Cela montre qu'il existait une sorte de remblais entre la basilique, bordée au SE. par un étang (l'ancien port), et le rivage maritime au NE., distant d'environ 20 mètres.

d) Les dimensions du local sont considérables et aucun indice ne révèle une éventuelle vocation funéraire. Au contraire, la présence du seuil de l'entrée N. et l'existence de trous font songer à une pièce de service — avec la porte obstruée? — ou plutôt à une tour[360] ou à un bassin? Le mortier des murs est épais et blanchâtre, tandis que celui de la petite pièce sépulcrale s'avère plutôt rougeâtre. Il est peu probable que les deux pièces saillantes au N. et au S. du transept avaient une fonction homologue.

En conclusion, nous jugeons la proposition de D. Pallas totalement hypothétique et aucune des données n'indique l'existence d'un mausolée ou d'une pièce prévue pour les reliques.

2.7.6. ATHÈNES, RUE HAY. MARKOU 11-13

Au centre de la capitale, à l'intérieur de l'enceinte thémistocléenne, à environ 200 m de la rue Stadiou, on a mis à jour un hypogée rectangulaire mesurant 15 m sur 8 m[361] (fig. B, 34). À l'intérieur, celui présente la forme d'une croix en raison des quatre pilastres situés aux angles de l'espace. À l'O. se greffent trois locaux séparés par deux pilastres verticaux. Les deux locaux des coins communiquent avec l'espace central par une baie d'1 m de large et 1,30 m de haut. Pour la construction de la pièce SO., on a utilisé des *spolia*. Entre le pilastre SE. et le côté E., on a découvert un escalier par lequel l'hypogée communiquait avec le rez-de-chaussée. La couverture des côtés étroits N. et S., comme celle des trois pièces à l'O., était en berceau. La couverture de l'espace central devait être quant à elle plate et horizontale[362]. L'hypogée s'élève jusqu'à une hauteur de 2,50 m. Le mode de construction

surtout après la reconquête byzantine dans le cours du VIe s. (M. Fendri, Les basiliques chrétiennes de Skhira, 42 et 57). La présence d'une cuve baptismale immobile avec des conduites hydrauliques n'était pas nécessaire. On pourrait utiliser des cuves mobiles et de l'eau portable à l'aide de cruches (L. Duchesne, Origines du culte chrétien, 554) (comp. n. 224, 225). Sur le ciborium des tombes (A. Heisenberg, Grabeskirche und Apostelkirche, Zwei Basiliken Constantin's, Untersuchungen zur Kunst und Literatur des ausgehenden Altertums, I, Die Grabeskirche in Jerusalem (Leipzig, 1908), I, 217 s.).

359. Un ensemble de trois tombes a été trouvé en contact avec l'épaule S. de l'abside du sanctuaire. Les deux étaient couvertes, l'une d'elles avait une couche distincte qui s'étendait sur toute la longueur de la tombe. Les trois tombes avaient une décoration peinte. La première livra des vases. Sur le cou d'une prochoïde on lit le nom de ΘΩΜΑ ΠΡ[εσβυτέρου?]. Ces tombes doivent être contemporaines de la basilique et avant sa destruction. Un autre ensemble de trois tombes et une autre sépulture sur le côté S. de la corde de l'abside du sanctuaire sont datées du XIe-XIIe s. (Π.Α.Ε. 1956, 173-174, D. Pallas). D'autres tombes de différentes périodes étaient disséminées dans les ruines de la basilique (v. partie A, cat. n° 23).

360. À rappeler les tours des basiliques de Syrie disposées de part et d'autre du narthex: Tourmanin (A. Orlandos, Ἡ ξυλόστεγος βασιλική, 147, fig. 114) et celles de Salone (E. Dyggve - R. Egger, Forschungen III, 2, fig. 2), une chambre semblable au N. du chevet interprétée comme un diaconicon. N. Moutsopoulos (Ἅγ. Ἀχίλλειος, Ε.Ε.Π.Σ.Α.Π.Θ. 4 (1966-67), 161) suit D. Pallas dans son interprétation sur la fonction de la pièce carrée au SO. de la pièce en question comme lieu du dépôt des reliques saintes.

361. Α.Δ. 27 (1972), B1, 86, dess. 2, pl. 60, a, Olga Alexandri. Dans le terrain voisin (Miltiadou 17) on a découvert des ruines de maçonnerie analogues qui appartiennent, selon le fouilleur, à notre bâtiment.

362. D. Pallas (Les monuments, 307) soutient que le carré central du bâtiment devait avoir une voûte en berceau.

habituel aux IIIe et IVe s. consistait en moellons renforcés de couches horizontales de briques, tandis que l'élévation s'avère pareille à l'autre construction. On a fait aussi usage d'un enduit. L'état de conservation du pavement est assez mauvais. Au rez-de-chaussée, on a conservé une mosaïque (6 m x 5,25 m) portant une décoration géométrique. La bande extérieure montre des scions sur lesquels poussent des feuilles de lierre. Une bande de cercles formant un motif de quatre feuilles divise la surface en quatre panneaux qui, deux par deux, comportent la même décoration. L'un se compose de quatre feuilles et l'autre de triangles et de losanges aux dimensions variées. La mosaïque était bordée de petits cailloux en pierre locale — noirs, gris ou jaunes — et de marbre blanc.

Selon le fouilleur, l'hypogée appartient à un martyrium en raison de son plan cruciforme, et parce qu'au même emplacement subsista jusqu'en 1923 la chapelle dédiée à saint Soter, ce qui atteste la continuité du culte[363].

La forme de la croix est peu claire dans cet hypogée surtout à cause de la présence des locaux à l'O. qui a véritablement modifié le plan. Par ailleurs, le plan cruciforme et la présence d'arcs sur deux ou plusieurs côtés apparaît comme une caractéristique commune à quantité d'édifices de l'époque romaine et de l'Antiquité Tardive, qu'ils soient à vocation funéraire ou non. De plus, ce mode de construction traduit davantage une technique, un mode de bâtir, que le souci de créer un édifice destiné à un usage précis. L'interprétation du bâtiment comme martyrium n'explique pas la présence et le rôle des trois locaux à l'O.

Le plan cruciforme, qui sert d'argument à nombre d'auteurs pour attribuer un caractère chrétien à un bâtiment et souligner une affectation cultuelle ou martyriale, n'a souvent qu'une relation très lointaine avec le bâtiment lui-même. Ce type n'est en fait qu'une forme très simple, comprenant plusieurs variantes, connue et utilisée lors des époques antérieures. On trouve ainsi un plan analogue dans beaucoup de monuments funéraires romains du type mausolée[364]. La présence de la chapelle moderne est certes un argument en faveur d'une possible attribution chrétienne et martyriale. La datation, fixée aux IIIe-IVe s., présuppose que le culte des martyrs gagna très tôt Athènes. Notons aussi la présence de l'escalier dans la branche E. et l'absence de traces de tombes ou de sarcophages. L'axe dominant N.-S. et le manque d'importance de la branche E. contredisent l'hypothèse du fouilleur. Les motifs de la mosaïque exhumée au rez-de-chaussée vont dans le même sens car ils peuvent tout aussi bien appartenir à un édifice païen qu'à un bâtiment chrétien. Dernier élément qui contribue à réfuter l'opinion: les arcs, qui, comparé aux arcosolia, confèrent un aspect résolument archaïque à l'intérieur de l'édifice. Nous pensons donc qu'il est douteux que le présent bâtiment ait eu un caractère chrétien et, *a fortiori*, qu'il ait eu un quelconque rapport avec le culte des martyrs.

Il trouve aussi que la pièce à mosaïque est à côte de l'hypogée et non au-dessus de lui. Pour le caractère de l'édifice il dit que «la date et la destination de ce monument sont problématiques». Selon Pan. Asimakopoulou - Atzaka, l'iconographie et le style de la mosaïque suggèrent une datation vers la fin du IVe s. (Σύνταγμα τῶν παλαιοχριστιανικῶν ψηφιδωτῶν δαπέδων τῆς Ἑλλάδος, II, Πελοπόννησος, Στερεά Ἑλλάς, Βυζαντινά μνημεία 7, Κ.Β.Ε. (Θεσσαλονίκη, 1987) 117).

363. K. Biris, Αἱ ἐκκλησίαι τῶν παλαιῶν Ἀθηνῶν (Athènes, 1940) 49, n° 63.

364. À Gortys (Crète) un mausolée avec entrée à *tribèlon*, vestibule (3,90 m x 1,60 m) et trois arcs et sarcophage posé dans une pièce en berceau (5,10 m x 5,05 m) (Α.Δ. 29 (1973-74), B3, 894, dess. 6-7, pl. 664, c-d, Alex. Ioannidou - Karetsou). Un mausolée avec des conques rectangulaires disposées sur les trois côtés, du cimetière E. de Thessalonique (Π.Α.Ε. 1949, 154, fig. 10, Ch. Makaronas). À comparer la salle principale de la «catacombe» de Thèbes (Partie C).

2.8. NOUVELLES TROUVAILLES

MACÉDOINE

1) Nome de Kastoria. Argos Orestikon (Diokletianoupolis)

A. À 250 m des remparts NO. de la bourgade, une petite basilique (basilique B) contient une grande tombe en berceau avec vestibule et marches de descente. La longueur totale de la tombe atteint 7,50 m et sa largeur 1,90 m. Sept marches (1,80 m x 0,95 m) conduisent à une basse et étroite entrée (0,80 m x 0,65 m). La descente était couverte de quatre plaques rectangulaires en schiste, épaisses de 0,10 m. L'entrée de la tombe était fermée par une plaque de schiste qui coulissait dans une entaille pratiquée dans le palier d'entrée. Trois marches permettaient de descendre sur le pavement en terre du vestibule. Celui-ci était carré (1,90 m de côté) et possédait à l'E. une ouverture (1,10 m x 0,65 m) donnant sur la chambre principale, fermée autrefois par une porte en bois avec trois lames en fer. Cette porte carrée mesurait 1,90 m de côté et 1,90 m de haut. Sur son côté S. se trouvait un lit maçonné soutenu par trois socles en briques sur lequel se trouvait déposé le corps du défunt. La base horizontale du lit et le coussin incliné sont en poros. Le sol de la tombe était pavé de briques portant un signe en X. Au N. de la chambre, furent découvertes six tuiles provenant de la couverture et des ossements dispersés. La tombe n'a pas livré d'autre mobilier (fig. B, 35).

Selon le fouilleur, deux indices éclairent quelque peu l'histoire du monument. Le premier est constitué par les ossements importés dans la chambre sépulcrale et le second consiste dans le fait que les voûtes de la chambre et du vestibule furent coupées dans leur partie supérieure et couverte de plaques. Ces deux constatations montrent à l'évidence que la tombe existait bien avant la déposition du mort trouvé sur le lit.

Sur cette tombe fut érigée une petite basilique (12 m x 8,60 m sans l'abside). Cette basilique présente quelques particularités architecturales: la forme de l'abside et la présence de quatre piliers seulement entre la grande nef et la nef S. Il y avait donc deux nefs... mais le mur O., celui donnant sur le narthex, comporte trois ouvertures, les deux de la grande nef. Le narthex, large d'1,50 m, possède une ouverture au S. et une autre au NO. Les murs, construits en briques portant elles aussi des marques en forme de X, subsistent seulement sur une hauteur de quelques centimètres au-dessus du sol (0,40 m x 0,30 m et 0,40 m x 0,20 m).

Une seconde basilique à trois nefs fut construite sur l'édifice primitif. À cette phase appartient la grande tombe retrouvée intacte[365].

On ne dispose pas d'indices épigraphiques susceptibles de nous éclairer sur la personnalité du défunt inhumé ou sur la liaison existant entre la tombe et la basilique. L'exemple présent reproduit le modèle archaïque des cimetières chrétiens. La tombe monumentale d'un saint, d'un martyr ou d'une

365. Th. Papazotos, Ἀνασκαφὴ Διοκλητιανουπόλεως. Οἱ πρῶτες ἐκτιμήσεις, Α.Δ. 43 (1988), A, Μελέτες, 195-218 (207-211) dess. 6-7.

personnalité éminente de la ville, située *extra muros*, fut surmontée d'une première église, dont l'abside fut construite dans l'axe de la tombe. Plus tard, une nouvelle basilique, plus large, fut érigée: dans celle-ci, la tombe conditionna également l'axe de l'abside. Nous avons rencontré de pareils exemples dans la basilique du cimetière E. de la rue 3 Septemvriou à Thessalonique, à Stobi, où il s'agit d'un autre modèle de martyrium intérieur dans l'abside, modèle que suivent d'autres basiliques d'Orient et d'Occident qui possédaint des cryptes devant l'abside comme à Hissar Bania, Tropaeum Trajani en Roumanie, Saint-Ménas en Égypte, Benian ou Milan. Sur ce sujet, il faut rappeler la séparation habituelle en Orient de l'autel eucharistique et du tombeau du saint, dont nous avons parlé plus haut[366].

B. À 1 km au NO. des remparts, à l'emplacement d'un sanctuaire romain de la fin du IIe ou du début du IIIe s., fut installé un grand tombeau chrétien auprès duquel fut ensuite érigé une basilique (basilique C). Ce tombeau est inclus dans une chapelle mortuaire. La chapelle, trouvée à un niveau inférieur au premier pavement, possède un vestibule, une chambre et une abside orientée vers l'E. Ses dimensions équivalent à 16,40 m x 6,80 m. Les murs N. et S., dont l'épaisseur atteint 0,65 m, sont renforcés à l'extérieur par quatre contreforts. La maçonnerie est constituée de moellons et de mortier Le vestibule, oblong, comporte des conques inscrites dans ses murs N. et S. La chambre possède deux pilastres adossés à ses murs N. et S.; le reste correspond à un carré de 5,40 m de côté. Dans la chambre, on a repéré cinq marches de descente dans la tombe et le palier d'entrée. L'abside contient le tombeau (3,50 m x 2,25 m). La voûte s'étant totalement effondrée, il est par conséquent impossible de déterminer sa forme. La hauteur du tombeau devait s'élever à 1 m. au-dessus du niveau de la fouille. Sur les marches et à l'intérieur de la tombe, on remarque une couche de cendres (fig. B, 36).

Selon le fouilleur, les côtés E. et O. de la chambre devaient être couvertes de voûtes en berceau et l'espace central d'une toiture en charpente à quatre pans[367].

Cet exemple illustre un aménagement rare du rapport entre la tombe et la basilique, cette dernière se trouvant à une très petite distance de la tombe. Souvent le martyrium se trouve accolé au côté S. de l'église. En Occident, on déposait rarement le corps d'un saint ou d'un martyr à l'entrée de l'église, face au chœur. Il s'agit d'absides opposées au chœur[368]. La tombe ici a la forme d'une chapelle au plan complexe reproduisant la forme d'une église avec narthex et abside. Nous n'avons cependant pas d'indices sur le propriétaire de la tombe.

2. Nome de Kilkis. Evropos

Dans un cimetière aux tombes modestes, on a trouvé deux tombes en berceau et une troisième, en berceau également, avec vestibule, entourée d'un péribole en forme de chapelle qui constitue un héróon-martyrion. Le côté E. du péribole est en forme d'abside. L'entrée dans la tombe s'effectue par le vestibule doté d'un escalier à cinq marches. À l'intérieur, on a trouvé les ossements perturbés de cinq personnes, dont un enfant, et dans le vestibule, deux squelettes d'adultes et les ossements importés d'un enfant. La tombe fut pillée mais on y retrouva neanmoins une boîte (pyxis) en bronze, une boucle dorée, un anneau en or et les débris d'un vase en verre. Dans le «narthex» on exhuma trois tombes à tuiles et une quatrième à fosse, toutes sans mobilier, avec des plaques de couverture et orientees selon l'axe E.-O. Une inhumation libre dans le péribole a livré une paire de boucles d'oreille en bronze du Ve s., ce qui offre un précieux *terminus ante quem* pour la grande tombe (fig. B, 37)[369].

Ce cas suit un modèle selon lequel la tombe d'un saint ou d'un martyr enterré dans le cimetière

366. À voir plus haut le texte sur Saint-Démétrius et les notes 33 et 53. A. Grabar, Martyrium, I, basiliques à cryptes p. 436-486 et p. 350, fig. 101-105.

367. Th. Papazotos, op. cit., p. 211-214, dess. 2, 8, 9.

368. Exemples de martyria accolés aux flancs S. de l'église A. Grabar, op. cit., fig. 42, 57, Tebessa, Caričin Grad. A. Grabar, op. cit., 533 s. Sur les contre-absides, Partie A, n. 67 et Pour Kraneion de Corinthe v. ci-dessus chap. 2.4.1.

369. Th. Savvopoulou - M. Valla, Α.Ε.Μ.Θ. 6 (1992), 435-437, dess. 2-3, pl. 1-7. Α.Δ. 46 (1991), B2, 290-292, dess. 8. Th. Savvopoulou. Dans 1991 on ajoute que les ossements des cinq morts etaient perturbés suite à une crémation. L'orientation des tombes et de la chapelle suit l'axe E.-O. Sur les autres tombes v. Partie A, cat. n° 420c

extra muros à une époque postérieure était entourée d'une abside — une chapelle — qui devint un lieu de vénération. Cette tombe a suscité des inhumations au sein du narthex de la chapelle qui s'apparentent peut-être à des inhumations *ad sanctum*.

Martyria en forme d'abside unique se rencontrent à la première époque des cimetières chrétiens. Citons par exemple le cas de Capljuč où on accola à un mur ancien une abside funéraire pour y déposer le corps de saint Astérius. À la fin du IVe s., on remplaça le *téménos* par une basilique conventionnelle. À Manastirine, on observe aussi des édicules à abside où les fidèles étaient enterrés *ad sanctum*[370].

Les seuls éléments de datation sont donc les boucles d'oreille du Ve s., issues de la sépulture située dans le péribole, sans doute postérieure à la tombe, et les indices de crémation des morts. Un élément, difficile à interpréter, plaidant plutôt en faveur d'une datation précoce du monument est l'absence d'une basilique à proximité ou sur la tombe. Sur la base de ces témoignages, attestant plutôt la précocité du monument, on doit envisager la possibilité d'avoir affaire à un édifice païen.

3) Piérie, Kato Milia, lieu-dit Vrontisméni[371]

Au sommet d'une colline et au NE. d'une basilique, on trouve, selon le fouilleur, un hexagone de 4,60 m de côté. On n'a pas fouillé intégralement l'édifice mais seulement les côtés O. et NO. et des parties des côtés NE. et SO. Le monument présente un appareil alternant pierres et zones comportant trois arases de briques (4 cm de profondeur). Le joint mesure de 2,5 à 3 cm. Des fragments de la toiture à coupole ont été trouvés dispersés sur le terrain. Sous le pavement du côté O. et au point de rencontre avec le côté NO., on a repéré une tombe en berceau orientée N.-S. L'entrée était munie d'une plaque de couverture. La tombe est bâtie dans son niveau inférieur en pierres et en briques de forme trapézoïdale et la voûte en briques. Dans le mur de l'entrée, deux pierres en saillie servaient à la descente. La tombe contenait un mort en position normale et les ossements d'un autre défunt groupés dans un des coins. Au coin NE. de l'hexagone, on a détecté une autre tombe. Tout autour du monument furent retrouvés des fragments de plaques en marbre issues du pavement et des membres architecturaux. Celles-ci portaient une décoration. Le monument présente quelques ressemblances dans sa construction avec la basilique paléochrétienne et doit être contemporain de sa première phase, soit du début du Ve s. Selon le fouilleur, nous serions en présence d'un martyrium.

370. A. Grabar, op. cit., 54 s., fig. 32-34.

371. E. Marki, Παλαιοχριστιανικά μνημεία Βροντισμένης, Πιερία 1986, 16-29, fig. 1, pl. 2-3. L'auteur ne mentionne pas l'orientation du mort. On doit attendre la fin des fouilles pour se prononcer sur la nature et la datation du monument. Dessins et photos insuffisants et obscurs.

TROISIÈME PARTIE

LES CATACOMBES

3.1. LA CATACOMBE DE MÉLOS

3.1.1. Une catacombe à Mélos

IL EST au préalable légitime de se poser la question suivante: comment expliquer la présence d'une catacombe à Mélos? Pour quelles raisons a-t-on créé une catacombe à cet endroit, la seule qui ait probablement jamais été creusée dans la région?

Si on veut énumérer ces raisons et les hiérarchiser, on ne peut tout d'abord nier que la présence de tombes païennes ait pu, par processus d'imitation, influencer le mode d'inhumation des chrétiens. Seconde raison, directement liée à la précédente: la facilité de creusement de ce sol friable. Celle-ci permettait sans difficulté l'établissement de la catacombe. À cette caractéristique géologique, il faut ajouter la configuration de l'endroit, aux pentes abruptes, qui ne permettait pas la création d'un cimetière à la disposition régulière. La disposition des tombes dans la catacombe résolvait donc avant tout un problème d'espace qui se posait pour l'inhumation des citadins. En considérant la longueur et le nombre des tombes de la catacombe ainsi que l'irrégularité du relief extérieur, il est aisé de deviner combien cette solution a facilité l'inhumation des membres de la communauté chrétienne de l'île.

Sur la base de ces facteurs, on pourrait supposer que, si le sol était compact et dur et les tombes creusées dans les rochers comme celles de Méthone ou de Thisbé, les chrétiens auraient continué à creuser leurs tombes en suivant le même modèle de leurs prédécesseurs. À Théra, où le sol est friable et présente une nature analogue à celui de Mélos, à savoir en tuf volcanique, on n'a pas mis au jour des tombes de ce genre. L'ancienne ville, il est vrai, est construite sur une acropole rocheuse.

Il y a peut-être une autre raison plus décisive que la topographie du lieu. C'est la popularité de cette pratique d'inhumation, répandue sur tous les rivages de la Méditerranée. On pourrait en effet citer quantité d'exemples de constructions de larges catacombes (Rome, Naples) et de petits ensembles (Sicile). Mélos, se situant sur un important axe de communications commerciales — Naples, Sicile, Malte, Mélos, Théra, Alexandrie — a sans doute subi l'influence de ces provinces comme le démontrent l'inscription du mot *ἄγγελος* ou le creusement de catacombes. À notre sens, c'est donc la conjonction des diverses raisons détaillées ci-dessus qui a contribué, directement ou indirectement, à l'adoption dans l'île des pratiques funéraires et, plus généralement, des usages artistiques typiques du monde méditerranéen au cours de cette époque de diffusion du christianisme.

3.1.2. Études

La catacombe a été étudiée initialement par L. Ross. Sa description, dépourvue de plan, contient un essai de reconstitution, sous forme de dessin, d'un couloir[1]. Le deuxième chercheur à s'être intéressé

---

1. L. Ross, Reisen auf den griechischen Inseln des ägäischen Meeres, vol. 3 (Stuttgart-Tübingen, 1845), 143-151 (réédition 1985). L. Ross était accompagné par M. de Prokesch - Osten. Les inscriptions trouvées ont été publiées dans

à la catacombe était Ch. Bayet qui dota sa publication d'un plan[2]. G. Lambakis, pour sa part, visita la catacombe et présenta sur celle-ci une communication au premier Congrès International d'Archéologie, tenu à Athènes en 1905, en fournissant un plan dressé par l'ingénieur italien Roncan. Il prit aussi des photos qui restent cependant inédites[3]. La dernière publication à ce jour est celle de G. Sotiriou qui a visité la catacombe en 1927 et présenté une communication à l'Académie d'Athènes. Sa contribution comprend un plan de St. Xénopoulos et un grand nombre de photos et de dessins[4].

3.1.3. Plans

Il est regrettable que L. Ross ne nous ait pas laissé de plan pour connaître les autres parties éventuelles de la catacombe qui, comme le prouve la disposition actuelle, ne devait pas se limiter aux dimensions actuelles. Sans plan, nous sommes en effet incapables de suivre intégralement la description de ce savant.

Sur le plan livré par Ch. Bayet, on observe la prédilection des constructeurs pour la formation d'angles droits, la disposition des sépultures par galeries et la place des arcosolia et des tombes creusées dans la terre (fig. C, 1). Les deux branches de la catacombe C forment un angle droit et la partie droite se dirige vers l'E., ce qui va à l'encontre de la disposition du sol à cet endroit. En outre, sur le plan de Ch. Bayet, la construction centrale présente dans la grande galerie B1 n'est pas signalée comme le sont les deux arcosolia à plusieurs corps, situés à l'extrémité de la galerie A1.

Le plan que donne G. Lambakis ressemble dans ses grandes lignes à celui de G. Sotiriou. Malgré quelques imperfections, il présente une particularité intéressante: il essaie de rendre la profondeur des arcosolia. Ces derniers sont désignés par trois lignes horizontales destinées à préciser le nombre de fosses réservées aux squelettes. Dans le dessin, tous les arcosolia ont trois lignes, c'est-à-dire trois corps, mais quelques-uns en ont reçu moins ou davantage. Ce plan comporte aussi le meilleur dessin en ce qui concerne la construction du centre de la galerie B1 - exactement comme on la voit aujourd'hui - et il atteste la présence d'un arcosolium à un deuxième niveau au-dessus du 4e arcosolium du côté droit de la même galerie, caractéristique qui reste absent des autres plans.

Le plan publié par G. Sotiriou montre bien les irrégularités des couloirs, les arcosolia, les tombes existantes à son époque et note l'emplacement des arcosolia comprenant des inscriptions (fig. C, 2). Un nombre d'arcosolia et de tombes, situés surtout aux extrémités des galeries, ne sont pas indiqués, probablement en raison des dommages qui ont eu lieu durant les cinquante dernières années.

Le dernier plan est celui dressé par le service de la préservation de la catacombe de l'École Polytechnique d'Athènes[5]. Il présente peu de détails mais on peut néanmoins y distinguer la construction centrale de la galerie B1 et les deux arcosolia du fond, ■ trois et quatre fosses, sis dans la galerie A1. Il atteste l'état actuel de la catacombe et signale entre autres l'obstruction de la galerie A1, des deux branches de la catacombe C et du cubiculum[6] (fig. C, 3).

«Inscriptiones graecae ineditae. fasc., III, n° 246, b. c, d»; cf. C.I.G. n° 9288, 9289, 9290.

2. Ch. Bayet, La nécropole chrétienne de Milo, B.C.H. 2 (1878), 347-359. Selon L. Ross et Ch. Bayet décrivent la catacombe: ■. Müller, dans, Real-Encycl. für protest. Theol. und Kirche, vol. 10 (Leipzig, 1901), 857-861; Sp. Lambros, Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος, III (Athènes, 1892), 232 et 238; et Iosif Chatzidakis, Ἱστορία τῆς νήσου Μήλου (Athènes, 1927), 115 s.; à voir aussi, Ch. Benoit, Une excursion scientifique dans l'île de Milo, Mémoires lus à la Sorbonne, Histoire, philologie et sciences morales (Paris, 1867), vol. VI, 43-58; V. Schultze, Die Katakomben (Leipzig, 1882), 375-379; Selon Ch. Bayet décrit la catacombe H. Leclercq dans, D.A.C.L. XI, 1, 268-280 (1933).

3. G. Lambakis, Περὶ τῶν ἐν Μήλῳ χριστιανικῶν κατακομβῶν, τοῦ ἐν αὐτῇ βαπτιστηρίου καὶ ἑτέρων χριστιανικῶν ἀρχαιοτήτων, Δ.Χ.Α.Ε. I, 7 (1906), 29-37; Idem, comptes rendus du Ier congr. intern. d'archéol. (Athènes, 1905), 312-316.

4. G. Sotiriou, Ἡ χριστιανικὴ κατακόμβη τῆς νήσου Μήλου, Π.Α.Α. 1928, 33-46, fig. 1-12; A.A. 43 (1928), 630-631, fig. 2-3, R. Herbig.

5. ■. Charkiolakis, Οἱ κατακόμβες τῆς Μήλου, 6e symp. Χ.Α.Ε. (1986), 63, plan p. 64.

6. Ph. Drosoyanni, éphore de la 2e Éphorie des antiquités byzantines, nous a accordé la permission de visiter la catacombe mais sans prendre des photos (1984). Une lettre adressée à la même dans laquelle nous demandions quelques

3.1.4. Emplacement

La catacombe constitue le plus grand monument de ce genre conservé en Grèce. Elle se situe hors des remparts de la ville ancienne de Kléma, à l'O. du village actuel de Trypiti. À cet endroit, le sol est en pente. La région, non seulement dans la village mais aussi dans ses environs, comporte un grand nombre de grottes funéraires [7]: cette abondance explique d'ailleurs le toponyme de Trypiti. Le sol, en tuf volcanique, s'avère facile à creuser et à détruire. Les grottes, datant des époques hellénistique et romaine, se composent d'une entrée devant laquelle s'étend un portique bordé par deux arcosolia et d'un ou de deux couloirs bordés d'au moins quatre arcosolia. Une inscription indiquait souvent le possesseur de la tombe. Les grottes qui se trouvent dans la partie supérieure, situées plus haut, ont été utilisées, selon Ch. Bayet, pour le culte des dieux (?). L'auteur fonde cette assertion sur la présence à l'intérieur de celles-ci de conques destinées aux offrandes. Leur orientation générale est du S. au N. Signalons enfin que près des remparts et non loin de la catacombe, on a découvert et fouillé les vestiges d'une basilique et les restes d'un baptistère.

3.1.5. États successifs de la catacombe

L. Ross, nous l'avons dit, a parcouru la catacombe et en a donné une brève description. Ch. Bayet affirme avoir trouvé toutes les tombes ouvertes, violées, et les inscriptions presque partout détruites. Que s'est-il passé entre ces deux visites? Il est probable qu'après le voyage de L. Ross, le monument fut exploré et pillé par les paysans des environs. Les lampes et tous les autres objets trouvés initialement avaient été emportés. On peut déplorer les dégradations et la perte définitive de données comme la peinture et les inscriptions qui auraient constitué une véritable mine d'informations sur les débuts du christianisme dans l'île et la datation de la catacombe.

L'état actuel de la catacombe est sans nul doute plus endommagé qu'à l'époque de Ch. Bayet et G. Sotiriou. L'accès aménagé pour les visiteurs a modifié, voire détruit, la façade originale au point qu'on ne peut plus se faire une idée de l'espace précédant l'entrée. La pose du système électrique a lui aussi détruit certaines choses: des trous ont ainsi dû être percés dans les parois des arcosolia... Les deux flancs de la galerie B1 ont été ceints d'une construction en ciment. Ces travaux qui visent à stabiliser la terre et à permettre l'exploitation de la catacombe, défigurent aussi son apparence originale. On ne peut donc trouver que très peu de vestiges de la construction centrale de la galerie B1 et des soubassements des *transennae* qu'on voit sur les photos de G. Sotiriou. Enfin, plusieurs petites niches ont également été récemment ajoutées pour soutenir les travaux et sont susceptibles d'être confondues avec les anciennes. Les tombes creusées dans la terre sont tantôt ouvertes tantôt fermées par leurs plaques.

---

renseignements sur le monument est restée sans réponse. La catacombe a été fermée au public pendant de nombreuses années. Actuellement seule la galerie B1 est accessible. L'équipe de restauration de l'École Polytechnique a entrepris une vaste opération de consolidation des parois au moyen d'injections. L'humidité surtout dans la branche C s'élève à 110o degrés. Sur ces travaux, M. Arvanitakis, Συνοπτική παρουσίαση μελετών και ερευνών για τη στερέωση και αποκατάσταση τῶν παλαιοχριστιανικῶν κατακομβῶν τῆς Μήλου Αναστήλωση - Συντήρηση - Προστασία μνημείων καὶ συνόλων (Athènes, 1987), ministère de la culture, vol. II, 287-328. On y ajoute que le monument se trouve à 200 m environ du côté E. des remparts de la ville antique, à 300 m. de la mer et à 70 m d'altitude. Les galeries ont une longueur totale de 200 m environ, une largeur de 0,50-4.50 m et une hauteur de 1,70-2,70 m. Le nombre des tombes s'élève à deux cent trente environ. La catacombe fut creusée dans une roche de *κίσσηρις* volcanique. D'autres travaux: V. Andronopoulos - A. Tzitziras, Geotechnical study of the christian catacombs in Milos island, The engineering geology of ancient works, monuments and historical sites. Preservation and protection (Athènes, 1988), vol. I, 309-318 et M. Arvanitakis - Ch. Miligos, The early christian catacombs at Melos island, Greece — study on the consolidation of the entrance, Ibid., 319-326. Un livre touristique de Z. A. Baos, Ἡ Μῆλος, τοπ. ἐπιτρ. τουρ. Μήλου, 1961, présente un plan de I. Kypraios qui ne contient pas la galerie C2. Un cinquième plan avec des tombes numérotées est montré aux visiteurs de la catacombe.

7. Sur ces chambres funéraires v. L. Ross, op. cit., p. 9 s., 15 s., Prokesch von Osten, Denkwürdigkeiten aus den Orient (Stuttgart, 1836), II, 204 s.; Expédition scientifique de Morée (Section d'architecture et de sculpture), III (Paris, 1838), 326, pl. 28, etc.

3.1.6. Disposition

La catacombe se compose de trois ensembles à l'origine indépendants et distincts les uns des autres ainsi que d'un cubiculum possédant une entrée spécifique. Ces trois ensembles de galeries ont été reliés à un moment donné par le percement de couloirs entre eux. Cette dernière entreprise a eu pour résultat de détruire quelques arcosolia. On remarque particulièrement bien ces travaux, quand on passe de la galerie B1 à la galerie A1, près de l'entrée, et au croisement des ensembles B et C.

La disposition des branches des trois ensembles est chaque fois différente. Ces différences dans la largeur et la hauteur des galeries indiquent peut-être un décalage chronologique.

La disposition des galeries A1 et B1 paraît suggérer que celles-ci avaient une fonction plus importante que les autres. La présence de diverses caractéristiques dans ces galeries à l'ampleur considérable, tout particulièrement dans la galerie B1, comme l'arcosolium superposé, les arcosolia avec les *transennae* (fig. C, 5), l'inscription des Prêtres (fig. C, 8), et la tombe centrale, ainsi que la présence de deux arcosolia à plusieurs corps au fond de la galerie A1 (fig. C, 6) traduit peut-être un endroit privilégié, réservé à des personnes précises. Les inscriptions présentes dans les galeries nous informent sur le statut des défunts et nous invitent à avancer quelques considérations sur la situation sociale des morts et l'aménagement de l'espace funéraire.

La disposition des différentes galeries prouve clairement que les galeries A1 et B1 furent les premières creusées en vue de recevoir les corps des premiers chrétiens de la ville. Larges et régulières, elles furent creusées avec grand soin. Par la suite, au fur et à mesure de l'accroissement de la communauté chrétienne, on entreprit d'agrandir l'espace disponible en perçant des branches secondaires. Au contraire des premières, celles-ci s'avèrent tortueuses et étroites au point qu'en certains endroits seule une personne peut y passer. Elles sont également si basses qu'on ne peut s'y déplacer qu'en se courbant (galerie B2). Quelques-unes se rétrécissent à mesure qu'on y avance et leur largeur, à leur extrémité, est inférieure au mètre. Ces caractéristiques ainsi que l'irrégularité de leur forme manifestent qu'elles furent percées plus tard et hâtivement, lorsque l'espace disponible n'était plus suffisant. La maladresse du travail tend à montrer que les personnes ensevelies dans ces galeries n'étaient pas de haut rang et qu'il s'agissait d'un travail ordinaire réalisé à une époque avancée sans véritable exigence de qualité. En ce qui concerne les couloirs de liaison entre les galeries creusés à travers les arcosolia, ceux-ci ont vraisemblablement été percés à une époque très tardive pour assurer la communication entre les galeries. Enfin, au cours d'une troisième phase, diverses tombes furent creusées un peu partout dans les galeries. Celles-ci datent sans doute de l'époque pendant laquelle la catacombe fut utilisée comme cimetière à ciel ouvert, au moment où n'existaient plus de raisons d'inhumer dans les catacombes et avec l'intention d'utiliser le moindre espace libre. Rappelons que la physionomie du sol ne facilitait pas l'organisation d'un cimetière bien ordonné.

À deux endroits sur les murs de la galerie A2, on trouve les traces de piliers: l'un est situé dans la galerie, l'autre à son extrémité. Cette observation avait déjà été faite par L. Ross. Cet aménagement dérive sans doute de la volonté des fossoyeurs qui souhaitaient une telle décoration, servant à indiquer le creusement d'un nouveau couloir. L'espace entier entre les deux piliers devait être percé d'un seul coup. G. Sotiriou croit que chaque galerie, après avoir accueilli le plus de tombes qu'elle pouvait, était bloquée par un mur percé d'une porte avec un architrave en marbre. L. Ross a supposé qu'il s'agissait de l'entrée d'une autre catacombe. Selon G. Sotiriou, cette opinion a provoqué la destruction de cette entrée[8].

Le cubiculum était à l'origine indépendant. Ch. Bayet affirme que «le passage par lequel on entre est percé à travers un arcosolium», c'est-à-dire qu'il correspond à la liaison avec les galeries C. Mais au point où se trouve aujourd'hui l'entrée du cubiculum «on trouve une autre porte fort étroite, fermée par deux montants en marbre soutenant une plinthe et très grossièrement ajustés. Cette porte en marbre a remplacé une autre porte arquée plus ancienne. L'espace vide a été comblé avec des pierres». Il cite un passage de L. Ross qui, selon lui, semble se rapporter à cette partie: «À un autre endroit, dit-il, un petit couloir latéral conduit de la galerie principale à un portail peu élevé fermé par deux piliers sur

8. À Fragapani au fond du corridor B une bordure entoure les murs d'où commence une autre galerie (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen Grabstäten Siziliens (Jb.d.a.I., Ergänzungsheft VII), (Berlin, 1907), 208, fig. 76).

lequel repose une architrave en marbre blanc; mais la chambre est comblée par la chute du plafond» Selon Ch. Bayet, «cette chambre devait être un cubiculum communiquant avec le cubiculum actuel par la porte C et aujourd'hui détruit». L'état actuel ne nous permet pas d'interpréter ces citations. On distingue seulement une colonne dans le cubiculum qui devait appartenir à la porte d'entrée. On observe aussi une différence dans la hauteur des arcosolia. Si la disposition de cette partie était comme la décrit L. Ross, et s'il se réfère à cet endroit, il nous manque une partie très intéressante de la catacombe qui pourrait nous fournir des informations importantes sur la façade, les entrées et peut-être les installations.

Cette catacombe de dimensions restreintes comprenant un grand nombre d'entrées, deux galeries suffisamment vastes pour recevoir la lumière du jour n'avait pas besoin de *luminaria* pour son éclairage et son aération. En outre, la friabilité du sol aurait rendu très dangereux le percement d'un trou à des fins d'éclairage.

À partir des inscriptions existantes, G. Lambakis a appelé la catacombe A, celle de Mélon et la catacombe B, celle des Prêtres. Pour dénommer cet ensemble, nous utilisons le terme «les catacombes» pour les trois catacombes distinctes avant le percement des couloirs de communication et le terme «la catacombe» pour désigner le site dans son état actuel avec son unique entrée. Pour faciliter l'étude, nous suivons l'énumération des galeries de l'ensemble, de la gauche vers la droite.

3.1.7. Entrées

Trois entrées, désignées par les lettres a, b et d, donnaient accès aux galeries et une quatrième, la c, au cubiculum (fig. C, 1). Ch. Bayet distingue les entrées a et b: «l'entrée a existait encore en 1844; depuis elle a été comblée par les propriétaires du champ. C'est une porte large, régulièrement percée et qui donne sur la galerie A». Aujourd'hui, suite à l'aménagement du site et à la construction d'un escalier d'accès, rien ne subsiste de la façade. La baie est en effet totalement murée.

Aujourd'hui, comme à l'époque de Ch. Bayet, l'entrée b fait office d'unique entrée. La structure générale des catacombes et leur aménagement indiquent qu'elle fut sans doute l'entrée originelle et, en tout cas, l'entrée principale. «L'entrée d est toute différente, elle ne paraît pas avoir été taillée; elle est élevée de quelques mètres au-dessus des galeries de la catacombe C et ne donne immédiatement accès nulle part». G. Sotiriou soutient que l'entrée de la catacombe C pourrait se trouver à l'extrémité NE. du complexe funéraire, à la surface haute du rocher. Il s'avère de nos jours impossible de vérifier l'hypothèse de G. Sotiriou comme la remarque de Ch. Bayet concernant l'entrée d disparue.

À l'heure actuelle, seules subsistent l'entrée b de la grande galerie B1 et l'entrée c, celle du cubiculum. La transformation du site ne nous permet pas d'émettre d'hypothèses sur l'apparence initiale de ces entrées. Il est probable que les trois premières entrées citées présentaient une autre forme, à l'instar des tombes familiales romaines qui entourent la catacombe, c'est-à-dire avec un vestibule précédant l'entrée.

3.1.8. Les galeries R, S, T de Ch. Bayet

Les galeries R et S, ainsi que la chambre T, figurées sur le plan de Ch. Bayet sont distantes de 12 m de la galerie A. Selon Ch. Bayet, «il semblait difficile que cette partie fut tout à fait isolée et bornée. Elle devait se rattacher aux autres régions situées vers le NE. On trouve en effet au point l les indications d'un passage de communication; mais il est entièrement obstrué. Au N. des galeries R, S aux trois points m, n, r, on aperçoit distinctement des traces d'arcosolia. Le point m n'est qu'à 14 m de l'entrée de la galerie A, à 10 m de l'entrée de la galerie R. Ces distances sont déjà un argument suffisant pour rattacher ces traces des galeries aux régions de la nécropole qui subsistent encore. En outre les dimensions des arcosolia, les traces de décoration qu'on voit çà et là ne laissent aucun doute. En s on voit encore l'entrée d'un passage qui sans doute rattachait cette région à la partie de la galerie A. Cette entrée est aujourd'hui fermée par des terres éboulées». Dans ces galeries Ch. Bayet n'a pas repéré d'inscriptions mais, selon lui, la position et les analogies qu'elles présentent avec les trois autres

catacombes témoignent de leur origine chretienne. La description de Ch. Bayet nous fait penser aux observations de L. Ross sur l'étendue de la catacombe et sur l'existence d'autres galeries et leur liaison avec les passages obstrues.

Sur le plan de G. Lambakis, ces galeries sont indiquées de façon très simple sans mention des arcosolia. G. Sotiriou, pour sa part, conteste le caractère chrétien de ces galeries et les identifie à une tombe familiale romaine. Les galeries R, S, T sont en effet orientées d'O. à l'E., soit dans un sens opposé à celui des galeries de la catacombe. Nous adhérons à l'opinion de G. Sotiriou concernant le caractère de ces galeries.

3.1.9. Description des galeries selon Ch. Bayet[9]

Galerie C (A1): 12,20 m x 4 m (en moyenne) x 1,70 m environ. Cette galerie est vaste et creusée de manière régulière.

1. arcosolium comblé.
2. arcosolium à travers lequel on a percé un passage vers la galerie B1.

3-5. arcosolia. Dans le mur du fond du n° 4 fut creusé un petit loculus, sans doute pour servir de sépulture à un enfant. Dans le mur du fond du n° 5, se trouve une petite niche demi-circulaire. Sur ce dernier arcosolium, on distingue encore des traces de bandes rouges sur l'enduit de plâtre.

6. arcosolium avec chambre funéraire (2,90 m x 2,55 m) comprenant cinq tombes.
7. arcosolium avec chambre funéraire comprenant trois tombes. Celui-ci conserve l'enduit de plâtre orné de bandes rouges et vertes. Le mur du fond a été percé pour faire place à de nouvelles tombes.

8-9. tombeaux creusés dans la terre.

10. petit loculus situé dans la paroi de la galerie, à l'angle du couloir conduisant vers la galerie O (couloir A2). La porte assurant le passage entre les deux galeries est arquée.
11. arcosolium.
12. loculus taillé dans la paroi de la galerie.

13-15. arcosolia. Au n° 13, on observe des traces de bandes rouges et, dans le mur du fond, une niche demi-circulaire. Au n°14, dans le mur du fond, un petit loculus prévu pour une sépulture d'enfant.

Galerie O (couloir A2): 3,10 m x 3,40 m x 1,40 m.

1. petit loculus.

2-6. tombes creusées dans le sol.

7-9. arcosolia.

Galerie P (A3): 18 m x 2,20 m jusqu'à son milieu. La largeur décroît ensuite, n'atteignant plus qu' 1,30 m un peu plus loin et 0,85 m à l'extrémité.

1-7. arcosolia. Sur le mur du fond du n° 3, on distingue la trace d'une inscription (celle de Mélon). Au n° 4, un petit loculus creusé dans le mur du fond.

8-14. arcosolia. Au n° 10, sur le mur du fond, se trouve un cartouche peint en rouge qui devait porter à l'origine une inscription. Au n° 14, remarquons aussi une inscription peinte en rouge (celle de Thomas).

15. arcosolium. Dans le mur du fond, une petite niche destinée à une lampe.
16. arcosolium. Dans le mur du fond, une niche demi-circulaire.

17-29. tombes creusées dans le sol.

9. Nous suivons la description de Ch. Bayet. En la comparant avec les données de G. Sotiriou nous constatons de petites différences.

Galerie A (B1): 21,60 m x 2,55 m à l'entrée b et 4,80 m au bout. La hauteur de la galerie atteint par endroits 1,80 m. La voûte proche de l'entrée forme un angle particulièrement obtus.

1-2. arcosolia comblés.

3. arcosolium à moitié comblé. L'enduit de plâtre subsiste. On y distingue dans les angles des traces de bandes rouges.
4. arcosolium. L'enduit de plâtre est aussi partiellement conservé et comporte des traces de bandes rouges.
5. arcosolium situé au-dessus du précédent.
6. arcosolium présentant une inscription en partie conservée (celle des Prêtres). La chambre funéraire a des dimensions plus grandes que celles des autres arcosolia: elle mesure 2,40 m x 3,40 m.
7. arcosolium comportant des traces de bandes rouges. Dans le mur du fond, une petite niche demi-circulaire, également revêtue de plâtre avec des bandes rouges.

8-9. arcosolia. L'enduit en plâtre s'avère ici entièrement détruit.

10. arcosolium à travers lequel on a percé un passage vers la galerie L (C1).
11. tombe creusée dans le sol (1,75 m x 1,20 m). Sa largeur apparaît assez insolite pour ce type de tombes.

12-20. tombes creusées dans le sol, à moitié comblées, présentant des dimensions ordinaires (1,75 m x 0,45 m - 0,7 m).

21. couloir de communication avec la galerie D (B2).

22-25. arcosolia dont l'enduit de plâtre a totalement disparu.

26. arcosolium de petite dimension, vraisemblablement prévu pour un enfant. Celui-ci se situe au-dessus des autres arcosolia, à cheval entre les n° 25 et 27.

27-29. arcosolia. Les deux derniers (n° 28 et 29) comblés.

30. passage vers la galerie C (A1).

Galerie D (B2): 9,50 m x 1,05 m dans le couloir d'accès à la galerie A (B1); ailleurs 1,30 m à 1,80 m. Sa hauteur oscille entre 1,70 m et 2 m.

1-3 et 10-12: arcosolia. Le n° 2 comporte une petite niche creusée dans le mur du fond.

4-9. tombes creusées dans le sol.

Entre les galeries D (B2) et E (B3) se trouve une porte arquée, haute d'environ 2 m.

Galerie E (B3): 14,10 m x 1,60 m à l'entrée. La largeur varie, de 2 m au milieu de la galerie à 1,10 m à son extrémité. Hauteur moyenne: 1,55 m.

1-12. tombes creusées dans le sol.

13-24. arcosolia.

Galerie F (B4): 12,55 m x 1,10 m x 1,40 m. Elle s'apparente à un couloir bas, etroit et tortueux.

1-10. arcosolia.

11-13. tombes creusées dans le sol.

Galerie H (B5): 4,5 m x 1,50 m x 1,60 m (hauteur moyenne).

1-4. tombes creusées dans le sol.

5-10. arcosolia.

Galerie G (B6): 13 m x 0,85-1,25 m x 1,70 m environ. Cette galerie est creusée de manière très irrégulière.

1. cinq petites niches destinées à servir de sépultures d'enfants.

2-9. arcosolia.

10-13. tombes creusées dans le sol.

Galerie L (C1): 16,50 m x 1,25-1,90 m x 1,80 m (hauteur moyenne). Près de son entrée, la galerie est en partie comblée.

une inscription.
1-4. arcosolia. Au n° 4, trace d'un cartouche pour une inscription. Au n° 4 et 6.
5. sépulture d'enfant située au-dessus des autres arcosolia, à cheval entre les n° 4 et 6.
6. arcosolium présentant les traces d'un cartouche peint prévu pour recevoir une inscription. Hors de l'arcosolium, on remarque un cercle peint dans lequel se trouvait peut-être inscrite une croix. Traces de bandes rouges sur l'enduit de plâtre.
7-14. arcosolia.

Au-delà du passage qui donne accès à la galerie A, la galerie L se resserre et l'on pénètre par une porte dans une pièce annexe (4 m x 1,40 m; à l'entrée et 0,35 m au fond).
1-4. arcosolia.
5-6. tombes creusées dans le sol.

Galerie ■ (C2): 26,60 m x 1,05 m x 2 m à 2,30 m (hauteur moyenne aux endroits où la galerie n'est pas obstruée). Au point XX, on trouve les traces d'une porte qui fermait la galerie.
1-26 et 34. arcosolia. Au n° 4, des monogrammes peints en rouge. Au n° 20, à l'intérieur même de l'arcosolium, une décoration de feuilles vertes et de fleurs rouges. Au n° 22, une inscription incomplète surmontée par le monogramme du Christ (inscription omise par G. Sotiriou).
27-33. tombes creusées dans le sol.

Chambre M (cubiculum).
1. arcosolium comprenant une niche demi-circulaire dans le mur du fond.
2. arcosolium comblé.
3. arcosolium à travers lequel a été percé un passage vers la galerie I. (C1).
4. voûte avec porte aux linteaux de marbre.

Galerie S: 12,10 m x 2,50 m x 1,50 m (hauteur moyenne). À son extrémité, la galerie se rétrécit et forme la chambre T (1,45 m x 1,30 m).
1-8. arcosolia.
Dans la chambre T, les n° 1-3 sont des arcosolia.

3.1.10. Disposition des tombes dans la galerie B1

Au cours de son exploration, G. Sotiriou a entrepris le nettoyage du plancher de la galerie B1 et a repéré au sol, au plafond et sur les parois les traces d'un ensemble qu'il identifie à un arcosolium à *transennae* (fig. C, 5). Sur les photos prises par G. Sotiriou, ses bases apparaissent bien distinctement. Il se compose de quatre colonnes précédant l'arcosolium, dotées de simples chapiteaux cubiques s'intégrant au plafond. Leurs bases étaient reliées par une marche et les parties latérales, par des *transennae*. G. Sotiriou s'est appliqué à reconstituer la disposition des quatre premiers arcosolia du côté droit de la galerie (voir dessin).

La tombe qui se trouve au centre de cette galerie constitue, selon G. Sotiriou, une sorte de sarcophage au-dessus duquel s'élevait un ciborium[10] comme semblent le prouver les bases repérées aux quatre coins de la construction (fig. C, 5). Les traces d'une *tabula ansata* suggèrent par ailleurs l'existence d'une inscription. G. Sotiriou estime que nous avons affaire à un mausolée ou à la tombe d'un personnage important, probablement l'un des premiers évêques de la communauté chrétienne de Mélos. La présence à proximité, au quatrième arcosolium de la partie droite de cette galerie (fig. C, 4-5), de la tombe des Prêtres tend à étayer cette supposition.

10. Pendant la première époque des catacombes on ne ménage guère l'espace et on fait usage des sarcophages (H. Leclercq, Manuel d'archéologie chrétienne, depuis les origines jusqu'au VIIIe s., I (Paris, 1907), 303). La présence de cette tombe disposée au milieu de la salle est un signe de datation précoce. Elle appartient au type des libres sarcophages creusés dans le rocher, comme ils se présentent à Fragapani (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 213, fig. 80), Manomozza I (Ibid., 88, fig. 31), dans la Rotonda dei sarcofagi de la catacombe de S. Giovanni (Ibid., 25, fig. 4).

Aujourd'hui, on ne peut malheureusement plus distinguer que très peu de traces visibles à l'époque de G. Sotiriou. Il en va ainsi pour les piliers intégrés aux murs de la façade, les arcosolia et les bases sur le sol. L'apparence actuelle ne nous permet plus d'identifier clairement le dessin de G. Sotiriou et ses détails. En outre, le plan de G. Sotiriou ignorait l'existence du deuxième étage et de l'arcosolium superposé - au-dessus du quatrième arcosolium. On aperçoit encore les traces sur les murs et le plafond, mais cette reconstitution ne concerne probablement pas toute la série évoquée par G. Sotiriou (1-4, 6). Les traces actuelles laissent penser qu'on pourrait attribuer cet aménagement à la présence d'un ou de deux arcosolia (4 et 5?).

La construction centrale a la forme d'un arcosolium à deux fosses (*bisomus*) dépourvu de tympan. En tous les cas, il s'avère impossible de distinguer les bases et l'éventuelle existence d'un ciborium[11]. Par la suite, G. Sotiriou changea d'opinion en soutenant que la tombe était une table d'*agapes*[12]. D. Pallas, de son côté, se dit plus convaincu par la première interprétation de G. Sotiriou, à savoir la tombe à baldaquin[13]. Ce genre de tombe s'avère particulièrement courant en Sicile et à Malte. Pour tenter de résoudre la question relative à ce baldaquin (ou à son absence), il faut au préalable examiner sa raison d'être et sa fonction en Sicile et à Malte. Ce type de mobilier joue-t-il un rôle utilitaire dans l'organisation spatiale de la catacombe ou, attribut de prestige, est-il seulement destiné aux personnages influents de la communauté chrétienne? À vrai dire, l'usage du baldaquin s'explique sans peine, lorsqu'on considère les proportions considérables des excavations à Malte ou en Sicile. Les ambulacres y possèdent en effet des dimensions gigantesques, inconnues des catacombes romaines, et on y trouve à foison ronds-points, cubicules et chambres de toute forme. Leur étendue est telle qu'il eût été impossible, à Rome, de déblayer ce type d'excavations sans une perpétuelle menace d'éboulement. Dans ce contexte, chaque baldaquin avait une fonction de soutènement de la voûte, loin d'être négligeable[14]. Faut-il attribuer un tel rôle à la construction centrale et à celles précédant les arcosolia

11. La *transenna* de l'autel de la basilique de Saint-Alexandre à Rome (G. Belvederi, La basilica e il cimitero di S. Alessandro al VII miglio sulla Via Nomentana, R.A.C. 14 (1937), 7-40 [13]). La *transenna* qui ferme une chambre-arcosolium avec trois autres petits arcosolia à Riuzzo II (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, fig. 25-26), une autre en forme d'écaille qui ferme un arcosolium à Palazzolo (Ibid., fig. 99, à comp. fig. 96 à Riuzzo). *Transenna* comme couvercle de tombe ou de table d'autel à Malte (D.A.C.L. X, 1, 1332, Malte, (1931), H. Leclercq). La décoration en relief d'une *pseudotransenna* devant une tombe-fenêtre dans une catacombe de Malte (E. Becker, Malta sotterranea (Strasbourg, 1913), (catacombe XXVI, pl. XIII, 1). Des tombes vénérées étaient précédées d'une grille en marbre ajouré permettant d'entrevoir la tombe (H. Leclercq, Manuel, 301, n. 3-4).

D. Pallas, A.E. 1968, 150 (Méthoné) soutient que les *transennae* de la grande galerie de Mélos sont des ciboria qui rapellent les ciboria ou demi-ciboria isolés ou disposés devant les arcosolia. Les *transennae* ne constituent pas elles-mêmes un ciborium mais leur rôle est de lier deux parties oposées d'un monument comme à Intagliatella (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 263, fig. 99 et p. 258). Une *transenna* fermait l'arcosolium d'un cubiculum dans le cimetière de Callixte (D.A.C.L. VIII, 2, 1696, fig. 6856, Latran, (1929), H. Leclercq), une autre dans le cimetière de Sainte-Agnès (Ibid., I, 1, 946, fig. 233, (1907), Idem). Dans le cimetière de Callixte une balustrade entourait primitivement l'autel et la chaire de la crypte des Papes qui a été rétablie au moyen des débris retrouvés épars sur le sol (O. Wulff, Altchristliche und byzantinische Kunst (Die altchristliche Kunst von Anfängen bis zum Mitte des ersten Jahrtausends. Handbuch der Kunstwissenschaft), (Berlin-Potsdam, 1918), 45, fig. 19, reconstitution). Les deux monuments du cimetière de Callixte datent des IIIe et IVe s.

Selon G. B. de Rossi, Roma Sotterranea cristiana (Roma, 1877), III, 438, un *tegurium* est constitué de quatre colonnes + epistylium + couverture et un *pseudo-tegurium* ou pseudo-ciborium de deux colonnes non indépendants (P. Testini, Archeologia cristiana. Nozioni generali dalle origini alle fine del sec. VI, Roma - Parigi - Tournai, 1958, 83, fig. 6). Sur les tombes ou les reliques des martyrs surmontées par le ciborium (A. Heisenberg, Grabeskirche und Apostelkirche, Zwei Basiliken Konstantin's (Leipzig, 1908), I, 217 s.). Sur le ciborium dans les peintures des manuscrits (Th. Klauser, Das Ciborium in der älteren christlichen Buchmalerei (Nachrichten der Akademie der Wissenchaften in Göttingen I. Phil.-Hist. Kl., 1961, 7).

12. Τράπεζα μαρτύρων τοῦ βυζαντινοῦ μουσείου Ἀθηνῶν, Π.Χ.Α.Ε. III, 1 (1932), 7-17 (14) (= Byz.-Neugr. Jahr., 10 (1933|34), 180; Idem, Χριστιανικὴ καὶ βυζαντινὴ ἀρχαιολογία (Ἀθῆναι, 1942), 57. (Cf. Partie A, 1.3.1.6).

13. A.E. 1968, 150, n. 3.

14. À Naples (D.A.C.L. II, 1, 158-160, fig. 1234, baldaquin, (1910), H. Leclercq). Dans la catacombe de Molinello près d'Augusta en Sicile le baldaquin est une exception unique et il est situé au point central de la catacombe. Il est

de la galerie B1 ou doit-on y voir la marque de tombes appartenant à des personnages hors du commun? Si la friabilité du sol et l'étendue de la galerie contribuent à privilégier la première interprétation, la singularité de la construction centrale et celle des arcosolia voisins munis de *transennae* plaident en faveur de la seconde.

3.1.11. Arcosolia

Les sépultures qui se trouvent le long des parois des galeries sont toutes des arcosolia[15]. Sous la voûte de leur arc, le mur du fond offre une surface plane, idéale pour ce genre d'aménagement. Les dimensions des arcosolia ne sont pas toujours égales, leur diamètre variant de 1,30 m à 1,80 m (fig. C, 4-5). La chambre funéraire, où l'on déposait les corps, se révèle particulièrement large et profonde sous le tympan de l'arcosolium. Cet espace pouvait accueillir de deux à quatre dépouilles. Remarquons aussi que les arcosolia se situent toujours à la même hauteur par rapport au sol. Une particularité toutefois dans leur disposition, la présence d'un arcosolium au-dessus d'un autre, à savoir au-dessus du quatrième sur le côté droit de la galerie B1, celui qui porte l'inscription des Prêtres. À cet endroit, le plafond de la galerie a été surélevé pour permettre le percement de cet arcosolium. Pour quelles raisons fut-il creusé à cette place? Et à quel moment? Il est vraisemblable qu'un rapport unisse cet arcosolium avec celui du niveau inférieur. On peut aussi croire que l'intention initiale des constructeurs était de bâtir un étage superposé mais que ce projet fut abandonné en raison de la friabilité du sol et des risques à creuser en hauteur; on aura en fin de compte privilégié une disposition en longueur. Quoi qu'il en soit, les personnages ensevelis dans les deux arcosolia superposés appartenaient sans doute à une même famille ou, du moins, à une même classe sociale ou religieuse.

En raison de ces diverses particularités — dimensions, construction centrale, arcosolia avec *transennae*, arcosolium superposé — la galerie B1 semble être antérieure aux autres. Le but primitif du creusement de la catacombe était d'assurer l'inhumation des personnalités de la communauté chrétienne. On a creusé d'abord cette galerie en accordant un soin particulier à sa partie droite et à la tombe centrale. Par la suite, l'élargissement de la catacombe et le percement de nouveaux arcosolia s'imposa pour recevoir les défunts d'une communauté grandissante. Ainsi, le projet initial des constructeurs se limitait avant tout à la réalisation des deux grandes galeries A1 et B1 et non à l'élaboration d'un vaste complexe funéraire. Cette hypothèse est corroborée par la présence des autres

soutenu par six pilastres; il a quatre faces, deux arcades géminées à l'E. et à l'O. et deux arcades isolées au N. et au S. Il contenait trois sépultures. Ce baldaquin se trouvant au centre avait sans doute un rôle utilitaire (Ibid., fig. 1235). Une catacombe de Naples possède seize baldaquins ce qui montre un usage habituel (Ibid., fig. 1234). Dans la catacombe de Larderia les tombes à baldaquin contiennent souvent plusieurs sépultures ou sont disposées en séries (G. Agnello, Catacombe inedite di Cava d'Ispica, R.A.C. 35 (1959), 87-104, fig. 1-4, 6). Dans la nécropole de Lardia de la région de l'altipiano di Sortino en Sicile les baldaquins sont disposés au côté de l'espace libre de l'hypogée, indépendants devant les arcosolia (G. Agnello, Necropoli paleocristiane nell'altipiano di Sortino, R.A.C. 39 (1963), 105-129 [114, fig. 6]). À Rosolini en Sicile dans une chapelle souterraine à trois nefs taillée dans le rocher, une des nefs latérales conserve les restes d'une tombe surmontée d'un baldaquin (H. Leclercq, Manuel I, 319). Dans ce cas on peut attribuer une fonction de culte plutôt pour la tombe unique à baldaquin dans l'église et secondairement un usage utilitaire par habitude.

15. La forme des arcosolia montre l'influence de l'architecture païenne des hypogées voisins. Ils ne sont jamais arrondis en forme d'abside comme à Cyrène (O. Wulff, Altchristl. I, fig. 18), à Kokanaya (M. de Vogüé, Syrie centrale. Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe s. (Paris, 1865), fig. 96); Rome, catacombe de Domitille cubiculum d'Orphée; l'arcosolium de S. Gaudioso dans sa catacombe à Naples montre qu'il a la forme de l'abside. Il est orné de peintures murales et l'inscription de S. Gaudioso (A. - R. Saggiorato, Osservazioni sui mosaici delle catacombe di Napoli, IIe C.N.A.C. (Matera, 1969), 437-444 [444, fig. 3]). En Sicile on trouve des arcosolia munis d'un grand nombre de places pour les défunts, p. ex. dans la catacombe Führer (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, fig. 7).

Dans la catacombe de Saint-Jean à Syracuse on trouve des arcosolia avec six ou sept corps (H. Leclercq, Manuel I, 315, fig. 96). Primitivement les adultes obtenaient un arcosolium pouvant servir de tombeau de famille (Ibid.). En Sicile on trouve fréquemment des arcosolia très profonds qui reçoivent jusqu'à trente places (Dossiers de l'Archéologie n° 19 (nov.-déc., 1976), 41. A. - M. Ramieri). Dans les cimetières syracusains les arcosolia multisomes sont utilisés seulement à l'époque constantinienne (Ibid., 41).

hypogées païens de la région qui ont un caractère résolument familial. La présence de quatre entrées, plus ou moins contemporaines, paraît refléter aussi à cet état des choses.

Ch. Bayet suppose que les deux arcosolia situés au fond de la galerie A1 étaient à l'origine destinés à une ou deux personnes et se trouvaient fermés (fig. C, 6). Il distingua des traces de stuc sur les vestiges du mur du fond, à moitié effondré. La sépulture primitive semble donc avoir été partiellement et volontairement détruite pour laisser la place à d'autres morts. Ch. Bayet estime que ces défunts ont pu être inhumés aux côtés d'un martyr reposant dans la première tombe. Cette opinion est adoptée par G. Sotiriou. Dans sa description, Ch. Bayet affirme qu'une chambre funéraire (2,90 m x 2,55 m) contenant cinq tombes se trouve derrière l'arcosolium. On objectera pourtant que les deux arcosolia sont disposés comme une série d'arcosolia sans tympan et qu'une chambre funéraire de cette dimension ne serait pas accessible à une telle profondeur pour la déposition des corps. Ces arcosolia à plusieurs corps successifs paraissent refléter l'évolution de la construction de la catacombe. Ceux-ci se trouvent en effet à l'extrémité de la galerie A1. Les constructeurs, ayant l'intention de clore cet espace, ont percé ces deux arcosolia afin de répondre à un besoin et permettre plusieurs inhumations successives. Ensuite, pour pallier au manque de place et satisfaire une demande croissante, parallèle au développement de la communauté, ils ont prolongé vers la gauche la catacombe A en ouvrant des galeries étroites.

L'étude d'un monument telle qu'une catacombe, dont l'usage s'étend en continu sur plusieurs siècles, ne doit pas se limiter à des considérations relatives à sa fonction, mais doit réserver une attention particulière à l'évolution de son creusement. Au fil des siècles, usages et besoins évoluent et sont susceptibles de modifier l'aspect d'un monument. La singularité de quelques éléments — la présence des deux arcosolia, la construction centrale de la galerie B1, les arcosolia avec les *transennae* et l'arcosolium superposé — constituent des particularités matérielles significatives. Pareils éléments s'avèrent courants dans nombre de catacombes occidentales, surtout en Sicile et à Malte.

Quant au cubiculum et à la catacombe C, ils paraissent postérieurs aux galeries A1 et B1 en raison de leur mode de construction — la catacombe C semble indépendante et rigoureusement ordonnée — et des principes de continuité de l'espace[16]. L'ampleur des galeries A1 et B1 rappelle la catacombe Saint-Jean à Naples avec le splendide effet de perspective et de pittoresque, les jeux d'ombres et de lumière produits par les larges voies d'accès et les lucernaires.

3.1.12. Niches

Sur le tympan de plusieurs arcosolia se rencontrent des niches aux dimensions assez grandes (fig. C, 7). Selon Ch. Bayet, «elles devaient être ouvertes car l'enduit de plâtre se prolonge à l'intérieur de la niche. On ne peut pas croire qu'on y mettait des lampes car aux endroits où l'enduit est intact, on ne voit aucune trace de fumée». Un petit nombre de ces niches sont disposées dans le tympan, à cheval entre deux arcosolia ou sur les parois des galeries, souvent mal percées et aux dimensions irrégulières, comme celles qui forment un groupe au coin de la galerie B4. Ces dernières, dont on voit encore des traces du liant de la plaque de fermeture, devaient être destinées à des sépultures de bébés. Tout comme celles creusées dans le tympan des arcosolia qui gardent aussi l'enduit intact. Il est difficile de les imaginer ouvertes: celles-ci étaient probablement fermées comme les loculi des catacombes romaines. La mesure moyenne de ce genre de niches équivaut à 0,80 m x 0,32 m x 0,25 m. Le très petit nombre de loculi, deux ou trois qu'on observe dans les parois de la galerie A1, devait avoir un usage

16. Dans la catacombe de Mélos on constate une continuité et dans la construction et dans l'usage des sépultures. On ne distingue pas de traces de transformation. Dans la catacombe de Santa Lucia à Syracuse le besoin de créer un espace destiné aux assemblées des prières devant la tombe vénérée a conduit à démolir [illegible] noyau central des galeries plus anciennes attribuables au IIIe s. À Naples dans la catacombe de Saint-Janvier, on observe des transformations dues à la volonté d'être enterré près du saint. On aperçoit beaucoup de telles transformations dans les catacombes romaines surtout pendant l'époque damasienne. Dans la région cimetériale de la crypte du pape Corneille le plafond était ultérieurement rehaussé pour y aménager encore quelques loculi (L. Reekmans, La tombe du pape Corneille et sa région cémétériale (Pontif. Istit. di Arch. crist.), (Vaticano, 1964), 100, fig. 51).

sur les parois entre les arcosolia — à titre d'exemple, identique[17]. Quant aux autres petites niches situées l'une d'entre elles mesure 0,27 m (hauteur) x 0,20 m (largeur) x 0,14 m (profondeur) — elles étaient sans doute destinées à recevoir les lampes éclairant la catacombe. Dans ces dernières, on distingue en effet encore des traces de fumée.

La niche de la chambre M (cubiculum) doit avoir une autre fonction[18]. Elle est située sur le tympan de l'arcosolium faisant face à l'entrée. Elle mesure 0,58 m (h.) x 0,53 m (l.) x 0,28 (pr.) — dans la catacombe C, une autre est plus petite, 0,53 m x 0,30 m x 0,27 m — et présente la forme d'une petite abside prévue pour le dépôt d'offrandes ou de fleurs en l'honneur du défunt (?).

3.1.13. Tombes creusées dans le sol

Toutes les galeries sont remplies de tombes creusées dans le sol[19]. Elles datent de la dernière époque d'exploitation de la catacombe. C'est un phénomène général et bien connu qui se manifeste dans toutes les catacombes du monde méditerranéen, traduisant la fin d'une époque, puisqu'elle aboutit à l'usage de cimetières à ciel ouvert. Ces tombes démontrent la volonté d'exploiter pour les inhumations le moindre espace disponible. Celles-ci s'apparentent à des fosses rectangulaires. Aujourd'hui recouvertes de terre, elles sont rarement visibles.

17. Dans les parois des corridors de la catacombe de Saint-Jean à Syracuse les *loculi* disposés sur plusieurs rangs étaient réservés aux enfants.

18. On mettait souvent dans ces niches des fleurs pour embaumer le lieu. À penser aussi à la signification symbolique des fleurs. On utilisait également des parfums pour imiter en cela ce qui s' était fait pour le corps du Sauveur (D.A.C.L. V, 2, 2706, fig. 4760, Funérailles, (1923), H. Leclercq; cf. Prudence, Cathemerinon, hymn. X, vs 51; P.L. 59, 880). Saint Ambroise proteste contre l'offrande de fleurs à la tombe des simples fidèles (P.L. 16, 1376). Saint Jérôme constate que l'usage est encore en pleine vigueur de son temps (P.L. 22, 642). À voir les niches curvilignes et rectilignes du cimetière Ostrien qui selon H. Leclercq (Manuel I, fig. 80-82), étaient destinées à recevoir des fleurs ou des statues

Dans la chambre sépulcrale n° 2 de Pécs (Sopianae) l'arcosolium du centre possède une niche peinte avec représentation d'un vase et une grappe de raisins, scène qui symbolise, selon Fr. Gerke (Die Wandmalereien der neugefundenen Grabkammer in Pécs (Fünfkirchen), ihre Stellung in der spätrömischen Kunstgeschichte. Forschungen zur Kunstgeschichte und christlichen Archäologie, ersten Band. Neue Beiträge zur Kunstgeschichte des I. Jahrtausends, erster halbband. Spätantike und Byzanz, Baden-Baden, 1952, 115-137, [116, fig. 31]) le sang du Christ; (Z. Kádár, Lineamenti dell'arte della Pannonia nell'epoca dell'antichità tarda e paleocristiana, 16 Corso (1969), 179-201 (189, fig. 2); F. Fülep, Sopianae. Die Stadt Pécs zur Römerzeit (Budapest, 1975), fig. 28). Une niche carrée au-dessus du sarcophage de l'O. dans un caveau de Niš orné des peintures (L. Mirković, Le sépulcre vieux-chrétien de Niš, Starinar 5-6 (1954-55), 53-72, 58, fig. 6 et 59, fig. 7). Une conque peinte assez large d'un arcosolium du cubiculum O. dans la nouvelle catacombe de la Via Latina (A. Ferrua, Le pitture della nuova catacomba di Via Latina (Roma, 1960), pl. CXVII). Dans la catacombe de Domitille, Orphée et les animaux sont peints dans la conque assez grande et large au fond de l'arcosolium (A. Grabar, Le premier art chrétien (Paris, 1966), 88, fig. 83). Enfin à Tomis, rue K. Marx, dans une tombe en berceau une conque hémicylindrique est fermée par une tuile. Au-dessus une croix, à l'intérieur un vase-reliquaire ressemblant aux ampoules à *eulogie* (A. Radulescu - V. Lungu, Le christianisme en Scythie Mineure à la lumière des dernières découvertes archéologiques. XIe C.I.A.C. (Lyon..., 1986), III, 2561-2615 (2574-75), fig. 5-6).

Les niches se rencontrent dans les parois des cubicula (ou dans les corridors) qui se trouvent surtout dans des régions tardives. L'absence de toute trace de noir de fumée sur les voûtes de ces niches suffit à montrer qu'elles n'ont point servi à abriter un luminaire mais à accueillir des offrandes (J. Guyon, Le cimetière aux deux lauriers: recherches sur les catacombes romaines (B.E.F.A.R. 264), 1987, 335). On abordera l'identification de quelques niches à des *cathedrae*, selon l'opinion de D. Pallas, dans le chapitre consacré au cimetière de Méthonè.

19. Les tombes à terre sont postérieures aux sarcophages, quand la communauté chrétienne a été accrue (p. ex. dans la catacombe de Domitille les tombes de l'atrium de la Cappella Greca [H. Leclercq, Manuel, 270]). Tombes à terre dans la catacombe de Fragapane (C. Mercurelli, Scavi e scoperte nelle catacombe siciliane (1941), R.A.C. 21 (1944-45), 15-104 [23 s.]; P. Griffo, Recenti ricerche nella necropoli cristiana di Agrigento, Ier C.N.A.C. (1950), 191-199 [196]). À comparer, Méthonè, Samos.

3.1.14. La chambre M (cubiculum)

Le cubiculum présente quelques traits caractéristiques. Son entrée, comme l'indiquent successivement L. Ross et Ch. Bayet, devait à l'origine être plus monumentale. Les vestiges visibles de nos jours, une colonne et les piliers d'un arcosolium, ainsi que l'assertion de Ch. Bayet faisant état d'une porte dotée d'un linteau en marbre suggèrent une entrée comprenant deux colonnes et un linteau[20] Cette disposition correspondrait ainsi à un aspect plus monumentale et archaïque. Dans son état actuel, on distingue trois arcosolia. Celui de droite, qui porte les piliers, est détruit et fut comblé par le percement d'un passage vers les galeries de la catacombe C. Il y a une différence de hauteur entre les trois arcosolia, celui du centre qui est bâti et porte la niche absidiale étant plus élevé. L'état des tombes est à ce point dégradé qu'on peine à repérer des éléments susceptibles d'aider à leur identification. La voûte du cubiculum, de forme pyramidale, est scindée en son milieu par une ligne horizontale[21].

Le cubiculum constitue un élément de base de la catacombe et un signe distinctif. Sa présence dans la façade de la catacombe remonte sans doute à la première époque de cette dernière, durant laquelle on construisait des chambres familiales ou dédiées à mémoire de personnages importants, spécialement les martyrs. Nous ignorons l'existence d'une autre chambre, en avant du cubiculum, comme paraît l'attester la description de L. Ross. Quoi qu'il en soit, si on le compare avec les autres tombes païennes de la région, on constate une différence évidente. Il ne fait aucun doute qu'il s'agit ici d'un monument d'inspiration chrétienne. Reste à savoir pourquoi il est unique en son genre dans cet ensemble...? Sa conque diffère considérablement des autres. Elle est bien taillée, porte du stuc et s'avère assez élevée. Il semble qu'elle ait été taillée simultanément au percement de l'arcosolium. Cette tombe était-elle celle d'un personnage important? Peut-on supposer une utilisation de la couverture de la tombe comme *mensa*? Il convient peut-être d'attribuer les tombes de ce cubiculum à une famille bien distincte de l'île. Ces caractéristiques en tous les cas donnent au cubiculum une place exceptionnelle, un statut hors du commun, au sein du complexe funéraire de la catacombe.

3.1.15. Repas funéraires

Nous ne possédons aucun indice concernant les installations destinées aux rassemblements des fidèles pour la commémoration des défunts et les repas funéraires. Pas de tables d'*agapes*, ni de bancs. On peut supposer qu'un espace aussi vaste que celui des galeries A1 et B1 en lui-même suffisait pour des

20. On mentionne un cubiculum double sur l'inscription d'avant 303 du diacre Sévère dans la catacombe de Callixte (D.A.C.L. III, 2, 3167, Cubicule, (1914), H. Leclercq). On trouve dans le cimetière de Callixte de Rome des cubicula dotés de colonnes ioniques ou corinthiennes aux quatre coins (Dossiers de l'Archéologie 18 (1976), 53, U. Fasola). Autres exemples de cubicula dotés de colonnes des deux côtés de l'entrée dans le cimetière d'Ostrien (D.A.C.L. III, 1, 23, fig. 2386, Chaire épiscopale, (1913), Idem) et dans la catacombe de Vigna Spalla de la Sicile (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, fig. 91-92), devant un arcosolium du cubiculum d'Orphée de la catacombe de Domitille (Dossiers 18 (1976), 98, Ph. Pergola) et de la nouvelle catacombe de la Via Latina (Ibid., 100, J. Martin). Autre exemple de piliers entre les arcosolia de la chambre sépulcrale 17 de la tombe du pape Corneille (L. Reekmans, La tombe, 28, fig. 19). Les piliers disposés aux coins près de l'entrée d'un cubiculum dans une crypte historique du cimetière de Pamphile (E. Josi, Descrizione del cimitero di Panfilo, R.A.C. 1 (1924), 54-119, fig. 42). De petites colonnes taillées dans le tuf et recouvertes d'enduit peint dans la catacombe de Saint-Janvier de Naples (Dossiers 19 (1976), 14, P. Ciavolino). Dans le cimetière de Prétextat aux temps du pape Damase on a aménagé le cubiculum orné de colonnes de porphyre et arc qui contenait la tombe de Saint-Janvier (?) (J. Guyon, Le cimetière, 384-385, fig. 225). La première installation des saints Pierre et Marcellin dans la catacombe était dans un cubiculum qui a subi des remaniements aux temps du pape Damase (Ibid., 384, fig. 224 et Idem, IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), I, 326, Discussion). Toutes les catacombes de Rome possèdent un grand nombre de cubicula (U. Fasola, Scavi nella catacomba di Via Anapo, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 93-111 (95), au moins neuf cubicula). De même qu'un monument d'un caractère différent, au cimetière des Sept Dormants à Éphèse (Jh.ö.a.I. 50 (1972-75), Beiblat, 173-174, W. Jobst).

21. La voûte arrondie d'un cubiculum au cimetière d'Ostrien et une autre d'un cubiculum du cimetière de Thrason et Saturnin (H. Leclercq, Manuel, I, 297, fig. 85-86). Dans la multitude des cubicula de Rome on trouve des voûtes légèrement courbes et peintes d'une décoration linéaire et de représentations testamentaires et symboliques.

rassemblements de ce genre. La place de la tombe centrale ou de celle des arcosolia avec *transennae* de la galerie B1 fait allusion à une vénération particulière et probablement à un objet de culte. Nous pouvons toutefois interpréter cette disposition d'un autre point de vue. Tout d'abord les dimensions de la salle ne sont pas dictées par une fonction particulière de cette dernière, comme les rassemblements, mais s'expliquent par l'influence de l'architecture païenne de la région. D'autre part, rien ne prouve que nous ayons affaire à une tombe privilégiée, compte tenu que la présence de la tombe centrale peut se justifier par la structure primitive de la catacombe. La fonction de la table d'*agapes* diffère considérablement de celle du baldaquin. La construction centrale de la galerie B1 n'est pas autre chose qu'une tombe distincte des autres – un arcosolium sans tympan – dont l'utilisation comme table d'*agapes* demeure néanmoins problématique. Cela présuppose une plaque d'assez grandes dimensions posée sur un massif très friable. L'existence de bancs dans cette catacombe semble à écarter. Ceux-ci s'adaptent en effet mieux à un contexte rocheux. De plus, nous ignorons la disposition des entrées et de la façade de la catacombe où l'on pourrait peut-être trouver un mobilier prévu à cette fin[22].

3.1.16. Décoration

Un grand nombre d'arcosolia étaient revêtus d'un enduit de plâtre qui, dans les galeries principales, s'étendait aux parois et à la voûte. C'est sur cet enduit qu'était tracée l'inscription funéraire. Selon un processus bien précis: on commençait par graver les lettres à la pointe sèche; ensuite on les peignait en rouge. Les lignes étaient séparées les unes des autres par des traits rouges. À la fin, l'ensemble de l'inscription était encadré par une sorte de cartouche également peint en rouge. Au fond de l'arcosolium et autour de l'arc, les utilisateurs de la catacombe tracèrent aussi sur les parois de la galerie de grandes bandes rouges ou vertes. La couleur rouge (*miltos*) est un produit de l'île. L'enduit de stuc a presque partout disparu. Il était mal appliqué et, à beaucoup d'endroits, s'est effrité de lui-même. Dans d'autres cas, il a été volontairement détruit par les pilleurs de tombe en quête de trésor. Bon nombre de peintures et d'inscriptions ont ainsi disparu de la sorte.

Les chrétiens ont parfois décoré l'arcosolium de fleurs grossièrement dessinées ou de

22. À l'entrée de la catacombe de Domitille, hypogée des Flaviens, on trouve un aménagement complet pour les repas funéraires avec le *triclinium*, les bancs et les puits (H. Leclercq, Manuel I, 252, fig. 74; D.A.C.L. I, 1, 810-811, fig. 173-174, Agape, (1907), Idem; P. - A. Février, Le culte des morts, IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), I, 211-274, fig. 1, dans la catacombe de M. Clodius Hermès sur l'Appia et le mausolée de l'Isola Sacra avec deux lits disposés de part et d'autre de l'entrée (Ibid., fig. 2-3), le banc qui entoure la Cappella Greca (H. Leclercq, Manuel I, 272, fig. 76), le banc du cubiculum du cimetière d'Ostrien avec la *cathedra* (D.A.C.L. III, 1, 23, fig. 2386, Chaire, (1913), H. Leclercq). Une catacombe de Séleucie (Isaurie) offre une sorte de *triclinium* ou de salle à manger au dehors des bancs taillés dans le roc en avant de la grotte (L. Duchesne, Les nécropoles chrétiennes de l'Isaurie, I, B.C.H. 4 (1880), 195-205 [196-197]). On trouve dans la catacombe de Saint-Alexandre à Rome une disposition postérieure destinée à recevoir une petite *triclia* pour les *agapes*. Elle est une pièce contiguë au cubiculum funéraire et plus tard un caveau funéraire *ad sanctos*. Pour la Sardaigne: A. M. Giuntella - G. Borghetti - D. Stiaffini, Mensae e riti funerari in Sardegna: La testimonianza di Cornus (Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche 1), Taranto, 1985. Compte rendu par N. Duval dans Karthago 21 (1987), 163-170.

La dalle sépulcrale était utilisée comme table des *agapes* rituelles et comme table eucharistique. À Mélos l'absence de modifications significatives prouve le manque de culte. On n'y voit pas une disposition d'une *mensa* permanente comme celle des catacombes de Malte. Sur les *mensae* de Tarragone (X. Barral i Altet, Mensae et repas funéraires dans les nécropoles d'époque chrétienne de la peninsule ibérique: vestiges archéologiques, IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), II, 49-70). À voir encore, N. Duval, Brèves observations sur l'usage des mensae funéraires dans l'Illyricum, R.A.C. 60 (1984), 260-275. K. F. Kadra, Nécropoles tardives de l'antique Theveste: Mosaïques funéraires et mensae, L'Africa romana, VI studio (Sassari, 1988), I, 265-275. L'entrée de la catacombe de Mélos était remplie de la terre qui coulait des champs voisins de façon qu'on entrait dans la galerie à genoux (I. Chatzidakis, Ἱστορία, 116). Sur les tables mobiles de Grèce: Evy. Chalkia «Τράπεζες μαρτύρων», Ἡ σημασία τοῦ ὅρου καὶ ἡ τύχη του στὴν ἑλληνικὴ βιβλιογραφία, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 14 (1987-88), 101-106) et Idem, Le mense paleocristiane. Tipologia e funzioni delle mense secondarie nel culto paleocristiano (Studi di antichità cristiana, 47), Vaticano, 1991.

monogrammes du Christ. L. Ross affirme avoir observé des fleurs et des branches sur lesquelles était posé un oiseau. G. Sotiriou n'a pas vu cette représentation mais a remarqué que la décoration des arcosolia se terminait à la naissance des arcs par un ornement végétal et par des décorations linéaires. De nos jours, on distingue encore quelques traces de décoration végétale dans la catacombe C. G. Sotiriou a noté dans la partie basse de la couronne du deuxième arcosolium, sur le côté droit de la galerie B1, la figuration d'un poisson[23], symbole du Christ, peint en vert foncé. Selon lui, la place de cette représentation n'est pas fortuite, mais présente un rapport direct avec la tête du défunt, posée juste sous elle. Par ce moyen le défunt — ou le peintre — a souhaité exprimer sa fidélité au Christ.

3.1.17. Orientation

La catacombe est orientée du S. au N. en raison du relief du lieu. Les arcosolia, même s'ils attestent parfois de légères déviations, suivent en gros cette orientation. À partir de l'étude des tombes intactes, G. Sotiriou a conclu que les corps des défunts étaient tournés vers le S., soit vers l'entrée de la catacombe.

3.1.18. Mobilier

Rien n'a été trouvé dans la catacombe. Ch. Bayet prétend qu'avant même la visite de L. Ross tout avait déjà disparu, le lieu ayant été pillé par les paysans. G. Lambakis signale seulement qu'il exhuma une lampe dans une tombe creusée à l'entrée de la catacombe.

3.1.19. Nombre des défunts

L. Ross évalue comme suit le nombre de personnes ensevelies dans la catacombe: «le nombre total des tombeaux, soit dans les niches, soit dans le sol, s'élève à quinze cents ou deux mille. Car quelquefois un seul tombeau contenait sept morts ou plus encore. Si on fixe le nombre des tombeaux à quinze cents, on devra porter celui des morts à sept ou huit mille au moins. La population de l'île à l'époque la plus prospère pouvait être de huit à dix mille habitants. Il a donc fallu un fort long temps pour remplir ce cimetière». Il est clair que L. Ross n'a pas compté le nombre des tombes. Ses chiffres trahissent un calcul grossier et rudimentaire. En outre, nous ignorons les dimensions de la catacombe que L. Ross a visitée. Peut-être était-elle plus étendue? Peut-être aussi L. Ross a-t-il intégré à ses comptages les autres hypogées? C'est donc avec la plus grande prudence, voire avec méfiance, qu'il faut considérer ses estimations.

Ch. Bayet nous semble plus proche de la réalité, telle qu'on peut l'observer actuellement. Celui-ci a dénombré cent cinquante arcosolia et soixante-six tombes creusées dans le sol. Les chiffres correspondent à peu près à ceux de G. Sotiriou, à l'exception d'une petite différence à propos des arcosolia. De fait, dans son plan, G. Sotiriou recense cent vingt-six arcosolia et soixante-cinq tombes

23. En ce qui concerne la presence d'un poisson au-dessus de la tête du défunt, cette hypothèse ne paraît pas impossible. La place des poissons est souvent à gauche ou à droite en bas des plaques funéraires ou se dirigeant vers les pains crucifaires comme à Modène (D.A.C.L. VII, 2, 2027, n° 23, ΙΧΘΥC, (1927), H. Leclercq; Fr. - J. Dölger, Der heilige Fisch in der antiken Religionen und im Christentum, II, text (Münster, 1922), III, planches XL, n. 4; Idem, I 2, Das Fisch-Symbol in frühchristlicher Zeit (Münster, 1928) et vol. IV, Die Fisch-Denkmäler in der frühchristlichen Plastik, Malerei und Kleinkunst, planches, Münster, 1929). À comparer les poissons incisés sur le mur au-dessus de la tombe avec l'inscription de Pégasios à Chersonèse de Crète (Partie A, cat. n° 84) (Π.Α.Ε. 1959, 228, fig. 14-15, A. Orlandos), sur le mur de façade d'une tombe en berceau double de N. Anchialos (Partie A, 1.3.1.8.h.) et sur une tour d'Isthmia (B.C.H. 94 (1970), 937, fig. 106, J. -P. Michaud). Selon Ch. Delvoye (L'art byzantin (Paris, 1967), 19), des motifs de ce genre ne peuvent pas être interprétés comme cryptogrammes pour tromper la police, mais ce sont des éléments qui appartiennent à cet esprit symbolique, manifestations duquel nous rencontrons dans l'art funéraire païen.

nombre des personnes que contenait chaque sépulture est inférieur à sept. La
creusées dans le sol: le nombre des personnes que contenait chaque sépulture est inférieur à sept. La chambre funéraire de l'arcosolium des Prêtres présente des dimensions doubles de celles qu'on trouve généralement. Selon Ch. Bayet: «Les arcosolia devaient être destinés à deux, trois, quatre personnes au plus; les tombes creusées dans le sol ne recevaient peut-être qu'un cadavre. Si l'on porte à cinq au plus en moyenne le nombre des corps enfermés dans chaque tombe, le total sera de 1500". Par rapport à ce comptage, Ch. Bayet ajoute une série de tombes et arrive, en comptant celles qu'avait vues L. Ross, au nombre de trois cents. Il estime en outre que le nombre de 1500 corps s'avère fort exagéré.

La catacombe, telle qu'elle se présente aujourd'hui, n'a même pas pu contenir les deux tiers des 1500 corps estimés[24]. Il est probable que dès le début les arcosolia furent prévus pour un nombre bien précis de corps. L'exploitation des arcosolia devait suivre une règle logique: les dépouilles étaient successivement disposées depuis le fond de la chambre sépulcrale vers l'entrée. Dans le cas contraire, il eut fallu retirer chaque fois les corps des défunts précédents pour introduire le nouveau défunt... La chose est impossible. On ne peut pas non plus imaginer une prolongation du percement de la chambre sépulcrale en présence des défunts déjà inhumés. Enfin, pour calculer le nombre de morts, il faudrait tenir compte de la réutilisation éventuelle des tombes. Or nous ignorons tout de cette pratique.

Une autre question qui se pose est de savoir combien d'arcosolia s'apparentent à des tombes familiales. La première inscription des Prêtres montre que l'arcosolium était en partie familial, en partie destiné aux membres du clergé. L'arcosolium de Mélon était intégralement familial. Outre le nom, l'inscription de Thomas ne nous livre aucune information supplémentaire. Si on admet qu'un grand nombre d'arcosolia avaient une destination familiale — vu leur profondeur et la disposition générale des galeries — il a suffit de deux ou, au plus, de trois générations pour remplir les tombes. On peut supposer que le noyau de la catacombe contenait des tombes familiales, ainsi que les arcosolia présentant des inscriptions identifiant leurs propriétaires et suggérant une occupation familiale.

3.1.20. Inscriptions

Les inscriptions conservées présentent un grand intérêt à la fois pour la datation de la catacombe, l'histoire de la communauté chrétienne de l'île et les liaisons existant avec d'autres centres méditerranéens. Celles-ci sont écrites en caractères majuscules. Selon G. Sotiriou, on peut les classer en deux catégories: a) celles qui sont écrites sur une *tabula ansata* où les vers sont séparés par des lignes rouges, sans monogrammes ou croix; b) celles qui portent le monogramme du Christ avec des croix et avec ou sans *tabula*. Les *tabulae* sont souvent situées sur les tympans des arcosolia ou sur les murs leur faisant face. Leur longueur est de 0,50-0,60 m, la distance entre les vers de 0,10 m. La hauteur des caractères varie entre 2 et 3 cm.

Si L. Ross a décelé les traces de douze inscriptions au total, il n'a pu en lire que deux. Il a aussi déchiffré sur un arcosolium non décoré l'inscription Θεοδ(ώρου) et a découvert une plaque en marbre de Paros présentant le monogramme du Christ et le nom Ἀλεξάνδρου[25] (fig. C. 10). Ch. Bayet a

24. La question du nombre des tombes et des défunts en rapport avec le nombre des habitants de la ville est très complexe. À notre sens la catacombe paraît ne pas être l'unique cimetière de l'île. Nous ignorons les données relatives à l'âge des défunts et à l'espérance de vie de ceux-ci. Nous manquons des inscriptions significatitives à cet égard. À voir les estimations de J. Guyon sur le nombre des tombes et des inhumations à propos du Cimetière aux deux lauriers. Il compte une espérance de vie d'environ 22 ans dans Rome classique et par conséquent ce cimetière desservait une communauté de 9.000 âmes environ (Le cimetière, 101). La population de l'île qui pendant l'époque de Thucydide ne dépassait pas les 3.000 d'habitants connaît aux siècles postérieurs une augmentation démographique considérable. La croissance des communications maritimes, l'augmentation du commerce d'exportation des mineraux de l'île et la présence d'une communauté de commerçants juifs ont contribué à cette prospérité (M. Siotis, Αἱ κατακόμβαι τῆς Μήλου καὶ ἡ ἐμφάνιση τοῦ χριστιανισμοῦ εἰς τὰς Κυκλάδας (Athènes, 1984), 8-9). Par contre I. Chatzidakis (op. cit., 92) estime à 20.000 âmes la population de l'île, chiffre auquel il faut ajouter les esclaves présents lors du siège des Athéniens (416 av. J.-C.).

25. L. Ross a publié les trois premières inscriptions dans Inscript. Graecae Ineditae, III, n° 245-247. Elles ont été republiées par Prokesch von Osten avec des corrections dans C.I.G., IV, n° 9288-9290, ediderunt Ernestus Curtius et

observé les traces de ces inscriptions mais ne les a pas lues. Il signale qu'il a trouvé à moitié détruites les inscriptions encore intactes à l'époque de L. Ross. La dégradation des inscriptions s'explique non seulement par la recherche désordonnée d'objets précieux entreprise par les habitants de l'île mais aussi, et surtout, par les ravages de l'humidité.

G. Sotiriou a repéré les traces de neuf inscriptions qu'il recense sur son plan: sur le 3e arcosolium de la galerie A1 (côté gauche), sur le 4e de la galerie A3 (côté droit), sur les 2e et 5e de la galerie B1 (côté droit), sur le 4e de la galerie B4 (côté gauche), sur les 1er et 2e de la galerie B6 (côté droit) et sur les 6e (côté droit) et 7e (côté gauche) de la galerie C1. Ch. Bayet relève d'autres restes de cartouches qui devaient porter des inscriptions: sur le 8e arcosolium de la galerie A2 (côté gauche), sur le 4e de la même galerie et sur les 4e et 6e de la galerie C1 (côté gauche). Il est curieux que Ch. Bayet ne se soit pas plus attardé à l'examen des inscriptions. G. Sotiriou n'a plus trouvé ni la plaque en marbre avec l'inscription Ἀλεξάνδρου et le monogramme du Christ ni l'inscription Θεοδώρου dont parlait L. Ross.

3.1.21. L'inscription des Prêtres (fig. C. 8, 11, 17, 18)

L. Ross a trouvé cette inscription intacte et l'a déchiffrée sans difficulté à l'exception d'un nom présent à la deuxième ligne Ἀσκλη̣π(ιόδοτος) interprété plus tard par G. Sotiriou. Cette inscription s'avère particulièrement importante, parce qu'elle ajoute aux noms des défunts, Ἀσκλῆπις, Ἐλπίζων, Ἀσκληπ(?), Ἀγαλλίασις, Εὐτυχία, Κλαυδιανή, leur titres prêtre, diacre, vierge et surtout parce qu'elle mentionne la croyance en l'ange gardien de la tombe[26]. Cette formule, fréquente à Théra et attestée aussi à Milet, tend à montrer que le christianisme fut introduit dans les Cyclades par des commerçants juifs dont l'itinéraire passait par les îles de la mer Égée. Ceux-ci semblent en effet avoir aussi exporté leurs rites funéraires. De fait, à la différence des païens — pour les régions qui nous occupent du moins — les Juifs croyaient à l'existence d'un génie du mort, son *εἴδωλον*, présent dans le tombeau mais, plus encore, à un ange spécialement préposé à la garde des sépultures[27]. À partir de ce qui vient d'être dit,

Adolphus Kirchoff (Berolini, 1877), 470-471. À comparer, Inscriptiones Graecae. Consilio et auctoritate academiae litterarum regiae Borussicae Berolini apud Georgium Reimerum, vol. XII, fasciculus III. Inscriptiones insularum maris Aegaei, edidit Fredericus Hiller von Gärtringen (Berolini, 1898), 224-225, n° 1237-1239. À voir, C. M. Kaufmann, Handbuch der altchristlichen Epigraphik (Freiburg Br., 1917), 158-159.

26. Dans les inscriptions de Théra la formule la plus prolixe est celle qui mentionne la condition sociale du défunt ΑΝΓΕΛΟΣ ΕΠΙΚΤΟΥΣ ΠΡΕΣΒΥΤΙΔΟΣ. Toutes les autres inscriptions vont se réduire au terme *anguelos* suivi d'un nom propre p. ex. ΑΓΕΛΟΣ ΑΓΑΘΟΠΟΔΟΣ (n° 934), ΑΓΓΕΛΟΣ ΒΟΙΘΙΟΝΟΣ (n° 935), ΑΝΓΕΛΟΣ ΔΗΜΕΑ (n° 936). Les variations sont sans importance, elles portent sur l'orthographe de ἄγγελος (18), αγγέλου (4), ἄγγλου (1), ἄγ(γ)ελος (1), ἄγγελες (2), ἄγγλες (1), ἄνγελος (13), ἀνγέλου (1). Une fois on trouve deux défunts réunis quoique l'ἄγγελος garde le singulier. Quelques épitaphes offrent seulement la mention ἄγγελος au nominatif d'autres au génitif. Une stèle du musée de Berlin présente un intérêt particulier: après le mot ἄγγελος le nom du défunt en boustrophédon, en outre deux lettres sont en cursives. Trois autres épitaphes de Théra présentent la formule *ἄβατον*. L'une d'elles porte au-dessus gravé le mot ἀγγέλου, afin de bien préciser (D.A.C.L. I, 2, 2080-2161 (2142-2144), Anges (1907), H. Leclercq); I.G. XII, 3 n° 455, 933-974, 1056-1057 (Thérasia), 1636-1637 et supplem. p. 90, H. v. Gärtringen; H. Grégoire, Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, fasc. I (Paris, 1922), n° 166-207; première publication, Thera II, Theraeische Graeber, Berlin 1903, H. Dragendorf, 68-69, inscriptions Angelos n° 28-40, discussion p. 289-290 et (Thera III, Untersuchungen, Vermessungen und Ausgrabungen in der Jahren 1895-1902, Herausgegeben von F. Fr. Hiller von Gärtringen, 195). Sur le sujet: H. Grégoire «Ton ange» et les anges de Théra, B.Z. 30 (1929-30), 641-644.

27. Sur l'origine juive de cette croyance on doit recourir à la religion juive (psalm. 33, 8 et 90, 11) par laquelle les chrétiens l'ont emprunté (Matth. 18, 10; Luc 24, 3-5). Il s'agit du culte des anges dont parle saint Paul (Kolos., 2, 18), pour la religion des anges «θρησκείας τῶν ἀγγέλων». «Saint Michel achève comme psychopompe des justes, au moment de leur mort, la fonction salutaire qu'il accomplissait à leur profit durant leur vie terrestre. Le culte des anges après avoir subi une éclipse jouit dans la seconde moitié du Ve s. d'un développement spectaculaire. On cherche en vain en Syrie les inscriptions funéraires qui contiennent une invocation à l'archange, mais les textes littéraires confirment que la croyance ancienne aux anges psychagogues était toujours présente à l'esprit des fidèles. Le culte des anges qui avait au siècle précédent fait l'objet de sérieuses réserves de la part d'Origène p. ex., subit un coup d'arrêt dans la seconde moitié du IVe s. Et ce fut précisement en Phrygie que le concile de Laodicée condamna les chrétiens qui s'y adonnaient» (P.

on peut donc conjecturer l'influence des formules funéraires de Théra sur celles de Mélos... mais aussi supposer l'existence d'une communauté juive dans cette dernière île. Le cas de Milet[28] montre assez que les commerçants de la mer [redacted]nt diffusé non seulement leurs produits mais aussi leurs croyances et leurs rites tout au long du littoral oriental de la Méditerranée[29].

La présence de Juifs dans les Cyclades est attestée à Délos à une époque reculée[30]. Fuyant les persécutions dont ils étaient victimes, les Juifs gagnèrent les îles de l'Égée, les Cyclades et le littoral africain[31]. Paradoxalement, ce sont les noms grecs qu'ils adoptaient pour cacher leur origine, qui aujourd'hui les désignent. Ces noms étaient en effet reconnaissables, formés de préférence à partir de participes ou de noms abstraits exprimant leurs réactions psychologiques face aux malheurs de la vie et leur optimisme en l'avenir: Ἀσκλῆπις, Ἀγαλ(λ)ίασις, Ἐλπίζων, Εὐτυχία, Φίλων, Εὐφραίνων[32].
L'inhumation au sein de tombes familiales se rencontre aussi dans les anciennes coutumes juives[33].

La formule de l'ange protecteur paraît avoir une datation assez ancienne. On la situe généralement vers la fin du IIIe s.[34]. Une datation aussi précoce convient toutefois à notre inscription puisque la

Canivet, Le Michaelion de Hûarte (Ve s.) et le culte syrien des anges, Byzantion 50 (1980), 85-117 [98, 100]). Le culte des anges hérité du judaïsme contemporain était par nature et par origine susceptible de formes hétérodoxes. Ceci explique que l'Église l'ait vu d'un assez mauvais œil et se soit efforcée de le contenir dans des limites compatibles avec l'orthodoxie (M. Simon, Verus Israël. Étude sur les relations entre chrétiens et Juifs dans l'empire romain, B.E.F.A.R. 166 (1948), 429-430).

28. Au théâtre de Milet (A. Deissmann, Licht von Osten (Tübingen, 1923⁴), 239, 333-399) une inscription sur la pierre du théâtre avec les cryptogrammes des sept anges, ses sept signes en sept planètes et les mots «Ἄγιε φύλαξον τὴν πόλιν Μιλησίων καὶ πάντας τοὺς κατοικοῦντας», Milet VI, 2, p. 127, n° 943, D.A.I., P. Hermann, Berlin - N. York, 1198. Dans la Ἱερὰ Σύνοψις on lit «Ἄγιε ἄγγελε τοῦ θεοῦ... διαφύλαξόν με» (1904), 90. En ce qui concerne le mot ἄβατον avec la mention ἀγγέλου H. Leclercq suppose que le génitif est produit par la suppression du mot ἄβατον. Ce dernier mot d'origine ancienne ne s'applique pas à un usage chrétien. Le mot ἀγγέλου écrit par-dessus du mot *ἄβατον* le détruit. On pourrait donc supposer à juste titre que la stèle appartenait à [redacted] autre usage et le mot ἀγγέλου a été ajouté pour un usage chrétien (contra. R. Weil, Von den griechischen Inseln, A.M. 2 (1877), 59-82 [79, n. 15]).

29. Un autre exemple de l'intérieur de l'Asie Mineure d'Eumeneia de Phrygie publié par L. Robert, Épitaphe d'Eumeneia de Phrygie, Hellenica XI-XII (1960), 429-435, confie la protection de la tombe à Dieu et à l'ange de Roubès «τὸν ἄνγελον τὸν Ρουβῆβος» daté du IIIe s. Malgré la différence des milieux et peut-être du temps la mention de l'ange du défunt en Phrygie avec le nom au génitif est strictement analogue au formulaire de Théra. Le rôle tutélaire de l'ange assure à Mélos et Eumeneia paraît donc à Théra la plus probable des conjectures. Cf. à Latoon de Xanthos inscription ἀγγελοδιάκων dans l'annexe NE. de l'église.

30. Ph. Bruneau, Les Israélites de Délos et la juiverie délienne, B.C.H. 106 (1982), 465-504, qui se réfère au IIe s. ap. J.-C. et où on trouve une bibliographie abondante.

31. J. Danielou, Les origines du christianisme latin (Paris, 1978), 36.

32. Justin, Διάλογος πρὸς Τρύφωνα, 3 «Τρύφων φησὶ καλοῦμαι, εἰμὶ δὲ Ἑβραῖος ἐκ περιτομῆς, φεύγων τὸν νῦν γενόμενον πόλεμον ἐν Ἑλλάδι (M. Ἀσίᾳ) καὶ τῇ Κορίνθῳ [redacted] πολλὰ διάγων» (M. Siotis, Αἱ κατακόμβαι τῆς Μήλου 32; v. n. 24). La nouveauté des noms est claire et évidente, parce qu'ils sont des noms rares pendant l'Antiquité. À comparer, Ἀσκληπιόδοτος Ἑρμείου Ἀθηναῖος, I.G. II², 957, II₄₆, du IIe s.; Ἀσκλαπίων Μητροδώρου, Samothrace, I.G. XII, 8 n° 1854 du Ier s. Fr. Bechtel, Die historischen Personennamen des griechischen bis zur Kaiserzeit (Halle, 1917), 85; Ἀσκληπιόδοτος, Ἀσκλαπίων. A. Fick, Die griechischen Personennammen (Göttingen, 1894), 75 (Smlg. n° 3020₁₆). W. Pape's, Wörterbuch der griechischen Eigennamen (Braunschweig, 1863-1870) I, Ἀγαλλίς, Ἀγαλλίας; P. M. Fraser - E. Matthews, A lexicon of greek personal names, I, The Aegean islands, Cyprus, Cyrenaïca, British Academy (Oxford, 1987), Ἀσκληπιόδοτος à Amorgos, Gortys, Pyloros, Mytilène; la terminaison -δωρος se rencontre plus fréquent; Ἀγαλλίας [redacted] Naxos, Ἀγαλλίς [redacted] Cyrénaïque. Les autres noms des inscriptions de Mélos ne se rencontrent pas dans les sources mentionnées ci-dessus. Pour le nom en question J. - P. Sodini propose un Ἀσκλῆπις (ψάλτης).

33. Gen. 23, 4; 47, 30. Basil. II, 19, 38. Josu. 24, 30. Isaïe 22, 16. comp. P. Volz, Jüdische Altertümer (Stuttgart, 1914), 177, 328. (M. Siotis, o.c., 32).

34. L'épitaphe de Thérinos à Larissa est rangée parmi les inscriptions pré-constantiniennes en raison de la mention d'un ange protecteur de [redacted] tombe (D. Pallas, Investigations sur les monuments chrétiens de Grèce avant Constantin, C.A. 24 (1975), 1-19 [5]). Un argument en faveur de la datation de quelques épitaphes de Théra vers la fin du IIIe s. sera fourni par l'exemplaire redécouvert dernièrement au musée épigraphique d'Athènes et notamment leur analogie avec l'épitaphe chrétienne d'Eumeneia de Phrygie attribuée au IIIe s. (Ibid., 3) (I. Barnea, L'épigraphie chrétienne de l'Illyricum oriental, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), I, 464-465). M. Guarducci (Angelos, Studi e materiali di storia delle

tombe concernée se trouve dans la première galerie creusée, antérieure à toutes les autres. De plus l'inscription ne porte pas de chrisme [redacted] de lettres apocalyptiques, indices qui nous conduiraient à fixer sa datation dans le courant du IVe s., voire dans la seconde moitié de ce siècle.

Une dernière question relative à cette formule surgit: celle de son identité religieuse. S'agit-il d'une formule juive, chrétienne ou païenne[35]? Dépassant les différentes opinions émises à ce sujet, nous pensons que l'attribution à l'une ou à l'autre religion ne peut se concevoir hors du contexte historique et spirituel de l'époque. On vit alors une période de transition. Le temps est au synchrétisme. Les formules ne peuvent être interprétées de manière catégorique et associées à l'une ou à l'autre religion sauf si elles sont accompagnées de signes vraiment distinctifs. Notre inscription, dépourvue de ces signes, peut dès lors tout aussi bien être juive que chrétienne[36].

La tombe devait sans doute être préparée à l'avance pour recevoir les sept corps. Une ultime réflexion peut être avancée sur la situation sociale des défunts. Grâce à l'inscription, nous connaissons les différents grades de la classe religieuse de la communauté: prêtres, diacres, vierges[37]. Il semble que

religioni 15 (1939), 79-89 [84]) date cette inscription de Mélos du IIIe s. Selon D. Pallas (op. cit., 7, n. 40) cette datation ne lui paraît pas admissible. H. Grégoire (Recueil, 57) croit que la plupart des inscriptions de Théra datent du IVe s.

35. Selon M. Guarducci (Studi 1939, 79 s. et Ibid., 16 (1940), 119. Ancora intorno ad Angelos) les inscriptions avec la formule d'ange de Théra paraissent être païennes (et Gli «angeli» di Thera, Mélanges G. Daux, 1974, 147-157). A. Ferrua en remarquant que les singularités des formes matérielles de la construction et de la paléographie rendent difficile un jugement certain prône pour un caractère chrétien (Gli angeli di Thera, Orient. crist. period. 13 (1947), 149-167; Idem, L'epigrafia cristiana prima di Costantino, IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), I, 584-613 [612]). Selon I. Barnea (op. cit., 453) le caractère chrétien des cinquante épitaphes de Théra et Thérasia apparaît au stade actuel des recherches plutôt soutenu que contesté.

36. La dernière inscription découverte à Théra est publiée dans A.A. 18 (1963), B2, 284. Ch. Doumas. D. Feissel (Un nouvel ange de Théra du musée épigraphique d'Athènes, B.C.H. 101 (1977), 209-214) s'occupe de ce sujet. On y trouve une bibliographie abondante. Selon lui le caractère chrétien de cette série d'épitaphes est incontestable.

37. Les diacres et les vierges constituent les corps des ascètes fondés dès le début du christianisme (Paul, aux Romains, 16, 1) «συνίστημι δὲ ὑμῖν Φοίβην τὴν ἀδελφὴν ἡμῶν, οὖσαν διάκονον τῆς ἐκκλησίας τῆς ἐν Κεγχρεαῖς» Dans la formule romaine de la prière des fidèles, liturgie de Vendredi saint, les ascètes des deux sexes sont marqués aussitôt après le clerge: *omnibus episcopis.. ostiariis, confessoribus, virginibus*. Au début la virginité était de libre choix sans obligations officielles mais avec le IVe s. on établit un lien entre les vœux et la prise de voile d'abord en Occident, puis en Orient par les lois canoniques qui règlent les affaires de discipline (D.A.C.L. VII, 1, 652, Inscriptions grecques chrétiennes, (1926), L. Jalabert - R. Mouterde).

Pline le Jeune dans sa lettre à Trajan X, 96, parle de servantes chrétiennes «quae ministrae dicebantur». Les diaconesses dont les fonctions sont longtemps difficiles à distinguer de celles des veuves (*χῆραι*), exerçaient auprès des femmes de la communauté pauvres ou malades le ministère charitable qui revenait dans son ensemble aux diacres, surveiller les femmes dans l'église, ou les catéchumènes du sexe féminin et de remplacer les desservants auprès des femmes dans certains offices au cours du baptême des adultes dans l'état de nudité (Epiphane de Chypre, Adv. Haereses, 79, 3. P.G. 42, 744 [Ve s.]). Elles devaient avoir soixante ans et avoir eu des enfants (C.Th. 16, 2, 27, an 390). Le 15e canon du concile de Chalcédoine abaissa l'âge à 40 ans «μετ᾽ ἀκριβοῦς δοκιμασίας» (G.-D. Mansi, Sacrorum conciliorum nova [redacted] amplissima collectio, 1901-1903 (Graz, 1960), VII, 364), chiffre qu'adopte la Novelle 123, 13 de Justinien (P. Lemerle, Philippes, 92, et bibliographie). Sur les vierges v. les lettres de Basile, évêque de Césarée (P.G. 30, 669-810) et M. Aubineau, Grégoire de Nysse, traité de la virginité, Sources chrétiennes 119, Paris, 1966.

«À en juger d'après le nombre égal (onze dans chaque cas) des diacres (διάκονος, diaconus et diaconesses) relevés dans les inscriptions de l'Illyricum Oriental il est à présumer que cette catégorie de desservants des églises était recrutée sans discrimination aucune parmi les hommes et les femmes. À mentionner par surcroît qu'une inscription d'Edesse parle d'une Ἀγαθόκλια, παρθένος καὶ διάκονος (J. H. Mordtmann, Inschriften aus Edessa, A.M. 18 (1893), 415-419 [416-417, n° 3]), et une autre de Drymos (Vonitsa) (Partie A, cat. n° 36) évoque une Θεοπρέπεια, ἀειπάρθενος καὶ διακόνισσα (E. Mastrokostas, Παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ Δρυμοῦ Βονίτσης, A.A.A. 4 (1971), 188; Bull. épigr. 1972, 240)» (I. Barnea, L'épigraphie, 473). Sur les diacons v. aussi (V. Léontaritou, Πληροφορίες ἐκκλησιαστικοῦ δικαίου στὶς ἁγιολογικὲς πηγὲς τοῦ 4ου αἰ., Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte, Athener Reihe, Analecta Atheniensia ad jus byzantinum spectantia (Athènes, 1989), 1-58) et également (Aim. Georges Martimort, Les diaconesses. Essai historique, Bibliotheca Ephemerides Liturgicae. Subsidia, 24, Rome, 1982; Ugo Zanetti, Y eut-il des diaconesses en Égypte?, Vetera Christianorum 27 (1990), 369-373).

l'inscription ait été rédigée une fois la tombe occupée par les sept corps, définitivement remplie[38]. Les fonctions mentionnées attestent que les défunts appartenaient au clergé et à la catégorie des ascètes, ce qui témoigne de l'ancienneté de la tombe et de la destination de cette première galerie[39]. Comme nous sommes en présence de deux générations de défunts, on doit compter environ deux décennies, ou trois, entre la première et la dernière inhumation dans cette sépulture sans pour autant exclure une fourchette chronologique plus courte. En admettant une inhumation consécutive et en tenant compte des dimensions de la chambre funéraire (2,40 m x 3,40 m), nous avons calculé que chaque corps occupait un espace de 0,50 m

3.1.22. Adjurations

La référence à l'ange protecteur est liée à une autre formule, très répandue dans le monde romain et au cours des premiers siècles chrétiens: l'interdiction d'inhumer[40] dans une tombe une personne non mentionnée dans l'inscription funéraire propre à celle-ci. Cette formule s'explique par la législation qui protège le principe d'inviolabilité de la sépulture. La présence de cette formule accompagnée de menaces à l'encontre de celui qui ouvrirait la tombe plaident en faveur d'une datation du début de la période chrétienne[41]. À l'époque romaine, la loi interdisait l'inhumation d'un corps étranger à la tombe. Les chrétiens ont suivi cet usage. À Mélos, ce principe protège l'unité sociale (inscription des Prêtres) ou familiale (inscription de Mélon) des sépultures. Il ne s'agit pas seulement d'un problème de manque d'espace pour les inhumations, comme on l'a d'abord supposé, mais bien d'une réelle volonté de dissuader la violation de tombes dont les occupants étaient unis. Il existait pour les premiers chrétiens une raison supplémentaire de défendre cet interdit: ceux-ci, dans leurs croyances, estimaient que les

38. La copie de G. Lambakis démontre le grand dommage dû à l'usure du temps qui caractérise la première inscription. Sur la photo de G. Sotiriou la plus grande partie de l'inscription apparaît effacée. En revanche L. Ross propose une lecture intégrale à l'exception de la terminaison du nom Ἀσκληπ( ).

39. Deuxième inscription avec la formule «ἄγγελος»?
«À côté des trois inscriptions copiées par L. Ross, Ch. Bayet en a retrouvé deux autres, par malheur très effacées; l'une d'elles paraît cependant contenir un second exemple de la curieuse formule d'imprécation qui donne un ange pour gardien à la sépulture: "τὸν ὧδε ἐφεστῶτα ἄγγελον"». Ce texte qui provient de (G. Perrot, Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome en 1875, C.R.A.I. 1876, 378) pose quelques interrogations. Ni G. Lambakis ni G. Sotiriou mentionnent quelque chose sur cette inscription et Ch. Bayet ne s'occupe pas des inscriptions. S'agit-il d'un rapport supplémentaire de ce que L. Ross cite sur les inscriptions? Si cette thèse de la présence de la deuxième inscription existe, cela renforcerait l'hypothèse de la même formule dans la première, si elle n'existe pas, peu importe. Ce rapport attribue au mot ἄγγελον deux γγ tandis que l'autre un seul γ. S'agit-il d'une interprétation fidèle au texte ou d'une transcription à l'orthographe exacte? S'il s'agit du premier cas cette inscription doit être sans doute une deuxième orthographe de la même formule et vraissemblablement une deuxième inscription. Mais il semble qu'une erreur de lecture s'est glissée dans les deux rapports.

40. La correction τολμή(σῃ) due à L. Ross n'est pas nécessaire. A. Ferrua (Orient. crist. period. 13 (1947), 161) rétablit le présent τολμῇ, de même L. Robert, Antiquité classique 87 (1968), 446, n. 3, avec le parallèle, I.G. VII, 2544: ὅστις δ' ἂν τολμᾷ..., à comparer aussi à Veroia (A. Orlandos, Βεροίας ἐπιγραφαὶ ἀνέκδοτοι, Α.Δ 2 (1916), 161, n° 28: ἰ τις δὲ τολμῇ ἀνύξεν δώσι Κυρίῳ λόγον. (D. Feissel, B.C.H. 101 (1977), 212, n. 29).

41. Les menaces à l'encontre des violateurs de la tombe sont innombrables. Nous citons quelques-unes: «par la colère enflammée de Dieu» (I.G. V, 1, 821) expliquée par L. Robert (Adjurations et malédictions funéraires de Lycaonie, Isaurie et Pisidie, Hellenica XIII (1965), 25-108 [101]), de Laconie et d'Argolide (cf. D. Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne, VI, B.C.H. 107 (1983), 615), «par le jugement éternel et la gloire de Dieu» (I.G. V, 1, 822) (D. Feissel, Notes IV, Malédictions funéraires en Attique, B.C.H. 104 (1980), 459-475 [467-468]), «ἔχει δὲ ὁ ἰ(ν)ύγ[ων τὸ ἀνάθεμα]» (cf. I.G. IV, 628), «ἐχέτω τὴν μερίδα τοῦ Ἰούδα τοῦ προδότου» (D. Feissel, B.C.H. 101 (1977), 226-227). Sauf à l'invocation à l'ange ou à Dieu on trouve d'autres formules qui s'adressent au corps du clergé de la communauté: «ὁρκίζω Θεόν, Χριστόν, ὑμᾶς, ἐκκλησίαν, κλῆρον» (Idem, Malédictions funéraires en Attique, B.C.H. 104 (1980), 458-472; à Argos, Idem, Ibid., 101 (1977), 224-228). Sur le sujet: A. Parrot, Malédictions et violations des tombes, Paris, 1939. L. Robert, Malédictions funéraires grecques, C.R.A.I. 1978, 24-281. En dernier lieu: Ἀραὶ Ἐπιτύμβιοι. Imprecations against desecrators of the grave in the greek epitaphs of Asia Minor. A catalogue, ed. J. Strubbe. Österreichische Akademie der Wissenschaften. Nordrhein-Westfälische Akademie der Wissenschaften, Bonn, 1997.

ossements du défunt devaient arriver obligatoirement complets et intacts au Jugement dernier. Dans la loi romaine, l'interdiction relevait plutôt du principe du droit de propriété, jugé inviolable. Il semble qu'au Ve s. cette conception – et les règles s'y rapportant – commença à s'affaiblir car on trouve nombre d'ossuaires et de tombes réutilisés en raison du manque d'espace[42]

3.1.23. *Θηκίον*

L'arcosolium, dénommé *θηκίον* par l'inscription, contient les corps de sept personnes. Quelle signification attribuer à cette dénomination? Les différentes appellations du nom d'une tombe, *τάφος*, *θήκη*, *χαμοσόριον*, *καμάρα*, *μνῆμα*, *κιβούρι*, etc., manifestent un large éventail de sens. À l'origine, chaque nom devait avoir une signification précise et indiquer un genre de tombe, mais, au fil du temps, ce sens s'est perdu, a évolué pour désigner en fin de compte seulement la notion de tombe, *τάφος*[43].

En ce qui concerne le mot *θήκη* on doit recourir à l'étymologie du mot qui signifie: boite, coffre ou caisse où l'on dépose quelque chose. Le mot est très ancien et on le rencontre à l'époque classique[44]. Donc *θήκη* désigne un endroit bien défini, carré ou rectangulaire, où l'on déposait le corps du défunt. Cette définition étymologique implique que toutes les tombes constituaient une *θήκη*. C'était la décoration architectonique qui définissait la particularité de l'appellation. L'arcosolium de Mélos constitue ainsi une *θήκη* par sa forme rectangulaire indépendamment de ses dimensions.

Jetons un coup d'oeil sur les textes pour trouver quel sens prend ce mot, en suivant la documentation fournie par D. Pallas[45]. Par le mot *θήκη* on entend la place où l'on pose le corps du défunt, d'où les expressions «*θήκη σώματος*» et «*σωματοθήκη*». Par conséquent on appelle *θήκη* le larnax en marbre. Dans deux passages, saint Jean Chrysostome parle (1) de *τάφοις* et de *θήκας τῶν πλουσίων*. Ailleurs, selon D. Pallas, Jean Chrysostome (2) distingue les *τάφους* de *λάρνακας*, *μνήματα*, *θήκας* et dans le même discours (3) il oppose les *λάρνακες* de *θήκας τῶν μαρτύρων*. Ailleurs encore (4), il cite «*τὸ μαρτύριον τοῦ ἁγίου τῆς λάρνακος ἔρημον...*»[46]. Selon D. Pallas, dans le cas 2 (Δροσίδα 50, 683) J. Chrysostome distingue les *λάρνακες* des *θῆκες*, dans le cas 3 (Δροσίδα 50, 685) il utilise pour les mortels le mot *λάρνακες* et pour les martyrs le mot *θῆκαι* et dans le cas 4 (Βαβύλαν 50, 523) il appelle λάρναξ la place qui contenait les reliques du martyr posés dans un endroit clos.

Selon D. Pallas, J. Chrysostome éclaire par des notions précises les termes évoqués ci-dessus. Le martyrium de Drosis à Antioche était un cimetière ouvert à toutes les catégories de personnes dans lequel J. Chrysostome distingue trois genres de tombes: les *λάρνακας*, les *μνήματα* et les *θήκας*. Le martyrium de Drosis comportait notamment des tombes de martyrs, les θῆκες. D. Pallas pense que les θῆκες des martyrs se situaient dans un endroit clos (*περίβολο*) et s'apparentaient à de simples tombes. Ailleurs J. Chrysostome définit les θῆκες comme des tombes pourvues d'un couvercle[47]. Les θῆκαι de

42. Exemples d'achat de tombes chrétiennes de C.I.G. et ailleurs dans (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 12-15); v. aussi, J. Guyon, La vente des tombes à travers l'épigraphie de la Rome chrétienne (IIe-VIIe s.): le rôle des fossores, mansionarii, praepositi et prêtres, M.E.F.R.A. 86 (1974), I, 549-596.

43. Pendant l'époque byzantine les lois distinguent la tombe τάφος du μνημεῖον, la première étant la place et μνημεῖον, le bâtiment au-dessus d'elle (Jus Graecoromanum 5, 559 [Zepos]). Selon la Σύνοψιν minorem t. 5, I, Z, v. Lingenthal, Jus Graecoromanum, 5, 612, μνημεῖον s'appelle chaque place pour l'inhumation (Ph. Koukoules, Βυζαντινῶν νεκρικὰ ἔθιμα, Ε.Ε.Β.Σ. 16 (1940), 54, n. 9). Mais il signifie aussi la tombe taillée, c'est-à-dire, le larnax, «τί γάρ ἐστι μνημεῖον; λίθος, σῶμα νεκρὸν ἔχων ἐγκείμενον» (J. Chrysostome, P.G. 58, 735, v. 51).

44. Hérodote 12, 86 οἴκημα θηκαίον, 1, 67; 1, 187; 2, 148; Eschyle, Pers. 405; Agam. 453; Soph. Élec. 896; Oed. Col. 1763; Thuc. 3, 104, 1, 4; Xén. Cyr. 7, 3, 5; Plat. Leg. 12, 958, d; Plut. de Isid. 35, p. 365, Ὀσίριδος θήκας = τάφους. ehd. 18, p. 358; Lucien, Char. 22 ἀποθήκας τῶν σωμάτων (A. Bailly, diction. mot θήκη, R.E. 2e s. V², 1614, mot theke. W. Enßlin).

45. D. Pallas, Σαλαμινιακά, Α.Ε. 1950-51, 169.

46. D. Pallas, Ibid, 168, n. 2, 169, n. 4, J. Chrysostome, Ὁμιλία ἐγκωμιαστικὴ εἰς τὴν ἁγίαν μάρτυρα Πελαγίαν τὴν ἐν Ἀντιοχείᾳ (P.G. 50, 582); Ἐγκώμιον εἰς τὴν ἁγίαν μάρτυρα Δροσίδα καὶ εἰς τὸ μεμνῆσθαι θανάτου (P.G. 50, 683; Ibid., 50, 685); Εἰς τὸν ἅγιον ἱερομάρτυρα Βαβύλαν (P.G. 50, 523).

47. P.G. 55, 512, commentaire sur David, Psalm. 48, 17 «Μὴ φοβοῦ, ὅταν πλουτισῃ...» (499-512) (Matth. 23, 27).

Drosis et de ses compagnons étaient donc des sépultures bâties dans le sol nettement moins luxueuses que les sarcophages. Il semble toutefois que les θῆκαι pouvaient aussi correspondre à des tombes de riches joliment taillées à l'extérieur.

Sur ces exemples, tous issus des écrits de Jean Chrysostome, et sur les conclusions souvent confuses et contradictoires de D. Pallas, nous souhaitons faire quelques remarques.

a) D. Pallas prétend que Jean Chrysostome donne des définitions précises des diverses dénominations des tombes. Faut-il partager l'optimisme de D. Pallas? J. Chrysostome était un homme d'Église qui commença ses études dans l'école de Livanios. Ses discours témoignent à l'envi de ces dons exceptionnels d'orateur. L'homme utilise tous les effets rhétoriques disponibles. Les oppositions, répétitions et liaisons qui parsèment ses discours ont pour but premier de donner un sens et un rythme à la parole et non de décrire au sens strict le cimetière et la nomenclature des tombes[48].

b) D. Pallas conclut que les *θῆκες* des martyrs dans le cimetière d'Antioche étaient d'aspect médiocre et avaient en tout cas moins d'importance que les sarcophages. On ne peut généraliser une telle hypothèse. En outre, est-il vraiment certain que les tombes des martyrs étaient à ce point médiocres par rapport à celles des mortels? Après la paix de l'Église, à une date avancée, fin IVe-début Ve s., on pourrait normalement s'attendre à ce que les tombes des martyrs aient subi un réaménagement destiné à les rendre plus visibles, monumentales et accessibles aux fidèles (v. le cas du pape Damase à Rome). On peut accepter la constatation faite ci-dessus seulement dans un cas: si les tombes étaient disposées dans un lieu clos constituant un mausolée, chose que suppose D. Pallas. Quoi qu'il en soit, les contradictions présentes dans les sources rendent peu probables les conclusions de cet auteur.

c) Le *θηκίον* de Mélos, certainement antérieur à l'époque de Jean Chrysostome, démontre l'utilisation de ce mot pour désigner un arcosolium comprenant une grande chambre funéraire, couverte et de forme rectangulaire, prévue pour recevoir les corps de sept défunts. Il est dès lors permis de conclure avec certitude que le mot *θήκη*, comme le montre son étymologie, désignait le lieu où était déposé le corps.

d) Enfin, on signalera que ce mot, en usage depuis plusieurs siècles, perdit son sens premier, constat qui se vérifie pour d'autres mots comme *κιβούρι*, *μνῆμα*, pour désigner de manière générale la tombe[49].

---

48. À comp. (P.G. 50, 684. 688D (Δροσίδα): ... καὶ πλῆθος εὐθέως τάφων προσπίπτει τοῖς ὀφθαλμοῖς, καὶ ὅπου περ ἂν ἴδῃ, λάρνακας καὶ μνήματα καὶ θήκας ὁρᾷ τῶν κατοιχομένων. 690A: ὅταν γὰρ τὰς ἄλλας παραδραμόντες λάρνακας ἐπὶ τὰς τῶν μαρτύρων θήκας ἔλθωμεν, ὑψηλότερον ἡμῖν τὸ φρόνημα γίνεται, ἐντονωτέρα ἡ ψυχή, μείζων ἡ προθυμία, θερμοτέρα ἡ πίστις. Ἐπειδὰν οὖν τοὺς πόνους καὶ τοὺς ἀγῶνας καὶ τὰ ἔπαθλα καὶ τὰ βραβεῖα καὶ τοὺς στεφάνους τῶν ἁγίων ἀναλογισώμεθα τούτων. 686, 691A: εὐσεβὴς δὲ βασιλεὺς οὐδεὶς οὐδέποτε ἄνδρα ἄπιστον κολάσαι καὶ τιμωρήσασθαι εἵλετο... 691B: ἀλλὰ μάγος καὶ γόης ἦν· ἀλλὰ πολλοὶ καὶ μάγοι καὶ γόητες καὶ πλάνοι γεγένηνται. 687, 692C: διὰ τοῦτο μάλιστα φιλῶ τῶν μαρτύρων τὰς μνήμας, καὶ φιλῶ καὶ ἀσπάζομαι, πάσης μέν... Ὅσῳ γὰρ τὸ σκεῦος ἀσθενέστερον, τοσούτῳ μείζων ἡ χάρις, τοσούτῳ λαμπρότερον [illegible] τρόπαιον, τοσούτῳ περιφανεστέρα ἡ νίκη. 693E: κατετήκοντο μὲν γὰρ σάρκες καὶ ὀστᾶ συνεφρύγετο, καὶ κατεκαίετο νεῦρα. N. Emmanouïlidis n'accepte pas la classification des tombes faite par D. Pallas (Τὸ δίκαιο τῆς ταφῆς στὸ Βυζάντιο (Athènes, 1989), 262, 273).

49. L'étude de l'épigraphie funéraire offre d'autres définitions de la tombe. On distingue des particularités et des préférences locales de ces appelations. C'est ainsi qu'en Macédoine on trouve presque uniquement le mot *μημόριον* (P. Perdrizet, Le cimetière chrétien de Thessalonique, M.A.H. 19 (1899), 541-548 (545-546) et Idem, Inscriptions de Salonique, Ibid, 25 (1905), 81-96); exemples d'épitaphes de gens originaires de la Macédoine à Corinthe (L. Ross, inscr. ined. 20, n° 62); Rome (C.I.G. 9593). À Corinthe c'est le mot *κοιμητήριον* ou *κόμη* qui domine dans les deux cents épitaphes (I. Barnea, L'épigraphie, 485). Beaucoup moins fréquemment on utilise les mots *μνῆμα* et *θήκη* pour désigner la tombe. À Athènes parmi environ cent quarante inscriptions de caractère funéraire une centaine désigne la tombe par le terme *κοιμητήριον* (Ibid.). Toutes les inscriptions funéraires paléochrétiennes du musée épigraphique d'Athènes portent le mot *κοι(υ)μητήριον* (S. Ntantis, Παλαιοχριστιανικές ἐπιγραφές τοῦ ἐπιγραφικοῦ μουσείου Ἀθηνῶν, A.A.A. 17 (1984), 87-99 (dix cas); cf. J. Creaghan - A. Raubitschek, Early christian epitaphs from Athens, Hesperia 16 (1947), 5-6 (*κοιμητήριον* - trente-deux cas, *κυμητήριον* - trente-six cas) (19). Par contre le terme *θήκη* se rencontre en Orient (A. M. Schneider, Samos in frühchristlicher und byzantinischer Zeit, A.M. 54 (1929), 97-141 [138]); en Syrie, Palestine et Cilicie (C.I.G. IV, 9165 s.).

3.1.24. L'inscription de Mélon (fig. C, 9, 12, 14, 19)

La deuxième inscription se trouve sur le 3e arcosolium du côté droit de la galerie A3. Si on se base sur la photographie prise par G. Sotiriou, celle-ci semble avoir été rédigée par le prêtre *Μήλων* dont la fille *Στεφανίς* (et non son fils *Στέφανος*) était enterrée dans cet arcosolium. Le Π renversé correspond aux branches verticales des lettres N et I, la branche horizontale étant celle de la ligne. En outre la lettre qui suit ressemble à un h (H), ce qui pourrait suggérer le terme *Μήλωνος*. D'après l'inscription, la tombe était destinée à recevoir les corps des membres de la famille du prêtre *Μήλων*. Il s'agit donc bien d'un arcosolium familial qui a reçu le corps de *Στεφανίς*. Nous conservons ici la terminologie ancienne, parce que le nom du prêtre apparaît clairement à la 4e ligne.

La lecture de l'inscription présente quelques difficultés. G. Sotiriou a proposé une lecture qui semble correcte. Cependant une difficulté importante se rencontre à la 2e ligne où la proposition du savant n'est pas vraiment convaincante: «*ὁρκίζω ὑμᾶς τὰς μητέρας τοῦ πλήθους*». Pour notre part, nous pensons être en présence d'une formule inédite d'adjuration concernant l'inviolabilité de la sépulture, mais nous n'écartons catégoriquement l'hypothèse de G. Sotiriou. G. Lambakis et G. Sotiriou ont corrigé le nom du défunt lu par L. Ross, «*Στέφανος*», en «*Στεφανίς*».

La tombe concernée par la première inscription révélait une classe sociale bien distincte et consacrée à la vie religieuse. Ici la tombe appartient à un membre du clergé et à [illegible] famille. De cette double constatation, on peut croire à la prépondérance de membres du clergé dans la catacombe. La présence de cette tombe dans la galerie A3 montre que celle-ci paraît un peu postérieure à la sépulture attestant la première inscription et que les inhumations se sont succédées par ordre chronologique dans l'espace. Elle révèle aussi l'absence de places privilégiées à cette époque initiale du fonctionnement de la catacombe. D'après les publications et la précédente inscription, il n'y a pas de traces du chrisme ou de lettres apocalyptiques. Par convention nous la situons chronologiquement au plus tard avant le début de la quatrième décennie du IVe s.

3.1.25. L'inscription de Thomas (fig. C, 15-16).

Une troisième inscription a été répertoriée par G. Sotiriou. Elle se situe sur la façade du 4e arcosolium du côté gauche de la galerie A3, presque face à l'inscription de Mélon. Cette inscription diffère des autres en ce qui concerne la forme et la formule. Elle comporte un grand carré occupant toute la surface de la partie centrale de la façade de l'arcosolium. Dans la partie haute se trouve la *tabula ansata* sans séparation de lignes et une bordure pour les longs côtés. Les lettres sont écrites à l'intérieur et au-dessous de la *tabula*. Le centre de la partie inférieure du carré contient le monogramme du Christ entouré de part et d'autre de croix aux branches égales inscrites dans des cercles.

Dans cette inscription, à l'exception du nom de Thomas dans la *tabula* et de l'appellation située au-dessous d'elle «ΠΛΕΟΝΤΩΝ ΛΙΜΗΝ», on ne peut suggérer aucun autre mot avec certitude, de manière à la compléter. G. Sotiriou pense qu'il s'agit d'un Thomas qui était *ναύκληρος* (marin). La chose est probable dans le contexte d'une île et les lettres invisibles concerneraient donc le métier du défunt. On peut donner pareille signification, si on associe le métier supposé de Thomas avec la désignation du Christ comme «*πλεόντων λιμήν*». La figuration d'un navire, symbole de la profession comme on en trouve dans d'autres cas, rendrait l'attribution plus probable[50]. Mais, répétons-le, rien ne

---

50. L'inscription de Felix naviculatius sur une plaque funéraire en mosaïque de Thabraca (D.A.C.L. XII, 1, naviculaires, 971, fig. 8754 (1935), H. Leclercq). Dans la catacombe de S. Lucia de Syracuse «Θεόκτιστος ναύκληρος Λύκιος» (C. Amato, Relazione preliminare sugli scavi recenti nelle catacombe «S. Lucia» et «S. Maria» a Siracusa, Ier C.N.A.C. (Siracusa, 1950), 59-63, pl. XII, 2. et P. Griffo, Documenti cristiani sul monte Pellegrino, R.A.C. 31 (1955), 269-274 [273-274]). La mosaïque de la basilique de Zahrani près de Sidon au Liban mentionne la contribution des *ναύκληροι* à l'exécution d'un portique (M. Chébab, Mosaïques du Liban (Bulletin du musée de Beyrouth, 14-15). (Paris, 1958-59), 95, fig. 6, p. 103). L'inscription en mosaïque de ΠΑΥΛΟϹ ΝΑΥΚΛΗΡΟϹ dans l'église de Saint-Pantaléon d'Aphrodisias (L. Budde, St. Pantaleon von Aphrodisias in Kilikien, Beiträge zur Kunst des christlichen Ostens, Band 9 (Recklinghausen, 1987), 29, fig. 14). «Γεωργίου πρεσβυτέρου ΝΑΥΚΛΕΡΟΥ» et «ΝΑΥΚΛΗΡΟϹ ΜΕϹΑΤΟϹ» à

peut être véritablement soutenu avec certitude. Cette inscription semble être plus personnalisée et moins officielle que les deux premières. Les caractères sont inégaux et leur disposition manifeste simplicité et indifférence aux proportions. Les inscriptions précédentes, relatives à des membres du clergé, devaient sans doute se référer à des formules officielles. Celle de Thomas, qui n'appartient pas au clergé, conserve une liberté de ton et d'expression, sans doute conforme aux vœux du disparu.

Quelle signification accorder dans cette inscription au chrisme? Abréviative ou symbolique[51]? Il faut au préalable tenter de déterminer quand se produisit le passage d'un usage à l'autre[52]. Il paraît évident que l'abréviation est antérieure au symbole. Un long intervalle de temps dut s'écouler avant que la ligature soit interprétée comme symbole. L'usage du chrisme comme abréviation est incontestable[53]. Toutefois, cet usage, si on se rapporte au nombre d'inscriptions qui l'attestent, fut peu répandu pendant le IIIe s. On l'adopta de préférence plutôt comme abréviation que comme symbole. La présence du chrisme sur l'inscription de Thomas a sans doute une signification abréviative car il confère au Christ l'appellation de «πλεοντων λιμην», ce qui marque une époque précoce[54]. Cette

---

Yassi Ada (G. F. Bass, Unterwater excavations at Yassi Ada. A byzantine shipwreck, A.A. 77 (1962), 537-564 [563]). De la nécropole de Kôm-Esch-Schukâfa l'inscription de «Ἡρακλέων Ἡρακλείδου Ἡρακλεώτης ναύκληρος ἐτῶν νε' χαῖρε» (en majuscules) (Th. Schreiber, Die Nekropole von Kôm-Esch-Schukâfa, Expedition E. von Sieglin, Ausgrabungen in Alexandria Bd I. Text (Leipzig, 1908), 52). Des inscriptions de l'époque romaine de N. Anchialos «Ἱέρων Πολλίωνος Νικομηδεύς, ναύκληρος ἐτῶν κϛ'» (G. Sotiriou, A.E. 1929, 142). Sur le sujet, D.A.C.L. XIII, 1, navire, navicularius, (1935), H. Leclercq.

51. L'image de la croix simple, figurée pour elle-même, est tout à fait exceptionnelle avant Constantin, et reste rare au IVe s. Elle n'a probablement été employée sans répugnance par les chrétiens qu'après que le supplice infamant de la croix eût été aboli par Constantin. Elle ne devient fréquente qu'à partir du moment où se développent les diverses légendes de l'«invention de la croix» (P. Lemerle, Philippes et la Macédoine orientale à l'époque grecque et byzantine. Recherches d'histoire et d'archéologie, I (B.E.F.A.R. 158, Paris, 1945), 85). Selon lui, il faut se garder de confondre le *lavarum* et la croix, confusion qui paraît faite encore par G. de Jerphanion dans (Représentation de la croix et du crucifix aux origines de l'art chrétien, La voix des monuments I (Paris, 1930), 138-164). Selon W. Seston (Sur les deux dates de la table des privilèges de Brigetio, Byzantion 12 (1937), 477-486) Constantin et les chrétiens de son entourage «ne se mettent pas sous la protection de la croix. Le Christ qu'ils invoquent n'est pas le crucifié du Golgotha mais l'oint du Seigneur» (P. Lemerle, Ibid.). La crucifixion ne fut abolie que par Constantin vers le début du IVe s. Les premières croix attestées sont de peu postérieures à cette suppression et l'usage de figurer la croix simple ne deviendra courant qu'un peu après, lorsque le supplice qu'elle représentait ne sera plus qu'un souvenir (M. Sulzberger, Le symbole de la croix et les monogrammes de Jésus chez les premiers chrétiens, Byzantion 2 (1925), 337-448 [393]).

52. Il est normal que le symbolisme se développe après la reconnaissance officielle de la religion et connaisse une évolution. Au premier temps il était caché et réservé aux seuls initiés. Aux yeux de ses adversaires il était entâché d'infamie. Après la fin des persécutions le symbolisme devient une partie importante de l'identité du fidèle.

Parmi les plus anciens écrivains chrétiens, seul saint Paul attache de l'importance à la croix, qui pour les autres n'est qu'un instrument de supplice dépourvu de tout caractère sacré (M. Sulzberger, Ibid.). C'est à partir de la conversion en masse des païens, au IVe et au Ve s. que des mots et des symboles décidément chrétiens commencent à se rencontrer (E. Renan, M. Aurèle et la fin du monde antique (Paris, 1882), 143-144). D'ailleurs il fallait attirer le plus des païens possible, et ils n'eussent pas compris une religion absolument exempte d'image (M. Sulzberger, op. cit., 387).

Chaque société et chaque époque possède ses symboles. L'image comme symbole joue un rôle prépondérant dans les religions. Par ce moyen les fidèles se reconnaissent, la religion exprime sa présence et sa puissance. Enfin c'est par ce moyen qu'elle se diffuse.

53. Le chrisme est extrêmement fréquent, mais il n'est pas connu d'une façon certaine avant le début du IVe s.: sur les tétradrachmes d'Athènes, sur certaines monnaies lagides, sur celles du roi syriaque Alexandre Bala (146 av. J.-C.), du bactrien Hermaüs (138-120 av. J.-C.), du scythe Azès (100 av. J.-C.), avec le sens de χρυσός, χρηστόν, χρύσιππος. Il est généralement employé pour toutes sortes de noms ou de mots commençant par Χρ ou Ρχ (M. Sulzberger, op. cit., 393). XP signifiait *existimare* et ☧o = *existimatio* (D.A.C.L. III, 1, 1485, Chrisme, (1913), H. Leclercq). Quand il s'agit d'une abréviation le chrisme se précède de in ☧. L'exemple d'Antoninos par l'emploi du grec, la construction de la phrase et la forme des lettres est daté avant le IVe s. Un autre (De Rossi, R.S. I, 132) est daté du IIIe s. (Ibid.). La croix monogrammatique ⳨ n'est attestée avec certitude qu'à partir de la période 330-350. Première inscription datée à Rome (E. Diehl, I.L.C.V., 4331) an 355. Alors que le monogramme constantinien ☧ apparaît beaucoup plus tôt: sur les textes littéraires vers 326, sur les inscriptions romaines à partir de 323 (Ibid., 3257), les cas vont multipliant en 329, 333, 336; sur les monnaies de Constantin en 317 à l'atelier de Siscia, dès 315 à celui de Pavie. H. - I. Marrou s'oppose à l'opinion

interprétation est aussi soutenue par les deux croix dans les cercles qui bordent le chrisme. La croix étoilée[55], courante à partir de Constantin invite à proposer une datation un peu précoce pour l'inscription. Par ces deux éléments, l'ancienneté du chrisme comme abréviation et le caractère tardif de la croix étoilée, on peut dater l'inscription du 2e quart du IVe s. La présence des deux tombes de Mélon et de Thomas dans la même partie de la galerie montre par ailleurs une cohérence chronologique dans l'évolution de l'aménagement de la catacombe.

---

de H. Grégoire, M. Sulzberger et J. Moreau qui voient dans la description de Lactance (De mortibus persecutorum, 44, 15) le monogramme constantinien ☧. Il faut bien préciser que l'absence de croix monogrammatiques assez sûrement datées avant 330-350 ou 355 n'est pas l'équivalent d'un témoignage positif situant la création de ce symbole (H. - I. Marrou, Autour du monogramme constantinien, Mélanges Et. Gilson (Toronto-Paris, 1959), 403-414, réédité dans, Cristiana Tempora, 1978. La croix monogrammatique ⳨ ne paraît guère avant le milieu du IVe s. Elle n'a certainement pas existé au IIIe s. (M. Sulzberger, op. cit., 398). Saint Ephrem qui vivait vers le milieu du IVe s. dit que de son temps cette forme nouvelle était fort usitée (Opera, ed. Assemani, III, 477; Ch. Bayet, op. cit., 358).

54. Dans les galeries primitives de la première aire du cimetière de Callixte on a trouvé une inscription de date consulaire de 269 avec le chrisme comme ✳. La partie primitive de Saint-Sotère est contemporaine de la paix de l'Église et c'est ce qui explique que dès qu'on y pénètre on rencontre des monogrammes formant une série à peu près ininterrompue perdant sa valeur de sigle abréviatif pour s'affirmer isolement en manière de symbole parfois enfermé dans un cercle ou dans une couronne. Le monogramme constantinien ☧ et le ✳ paraissent aux années 320-324, le ✳ aux monnaies d'Aquilée et de Tarragone, le ☧ à Arles. Le ☧ a été relevé dans une inscription datée par les consuls de l'année 323. Les deux chrismes apparaissent fréquemment après la paix de l'Église (D.A.C.L., III, 1, 1485, Chrisme, (1913), H. Leclercq). On peut conclure qu'en principe la croix simple ne se rencontre jamais avant l'époque de Constantin. Peut-être y a-t-il eu des exceptions locales isolées, en tout cas extrêmement rares; mais cela même est incertain et n'est qu'une hypothèse, qui n'est pas appuyée sur un seul document solide (M. Sulzberger, op. cit., 371, 377, 386). Pour les différences chronologiques locales à voir aux inscriptions: à Rome l'an 323 comme abréviation *in pace* et 331 (G. B. de Rossi, I.C.U.R. (1857-1861), I, 39, Suppl. 16, n° 1415), en Afrique en 319 et 329 et en Gaule en 347 (P. Bruun, Early christian symbolism on coins and inscriptions, VIe C.I.A.C. (Ravenna, 1962), 527-535). La croix isocèle apparaît d'abord en Syrie et après en Occident, le ☧ se diffuse d'abord à l'Occident, c'est-à-dire à Rome et après en Orient (I. Kotsonis, Τὰ χρονολογικὰ ζητήματα τοῦ σταυροῦ καὶ τῶν μονογραμμάτων ☧ καὶ ⳨ (Athènes, 1939), 92). Le plus ancien exemple daté du monogramme constantinien est de l'an 338 (G. B. de Rossi, Inscr. I, n° 48). De ce monogramme provient le ⳨ dont la première mention est de 355. Le Rho ouvert commence à apparaître vingt-cinq ans après le Rho fermé et les deux formes se perpétuent parallèlement l'une à l'autre durant quatre siècles environ (A. Frantz, The provenance of the open Rho in the christian monograms, A.J.A. 33 (1929), 10-26 [25]).

La forme ⳨ étant plus simple que celle de ☧ doit être postérieure. En suivant les règles de la production des images comme signes nous commençons par celle qui a pour origine un lien visible avec l'action qui la fonde. Après commence la simplification progressive qui se forme par la déduction de quelques éléments ou l'addition d'autres, p. ex. les lettres apocalyptiques qui accompagnent le chrisme.

55. On trouve souvent en Phrygie au IVe s. et déjà au IIIe l'ornement ⊕, d'origine non chrétien, mais qui fut considéré «comme un équivalent local de la croix». H. Grégoire a souligné à M. Sulzberger «qu'il pensait que ces croix avaient été sculptées après coup, après 350. Dans cette région, en effet, on trouve des croix tout à fait pareilles sur les monuments païens» (H. Grégoire, Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, fasc. I (Paris, 1922), 56), (M. Sulzberger op. cit., 375, n. 1). Le chrisme étoilé semble être présent, fréquemment sur les monnaies et les monuments lapidaires postérieurs à Constantin (G. B. de Rossi, I.C.U.R. I, n° 330, 424, 442, etc., épitaphe du IVe s. dans le cimetière de Sainte-Agnès).

La croix isocèle (faussement dite grecque) étoilée apparaît très tôt pendant l'Antiquité à la forme de la rosette, qui a été christianisée assez tôt (v. une stèle à Théra, A. Deissmann, Licht von Osten, 1909³, 209, fig. 43) et une autre au musée d'Épidaure (Ibid.). La croix isocèle avec son aspect nettement géométrique a valu un fréquent usage dans l'art ornemental. On trouve une vingtaine de croix + avant les premières années du IVe s. Vers le milieu du IIe s. on la trouve sur une inscription grecque d'où son nom (D.A.C.L. III, 2, 3053, fig. 3360, Croix et crucifix, (1914), H. Leclercq). Il faut se méfier de la datation précoce des catacombes de Rome proposée par les premiers chercheurs qui s'en occupèrent.

Parmi les monuments avant Constantin on mentionne une très ancienne stèle portante une épitaphe en Asie Mineure avec un fronton demi-circulaire, au milieu duquel se trouve un médaillon. Une lourde couronne décorée d'un motif de losanges est inscrite dans ce médaillon. Une croix creusée à la pointe est inscrite à son tour à l'intérieur de la couronne. Dans la même vallée et village d'Aikirikdji une stèle comporte une croix inscrite dans deux cercles concentriques (Ibid., 3060, fig. 3372). On trouve d'autres croix étoilées sur des stèles funéraires d'Erment en Egypte copte (Ibid., 2831 s., fig. 3268 s.) et sur une lampe de Fayoum. Elle se présente sculptée dans une tombe à baldaquin à Salina de Malte. Le

3.1.26. Les autres inscriptions

L. Ross affirme que l'inscription *ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ* présentant au-dessus du nom le chrisme peut être datée du règne des Antonins en raison de l'utilisation du génitif (fig. C, 10). Si le monogramme constantinien peut s'avérer antérieur à Constantin, il n'appartient certainement pas à la période antoninienne, ni comme abréviation chrétienne, ■ comme symbole chrétien[56]. Les génitifs *Ἀλεξάνδρου* et *Θεοδώρου* ne sont en rien des indices décisifs d'ancienneté. Il peuvent s'expliquer par la proximité de tombes païennes, susceptibles de contenir des pierres sépulcrales avec des noms au génitif[57].

G. Lambakis mentionne la présence d'un chrisme et de lettres apocalyptiques sur une tombe de la catacombe C[58] près desquels on peut distinguer de part et d'autre des fleurs. Les lettres se présentent sous la forme inversée Ω A, indice qui confirme la présence de Juifs dans l'île et renforce l'opinion selon laquelle une partie des tombes appartenait à des Juifs hellénisés et christianisés[59].

3.1.27. Datation

Selon L. Ross, il a fallu beaucoup de temps pour remplir la catacombe. Il soutient entre autres cette opinion sur l'attribution de l'inscription d' *Ἀλεξάνδρου* et sur la chronologie qu'elle implique. À notre sens, il convient de se méfier de la datation de L. Ross car elle manque de preuves solides: sa description apparaît trop rudimentaire, tandis que le comptage des morts et l'attribution de l'inscription sont sujets à caution. Les observations de Ch. Bayet nous semblent davantage concorder à la réalité. Celui-ci revoit fortement à la baisse la durée d'exploitation de la catacombe. Son argumentation repose sur plusieurs indices: le nombre restreint des défunts inhumés, l'uniformité architecturale du lieu et la relative contemporanéité des inscriptions repérées et de la décoration des galeries. En appuyant sa

monogramme à sa forme ⓟ, se trouve dans la catacombe de Rabat Ghajn Quajjied Sainte-Agathe (Dossiers d'histoire et d'archéologie 19 (Nov.-Déc. 1976), 52, P. V. Borg).

56. On trouve le type ✱ à l'an 269 (cimetière d'Hermès) et le type ✱ avant l'an 298, douteuse? (De Rossi, I.C.U.R. I, 16, n. 10 et 28, n. 26).

57. On admet généralement (L. Ross, C.I.G. n° 9290; R. Garrucci, Storia dell'arte cristiana nei primi otto secoli, 7 vols (Prato, 1873), I, 163, 1; F. - J. Dölger, ΙΧΘΥC, I, n. 364-365 (Bd. I = 17 Supplementheft zur R.Q. (vol. I-IV, Freiburg-Münster, 1910-1943) que ce document date au plus tard du siècle des Antonins, à cause de son élégance matérielle. À comparer H. Leclercq, Manuel I, 281. Mais H. Grégoire a très justement remarqué (Recueil, I, n° 208; cf. n° 214 bis) que les inscriptions de Mélos, Délos, etc. sont souvent en caractères archaïsants, ce qui s'explique aisément par le grand nombre des modèles classiques que les lapicides avaient sous les yeux. Il attribue l'inscription ci-dessus au IVe s. (M. Sulzberger, op. cit., 398).

58. La forme du monogramme A✱ω n'est pas en usage avant le IVe s. (Cimetière de Balbine, D.A.C.L. II, 1, 138-157 (156), (1910), H. Leclercq). Les types A✱ω et A†ω ne se présentent pas avant le milieu du siècle (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 276). La forme ✱c = σωτήρ se trouve en Sicile à Riuzzo I et ailleurs et elle est datée du IVe ou du début du Ve s. (Ibid., 63). Une abréviation à Catania «OIKOC AIΩNIOC EN ✱ῷ» (Ibid., 273). Un autre pareil d'Égypte (C. Lefebvre, Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte (Le Caire, 1907), 5, n° 21), la croix monogrammatique accostée de lettres apocalyptiques. L'écriture est du milieu du IIIe s. (D.A.C.L. I, 1, 1098-1182 (1151), Alexandrie, (1907), H. Leclercq). Cependant il faut considérer que le symbole final, la croix monogrammatique encadrée des lettres apocalyptiques A ■ Ω, serait absolument unique avant le milieu du IVe s. Si donc il faut ne pas avancer la date de l'inscription, il semble du moins plausible que le groupe A☧ω ait été ajouté après coup (M. Sulzberger, op. cit., 376). Une forme des lettres avec la croix simple A†ω se présente à Rome en 375 (G. B. de Rossi, I.C.U.R., I, 119, n° 249).

Les Juifs parlaient de l'observance de la Loi d'Alef jusqu'à Tav (H. Strack - P. Billerbeck, Commentar zum N.T. aus Talmud und Midrasch (Stuttgart, 1932), I, 156 et 814 s., II, 362 et 546-693). Sur le symbolisme de ces mots (N. Müller, A-Ω, Real-encycl. für protest. Theol. ■. Kirche, 3 Aufl. (Leipzig, 1896-1909), I, 1-12). Ces symbolismes se présentent aussi auparavant (Apocalypse 1, 8; 21, 6; 22, 13) (G. Kittel, Theologisches Wörterbuch zum N.T. (Stuttgart, 1933), I, 1-3). Ces lettres ont été utilisées largement à partir du IIIe s.: Clément d'Alexandrie, Stromateis, 4, 25; 6, 16. Tertyllien, De monogamie, 5. Ambroise, Expositio Apocal. 1, 8. Irénée, Heres. 1, 14, 6, et 15, 1 (M. Siotis, op. cit., 36 s.).

59. D'autres exemples dans (N. Müller, Real-encycl.: Mélos (I, 4), Padoue (I, 9, 3), Syrie (I, 9, 40), Ravenne (10, 1 et 8), Afrique-Rome (1, 6, 4), épitaphe gallicane (1, 7, 12), sarcophage de Ravenne (I, 7, 55), Afrique, Syrie (1, 8, 49).

datation sur la présence du monogramme constantinien et sur la chronologie que ce dernier implique, il avance pour les arcosolia une datation antérieure à la seconde moitié du IVe s., tout en considérant que les tombes creusées dans le sol peuvent s'avérer postérieures.

Malgré sa relative homogénéité, il faut reconnaître que l'architecture ne nous fournit que peu d'éléments: que conclure en effet de la simplicité des arcosolia, des quelques niches insignifiantes (excepté celle du cubiculum), etc.? L'absence de peintures, de plaques tombales, de décoration et de mobilier compliquent considérablement les tentatives de datation. Les chercheurs doivent en effet se contenter de l'étude du monogramme, de la forme des caractères et d'observations sur l'aspect général de la catacombe.

G. Sotiriou souligne que les inscriptions ne diffèrent pas énormément du point de vue paléographique, à l'exception de la confusion existant dans la forme de quelques lettres comme M, N, A, problème qu'on observe surtout pour le A dans les inscriptions. Il range les inscriptions existantes en deux catégories. Les inscriptions des Prêtres et de Mélon sont, d'après lui, les plus anciennes et datent de la fin du IIe et du IIIe s. en raison de leur simplicité – absence de monogramme et de croix décorative — et de la citation des différentes dignités religieuses – prêtres, diacres et vierges. Selon lui, la seconde catégorie (l'inscription de Thomas) appartiendrait au IVe ou au début du Ve s. G. Sotiriou explique la coexistence des deux catégories dans la même galerie (songeons aux inscriptions de Mélon et Thomas pratiquement en face l'une de l'autre) par l'utilisation de la catacombe jusqu'au début du Ve s. La distinction opérée par G. Sotiriou ne convainc pas entièrement car elle exclut la possibilité qu'un artiste se soit exprimé différemment des autres (nous insistons sur le recours à des modèles pré-établis pour les formules des inscriptions). Si on acceptait cette façon de voir, il faudrait admettre une différence de quelques décennies, voire d'un siècle, entre les deux arcosolia de la galerie A3. Peut-on soutenir un intervalle de plusieurs décennies entre les deux parties d'une galerie à l'étendue très limitée? Cela nous paraît impossible. Il est plus raisonnable de croire qu'on remplissait chaque galerie de façon progressive, au fur et à mesure des inhumations, comme le montrent, nous l'avons dit, les portes des passages internes, l'étroitesse des galeries secondaires et l'aménagement des tombes. Faut-il envisager une solution intermédiaire consistant à l'exploitation consécutive des parties droite et gauche de la galerie? Aucune preuve ne permet de se prononcer sur cette éventualité.

Les sources historiques et démographiques relatives à la cité sont susceptibles de nous fournir des informations supplémentaires sur le nombre d'habitants, l'exploitation du sol, les métiers et, corrélativement, sur la catacombe elle-même. Au cours du IIIe s., l'État connaît une crise dont les effets s'observent, entre autres, dans l'évolution démographique. Le nombre d'individus décroît dans toutes les régions de l'Empire. C'est sans doute le cas aussi à Mélos: la population diminua considérablement à cette période, mais au IVe s. la tendance s'inversa. Si on ne peut avancer de chiffres concrets, il semble assuré que sa population à l'époque paléochrétienne devait être moindre que celle des temps classiques, apogée de la cité. Durant toute l'histoire de l'île, les métiers de la mer et du commerce — surtout du commerce entre les Cyclades et les côtes méditerranéennes — n'ont cessé d'être prépondérants pour la population. Notons enfin qu'on ne trouve aucune mention dans les sources littéraires de la communauté chrétienne insulaire et que la liste épiscopale se réduit à deux noms[60].

Une autre énigme chronologique concerne la présence des Juifs, liée au commerce, et les persécutions que ceux-ci endurèrent à cause de leur identité religieuse[61]. Les témoignages archéologiques

60. Eutychios «ἐλάχιστος ἐπίσκοπος Μήλου» qui a siegé et souscrit au VIe concile œcuménique (698) et Galaktion «ἀνάξιος ἐπίσκοπος Μήλου» qui a siegé et souscrit au VIIe concile œcuménique (787) (Le Quien, Oriens Christianus, I (Parisiis, 1740) (rééd. Graz, 1958), 945-946, X) aux temps qui débordent de beaucoup le cadre chronologique de notre recherche. Il y avait des communautés chrétiennes dans la majorité des îles durant le IIIe s. En effet des évêques sont mentionnés à Rhodes, Karpathos, Kos, Patmos, Théra, Thérasia, Paros, Ténos, Andros (H. Achelis, Spuren des Urchristentums auf den griechischen Inseln, Zeitschr. f. die neutestamentliche Wissenschaft, 1 (1900), 87-100. A. von Harnack, D■e Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten, 4 Aufl. (Leipzig, 1924), II, 785 s.). (M. Siotis, op. cit., 41).

61. Les persécutions d'Hadrien contre les Juifs (130). La diffusion du christianisme aux îles de l'archipel était l'œuvre des Juifs fuyant les persécutions. Encore à Corinthe, Rome et Afrique du Nord (A. von Deissmann, Licht von

sont les seuls arguments en notre possession. On considérera à ce propos le mode de construction des galeries. Nous avons signalé que les galeries creusées avec soin témoignaient sans doute de la première période d'exploitation de la catacombe, alors que celles qui présentent un aspect tortueux dataient vraisemblablement du plein IVe s.[62]. Sur la base des éléments qui viennent d'être évoqués et des résultats des chapitres précédents, nous concluons que le noyau de la catacombe, à savoir les galeries A1, B1 et le cubiculum, appartiennent à la fin du IIIe s.[63], les autres galeries du courant du IVe s. et les tombes creusées dans le sol de la fin de ce même siècle[64]. Concernant le fonctionnement de la catacombe, nous disposons donc au minimum d'une fourchette chronologique équivalant à un siècle environ.

3.1.28. Situation légale

La situation de la catacombe de Mélos au milieu de l'ancienne nécropole païenne de l'île et des couches de tuf de Trypiti percées de sépultures de toutes époques prouve d'abord que les chrétiens ont placé leurs tombeaux sous la protection du principe d'inviolabilité que les lois et les usages garantissaient à l'ensemble des morts. La législation romaine, rappelons-le, déclarait la sépulture sacrée et inaliénable, afin de dissuader les transports de cadavres, et leurs inséparables inconvénients, ou l'ajout de nouvelles dépouilles[65].

Osten. 4 Aufl., (Tübingen, 1923), II, 239, n. 5). Mais avant les persécutions existaient des Juifs aux Cyclades (A. Deissmann, op. cit., et Ad. v. Harnack, op. cit.).

62. Dans le cimetière de Novaziano les parties post-constantiniennes ont des caractéristiques structurelles particulières: des galeries hautes de 4 m directes, avec un système de sépulture spécial. Les galeries ajoutées au IVe s. sont tortueuses beaucoup plus basses et elles ont un système de sépulture différent. L'«Ausgrabungstheorie» de P. Styger (Die römischen Katakomben, Berlin, 1933) distingue le «Rostsystem» de «Zweigsystem» système à ramification qui est caractéristique du IVe s. De toute façon la catacombe de Novaziano démontre que le système de ramification des galeries d'une artère principale est déjà utilisé vers le milieu du IIIe s. (U. M. Fasola, IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), I, 192, Discussion).

63. À Rome n'existent pas de témoignages valables à supposer qu'il y a des aires cimétériales chrétiennes avant le pontificat de Zeffirino (195-217). À Rome cubiculum d'Ampliato et hypogée dit des Flavii dans la catacombe de Domitille, à Naples hypogées inférieurs dans le complexe catacombal de Saint-Janvier. Les noyaux ont de caractère monofamilier et présentent des fresques sans aucun signe chrétien. Près de ces tombes païennes s'installent un peu plus tard des noyaux chrétiens indépendants (p. ex. la region des Flavii et Aurelii à Domitille). L'élargissement de ces noyaux initiaux originairement païens au service de la communauté chrétienne se révèle bien documenté au courant de la seconde moitié du IIIe s. (U. M. Fasola - P. Testini, I cimiteri cristiani, IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), I, 103-139 [139]). Vers le milieu du IIIe s. l'aire contient les tombes familiales non chrétiennes ou non clairement reconnues comme telles. C'est vers la fin de cette période que le noyau connu comme région de Flavii Aurelii a formé des caractères propres (P. Testini, Nuove osservazioni sul cubicolo di Ampliato a Domitilla (Ibid., 141-157 [157]). Selon L. de Bruyne, dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin rien ne paraît antérieur aux dernières années du IIIe s. ou aux années 270-280 (P. - A. Février, Le culte des morts, Ibid., 248). Les procédures topographiques et les conclusions chronologiques présentent d'indéniables ressemblances avec notre sujet.

64. À Rome pendant la période 338-360 le tiers des inhumations se faisait au-dessus du sol et pendant la période 364-369 la moitié (H. Leclercq, Manuel, I, 307). Depuis les analyses classiques de G. B. de Rossi, l'accord se fait pour penser que dans les catacombes romaines, les inhumations ont cessé avec la fin du IVe s., ou du moins qu'elles ne se pratiquent plus après cette date qu'à proximité des tombes saintes ou sur les chemins qui y conduisent (v. aussi, P. Testini, Le catacombe e gli antichi cimiteri cristiani in Roma (Bologne, 1966), 231, qui reprend l'argumentation de G. - B. de Rossi, Roma Sotterranea, I, 214). Le Cimetière aux deux lauriers ne fait pas exception à la règle. Le développement de beaucoup de nécropoles dans le courant du IVe s. est conditionné par le succès du culte des martyrs (J. Guyon, Le cimetière, 318). À comparer, M. Griesheimer, Genèse et développement de la catacombe de Saint-Jean à Syracuse, M.E.F.R.A. 101 (1989), II, 751-782.

65. La loi sur l'inviolabilité des sépulcres (C.J. IX, 19, 6 an 526). Sur les peines frappant les atteintes contre les tombeaux et les restes humains (F. de Visscher, Le droit des tombeaux romains (Milano, 1963), 150 s., sur les peines sépulcrales p. 112). Sur le sujet pour Rome (P. Styger, Heidnische und christliche Katakomben (= Pisciculi, Festschrift F. - J. Dölger), (Münster, 1940), 266-276); P. - A. Février, Études sur les catacombes romaines, C.A. 10 (1959), 1-26; Ibid., 11 (1960), 1-14. Le droit sépulcral romain est religieusement indifférent (Th. Mommsen, Zur römischen Grabrecht,

La structure de la catacombe démontre que celle-ci se composait de parties distinctes adoptant le procédé de creusement des tombes dans le tuf. On peut donc supposer que, comme les autres tombes païennes étaient familiales, les quatre entrées de la catacombe définissaient quatre propriétés[66]. Les constructeurs ont initialement aménagé des galeries prévues pour un petit nombre de tombes. Au début le percement avait sans doute un caractère familial ou social (pour les membres du clergé). À cette époque, il est probable que l'ensemble des galeries souterraines était placé sous la responsabilité collective de l'Église locale agissant comme corps légal (*collegium*), indépendante à l'égard de l'État qui lui permettait d'enterrer ses membres sans craindre la loi[67]. Le nombre réduit des habitants de la cité, l'uniformité architecturale des galeries et l'absence d'indices significatifs écartent l'hypothèse de plusieurs *collegia*. Les premières galeries jouissaient des avantages propres à des tombes particulières. Cependant, sous l'administration institutionnelle de l'Église, le processus changea[68].

Zeitschrift der Savigny Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanist. Abt. 16 (1895), 218). Sur la situation de l'au-delà (Cyprien, Ep. 67, 6 (CSEL III, 740), v. aussi (F. de Visscher, Le régime juridique des plus anciens cimetières chrétiens, A.B. 69 (1951), 39-54). Tout tombeau romain (*sepulchrum*) est *res religiosa*. Il appartient, dit Gaius (II, 4): «religiosae (res) quae diis manibus relictae sunt» aux dieux Mânes. «Mais il n'en va pas de même des *areae* sépulcrales, des zones qu'une clause testamentaire ou autre destine à recevoir des sépultures». Le tombeau est le lieu où se trouvent enfouis le corps ou les centres d'un être humain: «sepulchrum est, ubi corpus ossave hominis condita sunt» (Ulpien, Digesta, 11, 7, 2, 5; Cicéron, Phil. IX, 14: «sepulchrorum sanctitas in ipso solo est» (F. de Visscher, Le droit des tombeaux, 266). Religieux = indépendant de la volonté humaine; sacré = suppose une intervention humaine (Ibid., 63). Un exemple de fusion des lieux d'inhumation (U. M. Fasola, Un tardo cimitero cristiano inserito in una necropoli pagana della Via Appia, R.A.C. 61 (1985), 13-57).

66. Ce n'était pas seulement à la surface du sol que s'étendait le titre de propriété; il s'enfonçait dans la terre jusqu'à telle profondeur qu'on voulait atteindre. Toutes les catacombes romaines portaient et portent encore le nom du propriétaire du champ, sous lequel étaient creusées. Le Cimetière aux deux lauriers était construite sur une propriété impériale; (l'empereur n'aurait fait ainsi que suivre l'exemple donné par les propriétaires privés qui laissaient leurs domaines pour y placer des concessions funéraires) (J. Guyon, Le cimetière, 51). Les citoyens offraient de morceaux de terre pour l'enterrement des membres de leur *collegium* ou leguaient à la colonie ou au *municipium* des terrains pour la création d'un cimetière public (F. de Visscher, Le régime, 44, 53).

67. À Rome il avait existé autant de collèges funéraires chrétiens que de catacombes et de cimetières et peut-être autant qu'il y avait d'entrées distinctes dans chaque catacombe (D.A.C.L. II, 2, 2421, Catacombe, (1910), H. Leclercq). La tolérance des collèges donnaient aux chrétiens la facilité pour s'organiser principalement à une époque, à partir du milieu du IIe s. où les empereurs favorisaient ces petits groupements, et cela non seulement à Rome mais dans tout l'Empire: «quod privilegium, dit Marcien, non tantum in Urbem, sed in Italia et in provinciis locum habere divus Severus rescripsit» (H. Leclercq, Manuel, I, 261, n. 3). Sous le règne de Septime Sévère les chrétiens de Carthage possédaient des *areae* funéraires. Au IIIe s. les chrétiens mettant à profit les facilités légales composent une communauté laquelle possède des catacombes à titre corporatif. Dès le temps de Gallien l'Église jouit d'une existence officielle (Ibid., 263). Le rescrit de Gallien, en mettant fin à la persécution de Valérien (257), ne se bornait pas à rendre la paix à l'Église; il lui restituait ses lieux de culte et surtout ses cimetières (Eusèbe, H.E. VII, XIII: «ὥστε μηδένα ὑμῖν ἐνοχλεῖν»). Le premier édit ordonne «ὅπως ἀπὸ τῶν τόπων τῶν θρησκευσίμων ἀποχωρήσωσιν» et une autre ordonnance restituait les «καλουμένων κοιμητηρίων» (J. Guyon, Le cimetière, 96, n. 120).

Dès le IIIe s. certaines Églises possédaient la capacité juridique, à Héraclée de Pont, de Césarée de Maurétanie (H. Leclercq, Manuel, I, 263). Néanmoins on trouve dans les catacombes de Sicile des parties avec chambres sépulcrales carrées ou rectangulaires de caractère privé appartenant à des familles ou corporations qui n'étaient pas soumises à l'administration de l'autorité religieuse (Dossiers n° 19, nov.-déc. 1976, 42, A. M. Ramieri). L'établissement de la propriété corporative n'excluait pas le régime de la propriété privée d'autres cimetières (de Priscille par rapport au cimetière corporatif de Callixte). On remarque le recul des collèges funéraires devant le développement du christianisme (F. de Visscher, Le droit, 273).

68. À l'origine les lieux de sépulture en commun pour les fidèles étaient devant la loi des sépultures de famille dont le possesseur légal répondait seul et dans lesquelles il introduisait qui bon lui semblait, parents, clients, amis ou coreligionnaires, v. une inscription dans la catacombe de Saint-Nicomède (G. B. de Rossi, B.A.C. 1865, 54); une autre mentionnait la construction d'un hypogée destiné au propriétaire et à ses amis «croyant dans le Seigneur» (G. B. de Rossi, R.S., I, 109) (D.A.C.L. II, 2, 2382, 2419, catacombes, (1910), H. Leclercq).

Les plus anciens et les plus importants cimetières chrétiens de Rome sont d'origine strictement privée et familiale, étant primitivement des zones de terrain affectées par leurs propriétaires aux membres de leur *familia* (cimetières de

3.1.29. Caractères

À partir de diverses citations et de comparaisons avec d'autres catacombes méditerranéennes, on peut faire quelques observations relatives aux spécificités de notre catacombe et à l'influence architecturale des catacombes italiennes. D. Pallas (A.E. 1968, 148) prétend déceler dans la catacombe de Mélos les caractéristiques siciliennes suivantes:

1. La catacombe se constitue presque exclusivement d'unités et de couloirs à l'origine indépendants les uns des autres[69].

À ce sujet, il faut remarquer que les catacombes urbaines de Sicile (Syracuse) présentent d'amples dimensions avec de longs couloirs en ligne droite[70], tandis que celles de province consistent en des ensembles bien plus réduits. En outre — autre différence — les catacombes urbaines ne comportent pas de baldaquins[71]. La catacombe de Sainte-Marie de Jésus à Syracuse est disposée autour d'une rotonde, (v. aussi les vastes vestibules de Saint-Janvier à Naples et l'ampleur des formes de Saint-Jean à Syracuse qui résultent de l'exécution d'un plan unitaire, ce qui suppose un creusement rapide et planifié, œuvre d'une communauté parfaitement organisée et libre). Les petites catacombes provinciales montrent un plan uniforme — souvent disposées autour d'un noyau, d'une tombe, d'un rond-point central ou de petites unités pareilles — et une conception simple, capable de répondre aux besoins successifs de la communauté. À Mélos, la prépondérance de la ligne droite dans le plan et les couloirs attestent une ressemblance avec les catacombes urbaines de Syracuse et de Rome, et les petits noyaux d'origine familiale une analogie avec les petites catacombes provinciales[72].

2) La présence des arcosolia à plusieurs corps qu'on trouve en abondance au sein des catacombes siciliennes et qui apparaissent dans les catacombes syracuséennes à l'époque de Constantin.

3) La présence des tombes creusées dans le sol est courante en Italie du Sud[73].

4) Le baldaquin est fréquent en Sicile et à Malte souvent associé à des tombes à plusieurs corps.

Voilà donc pour les influences décelées par D. Pallas. Pour notre part, on relèvera des indices qui contredisent quelque peu l'influence sicilienne. Et tout d'abord la rareté des loculi, fort répandus dans les catacombes siciliennes (Sainte-Lucie et Sainte-Marie de Jésus à Syracuse, Saint-Janvier à Naples): ceux-ci se trouvent en nombre très restreint à Mélos et, en outre, apparaissent maladroitement disposés. Les tombes creusées dans le sol sont absentes des catacombes romaines aux couloirs très étroits, tandis que l'espace des catacombes en Sicile est plus ample. La présence de ces tombes ne doit pas

---

Domitille, Priscille, Acilii) (F. de Visscher, Le droit, 26). Cf. G. Bovini, La proprietà ecclesiastica e la condizione giuridica della chiesa in età precostantiniana (Milano, 1949). 71. Aux environs des années 230 et suivantes des modifications profondes interviennent presque simultanement dans l'utilisation et l'exploitation de ces cimetières. Dans la zone de Lucine de nouvelles galeries débordent le périmètre de l'*area* primitive, le cimetière de Callixte s'ouvre aux laïcs, de nouveaux amenagements apparaissent au cimetière de Domitille, dans la zone des Aurelii comme à l'hypogée des Flaviens, au cimetière de Priscille, dans la zone des Acilii, comme dans la région de L'Arénaire. Une telle simultanéité, concluait Styger (Römische Katakomben) ne peut guère être que l'effet d'un changement d'ensemble dans le statut juridique de nos cimetières. C'est à cette époque que l'Église aurait pris en main et unifié l'administration de tous les cimetières chrétiens de Rome. Le Pape Fabien (236-250) fit exécuter de nombreux travaux de construction dans les cimetières (F. de Visscher, Le droit, 275).

69. La catacombe de Larderia dans la région de Cava d'Ispica (G. Agnello, Catacombe inedite di Cava d'Ispica, R.A.C 35 (1959), 87-104 [89, fig. 1]); Pantanello Grattaluri de la région de Netino (Idem, Sicilia cristiana, i monumenti dell'agro netino, Ibid., 30 (1954), 169-188 [170 s., fig. 1]). les hypogées distincts et communiquant les uns avec les autres dans la catacombe de Saint-Paul à Rabat de Malte. J. Guyon se demande sur l'interconnexion des réseaux originellement indépendants de la genèse du Cimetière aux deux lauriers (op. cit., 89).

70. J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 254.

71. Les dossiers de l'Archéologie 19, nov.-déc., 1976, 48, A. - M. Ramieri.

72. Les hypogées privés de la Sicile ayant appartenu à des familles ou à des corporations (S. Maria di Gesù, Cassia, etc.) ont des traits communs: corridor central flanqué d'arcosolia multisomes, pauvreté du travail et du mobilier, absence d'ornementation, marbre, mosaïque, symboles, épitaphes (H. Leclercq, Manuel, I, 317).

73. J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 264; N. Müller dans Real-encycl. f. prot. Theol. u. Kirche 10 (1911), 857-858. À Saint-Jean de Syracuse on trouve cent soixante-dix-huit tombes creusées dans le sol, dans la rotonde d'Adelphia quarante-sept.

être considérée comme une influence étrangère mais simplement comme une solution pour pallier au manque d'espace. On peut aussi y déceler l'influence d'un nouveau modèle d'inhumation, en pleine croissance, celui à ciel ouvert. Quant au baldaquin, sa présence est inexistante, parce que ni L. Ross ni Ch. Bayet n'en parlent et parce que sa disposition ne lui donne pas un tel caractère. G. Sotiriou, dans un premier temps, et D. Pallas qui reproduit son opinion, se sont prononcé en faveur de la présence d'un baldaquin, en prenant appui sur l'exemple pourtant peu convaincant de Méthone.

D. Pallas ajoute deux autres caractéristiques:

a) La prolongation des côtés étroits des arcosolia au-delà de la limite du mur de l'arc de l'arcosolium. Cette constatation de petite importance semble devoir s'appliquer davantage aux arcosolia et aux tombes creusées dans le sol à Méthone et non à ceux de Mélos, où la chambre sépulcrale très vaste présuppose une liberté dans le creusement de la tombe.

b) La dernière caractéristique qui apparente la catacombe de Mélos avec celles de Sicile, selon D. Pallas, est la présence de niches comme *cathedrae*. Ses conclusions insuffisamment argumentées sur ce sujet ne sont pas fiables. On ne peut pas formuler de manière catégorique des considérations arbitraires appuyées seulement sur des hypothèses (v. Méthone).

Que conclure? Le plan de la catacombe apparaît avant tout dicté par la nature et la configuration du sol et la disposition des sépultures romaines voisines, ses caractères sont déterminés par les besoins de la communauté et ses particularités relatives aux personnages enterrés ainsi que par la continuité logique du creusement des parties de la catacombe et non seulement par les influences des autres régions. Dans cette partie de l'Empire, seule la catacombe de Mélos semble avoir une fonction spécifique et connu un développement spontané sans les caractères frappants qu'on trouve dans les dizaines d'hypogées voisins de Sicile et de Malte. Chaque endroit impose donc ses propres modes de construction: l'environnement est primordial — ici les tombes païennes, le milieu physique, le genre du sol, le nombre d'habitants, la distinction entre cimetières communs dépendants de l'Église et familiaux, indépendants, et enfin les influences extérieures.

3.2. LE CIMETIÈRE ROCHEUX DE MÉTHONÈ

3.2.1. Localisation et études

LE CIMETIÈRE rocheux de Hay. Onouphrios[74] se trouve sur la pente E. de la colline de Hay. Nikolaos, au kilomètre 3 de la route allant de Méthonè à Pylos, face à l'église de Hay. Vasileios située dans la plaine, de l'autre côté de la route, dans la région d'Αγάχι (fig. C, 20). Le site est déjà attesté par les voyageurs qui le visitèrent au lendemain de la révolution grecque[75]. À cette époque et jusque au début des fouilles, le cimetière fut utilisé comme bergerie. Les fouilles furent menées pendant l'été 1967 et une recherche complémentaire eut lieu en 1968 sous la direction de D. Pallas[76].

3.2.2. Description

Dans son état primitif, le cimetière se composait de deux espaces indépendants l'un de l'autre (fig. C, 20). L'espace N. (E) a la forme d'un *digamma* - F - couché, l'extrémité de ses branches correspondant aux entrées. L'autre espace consiste en quatre chambres funéraires en forme d'éventail orientées vers le SO. (A, B, Γ, Δ). Sur leurs parois et dans leur pavement, hormis dans le cas de la chambre A, se trouvent des arcosolia et des tombes taillées dans un poros mou.

Le couloir E (fig. C, 21, 23, 24, 25, 26), en forme de *digamma*, comporte six arcosolia et présente un plafond presque parfaitement horizontal. De ses deux branches celle parallèle à la façade a une longueur de 9,10 m et une largeur de 2,31-2,35 et l'autre perpendiculaire a 4,08 m x 1,50-1,53

74. L'appelation de Hay. Onouphrios apparait dans un document vénitien de l'an 1386 et évoque probablement le saint moine qui se retira dans ce lieu.

75. Le rocher est en poros mou et la colline était utilisée comme carrière pendant l'Antiquité et le Moyen - Âge (A. Philippson - E. Kirsten, Die griechischen Landschaften III, 2 (Frankfurt am M., 1959), 390). Sur les rapports des voyageurs: Bory de Saint-Vincent, Relation du voyage de la commission scientifique de Morée, I (Paris, 1836), 179-184, fig. 3; et, Expédition scientifique de Morée, I, Relation par B. de Saint-Vincent (Paris, 1836), 107-110, fig. p. 124. W. M. Leake, Travels in the Morea, I (London, 1830), 429. Expédition scientifique de Morée, Architecture, etc., par Abel Blouet, I (Paris, 1831), 9. F. Aldenhoven, Itinéraire descriptif de l'Attique et du Péloponnèse (Athènes, 1841), 164. E. Curtius, Peloponnesos, II (Gotha, 1852), 170. M. N. Valmin, Études topographiques sur la Messénie ancienne, (Lund, 1930), 153. M. Niebuhr Tod, Notes and inscriptions from southwestern Messenia, J.H.S. 25 (1905), 32-35 (35). (bibliographie citée dans D. Pallas, A.E. 1968, 119-173). A.Δ. 17 (1961-62), B1, 103-104, D. Pallas et Ibid., 18 (1963), B1, 94, G. Papathanasopoulos.

76. Π.A.E. 1967, 22-27, fig. 12-18; Ἔργον 1968, 147. La publication complète est apparue dans A.E. 1968, Ὁ Ἅγιος Ὀνούφριος Μεθώνης, παλαιοχριστιανικὸν κοιμητήριον, βυζαντινὸν ἀσκητήριον, 119-173, fig. 1-47. Nous suivons sa description tout en changeant l'ordre de celle-ci dans une perspective qui nous parait plus logique, en utilisant les notes (après vérification), en ajoutant d'autres et en donnant nos propres explications sur les sujets en question. La deuxième partie de l'étude de D. Pallas, p. 154-173, est consacrée à la description des transformations qui ont eu lieu pendant la deuxième période du monument durant laquelle celui-ci servit de retraite aux ascètes et à la description d'une centaine d'objets trouvés, tous appartenant à cette période qui la datent, comme les témoignages des murs et des peintures, des XIIe-XIIIe s.

m. On peut distinguer deux phases d'aménagement dans cet espace: la première s'étend à partir du coin NO. sur une longueur de 5,85 m et la seconde concerne un espace situé hors des branches verticales, mesurant ±4,50 m x 2,70 m et dont le plafond s'élève à 2,70 m de haut. On peut voir sur la fig. C, 20 les limites de l'espace primitif indiquées par des lignes en pointillés. À une distance de 5,85 m du coin NO. on distingue entre les entailles du mur une ligne à peu près perpendiculaire, ce qui reste de l'extrémité du couloir dans son état primitif. Les traces de l'élargissement du couloir sont bien distinctes sur le plafond de la branche extérieure du *digamma*. Au sein de ce noyau primitif s'ouvraient dans la partie O. trois arcosolia, un autre dans la partie N. et probablement un cinquième au S. (fig. C, 24).

Cette chambre primitive était accessible par une entree taillée mesurant 0,70 m de large et précédée par un porche partiellement taillé (fig. C, 23), ayant ± 1,30 m de large et 1 m de profondeur. On distingue encore la place d'un seuil disparu, ce qui prouve que l'entrée était fermée par une porte. Entre l'entrée et l'espace principal de la chambre se trouvait un petit vestibule de 2,40 m x 0,80 m. La partie N. a été taillée à une époque postérieure en vue de faciliter l'écoulement des eaux de pluie. Au-dessus de l'ouverture de la chambre, on remarque un tympan en forme d'hémicycle taillé dans le rocher. Son point le plus haut s'élève à 3,65 m du sol et conserve des restes d'enduit comme sur le mur N. du vestibule à ± 2,10 m et 2,50 m du sol. Ces traces prouvent que les parties supérieures des côtés latéraux du vestibule étaient maçonnées. Ces dernières portaient un enduit intérieur et présentaient une couverture en berceau dont la clef coïncidait au point supérieur du tympan. Le vestibule semble être pourvu d'une conque de plan rectangulaire ayant 0,40 m de profondeur. Au cours de sa deuxième phase, le couloir en forme de *digamma* a été agrandi vers le S., passant désormais de ±3,75 m de long à 9,10 m et relié avec l'ensemble des chambres funéraires disposées en éventail. À l'extrémité du couloir, dans sa partie E., on a percé une seconde branche, parallèle à la petite branche du vestibule. C'est ainsi que l'espace a pris sa forme définitive de *digamma* couché et que deux arcosolia ont été ensuite ajoutés ■ ses extrémités. Le pavement de l'extension S. a été surélevé par la construction de trois marches (0,95 m) pour se conformer au niveau du sol des autres parties du cimetière. Son plafond en forme de berceau a été aussi surélevé (lui aussi de 0,95 m) par rapport à l'autre partie du couloir. Le sol a été rempli progressivement par des tombes taillées.

La chambre Δ (fig. C, 20), mesurant 2,35 m x 1,60 m, était primitivement accessible depuis l'espace Γ par une petite porte de ± 0,50 m de large. Son mur S. subsiste en partie et les traces de cette porte y sont visibles. Le dessin de B. de Saint-Vincent la présente légèrement arquée (fig. C, 22). Son mur E., disparu, était mince et convergeait vers le haut. Il a été détruit bien plus tard par les bergers. Le plafond apparaît légèrement courbé[77]. Au centre, il comporte une cavité circulaire (0,24 m x 0,22 m x 0,15 m). La chambre présente les caractéristiques des cubicula. Elle contient deux arcosolia, l'un au N., l'autre à l'O. Des tombes ont été creusées plus tard dans son sol.

La chambre funéraire Γ (fig. C, 20) possède des côtés convexes mesurant, au N. 6,35 m et, à l'O., 4,32 m. Il semble qu'elle s'apparente à une grotte naturelle. Sur les côtés N. et O. se trouvent cinq arcosolia (respectivement 3 et 2) dont l'usure est particulièrement visible. Sur la droite, entre le premier arcosolium et l'accès vers la chambre Δ, on remarque un arc aveugle peu profond en partie conservé. La façade d'entrée présentait une double ouverture de 2,05 m de haut et une *tabula* située au-dessus de la baie de gauche (1,55 m x 0,85 m) ayant une corniche en saillie. Les deux baies étaient séparées par un pilier taillé entre elles dans le rocher. Sur le dessin de B. de Saint-Vincent ce pilier existe encore. De nos jours, seules quelques traces demeurent sur le plafond. Sa place et sa longueur, équivalente à celle de l'ouverture qu'il surmonte, prouvent que cette dernière constituait probablement l'entrée principale vers cette chambre.

77. D. Pallas pense que la forme du plafond avec la cavité n'a aucun rôle fonctionnel, mais que celle-ci suggère une notion symbolique de la coupole comme un motif architectural conventionnel dans l'architecture funéraire. À comparer la voûte cintrée en sorte de coupole à quatre pans terminée par une ouverture béante servant de luminaire dans la crypte de Saint-Janvier au cimetière de Prétextat (H. Leclercq, Manuel I, 278, fig. 77); la coupole de la deuxième période de Saint-Sotère, ronde ou polygonale (Ibid., 332); la voûte arrondie de la galerie de Clodius Priscianus du cimetière de Pamphile (E. Josi, Descrizione del cimitero di Panfilo, R.A.C. I (1924), 54-119, fig. 22). Les imitations des voûtes des reliquaires: le reliquaire de Thessalonique (A. Grabar, Martyrium, I, 456, pl. LXV).

D. Pallas suppose que l'arc aveugle correspondait à l'encadrement d'une inscription ou d'un portrait du défunt voisin. On peut aussi penser qu'il s'agit d'une entreprise ayant eu pour objectif le creusement d'un petit arcosolium, entreprise interrompue à cause du manque de profondeur, ou la création d'une niche pour l'installation de quelques objets. L'auteur prétend qu'il existait peut-être une fenêtre sur la droite. Sur le dessin de B. de Saint-Vincent, on constate en tout cas que les deux baies s'ouvrent jusqu'en bas.

Entre les chambres Γ et B on remarque la présence de trois piliers partant du plafond. Deux d'entre eux à l'O., l'un avec une coupe carrée et l'autre en forme de trapèze irrégulier, forment une paire, tandis que le troisième à l'E. présente un aspect fourchu, scindé en deux branches tel un *lambda*. Ces piliers définissent un espace intérieur assez étroit orienté E.-O., de ±2,60 m de long (avec le mur O. supposé de la tombe) et de 0,55-0,60 m de large. De telles dimensions concordent assurément à celles d'une tombe. Il semble donc que cette construction s'identifie à un sarcophage doté d'un ciborium, tous deux taillés dans le roc. On n'a toutefois trouvé aucune trace de cette tombe sur le sol. Les piliers taillés ont été détruits après 1905, car, lors de la visite de M. N. Tod en Messénie, ils existaient encore. L'intérieur de la chambre Γ a été progressivement rempli par des tombes creusées dans le sol. Les deux locaux Γ et B communiquaient entre eux par un accès arqué entre deux piliers (fig. C, 30), le premier naissant de l'un des piliers O. du ciborium et le second du mur O. du rocher.

La chambre B (fig. C, 20), mesurant 5 m x 3,20-3,32 m, fut dès l'origine ouverte sur le devant. Sa façade, taillée en forme de conque (corde de 3,20 m et flèche de 2,25 m) dans le rocher dépasse largement (de 3,30 m) le niveau du plafond intérieur. La chambre ne contient pas d'arcosolia mais des bancs taillés le long de ses côtés O. et S. Le banc O., en partie détruit, a une largeur de 0,25-0,33 m, celui du S. mesure 0,32-0,39 m; leur hauteur s'élève à + 0,55 m. Cette chambre possède dans son côté O. deux petites conques. L'une (l. 0,50 m x pr. 0,25 m x h. 0,28 m) se trouve à 0,80 m du banc. L'autre, aux dimensions quasi identiques, est taillée plus bas, dans le banc O., à droite près du pilier d'entrée de la chambre Γ. Cette seconde conque, en partie détruite, semble avoir été taillée après l'aménagement initial du lieu. Le pourtour de ces conques et leur cavité — légèrement ovale — montrent qu'elles n'étaient pas destinées aux inhumations de nouveau-nés. Il ne s'agit pas de loculi. Les tombes creusées dans le sol ne datent pas de l'époque primitive du cimetière.

La chambre A (fig. C, 20) totalement creusée dans le roc a un plan carré irrégulier (+ 4,50-5,40 m x ± 2-3,30 m) et un plafond plat haut de 2,20 m. Elle est accessible depuis la chambre précédente par une ouverture arquée (l. 1,40 m x h. 1,73 m). À une époque postérieure, l'angle SE. fut arrondi et la chambre connut d'autres transformations (ajout d'un réservoir d'eau). On n'a pas trouvé de tombes mais un grand nombre de conques. Remarquons entre autres la grande conque (0,71 m x 0,37 m x 0,42 m) au milieu du mur N., à 1,12 m du pavement, légèrement ovale comme celles de la chambre B (fig. C, 28). Quatre autres conques plus petites sont disposées de manière irrégulière sur les deux parois de la chambre, les plus basses avec une forme d'arc bas: a) 0,25 m de long, à 0,80 m du sol; b) 0,36 m x 0,17 m x 0,19 m, à 0,65 m du sol. Les deux autres, situées plus haut, sont plus profondes et ont un pourtour carré: c) 0,285 m x 0,23 m x 0,235 m, à 1,58 m du sol; d) 0,24 m x 0,20 m x 0,24 m, à 1,15 m du sol. Une autre conque, partiellement détruite, se trouve au S., en face de l'entrée, à 0,73 m du sol et s'avère comme les petites conques évoquées ci-dessus, peu profonde. Enfin, une conque creusée dans le roc à gauche de l'entrée de la chambre A, à ±0,95 m du sol (0,42 m x 0,37 m) avait un rapport avec les chambres A et B. Les quelques traces d'enduit coloré retrouvées dans le couloir en *digamma* et ailleurs attestent, selon le fouilleur, la présence de peintures murales.

3.2.3. Les tombes *sub divo*

Après l'exploitation complète de l'espace funéraire creusé — à l'exception de la chambre A — (fig. C, 20), les inhumations eurent lieu à l'extérieur de celui-ci, devant le couloir E au S. et les chambres Δ et Γ mais pas devant la chambre B, peut-être pour laisser un accès facile à la chambre A. Un autre groupe de tombes fut creusé au S. de l'entrée monumentale du couloir E. Dans la façade détruite de la chambre Δ, on reconnaît ainsi un arcosolium (fig. C, 22). Un autre arcosolium disparu se devine sur la façade, à gauche de la grotte, devant la chambre A (fig. C, 22). Plus à gauche et plus haut, on observe

les restes d'un troisième arcosolium (l. 1 m x pr. 0,55) dont la partie supérieure avait la forme d'un quart de cylindre. Il est conservé jusqu'à la naissance de son arc, à ±1,50 m du fond de la tombe.

À l'extrémité du rocher, une conque taillée s'évasant vers le haut et datant de la deuxième phase du monument fut creusée. Elle présente la forme d'une conque d'église (corde 1,40 m, flèche 0,81 m, haut. 1,60 m). Elle est pourvue dans sa partie inférieure d'un banc taillé en guise de synthronon (l. 0,20 m x h. 0,40 m). Derrière la conque, sur un petit plateau (± 5,45 m x 3-3,20 m), accessible depuis la petite terrasse par un escalier de quatre marches, se trouve un groupe de quatre tombes en partie conservées, creusées postérieurement dans des blocs de poros.

3.2.4. Les arcosolia

Les arcosolia sont tous prévus pour un corps mais diffèrent entre eux. Les plus anciens du couloir E, les 2e, 3e, 4e, 5e (côté droit), sont étroits et hauts; la proportion entre hauteur et longueur est de 1,12 pour 1 m, voire même de 1,22 pour 1 m (± 1,30-1,45 m x 0,71-0,88 m x 1,50-1,70 m). Le 1er, qui date de la deuxième période d'aménagement du couloir, a un plafond horizontal et appartient au type dit *mensa*[78] (1,60 m x 1,60 m x pr. 1,10) (fig. C, 21). Quant au 6e, de la même période, la proportion entre la longueur et la hauteur est de 1 m pour 0,67 m. Ceux des chambres Δ et Γ sont aussi assez bas: en moyenne, leur proportion entre la hauteur et la largeur se situe entre 0,61 et 0,72 m pour 1 m.

Les tombes des arcosolia (pr. ± 0,55-0,65 m) s'étendent en général au-delà des limites de l'arcosolium, se terminent en forme de conque[79] (Fig. C, 20) et leur hauteur excède souvent celle de la couverture. Tous les arcosolia ont été trouvés sans couverture. Leur mur de devant était en général peu détruit, alors que ceux des chambres Δ et Γ furent totalement détruits par la suite, lorsque la grotte fut utilisée comme bergerie: les tombes sont vides ou leurs ossements en désordre témoignent d'un remblayage ultérieur.

3.2.5. Tombes creusées dans le sol

Elles sont creusées dans le sol en poros[80] «χαμοσόρια». Celles de la chambre primitive et du couloir E se présentent disposées de manière régulière (fig. C, 20) avec grand soin (fig. C, 29). Celles qui se trouvent à ses extrémités, celles des chambres B, Γ, A et celles situées à l'extérieur de celles-ci, hormis la paire au S. de l'entrée monumentale de la chambre E, sont disposées de façon un peu plus irrégulière et semblent postérieures. La présence d'une tombe sous l'entrée arquée entre les chambres Γ et B manifeste elle aussi un désordre propre à une époque ultérieure.

Ces tombes sont disposées d'E. en O. sauf si l'espace disponible imposait une orientation différente. Elles ont souvent l'un ou les deux côtés étroits légèrement incurvés[81] (fig. C, 20), certaines d'entre

78. En Sicile catacombe de la Villa Aurea à Agrigento (C. Mercurelli, Scavi e scoperte nelle catacombe siciliane, 1941, R.A.C. 21 (1944-45), 25 s. et 33, fig. 10-11), Grotta della Meraviglie à Naro d'Agrigento (Ibid., 54, fig. 30), à Ragusa hypogée n° 1 de Gistemazza (G. Agnello, Sicilia cristiana. Le catacombe dell'altipiano di Ragusa, R.A.C. 29 (1953), 67-87 [71 s.]), v. aussi (J. Führer -V. Schultze, Altchristlichen, 64 et 261). À la region de Sortino (G. Agnello, Necropoli paleocristiane nell'altipiano di Sortino, R.A.C. 39 (1963), 105-129 [114]). À Malte (A. Mayr, Die altchristlichen Begräbnisstätten auf Malta, R.Q. 15 (1901), 216-243, 352-384 (239-240), fig. 3).

79. Catacombe de Pantanello-Grattaluri (G. Agnello, Sicilia cristiana, R.A.C. 30 (1954), 169-188 [170]); S. Lucia de Syracuse (Idem, Recenti esplorazioni nelle catacombe siracusane di S. Lucia, Ibid., 31 (1955), 7-50 [30, fig. 14]). À Malte (A. Mayr, op. cit., 239-240, fig. 3). À comparer les tombes de la crypte de l'église de Hay. Taxiarchès à Thessalonique du XIIIe s. où sur le côté O. il y a une petite conque (25 cm pr., 55 cm l., 10,5 cm h.) pour agrandir la longueur de la tombe (v. d'autres exemples Partie A, 1.3.1.8.e).

80. En Sicile (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 264), à Fragapane d'Agrigento (R.A.C. 21 (1944-45), 23 s., C. Mercurelli) (v. *supra* Mélos, caractères, n. 19, et *infra* Samos).

81. En Sicile (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 202, fig. 72 catacombe de Naro; G. Agnello, Sicilia cristiana, I monumenti (Ibid., 30 (1954), 169-188 [171, fig. 1]), catacombe Pantanello-Grattaluri, des tombes arrondies aux coins ou

elles ont même une forme trapézoïdale[82]. Elles portent aussi dans la partie E. — le fouiller entend sans doute la partie O. — et dans les arcosolia, à la place de la tête des morts, un oreiller de 0,25 m de large[83]. Le pavement de la tombe d'un des arcosolia du groupe primitif du couloir E est plus profond que sa longueur, d'autres tombes ont leur pavement légèrement en pente vers le centre pour le drainage des liquides du corps[84]. Les bords intérieurs des tombes creusées portent en continu ou en partie une rainure prévue pour la plaque de couverture (fig. C, 29).

Les tombes ont été trouvées dérangées, pleines de pierres et d'amas de terre friable. Une d'entre elles — au centre du couloir E — a livré un squelette sans mobilier sur lequel un autre avait été jeté postérieurement. À l'intérieur de l'entrée monumentale du couloir E, la tombe de gauche ainsi que quelques-unes à l'extérieur, ont été trouvées partiellement ou totalement couvertes. Toutes ces inhumations paraissent tardives. Les tombes ont livré aussi des fibules en bronze, des objets en fer n'appartenant pas aux morts, des fragments de l'enduit des murs des chambres funéraires et de la céramique.

3.2.6. *Mensa*

Dans le couloir E se trouvent deux constructions hémicylindriques, la première (corde 0,95 m, flèche 0,24 m, h. 0,43 m), incorporée au mur et au 2e arcosolium de droite (fig. C, 20, 27), la seconde, en contact avec la précédente (corde 0,62 m, flèche 0,28 m, h. ± 0,30 m) faisant office de marche. La première construction doit être identifiée, selon le fouilleur, à une table d'offrandes funéraires (*mensa*)[85].

---

polygonales. Mêmes remarques dans les hypogées de Gisira (Ibid., 177, fig. II) et dans la grotte del Murmuro (Ibid., 182, fig. III). En Espagne: G. Serra Vilaró, I sepolcri della necropoli di Tarragona, R.A.C. 14 (1937), 248, fig. 8, 250, fig. 9.

82. En Sicile (Biagio Pace, Arte e civiltà della Sicilia, IV (Roma, 1949), 188, fig. 69; Lucia Puma, Contributo allo studio degli ipogei cristiani minori di Siracusa, Ier C.N.A.C. (Roma, 1950), 251-257 [254-255, fig.1]). À Malte (A. Mayr, op. cit., 242, fig. 5). Dans la catacombe de Saint-Paul les tombes adoptent la forme du corps humain suivant la mode phénicienne. L. Leschi, Études d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines (Paris, 1957), fig. 378-379, église de Saint-Alexandre de Tipasa. S. Charitonidis, Παλαιοχριστιανική τοπογραφία της Λέσβου, Α.Δ. 23 (1968), 55 fig. 28, basilique de Saint-Alexandre.

83. En Sicile (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 262). À Nikopolis (Π.Α.Ε. 1913, 95-96, A. Philadelpheus). À Philippes (A.E. 1955, 156, St. Pélékanidis). À Athènes - Héphaisteion (W. B. Dinsmoor, Observations on the Hephaisteion, Hesperia, Suppl. V (1941), 8). À Léchaion (Π.Α.Ε. 1959, 13, D. Pallas). À Tarragone les sarcophages ont une cavité distincte pour la tête (R.A.C. 14 (1937), 248, fig. 8, S. Serra Vilaró). À Malte le chevet est indiqué par un ressaut de la pierre dans lequel une légère dépression indique la place de la tête, catacombe de Saint-Paul, caractéristiques des sépultures phéniciennes (H. Leclercq, Manuel, I, 321). Les arcosolia de Rome, Naples et Syracuse n'ont pas de repose-tête (Dossiers 19 (Nov.-Déc. 1976), 60, V. Borg).

84. Tombes avec une fente le long de leur axe à Gisira de la Sicile (R.A.C. 30 (1954), 178, fig. II, G. Agnello). À Philippes (A.E. 1955, 154, 156). Une cavité à la place des reins et des pieds à Nikopolis (Π.Α.Ε. 1913, 95-96, Al. Philadelpheus). Trois trous arrondies dans la catacombe de Saint-Jean à Syracuse (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 16, fig. 1) (v. Partie A. 1.3.1.8.g).

85. Types de *mensa*: À Pompéi, trois bancs en forme de Π et à l'ouverture la colonnette-*mensa*. À Tipasa, devant un arcosolium un banc au milieu duquel est creusée une cavité-*mensa*. À Malte, catacombe de Sainte-Agathe n° 18 le même cas. Ces deux exemples ressemblent à l'aménagement du banc du mur O. de la chambre B de Méthoné interprété comme *cathedra* par D. Pallas. À Sainte-Agathe n° 16 une table fermée par une surélévation du rocher est aménagée devant les arcosolia (E. Becker, Malta sotterranea, pl. XIX, XXI), une autre identique à Sainte-Agathe n° 5 (Ibid., pl. XX). À comparer les scènes des banquets dans les peintures de la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin avec des tables arrondies (Dossiers 18 (1976), 29, P. - A. Février, 78, 79, J. Guyon). À Malte dans la catacombe de Saint-Paul une table-*mensa* creusée dans le rocher avec deux sièges de deux côtés (Dossiers 19 (1976) 52, V. Borg). Des *mensae* demi-circulaires à Rome et à Malte (A. M. Schneider, Mensae oleorum oder Totenspeisetische, R.Q. 35 (1927), 287-301 [293]). Exemples de *mensae* attachées au mur (Ibid., 293, fig. 4 et pl. XX, 3). Dans la crypte de Sainte-Emerentienne du IIIe s. au cimetière d'Ostrien on trouve la chaire creusée dans le tuf et en face une colonnette sur laquelle étaient posées les lampes (*mensa oleorum*) (H. Leclercq, Manuel, I, 301; de Rossi, B.A.C. 1876, 150, pl. XI). D'autres exemples de colonnettes de la crypte du pape Corneille (H. Leclercq, Ibid.; de Rossi, R.S., I, pl. V, t. III, 235) et de la catacombe alexandrine d'Abou-el-Achen (D.A.C.L. I, 1, 291, (1907), Idem).

La seconde peut être considérée comme une base (πρόθυσις), même si on ne connaît pas d'autre exemple de table d'offrandes funéraires pourvue de base. Il s'agit peut-être de restes de bancs[86].

Sur la *mensa* carrée de la galerie A de la crypte du pape Corneille (L. Reekmans, La tombe, 40, fig. 24). Quelques *mensae* ont couvert des tombes ou des reliques de martyrs (D.A.C.L. X, 2, 2460, 2359-2512, martyr, (1932), H. Leclercq). L'aménagement matériel auprès des reliques commence par la dalle tombale adaptée à l'usage des repas funéraires (A. Grabar, Martyrium, I, 48). La dalle tombale a servi d'autel dans la crypte papale du cimetière de Callixte (H. Leclercq, Manuel, I, 288). Exemples de *mensae*-colonnettes réunies par A. M. Schneider (op. cit.) de la crypte du pape Corneille dans le cimetière de Callixte (pl. XV, 1), du cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin (pl. XV, 2) et ses peintures, de celui de Domitille (pl. XVI, 2). Dans la Cappella Greca la dalle sépulcrale servait de table eucharistique (H. Leclercq, Manuel, I, 271, fig. 76). Exemples de notre région (L. Ross, Inselreisen, III, 10) hypogée avec deux *mensae* et à Kenchrées (R.A.C. 35 (1959), 214, D. Pallas).

Bibliographie sur la *mensa*: St. Gsell, Recherches archéologiques en Algérie (Paris, 1893), 208, 230, fig. 56, 77, Idem, Monuments antiques de l'Algérie, II (1901), 220 s., 334, 336 s., fig. 151; Fr. Wieland, Mensa und Confessio, München 1906; Idem, Altar und Altargrab der christ. Kirchen im 4. Jahrh., Leipzig, 1912; R. Egger, Forschungen in Salona, II, 1926, 55 s.; J. Brondsted, Recherches à Salone, I, 1928, 140, fig. 138; Sainte-Salsa de Tipasa (E. Albertini - L. Leschi, Le cimetière de Sainte-Salsa, à Tipasa de Maurétanie, C.R.A.I. 1932, 77-88 [83]); E. Dyggve, dans Zeitsch. f. Kirchengeschichte 59 (1940) 105, fig. 8, 9; D.A.C.L. I, 1, 775-848, *agape*, (1907), H. Leclercq; (A. Grabar, Martyrium, I, 48 s.).

«Le repas sur la tombe est d'abord l'occasion d'assurer la stabilité et l'unité de la famille. La tombe demeure comme la maison, le lieu où se dévoilent les différences, comme aussi les gestes répétitifs qui garantissent l'ordre» (P. - A. Février, À propos du repas eucharistique, culte et sociabilité, C.A. 26 (1977), 37, 39). À propos de la nécropole occidentale de Tipasa: un lit en forme de *sigma* entoure sur trois côtés une mosaïque «in Christo, Deo, Pax et Concordia sit convivio nostro». «J'ai quelque scrupule à employer le terme de *mensa*. a) Dans certains cas seule la base est conservée et donc rien ne prouve qu'on ait posé sur cette base un plat de marbre ou de terre cuite. b) On a pu déposer sur ces pilastres accolés au mur des choses très diverses. c) Le mot fait immédiatement surgir l'idée du repas» (Idem, Le culte des morts.., IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), I, 228, n. 27).

«Dans le Cimetière aux deux lauriers seules les chambres funéraires ont reçu des *mensae*. Elles sont toutes (trente-trois) sauf deux, des ouvrages maçonnés. Dans près des deux tiers des cas où il est possible de le vérifier, elles portaient sur leur tranche supérieure un plat (en verre, en marbre ou en terre cuite) ou encore un dispositif de substitution comme la mouluration de la table n° 20: le diamètre de ces récipients varie de 20 à 48 cm. Il faut le plus souvent renoncer à établir si les tables sont contemporaines des chambres dans lesquelles elles ont été placées. Dans près des deux tiers des cas les *mensae* ont été installées dans les chambres les plus luxueuses, celles qui sont décorées de peintures ou plaquées de marbre». «Que la mode des *mensae* soit dans cette nécropole un phénomène tardif est également fort probable. On connaît sans doute à Rome des exemples précoces de monuments de ce type (L. Reekmans date d'avant 258 une *mensa* de la galerie A4 des cryptes de Lucine dans la catacombe de Callixte) (La tombe, 228) et P. - A. Février a bien relevé pour sa part d'autres exemples antérieurs au IVe s. (Le culte, 228-237) mais il ne paraît guère possible de remonter aussi tôt dans le temps au Cimetière au deux lauriers (...), inaugurée autour des années 320 (ou un peu avant), la mode de la construction des *mensae* aurait continué dans le cimetière jusqu'à la fin de l'utilisation de la nécropole». A. M. Schneider, (*Mensae*), mentionne seulement huit *mensae* dans le Cimetière aux deux lauriers. Sur la fonction des *mensae* deux opinions ont été soutenues: a) à supporter l'huile qui brûlait auprès des tombeaux (de Rossi) b) des tables pour les repas funéraires (A. M. Schneider).

Dans le cimetière ci-dessus, selon J. Guyon, il faut préférer la seconde solution à cause des traces d'assiettes et l'absence des traces de fumée. Si beaucoup sont probablement des *mensae refrigerii* d'autres ou les mêmes (alternativement) peuvent avoir servi à des usages plus variés, offrandes, fleurs ou supporter des lampes (J. Guyon, Le cimetière, 330, 333, 334). C'est souvent contre la tombe principale ou à proximité immédiate qu'a été construite la *mensa* en maçonnerie destinée à recevoir l'hommage des survivants, offrande ou luminaire comme le lecteur voudra (Ibid., 339).

Sur le sujet: X. Barral i Altet, Mensae et repas funéraires, IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), I, 49-69; A. di Vita, L'ipogeo di Adamo ed Eva a Gargaresc (Ibid., II, 199-255 [209, fig. 10]). P. Monti, Il banchetto funebre ed i riti praticati nel cimitero cristiano d'Ischia, come pure le tombe ed il sistema di sepoltura, sono di origine pagana (Ibid., II, 369-378). A voir aussi les communications et la discussion dans les actes du congrès ci-dessus. À ajouter banc, table d'*agapes* et cavités pour les offrandes du IIIe s. sous la basilique cimétériale de Bonn (J. Sauer, Frühchristliche Funde in Deutschland aus den letzten 25 Jahren, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 169-181 [174, fig. 2]).

86. L'aménagement de l'atrium de la catacombe de Domitille avec les banquettes et le *triclinium* (H. Leclercq, Manuel, I, 252, fig. 74; D.A.C.L. I, 1, 810-811, fig. 173-174, Idem). À Capljuč dans le martyrium d'Asterius à l'abside primitive correspondait une *mensa* pour les repas funéraires. Autour de la *mensa* on y a relevé un banc pour les convives

La trace d'une autre construction adjointe se devine dans le coin du couloir, entre le 2e et le 3e arcosolium. Au-dessous du niveau de la table déjà mentionnée, l'angle droit se transforme en courbe. Les traces conservées et la forme des murs suggèrent d'autres vestiges de tables ou de bancs entre le 3e et le 4e arcosolium (fig. C, 20). Selon l'auteur, il s'agit de bancs.

L'absence d'une table à offrandes dans la chambre B, qui comporte un banc sur ses deux côtés, ne doit pas étonner. Celle-ci peut s'expliquer par l'utilisation de tables portables[87]. En outre, au coin SO. du groupe des tombes surélevées, à l'extrémité gauche du rocher, un creusement cylindrique (diam. 0,40 m), en contact avec les bancs supposés doit être identifié, selon le fouilleur, à une table d'offrandes.

3.2.7. *Cathedra*

En ce qui concerne les niches du cimetière, le fouilleur avance les observations suivantes: la niche (0,62 m x 0,28 m x ± 0,29 m) qui se trouve à 1,25 m au-dessus de la couverture du 3e arcosolium sur la droite du couloir E, et dont les dimensions ne permettent pas de recevoir un corps d'enfant, doit être interprétée comme une *cathedra* en rapport avec la table d'offrandes voisine citée ci-dessus. Une des trois niches de la chambre Δ – cubiculum — peu profonde, à peu près ovale, formant un quart de sphère, ressemble à la niche du mur O. de la chambre B. Cette dernière, dénuée de tombes mais pourvue d'un banc sur ses deux côtés, était sans doute utilisée comme salle de réunions funéraires[88].

---

des *agapes* (A. Grabar, Martyrium, I, 54). Pour les bancs (Th. Klauser, Die Kathedra im Totenkult der heidnischen und christlichen Antike (Liturgiegeschichtliche Forschungen, 9), (Münster, 1927) 137; A. [illegible]. Schneider, Mensae oleorum, 292). Dans la Cappella Greca un banc entoure de deux côtés la chapelle pourvue d'une marche (H. Leclercq, Manuel, I, 271, fig. 76).

Les *triclinia* funèbres des premiers chrétiens dans les catacombes de Rome construits avec un matériel peu résistant se sont consumés et se sont dispersés sans laisser des traces. Par contre [illegible] Malte des *triclinia* pareils ont été conservés intacts, parce qu'ils sont taillés dans le rocher comme les loculi, les sépulcres à *mensa* et les sarcophages à baldaquin. Les tables pour les *agapes* sont à Malte taillées au centre d'une abside à l'entrée de presque toutes les cryptes. Elles sont de forme cylindrique ou de *sigma* avec un bord plus ou moins plat sur lequel on pouvait étendre un coussin à arc (*stibadio*) tout autour duquel se sont étendus les convives (C. Zammit, I triclinii funebri nelle catacombe di Malta, R.A.C. 17 (1940), 293-297, fig. 1-4). Devant l'entrée de la tombe de Veria Zosime, colombaire d'Ostie, Isola Sacra, on observe une double *kliné* (R. Calza - E. Nash, Ostia (Firenze, 1959), 111, pl. 153).

87. À Tipasa dans la basilique de Sainte-Salsa une *mensa* (A. Grabar, Martyrium, I, 58). À voir aussi (A. M. Schneider, Mensae, 294). Sur les tables de Malte (Dossiers, 19 (1976), 54-56, V. Borg). Sur les tables portables: A. M. Schneider, op. cit., 294. En général (A.E. 1929, 234-236, G. Sotiriou) et particulièrement (D.A.C.L. XI, 1, 440-453, Mensa, (1933), H. Leclercq).

88. Après l'interdiction des banquets (393-397) à l'Occident on a aménagé des salles spéciales (D.A.C.L. X, 2, 2460, martyr, (1932), Idem). Fondation d'un cubiculum pourvu d'une annexe pour les banquets. Interdiction du concile de Laodicée (363) de faire les *agapes* dans les églises (Ibid., I, 1, 814). À voir les *triclinia* de la catacombe de Domitille (début IVe s.) et de l'église de Cirta. Une salle cultuelle spéciale destinée aux repas rituels dans la basilique de Saint-Sebastien à Rome (A. Grabar, Martyrium, I, 62) et l'élargissement de l'espace primitif de la basilique de Saint-Alexandre à Rome, la petite *triclia* destinée aux *agapes* (Ibid., 63). À Xanthen, à la fin du IVe [illegible], on a construit une petite *cella* rectangulaire autour de la *mensa* sépulcrale (Ibid., 53). Dans la catacombe de Saint-Janvier à Naples un vestibule à gauche le long des parois latérales, aménagé pour les réunions du culte funéraire (Dossiers 19 (1976), 11-18, P. N. Ciavolino). Pour les réunions aussi, Th. Klauser, Die Kathedra, 132. On déposait aux tombes des assiettes avec un sens symbolique comme on voit aux catacombes (A. M. Schneider, Mensae, pl. XVI, 1 (Domitille), XVII, 1 (*in situ* à Saints-Pierre-et-Marcellin), fig. 6 (Pamphile) (v. n. 85, J. Guyon).

Sur les abus des repas funèbres: Augustin, Confessionnes I, 6, 2 = P.L. 32, 719-720; De moribus ecclesiae, 1, 34, 75 = P.L. 32, 1342; Ambroise, De Elia = P.L. 14, 448; Basile de Césarée, Κατὰ μεθυόντων, P.G. 31, 445; Grégoire de Nazianze, Epigr. 168, 169, 175; les canons 27-28 du concile de Laodicée (380), (Ch. - Jos. Hefele - H. Leclercq, Histoire des conciles, I, 2 (Paris, 1907), 1014-1015) [illegible] les 42 (49) et 60 (69) de Carthage et les commentaires de Zonaras, Balsamon et Aristinos (G. Rallis - [illegible]. Potlis, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, III, 194-196, 407, 465-466; le canon 74 de Penthecte (692) (Ibid., II, 476-478) (v. Partie A, [illegible]. 9). Grégoire de Nazianze, Ἔπη ἠθικά, «χοὰς τοῖς δαίμοσιν, ἃς προσφέρουσιν οἵ γε δεισιδαίμονες» (P.G. 37, 871 et 35, 776). [N. Emmanouïlidis, Τὸ δίκαιο τῆς ταφῆς στὸ Βυζάντιο (Athènes, 1989), 304].

La niche creusée dans le banc O. de cette chambre était probablement aussi une *cathedra*, à l'instar des deux précédentes, associées à des tombes creusées dans le sol.

D. Pallas attribue aussi la fonction de *cathedra* a la grande niche du mur N (fig. C, 28) et aux deux petites niches ovales situées plus bas dans la chambre A, utilisée exclusivement, nous venons de le dire, comme salle de réunions funéraires. Toujours selon D. Pallas, la conque à l'extrémité du rocher, agrandie postérieurement, en contact avec le 3e arcosolium extérieur, devait être aussi utilisée comme *cathedra*[89]. Quant aux autres niches creusées à droite de l'escalier à un niveau surélevé, le fouilleur estime qu'elles ne servaient pas pour les lampes.

L'auteur conclut que les petites niches étaient destinées à recevoir des lampes, tandis que les grandes, de forme ovale, servaient comme *cathedrae*. Ses conclusions sont confuses et il semble écarter l'utilisation des niches à d'autres fins: pour les fleurs, l'huile, les parfums et les ustensiles relatifs au service des morts[90]. À notre sens, une seule niche peut être considérée de manière certaine comme *cathedra*: celle qui se trouve sur le rocher extérieur. Ses dimensions le démontrent[91]. La présence de tables d'offrandes dans le couloir E n'est pas sûre mais probable. L'hypothèse du fouilleur relative aux bancs doit être plus argumentée. La chambre B devait être destinée aux réunions funéraires, tandis que la fonction de la chambre A reste inconnue.

Pour soutenir ses opinions sur la fonction des grandes conques, D. Pallas cite les exemples de conques siciliennes qui, selon lui, avaient une fonction identique. Il donne ainsi l'exemple de l'hypogée n° 10 de Bibinello où l'on voit sur le tympan de l'arcosolium une petite niche en contact avec la couverture de la tombe et entourée d'une bordure qui est creusée. Selon le fouilleur[92], la conque

---

89. Les *cathedrae* au cimetière d'Ostrien. Un cubiculum doté d'un banc aux trois côtés; devant le banc de l'en face une *cathedra* (D.A.C.L. III, 1, 23, fig. 2386, chaire, (1913), H. Leclercq). Au même cimetière cubicule n° 27 deux *cathedrae* de deux côtés entourées de bancs comme dans une autre crypte. Dans le cubiculum n° 33 deux *cathedrae* opposées. Pour l'auteur et ses sources il s'agit de chaires pour le ou les évêques et les catéchumènes (H. Leclercq, Manuel, 1, 298, fig. 87-89). La *cathedra* funéraire et une table au-dessus d'elle dans un cubiculum du Coemeterium Majus (Dossiers 18 (1976), 61, U. Fasola). D'autres *cathedrae* dans les cubicula (Th. Klauser, Die Kathedra, fig. 33). D. Pallas a identifié une *cathedra* funéraire en forme de Π, le pavement surélevé en guise de marche, à l'E. de la tombe, dans une pièce en dehors de la basilique de Léchaion (Π.Α.Ε. 1959, 134-135).

La *cathedra* funéraire chrétienne a une origine païenne (A. Grabar, Martyrium, I, 341); cf. Miracula de saint Démétrius (P.G. 116, 1217, ch. 22, 1265-1268, ch. 84-85), le trône [illegible] argent et le lit en or de son ciborium qui constituent le mobilier complet d'un heröon réservé au saint, comme le héros qui venait s'asseoir sur le fauteuil de son mausolée pour présider aux repas commémoratifs rituels (Th. Klauser, op. cit., pl. 6; 8; 10, 2-3; 19, 3; A. Grabar, le trône des martyrs, C.A. 6 (1952), 35 s.). À comparer le banc surélevé devant le cercueil du mort dans les tombes mycéniennes de Thèbes (A.A. 3 (1917), 87, 109, 130, 141, tombes fig. 89, n° 4, 9, 15, 26). Bibliographie sur l'époque pré-chrétienne (Ibid., 109).

O. Marucchi (Il simbolismo della cathedra negli antichi monumenti cristiani sepolcrali ed una scena relativa a questo simbolo in un monumento entrato ora nel museo cristiano lateranese, R.A.C. 6 (1929), 359-367) soutient comme Th. Klauser que les *cathedrae* du cimetière majeur de Sainte-Agnes sous la Via Nomentana pourraient être mises en relation avec la réminiscence de la *cathedra* de saint Pierre et que le symbolisme sépulcral des *cathedrae* chez les chrétiens et les païens est incontestable. O. Marucchi s'oppose à l'assimilation de l'interprétation du symbolisme. Selon lui, Th. Klauser confond le symbolisme spirituel des chrétiens avec la conception superstitieuse des païens (Ibid., 365). Mais à cette époque primitive le mélange est inévitable et les différences presque sans importance comme le prouvent les exagérations des banquets funèbres.

90. «Nous, offrent aux os enterrés force feuillage et violettes, nous arroserons de parfums les froides pierres du tombeau» «et frigida saxa liquido spargemur odore» (Prudence, Cathemerinon X, [illegible] 169-172, éd. Lavarenne (Paris, 1955), 61). Les fleurs et les guirlandes avaient un caractère symbolique. les lampes pendaient à des suspensions qui illuminaient les fidèles réunis pour les vigiles «pendent mobilibus lumina funibus, quae superfixa micant per liquerta» (Ibid. V, v. 137-144; P.L. 59, 880) (v. [illegible]. 18).

91. Souvent la *cathedra*, siège idéal du mort pendant les repas funèbres (Th. Klauser, 145, 147) n'était pas susceptible de servir à un but pratique. Tantôt était construite avec un siège trop petit tantôt elle présentait un aspect mal taillé et peu commode à l'emploi (Ibid., 143).

92. G. Agnello, La necropoli e la chiesa rupestre di Bibinello, Ier C.N.A.C. (Siracusa, 1950) 31-41 (37-38, fig. VI, 2). L'auteur dit: lungo cm 75, largo cm 40.

contenait le corps d'un bébé. D. Pallas réfute cette hypothèse pour deux raisons: d'une part, parce que la conque n'a pas une profondeur suffisante; d'autre part, parce que la présence de la décoration architectonique suggère une fonction importante, celle d'une *cathedra*. Conisidérons attentivement les photos et le texte de l'article. On constate deux choses: d'abord, les dimensions (0,75 m x 0,40 m de large) permettent l'inhumation d'un bébé; ensuite, un grand nombre de sépultures et d'entrées dans la nécropole portent cette bordure[93], non pas saillante mais creusée dans le mur.

L'auteur applique le même raisonnement pour d'autres cas comme l'hypogée n° 4 de Bibinello[94], une église voisine et Santa Lucia in Mèndola à Syracuse[95]. Les parallèles énumérés ne permettent pas pour autant d'accepter les thèses de D. Pallas concernant l'utilisation des conques comme *cathedra*. Celles-ci manquent d'arguments positifs, de témoignages littéraires (notamment hagiographiques) et de confirmations archéologiques[96]. L'auteur voit dans chaque chambre funéraire une ou plusieurs *cathedrae*. Il faut par ailleurs s'interroger sur le statut de la *cathedra*: cette dernière, pour les repas funéraires, servait-elle à un individu particulier ou à l'ensemble des défunts du cimetière? L'existence de deux ou de plusieurs *cathedrae* dans un même espace signifie ou l'individualisation de la *cathedra* ou la célébration simultanée et collective de repas pour deux ou plusieurs morts.

La *cathedra* présentait aussi un rapport avec la place de la tombe du défunt. Le repas avait lieu près de sa tombe (notons ici la permanence de cette coutume jusqu'à nos jours) ou dans une salle distincte, spécialement consacrée à cet usage (qui se rapproche du rite officiel actuel). L'identification à des *cathedrae* des conques en contact avec les bancs et les salles pour réunions funéraires[97], ne peut tenir dans le cas de conques isolées sur le tympan ou dans les murs de l'arcosolium, comme le montre D. Pallas à propos des conques de la catacombe de Santa Lucia III à Syracuse, qui se trouvent au fond de la galerie, ou de celles de l'hypogée I de Gisternazza à Raguse et de la grotta delle Trabacche[98]. Par ailleurs, si on peut admettre l'utilisation de la chambre B pour les réunions funéraires — présence de bancs, manque de tombes primitives et hypothèse des tables d'offrandes portables — il est difficile d'expliquer la présence d'une autre chambre voisine la A — ayant la même fonction en raison de l'absence de bancs, de tables d'offrandes (pour expliquer ces absences, le fouilleur pense que les chrétiens posaient des matelas sur le sol lors de leurs réunions)[99] et d'un aménagement qui ne convient pas à une salle de ce type.

Deux cavités, l'une carrée (0,08 m de côté) et l'autre ronde (dm. ± 0,10 m), qui se trouvent à un niveau élevé, à l'extrémité gauche du rocher, la première au coin NE. et la seconde au S., distantes de 0,60 m, doivent être interprétées, selon le fouilleur, comme des autels courbes destinés aux offrandes liquides[100]. Leur emplacement toutefois étonne car il est très éloigné du noyau du cimetière et se trouve à un endroit très abrupt.

93. Ibid., pl. I, 1; II, 2; IV; V, 1; V, 2; et VI, 2.

94. Ibid., p. 36, pl. III.

95. Santi Luigi Agnello, Scavi e scoperte a S. Lucia in Mèndola, Ier C.N.A.C. (1950), 49-58 (55 s., fig. 1 bas et 5).

96. Bien que Th. Klauser ne cite pas de *cathedrae* du type de conque en forme d'abside de *triclinium* idéale, D. Pallas soutient que des *cathedrae* de ce type semblent avoir existé en Sicile et à Mélos, théorie répétée dans, Ἡ Ἀθήνα στὰ χρόνια τῆς μετάβασης ἀπὸ τὴν ἀρχαία λατρεία στὴ χριστιανική: τὰ ἀρχαιολογικὰ δεδομένα, Ε.Ε.Θ.Σ.Π.Α. 28 (1989), 851-930, tiré à part, p. 21, n. 70.

97. À Rome les *cathedrae* sont accompagnées de petites niches de celles destinées à recevoir des lampes (Coemeterium Majus: Th. Klauser, op. cit., 104, fig. 20).

98. Sur S. Lucia III (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 50, fig. 166); sur l'hypogée de Raguse (G. Agnello, Sicilia cristiana, Le catacombe dell'altipiano di Ragusa, R.A.C. 29 (1953), 67-87 [71, fig. 1, n° 10 et 12]); sur la Grotta delle Trabacche (Ibid., 21 (1944-45), 75, fig. 39-41, C. Mercurelli).

99. Le concile de Troullos (692) can. 74, se réfère à l'utilisation des matelas aux repas funéraires chrétiens «ὅτι οὐ δεῖ... ἐν ταῖς ἐκκλησίαις τὰς λεγομένας ἀγάπας ποιεῖν... καὶ ἀκούβιτα στρωννύειν» (G. Rallis - M. Potlis, II (1852), 476; Ch. - Jos. Hefele - H. Leclercq, Histoire des conciles, III, 1 (Paris, 1909), 572) et le concile de Laodicée (380), canon 28, «καὶ ἀκούμβιτα στρωννύειν...» (G. Rallis - M. Potlis, III (1853), 195) (v. n. 89), v. aussi, Th. Klauser, op. cit., 137.

100. E. Dyggve, A sarcophagus lid with a triclimarch. Remarks on perforated cup in usum liturgicum, from the collection of the Ny Carlsberg glyptothek (Copenhagen, 1942), 232-235, fig. 10, b et 11, b. Une plaque de Larissa (G. Sotiriou, Guide du musée byzantin d'Athènes (Athènes, 1932), 42, fig. 88 et «Τράπεζα μαρτύρων τοῦ βυζαντινοῦ

3.2.8. Baldaquin

Quant au dit baldaquin[101], les vestiges visibles sur le plafond ne garantissent pas à coup sûr son existence car on ne trouve ni trace de tombe ni indice sur le sol qui puisse témoigner de la structure de l'ensemble. La présence d'un baldaquin est donc probable mais indémontrable. Les arguments en sa faveur sont si ténus et les transformations qu'a subi le cimetière si importantes qu'on ne peut exprimer d'hypothèse

μουσείου Ἀθηνῶν» Π.Χ.Α.Ε. III, 1 (1932), 7 s., pl. A1 (= Byz.-Neugr. Jahrb. 10 (1933-34), 173 s. pl. A1) (fig. B, 11). Une stèle de 0,85 m de haut à N. Anchialos servit probablement de support d'une table destinée aux repas funéraires (Π.Α.Ε. 1955, 136-137, fig. 3, G. Sotiriou) (fig. A, 32).

101. En Sicile on trouve en abondance des baldaquins dans tous les hypogées et catacombes: à S. Lucia II (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, fig. 15), S. Lucia III (Ibid., fig. 16), un baldaquin avec une série de tombes au fond, Riuzzo I et II (fig. 23, 25), Cava delle Porcherie (fig. 28), libres dans l'espace ou en series, Monomozza I et II (fig. 30, 34), S. Martino (fig. 37), Grotta di Senebardo (fig. 48-49), Intagliata in Palazzolo (fig. 50, 51, 53), S. Giovanni (fig. 39), de petites chambres et au milieu un baldaquin, Cozzo Gardiole (fig. 41), quatre baldaquins libres dans l'hypogée, Contrada Stafenda à Rosolini, baldaquin à deux corps avec deux arcs à chaque côté (fig. 98), Ferla, le même (fig. 63-64), S. Elia (fig. 59-60), Intagliatella (fig. 53), Melilli à un corps avec une longue série de tombes derrière (fig. 65), dans la catacombe de la Grotta delle Trabacche deux baldaquins à un corps avec quatre colonnettes aux deux longs côtés (R.A.C. 21 (1944-45), fig. 39-41, C. Mercurelli), hypogée n° 1 della Gisternazza, baldaquin à un corps avec quatre piliers aux deux longs côtés (R.A.C. 29 (1953), 70, fig. 1, G. Agnello), Grotta delle Monete de Grameri, baldaquins à un ou à plusieurs corps (R.A.C. 30 (1954), 184, fig. IV, G. Agnello), Lardia III de la région de Sortino, deux baldaquins à deux corps et à un arc (R.A.C. 39 (1963), 112, fig. 6, G. Agnello), Larderia de la région Cava d'Ispica (Ibid., 35 (1959), 89, 101, fig. 1-2, Idem), S. Marco de la région Ispica (Idem, Miscellanea G. Belvederi (Collezione amici delle catacombe, 23), (Vaticano, 1954), 248, fig. 1-3), Sulla à Rosolini (Ibid., 252, fig. 6-8), Trepiedi près de Modica (Ibid., 257); B. Pace, Arte e civilta IV, 162, fig. 51; P. Orsi, Italia meridionale e insulare, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 129-154 (149, fig. 17-19), Gisira (R.A.C. 30 (1954), 177, pl. II, G. Agnello). Idem, Rilievi strutturali e sepolcri a baldacchino nelle catacombe di Sicilia, Ve C.I.A.C. (Aix-en-Provence, 1954), 291-301 et A. M. Ariano - P. Testini, Monumenti paleocristiani del Gargano, Puglia paleocristiana (Bari, 1970) 1-99.

À Malte on rencontre des tombeaux-tables à baldaquin et tombeaux concaves à baldaquin (Dossiers 19 (1976), 60, V. Borg), à Salina, Ghaj-Quajjed de Rabat; catacombe d'Abbatia (D.A.C.L. X, 1, 1332, Malte, (1931), H. Leclercq), A. Mayr, R.Q. 15 (1901), 240, fig. 4; T. Zammit, The St. Paul's catacombs and other rock-cut tombs in Malta (Valetta, 1926), 23 s., fig. p. 21; B. Pace, op. cit., 29 s. et 200, fig. 27; J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 262. A. Mayr, 382. Sur Malte: M. Buhagiar, Late roman and byzantine catacombs and related burials places in the maltese islands, Brit. Arch. Rep, 302, Oxford, 1986.

Un exemple de tombe-baldaquin à Rome: catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin, cubiculum Xu (Dossiers 19 (1976), 62, V. Borg; et J. Guyon, Le cimetière, 339, fig. 204, n. 145). «Ces tombes sont assurement tardives — au moins du deuxième quart du IVe s. et il est possible à suivre les suggestions d'E. Josi, qu'elles soient nées à l'imitation d'aménagement du même type bien attesté en Sicile et à Malte. Nulle part ailleurs en tout cas dans ce cimetière n'apparaît aussi nettement la hiérarchisation du groupe social rangé autour de la tombe principale, protégée et monumentalisée par le baldaquin qui la surmonte».

À Kabylie une sépulture au milieu et un ciboire qui couronnait ce tombeau (A. Grabar, Martyrium, I, 105). Un autel supporté par quatre colonnettes dans la crypte papale du cimetière de Callixte (H. Leclercq, Manuel, I, 288). Monuments funéraires en forme de baldaquin (M. Rostowtzev, Die Hellenistisch-Römische Architekturlandschaft, R.M. 26 (1911), 1-185, fig. 25, 34, 38). À comp. l'église primitive de Saint-Jean à Éphèse (A. Grabar, op. cit., I, 59, 66, fig. 26, 133).

À comparer les représentations des ciboires: Saint-Marc de Venise (W. Fr. Volbach - M. Hirmer, Frühchristliche Kunst (München, 1958), 83, la descente aux limbes), la peinture murale à S. Angelo in Formis (H. Bloch, Monte Cassino, D.O.P. 3 (1946), 201, fig. 230), miniatures de paris. gr. 543, fig. 130 (H. Omont, Miniatures des plus anciens manuscrits grecs, etc. (Paris, 1929²), 57, pl. CXXII, 2, pl. CXXIV, 1), paris. gr. 74, fig. 76 (H. Omont, Évangiles avec peintures byzantines du XIe s. pl. 69, 2), Codex Ἰβήρων, 463, fig. 120ʳ (A. Xyngopoulos, Φραγκοβυζαντινὰ γλυπτὰ ἐν Ἀθήναις, A.E. 1931, 80, fig. 16), Sir. der Nersessian, L'illustration du roman Barlaam et Ioasaph (Paris, 1937), pl. XIX, 69), Codex Ἱεροσολ. Παναγίου Τάφου 14, fig. 311ʳ (Kurt Weitzmann, Greek mythology in byzantine art (Princeton, 1951), 33, pl. XI, 35), Venise, Inst. d'ét. byzant. et post-byz. (A. Xyngopoulos, Les miniatures du roman d'Alexandre le Grand (Athènes-Venise, 1966) n° 29, pl. 11 et 15 et n° 105, pl. 52 et p. 77). Peinture murale de la métropole de Mystra (G. Millet, Monuments byzantins de Mystra (Paris, 1910), pl. 82, 4) et (R. Naumann - H. Beltin, Die Euphemia-Kirche aus Hippodrom zu Istanbul und ihre Fresken, Istanbuler Forschungen 25 (Berlin, 1966), 141-142, fig. 47). V. encore

certaine sur ce sujet. Le plan du cimetière (fig. C, 20) atteste en outre une différence avec la disposition des baldaquins conservés en Sicile. À Méthonè, nous sommes en présence d'un aménagement particulier dont la parenté avec les baldaquins siciliens s'avère lointaine. Dans l'île, le baldaquin constitue un élément architectural stable et répandu. Sa création à Méthonè semble dater de l'époque initiale du cimetière et s'expliquer non pour recevoir le corps d'une personne importante mais par des raisons obscures liées à l'aménagement des locaux B et Γ. Par rapport aux baldaquins siciliens, qui se caractérisent par la régularité des dimensions de la tombe, des colonnes et des piliers et la connexion avec un ou plusieurs autres baldaquins, ici les piliers apparaissent inégaux et la façade E. est privée d'arc. De plus, la présence d'une tombe creusée correspondant au pilier N. et à l'arc N. du prétendu baldaquin rend son identification difficile.

3.2.9. Caractères

Le cimetière creusé dans le rocher de Méthonè ressemble à une série d'autres cimetières de l'époque pré-chrétienne et chrétienne[102]. La chambre funéraire principale, le noyau du couloir E qui s'apparente à une chambre funéraire, un vestibule et le porche ont des équivalents pré-chrétiens. Les arcosolia dont la hauteur est plus grande que la longueur sont, eux aussi, analogues à d'autres exemples pré-chrétiens au Moyen-Orient[103]. Cette similitude pourrait constituer un indice d'archaïsme, sans pour autant être déterminant car en Orient les types de chambres funéraires avec arcosolia changèrent peu avec l'avènement des temps chrétiens. En comparaison avec les exemples anciens, on peut considérer comme un indice de tardiveté la présence du porche arqué: pour les premiers en effet, la façade idéale comprenait un fronton, comme l'imposait la tradition architecturale ancienne[104].

D'autres caractères communs à Mélos, Méthonè et aux cimetières et hypogées siciliens ont été relevés par D. Pallas. Rappelons-nous les commentaires concernant les caractères de la catacombe de Mélos et ceux sur la *mensa*, la *cathedra* et le baldaquin de Méthonè. D. Pallas explique leur présence dans les deux monuments par un phénomène d'imitation des exemples siciliens. On pourrait reconnaître une dépendance directe, si ces éléments étaient visibles et vraiment identifiables. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que le cimetière de Méthonè constitue un monument dont on retrouve le type en Sicile, à Malte et ailleurs, sur les axes maritimes de communications[105].

(A.E. 1950-51, 174, D. Pallas; A. Xyngopoulos, Ὁ τάφος τοῦ Διγενῆ, Ἑλληνικὰ 20 (1967), 26-27). Bibliographie ci-dessus citée par D. Pallas, A. E. 1968, 149, n. 5. Sur le sujet: C. Walter, Death in byzantine iconography, Eastern churches review 8 (1976), 113-127.

102. Cimetières de Sicile. S. Martino (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, fig. 38), Cassibile (fig. 68), Cava d'Ispica (fig. 71), Cozzo Gardiole (fig. 95), S. Elia (fig. 101). En Grèce à Thisbé (A. Kominis, Οἱ λαξευτοὶ τάφοι εἰς τὸ χωρίον Θίσβη τῆς ἐπαρχίας Θηβῶν, IXe C.I.E.B. (Thessalonique, 1953) I (Ἑλληνικά, Παρ/μα 9), 212 s.) (v. partie A, n° 348). À Corinthe (Th. Leslie Shear, The excavation of roman chamber tombs at Corinth in 1931, A.J.A. 35 (1931), 424-441 (428 s.); B.C.H. 89 (1965), 697, fig. 14), à Kythère, A. Castellan, Lettres sur la Morée et les îles de Cerigo, Hydra et Zante (Paris, 1808), I, 23-30; R. Weil, Kythera, A.M. 5 (1880), 224-243 (227-228); Karpathos, Th. Bent, The islands of Telos and Karpathos, J.H.S. 6 (1885), 233-242 (236-239); A.Δ. 18 (1963), B2, 327. (D. Pallas, Ibid., 147, n. 3).

103. À Kenchrées, D. Pallas, R.A.C. 35 (1959), 214. Exemples du Moyen Orient. C. Watzinger, Denkmäler Palästinas. Eine Einführung in die Archäologie des heiligen Landes (Leipzig, 1935), 19, 59 s., 70 s., 99; Ibrahim Noshy, The arts in ptolemaic Egypt. A study of Greek and Egyptian influnces in ptolemaic architecture and sculpture (London, 1937), 22; N. D. Toll, The excavations at Dura-Europos, preliminary report of the ninth season (1935-36), part II. The necropolis (New Haven, 1946), 7 s., 12 s. (D. Pallas, op. cit., 147, n. 8).

104. En Palestine dès le Ier s. av. J.-C. (C. Watzinger, 59 s., 61, 62, 76). En Asie Mineure (H. von Gall, Die paphlagonischen Felsgräber, Istanbuler Mitteilungen, Beih. 1, Tübingen, 1966). (D. Pallas, op. cit., 148, n. 3).

105. Procope, De Bello Vandalico III, I, 13, 9-10 (Haury 1, 370). Les escales principales de Rome vers la Palestine étaient les ports de Méthonè, Mélos et Chypre (J. Steinmann, Hieronymus, Ausleger der Bibel (Köln, 1961), 15, 5). Pour l'époque postérieure: S. B. Luce, Modon a venetian station in Mediaeval Greece, dans: Classical and Mediaeval studies in honor of E. K. Rano (N. York, 1938), 195-208. D. A. Zakythinos, Le despotat grec de Morée, II, Athènes, 1953, passim. Fr. Thiriet, La Romanie vénitienne au Moyen Âge, Paris, 1959, passim (D. Pallas, op. cit., 154, n. 1).

À l'instar des petits hypogées de Sicile et de Malte, ce cimetière trouvait son origine dans la proximité d'une petite communauté, vraisemblablement monacale et villageoise[106]. On n'a toutefois pas repéré de village ancien près de ce complexe funéraire. Le type du cimetière, situé dans les rochers d'une zone de collines isolées, semble propre à une communauté monastique comme le montre aussi, selon l'enquête de D. Pallas, la réutilisation ultérieure de ce cimetière en ermitage.

3.2.10. Datation

Comme on ne peut compter sur le témoignage des trouvailles — très réduites — pour dater le cimetière, il nous reste l'exercice de comparaison avec d'autres cimetières du même genre en Italie et en Sicile pour proposer une hypothèse. Les cimetières de Sicile, à l'exception de ceux de Syracuse, ne sont pas datés avec précision[107]. On les date indistinctement du milieu du IVe s. au Ve s., voire jusqu'au VIe s. L'orientation des tombes creusées dans le sol montre qu'elles ont été utilisées par les chrétiens. On peut donc mettre en rapport la seconde phase d'utilisation du cimetière — celle des tombes creusées dans le sol — avec les cimetières de Sicile datés du milieu du IVe s. au début du Ve s. En outre, les dimensions du complexe et le nombre de tombes (60 à 70) suggère une petite communauté, celle d'un village disparu ou transféré ailleurs — d'ascètes selon le fouilleur — qui après avoir utilisé les arcosolia, commença à creuser les tombes dans le sol. D. Pallas soutient que la chambre primitive du couloir E, de même que l'entrée monumentale sont antérieures au milieu du IVe s., mais ignore si elle fut utilisée par une famille chrétienne ou non.

106. D. Pallas (Investigations, C.A. 24 (1975), 7) date la première partie du cimetière, le couloir en *digamma* couché, du IIIe s., et il ajoute, qu'il n'existe aucun indice s'il appartenait à une famille païenne ou chrétienne.

107. Les parties primitives des cimetières de Syracuse datent de la troisième décennie du IIIe s. Quelques parties ont été utilisées jusqu'au début du Ve s. (S. L. Agnello, Problemi di datazione delle catacombe di Siracusa, Scritti di onore di Guido Libertini (Firenze, 1958), 65-82) (J. Führer - V. Schultze, Altchristlichen, 51). Le cimetière Trepiedi près de Modica date, selon G. Agnello (Miscellanea Belvederi, 257), du IVe s. Dans la Cava Porcara de Comiso on a trouvé des lampes africaines du IVe-Ve s. (R.A.C. 21 (1944-45), 102, C. Mercurelli), d'autres cimetières de la région de Sortino datent de la deuxième moitié du IVe s. jusqu'au début du Ve (R.A.C. 39 (1963), 128, G. Agnello). La région N. de la Grotta di Fragapane d'Agrigento a été utilisée pendant tout le Ve s. (Ibid., 21 (1944-45), 25, C. Mercurelli). Le cimetière du jardin de la villa Aurea d'Agrigento date du VIe s. (Ibid., 21 (1944-45), 49, C. Mercurelli). (D. Pallas, 153, n. 4-5).

3.3. LA «CATACOMBE» DE THÈBES

3.3.1. Description

LA DITE «catacombe» de Thèbes a été publiée par A. Kéramopoullos[108]. Celui-ci décrit l'ensemble des monuments connus à son époque dans la ville et ses environs. À l'E. de l'acropole «Kadmeia», non loin des «Portes Proitides» s'élèvent deux petites collines sur lesquelles de nombreuses tombes mycéniennes ont été mises au jour. La colline N., dénommée le «Mikro Kastelli», est orientée N.-S. À son sommet, celle-ci présente un plateau ayant, selon le fouilleur, un diamètre N.-S. de 34 pas et un diamètre E.-O. de 30 pas. C'est dans sa partie O. que l'on a trouvé une catacombe orientée S.-N. (fig. C, 31).

Au S. de la pente de la colline s'ouvre un vestibule (3,15 m de large) dont la partie gauche (conservé sur une longueur de 3,50 m) est constitué par un rocher creusé et la partie droite par un mur de 1 m de long enduit de chaux (ép. 0,60 m x h. conservée 1 m) qui à son coin S. forme un pilier édifié en pierres de poros. Dans ce mur se trouvait une porte ayant une largeur d'1,25 m. Son seuil (1,40 m de long), composé de trois marches subsiste encore (fig. C, 32). Cette porte donnait accès vers l'E. à un espace qui, après 1,50 m, se muait en couloir menant à la surface de la colline. Dans ce local, on a découvert une tombe chrétienne orientée E.-O.

Au fond du vestibule s'ouvre une porte large d'1 m au milieu d'un mur enduit de chaux. Comme ceux de la précédente, ces piliers comportent un denticule (0,25 m x 0,20 m) destiné à l'ajustement de la porte (fig. C, 31-32). Le seuil et les murs sont édifiés en pierres de la région. Il semble qu'à l'origine cette porte n'existait pas et que le rocher formait une voûte. L'entrée principale devait alors être constitué par la première porte. À cause de l'effondrement de la voûte ou pour une autre raison qui nous échappe, on a bâti une seconde porte en pierres communes. Toute l'autre partie du monument est creusée dans le roc. Elle comprend trois parties:

a) Une chambre en forme de croix (la naissance des voûtes était encore visible lors de la fouille) qui conserve partout des traces d'enduit de chaux;

b) Un couloir voûté (6,10 m x 0,70-0,80 m x 1,40 m);

c) Au fond une chambre de forme complexe.

La première chambre s'apparente à une *cella* plus basse de 0,30 m que le vestibule d'entrée. Sur sa gauche (à l'O.), elle comporte deux absides dont l'une présente une forme de coquille (l. 1,22 m x pr. 0,45) et a son pavement élevé 0,95 m au-dessus du sol de la chambre. Au centre, un arcosolium[109]

108. A. Kéramopoullos, «Θηβαϊκά», Α.Δ. 3 (1917), Χριστιανικὴ κατακόμβη, 111-122. Le monument reste dans ses grandes lignes et dans ses détails problématique. Nous ne possédons que le rapport d'A. Kéramopoullos et tout effort de vérification est vaine.

109. A. Kéramopoullos parle de deux absides. Il appelle la deuxième arcosolium. Il s'agit d'un arc, tel qu'on le voit sur les dessins. Dans le Cimetière aux deux lauriers les lucernaires servent presque exclusivement à l'éclairage et à l'aération des cubicula et non d'abord comme on l'a souvent pensé à partir d'exemples pris dans d'autres catacombes, à

(l. 2 m x pr. 1 m) ayant pour base le pavement de la chambre. Sa partie droite (à l'E.) est aussi pourvue d'un arc dont les dimensions s'avèrent semblables à celles de la partie gauche. Sur le tympan de l'arc on devine l'esquisse du visage ovale — et plus bas de rares traces de vêtements — du Christ peint linéairement en couleur noire (fig. C, 34). Le Christ est barbu et sa tête apparaît entourée d'une auréole (à l'intérieur de celle-ci, des lignes soulignent la forme de la croix). De part et d'autre de sa tête, on lit successivement les abréviations IC et XC et, plus haut à droite, deux KK assez courbes.

En face de la conque située à l'O., à 0,90 m au-dessus du sol, s'ouvre un passage. Celui-ci mène à l'espace situé à droite du vestibule, accessible par la première porte mentionnée ci-dessus. Il est possible que ce passage, servant à l'aération ou à l'éclairage de la *cella*, se prolongeait jusqu'à la surface du plateau. La naissance de la voûte de la chambre se situe à 1,80 m du sol. On peut supposer qu'en face de l'entrée existait à l'origine un simple arc, semblable aux deux autres, conférant ainsi à la chambre une forme de triconque. Cet arc aurait été détruit par la suite pour creuser le couloir se dirigeant vers le N.

À l'extrémité N. du couloir, on descend par une marche mesurant 0,80 m — un arcosolium percé — dans un espace particulièrement complexe. Sur la gauche (à l'O.), on trouve une chambre funéraire longue de 3,25 m précédée par une entrée de 1,95 m de large (fig. C, 33) où se trouvait une tombe, orientée E.-O. (1,90 m x 0,60-1 m), dont l'extrémité O. pénètre dans le rocher[110]. La tombe (0,80 m x 1 m), à une profondeur de 0,60 m par rapport au sol, se prolonge au-delà de la limite du mur, sous ce dernier. Dans le remblai de la *cella* ont été découverts des fragments de vases et de plats byzantins en glaçure, à la décoration gravée, jetés postérieurement comme ceux qu'on trouve dans les tombes mycéniennes voisines.

Selon le fouilleur, le plan de la «catacombe», la figure du Christ, l'enduit en chaux et la construction au moyen de pierres de la région, qui ne se rencontrent dans aucune autre construction antérieure, montrent bien que nous sommes en présence d'un monument chrétien. Il s'agit d'un espace utilisé pour les rites funéraires. Son orientation S.-N. et non E.-O. prouve qu'il ne servait pas d'église. Le fouilleur soutient que ce cimetière avait originellement un caractère familial et que l'arc E. aurait été utilisé comme sanctuaire à une époque postérieure durant laquelle le monument fonctionnait peut-être comme martyrium. L'exploitation initiale de ce cimetière chrétien doit remonter avant le Ve s., tandis que sa seconde phase d'occupation, lorsqu'il servait de lieu de culte, paraît postérieure au Ve s. La technique de construction de la porte d'entrée de la chambre principale, le nimbe cruciforme[111], ainsi

l'extraction du tuf excavé par le creusement de la nécropole (J. Guyon, Colloque: L'inhumation privilégiée du IVe au VIIIe s. en Ocident (Créteil, 1984), 177, n. 7).

110. La même disposition à Méthoné, v. n. 79 *supra* et Partie A, 1.3.1.8.e.

111. «C'est aussi à la fin du IVe s. qu'un symbole déjà usité chez les païens, le nimbe lumineux, placé autour de la tête, pénètre dans l'iconographie chrétienne et devient le symbole de la sainteté. Le nimbe usité déjà sur les monnaies des Séleucides et des rois Indoscythes fut réservé aux empereurs romains comme un signe d'apothéose. Les monnaies de Constantin et des empereurs byzantins ont gardé la tradition comme signe de la majesté impériale (J. Maurice, Numismatique constantinienne, I (Paris, 1908), 471, 487). Il est difficile de savoir à quel moment le nimbe a été introduit dans l'art religieux (v. sarcophage de Berlin du début du IVe s.; O. M. Dalton, Byzantine art, frontispice, Oxford, 1911). Le Christ est représenté sans nimbe sur tous les sarcophages occidentaux. Sur la cassette d'argent de saint Nazaire de Milan du Ve s. le Christ porte encore le nimbe uni et il en est de même du Bon Pasteur au mausolée de Galla Placidia. À la porte de Sainte-Sabine le nimbe est remplacé par le monogramme accosté de l'A et de l'Ω. Enfin l'usage prévalut de distinguer le Christ par le nimbe crucifère et de réserver le nimbe ordinaire aux autres figures du monde céleste» (L. Brehier, L'art chrétien, son développement iconographique des origines à nos jours (Paris, 1918), 73).

Parmi les peintures des trois premiers siècles nombreuses sont celles où le Christ, la Vierge, les apôtres qui seront nimbés plus tard, apparaissent sans nimbes; sur les mosaïques les figures ornant, dès l'époque chrétienne, les églises et les monuments, sont le plus souvent nimbées; elles revêtaient de ce fait même un caractère officiel. Dans les premiers siècles règles fixes existent seulement pour le nimbe crucifère du Christ. Le Christ est la première personnalité chrétienne à laquelle on applique le nimbe. Les honneurs impériaux sont accordés au Christ dont les successeurs de Constantin reconnaissent maintenant la royauté (L. Hautecœur, Mystique et architecture, symbolisme du cercle et de la coupole (Paris, 1954), 198). G. Wilpert a vérifié que le Christ est sans nimbe dans les trois premiers siècles et au début du IVe; ensuite dans les catacombes l'emploi du nimbe est limité. Pour cet auteur l'image du Christ trônant et nimbée la plus ancienne serait des environs de 340 (R.S.). L'agneau fut nimbé en même temps que le Christ; la colombe dominant le

que la barbe très pointue du Christ[112] ne permettent pas vraiment d'affiner cette chronologie.

3.3.2. Les tombes mycéniennes

Pour mieux comprendre la fonction et la disposition architecturale de ce monument, il convient de passer en revue l'ensemble des constructions funéraires, chrétiennes ou non, de Thèbes.

Les collines qui entourent l'acropole de la ville sont parsemées de tombes mycéniennes dont la disposition architecturale apparaît rigoureusement définie: un *dromos* assez long conduisant à une vaste chambre (*θάλαμος*) accessible par une entrée encadrée de pilastres, ayant une largeur bien plus

---

Ve s.; les apôtres au Ve s. Selon Ludolf Stephani, le nimbe est baptême du Christ est nimbée; les anges le sont au IVe s.; les apôtres au Ve s. Selon Ludolf Stephani, le nimbe est accordé à tout être ayant une personnalité surhumaine. Selon H. Delehaye (Sanctus, essai sur le culte des saints dans l'Antiquité, Subsidia Hagiographica 17, I-II (Bruxelles, 1927), 160) «le symbolisme de la souveraineté solaire n'est pas davantage oublié». G. Wilpert mentionne des nimbes païens au cimetière de Callixte: des têtes ornementales représentent l'été. Dans la Cappella Greca une tête toute allégorique nimbée d'un nimbe oblong. Les nimbes des catacombes, dans la première période, seraient donc des nimbes païens. Les symboles païens seront (pour certains) adoptés par les chrétiens et adaptés à la religion nouvelle (G. de Jerphanion) «les premières images ont essentiellement un but décoratif, subsidiairement un but didactique». «Dès le commencement du Ve s. les images du Christ barbu deviennent fréquentes à Rome (Sainte-Pudenziane). Dans cette image comme dans toutes celles qui l'ont précédé en Occident la tête du Christ est entourée d'un nimbe uni; le nimbe crucifère qui deviendra bientôt l'attribut distinctif de Jésus a paru d'abord en Orient sur un sarcophage de marbre provenant de Constantinople» (Berlin, origine d'Asie Mineure).

Nimbe byzantin: plateau aux vastes proportions qui s'agrémente d'une bordure de teinte plate, parfois large, en opposition avec la nuance du centre, et le plus souvent foncée. Dans les peintures des catacombes des Ve-VIe s. les nimbes sont byzantins. Sur les sarcophages le nimbe reste rare (difficultés techniques?). Dans les mosaïques de Sainte-Constance, Sainte-Pudenziane, Sainte-Marie Majeure et Saint-Paul le nimbe est romain de dimensions restreintes (Marthe Collinet - Guerin, Histoire du nimbe des origines aux temps modernes (Paris, 1961), 331, 332, 339, 344).

Sur le sujet: L. Stephani, Nimbus und Strahlenkranz in den Werken der alten Kunst (Mémoires de l'Académie des sciences de Saint Petersbourg, VI série, sciences politiques, histoire, philologie, t. IX), Saint Petersbourg, 1859; Ad. von Krücke, Der Nimbus und verwandte attribute in der frühchristlichen Kunst, Strasbourg, 1905; A. Munoz, Encore sur les sarcophages d'Asie Mineure et sur la date du nimbe crucifère, N.B.A.C. 13 (1907), n° 4, 301; G. Sotiriou, Ὁ Χριστὸς ἐν τῇ τέχνῃ, Athènes, 1914; H. Delehaye, Sanctus, essai sur le culte des saints dans l'Antiquité, Subsidia Hagiographica 17, Bruxelles, 1927; G. de Jerphanion, L'image du Christ dans l'art chrétien, La voix des monuments, II, 1-26, Paris-Roma, 1938.

112. «L'art des trois premiers siècles ne représentait guère Jésus que sous un seul aspect, celui d'un adolescent imberbe, aux longues boucles tombant sur les épaules ou aux cheveux courts et crépus. Au IVe s. au contraire la figure du Christ à barbe épaisse et à traits plus accusés fait son apparition dans l'art (premier exemple sur un plat de céramique d'Égypte avant 329, nimbe crucifère, barbe en pointe et encadrée d'une chevelure à longues boucles» (L. Brehier, L'art chrétien, 74).

«Les témoignages de Paul Silentiaire (Sainte-Sophie), André de Crète (VIIe s.) et Jean Damascène nous montrent le Christ en cheveux longs tombant en boucles sur les épaules, la barbe taillée en pointe, le visage allongé (Saint-Apollinaire-le-Neuf, Baptistère des orthodoxes, Saint-Venance de Rome). Tel nous le retrouvons dans les miniatures des manuscrits (Cosmas Indicopleustes, VIe s.) et jusque dans ces peintures des catacombes tracées aux VIIe-VIIIe s. où l'influence byzantine se fait nettement sentir (fresque de Generosa, VIIe s.). Sur les monnaies depuis la fin du VIIe s. la figure du Christ n'est pas uniforme. Sur un miliarèse d'argent de Justinien la barbe est longue et taillée en pointe, les cheveux abondants et collés à la tête, séparés par le milieu et retombant sur les épaules. Ce furent les questions religieuses qui fixèrent définitivement l'iconographie du type du Christ, le concile de Penthecte (692) déclarant l'image humaine du Christ préférable aux représentations symboliques (G. Rallis - M. Potlis, II (1852), 492, canon 82), conduisant les peintres à préciser les traits caractéristiques de la figure divine» (Ch. Diehl, Peintures byzantines de l'Italie méridionale, B.C.H. 9 (1885), 207-219 [212, n. 2, 213, n. 5, 214]). Le Christ barbu apparaît assez tard dans l'iconographie, dans le cimetière de Domitille, deuxième moitié du IVe s. (G. Wilpert, Le pitture delle catacombe romane, Roma, 1903, pl. 187, n° 3), très fréquemment après Constantin. Dans les mosaïques de Ravenne il se représente à la fois barbu et imberbe.

Sur le sujet: J. H. Meille, L'image de J. Christ dans l'histoire et dans l'art, Paris, 1928; J. Kollwitz, Das Christusbild des III Jahrh., Orbis Antiquus 9, Münster, 1953; Reiner Warland, Das Brustbild Christi, Studien zur spätantiken und frühbyzantinischen Bildgeschichte, R.Q. 41. Supplementheft, 1986.

réduite que celle du *dromos*. La chambre funéraire (*θάλαμος*) dont les dimensions varient présente une forme carrée, rectangulaire ou, plus souvent encore, circulaire. Si dans la plupart des cas la voûte de cette chambre est aujourd'hui détruite, on peut penser que celle-ci était conique ou cylindrique.

Un grand nombre de ces tombes antiques ont été utilisées par les chrétiens au cours des époques paléochrétienne et byzantine. Le mobilier qu'on y a trouvé en témoigne. Selon le fouilleur quelques tombes étaient toutefois d'origine chrétienne[113]. L'apparition de ces dernières a contribué à la diffusion de certaines caractéristiques proprement chrétiennes comme les conques, les petits arcosolia ou le cas de figure de l'église souterraine établie dans une tombe mycénienne[114].

Lors des fouilles réalisées en 1917 par A. Kéramopoullos, la voûte des tombes était déjà détruite et l'aspect des collines thébaines devait se révéler fort différent de l'Antiquité. Que dire de l'apparence actuelle? La construction d'un ensemble de bâtiments scolaires a fortement modifié le paysage et dégradé le site archéologique en détruisant les derniers vestiges des tombes mycéniennes et de notre monument. La nature du sol, peu compacte, a contribué elle aussi à la dégradation des tombes.

3.3.3. Structure du monument

Notre «catacombe» présente quelques caractéristiques assez singulières (fig. C, 31) qu'il convient de signaler:

a) Deux chambres d'accès ayant une orientation différente de celle de l'ensemble;

b) Une chambre en forme de croix;

c) Un couloir de 6,10 m de long;

d) Une autre chambre sépulcrale à un niveau inférieur.

Ce qui frappe d'abord, c'est donc l'orientation insolite des deux premières chambres, due soit au manque d'espace, soit à la fonction cultuelle initiale. Peut-être existaient-elles déjà à l'époque mycénienne, les chrétiens s'étant contenté de percer une porte entre les deux? On aura ensuite voulu étendre l'ensemble en le prolongeant vers le massif de la colline. La longueur du couloir, son étroitesse et sa faible hauteur, peu commode à la circulation des personnes, montrent bien que les constructeurs étaient assez indifférents à l'égard de son aspect extérieur.

Si l'on compare le plan de notre complexe funéraire à celui des tombes mycéniennes, on constate que ces dernières possèdent un *dromos* assez haut et ouvert et qu'aucune d'elles ne présente un plan en croix. Dans les tombes aux dimensions assez grandes (tombe n° 4: 7,35 m de large et tombe de Mégalo Kastelli: 6,12 m), on trouve deux conques (même tombe à l'E., h., pr. 0,91 m x l. 1,85 m rectangulaire; tombe n° 4, au N. un peu plus haut par rapport au niveau du sol (l. 2,65 m x pr. 1,40 m x h. 1,70 m). Elles occupent une partie du côté et ne s'élèvent pas jusqu'à la voûte. Dans un certain nombre de tombes (n° 9, 11 et 12), on trouve un côté arrondi en forme de conque. On ne peut donc repérer de véritables similitudes entre les arcs de la chambre en croix (*cella*) et les conques des tombes. Aucune tombe mycénienne ne présente une parenté, même lointaine, avec le plan de la *cella*.

Si on exclut une influence de l'architecture mycénienne sur la forme de la *cella*, on doit dès lors accepter qu'il s'agit d'une disposition proprement chrétienne. Les arcs sont très hauts et ressemblent

---

113. A.Δ. 3 (1917), 234-235, A. Kéramopoullos. La tombe n° 5 de Kolonaki située sur les tombes mycéniennes a été utilisée comme ossuaire par les byzantins (p. 136), quatre tombes dans une fosse (catacombe?) contenant un grand nombre de lampes. Le fouilleur les date du IVe s. (p. 103-107). Les tombes n° 1 et 2 à Isminion ont été également utilisées comme ossuaires byzantins et une autre tombe utilisée par les chrétiens à Mégalo Kastelli (p. 108-111).

114. Ibid., p. 82, 109-110, un autre local appelé catacombe dans le quartier d'Astégon, terrain Dourou (A.Δ. 20 (1965), B2, 239, E. Touloupa - S. Syméonoglou). À comparer la tombe à deux chambres de l'époque hellénistique de Veroia transformée en église à l'époque byzantine. On a ajouté une conque double sur le côté E. de la chambre principale comme témoigne la différence de travail du creusement. Elle porte des peintures du XIIIe s. (Ph. Drosoyanni, Βυζαντιναὶ τοιχογραφίαι ἐντὸς λαξευτοῦ τάφου ἐν Βεροίᾳ, Mélanges A. Orlandos, II (1966), 391-420 [393, dess. 1]). L'église actuellement souterraine de Σεργίου Πραγαμάτ(ου) à Thessalonique (A.Δ. 9 (1922-25), Παρ/μα 64-65, A. Xyngopoulos; A. Papadamou, Ὁ ἀνώνυμος ναὸς τοῦ Σεργίου τοῦ Πραγαμᾶ στὴ Θεσσαλονίκη, 2e Symp. X.A.E. (1982), 85-86; Ἡ Θεσσαλονίκη καὶ τὰ μνημεῖα της, Ἐφορεία βυζ/νῶν ἀρχ/των Θεσ/νίκης (1985), 64, A. Papazotos).

davantage aux arcs romains ou hellénistiques qu'aux arcosolia chrétiens aux dimensions modestes. La présence de la forme de la croix — encore faut-il établir qu'elle s'avère intentionnelle — prouve qu'à cette époque le type cruciforme des martyria s'était déjà diffusé dans le monde chrétien. L'influence d'un modèle païen paraît peu probable. Ou alors celui-ci se limite aux cubicula funéraires. Ainsi donc, dans la 2e moitié du IVe s. au plus tard, il existait déjà des martyria cruciformes et dès cette époque on associait ce plan au signe chrétien de la croix et de son culte[115].

3.3.4. Fonction

Quelle fonction attribuer à ce monument? S'agit-il d'un emplacement funéraire ou d'une église? Les éléments constitutifs du plan de la *cella* sont caractéristiques des martyria, même si dans notre cas on a affaire à un type particulier. La présence de chambres funéraires au fond du couloir comme dans le premier vestibule, bien que la datation de cette dernière puisse être indifférente, renforcent cette hypothèse. Inversement le plan de la *cella*, l'exemple d'une autre église souterraine à Kolonaki[116] et la peinture figurant le Christ, sans doute postérieure à la paix de l'Église, plaident pour son identification à une église. La communauté chrétienne de Thèbes avait sans doute des églises déclarées, situées à l'intérieur de la ville, mais, comme le montre l'exemple susmentionné, les habitants avaient pour usage, en raison du manque d'espace disponible, de transformer des tombes mycéniennes de grandes dimensions en petites églises.

À vrai dire, la forme et la fonction de ce monument ne correspondent donc pas à celles d'une catacombe (fonction funéraire, forme plus étendue et parties distinctes, liées les unes aux autres). Quel rôle attribuer aux deux vestibules[117]? La fonction d'église cimétériale (ou d'église de catacombe) aurait dû entraîner un très grand nombre de tombes. Ni la tombe présente dans la salle funéraire ni celle du vestibule ne suffisent pour accréditer cette attribution. Les tombes dispersées sur la colline et dans ses environs sont byzantines et réutilisent des sépultures mycéniennes.

L'examen d'autres cryptes funéraires et de leur structure invite à penser que la *cella* de Thèbes fonctionne elle aussi comme église cimétériale[118]. L'aménagement rappelle à la fois les usages liés aux inhumations de martyrs dans les catacombes avec la chapelle et la chambre sépulcrale et ceux relatifs aux martyria avec le plan en croix. Les cryptes papales à Rome n'étaient à l'origine pas autre chose que des petites caves destinées à recevoir les sarcophages. Après la paix de l'Église, sous le pontificat de Damase, celles-ci furent élargies pour permettre l'afflux de fidèles et le développement du culte. L'usage de notre monument n'était pas celui d'un lieu d'inhumations dicté par les persécutions, (le fouilleur veut absolument y voir une église de cette époque). Sa situation dans un espace souterrain et sa destination funéraire remontent aux époques antérieures et s'expliquent par l'absence de droits de propriété sur ces collines.

115. Antioche-Kaoussié, Saint-Jean d'Éphèse, Saints-Apôtres de Constantinople et le monument décrit par saint Grégoire de Nysse (A. Grabar, Martyrium, I, 152).

116. A. Kéramopoullos suppose que l'église actuelle de Sainte-Catherine située à l'intérieur de la ville, rue Épameinondou, est construite sur l'emplacement d'une église primitive taillée dans le rocher dont actuellement on ne peut pas identifier les restes. Pour l'église de Kolonaki il suppose qu'elle était en fonction jusqu'au XIe s.

117. Les cryptes de Rome possèdent des vestibules, mais celles-ci sont intégrées à des complexes architecturaux plus vastes. À comparer (J. Guyon, Recherches autour de la tombe et de la basilique constantinienne des saints Pierre et Marcellin sur la Via Labicana, IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), II, 307 s.). On trouve des peintures tardives dans le vestibule de la catacombe voisine de la tombe de Saint-Valentin comme aussi des peintures postérieures représentant les martyrs vénérés au cimetière Majus (L. Reekmans, Les cryptes des martyrs romains. État de recherche, Ibid., I, 275-302 [275]).

118. Les églises cimétériales, simples salles de réunion à l'origine, se désignent par le nom du martyr enterré dans leur cimetière. Après la paix de l'Église les oratoires deviennent basiliques en conservant leur caractère cimétérial. Ils ne servaient pas en général à la célébration de la liturgie dominicale. Les catacombes de Rome disposent un petit nombre d'églises comme celle de Saint-Sotère qui est une *cella trichora*, du cimetière d'Ostrien, de 13-14 m de long, de plan assez compliqué qui date du IIIe s. et qui pourrait accueillir soixante-dix à quatre-vingts fidèles, celle du cimetière de Saint-Hermès de 20 m de long, celle de Sainte-Emérentienne du IIe s., de Sutri (H. Leclercq, Manuel, I, 295, 304).

La décadence de la cité survenue après l'époque classique se traduit par l'absence de monuments importants dont les matériaux auraient pu être utilisés par les chrétiens. Ces derniers se tournèrent dès lors vers les tombes mycéniennes, dont les vestiges étaient non seulement plus visibles mais aussi mieux conservés qu'à l'époque des fouilles. Ils trouvèrent ainsi un espace disponible, une infrastructure oserait-on dire, capable de répondre à leurs besoins sans grands frais[119]. L'indifférence pour la construction de basiliques se prouve par leur absence jusqu'à nos jours sur et hors de la limite de l'acropole. L'ensemble urbain et suburbain est dominé par les restes des monuments mycéniens. Les petites dimensions de l'acropole marquent l'unsuffisance de l'espace. La présence d'une église, plutôt mausolée, dans la ville datée du 842 ap. J.-C. renforce cette constatation.

3.3.5. La figure du Christ

Pour les lettres disposées de part et d'autre de la figure du Christ sur l'arc E., A. Kéramopoullos suggère l'abréviation IC-X[P (avec tirets superposés). On distingue aisément sur la fig. C, 34, les lettres IC à gauche et à droite un X aux branches très grandes ainsi que le début d'une seconde lettre qui, selon la courbe qu'elle inaugure, ne peut être qu'un C[120]. Les caractéristiques du Christ que nous avons mentionnées plus haut — la barbe, le nimbe crucifère et la présence de l'abréviation — invitent à dater cette représentation du début du Ve s., voire un peu après.

3.3.6. À propos de quelques autres hypothèses

Persuadé que ce monument fut érigé en l'honneur d'un citadin éminent, le fouilleur rappelle que Paul, dans sa lettre aux Romains, fait mention d'un certain Rouphos. Le synaxaire de Nicodème affirme pour sa part que le souvenir de Rouphos est commémoré le 10 novembre[121]. Rouphos aurait subi le martyre sous Néron, le même jour que l'évêque de la Nouvelle Patras (Νέων Πατρῶν = Ὑπάτη), Hérodion, et quatre autres martyrs. De plus, d'après le Ménée (Μηναῖον) du 8 avril et le synaxaire,

119. À Panayia Lontza (A.Δ. 3 (1917), 65, A. Kéramopoullos), à Hay. Yeoryios près des Portes Proitides, d'autres devant le musée, à Isminion et à Kolonaki sur les tombes mycéniennes (p. 235) et à Mégalo Kastelli (p. 103).

120. Dans les abréviations du Christ il y a une règle de suite des lettres. Elles doivent être ou les premières IH-XP ou I-X transformées en chrisme ✱ ou les premières lettres du mot Χριστός en chrisme ☧ ou à partir d'une période avancée au début de l'époque byzantine le IC-XC, c'est-à-dire la première et la dernière lettre des deux mots. Hormis cette constantation générale sur les abréviations du nom du Christ, c'est surtout, dans notre cas, le dessin qui montre qu'il s'agit de la lettre C.

On trouve cette abréviation écrite sur des matériaux différents. Au revers d'une tablette d'ivoire en Egypte, on voit l'inscription IC O XC (avec tirets superposés), datée des Ve-VIe s. (D.A.C.L. VII, 2, 2449, Jesus Christ, (1927), H. Leclercq). Une médaille d'argent du Christ Chalkètes avec IC-XC et MP-ΘY (avec tirets) un peu postérieur. L'image du Christ à Sainte-Praxède comme IC-XP O EBEPΓETIC et un camée byzantin avec IC-XC (avec tirets), daté du IXe s. Dans une catacombe d'Alexandrie on trouve des peintures du IIIe s. et une deuxième couche de l'époque protobyzantine: le Christ assis et nimbé est accosté de IC-XC (avec tirets) (D.A.C.L. 1, I, 191, fig. 48, Abside, (1907), H. Leclercq) et aux peintures des parois le Christ avec IC-XC (tirets) et des figures isolées du VIe-VIIIe s., dans une salle carrée une croix byzantine avec IC-XC (avec tirets) NIKA. (À comparer Partie A, n. 670).

«Dans les livres grecs, partout où les noms s'inscrivent en abrégé, on marque les premières et dernières lettres, avec un tiret superposé, tracé horizontalement de gauche à droite» (G. Morin, Hieronymus, De monogrammate, Revue Bénédictine 20 (1903), 225-236) (cf. H. - I. Marrou, Autour du monogramme constantinien (Mélanges Et. Gilson, Toronto-Paris, 1959), 412 [Cristiana tempora, Mélanges d'histoire, d'archéologie, d'épigraphie et de patristique, offerts à H. - I. Marrou, E.F.R. 35, 1978] 239-250 [248]). Le IC-XC est bien attesté dans le monde grec pour la période IVe-VIe s. (L. Traube, Nomina sacra (München, 1907), II, 113-116 et les colonnes 10-11 des tableaux p. 56-87; M. Avi - Yonah, Abbreviations in Greek inscriptions (The Near East, 200 B.C. - A.D. 1100, Jerusalem -London, 1940), The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine, Suppl. to vol. IX, p. 28-29, 73A et 113A, ad. vv).

121. Paul, épître aux Romains 16, 13, Le Quien, Oriens Christianus II, 207; Synaxaire de Nicodème, (1819), II, 270.

Rouphos était évêque de Thèbes. On reste séduit par l'hypothèse — une inhumation secrète à l'origine, puis, plus tard, un transfert des reliques dans la salle funéraire après la paix de l'Église[122] et l'aménagement des autres locaux comme chapelle pour accueillir les rassemblements de chrétiens lors de la commémoration du martyr à condition que sa mémoire soit restée vivante.

Dans la liste épiscopale de la ville, on trouve Jules, mentionné en 347, et Anysios, qui figure parmi les signataires du concile d'Éphèse en 431. D'autres évêques également[123]. Une autre tradition affirme que l'apôtre Luc fut enseveli à Thèbes[124]. Elle situe la tombe de l'apôtre dans la région de l'actuel cimetière de Saint-Luc, à quelques centaines de mètres de notre monument...

En conclusion, si on ne peut nier le caractère chrétien du monument, peut-être issu du réaménagement d'un monument antérieur, sa forme complexe ne permet pas d'identifier avec sûreté sa fonction. L'absence de trouvailles ou d'indices significatifs nous contraint ainsi à formuler des hypothèses prudentes et non définitives.

---

122. Cette phase témoigne du mouvement général de la translation des reliques des martyrs des catacombes ou d'autres lieux d'inhumations vers l'intérieur des villes et de l'élévation de basiliques à l'honneur de ces martyrs, pratique qui commence dès l'époque de Constantin.

123. Ath. Kominis, Ἀνέκδοτος ἐπισκοπικὸς κατάλογος Θηβῶν, Ἐπετ. Ἑταιρ. Στερεοελλαδ. Μελετῶν 1 (1968), 87-100. Deux autres catalogues dans, Θρησκευτικὴ-Χριστιανικὴ Ἐγκυκλ. 3 (1940), 1055-1057, G. Konidaris (trente-six évêques): Θ.Η.Ε. 66 (1965), 515-516, Idem, (trente-six évêques). Entre autres Adrianos sous le pape Léon Ier (440-461), Syméon sous Sévère d'Antioche (513-518), Kléonikos (325). Dionysios Ier qui a participé au Ier concile œcuménique (325), Moschos au concile de Serdica (347), etc.

124. Philostorgios, Hist. Ecclés. (Bidez), 1913, 156. Partie A, 344d. n. 650.

3.4. LE CIMETIÈRE PALÉOCHRÉTIEN DE SAMOS

3.4.1. Description

DANS l'île de Samos, près de la basilique de Panayitsa sise hors des remparts de l'ancienne capitale dénommée actuellement Pythagoreion, se trouve un monument particulièrement important. Ce dernier fait penser au type de cimetière rocheux ou de catacombe de Mélos ou de Méthone, mais, davantage encore, s'apparente au cimetière dit des Sept Dormants d'Éphèse, à une petite distance à l'intérieur des terres d'Asie Mineure. Il est regrettable que ce monument si intéressant dans son genre, n'ait pas été ni fouillé, ni publié de façon systématique. Seuls deux rapports généraux et deux dessins permettent de se faire une idée globale de l'aspect du site[125].

Le site funéraire, situé à l'E. du cimetière O. de la ville, a une forme rectangulaire et présente des arcosolia disposés sur deux étages (fig. C, 35-36). Le côté N. est délimité par une série de quatre arcosolia, groupés par paire, devant un mur. Une autre série d'arcosolia occupe le côté O. L'aspect du côté E. demeure inconnu et on n'a pas trouvé au S. l'extrémité du cimetière. Il n'est donc pas possible de déterminer exactement la longueur de l'axe N.-S. (fig. C, 37). Au milieu du mur E. s'ouvre un passage conduisant vers l'E. à un local qui n'a pas fait l'objet de fouilles.

Sur le côté SO. et au premier étage se trouve une salle carrée et voûtée. Des tombes ont été creusées dans les quatre voûtes en berceau (fig. C, 36). Ce local est sans doute un mausolée au plan en croix isocèle ayant un rapport avec les cubicula des catacombes ou de la *cella* de Thèbes. L'entrée est surmontée d'un arc. Au N. de cette salle, on a mis à jour une série d'arcosolia conservés jusqu'à la hauteur de la naissance de la voûte. Le mur du côté arrière est conservé à une hauteur suffisante pour distinguer l'arc de leur voûte. Peu de traces des tombes des arcosolia subsistent. Une deuxième série d'arcosolia a été fouillée sous la précédente, au rez-de-chaussée. Ses quatre tombes, à l'instar de celles creusées dans le sol devant les arcosolia et les autres en contact avec le côté E. (fig. C, 38), présentent un bon état de conservation. On distingue même des restes de peinture sur les tympans des arcosolia.

À la rencontre des côtés O. et N. s'ouvre une porte haute et étroite qui conduit à une grotte naturelle ayant dix mètres de profondeur. L'arc de la porte repose à droite sur un pilier maçonné et à gauche sur le rocher. Immédiatement après l'entrée, sur la gauche, on a trouvé un arcosolium taillé dans le rocher mesurant 2,15 m de large et 1,40 m de profondeur. Son tympan n'est pas plat mais incurvé[126]. Dans la profondeur du tympan s'ouvre une conque carrée (0,50 m de côté x 0,24 m pr.)[127].

---

125. Vingt-huit ans après ces rapports (A.Δ. 25 (1970), B2, 417-418, pl. 352, a-c, 353, b-d, K Tsakos: Ibid. 28 (1973), B2, 541-543, pl. 503, Idem, v. aussi, D. Pallas, Les monuments paléochrétiens de Grèce découverts de 1959 à 1973, Vaticano 1977, 226) aucune étude n'a pas encore paru sur ce monument si exceptionnel de notre région. Nous reproduisons le texte de ces rapports en ajoutant nos commentaires et notes.

126. v. n. 15. Il semble que c'est le seul arcosolium existant de ce type dans notre région.

127. v. 3.1.12 et n. 18 et Partie A, 1.3.1.8.c.

La tombe de l'arcosolium n'est pas creusée de manière régulière, peut-être à cause de la dureté du rocher. Vers l'E., l'espace de la grotte s'élargit progressivement de sorte que la largeur du local (A) atteint 4,50 m et sa longueur 2,50 m. Deux tombes occupent le côté E. de ce local (1,36 m x 0,67-0,72 m). Une pierre (1,36 m x 0,27 m) sépare les deux tombes. Leurs parois sont soit formées de blocs de pierre posés verticalement soit constituées par le rocher. Leur couverture est simplement assurée par deux grandes plaques. Le plafond de la grotte, à ce point, est très bas (1,10 m), alors qu'il atteint 2,20 m au centre de l'espace (A). Pour la déposition des morts, on utilisait l'étroit côté O. des tombes.

Plus au N., les parois de la grotte se rétrécissent et comportent une entrée de 0,90 m de large donnant accès à un local (B) (2,50 m x 2,50 m environ) aux parois irrégulières. Au centre de son plafond, une cheminée cylindrique d'1,60 m de diam. conduit à la surface du champ situé au-dessus de la grotte. Une tombe se trouve sur le côté E. de ce local. Un mur percé en son milieu d'une porte fermait cet espace. Le mur est bâti de grandes pierres et de briques de remploi. Toutes les tombes ont été retrouvées dérangées et les trouvailles dispersées sur le pavement de la grotte, sous une couche de terre tombée du plafond. On y a recueilli des flacons de parfum, en terre cuite et en verre, complets ou en morceaux, des fragments de miroirs en bronze, des statuettes, des lampes, des monnaies et des clous de cercueil. Sur le plan chronologique, les découvertes s'étendent des temps hellénistiques au début de l'époque impériale. L'absence de trouvailles plus tardives, du moins dans le local B, démontre, selon le fouilleur, que cet espace n'a pas été utilisé durant la période d'exploitation du cimetière.

Les tombes creusées dans le sol sont disposées en groupes, de manière parralèle ou perpendiculaire, et datent, selon le fouilleur, d'époques différentes (fig. C, 38). Des couloirs étroits délimitent ces groupes de tombes. Une vingtaine d'entre elles, pillées et dont la couverture avait été détruite, ont été fouillées. La plupart suit l'axe longitudinal N.-S. du monument. Seules quatre sépultures sises au coin NE. sont orientées O.-E., parallèlement à celles des arcosolia du côté N. (fig. C, 35). Leurs parois (épaisseur: 0,12-0,13 m) sont en briques ou en petites pierres (plaques ou crépi). Le pavement porte soit un revêtement du même genre soit de grandes plaques en marbre. Tout ce matériel provient de bâtiments antérieurs de la région. Quelques tombes conservent encore les restes du revêtement de leurs petits côtés comme la tombe 11 (2,05 m x 0,80 m) dont la plus grande partie du pavement est constituée par une plaque de marbre (1,18 m x 0,60 m) possédant dix-huit trous de filtration[128]. Sur le petit côté N. se trouve un oreiller[129] maçonné (larg. 0,25 m x haut. 0,17 m) comme dans les tombes 10, 11, 16 et 17, tandis que d'autres le possèdent dans leur côté S. (t. 20) ou à l'O. (t. 3). La tombe 4 (1,90 m x 0,90 m x 0,52 m) conserve des fragments du revêtement en marbre. Deux rainures oblongues (0,15 m x 0,16 m) parallèles au grand axe se trouvent sous le dallage de la tombe[130].

Les dimensions des tombes équivalent en général à 1,76-2,35 m x 0,70-0,90 m x 0,30-0,80 m. Sur le dallage des couloirs, recouvert successivement par des amas de terre venant des tombes, on a trouvé des fragments de lampes, des morceaux d'ossements pourris par l'humidité et une petite boule en or. Sur celui de l'arcosolium 7, on a mis au jour une croix en bronze avec figure d'orante et abréviations IIC + C NIKA (branches: 0,07 m x 0,045 m) (avec tiret superposé sur le HC). On distingue également quelques traces de peinture, surtout sur les piliers de l'arcosolium 7. La découverte la plus impressionnante consiste en un ensemble de lampes, datant du IVe au VIe s., fort de trois cents exemplaires complets ou partiels. Celles-ci proviennent principalement d'ateliers d'Asie Mineure mais aussi d'Afrique du Nord et d'Attique[131]. Pour la construction du monument, on a utilisé en abondance des vestiges de monuments antérieurs comme une stèle hermaïque acéphale, murée sur le pilier droit de la porte de la grotte ou encore une stèle funéraire romaine tardive, murée sur le mur S., au-dessus du mausolée.

Ce monument constitue l'élément le plus intéressant du cimetière paléochrétien de la nécropole

---

128. v. Partie A, 1.3.1.8.g.

129. v. 3.2.5 et n. 83 et Partie A, 1.3.1.8.d.

130. v. 3.2.5 et n. 84 et Partie A, 1.3.1.8.g.

131. N. Poulou - Papadimitriou, Samos paléochrétien, Le témoignage du matériel archéologique, Thèse de doctorat, Paris I, 1986. Sur le cimetière p. 62 s.; Idem, B.C.H. 110 (1986), 1, Lampes paléochrétiennes à Samos, 583-610, particulièrement 585-598. Nous devons à l'amabilité de N. Poulou - Papadimitriou le dessin de Ch. Vasiliadis et des informations précieuses sur le monument.

O. de la ville, la basilique de Panayitsa se trouvant à une distance de 25 m à l'E. et faisant sans doute office d'église cimétériale[132]. Celui-ci n'a donc pas été fouillé sur toute son étendue. On s'attendrait dans un tel cas à trouver une autre série d'arcosolia sur le côté E. Ajoutons aussi que la déclivité du sol a dû fortement conditionner la structure de cet ensemble funéraire.

3.4.2. Commentaires et comparaisons

Les similitudes qu'on trouve entre ce cimetière et ceux, déjà étudiés, de Mélos et de Méthoné, ainsi qu'avec d'autres cimetières méditerranéens du même genre — arcosolia, couloir de type catacombe, tombes creusées dans le sol, traces de peinture, salle à arcosolia comme celle des galeries A1 et B1 de Mélos, double étage d'arcosolia (à comparer avec l'arcosolium superposé de Mélos et la série des loculi romains), mausolée-cubiculum et grotte avec arcosolia - - lui donnent une apparence voisine de ses équivalents méditerranéens. Mais si à propos de ceux-ci, on s'applique à chercher les influences transmises via les axes maritimes, dans le cas de Samos c'est vers Éphèse et le cimetière des Sept Dormants — la copie en plus vaste de Samos - qu'il convient de se tourner[133].

L'espace disponible et la déclivité du sol ont dicté la structure du cimetière de Samos. On peut conjecturer que les arcosolia du rez-de-chaussée suivirent la disposition de ceux du premier étage. L'emplacement du cubiculum invite à penser que celui-ci fut creusé dès l'origine. S'agit-il d'un cubiculum familial? L'existence de la grotte naturelle a facilité l'œuvre de creusement des arcosolia dans son intérieur. Aucun indice ne permet de déterminer si nous avons affaire à un cimetière *ad sanctos*. À Éphèse, la grotte des Sept Dormants a attiré les inhumations et a entraîné la création d'une église, assez vaste, disposant d'arcosolia sur deux étages, de deux vastes galeries superposées et de cubicula. Le désir des fidèles d'être enterré à proximité des saintes reliques explique en effet la densité des caveaux funéraires à cet endroit.

Vu le décalage chronologique assez notable entre les deux sites, on ne peut expliquer leur parenté typologique par une influence contemporaine de l'un sur l'autre. D'après la tradition, les sept Dormants sont sortis de leur grotte en 446 ou 451. La création du cimetière commença donc dans le courant du Ve s. À Samos, le témoignage des lampes livre une fourchette chronologique fort imprécise, entre le IVe et le VIe s. Enfin, on date l'église de Panayitsa de la 2e moitié du Ve s. Ces diverses datations n'autorisent donc pas à reconnaître une influence typologique ou fonctionnelle délibérée du grand monument d'Éphèse sur celui de Samos.

Chaque région crée ses propres modèles de monuments. Nous avons rencontré un type de catacombes à Rome et un autre à Naples. Nous avons expliqué la différence existant entre les cimetières siciliens et maltais. Nous avons repéré et analysé les parallèles de ces types en Grèce dans les monuments de Mélos et de Méthoné. Rappelons toutefois que dans l'aménagement des espaces, la nature du sol

---

132. A.M. 54 (1929), 119, dess. 13, pl. 44, A. M. Schneider; A.Δ. 23 (1968), B2, 398, pl. 359, b, P. Lazaridis; Ibid., 25 (1970), B2, 417, pl. 352, K. Tsakos; Ibid., 28 (1973), B2, 541, pl. 503, a-b, Idem; R. Tölle, Die antike Stadt Samos. Ein Führer (Mainz, 1969), 71, fig. 38.

133. C'est la fonction cimétériale qui a dicté les aspects de la structure: «crypte sous la nef, arcosoles superposés creusés dans les murs, vaste salle voûtée, à la place de l'atrium et qui n'est qu'un autre mausolée collectif tout autour de l'église» (A. Grabar, L'âge d'or de Justinien (Paris, 1966), 73). «La grotte a un aménagement très sommaire, tandis que l'église qui la surmonte et qui précède une très grande salle sont des œuvres monumentales. Ce monument se présente comme un groupe d'oratoires et de salles funéraires (..) on dirait des cubiculi de catacombes artificiellement reproduits en maçonnerie et à la surface. La salle liturgique a été conçue principalement en vue d'accueillir de nombreuses sépultures de fidèles qu'elle devait recevoir. Sous le dallage et dans les parois des centaines de tombes la tapissaient littéralement. Ce cimetière *ad sanctos* qui date du Ve au VIIe s. déborde l'église et son annexe et s'étend sur l'aire voisine, où l'on trouve, à côté d'humbles tombes en masse, un beau mausolée-édicule qui est un caveau de famille» (A. Grabar, Martyrium, I, 65, 197, 443). Sur les fouilles du cimetière v. les rapports (Jh.ö.a.I. 23 (1926), (XII Bericht), Beiblatt, 287-294, fig. 63-66 et Ibid., 24 (1929), (XIII Bericht), Beiblatt, 1-22, fig. 1-10, J. Keil; Ibid., 50 (1972-75), Beiblatt, 173-174 plan. Zur Bestattungskirche der sieben Schläfer in Ephesos, 171-180, W. Jobst; Forschungen in Ephesos IV, 2, Das Cömeterium der sieben Schläfer, 1937. Veröffentlicht von öst. arch. Inst., Wien, 1967, Fr. Miltner).

apparaît sans doute comme le facteur prédominant. À Samos, nous sommes en présence d'un autre type de cimetière, lui aussi conditionné par la nature du sol, tandis qu'à Éphèse, le succès des inhumations *ad sanctos* détermine fortement la structure de l'ensemble. La modicité quantitative de la communauté chrétienne de Samos justifie le plan de la salle sépulcrale à étage et son prolongement dans le couloir-grotte. À Mélos, l'importance de la communauté et la nature du sol ont entraîné le creusement d'un grand nombre de galeries. À Éphèse, le souhait de proximité avec la grotte des Sept Dormants et l'église, recherché par les fidèles, a motivé la création d'une vaste galerie et non d'un couloir serré.

QUATRIÈME PARTIE

LA PEINTURE

4. LA PEINTURE

4.1 Introduction

AVANT d'aborder concrètement les peintures découvertes dans les tombes, il convient au préalable de considérer la problématique de la peinture paléochrétienne dans son ensemble, à savoir l'univers mental dans lequel cette expression artistique fit son apparition, les conditions de production de l'œuvre d'art et le statut de l'artiste.

Il faut garder avant tout à l'esprit que l'œuvre d'art est déterminée par un faisceau de facteurs dépendants de l'état d'esprit général et des mœurs en usage lors de sa création[1]. Pour comprendre une œuvre d'art, on doit impérativement la considérer dans le milieu mental qui la voit naître. Cette méthode permet d'expliquer les différents modes d'expression comme l'évolution des types (p. ex. l'origine du type de la couronne et son évolution, de la simple couronne de feuilles au caractère païen jusqu'à la couronne triomphale associée à la croix et aux anges présente dans les églises chrétiennes et sur les sarcophages).

L'œuvre d'art n'est pas isolée. Elle s'avère inhérente à son époque et en exprime les idées. Revenons à l'exemple mentionné ci-dessus. En suivant son évolution, on distingue différentes étapes de l'atmosphère socio-culturelle dans laquelle le symbole apparaît. Il est par ailleurs possible de donner une datation plus ou moins précise du type représenté en se fondant sur d'autres données de la situation générale à l'époque de sa création, comme par exemple l'imitation de modèles conventionnels cherchant à exprimer et propager les idées de la nouvelle religion (considérons à ce propos les étapes successives de la forme et de la signification de la croix).

Une nouvelle religion sécrète de nouvelles conceptions. À ces dernières correspondent des œuvres nouvelles comme la basilique paléochrétienne et la peinture des catacombes[2]. Nous constatons cependant que cette nouvelle situation continue à utiliser des motifs et des éléments de l'univers mental auquel elle succède. La persistance d'éléments issus de cet état d'esprit ancien dans l'art est visible pendant un temps déterminé jusqu'à son dépassement final ou l'adoption de ses éléments de la nouvelle situation et l'utilisation en faveur de ses buts. Dans l'époque que nous envisageons nous constatons la cohabitation artistique de ces deux états d'esprit.

La nouvelle situation, l'époque chrétienne, est dominée par la diffusion de la religion à un degré plus élevé que la précédente. Cette fois ce n'est pas dans les types extérieurs et publics où règne la religion, mais aussi dans les âmes des fidèles[3]. Elle contrôle également la vie intérieure de l'homme.

---

1. H. Taine, Philosophie de l'art, Paris, 1913, ch. II, De la production de l'œuvre d'art, p. 49. L'artiste reproduit les conceptions de son temps lorsqu'il crée son œuvre. Il y a donc un sens prédominant qui façonne l'œuvre (p. ex. la propagande impériale, le symbolisme chrétien).

2. Chaque situation produit un état d'esprit et par suite un groupe d'œuvres d'art qui lui correspondent (H. Taine, op. cit., 105).

3. «Toute représentation religieuse obéit à des règles assez strictement définies pour que, d'un bout à l'autre du monde chrétien, et jusqu'à la Renaissance, on doive toujours faire connaître des origines proches et lointaines» (J.

ses pensées et réactions et elle exprime sa vision du monde[4].

L'œuvre d'art est toujours l'expression d'une société et doit être étudiée en tant que telle, de façon à dégager les rapports qui l'unissent à la réalité et aux pratiques sociales. Prenons un exemple. Dans la majorité des scènes de l'art paléochrétien, l'individualisation des personnages fait défaut (v. la représentation de Suzanne)[5]. Il ne faut pas voir dans cette lacune le résultat de choix personnels mais une caractéristique dictée inconsciemment par un style collectif, qui s'impose de soi, découlant de la conscience générale et des pratiques de l'époque[6]. Les exemples d'individualisation ou de singularisation des personnages s'avèrent en effet très rares[7]. Les éléments thématiques, iconographiques, stylistiques et idéologiques, au préalable établis, laissent peu de place à la créativité personnelle de l'artiste. Tout un système de procédés et de conventions artistiques précède le travail du créateur et annule quasiment ses choix. Il ne nous semble ainsi pas exagéré d'affirmer que l'artiste est presque absent de l'œuvre qu'il produit[8].

Ce qui apparaît fondamental dans l'étude d'une œuvre d'art est de la considérer dans son ensemble, de chercher ses causes et d'expliquer ses caractéristiques, en vue de la replacer dans son milieu artistique et idéologique. A. Riegl a posé comme principe essentiel de la création artistique, valable pour chaque époque, que les particularités du style ne dépendent pas de l'habileté respective de l'artiste, mais ne sont intelligibles qu'à titre d'expressions d'une volonté de forme (*will to form*) particulière[9]. Quelle que soit la diversité qu'elle puisse présenter, et compte tenu des conditions spécifiques à chaque époque, cette volonté de forme se manifeste tout aussi bien dans les arts paléochrétien et byzantin que de nos jours[10]. Et cette volonté de forme s'explique par le besoin des objets d'art à donner une expression plastique aux idées (Léo Frobenius).

À l'époque de transition qui nous intéresse, les formes se diluent et renaissent sous une autre expression dans l'art byzantin et l'art médiéval d'Occident. Il est difficile de trouver une définition adéquate pour l'art de ces époques de transition. Rien de comparable avec les autres époques à l'identité bien définie, à l'idéologie établie, au style clair et assuré[11]. À ce moment, l'initiative de l'artiste est très réduite: obligé de suivre et de respecter les conventions fondamentales de l'iconographie et du

---

Lassus, La transmission des schémas dans la peinture antique et chrétienne. Tardo antico e alto medioevo. La forma artistica nel passagio dell'antichità al medioevo, Problemi actuali di scienza e di cultura, Accadémia nazionale dei Lincei, Quaderno n° 105 (1967), 91-98 [91]).

4. «La religion est l'idéologie collective par excellence (...) car d'une part l'artiste a besoin de la religion pour faire, de sa tendance personnelle à l'immortalité, une réalité collective, tandis que la religion a besoin de l'artiste pour concrétiser la notion abstraite de l'âme» (O. Rank, L'art et l'artiste: Créativité et développement de la personnalité, 1930 [trad. franç. Paris, 1984, 42]).

5. «Le style, quand il s'agit des créations non individuelles, indique en effet l'ensemble des indices formels qui déterminent leur physionomie» (M. Dufrenne, Style. Encyclopaedia Universalis, vol. 17 (Paris, 1985), 297-300).

6. «Une telle œuvre parfaitement conforme aux normes d'un certain système, donc d'un style, peut manquer totalement de style, c'est-à-dire de personnalité» (Ibid.).

7. «Si on met l'accent sur l'antériorité et l'autorité du système par rapport à la production, on définit le style comme collectif et on l'emploie pour un travail de classement comme instrument de généralisation. [C'est le cas pour l'art de cette époque]. Si au contraire on met l'accent sur la transgression du système, sur la novation et la singularité, on définit le style comme personnel et on lui assigne une fonction individuante» (Ibid.).

8. «Les divers styles artistiques se différencient selon la matière dont l'artiste accomplit à la fois l'unité constitutive de l'œuvre d'art, et la synthèse harmonieuse de l'idéologie en cours et de son idéologie personnelle» (O. Rank, op. cit., 77).

9. A. Riegl, Stilfragen, Grundlegungen zu einer Geschichte der Ornamentik, Berlin, 1893 (O. Rank, op. cit., 32), v. contra, G. Rodenwaldt, Zur Kunstgeschichte der Jahre 220 bis 270, Jh.d.a.I. 51 (1936), 82-113 (110).

10. Pour A. Riegl, qui traite particulièrement des phénomènes collectifs, la volonté d'expression artistique (art-will) est purement instinctive (O. Rank, op. cit., 36).

11. «En ce qui concerne l'idéologie artistique en cours dans cette époque de transition, la forme plastique compacte de l'art classique se relâche, se désagrège et va vers une sorte de dissolution, tandis que l'iconographie se raidit (iconographie et style doivent être considérés séparement)». (R. Bianchi Bandinelli, Osservazioni sulla forma artistica in Oriente e in Occidente. Tardo antico e alto medioevo. La forma artistica nel passaggio dell'antichità al medioevo. Problemi actuali di scienza e di cultura, Accadémia nazionale dei Lincei, Quaderno n° 105 (1967), 289-308 [289-290]).

style[12], celui-ci se limite, dans le monde chrétien, aux sujets religieux[13]. Peut-on déceler certains éléments, certains détails relevant de l'invention personnelle de l'artiste et traduisant, un tant soit peu, ses goûts et préférences[14]? Dans les exemples cités plus haut (v. n. 14), on remarque que les sujets sont figurés d'une certaine manière, sur le plan iconographique et stylistique, alors qu'ils auraient pu être représentés différemment, davantage en conformité avec le style officiel. Cette caractéristique dénote une différence de tempérament et de formation, assurément non conservatrice, et d'autre part atteste les aptitudes d'un véritable artiste créateur et non d'un simple décorateur. Le peintre, fidèle à la tradition dans les domaines iconographique et stylistique, adopte les règles du temps en ce qui concerne la thématique, mais innove par son talent et sa propre interprétation picturale, qui s'inspire peut-être de modèles éloignés dans le temps et l'espace, et nous offre une parcelle de son tempérament. Nous avons donc tout le contraire des œuvres standardisées qui manquent d'invention. Par ce moyen, on approche, nous le verrons, le psychisme de l'artiste à Veroia et à Ossenovo et son éclectisme stylistique dans les deux autres représentations[15].

Dans les cas de Veroia et d'Ossenovo, on se trouve plutôt en présence d'une invention marginale, tandis que dans les représentations de Suzanne et de Veneranda, on distingue les traits de l'artiste créateur, celui qui confère la forme, le troisième facteur de l'œuvre d'art, celui qui participe à la volonté de forme (*Kunstwollen*) d'une période qui à son tour surgit de l'idéologie (*Weltanschauungzeitgeist*)[16] du temps. Cette idéologie qui, à cette époque de transition, met du temps à se former et ne trouve sa pleine stabilité que dans le courant du quatrième siècle, en transformant l'idéologie impériale ou plutôt en l'adaptant à l'image du Christ empereur trônant dans les absides.

Les caractéristiques nouvelles et les éléments qui relèvent du choix de l'artiste (v. Suzanne) ne définissent pas seulement la personnalité de l'artiste mais informent sur le climat religieux et artistique, ce qui permet de comprendre la suppression, l'addition ou la concentration des éléments, les plus essentiels, depuis la narrativité à l'origine jusqu'à la représentation allégorique des animaux, jusqu'à celle qui façonne les peintures d'une abside d'église comme à Thessalonique. Dans cette représentation on voit donc conjuguées la tradition et l'invention[17]. L'intervention de l'artiste à cette époque est minime du point de vue de la liberté d'expression[18].

L'art paléochrétien possède un caractère propre qui le distingue des formes artistiques antérieures. C'est son caractère religieux qui lui confère cette singularité dans la thématique et l'iconographie. Toutefois, comme aucun art ne naît vierge, lui aussi emprunte certains de ces traits aux époques précédentes[19]. Rien en lui n'est véritablement «primitif», parce que cet art est né au sein d'un milieu

---

12. À voir, L. de Bruyne, Les lois de l'art paléochrétien comme instrument herméneutique, R.A.C. 35 (1959), 105-186 et Ibid., 39 (1963), 7-92.

13. À comparer les parties païennes de la catacombe de Trebius Justus à Rome avec la multitude des sujets et les tombes de Flavios à Thessalonique et de Silistra en Bulgarie.

14. L'inscription avec la mention du bébé cherchant le sein de sa mère défunte à Veroia, la représentation de style grossier d'Ossenovo, la disposition des scènes (narrative) et le style aux figures longues de la représentation de Suzanne dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin à Rome ou les éléments de traits personnels de Veneranda (A. Grabar, Le premier art chrétien, Paris, 1966 (L'univers des formes), fig. 231).

15. «Une telle entreprise qui aborde le problème de l'art avant tout sous l'angle psychologique exige un point de départ différent de celui que l'on attend pour une étude à caractère stylistique ou historicoculturel» (O. Rank, op. cit., 34).

16. A. Riegl, Spätrömische Kunstindustrie, nach den Funden in Österreich-Ungarn im Zusammenhange mit der Gesammtentwicklung der bildenden Künste bei den Mittelmeervölkern (öst. arch. Inst.) (Wien, 1901), 5 et 215 (Late roman art industry, trad., Roma, 1985).

17. «L'individuation du style n'implique pas nécessairement la subversion des règles, mais au moins un certain degré de liberté dans la façon de les assumer» (M. Dufrenne, Ibid.).

18. «Enfin l'artiste ne représente que le facteur individuel, tandis que l'art doit être regardé comme l'expression collective de l'idéologie culturelle de l'époque» (O. Rank, Ibid.).

19. «L'œuvre chrétienne n'y apparaît qu'en tant que partie d'un ensemble beaucoup plus considérable, celui de l'art antique à son déclin. Ses formes les plus anciennes n'ont rien d'élémentaire ou de «primitif». Ce sont les mêmes qui caractérisent les monuments païens contemporains et de fonctions similaires et l'originalité de la sensibilité chrétienne ne s'affirme que graduellement (...). L'art paléochrétien n'a pas remplacé l'art antique. Il en a été une branche. C'est

élevé et érudite. Celui-ci ne constitue qu'une étape dans l'histoire de l'art. Considéré de près, il ne représente à son époque qu'une variante de l'art; considéré dans une plus large perspective temporelle, avec davantage de recul, on perçoit un commencement et un itinéraire clair qui lui confère le titre d'un art indépendant. À défaut du style, assez semblable aux productions de l'époque, c'est la thématique qui le distingue clairement du reste, qui lui donne sa spécificité. Si on peut donc discerner une évolution dans le style de l'art chrétien, sa thématique connaît un développement du type X, Xψ, XΨ, χΨ, Ψ, (on examinera dès lors séparément les sujets communs aux deux religions, ceux d'origine païenne adoptés par les chrétiens)[20].

L'art chrétien n'est qu'une suite de l'art hellénistique. On le constate aisément [illegible] l'on compare les similitudes existant entre quelques scènes, au style certes différent (p. ex. les tombes de Kazanlak et de Vergina et celles de Flavios et de Silistra). On remarque en effet la continuité entre les sujets analogues dans un monde qui possède la même culture gréco-romaine et qui se trouve lui aussi influencé par une longue tradition[21]. On retrouve une décoration similaire ayant la même signification à travers les siècles[22]. Voilà pourquoi, dans de nombreux cas, les peintures des tombes s'avèrent difficiles à interpréter: lorsque la tombe ne comporte pas de traits typiquement chrétiens, on hésite sur l'identité de la peinture, chrétienne ou païenne (v. notre commentaire sur les tombes ambiguës à la fin de cette partie). Ce problème, particulièrement révélateur, ne peut s'expliquer que par l'existence d'une culture en grande partie commune[23]. Les mausolées de Centcelles et de Sainte-Constance illustrent fort bien cette ambiguïté et la persistance de types communs dans le style[24]. L'art de cette époque présente pourtant quelques traits bien spécifiques[25].

Dans le domaine de la décoration, on observe une continuité stylistique avec l'époque hellénistique et notamment l'influence de l'art alexandrin sur celui de Pompéi, surtout au niveau des composantes florales et du paysage[26]. Deux autres éléments fort répandus dans le monde méditerranéen, l'incrustation et le style architectural, se rencontrent dans la peinture ancienne et, via le deuxième style pompéien,

---

bien la branche qui allait s'épanouir par la suite, tandis que les autres branches de l'art antique n'avaient pas d'avenir» (A. Grabar, Le premier, 2, Avant propos).

20. Un exemple suffit (Diane et Actéon à Timgad) à montrer que dans les détails des compositions nous pouvons trouver les mêmes motifs reproduits à deux cents ans de distance d'un bout à l'autre de la Méditerranée (J. Lassus, La transmission, 94).

21. «Il n'est pour ainsi dire aucune figure, aucun détail accessoire mêmes des œuvres d'art chrétien, qui ne dérive d'un prototype hellénique, Bon Pasteur-Hermès criophore, Orante, Sophocles-Christ doctant. L'art chrétien n'est donc en dernière analyse que la floraison suprême de l'art hellénistique. C'est à la tradition alexandrine qu'il doit sa décoration si fraîche, qui présente tant d'analogies avec celle de Pompéi, — décoratif réel et symétrie» (L. Brehier, L'art chrétien (Paris, 1918), 54, 55).

22. «Lorsque l'artiste cherche à exprimer la nuance propre de sa piété, un répertoire de motifs auquels il a traditionnellement recours par habitude technique, qui lui apporte d'autres décors, des personnages supplémentaires, des attitudes, des expressions. De l'art romain à l'art chrétien, de l'art antique à l'art médiéval, le système de transmission de motifs n'a pas changé» (J. Lassus, La transmission, 98).

23. «La peinture chrétienne n'est que la synthèse de la tradition romano-hellénistique et de différentes influences orientales et occidentales soumises aux exigeances du dogme chrétien. La voie du développement de cet art suit la ligne tendant à surmonter le réalisme à l'illusionisme hellénistique et s'orientant vers le symbolisme et le schématisme chrétien» (D. Ovčarov, Architecture et décoration des sépulcres paléochrétiens dans les terres bulgares (IVe-VI e s.). Arheologija 19 (1977), 4, 20-29).

24. À voir, L. Venturi, Storia de l'arte italiana, I (Dai primordi dell'arte cristiana al tempo di Giustiniano), (Milano, 1901), 24; cf. F. Camprubi, I mosaici della cupola di Centcelles nella Spagna, R.A.C. 19 (1942), 87-110. Sur Centcelles, H. Schlunk, Die Mosaikkuppel von Centcelles, D.A.I. Madrider Beiträge, Band 13, I, Text, II, Tafeln und Beilagen, Mainz am Rhein, 1988.

25. «La schématisation du dessin: simplification des formes tendant souvent à s'approcher d'une figure géométrique simple; concentration sur un petit nombre de traits, sacrifiés pour la clarté de l'ensemble; insensibilité à l'espace et à la corrélation, qui définit les dimensions des objets instables dans le même espace; insensibilité à la forme plastique, au poids, à l'éclairage (d'où disparition de la source de la lumière et, par suite absence de l'ombre portée); préférence donnée aux effets picturaux, qui l'emportent sur ceux de la forme plastique précise» (A. Grabar, Le premier, 2).

26. G. Bendinelli, Éléments alexandrins dans la peinture romaine de l'époque de l'Empire, Bulletin de la société royale d'archéologie d'Alexandrie n° 26 (1931), N.S., 7, 3e fasc., 227-242.

connaissent un nouvel essor à l'époque paléochrétienne.

Cet aperçu sur l'art à travers les siècles manifeste donc la continuité du style et d'une partie de la thématique dans un monde issu d'une tradition unique et commune mais il met aussi en lumière que, si le cadre géographique reste identique, le milieu social subit une profonde transformation et l'ordre religieux, ébranlé de fond en comble par le message chrétien, change radicalement d'orientation[27].

La dissolution de l'art ancien se déroula de manière progressive. Il est ainsi souvent ardu de déterminer le moment où change une forme. On remarque l'évolution seulement bien plus tard, quand celle-ci est consommée et que la forme présente sa modification définitive[28]. Hormis cette évolution progressive des formes, l'iconographie elle aussi se transforme lentement avant de parvenir à un caractère chrétien clairement affirmé: elle met du temps à stabiliser le type iconographique de chaque sujet (p. ex. le Bon Pasteur) ou s'avère en évolution continuelle (v. Suzanne)[29].

Pour expliquer la survivance de motifs païens dans l'art chrétien ainsi que le choix de sujets vétéro-testamentaires et la création de nouveaux thèmes, il convient de se référer au symbolisme funéraire, au contenu et à la sensibilité de la nouvelle religion[30]. Dans l'évolution dont nous venons de parler, jusqu'à l'avènement d'un style purement chrétien et dans l'établissement de l'iconographie, les historiens de l'art discernent plusieurs périodes successives ou plutôt plusieurs étapes dont certaines s'avèrent décisives pour le développement de l'iconographie et d'autres témoignent de l'influence de l'iconographie romaine impériale à une époque avancée[31]. Chaque étape se révèle indissociable de la

---

27. «Le programme d'un art est l'ensemble des thèmes d'ordre pratique, religieux ou politique qu'on lui connaît. Fonction de cadre géographique et historique, du milieu social, de la destination des œuvres d'art. Le programme change évidemment avec le changement de l'un ou de plusieurs de ces facteurs» (A. Grabar, Le premier, 23).

28. «Là où les opinions diffèrent c'est lorsqu'il s'agit d'établir avec une précision suffisante le moment ou cette transformation a eu lieu, de déterminer le centre artistique d'où elle est partie et d'indiquer les raisons profondes qui ont provoqué ce changement. Les changements de direction dans le développement de l'art qui passent peu à peu au-delà des iconographies transmises dans les ateliers ne sont jamais uniquement une question de goût et moins encore une question d'influences. Des motifs humains profonds sont en jeu, même s'ils ne sont pas toujours clairement présents dans la conscience de ceux qui produisent l'œuvre d'art. À Rome la première séparation de la tradition hellénistique s'opère dans l'art officiel, à l'époque de Commode (180-192). Il ne s'agit pas encore d'une rupture totale (celle-ci se produira sous la Tétrarchie), mais c'est déjà un changement important et profond» (R. Bianchi Bandinelli, Osservazioni, 289-290).

29. «Pour mieux saisir le sens réel des images nous les envisageons à l'époque la plus rapprochée du moment ou chacune d'elles fait son apparition, une époque qui naturellement n'est pas la même pour toutes les images connues. Et comme le répertoire qu'elles forment change avec le temps et s'enrichit de locutions nouvelles tout en maintenant l'usage des plus anciennes, l'historien a toujours intérêt à relever cette sorte de faits nouveaux lorsqu'ils font leur apparition première. Autrement dit, nous cherchons à montrer la nature exacte du trait qui, introduit dans une image antérieure, lui confère un sens nouveau, tandis que les études iconographiques habituelles s'appliquent aux images constituées qui comprennent des éléments anciens et nouveaux et les «lisent» comme les auteurs voulaient qu'elles le soient. Notre méthode au lieu d'expliquer les faits iconographiques consacrés, cherche en somme à les «démonter» pour observer le mécanisme de la création en matière d'iconographie» (A. Grabar, Les voies de la création en iconographie chrétienne. Antiquité et Moyen Âge, Paris, 1979 (Collection, Idées et recherches), 6).

30. «L'art des catacombes n'est pas ou du moins ne reste pas, purement ornemental, les motifs qu'il reproduit sont chargés de sens et doivent rappeler au chrétien les vérités de la foi et les espérances qui lui sont chères, spécialement l'attente du royaume de Dieu. Les symboles dont il use forment un langage mystérieux, intelligible aux seuls fidèles, une suite de signes conventionnels qui ne peuvent être déchiffrés sans la communication d'une clef secrète; ils contiennent un enseignement qu'on ne saisit point, si on ne leur applique un certain canon d'interprétation. Ces peintures d'une facture si médiocre exprimaient, pour les initiés, l'espoir chrétien d'une immortalité bienheureuse, elles traduisaient par des images sensibles les supplications que, dans les prières rituelles, l'on adressait à Dieu pour le salut des défunts» (Fr. Cumont, Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains (suivi de): La stèle du danseur d'Antibes et son décor végétal. Étude sur le symbolisme funéraire des plantes. Bibliothèque archéologique et historique, t. 35 (Paris, 1942), 12).

31. «C'est sous le Bas-Empire que cette formule iconographique a été créée. Et avant de servir à l'expression de la Majesté impériale elle a été utilisée comme thème triomphal (des victoires couronnant les empereurs qui siègent sur leur trône)» (A. Grabar, L'Empereur dans l'art byzantin, recherches sur l'art officiel de l'Empire d'Orient. Publication de la faculté des lettres de l'université de Strasbourg, fasc. 75 (1936), 26). Portrait de l'empereur trônant. À comparer le

élevé et érudite. Celui-ci ne constitue qu'une étape dans l'histoire de l'art. Considéré de près, il ne représente à son époque qu'une variante de l'art; considéré dans une plus large perspective temporelle, avec davantage de recul, on perçoit un commencement et un itinéraire clair qui lui confère le titre d'un art indépendant. À défaut du style, assez semblable aux productions de l'époque, c'est la thématique qui le distingue clairement du reste, qui lui donne sa spécificité. Si on peut donc discerner une évolution dans le style de l'art chrétien, sa thématique connaît un développement du type X, Xψ, XΨ, χΨ, Ψ, (on examinera dès lors séparément les sujets communs aux deux religions, ceux d'origine païenne adoptés par les chrétiens)[20].

L'art chrétien n'est qu'une suite de l'art hellénistique. On le constate aisément si l'on compare les similitudes existant entre quelques scènes, au style certes différent (p. ex. les tombes de Kazanlak et de Vergina et celles de Flavios et de Silistra). On remarque en effet la continuité entre les sujets analogues dans un monde qui possède la même culture gréco-romaine et qui se trouve lui aussi influencé par une longue tradition[21]. On retrouve une décoration similaire ayant la même signification à travers les siècles[22]. Voilà pourquoi, dans de nombreux cas, les peintures des tombes s'avèrent difficiles à interpréter: lorsque la tombe ne comporte pas de traits typiquement chrétiens, on hésite sur l'identité de la peinture, chrétienne ou païenne (v. notre commentaire sur les tombes ambiguës à la fin de cette partie). Ce problème, particulièrement révélateur, ne peut s'expliquer que par l'existence d'une culture en grande partie commune[23]. Les mausolées de Centcelles et de Sainte-Constance illustrent fort bien cette ambiguïté et la persistance de types communs dans le style[24]. L'art de cette époque présente pourtant quelques traits bien spécifiques[25].

Dans le domaine de la décoration, on observe une continuité stylistique avec l'époque hellénistique et notamment l'influence de l'art alexandrin sur celui de Pompéi, surtout au niveau des composantes florales et du paysage[26]. Deux autres éléments fort répandus dans le monde méditerranéen, l'incrustation et le style architectural, se rencontrent dans la peinture ancienne et, via le deuxième style pompéien,

---

bien la branche qui allait s'épanouir par la suite, tandis que les autres branches de l'art antique n'avaient pas d'avenir» (A. Grabar, Le premier, 2, Avant propos).

20. Un exemple suffit (Diane et Actéon à Timgad) à montrer que dans les détails des compositions nous pouvons trouver les mêmes motifs reproduits à deux cents ans de distance d'un bout à l'autre de la Méditerranée (J. Lassus, La transmission, 94).

21. «Il n'est pour ainsi dire aucune figure, aucun détail accessoire mêmes des œuvres d'art chrétien, qui ne dérive d'un prototype hellénique, Bon Pasteur-Hermès criophore, Orante, Sophocles-Christ doctant. L'a[redacted] chrétien n'est donc en dernière analyse que la floraison suprême de l'art hellénistique. C'est à la tradition alexandrine qu'il doit sa décoration si fraîche, qui présente tant d'analogies avec celle de Pompéi. — décoratif réel et symétrie» (L. Brehier, L'art chrétien (Paris, 1918), 54, 55).

22. «Lorsque l'artiste cherche à exprimer la nuance propre de sa piété, un répertoire de motifs auquels il a traditionnellement recours par habitude technique, qui lui apporte d'autres décors, des personnages supplémentaires, des attitudes, des expressions. De l'art romain à l'art chrétien, de l'art antique à l'art médiéval, le système de transmission de motifs n'a pas changé» (J. Lassus, La transmission, 98).

23. «La peinture chrétienne n'est que la synthèse de la tradition romano-hellénistique et de différentes influences orientales et occidentales soumises aux exigeances du dogme chrétien. La voie du développement de cet art suit la ligne tendant à surmonter le réalisme à l'illusionisme hellénistique et s'orientant vers le symbolisme et le schématisme chrétien» (D. Ovčarov, Architecture et décoration des sépulcres paléochrétiens dans les terres bulgares (IVe-VI e s.), Arheologija 19 (1977), 4, 20-29).

24. À voir, L. Venturi, Storia de l'arte italiana, I (Dai primordi dell'arte cristiana al tempo di Giustiniano), (Milano, 1901), 24; cf. F. Camprubi, I mosaici della cupola di Centcelles nella Spagna, R.A.C. 19 (1942), 87-110. Sur Centcelles, H. Schlunk, Die Mosaikkuppel von Centcelles, D.A.I. Madrider Beiträge, Band 13, I. Text, II, Tafeln und Beilagen, Mainz am Rhein, 1988.

25. «La schématisation du dessin: simplification des formes tendant souvent à s'approcher d'une figure géométrique simple; concentration sur un petit nombre de traits, sacrifiés pour la clarté de l'ensemble; insensibilité à l'espace et [redacted] la corrélation, qui définit les dimensions des objets instables dans le même espace; insensibilité à la forme plastique, au poids, à l'éclairage (d'où disparition de la source de la lumière et, par suite absence de l'ombre portée); préférence donnée aux effets picturaux, qui l'emportent sur ceux de la forme plastique précise» (A. Grabar, Le premier, 2).

26. G. Bendinelli, Éléments alexandrins dans la peinture romaine de l'époque de l'Empire, Bulletin de la société royale d'archéologie d'Alexandrie n° 26 (1931), N.S., 7, 3e fasc., 227-242.

connaissent un nouvel essor à l'époque paléochrétienne.

Cet aperçu sur l'art à travers les siècles manifeste donc la continuité du style et d'une partie de la thématique dans un monde issu d'une tradition unique et commune mais il met aussi en lumière que, si le cadre géographique reste identique, le milieu social subit une profonde transformation et l'ordre religieux, ébranlé de fond en comble par le message chrétien, change radicalement d'orientation[27].

La dissolution de l'art ancien se déroula de manière progressive. Il est ainsi souvent ardu de déterminer le moment où change une forme. On remarque l'évolution seulement bien plus tard, quand celle-ci est consommée et que la forme présente sa modification définitive[28]. Hormis cette évolution progressive des formes, l'iconographie elle aussi se transforme lentement avant de parvenir à un caractère chrétien clairement affirmé; elle met du temps à stabiliser le type iconographique de chaque sujet (p. ex. le Bon Pasteur) ou s'avère en évolution continuelle (v. Suzanne)[29].

Pour expliquer la survivance de motifs païens dans l'art chrétien ainsi que le choix de sujets vétéro-testamentaires et la création de nouveaux thèmes, il convient de se référer au symbolisme funéraire, au contenu et à la sensibilité de la nouvelle religion[30]. Dans l'évolution dont nous venons de parler, jusqu'à l'avènement d'un style purement chrétien et dans l'établissement de l'iconographie, les historiens de l'art discernent plusieurs périodes successives ou plutôt plusieurs étapes dont certaines s'avèrent décisives pour le développement de l'iconographie et d'autres témoignent de l'influence de l'iconographie romaine impériale à une époque avancée[31]. Chaque étape se révèle indissociable de la

---

27. «Le programme d'un art est l'ensemble des thèmes d'ordre pratique, religieux ou politique qu'on lui connaît. Fonction de cadre géographique et historique, du milieu social, de la destination des œuvres d'art. Le programme change évidemment avec le changement de l'un ou de plusieurs de ces facteurs» (A. Grabar, Le premier, 23).

28. «Là où les opinions diffèrent c'est lorsqu'il s'agit d'établir avec une précision suffisante le moment où cette transformation [redacted] lieu, de déterminer le centre artistique d'où elle est partie et d'indiquer les raisons profondes qui ont provoqué ce changement. Les changements de direction dans le développement de l'art qui passent peu à peu au-delà des iconographies transmises dans les ateliers ne sont jamais uniquement une question de goût et moins encore une question d'influences. Des motifs humains profonds sont en jeu, même s'ils ne sont pas toujours clairement présents dans la conscience de ceux qui produisent l'œuvre d'art. À Rome la première séparation de la tradition hellénistique s'opère dans l'art officiel, à l'époque de Commode (180-192). Il ne s'agit pas encore d'une rupture totale (celle-ci se produira sous la Tétrarchie), mais c'est déjà un changement important et profond» (R. Bianchi Bandinelli, Osservazioni, 289-290).

29. «Pour mieux saisir le sens réel des images nous les envisageons à l'époque la plus rapprochée du moment où chacune d'elles fait son apparition, une époque qui naturellement n'est pas la même pour toutes les images connues. Et comme le répertoire qu'elles forment change avec le temps et s'enrichit de locutions nouvelles tout en maintenant l'usage des plus anciennes, l'historien a toujours intérêt à relever cette sorte de faits nouveaux lorsqu'ils font leur apparition première. Autrement dit, nous cherchons à montrer la nature exacte du trait qui, introduit dans une image antérieure, lui confère un sens nouveau, tandis que les études iconographiques habituelles s'appliquent aux images constituées qui comprennent des éléments anciens [redacted] nouveaux et les «lisent» comme les auteurs voulaient qu'elles le soient. Notre méthode au lieu d'expliquer les faits iconographiques consacrés, cherche en somme à les «démonter» pour observer le mécanisme de la création en matière d'iconographie» (A. Grabar, Les voies de la création en iconographie chrétienne, Antiquité et Moyen Âge, Paris, 1979 (Collection, Idées et recherches), 6).

30. «L'art des catacombes n'est pas ou du moins ne reste pas, purement ornemental: les motifs qu'il reproduit sont chargés de sens et doivent rappeler au chrétien les vérités de la foi et les espérances qui lui sont chères, spécialement l'attente du royaume de Dieu. Les symboles dont il use forment un langage mystérieux, intelligible aux seuls fidèles, une suite de signes conventionnels qui ne peuvent être déchiffrés sans la communication d'une clef secrète; ils contiennent un enseignement qu'on ne saisit point, si on ne leur applique un certain canon d'interprétation. Ces peintures d'une facture si médiocre exprimaient, pour les initiés, l'espoir chrétien d'une immortalité bienheureuse, elles traduisaient par des images sensibles les supplications que, dans les prières rituelles, l'on adressait à Dieu pour le salut des défunts» (Fr. Cumont, Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains (suivi de): La stèle du danseur d'Antibes et son décor végétal. Étude sur le symbolisme funéraire des plantes. Bibliothèque archéologique et historique, t. 35 (Paris, 1942), 12).

31. «C'est sous le Bas-Empire que cette formule iconographique a été créée. Et avant de servir à l'expression de la Majesté impériale elle a été utilisée comme thème triomphal (des victoires couronnant les empereurs qui siègent sur leur trône)» (A. Grabar, L'Empereur dans l'art byzantin, recherches sur l'art officiel de l'Empire d'Orient. Publication de la faculté des lettres de l'université de Strasbourg, fasc. 75 (1936), 26). P[redacted]rtrait de l'empereur trônant. À comparer le

précédente (qui l'a modelée) et de la suivante (qu'elle prépare). On distingue donc:

a) l'étape où les artistes puisent directement dans la tradition antique et créent l'iconographie primitive. Ils détournent les abréviations antérieures et dominent un contenu fortement empreint de symbolisme. Cette étape se situe au IIIe siècle;

b) l'étape la plus décisive, née durant la Tétrarchie et l'époque de Constantin, au cours de laquelle le nouveau contexte politique donne une impulsion considérable à l'art. Une quantité importante de représentations d'origine biblique sont créées à ce moment;

c) l'époque de stabilisation des types iconographiques et de l'adoption de l'iconographie impériale. Une nouvelle dépendance s'instaure à l'égard de la tradition antique. L'art chrétien se confond avec l'art officiel. Nous sommes à l'époque constantinienne tardive, vers le milieu du IVe s.

d) l'étape où se renforce cette nouvelle dépendance de sorte que l'on revient à la première phase de cette évolution. On crée un nouveau monde symbolique sans tenir compte de la figuration. C'est l'époque théodosienne, aux environs de 400.

On aura compris que, du point de vue de l'iconographie, la période de création la plus fertile correspond à la deuxième phase de l'évolution[32].

Dans cet examen rapide des étapes successives de la formation de l'art paléochrétien, on distingue non seulement la règle de production de l'œuvre d'art et, plus généralement, de toute production de la civilisation[33] mais on remarque aussi que l'évolution se déroule selon un schéma mixte, linéaire et cyclique doté de petits ou de grands intervalles. Cette problématique liée à l'étude de l'évolution iconographique à travers les périodes est bien mise en lumière par l'expertise de la sculpture[34] et de la peinture[35] présentes dans un seul cimetière, celui «aux deux lauriers» de Rome.

Les peintures de Trèves offrent une illustration particulièrement éclairante de la confusion qui peut être produite par l'adoption d'un style «rétro» et par de nombreuses références aux époques antérieures[36]. Leur apparence, volontairement archaïsante, suscite l'incertitude en ce qui concerne

---

Christ sur l'abside de Sainte-Pudenziane et de Saint-Vital et plus tard au IXe s. la mosaïque du narthex de Sainte-Sophie de Constantinople (Ibid., pl. XVIII).

32. H. Jursch, Tradizione e nuova creazione nell'iconografia paleocristiana, 7 Corso (1960), II, 111-131 (114).

33. K.-M. Swoboda, Über die Stilkontinuität vom 4. zum 11. Jh. Forschungen zur Kunstgeschichte und christlichen Archäologie, 1er Band, Neue Beiträge zur Kunstgeschichte des I Jahrtausends, 1er Halbband, Spätantike und Byzanz (Baden-Baden, 1952), 21-29 (25).

34. «La vogue des thèmes du Nouveau Testament n'augmente que très légèrement avec le temps; dans les peintures tardives il faut noter une certaine désaffection pour les sujets tirés de l'Ancien Testament et pour les images entourant la mort (due surtout à l'absence à date basse de toute représentation de banquet ou de portrait des défunts), tandis que progressivement très nettement les figurations des saints et du Christ et surtout les sujets mythologiques, dont plus de la moitié sont peint après 325. Les 2/3 des scènes vétérotestamentaires sont sculptées avant 330, tandis que les représentations néotestamentaires s'équilibrent presque avant et après cette date, 54% avant, 46% après; disparition presque totale des scènes des banquets funéraires (une contre seize) et diminution sensible des portraits des défunts; inversement accroissement spectaculaire de toutes les scènes représentant le Christ, les saints ou les apôtres, tandis que la part prise par l'ornement reste comme dans la peinture relativement stable» (J. Guyon, Le cimetière aux deux lauriers: recherche sur les catacombes romaines. E.F.R., Vaticano: Pontificio istituto di archeologia cristiana, 1987. B.E.F.A.R. 264 (Roma sotterranea cristiana, 7), 152); cf. Fr. W. Deichmann - G. Bovini - H. Brandenbourg, Repertorium der christlich-antiken Sarcophage I, II Rom und Ostia, Wiesbaden, 1967. D.A.I.

35. «Le décor peint, si riche dans le premier âge constantinien, tend rapidement au contraire à disparaître, remplacé par un simple enduit blanc (treize monuments décorés sur quatre-vingt-deux au total). Avant 320 les *fossores* illustraient avec des peintures près des trois quarts des chambres funéraires, tandis qu'après cette date la proportion tombe à moins de quatre cas sur cent (...). Les compositions du Christ et des apôtres évoquent celles des absides contemporaines (...). Il reste pourtant que l'acmé de la production picturale est bien à placer avant le premier quart du siècle. Les chrétiens se sont détournés du décor peint à d'autres formes d'expression comme la sculpture des sarcophages qui reste très en faveur jusqu'à la fin du siècle» (J. Guyon, op. cit., 341; cf. Idem, L'inhumation privilégiée dans un cimetière romain au IVe s.: l'exemple de la nécropole «aux deux lauriers», Colloque: l'inhumation privilégiée (Créteil, 1984), 173-184 [177, n. 14]).

36. « (...) qui constituent un rejet violant de la tendance de la «dématérialisation» ou «destructuralisation» du système décoratif. Il semble représenter un retour aux valeurs du passé dans lesquelles l'artiste a puisé l'apparence

l'identification des figures représentées sur les panneaux: s'agit-il de portraits de membres de la famille impériale ou de personnifications dégagées de tout rapport avec la réalité[37]? On pourrait mentionner d'autres cas où les artistes constantiniens ont consciemment adopté des formes antérieures[38].

C'est précisément ce retour à un style et des formes plus anciens qui a provoqué, dans beaucoup de cas, un problème relatif à la datation de la peinture[39]. Les savants ont multiplié les comparaisons entre des représentations souvent très distantes chronologiquement, relevant les similitudes ou les différences dans les moindres détails stylistiques[40], cherchant à rapprocher ou à disjoindre les éléments iconographiques pour aboutir à une datation souvent préconçue. Les déductions faites à partir de ressemblances entre deux œuvres manquent de fiabilité dans bien des cas[41]. Si on ne cherche pas à nier que l'art connait une évolution stylistique, il faut aussi admettre qu'il existe des moments où prime un goût pour l'ancien, une vogue «rétro». En outre, il nous semble que la recherche des analogies ou des spécificités ne doit pas se limiter au style mais s'étendre à l'ensemble de la représentation[42]. La fragilité des arguments stylistiques n'est pas l'apanage de cette période mais se vérifie aussi à propos d'expressions artistiques appartenant à d'autres époques[43]. Peut-être que les différences de conception à l'époque en question sont plus subtiles, compte tenu du caractère de cet art religieux doté d'une iconographie restreinte, d'un style assez peu porté au changement et de l'initiative très réduite de l'artiste.

La comparaison purement stylistique, isolée de toute interprétation idéologique et dénuée d'une réflexion sur sa continuité historique et artistique, s'apparente à une méthode stérile, condamnée à ne donner que des résultats partiels. Seule une étude globale de l'expression artistique, qui examine également le passé et considère le futur, en distinguant l'origine du type, son itinéraire, sa signification et en dernier lieu le style de la représentation peut conduire à des résultats satisfaisants.

L'exemple le plus significatif de l'ambiguïté chronologique est fourni par les peintures des chambres 60 et 62 du cimetière dit «aux deux lauriers»[44]. Dans le même cimetière, un autre exemple

---

d'une structure logique et la ressemblance de la réalité. Plus important est que ce retour des peintures de Trèves ne s'adresse pas aux scènes minces du troisième et quatrième style pompéien, mais il avait une approche structurelle avec le premier et deuxième style» (I. Lavin, The ceiling frescoes in Trier and illusionism in constantinian painting, D.O.P 21 (1967), 99-113 [107]).

37. Ibid., 100.

38. A. Rumpf, Stilphasen der spätantiken Kunst. Ein Versuch, Arbeitsgemeinschaft für Forschungen des Landes Nordrhein-Westfalen. Geisteswissenschaften, Abhandlung, Heft 44 (Cologne - Opladen, 1955), 12 s.

39. «Si les historiens de l'art s'accordent plus ou moins sur la datation des sculptures chrétiennes antiques, s'opposent au contraire sur la chronologie de la peinture, surtout pour la période de la seconde moitié du IIIe s. et du début du IVe s. La difficulté vient de ce qu'il existe peu d'exemplaires sûrement datés qui puissent servir de référence, non seulement parce que des études topographiques d'ensemble manquent pour beaucoup de cimetières mais aussi parce que l'examen de la topographie, aussi détaillé soit-il, ne conduit le plus souvent qu'à des vraisemblances, non à des certitudes» (J. Guyon, Le cimetière, 95).

40. «Lorsqu'on veut employer des données stylistiques comme critère chronologique, il s'agit en fin de compte de savoir sous quelles conditions des similitudes stylistiques permettent de conclure à une simultanéité, ou une différence de style à une antériorité ou une postériorité» (L. Reekmans, La chronologie de la peinture paléochrétienne. Notes et réflexions, R.A.C. 49 (1973), 271-291 [287]).

41. «Il est impossible de reconnaître systématiquement avec F. Wirth un nouveau sentiment stylistique ou une nouvelle conception artistique dans de simples irrégularités (cf. la Schiefwinkligkeit de F. Wirth) dans ce qui apparemment sont des formes négligées, déficientes ou de moindre qualité» (Ibid., 288).

42. «Les arguments stylistiques employés comme critères de datation paraissent trop subtils, trop superficiels, trop accidentels et trop subjectifs» (Ibid., 289).

43. À comparer les divergeances des savants sur la datation des peintures murales de Castelseprio ou des enluminures du manuscrit de Cosmas Indicopleustes. À voir également l'art cycladique en rapport avec l'art contemporain comme un indice de goût pour le style «rétro» à une distance de quelques milliers d'années.

44. L. de Bruyne les date de la dernière décennie du IIIe s., tandis que J. Kollwitz les situe après la période tétrarchique et protoconstantinienne (La peinture cimétériale constantinienne, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), 159-214 (201); Die Malerei der konstantinischen Zeit, Ibid., 29-158 [46]). Ces deux maîtres sont également soucieux d'examiner le style et l'iconographie, mais ils sont inégalement attentifs à la topographie (J. Guyon, Le cimetière, 95). À comparer

offre une fourchette chronologique encore plus large[45]. On signalera enfin que les savants des dernières décennies rejettent traditionnellement — mais d'après quel critère? — les datations hautes proposées au début du siècle par leurs prédécesseurs[46].

Si on peut se montrer sceptique à propos de la datation des peintures — c'est-à-dire de représentations dans lesquelles le style change parfois selon le goût de l'artiste ou la mode de l'époque — on distingue dans l'usage des éléments décoratifs (croix, couronne), une évolution qui paraît instinctive — si on nous permet cette expression — à savoir une évolution dans laquelle un élément de décoration commence avec les éléments substantiels pour aboutir au fur et à mesure du temps à une accumulation d'éléments de décoration, résultat des étapes successives jusqu'à son utilisation comme moyen décoratif ou de luxe. Le symbole devient moyen de décoration.

Si la datation reste un des buts essentiels d'un travail sur une œuvre d'art, il est possible de commenter, dans la présentation et l'analyse de la peinture, des détails et des données qui offrent plus d'intérêt pour la connaissance de la civilisation. Il semble préférable de donner une datation large plutôt qu'une datation qui se voudrait précise mais dont l'argumentation insuffisante ne susciterait pas l'approbation générale. Des efforts mal orientés font en effet reculer la science davantage qu'ils ne la servent.

Le style étant un argument douteux, nous insisterons, à l'instar d'A. Grabar, sur le témoignage de l'iconographie. Nous sommes en présence d'une méthode qui suit un schéma évolutif, logique et acceptable, et peut donner une datation si pas absolument précise, du moins assez proche. À propos de la peinture des catacombes et des grands ensembles funéraires qui attestent un processus de développement en galeries, la topographie offre des indices incomparables. Toutefois, la méthode n'est pas toujours facile à suivre. Il faut au préalable résoudre quantité d'énigmes: l'emplacement de la tombe au sein du plan général du cimetière, le voisinage d'ensembles datés, de remparts, d'une

la datation de la Cappella Greca par F. Tolotti, Il cimitero di Priscilla. Studio di topografia e architettura (« Collezione «Amici delle catacombe»), 26 (Vaticano, 1970), 258-275 (L. Reekmans, op. cit., 285). À ajouter, F. Tolotti, Le cimetière de Priscille, synthèse d'une recherche, Rev. d'Hist. Eccl. 73 (1978), 281-314 (306-307) de l'époque tétrarchique ou constantinienne. Mêmes constatations faites par P. - A. Février, À propos de la date des peintures des catacombes romaines, R.A.C. 65 (1989), 105-133. J. Kollwitz date les peintures de la chambre de Vinkentia où figure une scène de repas, du début de la deuxième décennie du IVe s. et L. de Bruyne de la deuxième moitié du IIIe s. Globalement on observe que L. de Bruyne donne une date pré-constantinienne et J. Kollwitz plus tard (p. 106). De très fortes différences qui se remarquent à quelques mètres de distances tant dans le décor que dans le style entre L. de Bruyne et J. G. Deckers - H. Reinhard Seeliger - G. Mietke, La catacomba dei sancti Marcellino e Pietro. Repertorio delle pitture di... (Roma sotterranea cristiana per cura del pontifico istituto di archeologia cristiana VI, in collegamento con Institut für christliche Archäologie und Kunstgeschichte der Universität Freiburg im Breisgau, I, II, Vaticano-Münster, 1987 (p. 198-356, les différentes hypothèses de leurs prédécesseurs). F. Visconti commente les opinions de L. de Bruyne et de J. Kollwitz, l'un plus sensible au développement topographique et l'autre à l'étude historicoartistique. La Cappella Greca date selon le premier de la fin du IIe s. (La Cappella Greca di Priscilla, R.A.C. 46 (1970), 291-330).

45. Pour les peintures de la région X: milieu du IIIe s. (J. de Wit, Spätrömische Bildnismalerei. Stilkritische Untersuchungen zur Wandmalerei der Katakomben und verwandter Monumente, Berlin, 1938 (Roma, 1966), 40); au plein IVe s. (P. Styger, Die römischen Katakomben, archäologischen Forschungen über den Ursprung und die Bedeutung der altchristlichen Grabstätten (Berlin, 1933), 200); L. de Bruyne, peu avant 270-280. «Le recours à l'examen de style des peintures s'impose donc mais malgré la prudence, l'honnêteté et la valeur de ceux qui s'y risquent, cette méthode emprunte tant à l'appréciation personnelle qu'elle autorise toutes les divergeances» (J. Guyon, Le cimetière, 95).

46. La chambre 13 du Cimetière aux deux lauriers qui porte une scène de banquet et un *fossor* est datée par E. Conde Guerri (Los «fossores» de Roma paleocristiana, Estudio iconografico, epigrafico y social (Vatican, 1979), 42) du troisième quart du IIIe s. et par E. Jastrzebowska (Les scènes de banquet dans les peintures et sculptures chrétiennes de IIIe et IVe s., Recherches augustiniennes 19 (1979), 3-90 [29]) de la fin du IIIe ou du début de l'ère constantinienne. Selon J. Guyon la première datation est un peu haute. Un autre exemple est celui de la peinture de la chambre X'F de la catacombe de Lucina (G. Wilpert, Le pitture delle catacombe romane (Roma sotterranea) (Roma, 1903), 317) datée par F. Wirth vers 220 (Römische Wandmalerei von Untergang Pompejis bis ans Ende des dritten Jahrhunderts (Berlin, 1934), 168 s.) et par A. M. Schneider au tournant du IIe au IIIe s. (Die ältesten Denkmäler der römisch. Kirche, in Festschrift zur Feier des Zweihundertjährigen Bestehens der Akademie der Wissenschaften in Göttingen II, 181 (K. Wessel, Ecclesia Orans, A.A. 70 (1955), 315-334 [316]). À voir *infra* encore un exemple de la représentation de Suzanne dans la Cappella Greca de la catacombe de Priscille.

route, les facteurs d'implantation et de développement du cimetière, la réutilisation des tombes...

En ce qui concerne les rapports entre la peinture et les autres manifestations artistiques, il est évident que des parallélismes existent. Néanmoins, il faut aussi tenir compte des spécificités respectives et des différences essentielles qui séparent celle-ci de la sculpture[47] (la perspective, les difficultés de la représentation de profil et de face, la densité des figures dans la sculpture et le manque de personnages dans la peinture). Ces éléments, ajoutés à la différence des matériaux et des techniques, expliquent les spécificités des résultats obtenus dans chaque domaine. Une peinture est-elle nécessairement influencée par une œuvre réalisée dans un autre domaine artistique ou vice-versa[48]? N'est-il pas hasardeux de limiter à un si petit nombre ses sources d'inspiration? Enfin, on veillera à être attentif à la destination de l'œuvre étudiée. Est-elle publique ou privée? Est-elle prévue pour décorer une place, offerte à la vue de tous, ou destinée à garnir une tombe fermée, à jamais invisible?

Dans la présentation des données, nous avons cherché à donner une image d'ensemble de la problématique en abordant la matière non par tombe mais par sujet, réservant par conséquent une attention particulière à la thématique et l'iconographie.

4.2. Implantation de la peinture funéraire

En Grèce, la majorité des peintures funéraires datant des premiers siècles chrétiens se trouve à Thessalonique, le principal centre administratif et culturel de la province à l'époque. Par ses dimensions et la diversité de ses monuments, le cimetière chrétien de cette cité est de loin le cimetière paléochrétien le plus important du pays. On trouve également à Thessalonique la plupart des peintures figuratives conservées en Grèce, ce qui est révélateur du prestige artistique de la ville. Après celle-ci, la deuxième ville qui possède plusieurs cimetières paléochrétiens distincts, est Philippes. On n'y a pas découvert de peintures figuratives, malgré que cette ville ait très tôt été un centre riche en édifices chrétiens imposants (songeons par exemple à l'octogone, bâti en 354), et en épitaphes latines, témoins de la survivance de la langue latine dans la cité.

Si les cimetières chrétiens de ces deux villes antiques comportent des peintures intéressantes retrouvées à l'intérieur de tombes de première utilisation, il en va différemment à Corinthe, deuxième centre administratif du pays, où furent mises à jour des peintures dont certaines présentent une origine ambiguë et d'autres appartenaient à des tombes réutilisées. On rencontre enfin une représentation figurative à Veroia et quelques représentations de croix dans les cimetières d'autres villes.

Si Thessalonique atteste une floraison artistique continue, son cimetière E. ne cessant de s'étendre vers le N., Philippes, pour sa part, tombe peu à peu en décadence et Corinthe connaît un indéniable déclin suite aux séismes et aux invasions. Compte tenu du nombre et de l'importance des peintures conservées à Thessalonique, il est légitime de s'interroger sur la tradition culturelle et cultuelle de la cité, sur la langue en usage, sur l'environnement monumental mais aussi sur le caractère local des œuvres produites et sur les éventuelles influences artistiques exercées par d'autres régions de l'Empire[49].

4.3. La tombe de Φλάβιος et Αὐρηλία Εὐστοργία (faussement dite tombe d'Εὐστόργιος)

Cette tombe se situe dans le cimetière O. de la ville[50]. À l'E., sur le petit côté, est figurée toute une famille: les parents et leurs deux fils (?), de part et d'autre d'une table sur laquelle est posé un vase de cristal (fig. D, 1). Le garçon de droite tient l'anse du vase, tandis que celui de gauche tend la main

47. L. Reekmans, op. cit., 289.

48. À comparer les arguments de St. Pélékanidis sur les influences et les emprunts de la représentation du Bon Pasteur des figures de l'arc de Galère et ceux de D. Dimitrov — la coiffure d'un soldat — de la représentation de la colonne de Théodose dans la peinture de la tombe de Silistra.

49. Cf. D. Pallas, L'Illyricum oriental. Aperçu historique. La problématique de son archéologie chrétienne, Θεολογία 51 (1980), 62-76 (74).

50. St. Pélékanidis, Gli affreschi paleocristiani ed i più antichi mosaici parietali di Salonico. Collana di Quaderni

gauche vers le vase et tient dans la main droite une coupe en cristal de forme conique. Les parents, vêtus d'une manière identique, sont représentés de manière frontale devant un décor architectural imaginaire à peine visible (fig. D, 2-3). L'homme porte un chiton blanchâtre et une chlamyde rouge-jaune fixée à l'épaule. Dans la partie inférieure le vêtement comporte quatre bandes horizontales. Il tient en main, tout comme sa femme, des branches d'olivier et de laurier. La femme porte une robe longue de couleur cendre allant jusqu'aux pieds et des ornements noirs tombent des épaules jusqu'aux marges inférieures du vêtement. À son cou, elle porte un collier de perles. À l'arrière plan sont pendues des guirlandes de feuilles noires, unies les unes aux autres par un mince ruban rouge. Sur la lunette située au-dessus de la représentation de la famille, dans le champ blanc orné de diverses branches de fleurs et de feuilles, est peinte au centre une couronne de fruits et de feuilles qui est définie dans la partie médiane inférieure par un ruban rouge se prolongeant à ses extrémités par des spirales. Dans la couronne se trouve une inscription en caractères rouges, aujourd'hui partiellement détruite (fig. D, 5) D'après St. Pélékanidis qui l'a photographiée, l'inscription se lit comme suit: «K(YPI)E ——- HΛ — | EYCTOPΓI[OY] ou [ON] | YΓIENETE ΠA[PO] | ΔITE ☧ ■.

St. Pélékanidis ne mentionne pas le rapport d'A. Kotzias qui fouilla quatre tombes à chambre renfermant des squelettes sans offrandes. Selon A. Kotzias, les murs de l'un de ces tombeaux étaient rehaussés de riches peintures. Sur le côté E., toute la famille était représentée en prière. Au milieu, une couronne de laurier avec des rubans rouges entourait une inscription dont seuls les fragments suivants ont pu être déchiffrés: « ✝ Φλαβί[ω] |..| κε... ην | Εὐστοργία | ὑγιένετε παρ |..| δῖτε... (π(α)ρ[ο]δῖτε)? Au milieu du mur N., A. Kotzias a observé un grand cratère et des ornements floraux; sur les murs O. et S., des corbeilles de fruits et le monogramme du Christ. Selon le fouilleur, l'ensemble daterait du IVe s.[51].

La description des peintures mais aussi la citation données par A. Kotzias semblent correspondre totalement à celles de la tombe dite d'Εὐστόργιος. La seule différence semble consister dans l'état de conservation des tombes: d'après la description de St. Pélékanidis, la tombe qu'il a fouillée se trouve davantage détériorée que celle étudiée par A. Kotzias.

Dans les deux publications consacrées par St. Pélékanidis aux peintures de Thessalonique, qui en grande partie se répètent, l'auteur s'occupe exclusivement de l'étude stylistique de la peinture de la tombe et néglige tous les autres indices. Comme on l'observe sur la photo, le mot EYCTOPΓI se trouve au milieu de l'espace ceint par la couronne. Il apparait que deux lignes au moins pouvaient facilement trouver place au-dessus de celle comportant le terme EYCTOPΓI. Des lors, après le nom de Φλάβιος[52], qui semble exact, les lettres κε ne doivent pas être interprétées comme l'abréviation de Κύριε, mais, à notre sens, s'apparentent au mot καί, cette faute d'orthographe se rencontrant fréquemment. Là où Pélékanidis a lu le fragment HΛ, Kotzias a proposé un ην. Nous adhérons à la première hypothèse, parce que la branche gauche est inclinée (/) et non verticale, comme ce serait le cas pour un N.

Entre les lettres E et H, il y a donc un espace prévu pour trois autres lettres. En conséquence, on pourrait trouver AYPHΛIA ou AYPHΛION. Si l'interprétation du nom Εὐστοργία livrée par A. Kotzias est correcte, nous pouvons penser à une forme au datif et lire AYPHΛIA EYCTOPΓIA[53]. L'appel au

di antichità ravennati, cristiane e bizantine, Istituto di antichità ravennati e bizantine, Ravenna, Quaderno n° 2 (1963), 7-29 (8-12), fig. 1-2; Idem, Die Malerei der konstantinischen Zeit, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965) (Vaticano-Berlin, 1969), 215-235 (230-235), pl. CXXVI-CXXX; Idem, Μελέτες παλαιοχριστιανικῆς καὶ βυζαντινῆς ἀρχαιολογίας καὶ τέχνης, (I.M.X.A. 174) (Thessalonique, 1977), (91-96), fig. 25-30.

51. B.C.H. 55 (1931), 494, Y. Béquignon; A.A. 46 (1931), 271, G. Karo; R.E.G. 1932, 210, P. Roussel.

52. On trouve le nom Flavios dans les inscriptions de la Macédoine. Marg. Dimitsas, Ἡ Μακεδονία ἐν λίθοις φθεγγομένοις καὶ μνημείοις σωζομένοις, ἤτοι πνευματικὴ καὶ ἀρχαιολογικὴ παράστασις τῆς Μακεδονίας ἐν συλλογῇ ἑλληνικῶν καὶ λατινικῶν ἐπιγραφῶν, Μακεδονικὰ μέρος γ' (Ἀθήνησιν, 1896): Φλάβιον n° 373, Thessalonique, Φλαβίου, Φλάβιον, p. 394, Édessa, Φλάβιος, n° 216, Argos Orestikon. D. Feissel, Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du IIIe au VIe s. B.C.H., Supplément VIII (Paris, 1983), 118, n° 120, Φλά(βιος) Κάλλιστος, p. 124, n° 129, Φλ(άβιος) Κα..., 126, n° 131, Φλ(αβίου) Ἀναστασίου, p. 128, n° 133, Φλ(αβίου) 'Ιουστιν., p. 132, n° 135 Φλ(αβίου) Βιλισαρίου.

53. Inscriptions de Thessalonique: Αὐρηλία Σωζομένη, Αὐρηλία Ἀλεξάνδρα, Αὐρηλία Εὔκλεια, filles d'Αὐρήλιος Σωζομενὸς et d'Ἀρτεμιδώρα, M. Dimitsas, op. cit., n° 414, p. 465A; Αὐρηλία Ἀρίστη, n° 14, 41A d'Édessa; Αὐρηλία Ἀρτεμιδώρα, n° 180 de Dion, p. 147A; Αὐρήλιος et Αὐρηλία, L. Heuzey - H. Daumet, Mission archéologique de Macédoine

passant s'avère courante dans les inscriptions païennes de Thessalonique et d'ailleurs[54].

D. Feissel mentionne et traduit l'inscription de la sorte[55]: « ✝ Φλαβί[ω] [...] | κὲ [Αὐ]ρηλ[ία] | Εὐστοργί[α] ὑγιένετε παρ[ο]| δῖτε ☧ ■. «À Flavios... et à Aurelia Eustorgia. Salut à vous, passants». D. Feissel suppose que les personnages étaient sans doute mari et femme et les enfants les accompagnant soit leurs fils, soit de jeunes serviteurs. Commentant la datation fixée vers 300-320 par St. Pélékanidis, il précise que la présence du monogramme du Christ n'est nullement incompatible avec cette date et mentionne, pour l'illustrer, un exemple de monogramme probablement antérieur à Constantin découvert à Thessalonique (sarcophage n° 117). Il souligne aussi que la permanence de la formulation antique — noms au datif et surtout salut aux passants, dont nous avons ici l'unique exemple chrétien en Macédoine — plaide assurément en faveur de cette datation haute.

D. Feissel attribue sept lignes à l'inscription, le ω final du mot Φλαβίῳ constituant à ses yeux la seconde ligne. A. Kotzias la scinde au contraire en six lignes et considère que le ■ appartenait à la première d'entre elles. La mention de Flavios sans son cognomen est hautement improbable. Après avoir examiné la photo, nous sommes persuadé que l'inscription comportait six lignes. Nous pouvons dès lors admettre la lecture d'A. Kotzias, la ligne 2 comprenant le cognomen de Flavios. Sur le sarcophage n° 117, le XP, considéré par les éditeurs comme le symbole du Christ, s'apparente plutôt selon D. Feissel, d'après son emplacement, à l'abréviation de χριστιανός. C'est cette valeur qui lui a été attribuée (J. et L. Robert, Bull. Épigr. 1958, 187, n° 45). Il ne s'agit donc pas du chrisme. En outre, ces lettres ne jouent pas le rôle de symbole mais d'abréviation. La permanence de la formulation antique, le datif et le salut aux passants, s'expliqueraient par le caractère païen de la représentation. On peut facilement s'imaginer qu'aux environs de la tombe, une multitude d'autres sépultures païennes usaient également de formules similaires (à comparer avec l'inscription d'Ἀλεξάνδρου découverte à Mélos).

Sur le grand côté, au S., et à l'extrémité E. est figurée une vieille dame, vêtue de la même manière que la femme de la représentation principale, d'une façon cependant un peu plus modeste (fig. D, 4). Au-dessus d'elle, dans une bande bordée par deux lignes, on lit l'inscription au datif: «KE AYPHΛIA ΠPOKΛAMHTPHΠAN| TΩN» (HT en ligature) (καὶ Αὐρηλίᾳ Πρόκλᾳ μητρὶ πάντων) (et à Aurelia Prokla mère à tous).

Bien qu'il publie la photo, St. Pélékanidis écrit bizarrement: «// // // // ΛIA ΠPOKΛA MHTHP ΠANTΩN»[56]. Il s'agit dans ce cas d'Αὐρηλία Πρόκλα, mère de l'un des défunts[57]. Nous avons donc affaire à la tombe de Φλάβιος et de sa conjointe Αὐρηλία Εὐστοργία. Si, dans les faits, la tombe ne contenait que deux corps, ceux des conjoints, toute leur famille était par contre représentée sur les parois.

(Paris, 1876), 94, n° 49; cf. J. Coupry - M. Feyel, Inscriptions de Philippes, B.C.H. 60 (1936), 53, fig. 6. À v. D. Feissel, op. cit., d'autres exemples.

54. χαίροις παροδεῖτα, M. Dimitsas, n° 403, Thessalonique; n° 169 χέρετε παροδῖτε, Dion; Euth. Tsigaridas - K. Loverdou - Tsigarida, Κατάλογος χριστιανικῶν ἐπιγραφῶν στὰ μουσεῖα τῆς Θεσσαλονίκης, Ἑταιρ. Μακεδ. Σπουδ., n° 52 (Thessalonique, 1979), 77, n° 49, [χ]έρε[τ]ε πα[ρ]οδεῖτε (Ve s.). K. Mentzou - Meïmari, Ἡ ἔννοια τοῦ επιθέτου «πιστός» στὶς ἐπιτύμβιες παλαιοχριστιανικὲς ἐπιγραφές, Βυζαντινά 1. 13, (1985), Hommage à I. Karayannopoulos, 1201-1219, n° 22 † χαίρε ποτὲ παροδῖτα, Odesse 557 ap. J.-C. L'appelation n'est pas exclusivement païenne. Elle est née de l'existence de la tombe le long des routes. Mais au fur et à mesure du temps a perdu sa signification propre (v. Agathias Scholasticos, Epigrammata, Epigr. 77, 569 I et 589.1 (Bonn); Ph. Koukoules, Βυζαντινῶν νεκρικὰ ἔθιμα, E.E.B.Σ. 16 (1940), 3-80 [39]). Une autre inscription païenne à Veroia (A.Δ. 29 (1973-74), B3, 718, I. Touratsoglou) Sur une inscription d'Odessos, R. Pillinger, Frühchristliche Malerei in der heutigen Volksrepublik Bulgarien (Zwischen Orient und Okzident). Spätantike und frühbyzantinische Kultur Bulgariens zwischen Orient und Okzident, hrsg. von R. P. Wien: österr. Akad. d. Wissenschaften, 1986 (Schriften der Balkan-kommission, Antiquarische Abteilung, 16), 93-104 (planches et mot ὦ παροδεῖτα = G. Mihailov, Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae (Serdicae, 1956), I, 205-206, n° 220-222, 227, Odessos). Des inscriptions chrétiennes en Roumanie: χέρετε παροδῖτε et χέρε παροδῖτα, Tomis (Constanţa), Scythia Minor (I. Barnea, Les monuments paléochrétiens de Roumanie, Vaticano, 1977 Pontificio istituto di Archeologia cristiana (Sussidi allo studio delle antichità cristiana, VI) 40, 44).

55. D. Feissel, Recueil, 121, n° 124-125. Sur le sarcophage n° 117, p. 114.

56. Die Malerei, 231, fig. CXXX, Μελέτες, 92, fig. 30. Il s'agit plutôt d'une photo du panneau restauré.

57. M. Dimitsas, op. cit., n° 539, p. 508, Ἀννία Πρόκλα, Thessalonique; n° 281, p. 317, Αἰλία Πρόκλα, Macédoine

NO

D. Feissel affirme qu'à Thessalonique le cognomen Prokla est fréquent chez les païens (douze exemples d'après Edson, dont neuf cognomen) et se demande si Aurelia Prokla est bien la mère de Φλάβιος ou d'Εὐστοργία ou, l'expression faisant plutôt allusion à son autorité spirituelle.

On s'interroge aussi sur la fonction et le symbolisme du vase et des coupes de forme conique tenues par la grand-mère et l'un des garçons. S'agit-il de coupes prévues pour boire ou pour verser? Un rapprochement est-il judicieux avec le rite de libation ou le service solennel du couple comme on l'observe sur les représentations de banquet funèbre et dans la tombe de Silistra?

Concernant la datation, le fouilleur exclut le témoignage livré par le chrisme, la décoration végétale et d'autres motifs pour insister avant tout sur les images des personnes figurées. Il date la tête de Flavios, aux tons jaune pâle et châtain, de la dernière période de la Tétrarchie et plus particulièrement des années 300-320. Il se fonde sur les principales caractéristiques du portrait: l'apparence sphérique du crâne, le visage oval, l'élan dynamique imprégnant la partie supérieure de celui-ci, le rendu des yeux et plus généralement de la zone ophtalmique avec les sourcils arqués dessinant des couronnes concentriques, la chevelure simple et courte coiffée vers l'avant et formant sur le front un demi-cercle. Tous ces éléments, selon l'auteur, annoncent les portraits de l'époque de Constantin Ier. La subjectivité avec laquelle furent représentées les têtes des garçons et les caractéristiques générales sont pareilles sur les trois portraits. L'encadrement du visage par les cheveux qui, en touffes minces et isolées, couvrent le front et les tempes — ceux-ci descendent plus bas dans le portrait du père que dans celui des garçons — se rencontre effectivement dans les dernières œuvres de la Tétrarchie[58] et persiste jusqu'aux premières années de la monarchie absolue de Constantin[59]. Les deux portraits féminins suggèrent également les premières années du siècle, selon St. Pélékanidis. Leur aspect concorde avec les œuvres orientales du début du IVe s. Leur coiffure, tout particulièrement celle de la plus jeune des femmes, rappelle indéniablement celle de Petronilla[60] et celle de l'orante figurée à l'intérieur de la catacombe de Saints Saturnin et Thrason[61].

St. Pélékanidis établit ensuite un rapprochement entre la peinture de la tombe de Flavios et celle de la tombe de Silistra, publiée par D. Dimitrov (fig. D, 6). Cet auteur avait d'abord daté les peintures de l'époque de Constantin Ier, se fondant sur le style des visages et plus globalement sur les figures des morts comme sur les sujets décoratifs[62]. Les figures visibles dans les deux tombes présentent en effet une parenté étroite. Dans une publication postérieure, D. Dimitrov reconsidéra sa datation de la tombe et proposa cette fois le dernier quart du IVe s., appuyant celle-ci sur l'examen de la coiffure et du costume des esclaves[63]. St. Pélékanidis prétend qu'on peut comparer la coiffure des esclaves avec

58. ■. Delbrück, Antike Porphyrwerke, Berlin-Leipzig, 1932 (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, 6), pl. 31-34, 38, 39: Une coupe d'or avec la miniature d'une famille dans la bibliothèque vaticane (R.M. 29 (1914), 255, fig. 4, pl. 15, 2, C. Albizzati); la tête de Valerius sur le sarcophage d'Adelphia (G. Wilpert, I sarcophagi cristiani antichi I-II Testo, I-II Planches, III Supplement, 1902, Roma, Pontifico istituto di archeologia cristiana, 1929-1936. Monumenti dell' antichità cristiana, pl. 92-93, W. F. Volbach - M. Hirmer, Frühchristliche Kunst, Die Kunst der Spätantike ■ West - und Ostrom (München, 1958), fig. 37-38); Le sarcophage des frères à Latran (G. Wilpert, op. cit., pl. 91) et celui dit dogmatique (Ibid., pl. 96). À voir aussi: H. P. L'Orange, Studien zur Geschichte des spätantiken Porträts, Oslo, 1933 (Skrifter, XXII), fig. 32, 41-42, 44. (St. Pélékanidis, Μελέτες, 93, n. 35).

59. Dans Malerei, 232 = Μελέτες, 93, il la date des premières années du IVe s.; Gli affreschi, 12. La scène de la famille de Flavios se trouvant sur le côté E. est opposée à l'orientation chrétienne. Dans, Balkan Studies 3, 2 (1962), 459-460, fig. 1, Byzantine monuments in greek Macedonia, Research work and restoration 1912-1962, St. Pélékanidis en parlant des tombes découvertes dans les deux cimetières de la ville trouve que la ville était un des plus grands centres artistiques de l'époque de Constantin. La peinture des tombes a des affinités orientales et des ressemblances avec celle des catacombes de Rome et des tombes à Pécs, Niš, Trèves et l'église d'Aquilée. Il remarque aussi que la peinture de la tombe de Flavios de la rue Nigdis ressemble aux portraits égyptiens de Fayium — constatations assez vagues et sans rapport précis.

60. G. Wilpert, Le pitture, pl. 213, 232; pl. 61, l'orante dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin.

61. J. de Wit, Spätrömische, 51, pl. 41; G. Bovini, Encyclopedia universale dell'arte, III, pl. 133.

62. D. P. Dimitrov, Le style et la datation de la peinture murale du tombeau paléochrétien de Silistra, Arheologija 3 (1961), 1, 10 s. (en bulgare). Sur le sujet: S. Anguelova, Le tombeau de Silistra, Sofia, 1976 (en bulg.).

63. D. P. Dimitrov, Le système décoratif et la date des peintures murales du tombeau antique de Silistra, C.A. 12 (1962), 35-52.

une figure des mosaïques de la villa impériale de Piazza Armerina, de même qu'il est possible de rapprocher les figures de Flavios et de ses enfants de celles de Maximien et de son cortège[64]. Selon lui, l'expertise du visage, de la coiffure et des proportions du corps du personnage représenté dans la tombe de Silistra prouve qu'un lien étroit existe entre les œuvres peintes et sculptées lors de la première moitié du IVe s. et les figures de l'obélisque de Théodose à Constantinople[65] et du Missorium de Madrid[66]. Il affirme même que si on se concentrait sur l'étude de la coiffure des soldats, on constaterait que le même type de coiffure persiste jusqu'au VIIe s.[67], calligraphique avec un contour intense et des tombés fortes et stylisées sur les épaules. À Silistra, les coiffures sont tout à fait différentes. Les esclaves possèdent des cheveux abondants, tombant jusqu'aux épaules, exactement comme sur les mosaïques d'Aquilée (le triomphe de l'Eucharistie) et sur les sculptures plus tardives du milieu du IVe s.

Les analyses de St. Pélékanidis et D. Dimitrov nous montrent le besoin forcené ■ aventureux de proposer à tout prix une datation précise et les défauts d'une argumentation fondée sur le caractère stylistique des peintures. L'attribution d'une même œuvre à deux époques si distantes — au moins trois quarts de siècle d'écart — démontre ou bien que les critères de datation sont basés sur des détails insignifiants et que l'étude, effectuée de façon trop sommaire, débouche sur une datation arbitraire et conçue *a priori* ou bien que les indices mentionnés par St. Pélékanidis et D. Dimitrov ne sont pas décisifs, parce qu'ils ne sont pas typiques d'une période restreinte mais se rencontrent sur une longue durée dans les œuvres. Les hypothèses des deux auteurs sur la chronologie des tombes, construites à partir d'analogies avec d'autres exemples datant du premier ou du dernier quart du IVe s., ne sont pas satisfaisantes. Une ressemblance formelle n'équivaut pas obligatoirement à une concordance chronologique. Bien qu'il affirme mener une étude globale, St. Pélékanidis se limite à l'examen des attributs stylistiques, particulièrement à ceux du visage et de la coiffure des personnages. Or, s'il n'est pas exclu que ces deux tombes soient contemporaines, les analogies esthétiques entre les peintures ne suffisent en aucun cas à l'établir.

En outre, dans sa communication au congrès de Trèves, St. Pélékanidis date de la première décennie du IVe s. les deux tombes (celle de Flavios et celle du Bon Pasteur) à partir du témoignage livré par une monnaie de Constantin Ier. L'argument fourni par la numismatique nous paraît très faible. On objectera tout d'abord que le voisinage de tombes ne signifie pas toujours que celles-ci sont contemporaines. On regrettera ensuite que l'auteur ait omis de préciser la date de cette monnaie et la couche stratigraphique dans laquelle elle fut découverte. La monnaie peut en effet avoir été émise à la fin du règne de Constantin (337). Quoi qu'il en soit, souvenons-nous que la monnaie ne date jamais... qu'elle-même. Dans son enquête, l'auteur néglige le monogramme du Christ, figuré dans l'inscription et sur le mur. Celui-ci nous paraît pourtant offrir un précieux *terminus post quem*, à savoir la troisième décennie du siècle (v. Mélos). Par ailleurs, si nous effectuons un rapprochement avec la tombe du Bon Pasteur, nous observons que dans celle-ci la forme du monogramme présent dans la couronne tenue par les anges suggère une datation plus tardive.

Sur les plans iconographique et stylistique, les tombes de Flavios et de Silistra se ressemblent indéniablement. Toutes deux comportent la représentation d'une famille, élément qui paraît caractéristique du monde païen[68]. Les proportions des personnages, aux corps réduits, ne sont pas

64. G. V. Gentili, La villa romana di Piazza Armerina, Itinerari 87, Roma, 1951, A.J.A. 56 (1952), Archaeological news, pl. 23B - 24A, A. W. v. Buren; A.A. 69 (1954), Archäologische Grabungen und Funde in Sizilien von 1949-1954, 554-598, fig. 43-69, B. Neutsch.

65. G. Bruns, Der Obelisk und seine Basis auf dem Hippodrom zu Konstantinopel, Istanbuler Forschungen 7 (1935), 36 s., fig. 37, 40-41, 88-89.

66. R. Delbrück, Die Consulardiptychen und verwandte Denkmäler, Berlin-Leipzig, 1929 (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, 2), n° 62, p. 35 s., pl. 63; W. F. Volbach - M. Hirmer, Frühchristliche, 55, fig. 53; Sur le missorium, A. Tsitouridou, Τὸ μισσόριο τοῦ Θεοδοσίου (Κέρνος Mélanges G. Bakalakis), (Thessalonique, 1972), 187-196; A. Grabar, L'empereur, 89; R. Delbrück, Spätantike Kaiserporträts von Constantinus Magnus bis zum Ende des Westreiches (Berlin, 1933), 67, fig. 17).

67. St. Pélékanidis, Ἀργυρά πινάκια τοῦ μουσείου Μπενάκη. Συμβολὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν τορευτικήν, Α.Ε. 1942-44, 37-62, pl. 1 (Μελέτες, 179-208).

68. À comparer la tombe de Beška. Les quatre côtés sont décorés de scènes. Sur l'un côté sont représentés le

normales ni symétriques. L'aspect frontal de la représentation et le hiératisme des sujets nous font penser à une œuvre de facture médiocre liée à la tradition païenne[69]. A. Grabar affirmait que dans l'évolution artistique de cette période, l'art funéraire fut le dernier à abandonner les usages antérieurs (v. la tombe de Trebius Justus, dans la catacombe de la Via Latina, datant de la seconde moitié du IVe s.). Dans ce secteur de l'art, le triomphe du christianisme ne se manifesta que tardivement[70]. À propos de la tombe de Silistra, le même auteur note que «ses figures d'un art local robuste, sont loin de l'idéalisme classique d'Antioche et apparentées aux personnages des fresques romaines du IVe s. Vus de près leurs visages font prévoir les physionomies des miniatures carolingiennes, et ce n'est pas une coïncidence. On est là devant des fragments d'un langage artistique qu'on pourrait appeler du «bas latin» qui sera celui des peintures chrétiennes en Europe occidentale au haut Moyen Âge»[71].

Les similitudes entre les tombes de Thessalonique et de Silistra démontrent que ce style «bas latin» coexista avec le style déjà en usage dans les catacombes et paraît s'ériger comme un style à part caractérisant le monde païen ou les régions qui échappent à l'influence artistique des grands centres hellénisés et christianisés de l'Empire. Le style de la représentation et de l'iconographie, mais aussi le nom des morts — latin à l'exception de celui d'Εὐστοργία — semblent corroborer l'attribution des peintures de la tombe de Flavios à un courant artistique païen.

A. Grabar signale encore que «la figure humaine à grande échelle [comme dans les tombes de Silistra et de Flavios] se rencontre dès le IIIe s. sur les murs des sanctuaires païens et ceux de la synagogue de Doura, dans les peintures du IIIe s. de l'hypogée des Aurelii, celles de Trebius Justus et plus tard dans les églises»[72]. Les remarques du savant français renforcent les opinions émises ci-dessus[73].

En ce qui concerne les serviteurs qui, sur les peintures de Silistra, accompagnent les morts (à comparer avec la tombe de Thessalonique), leur modèle remonte probablement à l'époque sévérienne comme le montre les fresques de la Domus Praeconum (= Maison des Hérauts). Durant le IVe s., ce genre de représentation eut un grand succès à Rome (sur le Celius, musée de Naples), dans les tombeaux

défunt avec sa femme. Sur le côté opposé trois figures de femmes qui tiennent un fuseau, une balance et un rouleau. M. Manojlović les considère comme les trois Parques. Les longs côtés sont divisés en deux zones. La zone supérieure est occupée d'oiseaux, paons, lierre et liseron. Sur le côté N. sont représentés séparément quatre jeunes hommes et une jeune fille. Ils portent une corbeille avec des fruits, un vase et une cruche. Le côté S. est décoré d'imitation de marbre. Les peintures de cette tombe du point de vue de la composition et du style présentent une parenté étroite avec les fresques de Silistra qui ne sont pas chrétiennes. On y a trouvé des monnaies de Constantin Ier et des fibules (Iv. Nikolajević, Grabanlagen und begräbniskulte in Moesien aus frühchristlicher Zeit, Jb.ö.B. 29 (1980), 303-314 (305), fig. 1). La tombe de Ćalma près de Sremska Mitrovica. Une figure féminine en vêtement bleu avec des clavi rouges est représentée sur la zone supérieure du côté O. et la figure d'un jeune homme entre des ornements de plantes sur le côté S. La tombe qui date du IVe s. contenait un reliquaire avec les représentations du Nouveau et de l'Ancien Testament (Ibid., 306, fig. 2; P. Milošević, Fourth century tombs from Ćalma near Sremska Mitrovica, Sirmium 3 (1973), 85-96. Un dernier exemple à Jagodin Mala (Niš). Y sont représentées quatre figures vêtues de tuniques blanches avec *clavi* et manteaux (Iv. Nikolajević, op. cit., 309; L. Mirković, Le sépulcre vieux chrétien de Niš, Starinar, N.S. 5-6 (1954-55), 53-72).

69. On trouve une petite parenté des figures surtout de Silistra et moins de Thessalonique, qui sont plus élégantes, avec l'ensemble des quatre statues des Tétrarques à Saint-Marc de Venice: corps trapus, têtes rectangulaires, expression brutale (R. Delbrück, Antike Porphyrwerke, Berlin-Leipzig, 1932 (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, 6), pl. 35-37); R. B. Bandinelli, La fin de l'art antique, 280, fig. 256.

70. A. Grabar, Le premier art chrétien, 120.

71. Ibid., 159, fig. 164.

72. Ibid., 222, fig. 244.

73. I. Lavin (The ceiling, 111) trouve un exemple instructif et probablement contemporain des figures des serviteurs de Silistra aux peintures de la nouvelle catacombe de la Via Latina datées du deuxième quart du IVe s. (A. Ferrua). Il considère qu'il y a une similitude dans l'organisation générale avec la tombe de Palmyra (milieu du IIIe s.). Le défunt et sa femme suivent la tradition romaine placés dans le panneau central opposé à l'entrée comme à Ostie (IIe s.). Selon J. Valeva (Sur certaines particularités des hypogées paléochrétiens des terres thraces et leurs analogues en Asie Mineure, Anatolica 7 (1979-80) 117-150 [127]), la datation du sépulcre de Silistra dans la première moitié du IVe s. ne demande plus de preuves depuis qu'on a découvert l'hypogée d'Eustorgios [= Flavios] et qu'on a eu la possibilité de comparer les images aux orants avec celles des catacombes des Thrason et de Saints-Pierre-et-Marcellin.

(Anamur en Asie Mineure, Gargaresh en Libye. Par la suite, on le rencontre dans les théories des apôtres et des martyrs des églises paléochrétiennes[74].

La précocité du style de la tombe de Silistra, à laquelle nous prêtons une ressemblance iconographique et stylistique avec la tombe de Flavios, se manifeste aussi dans la représentation de motifs architectoniques comme les denticules[75], une particularité typique du troisième style de Pompéi, également visible sur la représentation de Suzanne dans la Cappella Greca et les candélabres[76], autre élément caractéristique du troisième style pompéien présent dans les peintures des catacombes. Ces motifs servent d'éléments décoratifs mais aussi d'éléments architectoniques ayant pour vocation de structurer l'espace pictural. Dans la tombe de Flavios, on aperçoit ces éléments architectoniques derrière les figures des parents. Les guirlandes qui décorent les murs de la tombe ressemblent sans conteste à celles de Silistra et de la représentation de Suzanne dans la Cappella Greca.

Si les visages des défunts peints dans les tombes de Thessalonique et de Silistra ont des traits personnalisés, qui les distinguent, la technique picturale mise en œuvre est identique. Dans un cas comme dans l'autre, l'expression est absente de ces visages aux yeux immobiles. Rien de comparable avec les quelques figures conservées des catacombes romaines de la fin du IIIe et du début du IVe s., à celles du cubiculum de la catacombe de Callixte (308-309), postérieures à l'orante de la Velatio (fin IIIe s.), annonçant les orantes de Thrason (IVe s.). Ces représentations marquent un tournant décisif dans l'histoire du portrait funéraire chrétien. Elles attestent qu'à la veille du triomphe du christianisme l'idée d'un portrait réaliste du défunt avait beaucoup progressé dans les milieux chrétiens alors que précédemment on n'osait aller au-delà d'une évocation idéale du défunt-orant, dépourvu de traits individuels, de notion d'âge et de sexe[77].

Commentant l'ouvrage «Gli affreschi» de St. Pélékanidis, G. Matthiae affirme qu'à propos de la datation des mosaïques pariétales de Thessalonique, l'auteur adopte l'opinion de G. Sotiriou mais cherche à la reculer de plusieurs décennies. En se référant aux peintures de la tombe de Flavios, il soutient que ces peintures ne s'écartent, pas davantage que les reliefs de l'arc de Galère, des modes occidentaux[78].

F. Fulep[79], se fondant sur la deuxième datation de la tombe de Silistra par D. Dimitrov[80], réfute

74. Dossiers de l'Archéologie n° 89 (décembre, 1984), 28, fig. p. 27. Mar. de Vos.

75. A. Grabar, Le premier, 114, fig. 113, Cappella Greca, la scène de Suzanne; D. Dimitrov, Le système, fig. 1-2; à comparer, E. Alföldi - Rosenbaum, The necropolis of Anemurium (Ankara, 1971), 153, pl. XXVI, tomb A VI, 2; Asen Vassiliev, Das antike Grabmal bei Kazanlak (Sofia, 1959), pl. 2-4, 11-13, 29-30, 44; cf. V. Micoff, Le tombeau antique près de Kazanlak, Sofia, Académie bulgare des sciences, Monuments de l'art en Bulgarie, vol. 1, 1954; N. Firatlı, An early byzantine hypogeum discovered at Isnik, Mélanges Mansel II (Ankara, 1974), 919-932, pl. 334, fig. 132, p. 926, n. 8, (v. n. 232).

76. À Serdica, hypogée n° 4 (J. Valeva, Particularités, 122, fig. 9-10; E. Condurachi, I Monumenti cristiani nell'Illirico, Ephemeris Dacoromana 9 (1940), 1-118 (81), fig. 40) de part et d'autre d'une couronne avec le chrisme et les lettres apocalyptiques. À voir les mosaïques de l'Acheiropoiétos de Thessalonique (St. Pélékanidis, Παλαιοχριστιανικά μνημεῖα τῆς Θεσσαλονίκης, Thessalonique, 1949 (Δημοσιεύματα τῶν φίλων τῆς βυζαντινῆς Μακεδονίας, 3), pl. 8, 2). La division des apôtres dans le baptistère de la cathédrale de Ravenne (Fr. W. Deichmann, Frühchristliche Bauten und Mosaiken von Ravenna, Wiesbaden, 1958 (Ravenna. Hauptstadt des spätantiken Abendlandes, Band III), pl. II, fig. 48-49). Le candélabre à sept branches chez les Juifs a la signification de la représentation des planètes et la lampe la plus élevée serait le soleil (Fr. Cumont, Recherches, 494). Dans l'hypogée de Gargaresc, tombe d'Aelia Arisuth, deux hommes tenant des lampadaires sont représentés sur les murs de part et d'autre de la représentation principale datée après 365. Une autre paire d'hommes tenant l'un un lampadaire et l'autre une amphore sont représentés dans l'hypogée voisin d'Adam et Ève daté entre 320 et 340 (A. di Vita, L'ipogeo di Adamo ed Eva a Gargaresc, IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), II, 199-255 (234), fig. 17, 21, 25 (Aelia Arisuth), 13, 16, 18 [Adam, Ève]). Sur le sujet, K. Herold, Der Kandelaber in der römischen Wandmalerei, Wien, 1976.

77. A. Grabar, Le premier, 117, fig. 115-119.

78. G. Matthiae, La cultura figurativa di Salonico nei secoli V e VI, R.A.C. 38 (1962), 163-214.

79. F. Fülep, Sopianae. The history of Pécs during the roman era and the problem of the continuity of the late roman population, Budapest, 1984 (Archaeologia hungarica, Series nova, L), 159, note.

80. D. Dimitrov a consacré une troisième publication plus détaillée cette fois à la tombe de Silistra (D. Dimitrov - M. Čičikova, Le tombeau antique de Silistra, Sofia, 1986) dans laquelle il insiste sur la deuxième datation de la fin du

l'hypothèse de St. Pélékanidis et date du dernier quart du IVe s. aussi bien la tombe à chambre n° 1 de
Pécs que celle de Silistra.

Le seul indice du caractère chrétien de la représentation de la tombe de Flavios est le chrisme
constantinien placé sous l'inscription. Nous ne savons rien de la présence éventuelle de deux
monogrammes sur les murs O. et S. La décoration ornementale, les figures des personnages, leur
allure, l'expression réprimée des visages, les ustensiles rituels, le sujet même de la représentation
d'une famille dans la tombe suggèrent en effet le monde païen. Seul le nom Εὐστοργία est grec et
chrétien[81]. À notre avis, nous sommes en présence d'une famille latine et païenne récemment convertie
au christianisme[82]. Comme celle de Silistra, la représentation s'inspire sans doute d'un modèle existant
dans le cimetière ou ailleurs dans le monde romain (v. n. 68, 73). Il ne fait en tout cas pas de doute que
celui-ci était largement diffusé dans l'ensemble de l'Empire.

IVe s. Il ajoute «Le traitement conventionnel et le style plat sont caractéristiques de la langue artistique de l'époque.
Cependant à la fin du IVe s. on observe une tendance au modelage plus souple et plus plastique. Dans la formation de
l'art figuratif de la Basse Antiquité, outre les deux composantes -- grecque et romaine -- de l'art provincial romain, un
rôle de premier plan incombe aussi à l'élément indigène ou si l'on veut populaire des provinces romaines (...). Deux
approches ont présidé au traitement des figures. Dans la scène du couple des défunts les proportions raccourcies et les
grandes têtes cubiques exhibent des traits caractéristiques des arts de l'époque de la Tétrarchie, alors que les proportions
harmonieuses allongées des servantes et serviteurs se signalent par un style nouveau et plus souple qui fait songer aux
arts de la deuxième moitié du IVe s. surtout de Théodose Ier. La composition avec sa symétrie et son orientation vers un
centre fixé suit les procédés d'exécution de l'époque de Théodose, si clairement exprimés dans le *missorium* de Madrid,
les reliefs du piédestal de l'obelisque de Constantinople et le coffret de mariage de Projecta (388). La décoration du
tombeau de Silistra démontre que malgré le triomphe du christianisme la tradition de l'art païen persistait (...). Selon A.
M. Schneider le thème de base de la décoration est le cérémonial solennel du service du couple. Formé à l'époque
classique il est largement répandu tout au long du monde hellénistique (v. Kazanlak et le tombeau de Sveshtari)» [A.
Fol - M. Čičikova - T. Ivanov - Th. Theofilof, The thracian tomb near the village of Sveshtari, 1986 (daté de la première
moitié du IIIe s. av. J.-C.)]. Pour les objets et les vêtements il fait des rapprochements avec les deux premières œuvres
citées et les mosaïques de Piazza Armerina.

J. Valeva s'est occupé des peintures de la tombe de Silistra (La signification du cortège représenté dans le tombeau
de Silistra, Essai de datation, La peinture murale romaine dans les provinces du Nord, Actes du XIe séminaire de
l'A.F.P.M.A., Reims 30-4 | 1-5 1988, Revue archéologique de Picardie n° 1-2 (1990), 113-116).

J. Valeva évoque l'article d'Edm. Barbier (La signification du cortège représenté sur le couvercle du coffret de
Projecta, C.A. 12 (1962) 7-33). L'auteur y voit la préparation à la cérémonie nuptiale, le bain et la toilette de Projecta. L.
Schneider (Die Domäne als Weltbild: Wirkungsstrukturen der spätantiken Bildersprache (Wiesbaden, 1983), 39-54) a
analysé la scène de Silistra comme une cérémonie qui se répète fréquemment. J. Valeva voit plutôt suggérée l'idée du
mariage. Le *volumen* nuptial, la fleur dans la main droite de la femme, sa coiffure, les paons -- oiseaux de Junon -- au-
dessus de la tête des époux, le cortège des serviteurs et les chandeliers évoquent le moment où le maître et la maîtresse
sont devenus époux. Il s'agit d'une scène symbolique qui veut présenter la *concordia* des époux dans l'au-delà comme
elle existait dans la vie réelle. Selon l'auteur cette représentation révèle un des aspects typiques de la peinture du IVe s.,
la saturation des détails qui donnent l'impression d'une réalité concrète et en même temps édifient la structure symbolique
de la composition comme dans les scènes des repas funèbres à Plovdiv et dans d'autres représentations à Ossenovo,
Anemurium, Piazza Armerina et du Seigneur Julius à Carthage. En ce qui concerne la datation l'auteur mentionne les
datations proposées du début à la fin du IVe s. À propos de la coiffure du serviteur goth, argument proposé par D.
Dimitrov, elle soutient que ce type de coiffure se trouve sur les images des époques bien plus hautes et elle conclut que
la figure de page ne correspond à aucune mode précise de l'époque romaine ou byzantine. La datation de la tombe
nécessite une discussion. On peut l'intégrer dans un groupe des tombes citées plus haut et de celle d'Eustorgios [=
Flavios] datée, selon St. Pélékanidis, de l'époque constantinienne. L'auteur opte pour une datation dans la première
moitié du IVe s. ou jusqu' aux alentours de 360 mais l'interprétation et la datation doivent être reconsidérées dans le
cadre de leur contexte culturel qui pourrait être déterminé par des fouilles systématiques de la nécropole.

Après ces remarques de J. Valeva on doit insister sur la problématique de la datation et encore on doit envisager les
scènes qui décorent les tombes. Ont-elles une liaison avec la vie mondaine et suggèrent-elles une figuration de la vie
dans l'au-delà ou doit-on y voir des scènes qui ont un rapport avec les cérémonies funèbres?

81. Le nom ■ rencontre rarement, le masculin sur une inscription des Ve-VIe s. du musée de Thessalonique, n°
6821, E. Tsigaridas - K. Loverdou - Tsigarida, Κατάλογος, 67-68, n° 36; D. Feissel, Recueil, 162, n° 181, Εὐστόρ[γιος].
À voir aussi à Salamis de Cypre (P. M. Fraser -E. Matthews, A lexikon of greek personal names, I, Aegean Islands,
Cyprus, Cyrenaica, 1987 (The British Academy), 185).

Concernant la datation, l'usage du chrisme comme symbole plaide en faveur de la pleine époque
constantinienne. Considéré seul, sans tenir compte d'autres formules par ailleurs absentes de
l'inscription, celui-ci appelerait une datation précoce, mais le caractère païen de la représentation
témoigne qu'il s'agit plutôt de néophotistes manifestant leur identité religieuse à l'aide du chrisme.
Cette représentation appartient à une branche de l'art antique condamnée à s'éteindre. Les expressions
parallèles de l'art païen et de l'art chrétien coexistent encore en plein IVe s. dans les tombes de
Thessalonique. D'une part, la tombe de Flavios montre la stabilisation de formes[83] sur la voie du
déclin; d'autre part, la tombe du Bon Pasteur, avec l'idéalisme et les emprunts de l'art impérial dont
elle témoigne, symbolise le courant montant qui s'imposera avec de plus en plus de netteté dans les
siècles ultérieurs.

On notera enfin qu'une meilleure connaissance de la topographie urbaine et de la structure générale
du cimetière, permettant de situer l'emplacement de la tombe par rapport à l'ensemble et de mettre en
lumière d'éventuelles relations avec d'autres sépultures, particulièrement avec celle du Bon Pasteur,
pourraient nous fournir une aide précieuse sur leur datation[84]

4.4. Scènes de repas eucharistique

Deux scènes de repas eucharistique et une scène d'Eucharistie (?) ont été découvertes dans le cimetière
E. de Thessalonique[85]. La première d'entre elles se trouve représentée sur la lunette O. d'une tombe
située sur le terrain de la cité universitaire. On y voit sept personnes assises autour d'une table en
forme de *sigma* (fig. D. 56). Sur la table, quelques objets indistincts sont posés. Les visages ronds ou
ovales, aux petits yeux noirs et vifs, sont figurés de façon assez grossière. Les personnages ont une
chevelure abondante qui leur tombe sur les épaules. Le contour des têtes est marqué par un fin trait
noir alors que celui du corps et les extrémités du vêtement, au col et aux poignets, est souligné par un
trait plus épais. La couleur rouge domine l'ensemble. Le rendu des détails manifeste une tendance
qu'on pourrait qualifier d'impressionniste.

Cette tombe fait partie d'un groupe de sépultures dont la caractéristique majeure est de comporter
sur leurs petits côtés une décoration en incrustation, imitant les marbres polychromes. À la naissance
de la voûte, la partie supérieure de ces tombes est ornée d'une décoration végétale et de motifs
zoomorphes tels le paon ou l'oiseau. Contrairement aux peintures d'Aquilée et à celles de Sainte-
Sophie à Thessalonique, découvertes quelques années auparavant, aucune de ces représentations ne
comporte d'éléments architectoniques courants comme la colonne ou le pilier, typiques du deuxième
style pompéien. Selon St. Pélékanidis, les peintures des tombes présentent un rapport étroit avec les
monuments cités et nombre de peintures datées du IVe s. des catacombes de Rome et de Naples.
L'auteur trouve que, par rapport aux productions de la seconde moitié du IVe s., ces peintures se
caractérisent par une liberté de dessin et une certaine naïveté dans le rendu. Cette observation, la

---

82. Une tombe des rues Bélisariou et Hay. Triados (et non Sainte Trinite) près du musée, dans le cimetière E. de
Thessalonique, datée du début du IVe s. présente une peinture païenne. Elle est décorée de dix panneaux peints (arbres,
plantes, fleurs); Sur le long côté O. un panneau représente un homme ΛΥΚΟϹ travaillant aux champs et un autre une
femme ϹΟΥΔΙ... assise sur un pliant et tenant des fleurs (B.C.H. 79 (1955), 272. fig. 1, Éc. Fr.). Le style est un peu
grotesque mais si la datation est juste, la représentation attesterait alors qu'il existait en plein IVe s. des tombes païennes
peintes dans les cimetières de Thessalonique. On rencontre le nom Λύκος à Thessalonique (D. Feissel, Recueil, 113. n°
116 du IIIe s.).

83. R. F. Hoddinott fait des remarques analogues en comparant les peintures de Silistra (Durostorum) avec celles
de l'église du village Tsar Krum (Bulgaria in antiquity, an archaeological introduction. London, 1975. 265). Il constate
que les premières sont exécutées de manière réaliste, tandis que les deuxièmes sont caractérisées par une qualité spirituelle.
Il est peu concevable que davantage que cinquante ans séparent ces deux peintures. Mais celles-ci pourraient même être
contemporaines. Les couleurs sont similaires mais la conception et les techniques sont totalement différentes.

84. La tombe de Flavios se situe dans la rue Nigdis. Cette tombe comme aussi celle de la rue Apolloniados portant
les scènes bibliques et celle de la rue Nestoros avec la représentation d'un homme dans un bateau se trouvent dans le
même quartier à quelques dizaines de mètres l'une de l'autre.

85. St. Pélékanidis, Gli affreschi, 21-25. fig. 8-9; Die Malerei, 218-220, pl. CXIII-CXVI; Μελετες, 78-80. fig. 6-9.

forme et la structure des motifs architectoniques et les similitudes avec la catacombe romaine de Giordani et la tombe de Pécs l'amènent à dater les peintures du milieu du IVe s. L'auteur affirme en outre que la représentation de la «Cène» étaye cette chronologie. Il estime en effet que les figures sont peintes de la même manière que dans les représentations du Christ, des douze apôtres, du miracle du Christ et des trois enfants dans la fournaise, visibles dans les catacombes de Callixte, de Domitille et de Priscille.

L'auteur étudie les tombes de manière globale sans véritablement les distinguer. L'état de la représentation s'avère par ailleurs à ce point dégradé qu'il nous paraît difficile d'opérer des rapprochements stylistiques avec d'autres monuments et de faire des remarques à ce sujet. Dans une publication postérieure (Die Malerei), St. Pélékanidis, avant la description de la scène, étudie à nouveau les éléments de l'incrustation. Il rappelle l'absence d'éléments architectoniques et ajoute que cette décoration trouve un équivalent dans les petites côtés de la Cappella Greca, dans la catacombe de Priscille[86]. L'auteur mentionne aussi de nouveaux indices relatifs à la datation des peintures. Dans la tombe n° 5, celle présentant la scène du repas eucharistique, on a en effet trouvé une monnaie en or de Valérien Ier (253-259) et dans la tombe n° 7, celle comportant la scène de l'Eucharistie (?), séparée de la précédente par un mur transversal, une autre monnaie en or de Crispus (317-326). Ces monnaies sont en bon état de conservation, ce qui prouve, selon l'auteur, qu'elles n'ont pas circulé longtemps après leur émission. St. Pélékanidis pense que l'époque désignée par la monnaie de la tombe n° 5 correspond aussi au style des peintures pariétales. Cette tombe, qui date, selon lui, très probablement de l'époque de Gallien, à côté du style à incrustation, son principal élément de décoration, possède des représentations figurées appartenant au style dit illusionniste. Ensuite, il propose une description sommaire de la scène et prétend que le rendu général de la scène et des personnages a des parallèles dans les représentations de la Cappella Greca et de la chapelle des Sacrements[87]. Enfin, après d'ultimes comparaisons stylistiques relatives à la représentation de l'Eucharistie (?) (fig. D, 8), il conclut que le style comme les monnaies trouvées démontrent que ces tombes doivent être datées du troisième quart du IIIe s.

Dans les deux descriptions successives, l'identification des tombes, les rapports qu'elles entretiennent entre elles sur le plan topographique et l'analyse de leur décoration spécifique est si déficiente qu'on ne dispose ni d'une image concrète des différentes sépultures ni même d'une idée de leur ensemble. Les rapprochements stylistiques effectués par l'auteur avec d'autres monuments, qui lui permettent de fixer vers le milieu du IVe s. la datation des tombes, nous paraissent manquer de consistance. En outre, dans la seconde publication, sans jamais faire mention de la précédente ni de ses conclusions, St. Pélékanidis étudie à nouveau le groupe des tombes en insistant, exactement comme dans sa première analyse, sur le témoignage de la décoration végétale, l'incrustation et les représentations des oiseaux, mais prenant en compte un nouvel indice, décisif pour certains, celui des monnaies, il fixe cette fois au IIIe s. la datation des tombes.

Nous avons déjà dit et répété que les monnaies ne datent qu'elles mêmes. De plus, dans le cas présent, l'auteur ne prend même pas la peine de préciser où fut découverte la monnaie. À l'intérieur de la tombe? À l'extérieur? Près de la tête? Dans les remblais? On n'en sait rien. Son emplacement détermine pourtant la valeur de son témoignage. En outre quantité de questions restent sans réponses: durant combien d'années circulaient de telles pièces après leur émission? Quel était leur sort après leur retrait de la circulation? Comment savoir si la monnaie, au moment où elle fut enterrée, était encore en vigueur ou déjà périmée depuis des décennies? Quel était la fonction de cette monnaie dans la tombe: conférer une datation à l'inhumation ou poursuivre le rite païen qui consistait à laisser une pièce en vue d'assurer au défunt le passage de l'Achéron? Ou avait-elle ce double rôle? On le voit, la monnaie ne donne qu'un *terminus post quem* pour la datation de la tombe. La présence d'une monnaie de Crispus à proximité de la tombe pose les mêmes questions. Enfin, une dernière inconnue reste à

86. F. Wirth, Römische, 213 s.; F. Gerke, Die Wandmalereien der neugefundenen Grabkammer in Pécs (Fünfkirchen), ihre Stellung in der spätrömischen Kunstgeschichte. Forschungen zur Kunstgeschichte und christlichen Archäologie, ersten Band, Neue Beiträge zur Kunstgeschichte des I. Jahrtausends, erster Halbband: Spätantike und Byzanz, Baden-Baden, 1952, (115-137), 126, n. 19; G. Bovini, Encyclopedia, III, 212 s.

87. G. Wilpert, Le pitture, pl. 15; G. Bovini, op. cit., pl. 129. Cubiculum des Sacrements, G. Wilpert, pl. 41, 2-3.

résoudre à la lueur de ces données: quelle est la relation chronologique entre ces deux tombes.

L'approximation des arguments de l'auteur et son traitement contradictoire de même données — dans sa révision de la chronologie — démontrent le caractère superficiel de sa recherche. Cette révision, qui n'avoue pas ses contradictions et continue à ignorer les autres facteurs de datation, ne convainc nullement[88].

La deuxième scène figurant un repas eucharistique est connue depuis longtemps. Elle se trouve dans une tombe en berceau (2,25 m x 1,22 m x 1,64 m) sise dans la partie N. du cimetière E. de Thessalonique, à flanc de colline (fig. D, 7). Les murs de la sépulture étaient à l'origine revêtus d'un stuc — ayant en moyenne 22 cma. d'épaisseur — aujourd'hui en partie détruit sous l'effet de l'air et de la pluie. Le caveau a été violé. Sur la paroi gauche étaient peints trois serviteurs, hauts environ de 0,50 m, vêtus d'une longue tunique sans ceinture. Ceux-ci, en file, s'empressent d'apporter des plats. Sur le plat du premier se trouve un mets qui ressemble à un poisson ou à un long pain. Sur la paroi du fond, sont figurés deux convives allongés sur des lits devant une table ronde chargée de mets indistincts. La qualité de cette fresque s'avère fort sommaire[89]. On ne peut rien tirer de plus du rapport publié par P. Perdrizet. En outre, la photographie qui l'accompagne s'avère très peu claire.

La troisième scène, qui présente quelque différence du point de vue iconographique, se trouve près de la tombe comportant la première scène, dont elle est séparée par un mur transversal. Elle est située à l'emplacement de la cité universitaire, dans la section orientale de la rue Hay. Dimitriou. Elle est aujourd'hui presque totalement détruite. Sur le mur O., à droite, on voit une dame, portant un chiton noir avec des clavi, représentée debout, les mains étendues, dans l'attitude de l'orante. Devant elle se trouve une table ronde à trois pieds sur laquelle sont posés du pain et du poisson. De l'autre côté de la table était représenté initialement un second personnage, probablement masculine.

Dans sa première publication, St. Pélékanidis établit divers rapprochements stylistiques et décèle des analogies entre la dame et les figures féminines de la tombe de Flavios, vêtues de la même manière, et entre la tête du Bon Pasteur et celle d'Ève dans la catacombe de Pierre-et-Paul à Pécs que F. Gierke date des dernières années de l'époque constantinienne. Selon St. Pélékanidis, cette dernière datation de Pécs est un peu trop tardive, les peintures doivent être datées de la première moitié du IVe s. Ailleurs, au terme de l'analyse de la tombe du Bon Pasteur et par conséquent de la représentation de l'Eucharistie (?), il conclut cette fois que ces peintures furent exécutées dans les premières décennies du IVe s.[90].

Dans sa seconde publication, il affirme qu'une parenté stylistique relie les peintures de cette tombe à celles de la tombe voisine, à savoir à la première scène, et conclut en conséquence que ce groupe de tombes doit être daté du troisième quart du IIIe s. Rappelons une fois de plus les réserves qu'il faut avoir à l'égard de cette démonstration confuse et mal argumentée.

Les scènes de repas et de banquets se trouvent abondamment représentées dans les cimetières de Rome[91]. Il est possible de les classer en trois catégories:

a) sept personnages masculins (le Christ + six apôtres) et des corbeilles de pains sont figurés et

88. D. Pallas (Investigations sur les monuments chrétiens de Grèce avant Constantin, C.A. 24 (1975) 1-19 [14]) en se référant à la deuxième publication de St. Pélékanidis, trouve que la chronologie proposée fondée sur le style postérieur à celui des fresques du cubiculum des Sacrements de Saint-Callixte, mais antérieur à celui de la catacombe de Giordani (P.Testini, Archeologia cristiana. Nozioni generali dalle origini alla fine del sec. VI (Roma-Parigi-Tournai, 1958), 289, 292, 308, pl. V, fig. 143-146, p. 294, fig. 130), style qualifié d'impressionnisme savant du troisième quart du IIIe s., paraît très plausible.

89. P. Perdrizet, Inscriptions de Salonique, M.A.H. 25 (1905), 81-96 (94, pl. II).

90. A.Δ. 16 (1960), B, pl. 196, b; Gli affreschi, 17-18; Die Malerei, 219-220, pl. CXV = Μελέτες, 80, fig. 8. St. Pélékanidis a fait une troisième présentation de la peinture des tombes de Thessalonique, première par ordre chronologique, dans le Xe C.I.E.B., Constantinople, 1955, Die Malerei der neugefundenen christlichen Gräber in Thessaloniki, p. 100 du résumé (sans texte).

91. Outre la scène de la «fractio panis» de la Cappella Greca on trouve une scène de repas dans la catacombe de Domitille du début du IIe s., dans celle de Callixte, quatre banquets de la fin du IIe - début du IIIe s., dans celle de Sainte-Agnès, le banquet des sept femmes de la deuxième moitié du IIIe s., celui des sept convives immédiatement postérieur à la paix de l'Église; dans celle de Saints-Pierre-et-Marcellin, un repas et neufs banquets de la deuxième moitié du IIIe s. - début du IVe (D.A.C.L. I, 1, 836, agape, (1907), H. Leclercq). Les datations hautes à écarter.

symbolisent la dernière Cène du Seigneur. Le champ restreint ne permet pas la représentation d'autres personnes;

b) des hommes, des femmes et des enfants sont groupés autour d'une table frugale. Cette scène représente *l'agape* ou le banquet funèbre célébré par les parents survivants du défunt;

c) le banquet eucharistique. La figuration du seul poisson, mets unique, fait allusion non à l'eucharistie, mais à la signification que les élus jouissent de la béatitude autour de la personne du Christ, symbolisé par le poisson = ΙΧΘΥC[92].

Sur les murs de la catacombe de Domitille, dans la galerie des Flaviens, deux convives sont représentés. Ils sont assis sur une sorte de canapé; devant eux, sur un guéridon à trois pieds, reposent deux pains et un poisson [dans un seul cas seulement on trouve de la viande, dans un autre, les convives boivent une boisson chaude] et derrière, à un pas, un serviteur, vêtu d'une tunique et nu-pieds, se tient debout prêt à intervenir. Dans le cas présent, le pain et le poisson symbolisent sans doute l'Eucharistie. Sur une des dix fresques de la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcelin, un personnage vêtu d'une sorte de longue blouse, marchant à vive allure, porte un large plateau chargé de victuailles. Dans les autres peintures, les serviteurs paraissent avoir été congédiés. Dans d'autres cas encore, les serviteurs sont des femmes portant les noms symboliques d'Irène ou d'Agape (et dans un cas de Sabine). Il s'agit bien de représentations de banquets célestes[93].

Exprimant les sentiments essentiels des fidèles et perpétuant un usage païen, les représentations de banquet appartiennent à la première période de la peinture propre aux catacombes[94]. La figuration du repas eucharistique se rencontre aussi sur les sarcophages où les convives sont accoudés à une table en *sigma* et se font servir par un serviteur apportant pains et poissons[95].

Selon J. Guyon, P. - A. Février[96] et E. Jastrzebowska[97] ont définitivement démontré que ces banquets s'apparentent à des scènes réalistes[98] au cours desquelles des hommes et, exceptionnellement, des femmes et des enfants prennent un repas en l'honneur des morts. Trop de traits rapprochent ces représentations des scènes de banquet païens, trop de notations aussi concourent à leur donner un caractère propre, individualisé. C'est un acte religieux qu'accomplissent en effet ces hommes et ces femmes et le banquet qu'ils prennent n'est pas autre chose qu'une manifestation du «culte des morts» et un rite social — cohésion et unité retrouvées dans ce rassemblement autour de la tombe — visant à pérenniser le souvenir des cérémonies qui avaient réellement lieu[99].

Une scène analogue à notre deuxième représentation est figurée dans un tombeau de Plovdiv (Philippopolis), en Bulgarie. La scène centrale montre deux défunts, allongés sur des lits funéraires, vers lesquels converge une procession de serviteurs, peinte sur les deux murs latéraux (mauvais état

92. D.A.C.L. I, 1, 836-837, ■. 1, fig. 188-190, Idem.

93. J. G. Deckers et al..., La catacomba, pl. 6, c, d, 33, c; 24, b avec six personnes; pl. 30, b avec cinq adultes et deux enfants; pl. 42, c deux personnes; pl. 55, quatre personnes et un serviteur, femme, pl. en couleur 55, a, b; pl. 63, 64 avec sept personnes et l'inscription IRENE; pl. 64, b avec cinq personnes et l'inscription AGAPE; pl. en couleur 12, a, ■, 20, a, b, 27, a, b, c; pl. 57, b avec quatre personnes et l'inscription MISCE MI IRENE. Sur le sujet: P. Dückers, Agape und Irene. Die Frauengestalten der Sigmamahlszenen mit antiken Inschriften in der Katakomben der Heiligen Marcellinus und Petrus, Jb.A.C. 35 (1992), 147-167.

94. Catacombe de Callixte, chapelle des Sacrements, sept convives assis autour d'une table en *sigma* avec deux plateaux, prennent part au banquet eucharistique; la scène date de la première moitié du IIIe s. Catacombe de Priscille, Cappella Greca, fractio panis: les mêmes remarques et datation. Catacombe de Saints-Pierre-et-Marcellin, représentations avec les personnifications d'Irène et d'Agape de la fin du IIIe s. (A. Grabar, Le premier, fig. 105, 110, 111).

95. Fr. W. Deichmann - G. Bovini - H. Brandenbourg, Repertorium, pl. 124, fig. 778, pl. 127, fig. 793 du dernier tiers du IIIe s. (à comparer la présence des serviteurs dans la représentation des offrandes des trois mages, fig. 735 du premier tiers du IVe ■. et fig. 745 du deuxième quart du IVe s.).

96. P. - A. Février, À propos du repas funéraire: culte et sociabilité, C.A. 26 (1977), 29-45 (30-34); Idem, Le culte des morts dans les communautés chrétiennes durant le IIIe s., IXe C.I.A.C. (Roma, 1975), I, 211-274.

97. E. Jastrzebowska, Les scènes de banquet dans les peintures ■ sculptures chrétiennes de IIIe et IVe s., Recherches augustiniennes 19 (1979), 3-90. Sur le sujet: E. Jastrzebowska, Untersuchungen zum christlichen Totenmahl auf Grund der Monumente des 3. und 4. Jahrhunderts unter der Basilika des Heiligen Sebastian ■ Rom, Frankfurt am Main, 1981.

98. A. Ferrua, Una nuova regione della catacomba dei SS. Marcellino e Pietro, R.A.C. 46 (1970), 7-83 (35-39).

99. J. Guyon, Le cimetière, 198 s.

de conservation). L'absence de femme révèle un schéma conventionnel. N. Mavrodinov en identifie pourtant une, sur le mur N., dans la figure occupant la place du serveur de vin dans la scène classique. Il appuie son hypothèse en établissant des parallèles avec les banquets funèbres des hypogées de Kertch, datés d'une époque antérieure[100]. R. Pillinger signale des similitudes avec le tombeau de Silistra et l'hypogée de Trebius Justus à Rome[101].

Selon J. Valeva, la scène du banquet funèbre connait de notables modifications iconographiques durant la Basse Antiquité. Les deux mosaïques de Thina à Sfax témoignent de la nouvelle manière de traiter ce sujet: les défunts sont allongés sur des lits devant lesquels se trouvent de petites tables à trois pieds. Au-dessus, sont suspendues, comme à Plovdiv, plusieurs guirlandes du type «chenille». Dans les compositions de la Basse Antiquité, les défunts sont représentés au milieu du jardin du Paradis (Domitille) et sont entourés, non de leurs proches, mais de serviteurs munis d'offrandes. Dans les mosaïques de Thina, les serviteurs s'apparentent à des Amours portant des paniers de fleurs et jouant de la musique. L'auteur estime que la scène des «repas» dans les catacombes de Rome a le plus souvent un sens dogmatique p. ex. «le repas des sept disciples». Elle souligne toutefois qu'on a supposé que la représentation de la même scène dans un hypogée de Thessalonique figurait par contre un repas d'une communauté chrétienne. Elle conclut en insistant sur les nouveautés dans la représentation: corps statiques et peints de face, visage de type oriental [?], monochromie, abandon de l'illusionisme au profit de l'expression décorative. Ces innovations, très perceptibles dans le monument de Plovdiv, sont considérées comme caractéristiques de la période de transition de l'art païen ■ l'art chrétien[102].

Nos trois représentations appartiennent chacune à une catégorie distincte. La première, avec les sept convives, témoigne du type officiel le plus courant qu'on rencontre dans la majorité des représentations de banquet. La deuxième scène s'avère plus réaliste et plus personnalisée. Avec sa file de serviteurs et ses deux convives, celle-ci rappelle une scène de banquet privé et païen. Les quelques lignes de la description ne nous sont d'aucun secours pour identifier si la scène est païenne ou chrétienne. En outre, en l'absence d'une étude d'ensemble du cimetière, on ne peut se prononcer avec assurance sur l'emplacement de la tombe au sein de ce dernier. Il est toutefois probable qu'elle soit chrétienne. Comme le montrent la photographie et l'introduction sommaire de P. Perdrizet, le modelage de cette sépulture était très grossier et sa qualité assez modeste. La troisième scène est plus élémentaire encore. Elle se limite aux éléments indispensables: deux (?) personnages debout devant le trépied portant le mets officiel.

Les tombes qui comportent la première et la troisième scène font partie du groupe de sépultures où furent découvertes les monnaies de Valérien Ier et de Crispus. Ont-elles dès lors une parenté chronologique? Si on se fonde sur le seul témoignage des monnaies, celui-ci indique un écart d'au moins six décennies. Cela met non seulement en question la valeur de leur témoignage et l'authenticité de la représentation de la troisième scène mais suggère également la possibilité d'une réutilisation de la tombe. Sur le plan iconographique, la première scène, qui présente tous les éléments de ce sujet alors en plein développement, appartient sans doute à l'époque de floraison de celui-ci. La seconde datation proposée par St. Pélékanidis (troisième quart du IIIe s.) nous semble ainsi à repousser vers la fin du siècle.

En raison de son iconographie particulièrement dépouillée, la chronologie de la troisième scène, figurée dans la tombe voisine, nous semble devoir être avancée. On ne peut néanmoins ici faire abstraction de l'artiste. Celui-ci, soucieux de ne pas répéter une scène identique, a peut-être voulu innover et inaugurer un nouveau mode de représentation du sujet sans pour autant modifier son symbolisme? Les caractéristiques iconographiques de la deuxième scène nous obligent soit à admettre qu'elle est plus précoce que les autres, si elle est chrétienne, soit, comme dans le cas des tombes de

100. N. Mavrodinov, Un tombeau du IVe s. à Plovdiv, G.N.B.P (Annuaire de la biblioth. populaire de Plovdiv) (1926), 21-53 (en bulgare); J. Valeva, Particularités, 127-128; Idem, La *coena funebris* dans le tombeau de Plovdiv (en bulg.), Problèmes de l'art (Sofia, 1985), 2, 46-56. Selon une note de J. - P. Sodini et une information orale d'I. Barnea, une scène de repas funèbre a été découverte à Constanța en Roumanie (non publiée).

101. R. Pillinger, Frühchristliche, 99. Sur l'hypogée de Trebius Justus à voir les premières publications, O. Marucchi, Nuov. Boll. 17 (1911), 209-235; G. Wilpert, R.Q. Suppl. 19 (1913), 276-296.

102. J. Valeva, Particularités, 127-128.

Flavios et de Silistra, à l'attribuer à un courant païen et donc à une chronologie plus avancée.

Le témoignage des catacombes romaines, particulièrement celle des Saints-Pierre-et-Marcellin, nous assure que de telles représentations sont antérieures au règne de Constantin[103]. Avec l'avènement de ce dernier commence une époque durant laquelle l'iconographie se renouvelle notablement et des sujets inédits font leur apparition. Ainsi, à notre avis, les représentations décrites appartiennent à la large période, allant de la seconde moitié du IIIe s. au début du IVe s., qui précède celle-ci.

4. 5. La tombe du Bon Pasteur

Celle-ci se situe dans le cimetière E. de la ville[104]. À l'O., sur le petit côté de la sépulture, on observe la figure d'un jeune homme imberbe vêtu d'un chiton court serré par une ceinture[105] (fig. D, 9). Son pied droit est dirigé vers l'avant et les paumes des mains posées sur la poitrine. Alors que tout le corps se tourne d'une manière à peine perceptible vers la droite, la tête est figurée de trois quart vers la gauche, légèrement inclinée. Aux pieds, l'homme porte de hautes chaussettes. De part et d'autre du personnage, on distingue encore des dessins d'arbres. Tous s'accordent pour identifier ce personnage à la figure du Bon Pasteur.

Selon St. Pélékanidis, l'examen détaillé des différentes composantes du visage du Bon Pasteur, est impossible en raison du mauvais état de conservation de la fresque[106]. Il juge néanmoins qu'elle présente des analogies avec certaines têtes sculptées de l'arc de Galère et particulièrement avec une tête de soldat figurée sur la façade E. du pilier S. Malgré la différence d'expression artistique et de support, le rendu des deux têtes est en effet presque identique: les yeux, petits, sont animés d'un léger mouvement latéral, le nez est également petit, quoique plus large sur la sculpture, la bouche est très fine, la chevelure couvre le front, la tête présente un net détachement par rapport au corps et, dans les deux cas, est inclinée (cette inclinaison est accentuée sur la sculpture par le contour très marqué de la tête). L'auteur affirme aussi que la tête du Bon Pasteur et celle de la dame de l'Eucharistie présentent une ressemblance avec la tête d'Ève figurée dans la catacombe de Pierre-et-Paul à Pécs, datée par F. Gerke des dernières années de l'époque constantinienne. Cette datation est jugée peu trop tardive par St. Pélékanidis. Il soutient qu'il faut plutôt la dater de la première moitié du IVe s. (v. *supra*).

La décoration picturale occupe les quatre parois de la tombe. Sur les longs côtés se trouve une représentation du jardin du Paradis. Deux grillages rouges l'entourent mais laissent au centre une large entrée. Au milieu du jardin se dresse une fontaine: une colonne soutient un bassin nervuré pourvu au centre d'un tuyau d'où jaillit l'eau. De part et d'autre du bassin se trouvent deux paons. Tout le jardin est orné de fleurs (fig. D, 10) (à propos de la représentation des petits Amours, v. *infra*, à la fin de la description de cette scène et fig. D, 11).

Selon l'auteur, les indéniables rapports sur le plan figuratif et technique entre les peintures de cette tombe et, d'une part, celles de catacombes déjà citées, particulièrement les fresques et les mosaïques d'Aquilée[107], et, d'autre part, la sculpture de l'arc de Galère et les peintures des lambris du palais de

---

103. «L'absence à date basse de toute représentation de banquet ou de portrait des défunts. On note après 330 la disparition totale des scènes de banquets funéraires (une contre seize) et diminution sensible des portraits des défunts» (J. Guyon, Le cimetière, 152), v. introduction.

104. Dans A.Δ. 16 (1960), B, 223-224, pl. 195, c, 196, a, St. Pélékanidis la situe dans la rue Μπιζανίου 12; dans Gli affreschi, 12, dans la rue de Bizanzio et dans Die Malerei 225 = Μελέτες 86, dans la Belisarstrasse (!). Les trois rues se trouvent à proximité l'une de l'autre dans la région des rues Spartis et Hay. Triados.

105. Gli affreschi, 14-18, fig. 3-5; Die Malerei, 225-230, fig. CXXII-CXXIV; Μελέτες, 86-89, pl. 20-22.

106. St. Pélékanidis soutient qu'une statue du Bon Pasteur trouvée à Thessalonique présente des caractéristiques morphologiques semblables à celles de la figure de la tombe (Ἀγαλμάτιον καλοῦ ποιμένος ἐκ Θεσσαλονίκης, Mélanges A. Orlandos, III (Athènes, 1966), 166-178 [172]). Datation: premières décennies du IVe s.

107. A. Gnirs, Die christliche Kultanlage aus konstantinischer Zeit am Platze des Domes in Aquileia (Sonderdruck, Wien, 1915), 139, fig. 102; J. Fink, Der Ursprung der ältesten Kirchen am Domplatz von Aquileja (Münstersche Forschungen, Heft 7 (Münster-Köln, 1954), 52 s, fig. 9; H. Kähler, Die spätantiken Bauten unter dem Dom von Aquileia und ihre Stellung innerhalb der Geschichte des frühchristlichen Kirchenbaues (Schriften der philosophiscen Fakultät

Trèves conduisent à conclure deux choses:

a) les peintures examinées datent des premières décennies du IVe s.;

b) ces nouvelles trouvailles démontrent, indépendamment de leurs spécificités techniques, l'universalité et l'homogénéité de l'art, du point de vue du style et de la sensibilité, au temps de Constantin Ier et de ses successeurs.

Dans son argumentation, St. Pélékanidis cherche à unir sur le plan chronologique les œuvres examinées — tombe du Bon Pasteur, de Flavios, de Silistra, catacombe de Pécs, œuvres de la peinture funéraire — aux sculptures de l'arc de Galère, aux peintures du plafond du palais de Trèves et aux mosaïques d'Aquilée et de Piazza Armerina. Ces dernières œuvres sont datées avec assurance des deux premières décennies du IVe s. L'auteur ne fait aucune distinction entre les techniques de la mosaïque, de la peinture et de la sculpture. La méthode de St. Pélékanidis paraît vraiment fragile: non seulement, elle repose intégralement sur des rapprochements stylistiques entre des domaines artistiques distincts, effectués sans tenir compte de leurs caractères propres, mais de plus, l'auteur avoue lui-même que l'état de conservation de la tête du Bon Pasteur n'est pas suffisant pour mener une étude valable.

Il convient de considérer ici un ensemble important, celui de Pécs, avec lequel des rapprochements stylistiques, corrects ou erronés, sont posés.

La tombe de Pécs comprend un médaillon avec le monogramme du Christ. De part et d'autre de celui-ci sont figurés les apôtres Pierre et Paul, la main droite tournée vers le symbole divin. Tous deux portent des vêtements romains, une tunique aux larges bords et un *pallium*. Des fleurs rouges, des lis et d'autres plantes les entourent de toutes parts. Dans sa partie supérieure, la scène est délimitée par un cadre constitué par plusieurs rayures auquel est suspendue une guirlande de fleurs. Des rubans pendent à cette guirlande (comme dans la tombe de Flavios). Au centre de la voûte, une couronne de laurier avec le monogramme du Christ est peinte. Les personnages des médaillons portent une tunique et un *pallium* semblables. Des paons et des colombes égayent le paysage[108]. Sur les murs E. et O., six scènes bibliques sont représentées, parmi celles-ci sont conservés les épisodes suivants: Daniel dans la fosse aux lions, Jonas et la baleine, la Vierge assise sur un trône, l'enfant Jésus pose sur sa main droite. Sa coiffure est pareille à celle de la Vierge figurée dans la catacombe de Domitille[109].

Selon F. Gerke, les peintures de Pécs sont étroitement liées à celles des catacombes romaines[110]. Le même auteur affirme qu'on peut tenir pour probable que l'origine de la représentation du Paradis (fleurs, plantes, colombes, paons), présente dans la décoration de la tombe, est à placer à Aquilée[111]. Cette relation est particulièrement frappante lorsqu'on compare les motifs de la vrille d'acanthe de la basilique d'Aquilée et ceux de la tombe de Pécs. Notons que les deux monuments présentent aussi des portraits en médaillons.

Le rapprochement établi par F. Gerke entre les motifs décoratifs de la tombe de Pécs et ceux visibles sur les mosaïques d'Aquilée ne sont pas suffisants. De tels motifs constituent en effet une propriété commune au répertoire décoratif des mosaïques, des peintures funéraires et des sarcophages. Leur caractère général et si fréquent explique que ceux-ci ont dépassé leur symbolisme funéraire initial pour devenir des motifs purement décoratifs, comme l'attestent les mosaïques qui ornent les pavements de basiliques. Si une influence des mosaïques d'Aquilée sur les peintures de la tombe de Pécs n'est pas exclue, celle-ci n'est certainement pas exclusive compte tenu de la chronologie tardive de la tombe. F. Gerke avance aussi que la tombe de Niš peut avoir une origine aquiléenne[112]. Celle-ci comporte en effet la représentation de Pierre et Paul associés au monogramme du Christ (comme dans

---

der Universität des Saarlandes (Saarbrücken, 1957); idem, Die Stiftermosaiken in der konstantinischen Südkirche von Aquileia, Monumenta artis romanae 4 (Köln, 1962). (St. Pélékanidis, Μελέτες, 84, n. 19).

108. F. Fülep, Sopianae, pl. XII. Description et présentation des tombes I et II, p. 36-54.

109. G. Wilpert, Le pitture, 138, pl. 2; Fr. Gerke, Die Wandmalereien der Petrus-Paulus Katakomben in Pécs. Frühmittelalterliche Kunst. Neue Beiträge zur Kunstgeschichte des 1. Jahrtausends (Baden-Baden, 1954), 152, fig. 53

110. Fr. Gerke, op. cit., 176

111. G. Brusin - P. L. Zovatto, Monumenti paleocristiani di Aquileia e di Grado (Udine, 1957).

112. Fr. Gerke, op. cit., 170. Cf. L. Mirković, La nécropole paléochrétienne de Niš. Archaeologia Jugoslavica 2 (1956), 85-100 (98 s.).

la tombe I de Pécs) et le motif de l'épais vin-vrille (tombe II de Pécs). Sur la base d'indices historiques, L. Mirković date, pour sa part, la sépulture de la fin du IVe s.

Par rapport à notre monument (la tombe du Bon Pasteur), la peinture de la nécropole de Niš paraît avoir une chronologie avancée. Divers éléments iconographiques invitent à le penser: représentation des apôtres dans un style élégant, association des lettres apocalyptiques au monogramme du Christ, couronne portant un chrisme à la décoration abondante, clôture du Paradis rehaussée de détails ornementaux assez riches.

Les peintures de la tombe II de Pécs sont organisées en deux panneaux, séparés par de larges rayures vertes, jaunes, noires et rouges[113]. Une cruche et un gobelet sont représentés dans la niche du mur N. Cette niche est entourée du motif du vin-vrille verte couverte de feuilles vertes et branches de raisin.

Selon F. Gerke, ces peintures décoratives ont une signification eucharistique. Dans la représentation du Paradis, le motif de la grille d'entrée est un détail d'origine pannonienne qu'on rencontre fréquemment dans les catacombes de Rome. À nouveau, Fr. Gerke attribue une origine aquiléenne à cette représentation du Paradis et soutient qu'elle présente plus particulièrement des analogies avec la décoration de la basilique d'Aquilée fondée avant 319[114].

De part et d'autre de l'entrée et sur les longs murs s'observe un motif de grille en forme de X comme dans la tombe du Bon Pasteur. Ce motif, qu'on trouve également dans la tombe de Suzanne, se prolonge sur les panneaux incrustés de marbre. Notons aussi qu'une pareille décoration avec l'imitation des marbres et le motif floral du vin-vrille apparaît dans la tombe n° 7 de la nécropole de Serdica[115].

F. Fülep réfute la datation des deux tombes de Thessalonique proposée par St. Pélékanidis et soutient une chronologie considérablement plus tardive.

Voyons maintenant la tombe à peintures n° 4 à Manastirine, à Salone. Le fond, châtain-rose, est couvert d'une décoration rouge. Sur le mur N., l'ornementation consiste en un motif primitif de grille avec cercles et demi-cercles traité de manière très simple, censé représenter les fleurs du Paradis. Le fouilleur date cette tombe de la seconde moitié du Ve s. ou du début du VIe s.[116].

En Suisse se trouve une représentation très analogue à celle de la catacombe des Saints-Pierre-et-Paul à Pécs. Sur celle-ci, on observe deux groupes de trois personnages convergeant depuis la droite et la gauche vers le centre de la composition. Cette tombe comporte également des panneaux avec une incrustation en marbre. Sur le mur N., est figuré un vin-vrille continue aux grosses grappes de raisins et avec des oiseaux disséminés dans le feuillage. Cette vin-vrille est similaire à celle de la tombe II de Pécs. H. Claussen juge cette sépulture postérieure à 451[117].

À la lueur des exemples évoqués ci-dessus, nous constatons que le motif de la guirlande et l'ornementation végétale au symbolisme religieux ou à la simple fonction décorative se rencontrent partout dans l'Illyricum et constituent un sujet commun. Un deuxième attribut décoratif funéraire est constitué par l'incrustation, c'est-à-dire l'imitation de marbre. Cette dernière technique apparaît dans la tombe de Suzanne, dans la maison de la rue Socratous à Thessalonique, à Serdica (v. *infra*), en Suisse et ailleurs, dans les basiliques, sous une forme architecturale. Le motif de la grille, qui s'observe notamment dans la tombe du Bon Pasteur, forme une troisième caractéristique commune. En comparant les peintures mettant en scène le chrisme du Christ et les figures des apôtres à Pécs et à Niš avec la figuration des petits Amours portant le chrisme dans la tombe du Bon Pasteur, nous parvenons à l'hypothèse suivante: les deux premiers exemples, où la diversité des sujets et le raffinement de leur traitement charment le spectateur, témoignent d'un emprunt au style et à l'iconographie des catacombes romaines, à savoir à un art mûr, formé depuis longtemps, tandis que les représentations de notre tombe — un élégant jeune homme imberbe et les petits Amours — ont un caractère ancien et traduisent une

113. F. Fülep, op. cit., pl. XX; Fr. Gerke, Die Wandmalereien, fig. 31-35.

114. Fr. Gerke, op. cit., 130, 132.

115. K. Miateff, La peinture décorative de la nécropole de Serdica (Sofia, 1925), 55 s.

116. D. Rendić - Miočević, Neue Funde in der altchristlichen Nekropole Manastirine in Salone, A.J. I (1954), 53-70 (58), fig. 2 et p. 61.

117. W. Sulzer - H. Claussen, Die Stephanskirche zu Churchur. Beiträge zur Kunstgeschichte und Archäologie des Frühmittelalters, Akten zum VII intern. Kongress für frühmittelalt. Forschung. (Graz-Köln, 1958), 154, 164.

réminiscence de l'art païen.

Quant ■ l'origine, aquiléenne ou non, des formes, du style et du thème, nous pensons qu'il faut être très prudent avant de se prononcer. Un grand nombre de facteurs politiques, administratifs, religieux, ethnographiques, artistiques doivent être pris en compte. On ne peut négliger par exemple le poids des traditions locales dans la formation de l'art ou l'étude de la conversion au christianisme de provinces «décentrées» de l'Empire comme la Pannonie. Ainsi, quand on date de la première moitié du IVe s., avec une assurance légère, une peinture aussi élégante et recherchée que celle de Pécs, dont tous les éléments plaident pour une chronologie assez tardive, on néglige tous les indices mentionnés ci-dessus.

Les sujets de la décoration végétale, l'incrustation, la représentation des Champs-Élysées ou du Paradis et beaucoup d'autres thèmes ont des antécédents et une tradition qui se perdent dans le passé. D'autre part, l'iconographie chrétienne connaît peu à peu une évolution et une formation qui lui sont propres et dont témoignent les peintures de Pécs et de Niš. La datation la plus proche de nos impressions n'est pas forcément la meilleure sur le plan scientifique.

Selon F. Dölger, la peinture de la catacombe de Pierre-et-Paul à Pécs date de la seconde moitié du IVe s. ou de la première moitié du Ve s.[118]. Selon L. de Bruyne, toutes les interprétations de F. Gerke manquent de fiabilité, particulièrement la question de la datation qui reste sans résultat convaincant[119].

Il faut mentionner ici les opinions de quelques savants à propos de la datation de la tombe I de Pécs[120]. J. Strzygowski, la comparant avec le mausolée de Galla Placidia, la date du milieu du Ve s.[121]. O. Szönyi l'attribue au milieu ou à la seconde moitié du IVe s. Il rejette le parallèle avec le mausolée ravennate, incongru, selon lui, en raison de l'invasion des Huns[122]. J. Zeiler situe la tombe au Ve s. en réitérant le rapprochement avec le mausolée de Galla Placidia[123]. E. Dyggve plaide pour le Ve s. et repère une analogie avec l'église de Teurnia[124]. H. Leclercq propose le milieu du Ve s.[125]. St. Pélékanidis cherche à la dater du premier quart du IVe s.[126]. Z. Kadar adopte l'avis de D. Dimitrov et St. Pélékanidis et compare les fresques de la tombe aux sarcophages des Passions de l'époque de Théodose Ier, concluant à une datation entre 366-384[127]. T. Nagy soutient cette hypothèse et ajoute que le culte des martyrs à Sopianae (= Pécs – Fünfkirchen) fleurit seulement après le déclin de l'arianisme et le début de la réaction de l'orthodoxie ambrosienne. Au vu de ces événements, il suppose que les peintures furent exécutées après 380[128]. F. Fülep note que le petit portrait en bronze doré d'un empereur probablement en liaison directe avec la tombe, a été identifié à Valentinien II, co-empereur contemporain de Théodose Ier. Il évoque à ce propos le cas de la tombe de Silistra et fait mention de la deuxième datation de D. Dimitrov. Il s'oppose à la datation proposée par St. Pélékanidis (premier quart du IVe s.), soutenant en ce qui le concerne le dernier quart du IVe s. Il ajoute que la tombe II doit être aussi datée du dernier quart du IVe s. suite aux conclusions et parallélismes mentionnés plus haut et en raison du *terminus post quem*, fourni par une monnaie de Valentinien Ier (Aquilée 367-375) découverte en 1964 à l'entrée de la tombe[129].

118. B.Z. 47 (1954), 502, Fr. Dölger, comptes rendus bibliogr.

119. R.A.C. 31 (1955), 135, L. de Bruyne, comptes rendus bibliogr.

120. F. Fülep, Sopianae, 159; Idem, Nuove indicazioni per la storia del cristianesimo in Pannonia, 16 Corso (1969), 165-178 (172).

121. J. Strzygowski, Kunstgeschichtliche charakterbilder aus Österreich-Ungarn, 1893, 56 s.

122. O. Szönyi, The early christian burial chamber at Pécs, Budapest, 1907.

123. J. Zeiler, Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain, Paris, 1918 (B.E.F.A.R. 112), 193.

124. E. Dyggve, Das Mausoleum in Pécs, Ein christliches Heroon aus Pannonia inferior (Pannonia Pécs, 1935), 74.

125. D.A.C.L. XIII, 1, Pannonie, 1058 (1937), H. Leclercq.

126. Die Malerei, 228.

127. Z. Kádár, The iconography of the pannonian early christian monuments, Regnum 3 (1938-39), 8 s.; Idem, The connection of the pannonian christian monuments with the triumphal art of antiquity and the Middle Ages (Budapest, 1942), 6 s.

128. Z. Kádár, The connection, 7, et bibliographie

129. F. Fülep, Sopianae, 159.

St. Pélékanidis affirme que le jardin figuré dans la tombe du Bon Pasteur a des similitudes avec celui de la tombe de Pécs que F. Gerke met à son tour en relation avec les peintures des catacombes romaines de Giordani, Callixte, Saint-Sébastien et celles de la «Domus Petri» située à proximité de Rome. Les analogies constatées entre les petits Amours de notre tombe et les peintures des panneaux de Trèves conduisent, selon lui, à la même datation que celle proposée pour Pécs — le premier quart du IVe s.[130]. Les ailes des Amours y sont représentées comme à Thessalonique. À Trèves, elles poussent ensemble alors qu'à Thessalonique chaque aile est distincte. Entre les visages, seuls les détails de la bouche diffèrent. Ces similitudes entre les deux monuments amènent à les considérer comme contemporains. Certes, ajoute le savant, d'autres différences existent: la peinture de Trèves, destinée à un bâtiment palatial, atteste logiquement une qualité supérieure à celle de la tombe de Thessalonique. Dans sa deuxième publication, celui-ci conclut que les peintures, qui s'apparentent aux mosaïques d'Aquilée, à la sculpture de l'arc de Galère et aux peintures de Trèves, furent réalisées dans la première décennie du IVe s., tandis que dans sa première publication, il les datait des premières décennies du siècle, en raison du rapport qu'elles présentaient avec la figuration de la dame de l'Eucharistie.

On observe une fois de plus que l'auteur appuie son analyse uniquement sur l'examen stylistique. Nous avons signalé les pièges que recèle cette méthode et les confusions et contradictions qui parsèment l'étude du chercheur.

La figure du Bon Pasteur étant en partie détruite, c'est à l'ensemble de la représentation qu'il faut recourir pour proposer une datation. Si le fragment conservé du personnage laisse encore entrevoir ses traits idéalisés et la scène du jardin aux paons — thème iconographique à la longue tradition — nous fait penser à la représentation du Paradis, c'est la figuration des deux petits Amours portant le chrisme qui nous semble pleine d'intérêt pour la datation de notre tombe. St. Pélékanidis ignore ce dernier témoignage. À nos yeux, le chrisme suggère à coup sûr la fin de l'époque constantinienne, les environs de la quatrième décennie du IVe s. Les anges ont alors plutôt la forme des Amours. Les traits de leurs visages, particuliers et réalistes, leur confèrent un caractère assez proche des œuvres païennes. Une comparaison avec les anges portant la couronne figurés à Saint-Vital — qui appartiennent à une époque où ce thème est en pleine maturité — incite à situer notre représentation aux débuts de ce type dans l'iconographie chrétienne. Il convient aussi de remarquer la simplicité de la couronne, dépourvue d'éléments décoratifs superflus, et de prendre en compte l'absence des lettres apocalyptiques. Ces différents indices concourent à faire de la quatrième décennie du IVe s. un solide *terminus post quem*.

Deux autres éléments nous semblent avoir un intérêt particulier. On constate une parenté évidente entre les rubans fixés aux bandes décoratives surmontant les têtes de Flavios et Aurelia et des deux garçons, qui dessinent un cercle — ou plutôt une ellipse pour le spectateur — et se terminent par une flèche et les deux lignes en zig-zag partant de la partie inférieure de la couronne figurée dans la scène des anges-Amours. Vu que divers indices suggèrent une chronologie précoce pour la tombe de Flavios, peut-on mettre en relation les deux tombes, assez distantes l'une de l'autre — celle de Flavios se trouve dans le cimetière O. de la ville, celle du Bon Pasteur dans le cimetière E.

La seconde remarque, qui pose la question de la continuité artistique à travers les âges, a trait à la présence de flèches symbolisant des fleurs schématisées. On les trouve aussi bien dans la représentation du jardin-Paradis que dans celle des paons dominant la scène des anges-Amours. On les repère également dans une des chambres funéraires de Pécs, au sein d'une représentation à la signification identique[131]. Ce motif remonte en fait à des temps immémoriaux[132].

130. Th. Kempf, Die Ausgrabungen am Trierer Dom und an der Liebfrauenkirche von 1943 bis 1950. Spätantike und Byzanz, Neue Beiträge zur Kunst des ersten Jahrtausends (Baden-Baden, 1954), 103 s., fig. 28. La datation haute ■ été remise en cause par H. Brandenburg (Le pitture del soffitto del palazzo di Treveri e la loro interpretazione, 25 Corso (1978), 29-32). Il suggère que le matériel pictural est daté du milieu ou de la deuxième moitié du IVe s. Il soutient aussi que ces figures symbolisent le bien-être, le luxe et la noblesse. À voir encore, E. Simon, Die konstantinischen Deckengemälde in Trier (Trier Beiträge zur Altertumskunde, 3. Kulturgeschichte der antiken Welt, 34, Mainz, Rhein, 1986).

131. Fr. Gerke, Die Wandmalereien, 120, fig. 35.

132. Sur un côté latéral d'un sarcophage en terre cuite d'Arménoi de Réthymnon en Crète, de l'époque minoenne tardive (A.Δ. 33 (1978), B2, tombe n° 118, pl. 197, I. Tzédakis).

4.6. La représentation de Suzanne

Il s'agit d'une tombe double en berceau[133]. La tombe étant un peu endommagée, il semble qu'à l'origine, sur l'ensemble des parois latérales deux zones superposées étaient peintes[134]. Dans la zone inférieure on trouvait une succession de chancels et aux quatre coins de la tombe un petit pilier figuré de part et d'autre de l'angle. Le mur O. était orné d'un chancel en écailles (1,28 m x 0,89 m) (fig. D, 12): celui de l'E. d'un chancel en losanges (1,01 ■ x 0,91 m). Sur la paroi N., une partie de chancel est seulement conservée et au S., un fragment de chancel en écailles. On peut supposer qu'un autre chancel décorait les parties du mur manquant.

Le sujet principal est représenté dans la zone supérieure du mur O., dans un espace en forme de demi-cercle dicté par la couverture en berceau (1,28 m de long x 1,75 m de haut). Dans cet espace, trois personnages sont figurés (fig. D, 12). Au centre se trouve une femme debout en position d'orante[135]. Tournée vers le spectateur, elle porte un chiton à manches descendant jusqu'aux pieds. Elle élève ses mains, paumes ouvertes vers l'extérieur. Son pied droit, qui émerge de la longue tunique, empiète sur des motifs décoratifs. Elle ■ un visage jeune, encadré de cheveux courts qui lui descendent jusqu'à hauteur de l'oreille. Elle porte deux grandes boucles d'oreille (fig. D, 13, a). De part et d'autre de l'orante, devant deux arbres courbés, adoptant la forme demi-circulaire de l'espace peint, deux autres personnages masculins sont représentés (fig. D, 13, b, c). Les deux hommes sont tournés vers l'orante. Ceux-ci portent un même vêtement, chiton avec une attache sur l'épaule droite et himation. Leurs

133 Tombe dans le cimetière E., foyer des étudiantes de l'université de Thessalonique. Chr. Mavropoulou - Tsioumi, Παράσταση τῆς Σωσάννας σε παλαιοχριστιανικό τάφο τῆς Θεσσαλονίκης, Mélanges St. Pélékanidis, Μακεδονικά. Παράρτημα n° 5 (Thessalonique, 1983), 247-259; cf. A.Δ. 24 (1969), B1, 15, pl. 17, a-b, A. Orlandos; Ibid., 25 (1970), B1, 21, pl. 24, a-b, M. Michaïlidis.

134. La représentation principale a été exposée à la Pinacothèque Nationale d'Athènes, septembre - décembre 1976, catalogue 27, pl. 1, à l'occasion du XVe C.I.E.B., où le fouilleur l'a datée de la fin du IVe ou du début du Ve s. Actuellement elle se trouve au musée byzantin de Thessalonique. L'autre tombe avait des peintures insignifiantes. D. Pallas à propos de la première présentation du sujet (A.Δ. 25 (1970), B1, pl. 24, a-b, M. Michaïlidis) voit dans la scène un jeune homme vêtu de dalmatique, les mains levées dans un geste de prière (le défunt ?), à côte de lui ses parents (?) vêtus à l'antique, le regardent (Les monuments paléochrétiens de Grèce découverts de 1959 à 1973, Vaticano, 1977, 72).

135. Le portrait du martyr en orante était l'un des plus fréquents à l'époque ancienne, il dérivait d'un type courant du portrait funéraire antique (A. Grabar, Martyrium, Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique, Paris, Collège de France, 1946, II, 48). D'après Th. Klauser au début l'orant était une figure symbolique qui avait le même sens que dans l'art de l'époque impériale: elle représentait la piété (*pietas*). Elle se transforme bientôt en image symbolique du défunt (pour montrer qu'il était pieux). Sur les sarcophages les orants ont des traits individuels. Les images au lieu de rappeler simplement les personnages et les événements historiques, ou d'être des allégories schématiques, durent exprimer les idées abstraites du dogme chrétien. Aucun répertoire iconographique païen ne pouvait alors fournir de modèle à l'imagier chrétien car les religions païennes ne possédaient pas d'iconographie de leurs dogmes n'ayant en fait aucun dogme à exprimer (Idem, Les voies, 72, 100). L'orant exprime donc: a) l'âme du défunt, b) le portrait du défunt, c) l'image allégorique de la prière. Les scènes bibliques représentées dans l'art chrétien primitif ne sont que la traduction littérale de la prière des agonisants, l'*ordo commendationis animae*, qui peut remonter dans sa forme actuelle au IIIe s. et qui dérive des liturgies juives des jours de jeûne (L. Bréhier, L'art, 36, 39). Sur les variations de la position des mains (W. E. Kleinbauer, Orants as donors, Studien zur spätantike und byzantinische Kunst, Fr. W. Deichmann Gewidmet, III, 1986, 89 s.). Pour le type dans l'art pré-chrétien (Th. Klauser, Studien zur Entstehungsgeschichte der christlichen Kunst, Jb.A.C. 2 (1959), 115-145; 3 (1960), 112-133; 7 (1964), 67-76). Sur le sujet: W. Neus, Die Oranten in der altchristlichen Kunst, Bonn, 1926 (Festschrift P. Clement), 130-149; F. Sühling, Taube und Orante, R.Q. 39 (1931), 333-354; D.A.C.L XII, 2, 2291-2322. Orant, orante, (1936), H. Leclercq; K. Wessel, Ecclesia Orans, A.A. 70 (1955), 315 s.; A. Grabar, Le portrait en iconographie paléochrétienne, Revue des sciences religieuses, 36, 1962 = L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge I, 1968, 591 s., spéc. 596 s.; A. Mulhern, L'orante, vie et mort d'une image, Les dossiers d'archéologie 18 (1976), 34-47; L. Bongrani Fanfoni, La tipologia dell' «orante» rappresenta un gesto di preghiera? Rivista degli studi orientali 54 (1980), 299-302; A. Recio Veganzones, Esiste nella sculptura sepolcrale paleocristiana una rappresentazione allegorica della «Fides ecclesiae universalis?», Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 651 s., W. E. Kleinbauer, The orants in the mosaic decoration of the Rotunda at Thessaloniki: Martyr saints or donors? C.A. 30 (1982), 25-45. G. Otranto, Tra letteratura e iconografia: note sul Buon Pastore e sull'Orante nell'arte cristiana antica (IIe-IIIe s.), Vetera Christianorum 26 (1989), 69-87.

visages, aux cheveux courts et ébouriffés, sont figurés de profil. L'homme de droite a un visage marqué par les traits de ■ vieillesse. Le sol est figuré par une ligne verte arrivant à hauteur de la ceinture des différents personnages. Il s'avère parallèle à une bande peinte en rouge foncé qui entoure toute la tombe et à une bande bleue qui indique peut-être le ciel. Le champ est pour sa part figuré en couleur ocre.

La disposition des hommes de part et d'autre de l'orante et la figuration d'arbres à l'arrière-plan désignent sans aucun doute l'épisode de Suzanne et des vieillards[136] rapporté par le Livre de Daniel[137]. Dans celui-ci, Suzanne incarne la foi en le salut de l'homme qui croit et espère en Dieu[138]. Les Pères de l'Église ont largement commenté cet extrait, l'interprétant comme une illustration de la fidélité chrétienne[139]. Dans ses commentaires (début du IIIe s.), Hyppolite compare Suzanne à l'Église et Ioakeim au Christ, le jardin (Paradis) de Suzanne à la vocation des saints, les arbres fruitiers à l'Église, Babylone au monde temporel et les deux vieillards aux deux peuples, les Juifs et les païens, qui menacent l'Église. Il fait du bain de Suzanne et de l'utilisation d'huile et de parfums le modèle du baptême chrétien[140]. Astérios, évêque d'Amasée du Pont, identifie Suzanne à la prudence[141] et Jean Chrysostome, dans ses «Spuria», compare les vieillards aux loups et Suzanne à un mouton[142].

À propos de la description et des indices donnés par l'auteur se pose la question du poids de l'herméneutique des Pères de l'Église dans la représentation de scènes bibliques. Dans quelle mesure la peinture est-elle influencée par le catéchisme des Pères? L'artiste suit-il l'herméneutique populaire, courante et répandue ou au contraire se fait-il l'expression d'une exégèse savante qui doit encore influencer et instruire le peuple? En considérant les représentations inspirées par la Bible, on se demande si celles-ci s'expliquent davantage par un passage de tel ou tel Père (mais dans quelle mesure les écrits de ceux-ci étaient connus du peuple?) ou par l'interprétation commune directement issue de l'exégèse de l'Ancien Testament transmise aux chrétiens par les Juifs.

L'histoire de Suzanne se déroule en plusieurs épisodes. Ceux-ci doivent être tous mentionnés car l'ensemble forme un tout indissociable. Si les différents épisodes comportent chacun une signification profonde, c'est néanmoins la dernière scène, celle de la découverte de la vérité, du triomphe de Suzanne (vérité, pureté) et de la condamnation des vieillards (mensonge) qui constitue l'apogée de l'histoire et en livre le sens suprême.

On se demande également si le choix de représenter la totalité des épisodes s'explique par la volonté des artistes, soucieux de rendre claire et instructive la représentation qu'ils livraient ou par l'espace disponible, assez vaste pour raconter tous les épisodes[143]. La présence de cette scène comme à Thessalonique marque un temps avancé.

136. D.A.C.L. XV, 2, 1745-1752, Suzanne, (1953), H. Leclercq; H. Schlosser, Die Daniel-Susanna-Erzählung in Bild und Literatur der christlichen Frühzeit, Tortulae, Studien zu altchristlichen und byzantinischen Monumenten, R.Q. 30 Supplementheft (Rom-Freiburg-Wien, 1966), 243-249.

137. Sur l'histoire de l'épisode: Daniel. Suzanne 1-64. Sur l'authenticité du livre: Dam. Doïkos, Τὸ 6ιβλίον τοῦ Δανιήλ. Αὐθεντικότης καὶ σύνθεσις αὐτοῦ, Thessalonique, 1960, 109. Origène a écrit sur l'authenticité du livre (P.G. 11, 47-86) en répondant à une lettre de l'Africain, Περὶ τῆς κατὰ Σωσάνναν ἱστορίας (P.G. 11, 41-48).

138. «Le jeu de la typologie permettait à l'iconographie chrétienne d'exprimer de façon saisissante et concrète tout le mystère du salut et de traduire sous une forme plastique les dogmes les plus abstraits (...). C'est l'aspect de l'exégèse spirituelle qu'on désigne proprement par le terme de la typologie — «type» et «antitype» sont des expressions empruntées au Nouveau Testament qui désignent, tour à tour selon le cas, les deux épisodes historiques qui se correspondent comme la préfiguration et l'accomplissement» (H. - I. Marrou, Décadence romaine ou Antiquité Tardive?, IIIe-VIe s. (Paris, 1977), 81, 77). À comparer, A. - M. Mortimort, L'iconographie des catacombes et la catéchèse antique, R.A.C. 25 (1949), 105-114.

139. F. Halkin, B.H.G., Subsidia Hagiographica n° 8a, Bruxelles, 1957³, III, Supplementum, 70; R.A.C., III, 584 (Daniel); H. Schlosser, op. cit., 244-245.

140. Ippolyte, évêque de Rome, Εἰς Σωσάνναν (P.G. 10, 689, 692-693).

141. Λόγος εἰς τὸν προφήτην Δανιὴλ καὶ εἰς τὴν Σωσάνναν, P.G. 40, 244.

142. Εἰς τὴν Σωσάνναν, P.G. 56, 591-592.

143. «La grande importance du style narratif dans l'art chrétien apparaît plus clairement dans les mosaïques des premières églises pour instruire les convertis dans les doctrines de la nouvelle religion (Sainte-Marie Majeure non longtemps après 360). Les différences des catacombes sont: couleur particulièrement foncé, naturalisme déclinant,

Ensuite Chr.Tsioumi recense quelques anciennes représentations du sujet figuré en différents épisodes. Dans la Cappella Greca de la catacombe de Priscille, qui date du IIIe s., on distingue ainsi deux épisodes peints en deux tableaux distincts[144]. Sur le mur de droite, on trouve Suzanne vêtue d'un chiton sans manches tombant jusqu'aux pieds, la tête couverte par un himation. À sa droite, les deux vieillards, l'un derrière l'autre, marchent dans sa direction avec un mouvement saccadé, voire violent. À sa gauche, le peintre a représenté Daniel dans une attitude très calme. Près de ce dernier, on distingue un bâtiment simple qui correspond peut-être au bain ou à la maison de Suzanne. L'artiste semble avoir voulu incorporer Daniel ■ la scène sans pour autant le mettre en rapport direct avec elle. Un deuxième épisode — la scène de la synagogue — est figuré sur le mur de gauche. Selon P. - A. Février, il s'agit d'un «hapax»[145]. À droite, les deux juges posent leurs mains sur la tête de Suzanne, au moment où elle lève les mains vers le ciel en pleurant. Une autre scène, séparée de la précédente par un arbre, présente deux personnages en position d'orants: Suzanne et Daniel rendent grâce à Dieu de les avoir délivrés de l'accusation injuste. À gauche, à l'arrière-plan, on discerne la partie médiane d'un bâtiment circulaire qui désigne peut-être la synagogue.

La présence de Daniel dans le premier épisode fait allusion soit à la scène de l'accusation au tribunal soit à celle où se découvre le désir des vieillards. Le peintre a voulu associer Daniel à la scène pour montrer qu'il était témoin spirituel de celle-ci, à défaut d'être témoin physique. Selon Chr. Tsioumi, l'arbre figuré dans le second épisode montre l'endroit où se déroule celui-ci ou constitue une allusion au jugement de Daniel. Nous pensons qu'on peut aussi l'interpréter, tout simplement, comme un moyen pratique servant à diviser la scène en deux parties. Les personnages de ces scènes, au corps allongé, sont fort élégants et témoignent d'une grande maîtrise artistique[146].

Une autre représentation narrative du sujet s'observe dans la partie gauche de l'arc de l'arcosolium de Suzanne dans la crypte de saint Eusèbe, à l'intérieur de la catacombe de Callixte datant de la seconde moitié du IIIe s.[147]. Celle-ci comprend quatre personnages. À gauche, un homme monté sur un socle et tourné vers la droite, pose sa main sur l'épaule droite d'une femme, Suzanne, qui se trouve à ses côtés et regarde dans un sens inverse. Près de Suzanne un personnage jeune aux cheveux très courts et aux mains levées devant la poitrine se tourne vers les deux figures. Derrière celui-ci, un homme s'éloigne vers la droite en portant son himation. Le vieillard à droite dans la peinture murale de la catacombe de la Via Latina à Rome semble avoir ce même mouvement d'éloignement[148].

Selon l'auteur, l'identification de la représentation à l'histoire de Suzanne par G. Wilpert paraît exacte même si nulle part ailleurs on ne retrouve ce type de représentation[149]. Outre la synthèse des figures c'est surtout le geste du personnage situé à gauche de Suzanne (main posée sur l'épaule de cette dernière) qui permet de reconnaître cette scène. L'auteur pense que l'identité des personnages de

qualité illusioniste dérivée des sources romaines
dessin plus abstrait, leur style essentiel, dans les types des figures
classiques» (E. Swift, Sources, 54).

144. D.A.C.L. XV, 2, 1745-1747, Suzanne, (1953), H. Leclercq, datation du début du IIe s., A. Grabar, Le premier, vers 320-350; I.
115 et 320, pl. 113-114 et J. Kollwitz, Die Malerei, 94, pl. 55, la datent du IIIe s.; F. Wirth, Römische, la date du 170-180; F. Tolotti, Il cimitero di
de Bruyne, La «Cappella Greca» di Priscilla, R.A.C. 46 (1970), 291-330, (Vaticano, 1970), 258-275.
Priscilla. Studio di Topografia e architettura (= Collezione «Amici delle catacombe», 26) que nous avons rencontré
l'attribue aux premières décennies du IVe s. Nous remarquons les mêmes problèmes de datation
ailleurs et commenté dans l'introduction.

145. P. - A. Février, Études sur les catacombes romaines, C.A. 10 (1959) 1-26 (18).

146. «L'histoire de Suzanne est évoquée (dans la Cappella Greca) dans une frise assez large, avec des personnages longs et étroits, fort élégants, qui ont le sens du mouvement rythmique. Le peintre les traite rapidement, mais non sans application, pour ajouter à l'expression, par silhouette, celle d'un modelé à deux plans, l'un plus foncé que l'autre. Il existe dans une chambre du cimetière de Prétextat, des scènes évangéliques d'un effet semblable mais peut-être postérieures» (A. Grabar, Le premier, 115).

147. D.A.C.L. XV, 2, 1747, Suzanne; J. Kollwitz, op. cit., 67-68, pl. 28-30; P. du Bourguet, Early christian painting (London, 1965), pl. 5.

148. A. Ferrua, Le pitture della nuova catacomba di Via Latina, Vaticano, 1960 (Pontifico istituto di archeologia cristiana, Monumenti di antichità cristiana, serie II, VIII), 46, pl. XV et XCI.

149. G. Wilpert, Le pitture, 335, pl. LXXXVI.

l'épisode biblique est ici renversée. La figure sur le socle correspondrait à Daniel. Celui-ci serait en train d'accuser un des vieillards. On notera toutefois que sa coiffure est similaire à celle du personnage qui s'éloigne. Le parallèle ne s'arrête pas là: les deux hommes ont un même profil, la même expression inquiète et portent des vêtements identiques. Le personnage monté sur le socle n'accuse pas les vieillards mais la femme dont il touche l'épaule. Quant à la jeune personne qui est vêtue différemment, avec un chiton allant jusqu'aux pieds et des points verticaux et qui lève les mains, la sérénité de son visage contraste avec le tourment des deux autres figures. Il est plus vraisemblable, selon l'auteur, que l'homme sur le socle et la figure qui s'éloigne soient les deux vieillards. Comme à Thessalonique, tous deux sont représentés de profil et leur coiffure apparaît ébouriffée. La scène représenterait ainsi l'accusation de Suzanne dans la synagogue et l'intervention de Daniel. La retraite de l'un des vieillards symboliserait le triomphe prochain de la vérité et la condamnation des menteurs.

Une particularité dans cette représentation nous frappe. Si on admet que le personnage sur le socle est bien l'un des vieillards, cela signifie qu'une véritable narration interne existe au sein de cette même scène. Cette dernière ferait en effet allusion à trois événements du dernier épisode de l'histoire biblique: l'accusation de Suzanne par l'un des vieillards, l'intervention de Daniel et son témoignage, la défaite et la condamnation des vieillards exprimée par la fuite de l'un d'entre eux. Cette hypothèse d'une narration interne et d'une succession de trois phases au sein de la même représentation est rendue possible — et plausible - par la présence dans chaque épisode non des deux vieillards mais d'un seul.

L'auteur étudie ensuite les représentations postérieures de ce thème iconographique (à partir de la fin du IIe s.). Celui-ci garde encore un caractère narratif mais se limite désormais à une scène montrant Suzanne, figure centrale, entourée de part et d'autre par les deux vieillards[150]. À Rome, dans la représentation de la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin[151] et dans le cimetière Majus, des arbres ont été ajoutés à droite et à gauche de Suzanne[152]. Selon Chr. Tsioumi, les deux arbres symbolisent le jugement de Daniel qui dans ce type n'est pas formellement représenté. À notre avis, les deux arbres ont également une fonction architectonique: ces éléments décoratifs divisent l'espace. Si on peut éventuellement croire à une allusion au jardin de Suzanne, leur identification au jugement de Daniel nous paraît peu concevable.

Au milieu du IVe s., l'arcosolium de Celerina, dans la catacombe de Prétextat, montre clairement que la conception de cette scène a radicalement évolué: d'une représentation figurative à l'origine on passe alors à une représentation symbolique[153]. Sur le mur du devant, on aperçoit en effet un mouton entouré de part et d'autre par des loups. Chr. Tsioumi avoue que sans l'aide de l'inscription, l'identification du sujet serait problématique. Au-dessus du mouton, on lit le nom de SVSANNA et au-dessus des loups, la désignation de SENIO|RIS. Cette représentation symbolique fait aussi songer à la menace du bien (mouton) par le mal (loups) évoquée par Jean Chrysostome. Dans l'iconographie paléochrétienne, le mouton est identifié au Christ[154] et, par extension, à son Église. Selon l'auteur, cette représentation dérive de l'interprétation formulée par Hippolyte qui voit en Suzanne une allégorie

150. Dans la catacombe de Domitille où on conserve seulement les visages (G. Wilpert, op. cit., 336, pl. CXLII,1) et dans la catacombe de la Via Latina (A. Ferrua, op. cit., pl. XV et XCI). En Égypte il y a une représentation unique de Suzanne assise (H. Stern, Les peintures du Mausolée de l'Exode à El Bagawat, C.A. 11 (1960), 93-119 (112), fig. 6) non avant le IVe s. Une copie du XVIe s. des mosaïques perdues de l'église de Sainte-Constance à Rome représente Suzanne tenant un codex ouvert. Le livre de Daniel (ch. XIII) ne fait aucune allusion à cette scène. Ce sujet revient sur deux sarcophages d'Arles et de Cahors (H. Stern, Les mosaïques de l'église de Sainte-Constance à Rome, D.O.P. 12 (1958), 157-218 [169-171]).

151. G. Wilpert, op. cit., 336, pl. CCXXXII, 3; D.A.C.L. XV, 2, 1747-48; P. du Bourguet, op. cit., pl. 86; J. D. Deckers ■ al., La catacomba, pl. 53, pl. en coul. 30, b, 31, a-b.

152. G. Wilpert, op. cit., 336, pl. CCXX; D.A.C.L. XV, 2, 1747.

153. G. Wilpert, op. cit., 336-337, pl. CCLI; D.A.C.L. XV, 2, 1748. Datation de la fin du IVe s. P. du Bourguet, op. cit., 23, pl. 55, la date du milieu du IVe s. Cette scène allégorique marque un courant nouveau qui dépasse le simple symbolisme en se caractérisant par son dépouillement et le renouvellement du thème traité. À voir encore, L. Perret, Les catacombes de Rome, Paris 1851-1855 (6 vols), I, pl. LXXVIII.

154. A. Grabar, Christian iconography. A study of its origins, Princeton, 1968 (Bollingen series, 35), 135-137.

de l'Église menacée par deux peuples ennemis, les Juifs et les idolâtres.

L'auteur soutient que la peinture de la tombe de Thessalonique a un rapport avec le type de représentation visible dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin et dans le cimetière Majus du IVe s., à savoir qu'une scène unique de l'épisode biblique est figurée. À Thessalonique, quelques éléments attestent une maîtrise technique plus avancée: la représentation plus précise et non conventionnelle des arbres, situés non de part et d'autre de Suzanne mais derrière les vieillards et, plus généralement, le souci du détail dans la figuration du cadre de la scène.

En insérant les personnages dans l'espace limité par les arbres, le peintre veut-il montrer les limites du tableau, de la scène? Les arbres font ici office d'éléments architectoniques. Nous avons peut-être une référence au jardin de Suzanne et à sa signification symbolique. Ce ne sont ici ni l'archéologue ni le théologien qui choisissent les motifs et dictent la structure de la scène mais bien le peintre.

Par le nombre de ses épisodes et la diversité des représentations possibles, l'histoire de Suzanne offre un exemple significatif permettant de réfléchir sur le passage du traitement narratif au traitement symbolique d'une même scène, d'esquisser une évolution stylistique du thème et, plus globalement, d'étudier l'évolution de la peinture paléochrétienne. Passage de la figuration narrative à une représentation simplifiée, concentration de plusieurs épisodes dans une même scène, traitement allégorique puis symbolique de la scène dans laquelle prime la signification théologique du sujet (triomphe de la vérité et de la chasteté en la personne de Suzanne). Cette évolution de la représentation est étroitement liée aux besoins et aux attentes des fidèles, variables selon l'époque: au début, il importe de narrer toute l'histoire pour instruire les fidèles, ensuite on préfère une lecture allégorique du thème, signe de maturité, puis une lecture résolument symbolique du sens caché.

L'auteur pense que l'impression d'espace paradisiaque donnée par la décoration de notre tombe avait pour objectif de représenter l'espace du jardin de Suzanne[155], du Paradis, selon le récit de l'Ancien Testament. Aucune des représentations relatives à ce thème iconographique ne montre un jardin aussi étendu et ne comporte des chancels et de petits piliers dans la zone inférieure. La disposition de la clôture du jardin rappelle la barrière de chœur dans les églises paléochrétiennes. L'alternance des chancels, décorés d'écailles ou de losanges, et des petits piliers ornés de ciselures et terminés par une pomme se rencontre dans les églises des IVe et Ve s.[156]. Les mosaïques de la Rotonde comportent un des premiers exemples de ce type[157]. Le ciborium figuré entre les saints Onésifore et Porphyre se trouve entouré d'une clôture basse décorée de petits piliers et de chancels en écailles qui ressemble à ce qu'on observe sur les peintures de la tombe. Des chancels en écailles analogues sont représentés dans les mosaïques du baptistère des orthodoxes à Ravenne (430-455), dans les motifs architectoniques au-dessous de la représentation du Baptême[158]. Cette analogie entre la clôture du Paradis de la tombe et celles, sculptées, des églises indique, selon l'auteur, qu'on peut établir une liaison symbolique entre Suzanne et l'Église, relation qui s'étendait jusqu'à la voûte de la tombe. D'autre part, la représentation du Paradis existe dans d'autres tombes chrétiennes comme dans celle de Pécs II[159].

La peinture de la tombe fait donc immanquablement songer à la disposition interne des sanctuaires. Quelle était l'intention véritable de l'artiste sur ce point? Représenter le Paradis-jardin de Suzanne-

155. La clôture des jardins avec des écailles et des losanges sans les piliers à l'époque romaine: à comparer (A. Grabar, op. cit., pl. 85), la villa de Livia au musée des Thermes du Ier s. ap. J.-C. et dans les tombes chrétiennes (Fr. Gerke, Die Wandmalereien, 117, fig. 32, 35, 36). À ajouter deux exemples très représentatifs et archaïsants avec de petits piliers à hermès, celui de Niš (L. Mirković, La nécropole, 93-95, fig. 13-15, 17) et celui d'un arcosolium de la catacombe de S. Syriaca à Rome (Ibid., 97, fig. 19, et O. Marucchi - F. Sägmüller, Handbuch der christlichen Archäologie, 1912, fig. 34).

156. A. Orlandos, Ἡ ξυλόστεγος παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τῆς μεσογειακῆς λεκάνης (Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρείας, 35) (Athènes, 1954), II, 513-520, fig. 473, 475$_{1}$, 476, 477$_{1}$, 480.

157. D. T. Rice, Early christian art (London, 1961), 30, pl. 124; reproduction dans H. Torp, Mosaikkene i St. Georg - Rotunden i Thessaloniki. Et hovedverk i tidlig-bysantinsk Kunst. Kunst og kulturs serie (Oslo, 1963), 85.

158. D. T. Rice, op. cit., 27, pl. 141.

159. Fr. Gerke, op. cit., 118, pl. 32 (v. aussi n. 155).

Église ou simplement imiter la disposition du sanctuaire des églises? Le milieu religieux et les croyances de l'époque sur les sujets théologiques ainsi que le symbolisme et l'interprétation des scènes bibliques plaident en faveur de la première hypothèse. D'un autre côté — argument pour la seconde hypothèse — le peintre pouvait aisément trouver dans les églises de Thessalonique le modèle de la clôture du jardin. D'autres questions restent en suspens. Qui était le propriétaire de la tombe et qui a donné l'ordre de figurer cette scène? Était-ce la volonté du défunt, de ses parents ou celle-ci résulte-t-elle d'une initiative personnelle du peintre?

Du point de vue iconographique, l'auteur effectue quelques comparaisons. Elle croit que notre tombe comporte une représentation plus synthétique que les autres exemples. Ce constat plaide pour une datation au IVe s. Les petits piliers et la décoration des chancels en écailles suggèrent par contre davantage la fin du IVe s. et le début du Ve s. Quant à l'ornementation losangée, elle se rencontre dans la tombe de la rue Hay. Dimitriou datée de la fin du IVe s.[160] (selon St. Pélékanidis). La représentation atteste donc une synthèse plus avancée. Elle peut être comparée avec celle de la Traditio Legis du Christ, et, au niveau des mouvements des corps, avec Pierre et Paul dans les mosaïques de Sainte-Constance à Rome de la fin du IVe s.[161]. Bien qu'il s'agisse d'une mosaïque, la représentation d'un vêtement très ample au niveau des cuisses est pareille à celle des vieillards dans notre tombe. Les couleurs utilisées pour les vêtements des personnages sont l'ocre, le rouge foncé et le châtain foncé. Les corps sont minces et sans contour. De ce point de vue, les figures des vieillards peuvent être comparées avec les personnages de la catacombe de la Via Latina qui datent à peu près du milieu du IVe s.[162]. La représentation de Suzanne, dont les couleurs sont identiques, a quelque ressemblance avec l'orante de la salle I de la même catacombe, mais plus encore avec la figure de Veneranda dans la catacombe de Domitille, datée du milieu du IVe s.[163]. Par rapport aux représentations mentionnées ci-dessus, les figures de notre tombe se caractérisent par une accentuation des détails anatomiques et par un souci du mouvement, indices qui militent plutôt pour une datation tardive.

L'auteur poursuit par l'examen des visages et de leur modelé. On utilise d'abord la couleur ocre pour la surface de la peau et sur celle-ci le rouge-châtain clair pour les détails faciaux. Le nez est marqué de la même couleur mais est souligné par une ombre spécifique. Les traits des vieillards ont été grossièrement exécutés, à gros coups de pinceau, le peintre faisant aussi usage de blanc et de jaune pour accentuer leurs caractéristiques. Tous les personnages possèdent une chevelure ocre aux reflets gris. Selon l'auteur, le modelé du visage et le rendu des cheveux ont un rapport certain avec d'autres représentations de coiffures datées du IVe s. dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin[164] et notamment avec la figure de Veneranda dans la catacombe de Domitille. Par rapport à ces exemples, les personnages de notre tombe s'avèrent plus claires et plus expressives. Ces observations et particulièrement la ressemblance de la synthèse avec les mosaïques de Sainte-Constance suggèrent une datation dans la seconde moitié du IVe s., voire peut-être vers la fin du siècle. Le traitement iconographique du sujet indique aussi cette chronologie. Celui-ci diffère des représentations de Suzanne où l'intention narrative et l'agressivité des vieillards s'avèrent plus nettes. Ici les visages des vieillards expriment la passion et témoignent d'une certaine distance psychologique face à la figure triomphante de Suzanne, qui s'impose avec sa position et son geste d'orante. La scène paraît clairement faire allusion à l'interprétation d'Hyppolite, à la seule différence que l'Église menacée par les deux peuples n'est pas ici persécutée mais victorieuse et triomphante, ce qui invite par conséquent à dater la représentation de la seconde moitié du IVe s.

L'auteur met également l'accent sur les éléments stylistiques et iconographiques et aboutit à une datation acceptable. On pourrait toutefois insister davantage sur la place de l'iconographie dans les absides et donc évoquer une époque plus tardive (comparons par exemple avec l'abside de l'église

160. St. Pélékanidis, Gli affreschi, 24-25, fig. 9. Pas de mention de la rue. Il la fixe au milieu du IVe s. (p. 23). Dans Malerei, 219-220 = Μελέτες, 79-80, il la date du troisième quart du IIIe s.

161. D. T. Rice, op. cit., 16, pl. 33; H. Stern, Les mosaïques, 169-171.

162. Athéna dans la représentation d'Athéna avec Hercule, A. Ferrua, op. cit., pl. CXIII, de Sampson, pl. CV et du Christ de la résurrection de Lazare, pl. XCVIII.

163. Via Latina, A. Ferrua, op. cit., pl. LXVI, Veneranda, P. du Bourguet, op. cit., pl. 31.

164. J. Kollwitz, Die Malerei, fig. 12-14, 16, 25, 28-30.

Saints-Cosme-et-Damien à Rome)[165]. L'absence d'autres thèmes iconographiques sur les parois de la tombe témoigne soit de conceptions nouvelles dans le chef de l'artiste, soit d'un choix délibéré du propriétaire. Comme dans la tombe de Flavios et pour les peintures figurant des repas eucharistiques, nous sommes en mesure de reconstituer la représentation du sujet à partir de données fragmentaires. La synthèse a une articulation bien définie: la zone inférieure montre des clôtures aux motifs variés, la zone supérieure est occupée par la représentation du paysage paradisiaque et la zone intermédiaire, sur le côté E., par la scène de Suzanne. Cette articulation ne diffère pas de celle d'une église. Le thème est très développé sur le plan iconographique, le style témoigne aussi d'une qualité supérieure et la présence d'une scène figurée unique nous incite à accepter la chronologie du monument proposée par l'auteur — vers la fin du IVe s. — même si, à nos yeux, il faut légèrement avancer celle-ci.

La décoration des tombes nous fournit-elle des repères chronologiques? Si à Rome on arrête progressivement les inhumations dans les catacombes vers la fin du IVe s., parce qu'il n'y avait plus de raisons d'être, qu'en est-il des tombes *sub divo*? Il faut savoir qu'un nouvel esprit religieux, influencé par la conjoncture socio-économique, fait son apparition. Une fois la première ferveur passée et les masses peu à peu converties, on trouve de plus en plus des tombes humbles portant seulement une croix gravée. Cette évolution vers un dépouillement prononcé est particulièrement sensible au Ve s. En tenant compte de ce changement, comment interpréter sur le plan chronologique, l'ornementation figurative et soignée de la tombe qui nous intéresse? Cette analyse nous offre-t-elle un *terminus ante quem*? De plus amples recherches à ce sujet pourraient fournir de précieux indices.

Enfin, une dernière énigme se pose: celle de l'origine du modèle de la représentation de Suzanne à Thessalonique. Pourquoi se présente-t-elle si synthétique et si complète du point de vue iconographique? L'auteur pense que le prototype de cette scène provient de Rome où, vers le milieu du IVe s., le sujet était «en vogue»[166]. Elle soutient ensuite que la dépendance ecclésiastique de Thessalonique à l'égard de Rome — son évêque était vicaire du Pape — a pu se doubler d'une influence de la production artistique romaine. Influencé par l'art des églises de Rome, l'artiste avait néanmoins une compétence évidente qui lui permit d'ajouter une touche personnelle et originale dans la représentation de ce thème.

Pour expliquer l'origine d'une peinture ou le succès d'un style, on évoque souvent la présence d'un atelier important ou, plus vaguement, d'un courant artistique majeur, issu de la capitale ou d'un grand centre artistique. Songeons aux théories relatives aux églises Sainte-Constance et Saints-Cosme-et-Damien et à d'autres églises romaines. Les exemples de Rome ont été conservés jusqu'à aujourd'hui. Il n'en va pas de même pour Thessalonique où nous ignorons la physionomie complète des exemples architecturaux qui ont pu nourrir l'inspiration des architectes et des artistes. La décoration de la lunette de notre tombe constitue une représentation bien articulée et remarquable en soi. Le thème iconographique pouvait aussi être représenté sur les absides. À notre avis, ce sont celles-ci qu'imite l'artiste et non un modèle particulier mettant en scène l'histoire de Suzanne.

4.7. Les scènes bibliques

A) La tombe de la rue Apolloniados 18 (Thessalonique, cimetière O.)

Il s'agit d'une tombe en berceau[167]. La tombe ayant été partiellement détruite, les peintures s'avèrent mal conservées. À l'origine, celles-ci couvraient les murs et le plafond. Une bande rouge divisait en trois zones horizontales la surface des murs (fig. D. 14-16). Le registre inférieur comporte un type de décoration élémentaire, à savoir une imitation de plaques rectangulaires à incrustation. Ces dernières

165. L'abside de l'église de Saints-Cosme-et-Damien à Rome (A. Grabar, L'âge d'or de Justinien. De la mort de Théodose à l'Islam (Paris, 1966) (L'univers des formes), fig. 146, 149). Sur la décoration des absides, Christa Ihm, Die Programme der christlichen Apsismalerei von vierten Jahrhundert bis Mitte des achten Jahrhundert, Wiesbaden, 1960.

166. H. Stern, Les mosaïques, 171.

167. Théocharis Pazaras, Δύο παλαιοχριστιανικοί τάφοι από το δυτικό νεκροταφείο της Θεσσαλονίκης. Μακεδονικά 21 (1981), 379-387, dess. fig. 1-9.

sont au nombre de quatre sur les longs côtés et de deux sur les petits côtés. Les plaques sont colorées en rouge ou en jaune et présentent des veines rouges, brunes et noires. La zone supérieure, large de 10 cm, court sur l'ensemble des murs, juste sous la naissance de la voûte. Cette bande décorative est remplie de losanges qui font peut-être allusion aux denticules destinées à distinguer le plafond des murs[168]. Les représentations du plafond sont intégralement détruites. Tout juste peut-on éventuellement distinguer une couronne. La zone médiane, aux dimensions nettement supérieures, comporte des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, deux sur les longs côtés, une sur les côtés étroits.

Sur le long côté S., on trouve à l'E. le sacrifice d'Abraham et à l'O. la figuration d'Adam et Ève dans le jardin du Paradis (fig. D. 15). La première scène est mieux conservée que la seconde. Au centre de celle-ci, Abraham apparaît debout, le corps figuré de face mais la tête légèrement tournée vers la droite. Son visage imberbe a des traits jeunes. Ses cheveux sont courts. Il porte un chiton et un himation blancs. Dans la main droite levée, il serre le couteau, prêt à sacrifier Isaac qui, les coudes ligotés, s'agenouille vers la droite devant un autel monolitique. Son corps est défini par de minces contours foncés, peints en rose clair, plus accentué dans les courbes (rouge-châtain). Un chevreau blanc, figuré dans le coin inférieur gauche de la composition, porte un ruban rouge au col et semble se diriger vers Abraham. Dans le coin supérieur gauche, une main rouge sortie du ciel surmonte l'inscription ΦΩΝΗ (voix). Il s'agit de la *Dextera Domini*, la main de Dieu, qui manifeste sa présence à Abraham. Selon le fouilleur, son emplacement explique peut-être la position de la tête d'Abraham, tournée vers la droite. Les deux noms des protagonistes de la scène sont inscrits — ICAX[169] et ABPAAC[170] — ainsi que le terme ΘΥCΙΑ (sacrifice).

Les plus anciennes illustrations de la main de Dieu se rencontrent à Rome et en Provence sur les sarcophages du IVe s.: l'apparition divine tantôt stoppe le geste meurtrier d'Abraham, tantôt tend les tables de la loi à Moïse sur le mont Sinaï[171]. Il semble que les plus anciens de ces monuments chrétiens s'avèrent postérieurs au règne de Constantin. Ce thème iconographique paraît en effet se généraliser plus tard (v. l'Ascension du Christ sur un sarcophage de Clermont-Ferrand et sur un ivoire du Ve s. conservé à Munich)[172]. La figuration de l'apothéose de Constantin après 337 est encore représentée selon le mode païen[173]. La réforme constantinienne consista pourtant à substituer aux figures des divinités et des personnifications païennes la main de Dieu jaillissant des cieux[174]. Il faut cependant signaler que l'expression *manus Domini* est courante dans les livres des deux Testaments[175]. En outre, la représentation dans la synagogue de Doura (qui date du début du IIIe s.) de la vision d'Ézéchiel du champ des morts et de la résurrection de ceux-ci, est dominée par la main de Dieu. Ce motif, et plus globalement des scènes entières, ont donc pu être transmis aux chrétiens par l'intermédiaire des peintres de synagogues et des illustrateurs de Bibles juives[176].

---

168. À comp. N. Firatli, Hypogeum, pl. 334, fig. 132, p. 926, n. ■. À Silistra (v. n. 62 et 63). On ne peut pas vérifier la présence des denticules dans notre tombe.

169. En Égypte on trouve le type Ισὰκ (Gust. Lefebvre, Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte, (Le Caire, 1907), n° 71, 117, 491, 495). Sur la voix de Dieu: Genèse 22, 11-12. Sur la représentation: H. J. Geischer, Heidnische Parallelen zum frühchristlichen Bild des Isaak-Opfers, Jb.A.C. 10 (1967), 127-144.

170. Type hellénisé du nom d'Abraham (R. Stichel, Die Namen Noes seines Bruders und seiner Frau, Göttingen, 1979, 18, n. 21 comme ΙΑΚΩΣ-ΙΑΚΩΒ, ΙΩΝΑΘΑΣ-ΙΩΝΑΘΑΝ, etc. Sur le sujet: I. Speyart van Woerden, The iconography of the sacrifice of Abraham, Vigiliae Christianae 15 (1961), 214-255.

171. Catacombe de la Via Latina, A. Ferrua, Le pitture, pl. LXVII, LXXXV, XCIII, les plus anciens exemples

172. W. F. Volbach - M. Hirmer, Frühchristliche, fig. 95.

173. A. Grabar, Recherches sur les sources juives de l'art paléochrétien III, C.A. 14 (1964), 49-57 (L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge, II, 789-794 (791-794), fig. 181, b). Eusèbe, Vita Constantini, IV, 73; Hist. Eccl. 10, 4, 6. À comparer l'apothéose de Constantin sur une monnaie. L'empereur sur une char à quatre roues tend la main à celle de Dieu (A. Grabar, Le premier, 198, fig. 214).

174. A. Grabar, L'empereur, 115, n. 1. R. A. G. Carson - P. V. Hill - J. P. C. Kent, Late roman bronze coinage, A.D. 324-498, I, The bronze coinage of the house of Constantin, A.D. 324-346 (London, 1965), I, n° 1041. Les représentations du sacrifice d'Abel et de Melchisédech et l'hospitalité d'Abraham sur l'abside de Sainte-Apollinaire in Classe (A. Grabar, L'âge, fig. 148, 168, 169).

175. Genèse 22,18-19 «ἀνθ' ὧν ὑπήκουσας τῆς ἐμῆς φωνῆς».

176. A. Grabar, Recherches, 791, pl. 181, a. À comparer la représentation de la croix-monogramme dans un cercle

Sur le même mur, vers l'O., sont représentés Adam et Ève dans le Paradis. Ceux-ci sont disposés, de manière symétrique, de part et d'autre de l'arbre de la connaissance (fig. D. 15). La peinture s'avère très dégradée dans sa partie supérieure. D'Adam, situé sur la gauche, on ne distingue plus que les pieds, le bas des jambes, les genoux, la main et l'avant-bras gauche. Ève est mieux conservée: on la voit encore tendre la main droite vers les fruits de l'arbre, figuré entre eux deux. Une inscription, sur le tronc, désigne l'arbre [Δ]ΕΝΔΡΟΝ (arbre). Les contours des corps nus sont définis par une fine ligne de couleur châtain. Celle-ci apparaît plus foncée dans les courbes du corps pour signifier, selon le fouilleur, sa plasticité. Comme dans les autres représentations, on remarque à proximité d'Adam et Ève des fleurs en forme de flèche.

La scène de la création d'Adam et Ève est une composition tardive qui ne connut pas de succès. Les peintres des catacombes n'ont ainsi pas représenté ce sujet. Rappelons que les rares fresques conservées des catacombes datent en majeure partie de seconde moitié du IVe s., quelques-unes seulement de la première moitié (la proportion est de 9 pour 4). Le thème de la Genèse apparaît par contre plus fréquent sur les sarcophages, dont beaucoup datent du IVe s.[177]. Paradoxalement, parmi les monuments de Rome, la plus ancienne représentation est constituée par une fresque de la catacombe de Priscille remontant à la moitié du IIIe s.[178]. On ne peut faire remonter les plus anciennes au-delà de la fin du IIe s.[179]. Il faut aussi souligner que les trois éléments de la scène, à savoir Adam-arbre-Ève, convenaient particulièrement bien à la structure architectonique des sarcophages.

Sur le mur N. et la partie O. nous avons l'épisode de Daniel dans la fosse aux lions (fig. D. 14). Au centre, Daniel, debout, est représenté de face, les mains ouvertes, en position d'orant. Il porte un chiton à manches qui descend jusqu'aux pieds. À gauche de sa tête, on distingue l'inscription ΔΑΝΙΗΑ. Deux lions l'encadrent de part et d'autre. Les fauves, la gueule ouverte dans sa direction, assis sur les pattes de derrière, la queue et l'une des pattes de devant levées, s'apprêtent à le dévorer. Au-dessus d'eux, on repère les inscriptionsΛΕΩΝ.

À partir de la fresque de la voûte du cubiculum III du cimetière de Domitille, le thème de Daniel dans la fosse aux lions se stabilise et devient conventionnel et stéréotypé. Nous avons désormais un bel et grand adolescent, imberbe, svelte, représenté de face, les bras levés dans l'attitude classique de la prière, les seules innovations se limitant à l'introduction à l'arrière-plan de deux oliviers[180]. Dans la représentation qui nous occupe, les branches des deux arbres sont figurées de part et d'autre de Daniel.

On dénombre dans les catacombes trente-neuf exemplaires de la représentation de Daniel dans la fosse aux lions, y compris trois détruites et une non retrouvée. La plus ancienne est attribuée au Ier s. (!), deux autres au IIe s. (!), neuf au IIIe s., les vingt-trois restantes au IVe s. Seules les trois fresques les plus anciennes figurent Daniel vêtu[181]. À partir du IIIe s., il est représenté complètement nu, sauf dans deux peintures du IVe s. où il porte une ceinture[182].

L'inscription ΔΑΝΙΗΑ se rencontre dans la catacombe Wescher à Alexandrie. Deux personnages, l'un debout, l'autre couché, sont figurés à côté de la légende[183]. Quant aux petites fleurs, celles-ci se

---

étoilé, la main de Dieu, la couronne «in gloria christi» dans le baptistère de Soter de l'ancienne Métropole de Naples, du Ve s. (D.A.C.L. XII, 1, 739-742, fig. 8691-8692, (1935), H. Leclercq).

177. D.A.C.L. V, 1, 924, Ève, (1922), Idem.

178. G. Wilpert, Fractio panis. La plus ancienne représentation du sacrifice eucharistique à la Cappella Greca (Paris, 1898), 47, n. 1. Rappelons le problème de la datation.

179. D.A.C.L. I, 1, 509 s., Adam et Ève, (1907), H. Leclercq.

180. D.A.C.L. IV, 1, 222, Daniel, (1920), Idem; livre de Daniel 12, 23-42; R. Garrucci, Storia dell'arte cristiana nei primi otto secoli della chiesa, I-VI (Prato, 1873-1881), V, pl. CCCI, n. 3 (Aix); pl. CCCXX, n. 2 (Mantoue); pl. CCCLVIII, 1; CCCLIX (Rome); CCCLXXIV, 4 (Velletri). Sur le sujet: G. Wilpert, Il simbolismo eucaristico del cibo di Daniel nella fossa dei leoni, Rend. pont. accad. romana di arch. 9 (1933), 89-94. Sur le livre de Daniel en général: Ath. Chastoupis, Τὸ βιβλίον τοῦ Δανιήλ, Θεολογία 58 (1987), 439-457.

181. Elles doivent appartenir plutôt aux plus récentes, si on compte les exagérations sur la chronologie des catacombes citées dans D.A.C.L. et reprises des œuvres de G. Wilpert, etc.

182. Coemeterium Majus, à droite de la voûte de l'arcosolium du cubiculum III, date de la première moitié du IVe s.: Daniel porte ici la ceinture. C'est la première fois (Bosio, Roma Sotterranea, Roma, 1650, 461); R. Garrucci, Storia, II, pl. LXIV, 2; G. Wilpert, Le pitture, pl. CLXIX, Texte p. 312.

183. De Rossi, B.A.C. (1865), III, 60; D.A.C.L. I, 1, 1135, Alexandrie, (1907), H. Leclercq.

retrouvent dans les représentations de Daniel, de Noé et du Bon Pasteur peintes dans notre tombe. Elles constituent un motif essentiel pour le peintre: en y recourant, l'artiste non seulement remplit l'espace vide mais donne aussi une connotation naturaliste à la scène. La représentation de Daniel vêtu d'un chiton ■ manches tombant jusqu'aux pieds et d'une ceinture constitue une innovation très peu courante dans les scènes des catacombes[184]. Les lions, à l'instar des brebis dans la scène du Bon Pasteur, ont ici l'une de leurs pattes de devant levée[185].

Les thèmes de Noé ou de Daniel dans la fosse aux lions, l'un comme l'autre en position de prière, étaient familiers aux iconographes juifs de l'Antiquité. Quant aux oraisons chrétiennes, elles n'énumèrent pas tous les exemples possibles du «salut». Le nombre d'exemples cités variait d'une prière à l'autre[186]. La représentation de Daniel, étonnamment similaire à celle du Bon Pasteur était susceptible d'être représentée également sur les sarcophages en raison de son articulation architectonique[187].

Dans la partie E. du mur N., ■ demi abîmée, on distingue dans le coin supérieur gauche un oiseau volant vers la droite, identifié par l'inscription ΠΕΡΙCΤΕΡΑ à une colombe. Il s'agit sans doute de la colombe volant vers Noé qui, initialement, devait figurer dans la partie manquante (fig. D, 14). Selon le fouilleur, on peut en effet écarter la scène du baptême du Christ, parce que la partie disparue s'avère trop étroite pour contenir la représentation des deux protagonistes essentiels, le Christ et Jean. En outre, nous ajouterions que dans le cas de la scène du baptême, l'oiseau aurait été peint au-dessus de la tête du Christ et non à sa gauche. On peut donc accepter que c'est la représentation de Noé qui côtoie celle de Daniel. Noé, à l'intérieur de l'arche, devait probablement s'adresser à l'oiseau. Au sein des fresques, le seul épisode représenté est le patriarche accueillant la colombe[188].

Sur le mur O. est représenté le martyre de sainte Thècle (fig. D, 16). À sa gauche, la fournaise apparaît comme une sorte de construction en forme d'autel où brule un feu, avec l'inscription ΠΥΡ. Thècle se tient sur la fournaise en position d'orante. À hauteur de sa tête, on lit l'inscription ΘΕΚ[-ΛΑ]. À sa droite se dresse un personnage, vêtu d'un himation aux nombreux plis, dont la tête n'est pas conservée. Celui-ci est surmonté par l'inscription ΧΡΙCΤΟ et correspond, comme le consigne le synaxaire, au Christ «à la place de Paul» survenant au cours de son martyre[189]. Le culte de Thècle et, corrélativement la représentation de scènes de sa vie, se diffusèrent rapidement et abondamment en

184. Iv. Nikolajević (Nécropoles et tombes chrétiennes en Illyricum oriental, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), Rapports, 349-367 [363]) met le reliquaire de Chalcidique (H. Buschhausen, Die spätrömischen Metallscrinia und frühchristlichen Reliquiare, Wien, 1971 (Wiener byzantinistische Studien, Bd IX), B 12; M. Panayotidi - A. Grabar, Un reliquaire paléochrétien récemment découvert près de Thessalonique, C.A. 24 (1975), 33-42) en rapport avec les fresques de la rue Apolloniados «Le dessin des lions dans la scène de Daniel dans la fosse aux lions sur le reliquaire, qu'on attribue à l'art de Constantinople, et des lions de la fresque est très voisin. Les pieds des personnages ressemblent beaucoup. La partie basse de la figure d'Isaac de la fresque par la sûreté de son dessin s'associe au style hellénistique que dénotent les personnages figurés sur le reliquaire. Y avait-il une influence mutuelle ou ne s'agit-il pas de l'imitation d'une troisième œuvre d'art connue des deux artistes, du peintre et de l'orfèvre?».

185. Dans la catacombe de Giordani, Daniel est nu (en orant), les lions sont tranquils (A. Grabar, Le premier, 217, fig. 239). Dans les mosaïques de la zone médiane de la coupole de Centcelles la représentation se situe entre deux colonnes comme toutes les autres. Les deux lions marchent dans une direction opposé mais tournent la tête vers le centre où se trouve Daniel (F. Camprubi, I mosaici della cupola di Centcelles, R.A.C. 19 (1942), 87-110 (92), fig. 5). Le monument est daté du début du Ve s.

186. A. Grabar, op. cit., 103.

187. À comparer, Ecija, église de la Santa Cruz, sarcophage (H. Schlunk, I sarcophagos paleocristianos labrados en Hispania, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969), I, 187-218, II, pl. LXVII, fig. 20, LXVII, fig. 22) et pl. LXIX, fig. 23, El Bagawat, Chapelle de la Paix.

188. D.A.C.L. XII, 1, 1399, fig. 8904, Noé, (1935), H. Leclercq; Sur Noé: Genèse 6-9. E. Josi, Le pitture rinvenute nel cimitero dei Giordani. R.A.C. 5 (1928), 167-227 (170), fig. 1. Sur le sujet: P. Franke, Bemerkungen über frühchristlichen Noe Ikonographie, R.A.C. 49 (1973), 171-182; J. Fink, Noe der Gerechte in der frühchristlichen Kunst (Münster-Köln, 1955) = Archiv für Kulturgesch. Beih. 4, 35 s.

189. Synaxaire du moi de septembre 24, 1. C. de Smedt - J. de Backer, etc. Propylaeum ad AASS Novembris, Bruxelles, 1902, septembre 24, 1. Basile évêque de Séleucie. Εἰς τὰς πράξεις τῆς ἁγίας ἀποστόλου καὶ πρωτομάρτυρος Θέκλης, P.G. 85, 513 s. À corriger dans le texte grec du fouilleur les mots ΛΕΩΝ et ΧΡΙΣΤΟΣ en ΛΕѠΝ et ΧΡΙCΤΟC.

Orient puis en Occident et persistèrent durant tout le Moyen Âge[190]. Le fouilleur mentionne que notre représentation, dans laquelle apparaît le Christ-Paul, suit fidèlement les textes hagiographiques contrairement à d'autres monuments comme p. ex. la chapelle de Khargeh en Égypte où Thècle est figurée seule dans la fournaise[191].

Sur le mur E. — on pénètre dans la tombe par une ouverture laissée béante dans la voûte à l'O. — on conserve le coin inférieur droit d'une fresque. Sur ce fragment, on distingue les deux pattes d'un animal, probablement celles d'un mouton à en juger par l'examen des sabots (fig. D, 16). Selon le fouilleur, la position présumée du personnage principal et la presence de l'agneau incitent à identifier cette scène à celle du Bon Pasteur.

Dans toutes les peintures des catacombes, le Bon Pasteur apparaît de face, les pieds disposés parallèlement, entouré de part et d'autre par une brebis[192]. Dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin, sur une voûte, le Bon Pasteur est figuré portant une brebis sur ses épaules, tandis que deux autres se trouvent assises non loin de deux arbres[193]. Ce type de représentation est très rare sur les reliefs des sarcophages[194]. Dans la plupart des cas, on trouve en effet deux brebis en partie dissimulées derrière les jambes du Bon Pasteur[195].

On peut rapprocher la présence de deux brebis de part et d'autre du Bon Pasteur d'un souci de symétrie et d'harmonie dans la composition. Sur les sarcophages sculptés, les brebis sont figurées par manque d'espace à demi cachées derrière les jambes du Bon Pasteur. Dans le cas présent, il semble que la partie médiane du corps de la brebis se trouvait devant ou, plus probablement, derrière les membres du Bon Pasteur et que l'animal, se contorsionnant sur lui-même, lève la tête vers le berger. Il paraît évident que c'est le manque d'espace — on ne pouvait figurer une brebis de part et d'autre du Bon Pasteur — qui a contraint le peintre à agrandir les dimensions de la brebis en plaçant le berger au centre et en cachant une partie du corps de la brebis. L'artiste, n'ayant d'autre solution pour traiter ce thème, se réfère donc à la pratique des reliefs des sarcophages.

190. L. Reau, Iconographie de l'art chrétien (Paris, 1959), III, 3, 1250-1252, mot Thècle. Sur l'église de Thècle à Meriamlic, B. Brenk et al., Spätantike und frühes Christentum. Propyläen Kunstgeschichtes, Supplementband I (Oldenburg, 1977), 162, n° 24. Sur l'histoire de Thècle (G. Dagron, Vie et miracles de Sainte Thècle, Bruxelles, 1978, Subs. Hagiogr. 62 [texte grec, traduction et commentaires]).

191. H. Stern, Les peintures, 96 s., fig. 8; Paul et Thècle conversant sur la fresque d'une coupole de chapelle funéraire (D.A.C.L. 1, 2, 2577, fig. 85, Apocryphes, (1907), H. Leclercq; Ibid., II, 1, 1513, fig. 1811, Byzantin, (1910), Idem; Ibid., XII, 2, 1829, fig. 8981, Oasis, (1936), Idem).

192. Ibid., XIII, 2, 2272-2390, fig. 9874-9896, Bon Pasteur, (1938), Idem.

193. J. G. Deckers et al., La catacomba, pl. 13, b. 15, 47, a. 49, pl. en coul. 9, 56, sur la voûte. Dans le baptistère de la «maison chrétienne» de Doura Europos le Bon Pasteur porte sur ses épaules un agneau aux dimensions égales au corps de son porteur, œuvre de mauvaise qualité du début du IIIe s. (A. Grabar, Le premier, 69, fig. 60). Dans la basilique de l'évêque Théodore à Aquilée la mosaïque représente ■ Bon Pasteur portant sur ses épaules un agneau et avec la main droite tenant une syrinx. Derrière lui un agneau disproportionné tourne sa tête de droite à gauche; datation, début du IVe s. (Ibid., 29, fig. 27). Dans la crypte de Lucina de la catacombe de Callixte de part et d'autre du Bon Pasteur deux petits agneaux aux proportions normales. Par la main droite il tient une cuve; datation, début du IIIe s. (Ibid., 30, fig. 28).

194. Sarcophage de la Livia Primitiva, les agneaux complets regardent directement (A. Grabar, op. cit., 123, fig. 122). Sur un sarcophage de Latran le Bon Pasteur porte un agneau sur les épaules, un autre derrière tourne, un troisième pâture (Ibid., 122, fig. 121). Sur un sarcophage de l'Isola Sacra le Bon Pasteur tient l'agneau avec les deux mains, le chien à sa gauche, les pattes derrière disparus (G. Calza, La necropoli del porto di Roma nell'Isola Sacra (Roma, 1940), 198). G. Wilpert (I sarcofagi, II, 339, pl. CCL) suppose que les figures du Bon Pasteur tenant l'agneau avec les deux mains sont caractéristiques pour les sarcophages pré-constantiniens. À comparer les statues du musée du Louvre sans agneaux aux pieds, le contraire au musée byzantin d'Athènes où il est accompagné de deux agneaux très schématisés aux pieds (A. Grabar, op. cit., 270, fig. 301). Sur le sujet: A. Veganzones, Iconografía en estuco del Pastor en las catacombas de Roma. IXe C.I.A.C. (Rome, 1975) 425-440; W. N. Schumacher, Hirt und «Gute Hirt». Studien zum Hirtenbild in der römischen Kunst vom 2. bis zum Anfang des 4. Jh. unter besonderer Berücksichtigung der Mosaiken in der Südhalle von Aquileja, R.Q. Suppl. 34, Freiburg, 1977; N. Himmelmann, Über Hirten-Genre in der antiken Kunst. Abhandlungen der Rheinisch - Westfälischen Akademie der Wissenschaften, Band 65, Oplanden, 1980.

195. Sarcophage de Tipasa (D.A.C.L. XIII, 2, fig. 9929, Bon Pasteur, (1938), H. Leclercq), de Spalato (fig. 9935), les agneaux regardent le Bon Pasteur.

Les traits du Bon Pasteur[196] reproduisent ceux du Christ. Ils se modifieront d'ailleurs au fur et à mesure du temps, parallèlement à l'évolution de la représentation du Christ. Comment pouvait-il en être autrement? «L'adolescent d'autrefois est remplacé par un homme barbu (Galla Placidia). Ce n'est plus l'humble berger des catacombes, c'est le Christ dans sa gloire au milieu du monde céleste»[197]. Bien que seuls les souliers du berger apparaissent dans notre représentation, on ne peut imaginer un personnage au visage différent de celui de l'adolescent figuré dans la tombe dite du Bon Pasteur étudiée ci-dessus. Par ailleurs l'iconographie présentant le Bon Pasteur au milieu de son troupeau diffère de celle du *criophore* et de ses variantes. La présence du type barbu est exclu dans notre cas. Cela serait en dehors du contexte typologique. L'image du Bon Pasteur a été reproduite de préférence dans un univers funéraire proprement dit. «Le Bon Pasteur n'est pas un personnage historique ou un fait historique de l'Écriture sacrée. Il est un type symbolique qui a été inventé et peint sur la base des textes bibliques»[198].

Selon le fouilleur, les peintures de la tombe présentent un programme iconographique complet, dominé par les scènes de l'Ancien Testament. Cette prépondérance par rapport aux thèmes issus du Nouveau Testament est un phénomène qui s'observe également à propos de la peinture des catacombes et des reliefs de sarcophages[199]. Toutes les représentations de la tombe sont chargées d'un symbolisme clair: c'est la foi au salut après la mort et le martyre (Abraham, Thècle, Noé, Daniel) et la béatitude du Paradis (Adam et Ève). Ces scènes furent très probablement choisies en raison de leur signification liée à la mort et au salut. Il semble que l'artiste ne s'inspira pas directement de la Bible, mais plutôt de prières et liturgies alors en usage pour les morts, comme p. ex.: «Delivrez, ô seigneur, leurs âmes comme vous avez libéré Noé du déluge, Isaac du sacrifice, etc.»[200].

On remarquera à cet égard l'écrasante prédominance dans la catacombe de la Via Latina des scènes de l'Ancien Testament par rapport aux sujets tirés des Évangiles. Une proportion analogue caractérise les cycles des «saluts» datant du IIIe s. On explique cette prédilection par l'origine juive des prières pour les morts en vigueur à l'époque paléochrétienne. Les fresques de la Via Latina prouvent ainsi que la composante juive du christianisme, fondée naturellement sur les livres de l'Ancien Testament, gardait toute son importance au-delà de 350[201].

Selon A. Grabar, la grande majorité des scènes bibliques représentées durant l'Antiquité, apparaissent au sein de contextes iconographiques qui comportent aussi des sujets issus du Nouveau Testament. Il ne s'agit pas forcément d'un voisinage matériel (comme sur les parois des catacombes ou des sarcophages), mais d'un rapprochement intentionnel auquel on attribue un sens, étant entendu qu'il existe des nuances ou des variantes.

Le cycle des «saluts», le plus ancien de l'art paléochrétien, se répandit avant tout dans un contexte funéraire, mais connut également une diffusion hors de ce dernier (qu'on songe au baptistère de Doura et aux vases à fond d'or ou gravés). Dans les représentations de la lipsanothèque de Brescia et à Sainte-Constance, on retrouve le cycle biblique initial des exemples du salut enrichi d'autres épisodes inédits ou peu courants dans l'iconographie funéraire. Aux alentours de 360, ce cycle des paradigmes du salut était donc toujours florissant et tendait même à s'élargir et à se diversifier (hypogée de la Via Latina). On y trouve plusieurs représentations absolument inédites dans l'art funéraire romain[202]. «Il existe un certain nombre de monuments paléochrétiens où des sujets bibliques sont des rappels d'un certain lien mystérieux mais essentiel que la Providence a établi entre les événements des deux Testaments, p. ex. prophétie-réalisation, Isaïe-Vierge-enfant»[203]. Les scènes de notre tombe, dont quatre

196. Jean 10, 11 «Ἐγώ εἰμι ὁ ποιμὴν ὁ καλός. Ὁ ποιμὴν ὁ καλὸς τὴν ψυχὴν αὐτοῦ τίθησιν ὑπὲρ τῶν προβάτων» (cf. Isaïe, 40, 11).

197. L. Brehier, L'art chrétien, 71.

198. J. P. Kirsch, Sull'origine dei motivi iconografici nella pittura cimiteriale di Roma, R.A.C. 4 (1927), 259-287.

199. A. Grabar, Le premier, 102-103 (v. aussi n. 138).

200. E. H. Swift, Roman sources of christian art (N. York, 1951), 53.

201. A. Grabar, op. cit., 231.

202. Idem, Les sujets bibliques au service de l'iconographie chrétienne. Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo, X, Spoleto, 1963 (L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge, I, 505-516, [509-510]).

203. Ibid., 512 (à comp. n. 138).

sont issues de l'Ancien Testament et deux du Nouveau, doivent être conçues sous ce rapport. «Vers 300, les fresques des plafonds et des arcosoles, les reliefs des sarcophages, réunissent plus d'épisodes de salut que les œuvres analogues antérieures. Cette progression s'accentue au IVe s..... L'intervention du christianisme dans l'art se manifeste par la mise en place solennelle de figures symboliques, le Bon Pasteur,... l'orante. Bientôt après, on élargit la série de ces sujets symboliques en donnant la valeur de symbole à certains épisodes de l'Écriture. Ainsi, Adam et Ève rappellent le péché originel, l'adoration des mages, la fondation de l'Église.... la multiplication des pains et des poissons et d'autres images, le sacrement de l'Eucharistie.... Cette branche de l'imagerie paléochrétienne concerne, cette fois, non seulement le sort *post mortem* d'un individu, mais l'œuvre du salut, au profit de l'humanité entière»[204].

Ces peintures peuvent être considérées sous un angle double. Il est possible de les examiner du point de vue de la signification de leur contenu. Par ce moyen, on pénètre dans l'ambiance et la sensibilité religieuse de l'époque. On perçoit l'influence de la liturgie, les modifications et l'affinement de la spiritualité chrétienne. C'est cette évolution des conceptions qui façonne le programme iconographique. Ces scènes ont une valeur symbolique et le souci de leur conférer une valeur historique[205] est étranger au contexte de l'époque. Le facteur religieux est minimisé et on néglige le concept eschatologique tant développé dans ce monde.

L'autre angle d'approche est celui des thèmes iconographiques considérés dans la durée, le style et les comparaisons avec les autres monuments. On décèle ainsi les procédés auxquels recourt le peintre pour s'adapter aux paramètres matériels de la représentation – espace, dimensions, organisation –; on évalue sa capacité et son degré d'initiative. Les inscriptions qui, dans toutes les scènes, accompagnent les figures humaines et animales mais aussi certains objets reflètent peut-être l'imitation d'un modèle ou traduisent un souci du peintre de faciliter la compréhension et la «lisibilité» des représentations. On ne peut attribuer ces inscriptions au courant ancien, au caractère «didactique», qui cherchait à instruire les fidèles, comme plus tard le culte des icônes, compte tenu que les peintures étudiées se trouvent non dans des lieux publics mais dans un endroit clos à jamais.

En ce qui concerne la datation, le fouilleur analyse d'abord le programme iconographique et le caractère historico-narratif des peintures cherchant des détails historiques et s'arrêtant aux inscriptions. Il juge impossible que ces peintures soient antérieures à la Paix de l'Eglise. Il est en effet bien établi qu'avant le règne de Constantin, les scènes bibliques sont très souvent incomplètes, mêlent les événements et ont un important caractère symbolique. L'auteur propose comme *terminus ante quem* la fin du règne de Constance II, parce qu'une monnaie de cette époque frappée entre 354 et 361 fut trouvée sur la couverture de la tombe T18 de la faculté de Théologie de la cité universitaire, tombe dont les peintures sont comparables à celles de notre sépulture[206] (fig. D, 17-19). Dans les deux tombes,

204. Idem, Le premier, 105.

205. Selon P. Styger (Die altchristliche Grabeskunst, München, 1927, 89 s.) les scènes bibliques du Nouveau et de l'Ancien Testament reproduites dans la peinture et la sculpture cimétériales ont une signification purement historique et narrative inspirées de la Bible et exécutées pour la décoration des parois des maisons privées des fidèles. Contra, J. P. Kirsch, dans R.Q. 36 (1928), 1-20 et R.A.C. 4 (1927), 261 s. O. Marucchi, Il simbolismo della cattedra negli antichi monumenti cristiani sepolcrali ed una scena relativa a questo simbolo in un monumento entrato ora nel museo cristiano lateranese, R.A.C. 6 (1929), 359-367 (366).

206. A.Δ. 21 (1966), B2, 336. Ph. Petsas. G. Gounaris, Οἱ τοιχογραφίες τοῦ τάφου ἀρ. 18 τῆς Θεολογικῆς σχολῆς τοῦ Α.Π.Θ., Ἐγνατία 2 (1990), 245-262. Dans cette tombe au lieu de sainte Thècle et des premiers nés se représentent la résurrection de Lazare et la guérison du paralytique. Ph. Petsas ne signale que trois des légendes inscrites: A. Ἡ θυσία. B. Ἀβραάς. C. Nῶερ. Sur Noé, R. Stichel, Die Namen, 17-19, fig. 3 (arche de Noé); cf. sur NOEP, L. Budde, Antike Mosaiken in Kilikien (Recklinghausen Beiträge zur Kunst des christlichen Ostens, Bd 5) (1969), I, 106; H. Buschhausen, Die Deutung des Archemosaiks in der justinianischen Kirche von Mopsuestia, Jb.ö.B. 21 (1972), 57-71 (68). D. Feissel (Recueil, 122-123, n° 126) note: «La fausse lecture de Ph. Petsas HEICOY est corrigée par Stichel (p. 18, n. 21). La graphie NOEP a été rapprochée d'une mosaïque de Mopsueste en Cilicie avec la légende «κιβωτός Nῶερ». L'interprétation de Buschhausen, qui cherche dans le ρ final le signe d'une spéculation sur le chiffre 100, est justement critiquée par Stichel. La forme doit forme hellénisée du nom d'Abraham est nouvelle mais d'un type connu (cf. Stichel 18, n. 21). La graphie NOEP a été être une adaptation phonétique du nom hébreu de Noé». Sur le sujet: P. Asimakopoulou - Atzaka, Nόερ αντί Nῶε, Ἐγνατία 3 (1991-92), 71-73. Les scènes d'Adam et Ève, du Bon Pasteur et de l'arche de Noé se trouvent aussi dans la

les sujets sont en effet communs, à quelques différences près, et sont accompagnés d'inscriptions explicatives. L'auteur estime que les peintures de notre tombe présentent un dessin plus délicat que celles de l'autre. Toutefois, cette distinction de qualité paraît davantage révéler le travail d'un autre peintre qu'une époque différente. Ces données, auxquelles il faut ajouter la représentation de la main de Dieu, conduisent à dater avec assez d'assurance les peintures de l'époque de Constantin Ier ou de son successeur Constance II.

La présence dans la même tombe de toutes ces scènes qui dévoilent un programme intentionnel lié au salut plaide aussi en faveur d'une chronologie avancée. Les similitudes iconographiques avec la tombe n° 18 sont certes évidentes, mais le témoignage de la monnaie est seulement valable dans le cas où elle se trouvait dans la couche située entre les deux plaques de la couverture, comme nous le voyons dans le paragraphe 1.3.3.7. Enfin que conclure réellement de l'absence de tout motif chrétien – croix, chrisme, couronne? Cette lacune est-elle intentionnelle? Le peintre a-t-il voulu de la sorte donner un autre aspect à son œuvre? L'absence de motifs chrétiens est due au caractère tardif de ces scènes.

B. Faculté de Théologie (cimetière E.) (v. n. 206)

Les peintures murales de la tombe n° 18 de la faculté de Théologie ont été publiées récemment. La fouille eut lieu en 1965. Les longs murs portent chacune deux représentations, tandis que les murs étroits n'en possèdent qu'une seule, encadrée par une bande rouge. Sur le mur E. était représenté Daniel dans la fosse des lions. Il se trouve au centre de la composition, debout, nu et en position d'orant. On ne conserve que la figuration de son pied gauche et une partie de son buste. Il fait face au lion de gauche. De part et d'autre de sa tête se trouvent deux croix isocèles qui portent des gouttes entre leurs branches [il s'agit d'une croix et d'un X de petites dimensions]. À hauteur de sa poitrine et de part et d'autre du corps, se lit l'inscription ΔΑΝ-ΙΗΛ. Les lions sont traités sans finesse. Le champ de la représentation comporte des motifs de remplissage comme des arbustes aux fleurs schématisées (fig. D, 17).

Sur le mur O. est représenté le thème du Bon Pasteur. Au centre, un jeune homme debout, imberbe, portant un chiton avec ceinture. Derrière sa tête et ses épaules, ses deux mains soutiennent une grande brebis. De part et d'autre du personnage, se trouvent deux autres brebis assises sur leurs pattes postérieures. À la hauteur de son coude se lit l'inscription HEICOY. Si la représentation est en mauvais état de conservation, ses contours sont néanmoins assez nets. Le fouilleur estime que le Bon Pasteur présente quelques analogies — mais aussi des différences — avec celui de la rue Bizanzio (il reprend en fait la rue mentionnée par St. Pélékanidis dans «Gli affreschi»). Il affirme aussi que la peinture de cette tombe est supérieure en qualité à la seconde.

Sur la partie O. du mur S., l'artiste a représenté Noé (à gauche de la composition) sortant de l'arche, en train de tendre les mains pour saisir le rameau que porte la colombe, peu reconnaissable. À droite, se trouve un arbrisseau schématisé dont les boutons sont ouverts. La partie basse de la représentation est détruite. Le nom de Noé, NOEP, se lit à droite de sa tête. L'auteur soutient que la lecture donnée par Ph. Petsas (NOEP) est erronée, ce dernier ayant confondu le P du type NOEP avec l'œil et le bec de la colombe. Cette assertion ne nous convainc pas vraiment (fig. D, 19).

L'épisode de la guérison du paralytique est représenté à côté de celui de Noé. Figure centrale, le paralytique porte le lit sur ses épaules. Il est d'apparence robuste et son visage, selon l'auteur, ressemble fort à celui de Daniel. Dans les peintures des catacombes, on peint surtout le résultat du miracle et non l'handicap affectant l'homme avant sa guérison. La scène, selon la déduction la plus courante, ne comportait que le seul paralytique (fig. D, 19).

Le sacrifice d'Abraham a été peint sur la partie E. du mur N. Au centre, le patriarche se tient debout, le corps tourné à gauche et la tête à droite. Il a l'aspect d'un vieillard portant une courte barbe.

---

tombe I de Pécs (catacombe de Pierre-et-Paul) de la fin du IVe s. (E. Condurachi, Monumenti, 69-70). Sur la main de Dieu, Eusèbe, Hist. Eccl. X, 4, 6.

Dans sa main droite, il tient le couteau de sacrifice. Dans le coin supérieur droit de la composition, on repère la main de Dieu représentée de manière disproportionnée. Plus bas une brebis. A gauche, en haut, l'inscription ABPAAC et, entre la main de Dieu et Abraham, l'inscription ΘΥCΙΑ. A droite de la main de Dieu, on décèle la trace d'une autre inscription, que l'auteur identifie, selon toute probabilité, au terme ΦΩΝΗ. Ce dernier souligne à raison que la représentation d'Abraham connaît deux types, deux variantes; dans le premier type, dénué de toute connotation dramatique, Abraham est représenté sans le couteau et Isaac porte du bois; dans la seconde, tous les éléments du sacrifice sont mis en scène.

La représentation de la résurrection de Lazare côtoie celle d'Abraham. Sur la droite, le Christ, la face tournée vers la gauche. Il porte un chiton et un himation. Son visage est jeune et imberbe, ses cheveux courts. À droite de sa tête se lit l'inscription HEICOY. A gauche, on distingue Lazare couché en diagonale dans sa tombe.

La datation de ces peintures est sujette à controverses. L'auteur critique l'opinion émise par Th. Pazaras au sujet des scènes de la sépulture de la rue Apolloniados, n° 18 et des relations avec celles de la présente tombe. Il soutient que la datation fournie par la monnaie de Constance II, frappée entre 354 et 361, ne constitue qu'un *terminus ante quem* et rien de plus. À propos de la *dextra Domini*, s'il admet que ce motif fait son apparition à cette époque, il précise aussitôt qu'il ne concerne alors que l'art officiel de la cour et ne touche en aucune manière l'art populaire. Constantin introduisit ce motif sur les monnaies et les médailles, parce qu'il voulait légitimer sa puissance. Eusèbe (314 ou 316) emploie l'expression de «main de Dieu». L'auteur affirme que des similitudes stylistiques existent entre les deux tombes, mais que celle de la rue Apolloniados est plus riche en représentations issues de l'Ancien Testament. Il estime qu'on peut dater les deux tombes entre 280-290, et en tout cas en 320 au plus tard, car après l'époque de Gallien, l'iconographie s'enrichit notablement de nouveaux sujets. Il ajoute que le style de ces deux tombes diffère de celui des sépultures du Bon Pasteur et de Flavios qui sont datées des premières décennies du IVe s. (il souscrit ici aux datations de St. Pélékanidis). Il avance que ces peintures présentent une qualité d'exécution supérieure à celle qu'on constate généralement à la fin de la Tétrarchie. Il fonde ce jugement sur le modelage du visage et le rendu de la coiffure, composantes qui sont peu distinctes dans les deux tombes dont il est question. Des peintures aux caractéristiques stylistiques similaires mais à la qualité supérieure font leur apparition durant la seconde moitié et la fin du IIIe s. dans les catacombes de Rome. Il prend aussi comme arguments de datation les deux X (dont l'un peut être identifié à une croix) situés de part et d'autre de la tête de Daniel, le nom HEICOY qui figure dans les représentations de la résurrection de Lazare et du Bon Pasteur et l'absence du nom XPICTOC. D'après lui, le nom complet du Christ, IHCOYC XPICTOC, n'apparaît officiellement qu'après 315, avec le christogramme.

L'auteur n'a pas consulté le livre de D. Feissel où il aurait trouvé plusieurs commentaires intéressants sur les inscriptions de la tombe. Il accepte les datations des tombes proposées par St. Pélékanidis et reprend l'appellation de «tombe d'Eustorgios». Il ne fait aucun cas de la présence du style à incrustation qu'on observe dans la zone inférieure de la tombe de la rue Apolloniados et ne dit mot sur l'inscription mentionnant le nom de XPICTOC dans la représentation de Thècle au sein de la même tombe. Un tel constat aurait évidemment contredit sa théorie sur les noms du Christ et sur la datation étant donné qu'il considère les deux tombes comme contemporaines. Son opinion sur la datation de la *Dextera Domini* est par ailleurs difficilement défendable. Pour deux raisons. D'une part il est aléatoire de vouloir s'exprimer sur la question de l'antériorité ou de la postériorité de l'art populaire ou non officiel par rapport à l'art de la cour — y avait-il en outre des différences iconographiques et si oui, lesquelles? D'autre part, comment prétendre se prononcer catégoriquement sur cette énigme: est-ce l'art impérial qui crée et adopte les éléments de la peinture ou le contraire. Et on pourrait ajouter: selon quels délais?

L'état de conservation des peintures est mauvais: souvent seul le contour subsiste et plusieurs détails ont même disparu à jamais. À noter encore que seule la scène du paralytique témoigne de l'absence de certains éléments. Les croix avec les gouttes et le paysage avec les fleurs schématisées qu'on trouve dans toutes les représentations s'apparentent à des motifs de remplissage. Le travail est médiocre.

C. Rue Dimosthénous 7 (cimetière O.)[206a]

Deux tombes, situées l'une près de l'autre dans le cimetière O. de Thessalonique, ont été publiées tout récemment. La première (I) présente des peintures d'épisodes issus de l'Ancien et du Nouveau Testament (la seconde a un décor se limitant à une imitation d'incrustation). Elle porte quatre panneaux sur chacun des longs côtés et une seule sur les côtés étroits. Une double ligne, mince et noire, court tout au long des murs, en haut et en bas, délimitant les champs de représentation. Une bande bleue (6) ou verte (6) encadre les panneaux.

Sur la lunette du mur E. ont été représentés des bourgeons à feuilles vertes et à fleurs rouges. À gauche, un oiseau aux ailes bleues, becquette; à droite se trouve un canard. Dans la partie inférieure, l'artiste a figuré la scène d'Adam et Ève au Paradis (fig. D. 21). Au centre de la composition, l'Arbre de la connaissance qui a ici l'apparence d'un gros arbre au feuillage riche dans lequel s'enroule le serpent. À gauche, Adam, les mains sur le feuillage qui couvre sa nudité et à droite, Ève, le haut du corps nu, le bassin ceint d'un himation transparent. Elle se tourne vers Adam et a la main droite tendue vers lui. Aux extrémités du tableau, on observe des arbres schématisés.

Sur la lunette du côté O. sont figurés deux oiseaux dans un champ fleuri, de part et d'autre d'une hydria. Sous cette scène, on trouve la figure du Bon Pasteur dont les deux mains tiennent les pattes de la brebis posée sur ses épaules (fig. D. 22). Les deux autres brebis, représentées de part et d'autre de ses pieds, tournent leur museau vers lui. Deux arbres qui portent de grands fruits délimitent des deux côtés le champ de la composition.

Sur le mur S. se succèdent quatre tableaux d'E. en O. Le premier montre un personnage debout devant un bâtiment public comportant un arc bleu. L'homme porte des sandales, un chiton à manches et un himation blanc, enroulé sur sa main droite. S'il est évident qu'il s'agit d'un héros biblique, celui-ci est difficilement identifiable. Le deuxième tableau représente Moïse déliant sa sandale sur le rocher et le buisson ardent. La figure, le chiton à manches et la main de Dieu qui tient deux tablettes et porte l'himation au-dessus du buisson sont colorées en rouge. Moïse regarde en direction de la main de Dieu. La représentation est narrative et combine deux scènes distinctes. Suit en troisième lieu la scène de Daniel dans la fosse aux lions (fig. D. 20). Au premier plan, Daniel de face, les mains largement ouvertes. Il porte un court chiton blanc et un himation vert. Le lion de gauche, debout, tourne sa tête vers Daniel, tandis que le second à droite baisse la tête. À l'arrière-plan, on discerne deux arbres schématisés et, plus loin encore, un bâtiment. Le quatrième tableau figure un jeune homme assis dans un intérieur rempli d'éléments architecturaux. Situé devant une armoire, il porte un rouleau. L'identification de la scène demeure problématique.

Sur le mur N. se suivent d'E. en O. quatre scènes:

a) Une scène de bénédiction (fig. D. 23). Au premier plan, un jeune homme vêtu d'un chiton et d'un himation. Il pose la main droite sur la tête d'un jeune personnage, figuré à une échelle réduite, qui porte une peau de bête. Au fond, un bâtiment, caractérisé par une ligne courbe en son milieu, couvre toute la largeur du tableau. La scène nous rappelle l'épisode de la rencontre en prison entre Démétrius et Nestor transposé dans le cadre du stade de Thessalonique.

b) Un homme barbu assis sur un trône devant un bâtiment dont la toiture est à deux pentes. À droite une femme richement vêtue tend la main droite vers l'homme (fig. D. 24). Le fouilleur pense qu'il s'agit d'une représentation du propriétaire de la tombe et de sa femme et ajoute que la scène rappelle la tranquillité des anciennes stèles funéraires.

c) Moïse barbu qui frappe de sa main droite avec le bâton le rocher pour y puiser de l'eau. Une double série d'arcades occupe le second plan.

d) La résurrection de Lazare. La scène se déroule devant un bâtiment à fronton, dont la toiture est à deux pentes et dont on distingue même les types des tuiles (*strotires-kalyptires*). Il s'agit d'une évocation de la tombe. Le Christ debout, avec chiton et himation, rendu à une échelle surnaturelle, disproportionnée, touche Lazare, rendu à une échelle réduite, devant l'entrée de la tombe.

La voûte, soulignée par des bandes rouge et verte, est couverte de guirlandes qui partent d'une

206a. E. Marki, Πρωτοχριστιανικές παραστάσεις καὶ θέματα ποὺ μιμοῦνται τὴν κοσμικὴ ζωγραφικὴ σὲ ταφικὸ συγκρότημα τῆς δυτικῆς νεκρόπολης τῆς Θεσσαλονίκης, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 19 (1996-97), 125-149.

couronne située au centre. Des grenades et deux paons au corps bleu, aux ailes rouges et aux écailles bleues occupent le fond de la composition qui s'apparente à un champ fleuri (fig. D. 25).

Les peintures de la tombe présentent quelques particularités notables. D'abord, on reste frappé par le nombre de représentations. Dix scènes occupent la surface des murs. Une telle abondance est très rare. En outre, les épisodes figurés, dont certains demeurent non identifiables, ne se rencontrent pas dans les tombes voisines et, en règle générale, sont rares dans la peinture funéraire. Un autre élément insolite est constitué par l'articulation de la profondeur des scènes en deux ou trois plans. La plupart des scènes contiennent ainsi, à l'arrière-plan, des représentations architectoniques de bâtiments, tantôt reconnaissables, tantôt non. Il paraît évident que le style pictural et l'iconographie en usage dans les églises du temps inspirèrent le peintre qui décora notre tombe. Ce dernier semble être doté d'une culture très vaste puisqu'il reproduit également des motifs issus de la peinture mondaine et profane, et, plus généralement, des traits empruntés à l'environnement monumental urbain. Par la richesse de leur iconographie, ces peintures ont conféré à Thessalonique une importance particulière dans le domaine de la peinture funéraire chrétienne.

La tombe II voisine porte des peintures imitant une décoration en incrustation. Dans celle-ci, le seul motif chrétien identifiable est un monogramme du Christ. Si les deux tombes sont contemporaines — ce qui paraît fort probable — nous pouvons en déduire la reflexion suivante: la première sépulture, aux riches peintures et aux sujets religieux divers, suggère une chronologie tardive; la seconde tombe également, dans la mesure où un seul signe a été jugé suffisant pour signifier l'identité du défunt, ce qui atteste un christianisme non plus minoritaire ou marginal, mais une religion bien diffusée, dont les symboles sont désormais ancrés les mentalités. On admet en effet que le choix des sujets peints, dégagé des contingences extérieures, dépendait de l'artiste ou du propriétaire de la tombe. À la lueur de ce constat, nous pensons donc que la date d'exécution de ces œuvres ne peut être que postérieure à la fin du IVe s.

4.8. Les tombes de Veroia

Deux tombes fouillées dans le cimetière de la ville de Veroia, à l'extérieur de l'enceinte O., présentent des particularités intéressantes[207].

<u>Tombe n° 12</u>. Il s'agit d'une tombe en berceau. La partie inférieure des parois est enduite d'un mortier blanc pâle et ornée de monogrammes du Christ peints en rouge. Ceux-ci ont la forme d'une croix non isocèle dont la branche supérieure forme un P (⳨) (fig. A. 127).. Quelques-unes de ces croix sont accompagnées des lettres apocalyptiques A et Ω. À l'O., sur un des côtés étroits, le monogramme cruciforme est inscrit dans un cercle et flanqué d'une inscription. À l'extérieur du cercle et dans la partie supérieure, on lit « X(PICT)E HMΩN H EΛΠIC KAI KATAΦYΓION» (Christ notre espoir et refuge). Plus bas, de part et d'autre du cercle, apparaît le mot «EΛIΛANOY» qui doit être le nom du défunt. Dans le cercle et entre les branches, on lit la formule abrégée «O Θ(EO)C APX(ΩN)» et plus

207. Terrain Chr. Sariyannidis, rue Ionos et rue perpendiculaire de 16 Oktovriou. Théoch. Pazaras, Δύο τοιχογραφημένοι παλαιοχριστιανικοί τάφοι άπο τη Βέροια, Μακεδονικά 24 (1984), 234-244; Idem, A.Δ. 33 (1978), B2, 273-279; Idem, 5e Symp. X.A.E. (1985), 71-72. Nous étudions la tombe n° 12 avec la tombe n° 13 en raison des particularités des inscriptions et du voisinage, bien que sa décoration, croix en couronne, ait sa place dans un paragraphe suivant (texte et n. 270a).

Rue Ionos, terrain voisin de Sariyannidis. Une tombe dont la toiture a été détruite portait des peintures probablement du début du IVe s. Sur le côté O. était représenté le Christ assis sur le trône dans un environnement fleuri. Une femme figurée à une échelle réduite se trouve à droite du Christ tournée de trois quart dans la position de la Deisis. A gauche du Christ des traces de la partie basse d'une figure d'homme. Sur le côté N. il y avait de grands oiseaux et sur le côté S. une figure jeune dans un paysage de fleurs et d'oiseaux (A.Δ. 43 (1988), B2, 415, G. Papazotou).

208. On ne peut pas soutenir que le seul but de la présence des croix dans les tombes était la fonction apotropaïque ou la manifestation de l'identité religieuse du défunt. En acceptant un tel raisonnement on ignore la fonction décorative, le principal symbole chrétien et en plus la présence du message du salut et de la béatitude de l'au-delà que manifestait le Christ même. Sur l'usage apotropaïque de la croix chez les chrétiens du IVe s. a voir saint Augustin et saint Basile (J. Danielou, Les symboles chrétiens primitifs (Paris, 1961), 143 s.).

bas, selon le fouilleur, «ΟΥΡΑΝΙΟC ΚΑΙ ΚΥΒΕΡΝΗΤΗC» (Dieu, souverain céleste et gouverneur). Cette dernière interprétation doit être prise avec des réserves, car la lecture des caractères est rendue très aléatoire en raison de leur mauvais état de conservation (fig. D, 29). Le fouilleur suppose que l'inscription provient d'une prière ou de la liturgie des funérailles. Les croix peintes et les formules sacrées qui les accompagnent sont des symboles apotropaïques destinés à protéger la sépulture de l'influence des mauvais esprits, à l'instar des croix métalliques qu'on [redacted] souvent retrouvées dans les tombes[208].

L'auteur fonde [redacted] datation de la tombe sur l'étude de la forme des monogrammes cruciformes. Celui dont la branche supérieure forme un P (⳨) constitue un type intermédiaire entre la simple croix et le monogramme constantinien ☧. Le type de monogramme cruciforme que nous rencontrons sur les inscriptions et les monnaies fait son apparition vers le milieu du IVe s. en Orient et à Rome et se répand ensuite dans les provinces occidentales de l'Empire[209]. Ainsi, selon le fouilleur, le milieu du IVe s. fournit un *terminus post quem* pour la datation de la décoration de la tombe. Cette dernière fut probablement réalisée un peu après, si l'on prend en considération la présence des lettres apocalyptiques A et Ω qui font leur apparition à cette époque[210].

Tombe n° 13. C'est une tombe à ciste de forme trapézoïdale. L'intérieur était enduit d'un mortier jaune pâle. Les peintures qui l'ornaient ont été endommagées en partie à cause de l'humidité. La décoration de cette tombe est plus riche que la précédente. Une bordure, constituée d'une bande rouge encadrée de deux minces lignes noires, court tout au long des quatre côtés. Sur le côté étroit O., on observe une croix non isocèle dont les extrémités des branches sont élargies et portent des perles. Deux cercles concentriques, séparés par une couronne de laurier, également circulaire, entourent la croix. Les lettres A et Ω son suspendues aux branches horizontales. Dans les coins situés entre le cercle et l'encadrement, on trouve des branches avec des feuilles et des fleurs (fig. D, 30). Sur les longs côtés, deux figures en position de prière, sont représentées, orientées dans des sens opposés. La première est une femme (côté N.), (fig. D, 26), la seconde est un personnage de sexe indéterminé (côté S.). Elles sont, l'une comme l'autre, figurées entre un chandelier et un cyprès (fig. D, 27). De la figure féminine du côté N. on ne conserve que la partie supérieure du corps. Elle est coiffée d'un voile et porte un double collier de perles. Au-dessus de sa tête, on remarque les traces d'une inscription. Entre sa main droite et le chandelier, se trouve une autre inscription, davantage préservée, «ΚΥΡΑ ΔΟC ΜΟΙ ΤΙΤΘΙΝ ΑΛΕΞΑΝ(ΔΡ)Ω» (mère, donne le sein à moi, Alexandre) (fig. D, 26-27)[211], désignant peut-être le nom de la défunte.

À propos de cette inscription, le fouilleur jette un parallèle avec les représentations du repas céleste dans le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, à Rome, et les inscriptions «IRENE DA CALDA» et «AGAPE MISCE MI». Nous estimons que ces inscriptions n'ont pas la moindre ressemblance avec l'inscription de Veroia. Non seulement elles accompagnent un sujet totalement différent mais, surtout, elles appartiennent à des contextes fondamentalement opposés, aux significations spécifiques, céleste dans le cas de la catacombe, mondaine à Veroia.

Sur le mur S. on distingue la main droite d'une figure en prière. Une partie d'inscription, peut-être les premières lettres du nom du ou de la défunt(e) — ΓΛΑ[ΥΚΟC] ou ΓΛΑ[ΥΚΗ] — surmonte le personnage (fig. D, 28).

Dans le champ des deux représentations, on observe de nombreuses fleurs dispersées qui, avec les cyprès, symboles d'éternité et d'immortalité, désignent un autre monde, un paysage paradisiaque contrastant avec les riches vêtements et les parures de la défunte. Malgré son attitude d'orante qui au Paradis exprime sa dévotion envers Dieu, cette dernière semble signifier qu'elle ne veut pas se séparer des jouissances du monde terrestre[212].

209. I. Kotsonis, Τὰ χρονολογικὰ ζητήματα τοῦ σταυροῦ καὶ τῶν μονογραμμάτων ☧ καὶ ⳨ (Athènes, 1939), 89 s., 91 s. pl. I.

210. I. Kotsonis, op. cit., 91, pl. II (à voir Partie C, catacombe de Mélos, tombe de Thomas).

211. Le mot *κυρά* a ici la signification de la mère. J. Robert - L. Robert, Bulletin Épigraphique III (1952-58), n° 154, inscription de Cappadoce. Le mot τιτθίν-τιτθίον est le diminutif de τιτθός, le mamelon du sein de la femme (v. G. Liddel - R. Scott).

212. Ces exemples cités par l'auteur décorent des ensembles riches et des tombes en berceau (de Thrason de Rome et de Flavios à Thessalonique), tandis que notre tombe est à ciste, creusée dans le rocher et située dans une ville provinciale. Il semble que le statut social de cette femme était assez élevé. Les parures qu'elle portait et le fait que ces deux tombes étaient les seules décorées parmi les cinquante-deux tombes invitent à le croire.

Le fouilleur justifie sa datation par l'analyse des modèles iconographiques et stylistiques. On trouve en effet une disposition similaire des éléments isolés — la couronne, les chandeliers, les cierges et les fleurs — dans l'hypogée n° 4 de la nécropole de Serdica daté du IVe s.[213]. La couronne peut être rapprochée de celles de Philippes (fig. D, 44)[214] ou d'une autre, aux feuilles multiples[215], (fig. D, 46), datées par les monnaies des environs du milieu du IVe s. ou du règne de Constance II (337-361). Il mentionne également l'analogie existant avec la couronne qui entoure un monogramme du Christ dans la tombe I de Marusinac à Salone, datée du IVe s.[216]. Il soutient aussi que l'attitude solennelle des figures et leurs contours sont des caractéristiques qui suggèrent le milieu du IVe s. Un indice supplémentaire en faveur de cette chronologie est fourni par la comparaison entre la figure de la dame et une représentation analogue dans la catacombe de Thrason à Rome, datée de la même époque[217].

Ces tombes attestent qu'une véritable production artistique existait alors dans la ville provinciale de Veroia[218]. Les chandeliers pourvus de cierges constituent un attribut significatif du troisième style de Pompéi. On les rencontre également sur les parois et les plafonds des *cubicula* des catacombes de Rome. Ils s'apparentent à un élément architectonique utilisé pour diviser l'espace et organiser la représentation des diverses scènes, et trouvent leur origine dans un souci d'imitation du mobilier des maisons (v. les tombes de Flavios-Silistra). Dans notre cas, ils ont un indéniable rôle décoratif mais servent aussi à la division des panneaux. Proche de l'extrémité du panneau, il est combiné avec le motif du cyprès — qui n'était pas seulement apprécié pour sa signification symbolique mais aussi pour sa faculté de structuration des scènes — qui divise le tableau en deux parties. Ici, les cyprès dominent le paysage avec les branches de feuilles et de fleurs[219] (fig. D, 27-28). «L'art des catacombes

213. J. Valeva, Particularites, 124, fig. 9-10.

214. St. Pélékanidis, Ἡ ἔξω τῶν τειχῶν παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τῶν Φιλίππων, A.E. 1955, 151-172 (153 et 175), fig. 40-43.

215. Idem, Παλαιοχριστιανικὸς τάφος ἐν Φιλίπποις, Tortulae, Studien zu altchristlichen und byzantinischen Monumenten, R.Q. 30 Supplementheft (Rom-Freiburg-Wien, 1966), 223-228 (223), pl. 55, a, Μελέτες, 67, fig. 1.

216. E. Dyggve - R. Egger, Der altchristlichen Friedhof Marusinac. Forschungen in Salona, III, Wien, 1939, 14, fig. 21, sur la datation p. 80.

217. P. de Bourguet, Early christian painting (London, 1965), 25, fig. 80.

218. Un ensemble très important de peintures byzantines a été découverte dans une tombe hellénistique de la région de «Rologi» (A.Δ. 18 (1963), B2, 251, Ph. Drosoyanni) cité *supra* à plusieurs reprises (cf n. 412).

219. Le cyprès et autres plantes qui ne se dépouillaient pas de leur feuillage pendant la morte saison étaient devenus un symbole du renouvellement de la vie au-delà du trépas. Saint Ambroise compare cette espèce végétale, qui ne perd jamais sa verdure et ne change point de couleur, à l'âme vertueuse, qui échappe à la corruption et reste toujours semblable à elle-même (in psalm. 118, Sermo IV, 21 - P.L. 15, 1248). «Φυτὸν τὸ λεγόμενον κυπάρισσον ἐπάνω τοῦ μνήματος (...) αὐτομάτως ἐξεφύη» (Clément d'Alexandrie, Στρωματεῖς, 1,7 = P.G. 8, 732). Stèle tombale «... σὺν Θ(ε)ῷ αἱ κυπάρισσοι αὐτ(αι) εἰς μνήμ(ην)» (C. Mango, The funeral tree, a newly discovered byzantine inscription from Istanbul, Archaeology 3 (1950), 140-141) (A.D. 930). Sur le sujet: L. Piacente, Per la simbologia del cipresso nella Roma antica, Athenaeum 56 (1978), 387-390.

La liaison du cyprès avec le culte des divinités chtoniennes et des morts était connue dès l'Antiquité: H. Blümner, Die römischen Privataltertümer (München, 1911), 499; F. Olck, Cypresse dans Pauly-Wissowa, R.E. IV, 2, 1915 s. (1901) et dans Handwört. des deutschen Abergl. IX, 993; M. Nilsson, Geschichte der griechischen Religion, bis zur griechischen Weltherrschaft (Handbuch der Altertumswissenschaft V Abt., 2. Teil) (München, 1941-1950), I, 667. Serbius (comment. à Enéid III, 64, IV, 507), fin IVe s. ap. J.-C., dit que les Romains mettaient une branche de cyprès sur la porte de la maison du défunt comme deuil (E. Rhode, Psyche. Seelenkult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen, Leipzig-Tübingen, 1898 (Darmstadt, 1961), I, 220, 1); A. Mau, Bestattung dans Pauly-Wissowa R.E. III, 1 (1899), 350. Les branches et les feuilles des arbres toujours fleuris comme l'olivier, laurier, palmier, myrthe, cyprès avaient une signification protectrice pour les portant (E. Rhode, op. cit., I, 220-221, 225, n. 4; L. Deubner, Die Bedeutung des Kranzes im klassischen Altertum, Archiv f. Religionswiss. 30 (1933), 72, 75; N. Kontoleon, Τὸ Ἐρέχθειον ὡς οἰκοδόμημα χθονίας λατρείας (Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ., 29) (Athènes, 1949), 37-39 sur l'olivier; G. Spyridakis, Τὰ κατὰ τὴν τελευτὴν ἔθιμα τῶν βυζαντινῶν ἐκ τῶν ἁγιολογικῶν πηγῶν, Ε.Ε.Β.Σ. 20 (1950), 162. A voir la documentation d'Argyris Petronotis, Τὸ κυπαρίσσι στὴν ἑλληνικὴ παράδοση, 5e Symp. X.A.E. (1985), 80-81; N. Verdelis, Χαλκῆ τεφροδόχος κάλπις ἐκ Φαρσάλων, A.E. 1950-51, 98-105, inscription «λευκὴ κυπάρισσος». Il vit peut-être 2.000 ans. Arbre sacré des

n'est pas ou du moins ne reste pas purement ornemental: les motifs qu'il reproduit sont chargés de sens et doivent rappeler au chrétien les vérités de la foi et les espérances qui lui sont chères. Les symboles sont des signes conventionnels qui ne peuvent être déchiffrés sans la communication d'une clef secrète»[220].

L'aspect de la figure féminine, aux riches vêtements, au voile et au collier, témoigne assurément d'une extraction sociale élevée. La caractéristique la plus frappante de cette représentation reste néanmoins l'inscription. Son contenu, par l'émotion qui s'en dégage, est peut-être unique. La phrase témoigne en effet avec force et authenticité de la douleur des parents de la défunte, du lien sentimental qui les unissait à elle, de l'existence d'un bébé qui cherche vainement le sein de sa mère. On s'interroge sur le rôle exact du peintre dans la formule de cette inscription. Celle-ci est-elle due à son initiative ou à celle des parents de la défunte? D'autres énigmes subsistent. La figure du mur S. est-elle celle du père? S'agit-il de la commémoration d'une jeune femme de classe élevée et de son mari morts accidentellement? Ou d'une jeune mère décédée en couches?

Un autre problème se pose encore: quelle est la différence entre une tombe à ciste et une tombe en berceau? La seconde, plus grande et plus haute, nécessite davantage de matériaux pour sa construction. Faut-il dès lors penser que ce type, en raison de son coût, était surtout réservé aux membres d'une classe élevée? Si l'on veut déterminer la diffusion de la forme d'une tombe par rapport à une autre, il convient de prendre en considération deux facteurs: a) la forme qui domine dans les environs (ainsi, à Thessalonique, presque la totalité des tombes sont en berceau; on ne peut donc pas donner à cette forme une signification particulière); b) les matériaux de construction et la nature du sol (à Veroia toutes les tombes de l'époque hellénistique et celles qui y sont postérieures s'avèrent creusées dans le rocher). En conséquence, une tombe en berceau, outre qu'elle sera insolite, y aura, plus qu'ailleurs, une signification particulière. Il faut cependant noter que la tombe à ciste de Veroia est plus riche en peintures que la tombe en berceau, à la décoration élémentaire.

Les peintures des deux tombes frappent par la simplicité des sujets, le grand nombre des inscriptions et, sur le plan esthétique, par la liberté d'expression. On ne trouve pas ici de sujets tirés de la Bible, mais des représentations de figures mondaines dans une posture classique d'orante, insérées dans un contexte très affectif. L'expression est assurément plus libre et moins officielle. Le peintre travaille sans tenir compte des sujets et du style. En témoignent non seulement le mode avec lequel il traite les personnages mais aussi le choix des motifs décoratifs et bien sûr la formule des inscriptions. La personnalisation de l'expression est surtout évidente dans les peintures de la tombe n° 13. S'agit-il du même artiste que celui qui se charge d'orner la tombe n° 12? C'est probable. Des principes identiques président à la décoration des deux sépultures. Toutefois, le contenu des inscriptions atteste deux tons opposés, l'un est plus officiel, l'autre plus libre. Si les peintures des deux tombes présentent quelques caractéristiques communes leur conférant un certain cachet provincial, elles dépassent cette définition par leur originalité et leur caractère non officiel.

Ces caractères particuliers nous font penser à un sujet dont nous avons fait mention dans l'introduction de cette partie, à savoir l'art non officiel, l'art naïf ou rustique et la contribution de l'artiste à sa formation. Si, à Veroia, nous avons décelé des spécificités de style et surtout la liberté d'expression, et d'émotion, dans les inscriptions, à Ossenovo[221], on observe un style résolument naïf

divinités chtoniennes et symbole de deuil et reproduction de la vie. Citations de Pausanias sur les bosquets de cyprès qui se trouvent près des tombes des héros et souvent près d'une source (II, 2, 4; IV, 34, 4; VIII, 24, 7-8). Pendant l'époque classique (G. Hock, Griech. Weihegebräuche (Würzburg, 1905), 16 s.; J. Köchling, De coronarum apud antiques vi atque usu, Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten XIV Band, 2 Heft, 60, Giessen, 1914). Des cyprès sur les reliefs de tombes et de sarcophages de l'époque romaine impériale (dissertation d'Elisabeth Unterkircher). Sur le pavement en mosaïque de la basilique A de Nikopolis (500) avec des cyprès et des oiseaux qui volent (A.E. 1916, 65-72, fig. 14, Al. Philadelpheus). Sur les chancels (A. Orlandos, A.B.M.E. 3 (1937), 180-181, fig. 6, 7). Pour les reliefs des sarcophages byzantins (Th. Pazaras, Ἀνάγλυφες σαρκοφάγοι καὶ ἐπιτάφιες πλάκες τῆς μέσης καὶ ὕστερης βυζαντινῆς περιόδου στὴν Ἑλλάδα, Thessalonique, 1984 [Τ.Α.Π.Α. 1989]).

220. Fr. Cumont, Recherches, 12.

221. R. Pillinger, Monumenti paleocristiani in Bulgaria, R.A.C. 61 (1985), 275-310 (300-301). Les fresques sont réparties en trois zones, une série de figures, au-dessus d'elle des motifs géométriques et végétaux et sur le plafond la

et à Thessalonique, dans la tombe de ΛΥΚΟC et de COYΔΙ..., un style qu'il est permis de qualifier de rustique[222]. Les trois sépultures, chacune à leur façon, ont un caractère dépourvu de relation avec la religion officielle, qu'elle soit païenne ou chrétienne, mais expriment des scènes mondaines et font la part belle aux sentiments humains. Nous pensons que ce sujet mérite une étude à part.

4.9. Éléments décoratifs

Hormis les représentations figurées qui illustrent des scènes bibliques ou mondaines, on trouve aussi, dans des tombes déjà mentionnées ou dans d'autres, divers éléments décoratifs qui ont une signification eschatologique. Ces éléments sont a) les oiseaux situés de part et d'autre d'un bassin et les différentes formes de décoration végétale et b) la croix et ses combinaisons.

La tombe du Bon Pasteur présente ainsi une scène de jardin avec des oiseaux. Sur l'un des longs côtés, deux balustrades de grilles rouges en forme de X laissent entre elles un large passage. Au centre du jardin, sur une colonne surmontant deux marches, il y a un bassin dont les nervures sont remplies d'eau et qui, au centre, comporte un tuyau hydraulique terminé par une pomme de pin percé à cause de son mouvement de rotation de l'eau. Des deux côtés de la source, sont représentés, de manière symétrique, deux paons qui se dirigent vers elle. Tout le jardin est parsemé de fleurs en forme de flèche, aux couleurs ciel et rouge (fig. D, 10).

Dans son commentaire sur la tombe, St. Pélékanidis note que la structure des peintures rappelle les représentations du Paradis et fait référence aux travaux de F. Gerke, à la catacombe de Pécs et à ses rapports avec les catacombes de Rome[223]. Il soutient qu'à Pécs l'exécution fut rapide et sans finesse et que la représentation du jardin fait également appel à des éléments architectoniques comme l'imitation d'un revêtement de marbre, alors que dans notre tombe, seul le Paradis, sans autre détail, est représenté et que l'exécution est très soignée, le coup de pinceau très assuré, au point que les grilles, par leur rendu réaliste, semblent réelles. Il estime néanmoins que les deux monuments ont beaucoup d'analogies. En outre, à Aquilée, on remarque de pareilles grilles à l'intérieur et à l'extérieur du jardin où se trouve figurée une fontaine sur une colonnette[224]. Les peintures de Pécs sont datées des premières décennies du IVe s. (!), celles d'Aquilée – à juste titre selon l'auteur – de la deuxième décennie de ce siècle. Il place à la même époque la réalisation des peintures considérées, soit à cause de leur parenté étroite avec les monuments de Pécs et d'Aquilée, soit pour d'autres raisons de caractère technique.

Ces motifs mettent en scène un cadre paradisiaque où les oiseaux qui bordent le bassin cherchent à y puiser l'eau de l'immortalité. Cette représentation est fort ancienne. C'est un sujet courant durant l'Antiquité classique, grecque et romaine, de la peinture murale et de la mosaïque (fig. D, 31). Dans la tombe du Bon Pasteur, ce motif se distingue par la forme du bassin qui ressemble plutôt à une machine hydraulique. La particularité réside dans la présence du grillage que nous trouvons aussi ailleurs et qui imite sans doute les grilles des jardins et des clôtures des sanctuaires des églises. Mais c'est cependant l'imitation du jardin paradisiaque qui prévaut dans notre scène.

représentation du ciel (Idem, Das Grabmal von Ossenovo (Bulgarien) im Rahmen des frühen Christentums der westlichen Schwarzmeerküste, Anz. Wien 120 (1983), (8), 196-215, spéc. 197-206). La tombe date du IVe s. Mention dans (Idem, Ein frühchristliches Grabmal mit Wandmalerei aus Ossenovo (Bezirk Varna, Bulgarien), XVIe C.I.E.B. (Wien, 1981) II/5 (Jb.ö.B. 32/5, 385-386). Et récemment, R. Pillinger - A. Minčev - P. Georgiev, Ein frühchristliches Grabmal mit Wandmalerei bei Ossenovo, Bezirk Varna, Bulgarien, Wien, Verlag der österreich. Akad. der Wissensch. 1989. (Schriften der Balkan-Komission, Antiquarische Abt. 17). Également, A. Minčev - P. Georgiev, The tomb at Ossenovo, a monument of the late antique painting on the thracian coast of Pontos, IIe C.I. de Thracologie, II (1976), Bucarest, 411 s. Selon J. Valeva (Particularités, 126-127) «considérant tout l'ensemble des figures des soldats, du serpent et des astres, on peut supposer que ce sont des symboles mithraïques, mêlés aux croyances populaires. Ce mélange d'idées ainsi que l'exécution primitive des fresques donnent à cet hypogée une apparence rustique» (Idem, Two tombs in the Balkan countries and the sun-worship in the early christian period, Miscellanea Bulgarica 5 (Wien, 1987), 281-293). Les trois tombes datent du IVe s.

222. À voir n. 82. Les trois tombes datent du IVe s.

223. Fr. Gerke, Die Wandmalereien, 128; Idem, Petrus-Paulus, 169.

224. A. Gnirs, Aquileia, 139, fig. 102; J. Fink, Der Ursprung, 52 s., pl. 9.

Parmi toutes les tombes examinées, la tombe du Bon Pasteur occupe une place à part dans l'iconographie et la qualité technique des représentations. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder la figure en partie détruite du jeune homme, la représentation des anges-Amours tenant la croix entourée par la couronne et la figuration délicate des oiseaux buvant dans le jardin. Comme nous l'avons démontré plus haut, la datation proposée par St. Pélékanidis est à écarter.

Un autre groupe de tombes mises à jour dans la cité universitaire de Thessalonique, rue Hay. Dimitriou, comporte une décoration végétale associée à des oiseaux. Sur leurs parois verticales, ces sépultures présentent une décoration imitant l'incrustation et sur leurs arcs et lunettes d'autres sujets. Ces parois sont divisées en deux ou trois sections par des corniches de couleur rouge-vin, ocre-châtain et blanc pâle, bordées d'imitations de plaques de marbre polychromes. Dans leur partie supérieure, à la naissance de la voûte, une vigne, utilisée comme bande décorative, court horizontalement tout au long des quatre côtés de la tombe. Sur l'un des côtés étroits, au-dessus de la décoration végétale et au milieu des multiples branches, apparaissent un paon et un autre oiseau (fig. D, 55). Dans une autre tombe, on rencontre la même imitation de marbre sur les parois, mais sur le côté étroit, la lunette et au-dessus d'une bande épaisse, dans un champ fleuri, c'est un paon seul qui est représenté (fig. D, 54)[225]. Des pampres de vigne — communs à tous les décors dont nous nous occupons — et des oiseaux paradisiaques, ayant entre eux une relation iconologique offrent un parallèle certain avec l'hypogée de Corinthe qui, par conséquent, pourrait avoir un aspect religieux (v. *infra*)[226].

St. Pélékanidis affirme que la forme et le rendu des branches de la vigne et du raisin, tout comme le rendu des oiseaux, typique de la technique de la seconde moitié du IVe s., se caractérisent par la grande liberté du dessin et l'ingéniosité du rendu. L'auteur date ce groupe de tombes du milieu du IVe s. Plus haut, nous avons pourtant vu que dans une autre publication, il les datait du troisième quart du IIIe s. (en raison de la représentation du repas eucharistique)

Une tombe appartenant à un autre groupe de sépultures découvertes sur le terrain de la cité universitaire de Thessalonique représente ce qu'on pourrait appeler la manière linéaire rouge-verte[227]. Elle a la particularité d'avoir ses parois verticales couvertes d'un véritable revêtement de marbre. Les peintures sont bordées en haut et en bas par une bande rouge de 0,04 m de large qui après avoir parcouru les longs côtés termine sur les côtés courts. Sur la paroi du côté O., au centre et sous la bande rouge inférieure, est représenté un canthare à la panse nervurée; de part et d'autre du vase, deux paons affrontés, aux ailes rouges et à la poitrine rougeâtre, ont été peints (fig. D, 31). Toute la surface restante est parsemée de fleurettes rouges à une ou quatre feuilles comportant de minces rameaux verts. On ne peut pas déterminer avec certitude la nature de l'objet en forme de spirale aux extrémités duquel poussent de petites brindilles. S'agit-il d'une plante ou d'un reptile?

Les longs côtés sont occupés par des représentations de paysages idylliques comprenant des arbres au feuillage vert. Sur le côté S., entre les arbres, est représenté un *pithos* rouge à bandes vertes sur le col, incliné vers la droite. Un oiseau vert portant un ruban rouge sur le col picore le récipient (fig. D, 34)[227a]. De l'autre côté, un coq s'approche du vase. Au sol poussent de petits arbustes verts. Un

225. Α.Δ. 16 (1960), B, 223, pl. 194, b. St. Pélékanidis; Gli affreschi, 21-23, fig. 8; Die Malerei, 218-220 = Μελέτες, 78-80. Dans B.C.H. 64-65 (1940-41), 250, P. Amandry, on mentionne des tombes à chambres souterraines situées à l'O. de l'enceinte de la Foire internationale. Elles portent des peintures médiocres en couleur rouge et verte représentant des croix et des paons posés de part et d'autre d'un vase et de décor végétal et floral.

226. D. Pallas, Investigations, 14, fig. 23, p. 11.

227. Gli affreschi, 19-21, fig. 6-7; Die Malerei, 229-230, fig. 23-24 = Μελέτες, 89-91, fig. 23-24.

227a. Le ruban qui entoure le cou des oiseaux est un symbole de puissance royale des Sassanides (*pativ*) souvent rencontré dans l'art de l'Antiquité Tardive et médiéval d'Europe et d'Asie et de l'Islam particulièrement aux étoffes (O. von Falke, Kunstgeschichte der Seidenweberei (Berlin, 1921), pl. 100-101, 131; D. Levi, Antioch mosaic pavements (Princeton, 1947), I, 482-483). On le rencontre sur les peintures de l'époque de l'iconomachie au IXe s. à Naxos (A. Vasilaki, Εἰκονομαχικὲς ἐκκλησίες στη Νάξο, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 3 (1962-63), 49-74 (61); cf. D. Pallas, J.ö.B. 23 (1974), 271-314; Ch. Delvoye, L'art byzantin (Paris, 1967), fig.80). G. Dimitrokallis essaie de faire une typologie du sujet (Ἐπὶ μιᾶς τοιχογραφίας τοῦ ναοῦ τῆς Ἁγ. Κυριακῆς Νάξου, 3e Symp. X.A.E. (1983), 23-24). Également: A. Frova, Pitture di tomba paleocristiana a Milano, Bollet. d'Arte 36 (1951), 53. On le trouve aux mosaïques du pavement de la Dardanie, Macédoine première et seconde, Épire ancienne et nouvelle, Amphipolis, Sandanski, Caričin Grad A, Nikopolis, Lin. Lichnydos, Kos (P. Atzaka, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ δάπεδα τοῦ Ἀνατολικοῦ Ἰλλυρικοῦ, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), I, 260-261, 278-279). Sur Amphipolis: Π.Α.Ε. 1964, pl. 35, a. E. Stikas, Eglise d'Akrini à Kozani et à Kos et animaux avec le ruban au cou à N. Anchialos C (St. Pélékanidis, Σύνταγμα τῶν παλαιοχριστιανικῶν ψηφιδωτῶν δαπέδων τῆς Ἑλλάδος, I, Νησιωτικὴ Ἑλλάς (K.B.E., Βυζαντινὰ μνημεῖα 1), (Θεσσαλονίκη, 1974), 23, n 43). Sur l'arc S. du narthex de l'Acheiropoiétos (St. Pélékanidis, Παλαιοχριστιανικὰ μνημεῖα Θεσσαλονίκης (Thessalonique, 1973), 31, pl. 9). Sur le sujet: A. Grabar, Le rayonnement de l'art sassanide dans le monde chrétien, Congr. Intern. La Persia nel medioevo, Accad. naz. lincei, 1971, 679 s.

paysage identique orne l'autre long côté. On repère, dans un arbre, un oiseau semblable à celui qui a déjà été décrit mais aussi un autre oiseau blanchâtre voletant, prêt à se poser sur la branche d'un arbre (fig. D, 35). Toute la surface de la voûte est décorée de fleurettes à l'exception du centre qui, originellement, comprenait une couronne aujourd'hui détruite.

St. Pélékanidis souligne que si les couleurs fondamentales de la représentation sont le rouge-vin et le vert, soit les couleurs dominantes du IIIe s., les fines lignes typiques de la technique linéaire rouge-verte font défaut. Les principes de cette dernière s'observent cependant dans la manière du rendu des figures et dans l'usage des couleurs. On ne peut parler d'«illusionisme» mais les figures, leur contour, continuent à être rendus de manière impressionniste. De l'étude des peintures, l'auteur déduit les observations générales suivantes: a) le rouge et le vert continuent toujours de dominer; b) l'impressionnisme prévaut également mais la netteté des contours est plus accentuée; c) les minces lignes qui limitaient les bandes ont disparu; d) il n'y a pas encore de combinaison entre le paysage pictural ou les motifs figuratifs et l'imitation du revêtement en marbre, parce que — nous l'avons dit — c'est un revêtement de marbre véritable et non une imitation qu'on trouve. St. Pélékanidis date les tombes du dernier quart du IIIe s., contredisant ainsi la chronologie soutenue dans sa première publication (deux premières décennies du IVe s.).

En plus de ces contradictions, St. Pélékanidis néglige le témoignage, intéressant pour la datation, fourni par la présence supposée de la couronne au chrisme. Quelles pourraient être la signification et la place dans l'évolution de l'iconographie du paysage idyllique avec ou sans les représentations bibliques ou profanes? Nous n'avons pas la prétention de vouloir trouver ici une réponse à une telle problématique. À notre sens, il n'y a cependant aucune différence entre le développement des motifs iconographiques végétaux et celui des sujets figurés. Il ne s'agit pas d'un problème d'antériorité ou de postériorité par rapport à d'autres représentations. Nous avons tout simplement affaire au goût personnel du peintre et à ses choix, singuliers dans notre cas.

La tombe de Flavios présente une synthèse complète où on ne trouve pas seulement des représentations de figures humaines mais aussi des éléments de la décoration végétale. Les oiseaux et les paons sont figurés en abondance ce qui montre que la famille est entourée d'un paysage paradisiaque, conformément aux canons de la peinture funéraire (fig. D, 32). Au centre de l'un des longs côtés, parmi des fruits divers et des fleurs, le peintre a figuré un vase de cristal à deux anses, haut sur pied, duquel jaillit de l'eau. De part et d'autre, deux paons s'apprêtent à s'y abreuver. Derrière l'un d'eux, un autre oiseau se dirige vers le centre de la composition. Aux deux extrémités du mur, deux arbres stylisés sont disposés symétriquement. Ils ont pour élément principal une pomme de pin conique[228], chacune rendue différemment. Sur l'autre long côté, l'artiste a représenté au centre de sa composition un panier fermé rempli de fleurs vers lequel se dirigent deux oiseaux. Le fond de la scène est orné de feuilles vertes et de fleurs rouges en forme de flèche. Le centre de l'arc est occupé par une couronne elliptique de feuilles de laurier et d'olivier entourant un chrisme. Toute la surface convexe restante est couverte de fleurs en forme de flèche, colorées tantôt en rouge, tantôt en vert clair[229].

La décoration végétale de ces groupes de tombes, considérée indépendamment des autres motifs figurés, peut appartenir indifféremment à une sépulture païenne ou à une sépulture chrétienne, constat qui démontre l'universalité de la décoration végétale à travers les siècles et les cultures. En examinant la représentation de Suzanne nous nous sommes occupé du sujet du jardin du Paradis par la présence

228. Paulin de Nole (Carm. 21, 295 s.) faisant l'éloge de son filleul Pinianus nom dérivé du pin «qui verdoie sans fin» ajoute que cet arbre, sécrétant une résine odorante, est le prototype du corps éternel des bienheureux (Fr. Cumont, La stèle, 24). Sur le pin (Idem, Recherches, 219 et 505).

229. Gli affreschi, 8-9; Die Malerei, 231 = Μελέτες, 92.

de l'enclos dans la tombe du Bon Pasteur, dans celle de Suzanne et à Pécs et Niš[230].

Ces motifs décoratifs que nous avons rencontré plus haut constituent un lieu commun de la peinture funéraire paléochrétienne, malgré de légères différences stylistiques. Si à Rome les larges espaces sont décorés par des combinaisons recherchées de rinceaux, attestant la finesse du goût et la richesse des moyens, à Serdica les sujets iconographiques et la décoration florale témoignent d'un schématisme plus poussé et à Thessalonique, on discerne une forte prédilection à représenter les oiseaux, avec ou sans la croix, ainsi qu'un grande variété de sujets floraux et ce, dans un style plus libre et naturaliste.

Les peintures de Serdica sont aussi divisées en deux registres. Des deux côtés de l'entrée sont représentés quatre oiseaux. On trouve également des guirlandes suspendues aux corniches des parois comme sur les sarcophages. Les voûtes sont décorées de fleurs et d'oiseaux. La caractéristique principale des peintures conservées est constituée par l'absence de toute figure humaine[231]. Entre Thessalonique, Serdica, Pécs, Niš, il y a un grand nombre de sujets communs, il y a aussi un style commun; néanmoins, à bien regarder, de petites différences se font jour. Celles-ci sont plus nettes à Kertch et à Smyrne.

Un hypogée orné de peintures très intéressantes a été découvert à Iznik (Nicée). Sur les murs N. et S. et dans certains panneaux, on observe des représentations d'oiseaux, une ornementation florale et des motifs géométriques. Sur le mur O., de part et d'autre de l'entrée, deux paons ont été figurés. Sur le mur E., on retrouve à nouveau des paons, cette fois disposés de part et d'autre d'un canthare. Sur les longs côtés de la pièce, l'artiste a peint des boîtes en trois dimensions séparées par deux larges bordures avec denticules. La surface de la voûte montre des carrés qui imitent un plafond à caissons, ces derniers étant séparés par d'étroites bordures rouges incluant des rosettes aux formes variées. Les panneaux sont encadrés de larges bordures rouges, décorées de triangles blancs, de feuilles et de lignes courbes. Un paysage idyllique est représenté sur le mur E. Sur la lunette et sur un terrain blanc sont peints des coquelicots, des feuilles vertes et de l'herbe verte. Au centre une croix avec monogramme dont les extrémités des six branches comportent des perles. De part et d'autre du symbole, on trouve une perdrix tournée vers une branche de cyprès. Dans les larges panneaux, le peintre a figuré un jardin avec des coquelicots, des petits arbres et des oiseaux. Au milieu, un grand canthare à imbrications. De chaque côté, un grand paon pose une de ses pattes sur l'anse du vase. Les ailes des gallinacés sont grises, la poitrine bleue, la queue brune. Selon l'auteur de la publication, nous sommes en présence d'un art populaire. Il n'y a pas une régularité géométrique. Les oiseaux et le feuillage apparaissent comme le produit de l'imagination de l'artiste. Le paysage représenterait le Paradis. L'auteur rapproche la décoration de cet hypogée de celle de Silistra et la date du milieu du IVe s.[232].

La description de cet hypogée, représentatif des productions artistiques de la partie orientale de

230. L. Mirković, Der Paradieszaun in der römischen Katakomben und den frühchristlichen Grüften von Pecuj und Niš, Starinar 9-10 (1958-59), 215-216. Fr. Gerke (Petrus-Paulus, 170) soutient que le jardin de Niš est une variante de la représentation du Paradis comme à Aquilée et Pécs. L. Mirković ne s'accorde pas: de part ■ d'autre de la porte d'entrée Pierre et Paul introduisent le mort dans le Paradis. Fr. W. Deichmann (B.Z. 47 (1954), 432-435, compte rendu bibliogr. sur Fr. Gerke, Wandmalereien) est contre Fr. Gerke (B.Z. 50 (1957), 561, compte rendu bibliogr. sur L. Mirković). Le jardin indique le *cepotaphium* [κηποτάφιον] (grabgarten) manifesté par la clôture avec les hermès.

231. E. Condurachi, Monumenti, 71, fig. 37-43; ■. Pillinger, Frühchristliche Malerei, 97, fig. 22-24, tombe n° 5 avec paons et guirlandes du IVe s., fig. 7, 8, 36 tombe n° 3 du Ve ■. Dans l'hypogée n° 4 de Serdica les rinceaux de la vigne se déploient avec un mouvement libre et leurs feuilles donnent l'illusion d'une somptuosité. En Asie Mineure on rencontre des images isolées de grappes de raisin (Ancyre), analogues à celles découvertes en Bulgarie (Ossenovo-Plovdiv). À Anemurium, dans une des niches, une vigne est peinte en demi-cercle. Dans les hypogées de l'Asie Mineure les motifs floraux sont plus abondants. On distingue: des guirlandes du type «couronne» de fleurs de feuilles et de fruits, rappelant par leur somptuosité les guirlandes sculptées romaines (Sofia, hypogée n° 4, rue Gourko, Sardes, Thessalonique); des guirlandes du même type mais d'une exécution plus négligée (Sofia, hypogée n° 1, Ancyre) et des guirlandes «chenilles» semblent être plus rares aux Balkans (Plovdiv) (J. Valeva, Particularités, 124-125). Ce dernier type est souvent rencontré en Asie Mineure et en Crimée.

232. N. Firatli, Hypogeum, I, 924, III, pl. 332-340; Th. Leslie Shear, A roman chamber-tomb at Sardis, A.J.A. 31 (1927), 19-25 (19). Les peintures de la tombe de Sardes présentent le même style avec des oiseaux, paniers avec des fruits, petites fleurs et chenilles. Le fouilleur soutient que les peintures de Sardes semblent être contemporaines des œuvres semblables en Crimée du Ier et IIe s. publiées par M. Rostovzev et de la Viale Manzoni de Rome (IIe ou début du IIIe s.). Enfin il trouve que les mêmes motifs persistent dans Sainte-Constance, datée du IVe s.

l'Empire, atteste d'indéniables similitudes iconographiques avec la décoration des tombes de Thessalonique ou d'autres centres, même s'il faut noter quelques différences quant au rendu des sujets, qui s'avère plus libre et moins austère que celui lié aux représentations de paons ou d'oiseaux situés de part et d'autre de la fontaine de vie[233].

Une tombe récemment découverte à Thessalonique présente encore une décoration paradisiaque. L'ensemble des murs de la sépulture sont peints. Sur le côté E., on observe deux grands chrismes et, sur la voûte, des symboles du Christ. Les autres surfaces sont décorées de vases, de fruits et de paons dispersés qui désignent le Paradis. On date cette tombe de la première moitié du IVe s. (fig. D, 45). Une tombe à ciste dans le cimetière O. (Ramona) porte elle aussi un paysage idyllique. À l'exception du côté E., les parois présentent une décoration constituée par un champ blanc pâle et des oiseaux situés dans un paysage rocheux. Sur le côté S., un oiseau becquette une fleur devant un panier rempli de fleurs. Sur le côté N., un autre oiseau becquette une fleur, située à droite de branches fleuries. La partie supérieure des représentations comprenait une bande rouge, définie en haut par une ligne rouge. Dans une tombe mise à jour à Pylaia, près de Thessalonique, on trouve une variante de cette décoration: autour d'un panier de fruits, l'artiste a représenté d'un côté des paons et de l'autre des perdrix (fig. D, 53). La scène est très naturaliste. Sur le côté O., sont représentés deux livres fermés (l'Ancien et le Nouveau Testament?). La tombe a été datée du Ve ■. L'association paon-perdrix autour d'un vase se rencontre encore dans une peinture provenant du terrain de la faculté de Théologie (fig. D, 51, à comp. fig. D, 33). La sépulture du bâtiment d'administration livre un exemple particulièrement raffiné du thème que nous étudions: là aussi, on distingue des paons de part et d'autre d'un panier (fig. D, 48). Les guirlandes figurées au-dessus et au-dessous des oiseaux confèrent à la scène un aspect archaïsant et rappellent celles de la tombe de la rue Nestoros 8 de Thessalonique et de Corinthe à l'attribution ambiguë (fig. D, 61). La représentation pourrait également être attribuée à une tombe païenne.

Sur les murs des tombes du martyrium du cimetière E. de Thessalonique, une bande décorative rouge bordée de lignes noires sert de cadre aux compositions. Sur la paroi N. de la tombe n° 11, le peintre a figuré une plante hydrophile verte et une figure humaine portant un chiton rouge. Une ligne rouge bordée de lignes noires entoure toute la scène, tandis qu'une autre, mince et noire, divise la surface en cadres rectangulaires. Neuf tombes du cimetière conservent une décoration picturale se limitant aux zones encadrées. Cinq tombes conservent des peintures avec un sujet décoratif distinct. Dans la tombe n° 23, sur le mur E., est représentée une fleur et une zone rouge de 0,10 m de large, bordée par deux lignes noires. Au-dessus de cette zone on distingue une plante avec une mince tige verte et des fleurs rouges légèrement inclinées, comme sous l'effet du vent. La peinture, libre, ne manque pas de grâce. Le fouilleur la date, en se fondant sur la relation avec les mosaïques de l'Acheiropoiétos, de la seconde moitié du Ve s.[234].

233. O. Cullmann a noté, à propos de l'expression «eau vive» (ὕδωρ ζῶν), que le mot pouvait avoir quatre significations. Au sens profane, il désigne l'eau de source par opposition à l'eau stagnante. Au sens rituel, il désigne l'eau baptismale. Au sens biblique, il désigne Dieu comme source de vie. Enfin au sens chrétien, il symbolise l'Esprit-Saint (Les sacrements dans l'Évangile johannique, Paris, 1951, 22). Il reste cependant qu'entre ces divers sens il y a des liaisons normales (J. Daniélou, Les symboles, 49). À comparer au premier sens le νεαρὸν ὕδωρ = νερό, en grec moderne.

Sur la représentation à voir, deux paons de part et d'autre d'un panier (G. Calza, La necropoli, 154, fig. 77), arcosolium peint de la tombe n° 23, du IIIe s. Des paons de part et d'autre d'un cratère (Fr. Deichmann, Ravenna, I, 165-166, fig. 70 et II, 2, fig. 192). Sur le sujet: T. Velmans, Une image paléochrétienne rare au baptistère de Pitzunda, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969), I, 597-604, II, pl. CCLXII, republié dans «Quelques versions rares du thème de la fontaine de vie dans l'■rt paléochrétien», C.A. 19 (1969), 29-43. Sur le symbolisme du paon: Saint Augustin, De civitate Dei, 71, 4. Autres exemples dans, G. Cvetković - Tomašević, Sur l'origine et la signification de quelques mosaïques paléochrétiennes de pavement provenant des Balkans orientaux (IXe C.I.A.C. (Rome, 1975), II, 527-543). Dans le baptistère de la basilique épiscopale de Stobi (J. Wiseman - Dj. Georgievski, Wall decoration at Stobi, Studies in the antiquities of Stobi, B.C.H. 94 (1970), 164, fig. 1). La fontaine de vie sur les mosaïques (V. Bitrakova - Grozdanova, Sur un thème se trouvant dans les mosaïques paléochrétiennes de la république socialiste de Macédoine, 33 Corso (1986), 121-134). En alternative le sujet du cerf assoiffé est comparé à l'âme du chrétien aspirant à Dieu (Psaume 41) (Ch. Puech, Le cerf et le serpent, note sur le symbolisme de la mosaïque découverte au baptistère de l'Henchir Messaouda, C.A. 4 (1949), 17-60).

234. Tombe de la rue Ambélonon 115 du cimetière O. de Thessalonique (A.Δ. 34 (1979), B2, 293, pl. 126, c. E

Le motif des paons est un véritable lieu commun de la décoration funéraire. À Sardes, la sépulture
appelée «the peacock tomb» présente elle aussi un jardin garni de paons, de petits oiseaux, de fleurs
dispersées, de guirlandes et d'un panier de fleurs. Son style ressemble à celui de la tombe de Sardes
que nous analysons ci-après. La présente tombe est datée du Ve s., la seconde du IVe s.[235].
Le paon évoque l'idée d'immortalité chère à tous les peuples à travers les siècles. Il n'est dès lors
pas surprenant qu'il se retrouve dans différentes techniques artistiques et durant une longue période
de l'histoire de l'art[236]. Ils peuvent parfois être remplacés par des colombes[237].
La grappe de raisin constitue également un symbole d'immortalité[238]. Nous rencontrons ce motif

---

Kourkoutidou - Nikolaïdou - Chr. Tsioumi - Mavropoulou; Θεσσαλονίκη, Ἱστορία καὶ τέχνη, 1986. Exposition de la
Tour Blanche, 58, fig. 2). Quartier Ramona (A.Δ. 27 (1972), B2, 565, dess. 11, pl. 507, b, 510, b, Euth. Tsigaridas).
Pylaia, Prophiti Elia 36 (A.Δ. 38 (1983), B2, 288-289, pl. 119, c, S. Kissas). Quatre livres, les Évangiles, sont posés dans
une armoire des fresques du mausolée de Galla Placidia, un livre est ouvert, la représentation date du deuxième quart du
Ve s.; sur la voûte du baptistère des orthodoxes de Ravenne du troisième quart du Ve s.; le Christ tient souvent un livre,
la Bible; à comparer la scène de l'abside de Sainte-Pudenziane à Rome. Thessalonique, faculté de Théologie (Ibid., 21
(1966), B2, 336, pl. 348, b, Ph. Petsas). Bâtiment d'administration (Ibid., pl. 35, a et 357, a). Rue 3 Septemvriou (E.
Marki - Anguélkou, Τὸ σταυρικὸ μαρτύριο καὶ οἱ χριστιανικοὶ τάφοι τῆς ὁδοῦ Γ' Σεπτεμβρίου στὴ Θεσσαλονίκη, A.E.
1981, chron. 53-69 [55-56, 65]). À Amphipolis une tombe à ciste maçonnée portant des croix en rouge, les extrémités
des branches élargies (A.Δ. 38 (1983), B2, 332, pl. 135, a, Angu Strati).
235. La «Peacock tomb», B.A.S.O.R. 116 (April, 1962), 30-32, fig. 26, G. M. A. Hanfmann.
236. Du milieu du IIe s. le paon devient le symbole de l'apothéose pour les dames de la maison impériale (U.
Fasola, Un tardo cimitero cristiano inserito in una necropoli pagana della Via Appia, R.A.C. 61 (1985), 13-57). D'après
une croyance populaire la chair du paon passait pour incorruptible (Saint Augustin, De civitate Dei, 31, 4) «Quis enim,
nisi Deus creator omnium dedit carni pavonis mortui ne putresceret?». Leur représentation éveillait les idées de l'apothéose
(L. Brehier, L'art, 27). Les paons ou le cerf sont les symboles des âmes humaines assoiffées de la vie éternelle. À voir
une mosaïque romaine tardive à Kallipolis, Étolie, deux paons de part et d'autre d'un vase (A.A.A. 12 (1979), 245-279,
P. Thémélis). Même scène avec une cuvette pleine d'eau dans une mosaïque de Saint-Démétrius de Thessalonique (G.
et M. Sotiriou, Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγ. Δημητρίου Θεσσαλονίκης (Athènes, 1952), 199, fig. 78). Dans la Rotonde, des
paons entre les bâtiments (H. Torp, Mosaikkene, 27, 56). Une œuvre générale sur le sujet: H. Lother, Der Pfau in der
altchristlichen Kunst (eine Studie über das Verhältnis von Ornament und Symbol, Studien über christliche Denkmäler
18, 1929), sur l'usage pré-chrétien, juif et chrétien.
237. Le sujet de la colombe: G. Calza, La necropoli, 167, fig. 81, pl. VI, mosaïque de la tombe n° 42, datation vers
160. On trouve la colombe sur des sépultures à partir de 378 jusqu'à 612 (E. Le Blant, L'épigraphie chrétienne en Gaule
et dans l'Afrique romaine (Paris, 1898), 22; D.A.C.L. III, 2, 2198 s., Colombe, (1914), J. P. Kirsch); cf. J. Cintas - N.
Duval, Essai de classification chronologique de colombes représentées sur les mosaïques funéraires de Kelibia d'après
le style et la répartition des couleurs, l'église du prêtre Felix, région de Kelibia, Karthago 9 (1958), 157-265 228). Sur la
colombe: F. Stühling, Die Taube als religiöses Symbol im christlichen Altertum, R.Q. Suppl. 24, 1930. Sur un sujet
voisin: Alf. Fausone, Die Taufe in der frühchristlichen Sepulcralkunst. Eine Studie zu den Ursprung des Bildthemas
(Studi di antichità cristiana, 35) Vaticano, 1982. Sur le sujet: Il simbolismo degli animali nell'arte figurativa paleocristiana,
31 Settimana di studio del centro italiano di studi nell'alto medioevo (Spoleto, 1983), 1106-1179.
238. La vigne est une autre figure de l'immortalité. Elle était le centre du culte dionysiaque. Elle prend une valeur
allégorique et mystique. La principale préoccupation des premiers chrétiens était de charmer et sanctifier le séjour de la
mort par des images relatives à la résurrection et aux joies de la vie future. La scène se trouve seulement sur des monuments
funéraires. La vigne mystique est l'expression de l'Église du Seigneur dans la littérature (Matth. 21, 33-46). Les grappes de
la vigne qui portent des fruits abondants sont les fidèles chrétiens qui produisent des fruits des bonnes œuvres. Christ est le
Μέγας βότρυς (Jean 15, 1-6) «Ἐγώ εἰμι ἡ ἄμπελος ἡ ἀληθινή, καὶ ὁ πατήρ μου ὁ γεωργός ἐστι» (C. Leonardi,
Ampelos, il simbolo della vite nell'arte pagana e paleocristiana, Roma, 1947 (Bibliotheca «Ephemerides Liturgicae»,
sectio historica, 21), 41, 45, 62, 100, 105, 185, 189, 209). La vigne associée ou non aux cratères, vase du rite dionysiaque,
est l'un des motifs qui apparaît à profusion dans la décoration des synagogues de l'Antiquité (E. R. Goodenough, Jewish
symbols in the greco-roman period, N. York, 1953, III et J. Danielou, Les symboles, 33 s.). Les exemples des sarcophages
(F. Isik, Kleinasiatische girlandensarkophage mit Pilaster-oder Säulenarchitektur, Jh.ö.a.I. 53 (1981-82), Beiblatt, 29-
146). Des oiseaux posés de part et d'autre d'un vase contenant des raisins, Rome, mausolée païen sous Saint-Sebastien
(A. Grabar, Le premier, 81) et un autre bien représentatif à Naples, cimetière de S. Gaudioso, ambulacre central, premier
cubicule à gauche, arcosolium en mosaïque, des rinceaux de vignes et deux agneaux de part et d'autre de la croix
encerclée avec les lettres apocalyptiques (C. Leonardi, op. cit., 240, pl. VIII, fig. 16). Cf. D. Mallardo, La vite negli
antichi monumenti cristiani di Napoli e della Campania, R.A.C. 25 (1949), 73-103. À voir encore notes 405-407.

à Thessalonique et à Corinthe (voir *infra*), mais aussi à Ancyre où la voûte est décorée de guirlandes
et le mur de gauche comporte deux oiseaux picorant un raisin et un troisième perché sur un petit arbre
fruitier. Sur le mur de droite, deux petits oiseaux sont perchés sur un arbre[239]. Des représentations
similaires se retrouvent aussi en Roumanie. La crypte de la basilique n° 3 de Tomis- Constanța présente
ainsi des motifs géométriques et floraux. Une tombe a relevé des peintures figurant des guirlandes,
une colombe, deux têtes d'anges et deux visages humains. Une autre tombe était ornée de branches de
laurier séparées par des serpents sinueux[240]. D'autres exemples à la décoration plus sommaire montrent
que l'ornementation d'une tombe répondait avant tout à un besoin essentiel d'expression de la fidelité
et de l'identité religieuse du défunt[241].

Évoquant le caractère de l'art dans la partie orientale de l'Empire, J. Valeva note: «Une partie
considérable des idées artistiques naît en Orient, mais Rome devient le «législateur» de leur réalisation
formelle; et celle-ci retourne en Orient en tant que «mode» ou influence de la capitale. Ces phénomènes
syncrétiques sont bien marqués en terre thrace; à Serdica on observe des influences périodiques venant
de l'Occident à travers la Pannonie, d'Aquilée et bien sûr de Rome. D'autre part les monuments du
littoral pontique et de Philippopolis ont des analogies en Asie Mineure et sur le littoral septentrional
de la mer Noire. Mais à part ces influences extérieures, il faut considérer aussi la tradition locale, dont
les racines se perdent au-delà de l'époque hellénistique. Les monuments présentés ci-dessus révèlent
qu'outre Rome et ses catacombes, il existe encore un autre foyer de production artistique chrétienne,
c'est-à-dire les terres au NE. du bassin méditerranéen»[242].

La distinction établie par J. Valeva nous paraît pour le moins exagérée. L'art chrétien s'est diffusé
à travers tout le monde romain dans les grands centres et les provinces. En ces divers lieux, les formes
de l'art chrétien entrent en contact avec les expressions artistiques locales et s'y conjuguent. Cet art
local plonge très profondément ses racines dans l'histoire: il se forme de manière décisive à l'époque
hellénistique et est influencé presque exclusivement par l'art hellénique. Même avant cette époque,
depuis la colonisation du VIIe s. av. J.-C., l'art local est influencé par l'art grec. Une question dès lors
se pose: après la domination de l'hellénisme sur l'ensemble de l'Orient, porteur d'uniformisation
artistique, comment distinguer les spécificités de l'art local? Les différences et les variations s'expliquent
plutôt par la médiocrité des artistes, le manque de liaisons avec les grands centres de production

---

M. Mansel, Rapport sur les
239. A.A. 55 (1940), 595-596, Funde in Klein Asien, K. Bittel - A. - M. Schneider. M. Mansel, Rapport sur les
découvertes paléochrétiennes en Turquie de 1939 à 1954, Ve C.I.A.C. (Aix - en - Provence, 1954), 173-176, et Belleten
3 (1939), 464.
240. I. Barnea, Les monuments, 181.
241. La décoration du mur près de la tombe avec l'inscription de Pégasios dans la basilique de Chersonèse B.
portant des *graffiti*, des poissons, des branches de palme et des croix est un exemple très instructif (A. Orlandos, Π.Α.Ε.
1959, 220-229, fig. 15) (Partie A, cat. n° 84). La palme symbolise la vie impérissable et elle est expliquée comme
victoire ou récompense de victoire (v. W. Käch, Bildzeichen der Katakomben, Olten u. Freiburg im Breisgau, 1965).
Une tombe en berceau à l'O. de la basilique ci-dessus portait des peintures murales, particulièrement des sujets végétaux
(L. Chaniotaki - Starida, Χριστιανικὴ τοπογραφία Χερσονήσου Μαλλίων, 3e Symp. X.A.E. (1983), 79). Rappelons la
décoration végétale de l'abside E. de l'église de Mesara (Partie B, n. 174).
Autres exemples de décoration végétale dans leur majorité simples mentions. Télendos, nécropole, des tombes
avec décoration peinte et des croix avec les extrémités élargies (2e Symp. X.A.E. (1982), 10-11, Δωδεκανησιακὰ Χρονικὰ
13 (1989), 137, I. Volanakis). Chalkis, catacombe (?) dans le cimetière de Hay. Ioannis. On parle de peintures murales
ornées de sujets du monde floral et maritime (ΙΧΘΥC) (W. Volbach - J. Lafontaine - Dosogne, Byzanz und der christlichen
Osten (= Propyläen Kunstgeschichte, Band 3) (Berlin, 1968), 33; D. Triantaphyllopoulos, A.E.M. 16 (1970), 183-204)
Les murs et la voûte de la crypte d'Ilissos étaient décorés de peintures (A.E. 1919, 9, G. Sotiriou). À Thessalonique
cimetière E., bâtiment de l'administration de l'université, dans la tombe Γ16 côté S. le dessin d'une lampe peinte à sept
candélabres (*menorah*) (A.Δ. 29 (1973-74), B3, 670, pl. 483, a, O. Alexandri). St. Pélékanidis (A.Δ. 17 (1961-62), B2,
257, pl. 314, a-b) mentionne des tombes en berceau sur l'emplacement de la faculté de Droit. Elles portent une décoration
végétale, des croix, des paons et d'autres représentations. Deux tombes appartenaient à des Juifs. L'une portait sur les
trois côtés le *menorah* peinte et l'autre le *menorah* et une couronne avec un ruban qui entoure l'inscription «Κύριος μεθ
ἡμῶν», cf. Ps. 45[46], 8 et 12 (fig. D, 37-38). Sur l'inscription: B. Lifshitz - J. Schuby, Revue biblique 75 (1968), 377-
378. Elle est plus fréquente dans l'épigraphie chrétienne.
242. J. Valeva, Particularités, 129.

artistique, l'influence de l'environnement monumental ancien et la volonté de chaque peuple de former son propre mode d'expression. En ce qui concerne l'environnement monumental, on soutiendra qu'il était le même à Rome. Toutefois, dans la capitale, on trouve une véritable dynamique de création et d'innovation, alors que dans les provinces éloignées, les réalisations s'apparentent souvent à un écho lointain des productions de Rome. De Kertch à l'Égypte copte, l'art se façonne progressivement, une grande quantité de facteurs intervenant dans sa formation.

4.10. Les étapes de la représentation de la croix

L'étude de l'évolution artistique vient sans nul doute à l'aide du délicat exercice de datation. Au fur et à mesure de leur utilisation, les formes changent. L'artiste cherche souvent à créer du neuf, à conférer un nouvel aspect à la forme préexistante, à personnaliser quelque peu son emploi. La forme se modifie donc en fonction de la fréquence de son usage mais aussi sous l'effet du changement des mentalités dont découlent nouveaux rites et nouvelles conceptions artistiques. La forme artistique a une histoire composée de plusieurs phases qui se succèdent et la transforment. Au premier âge de la forme, qui tente de trouver sa place dans le répertoire artistique et de se diffuser, succèdent des phases plus marquées par la création et l'innovation qui, peu à peu, modifient l'apparence originelle de celle-ci.

La croix, symbole par excellence de la nouvelle religion, connaît une évolution sensible, aux étapes nombreuses, parallèle aux transformations du christianisme des premiers siècles. La forme de la croix des catacombes et des sépultures chrétiennes des premiers temps est très simple. Seul compte alors la mention du symbole qu'elle représente. L'esthétique n'entre pas en ligne de compte. Nombreuses sont les citations qui mentionnent la présence de la croix, sans plus de détails. Dans certains cas, la décoration est plus riche mais les détails nous manquent sur sa forme.

a) À Thessalonique, une des tombes voûtées a trois de ses côtés décorés. Dans un encadrement brun, une grande croix brune flanquée de chaque côté d'une palme verte et d'un oiseau coloré en rouge, noir et vert; sur la voûte, une grande croix brune;

b) Dans une tombe de l'hôpital communal du cimetière E., sur le long côté S., une croix avec des branches feuillues à sa base. Dans sa partie inférieure, une zone garnie de guirlandes. Ce type, qui constitue sans doute la deuxième phase chronologique de la représentation de la croix, se retrouve fréquemment: dans la Piscine (fig. D, 39), à Trigonion (fig. D, 36), à Larissa (fig. D, 40) et à Sandanski.

c) Dans une tombe en berceau du monastère de Hay. Triada à Édessa, le crépi des parois est orné de quelques croix rouges, d'une bande rouge et d'un liseret noir;

d) Toujours à Édessa (Longos), sur l'enduit blanc pâle des côtés et du plafond d'une tombe en berceau et sur la partie supérieure, on observe une bande rouge bordée de lignes noires qui faisait le tour des parois. Les quatre côtés portaient au-dessus de cette bande une croix non isocèle entourée de part et d'autre d'une décoration ayant l'aspect de chaînes de collines. Les deux longs côtés étaient aussi décorés de collines schématisées (une sur chaque côté), portant une décoration végétale;

e) À Serrès, sur les côtés E. et N., une croix non isocèle est gravée et inscrite dans deux cercles eux aussi gravés. Les croix et les cercles sont en rouge foncé. L'absence de pommes ou de gouttes témoignent, selon l'auteur, d'une datation précoce[243].

243. M.A.H. 19 (1899), 541-548 (543), Le cimetière chrétien de Thessalonique, P. Perdrizet. b) A.Δ. 33 (1978), B2, 240, pl. 108, a-c, E. Nikolaïdou - Chr. Tsioumi. c) B.C.H. 47 (1923), 163-189, (188-189), Inscriptions de Piérie d'Émathie et de Bottiée, A. Plassart. d) A.Δ. 29 (1973-74), B3, 739, dess. 7, pl. 535, b, P. Lazaridis. Dans la ville d'Édessa, rue Egnatia quatre tombes en berceau dont les deux portaient des peintures. L'une a un arbre sur chaque côté, l'autre avait une bande sur la naissance de la voûte, deux croix sur les longs côtés et une sur les étroits et encore de décoration végétale (A.Δ. 45 (1990), B2, 369, An. Chrysostomou) (informations supplémentaires données par I. Papanguélos, 1990). e) Char. Pennas, Παλαιοχριστιανικοὶ τάφοι στὶς Σέρρες, Σερραϊκὰ Χρονικά 7 (1976), 37-48, dess. 2, ph. 6.

À Corinthe, une croix constantinienne de 0,25 m de haut peinte en rouge sur le côté S. du puits de l'entrée de la tombe 94 et traces de dessins d'autres lettres (J. Wiseman, The gymnasium area at Corinth, 1969-1970, Hesperia 41 (1972), 8). Philippes, terrain Mitsoglou, côté O. de la tombe, au centre une croix bordée de deux autres plus petites. Les

Par la suite, les peintures attestent une nouvelle forme de croix: celle-ci a désormais les branches élargies à ses extrémités (croix pattée). On peut mettre en rapport l'apparition de cette forme avec un autre domaine de l'art, celui des arts mineurs. Dans ce dernier, on trouve en effet un grand nombre de croix en bronze ayant cette forme. Cette apparence nouvelle traduit une première évolution. La croix n'est plus seulement un simple signe que des chrétiens, soucieux d'identité, font peindre sur les murs de leur dernière demeure, elle devient un objet portable qu'il est possible d'amener aux cérémonies liturgiques, aux fêtes et aux funérailles. Un type particulier, unique en son genre, est constitué par la croix de la tombe de Polyanthos (Kozani) peinte dans la nef centrale d'une basilique. Sur un enduit pâle, le peintre a figuré des croix rouges aux branches élargies, des extrémités desquelles émanent des rayons en forme de croissant et des bourgons sinueux. L'ensemble donne l'impression que l'artiste voulait peindre plutôt une plante et non une croix. Il lui aura dès lors donné la forme d'une plante stylisée[244] (fig. D, 52).

longs côtés ont deux croix asymétriquement posées. Au-dessus de l'ouverture carrée une autre croix. Elles étaient peintes et inscrites dans des bandes (A.Δ. 23 (1968), B2, 354, dess. 2, pl. 301, a, Ch. Koukouli). Ibid., terrain Yeoryiadou, une tombe en berceau, sur le côté O. un chrisme peint inscrit dans un cercle (Ibid., 25 (1970), B2, 398-399, Idem). Ibid., Lydia, une tombe en berceau, sur les trois côtés une croix peinte. Sur le côté face à l'entrée la croix est bordée de deux paons (Ibid., 24 (1969), B2, 347, dess. 1, Idem). À Olympie, sur le côté O. d'une tombe à tuiles une croix peinte (W. Dittenberger - K. Purgold, Die Inschriften von Olympia (Olympische Ergebnisse), Berlin, 1896, p. 742, n° 812). Thessalonique, rue Langada. Une tombe en berceau porte sur le côté S. une croix rouge, des feuilles vertes et des fleurs rouges. Des bandes parcourent les côtés de la tombe sur la hauteur de la genèse de la voûte (A.Δ. 42 (1987), B2, 406, D. Nalpantis). Rue Langada, quartier «Axios», un ensemble funéraire: un oiseau marche vers la gauche dans un paysage rempli de bourgeons verts et fleurs rouges. Au centre les restes d'une croix blanche et une autre au centre du mur O. Sur le côté étroit E. et aux extrémités E. des longs côtés des losanges de couleur rouge et noir. Rue Langada devant le parc Ivanof: trois tombes sont décorées de bandes rouges qui forment des carrés sur un enduit blanc et une guirlande florale schématisée verte (D. Makropoulou, A.E.M.Θ. 5 (1991), 265, 260, p. 264, dess. 3; A.Δ. 47 (1992), B2, 425, Idem). A voir la décoration florale de part et d'autre de la croix dans une tombe de Salone (E. Dyggve - J. Brondsted, Recherches à Salone, I (Copenhague, 1928), 136-137, fig. 127-129).

Croix gravées ou en relief. Athènes, Asklépieion, une croix gravée sur l'intérieur de la couverture (Π.Α.Ε. 1877, 21-22, St. Koumanoudis). Ibid., Kokkini 4-6, décoration gravée en arête (cyprès?) de la tombe XVIII des VIe-VIIe s. La tombe XIX porte des incisions géométriques (A.Δ. 28 (1973), B1, 32-33, pl. 25, a-b, O. Alexandri). Ibid., Nikodimou 20, une tombe en berceau porte sur le côté O. des croix gravées (Ibid., 29 (1973-74), B1, 91, Idem). Attique, Avlona, caserne. Sur le côté intérieur du mur E. et au-dessus du linteau se forme une surface rectangulaire (0,35 m x 0,47 m), sur laquelle on a gravé une croix isocèle de 0,36 m de haut, la branche horizontale de 0,33 m de long. Les extrémités des branches sont élargies à une longueur de 0,22 m (A.Δ. 28 (1973), B1, 77, P. Lazaridis). Élide, une des plaques de la couverture d'une tombe du portique S. portait le chrisme en relief (A.Δ. 18 (1963), B1, 102, pl. 132, c, N. Yalouris). Patras, As. Photila 23-25, la tombe à ciste n° 58 avait sur les deux côtés étroits une croix gravée (Ibid., 31 (1976), B1, 103, Iph. Découlacou). Ibid., Kanakari 121, la tombe X à ciste avait sur les longs côtés une croix peinte et sur le mortier de la plaque de la couverture une croix gravée (Ibid., 29 (1973-74), B2, 385, Idem). Ibid., Votsi 58 - Kanakari, une tombe à ciste maçonnée portait des croix gravées sur le mortier (Ibid., 28 (1973), B1, 213, I. Papapostolou). Philippes, Krimdès, une tombe à ciste maçonnée, décorée sur le côté E. d'une croix gravée, les extrémités élargies, inscrite dans une couronne (Ibid., 22 (1967), B2, 419, pl. 311, c, Ch. Koukouli - Chrysanthaki). Département d'Évros, Aliki, le côté O. d'une tombe était décoré d'une croix non isocèle gravée (Ibid., 33 (1978), B2, 327, Ch. Bakirtzis). À Amorgos, la plaque de la couverture d'une tombe portait une croix gravée (Ibid., 22 (1967), B2, 464, K. Tsakos). À noter encore les croix gravées sur les chantiers de carrière de marbre de Thasos (Aliki I, 97, J. - P. Sodini - A. Lambraki - T. Kozely) et celles sur les rochers de l'acropole de Philippes (croix apotropaïques?) (P. Lemerle, Philippes et la Macédoine orientale à l'époque grecque et byzantine. Recherches d'histoire et d'archéologie, I text, II, planches, B.E.F.A.R. 158 (Paris, 1945), 85) et sur la porte O. des remparts = le Christ à la place du dieu propylé (Ibid., 86) (à comparer, Partie A, 1.3.1.8.h, *graffiti*).

244. Kozani, Polyanthos (A.Δ. 29 (1973-74), B3, 830, pl. 618, a-c, E. Kourkoutidou - Nikolaïdou). Athènes, Acharnon 330, une tombe en berceau, chacun des longs côtés portait trois croix peintes, les extrémités des branches élargies, le côté O. une croix gravée, datées des VIIIe-IXe s. (?) (A.Δ. 23 (1968), B1, 114-115, dess. 1, P. Lazaridis) (Partie A, fig. A, 94).

À Volos, une tombe en berceau avait une zone rouge foncé au milieu. Les quatre côtes portaient une croix bleu foncé, les extrémités des branches élargies (E.E.B.Σ. 12 (1936), 407, N. Yannopoulos). Thessalonique, Ier Gymnase de garçons. Les trois côtés étaient décorés d'une croix non isocèle, les extrémités des branches élargies et bordée de deux

Une fois réalisées ces différentes variantes formelles de la croix simple, cette dernière ne pouvait plus être améliorée qu'en recevant des ornements extérieurs. Or seules les extrémités des branches se prêtent à recevoir des additions décoratives. C'est à cet endroit que vont donc apparaître des pommes, des grenades et des gouttes. Les croix ornées de pommes font leur apparition vers la fin du IVe s. sur les monnaies. Est-ce l'art monétaire qui a créé cette variante de la croix ou l'a-t-il empruntée au répertoire de la peinture? La seconde solution nous semble la plus plausible. De fait, dans la peinture, l'artiste a continuellement l'occasion d'expérimenter de nouvelles formes, tandis que le graveur de monnaies recourt davantage à des formes stabilisées. Enfin reste à déterminer pour quelle raison ces fruits ont-ils été choisis plutôt que d'autres. Les grenades furent-elles particulièrement appréciées pour leur structure sphérique — à l'instar des pommes — ou pour leur symbolisme funéraire?

Une tombe en berceau découverte près de la tour du Trigonion, qui fait partie de l'enceinte de Thessalonique, présente une telle décoration. Si celle-ci s'avère partiellement détruite, la paroi N. conserve des peintures en bon état, au contraire des côtés S. et O. qui ne comportent plus que quelques vestiges (fig. D, 36). Au centre de la représentation, disposée sur un champ blanc pâle, le peintre a figuré une croix non isocèle rouge dont les branches vont s'élargissant et possèdent des pommes à leurs extrémités. Il faut remarquer que l'artiste a voulu donner une idée de perspective à la croix: sur un de leurs côtés, les branches de la croix portent en effet une large ligne noire qui tente de rendre son volume. Les feuilles des branches qui poussent de sa base et se replient vers elle confèrent également un effet de clair-obscur au motif par le contraste du noir sur le vert. De part et d'autre de la croix, deux oiseaux sont tournés vers elle. Derrière eux, près de la bordure de la composition, on distingue des branches feuillues portant un fruit rouge. Le contour des oiseaux, leurs pattes et les plumes de leur poitrine ont volontairement été accentués par une coloration contrastée (noir sur rouge). Par ailleurs, une gradation dans les tons cherche à rendre le volume du corps des volatiles. Les ornements parant la poitrine des oiseaux et leurs yeux ont été peints en blanc. Le cadre de la composition est formé par trois bandes: une bande rouge au centre est flanquée de deux bandes blanches soulignées par de fines lignes noires[245].

Selon l'auteur, les couleurs rouge et verte sont prédominantes à l'époque de Constantin Ier et durant la seconde moitié du IVe s.[246]. La forme de la croix garnie de pommes invite à la dater de la fin du IVe siècle ou du début du Ve s. À cette époque, des croix du même type rehaussent les monnaies d'Honorius, de Théodose II et de Marcien. Pareillement, des croix similaires s'observent dans les mosaïques de l'Acheiropoiètos (milieu du Ve s.) et dans plusieurs sépultures de Thessalonique[247].

---

bandes parallèles cramoisies (Ibid., 27 (1972), B2, 565, dess. 12, Euth. Tsigaridas). Ibid., cimetière E., Piscine: les trois côtés d'une tombe en berceau étaient ornés d'une décoration végétale de part et d'autre d'une croix peinte (Ibid., 22 (1967), B2, 437, M. Michaïlidis). Veroia, Ionos - *parodos* 16 Oktovriou, terrain Sariyannidis: tombe n° 5, un soleil schématisé peint décorait le côté O., et une croix avec les branches élargies et au-dessous d'elle un oiseau le côté S. (A.Δ. 32 (1977), B2, 233-234, pl. 144, a, E. Kourkoutidou - Nikolaïdou Chr. Tsioumi - Mavropoulou Th. Pazaras). Stamata (catal. n° 93), les murs des tombes I-II portaient des croix gravées et peintes avec des incriptions et sur un cas accompagné d'un oiseau et d'un poisson (A.Δ. 45 (1990), B1, 90-92, dess. 1-5, pl. 40, c, 41, Hél. Guini - Tsophopoulou).

Des croix en relief ou gravées. À N. Anchialos, le côté O. d'une tombe était décoré d'une croix en relief, les extrémités des branches élargies (A.Δ. 34 (1979), B1, 234, pl. 87, c, Asp. Ntina). Abdère, les tombes n° 25 et 151 portaient sur la surface intérieure de la plaque de couverture une croix gravée, les n° 128, 185 et 197 avec les extrémités en triangles et la tombe n° 140 sur le côté intérieur de la tombe (Ibid., 32 (1977), B2, 257, Diam. Triantaphyllos; Π.Α.Ε. 1979, 101-106, D. Lazaridis). En Italie, on trouve des croix dans des tombes d'une époque tardive (M. Falla Castelfranchi, L'inedita tomba ad arcosolio presso la cripta della cattedrale di Otranto, Puglia paleocristiana e altomedievale (Bari, 1990), 97-100 [tombe d'un ecclésiastique, datation VIIIe-IXe s.]).

245. N. Nikonanos, Καμαρωτὸς τάφος μετὰ τοιχογραφιῶν ἐν Θεσσαλονίκῃ, A.A.A. 2 (1969), 178-182, dess. 1, fig. 1-2.

246. L'auteur mentionne les traveaux de St. Pélékanidis, Die Malerei et la publication sur la tombe de Philippes (Tortulae).

247. Le fouilleur mentionne la publication d'A. Xyngopoulos de la rue Spartis (v. n. 248) (la croix est la même mais il n'y a pas d'oiseaux). La croix mentionnée dans (Archaeology 2 (1949), 47, fig. 8) (v. n. 311), bien qu'elle possède des pommes, a un caractère différent. La mention exacte est, Gli affreschi, 25 s.

L'auteur détecte enfin des parentés avec les mosaïques de la Rotonde (± 400) en ce qui concerne l'habileté de l'exécution, la plasticité et le rendu des oiseaux. Il date en conclusion la représentation de la charnière des IVe et Ve s.

Sur l'un des côtés étroits d'une tombe en berceau appartenant à un groupe de sept tombes de la rue de Sparte (cimetière E. de Thessalonique), on a conservé une représentation au caractère très archaïque, selon le fouilleur. Sur un champ blanc, on a représenté une croix rouge entre deux arbres fruitiers (fruits ronds et rouges) disposés symétriquement[248].

Le dessin reproduit montre une croix dont la branche verticale est légèrement plus longue que la branche horizontale. Les branches de la croix s'élargissent à un tel point qu'elles ont une forme presque triangulaire. À leurs extrémités, elles portent des pommes. Le dessin est linéaire et on ne peut distinguer s'il y a eu une volonté de rendre le volume par la technique du clair-obscur. Les deux arbres sont légèrement inclinés dans le sens opposé de la croix. Il s'agit peut-être de lauriers. Les arbres colorés en vert sont disposés sur une bande rouge soulignée par deux lignes noires (?). Une longue bande rouge, plus large, soulignée elle aussi par deux lignes noires (?) définit le champ de la composition. Le seul indice de datation disponible réside dans le type de croix représentée (croix ornée de pommes). Le dessin atteste un rendu strict et rigide, dénué de la vivacité qui caractérise l'autre sépulture du Trigonion. Si la scène possède tous les éléments essentiels, elle se révèle de facture nettement plus modeste. Il est illusoire de vouloir opérer une distinction chronologique entre la représentation des oiseaux et celle des arbres. Il faut y voir plutôt un choix personnel de l'artiste et rien d'autre. Une représentation est plus rigide, l'autre plus vive, mais toutes deux s'identifient à des scènes banales, mille fois répétées. Faute d'indices, on ne peut donc que répéter la datation proposée par le fouilleur.

Une autre représentation située dans une tombe en berceau de Thessalonique (Piscine) ressemble fort à celle du Trigonion. Seule différence notable: dans celle-ci, aucun oiseau n'a été figuré. Sur les longs côtés, sur un fond blanc pâle, a été peinte une croix non isocèle et pattée dont les extrémités portent des gouttes — à moins qu'il ne s'agisse de pommes ou de très gros points. Des palmes poussent de la base de la croix. Aux extrémités de la représentation, on distingue aussi un arbrisseau feuillu. Toute la décoration était bordée d'une bande rouge soulignée par deux lignes noires[249] (fig. D, 39). La simplicité du sujet et les similitudes avec la tombe du Trigonion indiquent-elle la contemporanéité de l'exécution de ces deux décors, voire l'intervention d'un même artiste?

La tombe n° 45 du cimetière situé entre la basilique cimétériale de la rue 3 Septemvriou et le martyrium porte à sa base une large bande rouge et, au-dessus de celle-ci, une croix pattée colorée en rouge clair. Sous la base de la croix, des gouttes rouges représentent des raisins stylisés. La tombe n° 41 possède un décor peint sur ses murs E., N. et S. Sur ses longs côtés, on aperçoit une bande bordée de minces lignes noires et au-dessus d'elle deux paons affrontés disposés de part et d'autre de la croix (le fouilleur ne précise malheureusement pas la forme de cette dernière). Sur le mur, on note aussi une imitation d'incrustation en vert et blanc[250]. L'analyse de la peinture devrait être davantage prise en considération pour étayer ou non la chronologie du cimetière daté par le fouilleur de la fin du IVe s.

Sur l'enduit en stuc brunâtre des caveaux du martyrium d'Akakios à Thasos se détachent de chaque côté trois croix non isocèles de couleur marron dont les bras sont terminés par de petites boules. Une autre croix similaire figurait sur chacun des petits côtés. Sous la branche horizontale de la croix qui ornait le chevet du caveau médian, on peut lire, peinte en noir entre deux lignes légèrement

---

248. A. Xyngopoulos, A.Δ. 9 (1924-25), Παρ/μα, 67, fig. 6. La croix à feuilles est une variante de l'arbre de vie présentée en Mésopotamie avant l'époque chrétienne et diffusée en Occident et en Orient (D. T. Rice, The leaved cross, Byzantinoslavica 11 (1950), 72-81). Pour une époque antérieure (E. O. James, The tree of life, an archaeological study, Leiden, 1966).

249. A.Δ. 27 (1972), B2, 563, dess. 10, pl. 510, c, Euth. Tsigaridas. Près de l'hôpital Hay. Dimitrios le long du torrent Hay. Pavlos. Le mur N. de la tombe n° 1 portait deux croix avec gouttes aux extrémités des branches, de couleur rouge foncé. De la base poussent des branches feuillues. La tombe apparaît isolée sur la pente de la colline (K. Éleuthériadou, Ἀνασκαφὴ χριστιανικοῦ κοιμητηρίου στὴν περιοχὴ τοῦ νοσοκομείου «Ἅγιος Δημήτριος» στὴ Θεσσαλονίκη, A.E.M.Θ. 3 (1989), 271-282; Desp. Makropoulou, Ἀνασκαφὴ τάφων στὸ ανατολικὸ παλαιοχριστιανικὸ νεκροταφεῖο τῆς Θεσσαλονίκης, Μακεδονικά 27 (1989-90), 190-208, dess. 2).

250. A.E. 1981, chron., 67, pl. IΓ, γ, IΔ, α, Eut. Marki - Anguélkou.

orientées vers le S., l'inscription «ΑΚΑΚΙΟΥ ΜΑΡΤΥΡΟC»[251]. L'inscription est à l'image de la sobriété et de la modestie qui caractérisent les autres aspects du martyrium d'Akakios.

La basilique du Kastro de Larissa recèle des croix de type identique (fig. D, 40). Dans la tombe en berceau de la nef N. les trois côtés portent des représentations de grandes croix dont les branches ont une proportion équivalente à un 1: 2. Il s'agit donc de croix pattées dont l'extrémité des branches porte des gouttes. À une hauteur de 0,60 m., une bande large de 0,09 m. court tout au long des trois côtés. Les croix figurées sur les côtés S. et N. sont bordées à droite et à gauche de spirales de vignes et de feuilles d'acanthe qui prennent naissance dans la bande et près des extrémités élargies de la partie inférieure de la branche verticale. La tombe de la nef centrale possède sur son côté O. une petite conque [illegible] une hauteur de 0,55 m du sol. De simples croix, plus petites, y sont représentées sur les trois côtés. Celle figurée dans la conque proprement dite est accompagnée de l'inscription IC XC[252]. La décoration, l'inscription et les dimensions des croix montrent à l'évidence que la deuxième tombe est postérieure.

On peut rapprocher cet exemple d'une sépulture d'Égine qui possède quelques éléments en plus. Celle-ci, en berceau, conservait sur la partie supérieure du côté O. une croix peinte en noir ornée de bourgeons et dont l'extrémité des branches était garnie de gouttes (0,78 m x 0,42 m). Sa base, haute de 0,16 m, était constituée de trois marches. Tout autour de la branche verticale, dans la partie supérieure, subsistent les lettres d'une inscription: «ΙΥ//ΛΕCΠΑ | ΙΟ ΑΜΑC Τ »[253].

À Thessalonique, rue Apolloniados 13, la tombe n° 7 possède à la naissance de sa voûte quatre minces bandes noires, parallèles, qui parcourent horizontalement les côtés de la tombe en la divisant en deux zones. La décoration s'étend sur la zone supérieure, la voûte des côtés N. et S., et est constituée de croix, d'oiseaux et de plantes. Au centre, une croix pattée et non isocèle. De sa base émergent deux plantes qui fleurissent de part et d'autre de celle-ci. On repère aussi, à sa droite comme à sa gauche, un oiseau tourné vers elle et une plante en fleurs. Les croix sont colorées en jaune pâle avec un contour gris. Les oiseaux du côté N. se distinguent par leur queue pointue et colorée — noir, rouge et bleu — et ceux du côté S. par une petite queue et un collier constitué de points rouges, noires et jaunes. Sur la clef de voûte, se trouvait à l'origine une troisième croix. La lunette du côté O. est détruite. Seules subsistent quelques traces de couleur au niveau des ailes de l'oiseau. Enfin, la tombe n° [illegible] portait des scènes semblables, à une échelle plus réduite, qui sont aujourd'hui fort abimées. Les tombes ont livré des monnaies des Ve-VIe s.[253a].

Ce type de la croix garnie de pommes se retrouve dans des contextes fort divers: de sa représentation isolée à sa combinaison avec d'autres motifs, tels les agneaux de la tombe de la rue Langada à Thessalonique. Dans la plupart des cas, ce type de croix est accompagné par une décoration florale. Celui-ci s'apparente, dans l'histoire de l'évolution du motif de la croix, à une étape de stabilisation de la forme simple. Cependant, la présence des fleurs et des branches confère encore une touche d'archaïsme à la représentation. Les appellations de «pommes», «boules» et «gouttes» ne sont que des variantes de terminologie désignant un même motif, la dénomination changeant d'un chercheur à l'autre[254].

La croix ornée de pommes a une longue histoire. On la rencontre sur des monuments tardifs du premier millénaire, associée à d'autres ornements. Un reliquaire de Yablkovo en Bulgarie porte ainsi

251. B.C.H. 75 (1951), 159-162, fig. 64-67, Ch. Delvoye.

252. L. Dériziotis, 1er congrès sur Larissa (Larissa, 1985), 206, fig. 1-2.

253. Rues Kolokotroni - Kappou, Α.Δ. 29 (1973-74), Β1, 194-195, pl. 140, a-b, M. Chatzidakis.

253a. A.E.M.Θ. 6 (1992), 314-315, fig. 22-23, D. Nalpantis.

254. À mentionner encore une croix avec pommes en noir dans une tombe en berceau à Égine, rue Kyverneiou (Α.Δ. 26 (1971), Β1, 67, P. Lazaridis). Thessalonique, Vas. Olgas 3 (1er Gymnase de garçons), trois tombes en berceau. Une bande 0,15 m de large de couleur rouge et noir parcoure les côtés des tombes. Le côté E. de chaque tombe est décoré d'une plante au riche feuillage et trois fleurs rouges. Les autres côtés sont occupés d'une croix rouge portant des pommes aux extrémités. De part et d'autre de la base de la croix poussent un bourgeon de feuilles noires et vertes (Α.Δ. 43 (1988), Β2, 382-383, pl. 227, a, D. Nalpantis). On trouve cette forme sur une stèle tombale de Tégée. La croix est isocèle et comporte des pommes de feuilles qui montent en spirales, et des rosaces, datée du VIe s. (A. Orlandos, Α.Β.Μ.Ε. 12 (1973), 90, fig. 48).

une croix gemmée aux extrémités de laquelle se trouvent des pommes ou des boules. A. Grabar la date de la fin du IVe s. Elle porte les portraits de deux empereurs comme une croix identique, ornée de rosaces, sur le reliquaire de Çirga en Isaurie. A. Grabar date celle-ci du milieu du Ve s.[255]. Une croix gemmée comportant des boules orne l'abside de l'église Sainte-Pudenziane datée du milieu du IVe s.[256] ou celle de Saint-Apollinaire-in-Classe, du VIe s.[257]. Si la datation de Sainte-Pudenziane est exacte, nous avons alors la preuve que cette forme était déjà en usage avant la fin du IVe s. et même utilisée en association avec une croix gemmée. Quant aux exemples postérieurs de croix garnie de pommes, ils sont innombrables et concernent tous les champs de l'expression artistique[258]. Pour ne donner qu'un cas, on mentionnera cette croix gemmée portant des gouttes et comportant en son centre la figure du Christ qui est peinte dans la crypte de l'église Saint-Démétrius à Thessalonique. Elle est datée des IXe-Xe s.[259].

Par ailleurs, il faut préciser que cette forme se diffusa dans toutes les parties de l'Empire[260]. Le type de la croix non isocèle dotée de lignes verticales à ses extrémités aboutissant à des pommes et ayant de part et d'autre de sa base des branches feuillues se retrouve ainsi dans le décor d'une tombe de Sandanski[261]. Le même type de croix, pourvu cette fois d'une base à gradins, fait son apparition sur les monnaies de l'époque de Tibère II (578-582) et est fréquemment reproduit sur les monnaies du VIIe s. Selon A. Grabar, il ne s'agit pas de la croix symbolique, mais de celle du Golgotha[262]. Celle-ci subsiste longtemps: on la trouve encore bien après[263]. Ces éléments de typologie nous offrent assurément un indice concernant la datation de l'exemple d'Égine. Il est normal qu'une croix gemmée, par définition ornementale, trouve un prolongement logique dans la décoration des extrémités de ses branches. Par contre, si l'on considère la dynamique évolutive de la décoration, qui tend constamment à s'enrichir, il serait plus plausible de croire que la croix aux pommes est antérieure à la croix gemmée, à la construction plus complexe.

Un autre exemple de la croix à pommes provient de l'hypogée de Sehremini à Constantinople. Sur la lunette du mur O., face à la porte, une fenêtre était surmontée par une fresque figurant une petite croix jaune, aux contours soulignés en brun. Ce motif était bordé de part et d'autre d'une croix du même type et de même couleur mais aux dimensions plus grandes. Sur la clef de voûte, on distingue une autre croix gemmée inscrite. L'hypogée est daté par une monnaie en bronze du milieu du IVe s. La même disposition de ces motifs se rencontre dans les hypogées de Sofia[264].

La substitution aux extrémités des branches de lignes verticales à la place des pommes nous apparaît davantage comme une variante de ce type qu'une simplification. On trouve ce type de croix

255. A. Grabar, Un reliquaire provenant d'Isaurie, C.A. 13 (1962), 49-59 (49), fig. 1. Idem, Un reliquaire provenant de Thrace, Ibid., 14 (1964), 59-65 (63), fig. 4.

256. O. Wulff, Altchristliche, I (1918), 329. A. Grabar, L'âge, 135, fig. 145.

257. A. Grabar, L'âge, 137, fig. 148, p. 142, fig. 153.

258. N. Moutsopoulos, Ἀνασκαφὴ τῆς βασιλικῆς τοῦ Ἁγ. Ἀχιλλείου, Ε.Ε.Π.Σ.Α.Π.Θ. 2 (1965), 150-168.

259. Ch. Bakirtzis, Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγ. Δημητρίου (Θεσσαλονίκη, 1972), 71.

260. R. Rita - P. de Palol, La basilica de Bobalá y su mobiliario liturgico, VIIIe C.I.A.C. (Barcelona, 1969), pl. CLXXXII, fig. 15, a-b. En Cappadoce, Archeologia 229 (nov. 1987), 41. 43, Cath. Jolivet.

261. T. Gerasimov, Sépulture paléochrétienne près de la ville de Sandanski (Sv. Vrač), Bull. de l'inst. arch. bulgare, 29 (1966), 225, datée, d'après la forme de la croix, de la première moitié du VIe s.; Iv. Nikolajević, Nécropoles, 354, l'appelle croix justinienne.

262. Ch. Delvoye, L'art byzantin, 185-186; A. Grabar, L'iconoclasme byzantin. Dossier archéologique (Collège de France, fondation Schlumberger pour les études byzantines, Paris, 1957), 14 et fig. 2-5; Idem, L'empereur, 163 s.; et M. Restle, Kunst und byzantinische Münzprägung von Justinian I bis zum Bilderstreit «Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie» Zwanglose Beihefte der «Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbücher», n° 47 (Athen, 1964), I. 9.

263. Une monnaie en argent du deuxième quart du IXe s. (W. F. Volbach - J. Lafontaine-Dosogne, Byzanz, fig. 103. À comp. les grandes croix sur des gradins bordées de palmiers, de l'abside d'une annexe de la basilique de Nimporio (Hay. Kara) de l'île de Symè (Α.Δ. 31 (1976), Β2, 391, Él. Kollias).

264. N. Firatli, Notes sur quelques hypogées paléochrétiens de Constantinople, Tortulae. Studien zu altchristlichen und byzantinischen Monumenten. R.Q. Supplem. 30 (Freiburg, 1966), 131-139, pl. 34, fig. 4-5. Sur les hypogées de Sofia, D. V. Ainalov, The hellenistic origins of byzantine art (N. Jersey, 1961), 255, fig. 116.

dans un hypogée de Sofia, tantôt simple, tantôt encerclée et, dans certains cas, bordée de paons. Cette variante semble assez tardive[265]. On la rencontre aussi sous la forme d'une croix à monogramme dans un hypogée de Corinthe. Dans ce cas, la branche horizontale est flanquée des lettres apocalyptiques. Il s'agit d'une tombe païenne abandonnée dont les chrétiens prirent possession, au plus tôt vers le milieu du IVe s. Ceux-ci la sanctifièrent au moyen de signes sacrés (fig. D, 41)[266].

Il semble que les croix peintes dans les trois tombes situées à l'extérieur de l'abside de la basilique de Léchaion attestent ce dernier type. Elles ont en tout cas les extrémités des branches particulièrement élargies au point de donner à celles-ci une apparence triangulaire. Sur les longs côtés des deux premières sépultures, le peintre a représenté un cratère au col étroit dont émergent des rinceaux de vignes. Entre les cratères figure une croix accompagnée des lettres apocalyptiques. Les côtés étroits sont garnis de croix semblables. Quant à la décoration de la troisième tombe, elle présente elle aussi une croix sur chacun de ses côtés. Les couleurs utilisées sont le rouge et le noir directement appliquées sur l'enduit blanc. Selon le fouilleur, les tombes sont à peu près contemporaines de la basilique et furent en usage avant la destruction de celle-ci[267].

Une étape supplémentaire est franchie dans l'évolution de la représentation de la croix lorsque cette dernière est dotée à l'extrémité de ses branches de crochets ou d'éléments suspendus. Le cas le plus connu est constitué par la figuration des lettres apocalyptiques suspendues aux branches. Ce type a un incontestable lien avec les arts mineurs. Il s'apparente à la croix de la procession.

Une tombe à ciste du cimetière E. de Philippes présente sur ses quatre côtés des croix peintes en rouge. Les angles et les extrémités des murs ont également une bordure rouge définissant des cadres rectangulaires dans lesquels sont représentées les croix. À l'extrémité supérieure de leurs branches verticales, celles-ci comportent un crochet faisant saillie qui caractérise la représentation de la croix avec le monogramme du Christ. De part et d'autre de cette branche sont représentées deux rosaces dont les fleurs sont constituées par des points. Sous la branche horizontale, l'artiste a figuré les lettres apocalyptiques. Le fond est de couleur ocre. Les branches horizontales de la croix du côté O. se terminent en haut par des grenades, qui ont une signification funéraire, et en bas par des fruits plus grands suspendus à des chaînes stylisées[268] (fig. D, 42). Le fouilleur avance que, sur les reliefs en marbre, la représentation de la croix au crochet fait son apparition au Ve s.[269]. Il opère des rapprochements typologiques et chronologiques avec les mosaïques de Tunisie[270] et attribue en fin de compte les croix de Philippes à la seconde moitié du Ve s.

La forme pattée de la croix et les fruits suspendus à la branche horizontale ne laissent aucun doute sur l'origine de ce type de croix: celui-ci provient sans nul doute de l'orfèvrerie. L'ajout d'ornements suspendus marque une évolution décorative significative. Plus encore, il témoigne d'une première exubérance baroque, d'une volonté de richesse et de dépassement de la forme originale. Une tendance analogue caractérise l'évolution esthétique du monogramme: le P initial prend la forme d'un crochet, davantage pour de simples raisons décoratives que pour une quelconque signification religieuse. On peut croire que dans l'exemple de Philippes, la présence de rosettes s'explique par un souci de trouver un pendant aux lettres apocalyptiques et par l'*horror vacui*. Le véritable aboutissement de cette forme

265. E. Condurachi, Monumenti, 79, fig. 37.

266. Tombe E II (Α.Δ. 21 (1966), B1, 121-123, Sér. Charitonidis; D. Pallas, Νεκρικὸν ὑπόγειον ἐν Κορίνθῳ, Π.Α.Ε. 1969, 121-134 (121 s.); Idem, Investigations, 1-19, fig. 14.

267. Ces tombes ont livré des vases. Sur l'un d'eux on lit l'inscription gravée ΘΩΜΑ ΠΡ(εσβυτέρου?) (Π.Α.Ε. 1956, 173, fig. 72, c, 73, a, D. Pallas); R.A.C. 35 (1959), 207, fig. 25, Idem. Datation de l'église: la fin du Ve s. Une tombe dans une annexe en contact avec le mur du portique S. de la cour portait sur ses parois des croix peintes entre les lettres A et ω suspendues aux branches (Π.Α.Ε. 1959, 133-134, Idem).

268. Ch. Pennas, Παλαιοχριστιανικές ταφές στοὺς Φιλίππους, Colloque sur Kavala, Kavala 1977 (I.M.X.A. 189) (1980), 437-444 (439-440), dess. 5, ph. 17; Α.Δ. 29 (1973-74), B3, 843-844, dess. 3, pl. 634, a, Idem.

269. V. Laurent, Delphes chrétien, B.C.H. 23 (1899), 243. Loi de l'an 427 (C.J. I, 8) interdisait de sculpter la croix sur les pierres qu'on devait fouler (v. Partie A, n. 603).

270. N. Duval, Les mosaïques funéraires de l'Enfida et la chronologie des mosaïques funéraires de Tunisie (R.A.C. 50 (1974), 145-174); Idem, La mosaïque funéraire dans l'art paléochrétien (Antichità archeologia, storia dell'arte, 3), Ravenna, 1976, 55.

est l'ajout des lettres A et ω suspendues à des chaînes. La présence de ce type de croix dans la sépulture de Philippes, conjugée à l'absence d'autres éléments — scènes figurées, représentations humaines ou éléments décoratifs — suggère d'une part une date assez tardive, la stabilisation des pratiques funéraires et une recherche de surcharge dans la décoration et d'autre part le souci de dépasser la figuration de scènes bibliques. Nous pensons donc que la datation proposée par l'auteur est recevable.

La partie supérieure de la branche verticale d'une croix peinte dans la tombe n° 12 de Veroia (étudiée plus haut) comporte elle aussi un crochet à la forme similaire[270a] (fig. D, 29). Il s'agit d'une simple croix inscrite dans un cercle mal défini. La facture de l'exécution des croix — il y en a d'autres sur les parois de la tombe plus simples ou dotées de A et de ω — tout comme les représentations de la tombe n° 13 traduit un art provincial et populaire à la qualité médiocre. Le fouilleur propose de dater ces sépultures du milieu du IVe s. Il nous semble toutefois qu'on doit retarder un peu cette datation.

D'autres exemples de tombes comprenant des croix dotées de lettres apocalyptiques sont connus. À Kilkis, la branche verticale de la croix se prolonge dans sa partie inférieure par une base conique. Les lettres A et ω sont à leur place conventionnelle. Les croix décorent les quatre côtés de la tombe en berceau. Elles sont de couleur rouge. L'auteur les attribue aux IVe-Ve s.[271] (fig. D, 43). Si les lettres apocalyptiques désignent le milieu du IVe s. comme *terminus post quem*, la base avec marches est une caractéristique plaidant pour une date assez tardive. Sur les parois intérieurs d'un sarcophage de Tégée, quatre croix sont représentées. Celles des côtés étroits portent de part et d'autre de la partie supérieure de leur branche verticale l'abréviation IC XP. Les autres portent, suspendues à leur branche horizontale, les lettres A-ω[272].

Les lettres apocalyptiques peuvent également être suspendues au milieu de la branche horizontale comme le montrent les exemples de Saint-Sébastien à Rome, avec sa croix à monogramme qu'on attribue au règne de Constance II, sinon à celui de Constantin, ou la croix gemmée de Pola du Ve s.[273].

La croix gemmée correspond à la dernière étape du développement décoratif de la croix indépendante. Liée aux cérémonies officielles, elle témoigne incontestablement de l'essor du culte de la croix. On peut imaginer que ce type dérive lui aussi des croix portables qui circulaient dans un public limité, rehaussant par leur splendeur les églises et les collections privées. Plus que toute autre, cette croix est chargée d'une connotation de triomphe et, en conséquence, décore les absides d'un grand nombre de basiliques, à Rome ou ailleurs[274]. Nous n'avons repéré qu'un seul exemple de ce

270a. v. n. 207.

271. Kilkis, quartier Kolchis, 3e Symp. X.A.E. (1983), 37-38. À comp. Melos, Jean, Apocalypse 1, 8 «Ἐγώ εἰμι τὸ Α καὶ τὸ Ω, λέγει Κύριος ὁ Θεός, ὁ ὢν καὶ ὁ ἦν καὶ ὁ ἐρχόμενος, ὁ παντοκράτωρ», cf. 21, 6; 22, 13. Les lettres apocalyptiques avec le chrisme commencent à se représenter sur les monnaies pendant la décennie 350-360. J. P. C. Kent, The roman imperial coinage, VIII (London, 1981), pl. 1, 34, pl. 3, 319, 332; R. A. G. Carson, Principal coins of the romans, III (London, 1981), n° 1365, 1370.

272. A. Orlandos, A.B.M.E. 12 (1973), 86, fig. 44. Le sarcophage d'Itaque (Ibid., 87, fig. 45). (Partie A, fig. A. 158). À Kitros (v. Partie A, cat. 130b).

273. A. Ferrua, Lavori a S. Sebastiano (R.A.C. 37 (1961), 235) incisée; à Nole (Ibid., 25 (1949), 73-103 (102), fig. 8. La vite negli antichi monumenti cristiani di Napoli e della Campania, D. Mallardo). Cf. E. Cruikshan Dodd, Three early byzantine silver crosses, D.O.P. 41 (1987), 165-197, fig. 1, 2, 8. À Thessalonique, D. Evanguélidis, A.E. 1937, I, 346, fig.5, a.

274. Rome, Sainte-Pudenziane, de la fin du IVe ou du début du Ve s. et non du milieu du IVe s. comme accepte O. Wulff (n. 256) (G. Francastel, Le droit au trône. Un problème de prééminence dans l'art chrétien d'Occident du IVe au XIIe s., Paris, 1973 (Collection, Le signe de l'art, 9), 1, pl. 1); S. Stefano rotondo, VIIe s. (642-649); Saint-Apollinaire in Classe (n. 257). Dans le cimetière de Ponziano une croix gemmée disposée au centre en octogone est pleine de fleurs. Les A et ω sont suspendus des chaînes, au-dessus des pins et aux extrémités des pommes (VIe-VIIe s.) (A. Quacquarelli, L'ogdoade patristica e suoi riflessi nella liturgia e nei monumenti, R.A.C. 49 (1973), 261, fig. 20). Dans la catacombe de S. Gaudioso la scène déjà connue avec les agneaux (C. Leonardi, Ampelos, 240, pl. VIII, fig. 16) et dans le cubiculum de Stephanus et Sossus (P. A. Bellucci, Ritrovamento della catacomba di S. Eusebio e di nuove zone nella catacomba di S. Gaudioso a Napoli, IIIe C.I.A.C. (Ravenna, 1932), 327-370 (362), fig. 5, 364, fig. 7). Sur le sujet: G. Bovini, Una singolare forma di croce attestata a Ravenna nei secoli VI e VII, 22 Corso (1975), 119 s. Il se réfère à Saint-Apollinaire in Classe (549), Sainte-Pudenziane (402-417) (G. Matthiae, Mosaici medioevali delle chiese di Roma (Roma, 1967),

type daté d'une époque tardive[275]. On le trouve aussi à Philippes en association avec le motif de la couronne (v. *infra*) et dans quelques contrées voisines[276].

Nous venons de parcourir l'évolution des types successifs de la croix. Malgré des variations dans sa dimension, la croix reste toujours, au niveau de sa forme, inchangée. Elle demeure invariable, parce que, du point de vue de sa signification théologique, seule cette forme pouvait être adoptée. Toute modification trop sensible de forme étant exclue, on se décida à ajouter des éléments qui modifièrent quelque peu son apparence. En outre, ces additions suivent l'évolution de la signification de la croix: du simple signe identitaire à l'objet fonctionnel, de l'ornement au symbole d'une puissance divine et terrestre. Au bout du processus, la croix désigne le triomphe du christianisme et s'arrime à la notion de la puissance impériale, désormais chrétienne. D'un signe sémiologique en passant par l'objet fonctionnel employé au cours des cérémonies d'une religion bien établie, la croix devint un objet de décoration prisé par les classes sociales supérieures.

Les étapes successives de l'évolution du motif de la croix reflètent également le développement logique de la forme et manifestent un processus irréversible, en accord avec les aspirations respectives de chaque époque. Vu le peu d'indices en notre possession, il n'est pas facile d'établir la chronologie de ces états successifs, à l'exception par exemple de la croix aux pommes ou de l'apparition des lettres apocalyptiques. Il est de même malaisé de définir l'antériorité ou la postériorité d'une étape par rapport à une autre[277]. Seuls quelques éléments nous permettent de raccrocher un type de croix à un moment donné. Ainsi, l'analyse de la forme de la croix peut servir à la datation des monuments qui les comportent. C'est même une méthode indispensable à appliquer dans l'étude globale de la civilisation de cette époque[278].

Un autre type de croix est celui qui associe au symbole d'autres éléments préexistants. Sa signification s'avère plus étendue. La combinaison de la croix avec d'autres symboles marque une évolution importante du culte et de la représentation figurative de la croix, qui acquiert alors d'autres connotations symboliques.

---

fig. 36). Vers la moitié du Ve s., à Acheiropoiètos (St. Pélékanidis, Gli affreschi, 44). Le travail d'Ang. Lipinsky est fondamental, La «Crux gemmata» e il culto della Santa Croce nei monumenti superstiti e nelle raffigurazioni monumentali, 7 Corso (1960), fasc. II, 139-189, avec bibliographie, et Felix Ravenna 81 (1960), fasc. 30, 5-62.

275. Maronée, Hay. Charalambos. Sur l'abside d'une église de l'époque de l'iconomachie une croix gemmée avec IC XC NIKA, les mots disposés de part et d'autre de la croix (Ἔργον 1985, 13, fig. 3-4). Sur la décoration de cette époque pendant laquelle on trouve plus fréquemment des croix sur les absides, D. Pallas, Les décorations aniconiques des églises dans les îles de l'archipel. Studien zur spätantiken und byzantinischen Kunst, Fr. W. Deichmann Gewidmet, Römisch-germanisches Zentralmuseum Monographien, Band 10, 2, II (1986), 171-179 et Idem, Eine anikonische lineare Wanddekoration auf der insel Ikaria (zur Tradition der bilderlosen Kirchenausstattung), Jb.ö.B. 23 (1974), 271-314.

276. J. Valeva, La tombe aux archanges de Sofia. Signification eschatologique et cosmogonique du décor, C.A. 34 (1986), 5-28 (18), fig. 16; en Géorgie, du XIIIe s., p. 22, fig. 21, Anagni, du XIIIe s. (N. Firatli, Notes, 134, fig. 5, pl. 34, a). Sur la clef de la voûte de l'hypogée de Sehremini, une fresque représentait sur un fond bleu une croix en métal dont les deux branches égales étaient décorées de pierres précieuses. Cette croix est inscrite dans un cercle et sectionnée par quatre rayons dorés; Idem, Un trésor du VIe s. trouvé à Kumluca, en Lycie, VIIe C.I.A.C. (Trier, 1965), I, 525 s., II, pl. CCLI, fig. 6.

277. «Ce fut Constantin qui eut l'idée de faire de la croix un symbole de triomphe en la montrant couverte de pierreries. Lorsqu'il eut construit la basilique du Saint-Sépulcre, il fit suspendre à sa voûte une immense croix gemmée au-dessus de laquelle se détachait peut-être la main de Dieu tenant une couronne (Sainte-Pudenziane, ampoules de Monza et sur les sarcophages). Une croix analogue décorait le plafond de la salle principale du palais de Constantinople (Eusèbe, Vita Constantini, III, 49) et sur les places mêmes de cette ville trois croix monumentales furent érigées» (L. Brehier, L'art, 73). Bien que ce type — comme l'indique ce témoignage — ait fait son apparition très tôt, il paraît qu'il a fallu un long laps du temps avant qu'il ne se répande dans les œuvres d'art.

278. C'était sous Constantin que l'usage de la croix pour le supplice fut aboli (Aurel. Victor, Césars, 41— L. Brehier, op. cit., 33). En critiquant l'œuvre de C. Cecchelli (Il trionfo della Croce. La Croce e i santi segni prima e dopo Costantino. Roma, 1954), P. Testini (R.A.C. 31 (1955), 105-106, Recensioni) soutient que le désir de C. C. de prouver l'existence de la croix symboliquement figurée avant Constantin a besoin d'autres éléments pour être approuvée. Sur la croix: E. Schäfer, Die heiligen mit dem Kreuz in der altchristlichen Kunst, R.Q. 44 (1936), 82-90. En général: G. W. Benson, The cross, its history and symbolism, N. York, 1976. D'un autre point de vue: Le symbolisme dans le culte des grandes religions (Actes du colloque de Louvain-la-Neuve), 1983.

Avec la représentation de la croix couronnée, c'est un élément païen qui est associé à la croix, celui du triomphe des athlètes victorieux, récompensés par la couronne[279]. Le Christ et, à sa suite les martyrs, sont des athlètes victorieux: ils ont vaincu la mort et méritent dès lors le couronnement[280]. Par extension, la croix est devenu le symbole de la victoire sur la mort et la croix couronnée rappelle le triomphe du christianisme. On peut donc attribuer à la croix couronnée un sens symbolique très large, mais aussi on ne doit pas négliger de la considérer aussi comme une forme avancée du point de vue artistique. L'encerclement ne cherche pas à ajouter à la croix un nouveau motif géométrique, mais à lui offrir un autre aspect. Les représentations de cette forme — sur les sarcophages[281], dans la peinture et la mosaïque — attestent une grande diversité.

Il convient d'insister sur le rôle victorieux de la couronne. «Quelquefois ces emblèmes peuvent

---

279. «Τὸν ἀγῶνα τὸν καλὸν ἠγώνισμαι, τὸν δρόμον τετέλεκα, τὴν πίστιν τετήρηκα· λοιπὸν ἀπόκειταί μοι ὁ τῆς δικαιοσύνης στέφανος, ὃν ἀποδώσει μοι ὁ Κύριος ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ, ὁ δίκαιος κριτής» (Paul, Timoth. II, 4, 7-8). Cf. Philon, Lege alleg. III, 15 (le sage obtient la victoire dans une telle course «καλὸν δρόμον καὶ πάντων ἄριστον ἀγώνισμα νικᾶν». La comparaison de la vie avec une course du Stade devient traditionnelle chez les écrivains chrétiens (Thesaurus ling. lat. «cursus» 1531, 30 s.). Athlètes du Christ (J. Chrysostome, Εἰς τὰς ἁγίας μάρτυρας Βερνίκην καὶ Προσδοκήν, 3 (P.G. 50, 634) «Ἔστιν ὁ θάνατος καὶ πόνων ἀπαλλαγὴ καὶ ἱδρώτων ἀντίδοσις καὶ ἀμοιβὴ παλαισμάτων καὶ στέφανος» (Fr. Cumont, Recherches, 481, 483).

280. «C'est un signe d'une continuité étroite de l'héritage classique que ces thèmes et images gardent encore une force et signification pour les auditeurs. La plupart d'eux dérivent des mentions occasionnelles de saint Paul de l'imagerie athlétique ou militaire pour décrire le mode de vie du chrétien. Le martyre est l'assimilation du travail du soldat ou de la lutte de l'athlète. Les festivals d'athlétisme étaient des éléments de la civilisation grecque que les Romains ont adopté» (Z. Stewart, Greek crowns and christian martyrs, Memorial A.-J. Festugière. Antiquité païenne et chrétienne, 1984, Cahiers d'orientalisme, X, 119-124); cf. J. A. Sawhill, The use of athletic metaphors in the biblical homilies of St. John Chrysostom, Princeton, 1928; O. Perler, Das vierte Makkabäerbuch, Ignatius von Antiochien und die ältesten Martyrerberichte, R.A.C. 25 (1949), 47-72 (49-50 ἀθλητής). W. H. C. Frend, Martyrdom and persecution in the early church, Oxford, 1965. Philostorgios, Hist. Ecclés. III, 26 (P.G. 65, 512-513) «Ὁ δὲ θεόγραφος τύπος ἐκεῖνος (...) [illegible] ἴριδος μεγάλης στεφάνου τρόπον, πανταχόθεν περιελιττούσης (...) ἐδήλου δὲ ἄρα ἡ μὲν ἶρις τὴν τοῦ σταυρωθέντος καὶ ἀναληφθέντος εὐμένειαν· ὁ δὲ στέφανος τὴν τοῦ βασιλέως νίκην».

«Les fidèles ne se couronnaient pas de roses, mais le Christ couronnant de roses les martyrs. C'était la *corona gloriae*, comme on la voit au cimetière de Domitille. Avec le temps vers les Ve-VIe s. la couronne de fleurs se change en lourde couronne gemmée sur laquelle l'éclat des pierres rappelle les couleurs des roses et des crocus. Sur les épitaphes c'est toujours une couronne de fleurs parfois une corbeille de fleurs, le plus souvent une fleur tenue dans le bec d'une colombe. Saint Ambroise et Saint Jérôme sont contre l'offre des fleurs aux tombes des simples fidèles (D.A.C.L. V, 2, 1693 s., fleurs, (1923), H. Leclercq). Une couronne dans l'épitaphe ne signifie pas toujours martyr (Yv. Duval, Loca sanctorum Africae. Le culte des martyrs en Afrique du IVe au VIe s. (B.E.F.A.R. 58), 1982, II, 493). On trouve les premières figures des saints tenant la couronne de la main sur les tombes des catacombes de Rome à partir du IVe s. (G. Wilpert, Die römischen Mosaiken und Malereien der kirchlichen Bauten von IV-XIII Jahrh. II. Aufl. I, Band texte, erste Hälfte (Freiburg, 1917), 66, 232).

281. On trouve un grand nombre de représentations surtout du chrisme avec la couronne — elle complète suffisamment l'image de la sculpture — sur les sarcophages (Fr. W. Deichmann - G. Bovini - H. Brandenburg, Repertorium, fig. 933, pl. 149, entre les apôtres, du dernier quart du IVe s., fig. 49, les passions, du milieu du IVe s., fig. 208, pl. 48, des apôtres avec les couronnes, de la fin du IVe-début du Ve s.: fig. 61, pl. 19, les passions, du dernier tiers du IVe s.; fig. 175, pl. 43, les apôtres, du dernier quart du IVe s., fig. 224, pl. 51, avec un apôtre de part et d'autre, du dernier tiers du IVe s.

La couronne décorée de bandelettes symbolise le règne de Dieu sur le monde (N. Duval, Nouvelles recherches d'archéologie et d'épigraphie chrétienne à Sufetula (Byzacène), M.A.H. 68 (1956), 243-298 [283, n. 2]). Couronnes à lemnisque, chrisme ou croix: à voir des références de sculpture et de mosaïque de l'Afrique (M. Fendri, Basiliques chrétiennes de Skhira (Paris, 1961), 55) et en Grèce, sarcophage du Ve ou du VIe s. de N. Anchialos (G. Sotiriou A.E. 1929, 77, fig. 91), de Hay. Dimitrios de Thessalonique (G. et M. Sotiriou, Ἅγ. Δημήτριος, 172, pl. 47, d); A. Orlandos, Χριστιανικὰ μνημεῖα Τεγέας-Νυκλίου, A.B.M.E. 12 (1973), 103-104). Croix avec couronne en mosaïque sur la couverture de la tombe avec l'inscription de Pégasios, dans la basilique de Chersonèse B (A. Orlandos, Π.Α.Ε. 1959, 225, pl. 177) (Partie A, cat. n° 84) (fig. A, 48-49). La couronne simple en mosaïque de la basilique d'Ilissos (G. Sotiriou, E.M.M.E. I (1927), 54, fig. 40). La couronne avec l'agneau sur le diptyque en ivoire dit de Justinien de la cathédrale de Milan de la fin du Ve s. ou avec l'agneau mystique sur la mosaïque de la coupole de Saint-Vital du VIe s. (G. Francastel, Le droit. pl. 4-5).

rappeler les victoires terrestres du défunt, ou bien décorer les sépultures des morts héroïsés à cause de leurs bienfaits. Mais la palme et la couronne se rencontrent plus fréquemment sur les pierres tombales de personnages obscurs ou d'humbles femmes, dont l'existence n'a rien eu de triomphal, la signification n'y est point commémorative, mais mystique. Elles indiquent discrètement que ces hommes espéraient obtenir dans l'au-delà cette splendeur bienheureuse que la bassesse de leur condition leur avait refusée ici-bas. Les mêmes symboles ont été adoptés par les chrétiens pour exprimer des idées semblables, transportées sur un plan nouveau»[282].

Plusieurs exemples de croix couronnée ont été découverts à Philippes. Le premier ensemble se trouve dans une tombe en berceau située près de la fontaine de Krinidès[283]. Seuls les côtés étroits de la sépulture sont ornés de peintures. Leur conservation est parfaite. Sur le côté E., à une hauteur de 0,85 m, une bande rouge foncé de 0,08 m de large sépare la corde de l'hémicycle et souligne l'hémicycle formé par la voûte. À l'intérieur de cet espace, deux autres fines bandes, parallèles à la première, l'une blanche et l'autre rouge contribuent à définir le cadre de la composition. L'inscription suivante, disposée en demi-cercle, remplit toute la longueur et la largeur de la première bande: «+ΚΕ (Κύριε) ΕΛΕΗCΟΝ ΗΜΑC ΚΑΙ ΑΝΑCΤΗCΟΝ ΗΜΑC ΤΟΥC ΕΝ ΤΗ ΟΡΘΗ», (horizontalement) «ΤΙ ΕΝΘΑΔΕ ΚΟΙΜΗΘΕΝΤΑC +» (Seigneur, aie pitié de nous et ressuscite-nous, nous qui sommes ici endormis dans la droite foi)[284]. La moitié de la partie gauche de l'hémicycle est vierge d'inscription. Le mot ΟΡΘΗ, disposé sur deux lignes, se lit horizontalement. Le fouilleur y voit [ΠΙ]CT<ΕΙ>. On distingue seulement le ΤΙ. La première croix n'est pas claire (fig. D, 46).

Au centre de la lunette et sur toute sa hauteur, un cercle de 0,85 m de diamètre entoure sur un champ rouge une couronne tressée de petites fleurs et de feuilles claires orientées dans la même direction et portant aux extrémités intérieure et extérieure un mince fleuron vert. Aux quatre points cardinaux, qui correspondent aux quatre branches de la croix, la couronne est interrompue par un parallélogramme irrégulier blanc pâle. Celui-ci est décoré d'une mince ligne noire définissant les quatre côtés et les diagonales de la figure. Deux autres bandes concentriques, la première noire et la seconde jaune pâle reproduisent le disque circulaire. Une croix, non isocèle et vierge de décoration, est inscrite au cœur de cette série de cercles. Sa branche horizontale mesure 0,24 m, sa branche verticale 0,45 m. Les extrémités de cette dernière touchent en haut la bande noire et en bas la bordure intérieure de la couronne. Les branches qui s'élargissent à leur extrémité sont figurées par une simple ligne rouge.

Sur la surface du demi-cercle, la couronne est flanquée de deux oiseaux affrontés. Leurs ailes, aux plumes rouges et noires sont peintes de manière schématique, tandis que les plumes de la poitrine et du corps sont en jaune pâle. Derrière les oiseaux, diverses tiges avec feuilles et des lis remplissent la surface.

La représentation peinte sur le flanc O. de la sépulture s'avère nettement plus simple. Elle se limite à une croix rouge, semblable à celle présente sur le côté E. De sa base, volontairement large, fleurissent deux tiges avec des feuilles et des lis tournées vers la croix. Deux autres tiges, disposées symétriquement de part et d'autre de la croix ont exactement la même forme et la même orientation. Le demi-cercle est défini par deux bandes, noire et rouge foncé (fig. D, 47).

St. Pélékanidis opère des rapprochements stylistiques avec les peintures de la tombe des prêtres Phaustinos et Donatos de la basilique *extra muros* de Philippes qui, d'après les monnaies trouvées entre les deux plaques de la couverture, date de l'époque de Constance II (337-361). Il va jusqu'à penser que les couronnes et les éléments décoratifs des deux endroits ont été réalisés par un seul et même artiste. Il pose ensuite une comparaison avec la couronne qui, à Marusinac, entoure un chrisme

282. Fr. Cumont, Recherches, 481.

283. St. Pélékanidis (Tortulae), 223-228; Μελέτες, 67-74.

284. Sur «ἐλέησον (...) ἀνάστησον» v. Προσευχητάριον τοῦ Σεραπίωνος (F. E. Brightman, The journal of theological studies 1 (1900), 262, 269; Sur la notion du verbe κοιμᾶσθαι = ἀποθνήσκειν, Jean 11, 11-14, Paul, 1ère Thessal. 4, 13-15, 1ère Corinth. 7, 39; v. aussi O. Merlier, Note sur deux passages du quatrième Évangile, B.C.H. 54 (1930), 228-240 et H. Lietzmann - N. A. Bees - G. Sotiriou, Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas I, Isthmos-Korinthos (Athen, 1941), 68, n° 33. Sur l'abréviation de ΚΕ (Κύριε) v. A manual of abbreviations in greek inscriptions, papyri, manuscripts and early printed books, compiled by Al. N. Oikonomides (Chicago, 1974), 76.

accompagné de lettres apocalyptiques[285] et trouve que le rendu des nos tombes est plus systématique et artistique. Il effectue aussi des rapprochements avec la couronne de l'étoffe du buste de Nil, conservée au musée Pouchkine à Moscou[286], avec celle entourant la tête d'un lion dans les mosaïques de Piazza Armerina[287] ou avec celle présente sur la voûte de la Rotonde à Thessalonique[288] qu'il attribue à la tradition hellénistique et différencie du travail de Marusinac, bien plus médiocre. Cette tombe est datée d'avant 395, date de la catastrophe de Salone.

L'auteur soutient que les cercles concentriques aux couleurs différentes qui entourent la croix se rencontrent aussi à la fin du IVe s., au Ve s. et même après dans les tombes de Thessalonique (rue Langada)[289], les mosaïques de l'Acheiropoiètos[290] et la croix de l'abside de Sainte-Sophie de Thessalonique[291] à la seule différence des rayons et des gouttes. L'absence de gouttes et de pommes plaide en faveur d'une datation antérieure au début du quatrième quart du IVe s. Pareille chronologie est également suggérée par la forme des lettres[292], la teneur de l'inscription, mentionnant que la foi orthodoxe[293] a une signification identique à la foi catholique[294], en opposition à la foi des hérétiques, c'est-à-dire des partisans de l'arianisme[295]. Il faut rappeler que l'arianisme connut un essor réel durant le règne de Constance II et particulièrement dans les dernières années de celui-ci[296].

La simplicité de la décoration de la croix ne manque pas de surprendre. De fait, vu la richesse de la couronne circulaire, on aurait été en droit de s'attendre à une croix décorée avec faste. Il y a là un contraste qui paraît avoir été voulu par l'artiste comme le montre l'autre croix blanche, sur le côté O. L'absence de gouttes ne constitue pas un élément significatif pour la datation. On notera que si la tombe est contemporaine de celle de la basilique *extra muros*, l'artiste aurait pu la décorer d'une croix gemmée. Il n'a donc visiblement pas emprunté les éléments décoratifs en usage à son

285. E. Dyggve - R. Egger, Forschungen, III, 14, fig. 21; E. Dyggve, History of salonitan christianity (Instituttet for sammenlignende kulturforskning, Oslo, 1951), 78, fig. IV, 22.

286. B. Schurinowa, Tissus coptes (Moscou, 1960), pl. 2 (en russe et en allemand). Koptische Kunst (Christentum am Nil) (Essen, 1963), 306, pl. en couleur. K. Wessel, Koptische Kunst, die Spätantike in Ägypten (Recklinghausen, 1963), 202, fig. 104. (St. Pélékanidis, Tortulae, n. 9; Μελέτες, 71, n. 9).

287. H. P. L'Orange - P. J. Nordhagen, Mosaik von der Antike bis zum Mittelalter (München, 1960), 20, pl. 32, ii. (en angl. Methuen's handbooks of archaeology, London, 1960).

288. H. Torp, Mosaikkene, fig. 30, 32-33.

289. St. Pélékanidis, Byzantine researches in nothern Greece, Archaeology 2 (1949), 47 s.

290. Idem, Παλαιοχριστιανικὰ μνημεῖα Θεσσαλονίκης (Thessalonique, 1949), 29, pl. 7; 8, 1. Idem, Gli affreschi. 25, fig. 11.

291. Idem, I mosaici di Santa Sofia di Salonicco, 11 Corso (1964), 338; H. Torp, op. cit., 37, fig. p. 38.

292. P. Lemerle, Inscriptions latines et grecques de Philippes, B.C.H. 59 (1935), 126-164 (127, 160, fig. 15-16). C. M. Kaufmann, Handbuch der altchristlichen Epigraphik (Freiburg im Breisgau, 1917), 457. Sur les ressemblances du type des lettres, J. S. Creaghan - A. E. Raubitschek, Early christian epitaphs from Athens, Hesperia 16 (1947), 1-54. (St. Pélékanidis, Ἡ βασιλικὴ, A.E. 1955, 153).

293. «πίσ]τεως ὀρθοδόξου (...) διάκονος ἁγίου τ[ῆς κα]θολικῆς ἐκ[κλ]η[σίας] (Fr. Cumont, Les inscriptions chrétiennes de l'Asie Mineure, M.A.H. 15 (1895), 245-299 [292]), inscription d'Ikonion. P. Lemerle, Philippes, 98, n. 3. B. D. Meritt «βασιλέως (...) τῶν ὀρθοδόξων (I. Barnea, L'épigraphie chrétienne de l'Illyricum oriental, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), I, Rapports, Béotie, Thèbes (A.Δ. 20 (1965), B2, 255, D. Lazaridis). Cf. Corinth VIII, 1 (1931), n° 195. M. Gedeon, Ἔγγραφοι λίθοι καὶ κεράμια (Constantinople, 1892), 94. D. Petrakakos Die Toten im Recht (Leipzig, 1905), 122. (Ph. Koukoules, 1940, 53). 475). Pendant le temps des querelles dogmatiques il était l'usage de remarquer que le défunt était orthodoxe.

294. On rencontre souvent ce terme sur les inscriptions funéraires de Philippes (P. Lemerle, Philippes, 94 s.. St. Pélékanidis, Ἡ βασιλικὴ, 164, n° 2); Οὐαλέριος.. π[ρε]σβύτερος τῆς ἐνθάδε ἁγία[ς] καὶ καθολικῆς [ἐκ]κλησίας (C.I.G. IV, 9434), d'un sarcophage de Salone du début du Ve s. (E. Condurachi, Monumenti, 11).

295. Inscription tombale de l'évêque d'Apollonie de Lydie Macédonius «ὃς δὴ κατὰ πάσης αἱρέσεως ὁπλισάμενος τὴν ἀληθῆ τῶν πατέρων διεσώσατο [πίστιν]» (A. Frontier, Explorations de la plaine de l'Hermus, B.C.H. 11 (1887), 79-107 [311 s.]); H. Grégoire, Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure (Paris, 1922), 118, n° 33. b; P. Lemerle, op. cit., 99.

296. E. Stein, Geschichte des spätrömischen Reiches I (Wien, 1928), 208 s., 232 s. H. Lietzmann, Geschichte der alten Kirche III, Die Reichskirche bis zum Tode Julians (Berlin, 1938), 208 s. (en angl., A history of the early church, Guildford and London [1967-1974]). V. Stéphanidis, Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία (Athènes, 1959), 191 s.

époque, mais a souhaité représenter le type élémentaire de la croix. Les oiseaux schématisés et le traitement dépourvu de naturalisme du paysage indiquent une représentation conventionnelle, typique du temps, loin de l'invention spontanée des premiers temps. L'exécution témoigne d'une pratique établie déjà depuis longtemps. Nous constatons donc que la présence de la simple croix et non celle d'un autre type (par exemple gemmée) n'est pas un indice d'antériorité. On le voit, les relations d'antériorité, de contemporanéité ou de postériorité sont pour le moins complexes. À chaque fois, il faut tenir compte d'un double critère: l'évolution de la forme et ses problèmes de chronologie; les intentions de l'artiste. L'explication de telle ou telle représentation se trouve dans les rapports entre ces facteurs.

Dans la basilique *extra muros* de Philippes, des peintures semblables à celles décrites ci-dessus, ont été mises à jour. Celles-ci se trouvent dans la tombe B en berceau située au coin SE. de la nef S.[297]. À l'exception du côté E., les côtés et la voûte sont décorés de croix en couronne. Une bordure rouge souligne l'angle des murs ainsi que la voûte. Au centre de chaque paroi, à une hauteur de 0,70 m, figure un cercle de 1,95 m de large, constitué de feuilles denses et multicolores avec un mince fleuron vert aux extrémités. Aux quatre points correspondant aux bras de la croix, cette couronne est interrompue par un parallélogramme irrégulier et brun clair, portant une décoration en sautoir. Une autre bande bleue concentrique entoure la croix non isocèle qui est décorée de perles et de pierres précieuses et dont les branches s'élargissent à leur extrémité. Au centre de la croix, dans un carré, on discerne une parure dont la forme fait songer à une ancre blanche. Même si elle comporte de petites différences, la décoration des croix figurées sur les longs côtés est très proche. Par contre, la croix peinte sur la voûte, blanche et sans le moindre ornement, s'avère assez distincte (fig. D, 44). Cette tombe renfermait deux squelettes, qui ont été identifiés aux restes des prêtres Phaustinos et Donatos. Des monnaies de Constance ont été découvertes dans la couche de terre située entre la plaque comportant l'inscription tombale et celles qui couvraient la tombe.

Dans cette tombe, nous avons donc trois croix gemmées et une croix blanche. Elles sont sans aucun doute contemporaines. Voilà donc un exemple clair. L'absence de perles ne traduit en rien l'antériorité de la croix blanche. On est plutôt en présence d'une initiative personnelle de l'artiste qui souhaite donner à la croix de la voûte une apparence bien différente. L'absence d'un élément ne signifie donc pas sa méconnaissance et encore moins sa non-existence. Le cas présent est particulièrement instructif pour juger de la pertinence de l'*argumentum ex silentio* auquel recourent tant de savants. En outre, l'artiste n'est pas obligé de suivre les courants de son époque, mais peut exprimer ses propres idées, ses préférences et ses goûts artistiques. Dans le cas des croix gemmées, c'est l'ensemble de la représentation qui impressionne par son faste. Dans le cas de la croix blanche, si la décoration de couronne retient davantage l'œil du spectateur, le dépouillement de la croix ne manque pas de majesté.

Les peintures de cette tombe et celles de la précédente semblent avoir été peintes par le même artiste ou doivent, pour le moins, être contemporaines. Ce type de croix couronnée, qu'elle soit gemmée ou simple, tranche totalement du type attesté à Krinidès — croix garnie de crochets et d'ornements abondants — qui est nettement plus tardif et qui, du point de vue formel, correspond à une étape assez avancée (Ve s.). La place des monnaies retrouvées semble intentionnelle et refléterait la permanence de la coutume ancienne de placer des monnaies dans les sépultures (elles ne se trouvent cependant plus dans la bouche du mort). La détection de cette pratique peut éclairer la chronologie de l'inhumation. Dans ce cas, divers indices permettent de se fier au témoignage livré par les monnaies.

La tombe n° 13 de Veroia, dont nous avons déjà abondamment parlé[298], présente une excellente

297. St. Pélékanidis, Ἡ βασιλική, 151-172, fig. 40-43; A.Δ. 35 (1980), B2, pl. 260, b-e, Ch. Bakirtzis. Près de cette basilique sur le terrain A. Yeoryiadou une tombe en berceau avec des *klinai* avait son côté O. décoré d'un chrisme peint inscrit dans un cercle (A.Δ. 25 (1970), B2, 398, Ch. Koukouli - Chrysanthaki) (sans photo). Selon J. Valeva, bien que St. Pélékanidis attribue à la crypte décorée de croix de la basilique *extra muros* une datation de la deuxième moitié du IVe s., les tombeaux similaires de Bulgarie datent plutôt du Ve et VIe s. La forme des croix plaide en faveur d'une telle chronologie (Les nécropoles paléochrétiennes de Bulgarie et les tombes peintes, XIe C.I.A.C. (Lyon.., 1986), II, 1243-1258 [1256]).

298. A.Δ. 33 (1978), B2, 273-279, Th. Pazaras; Δύο τοιχογραφημένοι παλαιοχριστιανικοί τάφοι ἀπό τή Βέροια,

croix en couronne. Une bande rouge souligne les bordures des parois. Sur le côté étroit O. figure une croix non isocèle blanche qui porte des boules aux extrémités élargies des branches. À ces boules sont suspendues les lettres apocalyptiques. La croix de belle proportion est représentée sur un champ blanc assez vaste. Elle est entourée de deux cercles concentriques. Entre ces derniers, on distingue une couronne de laurier[299] située à bonne distance du contour des cercles. L'espace entre le cercle et le cadre est rempli de branches de feuilles et de fleurs (fig. D, 30).

La représentation donne une impression de grandeur et d'harmonie. Cette croix diffère, surtout du point de vue esthétique, de celle peinte dans la tombe n° 12. Elle fut réalisée par un artiste qui manifestement maîtrisait la technique des proportions. On dirait vraiment que le volume de la couronne domine celui de la croix; toutefois l'absence d'ornements sur la croix et les espaces laissés vides dans le cercle de la couronne confèrent à la combinaison équilibre et harmonie. Rien de cela, dans la basilique de Philippes, où le motif de la croix éclipse totalement celui de la couronne.

Sur la base de l'analyse des couronnes de Philippes, des lettres apocalyptiques et d'autres éléments stylistiques, le fouilleur date les deux tombes de Veroia du milieu du IVe s. Comme nous l'avons démontré dans le cas de la tombe n° 12, une telle datation semble devoir être plus tardive.

Le chrisme de la tombe de la rue Ambélonon[299a] s'avère très représentatif par sa simplicité. La couronne et la large bande qui l'entourent confèrent à ce type un aspect quelque peu archaïque (fig. D, 45). Il est utile de comparer cette représentation à celle de Sardes, assez proche mais sans lettres apocalyptiques.

On se rappelera aussi la couronne elliptique, garnie de feuilles de laurier et d'olivier, qui orne la voûte de la tombe de Flavios à Thessalonique. Elle également contient un chrisme. Le reste de la voûte est orné d'une multitude de fleurs rouges et vertes en forme de flèche[300]. Cette représentation appartient à une catégorie de motifs qui souvent décorent la clef de voûte et présentent un chrisme à la place de la croix. En tous les cas, il faut soutenir une datation nettement plus avancée que celle proposée par St. Pélékanidis (deuxième décennie du IVe s. au plus tard).

La tombe n° 21, située dans la cour de l'hôpital «Hay. Dimitrios» du cimetière E. de Thessalonique, comprend dix panneaux avec imitation d'incrustation et, sur la lunette O., un chrisme flanqué des lettres A et ω, l'ensemble inscrit dans une bande circulaire rouge. Un second chrisme décorait probablement la clef de voûte. Une monnaie des années 340-350 découverte dans le mortier hydraulique du coussin offre une datation absolue pour cette tombe (fig. D, 58)[300a].

L'hypogée de Niš présente sur son mur O. un chrisme flanqué des lettres apocalyptiques et entouré d'une couronne de palmes. La scène est figurée dans un jardin idyllique et deux saints bordent le chrisme. Un chrisme similaire entouré d'une couronne de palmes se trouve également sur le côté E., au-dessus de la porte, encadré, lui aussi, par deux saints (Pierre et Paul?). Cet hypogée a un caractère propre sur les plans architectural et iconographique, mais hormis la substitution du chrisme à la place de la croix simple, l'ensemble ne montre pas d'autres différences. Il est daté de la fin du IVe s.[301].

L'hypogée de Pécs présente une scène avec chrisme assez analogue. Dans celle-ci, le chrisme est entouré d'une seule bande circulaire. Des rosettes stylisées prennent place dans l'espace laissé libre

Μακεδονικά 24 (1984), 234-244, Idem; 5e Symp. X.A.E. (1985), 71-72 (v. n. 207, 270a). A Kolchis de Kilkis une croix avec des grenades suspendues, base en forme de triangle et deux cercles de couronne schématisés (XIe C.I.A.C. (Lyon.., 1986), III, 2691, fig. 2, G. Gounaris).

299. Ceux qui sont ensevelis sur des feuilles de laurier et de lierre ne périssent point, puisque, s'ils meurent quant au corps, ils vivent à l'âme. La coutume paraît avoir été étrangère à l'Église primitive comme au judaïsme; on en trouve peu de traces dans les catacombes. Peut-être s'est-elle répandue parmi les chrétiens comme tant d'autres pratiques du paganisme, lorsqu'après Constantin les foules se convertirent en masse (Fr. Cumont, La stèle, 24). En Grèce le plus ancien mode de sépulture dont témoignent encore des survivances à l'époque classique, était d'inhumer le corps sans cercueil, étendu sur un lit de feuillage (Ibid., 10; E. Rohde, Psyché, trad. franç., 186, n. 3).

299a. Sur la rue Ambélonon v. n. 234.

300. Gli affreschi,10; Die Malerei, 231-232 = Μελέτες, 92 (pas de photo).

300a. Desp. Makropoulou, Ἀνασκαφή, Μακεδονικά 27 (1989-90), 194-196, pl. 2, c - 5, a; A.Δ. 42 (1987), B2, 397, pl. 225, a.

301. L. Mirković, La nécropole, fig. 6, 9.

entre les branches. Une élégante couronne orne le centre de la voûte[302].

Un cercle dentelé entoure une croix non isocèle à quatre rayons sur un côté demi-circulaire et sur la voûte d'un hypogée de Serdica. L'apparence du motif, très archaïque et schématisée, semble désigner les Ve-VIe s. Un même constat vaut pour l'aspect de la couronne peinte entre deux groupes de cercles concentriques au centre desquels est représenté un chrisme avec ses branches en rayons[303]. Deux candélabres de part et d'autre de la couronne définissent le cadre. La stylisation du dessin, les rayons, les lettres apocalyptiques plaident pour une chronologie tardive (Ve-VIe s.) mais les candélabres confèrent à la scène une indéniable connotation archaïque.

Dans une tombe de Sardes du Ve s., le chrisme flanqué des lettres A et Ω est aussi entouré par deux branches de laurier[304]. Le paysage est ici rendu de manière plus naturaliste. Le cercle dentelé présente une apparence identique à la croix à rayons de l'hypogée de Sehremini à Constantinople[305]. Aux extrémités des branches, la croix porte de petites lignes verticales pourvues de boules. Quatre rayons partent en diagonale du centre de la croix. La monnaie en bronze qu'on a trouvé dans la chambre funéraire date celle-ci du milieu du IVe s. Toutefois cette chronologie ne paraît pas s'appliquer aux peintures, visiblement plus tardives. Il faut enfin noter que, d'après la photo (34, a), son aspect est assez différent, avec un contour compact et des pierres précieuses aux branches de la croix (v. texte ainsi que n. 264 et 316).

J. Valeva nous donne un aperçu de cette décoration: «Dans la plupart des cas (en Thrace et en Asie Mineure) la croix est sur la voûte, encerclée d'un médaillon (hypogée de la rue Gourko, Sofia) ou flanquée parfois d'autres croix (hypogée n° 1 de Serdica). Sur les lunettes on représente trois croix disposées souvent autour d'une porte ou d'une autre ouverture (Sehremini; tombe n° 41 de Serdica; tombe «aux étoiles» à Hissar). Si la croix sur la lunette est unique, elle peut être cernée d'une couronne ou flanquée d'oiseaux (hypogée n° 1 de Serdica). Sur les murs longs les croix peuvent être au nombre de deux (Stara Zagora, non publié). Les croix, surtout celles qui sont inscrites dans des médaillons sont «rayonnantes» ornées de «pierres précieuses» ou encore «fleurissantes» (Sandanski; n° 2 de Serdica). Mais malgré ces tendances à enrichir la décoration intérieure, celle-ci reste beaucoup moins attrayante que l'autre qui prolongeait les principes décoratifs hellénistiques. L'appauvrissement de la décoration peinte et sa disparition définitive sont causés par l'abandon graduel de la tradition de construire des hypogées»[306]. Ce dernier paragraphe nous semble particulièrement éclairant pour comprendre le nombre et la teneur des représentations dans les hypogées.

D'autres exemples proviennent des cimetières de Salone. À Kapljuč, sous la basilique des cinq martyrs (fin du IVe-début du Ve s.), subsiste un caveau légèrement plus récent (P), semblable à celui de Niš. On y trouve le monogramme du Christ entouré d'une couronne et de fleurs[307]. Deux exemples équivalents s'observaient autrefois à Manastirine, dans la nécropole à présent détruite. Nous en avons connaissance grâce à des dessins de Mgr Bulić[308]. À Marusinac, deux des quatre caveaux voûtés situés côte à côte comportent une décoration peinte (monogramme du Christ entouré d'une couronne, fleurs et fruits)[309].

De signe (et rappel) du supplice, la croix est peu à peu devenue un symbole de victoire et d'identité religieuse. Une étude intéressante à entreprendre serait d'analyser et de comparer la destinée de ces deux signes, le chrisme et la croix, et d'estimer leur influence respective au sein des productions

302. E. Condurachi, Monumenti, 71, fig. 27-28; F. Gerke, Petrus-Paulus, 163 s., fig. 62-65; F. Fülep, Sopianae, 332, pl. XII.

303. E. Condurachi, op. cit., 79, fig. 37, p. 80, fig. 39; J. Valeva, Particularités, 141, fig. 9; R. Pillinger, Frühchristliche, fig. 9, pl. en couleur 12.

304. E. Condurachi, op. cit., 86, fig. 48; H. Crosby Butler, Sardis I, 1, The excavations 1910-1914, Leyden, 1922, Appendix II, The painted chamber-tomb, texte par C. R. Morey, 181-183, pl. IV.

305. N. Firatli, Notes, 134, fig. 5, pl. 34, a; J. Valeva, op. cit., 140, fig. 7.

306. J. Valeva, op. cit., 128.

307. E. Dyggve - J. Brøndsted, Recherches à Salone I (Copenhague, 1928), 137, fig. 129.

308. Mgr Bulić, Bullettino di archeologia et storia Dalmata 23 (1900), pl. IV; Ibid., 25 (1902), pl. XI; Fr. Bulić - R. Egger, Forschungen II, 37-38; J. Brøndsted, Recherches I, 136-138, fig. 127-129.

309. E. Dyggve - R. Egger, Forschungen III, 13, 24, fig. 21.

artistiques. «Pour ce qui est de la couronne victorieuse du Christ avec le monogramme entouré d'une couronne, celui-ci peut avoir différentes significations, selon qu'il se trouve dans une inscription, sur un sarcophage, sur des pièces de monnaie ou bien dans l'art pictural des catacombes. Certes c'est le signe de victoire du Christ, le *signum Christi*, qui avec la vision de Constantin passera sur le *lavarum* militaire et sur les pièces de monnaie. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il représente également la personnalité du Christ»[310].

L'ajout de rayons constitue une phase postérieure de la décoration de la croix. Ceux-ci émanent de l'intersection des branches de la croix et, en diagonale, se prolongent jusqu'à son contour, voire au-delà. Ces rayons symbolisent évidemment les facultés miraculeuses du salut qui émanent de la croix ou du corps du Christ et se diffusent à travers le monde.

Dans une publication sommaire, St. Pélékanidis résume en quelques lignes la découverte de plusieurs tombes dans la rue Langada, au sein du cimetière O., à Thessalonique[311]. Ces sépultures en berceau appartiennent probablement, selon l'auteur, à la période de l'iconoclasme, car leurs peintures murales représentent des croix inscrites dans des cercles multicolores, des animaux et diverses plantes et fleurs. D'autres peintures sont purement géométriques et se limitent à un groupe de carrés couvrant la surface intérieure des murs [incrustation?]. Pour tout commentaire, l'auteur joint une photo. Au centre un cercle, ou plutôt une ellipse, défini par une mince ligne (rouge?). Au milieu une croix non isocèle dont les extrémités de trois branches s'élargissent et comportent des pommes, celle d'en haut formant avec le fond foncé une sorte d'abaque. Au centre, les quatre branches sont entourées d'un cercle plus clair. Quatre rayons (blancs?) partent de l'intersection des branches et, en s'élargissant, aboutissent au contour du cercle qui est entouré de deux rinceaux de lierre[312]. De part et d'autre de la croix, un agneau tourné vers la croix. Derrière eux, quatre cyprès. L'auteur ne donne ni description, ni dimensions, seulement cette photo où les éléments sont à peine visibles (fig. D, 50).

Dans une autre publication, St. Pélékanidis décrit deux tombes en berceau de la rue Langada[313]. Une bande rouge bordée de lignes étroites ayant la même couleur structure horizontalement la surface des murs. La partie inférieure est décorée d'une guirlande de boules alternativement rouges et vertes et d'étroites bandes rouges qui se terminent par des feuilles de lierre. Sur chacun des longs côtés, au centre de la partie supérieure, est figurée une croix pattée dont l'extrémité des branches comporte une pomme. De part et d'autre de la croix, au milieu d'une végétation dense d'arbrisseaux, deux oiseaux polychromes affrontés sont représentés. Sur le côté étroit (). des deux tombes, au cœur d'une série de cercles concentriques (noir, bleu ciel et bleu plus clair), on trouve des croix semblables à celles déjà décrites, des intersections desquelles partent des rayons lumineux blancs vers les marges rougeâtres. Dans une tombe, des deux côtés de la couronne associée à la croix, sont représentés un agneau avec deux cyprès stylisés et des arbustes aux rameaux sinueux (fig. D, 50). Dans l'autre tombe, des oiseaux sont figurés à la place des agneaux, et se mêlent à des buissons feuillus inclinés vers la couronne (fig. D, 49).

Le fouilleur soutient que des croix semblables se rencontrent sur les mosaïques du *tribèlon* et des colonnades de l'Acheiropoiètos (seconde moitié du Ve s.). Des croix garnies de pommes sont déjà attestées sur les monnaies de Théodose Ier à Leon Ier. Par la suite, elles s'observent fréquemment sur les émissions de Justinien, pour disparaître un temps et réapparaître à l'époque de l'iconomachie, sous une forme notablement distincte (G. Millet, J. Strzygowski). Dans la catacombe de Ponziano (fin du IVe s.), on trouve le même type de croix, pourvu cependant d'une décoration plus riche. On remarque en outre une étroite parenté entre les oiseaux des nos sépultures et ceux des niches de la Rotonde (dernier quart du IVe s.) [?]. La plasticité, la gradation des tons, l'adresse de l'exécution, le

310. L. Mirković, La nécropole, 99.

311. St. Pélékanidis, Byzantine researches in nothern Greece, Archaeology 2 (Spring 1949), 49, fig. 8; Μακεδονικά 2 (1941-52), 615, Mention dans, Ch. Delvoye, Byzantion 19 (1949), 361; B.C.H. 71-72 (1947-48), 400-401, P. Amandry

312. Le lierre avait un usage funéraire faisant partie des offrandes végétales réservées aux défunts. Ses tiges feuillues étaient ensevelies ou brûlées avec eux. C'est la feuille non l'arbrisseau qui est la chose essentielle et c'est pourquoi les sculpteurs lui ont prêté parfois une grandeur hors de proportion avec la nature (Fr. Cumont, La stèle, 19-20).

313. Gli affreschi, 25-28.

naturalisme de la scène sont en effet communs aux deux monuments. Quant à la disposition des agneaux et les rinceaux de vignes, ils se retrouvent à l'identique à Naples dans la catacombe de S. Gaudioso, datée du Ve s. Enfin, la liberté d'expression et la composition chromatique de la tombe de Niš (seconde moitié du IVe s., F. Gerke) ressemblent en tous points à notre décoration florale. En conclusion, St. Pélékanidis attribue les peintures de ces tombes à la seconde moitié, voire même à la fin du IVe s.

La représentation de la croix rayonnante en association avec des agneaux reste assez insolite et globalement peu figurée. Les rayons annoncent la gloire du Christ dans les peintures postérieures, les agneaux, les représentations des absides des églises romaines, et les cyprès, lierre et vigne le caractère funéraire de la peinture.

Il est possible de distinguer trois éléments iconographiques bien distincts dans cette représentation.

a) La croix garnie de pommes, qui pour l'essentiel n'a pas de rapport avec celle en usage à l'époque de l'iconoclasme.

b) Les rayons.

c) La disposition des agneaux de part et d'autre de la croix.

Sur le plan iconographique, la croix ornée de pommes désigne une époque assez tardive, qui n'est cependant pas postérieure au IVe s. Les rayons se prolongeant au-delà du cercle sont pour leur part représentés dans les mosaïques de la Rotonde, entre deux anges[314]. À Serdica, nous observons également quatre lignes qui fusent de l'intersection des branches de la croix[315]. On ne peut pas encore parler dans ce cas de rayons mais de simples lignes à la représentation très schématisée. Cette peinture est datée des Ve-VIe s.

La croix peinte sur la voûte de l'hypogée de Schremini semble comporter quatre rayons[316]. Cette observation, si elle se vérifiait, impliquerait de revoir la datation proposée, à savoir le milieu du IVe s. (v. texte et n. 264, 305).

Le véritable essor du motif des rayons se déroule au Ve s. Un des exemples les remarquables s'observe sur l'arc triomphal de Saint-Paul-hors-les-murs à Rome (440-461)[317]. Il s'agit de la représentation en mosaïque de la Seconde Venue du Fils de l'Homme. Neufs rayons émanent du centre du cercle entourant le buste du Christ. Toutefois, le chef-d'œuvre relatif à ce motif se trouve au monastère Sainte-Catherine du Sinaï dans la scène de la Transfiguration du Christ (565-566). Du corps du Christ fusent des rayons qui vont toucher les différents prophètes[318]. On signalera encore, parmi les représentations de qualité, celle de l'abside de Saint Vital à Ravenne datée du VIe s.[319], celle de l'abside de Sainte-Sophie à Nicée, associée à la main de Dieu[320] (IXe s.), celle enfin de Sainte-Sophie à Thessalonique[321] (IXe s.).

L'agneau, quand il est figuré isolément, symbolise le Christ, l'Agneau pascal[322]. Par contre,

---

314. Ibid., 38, fig. 3. Sur la signification de la croix sur les absides de la période de l'iconomachie, Ch. Delvoye, L'art byzantin, 143-145; O. Demus, Byzantine mosaic decoration (London, 1947), 51-52.

315. Hypogée n° 4 (E. Condurachi, Monumenti, 79, fig. 37; J. Valeva, Particularités, 141, fig. 9). Hypogée n° 1 (E. Condurachi, op. cit., 80, fig. 39; J. Valeva, op. cit., 140, fig. 8).

316. N. Firatli, Notes, 134, fig. 5; J. Valeva, op. cit., 140, fig. 7. Sur la photo (N. Firatli, pl. 34, a) on ne distingue pas de détails.

317. L. Brehier, L'art, 78, fig. 22; G. Bovini, Il mosaico dell'arco trionfale di S. Paolo fuori le mura a Roma, 18 Corso (1971), 115-125 (116, fig. 1); G. Francastel, Le droit, pl. 2.

318. G. Forsyth - K. Weitzmann, The monastery of Saint Catherine at mount Sinai. The church and fortress of Justinian (Princeton, 1976), I, 12-13, pl. CIII, CXXXVI, CXXXVII. Sur le sujet de la représentation (G. Millet, Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIVe, XVe et XVIe s. d'après les monuments de Mystra, de la Macédoine et du Mont Athos (B.E.F.A.R. 109) (Paris, 1916), 217-231); Matthieu, 17, 2; Marc, 9, 2-3; Luc, 9, 28-29.

319. Abside avec les anges qui tiennent un *clipeo* avec huit rayons (A. Quacquarelli, L'ogdoade, R.A.C. 49 (1973), 259).

320. Ch. Delvoye, L'art byzantin, Paris, 1967, fig. 109, bis.

321. H. Torp, Mosaikkene, 38.

322. L'agneau sans tache que les Hebreux mangent le jour de la Pâque est déjà la figure du Messie (Exode 12). La comparaison a été formulée clairement par le prophète Isaïe (53, 7), mais ce sont surtout les paroles avec lesquelles saint Jean Baptiste accueille Jesus sur les bords du Jourdan (Jean 1, 29 «ἴδε ὁ ἀμνὸς τοῦ Θεοῦ ὁ αἴρων τὴν ἁμαρτίαν τοῦ

lorsqu'ils sont au nombre de deux, comme dans notre cas, ou plus, ils symbolisent les fidèles ou les apôtres. Doit-on rappeler ici les douze agneaux qui parent l'abside triomphale de Saint-Apollinaire-in-Classe[323] ou qui s'observent dans plusieurs autres églises[324]? La représentation que nous évoquons ici présente une nette ressemblance avec celle figurée dans la catacombe S. Gaudioso à Naples[325]. Dans les deux lieux, on rencontre la même scène montrant deux agneaux de part et d'autre d'une croix posée sur un reliquaire[326].

La complémentarité réfléchie des éléments qui composent notre représentation et l'articulation heureuse de toute la synthèse qui occupe le côté O. — soit un endroit essentiel, analogue à l'abside des basiliques, où prenait place la représentation la plus importante – nous amène à suggérer une datation plus tardive que celle qui est généralement admise, à savoir la première moitié du Ve s., période à laquelle ce type iconographique adopta sa forme définitive. On gardera également à l'esprit ce que nous avons dit ci-dessus à propos de la problématique et des limites chronologiques de l'exécution des peintures dans les hypogées des cimetières.

La représentation de la croix couronnée portée par des anges constitue le point final et l'aboutissement de l'évolution de ce motif. Il est clair que c'est ici la signification triomphale qui l'a emporté. La représentation des anges sous la forme de *putti* était déjà très fréquente sur les monuments romains[327]. Pensons par exemple aux *putti* d'Aquilée qui pêchent ou à ceux qui tiennent l'*imago quadrata* sur les sarcophages[328]. Un tel sujet convenait fort bien à toutes sortes d'espaces: de la surface convexe du couvercle des sarcophages à leur fronton, des absides triomphales des églises, aux parois étroites des tombes en berceau[329]. Sa signification triomphale trouve son origine dans le culte impérial qui, par la suite, se mua en culte du Christ empereur[330]. Après avoir été particulièrement en vogue sur

---

κόσμου» (L. Brehier, L'art, 28). À l'avenir au lieu de représenter le Christ sous la figure d'un agneau, on ne le représentera que sous les traits humains (Concile in Trullo (692), canon 82; G. Rallis - M. Potlis, Σύνταγμα, II (1852), 492-495; Ch. - Jos. Hefele - H. Leclercq, Histoire des conciles (Paris, 1909) III, 1, 573).

323. A. Grabar, L'âge d'or, fig. 148.

324. Quatre anges tenant une couronne avec l'agneau à Saint-Vital (G. Bovini, Ravenna mosaics (N. York, 1956), 47; Idem, Ravenna (Firenze, 1959), 35; S. Muratori, I mosaici nella chiesa di S. Vitale (Bergamo, 1945), pl. 21, 23).

325. C. Leonardi, Ampelos, 240, pl. VIII, fig. 16. Sur les agneaux affrontés qui se rencontrent à partir de la fin du IVe s., Fr. Gerke, Der Ursprung der Lämmerallegerien in der altchristlichen Plastik, Zeitschr. f. Neutestament Wissensch. 33 (1934), 160 s.

326. À Grado, H. Buschhausen, Metallscrinia, pl. 54-57.

327. Les *imagines clipeatae* ont été utilisées dans l'art funéraire romain comme expression d'apothéose. Le défunt s'élève au-dessus de ce monde comme une nouvelle étoile (H. - P. L'Orange, Studies on the iconography of cosmic kingship in the ancient world (Forelesninger XXIII) (Oslo, 1953), 98 s.). À comparer les anges qui tiennent l'*imago quadrata* ou *clipeata* avec la croix ou le christme sur la colonne d'Arcadius de Constantinople (A. Grabar, Iconography, fig. 128-129, 131) ou la victoire tenant la couronne sur la tour d'une porte des remparts d'Éphèse (A. Bammer, Ein spätantiker Torbau aus Ephesos, Jh.ö.a.I. 51 (1976-77), Beiblatt, 92-126 [102, dess. 12, ■ 114, fig. 21]). Sur l'*imago clipeata* (J. Bolten, Die imago clipeata, Ein Beitrag zur Portrait und Typengeschichte (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, XXI, I, Paderborn, 1937), p. 38-111 dans l'art chrétien: R. Winkes, Clipeata imago. Studien zu einer römischen Bildnisform (Habelts Dissertationsdrucke. Reihe klassische Archäologie, Heft 1), Bonn, 1969)

328. Quelques exemples dans (A. Grabar, L'âge, fig. 128, 145, 148; Idem, Le premier, fig. 285), sarcophage de Probus ca. 395. À Constantinople un sarcophage d'enfant, les anges ailés portent le monogramme (Idem, L'âge, fig. 255). Mais aussi sur les œuvres des arts mineurs: des anges qui tiennent une croix inscrite dans une couronne, d'un diptyche d'ivoire des Ve-VIe s. de Ravenne (W. F. Volbach - J. Lafontaine - Dosogne, Byzanz und der christlichen Osten, Propyläen Kunstgeschichte 3 (Berlin, 1968), fig. 90; Le diptyche de Barberini daté de la première moitié du VIe s. [Ibid., fig. 91]).

329. «Aucun portrait de chrétien antérieur à la paix de l'Église ne nous est conservé. Mais ils apparaissent bientôt après Constantin et notamment sous la forme de l'*imago clipeata*. Elle représente la victoire chrétienne assimilée à l'accès à la vie éternelle qui suppose le triomphe sur la mort» (A. Grabar, L'imago clipeata chrétienne, L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge I, 607-613). Dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin des anges nus vêtus d'un *chlamys* volent en tenant une cartouche (G. Wilpert, Le pitture, pl. 218, 1). Deux *putti* qui gardent une *imago clipeata* dans l'hypogée d'Adam et Ève à Gargaresc, tombe d'Aelia Arisuth, attribuée à la quatrième ou la cinquième décennie du IVe s. (A. di Vita, L'ipogeo, 234, fig. 25).

330. L'adoption du diadème depuis Dioclétien ou depuis Aurelien a remplacé le laurier et est devenu le *βασιλεύς*

les sarcophages, ce motif se retrouve dans la catacombe romaine de la Via Latina[331] et plus tard sur les mosaïques de Saint Vital (comme soutien de l'agneau)[332] et dans la coupole de la Rotonde (comme soutien du buste du Christ[333] porté par quatre anges)[334].

Cette représentation marque aussi une étape dans la fusion des types iconographiques des deux religions, ou, si l'on préfère, dans l'assimilation des éléments païens par le christianisme. Après l'adoption officielle de la nouvelle religion par l'empereur, commencent en effet les processus de christianisation des motifs païens comme la couronne et les Amours. Le culte accru de l'empereur commença à influencer les démarches artistiques des chrétiens qui cherchaient leurs modèles — c'était logique — dans le répertoire artistique païen.

La tombe du Bon Pasteur offre un bon exemple du motif de la couronne contenant un chrisme aux extrémités élargies et soutenue par deux anges-Amours. Son côté étroit E. est divisé en deux parties par une bande rouge. Sur la surface de la partie demi-circulaire supérieure, le peintre a représenté deux paons se dirigeant l'un vers l'autre dans un environnement orné de fleurs rouges en forme de flèche. Sur la surface quadrangulaire inférieure, deux anges-Amours en vol, vêtus d'un chlamys attaché au cou et laissant nu tout le reste du corps, sont disposés de manière symétrique. Des deux mains, ils tiennent une couronne dans laquelle se trouve inscrit, en rouge, le monogramme du Christ. De la base de la couronne partent deux étroites lignes rouges qui se terminent par une extrémité en forme de flèche. La couronne surmonte un panier rempli de fruits et plus précisément de grenades. Toute la surface est parsemée de fleurs en forme de flèche. Au-dessus de cette scène, on distingue, fort mal à vrai dire, deux oiseaux[335] (fig. D. 11).

L'auteur opère un rapprochement stylistique avec certaines peintures d'Aquilée où les Amours sont vêtus de la même manière et où figure aussi un panier rempli de fruits. Il repère également des analogies avec les Amours des peintures pariétales du palais de Trèves[336]. Leurs ailes présentent les mêmes caractéristiques que celles des anges-Amours de notre tombe: elles sont très courtes et poussent des épaules. À Trèves, elles ne sont pas dépliées, tandis que dans notre cas une aile est déployée. Hormis le rendu de la bouche, l'apparence des visages s'avère fort similaire: face ronde et charnue, grands yeux ronds à la pupille noire foncée, regard de biais vers les coins intérieurs, sourcils fortement soulignés, grandes oreilles, cheveux courts, fournis et irréguliers, sans véritable coiffure. Bien qu'il relève aussi des différences, l'auteur pense que ces similitudes permettent d'établir la contemporanéité

γνώρισμα, *insigne regium*. Cet insigne fut popularisé par Constantin. Il a caractérisé le nouvel Empire monarchique avec son cérémonial et ses vêtements somptueux. On en venait du rite nouveau de l'adoration. Cf. L. Brehier - P. Batiffol, Les survivances du culte impérial romain, Paris, 1920; O. Treitinger, Die oströmische Kaiser und Reichidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell vom oströmischen Staats -und Reichsgedanken. 2 unveränd. Aufl. Darmstadt 1956 (München, 1938). À comparer les *putti* qui soutiennent les bustes de Galère et de Tyche sur l'arc de Galère à Thessalonique (G. Bakalakis, Vorlage und Interpretation von römischen Kunstdenkmälern in Thessaloniki, A.A. 88 (1973), 671-684 [680, fig. 10]) et la représentation du Christ trônant sur l'abside de Sainte-Pudenziane. À propos de la controverse sur l'influence juive ou l'utilisation par les Juifs de la notion de la couronne liée avec la fête des Tabernacles v. (J. Danielou, Les symboles, 22 s. et E. W. Goodenough, Jewish symbols, VII, 148, XII, 139-140). Sur le sujet, M. Blech, Studien von Kranz bei den Griechen (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, 38), Berlin, 1982.

331. Des anges avec couronnes de part et d'autre d'un arcosolium du milieu ou de la deuxième moitié du IVe s. (A. Grabar, Le premier, 234, fig. 258).

332. Sur l'abside les anges tiennent un *clipeo* avec huit rayons. R.A.C. 49 (1973), 259, A. Quacquarelli; S. Muratori, op. cit., pl. 5 et 11 (n. 324). Sur la voûte de la chapelle de l'archevêché de Ravenne (G. Bovini, Ravenna, 67).

333. H. Torp, Mosaikkene, 11 et 16.

334. Les quatre anges qui soutiennent le sujet central et les symboles des évangélistes aux quatre coins. C'est le sujet connu de l'Antiquité du rayonnement de la croix mondaine avec quatre figures principales et quatre secondaires (G. Bovini, Ravenna mosaics (N. York, 1956), 20). À comparer (O. Demus, The mosaics of norman Sicily (London, 1949), pl. 5, 13, 46, 80). Le presbyterium de Ravenne, Martorana, Sainte-Sophie de Novgorod. O. Demus croit que les anges représentent l'hiérarchie céleste comme elle a été établie avec l'œuvre de Denis l'Aréopagite (p. 210). À Sainte-Sophie de Thessalonique, des VIIIe-IXe s., dans la scène de l'ascension du Christ, les anges tiennent le cercle dans lequel est figuré le Christ (A. Grabar, L'iconoclasme, fig. 125).

335. Gli affreschi, 12-18; Die Malerei, 225-228 = Μελέτες, 87.

336. Th. Kempf, Die Ausgrabungen, 103 s., fig. 22.

des deux monuments. Il ajoute toutefois qu'il est normal que les peintures de Trèves, destinées à une résidence impériale, soient de facteur supérieure à l'art simple et populaire des peintures de notre tombe.

Nous objecterons que même si des ressemblances existent bel et bien entre ces deux monuments, cela ne prouve nullement qu'ils soient contemporains. Il semble à notre avis plus important de remarquer que les anges ont ici la figure des Amours[337] et que cette caractéristique leur confère une chronologie précoce. Notons aussi que les extrémités des branches du chrisme sont plus larges et dépourvues de toute ornementation. Il n'y a là rien de surprenant. La décoration en effet ne convient pas au chrisme qui possède une structure plus complète que celle de la croix, susceptible de recevoir divers ornements pour enrichir son apparence simple. Les lignes en zig-zag aux extrémités en forme de flèche se rencontrent également dans la représentation de la famille de Flavios. On se rappellera que nous avons établi ci-dessus la parenté chronologique existant entre les deux tombes, dont la datation doit être plus tardive que celle indiquée par St. Pélékanidis.

4.11. Le style à incrustation

Un chapitre très intéressant de l'histoire de la peinture de cette époque concerne le style dit d'incrustation et ses différentes formes. Il s'agit d'un élément de décoration connu depuis des temps lointains, particulièrement renouvelé et perfectionné dans les styles pompéiens et en plein essor aux IVe et Ve s. Il ne fut pas seulement utilisé dans les monuments funéraires mais également dans les basiliques paléochrétiennes, les palais et les maisons privées. Il constitue une bonne illustration de la continuité de l'art romain à l'époque qui nous occupe.

Quelques tombes de Thessalonique présentent ce genre de décoration[338]. Un groupe à l'emplacement de la cité universitaire — celui comportant les représentations du repas eucharistique et de la dame de l'Eucharistie (?) — présente sur ses parois perpendiculaires une imitation de revêtement en marbre et d'autres scènes sur la voûte et les lunettes[339].

Les parois sont structurées par des corniches de couleur rouge-vin, ocre-châtain et blanc pâle, en deux ou trois sections, bordées d'imitations de plaques de marbre polychrome. Sur les parties supérieures, à la naissance de l'arc, une bande décorative formée par une vigne court tout le long des quatre côtés de la tombe (fig. D. 54, 56, 57).

Selon l'auteur, ces peintures, comme celles de la Cappella Greca dans la catacombe de Priscille[340], sont dépourvues des éléments d'incrustation architecturale — colonnes, piliers, socles — typiques du deuxième style pompéien tels qu'on les rencontre à Aquilée et à Sainte-Sophie de Thessalonique. Nos peintures ont pourtant des rapports certains — le chromatisme et le rendu du revêtement en marbre — avec les deux monuments mentionnés, ainsi qu'avec beaucoup d'autres peintures des catacombes

337. «Sur les peintures des catacombes les anges ressemblent aux autres hommes. À partir du IVe s. ce sont les adolescents à la tête charmante encadrée du nimbe, vêtus de draperies souples empruntées à leur prototype et, comme la victoire, portant attachées aux épaules de fines ailes couvertes de plumes soyeuses. Les anges sont d'ailleurs figurés dans toutes les attitudes réservées aux victoires: de leurs deux bras élevés ils supportent les médaillons ornés de portraits ou emportés dans un vol aérien ils soutiennent les *imagines clipeatae* ou les cartouches qui couronnent les compositions» (L. Brehier, L'art, 91, fig. 27, tissu copte).

338. Nous insistons sur la présentation du sujet par St. Pélékanidis pour trois raisons: a) nous ne possédons aucun autre travail sur ces sujets, b) par manque d'observations personnelles et c) parce que nous pensons que par ce moyen nous pouvons discuter les opinions de l'auteur et critiquer le mode de travail.

339. A.Δ. 16 (1960), B, 223, pl. 194, b, St. Pélékanidis; Idem, Gli affreschi, 21-25, fig. 8-9. Ambélokipoi, rue Michala, l'une des huit tombes portant incrustation (A.Δ. 38 (1983), B2, 286, I. Vokotopoulou). À Veroia, la tombe n° 55, sur l'un des longs côtés, le seul conservé, avait une zone en imitation d'incrustation (Ibid., 29 (1973-74), B3, 717, I. Touratsoglou). Des tombes sous les rues Nikolaou et Kadmou, situées vers le côté N. de la basilique de Saint-Démétrius de Thessalonique. Elles conservent des restes de peintures en incrustation avec des motifs en losange. Elles ont livré des vases en céramique ou en verre décorés ou non (A.Δ. 16 (1960), B, 223; Ἔργον 1959, 33, pl. 193, b-c, St. Pélékanidis).

340. F. Wirth, Römische, 213 s., fig. 105; Fr. Gerke, Die Wandmalereien, 126, n. 19; G. Bovini, Encyclopedia, III, 212.

romaines et napolitaines du IVe s. Les parentés de la décoration végétale avec celle peinte dans la catacombe de Giordani à Rome et dans la tombe de Pécs invitent, selon le fouilleur, à placer au milieu du IVe s. la réalisation de nos peintures.

Dans son autre publication[341], St. Pélékanidis note que la division des murs et la forme des lignes et des bandes comme bordures des grandes surfaces est une simplification du deuxième style pompéien qui se retrouve dans la structuration des surfaces et sans autre ornement dans le dernier quart du IIIe et la première décennie du IVe s. Il considère encore que le style d'incrustation est contemporain de la décoration qu'on trouve dans la maison de la rue Socratous à Thessalonique et dans un grand nombre de tombes. Il n'y a pas d'indices sûrs concernant la datation de cette maison. Par sa forme et ses couleurs, la décoration de cette maison rappelle celle de la maison du Palatin au style hellénistique tardif[342]. Se fondant sur la présence de monnaies (v. *supra*), l'auteur date du troisième quart du IIIe s. ce groupe de tombes et leur style d'incrustation.

De plus, St. Pélékanidis s'évertue à vouloir établir un lien stylistique entre les peintures de style architectural de la basilique Sainte-Sophie de Thessalonique, dans sa phase paléochrétienne[343], de Dion A[344] et de Brauron[345] et les peintures murales de la salle O. d'Aquilée, située entre le Dôme et le campanile, qui datent de la dernière décennie du IIIe s. et des deux premières décennies du IVe s.[346]. Il se demande ensuite s'il est possible de dater du règne de Constantin Ier les peintures de Sainte-Sophie, Dion et Bravron. On rappellera que la première de ces églises est datée par le témoignage de sa structure architecturale du début du Ve s. et que cette datation s'est vue confirmée par la découverte d'une monnaie d'Arcadius. St. Pélékanidis n'accorde à cet indice qu'une valeur de *terminus ante quem*. Dans le cas de Dion, alors que les fouilles n'étaient pas terminées, il plaide pour une datation ancienne en se fondant sur la mise à jour réalisée en 1964 d'une monnaie de Crispus (317-326) retrouvée à 0,05 m au-dessus de la mosaïque de pavement du narthex. Il attribue donc à la première moitié du IVe s., la basilique. Enfin, en ce qui concerne la basilique de Brauron, aucun indice, qu'il soit archéologique ou littéraire, ne vient éclairer ses origines. Seul l'agencement architectural plaide en faveur du Ve s. En quête d'un argument plausible, l'auteur mentionne l'exemple de la basilique de Skhira en Tunisie, datée du milieu du IVe s. d'après des monnaies de Julien (361-363) et des fragments de céramique[347]. Ainsi, à l'aide d'indices extérieurs et peu convaincants, il date les peintures du style architectural de ces trois églises du temps des successeurs de Constantin Ier et peut dès lors les intégrer dans la problématique du congrès auquel il participait...

À l'évidence, il y a dans la démarche de l'auteur une volonté de «forcer» la chronologie de ces peintures pour les dater le plus tôt possible. Dans le cas de Dion et de Brauron, il néglige ouvertement les datations proposées par les fouilleurs, exagère la valeur du témoignage des monnaies et n'opère des rapprochements qu'avec des exemples qui servent son argumentation. Omettant l'analyse des autres monuments de la région, il oriente déjà sa datation en prenant comme point de repère... les peintures d'Aquilée et celles du palais de Galère, bien datées, et non pas celles d'autres monuments

341. Die Malerei, 218-221, pl. CXIV, CXV = Μελέτες, 78-81, fig. 7-8.

342. F. Wirth, op. cit., pl. 1; A. Rumpf, Malerei und Zeichnung, Handbuch der Archäologie (München, 1953), 168, pl. 57, 8.

343. Π.Α.Ε. 1938, 68, fig. 3; Ibid., 1939, 79, fig. 5; Ibid., 1940, 24, fig. 3, M. Kalligas. On voit la base et la partie basse d'une arcade. L'auteur mentionne qu'on trouve ce style de décoration sur le manuscrit paris. gr. 74, du XIe s. Sur Sainte-Sophie (A.Δ. 17 (1961-62), B, 253 s., fig. 1-3, pl. 311; Ibid., 18 (1963), B2, 238, pl. 268-270, St. Pélékanidis).

344. A.Δ. 19 (1964), B3, 384, pl. 449, c; Ibid., 20 (1965), B3, 477-479, pl. 596, b; Ibid., 21 (1966), B2, 371-376, St. Pélékanidis. Les mosaïques de la première basilique sont datées de la première moitié du Ve s. et de la deuxième, guère antérieure au VIe s. (J. - P. Sodini, Mosaïques paléochrétiennes de Grèce, B.C.H. 94 (1970), 699-753 [734]).

345. E. Stikas, Ἀνασκαφὴ τῆς παλαιοχριστιανικῆς βασιλικῆς τῆς Βραυρῶνος (Π.Α.Ε. 1953, 104, fig. 2). On a trouvé une monnaie de Justinien. Selon le fouilleur, la basilique date de la première moitié du VIe s. La décoration représente des piliers posés à des distances régulières. Entre eux s'intercalent des tableaux rectangulaires avec des losanges. Des piliers cannelés en stuc dans le baptistère (Ibid., 1954, 128, fig. 6, Idem).

346. A. Gnirs, Aquileia, 141, 158, 162, fig. 104, 121, 125; J. Fink, Der Ursprung, 54; H. Kähler, Bauten, 30, pl. 6.

347. M. Fendri, Skhira, pl. VII, 1-3; N. Duval, Deux basiliques chrétiennes de Tunisie méridionale (C.A. 13 (1962), 273-287, étude critique). À Bagawat, chaque mur portait trois panneaux oblongs séparés par des colonnes peintes (H. Stern, Les peintures, C.A. 11 (1960), 97, fig. 1-3).

postérieurs. On peut dire que c'est une hypothèse posée *a priori* qui a guidé l'étude de St. Pélékanidis. Cette dernière est dès lors partiale et hautement contestable.

Nous venons d'évoquer le style architectural non seulement pour présenter les inconvénients d'une méthode de travail mal adaptée mais aussi afin de le lier à celui de l'incrustation. Il semble en effet que ces deux styles adoptent et illustrent un style «rétro» et sont prisés durant une longue période, du IIIe au Ve s.

Le nombre de peintures attestant le style à incrustation trouvées à Thessalonique et ailleurs en Grèce interdit de penser que celui-ci pourrait avoir été limité à une ville ou une période donnée, ou encore influencé par un monument bien précis, comme les catacombes de Rome ou de Pécs.

Dans le cimetière E. de Thessalonique, sur le côté NO. de la cour de l'hôpital Hay. Dimitrios, la tombe n° 21, en berceau, porte des peintures intéressantes. Une bande noire borde les dix tableaux. Sept d'entre eux figurent deux morceaux de marbre opposés dont les veines respectives sont symétriquement disposées. Les trois autres tableaux se composent d'imitations de plaques de marbre complètes. Les couleurs sont le rouge foncé, bleu foncé avec des taches blanches et bleues foncées, rosé et châtain, ocre. Sur la lunette O. un chrisme dans un cadre rond. L'extrémité courbe en fronton du côté de la tombe s'accentue au contour d'une bande large bleue foncée. Au centre le cercle rouge avec le chrisme est en jaune. Le diamètre intérieur du cercle est de 35 cm, le diamètre extérieur de 45 cm. À droite et à gauche du chrisme les lettres A et ω en rouge foncé. Le reste de la surface de la lunette est couverte de veines châtain en ocre blanche, tandis que des lignes noires délimitent les pièces de marbre. La surface intérieure de l'arc est ornée de rectangles bleus disposés en alternance avec d'autres rectangles aux veines de couleur blanc-ocre. Sur le fronton courbe du côté O. et sur l'arc, on trouve une imitation d'une simple incrustation avec *opus sectile*. Dans le mortier hydraulique du coussin de la tombe une monnaie de Thessalonique des années 340-350 a été découverte (fig. D, 58)[347a].

Le fouilleur soutient, à juste titre, qu'on ne peut dater les peintures à partir de critères stylistiques. Des imitations recherchées peuvent très bien s'avérer antérieures à des compositions plus simples, comme le montrent les peintures de notre tombe qui précèdent d'un demi-siècle celles de l'église de la rue 3 Septemvriou.

Une tombe du cimetière O. de Thessalonique, rue Dimosthénous 7, comporte sur son mur O. un chrisme rouge inscrit dans une couronne verte et bleue. De part et d'autre se trouve une colombe aux ailes bleu et rouge. Sur le mur E., au milieu d'un champ de fleurs et de roses, un oiseau bleu, les ailes ouvertes, picore. Toutes les autres surfaces de la tombe sont décorées de motifs géométriques en incrustation. Les longs côtés sont occupés par deux tableaux, les petits côtés n'en comportent qu'un seul. Ceux-ci sont formés par des losanges inscrits dans des rectangles inscrits à leur tour dans des rectangles plus grands. Sur le plafond, on trouve une autre composition: des octogones et des rosaces formées de triangles dont le centre est occupé par un carré. Des couronnes fleuries sont inscrites au sein des octogones. On signalera que le type de décoration attesté sur le plafond se rencontre dans les bâtiments païens et que les sujets typiquement chrétiens se limitent au seul mur O.: un chrisme qui, conjugué au témoignage des peintures de la tombe voisine dont les thèmes sont issus de l'Ancien et du Nouveau Testament, conduit à dater nos peintures de la fin du IVe s. au plus tôt (fig. D, 59)[347b].

Il convient d'évoquer ici les peintures qui décorent le couloir demi-circulaire de la conque de l'église cimétériale E. de Thessalonique[348]. On trouve également une ornementation similaire dans la structure paléochrétienne de l'église Hay. Nikolaos Tranos[349], dans la basilique de Panorama[350] et à

347a. Desp. Makropoulou, Ἀνασκαφή..., Μακεδονικά 27 (1989-90), 190-208 (194-196), pl. 2, c - 5, a, A.Δ. 42 (1987), B2, 397, pl. 225, a. Mention dans: (B.C.H 112 (1988), 656, G. Touchais). l'une des tombes se signale par son décor peint, monogramme du Christ, faux marbre, et une autre par son sol en *opus sectile*.

347b. Musée de la civilisation byzantine 2 (1995), 32 s., E. Marki, Idem, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 19 (1996-97), 125-149 (141-149).

348. Desp. Makropoulou, Ὁ παλαιοχριστιανικὸς ναὸς ἔξω ἀπὸ τὰ ἀνατολικὰ τείχη τῆς Θεσσαλονίκης, Μακεδονικά 23 (1983), 25-46 (42).

349. E. Marki - Anguèlkou, Ἀνασκαφή Ἁγ. Νικολάου Τρανοῦ, Μακεδονικά 19 (1979), 271-297.

350. Faux marbre (A.Δ. 28 (1973), B2, 498-500, Euth. Tsigaridas); Ibid., 29 (1973-74), B2, 754, P. Lazaridis;

une distance de 400 m de la Rotonde, rue Ph. Dragoumi 2-K. Palaiologou dans de bâtiments profanes datant de l'Antiquité Tardive et se trouvant par conséquent entre deux époques. Dans la partie inférieure des murs de la première phase, on trouve de petites séquences de décoration en incrustation et de tableaux rectangulaires[351]. On les date entre le milieu du IIIe et le milieu du IVe ■. On rencontre aussi ce style dans diverses tombes comme celle de la rue Apolloniados 18, étudiée plus haut pour ses scènes bibliques[352] (fig. D, 14-16). La zone inférieure comporte des plaques imitant le marbre. Quatre sur chaque long côté et deux sur les côtés étroits. Les couleurs prédominantes sont le rouge et le jaune pâle. Les veines du faux marbre sont en rouge, châtain et noir. Entre la basilique cimétériale E. et le martyrium, la tombe ■° 41 est décorée de peintures sur ses murs N., S. et E. Sur les longs côtés, une bande soulignée par de minces lignes noires est surmontée par deux paons affrontés de part et d'autre de la croix. Sur le mur E., l'imitation de marbre est en vert et blanc. Enfin, sur le mur N. de la tombe n° 26, on observe une imitation d'incrustation avec des chancels dont la décoration en écailles est rouge et noire avec un contour blanc et les colonnettes définies par une mince ligne noire sur un champ blanc[353].

La décoration des tombes est plus simple et se limite à l'imitation du revêtement de plaques de marbre. Inversement aux basiliques, elle ne contient pas de cadres[354] et se trouve très éloignée du style architectural[355]. Si le style architectural convient pour décorer les murs des grands édifices, il est nettement moins adapté pour les petites surfaces des hypogées.

Ibid., 31 (1976), B2, 265, E. Nikolaïdou - Th. Pazaras.

351. Ibid., 29 (1973-74), B3, 755, P. Lazaridis; Th. Pazaras, Νέες τοιχογραφίες τῆς ὕστερης ἀρχαιότητας στὴ Θεσσαλονίκη (Ibid., 30 (1975), A, Μελέτες, 155-164, pl. 67-69, dess. 1-4).

352. v. n. 167.

353. A.E. 1981, chron., 67, fig. IB, b, IΓ, γ, E. Marki- Anguélkou.

354. Toujours à Thessalonique sur le terrain K. Palaiologou - Arménopoulou (Th. Pazaras, op. cit., 159), Egnatias 94 (A.Δ. 26 (1971), B2, 382, M. Siganidou), bâtiment au croisement des rues Hay. Dimitriou - Sophokléous (Ibid., 30 (1975), B2, 264, P. Lazaridis), à Argos Orestikon dans une basilique paléochrétienne (Ibid., 32 (1977), B2, 234, E. Nikolaïdou - Chr. Tsioumi - Th. Pazaras; 33 (1978), B2, 273, M. Siganidou), un bâtiment paléochrétien à Larissa (Ibid., 20 (1965), B2, 316, pl. 375, a-c, D. Théocharis; N. Nikonanos, Παλαιοχριστιανικές τοιχογραφίες ἀπὸ τὴ Λάρισα, Congr. intern. sur la Thessalie ancienne, Mélanges D. Théocharis (Volos, 1987), 457-462). Dans la basilique A d'Édessa (M. Michaïlidis, Παλαιοχριστιανικὴ Ἔδεσσα, A.Δ. 23 (1968), A, Μελέται, 206-207, pl. 88, b), à ■. Anchialos dans un bâtiment profane sous la basilique A (Π.A.E. 1973, 31, pl. 19, b, P. Lazaridis), dans la basilique de Léchaion (Π.A.E. 1956, 170-171, pl. 71, a, D. Pallas). À Magne dans la basilique de Saint-André à Alika (Π.A.E. 1958, 200, N. Drandakis). À Naxos (Π.A.E. 1961, 196 s., fig. 3, pl. 151-152, N. Kontoléon). À Mytikas (Akarnanie) dans la nef centrale de la basilique de Sainte-Sophie (imitation de plaques vertes, grises et blanches) (Ibid., 1982, 92, pl. 67, b, P. Vokotopoulos). Dans un bâtiment à Amphissa, baptistère (?) du IVe s. (?), un panneau (P. Thémélis, Ψηφιδωτά τῆς Ἀμφισσας, A.A.A. 10 (1977), 242-256 [250, fig. 6]). Dans la basilique du musée de Philippes, peinture avec imitation d'incrustation en tableaux rectangulaires avec des feuilles de lierre aux coins et d'autres sujets ornementaux (E. Kourkoutidou - Nikolaïdou, Ἡ ἀνασκαφὴ στὴ βασιλικὴ τοῦ μουσείου Φιλίππων, A.E.M.Θ. 2 (1988), 409-419). Sur la décoration en revêtement de marbre (A. Orlandos, Ἡ βασιλική, 251, fig. 202; P. Asimakopoulou - Atzaka, Ἡ τεχνικὴ *opus sectile* στὴν ἐντοίχια διακόσμηση. Συμβολὴ στὴ μελέτη τῆς τέχνης ἀπὸ τὸν 1° μέχρι τὸν 7° μ.X. αἰώνα μὲ βάση τὰ μνημεία καὶ τὰ κείμενα. (Βυζαντινὰ μνημεῖα, 4) (Thessalonique, 1980), 107-120). Sur le sujet pendant l'époque iconoclaste: D. Pallas, Eine anikonische (304 ■.) et Idem, Les décorations aniconiques, 171-179.

355. Philippes, basilique A, baptistère (P. Lemerle, Philippes, 400, pl. VIII, g, XXIV); Kos, basilique de Mastichari (A. Orlandos, Δύο παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Κῶ, A.E. 1966, 77 s., fig. 74-77). À Patras, Neophytou 12, dans une maison, peinture architecturale rappelant le deuxième style pompéien (A.Δ. 34 (1979), B1, 130 et 134, rue Lontou 51, I. Papapostolou). À Chalkis, peinture du troisième style pompéien (B.C.H. 109 (1985), 831, G. Touchais). À N Anchialos, basilique C de l'évêque Pétros (première phase), peinture du style architectural (tableaux entre des colonnes) (Π.A.E. 1988, 90, pl. 66, b, P. Lazaridis). À Démétrias basilique de Damokratia (Demetrias V (1987), pl. XXI, 1-2, XXVIII, 1, P. Marzolff; Idem, Spätantike Architekturdarstellungen, Architectura 8 (1978), 16-27 (München), avec une riche bibliographie; Idem, Das frühchristliche Demetrias, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 293-309; Idem, Bilder aus dem heiligen Land. Ein griechischer Wandmalereizyklus des 5. Jahrhunderts, XIIe C.I.A.C. (Bonn, 1991), 1024-1032). À Thessalonique, au palais de Galère (A.Δ. 19 (1964), B3, 332, pl. 377, a, 378, a-b, St. Pélékanidis - Ph. Papadopoulou). À Stobi (E. Kitzinger, A survey of the early christian town of Stobi, D.O.P. 3 (1946), 81 s., 109, fig. 151).

À Pécs, la décoration consiste en tableaux rectangulaires contenant un second tableau plus petit, reliés à ce dernier aux angles par deux ou plusieurs lignes. À l'intérieur du second tableau, on trouve la moitié d'un losange défini par deux séries de lignes sur lesquelles sont posés des zig-zag ou des demi-cercles. Il existe des variantes de ce type. Le fouilleur établit des parallèles avec les catacombes romaines: il remarque ainsi l'absence de style architectural, le rapport entre l'incrustation ■ la peinture linéaire, l'absence de décor linéaire vert-rouge, la tendance à l'emploi du chromatisme et du linéaire et l'évolution du rouge et du jaune-vert vers le blanc-vert et enfin la relation entre l'incrustation schématisée et la clôture géométrique[356].

La catacombe de Pamphile offre un exemple de décoration plus proche des peintures de nos tombes. Dans la partie inférieure des murs, on observe des plaques disposées de manière convergeant vers le centre[357]. D'autres illustrations de ce type de parure existent à Rome, dans la crypte Saint-Janvier au sein de la catacombe de Prétextat, dans celle de Miltiade (311-314) et d'Eusèbe (309-311) de la catacombe de Callixte et dans celle de la Cappella Greca[358]. On trouve en outre des exemples de coloration rouge-jaune à Domitille crypte d'Ampliatus, Nunziatella et dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin[359], sans les éléments d'architecture. Ces trois exemples démontrent le lien existant entre le style linéaire vert-rouge et l'incrustation. D'autres parallèles avec nos tombes peuvent être repérés à Serdica. Dans ce dernier cas, le registre inférieur présente une imitation colorée de marbre, tandis qu'une autre tombe possède une décoration totalement différente, avec notamment la représentation de cadres imitant des éléments architecturaux[360]. À Capljuč, une des rares tombes situées près de l'abside de la basilique cimétériale a le registre inférieur divisé en panneaux rectangulaires imitant des plaques de marbre en forme de losange ou de rectangle[361]. Le registre inférieur d'une tombe de Sardes du IVe s. présente une forme géométrique plus simple[362]: la décoration se limite à un jeu de lignes, grosses et minces, tracées en diagonale ou formant des losanges. À Serdica, rue Gourko, on trouve un équivalent au style plus vague[363]. Ce type d'ornementation a également été mis en œuvre à Tomis-Constanţa, dans la crypte de la grande basilique[364], et dans la nécropole païenne de Rome, datée du IIIe s.[365].

Comme dans bien d'autres tombes, la décoration de la sépulture de Sardes est caractérisée par ce que M. Rostovtzeff dénomme la «mixed incrustation and floral». Ce style se rencontre dans les tombes de Kertch aux IIe et IIIe s.[366]. Le savant russe soutient que ce style domina les autres durant le Bas Empire et le Moyen Âge. Son histoire nous est d'ailleurs rapportée par Vitruve et Pline. Ces deux savants affirmaient que le palais de Mausole était le premier exemple de ce style dans le monde grec, tout en ajoutant que son origine se situait en Mésopotamie et en Iran. Le principe fondamental de ce système décoratif est la division du mur en trois parties. L'ensemble du mur ou quelques parties seulement sont couvertes de plaques à la couleur différente non pas afin de reproduire ou de souligner la structure de la paroi, mais pour créer une riche polychromie et tenter d'obtenir un

---

356. Fr. Gerke, Die Wandmalereien, fig. 31, 33-34 et p. 124.

357. Ibid., fig. 39; A. Grabar, Le premier, 214, fig. 235.

358. O. Deubner, Expolitio, Inkrustation und Wandmalerei, R.M. 54 (1939), 14 s.

359. G. Wilpert, Le pitture, pl. 54, 194 s., 248, catacombe de Domitille; pl. 74, de Nunziatella; pl. 60, de Saints-Pierre-et-Marcellin.

360. E. Condurachi, Monumenti, 71, fig. 32-33; J. Valeva, Particularités, 142, fig. 11, hypogée n° 8.

361. E. Condurachi, op. cit., 70. À comp., Fr. Bulic - R. Egger, Der altchristliche Friedhof Manastirine. Forschungen in Salona, II (Wien, 1926), 37-38.

362. Ibid., 86, fig. 47-48; H. Crosby Butler, Sardis, I, 1, Leyden, 1922. Appendix II, The painted chamber-tomb, texte par C. R. Morey, 181-183, pl. IV, V.

363. J. Valeva, op. cit., 144, fig. 13.

364. R. Pillinger, Frühchristliche, 100; I. Barnea, Christian art in Romania, IIIe-VIe s. (Bucarest, 1979), I, 128-133.

365. G. Calza, La necropoli, 151, fig. 75, tombe n° 26. Un exemple semblable à Cnossos, maison des diamants, chambres III et IV, des fresques avec imitation de marbre en pierres arrondies (Knossos, from greek city to roman colony, excavations at the unexplored mansion vol. I, II, B.S.A. Suppl. vol. 21 (1992), pl. 32, b, 33 a, c, 34, c, éd. L. H. Sackett).

366. Sardis, I, 1, 181-183.

effet de mosaïque *«marboribus pingere»*[367].
Selon J. Valeva, «la décoration funéraire paléochrétienne représente la dernière phase du développement de la peinture antique et plus précisément de l'idée architectonique de la décoration intérieure; celle-ci, à partir de la fin de l'époque classique et surtout après le premier style décoratif se dégradait dans sa conception essentiellement constructive en passant par l'illusionisme des autres styles pompéiens. L'architectonique de la décoration de l'hypogée est très réduite et l'on n'emploie qu'isolément les éléments de construction d'ordre classique, tels le socle, les orthostates, la frise, la cime, la corniche. La combinaison de ces éléments ne suit pas la logique de l'architectonique, mais des buts purement décoratifs en exprimant simultanément une eschatologie chrétienne. Les éléments floraux de la décoration funéraire éclipsent les éléments constructifs et par la suite, l'architectonique même du système»[368].

Comment interpréter la présence du style à incrustation dans les tombes de Thessalonique? Dans celle de la rue Apolloniados, seule la zone inférieure située sous les représentations bibliques présente une imitation de plaques de marbre. Cette structure de la composition répond sans doute à une tradition décorative en usage depuis longtemps. Cette idée s'accorde avec la datation des tombes, probablement vers le milieu du IVe s. Toutefois, deux tombes de la cité universitaire ont l'ensemble de leurs parois orné par cette décoration à l'exception de la lunette dominant le tout où sont représentés soit des paons soit le repas eucharistique. Ce schéma s'explique-t-il par la réalisation très ancienne des peintures, avant la stabilisation et l'essor du répertoire chrétien capable de fournir une iconographie assez riche pour couvrir toute la surface des parois? Doit-on l'interpréter comme la volonté de l'artiste inspiré par un courant artistique novateur? Comme nous l'avons vu ci-dessus, une chronologie ancienne, dans la seconde moitié du IIIe s., peut être associée à ces sépultures.

Une même conclusion prévaut pour la décoration de la tombe de la rue Nestoros 8, au caractère iconographique particulièrement ambigu. Les panneaux en incrustation occupent la plus grande partie des murs et séparent de la partie supérieure la figuration de la scène maritime et celle des aubergines. Le motif est très simple: il s'agit de veines en forme de zig-zag (fig. D, 61). La décoration géométrique de ces panneaux et l'absence de motifs chrétiens conduisent à conférer à cette scène une datation ancienne. Dans l'absolu, la présence de panneaux avec des motifs en incrustation ne constitue cependant pas partout un indice d'ancienneté. Nous l'avons vu à Sofia et ailleurs, à propos de nombreuses tombes tardives possédant ce type de décoration. Il ne nous semble pas exagéré de dire que le schéma décoratif dans lequel l'incrustation couvre une grande partie des murs peut aussi bien avoir un caractère ancien que tardif. Seul paraît échapper à cette mode le IVe s. durant lequel la priorité dans la décoration fut donnée aux scènes bibliques.

On peut donc dire que nous assistons globalement à une augmentation progressive des représentations chrétiennes et, parallèlement, à une diminution de l'emploi du style à incrustation. Les fragments des tombes du cimetière E. de Thessalonique, datés de la fin du IVe s., rentrent tout à fait dans ce schéma[369].

La simplicité de la décoration de nos tombes exclut toute autre comparaison avec la peinture d'autres monuments au caractère différent, comme par exemple le palais de Galère. L'usage des couleurs peut avoir une signification mais celle-ci doit être assez vague et changeante. Seule la peinture du bâtiment de la rue Socratous nous semble avoir un rapport, sur le plan thématique, avec nos tombes. Ce style connaît un développement considérable au cours des IVe et Ve s. On constate cet engouement par sa représentation dans quantité de monuments, funéraires ou non. Différentes variantes du style à incrustation ont pu être parallèles, voire coexister dans le temps et dans un même bâtiment[370].

367. M. Rostovtzeff, Ancient decorative wall-painting, J.H.S. 39 (1919), 144-163 (151-152, 161-163).
368. J. Valeva, op. cit., 122-123
369. A.E. 1981, chron., 56, 66, 67, fig. 1, b, IA, γ, IΔ, a.
370. Th. Pazaras, op. cit., 161 (v. n. 352).

4.12. *Graffiti*

Des *graffiti* ont été découverts a l'emplacement de l'odéon de Thessalonique[371]. Un certain nombre de chambres voûtées servant de soubassements aux gradins, mais dont la fonction n'apparaît pas toujours clairement, ont été réutilisées. Sur l'enduit recouvrant les parois figurent des *graffiti* indiscutablement chrétiens. Tracés de manière très maladroite, ceux-ci n'ont aucune prétention artistique. Sans détailler ses arguments, le fouilleur ajoute que les chambres, dans lesquelles se trouvait de la céramique en abondance, furent réutilisées comme tombes[372]. Certains de ces *graffiti* ont un caractère textuel et invoquent le secours du Seigneur. D'autres ont un caractère pictural et représentent tantôt une panthère sur le point d'attaquer, tantôt un navire, symbole du passage vers le port de l'éternité, tantôt encore un fronton reposant sur deux colonnes auquel est suspendue une couronne, symbole du triomphe et de l'entrée au palais céleste, le Paradis[373] (fig. D, 60). Certains *graffiti* sont déchiffrables; on lit ainsi ΚΥΡΙΕ Ι ☨ Ι (D. Pallas lit Ι ☨ Ι, mais cela paraît improbable), ΕΥΤΥΧΙU(Ꞷ?) et ΚΥΡΙΕ Ο ΘΕΟ ΒΟΗΘΙC Ν ΕΛΠΙΔΙΟ.

Selon St. Pélékanidis, l'odéon fut un des endroits où se déroula la mise à mort de chrétiens au moment des persécutions de Galère. Il en veut pour preuve ces *graffiti* qui seraient l'œuvre de chrétiens enfermés dans ces pièces dans l'attente du supplice et invoquant Dieu. Il interprète notamment la représentation d'un fauve bondissant comme l'expression de l'angoisse d'un condamné devant la mort toute proche. Une étape de plus serait d'identifier l'odéon au lieu du combat de Nestor et de l'assimiler au stade cité dans les Miracula et la Passio de saint Démétrius[374]. D. Pallas soutient aussi que ces *graffiti* s'apparentent aux témoignages de martyrs qui, lors des persécutions de Dioclétien, payèrent de leur vie dans cette arène la force de leur foi.

Selon J.-M. Spieser, on ne peut que s'étonner de trouver des tombes en plein centre ville. La réutilisation comme sépultures des pièces situées sous l'odéon a d'ailleurs été mise en doute par St. Pélékanidis. Cette hypothèse semble avoir été acceptée par D. Pallas. Un des *graffiti* retrouvés représente un chrisme au milieu d'astres dans un disque monté sur une croix flanquée des lettres apocalyptiques. Nous avons donc ici l'écho d'une composition monumentale courante au IVe s. Toutefois, selon J.-M Spieser, il n'est pas certain que le disque et la croix sur laquelle il repose soient contemporains.

L'auteur opère un rapprochement entre la présence de tombes et une fresque peinte dans une chambre située derrière l'escalier qui relie les deux parties de l'Agora. Selon lui, celle-ci semble avoir eu un rôle funéraire. La peinture est divisée en deux zones (2,56 m x 1,98 m). Dans la partie supérieure très mal conservée est représenté le Christ, assis sur un trône entre deux anges. La zone inférieure comporte deux personnages identifiés avec les saints Cosme et Damien, les mains cachées dans les plis de leur vêtement, de part et d'autre d'une croix devant laquelle ils s'inclinent. Plusieurs caractéristiques picturales — une certaine raideur, l'absence de modelé dans le visage et les vêtements, le rendu des yeux — amènent l'auteur à proposer, avec prudence il est vrai, une datation au début du VIe s. Une telle chronologie est étayée par la présence d'une structure iconographique semblable sur une amboule de Bobbio et dans les mosaïques figurant saint Démétrius avec les fondateurs et les enfants. Il exprime enfin ses doutes sur l'identification des deux personnages et sur celle de l'emplacement où ils se trouvent (un «dispensaire», selon A. Xyngopoulos compte tenu de la fonction des deux saints médecins).

A. Xyngopoulos, le premier à avoir publié cette scène et proposé l'identification des saints, date celle-ci de l'époque de Justinien[375]. Il établit la même parenté avec les mosaïques représentant saint Démétrius et les enfants et attribue notre peinture à un artiste provincial, pétri de conceptions populaires.

371. A.Δ. 18 (1963), B2,199, dess. 2-6, Ph. Papadopoulou.
372. J. - M. Spieser, Thessalonique et ses monuments du IVe au VIe s. Contribution à l'étude d'une ville paléochrétienne, B.E.F.A.R. 254 (Paris, 1984), 90-91, n. 61.
373. D. Pallas, Investigations, 1-3, fig. 1, p. 2.
374. St. Pélékanidis, «Τὸ θέατρον τὸ καλούμενον στάδιον» τῆς Θεσσαλονίκης, dans: Κέρνος, Mélanges offerts à G. Bakalakis (Thessalonique, 1972), 129, fig. 3.
375. A. Xyngopoulos, Ἡ παλαιοχριστιανικὴ τοιχογραφία τῆς ῥωμαϊκῆς ἀγορᾶς Θεσσαλονίκης, Βυζαντινά 9 (1977), 411-416; A.Δ. 23 (1968), B2, 330, pl. 378, Ph. Petsas.

Ch. Bakirtzis, sans rejeter l'identification et la datation d'A. Xyngopoulos, mentionne une inscription et l'analogie de la représentation avec le cachet d'une eulogie de pain en pierre trouvée au N. de la basilique Saint-Démétrius ainsi que la présence d'un bassin d'*hayiasma*[376].

Nous avons intégré cette représentation à notre étude non en raison de son éventuel lien avec la présence de tombes ou à cause de son rôle funéraire, hypothèse incertaine, mais parce qu'elle comprend le seul ensemble pictural d'une certaine importance en dehors de ceux des tombes et des églises connues de Thessalonique.

Quant à la datation des *graffiti*, quoi de plus incertain. Si la présence du chrisme associé aux lettres apocalyptiques suggère le IVe s., nous n'avons pas d'indices pour tous les autres *graffiti*. Ces derniers, au caractère si simple, ne fournissent aucune piste. Le rapport avec les persécutions est probable mais indémontrable. Par contre l'identification du graveur du dessin de la panthère à un futur martyr nous laisse sceptique. Un individu attendant le martyre aurait-il eu le courage ou le cynisme d'esquisser le fauve qui allait le dévorer? Il y a là une attitude absurde et illogique ou alors il faut admettre que les martyrs, sûrs de leur foi, attendaient la mort dans la confiance, voire avec une sorte d'humour particulier...

On rappellera, à propos des *graffiti*, les dessins de la tombe portant l'inscription votive de Pégasios à Chersonèse de Crète (Partie A, n° 84), ceux du tombeau d'Aktchilar — une ancre et un homme dans un navire — et ceux du tombeau n° 40a de la nécropole d'Odessos comprenant des cercles, un chrisme, un poisson (?) et un homme[377].

L'énigme de la datation des tombes de l'odéon n'étant pas résolue, les doutes de J. - M. Spieser sont justifiés (sont-elles anciennes ou datent-elles de l'époque turque?). L'aménagement tardif de l'odéon et la représentation de l'Agora nous rappellent un exemple analogue à Dyrrachion. Les citadins transformèrent en effet en chapelle funéraire une partie de l'amphithéâtre abandonné et la décorèrent de mosaïques votives à la haute valeur artistique et au grand intérêt iconographique[378].

4.13. Représentations à l'interprétation ambiguë

Dans deux cas, il s'avère difficile de déterminer si les représentations sont chrétiennes ou païennes. Nous ne pouvons pas les considérer *a priori* comme chrétiennes. Compte tenu du syncrétisme et du fait que la religion chrétienne emprunta un grand nombre de sujets au monde païen, nous considérons comme ambiguë toute représentation qui n'a pas d'éléments purement chrétiens ou qui n'est pas désignée comme telle par son emplacement.

Thessalonique

Une tombe en berceau du cimetière O., sise dans la rue Nestoros 8, possède une telle décoration[379]. L'entrée de la tombe est à l'O. À l'intérieur furent creusées deux tombes à ciste. Dans l'une d'elles, on a trouvé quatre crânes et des ossements, deux vases en forme de gobelet, un *unguentarium* et un fragment de vase en verre avec des cannelures. La seconde fosse a livré quatre crânes (dans son angle

376. Ch. Bakirtzis, Ἡ ἀγορὰ τῆς Θεσσαλονίκης στὰ παλαιοχριστιανικὰ χρόνια, Xe C.I.A.C. (Thessalonique, 1980), II, 15. Idem (Παρατηρήσεις τινὲς ἐπὶ εὑρημάτων εἰς τὴν ρωμαϊκὴν ἀγορὰν τῆς Θεσσαλονίκης, A.E. 1970, chron., 23-26 [26]) la date du IVe s. en ajoutant que la chapelle a été conservée et après le VIe s. Ph. Petsas (A.Δ. 23 (1968), B2, 330, pl. 278; Ἡ ἀγορὰ τῆς Θεσσαλονίκης, A.A.A. 1 (1968), 156-161 (160, fig. 3); Μακεδονικά 9 (1969), 150, fig. 44-45) la considère comme paléochrétienne. Rue Ioulianou, maison paléochrétienne avec peintures (A.Δ. 37 (1982), B2, 289, Chr. Tsioumi - E. Nikolaïdou - E. Marki).

377. J. Valeva, Particularités, 139, fig. 5-6. Le sujet des navires est aussi très cher pendant l'époque médiévale: M. Goudas, Μεσαιωνικὰ χαράγματα πλοίων ἐπὶ τοῦ Θησείου, Βυζαντίς 2 (1911-12), 329-357.

378. Iv. Nikolajević, Nécropoles, 362; Idem, Images votives de Salone et de Dyrrachium, Zbornik Radova 19 (1980), 59-70. Sur le sujet: Jan. Reynis - Sandot, La mosaïque murale dans la chapelle de l'amphithéâtre de Dyrrachium, Iliria 13, 1 (1983), 229-232; M. Andaloro, I mosaici parietali di Durazzo o dell'origine constantinopolitana del teme iconographico di Maria Regina, Mayance, 1986.

379. Th. Pazaras (n. 167), 373-379, dess. 3-4, pl. 2-3; Θεσσαλονίκη, ἱστορία καὶ τέχνη, exposition, 1986, 47, ph. 4.

NE.), un *unguentarium* et un vase.

À l'intérieur, les murs de la chambre sont intégralement ornés de peintures. Seules celles des côtés N. et O. sont en bon état. Les rares traces qui subsistent sur les autres parois sont insuffisantes pour reconstituer les thèmes représentés. La décoration était divisée en trois zones distinctes par une large bande rouge. Sur les quatre murs, la zone inférieure comportait une imitation de grandes plaques rectangulaires d'incrustation avec des veines vertes, jaunes et brunes. Une autre zone, en rose clair, sépare ce registre du pavement (fig. D, 61).

Toute la zone médiane du mur O. est occupée par une scène maritime. Au centre, un homme nu navigue dans une embarcation à voile. Autour de lui, on repère des poissons d'espèce et de taille diverses, ainsi que des coquillages. Le corps de l'homme est peint en rose, tandis que les poissons sont en vert ou en châtain-rouge avec un effort tangible de rendre la perspective (fig. D, 62). Sur la lunette du mur S., au-dessus de l'entrée -- la tombe est orientée N.-S. — deux perroquets verts[380], tenant dans leurs becs une guirlande de fleurs rouge clair et porphyre foncé, sont représentés l'un face à l'autre dans un champ fleuri (fig. D, 61). De la zone médiane, on conserve aussi la décoration de la partie droite de l'entrée. Dans un tableau rectangulaire, défini par deux lignes étroites, sont représentées trois aubergines vertes (fig. D, 61). Le mur N. conserve seulement deux parties de panneaux imitant une incrustation en vert et jaune. Sur la voûte subsistent quelques traces de petites fleurs aux couleurs diverses.

À première vue, selon l'auteur, ces sujets n'ont pas un caractère spécifiquement chrétien et ont très bien pu décorer une tombe païenne. Cependant, on pourrait aussi interpréter allégoriquement la dite ornementation, dans l'esprit de la nouvelle religion. De fait, durant la première époque chrétienne, les sujets chrétiens ne dominaient pas dans la décoration[381]. Les perroquets à la guirlande annoncent l'idée du paysage paradisiaque, tandis que l'abondance de poissons présents dans la scène maritime symbolise peut-être les fidèles du Seigneur[382]. Clément d'Alexandrie compare en effet le Christ au pêcheur qui séduit les hommes par son enseignement et les «sauve de la mer de la méchanceté»[383] et de son côté, Tertullien appelle les fidèles *pisciculi*[384].

Le fouilleur estime que, d'un point de vue iconographique et stylistique, le bateau et son passager peuvent être rapprochés de la scène figurant Jonas jeté à la mer dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin de la fin du IIIe s.[385]. Dans les deux représentations, les bateaux sont à voile et de forme identique. Les figures humaines ont la même proportion par rapport à l'embarcation et portent une coiffure courte analogue. La similitude entre les scènes s'étend au choix des couleurs, à la présence de nuances molles et de larges coups de pinceau et à l'apparence générale d'illusionnisme.

En ce qui concerne la forme architecturale de la tombe, la chambre en berceau, le couloir et la porte étroite désignent les types les plus anciens de tombes en berceau. Les vases de la fosse A ressemblent à ceux trouvés dans l'Agora d'Athènes et datés du milieu du IIIe s.[386] Cette date peut être considérée comme un *terminus post quem* pour la construction et la décoration de la tombe. En

380. Le perroquet n'a pas obtenu des anciens fidèles une interprétation symbolique. Il n'apparaît qu'une seule fois dans la décoration des catacombes dans celle de Domitille (G. Wilpert, Le pitture, pl. XII, n. 3) et plus tard dans la chapelle majeure de Santa Maria Antiqua (D.A.C.L. XIV, 1, 450, fig. 10125, 10127, perroquet, (1939), H. Leclercq). La notion symbolique funéraire concernant les deux religions, l'absence de représentations de perroquets, est un indice de la chronologie précoce et de l'ambiguïté de l'attribution de ces deux tombes.

381. A. Grabar, The beginning of christian art (London, 1967), 95 (Le premier art chrétien); J. G. Deckers et al., La catacomba, pl. en coul. 49, a.

382. Matthieu 13, 47 s.

383. «Σῶτερ Ἰησοῦ (...) ἁλιεῦ μερόπων τῶν σωζομένων, πελάγους κακίας, ἰχθεῖς ἁγνοὺς κύματος ἐχθροῦ γλυκερᾷ ζωῇ δελεάζων» (Pédagogue, 3, 12: P.G. 8, 680).

384. «Sed nos pisciculi secundum IXΘYN nostrum Jesum Christum aqua nascimur nec aliter quam in aqua permanendo salvi sumus» (De baptismo, 1, 201, 12).

385. A. Grabar, op. cit., pl. 78.

386. H. S. Robinson, Pottery of the roman period, chronology, The Athenian Agora, V (Princeton, N. Jersey, 1959), pl. 14, k97 et k103, un vase similaire a été trouvé à Isthmia daté du milieu du IIIe s. (P. Clement, Isthmia excavations, A.Δ. 27 (1972), B1, 230, pl. 168, a).

conclusion, l'auteur aboutit à la dater de la seconde moitié du IIIe s., à l'instar des autres tombes de la cité universitaire déjà évoquées[387].

Les éléments mentionnés ne permettent pas de se prononcer catégoriquement en faveur de l'une ou de l'autre hypothèse. L'absence de symbole chrétien plaide pour le caractère païen de la représentation. Toutefois, la présence d'un tel symbole ne peut se concevoir avant le IVe ▪. Si la réalisation est précoce, à défaut de symboles chrétiens bien distincts, on s'attend au moins à trouver une simple croix. L'orientation de la tombe est un élément important, particulièrement lorsqu'il s'agit d'un cimetière bien articulé. L'axe est N.-S., celui des fosses E.-O. Dans la fosse A, trois crânes furent trouvés dans l'angle SE. et un quatrième dans l'angle NO, orienté vers l'E. Dans la fosse B, quatre crânes furent découverts dans l'angle NE., mais la tombe avait été au préalable violée.

Le problème à résoudre ici est double: il faut dater la tombe mais aussi déterminer son identité. Les panneaux comportant l'imitation de marbre occupent presque la moitié de la surface des murs. Ils sont constitués de veines, un des motifs les plus simples de ce style. Ces éléments, comme nous l'avons vu dans l'étude du style, suggèrent une chronologie ancienne. Les tombes de la cité universitaire attestent par ailleurs des représentations chrétiennes plus précoces — le repas eucharistique — ou un motif banal – les paons. Il semble dès lors permis d'établir une parenté chronologique entre ces deux ensembles. La représentation des aubergines est très rare et ne constitue pas un signe propre au christianisme[388]. Il semble néanmoins que celles-ci jouent un rôle architectonique dans l'articulation des panneaux. Les perroquets occupent la place des paons et la guirlande celle du vase contenant l'eau de l'immortalité. Ces oiseaux ne sont pas non plus fréquents dans les représentations chrétiennes. Signalons aussi que les poissons de la scène maritime ont une taille disproportionnée par rapport à celle du bateau. On remarque dans les deux dessins un souci de veiller à la structure architectonique. Les cadres sont bien définis.

Le navire apparaît comme un symbole d'immortalité dans les mondes païens, grec, romain et même égyptien. Il symbolise le voyage heureux de l'âme de la vie terrestre à la vie future (l'arche de Noé comme délivrance eschatologique)[389]. Nous sommes donc en présence d'un exemple de plus de la reprise d'une image hellénistique par le répertoire judéo-chrétien[390]. Les notions de mort et de mer sont toujours associées[391]. Iamblique et Olympiodore comparent la sortie de l'âme quittant le corps à un navire qui prend le large. Le navire devient le symbole de ce voyage[392]. La croyance au navire des morts existait dans plusieurs civilisations antiques[393]. Il est le véhicule du mort et, par conséquent, fut souvent représenté sur les monuments funéraires, même à l'époque romaine[394].

---

387. St. Pélékanidis, Die Malerei, 218 s., pl. 6.

388. Nikopolis, basilique A de Doumétios, mosaïque (E. Kitzinger, Studies on late antique and early byzantine floor mosaics, D.O.P. 6 (1951), 83-122, fig. 31-32; G. Hellenkemper - Salies, Zu Stil und Ikonographie in den frühbyzantinischen Mosaiken von Nikopolis, Ier Congr. intern. sur Nikopolis (Prévéza, 1984), 295-310, 536, fig. 12). En dehors des remparts E. de Thessalonique, région de la porte de Kalamaria, quelques tombes en berceau qui contenaient des ossements et ornements, une lampe, un vase et deux monnaies en bronze dont une de Constant. Les murs portaient les représentations de deux colombes, de faisans et d'un perroquet. Au milieu de la voûte une couronne avec l'inscription «AYPHAI|OC KAIIHAIA|NOC ME-AIH| CYNB-OY| EIIO MB| ENO —» (ligne 2, E]ΛΠ[ιδ]ιανός). Selon le fouilleur, la tombe date du début du IVe s. (A.M. 16 (1891), 366, J. H. Mordmann).

389. F. - J. Dölger, Sol salutis. Gebet und Gesang im christlichen Altertum, II (Münster, 1925²), 272-287. Les Constititions apostoliques (II, 57) traitent du navire de l'Église en comparant le bâtiment de l'église à un navire (ναῦς = nef) (Sources chrétiennes, vol. 320, éd. M. Metzger, 1985).

390. J. Danielou, Les symboles, 76. Sur les antécédents juifs du navire (E. R. Goodenough, Jewish symbols in the greco-roman period, Bollingen Series, VIII (1958), 157-165.

391. G. Bachelard, L'eau et les rêves: Essai sur l'imagination de la matière (Paris, 1942), 97; L. Rodermacher, Das Meer und die Toten (Anzeiger der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 86 (Wien, 1949), 307; W. Deonna, Chenets à têtes animales et chenets-navires. Le sens de leur décor, Revue archéol. de l'Est et du centre-Est n° 10 (1959), 278-290.

392. Fr. Cumont, Lux perpetua (Paris, 1949), 283.

393. W. Deonna, op. cit., 283, n. 1 et bibliographie.

394. Fr. Cumont, Lux, 285-286; Idem, Recherches, 169, fig. 32. Deux exemples païens: À Lesbos, Mytilène, terrain Chorafa, maison de Ménandre, mosaïque de la partie O. de l'atrium. Deux hommes dans un bateau, l'un rame,

Le navire d'Isis, symbole de l'identité païenne, devint, dans les milieux cultivés, un signe d'opposition à l'Église. Les chrétiens empruntèrent pourtant son symbolisme dès avant le IVe s. Le navire fut alors assimilé à l'Église, refuge des chrétiens. Dans la mer démontée, il peut tanguer, mais jamais ne sombre[395]. La figuration d'un homme dans un bateau peut donc avoir un rapport avec les deux religions[396], sans pour autant avoir toujours un caractère symbolique[397].

La taille disproportionnée des poissons par rapport à celle du bateau et de son occupant, dans notre représentation comme dans d'autres, se prête à deux hypothèses: soit celle-ci est intentionnelle et cherche à montrer que malgré le mouvement et la turbulence des poissons, le bateau reste droit, garde le cap, soit il s'agit d'un *lege artis*, d'un artifice permettant à l'artiste de figurer les poissons qui normalement devraient être invisibles.

Il faut insister à nouveau sur l'importance de la topographie funéraire, sur l'étude de l'endroit où se trouve la tombe et de ses rapports avec les autres tombes de la rue Apolloniados et avec celle de Flavios. En ce qui concerne sa datation et son identité religieuse, si elle est chrétienne, elle doit être datée du IIIe s., si elle est païenne, elle peut aussi être attribuée au IVe, au vu de la qualité de ses peintures.

Corinthe

Les peintures d'un hypogée du cimetière N. de Corinthe offrent un deuxième cas à l'interprétation ambiguë[398]. Cet hypogée se compose d'un cubiculum en forme de columbarium et d'une crypte renfermant une tombe. Une galerie en escalier, autrefois couverte d'une voûte en berceau, donne dans le cubiculum. Les fresques sont partiellement conservées dans la galerie et dans la crypte, où elles appartiennent à deux époques distinctes.

Dans la galerie, au-dessus de l'entrée vers le cubiculum, le peintre a figuré un candélabre entre deux oiseaux noirs au ventre rose foncé. L▪ bec à demi ouvert, ils s'apprêtent à happer un insecte volant vers le candélabre, c'est-à-dire vers la lumière. Un peu plus haut, se trouvait représenté un autre oiseau – probablement un perroquet — devant une grappe de raisin dont il tient un grain dans

---

l'autre perce avec la lance un poulpe. Autour d'eux des poissons qui nagent. Il est évident que la représentation n'a pas une signification funéraire (A.Δ. 30 (1978), B2, 314, fig. 218-219, El. Tsirivakos). Elle est datée de la deuxième moitié du IIIe s. (S. Charitonidis - L. Kahil - R. Ginouvès, Les mosaïques de la maison du Ménandre à Mytilène, Sechstes Beiheft zur Halbjahresschrift, Antike Kunst, 1970, 98). Isola Sacra (G. Calza, La necropoli, 165, fig. 80), la barque du charon dans la mosaïque de la tombe n° 86 avec deux personnes sans poissons.

395. Saint Augustin, Sermo 13, 2: «premi potest, mergi non potest». D'autres phrases similaires (H. Rahner, Navicula Petri: Zur Symbolgeschichte des römischen Primats, Zeitschrift für katholische Theologie 69 (1947), 1, 18 s., 21 s., 26). Sur la transmission des sujets (Idem, Griechische Mythen in christlicher Deutung (Zürich, 1945), 414 s.). Un exemple le montre clairement. Un monument funéraire chrétien porte la représentation du navire avec l'inscription *Eusebia*, le navire de la piété et de l'État romain. Il était le navire du salut éternel (G. Stuhlfauth, Das Schiff als Symbol der altchristlichen Kunst, R.A.C. 19 (1942), 111-142 [119, n. 25]), où il soutient que dans les monuments précoces le navire est celui qui conduit à l'autre monde et non le symbole de l'Église (Ph. Williams Lehmann - K. Lehmann, Samothracian reflections, Aspects of the revival of the antique, Bollingen series XCII (Princeton, 1973), 213-214). Les *graffiti* des bateaux sont fréquents dans les églises: sept *graffiti* sur le côté S. de l'église de Saints-Iason-et-Sosipatros de Corfou (A.Δ. 3 (1978), B1, 228-229, fig. 1, D. Triantaphyllopoulos).

396. Clément d'Alexandrie, Le pédagogue, III, 11 (P.G. 8, 633) «Nos cachets doivent porter l'image d'une colombe, d'un poisson ou bien d'un navire en plein vent (...) si un pêcheur y est figuré, cela doit nous rappeler les apôtres et les enfants qu'ils pêchèrent dans l'eau» (A. Grabar, Le premier, 287). Sur le symbolisme du navire: (G. Stuhlfauth, Das Schiff als Symbol der altchristlichen Kunst, R.A.C. 19 (1942), 111-142) [peinture, graffiti, ivoires, verre en ▪r, gemmes, lampes en bronze]. Rappelons les *graffiti* de la tombe d'Aktchilar (J. Valeva, Particularités, 139, fig. 5). Délos, Skardhana, bateau (B.C.H. 89 (1965), 985, fig. 9, G. Daux). Sur le sujet: F. - J. Dölger, Sol salutis, Gebet und Gesang im christlichen Altertum, II, Münster, 1925. Idem, ΙΧΘΥC, Das Fisch-symbol in Frühchristlicher Zeit, vol. V (Münster, 1943), 285 navigation, (1935), H. Leclercq); une peinture du cimetière de Pontien (G. Wilpert, Le pitture, pl. CLXXIII) montre un marinier abordant un quai du Tibre avec un cargaison d'amphores (D.A.C.L. XII, 1, 987, fig. 8763, Idem). Ce sont des indications de métier.

397. Une stèle funéraire du batelier trouvée en Rhénanie (D.A.C.L. XII, 1, 979, fig. 8759, navigation, (1935), H. Leclercq). À comparer la mosaïque de Felix à Thabraca (Ibid., 971, fig. 8754, navicularius) et (Ibid., 1008 s., navire). Idem, Investigations, 9-14.

398. D. Pallas, Νεκρικὸν ὑπόγειον ἐν Κορίνθῳ, Π.Α.Ε. 1969, 121-134, fig. 137-144 et Idem, Investigations, 9-14.

le bec (fig. D, 63). Les parois de la galerie étaient ornées de guirlandes. L'enduit de ces fresques est poli. Ce procédé a également été mis en œuvre dans la crypte, pour les fresques de la première époque. Comme dans la galerie, on y aperçoit un perroquet avec une grappe de raisin, ainsi que divers objets, peut-être des vêtements parmi lesquels on distingue peut-être une paire de sandales et un sac (?) (fig. D, 65). Divers ustensiles étaient également représentés, tels qu'un chandelier ou un grand encensoir métallique, une boîte (?), une ciste au couvercle ouvert. Une tige rampante à volutes et une guirlande semblable à celle de la galerie complétaient la décoration primitive de la crypte. Selon D. Pallas, certains des objets représentés appartenaient au défunt et rappelaient peut-être sa profession, tandis que d'autres correspondent à des ustensiles religieux utilisés probablement comme symboles. Les sandales et le sac (?) font du défunt, selon le fouilleur, un voyageur, un négociant ou encore un intellectuel (si la ciste contenait des rouleaux).

À propos du style, l'auteur fait un rapprochement avec la représentation de Clodius Hermès (160-170)[399], mais remarque dans nos peintures une certaine sécheresse, signe d'une époque plus tardive, cependant antérieure au style de la Velatio, soit à la fin de l'époque gallienne (253-268)[400]. Il attribue ces premières fresques au début du IIIe s.

Selon D. Pallas, la fresque de la seconde période de la crypte, représentait sur les longs côtés une palmette, au milieu de rameaux chargés de fleurs et de fruits — alternativement des grenades et des oranges — ainsi que des oiseaux (fig. D, 64). Sur la voûte étaient peints des rinceaux et une couronne de fleurs. L'enduit de cette fresque est rugueux, le style impressionniste, très proche de celui des fresques du cubiculum 6/A de la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin, exécutées entre Gallien et la Tétrarchie[401]. Ces éléments nous amènent donc aux dernières décennies du IIIe s.

La zone où se trouvent les représentations de vêtements et d'ustensiles rappellent au fouilleur la décoration du cubiculum de Trebius Justus et la tombe de Silistra[402], à la différence près que la sépulture de Corinthe est aniconique. On n'y trouve pas l'expression d'idées au moyen de symboles. Bien au contraire, il s'agit d'une décoration constituée en fleurs, d'oiseaux, etc. Les guirlandes, conçues comme symbole paradisiaque, se rencontrent dans l'iconographie funéraire, aussi bien païenne que chrétienne[403]. Selon l'auteur, les insectes (*ψυχαί*) menacés par les oiseaux noirs alors qu'ils volent vers la lumière, symbolisent les âmes menacées par les esprits malins, issus des ténèbres, pendant leur voyage vers la lumière divine[404]. Quant à la grappe de raisin et au perroquet, oiseau paradisiaque, tenant dans son bec un grain de raisin, ils symboliseraient le breuvage de l'immortalité et compléteraient la signification du sujet précédent[405]. La grappe du raisin[406], selon l'auteur, pourrait symboliser Dionysos qui, comme

399. Fr. Wirth, Römische, 142, pl. 24 et 34; P. Testini, Le catacombe e gli antichi cimiteri cristiani in Roma (Bologne, 1966), 73.

400. Catacombe de Priscille vers 200, selon J. de Wit, Spätrömische, 29, pl. 16.

401. G. Matthiae, Pittura romana del medioevo, I (Roma, 1966), 29, fig. 10; J. de Wit, op. cit. 35, pl. 26; P. Testini, Le catacombe, 292 s.

402. Trebius Justus: P. Testini, op. cit., 156, fig. 38. Silistra: A. Ferrua, Pittura romana in Bulgaria, Roma, 1943; D. Dimitrov, Le système, 35-52.

403. Les guirlandes comme offrandes aux morts pendant l'Antiquité (Fr. Cumont, Lux, 44). Du début du II e s. on les voit sur les sarcophages comme symbole de la victoire du défunt contre la mort; un sarcophage alexandrin porte des grappes de raisin (A. L. Schmitz, Die Formengeschichte der ägyptischen Menapolis. Ein Beitrag zu der Frage Orient oder Rom, A.A. 45 (1930), 503-516 (506), fig. 2). Comme offrandes aux tombes pendant l'époque chrétienne malgré l'interdiction des pères de l'Église (D.A.C.L. V, 2, 1694, fleurs, (1923), H. Leclercq).

404. Le candélabre peut indiquer la doctrine pré-chrétienne concernant l'habitat lumineux de l'au-delà du mort ou de son éveil de la mort (Fr. Cumont, Lux, 48-49), comme aussi de l'endroit lumineux de l'âme près de Dieu pendant la vie *post mortem* du chrétien (φῶς τῶν θανόντων) (D.A.C.L. I, 2, 3196, Autun, (1907), H. Leclercq; P. Testini, Archeologia, 422); «κάτθανε καὶ ζώει καὶ ὅρα φάος ἄφθιτον ὄντως» (inscription de Flavia de Rome) (P.Testini, op. cit., 525); d'autres exemples (D.A.C.L. IX, 2, 2698 s., lumière, (1930), H. Leclercq). Sur le symbolisme de la lampe: Dor. Forstner, Die Welt der Symbole, 2 (Insbruck-Wien-München, 1967), 416 s. Sur le symbolisme de l'insecte psyché comme l'âme du défunt (Ibid., 318), comp., G. Karo dans (Daremberg-Saglio, Dict. Ant. Gr. et Rom. IV, 1, 747-748, psyché). Clément d'Alexandrie, Stromateis, 5, 11.

405. Comme sujet de l'iconographie funéraire la vigne se rencontre plus souvent pendant l'époque romaine et l'Antiquité Tardive. L'oiseau qui becquette le raisin s'explique comme un présage (*auspicium*) de l'immortalité (R.

Jésus Christ, est appelé «μέγας βότρυς», parce qu'il possède la boisson d'immortalité dionysiaque, tandis que Jésus, à travers l'eucharistie, offre également un remède, celui de la résurrection et de l'immortalité chrétienne «φάρμακον ἀθανασίας»[407]. Le chandelier et la ciste ont un sens symbolique incertain. D. Pallas avoue qu'on ne peut rien conclure sur la religion du défunt. Il n'est pas davantage prouvé que l'aniconisme de la tombe ait une signification particulière à propos du caractère dionysiaque ou chrétien de ces fresques[408]. D. Pallas conclut en fin de compte que cette sépulture jette seulement un éclairage sur un aspect de la vie religieuse à Corinthe au IIIe s., et rien de plus[409].

Eisler, Orphisch-dionysische Mysteriengedanken in der christlichen Antike, Bibliothek Warburg II Vorträge 1922-1923, 2. Teil) (Leipzig-Berlin, 1925), 225-226) ou comme symbole de l'initiation aux mystères de Dionysos par lesquels on obtient la béatitude *post mortem* (C. Leonardi, Ampelos, 14-15 et 29-30). A comparer la représentation d'un homme qui offre un raisin à un oiseau dans la tombe de L. Valerius Sabinus (Ibid., 13-14; Fr. Cumont, Recherches, 498). Le sujet de l'oiseau becquetant le raisin n'est pas inconnu de l'art chrétien funéraire (C. Leonardi, op. cit., 19 s., fig. 3-4, p. 24 s., fig. 7; P. Testini, Archeologia cristiana. Nozioni generali dalle origini alla fine del sec. VI (Roma-Parigi-Tournai, 1958), 394, fig. 80, inscription de Passiphilos). À comparer, W. Käch, Bildzeichen der Katakomben (Olten u. Freiburg im Breisgau, 1965), pl. 11, 32 et 81.

406. Dionysos s'appelle «βότρυς» et «μέγας βότρυς» et se représente quelquefois sous la forme d'un raisin géant (R. Eisler, op. cit., 226 s., pl. XVII, fig. 104) par lequel on indique le vin, la boisson dionysiaque de l'immortalité (Ibid., 148, n. 3). À comparer, G. Picard, La basilique funéraire de Julius Piso à Mactar, C.R.A.I. 1945, 199 s., C. Leonardi, Ampelos, 9). Comme garantie ou pour l'obtention de l'immortalité on posait dans la tombe un raisin en terre (Ibid., 13) ou on posait le mort sur les pervenches (E. Rohde, Psyché, trad. fr. (Paris, 1928), 180; C. Leonardi, op. cit., 10). Le Christ est appelé aussi "μέγας βότρυς" comme fondateur du culte eucharistique (Clément d'Alexandrie, Pédagogue II, 2, 19, 3: «Ὁ μέγας βότρυς, ὁ λόγος ὁ ὑπὲρ ἡμῶν θλιβείς, τὸ αἷμα τῆς σταφυλῆς» (R. Eisler, op. cit., 211-212). L'appelation allégorique du Christ se rencontre aussi plus tard: Jean Damascène, Εἰς τὴν κοίμησιν τῆς Θεοτόκου, λόγ. 2 «Ἐκ ταύτης τὸν βότρυν τῆς ζωῆς ἐτρυγήσαμεν» (P.G. 96, 744). Le Christ est appelé aussi par périphrase «γέννημα τῆς ἀμπέλου» (Matth. 26, 29; Marc. 14,25; Luc. 22, 18) (Origène, Ἑρμην. εἰς Ματθ., commentariorum series 85, P.G. 13, 1734 "et est potus iste generatio vitis verae, quae dicit: Ego sum vitis vera". Par cela l'eucharistie s'appelle «βότρυς ζωῆς» (Ephrem Syrien, Περὶ κοινῆς ἀναστάσεως: Οὗτός ἐστιν ὁ παγεὶς ἐν τόπῳ κρανίου καὶ εὐθέως βλαστήσας τὸν βότρυν τῆς ζωῆς ἡμῶν (Assemani II, 12). Il paraît que pendant l'eucharistie on utilisait le jus du raisin exprimé dans le saint verre (Actes de Philippes, 143: «Καὶ λαβόντες τὸν βότρυν ἀποθλίψατε αὐτὸν εἰς τὸ ποτήριον» (Lipsius - Bonnet, Acta apost. apocr. II, 2, 84). Représentation d'un raisin suspendu des pervenches devant une table — la Sainte? — dans la mosaïque du Saint Bêma de l'église de Reparatus à Orléansville (L. Leschi, Études d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines (Paris, 1957), 94, fig. 1). Une mosaïque du pavement de l'abside de la basilique de Sidi Embarek représente un raisin et un épi tenus par des colombes qui symbolisent ■ vin ■ le pin (St. Gsell, Les monuments antiques de l'Algérie, II (Paris, 1901), 258). Exemples de l'iconographie funéraire: à Manastirine de Salone la représentation d'un raisin dans une couronne de fleurs constitue une allégorie de la béatitude après la mort obtenue par l'eucharistie (Fr. Bulić - R. Egger, Forschungen II, 37). Ce sens se présente dans la représentation concise de raisin comme dans la catacombe de Saint-Janvier à Naples (C. Leonardi, op. cit., 18-19) ou sur les inscriptions tombales (Ibid., fig. 1). O. Nussbaum, Die grosse Traube, Jb.A.C. 6 (1963), 136-143. A. Thomas, Lexikon d. christl. Ikonogr. 4 (1972), 484-486, Weinernte, et 491-494, Weinstock. (Citations et bibliographie de D. Pallas, op. cit., v. aussi n. 238)

407. Les chrétiens utilisaient dans l'iconographie funéraire le raisin avec le même sens comme les païens mais sous un autre contenu; à la place de Dionysos ils entendaient le Christ (C. Leonardi, 30).

408. Sur l'oiseau comme symbole de l'âme humaine (D. Forstner, 237 s.). Sur les fruits et les fleurs comme image du Paradis (D.A.C.L. XIII, 2, 1583 s., Paradis, (1938), H. Leclercq). La forme des spirales rappelle les guirlandes de la chambre funéraire avec la représentation du Bon Pasteur dans la catacombe de Domitille datée du milieu du IIIe s. (G. Wilpert, Le pitture, pl. 9). Sur la datation (F. Wirth, Römische Wandmalerei, 176 s.). Selon D. Pallas, les peintures de la deuxième période de l'hypogée correspondent non au système, mais à l'esprit de la décoration de l'arcosolium de gauche avec la représentation de Daniel dans la fosse de lions du *sacellum* 8 de la catacombe de Giordani à Rome des temps de Maxentius (309-312) (J. de Wit, Spätrömische Bildnismalerei, 45, pl. 36, 2). À comparer la décoration de la catacombe de Callixte, arcosolium de Madonna (G. Wilpert, op. cit., pl. 143, 1) et arcosolium d'Erbivendola (pl. 143, 2) comme aussi de la conque des Uccelli de la catacombe de Priscilla (pl. 91). Le fleuron dans les catacombes de Rome se rencontre rarement et exécuté avec maladresse (catacombe de Saints-Pierre-et-Marcellin) (G. Wilpert, Le pitture, pl. 60, 63, 1 et 233). Domitille, tombe de Calendina (pl. 183, 2). On rencontre rarement aussi à Rome la représentation des oiseaux qui se tiennent sur une bande d'une branche ou du sol (catacombe des Gnostiques de la Viale Manzoni vers 240 (F. Wirth, 17, pl. 42). D. Pallas date les peintures de la deuxième période de l'hypogée de Corinthe de la fin du IIIe s.

409. À voir les remarques de D. Pallas (Π.Α.Ε. 1969, 132) et ses références à G. Konidaris, Ἐκκλησιαστικη

Au terme de l'analyse très documentée de D. Pallas, on se contentera d'ajouter que la distinction chronologique des deux groupes des fresques dans l'hypogée se fonde seulement sur leur style, à vrai dire peu lisible. Nous pensons qu'une telle décoration était une sorte de lieu commun. Il serait surprenant à notre avis que tous ces symbolismes aient instantanément germé dans l'esprit du peintre au moment de son travail. On remarquera également la présence de souliers[410]. L'ambiguïté qui prévaut à propos des représentations des tombes[411], illustrée par le signe XΨ – dont nous avons parlé dans l'introduction de cette partie — témoigne aussi de la rencontre des deux religions, probablement dans le courant du IIIe s. Les productions de l'art païen, en nette baisse au IVe s., vont de pair avec la diminution progressive du nombre de païens dans l'Empire.

L'ambiguïté évidente liée au répertoire artistique nous invite à renoncer à vouloir établir absolument l'identité religieuse des propriétaires de ces tombes. De fait, si le dictionnaire des formes reste neutre et se christianise seulement très lentement, comment définir l'identité du défunt? La datation de la fin du IIIe s. des peintures de l'hypogée de Corinthe, dans ces conditions et sans la présence d'un signe distinct propre au christianisme, paraît peu convaincante. Une chronologie plus ancienne semble concevable et, dès lors, l'attribution de cette tombe à un propriétaire païen remporte davantage notre adhésion. Si on veut coûte que coûte préférer une datation à la fin du IIIe s. et une interprétation chrétienne, il faut alors tenir compte des particularités de la société urbaine, au caractère cosmopolite et sensible au syncrétisme religieux.

ιστορία τῆς Ἑλλάδος, I (Athènes, 1954-1960), 342 s., 387 s., 406 s. et Tim. Fouyas, Ἱστορία τῆς ἀποστολικῆς ἐκκλησίας τῆς Κορίνθου (Athènes, 1968), 98 s., particulièrement 122 s.

410. Des souliers en miniature de terre cuite comme mobilier dans une tombe à crémation de l'Agora d'Athènes, de l'époque de transition protogéométrique - géométrique env. 900 av. J.-C. (B.C.H. 73 (1949), 524, fig. 6, P. Amandry). La majorité des sandales qu'ont été conservés, proviennent de sépultures, indice qui laisse penser que le défunt gardait ses sandales lors de son passage vers l'au-delà (D. C. Kurtz - J. Boardman, Greek burial customs (Aspects of greek and roman life). (London, 1971), 211 s.). E. Touloupa, Κατάλοιπα Τυρρηνικά - Κρηπίδες Ἀττικαί, A.Δ. 28 (1973), A. Μελέται, 116-137 (120). Sur une mosaïque de Timgad deux paires de sandales à contre sens avec l'inscription BENE LAVA. On les rencontre souvent dans les thermes pour indiquer l'entrée et la sortie BENE LAVA SALVV LOTV (D.A.C.L., XV, 1, 751, fig. 10780, Sandales, (1950), H. Leclercq); Inge Nielsen, Thermae et balnea (Aarhus, 1990), couverture vol. I-II, vol. II, fig. 46. Crète, La Canée, bains romains du IIe s. avec deux semelles en mosaïque portant les lettres A et A (A.Δ. 25 (1970), B2, 467, pl. 409, a, I. Tzédakis). D'autres exemples et significations (D. Levi, Antioch mosaic pavements, I, 262-263, fig. 103). Deux semelles inégales d'un homme et d'une femme des pèlerins du sanctuaire d'Isis à Dion (Ἀρχαιολογία 33 (1989), 21, D. Pantermalis). Le symbole des sandales exprimant la sortie de ce monde se voit sur les stèles mortuaires d'Égypte. Dans la basilique des trois églises de Paros (Cyclades) on voit l'empreinte de sandales ou de semelles sur le marbre (de la statue?) (A. Orlandos, Π.Α.Ε. 1960, 257, fig. 11). Cf. W. Amelung, Archiv für Religionswissenschaft 8 (1905), 158 s.; P. H. Vincent - F. M. Abel, Jérusalem (Paris, 1914), II, 3, 573, fig. 233, en mosaïque. À Démétrias dans la basilique de Damokratia une paire d'empreinte de semelle avec l'inscription ΛΕΟΝΤΟC sur un morceau de colonne (Demetrias V (1987), pl. 45, P. Marzolff). Des souliers trouvés dans la tombe n° 27 de la basilique de Sainte-Sophie de Sofia (St. Bojadziev, Sofijskata Carkva sv. Sofija, 1967, pl. 8). Sur la citation de Vincent - Abel v. aussi, Byzantinische Mosaiken aus Jordanien (exposition itinérante) (Wien, 1986), 145, fig. 128, H. Buschhausen (Catalogue). Encore un exemple de Goldene von Trebenischte de Jugoslavie de la fin du VIe s. av. J.-C. (N. Vulić, Das neue Grab von Trebenischte, A.A. 45 (1930), 281-282, fig. 7). Dans une tombe à inhumation d'époque romaine à Ontur d'Espagne les restes de souliers avec semelle de peau et de liège (A.J.A. 53 (1949), 155, fig. 11, A. Garcia y Bellido). En Égypte là où était posé un mort on a trouvé seulement ses vêtements et ses souliers (Δανιὴλ Σκητιώτης (VIe s.), 67, lign. 29-30; G. Spyridakis, 1950, 113), parce que, selon la croyance populaire, il voyagerait à l'autre monde (J. von Negelein, Die Reise der Seele ins Jenseits, Zeitschr. d. Vereins f. Volksk. 11 (1901), 151).

411. Autres exemples, la tombe n° 5 de la nécropole de Sofijoter (T. Gerasimov, I.V.A.D. (Bull. société arch. de Varna, 12 (1961), 53-56) et à Marcianopolis, Devnja (Ibid., 11 (1960), 95-101, D. Dimitrov). À noter l'utilisation de tous les sujets décoratifs dans les représentations des deux religions et souvent la coexistance des tombes des païens et des chrétiens contemporaines ou non comme ici à Corinthe où les chrétiens ont reutilisé les tombes païennes. À comparer, U. M. Fasola, Un tardo cimitero cristiano inserito in una necropoli pagana della Via Appia (R.A.C. 61 (1985), 13-57).

4.14. Conclusions

Toutes les peintures présentées appartiennent à l'époque paléochrétienne, période durant laquelle la peinture funéraire connut un réel essor. À partir du VIe s., ce type d'expression artistique s'éteignit totalement en raison du changement des mentalités et des conditions socio-économiques. La place de la peinture funéraire, particulièrement dans la région que nous étudions, s'avère considérable dans l'ensemble de la peinture paléochrétienne. À l'exception des monuments de Thessalonique, on ne trouve d'ailleurs que de rares exemples de peinture, à la qualité souvent médiocre[411a].

En règle générale, la peinture funéraire met en scène tous les thèmes connus et rencontrés dans les autres régions de l'Empire. Par leur style et leur qualité, ils présentent toutefois un intérêt particulier. On trouve ainsi des peintures de haute qualité — Suzanne, Le Bon Pasteur —, des sujets typiques du style «bas latin» — la tombe de Flavios —, des représentations bibliques, des scènes au style singulier — Veroia —, des sujets décoratifs, toutes les formes de croix et les combinaisons qui s'y rapportent et enfin des représentations à l'interprétation ambiguë qui témoignent du passage de l'époque païenne à l'époque chrétienne.

4.15. Époque byzantine

L'époque byzantine comporte quelques exemples de peinture funéraire. Leur caractère s'avère cependant bien différent. Le sujet de la Déïsis est fréquent dans les lieux d'inhumation, parce qu'il constitue le noyau de la représentation du Jugement dernier et a un rapport avec la prière pour le salut des âmes. Saint Nicolas accompagne souvent la Déïsis, tantôt à la place de saint Jean le Précurseur, tantôt en compagnie des trois figures principales[412].

411a. E. Marki a présenté la peinture funéraire de Thessalonique (Ἡ ταφικὴ ζωγραφικὴ τῶν πρώτων χριστιανικῶν χρόνων στὴ Θεσσαλονίκη, Συμπόσιο: Χριστιανικὴ Θεσσαλονίκη ἀπὸ τοῦ ἀποστόλου Παύλου μέχρι καὶ τῆς κωνσταντινείου ἐποχῆς (1988). Mairie de Thessalonique n° 4 (1990), 171-179 texte, 180-188 planches).

L'auteur mentionne que les tombes avec peintures sont soixante-cinq ou le 15% de la totalite des tombes de la ville. Elle les divise en quatre catégories selon leurs sujets. a) Tombes avec décoration linéaire avec deux exemples. La première du bâtiment de l'administration de la cité universitaire forme aux longs côtés trois panneaux rectangulaires et au côté O. au-dessus du panneau trois lignes rouges forment une table schématisée où on trouve un vase avec des fruits. b) Tombes avec décoration végétale, le plafond et le champ de la représentation ornés de fleurs et de fruits. Dans cette catégorie elle classe neuf tombes dont une de la rue Hay. Nestoros 8, trois autres de la cite universitaire datées du début du IVe s., une de la rue Nigdis comme aussi la tombe de Flavios. Elle pense que la scène de la dernière tombe représente une cérémonie du culte familial et le bâtiment au fond appartient au cimetière et destine aux cérémonies de ce genre. Bien qu'elle cite les exacts noms des personnes pris du livre de D. Feissel, elle continue à l'appeler «la dite tombe d'Eustorgios». c) Le style d'incrustation avec sept tombes. d) Tombes de sujets bibliques ou représentant des figures humaines avec neuf tombes comme la tombe n° 18 de la faculté de Théologie, celle de la rue Appolouiados 18, celle du Bon Pasteur de la rue Bizaniou, celles avec la représentation de l'Eucharistie et du repas eucharistique de la rue Hay. Dimitriou et enfin la tombe de Suzanne. e) Tombes avec représentations de croix avec dix-sept exemples

L'auteur accepte toutes les datations des fouilleurs. Elle oublie la scène du repas eucharistique de P. Perdrizet. Sa classification nous semble manquée de cohérence. Plusieurs notes de son texte n'ont aucune correspondance avec les articles cités à propos des thèmes de ceux-ci tant au sujet qu' aux pages indiquées.

Deux tombes ont été découvertes dans la cour de la fondation Tellogleion. Disposées l'une près de l'autre, elles abritaient les squelettes d'un homme et d'une femme. La décoration consistait en oiseaux, couronnes, rubans et d'autres sujets qui, selon le fouilleur, évoquent la félicité des Champs Élysées et du Paradis. La partie supérieure du côté E. était décorée de deux oiseaux figurés dans un cercle et de part et d'autre d'un jet d'eau. Sur la partie inférieure sont représentés un cygne et un agneau. Tout l'espace libre est rempli de plantes et de fruits. Sur le côté N. on trouve la représentation d'un intérieur d'un magasin: à des clous pendent deux poissons, de la viande fumée, un cœur avec poumons et un poulet. Le côté S. montrait dans la zone supérieure une amphore et une cruche (hydria) et dans la zone inférieure une scène de chasse. La décoration des deux tombes est identique. Une seule exception cependant: la sépulture de la femme sur son mur O. comporte la représentation d'un coq aux ailes colorées et à la queue richement décorée (Ἀδέσμευτος τῆς Κυριακῆς, 8-12-1996, 109, fouilleur, Elli Pélékanidou). Les peintures de ces deux tombes ne présentent aucun caractère chrétien.

412. Une tombe hellénistique à deux chambres exhumée à Veroia présentait sur son mur E. la représentation d'une

La thématique funéraire aux relents eschatologiques se poursuit par la représentation de défunts en prière offrant à Dieu une église[413], et aboutit à une grande variété de scènes communes ■ toutes les églises chrétiennes[414].

Déisis avec ■ sa gauche, saint Nicolas (Ph. Drosoyanni, Βυζαντιναὶ τοιχογραφίαι ἐντὸς λαξευτοῦ τάφου ἐν Βεροίᾳ, Mélanges A. Orlandos, II (Athènes, 1966), 392-416 (Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ. 54) (cf. A.Δ. 20 (1965), B2, 212-213, dess. 4, Ph. Petsas).

La représentation de la Déisis se rencontre également sur l'abside de la crypte funéraire du monastère de Hosios Loukas en Phocide (E. Stikas, Ὁ κτίτωρ τοῦ καθολικοῦ τῆς μονῆς Ὁσίου Λουκᾶ (Athènes, 1974) (Βιβλ. Ἀρχ/κῆς Ἑταιρ. 80), 96-100, G. Sotiriou, Peintures murales byzantines du XIe s. dans la crypte de Saint Luc, IIIe C.I.E.B. (Athènes, 1930), 389-400). Et en dernier lieu: Car. L. Connor, Art and miracles in medieval Byzantium, The crypt at Hosios Loukas and its frescoes, Princeton, 1991. Quant aux scènes de Hosios Loukas, elles ont toutes trait à la Passion (Rameaux, Dormition, sept femmes au tombeau, descente de croix). Dans certaines voûtes d'arête du plafond, sont également représentés les portraits d'higoumènes du monastère et, à gauche de l'entrée, un higoumène aux côtés de saint Luc.

À Symé, au monastère de Michaïl Roukouniotis datant du XIVe s., sur le mur N., un arcosolium abrite la tombe des higoumènes Kyrillos et Gavriil. Sur le tympan de l'arcosolium, le peintre a figuré la Déisis. Plus bas, Kyrillos debout et à sa droite Gavriil. Une inscription portant le millésime de 1828 accompagne la scène. Sur l'arc, sont figurés l'archange Michel et saint Grégoire (A.Δ. 33 (1978), B2, 414, I.Volanakis).

Sur le sujet: Th. Von Bogyay, Deesis und Eschatologie, Festschrift Franz Dölger (Amsterdam, 1967), 59-72; J. Lafontaine - Dosogne, L'église rupestre dite Eski Baca Kilisesi, Jb.ö.B. 21 (1972), 165 «une Déisis, thème eschatologique et par excellence funéraire».

413. Dans le côté S. du narthex de l'église de la Pantanassa à Mystra a été édifié le tombeau d'un dignitaire byzantin, Manuel Laskaris Chatzikes. Il est surmonté du portrait du personnage sous un arc, accompagné d'une inscription et du millésime de sa mort (1445). C'est une imposante figure de priant, en somptueux costume de l'époque des Paléologues. À Aphendiko, dans la chapelle gauche face à l'entrée, se trouve le tombeau de Théodore Ier Paléologue avec deux portraits de lui: le premier le représente en despote, le second en religieux. On lit l'inscription «ὁ αὐτάδελφος τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν Δεσπότου καὶ Βασιλέως Θεόδωρος (...) Θεοδώρητος μοναχός» (le frère de l'empereur Théodore, en religion Théodorétos) (1443). Sur le mur O., la tombe de Pachôme fondateur, avec une représentation du prélat offrant l'église à la mère de Dieu. Dans la galerie S. se succèdent une série de tombeaux alignés avec des vestiges de portraits funéraires. Dans l'église de Hay. Théodoroi, la chapelle gauche contient le tombeau d'un important personnage. Sur le mur S., on observe un portrait de l'empereur (?) Manuel II Paléologue, à genoux devant la Vierge dans une attitude de prière, ■ sous lui, l'indication de son nom et de la date de sa mort (1423) (M. Chatzidakis, Mystras, the medieval city and the castle (Athènes, 1981), 51, 66, 95; M. Sotiriou, Mystras, Athènes, 1935).

En Crète, dans le nome de Réthymnon, au village d'Amari, l'église dédiée à Hay. Paraskévi comporte, sur le tympan de l'arcosolium du côté N., la représentation d'un couple en prière avec l'inscription «[Δ]ΕΗΣΙΣ [Τ]ΩΝ ΔΟΥΛΩΝ ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΓΕΩΡΓΙΟΥ ΤΟΥ [Χ]Ο[Ρ]ΤΑΤΖΗ [Κ]ΑΙ ΤΗΣ ΣΥΜΒΙΟΥ ΑΥΤΟΥ». Plus bas, on remarque une figuration du défunt à cheval et de sa femme saluant une autre femme située derrière elle. Derrière lui se trouve aussi un(e) servant(e). La tombe date du début du XVIIe s. (Sp. Évanguélatos, Γεώργιος Ἰωάννη Χορτάτσης, Θησαυρίσματα 7 (1970), 182-227. Vas. Théophanidis, Τάφος Γεωργ. Χορτάτζη παρὰ τὴν μονὴν Ἀσωμάτων Ἀμαρίου Κρήτης, Ἐπετ. Ἑταιρ. Κρητ. Σπ. 2 (1939), 177-190).

À l'église de la Porta Panayia, en Thessalie, on trouve sur le côté S. de l'esonarthex un arcosolium orné d'une peinture de la fin du XIIIe s. représentant le défunt Jean Ier Comnène-Doukas. L'ange présente à la Vierge qui porte le Christ, l'homme barbu vêtu de l'habit monastique, sa main droite sur la poitrine. Il est représenté à une échelle plus petite que les autres personnages. Dans le narthex de l'église Hay. Stéphanos à Kastoria, on trouve une représentation de Théodore Limneotis qui offre à saint Étienne, vêtu en diacre, l'église (avec une inscription funéraire). La peinture date de la fin du XIIIe ou du début du XIVe s. mais l'église est plus ancienne (XIe s.). La tradition mentionne une tombe dans l'église (A. Orlandos, A.B.M.E. 1 (1935), 33-35, fig. 22-23, et 4 (1938), 114-115, fig. 80-81).

À Rhodes, dans l'église de Hay. Phanourios tou Kastrou, sur le tympan de l'abside S., est peint le Christ en buste, inscrit dans un cercle, portant un himation vert foncé et bénissant des deux mains les personnes se trouvant sous lui, deux hommes barbus et deux enfants. L'homme de droite, figuré aux 3/4, tient dans ses mains l'image d'une église à coupole — Hay. Phanourios évidemment qu'il offre au Christ. Sa tête est couverte d'un capuchon. Il porte une soutane noire au-dessus d'une tunique rouge. Face à lui, le deuxième homme, peut-être son frère (?), porte un vêtement noir recouvert d'une sorte d'aube brune. Dans un geste de piété, il porte la main gauche à sa poitrine et tient dans l'autre main un objet difficile à distinguer. De part et d'autre de celui-ci, les enfants, tête nue, sont représentés en position d'orant. Sur le fond blanc, on distingue des arbres feuill■ pourvus de fruits (grenades?) et un petit oiseau vert près de la tête de l'enfant de gauche. Les personnes ont tous des traits fort individualisés. Ils correspondent probablement aux

---

personnes inhumées sous l'abside aveugle qui couvrait la tombe en guise d'arcosolium. Près de la tête du propriétaire (du premier homme), on lit l'inscription: « † Ἐκ[οιμ]ήθη ὁ δ[οῦ]λος τοῦ Θ[εο]ῦ Κωστάντιος] πρε[σβύτερος] κε ἀ[δελ]φὸς ε] οθις ου.... λιντε». A gauche de sa tête, un millésime: ΣΤѠΜΔ =6844 =1335/6.

À l'intérieur de l'arc, on trouve une autre représentation, celle de la Vierge avec l'enfant Jésus. À l'O., une femme, les mains croisées sur sa poitrine avec à ses pieds deux enfants en prière. Elle porte un long chiton blanc à manches et sur celui-ci un manteau tombant dans le dos, agrafé à la hauteur du cou. Les enfants portent un chiton sans manches. Près de la tête de la femme se lit l'inscription: «[Ἐκοι]μήθη [ἡ δού]λη τοῦ [Θεοῦ...|...α|...τη». (A.B.M.E. 6 (1948), 172-173, fig. 135-136, A. Orlandos)

À Dimylia-Phountoukli, sur le côté O. du narthex, sont représentés à droite les parents, de face, et à gauche les trois enfants. Une main porte l'image de l'église et l'autre se trouve en position d'orant. Au-dessus de l'église, le Christ bénit à sa droite l'église et à sa gauche la femme du donateur. De part et d'autre du Christ, dans les deux coins, on distingue la Vierge et saint Jean Baptiste, tous deux figurés en buste (Déisis). L'homme (*logothetis*) porte un chiton à manches (*καμίσιον*) et un manteau grenat (*ἐπιβαλ τάριον*) fendu à l'avant et de courtes manches revêtues à l'intérieur de fourrure. Les trois enfants sont sous l'arc. Au-dessus, un Christ à l'apparence jeune, avec l'inscription IC-XC ὁ Ἐμμανουήλ, bénit des deux mains les enfants. La Vierge se trouve à gauche, le Baptiste à droite. Les enfants, en prière, ont les mains sur leur poitrine. À gauche, au-dessus de la fille, se lit l'inscription: « † Ἐ[κοιμήθη] ἡ δούλη τοῦ Θ(εο)ῦ Μαρία] ἡ Βαρβαρη θυγάτηρ τοῦ λογοθ(έ)του...|....» Au centre le garçon « † Ἐκοιμ[ήθη ὁ δοῦλος τοῦ] Θ(εο)ῦ Γεώ[ργιος]...» (Ibid., 192-193, fig. 148, Idem).

Cette représentation a de nombreux antécédents où l'on voit les fondateurs ou les empereurs offrir au Christ l'église (citons par exemple Sainte-Sophie à Constantinople ou d'autres fondations princières). (Ch. Delvoye, L'art byzantin, pl. 107, 108 du XIe s. P. A. Underwood, The Kariye Djami, I (N. York, 1966), 276-280, pl. 537-539).

414. La crucifixion de la crypte de l'église Saint-Spyridon à Rhodes revêt une même signification: il s'agit d'un message destiné au salut des âmes. Sur son côté E., de part et d'autre du Christ, on trouve la Vierge et Jean (Déisis). Près d'eux, mais à un niveau inférieur, se trouvent à gauche un vieillard à genoux, Ἀνδρέας, et à droite un adulte d'âge mûr, Γεώργιος, accompagnés de leurs blasons. Il faut évidemment les identifier au père ■ au fils fondateurs du monument. Sur les plaques de la couverture, l'inscription ΑΦΗ' Αὐγούστου ΙΕ' – 15 Août 1508, rappelle peut-être la date de la mort du vieillard (A.Δ. 39 (1984), B, 337-338, pl. 167, a, I. Volanakis).

À Lindos, dans l'église de la Panayia (1637), une peinture décore une chambre rectangulaire, située au N. de la branche N. de la croix. Les inscriptions et la mention du nom de prêtres-donateurs enterrés à cet endroit, démontrent qu'il s'agit d'une chambre funéraire (A. Orlandos, Βυζαντινοὶ καὶ μεταβυζαντινοὶ ναοὶ τῆς Ῥόδου, A.B.M.E. 6 (1948), 172, 192, 201, fig. 133, 135).

Dans l'église Hay. Ioannis Théologos (XIIIe-XIVe s.), au village de Paradeisi, il faut recenser sur le mur N. une peinture de femme vêtue en moniale et associée à l'inscription suivante: «Ἐκοιμήθη ἡ | δουλη τοῦ Θ(εο)ῦ| Ἐφημία ιστ' Σ(επτεμβρίου)», «Ἐκοιμήθη ὁ | δοῦλος τοῦ Θ(εο)ῦ» (A.Δ. 35 (1980), B2, 579, I. Volanakis).

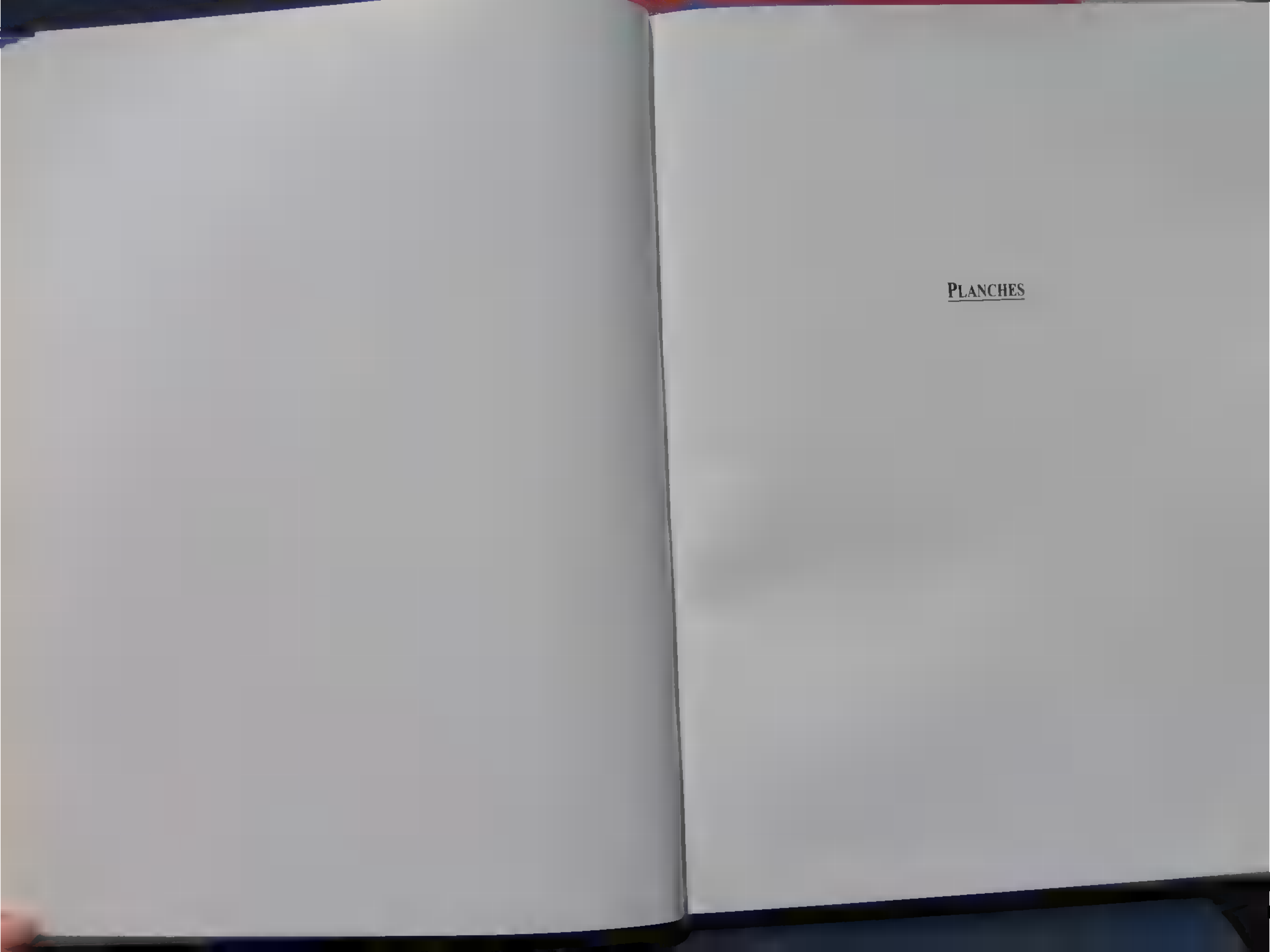
À Philérimos, toujours dans l'île de Rhodes, se trouve un caveau funéraire souterrain à peu de distance de l'église de la Panayia. Les scènes représentées sont celles de la Passion, de la vie de la Vierge et diverses autres d'ordre religieux. On remarque, entre autres, un groupe de Chevaliers de Saint-Jean agenouillés en costume d'apparat devant Dieu ou aux pieds de leurs patrons, accompagnés de leurs blasons. Les personnages inhumés sont tous membres d'une même famille (G. Schlumberger, Fresques du XIVe s. d'un caveau funéraire de l'église de Notre Dame de Philérémos (ou Phileme) à Rhodes, Fondation Eug. Piot, Monuments et Mémoires 19 (1911), 211-216, pl. XXI-XXII).

À Hay. Athanasios, à Cythère, plusieurs peintures figurant des défunts francs décorent les arcosolia (1659). À Hay. Chrysostomos et à Hay. Philippos, sur l'arcosolium, on trouve une peinture (XVIIe s.) de la Vierge en compagnie de saint Basile et saint Savva et la représentation de la fillette défunte (A.Δ. 21 (1966), B1, 22, M. Chatzidakis, Ibid., 20 (1965), B, 185, pl. 170, b, P. Lazaridis).

Dans l'ossuaire de Bačkovo et à Boyana, sont également représentés le prince local, sa femme ainsi que le tsar et sa femme. Dans la crypte de Bačkovo, le peintre a figuré la vision d'Ézéchiel et le Jugement dernier, deux sujets à la signification eschatologique (A. Grabar, Les églises sépulcrales bulgares, Bull. inst. arch. bulg. 1, 1921-22, 103-135 (en bulg.); L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge II (Paris, 1968), 881-896. A. Grabar - Chr. Mijatev, Bulgaria mediaeval wall paintings, Unesco world art series, 1961; L. Mavrodinova, Sur la datation des peintures murales de l'église-ossuaire de Bačkovo, Ἀμητός: Mélanges N. Moutsopoulos, II (Thessalonique, 1991), 1121-1139).

Enfin, à Akraiphnion, en Béotie, dans l'église Saint-Georges qui fut fondée ■ 1311 par un seigneur franc, on remarque sur l'arc de l'arcosolium deux anges dont l'un «déroule» le ciel (A.Δ. 42 (1987), B1, 116, pl. 64, b, Char. Koilakou. Jean, Apocalypse 6, 14).

Sur les sujets eschatologiques de la décoration des églises: A.Tsitouridou, Die Grabkonzeption des ikonographischen Programms der Kirche Panagia Chalkeon ■ Thessaloniki, XVI C.I.E.B. (Wien, 1981), II, 5, 435-441. Dernière publication sur le sujet: T. Papamastorakis, Ἐπιτύμβιες παραστάσεις κατὰ τὴ μέση καὶ ὕστερη βυζαντινὴ περίοδο, Δ.Χ.Α.Ε. IV, 19 (1996-97), 285-303.



PLANCHES

PLANCHES A

A, 36. La tombe dans la nef N., côté E. (Ibid., 45, fig. 37).
A, 37. Evraiocastro, tombe à quatre plaques (B.C.H. 89 (1965), 151, fig. 18).
A, 38. Tombes à l'extérieur du portique (Ibid., 922, fig. 5).
A, 39. Tombe d'enfant (Ibid., 923, fig. 7).
A, 40. Aliki, tombe 2, vue de la cuve (Aliki II, pl. 78, c).
A, 41. Maronée, Synaxi, tombe en berceau (A.E.M.Θ. 1 (1987), 456, dess. 3).
A, 42. Lesbos, Gavathas, Hay. Archanguéloi, tombes du narthex (A.Δ. 23 (1968), A, pl. 20, a).
A, 43. Samos, thermes romains, bâtiment funéraire de l'O. (A.A. 1975, 43, fig. 29).
A, 44. Karpathos, Apholi. La tombe n° 3 (Π.A.E. 1974, pl. 146, b).
A, 45. Arcassa, plan (Clara Rhodos, V-VI, 162, fig. 11).
A, 46. Chersonèse, basilique A. La couverture en marbre de la tombe au côté N. du narthex (Π.A.E. 1955, pl. 127, b).
A, 47. Tombe couverte de plaques sur le pavement du narthex (Ibid., pl. 127, a).
A, 48. Basilique B. Plan du pastophorium S. et de ses tombes (Π.A.E. 1959, 226, fig. 11).
A, 49. Couverture des tombes a et b du pastophorium S. (dessin) (Ibid., pl. 177, a).
A, 50. Athènes. Plan du tétraconque de la bibliothèque d'Hadrien (Π.A.E. 1950, 59, fig. 14).
A, 51. Plan de la basilique d'Asklépieion (A.E. 1939-41, 39, fig. 4).
A, 52. Sikyon, tombe anthropomorphe (Π.A.E. 1954, 22, fig. 10).
A, 53. Mariolata, plan (A.A. 19 (1964), B2, 237, dess. 1).
A, 54. Kallion, tombe dans la basilique (A.E. 1982, pl. Z, d).
A, 55. Phoinikia, plan (A.Δ. 29 (1973-74), B2, 528, dess. 4).
A, 56. Mytikas. Plan de la basilique (Π.A.E. 1981, 80, fig. 1).
A, 57. La tombe de la nef N. restituée du SE. (Π.A.E. 1984, pl. 108, b).
A, 58. Néa Anchialos, basilique C, pièce III, tombe de bébé (Π.A.E. 1971, pl. 37, a).
A, 59. Philippes, Octogone, des tombes à ciste de bébés près du couloir de l'abside (Π.A.E. 1966, pl. 33, b).
A, 60. Basilique du musée, stèle tombale (A.Δ. 36 (1981), B2, pl. 250, c).
A, 61. Thasos. Tsoucalario. De vraies et de fausses tombes (A.Δ. 34 (1979), B2, pl. 155, b).
A, 62. Rhodes, Mesanagros. Basilique A, tombe d'enfant sur la mosaïque (A.A.A. 13 (1980), 219, fig. 7).
A, 63. Athènes, plan de l'église de Hay. Dionysios Aréopagite et le palais épiscopal (Hesperia 34 (1965), fig. 5).
A, 64. Tombes à tuiles du cimetière paléochrétien (Ibid., pl. 42, c).
A, 65. Tombes en briques du cimetière paléochrétien (Ibid., pl. 42, d).
A, 66. Héphaisteion. Plan comme église et cimetière (Hesperia, Suppl. V, 4, fig. 1).
A, 67. Plan et coupes de la tombe B du narthex (A.B.M.E. 2 (1936), 215, fig. 14).
A, 68. Des tombes dans l'opisthodome de l'O. (Hesperia, Suppl. V, 7, fig. 2).
A, 69. Plan de l'église de Hay. Apostoloi (Agora, vol. XX, pl. 28).
A, 70. Église de Métamorphosis, la tombe en berceau, plan et coupes (A.Δ. 21 (1966), B1, 115, dess. 3).
A, 71. Plan de l'église de Saint-André de Patisia (A.B.M.E. 3 (1937), 200, fig. 8).
A, 72. Corinthe, église sur le Béma (Corinth XVI, 44, fig. 3).
A, 73. Mystra, Hay. Théodoroi, l'annexe funéraire au côté NE. (E.E.B.Σ. 12 (1936), 444, fig. 1).
A, 74. Mentzaina. Plan de la fouille (A.A.A. 17 (1984), 24).
A, 75. La tombe n° 39 (Ibid., dess. 5).
A, 76. Philippias. Vase près du crâne dans une tombe (Ἔργον 1988, 63, fig. 52).
A, 77. La tombe de l'annexe SO. (Ἔργον 1989, 62, fig. 59).
A, 78. Glyki, plan de la partie E. de l'église (Π.A.E. 1971, 145).
A, 79. Tombe n° 2 (Π.A.E. 1970, pl. 123, a).
A, 80. La tombe n° 12 (Π.A.E. 1971, pl. 173, b).
A, 81. Tombe n° 7 du SO. (Π.A.E. 1970, pl. 126, a).
A, 82. Le squelette de la tombe précédente (Ibid., pl. 126, b).
A, 83. Thessalonique, Vlatadès, plan du catholicon (Θεσσαλονίκη 1 (1985), 256, dess. 1).
A, 84. Mode de construction des tombes (Ibid., 289, dess. 10).
A, 85. Hay. Achilleios. Dessin de perspective des tombes A, B, Γ de la nef S. (Π.A.E. 1967, 64, fig. 5).
A, 86. Coupe de perspective dans le diaconicon. On distingue la tombe, les trois couches de la peinture dans la conque S. (A, B, Γ) et le point avec les *graffiti* (X) (E.E.Π.Σ.A.Π.Θ. 4 (1969), 172, fig. 37).

A, 87. Côté extérieur S., la tombe Nγ (E.E.Π.Σ.A.Π.Θ. 5 (1971-72), pl. 87).
A, 88. Kastro Chrysis, plan (A.E.M.Θ. 1 (1987), 66, dess. 3).
A, 89. Polystylon. Tombes mésobyzantines (Π.A.E. 1983, pl. 18, b).
A, 90. Reconstitution d'un cercueil en bois (Ibid., 18, fig. 5).
A, 91. Athènes, Vourvachi 30-Théophilopoulou 10. Plan de la fouille (A.Δ. 27 (1972), B1, 98, dess. 9).
A, 92. Rue Kokkini. La section E. de la fouille (A.Δ. 28 (1973), B1, pl. 22, b).
A, 93. Rue Sofroniskou. Tombe en berceau, plan et coupe (A.E. 1971, chr. 10, fig. 1).
A, 94. Acharnon 330 (A.Δ. 23 (1968), B1, 114, dess. 1).
A, 95. Anavyssos. Les tombes 3 et 2 (A.Δ. 25 (1970), B1, pl. 116, a)
A, 96. La tombe 14 (Ibid., pl. 115, b).
A, 97. Plan de Corinthe de l'époque romaine tardive (Hesperia 48 (1979), 265, fig. 1).
A, 98. Agora. Intérieur de la tombe de l'E. (Hesperia 43 (1974), pl. 2, b).
A, 99 Temple E, tombe en berceau romaine tardive (Hesperia 36 (1967), 6, fig. 4).
A, 100. La tombe du soldat ouverte et nettoyée (Hesperia 43 (1974), pl. 110, b).
A, 101. Tombe à tuiles (Corinth XIV, 163, fig. 32).
A, 102. Terrain Metaxa. L'entrée de la tombe (A.Δ. 36 (1981), B1, pl 33).
A, 103. Lerna, région E. de l'E. (Hesperia 38 (1969), pl. 26, a).
A, 104. La tombe 77 de l'O avant l'ouverture (Ibid., pl. 27, b).
A, 105. La tombe 69 à trois pièces, plan, élévation et dessin isométrique (Hesperia 38 (1969), 81, fig. 8).
A, 106. Kenchrées, hypogée. Vue de la partie O. Au milieu des loculi et restes de *mensa oleorum* (C.A. 24 (1975), 10, fig. 12).
A, 107. Sikyon. Couverture de sarcophage (Ἔργον 1984, fig. 95).
A, 108. Sparte. Marché public. Des tombes (A.A. 24 (1969), B1, pl. 133, a).
A, 109. Ibid. Léonidaion, tombe chrétienne (A.A. 35 (1980), B1, pl. 51, a).
A, 110. Olympie. Tombes à tuiles (A.Δ. 20 (1965), B2, pl. 231, b).
A, 111. Patras. Yerokostopoulou-Karaïskaki. Le pavement d'une tombe (A.A. 28 (1973), B1, pl. 173, d).
A, 112. Psilaloma 28. Plan (A.Δ. 29 (1973-74), B2, 357, dess. 9).
A, 113 Hay. Dimitriou 81. L'entrée vers la petite pièce (A.Δ. 30 (1975), B1, pl. 67, a).
A, 114. Yermanou 80-82. Les conques de l'intérieur (A.Δ. 32 (1977), B1, pl. 56, b).
A, 115. Chalkis. Rue Papaskiada, terrain Bilali. Pavement de la tombe (A.Δ. 29 (1973-74), B2, pl. 331, c)
A, 116. Érétrie. Les deux squelettes de la tombe 6 (Π.A.E. 1974, pl. 27, c).
A, 117. Thisbé. Arcosolium avec encadrement trapézoïdal (IXe C.I.E.B. 1953, I, pl. 32, 2).
A, 118. Delphes. Tombe 6 (Fouilles de Delphes II, fig. 273).
A, 119. Lianokladi, tombe à tuiles (A.Δ. 36 (1981), B1, pl. 141, a).
A, 120. Naupacte. Pavement et côtés de la tombe 6 (Ἠπειρωτικὰ χρονικὰ 1984, pl. 34, a).
A, 121. Pogonion, Paliopyrgos. Tymvos A. Le groupe des tombes 11-15 (A.Δ. 35 (1980), B1, pl. 149, d).
A, 122. Néa Anchialos. Triconque. La chambre et les arcosolia (Π.A.E. 1956, pl. 39, b).
A, 123. Ibid. Plan (Ibid., 114, fig. 3).
A, 124. Rue Papadopoulou, tombe 14 (A.Δ. 34 (1979), B1, 235, dess. 3).
A, 125. Terrain Maragopoulou, tombe 56 (A.Δ. 36 (1981). B. pl. 159, a).
A, 126. Terrain Rizos, les tombes en berceau 216-217 (A.Δ. 37 (1982), B2, 250, dess. 2).
A, 127 Veroia. Terrain Sariyannidi. Tombe 12, plan et coupes (Μακεδονικά 24 (1984), 240-241, dess. 2).
A, 128. Chalcidique. N. Syllata, tombe en briques (A.Δ. 31 (1976), B2, pl. 195, e).
A, 129. Thessalonique, cimetière E. Cité universitaire, terrain de la faculté de Théologie, les tombes en berceau III-VIII du NO. (A.Δ. 21 (1966), B2. pl. 346, a).
A, 130. Bâtiment administratif. Vue partielle de la fouille du S. (Ibid., pl. 357, c).
A, 131. Cité universitaire. Le cubiculum. Coupe de large. Dessin de perspective (A.Δ. 21 (1966), B2, 336, dess. 3, 337, dess. 4, 5).
A, 132. Faculté de Droit. Le cubiculum restauré (A.Δ. 27 (1972), B2, pl. 498, c).
A, 133. Piscine. Vue des tombes (Ibid., pl. 509, a).
A, 134. Ibid. Plan (Ibid., 560, dess. 5).
A, 135. Bâtiment d'administration, tombe d'enfant dans une amphore (A.Δ. 29 (1973-74), B3, pl. 483, c).

A, 136. La tombe Γ14 (Ibid., pl.483, b). (Μακεδονικά 21
A, 137. Cimetière O. Nestoros 8. Les «thikes» maçonnées dans la tombe en berceau
(1981), 373, pl. 1, a).
A, 138. Eleuthérias 13, coupe A-B (A.Δ. 32 (1977), B2, 199, dess. 3).
A, 139. Kallithéas-Phanariou, tombe en berceau (A.Δ. 34 (1979), B2, pl. 115, c).
A, 140. Serrès, Episkopeion, coupes des tombes A-B (Σερραϊκά Χρονικά 7 (1976), 46, dess. 2).
A, 141. Rue Dragoumi, tombe byzantine (A.Δ. 35 (1980), B, pl. 257, b).
A, 142. Philippes. Krinidès, terrain Orphanidi (A.Δ. 22 (1967), B, 418, dess. 1).
A, 143. Route communale, vue d'une tombe à ciste (Ibid., pl. 311, c).
A, 144. Terrain Pavlidi, plan et coupes des tombes A, B-Γ, Δ-E (Symp. Kavala, n° 26, dess. 5).
A, 145. Rue Votsi, tombes en berceau (A.Δ. 37 (1982), B2, 337, dess. 1).
A, 146. Terrain 461, tombe à deux pièces (Ibid., 338, dess. 2).
A, 147. L'entrée du vestibule et la chambre A de la tombe à deux pièces (Ibid., pl. 224).
A, 148. Lydia. Terrain Raptou. Entrée d'une tombe en berceau (A.Δ. 24 (1969), B2, pl. 351, c).
A, 149. Plaque de la couverture de l'escalier (Ibid., pl. 351, c).
A, 150. Koutson, tombe à ciste XII (A.Δ. 29 (1973-74), B3, pl. 600, d).
A, 151. Maximianoupolis. Groupe B et tombe à tuiles (A.Δ. 24 (1969), B2, pl. 370, b).
A, 152. Traïanoupolis. Plan de la tombe double (A.Δ. 29 (1973-74), B3, 826, dess. 2-3).
A, 153. Chios, Emporio,Vroulidia (Dotia), tombe romaine tardive ou protobyzantine (Byzantine Emporio
1989, 145, fig. 60).
A, 154 La Canée, rue Tzanakaki, la tombe Δ (A.Δ. 36 (1981), B2, pl. 295, a).
A, 155. Cnossos. Ossuaire. Les cinq couches d'inhumations (B.S.A. 71 (1976), 32, fig. 6).
A, 156. Gortys. Plan et coupe de la nécropole du secteur I. (Gortina I, fig. 66).
A, 157. Rhodes, Ialyssos, restitution du sarcophage (A.B.M.E. 6 (1948), 53, fig. 46).
A, 158. Restitution du sarcophage d'Ithaque (A.B.M.E. 12 (1973), 87, fig. 45).
A, 159. Thèbes, œnochoés des tombes (A.Δ. 1926, 128, fig. 3).
A, 160. Thessalonique, Hay. Dimitrios, mobilier des tombes (G. et M. Sotiriou, Ἅγ. Δημήτριος, II, pl. 97).
A, 161. Aphiona, ornements des tombes (A.M. 59 (1934), 222, fig. 26).
A, 162. Philippes, basilique du musée, croix pectorale amulette (A.Δ. 36 (1981), B, pl. 250, b).
A, 163. Nikopolis, basilique B. Croix avec les mots **ΦΩϹ-ΖΩΗ** (Δ.X.A.E. II, 4 (1927), 50, fig. 2).
A, 164. Nome de Pellis, Hay. Athanasios, icône (A.Δ. 24 (1969), B2, pl. 321, d).
A, 165. Lesbos, Argala. *Planta pedis* d'une lampe (A.Δ. 13 (1930), 32, fig. 24).

PLANCHES B

B, 1. Thessalonique. Plan général de la basilique de Saint-Démétrius (G. et M. Sotiriou, Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγ. Δημητρίου Θεσσαλονίκης, I, plan V).
B, 2. Plan de la crypte (Ibid., I, plan III).
B, 3. L'abside, le ciborium et le bassin (Ibid., II, pl. 15, a).
B, 4. La fosse cruciforme (Ibid., I, fig. 12).
B, 5. La fosse cruciforme avec le *θαλασσίδιον* à l'E. (Ibid., II, pl. 18, b).
B, 6. Le saint assis devant le ciborium hexagonal. Mosaïque de l'église copiée par W. S. George (B.S.A. 46 (1969), pl. 3).
B, 7. Athènes. Plan de la basilique d'Ilissos (A.E. 1919, 3, fig. 3).
B, 8. La crypte (Ibid., p. 8, fig. 7).
B, 9. Plan et coupe de la crypte (Ibid., p. 9, fig. 8).
B, 10. Dessin axonométrique de la crypte (E. Stikas, L'église byzantine de Christianou, fig. 104).
B, 11. *Mensa* martyrum du musée byzantin d'Athènes (Π.X.A.E. A, 1932, 7-8, fig. 1).
B, 12. Corinthe, Kraneion, basilique, plan (Π.A.E. 1977, plan inséré Δ).

B, 13. Kraneion, triconque, vue vers le N. (Hesperia 12 (1943), 180, fig. 12).
B, 14. Crète, Mesara, Métropolis, plan (Π.A.E. 1968, 144, fig. 1).
B, 15. L'église triconque d'Akrini (A.Δ. 16 (1960), B, 227).
B, 16. Kos, Psalidi, basilique de Saint-Gabriel (A.E. 1980, chr. 13, fig. 6).
B, 17. Crète, Mesara, école d'agriculture, plan (D. Pallas, Les monuments, fig. 177).
B, 18. Rhodes, Arnitha, basilique A (Π.A.E. 1979, 269, fig. 1). Sans échelle.
B, 19. Kalymnos, Vathy, Palaiopanayia (A.E. 1980, chr. 6, fig. 3).
B, 20. Thessalonique. Plan de la fouille de la rue 3 Septemvriou du cimetière E. Au centre la partie E fouillée de la basilique avec les tombes, à gauche la citerne et à droite le martyrium cruciforme (A.E. 1981, chr. pl. ins. Γ).
B, 21. Martyrium de la rue 3 Septemvriou, vue générale (A.E. 1981, chr. pl. ΣΤ, a).
B, 22. Lesbos, Argala, plan de l'ensemble (A.Δ. 13 (1930-31), fig. 1).
B, 23. L'emplacement du martyrium (Ibid., 26, fig. 17).
B, 24. Thasos. Partie de l'Agora avec la basilique (B.C.H. 75 (1951), fig. 43).
B, 25. Martyrium d'Akakios. L'emplacement avant l'enlevement de la mosaïque (Ibid., 158, fig. 62).
B, 26. Chios. Plan de la basilique des saints-Isidore-et-Myrope (A. Orlandos, Monuments byzantins de Chios, pl. 1).
B, 27. Le caveau avec les tombes des saints (1985).
B, 28. Corinthe, basilique de Kodratos (D. Pallas, Les monuments, 160. fig. 110). (Θεσσαλονίκη
B, 29. Thessalonique, rue Hay. Dimitriou. Restitution du bâtiment. Les parties fouillées en noir
1 (1985), 165, dess. 3). (Μακεδονικά 23
B, 30. Thessalonique. L'ensemble (?) de la Porte Dorée. Les parties fouillées en noir
(1983), 127, dess. 8). Fausse échelle.
B, 31. Plan de l'octogone de Philippes (Π.A.E. 1976, 125, fig. 2). Sans échelle.
B, 32. Ibid., côté NE. (Ibid., 122, fig. 1). Sans échelle.
B, 33. Basilique de Léchaion (D. Pallas, Les monuments, 164, fig. 113).
B, 34. Athènes, rue Hay. Markou 11-13, plan et coupes (A.Δ. 27 (1972), B1, 86, dess. 2). (A.Δ.
B, 35. Argos Orestikon (Dioklétianoupolis). Basilique B. La tombe et les deux phases de la basilique
43 (1988), A, 210, dess. 7).
B, 36. La basilique C et la chapelle mortuaire (Ibid., 202, dess. 2).
B, 37. Evropos. La chapelle mortuaire avec la tombe (A.E.M.Θ. 6 (1992), 437, dess. 3).

PLANCHES C

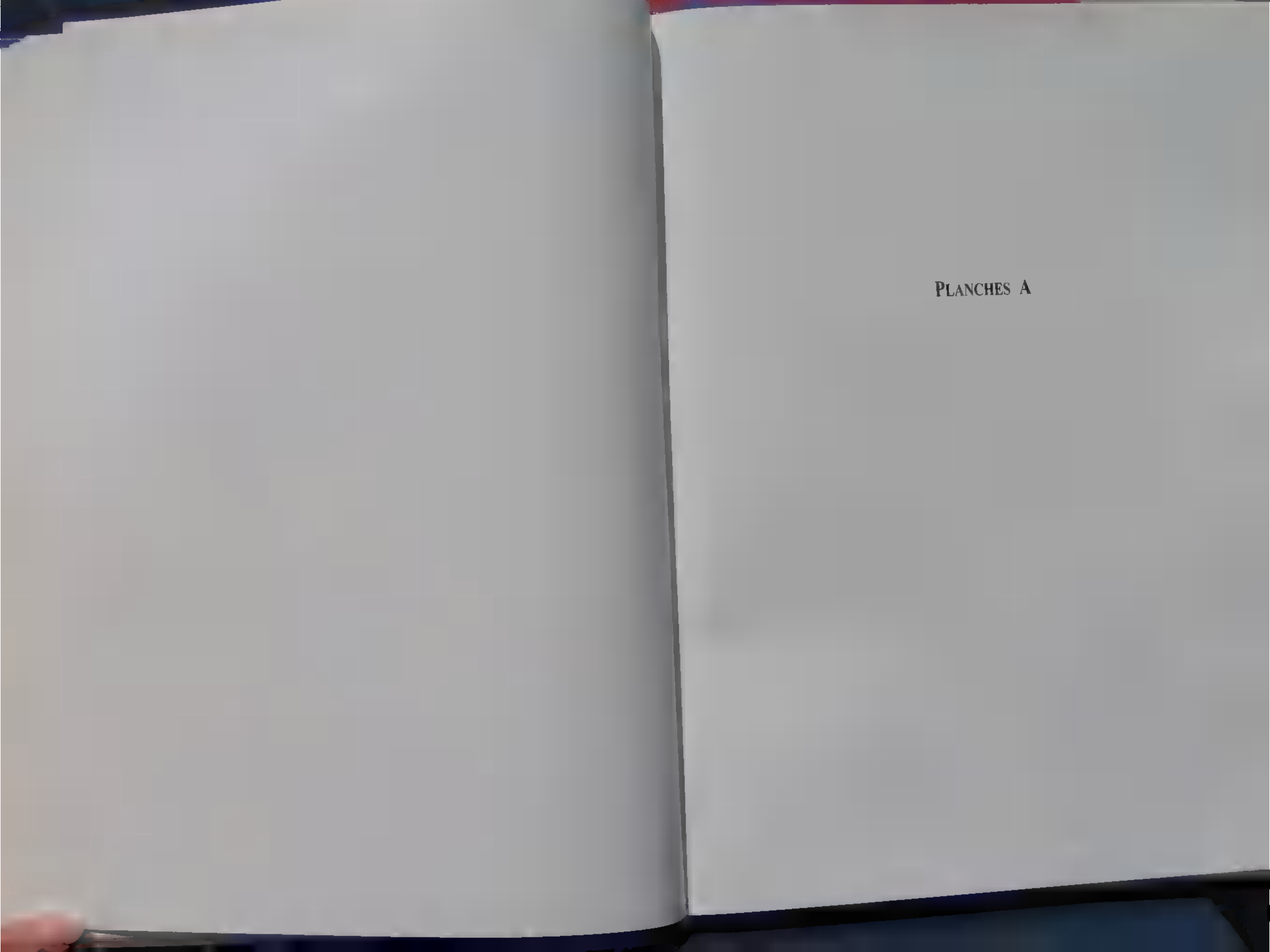
C, 1. Mélos. Plan de la catacombe selon Ch. Bayet (B.C.H. 2 (1878), pl. XX).
C, 2. Le plan selon G. Sotiriou (Π.A.A. 1928, 35, fig. 2).
C, 3 Le plan selon l'École Polytechnique (6e Symp. X.A.E. (1986), 64).
C, 4. Vue de la galerie B1 (Π.A.A. 1928, fig. 3).
C, 5. Restitution de la galerie B1 (Ibid., fig. 3, a).
C, 6. Extrémité N. de la galerie A1 avec les arcosolia à plusieurs corps (Ibid., fig. 4).
C, 7. Vue de la galerie C1 (Ibid., fig. 5).
C, 8. L'inscription des prêtres selon L. Ross (C.I.G., 470, n° 9288).
C, 9 L'inscription de Mélon selon L. Ross (Ibid., n° 9289).
C, 10. L'inscription d'Alexandros selon L. Ross (Ibid., n° 9290).
C, 11. L'inscription des prêtres selon G. Sotiriou (Π.A.A. 1928, 41).
C, 12. L'inscription de Mélon selon G. Sotiriou (Ibid.).
C, 13. L'inscription des prêtres selon G. Lambakis (Δ.X.A.E. I, 7 (1906), 33).
C, 14. L'inscription de Mélon selon G. Lambakis (Ibid.).
C, 15. L'inscription de Thomas selon G. Sotiriou (Π.A.A. 1928, 43).

C, 16. Fac-similé de l'inscription de Thomas (Ibid., 44, fig. 12).
C, 17. L'inscription des prêtres (Z. Baos).
C, 18. Les restes de l'inscription des prêtres (Π.Α.Α. 1928, fig. 10).
C, 19. Les restes de l'inscription de Mélon (Ibid., fig. 11).
C, 20. Méthoné. Vue générale du cimetière (A.E. 1968, 120, fig. 2).
C, 21. Coupe le long de la chambre E avec arcosolium-*mensa* (Ibid., 140, fig. 33).
C, 22. Dessin du cimetière de B. de Saint Vincent (Ibid., 119, fig. 1).
C, 23. Reconstitution de l'entrée de la chambre E (Ibid., 126, fig. 11).
C, 24. Coupe du couloir E du S. au N. (Ibid., 127, fig. 13).
C, 25. Les entrées de la chambre E (Ibid., 126, fig. 10).
C, 26. Arcosolia du couloir E du S. (Π.Α.Ε. 1967, fig. 13, b).
C, 27. Table d'offrandes funéraires (A.E. 1968, 143, fig. 37).
C, 28. Conques du mur N. de la chambre A (Ibid., 134, fig. 24).
C, 29. Tombes dans la partie centrale de la chambre E de l'O. (Ibid., 141, fig. 34).
C, 30. Les parties supérieures des piliers du «baldaquin» (Π.Α.Ε. 1967, fig. 15, b).
C, 31. Thèbes. Plan de la «catacombe» (A.A. 1917, fig. 79).
C, 32. Le monument vu du S. (Ibid., fig. 80).
C, 33. Coupe B.-Θ. de la «catacombe», côté O. (Ibid., fig. 85).
C, 34. La figure du Christ sur l'arc E. du monument (Ibid., fig. 83).
C, 35. Samos. Plan du rez-de-chaussée du cimetière (N. Poulou - Papadimitriou, Samos paléochrétien, Le témoignage du matériel archéologique, Thèse de doctorat, Paris I, 1986). Sans échelle.
C, 36. Plan du 1er étage (Ibid.). Sans échelle.
C, 37. Vue le long de la salle du cimetière (A.Δ. 28 (1973), B2, pl. 503, b).
C, 38. Arcosolia et tombes à ciste du rez-de-chaussée du cimetière (A.A. 25 (1970), B2, pl. 352, c).

PLANCHES D

D, 1. Thessalonique. La tombe de Flavios (E. Marki, Ταφική ζωγραφική, 185, fig. 12).
D, 2. Détail de la figure précédente (St. Pélékanidis, Die Malerei, fig. 26).
D, 3. Détail de la figure 1 (Ibid., fig. 27).
D, 4. Partie du coin S. du mur S. de la même tombe (Ibid., fig. 30).
D, 5. Inscription de la tombe, lunette O. (Ibid., fig. 28).
D, 6. Silistra. L'un des cotés étroits de la tombe (C.A. 12 (1962), 37, fig. 1).
D, 7. Thessalonique. Cimetière E. Représentation de repas funéraire (M.A.H. 1905, pl. II).
D, 8. Représentation de l'Eucharistie (?) (St. Pélékanidis, Die Malerei, fig. 8).
D, 9. La représentation du Bon Pasteur (Ibid., fig. 21).
D, 10. Le jardin sur le long mur (Ibid., fig. 20).
D, 11. Le côté étroit O. (Ibid., fig. 22).
D, 12. Thessalonique. La représentation de Suzanne (Θεσσαλονίκη, Ἱστορία καὶ τέχνη, 58, fig. 16).
D, 13. Les trois personnages (Hommage à St. Pélékanidis, pl. 7, a-c).
D, 14. Thessalonique, Rue Apolloniados 18. Daniel dans la fosse des lions et la colombe de Noé (Μακεδονικὰ 21 (1981), dess. 8).
D, 15. Le sacrifice d'Abraham et Adam et Ève dans le Paradis (Ibid., dess. 7).
D, 16. Le martyr de Thècle (à gauche) et le Bon Pasteur (Ibid., dess. 9).
D, 17. Faculté de Théologie. Tombe n° 18. Daniel dans la fosse des lions (Μακεδονικὰ 21 (1981), pl. 8, b).
D, 18. La résurrection de Lazare et le sacrifice d'Abraham (Ibid., pl. 8, a).
D, 19. Les représentations du paralytique et de Noé (Ἐγνατία 2 (1990), 261, fig. 3).
D, 20. Rue Dimosthénous 7. Tombe I. Daniel dans la fosse des lions (Δ.Χ.Α.Ε. IV, 19 (1996-97), 136, fig. 14).

D, 21. Paroi E. de la tombe. La représentation d'Adam et Ève (Ibid., 131, fig. 7).
D, 22. Paroi O. de la tombe. La représentation du Bon Pasteur (Ibid., 133, fig. 9).
D, 23. Scène de bénédiction (?) (Ibid., 138, fig. 19).
D, 24. Représentation d'un couple (Ibid., 139, fig. 21).
D, 25. La décoration de la voûte de la tombe (Ibid., fig. 26).
D, 26. Veroia, terrain Sariyannidi, tombe n° 13, côté N., détail (Μακεδονικά 24 (1984), 241, dess. 6).
D, 27. Côté ■. (dess. 5).
D, 28. Côté S. (dess. 7).
D, 29. Tombe n° 12. Détail du côté O. (dess. 3).
D, 30. Tombe n° 13, côté O. (pl. 3, a).
D, 31. Thessalonique. Cité universitaire. Lunette O. d'une tombe (St. Pélékanidis, Die Malerei, fig. 23).
D, 32. Long côté S. de la tombe de Flavios (Ibid., fig. 29).
D, 33. Une tombe de la rue Nigdis, Tyroloï (A.Δ. 16 (1960), B, pl. 194, a).
D, 34. Le long côté d'une tombe de la Cité universitaire (St. Pélékanidis, Die Malerei, fig. 24).
D, 35. Ibid. Une autre tombe (Idem, Gli affreschi, fig. 6).
D, 36. La tombe de Trigonion, oiseau et croix (A.A.A. 1969, 180, fig. 1).
D, 37. Cimetière E. Tombe juive (A.Δ. 17 (1961-62), B2, pl. 314, a).
D, 38. Ibid. (Ibid., pl. 314, b).
D, 39. Piscine de la Cité universitaire (A.Δ. 27 (1972), B2, pl. 510).
D, 40. Larissa, kastro, tombe de la nef N. (Symp. Larissa, 206, fig. 2).
D, 41. Corinthe, cimetière N., hypogée E II (C.A. 24 (1975), 10, fig. 14).
D, 42. Philippes, cimetière E. (Krinidès), terrain Théodoridi, tombe n° 1 (Symp. Kavala, fig. 3).
D, 43. Kilkis, peinture d'une tombe (A.E.M.Θ. 2 (1988), 214, fig. 5).
D, 44. Philippes, basilique *extra muros*, tombe B, mur N. et S. (A.Δ. 35 (1980), B2, pl. 260, b-e).
D, 45. Thessalonique, cimetière O., rue Ambélonon 115 (Θεσσαλονίκη, Ἱστορία καὶ τέχνη, 60, fig 18) (en couleur).
D, 46. Philippes, Krinidès, côté E. de la tombe (St. Pélékanidis, Tortulae, fig. 1).
D, 47. Côté O. de la tombe (Ibid., fig. 2).
D, 48. Thessalonique, Cité universitaire, bâtiment d'administration, tombe en berceau III, paroi NO. (A.Δ. 21 (1966), B2, pl. 357, a).
D, 49. Cimetière O., rue Langada (Archaeology, 1949, 49).
D, 50. Ibid., Croix avec rayons (E. Marki, Ταφική ζωγραφική, 194, fig 29).
D, 51. Faculté de Théologie, reproduction d'une peinture (A.Δ. 21 (1966), B2, pl. 348, b).
D, 52. Kozani, Polyanthos, décoration d'une tombe (A.Δ. 29 (1973-74), B3, pl. 618, d).
D, 53. Thessalonique, Pylaia, Prophiti Élia 36. Paon et perdrix de part et d'autre d'un panier (A.Δ. 38 (1983), B2, pl. 119, c).
D, 54. Cimetière E., intérieur d'une tombe de la rue Hay. Dimitriou (St. Pélékanidis, Gli affreschi, fig. 8).
D, 55. Cité universitaire, coin NO. d'une tombe (Idem., Malerei, fig. 6).
D, 56. Rue Hay. Dimitriou, scène de repas funéraire (Idem, Gli affreschi, fig. 9).
D, 57. Tombe de la Cité universitaire (Idem, Malerei, fig. 5).
D, 58. Tombe n° 21 de l'hôpital Hay. Dimitrios (Μακεδονικά 27 (1989-90), p. 202, dess. 2).
D, 59. Dimosthénous 7. Vue de la chambre sépulcrale II (Μουσεῖο βυζαντινοῦ πολιτισμοῦ 2 (1995), 35) (en couleur).
D, 60. *Graffiti* de l'odéon de Thessalonique (A.Δ. 18 (1963), B2, 199, dess. 2, 3, 6).
D, 61. Cimetière O., tombe de la rue Nestoros 8, côté S. Les perroquets avec la guirlande et le tableau avec les aubergines (Μακεδονικὰ 21 (1981), pl. 3, b).
D, 62. La scène maritime (Θεσσαλονίκη, Ἱστορία καὶ τέχνη, 46, fig. 8) (en couleur).
D, 63. Corinthe, cimetière N. Peinture du tympan au-dessus de l'entrée (Π.Α.Ε. 1969, pl. 138, a).
D, 64. Chambre souterraine B. Long côté O., branches avec fruits, oiseaux et spirales de fleuron (Ibid. pl. 139, b).
D, 65. Long côté O., les sandales (Ibid., pl. 142, b).
D, 12. (en couleur).



PLANCHES A



Fig. A, 1. Athènes, basilique d'Ilissos. Coupe d'une tombe.

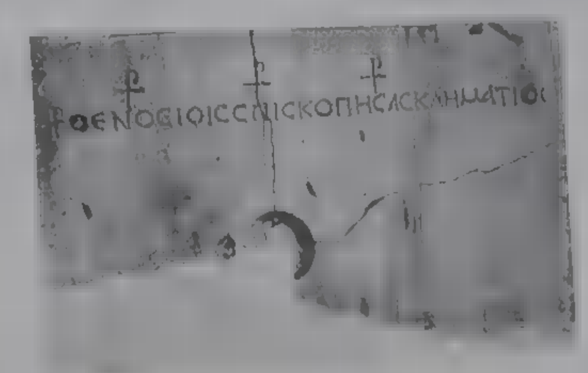


Fig. A. 2. Basilique de l'évêque Klématios. La plaque tombale.



Fig. A, 3. Corinthe, Kraneion. Vue de la pièce E. de l'annexe NE.



Fig. A, 4. Basilique de Kodratos. La tombe A.



Fig. A, 5. La tombe ΣΤ d'enfant avec le trou pour les libations.



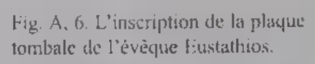


Fig. A, 6. L'inscription de la plaque tombale de l'évêque Eustathios.

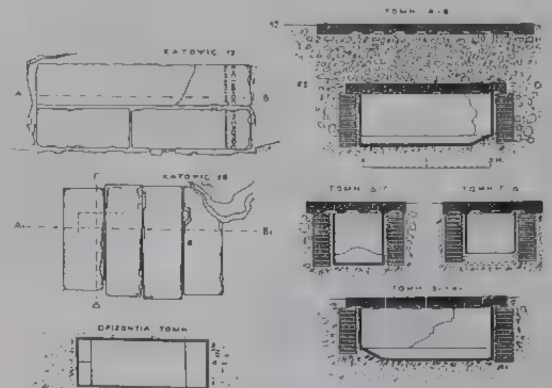


Fig. A, 7. La tombe de l'évêque Eustathios.

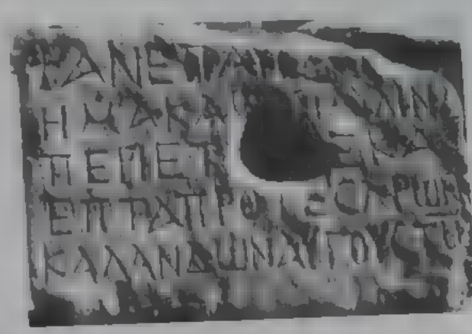


Fig. A. 8. Inscription tombale de Paulina.

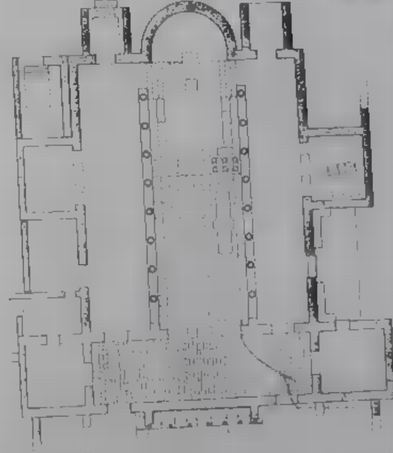


Fig. A. 9. Plan de la basilique D de Néa Anchialos.



Fig. A, 10. Vue de l'annexe S. avec les deux tombes.

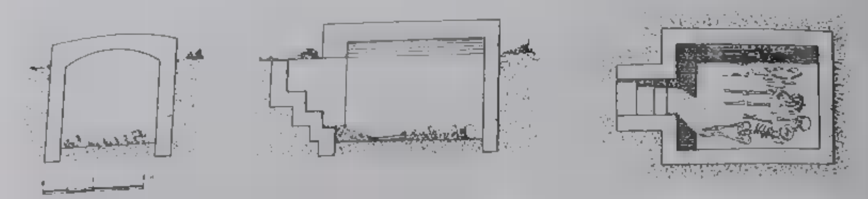


Fig. A, 11. Coupe et plan de la tombe et de la pièce sépulcrale au N. de l'abside.

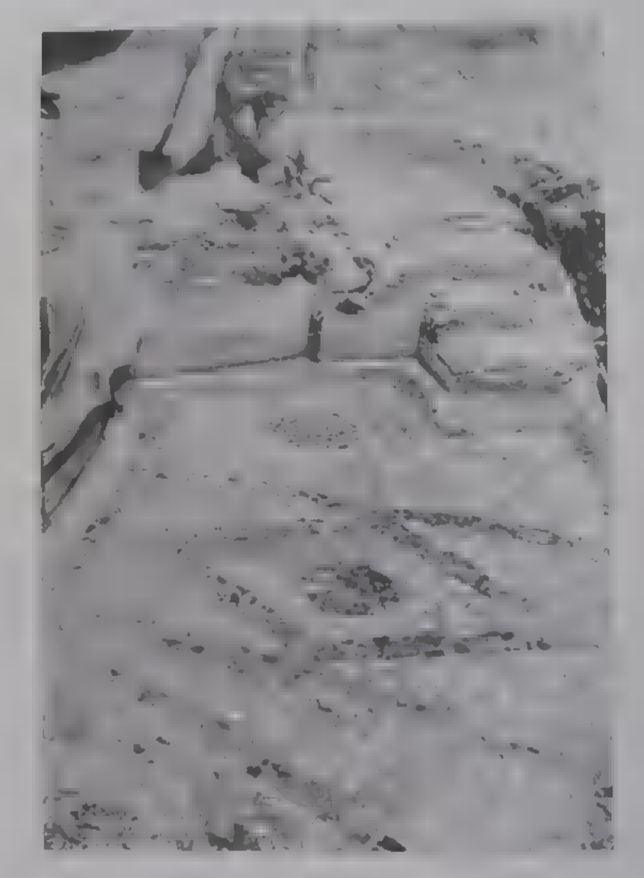


Fig. A, 12. Basilique du cimetière E. de Thessalonique.
Le pavement du couloir souterrain et l'escalier N.

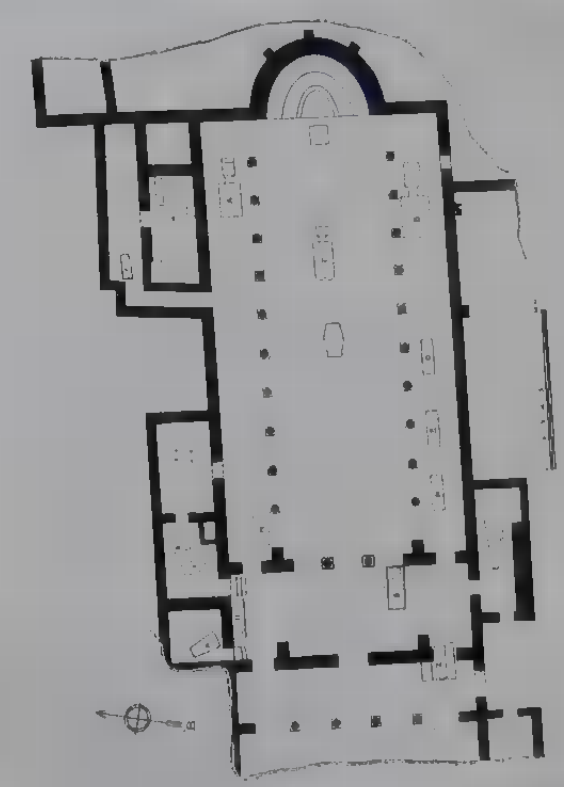


Fig. A, 13. Philippes, basilique *extra muros*, plan (phase A).

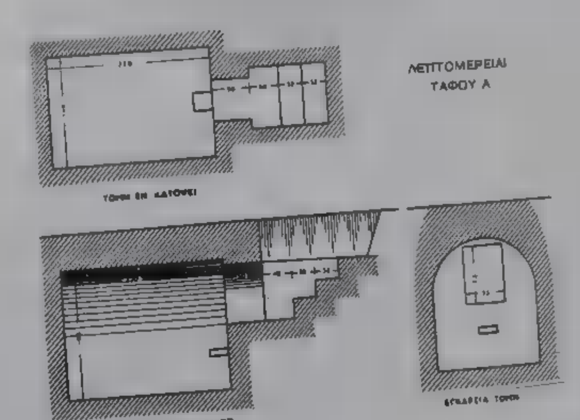
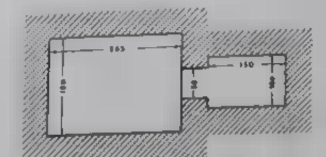
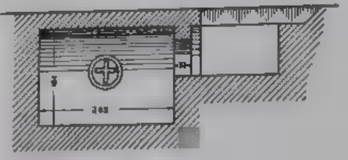


Fig. A, 14. Plan et coupes de la tombe A.



ΛΕΠΤΟΜΕΡΕΙΑΙ
ΤΑΦΟΥ Β



ΕΓΚΑΡΣΙΑ ΤΟΜΗ

Fig. A, 15. Plan et coupes de la tombe B.

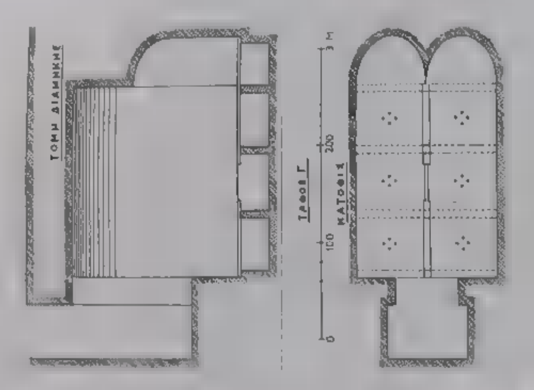


Fig. A, 16. Plan et coupe de la tombe Γ.



Fig. A, 17. Côté O. de la tombe Γ.



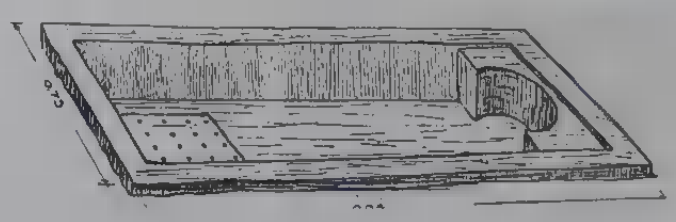


Fig. A, 18. Larnax de la tombe H.



Fig. A, 19. Tombe A.

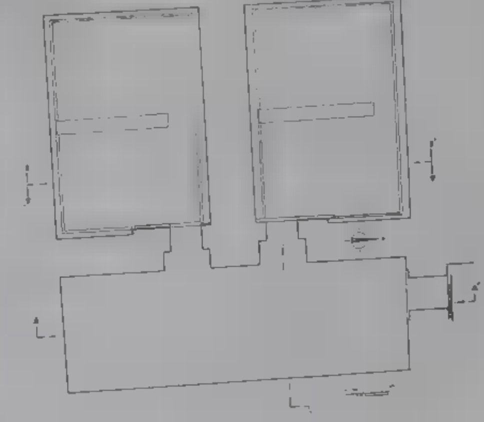


Fig. A, 20. Basilique du terrain Pavlidi. Plan de l'ensemble funéraire souterrain.

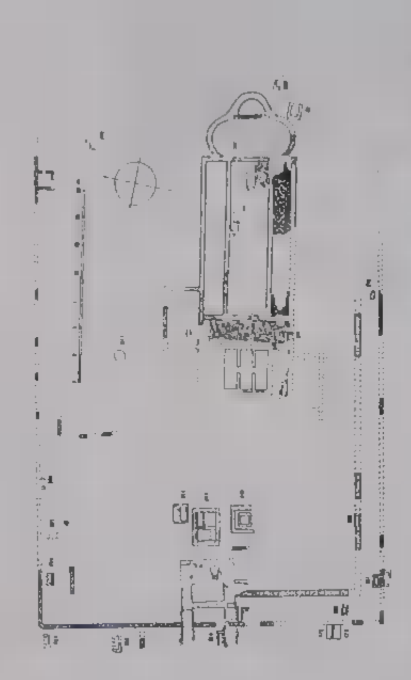


Fig. A, 21. Le vestibule de l'ensemble souterrain.



Fig. A, 22. Mosaïque et inscription tombale d'Andréas dans la nef centrale.

Fig. A, 23. Cnossos, basilique du Sanatorium. La tombe Ⅱ avant la fouille.



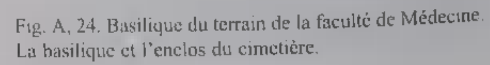


Fig. A, 24. Basilique du terrain de la faculté de Médecine. La basilique et l'enclos du cimetière.

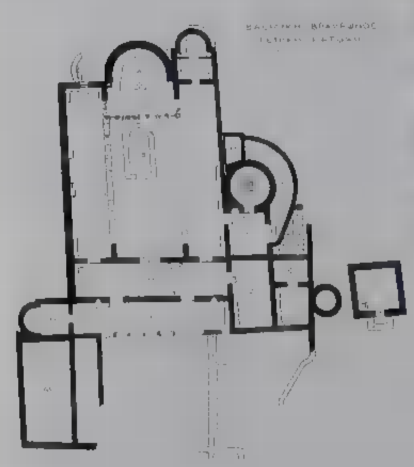


Fig. A, 25. Brauron. Plan de la basilique

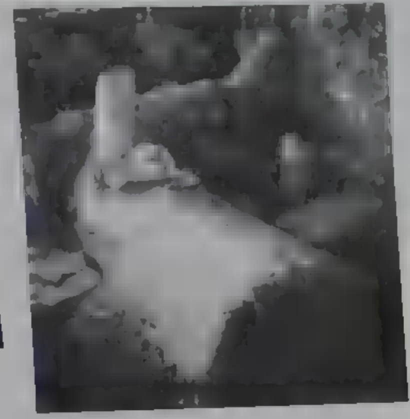


Fig. A, 26. Les tombes à l'extrémité N. de l'esonarthex avec leurs stèles en marbre.

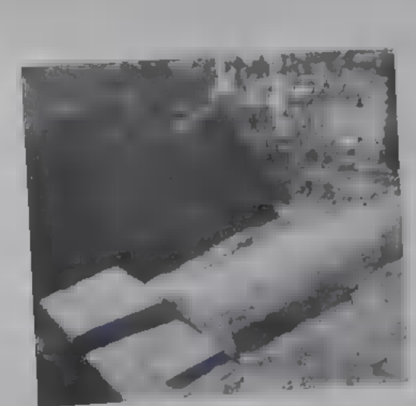


Fig. A, 27. Vue des tombes de l'exonarthex.



Fig. A, 28. Corinthe, plan de la basilique du temple d'Apollon.

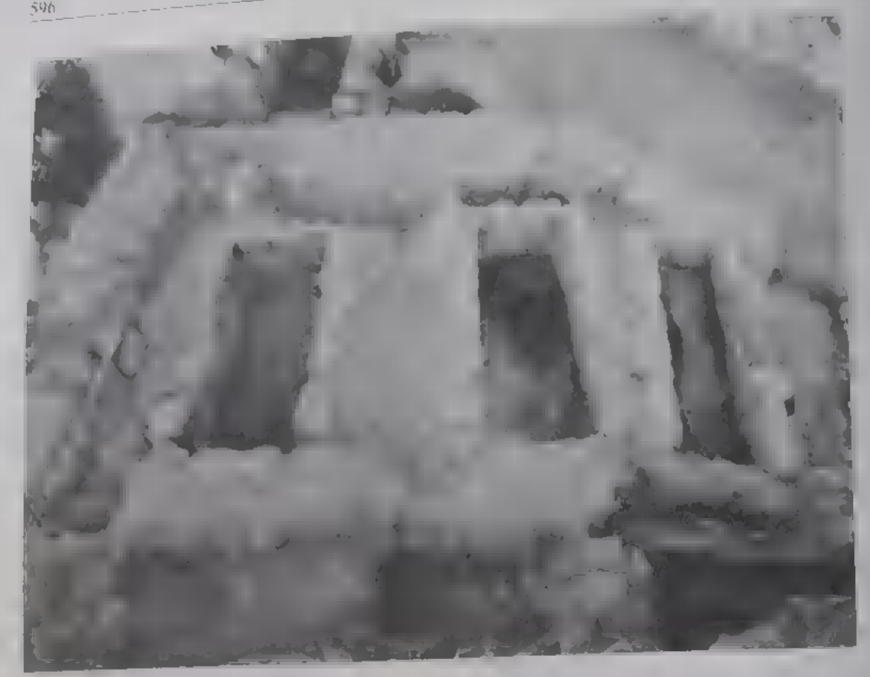


Fig. A, 29. L'extrémité S. du narthex après l'enlevement de l'ossuaire AO.



Fig. A. 30. Némée. Le cimetière paléochrétien de la section L14 de l'E.

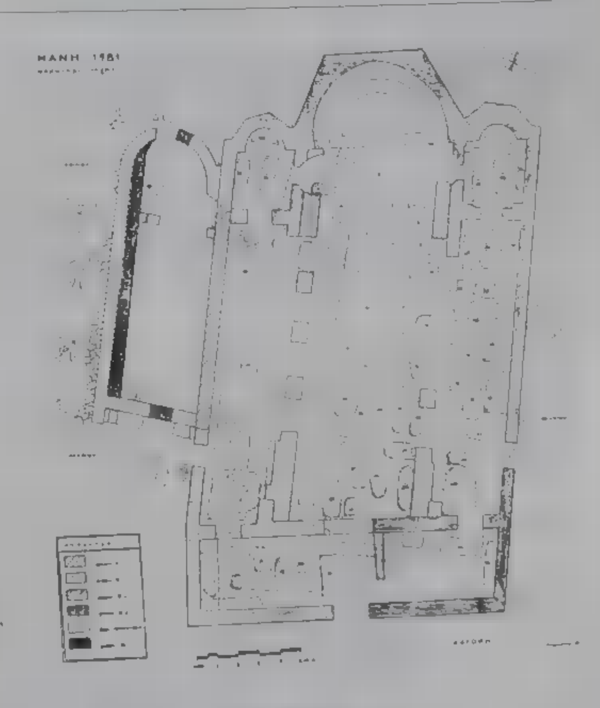


Fig. A, 31. Magne, Tigani, plan de la basilique avant la fin de la fouille



Fig. A, 32. Néa Anchialos, basilique A, les tombes familiales.

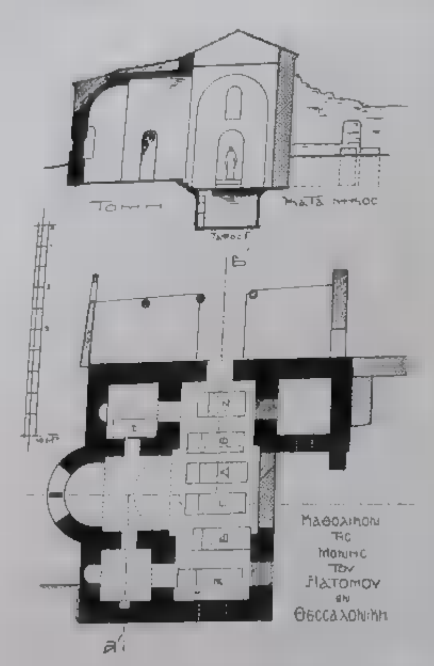


Fig. A, 33. Thessalonique, monastère de Latomou, plan et coupe du catholicon.

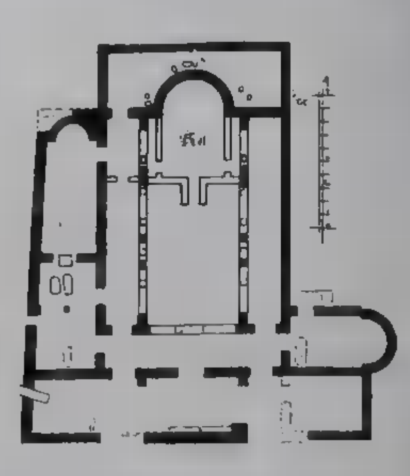


Fig. A, 34. Basilique de Toumba.

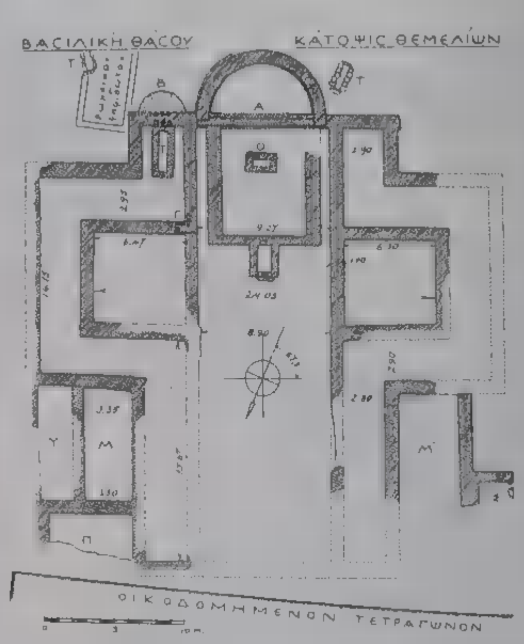


Fig. A, 35. Thasos, basilique cruciforme, plan.

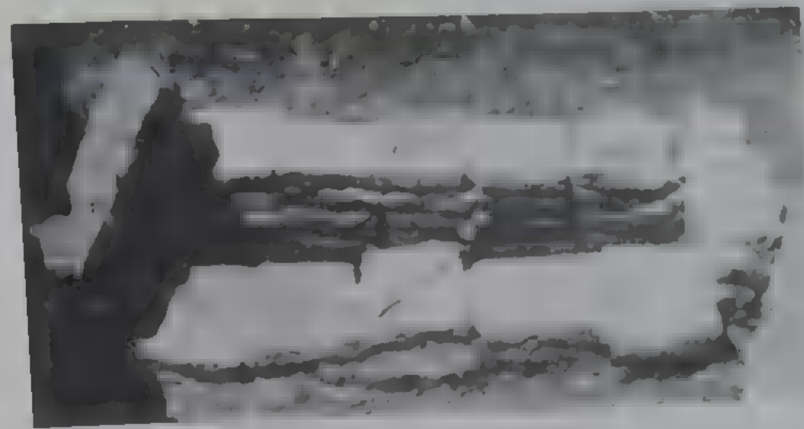


Fig. A, 36. La tombe dans la nef N., côté E.



Fig. A, 37. Evraiocastro, tombe à quatre plaques.



Fig. A, 38. Tombes à l'extérieur du portique.



Fig. A, 39. Tombe d'enfant.



Fig. A, 40. Aliki, tombe 2, vue de la cuve.

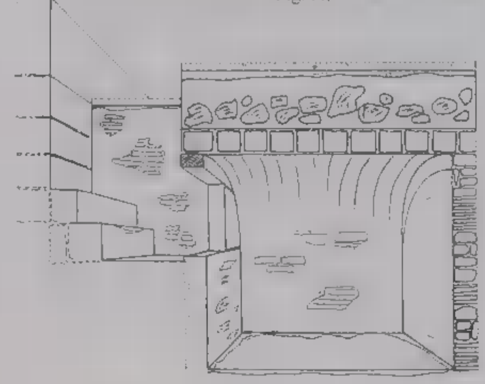


Fig. A, 41. Maronée, Synaxi, tombe en berceau.



Fig. A, 42. Lesbos.
Gavathas, Hay. Archanguéloi, tombes du narthex.



Fig. A, 43. Samos, thermes romains, bâtiment funéraire de l'O.



Fig. A, 44. Karpathos, Aphoti. La tombe n° 3.

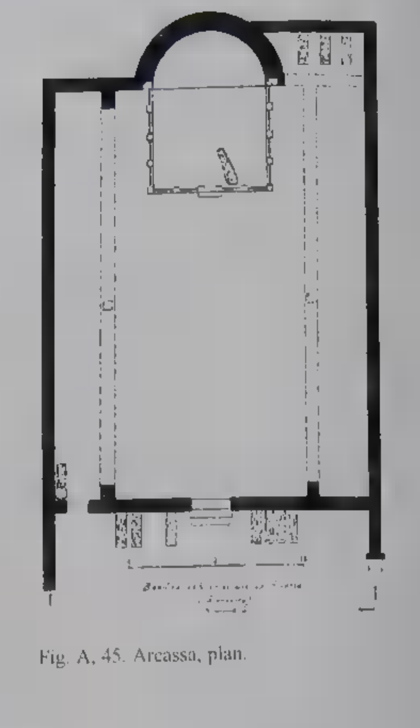


Fig. A, 45. Arcassa, plan.



Fig. A, 46. Chersonèse, basilique A. La couverture en marbre de la tombe au côté N. du narthex.



Fig. A, 47. Tombe couverte de plaques sur le pavement du narthex.

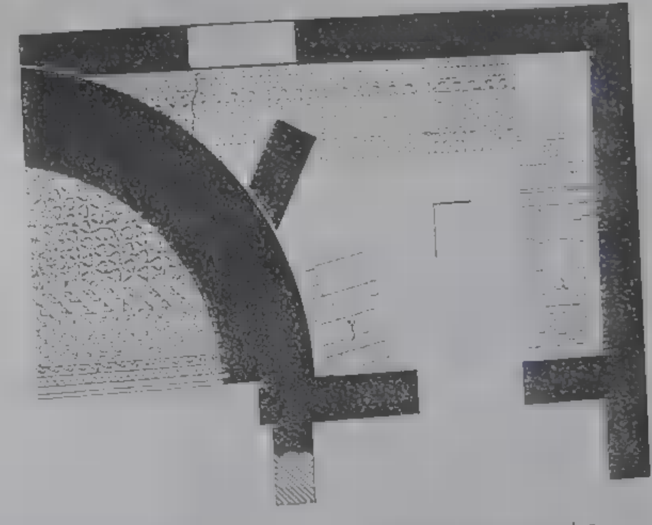


Fig. A, 48. Basilique B. Plan du pastophorium S. et de ses tombes.



Fig. A, 49. Couverture des tombes a et b du pastophorium S. (dessin).

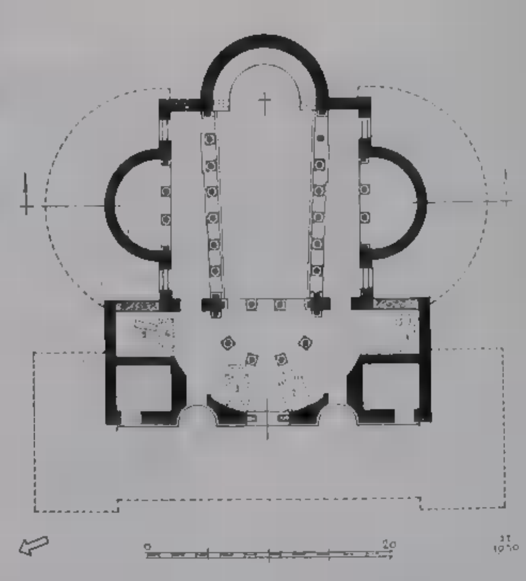


Fig. A, 50. Athènes. Plan du tétraconque de la bibliothèque d'Hadrien.

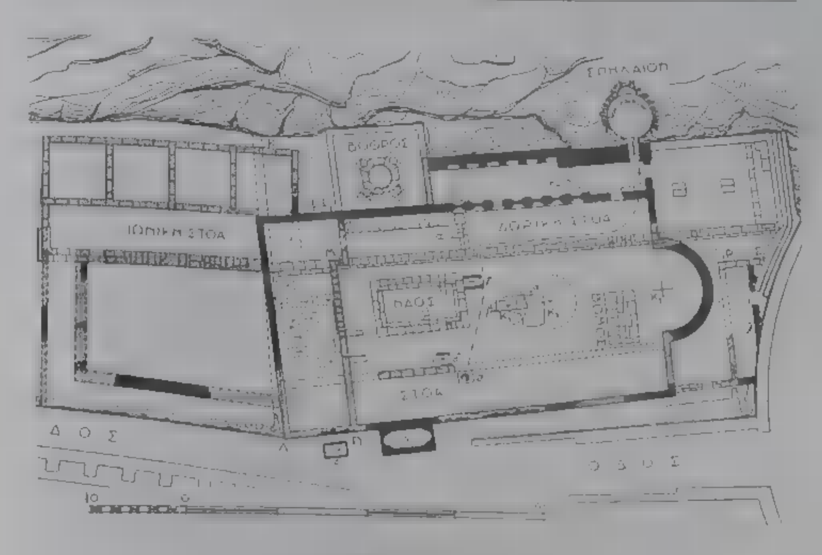


Fig. A, 51. Plan de la basilique d'Asklépieion.



Fig. A, 52. Sikyon, tombe anthropomorphe

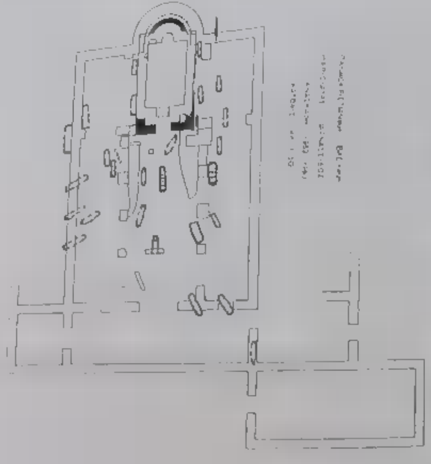


Fig. A, 53. Mariolata, plan.



Fig. A, 54. Kallion, tombe dans la basilique.

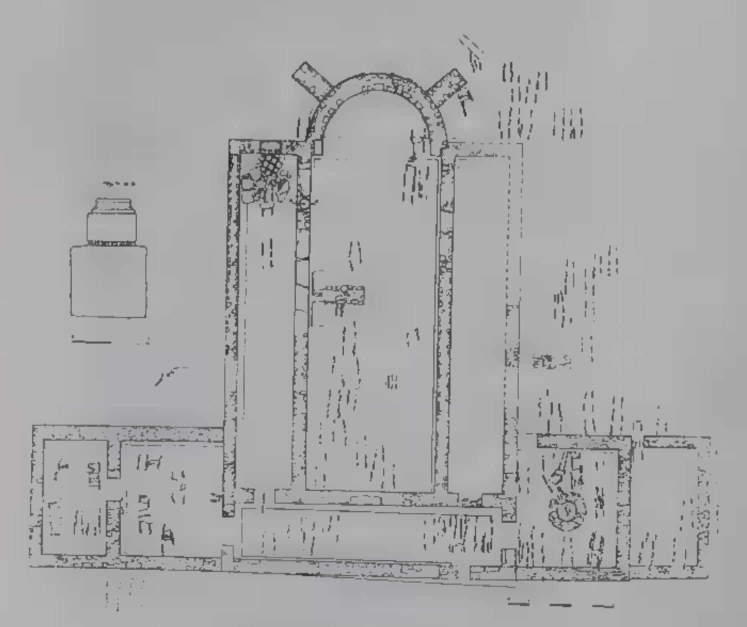


Fig. A, 55. Phoinikia, plan.

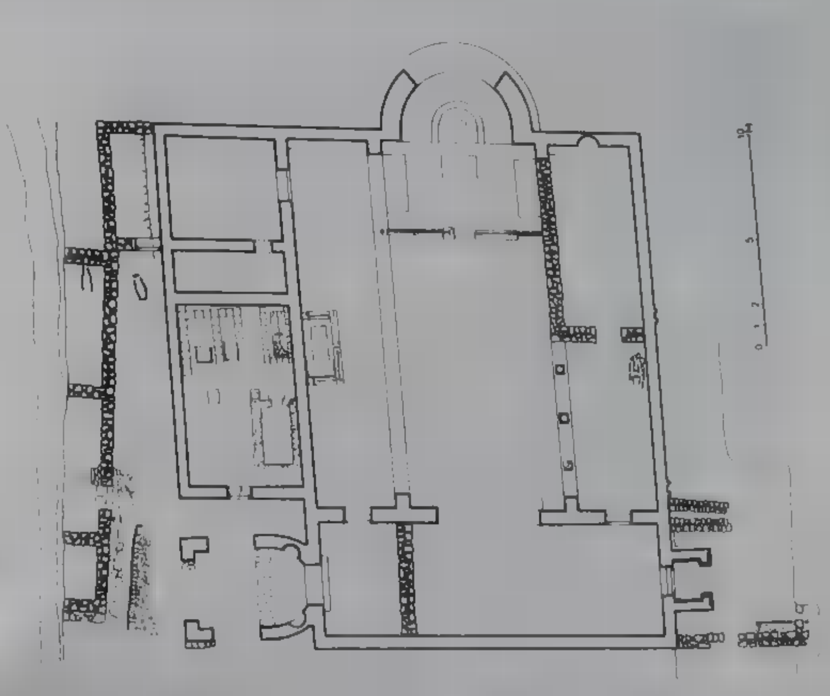


Fig. A, 56. Mytikas. Plan de la basilique.



Fig. A, 57. La tombe de la nef N. restituée du SE.



Fig. A, 58. Néa Anchialos, basilique C, pièce III, tombe de bébé.



Fig. A, 59. Philippes, Octogone, des tombes à ciste de bébés près du couloir de l'abside.

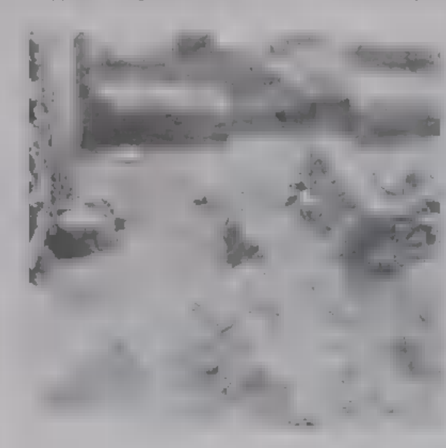


Fig. A, 60. Basilique du musée, stèle tombale.



Fig. A, 61. Thasos. Tsoucalario. De vraies et de fausses tombes



Fig. A, 62. Rhodes, Mesanagros. Basilique A, tombe d'enfant sur la mosaïque



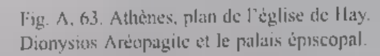


Fig. A, 63. Athènes, plan de l'église de Hay. Dionysios Aréopagite et le palais épiscopal.

Fig. A, 64. Tombes à tuiles du cimetière paléochrétien.



Fig. A, 65. Tombes en briques du cimetière paléochrétien.

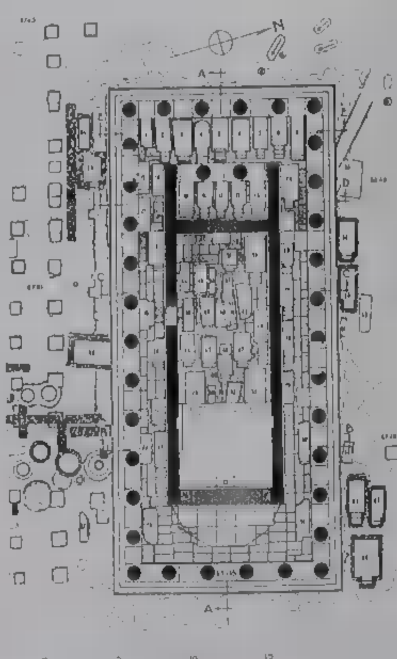


Fig. A, 66. Héphaisteion. Plan comme église et cimetière.

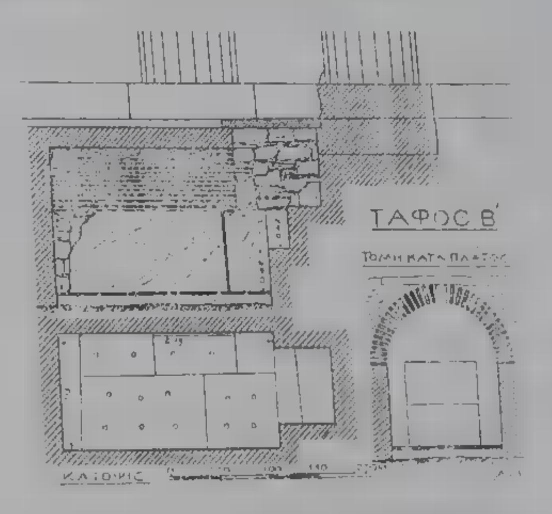


Fig. A, 67. Plan et coupes de la tombe B du narthex.



Fig. A, 68. Des tombes dans l'opisthodome de l'O.

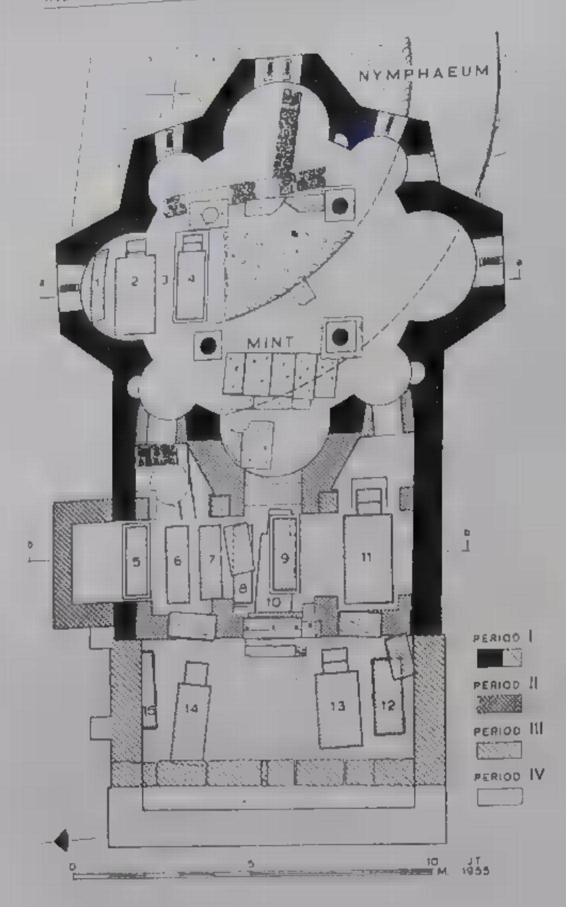


Fig. A, 69. Plan de l'église de Hay. Apostoloi.

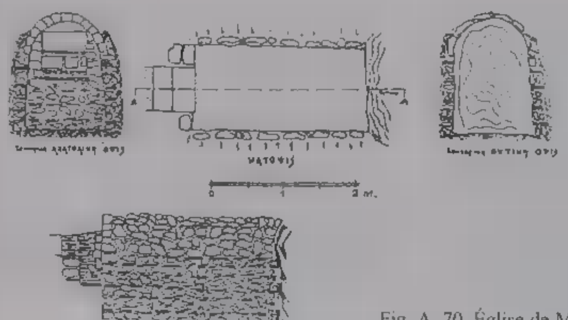


Fig. A, 70. Église de Métamorphosis, la tombe en berceau, plan et coupes.

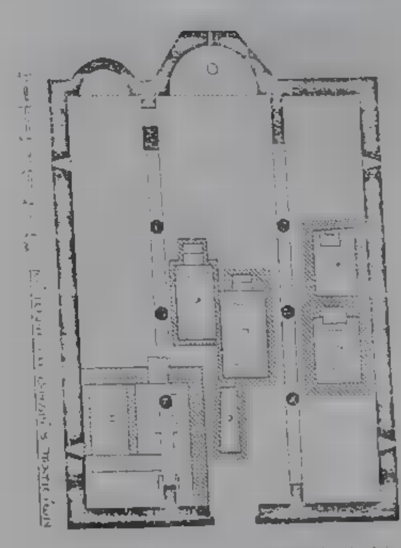


Fig. A, 71. Plan de l'église de Saint-André de Patisia.

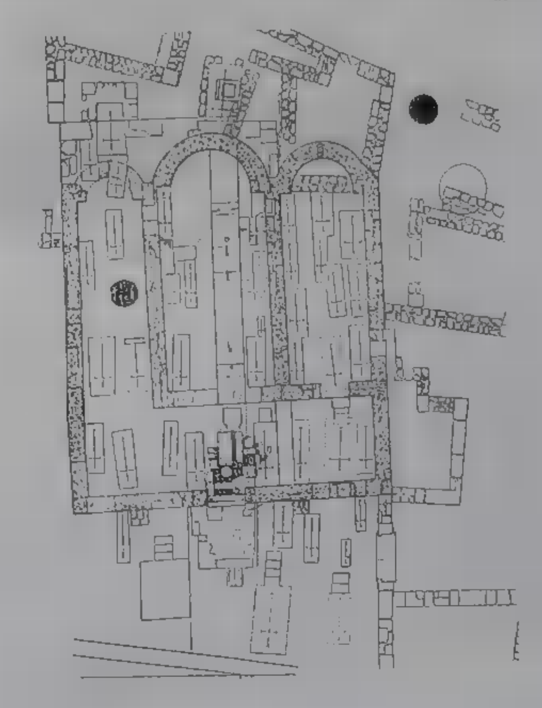


Fig. A, 72. Corinthe, église sur le Bema.

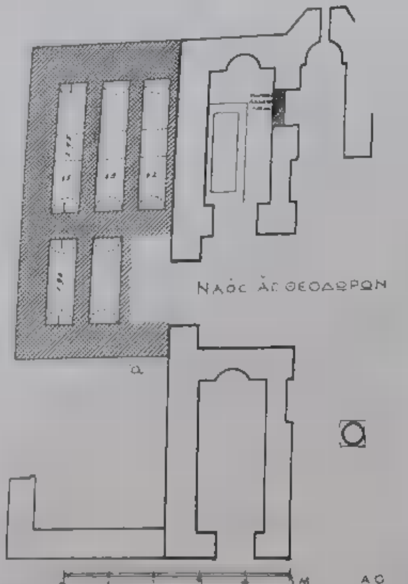


Fig. A, 73. Mystra, Hay. Théodoroi, l'annexe funéraire au côté NE.

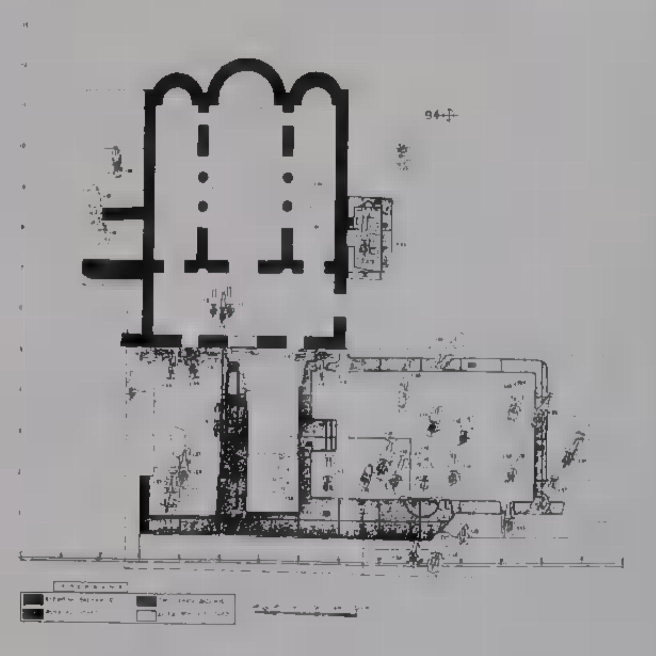


Fig. A, 74. Mentzaina. Plan de la fouille.

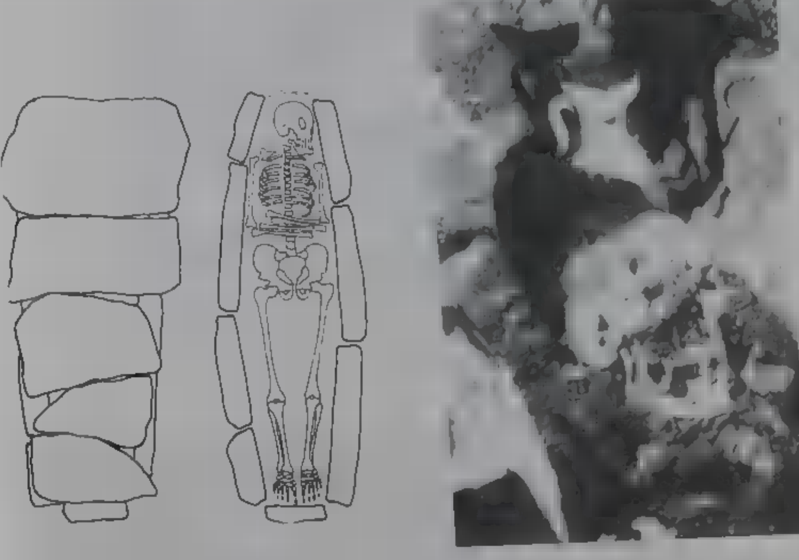


Fig. A, 75. La tombe n° 39.

Fig. A, 76. Philippias. Vase près du crâne dans une tombe.



Fig. A, 77. La tombe de l'annexe SO.

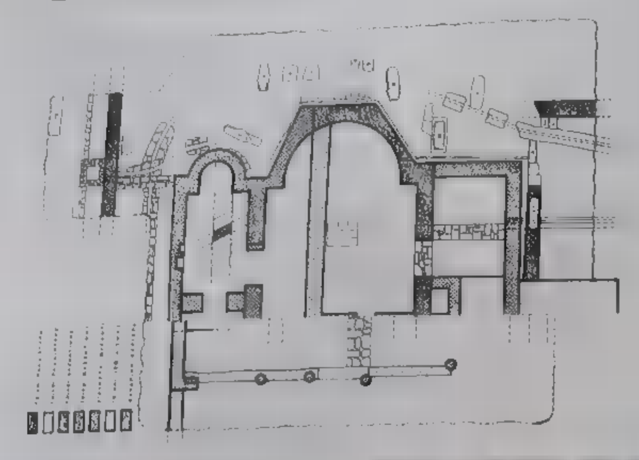


Fig. A, 78. Glyki, plan de la partie E. de l'église.



Fig. A, 79. Tombe n° 2.



Fig. A, 80. La tombe n° 12.

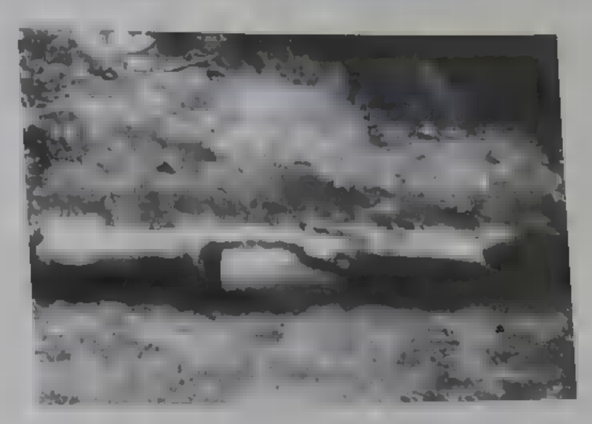


Fig. A, 81. Tombe n° 7 du SO.



Fig. A, 82. Le squelette de la tombe précédente.

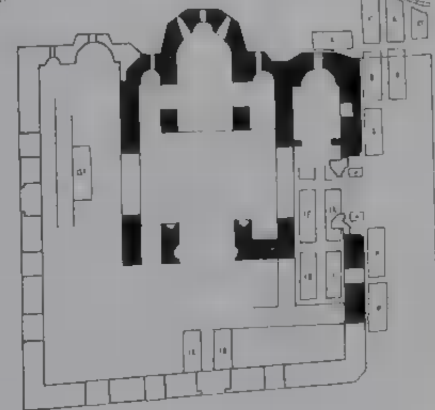


Fig. A, 83. Thessalonique, Vlatadès, plan du catholicon.

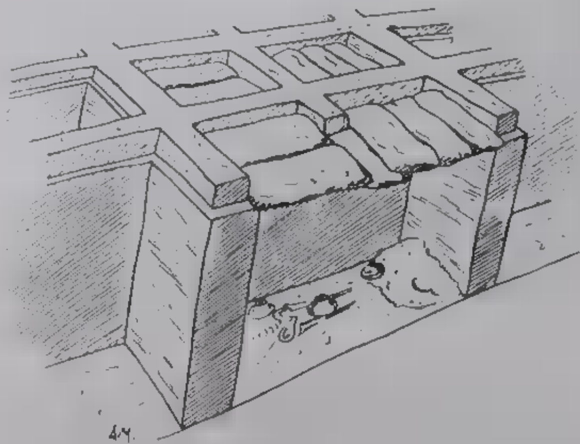


Fig. A, 84. Mode de construction des tombes.

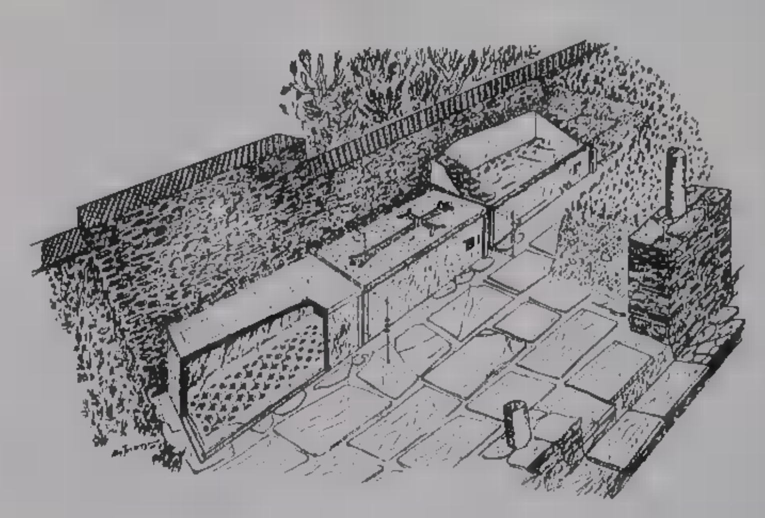


Fig. A, 85. Hay. Achilleios. Dessin de perspective des tombes A, B, Γ de la nef S.

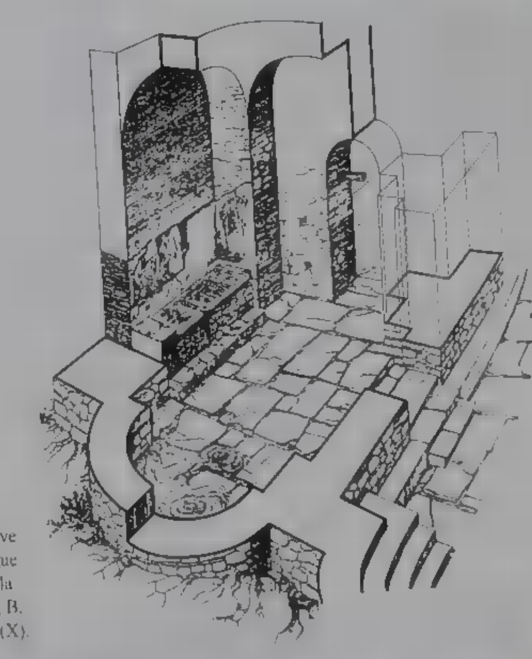


Fig. A, 86. Coupe de perspective dans le diaconicon. On distingue la tombe, les trois couches de la peinture dans la conque S. (A, B, Γ) et le point avec les *graffiti* (X).

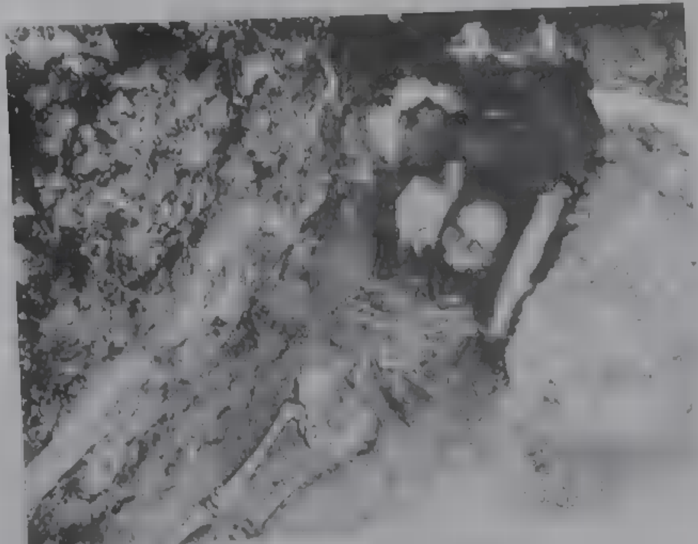


Fig. A, 87. Côté extérieur S., la tombe Nγ.

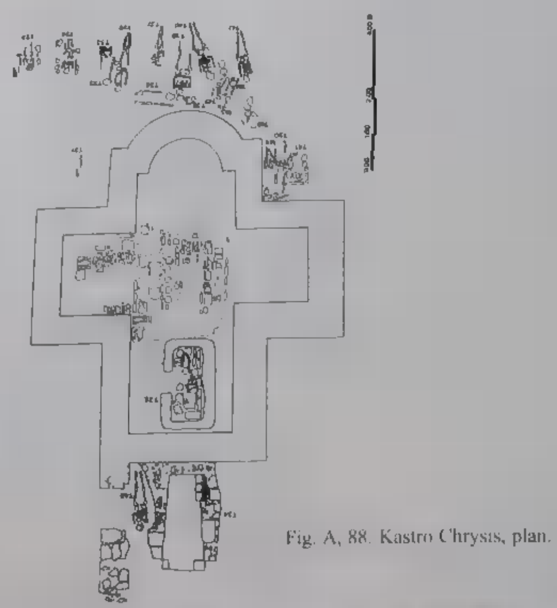


Fig. A, 88. Kastro Chrysis, plan.



Fig. A, 89. Polystylon. Tombes mésobyzantines.

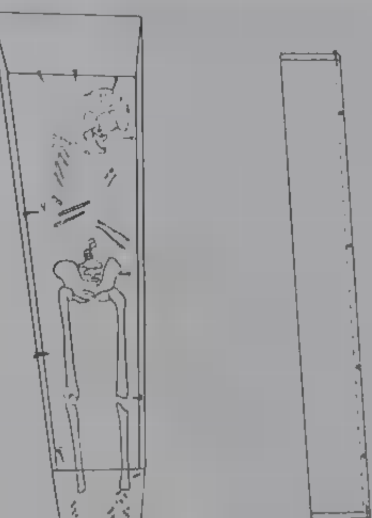


Fig. A, 90. Reconstitution d'un cercueil en bois.

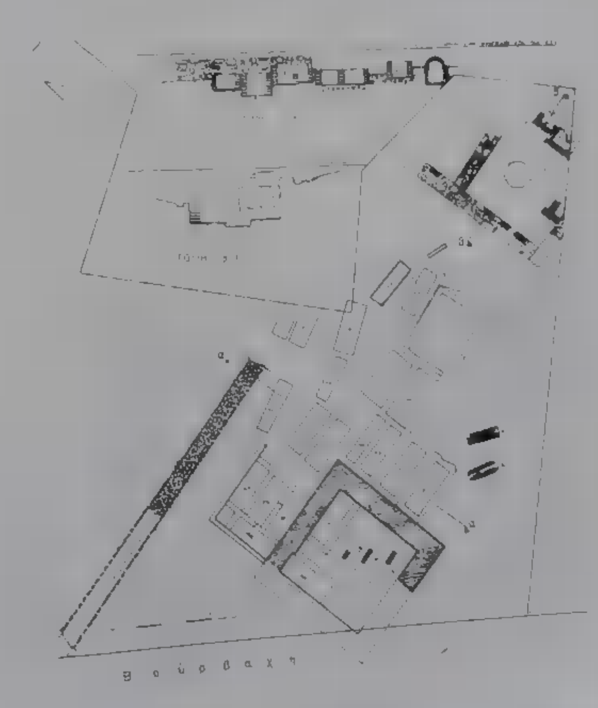


Fig. A, 91. Athènes, Vourvachi 30-Théophilopoulou 10. Plan de la fouille.

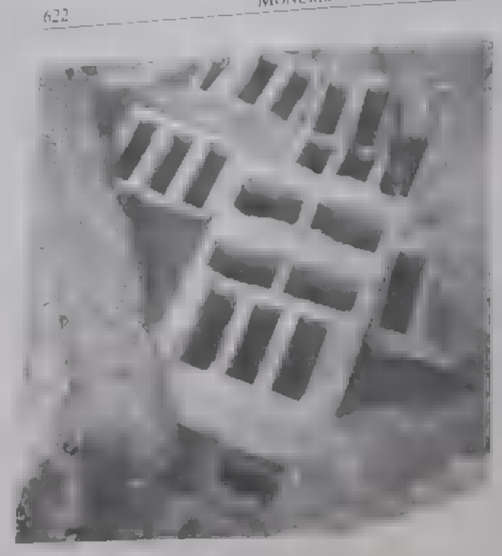


Fig. A, 92. Rue Kokkini. La section E de la fouille.

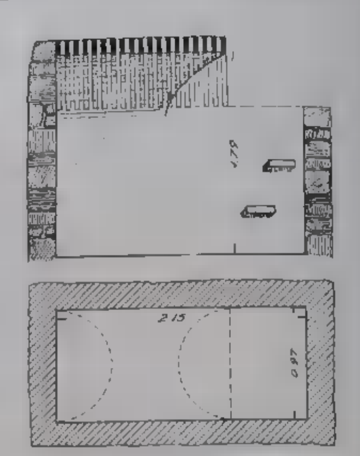
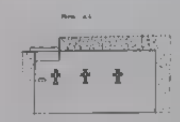


Fig. A, 93. Rue Sofroniskou. Tombe en berceau, plan et coupe.



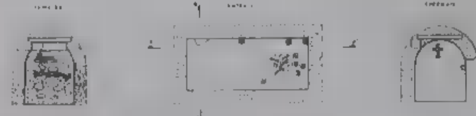


Fig. A, 94. Acharnon 330.

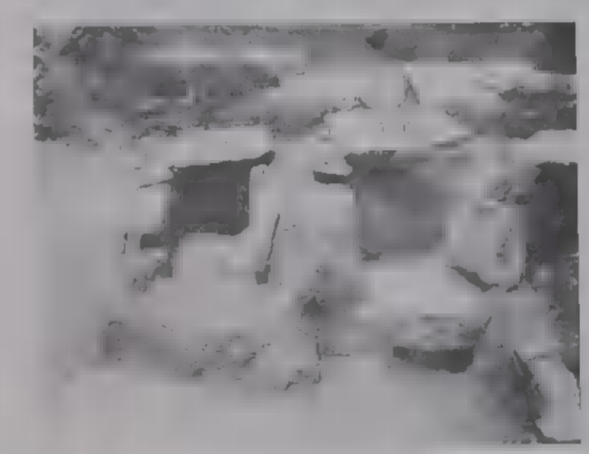


Fig. A, 95. Anavyssos. Les tombes 3 et 2.



Fig. A, 96. La tombe 14.



Fig. A, 97. Plan de Corinthe de l'époque romaine tardive

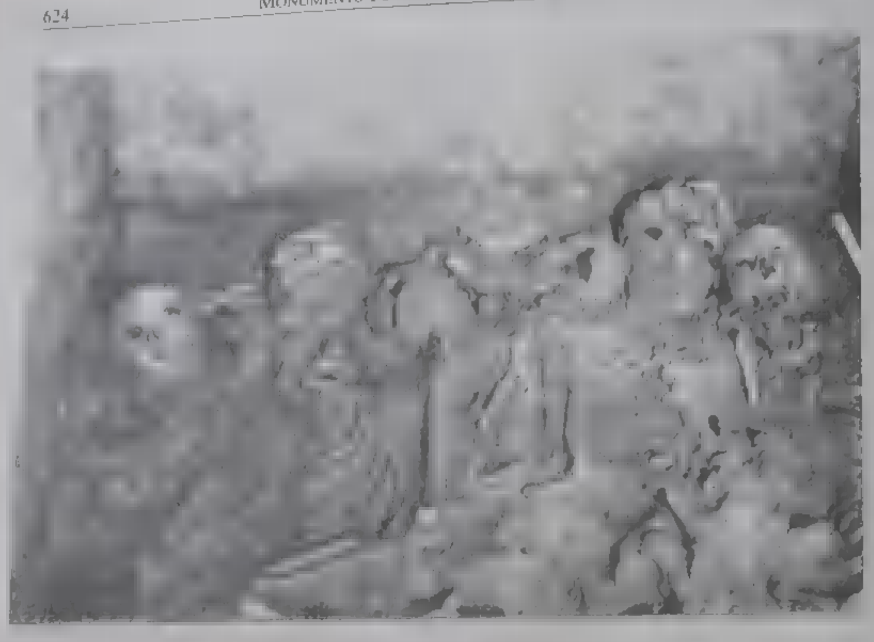


Fig. A, 98. Agora. Intérieur de la tombe de l'E.

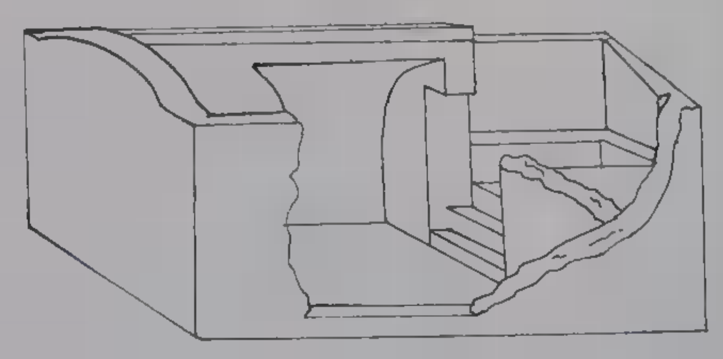


Fig. A, 99. Temple E, tombe en berceau romaine tardive.



Fig. A, 100. La tombe du soldat ouverte et nettoyée.

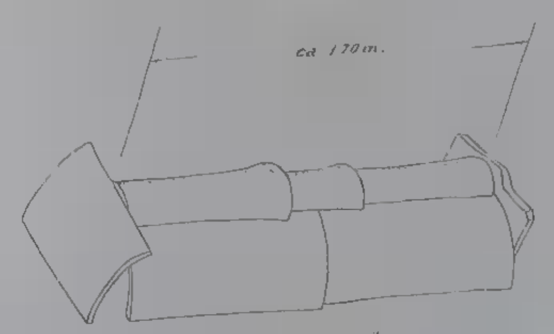


Fig. A, 101. Tombe à tuiles.



Fig. A, 102. Terrain Metaxa. L'entrée de la tombe.



Fig. A, 103. Lerna, région E. de l'E.



Fig. A, 104. La tombe 77 de l'O. avant l'ouverture.

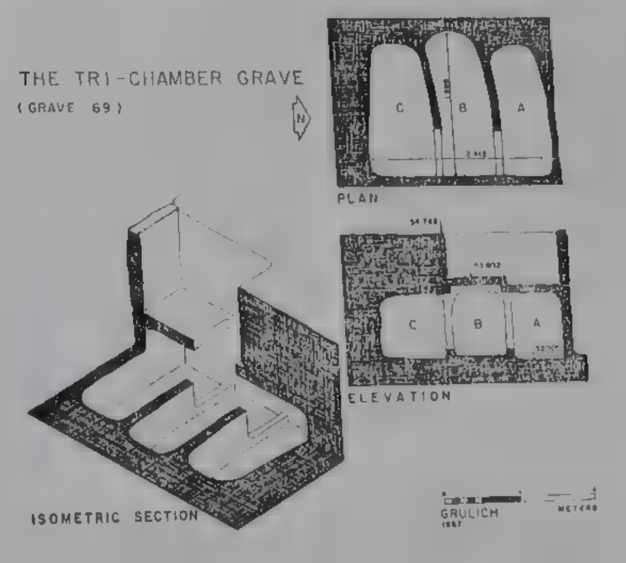


Fig. A, 105. La tombe 69 à trois pièces, plan, élévation et dessin isométrique.



Fig. A, 106. Kenchrées, hypogée. Vue de la partie O. Au milieu des loculi et restes de *mensa oleorum*.

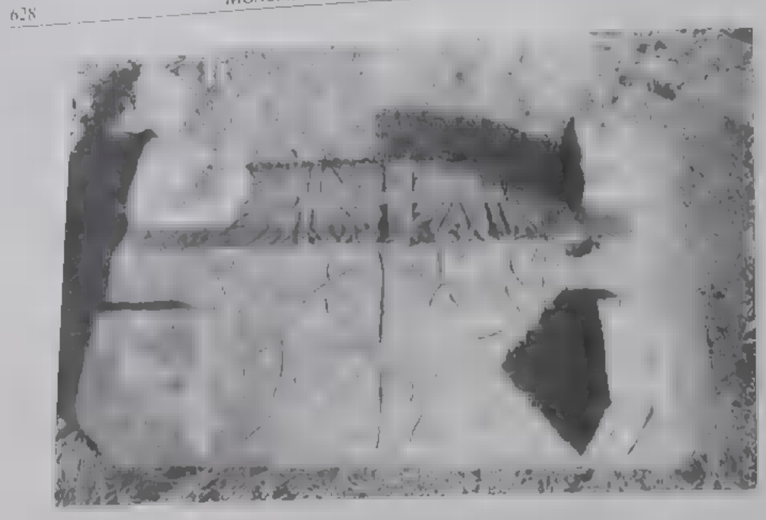


Fig. A, 107. Sikyon. Couverture de sarcophage.

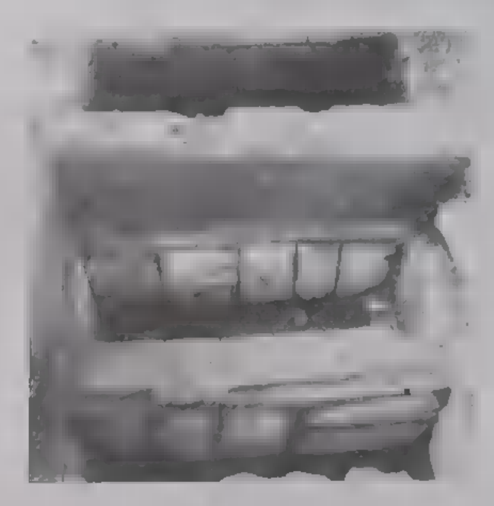


Fig. A, 108. Sparte. Marché public. Des tombes.



Fig. A, 109. Ibid. Léonidaion, tombe chrétienne.



Fig. A, 110. Olympie. Tombes à tuiles.

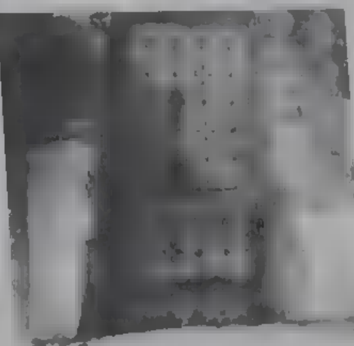


Fig. A, 111. Patras. Yerokostopoulou-Karaïskaki. Le pavement d'une tombe.

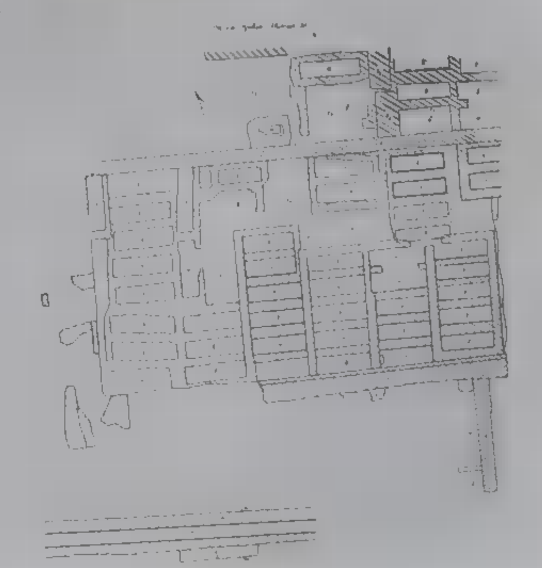


Fig. A, 112. Psilalonia 28. Plan.

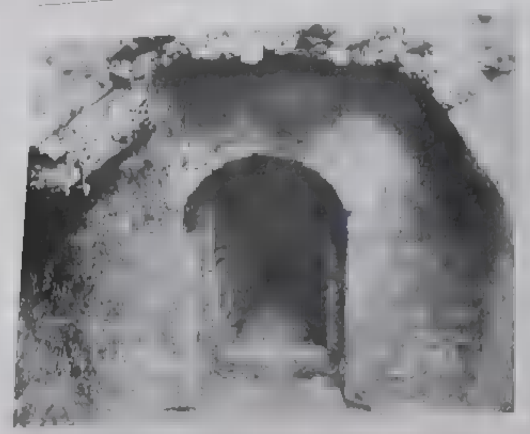


Fig. A, 113. Hay. Dimitriou 81. L'entrée vers la petite pièce.



Fig. A, 114. Yermanou 80-82. Les conques de l'intérieur.

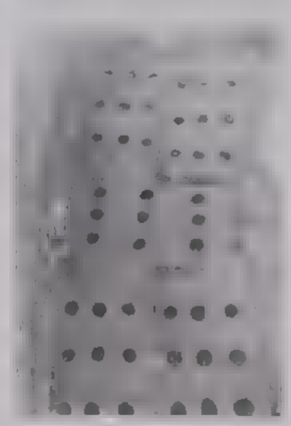


Fig. A, 115. Chalkis. Rue Papaskiada, terrain Bilali. Pavement de la tombe.



Fig. A, 116. Érétrie. Les deux squelettes de la tombe 6.



Fig. A, 117. Thisbé. Arcosolium avec encadrement trapézoïdal.





Fig. A, 118. Delphes. Tombe 6.



Fig. A, 119. Lianokladi, tombe à tuiles.



Fig. A, 120. Naupacte. Pavement et côtés de la tombe 6.



Fig. A, 121. Pogonion, Paliopyrgos. Tymvos A. Le groupe des tombes 11-15.



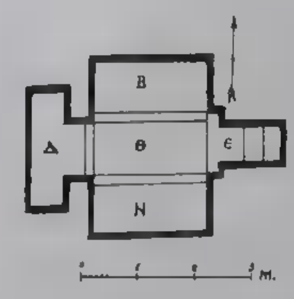
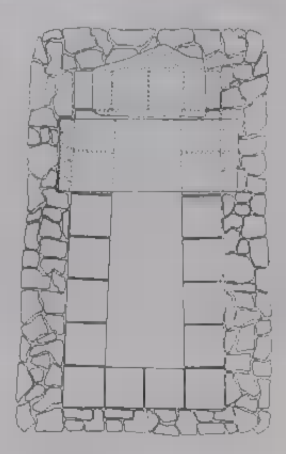


Fig. A, 123. Ibid. Plan.

Fig. A, 122. Néa Anchialos. Triconque. La chambre et les arcosolia.



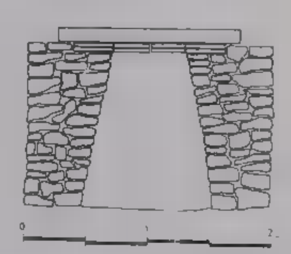


Fig. A, 124. Rue Papadopoulou, tombe 14.



Fig. A, 125. Terrain Maragopoulou, tombe 56.

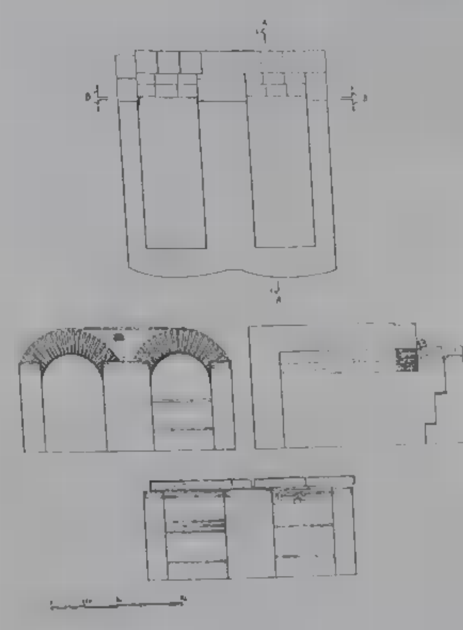


Fig. A, 126. Terrain Rizos, les tombes en berceau 216-217.

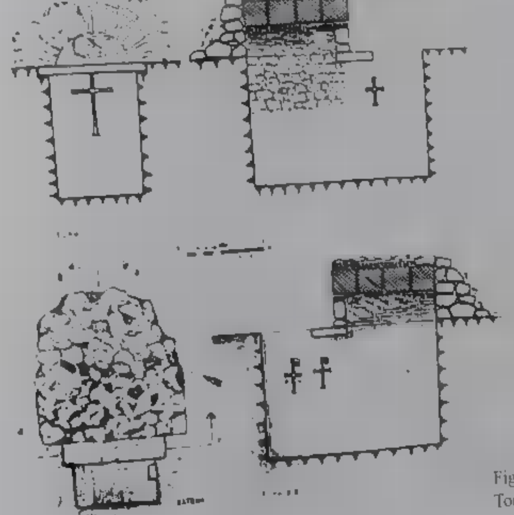


Fig. A, 127. Veroia. Terrain Sariyannidi. Tombe 12, plan et coupes.



Fig. A, 128. Chalcidique, N. Syllata, tombe en briques.

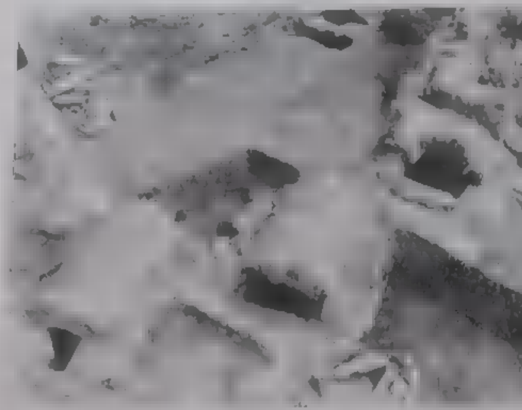


Fig. A, 129. Thessalonique, cimetière E. Cité universitaire, terrain de la faculté de Théologie, les tombes en berceau III-VIII du NO.



Fig. A, 130. Bâtiment administratif. Vue partielle de la fouille du S.

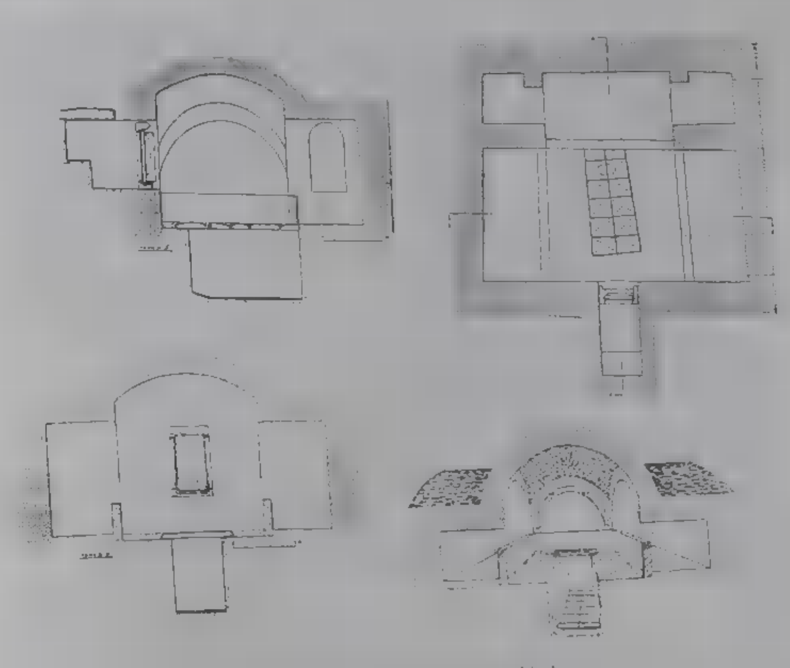


Fig. A, 131. Cité universitaire. Le cubiculum. Coupe de large. Dessin de perspective.



Fig. A, 132. Faculté de Droit. Le cubiculum restauré.



Fig. A, 133. Piscine. Vue des tombes.

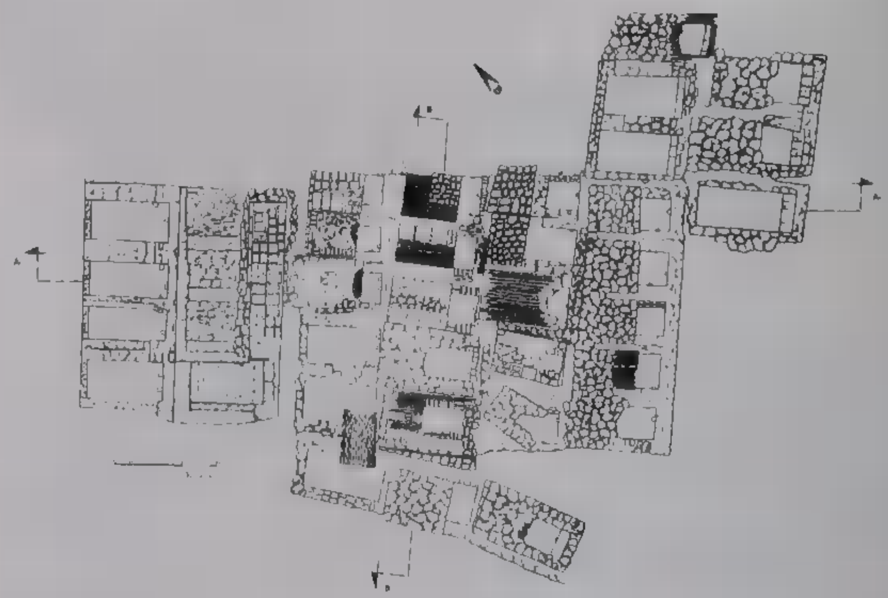


Fig. A, 134. Ibid. Plan.



Fig. A, 135. Bâtiment d'administration, tombe d'enfant dans une amphore.



Fig. A, 136. La tombe Γ 14.



Fig. A, 137. Cimetière O. Nestoros 8. Les *«thikes»* maçonnées dans la tombe en berceau.



Fig. A, 138. Eleuthérias 13, coupe A-B.



Fig. A, 139. Kallithéas-Phanariou, tombe en berceau.

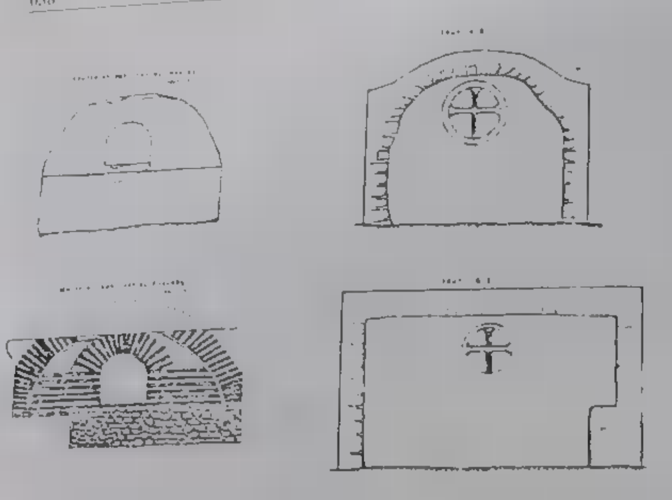


Fig. A, 140. Serrès, Episkopeion, coupes des tombes A-B.



Fig. A, 141. Rue Dragoumi, tombe byzantine.

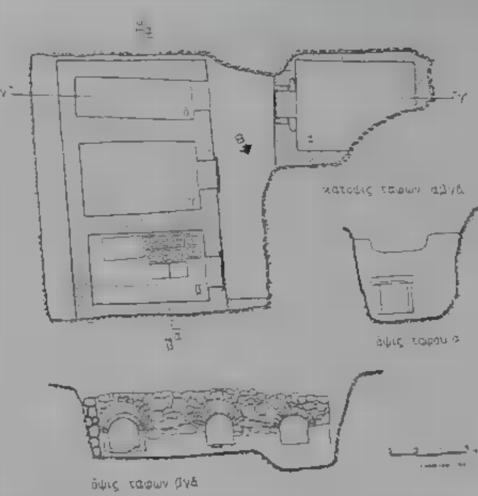


Fig. A, 142. Philippes. Krinidès, terrain Orphanidi.



Fig. A, 143. Route communale, vue d'une tombe à ciste.

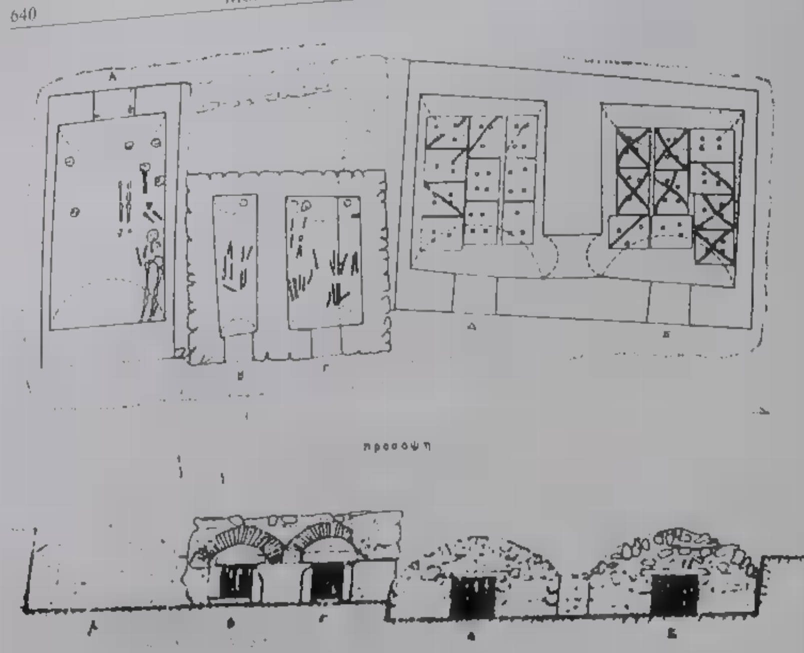


Fig. A, 144. Terrain Pavlidi, plan et coupes des tombes A, B-Γ, Δ-E.

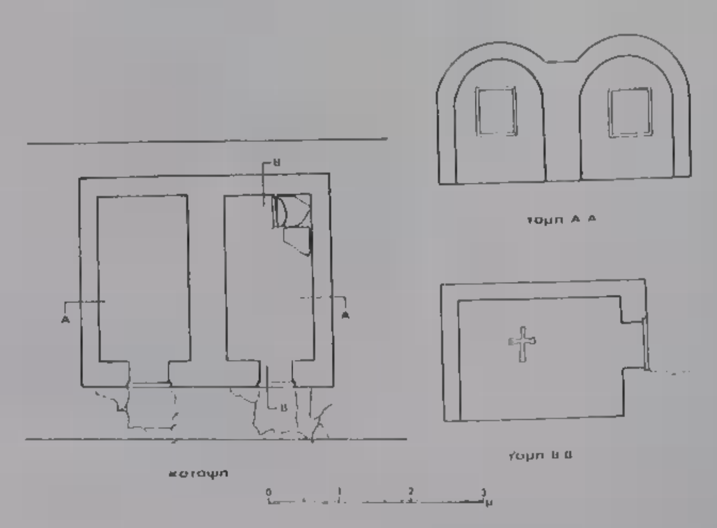


Fig. A, 145. Rue Votsi, tombes en berceau.

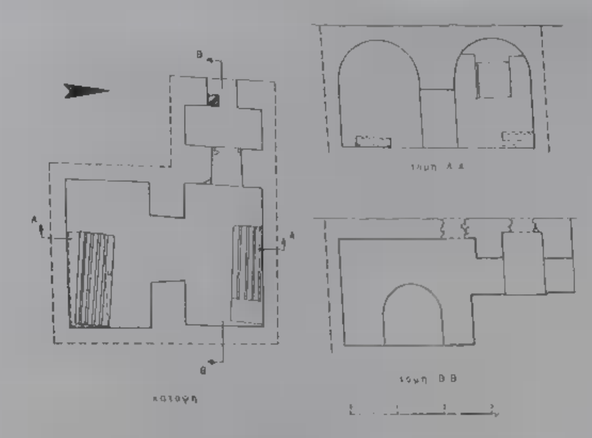


Fig. A, 146. Terrain 461, tombe à deux pièces.



Fig. A, 147. L'entrée du vestibule et la chambre A de la tombe à deux pièces.

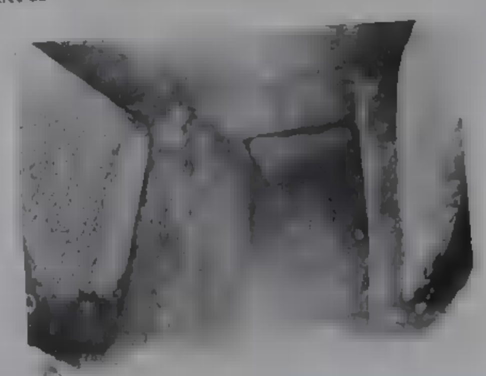


Fig. A, 148. Lydia. Terrain Raptou. Entrée d'une tombe en berceau.



Fig. A, 149. Plaque de la couverture de l'escalier.



Fig. A, 150. Koutson, tombe à ciste XII.



Fig. A, 151. Maximianoupolis. Groupe B et tombe à tuiles.

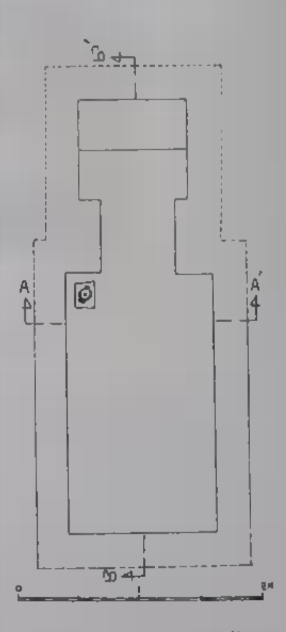


Fig. A, 152. Traïanoupolis. Plan de la tombe double.

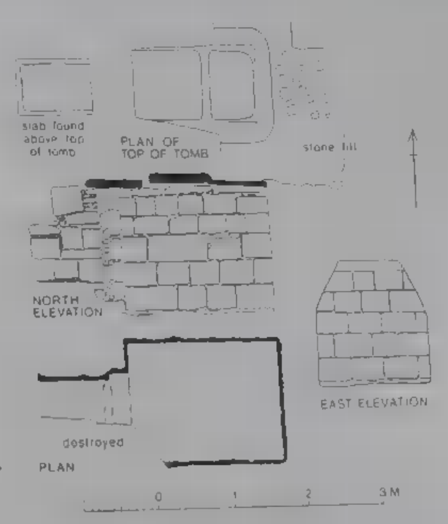


Fig. A, 153. Chios, Emporio, Vrouhdia, (Dotia), tombe romaine tardive ou protobyzantine.



Fig. A, 154. La Canée, rue Tzanakaki, la tombe Δ.



Fig. A, 155. Cnossos. Ossuaire. Les cinq couches d'inhumations.



Fig. A. 156. Gortys. Plan et coupe de la necropole du secteur L.



Fig. A. 157. Rhodes, Ialyssos, restitution du sarcophage.

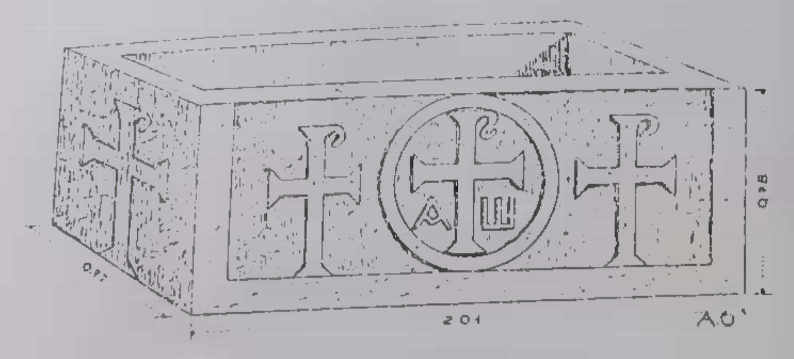


Fig. A, 158. Restitution du sarcophage d'Ithaque.

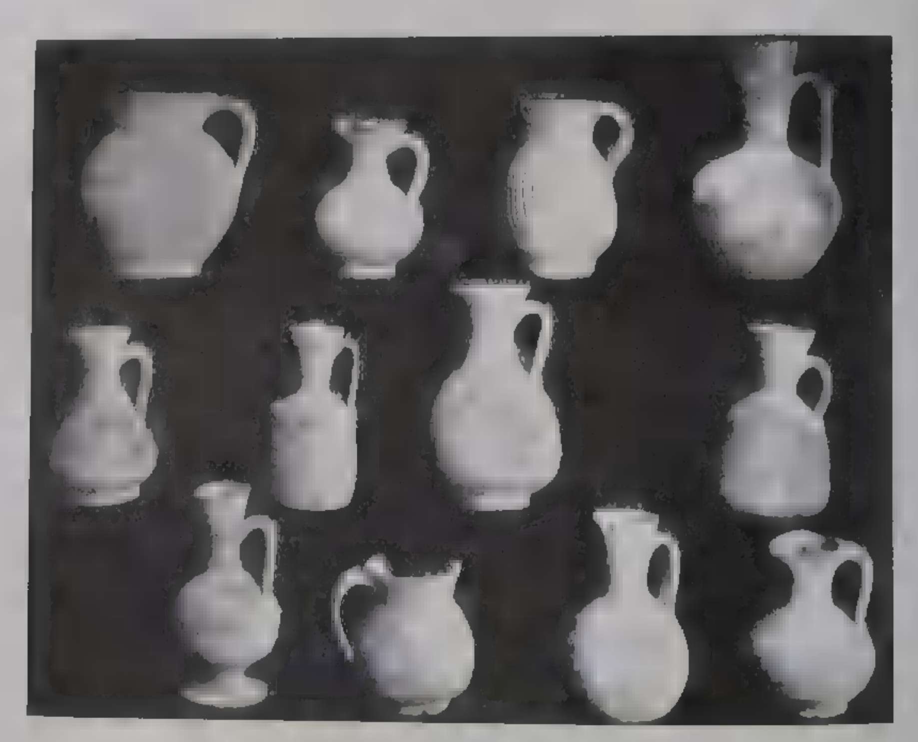


Fig. A, 159. Thèbes, œnochoés des tombes.

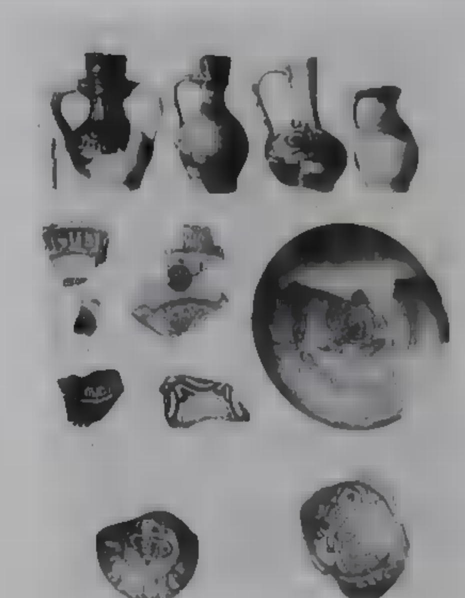


Fig. A, 160.
Thessalonique,
Hay. Dimitrios,
mobilier des tombes

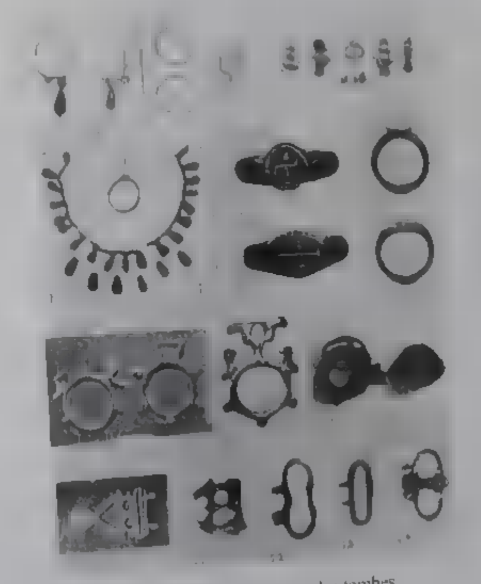


Fig. A, 161. Aphiona, ornements des tombes.



Fig. A, 162. Philippes, basilique du musée, croix pectorale amulette.



Fig. A, 163. Nikopolis, basilique B. Croix avec les mots ΦѠϹ-ΖѠΗ.



Fig. A, 164. Hay. Athanasios, icône.



Fig. A, 165. Lesbos, Argala. *Planta pedis* d'une lampe.



PLANCHES B

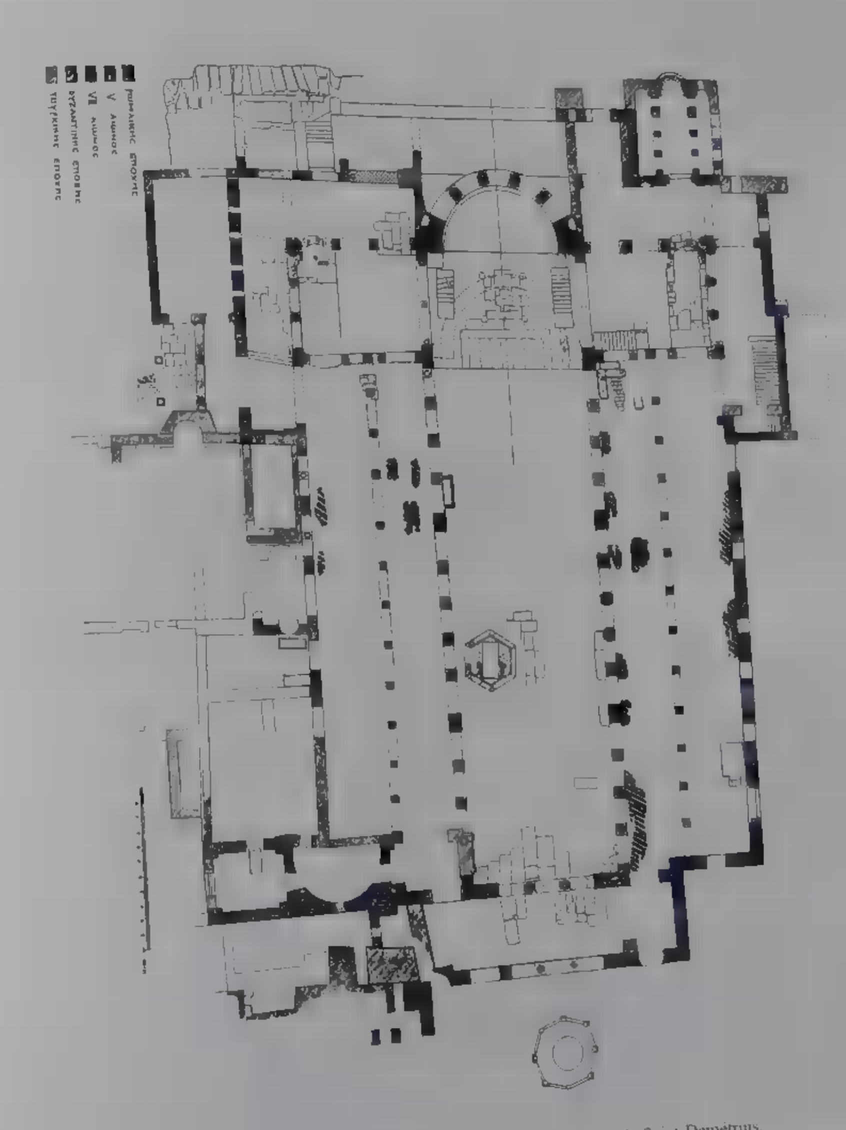


Fig. B. 1. Thessalonique. Plan général de la basilique de Saint-Demetrius.

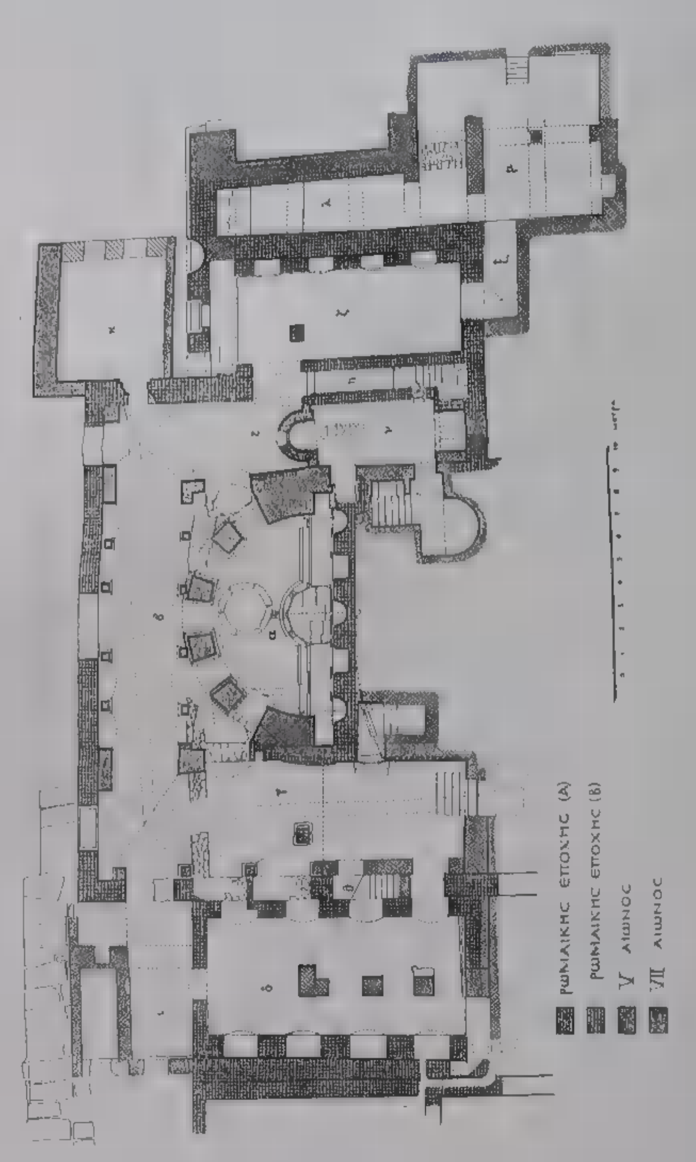


Fig. B, 2. Plan de la crypte.



Fig. B, 3. L'abside, le ciborium et le bassin.

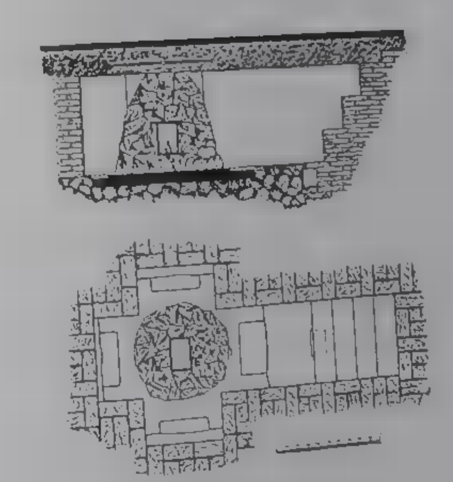


Fig. B, 4. La fosse cruciforme.



Fig. B, 5. La fosse cruciforme avec le θαλασσίδιον à l'E.



Fig. B, 6. Le saint assis devant le ciborium hexagonal.
Mosaïque de l'église copiée par W. S. George.

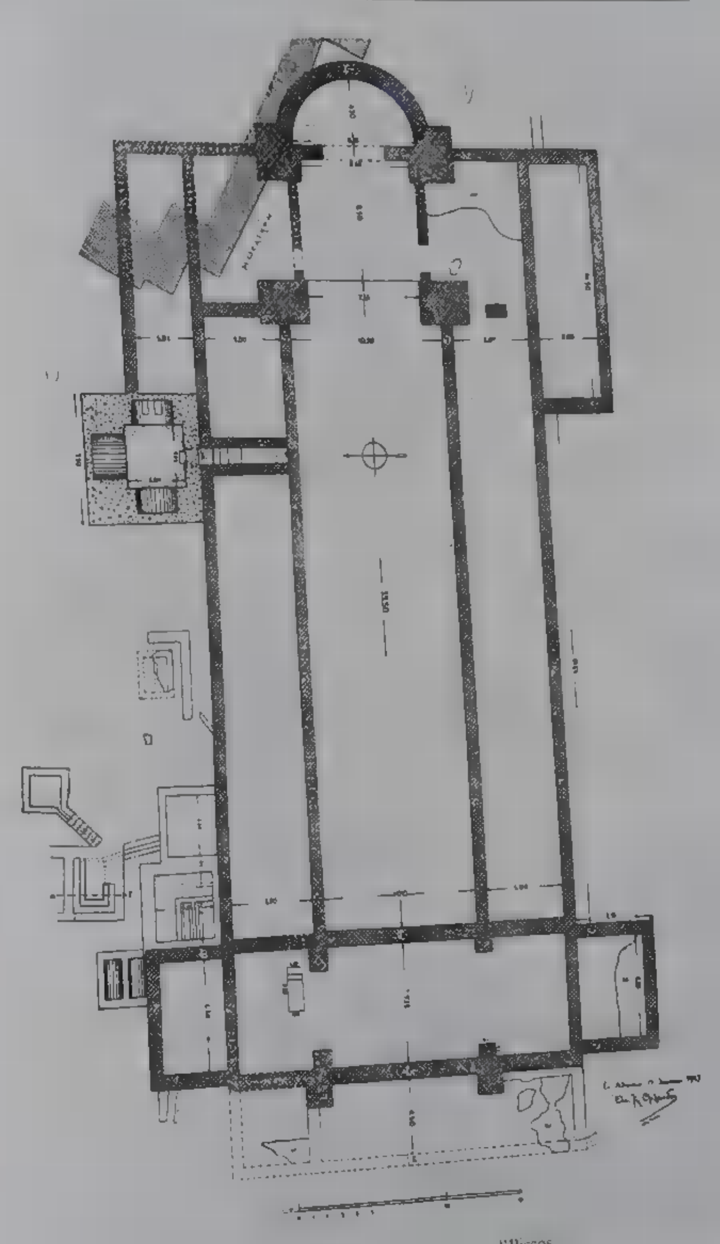


Fig. B. 7 Athènes. Plan de la basilique d'Ilissos.



Fig. B, [illegible].
La crypte.

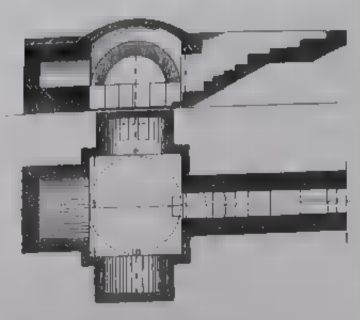


Fig. B, 9. Plan et coupe de la crypte.

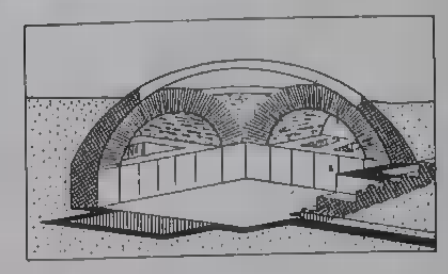


Fig. B, 10. Dessin axonométrique de la crypte.

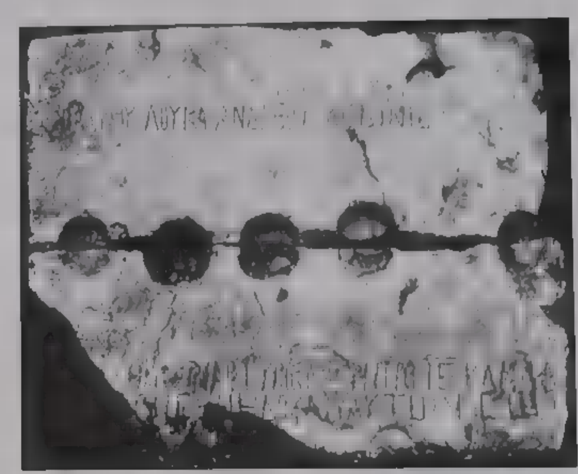


Fig. B, 11. *Mensa* martyrum
du musée byzantin d'Athènes.

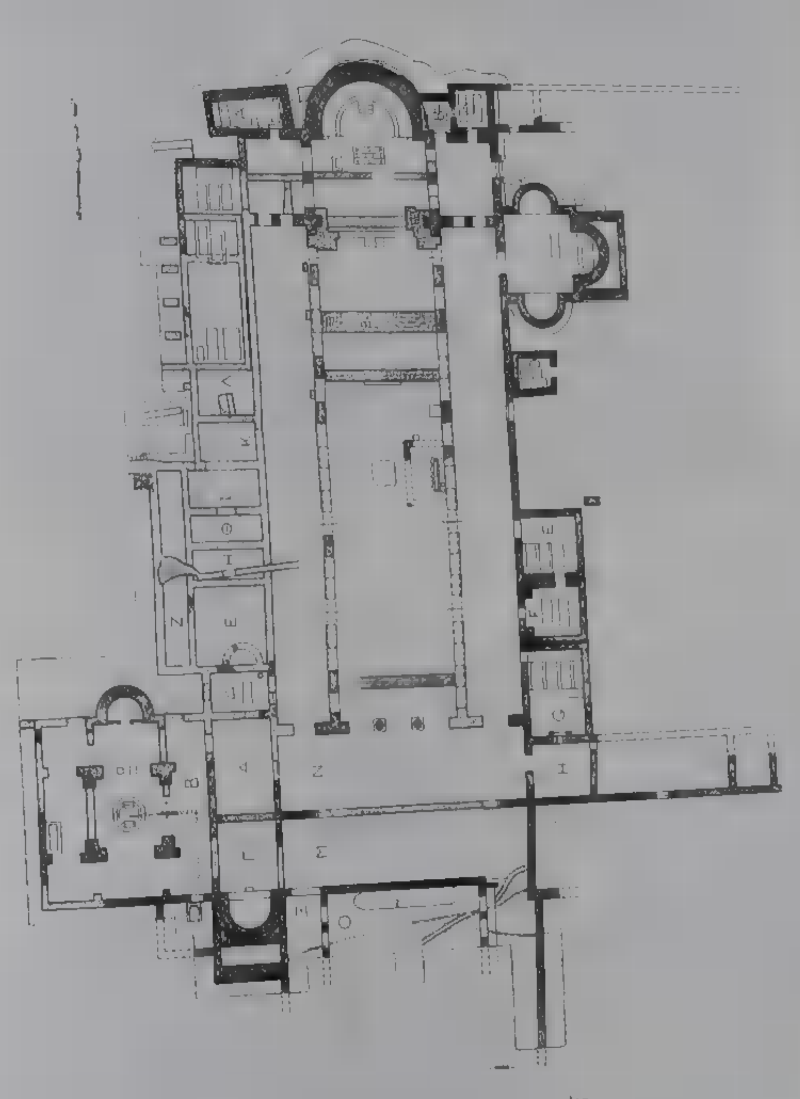


Fig. B, 12. Corinthe, Kraneion, basilique, plan.



Fig. B, 13. Kraneion, triconque, vue vers le N.

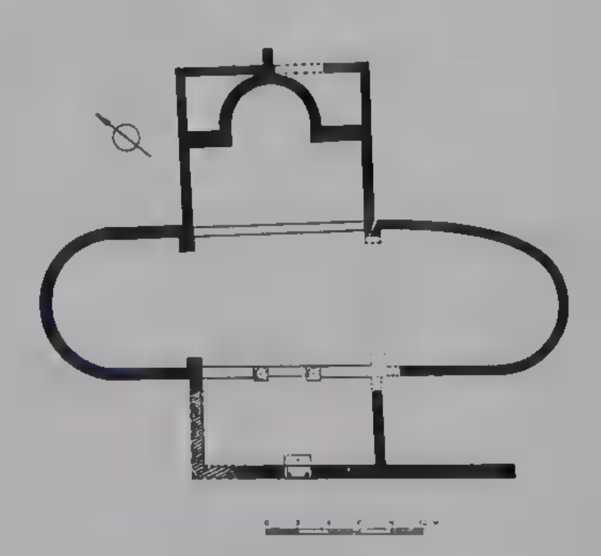


Fig. B, 14. Crète, Mesara, Métropolis, plan.

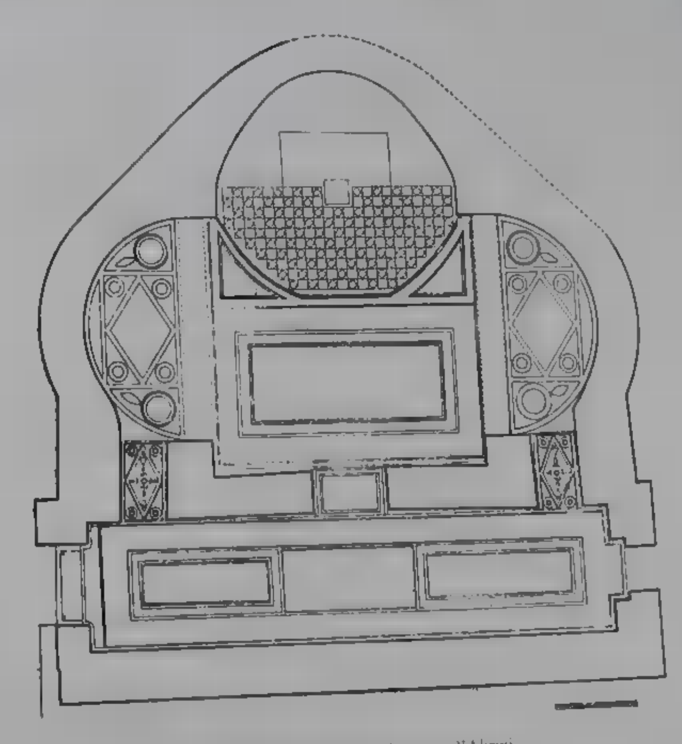


Fig. B, 15. L'église triconque d'Akrini.

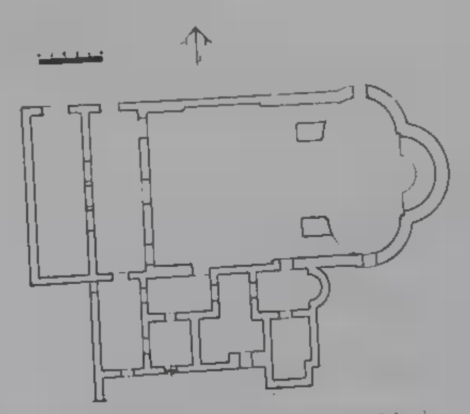


Fig. B, 16. Kos, Psalidi, basilique de Saint-Gabriel.

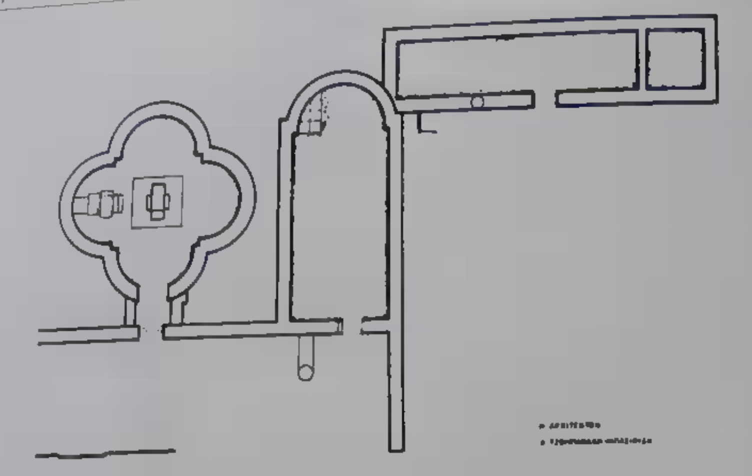


Fig. B, 17. Crète, Mesara, école d'agriculture, plan.

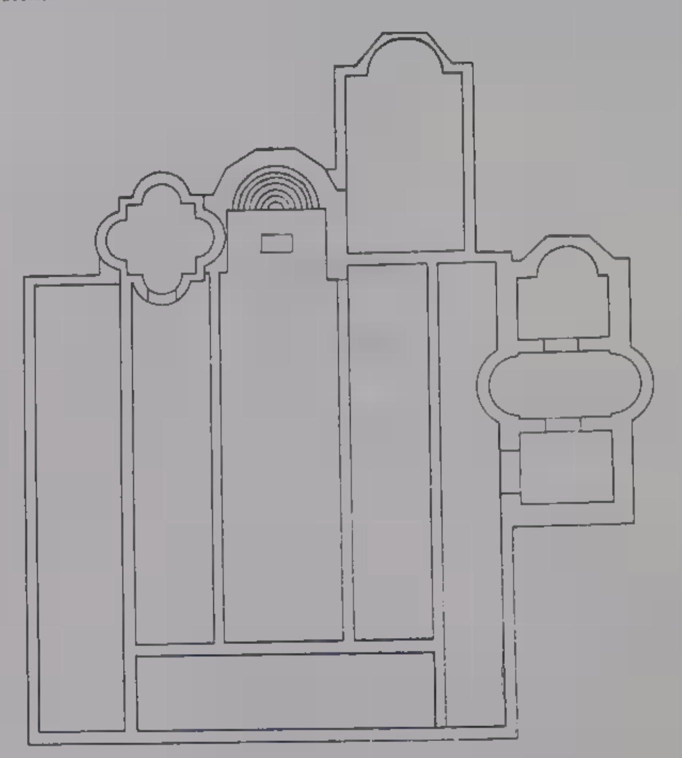


Fig. B, 18. Rhodes, Arnitha, basilique A.

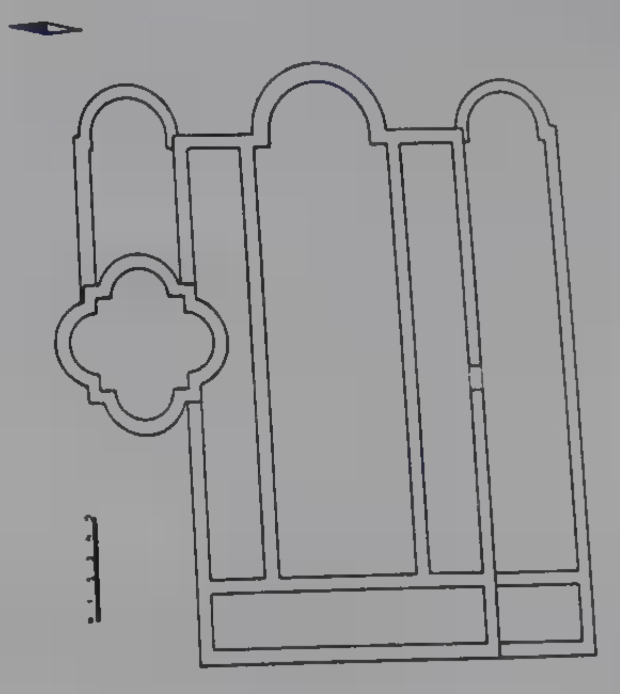


Fig. B, 19. Kalymnos, Vathy, Palaiopanayia.

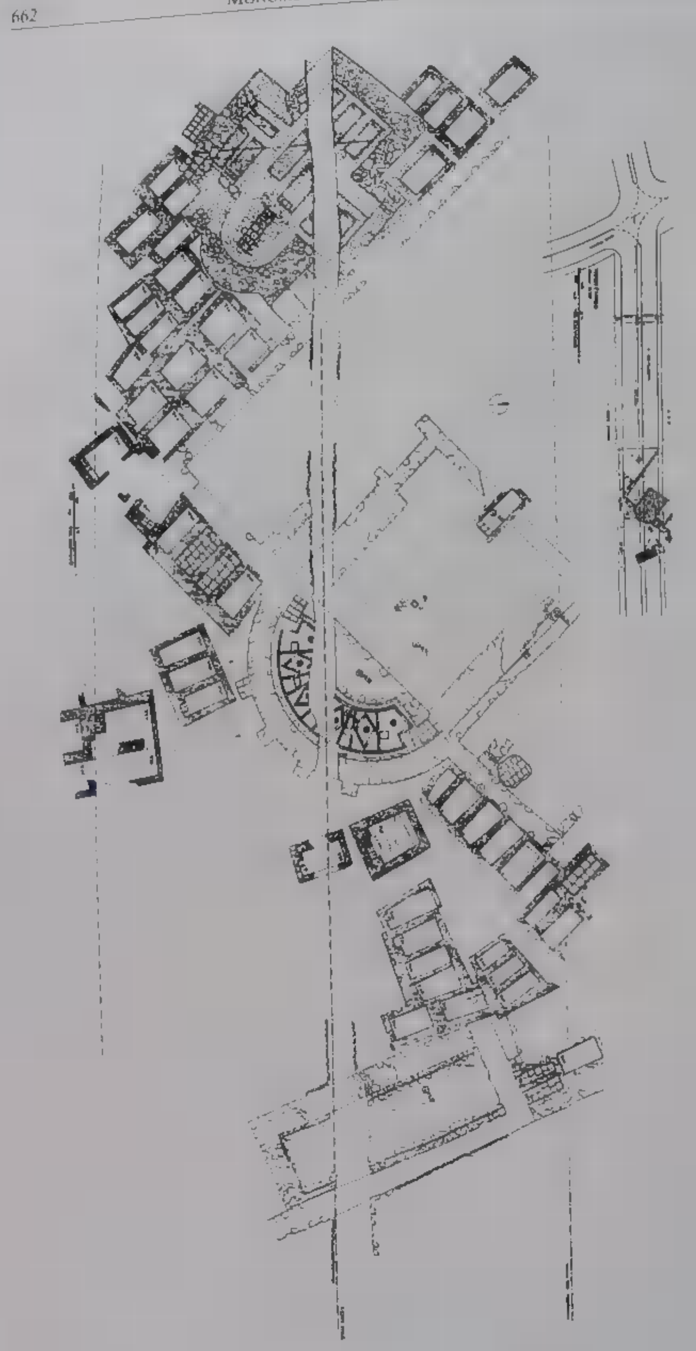


Fig. B. 20. Thessalonique. Plan de la fouille de la rue 3 Septemvriou du cimetière E. Au centre la partie E fouillée de la basilique avec les tombes, à gauche la citerne et à droite le martyrium cruciforme.



Fig. B. 21. Martyrium de la rue 3 Septemvriou, vue générale.

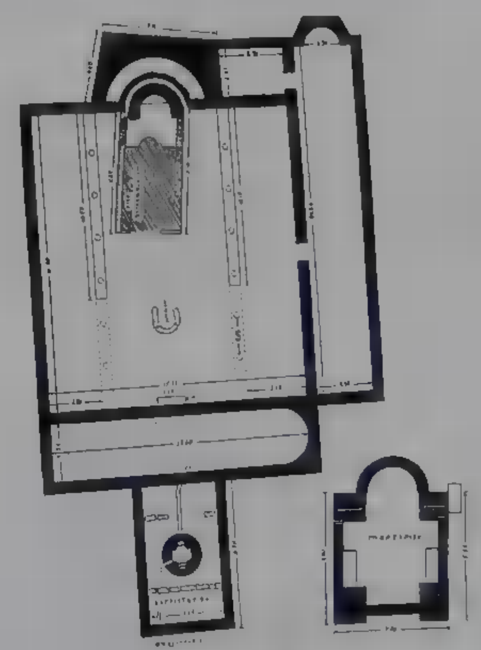


Fig. B, 22. Lesbos, Argala, plan de l'ensemble.



Fig. B, 23. L'emplacement du martyrium.

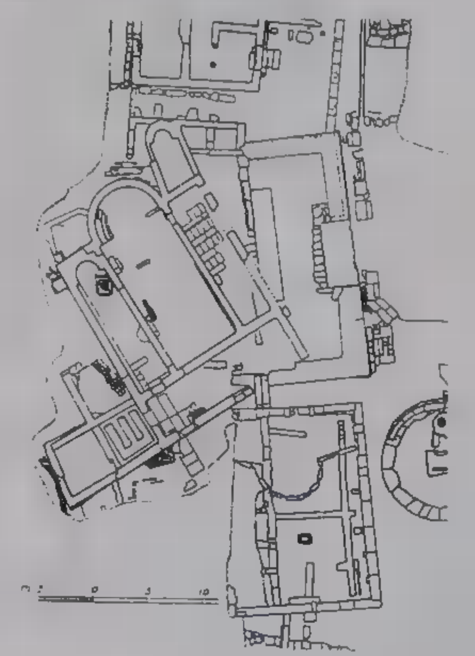


Fig. B, 24. Thasos. Partie de l'Agora avec la basilique.

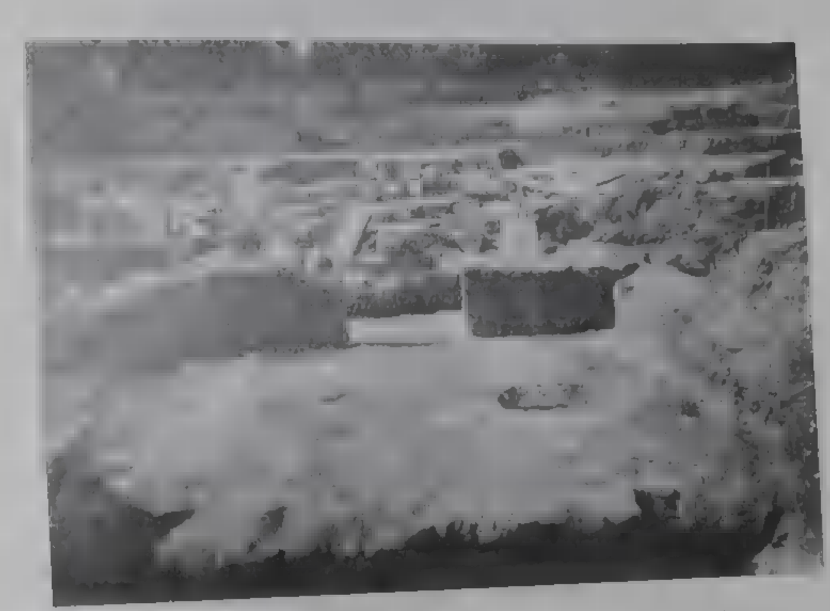


Fig. B, 25. Martyrium d'Akakios. L'emplacement avant l'enlèvement de la mosaïque.

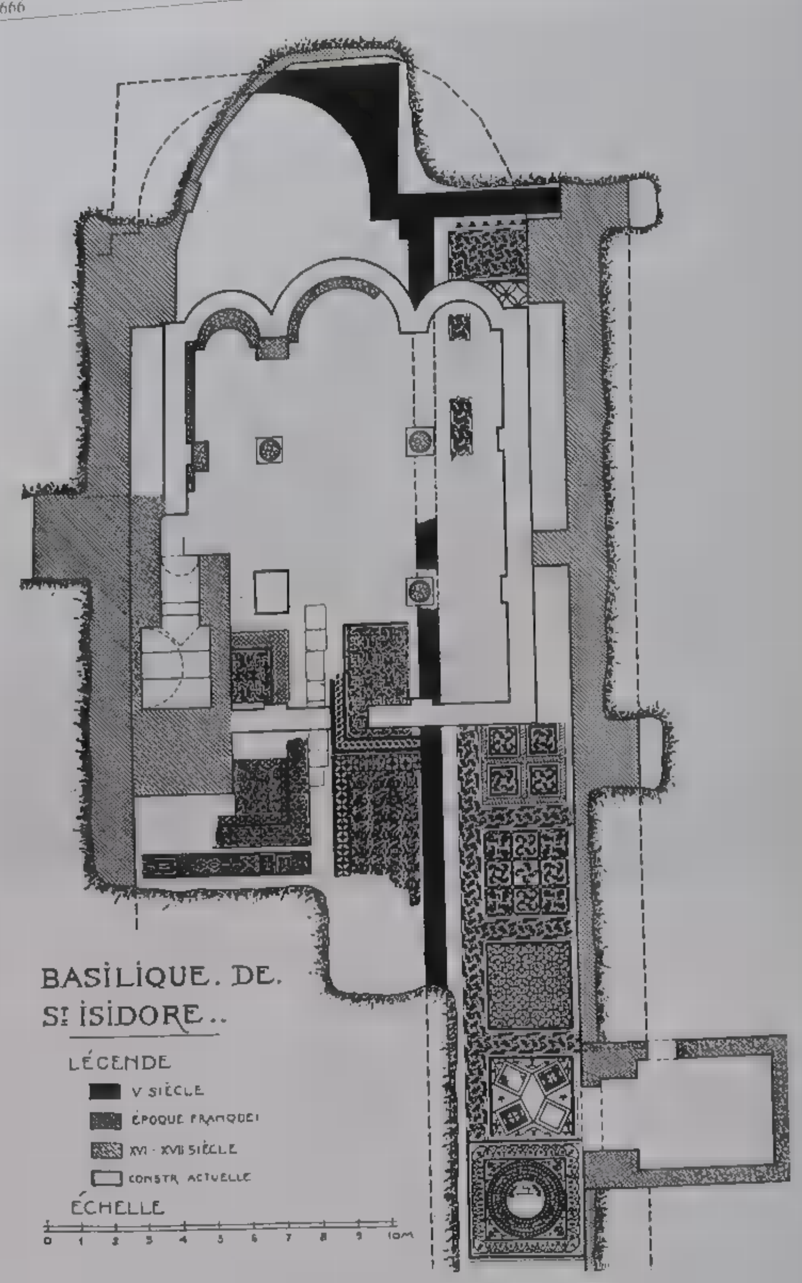


Fig. B, 26. Chios. Plan de la basilique des saints-Isidore-et-Myrope.

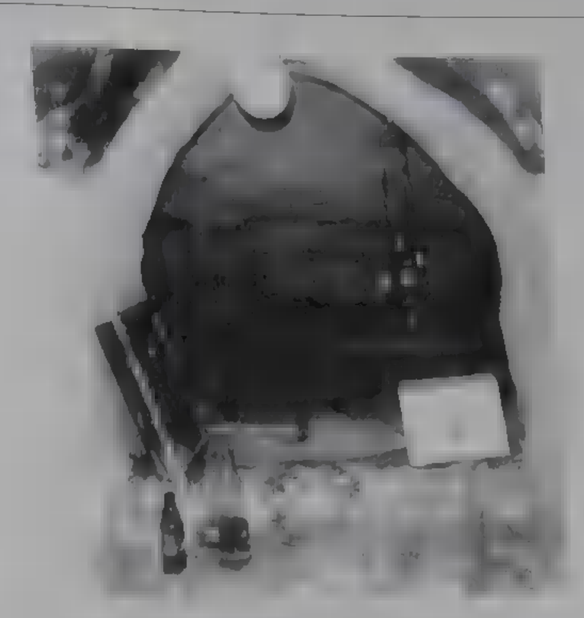


Fig. B, 27. Le caveau avec les tombes des saints.

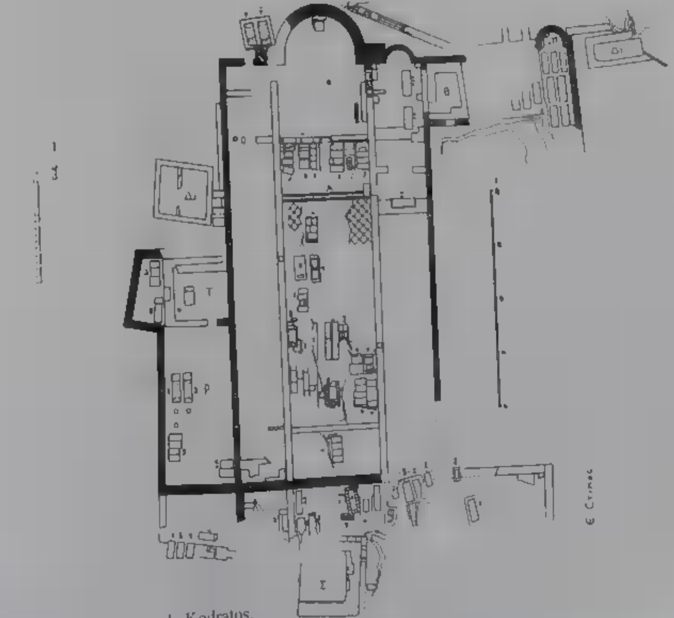


Fig. B, 28. Corinthe, basilique de Kodratos.

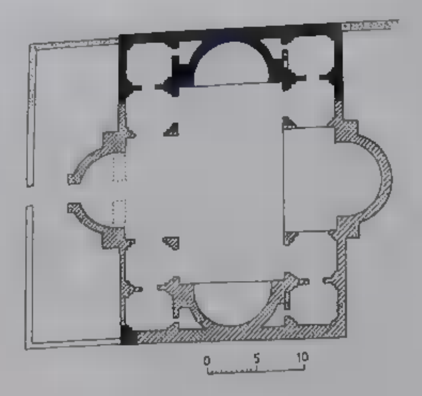


Fig. B, 29. Thessalonique, rue Hay. Dimitriou. Restitution du bâtiment. Les parties fouillées en noir.

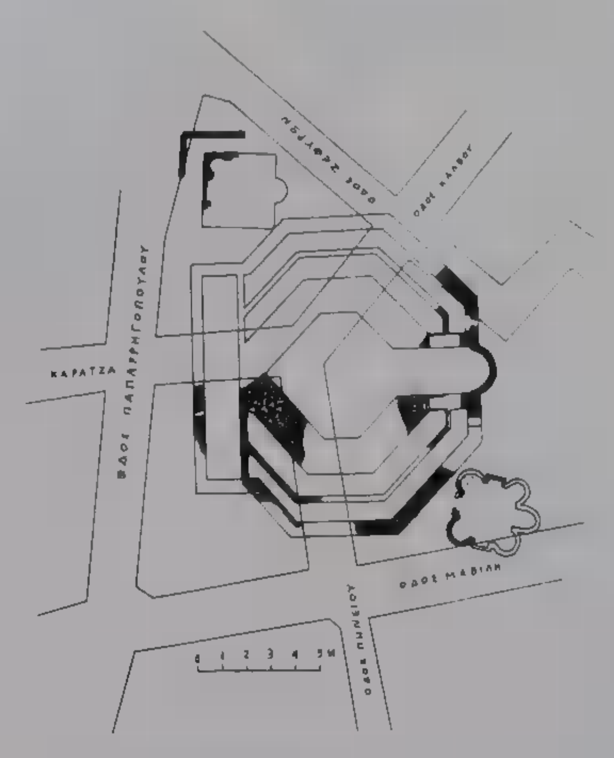


Fig. B, 30. Thessalonique. L'ensemble (?) de la Porte Dorée.
Les parties fouillées en noir. Fausse échelle.

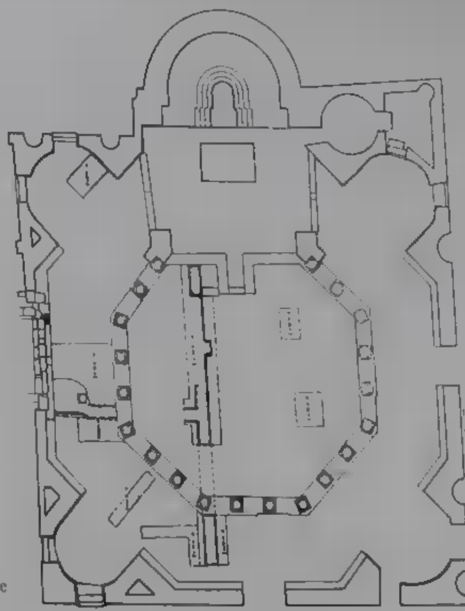


Fig. B, 31. Plan de l'octogone de Philippes. Sans échelle.

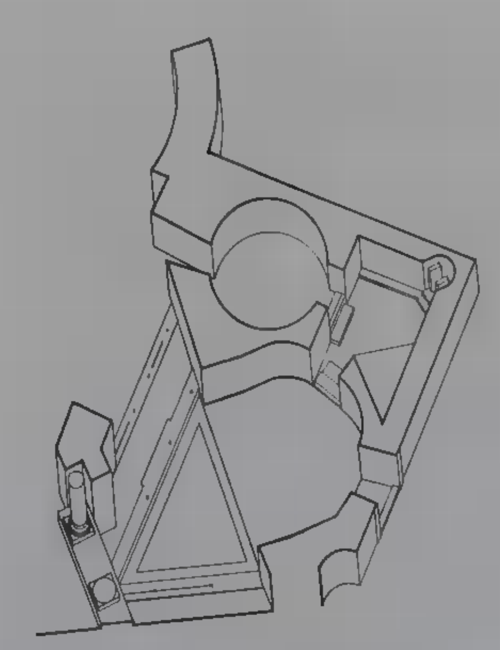


Fig. B, 32. Ibid., côté NE. Sans échelle.

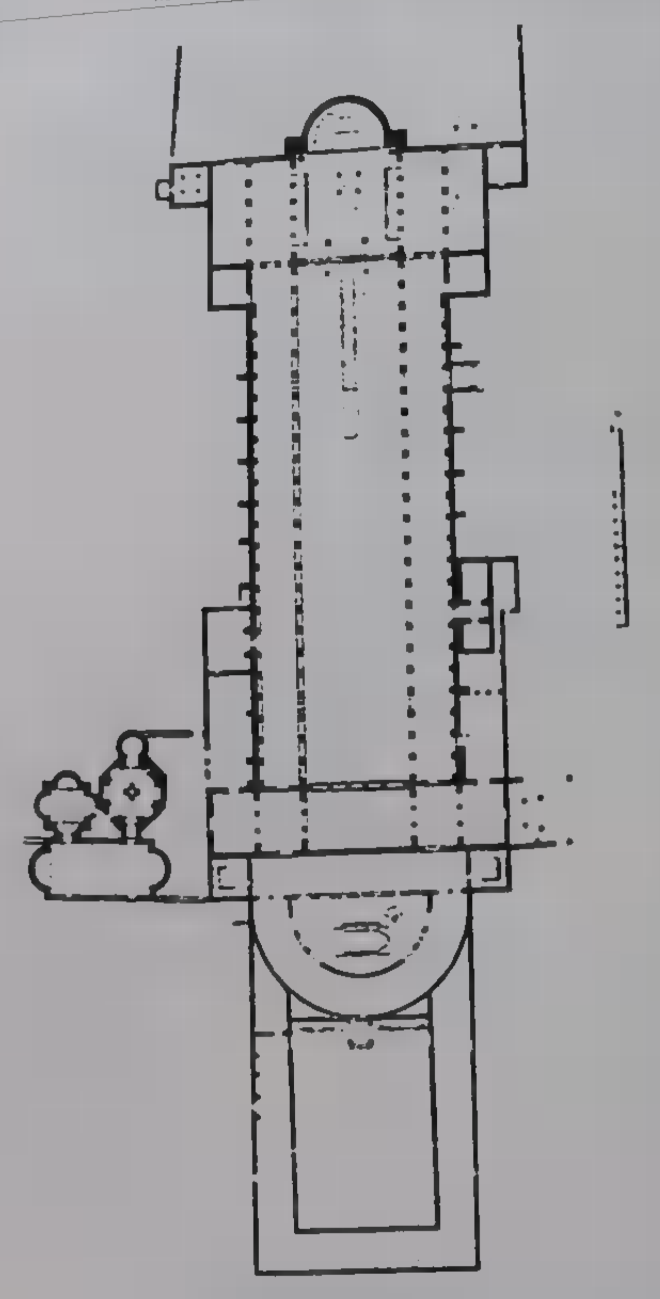


Fig. B, 33. Basilique de Léchaion.

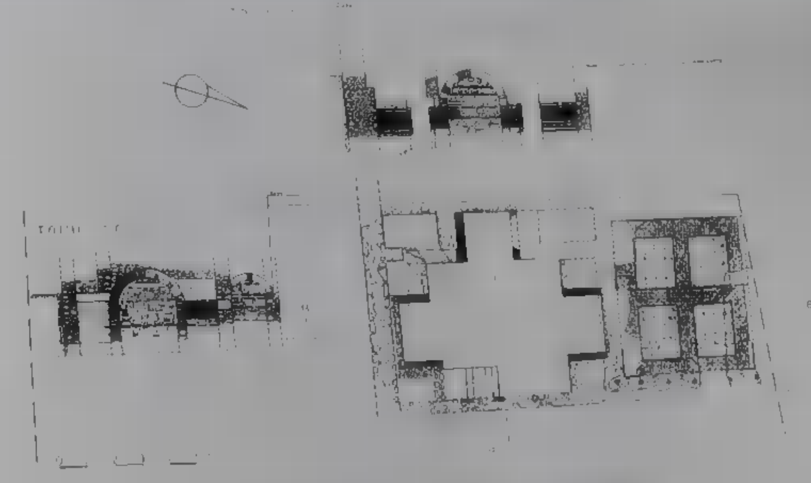


Fig. B, 34. Athènes, rue Hay. Markou 11-13, plan et coupes.

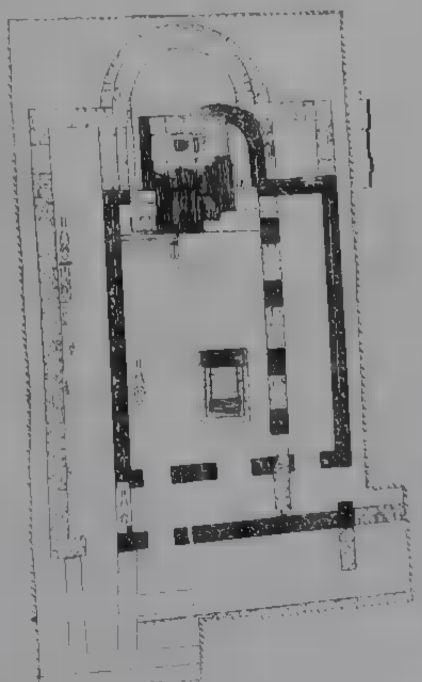


Fig. B, 35. Argos Orestikon (Dioklétianoupolis). Basilique B.
La tombe et les deux phases de la basilique.

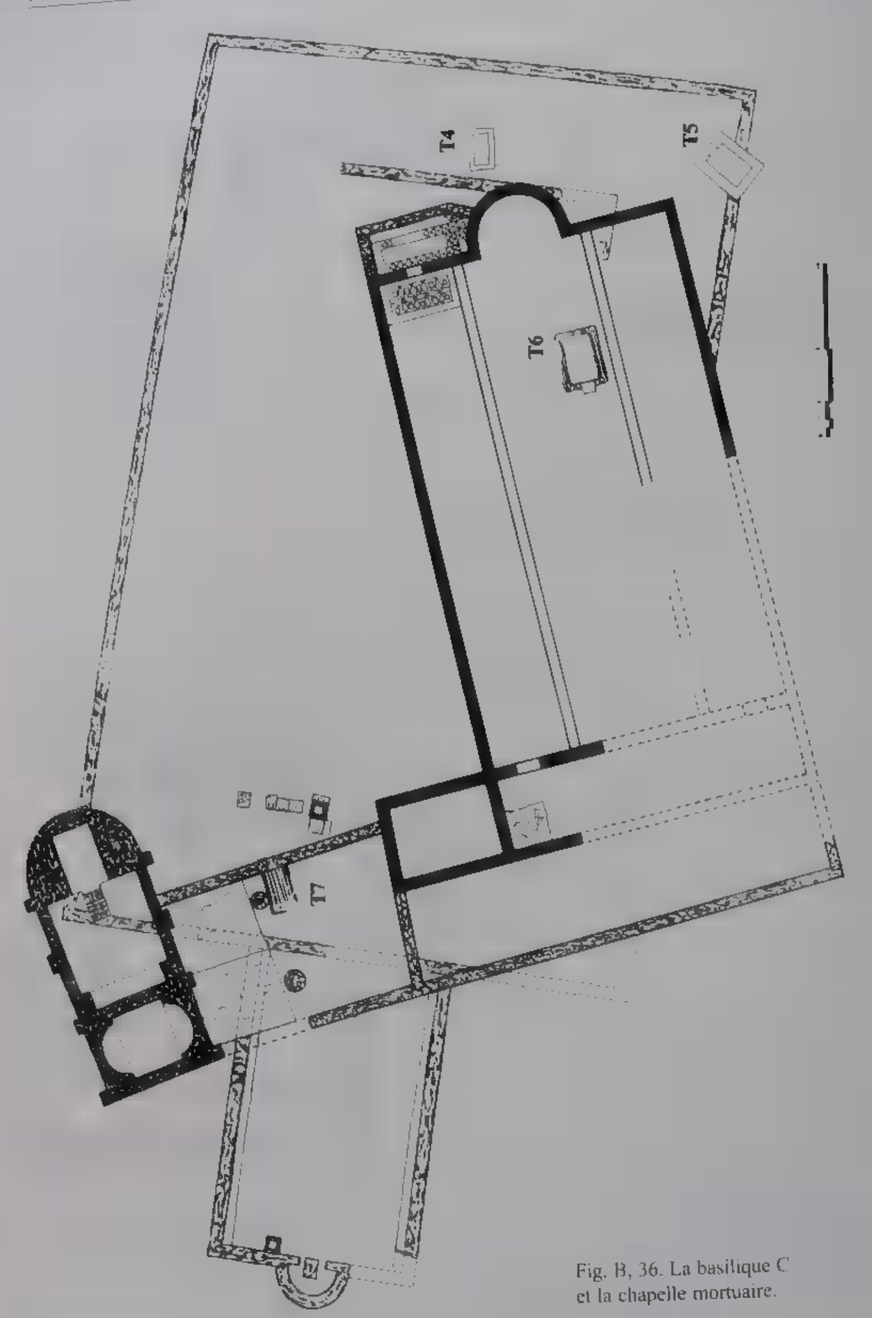


Fig. B, 36. La basilique C
et la chapelle mortuaire.

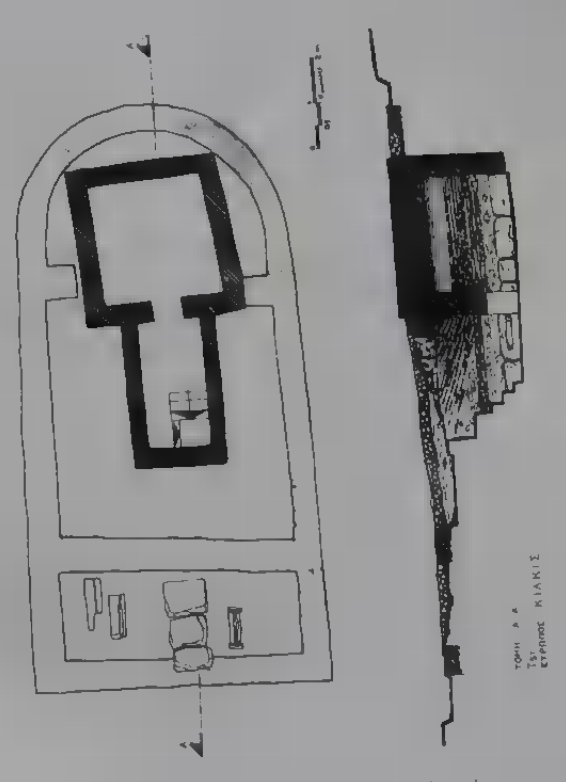
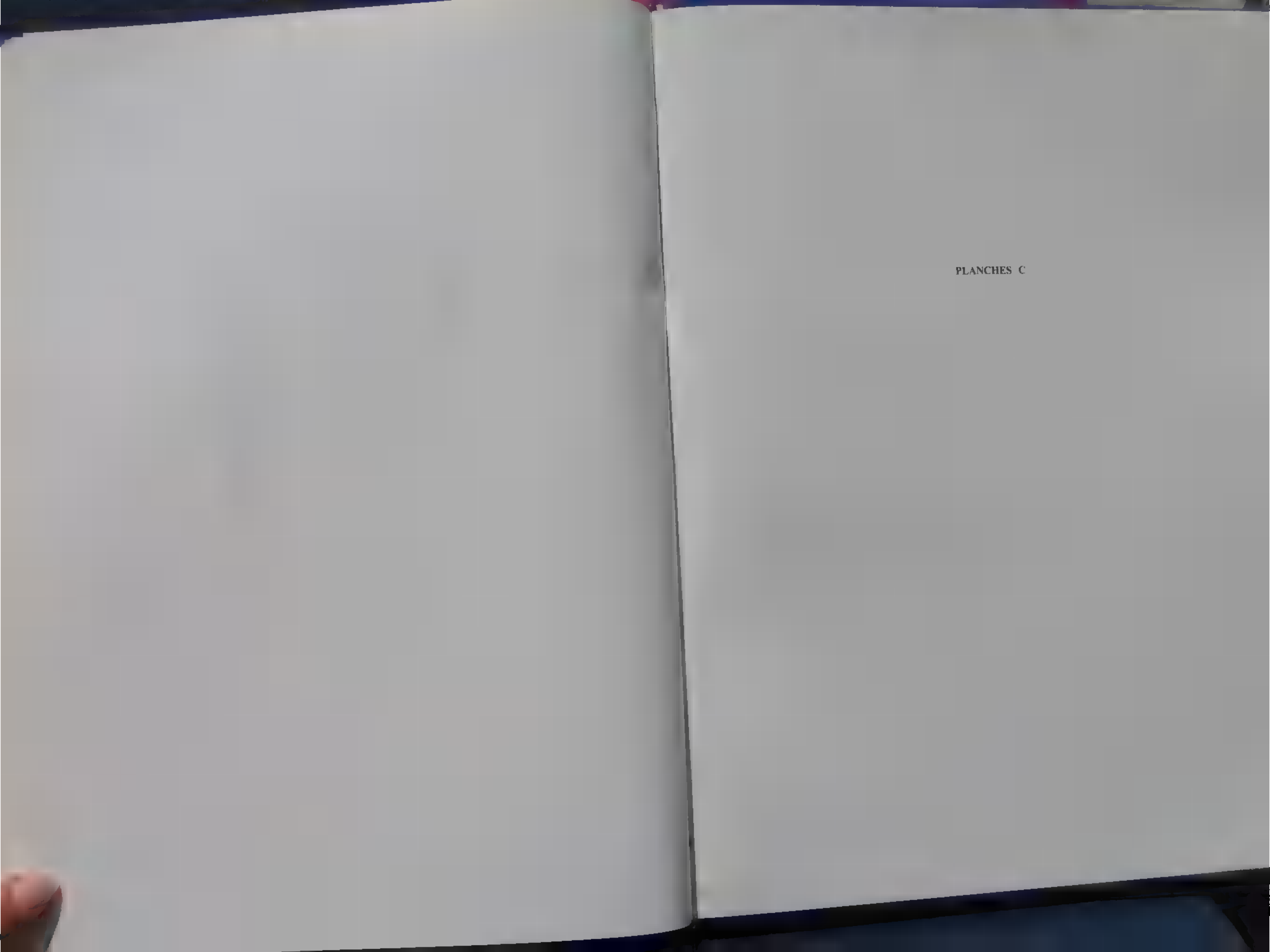


Fig. B. 37. Evropos. La chapelle mortuaire avec la tombe.


PLANCHES C

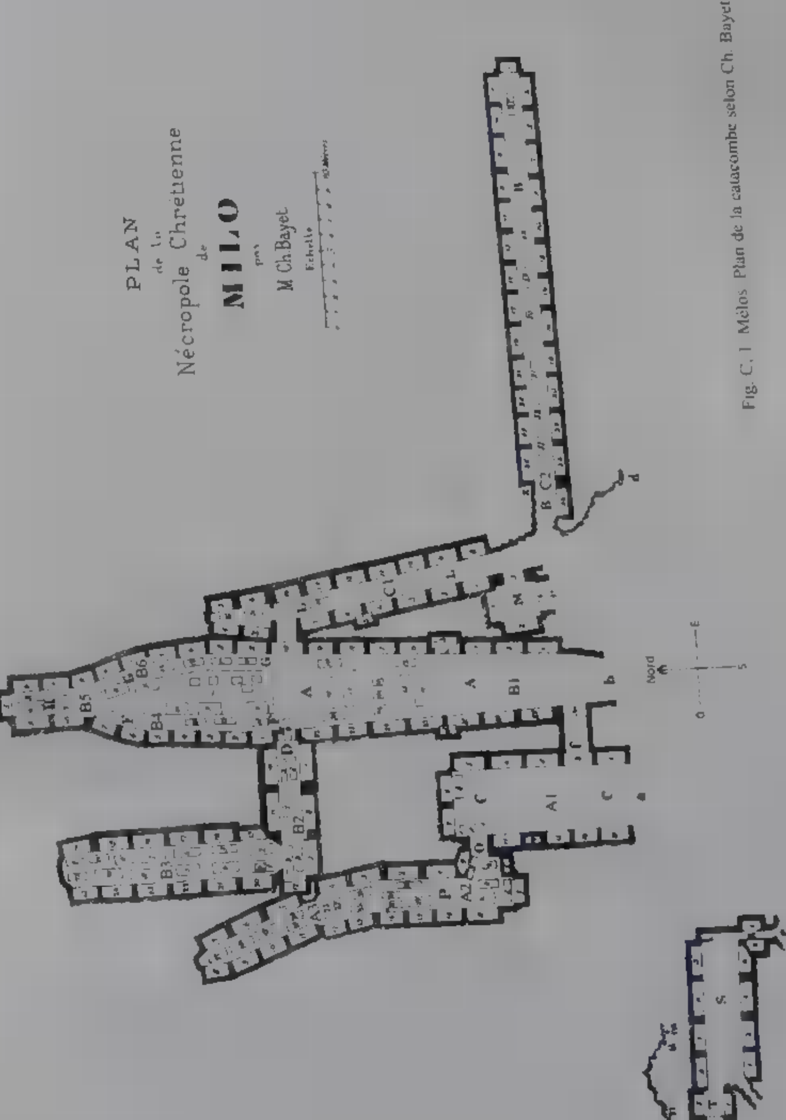


Fig. C.1 Mélos. Plan de la catacombe selon Ch. Bayet.

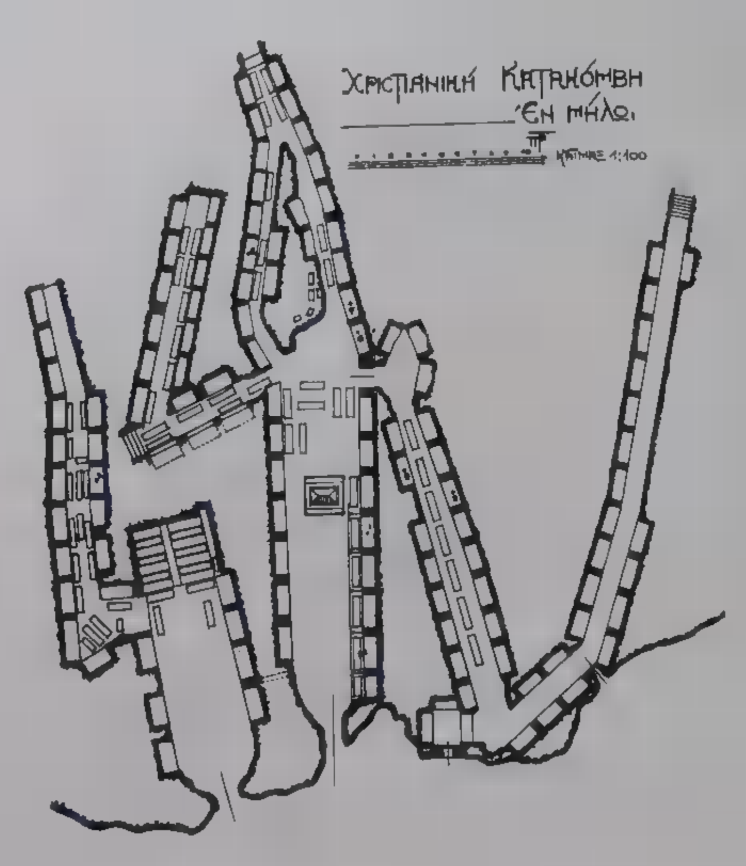


Fig. C, 2. Le plan selon G. Sotiriou.

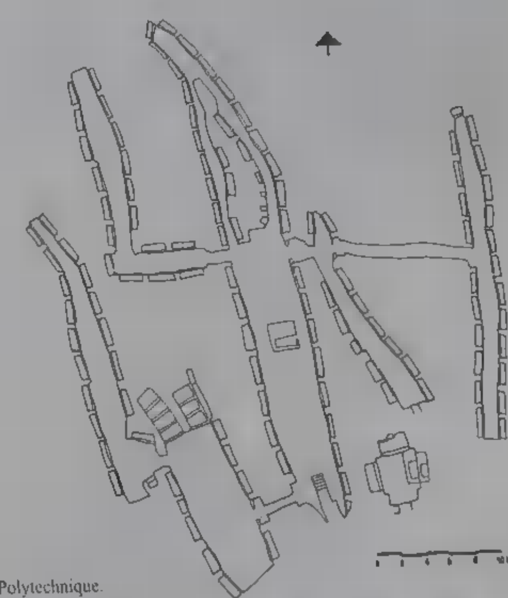


Fig. C, 3. Le plan selon l'École Polytechnique.

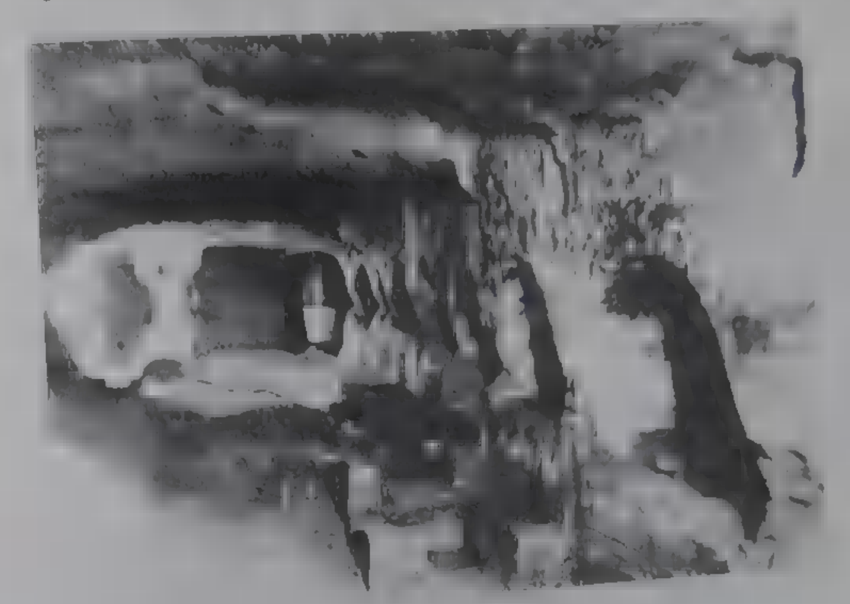


Fig. C, 4. Vue de la galerie B1.

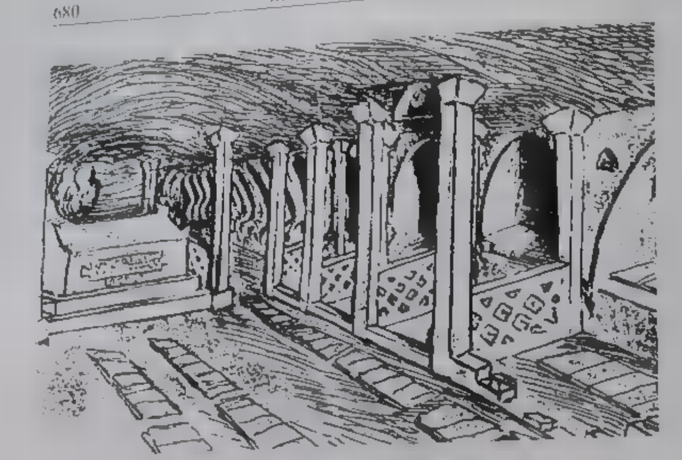


Fig. C, 5. Restitution de la galerie B1.



Fig. C, 6. Extrémité N. de la galerie A1 avec les arcosolia à plusieurs corps.



Fig. C, 7. Vue de la galerie C1.

ЄΝΚΩ

ΟΙΠΡЄCΒΟΙΤЄΡΟΙΟΙΠΑCΗCΜΝΗΜΗCΑΞΙΟΙΑCΚΛΗΠΙC
ΚΑΙЄΛΠΙΖΩΝΚЄΑCΚΛΗΠΙCΑЄΤЄCΚЄΑΓΑΛΙΑCΙC
ΑΙΑΚΟΝΟCΚΑΙЄΥΤΥΧΙΑΠΑΡΘЄΝЄΥCΑCΑΚЄΚΛΑΥΔΙΑ ΝΗ
ΠΑΡΘЄΝЄΥCΑCΑΚΑΙЄΥΤΥΧΙΑΗΤΟΥΤΩΝΜΗΤΗΡ
ЄΝΘΑΚЄΙΝΤЄΚΑΙЄΠΙΓЄΜΙΤΟΘΗΚΙΟΝΤΟΥΤΟ
ЄΝΟΡΚΙΖΩΥΜΑCΤΟΝΩΔЄЄΦЄCΤΩΤΑΑΝΓЄ ΛΟΝ
ΜΗΤΙCΠΟΤЄΤΟΛΜΗЄΝΘΑΔЄΤΙΝΑΚΑΤΑΘЄCΘЄ
ΪΗCΟΥΧΡЄΙCΤЄΒΟΗΘЄΙΤΩΓΡΑΨΑΝΤΙ ΠΑΝΟΙΚΙ

Ἐν κ(υρί)ῳ.
Οἱ πρεσβοίτεροι οἱ πάσης μνήμης ἄξιοι, Ἀσκλῆπις
καὶ Ἐλπίζων κὲ Ἀσκλῆπις [δ]ε[ύ]τε[ρο]ς, κὲ Ἀγαλίασις
[δ]ιάκονος καὶ Εὐτυχία παρθενεύσασα κὲ Κλαυδιανὴ
παρθενεύσασα καὶ Εὐτυχία ἡ τούτων μήτηρ
ἔνθα κεῖντε· καὶ ἐπὶ γέμι τὸ θηκίον τοῦτο,
ἐνορκίζω ὑμᾶς τὸν ὧδε ἐφεστῶτα ἄγγελον,
μή τίς ποτε τολμῇ ἐνθάδε τινὰ καταθέσθε.
Ἰησοῦ Χρειστέ, βοήθει τῷ γράψαντι πανοικί.

Fig. C, 8. L'inscription des prêtres selon L. Ross.

ЄΝΚΩ

ΛΟΔΙΚΗΤЄCΤЄΡΛΙΙΟΗΟΥΠΡЄCΒΟΙΤЄΡΟΥ
ΩΝΟCΟΡΚΙ.ΩΡ..ΤΑCΝЄΙ...ΤΟΥ..ΘΟΥC
ΑΝΩΝΜΟΙΤΥΟ.ΝΑ..Κ..ЄΚΑΤΑΘΗΤΑΙ
ΑΠΛЄΟΝЄΜΟΥΤ...ΡЄΙ...ЄΡΟΥΜΗΛΩΝΟC
ΤΙΤЄΚΝΟΝ.....................ΓΑΜΟΝ

Ἐν κ(υρί)ῳ.
[Ἐνταῦθα] κῆτε Στέ[φανος ὁ τ]οῦ πρεσβοιτέρου
[Μήλ]ωνος. Ὁρκί[ζ]ω [ὑμ]ᾶς [μὴ - - - -
- - - - - - - - - - - ἐνθάδ]ε κατάθηται
[μηδέν]α πλέον ἐμοῦ τ[οῦ π]ρε[σβοιτ]έρου Μήλωνος,
[εἰ μή] τι τέκνον [τῶν αὐτοῦ ἢ τὴν σύγ]γαμον -

Fig. C, 9. L'inscription de Mélon selon L. Ross.

☧
ΑΛЄΞΑΝΔΡΟΥ

Ἀλεξάνδρου.

Fig. C, 10. L'inscription d'Alexandros selon L. Ross.

[ΕΝ Κω (= Κυρίῳ)]
Οἱ πρεσβοίτεροι οἱ πάσης μνήμης ἄξιοι Ἀσκλήπις
(κὲ Ἐλπίζων κὲ Ἀσκληπιό)δοτος κὲ Ἀγαλ(λ)ίασις
(κὲ δ)ιάκονος κὲ Εὐτυχία παρθενεύσασα κὲ Κλαυδιανή
(παρθενεύσασα κὲ Εὐτυχία ἡ) τούτων μήτηρ
(ἔνθα κεῖντε κὲ ἐπὶ γέμι τὸ θη)κίον τοῦτο
ἐνορκίζω ὑμᾶς τὸν ὧδε ἐφε)στῶτα ἄγγελον
μή τίς ποτε τολμήσῃ ἐνθάδε) τινὰ καταθέσθε
ἡ (σοῦ Χρειστὲ βο)ήθει τῷ γράψαντι πανοικί.

Fig. C. 11. L'inscription des prêtres selon G. Sotiriou.

ΕΝ Κω (= Κυρίῳ)
Ἔνθα δὲ (= ἡ) κεῖται Στεφανὶς ἡ τοῦ πρεσβοιτέρου
Μήλωνος ὁρκίζω ὑμᾶς τὰς μ . . . . τοῦ πλήθους
(τῆς ἐν ὀ)νόματι Χρειστοῦ) ἵνα (μὴ ἕτερον ἐνθά)δε κατάθηται
μηδένα πλέο(ν ἐμοῦ (τοῦ πρ)εσβυτέρου Μήλωνος
(καὶ τε)κνήων τῶν αὐτοῦ καὶ τὴν σύνγαμον [1].

Fig. C, 12. L'inscription de Mélon selon G. Sotiriou.

ενκῶ (= ἐν Κυρίῳ)
οιπρεCΒΟΙΤερoι οι πασηςμνημHCΑΞΙΟΙΑCΚΛΗΠΙC
καιελπιζωνκεασκληπιοδετες(?) ΚΕΑΓΑΛΙΑCΙC
διακονοσκαιευτυχιαπαρθενευCΑCΑΚΕΚΛΑΥΔΙΑΝΗ
παρθενευσασακαιευτυχιαη ΤΟΥΤΩΝΜΗΤΗΡ
ενθακειντεκαιεπιγεμιτοθη ΚΙΟΝΤΟΥΤΟ
ενορκιζωυμαςτονωδεεφεστ ΩΤΑΑΝΓΕΛΟΝ
μητιςποτετολμηενθαδε ΤΙΝΑΚΑΤΑΘΕCΘΕ
ΙΗ σουχρειστε βοΗΘΕΙΤΩΓΡαψ ΑΝΤΙΠΑΝΟΙΚΙ

Fig. C, 13. L'inscription des prêtres selon G. Lambakis.

«(ΕΝΤΑΥΘΑ) ΚΕΙΤΑΙ CΤΕ(ΦΑΝΟC Ο Τ)ΟΥ
ΠΡΕCΒΥΤΕΡΟΥ (ΜΗΛ)ΩΝΟC»

Ἡμεῖς ἀνέγνωμεν :

«ΔΟΔΙ . . . ΚΕΙΤΑΙ CΤΕΦΑΝΙC Η ΤΟΥ
ΠΡΕCΒΥΤΕΡΟΥ ΜΗΛΩΝΟC».

Fig. C, 14. L'inscription de Mélon selon G. Lambakis.

ΕΝ Κω (= Κυρίῳ)
. . . . . . τορ . . τ . νοιν
Θωμ(ᾶ) ν . .
. . . . (β;)ωμός
ΠΛΕΟΝΤΩΝ
ΛΙΜΗΝ
ΧΡ(ιστέ)

Fig. C, 15. L'inscription de Thomas selon G. Sotiriou.

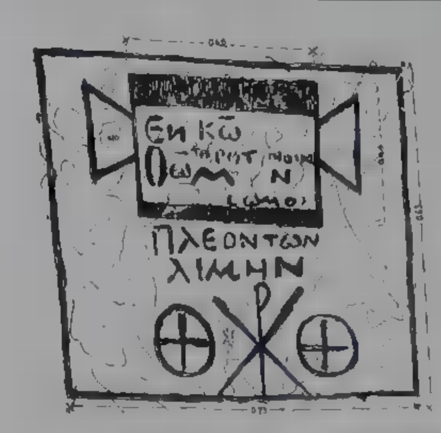


Fig. C, 16. Fac-similé de l'inscription de Thomas.

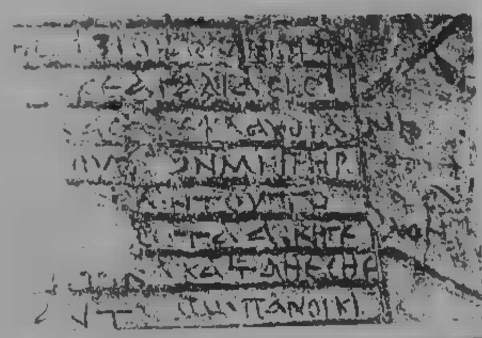


Fig. C, 17. L'inscription des prêtres.



Fig. C, 18. Les restes de l'inscription des prêtres.

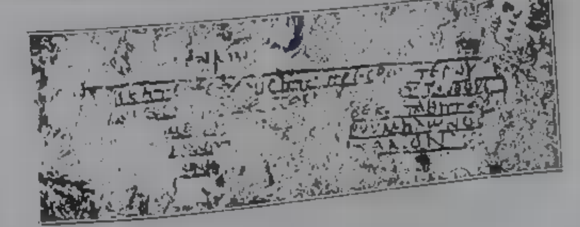


Fig. C, 19. Les restes de l'inscription de Mélon.

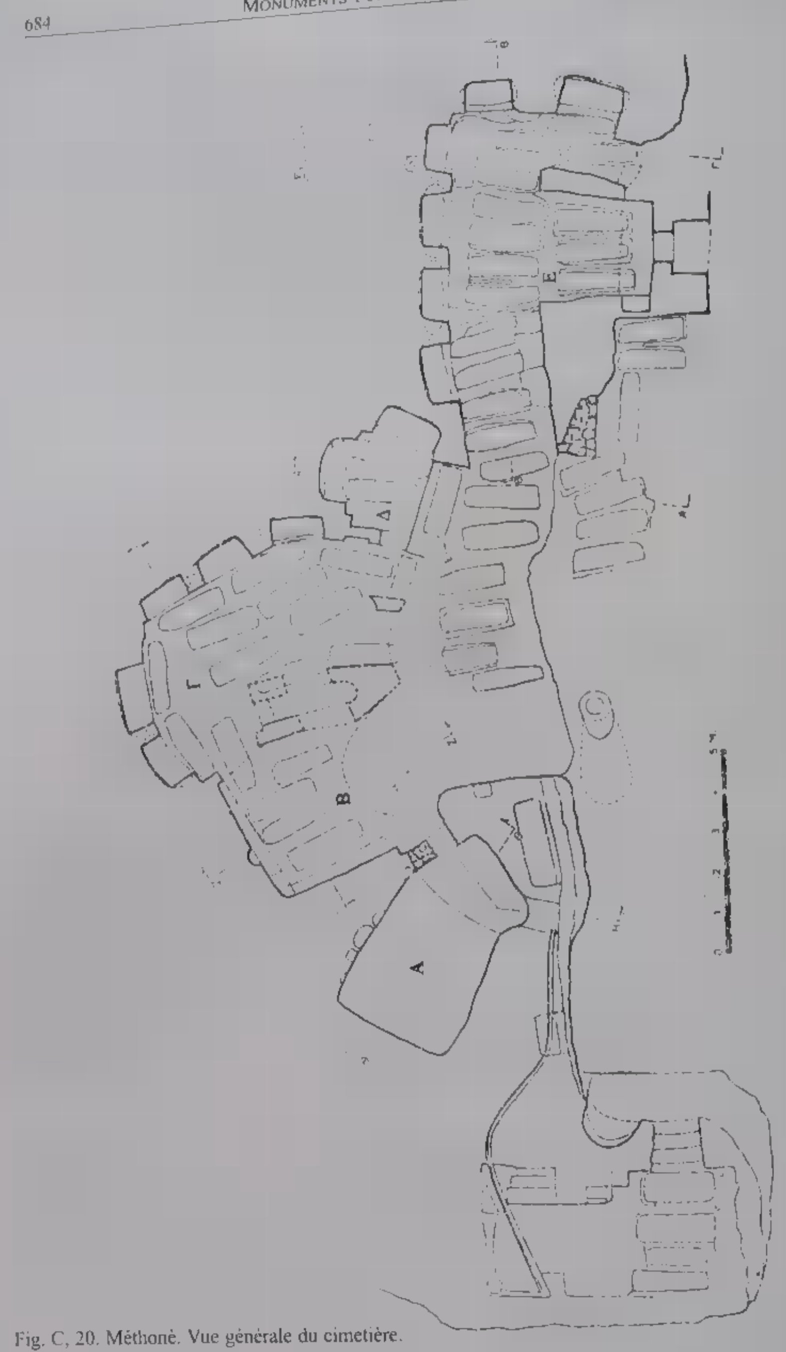


Fig. C, 20. Méthonè. Vue générale du cimetière.

Fig. C, 21. Coupe le long de la chambre E avec arcosolium-*mensa*.

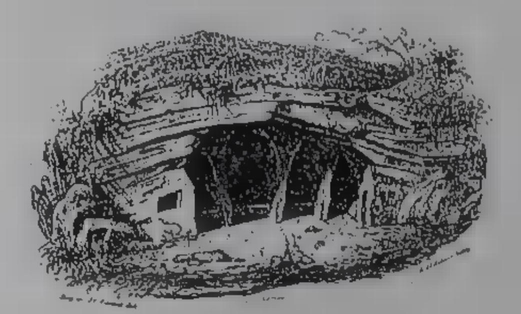


Fig. C, 22. Dessin du cimetière de B. de Saint Vincent.

Fig. C, 23. Reconstitution de l'entrée de la chambre E.

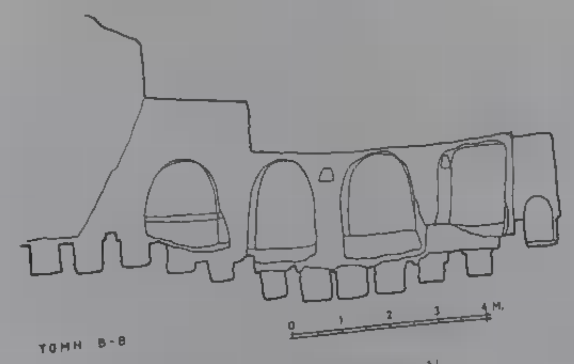


Fig. C, 24. Coupe du couloir E du S. au N.

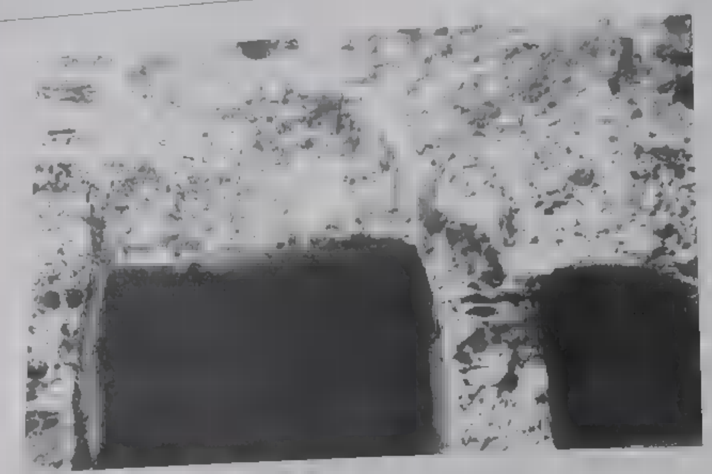
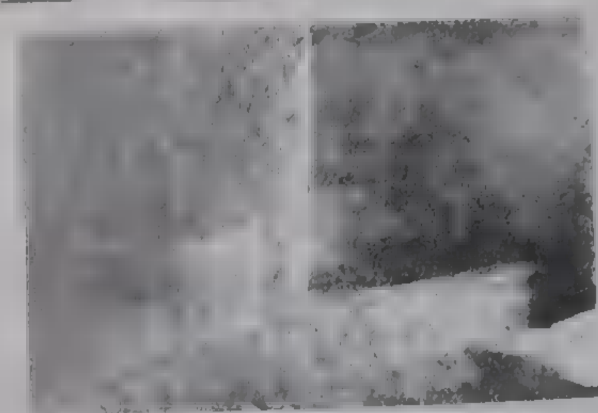

Fig. C, 25. Les entrées de la chambre E.


Fig. C, 26. Arcosolia du couloir E du S.


Fig. C, 27. Table d'offrandes funéraires.

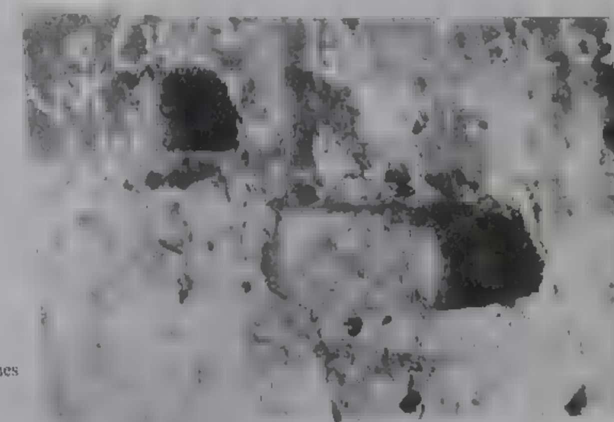
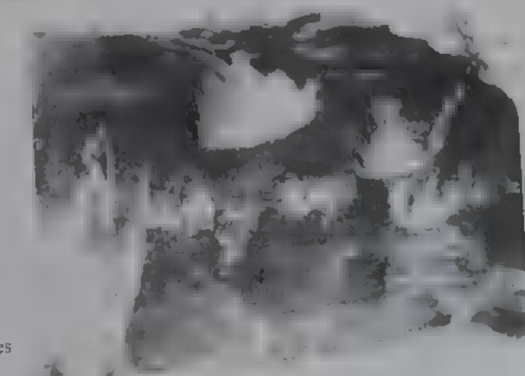

Fig. C, 28. Conques du mur N. de la chambre A.


Fig. C, 29. Tombes dans la partie centrale de la chambre E de l'O.


Fig. C, 30. Les parties supérieures des piliers du «baldaquin».

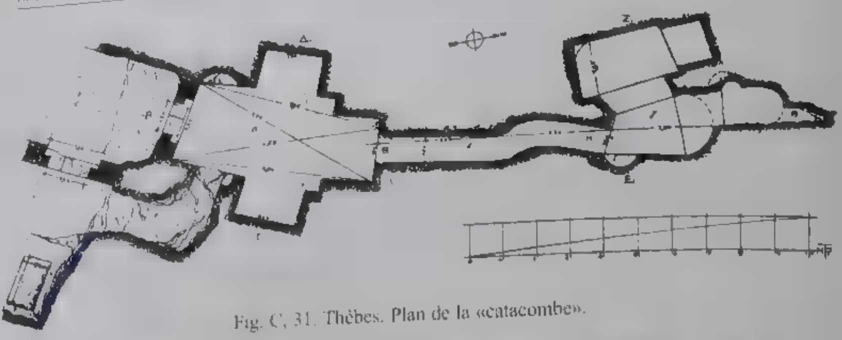


Fig. C, 31. Thèbes. Plan de la «catacombe».



Fig. C, 32. Le monument vu du S.

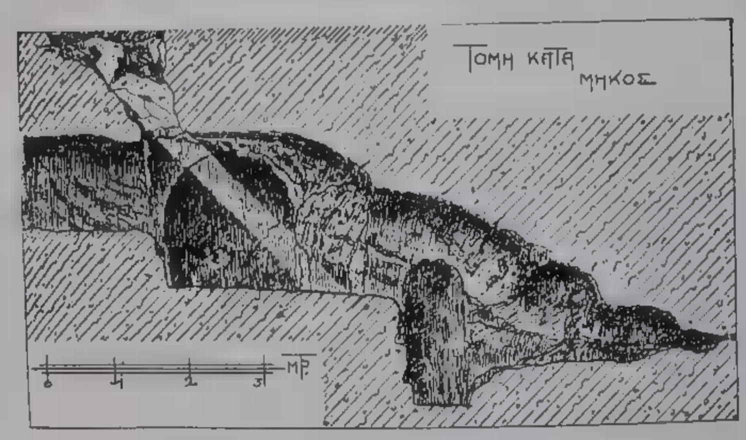


Fig. C, 33. Coupe B.-Θ. de la «catacombe», côté O.



Fig. C, 34. La figure du Christ sur l'arc E. du monument.

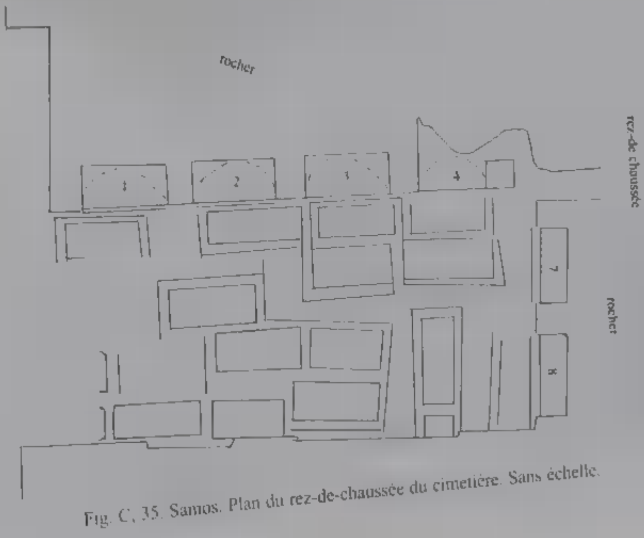


Fig. C, 35. Samos. Plan du rez-de-chaussée du cimetière. Sans échelle.

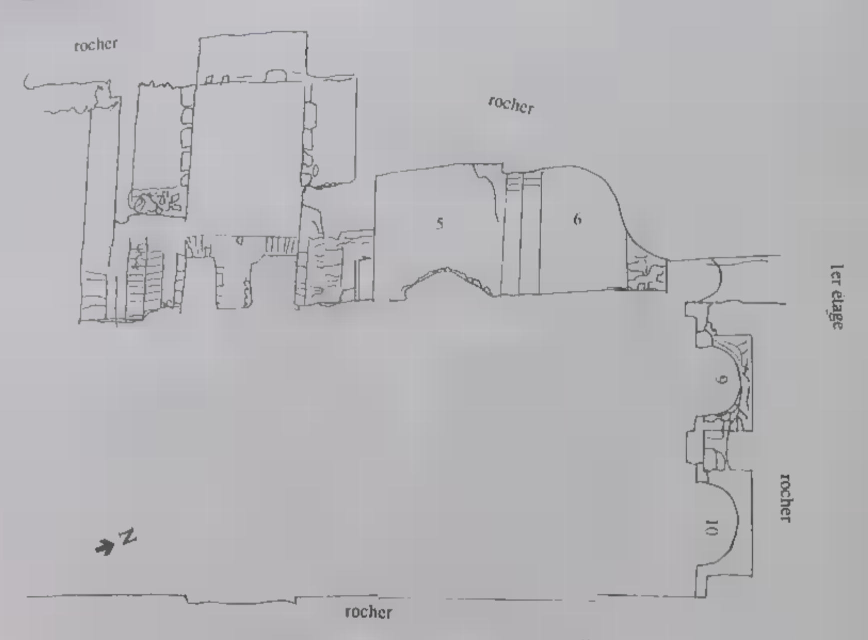


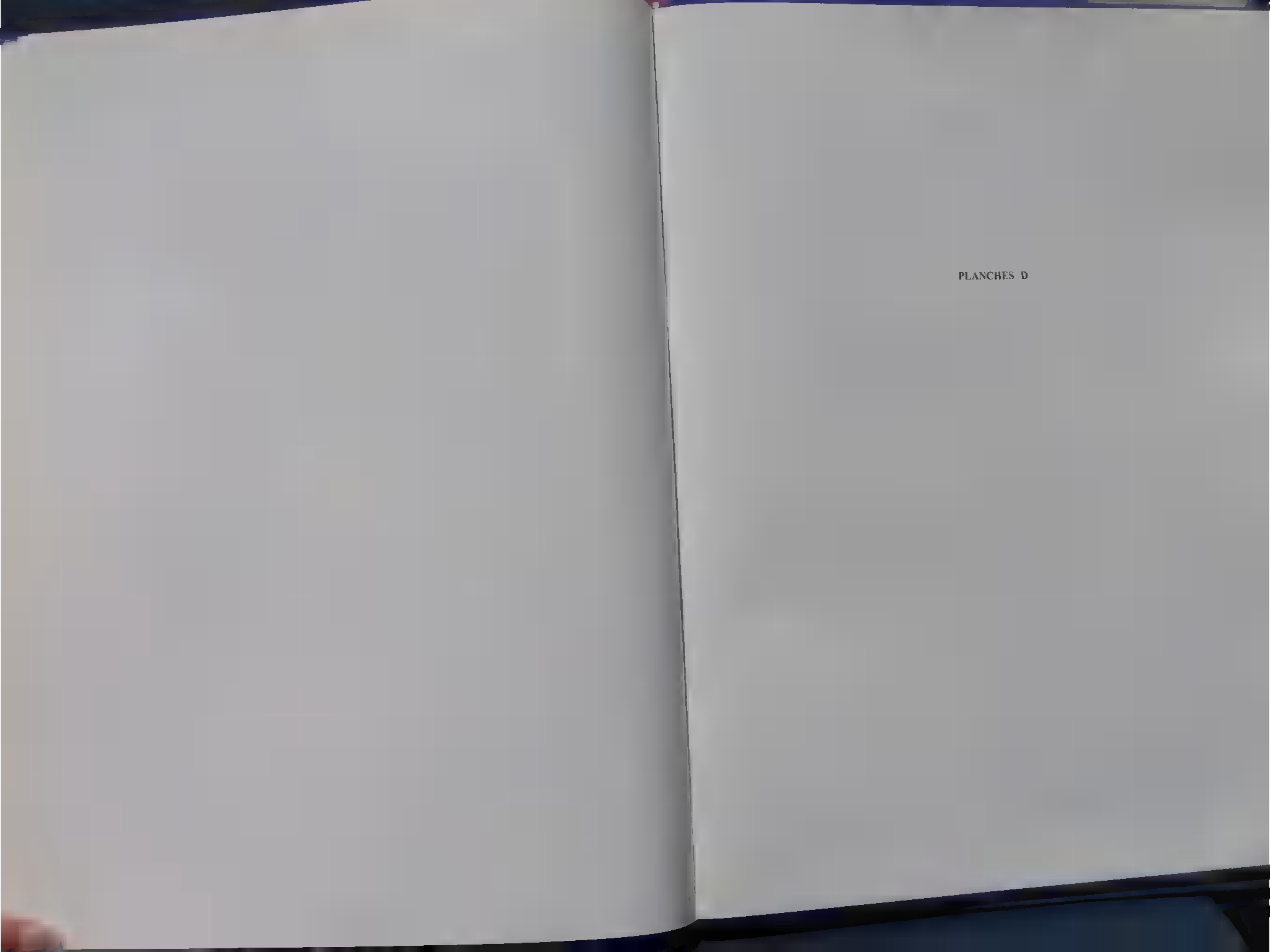
Fig. C, 36. Plan du 1er étage. Sans échelle.



Fig. C, 37. Vue le long de la salle du cimetière.



Fig. C, 38. Arcosolia et tombes à ciste du rez-de-chaussée du cimetière.



PLANCHES D

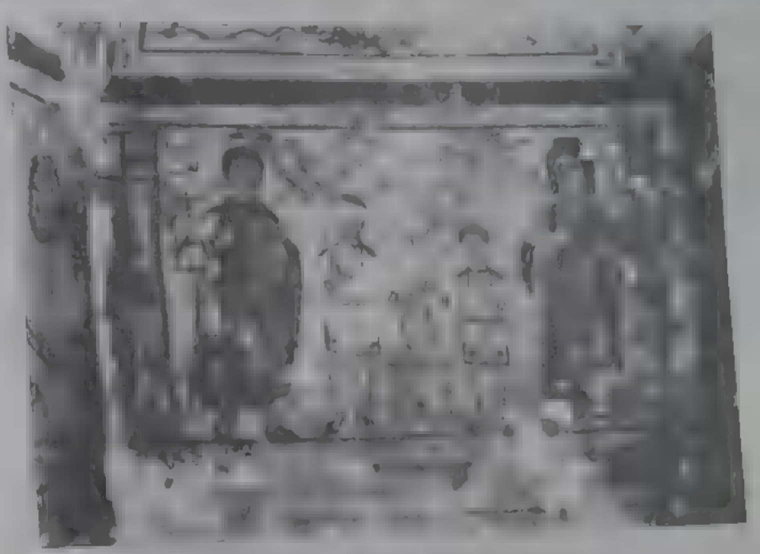


Fig. D, 1. Thessalonique. La tombe de Flavios.



Fig. D, 2. Détail de la figure précédente.

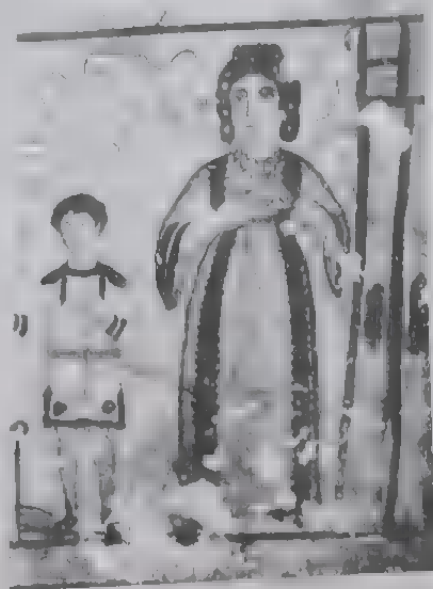


Fig. D. 3. Détail de la figure 1.



Fig. D. 4. Partie du coin S. du mur S. de la même tombe.

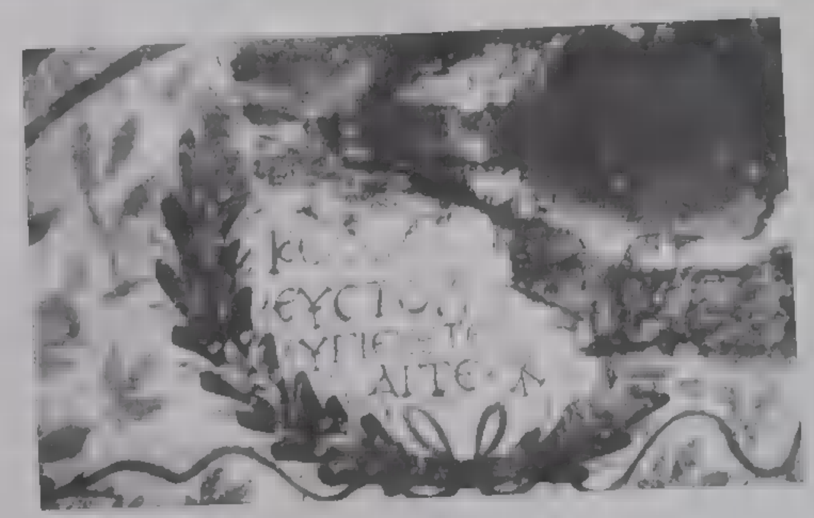


Fig. D, 5. Inscription de la tombe, lunette O.



Fig. D, 6. Silistra. L'un des cotes étroits de la tombe.

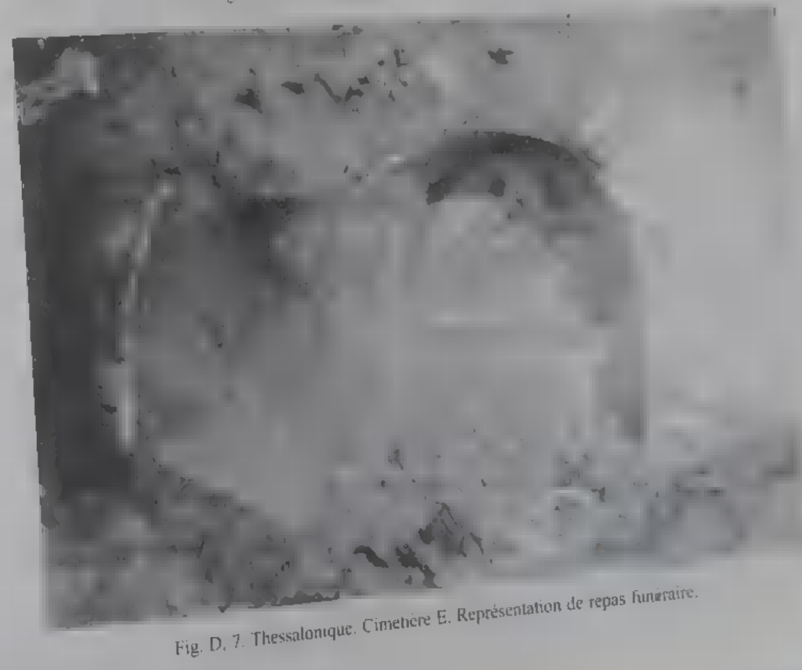


Fig. D. 7. Thessalonique. Cimetiere E. Représentation de repas funéraire.

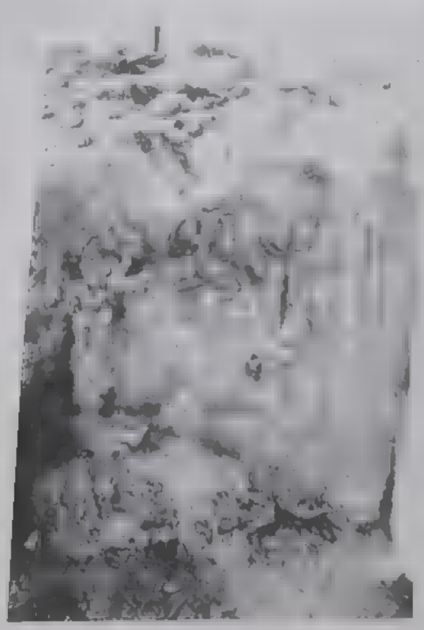


Fig. D, 8. Représentation de l'Eucharistie (?).



Fig. D, 9. La représentation du Bon Pasteur.

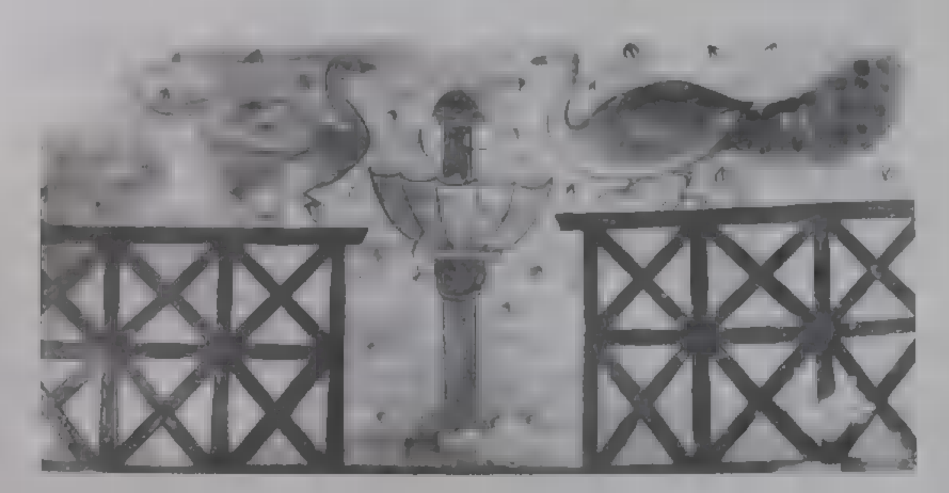


Fig. D, 10. Le jardin sur le long mur.



Fig. D, 11. Le côté étroit O.



Fig. D, 12. Thessalonique. La représentation de Suzanne.

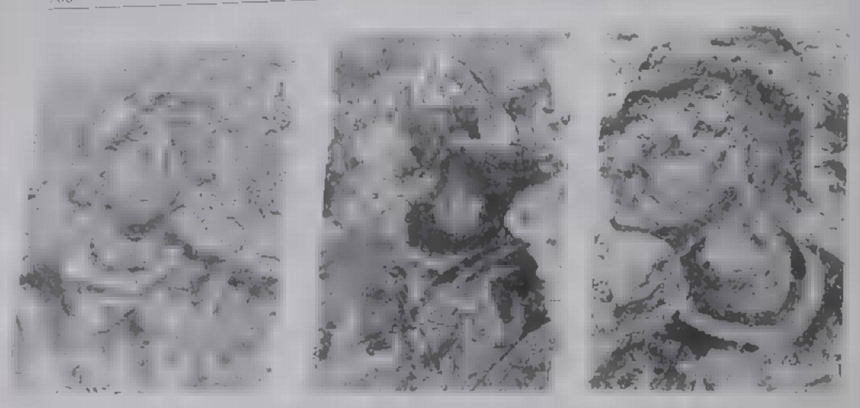


Fig. D, 13. Les trois personnages.

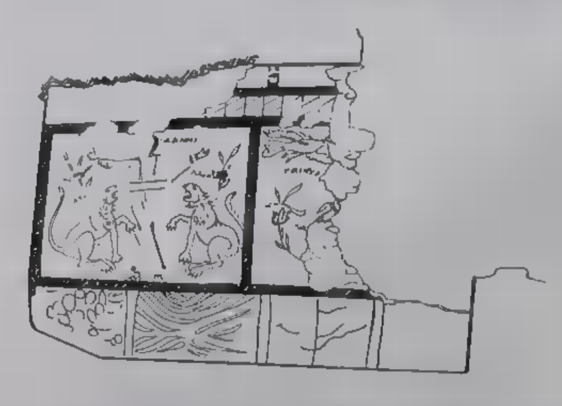


Fig. D, 14. Thessalonique, Rue Apolloniados 18. Daniel dans la fosse des lions et la colombe de Noé.



Fig. D, 15. Le sacrifice d'Abraham et Adam et Ève dans le Paradis.



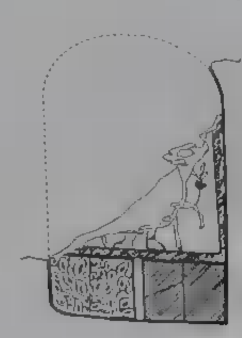


Fig. D, 16. Le martyr de Thècle (à gauche) et le Bon Pasteur



Fig. D, 17. Faculté de Théologie. Tombe n° 18. Daniel dans la fosse des lions.

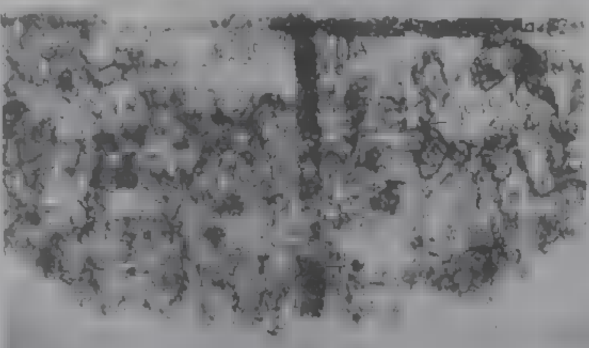


Fig. D, 18. La résurrection de Lazare et le sacrifice d'Abraham.

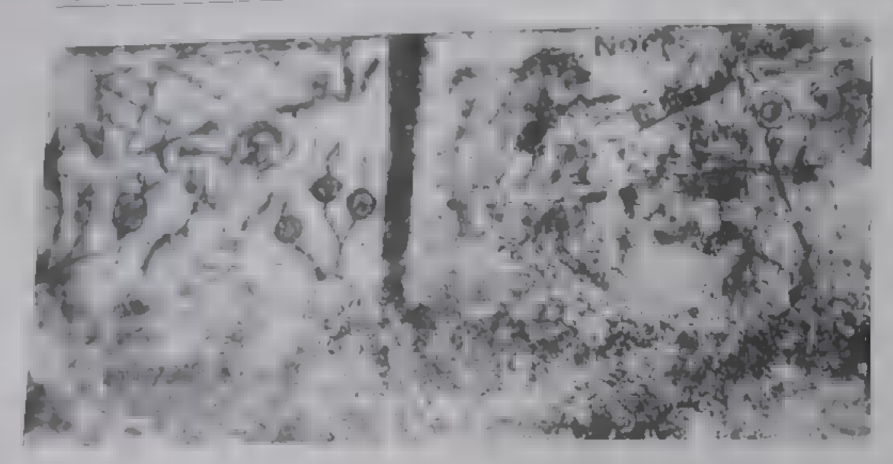


Fig. D, 19. Les représentations du paralytique et de Noé.

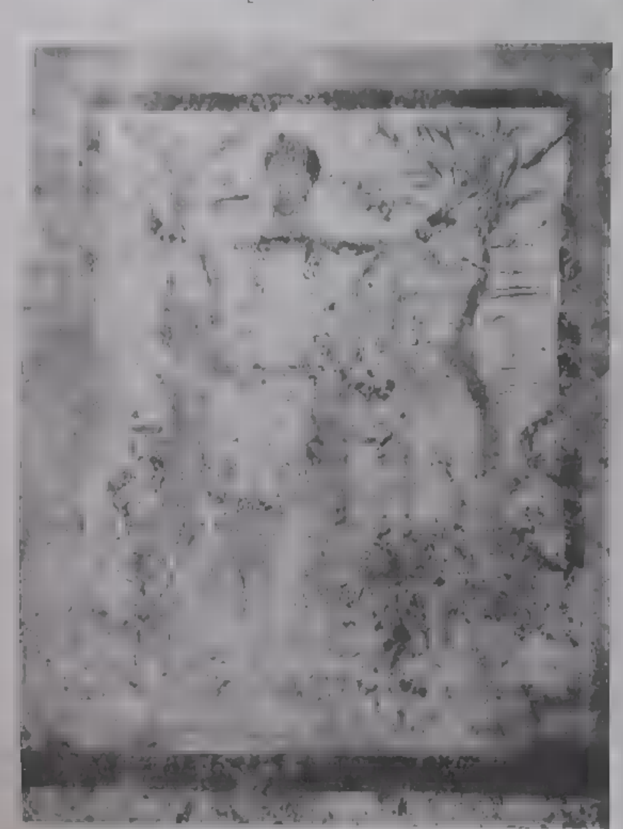


Fig. D, 20.
Rue Dimosthénous 7.
Tombe I. Daniel dans
la fosse des lions.



Fig. D, 21. Paroi E. de la tombe. La représentation d'Adam et Eve.



Fig. D, 22. Paroi O. de la tombe.
La représentation du Bon Pasteur.



Fig. D, 23. Scène de bénédiction (?).

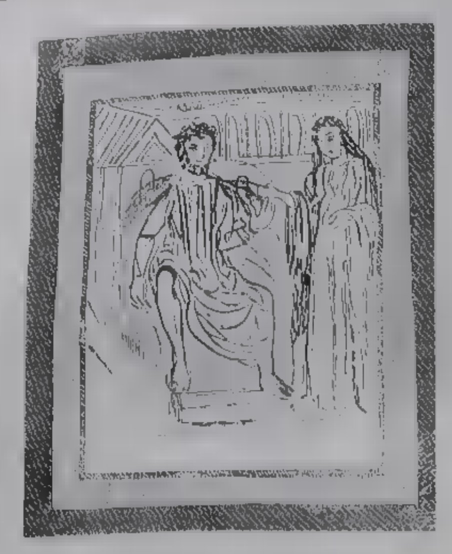


Fig. D, 24. Représentation d'un couple.




Fig. D, 25. La décoration de la voûte de la tombe.



Fig. D, 26. Veroia, terrain Sariyannidi, tombe n° 13, côté N., détail.



Fig. D, 27. Côté N.




Fig. D, 28. Côté S.

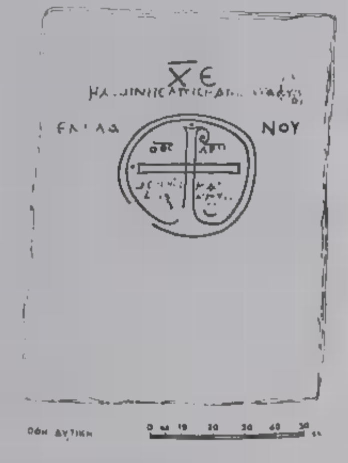


Fig. D, 29. Tombe n° 12. Détail du côté O.



Fig. D, 30. Tombe n° 13, côté O.

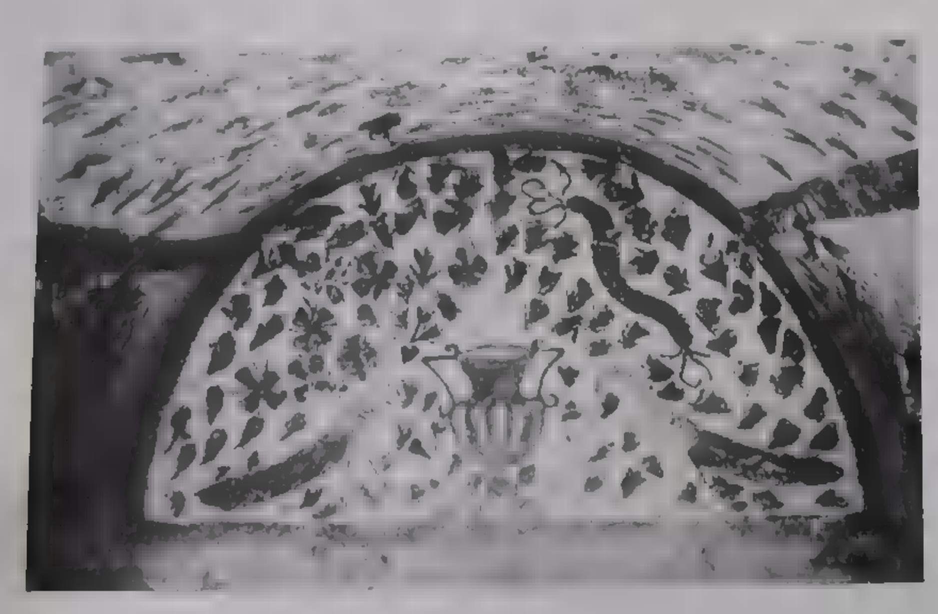


Fig. D, 31. Thessalonique. Cité universitaire. Lunette O. d'une tombe.



Fig. D, 32. Long côté S. de la tombe de Flavios.



Fig. D, 33. Une tombe de la rue Nigdis, Tyroloi.



Fig. D, 34. Le long côté d'une tombe de la Cité universitaire.

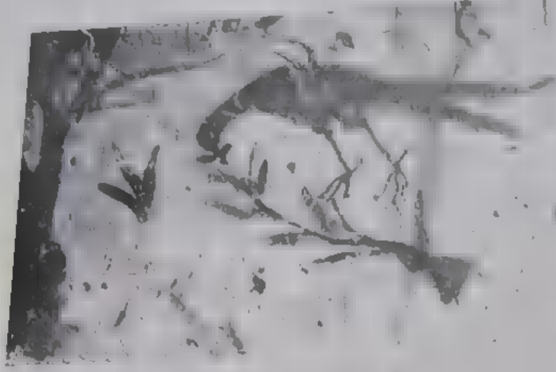


Fig. D, 35. Ibid. Une autre tombe.



Fig. D, 36. La tombe de Trigonion, oiseau et croix.



Fig. D, 37. Cimetière E. Tombe juive.

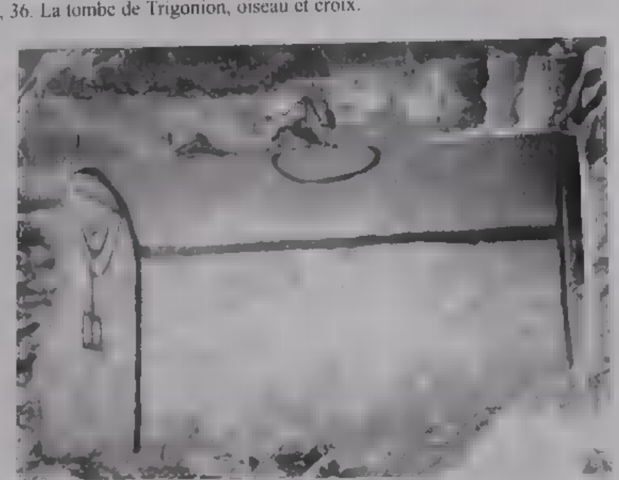


Fig. D, 38. Ibid.

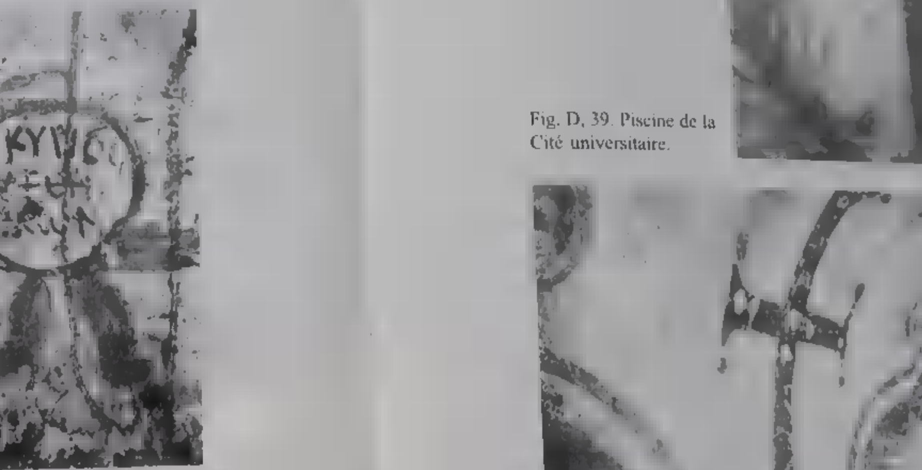


Fig. D, 39. Piscine de la Cité universitaire.

Fig. D, 40. Larissa, kastro, tombe de la nef N.



Fig. D, 41. Corinthe, cimetière N., hypogée E II.

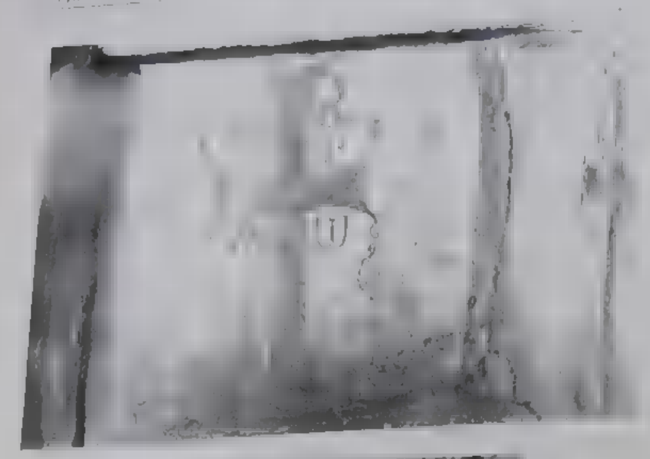


Fig. D, 42. Philippes, cimetière E., (Krinidès), terrain Théodoridi, tombe n° 1.



Fig. D, 43. Kilkis, peinture d'une tombe.



Fig. D, 44. Philippes, basilique *extra muros*, tombe B, mur N. et S.



Fig. D, 45. Thessalonique, cimetière O., rue Ambélonon 115.

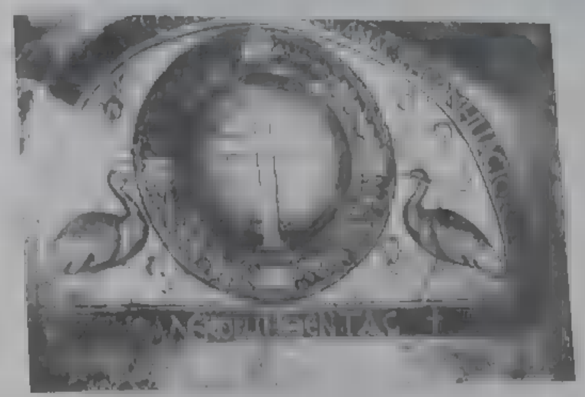


Fig. D, 46. Philippes, Krinidès, côté E. de la tombe.



Fig. D, 47. Côté O. de la tombe.

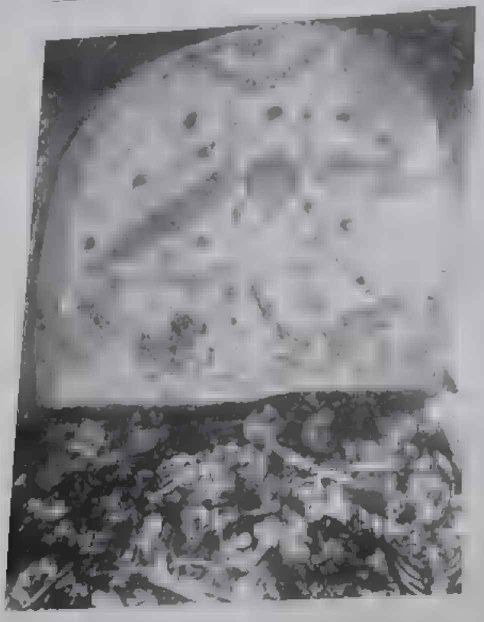


Fig. D, 48. Thessalonique, Cité universitaire, bâtiment d'administration, tombe en berceau III, paroi NO.



Fig. D, 49. Cimetière O., rue Langada.



Fig. D, 50. Ibid., Croix avec rayons.

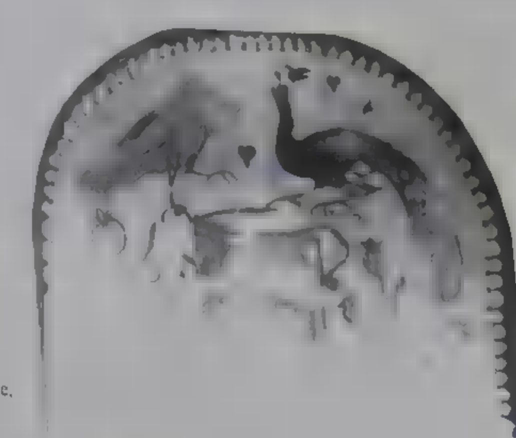


Fig. D, 51. Faculté de Théologie, reproduction d'une peinture.



Fig. D, 52. Kozani, Polyanthos, décoration d'une tombe.



Fig. D, 53. Thessalonique, Pylaia, Prophiti Élia 36. Paon et perdrix de part et d'autre d'un panier.

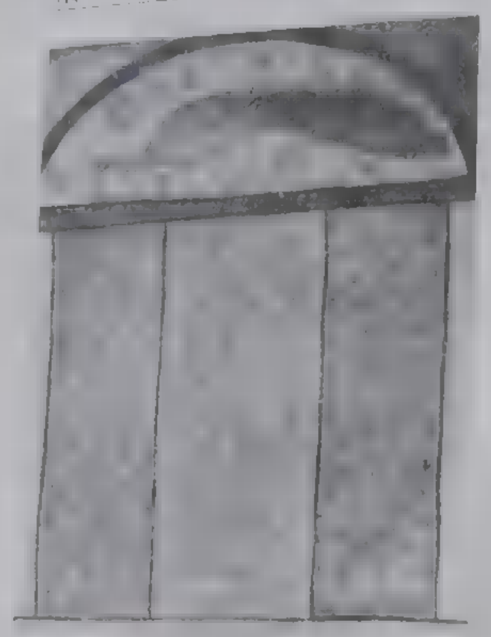


Fig. D, 54. Cimetière E., intérieur d'une tombe de la rue Hay. Dimitriou.

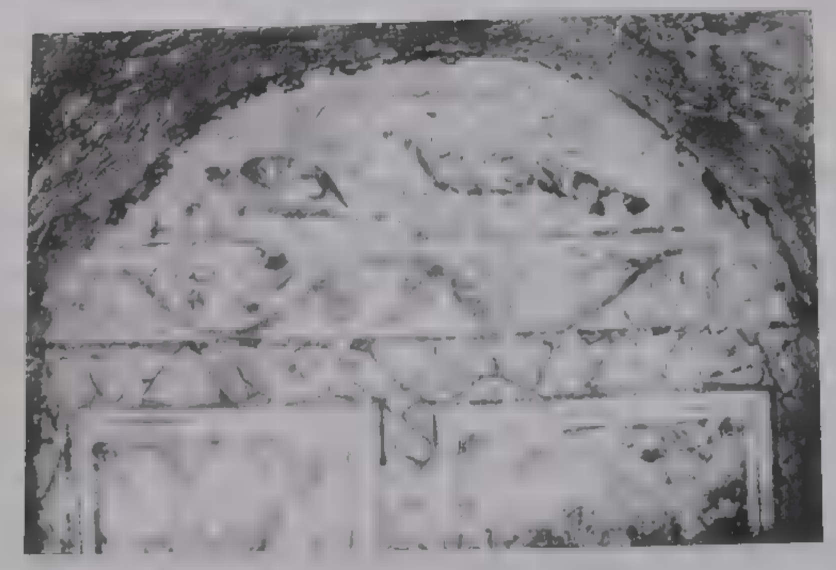


Fig. D, 55. Cité universitaire, coin NO. d'une tombe.

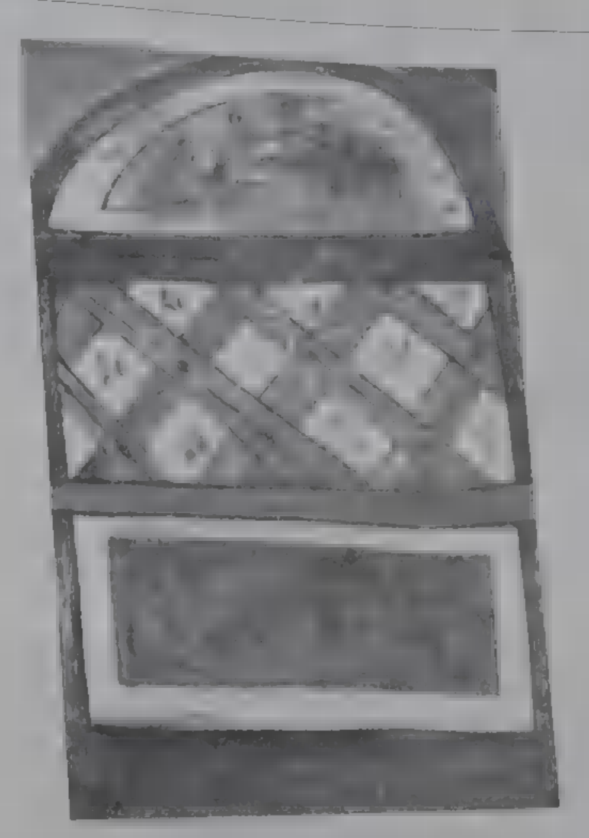


Fig. D, 56. Rue Hay. Dimitriou, scène de repas funéraire.

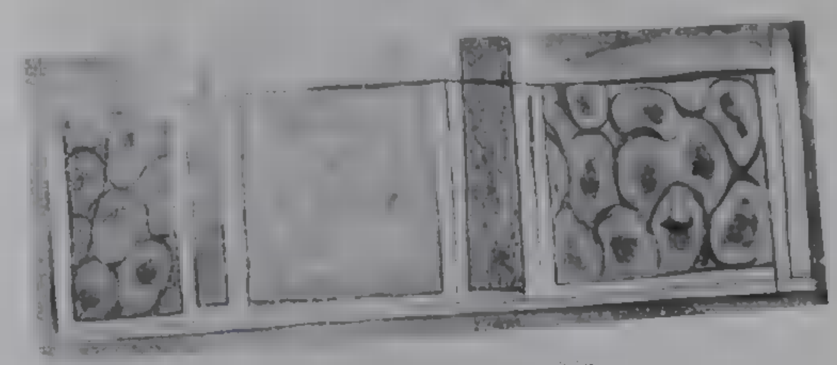


Fig. D, 57. Tombe de la Cité universitaire.

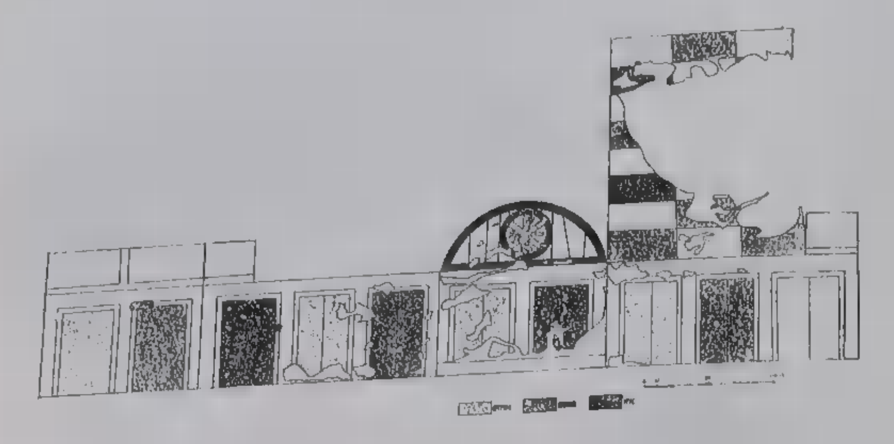


Fig. D, 58. Tombe n° 21 de l'hôpital Hay. Dimitrios.



Fig. D, 59. Dimosthénous 7.
Vue de la chambre sépulcrale II.

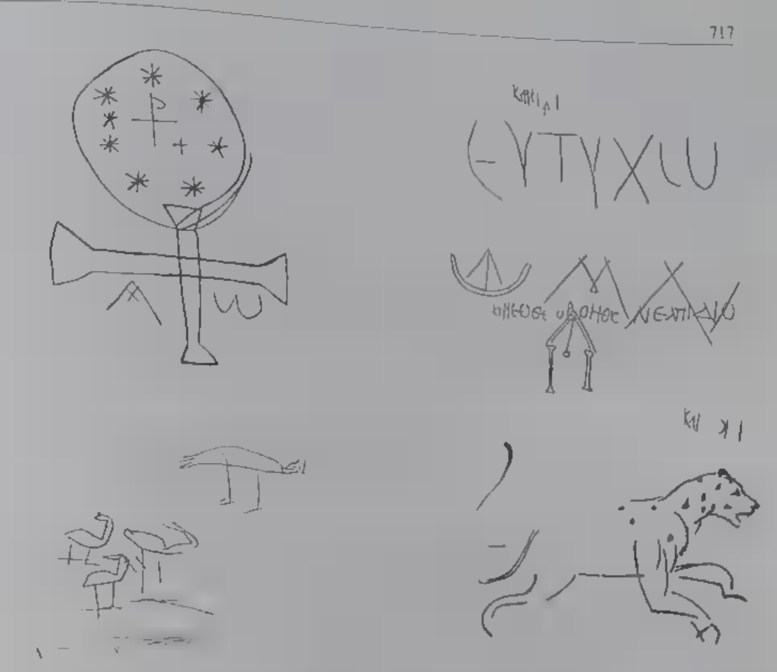


Fig. D, 60. *Graffiti* de l'odéon de Thessalonique.



Fig. D, 61. Cimetière O., tombe de la rue Nestoros 8, côté S.
Les perroquets avec la guirlande et le tableau avec les aubergines.



Fig. D, 62. La scène maritime.

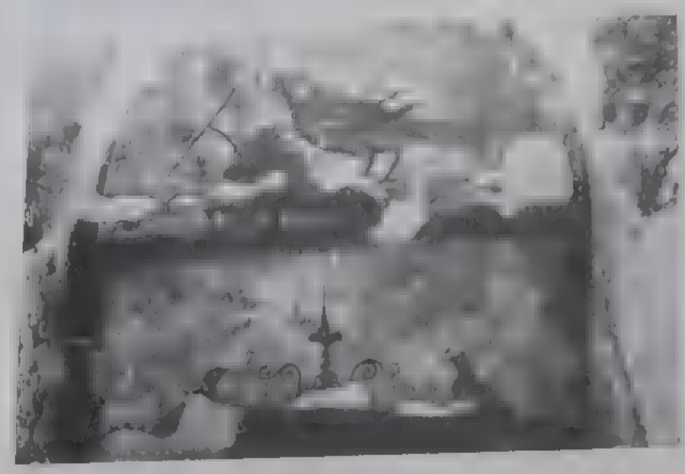


Fig. D, 63. Corinthe, cimetière N. Peinture du tympan au-dessus de l'entrée.

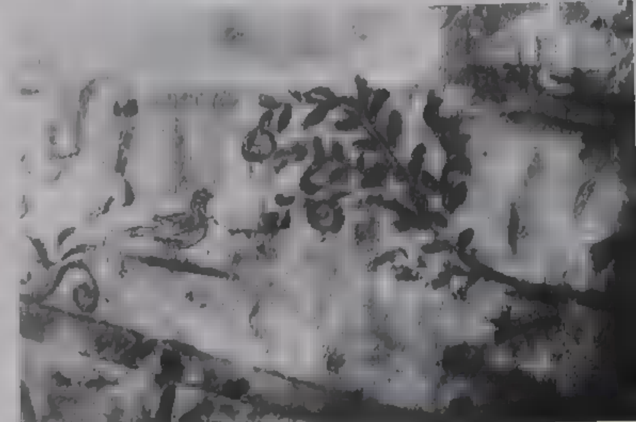


Fig. D. 64. Chambre souterraine B. Long côté O., branches avec fruits, oiseaux et spirales de fleuron.

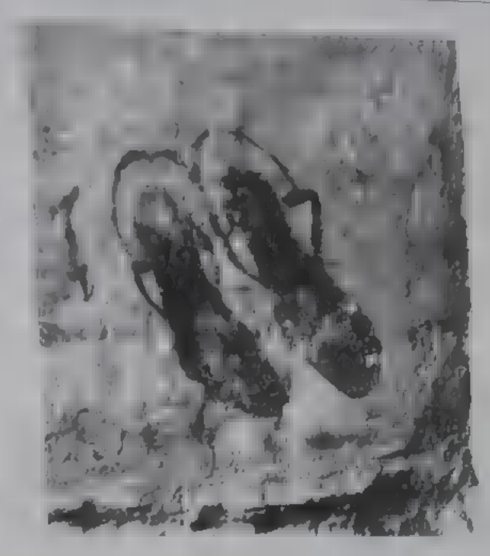


Fig. D, 65. Long côté O., les sandales.



Fig. D, 12. Thessalonique. La représentation de Suzanne.

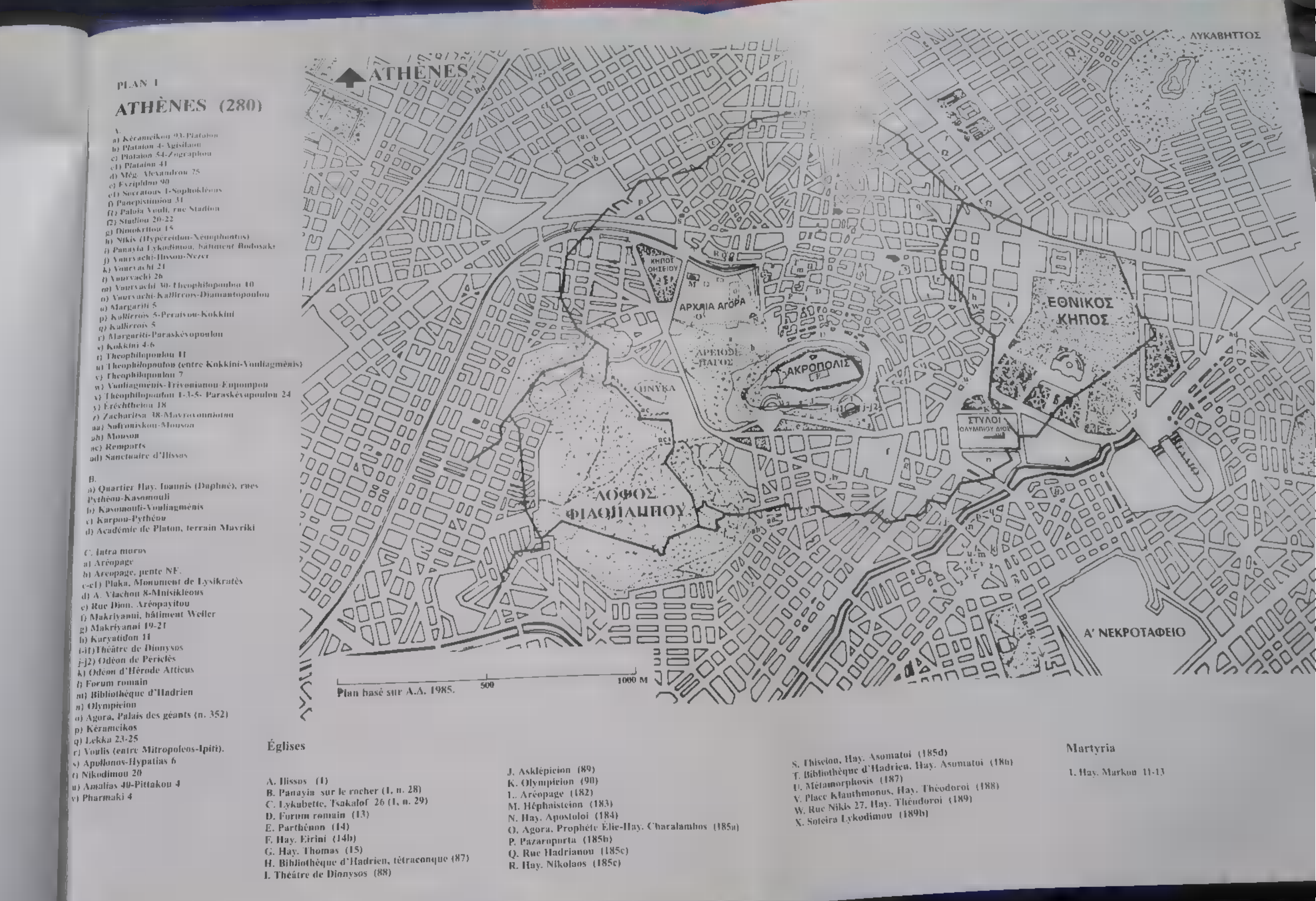
PLAN 1

ATHÈNES (280)

A.
a) Kèrameikou 93-Plataion
b) Plataion 4- Agisilaou
c) Plataion 54-Zographou
c1) Plataion 41
d) Még. Alexandrou 75
e) Evripidou 90
e1) Socratous 1-Sophokléous
f) Panepistimiou 31
f1) Palaia Vouli, rue Stadiou
f2) Stadiou 20-22
g) Dimokritou 15
h) Nikis (Hypéreidou-Xénophontos)
i) Panayia Lykodimou, bâtiment Bodosaki
j) Vourvachi-Ilissou-Nezer
k) Vourvachi 21
l) Vourvachi 26
m) Vourvachi 30-Theophilopoulou 10
n) Vourvachi-Kallirrois-Diamantopoulou
o) Margariti 5
p) Kallirrois 5-Peraivou-Kokkini
q) Kallirrois 5
r) Margariti-Paraskévopoulou
s) Kokkini 4-6
t) Theophilopoulou 11
u) Theophilopoulou (entre Kokkini-Vouliagménis)
v) Theophilopoulou 7
w) Vouliagménis-Trivonianou-Eupompou
x) Theophilopoulou 1-3-5- Paraskévopoulou 24
y) Éréchtheiou 18
z) Zacharitsa 38-Mavroyonniotou
aa) Safronískou-Mouson
ab) Mouson
ac) Remparts
ad) Sanctuaire d'Ilissos

B.
a) Quartier Hay. Ioannis (Daphné), rues Pythéou-Kasomouli
b) Kasomouli-Vouliagménis
c) Karpou-Pythéou
d) Académie de Platon, terrain Mavriki

C. Intra muros
a) Aréopage
b) Aréopage, pente NE.
c-c1) Plaka, Monument de Lysikratès
d) A. Vlachou 8-Mnisikléous
e) Rue Dion. Aréopayitou
f) Makriyanni, bâtiment Weiler
g) Makriyanni 19-21
h) Karyatidon 11
i-i1) Théâtre de Dionysos
j-j2) Odéon de Périclès
k) Odéon d'Hérode Atticus
l) Forum romain
m) Bibliothèque d'Hadrien
n) Olympieion
o) Agora, Palais des géants (n. 352)
p) Kérameikos
q) Lekka 23-25
r) Voulis (entre Mitropoleos-Ipiti).
s) Apollonos-Hypatias 6
t) Nikodimou 20
u) Amalías 40-Pittakou 4
v) Pharmaki 4



Plan basé sur A.A. 1985.

Églises

A. Ilissos (1)
B. Panayia sur le rocher (1, n. 28)
C. Lykabette, Tsakalof 26 (1, n. 29)
D. Forum romain (13)
E. Parthénon (14)
F. Hay. Eirini (14b)
G. Hay. Thomas (15)
H. Bibliothèque d'Hadrien, tétraconque (87)
I. Théâtre de Dionysos (88)
J. Asklépieion (89)
K. Olympieion (90)
L. Aréopage (182)
M. Héphaisteion (183)
N. Hay. Apostoloi (184)
O. Agora, Prophète Élie-Hay. Charalambos (185a)
P. Pazaroporta (185b)
Q. Rue Hadrianou (185c)
R. Hay. Nikolaos (185e)
S. Thiseion, Hay. Asomatoi (185d)
T. Bibliothèque d'Hadrien, Hay. Asomatoi (186)
U. Métamorphosis (187)
V. Place Klauthmonos, Hay. Théodoroi (188)
W. Rue Nikis 27, Hay. Théodoroi (189)
X. Soteira Lykodimou (189b)

Martyria

1. Hay. Markou 11-13

PLAN II

PATRAS (

a) Zakynthou 22
b) Zakynthou-Kyprou 60
c) Hellinos stratiotou 73
d) Karolou 85 - 28 Oktov
e) Korinthou 205-211
f) Hay. Nikolaou 63
g) Kanakari 121
h) Hermou 85-87
i) 1be bloc de la rue Kanakari
j) Yerakostopoulou 31-Karaisk
k) Karaiskaki 129
l) Karaiskaki 116
m) Karaiskaki 136
n) Patreos 83-85 - Karaiskaki
o) Votsi 58-Kanakari
p) Hay. Andréas
aa) Korai 39-41
ab) Olympiou 82
ac) Asim. Photila 9-11
ad) Asim. Photila 15-Mesolonguiou
ad') Asim. Photila 16-18
ae) Mesolonguiou 7
af) Mesolonguiou 9, Mesolonguiou 11
ag) Panachaïkou 8
ah) Asim. Photila 21
ai) Asim. Photila 23-25
aj) Asim. Photila 33-Panachaïkou
ak) Vlachou 3-Kanari
al) Sisini-Gounari 98-100
am) Sisini 28-Psilalonia
an) Psilalonia 15-16
ao) Place Psilalonia 28
ap) Charalambi 75-77
aq) Charalambi 20
ar) Charalambi 22-24
as) Nikita 9-13 - Karatza
at) Nikita 26-30 - Karatza 8
au) Nikita 50-52 - Cheilonos Patréos
av) Karatza 14 - V. Rouphou
aw) Lontou 111-113
ax) Érenstrole 65
ay) Érenstrole 67-69 - Boukaouri

ba) Maragopoulou-Hay. Paraskévis
bb) Hay. Paraskévis - 3ou Oreivatikou
bc) Yermanou 166
bd) Pantokratoros 75
be) Fynardou 31
bf) Pontou 73
bg) Botsari 56-Yermanou 142
bh) Yermanou 134
bi) Yermanou 136
bj) Hay. Dimitriou 81
bk) Yermanou 80-82
bl) Yermanou 67
bm) Boukaouri 26
bn) Lontou 8-10
bo) Lontou 12
bp) Lontou 28-Pantokratoros
bq) Lontou 41
br) Place Pantokratoros
bs) Place Omonoia
bt) Place Omonoia 31
bu) Parodos Arachnaiou
bv) Aiolou-Yeranion-Parodos Arachnaiou
bw) Odéon

ca) Nouvelle route nationale Patras-Athènes 102
cb) Australias 21A (Bozaïtika)
cc) Ayia. Stade de Panachaïki
cd) Cimetière S., lieu-dit Begoulaki



Plan basé sur plan offert par Aphéndra Moutzali.

Églises

A. Kanakari 124-126 (33)
B. Hermou 80-82 (112)
C. Kanakari 46-52 (112b)
D. Monastère de l'hospice (215b)
E. Place Hay. Yeoryiou-Odéon (215d)

PLAN DU CHAPITRE 1.1.5.

260
261
249d 249b 249 250 251 252 259 255 257 258 257b
246 247 248 249c 249e 252b 254 256 262 262b
245 242 253
245c 243 243b 232-241
231
244 244c 244d 244b 241A
230
228b
229c
228 229a
227 229e
225-226 229b 229d
263
224 217
223c 217b
223b 223a 222c 222b 216
222a 221 218-220 221b
215 214
190-193 182-189 217c
199a 196-198 195 194
200 199c 195c
201 202 265
203 199b
213Ab
264b 264
213A 208-211 204-206 207c 207a-b 264c 273c
212
213 207d
266-270
212b 273d 271-273
274 276 278b 278c
274b 277 275 279 278 278d ? 279b

0 50 100 150 200 klm.

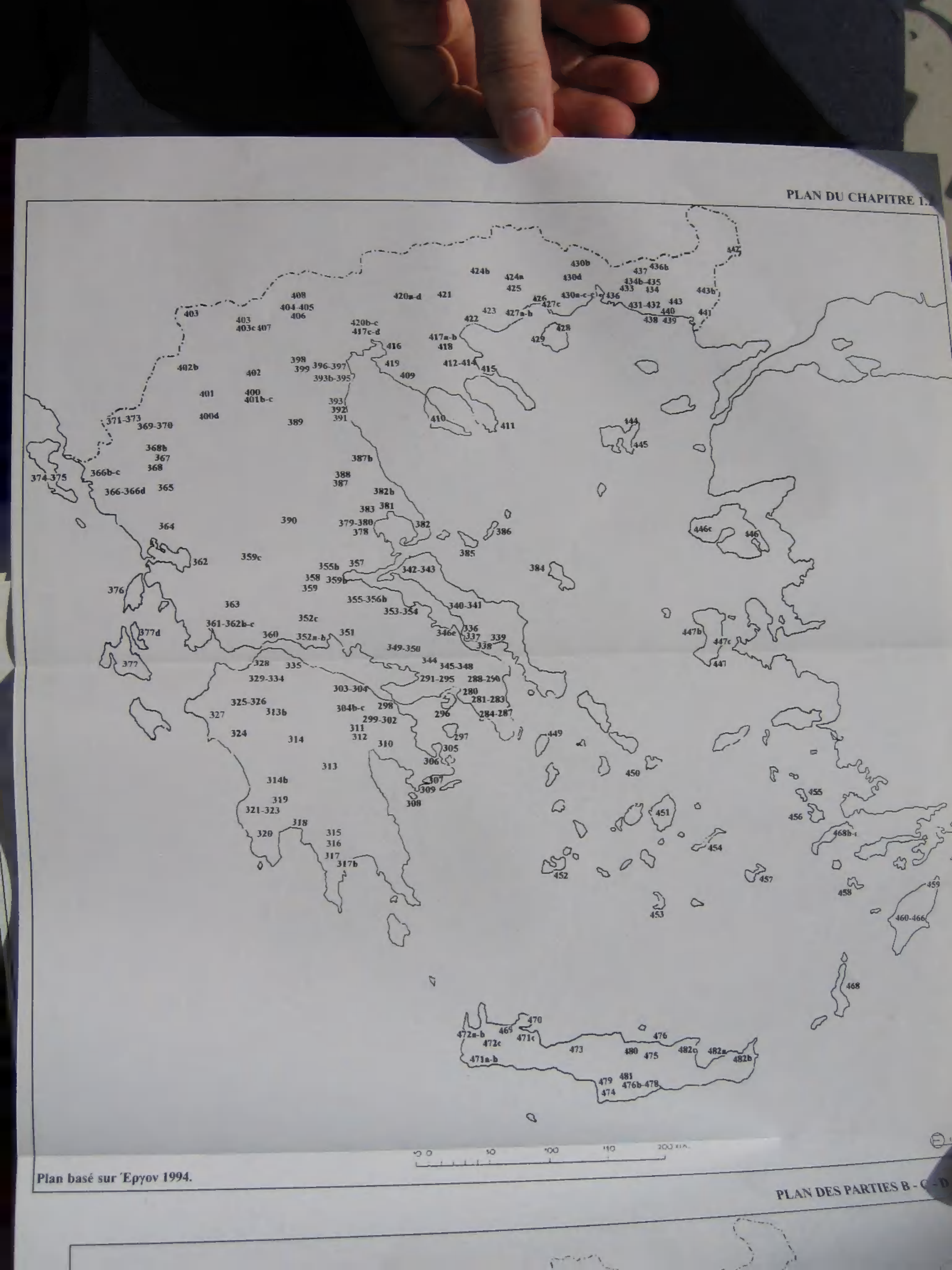
1995

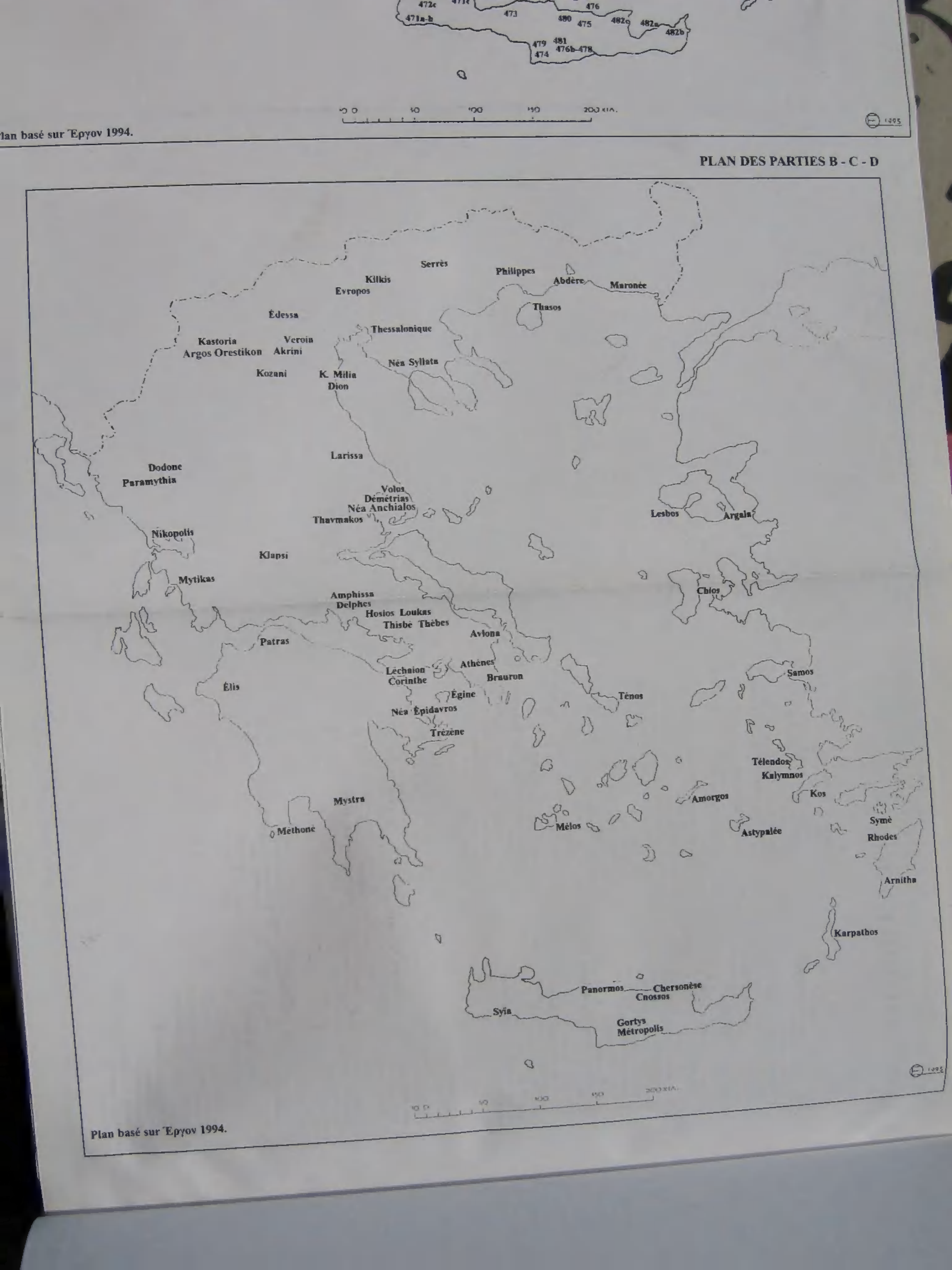
lan basé sur Έργον 1994.

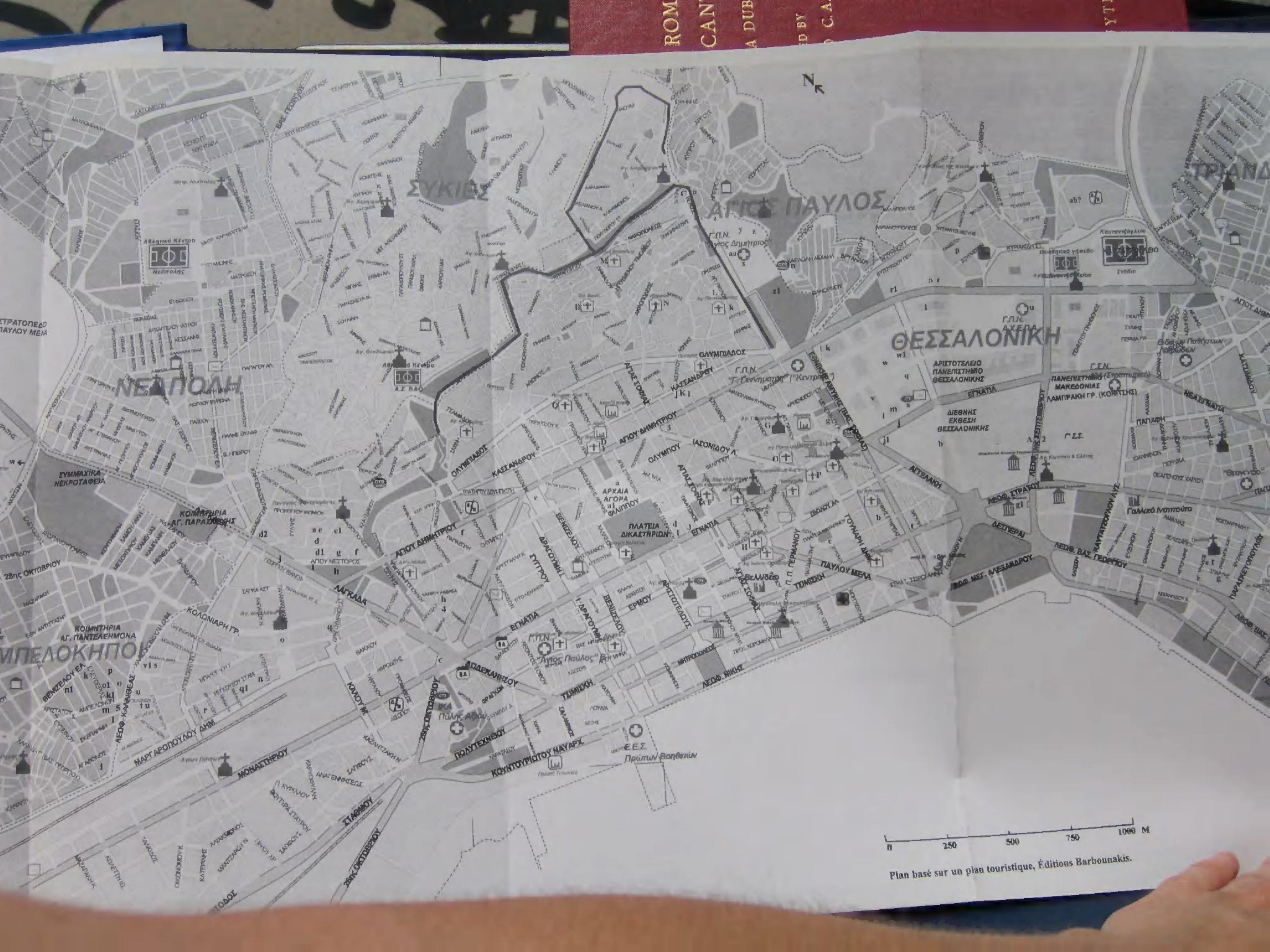
PLAN DES CHAPITRES 1.1.2 - 1.1.4

55
8-10 136-139
62
61 144
135 143 60
140-142 56-58 59
131c
7 45-49
63
134
173 54
131b 50-51
52 131 130b
133
53 130 6
132
172A
44
38
41
42
43
127
64-67
40 5
128
123b
129 124-126 39 4
174-175
123 121-122
36
35
120
116
181
177 176
37
117
169b
172
118
171
34 114
169
145
119 118b
170
33 112
113
166
167 168
94-95 13-15 161
1 87-90 92
68-71
146-147
180 165
101
162 91 16-20
93
2-3
25 22-24
97-100
21
96
111
107
26-27
102-104
163 105
151
28
29
73
148-149
74
153
30
106
72 150a-b
110
30b
154b 75
178
164
32 110b
108
154
150c
152
76
77-78
155
179
31
109
156-157
79
80-81
159b 158
83-84
82
86h
159 86a-b
159A
11-12 85
86c-g 179A
160
0 50 100 150 200 km

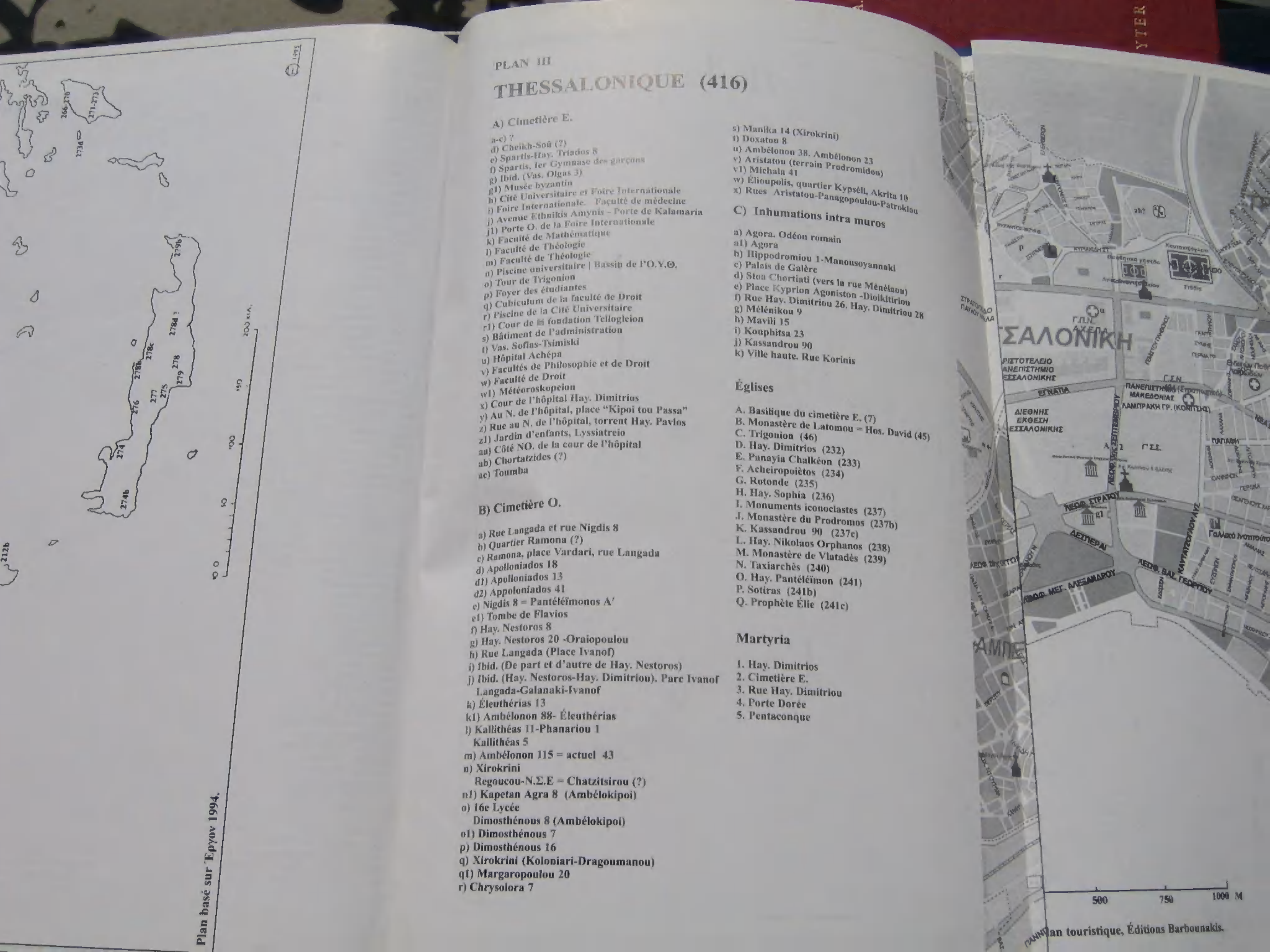
Plan basé sur Ἔργον 1994.


PLAN DU CHAPITRE 1
Plan basé sur Ἔργον 1994.
PLAN DES PARTIES B - C - D


472c
471a-b
473
476
480
475
482c
482a
482b
479
481
474
476b-478
0
50
100
150
200 χιλ.
Plan basé sur Έργον 1994.
PLAN DES PARTIES B - C - D
Serrès
Philippes
Abdère
Maronée
Kilkis
Evropos
Thasos
Édessa
Kastoria
Argos Orestikon
Veroia
Akrini
Thessalonique
Néa Syllata
Kozani
K. Milia
Dion
Larissa
Dodone
Paramythia
Volos
Démétrias
Néa Anchialos
Thavmakos
Lesbos
Argala
Nikopolis
Klapsi
Mytikas
Chios
Amphissa
Delphes
Hosios Loukas
Thisbé
Thèbes
Avlona
Patras
Léchaion
Corinthe
Athènes
Brauron
Samos
Élis
Égine
Ténos
Néa Épidavros
Trézène
Télendos
Kalymnos
Kos
Amorgos
Mystra
Methone
Mélos
Astypalée
Symè
Rhodes
Arnitha
Karpathos
Panormos
Chersonèse
Cnossos
Syia
Gortys
Métropolis
0
50
100
150
200 χιλ.
Plan basé sur Έργον 1994.



Plan basé sur un plan touristique, Éditions Barbounakis.



PLAN III

THESSALONIQUE (416)

A) Cimetière E.

a-c) ?
d) Cheikh-Soû (?)
e) Spartis-Hay. Triados 8
f) Spartis, 1er Gymnase des garçons
g) Ibid. (Vas. Olgas 3)
g1) Musée byzantin
h) Cité Universitaire et Foire Internationale
i) Foire Internationale. Faculté de médecine
j) Avenue Ethnikis Amynis - Porte de Kalamaria
j1) Porte O. de la Foire Internationale
k) Faculté de Mathématique
l) Faculté de Théologie
m) Faculté de Théologie
n) Piscine universitaire | Bassin de l'O.Y.Θ.
o) Tour de Trigonion
p) Foyer des étudiantes
q) Cubiculum de la faculté de Droit
r) Piscine de la Cité Universitaire
r1) Cour de la fondation Tellogleion
s) Bâtiment de l'administration
t) Vas. Sofias-Tsimiski
u) Hôpital Achépa
v) Facultés de Philosophie et de Droit
w) Faculté de Droit
w1) Météoroskopeion
x) Cour de l'hôpital Hay. Dimitrios
y) Au N. de l'hôpital, place "Kipoi tou Passa"
z) Rue au N. de l'hôpital, torrent Hay. Pavlos
z1) Jardin d'enfants, Lyssiatreio
aa) Côté NO. de la cour de l'hôpital
ab) Chortatzides (?)
ac) Toumba

B) Cimetière O.

a) Rue Langada et rue Nigdis 8
b) Quartier Ramona (?)
c) Ramona, place Vardari, rue Langada
d) Apolloniados 18
d1) Apolloniados 13
d2) Appoloniados 41
e) Nigdis 8 = Pantéléïmonos A'
e1) Tombe de Flavios
f) Hay. Nestoros 8
g) Hay. Nestoros 20 -Oraiopoulou
h) Rue Langada (Place Ivanof)
i) Ibid. (De part et d'autre de Hay. Nestoros)
j) Ibid. (Hay. Nestoros-Hay. Dimitriou). Parc Ivanof
Langada-Galanaki-Ivanof
k) Éleuthérias 13
k1) Ambélonon 88- Éleuthérias
l) Kallithéas 11-Phanariou 1
Kallithéas 5
m) Ambélonon 115 = actuel 43
n) Xirokrini
Regoucou-N.Σ.E = Chatzitsirou (?)
n1) Kapetan Agra 8 (Ambélokipoi)
o) 16e Lycée
Dimosthénous 8 (Ambélokipoi)
o1) Dimosthénous 7
p) Dimosthénous 16
q) Xirokrini (Koloniari-Dragoumanou)
q1) Margaropoulou 20
r) Chrysolora 7
s) Manika 14 (Xirokrini)
t) Doxatou 8
u) Ambélonon 38, Ambélonon 23
v) Aristatou (terrain Prodromidou)
v1) Michala 41
w) Élioupolis, quartier Kypséli, Akrita 10
x) Rues Aristatou-Panagopoulou-Patroklou

C) Inhumations intra muros

a) Agora. Odéon romain
a1) Agora
b) Hippodromiou 1-Manousoyannaki
c) Palais de Galère
d) Stoa Chortiati (vers la rue Ménélaou)
e) Place Kyprion Agoniston -Dioikitiriou
f) Rue Hay. Dimitriou 26, Hay. Dimitriou 28
g) Mélénikou 9
h) Mavili 15
i) Kouphitsa 23
j) Kassandrou 90
k) Ville haute. Rue Korinis

Églises

A. Basilique du cimetière E. (7)
B. Monastère de Latomou = Hos. David (45)
C. Trigonion (46)
D. Hay. Dimitrios (232)
E. Panayia Chalkéon (233)
F. Acheiropoiètos (234)
G. Rotonde (235)
H. Hay. Sophia (236)
I. Monuments iconoclastes (237)
J. Monastère du Prodromos (237b)
K. Kassandrou 90 (237c)
L. Hay. Nikolaos Orphanos (238)
M. Monastère de Vlatadès (239)
N. Taxiarchès (240)
O. Hay. Pantéléimon (241)
P. Sotiras (241b)
Q. Prophète Élie (241c)

Martyria

1. Hay. Dimitrios
2. Cimetière E.
3. Rue Hay. Dimitriou
4. Porte Dorée
5. Pentaconque